yvan mornard
JOURNAL

1957-2017

YVAN MORNARD ÉDITEUR
Publications numériques PDF, libres de droits.

Sexologie (Quartier Latin 1967)
Revues Sexus 1, 2, 3, 4
Revues Allez Chier 1, 2

Yvan Mornard LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
Yvan Mornard JOURNAL D'UN PHILOSOPHE UNDERGROUND
Yvan Mornard INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC

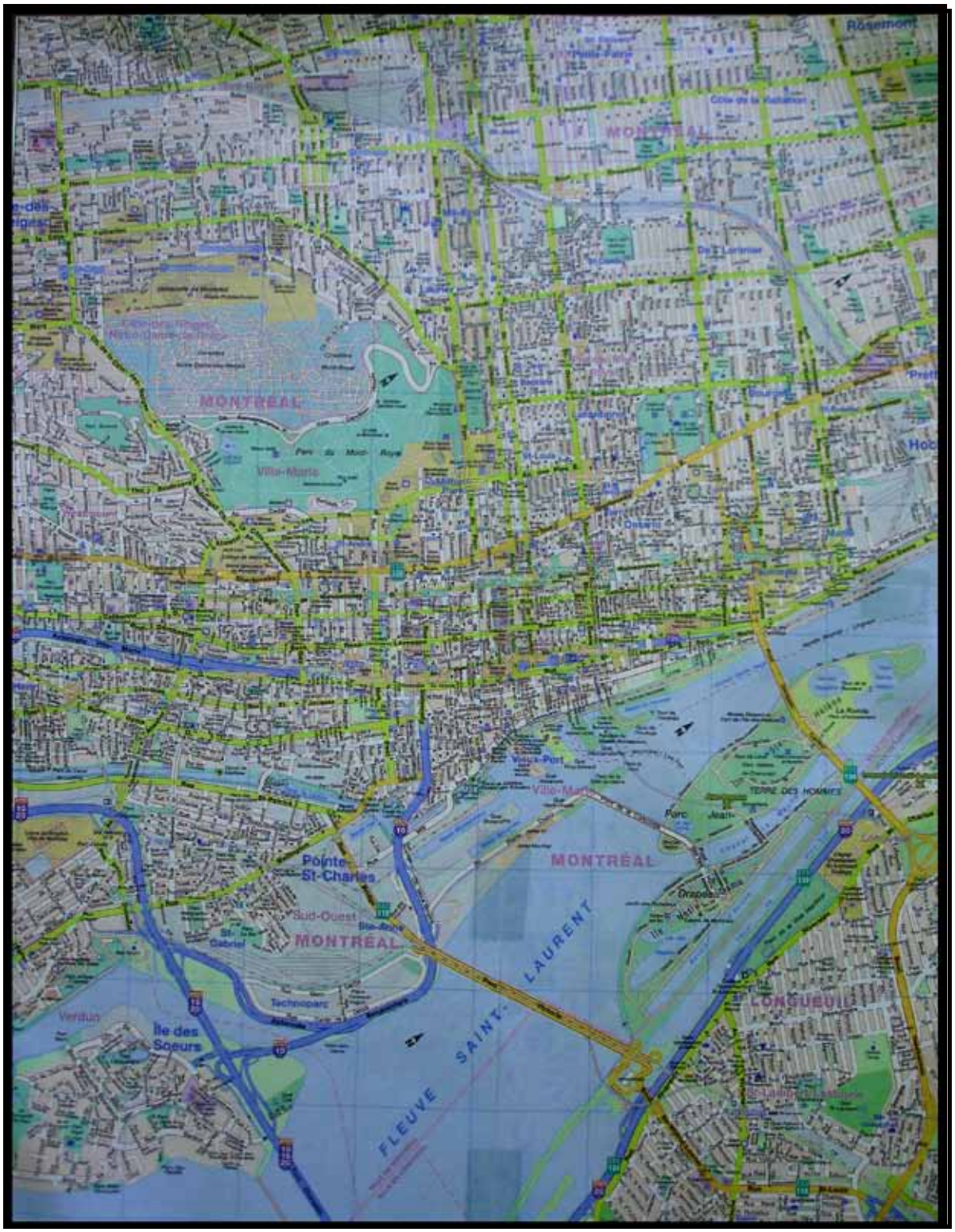
Yvan Mornard ALIBABA
Yvan Mornard JOURNAL D'UN MASTURBATEUR
Yvan Mornard JOURNAL 1957-2017
Yvan Mornard JOURNAL 1957-2017 illustré

Yvan Mornard Éditeur.

Dépôt légal: 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
ISBN 978-2-9814852-3-6

AVIS LÉGAL
aux méchantes gens.

Tous les noms utilisés dans ce JOURNAL
sont fictifs
et ont été distribués au hasard
sur des événements indépendants d'eux.
S'il advenait quelques ressemblances,
elles seraient absolument suspectes....
et non méritées.


Rosemont
MONTRÉAL
MONTRÉAL
Parc du Mont-Royal
Ville-Marie
Vieux-Port
Ville-Marie
TERRE DES HOMMES
Parc Jean-Drapeau
MONTRÉAL
Pointe St-Charles
Sud-Ouest
Ste-Anne
St-Gabriel
MONTRÉAL
Technoparc
Verdun
Île des Soeurs
FLEUVE SAINT-LAURENT
LONGUEUIL

Préface.

Ceux dont on parle dans un JOURNAL n'existent plus aujourd'hui.
S'ils vivent encore, ils ne sont tout simplement plus les mêmes:
à peine quelques ressemblances, quelques souvenirs, une façon inchangée de marcher.
Le passé est mort.
Il ne faut jamais penser pouvoir le faire revivre.
Ceux dont on parle dans un JOURNAL ne nous liront généralement pas.
Et s'ils le faisaient, ils ne s'y reconnaîtraient qu'à peine.
Les images que l'on transmet d'eux ne sont pas les leurs.
C'est pour soi-même,
pour soi-seul,
que l'on tient une feuille de bord.
Il n'y a vraiment que soi qui puisse revoir le chemin
à partir de cette façon particulière de raconter.

J'ai toujours travaillé dans la spontanéité du compte-rendu.
Je n'ai pas voulu embellir les choses,
mais toujours les décrire comme je les sentais.
J'ai écrit d'instinct.
Dans un JOURNAL intime, il n'y a qu'un maître de cérémonie.
Tous les autres personnages viennent en second.
Vous étiez là, et je vous y ai conservés,
momifiés, dans une espèce d'éternité qui est la mienne.
Vos autres chemins m'étaient indifférents.
Nous nous sommes bien amusés, parfois.
Nous étions encore pleins de promesses.
Il ne faut pas regretter.
Nous ne faisons toujours qu'un *bout de chemin* avec quelqu'un.
Vous avez été, chacun à votre époque et à votre manière,
une étape de ma vie.

Lorsque nous nous rappelons notre vie,
nous avons la fâcheuse habitude de faire le tri dans notre mémoire,
et le souvenir a le défaut d'édulcorer ce qu'il veut bien se rappeler.
Si je n'avais, dans le passé, écrit ces mots à la hâte,
j'aurais oublié ce passé,
et en premier lieu ce qui ne m'y plaît pas.
J'aurais oublié à quel point j'ai été obtus.
Je viens d'une famille intellectuellement faible, intégriste,
d'une famille «bien de chez nous».
Je n'ai pas réussi à me corriger de ce défaut.
Mais j'ai dû survivre avec ce défaut.
C'est de cette façon d'apprendre à vivre
autrement
dont j'ai voulu témoigner.

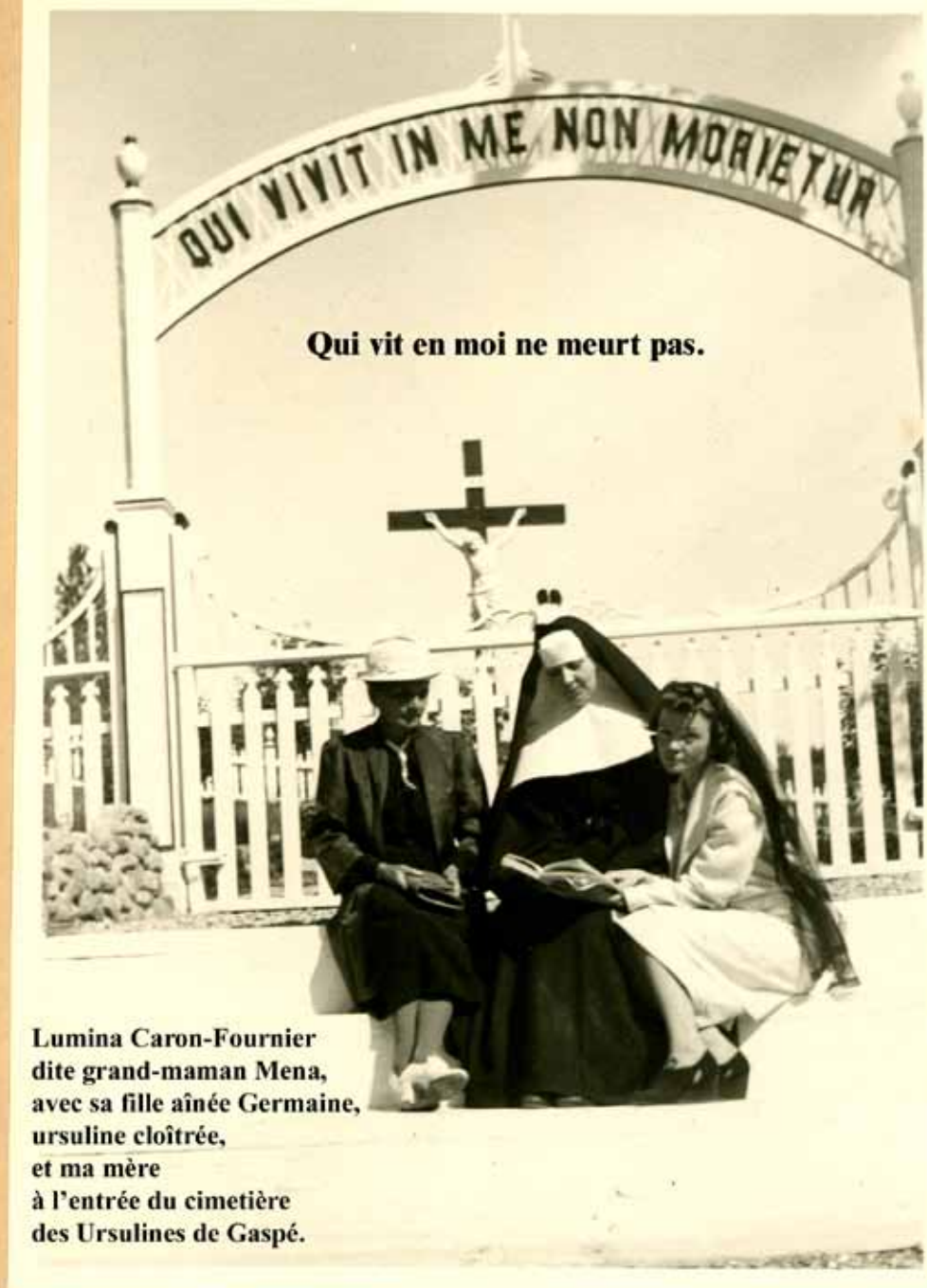
J'ai traîné ce JOURNAL de collège en collège, de maison en maison.
Comme un poids.
Une vieille malle de plus en plus lourde à porter.
Que je dépose, finalement, aujourd'hui.

TABLE ILLUSTRÉE

Préface	5
Table	6
LA SECTE	7
1941	9
1955	37
1956	43
1957	51
1958	61
1959	229
1960	295
1961	327
LA CULTURE	343
1962	345
1963	395
1964	507
1965	589
1966	697
CONTRE CULTURE	901
1967	903
1968	987
1969	1039
1970	1105
L'ARGENT	1151
1971	1153
1972	1205
Ménagère mâle	1231
1973	1265
1974	1305
1975	1323
1976	1349
1977	1359
1978	1379
1979	1407
1980	1433
1981	1455
1982	1465
1983	1481
1984	1489
1985	1499
1986	1511
1987	1519
1988	1543
1989	1565
1990	1585
1991	1601
LA RETRAITE	1619
1992	1621
1993	1631
1994	1651
1995	1661
1996	1685
1997	1737
1998	1803
1999	1843
2000	1871
2001	1941
2002	1991
2003	2031
2004	2079
2005	2119
2006	2151
LA VIEILLESSE	2169
2007	2171
2008	2227
2009	2319
2010	2387
2011	2451
2012	2491
2013	2521
2014	2523
2015	2533
2016	2535
2017	2537
L'INDEX	2539

La SECTE

1941-1961



Qui vit en moi ne meurt pas.

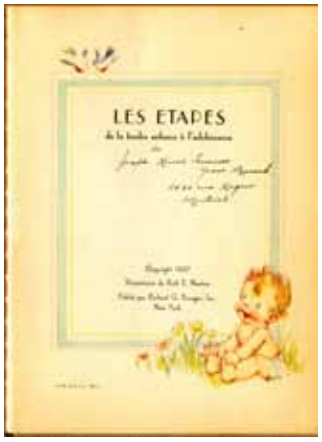
**Lumina Caron-Fournier
dite grand-maman Mena,
avec sa fille aînée Germaine,
ursuline cloîtrée,
et ma mère
à l'entrée du cimetière
des Ursulines de Gaspé.**

Je suis né le 31 mai 1942,
à Montréal.

Mon père
venait de Belgique.
Ma mère venait de Gaspésie.
Nous étions
des immigrants à Montréal.

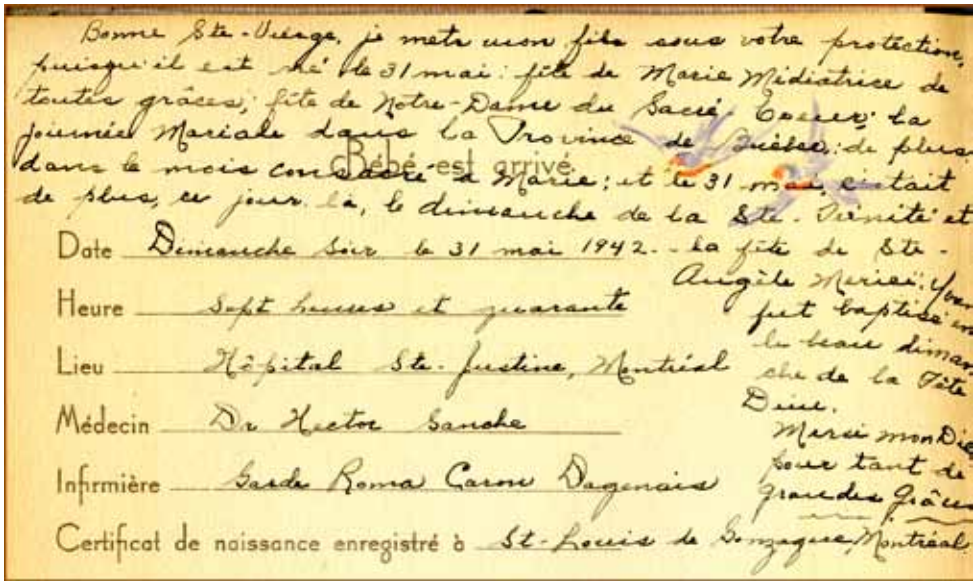
De 1942 à 1948, ma mère
écrivit quelques notes
dans un agenda pour enfant
qu'elle avait reçu en cadeau
à ma naissance:

LES ÉTAPES
de Joseph Henri Fournier
Yvan Mornard
3420 rue Hogan
Montréal.



En exergue, elle avait noté:

«Bonne Ste-Vierge,
je mets mon fils sous votre protection,
puisqu'il est né le 31 mai:
fête de Marie Médiatrice de toutes grâces;
fête de Notre-Dame du Sacré-Coeur;
la journée Mariale dans la Province de Québec;
de plus, dans le mois consacré à Marie:
et le 31 mai, c'était de plus, ce jour-là, le dimanche
de la Ste-Trinité et la fête de Ste-Angèle Merisi:
Yvan fut baptisé en le beau dimanche de la Fête Dieu.
Merci mon Dieu pour tant de grandes grâces».


Bonne Ste-Vierge, je mets mon fils sous votre protection, puisqu'il est né le 31 mai: fête de Marie Médiatrice de toutes grâces; fête de Notre-Dame du Sacré Coeur; la journée Mariale dans la Province de Québec; de plus, dans le mois consacré à Marie; et le 31 mai, c'était de plus, ce jour-là, le dimanche de la Ste. Trinité et

Bébé est arrivé

Date Dimanche Soir le 31 mai 1942. - la fête de Ste-Angèle Merisi: Yvan fut baptisé un le beau dimanche de la Fête Dieu. Merci mon Dieu pour tant de grandes grâces

Heure Sept heures et quarante

Lieu Hôpital Ste. Justine, Montréal

Médecin Dr Hector Sanche

Infirmière Garde Roma Carrie Dagenais

Certificat de naissance enregistré à St-Louis de Gonzague, Montréal

Ma mère y dressa l'arbre généalogique suivant:

C'était sans doute
tout ce qu'elle savait
de nos origines.
Si ce n'est que Alexis Caron,
grand-père
de ma grand-mère, fonda
le village de Grande-Vallée
en 1842,
village où naquit ma mère
le 16 août 1915,
et où elle se maria
le 18 août 1941.

Son père était un petit
entrepreneur (bois, pêche,
location de chambres
aux voyageurs) qui,
à la fin de ses jours,
s'annonçait *hôtelier*.
Marié à Lumina Caron,
il avait eu 9 enfants,
dont 6 morts à la naissance.

Maman et son grand frère
Marco, en 1921.

Henri Mornard

Mon grand-père paternel,
Henri Mornard,
citadin possédant une petite
fabrique de robinetterie
à Tongeren en Belgique,
se proclamait athée.
De son premier mariage,
il eut 2 filles et un cadet,
mon père. Il avait épousé, en
secondes noces, sa servante,
Alice Van Den Berg
dont il eut un fils idiot,
Henri.

Mon père
dut se convertir
à la pratique religieuse
catholique
pour pouvoir
épouser ma mère.

Après leur mariage
en Gaspésie en 1941,
mes parents s'installèrent
dans l'est de Montréal,
au 3420 Hogan,
à quelques rues
du 4260 De Lorimier #2,
où le grand-père paternel,
Henri Mornard,
fuyant la guerre en Europe,
logea de 1940 à 1944.

C'est là
que ma mère me porta,
à quelques rues
du Parc Lafontaine.

«Que dites-vous
de la silhouette?
taille 34 pouces
pesanteur 117½ lbs contre
98 lbs le 16 août 1941...
N'est-ce pas que le mariage
a des avantages!!!»

«3420 Hogan
Yvan 2½ mois,
maman 27 ans.»

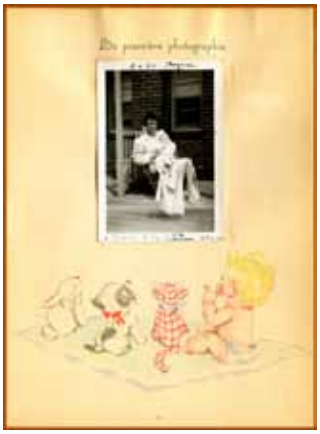
Un heureux événement

Tableau des croissances

Un baptême au Palais

Observations de la mère

Dans
LES ÉTAPES
ma mère nota:



31 Mai.
Bébé est arrivé
en suçant son pouce.
Dimanche soir.
Sept heures et quarante.
Hôpital Ste-Justine,
Montréal.
Certificat de naissance
enregisttré
à St-Louis de Gonzague,
Montréal.
Couleur des cheveux: roux.
Couleur des yeux: ardoise.

7 Juin.
Au Baptême, Yvan a pleuré
jusqu'à ce qu'on lui mette
le sel sur la langue;
son petit papa
dit qu'il acceptera
généreusement
les contraintes de la vie.

16 Juin.
Cousine Gertrude vient
avec René et Mons. Roland
me chercher à l'hôpital, c'est
là la première sortie d'Yvan.

3 Juillet.
Mon «Mamour chéri»
a dû rejoindre l'armée belge.
Avec Yvan, je pars pour aller
chez Roma à onze heures.
À 8½ heures du soir
grand-papa Mornard charmé
de connaître Yvan s'écrie:
«oh! Manneke».

27 Juillet.
Mamour croit partir
pour la dernière fois à 6h.
moins vingt du matin:
Yvan dort, son papa le bénit
et Yvan sourit,
René se dit heureux
de ce sourire.

31 Juillet.
Visite de grand-maman
Fournier et de tantine
Catherine.

2 Août.
Dimanche soir à 5 heures
René part du 3420 Hogan
pour la dernière fois,
il doit se rendre
au camp de Joliette.

7 Août.
René part à 10½ heures a.m.
de la gare Bonaventure
pour Halifax.

17 Août.
Chemin de fer
Montréal-Mont-Joli.

18 Août.
Automobile
Mont-Joli, Grande-Vallée.
Anniversaire
de notre mariage.
Yvan et moi
arrivons à Grande-Vallée.

19 Août.
René arrive en Angleterre.

21 Septembre.
Première visite à Gaspé.

22 Septembre.
Première visite
chez les Ursulines.

9 Novembre.
Yvan a dit maman
la 1re fois.
Difficulté de prononciation,
les M exemple:
Major = Bajor
Maison = Baison.

Noël 1942
À Grande-Vallée,
chez Grand-papa Fournier.
M. Arthur Richard a gardé
Yvan, durant la Minuit,
paraît qu'il fut sage.
Comme cadeaux,
de grd-papa Angus,
20 Vges de flannellette,
de grand-maman Mena,
une barboteuse vert pâle,
de grand-papa Mornard,
1 habit en laine blanche,
de Grand-maman Mornard,
1 joli bonnet et bas Angora,
de tantine Sr Ste-Monique,
1 superbe costume d'hiver
bleu pâle,
de tantine Catherine,
1 paire bottines blanches,
de Marraine, 3 jolis bavoirs,
de ma Maman,
1 bel ourson tout blanc.
Merci Bon Jésus.

Et de mon petit papa, j'ai
reçu un gentil câblogramme
qui me dit comment
il m'aime.

«Je vais prier» Petit papa
chéri,
fait que l'an prochain,
tu sois avec nous pour Noël.
Car je m'ennuie de toi et ma
maman pleure en cachette...
je vois cela, moi, qui l'aime
ma Maman comme je t'aime
petit papa adoré.
Joyeux Noël papa.
ton fils Yvan.

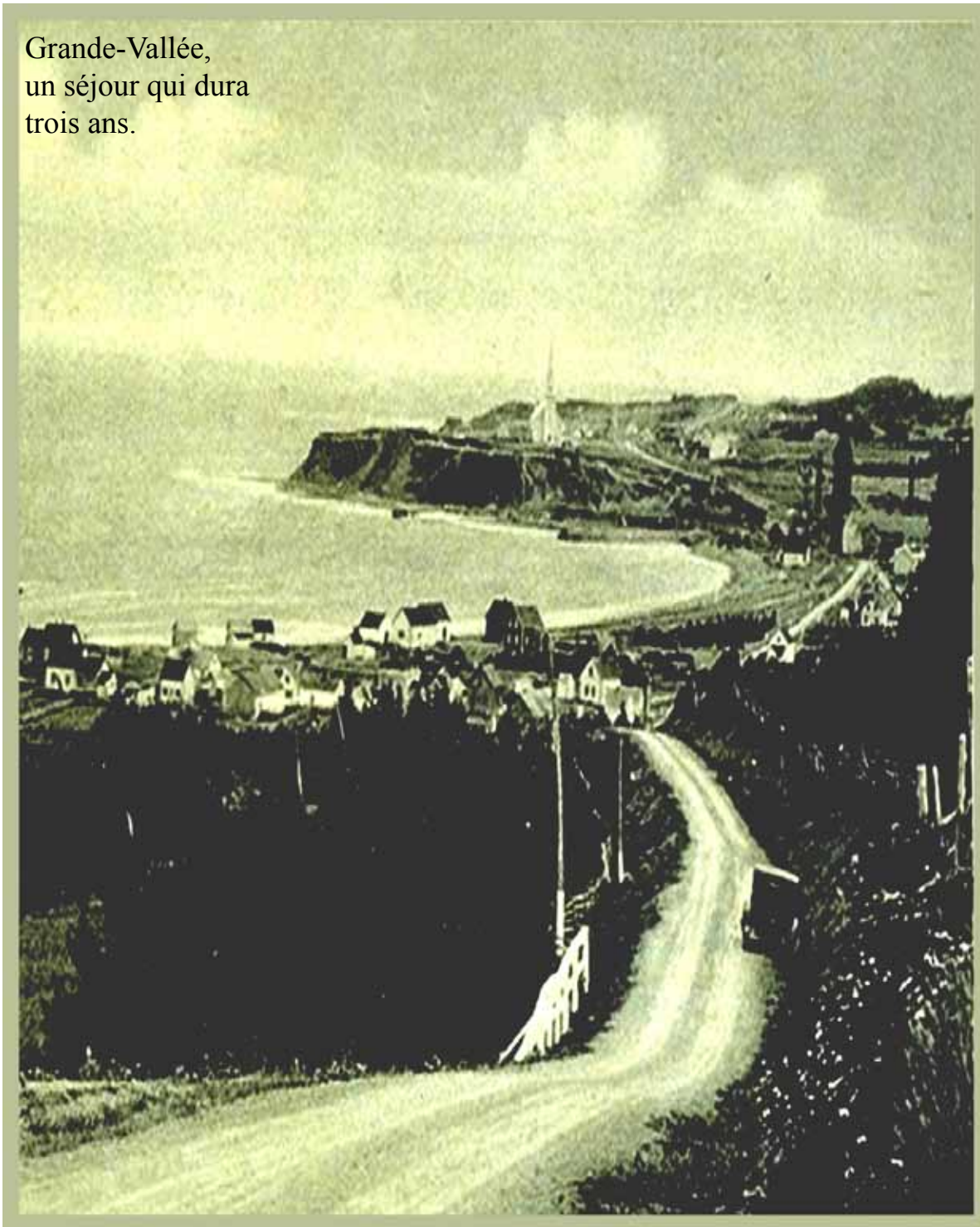
1943

«31 mai.
PREMIER ANNIVESAIRE.

Je suis descendu à Gaspé
avec ma petite maman.
Chaleureux accueil
chez l'oncle Marco
ainsi que
chez les Dames Ursulines.
Tantine Catherine
m'a fait un beau gâteau.
Petit papa-soldat m'a adressé
par câble ses souhaits
ainsi que Grand-papa Angus
et Monique Dupont-Hébert.
J'ai reçu de beaux cadeaux
de maman et de marraine.
Comme c'est beau
avoir un An.
Si mon papa chéri était ici,
comme nous serions
heureux!»

«Ah! les femmes
quand savent-elles se taire?
Bons Becs mon Mamour
chéri.»

Grande-Vallée,
un séjour qui dura
trois ans.



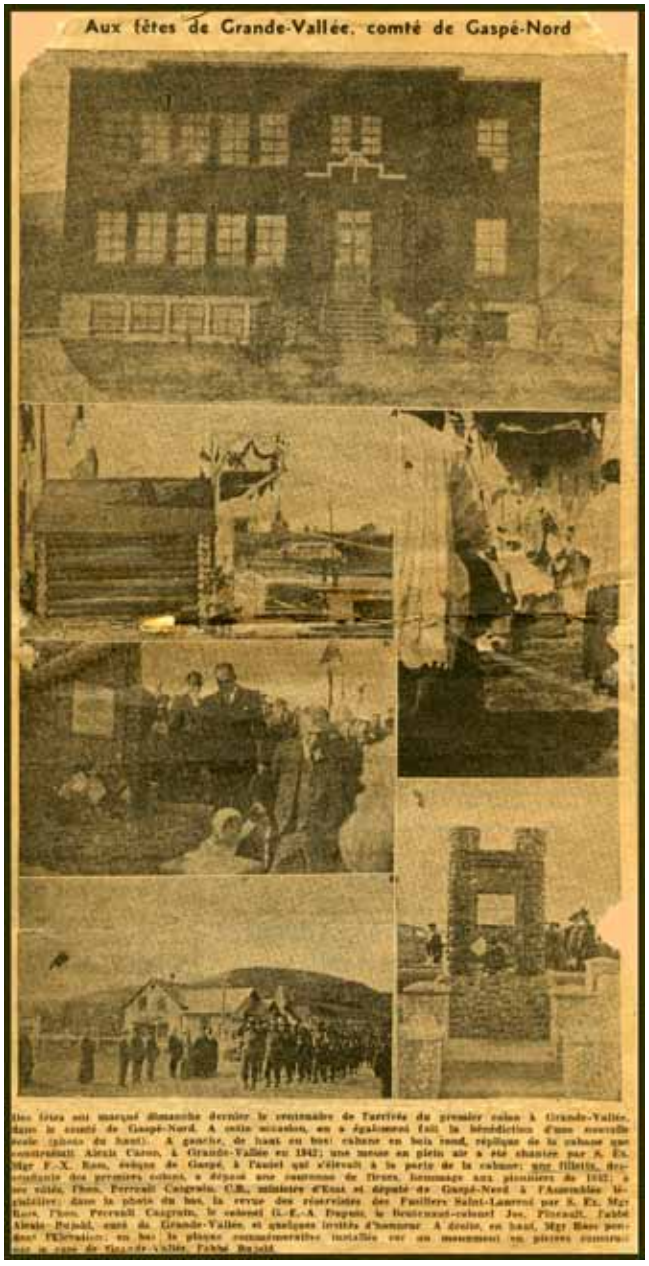
Durant l'été 1943,
le grand-père Henri Mornard
fit une visite à Grande-Vallée.

«Yvan et «Papa Angus»
et Grand-papa Mornard.»

«Septembre 1943,
au Centenaire
de Grande-Vallée.»

Un journal de Montréal
rapporta:
«Des fêtes ont marqué
dimanche dernier
le centenaire de l'arrivée
du premier colon
à Grande-Vallée.
À cette occasion...
une fillette, descendante
des premiers colons,
a déposé une couronne
de fleurs,
hommage aux pionniers
de 1842.»

La fillette, c'était moi.



Aux fêtes de Grande-Vallée, comté de Gaspé-Nord

1944

«31 mai.
DEUXIEME
ANNIVERSAIRE.

TAILLE 35 pouces.
COMMENTAIRES
Suis retourné à Gaspé
pour fêter
mon 2e Anniversaire.
De tantines Germaine
& Catherine,
deux beaux gâteaux,
de papa des belles fleurs,
de maman
des beaux jouets».

30 août 1944.

Des soldats canadiens,
surveillant les sous-marins
allemands à l'entrée
du fleuve Saint-Laurent,
mangeaient à la table
de la maison Fournier.

1945

«31 mai.
TROISIÈME
ANNIVERSAIRE
En visite encore
chez les Dames Ursulines.
La guerre est terminée,
on attend papa.»

«19 mars 1945
Madeleine St-Denis
& son père.
Yvan, 2 ans & 10 mois.»

«Petit papa arrive à Montréal
le 9 septembre 1945.
Je refais sa connaissance
le 15 septembre
chez Maman Mena,
je lui saute au cou
en lui offrant
une grosse rose.
Comme nous sommes
heureux!»

«Le 15 octobre
nous arrivons
à notre nouveau chez-nous
8838 Foucher.»

1946

«4 Avril.
Paraît que je fais la rougeole.
Je suis rouge
de la tête au pied.
Ah! que je suis laid.»

Angoüs Fournier, une dernière fois, sur le seuil de sa maison.

«31 mai.
QUATRIÈME
ANNIVERSAIRE
TAILLE 41 livres.
COMMENTAIRES
Avec papa & maman
je déguste
mon gâteau de fête.
Ah! que c'est vieux... avoir
quatre ans.»

Angoüs Fournier, 1883-1946

«Deux mois de vacances
passées à Grande-Vallée
avec mes grands-parents
Fournier.»

«18 octobre.
Depuis ce matin,
j'ai un petit frère, Olier,
quel bonheur pour moi!»

«2 novembre.
Mon premier deuil...
«papa Angus»
vient de mourir.»

1947

«Juin 1947.
«3 générations Mornard».»

«Grand-papa Mornard,
Maman Mena, papa, et moi.»

«En calèche
sur le Mont-Royal.»

«316 Green,
St-Lambert.
Nous sommes entrés
dans notre maison
le samedi 9 août 1947.»

C’est là que naissait
mon frère Sylvain.

1948

En 1948,
ma mère écrivit
pour la dernière fois
dans
LES ÉTAPES.

«SIXIÈME ANNIVESAIRE.
Préparatifs de voyage
à Gaspé pour deux mois
(juillet-août)
car papa & maman partent
en avion pour la Belgique.»

«Juillet 1948
À Gaspé
Chez Marco»

«7 Septembre 1948.»
Début de la première année
scolaire
chez les religieuses de
l'académie des Saint-Anges,
les «Soeurs des Saints Noms
de Jésus & de Marie,
à Saint-Lambert.»

«Yvan et Olier juin 1948»

«Nos trois amours Juin 1948»

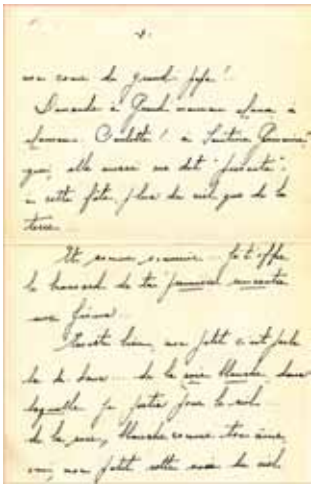
«31 mai 1948. Yvan 6 ans.»

1949

Première communion.

Fin de la première année scolaire.

Planche chromo d'un cathéchisme mural édité par *La Bonne Presse*. XIX^e^ siècle.



(Pour ma première
communion, ma mère écrivit
une lettre
qu'elle me présenta...
comme venant
de grand-papa Angus,
du ciel).

1 mai 1949.

DE LA PART
DE GRAND PAPA ANGUS
À L'HEUREUX "PETIT
COMMUNIANT"
DE SAINT-LAMBERT.

À mon petit Yvan de la terre.

Les portes d'or du ciel viennent de s'ouvrir
et l'Ange Gardien
de St-Lambert, penché,
regarde... mon petit Yvan
communier pour la première
fois...
Et moi aussi, je regarde
avec amour et quel amour!...
Plus pur que celui que je te
portais jadis en te berçant!...
Et pourtant, quel amour alors
dans mon coeur
de grand-papa!...

Demande
à grand-maman Mena ,
à maman Paulette,
à tantine Germaine qui,
elle aussi me dit
"présente" à cette fête,
plus du ciel que de la terre...

Et comme souvenir...
je t'offre le brassard
de tes premières rencontres
avec Jésus...
Écoute bien, mon petit,
c'est... de la soie blanche
dans laquelle je partis
pour le ciel...
De la soie blanche comme
ton âme,
oui mon petit, cette soie
du ciel est le symbole
de l'âme que je veux
pour toi, une âme blanche,
une âme pure, transparente
comme l'eau des sources
de Grande-Vallée...
ma Grande-Vallée...
Garde ton coeur pur.
Donne-toi à Jésus avec tout
l'amour de tes six ans...

Je ne serai pas loin
à ce festin d'amour
offert par les anges
et servi par la plus douce
Reine des mamans...

Pendant ce banquet céleste
parle à Jésus de papa,
de maman,
de grand-maman Mena,
de grand-papa Mornard,
de mon oncle Marco,
de ma tante Catherine,
de ma tante Gertrude,
de Sylvain le bébé idéal,
d'Olier-Angus... l'amour de
tout le monde,
et de ma tante Ursuline
qui me prie de lui obtenir
du doux Jésus
la vraie sainteté... celle
qui se perd en Jésus...
Comme elle serait riche alors
me dit-elle!... et combien
heureuse!...
Je te baise au front
en te bénissant.
Et je t'aime
comme l'on aime en Paradis.
Papa Angus.

Autre séjour à Gaspé.

Septembre,
début de la seconde année
chez les mêmes religieuses
du couvent d'en face.

AVRIL 1949 APRIL

1950

Juin.
Fin de la seconde année.

Déménagement
dans une nouvelle maison,
plus grande,
au 332 Maple,
Saint-Lambert.

«15 octobre 1950
pèlerinage
au Cap-de-la-Madeleine.»

«Yvan et Olier
automne 1950»

«On traverse à Trois-Rivières.»

Septembre,
début de la troisième année
chez les religieuses
du même couvent.

1951

Juin,
fin de la 3e année.

Septembre,
début de la 4e année,
cette fois chez «les frères»
des écoles chrétiennes,
classe
exclusive de petits gars,
à l'Académie Saint-Michel
de Saint-Lambert, rue Lorne.

C'est là que je rencontrai :
Roger Letellier,
Michel Jetté,
Luc Angers.

C'était aussi l'époque
de Renée Darche
qui fut ma première amie
fille.

(Lettre reçue de mon père,
en séjour seul en Floride,
sans doute pour affaires).

Ce vendredi 5 octobre ...
jour de poissons
et de "cocos".

Cher gamin,

Je te remercie beaucoup
pour ta belle lettre..
elle te fait honneur..
et me fait plaisir.
Tu me dis de me reposer..
tu sais bien que sur ma
tombe tu pourras inscrire
"Ici papa repose..il ne fit
jamais autre chose..!!"
Quant à penser à moi..à moi
seulement.. cela, vois-tu,
est impossible..être mari..
être papa.. c'est d'abord
vivre pour un ou plusieurs
autres.. c'est cela qui fait
la beauté et la grandeur
d'une telle vocation..
penser à moi..oui, mais
dans la mesure seulement
où cela me permettra mieux
d'être à vous.

La Floride est surtout le pays
des "petits vieux".. des gens
pensionnés... il y a bien,
ici et là, une jeunesse qui
marche généralement.. les
pieds nus..il y a les nègres..
.qui vivent dans des quartiers
pauvres.. crasseux..il y a,
je pense..surtout ce manque
de courage au travail..
qui est caractéristique
de tous les pays du nord
- du monde entier..
tant de choses sont sales
sans raison..on voit
un effort de redressement,
ici et là,..mais
le laisser-aller..est là..
toujours à la surface.

J'ai regardé pour acheter
un cadeau pour la fête
de Olier..il y a un jeu
de "mécano" avec moteur
électrique..qui lui plairait
peut-être..penses-tu
qu'il aimerait cela?
Ta mère évidemment
veut du "crocodile mort"
sous forme de sac à main
et souliers..
j'ai vu des couteaux
de "cannibales"!!..pardon
je veux dire de "scout"
pour toi..mais tu sais
que j'aimerais autre chose
que cela..

Je termine ici en te disant
"Travaille bien..ne fais pas
comme moi!!"

Affectueusement,
Ton "poupa."

1952

Juin,
fin de la 4e.

Septembre,
début de la 5e.

C'était aussi l'époque
des «déclamations» naïves
lors de la fête des Mères.

1.
Je l'attendais, ce jour
charmant, que me ramène
enfin ta fête.
Mais, pour te dire
un compliment.
La joie me trouble trop
la tête.

2.
Ainsi, pardonne-moi,
maman, de ne t'offrir,
comme interprète
de mon filial sentiment,
qu'un petit bouquet
de fleurettes.

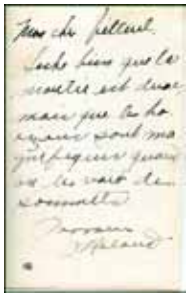
3.
Ah! c'est peu de chose,
et pourtant, combien de fois,
seul en cachette ai-je guetté,
depuis longtemps, l'éclosion
des collerettes!

4.
Penché sur elles,
doucement je murmurais:
soyez coquettes, et
parfumez bien vos toilettes,
car nous allons fêter maman.

1953

Juin,
fin de la 5e.
Septembre,
début de la 6e.

«Mon cher filleul,
Sache bien
que la montée est dure,
mais que les horizons
sont magnifiques
quand on les voit
des sommets.»
Parrain Rolland Fournier.



«Papa & maman à Nice
le 20 septembre 1953.»

1954

Juin,
fin de la 6e.

Septembre,
début de la 7e.

1955

23 septembre 1955

Certificat d'Études Primaires Élémentaires

Fin de la 7e.

En septembre,
je partis pour aller
comme pensionnaire,
étudier (le “cours classique”)
dans un collège
pour petits gars tenu
par des prêtres séculiers,
le Séminaire de Saint-Jean.

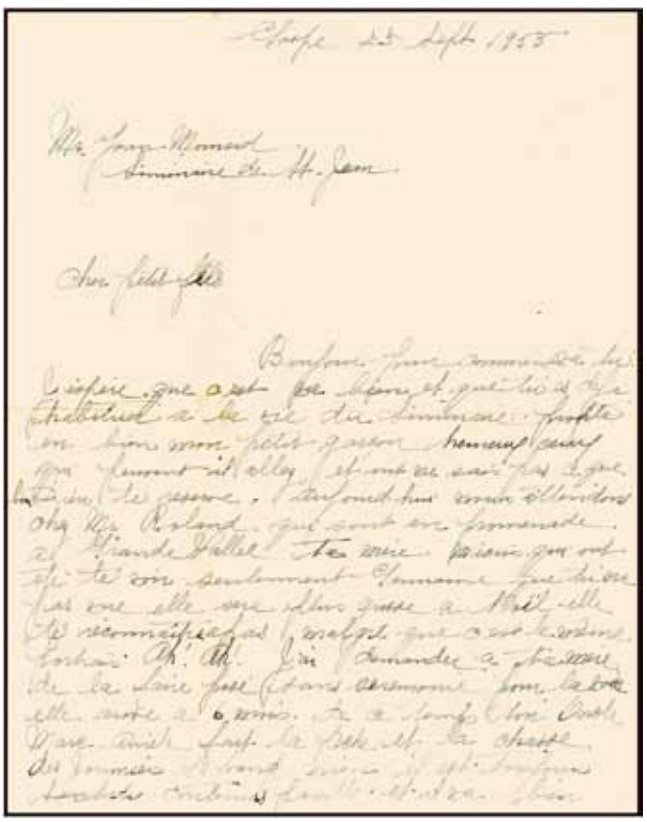
Il était de bon ton
de vouloir devenir prêtre
pour y être admis.

(Lettre reçue
de grand-maman Mena
de Gaspé).

Cher petit fils.

Bonjour Yvan comment va
tu. J’espère que c’est va bien
et que tu es déjà habituer
à la vie du Séminaire profite
en bien mon petit garçon
heureux ceux qui peuvent
il allez et ont ne sais pas
ce que bon Dieu te réserve.
Aujourd’hui nous attendons
chez Mr. Roland qui sont en
promenade à Grande Vallée
ta mère m’écris qui ont été
te voir
seulement Germaine
que tu n’as pas vu elle sera
plus grosse à Noël
elle te reconnaîtra pas malgré
que c’est le même portrait.
Ah! Ah!
J’ai demandé à ta mère de
la faire posé sans cérémonie
pour la voir à 6 mois.
de ce temps ton oncle
Marc-Aurèle fait la pêche
et la chasse
des journées il prend rien
il est toujours content pareil
et il va bien
il nous a emportez bien
des petits poissons et tante
Catherine a eu un jardin
extra cette année de même
le frigidaire est toujours
plain.

Je termine en te souhaitant
une bonne santé
que le bon Dieu te bénisse.
Je demande à la Ste-Vierge
de te protéger.
Je t’embrasse comme une
grande
Maman M.M.



17 octobre 1955

(Lettre reçue de maman
de Saint-Lambert.)

Mon Grand chéri.

Comment vas-tu ce soir?
qu'as-tu fait
après notre départ hier?
Vraiment ce fut un bel
après-midi! être ensemble
pour la Bénédiction de l'aile
Marie, reine des étudiants,
restera un souvenir spécial
pour les neuf ans d'Olier.
À propos, je te remercie
au nom d'Olier, pour avoir
pensé à sa fête; tu m'as fait
plaisir à moi aussi, car j'ai
constaté une fois de plus
que ton coeur reste
affectueux envers tes frères.
Cet après-midi je suis allée
voir le médecin, et il a trouvé
qu'il y avait amélioration
et il m'a dit que je pouvais
prendre "la besogne"
avec prudence tout de même;
cette nouvelle m'a réjouie, je
te remercie d'avoir bien prié.
Continuons à prier ensemble
pour que la santé revienne
totalement.
Tous, nous prions pour toi
et nous espérons
que tu réussiras.

Nous avons hâte de te voir
arriver (j'espère
que les peintres seront partis
car ce soir on ne sait pas où
s'asseoir, c'est une vraie
confusion).
Demain, nous commençons
nos 40 heures.
Ton père a hâte que tu vois
Germaine, je l'embrasse
pour toi et je t'embrasse
tendrement.
Ta mère qui t'aime de tout
son coeur et qui te met
sous la Protection
de la Ste-Vierge.
Tous ici t'envoient
un bonjour.
Maman.

23 octobre 1955

(Lettre reçue
de grand-maman Mena).

Bien cher petit fils.

En ce dimanche des missions
Je me transporte
au Séminaire de St-Jean dont
J'ai été à l'extérieur l'été
dernier Je me dis
il doit y avoir des futures
missionnaires permis tous
ces Jeunes étudiants.
espérons qui en aura
si Dieu le veut.
Cher Yvan comment va
ta santé a tu répris un peu
de pésanteur maintenant
que tu est grand il faut que
tu épésire car autrement
ta petite soeur
sera plus grosse que toi.
Je ne doute pas que tu a hâte
de la voir moi aussi
J'aimerais la voir
pour la gâter un peu
J'ai recu ta foto ces très bien
Je t'en remercie a tu recu de
la tire J'avais pas bien reusie
Je te l'ai envoyer pareille
pas de nouveau a Gaspé
le mois Octobre a été très
beau.

Je recois la visite d'un petit
neveux un séminarisse
à sa deuxième année
petit Caron de Madeleine
il ne sennuit pas du tout
c'est sera pareille pour toi
l'an prochain tu es bien
chanceux de pouvoir étudier
et les années se passent
ont s'enapersoit pas
et quand ont est vieux
encore plus vite Ah! Ah!
ton Oncle Marc-Aurèle
continue sa chasse
a été à l'orignal
a pas été chanceux
il a tuer 11 perdris
ta tante fait de la confiture
bonne chance bonne santé
de ta grand maman M.

3 novembre 1955

(Lettre reçue de mon ami Roger Letellier de St-Lambert.)

Cher ami,

J'espère que dans ta réponse,tu m'écriras comment tu te classes et comment tu aimes à recommencer les études après des vacances.
Je me demande si tu savais que Michel s'est distingué le 3ième de sa classe.
Pour ma part je suis chanceux; mercredi le 2, l'avocat où travaille la Française, est mort.
Sa femme m'a donné un de ses jeux qui est un magnifique jeu de "Football électrique".
J'en suis ravi.
Au choeur de chant l'autre soir, j'ai gagné un prix de présence qui était un petit livre contenant 48 grands musiciens, leur portrait et leurs oeuvres.
Un autre coup de ma chance.
Espérons qu'il y en aura d'autres encore.
Pour terminer cette lettre je te laisse le bonjour avec le désir et la hâte de te revoir.
Sincèrement Roger.

6 novembre 1955

(Lettre reçue de maman.)

Bien cher Yvan.

Merci pour ton affectueuse belle lettre reçue cette semaine.
Pour les parents, tu sais, savoir que leur enfant apprécie ce qu'on fait pour eux, c'est du bonheur, tu sais.
Comment vont tes études? difficiles à certains mments?
Sois courageux et demande au St-Esprit de t'éclairer.
Nous offrons tous les soirs, la 4e dizaine de notre chapelet spécialement pour toi et toujours je te recommande à la Ste-Vierge.
Dimanche prochain, nous irons te porter toutes tes choses je ne sais encore quand nous irons, soit l'après-midi ou le soir.
Ton père se porte bien.
Germaine s'embellit de jour en jour.
Olier et Sylvain font <u>leur part</u> ...de train.
Gertrude est allée prier à l'église, elle profite des dimanches où nous n'allons pas à St-Jean, pour aller prier plus longtemps.

Le ménage avance, si les plombiers pouvaient venir cette semaine installer la laveuse de vaisselle, on pourrait ensuite finir complètement.
Es-tu entrée dans la fanfare? quel instrument as-tu? j'ai hâte de t'entendre!!!
Prie bien pour nous tous, je me recommande toujours à tes prières car tu peux, sans doute, obtenir bien des grâces de la Ste-Vierge, puisqu'elle t'a fait naître en ce beau jour du 31 mai.
Bonne semaine Yvan chéri reçois toute notre tendresse et l'amour de ta maman.
Baisers des "Mornard".

17 novembre 1955

(Lettre reçue de Letellier.)

Cher Yvan.
J'ai reçu ta lettre lundi le 14.
J'étais heureux de savoir que tu consentais à correspondre.
Sache que je ne t'en veux pas au retard de ta lettre et je sais que l'étude te prend tout.
Je trouve le temps long et en t'attendant pour me divertir je n'ai que la musique et la ... classe quel passe-temps tout de même.
Vendredi soir j'ai été voir à l'école un film qui avait pour titre "Les costauds de sa majesté" avec Laurel et Hardi, c'était très drôle.
Tu te souviens sans doute du "gros" Fournier parti au Mont-St-Louis.
Classe trop difficile pour lui, il dût revenir
Nous sommes donc 12 en 8e.
Laroche a mis son générateur après sa voiturette.
Ça marche quand il descend une côte seulement.
Legault à la gymnastique jeudi s'est déplacé 3 nerfs au poignet. Il a le bras pansé.
Il va assez souvent chez le médecin.
Sur ce je te quitte.
Écris-moi, j'attends ta réponse.L'autre insépara-ble à longue distance.

20 novembre 1955

(Lettre envoyée
à Roger Letellier.)

Cher Roger.

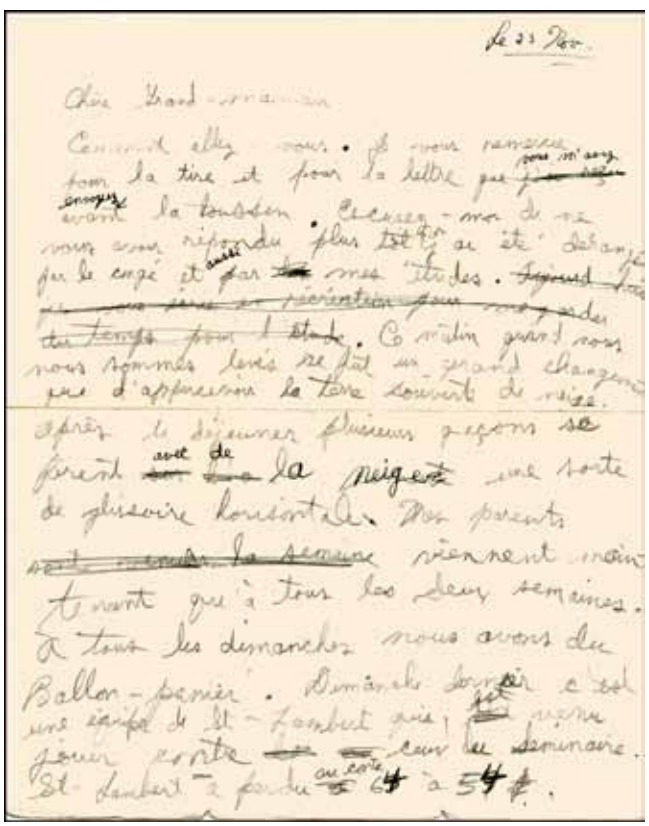
Comment vas-tu.
Moi pour ma part
je me porte bien.
J'ai très hâte à Noël
pour pouvoir aller te voir.
Tu sais peut-être que papa
a acheté un dactylot,
c'était le cadeau
que je voulais demandé
pour Noël.
On pourra l'user ensemble.

23 novembre 1955

(Lettre envoyée
à grand-maman Mena.)

Chère Grand-maman.

Comment allez-vous.
Je vous remercie pour la tire
et pour la lettre
que vous m'avez envoyée
avant la Toussaint.
Escusez-moi de ne pas avoir
répondu plus tôt car j'ai été
dérangé par le congé
et aussi par mes études.
Aujourd'hui je vous écris
en récréation pour me garder
du temps pour l'étude.
Ce matin quand nous nous
sommes levés ce fut
un grand changement
que d'appercevoir la terre
couverte de neige.
Après le déjeuner plusieurs
gaçon se firent sur la neige
une sorte de glissoire
horisontale.
Mes parents viennent
maintenant
qu'à tous les deux semaines.
À tous les dimanches nous
avons du Ballon-panier.
Dimanche dernier
c'est une équipe
de St-Lambert qui est venu
jouer contre
ceux du Séminaire.
St-Lambert a perdu
au conte 64 à 54.
Pour terminer cette lettre
je vous demande de m'écrire
souvent car ca me désennui.
Dite un grand bonjour
à ma tante Catherine
ainsi que l'oncle Marco.
Je vous embrasse bien fort
Votre petit fils.



28 novembre 1955

(Lettre reçue
de grand-maman Mena.)

Cher petit fils

J'ai reçu ta lettre
contante que tout va bien
il en est ainsi de nous tous:
ne te fatigue pas
à me répondre moi quand
je voudrez t'écrire Je le ferez
mais pas dans cette année ici
car bientôt sera les cartes
de Noël.
C'est tu une chose ton Oncle
Marc-Aurèle veut aller passé
le Jour de l'an chez vous
c'est ton père qui m'a dit
cela l'été dernier et comme
le programme des Bertrands
(Jean nous a inviter) alors
nous irons toute la famille
nous enpréterons
des enfants le chat Ah! Ah!
non ce n'est pas certain.
Si oui nous aimerions la vent
veille du jour de l'an.
Comme j'ai à présent 71
ans Je dois pas en passé
beaucoup de Jour de l'an a
présent.
J'en remercie le bon Dieu
car beaucoup ne seront pas
là.
Marc-Aurèle et Catherine
te salut et moi je t'embrasse
bien fort
Maman M.

9 décembre 1955

(Lettre au dactylo reçue
de maman.)

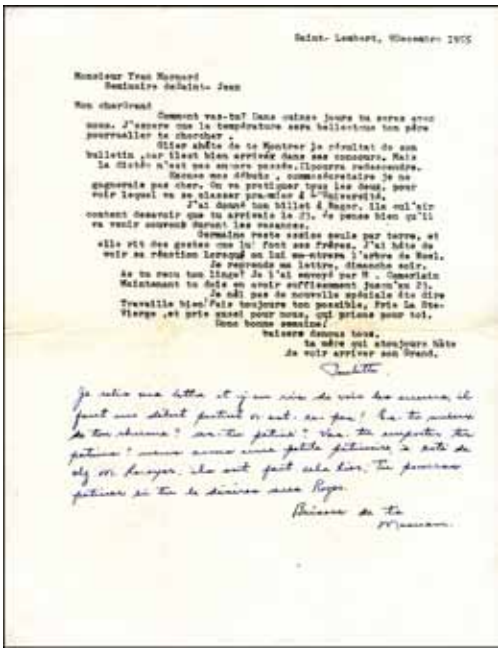
Mon cher Grand.

Comment vas-tu?
Dans quinze jours tu seras
avec nous.
J'espère que la température
sera belle et que ton père
pourra aller te chercher.

Olier a hâte de te montrer
le résultat de son bulletin,
car il est bien arrivé
dans ses concours.
Mais la dictée
n'est pas encore passée.
Il pourra redescendre.
Excuse mes débuts,
comme secrétaire
je ne gagnerais pas cher.
On va pratiquer
tous les deux, pour voir
lequel va se classer premier
à l'Université.
J'ai donné ton billet à Roger,
il a eu l'air content de savoir
que tu arrivais le 23.
Je pense bien qu'il va venir
souvent durant les vacances.
Germaine reste assise seule
par terre, et elle rit des gestes
que lui font ses frères.
J'ai hâte de voir sa réaction
lorsqu'on lui montrera
l'arbre de Noël.

Je reprends ma lettre,
dimanche soir.
As-tu reçu ton linge? Je l'ai
envoyé par M. Camerlain.
Maintenant tu dois en avoir
suffisamment jusqu'au 23.
Je n'ai pas de nouvelle
spéciale à te dire.
Travaille bien!
Fais toujours ton possible.
Prie la Ste-Vierge,
et prie aussi pour nous,
qui prions pour toi.
Donc bonne semaine!
Baisers de nous tous.
ta mère qui a toujours hâte
de voir arriver son Grand.
Paulette.

Je relis ma lettre et j'en ris
de voir les erreurs, il faut un
début partout n'est-ce pas!
Es-tu mieux de ton rhume?
as-tu patiné?
Vas-tu emporter tes patins?
nous avons
une petite patinoire,
à côté de chez M. Leroyer,
ils ont fait cela hier:
tu pourras patiner
si tu le désires avec Roger.
Baisers de ta maman.


Saint-Lambert, Dimanche 1955

Monsieur Yvan Mornard
Seminaire de Saint-Jean

Mon cher Grand

Comment vas-tu? Dans quinze jours tu seras avec nous. J'espère que la température sera belle et que ton père pourra aller te chercher.

Olier a hâte de te montrer le résultat de son bulletin, car il est bien arrivé dans ses concours. Mais la dictée n'est pas encore passée. Il pourra redescendre.

Excuse mes débuts, comme secrétaire je ne gagnerais pas cher. On va pratiquer tous les deux, pour voir lequel va se classer premier à l'Université.

J'ai donné ton billet à Roger, il a eu l'air content de savoir que tu arrivais le 23. Je pense bien qu'il va venir souvent durant les vacances.

Germaine reste assise seule par terre, et elle rit des gestes que lui font ses frères. J'ai hâte de voir sa réaction lorsqu'on lui montrera l'arbre de Noël.

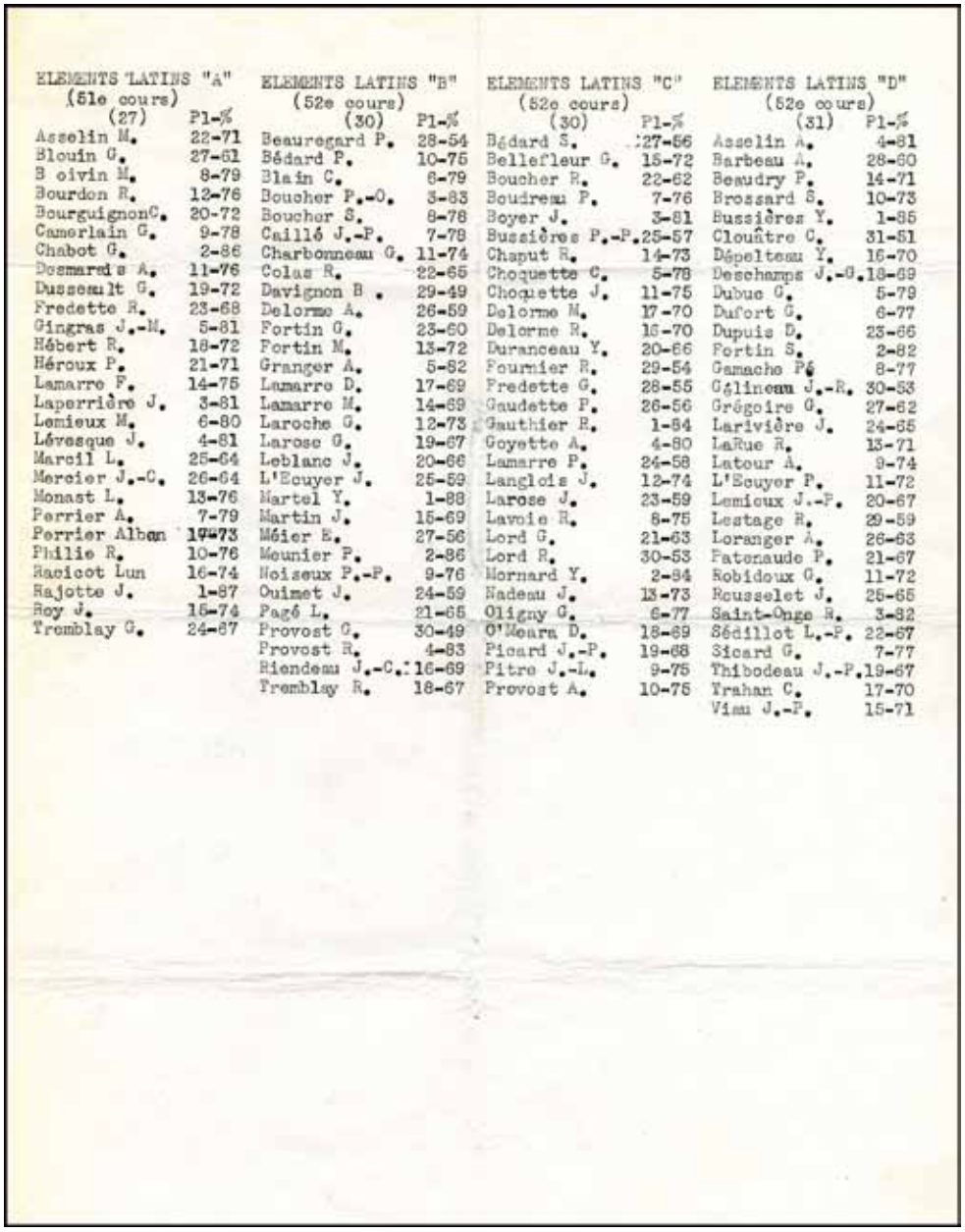
Je reprends ma lettre, dimanche soir.
As-tu reçu ton linge? Je l'ai envoyé par M. Camerlain.
Maintenant tu dois en avoir suffisamment jusqu'au 23.
Je n'ai pas de nouvelle spéciale à te dire
Travaille bien! Fais toujours ton possible. Prie La Ste-Vierge, et prie aussi pour nous, qui prions pour toi.
Donc bonne semaine!
Baisers de nous tous.
ta mère qui a toujours hâte de voir arriver son Grand.
Paulette

Je relis ma lettre et j'en ris de voir les erreurs, il faut un début partout n'est-ce pas! Es-tu mieux de ton rhume? as-tu patiné? Vas-tu emporter tes patins? nous avons une petite patinoire, à côté de chez M. Leroyer, ils ont fait cela hier. Tu pourras patiner si tu le désires avec Roger.
Baisers de ta
Maman.

11 décembre 1955

(Lettre reçue
de Roger Letellier.)

Cher Yvan.
Ta mère m'a remis ton billet.
Je comprends que tu es
en examen et que tu n'as pas
le temps de m'écrire.
Je n'attends pas de réponse.
J'ai reçu une lettre de Michel
me disant qu'il est arrivé
4e avec 87%. Je lui ai
répondu en le félicitant.
Je te souhaite bonne chance
dans tes examens
et tâche d'avoir un beau
bulletin pour décembre.
Je suis arrivé 1er
pour décembre- novembre
et le frère m'a dit que
ce serait beaucoup plus dur
ce mois-ci car 4 ont promis
d'arriver 1er.
Robert Caron est atteint
d'une pneumonie et l'on ne
l'attend pas avant les fêtes.
Roger Dupuy parti
à l'internat Classique
de Longueuil est revenu ici.
L'on ne sait trop pourquoi.
Trop faible?
Manque de volonté?...
Pour terminer cette lettre je
te souhaite le plus beau rang
possible. J'espère te revoir
à Noël aussi en train
que la dernière fois.
C'est maintenant au temps
de passer vite.
Bonjour. Sincèrement Roger.



ELEMENTS LATINS "A" (51e cours)

(27)	P1-%
Asselin M.	22-71
Blouin G.	27-61
B oivin M.	8-79
Bourdon R.	12-76
BourguignonC.	20-72
Camerlain G.	9-78
Chabot G.	2-86
Desmarais A.	11-76
Dusseault G.	19-72
Fredette R.	23-68
Gingras J.-M.	5-81
Hébert R.	18-72
Héroux P.	21-71
Lamarre F.	14-75
Laperrière J.	3-81
Lemieux M.	6-80
Lévesque J.	4-81
Marcil L.	25-64
Mercier J.-C.	26-64
Monast L.	13-76
Perrier A.	7-79
Perrier Alban	17-73
Philie R.	10-76
Racicot Lun	16-74
Rajotte J.	1-87
Roy J.	15-74
Tremblay G.	24-67

ELEMENTS LATINS "B" (52e cours)

(30)	P1-%
Beauregard P.	28-54
Bédard P.	10-75
Blain C.	6-79
Boucher P.-O.	3-83
Boucher S.	8-78
Caillé J.-P.	7-78
Charbonneau G.	11-74
Colas R.	22-65
Davignon B .	29-49
Delorme A.	26-59
Fortin G.	23-60
Fortin M.	13-72
Granger A.	5-82
Lamarre D.	17-69
Lamarre M.	14-69
Laroche G.	12-73
Larose G.	19-67
Leblanc J.	20-66
L'Ecuyer J.	25-59
Martel Y.	1-88
Martin J.	15-69
Méier E.	27-56
Meunier P.	2-86
Noiseux P.-P.	9-76
Ouimet J.	24-59
Pagé L.	21-65
Provost G.	30-49
Provost R.	4-83
Riendeau J.-C.	16-69
Tremblay R.	18-67

ELEMENTS LATINS "C" (52e cours)

(30)	P1-%
Bédard S.	27-66
Bellefleur G.	15-72
Boucher R.	22-62
Boudreau P.	7-76
Boyer J.	3-81
Bussières P.-P.	25-57
Chaput R.	14-73
Choquette C.	5-78
Choquette J.	11-75
Delorme M.	17-70
Delorme R.	16-70
Duranceau Y.	20-66
Fournier R.	29-54
Fredette G.	28-55
Gaudette P.	26-56
Gauthier R.	1-84
Goyette A.	4-80
Lamarre P.	24-58
Langlois J.	12-74
Larose J.	23-59
Lavoie R.	8-75
Lord G.	21-63
Lord R.	30-53
Mornard Y.	2-84
Nadeau J.	13-73
Oligny G.	6-77
O'Meara D.	18-69
Picard J.-P.	19-68
Pitre J.-L.	9-75
Provost A.	10-75

ELEMENTS LATINS "D" (52e cours)

(31)	P1-%
Asselin A.	4-81
Barbeau A.	28-60
Beaudry P.	14-71
Brossard S.	10-73
Bussières Y.	1-85
Clouâtre C.	31-61
Dépelteau Y.	16-70
Deschamps J.-G.	18-69
Dubue G.	5-79
Dufort G.	6-77
Dupuis D.	23-66
Fortin S.	2-82
Gamache P.	8-77
Gélineau J.-R.	30-53
Grégoire G.	27-62
Larivière J.	24-65
LaRue R.	13-71
Latour A.	9-74
L'Ecuyer P.	11-72
Lemieux J.-P.	20-67
Lestage R.	29-59
Loranger A.	26-63
Patenaude P.	21-67
Robidoux G.	11-72
Rousselet J.	25-65
Saint-Onge R.	3-82
Sédillot L.-P.	22-67
Sicard G.	7-77
Thibodeau J.-P.	19-67
Trahan C.	17-70
Vinu J.-P.	15-71

1956

11 janvier 1956

(Lettre reçue
de Roger Letellier).

St-Lambert.
Cher Yvan.
Comment ça va?
Un peu dur le retour
à la classe après de si belles
vacances hein?
C'est de même pour moi.
Lundi soir à la 7 et 8ième hres
je pensais où tu étais, ce que
tu faisais, qui tu retrouvais.
Le plus ennuyeux, c'est
de se retrouver sans amis
véritables en classe mardi
matin en 8ième.
Le lendemain de notre
arrivée, examen de dictée
française,
très difficile d'ailleurs.
Je me demande si tu as
obtenu la descente de classe
pour apprendre
plus facilement le cours
que tu suis.
En arithmétique,
je me trouve vraiment rouillé
en vue de l'examen
très proche.
Explique-moi comment
tu réussis en classe
car j'aimerais bien connaître
tes succès.
Je n'ai pas encore écrit
à Michel mais sitôt la tienne
terminée c'est à lui
que je correspondrai.
Sans plus tarder je te quitte.
Écris-moi j'attends ta lettre.
Sincèrement Roger.

20 janvier 1956

(Lettre reçue
de Roger Letellier).

St-Lambert.

Cher Yvan.
Comment ça va?
J'ai reçu ta lettre le 12
et je t'en ai envoyé une le 11.
Je crois que nos lettres
se sont rencontrées.
Je n'ai pas encore reçu
de lettre de Michel.
J'attends toujours
de ses nouvelles.
Tu pourras dire à ton gars
de Verchères qui possède
un radio de cristal
qu'il est question d'ériger
un poste de radio à St-Jean.
L'autre jour,
j'ai été chez Laroche.
Il m'a fait un petit fer
à souder de la cire
pour remplacer le plomb.
J'ai un nouveau radio
de cristal, je ne crois pas
qu'il marchera
car au premier essai
il ne voulait pas fonctionner.
La classe me sépare
maintenant de toi.
Écris-moi encore.
Ton ami Roger.

23 janvier 1956

(Lettre reçue de maman).

Mon grand garçon chéri.
Comment vas-tu?
qu'as-tu fait hier pour passer
l'après-midi?
moi, j'aurais bien été prête
pour aller te voir.
Il faisait si beau et surtout
j'ai hâte de savoir comment
vont tes études
dans ton changement
de classe, mais ton père
était bien fatigué,
il s'est couché tout
l'après-midi pour se reposer.
Nous avons reçu ta lettre,
j'espère que tu te replaces
et que le bulletin de Pâques
sera aussi beau que tous les
bulletins que tu m'apportais
de ton école primaire,
j'étais toujours si heureuse
quand tu me disais:
un beau bulletin et c'est
moi qui sers
à la messe de minuit
ou aux autres grandes fêtes,
pour une maman c'est
un si beau cadeau, un beau
résultat d'étude, de bonne
conduite et savoir que
son grand garçon a un grand
coeur pour ses parents.
Nous avons reçu
le «film des Rois»
comme il est bien.
Je t'assure que tu es bien,
avec ton écusson qui brille
et ta soeur dans tes bras,
c'est parfait.

24 janvier 1956

Tous ceux qui l'ont vu le
trouvent beau
et Germaine est belle rare.
Je me recommande encore
à tes prières, toi qui es
si près du Bon Jésus,
et de sa Ste-Vierge,
demande lui ma guérison,
si elle le veut bien.
J'ai toujours mal au côté,
je me demande comment
cela va finir.
Je prie «ma tante Germaine»
en votre nom de me donner
la santé
si le Bon Dieu le veut.
Olier a passé toute
la semaine dans la maison,
il toussait comme toi
cela a coûté $19.00
de docteur et de remèdes
- il est retourné à l'école
pour la 1re fois ce matin
avec son dîner.
J'espère que Sylvain
et Germaine ne feront pas
cette mauvaise grippe
à leur tour.
Maman Mena fait toujours
des bonnes pâtisseries
et elle t'envoie un beau bec.

Je t'envoie une image
de Mère Marie-Rose,
prie-la pour lui demander
de me guérir, tu en avais
tellement confiance
quand tu étais petit.
Espérons que la température
sera belle dimanche
pour aller t'embrasser.
Bonne semaine mon grand!
Reçois la tendresse
affectueuse de ton père
et de ta mère qui t'aiment
tendrement.
Sois toujours bon garçon.
Ta maman Paulette.

P.S.
La garde-malade
de la Gaspésie qui était
en visite chez «papa Angus»
et qui t'avait fait marcher
pour la première fois, est
mariée et reste à St-Lambert.
Elle vient de me téléphoner
et voudrait te revoir.
J'ai ri en lui disant:
«tu ne le reconnaîtrais pas
car il est plus grand que toi».

(Lettre reçue
de Roger Letellier).

Cher Yvan.

Comment ça va?
Je n'ai pas souvent
de tes nouvelles.
J'espère que tu récoltes
toujours de bons résultats.
Quant au roman,
où en es-tu?
Pour ma part, ça va bien.
Nous avons changé
de professeur (au grand
contentement de la majorité
des élèves).
M. Gélinas est parti
à Lachute. Le nouveau,
M. Fournier, est très jeune,
il explique bien ses cours
mais il est froid.
M. Gash fait le français,
et ça alors, c'est pitoyable.
C'est un grand retard.
On n'a presque plus
de devoirs.
J'enverrai la photo
par ta mère.
L'autre jour, j'ai été chez toi.
Elle a dit que tu avais parlé
de littérature? pour moi?
Qu'est-ce?
J'ai reçu mon disque
et je t'assure
que ça joue très bien.
Ta mère m'a parlé
de «party»
et moi j'ai compris «portée».

J'ai aussitôt pensé à mes
poissons et j'ai répondu:
«Je les laisse manger».
Considère:
party et les laisse manger.
Ça fait un drôle de sujet.
Je voulais acheter
la symphonie héroïque de
Beethoven mais mes parents
m'ont dit d'attendre à l'été
quand je travaillerai.
À l'été, c'est vraiment loin,
je ne puis attendre.
Si tu savais le désir que j'ai
en ce moment d'entendre
cette 3e symphonie.
Quant aux journaux,
la 1re j'ai eu des articles
mais la 2e, il n'y avait rien.
Je suis toujours seul. Jamais
personne ne vient avec moi.
Tu sais je n'ai vraiment pas
de chance.
Je voulais aller patiner
avec un gars de St-Josaphat.
Une grosse bordée de neige
m'en empêche
(il faut y aller en bicycle).
Puis la fonte et maintenant
c'est la glace sur les routes.
C'est de décider mes parents.
La fois que j'ai essayé de
son bord, c'était impossible.
J'essaye avec un autre,
mais il doit aller
au salon mortuaire.
J'ai dû essayer au moins
10 fois sans avoir réussi
une seule fois.

31 janvier 1956

On dirait que tout et tous
se mettent d'accord
pour me laisser seul.
Je m'ennuie terriblement.
C'est insupportable.
Affreuse solitude que je dois
traîner partout.
Évidemment, il y aurait
toujours Luc (Angers),
mais...
Quant à écrire, je n'en ai
aucun goût.
Aucun sujet ne m'intéresse.
À bien y penser, nos parents
ont été bien bons de nous
avoir laissé nous visiter
si fréquemment
ces deux semaines.
Au dactylo, je prends un peu
de vitesse.
J'ai fini le clavier et je suis
dans les exercices.
Par une permission spéciale,
j'ai 2 hres au lieu d'une
par semaine.
J'écoute le «Starlight
Concert» régulièrement.
La musique,
c'est mon seul désennui.
Ma mère dit que je deviens
fou à force d'en écouter.
Elle dit que ce n'est pas
normal.
Je t'en prie écris-moi,
ne me laisse pas seul.
Sur ce, je te quitte,
je t'ai retenu
assez longtemps.
J'attends une réponse.
Ton ami Roger.

(Lettre reçue de maman).

Bien cher Yvan.

Comment vas-tu
aujourd'hui?
Je t'ai trouvé bien dimanche,
j'espère que la santé
va se maintenir bonne
et que les bulletins
vont être merveilleux.
Nous sommes arrivés ici
à 4h½ dimanche,
c'était glissant.
Olier est mieux de son
rhume et avec Sylvain
ils partent ensemble pour
l'école. Germaine a 4 dents,
quel bébé plaisant, comme
vous étiez tous d'ailleurs
lorsque vous étiez petits!
en grandissant vous perdez
vos grosses joues.
Aujourd'hui c'est une triste
journée pour moi
puisqu'il me faut entrer
à l hôpital de la Miséricorde
pour être opérée.
Après avoir subi nombre
de traitements sans résultat,
les médecins me conseillent
l'opération.
Je t'assure que j'ai le coeur
gros et je viens faire appel
à tes prières pour que
la Ste-Vierge me protège.
Demande au nom des petits
qui eux ne comprennent pas
ce qu'est le sacrifice
de l'opération.

4 février 1956

L'Hôpital vient de téléphoner
et ils n'ont pas de chambre
privée, ils n'ont qu'un lit
dans une chambre de trois:
un autre sacrifice
qu'il faut accepter.
Dans une chambre seule,
on a le téléphone;
mais dans une chambre
de trois pas de téléphone.
Donc tu téléphoneras samedi
soir ici pour avoir
des nouvelles car je ne sais
pas du tout quel jour je serai
opérée.
Ce sera peut-être samedi.
Prie fort mon grand chéri
pour que la Ste-Vierge me
protège et me donne la santé
(si le Bon Dieu le veut)
pour élever mes chers quatre
enfants que j'aime tant.
Je m'aperçois que ton père
est nerveux de me voir partir
pour l'hôpital; il essaie
de m'encourager
mais je sens que lui aussi
a sa part de sacrifices.
Une chance que Maman
Mena est ici avec Gertrude.
Prions ensemble «Ma tante
Germaine» de me redonner
la santé.
Écris-moi quand tu auras
le temps, adresse ici,
ton père me l'emportera.
Je t'embrasse de tout mon
coeur de mère qui aime tant
son grand chéri.
Baisers de ta Maman.

(Lettre reçue
de Roger Letellier).

Cher Yvan.
Il y a deux jours
j'ai reçu ta lettre.
Tous mes loisirs
se sont passés dernièrement
au Mécano.
Je viens justement
de terminer une camionnette
qui, avec la quantité de fil
nécessaire avance, recule,
avec trois vitesses chacun.
Sitôt que le moteur tourne,
une lumière s'allume
et par le moyen d'un
cylindre électro-aimant
accompagné
de monsieur son piston
fait monter la vanne arrière.
C'est très intéressant.
Il y a une semaine, j'ai vu
à l'école «Les chevaliers de
la table ronde»
en Cinémascope s'il vous
plaît.
C'est la première fois que
je voyais ce genre de cinéma.
Comme je suis arrivé pre-
mier ce mois-ci, le directeur
m'a remis une belle plume
réservoir.
Elle écrit très bien.
Sur ce, je te quitte.
Maintenant
que tu es descendu, je te
souhaite de nouveau bonne
chance dans tes examens.
Ton ami qui te dit au revoir.
Roger.

7 février 1956

(Lettre reçue
de Maman Mena).

Cher petit fils.

Un mot pour te donner des
nouvelles de ta mère C'est
va bien c'est pas pire du tout
elle va bien pour le temps
elle marche tranquillement
(pas sur la grande)
tu comprends
Je suis allée la voir hier soir
avec ton père ne prend pas
d'inquiétude tout va bien
dimanche dernier c'est moi
qui a donner la valise
Gertrude était partie
à la messe elle avait un petit
paquet a menthe dedans et
Je le savais pas
tu laura dimanche prochain
Je t'écris et la petite
Germaine assise près de moi
dans sa chaise
si tu la voyais
tu la trouverais de ton goût
J'espère que sa va bien
Je t'embrasse de coeur
Grand Maman M.

19 mars 1956

(Lettre reçue de maman).

Mon Grand chéri.

D'abord, permets-moi de
te féliciter de tout mon coeur
pour être si bien arrivé!
Vraiment j'en fus très
heureuse, cela m'a
rappelé tes bulletins
de l'école primaire; c'est
plus encourageant ainsi.
Comment vas-tu?
as-tu la grippe? ici nous
l'avons tous: fais attention
de prendre froid à la tête,
car c'est une mauvaise
grippe qui semble se
localiser fortement à la tête,
surtout aux oreilles. Sylvain
et Germaine leurs oreilles
ont coulé, je te dis que ça
pleurait!
Sylvain est même sourd:
le Docteur dit que cela va
prendre à peu près 8 jours.
On rit encore on lui demande
quelque chose, il n'entend
rien et il nous répond autre
chose.
Pourvu que cela ne durera
pas.
Mercredi prochain le 21
sera la fête de Sylvain
je lui dis qu'on va manger
son gâteau dimanche
des Rameaux: tandis qu'on
va t'attendre pour manger
le 1er gâteau de ton unique
soeur, sa fête tombe mardi
saint, mais on va attendre
au Dimanche de Pâques
pour que tu sois avec nous.
Espérons que la grippe
sera finie et qu'on va pouvoir
ressusciter.
Dis un ave pour que
je puisse aller à l'église
durant la Semaine Sainte
je ne suis pas sortie depuis
le 30 janvier,
l'hiver ne fut pas bien gai.
Quand sortez-vous?
mercredi matin ou midi? je
suis toujours heureuse quand
je sais que tu viens en congé.
Notre voisin d'en face,
M. Bertrand a mis sa maison
en vente; il est envoyé
à Chicago par sa compagnie:
il doit partir avec sa famille
au début d'avril;
sa maison semble tenter
notre cousin Ned.
Bonjour mon enfant!
n'oublie pas «le carême qui
s'achève et les pénitences
obligatoires» afin que
Pâques soit plus beau.
Ton père a paru fier
de ton bulletin il t'en félicite.
En son nom et au mien
je te dis:
Bonne Semaine.
Bonne Santé
et je t'embrasse de tout
mon coeur de maman.

11 avril 1956

(Rédaction scolaire).

Une visite à l'érablière.

Durant le court voyage de
Montréal à Oka, j'essaie de
me rappeler les vieilles pages
de l'histoire de ma Patrie.
Dans celles-ci, je découvre
plusieurs charmes qui ne
m'étaient jusqu'alors jamais
apparus si délectant.
Le principal est l'eau sucrée
appelée aujourd'hui sirop
d'érable.
Très longtemps avant que
les blancs ne prennent
possession des terres que
nous habitons, les Indiens se
désaltéraient de ce liquide.
Avec la venue de nos
ancêtres, certains procédés
furent révolutionnés.
Une de ces améliorations
indique qu'il faut faire
bouillir l'eau sucrée pour la
réduire en sucre.
Le sirop ainsi formé se dirige
aux quatre coins du monde
où il rehausse les richesses
de notre pays.
Mais voilà déjà qu'au bout
de la route se découpe sur
l'horizon le but de mon
voyage. L'entrée de
l'érablière, formée d'une
paire d'érables entre lesquels
se balance le mot bienvenu,
donne un aspect
typiquement canadien.

16 avril 1956

Son petit chemin à demi noyé conduit à un stationnement où s'entassent déjà plusieurs automobiles.
Après avoir stationné mon auto, je mets pied à terre et me dirige lentement vers la cabane pour saluer le propriétaire.
Faisant ce court trajet, je flaire une frêle odeur qui naît avec le printemps. Avec elle se mêle celle de l'eau d'érable mijotant doucement.
Mon odorat satisfait, l'ouïe demande aussi sa part. Là-haut, sur les hautes branches des érables, se balancent au gré du vent plusieurs passereaux qui chantent, dirait-on, un concerto en ma faveur.
Mais voilà le propriétaire qui entre en scène.
Il est vêtu d'un pantalon d'un gris sale, soutenu par de grosses bretelles qui sont elles-mêmes par-dessus une chemise carreautée jaune et rouge, semblable à celle des bûcherons.
En rentrant, je constate que le toit sous lequel je viens prendre gîte, habite déjà une vingtaine de personnes.
Toutes les classes sont représentées.

Du laborieux salarié au noble patron, tous sont heureux.
C'est bien le lieu où les paroles de saint Jean entrent en pratique: «Diligamus nos invicem».
Le bonjour dit, je m'inscris à la liste des bénévoles qui font la levée des chaudières.
Tout d'abord, le patron va chercher la vieille jument brune qui, depuis longtemps, fait le même trajet deux fois le jour.
Il l'atèle maintenant à un gros tonneau mal dégrossi.
Chaque érable qu'on rencontre est esclave d'une chaudière argentée qui est soutenue à lui par une gouttière enfoncée dans son flanc et qui sert à laisser passer le précieux liquide.
Le tour fait, nous revenons à la cabane à sucre.
Suivant d'assez loin les travailleurs, je peux donner court à mes contemplations.
Sur le sol s'étale une mince couche de neige qui laisse entrevoir quelques feuilles mortes.
À certaines places, une ou deux fleurs.

Parmi tous les érables qui s'offrent à mon regard se mélangent quelques pins, quelques ormes et peut-être bien d'autres sortes que je ne distingue pas dans ce ramassis.
La cabane déjà est proche et semble m'inviter à recevoir mon précieux salaire.
Pour passer une journée printanière dans le plus grand des agréments, aller, sort de la ville, dans une érablière goûter au sirop et à la beauté de la nature nouvellement éclose.

(Rédaction scolaire).

Un miracle chez les fleurs.

LA ROSE.
(Ton vantard).
Je porte le titre de Reine universelle.
J'ai pour défense une tige recouverte d'épines.
Ma fleur se compose de centaines de pétales entre lesquelles les abeilles viennent chercher mon sucre.
Ma popularité s'étend dans tout l'univers, partout on s'arrête pour me contempler et délecter mon parfum.

LE LILAS.
Je suis le prince galant de Mai.
Mon uniforme incrusté de perles blanches ou mauves n'a pas d'égal.
Ma cour se compose de plusieurs branches abritées dans l'arbre mon château.
C'est lui qui me protège de la pluie par ses feuilles, et d'une main dérobeuse par son altitude.

LA TULIPE.
Ma taille est mignonne
malgré ma grande tige.
En Hollande,
mon pays d'origine,
c'est moi qui suis la reine
des fleurs.
Aucun parterre ne contient,
au moins, un membre
de ma famille.
Sans trop me vanter,
je suis très jolie.

LE GLAÏEUL.
Le cavalier le plus héroïque
de la famille des iridacées,
c'est moi.
Mes feuilles redressées
et pointues sont
comme l'épée du Général
qui charge la bataille.
Ma fleur, semblable
à une trompette,
hurle quelques fois quand
une abeille vient la mettre
en marche.

LE PISSENLIT.
(Ton découragé).
Rien qu'à entendre
prononcer mon nom,
tout le monde rit.
Je n'ai ni gloire, ni beauté,
je suis, peut-être, fabriquée
du reste de ceux qui ont fait
valoir leur harangue
avant moi.
Ma pauvre fleur jaune
n'égalera jamais
celle du rosier, et
mes feuilles toutes déchirées,
celle de la tulipe.
Mais je me console
en pensant que je n'endure
pas le tourment
de la boutonnière
ou du beau vase de table.

23 avril 1956

(Lettre reçue de maman).

Bien cher Yvan.

Comment vas-tu
aujourd'hui?
Mme Lapointe m'a
téléphoné aussitôt qu'elle fut
revenue de St-Jean; je suis
toujours contente de savoir
que tu te portes bien...
et notre voisine t'a
complimenté... elle dit que
tu fus très gentil pour eux,
j'espère que tu continueras
de l'être.
Ils ont trouvé le Séminaire
épatant.
Maman Mena & l'oncle
Marco sont partis
mardi matin,
j'ai hâte d'avoir le compte-
rendu de leur voyage.
Cousin Ned
a acheté la maison
de M. Bertrand, ils pensent
déménager le 2 mai.
Nous sommes allés lui faire
une première visite
dès que lui & sa femme ont
eu la clef, samedi midi.
Ils ont ri de nous voir arriver
ainsi que Marie-Ange d'Oka
qui était arrivée par surprise
pour dîner.
Tu n'auras pas loin à aller
pour faire causette
avec la belle Denise.
S'il fait beau nous irons
probablement dimanche...
d'ici là prépare-nous
des belles notes et prie
toujours pour que
la Ste-Vierge nous garde
tous sous sa protection.
N'oublie jamais ta visite
du soir à la chapelle,
tu es privilégié d'avoir
le Bon Jésus si près de toi...
prie-le pour nous... et nous,
nous offrons tous les soirs,
pour Yvan, notre 4e dizaine
de notre chapelet.
Papa te salue et Germaine
te fait une belle caresse.
Tes frères veulent encore
venir te voir dimanche,
mais un à la fois
est la permission du Chef.
Je t'embrasse tendrement
de tout mon coeur.
Ta maman.

27 mai 1956

(Lettre reçue de maman).

Bien cher Yvan.

Un mot en vitesse
pour t'annoncer que nous
comptons aller te voir jeudi
le 31 mai. Tiens-toi pas loin
jeudi après-midi si tu veux
embrasser ta vieille mère
le jour de tes 14 ans.
D'ici là, crois que nous
prions pour toi pour que
les examens soient bons.
Nous ne pouvons aller
te voir cet après-midi,
car Gertrude va voir Clarisse
chez les Soeurs
cet après-midi.
Si tu veux nous retourner
ton linge aujourd'hui
nous te le rapporterons jeudi.
Je t'embrasse et t'assure
de tout mon grand amour
de
Maman.

28 mai 1956

(Lettre reçue
de Maman Mena).

Bien cher Yvan.

À l'occasion de ta fête
qui sera bientôt.
Je te souhaite une bonne
santé pour continuer
tes études
que la Sainte Vierge
te protège toujours
en ce beau jour de la fête
Dieu.
Je t'envoie
2 piastres ($2.00)
pour t'acheter des bonbons
ici au Séminaire de Gaspé
sur 7 finissants
3 ont pris le ruban blanc.
J'enverrai à ta mère
L'Écho Gaspésien
pour que tu puisse lire
le récit de chacun.
Baisers.
Affectueusement de
G. Maman M.

31 mai 1956

(Carte de souhaits
reçue de maman
au nom de la famille).

à notre Yvan chéri,
toute notre tendresse
Papa-maman.
«c'est un petit chat pour
«ta collection d'animaux»
Olier
Sylvain.
Germaine
t'envoie «sa main»
pour te souhaiter
Bonnes et Joyeuses Fêtes!

(Lettre reçue
de Roger Letellier).

Mon pauvre Yvan.
Comment ça va?
Je suppose que tu es dans
une revue à en perdre la tête,
c'est comme moi d'ailleurs.
Je t'écris pour te souhaiter
une bonne fête au collège
mais je crains
qu'il y aura retard.
Au titre, j'ai marqué mon
«pauvre» Yvan, c'est pour
savoir comment va ton radio,
si tu as reçu ton écouteur.
Avoue que tu ne m'en as pas
donné de nouvelles.
Ici, nous avons maintenant
10 radios
et un qui ne marche pas.
Comme c'est ma fête
la semaine prochaine, j'ose
espérer avoir quelque chose
dans ce domaine.
Si j'obtiens 90% en juin au
certificat, le frère
m'a promis un vieux $10 et,
étant premier toute l'année,
j'ai droit à un prix spécial
à la distribution.
Sylvain m'a dit
que j'ai passé à la T.V.
Il y a eu une cérémonie.
J'ai reçu du maire
une médaille du centenaire,
j'ai été filmé et
ta famille m'a vu à l'actua-
lité.
Je ne le savais pas.
Sur ce je te quitte,
bonne fête,
j'attends une lettre
parce qu'il paraît que
Simon (Brossard) prend
presque tous les postes.
Bonne chance
dans tes examens.
Ton inséparable... séparé,
Roger.

21 décembre 1956

Yvon Martel, Yvan Mornard, Raymond Gauthier.
Guy Dufort, André Asselin, Robert Provost.
dans le

NOËL
DU COMBAT
DIABOLIQUE
de Boris Simon.

1957

15 ans

15 janvier 1957

(Lettre reçue de maman).

Mon grand enfant chéri.

J'ai reçu ta lettre la semaine dernière, ainsi la réadaptation fut un peu dure le premier jour: mais cela ne dure que quelques heures, il faut offrir généreusement ces sacrifices et envisager déjà un peu la prochaine vacance.
Ce fut encourageant après ton départ... pour une maman, c'est un serrement de coeur à chaque fois, de voir partir pour quelque temps son grand garçon, car même si tu grandis vite, tu sais, pour moi, Yvan, tu restes le premier bébé que j'ai tenu dans mes bras de jeune maman; il me semble que tu es encore le petit *ange* blond que le ciel m'envoyait par un beau coucher de soleil du 31 mai.
Je te vois sourire, car toi tu es un homme qui est ennuyé à chaque fois que ta mère te dit:«fais attention de prendre le rhume etc... etc...» que veux-tu dans mon coeur tu restes le bébé adoré et quand tu pars, mon coeur se brise un peu devant la séparation.
Soyons plus réalistes maintenant et parlons du présent.

La vie normale a repris son cours, les petits sont retournés à l'école avec «leur lunch» car le mercure se maintient au 20 sous zéro.
S'il fait plus chaud dimanche je veux aller à St-Jean.
Pourquoi as-tu envoyé ta valise vide? j'attendais ton linge.
N'avais-tu pas changé?
Germaine parle souvent de toi.
Maman Mena a trouvé la maison tranquille après ton départ... avec tes disques, ta télévision et ta radio... tu faisais de la vie dans la maison.
Ton père trouve la température froide ces jours-ci.
Ainsi les notes se tenaient.
Ce doit être ambitieux d'étudier en sachant que la compétition est si forte.
Bonjour!
À Dimanche si Dieu le veut.
Reçois notre affection et nos prières.
En retour prie la Ste-Vierge pour nous tous.
Continues-tu d'aller prier le soir à la chapelle.
Que la Ste-Vierge te garde.
Je t'embrasse et je t'aime tendrement.
Maman.

20 février 1957

(Lettre reçue de Letellier)

Cher Yvan.
Comment ça va?
Je vois que tu te laisses désirer, on ne te voit pas souvent.
Les congés sont plutôt rares.
J'ai appris que tu es arrivé le 1er.
C'est très bien.
Il m'en arrive une bonne.
L'autre jour, avec mon vieux «stock» j'ai décidé de me construire un petit amplificateur (1 lampe de plus).
J'ai suivi tous les principes d'amplification et résultat: pas plus fort qu'avant, même chose. Mon principal problème, ce temps-ci, est de faire partir mon fameux radio à haut-parleur. Je me suis fait jouer en achetant 1 morceau, je l'ai remplacé, etc...et bien d'autres mais ça ne marche pas.
Un seul bruit de cloche se fait entendre.
Je t'envoie le portrait que mon père avait pris.
Je m'excuse de ne pas avoir été te rendre visite les derniers jours de vacances, avec mes 8 dents d'ôtées, ce n'était pas facile de sortir et le lundi soir, 1er soir, on était surchargé de devoirs.
Décourageant.

24 février 1957

(Rédaction scolaire).

La boutique du chapelier.
Sur le vieux comptoir qui
ornait la boutique, on ne
pouvait percevoir d'un bout
à l'autre que des formes
variées de chapeaux modèles
pour hommes: bérets bleu
marin avec leur petite queue
centrale, chapeaux hauts
de forme pour cérémonies,
feutres mous pour villageois.
Au centre une colonne
tapissée de miroirs,
multipliant le nombre
d'étalages et de coiffures.
À gauche de l'entrée,
sur le comptoir, ou plutôt
sur une grande table obstruée
à l'avant, siégeait un vieil
ouvrier, usé par l'âge, qui,
lorgnon sur le nez cousait
de haut en bas
et de bas en haut avec
une régularité pendulaire.
À droite, sur des étalages
encerclant une porte basse,
fermée par un rideau,
reposait tout le matériel,
épars là et classé là. Ici,
utilisé pour la confection
des couvre-chefs; et par la
fente du rideau, ressortaient
un vieux poêle à bois,
une chaise berçante,
une petite table.
Tout était nécessaire, vieux;
rien n'était moderne
ou luxueux.

21 mars 1957

(Lettre reçue de maman)

Bien cher Yvan.

J'ai reçu ce matin le beau
bulletin; je viens te porter
nos félicitations et te redire
la joie que tu nous as faite
à ton père et à moi.
Depuis lundi que
je l'attendais; aussi tu peux
croire à mon bonheur
en lisant que tu étais
premier avec 91%.
Remercions le ciel tout
en te remerciant aussi pour
l'ardeur que tu as mise à tes
études, cela nous encourage
et nous fait une joie
profonde au coeur.
Je vais continuer à prier
Pie X et Mgr Forget
pour qu'ils te protègent
et t'éclairent tout le long
de ton cours.
Aujourd'hui
est la fête de notre
«Boule bien-aimé»,
il fut heureux de tous ses
cadeaux.
Cette semaine nous sommes
en retraite, nous voyageons
à l'église une après l'autre.
Ce sont les Rédemptoristes
qui prêchent.
Marco et Catherine
sont partis hier en avion pour
New York, et samedi midi
ils s'envoleront vers Miami...
la vie est agréable
n'est-ce pas!

Encore une fois je tiens
à te féliciter et à te redire
que ton père et moi sommes
heureux de la joie
que tu viens de nous causer...
(pour cela on t'enverra
encore voir les TEN
COMMANDEMENTS)
cela n'a certainement pas nui
à tes études.
Je t'embrasse de tout
mon coeur de mère,
qui aime tant son aîné chéri.
Baisers de Germaine et toute
la tendresse de ta maman.

12 mai 1957

(Lettre reçue de maman)

Mon grand enfant chéri.

Merci de tout coeur, pour
ta bonne lettre reçue hier.
J'espère que tes prières
d'aujourd'hui seront
ferventes
et que la Ste-Vierge guérira
ta «vieille mère».
Ta lettre m'a causé
une grande joie et je t'avoue
qu'il m'est pénible de ne pas
te voir aujourd'hui,
en ce jour de la fête des
mères. Ne pouvoir
t'embrasser m'est un
sacrifice; si ton père n'avait
pas dû partir à midi
pour St-Paul Minnesota,
j'avais l'intention d'aller à
St-Jean, mais je dois garder,
car René part sur l'avion
d'une heure et Gertrude va
voir Clarisse, alors le devoir
avant tout, mais ce qui
compte le plus c'est que
je sache que tu penses à ta
mère, d'une manière spéciale
aujourd'hui et que tu pries
pour elle. Merci mon enfant.
Ton père sera absent jusqu'à
mercredi soir; Dieu sait quel
sera le résultat de ce voyage.
Je serais si heureuse pour lui,
si le dénouement était
favorable, car même s'il ne
le dit pas, je sais que voir

réaliser ce rêve serait pour
lui une grande joie et le
couronnement de ses efforts.
Samedi le 18, ce sera fête au
collège militaire de St-Jean.
(Gertrude & Olier
doivent y aller avec
M. Roland & Marie-Ange,
tiens-toi propre au cas où
ils iraient te saluer sur la fin
de l'après-midi.
Je t'embrasse de tout mon
coeur et me recommande
à tes prières, car les maux
de reins se précisent
davantage... comment finira
tout cela?
prie la Ste-Vierge
pour qu'elle me protège
et demande à ma tante
Germaine d'être
l'auxiliatrice entre le Ciel
& moi,
pour que je puisse élever
mes enfants chéris
si Dieu le veut.
Je t'embrasse de tout mon
coeur de mère et j'y mets
tout l'amour que j'ai pour
mon «premier-né»
ta maman.

21 mai 1957

(Lettre reçue de maman)

Bien cher Yvan.
Comment vas-tu? j'ai pensé
que tu aimerais savoir
le rapport du médecin,
concernant ta vieille mère.
J'ai eu mon rapport
seulement à 4h. cet après-
midi. J'avais la frousse...
Dr Legault dit qu'il a trouvé
le microbe et qu'il espère
le guérir avec des remèdes...
Même si c'est encore...
à l'état d'espoir... cela me fut
une détente d'entendre cette
nouvelle. Car je craignais
tant l'opération.
Prie bien, si tu le veux,
redouble de ferveur pour que
le remède soit merveilleux
et qu'il me remette sur pieds.
Prions ensemble le 24,
le 29 St Pie X et le 31 mai.
As-tu passé des examens?
Le 23, les petits passent
leur concours de catéchisme,
ils étudient fort de ce temps.
Ton père a encore reçu
une lettre au sujet de
«sa patente»... on voit qu'ils
sont intéressés, je serais
si contente pour ton père.
Il est neuf heures & demie...
Vite au lit.
Je prie beaucoup
pour que le St-Esprit
t'éclaire en tes concours.
Je t'embrasse avec tout mon
coeur de mère qui t'aime
tant.

31 mai 1957

(Lettre reçue
de Maman Mena).

Bien cher petit fils.

Je t'envois $5.00 piastres
avec mes souhaits pour ton
anniversaire de naissance
(15 ans) avec la relique
de Ste-Thérèse qui m'a été
envoyer par cadeau
il me semble que pour toi
elle tédera
Notre Saint Évesque avait
une grande dévotion
à cette petite Sainte et pour
ces vocations
comme tu as apris sa mort
la semaine dernière
son ségrétaire a dit
(ces derniers moments)
il avait dit sa chapelait
il venait de fini les litanies
de la Ste Vierge
quand l'accident est arrivez
la Ste Vierge l'aura bien reçu
tout le monde en son bien
peiné il était si bon
j'espère que ta santé
est bonne et J'espère que
tout va bien allez
dans ton examen
Je t'embrasse tendrement
grande Maman M.

6 octobre 1957

Dimanche.
Messe.
Grec = dur.
1h. pm. J.E.C.
Centre des oeuvres
Longueuil
passé par St-Lambert
Père Larose.
Rencontrer *bum*
Prier pour lui.
Retour - 6h.

7 octobre 1957

Lundi.
Pas gym grippe asiatique.
Messe.
Petite chicane J.E.C.
Babillard classe.
Confession.
Voir Jolivet.

8 octobre 1957

Lever 6h.20
Pas gym grippe asiatique.
Messe.
Classe + lu Menaud.
Congé.
1h.
Babillard classe + Sédillot
1h30-3h10
étude - Histoire.
3h10-4h10
couvrir livre Jolivet
avec mica mou.
était avec Boyer.
7h.00
Babillard classe seul.
musique Péron.

9 octobre 1957

Examen.
Géo.
Histoire.
Récitation Anglais.
+ parler Gauthier.
Emprunté 30c Brossard.
7h.00
J.E.C. Bédard.

10 octobre 1957

Classe.
Me sent un peu fiévreux.
Vie monotone
amerre
comme Thérèse
pour son amie.
congé.
1h.
Babillard Classe.
1h30-3h00
Étude.
3h00-4h00
Club athlétique.
Beaucoup aimé.
4h30
Chapelle.
5h00-6h00
Études.
7h00
Babillard.

11 octobre 1957

Classe
examen de religion
Fini
«Introduction à Smallogène»
Vie plus rose
calme et douce.
Club athlétique
me sent raqué.

12 octobre 1957

Classe
- concours grec.
soir
- football + Boutet.
- douche pour examen médical.

13 octobre 1957

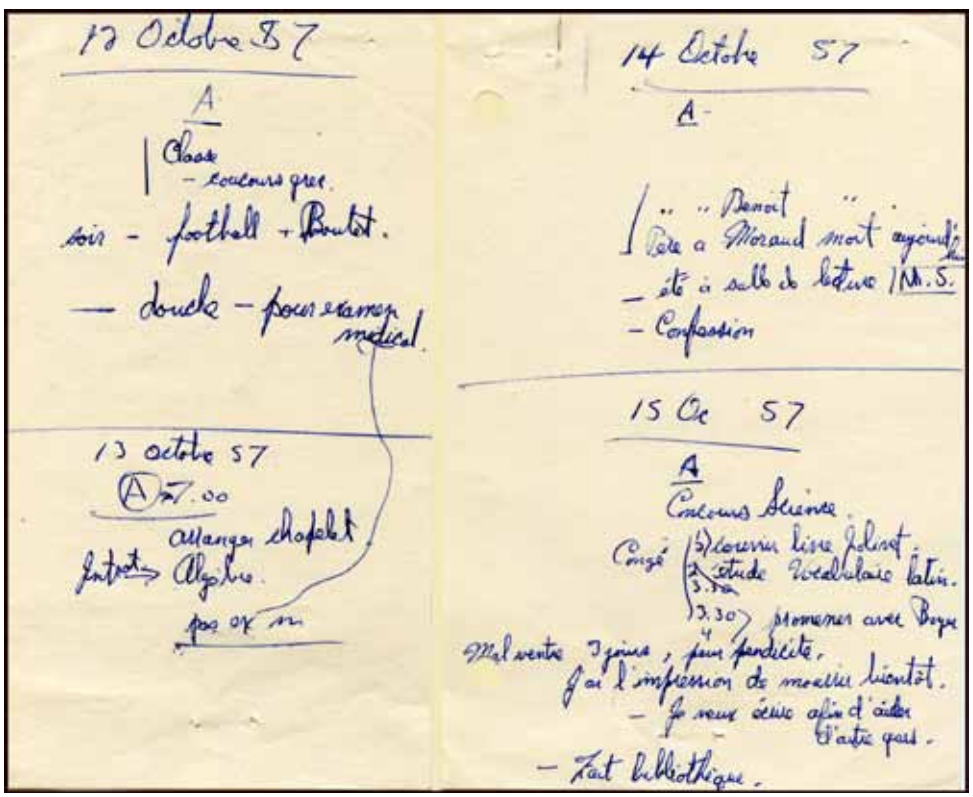
7h.00
Arranger chapelet.
Intra - Algèbre.
Pas examen médical.

14 octobre 1957

Père à Moreau mort aujourd'hui.
Été à salle de lecture.
Confession.

15 octobre 1957

Concours Science.
Congé.
1h-2h.
Couvrir livre Jolivet.
2h-3h30
Étude Vocabulaire latin.
3h30-4h
Promené avec Boyer.
Mal ventre 3 jours,
peur appendicite.
J'ai l'impression de mourrir bientôt.
Je veux écrire afin d'aider d'autres gars.
Fait bibliothèque.



17 octobre 1957

(Lettre à la Vierge Marie, écrite le soir au dortoir, avant la fermeture des lumières).

Chère Marie.
Aujourd'hui on a eu un conventum. Tout a changé.
Plus de banquets,
plus de discours.
Seulement un souper meilleur à 5h. et une partie de Ballon Panier le soir.
Ce fut un jour très ordinaire en piété. Les chants à la messe m'ont plu et ému.
Mais que j'ai été impatient avec Dufort et d'autres...
Bédard m'a beaucoup parlé, ce soir, c'est un bon gars.
Je prierai pour lui.
Je suis orgueilleux,
j'aime fixer dans les yeux,
surtout les supérieurs.
Tu peux voir ce que c'est avec mes confrères.
Par bout, c'est très dur.
Je succombe souvent.
Aide-moi, j'en ai besoin.
J'ai hâte de te voir.

18 octobre 1957

(Lettre à la Vierge Marie).

Par moment, pratiquer
la charité, c'est mon martyre.
Je dois me serrer les poings
pour continuer à sourire.
Je suis fatigué.
Autant corporellement
que spirituellement.
L'un entraine l'autre.
En classe, un gars a triché.
D'autres se sont plaints.
Parce que je suis
vice-président,
on m'a demandé de le dire
au titulaire. Quel supplice,
surtout quand je regardais
le pauvre gars qui trichait,
peut-être, pour la 1re fois.
Tricher, ici, c'est très grave.
Les autorités le veulent ainsi.
J'ai le goût de m'instruire.
Mais tu sais, le peu
que je peux apprendre.
Ça me décourage un peu.
Même si je t'aime,
tu sais que c'est un peu dur
de t'écrire. C'est dur,
mais parce que je t'aime.

19 octobre 1957

(Lettre à la Vierge Marie).

La journée fut très dure.
Le diable ne m'a pas lâché.
Je fus léger; paroles, actions.
Ça va mal, mal.
On a eu un film.
Il ne m'aide pas.
Le diable me tente.
Est-ce que je vaincrai?
Marie, pense à moi...
c'est ma seule chance.

21 octobre 1957

(Lettre à la Vierge Marie).

Hier je ne t'ai pas écrit.
Le Diable m'a eu.
La religion ne me disait
plus rien sinon qu'elle était
misère et lamentation.
Le goût de l'étude baissa.
Celui de la littérature gradua.
Toi, je t'oubliais.
Aujourd'hui, il me semble
que je comprends un peu
la peine que tu as eue.
Je vais tout faire
pour te plaire.
Si j'ai tardé à aller
à la confesse, c'est parce
que Dieu ne me semblait pas
indispensable.
Il faut se tenir occupé,
sinon le diable nous occupe;
et alors Dieu s'évanouit
dans une foule de passions.
Quand on travaille,
on souffre, et la souffrance
nous rapproche de Dieu
comme le luxe
nous en éloigne.

22 octobre 1957

(Lettre à la Vierge Marie).

Mamie Chérie.
La journée suivant l'échec,
c'est comme la relève
d'une armée;
l'armée du Christ.
Ma passion de la littérature
ne démore pas.
J'ai fini *Michel Strogoff* de
Jules Verne et je commence
ses *20 mille lieux sous les mers*.
Je veux étudier, cette année,
Daudet, Verne, Bazin
et quelques autres.
Fais moi penser,
à t'offrir mes lectures.
À ne pas les faire passer
avant ma religion.
Bonsoir.

23 octobre 1957

(Lettre à la Vierge Marie).

Chère mamie.
La journée fut assez
mouvementée; organisations,
etc...
J'ai vendu une collection
de roches qui m'a été
envoyée gratuitement.
Le gars m'offrait $1.50.
Je lui ai cédé pour $1.75
Si tu n'aimes pas ce genre
de profit, fais-moi le dire.
Ce soir, il pleut.
Et les rayons de lumière
jouant dans l'eau
m'ont fait espérer le ciel.

24 octobre 1957

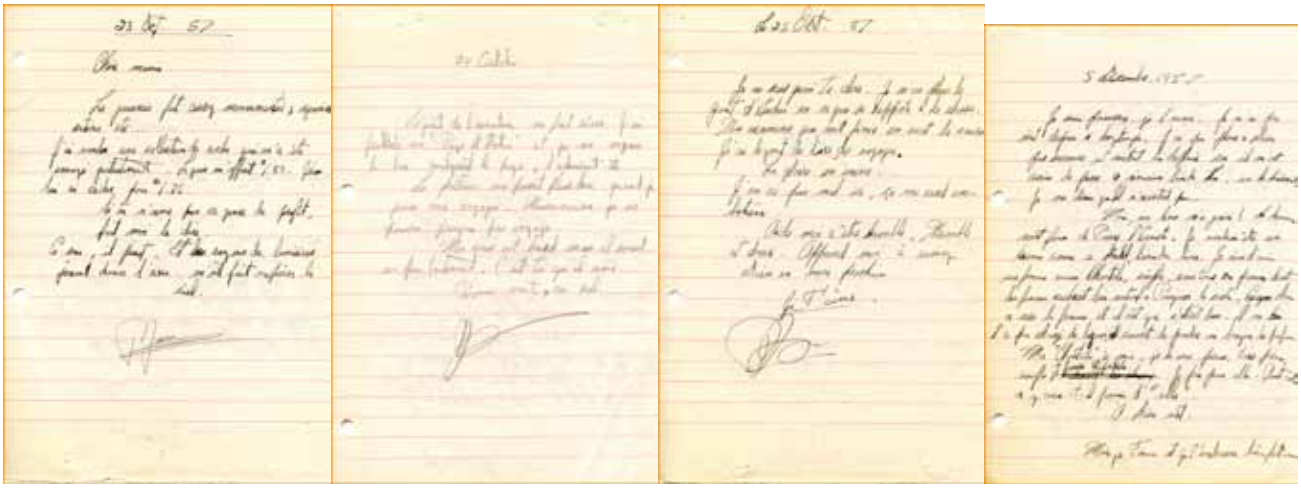
(Lettre à la Vierge Marie).

Le goût de l'aventure
me fait rêver.
J'ai feuilleté
un *Pays et Nations*
et je me voyais
là-bas analysant le pays,
l'admirant etc...
La prêtrise me parait plus
dure, quand je pense aux
voyages.
Missionnaire je ne pourrai
presque pas voyager.
Mon coeur est lourd mais
il sourit, un peu tristement.
C'est toi qu'il aime.
Bonne nuit, au ciel.

25 octobre 1957

(Lettre à la Vierge Marie).

Je ne sais quoi te dire.
Je n'ai plus le goût d'étudier
en ce qui se rapporte
à la classe.
Nos examens qui sont finis
en sont la cause.
J'ai le goût de lire,
de voyager.
La gloire m'enivre.
J'en ai pas mal ici,
ça me rend ambitieux.
Aide-moi à être humble,
humble et doux.
Apprends-moi à aimer Dieu
en mon prochain.

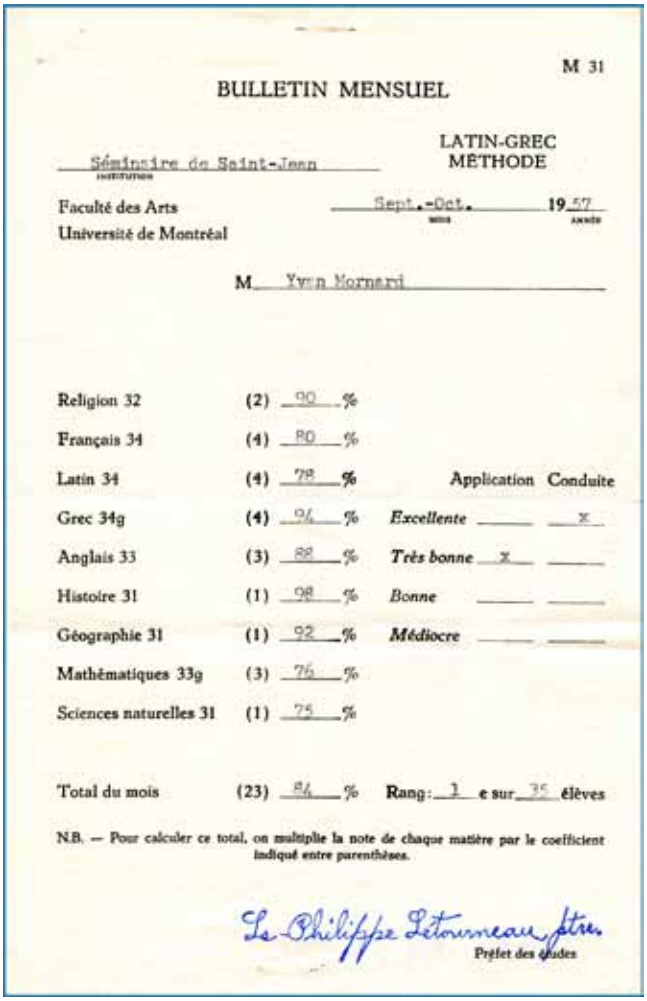


5 décembre 1957

(Lettre à la Vierge Marie).

Je suis paresseux, je l'avoue.
Je n'ai pas écrit depuis
si longtemps.
J'ai pu plaire à Dieu
par secousses
et surtout lui déplaire
car il m'est arrivé
de passer 2 semaines
loin de Lui, en le haïssant.
Je me disais
qu'Il n'existe pas...
Mais, un livre m'a guéri!
LES HOMMES SONT
FOUS, de Pierre l'Ermite.
Je voudrais être un homme
comme ce Gérard,
héros du livre.
Je rêve d'avoir une femme
comme Chantale, simple,
sans toutes ces parures
dont les femmes cachent
leur naturel.
Pourquoi le cacher.
Dieu a créé la femme
et il vit que c'était bien.
Il ne l'a pas chargé
de bijoux, couvert de poudre
ni baigné de parfums.
Ma «Chantale» à moi,
je la veux pieuse, très pieuse,
simple, et bonne et fidèle.
Je prie pour elle.
Peut-être n'y aura-t-il jamais
«d'elle».
À Dieu va.
Mais je t'aime
et je t'embrasse bien fort...

12 décembre 1957



M 31

BULLETIN MENSUEL

LATIN-GREC
MÉTHODE

Séminaire de Saint-Jean
INSTITUTION

Faculté des Arts
Université de Montréal

Sept.-Oct. 19 57
MOIS ANNÉE

M. Yvan Mornard

			Application	Conduite
Religion 32	(2) 90 %			
Français 34	(4) 80 %			
Latin 34	(4) 78 %			
Grec 34g	(4) 94 %	*Excellente*	____	x
Anglais 33	(3) 88 %	*Très bonne*	x	____
Histoire 31	(1) 98 %	*Bonne*	____	____
Géographie 31	(1) 92 %	*Médiocre*	____	____
Mathématiques 33g	(3) 76 %			
Sciences naturelles 31	(1) 75 %			
Total du mois	(23) 84 %	Rang: 3 e sur 35 élèves		

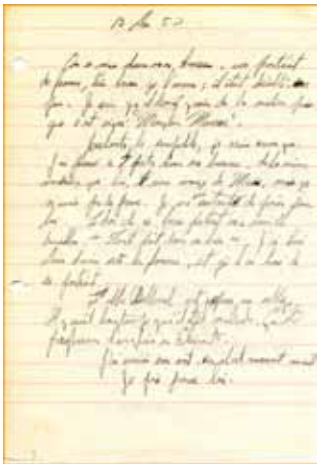
N.B. — Pour calculer ce total, on multiplie la note de chaque matière par le coefficient indiqué entre parenthèses.

Le Philippe Letourneau, ptre.
Préfet des études

(Dernière lettre
adressée à la Vierge Marie).

On a mis dans mon bureau,
un portrait de femme,
très beau je l'avoue;
il était décolleté un peu.
Je sais qu'il devait y avoir
de la malice.
Je redoute le coupable,
je crois savoir qui.
J'ai pensé à porter
dans son bureau,
de la même manière que lui,
une image de Marie, mais
je n'avais pas de preuve.
Je me suis contenté de prier
pour lui.
Le dos de ce beau portrait
m'a servi de brouillon.
«Tout doit servir au bien».
J'ai loué Dieu d'avoir créé
la femme, et je l'ai loué
de ce portrait.

L'abbé Belleval est exposé
au collège.
Il y avait longtemps
qu'il était malade.
J'ai envié son sort,
car il est sûrement au ciel.
Je prie pour lui.



1958

16 ans

26 janvier 1958

(Lettre de maman).

St-Lambert.

Bien cher Yvan.

Je t'envoie une photo prise
par Roger Letellier; n'est-ce
pas qu'elle est bien réussie!
je vais lui demander
de m'en procurer une... car
j'aimerais avoir toujours
sous la main une récente
photo de mon grand chéri.
Comment vas-tu? et les
concours que promettent-ils?
Nous avons eu de l'émoi
la semaine dernière,
car notre voisin,
monsieur Peacock (père)
est mort subitement
dans l'autobus;
je te raconterai cela.
Aucune nouvelle
de Belgique;
rien de nouveau.
Bonne semaine, prie toujours
bien la Ste-Vierge,
surtout cette année
qui sera l'année mariale.
Ton père te salue et moi
je t'embrasse tendrement.

Maman.

13 février 1958

(Autre lettre de maman).

Mon grand chéri.

Juste un mot pour te dire
que j'aimerais beaucoup
à ce que tu viennes souper
ce soir, - offrons ensemble
ce sacrifice à la Ste-Vierge
de Lourdes pour qu'elle
nous protège d'une manière
spéciale durant cette année.
Prie la bien le 11 février
et qui sait si elle allait
permettre qu'en 1958,
tu puisses visiter... j'allais
dire Lourdes... mais quelle
grâce ou plutôt quel miracle
pour un enfant de 16 ans...
disons Beauraing ou
Banneux... ces deux places
sont en Belgique
et si la Ste-Vierge te faisait
ce "miracle cette année"!!!
Bonne semaine!
Je t'embrasse et je prierai
pour toi spécialement mardi,
en retour, prie pour nous
pour que la santé tienne.

Baisers affectueux
de maman.

Premières photos prises dans une machine automatique.

J'étais allé
à l'oratoire Saint-Joseph.
L'après-midi était froid
mais délicieux.
Une légère foule envahissait
le sanctuaire.
Je rentrai.
À l'intérieur les gens
passaient devant la crèche,
fort jolie je l'avoue.
Plus de silence,
plus de respect.
On visitait.
Parfois un sourire au Maître,
tantôt une génuflexion.
Je fus déçu.
Je m'attendais à trouver
un sanctuaire silencieux,
recueilli.
J'avais rêvé de voir des
foules agenouillées, émues.
Mais non,
je visitais une exposition.
Et même dans l'oratoire,
j'ai trouvé un espèce
de musée de cire.
Du sujet religieux,
je l'avoue.
Je visitai l'église,
ses colonnades, ses dômes,
ses statues.
Les gens partout parlaient.
Je me suis cru un moment
à la cour des rois de France.
Même là on honorait
beaucoup plus le roi.
Ici on paie une génuflexion,
un ave, un pater, et voyez...
une course aux objets d'art.
Je sortis furieux.
La nuit chargeait le jour.

Je voulus monter
sur un belvédère.
"Une barrière", je la saute,
je monte.
Des lumières
m'éclairent de côté.
Je vois à droite une ombre
nomade passant en avant,
marchant à mes côtés,
suivant derrière selon que
la lumière était derrière,
vis-à-vis ou devant moi.
"On dirait un ange".
Plus je montais
vers la solitude, plus l'ombre
devenait vivante.
L'ange s'imaginait peut-être
que je montais aux cieux.
"Non, je ne fais que venir
contempler".
La ville s'étendait sous moi,
nerveuse et clignotante.
Je me retournai. L'oratoire,
trempé de lumière...
Les empereurs romains
n'avaient pas plus beau.
Je décidai d'aller
à la chapelle du frère André.
Je marche, je monte,
me voilà.
J'ouvre la petite porte,
j'entre.
Une odeur d'encens
m'enivre.
Ça sent la cire brûlée.
Une seule âme, une vieille,
elle marmotte ses ave
comme un doux sifflotement,
on dirait qu'elle sifflote
un cantique en l'honneur
de Marie.

18 février 1958

À ce temps déjà tard
de l'année, il y avait peu
de neige jusqu'au moment
où, pendant 3 dimanches
successifs,
tempête sur tempête.
Le vent ne se contentait pas
de mordre les joues,
il en suçait le sang.
Nos paupières
devenaient dures à fermer.
On aurait cru qu'elles se
figeaient, qu'elles gelaient.
Ce qu'on aimait,
nous les élèves, c'est de faire
le tour du préau:
on en revenait gelé.

La tempête s'élève toujours:
3 jours de poudreries.
J'ai encore le courage
d'étudier: orgueil de toucher
les premiers rangs.
L'étude envolée, je viens
courir dans la tempête; nos
deux âmes se comprennent:
les deux parlent ouragans.

Sur son passage,
dans son élan, le souffle
soulève la poudre fine,
arrache la motte plus lourde.
La tempête monte les buttes
en glissant, tournaille
un instant autour des cimes...
soudain se jette dans le vide.
Une musique
de plus en plus sourde, riche.
Sur la glace: des filets
dansent ici, courent là,
ondulent partout.
Semblables à des âmes
exaltées, ils valsent
sur la glace, agonisent
sous mes souvenirs.

"J'aimerais donc
lui écrire cette furie,
la vivre avec elle".

Une sensation d'oppression
nous fait haleter.
Une crainte sournoise
s'infiltre; comme le vent
pousse dans le dos,
on s'adosse à son haleine
glacée et mordante.
Il frappe les mollets:
rien ne plie;
il tape dans le dos:
rien ne lâche,
mais tout tremble.
Les pantalons frétillent.
Au loin, parfois, je distingue
une silhouette: quelque rare
brave, chevalier des hivers,
futur conquérant des pôles
au nom de Dieu.
Méditer en tempête,
souffrir pour découvrir.

(Lettre de maman).

Mon cher "Grand".
As-tu été désappointé
dimanche de ne pas
nous voir? mais en regardant
dehors, tu as certes
compris... pour dire comme
ton père:"quel sale temps!"
Je fus déçue aussi de ne pas
y aller, car je savais
que tu devais attendre
pour ton linge...
Tout de même j'ose croire
que tu pourras tenir jusqu'à
mardi prochain: espérons
que les routes seront libres
pour aller vous chercher.
C'est à 8 h. du matin
la sortie, le 25? n'est-ce pas!
Comment va la santé?
et les études qu'annoncent-
elles pour Pâques?
Mon oncle Marco est
retourné jeudi; il aurait aimé
te voir, mais le temps lui
manquait. Sa décision est
prise, il n'ira pas en Europe
cette année.
Il serait allé si ton père
l'eut accompagné.
Le carême demain!
redoubleras-tu de ferveur
dans tes prières:
sois généreux envers la Ste-
Vierge... surtout cette année!
Je t'embrasse de tout mon
coeur et t'assure de la joie
que tous, nous aurons,
à te revoir parmi nous,
la semaine prochaine.
Affectueux baisers.

19 février 1958

Ils ont envoyé des billets
à Sédillot et à Martin,
disant qu'un père
les demande à sa chambre.
Ils ont saupoudré la chaise
du Père Mailloux
avec des brosses à tableaux.
Il s'est presque assis dedans.
Ils lui ont caché
les brosses et les craies.
Il est venu pour écrire... rien!
Imaginez-vous.
On a gratté (la patinoire)
l'autre soir. Après,
avant d'aller se coucher,
on a vidé les cases
(de la cafétéria)
de leurs petits gâteaux.
D'ailleurs très délicieux
à manger au dortoir.
J'ai organisé la classe
pour le Festival.
Résultat: extinction de voix
très prononcée.
Sédillot a salé un peu
mon dessert.
Brossard, le voyant,
l'a salé à l'extrême.
Brossard part.
Asselin sale son dessert.
J'arrive, goûte au mien,
ouais! J'interroge:
"Brossard le coupable?"
Je prends son dessert,
j'avale une grosse cuillère,
pris au piège.
Je le remets, Brossard arrive,
y goûte.
Fâché il sale celui d'Asselin
sous ses yeux.

12 mars 1958

(Lettre de Roger Letellier).

Cher Yvan.

Comment ça va?
Que se passe-t-il
de nouveau?
Es-tu en examens?
Ici, il n'y a pas grand-chose
de nouveau.
J'ai parlé à mon oncle
pour travailler à l'imprimerie
cet été.
Il m'a dit que la chose
n'est pas impossible.
Si je pouvais y aller,
tu verrais monter
la discothèque.
J'ai envie d'acheter plusieurs
disques "Remington".
J'ai donné à ta mère la liste
des enregistrements pour
le concerto Branbourgeois
#6 de Bach.
Il paraît que c'est difficile
de mettre la main dessus.
Tu sais, la petite collection
de Victor Hugo, je crois que
je me déciderai, un bon jour,
à l'acheter au complet.
Dans la préface
de "La légende des siècles",
on dit qu'avec
les "Contemplations",
c'est son chef-d'oeuvre.

Je suis arrivé 1er avec 93%!
Je ne me décide pas à lire
le prix de l'inspecteur.
Il venait justement de dire:
"C'est drôle, il y en a,
de nos jours, qui se moquent
de ceux qui étudient",
en me remettant le prix:
LE FILLEUL DU ROI
GROLO,
tu comprends que les gars
avaient beau jeu
pour rire de moi.
"Étudie, mon Letellier,
tu vois que ça paye".
Je trouve ce livre totalement
insensé pour une 10e année.
Je l'ai sur le coeur.
Ma soeur l'a lu.

Monsieur Gash m'a prêté,
depuis ton départ, la 3e
symphonie de Beethoven,
ses deux sonates:
Waldstein et Les adieux,
et son concerto en D Majeur
pour violon.
Ce soir, pour combler ma
solitude, j'ai été, en bicycle
dans St-Josaphat où habitent
les plus réservés de la classe,
mais je n'ai vu personne.
Aussi je m'ennuie.
C'est ce qui me décide
à te parler.
C'est comme si j'étais
destiné à être toujours seul.
Je construirai probablement
un poste émetteur
à une centaine de pieds.

As-tu trouvé mes livres?
les ont-ils à la bibliothèque?

Sur ce, je te quitte,
écris-moi,
j'ai hâte de te revoir.
Ton ami qui a le loisir
de penser à toi.
Roger.

18 mars 1958

L'homme est une bête
qu'il faut dompter
par les qualités et,
si nous sommes catholiques,
en le domptant
nous l'amènerons
à nos idées.

Meunier.
Le matin fini, s'assoit,
ne lit pas, le menton appuyé
sur la main gauche,
le coude droit accoté
sur le genou droit,
la main droite pendante.
C'était un gars toujours
bien habillé.
Il était de la grandeur
de Martel
mais beaucoup plus beau.
Sa chevelure était épaisse
avec une grosse vague
pour toupet.
Dans les fêtes, on l'aurait cru
chez lui: il mangeait, criait,
chantait, racontait
et discourait.
Martel en était venu
à lui obéir.

Choquette:
"J'ai un mal de tête".
Un élève a dû rire derrière.
Il reprend, enragé:
"Qu'est-ce qu'il y a de drôle
dans ce que j'ai dit?"
Bédard:
"Je ne trouve pas ça drôle."
Des pouffades de rire.

Drôle de bonhomme qui
se fâche, mais qui redevient
plutôt doux peu après.
Nez plutôt long,
moustache noire.
Colas répète: "Il est bête."

Fredette: une citrouille
qui trouve tout drôle.
Avec, au bout du nez,
une goutte de chair fondue
qui s'est figée là
au lieu de tomber.

Il égalisait avec une pelle
de fer la terre boueuse,
inégalisée par les camions.
Il pliait le genou droit,
gauche,
à chaque coup de pelle.
Ses souliers se traînaient
sur la terre râpeuse.
La pelle gémissait
à chaque coup.

Le gémissement des avions.
Les sirènes éclataient
à l'école militaire d'à côté.
Avions à réaction.
Avions à hélices.

Des touffes de verdure
dans les champs brunis
du printemps.

Goyette.
L'abbé Mailloux l'appelle.
Il ne répond pas.
Trop dans la lune.

23 mars 1958

(*Lettre reçue de maman*).

Mon «grand chéri».
Le bulletin est arrivé,
je m'étais imaginé que ce
serait pire... en l'occurrence,
vu ta maladie, ce n'est pas
si mal... tout de même j'ose
souhaiter mieux pour la fin
de l'année... ne fut-ce que
pour flatter un peu **l'orgueil**
de ta vieille mère et de ton
grand-père... car nous avons
reçu d'autres nouvelles
d'eux cette semaine...
ils t'attendent le 1ier juillet
avec ton père...
Je crois que ton père fera
le voyage d'aller avec toi,
moi je voudrais
que vous reveniez ensemble
au 1er d'août.
Je reviens à ton bulletin,
réellement j'ai été contente
et je t'en félicite, si tu peux
ne pas être malade d'ici
à la fin de l'année
tu vas te rattraper vite.
As-tu appris hier que Michel
Todd le metteur en scène de
(80 JOURS AUTOUR DU
MONDE) le millionnaire...
a trouvé la mort hier
dans son avion personnel...
cela m'a fait réfléchir! à quoi
donc servent les honneurs
& la gloire de la terre?... et
l'argent?... en deux minutes
l'avion s'écrasait en feu.

Je te garderai le journal de
demain car la télévision vient
de l'annoncer... on dit de lui
que son film que tu as vu
en anglais et en français
l'a rendu célèbre... mais tout
cela nous fait tout de même
réfléchir à la brièveté
de la terre... même si on en
fait le tour en 80 jours, hum!
Ton père compte aller te voir
dimanche prochain... moi
je n'ai pas aimé le voyage
de retour dimanche dernier...
nous sommes revenus à 6 h.
nous avons été en tout
4 heures en auto
pour simplement 1 heure
de parloir.
Prie bien, ne nous oublie pas,
reçois la grande affection
qu'a pour toi ta mère.
P.S.
Il y a 3 ans (dimanche de la
Passion) à cette heure-là,
tu pelletais pour que
je puisse aller chercher
Germaine, elle aura 3 ans
le 27: je t'enverrai
de son gâteau dimanche.

1 avril 1958

Immédiatement après
la fermeture des lumières,
une barre de fer d'un pied
de long alla rebondir dans
l'allée centrale du dortoir.
Ce n'était pas la première
fois.
L'abbé Perron ouvrit
les lumières.
Sans un mot, il avança
jusqu'à la barre de fer.
Il leva la tête et demanda:
"qui a lancé ça?"
... personne ne répondit.
Il continua:
"ça n'a pas d'allure".
Lentement il remonta
sur sa promenade.
Il s'appuya sur le garde-fou
et dit:
"Non ça n'a pas d'allure"
un grand silence régna.
"Tant que ce n'était que des
choses inoffensives, reprit-il,
ça passait, mais lancer
des barres de fer, non.
Celui... venir... pas puni.
Sinon s'il est pris,
c'en est fini de ses études!
Je m'excuse d'avoir pris
du temps
sur votre sommeil".
Et d'un coup de main
il ferma toutes les lumières.

Le lendemain,
on en parlait en récréation.
Perron en avait averti
les pères.
Les gars répandaient ça
dans les autres dortoirs.

2 avril 1958

Dortoir.
L'abbé Perron se renfonçait
dans un recoin, adossé au
mur et à un côté des cases.
De ce lieu,
il surveillait le dortoir,
ses yeux se promenaient
comme la lampe d'un phare.
Chaque pensionnaire
s'affairait sans un mot.
Un se brossait les dents
de bas en haut,
de haut en bas;
un autre promenait sa brosse
dans sa bouche
comme on brasse
un tisonnier dans un foyer.
Peu à peu,
les valises retombaient
avec un bruit fêlé et sourd.
Une valise qui se ferme
avec un petit bruit, une autre.
Martel commence à cirer
ses souliers pas finis à temps.
Le silence venait.

Après la fermeture
des lumières, divers bruits
éclataient:
gémissements de ressorts,
ruades dans les sommiers,
brusques tournoiements,
bruit
de papier froissé cellophane
dû au sortir des chapelets.
Figé sur mon oreiller, j'écou-
tais grésiller
le calorifère derrière moi.

Le bruit retombait comme
une bourrasque de vent.
Le bruit venait
par bourrasques
et s'éloignait comme elles.
La respiration de mes voisins
s'alourdissait.
Sur la colonne centrale,
les barreaux des fenêtres
de la salle des "grands"
qui était encore illuminée
à cette heure, s'imprimaient.
Je ne savais pas
d'où provenait cette lueur.
Était-ce la salle d'étude
des grands ou leur salle
de jeux qui s'éteignait
progressivement comme
la flamme d'un feu de camp.
Le plafond du dortoir res-
semblait à une immense roue
de charrette, immobile, avec
huit rayons qui
convergeaient vers le moyeu,
vers la colonne centrale
qui servait d'essieu.
Vingt minutes après, je fus
agacé par un ronflement
rauque et creux pareil à une
scie qui achève de couper
une planche de bois franc.
Ce ronflement, j'essayais
en vain de le situer.
Qui ronflait de la sorte?
Tremblay, O'Maera,
Bellefleur peut-être?
Ce ronflement comme
si on me raclait le dos.

Dans mon rêve ce grattage
désagréable s'évanouissait.
Je devais l'entendre
mais je ne l'écoutais pas.
Au retour à la réalité,
je me faisais ronger les os
par ce son rauque
comme quelqu'un
qui renifle.
Ça s'adoucissait un moment
pour reprendre
deux fois plus fort.
Et il fallait dormir.
D'autres respirations
s'élevaient.
L'autre cessa brusquement.
Je n'entendais
que de paisibles respirations
douces comme un baiser.
Parfois un train passait dans
la ville, sortait du petit bois.
Le roulement, le bruit sourd
de ses roues emplissait
un moment l'air
et ce sourd langage égayait
la monotonie habituelle.
Tout à coup, ça s'arrêtait
brusquement.
Le bruit des calorifères
reprenait le dessus.
J'entendais la douce
respiration de Lamarre
et la respiration forcée,
par la bouche, de Martel.

13 avril 1958

À la petite école,
j'aimais raconter
des histoires de ma propre
invention.

Le professeur insiste.
Donc
on l'aura pour l'examen.

15 avril 1958

(Lettre de Roger Letellier).

Cher Yvan,
Comment ça va?
Je suppose
que tu reprends la routine.
Ici, il ne se passe pas
grand-chose de nouveau.
Il y a eu une pièce de théâtre
donnée gratuitement
(encouragement sollicité):
"La marraine de Charlie",
suivie d'un goûter.
C'est une comédie-bouffe.
Aussi, on a bien ri.
Les acteurs étaient
des jeunes de St-Lambert.
Ils y avaient
4 invités de la télévision.
C'était vraiment bien.
J'ai fait mon poste émetteur.
C'est le même plan que
celui de Louis que tu as vu.
Sa portée est faible,
mais pour un transistor,
on ne peut trop demander.
Je te trace le plan
pour te montrer sa simplicité.
Si je me mets trop près
du radio,
il rend un bruit puissant.
Aussi mon père m'a dit
d'aller expérimenter
dans la cave.
Pour ne pas dépenser,
j'ai mis des morceaux
de fortune.

Décidément, c'est ma veine
en électronique, tout marche:
émetteur amplificateur
à 3 tubes.
Substitution box, signal
générateur...
C'est très encourageant,
tu sais.
(Si tu as quelque chose
à passer, c'est le temps).

Si tu veux de la musique
romantique,
essaye-toi à Chopin.
Je ne sais pas si je t'en ai
déjà parlé, mais il est connu
comme romantique.
As-tu écouté
"Tannhaüser" de Wagner?
Je l'ai encore entendu
et je t'assure que c'est
très beau, c'est profond.
Me voilà qui aime Wagner.
Quand il arrivera,
tu m'enverras Oedipe par tes
parents comme à l'ordinaire.
Avant de me les envoyer,
si tu veux, tu peux les lire,
il n'y a pas de gêne.
J'aime autant que tu les lises,
car, après,
on peut en discuter.
Sur ce je te quitte,
tu m'écriras.
Ton ami qui s'ennuie un peu.

20 avril 1958

Père Grégoire, trop bonasse:
charité sans règlement.

Chabot, se fâche à rien,
rouge, bégaie, puis
fait semblant de se fâcher,
pour se faire regarder
des gars, faire rire, faire
parler de lui en récréation.

- Votre livre est sale.
- Ça ça ça ne vous regarde
pas. C'est mon livre.
- Ça suffit monsieur
Chabot, je suis fatigué
de vous entendre.
- Moi moi moi aussi je je
je suis fatigué d'être ni ni
niaisé.
- Vous irez à l'étude
dimanche.
- Pour pour pourquoi ça ne
vous vous vous regarde pas
si si si mon livre est sasasale.
- Pour l'édification des
autres, je dois vous envoyer
à l'étude pour vous punir de
votre manque de politesse.
- Penpenpensez-vous que
que vous êtes plus plus poli
que moi, vous: vous vous
m'insultez dededevant toute
lalala classe: vous didites
que mon lilivre est sale.

21 avril 1958

À force de penser,
de lire sur des sujets vicieux,
j'en suis venu à accepter le
vice même dans mes paroles.
Mais pas encore
quand on me demande
un conseil sérieux.
Avant je parlais toujours
bien, je me refusais
à raconter des histoires
salopes.
Aujourd'hui, je dois
me retenir pour ne pas
en raconter à la journée.

L'homme préfère
la boue visible
à la perle encore invisible.
L'homme préfère la terre
au ciel,
l'homme se préfère à Dieu.
Parce que l'homme
est cupide et Dieu demande.
Parce qu'il oublie
que si Dieu demande,
il donne encore plus,
le bonheur à l'infini.

La couronne d'épines
a été plus utile au monde
que toutes les couronnes
des rois.
(Grimm).

Lui qui est mort sur la croix,
Lui qui est mort
sur le calvaire,
Lui qui meurt chaque matin
à la messe,
Il est mort pour ressusciter.
Il est ressuscité
pour me montrer
qu'il faut mourir si l'on veut
ressusciter avec Lui.
Lui à qui je refuse
le sacrifice d'*une* cigarette.
Lui qui vient
pour m'affranchir
et que je chasse.
L'Esclave peut maudire
qui veut l'affranchir,
L'homme peut maudire
Dieu,
celui qui veut l'affranchir.
Ingratitude!
L'homme préfère aimer
sur la terre, aimer en égoïste
pour donner un peu,
pour recevoir beaucoup,
pour satisfaire ses émotions,
ses passions.
Dieu demande beaucoup
mais donne encore plus.
Et l'homme le chasse
parce qu'il demande.
L'homme oublie qu'il donne
parce qu'il demande,
parce qu'il demande
beaucoup,
pour donner encore plus,
pour donner le bonheur
infini.

22 avril 1958

À la chapelle:
la chorale pratique les chants
pour les jours saints.
Les voix, les choeurs
s'entremêlaient.
Je fredonnais.
Je sortis de la chapelle:
les airs religieux
ne suivaient plus.

Le silence
est fait de mille bruits.
Le silence
n'est pas une solitude.
Le bruit,
ça c'est la solitude du fou
où l'on ne rencontre
que des solitudes.

23 avril 1958

Vendredi saint:
les 7 paroles du Christ.

Soir.
La chapelle trempait dans
une obscurité inhabituelle.
Seule, la grande croix
jouissait de toute la lumière
blanche d'un spot.
La forme de bois inerte
sur la croix de bois, le jeu
des ombres la rendait pareille
à un cadavre impressionnant
parce qu'il exalte
une odeur de vie disparue
et un goût de mort.
Les élèves figés écoutaient
leurs confrères chanter,
prier le Seigneur.
Camerlain, avec douceur
et dans ce calme saisissant,
chantait, priait le Seigneur.
Mes passions se ruaient
à la porte de mon âme,
le calme refleurissait:
Dieu, de son reposoir,
me regardait.
Même si mon orgueil
se durcissait,
Lui, il connaissait bien
l'état de mon âme:
ma pauvre âme abandonnée,
errante, solitaire
d'avoir perdu son Protecteur.
Toute la chorale
reprenait en choeur
ce «Crucificiletur».

24 avril 1958

Samedi saint.
La consigne était:
au dortoir ou à l'étude.
Je montai à l'étude.
Une vingtaine de gars
s'asseyaient déjà.
Je sortis un livre
de mon bureau.
J'ai lu,
un petit bout de temps.
Le haut-parleur
m'a interrompu.
Ce fut d'abord une musique
ancienne, un air de clavecin.
Des psaumes
le remplacèrent.
Lentement,
une voix lointaine
nous traînait dans
une méditation prépascale.
La nuit dehors.
Cette atmosphère religieuse
m'attristait.
Un tendre souvenir
m'attristait...
Ma petite Denise,
c'est à toi que je pensais.
Je t'imaginais, au couvent,
quatre mois auparavant,
à Noël.
La peur de te sentir glisser,
comme de l'eau
entre mes doigts,
m'inquiétait, m'obsédait,
m'exaspérait.

J'aimais passer la semaine
sainte au Séminaire.
L'atmosphère était
plus pieuse, plus agréable.
Je me demandais si,
dans l'autre salle,
la même musique rendait
si belle la vie.
Une subite nostalgie
prématurée
berçait mon coeur.
Je commençais déjà
à regretter un changement
qui dans 5 ans
sera un départ.

25 avril 1958

L'abbé Perron,
après soirée J.E.C. m'a dit:
- Tu es jacasseux, ah! tu es vaseux.
Il faisait allusion à la veille.
Je parlai.
Il répéta:
- Tu es vaseux.
Je répliquai:
- Je vous rendrai ça.
- J'ai hâte de voir ça, dit-il.
Il me donna
un coup d'épaule de tout
son corps massif
(son signe pour montrer
qu'il ne nous en veut pas),
et je souris malgré moi.

L'abbé Jolivet.
Il me parla
de Saint Augustin.
Me demanda:
- es-tu heureux?

Durant les dernières
vacances de Noël, un jour
je ramassai mes derniers
souvenirs de Denise Caron:
une photo et son négatif.
Et j'ajoutai un "SHE"
(revue sexuellement osée),
et je mis le feu dedans.
Puisqu'il vantait beaucoup
dehors, j'ai dû faire un petit
feu dans une poubelle
dans le garage.
C'est une histoire de minute.
Mon père arrêta son auto
devant la porte
et entra dans la maison.

Par un hasard il vint faire
un tour dans le garage:
ça sentait le feu:
il avait peur du feu.
Il s'énerva un peu,
regarda la cendre au fond
de la poubelle
(mon livre SHE
n'était pas brûlé en entier
- l'a-t-il remarqué?).
Mon père n'aimait pas ça,
il retourna à la cuisine,
le front plissé,
la bouche dure.
Maman l'interrogea:
- Qu'a-t-il fait?
- Tout simplement brûlé
du papier, dit-il.
Elle continua d'une voix
indignée et soulevée:
- Je lui ai demandé de sortir
les vidanges. Il est rendu
paresseux au point de les
brûler au lieu de les sortir!

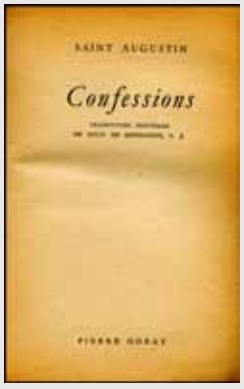
Voilà comment j'ai perdu
ta lettre, ton portrait.
Mes parents
ne comprenaient pas,
ils étaient surpris
de ma conduite.
Ça m'avait fait pourtant
assez mal de brûler
mes derniers souvenirs.
Pour mon SHE,
c'était une bonne décision.

26 avril 1958

J'écrivais le soir au dortoir.

Ce soir nous nous sommes
promenés: Fred, André,
Sédillot, Colas et moi.
Nous en sommes venus
à proposer une excursion
en bicycle
chez Louis-Pierre Sédillot.
Nous serions descendus
le samedi et remontés
le dimanche.
Aller au seul restaurant,
épater.
J'avouais que je serais
un avocat célèbre,
que j'aurais de l'argent,
que j'écrirais pour me faire
un nom.
Ensuite je me convertirai
(dit en riant).

En lisant Augustin,
je pressentais que demain
je serais
un des grands hommes.



Mon père était ambitieux
et orgueilleux et ses prières
(parfois) m'émouvaient,
il ne demandait presque pas,
il remerciait.
Je l'admirais, parfois
je l'aimais beaucoup,
mais il était porté
à la critique, ça me fâchait.
Il avait essayé d'écrire
un roman, lâché,
inventé plan de robinet.
Il me distribuait de l'argent.
Ma mère,
pieuse et ambitieuse,
voulait toujours me voir
à la tête de la classe.

Je lisais Augustin
avec esprit critique.
Bien que nier Dieu
un bout de temps,
je crois aujourd'hui
sans pratiquer.

27 avril 1958

La soirée de la J.E.C.

Dans l'après-midi,
Meunier, Martel, Bussières
ont été joués à St-Viateur.

À l'étude,
j'ai préparé mon discours.
On s'était réunis à 10h.30
pour exposer le plan
de la soirée qui fut modifié
à 6h.30 du soir.
Je commençai la soirée
par un discours
qui devait durer 5 minutes
et qui en dura 10.
La séance suivit.
Les gars ont ri de la femme.
À la fin,
Meunier fit crier Bédard.
Tremblay cria pour lui.

À quoi bon se marier
si ce n'est pas
pour s'aider à vivre.
Je me répétai:
À quoi bon se marier
si le mariage ordonne
de travailler pour nourrir
une personne de plus
(bouche souvent
pas assez reconnaissante).
À quoi bon avoir
des enfants, les élever,
les nourrir, essayer de
leur ramasser un héritage
si ces enfants doivent
disparaître comme nous,
s'il n'y a pas de ciel".

Une seule solution
se présentait: jouir.
Travailler sans trop
se fatiguer, travailler
pour s'amasser de l'argent,
et avec cet argent acheter
ce qui semble pouvoir le plus
agrémenter notre courte vie.
L'amoureux des "clubs"
écoule sa fortune au "club",
celui qui adore les belles
maisons s'achète
des maisons, le botaniste
s'achète des montagnes,
les sportifs pratiquent
chasse, pêche, golf, etc...
À quoi bon accumuler
pour donner
à de la poussière née
de la poussière.
Pourquoi ne pas jouir,
profiter de nos biens,
d'en profiter au maximum,
si après la mort il n'y a rien.
Après la mort,
s'il n'y a pas de ciel
et d'enfer, qui est supérieur:
le débauché ou le sage?

La mort est une délivrance:
il faut la gagner.

Je suis à l'étude,
assis à mon bureau.
Ma fenêtre est ouverte.
Je regarde dehors.
Une odeur de gazoline
brûlée monte jusqu'à moi
pour m'enlever
le goût d'étudier
et pour me donner celui
de paresser, de m'ennuyer.
Par la fenêtre ouverte,
j'entends et je vois les autos
qui arrivent.
Je vois les parents sortir,
entrer.
J'ai remarqué les parents
de Sédillot.
Le vent m'apportait
des odeurs de gazoline
qui avivaient ma mélancolie.
J'entends
les portières d'autos s'ouvrir
et se refermer avec bruit.
Les gens rient.
Ah! Denise que j'aurais
voulu te revoir, te parler,
me confier à toi.
Mais tu es loin.
Tu m'as peut-être oublié.

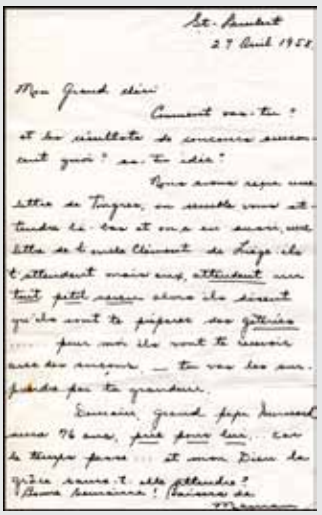
Pour ne pas exaspérer
mes amis,
je m'efforce de ne plus
revenir
sur mon chagrin d'amour,
de ne plus parler
de mes ambitions littéraires,
de mes troubles.
Personne ne veut partager
mon chagrin.
Il me faut souffrir seul.
J'aurais aimé
avoir quelqu'un qui m'aime.
Je rêve toujours d'avoir
une jeune fille sérieuse,
douce, simple, une jeune fille
qui m'aimerait à la folie, qui
comprendrait mes passions
au point de m'aider
à en sortir.
Le coeur gros,
je me promène
près du cimetière.

Au lieu de Denise
ou de la fille de mes rêves,
j'ai rencontré Asselin.
Nous nous sommes
promenés, parlé banalités.
Je n'ai pour moi
que la déception et l'espoir
de ne plus être déçu.

(Lettre de maman).

Mon Grand chéri.

Comment vas-tu?
et les résultats de concours
annoncent quoi? as-tu idée?
Nous avons reçu une lettre
de Tongres; on semble
vous attendre là-bas
et on a eu aussi une lettre
de l'oncle Clément de Liège:
ils t'attendent mais eux,
attendent un tout petit neveu
alors ils disent qu'ils vont
te préparer des gâteries...
pour moi ils vont te recevoir
avec des suçons - tu vas les
surprendre par ta grandeur.
Demain, grand-papa
Mornard aura 76 ans,
prie pour lui...
car le temps passe...
et mon Dieu
la grâce saura-t-elle atten-
dre?
Bonne semaine!
Baisers de maman.



28 avril 1958

Brossard, pour s'approcher
de notre groupe,
nous a offert des bonbons.
Asselin, Colas, Sédillot,
Fredette, Bédard et moi.

J'ai un de ces goûts
de m'évader du collège,
de fuir vers la Floride,
vers la liberté.
Pour me calmer, je me serre
les dents et les poings.

La biographie
de saint Augustin.
Ce livre, je l'aime.
Au fond, même beaucoup.
Mais je ne veux pas l'aimer.
Il me trouble
au point de m'enrager.
Je le lis en classe,
en récréation.
L'appel de la doctrine
catholique,
celle de ma famille,
celle que j'ai reniée,
me tracasse tellement
que j'ai envie de pleurer
(de rage peut-être).
Comme Augustin, moi aussi,
la chair était mon problème,
avec l'orgueil.
Je me répète: la religion
c'est bon pour permettre
aux enfants et aux femmes
de rêver.
Mais, malgré moi, je crois
à l'existence de Dieu.

Mes résultats scolaires
sont médiocres.
Durant les classes de grec,
assez souvent Boyer et moi,
nous faisons les fous,
sans jamais être attrapés
par le professeur,
l'abbé Denis Mailloux.

L'abbé Jean-Louis Yelle:
un tout petit homme, trapu,
à la voix creuse, au teint
brun sous des cheveux noirs,
avec de grandes lunettes
foncées.
Durant la classe, il a toujours
l'index au menton.
Souvent il élève son livre
si haut que nous
ne lui voyons plus la face.
Toujours il se garde de rire.
Un jour, Marcil dormait
sur son bureau.
- Monsieur Marcil,
auriez-vous le front
de dormir!
La classe éclate de rire.
Moi, je l'ai vu rire ce jour-là.

L'abbé Jude Péloquin.
En classe,
le collet de sa "chienne"
(*genre de robe blanche
que les abbés portaient pour
ne pas salir leur soutane
noire avec la craie*)
est toujours relevé.
Court, il gesticule beaucoup,
fait des phrases
mal amanchées parfois.
Il fait un peu de ventre
malgré sa petitesse,
sa maigreur.
Son long nez lui vaut
le surnom de "pingouin".
Mais pour moi,
avec ses oreilles étirées
et son air hypocrite, il a
plutôt l'allure d'un renard.

Souvent, il interpelle
un élève dans la lune
pour lui demander
quelle sorte de gomme
il mâche.
Brossard, son "besteux":
un jour qu'il lisait pendant
la classe, il lui demanda avec
douceur de fermer son livre.
Un autre jour, Marcil,
son "détesté", fut pris à lire
lui aussi: il se fit enlever
son livre et s'accrocha
une retenue.

L'après-midi, Asselin et moi,
nous étions allés derrière
le cimetière (défendu).
Beau.
Avions eu une semaine
de mauvais temps.
Dans le large fossé,
nous cherchions
des nids dans les buissons.
Pas trouvé.
- Si le père nous voit,
si fâché, qu'il me mette
à la porte!
Je ne sais quelle envie
de m'en aller dans les bois
me prenait.

Souvent, je disais à mes amis
de continuer à se promener.
Je voulais me promener seul.
Assez bien obéi.

Raymond Gauthier.
Il m'avait déjà proposé
des excursions.
Une fois, j'étais allé chez lui
pour aller à la pêche.
À ma rage, il me dit:
- Je dois aller faire couper
les cheveux de mes frères,
ça ne me tente pas.
Depuis lors, je m'évadais
de ses propositions.

Fredette dit:
- Un tel joue dans tel film.
- Non, dis-je, dans tel film.
Lui:
- De toute façon, ça n'a pas
de différence, c'est un film.
Nous l'appelions:
la vache et le boeuf
(de la crèche de Noël).

J'ai vu une petite fille
rentrer à la chapelle,
les mains jointes
comme elle devait revenir
de la sainte table.
L'enfant, si on l'éduquait
bien, deviendrait quelqu'un.
Habillée en communiante:
pour montrer à son frère.

J'aimais étudier seul,
diriger mes études, mais
ce qu'on me disait d'étudier
(classe) me répugnait,
j'étudiais sur le bout
des lèvres pour ne pas trop
baisser en classe, par orgueil.

Apporté cyclope à étude,
ramassé avec d'autres
(syntaxe) dans un fossé
près de la ferme.

Colas.
C'était un gars comme moi,
maigre, grand, avec lunettes
à monture noire et blanche,
peigné en "Hollywood",
cheveux bruns,
cicatrices à l'oeil droit,
frontal, temporal.
Il avait mangé du charbon
dans sa jeunesse.
La première fois qu'il avait
joué au base-ball, à courir
la balle sous une galerie,
il s'était écorché le haut
de la tête avec un clou.
À 4 ans, il s'était coupé
en voulant se raser.
En éléments, son frère noyé.
Il aimait bien parler
un peu de femmes, sa mère
ne se faisait pas de scrupules
de lire les journaux jaunes
et de lui raconter l'histoire
en disant:
- Ah! Seigneur est-ce
possible être si corrompu!
Pas riches,
maison en papier brique.
Son père avait fourré
avant mariage: 8 mois.
- Ah! il faut le comprendre.

Brossard devenait
de plus en plus méprisé
par notre groupe.
Je lui ai demandé
de me passer son code civil:
5 minutes.
Il me répondit à la manière
d'une duchesse qui renvoie
un laquais:
- Je verrai.
Je ne dis pas un mot.
En classe, il l'avait apporté,
me toisa, fouilla dans
son pupitre et me le donna.
Asselin disait:
- Il me fend! Je ne veux plus
le voir.
Je répliquai:
- Il va pleurer un peu
(sensible) si on le repousse,
mais ça va le calmer, le
ramener comme du monde.
Vaut mieux pleurer deux
soirs au dortoir qu'une vie
parce qu'on est détestable.
Je dis:
- Ne le méprise pas, c'est un
bon gars. Il redeviendra bon.
Il se promenait seul,
l'air découragé.
Il n'aimait pas la solitude
d'ordinaire.
Il devait méditer.

Quand j'arrivais à table,
si la table était pleine (8),
je m'asseyais
à une autre table.

Alors c'était le premier
rendu, toute la table
déménageait, il en restait un,
le moins aimé,
le moins pressé surtout:
je lui sortais une bonne farce
pour qu'il ne m'en veuille
pas, et bientôt
d'autres gars de la table
le rejoignaient.
Au début, Louis-Pierre
Sédillot s'arrangeait
pour rester avec le délaissé,
par charité
ou par indépendance?

À quoi bon gravir avec
peines et misères les marches
qui mènent à une situation
enviable si à peine rendu,
on doit y mourir.
Vaut mieux rester en bas
et jouir plus de la vie
et mourir sur le palier
de sa naissance.
Si Dieu existe,
alors avec lui il faut s'élever
le plus haut possible,
comme une fleur
pour être cueilli plus haut,
pour qu'il se penche moins,
pour qu'il nous aime plus
à cause de cette délicatesse.

La dernière réunion
de J.E.C.: sept gars,
surtout Méthode.
Là, j'ai compris
le sens de la J.E.C.

Bédard pas expliquer.
Mais ces paroles...
Les personnages
du français... l'aveugle...
c'était un idéal mais
je ne pouvais y atteindre
à cause de mes passions.
Par une fenêtre
un peu ouverte entrait un air
mélancolique,
un fond à ses paroles.
Le vent boursouflait
légèrement le rideau,
sans bruit, si calmement
que ça allait bien
avec la musique, les paroles.
Et il répéta cette phrase:
- Rien de facile pour arriver
au difficile.
J'ai compris le sens
de la J.E.C., j'ai vu le bien
causé par une réunion.

Meunier cria après la prière:
- Marin de choc!
J'en avais eu l'idée, mais...

En sortant, Colas dit:
- Yé ti plat ce Jean-Réné!

Les marches militaires
me plaisaient.

J'avais donné
ma démission à Bussières,
il n'avait pas bronché,
comme s'il s'y attendait
(ça m'a impressionné,
insulté).

Trois jours plus tard, le père
lut les noms du conseil:
je restais vice-président
malgré ma démission.
Après la classe, j'allai voir
Huet et lui dit ma décision
de démissionner.
Il parut déçu.
Il me demanda une raison,
au moins.
Je lui dis: "Bussières au
pouvoir, nous pas travailler".
(Babillard vide).
Il répliqua:
- Vous dites cela avec
aigreur.
J'avouai que oui.
Une semaine après: babillard
plein.
- Vous démissionnez
toujours?
- Oui.
- Vous voyez, ils sont
capables. Regardez
le babillard. C'est de la
manière que vous avez dit
ça; de vous, ça m'a surpris.
Il me demanda une raison.
- J'en ai puisque je l'ai fait.
Dans cinq ans, vous
comprendrez.
- Vous m'intriguez.
Je dis en soulevant
les épaules avec une mou:
- Ça importe si peu!
Instinctivement, j'étais resté
réservé, plutôt froid.
Je me réjouis,
j'étais fier de moi.

Au retour des vacances,
un de mes compagnons
revint au séminaire
avec la phalange de l'index
gauche en moins.
Les gars lui demandèrent
tous la cause de cet accident.
Voilà l'histoire:
"J'étais à me baigner,
(je plongeais
dans une espèce de cric
au bord de la mer),
quand, tout à coup, une
grosse vague roula sur moi.
Je m'agrippai à une roche
qui tenait mal.
La vague me cogna
contre la paroi.
Je voulus m'agripper
davantage
et la roche déboula.
Je ne sentis presque pas
son passage sur mon index
gauche.
Trop content d'avoir
échappé à la vague,
je me laissai choir
dans l'eau.
Cinq minutes s'étaient
écoulées lorsque je sentis
une violente brûlure
à la main gauche.
Je sortis la main de l'eau.
Alors le spectacle le plus
horrible, le plus saisissant
se présenta: ma phalange
gauche manquait.

Être influent au collège,
je méprisais cet espoir.
J'étais plus ambitieux.
Seulement au collège!
voyons.
Je m'habituais à voir
surtout Meunier emporter
les couronnes, je ne l'enviais
déjà presque plus.
La renommée, la puissance
de la religion,
ça ne m'émouvaient pas;
la nature, cette preuve,
ne me dit rien de Dieu
parce que je l'en empêche.
Une seule chose me touchait
mortellement: la charité.
Les gens comme
Saint Vincent de Paul,
les filles de la Charité, tous
ceux qui aidaient les pauvres
captaient mon attention.
Une simple photo, un film,
un acte de charité
me laissaient songeur
et désemparé.
J'aurais voulu suivre, aider,
mais non,
le diable m'avait enchaîné
et je voulais m'en sortir seul.

29 avril 1958

Ma première raison
pour ne pas me convertir:
la littérature.
J'écrivais en classe,
à l'étude, au dortoir,
et même après la fermeture
des lumières.
Il aurait fallu presque tout
abandonner ou retarder
pour quelque chose dont
le profit ne se palpait pas.
Lorsque la littérature lâcha
presque prise,
la chair sut me reprendre

Je me souviens des matins de
mes 6-7 ans,
à mon retour de la messe,
après bonne confession,
communion,
je me sentais heureux,
le matin sentais bon, frais.
C'est là que pour la première
fois, je commençai vraiment
à parler à Dieu
comme on parle à quelqu'un
qu'on aime.

Coucher de soleil à 7h.30,
méthode A, scéance.

Le ciel gris; bruine;
il vente par coups;
dans l'horizon, un coin
déchiré d'où s'émoussait
une lumière rose tendre; les
nuages cachaient le soleil.
J'entendais musique dehors,
fenêtres ouvertes.
La lumière se ramassa
en une bande qui baissait;
les nuages devenaient
sombres.
Le soleil translucide
baissait en s'affaiblissant
dans l'épaisseur des nuages.
C'était le plus beau coucher
de soleil jamais vu.
La nature voulait me dire:
"Dieu existe!"
Mais je me répétais:
"Admire et tais-toi!"
Les preuves de l'existence
de Dieu étaient si fortes
que je ne pouvais les nier,
mais je me bouchais
les oreilles.

Pitre:
se promenait seul; souvent
semblait nous mépriser;
tantôt voulait rire avec nous;
avait voulu s'enfuir
du collège; gilet rouge sous
son veston; lunette cornée
(comme mienne);
gras, trapu; voix grave,
chante bien; critiquait un peu
tout; baissait en classe,
n'étudiait pas, avait cafard.

Noiseux:
il était le neveu
de l'abbé Garand.
Il lui disait "tu" devant nous
autres.
Ses mouvements
étaient brusques.
Quand il tournait un coin,
s'il avait un livre
il se préparait
à en donner un coup,
s'il n'en avait pas,
il se serrait les poings
pour mieux foncer.
Il avait donné un coup
de poing à André Asselin
parce qu'il était
dans ses jambes.
André avait pleuré.

Martel passait ses temps
libres au dortoir à se peigner
et à se mettre de la lotion;
démarche et voix rustre;
beauté ordinaire.

Brossard
commençait à être agaçant.
Il semblait nous mépriser,
nous regarder de haut,
il m'agaçait.
Un soir, je me fâchai
et m'approchai de lui.
J'étais entouré de Colas,
Sédillot, Bédard, Fredette.
Je commençai à lui parler
dur. Il répliquait.
Je lui administrai une taloche
(petite).
Je me serrais les poings.
J'avais décidé
de me débarrasser
de tous ceux
qui m'achalaient,
de ne plus les regarder,
et je commençais.
À cela, Brossard répliqua
à demi enragé et trop épeuré
pour me toucher:
- Ne sois pas surpris si tu
ne trouves plus tes affaires.
Je continuai:
- Toujours des manières
de lâche.
Deux jours passent.
Il commence à essayer
de me reparler,
je ne veux pas.
Je ne le regarde même pas,
et encore moins de sourires.
Deux jours,
il s'efforce à revenir.
Il prend tous les moyens,
il redevient sensible,
il fréquente des gars
à qui il ne parlait jamais
et avec eux il essaie
de se rapprocher.
Un soir, il vint nous trouver,
il voulait faire une phrase,
me faire rire.
Et dans ces jeux de mots,
il eut le malheur,
sans le vouloir,
de dire "jus de carottes".

30 avril 1958

Ce mot “carotte”,
je ne l’aimais pas.
Je voyais toujours
une attaque à ma chevelure.
Il bredouilla,
s’aperçut de son erreur,
regarda de tous côtés,
dit remplacer “carotte”
par “navet”...

Mon idéal de ce temps:
être un saint.

Ambitieux: je me préparais
des phrases dans la tête
pour répondre
par des phrases étonnantes.
Je rêvais de faire parler de
moi durant ma vie et après,
d’être riche et sensuel
à mes heures.
Mais quand j’entendais
un homme,
une femme surtout parler,
louer le catholicisme,
la J.E.C. j’aurais pleuré, mon
coeur s’emplissait de larmes
que j’empêchais de sortir
par les yeux.
Je cherchais à trouver des
signes dans la biographie
d’hommes illustres
pour trouver un signe
par lequel
je leur ressemblais.

Je faisais seul ce qu’on peut
faire avec une femme.

Je méprisais mes confrères
qui n’étaient pas
de ma bande.

À lire la vie
de Saint Augustin (jusqu’à
sa deuxième conversion),
je voulais l’imiter.
Son modèle satisfaisait
mes passions, je parle bien,
j’aime étudier (je délaisse
grec et mathématique),
j’adore le français.
Je veux laisser
mon nom après ma mort,
mon exemple: j’écris,
avoir une concubine
satisferait mes passions,
je suis poète,
sûrement d’une sagesse
précoce.
Tout en Saint Augustin
me plaisait jusqu’à
sa deuxième conversion.
Monique et maman:
deux pareilles.
Mon père et Patricius:
je crois passionnés, mais
papa plus riche et plus fidèle,
mais très froid.

L’abbé Péloquin.
Une semaine de temps, très
“peppé”, très sympathique,
parle et rit avec gars,
avale les “cracs”.
Semaine suivante,
ne sait plus rire, dur,
me disait bonjour
en s’inclinant la tête
sans sourire.
Moi non plus
je ne lui souris plus.
Je l’admirais à cause de son
sourire, mais s’il devient dur,
je suis porté à le détester:
il chicane,
je veux être mon maître,
il me regarde de haut,
j’aime être bien salué.
Voilà le genre
que je n’aime pas.

Boudreau essuie le tableau.
Gars partent à rire.
Le père se retourne et dit:
- Pour une fois que je lui
donne une chance de gagner
des points!

Tous les paysages
vus par la fenêtre,
c’est le plus beau film,
calme, paisible, religieux,
voir le fermier
dans son jardin
qui prépare ses semences.

Fredette.
L'abbé Péloquin l'envoie au
tableau faire un angle de 90^0.
Il le fait à vue d'oeil.
Pélo avait dit:
"avec compas".
Il efface et avec compas
(bout de craie)
il trace une ligne droite.
Fredette a 12% en math.
Les gars ont ri de lui, bien ri.
Pélo, découragé, dit:
- Merci, merci...
Fredette, avec son sourire
nono, va s'asseoir.
Quand Pélo lui demande
s'il comprend, il dit toujours
"oui", par gêne.
Gars pas charitable,
lui donnent
complexe d'infériorité.

Sédillot me reprochait
doucement parfois
de ne pas étudier, comme
quelqu'un qui m'aime.

Après le souper,
j'ai été m'entraîner à la piste:
les catégories sont fixées:
je suis dans le groupe C:
moitié gars de syntaxe,
moitié méthodiste.
Colas est avec moi.
Parmi les bons coureurs,
il y a Brion, Guay, Hébert
et moi.
Notre catégorie
devait pratiquer la course.

J'ai 15 ans, je mesure 5'8"
et pèse 125 livres.
Après une demi-heure
de course:
pratique de départ,
course lente,
course plus vite, repos,
les gars étaient fatigués,
ils ont cessé.
Première course de la saison.

Colas, Sicard et moi
avons été rejoindre,
pour nous promener,
Sédillot et André Asselin
qui nous regardaient
près de la piste
(dans la cour).
Durant la marche,
j'ai annoncé mon désir
de fuite vers la Floride.
Boutin était là:
toujours avec méthode.
Colas me dit en riant:
- Ça y est! Denise... peine
d'amour...
Je le regardai demi-dur,
demi-souriant:
- Qu'est-ce que tu as dit?
Il s'éloigna en riant, vite;
je défendais de me parler
de Denise.
Puis il revint aussitôt.
Fredette riait,
André avait l'air surpris.

Mais Sédillot, lui, ne riait
pas, il me regardait fixement,
je lui avais fait de la peine
en lui disant
que j'allais partir.
Il savait
que je le regretterais.
Il ne put dire un mot.
Colas dit:
- Où irais-tu?
- Aux USA.
Sédillot avait changé d'air;
il souriait presque,
soudain il me demanda:
- Mais où?
- Je ne suis pas pour te le
dire, car si je pars, tu courras
le rapporter au directeur.
- Tu es intelligent...
La conversation continua;
je dis que si un professeur
me sortait de la classe, je lui
demanderais une clé
du dortoir, et qu'avec mon
dictionnaire et mon roman,
je m'enfuirais et que je m'en
irais aux USA.
Ils me répliquèrent:
- Lâche donc ce roman,
c'est lui qui te brouille
les idées.
Sédillot me dit:
- Va voir ton directeur
de conscience.
C'était lui le plus sérieux,
le plus touché
par ma nouvelle,
les autres prenaient ça
un peu plus en riant.

À la cloche,
Sédillot me dit en entrant:
- Je prierai pour toi.
Colas me dit en montant
à la bibliothèque:
- C'est pas bon ces idées-là,
Yvan.

La première mauvaise revue
que j'ai achetée,
c'est par un acte de volonté
que je l'ai achetée.
Je l'ai achetée avec une autre
revue (bonne) et j'avais mis
la revue (SHE) plus petite
en dessous.
J'achetai,
le coeur me battait fort.
Je retournai quelques fois
à ce kiosque,
ailleurs je n'osais pas encore.

À mon réveil, au dortoir,
un flot de lumière,
je pouvais presque lire.
J'entendais les respirations;
pendant qu'un respire,
l'autre expire.
Martel bouge beaucoup
dans son lit.
Lamarre ronfle.

1 mai 1958

J'ai dit à Sédillot
que je voulais fuir;
je lui ai donné
la vraie raison: la religion.
Même pris, je me débattrai.
Si je suis pris,
je me sauverai.
J'écrirai à mes parents,
à Sédillot.
Reviendrai après tour
des États-Unis, du Mexique
et de l'Amérique centrale.
À quoi bon faire
ce que l'on n'aime pas
si Dieu n'existe pas.

Je demandai
à Louis-Pierre Sédillot
ce que lui avait fait
mon annonce d'hier soir.
(Il était devenu triste).
Il me dit:
- Ça m'aurait fait
de la peine; je n'aurais plus
eu d'ami.

Je lui ai dit ma non croyance
en Dieu, je lui ai expliqué
ma souffrance
qui me portait à fuir ailleurs.
Il m'a dit:
- Si l'on prie pour donner
de la peine, à quoi sert?
Alors je ne sais pas
pourquoi,
mais je me soulevai
à cette idée, et je lui dis
que ce malheur
c'était pour son bien:
pour sa conversion.

Nous avons marché
longtemps en silence,
longtemps...
Ce fut mon meilleur ami.

Chaque parole
dans notre vie, c'est une âme
qui se perd ou se sauve.
Dieu m'obsède tellement que
je me convertirai peut-être.
Je commence à comprendre
ce que c'est
que l'esclavage du péché,
l'esclavage de tout temps.
À étudier la religion,
je prenais comme miennes
certaines paroles
de l'évangile.
Un calme infini coulait
sur mon âme (plus passions,
ni folie de voyage).

À 1h.30 nous sommes
rentrés pour aller à l'étude.
Lui avoir confié mon poids,
ça m'a soulagé, je n'avais
plus goût trop trop de fuir.
J'ai étudié la religion;
là aussi ça m'a soulagé.
J'ai écrit pour avoir
des renseignements
touristiques sur les USA.

À 3h.30 nous sommes sortis.
Fredette, Asselin,
vinrent nous trouver.
Le soir: entraîné course.
Les instants où nous étions
seuls Sédillot et moi, nous
étions un peu mal à l'aise.

Je me promis de ne plus
parler de mes troubles
(pas 1ère fois).

Obsession.
Depuis quelques jours,
c'est affreux
mais je ne suis plus réaliste.
Je rêve de partir
pour les USA.
Je monte mon voyage
en rêve.
J'ai fait demander les horaires et prix des trains
pour la frontière américaine.
Là, je passerai en cachette.
Puis le pouce
jusqu'en Floride.
Je veux tout casser,
tout jeter, tout fuir.
Je suis froid
avec professeurs
et beaucoup d'élèves.
Je ne vois que la fuite.
Mes parents; je me dis
"Ils auront de la peine,
mais ma théorie avant".
Il m'aurait fallu une fille,
une épouse,
comme la Marie devant
Jésus.
Une fille qui me regarde,
m'écoute, me comprend,
m'aime.
C'est mon rêve.

Défaut.
J'aimais être regardé, pleuré;
j'aimais attirer l'attention.

J'aurais fui aux USA
si j'avais été sûr que j'aurais
été à New York ou Niagara
Falls sans me faire attraper
ou sans revenir.
Mais partir et revenir
deux heures après, non!
J'aurais regardé si Sédillot
me regardait, me surveillait.
J'aimais avoir des regards
posés sur moi, des yeux qui
essaient de me comprendre,
de déchiffrer mon mystère.

Avant de démissionner,
pendant le mois d'avril,
j'ai volé environ 2 dollars
ici et là
dans mes organisations:
je n'avais pas à rendre
compte de mon ouvrage.
Au début,
je dus combattre cette peur,
ce malaise à voler,
mais bientôt,
c'est devenu facile;
c'était une petite habitude.

Dortoir.
Après la fermeture
des lumières,
la majorité
se prépare à dormir, s'étend,
se couvre.
Quelques-uns soulèvent
leurs oreillers, s'assoient
sur le haut des fesses,
les genoux en l'air.
Lamarre, dans cette pose,
disait sa dizaine de chapelet.

2 mai 1958

Depuis 2 jours, Sédillot
venait me rejoindre partout,
m'attendait;
nos regards se confondaient
quand on se regardait,
il me comprenait, moi j'avais
trouvé un bon confident,
seul à savoir
moi plus pratiquer.
Je lui avais dit
cet après-midi:
- Colas c'est un bon diable;
Fredette un pas bien fin,
ce n'est pas un gars fiable:
il ne sait que rire de tout;
mon annonce de voyage m'a
montré mes véritables amis.
Et pour dire vrai, tu es le
seul à t'être vraiment attristé;
tu es mon meilleur ami,
c'est pour ça
que je me confie à toi.
Il n'était plus orgueilleux
avec moi.
Il ne me cachait plus
de m'avoir ... tel ou tel
temps, pour montrer
son indépendance, qu'il ne
m'estimait pas plus
que ça. Non, aujourd'hui,
il me disait tout bonnement
qu'il m'avait regardé faire ça
ou ça 3 ou 4 fois
dans la même journée. Oui,
il m'observait beaucoup.
Ça me faisait plaisir.

Son caractère:
un peu efféminé.
Parfois, j'aurais pris sa tête
entre mes deux mains
et je lui aurais dit:
- Je t'aime...
Il avait des manières
un peu fragiles,
une voie flûtée pour son âge,
mais un coeur d'enfant,
un bon coeur.
Il imitait parfois pour rire
une petite fille,
me prenait par le bras,
appuyait
sa tête sur mon épaule:
je me débattais (en groupe).
Depuis qu'il connaissait
mon état d'âme,
ma douleur excessive,
il interprétait chacun
de mes mouvements:
colère, admiration, douceur.

3 mai 1958

Qu'elle m'était douce
cette amitié!
Moi je le regardais
sans le lui dire.
Lui il me regardait mais
le laissait voir un peu plus.
Je sentais ce regard
compatissant posé sur moi.
Chacun de mes gestes
pouvait être analysé;
ça fait plaisir de savoir
que quelqu'un s'intéresse
à nous.

Depuis 3 jours,
je lui ai révélé mon secret.
Quelqu'un craint
que je parte,
s'intéresse à ce que
je remonte ma note
en classe:
- Là, tu as écouté environ
½ classe; plus tard ce sera ¾,
ensuite toute.
Je me félicitais d'avoir suivi
en classe,
d'avoir moins rêvé.

Je rêvais
d'une toute petite femme
au visage candide
de telle jeune actrice qui
demain, malheureusement,
sera peut-être une
des maîtresses du monde.

Il me faisait penser à Denise.
Comme elle, il s'asseyait
quelquefois pendant
la messe: il n'avait pas
une grosse santé.
Comme elle, il subissait
l'influence d'un plus grand
(Denise m'avait souvent
parlé de son amie,
plus grande,
mondaine un peu).

4 mai 1958

Je ne veux plus rester
à moisir
entre les murs du Séminaire.
S'il n'y a rien après la mort
pourquoi s'enfermer,
gâcher sa vie par des études
ennuyeuses: allons
plutôt vers ces climats doux,
chantons comme les oiseaux,
émigrons comme eux
et vivons...
À quoi bon se courber
sur des devoirs, des calculs.
À quoi bon s'user à se faire
un nom, à gagner de l'argent
puisque ce but atteint
il nous faut mourir.
Le temps de jouir
nous manque; c'est l'héritier
qui jouit sans souvent même
se soucier du travail causé
par les efforts de ses parents.
Mener une vie de bohémien,
travailler assez pour manger
à sa faim et avoir les cieux
des pays chauds pour abris.

5 mai 1958

Avant j'ai espéré
ma conversion.
Je croyais, j'admirais
la religion catholique
sans la pratiquer.
Aujourd'hui,
je commence à la combattre.
Nous discutons.
Il répond à mes questions
d'une voix peureuse,
d'un ton de quelqu'un
qui a une idée mais qui
a peur d'en blesser un autre:
il connaît mon caractère.
À toutes mes questions
il a répondu:
- Lourdes et ses miracles...
Je n'ai pu nier ces miracles:
des savants les avouent
(incroyants).
Dans la journée je me suis
dit:
- À quoi bon combattre
l'Église, chercher ses erreurs
si cela peut troubler ma vie?
Mais contre ma théorie,
quelque chose me pousse
à chercher la vérité;
et j'aime ça;
j'aime découvrir des idées,
et en forger.

Dans les biographies ou
les faits de la vie de certains
grands hommes, je cherchais
à trouver des traits
semblables à moi.
Plus je lis Saint Augustin,
plus je trouve
de ressemblances avec moi.

Je me dis parfois:
- Après ma vie de débauche,
je m'appliquerai à devenir
un saint.
Mais aujourd'hui,
je ne veux pas,
je ne veux pas aujourd'hui.
Je me crois
un des concurrents
des génies du monde,
je lis des vies de philosophes
et je me dis:
- Ce sera assez facile de les
atteindre et de les dépasser.
Je veux m'instruire
sur le domaine
des littératures
et des religions.
Les autres matières
m'agacent.

Dortoir, soir.
Bruits chapelets, bruits des
springs; bruits de mon voisin
qui remonte sa montre;
toussages; revirements;
dérhumements; pas du
surveillant qui se promène;
bruits de couvertures;
le calorifère.

La rangée de fenêtres
dans le fond ressemblait
à des carreaux blancs
accrochés là
dans la noirceur.
Les veilleuses envoyaient
rayons livides.

Le dernier jour de la semaine
de J.E.C., nous avons parlé
des personnages
qui ont aidé l'humanité.
Eh bien!
j'avais envie de pleurer.
Eux avaient réussi; moi
j'enviais leur vie;
mais à quoi bon servir
de la poussière.

Je ne voulais plus aimer
tout mon prochain;
je n'aimais que mes amis...

6 mai 1958

Ma crise s'est apaisée:
mais je n'ai plus beaucoup
le goût du travail.

Depuis l'incident de la fuite,
bien des choses ont changé
dans ma vie.
Sédillot a agi
comme mon meilleur ami.
Je retranche de plus en plus
les autres de ma présence:
Colas devient fatigant
avec son volage (enlevage)
de toutes sortes de choses.
Fredette est très commère,
André tend à devenir
de plus en plus bête.
Le chef, moi, est bouleversé,
il ne pourra pas les aider.
Avant c'était une ruée
pour se mettre à ma table.
Aujourd'hui,
je la remplis à peine.
Les gars se dispersent
2 par 2, 3 par 3
un peu partout.
Il n'y a pas de haine
entre nous, on se salue, mais
ce matin quand j'ai remarqué
cette baisse dans l'amitié,
j'ai eu de la peine,
je l'ai dit à Sédillot.

Fredette et André
commençaient à se promener
avec Jean-Yves Sédillot,
et l'auraient rendu
aussi bébé et commère
qu'eux si ces conversations
n'avaient pas cessée.
Sédillot n'osait pas
les avertir.
Je l'ai fait.
Ils ont voulu commérer,
j'ai dit carrément
que je ne voulais plus
les voir auprès de moi.
Je partis en disant à Sédillot
d'un air détaché:
- Tu peux rester avec eux si
ça te plaît.
Il me suivit et me dit
d'une voix douce:
- Non, j'aime mieux être
avec toi.
André, je l'entendis
réprimander Fredette
qui ne savait que chialer
(pas d'opinions).
Avant, je ne pouvais pas me
promener seul avec Sédillot,
les gars
venaient nous trouver.
Nous étions
presque toujours 5-6
à nous promener ensemble.
Mais aujourd'hui, je me
promène presque toujours
seul avec Louis-Pierre.
Tout a changé.

J'ai perdu
bien des présences, mais
j'ai trouvé un véritable ami
qui veut mon bien,
qui prie son Dieu pour moi,
qui aime à m'écouter,
et s'intéresse à moi.
Il m'aime.

Colas
se promène avec Héroux,
mange avec lui.
Pour les repas,
Louis-Pierre et moi allons
ici et là, d'autres viennent
encore à moi.
Nous ne mangeons pas seuls.
Brossard se promène seul.
Gauthier
s'accorde avec Bédard.
Fredette avec André.
Dufort est tantôt
avec Brossard, tantôt seul,
tantôt avec d'autres.
Jean Boyer
mange avec nous.
Sicard va avec moi
ou avec Saint-Onge.
La vie a changé:
je suis aussi heureux:
je connais Louis-Pierre.
Mais mon relâchement
causera peut-être des pertes
d'âmes.
Dans notre groupe,
on parlait franc.

J'ai dit à Louis-Pierre
que je veux être indépendant.
J'ai ajouté:
- Ne fais pas comme moi,
tu pourrais le regretter.
Tu subis un peu
mon influence. Moi j'aime
la solitude, mais toi?

Pitre descendit en trombe,
son habit dans une main,
ses effets de toilettes
dans l'autre, et bouscula
Larue qui se changeait.
Larue tituba, l'air surpris
et insulté, tournoya
légèrement sur lui-même et
tomba sur le lit en balançant
comme un jouet d'enfant.

Jean-Yves Sédillot
a dit à André et Rhéal
que j'étais trop philosophe,
que je ne m'occupais pas
des gars d'Éléments.
Il m'a dit à moi
qu'il ne se voulait pas
un gars coléreux
mais qui revient vite
au bon sentiment;
qu'il ne m'en voulait pas;
comme si ça me peinait.
Je lui conseillai brièvement
de se faire des amis.
Je lui dis que pour être
indépendant,
il doit d'abord diriger
le nombre d'organisations
que j'ai dirigé.

7 mai 1958

Ensuite, après avoir été
à la tête partout,
après avoir une unité partout,
après avoir eu de nombreux
amis,
là il peut se faire
indépendant.
On connaît ta valeur,
tu as fait tes preuves.
Alors s'il aime la solitude,
il pourra faire comme je fais.
Mais avant
qu'il fasse ses preuves.
Avant d'être indépendant
il faut montrer qu'on peut
diriger les autres
et encore plus se diriger.

Je ne suis plus charitable:
je suis plus instruit au point
de vue "idée" pour discuter
que tous les autres gars
de la classe.
Mais je n'ai plus la charité.
Voilà la cause
de la décadence
de notre si beau groupe, que
j'ai d'abord voulu sanctifier,
que j'ai voulu mener
à la littérature,
à la belle lecture,
et aujourd'hui
que je m'empresse de fuir
parce qu'il exige trop
ma conversion
(son silence exige),
une charité nouvelle.

Les gens boivent-ils tous
de l'eau du fleuve? non.
Quelques-uns boivent à des
sources, d'autres à des puits.
Ils boivent toujours de l'eau:
puits, sources, fleuves,
il n'y a que de l'eau,
ce n'est que de l'eau.
Que les âmes aillent boire
à un Christ, à un Marx,
c'est toujours des idées
qu'ils trouvent.
Mais il y a de l'eau sale
et de l'eau propre.
C'est à l'eau pure qu'il faut
boire, à la plus pure, même
si d'autres paraissent pures.

À l'étude, les fenêtres
sont ouvertes, ça sent
l'herbe, la tombée du jour.

L'homme est
et sera un éternel copieur:
il imite ce que la nature
a déjà trouvé et pratiqué.
Et il loue son génie.
À l'école, on punit
le copiage
surtout s'il a rapporté
des points.
Si Dieu existe, il punira
surtout les hommes
qui ont tiré louange
et se sont enorgueillis
de leurs découvertes.

Les hommes ne boivent pas
tous au même fleuve.
Les hommes ne croient pas
tous à la même idée.

Je ne veux pas servir
les autres pour en tirer profit.
Vaut mieux travailler pour
nous seuls: ça paye autant,
les troubles sont moins
grands.

Si je suis porté à accepter
les théories catholiques,
c'est à cause de ma mère
catholique,
de mon éducation catholique,
des agissements catholiques
de mon enfance.

Le crayon quand il tombe,
la mine casse.
Quand l'homme tombe,
sa foi risque de casser.
Plus la mine sera longue,
plus le bout qui cassera
sera long.
Il est plus dangereux
à un saint de pécher
qu'à un débauché:
c'est plus décourageant,
il était très avancé,
il doit tout recommencer.

Ce que je veux dans un ami,
c'est de la compréhension.
Sédillot,
comme Gauthier avait été,
était un ami à qui
je me confiais beaucoup.
Mais la moindre marque
de baisse d'amitié,
le moindre geste un peu dur,
indépendant, me touchaient,
me donnaient de grandes
déceptions.

Ça je ne le dis pas,
ça ne parait pas.
J'aurais voulu un ami
qui aurait pu
me comprendre,
un ami qui se serait donné
à moi en entier.
Ma seule chance,
c'était de me trouver un ami
dans l'autre clan,
une femme.
Mais j'étais trop jeune,
pas assez grand pour sauter
la clôture,
pour partir avec elle,
vivre d'après ma théorie,
vivre heureux comme ça
avec une personne
dont le caractère répondait
parfaitement à mes rêves.

Je n'ai qu'une idée en tête:
l'amour c'est de l'annonce,
les films c'est de l'annonce
pour une idée,
pour une actrice; la musique
c'est de l'annonce
pour les auteurs,
la littérature pour idées
et auteurs;
les biographies pour
l'imitation du personnage.
La terre se sépare en deux
annonces:
une annonce pour le ciel,
l'autre pour l'enfer.
Répond-on
à toutes les annonces?
Non.

Eh bien faisons de même
pour ces 2 catégories
d'annonces.
Choisissons le ciel
ou l'enfer.

J'ai dit à Louis-Pierre
que ça me peinait de me voir
quitté de mes amis.
Il m'écoute lui.
Je lui ai dit que lui aussi
me faisait de la peine,
que j'espérais une femme,
que je pourrais être
très déçu.

Loranger m'a enlevé
quelques descriptions
de gars.
(PORTRAITS DE COL-
LÈGE).
Il a dit à Dubuc
ce que j'avais écrit.
Je lui ai dit
de me remettre mon bien.

J'ai dit à Louis-Pierre que le
jour où je reviendrais à Dieu
serait pour devenir un saint.
Je lui ai dit:
- Quand Dieu veut un gars
et que ce gars ne veut pas,
il le tasse au pied du mur.
Jolivet m'avait dit:
- N'attends pas que Dieu
t'envoie beaucoup
de malheurs pour venir
te chercher. Ceux qu'il aime,
il les tasse.

C'est comme le père
de famille qui bat son enfant
pour le corriger, l'enfant
est libre de recommencer,
mais après plusieurs fessées,
il comprend que
c'est pour son bien et il agit.
Je lui ai dit que je pressentais
que pour me tasser,
Il m'enlèverait d'abord
mes amis.
En étant moins charitable,
par le fait même
je les éloignais.
Que j'aimais la solitude,
mais que j'aime aussi
être entouré.
Vu ma baisse de charité,
ils ne trouvaient plus en moi
ce quelqu'un
qui leur donnait de très bons
conseils, qui jouait un jeu
avec eux, qui les faisait rire,
qui cherchait
à les comprendre,
qui cherchait leur bien.
En lui parlant,
j'ai compris que le chef
doit être un grand coeur,
que la foule cherche
quelqu'un
qui la comprendrait.
C'est pour ça qu'elle louange
d'autres hommes:
elle espère être comprise
et guérie par eux.

Jolivet avait comme semé
en moi un remords.

À attaquer ma sensibilité,
il m'avait ramené au bercail.
Je n'y étais plus chez moi.
Oh! changer de milieu!
Tout recommencer!
Mais rebâtir où j'avais
détruit...
Je me disais: «Il faudra sou-
rire à X; et converser avec
celui-là; protester contre les
histoires
de celui-ci...»
Recommencer me paraissait
impossible.
J'avais de la misère à prier.
Une paresse spirituelle
avait poussé dans mon âme.

Jolivet:
- Si ce n'est pas aujourd'hui,
ce sera peut-être
dans 5 ou 10 ans...

Je suis bien triste
aujourd'hui.
Ma crise m'a repris.
J'ai de la misère à faire
mes devoirs, je ne pense
qu'à mes troubles.
De temps en temps
je suis forcé de me prendre
la tête entre les mains
et de serrer.
On dirait que ça soulage.
Mon orgueil est en larmes.

Pour la première fois,
on a mangé seuls
Louis-Pierre et moi.
Guy Sicard est venu nous
rejoindre au milieu du repas.
Avant, jamais on pouvait
rester seul, partout,
il y avait toujours quelques
gars autour de nous.

Louis-Pierre c'est un gars
avec le caractère de Denise.
De lui,
je ne sais presque rien,
de moi, il sait presque tout.
Il ne répète à personne.
Ça doit être un signe
d'amitié que d'écouter
les troubles des autres
et de ne pas
se fatiguer à les entendre.
Je lui ai dit que lui aussi
me faisait mal
quand il faisait un peu
l'indépendant
(comme Denise).
En lui,
je ne voyais que Denise.
Denise m'avait fait souffrir.
Lui aussi.
Au début je l'épiais, comme
on épie ceux qu'on aime.
J'ai bien de la misère
à me contrôler.

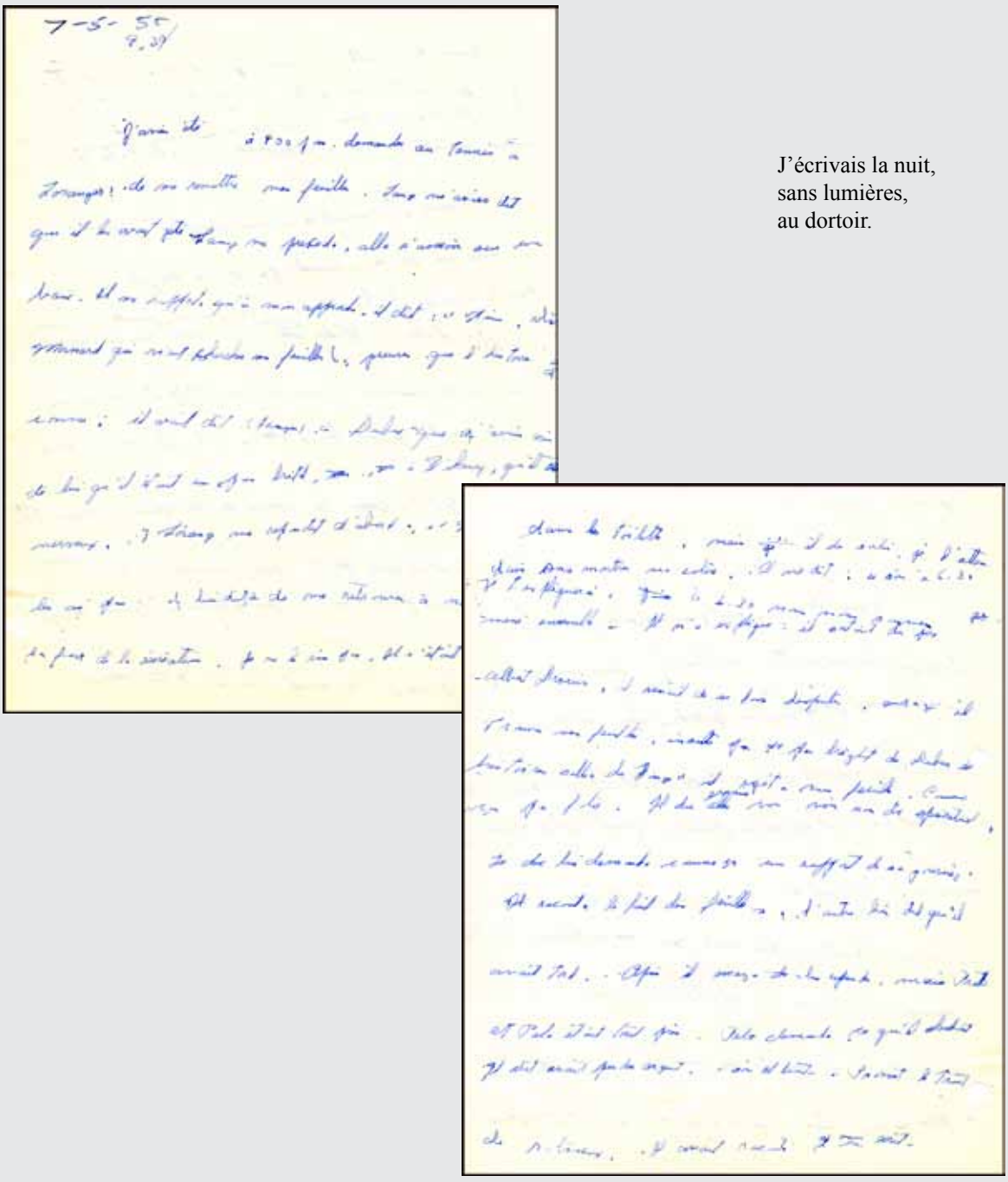
Je ne veux pas subir
son joug (il ne doute pas
que je lui suis si attaché, je
joue parfois l'indépendant).
Mais il continue à être mon
ami.

J'avais été à 4h. au tennis
demander à Loranger
de me remettre mes feuilles
(PORTRAITS
DE COLLÈGE).
Il m'avait dit
qu'il les avait jetées.
Loranger me précéda,
alla s'asseoir sur un banc.
Il me rapporta
qu'à mon approche, il dit:
- Tiens, voilà Mornard qui
vient chercher ses feuilles...
Preuve que l'histoire est
connue: il avait dit à Dubuc
ce que j'avais écrit de lui
qu'il était un pas *bright*,
qu'il était nerveux.
Loranger
me répondit d'abord:
- Non je ne les ai pas.
Je lui dis de me retrouver
à notre case à la fin
de la récréation.
Je ne le vis pas.
Il s'était enfermé
dans les toilettes, mais
il dut sortir, je l'attendais
sans montrer ma colère.
Il me dit:
- Ce soir, à 6h.30,
je t'expliquerai.

À 6h30, nous nous sommes
promenés ensemble.
Il m'a expliqué: il sortait
du père Albert Drouin,
il venait de se faire disputer,
enragé il trouva mes feuilles,
insulté par "pas bright de
Dubuc et histoires salles de
Loranger",
il jeta mes feuilles.
Comme ça par folie.
Il dut aller voir son directeur
spirituel.
Le directeur lui demanda
comme ça un rapport
de sa journée.
Il raconta le fait des feuilles:
l'autre lui dit qu'il avait tort.
Après il essaya
de les reprendre, mais Pratt
et Péloquin étaient tout près.
Péloquin lui demanda
ce qu'il cherchait.
Il dit qu'avait perdu
de l'argent.
C'était une de ses crises
de folie.

À 4h. j'avais dit
à Louis-Pierre de me faire
penser à aller à la séance,
de me le rappeler
pour me forcer à y aller.
On jouait,
on se lançait avec Sicard.
Sédillot me dit souvent:
- Yvan, ta séance...
Mais il essayait d'être très
délicat.
Ce que je lui avais dit
l'après-midi.
Il ne voulait pas
me faire souffrir.
C'est mon ami.

À l'étude (8H.),
j'ai été voir le père Labelle
pour le ciné-club.
Il m'a dit qu'il avait dû
changer un peu d'idée.
Le directeur lui avait dit
que j'avais beaucoup
d'organisations
et qu'il ne fallait pas
me brûler.
Je lui ai dit que je voulais
tout lâcher
et apprendre le piano.
Il m'a dit d'écrire plutôt.
Je me découragerais
peut-être moins vite,
je ne négligerais pas
d'autre chose.
- C'est une preuve que Dieu
existe que tous ces prêtres
qui auraient pu gagner
beaucoup d'argent et qui
font rire d'eux en instruisant.



J'écrivais la nuit,
sans lumières,
au dortoir.

Beauregard,
Père Jean-Paul.

Chagnon,
Père Réal.

Girard,
Père Maurice.

HUET,
Père André.

Il parle en avant, (discours + annonces) d'une voix faible. Les premières rangées comprennent (études) plus loin on croirait à un marmottage qui m'use les nerfs, me les met à vif: je veux saisir sans pouvoir. Il mange ses mots et parle trop vite.
Quelle diction pour un directeur.
Appelé "Snif-snif" il le sait: dit à Loranger:
"Pas si bête le vieux snif".

Jolivet,
Père Gérard.

Labelle,
Père Paul.

Mailloux,
Père Denis.

PORTRAITS DE COLLÈGE

Nature
Fortin
Pinçonneau

Électronique
Blouin
Tremblay

Ordres religieux
Gauthier

Avion
Bédard

Commère
Fredette

Rien
St-Onge

Nourriture
Sicard

Sport
Colas
Larose
Héroux

Restaurant, hits parade
Martel
Meunier
Dubuc
Thibodeau
Caillé, sa gueule bois

Beauté
Lavoie

Musique
Brossard

Asselin, André.

Quand il se fâche, il prend les bleus, frappe à pleins bras, avec ses pieds, fonce avec sa tête, crie, rage, etc... Je l'influence beaucoup, je le prends parfois à m'épier comme je prends parfois Caillé à épier Meunier.

Bédard, Pierre.

Ne parle que d'avions et de sa famille. Surnommé: l'aviateur. À voir passer un avion on l'imite, nomme l'avion, nomme les parties, etc... et l'on rit.

Boyer, Jean.

Il a un pied plus petit que l'autre (fait opérer jeune, écrasé). Il a un talon plus haut que l'autre, porte de grosses bottines d'armée. Mais quand joue, il met espadrilles sans talon, alors il boîte, il court sans style comme un bolide (dû à sa forte taille) et ça fait pitié de le voir boiter. S'il est grand, fort, bâti, il n'a aucun maintien, les épaules lui retombent.

Brossard, Simon.

Gros, 5’6”,
mimique extraordinaire;
quand parle se balance sur
ses talons;
pendant classe qu’il aime,
grouillant, actif, nerveux,
autres, éfouéré, écrapoutis;
yeux vifs, gros; sans
rancune; orgueilleux, voleur
de case, mou, mais sensible.
Bédard mis porte.
Il a pleuré,
je l’ai surpris, yeux rouges,
il a avoué timidement,
voulant changer sujet;
couché sur son bureau
(après examens) + en classe,
renfoncé dans sa chaise
au point de ne lui voir
que la tête.
Quand il parle de musique,
il nous abaisse tous,
rit de nous
si vouloir apprendre.
Il est supérieur dans tout,
il a un radio,
il n’y a que chez eux
où l’on mange bien,
sa mère a des recettes
supérieures; tout ce qui est
de chez lui est supérieur.

Bussière, Yvan.

Verchères;
remplacé Louis-Pierre
comme président;
parle en habitant
avec des “Eh, euh!”,
allonge ses syllabes.
Mauvais organisateur,
se fout de la classe;
marche toujours la tête
haute, le corps très droit.
Il est petit mais bien bâti.
Quand les gars parlaient
avant la prière,
au lieu d’avertir doucement
criait:
“O.K. bande de nanas”.
Mais capitaine sports
(base-ball)
et influence les petits.
Ils doivent se montrer gentils
pour lui s’ils veulent jouer.
1*er* classe.
Dit comme nous.
Il ne lit presque pas.
Marche vite, tête haute,
l’air présomptueux,
la poitrine bombée,
une figure claire et jeune.
À la chapelle, il hurle
ses prières d’une voix aiguë
et qu’il rend dure, il faut
toujours que sa voix dépasse
celle des autres.

Colas, Robert.

Je l’ai connu Syntaxe.
Misère à l’endurer,
puis O.K., famille pauvre,
pas honte de le dire,
la moindre chose à lui
donnée il dit à tous content;
d’après calcul
né avant le temps;
raconte faits lentement,
sans vie, tout à coup s’arrête
pour regarder quelque chose,
puis continue, en hésitant;
64%;
grand, maigre, hollywood
châtain, lunette noire,
jamais droit, épaule de biais,
une relevée, l’autre basse,
toujours sur une patte,
toujours bras croisés,
toujours d’un côté ou autre,
accoté sur une hanche;
épaule très large, paraît
moins maigre;
sportif à la folie
sans être bon;
dévore livre, commente
sans rien connaître.
Découragé, lit.
Cherche toujours à sauter
étude, mettre ordre dans
bureau.

Gauthier, Raymond.

Il grouille les paupières
comme lorsque veux arrêter
larmes;
marche yeux baissés;
rit comme quelqu'un qui va
s'étouffer, la main devant
la bouche; le visage comme
quelqu'un réprimandé
et qui est surpris et soucieux,
la bouche fermée;
cheveux noirs, très souples;
il dit toujours que les points
ne l'intéressent pas;
mais il dit enragé:
"j'ai perdu mon prix en
religion, parce que je ne suis
pas arrivé 1*er* en religion";
étudie dortoir en se réveillant
plus bonne heure que
les autres (printemps, clarté),
aux toilettes, au Babillard,
dans les rangs,
et il lit à l'étude;
il étudie le nez à 5 pouces
de son livre, la main devant
bouche, comme attendant
un dénouement tragique;
marche avec son mouchoir
dans la main droite,
et s'éponge le nez de temps
à autre et quand veut donner
air pas timide, il jongle avec
son mouchoir en boule;
il marche
menant beaucoup de bruit
en traînant sa semelle;
il a le dos vouté;
les paumes cachées par
de trop longues manches;
ses livres traînent au pied
de son bureau;
il ne parle que d'examens;
et d'ordres religieux;
il s'indigne si on lui pousse
une farce,
il nous méprise d'un air
hautain et niaiseux et se tait
le nez dans son bol à soupe;
il est toujours à répéter:
"Comme ça passe vite,
me semble que c'était hier".
Il a une mauvaise diction,
s'exprime mal;
adore les cérémonies reli-
gieuses;
se pâme pour les bons en çi
ou ça, ne craint pas
de les flatter en leur disant
pensant se faire aimer, naïf,
est toujours en train
de s'épater, de dire:
"Ah! lui il est bon, celui-là...,
c'est pas croyable...".
Il n'aime pas les groupes,
se tient avec un à la fois
et semble en être tanné
quand l'autre le quitte
écoeuré de son air
de professeur;
il adore poser des questions
sur religion
(ordres, fondations)
auxquelles lui seul
peut répondre,
il encourage d'un air
compatissant
mais insupportable
tant il se place plus haut;
il vante ceux qui rient de lui,
ne le sachant pas;
ses amis
il jalouse leurs qualités;
on rit de lui:
"Viens nous faire
une Version latine".
C'est le premier de la classe
de l'autre Méthode.

Il dit de Bédard:
"Il faut que je l'aide
le pauvre petit gars,
il fait pitié...., il manque
d'encouragement".
Bédard dit de lui:
"Le pauvre petit gars",
et ils se prennent en pitié
sans le savoir.

Déteste et fait gueule de bois
à tous ceux qui ne partagent
pas la moindre de ses idées.
Voilà pourquoi il admire
ceux qui ne s'en occupent
pas:
il les croit de son avis.
Toujours seul.
Rêve d'ordres religieux,
de bien
et est un caractère invivable.
Dis toujours qu'il a raté
tel examen, mais toujours
très bonne note.
Il se tanne vite d'un gars,
on s'en tanne très vite, nous.
Il rit nerveusement
en se tordant, en faisant
des gestes de timides.
Quand refuser une chose,
il te regarde d'un air
méprisant et indigné.

Goyette, André.

Souvent si quelqu'un,
même ami, lui parle,
il ne répond pas, ne sourit
pas, semble mépriser.
Qui riait bien fort des autres,
qui n'aimait pas faire rire
de lui,
qui avait les mains en poche,
qui contait des histoires
sales,
qui parlait lentement
et d'une voix étirée comme
pour mieux se faire admirer.
Un front trop bombé,
très peu de cheveux peignés
en Hollywood, le front
luisant, des dents blanches,
un sourire laissant voir
des gencives,
sa bouche sa seule beauté.
Un garçon de 5'8", bien
proportionné mais laid.
Lit sur un ton calme mais
déclamatif.

Larose, Gilles.

Un gars petit, trapu,
avec une moustache
de duvet épais noir
qu'il ne rase pas.
C'est un fermier,
un colon même.
Quand il demande quelque
chose, si on lui refuse, alors,
il semble devenir terrible et
répète notre nom durement
"Yvan... Yvan..."
Il marche le corps très droit,
la tête très basse, vite,
c'est un bélier.
Demain ce sera un père
"Oligny".
Très chaleureux
quand satisfait, pas insulté,
sympathique, rit de nos
farces, donne légers coups
de tête sur l'épaule ou coups
de poing comme un animal
dompté.

Loranger, André.

Aimant la littérature;
s'amuse à faire des vers;
allant au-devant des pères
pour "bester",
taquinant pères; énervé;
derrière l'oreille droite
recouvert d'une galle,
rugosité éternelle;
cheveux noirs sales;
lunettes noires et eau.
M'a jeté mes feuilles
de littérature après avoir lu
description, insulté.
Répété ce que j'ai écrit
aux décrits.

Il se traite de fou, dès qu'il
est pas fin par bout et en rit.
Devient sérieux et triste,
puis écervelé à la moindre
occasion.
Bureau en désordre,
averti mettre ordre case
(obéissant).

Loranger-Péloquin.
P. "Hé! tu avais inscrit 4 tout
à l'heure. Te voilà rendu
à 1".
Loranger parut très mal
à l'aise. Il bredouilla:
"C'est... C'est que... "
Le professeur l'interrompit:
"Oui! Je devrais examiner
ça".
Avec ce vague sourire
il poursuivit:
"Passe-moi ta feuille".

Avec un air d'enfant pris
à voler des biscuits,
notre compagnon tendit
son devoir au bourreau.
Le maître repassait
tous les problèmes.
"Celui-là 0, bien,
1 pour celui-là. Dis donc
c'est bien payé!"
Les gars riaient timidement.
L'occasion d'éclater
ne se fit pas attendre.

Martel,
Yvon.

Grandeur Meunier (5'6")
son ami;
parlant toujours voix forte,
entend partout;
faisant toujours le nono;
face toujours rouge,
souriante, comique;
passe beaucoup de temps
à se peigner (miroir),
frotter boutons;
marche très vite,
comme un bolide; les bras
vont très vite, balancent
sans plier les coudes,
sans plier les jambes, raides
comme des barres de fer.
Le lit toujours sans dessus
dessous, les serviettes jetées
au pied du lit; une fois trop
pressé, jeta regard furtif et
enfouit sa chemise blanche
entre le mur et la tête de son
lit; ses souliers et ses bas
étaient jetés presque sous
mon lit;
sportif excellent, sans style
mais féroce;
bon en classe, ne sachant
que sa matière de classe;
discussions, pas assez
instruit.
Aime les restaurants,
chansons populaires,
les admire, les commente,
les chante un peu (timide);
joue alto dans fanfare
et souffle comme un démon;
se confesse tous soirs, mar-
motte des prières
(ne sait pas prier), se fermant
les yeux, droit assis, et se
faisant aller la bouche fort.
Avant confesser: acte
confession et contrition
comme moi d'ailleurs.
Se lave tout visage + cou
avec du savon
mais si lentement,
en se tapotant qu'il s'endort.
Quand il arrive en retard
à la chapelle
au lieu comme les autres
de prendre sa place
(en passant devant les autres)
il fait tasser
toute la rangée
pour se placer au bord.
Gros timide, sans manière
vas!
Moi dire:
"Y pourrait pas passer
celui-là".
Gauthier:
"Rude, brusque,
sans manière, c'est un fils
d'habitant. Il rougit à rien,
le sang lui monte à la tête
seulement à être questionné
en classe".
C'était un garçon sans ordre.
Quand il voulait quelque
chose que nous avions dans
les mains, il nous l'enlevait
sans même le demander
et il allait le montrer
à sa bande.
En s'éloignant il nous criait:
«Ce ne sera pas long».
L'influence de Meunier
sur lui avait changé
ce pauvre garçon en fou
du jazz.
Pendant la gymnastique une
chanson populaire l'égayait
mais un beau morceau bien
travaillé l'ennuyait.
Il avait été élu «François 58»
au collège: sa bande l'avait
applaudi à tous les 2 mots
dans son discours.

Le soir (au dortoir),
j'entendais son respir
bruyant pareil à un cheval
qui force.
Nous n'avions pas le droit
d'enlever notre camisole
ou du moins les pères
surveillants n'aimaient pas
ces manières.
Il l'enlevait toujours:
il avait chaud.

Un éboulement soudain;
un verre qui s'écrase avec
une brosse à dents;
un support qui, accroché
à la tête du lit, résonne
sur les tuyaux de fer.
Un robinet ouvert
brusquement et qui sille
en envoyant l'eau.

Meunier travaillait sans
bruit, les manches relevées
jusqu'aux coudes,
avec méthode.

Meunier, Paul.

C'est un gars beau, trapu,
épaules larges,
demain il sera ventru, court,
large d'épaules;
cheveux épais, reluisants,
beaux, châtain-bruns;
rougeurs parfois figure,
sous yeux;
bon sport;
75%; doubler Éléments;
ami avec pas mal
Versification,
les plus "toffs";
président classe;
comique et sérieux;
aime les poses "presley";
chants populaires; dépense
boîte à musique à la folie;
connaît bien les restaurants;
chemises de soie;
pieux bien ordinaire;
toujours bien habillé;
lunettes fumées dehors;
presbyte;
veste-chandail rouge-bleu.
On lui a déjà demandé de
jouer "courait le printemps"
il passait, est venu
tout de suite,
il fut accueilli à grands cris,
il ne s'énerve pas, un sourire
vague, jouant le timide.
Pratt par fenêtre défend,
nous partir en grognant,
lui sans se préoccuper
continue sa route,
chemise de soie avec manche
toujours relevée un peu.

Chante souvent chanson
énervante, vite,
tandis que moi, lent, triste,
parfois vite (rare).
Best de Pélo.
Quand il n'y a pas de pères
à l'étude (pas arrivés)
il commence la prière
avec cette assurance d'être
appuyé par une forte bande.
J'envie sa gloire.

Moi.

Je marche comme Pratt,
en lisant, regarde d'un oeil
sévère et hautain,
derrière moi certains
doivent dire: "l'orgueilleux"
devant moi
on respecte ma langue.
Tous, pour moi, ne sont
que des choses à décrire.
Mais j'ai un coeur
seul connu de mes amis
et ils ne peuvent plus
se séparer de moi.
J'ai mon groupe, j'y suis
maître, et heureux.
J'aime être triste,
à pleurer en lisant,
en voyant films,
à rêver, à méditer.

Sicard, Guy.

Ne pense qu'à manger.
Quand on l'agace trop,
il patiente
puis avec son visage
d'enfant qui veut faire le dur
sans le pouvoir, il balance
une volée de coups de poing
sur les épaules
et dans le ventre.
Rit comme un fou pour rien,
pas farces écrites
(comprend pas), un rien,
une mimique,
rit à tomber assis par terre
(cela lui arrive),
à perdre toute sa force
(devient inoffensif).

Thibodeau,
Jean-Pierre.

Peigné en canard,
toujours le peigne en main,
marche ordinairement mal,
mais s'efforce
à la délicatesse, les mains
très écartées du corps,
les coudes comme
un mannequin, l'index
pointé,
le pouce sur le majeur,
le majeur plié
jusqu'à l'auriculaire.
Il marche presque
sur la pointe des pieds
tant il s'efforce d'être
délicat.
Comme un enfant s'étant sali
les mains et ne voulant pas
salir son bel habit
et orgueilleux de porter
son bel habit.
Mais le naturel revient,
quand il rit: un long éclat
de rire fort
qui n'en finit plus,
il rit pour toutes sottises.
Il porte une veste de cuir
bleu comme un "bum".
Il ne parle que d'intrigue
d'amour, de bordel,
de bicycle à gaz,
de sa bande: il fréquente
des gars de 3-4 ans plus
vieux que lui.
Des pareils à lui.
Un jour contre toi,
le lendemain avec toi:
pas d'opinion stable,
pas grande personnalité.

Il frise sur dessus tête
(châtain), cheveux
temporaux bien peignés
par en arrière; doit porter
de puissantes lunettes mais
ne porte pas
à cause enlever beauté.
Avant de se laver Thibodeau
s'appuie sur le petit mur
qui sépare en 2 le dortoir,
comme la spina d'un cirque,
et se fixe dans le miroir
longtemps
et joue avec ses boutons.
Il parle beaucoup,
essaie de se rendre populaire
et ça paraît.
Qui cherche la popularité
ne la trouve pas.
Il s'agit de ne pas chercher
parfois pour trouver.
Il a un visage de félin,
les yeux creux et luisant, et
pour empirer cette apparence
il se peigne en canard
sur les côtés,
ce qui affile encore sa tête.
Ce n'est pas comme
Chicoine, on a un peu peur
de parler avec, il nous traîne
sur des terrains "glissants"
rien qu'à le voir on est porté
à refuser de le suivre.
Mais Chicoine, visage doux,
parle de ça comme
d'une chose naturelle
et on tombe dans le panneau.

Thibodeau parle comme on
parle d'un meurtre, pas fort,
air bandit, cachottier
et on a un peu peur,
je ne me sens pas chez moi
intérieurement avec lui,
j'aime en venir à ce sujet
un peu mais seulement
comme Chicoine.
Thibodeau se tait toujours
quand Père arrive,
craint tous les pères,
je le trouve lâche
et d'autant plus malin qu'il
fait ses coups par en arrière.

Marche les pattes écartillées,
par jalousie rit de tout
le monde sauf des "bums".
Quand on lui dit peigne trop,
il m'a répondu:
"Toi avec ton parfum".
Comme si je me parfumais
et il se met à parler,
à craquer, à rire fort,
fait assemblant
de s'en aller, revient,
essaie de se moquer.
Je ne lui réponds même pas,
je parle aux autres, le compte
comme un chien jappeur.

- "Comme ça, tu ne reviens
pas l'an prochain".

- "Hé bien, non, je reviens,
tu voulais te débarrasser"
d'un air moqueur et enragé.

Répondre:
- "On s'en fout,
tu ne changeras pas
de salle".

- "Juste les femmes
sont dans l'autre salle".

MONETTE, Père Jean-Guy.

Me donne un coup de poing
amical en passant.
Je l'aime, lui.

PÉLOQUIN, Père Jude.

Propose des fêtes, aide
à organiser, entraîne
au hockey, chante souvent,
appelé "Grand nez" ou
"Pingouin" vu son nez.
J'ai toujours cru que ces
fêtes étaient pour s'attirer
la bienveillance des élèves,
mais je crois m'être trompé.
Avant le souper parfois
il joue au ping-pong
avec le 1er qui s'offre.
Il apprend à jouer.
Parfois la balle va rebondir
au plafond.
Il joue à la grande.
La manque souvent.
Réussi pour dire
que ça passe.
S'il prépare, il prépare
très peu ses présentations
de missionnaires.
Quelques-unes
de ses phrases ne tiennent
pas debout.
Au père japonais le dernier
à venir, je trouve qu'il a trop
insisté sur la victoire des
Américains sur les Japonais.
Ça devait toucher
le japonais.
Il se fait ami (best) des chefs
de bandes espérant s'allier
la bande avec le chef.
Meunier son best.
Est-ce pour sa popularité
ou pour pouvoir aider plus
en s'approchant des gars.

PRATT,
Père Guy.

Marche droit, la bouche
dédaigneuse, yeux durs,
sourcils rétractés;
quand lit bréviaire (marche),
le tient à 2 mains comme
un monstre tenant une petite
chose, les bras le long
du corps, les avant-bras
soulevés comme
un chapiteau.
Je l'imite quand je lis
en marchant.

TOUCHETTE,
Père Guy.

YELLE,
Père Jean-Louis

Le Séminaire de Saint-Jean,
en 1958.

8 mai 1958

Sédillot.
Mon véritable ami:
un tout petit gars, fragile
avec des manières un peu
efféminées.
C'était son charme.
Je lui avais confié ma peine.
C'était lui ma confession.
Il savait m'écouter,
me comprendre...
Oh! parfois il me taquinait
bien à son sujet (Denise).
Mais de si légères pointes
qu'au lieu de faire mal,
et m'enrager,
elle me chatouillait, me tirait
un sourire.
C'était le président
de la classe: on l'avait élu
pour rire, mais il restait tout
de même président.
Depuis l'élection,
les élèves n'avaient pas
raison de se plaindre.
Son genre travaillant,
laborieux lui rendait presque
remords
un simple détail.
Mais c'était moi
qui dirigeais la classe:
j'étais vice-président.
Ma grandeur
me faisait respecter.
Ma verve admirée.

Parfois, je croyais
l'importuner en lui parlant
de ma cousine:
alors il me répondait
de sa voix amie et tendre:
«oui... tu peux m'en parler
de ta Denise...»
Je ne savais plus quoi
lui dire.

Nous marchions
tous les deux dans le silence.
Je sentais poser sur moi
ce regard fluide.
La tête basse,
je regardais mes pieds.

9 mai 1958

Je suis ce que je suis.

J'aime me faire regarder,
admirer; j'aime qu'on vienne
à moi, je m'obstine
à ne pas aller aux autres.
Je me moque des gens:
je me promène
comme un philosophe,
je joue assez rarement,
je ne veux que dire de belles
phrases prêtes à transposer
dans les livres d'histoire.
Je suis jaloux
de ceux qui approchent
ceux que j'aime.
Quand Louis-Pierre
parle à d'autres
je me sens délaissé
(comme s'il ne devait
que me voir).
J'aime tenir tête
à ceux qui s'intéressent
à moi, j'aime faire souffrir
ceux qui m'aiment
et leur jouer la comédie.
C'est mon orgueil
qui aime faire souffrir,
c'est mon orgueil qui me
retient loin du confessionnal,
c'est mon orgueil
qui me fait souffrir.

Je m'irrite assez vite:
je ne frappe point, mais mon
regard de fer et ma langue
s'amusent à torturer
le criminel.

Mais malgré ça, je suis doué
d'une bonté que mon orgueil
a peine à maîtriser.
C'est par volonté
que j'en suis venu
à tenir une rancoeur têtue.
C'est par orgueil
que j'ai réussi à retirer
de mes lèvres le sourire,
à me tailler un visage
intransigeant, méprisant.
C'est par orgueil
que j'ai combattu
le reste de ma timidité.
Si je lève la tête haute
sur la rue,
si je parle à qui que ce soit
sans gêne, c'est par orgueil.
La fin n'est pas
complètement mauvaise
- dégêné n'est pas péché -
mais le moyen c'est l'orgueil
- lui il est mauvais.
Autant je suis orgueilleux,
autant je suis sensible:
les vers me tirent des larmes,
les romans de la compassion,
peut-être suis-je tout près
de la charité.

Je suis comme la nature.
Je suis instable.
Quand il fait soleil, moi
je me sens fort,
je m'enorgueillis,
j'oublie de sourire.
Mais s'il pleut, je suis triste,
je me demande toute
la journée pourquoi je vis.

J'aime épier, contempler
les gens, surtout les pauvres,
les délaissés.
Quand je vais à Montréal,
dans cette foule, je rassasie
ma faim de voir des gens
et de me demander
"Où vont-ils? que font-ils?"
Les gens qui soulèvent
en mon coeur le souvenir
de ma famille, d'un ami,
sont encore plus plaisants.
J'ai lu beaucoup, j'ai dévoré,
avant de m'appliquer
à la littérature,
j'ai assisté à plusieurs films,
de là provient mon goût
de rêver, d'imaginer la vie
des gens:
moins je les connais,
plus ils me semblent doux.
Parce que je les imagine
un peu comme je veux.
Je peux imaginer n'importe
quoi sans être déçu.
Si je suis sensuel, chez
Dupuis, quand j'ai rencontré
une femme mal arrangée,
d'une allure débauchée
(l'était-elle vraiment?)
j'ai retenu mes pleurs.
J'ai hâte d'être à l'âge où
l'on peut parcourir le monde
pour relever les "tombés".
Je partage un peu
leur souffrance.

La petite ville où
tout le monde se connaît
protège les âmes plus que
les grandes villes où chaque
homme est un inconnu:
car avant de mal faire
l'homme doit réfléchir
beaucoup plus:
on le connaît, que dira-t-on?
Je n'ai jamais voulu acheter
"mauvaises revues" Chez
Chartran: il me connaissait.

À quoi sert la grâce?
L'homme ne peut rien
devant la grâce.
Si Dieu envoie grâce,
l'homme n'est plus libre
d'agir que pour faire le bien.
S'il succombe,
c'est que Dieu ne lui a pas
donné la grâce.
Je regarde dehors,
le ciel nuageux, gros nuages,
je regarde avec dédain,
et je maudis Dieu.

Ma théorie: aimer vivre;
quand fatigué du monde
se retirer pour penser.

Ce midi nous avons dîné
seuls Louis-Pierre et moi.
Le reste de la table
était libre.
Ça me rappelle
le temps d'Éléments
où Raymond Gauthier
était le seul à agrémenter
mes repas.

Aujourd'hui c'est différent:
je me suis habitué à être
entouré et me voici seul.
En Éléments, je n'avais
connu la gloire du collège:
j'étais heureux seul.
Aujourd'hui j'ai beau me
répéter que la louange
d'un compagnon ne doit pas
nous attirer, c'est plus fort
que moi et j'ai le goût
de reformer ma bande.
J'aime être heureux
avec Louis-Pierre
plus qu'avec Gauthier:
Louis-Pierre me comprend,
connaît mon état d'âme,
mes ambitions.
Il m'aime.
Je le sens.

Nous avons eu
une conférence du Père
Montpetit, d'Ottawa.
Il nous a parlé de la culture
physique.
À la fin de la soirée,
comme Sicard lui avait
donné deux coups de poing
sur l'épaule,
il se montra impatienté.
Je voulus tirer un peu
l'oreille de Sicard.
Alors il me dit:
- Ah fiche moi la paix!
On se levait pour aller
au dortoir, je fis comme
si cela ne m'avait rien fait.
Mais je rageais.

Je me répétais “Ah, c’est ça.
Eh bien tu verras”.
Je me proposais de quitter
ce véritable ami, d’être froid
envers lui, de refuser
de marcher avec lui.
Pourtant je n’avais pas
raison de l’écarter pour si
peu: mais je suis si sensible
et en plus orgueilleux.
Il se réjouit peut-être
de cette riposte brutale;
il sait qu’un rien m’attriste,
je lui ai dit: lui-même sait
que parfois il m’attriste.

Plusieurs fois je me suis
décidé à n’avoir aucun ami.
À vivre solitaire, paisible,
amoureux de la nature.
Je voulais quelqu’un
qui m’aima au point
de ne me faire aucune petite
brutalité.
Se trouve-t-il de telles gens
sur terre?
En moi n’est pas mort
ce désir de changer de vie
et de m’appliquer à devenir
un saint.

Quand quelque chose me dit
mon retour à la religion,
alors la vie me paraît
plus agréable
malgré mes passions,
mon orgueil
et mon ambition.
Sans cet espoir, le ciel gris,
mon âme marche à tâtons,
cherche, craint, se désespère,
veut tout abandonner.
Oh! la nature, je veux
la savoir ma meilleure amie,
ma confidente silencieuse,
ma consolatrice.

10 mai 1958

Au babillard, avec Sédillot,
j’avais affiché
une série de chapeaux
féminins à la mode.
Le lendemain matin
à notre arrivée en classe,
la feuille avait disparu.
Le titulaire, en venant écrire
notre devoir du soir
au tableau,
devait l’avoir enlevée.

11 mai 1958

Maman est venue.
Je ne l’attendais pas.
Ce fut une belle surprise!
Comme je ne pouvais pas
aller à la maison,
c’est la fête des Mères,
je lui manquais beaucoup.
Aussi est-elle venue.
Mais quand elle me quitta,
à la porte du collège,
elle m’embrassa et,
comme d’habitude, descendit lentement les marches, à demi tournée, avec le désir
de remonter m’embrasser.
Peut-être même de me voir
quitter le pensionnat
pour la suivre à la maison.

MAMAN!

M Mon premier pas fut ma première chute!
A À la mer déchaînée, je lançai une barque.
M Mon âme fragile à la première vague se fêla.
A Ah! que de rage! que de fureur pour ne pas pleurer!
N Non!

M Mon corps en toi palpitait à peine que déjà je t’aimais.
A Assoupis dans ton sein dans le plus doux berceau
M Maman! crois-moi, de ma vie ce temps fut le plus beau
À A ton coeur voisin, je savourais de l’amour toute la paix.
N Non! un ange me chassa comme du Paradis.

Et je fus condamné à vivre
peu à peu les jours
qui de toi m’éloignaient.

Au réfectoire.
Je déteste l'abbé Pratt.
À le voir se promener
à petits pas orgueilleux,
la tête haute, le torse bombé,
je lui aurais crié:
- Imbécile!
à 15 ans tu ne possédais pas
le tiers de ma sagesse.
Mais quand j'aurai ton âge,
tu devras baisser
la tête devant moi.

Dans les rangs,
je déteste me mettre en rang,
Louis-Pierre
me précédait de deux gars.
Il s'arrêta pour regarder
à une fenêtre,
les laissa passer: il voulait
sans doute me parler.
Toute la journée
je lui avais été
volontairement indifférent.
Je répondais brièvement,
froidement à ses questions.
Je le fuyais.
Je le surpris plusieurs fois
à m'épier.
Mon attitude le déconcertait.
Aussi s'efforçait-il
de m'être agréable.

La journée fut mélancolique.
J'ai promené mon air
philosophe.

Je passe mes études à écrire.
J'ai beaucoup d'étude.
Mais non la volonté
de les accomplir.
Dieu veut-il m'éprouver
par des insuccès scolaires?
Comme ça va là,
il n'aura pas de misère!

Quand, le soir,
je me promène seul,
aux regards curieux qui
épient ma marche solitaire
je crierais, en larmes:
- Bourreaux, laissez-moi
vivre!
J'admets: la vraie,
la seule religion,
c'est la religion catholique.
Car j'ai peur de devenir
hérétique, de pousser
trop loin mon incursion.
J'ai beau discuter religion
avec Louis-Pierre,
ma paresse, mon orgueil
me retiennent impuissant.
La religion,
c'est le drame de ma vie.

Un rien suffit
à émouvoir les braves gens.

Je suis coincé
entre deux mondes fermés.
Entre deux portes closes.
Tel le maringouin blessé,
je pique vers le sol mortel.
Ah! si le vent me portait,
me portait jusqu'au-dessus
des nuages pour guérir
ma plaie au soleil!
Pour y brûler mes frissons.

Depuis quelques jours
j'ai une drôle de sensation:
je trouve la femme
inférieure.
Je n'aime pourtant pas
la ridiculiser
malgré mon sensualisme.
Je me dis si je me marie,
je jouirai du corps
de ma femme à condition
de ne pas la faire souffrir.
Je veux aimer et être aimé.
La sensibilité de la femme
l'abaisse à mes yeux,
sa force me fait sourire,
son corps me charme,
pour moi, depuis un jour,
c'est ça une femme.
Si elle est orgueilleuse,
je trouve cela très laid,
je la méprise.
Si elle est lutteuse,
elle me dégoûte.
Si elle est laide,
elle me laisse indifférent.
Si elle est bonne malgré
sa laideur, je l'aimerais.
Si elle est insensible,
je la déteste.

Femme, souviens-toi
dans ta prétention,
que tu n'as été longtemps
qu'une esclave.
Voilà par quoi les antiques
t'apprennent
la nécessité de ton humilité.
Que cela même
te rappelle à l'humilité.

Cet après-midi au parloir,
maman m'a annoncé
la rentrée de Gilbert Caron,
frère de Denise,
l'année suivante.
J'ai eu le goût de tout
reprendre mes organisations
afin de paraître grand
aux yeux de sa soeur.
Pour qu'il le dise chez eux
et surtout pour que Denise
le sache et puisse m'admirer.
C'est une femme
qui me donne de l'ambition,
mais d'autres femmes,
par leur corps, me l'enlèvent.
La femme est puissante:
elle tire ou elle pousse.

Louis-Pierre loin de moi,
la vie me paraît affreuse,
grise et monotone.
C'est mon seul ami
(véritable)
et je veux le laisser.
Je crois
que ce sera impossible.
Je le cherche dans la foule,
je l'espère à son insu,
je subis son influence
malgré moi.
Je me suis confié à lui,
c'est comme si je lui avais
donné une partie
de mon âme.
Je ne veux pas perdre même
une parcelle de mon âme.
J'essaie de me contrôler,
de ne plus le regarder,
c'est très dur.
Aujourd'hui la vie
m'a paru triste:
j'avais besoin de me confier,
de parler,
mais je ne voulais pas.

Après le souper,
j'ai été me promener
aux frontières de la cour.
Le ciel était d'un gris dilué,
métallique.
L'air sentait bon l'herbe
mouillée.
Alors moi l'orgueilleux,
le sensuel, la nature me
montra sa vraie personnalité:
Dieu n'apparaît plus
aux hommes avec son corps
de chair.
Il a choisi un corps
plus vaste, la nature.
Des frissons me gelaient
les bras, les épaules,
les omoplates.
Pareil à des mains, le froid
glissait jusqu'à mes coudes,
me reprenait aux épaules
soudain au moindre
mouvement comme s'il eut
craint ma fuite,
me caressait le dos.
Non! ne dites pas un frisson!
Non ce sont des mains
avec des doigts amoureux.
J'aime la nature,
mais sans l'adorer.
Eh bien! ce soir j'ai goûté
une caresse, une caresse
inconnue de la nature,
une effusion d'âme à âme.
Dieu m'appelait.
J'étais triste, désespéré
même.
Il n'a pas attendu mon
premier pas, il a couru à moi,
m'a pris dans ses bras:
mais je me suis obstiné
à ne pas l'embrasser.

Derrière le cimetière,
j'écoutais les étourneaux,
les mouettes, les pinsons.
Les intervalles silencieux
intercalés dans leur mélodie
n'ennuyaient pas comme
ceux des orchestres.
Je m'efforçais d'oublier
la musique fictive
du haut-parleur.
J'étais entre deux mondes:
je jetais des coups-d'oeil
pour voir arriver
Louis-Pierre, mais je désirais
et craignais sa venue.
Je ne voulais pas entendre
la musique, les voix.
Je désirais me voir face
à face avec la nature, mais
je craignais la réalisation:
il me semble que je me suis
mis à courir comme un fou
par peur:
car j'aurais été seul
devant Dieu
et je ne voulais pas de lui.
Je désirais connaître
la femme de mes rêves,
la caresser, l'aimer mais
je craignais ma déception:
j'aurais eu peur de la voir.
Les haut-parleurs
se taisaient.
Seul le chant des oiseaux,
pur et mélodieux,
m'appelait.
J'aurais voulu courir
dans ce monde de perfection.
Une musique
un peu énervante, joyeuse,
ressuscitait
les hauts-parleurs.
J'aurais voulu courir
les clubs,
vivre dans la gloire,
la richesse, la luxure.
Je n'entendais presque plus
les oiseaux:
la musique était plus forte,
me paraissait plus vivante.
Mais elle baissait
tout à coup, et les oiseaux
chantaient encore.
Depuis quatre mois,
mon âme restait indécise
entre deux choses:
le monde et Dieu.
Je désirais et je craignais.

J'ai beau vouloir, ma passion
est devenue une habitude.
Mes "actions complètes"
(masturbations
avec éjaculation)
m'enchaînent au point
de m'aveugler,
de me faire crier.
Je ne peux plus rien faire
sans que ma passion
me le dicte.
Je suis esclave.
Je me rappelle
de m'être déjà fait sortir
de là, il y a deux ans,
pendant mes années
de sainteté.
Seule une puissance
surnaturelle peut me sauver
et c'est la puissance de Dieu,
la grâce.

12 mai 1958

Près du cimetière.
On est loin.
J'ai essayé de me promener seul
avec Louis-Pierre Sédillot,
sans Sicard.
J'ai réussi.
Nous parlions banalement.
Nous nous sommes tus
un bout de temps.
J'en profitai
pour lui poser une question
qui me chatouillait.
- Je veux te poser la même question que celui
que tu adores: qui dit-on
que je suis?
Il hésita, rougit,
émettait de petits sons,
des eh, des hum d'hésitation.
Je lui demandai:
- Et toi que penses-tu
de moi?
Il finit par me dire
je ne sais pas, qu'il n'y avait
jamais pensé.
Je lui dis qu'il n'avait pas
la phrase nécessaire
mais qu'il savait
sans pouvoir s'exprimer.
- Ton état d'âme envers moi
est dur à exprimer
parce qu'il est bon.
Je lui ai dit ce que j'avais
voulu faire: le quitter.

Pour la première fois,
il me confia son état d'âme:
en Éléments
il voulait faire un saint;
il vivait
presque comme un saint.
En Syntaxe et Méthode,
il avait laissé cette ferveur.
Il essayait et espérait
un retour.
Et ma mauvaise vie
l'avait reparti.
Il avait dit dans l'avant-midi
que depuis 2 jours
il avait le goût d'étudier.
Explication:
le goût de prier
lui était revenu,
le goût de devenir un saint.
Je lui recontai l'histoire
de Denise Caron.
Et que je l'avais aidée
à aller à Dieu.
(J'en veux à Dieu de prendre
mes amis, mais c'est moi
qui lui envoie).
J'ai eu le goût de revenir à
la religion, de partir avec lui,
d'aller deux saints amis,
la main dans la main.
Je lui dis que maman
et mon directeur Huet
m'avaient conseillé
de quitter Denise Caron.
Mais c'est pendant les
dernières grandes vacances
que j'ai essayé
un peu de quitter la religion.

Mais sitôt que Denise
faisait mal, je lui reprochais,
comme un saint.
À ma question, il répliqua
qu'il priait pour moi.
À la messe,
communion, classe, partout.
Il voulait lire
vie de Ste-Monique.
Je lui dis que je connaissais
ce que c'est de prier
pour quelqu'un qu'on voit:
on l'observe pour voir en lui
un changement.
Timide, il m'avoua m'épier.
Je connaissais les réactions
d'un saint.
Sa prière
me rappelait à lui souvent.
L'amitié, c'est penser à l'ami
le plus souvent.

L'amitié se mesure
à l'obstination de l'ami
dans notre imagination.
Je lui ai dit ce qui m'avait
fait l'abandonner hier.
Ceux qu'on prend pour
modèles, s'ils manquent,
nous déçoivent,
nous scandalisent.
Pitre l'année dernière
j'admirais sa bonté.
Cette année il est devenu
orgueilleux, nonchalant:
ça déçoit mon admiration
de l'année passée.

C'est pour ça que le monde
aime avoir
des milliers d'amis, danser,
boire, ils ne se confient pas
les uns aux autres.
Ça leur évite
une espèce de malaise.
Mais ils ne savent pas
ce qu'ils perdent.
Après, il y avait comme
un léger malaise entre nous,
surtout de mon côté,
un malaise
qui poussé par orgueil
pouvait devenir séparation.
C'était comme la femme
et l'homme qui après le
premier soir de leur mariage
sont un peu gênés
par leur action antérieure,
malgré le grand plaisir.
(Pour nous le soulagement).
En classe j'aurais aimé pou-
voir continuer
la conversation, lui expliquer
plus en détail mon drame.

La parole est faite pour unir
les hommes.

Je lui ai dit:
- Je sais ce que c'est
de prier pour un autre
qu'on peut voir: on prie
tout en observant le gars,
on est déçu
de ses mauvaises actions,
un rien qui peut insinuer sa
non-conversion nous déçoit,

on prie, on demande à Dieu
d'aller plus vite.
Je lui ai dit:
- Pour toi aussi c'est pareil,
tu pries et tu m'observes...
Gêné, timide, il dut avouer.
(N'est-ce pas ça l'amour,
s'intéresser aux actes,
à la vie d'un autre:
la prière est le meilleur
ciment de l'amitié).
Je me souviens la misère
eue en ces années de sainteté
d'avoir peiné sur le fait
de subir les taquineries
et coups des autres.
Si l'on me cachait mon livre,
j'étais prêt à m'enrager.
Si l'on ôtait mon mica,
je m'en faisais.
Pourquoi.
Ils me le rendront.
Aujourd'hui,
je suis devant ça.
Quand je suis fatigué,
je lui ordonne posément
mais dur de me le redonner.
D'autres fois, ça me fait rien.
Mais le mérite
du catholicisme, c'est qu'il
demande de sourire toujours,
même et surtout
quand ça nous fait du mal.
C'est pour cela que c'est dur.

Je cherchais un être capable
de penser à moi
aussi sinon plus souvent que
moi je pense à lui.
Mon rêve s'est réalisé.
J'ai Louis-Pierre Sédillot.
Je ne suis pas plus heureux,
car pour découvrir
son amitié j'ai dû lâcher
toutes les autres.
Tout ça depuis le jour
où j'ai décidé de fuir
aux USA.

Quand on aime quelqu'un
on endure pour lui plaire,
on se prive, on souffre,
mais toujours dans l'espoir
qu'un jour l'aimé
s'aperçoive
de cette souffrance
et nous aime davantage.
Pour Dieu,
l'homme doit agir de même
Il souffre, mais Dieu
l'apprend et lui donnera
son amour, son ciel.

8h.15
Je ne peux plus étudier.
Je suis dégoûté.
À 6h.30 jusqu'à 7h.
je me suis promené avec
Louis-Pierre. J'en suis venu
à cette question:
- Aimes-tu
les conversations comme
celle d'il y a une heure?

Il répondit de sa voix
confiante et franche:
- Oui, c'est celles
que je préfère.
Je lui demandai s'il était
fatigué, il me répondit:
- Ce matin oui, mais ce soir
moins.
Je continuai:
- Pourtant tu ne pratiques
pas tes théories, la charité.
Ce soir à table.
Si l'on te taquine tu dis:
"Ah bon!" d'un ton étiré
et agacé.
Tu sais j'ai dit à ton frère
de ne pas être indépendant,
de se faire des amis.
Toi aussi fais-toi en.
Aimes-tu la solitude, savoir
qu'on rit de toi
quand tu te promènes seul?
(Il ne répond pas).
Les gars en viennent
toujours à jouer des coups
à ceux qu'ils détestent
ou méprisent. Non! fais pas
comme moi. Moi ça ne me
fait rien. Je suis plus fort.
J'ai de la langue.

Le père Brien (Yvon)
nous demande d'un air
dédaigneux si nous voulions
faire des sentiers
sur cette partie du gazon
en face du cimetière.
Je lui répliquai carrément et
dur:
- Faites-vous en pas,
on s'en ira avant.
C'était souvent mon attitude
envers les prêtres.
Je les détestais par bout.
Peu après nous sommes allés
nous promener plus loin.
Il me dit:
- On ne peut pas devenir
un saint sans aide.

C'était vrai
mais je lui répondis:
- Même si je ne t'aide pas
comme tu voudrais, tu peux.
Ce sera plus dur,
ce sera une plus belle prière
pour m'attirer à Dieu,
pour assommer mon orgueil.
Je ne parlerai plus
de mes doutes, je douterai
encore mais sans t'en parler.
Tu ne m'aides pas beaucoup
à résoudre mes questions,
Je ne fais que t'embêter:
peut-être un jour
ça te nuirait. Quand tu auras
des conseils à me demander,
des suggestions pour
surpasser tel ou tel obstacle
vient me voir.

Tu trouveras quelqu'un qui
ne te trompera pas.
J'ai déjà été un saint.
Il me répondit:
- J'ai confiance en toi.
Je lui avouai que j'avais rêvé
de trouver un saint
au collège pour parler
avec lui de Dieu, du ciel
et que je croyais en avoir
trouvé un.
Il me dit que lui aussi
en Éléments
il avait rêvé comme ça.
Je suis entré pour la séance.
Il est allé jouer
au ballon-volant.
Je l'avais touché:
ses yeux étaient rouges.

DURANT LA SOIRÉE.

Mais, je m'aperçus
dans la soirée que ce contact
me serait fatal.
Louis-Pierre, en l'aidant,
je reniais mes principes
et je revenais à Dieu.
Je décidai donc de le fuir
sans qu'il s'en aperçoive.
De lui parler, lui sourire.
Ne pas lui dire
que je voulais le quitter.
Ne plus me promener seul
avec lui, ni manger.
J'irai jouer,
étudier ma scéance.

J'essayerai de me tenir
plus en groupe: chose
encore facile: personne
ne connaît mes intentions,
mes sentiments,
à part Louis-Pierre.
Je lirai avant les repas
ou me tiendrai en groupe.
J'éviterai
son regard interrogateur.
Si je ne veux pas tomber,
cela doit être observé.

PROGRAMME.
- froid avec Louis-Pierre.
- toujours avoir un sourire
mélancolique, vague.
(sourire à tous).
- parler d'une voix modulée
et douce.
- ne pas tendre
au catholicisme.
- faire plusieurs amis,
pas de préféré.
- aimer la solitude.
- écrire.
- étudier histoire
(Église. Universelle).
- étudier classe.

DEVOIR.

Le jardinier inconstant
(mon père).

Sept heures.
Le bureaucrate se lève.
C'est samedi.
Sa femme avait été avertie
de lui préparer le déjeuner
pour cette heure-là.
Il déjeune à la course,
enfile ses vieux pantalons,
et sort.
Sa bêche et son râteau sont
accrochés dans le garage.
Pour se donner l'air jardinier,
il se flanque un béret
sur la tête.
Il se regarde et sourit.
Sous un soleil engourdi,
il commence sa journée.

Deux boites de fleurs atten-
dent une terre bêchée.
Les pelouses
doivent être tondues.
Notre homme
s'ajoute de l'ouvrage:
- Faudra bien sarcler. Oh,
regarde-moi donc les haies!

Ses lèvres se contractent,
ses sourcils s'abaissent,
le voilà à l'ouvrage.

Déjà 11 heures!
La bêche déchiquette
les joues de la terre
avec une vitesse affolante.
Le gazon est coupé et raclé.
L'ouvrier ne se permet
même pas un coup d'oeil.

Il dîne
sur le bout de sa chaise.
L'après-midi achève.
Les Saint-Joseph
restent à planter.
À chaque plantation,
il se lève, recule de deux pas,
puis replonge
dans la boite à fleurs.

Ouf! il a fini.
Son garçon devra rentrer
les outils.
Le père est déjà au lit,
le pauvre.

13 mai 1958

À mon levé, le ciel
était couvert mais clair.
À 8h.15 les jeux de golf
étaient surpeuplés.
J'allai faire un tour.
Je ne suis pas gêné
avec la foule.
L'orgueil me dégêne.
Je me fous des autres.
Le petit Bourin
(pas mon cousin) jouait.
C'est le nono d'Éléments,
la chemise toujours sortie,
les verres de ses lunettes
presque collés
à ses paupières
tant elles sont proches,
des dents comme une clôture
après un ouragan.
Quand il marche,
on croit qu'il va tomber
tant il plie les genoux.
Ses épaules sont renfoncées.
Quand on lui parle,
il se cante à droite
la main droite sur la hanche,
il prend un air sérieux
malgré sa voix pâteuse.
Ses cheveux sont rétifs,
en un mot il n'est pas fin.
Il jouait, nous faisait
tous rire tant il était nono.
Il riait lui aussi, il frappait
la balle les jambes
écartillées, tenant le bâton
d'une seule main (droite)
et sans mesurer, ni regarder,
frappait de toutes ses forces.

Un carré de gazon
levait à chaque tentative.
Il réussissait à faire ses trous
en le triple des coups
de son adversaire.

Louis-Pierre était là
et comme d'habitude
commença à me parler
en ami.
Mais je lui répondais
froidement
sans même le regarder.
Pendant qu'il observait
le jeu, je m'enfuis trouver
Gingras
qui était avec des amis,
je les connaissais,
pour rire m'offre
une cigarette, j'en prends
une, nous rions des golfeux.
Par malheur il tomba
une averse faible.

10h30.
Pourvu que je puisse
aller en ville
pour me faire tailler
un habit!
J'avais une idée qui germait
au fond de ma tête:
m'acheter une petite revue,
format de poche
pour l'emporter au collège
pour rassasier
mes appétits charnels.
Mais la pluie cessa vite.
J'eus mon congé malgré
que ce n'était pas notre jour.
C'était mardi.

Nous, nous sortions le jeudi
avec très fortes raisons
seulement.
Le père Péloquin
m'embarqua
jusque sur la rue Richelieu.
J'attendis fin après-midi
pour acheter mon habit.

Je me cherchai un magasin
pour mes journaux.
Après avoir fait deux fois
la grande rue sans entrer
nulle part, je vis un magasin
rue St-Jacques.
C'était un magasin où l'on
vend que des magazines
et aussi tenant fonction
de restaurant.
J'entrai.
Une femme laide, grosse,
d'aspect sévère
travaillait dans le fond.
Un vieil homme
regardait les livres.
Je fouillai et trouvai
ce que je voulais: j'achetai
sans aucune crainte.
J'avais d'abord craint,
comme c'était partout pareil,
de me trouver en face
d'une jeune fille, jolie,
et qui m'aurait regardé
dans les yeux.
Je ne sais pourquoi
mais j'aurais eu peur
de lui manquer de respect.
Je serais devenu nerveux
et mal à l'aise.

Quand je sais
qu'on me connaît, comme
à tel endroit (St-Lambert),
je n'y vais pas.
Je sortis pour me chercher
un endroit pour contempler
mon achat.
L'endroit magnifique
se présenta, sous un pont.
Personne ne me voyait.
Je scrutai mon livre et après
avoir commis mon action
complète, las, je mis
mon livre en poche et partis.
J'avais craint d'être surpris.
C'est monstrueux
mon agissement.
Je commençais
à le constater.
Tous ces germes de vie
qui s'évaporaient.
Je me promenai
et me dirigeai vers le collège
militaire avec l'intention
de saluer mon cousin.
Dans un parc: personne
sauf deux vagabonds.
L'un présentait une grosse
bouteille à l'autre
et alors que l'autre buvait ,
il lui tapait sur l'épaule.
Je croyais l'entendre dire:
- Bois, ça te fera du bien.

Dans le village militaire
(peu de maisons), je vis
une femme qui travaillait
son parterre, jolie et jeune.

Je me demande si les deux
“trims” étaient mariés.
Partout où je vais, quand
je rencontre un inconnu,
je me demande ce qu’il fait,
ce qu’il est, j’imagine sa vie.
S’il est joyeux, souriant,
riche, je l’oublie vite,
je le regarde à peine.
Mais un “trim”, un pauvre,
un balayeur, une vieille
femme, une belle jeune fille,
tous ces gens qui paraissent
malheureux ou qui me
charment, je leur donne
un rôle dans mon rêve,
je les aime, je voudrais
qu’ils soient heureux.
Je n’ai pas été voir
Jacques Fournier,
j’ai recommis ma faute dans
un lieu tranquille et, dégoûté,
las, fatigué, j’ai jeté mon
livre en gardant seulement
un portrait: un visage:
cette fille grassette me
rappelait vaguement Denise,
des lèvres magnifiques,
des beaux cheveux,
des traits doux.
Ce dont je rêvais, c’est une
femme jolie, comme celle-là,
intelligente et sainte en plus
(femme de mes rêves) qui
viendrait m’offrir sa beauté
pour me plaire, rouge, gênée
mais sincère.
Pas l’oeil moqueur,
ni la femme qui fait courir
pour jouer avec elle comme
un chien avec une chienne.
Pour la femme de mes rêves,
j’aurais renoncé à son
offrande pour lui montrer
que c’est son âme
que je préfère.
Mais je me décourageais
à la pensée de ma passion
et que pour la nourrir
je devrais renoncer à ce rêve,
et partis.

C’était un endroit tranquille,
oiseaux chantaient,
ça sentait bon.
Ma faute m’aveuglait, mais
ensuite me bouleversait.
Sur le chemin de sortie
(village militaire) j’aperçus
une école protestante.
C’était la récréation.
Les petites filles
dansaient à la corde.
Elles paraissaient si souples.
Les unes criaient, d’autres
s’amassaient en groupes
pour danser, une autre
dansait toute seule
dans son coin.
J’aurais traversé
leur demander troublé,
inquiet, une ride au front:
- Que serez-vous demain?
Je trouvai un habit
à mon goût.
Je retournai au collège.
C’est alors que je me suis
réjoui d’avoir un toit,
de la nourriture, un ami
parfait: Louis-Pierre Sédillot.
Pour mon bien,
le collège diminuait
mes jouissances, mes fautes.
J’étais heureux de revenir.
Je m’arrêtai pourtant
à la gare pour y cueillir
un horaire.
Je n’avais pourtant
pas le goût d’aller aux USA.
J’avais fumé,
(pas de restaurant),
pas chanceux,
rencontré 3 pères de suite,
caché cigarette.
Le quatrième, père Brien,
ne cache pas,
je m’étais raisonné.
Il m’a dit en passant:
- C’est comme ça qu’on te
prend!
En revenant, passant sous
des arbres d’un vert jaune
et près de ces parterres qui
me rappelaient St-Lambert
avec leurs parfums,
leur tranquillité,
leurs maisons jolies, propres
et riches.
J’aurais aimé retourner à
Dieu mais je me ressaisis
et continuai ma route...
Au collège,
l’odeur de la bâtisse, les cris,
la foule, les pères,
tout m’enleva ma joie.
Je ne comprenais plus
le privilège d’être protégé
par le règlement, et non
plus d’être aimé par un ami
parfait, sincère.
Je restai le même
avec Sédillot.
Sauf je ne pus me retenir
à 4h.15 (arrivée 4h)
je lui dis 2 ou 3 mots
amicaux.
J’étais moins froid.
Je suivais et je suivrai
le règlement du 12.

14 mai 1958

C'était toujours la même
chose avec Louis-Pierre.
Je me promenais avec lui,
parlais tendrement.
En classe
je me reprochais les paroles
dites,
j'avais peur d'être trahi.
Je me répétais:
"Je vais me taire et être froid
avec lui".
C'était toujours le même
cycle sans aucun terme:
j'étais pris dans une roue.
Pourtant il était le meilleur
ami qu'on puisse rencontrer,
mais il ne répondait pas
assez à mon rêve.
De plus en plus je place
mes rêves dans la femme,
même si je lève beaucoup
d'opposition.
J'attends (je suis forcé)
et j'espère.

Je changeais si vite parce
qu'à le mener à la sainteté
je m'y menais aussi.
Je reniai mon orgueil, mes
théories (jouir en égoïste).
Je revenais
pensant passer à travers
mais le goût de me convertir
et de marcher à deux (saints)
vers le Seigneur
me reprenait.
Alors je le quittais.
C'est la raison la plus forte
et la plus véritable.

Comme les amoureux
abandonnent presque
leurs amis à leur mariage,
de même l'homme oubliera
les autres hommes
à son mariage avec Dieu.
L'homme a déjà eu
l'expérience d'abandonner
ses amis.
Qu'il se prépare
avec sa femme à rencontrer
Dieu, tous les deux.

Pendant la messe je lisais
de bons livres parlant de
l'amour le plus pur
et j'aurais voulu voir
mon épouse assise sur mes
genoux, comme un enfant
qu'on instruit, et lisant avec
moi ces lignes merveilleuses
et voulant en suivre la leçon
comme moi.
J'aurais aimé avoir
une sainte, la protéger,
l'aimer, la gâter, la respecter.
Mais j'avais peur de moi,
je craignais la faiblesse
de ma volonté.
Aujourd'hui las des plaisirs
qui me dégoûtent,
je veux arriver à tout ça,
j'ai un peu confiance en moi.
Mais demain, guidé
par mes passions, sensualité,
orgueil, égoïsme,
je lui manquerai peut-être
de respect, mon orgueil
lui ferait payer cher
une moindre erreur:
je lui serais froid
comme à Louis-Pierre,
je ne la gâterais pas;
j'aurais de la peine
mais mon orgueil
supporterait cela
au lieu de se soumettre.
Je l'aurais moins protégé,
je sais que je lui aurais
envoyé de malicieuses
"craques" parfois,
je l'aurais peut-être aimée
comme l'amoureux
qui a perdu sa "blonde",
seule une sainte peut
supporter mon caractère:
je veux de la perfection;
à la perfection je réponds
par l'amour etc... je suis
doux, très bon même.
Mais la moindre
imperfection me fâche:
car j'ai aimé Dieu,
le plus parfait des êtres,
(il ne m'a pas déçu),
et l'ayant quitté je veux
trouver sinon aussi parfait,
le plus parfait qu'on trouve
sur terre.
Je suis jaloux et égoïste:
Louis-Pierre, j'épie parfois
ses mouvements,
s'il semble s'intéresser
à un autre, je ne lui dis pas,
mais je suis prêt
à ne plus le voir: (j'ai tort,
il pratique sa charité
en conversant
avec tout le monde).

Je rêve de quelqu'un
qui ne cesse de penser à moi.
Sédillot suit mes conseils:
je lui ai dit de ne pas faire
comme moi,
de se faire des amis.
Il se promène comme
dans ma théorie de saint.
Il sourit, parle à tous.
Ses yeux depuis ce jour
brillent davantage,
il me semble son visage
beauté surnaturelle.
Je ne souffre pas
comme avant de le voir
parler aux autres:
c'est moi qui l'ai conseillé:
en m'obéissant
il me prouve son amour,
sa confiance.
Je lui ai conseillé de prier
pour sa femme au cas,
s'il ne devenait pas prêtre:
il a dit:
- Tu me l'as déjà dit, depuis
ce temps je le fais.
Ce temps devait être l'année
passée.
Je reste toujours
son meilleur ami.
Il m'a dit qu'en Éléments,
ses journées étaient celles
d'un saint, mais en Syntaxe
jusqu'à ce dernier jour
il avait été beaucoup moins
pieux, moins joyeux.
Aujourd'hui tout a changé,
ça va mieux, ses yeux
brillent.
Un saint.

Ordinairement, ce que
j'écris, sauf les traits trop
personnels, je répète tout ça
à Louis-Pierre sans lui dire
que je l'ai écrit.
Je me désespère en pensant
à une femme.
Je veux l'amour le plus beau,
le plus parfait,
mais mon âme n'est pas
pure, ne comprend pas l'âme
innocente,
et cela me rend triste.
Pourquoi après conversation
avec Louis-Pierre, je suis
triste et je veux le quitter
pour aller jouir ailleurs.
Je ne comprends pas
mon âme.
Et pour la comprendre,
il faudrait toute la connaître.
Or Louis-Pierre ne me
connaît que partiellement.
Jolivet en sait plus,
mais je ne vais (il m'appelle)
le voir qu'une fois le mois.
Mon âme est une nuit
si noire qu'en s'étendant
dans d'autres âmes pour
se faire comprendre, elle ne
réussit qu'à s'agrandir.

Aujourd'hui j'ai eu l'idée
de révéler à Louis-Pierre
ce qu'est un saint
d'après mon expérience:

1.
En classe, il suit, il suit,
si on lui pose une question
(ami) il ne répond pas
fortement, tout bas,
le sourire tendu
et discret sur les lèvres;
si on le punit,
si c'est ou non sa faute,
il hausse la tête et prie.

2.
En récréation:
il va de groupe en groupe,
sourit à tous, si influent
réprime mauvaises farces.
Il peut avoir un ami préféré,
mais doit être l'ami de tous
et se tenir en groupe
pour déverser sa sainteté
non seulement dans son ami,
mais dans une foule qui le
mérite autant.

3.
Chapelle, il prie pieusement,
livre de messe à la main,
va communier,
après la tête dans les mains,
les yeux fermés il adore
et remercie son Dieu.
Confesse
une fois la semaine.

4.
Partout, il prie
sans le laisser voir.
En silence dans un corridor,
n'importe où, offrir sa vie,
chaque pas à Dieu,
sa journée, lui dire
qu'on l'aime et l'adore.
Après une grande dévotion
à sa sainte Mère.
Ne parler qu'à elle.
Elle est la seule capable
de tout devant le seigneur.

J'ai étudié
la moitié de l'étude.
Mais mon imagination,
je revoyais ces femmes
d'hier (Picture).
Autant mon âme était calme
ce matin, autant ma passion
se débat ce soir.
J'ai cessé d'étudier
pour écrire: je n'avais rien
d'autre à faire
et faire de mauvais rêves
sans actions, ni regards,
ça n'a plus de saveur.
Arrivé au dortoir, pendant
ma douche, j'ai dit au diable
(depuis longtemps
ça m'avait déjà tenté,
mais peur, orgueil):
- Je te donne mon âme
à condition
que tu me donnes la force
de continuer de jouir,
que tu me donnes la gloire,
la richesse, des femmes.

Propose-moi
ce que tu veux me donner,
ce soir, dans un rêve.
Si tu refuses, ne m'écoutes
pas, fais attention,
Dieu me prendra
et tu perdras
des milliers d'âmes
avec moi, je te les volerai
pour Dieu.

Je ne l'ai pas suivi
ce règlement du 12.
J'ai été très intime
avec Louis-Pierre.
Plus les récréations,
les discussions
me paraissent douces,
plus en classe l'arrêt
me semble amer.
Il est à côté de moi en classe
(à gauche, fenêtre
à ma droite)
personne derrière,
Paradis devant.

J'ai 15 ans.
J'aurai 16 le 31 du mois.
Je mesure 5'8,
pèse 125 livres et ma taille
est 30 pouces.

15 mai 1958

Boyer a changé de place
avec Sédillot
et Sédillot avec Boyer.
Je suis content, lui aussi.
La première classe
je dus me retenir pour ne
pas faire le fou: un faux rire
paraissait sur nos lèvres.
(Ma théorie: les clowns
sont des gens
qui sont payés pour faire rire
les autres.
Si je fais rire les autres
je deviens le clown
de la classe et “clown” ne
répond pas à mon ambition).

Pourquoi je fuis
Louis-Pierre.
1. Il n’a pas mes idées.
2. Il ne répond pas
au complet à ce que je veux
en fait d’amour.
Je veux tout, tout de suite.
Je dédaigne ces amitiés
vagues.
3. Je ne peux discuter
avec lui, j’en sais beaucoup
plus que lui.

Pourquoi a-t-on de la peine
lorsqu’un ami nous quitte
sans brusquerie:
parce qu’à l’ami on a donné
une partie de son âme.
S’il ne l’a pas rejeté,
il l’emporte avec lui.
(Avec brusquerie,
il semble rejeter notre âme,
casser la tige).

Mon goût malgré sainteté
de goûter le monde
et j’ai écouté cette voix
et j’ai compris mon erreur.

J’aime observer
les amoureux.
Je les envie.
Mais j’ai peur
d’être amoureux.
Déçu.
Je veux plaire femme,
faire rire, rendre heureuse,
sortir, chasse, pêche.

Raymond Gauthier
dit pas étudier.
Étudie comme un fou,
partout,
le matin dans les rangs.

Nous sommes oiseaux
en cage.

Paix à espérer
que je retourne à Dieu
mais mon but:
argent, femme, gloire.

Ma folie
de la belle littérature,
ma hâte de savoir.

Ce qui m’attire chez
Louis-Pierre: sa bonté.
Les autres, farces vulgaires.

Je rêve d’avoir rente
pour pouvoir écrire plus.

Mon goût de chercher vérité
comme Saint-Ignace,
hors de Église.

Meunier pour se faire aimer,
patient. Est-ce bon?

Effets des classes religion
+ lecture sur mon âme:
goût de reprendre.
Louis-Pierre, union secrète,
il espère que je changerai.

Papa critique, fait rien.
J’ai peur faire pareil.
Papa regarde souvent
chez le voisin.

On préfère ceux qui ont nos
idées.

Je me suis fié à trouver une
sainte Monique dans ma vie,
mais me suis-je trompé?
J’ai ma mère, Denise,
ma grand-mère,
Louis-Pierre: mais
dans ceux-là qui
se nomme Sainte Monique.

Au collège, la J.E.C. marche
mal parce que les dirigeants
ne s’intéressent pas assez
aux autres gars.
Dans l’Église, c’est pareil:
je déteste ces curés qui
ne pensent qu’à leur auto
et restent enfermés
dans leur presbytère,
ne veulent pas voir les gens!

Ah! les chiens.
Ils portent la majeure partie
des déconversions
sur leur dos.
Je les maudis.

Comme ceux qui font gagner
leur université, leur pays,
dans les sports, sont
applaudis et admirés,
ainsi en sera-t-il au ciel
pour ceux qui auront fait
gagner le ciel
à beaucoup de gens.
L’orgueil soulève l’orgueil.
L’amour soulève l’amour.

Je dis toujours
j’abandonne Louis-Pierre
mais quand il passe
près de moi,
j’ai mon coeur qui s’affole.
Nous n’avons pas eu
de conversation
religieuse, Louis-Pierre et
moi aujourd’hui.

Jusqu’ici ma vie n’a été que
ça: vouloir ce que je n’ai pas,
rejeter ce que je possède.
Et j’en possède des bonnes
choses utiles à la vie:
les parents, assez d’argent,
ami(s)...
Mais je rêve d’avoir
une femme, pas pour calmer
ma sensualité, mais
pour l’aimer, la chérir.
Tant d’amour se trouve
emprisonné dans mon coeur.

16 mai 1958

J'ai remarqué Louis-Pierre aujourd'hui.
Il s'est rendu compte de ma froideur, de mon indifférence.
Je suis pourtant resté très froid.
Je suis très cruel, oui très cruel.
Plus on m'aime plus je suis cruel.
Est-ce parce qu'on l'a été envers moi.
Denise m'a fait souffrir: je l'aimais à la folie.
Dieu m'a aimé à la folie, je l'ai fait souffrir, je l'ai bafoué.
Louis-Pierre m'aime beaucoup, oui je le sais, je le torture.
Parfois je me demande si je ne prends pas plaisir à ce jeu: si je ne veux pas le faire souffrir pour éprouver son amitié envers moi.
Je suis donc cruel.
Je le constate avec horreur.
J'ai espoir que demain, on lira ce que j'écris afin qu'on ne fasse pas ce que je fais.

Je veux une épouse, un coeur pour me comprendre.
J'en veux une pour donner mon amour.
Je ne veux la donner (et j'en ai beaucoup) qu'à quelqu'un qui ait pour moi l'amour que j'espère.
Je voudrais la voir m'offrir sa beauté, je lui remettrais son offrande sans y toucher.
Ça m'inspirerait un respect pour son corps.
Aujourd'hui ceux que je n'aime pas, ne connais pas, je ne vois que leur corps.
Ça mélange mon idée de la femme.

Je me rappelle celle qui a essayé de me vendre un habit.
Elle était gentille (vieille, âgée, assez grosse) sympathique, elle m'aidait à parler anglais.
Mais l'habit était trop cher, je ne l'ai pas pris.
Elle regardait devant elle (dehors, vers la porte ouverte) l'air dur.
Le monde n'aime que ceux qui leur apportent de l'argent.
Ça m'avait déçu.
C'était donc vrai: l'homme veut qu'on lui achète son sourire.

1h.
Mon seul ami, c'est le rêve.
Il répond à mes espérances.
Je demande trop pour la terre.
Louis-Pierre continue à espérer (pour les autres) mon retour.
Je lui ai dit:
- Quand froid avec toi, attends et espère.
Je ne veux plus de lui: il ne répond pas à mes désirs.
L'humain cherche à aller à celui qui l'aime.
Moi j'aime seulement si l'on m'aime à la folie, plus qu'à la folie.
On a de la misère à se séparer définitivement de quelqu'un qu'on a aimé, qui nous a aimés.
On se demande toujours si vraiment il nous aime, parce que s'il nous aime on aimerait retourner à lui.

Le mystère des sentiments.
Pourquoi aime-t-on celui-là et sommes-nous portés à détester celui-là.

Si pendant que vous priez, on sourit en vous voyant, ne regardez pas d'un air dur, mais faites un sourire triste et bon à l'incroyant.

Je sais que les biens, les dons, les renseignements unissent les gens.
Voilà pourquoi je m'efforce à n'avoir besoin de rien emprunter.

Je cherche ailleurs ce que j'ai dans les mains.

Déjà la vie me semble brève.
J'ai le goût de jouir à l'excès:
la vie est trop courte.
Voilà le pourquoi de mes excès.

Je l'aime Louis-Pierre.
J'ai peut-être le meilleur ami de toute l'école: plus on a, plus on veut (notre aspiration à l'infini).
Je possède une partie de cet amour sacrificatoire.
Quand ceux que j'aime sont loin de moi, je les aime plus, je les imagine mieux qu'ils sont.
À leur approche, presque toujours ils déçoivent mes rêves.
Je suis content quand je sens que quelqu'un suit mes conseils, subit mon influence.

6h.30
C'est aussi tentant
de se faire éclairer
dans la nuit qu'ombrager
dans le jour ensoleillé.

Dons de la Poésie.
Je n'ai plus la charité.
J'ai la poésie.
Je ne juge personne,
je les regarde faire,
si une gifle
je la note en souriant,
si beau geste,
je note en admirant.
Je dis à ceux qui ne savent
que critiquer les autres:
"Ah! qu'il fasse quoi que
ce soit, pourvu qu'ils soient
heureux".
Je suis original.
Avant les repas,
je me promène retiré au fond
de la salle un livre en main,
un crayon, parfois j'épie,
je me cherche des idées,
je rêve,
je médite mes lectures.
Quand on m'en veut, on dit:
- C'est malheureux, on n'est
pas aussi philosophe que toi.

Je n'ai pas de misère
à sourire parce que je ne leur
souris pas,
mais je ris d'eux
tout bonnement comme ça
tant ça m'amuse.
Je ne m'en fais pas.

Ce qui fait la bonté
des saints.
Qui revient de voir
sa "blonde", est la plupart
du temps joyeux.
Le chrétien revenant de prier
Dieu sourit à tous ceux que
Dieu aime (parlant à Dieu).
Plus il prie, plus il est
avec Dieu, plus il lui est
facile de sourire
(non pas de rire des autres
comme je le fais).

Le silence.
J'ai, l'été dernier,
dit à Denise Caron:
- Je ne veux plus marcher
avec l'Église,
je veux faire du bien tout
de même, mais pas avec
l'Église.
Je commençais à chanceler.
(En vacances, une fois tombé
dans mon péché,
je ne voulais plus aller
me confesser à un autre
qu'à Huet et Huet était bien,
bien loin.
Je commençais
à m'endurcir).
Denise se taisait,
le regard triste, elle aurait pu
s'opposer
(ce que j'espérais), j'aurais
pu me défendre, combattre
et peut-être
vaincre ses arguments.
Mais ce silence me troublait,
me faisait réfléchir.

Louis-Pierre quand je lui ai
dit, expliqué mes idées, s'est
tu aussi, l'air triste:
j'espérais une opposition
pour le mater,
pour me justifier,
car je me sentais en tort.
Il se taisait.
Ça me troublait ce silence,
que contenait-il? une prière?
Était-il un trou
par où s'écoule l'amitié?
C'était pareil avec Denise.
Ces deux chrétiens,
faibles mais illuminés de foi,
m'ont fait pleurer
par leur silence.
Leur parole, mâtée,
n'aurait fait
que m'enorgueillir
et peut-être les troubler.
J'épiais Louis-Pierre mais ne
voulais jamais qu'il le sache.
Il m'épiait lui aussi
(je l'ai surpris) comme ça
pour me connaître mieux.
On s'aimait.
Mais l'orgueil nous séparait.
J'avais des "chums".
Mais des amis?
J'avais besoin d'être entouré
et apprécié, admiré, je veux
être influent, mais
maintenant j'ai l'impression
d'avoir perdu presque toute
mon influence.
Pour moi, pas influent,
être délaissé, c'est être seul.

Avant nous nous promenions
toujours en bande.
Aujourd'hui je dois chercher,
demander quelqu'un
pour ne pas être seul.

Huet, directeur général,
a appris que j'écrivais.
J'étais à table, il m'attendait
où j'étais presque obligé
de passer pour ne pas
détourner toute la table.
Je m'étais aperçu
de son attente, il m'a dit:
- J'ai appris que tu écrivais.
Je dis:
- Qui vous a dit ça?
Il dit:
- Ça n'a pas d'importance.
je le coupai et dit:
- Qui vous a dit ça?
demi-souriant et dédaigneux.
Il répondit:
- En tous cas, ne t'use pas
là-dessus. Tu dois te rendre
à la fin de l'année.
Je partis
un sourire aux lèvres.
Il m'avertissait
depuis Syntaxe.
Il me connaissait.

Je pense à tout lâcher pour
le piano l'année prochaine.

Je reste seul.
J'admire la nature.
Je pense et je rêve.
Je cherche à m'affranchir
de mon goût d'influencer.
Je veux aimer ma position.

Si quelqu'un m'aime je veux
être sa raison de vivre,
en bas de ça, je le considère
non comme ami intime,
mais comme "chum".
Je veux que sur moi soient
centrés ses regards,
ses rêves, ses pas, ses dons,
ses mains, etc...
Si moi qui ne donne rien
en retour est si exigeant
qu'est donc Dieu?

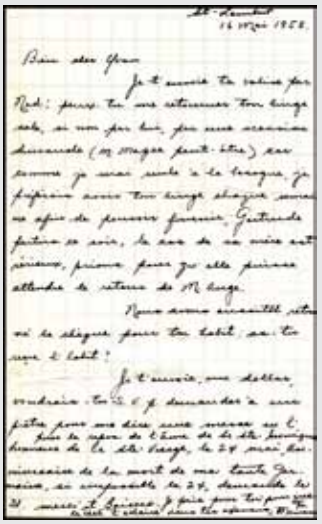
Mais je suis drôlement fait.
Je veux m'éloigner du Christ
mais me dire que je l'ai
perdu pour toujours ou
m'apercevoir que je le fais
ou si je ne pense pas
à un retour à la sainteté,
je me décourage, je n'ai plus
de raison de vivre.

9h.20
Je souffre.
J'ai plus que des milliers
de gens.
Je suis un riche mécontent.

J'aime Louis-Pierre mais
une chose me le fait fuir.
J'avais semé des grains
de respect humain, à la file,
l'un derrière l'autre.
Ces grains ont poussé,
me voici en face d'une haie
de fûts,
d'une chaîne d'orgueil.
Des voix adorables
m'appellent derrière,
je veux y aller, je pleure
sans bruit dans mon âme.
Je n'ai que mes dix doigts
pour abattre ce rempart.
Louis-Pierre croit
que je le méprise
parce que je ne réponds pas.
Pourquoi répondre,
je sais que c'est impossible
d'abattre ces arbres.
Lui il n'a pas vu ce mur,
il ne s'est aventuré, timide
et réagissant qu'un peu
avant dans les buissons.
La forêt est bien loin,
bien loin vers le couchant.
Qui me délivrera.
Qui me tendra la lime
pour sortir de ma prison.
Moi je ne peux rien,
je ne vois rien.
Il faut que d'autres âmes
comme moi demandent
au Christ de me chercher.

(Lettre de maman).

St-Lambert.



Bien cher Yvan.
Je t'envoie ta valise par Ned:
peux-tu me retourner
ton linge sale, si non, par lui,
par une occasion dimanche
(M. Magee peut-être)
car comme je serai seule
à la besogne, je préférais
avoir ton linge
chaque semaine
afin de pouvoir fournir.
Gertrude partira ce soir,
le cas de sa mère est sérieux,
prions pour qu'elle puisse
attendre le retour
de Marie-Ange.
Nous avons aussitôt retourné
le chèque pour
ton habit: as-tu reçu l'habit?
Je t'envoie un dollar,
voudrais-tu SVP demander
à un prêtre pour me dire
une messe en l'honneur
de la Ste-Vierge
pour le repos de l'âme de
Sr Ste-Monique, le 24 mai,
anniversaire de
la mort de ma tante Germai-
ne, si impossible le 24,
demande le 31.
Merci et baisers.
Je prie pour toi
pour que le ciel t'éclaire
dans tes examens.
Ta maman.

17 mai 1958

9h.40
Louis-Pierre m'a agacé
avec Gilbert Caron.
Il me disait qu'il allait dire
frère de Denise.
Je me suis fâché.
Je suis fâché.
J'attendais ça
pour briser avec lui.
C'est peut-être qu'une crise
de sa part.
Mais c'est une crise
que je déteste.
Je ne lui parlerai plus,
ni à son frère,
je ne les agacerai même pas
pour me venger.
Ce sera pire pour lui,
il ne connaîtra pas
mes sentiments.
(C'est la pire souffrance).

Gilbert est venu.
Il était très content
de me trouver.
Il portait un habit bleu-noir.
Je le trouvais beau,
assez gras, les belles joues,
pommettes saillantes
bien arrondies,
cheveux châtains.
Mais j'ai préféré sa bouche,
petite, délicate
pour un garçon.
Oh! qu'il ressemblait
à Denise.

Voilà pourquoi
je le promenais partout,
parlait à tous mes "chums":
je voulais le choyer,
tout lui montrer,
comme si c'était Denise.
C'était le même sang
à qui je m'étais confié,
que j'avais aimé,
c'était son frère.
Tous mes souvenirs
me revenaient:
lui avait confiance en moi,
je m'en aperçus.
En lui je revoyais Denise.
Je lui montrai tous les jeux.
Il était un peu gêné
avec les autres, il aimait
mieux être seul avec moi.
Il trouvait la nourriture
bonne, était gêné
pour se changer au dortoir,
je lui dis
sous robe de chambre.

Si drôle avec Louis-Pierre
c'est qu'il avait vu
mon âme à nu.
Et quand on sait que
quelqu'un nous a vu nus,
c'est gênant s'il ne parle pas,
et ne fait pas assemblant
de rien.
J'aime encore Denise:
je m'en suis bien aperçu.
Mais pourquoi? pourquoi?...
On n'aime pas
se faire voir nu.

Quand j'épiais Denise,
je me cachais parce que
je ne voulais pas lui montrer
que je l'aimais,
que je m'intéressais à elle.
Je m'imaginais les parloirs
avec M. et Mme Caron.
Jocelyne, Gilbert,
tous ceux qui aiment Denise.
Mais elle je ne crois pas
la voir au parloir.
Mais j'espère trop.

10h.30
2 natures se bousculent
en moi: j'aime et je rêve
d'amour pur et parfait,
je pratique la vie
d'un débauché
mais avec amertume.

Gilbert est venu passer
son examen.
Les parents de Denise
ont un léger froid pour moi.
Monsieur se réchauffe,
elle est polie,
mais pas beaucoup plus.

Nous sommes allés
en pèlerinage à Notre-Dame-
de-Lourdes St-Jean.
Louis-Pierre chercha
à se mettre à côté de moi.
Malgré moi je dus répondre
à ses questions, je fus même
très drôle pour lui, pour
2 avant, pour les 2 arrière.

Arrivé là-bas, petite église
de 10 pieds avec un clocher
aplati dessus.
Intérieur: les murs de sorte
de bardeaux roses,
plafond beige, avec
des poutres brunes en saillie.
Le sanctuaire cachait
la pauvreté de ses murs
derrière des draperies de soie
bleue.
Les statues y étaient placées
comme dans la chambre
d'une bonne vieille femme,
un peu partout,
ou avait tablette, place
honorée pauvres fleurs,
lampions = mélange pauvre:
l'orgue électrique
nous cassait les oreilles.

Méthode, nous étions tout
au fond: l'église ressemblait
à une de ces bâtisses
de missionnaires sur annales,
basse, allongée, étirée,
mur de chaux, aplatie,
pauvre.
Il faisait chaud, la sueur
coulait sur tous les fronts.
Je ne voyais du sanctuaire
que le haut des tentures
bleues, je voyais dos
Paradis, Lavoie; tous
2 agenouillés sur prie-dieu
très haut, rembourré; rongé:
ah c'était pauvre.

18 mai 1958

Je remarquai un homme
aux tempes blanches
le haut gris, agenouillé
dans la foule,
il épiait les prêtres,
il semblait les admirer.
Au début de la messe
on avait ouvert les fenêtres
(1ère fois depuis l'automne,
dur à ouvrir).
Au début 2 petites pauvres
étaient entrées dans la foule,
je les trouvais jolies,
j'aurais pleuré
tant elles m'émouvaient.

En revenant,
voir les gens passer,
cette femme qui surveillait
son déménagement,
celle qui marchait petit
dans bras en l'embrassant.
Je rêvais.
Je les aimais: je pouvais les
aider, peut-être les protéger.

Tous très chaud, très fatigués
rendu au collège.
À la communion, presque
tous y sont allés,
moi resté à ma place, détaillé
avec mépris les prêtres
qui me jetait un coup d'oeil.
J'avais le goût de rire de tous
ces fous.
Au début quand dans
mon bout on s'est levé,
(libre) j'ai commencé
à rougir, mais rechevauchant
mon courage, je me suis mis
à observer église, gens, etc...

La biographie
de saint Augustin
me bouleverse, me trouble.
C'est de cette lecture qu'est
née ma recherche
de la vérité.
Je ne le dis qu'à moi.
Orgueil peut-être.

Lire la Bible ou des livres
pieux, ça me trouble.
J'admire les gens
à la vie droite.
J'aime et je rêve de suivre
les enseignements,
les conseils donnés
par les bons livres à morale.
Mais je me sens impuissant,
je sais ne pas les suivre
(conseils) ça me peine.
J'aimerais
et je rêve de les suivre mais
chacun de mes pas brise
un de ces rêves
et ça me fait mal.
Le seul remède c'est Dieu et
je ne veux pas lui retourner.
Avec Bible, etc...
J'avais un but
que je combattais:
"devenir un saint".
J'écrivais
pour faire un roman oui,
mais aussi pour monter
ma biographie de saint.
Sans cet espoir
je me laisse aller.
Seule la charité m'aurait fait
rendre l'amour à mes amis,
à ma femme plus tard,
et la charité c'est Dieu.

2h.45.
La journée était très belle
ce matin.
Le soleil, les oiseaux,
les parfums.
Autour du cimetière,
au fond de la cour, il y a
une espèce de promenade
en gazon, pas large:
pas le droit d'y aller.
Mais quelques-uns y vont.
On n'est pas très sévère.
Derrière des buissons
dans un large fossé.
Plein d'oiseaux, de chants,
de parfums. C'est là
que je me promènerai
maintenant qu'il y a plus
la noirceur
pour me recueillir.

À 1h. p.m. Louis-Pierre
s'est promené avec moi.
J'étais indifférent.
Mais sa bonté, sa douceur
m'amena
à lui parler sérieusement.
Je lui demandai
si je le faisais souffrir.
- Oui parfois, hier base-ball,
ta conduite en général
(indifférent).
Il m'a dit:
- Je ne sais pas si je fais
assez pour être un saint,
je prie beaucoup pour toi,
j'aime que tu me parles
comme ça.

Je lui ai dit
que je me reprocherai
de lui avoir encore parlé
sérieusement
parce que je me l'étais
défendu, ça m'était mortel.

Je me suis ressaisi,
j'abandonnerai Louis-Pierre.
À aucun homme
(à part prêtre)
je me suis tant dévoilé.
C'est peut-être pour ça
que je veux le fuir,
il m'agace,
je pense que chacun
de mes mouvements
peut être interprété de
cette façon ou de telle autre.
Je ne suis plus riche
de mes secrets.
J'avais cette envie
de lui passer la main
dans les cheveux,
de le prendre par les épaules
de lui dire:"je t'aime".
J'aimais Denise
et je l'aimais.

J'ai rencontré Gingras
comme ça,
nous nous sommes promenés
toute la soirée.
Nous avons eu beaucoup
de plaisir.
Louis-Pierre s'est promené
avec Chicoine après avoir
été un petit moment seul.

Le pire c'est de se séparer
sans explication,
sans s'être battu comme
je faisais à Louis-Pierre.
Après une conversation
très intime, j'ai été à l'étude.
Une heure après, j'étais
redevenu froid et indifférent.
Il en souffrait, je crois m'en
être aperçu et il me l'a
soufflé à une
de mes questions.
Je me mets à penser que
je ne suis pas seul à souffrir.
D'autres souffrent
plus que moi, ils n'ont pas
de Louis-Pierre, d'argent,
de voyage en Europe
(qui ne m'épate pas plus que
ça: ennui de Denise.
Je veux une compagne.
Rien ne me satisfera, je serai
content, mais pas heureux).

L'homme se convertit,
se sent troublé dans un lieu
resté solitaire: il se sent
tout petit, sans protection.
Dans les foules,
il se croit puissant
de l'aide de ses voisins,
même de ses ennemis.

4h.30
Je suis le beau fruit mûr,
savoureux.
On me croit très droit,
je suis un exemple parfois
cité: qui croquera trouvera
un ver logé en maître
dans mon coeur.

Les gens ne me croquent
pas, Dieu me croquera.
Je le décevrai beaucoup.
Je me fiche des gens.
Je regarde la foule
comme au passage
on regarde un champ de foin.
Une pensée vit en moi
quand je contemple la foule:
accusé
qui t'a permis de juger.
J'ai aimé le Juge,
je connais sa justice:
je ne m'arrête plus à juger.
Je suis accusé.
Mon ange gardien
sera mon avocat.
Dieu mon juge.
Je rêve dans la foule,
comme on rêve
avec le foin dans les champs.

9h.30
Une de mes raisons d'écrire,
d'agir, c'est Denise,
je veux qu'elle lise
mon roman, je veux
qu'elle sache mes sentiments
à son égard.
Et savoir son frère Gilbert
au collège,
j'avais le goût de ne pas
lâcher mes organisations.
J'espérais
qu'il me vanterait chez lui,
que Denise en aurait
un écho.
Je voulais qu'elle entende
parler de moi.

Tout ce que je fais,
c'est toujours dans l'espoir
de me faire regarder,
surtout admirer, aimer.
Je sais
que Louis-Pierre m'épie.
Le soir au dortoir
qui est en gradin,
il est en face de moi.
La mode: réciter la prière
soulevé dans son lit,
presque assis.
Je n'ai pas mes lunettes,
je ne vois pas ses yeux.
Mais je suis presque sûr
qu'il épie mes lèvres,
mes gestes, je fais exprès
pour ne pas faire mes signes
de croix, pour marmotter
à peine mes prières.
Je sais que ça le chagrine,
je suis cruel.
Mais je me suis ressaisi.

Gilbert,
comme tout le monde,
au parloir, parlera de lui,
rarement et vaguement
des autres.
Ce qui se passe au collège
reste entre les murs
du collège.
Denise ne saura donc rien
de moi.

Seuls, les gens peuvent
adorer, ou détester les chefs,
les dirigeants.

Le premier amour du monde.
Mgr Sheen dit que
les amoureux sont déçus
après le mariage,
qu'il faut qu'ils combattent
pour surpasser.
Je l'avais déjà lu
mais là je le crois.
Je souffre déjà de savoir
que je serai déçu et que je
décevrai. Je veux le parfait,
je suis l'imparfait.
Je voudrais comme épouse
une femme à la soumission
d'une de ces esclaves
de l'ancien régime.

J'ai rencontré Gingras.
Il est toujours aussi emballé,
fou, poète un peu,
amoureux de photographie,
j'ai le goût d'imiter
ses farces et de me monter
un album de photographies.
Un papier dépassait
de mon gilet, il me l'ôta:
c'étaient des notes, des
"aide-mémoire" pour écrire.
Il ne comprenait pas
grand-chose.
Je faisais semblant de ne pas
trop vouloir lui enlever
pour qu'il me le redonne.
Il lut fort:
"Ligne de conduite:
jouir puis convertir".

C'était ma règle.
Je lui mentis:
- Je lis la vie de saint
Augustin: c'est le résumé
de sa vie.
Nous avons fait de tout
dans la soirée: marche,
regarder base-ball, assister
à l'ouverture du golf, javelot.
Il fume 4 cigarettes
en 30 minutes.
Le ciel était sombre, c'était
comme une couche
de gravelles où se perdaient
quelques éclats
de marbre rose.
Ce matin ensoleillé,
vaporeux, collant;
midi, bruine un peu,
nuageux; soir averses.
Nous nous réfugiâmes
au préau.
L'averse était si forte
qu'elle semblait éclairer le
préau d'une lueur argentée.
Le vent poussait la pluie
jusqu'au mur sous
la promenade avec colonne.
Les gars réfugiés là,
la pluie s'envolant, arrosant,
se ruèrent dans le portique
et près de la porte.
Sitôt finie, ruade pour avoir
un coin de mur
pour s'appuyer.
La pluie tombait
presque en grêle, le temps
était encore colleux,
l'eau semblait rebondir
avant de retomber.

Ça faisait comme des
vagues, des minces couches
de glace au printemps
sur la neige autour des petits
arbres, des foins.
Les glaces se mélangeaient,
s'élevaient, glissaient,
retombaient poussées si vite
par le vent que ça passait
comme un éclair.

Les bois
étaient devenus rougeauds
avant d'éclater de vert.
Les buissons
n'étaient plus rouges.
Les bourgeons ont éclaté.
En peu de temps, les feuilles
ont sorti, ont grossi.
Maintenant les buissons
de loin ressemblent
à des touffes d'ouate verte,
de mousse touffue.
Les vieilles branches
noirâtres se sont cachées
embellies de verdure,
de parfums.
Ainsi en est-il pour l'âme.
Une fois les bourgeons
éclatés, le péché effacé,
affranchi, les vertus
se développent vite, cachent
le mal, s'ils savent accepter
l'aide de la pluie, du soleil,
de la terre
(Dieu pour âme).
Le pécheur est aussi beau
sa carcasse recouverte
que les jeunes saints.

Mais moins ont péché
plus les feuilles
se développent vite.
Qui ne pêche pas,
devient vert plus vite.
Il faut profiter du printemps
pour se délivrer,
car l'été vient
et les bourgeons éclateront
très rarement.
Le temps a passé.
On a dit non!
Il ne faut pas trop attendre.
Je connais le danger:
pourtant j'attends.

À quoi bon décrire
ses passions, des caractères,
si ce n'est pour en tirer
le bon, se perfectionner.

19 mai 1958

Classe de religion.
Si Dieu ne montre pas
un peu du ciel sur la terre,
c'est qu'il ne veut pas
qu'on l'aime que par intérêt.
Il veut qu'on lui fasse
confiance, qu'on l'aime,
qu'on souffre
pour lui-même, non pas
seulement pour le ciel.
Comme des époux ils se
réjouissent dans leurs biens,
mais ne doivent pas s'aimer
à cause des biens matériels
donnés par l'un à l'autre.
Si je retourne à Dieu,
j'ai tellement souffert
de l'amour léger, indifférent,
pas assez passionné
des hommes, je m'efforcerai
de toutes mes forces
à ne jamais le décevoir.

La terre est pleine
d'annonces, c'est un poteau
indicateur avec des tas
de flèches: il faut choisir
la bonne voie.

Jean-Pierre Viau m'a
raconté: il avait été travaillé
aux champs à 2 milles
de chez lui.
Orage se lève.
Le matin avait paru beau.
Il pense d'abord à se cacher,
mais court finalement
vers chez lui.
En chemin, le tonnerre
tomba soudain
sur les fils d'une clôture.
Il eut mal aux yeux
pas mal longtemps.
- Je te le dis que je courais,
j'avais les mains bleues
de peur et de froid,
agrippées dans ma poche
à mon chapelet.
Conclusion:
quand l'homme se trouve
devant un obstacle, une force
supérieure à la sienne,
il avoue l'existence de Dieu
et le prie.
Exemple: avant séance,
avant examen de fin d'année
parfois, je suis porté
malgré moi à demander
l'aide de Marie et de Dieu.

Les horizons semblent
se rétrécir à mon oeil.
Le ciel, je n'aurais qu'à lever
le bras tant il est bas.
Je me crois dans un petit
boudoir avec tapis vert,
bien épais, meubles d'écor-
ce.
Il me semble que je n'aurais
qu'à vouloir
pour asservir la terre.
Je me sens une petite graine
d'amour, dans un milieu
(la nature) qui m'aime aussi.
Quand j'entends cette parole
de Pascal:
"j'ai versé telles gouttes
de sang pour toi",
je crois mais je ne peux
aimer parce qu'il n'a pas fait
cela que pour moi,
qu'il n'aime pas que moi.
Il aime trop de gens,
je me sens seul.
Je voudrais un Dieu qui
pourrait se séparer pour
aimer tel ou tel en particulier
comme si l'on était que 2
(sans l'humanité).

D'habitude Jolivet
m'appelait à sa chambre
qu'à tous les 2 mois.
Là il m'a appelé
à 2 semaines.
Je n'aime pas ça.
Il m'a prêté un livre:
saint Augustin.
Je l'ai sali, j'ai changé
le couvert éclaboussé
(Sicard) sauce dessus.
Je dis toujours quand
on m'enlève mon livre:
- Ne le déchire pas,
mon directeur de conscience
est malin.
Cela parce qu'une fois
il se montra dur.
Depuis il a compris que
ce procédé = 0.
J'y suis allé à 7h.
J'ai attendu jusqu'à 7h.03,
je me disais "si à 7h.10
il n'est pas, je pars".
Il marcha ordinaire
dans le corridor, mais
il arriva tout essoufflé, devait
avoir couru dans l'escalier.
Tout en était resté au même:
je n'avais pas changé.
Il me parut,
pour la première fois ému
même je crois qu'il dut
forcer pour retenir
ses larmes:
- Vous êtes l'un de ceux
pour qui je prie le plus.
Il ne discutait pas,
ne cherchait pas à discuter
sur l'existence de Dieu,
moi non plus.
J'arrivai à la chapelle
en retard,
on chantait le Veni creator,
je pris ma place,
mon voisin (Viau) m'indiqua
la place et je chantai.
J'eus la sensation
de reprendre ma place
dans cette religion:
toute la grosse place
que j'y tenais.
Je me sentais utile
en chantant.
Je priai malgré moi
10 secondes avec foi,
puis me ressaisis.
Jolivet m'a dit:
- Quand on ne veut pas
de Dieu, ensuite il
peut se faire chercher.
Une chose me surprenait:
jamais il n'a ri
ni ne m'a dédaigné sachant
que j'étais débauché.

Il m'a dit:
- Pour Dieu la pitié est plus que l'amour. La pitié de Dieu est supérieure à l'amour de l'homme. Je détestais être pris en pitié par hommes.
Mais si la pitié de Dieu est plus grande que l'amour, alors...

L'autre jour, j'ai demandé à Louis-Pierre pourquoi il n'allait pas avec d'autres qui le rendraient plus heureux.
Je ne lui donne rien, même je le fais souffrir.
J'ajoutai:
- Si tu veux t'en aller, c'est le temps, je me suis habitué à me dire que tu n'étais plus mon ami.
Il répondit:
- Non, je ne veux pas m'en aller.
Il jouait avec un pissenlit, de sa voix timide.
Il m'aimait.
Mon besoin de me confier, sa prière, nous unissaient.

Ma promenade autour du cimetière est large de 15 pieds, il y a gazon coupé court jauni par pissenlits: j'aime ce contraste jaune et vert.

Arbres: cèdres de 4 pieds, bouleaux de 7, 2 érables, 2 mélèzes de ma hauteur. Je me promène entre ces plants.
Je baise la nature.

Description de mon âme.
C'est une vaste salle, et c'est un simple appartement, c'est un monde et c'est un grain de sable.
C'est un soleil ou une glacière.
Aujourd'hui, il y a de la poussière sur les meubles (vertus), le prie-dieu est brisé, je ne vois pas de blanc (foi), il n'y a que du gris.
Rien ne bouge.
Le vaste fauteuil légué par mes ancêtres, fauteuil de cuir noir, capitonné, est vide de religion, de croyance.
Il est encore chaud: on vient de partir.
Il est encore écrasé dans le dossier, le siège, on vient de se lever.
Dehors c'est le jour, mais le rideau est baissé.
Il fait très noir, c'est la nuit ici.
Pas de rayon, pas de feu; rien que ce noir glacial.

La porte est entr'ouverte, on vient de sortir, il fait gris dans l'entrebâillement de la porte, ça éclaircit la nuit, je n'ai qu'à ouvrir la porte et appeler, mais je n'ai pas la force.
Un enfant me fait peur.
J'entends encore des pas dans l'escalier, je loge très haut moi.
Tout dort chez moi.
La poussière se promène, il n'y a pas de lumière, on ne la voit pas: mais on la sent.
Tout est mélancolique chez moi.
Mais soudain dans ce sommeil général, un bruit! des courses, des coups de pieds, des cris, des brisements de vase qui se brisent.
Un enfant est maître chez moi.
C'est un enfant têtu, avec des yeux, des pensées, des mains, impur, c'est un enfant têtu.
C'est un enfant qui n'aime pas le jour, il a baissé les volets, c'est un bambin mal élevé: il brise tout, indiscipliné: il ne pense que mal et hurle après le maître de la maison.

Mais cet enfant se calme parfois quand il lui semble entendre pleurer, souffrir.
Il a peur de la souffrance, car elle peut le tuer.
La paix revient, le silence.
Mais l'enfant se relève, l'enfant colère, l'enfant crie.
Et cet enfant, c'est l'orgueil!
Il y a dans un tiroir un livre qui dort, c'est l'idéal, mon amour idéal, mes rêves y sont écrits sur ces feuilles, mais qu'écrits.
Mais l'enfant qui vit chez moi a remplacé le Seigneur, a serré mon livre que je rêve de reprendre et me tire vers un amour sensuel, me fait agir ainsi.
Mais je n'aime pas l'amour charnel des mauvaises re-vues, j'aime l'amour sacrificatoire, l'amour parfait, mais de mon action et de mon rêve, qui l'emportera.
Je pèche, mais je ne ris pas des seins d'une femme, je suis triste après ma faute car j'ai, en mon péché, bafoué mon rêve que j'aime à la folie.
Il me semble que ces femmes sont sacrifiées comme autrefois au Dieu, aujourd'hui à la fureur des passions.

20 mai 1958

Je voudrais les sauver,
les aimer, les rendre bonnes,
les faire aimer.
Dieu et la pureté.
Je voudrais les sauver,
mais que puis-je faire,
pour aider il faut d'abord
être capable.

Je suis un pécheur.
Saint dans temps mauvais.
La nuit fait ressortir
la lumière.
Le péché fait ressortir
la vertu.

Quand je suis entouré
d'amis, chef de plusieurs
organisations, je recherche
et veux la solitude.
Quand j'ai la solitude,
je veux de la vie.
Je ne touche pas encore
au juste milieu.
Je veux toujours
ce que je n'ai pas:
je donne tout pour l'avoir.
Quand je l'ai,
je n'en veux plus,
je voudrais avoir
ce que j'ai donné pour.
Je me regarde dans la glace,
je me demande si une femme
me trouvera assez beau
pour m'épouser.
Mais voir des gens laids,
mariés, me console.
Je me trouve maigre, sec,
trop grand.

Nous sommes allés
dans les bois cet après-midi.
Je n'ai pas étudié mon latin
(examen jeudi).
Tout à coup près de moi
s'éleva une bécasse.
Je fis un saut.
Son long bec affilé, pareil
à un crayon, me surprit.
Je ne savais pas
ce que c'était.
Je criai vite au père Bédard.
Il nous dit de courir après.
Gauthier, Fortin, moi,
partirent à la course, passés
sous une clôture de broche
assez vite, coururent
un bout, elle était trop loin,
nous sommes revenus.
Bédard dit:
- Je pensais que c'était
une chouette, aveugle le jour.
Je l'ai vue de loin, mal vue.

Gauthier me disait en parlant
de l'herbe à puce:
- Rien qu'à la voir,
je l'attrape.
Il en avait
à toutes les années.

Fortin monta dans un arbre
pourri à l'intérieur mais droit
debout (il balançait un peu)
ayant aperçu un trou
d'étourneaux ordinaires.
Il trouva 7 petits.
J'enlevai mon gilet, et
avec Duranceau, Fortin les
lançant, nous les attrapions
au vol, comme des pompiers.
Ils tombaient tout croche.
Un seul tomba par terre,
il semblait étourdi
mais se remit vite.
Nous demandons:
- Eh le père, on peut-y
les apporter au local?
Il refusa, avec un sourire
sur le coin des lèvres.
Les laisser là,
c'était les condamner
peut-être à mourir de froid.

Lamarre, barbare, en envoya
un sur un arbre,
il mourut tout de suite.
Duranceau en écrasa un
de ses pieds; ça ressemblait
à une banane qu'on écrase
d'un bout.
Gauthier me dit:
- Je ne serais pas capable
d'en tuer.
Je pensais comme lui,
qu'allait dire la maman
étourneau en entrant,
en trouvant le nid vide, les
cadavres éparpillés sur le sol,
la tête tranchée, l'abdomen
crevé, les tripes sorties,
la tête fracassée,
les branches rouges de sang.
(Le père a proposé de les
tuer à la hache; ce qu'on fit).
Pourquoi avait-elle travaillé;
seulement pour les voir
morts.
Non ce n'était pas son but
en pondant ses oeufs:
elle voulait les voir voler,
souffrir même
pour leur prouver son amour,
les voir s'envoler mais
les trouver morts, non...

C'est cruel ce qu'on a fait.
J'en avais un dans la main,
je voulais l'emporter
pour le décrire: le père dit:
- Regarde-le, décrit-le.

Je tuai le mien à la hache
le dernier: extérieurement,
j'étais aussi insensible
que les autres, mais au fond,
je pensais: "Pauvre oiseau,
ton nid est vide, ta maman
pleurera: le malheur est entré
dans ton arbre".
Je comprenais ce couple
aujourd'hui devant
des enfants morts, seul,
triste,
sans but sinon de mourir.
J'ai cru comprendre
ce que c'était que de perdre
ses enfants.
Dieu, que doit-il ressentir
quand il perd ses enfants.

Je ramassais des fleurs
pour mon herbier.
Trille violette, populage
des marais me frappèrent
par leur touffe éclatante
de jaune, violette jaune
et violette (fleur poétique,
de roman; je rêvais).
Arrivé au collège,
je les nettoyai, les mis entre
des feutres, des cartons,
des journaux, pour les faire
sécher: pour mon herbier.

Je me préparais déjà
dans ma tête le plan
de ma maison plus tard;
retirée, près de l'eau,
en campagne, avec du bois,
fleurs sauvages, cultivées
en quantité.
Parterre propre,
avec beaucoup arbres,
arbustes, fleurs qui prennent
le soleil, lieux humides
pour d'autres qui vivent là.
Quoi un jardin botanique.

9h.30
Moi je ne pratique plus
ma religion.
L'amour de Dieu a presque
disparu de mon coeur.
Je vis pour goûter, pleurer,
rire, aimer.
Ce matin, revenant
de communier, Viau me dit:
- Je ne suis pas chanceux
aujourd'hui. En montant
les 3 marches pour
communier je me suis cogné
la tête sur le chapiteau,
et j'ai accroché la patère
en faisant le signe de croix.
Est-ce ça la piété,
la communion?
N'y a-t-il pas plus
de respect?
Ostiguy est un gars
de Philosophie.
Il travaille à se tuer
pour les organisations;
mais il n'est dans le conseil
d'aucunes.

Il a les aptitudes.
Labelle dit:
- Arrête, refuse l'ouvrage,
ils vont te tuer.
Voilà ce qui me dégoûte.
Les chefs souvent travaillent
peu, je l'ai constaté.
Ils ont leurs ouvriers:
Ostiguy par exemple.
Mais ils ont la gloire
d'un président.
C'est injuste.
C'est donner complexe
d'infériorité: servitude.

Si tu es affligé,
va consoler un autre.
Tu te consoleras
en consolant.
Tu t'apercevras que
tu n'es pas seul à souffrir.

Ma solitude préférée:
inconnu au milieu
d'une foule.

L'effet du mauvais exemple
des pères.
Le père Lamonde,
comme l'étude se vidait,
a crié à un groupe de gars
lents qui marmottaient:
- Eh! là-bas, les commères,
dépêchez-vous.
Parler comme ça
à des adolescents ce n'est
que les irriter, pourquoi
ne pas les avertir doucement
que s'ils ne se pressent pas,
il devra sévir.

Aussi de se taire,
par amour pour Dieu.
Ce serait imprégner l'amour
de Dieu par l'exemple.
Que voulez-vous, quand
un prêtre, extérieurement,
ne laisse pas percer son
amour de Dieu par sa charité,
déjà beaucoup d'influence
religieuse disparaît.
Et le prêtre, orgueilleux, dur,
qui ne sourit pas, pas bon,
nous les gars on le déteste
(Pratt, Bédard, Auger),
le ridiculise.
La jeunesse c'est l'âge
de l'école, où l'on observe,
se fait un idéal, tout
nous frappe, bien ou mal.
Le mauvais prêtre
(sans charité, pas doux)
nous fait rejeter l'idéal
de la prêtrise.
Rien ne l'attire,
tout le repousse.
L'adolescent se cherche
des modèles à imiter:
souvent il prend que ceux
qu'il voit ou fréquente.
S'il trouve le prêtre
orgueilleux, qu'intéressé
à son auto, indifférent à lui,
à ses jeux, froid,
il le retranchera de sa liste
et imitera un acteur,
un homme du monde,
les simples gars qu'il côtoie
au collège.

21 mai 1958

L'orgueil tue la charité;
sans charité un prêtre ne
mérite que d'être ridiculisé.
L'orgueil et les plaisirs sont
les buts de tout le monde.
L'orgueil
sans les plaisirs du monde,
qu'avec un peu de charité,
fait de son homme
qu'un médiocre.
Il n'est ni pour le monde,
ni réellement pour Dieu.
Le milieu n'est pas un idéal:
l'idéal est un sommet.

Père de famille.
Le vrai père de famille
s'occupe de son fils,
c'est son ami.
Il s'intéresse, dirige ses jeux.
Alors il peut vraiment
l'influencer.
Mais si le père est plutôt
indifférent à son enfant,
et s'il est orgueilleux,
l'enfant n'aime pas ça.
De cela, à 14-15 ans déjà,
voudra tenir tête au père
intérieurement, ne l'aimera
pas réellement par amour.
Ce sera pour lui un être
froid.
Mon père et moi,
c'est le 2e cas.
Je me rappelle une seule
fois, clairement,
où il joua avec nous.
Maman était entrée voir
une religieuse au couvent.
Il joua à la "tag"
avec nous 3, sur le parterre
d'une église,
le parking d'asphalte
d'une église en construction
tout près de l'ancienne
pour la remplacer.
Si père ne donne pas
son expérience à son fils,
sa vie est en partie nulle.
L'enfant doit tout
réexpérimenter, c'est
commencer sans héritage,
à zéro, que commencer
sans conseils du père.
L'adolescent
se doit à sa survie.
Il doit vivre la véritable
amitié, l'amour en plénitude.
C'est la condition essentielle
à son épanouissement,
à sa maturité.
Il doit combattre les erreurs
de la vieille génération,
en prolonger les vérités.

L'arrivée d'une nouvelle
génération, c'est l'invasion
des barbares; la révolution
ridicule, désorganisée.
L'adolescent
démolit les vieux cadres!
démolit les antiquités!
démolit le mal!
Mais, hélas trop souvent,
ce travail l'épuise:
il n'a plus la force de bâtir
plus grand,
parfois même aussi grand.
Tout est à refaire.
Pourtant il avait droit
à la révolte.
Devant des exemples
d'amitié, d'amour
égocentrique, sensuel...
(ce qui est se dévorer
l'un l'autre),
il avait droit à la révolte.
Mais la révolte aveugle.
Et comme ses prédécesseurs
il culbute dans le noir.
Plus tard il constatera:
il est impossible de détruire
le passé puisque nous
pouvons à peine redresser
son influence sur le présent.

Je ne veux pas tirer
ma morale de l'histoire,
je veux constater moi-même.

Je veux devenir silencieux,
non communicatif.
C'est dur, je suis né
communicatif.
Écrire m'aide à me taire.
La femme de mes rêves.
Je la veux en plus sérieuse,
aimant la littérature,
aimant et sachant discuter,
habile dans les affaires,
qui soit capable de prendre
des décisions rapides.
Mais, si trop sérieuse,
le foyer serait trop triste.
Je la veux très gaie,
aimant rire, mais ne sachant
pas que rire.
Elle doit savoir s'émouvoir
de mes chagrins,
égayer ma fatigue, relever
mon courage, sérieuse.
Qu'elle sache, en plus
de s'affliger de mes maux,
me proposer un remède
gentiment, avec amour,
je voudrais qu'elle connaisse
mon âme à fond
et je voudrais connaître
la sienne à fond.
Que mes passions soient
comprises et apaisées par
l'offrande de son corps pur.
Je la veux rêveuse
mais active à ses heures,
je veux que mes goûts
soient les siens.

Après la pratique de séance
à 8h.
Nous sommes arrivés
avant les autres au dortoir.
Avons décidé de passer tous
par la chambre du surveillant
(absent) qui communique
aussi avec le dortoir.

- À notre bande, il ne dira rien.
Entrer dans la chambre d'un père est défendu sévèrement.
Je les y pousse.
Nous étions à nous changer quand le père arriva.
Il débarra la porte
et nous dit sévèrement:
- Par où êtes-vous rentrés?
Laissa pas le temps
de répondre et continua:
- La prochaine fois,
vous attendrez
qu'on débarre la porte.
2-3 se dirigeaient déjà
vers les douches.
Meunier dit au père:
- Nous avons demandé
la clef aux pères dans la salle
et nous ont dit de passer
par votre chambre.
Il nous sauvait de la colère
du père.
Il mentait.
Est-ce par peur?
ou pour nous simplement?
C'est un de ses trucs
pour se rendre populaire.
Il travaille du côté des gars
et est en très bonne relation
avec les pères.

Ce midi, j'ai eu permission
spéciale pour aller changer
les journaux de mon herbier.
J'étais seul au local
et presque sûr de ne pas être
dérangé, sauf peut-être
par le père Bédard.
En changeant mes journaux,
je feuilletais furtivement,
fébrilement
(peur arrivée Bédard)
pour trouver portraits
de femmes demies-nues.
Le coin du cinéma et
d'autres m'en fournirent à
mon goût.
Tout en place, je sortis
et allai toilettes admirer
et goûter (péché)
mes portraits
(action complète).
Je voulus les jeter
mais me suis retenu.
Je les découpe et je les traîne
en poche.
La pécheresse au visage
doux, bon, me trouble,
m'émeut, j'aime son âme,
je veux son bien.
Celle aux yeux taquins,
à la tête et la bouche
de fausse, je la déteste.
Mais les 2 m'attirent
par leur corps et je n'y fis
pas de différence.

Lamarre.
Un gars se lève
pour aller à sa case le soir
avant qu'il dorme.
Il se soulève sur son oreiller
et grogne:
- Maudit bel habitant...
(terme pour irriter les fils
de cultivateurs).
J'ai la sensation de devenir
un grand homme.
À lire des biographies,
je me convaincs d'être
un futur immortel.
Si c'est une vie
de saint tardif,
par la faute de sa jeunesse,
je me crois excusé
et j'espère changer demain.
J'ai un remords
d'avoir quitté ma sainteté
pour cette joie amère (orgueil, luxure).
Mais cet espoir
me fait travailler:
je veux me monter un album
des principaux portraits
en couleur de ma vie.
Je vais retracer des portraits
de jeunesse.
Je parle
pour que chaque phrase
soit un proverbe, immortel.

J'écris pour ébaucher
ma biographie
en même temps
que composer un roman.
Parfois, il m'arrive d'être
éveillé la nuit
par mon subconscient qui
poursuit dans mon sommeil
le travail amorcé
durant le jour.
L'inspiration ne me vient
qu'avec les sensations violentes.
Ma paresse m'empêche presque de travailler à froid.

Il faut se refuser à vivre
pour l'opinion
de son entourage.
Car l'opinion de ceux
qui nous jugent,
souvent est trop subjective
pour être bonne,
le sujet étant trop égoïste
pour être impartial.
Ils nous jugent à travers leurs
passions, leurs désirs.
Je me moque des jaloux:
ils disent nous détester
mais les accusations
qu'ils portent ne sont que
pour mieux cacher leurs
torts.
La jalousie
dénote une infériorité.

Je rêve de me voir applaudi,
salué, honoré.
Je cherche parfois
à être populaire pour qu'on
dise que j'étais puissant.
Je veux (sans pouvoir) abandonner mes passions, pour le
temps du collège, pour avoir
un corps plus dur, pour bâtir
ma charpente.
Je cherche un peu l'original
pour que l'histoire
me nomme.

22 mai 1958

J'ai vaincu la maladie
de diriger les élèves
ou les gens seulement
pour la gloire d'aujourd'hui,
car la gloire me demandera
des sacrifices,
mais mon nom
au dictionnaire,
ma biographie,
l'histoire me hante.
Mais j'ai peur.
C'est de mon père que vient
cette peur.
Comme moi il a rêvé, étudié,
peiné et assurément péché.
Élevé sans religion,
il se convertit à son mariage.
Il a écrit avant de se marier
et a lâché sans éditer,
jeté tout à son mariage.
Il a cru devenir
un grand homme.
Il aimait les belles étoffes.
Il est orgueilleux.
J'ai peur de faire comme lui,
de revirer en petit bourgeois
bien payé, ayant belle
maison, chalet, bonne
femme, enfants,
chef d'usine, mais je veux
plus, je veux dominer par ma
tête le monde.
Son mariage l'a peut-être
trop satisfait.
Il avait ce qu'il cherchait.
Moi, quand j'aime et que
je ne sais pas si réellement
on m'aime, ou si l'aimée
est loin de moi, je suis triste
et fertile (écrits).

Quand je sais que l'aimée
me déteste, je viens à la
détester.
Quand près de moi,
mon amour satisfait,
je suis presque stérile.
Le manque de confident
à mon goût exigeant
me fait écrire.

Louis-Pierre, je commence
à m'en détacher,
ça ne me fait presque
plus rien de le quitter.
Je ne suis plus porté
à l'épier.
Depuis quelques jours,
on était trop unis.
Il est porté à être bébé
parfois.
Ça m'a fatigué,
et sans rien lui dire,
je me glisse loin de lui.
L'amour meurt
et c'est dur de le ressusciter.
Pareil avec mon amour
de Dieu.
La tentation est un feu brû-
lant qui aveugle,
qui cache les étoiles.

Dans l'étude,
je me sens enfermé comme
dans une boite à gâteau.

Deux surveillants
mélangent leurs voix en don-
nant bénédiction dortoir.

J'aime être observé, admiré,
aimé par tout le monde.
Mais ce qui m'est nécessaire
c'est d'être observé
par quelqu'un que j'aime
et qui m'aime.
À la maison c'était Denise.
Ici c'est Louis-Pierre.
Me savoir observé, pour
moi, c'est un vivifiant.
Louis-Pierre n'est pas tou-
jours très beau.
Quand il se laisse aller
à parler et à faire le bébé,
quand il agrandit trop
ses yeux jusqu'à tout rider
son front, quand il
ne redresse pas ses épaules,
il est laid.
Sans cela, il est beau, d'une
beauté fragile, angélique.
C'est malheureux mais
je perds cet amour unique
de l'âme, je regarde
davantage
la beauté du corps.
Ceux que j'aime je les chéris
follement, je fais tout
pour eux pendant 3 jours,
puis le reste de la semaine
je redeviens froid, dur,
et parfois cruel; sans pitié.
Je dramatise tout.
La moindre erreur, pour moi,
de la part de l'aimé,
est un crime à mon amour.

Mon orgueil se ressaisit
et je veux m'éloigner.
Je regrette d'avoir été doux
et bon envers l'aimée,
je regrette d'avoir parlé
en confidence.
Quand à mon indifférence
l'aimé répond
par l'indifférence, je suis très
peiné: car je m'aperçois
de la baisse d'amour.
J'ai peur que l'orgueil
me fasse perdre beaucoup.
S'il cherche à m'approcher,
je reste froid mes 3 jours
puis par besoin ou peur
de le perdre, je reviens à lui.
Avant, j'aimais toujours.
L'amour peut-il faner
dans un coeur?
J'ai besoin d'une épouse
capable de supporter
mes crises, capable
de se conduire toute seule
pendant mon indifférence
et me remettant les guides
durant les jours
de fol amour.

Denise n'a pas subi
ces crises de 3 jours.
Je ne la possédais pas.
C'était elle l'indifférente.
J'avais déjà trop peur
de la perdre.
Mon âme n'avait pas encore
ses brusques humeurs.

23 mai 1958

Si je ne suis pas observé
par l'aimé (quelqu'un),
ma vie n'a plus de raison,
je perds mon ambition,
je tourne en rond,
je me morfonds.
J'ai besoin d'être regardé
par un coeur amoureux.
(Dieu répondra-t-il, seul,
parfaitement
à mon espérance).

Les passions (luxure)
vous font faire les crimes
les plus horribles.

Aimez Dieu avec passion,
parlez de lui,
ne pensez qu'à lui,
ne vivez que pour Lui,
alors vous direz:
"je commence à aimer
Dieu".

Martel, il marmotte fort
sifflotement en se couchant
après lumières.

J'aime mieux l'être
quand il est loin de moi,
ma souffrance me le fait voir
sans défaut.
Je lui ajoute ce qui manque
et retranche le trop.
Je le fais correspondre
à mes rêves,
je le place dans mes rêves
tel que je le veux.
C'est pourquoi,
à son approche je suis déçu:
je l'avais pensé trop beau.
(Dieu seul ne pouvait pas
me décevoir).
Quand il est proche, je souf-
fre de l'avoir à mes cotés
sans lui dire tout
ce que mon âme contient.
Quand il est loin, je souffre
qu'il ne soit pas à mes côtés.
Louis-Pierre:
je lui ai dit:
- Ne fais pas comme moi,
mélange-toi, fais-toi des
amis, cherche à t'en faire
et non à délaisser
ceux que tu as.

Suit-il mon conseil
ou est-ce par lassitude
qu'il ne vient plus me rejoin-
dre quand je suis seul.
Je souffre.

Chaque pas,
la moindre voix fluette
tisonne mon mal, car je crois
le voir s'approcher,
mais ce n'est pas lui.
Je le cherche dans la cour,
je le trouve
jouant avec les autres.
Moi je n'ai que 15 minutes,
je dois rentrer pour séance.
Il ne vient pas.
Avant il venait.
Ce qui me fait le plus souf-
frir c'est que je ne sais pas
à quoi m'en tenir.
Pour manger, il s'arrange
pour laisser les autres
le dépasser pour être certain
d'être près de moi.
Et en récréation,
il m'abandonnerait!
Je me dis:
"C'est fini, je casse avec lui.
Vive la solitude".
Je veux un être qui m'aime,
qui soit toujours près de moi.
Avec lui je souffre
comme le mari patient et
silencieux qui voit sa femme
aller avec ses amis
et rire avec eux.
Pourtant je sais l'influencer:
se tenir droit, balancer pieds,
et il obéit.
Je veux quelqu'un
qui se moule à mes rêves.
Je veux l'amour sans tache:
il est rare sur terre.

La moindre tache me semble
aussi hideuse que
la première communiante qui
a une grosse tache d'encre
noire sur sa robe blanche.
Je n'oublie presque pas
les fautes.
Ça affaiblit l'amour
et pour le renforcer,
oh! ce qu'il faut travailler.
Quand je suis
dans une pente, j'y glisse
jusqu'à toucher l'excès.
Je rêve à cet être
de mes rêves, je lui parle
comme si elle était
près de moi.
Je l'embrasse, lui montre
les beaux paysages,
lui dit ma peine, je l'imagine
supportant mes crises.
Mais c'est dur de se réveiller
après un beau rêve.
Je suis jaloux de ceux à qui
Louis-Pierre s'intéresse.
Je veux être
le moyeu de ses idées.
Je rêve de mots tendres:
"Je suis heureux, parce que
tu es là. Tu es ma raison
de vivre, je t'aime".
Dans la bouche de ma muse,
ça va.
Mais Louis-Pierre
ne dit jamais ça.
C'est en vain que j'espère.
Dans son rôle,
il ne doit pas dire ça.
Mais c'est ça que j'aime.

24 mai 1958

Aussi c'est fou comme
j'ai hâte de prendre femme.
Non pour les plaisirs
de la chair, mais pour
les confidences,
parler, admirer nature.

Après un succès de séance,
je me propose de créer
une pièce, et je rêve.
J'ambitionne depuis peu
la vie d'acteur.
Vie glorieuse, un peu louche,
mais alors Dieu réapparaît
à mon âme et j'ai peur.
Pourquoi suis-je si solitaire,
ou simplement jouisseur.
J'ai des remords.

Le solitaire
qui déteste le monde
et ne l'a pas en pitié,
ne veut pas son bien, soli-
taire égoïste comme moi,
parce que pas assez honoré
refuse d'aider les gens...,
serait le meilleur philosophe
si Dieu n'existait pas.

L'homme est égoïste s'il ne
pense pas à aider le monde
dans sa solitude par écrit,
prières, dans le monde,
par organisation, exemple.
L'homme qui, comme moi,
refuse d'aider le monde
sous prétexte
de ne pas profiter de la vie,
qui méprise la gloire
éphémère du monde si dure
à gagner, sous prétexte
de ne pas s'abaisser
ou faire rire la foule
(un tas d'imbéciles),
a, comme moi,
retranché Dieu de sa vie:
plus on est chrétien,
plus on doit démontrer
qu'on est chrétien.

Si je me retire loin des gens,
c'est que je rêve à une gloire
impossible
à être bien rendue par eux.

Ceux qui me détestaient,
c'était les criards,
les énervés: je les plaçais.

Je me répétais :" continue,
demain tu seras un génie",
pour m'encourager.

Les apparitions en public
(discours, séances)
ne m'énervaient pas:
je me disais: ils ne sont pas
plus fins que moi,
pourquoi avoir peur.

Pourquoi ne suis-je pas
capable d'aimer les humains
à la folie?
Je veux tout transmettre
mes sentiments et qu'ils
soient acceptés avec amour.
Or Dieu seul
peut me comprendre quand
je regarde un paysage:
les mots sont impuissants,
seule la pensée saisit
et sent.
Dieu comprend ce langage.

Dieu a creusé
un trou d'amour très profond
dans mon âme.
Je l'ai chassé de chez moi.
J'essaie de remplir ce trou
avec de l'amour terrestre,
humain, et chaque fois j'es-
père réussir
mais c'est avec chagrin
que je constate mon échec.
Je souffre d'être orgueilleux
et sensuel:
combattre seul serait folie.
Qui donc m'aidera?

J'aime à savoir
que quelqu'un souffre
parce que je ne l'aime pas
assez et qu'il pense à moi.
Je suis cruel.
Qui m'apprivoisera.

Louis-Pierre m'a dit pour
répondre à ma question
"Suis-tu mes conseils
en te tenant avec les autres".
Il me répondit oui
comme ci, comme ça.
Il en vint à dire
que ma gueule de bois
à tous les 3 jours le fatiguait.
Il avait beaucoup plus
de misère à prier pour moi.
C'était plus fort que lui.
Alors je lui dis:
- Si je te fatigue dis-moi-le.
Ce sera fini entre nous 2
et je souffrirai moins qu'en
étant dans l'incertitude.
Il ne répondit rien.
Je voyais bien que
peu pouvait tout casser.
Il m'aimait de cet amour
chagriné
qui se voit repoussé.
Il partira un jour, je le prédis.
Ce que je préférerais
aujourd'hui,
comme j'ai espéré de De-
nise, c'est de le voir dispa-
raître
de mon chemin pour
ne plus devoir le rencontrer,
supporter son regard,
pour que mon secret aille
avec lui s'enfouir dans
un coin reculé du monde.

Au collège, les autorités
savent l'existence de voleurs
sans avoir de nom.
On pille les cases,
les friandises, on a même
volé une fois 5 dollars
et une autre 8 dollars.
Pour la séance, le préfet
en nous demandant
d'enlever nos vestons
pendant la pièce, a ajouté
de vider nos poches
car les pickpockets
pourraient en profiter.

Je veux diriger tous les gars,
ou aucun.
Je suis jaloux des autres
chefs, je les déteste.
Quand j'en ai la chance
je les mate.
Si j'ai fonction à donner,
je les donne de préférence
à ceux qui m'entourent.
Vu que je ne dirige pas
tous les gars, je me retire,
je les déteste:
je suis bon chef, je sais
organiser, on me l'a dit.
J'ai essayé de faire le drôle
pour prendre tous les gars,
mais c'est servir de clown
et je n'aime pas cela.

Je commence à comprendre
la solitude.
Je rêvais de la posséder
mais aujourd'hui je la goûte.

C'est dur de ne pas avoir
de confident, d'ami toujours
près de nous.
Si j'ai essayé d'être drôle
2 jours, c'est un peu
par intérêt, j'ai besoin
d'être applaudi très fort
à la séance.
Hier soir
à la pratique de séance
"C'était l'histoire..."
de Jacques Tournier,
moi Duchesse,
le théâtre était installé.
C'est vraiment bien réussi
comme pièce, c'est très
drôle: les gars vont l'aimer.
Nous avons vidé
bien des cases, volé un sac
de pommes en entier,
un sac d'oranges, un sac
de biscuits, des raisins.
On prend l'habitude de
voler si l'on tue les premiers
remords et je les ai tués
en volant parfois de l'argent
à la maison
(dans la sacoche de maman)
quand je n'en avais plus.

Des jours: très doux,
souriant à tous, pardonnant,
bon, calme.
Après: tempête, orgueilleux,
soucieux, dédaigneux, dur,
emporté, tout mélangé
dans mes idées.

Demain, dimanche, s'il fait
beau, les parents viendront
ici en pique-nique
pour éliminatoires,
concours athlétique.
Je cours pour la classe,
j'aurais pu gagner dans ma
section mais été dans le bois.
Mes parents doivent venir.
On se prépare.
Les pères ont fait peinturer,
rouge jaune et blanc
(couleurs du collège)
le flambeau des jeux.
On répare la petite clôture,
6" de haut, la garde qui
encercle le gazon du centre
autour duquel se déroule
la piste qui fait 1 mille
pour 8½ tours.
Elle commençait à pourrir,
on la peinture blanche.
La piste est clairée du gazon
qui commençait à l'envahir,
et égalisée.
Elle est très belle.
15 tuyaux de fer
du côté de la ville
à l'extérieur de la piste,
à l'opposé des tennis,
attendent les manches
à drapeaux pour les tenir
toute la journée.
Au début les concurrents
paraderont.
Les conseils de classe
en tête.

Vu qu'on ne m'a pas
remplacé au conseil,
je tiendrai la place
de vice-président.
J'ai le goût d'être populaire,
entouré; demain il y aura
des étrangers, des filles.
Je cherche à ce qu'on
entoure tous les participants,
gagnants ou non,
après chaque jeu.
Comme ça je crierai le "hip
hip hip" je serai populaire,
on me regardera.
En l'attendant on scie,
on peinture, on place des fils
pour haut-parleurs,
les élémentaires ôtent gazon,
les classes pratiquent
pyramides.
Tous bougent
comme dans une ruche.
Fafard, Désourdy, Pratt =
dirigeants.
J'aimerais être à la place
de l'annonceur.

À la récréation de 3h.30
Ils ont appelé pour parader.
Se placer
devant salle des petits.
Fanfare.
Brossard yeux rivés
sur son papier,
joues gonflées, front plissé,
attentif à l'excès.
Bédard
avec son gros tambour,
tout rouge, frappait dur.

Ça m'a augmenté le goût
de la gloire, de diriger,
de commander.

J'ai, avant, été seul dans
le champ lancer javelot.
Alors j'ai découvert le vrai
plaisir: je serrai de toutes
mes forces mon javelot,
les bras écartés sans
atteindre les extrémités.
Ensuite je courrais
le javelot prêt à lancer
me croyant au temps romain.
Je respirai l'air chaud de
l'herbe et des fleurs
(pissenlits).
J'oubliais Louis-Pierre,
mes chagrins,
pour ne penser
qu'à gambader comme
le poulain libéré subitement.

Pour Louis-Pierre,
je me disais: " c'est ça
les catholiques, même pas
capables d'en supporter plus
que moi".
Je les méprisais.

4h.30
Ils ont aussi allumé
le feu olympique comme si
c'était demain.
Ils ont paradé, la Fanfare
dirigée par Girard
se promenait, le groupe
de gymnastes d'Élément
dirigé par Désourdy essayait
de marcher au même pas
et d'accorder leurs bras.
Les concurrents longèrent
la piste à la file indienne.
Les non participants
les regardaient, étendus
sur le bord de la piste
et applaudissaient
ironiquement.

10h.45
Après m'être habillé
en femme, avoir bien ri
avec les autres en me mettant
des boules, je suis descendu
et rejoignit les Méthodes,
on riait, me disait que j'étais
bien faite, on sifflotait, on
riait ensemble de mon rôle,
j'imitais dans les coulisses
(les pères éloignés),
des danseuses en relevant
ma jupe,
je faisais la chienne.

La pièce fut bien réussie,
je suais à grosses gouttes
sous mon masque,
je ne voyais rien.
Après la séance, changé,
les autres retournés, Meunier
me prit avec Louis-Pierre,
et amena au réfectoire
(tout proche).
Comme j'allais ouvrir
les lumières, il m'arrêta.
Je le suivis
sur la pointe des pieds.
Il dit:
- Mangez, il reste du lait,
des biscuits et des poires.
Lui, il but du lait.
Louis-Pierre dit
qu'il n'avait pas faim (après
avoir saisi un demiard).
Il partit tout de suite.
Était-ce par peur
ou par sacrifice.
Tout en mangeant,
malgré moi,
cette idée me chatouillait.
Nous sommes retournés
dans la salle.
Je parlais, contais aux gars
notre expédition.
Malgré moi,
je louais presque Meunier.
Je me retenais, arrangeais
les phrases pour éviter
de prononcer son nom,
et augmenter sa popularité.
Mais j'ai dû me retenir car
j'ai eu le goût de l'admirer.
Était-ce un autre "truc"
pour se faire aimer,
populaire.
Les gars l'entouraient.
Dans la salle, les gars riaient,
murmuraient, étaient tendus
selon la qualité de la pièce
ou du chant.
Les gars devisaient
(les meilleurs étant pour leur
classe) vantaient l'habileté
des chanteurs, acteurs.

Au dortoir, le goût de partir
un comité du théâtre,
d'amplifier le théâtre,
me saisit.
J'apprendrai le piano, puis
l'accordéon, puis peut-être
la guitare, la danse; ainsi
à mon arrivée dans le monde,
j'aurai de quoi
me faire observer,
mes talents feront le reste...

C'est un peu à regret
que je vois cette pièce finir...

“C’était l’histoire”
de Jacques Tournier.

Meunier et moi.

25 mai 1958

Il a plu, le pique-nique
fut contremandé,
mais dans la salle,
démonstration
club athlétisme,
ils furent applaudis.
Je me promenais
avec une cigarette
sans même me préoccuper
des Pères
qui me viraient des yeux.
J'avais le goût de leur crier
qu'ils sont de mauvais
catholiques, qu'ils sont
cause de ma démission
(faux: luxure).

En vendant des programmes
au parloir, je rencontrai
une famille aux beaux
corps...
La femme chercha
de l'argent sonnant (voulait
pas changer $1 pour $0.05),
et après avoir collecté la
somme,
me dit d'un air précieuse:
- Tu nous excuseras!
Et la fille, jolie, qui nous
sortait des "Oh! maman"...
Je les aurais giflées,
la mère et la fille.

Mangé au restaurant,
ma mère m'avait acheté
un autre veston, un parka.

Je rage,
je me récite des discours
pour hurler aux prêtres
qu'ils ne nous édifient pas
toujours.
Je les acte, je m'emporte
en me les récitant.

Les hommes
font leur malheur car Dieu
ne connaît pas le malheur.

Je chante, j'écris,
je ris pour moi,
puisque je n'ai plus Dieu.

Il me semble que pour être
heureux, il faudrait
le départ de Louis-Pierre.
Il est petit, fragile,
j'ai le goût de le protéger,
je me confie trop à lui
(pourtant il est fiable),
mais il n'a pas besoin
de protection, n'a pas toutes
les qualités que je demande
et je ne peux m'en séparer
tant qu'il vivra près de moi.
Il doit partir, comme Dieu.
Je regretterai, mais je serai
plus heureux dans mes rêves.

Ne voulant pas me confier
à Jolivet (confession),
il fallait qu'un jour je me
confie un peu à Louis-Pierre,
et ce peu je ne l'aime pas,
parce que tous
mes mouvements sont
analysés et jugés d'après
mes dires.
Je veux ma liberté.
Qui me la rendra,
sinon Dieu.

Comme le chien, par
son flair, doute la présence
du lièvre, par mon âme,
je pressens ma gloire.

Si l'homme peut se faire
avec différentes femmes,
c'est une preuve que
l'épouse est tout simplement
une amie un peu plus intime.
Je veux l'infini amour: Dieu.

Gauthier m'a dit le soir
alors que je photographiais:
- Après-midi, je pensais
à toi, si tu avais vu le souper,
un vrai souper canadien,
en famille, tu aurais fait
une belle page de roman.

(Lettre
de grand-mère Mena).

Gaspé.

Je viens te souhaiter
bonne fête et bien du succès
pour la fin de l'année.
Si inclus $5.00 piastres
et sainte Bernadette
en souvenir de tes 16 ans.
Je te souhaite
un bon voyage en juillet.

De ta grand-maman
qui ne t'oublie pas.

Maman Mena.

26 mai 1958

(Lettre
de Roger Letellier).

St-Lambert.

Cher Yvan.
Fièrement et sans blâmer
ma paresse (ni roman),
je te réponds aussitôt.
J'ai reçu ta lettre, samedi
le 24, mais j'ai couché chez
mon oncle et je l'ai lue le 25.
As-tu parlé
d'un pique-nique le 25?
Tu te prépares à temps,
vieux.
Comme il n'a pas fait
très beau j'ose espérer
que ce sera remis à dimanche
prochain.
Là, tu aurais plus de chances
de me voir descendre
de l'auto.
Le 20 au soir, 21, 22,
j'ai été en retraite fermée
à la villa St-Jean
(de la Lande)à St-Jean.
J'ai dit fermée, donc pas
d'espoir vers le séminaire.
On pouvait fumer partout
sauf pendant
les instructions.
On avait un bon prédicateur,
humain et touchant.
On a eu un prêtre
venu de l'extérieur
pour prêcher de la vocation.
Je suis convaincu d'avoir vu
ce prêtre au séminaire.
Grand noir, assez maigre,
très jeune.

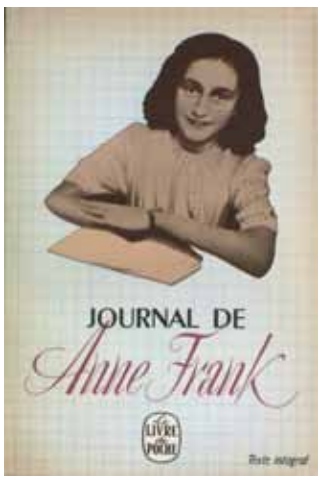
Le site était très beau
et la nourriture délicieuse
(la maison est reconnue
pour cela).
Il y avait le groupe
de St-Lambert et un groupe
de Napierville.
J'ai de grosses chances
d'aller étudier à Montréal
l'an prochain.
Sur disque, j'ai eu
le concerto "Empereur"
de Beethoven, sa symphonie
"Pastorale", des airs
de Carmen (très mal chantés)
et Die Fliderman.
M. Gasch m'a prêté
la symphonie "Oxford 92"
de Haydn, Mozartiana
de Tchaïkovsky,
la symphonie de Frank, la
3e de St-Saëns (avec orgue),
des airs d'opéra de Mozart,
le 24e concerto,
la symphonie "Concertante"
et
"Eine Hleine Natchmusik"
de Mozart.
À la villa, j'ai acheté un
livre:
"Le tempérament",
que tu as peut-être lu.
D'après ce livre,
nous sommes des nerveux
(toi et moi).
Il m'a coûté la rondelette
somme de $0.15
(je suis ruiné).

Il paraît que ton roman
prend forme...?...?
Si tes parents craignent de
me déranger en m'appelant,
dis-leur que le dimanche
après-midi, je n'ai rien
à faire, je m'ennuie et qu'il
me ferait plaisir de te voir.
Enfin, je te souhaite bonne
fête, pour le 31, si l'on
ne se voit pas le 1er juin.
"Que le Dieu que tu adores,
comble tes désirs,
S'il le faisait, ce serait
mon plus grand plaisir",
scène V...
Sur ce, je te quitte, je t'ai
assez longtemps dérangé.
Ton ami.

J'ai le goût de fumer,
je me sens prisonnier.
Je veux m'en aller.
Mais impossible.
J'essaie de me calmer
mais que c'est dur.

Je sens ma tête comme
une chambre remplie
de papiers mélangés.
J'aime l'ordre,
je veux classer.
Je souffre.
Je suis orgueilleux.
Je suis fatigué, je m'endors.
Ma souffrance est celle des
amoureux qu'on a séparés.

Anne Frank,
en lisant son livre, en voyant
son portrait, je souffre
de la voir souffrir.
Je l'aime parce qu'elle croit
en Dieu et m'aide à l'aimer.



27 mai 1958

À 10h.30, les gars de séance et moi avons été nettoyer le local du théâtre.
Je me pris un programme parmi ceux qui restaient et c'est avec une joie orgueilleuse que j'y ai lu mon nom.
Ma perruque était encore humide tant j'avais eu chaud.
Ma robe avait un bout de déchiré.
Le préfet me dit:
- Ils la répareront là-bas.
Au dortoir, avant souper, j'ai félicité en passant O'Meara de ses sauts à la perche (très bon).
Il ne me sourit même pas tant il semblait s'en foutre, il me jeta un oeil dédaigneux et surpris.
Je me jurai de ne plus féliciter.
Je marche contre ma nature épanouie, féliciteuse, pas assez rancuneuse quand je suis de bonne humeur.
Au souper
Huet vint me féliciter.
Louis-Pierre, toute la journée, mena une vie de saint.
Souriant, patient, etc.
Ça a ajouté à mon bonheur.
Je leur sortais, répétais ces phrases avec mon visage et l'accent d'hier.
Ils riaient, quelques-uns aux larmes, à grands éclats de rire.

Pratt voyant le tout dégénérer en tiraillage au début vint s'asseoir dans les estrades.
Il faisait crier.
C'était à peine si je répondais, je le ridiculisais.
Je ne l'avais pas applaudi à son arrivée, il aurait pu assez facilement s'en apercevoir.
Pipe en forme de fusée, bois travaillé, bas blancs, pas chapeau, lunettes de soleil.
Je le déteste ce gros tas de broue.
Au début de l'après-midi, les gars tous réunis, attentifs au haut-parleur (Camerlain, ses craques...).
Personne n'allait dans la salle.
Vers la fin, va-et-vient continuel, tiraillage effrayant, on n'entendait plus l'annonceur, chants classes, cris, pyramides, compétitions.
Après-midi.
Ce fut la fête des Jeux.
À 1h.30 nous nous sommes réunis (concurrents) pour la marche, procession.
J'avais mis mes pantalons noirs, un gilet blanc et à cause du petit vent un gilet de laine rouge vin.

Pour faire le comic j'avais mis un béret et je laissais pendre une grosse mèche de cheveux jusqu'aux oreilles.
Le mérite de ma séance me revient.
On me salue, me sourit quand je passe (presque tout le monde).
On me répète: "Mon lorgnon".
C'est le bout qui les a fait le plus rire.
On m'appelle: "Madame La Duchesse".
On rit de mon béret.
Je fais le drôle.
Je me sens heureux car j'ai le goût de rire et je ris.
Toute l'après-midi je suis resté dans les estrades à faire rire les gars.
Je prenais des poses comiques avec mon béret.
On me photographiait.
J'ai couru pour la classe et je me suis arrangé pour partir le dernier en disant que Boudreau (président jeux classe) m'avait dit de partir dernier.
Faux. En partant le dernier, si je gagnais, on m'applaudirait, m'entourerait.
Je courus de toute mes forces et repris le temps perdu; arrivé 3e avec 3 secondes de plus que le 1er.

Au souper, on me disait:
- Hé! Mornard, je ne savais pas que tu courrais si vite que ça. C'est toi qui as remonté ta classe.
Pourquoi n'as-tu pas gagné aux éliminatoires de section.

En prenant la dernière course, la plus importante, je me faisais remarquer et puisque les exhibitions se terminaient après, on se rappellera beaucoup plus du dernier concours que du 1er.
J'entendais dans les groupes dire:
- Mornard, lui, il court vite.
De plus en plus j'en venais à me fouter des gars et de leur gloire.
J'aurais aimé me savoir observé, admiré, montré du doigt au parloir, mais on parle rarement de nos amis à nos parents.

Louis-Pierre et moi,
nous nous sommes
photographiés et il paraissait
très content de pouvoir
me photographier.

Gaumond, un gars de Philo
II, a battu le record
de javelot avec 146'.
Mais Boudreau, Méthode A,
par un coup formidable,
le battit avec 151'.
Tout le monde resta
quelques secondes figé
avant de crier.
La bande à Meunier
et d'autres se ruèrent sur lui,
s'enfargeant dans la broche
de la clôture.
Ils le portèrent sur leurs
épaules jusqu'à l'estrade
(jeunes assis, grands
sur gazon en face),
le félicitaient, etc...
Lui ne le croyait pas.
- Ils se sont trompés,
disait-il, 130' d'habitude.
C'était ça que je rêvais, cette
gloire soudaine et subite.
Mais un nuage sombre
assombrit mon visage,
je ne riais plus, je songeais,
j'enviais sa chance.
Mais cela passa
et tout se replaça.

Bellefleur est fort sur
les farces, les allusions sales.
Je riais de ce qu'il sortait, et
lui en sortais pour lui plaire.
J'y réussis à merveille, me le
rendre plus sympathique.

Après souper, j'ai été
me promener seul derrière
le cimetière.
Les gars étaient tous réunis
autour du tennis des
philosophes pour voir jouer.
J'entendais des vagues
d'applaudissements,
puis rien que les oiseaux
qui s'appelaient.
Je chantais, mais quand
je m'arrêtai, je me sentis
affreusement loin des autres.
Je ne voyais que le ciel
avec sa lune de glace.
Il y avait des lignes
de nuages très pâles
et disparates pareils
à ces mousses desséchées
laissées par la mer
en Gaspésie à la marée
basse.
Les cloches
sonnaient l'angélus.
Fortin et Pinsonneault,
je les entendais passer
assez loin et dire:
- Regarde le pinson dans
l'arbre.
Ils marchaient à reculons
pour ne rien perdre
de ce spectacle.

Alors un avion décolla
et son moteur brisa
tout ce charme comme
une mort tue une fête.
Rassasié de tranquillité,
parce que je pouvais écrire,
j'allai vers le tennis,
un foin en gueule.

Un jour: courageux,
studieux.
Lendemain: paresseux,
fatigué, las.

Je trouve la classe affreuse.
C'est endormant.

Je rêve d'être simple
comme ces braves fermiers
de Gaspésie.

28 mai 1958

Je n'aime pas le genre
des personnages de Flaubert
dans Madame Bovary.
Trop mauvais.
Je rêve non de divorcer,
de vivre en débauché,
mais en saint
sans encore agir
et je veux roman
qui me fait rêver
à ces actions très bonnes.

La fin de l'année approche,
je n'ai pas le goût
de me mettre à l'étude
à fond.
Je lis et j'écris.
Je veux goûter, sentir,
pleurer, être triste,
m'imaginer dans un malheur.

J'ai reçu $5.00
de grand-maman Mena
pour ma fête le 31, par lettre,
j'ai couru acheter
DIEU PARLERA CE SOIR .

Parfois quand on me parle
d'un livre ordinaire je dis:
"j'aimerais en écrire
un comme ça".
Mais je me reproche d'avoir
dit ça, je dois faire mieux
que tous les autres:
" Je serai un génie".
DIEU PARLERA CE SOIR
et ANNE FRANK
m'aideront pour faire mon
roman d'après mon journal.

Je félicite discrètement
Louis-Pierre
de sa conduite exemplaire.
Je lui demanderai:
- Moi, est-ce que je te fais
encore souffrir
depuis quelques jours?
- Non.
- Est-ce que ça t'aide dans
ta conduite?
- Oui, je te vois léger,
joyeux, au lieu de grave et
pesant. Tu parais ne plus
avoir de soucis.

J'avais envie de lui dire
que j'en avais malgré tout,
mais Asselin et Brossard
s'en vinrent me montrer
une petite fleur sauvage.

Quand je m'étais énervé,
dis phrases de trop,
mal à propos
devant quelqu'un, alors,
orgueilleusement,
je m'en voulais après
et me promettais de toujours
rester calme.

Mon rôle de femme
dans séance,
mes impressions, je joue
les rôles de mes rêves.
Les petits savent mon nom,
et les grands aussi.
Moi je connaissais presque
juste ma classe.

Boyer Jean n'ayant pas
voulu me croire que
telle plante rouge, luisante,
dentelée d'un bord,
était de l'herbe à puce.
Deux jours après,
il avait la face toute rose.
J'ai ri comme un fou
en entrant en classe.

Je sentais que le temps
de me convertir était presque
venu.
Je n'aurais pas de misère
à repartir.
Tous les gars étaient
mes chums.
J'avais le goût du travail,
j'étais las de mes passions,
j'avais le goût d'imiter la vie
des gens de mes romans,
de suivre les idées
de mes rêves.
Je rêvais de me convertir.
Mais...

Péloquin donne
"stéréophonique"
classe Méthode B.
Louis-Pierre depuis quelque
temps est gai, il chante, rit
à tous, parle, fait des farces.
Ah! cette religion.
Péloquin ne me souriait pas
comme avant, il m'en voulait
intérieurement.
- Il y aura peut-être
de la musique populaire,
essayez de ne pas trop faire
les ...

Alors il baissa le volume
pour un bout de chanson
d'amour.
Pour plaire aux gars.
Proposé fête
pour plaire aux gars.
Il donne
pour se rendre populaire.

Une mouche
se posa sur mon bureau, me
fit sortir de mon épatement.
La mouche reste encore
la mouche même
si la musique a évolué.

L'âme a toujours
les mêmes maux.
C'est une forme de remords,
un rien me donne ce vertige,
je me sens appelé à travailler
pour les âmes, à la sainteté.

Dieu est un voleur.
Il m'enlève l'amour.
Tout ce que j'aime avec
la religion se rapporte à lui.
L'ami l'aime, me supporte
parfois, m'écoute, joue
avec moi pour lui plaire.
Comme si j'étais seulement
le terrain pour se pratiquer.
Je veux être aimé
pour moi-même.

Père Provost, ses claques,
fin mai.
Louis-Pierre:
- Pour pas user ses semelles
sur l'asphalte.
Quelques-uns:
- Il est peut-être malade.

Mes paupières me tombent
tant je suis fatigué,
mon souffle est lourd,
mes joues brûlantes.
Pourtant j'ai lancé du javelot
seul 40 minutes de temps.

Boudreau est un gars frisé,
simple et agréable.
Il fait parfois
mes commissions en ville.

À lire des biographies
de grands hommes, je me
prenais futur grand homme
et je ramassais, achetais des
portraits pour ma biographie,
faisait le brouillon
de mes lettres.
À lire livres religieux,
je voulais devenir un saint
pour aider les pauvres.

Je chasse l'idée du Christ,
mais comme une mouche
tenace, l'idée du ciel vient
toujours tomber
dans ma soupe quand
je me crois près de la boire.

Je pense à me marier, à vivre
comme tout le monde,
mais Dieu paraît devant moi,
plus je le chasse,
plus il revient.
Je veux complètement
m'affranchir de lui.
Agir à ma guise.
Il me laisse aller, mais il me
laisse suivre par le remords,
son ambassadeur
et un ambassadeur c'est
presque pas envoyable.
Il est très dur de chasser
l'image de l'être
qu'on a aimé, surtout si
cet être nous aime encore.
Le remords nous prend.
Ta naissance te retient
où tu es né.
Si tu quittes,
le chagrin te prend.

J'essayais de prendre
de longues respirations
pour mieux savourer l'air.
Au souvenir par odeur
de mets délicieux,
ma langue jouait
délicatement dans sa salive.
Mes narines
respirent religieusement
comme un long baiser.
Pour éviter mauvaise odeur
je respirais avec ma bouche.
Je veux goûter, jouir
de toutes les secondes
de ma vie.

Ce soir, en me voyant sortir
une boite de biscuit
au chocolat et la cacher
sous mon lit, Martel me fit
une de ces faces en voulant
dire:
"Eh! bien! tu vas manger!"
Je pouffais de rire.
On ne m'entendit pas
à cause du bruit des valises,
robinet et à cause grandeur
dortoir.
Quand on monte,
fait un coup, il nous semble
que dans toute une foule
il n'existe que nous
et le surveillant
et l'on prend peur.

Une erreur
devant mes confrères,
je m'en fous pas mal,
car je suis à l'école, et
nos erreurs nous préparent
pour demain.
Je me répète:
"attendez demain".
Je les méprise malgré le don
poétique: car je me crois
un génie en herbe.

29 mai 1958

(Lettre de maman).

St-Lambert.

Mon bien cher “grand”.

Même si nous avons “fêté”
tes 16 ans dimanche dernier,
je ne puis m’empêcher
de venir te resouhaiter
Bonne Fête!le 31 mai.
Je voudrais tant
être près de toi ce jour-là!
Crois qu’avec Olier
et Sylvain nous irons
communier pour toi, samedi
matin, afin de te remettre
sous la protection de
Notre-Dame du Sacré-Coeur
et de Marie Médiatrice
de toutes grâces, comme
je l’avais fait à ta naissance.
Vraiment tu avais choisi
ton jour pour arriver,
en plus le dimanche
de la Ste-Trinité... qu’est-ce
que la Providence
te demandera en retour
ou plutôt que veut-elle
de mon Yvan?
Bonne Fête
enfant bien-aimé.
Ma pensée et mon coeur
seront avec toi, samedi.
Sois heureux!
ta maman.
Baisers de nous tous.
Bonne Fête de Papa, maman,
Olier, Sylvain et Germaine.

Je ne sais pas, il me semble
être arrivé à un point
où tout s’éclaircit,
où toutes nos questions
se réveillent avec la réponse,
où l’on se sent monter,
progresser, grandir,
naître à la vie...

Je me prends à détester
les riches, les mondains.
Mais j’aime et adore ceux
qui protègent les pauvres.
Parfois, je me prends à rêver
d’être pauvre, vagabond,
mais écrivain, philosophe
et bon pour les pauvres,
amoureux.
Je voudrais quitter
ce collège, m’enfuir et mener
une vie d’écrivain pauvre.

Il est dur d’obtenir
quelque chose de moi
si ça me déplaît.
À la force,
je réponds par l’orgueil.
À la douceur, je méprise.
Il faut que je me décide
moi-même.

À la pensée de voir des gens
malheureux, méprisés, seuls,
je m’enrageais, les larmes
aux yeux, je voulais courir
comme un fou, crier
au monde son injustice.
J’aurais tout cassé
tant ça m’enrageait,
j’avais le coeur en sang.

Je ne veux plus voir
personne.
Je devenais fou.
Je voulais agir
pour que ça paraisse.
Me convertir, à quoi bon.
Je ne pourrais pas aller aider
les pauvres,
faire des discours, etc..
Mais la prière...

Il me prend des crises
(2 heures) sensuelles,
tout s’en va,
l’étude je la déteste,
je ne peux écrire,
mes rêves de beauté
s’effacent devant la flamme
de mes passions indomptées.
Après: goût d’étudier,
plaisir à étudier.

De plus en plus,
je m’apercevais de l’amour
de ma mère.
Elle m’achetait,
me donnait bien des choses,
me disait toujours
qu’elle m’en achèterait beaucoup plus
si elle en avait plus.

L’enfant qui hier ne voulait
pas sortir le dictionnaire,
aujourd’hui
se pâmait de littérature.

La maison du pendu
à Gaspé.

Denise revenue
de Drumondville,
devant banque avec sa mère,
fière. De l'autobus,
je l'ai contemplé
sachant ne pas être vu.

Je me sens comme aveugle,
je forme des projets
sans pouvoir les édifier,
je me trace une ligne
sans pouvoir ou savoir
si je pourrai la suivre.
L'homme est un aveugle.
Qui sera mon guide,
ma lumière.

J'ai le goût de ne plus être
au collège, d'être ailleurs.
J'aimerais aimer
et être aimé d'une femme,
de mon épouse.
Mais je n'en ai pas
et je suis toujours ici.
La classe me pèse,
rien que d'entendre la voix
des professeurs m'enrage.
Je crains l'entrée du préfet:
il donne les notes.

Je veux faire rouler ma vie
sur tous les chemins,
je veux passer par toutes
les vocations et dire laquelle
est la plus belle.
Je veux aller partout
pour pouvoir écrire,
parler sur tout.

Souvent il m'arrive
de me dire:
"Ah! qu'il me fiche le camp
ce monde avec son orgueil".
Je déteste l'orgueil,
le snobisme, donc je déteste
ma manière d'agir.
Mais j'aime ma pensée,
mes rêves.

Cigarette: bonjour père
Edmond de la main.
À la fin de l'année passée,
Gauthier et moi, nous avons
fumé en cachette,
en flambeau sous la paume.
Un père passa.
Soudain Gauthier se mordit
la langue:"Un père!"
Le père Edmond passait
à une vingtaine de pieds.
Je le salue de la main, la
faute renversée dans la main.
Ouf!... Il répondit
mais ne s'arrêta pas.

Le monde est comique.
Un jour, il s'embarrasse
de perruques.
Le lendemain, il prise.
Aujourd'hui,
c'est la cigarette.
Quelle évolution!

J'écris partout,
à l'étude, en classe,
je prends des notes,
en récréation,
au dortoir à la noirceur.
C'est devenu une folie!

Au collège, le goût de revoir
ma mère m'assaille parfois.
Alors je m'imagine
à l'embrasser, à la protéger,
avec de l'amour et
de la confiance réciproque.

Depuis un temps
avec Louis-Pierre, j'échange
que quelques mots rares,
et c'est tout, et je me sens
plus heureux avec mes livres
et mes rêves.
En sortant dehors,
Louis-Pierre m'a dit
en me montrant Huet
et Pratt:
- Snif-snif et Ouaf-ouaf
en conférence.
En passant devant eux, Huet
arrêta Louis-Pierre,
je continuai
sans me retourner.
Derrière le cimetière
ça sentait l'herbe,
le bien-être, je me rappelais
ces soirées avec Denise,
dans l'odeur de l'herbe,
de la nuit qui vient.
Il ne vente pas,
les oiseaux chantent,
j'ai mis un foin en bouche.
Je pensai que Louis-Pierre
devrait partir,
son père était malade
du coeur, je lui écrirai
(j'aimerais qu'il m'écrive
le premier), je commençais
déjà à avoir peine.
Je resterais seul, solitaire.

À la chapelle,
il n'était pas là.
Pélo commença la prière.
Pratt devait partir
le reconduire chez lui.
Huet devait lui annoncer
la nouvelle,
l'aider à se préparer.
Soudain il arriva,
s'agenouilla à son banc,
les mains jointes.
Ma peur s'envola
en laissant tout de même
un peu de chagrin,
mon rêve tombait.
Ah! après ces rêves,
quels supplices!
J'ai eu peur quand Huet
lui a dit de me lâcher.
Je voyais déjà ceux
que j'avais contre moi,
mais je me suis ressaisis
et en me criant en dedans:
"Continue, soulève les gens
contre toi, continue, plus
ce sera impressionnant
dans l'histoire quand
tu changeras (conversion)".

En montant
à "Stéréophonique", il y
avait une légère file de gars
demandant permission.
Après "Stéréophonique",
Meunier s'est mis
à applaudir pour remercier.
Tous applaudirent.
Lui et Pélo vont bien.

30 mai 1958

9h.30
Le bonheur et le malheur
sont frères car ils sortent
de la même main.
Je pense à vivre
avec assurance chômage,
passer mes journées
solitaires dans quelques
mansardes, écrire
sans penser même à la gloire
et à l'argent,
éditer des chefs d'oeuvre
qui ne seraient
que ma vie mot à mot.
Il me semble que je serais
heureux avec une femme
pauvre, habituée à la misère,
simple, bonne et surtout
ayant une confiance aveugle
en moi.
Vivre qu'avec le strict
nécessaire,
ne pas songer à s'enrichir.
Ah! si les pauvres savaient
vivre.
Évidemment il lui faut
le nécessaire sinon il ne sera
jamais heureux, surtout
s'il forme un couple,
peut-être avec enfant.

Élément.
Mon désir d'apporter livre
"Un missionnaire"
à la maison pour que maman
puisse espérer me voir prêtre
et pour faire l'adulte
en lisant livre sérieux.
Voulais faire l'adulte,
essayais de me mettre
important, aimais avoir
beaucoup de papier sur moi
pour me dire affairé,
grande personne.

Si on me prenait
en dehors des règlements,
je tiendrais tête.
Exemple:
à manger lieu défendu,
"J'ai faim".
Pour impolitesse
envers prêtre, répondre:
" ceux qui ne pratiquent pas
ce qu'ils prêchent".

Souvent je me promène
derrière cimetière,
(me fait avertir: pas le droit).
Ça m'apaise, m'adoucit,
me calme.
Souvent, je vais, seul,
face à face avec la ville.
Cinq, dix minutes
suffisent à me rendre ma joie
d'être seul.
Les surveillants avaient
remarqué mon exactitude
à être là
presque tous les soirs.
Une bonne fois, l'un d'eux
se décida à me demander
la cause de "cela".
Il approchait derrière moi;
je voyais son ombre fuyante
grossir; je ne détournai pas
les yeux.
Il aborda par:"Que fais-tu?"
Je le connaissais bien;
je lui répondis
"je regarde et je pense".
"À quoi penses-tu?"
"Je me demande à quoi sert
la vie de tous ces gens.
Leurs peines et leurs joies
m'attristent et me font rire".
Je sentais ses yeux étonnés
plaqués sur moi.
Je fixais toujours la ville.
Il lâcha un "ou.."
qui se changea en "ou..in"
au fur et à mesure
qu'il s'éloignait.

Pélo en est venu
à me parler de mon roman.
Je lui ai dit que je massacrais
prêtre. Il m'a dit
que prêtre donne sa vie.
Je lui ai demandé
d'en reparler.

Quand je mets la main
sur l'épaule de Louis-Pierre
comme pour m'appuyer
et lui communiquer
ma misère (il sait Pélo)
il me fait un sourire avec une
légère moue voulant dire:
"je t'en prie calme-toi".
Il m'a demandé
si je le massacrais:
hésite: "oui".
Ça doit l'insulter se faire
barber par un plus jeune.
Dis massacrer Pratt, Préfet
et pourquoi.
En classe s'il chicanait
un gars semblait mal à l'aise
et se faisait plus doux.
Je devais lui faire
de la peine.
Ils sont si sensibles
les véritables amoureux
de Dieu.
Jolivet déjà dit dernière fois:
- Lâche donc ça. Tu perds
ton temps. Tes idées sont
à l'envers. Confesse-toi,
ça replacera tout.
J'ai l'esprit pris par
la photographie, mon roman,
ça m'éloigne de l'étude,
je délaisse l'étude,
je déteste l'étude.

31 mai 1958

Noiseux: donne coup poing à Asselin cet hiver parce qu'il était devant lui; sauvage; nerveux; toujours disant "Ouais..." bouche plissée; assez sportif; orgueilleux envers moi (froid).

Promenade derrière cimetière. C'est une allée en hémicycle; avec une haie à hauteur de genoux du côté du cimetière, et une lisière de cèdres jeunes, distancés de 5 pieds les uns des autres; entre ces 2 rangs, on marche à deux sans trop s'accrocher. Derrière les érables, un fossé large, rempli de bosquets, quelques rangées de jeunes ormes. Les contours sont si doux que je voudrais les embrasser. La pelouse est touffue, rasée courte souvent. Les arbres paraissent assez tassés. Cimetière est sillonné d'allées de terre, de poussière de roche. La grande croix de bois noir, sans statue est tout près. Le collège me paraît plus loin, les voix plus sourdes, je suis plus seul.

En regardant tombeaux (cimetière), je me demandais: "est-ce possible tout ce travail, vie, amour, pour cela". J'essaie de me dire mort après mort. Je restais en contemplation devant ces tombes.

Maman me réveille toujours à 8h.30; coucher quand je veux. Fin vacances Syntaxe dit:
- L'année prochaine tu suivras un règlement.

Tu te laisses aller. Tu ne fais plus rien en vacances. (Je rêvais en écoutant radio).

À la lecture de la vie d'un saint je me jure aujourd'hui de ne pas être aussi fou qu'eux.

À ma fête, Loranger dit à Bussières de marquer tableau "Bonne Fête". Content. On m'aimait encore mais moins qu'avant.

Dis à Louis-Pierre que catholicisme enlevait l'amour pour l'ami, pensait qu'à plaire à Dieu et non à moi.
- Tu as beau dire ça, tu crois pareil.

Il n'y a plus cette gêne entre nous.

Pélo m'a parlé ce matin, m'a demandé si aimer hier, répondu poliment. C'est tout.

Je commence à regarder Louis-Pierre comme un pas fin. Bien qu'il est très bon, gai, aimable, je lui répète en passant:
- Des histoires de ma grand-mère.

Je voulais rendre ma femme heureuse, mais m'imaginais être dans un petit coin à nous. En savoir d'autres sans toits casserait tout.

Je sens Dieu m'appelle, je ne réponds pas.

Caillé: drôle de gars. Ne sourit pas, l'air sévère: parfois semblait ne pas vouloir me saluer, tantôt semblait m'admirer, clin d'oeil, sourire.

Je suis fou du cinéma. Je l'étudie un peu.

Demande permission à Pratt, dit oui sans hésiter. J'étais seul dans ce champ. Sentir odeur fraisiers, herbes, les pissenlits.

Je me bombais la poitrine, m'imaginais guerrier romain. Ça me faisait penser à mon arrivée en vacances devant St-Lambert. Je m'enivrais: ici j'avais l'espace, le paysage mais non la liberté, à la maison j'aurais la liberté mais avec une cour, pas de champs à porter de main. Le ciel commençait à me faire rappeler les joues de Denise à Noël. J'essayais de trouver un nid d'oiseaux.

Distribution de trophées, bonds $1 service du livre, gagnant sport, pourquoi rien donner dirigeants Babillard, L.M.F., J.E.C.? Oh! ils sont supposés adorer Dieu, ces bonnes âmes! Très peu applaudi Pratt.

Tous ces paysages calmes m'émerveillent. Ces paysages du ciel me transportent et je crois être avec ma muse dans ces paysages. Et si j'avais mes rêves, le remords me dirait qu'il y en a qui ne l'ont pas et je me sentirais coupable: je crois devoir prêtrise.

1 juin 1958

Le froid revient
avec Louis-Pierre.
J'aime quelqu'un
qui a une règle de conduite
et la pousse à fond.
Lui, un bout de temps très
bon, ensuite moins attentif.
Je n'aime pas ça.

Rien qu'à voir au parloir
les couples, je souffre
de ne pas avoir la mienne.
Quand je voyais la femme
débarquer de l'auto avec ou
sans enfant et sans attendre
son mari rentrer au parloir,
il me semblait
qu'ils ne s'aimaient pas
assez.
Je voudrais
un amour complet,
souffrant en mon absence.

Plus je lisais "Le toit",
je montrais le poing
à St-Jean où tant de gens
dormaient dans leur petit
confort
sans se soucier des autres.
L'indifférence des bourgeois
me sautait au cou.
Je piaffe comme un jeune
poulain avant la course.
Les examens me dégoûtent.
Je me sens horriblement seul
et je ne suis pas seul.

Je n'ai jamais compris
pourquoi pas lire mauvais
livres.
Aujourd'hui:
lire donner idée faire pareil.

Je sais
que j'aime Louis-Pierre.

Avec Sicard et Louis-Pierre:
désir femme.
Meilleurs disciples:
je les influence.

Je fais taire mes remords,
je me marierai,
serai heureux,
ferai sortir ma femme;
nous jouirons de la vie.

Une fois commencé
à étudier: OK.
Hâte de finir classe,
je la déteste.

But: écrire mais toujours
en cherchant la vérité,
en analysant les hérésies
et leur réponse,
les idées nouvelles et les
admettre ou les combattre.

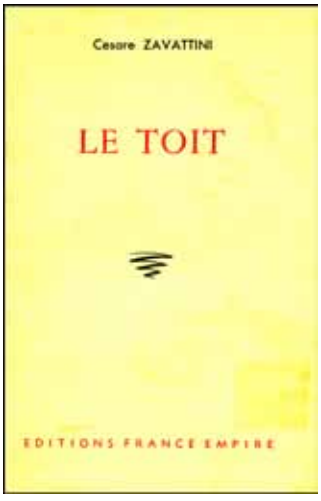
9h.30
Hier au javelot, j'entendais
les cloches (angélus 7h.)
et leurs notes abaissaient
la voix des haut-parleurs,
l'abattant par leur douceur.

J'aurais tout donné
pour faire taire cette musique
(disque).
Mais quand se taisait:
les cloches, les oiseaux,
le vent, alors seulement
la musique est belle:
il n'y a pas mieux.
Les cloches concordent
avec les bruits sérieux
de la nature.
Non la musique.

Louis-Pierre et Denise:
pareils.
Si j'aime Louis-Pierre,
c'est qu'il me rappelle
vaguement Denise.
Il ressemble à Denise:
pas grosse santé;
une mère qu'ils chérissent,
qui dirige pas mal le mari;
un père sensible, gros,
mais voulant se faire dur,
un peu important.
Bébé pour l'âge.

Je désire être pauvre.
Je n'étudie plus (lis et écris),
je pense à fuir,
à vivre en pauvre, à écrire
ma vie de pauvre
pour montrer la pauvreté.
Mais remords, prêtrise
et sainteté pas être réalisés.
J'aimerais épouse
comme livre LE TOIT
de Cesare Zavattini.

Finir mon cours
universitaire, puis prendre
une pauvre chambre quartier
pauvre, travailler métier
de pauvre,
et me chercher une épouse.
Une qui accepte
de partager ma pauvreté.
Puis au mariage l'amener
belle maison
(comme elle aurait rêvé),
lui donner des belles robes,
savoir qu'elle appréciera,
quelle joie!
La savoir heureuse à la folie!
Mais il faut tuer
mes remords.
Savoir qu'il y a des pauvres
m'enrage.
Je déteste ces mondains,
ces bourgeois bien assis,
je leur casserais la gueule.



2 juin 1958

À papa disant:
“Qu’ils économisent donc
au lieu d’acheter auto, tv,
d’avoir des enfants”,
je lui aurais répondu:
“Ne parlez donc pas.
On ne sait pas la pauvreté”
Je suis à la veille de tout
quitter pour vivre en pauvre.
Je veux une compagne
et ma liberté.

J’étais avec Louis-Pierre,
un moment très drôle,
un autre très triste.
Je lui ai dit aimer
les tout l’un tout l’autre.
Conseiller sourire.
Quand il est loin,
je le veux près de moi;
près de moi, je le veux loin.

Qui sera ma seconde mère?
Qui ressuscitera mon âme?
Jolivet, Pélo, ma mère,
grand-maman, Louis-Pierre,
etc... formeront-ils une mère
à leur groupe ou j’aurai
une mère d’une seule âme,
une seule âme pour mère
comme saint Augustin.

Suis-je pour Louis-Pierre
ce que Huet est pour moi.
Quand j’agis mal,
je le déteste,
c’est un reproche.
Quand je fais bien,
je le remercie intérieurement
de ses conseils.

Un javelot m’a frôlé le nez,
je n’ai pas eu peur,
mais je me suis retenu
pour ne pas remercier
mon ange gardien.

Pratt serre cou
d’un Élémentaire et rit
de le voir grimacer,
se rassasie de sa force.

Je n’avais plus ce malaise
après avoir eu confidence
avec Louis-Pierre.
On s’habitue à tout.
J’essaie de regarder tout
le monde comme des choses
sans plus de sentiment,
simplement comme
des choses à décrire.

Ça me fait rire,
je ne m’en occupe pas,
ce sont des choses.

Le surveillant à l’étude
lisait bréviaire.
Auger marche par coups
comme un vieux bazou.
Son bréviaire main droite,
bras gauche sous l’aisselle
droite.
La bouche en mou pincée.
Il a une brosse.

Pratt porte des bas blancs
le dimanche et l’on dirait que
sa soutane et ses pantalons
sont relevés par exprès.
Il pose son pied sur la rampe
ce qui met ses bas
plus en évidence.

J’essaie de prendre
mon coeur, de le ramasser
et de n’aimer
que mon roman.
Je veux que tous
autour de moi
soient que des choses.
Mais je pense
à celle qui sera mon épouse.
Je lui garderai mon amour,
nous mettrons notre amour
en commun et nous boirons
dans le même verre
avec des pailles.
L’imaginer souffrante
me fait souffrir.

Auger timide
mais veut être dur.
Place bureau sur la tribune
et regardant dur partout
sans rien voir si bien que
le bureau dégringola
en bas de la tribune.
Les têtes sortirent
de leurs devoirs.
L’étude éclata de rire.

À force de me répéter:
“Dieu n’existe pas”,
je constatais ravi et apeuré
que je commençais
à y croire.

Ce que j’écris
sur mes défauts,
ça me les fait remarquer,
j’essaie de les corriger pour
rendre ma femme heureuse.

Voyais presque rien
après avoir fixé soleil.
Je voyais presque une seule
chose à la fois, le reste
s’embrouillait
dans une espèce de vibration
qui frémissait et tournait.
J’ai mal de tête violent,
embrouillé encore.
Ça prend quelques secondes
avant de pouvoir adapter
mon oeil pour voir.
Si je devenais aveugle
ce serait monstrueux, tous
mes rêves disparaîtraient,
comment écrire, décrire,
jouir.

Dieu veut-il tant
ma conversion?
De plus en plus je voyais
moins distinctement, avec
plus de misère, mal de tête.
Tout de suite
je m'imaginai un miracle
pour ma conversion.
À regarder Yelle,
je ne voyais pas du tout
Louis-Pierre.
Avant je le voyais.
Je me sentais étourdi,
impression que mes
temporaux allaient craquer.
Je me fermai les yeux un bon
moment et en les ouvrant
ça semblait se passer.
Le mal de tête me resta.

En lisant les mauvais livres:
goût de faire pareil.
Ici est le danger:
je l'ai compris assez tard.

"Notre J.E.C....",
plutôt "Votre J.E.C....",
d'un air dédaigneux.

Quand je trouve une erreur,
mauvaise conduite
dans l'Église, je ris et
intérieurement je me moque
de leur conduite si peu
édifiante pour leur théorie.
Les choses médiocres,
à demi-faites,
me font toujours rire.

L'orgueil est un mur,
l'orgueil est un bandeau.

Je m'efforçais à garder tout
pour moi (idées, sentiments),
à parler de choses banales
avec les autres, les écouter
mais rien dire de moi.
Seulement à mon épouse
pouvoir parler.

Je commence à croire
que Louis-Pierre m'estime
comme j'estimais Gauthier
l'année dernière.
Il se montre
un peu plus indifférent,
paraît moins sensible.

9h.30
Dans le champ pour javelot
et disque, je voyais
cette ville où de jour en jour
la verdure gagnait de la place
dans l'oeil.
Ces boules vertes, touffues,
douces à l'oeil, cachant
la laideur de cette ville,
ses défauts: ses blocs
à appartement, les escaliers
des maisons à deux étages,
les antennes de TV,
les fonds de cour, les tuyaux
le long du mur, les clôtures
trop aiguisées pour l'oeil,
les autos laides dans leur
vieillesse, les parterres sans
gazon, en terre piétinée
par les enfants, les balcons,
la hauteur de ce mur dur
et choquant, la saillie
des cheminées, les cordes
à linge, les garages de bois
les pans peinturés avec
des couleurs choquantes
(jaune clair, rouge),
fatigantes.
Le petit village suisse
m'enchantait par sa situation
près du bois du séminaire,
avec son calme.
Vivre dans un coin ombragé,
dans une jolie maison, avec
un coeur d'or, mon rêve!
Je lançais du javelot
et l'herbe sans tache, jaune,
moyennement haute,
ondulant, me charmait
par sa douceur,
ce teint velouté et rondelet.
Je ne sais pas
ce qui me prenait,
j'aurais sauté dans le foin,
je me serais roulé comme
un bébé, j'aurais embrassé
l'herbe passionnément.
Je me mettais à l'ombre
d'un orme et je voyais
le soleil encore vif se noyer
dans sa frondaison, et ses
reflets étaient si éblouissants
que derrière les arbres
la nature me paraissait
un mirage,
un grand front rose
où les pissenlits en graines
donnaient l'illusion
avec leur blancheur
d'un sol après la 1e neige,
l'automne.

Le ciel aussi était à la mode
avec des boucles d'ouate,
des gazes crémeuses
déroulées en plusieurs
étages, et de manière
différente, coquette.
La nature me semblait
séparée en 2: là où je vivais,
là où je regardais en rêvant.
Et à un acre du large fossé
qui me sépare du reste
de la cour, ne voyant pas
le fond, je croyais
en cet abîme franchissable
sans ailes et
il y avait ici aussi 2 mondes:
là où je peinais, souffrais;
ici où je me sentais libre,
joyeux.

Louis-Pierre suit
mes conseils mais évite
délicatement de se promener
avec moi:
peur de se faire(...?)
Tout à coup je rageais,
je promettais de ne plus
chercher la présence
de Louis-Pierre.
C'est moi qui le fuirais
et non lui qui me fuira.
Je serai banal avec lui,
ce sera facile, je l'ai ancré
dans la tête, j'ai assez de
pratique. Ce sera mon ami,
mais un ami comme
j'espérais en avoir il y a
2 ans, pour rire,
quelques fois sérieux,
c'est tout.

3 juin 1958

Je maudissais les riches,
les bourgeois, égoïstes,
mous comme de la gélatine
dans leur fauteuil, satisfaits
d'eux-mêmes, de leur argent,
amour, enfants et ne pensant
pas que cette satisfaction est
un devoir d'aider les autres
puisqu'ils le peuvent.
C'est la Vérité
qui rebouillait en moi.

Je lançais le javelot
à toutes mes forces,
il allait s'enterrer
jusqu'à la fin de son pic, puis
ma crise passée, je le lançais
souplement, lentement,
paisiblement, comme heu-
reux d'avoir régler
un problème dans mon âme,
un devoir
dans ma conscience.
Je rêve d'amour,
de mots tendres, de gestes de
confiance, d'amour.
J'ai l'impression de former
mon corps pour que
ma femme le trouve beau
et soit satisfaite et m'aime.
Je travaillerai.
Je rage contre la bourgeoisie
parce qu'elle m'attire et
mes remords la combattent.

Louis-Pierre
suit mes conseils.
Je lui ai dit:
- Je suis une école
orgueilleuse, mais je suis
une bonne école.
Une religieuse a suivi
mes cours.

Pélo était plus délicat
avec les gars, faisait plus
attention.
Je lui avais montré que la
moindre négligence est grave
puisqu'elle me scandalisait.
J'étais heureux de les voir
suivre mes conseils.
J'ai l'impression d'être
quelque chose, de travailler,
d'agir, d'être utile.

Seule ma mère pense à moi
comme je rêve d'une autre.

Dieu me laisse faire,
je ne veux pas de Lui.
Mais je cours
vers un guet-apens, alors
Il se montrera, je serai libre
de le repousser, je le pourrai,
mais ma pauvre cervelle
comprendra qu'il vaut mieux
retourner à Dieu au lieu de
crever dans ce coin de la
terre. Ex: St-Augustin.

J'ai peur qu'on arrête
de prier pour moi.
Je suis porté à demander
souvent à Louis-Pierre
s'il pense encore à moi
dans ses prières.
Non, il ne faut pas!

J'aime la propreté,
les papiers classés,
les bureaux impeccables,
les habits propres, riches,
à la mode.

Les examens ne me font
pas peur, je m'en fiche.
Vive les champs,
vive la littérature,
vive mes passions.
Jouissons...

J'espère parfois faire un
saint de Louis-Pierre et que
Denise et maman et tante
Germaine en soient.

Je veux avoir été tout
(soldats, débauchés, etc...)
avant de me convertir.
Je pourrai donner
des preuves à mes sermons,
mes écrits...

Ma mère avait l'habitude
de me répéter:
- Ce que tu fais aux autres,
ça te sera rendu.

Moi et Gauthier, ça a marché
parce que j'étais doux et bon
pour lui (patient).

À la chapelle je m'efforce
de ne pas prier, de ne pas
m'abaisser jusqu'à dire des
choses que je ne crois pas.
Je suis appuyé, encouragé
dans cette voie par l'exemple
d'autres élèves
qui pratiquent fatigués
ou dans la lune.
Je veux que ma conduite
exprime que je ne pratique
plus afin de ne pas
surprendre, scandaliser
les autres
par mes actions mauvaises
pour un chrétien.

Je suis cruel.
Je m'amuse à pointer
Louis-Pierre.
Je veux tuer notre amitié.
Je me surprends
de son endurance.
Il m'aime, ça se voit.
Je veux tuer une belle amitié
parce que lui,
il n'est pas une femme.

Je me rappelle le visage
douloureux et dur
de ma mère alors que jeune,
je me battais avec mes frères.
Elle me prenait par les bras,
essayait de me bousculer
et quoiqu'à l'âge de la
renverser par ma jeune force,
je restais là, terrifié,
par cet amour en sang.

Je m'aperçois que Gauthier
cherche à s'allier
avec Louis-Pierre.
Il ne me salue plus: parce
que Louis-Pierre me préfère
à lui.
Il veut
la bonté de Louis-Pierre.
J'ai peur,
et je suis heureux de voir
la préférence
de Louis-Pierre.

Nous ne prenons jamais
de rang, sauf file indienne
le long du mur pour dîner.

Ceux qui ne me saluent pas,
je leur promets la pareille.

À écrire je cherche
le bonheur et quand j'avoue
qu'on le trouve qu'en Dieu,
une douce paix
envahit mon âme: je crois
travailler à l'éternité.

Je me souviens
de mon découragement
en Éléments A.
Je commençais à étudier,
mais l'idée
de mes mauvaises notes, le
non goût de l'étude dû
à cela, les conversations de
Gingras, Lévesque, Monas
qui disaient leurs bonnes
notes, me faisaient
abandonner l'étude.
Il n'y avait pas de règlement
de lecture en ce temps.
Mon seul refuge c'était Dieu
et j'étais souvent
à la chapelle.
On reprend confiance
auprès de Celui qu'on aime.

Durant les vacances d'été,
je me rappelle d'avoir
fouillé, le soir dans la cave,
dans une grosse malle.
J'ai lu les réponses de papa
aux lettres de maman.
Je trouvai que les lettres
de papa avaient de légères
ratures:
je ne ferai pas de même.
Souvent je rêve
d'un amour semblable
à celui de mes parents.

Plusieurs phrases résonnent
dans mes rêves
comme un clairon sacré.

La vie des grands hommes,
leurs oeuvres
ne m'émerveillent pas, je les
admire, tout en les détestant,
tout en jalousant leur succès.
Mais les saints malgré mes
efforts, réussissent toujours
à m'émouvoir: ils ont passé
par des sentiers âpres comme
les miens, ils me montrent
la sortie de mes malheurs.
Les grands hommes
ne sauraient que m'aider à
m'enliser dans mes remords.

Ce matin fait gymnastique
dehors.
Soleil magnifique, odeur
encore un peu trop froide
pour goûter.
La ville semblait se cacher
dans ses vapeurs brillantes,
blanches, éblouissantes.
Gars étalés en désordre
au soleil.
Mouvement qu'on veut
et comme on veut.
Ça ressemblait
dans ce désordre
à un groupe qui se battait,
des bras en l'air, des troncs
penchés, des pieds levés
aux épaules, des bras joints
au-dessus de la tête, des
corps en petit bonhomme,
des bras décrivant
des cercles rapides et
pourtant rien ne se frappait.
En dedans, avoir musique
presque toujours, suivre
instructeur, rangée,
souvent pas grand vie,
endormi.

Été passé: à l'usine
je sortais me promener le
midi avec Major, je prenais
½h., lui 1h., ne punchait pas.
Lui yeux toujours
sur femmes, yeux croches.
S'arrêtait devant voitures
pour lire mauvais journaux,
je continuais lentement,
il venait me rejoindre
en me contant la farce et riait
vulgairement, fort.
Orgueil, respect humain,
crainte d'être vu
par ouvriers usine, peur
"Qu'en dira-t-on".
Dit:
- As-tu peur?
- Moi je sais me contrôler.

Je veux regarder
Louis-Pierre
comme une chose,
indifférence.
Je le fais.
Lui me sourit.
Très beau, souriant.
Je ne réponds pas
mais souris, il doit éprouver
cette satisfaction d'avoir fait
le 1er pas que j'éprouvais
l'an dernier en souriant

4 juin 1958

à mes ennemis et je me
dépêchais de l'offrir à Dieu.
Ce qui m'a perdu,
je ne priais pas assez,
presque seulement quand
goût, pour sentir.
J'essaie d'éviter
complètement Louis-Pierre
(repas, récréation)
sans laisser paraître,
(indifférence).
Pourquoi me ficher de lui:
je lui ai trop dis (orgueil).
Il aime Dieu
et fait trop pour Lui, je veux
un ami à moi, rien qu'à moi,
ne vivant que pour moi.

9h30.
Louis-Pierre a les omoplates
(épaules quand il se laisse
aller) rentrées comme les
ailes d'un oiseau qui essaie
de se dégager de nos mains;
il aime beau vêtement,
propre; aime à travailler
longtemps à sa peignure,
fut agacé dû à l'exagération
de son coq;
quand il sourit, franchement
il est très beau avec ses yeux
reluisants, son pif,
ses oreilles pointues,
son visage fin.

Il est maigre; petit, il marche
les mains dans poches arrière
formant ainsi 2 anses
avec ses bras;
marche affairée, parfois
lente, porter à sautiller
comme une petite fille.
J'aime lui donner conseil
sur la sainteté: il les suit.
C'est encourageant.
Parfois il s'impatiente, et
nous regarde avec grimaces:
"Hein...",
et se détourne la tête,
porte son attention ailleurs.
À l'orgueil,
il répond par l'orgueil.

J'ai souvent rêvé
de posséder une femme
du Moyen-Âge, avec leur
grosse robe, l'humilité,
la bonté, le calme qu'on
leur donne, leur sensibilité,
délicatesse, fragilité.
Est-ce que l'amour
de l'homme et de la femme
porté en Dieu et béni par lui
est plus puissant
qu'un autre sans Dieu.
J'ai un dédain d'être aimé
par ma femme, d'être choyé,
écouté tout simplement parce
qu'elle veut plaire à Dieu.
- Ça te revient pareil.
Je ne veux pas l'acte, mais
l'intention, l'amour pour
moi, à cause de moi.

Mais où s'aime-t-on si fort
en dehors de l'union
avec Dieu?
Je veux que ma femme
en ayant enfants
ce ne soit pas pour
me donner moins d'amour
parce qu'elle en doit
à ses enfants
mais pour unir davantage.
Qu'elle fasse dire au bébé
"papa" en premier,
qu'elle se montre
plus affectueuse en ayant
un petit, meilleure
et non plus indépendante.

Je délaisse le travail
d'organisation collégial
parce que notre nom meurt
avec notre départ.
Dans le monde, on écrit
des livres sur notre vie, mais
qu'est-ce que des livres?...

En lisant,
trouve que je n'agis pas;
mon désir de bâtir.
Goût de mener,
de donner des lignes
de conduite, de réformer...

Je sens en moi ce goût
de devenir doux, bon,
sans tâches, de prier,
de me convertir,
mais je me ferme les yeux.
Je me rappelle en Syntaxe
quand pour faire charité
j'essayais d'être seul pour
donner 1 dollar aux pauvres.

Je n'entendais pas
les oiseaux chanter,
je n'écoutais que Denise,
je ne voyais que Denise.

Père Lamonde,
dur en discipline; récréation,
simple, sympathique.

Pour éviter Louis-Pierre
je joue.
Il n'aime se promener
que lorsque je me promène.
Alors il joue aussi.

Je n'ai pas peur
des examens, je m'en fous,
j'étudie beaucoup, et j'écris
beaucoup.
Étude: odeur du repas
qu'on prépare me rappelle
vacances d'été avant souper
en attendant papa.
Je m'interromps souvent
étudier pour écrire.

Salle d'étude très éclairée.
Les heures passent vite
durant les examens.
Après examen,
le temps est long avant
le ramassage des copies.
On rêve.
Au ramassage, les bureaux
se lèvent les uns
après les autres à mesure
que Bussières ramasse,
pour serrer leurs effets,
pour expirer fortement
leur satisfaction.

Je rêve à cet amour;
j'ai déjà vécu en rêve toute
ma préparation au mariage
(rencontre, demande,
conversation),
ma vie de ménage (lit,
enfant, fidélité, amour) et j'ai
prévu la mort de ma femme
(sur lit de mort, morte,
exposition, service),
popularisée par journaux
(serai connu
comme écrivain).

Et je me convertis toujours
après cette mort.
Mes yeux rêveurs voient
très bien ce visage, ce corps
qui sera celui de ma femme.
Mais demandez-moi jamais
de le décrire
hors de mon rêve.
Je suis surpris de ne pas
pouvoir en parler.
C'est comme
un amoncellement de nuages
qu'en fixant on trouve
une forme quelconque
(chacun trouve une forme
différente) sans pouvoir dire
précisément ce que c'est.

Je ne suis plus en Syntaxe,
ni au début Méthode
avec Louis-Pierre.
Je m'aperçois que ma vie
est fade sans lui, je ne suis
satisfait qu'en sa présence
même si je suis en groupe.
On ne veut pas montrer
qu'on s'observe: on s'aime.
C'est doux et cruel l'amour.
Je préfère me promener seul
avec Louis-Pierre.
Lui aussi.
Quand autre vient
je ne dis pas un mot
mais n'aime pas ça,
ça casse ma joie.

Fortin m'a fait clin d'oeil.
Me parlait avant
d'être Président athlétisme.
Avant pas orgueilleux.
Bon diable.
Un peu orgueilleux
aujourd'hui.

Je rêve de discussions
pour reprocher conduite
aux prêtres.
Je les déteste, je leur trouve
des défauts, manque
de charité, etc.

9h.30
Je suis triste.
Louis-Pierre cherche
à m'éviter
pour pas se promener le soir
seul avec moi.
Je ne me promène plus guère
derrière le cimetière seul.
Depuis quelques jours,
je lance du javelot.
Je vais faire un petit tour,
mais je cherche aussitôt
des gars: la solitude me pèse
de ce temps.
J'essaie de ne pas toujours
chercher à savoir où est,
ce que fait Louis-Pierre
en récréation.
Je me sens terriblement seul.
Mon coeur se noie
dans la tristesse.
Je joue au tennis avec Sicard,
j'aime jouer
quand il n'y a pas de "next".

Je veux me faire des muscles
pour enchanter ma femme.
Sicard s'arrange comme
Louis-Pierre pour laisser
passer les gars devant lui
pour être certain de manger
avec moi.
Pourtant je ne l'aime pas
comme Louis-Pierre.
Sicard, pendant un bout
de temps, me fatiguait,
aujourd'hui
je le trouve intéressant.
Je fais exprès parfois
pour ne pas manger
avec Louis-Pierre.

J'ai été local J.E.C. ce soir
(lire St-Augustin).

Pourquoi suis-je si égoïste
envers Louis-Pierre.

"On travaille pour la classe,
on ne nous a pas remerciés".

Un jour Louis-Pierre cassera.
Je serai seul, seul.
J'ai 2 sorties,
Dieu et une femme.
La 2ième est impossible
aujourd'hui, et cette femme
la rendrais-je heureuse
avec mon égoïsme.
Quand j'étais saint
j'étais généreux, charitable.
Aujourd'hui égoïste,
répondra-t-elle
à l'exigence de mes rêves,
surtout saura-t-elle me guérir

5 juin 1958

de mes passions (sensualité, orgueil, gloire, égoïste).
Et je rejette Dieu,
je n'en veux pas.

Ce soir à J.E.C. par fenêtre ouverte, entendais clameurs, indécises et variées,
hautes puis basses,
des enfants jouaient dehors.

J'ai parlé à Fabien
de mon roman.
Pose bien question.
Dit lui pas force
d'entreprendre cela.
À la fin dit:
- es-tu sûr de ne pas perdre ton temps.
Il sait bien des choses
pour Versification
(littérature, histoire, religion),
pas tant que moi.

Père Provost me taquinait, je souriais:
- Je vais vous attaquer dans mon roman.
M'a conseillé de l'intituler en riant:
"Ne lisez pas ce livre".
Malgré ses airs drôles, ride bord des yeux quand rit, quand faire bonne farce ou taquinerie il la rit d'un rire élevé et clair, chantant,
et vous saisit le bras
comme à un ami.

Il a toujours voix élevée
et fait des phrases
solennelles en riant:
c'est son genre.
Raconte solennellement
des histoires, grands mots.
C'est presque toujours lui
qui parle quand promène,
nez pointu assez long.
Il est souvent seul, les gars se moquent (béret, claque, coupe-vent en juin, malade).
Il est souvent seul,
pas entouré.
J'ai pitié de lui, je ris de lui
comme les autres.
Il me raconta
fait grand séminaire,
ses futures vacances, c'était
comme un ami pas plus,
s'il avait parlé de Dieu
en bien, il m'aurait épaté.
Provost sourit toujours
quand il me rencontre, dit:
- Bonjours monsieur Mornard.
voix grésillante.

Il m'arrive de penser
à Renée, j'aimerais continuer nos relations (jouir
de son corps, je voudrais).

Je chante; j'aime chanter
chanson populaire.
Je ne sais pas tous les mots,
ni tout l'air.
Je forge des mots
et rassemble des airs.
Je regarde T.V.
que pour film et pour show.

Femme: qui serait pour moi
ce que les autres
n'ont pas été.

J'ai hâte vacances
pour pouvoir écrire, lire,
classer mon roman, corriger.

Toujours écrits en poche.

Gertrude chicane
puis on l'entend marmonner prières.

5h.30
Ce matin dortoir.
Tout dort.
Respiration régulière.
Mes yeux à peine frottés,
alourdis.
Mes paupières retombées,
j'ai rêvé à Denise.

Jolivet:
- Il y a longtemps que ça se prépare cette crise de foi. Que dirais-tu si tout le monde pratiquait ta théorie.

J'ai déjà dit à Louis-Pierre
que mes cris, ma joie
apparente n'étaient souvent
que pour camoufler
une peine trop grande.

En écrivant,
ma vocation m'est apparue.

Mon père quand il prie,
remercie.

9h.30
La femme donne son corps,
il faut suer pour la nourrir.
Parfois elle est portée
à nous détester.
Dieu donne beaucoup,
reçoit très peu, nous aime
toujours à l'infini.

L'étude a l'air d'un train.
Il y a un calorifère
sous chaque fenêtre.

La fenêtre au-dessus du lit
de mon voisin est ouverte,
une odeur d'été
tombe sur nous.
J'ai le goût d'écrire,
ma journée
a été très mouvementée.

Je rêvais,
me trouvais chanceux.
Je vais aller en Europe,
je suis bon en classe,
j'ai de bons parents,
je suis bien,
j'ai une aspiration forte
vers l'infini,
j'ai touché à la sainteté,
à la débauche,
à la queue de la classe.
J'ai connu l'ennui,
l'abandon, à travers tout
j'ai passé pour aboutir
à une situation magnifique
mais qui ne m'emballe pas,
plus on a, plus on veut.
J'ai de la parenté riche.
Une tante presque sainte,
une grand-mère très pieuse
et une mère.
Un père converti,
un grand-père, infidèle et
orgueilleux.
J'ai l'alphabet chez moi.
Les leçons
sont sous mes yeux.

Après la communion,
Boudreau se mit à prier
la tête dans les mains.
Si tous les gars faisaient
comme ça,
si je faisais comme ça,
on revirerait le collège.

En passant à la cafétéria,
la femme, aux toasts,
cheveux blancs, jolie
pour son âge, souriante
sans montrer dents,
petite, grassette, lui fit
un clin d'oeil, habitude.

La bande reforme,
je suis moins taciturne.

(Mes voisins ferment
le châssis, vente trop).

Fredette, André, Sicard,
Louis-Pierre, moi.
Louis-Pierre m'ôta
mon orange sans que je m'en
aperçoive, s'astina avec moi
que c'était sienne,
et la mangea
pour me dire mienne.
J'ai été joué au tennis.
Pas dit un mot.

Après la messe, les matins
ensoleillés, les lumières
du sanctuaire fermées,
le sanctuaire s'assombrit
et une grande, éblouissante
lueur forme une croix
dans les verrières,
c'est beau.
Syntaxe
me rendait plus dévot.

Au dîner, Louis-Pierre es-
saya de me rendre
un coup de pied qu'André
lui avait donné alors que
je le frappais dans le dos:
"Vieux chum".
Je n'ai pas aimé ça, rien dit.
Il me pointa malicieusement,
je me sentais pris
et il semblait se réjouir
de son succès.
Je lui dis
"Médiocre. Médiocre.",
sourire dédaigneux.
Je lui avais dit
que je détestais
les médiocres, peu avant.
Il ne rit plus
et parut touché au coeur.
Et fit une petite mou
comme disait
"il ne me comprend pas".
Je continuai à parler
avec Sicard.
Louis-Pierre et Boyer Jean
m'avaient enlevé
mon dessert, mais remis.
Sicard veut me défendre,
je ne me confie pas à lui,
ne me comprenait pas.
Gueule de bois
à Louis-Pierre.
Après dortoir libre,
j'allai me promener derrière
le cimetière, j'étais très
triste, mais je marchais droit,
ne le laissais pas paraître.
Je forgeais des mots
et comme 2 étourneaux
s'envolèrent, je leur chante
"Soyez heureux vous
au moins".

Le soleil se tamisait dans
une mince couche nuageuse.
Il ventait fort,
le vent affolait ma cravate,
boursouflait ma chemise,
me jouait dans les cheveux.
C'était comme une caresse
affectueuse et douce.
Dans ma chanson,
ma tristesse
me glissa à la prière.
Je chantai un instant 2 ou 3
mots à la Vierge, à Dieu:
"Jamais avec vous je n'ai été
trompé, malheureux,
pas consolé".
Je souffrais mais je vous
savais près de moi.
Je jetai des coups d'oeil
furtifs pour découvrir
Louis-Pierre dans la cour.
Ça ne devait pas paraître
que je le cherchais.
Je descendis à J.E.C.
pour travailler St-Augustin.
On se réunissait pour jouer
courante.
Lui était là.
On voulait que je joue.
Viau me leva une jambe, fit
semblant de me déchausser,
Larose prenait son air féroce,
je souriais tristement et
continuai,
Louis-Pierre m'avait jeté
un regard, un de ces regards
furtifs, plus forts que nous,
inquiets, regard qu'on retient
mais qui l'emporte.

J'étudiai fort à l'étude.
À 2h.10 j'avais hâte
d'aller chez Jolivet.
J'étais triste, je m'efforçais
de ne pas regarder
Louis-Pierre assis assez loin
devant moi.
Ma tristesse se changeait peu
à peu en rage.
J'aurais voulu commander
une armée sous son nez,
comme pour lui prouver
que je suis plus que lui,
et que je peux m'en passer.
Je bûchais mon grec.
Arriver 1er en tout!
Ah! la belle supériorité!

3h. j'allai chez Jolivet.
Il me reçut avec sourire:
- Je vous ai fait demander
tôt, mais je veux vous voir
avant vacances.
Il avait approfondi
mes questions de la semaine
précédente.
Une chose me frappa:
"Prouve-moi que Dieu
n'existe pas",
"Que dirais-tu si tout le
monde pratiquait ta théorie".
Je lui dis:
- Je suis orgueilleux.
- Pas tant que ça: il en a
des pires.
Il me donna
mon organe de vie.
J'avais envie de pleurer,
mais orgueilleux.

Demanda:
- Dites 3 "je vous salue
Marie" et contrition avant
de vous coucher vacances.
- Non. Si pas convertir.
Contrition c'est m'humilier.

Il était un peu triste.
Je sortis de là, larmes, ému,
je m'arrêtai
près d'une fenêtre
dans le couloir des autels
pour contempler
la cour et tous ces gars
qui jouaient.
J'aurais aimé convertir,
ressaisir.
Avec Jolivet, un moment
goût affreux de me confes-
ser, mais ressaisi, peu à peu.
J'étudiai peu étude 5h.

6h.
Louis-Pierre essaie
comme à 4h. de me parler,
d'être ami avec moi, si suis
seul, vient me rejoindre.
Je suis froid, je serai froid.
Je ne me confierai plus
qu'à mon roman.

À 6h. le père Ambroise
était dans la salle avec Pratt
et Pélo., les gars
les entouraient (beaucoup),
pas vu, je lisais, la classe
passait.
Tout à coup Brossard me dit:
- As-tu vu?
Je regardai.
D'abord je ne vis
que la barbe.
"C'est le père Vignault"
en moi-même,
venait souvent.
Je sursautai à mon erreur.
Le Père Ambroise à 6 pieds
de moi!
J'aurais aimé le saluer.
On a de la chance au collège.
Mais on s'habitue
même à la meilleure voiture.
On n'apprécie plus.

6h.45
Javelot.
Mais seul je m'arrêtai
devant le couchant.
Le ciel était d'un bleu dilué,
vaporeux.
Du rose s'étendait par filets
sur le bleu comme peinture
mal brassée.
Au-dessus du camp militaire,
un amoncellement d'éclats
roses ressemblait à un oeillet
fané abandonné par terre.
Des rayons de soleil clair
ressortaient
de cette merveille.
Peu à peu le ciel s'assombrit,
comme le dernier trou par où
serait aspiré tout le jour.
Cette fleur fanée qui se
desséchait était ma journée
à moi, qui ne repassera plus
jamais, une journée
éternellement morte.

Je ne voulais pas abandonner
cette vue.
Un nuage éclata
d'abord doucement
puis raide.

Pourquoi Louis-Pierre et moi
sommes-nous portés
à nous observer l'un l'autre.
C'est un signe d'amour,
on s'intéresse à l'autre.
Même chose avec Denise.
C'est plus fort que moi,
mais je vaincrai.

6 juin 1958

L'an passé,
lorsque scrupules,
ne savais pas que faire
pour plaire à Dieu, ça ou
cela, j'aurais dû m'asseoir
pour méditer, chercher
la meilleure solution.

Qu'est-ce qu'un ami?
C'est une aubépine
dans montagne,
on s'accroche à elle
pour monter.
Si l'aubépine nous pique
ou n'est pas fortement
enracinée,
elle peut nous faire débouler.
Alors une aubépine
qui n'aide pas à monter
est une nuisance.
Si l'épouse
n'est pas ce que doit être,
l'aubépine pour son mari,
elle se change en une longue
muraille qui bouche le bon
chemin.

Il faut avoir des "chums"
pour se sentir
à l'aise d'entreprendre
telle ou telle chose.
Mais un ami intime
seulement si notre but
commun est
"le ciel par le travail",
autrement l'ami qui
pardonne beaucoup n'est
qu'une raison de se laisser
aller.

Depuis quelque temps,
j'ai l'impression d'avancer,
j'étudie, j'écris beaucoup,
j'essaie de comprendre tout,
de ne jamais me contenter
d'à peu près.
Je pose question
sur question.

J'ai le goût de reformer
la bande (assez facile),
devenir un étranger
à Louis-Pierre qui malgré
moi sera dans la bande.
Je ne veux pas l'opprimer,
qu'il soit heureux
mais sans moi.

Louis-Pierre
essaie de revenir, se tient
avec le groupe, essaie
d'attirer mon attention, parle:
pas déjeuner avec lui.
C'est fini. Point.
J'ai le goût
de vivre seul toute ma vie,
et écrire, philosophe.

Mon désir de me montrer
indépendant de Louis-Pierre
me faisait rire avec tous
les gars, jouer,
comme le candidat
la veille de l'élection.

Les époux doivent aimer
leurs parents, ça ne diminue
pas leur amour.
Ainsi ils doivent aimer Dieu.

S'aimer et aimer
communément d'autres
choses, c'est s'aimer
davantage: car c'est savoir
qu'on continue à vous aimer
malgré les autres amours.
Ainsi pour enfants:
ils s'aiment davantage
parce qu'ils savent qu'ils
pourraient ne plus s'aimer
et aimer que le petit.
C'est une preuve de la force
de leur amour.

Gauthier tient un peu à avoir
Louis-Pierre comme ami.
Mais Louis-Pierre
pas assez patient parfois.
Gauthier cherche
ma compagnie; j'aime parler
d'Histoire avec lui.
Mais à voir Gauthier parler
à Louis-Pierre, j'aurais crié:
"Prends le, fui avec ma part,
il est à toi, vas-t-en,
vas-t-en."

Un vrai ami c'est beaucoup
se confier à quelqu'un,
c'est la plus grande preuve
d'amitié.
Car l'âme,
ce vase des confidences,
est sacrée, qui y pénètre
est un ami, un aimé.

J'ai une de ces envies de
reprendre avec Louis-Pierre.
Mais, non, j'ai dit.
Mais je l'aime.

Je ne peux pas.
Lui, ça l'aide, mais moi
je crois en perdre.

Essayer de le guider
par conseil vers Dieu,
ça le fatigue de m'avoir
toujours sous ses pas.
Quand erreurs je lui reproche
insensiblement juste assez
pour être compris.
Et bien ça c'est fini.

Perron fier, satisfait
de ses anciens élèves qui
prennent tête de leur classe.
Félicite, encourage.
Commente mes discours:
vaseux.

Je passe de groupe
en groupe, fais rire les gars,
Louis-Pierre cherche
à m'approcher, je m'éloigne.
Je me sens entouré,
mais au fond je suis triste.
J'ai peur
de perdre Louis-Pierre,
qu'il se lasse d'essayer
de reprendre avec moi.
Mais Dieu joue le même rôle
que Louis-Pierre sur le plan
spirituel et j'ai rarement peur
de le perdre.
En lâchant Dieu,
tous mes devoirs
me semblent ôter,
par le fait même ma liberté:
quand on ne conduit plus,
on se fait conduire.

L'homme doit se tourner
vers l'instruction, littérature,
philosophie surtout,
science mécanique.
La machine le remplacera
à l'usine.
Le progrès moderne nous
fait porter tous même habit.
On s'attachera moins
à l'habit, ce qui était folie.
On regardera plus science
peut-être.
Uniformité trop poussée:
fade.

Je viens de constater
tout surpris
que je ne suis plus le même.
Je n'ai plus l'humilité,
je ne veux plus croire,
je suis sensuel, égoïste.

Pratt et ses voyages
- j'en ferai plus que lui,
Pratt et ses écrits
- j'écrirai plus que lui.

La liberté est dans le travail.
Je cherche où est la vraie
liberté de l'homme.
Pourquoi veut-on être libre.
Pourquoi est-il porté à faire
le mal.

La guerre peut-elle être
bonne, est-elle nécessaire.

J'ai cru voir Louis-Pierre
attendre un autre
comme il faisait pour moi
en ralentissant
dans les escaliers,
je continuai, j'étais triste...
Il continue toujours à essayer
d'être poli, bon pour moi.

Pendant le chapelet à l'étude
(jeudi, mardi) la grosse
majorité est dans la lune,
une partie regarde la ville
par fenêtres, quelques-uns
seulement prient.
Nous sommes debout
à nos bureaux.

La salle ne fait que
murmurer quand on a passé
les FRANÇOIS, comme
un bébé qui fait des sons
de contentement en prenant
sa suce.
Plus de cris, on ne se croirait
pas dans la salle des petits
tant c'est calme.
Tout le monde est arrêté
un FRANÇOIS à la main,
comme des ouvriers qui
se sont arrêtés au milieu
de la rue saisis par un article.

Louis-Pierre cherche
à me plaire, me parle,
je réponds brièvement,
froidement,
je parle avec autres.

Je me dis qu'il m'épie,
j'aime ça,
je me refuse à l'épier.
S'il se dit la même chose,
dans peu de temps
on sera étrangers.
C'est peut-être comme ça
que disparaît l'amour.

Ce matin alors que je lisais
seul, il vint me parler,
répondu bref, froid
et nos yeux se confondirent
un long moment:
il me regardait en rougissant,
il faisait pitié.
Tout ça parce qu'un jour,
j'ai dit:
"J'abandonne la religion".

En récréation, je passe
de groupe en groupe
comme un maître de maison
parmi ses invités.
Je fais rire les gars.
On m'entoure mais au fond
je suis loin de rire.

J'ai souri à Thibodeau,
il ne m'a pas répondu
en me voyant.
Rien ne m'enrage plus,
je lui rendrai ça, le salaud.

Dans les escaliers,
après la classe, j'ai cru voir
Louis-Pierre ralentir
pour attendre un autre.
Son sourire
n'était plus pour moi.
Je détournai la tête.
Un tourbillon de tristesse.
Mon impuissance
m'enrageait.

Denise,
pourquoi as-tu grignoté
mes espoirs d'aimer...
Si, aujourd'hui,
pour Louis-Pierre,
je suis parfois dur, dis-moi,
est-ce un peu ta faute?

L'allée derrière le cimetière
m'appelle en fraude,
pour me montrer sa beauté,
sa solitude pleine d'oiseaux.
Je recherche la solitude,
la paix dans mon allée
accompagnant le cimetière,
dans les champs
avec mon javelot.

Devenir comme Brien
de Philo II, orateur primé,
acteur émérite, pipe à la
bouche, calme, méditatif,
sensible, heureux de nous
rencontrer!
Ou ce Langlois, breveté au
piano, expositeur de peinture
dans nos galeries, préparant
un recueil de poèmes!

7 juin 1958

Être calme, mélancolique,
insouciant, sympathique
mais indépendant.
Sans amitié, Louis-Pierre
chassé de mon coeur,
je me retrouve, à jouer,
à travailler, plus sérieux,
plus ambitieux.

Guénette et Charron
me frappent par leur sérénité
calme, posée:
dirigent des organisations.

Pratt.
Je marche comme lui,
lis comme lui, me promets
d'être plus que lui
et je le déteste.
Je déteste mon orgueil
en la sienne.

Je ne voudrais pas
avoir le sourire de Pélo.
Je veux être franc
jusqu'au bout.

Racicot m'empêche de
toucher l'excès du Classique,
par son excès.
Il est contre tout sport.
Avant je l'admirais
mais ses erreurs, si bébé,
me l'ont fait mépriser
un peu.
C'est un gros gâté, toujours
mèches cheveux visage.

J'imite Brien, Langlois,
Pratt, un peu.
Charron et Guénette
par bout;
je ne veux pas ressembler
à Pélo, Racicot, Bédard.

J'aime la solitude,
je ne joue pas trop.
Huet l'an passé et Éléments
me disait:
- Joue un peu plus, ne fais
pas le petit vieux avant
le temps.
Si pris Huet en Éléments,
son confessionnal
était le plus proche,
ne le connaissais pas.
Huet a dit à mes parents:
- C'est de la bonne pâte.

Le frère de Louis-Pierre
est en Syntaxe cette année.
Je le regarde parfois.
Je l'aime un peu.

Syntaxe spéciale,
il y a 2 jumeaux, Pigeon,
et depuis 2 ans
je ne sais lequel est Marcel
et l'autre Michel.
Ils sont bien élevés,
marchent les pieds
en dedans,
se balancent d'un côté
et de l'autre,
en fils de fermier qu'ils sont.
Ils ont mémoire
mais pas d'esprit
et pas débrouillards.

5h.10
Ce midi André, Colas,
Louis-Pierre et moi,
nous nous promenions.
Louis-Pierre dit:
- Moi je n'ai jamais eu
si envie de partir que ces
jours-ci.
Je lui posai la main sur
l'épaule et la serrai
doucement.
Nous n'avons pas parlé.
Colas racontait toujours
sa longue et ennuyeuse
histoire.
Comme en chemin,
André et Colas couraient,
Louis-Pierre
hésitait à m'attendre.
Les tournois de golf
étaient commencés.
Je lui dis:
- Je vais me promener
derrière le cimetière.
Je me retenais pour ne pas
lui demander:
- "Viens-tu?"
Oh, Orgueil! Il pensa que
je voulais être seul, et déçu,
il se dirigea songeur
vers les golfeurs.
J'étais déçu de ne pas l'avoir
près de moi.
À la récréation suivante,
2h.30, il alla jouer avec
André et Boyer.
Je me ressaisis:
"Il n'est pas venu
me trouver. C'est fini".

Lui loin de moi, je bûche,
mon ambition grandit,
je veux devenir populaire,
puissant dans le monde.
Je rêve de devenir un grand
écrivain, de rencontrer
quelqu'un qui me lance
à la radio, T.V., acteur.
Je travaille plus fort.
En l'aimant, l'épiant,
voulant toujours qu'il soit
à mes côtés, ma liberté
y perdait et je veux être libre.
L'amour me gâte.
Je deviens un peu mou,
je critique tout devant l'autre
sans essayer de remédier
(comme papa),
je suis ambitieux mais
moins, je deviens parfois
un peu bête, je suis trop
satisfait.

Quand on voit 3 ou 4 gars
(Philo.) qui se promènent
seuls, se croisent, sans se
saluer, on rit et je ris aussi.

J'essaie de rester la bouche
fermée pendant la récitation
des prières.
J'y suis encouragé
par mes compagnons parfois
qui ne prient pas (lune),
ou Goyette (il communie
lui).
Orgueilleux.
Influence: Goyette est
le complice de mon mal.

Gingras comme moi était
très entouré, comique, il s'est
mis à rêver et maintenant
il est souvent seul.
J'aime voir son visage rond
avec une calotte blonde
et ses yeux fixes, rêveurs.
Gingras et moi, entourés,
puis rêver, mais lui n'aime
pas le classique,
littérature un peu.
C'est la photographie.
Il rêve de gloire.

J'ai vu Louis-Pierre qui riait
avec d'autres, je fus peiné
mais je me ressaisis:
" Je n'en veux plus, vas et
sois heureux".
Il cherche encore
à m'approcher,
je suis entouré presque
comme avant,
je fais le drôle, ris.

Je vois Louis-Pierre agacé,
il sourit
mais je devine sa peine.
Je le protégeais avant.
Je crois
que je l'embrasserais.

À ma bande Méthode,
j'essaie de m'allier la
bande des "top" de Syntaxe:
Boutet, Chicoine (Président),
Desmarais (Président),...

Je me donne à l'autre
presque aveuglément.

Alors que n'aime plus,
je deviens plus orgueilleux,
plus ambitieux, plus
militaire, je me refuse
de gémir sur amour perdu,
j'essaie de tuer
ma sensibilité,
je suis l'ambition
insatisfaite, je m'efforce
de ne plus épier celui que
j'aime (Louis-Pierre)
et j'y réussis bien, je joue,
j'ai regroupé ma bande
par mon zèle ambitieux.
Je veux devenir populaire,
influent au collège
et dans le monde entier, afin
que Louis-Pierre et Denise
souffrent encore plus
de m'avoir perdu, afin qu'ils
pensent à moi plus souvent
nourris par la publicité.
Quand j'aime quelqu'un,
je l'idéalise, je le gratifie
de toutes qualités
qui me charment.
Mais à son approche,
je m'aperçois de mon erreur:
ma déception se traduit
par l'indifférence, la dureté,
l'égoïsme; je deviens cruel
par le fait de ne rien
expliquer de ma conduite
à l'autre.
Je joue beaucoup plus:
ça m'aide à oublier.
Je vends mes dernières
VIE ÉTUDIANTE.
Je me sens joyeux
de retravailler, d'être entouré
d'acheteurs, d'amis.

Je fais rire les gars:
"Achetez VIE ÉTUDIAN-
TE. Je l'ai payé 0.25,
je vous le vends 0.10.
Achetez à un bon vieux Juif
de la rue St-Laurent
Montréal".
Les gars riaient, je rie aussi,
les gars oublient ma crise.
En plus cette fois-ci,
je fais un profit de $1.00
en trichant un peu,
ça me console.
La bande se reforme:
André, Brossard (le plus
indiscipliné), Louis-Pierre,
Sicard, Fredette, Colas et
moi.

Quand on disait "le monde
ne pense qu'au plaisir,
qu'à jouir", je me figurais
un plaisir malsain souvent
mais sans soucis.
Eh bien! non je m'aperçois
qu'avec le plaisir,
le succès diminue.
Je voudrais avoir les 2.
C'est très dur, si, par cas,
c'est possible.
Je suis déçu.
Le monde ne m'offre même
pas un cadeau convenable.
N'y aura-t-il que Dieu pour
me satisfaire, moi,
si sensible, si ambitieux,
si orgueilleux, moi qui est
pour le "tout ou rien".

Le préfet nous a donné
des recommandations
pour ce soir,
(distribution des prix),
j'ai peur d'avoir baissé.
Il ajouta qu'il avait reçu
pour $1,100 de prix, un don
de gens qui nous estiment.
Ça m'a ému.
On se sacrifie un peu
pour nous, c'est pour ça
qu'on nous remarque,
admire, aime, dans le monde.
Et ces bourses!
Ceux qui me donneront
des prix, c'est à un très grand
homme qu'ils les donneront.
Je leur rendrai
leur confiance: ils peuvent
avoir confiance.

Parfois pendant la récitation
des chapelets, le "je crois
en Dieu" enfarge le réciteur.
(Le sait-il assez? Est-ce
la gêne?).
Peu importe, le chrétien
devrait prier moins vite,
plus pieusement, savoir ses
prières à fond et être humble
au point de ne pas être gêné.

Loranger parle d'une voix
très modulée et très vite.

9h.30
Voilà, fini la distribution
des prix. Je suis arrivé 7me.
Mes parents se sont montrés
contents, quoique maman
aurait mieux aimé me voir
monter le 1er sur le théâtre.

8 juin 1958

Oh, chère littérature!
c'est toi qui encaisse
toutes mes baisses.
En partant maman m'a dit:
- On est satisfait de toi,
on est satisfait de toi.
Ah cette maman
elle sait surmonter les petites
déceptions, elle préfère
souffrir à me voir troublé.
Ce soir en écrivant je mords
à ventre affamé dans du...

Brillon a discouru
pour sa classe.
Il parle bien celui-là!
Je préférerais demain
être non ce Landry, premier
en toutes les matières, mais
Brillon avec son discours
remarquable et bref.
J'aimerais être ce Langlois
avec son prix spécial
en français. C'est tout.
Les autres,
je m'en n'occupe pas.
Chacun se trouve
un exemple, un modèle.
Monseigneur Coderre
a répondu à ce discours,
je retiens peu et beaucoup
de choses:
la gloire d'un homme
est d'être où Dieu le veut;
si vous devez être prêtre,
si vous êtes appelé
à la prêtrise, votre gloire est
là, allez à la prêtrise.
Il appuya sur l'union
de classe, de confrères entre
eux, avec les professeurs.
Il appuya sur la situation
critique du clergé ici:
il manque de prêtre.
Et lui qui parlait faible
d'ordinaire, renforcit sa voix
pour crier de laisser,
de permettre d'encourager
la croissance de la vocation
sacerdotale par le sacrifice.

Roger Letellier est venu.
On murmurait
comme toute l'assistance.

La fin d'année approche,
vive les vacances.
Tout a été bâclé en 1h.30.
C'est beaucoup mieux
que les autres années.
Le monde évolue.
Tous les élèves allaient
reconduire leurs parents
à l'auto et respirer
un avant-goût
des soirs d'été.
Le trafic était varié.
Les pères se trouvaient
salués, les parents
se frôlaient sans se soucier,
se tassaient pour laisser
une voiture s'échapper.
Tout n'était
que phares d'autos, voix,
cris, rires, klaxons,
le collège croyait enfin
à la liberté.
La semaine prochaine fuira
devant nous comme un chien
qui nous dirige au terrier.

9h.20am.
Il pleut
à gouttes paresseuses.
J'ai été à la baissière,
mon imperméable détaché,
les mains sous le paletot.
Le vent cherchait
à me dépeigner,
j'aime la nature en colère,
j'aime la nature
pleine de vent.
Je me sens puissant
lorsque le vent me bouscule
sans me faire tomber.
Les haut-parleurs
crachaient de la valse:
j'adore cette danse.
Louis-Pierre s'est approché
avec Gauthier,
ils ont dérangé ma solitude.
La pluie se fit plus grande,
ils coururent au préau.
Mais Louis-Pierre hésitait
à courir, tourné vers moi
il me demandait:
- Viens-tu?
J'ai répondu:
- Vas-y.
Et j'ai traversé lentement
le terrain de balle molle
jusqu'à l'entrée.
Je n'aime pas Gauthier.
Il veut de Louis-Pierre
pour ami parce que
Louis-Pierre est bon, doux.
Mais Louis-Pierre
me préfère.

Meunier était avec la bande
de syntaxe.
Prendrait-il ma théorie?

Hier papa m'a montré
mon passeport.

Perron salue ses anciens
élèves malgré une baisse
en classe mais il est moins
sympathique.

J'ai déjà demandé au père
Brault de m'avoir un livre
(plantes, Marie Victorin).
Le père Bédard m'avait dit
qu'il m'en donnerait un.
Brault dit:
- J'essayerai trouver un pour
te le vendre.
Il m'évite, je déteste
cette façon d'agir.
S'il fuit
c'est qu'il se sent coupable
ou me trouve achalant.
Dans les 2 cas il manque
à son devoir de prêtre.

Depuis quelques jours,
la mode est à la claque
dans le dos.
On se rencontre:
"Salut vieux chum".
L'autre hurle sa douleur
en nous rendant la pareille.
Je crois être le fondateur
de cette folie.
Un autre temps ce fut:
"Veux-tu jouer au bedeau?"
Et avant même d'attendre
la réponse, l'interrogateur
tirait de toutes ses forces
sur la cravate
comme les anciens bedeaux

pour tirer leurs cloches.
La pire épidémie fut
d'effleurer à grande vitesse
le derrière d'un copain
avec le bout des doigts.
On se laisse la main molle, et
le coup pince fabuleusement.
J'en sais quelque chose.
Les autorités ont dû sévir
pour l'arrêter.
Et parfois ça reprend un peu.

Beaucoup savent que j'écris.
Hier le père Girard m'a dit:
- Comment pensez-vous
arriver?
- Oh j'ai baissé.
- C'est ça avec votre idée,
vous êtes rêveur depuis un
temps.
Il avait entendu parler
de mon roman, mais par qui?
Je ressentis un plaisir fou
à ces mots:
"vous êtes rêveur".
Donc ça paraissait,
on m'observait.

À Letellier je ne parle
que de littérature, lui de
musique et d'électronique.

Ici souvent je dis:
"Ah je vais le massacrer
dans mon roman"
ou
"Pour mon roman,
c'est exquis".
Maman dit:
"Lâche donc ça".
Papa:
"Essaie, tu t'apercevras
que les Mornard
c'est bon à rien".
Non, je serai ce que
les autres n'ont pas su être.

À lire, relire, et rerelire des
belles pages, j'approfondis
chaque phrase, je la vis,
je la sens, je la critique,
je rêve, je suis heureux
calme et comme reposé.

Je m'indigne parfois
de telle ou telle chose
(agissements de personne)
mais je suis comme le torrent
sans barrage: mon eau,
ma mousse ne produit rien,
elle ne fait que couler.

5h.15
J'ai eu 80% hier.
Louis-Pierre 70%.
Nous venons de terminer
la procession de la Fête
Dieu.
La température a enfermé
la procession.

Ah, quelle pitié!
Dans les corridors
toutes les têtes étaient
attentives aux fenêtres.
Les gars se jouaient
des tours, font un crochet
brusque tout près
des cendriers pour voir
le suivant s'enfarger.
Cantiques et Ave
s'enchaînaient, mais
les attentions se reposaient
ailleurs.
Où aucune fenêtre,
se suspendaient aux murs
les cadres des conventums:
cadres jaunies avec
des portraits fades, ou plus
superbes, plus riches
où nous fixaient
des tas d'inconnus.
C'était une fête pour eux,
le seul jour où nous leur
prêtions attention.
Je me demandais: "Que fait
celui-ci? et celui-là avec des
lunettes qui me ressemble?"
Le reposoir au fond
de la salle, salle des grands,
ressemblait
à un de ces décors
pour les belles séances.
"Je crois en un seul Dieu,
mais non,
pas à l'Eucharistie".

De retour à la chapelle,
les externes
depuis le nouveau régime
s'assoient sur des chaises
du réfectoire montées là
pour la messe.
4 chaises se tassent
entre chaque pilier;
le premier assis a le nez
sur la colonne et ne voit rien,
il s'étire pour voir comme
pour la cachette:
on part à rire.
Édifiante piété, n'est-ce pas!
Mais une chose est
et sera toujours douce,
ce sont ces voix enrichies
par la sonorité des couloirs,
ces voix paisibles, mâles,
ces voix de pères,
ces voix d'étudiants criardes
d'énergie.
Au départ de la grande salle,
passant devant une porte
ouverte donnant
sur les escaliers, un écho,
une résonnance infinie
courrait dans les marches
pour aller s'assommer
à la plus haute paroi.
Le pensionnat est beau,
si tu apprends à le connaître.

9 juin 1958

9h.30
On aurait pu se mettre
à la table, il restait 2 places
avec Gauthier.
Je passai pour aller seul,
il me suivit.
Je lui demandai:
- Où as-tu abandonné ton
Gauthier?
- Pourquoi dis-tu cela.
- Pour savoir.
- Non je ne suis pas prêt
à l'abandonner,
dit-il tristement
comme s'il l'aimait.
- Oui, c'est ça, tu auras
un ami. C'est mieux que
moi.
Je lui dis que je détestais
Gauthier.
Il dit:
- Oui, c'est un drôle de gars
Je lui dis
pourquoi je lui parlais:
"Si hier quand les gars
te lançaient un oeuf dans ton
chocolat, si tu t'étais fâché,
si tu ne l'avais pas mis
en souriant dans le coin,
alors ce serait fini".
Mais te voir opprimé,
j'ai eu de la pitié, une pitié
pleine d'amour.
Je leur aurais relancé l'oeuf,
Oh oui...

Peu à peu montait en moi
cette rage, cette aversion
des gars.
Leurs taquineries, toujours
les mêmes, me fatiguaient.
Le désir d'aimer
voulait revivre en moi.
J'aurais désiré m'enfuir
du collège, voguer
vers des pays inconnus.
Le cafard m'assaillait,
mes notes baissaient,
mes amis diminuaient.
Un dégoût indécis
voulait faire pleurer
le grand gars que j'étais.
L'orgueil était la seule arme
qui me restait.
Tous mes actes
devaient prouver
ma supériorité
sur mes confrères!
Je préparais mon voyage
en Europe à lire des vies
de grands hommes,
à déchiffrer des cartes,
à dévorer
tout ce qui parlait d'Europe.

Pitre en Syntaxe, beau,
sympathique, attentif
aux bonnes manières, pieux.
Aujourd'hui solitaire,
voulant faire le dur,
détesté de plusieurs, devient
niaiseux, il rit montrant
toutes ses gencives,
les lunettes entrées
dans les grosses joues
qui se soulèvent.
À l'étude,
écrasé dans sa chaise.
Je l'admirais en syntaxe.
Il priait toujours.

Pour être heureux
au pensionnat:
avoir ami intime, avoir un
groupe de "chums", étudier,
lire, se trouver quelques
pères pour vous protéger.

Quand Louis-Pierre fait
le bébé je suis porté
à le faire, c'est pour cela
que je le quitte.

Je ne peux pas me décider
à étudier.
Une fois parti ça marche.
Je commence à étudier
puis un mot me rappelle
quelque chose et sans le
vouloir je pars dans la lune.

On entend les néons pendant
les examens,
peur de tousser.

On doit faire une prière
en particulier en arrivant
à l'étude, j'ai l'envie
de ne plus la faire.
Je me sens humilié par ça.

Ma jeunesse est bourrée
de chances, demain sera-ce
du pain noir sur la table?

Louis-Pierre et moi nous
jouissons de notre amour.
Pourtant nous ne sommes
rarement et peu longtemps
seuls.

Auger fait de très grand pas,
en lisant bréviaire,
on croirait qu'il descend
escalier.
Gauthier lâche Louis-Pierre.

9h.30
Il y a les gars qui passent
des livres dans leur ceinture
pendant les examens:
c'est défendu de transporter
ses livres avant la fin.
Il y a ceux qui profitent
de la fermeture des lumières
au dortoir
pour se dire deux mots.
Il y a ceux qui rêvent,
ceux qui souffrent,
ceux qui aiment.
Il y a la souffrance, la joie,
l'amitié, les remords,
les tracas, les rêveurs,
les énervés, les orgueilleux,
les sportifs, les studieux.

C'est ça un pensionnat,
c'est ça le monde,
c'est ça la vie.

L'an passé, j'écrivais
pour le babillard des articles
surtout pour la religion,
charité... une pour "Gestapo"
et j'étais fier de mes articles,
je me croyais
assez important.

Bazin dit:
"Malheur au jeune qui rêve".
Je prévois ma solitude,
triste, si j'écris encore, mais
je veux goûter, savourer,
m'étourdir à tourner
dans un rêve.
Je ne me fie pas
à l'expérience des autres,
je veux tout éprouver, sentir,
jouir, souffrir.
J'ai dit à Louis-Pierre hier:
- Rêver c'est penser,
se tracer un itinéraire
sur une carte. Ensuite
on prend la route, le travail,
la peine, en rêvant encore
au but.
Mais qui ne fait que rêver,
ne fait que tracer
et rester à la même place.
La jeunesse passée
dans le rêve, la lecture, si le
goût de l'action s'en empare,
c'est un grand homme
qui apparaît.

Parfois l'envie
d'abandonner mon roman
me saute à l'esprit.
Il faut continuer.
Vivat! Vivat!

On s'est promené ce soir,
Louis-Pierre, Sicard, André
et moi.
Je ne peux plus être seul
avec Louis-Pierre,
la bande renaît, ressuscite.
Louis-Pierre se mit
à chanter:
"Toi tu es mon soleil,
toi tu es ma joie,
toi tu es tout pour moi",
en me regardant.

En lui mettant la main
sur l'épaule, je lui dis:
- Si tu disais vrai...
- Tout ce que je dis est vrai.
En me regardant.
Je lui serrai l'épaule
en souriant.
Nous sommes heureux,
trop même, demain nous
serons trop malheureux.
Je perds
mon aspiration à l'infini.
Je me raisonne à ne pas rêver
d'amour pour Louis-Pierre
quand pas avec lui.
Je me dis toujours:
"Je vais me promener seul",
et quand Louis-Pierre vient,
j'apprécie,
je suis plus heureux
parce que je n'ai pas rêvé
plus haut que la réalité.

Au lieu d'être déçu
de tous ses petits accrocs
pour charité, je me réjouis
parce qu'il manque un peu
de charité envers les autres.
Il n'en manque pas pour moi
ou très rarement
de ce temps-ci.
Je puis donc me dire:
"Il m'aime".
L'amour m'a-t-il coupé mon
désir d'infini, de perfection.
J'ai peur que oui.
Je m'aperçois
que quand j'aime je suis
porté à être un peu brutal
mais amoureux pour l'aimé.
J'aime lui serrer le cou,
le bras, tordre son bras
sans mal, serrer la main,
mais je m'aperçois
par Louis-Pierre
que vaut mieux la douceur
que mon amour passionné.
Même si c'est par amour,
un coup fait toujours mal.
Denise, une fois tapé
derrière, j'étais jeune,
elle fâchée dit :
- Yvan tu peux t'en aller.
Quand je suis heureux,
j'aime sortir, donner, faire
plaisir à l'aimé et aux autres.
Mais quand malheureux,
je ne fais que souffrir et suis
désintéressé des autres.
Je ne suis que souffrance
et désintéressement.

Martel commet action
complète de même manière
que moi
par frottages sur son matelas
le soir au dortoir.
Il se confesse tous jours,
mais ne se corrige pas.
"Oh l'esprit de pénitence
se perd dans les "hits"
et les restaurants".
Quand je reviendrai, moi,
ce sera un retour, non une
courte salutation en passant.
Je veux me corriger
de ma passion.
Je suis fatigué,
mon intelligence a peine
à travailler, je suis moins
résistant aux jeux.
Je veux être pas fatigué pour
pouvoir me montrer capable
de veiller tard en Europe, de
fumer, de boire sans bailler.

Ça me prend beaucoup de
temps à commencer
à étudier.
Je suis tanné, pas le seul.
Des fois je ne réussis pas
à partir.
Parti ça travaille.

Fredette dort très peu la nuit,
réveille de bonne heure
et a peur à la noirceur.
Quel cauchemar!

10 juin 1958

Corrige mes passions
pour être digne de
ma femme, pas tuberculose,
ne veut pas que la fatigue
me porte à mon seul remède:
la confession.
L'an passé
quand avoir forte tentation
je priais mais parfois
je déroulais mon chapelet de
mon bras et alors je péchais.
Le lendemain souvent
je me levais en priant
et en me rappelant ma faute,
je m'arrêtais de prier,
je me sentais seul,
et parfois la semaine passait
avant mon retour.
Je ne priais plus et
par orgueil de ces sensations
m'entêtais dans mon mal.
À mon retour je redevenais
le saint en herbe.
Cette année toute tentation
est comme une proposition
que j'accepte.

En entrant à la chapelle
ça sentait le parfum
des fleurs de l'autel.
Ça aide à prier, ça porte
à prier, à aimer le parfum,
l'orgue aussi.

Au dortoir, les robinets
sillent par exprès, et
de chaque côté de la spina,
les gars devant un lavabo,
se lavent, se peignent.
Quelques-uns passent
leur temps à se peigner,
ils doivent courir ensuite
pour s'habiller.

Je rêve
d'écrire une symphonie.
Le chant des oiseaux,
les vents, m'inspirent.

Je rêve que ma femme
un peu gênée m'offrira
sa beauté,
et je rêve surtout de la lui
rendre sans la profaner
pour lui prouver mon amour.
Je m'imagine qu'elle
m'embrasse et me serre
les mains, qu'elle se blottit
sur moi et je vis tellement
ça que j'imite la manière
comment j'aimerais
qu'elle le fasse.

Bénard, je crois devenir
un gars comme lui,
grand pas trop sec.

Mais il n'est pas sage,
il s'enrage à rien...
je serai sage moi.
Serait-il plus patient
s'il se savait observé?

L'amour de mon père
envers maman, j'y reviens.
Il a du coeur, il sait faire
pleurer, aussi faire rire.
Dans les lettres à maman,
en fouillant en cachette
(Syntaxe été) j'ai lu de lui
:"J'ai trouvé le plus grand
bonheur".
Et j'espère
trouver ce bonheur.
Je crois que je serai
comme lui.

Renée Darche ne me sert
que dans mes mauvais rêves
pour alimenter mes passions.

Je déteste Ned Caron, père
de Denise, l'ami de papa.

J'aimerais revoir Denise.
Je me souviens de lui avoir
dit: "Vas-t-en" quand
prendre écureuil pour
Gilbert, (elle dérangeait).
Son père l'a appelée.
Elle me dit plus tard:
" Je fus très insultée. Je t'en
voulais".
Je me souviens de ce cousin
anglais, j'essayais de parler
anglais, et après son départ,
on riait de lui Denise et moi.

Assez brutal.
Je l'aurais punché.

Ce cousin rencontré à Oka.
Sa mère m'appela:
"Mon beau petit garçon".
Francine, Yvane et moi
nous nous cachions pour rire
d'elle. Nous avions craint
son arrivée.

Dans les PICTURES,
je détestais ces hommes
qui avaient l'air bandits,
ivrognes, débauchés et
pourtant j'envie leur plaisir.

Mon plaisir n'est jamais
complet.
Même les temps les plus
heureux,
il y a au fond de moi un vide,
et ce vide c'est que je sais
que ce bonheur a une fin.
Mon besoin d'infini.
Mais malheureusement
peut-être je cherche
à me satisfaire de ça,
à me dire:"Tout pour jouir".
J'écris parce que j'aime ça,
ça comble mon besoin
d'action
évoqué par mes rêves.
Je veux calmer mes passions
pour pouvoir continuer
ma vie d'écrivain et réaliser
mes rêves d'amour.

Suis-je pareil à Brouillette?

Gingras, sa classe doit
un peu dire: “L’original”.
Mais est-ce que ça paraît
ailleurs? Non!
Ce qui est pour une classe
reste souvent
pour une classe.
Je ne sais
que quelques présidents,
les autres je ne sais pas qui.
Les séances nous rendent
populaires à tous,
mais la présidence de classe
beaucoup moins.

Il rentre du bon air
à l’étude, l’air des vacances,
de la “liberté”.

Suis-je libre
avec mes passions, non
je ne peux dire j’arrête, je ne
suis pas capable, trop las.
État de grâce, oui, je peux
travailler, prier ou paresser,
pécher.
Je comprends l’Évangile
maintenant pour la liberté,
l’esclavage du péché.
Il faut que j’expérimente
pour croire.

Denise a hâte de revoir
son amie et m’en parle.
Je la déteste un peu,
il me semble
qu’elle diminuera l’amitié
de Denise pour moi.

Louis-Pierre
me fait penser à Denise.
Il espère me voir chez lui
cet été, veut que je reste
longtemps (parents veulent)
17 miles en bicycle.
On verra.

J’ai peur d’avoir perdu
mon aspiration à l’infini,
et je suis surpris.

Goût lâcher roman
parce que découragé
de ne pouvoir corriger.

La toilette me servait pour
contempler mauvais portraits
ou faute d’eux
pour pécher pareil.
D’autres fument.

Martel
quand ne marche pas vite,
marche lentement
en se balançant, l’air badaud,
les mains réunies devant
pénis.

4h.50
Le directeur Huet est venu
parler.
Pour la 1re fois j’ai aimé
son discours.
Il parla fort, passionné, ému:
- Ce que j’ai voulu faire
de vous cette année,
c’est former votre volonté,
développer votre caractère,
faire de vous des hommes.

47 sont partis: des vies
manquées ou presque.
Partout la cause a été
un manque de volonté.
Le “test” en élément
a prouvé votre capacité
pour ce cours.
Si je vous ai fait de la peine,
si j’ai blessé
votre personnalité,
pardonnez-moi, vous savez
qu’avec 500 élèves
il faut douter bien du monde
avant de trouver le coupable.
Je vous remercie tous
de m’avoir aidé dans ma
tâche que j’appréhendais
tant... Les examens sont des
“tests”, les vacances aussi.
Travaillez si vous le pouvez,
ça vous apprendra que
vous êtes des privilégiés.
Vous n’êtes pas comme
ces jeunes gens qui entrent
les derniers et sortent
les premiers des usines
lors d’un “slack”,
vous n’avez pas souci
de votre nourriture,
vous ne savez pas
comme eux ce que c’est
que gagner une piastre.
Un jour Monseigneur
se promenait, son pare-brise
heurta quelque chose,
c’était un grand oiseau
qui volait trop bas.
Vous êtes cet oiseau,
vous devez voler haut,
sinon vous serez frappé

à mort comme les autres.
Volez, volez haut.
Ne voyez pas qu’une petite
fille, mais plusieurs,
ça vous déniaisera,
c’est beau une fille,
c’est profitable
(les gars étaient portés à rire,
pouffaient de rire).

Le Blason du Séminaire:
un grand aigle = l’idéal,
3 petits aigles (nous autres)
essayant de l’atteindre,
et une espèce de mirage:
les vacances...”

Pour la première fois
son discours m’émouvait.
La majorité des gars
n’appréciait pas
plus son discours:
ils sont si bêtes, si cruches.
Il tournait de belles phrases,
parlait sans son traditionnel
“J’ai lu dans un auteur”.
Il parlait, m’épatait;
je le fixais et une main
en l’air, l’index au ciel,
me rappelait un général
haranguant ses troupes.
Pas d’éloquence, pas
de maintien, pas d’autorité,
pas de beauté comme
Garand, mais simplement
une humilité profonde qui
fait qu’on croit aux paroles.
J’admire plus Huet
que Garand.

Il y en a qui poussent
trop vite pour leur âge,
leur classe,
et on les voit aller
les manches au milieu
de l'avant-bras d'où sortent
des mains et des bras
maigres et longs.

Sicard à la longue
me fatigue.
Il est presque toujours
avec moi.
Je suis rarement seul
avec Louis-Pierre
et avec Sicard parler sérieux,
c'est parler tout seul,
il écoute sans pouvoir
ajouter sa connaissance.

Ce matin Louis-Pierre
était avec moi,
son frère Jean-Yves arriva,
je partis à la course
pour le faire fâcher, pour
faire semblant qu'il me
fatiguait, que je le trouvais
pas fin.
Il s'enragea ce Jean-Yves.
Je fais exprès.
Louis-Pierre le regarda,
en souriant, avec bonté
et me sourit aussi.
Il devait suivre mon conseil:
sourire, être d'abord
charitable avec son frère,
c'est ça qui m'a nui en partie
l'an passé.
Nos frères nous ont connus
autoritaires, et non bons
envers eux, changer c'était
s'humilier beaucoup plus,
surtout s'ils sont plus jeunes
(ils ne devinent pas).
Mais lui a trouvé la manière:
- " Sourire avec bonté, non
débuter par de grands
discours. En souriant
la confiance revient, et on
peut conseiller ses frères".
Louis-Pierre et moi
nous sommes heureux:
nous nous aimons.
Notre amour a été bien
éprouvé par nos sautes
d'humeur.
À me rester fidèle,
il m'a prouvé son amour
et j'ai besoin de preuve.
Lui a confiance en moi
comme ça à cause
de mes conseils, comme ça
parce qu'il m'aime.
Lui m'a dit:
- Ça tombait mal pendant
les examens, ta crise.
Lui la peine l'empêche,
nuit dans ses études,
moi c'est la joie.
La peine cette fertilité.
J'ai appris
à parler sérieusement,
avec des bouts drôles,
de tous petits bouts tristes,
mais toujours
dans un certain sérieux
avec Louis-Pierre.
Avant je n'avais que l'excès.
Il n'a plus peur
de me montrer son affection,
il m'attend, me regarde
sans m'épier, n'a plus
d'orgueil pour moi.
Il répond plus à mes rêves
et moi j'essaie de me réjouir,
de toutes les marques
d'amitié au lieu de les
comparer à de plus belles.

Le vent prend dans l'arbre
sans feuille, mais très peu
dans l'homme sans qualités.
Plus il y a de feuilles,
plus il y a de qualités,
de vertus,
plus le vent parait violent,
plus l'épreuve parait dure.

Le père Provost m'a dit
comme je passais
avec d'autres gars:
- J'essaie de vous
comprendre.
Je lui répondis:
- Moi aussi j'essaie
de vous comprendre,
et je partis.
En revenant je repassai
devant lui, les mains
dans les poches en sifflant.
- Rêve si tu veux, dit-il
méprisant, mais sois réaliste
pour les règlements,
ôte tes mains dans
tes poches et arrête de siffler,
que je ne te reprenne plus
à siffler.
Je lui répondis:
- Faites-vous en pas le père
je suis très réaliste, surtout
dans mes descriptions,
en étirant, et pesant et
modulant les derniers mots.
Je lui avais dit cela
en continuant
sans me retourner.
Il doit m'avoir compris.
Je ris en moi-même
de ce petit accroc
à cette noble grandeur.

Un tas de gars savent
que j'écris.
On me demande souvent
si ça avance.
Quelques beaux nonos
me demandent:
"Es-tu à la veille de faire
éditer",
"Tu me donneras
un exemplaire".
Pélo a peut-être dit
à Lamonde ce que j'ai écrit
sur lui. Commère.
Lamonde m'observe
un peu trop pendant l'étude
et je suis toujours
aussi sage.
Huet, Perron, Labelle, Gi-
rard, Mailhoux, Pélo,
Provost, Jolivet, je suis sûr,
savent que j'écris.
D'autres doivent savoir.

Décrire une passion;
une faute qui se prépare
à l'étude, je rêve un peu
en disant "non",
au dortoir
ne récite que très peu prière,
impression d'avoir un peu...
et hop! fini...

Je regarde Morin.
Il a des manières
qui me ressemblent,
un physique aussi.
Je remarque si telle ou telle
manière de bouger,
de se placer, lui va bien,
si oui je continue à le faire,
sinon je délaisse.
Il ne m'influence pas,
peut-être ses ressemblances
les a-t-il calquées sur moi
(mains derrière le dos, etc.).

Boutet a du coeur
sous son écaille dure.
Ce vieil ami de petite école.

Chicoine est le type de gars
fort, bien bâti, beau, à teint
doux, type amoureux tendre
et bon, mais ne fait que
parler de femmes,
danseuses, ses allusions mais
pas si cynique que
Thibodeau, avec lui
ça n'a pas l'air mal
tant il joue avec ça.
Pour se faire aimer
c'est un peu comme
Meunier, il se laisse faire,
partage bonbons avec amis.
Sa théorie, je la déteste.
Elle serait bonne
si c'était avec charité,
mais non c'est son goût
de gloire petite et folle.

Avoir joué au lieu
de m'enfermer l'an passé,
j'aurais été encore plus aimé.
Je l'avais sa théorie
mais non pour gloire
mais pour Dieu, par charité.

J'étais à J.E.C.
Par la porte fermée,
j'entends de la chanson
populaire
dans la grande salle.
J'entrouvre la porte
et une voix grave
comme Félix Leclerc
chantait sur disque
et une femme répondait et
c'était doux
et assez entraînant.
Je ne sais pas mais c'est
comme si ils m'apparurent,
je vis la voix grave et riche
protéger ce son doux, suave.

Oh! ces haut-parleurs
de collège, ils rendent
la musique plus douce
qu'à la maison, c'est plus
saisissant, plus beau.
L'an prochain
je serai dans cette aile,
j'ai hâte, c'est la 1re fois
que j'ai hâte.
On écoutera
ces chansonnettes
et non toujours ces mêmes
classiques (même si j'aime
le classique) perdus dans
les hurlements des gars,
ce sera murmure et chanson.

Quand maman vient
elle ne comprend jamais
ce qu'on dit au haut-parleur.
C'est vrai la voix
est embrouillée.
Gilbert Caron a compris
du premier coup.

Martel
essaie d'imiter Meunier.
Il parle plus
et par phrases détachées:
même il se rend bête en ne
sachant plus quand parler
et reste avec son air bedeau.
Un bedeau muet,
c'est 2 fois pire.

Louis-Pierre m'encourage
dans mes espoirs.
Il écoute attentivement pour
mon roman, ma symphonie,
et essaie de me donner
certains petits conseils,
me pose des questions,
m'écoute surtout.
Quel appui!
Il me rappelle Denise
et je m'imagine la jeunesse
de Denise à l'école
en le voyant agir.
Je fais avec lui ce que
j'aurais fait avec Denise.
Doux, bon, par temps.
Dur, sévère,
le regard dur un peu après.
(J'aime influencer).

Écrit au local, la ville le soir:
7h.15.

Une clameur d'enfants
et des coups de marteau
de temps à autre venaient
attendrir mes oreilles.
Les grenouilles dans les lots
vacants en face du collège
enchantaient la nuit
de leur bruit clair.
Un homme se dirigea
vers le collège
et je remarquai son visage
embrouillé levé vers moi.
Je fis un petit signe de tête
auquel il dut répondre.
Les pères se promenaient
devant le parloir
sur l'élévation.
Je les voyais.
Peut-être m'avaient-ils
remarqué.
Des mots d'eux
me parvenaient,
je pouvais distinguer
quel père parlait (Vijean).
Des clameurs d'enfants
au jeu,
une voix de fillette qui hurle
contre les petits garçons.
Un garçon vint prendre
son bicycle sous ma fenêtre.
Vu ma tête à l'intérieur,
je ne pouvais l'apercevoir.
Mais je l'entendais et
je devinais tous ses gestes.

11 juin 1958

Je le vis sortir tout à coup
de son mystère et partir
et disparaître à un tournant
à droite.
Les lumières de la ville
rayonnaient comme
des soleils qui se lèvent.
Un père passa sans me voir,
le bruit de ses pas s'apaisa
dans son éloignement.
Deux yeux rouges
apparurent: une auto s'arrê-
tait devant une porte.
Les vitres d'une usine
allumée ressemblaient
à une barre verte
dans la nuit.

Le père récitait son chapelet
et les grains de verre de son
chapelet s'entrechoquaient
pour me dire de prier.

Un camion passa vite dans la
ville et je l'entendis gronder.

Le thème des grenouilles
ne mourrait pas, comme
dans une symphonie.
Deux taxis s'en venaient au
collège, ils montèrent la côte,
déchargèrent et repartirent.

Le père repassa.
Je croyais voir le directeur
(Huet).
Je me sentais heureux, une
douceur à le savoir tout près.
Il disparut à droite,
pour ne plus revenir.

Le ciel tout à l'heure
d'un bleu encore clair et uni,
perdait sa couleur.
Un klaxon d'auto
m'arracha à mes cieux.
Les lumières dans la nuit
plus profonde devenaient
plus claires, plus utiles:
elles combattaient la nuit
immense.
Plus la nuit s'élevait
comme une brume, plus
le tableau devenait riche.
Le moindre bruit résonnait
comme en haute fidélité.
La moindre lumière
était une richesse.
Une auto qui tournait
à gauche envoya ses rayons
en tournant comme un phare.
Deux gars arrivèrent,
l'un poursuivant:
"Hé! Tu te dépêcheras
ce soir pour aller chez ma
tante..."
Ils entrèrent
avec leur conversation.

Une araignée se promenait
dans ses cordages
à droite de la fenêtre.

Un bruit comme
un roulement de tonnerre,
comme une dégringolade
de boites pleines de blocs.
Un train passait.
Tout s'arrêta lentement,
le bruit s'adoucissait.
Puis un coup brusque.

Le train stoppa,
le choc des wagons
brusquement, un bruit sec.

Je me souviens d'un arbre
coupé.
Le soir,
je me collais à sa souche
jusqu'à m'enivrer
de son haleine.
Ce n'était pas comme
l'hiver, mes respirations
étaient longues
et nombreuses:
on ne se fatigue pas
d'embrasser l'été.

La sirène sonnait.
Je quittais
mon amour avec peine
pour aller suer et souffrir
dans une salle d'étude
étouffante,
dans un silence malpropre.

Je cherche
à me fouter des autres.
À me débarrasser
de mes devoirs envers eux.

Au sortir de l'étude
d'ordinaire on ne parle pas
ou l'on ne fait que murmurer
jusqu'à la fin du corridor.
Mais aujourd'hui,
c'est loin d'être un murmure,
en passant devant le préfet
(à la porte) et Chagnon
(au bout) c'est silence
un moment puis ça reprend
peu à peu.
On marche en longeant
les murs, plus ou moins bien,
on siffle, on chante, on parle
ordinaire, se donne
des coups de poing
pour s'arrêter
devant le père Chagnon.
On dirait
qu'ils nous laissent faire.
Les gars s'énervent,
quelques-uns préparent des
coups pour le dernier soir.

O'Meara a récité le chapelet
à l'étude (on récite
au complet tous les soirs
durant examen).
Il le récite très bien,
lentement.
Oh! s'il ne parlait pas tant
de femmes.
Je me suis tu
au milieu du chapelet
pour ne pas même prononcer

prière mais les entendre
tout à coup partir à réciter
et me taire, je me sens seul,
hors de ce monde,
de cette vie,
je me sens comme la cible
des surveillants
qui ne pensent même pas à
surveiller et j'ai recommencé
à marmonner.

Père Drouin au début sou-
riant, sympathique,
bébé même un peu, les gars
lui ont monté sur le dos
et le voilà, dur paraissant
orgueilleux, silencieux.
Il me fait penser
à Louis-Pierre un peu par
sa grosseur pour son âge.
Il est beau, raffole du bleu,
toujours très bien peigné.
Je ne l'aime pas beaucoup
vu son caractère, il sourit
peu après avoir fait une farce
comme s'il racontait
comme une machine.

Louis-Pierre m'a dit
que je ressemblais du front
et du menton à père Provost.

À voir des moins bons
en classe ne pas étudier
à l'entour de moi,
ça me porte à les imiter.

Je suis égoïste,
je veux tout le rendement
d'amour de quelqu'un.
Mais Louis-Pierre se plaît
aussi avec les autres
et parfois leur fait même
marque d'amitié (tirer
la manche, coup sur nez).
Moi il me faut l'infini amour.
Dieu seul peut aimer
plusieurs à l'infini, l'homme
ne peut aimer qu'un s'il veut
lui donner son plus grand
rendement d'amour.
Louis-Pierre me déçoit un
peu surtout quand il court,
m'abandonne avec quelques
autres pour aller jouer
au missisipi ou couraille, ou
part de table sans deman-
der si quelque chose à faire
récréation.
Devrais-je le lâcher?
ô supplice!

Les gars se fâchent à rien,
ils sont épuisés.
À l'étude si un fait trop bruit,
un autre se retourne
et lui crie: "ferme là!"

J'écris et de plus en plus,
tout ce que je fais c'est pour
rendre les autres heureux.
Ici, j'avoue n'être pas
charitable, mais de toutes
mes fautes je dis le mal.
Je me fais ma femme en rêve
et ça me rend heureux.

Tout le travail sur la terre
doit aider à rendre heureux.
Je me dis que d'autres
ont rêvé et se sont mariés et
que mes écrits les aideront
peut-être en disant
à la femme ce que l'homme
veut et à la femme la peine
causée par l'indifférence.
Je veux être lu
des adolescents afin que
filles et gars aient toujours
en tête l'idéal que je leur
propose pour être heureux.
C'est mon expérience
ce roman, c'est ma vie.
Il m'a coûté des larmes,
des soucis, du temps,
de la solitude... et peut-être
me convertira-t-il!
Je suis heureux en écrivant
cette lettre: je me sens utile
et aimé de mes futurs
lecteurs.

2h.10
Saint François Xavier,
Ignace de Loyola
ont 2 choses en eux.
Ils ont agi un bout de temps
contre leur idéal.
Ne pouvant pas se défaire
de la luxure, orgueil,
ils ne pouvaient pas
atteindre leur idéal si
noble (si elle est comme la
mienne).
Ils commençaient à moins
aimer leurs passions.

Mais déçus des jouissances
car ils en attendaient encore
plus, ils se sont encore jetés
plus dans leur Idéal.
Mais un jour ils étaient
libres, ils ont reconnu (par
exemples ou leur expérience)
que d'autres hommes
ont atteint leur idéal en Dieu
seulement là.
Et alors ils se sont convertis.
C'est de la liberté.
Un seul moyen d'attein-
dre leur idéal, conversion,
avaient à choisir
entre oui et non.

Qui possède
un fort désir d'infini, est
au seuil de l'Église romaine.

En vacances, l'été passé,
le désir d'infini m'a pris.
J'aurais voulu Denise
pour femme, être aimé
d'elle, avoir une auto,
une belle maison, voyager.
Mais non.
Alors mon rêve devenait
un fardeau.
Un rêve est une création,
une création a une fin,
mais avant sa fin, elle vit.
Et le rêveur porte
ses lourdes créations et s'il
ne les atteint pas aussitôt,
il est malheureux.
Il m'était impossible
de réaliser mes rêves...

À étudier de la religion,
à lire vie saints etc... tout
ce qui parle de Dieu, je suis
porté à comparer ma vie
présente à ma vie
de Syntaxe, à la vie des
saints.
Je me demande:
“Vaut-il mieux revenir”.

Tous ceux qui nient la liberté
humaine et essaient
de le prouver sottement
ne sont que des enfants
paresseux qui se cherchent
une raison pour ne pas faire
leur devoir.

Pourquoi les gens les plus
honnêtes, bons, droits,
se plient-ils devant une ostie.
S’ils mentaient,
ils ne pourraient pas
être charitables par la suite.
J’ai toujours peur de penser
faux c’est ce qui me fait
revenir à l’existence de Dieu.
Pourquoi ai-je arrêté si vite
de croire au Père Noël.
Tout simplement parce que
c’était vraiment faux.
Pourtant j’avais d’abord
été éduqué à y croire.
Mais j’ai un tas de misères
et ne suis pas capable
de ne pas croire en Dieu.
Parce qu’il existe
et que j’en ai des preuves.

Larose a été parler avec
Huet.
Il m’a dit:
- C’est pas gênant avec lui,
il te parle comme un ami.

En Éléments Girard me
disait: “Vous” et “Monsieur”.
Aujourd’hui
quand me rencontre dit:
“tu et Mornard”.
Père Labelle
quand il me rencontre
au lieu dire bonjour, dit :
“Monsieur Mornard”
et en continuant de son côté
je l’entends répéter
en decrescendo:
“Monsieur Mornard...
comme dans renard...”

À la fin d’un examen, c’est
grouillant, coups de règle,
crayon tombe, volet claque
en rebondissant,
papier froissé.
Des gars se couchent sur leur
bureau parfois 4 de file et le
père vient leur tirer l’oreille.

Content lorsque les gars rient
avec Louis-Pierre.
Je suis content, parce que
je sais posséder une chose
que les autres voudraient
peut-être avoir.

Ma femme devra être
pour moi, celle qui m’aime
et aime ce que j’aime,
celle qui m’encourage et être
prête à tout souffrir
pour moi.
Elle doit être ma confidente.

Duranceau
arrive dans les groupes
avec son air niaiseux et bébé,
sa voix efféminée et du nez,
veut se faire écouter.
Il tombe sur les nerfs,
on ne s’en occupe même pas.
Ça me montre ce que c’est
que de ne pas se mêler
de ses affaires.
Les défauts des autres
nous sont une richesse.

Bédard est directeur
de conscience de Loranger
et aussi son “best”.
Ça paraît.
Bédard lui accorde tout.

Je m’achèterai
plusieurs mauvais livres
au début vacances.

Quand un Élémentaire
vient étude faire
commission, son air nono
(toujours le même) nous
le fait regarder avec mépris.
À l’étude les pères
se rencontrent et se parlent
en bougeant peu la bouche,
bas, en se cachant.

3h.30
Les gars ont chaud,
c’est humide, il faut étudier,
on est collé mal à l’aise,
presque plus la force
de jouer, les gars ont misère
à étudier.
Ils s’écrasent sur leur chaise,
nonchalants et partent
trop souvent dans la lune.
C’est pas aussi drôle qu’on
le pense que d’être étudiant.
Je suis las et “gazé”.

Je dois répondre à toutes
les questions que je me pose.
La question posée
mais impossible à répondre,
j’attends en y repensant et
de tous les faits journaliers
un fait me frappe, voilà
la réponse!

Mon désir d’infini a repris,
je recommence encore
un peu à me fatiguer
de Louis-Pierre.
Je ne peux me satisfaire
de peu même en voulant.

Brunet se promène
la tête projetée au maximum
en arrière, la poitrine
ressortie, marche presque
sur la pointe des pieds
tant il veut se faire léger.

J'ai de la misère à travailler
à cause de mes passions,
si je suis en forme, c'est
la tentation, c'est le désir,
si je suis las de corps
et d'esprit, je n'ai plus
la volonté de travailler.
Suis-je si libre?
(je ne peux pas faire
ce que je veux).
La liberté a des conditions.

Au professeur
d'être plus doux,
plus intime avec ses élèves.
Ce qui
planté dans la jeunesse est
dur à arracher à l'âge avancé.

3h.45
Dieu m'a donné une belle
âme, ne me l'enlèvera pas
mais c'est moi qui l'aurai
rejeté si je me perds.
S'il n'y avait pas
de théologie et philosophie
je ne penserais plus à Dieu,
je vivrais loin du Séminaire
en débauché.
Il faut croire à celui qui a fait
des miracles mais qui dit
qu'il n'a pas menti un peu.

Je suis déçu de la réalité:
car dans mes rêves j'ai été:
- empereur
- héros de guerre
- écrivain riche
- acteur glorieux
- pauvre et écrivain
- débauché pervers
- ministre de province
- prédicateur et théologien
- missionnaire
- moine
- avocat émérite
- explorateur moderne
- je me suis déjà marié
plusieurs fois avec mes
muses
- mes femmes sont mortes
en me faisant pleurer
- j'ai eu des enfants
- j'ai embrassé Denise,
elle m'aimait...
Voilà un peu pourquoi
je veux infini,
pour toucher à mes rêves.

Vacances Éléments
et Syntaxe: rêve en écoutant
musique
devenir riche et puissant
et héros devant Denise.

5h.25
Il a tonné 35 minutes.
C'est fini. Il semblait
qu'un tas de grosses roches
tombait sur le séminaire.
Maintenant il pleut à travers
de faibles teintes du soleil,
c'est doux et reposant
après tant de platitudes.
L'air se rafraîchit.
Je commence à étudier.

Brossard et André,
l'autre jour, température
comme aujourd'hui,
pendant les orages,
continuaient à jouer golf
(leur tournoi).

Un gars dit d'un restaurant
près usine:
- Il en vend
(mauvaises revues).
J'étais ravi, c'était un coin
plutôt sombre
et pour les ouvriers.
Mais quelle déception
lorsque je m'aperçus
(congé Pâques)
qu'on nettoyait, réparait,
améliorait et surtout
éclaircissait.
Quelle peur,
manque d'habitude!

9h.30
À la fin de l'étude de 5h.
à voir les grands (externes)
s'en aller, riant, jasant, fu-
mant, j'ai une envie
soudaine, une hâte folle
d'être en vacances.
À montrer portrait de filles
dans un livre à des gars
ils font les fous en disant:
- Ma vocation...
faisant semblant de fuir.

Après souper
j'ai été me promener
ou effleurer le cimetière
car Louis-Pierre vint aussitôt
me trouver.
Ça sentait bon
dans cette verdure, encore
temps de l'averse, il faisait
temps clair mais sans soleil.
On jouait tournois de golf
tout près.
J'étais content d'être enfin
seul avec Louis-Pierre.
Je cherche le temps
favorable pour lui dire
de n'être pas trop bébé.
Mais Larose,
puis Sicard sont venus.
Louis-Pierre
quand on est en bande
et que je porte attention
beaucoup aux autres,
est moins loquace,
il ne parle pas, ou moins.
Quand nous ne sommes
que 3 et quand je lui donne
préférence, il est si joyeux
qu'il devient un peu bébé.
Louis-Pierre m'a dit
en montrant un arbre:
- C'est un orme
dont les feuilles ne sont
qu'à la tête et encore par
touffes compactes comme
dans les peintures modernes.
Il a dit:
- Regardez cet arbre, à la
tête ses branches se sont très
écartées, se sont séparées,
on en vient toujours à choisir
parmi nos amis.

Je le regardai,
nos yeux se comprirent,
je lui posai la main derrière
le cou en signe d'amitié,
c'est rare qu'il me dit qu'il
m'aime, ses yeux le disaient.
J'ajoutai à tous:
- Oui, la nature est le reflet
de notre vie, on retrouve tous
nos gestes dans la nature.

Sicard agace et n'aime pas
beaucoup Louis-Pierre.
Louis-Pierre essaie
d'être aimable par charité.
Nous avons été voler
rhubarbe chez le fermier
près du champ de baseball
(c'est à la mode).
Après le bonhomme est sorti
et guetta assis sur le perron.
Louis-Pierre
dit qu'il n'en voulait pas.
Sicard en marchant dit:
- petite fille, tu as peur
de manger ça, tu trouves ça
trop sûr...
Louis-Pierre baissait la tête,
marchait en silence, semblait
dire: "il ne comprend pas".
Mais moi j'ai compris.
J'étais content
de son sacrifice.
Je lui avais dit que je
l'aimais pour sa bonté,
les autres pour
leurs niaiseries, farces plates.
Il baissait la tête, je lui posai
la main derrière le cou
et pressai délicatement
pour l'encourager, il comprit
et leva la tête
pour me sourire.
Il est chanceux lui,
il a de l'encouragement.
Oui, mais il est si faible,
ce n'est pas encore un saint,
mais en l'encourageant,
ça l'aidera,
je l'aime je veux son bien.
J'ai raconté avoir trop mangé
rhubarbe trouvée dans un
champ avec Renée Darche
et avoir eu une indigestion,
plus manger longtemps
après.
Aussi trop manger *peanuts*,
indigestion,
mais mieux après, l'air pur,
l'odeur de l'été, la fraîcheur
subite après ce renvoi.

Quand je bois
avec mains au lavabo,
des gouttes dégoûtant
au nez, les mains trempes,
le menton dégoûtant.

Sévigny trouve oiseau mort:
- On cherchait coup à faire:
mettre bureau d'un gars?
- Au dortoir met le au pied
et sous les couvertes
d'un gars. En se couchant,
il mettra le pied dessus,
ira chercher avec ses mains,
criera.
Aura-t-il le courage, le culot
de le faire.

Sicard est bien bébé,
il rit à rien, il est très bébé,
mais très fidèle.
Je lui ai dit en me fatiguant
de ses folies:
- Après un quart d'heure,
ça suffit.
Avec Louis-Pierre,
j'apprends à me maintenir,
j'ai toujours ce goût
d'enlacer, de coller,
mais lui c'est un homme
et non une femme
donc je dois me retenir.
Ça me pratique
pour plus tard.
Je serai plus homme
et moins expéditif.
On s'aime, on s'entend,
on rit, se pardonne,
s'aide, se confie...
Mes mauvais rêves
se canalisent plutôt
vers mon épouse de demain
et j'y mets de l'amour,
de l'offrande, de la bonté,
du respect au lieu d'aller
partout comme avant...
À force de rêver
à une femme, je fais
comme si j'en avais une.
Mais je rêve aussi
de pouvoir m'acheter mau-
vais livres,
de passer nuit
avec prostituées, mais
le souvenir de Denise
coupe mes rêves, je l'aime,
je la respecte, je ne pourrais
pas faire avec elle
ce que je fais avec d'autres.

Je voudrais me débarrasser
de mes passions,
elles me nuisent
dans mon travail scolaire,
littéraire, je suis fatigué,
j'ai moins d'ambition,
je suis moins libre,
je suis fatigué.

Je suis porté à vouloir em-
brasser Louis-Pierre
mais c'est un homme,
je dois me retenir,
ça me pratique à
me maintenir quand j'aime.

Je suis las de mon péché,
le soir quand l'air de la nuit
entre, j'aimerais la respirer,
la savourer en paix
mais je suis trop las,
il faut dormir.
Je ne suis plus libre.

12 juin 1958

Quand quelqu'un me prend
en pitié je le déteste,
car prendre en pitié
suppose qu'on est plus fort
que l'autre et non, non et
non, personne ne peut me
prendre en pitié sinon Dieu.
Seulement à lire le mot pitié,
je rage.

J'ai lu dans Mgr. Sheen
que la femme est une
tentatrice du bien ou du mal.
Je déteste aujourd'hui
la sainte tentatrice du bien
car elle combat
ce que je veux,
car je ne veux pas de Dieu.
Je me soumets à celle du
mal, parce que je le veux,
j'aime ça.
Pour se débarrasser
de cette emprise de la femme
qui blesse mon orgueil
car la femme est moins forte
que l'homme,
il n'est qu'un moyen, Dieu.
En Dieu la tentatrice du mal
s'anéantit, celle du bien,
on l'aime parce qu'elle est
de nos idées et au lieu
de nous faire mener par elle,
souvent c'est l'homme
qui la conduit.
La tentatrice du bien
m'émeut, me trouble,
je la prends en pitié pourtant,
elle me charme, je l'aime.
Exemple: Denise.

Michel Asselin disait,
on se promenait récréation,
Larose, Colas, Sicard,
Louis-Pierre, André, moi:
- Le père Lamonde, je l'ai
bien connu, avant de venir
ici était bon, doux, tout
le monde l'aimait.
Maintenant il a changé,
il ne me sourit même pas
quand il passe à l'étude,
et pourtant il m'a connu.
C'est la discipline qui
les change, c'est la discipline
qui les fait devenir
des brutes.
Le père Pratt aussi, paraît
qu'il était bien sympathique,
ici la discipline en a fait
une brute à nos yeux.

Chicoine cheveux châtains
et frisants un peu.

Lamoureux disait en montant
l'escalier pour aller Étude:
- Je ne reviens plus l'an
prochain.
Je me retournai:
- Où vas-tu aller.
- Faire ma douzième puis
au collège militaire.
À toutes les fois
qu'il en parle un peu comme
ça, je l'imagine plus tard.
Je le voyais déjà
avec les galons de général
et c'est avec joie que j'écris
ces lignes pensant écrire
sur un futur général
que j'ai connu.
J'ai la sensation
de vivre près d'un futur
grand homme.
Les gars ressentent-ils
la même émotion
près de moi, écrivain.

Dans la 1re toilette de la salle
des petits en Éléments A
j'ai commencé à me mesurer
et continuer Syntaxe B
et aujourd'hui parfois
je souris
en revoyant ces lignes.
Que j'ai grandi
depuis Élément, 1 bon pied!

Au début des vacances Syn-
taxe, dit à Denise
après avoir vu "short":
- Tu ne sais pas tout le
scandale que tu fais.
- Oui, mais dans la cour
chez nous.
- Il y a des maisons à 2 éta-
ges d'où l'on peut te voir.

J'entendis dire par Joceline
ensuite que Denise
lui avait dit ça
pour son portage de "short".
Joceline s'en fout.
Mais je n'ai jamais revu
Denise en short...

Le soir sur la galerie,
je lui jouais dans les cheveux
avec sa queue de cheval.
Elle avait son "baby doll",
ou sa robe jaune, ou rose
du même style, elle disait:
- Il faut que j'use tout ça.
Moi je la trouvais bien jolie
dans ces robes si simples
qui la rajeunissaient.
Je rêve à Denise
dans mes rêves purs,
mais, non, je ne voudrais
ou je crains de la rencontrer
à nouveau.

Quand acheter revue,
l'un ne me regarde même
pas les lunettes sur bout nez,
un autre, air distingué,
avait l'air de le vendre
contre sa conscience et dire:
"Pauvre gars",
le boss gardait sourire
et sympathique comme s'il
me vendait un paquet de
cigarettes, je l'ai aimé,
il n'était pas gênant.

Gros Larose, critique tout
et tous, donne conseil
sans les suivre, gros curieux
et critiqueux, fou de l'étude
mais que de sa matière
de classe pour points.

Quand j'ai l'idée,
pensée de me convertir,
de faire du bien,
je me reprends furieux,
de m'être laissé aller
à ces stupidités.

J'aimerais pouvoir suivre
une de ces maîtresses
du monde pour décrire
sa vie, voir si elle aussi
malgré son argent, ses amis,
son entourage est heureuse.

J'aimerais aller aux Indes,
au Maroc, en Chine,
en Palestine, à Rome
afin de pouvoir étudier
et comparer les religions
pour trouver la meilleure.

Une bonne brise du matin
entre et vient
jusqu'à moi par la fenêtre.

"Ça étudie pas".
Fredette, Asselin.

Je crois voir en fixant
la ville fraîche sous le soleil
du matin, le visage d'une
des mauvaises femmes,
mais c'est son visage doux,
qui paraît même un peu bon.
Si elle m'a ému
en ressemblant à la beauté
de mes rêves
par l'apparence, comment
doit-elle émouvoir Dieu.
Oh! si c'était une sainte,
elle aurait tout celle-là!

Quand quelqu'un m'aime
mon orgueil parfois
me porte à le faire souffrir.
Il me pardonnera plus:
il m'aime.

C'est égoïste, c'est cruel.
Dieu m'aime, je le repousse.
Quand il me déteste,
c'est réciproque.
Ça: quand je me sens
en pleine forme, pas fatigué,
donc plus orgueilleux.

Dans mes rêves, je touche
à ces femmes perdues.

Je cherche quelqu'un
qui m'aime et qui pense
à moi sans arrêt, qui fait tout
pour moi.
À cet être seul, je donnerai
le tout de mon amour.

Quand je parle
des catholiques, je dis:
"eux autres".

Après mes tentations,
le dégoût, le désespoir
me prenaient, la terre n'avait
plus de saveur, je trouvais
les paroles de Dieu
beaucoup plus consolantes.
Moi qui ai pensé trouver
tant de plaisir dans le monde,
quelle déception!

J'ai l'impression que ma vie
va être analysée
de fond en comble.

Ne jamais dire:
"faites ça", mais "j'ai fait ça"
et donner le résultat
et mes sentiments.

La caractéristique d'une âme
puissante, c'est de pousser
à fond,
du bon ou du mauvais côté.

Je reconnais les Pères qu'à
entendre leur voix, ou qu'à
les voir marcher de loin.

3h.30 pm.
Je me suis promené seul
avec Louis-Pierre.
"Il y a longtemps qu'on ne
s'est promenés seuls".
"Oui j'ai remarqué la bande
se refait".
"Oh! je m'en fiche. Quand
je serai tanné je la renverrai".
J'en vins à lui dire:
"Ne sois pas si bébé,
sois doux. Si tu es énervé
tu ne te réconcilieras pas
avec tes ennemis,
mais si doux, beau sourire,
calme, si tu leur parles,
ils ne pourront faire
autrement que t'aimer.
Ils finiront même par
t'aimer".
Aussi "Mortifie-toi plus que
ça, sinon ça te perdra comme
ça m'a perdu. Tu deviendras
plus mou.
Ça a l'air de te décevoir,
ça te révolte un peu à te dire
ça surtout dans un temps
où tu pensais être
à ton plus beau".
- Oui.

C'était pareil quand Huet ne
semblait pas me compren-
dre, semblait dire que je ne
faisais pas assez.
- Si tu n'es pas plus fou
de Dieu que Beethoven
était fou de sa musique,
tu ne mérites pas d'être saint.
Quand on commence à dire
qu'on fait assez pour Dieu
c'est alors
que notre amour diminue.
- Pour les vacances,
j'irai peut-être te voir en
bycicle, ça dépendra.
- Avec les gars?
- Non, avec Roger. Ça a l'air
de te désappointer un peu.
- Oui... un peu...
- Dis-toi que j'essaie de me
détacher de tout le monde,
j'ai trop souffert en aimant.
(promené en silence).
- Mais tu sais je t'aime bien
quand même.
- Oui, je sais.
- Continus à être bon, suis
mes conseils, ça t'aidera.

Martin disait qu'il restait
48 heures avant le départ.
Les gars ont recompté: 42.

À l'Étude quand c'est
notre tour de dire le chapelet,
une espèce de tract
nous prend.
On a hâte d'avoir fini.

Parfois, il m'arrive de penser
que tous les défauts que
je constate chez les autres
pour les éviter
me soient appliqués.
Je me sens méprisé, petit,
faible, perdu au milieu
de tant de drames.
C'est seulement
par un gros effort de volonté
que je reprends mes sens.

J'adore essayer de trouver
des choses que les autres
n'ont pas trouvées
ou que je pense
qu'ils n'ont pas trouvées.

Larigaudie me frappe
beaucoup avec son attitude
envers les femmes,
ça m'édifie.

Et quand je vois ces gens
qui méprisent ou blâment ou
plaignent d'un air mondain
ou s'exclament "Oh!" devant
les lecteurs de mauvaises
revues, ou ces mères
chrétiennes riant un peu
de telle danseuse "Ouais!
elle prend la vie en rose"
ou d'un saint converti,
je les giflerais ces inutilités,
ces "Oh!" de la nature.
La mère de Ménard,
Saint Rémi, lui défendait
de voir "show" T.V.
ou programme où femme
était trop décolletée,
faisait bien, ça c'est
de l'action catholique.
Les maudits "Oh"!

Ah s'il n'y avait pas
de vendeurs de saloperies
que ça m'aiderait.
Je serais moins pire
que je suis.

Jolivet:
- Récite 3 ave et contrition
avant de te coucher. Ça me
consolerait si tu venais
à mourir de savoir que tu les
récitais.

Je ne rêve que de trouver
une organisation louche
qui encouragerait, nourrirait
mes passions sensuelles.

J'admire la continence
(chasteté) chez les prêtres.
Il faut être homme
pour se retenir.

Les gars s'énervent.
À toutes les études
ils commencent à pousser
leur chaise avec le plus
de bruit possible au moins
3 minutes avant la cloche.
Les pères surveillent fâchés.

Père Bédard
me ressemble un peu.
Extérieurement il veut faire
le dur, l'orgueilleux
et il réussit.
Moi, c'est par coup.
En autres temps
je suis très souriant.
Je réussis
après assez d'efforts
à penser à ne pas sourire
à ceux que je déteste.
Eux parfois (O'Meara,
Noiseux) s'oublient,
alors à leurs mots je réponds
aimablement.
À la bonté je donne la bonté.
Mais Bédard est au fond
sensible et seul à seul
à sa chambre parfois il me
fait penser à moi sur certains
points, et c'est avec horreur
que je le constate.
Moi si je reste orgueilleux,
sauf avec un élu
à qui je me confie,
je n'entrerai sûrement pas
prêtre.
Je resterai comme je suis.

L'été passé (Syntaxe)
en arrivant
comme on avait descendu
ma valise près de mon lit
dans la cave, maman
commençait à regarder
dans ma valise, Sylvain
commençait aussi à renifler.

Papa dit:
- Ne fouillez pas dans sa
valise.
Ça me faisait rien
qu'ils fouillent.
Mais j'ai compris
cette marque d'attention.
Je fus flatté.
Peut-être lui, il n'aimait pas
ça quand il était pensionnaire
voir fouiller dans sa valise.

Quand j'ai redonné
ma démission à Huet, à la fin
je dis: "Vous comprendrez
dans 5 ans" avec l'espoir
d'éditer mon roman
qui expliquerait tout et aussi
j'aime paraître intrigant.
- Vous m'intriguez
Monsieur Mornard, oui,
vous m'intriguez.

J'aime savoir qu'on m'épie,
essaie de me comprendre,
me regarde, m'admire.
C'est de la vanité.
Je sais que Dieu s'intéresse
à me sauver, ça m'amuse, me
flatte savoir qu'il s'inquiète,
s'intéresse à moi.
Je suis ce carré de gazon
qui ne pousse pas,
qu'on a trop piloté,
le jardinier me regarde,
se réjouit à toutes
mes nouvelles pousses
comme il s'attriste
de mon infécondité.

Il voudrait que je sois vert
comme le reste de la pelouse,
il redouble d'efforts.
Peut-être bientôt,
las d'espérer de l'herbe,
je serai terre à rosiers.
Qui sait!
Le jour de ma conversion,
l'Église
comptera un saint de plus.

À l'Étude à 1h.30 le mardi
et le jeudi, quand les gars
ne font pas les fous
à cette période de l'année
(pas surveillant jusqu'à 2h.),
tout devient calme,
ordinairement une musique
très douce vient d'une classe
tout près donnant
sur le puits de lumière
(gars avec permission
vont écouter disques qu'ils
achètent ou empruntent).
Par les fenêtres béantes,
un père passe le nez
dans son bréviaire,
ses pas craquent
sur la poussière de roche.
Et je reste là à écouter
la paix, à jouer du regard
autour de ces bungalows,
à rêver à demain.
Hier pendant la pluie tout
le champ qui va jusqu'aux
premières maisons
était embrouillé.
Dans ce fait banal,
je me suis demandé
si le Séminaire était la place
la moins embrouillée au
monde.

Une auto démarre,
l'odeur de la gazoline
entre par les fenêtres
avec une brise parfumée.
Alors j'ai un sursaut de
coeur, ce vent, cette senteur
me rapportent aux matins
à St-Donat quand papa
réchauffait son Chevrolet.
Je deviens triste au point de
me sentir perdu, abandonné.

Je n'aime pas mentir
ou avouer croire
à ce que je ne crois pas,
(ou ne veux pas croire)
même pour plaire.
J'aime dire ce que je pense,
et je le dirai toujours malgré
les bosses que ça m'attire.

Gauthier en Syntaxe m'avait
reproché:
- Ne sois pas si franc avec
les gars, on ne dit pas tout
ce qu'on pense, tu y vas trop
raide.
Pour avoir dit à Thétraut gars
de Méthode en ce temps,
qui portait et porte toujours
de grosses lunettes fumées
(ça y va mal):
"Ça ne te va pas bien",
en riant. Parfois de ce temps
j'y joints un air sarcastique
et ça rend mes observations
très cuisantes.

Le père Chagnon parle de
Dieu au début de ses classes
d'Histoire mais, ce n'est pas
sa faute peut-être, mais
il devrait mettre plus d'âme
et non pas tout simplement
dire que Dieu domine
l'Histoire, qu'il y joigne
ce ton d'extase qui rend
si mystérieuse la voix
d'un prêtre.

J'ai contracté l'habitude
de saluer les ouvriers d'ici,
balayeurs etc..
Maintenant quand je passe,
ils sont les 1er à me saluer,
ils paraissent contents
de me rencontrer.
L'un d'eux me frappe.
C'est un grand maigre,
plié en deux,
avec des manières timides.
Il a l'air bon.
Si je n'ai pas quitté
le collège pour aller
aux USA c'est peut-être
un peu à cause de lui.
Rien qu'à le voir,
j'ai peur de lui ressembler.
Je suis un grand sec.
Il a un visage digne,
moi aussi.
J'ai peur de devoir servir
dans un collège.
J'en serais fort humilié.
Il ne paraît pas bien fort,
comme moi, il l'est sûrement
comme moi mais cette
apparence le fait plaindre,
il n'a pas l'air chez lui
avec cette carcasse.
Je l'ai vu porter une échelle
avec un autre,
très gros celui-là.
Lui avait l'air épuisé,
trouvé ça forçant,
l'autre beaucoup moins.
Il marche, le derrière rentré,
les épaules droites
mais l'abdomen renfoncé
en arrière comme une
chenille verte qui marche.

Huet, en Syntaxe, dit:
- Moi ce qui m'a sauvé
c'est l'action catholique.
Ne pas passer son temps
à penser à ne pas faire le
mal, mais ne penser qu'à
sauver des âmes ce qui est
agir, avancer, travailler
dans le bien.
Ma soeur avait une amie et
une fois je me suis promené
avec elle, a dit ensuite à ma
soeur: "c'est le seul qui n'a
pas essayé de me tâter".

Hier soir on parlait de Martin
en philo:
" Il n'a jamais été bien fort
dans son cours, fut
champion dans les sports,
il a coupé avec sa blonde,
et s'est mis au travail.
Il a eu 80% à la fin".
Je me demande
"Est-ce que jouer lui a donné
une aussi forte volonté?"

J'ai peur de ne pas avoir
sa force.
À quoi sert d'étudier
sans jamais jouer si à la fin
de notre cours, on se fait
dépasser par quelqu'un qui a
remporté tous les honneurs
aux sports ou presque.
Le mieux c'est de faire les 2,
jouer et étudier.
Pour avoir juste-milieu
dans les choses
il faut l'aide de Dieu.
Moi
je n'aime pas beaucoup jouer
parce que je ne suis pas
très bon mais mon
expérience m'a prouvé dans
la douleur que les récréations
sont faites pour jouer.

- Sicard tu commences à me
fatiguer avec tes histoires!

Il s'est écarté pas mal,
sans être trop fâché.
Tant mieux!

Même si je suis très
fâché, une seule chose reste
toujours, c'est se tenir droit,
j'essaie d'être le plus droit
possible, la poitrine ressortie.
C'est Pratt qui m'a influencé
cette idée.

Simon ce matin jouait
de l'orgue.
Viau me dit:
- Regarde Simon s'il joue
bien, d'un air admirateur.
Des curieux
tournaient la tête.
On les juge sévèrement.
On est toujours jugé
quand on sort de son devoir,
quand on fait contraire
des autres et quand on fait
son devoir on est jalousé
et calomnié ah! terre,
tu me déçois!
L'orgueilleux est détesté,
dans son dos on le critique,
devant lui on s'abaisse
à moins d'être une forte tête,
car on a peur de lui
le croyant sans pitié.

9h.30
Le plafond du dortoir
de Méthode, comme une
roue qui devait tourner le
soir pendant notre sommeil.
Je m'apporte un verre d'eau
près de mon lit.
Parfois je bois une petite
gorgée.
Bédard comme Gauthier
a les manches trop longues
on voit que les doigts
qui dépassent.
Mais Bédard dans sa gêne
forte, essaie de le cacher
ce qui la rend plus visible.

Colas ne parle
que de son curé, il l'aime,
sert ses messes,
fait le bedeau,
il passe sûrement
des vacances meilleures
pour son âme que moi.
Brossard est drôle et attirant
mais il croit cette année
pouvoir mener
partout où il va.
Il vient détestable
par son importunité,
il est délaissé.

Il fait pas mal clair au
dortoir, on distingue les
cases vert foncé sur les murs
gris blanc bleu et les portes
plus foncées.

La bande se refait.
On recommence à me
retraiter comme avant
en chef.
On se promenait
Louis-Pierre, André, Michel,
Colas et moi,
parlé actrice et club.
Michel au début semblait
vouloir changer de sujet.
Mais il se joignit à nos farces
Colas et moi.
Louis-Pierre ne disait rien,
riait seulement
quand elle était inoffensive.
André riait toutes sans parler.
Michel aurait-il péché
par ma faute, ça m'a peiné.

Louis-Pierre avait beau
sourire, Colas devait lui faire
mal, mais Louis-Pierre
restait bon et souriait.
Je lui passais la main
au bas du cou dans le dos,
pour l'encourager,
ça paraissait que je voulais
lui faire mal comme les
autres mais lui me souriait.

Ils veulent tous
recevoir des cartes postales.

Ce soir Bissonnette a voulu
sortir avant son tour.
Auger renvoyé sa place
devant tous gars,
il marchait lentement,
les gars le détestent,
il est bébé, énervé,
quand il parle calme
et orgueilleux,
champion de tout.
Dire qu'un bout de temps
j'ai cru lui ressembler!

Fredette quand il lit,
il déclame en hurlant
comme élève 1re année.

Auger le dictateur.
Il a une brosse.
À ses "best" il sourit
même en discipline
et se retourne en marchant
en souriant
pour les observer, ensuite
regarde autres face dictateur.
Les gars le détestent.

13 juin 1958

Auger est synonyme de fou:
“Es-tu parent avec Auger?”
Il traversait l’étude vite
et lourdement ce soir
quand tout à coup il se vira
d’une pièce.
Le silence se fit, on entendit
encore... le plancher...
L’étude pouffa de rire,
je fis exprès pour rire fort,
il alla dans cette direction,
s’arrêta à Green et revint.
L’étude ne riait plus,
mais tous le regardaient
sauf ceux qu’il regardait.

Je me suis réveillé à 4h.
cette nuit.
Meunier dort sur le dos
les bras sous la tête,
j’entendais des gars
se tourner
et se retourner dans leur lit.
Ah! ces ressorts!
À la toilette flanquée à la
cabine d’un des surveillants,
le père Perron ronflait
par coups et très fort.
Je l’entendais à travers
le mur. Revenu à ma place,
je croyais encore l’entendre.

Je parle ordinairement
comme tout le monde
avec tout le monde.
Mais j’essaie d’avoir
cette assurance d’acteur,
de conférencier et
cette supériorité d’un père.
Accent plus dur
et plus grave.

Il est une seule chose
qui réussit à me faire oublier
mes passions,
c’est la littérature.
À ce grand amour
je sacrifie un peu mes sens.
D’abord c’est dur, mais
en peu de temps je suis parti
dans la littérature.

Bouchon salière
sur poivrière.

Bercer
par musique mélancolique,
dure, des haut-parleurs.

Père Pélo se montre
indifférent, ne me sourit
plus, je fais de même.

Je cherche Denise
dans tous les gars.
Louis-Pierre me regarde,
essaie de m’approcher,
je reste orgueilleux.
Qu’aie-je donc
à lui demeurer froid?

Décrire un personnage
en faisant dialoguer
2-3 personnages sur lui.

Larose, gros bébé, bouche
pâteuse, fait déjà du ventre.

Je pense où acheter SHE,
de préférence PICTURE,
je m’en fais un souci
qui m’empêche d’étudier.
Pourvu qu’il n’y ait pas
trop de monde au magasin...
Pourvu que je trouve
ce que je veux.

On craque des doigts,
on est nerveux, on voudrait
que ce soit fini
et notre impuissance
nous rend nerveux.

Mes passions
me coupent de l’idéal.
Je pense moins à écrire,
à goûter lecture, musique,
qu’à jouir sensuellement.
Je suis rendu au point
de ne pouvoir me passer
de mon Action Complète
même aux jours
d’épuisement.

La pensée des vacances
et de ses jouissances
me fait oublier Louis-Pierre.
J’ai besoin d’amis
seulement au collège.

Description faite
par les paroles des autres:
“Il marche les pieds
en dedans, il est bossu.
Ah! qu’il est laid”.
Portrait Duclos par Gingras.

Me retrouver
simple manoeuvre,
moi démiurge écrivain.
J’écrirai le livre le plus gros
au monde, le mieux écrit.

Décrire les autres
par leurs paroles et
mes réponses me décrira.

Mailloux seul à études,
les gars, sitôt passé, parlent,
jacassent, ça dort, rares
ceux qui étudient vraiment,
tous devant livre.
Père Lamonde surveillant
quand je regarde, vire tête.
Auger fixe.

Loranger pour annoncer ça
à son père: jeter dehors.

Syntaxe.
J’efface mauvais dessins
et bêtises dans toilette gars.

Souvent pour ne plus
tant aimer Louis-Pierre
je me répète:
“Je ne connais pas ce gars”.
Je suis porté à l’embrasser.

Depuis quelques jours,
j'ai un goût fou
d'aider le monde.
Écrire pour l'aider à mieux
vivre et à être heureux.
Il me semble
que je me convertirais si
j'avais l'âge et la possibilité
de faire de grandes choses
tout de suite.
Je voudrais prêcher, revirer
le monde, convertir
la Russie, être un saint
si j'avais 25 ans.
Mais à 15 ans, on ne peut
presque rien, à part prier.

J'ai des élans de grâce
que je vaincs.
Je reviendrai plus tard.
Je me souviens
et à mes souvenirs réels
j'ajoute des choses
qui auraient pu arriver
et ce que ça aurait fait
dans ma vie.
Les lectures m'enflamment
soit à conquérir une nation,
soit à convertir le monde.

Noël 57.
Denise embrasse vite
comme fille gênée.

J'ai peur tout à coup
de devenir un ivrogne.
Pensais à ceux qui pourraient
le devenir, mais pas à moi.
Une fois bière en cachette
cave chambre froide.

Hâte folle aux vacances
pour pouvoir (A.C.) jouir.

Avec bande à Chaput je suis
porté à me sentir inférieur.
Externes.

Chapelet.
Parfois une exception garde
son livre de lecture ouvert
sur son bureau.
D'autres se balancent,
jouent avec chapelet,
le font s'enrouler
autour de leur index.
D'autres s'appuient
sur le bureau derrière,
le surveillant parfois
en se promenant les décolle.

Je veux avoir un corps
musclé, solide, droit pour
que ma femme m'admire.

Dans rôle (séance)
je me sentais mal,
jambes nues et ma brassière
trop petite serrait fort
balles de tennis.

Les gars sont fatigués,
ils rient à rien.
Les élèves à l'étude sont
comme voyageurs d'un
train, ils observent paysages,
parfois se penchent
pour regarder une gare et se
réjouissent fort de l'arrivée
de cette fin du terme.

J'ai toujours peur de ne pas
être sincère quand j'écris.

9h.30
Je me suis promené
avec Sicard au préau.
L'an prochain, ce sera à nous
le préau: on ira quand
on voudra pour fumer.
Quand il orage
comme aujourd'hui,
le préau devient clair
du aux reflets d'argent
des fils de pluie.
Thibodeau se promène
avec Brunet,
son inséparable jaseur.
À trop s'approcher d'eux,
ça sentait
le cuir de leur coupe-vent.
Au moins si c'étaient
de belles vestes!
Mais non, Thibodeau porte
un cuir qui a l'air peinturé
en bleu, Brunet entre ses
mains dans des ouvertures
d'un ballon de football
rouge: c'est des poches ça.
Vu ma démarche les mains
en poche, Thibodeau
se moque de moi et exagère
ma pose en nous croisant.
Par un effort de volonté,
je le regarde comme
on regarde une chose,
avec indifférence.
Je ne lui répondis même pas.
Je me formais un visage
indifférent, sans rides,
sans sourire,
je parlais avec Sicard.
Il se tanna de sa folie.
Brunet n'osait pas
me taquiner, il riait niaiseux
et lâche de la grosse farce
de Thibodeau.
Il a dit un seul mot:
"Ça pas l'air fin",
en regardant ma démarche.
Mais Thibodeau marchait
les pattes écartillées
comme un bébé
avec un tas dans sa couche.
Brunet les mains
dans ses poches semblait
faire du ventre
et avec sa peau rude
qui ressemble à quelqu'un
qui a de l'exéma.

Je commence à me fouter
pas mal de Louis-Pierre.
À force de me le répéter.

Le père Perron au dortoir
a dit:
- Vos surveillants de dortoir
vous souhaitent bon
résultat; bonnes vacances,
sans accident.
Ne vous énervez pas.
Ne vous levez pas
à 3h. du matin pour partir;
c'est un temps de nervosité,
mais contrôlez-vous.
Il y en a qui commencent
à aller aux toilettes dès 2h.
du matin tant ils sont
nerveux.
Calmez-vous.

14 juin 1958

Le père Perron s'est arrêté
en lisant son bréviaire
au dortoir, pour me laisser
passer, c'est gentil.
J'ai pris la peine de lui dire
"merci" délicatement.
La force ne me gouverne
pas.

Drouin me regarde toujours
gueule de bois.
Je le déteste et s'il reste
dans mon chemin, un jour
je lui pilerai sur les pieds.

On a descendu une partie
de nos livres de l'étude.
Les gars
marmottaient entre eux.
Un échappait-il un livre
dans les escaliers? voilà
la circulation bloquée!
On riait, les gars
marchaient par coups
tant ils étaient chargés.

J'ai hâte à demain,
je pourrai écrire
et jouir de mes passions.

Quand je bois une gorgée
au dortoir et me baisse pour
poser mon verre par terre,
l'eau me revient gorge,
c'est drôle, c'est nouveau.

Le Préau.

Dehors quand ils prennent
un disque,
on l'a 2 semaines temps.
C'est du classique.
Et ces airs bercent nos
conversations et enchantent
nos silences, les dégênent.

À l'étude avant la prière
les gars parlent fort.
Surveillants ne peuvent rien.

Yelle est venu étude
en passant, passa, recula,
demanda:
- Quand partez-vous pour
votre voyage?
- Le 8 juillet.

Mon habit je le déteste
aujourd'hui
après l'avoir tant aimé.

"Ah! les vacances,
le bonheur".
Eh bien! non, je suis triste,
écrasé par les leçons
de mon coeur.
Car il oublie de plus en plus
Dieu.
J'ai aimé sans être satisfait;
Denise est partie;
Louis-Pierre,
c'est un homme.
J'ai chassé l'Amour
avec mes passions, j'ai cru
pouvoir me rassasier
de terrestre.
"Hélas, si jeune, si las!"
C'est ça mon portrait.
Pourquoi les 2 âmes aimées
s'unissent-elles en Dieu?
Pourquoi suis-je resté seul
dans mes passions, fouetté
par l'orgueil, avec un regret
écrasant sur mon dos.
J'ai dit: "Je vais conquérir
mon amour".

15 juin 1958

Parfois maman me paraît
un peu sévère envers papa,
lui supporte ses jérémiades;
moi jamais.
Le monde a tout fait
pour me dégoûter.
Vu mon rejet de Dieu,
le mariage
ne m'apparaît pas un plaisir.
Les enfants ne sont pas
un éternel plaisir.
Savoir ma femme comme
maman, je divorcerais.
"Tu as rêvé d'une mère
amie; tu n'as trouvé
qu'indifférence à ton rêve".
Elle commence déjà
à chicaner: mon habit est
sale, je ne fais pas attention
à mon linge,
on n'est pas millionnaire.
- Je te ferai un plan
de vacances, tu iras
à la messe sur semaine.
- Pour la religion,
cela me regarde entièrement,
répondis-je dur.
Papa ne dit rien,
il prend même ma part.
Ah! je déteste maman.
Elle a bien des troubles,
oui je sais.
Elle veut notre bien.
Qu'elle prenne donc
la douceur au lieu de pleurer.
La force
ne peut rien sur moi.

J'ai dit:
"On sera ti ben à la maison".
Je dis: "Vive le collège"
car je suis dégoûté:
moi qui ai rêvé à une mère
douce et bonne.

Sur la rue je me sens
chez moi: rencontres, saluts.
Ce soir Roger m'a versé
un grand verre de vin.
Je marchais droit mais j'ai eu
un peu l'obligation
de me tenir pour descendre
les marches.
Rien n'a paru.

"Ah! Dieu tu ne m'as jamais
déçu".

Je souffre
de ne pas posséder la femme
de mes rêves.
Se promener avec Roger
est intéressant,
nous sommes salués
par nos connaissances
et je me crois
un de ces jeunes riches
de Pompéi,
un de ces gentilshommes
du Moyen Âge.
Je n'aime
que les chansonnettes calmes
et tristes, d'amour,
ça m'attriste,
Denise se confond
en mon espoir (ma femme).
Après mes fautes,
je suis triste et las.
Je me dis: "Si elle était là,
la femme de mes rêves".
Mais j'aurais trop honte,
je n'en serais pas digne.

Ce soir j'ai rencontré Boutet
dans l'auto Père Major,
embarqué, conduire fou.
"Ah avoir une auto".

16 juin 1958

Je déteste la femme,
je ne veux plus d'amitié.

Je me couche très tard.

20 juin 1958

Maman peut bien
ne pas aimer le Nord:
elle ne pense qu'au ménage
du chalet.
M. Gaudet lui disait:
- Vous n'avez qu'à tout
laisser là.
- Je ne suis pas capable,
je ne me sens pas chez nous.

Mais le ménage la fatigue,
elle perd patience: il y a
seulement elle qui travaille,
papa ne pense qu'à manger,
Yvan perd son temps
à écrire.

Je me fous de ses crises;
dehors la fraîcheur m'apaise.
Comment papa fait-il
pour endurer
ces effets de fatigue?

Je m'imagine marié;
la moindre querelle briserait
tout.
Je continuerais à fournir
ma femme mais avec
froideur, retiré et indifférent
à ses peines.
Quant à maman,
elle morcelle ma résolution
"ne plus lui parler"
par sa bonté soudaine
après ses chicanages.
Papa ne dit plus rien
quand je sors fâché,
peut-être se retrouve-t-il
en moi.

Monter dans le Nord
avec des petits n'est pas
toujours un agrément.
Dans l'auto, Olier et Sylvain
se chicanaient
sur la banquette arrière:
au début bousculade
amicale, et comme
ces bousculades se font plus
dures, c'est la chicane.
Maman ne pense qu'à saluer
aux églises, qu'à réciter
des chapelets.
Il est rare que papa chante,
mais sur la route
des Laurentides son paradis,
toutes ses vieilles
chansonnettes
lui reviennent.
Maman répétait:
- Ils vont dire:"Il n'a pas
encore changé d'auto".

Je me tais, moi.
Rêver d'amour, lire...

Nous étions partis vers les
Laurentides, toute la famille,
mon père, ma mère,
deux frères, la petite soeur
de trois ans et la servante,
grand-mère et moi.
Nous étions tous enfoncés,
pêle-mêle,
dans un monticule
de couvertures et de sacs.
Ma mère
invoqua Saint Christophe.
Toute la famille répondit:
"Protègez- nous".

Sortis de Saint-Lambert,
nous devions traverser
Montréal.
Quel supplice pour papa:
il déteste la ville avec le
trafic et les embouteillages.
Une tranquillité heureuse
remplace bientôt
le brouhaha.
Les routes du Nord, ce jeudi,
restaient désertes.
Maman, très pieuse,
au milieu du parcours,
commençait
à réciter son chapelet.
Nous répondions.
Papa n'accélérait pas:
il avait horreur de la vitesse
et par ces routes désertes,
il n'a pas dépassé le 45.
Oh! si j'avais été à sa place...
Maman Mena
s'inquiétait des bagages.
Elle questionnait souvent
mes frères Olier et Sylvain:
"La valise de l'auto est-elle
bien fermée?"
Mes deux frères se tordaient
comme des couleuvres
pour se retourner;
ils se perçaient un trou dans
l'amoncellement de
vieilleries destinées au chalet
et tout ça pour répondre:
"Oui, maman Mena".
À un tournant
le lac Archambault apparut,
un rayon de soleil transperça
les nuages,
applaudi par toute l'auto.

LE CHALET

Dans le flanc de la monta-
gne, devancé d'une rangée
d'érables, sur une terrasse
à demi couverte d'herbes
fauchées, avec trois, quatre
plants d'Iris bleus,
là, se trouve "Le Perchoir".
Ce chalet jaune
au pignon rouge, appuyé
sur des piliers sortis de terre,
a vu pas mal de gens.
Les premiers propriétaires,
une certaine famille Forêt
le louait de temps à autre.
Papa l'acheta, non pour
la beauté de ses murs,
mais parce que maman
aimait la vue: oui,
c'est un panorama rare.
Près d'un petit chemin
de terre qui pique
jusqu'au lac, tout près.
Près d'une mine de sable où
se charge parfois un camion.

Je me promène dans le bois,
atteins un faible ruisseau,
écoute son murmure et le
chant paisible des oiseaux.
J'arrache les trilles
et les violettes
pour en déguster
toute l'odeur.
Ah! Si j'avais une amie!
La terre ne connaît pas
l'infini et ce bonheur au
grand air, entouré d'oiseaux,

21
juin
1958

de fleurs, de fraîcheur
s'affaisse devant
les maringouins.
Impossible de lire ou d'écrire
dehors.

Au chalet, j'ai trouvé
le coin rêvé pour écrire.
La galerie est vitrée,
dans un coin je me suis
installé sur un petit bureau.
J'aime pouvoir lever les
yeux sur un vaste paysage
entre deux phrases,
suivre les véhicules qui
débouchent sur un fragment
de route au bas de la côte.
Le goût de la musique
classique, de la lecture,
d'écrire augmente en moi,
dans la solitude
des Laurentides.

À la maison cette année,
je suis plus entouré: Roger,
l'ami soumis à mes désirs,
Roland gros bonhomme
comique.
Parfois Jetté.
L'autre soir avec Roger,
j'ai rendu visite aux Asselin.
Oui, ils étaient très contents
de ma visite.
André ne voulait plus me
laisser partir, c'était sincère.
J'aime avoir des amis
dévoués, attachés et j'en ai.

Maman en voulant
trop s'occuper de moi,
m'agace en voulant
m'ordonner mes actions.
Si je m'enferme pour écrire,
elle me dit de sortir;
si je sors, elle voudrait
m'avoir à la maison.

Gingras dit toujours:
"son" père, "sa" mère.

Olier dit qu'il est le plus fou,
l'imbécile.
Sylvain est toujours
le plus fin, le plus pieux,
etc...

22 juin 1958

Vers 5h. j'ai été au bois.
La saison est tardive: les
violettes fleurissent encore.
Peu à peu ma main
se remplissait de fleurs.
Mon coeur travaillait de joie
à l'idée de l'offrir
à la dame de mes rêves.
J'ai erré triste en compagnie
de ma solitude, mon bouquet
entre les doigts.
Je dénotai
une petite talle de bleuets:
"J'en transplanterai dans
la côte devant le camp".
Ah! si je possédais
une maisonnette
avec de grandes fenêtres,
un grand terrain tranché
par une baissière,
un ruisseau bordé
de populages des marais,
de violettes bleues, jaunes,
blanches...
Ah! ma vie est si vide,
si vide.
En ville, heureux,
indépendant, admiré,
entouré,
j'ai rarement ressenti
ce manque d'amour en moi.
Mais le chagrin, le calme,
la solitude embellissent
mon rêve d'amour:
je m'élève au-dessus
de mes instincts pour mieux
imaginer la confidente
de mon fardeau.

La perte de Denise, personne
pour la remplacer, le vide,
la non-réalisation
de tous mes beaux rêves,
me causent une mélancolie
qui devient atroce à la vue,
à la lecture, ou à la seule
pensée de la séparation
forcée ou voulue de 2 coeurs
qui ne peuvent
ou qui n'osent plus
se rapprocher
et qui souffrent.
Ah! je te connais bien
"ô peine d'amour".

Le lac possède le paysage:
il fait miroiter de partout
sa teinte rafraîchissante:
on le voit du solarium,
de la cuisine,
entre les piliers du chalet.

Seule la solitude
nous initie à la mort.

C'est en comparant 2 choses
qu'on découvre la meilleure.

L'essentiel
se fortifie dans le silence.

Pour savourer la vie,
rien de mieux que
la connaissance de la mort.

Ici, j'écris, je lis, je rêve.
Je ne parle
que pour l'extrême nécessité.

Aux rares conseils,
je ne rouspète pas
mais m'en fous.
À me voir rêveur, écrivant,
fermé, maman essaie
d'être tendre envers moi,
prend ma part.
Se retirer, se taire,
c'est forger des protecteurs
curieux, nous admirant.
Elle s'attendrit.
Mon mystère l'attire:
ce n'est qu'une femme.

Ah, ces femmes
avec leur pitié!
J'ai trouvé la solution:
me taire!!!
Je déteste la pitié trompeuse
des femmes.
Ça leur cause une sorte
de peine, surtout si elles
m'aiment, et pour se libérer
de leur chagrin, elles ont
besoin et demandent
un de mes sourires.
Mon indifférence
la chagrine.
Moi seul peux la libérer
de sa brûlure.

Neuf heures du soir.
Le ciel respire lourdement
ses constellations.
Mes peines se perdent
dans le parfum des forêts
encore suintantes de jour.
Le silence me pénètre.

Pour me reposer la tête,
je suis sorti
(enfants couchés, maman
lire, papa étendu divan).
Dehors, la fraîcheur m'égaie.
Retiré, silencieux, je me sens
chez moi, supérieur,
travaillant,
heureux malgré tout.
Les montagnes semblent
se rapprocher en noircissant,
tout semble si près de moi,
ô nature, je t'aime.
C'est l'heure où l'on ne sait
pas trop si c'est
la montagne... ou si c'est...
Une paix de soir de collège.
Ce soir, je me sens
comme au collège:
le génie silencieux.
J'ai commencé à imiter un
oiseau, deux me répondirent.
Nous parlions dans le calme,
dans le jour qui meurt.

23 juin 1958

9 heures. Je pars, seul.
Le soleil arrose les roses,
les pensées, l'herbe.
Deux légers flocons blancs
traînent dans le ciel.
Je marche vite.
Une route poussiéreuse passe
près du bois.
Je m'enfonce dans le bois.
Les branches
craquent par terre.
Je respire le silence.
Tantôt un bouleau frissonne,
tantôt une source clapote sur
des cailloux dans les feuilles.
"Oh! un écureuil!"
Je m'improvise un siège.
De la mousse
au pied d'un jeune hêtre.
Je me suis apporté un livre.
Je l'ouvre...
Voyons page 62... là!"
De temps en temps,
j'entends le "flouc, floc"
mélodieux d'un ruisseau.
À mes pieds, des violettes
ont fini de fleurir.
Voyons, voyons page 62...
"près du puits et, là, debout,
il l'attend... sitôt ma plaie
s'ouvre et se met à saigner
en un vaste néant".
- Drrrrrr. Drrrrr.Drr.
Ma foi! un écureuil roux.
- Hé! qu'as-tu dans
les mains?"
- Tu dis?.. Ah! tu es gêné.
Voyons cesse de tourner et
de chavirer ce champignon,
mange-le.
Il l'approche de ses lèvres,
me regarde...
"Oui, oui, à ma santé..."
Il mord la plante brune,
la suce, la dévore.
"Bon, page 62..."
"debout près du banc
l'attend son père.
Il se prépare à sortir. Il a l'air
terriblement contrarié.
- Approche. Tu iras à..."
TOC! TOC! TOC!
Là, tout près, un ravissant
pivert.
Ses plumes sont si jolies.
"- Tu iras à..."
Bonté divine!
Le livre glisse doucement
sur le sol.
Je dois achever ce livre!
Il a un titre profond:
"LE BOIS
EST UN LIVRE."
Seul le poète
sait vraiment y lire.
Chaque vie
y est une ponctuation.
Chaque arbre, un mot.

Au passage d'un bateau
chargé de guides,
je sortis mon papier
et ma plume pour me donner
un air d'écrivain.
Quelques-unes me saluèrent
de la main, je répondis.
Une jeune fille chantait.
Oh! cette voix si douce!...

24 juin 1958

Au retour du Nord,
je lisais dans l'auto,
levais la tête pour rêver.
Parfois une de ces
mondaines en "short": je ne
regardais pas son visage.
Tantôt une jeune fille très
simple me jetait aux rêves:
son visage me réjouissait
et non ses jambes.

Je regrette les longs silences
des Laurentides, mon petit
bureau pour écrire.
Assis
sur la galerie de derrière,
le goût de lire, d'écrire
a germé de ma nonchalance.
Que c'est dur de penser
dans le tapage des villes.
J'erre le jour sur mon bicycle
dans les rues de St-Lambert.
Je reluque les jambes nues
et les seins mous
des femmes.
Ma passion me promène
partout dans la ville;
mes chairs palpitent
à la recherche
de jolies sensuelles.
Mon âme cependant maudit
leur démarche.
Pour moi ces êtres ne sont
que des putains, femmes
exposées pour vous tenter, et
satisfaire vos yeux.
Jamais une de ces chiennes
n'entrera dans mon coeur!

Elles ne représentent pour
moi qu'un plaisir passager,
un battement bestial
entre deux rêveries.
J'ai vu ainsi
des tas de cuisses
et de poitrines sans visages.
Tellement que le regard
d'une fille pure
se grave parmi
mes aventures mémorables.

27 juin 1958

Maman
m'a dit avant de dîner:
- Tu iras à la confesse
vendredi du mois.
- On verra.
- Il n'y a pas d'on verra,
tu iras, j'y verrai.
- Sur ce point là
tu ne pourras rien.

Maman avec la peur
d'une déception:
- Comment y a-t-il de temps
que tu n'as pas été
te confesser?
Je ne répondis rien,
les yeux fixés ailleurs.
Tout à coup,
elle crut comprendre:
- Pratiques-tu encore?
Je me taisais obstinément.
Comme elle me reposa
la même question:
- Non, et ça me regarde.

Alors, pris d'une douleur
furieuse, elle me poussa
dans une chaise berçante,
les mains crispées, l'oeil fou,
essoufflée, criant
comme une poule
qui s'aperçoit avoir couvé
un canard.
Elle me gifla, voulait
me mettre à genoux,
me rassoyait, questionnait,
pleurait devant ma dureté
décidée.

Sa rage tomba avec elle
sur une chaise, elle pleurait,
se ressaisissait pour dire:
"non, non, c'est
impossible. Mais qu'est-ce
que t'as pensé."

Elle m'avait arraché
mes lunettes pour me gifler.
Assis sur le bord
de la chaise,
comme quelqu'un
sur le point de partir,
je tapotais des doigts
en répliquant dur, cruel.
Elle dit en pleurant:
- Fais pas comme ton
grand-père, il maudit,
critique les prêtres,
on le déteste, il n'est pas
heureux malgré tout son
argent.
Imite ton père,
qui m'avait écrit vers Noël,
qu'il ne croyait pas encore
mais qu'il avait été
s'agenouiller devant
la crèche en disant:
"Je ne crois pas encore,
mais si vous existez
donnez-moi la foi".

Ô orgueil, si tu n'avais pas
dirigé mon âme,
j'aurais aussi pleuré
avec elle, lui promettant
de me convertir,
d'aller demander conseil aux
Jésuites comme elle disait.

Vers 2h. de l'après-midi,
elle vint me rejoindre
dans la cave et essaya
de me raisonner.
Elle pleurait comme un
enfant qui a perdu un joujou,
s'arrêtait un court moment
pour parler, et repartait
en répétant:"Tu pouvais pas
nous faire plus de peine".
Toutes les fois que j'ouvris
la bouche, ce n'était que
pour être cynique et cruel.
Par pitié,
je décidai de me taire.
- Deux grosses larmes
ont coulés sur les joues
de ton père à cette nouvelle.
Je lui dis:
- Papa se convertissait avec
l'espoir de trouver une amie;
moi, je suis seul, je resterai
toujours seul.

Après cette affreuse
conversation,
j'attendis un peu et sortis.
À la gare, longtemps,
j'ai écrit, ému, troublé,
entre les rails, les wagons,
les piles de planches
qui s'élevaient haut
comme des buildings,
évitant les quelques ouvriers,
écoutant leurs cris, le bruit
des planches qui tombaient,
fumant cigarette
sur cigarette.

"Tu m'as gâté mon voyage,
à ton père aussi",
"Tu vas me faire mourir,
j'ai l'impression",
"Tu as bien baissé dans mon
estime; je te pensais plus
intelligent que les autres,
on se prive pour toi,
mais si c'est pour ça!"
Je me forçai à penser à fuir.
Je me sentais un peu mieux.
Je rencontrai 2 Anglais,
l'allure "bums", qui étaient
venus prendre les "ménés",
leur offris cigarettes et fis
un bout de chemin avec eux
parlant de leur pêche au filet.
C'était drôle,
après m'en être séparé,
je n'étais presque plus
troublé;
on m'avait tiré de mon trou.
Mais c'est avec dégoût
que je retournai à la maison:
entendre renifler maman,
savoir que papa a peur,
cherche à vous éviter,
toujours appréhender que
maman éclate en sanglots
devant tout le monde,
se sentir non seulement seul,
mais la cause
d'une déception, de larmes
qu'on vous reproche.
Ah! je suis à la veille
de les quitter.
Demain, je serai
dans le Nord avec papa.
D'après les dires de maman,
il me parlera de tout ça.

(Lettre
de Louis-Pierre Sédillot).

Ami intime.
J'ai attendu ton bicycle
comme tu attends le facteur.
J'ai fini "Le Toit", très bien.
Je commence
"Dieu parlera ce soir".
J'aime beaucoup ce livre.
On peut se comparer.
J'ai la même sincérité
que lui.

Qu'est-ce que j'ai?
À certains moments
je dramatise tout.
J'ai je ne sais quoi.
Depuis que les circonstances
nous ont séparés,
je me sens seul.
Rien pour combler ce vide.
Heureux, tu es, d'avoir eu
Denise, d'avoir Roger.
Est-ce que je continue
à devenir un saint?
Je vais à la messe
pendant la semaine.
Je fais plus de sacrifices
qu'avant, tu dirais
"Pas assez", tu aurais raison.
Souvent je m'oublie.
Personne
pour m'encourager,
personne pour m'aider,
personne qui, à la vue, fait
penser.
Le dernier c'est très
important. Cette pensée
m'aide beaucoup;
mais elle ne vient pas
comme la personne
qui est toujours là.

La pensée
a-t-elle la moitié du temps?
La nature,
les beaux paysages,
les arbres, le ruisseau,
les oiseaux (première année
que je remarque le grand
nombre), les livres
me font penser à toi,
en somme tes goûts.
Que veux-tu?
les circonstances.
Ta place est très grande dans
mes prières et mes sacrifices.
Si tu veux venir me voir
avant ton départ,
téléphone-moi, nous irons
peut-être en voyage.
J'espère que l'autre côté
des mers comblera tes désirs.
Bon voyage.
Il y a réponse à tout.

28 juin 1958

Qu'il est doux de s'asseoir,
à l'ombre, dans le parterre,
assoupi par la forte odeur
des pivoines.
Épier les passants
sur le trottoir, parfois...
oh!oh! la jolie fille!,
entrevoir de puissantes
voitures au travers
des rosiers en fleur.
C'est le plus beau jour
de mes vacances.
J'ai repris la plume
qui depuis une semaine
agonisait sur un bureau,
j'ai sorti de ma cave, je suis
venu boire au soleil de l'été
et parfumer mes rêves.
Les voitures, les passantes,
jambes nues, font sourire
mes passions.

Je ne les admire pas:
je souris de voir une folle
parader demi-nue
devant moi.
Seul, l'image de la jeune fille
vêtue avec décence s'ancre
dans mon imagination:
elle me charme.
Aussi belle que les autres,
elle conserve sa beauté
pour son mari bien-aimé
au lieu de semer ici et là
mille passions.

Avec papa,
j'ai monté à Saint-Donat.
Je doutais papa.
Oui, il me questionna
sur ma conversation
de la veille avec maman.
- Elle doit tout vous avoir
raconté.
Il commença
une démonstration
en long et en large
des effets de l'orgueil.
- Regarde ton grand-père
Mornard, regarde ce qu'a fait
de lui l'orgueil.
Je savais très peu
sur mon grand-père,
mes parents mentaient
pour cacher sa conduite
scandaleuse.
- Mes soeurs ne sont pas
ce qu'elles sont à cause
d'un accident d'automobile.
Une seule y est morte.
Une autre est folle,
non de cet accident,
mais à cause de privations:
à seize ans, mon père la jetait
presque à la porte,
elle devait travailler à l'usine
de son père
pour avoir un peu à manger.
La dernière s'enfuit avec
un peintre sans l'épouser:
elle crève de faim et son père
joue au seigneur à Tongres.
Mon père a vécu longtemps
avec ma belle-mère
sans l'épouser.

J'ai été élevé là dedans
et tu oses t'imaginer
être dans des circonstances
insurmontables
que toi seul vis.
Je te conseille
d'aller te confesser.

Avec émotion,
je l'avais suivi
chez les siens, mais l'heure
de se ressaisir arrivait.
"Non, ce sera encore
cette vie d'esclave. Pas le
droit de regarder les femmes,
toujours la mortification".

J'ai toujours cru être
une malheureuse exception,
toujours en proie
à ma sensualité poussée.
Papa devait avoir deviné.
- J'ai fait comme toi,
nous avons un sexe exigeant.

29 juin 1958

Hier soir, avec un ami
de Roger, je suis allé
à la tombola. Rolland
est vraiment comique.
Sans ce Rolland, la soirée
aurait été moins agréable,
du moins pour moi:
car Roger ne raffole pas
de ce genre de sortie.
Nous avons gaspillé ici et là,
à la roue, au tir,
au restaurant. J'ai payé
une fois pour les trois.
Nous avons bu une liqueur,
fumé, mais le plus agréable
fut les tours de Bingo.
Comme toujours
nous n'avons rien gagné.
À notre dernier coup,
une jeune fille est venue
s'asseoir devant moi.
Si jolie avec ce visage
amusée, timide, simple!
S'il n'avait pas été si tard,
si Roger ne s'était pas levé
pour partir, je lui aurais payé
ses cartes. Mais le temps
passait, Roger se leva...
Vêtue d'une veste crème,
à la mode, très propre,
d'un pantalon noir et
d'une chemise d'été blanche,
un étui de cigarettes en or,
cheveux brillantinés frais,
j'avais l'air
d'un parfait américain.
J'ai salué plusieurs
connaissances.
C'est agréable d'être salué,
admiré par ses concitoyens.

30 juin 1958

Papa n'a pas une forte santé.
Hier, chez le docteur, papa
parut très déçu de voir
son poids descendu à 114 lb.
Il est fatigué, nerveux,
le docteur lui défend
la caféine, le tabac, l'alcool;
il survit grâce aux piqûres
et aux médicaments.
J'ai constaté toute
sa timidité... c'est un timide
qui essaie de cacher
son défaut.
Il est un peu mal à l'aise
en groupe.
C'est peut-être pour ça
qu'il ne me chicane plus,
me laisse faire.

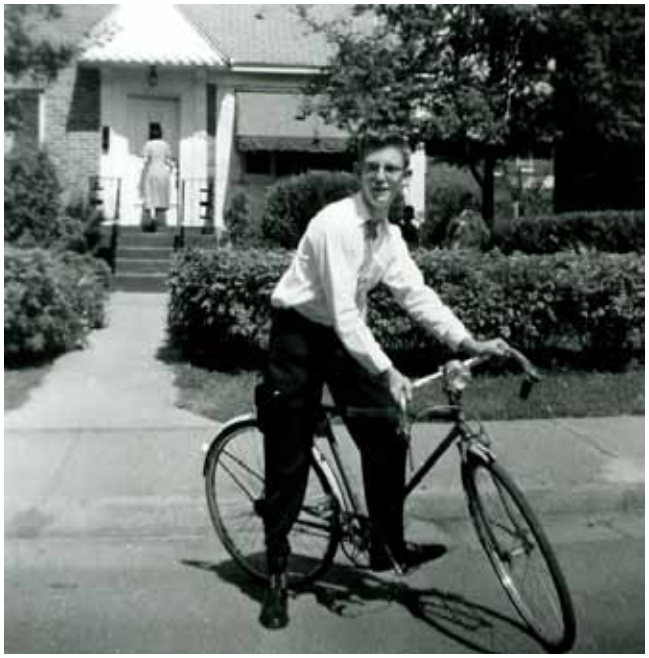
Maman m'a réprimandé
vu la baisse de mes notes
en classe, et de ma conduite
trop libre; elle exige
une confession
et communion
toutes les semaines:
j'ai répondu carrément
"non", et je suis sorti.
Je me propose de ne plus
lui parler, de la traiter
en étrangère, mais elle a vite
fait de changer de sujet
et de ton: peu à peu
son ton maternel me fait
oublier mes intentions,
mais une autre chose la fâche
et c'est à recommencer.
Je suis si différent de papa.
Lui, il a été élevé
dans la crainte de son père.

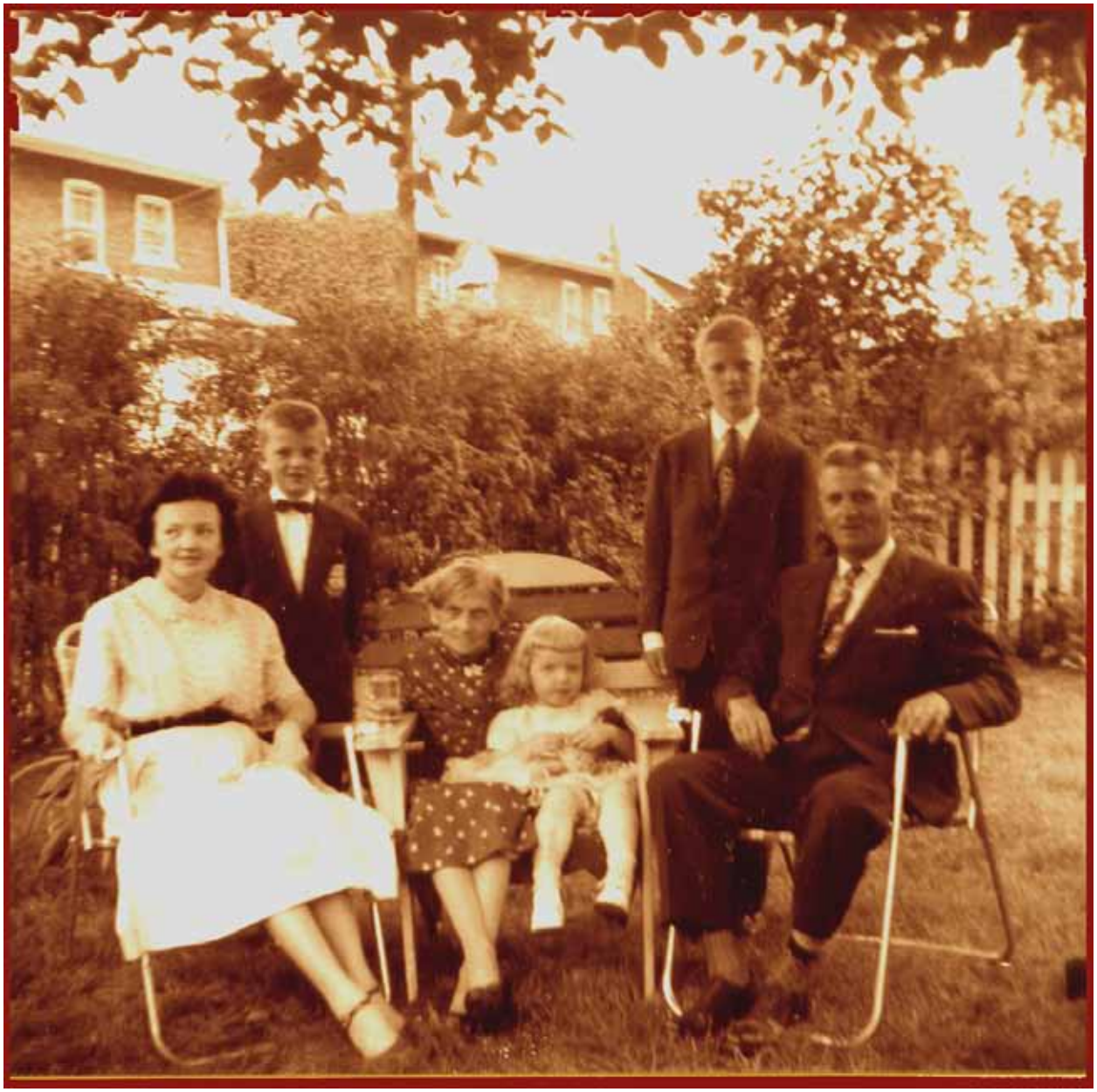
Maman lui disait:
"Rien qu'à la vue
d'un autre qui s'abaisse,
je rage, le traite d'imbécile...
Ah! je ne m'abaisserais pas
moi".

Ces visages de jeunes filles
qui nous font rêver,
les chansonnettes qui nous
laissent l'espoir, des films
qui soulèvent toutes
nos énergies, oh! vacances.

Mon plaisir est dans la rue,
libre, seul, à rêver d'avenir
avec telle ou telle auto,
et, cette maison!
Malgré moi, j'ai peur,
je crains de ne pouvoir
atteindre mes rêves:
je veux tout de suite
une auto,
mon orgueil serait si flatté
à mon arrivée à la tombola.

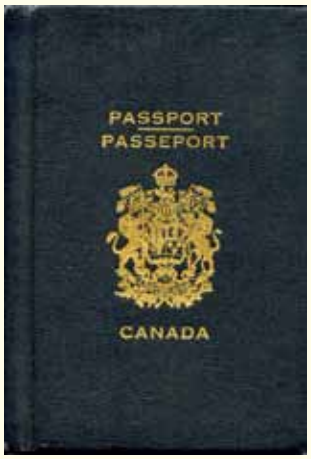
Roger et moi
nous proposons toujours
un voyage au Brésil et...
en bazou.
L'autre jour, il m'a coupé:
"Tu lâcheras sûrement avant
moi, quelque chose
se prépare chez vous..."
Il se tue là;
j'eus beau questionner,
supposer, rien ne s'ajouta.
Par qui a-t-il appris
cette chose qui m'est incon-
nue; ça me chicote.



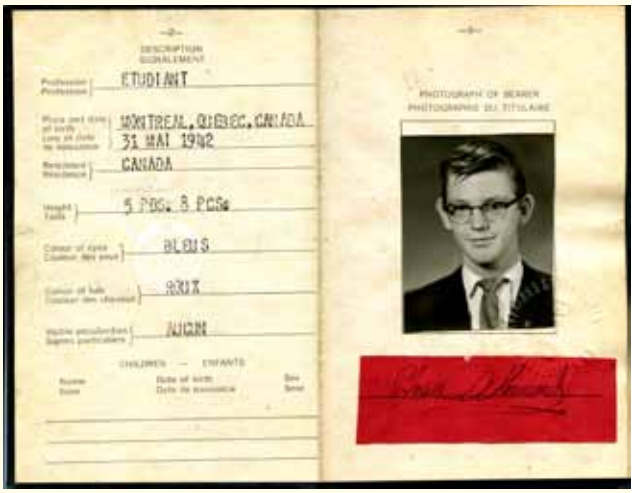


Maman, Sylvain, Maman Mena, Germaine, Olier, l'oncle Marco.

10 juillet 1958



Passeport canadien,
estampillé Canada,
Belgique.
(10 juillet - 3 août).



Journal d'avion.

gens debout comme dans
autobus pour avoir place

5h.
moteurs partis,
ils donnent de l'air
moteurs partis un à un
avec bouffée fumée
attendu
qu'un autre avion passe
haut-parleur "Bienvenue"
(anglais français)
annoncée par pilote
stuart donne démonstration
pour parachute
attacher ceinture
au bas ventre
assis près aile

5h. 25
piste apparue à un tournant
puis vite l'avion s'élève,
collé siège,
vitres tremblant, pieds aussi,
un coup de coeur,
en un moment autos petites,
arbres petits,
monte toujours
baisse un peu
croirait tomber
puis donne coup
remonte
voir rues comme rubans,
des toits dans des arbres
soleil reluit tout à coup
voir nuages vite au-dessus,
de côté terre s'efface
oreilles crevées
dos sièges vibrent
vole dans nuage, l'indécis,
vaporeux, gazeux
montagnes mettent du réel
à ce paysage de nuages

5h.40
hôtesse doit mettre
son oreille près bouche
pour entendre
avec sourire
l'une jolie grande
l'autre petite
à regarder aile
dirait pas avancer
une cigarette
mal tête vibration
couloir 8 lampes
garçonnet blond 10 ans
paysage plat, pareil

6h.
l'avion saute,
cante légèrement, monte
souper
satisfaction
me sent bien
pieds étendus
cabaret brun
repas froid rosbif,
jambon couvert mince
tranche fromage,
poulet sur tranche de pain
sel, poivre, lait,
sucre en sachets
hôtesse passe
café thé
père:"On verra pas la nuit"
il pleut quelques gouttes
qui s'allongent comme un fil
au vent le long vitre pour
se briser en mille grains

vieille femme écrit lettre
homme gros debout
pour se dégourdir
quand coup de vent pareil
sur une plage Gaspésie

6h.40
m'habitue au bruit, lit
quelle chance d'aller
Europe!

7h. 10
l'avion monte vite
pluie, brouillard épais
fait chaud
un peu mal tête
gros a l'air fatigué
grande "pas debout"
elle fronce sourcils
il fait gros yeux
elle ne lui sourit pas

7h. 25
lumières éteintes
je siffle, chante,
je ne m'entends presque pas
ferme yeux, mais quel bruit
pour dormir
hôtesse très polie avec petit
parle à sa mère
fait rire petit
se sait regarder
fait "petits becs" en passant

7h.35
essaie de dormir
étend siège
au bruit
devine si l'avion monte

7h.55
mon voisin arrière se lève
tire mon siège
me dérange
on a une petite lumière
individuelle
qui tombe sur nous
plusieurs restent allumées
les Italiens s'aiment-ils?
la femme n'a pas l'air
à lui sourire trop
tout à coup le moteur
eut comme des ratés
les moteurs semblaient
en feu
les gens se tournaient tous
vers les fenêtres,
se regardaient
l'hôtesse
pas impressionnée
je fermai ma lumière
quel spectacle!

9h.15
un réverbère s'allume
éclaire moteurs
partie des ailes

12h.
gens fument
moi aussi
comment dormir?
passe mon temps à regarder
aile
vibre par moments
lumières rouges, bleues

12h. 45
gros debout

1h. 10
le soleil parut tout à coup
brillant
faisant des toiles d'araignées
dans la vitre
j'ai faim
le soleil nous aveugle
à regarder dehors
nuages ressemblent
à terre labourée

2h. 10
la mer
moteur diminue
penche droite
puis gauche
puis on tombe un bout

2h. 25
tourne en rond
attends instruction
pour descendre
fatiguant
faible haut-le-coeur
quand on tombe

2h. 30
arrive dans nuages
voit plus rien
ceinture
il pleut
nuages passent hublot
comme rafales de neige
poudrerie
ceinture
no smoking
il fait très noir

3h. 10
commence voir terre
Irlande
terrains limités par arbres
hélices ralentissent
lumières pistes allumées
pleut pas
SHANNON
hôtesse habit vert
gros tapis dans aéroport
bu café
acheté cigarettes
aider vieille allemande
parle anglais

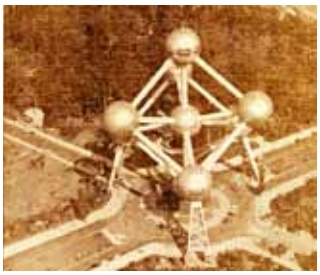
9h.
horaire *Dutch*.
rembarque avion
comme une habitude déjà
21,000 pieds

10h.
sourit voisin italien
gros impatient
mais Italienne
ne comprend pas
face dure
nuages ressemblent
à de la glace cassée
sur rivière au printemps
vu 2 avions faire ligne
il y en a des plus hauts

MON VOYAGE EN EUROPE

10h. 15
vois terre ici et là
je cherche autos
sur ces routes de campagnes
tout le long terrains clôturés,
des fermes

11h.
Bruxelles
l'Atomium m'a paru
une toute petite chose
beau temps
toit d'un édifice en or
soleil
au centre aéroport
petit carré où l'on cultive
des patates.



Je ne désire pas résumer ici
tout mon voyage,
mais plutôt jeter ici et là
certaines
de mes observations.
Je vais commencer
par vous dire un mot
de ce que l'on pense
des buveurs de lait,
un mot sur les cigarettes,
les "jew-box",
la danse et ...
la moralité européenne.

Nous étions à table depuis
deux bonnes heures.
En Europe, c'est une mode
que de ne plus se lever,
une fois installé à table.
Et comme le repas
s'achevait, on me demanda
ce que je désirais boire.
Bon séminariste que j'étais,
je demandai un verre de lait.
Mon grand-père sursauta.
Il me dévisagea à peu près
comme l'on ferait
pour un Martien et,
se tournant vers mon père,
il s'écria:
"Nom de Dieu! il tête encore
le gamin!"

Celui qui fume
pour la première fois
des cigarettes européennes
passe
par toutes les couleurs.

Les cigarettes hollandaises et
irlandaises
sont très amères et dégagent
une fumée épouvantable.
Par contre
les cigarettes belges,
les BOULES NATIONALES
plus spécialement,
sont terriblement fortes.
Beaucoup plus fortes
que les GITANES
ou les GAULOISES,
cigarettes françaises.
Comparée
à la BOULE NATIONALE
une EXPORT semble aussi
douce qu'une MATINÉE
comparée à une EXPORT.

L'Europe connaît à peine
les chanteurs américains:
les chansonnettes
américaines étant chantées
en anglais, les européens
n'y comprennent rien.
Leur genre préféré est:
les chansonnettes
françaises, suisses,
flamandes.
Il y a aussi un tout petit peu
de chansonnettes
canadiennes.

Le "plain"
et le "rock and roll"
ne se dansent pas tout à fait
comme ici.

La moralité européenne
est un peu ridicule.
D'un côté, il est interdit
aux femmes de porter
des "shorts".
Par contre, les cabanes
à revues (cabanes vertes,
installées ici et là
dans la ville, de la même
manière qu'à Montréal),
les cinémas, les "grills",
regorgent de... de choses
pas belles du tout.
Quant aux *bums* européens,
ils ne portent pas
de "vestes de cuir" mais
plutôt des chemises foncées,
fripées, toutes sales
et des coupe-vent.
À tous les soirs, dans
le "bas quartier"
de Bruxelles,
nous pouvons apercevoir
des jeunes ouvriers
débarqués
de leurs motocyclettes, ou
tout simplement de leur vélo,
commencer à se battre
avec les étudiants frivoles
des universités,
les Villon modernes.
Bien entendu les uns comme
les autres sont saouls.
(Là-bas,
au lieu de dire "être saoul"
on dira "être rond").
Évidemment cette moralité
ne s'applique qu'à la partie
noire de l'Europe.

Mais il y a aussi là-bas beaucoup de braves gens.
Cette classe est la seule
qui soit vraiment digne
de l'Europe.
Et parmi ces braves gens,
ce qui m'a le plus charmé,
c'est la simplicité
des jeunes filles.
Elles sont très jolies
(sauf les Belges qui sont
un peu trop grosses),
s'habillent simplement,
ne se maquillent pas,
ne gaspillent pas
comme la majorité
de nos petites Canadiennes.

Un autre jour je décidai
de me rendre en Hollande, à
Maastrich plus précisément.
C'était tout près.
Je réussis à dénicher
un vieux bicycle tout rouillé
qui grinçait.
Évidemment, je roulais
du côté droit de la route.
Plusieurs autos,
en me dépassant,
klaxonnaient
et les chauffeurs me faisaient
un signe de la main
en me criant un quelque
chose en flamand.
(Pour moi le flamand,
je n'y comprends rien).
Bientôt je me rendis compte
de mon erreur.
Je remarquai une travée
spécialement destinée
aux bicyclettes,
et cette travée était à gauche.
À mon retour,
mon grand-père fut tout vexé
du fait que je m'étais servi
d'une bicyclette, et pour me
punir m'obligea dorénavant
à profiter de son auto
et de son chauffeur
comme bon me plaira.

C'est avec regret
que je n'ai pas pu parler
de la Suisse, le plus beau
pays en fait de villégiature,
le plus riche d'Europe.
Pour terminer, je vous laisse
ce petit conseil:
voyager sans se faire
des amis ici et là, ce n'est
pas tout à fait voyager.

Séjour en Suisse.
Les amis de l'hotel,
.., Monique, Raymond,
Gina et moi.

AUTRES NOTES.
Que dire du propriétaire
qui sillonnerait
son magnifique parterre
de clôtures?
Pourquoi l'homme
l'imite-t-il?
Ce serait si agréable
de marcher à travers
les beautés de chaque
nationalité sans devoir sauter
tant de clôtures.

GARE DE LIÈGE.
Attendant train
pour Tongres.
Assis, fume,
près femme avec bébé.
Je regarde son bébé.
Elle souriait.
Son mari aussi me souriait.
Ils sont embarqués
même train,
mais nous le chauffeur
nous attendait.
J'aurais aimé les embarquer.
À cette même gare,
des Italiens, des hommes
(vulgaires) riaient, criaient,
les femmes assises,
une espèce de moue
dégoûtée, les yeux calmes.
Non! non! je ne peux
être heureux sans eux...
je n'ai pas le droit.

TANTE AUGUSTA CHEZ LES ALIÉNÉS.

Alexas, S., Père et Yvan
sont dans un parloir d'asile:
une pièce vaste, fermée,
une table pour huit au milieu,
des cadres sombres au mur,
des peintures évangéliques,
de hautes fenêtres,
au-dessus de la table
une lampe suspendue
pareille à celle au-dessus
d'une table de billard.
Dehors il pleut, on entend
le tonnerre, la pluie
sur les vitres, les éclairs
illuminent toute la pièce.
C'est un orage puissant
mais très court.

Tous les regards
sont fixés sur une porte.
Sur la table, une boîte
de chocolat emballée.
La porte, la poignée tourne,
les personnages se jettent
un coup d'oeil anxieux,
se lèvent.
Parait une femme de 40 ans,
un peu courbée,
avec un tablier très propre,
suivie d'une religieuse,
une religieuse la tenant
par le bras.
- Tu ne dis pas bonjour
Augusta?
Père s'approche,
- "bonjour Augusta"
et l'embrasse.
Alexa:
- Es-tu contente Augusta?
et l'embrasse de 3 baisers.

Tante Alexa Mornard
en Italie, 10 octobre 1934.

S. et Yvan:
“bonjour” de la tête.
Augusta, tête basse,
quand on l’embrasse soulève
les yeux sans expression,
comme soumise.

Augusta est assise.
Les autres debout.
Père à soeur:
- Elle a perdu l’habitude
d’être bossue.
Soeur:
- Oui. Cette manie
est partie toute seule,
disparue d’elle-même.
La soeur:
- Bon. Je vous laisse seuls.
Les vêpres m’attendent.
Elle sort.
La porte se ferme.
Les autres s’assoient.

Père à Augusta montrant
Yvan:
- Regarde Augusta...
Augusta tête penchée,
mains posées
l’une dans l’autre sur
la table, attitude d’abandon,
les épaules molles, assise
sur le bout de la chaise.
- Regarde Augusta...
(elle ne comprend pas,
ne bouge pas)
il lui soulève délicatement
la tête et pointe Yvan
du doigt...
- regarde, c’est mon fils...
tu ne trouves pas
qu’il me ressemble...
Augusta rebaisse la tête et
en hochant la tête très lente,
hoche la tête
comme pour dire non.

Alexas ouvre sa vieille
et grosse bourse.
- J’ai des photos pour toi
Augusta.
Elle étale les 3 photos
sur la table.
La physionomie d’Augusta
ne change pas... mais tout à
coup, ses yeux se plissent,
son front fait signe que non
comme badrée
repousse les photos.
Père:
- Tiens Augusta
j’ai un cadeau pour toi.
Il déballe la boîte,
le papier froissé attire
les yeux de la malheureuse.
Père ouvre la boîte
et lui offre les chocolats.
Elle ne sourit pas.
Elle soulève la main
pour en prendre un.
À la vue de sa réaction,
père l’agace, soulève
la boîte, la rabat vite, la
main suit la boîte, elle sourit
timide, la bouche fermée,
mal à l’aise, jette
un petit coup d’oeil à Père
qui lui en laisse prendre un.

Alexas:
- Si on avait d’autres
photos...
Yvan (un peu emballé):
- Pourquoi ne pas en avoir
apporté?
Alexas:
- Je n’en ai pas d’autres.

Yvan:
- Comment voulez-vous
qu’elle guérisse:
vous ne faites rien.

Père, calme, chagriné
par cette réaction de son fils:
- Nous avons tout essayé.
Au début de sa maladie,
elle logeait avec moi à Liège.
J’ai passé des heures
à lui parler, à lui montrer
des photos, je cherchais des
chansons de notre jeunesse
mais rien, rien
ne l’améliorait.
Nous l’avons rentrée ici,
nous venions souvent.
Jamais le moindre résultat.
Elle empirait de jour en jour.
Yvan:
- Pourquoi est-elle devenue
folle?
Alexas parlant bas, très vite,
haineuse:
- Ah! je vois, tu ne connais
pas ton grand-père.
J’avais ton âge.
Depuis 2 ans déjà, je n’avais
plus le droit de rentrer
à la maison paternelle.
Mon père m’avait chassé
pour avoir refusé de boire
toute une bouteille de vin.
Père:
- Parlons d’autres choses
Alexa, veux-tu?
- Non! il saura... regardons-
nous bien tous les trois.
Nous avons passé
une enfance, nous avons
grandi dans la misère.
Toutes nos journées
se passaient entre les 4 murs
de notre cour.
Personne ne s’occupait
de nous.
Après les repas, on nous
rejetait dans notre cour.
Les 2 chiens policiers
sautaient sur nous
pour jouer.
Ils nous renversaient,
nous léchaient le visage
avec leur grosse langue rude.
Personne ne nous relevait.
Personne ne nous serrait
sur son coeur.
Personne ne chassait
les chiens.
Jamais je n’ai entendu
“Ne pleure pas,
appuie-toi sur ma poitrine,
je vais te protéger”.
Parfois la servante nous
glissait un jus d’orange.
Elle était la seule
à avoir pitié de nous.
Toi tu étais mieux,
tu étais pensionnaire.

- Personne ne venait,
je n'avais jamais de parloir!
Aux vacances,
je traînais ma lourde valise
jusqu'à la maison.
La servante me recevait:
c'est vrai, c'est la seule
qui nous gâtait un peu.
Papa revenait de l'usine,
il entr'ouvrait la porte
de la cuisine:
- Tiens, vous êtes là gamin.
Je ne vous attendais pas.

Il redisparaissait.
Il mangeait
dans la salle à manger.
Nous devions manger
avec les domestiques dans
la cuisine, tu te souviens...
- Oui, oui...
Je ne le revoyais que le jour
du départ.
Sa porte claquait.
De nouveau je devais traîner
ma valise trop lourde
qui traînait sur le trottoir.
Puis c'était le train.
Le pensionnat.
C'est un père cruel.
Alexas:
- C'est pas un père!
À l'âge de 16 ans, il voulait
nous faire boire comme lui.
Il nous ordonnait...
il nous voulait débauchées...
je lui criai: " mauvais père!"
Il m'a battu jusqu'à la porte.

Ma soeur et moi,
il nous sépara comme
on sépare deux cailloux.
Augusta était douce,
obéissante.
Elle continua son travail
à l'usine, moins considérée
qu'une ouvrière, mangeant
dans son coin seule.
Ton grand-père
passait à côté d'elle:
il ne la regardait même pas.
C'était une pauvre fille.
Comprends-tu maintenant?
Ce n'est pas notre faute.

Un coup de tonnerre terrible.
L'orage dans la fenêtre.

Tante Alexa Mornard
et son conjoint de fait, Tony.

Henri Mornard junior.

14 août 1958

J'ai été à la 1re de Tartuffe,
à la Comédie Canadienne.
À la fin de la pièce,
voir les acteurs si applaudis,
les actrices recevant des
fleurs, entendre des "bravos"
mêlés aux applaudissements,
les Cadillac avec chauffeurs
attendant à la porte,
je sentais une rage
orgueilleuse monter en moi,
je leur aurais cassé la figure,
j'aurais crié.
Quand donc aurais-je
moi aussi ma part de gloire?
Le théâtre, surtout comique,
glorifie plus fort et plus vite
souvent que la philosophie.
Par contre la philosophie
dure davantage.
Le mieux me semble
savoir se servir de chacun.
Je croyais mépriser la gloire.
Je constate
ne vivre que pour elle.
Mes amis (Letellier, Jetté)
me trouvèrent moins drôle,
je rageais, figure impassible
et dure.
(Quand je pense
à tous les misérables, ai-je
le droit d'accomplir mes
rêves?)
J'aime la gloire
de Fernand Ledoux.
Il me faut l'atteindre.
Il faut! Il faut! Il faut!
Je m'efforce à parler bas,
à une voix grave, calme,
simple...
Comme lui.

Sur la rue Sainte-Catherine,
la foule affluait encore
à cette heure.
Les spectateurs se fondaient
dans cette masse bruyante.
Les rues étaient jaunes,
blanches, rouges
d'enseignes lumineuses.
Les tramways roulaient
sur leurs rails
vers leurs clients,
les taxis se faufilaient.

16 août 1958

Denise passe ses vacances
chez ses parents.
Je l'ai entrevue.
Elle a engraissé.
Mais je la trouve encore
jolie.
Je veux extérioriser
que je m'en fous: je sors,
j'invite des amis chez moi
dans l'espoir
qu'elle me voit entouré.

Tout change:
elle a trop engraissé,
le champ où l'on jouait
au badminton
sert pour une maison,
les arbres où l'on s'appuyait
ont été coupés,
on a changé les couleurs
de la maison de ses parents.
Mais à part le souvenir,
les robes de ces beaux
jours qu'elle porte encore
aujourd'hui.

18 août 1958

Hier, papa m'a reconduit
chez Louis-Pierre.
J'ai soupé là, il voulait
me garder à coucher.
Mais comme je lui avais
parlé de Denise, je lui ai dit:
- j'aimerais bien lui parler.
Je ne connais pas
la longueur de ses vacances.
Et bien ce matin,
j'ai vu les Caron s'en aller
à notre camp.
Papa leur avait prêté
le chalet.
Denise
a tellement engraissé que
je la surnomme "ma patate".
Pourquoi donc l'ai-je connue
un jour?
J'aimerais être plus vieux,
important, devoir aller filmer
dans le Nord pour la TV
ou aller pour affaires.
Elle devrait me regarder:
je dirigerais des opérations
entouré d'inférieurs.
Je ne lui parlerais peut-être
pas du tout, mais avec
l'espoir qu'elle m'admire,
je repartirais heureux.

Il y a 8 mois je la voyais
et depuis ce temps
combien d'années
se sont écoulées pour moi?
Les amours de la terre
s'enfouissent sous la vie.

Ma Denise est partie.
Près de sa maison, nous
jouions dans le champ.
Des machines sont venues,
chaque coup de pelle
est un souvenir perdu.
La barrière où je m'assoyais,
voltigée!
Des arbres furent coupés.
Seuls, trois choses restent,
un saule, un trottoir,
la galerie.
Le reste m'est interdit.
Chez elle
je ne suis plus rentré.
Amour! Amour! Amour!
Pourquoi l'ai-je rencontré,
puisqu'il faut l'oublier!

Denise Caron
dans la cuisine familiale.

(Mot non daté
de Denise Caron,
à l'endos
d'une image pieuse).

Ma prière ne vaut rien,
sans ta prière.
Ta "Petite Soeur".

Fragments du roman inachevé DENISE.

1.

Ah! Ah! Cette Denise!
Il y a 4 ans, je la voyais
pour la première fois.
C'était ma cousine.

2.

Juillet.
Les Laurentides restaient
ébouriffées et trempées
en cette fin d'avant-midi.
Un jeune garçon de 12 ans
atteignait la route
en bas d'une côte.
Il attendit pour traverser:
un dodge gris s'en venait,
sans se presser, comme
quelqu'un qui cherche un
camp. Arrivée à moi, l'auto
s'arrêta.
Une femme aux traits nobles
et doux, à cheveux gris,
baissa la vitre
pour demander
"Do you know
where the Mornard lives?"
Je m'empressai de répondre:
"Je suis un Mornard,
nous restons là-haut,
le camp jaune et rouge».
"Je vous le disais, s'exclama
le conducteur,
un de ces gros papas sévères,
c'est son père en maquette."
Avec son français hésitant, la
mère présenta ses deux filles
et son garçon assis
sur la banquette arrière.
Mes yeux s'étaient attardés
sur la plus vieille,
la plus jolie, mais la grosse
voix reprit sur un ton de
commandement:
"Va chercher tes parents".

Et sans attendre, j'étais parti
à la course.
Depuis une semaine,
il n'y avait dans mes rêves
que ces jeunes filles,
mes cousines, qui devaient
louer un camp des Gaudette
près de la plage.
Toute la famille descendit
en auto par notre petite route
creusée dans les arbres.
Les Caron parlaient
avec le propriétaire.
Mes yeux n'étaient
que pour la plus vieille.
C'est pourquoi à peine
débarquée, debout à côté
d'elle, je m'exclamai:
"Ah que tu es petite!"
Elle trouvait
mon exclamation très drôle,
et riait de bon coeur
en disant:
"J'ai 18 ans."
Tous les jours, ses parents
traversaient la rue,
montaient à notre camp.
St-Donat, les Laurentides,
c'est beau!
Elle embrassait mes frères.
Moi, je refusais.
Elle était petite, portait
des pantalons corsaires rose
et blanc, sa blouse vio-
lette sans manche. Les gens
auraient hésité à lui donner
six ans de plus que moi!

3.

Elle venait chaque jour.
Ses yeux brillaient de plaisir
d'écouter mes récits enjoués.
Elle riait et je me désâmais
à lui expliquer la manière
de prendre un écureuil,
ou comment on s'y prend
pour jouer à tel ou tel jeu.
Ses 18 ans
embaumaient mon coeur.
Elle n'aimait pas cueillir
les framboises sauvages.
Alors, dans l'air et le vent
des montagnes, elle venait
tout près de moi, et nous
nous regardions en silence.

4.
Tôt un matin,
je courus chez elle.
Je frappai à la porte grillagée
de la galerie.
Mme Caron
me débarra la porte:
- “Fait pas chaud le matin”,
dit-elle avec son accent
anglais.
Au fond, par
l’entrebâillement d’une
porte, j’entrevis Denise à
nouer la ceinture
de sa robe de chambre.
- “Bonjour”, bâilla-t-elle.
Avec un sourire endormi,
elle recula s’asseoir
sur le bord de son lit.
Intimidé par le lit défait,
la chambre sombre
où n’entrait que des cheveux
de soleil, je la rejoignis
à petits pas aiguillonné
par la hâte de pouvoir
lui raconter la prise
d’un écureuil ce matin-là.
Elle s’intéressait
à tous mes plaisirs.
“J’ai pris un suisse.”
“Comment as-tu fait?”
“Je l’ai vu s’approcher
en zigzag, aplati, nerveux,
comme une roche
qui rebondit sur l’eau.
Il fit le tour de la cage,
essayait de trouver
une façon d’entrer, essayait
avec ses dents de sortir
les noix par le grillage.
Imagine-toi ma nervosité
quand il aperçut la porte.
Il hésitait.
Aussitôt entré, je tirai
la corde, la porte claqua,
l’animal fou de peur roulait
dans la cage, faisait revoler
les noix, cherchait une issue
introuvable.”
“Tu dois être content, mais
à quelle heure t’es-tu levé?”
“À 6 heures.”
“Tu es matinal.”
Et, à ma satisfaction,
ses yeux pétillaient
dans ce visage encore mou
de sommeil.
Passionnée par mon récit,
elle oublia de tenir le col
de sa robe de chambre qui
s’entrouvrait pour me laisser
entrevoir, un tout petit
moment, la forme indécise
de ses seins.
Sa mère entra,
ouvrit les volets.
Elle lui jeta un oeil si sévère
que j’eus peur d’être
coupable.
Le soleil entra
comme un torrent qui a brisé
son barrage;
c’était un terrible front
où s’enlaçaient clarté et
ténèbres, parenté et amour...
Denise rougit,
referma son col.

5.
Je me souviens encore
d’un après-midi.
Mes jeunes frères
demandaient:
“Laisse-nous t’embrasser”.

Moi, je ne voulais pas.

“Petit orgueilleux!”,
me souffla-t-elle amusée.

Mais
les vacances achevaient.
Le Séminaire
envahissait l’horizon:
mon cours classique
allait commencer.

6.
Je me souviens encore
d’un après-midi de pluie
à St-Lambert.
Elle m’avait appelé
par téléphone.
Je m’étais vite rendu.
Elle voulait me montrer ses
timbres: longtemps en
boîtes, sortis pour donner
raison de me recevoir: car
j’allais rarement chez elle.
Dans mon empressement,
j’oubliai que j’avais
mes pantoufles: une chance:
entre un soulier
et cette sorte de pantoufle,
la différence est minime.
Quand je m’aperçus de mon
erreur, je restai l’air bête.
Elle fit l’indifférente.
Avait-elle remarqué
mon erreur?
Elle me montra ses portraits.
Je l’avais trouvé jolie.
Plus tard je me suis demandé
si elle voulait m’offrir
ou simplement me montrer
ces photos?

7.
Je me souviens encore
qu'à mon arrivée, ce dernier
été, le 1er soir, j'ai couru
me chercher un directeur
de conscience à Longueuil.
Mais en partant
j'ai entrevu Denise.
Elle était en "short" jaune.
Gilbert m'avait dit
qu'il voulait me voir.
Réponse: occupé.

Le lendemain, elle vit
que je lui reprochai sa tenue.
Elle me dit
qu'il fallait les user,
qu'elle restait dans la cour.
Je lui montrai les maisons
d'où on pouvait l'apercevoir
dans la cour.
Quel scandale
pour un adolescent!
Pour l'usure: je sortis
un catalogue spécial
aux vêtements féminins,
je le connaissais bien
pour l'avoir admiré,
regarder les femmes
plus ou moins vêtues.
Je le connaissais bien.
Je lui montrai
une de ces jupes qu'on place
par-dessus les shorts.
Je lui dis:"Tu uses bien
tes sous-vêtements.
Pourtant tu ne te promènes
pas en sous-vêtements
dans la rue".

Le visage échauffé
par la gêne,
elle me répondit:"on verra".
C'était son orgueil
qui lui faisait dire cela.
Depuis ce jour,
elle ne porta plus de shorts.
Même Jocelyne (sa soeur)
me rapporta en riant
qu'elle lui avait expliqué
le mal fait à un garçon
par le short.
Qu'elle lui avait conseillé
de ne plus en porter.
(Jocelyne continue
à en porter).

8.
Et puis ce fut le collège,
le début de mon "classique".

Un jour, avant de sortir,
elle se retourna:
- Viens à la messe demain,
dit-elle avec douceur.
Je baissai les yeux,
fit la moue.
- Viens, ressaya-t-elle.
- Peut-être... peut-être...,
dis-je songeur.
- À demain, dit-elle
en se sauvant.
Ses pas résonnèrent
un moment dehors.
La rue se tue.

Eh bien!
J'y suis allé à cette messe!
Office de semaine, silen-
cieux, plein de soleil, vieilles
femmes noires à marmonner,
quelques vieux prosternés,
l'armée si forte!
Au bas de l'autel,
le prêtre et un servant.
À demi cachée
par un revers de la nef,
Denise!

Loin derrière,
je m'agenouillai.
À voir Denise, j'avais
comme une envie de me
confesser, prier... prier... de
reprendre
la bonne conduite
du collège.
La messe continuait.
Un élan secret poussait
mon âme déjà malade,
vers le crucifix.
Elle communia.
Moi je ne pouvais pas.
Elle sortit un peu avant moi;
je la trouvai à m'attendre.
Quel beau matin!

Tous les matins,
je me mettais à la fenêtre.
Elle sortait vers 9h.
pour son travail à la banque.
Ses robes modestes
me paraissaient si jolies.
J'aurais aimé avoir
une voiture
pour la reconduire
les jours de pluie.

La radio accompagnait
mes rêves toute la journée.
Ah! J'ai été empereur,
Denise m'aimait.
J'ai imaginé sa mort,
j'ai souffert.
Que c'est souffrant
de voir mourir ses amours,
même en rêve!

20 août 1958

Je n'aurai plus
de conversation profonde
avec qui que ce soit.

22 août 1958

Ma force est un plaisir!
J'en abuse.
C'est un martyr!
Pourquoi toujours acheter
ces feuillets malsains?
Après ma faute, je sors
de mon taillis, mélancolique.
Malgré tout
Dieu choie encore mes pas:
il y a de la mousse.
Mon dégoût du mal, embellit
le beau.
J'ai de la nuit plein le nez.
Des fenêtres illuminées,
des frondaisons sombres,
des étoiles, la lune!
J'ai jeté mes revues.
J'entends
mes pas sur le pavé.
La jeunesse
de Saint Augustin
et la mienne.
Lassitude! Lassitude!
J'ai peur.
"Mon Dieu, j'ai besoin
de toi. Toi seul, tu peux..."
La terre gronde de tous ses
trains, de tous ses bateaux,
bruits sourds,
conjuration contre le silence!
Avoir une amie,
main dans la main,
avec la même pensée:
le beau.
Denise peut-être?
Oh non, elle a fait son temps.

Une sirène, les pompiers!
Être millionnaire
je rebâtirais la maison
de ces pauvres gens.

"Seigneur!
je suis orgueilleux!"
Je souris...
Oui! je me confesserai.
Paresse, mélancolie,
impureté,
vous tuerez mes classes!
Dieu me sauvera.
Je serai un homme
comme les autres hommes.
Ma femme m'aidera;
nous nous aiderons.
Je serai
le poète de mon créateur.
J'ai hâte d'entrer au collège!
Mais au coin d'une rue,
des filles en short!
Tout est à l'eau...
Je suis un excessif.
Mal, cigarette,
tout va à l'excès.

La musique classique!
Main dans la main je monte
avec elle dans l'espace.
Oh! Des étoiles.
Je veux les atteindre.

L'homme utile, vit.
L'autre veut mourir.

1 septembre 1958

(*Après avoir été pris*
à voler de l'argent - pour
m'acheter des cigarettes -
dans le porte-monnaie
de maman).

Assis sur une roche,
au bord du canal St-Laurent,
je prépare
mon économie de l'année.
J'en veux à ma mère
de m'avoir défendu
le cinéma,
à papa de m'avoir enlevé
mon argent.
Il criait:
- Nom de Dieu, rend
l'argent à ta mère.
Sa rage
me faisait presque rire.
Je ne veux plus
de leurs sous.
J'essayerai d'en gagner
avec mon radio.

7 septembre 1958

Sans croyance,
impossible d'être heureux!

J'ai visité
la cathédrale St-Jacques.
Ah! cette femme simple
surchargée de paquets,
agenouillée, cet homme
avec sa boîte à lunch!
Là tout retentit le pas ferme
d'un cardinal, d'un Christ.
Dehors, en face, un parc!
Sur les bancs des robineux,
yeux bouffis, habits trop
usés, tête dans les mains,
c'est ça ne pas être
un vrai chrétien!
Les femmes dans la rue,
décolletées jusqu'aux reins,
les jambes à l'air, les cils
bleus, est-ce de quoi attirer
un homme de devoir.
En Suisse j'ai vu
des adolescents supplier
leur mère pour dîner
avec elle.
Seuls à leur table d'hôtel, ils
s'ennuyaient sans affection.
Elle se donnait une raison:
pourquoi me sacrifier
s'il n'a plus rien
après la mort; jouissons!
Est-ce humain?
À quoi bon
en faire des hommes
puisque ça aboutit à rien?

Mais la mère inquiète,
attentive, qui effleure l'église
pour brûler un lampion,
ce père humilié parfois
à l'usine, qui parle de Dieu
et du devoir à ses enfants,
tous ces philosophes
inconnus,
voilà nos vrais catholiques.

Rentrer au pensionnat,
devoir oublier
les amourettes,
est-ce ça le bonheur.
Se promener le soir,
tête basse,
se conter des histoires,
fumer.

J'aime les professeurs
qui nous expliquent l'utilité
de leur matière et qui
nous traitent en homme,
nous parlent seul à seul,
nous demandent
de nous discipliner
nous-même, expliquant
que c'est pour notre bien
s'ils nous reprennent.

8 septembre 1958

«Aie les gars! regardez
le nouveau; on va l'inviter
à se promener avec nous
autres».
Toutes les têtes
s'étaient détournées
vers ce grand gars,
gras comme un cure-dent
qui se promenait seul
avec une feuille bleue,
l'horaire des classes.
Je l'appelai:
«Hé! Tu viens marcher
avec nous».
Il s'approcha sans parler
avec de petits coups d'oeil
pour chacun.
La marche reprit, aussi vite,
aussi gaie.
Il nous écoutait.
«Où allais-tu avant?»
lui demandais-je.
«À Montréal».
«Pensionnaire?»
«Non. Externe.»
«Ah! Je suppose
que ton père était tanné
de te voir courailler
les filles».
Toute la bande éclata de rire.
Lui aussi.
Ainsi se passa la soirée;
à marcher de long en large,
tantôt vite, tantôt lent,
sous les étoiles
encore entourées de bleu.

Un troisième jour de rentrée,
les classes ne sont pas encore
embarquées pour de bon.

On discute
de la nouvelle matière,
des nouveaux surveillants,
les «tout fra du Séminaire»
comme on dit.
Voilà donc que notre Pilon
parlait beaucoup
sur les programmes
de Versification.
«Ah! Oui, disait-il, j'aime
bien Cicéron. Ses phrases
sont bien tournées et
- il se mit à rire -
c'est assez facile à traduire».
«Vous avez traduit Cicéron
l'an passé?»
s'exclama Gauthier tout
épaté.
«Oui. Et en littérature
on s'est même rendu jusqu'à
la Renaissance».
«Mais c'est tout
le programme de cette
année!» ajoutais-je.
«Là-bas
c'est celui de Méthode».
Il allongea le bec, montrant
sa dentition de cheval.

Dès le second soir il avait
pris les guides du groupe.
À chaque récréation,
les gars se bousculaient
autour de lui.
En cafétéria, c'était la course
pour manger
à la même table que lui.
Au travers des rires
et de l'attention générale,
deux grands bras
se tordaient toujours
au-dessus des têtes.
Les gars marchaient en rond,
les uns reculaient, les autres
poussaient.
Ce n'était plus la ligne droite
d'avant.
C'était Monsieur Pilon
qui racontait
ses histoires sales!

Je restais toujours
dans la bande,
mais je sentais
mon influence diminuer.
«Pilon... Pilon... et Pilon».
Je commençais à lui
en vouloir de m'avoir
enlevé si vite ma bande.
Je songeais déjà
à une vengeance,
à un moyen de le diminuer,
lorsque je tombai sur
un chapitre de la Bible:
«.....»

Louis-Pierre et Sicard
l'évitaient.
Quand il commençait
ses récits, j'étais peut-être le
seul à remarquer leur départ.
Ils s'en allaient
marcher plus loin, les deux.

Pilon fut convoqué
chez le directeur, un soir.
Le Dic lui dit d'être moins
bruyant, plus homme.
Le Dic ne se doutant pas
du genre d'histoires,
lui conseilla d'en garder
car sinon les gars
le lâcheraient
lorsqu'il n'en aurait plus.
«Mais choisis bien
tes histoires» lui dit-il,
l'oeil perçant et de travers.
«Oh! Oui. Je ne choisis que
les bonnes».

Il s'allia vite à Gauthier.
Gauthier l'applaudissait, riait
le plus fort, l'encourageait
en soutenant le «pep».
Toutes les récréations,
ils s'en allaient à l'écart
des gars.
À ce qu'on m'a dit,
ils discutaient les problèmes
ascétiques, avec un peu
de littérature.

Mais cela ne dura
que quelques jours.
Ses histoires
devenaient moins drôles.
Il gesticulait de plus en plus
mais ayant
de moins en moins à dire.

Je me promenais
avec d'autres en attendant
la fin de son règne.
Peu à peu,
ils revinrent tous disant:
«Y commence à être plat
Pilon. Toujours des farces
plates».

9 septembre 1958

1.
Je resterai pauvre.
À pied (pas d'auto).
Le surplus d'argent
aux pauvres.
Tout pour plaire à mes frères,
les hommes.

2.
L'homme vit
parce qu'il ne connaît pas
l'avenir.

L'art me stabilise.

Être orgueilleux:
se faire détester.
Goyette est assez bon en
sports, il passe, ne salue pas.
C'est un orgueilleux.
Villeneuve
est un vrai sportif.
Il oublie sa valeur
pour sourire à tous.
Je le salue avec plaisir.
À lire que les noms
des vrais chrétiens fervents,
j'ai de la rage et des larmes.
Ils me dépassent: je devrais
être leur exemple.

3.
Ils adoraient
un homme en bikini.

4.
La télévision unit
les hommes.
Un million
voit la même chose.

5.
Impossible de bien étudier
avec une rancune
sur le coeur.
Un coeur rancunier est
incapable de bien étudier.
Je ne tiens pas
à faire des miracles.

Pilon vicieux.
Louis-Pierre le fuit.
Gauthier rit comme un fou.

Il y a toujours
des insignifiances
pour ne pas me confesser.

Dir. Drouin quitte J.E.C.

6.
Lettre Jetté.

Pas de rangs.
File dans le corridor.

Finale des Yankees
et Milwakis.
Avant les repas, les gars
écoutent le haut-parleur
(Michel Normandin)
décrire la partie: tout à coup,
c'était un tonnerre
d'applaudissements.

10 septembre 1958

L'ÉTUDE.

4h.45 à 5h.
Un grand fracas
quand on tire les chaises,
on s'assied, des bureaux
s'ouvrent en grinçant,
d'autres restent fermés,
des yeux fixent tout et rien.
Ils se décident enfin à lever
le couvercle de leur bureau.
Jusqu'à 5h., des bureaux
sont encore ouverts.
Les 5 premières minutes
grouillent de murmures
confus: empruntage
de papiers, de livres;
c'est défendu, voilà la raison
des chuchotements.
Après on entend des livres
feuilletés, des chaises qui
retombent sur leurs 4 pattes,
des crayons qui roulent,
des pieds qui se placent,
des feuilles qu'on sépare,
des papiers froissés,
des bureaux
qui se rerouvrent
et referment
avec un léger choc.
La porte de l'Étude
qui se referme.
Le bruit diminue
pour reprendre par instant.

NOTRE ÉTUDE:
Méthodes et Syntaxes.

L'Étude c'est un vaste
wagon de passagers avec
des fenêtres de chaque côté,
collées 2 par 2.
À chaque extrémité,
il y a une porte double
pour communiquer
avec le reste de la bâtisse.
Des portes avec un petit
losange de vitre.
De chaque côté de la porte
une bibliothèque s'accote
sur la moitié du mur.
Une horloge à poids
avec le calendrier fourni
par la Banque de Montréal
avec ses cartons noirs
avec des dates blanches,
un tableau vaste
comme un carré de sable,
tout ça fait une accumulation
qui sent le collège, le dur,
rien n'est placé avec goût
féminin.
Au dessus de la porte
de devant,
la tête du Sacré-Coeur
(posée sur une petite tablette)
se perd
dans l'éclat des néons.
Ce n'est pas un travail mort,
on tourne des pages, on fait
référence, on se dépêche,
quelques-uns frappent
par terre, rouges,
font semblant de sacrer.

12 septembre 1958

9 rangées avec 9 bureaux
s'étirent de la porte
d'en avant à celle de derrière
utilisée pour entrée et sortie.

Les surveillants
se promènent parfois,
s'assoient à leur bureau
pour corriger des copies
ou pour lire le bréviaire.
Le surveillant en chef
se situe au fond de l'étude.
Le rebord d'une toute petite
fenêtre lui sert pour mettre
les livres enlevés aux élèves
en temps où la lecture
est prohibée.
L'autre
(car ils sont 2 les tyrans!)
est sur une tribune au centre
de l'Étude.
Un peu plus vers le fond,
du même côté,
2 portes se côtoient.
Pourquoi ces portes,
il n'y a pas d'escalier,
elles sont condamnées.
Au-dessus, et entre les deux,
un crucifix de bois clair
supporte un Jésus de plâtre
jauni.
En face, sur l'autre pan
de mur, un autre tableau.

Le plancher est en néolite
gris sale.
Par endroit une longue fêlure
le sillonne de travers:
bouchée avec goudron.

Le plafond est crème
et 3 colonnes de néons
s'usent à nous éclairer.

L'Étude semble déjà avoir
été séparée en deux,
une ligne blanche sépare
le plancher en deux.
Sous chaque fenêtre,
il y a un calorifère rentré
dans le mur.
La porte arrière s'atteint
par un couloir court,
à plafond bas, l'air massif.
Sa double porte ouverte,
parfois on entend le bruit
régulier de l'imprimerie,
comme un train en marche.
Nous avons de gros
pupitres, acajou, bruns;
marqués de coups de plumes.
Une chaise même couleur
avec des planches
de 4 pouces qui réunissent
les pattes ensemble
avec le siège, ça donne pareil
à assis sur un bloc de bois.
Le dossier est une planche
de bois un peu arquée.

Par la fenêtre gauche
on voit la ville, un mélange
qui ressemble à boîte
de jouets variés vidée dans
le salon sur un tapis vert.
On voit une étendue
de champs avant de rentrer
brusquement dans la ville.

En approchant des fenêtres,
on voit le parking du parloir
et les parents le dimanche
qui sortent des voitures.
Par les fenêtres droites,
on voit
les verrières de la chapelle.
Plus bas,
fenêtres d'un corridor
où il y a des autels
où j'ai déjà servi la messe.
On voit une promenade
intérieure avec du gazon
au centre et des fleurs
et des arbustes.

Consécration,
une seule clochette
fait baisser toutes les têtes.
Les prêtres viennent donner
la communion dans estrades:
Dieu se dérange, lui! comme
devant un grand danger.
Quelle foi!
Gens s'agenouillent
d'un bloc au milieu
de la foule pour communier.
Choral, petite fille:
"c'est beau".
Toutes les paroisses, chars
allégoriques, spots sur autel,
sur estrade, centre stadium.
Le catholicisme;
évêque en Cadillac.
Il fait un peu froid.
En l'honneur
de union diocèse.

La messe est finie,
lumière fermée,
cierges allumés comme
une immense annonce,
où avec imagination
peuvent se former
des lettres du nom de Marie.
On hurle les cantiques,
même moi-même.
C'est trop fort.
Mais après, les élèves se
faufilent (pas de surveillants)
dans les restaurants
pour liqueurs, gâteaux,
chips.
Porte qui s'ouvre
fait retourner, de peur Pères.
Défendu.

On repart à la course
emportant liqueurs, gâteaux,
ou avale vite au restaurant.
Le lendemain on se vante de
notre randonnée restaurant.
Les gars se laissent aller
(messe, restaurant).
Les filles les énervent,
on les détaille,
on veut tous parler fort,
sortir notre talent (etc...)
pour se faire admirer d'elles.

22 septembre 1958

Grande satisfaction.
Dubuc m'a montré
la 1re page de son journal.
Il me l'a montré à moi.
Il écrit un peu,
il ne rira jamais de moi.

Les gars sont contents
de me montrer à jouer
à certains jeux.
Je leur suis sympathique.

- *s't'asteur qu'ça commence.*

Il faut être philanthrope mais
sans rechercher la gloire.

23 septembre 1958

Un bourgeois s'était privé
pour une petite cour.
Il clôtura chaque fleur,
chaque arbre.
Ah! le pauvre...
Sa promenade
s'arrête à mille barrières.
C'est ça croire être maître
qu'après avoir fait des folies
sans être arrêté.

Être comédien!
Être reçu par toutes
les villes, comblé, honoré,
admiré, entouré.
Écrire des théâtres.
Mon savoir touchait
les gens.
La gloire, la richesse
me seraient une récompense.

Vlemink: je regrette
ton départ cette année.
Plus de diction!
Les souvenirs joyeux
sont comme la joie:
ils ne pensent qu'à partir.

Esclave de la popularité:
travailler pour avoir
une bande pour paraître
aux yeux de tous.

Louis-Pierre me fatigue
avec manières de fillette.
L'Europe
nous a séparés pour de bon.

Goyette: marche pédante,
très lente.

(Lettre
de Michel Jetté).

Bien cher Yvan.

Eh bien oui!
Tout est rentré dans l'ordre
et une nouvelle année
scolaire a débuté.
J'espère qu'elle a bien
commencé pour toi
et qu'elle n'a pas été
trop dure jusqu'ici.
Quant à moi tout va bien!
Nous avons eu une belle
retraite par un prédicateur
qui nous a "assommés".
Quand elle fut terminée nous
étions tous des "damnés".
Il y en a plusieurs
qui ont trouvé le prédicateur
un peu endormant
mais je l'ai bien aimé.
Je ne m'ennuie pas trop
de la fameuse cigarette.
Ma mère m'a téléphoné et
m'a dit que Roger viendrait
peut-être, je l'espère...
Luc Angers "s'arrange"
très bien avec tout le monde.
Il y en a plusieurs
qui rient de lui mais ça
n'a pas l'air de le déranger.
Je n'ai plus rien à dire
pour le moment...

26 septembre 1958

À la communion,
je me souviens de mes
communions sacrilèges.
Pourquoi?... Pourquoi?...
La communion
est le plus grand plaisir
de l'âme.
Je ne fais qu'un avec Dieu.
La communion: un mariage!
Plus l'âme se donne,
humble, douce,
plus le plaisir est grand.
Je me suis converti pour
me délivrer de ma luxure,
de ma plume
qui me conduit à l'échec.
Aimez l'Immortel;
ensuite l'amour terrestre,
cette simple amitié.

28 septembre 1958

Soeurs jouent badminton
derrière leur couvent.
Les gars aux fenêtres
les regardent, rient.
Un gars:
- Elles sont sympathiques
- Tu parles. Elles me
plaisent.

10 octobre 1958

Professeur de chant,
le nouveau: Arthur Lapierre.
Les gars
applaudissent à son entrée.
À tous ses 2 mots
on applaudit; des cris,
des sifflements.
Il menace
d'aller chercher le préfet.
On rit tout bas,
il se retourne, ça repart:
on parle, éclats de rire..
Il se fâche, on rit,
il crie, on hurle.
C'est comme ça
à tous les cours.

Un murmure court
durant la classe:
- Ti-Tur est enragé.
Toutes les 5 minutes,
il recommençait à nous dire
que ça pouvait être plate
mais cette repasse
était nécessaire.
Il nous fait battre la mesure.
Les gars
commencent lentement.
De plus en plus fort,
de plus en plus vite de sorte
qu'une mesure à 4 temps
entre en une à 2 temps
au désespoir du professeur.
Il répétait souvent:
- Je veux vous faire profiter
de mon expérience.
Applaudissements, rires...
Ah! le pauvre professeur,
il faisait des moues,
gesticulait, essayait
de se faire entendre...

Mais le préfet entra.
Ce fut le massacre.
5 gars furent punis,
copiage
jusqu'à nouvel ordre.
Pour exemple.

12 octobre 1958

Maman rougissait,
sanglotait, me suppliait,
comme une petite fille
en larmes.
Une heure après,
elle me disait
retenant ses larmes:
- Je te donne une semaine
pour changer. Sinon j'irai
avec toi chez le curé et je lui
dirai tout. Ça m'humiliera,
mais c'est mon devoir.

14 octobre 1958

Le plus grand mal
de la guerre,
ce ne sont pas les cadavres,
mais plutôt la perte de la foi.

-piche-moi la balle

Je ne dois plus écrire
pour la gloire
mais pour le beau du style,
de l'idée, et du sentiment.

15 octobre 1958

Noiseux poursuit Fredette
pour lui donner des coups
de poing sur la tête.

Réal Fredette, surnommé
"le gros".
Il marchait par petits pas,
les jambes serrées, les bras
immobiles le long du corps.
Les manches de son veston
noir la première année
lui cachaient les doigts;
après trois ans, usées,
luisantes comme des peaux
de phoques, lui découvraient
des avant-bras de loin pareils
à d'interminables mains.
Ses pantalons
paraissaient mieux:
les ourlets avaient servi
pour les allonger.
Mais ses chemises aux cols
râpés, imboutonnables
et sa cravate rouge
salie d'un peu tous les repas,
lui valaient le mépris
des élèves, les réprimandes
des professeurs.

Les soirs de bruine,
le collège s'illuminait
de fenêtres d'or, et l'asphalte
reluisait sous les réverbères.
Parfois un des surveillants
- toujours le même -
faisait tourner des chansons
populaires.
De ces chansons d'amour,
des voix de femmes
qui poussent aux rêves,
ces banales rengaines
soudain sublimes.
Mais d'habitude,
une musique militaire
nous obligeait
à une nostalgie de soldat.

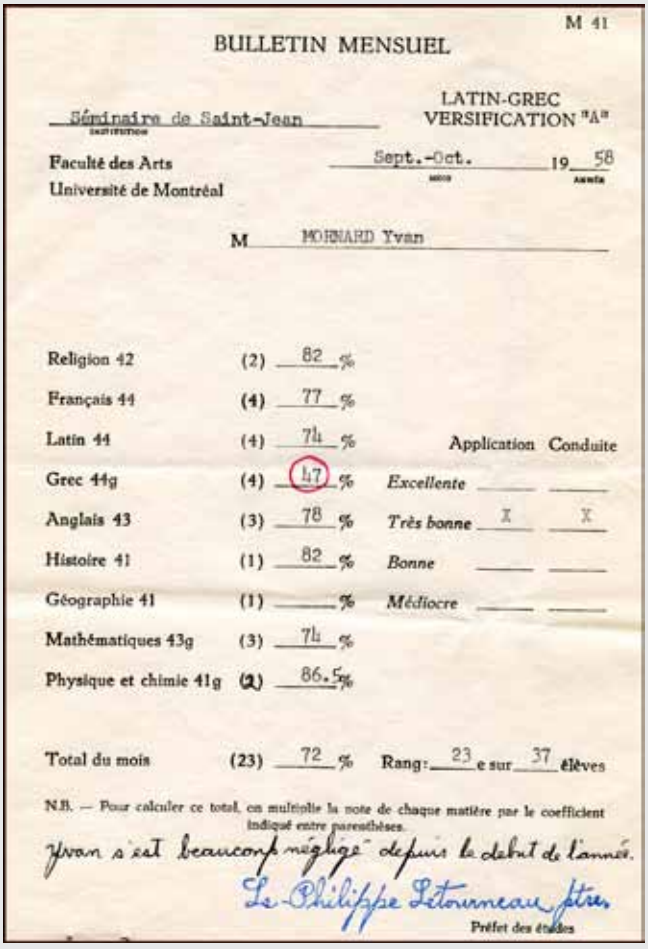
16 octobre 1958

(Lettre
de Michel Jetté).

Bien cher Yvan.

Ça fait du bien de savoir
que tu n'es pas encore mort.
J'ai reçu ta missive ce midi
et comme je n'avais rien
à faire ce soir, je t'écris.
Je crois que notre pauvre
Angers est un peu ...(timbré).
Il ne remet jamais
ses devoirs, il rit pour rien,
il se met à pleurer en pleine
étude, à son âge!
Roger est venu
il y a 2 semaines, mais je
n'ai pu lui parler à mon goût
(à cause d'Angers le terrible
et de maman).

Le prochain bulletin
sera faible (70-75%).
Mais à Noël, j'aurai 80%.
À la Toussaint
je finirai ma pièce.
J'écrirai
que mon journal au collège.
D'ici Noël,
une réforme terrible.
Je fumerai moins.
Mes passions seront
attachées le plus possible:
je me mortifierai s'il le faut.
J'agis par amour
pour ma femme demain et
pour mon ambition littéraire
et cinématographique.



M 41

BULLETIN MENSUEL

Séminaire de Saint-Jean (Institution)

LATIN-GREC
VERSIFICATION "A"

Faculté des Arts
Université de Montréal

Sept.-Oct. (mois) 19 58 (année)

M MORNARD Yvan

			Application	Conduite
Religion 42	(2) 82 %			
Français 44	(4) 77 %			
Latin 44	(4) 74 %			
Grec 44g	(4) 47 %	*Excellente*		
Anglais 43	(3) 78 %	*Très bonne*	X	X
Histoire 41	(1) 82 %	*Bonne*		
Géographie 41	(1) %	*Médiocre*		
Mathématiques 43g	(3) 74 %			
Physique et chimie 41g	(2) 86.5%			
Total du mois	(23) 72 %	Rang: 23 e sur 37 élèves		

N.B. — Pour calculer ce total, on multiplie la note de chaque matière par le coefficient indiqué entre parenthèses.

Yvan s'est beaucoup négligé depuis le début de l'année.

Le Philippe Letourneau ptre

Préfet des études

17 octobre 1958

Fredette était méprisé.
Il se taisait, n'osait jamais.
Ne proposait jamais
son opinion; fuyait toujours.
Tout à coup,
Fredette a avancé un pas,
Fredette a parlé,
Fredette a ri:
il s'est découvert un ami:
Pilon.

18 octobre 1958

Le père Labelle
m'a fait venir à sa chambre.
- Tu vas mal.
Il y a une déposition grave
contre toi chez le préfet.
Tu parles trop
à l'étude et en classe.
Tu as une longue pente
à remonter: ce sera dur.

Il parla encore et termina:
- je vais prier pour toi.

19 octobre 1958

Hier soir Tremblay
m'a offert de me passer
une de ses 2 paires
de lunettes si elle me faisait.
Malheureusement,
aucune n'a su remplacer
ma paire brisée.
C'est gentil de sa part.

Une seule seconde
de solitude donne à la joie
toutes les chances de gonfler
des bulbes de rire
dans ma gorge.
Je me sens transporté.
Je suis une plaie vive;
la tempête me laboure,
la brise me prête
la douce sensation de frémir.

Jolivet m'a parlé
avec simplicité, joyeux.
Nous avons commencé
l'étude du baptême.
C'est intéressant.
Je lui pose
beaucoup de questions.
Mes questions
le coupent sans cesse.
Les limbes!
Si ce lieu existe, vive
la garde malade qui baptise
l'enfant.

(Lettre
de maman).

Mon cher Grand.

Je t'envoie un morceau
de gâteau de fête d'Olier...
"le gros" a reçu
un train Lionel en cadeau;
il en était tellement heureux
que sa joie a suffi
à nous remercier.

Comment vas-tu? et quelle
surprise nous réserves-tu
au Bulletin?
je prie beaucoup pour toi.
À quand la sortie?

Dimanche dernier je t'avais
mis le petit moteur
de Floride, j'espère
que tu l'as trouvé.
Envoie ton linge aujourd'hui
et dimanche prochain aussi,
afin que j'en aie moins
à ton congé.

Je t'embrasse
de tout mon coeur
de maman.

23 octobre 1958

Conventum.
Congé tout l'après-midi jusqu'au lendemain.
Boyer (Jacques) et moi: j'ai bouleversé la classe pendant 4 heures: babillard, tableau, armoire, etc.

J'ai eu une autre leçon de piano: je m'entends bien avec la maîtresse.

Après la chapelle, je sortis. Quelques gars fumaient à la porte.
J'allai à l'autre bout, m'appuyer sur le long mur, à la noirceur,
tout près de la pluie.
J'aime fumer sous la pluie.

24 octobre 1958

Un jour j'avais entendu dire d'une connaissance:
"18 ans! Et elle est allée en Europe".
Je rêvais d'y aller avant elle pour faire parler de moi, pour être envié.
J'y suis allé.
Je n'ai même plus pensé à cet incident.

Je me pose souvent cette question: "Qui suis-je?"
Un simple élève à un Séminaire, sans gloire, ni fortune.
Ça coupe mes rêves.

En Europe le mari d'Alexa s'arrêtait pour contempler un vieux poteau le soir, sous la pluie.
Je l'imite.

Un gars a volé $10 la nuit au dortoir.

26 octobre 1958

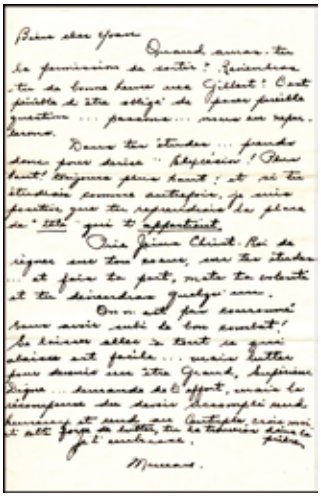
(Lettre de maman).

Bien cher Yvan.
Quand auras-tu la permission de sortir?
Reviendras-tu de bonne heure avec Gilbert?
C'est pénible d'être obligé de poser pareille question... passons...
nous-en reparlerons.
Dans tes études...
prends donc pour devise "Plus haut! toujours plus haut!"
et si tu étudiais comme autrefois, je suis positive que tu reprendrais la place de "tête" qui t'appartient.
Prie Jésus Christ-Roi de régner sur ton coeur, sur tes études... et fais ta part, mets ta volonté
et tu deviendras quelqu'un.
On n'est pas couronné sans avoir subi le bon combat!
Se laisser aller à tout ce qui abaisse est facile... mais lutter pour devenir un être Grand, Supérieur & Digne... demande de l'effort, mais la récompense du devoir accompli rend heureux et rend au Centuple,
crois-moi,
et cette force de lutter, tu la trouveras dans la prière.
Je t'embrasse.
Maman.

28 octobre 1958

Quelques autos débouchent en vitesse, débarquent leurs externes puis repartent plus vite encore.
On dirait qui ont peur de rester avec nous autres.

"Les Trappistes ne s'assoient pas avant que le visiteur ne se soit assis", dit Gauthier.
C'est beau!



29 octobre 1958

À quand la paix?
Dans cent ans?
Dans le ventre de ma mère,
elle me secouait.

"*Il y a quelque chose d'incomparablement plus efficace contre les passions que la philosophie: c'est de monter à cheval ou de fendre du bois*".
Théodore Jouffray.

30 octobre 1958

Je veux être une ombre
mais l'ombre d'un génie.

La nature
suit des lois pour pourrir.
Et l'homme se permet
d'écarter les siennes
pour vivre.

Depuis trois jours, je suis
de plus en plus en extase.
La musique et les lettres.
Des bulbes de plaisir
viennent crever
dans ma gorge.
Silence.
Paix.
Délire.
J'aime me promener
avec les arbres, la nature.
Ils ne parlent jamais.
Ils m'en apprennent
beaucoup.
Leur silence est un maître.

"Jean XXIII".
Un nouveau pape!
Je me méfie toujours
des nouveaux.
Mais demain,
j'aurai confiance.

La porte de la chambre
du surveillant s'ouvre
sur le dortoir.
Un carré rouge
reste sur le mur
quand elle s'ouvre.

31 octobre 1958

Peu à peu tout se rassemble,
les phrases, les paragraphes,
les chapitres.
C'est si facile corriger
les autres!
Mais apprécier mes écrits,
c'est un martyr
tant je suis embrouillé
dans mes imaginations,
inspirations,
par mes rêveries.
Le mieux,
je laisse fermenter l'écrit
pendant quelques mois.
Puis, comme un étranger,
je relis mes idées, mais
cette fois sans cache-oreille,
sans tuque, sans mitaine,
sans canadienne
et sans butterlots.

Le moteur d'une auto
promène sa carcasse.

L'étude de l'Histoire
m'enflamme,
je me trouve trop petit
et trop lent à grandir.

La sainteté, c'est le génie.

1 novembre 1958

Les arbres sont hauts;
le ciel est par-dessus...

Laissez-moi pleurer:
je n'ai plus de courage,
je suis l'épave,
le billot dans la mer infinie.
Je ne peux ni couler,
ni amerrir,
qui viendra me chercher?

Errer entre les rails, fumer,
rêver, quelle chance!
Ma vie est une caravane.
Toujours entre deux mers.
Ma soif est éternelle...

5 novembre 1958

Je commets le mal.
Une voix rit en moi.
Mais ce n'est pas la mienne
je le sens, je le sais.
À partir d'aujourd'hui
mes folies sont arrêtées
jusqu'à Noël.
Je fumerai très peu.
Quant au "Roman",
chez nous s'y oppose
durant les classes.
J'obéirai.

Bellerose fut tout surpris
lorsque je lui confiai
avoir trouvé
bien des renseignements
sur sa vie intérieure
dans sa prière.
Il me ressemble beaucoup,
je crois.

J'ai dû pleurer 3 ans
pour la noyer, ma Denise!

J'attribue ma gourmandise
des visites chez les Letellier,
non à la seule compagnie
de Roger mais aussi,
je l'avoue, à celle
de sa soeur, Madeleine.
3 ans de larmes pour noyer
Denise et me voilà déjà
à recommencer.
Tournons-nous un peu.

Soir après soir,
mes rêves ont passé
de Denise à Monique...
Aujourd'hui, le trône à peine
abandonné, voilà déjà
Madeleine qui s'y assoit!
Non! Il faut arrêter.
J'ai déjà trop souffert.
Pauvre négligent que je suis!

Chez Louis-Pierre
on ne fume pas
dans la grange.

8 novembre 1958

Un grand homme
doit être simple.
Plus il est humble
plus il est grand.
Le charme des grands
hommes, c'est la simplicité.
S'il vous plaît, effacer,
raturer, brûler les phrases
telles:
"Moi et Napoléon",
"Je ne suis pas le meilleur
chef d'orchestre, je suis
le seul bon".
Ces horreurs sont capables
d'aplatir 20 génies!

Un seul idéal est assez
puissant pour maîtriser
un passionné: Dieu.

Je m'aperçois bien
qu'à la chapelle mes voisins
prient de moins en moins.
Est-ce mon influence?
Ou leur paresse seule?

Un grand homme
dans sa solitude intérieure,
accepte la solidarité
et ses effets.

Papa répète toujours:
"Ton grand-père nous
a sortis de la misère noire,
il nous a donné l'argent.
Moi, avec ta mère, j'ai tenté
de christianiser
notre mentalité. Maintenant,
c'est à toi mon fils.
Nous attendons tes pas".

Mes parents ne sont pas fiers
de ma tendance
vers les lettres:
"Tu n'écris pas
2 mots sans fautes,
me répète maman,
et tu oses rêver d'écrire!"

Le père Labelle
s'occupe beaucoup de moi.
Il s'intéresse à mes mains,
me donne des livres...
Il encourage mes doigts.
Je lui obéis à la lettre.

J'étudie beaucoup.
Le système
"crayonner au dortoir"
est ressuscité.
Pauvre Lazare!

Aimer pour goûter l'amour,
non pour plaire à Dieu,
c'est une catastrophe.
Je pense en chrétien,
je sape mes passions.

(Lettre
de Roger Letellier).

Cher Yvan.

Comment ça va?
On reprend la routine?
Délaisses-tu un peu le roman
au profit de l'étude?
Enfin, on a eu
le premier classement,
j'arrive 1er avec 90%,
j'espère avoir des résultats
semblables toute l'année.
On nous a annoncé
qu'on distribuait 17 billets
pour 532 élèves pour aller
à un concert au Plateau.
Résultat: 2 gars y sont allés
(moi compris).
Le dernier morceau
était "Pierre et le loup"
de Serge Prokokieff.
Ça sent le moderne
n'est-ce pas.
Je dois dire que c'était très
bien, les thèmes sont jolis,
charmants, riches
en instruments,
mais pas émouvants
comme du Beethoven.
Il y a longtemps
que je voulais entendre
ce morceau.
Écris-moi, je te laisse.
Ton ami.

9 novembre 1958

(Lettre
de maman).

Bien cher Yvan.
Comment vas-tu?
et les notes sont-elles
encourageantes?
j'espère que tu auras
un bon bulletin à Noël...
pour nous, c'est le plus beau
cadeau que tu puisses
nous offrir.
Je prie beaucoup
la Ste-Vierge de t'aider
et naturellement je compte
sur ta générosité
pour faire ta part.
Toute la famille est
si heureuse quand les notes
des enfants sont bonnes...
cela demande évidemment
des sacrifices
tant du côté des parents
qui doivent y mettre
des sommes d'argent
considérables...
et les enfants eux doivent
accepter & subir la vie
du pensionnat,
mais déjà plusieurs années
sont passées pour toi...
alors tu dois continuer
courageusement
et dignement.
Olier lui commence
à parler de septembre 1959,
j'aurai bien de la peine
de le voir partir lui aussi.
Je me souviendrai toujours
quand je suis allée
te reconduire,
je t'ai quitté, vu t'éloigner
au bout du corridor
et mon coeur a éclaté,
car toujours j'aurais voulu
te garder "petit"...
mais je voulais faire de toi
un homme à la volonté digne
et chrétienne, alors pour
cela il fallait la formation
d'homme que seule peut
donner le cours classique.
J'ai déjà hâte à Noël
pour que tous ensemble
nous soyons réunis.
Marie-Ange t'invite à aller
passer un ou deux jours
à Oka durant les fêtes...
si le bulletin est bon ton père
sera toujours le grand
généreux que tu connais
et tu pourras te payer
une course à Oka.
Yvane veut t'entendre
parler d'Europe.
Nous avons reçu une lettre
de chez M. Mornard...
grand-papa se dit prêt
à travailler pour exporter
au Canada...
Miracle!!!
ton père s'en réjouit...
Si cela peut se faire
ton père serait si content.
Bonne semaine.
Je ne sais pas quand j'irai...
Gertrude
n'est pas encore revenue.
Je t'embrasse
de tout mon coeur.
Maman.

10 novembre 1958

C'est dur pas fumer!
J'ai relu et relu la réponse
du Foyer de Charité.
Ils m'attendent et toute
la famille prie pour moi.

La femme: un beau joujou
"à ploter". Voilà
la très haute philosophie
de la jeunesse atomique.
Si j'agis encore comme eux
au moins je combats pour
agir d'une autre manière.
Pour m'endormir,
je rêvasse à "ma femme".
Comment voulez-vous
être salaud lorsque
cette jeune fille, simple,
douce, parfaite, vous regarde
dans les yeux.

Avant hier,
je me suis réveillé sur un
"oui! oui! oui!" en crescendo
qui, je crois, répondait
à une question de maman
sur la confession.

C'est l'automne.
Ça sent la feuille qui tombe.
Depuis 2 jours,
Pilon est ridiculisé.
Moi aussi je l'ai agacé.
Mais cet après-midi,
je lui ai parlé:
- Écoute Pilon, as-tu le goût
de rester ici? Si oui, change
mon vieux, change! Les gars
sont en train de te mettre
à l'écart. Tu regretteras.

11 novembre 1958

Tu es capable.
Tu me ressembles, tu es
un nerveux, un passionné.
Depuis mon Élément
que je travaille: aujourd'hui
j'ai une bonne bande.
À ton arrivée tu as mal joué,
tu as voulu aller trop vite.
Tu racontais des histoires,
tu tutoyais le directeur.
Je me taisais.
Je voyais les gars alentour.
J'ai attendu: le moment est
venu; tu avais été trop vite;
tu les as fatigués.
Ils ne sont pas revenus.
J'avais prévu.
J'ai patienté.
Je te dis ça pour te montrer
la réaction d'un chef
lorsque tu l'attaques.
Ma première idée: te démolir
et je ne suis pas dépourvu.
Mais j'ai réfléchi.
Attention, les chefs ne sont
pas tous rêveurs et patients.

Pilon:
- Au début quand je t'ai vu:
un rouge! Ce doit être un
sportif. Mais j'ai été déçu.
Mon sportif ne jouait jamais.
Une fois tu m'as dit:
tu me fatigues Pilon.
Je me suis tu. Mais j'aurais
pleuré. Pour paraître homme,
il ne fallait pas.
Ça n'a pas paru.

Ça se passait de la même
façon 15 jours de suite,
dans les Laurentides.
Tous les matins à 6 heures
j'étais dehors, éparpillais
des noix pour les écureuils.
Puis, caché derrière un arbre,
l'attente commençait.
Ah! les écureuils.
Ils venaient tout grignoter,
tout manger, mais presque
toujours ils s'en retournaient
incognito: j'avais encore
trop rêvé. Lorsque
la cheminée commençait
à s'allonger grise entre les
traits éblouissants et glacials
du soleil, alors je m'en allais,
s'en étaient fait
des écureuils!
À travers les fenêtres,
j'observais une ombre, papa
encore en robe de chambre,
les cheveux à la porc-épic.
Il passait avec des journaux,
ramassait des bûches
dans le panier à bois, bâillait,
se tapotait sur la bouche.

Hier et aujourd'hui,
j'ai délaissé mon idéal:
devenir un grand homme.
Je me sentais drôle,
je n'avais plus le goût.
Mais ce soir tout reprend.
Je me suis retrempé
dans la biographie
de Victor Hugo, et celle
de Charles de Foucauld.

Ah! pauvres nous!
Simples moteurs en marche
sans savoir trop pourquoi
ni comment, sans le courage
d'arrêter, avec l'ambition
de tourner toujours plus vite,
sans savoir trop pourquoi
et comment.

Les gars changent à vieillir!
Les durs d'hier, aujourd'hui
ne sont plus abordables.
Les "bons garçons"
s'endurcissent.
On ne sait plus sourire,
se sacrifier.
Vous avez toujours tort.
Vous êtes l'imbécile.
Ah! Que de détails à bannir,
piétiner dans ma conduite.

Je poursuis mon enquête
sur Pilon; plusieurs
m'ont promis d'écrire
ce qu'il leur a dit, ou simple-
ment ce qu'ils ont remarqué
sur son comportement.
D'après la dernière rumeur
Pilon est un cleptomane.
J'avais confiance en lui.
Tout à coup "bang"...
tout se déclenche.
C'est un voleur.
Ce fut ainsi pour mes parents
à la découverte
que je ne pratiquais plus.
Mais eux furent
plus bouleversés.
Ça j'en suis convaincu.

"Je ne suis pas maître
de mes actes" m'avait avoué
Pilon à notre conversation
hier au midi.

Duclos rit de tous,
critique tout le monde.
C'est sans doute pour ça
qu'il n'a pas le temps
de se corriger,
de s'améliorer.
Au concert, au théâtre,
partout
où ça sent ce que je sens,
chaque applaudissement
offre une marche à la gloire.
La voilà bientôt
sur mon palier.
Elle surgit devant moi,
me trouble, m'inquiète,
j'ai peur.

La cigarette est une agréable
méthode de s'empoisonner
et de transformer l'argent
en fumée.

Je suis la crainte
qui rêve de gloire.
Je suis l'imbécile
qui se croit génie.

14 novembre 1958

Si Dieu
ne nous avait pas aimés,
nous ne nous aimerions pas.
L'amour terrestre
en mariage, vu du ciel,
doit ressembler
à ces amours de jeunesse
qui nous ont fait pleurer,
qui nous font sourire, mais
que nous n'oublions pas
parce qu'ils nous ont formés
à la vie.
Le mariage équivaut
à deux pour un seul but,
le but éternel: Dieu.
Mais avec cette différence
sur les amours prématurés
que le mariage est permis
à la majorité pour atteindre
le But.
Je veux que ma femme
aime Dieu parce que c'est lui
qui m'a créé et l'a créée.

Comment la grâce de Dieu
combat-elle mes passions?
C'est assez simple.
Sans Dieu,
je n'ai pas de but éternel,
ce but
dont j'ai tellement besoin.
Je me laisse aller
comme une chaloupe
sans gouvernail.
Mais Dieu, c'est un but
éternel.
Et un but
c'est un gouvernail!

Je dois anéantir
jusqu'au moindre
de mes poussières
de paresse: c'est la base
de ma réussite!

Je suis certain,
ma vie sera assez longue.

Un ouvrier
travaille dans la salle.
Il travaille sur une planche
appuyée sur un chevalet.
Ce midi, pendant son départ
avant le dîner,
Chabot et Duclos, ont bougé
la planche, l'ont appuyée
sur un seul tréteau.
Peu à peu
les gars les remarquant
et s'approchèrent
jusqu'à former un cercle.
Pratt n'a rien vu.
Quelle chance!

Le directeur
ne s'était pas levé.
Il écrivait.
D'une main nerveuse,
les yeux toujours à sa plume,
il ordonna à Brossard
de s'asseoir.
Pendant cinq minutes,
seule la plume grinça.
Soudain, il laissa tomber
sa plume, et se projeta
au fond du fauteuil:
- Eh! bien, monsieur
Brossard!

Simon le dévisageait,
sautillait du bureau au visage
de l'interlocuteur,
se remettait à fixer la plume
sans la voir.
Enfin il se décida:
- Je me suis fais voler $4.
Pilon
fixait les yeux du directeur.
Le prêtre avait les coudes
sur son bureau.
- C'est vrai ça?
Pilon s'indigna:
- Bien sûr. C'est vrai
monsieur. Si je le connais-
sais...
- Soupçonnes-tu quelqu'un...
- Bien... murmura-t-il son-
geur les yeux au plafond,
à vrai dire non.

À peine Pilon
s'était-il éloigné, Fredette
frappé par la dernière phrase
de Pilon, jugea bon
de l'amplifier, de la souffler
pour la faire éclater plus fort:
- Il m'a dit que sa famille
était pauvre. Mais ses tantes
sont très riches.

Je n'entendais rien,
rien sinon:
"Pilon est un voleur",
"Pilon est un voleur".
- Pilon, c'est un hypocrite!
- Si je vois Pilon, je lui casse
la gueule!
disent les gars.

Pilon: cleptomane.

15 novembre 1958

Mon père a toujours méprisé
jusqu'à un certain point
le luxe et les autos.

Ma mère me disait:
"Nous prions
pour grand-papa Mornard.
Mais c'est peut-être toi
qui le convertiras".

Pilon emprunte
des cigarettes et ne rend pas;
force les moins forts
à lui donner.

16 novembre 1958

En Europe: Serge lui aussi
avait écrit au début
de son classique.
Mais les filles l'ont détourné:
c'est un homme,
un courailleux de taverne,
de foule et de fêtes.
"Moi, disait-il, mon grand
plaisir c'est, à mon arrivée
dans un groupe, se savoir
accepté, agréable,
c'est une poignée de main
même un peu indifférente,
une tape amicale dans le dos.
C'est avoir beaucoup
de camarades".

Bellerose me racontait
son séjour en Gaspésie:
"Nous étions entrés
dans une maison très pauvre,
sans porte, pour boire.
Ah! la générosité
de ces gens.
Pour eux, passer un verre
d'eau à un voyageur,
c'est sacré.
Ça veut vous plaire.
Ça vous offre tout".

"Un jour je remarquai
un pauvre diable,
chemise carreautée
avec de grosses bretelles,
une valise à demi défoncée
à la main droite,
qui passait à travers Percé,
la jambe boiteuse.
C'est plus fort que moi,
je lui ai parlé.
C'était un Anglais.
Il avait marché quelque cent
miles.
Personne ne s'arrêtait
pour l'embarquer:
il paraissait trop mal.
Alors je réussis à arrêter
une auto: le chauffeur
allait à Matapédia et accepta
un passager.
Ah! le pauvre gueux.
Il était presque à genoux
devant moi, les yeux
mouillés et me cria:
"God bless you",
"God bless you".
Si tu l'avais vu embarquer
dans l'auto: il était gauche,
ne savait pas où mettre
sa valise."

17 novembre 1958

J'ai une raison.
Elle me conseille
de limer mes passions
jusqu'à les faire disparaître.
Sinon, demain,
elles auront trop poussé:
je serai découragé,
je n'oserai même plus
les regarder.
Elles me cacheront
tout le ciel, tout l'espoir.
J'en mourrai!

Un visage dur, hautain,
suffit à déraciner un sourire.
Et c'est si long à pousser
un sourire!

Les notes s'améliorent.
J'étudie.
Hier soir, je suis tombé
le nez dans la boue.
Je me suis confessé ce soir.
Par raison.
L'amour, fille de ma raison,
une fois grande
ne peut plus raccourcir.

Jolivet me disait
il y a 2 jours:
"J'enseigne la même classe
depuis 11 ans. Je ne double
jamais. C'est chaque fois
la même matière. J'ai beau
dormir et me lever,
redormir et me relever,
je relis la même page
imprimée 365 fois
dans mon volume d'un an.
J'en ai lu 11 de suite. Me
vois-tu sans l'aide de Dieu?

18 novembre 1958

À tous les soirs,
je constate du progrès,
aussi des erreurs.
Mais chaque soir est un pas
de plus vers le ciel.
Je suis très heureux.

Chaque rêve d'amour
m'apporte soit une tentation,
soit une mélancolie profonde
et du découragement.
Rêver, c'est se décevoir.
Prier c'est espérer.

La sirène mugit.
Les gars rentrent.
Quelques-uns fument
d'un trait
leur reste de cigarette.

Je n'ai pas le goût
de pratiquer.
Mais sans Dieu, je suis
impuissant, et, pour réaliser
mes immenses projets
j'ai besoin d'être puissant.

"Toi si tu deviens écrivain,
disait Gauthier, tu ne seras
jamais un pauvre:
chez vous sont riches".

Elle naquit
l'orgueilleuse conscience.
Je me vois vieillir de jour
en jour et de plus en plus
je méprise, je méprise le moi
laissé derrière.

Durant les 3 derniers jours,
j'ai tu par mortification
un grain de colère.
Aujourd'hui il a déboulé
sur des malheureux,
aussi lourd que
les Montagnes Rocheuses.

Sicard a l'idée de jouer
au moralisateur, il me donne
l'impression d'essayer
de me convertir.
J'en ai parlé à Louis-Pierre.
Ça ne marche plus du tout
entre moi et Louis-Pierre.
Lui me considère toujours,
mais seulement
dans le groupe.
Moi, je lui parle
très rarement.

Je rêve pour demain
d'une vie d'aventure,
d'écrivain, de voyageur.
Se soucier de l'argent,
c'est miner son génie.

Le vent hurle au coin
du mur, dans les chênes,
autour des poteaux;
les calottes
roulent sur l'asphalte;
les cigarettes rebondissent.

Il vente.
Dans le noir,
sur un mur, je rêve.

L'an passé je confiais à papa:
"Vous êtes chanceux
de trouver une femme
dans votre maison. Ah! moi
si j'en avais une: ça
calmerait mes passions".

Monique en Europe:
"Tu dis VOUS à ton père!"

Durant ma syntaxe,
papa critiquait tout:
le gouvernement,
les écrivains, les savants.
Son invention (robinet)
ne pouvait être fabriquée
à cause de son patron
(Cohen) qui demandait
trop de bénéfice.

Olier, durant ses premières
années d'école, travaillait
sans réussir.
Tout à coup il éclata.
Il arriva 5^{e} avec 80%
je crois.
Il ne le croyait pas.
"Une erreur!" répétait-il.
À mon exemple, il écrit
son journal (12 ans!).

Je fus ému
de la physionomie
de Mme Caron
lorsque Gilbert couché
à l'infirmerie avec la grippe,
elle disait avec amour:
" Je vais rester longtemps.
Ça va le désennuyer."

M. Caron s'amuse
à contrarier sa soeur Roma
qui est pauvre.
Il s'amuse à l'abaisser;
à lui refuser,
à la commander,
pleure, pas contente,
"tu t'en iras avec un autre",
elle lui demandait gentiment
s'il voulait partir
pour qu'elle arrive à temps
à l'hôpital.

19 novembre 1958

Je veux labourer le monde.
Labourer pour semer.
Semer pour produire.

J'étais à l'étude.
"Le Petit Prince"
m'absorbait.
Soudain la cloche sonna,
vibra.
Je sens mon diaphragme
frémir comme une feuille
qui se sent tomber
dans l'automne.

Nos douches,
c'est pareil à la vie.
Nous pouvons la fermer
à notre plaisir.
Mais nous ne pouvons pas
l'ajuster.
L'eau passe du glacé
au bouillant, du bouillant
au glacé: seulement
une seconde de température
à notre goût!
Une seule.

Douche de collège
Froide comme de la neige
Froide comme un bain
Le matin
Dehors
Dans le Nord.
Dortoir de collège
Pieds puants
Surveillants
Courants d'air
Coups de vent
L'hiver.
Lit de collège
Lit de fer
Matelas dur
Et ce cachot
Est une usine.
Ces monstres s'en allaient
Laids.
Vent d'hiver
Comme bruit de mer
Dans le châssis
De mon logis.

Le dic me disait aujourd'hui:
"Je ne reconnais plus
le M. Mornard
des premières années.
Les surveillants se plaignent
de votre indifférence
et de votre froideur".

Labelle se fâche, puis, miné
de remords, il s'excuse.

Nous avons un restaurant.
Mille friandises
comme dans les vrais,
sauf pas de liqueurs.
Il y a toujours
2 longues queues crochues et
bosselées qui défilent
pour dépenser.

Je me rappelle à Liège
ce train, à la gare, le jeune
couple avec un bébé,
et la femme qui souriait,
le bébé qui roupillait.
À Tongres, nous sommes
tous descendus.
Ils s'en allèrent à pied.
J'aurais aimé les suivre.
Le chauffeur nous attendait.
J'avais aussi remarqué
à Liège,
un groupe d'Italiennes.
Les hommes debout,
gesticulaient, sortaient
des farces vulgaires,
taquinaient les femmes qui,
assises, passaient
ou du mépris ou
de la résignation sur leur vie.
Ces femmes aux yeux
cernés.
À l'aéroport du Bruxelles,
je me rappelle
cette jeune maman
avec une autre femme.
La tête au-dessus
de son épaule, son bébé riait
à tout le monde,
c'était si drôle de le voir
essayer de nous jaser.

Les gens riaient.
C'est si oubliée la simplicité:
c'est drôle comme du vieux
français.

Deux élémentaires
se chamaillaient.
J'étais loin et j'ai ri.
Pourtant, ces disputes
me troublaient bien gros
en Élément.
Pourquoi pleurer:
c'est si drôle!

Nous jouions au soccer.
Au milieu d'une mêlée,
Chabot et Brunet
se sont mis à se battre.
Je ne sais pas pourquoi.
Eux non plus d'ailleurs.
Les gens les entouraient,
personne ne les séparait.
Alors le père Pélo
courut les séparer;
ils passeront 1 semaine
à faire la "chandelle"
dans la salle.

Je m'en irai.
Je marcherai sur la route.
De plus en plus
je me rapprocherai
de la mort.

20 novembre 1958

La lune et le soleil
se sont battus dans leur lit.
Les oreillers furent éventrés.
Des milliers de duvets blancs
se bercèrent jusqu'ici.
L'hiver a dû signer
un bien gros contrat
pour arriver si tôt.

Devant la souffrance, devant
l'amour repoussé, méprisé:
un besoin de réparer.

À mes leçons de piano,
si je me trompe de note,
je rougis si fort au point
de ne plus distinguer,
être capable de continuer
à suivre dans mon cahier.
Je ne comprends pas.
C'est à corriger.
Je n'avais jamais
eu l'habitude de rougir
devant une femme.
Et ce serait devant une
simple maîtresse de piano!

Parler à Fredette 5 minutes,
il change 20 fois de poses.
Jamais il ne vous fixera,
il regarde partout sauf vous.
Il a un nez qui lui tombe
devant la bouche.

Les moins pieux,
ce sont les plus paresseux.
C'est la conclusion
d'une observation.

Ah! pauvre père Monette.
Il veut nous traiter
comme des hommes.
Il travaille pour
se réconcilier avec moi.
Je ne lui parle plus
depuis l'histoire du radio.
Ah! il faut saisir
ce manque de tact,
ce manque d'éloquence,
ce surplus de bonté,
ce respect des autres
pour comprendre la pitié
qui me pousse à lui sourire,
à oublier.
Il est trop bon.
Toute la classe rit de lui.
Il évite de se fâcher,
s'humilie.
Je le crois même capable
de s'humilier pour ne pas
se mettre en colère.

Blouin c'est celui qui
critique les prêtres.
Blouin c'est celui qui sait
tout.
Blouin c'est mon exemple
à éviter.
Blouin c'est l'orgueil.

Pratt est de plus en plus
détesté.
Il ne sourit jamais,
s'enrage à rien.
Si je suis capable,
un jour, je lui rendrai
certaines bosses.

Les discours du dic.
constituent une série
d'extraits
de quantité d'auteurs,
lus d'une voix par coups,
d'une voix forcée:
c'est un vieux moteur 1900
notre bon directeur!
Qui dirige. Pratt ou Huet?
Huet est directeur.
À voir l'abbé Huet, debout
devant le bureau de Pratt,
les mains derrière le dos,
la tête basse et Pratt allongé
dans un grand fauteuil,
oui: qui est directeur?
Cette méthode me rappelle
l'an passé: Louis-Pierre était
président, je le commandais.
Ah! quelle folie!

Bellerose me fatigue
avec ses airs d'auteur
au-clair-de-lune.
J'aime la simplicité.
Je lui parle
de moins en moins.
Seule la solitude me ravit!

Bellefleur de Philo I
a terminé une pièce
pour les jeunes auteurs.
Encore un autre écrivain!

Gérald Bellefleur est un petit
peu égoïste et brusque.
S'il n'a pas ce qu'il désire,
il se fâche.
S'il vous enlève une chance
du bec, il sourit niaiseux.

Les bandes de la patinoire
sont déjà debout.
Gèlera-t-il?
Qui arrosera le premier?
Je me promenais seul ce soir.
Oui! c'était joli.
Les réverbères se reflétaient
sur le gris des bandes.
Le vent siffle
autour des poteaux.

Despelleteau est plutôt petit.
C'est un sportif,
mais il est simple.
Je ne le connais pas bien.
J'ai remarqué ses coudes
rapiécés, son blaser usé
au point de ternir sa couleur
(blaser noir), de devenir gris.
C'est drôle, je passerais
des heures à fixer un coude
rapiécé.

Tout à coup le soleil entra
d'un bloc dans la classe.
Les rideaux blancs
décalquaient les carrés
jaunes; les pages
de mon livre reluisaient,
ma plume brillait.
À la longue mes yeux
s'embrouillèrent.

Abaisser un être
mal constitué, c'est le tuer.

21 novembre 1958

Les surveillants ne m'ont pas
encore surpris à écrire après
la bénédiction, après
la fermeture des lumières
dans la noirceur du dortoir.

"Une sorte de vie excessive
gonflait
La mamelle du monde
au mystérieux lait".
2 vers pour me faire rêver,
un mot pour me dire d'aimer,
de respecter, d'admirer
la femme.

J'écrirai l'épopée de l'Église.
Un jour le pape
aura une telle influence,
une guerre n'éclatera pas
sans sa permission,
chaque chrétien l'empêchera
ou si leur chef le désire,
chacune de leur balle
fracassera le crâne
d'un premier ministre.

En Europe Tilly me
répondait à cette question:
- Que ressent une femme
à l'égard de son mari?
- Je l'aime, disait-elle.
Une fois c'est lui
qui se soumet à mes désirs,
une autre fois, c'est moi.
Je l'aime. Nous aurons
des enfants, ils grandiront,
ils partiront. Je devrai rester
seule avec mon mari. Voilà
pourquoi je l'aime.
J'ai besoin de lui pour vivre.

J'étais assis sur la terrasse
d'un restaurant,
près d'un hôtel, à Nancy.
La porte de l'hôtel
laissa sortir une femme,
vêtue d'une de ces robes
à la mode, un espèce de large
peignoir vert émeraude.
Elle fumait à l'aide
d'un long porte-cigarette,
sa chevelure
devait descendre de la tour
de Babel.
Elle passa devant nous,
hautaine, pressée.
Ah! je l'aurais enfargé.

Nous devons toujours
regarder une femme
dans les yeux.

Jeune, j'avais volé
une petite chaîne,
bien vulgaire, bien courte.
Je me souviendrai toujours
ces nuits de larmes:
je me croyais en état de faute
grave.
Je craignais la nuit.
Ah! quel marché
n'ai-je pas signé avec Dieu.

La gloire, le succès, l'amour,
c'est le résultat du génie,
de la vie, de la bonté.
Rêver, c'est lécher le glaçage
sans avaler le gâteau.
C'est bête vivre pour mourir.
Vivons plutôt pour survivre.

22 novembre 1958

Femme sans laideur
Robe noire
Collier de fausses perles
sur le cou blanc
Femme sans amour
sous le fardeau lourd des ans
S'est repliée sur son piano
S'est liée à ses morceaux
Pour oublier
Son dos qui rondissait
Ses cheveux
qui blanchissaient
Pour personne.

Thibodeau
veut faire un chanteur.
Bellerose
rit quand je ne ris pas.
Prof:
- "Qui va répondre
à la question?"
Élève: "Pas moi".

Pilon disait
qu'on le nommait
"le subtilisateur".
Pilon gesticulait
comme un moulin à vent
dans la tempête.

Bibliothèque.
Les gars recherchent
les romans d'amour.

Les gars, 500 gars, à l'entrée
à la fin de la récréation:
bétail vers l'abattoir.

23 novembre 1958

Dans mon "Pilon"
varier
mes tournures de style.
Écrire la grammaire
sur les genoux.

Je ne crains personne.
Ni la vie, ni la mort.
Je serai mon seul assassin.

La terre devrait parler
une langue commune.

Mme Maicra:
"Ta mère est la vie
de nos réunions".

Fredette se tait toujours
devant les idées.
Son silence lui en fait dire
beaucoup.

Louis-Pierre veut être
simple, mais devient bébé.
Tombe sur les nerfs.

Dufort pas rancunier,
s'engueule, oublie
deux minutes après.

La Ferrière:
épaule droite déformée
montant jusqu'à l'oreille.
L'autre très basse.

Les gars ont lancé des oeufs
sur les murs dehors.
Ils sont gelés, écrasés,
jaunes.

24 novembre 1958

Chaque légèreté, négligence
est cause de guerre.
D'autres vont payer.
Pour nos erreurs,
nos négligences
qui désorganisent tout.

Je trouvais ça normal d'avoir
été en Europe à mon âge.
Les gens me répétaient:
"Toi! tu es chanceux".
Je le crois maintenant.
Ils me l'ont tellement répété.

Le vent siffle dans la classe,
dans le silence.

25 novembre 1958

Gauthier répète toujours:
"Ça passe vite.
Je me rappelle en Éléments...
déjà aujourd'hui".

Dimanche plat.
"Circulez messieurs".

Je suis ici
comme dans un rêve.
Je veux constater,
je veux toucher.
Mais tout est vaporeux.
Mes idées ne se fixent pas.
Je ne suis pas assez aimanté.
C'est ma réaction.
VOL DE NUIT
m'embrouille,
soulève des vapeurs.

On doit aimer les gens.
Parce que les gens sont là
pour nous faire aimer la vie.

Je m'imagine
avoir une femme.
Une épouse qui m'attend
après chaque devoir.
(Inspiré de VOL DE NUIT).

Subir la misère pour mieux
goûter à la joie.

26 novembre 1958

Les gars ronflaient
toute la nuit
dans des odeurs de pieds.
Parfois il fait très froid
au dortoir.
Je me réveille
avant la cloche.
J'ai les pieds gelés,
du froid dans le dos.
Mes couvertures
sont gelées.
Il faut attendre la cloche
pour se réchauffer,
pour la gymnastique.

Ménard est un gros lent.
Il dirige
quelques organisations.
Il ne prépare rien.
À la dernière minute,
il s'énerve,
court en tous sens.
Pour finir,
c'est le vice-président
qui prépare la réunion.

Louis-Pierre à force
de rechercher la simplicité,
abuse: ses manières de bébé
agacent tout le monde.

Une ombre.
Tache indécise qui vous suit
sur la route vers la lumière.
Tache aveugle, sans nez,
sourde.
L'ombre
ressemble à un souvenir.

Tilly en Europe me disait:
- Tu parles sérieux comme
si tu avais beaucoup souffert!

Il pleut.
Le vent nous envoyait
à grands coups de pied
sur la glace fondante.
On glissait, courrait, glissait
sans s'arrêter.
Impossible de s'arrêter.
Les panneaux
sont accrochés au préau.
On est bien.
C'est agréable.
L'an passé,
ah! on les enviait les grands
de posséder le préau.
L'an passé, on était petit:
cette année on est grand.

27 novembre 1958

J'étais assis
dans la 3e rangée.
Les questions
étaient marquées au tableau:
- Monsieur. Le Père!
Je ne vois pas.
- Tes lunettes?
- Pas assez fortes.
Il me dit de m'asseoir
sur un tabouret
et d'écrire sur le chambranle
de la fenêtre.
Les gars riaient.
Je riais.

Hier, dehors, les champs
s'étaient fait laver
et repasser comme un beau
drap blanc tout neuf.
Près du champ d'aviation
la sentinelle de peuplier
piquait le ciel.
Je rêvais 5 minutes.
Puis je commençai
mon examen.
De plus en plus,
je me trouvais mal assis.
À bas l'originalité
et vive les bons yeux!

Tinèque en Europe disait
à Papa:
"Quand vous veniez
chez nous, toi et tes soeurs,
nous nous demandions
toujours
si vous vous amusiez bien.
Vous étiez très timides.
Vous restiez, sur une chaise,
silencieux, petits sourires
craintifs.
Nous nous demandions
toujours
si vous vous ennuyiez".

C'est une dompe
le vagin d'une prostituée,
où toutes les passions
vont cracher.

Une mauvaise conversation
emplit la tête
d'images et de désir.

Après une chute,
je sens mon pénis comme
une chair morte et lourde.

Semez les confidences
de votre conduite, passions,
vous récolterez
la honte et le remords.

C'est comme une horloge
la vie.
On la fait, on l'accroche
à une place, à sa place.
Puis on la laisse tourner.
Tout à coup survient
une panne d'électricité.
L'horloge est bloquée.
L'horloge est morte.

Dieu, c'est fini!
C'est une vieille légende.
Je me lève troublé,
je m'endors troublé.
Aujourd'hui j'adore
l'Amour, la Simplicité,
la Souffrance.
La vie
a 2 joies sur cent chagrins.
J'adore les chagrins:
ils me font apprécier
les 2 joies.
Si je m'assassine,
je perds tous mes chagrins
et aussi 2 joies.
C'est la fin
du conte pour enfants.
J'ai fini de parler de Dieu.
J'ai fini
d'y rêver comme d'une fée.
J'ai fini d'y croire
comme un tout petit
croit au Père Noël.

Ah! je me sens si bien
ce soir!
La neige...
On barbouille la face
des autres avec de la neige.
Des galettes de blanc
tombent
des bordures du toit.
La neige ondule sur le haut
des murs, flotte, s'étire
et tombe.
Seules
des traces dans la neige.
La sirène hurle.
Vieille maman
qui nous dit de rentrer.
Les pardessus,
avant d'entrer, claquent,
s'entrechoquent.
La neige décolle, revole.
Les phalanges
sont toutes rouges.
Fait pas chaud!

Denise: ça m'a pris
1 seconde pour l'aimer,
1 an pour l'oublier.

Les surveillants sont sortis.
Les gars sifflotent.
Le dortoir éclate.
On ronfle fort à tue-tête.
Les doigts craquent.
Quelques-uns même
se mettent à parler.

29 novembre 1958

Il faut des derniers. Oui.
C'est obligatoire.
Mais non des paresseux!

L'hiver a peinturé l'automne
en blanc.
C'est encore l'automne,
mais c'est l'hiver.

Tremblay sermonne,
s'enrage auprès d'un gars
un peu négligent.
Mais ce grand moralisateur
se transforme en tapage,
son amitié en reproches,
son devoir en paresse.
Quoi! Il se combat
dans les autres.
Pauvre brave! il s'oublie
pour aider les autres!

Je m'ennuyais en Éléments.
Je pleurais.
Jusqu'à Noël, j'avais
une seule consolation: prier.
Mais ennui, nostalgie
étouffée par une vie
de sainteté, mortifications
très grandes, prière, travail.
Méthodes. La révolution.
Le renversement de Dieu, la
réapparition de la monarchie
Denise, l'athéisme.
Versification. Période
d'anarchie. Le début
des grandes conquêtes:
le génie, la gloire, l'amour,
la souffrance, l'argent.
Souffrir tant pour crever
un jour!

En Élément.
Un gars s'était réfugié dans
les toilettes pour pleurer.
D'autres
le taquinaient à la porte.
Pélo dut les chasser,
dut se fâcher pour délivrer,
faire sortir le pleurnicheur.

Oui elle est partie
la vieille maison verte.
Des camions à 14 roues
l'ont embarquée, déménagée.
Il ne reste que
la vieille grange à démolir.
Deux vieilles granges
avec un toit concave,
des vitres en miettes,
défoncées, des planches
pourries, tombées,
des trous dans les murs.
J'y suis allé auprès de ces
squelettes lugubres étendus
dans la neige ensoleillée.
J'y suis allé pour entendre le
vent se blottir sous la toiture.
Des grandes plaques de
tôle décloués qui claquent
comme ailes d'oiseau.
La porte arrachée, comme
un lambeau de vieille chair
qui nous laisse voir le coeur.
Cette vieille chair a été belle,
cette vieille chair est laide.
Tout a une fin.
Même l'homme.
Vivre pour mourir.
Être beau pour être laid.
C'est la vérité injuste.

Ma maîtresse de piano.
Je m'entends bien avec elle.
Je réussis toujours
à la faire rire.

La maison verte
sur le camion.
Les gars répétaient:
- Si elle pouvait tomber.
Ce serait ty drôle!
Je m'étais écarté
pour observer.
C'est un vieux souvenir.
C'est vieux et c'est beau.
Un vieux souvenir
qui s'efface.
Yvan Mornard
a le front lisse, mais un jour
son front sera labouré.
On envie sa jeunesse,
on plaindra mon dos rond.

Vivre c'est mourir.
Boxer toute une vie pour
se retrouver à plat ventre,
les yeux fermés, sur l'arène.
Vivre pour souffrir.
Impossible.
Souffrir pour la mort, la mort
seule, c'est se décourager.
J'ai essayé.
Vivre pour aimer!
Vraiment?
S'attacher
à un être agonisant,
à la nature qui va périr?
D'où vient
ce manque d'idéal.
Vivre pour jouir...

C'est une jouissance
le collège?
c'est une jouissance l'ennui,
c'est une jouissance
une peine d'amour,
le travail, la maladie,
un accident,
une banqueroute,
une maladie,
la mort de sa femme,
de son enfant, l'ambition
de tous les jours; lourde
comme de l'impossible.
Une jouissance en appelle
une autre puis une autre.
Peu à peu le goût du travail
dégrade.

Ma bouche est trop petite
pour la grandeur
de mes paroles.
Mes paroles sont trop dures
à prononcer
pour mon babillage d'enfant.
Je crois dire la vérité: j'ai
essayé de vivre sans Dieu,
tout m'a repoussé.
J'ai battu Dieu, je l'ai
maudit, je l'ai chassé
de mon gouffre.
Je travaillais pour le gouffre
et le gouffre m'a rejeté.
Dehors Dieu m'attendait.
Il m'a embrassé sur ma gêne.
Nous sommes partis
dans l'aube.
Nous sommes partis
à la conquête du bonheur.

3 décembre 1958

10 mois de suite,
ma main gauche cherche
ce que tenait ma droite.
“Plaisirs du monde” pour
moi résonnait, me faisait
rêver comme un congé.
J’y ai goûté.
Plus j’en buvais,
plus j’en voulais.
Et j’ai connu la paresse.
J’ai connu l’insuccès.
J’ai essayé l’amour:
j’ai appris à pleurer.
J’ai essayé l’orgueil
et je l’ai détesté.
La simplicité des pauvres
gens, la froideur des grands,
me l’a rendu détestable.
J’ai essayé la souffrance:
j’ai appris à souffrir
pour rien.
J’ai appris à me décourager.
J’ai traîné mes découvertes
comme de grosses pierres
dans mon sac de routier.
Seigneur, pourquoi
t’obstinais-tu à m’offrir
ce que je rejetais.
Pourquoi te laissais-tu battre,
Toi, qui pouvais m’anéantir.
J’aurais aimé partir avec toi
pour un pays neuf
et combattre ici l’objet
de mes encouragements.
Je dois me taire au lieu
de dire des grossièretés.
L’homme patauge
sur la terre: sa trace se grave
dans le ciel.

La tulipe au sortir de la terre
commence à faner;
l’enfant dans le sein
ébauche sa mort.
Le muguet fane.
Mais son parfum reste
pour les soirs de printemps.
Le corps pourri:
l’âme reste pour le bonheur.
Le lampion brûle:
la fumée s’incorpore à l’air.
Le corps pourrit:
l’âme s’incorpore à Dieu.
Seigneur tu me donnes
le Ciel.
Je fais la moue.
C’est la terre que je veux.
Ça me prend trois jours
pour faire faner un Dieu
dans mon âme,
l’éternité
n’en vient pas à bout!
Je suis fort et je suis faible.
Ma faiblesse est ma force.

4 décembre 1958

Je lis, relis, étudie
Victor Hugo.
Il est fort sur l’apposition;
l’airain traîne partout
dans ses vers.
(St-Exupéry se répète
dans ses écrits:
pourtant je l’estime).
Ses vers sur la gloire
m’aspirent vers la gloire
comme
le tambour à la marche.

La terre est sortie
de la vapeur, petit à petit
mon Idéal sort de mes rêves.
La politique me reprend.
Être ministre.
Transformer la province
de Québec en une Nation.
Cultiver la langue française,
le catholicisme, le travail,
la paix.
Faire le tour du monde.
Gratis!
Ne pas dépenser un sou.
Visiter le monde
pendant 5 ans
comme un nouveau
propriétaire visite sa maison.
Écrire.
Décrire, étudier le monde,
les nombreuses nations
pour les refondre un jour
en une seule.
Le Royaume des hommes!
Mais auparavant,
j’ai un cours classique à finir,
un cours de droit.

Mes lectures: Napoléon,
César, St-Louis,
Victor Hugo, St-Exupéry
(ouvrages
à terminer pour Noël 60).
Et mes romans à écrire!

Victor Hugo
a été à Bruxelles.
Moi aussi j’y ai été.
Admirait les vitraux,
visite Ste-Gudule.
Moi aussi j’ai admiré
les sombres vitraux.
J’ai marché dans les pas
de Victor Hugo!

Un jour je lisais: Charles de
Foucaud avait vécu à Nancy,
avait assisté
au défilé allemand.
Mon coeur bondit.
J’y avais été
sur la Place St-Stanislas.
J’arrivais
pour trouver un grand
homme un siècle trop tard!
Ce sont des faits de ce genre
qui m’ont prouvé ma chance.
Je suis chanceux: en Europe!
à 16 ans!

5 décembre 1958

Pour mon roman: lire,
corriger et m'inspirer de:
Anne Frank,
"Dieu parlera ce soir",
"Les enfants qui s'aiment"
(Claire France).

Si je fais une accumulation,
la finir par une comparaison.
Balancer mes phrases.
Du rythme!
Du rythme messieurs!

Quand je donne des dates
de ma vie, toujours avoir
le souci de l'exactitude:
la postérité découvre
toujours l'erreur
ou la menterie!

Mon père me répète souvent:
"Les Mornard
n'obtiennent rien sans de très
gros efforts".

Nous avons eu
un résultat de composition.
J'ai eu mon 8.
Mais le père ne m'a pas lu.
Dans la marge, il a noté
plusieurs fois: "Sens?"
Il s'est contenté de lire
la composition de Doré.
C'est vrai, Doré écrit bien.
Je suis resté troublé.
Suis-je vraiment né
pour écrire?...
Pourtant il faut continuer.

Ceci est écrit
à la noirceur au dortoir.
J'écris
presque tous les soirs.

Le dic (Huet) me conseillait:
"Au collège lis les grands
auteurs, rédige ton journal.
Garde ton roman
pour les vacances".

Pour écrire son roman
Bellerose me disait avoir dû
rester enfermé un été:
"Quand je sortais,
je me sentais dépaysé.
Tout me semblait nouveau,
curieux".

Si un jour
je domine le monde,
j'aiderai les opprimés
et j'abattrai les égoïstes.

L'aveugle était laid, maigre,
gros yeux, face toute bossée.

Je désire la gloire pour être
admiré de ceux que j'aime.
"Je serai un Napoléon,
ou rien".

Je vais combattre
pour avoir mon 80% et
pour anéantir mes passions.

Le prof de chant,
Arthur Lapierre,
n'est pas obéi.
Il se fâche,
les gars rient de plus belle.
On lit durant ses classes.

Je progresse.
Je sais me taire.
Si je me tais je me répète:
"Un jour ma gloire dira
ce que j'ai tu".

Je parle de tout et de rien,
je ris.
Les gars m'entourent.
Parfois je glisse un mot
de mon roman.
Mais je parle beaucoup
de littérature: à force
d'en parler, les gars
s'y intéressent.

6 décembre 1958

Les hommes pensent tout
savoir, mais ne savent rien.

Je me rappelle un soir
en Suisse, avec Raymond,
nous avions discuté
de religion: il était israélite.
Je lui disais:
"Si tu désires le bonheur,
la paix, va à l'Église
Catholique".

J'ai eu du parloir.
C'était maman.
Brave mère!
Si parfois elle manque
d'un peu de confiance,
elle a raison après m'avoir
vu trois étés consécutifs
à écouter de la musique
sans rien faire.
Et mon apostasie!
Quel choc!
Elle a encore peur...
Je lui disais:
- Je veux être avocat. Le
cinéma ne m'intéresse plus.
- Un avocat!
Elle était joyeuse.
- Oui. Mais je continuerai
à écrire. Je veux rendre
la province de Québec
indépendante. Capitale
du monde. La France fut
d'abord une petite province!
Puis il faut anéantir
la Russie.
- Tu devrais suivre
des cours militaires pendant
tes vacances!
Oui.

La lecture de “Napoléon”
soulève en moi le désir
de gloire, de conquête,
de domination.
Petit, je passais des heures
dans la cave à me monter
une armée de glaise,
des villages de glaise,
des rêves de grandeur,
d’amour.
Et, au bout de 10 minutes,
tout se détruisait
dans une guerre terrible.

Je disais aussi à maman:
“Les bourgeois m’écoeurent.
Je ne les déteste pas,
mais leurs petits amours
bien au chaud,
leurs petits malheurs privés,
leur idéal solitaire, pécunier,
voilà assez pour me raidir
contre eux.
Je veux les transformer,
les faire agir”.

Je n’ai jamais aimé porter
l’écusson du séminaire.
Pour moi toutes
ces étiquettes ressemblent
à ces retailles cousues
pour cacher
un fond de culotte troué.
Si un jour je récolte
des galons dans la gloire,
je les enfouirai bien au fond
d’une boite pour les cacher
aux yeux, comme on essaie
de cacher des retailles
dans un habit troué.
Même militaire, j’essayerai
d’être toujours en civil.

Maman disait:
“Tu détestes Pratt,
peut-être, à cause
de votre ressemblance”.

À Bruxelles
papa me racontait son entrée
triomphale de l’armée
à laquelle il était lié,
lors d’une victoire
sur les Allemands:
- Pourtant aujourd’hui
personne ne me reconnaît.

Papa gagne $15,000
par année.
C’est beaucoup. Pourtant!
Maman me dit
d’économiser:
“papa a besoin
d’une nouvelle auto,
l’auto tombe en ruines”.
Qui me fournira l’argent
pour éditer?

La Russie nous apparaît
comme un mystère,
une noirceur, un danger:
nous la craignons.
La Russie m’apparaît
comme l’ennemi à démolir,
comme mon adversaire
à étendre mort sur l’arène.
À l’exposition de Bruxelles,
je me souviens du pavillon
russe.
Je m’imaginais
croiser des Russes partout.
Je les craignais
et je les maudissais.

Ma gloire devra détremper
le monde comme une pluie
bienfaisante, une garantie
de paix, de bonheur.

Napoléon écrivait
dans sa jeunesse!
Napoléon rêvait
à l’indépendance
de son berceau, la Corse!
Napoléon
est devenu empereur!
Pourtant si mon ambition
descend de Bonaparte,
la débauche ressemble
étrangement à celle
de St-Augustin adolescent.

Jeune, papa écrivait,
rêvait de grandeur.
Est-ce à moi d’atteindre
son idéal?

Je pensais parfois
à mon voyage en Europe.
Mais depuis quelques jours,
c’est une fièvre,
j’y pense de plus en plus.
Nostalgie des voyages,
appréciation de ma chance.

En Méthode, si je parlais
de mes projets, on riait.
Aujourd’hui on sourit.
Je suis estimé.
De jour en jour,
je me vois plus estimé.
Un fait.
Je pelletais; mes lunettes
sont tombées d’une de mes
poches; elles sont perdues.
Pourtant une dizaine de gars,
durant toute une récréation
d’une demie heure,
m’ont aidé dans mes fouilles.

Maman me répète souvent:
“Tu te penses trop fin.
Tu crois toujours réussir
des choses impossibles”.

Je serai un saint
ou un Napoléon.
Ce sont des aimants
qui m’attirent sans cesse,
sans même me permettre
de réfléchir.

Je suis un rêveur
qui veut concrétiser
ses rêves.
Je suis un aveugle
qui veut voir la réalité
après se l'être imaginée.

Je rêve haut et je vis bas.
Mon idéal bouillonne,
mes passions me glacent.
Seule
la confession me calme.
Ma volonté est faible.
Seul, je rampe.
Pourquoi?
Peut-être parce que
sans Dieu je ne vois pas
la nécessité d'être grand.

Je n'aperçois que la mort,
le néant au bout
de mes rêves de gloire.

Ne défendez pas à un jeune
de rêver!
Le rêve, c'est le berceau
des grands hommes.
Mais le jeune doit dominer
son rêve,
avoir des temps pour rêver,
des temps pour étudier.
Plus le mélange de rêves
et d'études est grand,
plus la matière à sculpter
est immense.
Rêvez mais agissez!

7 décembre 1958

Certains grands événements
passent dans une vie
comme des étrangers.

J'ai beaucoup de camarades.
Préférences brèves.
La nature, la solitude,
l'exemple
des grands hommes,
les livres, la solitude,
seuls sont mes amis.
Mes grands amis!

Avant un examen, les gars
scrutent les dernières paroles
du professeur, comme
pour y trouver les questions,
et n'étudier
que leurs réponses.

J'aimerais être appelé
"Monsieur Yvan"
comme me surnommaient
les braves gaspésiens
lors de mon dernier voyage.
Ils m'avaient bercé
sur leurs genoux,
ils m'aimaient,
ils m'appelaient
par mon prénom.
Mais ils se plaisaient à dire
"Monsieur Yvan":
je grandissais, pataugeais
dans un classique, je montais
tandis qu'eux
étendaient toujours leurs
filets comme à ma naissance.
Ils m'aimaient.
Ils me respectaient.

9 décembre 1958

L'homme ne donne pas
la vie, l'homme ne tue pas.
C'est Dieu notre créateur,
c'est Dieu notre assassin.

Colas est brusque, sans tact.
Ce n'est pas sa faute:
son père est ouvrier,
sa mère sans instruction.
J'en avais assez, je lui ai dit:
- Vas-t-en, tu me fatigues!
Il me regarda tout éperdu,
la bouche ouverte.
Alors il se retourna et partit.

Fortin
a beaucoup de mémoire.
Mais il agit parfois
comme un enfant mal élevé:
tantôt c'est un coup
de poing dans le ventre,
tantôt il vous cache un livre.
- Vas-t-en, lui dis-je,
tu me fatigues.
Il se raidit, me fixa,
se retourna et partit.

Je restai seul
avec mes idées noires.
"Je vais périr.
Je vais être anéanti.
Aujourd'hui
je pense, demain je ne serai
rien".
Je suis désespéré.
Les examens
vont tomber sur nous, et
mes études ne démarrent pas.

10 décembre 1958

Hier, je semais des rêves
de gloires, de conquêtes.
Aujourd'hui, malheur,
je récolte du désespoir.
"Désespoir" de Lamartine
a soulevé en moi une vague
d'orgueil, une vague contre
Dieu, contre son bonheur.
Mais ce n'était
qu'une vague, elle a passé
comme toutes les vagues.
Le désespoir est là-bas,
il est ici, je suis désespéré.
Comme moi Bellerose
lit pour cacher sa paresse:
il écrit pour ne pas étudier.
Demain sera-t-il meilleur?

La glissade a été inaugurée.
Une foule de gars
se pressaient: les uns
pour glisser, les autres
pour regarder glisser.
Le recteur apparut au haut
de la glissade dans des petits
nuages de vapeur.
Les éternels réverbères
faisaient reluire la pente.
Il coupa le ruban
dans un tumulte de jeunes,
applaudi, même sifflé.
Tout à coup... hop...
il descendait à plat ventre
sur le traîneau, se tenant
ferme comme un enfant.
Le vieillard avait inauguré.
Toute la soirée
les gars se poussèrent.
Les patineurs s'arrêtaient
un moment, venaient renifler,
puis repartaient.

J'étais fier de ces planches
de bois qui servaient
de glissade.
J'étais joyeux: les ouvriers
avaient travaillé
pour créer de la joie.
L'an passé nous avions élevé
une glissade en neige,
à sueur de nos bras,
comme les pyramides.
On risquait de se casser
une jambe à chaque départ.
Il n'y avait pas de rampe
pour nous protéger
du vertige.
Nous montions,
non par un escalier,
mais par une échelle.
Et vers la fin de l'hiver,
les traîneaux étaient si usés,
si démantibulés
qu'on glissait presque
sur le derrière.
L'an dernier nous avons
montré de la bonne volonté.
Cette année les pères nous
ont payé une vraie glissade.

J'ai croisé un jeune gardien
de but, le front en sang,
soutenu par 2 gars.
J'ai cru respirer un brin
l'odeur de la guerre.
Du sang.
Mais aussi de l'entraide.
Un jour, si je gouverne,
j'adorerai, j'aimerai la paix.
J'éviterai le sang.

Nous étions derrière
deux rangées de jeunes filles.
C'était au 2e concert.
Nous discutions des prix
normaux d'entrée.
Nous, nous avions un prix
spécial.
Tout à coup, j'ai demandé
à une des jeunes filles
quel était le vrai prix.
Elle se retourna, rougit.
Duclos aussi était rouge.
C'est agréable une voix
de fille après si longtemps
d'exil au Séminaire.
J'étais le seul à ne pas rougir.
J'étais content de moi.
Pendant toute la pièce,
elle se retournait à demi,
pour me jeter un coup d'oeil.
Je faisais assemblant
de ne pas voir ce petit geste
d'attention: je ne voulais pas
la gêner.
Lauzière, avec sa bande,
tous de Réthorique,
commença à parler aux filles.
Il les faisait rire.
J'étais de nouveau seul
avec ma bande,
mes camarades de prison.
Mais, très vite, j'oubliai tout
et me donnai à la guitare
et nous avons longtemps
marché dans les rêves.

Si ton étoile est la plus haute,
souviens-toi que d'autres
sont plus basses et surtout
parfois très proches.

Pourquoi l'univers doit-il
périr?
Une fleur fane,
mais une autre pousse, un
homme meurt, un autre naît.
Pourquoi la terre
périrait-elle?
Pourquoi
tout doit-il avoir une fin?
Si "y" peut être éternel,
pourquoi "x" ne le serait-il
pas?

11 décembre 1958

Je déteste les compositions,
les poèmes donnés en devoir
parce qu'ils m'enlèvent,
m'obligent, ne laissent pas
parler mon coeur et
mon imagination à mon
goût. Je cherche à former
une nouvelle sorte de prose,
de vers, mon genre,
mon style.
Mais je barbote encore.
Je lis pour m'aider à trouver
le beau déjà trouvé,
et à trouver à travers
les défauts, le beau à trouver.

La vibration d'une sonnette
électrique: 500 gars
s'ébranlent, 500 gars
se dirigent vers les classes.
À cause d'une vibration
de sonnette.

Les bûcherons aujourd'hui
abattent les arbres
avec des scies mécaniques.
Dans l'attente de meilleurs
moyens de travailler.
Mais ils ne font pas
qu'attendre, ils travaillent
en attendant pour ne pas
perdre de temps à l'exemple
de nos ancêtres qui
tout en abattant des arbres
à la hache, attendaient in-
consciemment
la découverte des scies mé-
caniques qui rendent
le travail moins pénible.

L'homme est content
de son travail même effectué
avec des moyens primaires
parce que plus on travaille,
plus les moyens primaires
disparaissent.

Ne coupez pas
tous les arbres sur la terre.
Surtout dans les villes.
Gardez des arbres.
Soignez les arbres.
Si vous coupez tous
les arbres, nous vivrons sur
une terre nue, sur une terre
sèche, dans un désert.

Avoir des titres de livres
se rapportant à l'étude
des moeurs au collège,
de la vie des adolescents,
de l'amour prématuré.
Louis Fréchette:
Originaux et détraqués.

Tremblay.
Grand, fort, peut être
sérieux, pas assez
pour se faire remarquer.
Alors fait bébé, niaiseux,
parle exprès du nez.
Pour se faire remarquer. Plat.

Vivre dans taudis.
Vivre pauvre; élever enfants
pauvreté.
Donner son argent aux plus
pauvres. Saint.
Artiste chrétien.

La croix n'est pas le signe
de la rédemption.
Mais le Christ sur la croix,
voilà le signe.
À une réunion de cinéma
dimanche dernier,
j'ai déclaré mes idées
sur l'amour,
plaisir de communiquer,
d'aider les gars
à comprendre le vrai sens
de l'amour:
"Pas un but, un moyen
d'atteindre l'Amour".

Exemple
d'un examen de contrôle
envoyé
par l'Université de Montréal.

UNIVERSITE DE MONTREAL
FACULTE DES ARTS

EXAMEN du 11 décembre 1958 CLASSE de VERIFICATION

COMPOSITION FRANÇAISE

Discrétionnaire

Un peu avant Noël, votre père vous envoie faire une commission. Vous partez avec votre petit frère[illegible]. Vous rencontrez bientôt un copain qui vous propose une glissade en traîne sauvage sur une pente voisine. Vous succombez à la tentation.....Au bout d'une heure, vous vous apercevez que vous avez perdu votre porte-monnaie, Inquiétude.....Pour comble de malheur, votre frère[illegible] est disparu.....Réflexions pénibles au retour.

A la maison, votre père vous sert une verte semonce.Votre petit frère, après s'être occupé de vous, vous rend votre traîneau et votre porte-monnaie.....

(Il s'agit d'un récit simple aux suites de faits qui se combinent, s'enchaînent. Ainsi) Départ de la maison (bref).....Rencontre d'un copain,tentation, décision.....Une heure de joyeux ébats.....Perte de votre porte-monnaie (inquiétude).....Perte de votre traîneau (malheur)....Retour pénible.....Et réception.
Etoffer ainsi votre texte.Dialogues....soulignez...exclamations...interrogations.....sentiments (par l'attitude des personnages surtout).Environ deux pages, deux pages et demie).

12 décembre 1958

La semaine dernière
Gauthier me louangeait,
riait avec les gars, proposait
une foule de nouveautés.
Cette semaine il me fuit,
garde un éternel silence
à table, répond par un “oui”
ou “non”, ne sort
de son livre que pour jeter
un coup d’oeil de travers.
Je désapprouve
cette conduite à soubresauts.

Quand je tire une cigarette
de mon étui, il y a toujours
un gars pour me demander:
- Prends-tu une cigarette
pour fumer ou pour montrer
ton étui?

Plus j’écris, moins je parle.

La paresse est une maîtresse
souvent très orgueilleuse.

Lorsqu’un père entre
dans la cour en auto, aussitôt
un gars,
le plus proche, se met
à courir pour lui ouvrir
la porte du garage, un garage
semblable à ceux des gros
blocs à appartements.
Le père baisse la vitre
pour remercier, et la porte
se referme sur l’auto.

Colas cherche un moyen
de se relier avec moi.
Avec un sourire timide
il fonce sur moi
prétextant ne pas m’avoir vu.
Je ne suis pas fâché contre
lui, je n’ai jamais été fâché,
je lui avais tout simplement
dit de se placer.
Il me rappelle une histoire
avec Gingras en Éléments.
Gingras m’avait engueulé,
je m’étais fâché.
Mais sans lui
j’étais presque seul,
il était le chef de la bande.
Alors j’avais décidé
de me réconcilier.
Oh! le coeur me battait fort,
lorsqu’après avoir longtemps
cherché une excuse valable,
je lui balbutiai
quelques paroles.
Colas m’avait demandé
un certain courage.
Aujourd’hui il souriait.
Notre vie doit se passer
à sourire: elle est si facile
la vie!

Mon année la plus forte
fut la Syntaxe: c’est là
que je montai ma bande.
Ce ne fut
qu’un accumulation
de sacrifices, de sourires,
de confidences et d’entraide.
Je priais beaucoup.
Parlais peu de moi.
Donnais souvent
mon dessert.
J’agissais pour faire un saint:
je ne suis qu’un pécheur
mais la plus belle note que
m’ont laissée mes premiè-
res années, ce fut mes amis
conquis par sacrifices.

Oser critiquer, sans réparer,
c’est mériter
d’être nous-mêmes critiqués.
Conseillez, agissez, priez
mais ne critiquez pas.

J’avais besoin d’amour:
je suis aimé.
J’avais besoin d’aimer:
j’aime Dieu.
Je me suis confessé.
J’ai les preuves
de l’existence de Dieu.
“Sans amour, on n’est rien
du tout”.
Aimons tout de suite
le Parfait.
L’imparfait au ciel sera
un monde passé.

J’ai le coeur plein de joie
et de paix: je me sens tout
chaud.
Venez mes frères,
venez à ma fête.
J’étais perdu
et je suis retrouvé.
Venez, je n’ai qu’une perle,
je vous la donne.
Pourquoi puis-je dominer
mes passions
avec l’aide de Dieu?
Pourquoi est-ce impossible
sans lui?
Pour agir, j’ai besoin
d’un but infini.
Et sans Dieu, je n’en ai pas.

Je me suis promené
avec un philosophe:
la terre a été créée.
J’ai des preuves.
Si elle a été créée
elle n’est pas parfaite
et si elle était infinie
comme le ciel,
le ciel ne serait pas parfait.
Et le ciel, c’est Dieu.
Dieu existe.
J’ai des preuves.
Si la terre est égale au ciel,
donc à Dieu,
donc Dieu n’est pas parfait.
Donc on pourrait dire: le ciel
est Dieu, la terre est Dieu.
Mais la terre a été créée.
J’ai des preuves.
Donc elle n’est pas parfaite,
non égale au ciel.

Qui a créé la terre
sinon Dieu, le parfait
qui possédait tout?
Donc si la terre est créée
elle est soumise à un maître.
Et ce maître qui l'a créée,
a prédit sa ruine.
Car tout
ce qui n'est pas parfait
doit périr.

Après ma leçon de piano,
je n'ai de courage
que pour rêver.
Surtout quand Mlle Hamel
a été sévère: quand elle veut
se fâcher, pour des riens,
c'est son genre, alors
je deviens dur. Ça lui fait
reprendre son sourire.
Je la fais rire.

Une journée j'ai des rêves
d'amour parfait, de réussite,
de gloire même.
Le lendemain, ce n'est
qu'un décor de mariage raté,
de désespoir, de passions.
Je reste toujours à demi
découragé et très sombre.
Je rêve de prier, plus tard,
moi et ma future épouse,
appuyés sur notre lit
avant de dormir ensemble
avec Dieu.

L'hiver caresse d'abord
vos mains nues,
puis les lèche,
et, deux secondes après,
vous mord, vous gèle,
vous paralyse.
C'est comme le mal.

L'amour passe,
la gloire passe, la vie passe.
Que me resterait-il
sans Dieu?

15 décembre 1958

Ma passion est comme
mon mal de dents.
Je veux l'arrêter
mais toujours sans résultat.
Ça m'empêche d'étudier,
de sourire, de converser.
Ah! la science est encore
primaire: elle ne peut rien
contre ma passion,
et mon mal de dents!
J'aimerais donc être
comme plusieurs: appliqué,
sans habitudes dégradantes,
sans mal de dents...

Lorsque quelqu'un souffre,
ne lui parlez presque pas
de sa maladie,
mais, avec douceur,
de choses qui lui plaisent.

16 décembre 1958

Je sentais mon mal dans
cinq, 6 dents; ma gencive
était molle et faible; mais
une seule faisait vraiment
mal.
Une fois extraite, les autres
se turent petit à petit.
Ainsi doit nous apparaître
une âme corrompue
dans un bon groupe.
Mais, si j'ai souffert,
si toute la nuit j'ai gémi,
un grand geste en est sorti:
depuis 2 jours j'aimais
à nouveau réabandonner
le Christ pour jouir,
mais le mal m'a apporté
un grand bien: la grâce.
Dieu dans toute son infinité,
avait prévu qu'à telle heure,
tel jour, un mal de dents
pourrait me changer:
c'était m'envoyer un mal
que de ne pas avoir inspiré
mes parents à me brosser
les dents dans ma jeunesse,
mais un mal qui suscite
des réflexions et provoque
une conversion.
Merci!

17 décembre 1958

Dortoir.
Gars montèrent sur les cases,
un bruit...
tous couchés.
Les tuyaux vibrent.

Odeur sapin
dans les corridors du collège,
temps Noël.

Plus un voyage laisse de
souvenirs, plus il est réussi.
Car voyager, c'est ramasser
des souvenirs, et se souvenir
c'est un peu revoyager.
Le voyage n'est
qu'une partie de la vie.
Il se teint à la couleur
du tempérament
de l'aventurier,
tantôt sombre,
tantôt illuminé.

Dieu est la lumière.
Les fils de Dieu
sont toujours illuminés.
Et tout ce qu'ils touchent
l'est aussi.

L'homme désire
ce qu'il n'a pas au point
d'oublier ce qu'il possède.

18 décembre 1958

La chance passe
comme un papillon.
Il faut la capturer,
ne pas l'épeurer,
mais sauter dessus.

Colas cherche à se faire
remarquer des pères:
il invente des tas de drames,
se dit toujours malheureux,
cherche à se faire plaindre.

Jolivet
me reconseille d'attendre
la fin de mon Classique
pour écrire,
même pour les vacances.
Il n'a pas l'air de croire
à la sagesse de Bellerose:

"Redoubler une année à
cause d'un espèce de roman.
Faire gaspiller $500
à ses parents".

"En vacances amuse-toi
avec tes petits frères. Lis".

"Tu es
très impressionnable".

Je coupe tout lien
avec Bellerose: seuls
de petits bonjours ici et là...

Plus je me sens grandir,
plus je me sens vieillir.

Opposition, tiraillement:
lirais-je mauvais livres ou
"Imitation de Jésus-Christ"
ou Claudel
en vacances?

1959

17 ans

1 janvier 1959

La nuit d'hier, j'ai rêvé.
Un mélange
de Madeleine Letellier
et de Gina, l'Égyptienne.
Ses lèvres colorées rouges,
son toupet bien droit,
ah! oui c'était Madeleine.
Mais elle m'a dit
être égyptienne, oui, oui,
je me souviens, c'était
une princesse égyptienne.
Ses parents
m'invitaient à son palais.
Je refusai,
amoureux de pauvreté.

Je ne me souviens plus avec
exactitude de nos répliques.
Pourtant je me suis réveillé
enchanté de nos tournures
de phrases.
Voilà un vrai rêve déclenché
par toutes mes rêvasseries.

J'ai rêvé beaucoup avec,
toujours au fond de moi,
ce goût de l'action.
Mes narines sentent l'action,
mes oreilles l'écoutent
et mes yeux la voient.
Jusqu'à Noël,
plus de cigarettes.
L'étude.
J'écrirai, s'il le faut,
durant mes nuits au dortoir.
L'été prochain,
c'est le Foyer de Charité
et mon premier roman.

À 18 ans, l'été consistera
en un tour de la Gaspésie
en bicycle.
Durant ma philosophie,
c'est Panama.
À l'université, la fondation
d'une troupe de théâtre.
Et plus tard, j'aimerais,
à l'exemple de Foucauld
au Maroc,
écornifler dans la Russie.
Raymond Gauthier et moi
parlons même de nous
rendre à Panama en bicycle.
Mais où trouver le temps?
Mais le temps, où le voler?

À la maison, je m'empiffre
de rêves d'amour.

J'ouvre un livre.
J'examine.
Alors l'audace me prend:
je reprends chaque chapitre,
chaque paragraphe, chaque
phrase, chaque mot.

16 janvier 1959

Grosse tempête de neige.
Les autos glissent.
Hourra!

Roger Letellier aux vacances
de Noël.
Me reproche
d'aimer sa soeur.

17 janvier 1959

J'ai monté pour le Festival,
Cyrano de Bergerac.
Oui.L'esprit de Rostand
fleurit en ce livre.
Je recopie certains passages.
Je les mémorise.
L'esprit se développe
si on l'instruit.
Le mot charmant, le son
juste, la phrase agressive
naissent rarement
sans lecture, sans travail.

Je sens la neige: elle tombe,
tourbillonne,
tombe toute mêlée.

Je vais dans mon pays rose,
tes yeux fidèles, une main
douce posée sur mon épaule.

À Noël 58,
deux fois nous sommes
sortis en groupe pour aller
au cinéma.
C'était à Mado que je portais
le plus attention:
c'est moi qui payais
son entrée, je m'assoyais
près d'elle, je la faisais rire,
je l'amusais
comme on amuse
un enfant qui ne sait pas
jouer tout seul.
À la 2e sortie, elle refuse de
se faire payer son entrée:
cela me vexa beaucoup plus
que cela m'attrista.
Je ne l'aimais pas encore
assez pour souffrir pour elle.

Mais je cachais
mes sentiments
et seul mon empressement
- ce qui est déjà beaucoup-
dut trahir mon faible pour
elle et l'attirer peu à peu
à m'aimer.

S'aimer en saints,
seul moyen.

À la chapelle, les gars
regardaient les plus jeunes
défiler classe par classe,
s'en moquaient tout bas,
les critiquaient, perdant
leur temps à manquer
à leur devoir de charité.

Cet été, je lirai un livre
anglais.

La gloire s'effrite en ruines.

Rêver pour le plaisir
de rêver, c'est égoïste.
Priez plutôt pour celle
que vous aimez, parlez d'elle
à Dieu, de vos projets,
de vos peines, plutôt que
de rêver à elle, ce rêve
stérile.

Les églises disparaîtront
lorsque les gens ne croiront
plus; mais comme il y aura
toujours des croyants!
Détruire nos églises
ce n'est pas détruire
notre religion ni notre foi
à nous chrétiens.

Cet été: groupe: dictionnaire
d'architecture.

Tantôt la seule pensée
de Mado me console,
mais tantôt c'est le contraire,
elle m'affole, me chagrine,
me ronge.

Mado: depuis longtemps
ma douleur cherchait
le soleil pour l'assécher,
c'est toi que j'ai trouvée,
je ne souffre plus
de mes premières douleurs,
mais seulement
de ton départ, de savoir
que je ne reverrai peut-être
jamais plus le soleil.
Je suis né pour la misère,
non pour la joie.
Et pourtant je trouve la force
de sourire, de rire même.

Il n'est pas nécessaire
de comprendre pour sentir,
mais pour bien sentir.

Bellerose: orgueil, mépris
gars.

Mado: bus Noël.
Besoin de se confier, rire,
d'attirer l'attention.

Mon complexe physique
vient d'une idéalisation
antérieure de ce même corps.

Brossard croit bien chanter
cantiques: chante fort, crie,
fausse: se faire remarquer.

18 janvier 1959

La peine ressentie
cachait non seulement
la perte de Denise, mais
aussi le remords d'avoir
abandonné mon but premier:
devenir un saint.
Toute la journée ne me parut
qu'un long cauchemar.
L'ouvrage ne manquait pas:
examen à préparer,
arc de triomphe à finir,
rapport à rédiger.
À ma table d'étude,
je m'arrêtai soudain,
et la tête coincée entre mes
doigts, j'aurais aimé pleurer.
L'orgueil me ficelait:
je croyais ne plus pouvoir
aller à Dieu.
Pourtant cet orgueil cachait
une lassitude extrême,
des larmes atroces.
Je me répétais: "Pourquoi
cette envie de pleurer?"
Mes mains me lâchaient,
je redevenais presque calme;
l'ouvrage avançait.
Je songeais:
"Le but de la vie, c'est Dieu.
À quoi me sert-il de
travailler si tout doit périr".

L'homme dure ici-bas ce que
dure une vague dans la mer.
Goûter le moment qui passe
pour goûter mieux le futur
qui vient.
Goûter à la vie, siroter la vie.

Père Grégoire lit le front
plissé.

Durant les vacances,
lire St Ignace de Loyola.

À Mado:
Surtout ne pas lire livre
d'amour ou sur l'amour.
Fais ton devoir,
ne rêve pas trop, accepte
notre séparation:
aux vacances on se reverra
dans la joie parce que l'on
s'est attendu dans la peine.
Car si tu deviens paresseuse
pour souffrir, un jour viendra
où tu le seras aussi
pour jouir.
Car on ne peut vraiment
jouir sans avoir rempli
son devoir.

Les adolescents se plaisent
à essayer de défricher
la mystérieuse psychologie
des filles.

Je parle aux gars de Mado,
je leur explique mes idées,
nos décisions
sur l'amour précoce,
l'apostolat en groupe:
c'est drôle
comme cela les intéresse.
Je ne leur permets
ni le ridicule, ni de passer
des farces grossières sur
Mado, moi qui ai l'habitude
de ne pas me gêner,
quelle métamorphose!

Livres:
Littérature canadienne.
Anne Frank.
Dieu parlera ce soir.
Toi qui deviens homme.
Adolescent, qui es-tu?
Au large.
Aimer ou le journal de Dany.

L'amour doit se manifester
extérieurement.

Je vais travailler
de toutes mes forces
à dominer et mes passions
et ma paresse
et mon égoïsme surtout
dans mon amour pour Mado.

J'ai commis le péché
le plus grave:
celui de ne plus croire
en Dieu.

Bien aimer est un devoir.
Et comme tout devoir
il est dur et demande
des sacrifices
et de l'oubli de soi.

Si on s'aime en égoïstes
Mado et moi, on se dévorera
l'un l'autre comme des bêtes
affamées et cette guerre,
ce ravage on l'appellera
de l'amour.
Et on appellera ça
de l'amour, mais bientôt
nous nous serons tellement
ravagés que nous devrons
nous séparer,
nous nous séparerons
parce qu'il n'y a plus rien
à dévorer, parce que n'ayant
plus rien à dévorer
on s'en va parce que
notre égoïsme est insatisfait.
Et désormais
nous ne croirons en l'amour
que comme un ravage.
Nous ne voudrons plus aimer
ou bien nous aimerons
de plus en plus en égoïstes.

19 janvier 1959

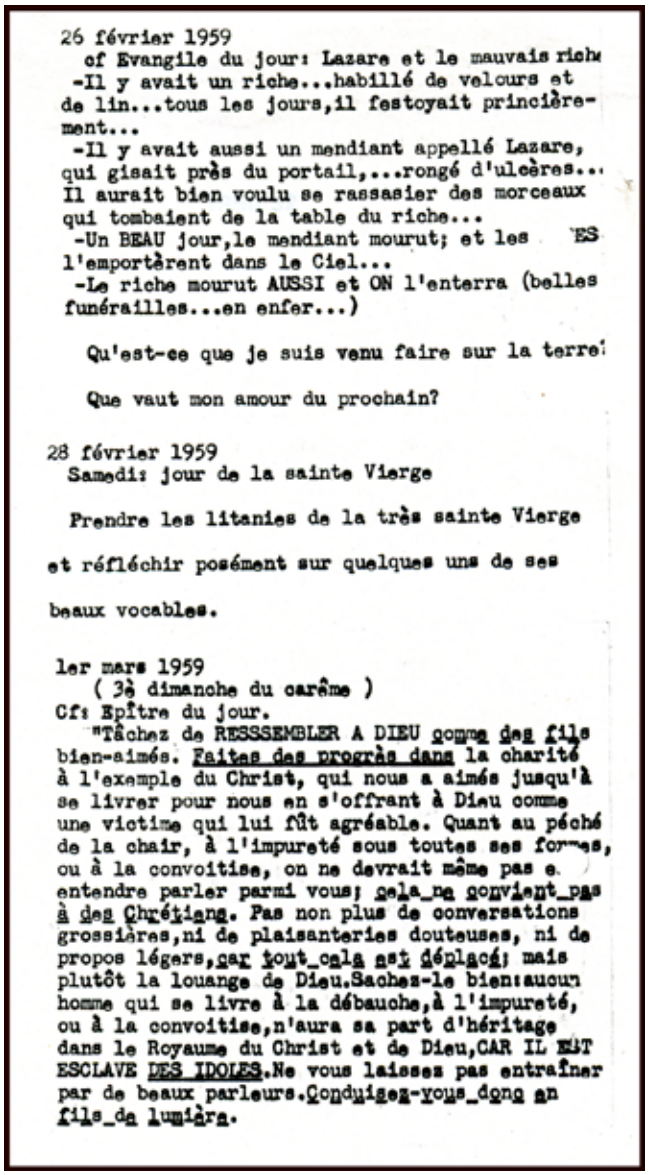
Une main pour cacher,
Une main pour trouver,
Deux mains
qui se battent.

Sous la lune,
Avec une fille,
Sa tête sur mon épaule;
Dans le vent,
Avec une fille,
Sa jupe trop haute;
Dans son coeur,
Des rêves
beaux comme du bonheur,
Des rêves voyageurs,
Qui s'en vont,
Qui s'en vont...

21 janvier 1959

(Lettre reçue
de Michel Jetté).

Bien cher Yvan,
Eh bien! Nous voici
réinstallés au collège
depuis deux semaines.
J'espère que tout s'est bien
passé pour toi.
Pour ma part,
les deux premiers jours
ont été assez durs.
Mais comme toujours
on finit par prendre le dessus.
Les études, ça va bien?
Ici, c'est toujours la même
petite routine journalière.
Nos monuments de neige
pour le festival sont en
bonne voie de construction.
Je n'ai pas reçu de nouvelles
de Roger, mais je lui écrirai
ces jours-ci.
Je te renvoie ton livre
que j'ai bien aimé
et que j'avais envie de relire.
Je poursuis actuellement
la lecture d'un livre fameux
"Terre des hommes"
que tu as probablement lu.
À mon avis,
c'est un chef d'oeuvre.
J'espère que tu n'as pas
perdu ta verve littéraire.
Essaie de me donner
de tes nouvelles.
Je ne te demande
que quelques lignes
griffonnées à la hâte.
D'un ami, Michel.



26 février 1959
cf Evangile du jour: Lazare et le mauvais riche
-Il y avait un riche...habillé de velours et de lin...tous les jours,il festoyait princièrement...
-Il y avait aussi un mendiant appellé Lazare, qui gisait près du portail,...rongé d'ulcères... Il aurait bien voulu se rassasier des morceaux qui tombaient de la table du riche...
-Un BEAU jour,le mendiant mourut; et les ES l'emportèrent dans le Ciel...
-Le riche mourut AUSSI et ON l'enterra (belles funérailles...en enfer...)

Qu'est-ce que je suis venu faire sur la terre!

Que vaut mon amour du prochain?

28 février 1959
Samedi: jour de la sainte Vierge

Prendre les litanies de la très sainte Vierge et réfléchir posément sur quelques uns de ses beaux vocables.

1er mars 1959
(3è dimanche du carême)
Cf: Epître du jour.
"Tâchez de RESSSEMBLER A DIEU comme des fils bien-aimés. Faites des progrès dans la charité à l'exemple du Christ, qui nous a aimés jusqu'à se livrer pour nous en s'offrant à Dieu comme une victime qui lui fût agréable. Quant au péché de la chair, à l'impureté sous toutes ses formes, ou à la convoitise, on ne devrait même pas en entendre parler parmi vous; cela ne convient pas à des Chrétiens. Pas non plus de conversations grossières,ni de plaisanteries douteuses, ni de propos légers,car tout cela est déplacé; mais plutôt la louange de Dieu.Sachez-le bien:aucun homme qui se livre à la débauche,à l'impureté, ou à la convoitise,n'aura sa part d'héritage dans le Royaume du Christ et de Dieu,CAR IL EST ESCLAVE DES IDOLES.Ne vous laissez pas entraîner par de beaux parleurs.Conduisez-vous donc en fils de lumière.

27 janvier 1959

(Lettre envoyée
à Michel Jetté).

Cher Michel.

Tu m'as bien demandé:
"que quelques lignes griffonnées à la hâte".
Même si je suis paresseux
en ce qui concerne
la correspondance, n'oublie
pas que pour mes amis
il m'arrive... parfois... de
surmonter mes défauts.
Mais t'écrire à toi, Michel,
ce n'est pas une tâche,
c'est un plaisir!
Tu m'as glissé un mot
sur votre festival d'hiver.
Ici aussi nous en avons eu
un: j'ai crié au point de ne
plus être capable de parler.
La majorité des gars
sont comme moi: la mode
est aux extinctions de voix.
J'ai songé beaucoup
à ma pièce commencée
aux vacances de Noël;
j'entasse transformations
sur transformations.
Quant au voyage
j'ai du nouveau.
J'ai enfin réussi
à trouver quelqu'un
pour m'accompagner.
J'ai révisé mon trajet:
nous ne nous rendrons pas
à Panama.
C'est un peu trop loin.

Mais seulement à New York,
puis à Niagara, Rochester,
Syracuse pour enfin revenir
à Montréal par Cornwall.
Maintenant tiens-toi, voici
l'originalité Mornardienne,
la rumeur du jour
au Séminaire.
Nous allons exécuter
ce voyage (évidemment
la permission des parents
n'est pas encore...
tout à fait... donnée!) en...
mais non! pas en auto:
je conduis trop mal; en train?
en autobus?... Michel!
ne savais-tu pas que je suis
petit fils de Séraphin...
je partirai... (surtout ne ris
pas canaille!)... en bicycle!...
Oui monsieur l'abbé...
en bicycle: 1200 miles...
Je partirai sans le sou,
avec pour seule puissance
cette devise:
Tant que mon bicycle peut
rouler, je pédalerai.

28 janvier 1959

Je vois la fin du tunnel
avec joie;
plains ceux qui y entrent.
Été me confesser.
Aimer Dieu en silence.
Savoir écouter les autres,
pas bougonner.

À New York, ne pas manger
pendant 2 jours
& promenades afin de savoir
ce que ressent un affamé
dans l'odeur des repas.

Dans mon voyage,
lire Bible,
vie Napoléon,
voyage Foucault.
N'apporter que des livres
pour m'instruire.

Bonnes cartes des U.S.A.

Jeune, je croyais pouvoir
atteindre, toucher l'horizon.
J'ai été en Europe sans
même pouvoir l'approcher.
Maintenant New York
me le cache en entier
par ses monstres de pierre.
L'homme élève des monstres
de fer, mais il n'en reste
pas moins
le seul monstre de la terre.

Dans chaque pays
où je passerai, j'achèterai
le costume national.

L'égoïsme des riches,
c'est le malheur des pauvres,
comme leur jouissance
est leur chagrin.

Albany 2
Syracuse 2
Rochester 2
Trenton 1
Philadelphie 2
Ottawa 3
36 jours.

Apporter
mon réveille-matin.
Dans mon JOURNAL
de New York,
développer les utilités.

Les gars:
"Tu ne réussiras pas. C'est
impossible".

Gauthier
m'encourageait à écrire.
J'ai écrit.

29 janvier 1959

Un voyage doit être fait
après une étude suffisante
des lieux à visiter.
Il doit être instructif,
mais reposant.

Préparer un voyage
est un grand plaisir.
Le faire à bicyclette
est un martyr.

J'ai rêvé longtemps
sur des cartes de New-York.

Plus je pense au voyage,
plus je veux l'oublier.
Je commence à avoir peur.

Si Québec savait être
indépendant.
Sauver sa religions.
Sauver sa langue.
Se bâtir des New York.
Des Washington.
Sans la reine d'Angleterre.
Sans Ottawa.
Vive l'indépendance!

30 janvier 1959

Plus je pense au voyage,
plus je veux l'oublier.
Je commence à avoir peur.

Si Québec savait être
indépendant.
Sauver sa religion.
Sauver sa langue.
Se bâtir des New York.
Des Washington.
Sans la reine d'Angleterre.
Sans Ottawa.
Vive l'indépendance!

4 février 1959

Amis

Du vent
Dans les rideaux
Du soleil
Sur nos travaux

Du vent
Dans nos cheveux
Du soleil
Dans nos grands yeux

Du beau temps
Dans les rideaux
Nous rêvant
Sur nos travaux

Amis
La classe achève!
Amis
Pas de grèves!
Attendons la trêve.
Demain
Sur les chemins
Lointains
Nous irons
Par la main
Vers un festin!

24 février 1959

(Lettre reçue
de Marie-Ange Fournier).

Cher Yvan.
Pardonne à la vieille
marraine de n'être pas allée
te voir à l'hôpital.
Je me suis peut-être rachetée
en priant pour toi.
J'espère que tout va
pour le mieux et je souhaite
que tu puisses reprendre
tes cours le plus vite
possible.
Il faudra, tout de même,
prendre le temps nécessaire
pour ta convalescence,
la santé c'est ce qu'on a
de plus précieux.
Je ne doute pas que cette
intervention chirurgicale
a été pour toi une dure
épreuve, la perte de temps,
les douleurs physiques et
tous les ennuis de l'hôpital,
heureusement qu'il y a
les gentilles garde-malades
qui offrent la tasse de thé...
As-tu reçu beaucoup
de visite, ta petite mère
a dû aller te voir souvent
et quels soucis
pour son grand fils, hein!
Papa René n'était point
le moins inquiet
à ce qu'il paraît.
Comme tu es cher à bien
des gens, mon cher filleul.

Tu as appris que ta cousine
Françine était devenue
de par la volonté de Dieu,
Sr Rolland-Marie.
Elle semble bien heureuse
sous la livrée de Marguerite
Bourgeois et je crois qu'elle
ne changerait pas sa place
pour tout l'or du monde.
Pourtant elle dit adieu
au monde, elle fait voeu
de pauvreté et consent
à se donner totalement
au service des âmes.
Le don de soi, je crois Yvan,
que c'est le secret
du bonheur.
D'ailleurs tu commences
déjà à le comprendre
toi-même puisque tu es
de toutes les organisations.
Tu continueras à prier
pour le cousin Guy
qui s'avance prudemment
vers le sacerdoce.
On dirait qu'il a peur
de n'avoir pas bien compris
l'appel et cela depuis
toujours car je me rappelle
que le jour de sa première
communion je lui avais
demandé au retour
de la messe:
Puis Guy Jésus t'a-t-il parlé?
Oui, me répondit-il mais
il ne parlait pas fort.
J'espère qu'il a bien compris
mon fils et qu'il fera
un saint prêtre.

Dis bonjour à Gertrude
et dis lui que je l'attends
pour manger
"l'agneau pascal".
Embrasse pour moi ta jolie
soeur Germaine et salue
tes frères.

25 février 1959

(Lettre reçue
de Louis-Pierre Sédillot).

Cher Yvan.

Monsieur le directeur
nous a appris ton entrée
à l'hôpital, et probablement
l'opération
vendredi ou samedi.
J'ai pensé à toi.
Espérons que tout a bien été,
et le retour le plus tôt
possible à la santé.
Comme visite, Jean Riopel
est supposé y aller
en notre nom.
Bonjour et à bientôt.

1 mars 1959

Roger et Mado me contaient
leurs aventures de jeunesse:
patiner dans les allées
du cimetière.
Promener rue costumés
en sauvages.
Ils riaient.
Moi un plaisir
de voir rire Mado,
plus capable de parler,
se cachait tête toute rouge,
pâmée dans mains.
Leur dit après:
" Mado timide à tort. Il faut
que vous agissiez pour vous
débarrasser de cette timidité.
Vous êtes capables. Il le faut.
Il le faut".
Roger, te présenter fille,
c'est te décourager,
fille pas aimer timide
parce que lui n'avance pas.
Roger Mado et moi,
nous nous sommes
entendus pour
une très grande intimité.
Et les trois gars
c'est de même.
Odette, Henriette et Michel.
Tout nous dire.
Se connaître, se comprendre,
s'aimer.
L'on juge une organisation
à ses preuves.
Avec cette idée d'apostolat
je me sens tout à fait rassuré:
même je peux aimer Mado
puisqu'elle
me rapproche de Dieu.

J'ai besoin d'une femme
pour travailler: son sourire,
son affection m'encouragent.
En sortant je glisse à l'oreille
de Mado à l'insu du reste
de la famille sauf de Roger:
"Demain midi".
Elle me souffla:
"Oui".
Car je lui ai promis de lui
apporter des feuilles sur
la psychologie masculine.
Et par elle des feuilles
sur la féminine à Roger.
Pour s'aider à comprendre,
ils se verront,
se l'expliqueront
mutuellement.
Je lui parlerai aussi
de Michel: elle me dira ce
qu'elle veut que je lui dise.
La seule difficulté, Michel:
il souffre.
Je vais lui dire la vérité.
S'il est fâché, s'il me dit
de te quitter Mado, il faudra.
Je préfère souffrir
que de voir souffrir.

2 mars 1959

Ce soir Ménard m'a donné
un support au dortoir.
Je n'en avais plus.
Il s'empressait.
Nous avons ri,
nous nous sommes conté
quelques blagues dans le dos
du surveillant!
un peu de bonne volonté
suffit pour effacer
une querelle!

J'ai un caractère de papillon.
Ce matin je me suis réveillé
furieux.
Rien ne comptait plus pour
moi: ni Mado, ni les autres
filles, ni mon groupe d'amis
de Saint-Lambert, ni celui
du collège.
J'aurais piétiné
sans remords ce qu'hier
je défendais
avec acharnement.

Se promener dans la cour,
parler mais avoir
de la misère à se comprendre
à cause de la musique
des haut-parleurs.
La croix domine les classes,
les études, les usines,
les bureaux, le labeur
humain.
La croix domine les maisons,
les salons, les cuisines,
les chambres à coucher,
l'amour humain.
La croix est plus humaine
que l'humain parce
qu'elle domine l'humain.

7 mars 1959

Plus rien ne m'intéresse,
ni voyage, ni études,
ni musique.
Mais dormir,
dormir longtemps,
dormir très longtemps,
dormir pour toujours.
Fatigué (en) classes:
je regarde souvent l'horloge
au-dessus de la tribune
du professeur.

Les fillettes jouent
à la maman sans même avoir
d'enfants.
Les garçonnets jouent
aux soldats sans même avoir
de balles.
Puis ils grandissent.
Ils ont des enfants
et des balles.
Ils continuent à jouer
les jeux de leur adolescence
mais avec des enfants
et des balles.
Jeux dangereux!
Jeux terribles.
C'est la vie.

Être actrice ou acteur
c'est avoir un métier
tout simplement.
Tout simplement, parce que
l'actrice ou l'acteur
n'est qu'un moyen
pour transmettre les idées
d'un auteur au public.

Il y a 3 sortes de gloire:
la gloire du corps, gloire
éphémère,
la gloire de l'esprit qui peut
durer ce que dure la terre,
la gloire de l'âme, éternelle
comme l'âme.

Jolivet.
Laisser tomber groupe.

Jusqu'à 21 ans:
catholique sérieux,
pas fille dans ma vie.
Vacances: écrire.
J'essaie Dieu.
Je ne risque rien.

Dans nature,
printemps s'en vient.
Chez moi,
printemps s'en vient aussi.

En rêvant, (j'ai) tout
le plaisir avant d'agir.
Puis je n'agis plus.

8 mars 1959

Je fréquente vraiment Mado:
durant les vacances de Noël
je la voyais
presque tous les soirs.
Bien sûr j'allais voir Roger
(extérieurement).
Mais, au fond, c'est elle
que je venais voir.

Le dernier rendez-vous.
Seulement à la pensée
que je dois te quitter
ça me fait mal là, au coeur.
C'était si doux se réveiller
le matin avec la certitude
que quelqu'un pensait à moi,
que quelqu'un m'aimait,
et pensait à moi encore
et encore toute la journée.
Le soir se coucher,
serrer son oreiller comme
j'aurais aimé te serrer.

12 mars 1959

Encan livres: vieux livres
bibliothèque d'un père,
livres jaunis.
Gars se battre.
Acheté:
Pensées de Pascal.
Choix de lettres
de Mme de Sévigné.
Cinna de Corneille.
Oraisons funèbres
de Bossuet.
Il y en aura d'autres.
Hourra!

Pour lui, aimer c'était tout
donner à Dieu, quitter Mado.
Et justement il refusait
de quitter Mado.
Il refusait de quitter
ses plaisirs, ses aises,
son petit orgueil, sa paresse,
ses affections.
Il refusait de servir
lui qui voulait tant dominer.
Mais malgré ce veto,
il se mit à songer:
à quoi la vie le destinait-il
vraiment?
Metteur en scène, mari,
prêtre, saint...
Toutes ces réponses
tourbillonnaient dans sa tête,
se frappaient,
se bousculaient.
Depuis l'âge de 12 ans
il rêvait de se marier,
d'avoir enfin une toute petite
femme pour le comprendre,
l'aimer...

14 mars 1959

Mais la vie des gens
misérables soulevait en lui
un puissant remords: il aurait
voulu les secourir, les aider,
sacrifier son bonheur au leur:
il comprenait l'attrait
de la prêtrise sur lui...
Mais de plus en plus
il devenait égoïste,
car de plus en plus il faisait
taire brusquement ses appels
désespérés venus
de je ne sais quel lointain...
De jour en jour, il retardait
sa confession: ce devait être
avant hier, puis hier, puis
aujourd'hui...
Il retardait cette décision
qui devait bouleverser
toute sa vie.
Tout lui paraissait sombre,
noir...
Une heure plus tard,
il se disait:
"Bien! je peux toujours
aimer Dieu et me marier.
Travailler, écrire, voyager
et... bien sûr prier!"
Et le raisonnement
recommençait sa marche
vers le lendemain,
vers d'autres souffrances...

Grippé.
Gymnastique en bas,
sans souliers.

Les hommes bâtissent
pour démolir.
Les hommes démolissent
pour rebâtir.

Certaines gens récitent
les prières auxquelles
sont attribuées
le plus d'indulgences.
Ils prient pour gagner
plus d'indulgences.
Ils prient comme
une machine à additionner.

Au dortoir, sa grippe
le torturait.
Il faisait froid.
Les autres gars
s'y sentaient bien parce
qu'ils ne se sentaient pas
malades.
Les autres ouvraient même
les fenêtres sans penser
que ce goût pouvait nuire
à d'autres.
Mais malgré ses frissons
dans le dos, ses mains
et ses pieds glacés,
il ne se servait pas de l'eau
chaude mais de l'eau froide,
terriblement froide
pour se laver.

Une force nouvelle
l'encourageait à agir
avec énergie.
Cette force ce n'était que
son désir d'adhérer pour
de bon au christianisme.
Que ne ferait-il pas pour
se purifier de ses fautes
une fois dans les bras
de Dieu?
Il avait à peine lu quelques
lignes de Bossuet, de Pascal:
le voilà décidé
à se convertir.
Il n'avait pas pensé
à Madeleine aujourd'hui:
la littérature avait concentré
tout son travail, sa pensée,
son imagination, ses rêves.

Malgré ma maladie,
mon début de bronchite,
je lis et j'écris toujours.
Parce que lire et écrire,
c'est une de mes folies.

Mais les classes
sont délaissées.

16 mars 1959

Ma grippe s'en va.
Je me sens mieux.
Je recommence à savourer
la vie.
Mais l'opération
et cette grippe m'ont affaibli,
j'ai maigri, des boutons
m'ont enlaidi un peu;
je suis blême.
Il me faudra retravailler
à ma beauté!

Les mauvais élèves
se plaisent à martyriser
les bons élèves,
parce qu'eux-mêmes
sont martyrisés par leurs
passions, sinon leurs vices.
Et pour eux le seul moyen
d'oublier leur souffrance
n'est pas, comme il se
devrait d'étudier plus fort,
puisqu'ils ne veulent plus
étudier, mais de faire souffrir
les autres.
Longtemps j'ai été bon
élève.
J'ai souffert.
Je souffrais d'avoir
près de moi de si vulgaires
compagnons que sont
les mauvais élèves.
Aujourd'hui
je suis mauvais élève.
Mais je ne fais pas souffrir
les bons élèves parce que
je sais jusqu'à quel point
nos méchancetés
peuvent les faire souffrir.

Saint Augustin est le seul
saint à qui j'ai plus ou moins
permis de m'accompagner
durant ma marche d'un an
à travers les passions
parce qu'il me ressemble,
ou plutôt parce que je lui
ressemble puisqu'il a été
créé avant moi.

Je souffre à la pensée
qu'un seul grand homme,
même mort, s'il vivait,
me traiterait avec
une indifférence hautaine.
Voilà pourquoi j'ai confiance
aux saints, voilà pourquoi
j'aime les saints, un saint
ne méprise jamais ses frères:
à l'amour répond l'amour.
J'ai besoin de me croire aimé
de ceux que j'aime.

Après une bonne peur,
tous mes nerfs se détendent,
c'est une détente
plus complète, un bien-être
supérieur à avant la peur.
L'homme qui a vu le pire
ne s'effraie plus
des moindres choses.

En religion, il ne faut jamais
dire: "je ne dépenserai pas"
mais plutôt
"je vais économiser".
Le négatif décourage,
le positif encourage
car il donne un but qui peut
se prolonger, se garder.

L'amour pour une femme
me paraît enfantin
à comparer
à l'amour pour Dieu
parce qu'il est
de courte durée.

Retarde toujours confession:
paresse: désir de continuer
à ne pas étudier, à lire,
à rêver en classe.

Le livre est un message;
mais comme tout message
écrit
il faut se donner la peine,
ou vouloir le lire.
Les écrivains
s'enorgueillissent parce que
200,000 ou 300,000
êtres humains ont lu
leurs écrits. Présomption!
Qu'est-ce donc que 300,000
sur 2 milliards, et de plus
300,000 qui oublient plus
vite qu'ils ne lisent?
Il ne faut écrire
que pour gagner son ciel,
par vocation.
Le reste, par le fait même,
est assuré.

17 mars 1959

“Quatre enfants furent brûlés
dans une maison isolée
cette nuit...”
Chacun s’écriait:
“Pauvres enfants!”

O morts,
comme je vous envie!
Vous avez ce que tout
homme au fond cherche...
Heureux qui pour tombeau
a un berceau.
L’âme naissante
ne craint pas le caveau.

Depuis ma plus tendre
enfance, j’avoue avoir trouvé
la vie terrestre lourde,
accablante comme
la coquille d’une cigale.

À l’école d’Olier, mon frère,
l’école où jadis j’ai été élève,
l’Académie St-Michel, il est
arrivé un drôle d’incident.
À 9h.30 du matin la police
reçut un téléphone disant:
“Une bombe a été placée
à l’Académie St-Michel”.
À 9h.45 la police fouillait
déjà l’école.
À 10 les élèves recevaient
l’ordre de s’en aller
pour la journée.
Pour eux cet ordre était
une récompense,
une journée sans classe!

Mais la police eut beau
fouiller, scruter, rien,
toujours rien, obstinément
rien.
Il n’y avait pas de bombe,
il n’y avait jamais eu
de bombe.
Quel est l’imbécile qui
a besoin de faire de telles
plaisanteries pour s’amuser?
Tous les fous ne sont pas
enfermés!
S’ils l’étaient tous,
il y aurait très peu de gens
dans les rues!
Mais a-t-il pensé avant
d’agir, a-t-il seulement pensé
qu’au même moment une
fournaise aurait pu exploser
dans une maison mettant
le feu, blessant plusieurs
personnes, qu’un simple
retard d’une minute aurait pu
causer la mort
d’une personne blessée
au milieu d’un incendie?

18 mars 1959

Je profitai de mon congé
pour écouter un peu de radio:
chansons populaires,
marches militaires.

Hier soir,
Roger Letellier vint seul.
Je lui expliquai ce qu’avait
dit Jolivet pour le groupe.
Il était déçu.
Très déçu.
Il m’a promis d’en parler
aujourd’hui à son aumônier.
Ce soir, si j’étais encore ici,
je lui aurais téléphoné.
Avec Mado, il serait venu.
Nous en aurions discuté.
J’espérais pouvoir rester.
Mais impossible.
Il faut partir.
Ah! cette petite déception,
le devoir avant tout!

Depuis toujours
je rêve d’aller chercher
ma femme dans les quartiers
de prostitution.
Je rêve à une fille qui
ne se plaît pas en ce milieu,
qui a hâte d’en sortir,
qui veut sans pouvoir,
mais que moi j’affranchirai.

Rentré à Saint-Jean par bus.
Maisons bois,
briques effritées,
ville cow-boy.

Je m’ennuie à mourir.
Même plus goût d’écrire,
rien faire.
Chagriné.
Les heures sont longues.
Ma faiblesse
me donne mal aux muscles
des bras surtout.

19 mars 1959

Au réveil, les gars ouvrirent
les fenêtres au printemps
qui frappait.
Le soleil
dans une immense traîne
rose s'en venait à l'horizon.
Les moineaux chantaient,
l'air était pur.
Je me sentais en forme
ce matin, j'essayai
de me mettre beau pour
le printemps qui me regardait
par la fenêtre, pour Mado
qui me reverrait à Pâques.

J'ai été à la confesse
avec ma lourde charge.
Dieu me l'a enlevée,
l'a rejetée au passé
et Dieu m'a embrassé.
Et je me suis senti fort,
fort comme le monde,
plus fort que le monde.
Vie nouvelle,
la vie que j'attendais
est arrivée, est commencée.

Brossard chante si fort
qu'il fausse.
Mais pour lui
vaut mieux fausser que
de ne pas se faire entendre.

Je me sentais faible
agenouillé à la chapelle.
L'office me paraissait long;
j'avais la tête lourde,
mon corps était moite...
Je changeais continuellement
de position pour rester
plus longtemps à genoux,
pour ne pas m'asseoir
tout de suite, pour ne pas
déranger mon voisin
d'en arrière.
J'essayais de chanter.
Mais je chantais faible,
je devais respirer
à tout moment pour donner
quelques notes.

Tousser
dans les corridors du collège,
dans les escaliers,
et les murs retentissent,
se font échos comme
sous l'effet d'une bombe.

J'aime prier devant la statue
qui représente
la sainte Vierge.
À ce temps-ci
elle est couverte, cachée
sous un drap violet,
signe du deuil de la passion,
du deuil qui annonce
la première pâques,
et toutes les Pâques
de toutes les âmes
à tous les jours de l'année
dans tous
les confessionnaux.
La Vierge était seule.
Je fus content
d'être auprès d'elle comme
pour la consoler
de sa solitude en un moment
aussi tragique à l'exemple de
Saint Jean au pied
de la croix.

20 mars 1959

Dieu parlera ce soir.
L'observation, le réalisme,
les effets comiques causés
par les sautes d'humeur,
l'orgueil d'un adolescent
nous font pardonner
la pauvreté littéraire
de certains passages.
Je me plaîs à relire et relire
les bouts sur Renée
parce qu'ils me font penser
à Mado.

J'ai bâti mon groupe d'amis
sur le sacrifice: dessert,
bonté, charité, patience.
Bâtir ma vie commence
tout de suite
sur des sacrifices.

Les gars ont creusé
des sillons dans la glace pour
permettre à la neige fondue
par le chaud soleil
de ces derniers jours
de s'écouler
comme des petits ruisseaux.
Ce soir après avoir jasé
longtemps avec les gars,
je les ai observés.
Ça sentait bon dehors.
Ça sentait le printemps.
J'ai pensé à Mado.
J'ai eu peur de deviner
qu'elle souffrait
de mon départ.
Les beaux soirs de printemps
recommencent et avec eux
mes rêves d'amour.

Quand je fume trop,
je ne suis plus capable
d'étudier.

Des beaux soirs comme
aujourd'hui, les gars, même
si la cloche est sonnée,
ne rentrent
que très lentement
à pas lents.
Il fait si bon être dehors
sous le ciel noir, près
des étoiles dans l'air frais!

Si nous donnons
une cigarette
à qui en demande une,
nous lui faisons
un bien grand plaisir.
Il croit fumer par nécessité
quand c'est l'habitude
qui le pousse à croire
à la nécessité.
Et comme pour eux
c'est un besoin, les satisfaire
c'est être charitable.
Fumer est une folie,
parfois même une passion.
Mais une passion
si inoffensive en soi!

21 mars 1959

J'en étais venu à croire
que tuer un homme
n'était presque pas pire
que tuer un oiseau.
Avec cette seule différence
que tuer un homme
c'était l'empêcher d'aimer,
de penser, et de jouir
d'être aimé.
Parce que je croyais
l'homme sans but,
voué au néant.
La lecture de mauvaises
revues m'avait aidé
à en arriver là.
Mais aujourd'hui, je crois
au But des hommes
et tuer un homme, pour moi
maintenant, c'est peut-être
le tuer pour l'infini
s'il n'était pas prêt à mourir.
Alors c'est très grave
tuer un homme!

Dans les discussions
même les plus échauffées,
je suis devenu calme.
Parce que je me passionne
moins pour les discussions.
J'éprouve moins le besoin
de faire accepter mes idées
dans un groupe:
primo, parce qu'elles sont
toujours acceptées,
secundo parce que je suis
certain que mes écrits
les feront accepter
sans ces petites discussions.

À force de vouloir me taire
sur ma vie privée, j'en suis
venu à ne parler que très peu
même des choses
qui ne la touchent pas.
Je n'en suis pas moins aimé
pour cela.
Je suis un peu plus
mystérieux, voilà tout.
Ce qui me donne un peu plus
de charme peut-être.

J'ai étudié un peu
aujourd'hui.
Mais si peu à comparer
à mes études de Syntaxe.
Manque d'habitude!
Habitude de paresseux!
Je ne prie pas assez pour
demander à Dieu de m'aider,
de me donner le courage
de travailler.
Alors je rêve pour oublier
que je ne travaille pas.
Je ne me fâche jamais
et prends tout en riant
ou du moins je fais semblant
de rire.
Une personne qui se fâche,
qui s'aveugle
devient inférieure à celle
qui reste calme et lucide.

Blouin me confia: il m'avait
observé longtemps, avait
remarqué l'ampleur de mon
influence, s'était convaincu
que je n'étais pas un gars
comme les autres et avait
par la suite désiré
mon amitié.

Soir de printemps, la lune,
la nuit, le silence,
le cri étiré d'un train au loin,
le bruit vague de ses roues
lourdes sur les rails.

Il nous arrive de défendre
quelqu'un non par charité
mais par rancune
contre son agresseur.

Je ne parle jamais à table
à la maison.
Nez dans l'assiette.
Pensif.
Remettre toutes
nos questions à plus tard
c'est les oublier.

Je me bats et aussitôt
je suis prêt à me réconcilier.

Vivre pour l'art!

Pour agrémenter une classe
plate je rêve à Mado.
J'aime que les passants
se retournent sur la rue
pour admirer
notre unité de groupe.
Je trouve Roger plat
avec sa vie renfermée,
moisie.
Si le groupe tombe,
Mado restera seule.
Ça m'ennuie.

Raconter
les traits principaux.
Les détails
s'ils nous sont agréables
ne le sont pas à tous.

Vivre seul! artiste!

La majorité des amours est
basée sur l'égoïsme à deux.

Brossard avec son air
d'empereur détrôné.

Fredette ne soutient jamais
un regard.

Attirer l'attention:
un de mes grands défauts.
Quand personne
ne me regarde, je ne fais
rien.

Papa en auto, lent, s'arrête
à chaque passage à niveau.
Je déteste
le voyage en famille.
Préparatifs nerveux.

22 mars 1959

Je rêve continuellement
à Mado.
Huet disait:
“Toutes les filles, non une!”
Je rêve de consoler
les filles en pleurs.

L’an passé,
je détenais le monopole des
organisations de ma section.
Cette année, j’ai tout rejeté.

Brossard affirme
être né sur un orgue.

J’aime la messe.
Je peux rêver
dans toute ma mollesse.

Tu veux devenir énergique:
fréquente un gars énergique.

Il marchait seul, à petits pas,
le long du collège,
un réverbère dans le dos,
dans le tintamarre,
la distorsion
des haut-parleurs.
Il s’amusait à suivre
son ombre se déformer:
tantôt il ressemblait
à un bossu, tantôt à un scout
écrasé par un sac très lourd.
Il se rendait ainsi
jusqu’à l’extrémité du mur,
se retournait, recevait
d’un coup tout l’éclat
des réverbères dans les yeux,
s’apercevait de la disparition
de son ombre
comme on s’aperçoit de la
disparition d’une idée chère.
Il marchait vite pour revenir,
puis reprenait
sa lente contemplation
quand il revoyait
son ombre devant lui.
La soirée se perdait à aller,
à venir d’un bout à l’autre
de la bâtisse,
à poursuivre son ombre.

Comme on avait énuméré
toutes les places possibles
pour jeter des mulots vivants
(dortoirs, lits des gars,
études, réfectoires, classes),
l’un de nous en riant ajouta
la chapelle.
Louis-Pierre s’exclama
de sa voix éraillée,
de sa voix de fillette:
“Non. Non.
Pas à la chapelle”.
Personne ne l’écouta.
Il eut beau répéter,
nous parlions plus fort
que lui.
S’il avait été influent
son conseil aurait porté, mais
dans sa situation il ne servait
qu’à le faire détester parce
que les gars ne voyaient
en lui qu’un “casse fun”.

Brossard refuse sans raison,
par orgueil, d’aller
accompagner à l’orgue.
Celui qui le remplace,
trop souvent inexpérimenté,
fausse.
Brossard se retourne dans
son banc, hautain, méchant,
et s’écrit d’une voix sourde:
“Imbécile!”
Les gars
le détestent de plus en plus.

Si s’enrichir,
c’est faire des pauvres,
au moins penser
c’est une philanthropie,
une charité très grande
parce qu’elle exige le don de
ce qu’il y a de mieux en moi:
l’intelligence.
La pensée qui ne tient pas
compte du coeur
n’est pas la vraie pensée.
À quoi bon un homme
qui pense mais agit mal,
un homme qui n’applique
pas dans la vie
ce qu’il prêche et loue.
La pensée n’est
que le précurseur de l’action.
L’action naît de la pensée
et la pensée n’est que pour
nous aider à mieux agir.

Asselin Michel:
le mulot était
dans son cartable, il empila
ses livres dessus pour
les emporter en classe.
Les gars à qui j’avais parlé
du mulot, lui jetaient
des coups d’oeil furtifs
et pouffaient de rire
à l’idée du mulot écrapouti
qui serait découvert
pendant la classe.

“Si vous avez
de la souffrance et si vous
l’acceptez dans votre vie,
dites-vous que vous êtes
sur la bonne voie
pour le ciel”.

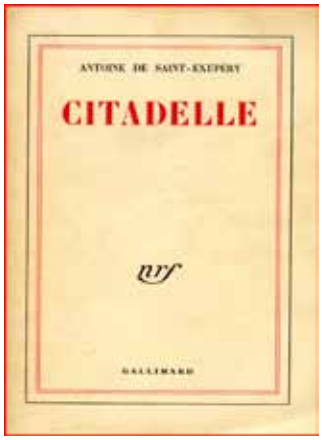
Les prêtres font le tour
de l’église à la course
pour bénir les rameaux,
manque de conviction!

“Avant d’avoir la couronne
de Pâques, il faut d’abord
endurer
la couronne d’épines”.

Labelle ému en classe:
“Il y en a qui n’ont même
pas de chapelet”.
La Pâques d’autrefois
est disparue, remplacée
par des idées matérialistes.

23 mars 1959

Dans le vestibule entre la
salle et la cour de récréation,
Bellerose assis sur un banc,
raide comme une barre
de fer, son foulard rouge
enroulé autour du cou,
son paletot gris détaché,
le bras droit raide,
la main sur le genou, rêvait.
Des groupes de gars jasaient
d'abord autour de lui,
sans même le voir.
Parce que Bellerose au fond
désirait rester tranquille.
Tremblay et Blouin
me glissaient à l'oreille,
pensant que
je ne le connaissais pas:
"Regarde ce gars-là comme
il rêve!".



(*Je lisais CITADELLE
en attendant à la cafétéria*).

Parler de Mado à mes amis
me soulage.
Tous le savent.

Jolivet:
"Tu me demandes
un conseil, il ne fait pas
ton affaire,
tu te fâches, alors
ne m'en demande plus".
Je ne lui en demanderai plus.
Je ne crie plus
ma souffrance, je me raidis,
m'en vais marcher lentement
dans la nuit
avec dans ma tête
des phrases douloureuses
à bâtir.
Mado m'aidera
à affronter l'avenir.

24 mars 1959

Dans l'autobus,
les externes, assis, debout,
mélangés comme des billots,
se bousculent, crient,
chantent,
agacent le conducteur;
les plus jeunes se tiraillent
à la descente sous les yeux
des surveillants.

Je suis malheureux
sur la terre parce que
je ne sais pas ce que j'ai
à faire et que je me demande
ce que je suis venu y faire.

Comme Claudel j'avoue:
la Bible est la plus grande
source de poésie.

Depuis quatre jours il avait
perdu la Vie parce qu'il
ne s'était pas remis
au travail, parce qu'il avait
continué à suivre les classes
en amateur, à ne suivre
que ses classes préférées
(français), parce qu'il avait
continué à rêver et à Mado et
à toutes ses chimères
sans se priver, sans s'arrêter,
parce qu'il n'avait pas prié,
parce qu'il n'avait pas eu
le courage de rompre
brutalement, définitivement
avec son passé
pour se mettre au présent.
Et il se sentait malheureux
d'être si faible.

Il ne trouvait même plus
le courage de ressayer.
Durant le Salut le soir
il trépignait, attendait impa-
tient la fin afin
de pouvoir monter à l'étude
pour étendre sur du papier
ses pauvres idées
qu'il craignait de perdre
pour ne plus les retrouver.

On l'appelait "le poète"
sans malice, simplement
pour rire parce qu'on
l'aimait bien au fond.

Renoncer à un grand amour
pour protéger sa foi en Dieu
quel courage! quelle force!
quelle vertu!

Dans la cour de récréation,
au lieu d'une cloche,
une sirène.
Une sirène qui mugissait aux
gars d'entrer, d'aller étudier,
avec la vitesse d'un pompier
qui vole à un feu.
Après une étude active,
la tête enflée, il sortait;
une marche
dans le printemps,
une cigarette,
une belle musique.

25 mars 1959

Il ne se permettait
aucun repos:
il fouillait partout
à la recherche d'idées
nouvelles, dans ses marches
solitaires, dans ses lectures,
dans ses classes,
à la chapelle et même la nuit
avant de s'endormir
il en notait encore
quelques-unes.

Il n'était pas
comme les autres:
à la chapelle au lieu de prier,
de chanter, il rêvait, lisait,
écrivait;
en classe il écrivait, lisait,
rêvait mais ne suivait pas;
parfois même il sacrifiait
un examen tout entier
pour pouvoir lire, écrire
et rêver davantage;
au dortoir il rêvait au lieu
de dormir, même il écrivait
à la noirceur;
en récréation
il cherchait à être seul.

Les gars s'intéressent à ce
qui leur demande de l'effort.
Évidemment ils préfèrent
ceux qui s'intéressent
aux mêmes choses qu'eux.
Pourtant lui, il était aimé,
très aimé.

Peut-être en souvenir
de sa Syntaxe
où ne se contentant pas de
ne pas être comme les autres,
il devait être mieux
que les autres.
Ceux qui l'approchaient avec
l'idée de le retrouver intact,
devaient certainement
s'en retourner très déçus.

Ses dettes s'élevaient à $8.49
Il n'osait plus emprunter
pour s'acheter
des cigarettes.
Alors il quêtait.
Parfois certains gars
lui disaient en riant:
"Encore toi!"
Il répondait aussi en riant:
"Mes dettes, tu comprends!"
Il quêtait parce qu'il était
esclave de la cigarette,
il semblait ne plus
pouvoir s'arrêter de fumer,
mais il détestait toujours
embêter les autres
avec sa main tendue,
lui l'indépendant.
Même s'il prenait plaisir
à en tirer toute la saveur,
il détestait la cigarette
parce qu'il en était l'esclave.
C'était la même chose
avec les femmes.

Je souffre beaucoup
mais ne pleure jamais.
Je me raidis
pour retenir mes larmes.
Aussi parfois ai-je l'air
très dur.
Je méprise même déteste
un adolescent qui pleure:
fillette va!

Un écrivain
n'est pas jugé grand
par la quantité de ses écrits
mais par la qualité
de sa quantité.

Goût de pleurer: j'ai besoin
de me remettre
et au devoir
et dans la bonne voie
et de cesser l'histoire
de Mado pour être heureux
comme je ne l'ai jamais été
depuis longtemps.
Je veux régler à Pâques.
Si la bande ne peut pas
marcher: couper.
Expliquer à Roger que
je ne veux plus revoir Mado.
Ne rien dire à Mado à moins
qu'elle ne m'en parle.
Je ne suis
qu'un bébé en couche.
Et j'aime
un autre bébé en couche.

Blouin m'imite,
prend des notes:
il veut que je le vois faire.

La poésie moderne
m'apporte une fraîcheur
de printemps, une fraîcheur
incompréhensible,
une fraîcheur due
à ses nouvelles manières
de dire des choses anciennes.

C'est drôle je sens
qu'il y a un quelque chose
chez les gars:
un éloignement progressif
de moi,
un petit mépris.

C'est le besoin irrésistible
qui pousse un homme
à écrire.

Une théorie ne vaut rien
si elle n'est pas
mise en pratique.

Viendra le jour
où les hommes passeront
leur vie à penser,
les machines les remplaçant
au travail manuel
abrutissant.

La guerre n'est qu'un appel
à la pauvreté.

26 mars 1959

Confesser: heureux.
Prier réellement.
Décidé à essayer
de me sanctifier: seul but
sur terre.
L'an dernier,
je n'ai pas fait mes Pâques.
Attendre
à la porte du confessionnal
paraît toujours long.
Ceux qui sortent croient
toujours être restés plus
longtemps que les autres,
croient que la gravité
de leurs fautes
est dévoilée par la longueur
de leur confession, ils nous
jettent un regard furtif, rougissent et s'empressent
de disparaître.

Grande joie.
S'asseoir à la chapelle
devant la croix.
Silence! sans pensées.
Contempler et aimer.

Jolivet au confessionnal:
"Oubliez toute votre
personne pour ne penser
qu'au Christ
comme Il s'est oublié
pour ne penser qu'à nous".

27 mars 1959

Mes écrits: encore un fatras!
Vu mon peu de temps
pour y mettre de l'ordre,
cela me désespère.

Il assistait à ces offices
de la semaine sainte
en spectateur;
il ne participait pas,
il regardait, croyait en cette
mort comme un fait de l'histoire mais il ne pouvait pas
se mettre dans la tête
que l'on devait passer
des heures debout à chanter,
à se fatiguer
pour commémorer ce fait
déjà ancien de l'histoire.
Il raffolait de l'histoire;
il lisait les textes
de la passion pour l'histoire,
pour le pathétique mais
il n'admettait plus
qu'il fallut s'agenouiller
devant un homme
même grand
par son exemple et ses lois
sur la vie,
mais tout de même mort.
Il l'admirait mais sans
l'aimer mais sans l'adorer.
Et il communia.
Parce qu'il ne croyait pas.
S'il avait cru,
il n'aurait pas communié.

L'émotion me fait agir.
Je suis un esclave
de la sensibilité.

Pour moi, les livres ne sont
qu'une partition de musique.

Les gars m'avertissent
à la chapelle (lorsque j'écris)
quand un père s'en vient.

28 mars 1959

À quoi bon chercher
à être entouré de gens
afin d'être admiré puisque
chaque homme doit mourir
et avec sa mort
son admiration.
Seule la solitude
se souvient de nous,
la solitude qui ne ment
jamais.

Dortoir.
La porte attachée
avec une corde.
Au matin, le père arrive,
impossible d'ouvrir la porte:
- Ouvrez-moi! ouvrez-moi!
Le directeur en pleurait
presque.
"Vous les plus vieux,
vous n'êtes même pas
capables de vous tenir
tranquille, d'agir
en hommes!"

29 mars 1959

Rentré de chez Roger
vers minuit.
Il devait être 11 heures
du soir.
Nous sommes assis au salon.
Henriette lit.
Roger parle d'un très vieux
disque drôle à entendre.
Il descend dans la cave
avec Michel pour l'écouter.
J'y vais aussi.
Madeleine refuse.
J'insiste: elle rit.
Je lui prends la main:
- "Adieu Madeleine...
Excuse-moi".
Elle hésite, me regarde, ne
me comprend pas très bien.
Sa main
reste dans la mienne:
elle ne semble pas vouloir
la retirer.
Je devine soudain son désir
pour moi: une grande joie
de certitude.
Je regrette mes paroles,
j'ai le goût de tout démolir,
de rester près d'elle.
La présence de sa soeur
Henriette m'embête.
Je sors brusquement.

La musique m'attriste.
Michel ne cesse
de me regarder.
- "C'est fini
avec Madeleine".
Ils sont surpris.
Je sens qu'il ne m'approuve
pas tout à fait.
J'ai l'impression d'être
stupide: je parle, je parle.
Un très vieux disque:
la chanteuse nasille.
Je ne suis pas vraiment triste.
Je crois jouer la comédie.
Il faut que l'on me remarque.
J'entends marcher.
Je crains que Madeleine ne
se couche avant mon départ.
Je voudrais la revoir.
La musique m'agace.
Je me sens triste.
Madeleine s'affaire
dans la cuisine.
Michel la salue.
Elle ne répond pas.
Roger et moi
avons été reconduire Michel
à l'autobus.
Roger disait:
- C'est peut-être mieux
comme ça.
Michel savait que j'avais
un faible pour Mado.
J'ai parlé clairement.
Et quand il sut que Mado
avait un gros faible
pour moi...

"C'est drôle. On dirait
qu'on m'a vidé le coeur
de tout sentiment.
Je m'efface.
Je ne veux pas risquer
ma vocation."

Nous ne voulions pas dire
à Madeleine que c'est parce
que nous l'aimions que
nous quittions le groupe.
Nous voulions dire
que Jolivet refusait,
que je pouvais être chassé
du collège.
- Pour le bonheur de Mado...
Pour la première fois
de sa vie, Roger se confia:
- Je n'ai rien pour attirer
les filles. Je suis gêné.
Je ne sais pas m'affirmer.
Et je m'en revins,
entre les maisons, dans cette
nuit de printemps parfumée
comme l'été, marchant vite
pour souffrir moins, tout
en ne cessant de me répéter:
- Pauvre Mado! pauvre petite
Mado!
Elle portait une jupe noire,
une blouse blanche
et des souliers pointus
à talons hauts, sa nouvelle
peignure, ses longs cheveux,
ses mollets bien moulés
et sa poitrine très douce
à serrer sur la mienne.
J'aurais aimé la montrer
à tous mes amis de collège
afin qu'ils me l'envient!

30 mars 1959

Après avoir téléphoné à
Michel, je demandai à Roger
de faire la première réunion
du groupe chez nous.
Il était d'accord.
Mais Mme Letellier
avait besoin de ses filles
pour le ménage et en plus
elle n'aimait pas
que ses filles viennent passer
la journée chez nous.
Alors je me suis décidé
à prendre le moyen radical.
Je suis fougueux: à peine
Roger me disait-il
que Mme Letellier
s'opposait un peu au groupe,
au groupe que je dois
démolir, je me sentis rager,
je dis à Roger:
- Bien! C'est le temps
de donner le dernier coup.
Il n'y aura plus aucune
réunion du groupe cet été.
Hier soir devant Madeleine
déçue, je n'avais pas osé.
Mais c'est le seul moyen
de réussir: tout casser,
ne plus revoir Mado.
C'est pour son bien
et pour le nôtre.
Cet été, mais très rarement,
nous irons faire
de l'équitation ensemble.
Je démolis le bonheur
que je n'avais pas encore fini
de bâtir.
Je démolis dans la douleur
ce que j'ai élevé dans la joie.
Jolivet m'avait dit:

31 mars 1959

"Occupe-toi du parterre,
de tes frères, soit agréable
à tes parents au lieu
de toujours être parti
cet été".
J'ai refusé.
Mais aujourd'hui
j'ai réfléchi: je lui obéirai.
Sur le moment
je refuse toujours de suivre
les conseils,
puis plus j'y pense et je finis
par les suivre.
Jolivet est pour moi
ce que les prophètes ont été
pour la vie du Christ.
Tout casser avec Mado
atténue mon chagrin.
Ma fougue
a démoli ma peine.
Et ce n'est que par moments
qu'elle revient comme
une odeur de maïs apportée
par le vent.
Madeleine est la dernière
fille qui pourra dire:
"Il m'a aimé".

Avons été
chez Odette Cartier,
Henriette, Mado, Roger,
Michel:
en supposant que ce serait
peut-être la dernière fois.

Danser.
Danser avec Mado
bien serrée, ses cheveux
me chatouillaient la figure:
plaisir.
Son parfum, ses lèvres
légèrement rouges.
Enlevé ses lunettes
pour être plus jolie.
Je la serrais: elle souriait,
se laissait serrer.
On pratiquait
plutôt qu'on dansait.
Je dansais aussi avec Odette,
Henriette que j'essayais
de sortir de l'oubli.
Cha! cha! on se bousculait!
Mado dans mes bras danse
près de moi; plus la force
de la quitter; loin des yeux,
je deviens très viril,
fougueux:
"Briser avant que ce ne soit
plus possible".
Je cherche une séparation
définitive.
Dans mon lit le soir avant de
m'endormir je rêve à Mado.
Je souffre
de devoir la quitter.
Cette misère nous a uni
terriblement garçons et filles.
J'ai une très grande influence
dans le groupe, parce que
je m'arrange pour parler
à chacun en particulier.

Avant-midi: téléphoné
Bédard.

Hier après-midi:
je marchais de long en large
dans la cave en expliquant
mes idées sur le groupe
à Roger et Michel;
je ne pouvais rester assis,
il me fallait marcher
pour dépenser ma nervosité,
mon empressement d'agir.

Je suis triste à la pensée
que Mado m'oubliera
complètement quand
elle rencontrera un garçon
de son goût plus tard plus
tard à l'âge de se marier.
Je pourrais en tirer profit
immédiatement: mais je
l'aime trop pour lui fabriquer
un chagrin d'amour.
Mado n'a qu'un seul défaut:
celui d'être trop chrétienne
pour moi.

Matin, maman:
- "Pas de sens de rentrer
à minuit. Passer des heures
devant la porte à jaser
garçons et filles. En as-tu
parlé à Jolivet?".

Jolivet, Jolivet, toujours
Jolivet!
Maman m'a enragé
avec ce conseil parce
qu'il arrive en retard et
qu'elle ne le sait même pas.

Que l'intimité, avec ma mère
surtout, est petite!
Les parents, surtout père,
devraient prendre leur enfant
en particulier, s'intéresser
à leurs goûts pour mieux
les diriger.
On récolte ce qu'on a semé!

Michel m'a dit au téléphone:
- J'ai eu beaucoup
de misère à m'endormir hier
soir. J'étais si triste!
Avant de me coucher,
j'ai écrit un peu
ce que je pensais
sur mon amour pour Mado,
sur ma souffrance.

Je lui dis que ce fut la même
chose pour moi, lui proposai
un moyen radical:
tout couper.
Il hésitait...
Le seul moyen de vaincre
mes sentiments, c'est
de m'abattre moi-même
à grands coups de hache sans
penser
à mes sentiments.
Si la mort d'un seul arbre
peut sauver la forêt, serais-je
donc si lâche que ça?

Ai été avec maman
voir le film *La famille Trapp*.
Il faut aider
ceux qui n'ont pas d'aide,
consoler ceux qui
n'ont presque personne pour
les consoler, trouver du pain
pour ceux qui ne sont plus
capables d'en trouver,
marcher pour aider ceux qui
ne marchent pas et toujours
toujours sourire et chanter.
Je me sens appelé
à me donner aux malheureux
plutôt qu'à une seule femme
et quelques enfants.
L'amour matrimonial
est égoïste.
Mais se donner à l'humanité
c'est s'assurer
des plus grandes ingratitudes
avec comme marque
de reconnaissance peut-être
un monument
après notre mort, et encore!
Qui a reçu de grandes ailes
doit protéger!
Qui n'a pas d'ailes
doit être reconnaissant
à ses bienfaiteurs!
Je me sens irrésistiblement
appelé vers les malheureux.
Les renier pour le mariage ce
serait échafauder moi-même
mon plus grand malheur,
le malheur de la perte
de toute une vie.

Voilà pourquoi
même si j'aime Mado,
même si j'aime le groupe,
les deux me pèsent
comme un poids inutile.
Mon devoir
est de tout basculer!
De jour en jour
je deviens plus fougueux!

Téléphoné au père Bédard
d'une cabine téléphonique
pour la 5e fois: cette fois
il était au presbytère
(Longueuil).
D'accord pour nos réunions,
même pour le groupe.
D'accord pour Mado:
pourvu pas voir trop souvent,
ni cinéma à deux.
Peut embrasser
une fois de temps en temps:
après c'est fini.
Pourvu que la morale
n'en soit pas affectée:
si elle est en danger et si
les études en sont affectées,
alors il faudra casser.

- Ça vous fera une grande
épreuve à surmonter,
ça vous préparera pour plus
tard à traverser de plus
grandes épreuves.
Entends-toi avec Madeleine
pour marcher ainsi.
Je connais un gars
du Séminaire de Saint-Jean
qui sort régulièrement
avec une fille, ils étudient
ensemble seuls l'été.
Ça les encourage à travailler.

Pour maman,
il me conseilla
de lui rapporter ses paroles
si elle m'en parlait.
Il n'approuve pas tout à fait
Jolivet.
- J'en vois plus que lui ici
à Longueuil. J'en ai vu
beaucoup à St-Jean. Souvent
quand ces amours de jeunes
sont bien contrôlées,
elles aboutissent à quelque
chose de bien.
Et si tu dois casser avec elle,
tu en trouveras une autre, ou
si tu te fais prêtre, tu sauras
ce qu'est une jeune fille.

Mais il me demanda
de ne pas en parler à Jolivet.

Je vais m'arranger
avec Roger
pour nous faire rencontrer
seuls Mado et moi.
Je tremble à la seule pensée
de cette entrevue.

J'ai rencontré Mado
tel que prévu au coin
des rues Maple et Logan.
(Mais à 8h.10
au lieu de 8 heures.
J'ai eu peur
qu'elle n'eût pu sortir
à cause de ses parents).
Elle arriva enfin.
Elle avait dit à ses parents
qu'elle sortait pour prendre
une marche; elle ne voulait
pas leur mentir.
Je n'ai pu faire autrement
que d'admirer sa franchise.

À peine commencions-nous
à nous promener qu'un
bicycle s'approcha de nous:
c'était Odette.
Elle jasa un moment en nous
suivant, puis comme nous
n'étions pas très loquaces,
elle se rendit compte de son
importunité et décida d'aller
rejoindre Henriette
qui l'attendait plus loin.
(Roger m'a dit plus tard:
Mado va sûrement avertir
Henriette de rien dire
à maman).

Quand elle fut partie
je dis à Mado:
- Tu devines peut-être
un peu ce que j'ai à te dire.
Si je t'ai fait venir seule
c'est que ce que j'ai à te dire
ne se dit pas en groupe.
C'est une chose difficile
à dire... c'est peut-être
brusquer les choses de parler
tout de suite mais il le faut:
Madeleine tu me plais,
tu me plais beaucoup ;
la marche du groupe dépend
de ce que nous allons
nous dire ce soir.
Peut-être hier as-tu deviné
quelque chose dans ce que
j'ai dit avant de nous quitter
tous les six.

Elle semblait mesurer
ses mots ou tout simplement
ne savait pas quoi dire
ou était gênée
de dire ce qu'elle pensait.
J'essayai de l'aider:
- Au moins dis-moi ce que
tu en penses.
- Tu avais raison. C'était
bien vrai ce que tu as dit:
c'est dangereux. On finit
toujours par s'attacher plus
à l'un qu'à l'autre.

La ville se taisait.
Parfois une auto qui passait,
des couples qui rentraient.
Nous avons marché
un moment en silence
dans les vapeurs
de ce soir de printemps.
Je n'entendais pas nos pieds
faire crisser le sable laissé
par l'hiver sur le trottoir tant
j'étais attentif à ses paroles.
- Tu ne parles pas?
Mais elle se taisait toujours.
Je la regardais.
Elle regardait le trottoir
passer lentement sous elle.
- Au moins dis-moi
si tu ressens un peu la même
chose vis-à-vis de moi.

Elle me jeta un coup d'oeil
furtif et en souriant
murmura: "Peut-être".
À quoi je répliquai avec un
sourire un peu vainqueur:
- J'ai toujours entendu dire
que pour une femme
"peut-être" c'est "oui".
J'espère que c'est vrai.
J'en revins alors
à ce que m'avait conseillé
le père Bédard
et pour le groupe et pour
mes rencontres avec Mado.
Je lui racontai tout
et quant à nous deux
et quant au groupe.

Quand je lui dis que même si
l'on finissait par s'embrasser
si le côté moral,
si nos classes n'en étaient
pas affectées, que ce n'était
pas grave, j'eus peur que
cette affirmation ressemble
à une demande,
j'eus peur de la vexer.
On ne sait jamais
avec les filles!
Elles se taisent
ou si elles parlent
ne disent pas carrément
ce qu'elles pensent.
Avec Mado je calcule
la portée de chacune
de mes paroles
avant de parler mais malgré
ces précautions
son silence ébranle
ma très grande confiance
en moi,
j'ai peur de l'avoir insultée.

Comme je voulais
tourner à une certaine rue,
Mado m'arrêta: "Non! Pas
sur cette rue! Une de mes
amies reste là. Je ne voudrais
pas qu'elle fasse courir des
potins sur moi".
Puis comme pour revoiler
brusquement ses sentiments:
"Surtout qu'il n'y a vraiment
pas de quoi en faire courir.
Il n'y a encore rien
entre nous deux.
Ce n'est qu'une préférence!"
Ces derniers mots
m'attristèrent.
Je le cachai évidemment.
Mais cela
me décontenançait.
Je ne savais plus quoi dire.
J'avais le goût d'être violent
et de la plaquer là
tant elle me faisait mal.
Si Madeleine ne répond pas
à mon amour, j'abattrai mes
sentiments à coup de hache.
Plus de groupe, pour moi
du moins!
Plus d'amour!
Mais je repris espoir
en pensant que les filles
ne disent pas toujours
ce qu'elles pensent.
Je lui demandai:
- Est-ce la première fois
que tu parles à un garçon
comme ça?
Elle hésitait:
- Bien... oui! Et je ne m'y
connais pas beaucoup!
Elle rit.
Je parlai encore.
- Madeleine je veux être
franc avec toi. Je veux
m'expliquer clairement
afin d'être bien compris.
Pour bien s'entendre,
il faut bien comprendre
n'est-ce pas?
Moi je suis fougueux.
Quand j'ai un gros chagrin
au lieu de pleurer, je deviens
furieux, dur, insociable.

Elle m'approuvait:
- Pour un garçon
c'est mieux d'être fougueux
que pleurnichard.
Je continuai:
- Si l'on ne s'était pas
parlé ce soir, n'étant que peu
informé de tes sentiments,
j'aurais fait tomber le groupe
qui aurait été un danger et
pour moi et pour Michel...
car il faut que je te dise:
Michel aussi a un faible pour
toi!
Je continuai en riant:
"Que tu es fascinante! Tous
les gars courent après toi!"
Elle me regarda:
- C'est vrai qu'il est gentil
Michel! Mais il ne m'aurait
rien dit de ses sentiments:
il est un peu gêné!

Oh ioyoil! J'ai peur
qu'elle ait un faible
pour Michel maintenant!
- Tu me comprends:
j'aurais laissé tomber
le groupe en disant comme
dans la chanson *Bys Bys*
chanté par Gilbert Bécaud:
"Allez ouste. Je veux vivre
ma vie..."
J'ai oublié le reste...
C'était un moyen radical.
Elle rit parce qu'en disant
"allez ouste" je fis comme si
je la chassais.

- Mais je ne voulais pas
te laisser comme ça, je ne
voulais pas te faire souffrir.
Je ne voulais pas te laisser
seule cet été. C'est à toi
qu'on pensait le plus
Michel, Roger et moi.

À ce moment
Odette et Henriette
repassaient en bicycle.
Elles nous saluèrent
mais sans s'arrêter.
Quelle chance!
C'est alors
que je lui demandai:
- Et pour le groupe
maintenant que veux-tu
en faire? Le garder?
ou le casser?
Elle vint pour répondre
mais s'arrêta... me regarda
et se contenta de demander:
"Et toi?"
Oh! mais elle ne parlera
donc jamais celle-là!
J'insistai:
- Voyons! dis quelque chose.
Elle souriait, me jetait
de petits coups d'oeil plutôt
ironiques que furtifs
en haussant les épaules.
- Moi je suis bien prêt
à continuer! Mais avec ces
rencontres notre amour va
sûrement grandir...
Elle y croyait elle aussi.
- Si comme le disait le père
Bédard, le côté moral
ou le succès scolaire
est en danger, alors il faudra
couper.
Elle acceptait.
- Bédard me disait aussi que
si je te quittais tout de suite,
j'essayerais d'en trouver
une autre pour t'oublier.
Elle me regarda.
- Notre amour serait
une manière de nous aider à
supporter notre adolescence.
Car elle est très dure mon
adolescence! Pas la tienne?
Elle était émue:
- Éh! oui...
- La solitude?
Elle approuva de la tête
peut-être parce qu'elle
n'avait pas la force de parler
devant retenir ses larmes.
Puis dit:
- Je ressemble à Maurice
(son grand frère),
avec ses parents
il est très fermé
mais il est très sensible.
- S'aimer serait un beau
moyen de s'aider. Mais
n'oublie jamais, je veux
d'abord t'aider, toi d'abord.
Moi ensuite. Je veux bien
attendre encore moi, il y a
si longtemps que j'attends...
Tu vois j'ai besoin d'une
fille pour me comprendre.
C'est toi à qui je demande.
Elle se taisait toujours
et me regardait.
- Madeleine je sais que tu
es très chrétienne... Tu vois
pour moi l'amour ce n'est
qu'un moyen de s'aider,
de passer à travers la vie,
d'atteindre Dieu. Ça te paraît
peut-être un peu dur
ce que je dis mais c'est vrai,
nous ne pouvons pas être
plus que des moyens
l'un pour l'autre,
moi un moyen pour toi,
toi un moyen pour moi.
C'est ça l'amour humain.

Je parlais beaucoup parce
que le silence me gênait.
- Plus tard, je rêve de gagner
beaucoup d'argent
pour en donner beaucoup
aux pauvres. Ça demande
un esprit de sacrifice:
l'argent que je donnerais
aux pauvres, ma femme
et moi ne l'aurions plus!
Je voudrais aussi habiter
dans un taudis,
dans un milieu corrompu
afin de purifier le milieu.
Ma femme ferait les contacts
avec les femmes,
moi avec les hommes.

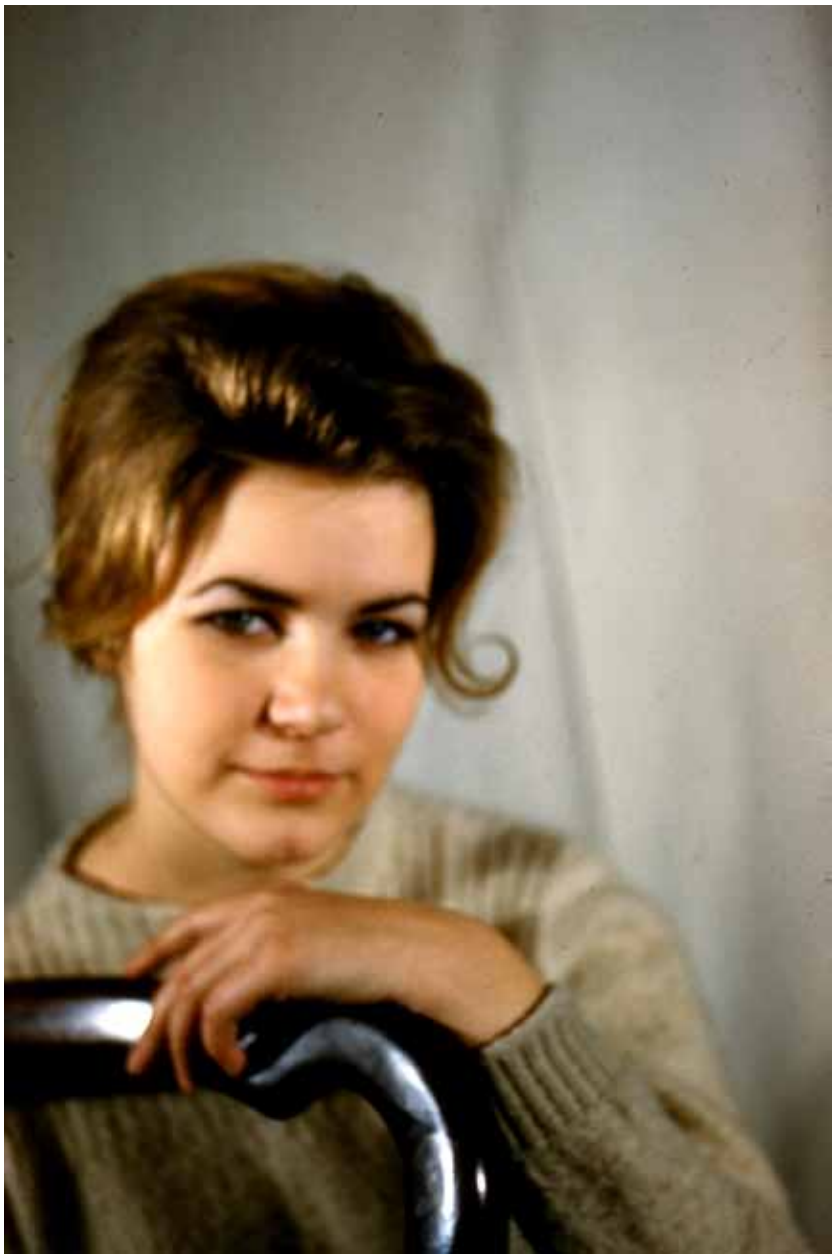
Je regrettai soudain
d'avoir tant parlé.
Ce devait être dur
pour Mado se faire dire
qu'elle n'est qu'un moyen
même si c'est vrai,
même si j'ai dit que moi
aussi je n'étais qu'un moyen.
Pauvre Mado!
Que je suis gauche!
Que je suis gauche!

Au coin de sa rue
nous nous sommes arrêtés.
Je ne voulais pas
la reconduire jusque chez
elle: ses parents!
"C'est une belle nuit,
une très belle nuit" dis-je
en regardant le ciel clair.
Elle aussi trouvait que la nuit
était belle.
Je la regardais.
Elle me regardait.
- L'amour naît toujours avec
des rencontres et des rêves.
C'est de là que mon amour
pour toi est parti.
Elle me regarda émue
et comme pour m'avouer
son amour
un peu plus clairement:
- Moi aussi je rêve
beaucoup... beaucoup.
Je posai mes mains sur ses
épaules et je lui murmurai:
- Ne rêve pas trop.
Ça peut nuire à tes classes.
Le devoir avant l'amour!
Et à quoi ça sert de perdre
son temps à rêver?
Des promenades sous la lune
ça n'existe pas seulement
dans les rêves, ça se réalise
aussi tu vois bien.
Je lui souris.
Elle sourit.

Nous croyions
nous comprendre; cela
suffisait contre nos craintes;
une partie de nos rêves
s'était déjà transformée
en réalité.

Nous avons jasé encore
un moment.
Je lui disais:
- Ah! je parle beaucoup trop.
Arrête-moi. Dis-moi:
tais-toi. C'est à mon tour.
Toi aussi tu dois parler.

Elle riait.
Pour finir j'ajoutai en riant
moi aussi:
- Ah! si les pères me
voyaient seul avec une fille,
ils me mettraient à la porte.
Je serais un banni.
Je la regardai dans les yeux:
- Au moins je serais banni
pour quelque chose de pas
mal du tout!
Je lui serrai doucement les
épaules, un petit clin d'oeil,
un sourire un peu
mélancolique.
- Bonsoir Madeleine...
- Bonsoir...
Nous partîmes
chacun de notre côté...
Je retins mon envie
de me retourner car
je ne voulais pas (fierté)
qu'elle m'aperçût ainsi
si elle aussi se retournait.



1 avril 1959

Quand je commence
une chose, je veux la mener
à terme au plus vite.
Je ne vois, ne travaille
que pour cette chose, que
pour l'amener à son terme.
Je néglige le reste
un moment.

J'aime encore plus
souffrir d'amour qu'aimer.

J'espère que Roger
va m'inviter chez lui ce soir.

2 avril 1959

L'amour c'est un échange
de 2 coeurs.
Mado et moi,
nous nous aimons.
Je lui ai donné mon coeur.
Elle m'a donné son coeur.
Échange! Ah! son tout petit
coeur si délicat!
Je m'empêche de penser,
d'agir de manière
qui pourrait le salir.
Car ce n'est plus mon coeur
qui me fait vivre
mais le sien.

Les enfants éduqués
trop sévèrement deviennent
des timides.

3 avril 1959

Tantôt
je suis pour le groupe.
Toutes mes appréhensions
s'envolent, je me sens
heureux.
Mais un autre tantôt
c'est le contraire: est-il bon
ce groupe? pourquoi tous
les livres de spiritualité blâ-
ment-ils les amours
précoces?
Dois-je quitter Mado?
C'est la tristesse.

Quand j'ai rencontré Mado
seul sur la rue (2 fois),
je ne voyais, ne retenais,
n'agissais comme
s'il n'y avait eu qu'elle,
comme si personne
n'avait pu nous regarder.
Je ne voyais qu'elle.

Des gars:
"Si tu ne casses pas
tout de suite, ce sera encore
beaucoup plus dur de le faire
dans 2 ans".

Je ne veux pas me résigner
à suivre les conseils de ceux
qui recommandent
la séparation en ce qui
concerne l'amour précoce.
Je veux l'expérimenter
moi-même.
C'est si plaisant d'essayer
de réussir un bel amour!

Comme jadis
je ne croyais pas
que tout homme sans Dieu
ne pouvait être heureux,
comme j'ai souffert
durant un an pour devoir
me résigner à y croire.

Je souffre à la seule pensée
que tu puisses pleurer.
Un jour tu rencontreras
un homme plus digne que
moi en mesure de te rendre
heureuse comme je voudrais
tant le faire.
Mes 16 ans n'ont pas la
force de guider 2 bonheurs,
le tien surtout.
Il est si précieux!
quant au mien, je m'en fous
à condition de te savoir
heureuse.
Il y a des gens qui doivent
mourir pour rendre les autres
heureux.
Et j'en suis.
Je dois me sacrifier
pour te donner la chance
d'être heureuse,
de te développer sainement
dans ton adolescence
et rencontrer plus tard,
à l'âge permis, l'homme qui
pourra prendre en main
ta vie et l'égayer.
Car il ne suffit pas de pren-
dre une vie en main,
il faut aussi pouvoir
la rendre heureuse.

4 avril 1959

Et moi quoi que tu ressentes,
quoi que tu penses, je ne
peux pas te rendre heureuse.
“Les amours d’adolescents
sont égoïstes. On aime
aimer”
Ce sont tes propres paroles.
Aujourd’hui
tu pleures peut-être...
Mais viendra le jour où tu en
riras, où tu t’en moqueras.
Je ne me fais pas d’illusions.
J’ai trop eu d’illusions
pour ne pas savoir
que des illusions ce n’est que
des illusions.
Et ce jour m’effraie autant
qu’il me réjouit: car en
ce jour même si je souffre
au moins
je te saurai heureuse
délivrée de celui
qui ne pouvait t’offrir
que son propre malheur
en partage...
Il faudra beaucoup souffrir
pour conserver notre amour.
Notre amour est pressé
d’éclore et il faut le garder
bouton.
Notre amour piaffe, veut
déjà se précipiter à la course
comme un cheval terrible,
mais il faut l’arrêter,
le garder dans l’enclos.
Je rêve de la serrer dans mes
bras.
Je jouis qu’à rêver.
Je la sens si douce.

Les notes des symphonies
modernes se déchirent,
se bousculent, se battent:
tout semble faux
mais l’ensemble
est agréable.
Chaque nouvelle forme
d’expression oublie
qu’elle n’est qu’une vague
d’un océan qui roule
vers la plage et s’établit
en sédentaire sur le sable.
Puis soudain surprise!
une autre vague!
O scandale!
On ose nous déloger!
Que les gens sont bêtes.
Notre musique est affolée
comme notre génération.

Prier pour l’autre
en s’oubliant,
c’est vraiment aimer.

Marcher dans la cour,
se heurter aux marcheurs,
entouré d’amis, j’ai décidé
de ne plus parler de Mado:
c’est le secret de mon coeur.
Rien ne me semble pareil.
Tout s’est transformé.
Je suis heureux
dans ma misère d’aimer
sans égoïsme.
Je suis consolé à la pensée
que quelqu’un là-bas
prie pour moi et m’attend.

5 avril 1959

Lorsque je regarde
les moins bons du collège
qui “flirt” à longueur
de vacance, je me dis:
“Avec ma petite Mado,
c’est sûrement mieux”.

Salle de musique: on entend
les instruments de dehors,
surtout les trompettes.

Saint Paul
me bouleverse toujours:
“Qui se marie fait bien, qui
ne se marie pas fait mieux”.
Et moi qui rêve
de perfection!

Roger me disait de Mado:
“Ce n’est pas elle qui s’offre
la première à la maison
pour travailler”.
Rêveuse va! Je te ressemble!

Ah! si les parents cessaient
de hurler après leurs enfants
et tâchaient de les mieux
comprendre pour les mieux
aimer!

Par moment j’ai le goût
de tout briser
avec Madeleine Letellier
mais... bientôt je change
d’idée,
je n’ai plus le courage
de la quitter.

Quand j’ai une pensée
obscène, une histoire
vulgaire à raconter,
je pense à Madeleine:
alors dans cette pensée
je puise le courage voulu
pour chasser ces rêves
ou pour me taire.
C’est dans le plus fort
de mon amour pour
Denise Caron, en syntaxe,
que j’ai mené
“une vie de saint”
comme disait l’abbé Huet.
C’est quand Denise est partie
que j’ai renié ma foi.
Mais voilà.
Madeleine est apparue.
Mado! seras-tu la cause
de ma résurrection?
J’ai besoin d’un être sensible
pour qui travailler
et me sacrifier.

Groupe:
aller au Parc Belmont
avec nos frères et soeurs.

Mon amour pour Mado
m’est un tremplin pour me
faire franchir mes passions:
impureté, paresse, égoïsme...

Se priver d’un bien
un bout de temps,
c’est mieux l’apprécier
par la suite.

Je dois apprendre à taire
mes sentiments personnels.
Je suis trop ouvert,
je raconte à chacun
mon histoire...

6 avril 1959

Maman me disait
aux dernières vacances:
“ J’ai le pressentiment
que tu ne pratiques pas
encore. Je prie tant
pour toi!... que tu devrais
au moins prier un peu”.
Je me suis fâché,
j’ai crié à l’insulté,
mais je mentais, je mentais
affreusement à ma mère.
Je l’ai même traité
d’insultante quand c’est moi
en vérité qui l’insultait
par mon mensonge.

Je me suis confesser
avec la volonté
de remonter la pente.
Peut-être pour rejoindre
Mado qui, elle, est déjà
au bout du chemin!...

Au début de mes vacances
de Noël 1958-59
je demandais souvent
à Roger si ce n’était pas une
bonne idée de jouer
aux cartes avec ses soeurs.
De plus en plus
je me plaisais à avoir Mado
comme partenaire si bien
qu’après peu de jours
je me sentais vaguement
déçu si elle
ne jouait pas avec moi.
Petit à petit l’embryon
de notre amour se faisait.

Lorsqu’un gars me déplaît,
au lieu de le regarder
pour le critiquer, j’évite
de le regarder, je l’oublie...
je ne le critique plus.

Faire diriger le groupe
par différent membre,
pour dégêner tout le monde.

La haine des grands hommes
les tourne en ridicule.
En classe nous rions
de Saluste parce qu’il évitait
de se servir des mêmes
formes de style que Cicéron,
par haine de celui-ci.

Il en avait assez de toujours
avoir les réverbères
dans les yeux.
Aussi dès l’apparition
du printemps alla-t-il
se promener tout seul
au plus profond de la cour,
dans la noirceur.

Cet été mettre de l’ordre
dans mes affaires
après chaque travail.

Conseil du père Grégoire
pour Mado et le groupe:
“Plus dur d’aller seul avec
ses frères au parc Belmont,
les amuser. Aucune
satisfaction égocentrique.
De même avec parents.”
Après Grégoire,
je sens mon amour comme
un fardeau, une entrave.
Pour le groupe lui-même,
il ne dit pas non catégorique,
mais danger à cause
du risque d’amour précoce.
Sans l’espoir de Mado:
je rêve, ne prie plus,
désobéis, n’étudie plus,
lis en classe, fume
avec excès, découragé.
Nous rêvons de nous aider:
ce n’est vraiment qu’un rêve
parce que nous ne pouvons
pas le faire.
À 16-17 ans vouloir s’aider
entre gars et fille en amour,
c’est trop souvent se nuire.

Goût de tout reprendre seul,
sans Mado, sans groupe,
avec mon programme
de vacances,
solitude, travail.
Continuer avec Mado
ou le groupe, il me semble
que je ne serais pas
complètement heureux.
Mais mon programme de
solitude répond parfaitement
à mon besoin de travail,
de sacrifices et de solitude.
J’ai l’impression
qu’il me rendra heureux.
Désir d’arriver, formé
au complet à mon mariage,
sans avoir gaspillé
et mon amour
et mes énergies vitales.
Hier soir je me suis endormi
très lentement en rêvant
d’abord à Mado puis
à toutes sortes de filles nues.
Quel dommage!
J’aurais dû essayer
de m’endormir
le plus tôt possible en disant
mon chapelet!
En Europe quand j’allais
m’asseoir dans les églises
pour lire en paix
mes mauvaises revues!...

7 avril 1959

J'ai été voir le père Dupuis:
"Tu sais ce qu'il y a
de plus dur dans notre métier
de prêtre, c'est de devoir
freiner bien des ambitions
qui paraissent bonnes et qui
en réalité ne le sont pas".
Théoriquement
le plan de notre groupe
est très édifiant.
"Mais (et il riait un peu)
je ne te le conseille pas
trop...
Ce n'est pas mal de former
et de fréquenter un groupe
mixte, mais c'est dommage
pour ta personnalité.
Ce que nous voulons,
nous éducateurs, c'est
de vous éduquer de manière
à vous faire produire
le plus possible dans la vie.
Et ce groupe - et disons-le
en passant, c'est moins
le groupe qui t'intéresse que
la fille dont tu me parles -
serait une entrave, un moyen
de retarder, peut-être même
de dévier la formation
de ta personnalité.
C'est un sacrifice
que de tout laisser tomber.
Mais pour voler, il faut être
léger et avoir des ailes faites:
ce groupe,
cet "amour prématuré"
t'alourdissent
et te rongent les ailes.
Crois-moi vaut mieux laisser
tomber...

Virilise tes affections.
Si tu ne t'habitues pas
à dominer, à modérer
tes sentiments, tu feras
un joli frivole
qui passe d'amour en amour
comme un papillon
de fleur en fleur..."
Et il me conta des histoires
de gars qui avaient aimé
trop jeunes, qui étaient
soit frivoles, soit dégoûtés
de l'amour..., des histoires
de groupes aussi bien
décidés que nous,
avec un plan aussi noble
mais qui était tombé
parce que ce même groupe,
sans le savoir,
sans qu'ils le sachent
eux-mêmes, leur avait rongé
les ailes...

Ce m'est un gros chagrin
que de penser que l'été
se passera sans ma petite
Mado, sans le groupe...
Je mènerai une vie de vieux
garçon qu'admirent les filles
sans pouvoir les approcher.
Je suivrai son programme
à la lettre, j'aurai mes petites
habitudes.
"J'irai vivre ma vie..."
comme dit la chanson.
Je suis fougueux:
pardonnez-moi,
c'est pour ne pas pleurer!

Ce soir je suis heureux:
paix infinie de mon âme
dans le calme de la nature,
satisfaction
du devoir accompli,
de l'obstacle surmonté,
consolation d'avoir trouvé
Dieu, le sens de la création.
Casser le groupe,
quitter Madeleine,
après tout ce n'est pas si dur
que cela!
Que je me sépare de Mado
est un sacrifice nécessaire
à sa formation et
à la mienne, par le fait même
à notre bonheur.
Quitter Mado, pour moi,
ce sera l'aimer
véritablement.
S'aimer de loin! c'est aussi
protéger notre amour
si vraiment il existe
et s'il est destiné à survivre.

Fumer cigarette sur cigarette,
se sentir étourdi et la tête
gonflée...

La vie de chaque homme:
une longue adolescence,
une maturité en puissance
à cause du ciel!
Mais comme certains élèves
n'atteignent jamais
la maturité faute
de sacrifices et de travail,
certains hommes
n'atteignent jamais le ciel.
Quel dommage!
posséder tant pour gaspiller
tant!

Casser le groupe ne signifie
pas abolir notre amitié.
Nous resterons de bons amis,
mais des amis éprouvés
par le devoir.

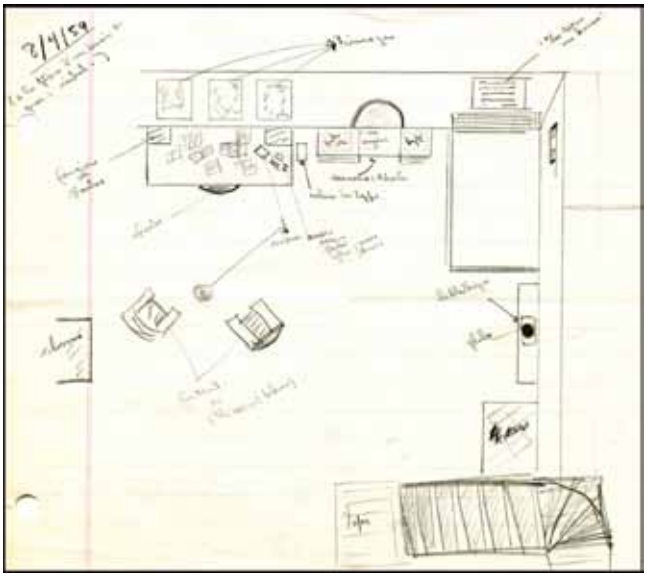
Quand j'achète un livre, au
lieu de choisir le plus propre,
par sacrifice,
je prends le plus défraîchi.

8 avril 1959

Un rayon de soleil
dans le lavabo,
un oiseau qui chante devant
les moustiquaires du dortoir:
c'est le printemps!

J'ai toujours détesté
mes passions,
même si elles m'ont dominé
très longtemps.

À la place d'un devoir
de grec: plan
d'aménagement de la cave
à Saint-Lambert.



9 avril 1959

Il faut savoir se réserver des
heures de silence dans la vie.

La terre:
un champ d'hommes
où comme une faux
passe la mort.
Les hommes se ressemblent
entre eux
comme les plants de blé.

"*Il s'agit que chacun
devienne soi-même
à la plus haute puissance.*"
Maurice Barrès.

Trouver des exemples de
braves gens, de travailleurs,
de catholiques exemplaires
pour abolir mon pessimisme.
"Sincérité n'est pas vérité."
"L'indépendance n'est pas
la liberté."

Derrière les limites
de la cour de récréation
s'étendait
un vaste champ sans arbres
couvert d'un gazon
brun-noir où, ça et là,
de longs bancs de neige
donnaient l'illusion
de vagues d'écumes
qui viennent mourir
sur le sable d'une plage.

Dans la cour,
dans les escaliers,
dans les classes,
partout on en parle!
Des gars passent de groupe
en groupe pour ajouter de
nouveaux détails à l'histoire.
Mais quel scandale!
Le directeur doit être affolé.
Imaginez-vous que
les autorités ont découvert
que parmi les élèves,
trois gars étaient
des existentialistes.
La majorité des gars d'abord
s'informe de la signification
de "existentialisme"
et ensuite discourt
sur cette philosophie pensant
la connaître à fond
par le fait de savoir
la définition.
C'est encore drôle que je ne
suis pas l'un des trois gars!

Lire l'évangile
+ écrire 15 min. par jour.
Lire la vie des musiciens
dont j'aurai les disques:
Beethoven, Ravel, Debussy,
Chopin, Tchaïkovski.
M'acheter des plantes,
(fougère),
des images pour ma cave.

10 avril 1959

Depuis 6 ans, mon coeur
n'est qu'une gare où passent
des express, des express
qui s'en vont toujours
sans jamais s'arrêter.
Ginette: dans le temps
de Boutet.
Denise: elle s'est posée
un moment sur mon coeur
à peine éclos.
Monique:
c'était une mondaine qui
par ses manières mondaines
m'a appris le flirt
et les moeurs corrompus
de la "haute société".
Mado: que reste-t-il
de mon coeur fané?
J'en suis rendu
à ne plus espérer à un train
qui s'arrêtera un jour:
je crois à peine à l'amour
tant j'ai gaspillé mon amour
dans toutes sortes
de fausses illusions.
Fini de jouer à la gare!
À bas les express!
Je ferme mes portes!
Cette gare tapageuse,
je la transformerai
en un sanctuaire silencieux,
sentant légèrement l'encens,
je la transformerai
en un tabernacle où seule
pourra désormais entrer
celle qui me promettra
devant Dieu
d'y rester toujours.

Je transformerai les rails
en tapis moelleux, les bancs
publics en lits nuptiaux.
Mado! Ma petite Mado!
Comprends-moi.
Ce sacrifice je le fais
et pour ton bonheur,
et pour celui de celle qui
un jour sera mon épouse.
Mon bonheur
ne consiste qu'à rendre
les autres heureux.
Et je ne veux pas savoir
qu'un jour ton coeur
s'est transformé en une gare
centrale où entrent tous
les curieux, où passent sans
s'arrêter jamais les express.
Peut-être l'épouse pour
qui je vais renouveler mon
coeur, peut-être... je l'espère
mais sans vouloir t'empêcher
de chercher ailleurs,
peut-être sera toi.

12 avril 1959

Mon coeur saura-t-il un jour
aimer comme il doit aimer?
Je ne sais plus aimer.
Je souffre de ne plus savoir
aimer.
Mon coeur se fatigue
très vite, ne répond plus
à mes désirs.
Tu le vois bien!
Il n'est pas digne de toi!
Je ne suis tout de même
pas pour t'offrir un déchet,
une fleur fanée!
Dans 8 ans environ,
mes travaux seront terminés!
Je serai prêt.
Au lieu d'une gare,
il y aura un sanctuaire,
au lieu d'une fleur fanée, un
gigantesque chrysanthème;
les oiseaux chanteront;
du soleil, des fleurs,
des parfums, des ruisseaux,
de tout, oui, il y aura de tout!
Et si alors tu te souviens
encore du "singe rouge"
qui s'est sacrifié pour
ton bonheur... alors... chut!...
l'avenir aussi a droit
à ses secrets.

Pourquoi ne pas m'enfuir
tout de suite du collège?
Il ne me reste
que deux solutions:
la première: m'assassiner,
la deuxième: aimer Dieu,
l'univers, me donner
aux pauvres, à mon devoir;
aimer sans attendre
la monnaie,
aimer sans être aimé.
Pourquoi cette année
de débauche et de malheur?
Si j'avais su où j'allais,
si j'avais cru
en Saint Augustin,
à son expérience!
Mais non, j'ai voulu essayer
moi-même!
"Homme de peu de foi!"
J'ai besoin d'être aimé
à la folie, par le fait même
compris.
Ah! si une sainte venait
m'épouser!
Mais personne ne vient.
La terre est trop petite
pour contenir l'amour
dont mon âme a besoin
pour revivre!
Dieu, par la pureté
de ta sainte Mère,
sauve- moi! sauve-moi!
Et sauve-moi vite.
Demain
il sera peut-être trop tard...

13 avril 1959

Soir.
Je me suis promené seul au
fond de la cour, dans le noir.
J'entendais
cet air de Tchaïkovski.
Si j'ai beaucoup de chagrin,
c'est parce que la vie
m'enlève Mado.
Je n'ai plus personne.
Roger n'est pas là
pour m'écouter.
Les gars ne me connaissent
que souriant, gai, bon vivant,
rêveur, un peu paresseux,
rébarbatif aux autorités.
Et être tout ça pour eux
c'est mériter d'être respecté.
Louis-Pierre et Sicard
ne me comprennent pas
comme je voudrais.
Jolivet semble
ne pas pouvoir s'imaginer
toutes les souffrances
que je ressens; il me donne
une solution et me renvoie
presque.
Même ce soir je voulais
me confesser: Jolivet ne vint
pas au confessionnal.
Je me sentais triste
plus que jamais.
Dieu aussi me refuse-t-il?
Quand j'aurais besoin
de quelqu'un pour
me comprendre, s'intéresser
à moi comme une amante
s'intéresse à son amant
qui est en danger de mort,
mieux même, comme
une mère, je me retrouve
seul, affreusement seul
dans tout mon groupe d'amis
et de connaissances!

Le bonheur de chacun de
nous n'est qu'une question
de notre fonctionnement,
de notre formation intérieure.

Ma déception d'amour avec
Mado m'a rapproché de Dieu
et de mon idéal de Syntaxe:
être un saint!
Je ne peux être un bon mari,
alors je ferai un saint!
Je ne peux rien faire de plus!
J'aime beaucoup
Sainte-Thérèse d'Avilla
et Saint-Augustin!
Je leur ressemble tellement!
Dieu leur pardonna,
pourquoi pas à moi!
Mes saints patrons
aidez-moi!
Sainte Thérèse,
saint Augustin, aidez-moi!

Demain, nous avons
un concours d'histoire.
Je n'ai même pas ouvert
mon livre
tant je suis découragé,
déprimé.

14 avril 1959

Jamais je ne me suis trouvé
si seul sur la terre.

Je préférerais avoir
une blonde plus ouverte
que Mado.
Moins timide.
Car Mado est un peu timide.

Cet été apprendre la guitare
au lieu du piano.

Que c'est dur
de bien vivre son idéal
toute une seule journée!
J'ai le goût de prier.
Je me sens si seul
depuis dimanche
quand j'ai dit à Mado
qu'il fallait nous quitter.
Qu'elle est lourde la solitude
du coeur!
Je sens en moi un début
de renouveau,
et, à ma grande déception,
personne autour de moi
ne s'en rend compte.
Y a-t-il donc si peu de gens
qui s'intéresse à moi.

J'ai prié la sainte Vierge
pour le préfet.
Je suis encore tout stupéfait
de mon acte.
Mais cette courte prière
m'a apaisé en me rendant
le préfet moins détestable.

Pour la première fois
depuis très longtemps,
ce soir
j'ai eu envie de pleurer.

15 avril 1959

Pour obtenir un bon résultat
de moi, il faut me répéter
souvent les mêmes conseils
mais sans jamais me forcer
de les mettre en pratique.
Je suis trop orgueilleux
pour obéir.
À la longue ces conseils
m'entrent dans la tête
et de moi-même je finis
par les suivre, évidemment
si je n'y ai pas été brusqué,
fier de pouvoir décider seul
si oui ou non j'agirai ainsi.
Me forcer de faire une chose
c'est me tenter
d'en faire l'opposé.

Je rêve à Mado ce soir
avant de m'endormir:
cela me console.
Ah! que de belles choses
n'aurions-nous pas fait
ensemble?

Tout est à refaire en moi:
1. La pureté
2. L'obéissance
aux règlements; le respect
envers mes parents
et mes supérieurs.
3. L'accomplissement
de mon devoir d'état;
le travail continu.
4. Le dévouement.
5. La simplicité.
6. La patience.

J'ai reçu
une lettre de bêtise de Roger.
Elle m'a abattu.
Lui aussi
me quitte maintenant!
Oh! mort fait vite faire
ton travail avant
que je le fasse pour toi!

16 avril 1959

Levé fatigué.
Ô passion
quand m'abandonneras-tu?
Mais je vais travailler
tout de même.
À la messe, au lieu de rêver,
j'ai lu dans la Bible.

Depuis ce matin
nous pouvons sortir dehors
sans tuque et sans paletot.
À cette nouvelle
les gars ont applaudi.
Quelle chance se promener
ainsi habillé dans la chaleur
de ce mois d'avril.
On se sent léger! léger!

"Plus on est monsieur
avec vous autres, plus vous
abusez et êtes indisciplinés.
Il faut faire l'ours pour être
obéi!"
Les gars avaient gardé le do
deux minutes quand il l'avait
donné au diapason:
lui grimaçait voyant son
impuissance à nous arrêter.
Quand il claquait des mains
pour nous faire taire,
c'était le signal
d'une avalanche
d'applaudissements excités
et bruyants.

"Sans travail,
point de plaisir".

Qu'il fait bon se coucher
au dortoir après une bonne
heure d'étude.
Se coucher dans un lit plein
d'odeurs de printemps,
les fenêtres ouvertes.
Et pourtant j'aurais raison
d'être triste.
Seul l'accomplissement
en détail de mon devoir
me protège du chagrin
de perdre Mado... et
de toutes les autres petites
misères.

19 avril 1959

Madeleine m'agace
à la longue:
elle n'est qu'un problème
de plus!
Loin des yeux, loin du coeur
aussi.

André Asselin:
"Le préfet a une tête de porc
frais".

Le règne de Dieu sur la terre
dépend des hommes.
Dieu le veut ainsi.
Parce qu'il voulait confier
une grande mission
à l'homme, il lui a confié
le succès de son règne
sur la terre.

Quand nous détestons
quelqu'un,
la plupart du temps nous
détestons aussi ses idées.
Voilà pourquoi les chrétiens
ont tant besoin d'être aimés
s'ils veulent répandre
leur doctrine.

20 avril 1959

Je me suis confessé.

21 avril 1959

Chaque printemps,
les gars de Méthode
nettoient à la "hose"
de pompier la partie
asphaltée de la cour.
Ils commencent
après le dîner, un mardi,
et terminent
entre 7 et 8 heures du soir.
Le crépuscule rose vient se
mirer jusque dans les flaques
d'eau qui se ramassent
dans les légères dépressions
de l'asphalte.
Les gars arrosent
les pieds des gars qui
ne veulent pas s'éloigner.
Les pères laissent faire
un bout de temps,
puis arrêtent ce jeu humide.

Allez-vous promener le soir
seul,
allez-vous asseoir dehors,
seul, et admirez,
allez-vous coucher
dans l'herbe, nez à nez
avec le ciel.
Cette solitude
n'est pas si pénible;
il s'agit de s'arrêter
un instant, de ne penser
à rien, de contempler.
Vous verrez
la beauté de la nuit;
vous vous sentirez seul
et silencieux.
La nature vous dira
que quelque part
on vous aime.

Dans mon lit,
pour calmer mes passions,
je me refigurais le regard
profond de la nuit
et sa bouche close.

Le lendemain retournez
avec joie au travail.
Et le soir, pour me détendre
et m'enrichir, j'allai regarder
la nuit, son ciel et ses étoiles.
Chérir la nature
est une des conditions
pour devenir humain.

Pour me rendre
jusqu'à mon petit paradis,
je devais passer
par la patinoire pleine d'eau
et de boue.
Pas à pas j'allais
laissant derrière moi
une trace bien moulée
ou un pas déformé:
j'avais glissé.

23 avril 1959

Le collet de sa chienne
relevé, les cheveux raides,
les yeux encore pleins
de sommeil,
voilà Péloquin à sa classe
de 8h.30 le lundi.

À aller trop vite,
on se retarde souvent.

Savoir qu'Olier
avait une intelligence
supérieure fut pour moi
comme un abaissement.
Ah! nerveux que je suis!
Pourquoi ai-je tellement
besoin de passer
pour le plus fin,
le plus grand, le chef de tout
et de tous?

Devant une fenêtre ouverte,
dans le silence, rafraîchi
par une brise délicate,
j'ai senti la grandeur
du silence, du soleil
et du ciel bleu.
Majesté qui surpasse
mon remue-ménage parce
que mon remue-ménage
ne marche pas
avec mon devoir tandis que
le ciel, le soleil et le vent
ne sont qu'ordre et devoir.

Avons discuté en groupe.
Marchions de plus en plus
vite.
Cigarette sur cigarette.
Parler de plus en plus fort.
Fini en riant.

Je relis mes écrits du 31
mars alors que Mado et moi
nous nous sommes déclarés
notre amour.
J'ai l'impression
de la retrouver ma petite
Madeleine bien vivante près
de moi en relisant ces lignes.

26 avril 1959

Avant ma confession,
il n'y avait de vivant en moi
que ma sensualité.
J'en étais même rendu
à dévêtir Madeleine
dans mes rêves d'orgies.
Je ne le faisais pas sans une
délicatesse inaccoutumée;
mais je le faisait
tout de même.
Mais Dieu
est venu chez moi.
Tout a changé.
Déjà mon amour
pour Madeleine
s'est entièrement purifié.
Je prie la Sainte Vierge
d'éclairer Madeleine
dans sa réponse.
Car de cette réponse dépend
peut-être toute ma vie.
Je ne dirai jamais plus "tu"
à la Sainte Vierge et à Dieu.
Désormais, ce sera "vous"
par respect filial.

À la nouvelle qu'Olier
ne venait pas à Saint-Jean,
je fus vraiment déçu: j'aurais
tellement aimé avoir un frère
à la même école que moi.
Mais non!
Notre famille
doit se disperser.
Je voulais créer certains liens
d'intimité avec mon frère
durant l'année.
Maintenant il n'y aura que
les vacances pour ce travail.
Et encore!
Car il se dirige
vers une branche opposée
à la mienne: le scientifique.

(Lettre
de maman).

Bien cher Yvan.

Comment vas-tu?
et ta santé?
les concours? le grec?
Ici, il y a du nouveau
depuis hier...
Olier est “enregistré”
au Collège de Longueil
pour le cours scientifique...
tu es surpris? nous aussi.
Voici le résumé de
la tournure des événements.
M. le directeur
de l’Académie
de St-Lambert ayant entendu
Olier dire qu’il allait
à St-Jean, m’a téléphoné
pour me dire qu’il craignait
le cours classique pour Olier,
étant donné sa faiblesse
en français et ses grippes
répétées, et qu’avant
de l’envoyer au classique,
qu’on devrait lui faire passer
un test par l’Abbé Éthier
de l’Institut d’Orientation
Professionnelle, ton père
a tout de suite consenti
et vendredi Olier a passé
toute la journée en test.

Le résultat est que M. l’Abbé
conseille fortement
de lui faire faire 8, 9, 10, 11e,
Scientifique afin de le placer
du côté français et après
sa 11e, si Olier persiste
encore dans ses goûts
d’obtenir son B.A.
de lui faire étudier le latin
et la philosophie au collège
Marie Médiatrice, qui est
spécialisé pour les grands
qui ont terminé leur 11e
année scientifique et qui
veulent devenir soit prêtre,
médecin ou autres,
ce cours est de quatre ans.
On a été heureux
de l’intelligence du gros.
Son rapport se résume
- intelligence supérieure,
goûts marqués
pour la prêtrise et pour faire
un savant, il présente
un rapport de deux ans et ½
plus vieux que son âge -
(il est fin le gros hein),
ses notes sont 120/100
d’intelligence,
83 pour le scientifique,
73 mécanique et seulement
53 en français et lettres.
Alors il dit: figurez-vous
que si vous lui imposez
le latin par-dessus!
À Noël, cet enfant-là
sera découragé.

Alors nous voulions
un collège dans la région.
Voici comment on a trouvé
Longueil; l’édifice est piteux
à côté de ton superbe
collège, les prix sont
plus élevés $60 par mois.
Pour compencer cependant,
il a droit de venir
1 fin de semaine par mois
et tous les dimanches
si les notes sont bonnes.
Pour nous, c’est une joie
de le savoir si proche.
Les Frères des Écoles
Chrétiennes nous ont paru
très sympathiques
à nous et à Olier.
Aussi n’attends pas Olier
pour l’examen.
Prie pour lui, que son avenir
soit là où le Bon Dieu
le veut.
Il aurait pu faire sa 8e
à St-Lambert, mais on nous
conseille qu’il doit changer
sa méthode d’étude
et sa lenteur, alors paraît que
le Pensionnat fera ce miracle
- le gros va devenir vif.
Leur aumônier
est M. l’Abbé Bédard
de Longueil
(ton ami je suis contente).
Bonne semaine!
Ton père attend son Pontiac
pour aller te voir.
Je t’embrasse
de tout mon coeur.
Maman.

P.S.
Olier te fait dire que son
collège est un véritable zoo...
tout le parloir est décoré de
bêtes et d’oiseaux empaillés.
Quand tu verras Olier,
encourage le, ne dis rien
contre le collège
de Longueil, il voulait tant
aller à St-Jean faire son
classique! mais l’intelligence
et l’aptitude des lettres
n’est pas donnée à tous.
Profite bien de ton classique,
toi qui as la capacité
de le faire! encore une fois
je compte sur toi
pour encourager Olier,
car comme nous a dit
l’Abbé Éthier,
il souffre d’infériorité.
Alors il faut l’encourager
fortement pour qu’il prenne
confiance en lui.
Baisers de ta Mère.

27 avril 1959

Hier soir en me couchant
j'ai rêvé à Mado avec plus
de pureté qu'on en aurait mis
pour rêver à une fleur.
Puis je me suis endormi.
Mais ma nuit fut troublée
au point que je ne savais
plus, à mon réveil,
si j'avais encore Dieu
en moi.
Avec Dieu est entré en moi
le courage de faire
mon devoir
(me donnant un but infini),
par le fait même
la possibilité d'être heureux.

Agir contre soi
c'est par le fait même agir
contre toute l'humanité.
Car chacun de nous
est dans l'humanité
ce qu'un autre ne peut être.

Je suis encore jeune:
j'aime être admiré.

J'ai bien travaillé toute la
journée sans presque rêver.
De temps en temps,
pour me reposer,
je me permettais de penser
un peu à Mado
et de prier un peu.
J'ai marché à travers
les tentations de luxure
toujours croissantes;
je me fixais des jalons: il me
faut résister jusqu'à midi!
jusqu'à trois heures! jusqu'à
6 heures! jusqu'à 8 heures!
Ainsi la journée fut belle
et pleine des consolations
du Devoir d'État.

Ce midi,
pendant 20 minutes,
je me suis pratiqué à courir.
À la fin, je n'avais presque
plus de souffle,
mes jambes étaient molles
et mes mollets lourds.
Que la masturbation
m'a donc affaibli!
Ce soir, je me suis laissé
tomber lourdement
dans mon lit, satisfait
d'avoir accompli
mon devoir.

28 avril 1959

Je me suis réveillé
encore trop fatigué.
Peine à plier les genoux.
Je me suis mis très propre:
car pour assister à la messe,
ce grand mystère, je dois
toujours être très propre.
À la chapelle, je ne me suis
jamais détourné la tête
du tabernacle.
L'espoir de revoir Mado
cet été m'encourage
à combattre Satan.
Je veux être digne d'elle.
Elle m'encourage
sans le savoir,
elle me rapproche de Dieu.
Sans elle, je n'aurais pas
le courage de continuer:
c'est trop dur; j'ai besoin
de croire, de m'attacher
à du sensible, pas assez
pieux pour ne me sacrifier
que pour de l'invisible.
Pas si mauvais notre amour.

29 avril 1959

Blouin désire me peindre.
C'est un de mes grands
rêves: me faire peindre.

J'attends avec impatience
la réponse de Madeleine.
Mais je la crains.
Si elle refuse,
aurais-je le courage
de poursuivre mon travail?

Aujourd'hui je n'ai pas
donné tout mon plein
rendement: l'examen de grec
m'a presque découragé.
Mais c'est de ma faute:
peut-on étudier
en une heure, 200 numéros
de grammaire jamais appris?
Je préfère lire les livres
de Belles-lettres quand
je suis en Versification, et
quand j'étais en Méthode
j'avais hâte de lire
les livres de Versification.
À corriger!

Première sortie.
Au concert, que j'aimerais
donc avoir Mado près de moi
pour lui communiquer
mes impressions.
Belles filles, trop bien
arrangées, tentation.
Grands bas noirs.
Les filles applaudissent fort
et très vite.
Une fille me jette des coups
d'oeil: j'écris!
Ça m'amuse:
je m'en moque.

19.8

Le 29 avril 1959. Nom ...Yvan Mornard.....

Vérification ...9...

GRAMMAIRE GREQUE

1- Traduire les expressions suivantes, en répondant sur la feuille (1 point chacune).

εστεν οι : Des témoins

ὁ μεν... ὁ δε : celui-ci ... celui-là

τα της πολεως : les affaires de la ville

οι πολιται οι πλουσιοι : #190

μονος ὁ παις : seulement son enfant

οι τοκηες εισιν : il nous faut du blé ?

ἐπεὶ ἐταῦν ὡς ἐρωκονεδ : #211

των ἱππεων οι νεκνιεσκοι : les plus compétents cavaliers

ἡν ἡμερα πεμπτη ἀπὶ πλοκουειν : le commencement Juin

ἡμερας : son plein jour. ? #224

την ημεραν : Durant la journée.

εἰκοσιν ἐτη γεγονως : #225

μειζων ἐλπιδος : #

πλειονες χιλιων : #

ὡς ταχιστα : Le plus vite

λεγοις ἀν : Dirais-tu

μελλω λεγειν : Je vais parler #274

ἐί πωθων : Adieu quelle différence #276

εἰ τι ἐβουλ, ἐ ωκα ἀν : Si j'avais voulu, je le donnerais

εἰ τι ἐιχον, ἐ δουν ἀν : Si j'avais [illegible] je le donnerais

2- Quelle sorte de sens de lieu introduisent : ἀπὶ = gén. : Lieu d'où l'on vient.

(3) ἀπὶ = dat. : Lieu où l'on est ἀπὶ + acc. : Lieu où l'on va.

3- Comment se traduisent (préposition + cas) les compléments

a) de distance : [illegible]

(3) b) d'agent = [illegible]

a) de prix : [illegible]

4- Comment se construisent les propositions subordonnées interrogatives par intonation

(5) crainte ? Conj. finales ὡς ἀν, conj. négative ὡς οὐ, mode subjonctif

5- Traduire, de deux façons : je suis bien jeune [illegible] : νεωτερος εἰμι

(2) a) [illegible]

7.12.- Trad. : Εἰ βουλοιο ἰατρος γενεσθαι, εἰ ἀν παιοιης ;

-12.(5) Si tu voulais devenir médecin, [illegible] ?

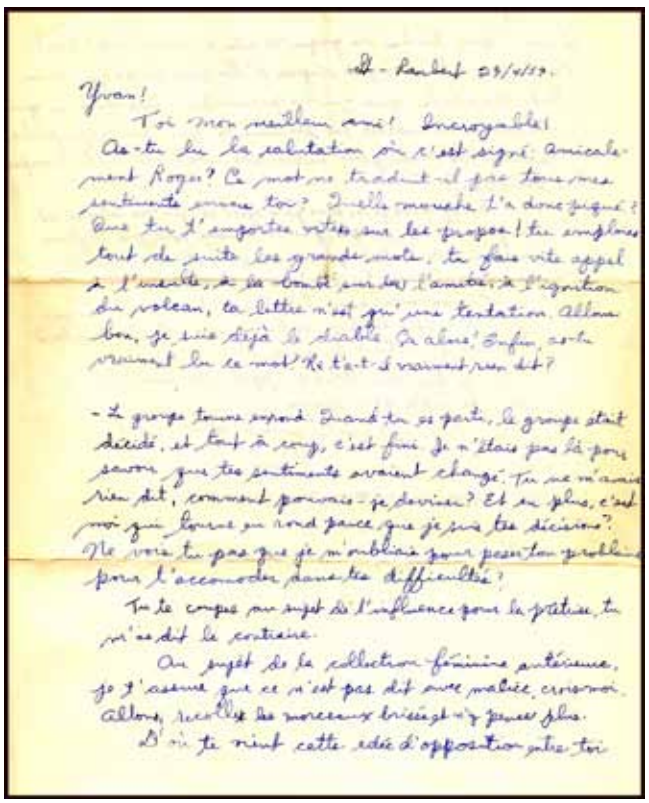
-50.2

(Lettre
de Roger Letellier)

Toi mon meilleur ami!
Incroyable!
As-tu lu la salutation
où c'est signé:
amicalement Roger?
Ce mot ne traduit-il pas tous
mes sentiments envers toi?
Quelle mouche t'a donc
piqué?
Que tu t'emportes vite
sur les propos!
tu emploies tout de suite
les grands mots,
tu fais vite appel à l'insulte,
à la bombe sur l'amitié,
à l'ignition du volcan,
ta lettre
n'est qu'une tentation.
Allons bon, je suis déjà
le diable.
Ça alors!
Enfin, as-tu vraiment lu
ce mot? Ne t'a-t-il vraiment
rien dit?

Le groupe tourne en rond.
Quand tu es parti,
le groupe était décidé,
et tout à coup, c'est fini.
Je n'étais pas là pour savoir
que tes sentiments
avaient changé.
Tu ne m'avais rien dit,
comment pouvais-je
deviner?
Et en plus, c'est moi
qui tourne en rond parce que
je suis tes décisions?
Ne vois-tu pas
que je m'oubliais pour peser
ton problème,
pour t'accommoder
dans tes difficultés?
Tu te coupes au sujet de
l'influence pour la prêtrise,
tu m'as dit le contraire.
Au sujet de la collection
féminine antérieure,
je t'assure que ce n'est pas
dit avec malice, crois-moi.
Allons, recolle les morceaux
brisés et n'y pense plus.
D'où te vient cette idée
d'opposition entre toi et moi
pour tâcher de gagner Mado
à notre idée?
C'est comme si
je te dénigre auprès d'elle
pour la gagner à mon but.
Mais enfin, pour qui
me prends-tu?
Quelqu'un qui cherche
à connaître tes sentiments
pour les éparpiller aux autres
(Mado) pour rire avec eux?
tu te trompes lourdement.
Tu dis que je ne suis plus
gêné et que ma lettre
en est la preuve?
Ne compte pas là dessus
pour me dégêner car ma
lettre n'est pas une injure,
elle n'est pas si audacieuse,
comme tu sembles le croire.
Tu es mon ami
le plus intime,
celui en qui je me confie
le plus, et tu le sais bien.
Quel intérêt aurais-je
à tout briser, dis?
Je fais maintenant appel
à ta sensibilité
de coeur de fille pour signer

Affectueusement
(est-ce assez fort?)
Roger.
P.S.
Moi aussi,
je ne t'en veux pas.

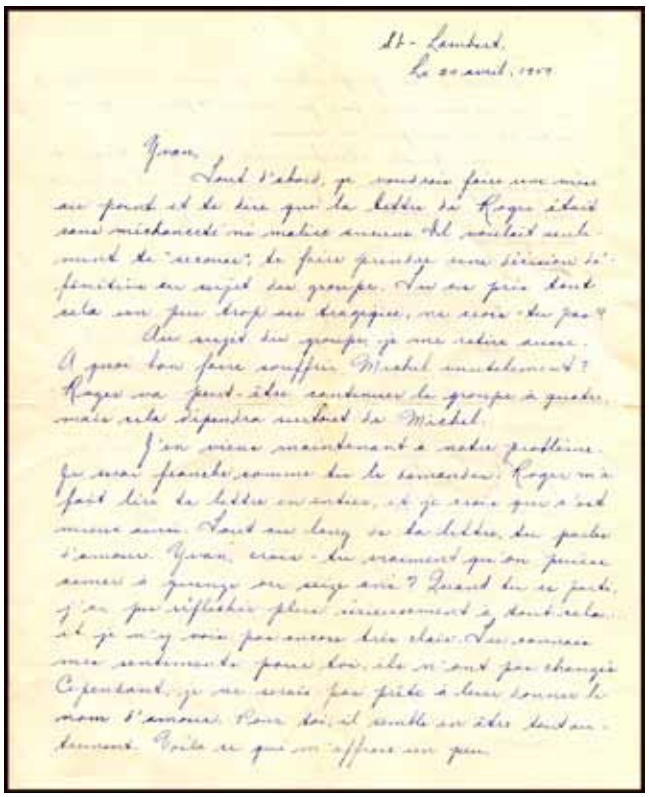


30
avril
1959

(Lettre
de Madeleine Letellier).

Yvan.

Tout d'abord, je voudrais
faire une mise au point et
te dire que la lettre de Roger
était sans méchanceté
ni malice aucunes.
Il voulait seulement
te "secouer", te faire prendre
une décision définitive
au sujet du groupe.
Tu as pris tout cela
un peu trop au tragique,
ne crois-tu pas?
Au sujet du groupe,
je me retire aussi.
À quoi bon faire souffrir
Michel inutilement?
Roger va peut-être continuer
le groupe à quatre, mais cela
dépendra surtout de Michel.
J'en viens maintenant
à notre problème.
Je serai franche
comme tu le demandes.
Roger m'a fait lire ta lettre
en entier, et je crois
que c'est mieux ainsi.
Tout au long de ta lettre,
tu parles d'amour.
Yvan, crois-tu vraiment
qu'on puisse aimer
à quinze ou seize ans?
Quand tu es parti, j'ai pu
réfléchir plus sérieusement
à tout cela... et je n'y vois
pas encore très clair.
Tu connais mes sentiments
pour toi, ils n'ont pas
changé
Cependant, je ne serais pas
prête à leur donner le nom
d'amour.
Pour toi, il semble en être
tout autrement.
Voilà ce qui m'effraie
un peu.
Quant à la proposition,
je suis d'accord
pour se rencontrer deux fois
par mois afin de se connaître
et se comprendre mieux.
Où as-tu été chercher
cette idée que Roger
te dénigre auprès de moi?
Je t'assure qu'il n'en est
aucunement question.
D'autre part, je suis prête
à essayer sérieusement,
mais comme tu le dis,
cela n'engage encore à rien.
Quant à ton projet, je crois
qu'il serait intéressant
de monter quelques films
sur nos activités,
mais évidemment,
cela dépendra de Michel.
Pour la littérature,
je n'ai pas l'intention
d'étudier le Moyen-Âge
en entier, mais seulement
quelques livres
de cette période.
J'espère que cette lettre
te parviendra à temps
pour que tu puisses
y réfléchir sérieusement
durant ta retraite.
En attendant, je prie la Sainte
Vierge: elle est encore
la meilleure conseillère.
Sincèrement,
Madeleine.
P.S.
Je t'ai écrit cette lettre parce
que tu me l'as demandé,
mais il vaudrait mieux ne pas
correspondre ensemble.
(En passant, tu excuseras
le style et l'écriture,
mais j'ai dû faire vite).
Paresse toute la journée.
Rêves impurs.



1 mai 1959

Labelle:
“Mes amis,
vous serez plus tard ce que
vous êtes entre 15 et 20 ans.
Votre portrait de plus tard,
vous le tracer actuellement”.

Détester quelqu’un,
c’est se détester soi-même.
Car c’est nuire
à sa formation
par le laisser-aller
de cette passion troublante.

La lettre de Roger,
que je lus la première
(pour me préparer au choc
de celle de Mado,
en cas qu’il y ait choc),
m’a beaucoup charmée.
L’amour dont je parle dans la
lettre à Roger signifie plutôt:
sentimentalité
à l’eau de rose.
En lisant la lettre de Mado,
j’ai senti comme sa présence.
Moi c’est tout ou rien.
Mado est beaucoup plus
équilibrée, réaliste que moi.
“Pour que tu puisses
y réfléchir sérieusement
durant la retraite”.
Réfléchir à quoi?
Aux dangers
de nos rencontres:
plus besoin.
Je sais qu’il serait mieux
de tout casser.
J’ai toujours la vague
intention de le faire.
Je suis un peu déçu
de savoir qu’elle ne m’aime
pas comme je l’ai rêvé.
Je veux aimer à la folie,
ou pas du tout.
Mais sa préférence
est grande.
Je ne m’énerve plus.
Je suis content
qu’elle veuille bien
poursuivre les rencontres.

2 mai 1959

Depuis la lettre de Roger,
je me suis laissé aller
imbécilement à croire
qu’ils étaient, lui et Mado,
des gens qui me méprisaient.
Je me suis habitué à les voir
intrigants quand au fond
ils ne sont que simplicité
et bonté.
Ah! si j’étais meilleur!

Je relis et relis la lettre
de Mado (un peu celle
de Roger) et plus je la relis
plus je la retrouve différente
à mes mauvais rêves.
Mado, sensible, se fiait
à ma décision.
Je ne rêverai plus jamais
d’amour charnel
et de mariage malheureux.
Ils ne font que déformer
la réalité.

4 mai 1959

(Lettre
de Michel Jetté).

Bien cher Yvan.

Vu que tu ne te presses pas
pour écrire, je m’en charge
moi-même.
J’espère que tu te portes
très bien tout comme le reste
de la famille.
Quant à moi, je ne me suis
jamais senti mieux.
Notre “revue” va bon train.
Nous sortirons
soit le 13 ou le 14 juin après
notre semaine d’examens.
Mais la principale raison
que j’ai de t’écrire
c’est ce que j’ai décidé avec
mon directeur de conscience
à propos du “groupe”
il y a 3 semaines.
Lui-même croit que ce serait
une merveilleuse chose
même après tout
ce que je lui ai dit.
Il dit qu’une réunion
par semaine doit être
cependant le maximum.
J’espère que de ton côté
tu as eu des nouvelles
consolantes
de ton “joli navet”
et que ça pourra marcher.
Écris-tu encore?
Je n’ai pas reçu de nouvelles
de Roger, mais je lui écrirai.
Pas trop d’ouvrage
dans ta prison?

23 mai 1959

(Lettre
de Michel Jetté).

Bien cher Yvan.

J'ai reçu ta lettre
ce midi même.
Elle m'a bouleversé
je t'assure, depuis,
je n'ai cessé d'y penser.
J'ai alors décidé
de te répondre tout de suite.
Je dois t'avouer
que toute cette histoire m'a
réellement fait de la peine.
Je crois tu as bien fait
de lui dire le faible
que j'ai pour elle.
Peut-être est-ce mieux ainsi.
Je te remercie de lui avoir
parlé en bien de moi
et je suis content de savoir
qu'au moins elle m'estime
un peu.
Ne va surtout pas croire
que je t'en veux, au contraire
j'apprécie ce que tu fais
pour moi et j'essayerai
de te le rendre.
J'avais souvent pensé à elle
et souvent elle m'évitait
de faire des bêtises.
Tant qu'à continuer
le groupe à quatre je suis
prêt, mais il manquera deux
des plus gros morceaux,
mais je crois que vous avez
raison et je vous admire.

Quant à Madeleine, souvent
j'y pense.
Je ne veux pas mais c'est
parfois plus fort que moi,
alors je prie pour elle
comme pour vous tous.
Quant à votre idée de films,
c'est une idée splendide et
j'accepte votre proposition.
Cet été, je crois que Roger,
toi et moi
nous nous arrangerons
très bien ensemble et nous
ferons beaucoup de choses.
Pauvre Mado!
Ça a dû lui faire de la peine
de quitter le groupe
tout comme toi d'ailleurs.
Moi aussi je devrai
me surveiller beaucoup
car je ne veux pas perdre
ma vocation qui se précise
de plus en plus.

D'un ami sincère,
Michel.
P.S.
Notre ami Simon-Luc
Angers est toujours aussi
heureux
et aussi "mouche à m..."
J'ai une confidence à faire...
je n'ai pu oublier Mado...
(chut... pas un mot...).

27 mai 1959

(Lettre
de grand-maman Mena).

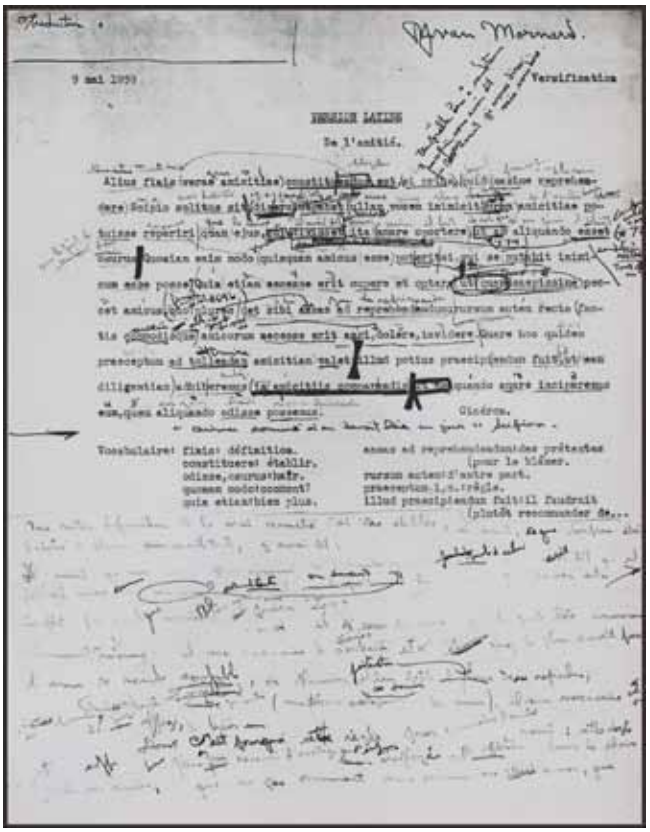
Gaspé.

Cher petit fils.

Ta fête sera solennelle
cette année
la fête Dieu comme quand
tu es né
donc à cette occasion
je te souhaite une bonne fête
que tu arrives bien
dans tes examens.
Je t'envois $5 piastres
tu t'achèteras
ce que tu voudras avec.
Au Séminaire de Gaspé
cette année sur 28 finissants
12 ont pris la Prêtrise
c'est beau (hin)
hier tous les élèves sont aller
en Pèlerinage
à Pointe Navarre c'est pas
une petite troupe c'était beau
des voir passer en priant
et en chantant
tout va bien
nous attendons une grande
visite le 21 juin.
J'ai écris à ta mère hier
Je pense bien que ton Père
commence à penser
à St-Donat
bonne santé
Je t'embrasse de coeur
grande Maman M.

2 juin 1959

Rien n'est plus souffrant
que de se sentir impuissant
sous un obstacle
qui nous écrase.



6 juin 1959

C'est en donnant
de nos qualités aux autres
qu'on les améliore.

10 juin 1959

Ouf! le grec est fini.
Et je suis sûr de passer.
Je le méritais tout de même
un peu: j'ai tant étudié!
Hier soir nous nous étions
organisés, Jean Boyer, Gilles
Paradis, Gilles Tremblay,
Gérard Bellefleur et moi
pour se réveiller à 4h.30
ce matin afin de pouvoir
étudier.
Avant de nous coucher
nous avons bu chacun
5 grands verres d'eau
(tôt le lendemain, l'envie
de pisser nous pousserait
bien à nous réveiller);
nous nous sommes couverts
que de notre drap (pas les 2
couvertures grises),
le froid le lendemain devait
nous réveiller, et en nous
endormant nous répétions
chacun pour nous:
"Demain, je veux me
réveiller à 4h.30".
Nous étions tellement
fatigués que ces trois moyens
ne réussirent absolument pas
à nous réveiller.
Sauf Jean, qui ne se servait
que du dernier moyen
depuis le début des examens,
qui nous réveilla.
Je me suis débarbouillé
la face sans bruit et pu
étudier presque 2 heures.

Mais chacun en avait
d'autres à réveiller de sorte
que la moitié du dortoir était
réveillé, assit sur son lit,
le coude appuyé sur
l'oreiller, à l'étude du grec.
Puis j'ai étudié assis sous
un arbre avec Gilles Blouin,
André Asselin, Louis-Pierre
Sédillot, Réal Fredette et
Gérard Bellefleur
de 7h.50 à 8h.50.
Sicard était fâché
de nous voir étudier:
il n'avait personne
pour jouer au tennis.
J'avais une vraie peur bleue
du grec; j'en tremblais;
je ne vivais plus;
je ne parlais
que de mes craintes.
Depuis deux semaines
je travaille et je joue
beaucoup, avec un peu
d'excès même.
Je suis rendu à bout.
Pourtant je suis content,
joyeux: car je fais
mon devoir.
Je le serais encore plus
si ce n'était de ces maudites
actions complètes solitaires
(masturbations).

11 juin 1959

Brossard qui se tord
dans son banc quand
un gars se trompe à l'orgue,
pour montrer
que lui est supérieur.

Dupuis qui fume cigarette
sur cigarette du matin
au soir: sa voie est faible,
rauque, enrouée,
pleine de mottons.

Le préfet qui se fâche
en faisant branler ses joues
comme des fesses.

Le père Girard qui donne
une punition monstrueuse
le matin et l'enlève le soir.

Rajotte dont tous les livres
sont barbouillés
(il barre les mots au lieu
de les souligner).

L'indifférence prépare
la haine.

À lire Balzac, la passion
d'écrire me ressaisit.
Cette passion d'écrire
qui me rend toute autre tâche
agaçante!

"S'avachir".
Passer l'après-midi à flâner,
assis sur le gazon.
Oisiveté, goût de dormir.
Avec "Fred",
le "gros Larose",
Beauchamps qui gossait
du bois, mâchait les retailles,
s'en remplissait la bouche,
disant que le bois est bon.
Pinçonneau avec qui
nous parlions de papillons,
de bibittes.

12 juin 1959

Qui apporte le mal,
apporte le malheur.

Seule la charité peut vaincre
l'impureté: parce que
la charité est le contraire
de l'impureté: c'est le don.

Nous ne parlons
que de vacances.
Hâte d'en finir; nerveux,
impatient, pas d'appétit,
tout bouleversé, misère
à se concentrer pour étudier,
regarde souvent l'heure,
compte les jours, les heures,
les minutes.
Tout l'intérieur
est bouleversé tant la hâte
est grande.

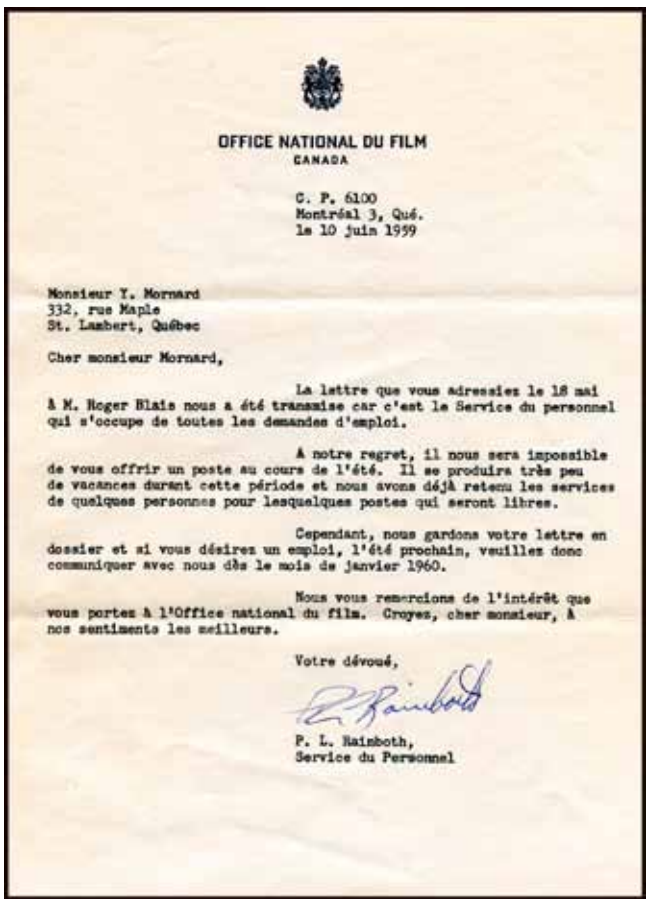
13 juin 1959

Saint-Lambert.
Écluses vis-à-vis Victoria.

J'aime le cri des bateaux:
c'est un cri lointain,
un cri du large
même au port.

18 juin 1959

J’ai presque oublié
le visage de Denise.
La vie use tout,
même les peines d’amour.



OFFICE NATIONAL DU FILM
CANADA

C. P. 6100
Montréal 3, Qué.
le 10 juin 1959

Monsieur Y. Mornard
332, rue Maple
St. Lambert, Québec

Cher monsieur Mornard,

La lettre que vous adressiez le 18 mai à M. Roger Blais nous a été transmise car c'est le Service du personnel qui s'occupe de toutes les demandes d'emploi.

A notre regret, il nous sera impossible de vous offrir un poste au cours de l'été. Il se produira très peu de vacances durant cette période et nous avons déjà retenu les services de quelques personnes pour lesquelques postes qui seront libres.

Cependant, nous gardons votre lettre en dossier et si vous désirez un emploi, l'été prochain, veuillez donc communiquer avec nous dès le mois de janvier 1960.

Nous vous remercions de l'intérêt que vous portez à l'Office national du film. Croyez, cher monsieur, à nos sentiments les meilleurs.

Votre dévoué,

P. L. Rainboth,
Service du Personnel

19 juin 1959

Autre engueulade
avec madame ma mère.
Les bêtes au moins
ne s’engueulent pas!
Elle trouve Roger niaiseux.
(Il est timide,
c’est pas sa faute!).
Etc...etc...
Tout ce que je fais
ne vaut rien...
Je suis un imbécile,
voilà tout!
Jour après jour,
nous avons perdu l’esprit
de famille.
Aujourd’hui je refuse
d’appartenir à cette horde
de loups enragés!
Je n’ai plus de mère.
Je n’ai plus de père.
Je n’ai plus de frères.
Je fumerai rarement.
Je payerai mes repas en
travaillant fort sur le terrain.
(Papa m’a demandé de finir
cet ouvrage. Donc je suis
engagé).

J’ai déchiré ma lettre
à Roger l’invitant, devant
ma mère qui répétait que
nous étions des imbéciles,
qu’elle refusait
de le recevoir.
Chaque seconde de vie
m’est un acte d’héroïsme.
J’ai tant peu le goût de vivre!
Mourir!...

20 juin 1959

Je souffre de ne pas avoir
mon équilibre.

Je me couche tôt, je travaille
fiévreusement et vite;
je fume beaucoup,
je mets la radio à tout tête:
pour oublier
que je suis malheureux.
Mon père m’impose
un régime: il marche
contre ses promesses.
Je me suis fait un barrage
d’orgueil pour empêcher
les gens de me faire souffrir.
Et il restera.
La vie est absurde:
elle n’a aucun sens.
Je vais me “brûler”
pour mourir plus vite.
Je n’ai pas encore d’ouvrage
pour l’été, je ne veux pas
aller m’enfermer avec toute
la famille dans le Nord;
je n’ai pas encore pu voir
Mado; j’ai déjà eu quelques
prises de bec avec “Mom”,
elle se pose toujours
en vainqueur,
il faut toujours que je fasse
le vaincu,
même si j’ai raison.
Je m’ennuie déjà de
nos discussions de collège;
ici pas moyen de parler
de littérature ou art sans
presque faire rire de moi;
ici mes idées ne valent pas.

22 juin 1959

Je souffre surtout
dans mon orgueil.
Mon bonheur dépend
de Mado: quand elle sera là,
la joie reviendra.
Pour reprendre ma joie,
pour l'attirer,
je prépare des aventures...

Danser chez Roger.
Deux filles nouvelles:
Lise Seindon: un peu gênée,
sait bien danser,
se lève quand un garçon
lui est présenté
pour lui donner la main.
Louise Simard: jolie,
mais sait peu danser.
Fille élevée dans une société
où les manières mondaines
sont éduquées, silencieuse,
rieuse, plaisante,
sympathique.
Mollet fin, visage rond, gaie,
yeux intelligents.

Madeleine est silencieuse,
sait bien danser,
mais elle me plaît moins.
Ses mollets sont gros,
les pommettes de son visage
un peu saillantes, ses yeux
petits: et moi qui rêve
de mollets fragiles, de visage
délicat, d'une gaieté alerte
et cordiale!
En un clin d'oeil j'avais
réussi à acquérir ma
réputation de grand parleur,
(grand parleur, petit faiseur!)
et les filles commençaient
déjà à en rire.
Bientôt elles se tordaient.
Et pendant que je dansais,
j'entendais Madeleine dire
à Louise:
"Je te l'avais bien dit, avec
lui ton party va marcher".

23 juin 1959

C'est drôle comme je peux
être frivole; après quelques
danses avec Louise,
elle me plaisait déjà, je
l'aurais changée avec Mado.
Je souffre d'être frivole.
J'ai proposé timidement
de refaire le groupe
et de prendre Lise et Louise
avec son frère s'il me plaît.
Je le verrai à la fête samedi.
Je me suis surveillé
un peu avec Louise
pour ne pas peiner Mado.
Ça me tracasse: serais-je
prêtre ou mari: et mari
de qui? de qui au juste?...
J'ai l'impression que Mado
a beaucoup parlé de moi
à son école: elles savent
que je suis gaie et sérieux,
que j'ai été en Europe
et que j'écris.
Et j'ai Jocelyne Caron,
ma cousine, la comique
de leur classe,
qui me fait de la publicité.
Être gaie en société,
et très sérieux seul.
Quand une fille me résiste,
elle me plaît;
une fois qu'elle a cédé,
elle ne m'intéresse plus.

Les circonstances m'aideront
peut-être à prendre
une grande décision.

Comme l'on juge l'arbre
à ses fruits, jugeons Gide,
Sartre et Zola aux résultats
de qui suit leurs idées.
Étudier ces auteurs
pour les combattre,
les démolir avec l'aide de
Bellerose et de mon groupe.

Ici, à Saint-Lambert,
j'ai un bon groupe.
Dix membres.
Des gars et des filles.
Nous parlons littérature,
musique, peinture.
Nous dansons bien sûr!
C'est agréable.

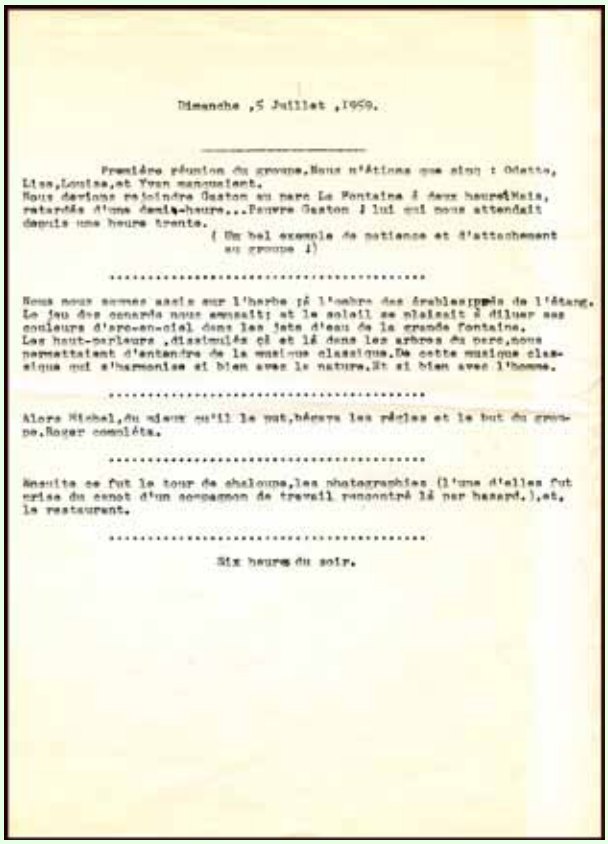
Dans ma cave,
la nuit était si musclée que
mes yeux ne constataient
aucune différence
entre l'extérieur et la lumière
sous mes paupières.
Le tourne-disque
émettait des chansons
d'amour perdu.
J'avais envie de pleurer.

5 juillet 1959

(*Rapport du groupe*).

Première réunion du groupe.
Nous n'étions que cinq:
Odette, Lise, Louise et Yvan
manquaient.
Nous devions rejoindre
Gaston au Parc Lafontaine
à deux heures.
Mais retardés
d'une demi-heure...
Pauvre Gaston!
lui qui nous attendait
depuis une heure trente.
(Un bel exemple de patience
et d'attachement au groupe!)
Nous nous sommes assis
sur l'herbe; à l'ombre
des érables; près de l'étang.
Le jeu des canards
nous amusait; et le soleil se
plaisait à diluer ses couleurs
d'arc-en-ciel dans les jets
d'eau de la grande fontaine.
Les haut-parleurs,
dissimulés çà et là
dans les arbres du parc,
nous permettaient d'entendre
de la musique classique.
De cette musique classique
qui s'harmonise si bien
avec la nature.
Et si bien avec l'homme.

Alors Michel, du mieux
qu'il put, bégaya les règles
et le but du groupe.
Roger compléta.
Ensuite ce fut le tour de
chaloupe, les photographies
(l'une d'elles fut prise
du canot d'un compagnon
de travail rencontré là
par hasard) et le restaurant.
Six heures du soir.



Dimanche ,5 Juillet ,1959.

Première réunion du groupe.Nous n'étions que cinq : Odette, Lise,Louise,et Yvan manquaient.
Nous devions rejoindre Gaston au parc La Fontaine à deux heures.Mais, retardés d'une demie-heure...Pauvre Gaston ! lui qui nous attendait depuis une heure trente.
(Un bel exemple de patience et d'attachement au groupe !)

.....

Nous nous sommes assis sur l'herbe ;à l'ombre des érables,près de l'étang. Le jeu des canards nous amusait; et le soleil se plaisait à diluer ses couleurs d'arc-en-ciel dans les jets d'eau de la grande fontaine. Les haut-parleurs ,dissimulés çà et là dans les arbres du parc,nous permettaient d'entendre de la musique classique.De cette musique classique qui s'harmonise si bien avec la nature.Et si bien avec l'homme.

.....

Alors Michel,du mieux qu'il le put,bégaya les règles et le but du groupe.Roger compléta.

.....

Ensuite ce fut le tour de chaloupe,les photographies (l'une d'elles fut prise du canot d'un compagnon de travail rencontré là par hasard.),et, le restaurant.

.....

Six heures du soir.

6 juillet 1959

Aucune méthode
d'éducation ne vaut
la douceur et la persuasion.
Je dis douceur;
non laisser-aller.
La douceur n'exclut pas
la fermeté.
Mieux, elle l'exige:
la douceur sans fermeté,
c'est de la bonhomie.
Il faut élever très jeune
l'enfant dans cette pratique.

Jour de pluie.
Les nuages s'écrasent sur
les sommets des montagnes
dans un fracas de tonnerre.
Comme des bombardiers
trop lourds.
Mais, le trop-plein de leur
réservoir vidé, ils s'élèvent,
légers.
Comme des ballons.
Comme la fumée
d'un feu de forêt.
Ou comme des fumerolles.

Souvent les parents imposent
leurs désirs à leurs enfants.
Jusqu'à oublier l'existence
chez l'enfant de certains
désirs permis,
même nécessaires.
Comme on accorde un
caprice à son petit orgueil.
Qui veut tout vaincre.
Tout asservir.

L'exemple! L'exemple!
Alors seulement
vos discours seront pris
au sérieux.

Les parents qui n'ont pas
avec leurs enfants
une patience amoureuse
(ce qui signifie, sans bornes)
ne sont pas de vrais parents.
Tôt ou tard, leurs enfants
se révolteront contre eux.

Je ne comprends pas
les parents qui demandent
à leurs enfants de pratiquer
une vertu
qu'eux-mêmes négligent.

Ah! chers parents,
foutez-vous de cette théorie,
si vous êtes assez lâches.
Mais de grâce, si vous faites
ainsi, du moins ne soyez pas
surpris que plus tard
vos enfants se révoltent
contre vous.
Disons plutôt
contre votre gros défaut.
Ils vous aiment bien au fond.
Mais ils maudissent, oui
c'est le mot, ils maudissent
votre défaut.
Et surtout, ne demandez pas
à l'enfant, encore
si inconscient, si brusque,
si gauche, de ne pas vous
brusquer en vous montrant
du doigt votre défaut.

C'est à vous,
supposés conscients
(parfois devant certains
adultes il m'arrive
d'en douter),
déliés, habiles, de travailler
ces points.
Les enfants sont exigeants.
Ils ont raison.
Comme les parents ont aussi
raison de l'être
envers leurs enfants.
Avoir des enfants,
c'est consentir au don.

Les adultes me déçoivent
tellement parfois!
Je les fuis, je n'ose
ni les regarder, ni leur parler
de peur de les mépriser.
"Il faut que je surveille ça.
Il faut que je me dompte.
Il faut les aimer malgré tout.
Par-dessus tout".
Ils ont tellement besoin
d'aide!
Pour se corriger.
"Il ne faut que les aimer.
Pour les aider discrètement
à se corriger. Ils ont assez
de ces problèmes-là sans que
je leur en impose d'autres
en ne les aimant pas".

Un homme sérieux
ce n'est pas celui qui ne rit
jamais et qui lit toujours.
Un homme sérieux,
c'est un homme qui met
en pratique ses théories.

11 juillet 1959

(Lettre envoyée
à Roger Letellier).

Saint-Donat.

Très cher Roger.

Du nouveau: mon séjour ici
se prolongera jusqu'au début
du mois d'août.
D'autre part, j'ai su que...
que le groupe s'était... élargi.
Douze! Tu parles!
Je ne suis pas fâché.
Au contraire, ce m'est
un grand plaisir de saluer
les trois nouveaux gars.
Salut! Salut! Salut!
Et la "mam'zelle" qui,
peut-être,
m'est une inconnue, mais
qui, sûrement,
de son sourire, saura charmer
notre petit monde à nous.
(Quelle phrase! C'est du
Bossu...est, mon vieux!)

12 juillet 1959

(*Rapport de réunion,
de Michel*).

"Par un dimanche pluvieux,
Chez moi, cette réunion
eut lieu".

Vers deux heures, Henriette,
Madeleine, Gaston et Roger
arrivaient en taxi.
L'assemblée avait pour but
la musique et la littérature.
Mais Roger, l'animateur,
avait oublié chez lui,
et ses notes sur la "1812"
de Tchaïkovski, et ses notes
sur le "Petit Prince"
de Saint-Exupéry.
Ah! que les grands hommes
sont distraits!...
Cependant tout se déroula
comme prévu.
Sauf le forum
après l'audition musicale:
"C'est pas pire".
"C'est pas mal"...
Les seules opinions
personnelles que chacun
sut formuler.
Quant au "Petit Prince"
comme le dit si bien Michel:
"C'était à notre avis un livre
très intéressant à étudier:
car il était à la fois naïf et
profond".
Et:
"Nous avons éclaircit
plusieurs points obscurs,
mais plusieurs autres
demeurèrent confus.

16 juillet 1959

Chacun exposait ses idées
sur telle ou telle phrase
énigmatique.
La meilleure explication
était acceptée et notée
par les membres du groupe".

Michel donna aussi
certaines notes tirées
d'un livre intitulé:
Comment se cultiver.

Je croyais que ceux qui
priaient étaient des saints.
Parce qu'ils priaient.
Je croyais que ceux
qui étaient mariés
étaient heureux.
Justement
parce qu'ils étaient mariés!
Je croyais
les adultes parfaits!

La moindre querelle entre
époux, même entre voisins,
m'apparaît un crime.

Pour retrouver le bonheur
perdu, il faut revenir
à sa source, à ses origines.

Je crois que si un jour
je me fais prêtre,
ce ne sera pas par amour
de cette profession, mais
par dégoût du mariage.

À chaque homme
tué à la guerre,
le monde a brisé un
des violons de son orchestre.

Les parents
qui s'insultent l'un l'autre
devant leurs enfants agissent
contre eux-mêmes.
Contre l'unité
de leur famille.

20 juillet 1959

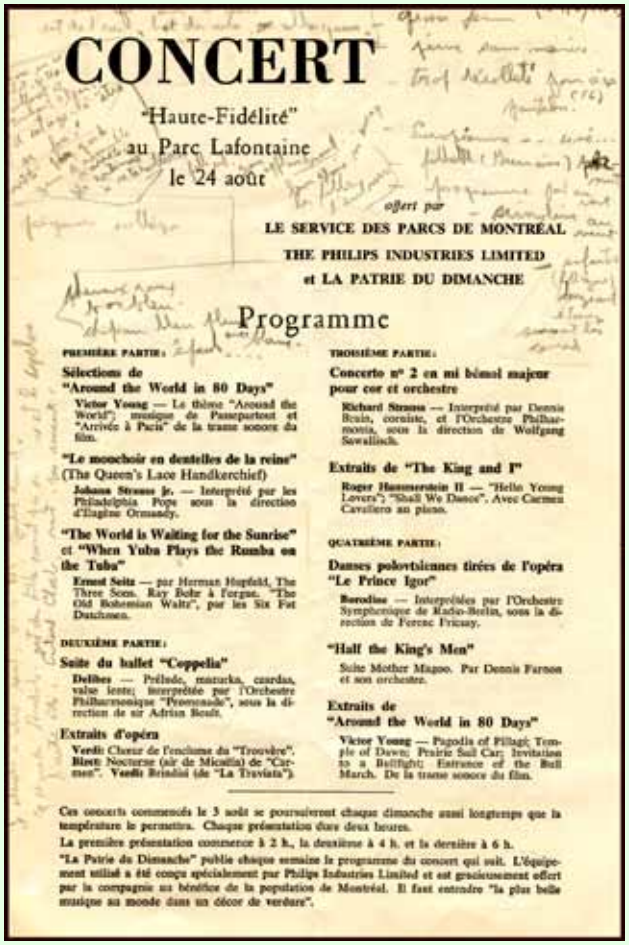
J'ai le coeur plein
d'une mélancolie aussi
soudaine que violente.
Je ne trouve pas de sources
assez vastes sur terre pour
apaiser ma soif de bonheur.
Et je crains de mourir
de soif.

Je n'aime pas le vent.
Non! Je n'aime pas le vent
qui souffle sur l'odeur
de la nuit.
J'aime trop la bonne odeur
de brume et de feuilles,
la bonne odeur du repos
pour que le vent vienne
toute me la renifler.
Et j'attends toujours
ce qui ne vient jamais.
Et j'espère encore là où
il n'y a plus d'espoir.
Je ferme les yeux.
J'ai peur de la réalité.

Esclave de la cigarette,
l'homme qui s'abaisse
et se laisse dominer
par un peu de tabac.

8 août 1959

Mado.
Elle n'est ni laide, ni belle.
Elle a du poil sur les jambes, sous le nez.
Et du poil entre les seins.
Ça fait un peu garçon.
Sa mâchoire est trop puissante, trop prononcée.
Mais je l'aime au-delà des lignes de son corps.
J'aime son âme.
Ses longs silences.
Ses dessins.
Son coeur sensible.
Sa petite personnalité.



CONCERT

"Haute-Fidélité"
au Parc Lafontaine
le 24 août

offert par

LE SERVICE DES PARCS DE MONTRÉAL
THE PHILIPS INDUSTRIES LIMITED
et LA PATRIE DU DIMANCHE

Programme

PREMIÈRE PARTIE:

Sélections de "Around the World in 80 Days"

Victor Young — Le thème "Around the World", musique de Passepartout et "Arrivée à Paris" de la trame sonore du film.

"Le mouchoir en dentelles de la reine" (The Queen's Lace Handkerchief)

Johann Strauss jr. — Interprété par les Philadelphia Pops sous la direction d'Eugène Ormandy.

"The World is Waiting for the Sunrise" et **"When Yuba Plays the Rumba on the Tuba"**

Ernest Seitz — par Herman Hupfeld, The Three Sons, Ray Bohr à l'orgue, "The Old Bohemian Waltz", par les Six Fat Dutchmen.

DEUXIÈME PARTIE:

Suite du ballet "Coppelia"

Delibes — Prélude, mazurka, czardas, valse lente; interprétée par l'Orchestre Philharmonique "Promenade", sous la direction de sir Adrian Boult.

Extraits d'opéra

Verdi: Chœur de l'enclume du "Trouvère". **Bizet:** Nocturne (air de Micaëla) de "Carmen". **Verdi:** Brindisi (de "La Traviata").

TROISIÈME PARTIE:

Concerto nº 2 en mi bémol majeur pour cor et orchestre

Richard Strauss — Interprété par Dennis Brain, corniste, et l'Orchestre Philharmonia, sous la direction de Wolfgang Sawallisch.

Extraits de "The King and I"

Roger Hammerstein II — "Hello Young Lovers"; "Shall We Dance". Avec Carmen Cavallero au piano.

QUATRIÈME PARTIE:

Danses polovtsiennes tirées de l'opéra "Le Prince Igor"

Borodine — Interprétées par l'Orchestre Symphonique de Radio-Berlin, sous la direction de Ferenc Fricsay.

"Half the King's Men"

Suite Mother Magoo. Par Dennis Farnon et son orchestre.

Extraits de "Around the World in 80 Days"

Victor Young — Pagodis ef Pillagi; Temple of Dawn; Prairie Sail Car; Invitation to a Bullfight; Entrance of the Bull March. De la trame sonore du film.

Ces concerts commencés le 3 août se poursuivront chaque dimanche aussi longtemps que la température le permettra. Chaque présentation dure deux heures.

La première présentation commence à 2 h., la deuxième à 4 h. et la dernière à 6 h.

"La Patrie du Dimanche" publie chaque semaine le programme du concert qui suit. L'équipement utilisé a été conçu spécialement par Philips Industries Limited et est gracieusement offert par la compagnie au bénéfice de la population de Montréal. Il faut entendre "la plus belle musique au monde dans un décor de verdure".

13 septembre 1959

Odette m'a dit que Mado
proposait d'aller dimanche
prochain à la messe
à l'Oratoire St-Joseph;
puis dîner en ville;
puis visiter le musée
de cire...
Odette, Henriette, Mado,
Roger et moi.
Est-ce moi qu'elle veut voir.
Mais je n'ai pas l'argent
pour y aller...

L'ennui
est un manque d'effort.
Mais je n'ai pas la force
de donner cet effort.
Il faut que j'organise ma vie
pour vivre seul.
Sans m'appuyer
sur des amis.
Mais quand ceux-ci
viennent, je me réjouirai,
mais sans me confier,
sans compter sur eux.

Ce n'est pas tant Mado
que je pleure que les petits
plaisirs qu'elle me procurait.
Si c'est elle, alors pourquoi
ai-je aussi pleuré Denise?

6h. p.m.

Je m'ennuie.
Quand je vois sur la rue des
gars de mon âge se promener
avec une fille par la main,
ça me fait mal au coeur.
Je souffre.
Mado est partie souper
à Montréal avec Louise;
ensuite elle doit aller
au cinérama.
Vendredi prochain, elle doit
souper et magasiner
avec Odette.
Elle s'amuse.
Jusqu'ici j'ai assez bien
surmonté ma peine,
mais aujourd'hui, seul, tous
mes malheurs me reviennent.
Dois-je donc accepter
de vivre sans amour.
L'amour passe, oh! je le sais
bien.
Mais au moins
c'est un remède au temps,
un remède à l'ennui.

"Être ou ne pas être".
Aujourd'hui, vraiment,
je suis indifférent.

17 septembre 1959

Je rêve d'amour, le soir,
avant de dormir.
Cela me tire de ma folie, de
mon dégoût, de ma faiblesse,
de mon désespoir.
Ma douleur me fera perdre
la raison.
Qu'elle est la valeur
de la vie?
Je m'identifie aux hommes
dont je lis la biographie,
à leur folie.
J'ai besoin d'un soutien,
d'un appui: d'une femme
qui m'aime à la folie.
Mais je n'ai personne.
Alors je marcherai seul.
Ce qui me fait tant penser
à Mado c'est l'espoir
et la crainte
qu'elle se repente
et me veuille revenir.
J'espère
où il n'y a plus d'espoir.

19 septembre 1959

Ma douleur
ne peut m'arrêter.
Elle n'est faite
que pour m'aider à devenir
ce que j'ai tant rêvé!

Vu Mado chez Roger
avec Odette et Henriette.
Elle fuit mon regard.
C'est qu'elle ne m'a pas
encore oublié.
C'est qu'elle pense encore
à moi.
Je la trouve moins jolie,
un peu trop petite fille,
et comme on dit au collège :
"un peu plate".
J'étais de bonne humeur.
Je m'efforce
de ne pas penser à elle.
Et ça marche bien.

20 septembre 1959

Je souffre.
Je souffre.
Rien à faire.
Et il fait si beau dehors.
Roger a de l'ouvrage.
Je n'ose pas demander
à Mado de venir visiter
l'expo de peinture
à l'Île Ste-Hélène.
Dire qu'il y a tant de gens
dans mon cas.
Ah! si seulement
je les connaissais!
Il fait si beau.
Je voudrais partager ma joie
avec quelqu'un.
Ah! si seulement
j'étais à St-Jean.
Ah! rire.
Si je pouvais encore rire!
Téléphoné chez Roger.
Parler à Mado pour lui
demander de demander
à Louise de demander
à son père s'il veut
ma passer son équipement
de routier pour le 27.
Elle paraissait contente
de me rendre un service.
Elle ne fut aussi délicate
que lorsque... ça marchait
entre nous.

21 septembre 1959

Un peu de société, beaucoup
d'études, de travail solitaire:
afin d'atteindre mon idéal.
J'ai besoin
qu'on sache qui je suis.
J'ai besoin
qu'on me comprenne.
Voilà pourquoi
j'ai tant rêvé d'une femme.
Mais les jours sont passés.
Et mes rêves disparus.
Cependant ce besoin d'être
connu demeure en moi.
J'ai besoin
d'un public qui m'aime.
Mon journal, peut-être,
me le procurera.
Peut-être!...

À la lecture des poésies
des grands auteurs,
je préfère la lecture
de mes propres poésies:
elles remplissent si bien
le vide qui me chagrine!

24 septembre 1959

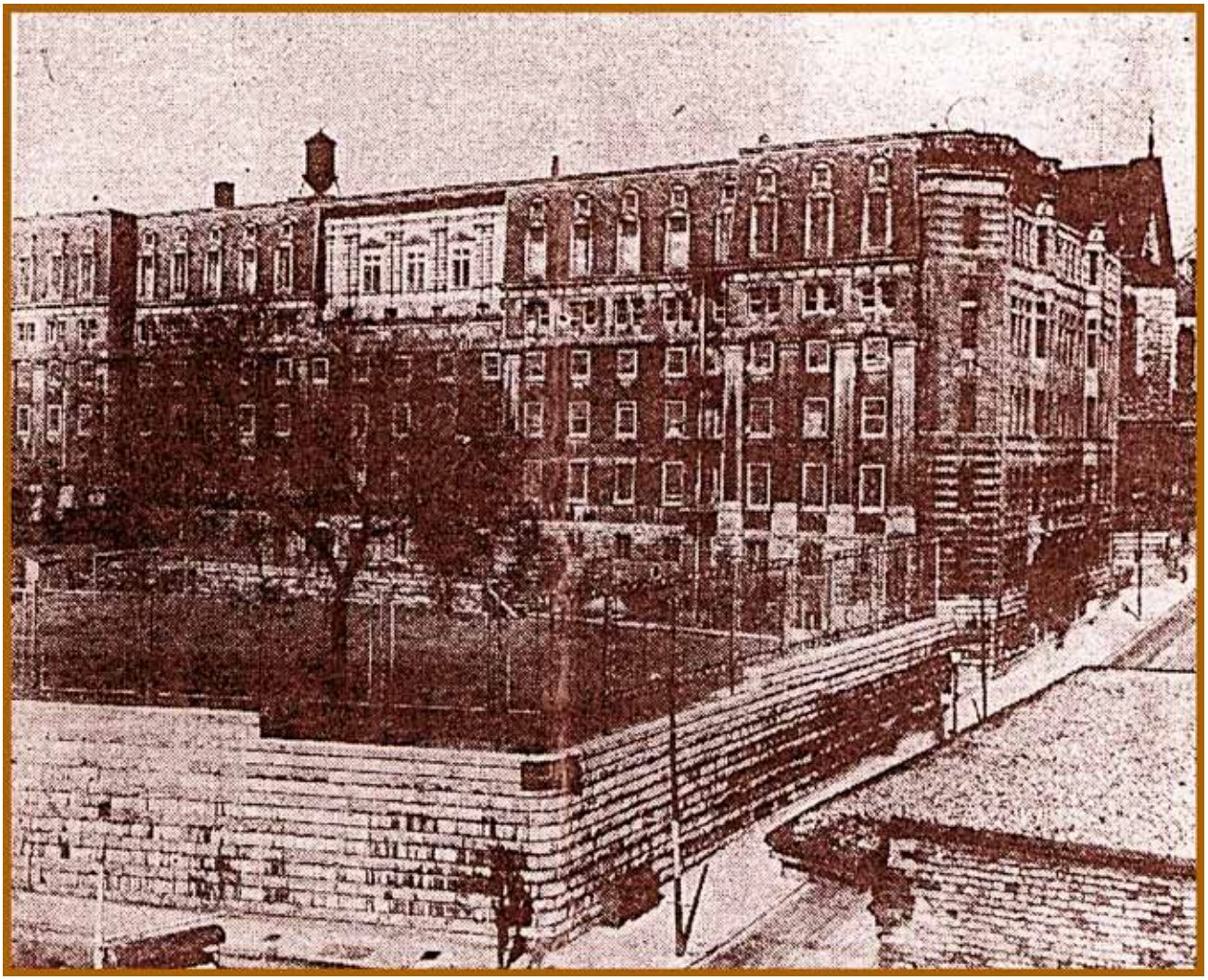
Avoir, pour la vie,
quelques principes de base
très solides.

À un certain moment
de la vie,
les moyens tombent,
le but reste.

Le découragement
après une faute nous retarde
plus que la faute elle-même.
Il faut une puissance
de rebondissement.

Qui s'affole
dans la difficulté,
ne peut la surmonter.
Parfois, en très peu de temps,
certains retrouvent
leur équilibre.

Si l'on ne vit
comme l'on pense, l'on vient
à penser comme l'on vit.



Le Collège Sainte-Marie.

26 septembre 1959

Excursion
avec les “scouts-routiers”.

Avec 8 milles
dans les jambes,
croiser 2 filles sur la rue,
fraîches, reposées,
parfumées, invitation à nous
arrêter, elles nous invitent
à nous reposer, à paresser.
Tantôt passer devant une
taverne où des jeunes rient:
goût de rentrer boire
une bonne bière froide.
Jeunes qui passent en auto,
qui se moquent de nous,
nous regardent, rient,
grimacent: goût de ne plus
marcher, mais de leur casser
la gueule.
Coucher à Pointe-Claire:
école St-Joachim.
Content de se coucher
même sur du terrazzo.
Exténué.
Content de se lever.
Terrazzo se fait trop sentir.
(À la maison:
pas goût de se coucher.
Pas goût de se lever).
Pas de mollesse: vie dure.
Terrazzo fait mal:
ça repousse les rêves
de toutes sortes.
Des ampoules sur petit orteil,
le dessous des pieds qui cuit.

Marcher en bouettant.
Quand enlève sac sur dos,
et marche, impression d’être
terriblement léger.
Marche penché par en avant,
par coup, en balançant
tête et thorax et faisant aller
les bras à la manière
des allemands.

Pour prendre un pouce:
faire semblant de bouetter.
Petits gars (4-5 ans) qui,
me voyant faire du pouce,
viennent se planter près
de moi, m’imitent ne sachant
trop ce que je fais.
Agaçant!
et comique.

27 septembre 1959

Ce soir, réunion du groupe.
Une de mes plus belles réunions.
Pas occuper plus de Odette ou de Henriette ou de Mado.
Je me sens libre.
Le 24 dernier, j'ai parlé à Mado: nous continuons à être bons amis.
Mais pas plus.
Plus de blagues.
Plus d'amourachage.
Même je dois avouer me plaire un peu plus avec Odette qu'avec Mado.
Odette danse mieux et est plus jolie:
je le constate aujourd'hui.
Aussi elle est plus grouillante que Mado, moins susceptible.
Moi j'ai retrouvé ma gaîté, ma bonne humeur d'avant.
Avons fêté Gaston.
Retour chez nous après avoir reconduit, avec Roger, Gaston à l'autobus.
Bien rit.
Et de bon coeur.

Porte barrée.
Pas ma clé.
Sonner.
Tous dormir.
Sonnette sonne faible.
Du réveiller la maisonnée en allant téléphoner chez les Lussier.
Après avoir vainement essayé d'entrer par la fenêtre (sans rien casser).
De réveiller parents en lançant petites roches à la fenêtre de leur chambre.
Fatigué.
Mais plutôt satisfait de ma journée.

Odette Cartier.

Madeleine Letellier.

6
octobre
1959

O
La chanson monotone
Des violons de l'automne!
Pour un fou ribleur
Qu'il est doux ce pleur!

Las
Un bouffon la fredonne
Au piéton qui frissonne.
Un froufrou valseur
Me tatoue le coeur...

O
La chanson monotone
Des violons de l'automne!
Pour un fou ribleur
Qu'il est doux ce pleur!

Mou
L'abandon carillonne
Son jargon qui m'étonne.
Ce grand flou charmeur
Fait la moue puis meurt...

O
La chanson monotone
Des violons de l'automne!
Pour un fou ribleur
Qu'il est doux ce pleur!

8 octobre 1959

Se créer soi-même une règle
pour chaque poésie.
Ne pas avoir de règles
ne peut être une règle.
L'ordre c'est l'art.
L'ordre sans règles
n'est pas art.

16 octobre 1959

Éveil brutal.
Les hommes participent
à une comédie ridicule!
Chacun mime
une improvisation idiote!
Les grands acteurs
deviennent
les grands hommes!
Les César, les Napoléon,
les Hitler, les plus vulgaires
bouffons!
Il n'y a qu'une seule vérité.
À la fois individuelle
et sociale.
La Charité.
L'homme charitable
n'est pas un acteur.
Et sa vie une comédie.
Tout ce qui n'est pas Charité
est fiction.

Quand je souris, je ne reçois
pas toujours mon sourire.
Je reste avec une impression
de ma faiblesse, imbécillité,
d'être méprisé.
Je suis très susceptible.
Alors de jour en jour
je me forge un masque
de fer.
Pour jouer moi aussi
une comédie.
J'improvise,
invente mon masque.
Mes années d'athéisme,
d'individualisme
m'ont bien aidé à corriger
ma susceptibilité:
je me foutais de leur dire.
Et d'eux aussi.

Je les trouvais comiques,
enfantins.
Qui se prennent au sérieux.

Toute ma vie j'ai cherché
à me peindre.
Me connaître
pour me corriger.
Je me méfie de moi
plus que tout au monde.

Si je suis si dépravé
aujourd'hui, le départ
de Denise fut-il la cause
première de cette décadence?
Ai-je voulu l'oublier dans
une sensualité excessive.
Elle était ma joie,
mon espoir, mon rêve.
Son départ trancha une faille
affreuse dans ma vie.
J'ai résisté un an et demi
au vertige.
Mais bientôt, la faille
toujours aussi profonde,
toujours devant moi,
me découragea.
Je me prostituai au vertige.
Ma chute supersonique
ne m'a pas encore amené
au fond de la faille.
Je tombe toujours.
Je crois la profondeur
de ma faille incalculable.

Seul désormais
je ne puis rien:
si ce n'est tomber.
Depuis longtemps
je recherchais un modèle
de femme sensible, simple,
douce, aimante, instruite:
je l'ai trouvé! enfin.
Je n'ai pu contrôler
mon émotion à la lecture de
Les grandes amitiés
de Raïsa Maritain!
Des couples d'artistes.
Pierre: écrivain
et Christine: peintre.
À 17 ans, Raïssa Maritain
rencontrait Jacques!
Ils avaient des goûts
communs: les lettres,
les arts.
Et moi je reste seul
avec mes rêves.
Il me semble que seul
l'amour peut m'empêcher de
me faire une âme de tyran.
Ah! chercher la vérité à
deux!
Elle et moi!
Elle? Qui?
Personne.

17 octobre 1959

J'ai manqué l'autobus
ce matin.
J'ai manqué mon inconnue.
Le trajet me fut ennuyeux.
J'ai beau me répéter:
ça suffit Yvan.
Calme-toi.
Je pense à elle.
Conclusion: je tombe
très facilement amoureux.

20 octobre 1959

Nous ne combattons pas
le peuple russe.
Mais le mal qui le tyrannise.
Nous le délivrons
de sa captivité.
Comme il nous affranchit
de notre paresse,
par ses guerres.
Alors, la lutte devient
un prélude à l'amour!...
La planète terre ne s'unira
en une seule nation
que lorsqu'une autre planète
habitée la forcera à s'unir
pour ne pas être vaincue.
L'égoïsme est une paresse
égocentrique.

22 octobre 1959

Plus je grandis,
plus je découvre les gens.
Plus ils me dégoûtent.
Jeune je les croyais
si intelligents si bons si unis!

Ridicule les époux
de 35-40 ans qui perdent
des heures à se bécoter,
se minoucher
comme de nouveaux mariés,
puis à se battre...
Il y a tant de travail
à faire sur terre sans de plus
gaspiller le temps
si précieux.

S'excuser:
un signe de culpabilité.

Avant de marcher
il faut se traîner.

Monsieur Duquette
sourit aux enfants.

L'aînée Bergeron:
elle marche à petits pas,
trop serrée
dans sa jupe qui menace
à chaque pas de se fendre.
Mâchoire croche.
Sa soeur 17 ans: l'été fait
de courtes apparitions
sur la galerie en chemise qui
ne réussit pas à cacher
la bordure de ses petites
culottes de soie de dessous.
Ça me fait mal:
si belle si débauchée.
Mal. Parce que je ne peux
l'atteindre.

25 octobre 1959

Je te couvre de baisers
Solitude
Tu me sembles plus douce
qu'une épouse
Allez allez
Ouste
Femmes louches!
Je vous enferme
Chez moi.
Et je m'en vais!
Ailleurs...
O la belle époque!
Je me crois poète!...
Si
Un jour
Je la renie
Elle demeurera
Pour toujours
La plus belle de ma vie!

(J'ai un rite à ma Poésie:
je ne compose jamais sans
un foulard autour du cou).

31 octobre 1959

(*En surveillant Germaine courant l'Halloween à Saint-Lambert*).

Maman avec ses touts petits.
Ballerine
avec une petite valise
pour transvider son panier.
Garçonnets en guenilles.
Portes qui s'ouvrent
pleines de joie et de rires
et de bonbons.
Enfants qui courent.
Sacs qui se renversent.
Mais les "bums" ici et là
s'amusent à attaquer,
à dévaliser les jeunes.
Alors c'est les cris,
le sac qui reste là.

Petits qui reviennent
à chaque fois en courant
montrer leur sac qui s'emplit
et puis repartent aussitôt.

C'est un soir de gaieté.
Toutes les époques revivent:
gentilshommes du Moyen
Âge, fantômes en draps
de lit, petite fille jolie,
timide, en laitière.
Perd son chapeau.
Échappe son sac.
Vieilles jupes de maman.
Sac rouge.
Têtes d'oreiller.
Courent.
Rire de cristal.
Les petits ne raffolent pas
des blocs d'appartements.

1 novembre 1959

(*Fragment de lettre retrouvée, à Louis-Pierre Sédillot*).

Cher Louis-Pierre.

Excuse-moi de ne pas t'avoir
écrit plus tôt.
Et aussi de t'écrire si vite
aujourd'hui.
Pardonne encore
à cette lettre son but
non tout à fait désintéressé:
je veux te demander
un service.
Je t'en reparlerai à la fin.
D'abord, sans trop
t'emmerder j'espère,
je vais te dire un peu
mes occupations d'externe.
Si je calcule bien, il n'est pas
un jour où, de 6 h. du matin
(car je me lève à 6 h.!),
jusqu'à 10, 11 h. du soir,
je n'aie beaucoup plus
de deux heures de repos.
Je suis dans les routiers.
Dans la
Saint-Vincent-de-Paul.
Je dirige une équipe
dans la classe
(les élèves sont séparés
en 7 groupes, 7 chefs).

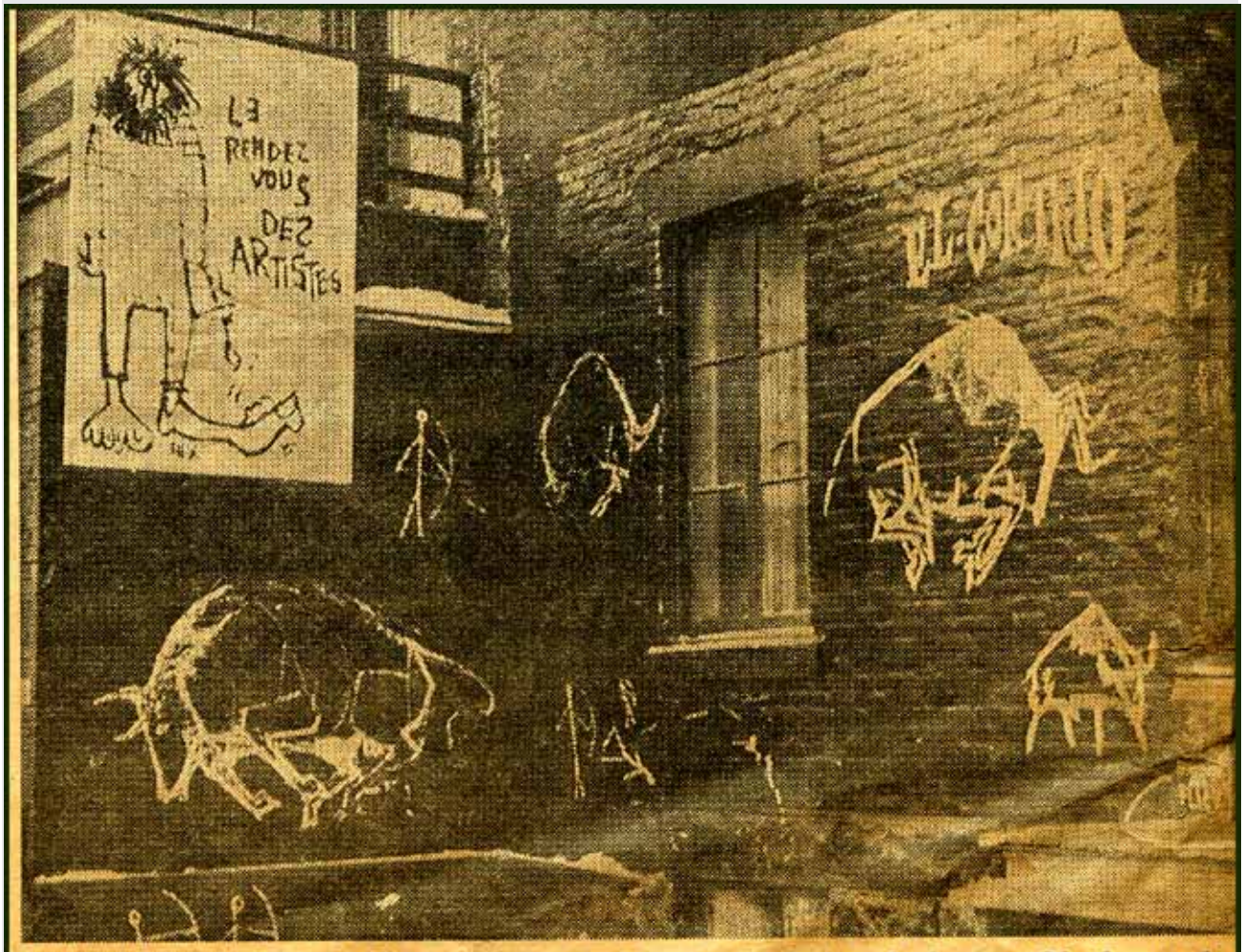
Il y a aussi les cours
de poésie
que je donne à des amis.
Et mon groupe mixte.
(L'aventure avec Madeleine
est finie. Nous restons bons
amis mais pas davantage.
Depuis cette rupture
- nous avions tous les 2
le goût d'en finir... quelle
heureuse coïncidence -
je ne me suis jamais senti
si joyeux).
Et... oh! j'oubliais... il y a
aussi les classes.

19 novembre 1959

(Lettre reçue
de Louis-Pierre Sédillot).

Cher Yvan.
Je suis très content
de ta lettre et je m'empresse
de répondre à tes désirs.
Comme tu vois aucune
complication pour
les grammaires du cinéma.
Pour les reproductions
de peinture, c'était
du 60 à 70 sous chacune.
Cette année, il n'y en a plus
au service du livre.
Si on en désire il faut les
faire venir sur commande.
Certaines peintures étaient
à l'index - si l'on peut dire -
et monsieur le préfet
était obligé de les enlever.
Il n'y a que les Rhétoriciens
qui peuvent s'en procurer:
tous ces détails me viennent
de Bellerose.
Ce dernier fut très content
de ta salutation, il va t'écrire
bientôt.
Blouin va te téléphoner,
m'a-t-il dit.
Avant la Toussaint,
j'aurais aimé t'écrire;
mais nous, humanistes,
avons joué Chanteclerc
d'Edmond Rostand.
Ceci me donna 400 vers
de mémoire dans le rôle
de la paysanne.

Au retour du congé, j'avais
à reprendre le temps perdu,
surtout en anglais.
Pièce très dure à jouer
mais nous avons réussi.
Comme titulaire,
j'ai l'abbé Guillet.
Il est comme l'abbé Girard
toujours à coté du sujet;
mais l'abbé Guillet lui
- tu l'aimerais -
à coté du sujet mais
dans la culture en général.
Pour m'écrire, je préférerais
que tu m'envoies tes lettres
par chez moi
au lieu que par monsieur
le directeur Guy Pratt.



L'ENTREE DU "REPAIRE" . . . C'est dans cette boîte de la rue Clark que les adolescents assoiffés de savoir se rassemblent.

20 novembre 1959

“El Cortijo”.

Une jeune fille entra;
descendit l’escalier;
vint s’asseoir
devant une table libre.
Elle déboutonna
son manteau montrant
son chandail, sa jupe
et ses bas noirs.
Elle était seule.
Elle observait l’assistance.
Des gars la détaillaient,
grossiers.
Je l’observais.
Soudain, elle m’aperçut.
Elle me fixa.
Puis me sourit...

Un peintre, assis à une table:
une fille assise devant lui
pose en fumant.
Ravie non tellement de poser
que de se faire regarder
poser.

Tex Lecor se met à chanter
dans un coin.
Tous se taisent.
Applaudissent.

24 novembre 1959

Sonia.
C’était une fille blonde avec
des cheveux raides et courts.
Elle vêtait une robe noire
à peine décolletée;
son cou sans parures.
Elle chantait
tous les samedis soirs,
à la même place,
à la même heure.
Elle chantait
de sa voix rauque
son désespoir et sa misère.
Sa bohème et ses amours.
“Mon pot le gitan”.
Le spectacle commença.
On éteignit les lumières.
Seuls deux réverbères rouges
se braquaient sur la scène.
La salle
était pleine de fumée.
On avait disposé
une partie des tables
collée autour de la scène.
Ce qui faisait comme un bar:
les jeunes
assis d’un seul côté,
tout autour.

29 novembre 1959

Si Dieu n’existe pas,
rien n’est mal.
Il y a du meilleur,
et du moins bon simplement.
Si l’homme vient du néant,
il retournera à ce néant.
La conscience de la vie
ne peut être anéantie.
Comme la matière.
Dans chaque être existe
la conscience de vivre.
De là le bonheur
et le malheur, la possibilité
de faire ce que l’on nomme
conventionnellement
“bien” ou “mal”.
C’est cette conscience
de vivre que j’aime.
La fin du monde pour chacun
de nous, c’est la fin
de cette conscience de vivre.

Je constate
avec un certain désarroi
qu’avec les étrangers
du “EL”, le groupe,
mes parents,
ma physionomie est froide,
sèche, orgueilleuse,
repoussante.
Je ne cherche
que l’amour véritable.

1 décembre 1959

Deux gars sont venus
s'asseoir à ma table.
L'un, peintre, 20 ans, Yvon,
attiré par une reproduction
de peinture de Lautrec
"Jeanne Avril dansant".
L'autre, Pascal, 20 ans,
le comique de la place.
Je classais des papiers, un
tomba, il fait un mouvement
pour le ramasser.
Je le regarde, froid,
je le ramasse.
Encore un qui tombe.
Il s'empresse, le ramasse.
Me dit:
- Vous êtes nerveux.
- Non.
Il vient s'asseoir à ma table.
Il écrit aussi.
Il me lit de ses écrits.
Beaucoup de moins bon,
et aussi du bon.
J'ai écrit un roman
(l'histoire de Bellerose:
Beauchemin).
Il me dit en avoir un aussi.
Pas encore édité.
Une heure après,
il va à une autre table,
avec une fille qui ne cesse
d'attirer mon attention.
Puis il m'interpelle, me crie
à cause du bruit:
- Eh! penses-tu que
ça plairait à ton éditeur
ce que je t'ai montré?

Les filles me regardent.
C'est lui Pascal
qui, croyant faire sa gloire,
fera ma propagande.
Il parle beaucoup.
Un troisième vient
me demander un livre sur
Sica que je venais d'acheter.
Lui passe.
Il va le regarder.
Viens me le remettre.
"Sonia est modèle nue
aux Beaux-Arts", Yvon.

Pas de drogue ici.
Mais les gars ne se gênent
pas pour coucher
avec les filles.
Il ne faut pas jouer sérieux
ici.
Se satisfaire.
Puis oublier tout
ce que vous avez dit et tout
ce que l'on vous a dit.
Une fille seule à une table.
- Elle en a dans le coeur.
Il l'a laissé tomber.

L'amour peut exister partout.
La solitude m'oppresse
comme un remord.
Ce n'est pas ici
que je trouverai la femme
de mes rêves.
Pascal rentre, me fait clin
d'oeil, content,
pas capable d'être posé,
sérieux en société.
Les drôles sont toujours
les préférés: ils nous évitent
de penser.
De nous souvenir que
nous sommes malheureux.

e chansonnier Tex entouré des membres de la jeune bohème de Montréa
es jeunes gens, des étudiants pour la plupart, renient les "beatniks".

2 décembre 1959

La vie me dégoûte!
Non... non... ce n'est pas
la vie qui me dégoûte.
Ce n'est pas la vie
qui est sale.
Mais les salauds
qui la violent, les bêtes qui
mangent la chair humaine.
Qui démolissent l'humanité.
Parce qu'eux-mêmes.
Comme je porte
avec mon chandail noir
tout le déshonneur
des existentialistes athées,
sensuels, ivrognes,
eux ils déshonorent la vie
qui palpite en eux.
La même vie dont
tous les hommes prennent
conscience.
C'est la vie qui nous unit
entre nous comme des frères.
Le "El" n'est rien qu'une
centrale de poste-émetteurs
qui reçoivent le mal
et se plaisent à le propager.
Ils démolissent
incapables de bâtir.
On ne doit jamais démolir,
mais se redresser.
Eux, ils crochissent tout:
l'amour, la dignité humaine,
la noblesse de l'artiste.
Car ils disent aimer
quand ils détruisent,
être dignes quand ils
ne croient qu'au laisser-aller,
qu'au néant.

Ils se disent artistes: et
ce ne sont que des paresseux
qui viennent "s'effouarrer",
s'aplatir dans un tas
de fumée, de tapage, de filles
faciles.
Ils nous déshonorent tous!
et nous les laissons faire.
Idiots que nous sommes!
Ils riraient bien s'ils
m'entendaient parler ainsi.
De ce rire cynique qui se
borne à la surface du "moi"
sans en sortir,
et sans y entrer.
Nous sommes des idiots!
Ils pourrissent l'humanité,
notre droit au bonheur
par le vice!
Et, imbéciles,
nous les laissons faire!
Peut-être parce que nous
ne sommes pas meilleurs
qu'eux.

Cet après-midi: la classe
au Musée des Beaux-Arts.
Peinture "La cathédrale":
pas comprendre.
Un gars là qui regarde.
Je vais lui parler.
Jacques Chapdelaine.
Sculpteur.
Simple. Franc. Agréable.
Accueillant.
M'explique la peinture.
Il avait vécu un an aux Indes
avec 15 dollars.
Pas marié.
Vit seul à Percé
où tous le connaissent:
"Tu n'as qu'à demander où
j'habite".
Barbe bien entretenue.
Une espèce de pureté
se dégage de lui.
Il vit, honore vie d'artiste.
Il a compris sa mission.
Pas énervé.
Le temps lui importe.
Un peu gauche: part vite
oubliant de dire bonjour.

Après, au "El"
avec Gagné et Trudeau.
Le contraste fut trop violent.
Mes yeux ont vu.
Après l'artiste véritable,
j'ai vu les artistes manqués,
paresseux, sensuels...
les salauds qui font rire
des vrais.

Je m'imagine voyager
comme Jacques.
Plus d'ami.
Personne pour me donner
l'illusion d'être intéressant,
de compter pour quelqu'un.
Je souffre
à cette seule pensée.
J'ai besoin d'être compris.
De ne pas me fier sur moi
seul.
Je ne me retrouve plus.
Je voulais
sortir de moi-même.
M'oublier un peu.
Maintenant que j'ai connu
le "El" (qui me dégoûte),
je rentre en moi
avec le plaisir du marin
qui quitte
la turbulence de la mer pour
une baie paisible et pure.
Moi qui détestais, exigeais
trop du milieu bourgeois,
je m'y replonge avec plaisir
en sortant du "El".

3 décembre 1959

Plus je me connais,
plus je découvre mon idéal.

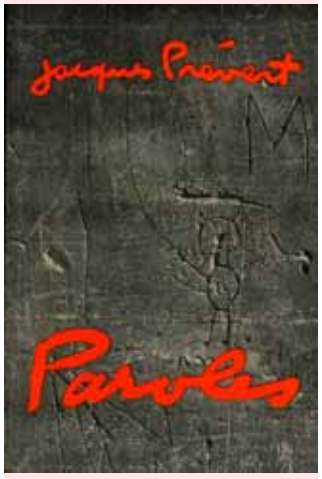
Porter des habits luxueux
quand ceux des pauvres
leur pourrissent sur le dos,
marcher avec des souliers
de $20 quand d'autres
ne peuvent que marcher
nu-pied.
Non! non jamais.
Mes 21 ans accomplis,
je pourrai enfin
porter l'habit des pauvres.
Ce sera un remords
de moins.
L'habit le plus simple
est le plus beau.
Monsieur Chapdelaine
vit son idéal.
Le pourquoi
de son ascendant sur moi.
Lorsque j'entends
une chanson populaire
chantée par une femme
surtout, je la devine
telle qu'elle peut être:
un genre de libertine.
Cela m'écoeure tellement
aujourd'hui
(le "El" a effacé en moi
mes espoirs de trouver
des salauds, filles et gars,
désireux de se redresser.
C'est trop rare),
après avoir connu des Sonia,
des Janou, des filles
pour qui l'amour se borne
au charnel et qui chaque soir
change de "mari".

4 décembre 1959

J'en ai marre!
Résultat de classe : 52%.
3e de la queue.
Si je coule à Noël,
je ne descendrai pas
en Versification.
J'abandonnerai.
Je m'en irai!...
Mais où?
Il est atroce de ne pas savoir
où aller.
Martin disait:
"T'es capable de passer
ton semestre.
T'as un talent inné, toi.
Un peu de travail!"
Je me sens mieux.

6 décembre 1959

Qui ne comprend pas
la poésie moderne
ne sait pas renouveler
sa manière de voir.
Ils ont conservé
l'ancienne manière de lire.



15 décembre 1959

Il faut canaliser la nature.

École: professeur assis avec
élèves: retour à l'antiquité.
Conversations.
Plus de professeurs,
moins d'élèves.
École où aucune religion
ne domine,
mais toutes expliquées.

Trop vénérée,
la femme est stupide.

Être "beatnik"
c'est un peu être précieux
(ne pas sentir
comme les bourgeois)
pour se faire remarquer.
Pas trop intelligent.

1960

18 ans

NOTE
Presque tous les textes du Journal 1960-1961 sont perdus.
Ils étaient sous clé dans un coffret anti-feu, qui a été volé avec d'autres biens, le 27 avril 1964.

11 janvier 1960

Poète est une forme
de la prêtrise du laïc.

21 janvier 1960

La patrie, comme la guerre,
est une entrave
à l'unité mondiale.
On ne donne pas sa vie
pour une chimère.
Les patries
séparent les hommes
plus que ne les unissent.
Elles sont la cause
des guerres.
Par là, elles sont nuisibles
à l'humanité.

La vanité de mes oeuvres
m'inspire
la crainte de la mort.
Hors l'amour, rien n'importe
dans nos actes.
L'insatisfaction de soi
est la plus grande vertu.

26 janvier 1960

Pour être cru,
il faut ne jamais mentir.
Pour se garder la confiance
des êtres, il faut ne rien
cacher, mais tout montrer,
tout expliquer.
Mais tout, c'est tout.
Quant à la littérature,
elle se doit à la réalité crue;
et à l'idéal.
Qu'elle approuve
ou désapprouve, toujours
il lui est bon de se fonder
sur l'humanité.
Plutôt que sur des religions
ou constitutions:
car beaucoup les rejette et
tout ce qui se fonde sur eux.
Ainsi, par préjugés,
ils rejettent souvent
des expériences profitables
à la sagesse.

L'influence d'un art
dépend de sa simplicité.
Nul n'est plus influent
que celui qui se fait bien
comprendre.

L'homme ne se révolte pas
contre l'homme.
Mais contre un mal qui le
possède par son entourage.
Il use de son agressivité
contre les hommes
confondant société
et danger.

27 janvier 1960

L'agressivité est un plaisir
essentiel à l'homme.
Mais son emploi démontre
de l'intelligence
de son coeur.
Voilà qui me fait dire que
tant d'hommes sont idiots.
Car ils déploient
contre eux-mêmes une force
pouvant faire fondre
le malheur.
Ils se détruisent
à torturer la race humaine.
Cette faute
nous est à tous impliquable.
Si telle est la société,
baissons la tête,
relevons nos manches.

L'homme ne naît
ni bon ni méchant;
mais plein de forces
contradictoires en puissance.
Selon les circonstances,
il sera éveillé plus ou moins
d'un côté ou de l'autre.

La pauvreté volontaire
est un signe de sagesse.
La pauvreté des paresseux
est le fruit de leurs vices.

Suivant sa pureté,
l'art élève ou abaisse.
Ainsi de l'artiste:
il assagit ou déséquilibre.

La perfection
réside dans l'équilibre.
La morale,
dans la perfection.
Tout défaut
n'est qu'un déséquilibre.

Penser
suppose une discipline.
Rêver,
une atmosphère de dérive.

28 janvier 1960

Il est impossible à l'homme
d'offenser Dieu
sinon à travers l'humanité.
Le péché,
c'est l'absence de charité.

9 février 1960

Avoir beaucoup,
c'est être troublé davantage.
Car entretient inutile.

Pour juger, il faut connaître.
Et l'on ne connaît bien
qu'en comparant.

Le christianisme nous attire
comme un vertige.

L'intellectuel possède en lui
ce qui ne se vole pas.

Les grands écrivains,
avant d'écrire pour publier,
travaillent d'abord
par nécessité de leur nature,
trouvant un remède
à leur aspiration à la sagesse
par la recherche même
de la nature de l'homme.
Tout le reste
n'est que snobisme.

La science nous fait
constater notre petitesse
plus que notre grandeur.

La beauté et la religion
seront indispensables
à l'homme tant que celui-ci
n'aura pas trouvé
une idée supérieure.

La foule a toujours
moins de valeur que
l'individu pris en particulier.

La chance est aveugle.
Elle donne à qui la force.

Je me redessinais sans cesse
des conduites.
Mais les premières pluies
suffisaient toujours
à me confondre.
Je ne commençais
qu'à percevoir la maigreur
de mon visage.

Quand un être
ne peut penser d'un bloc
à l'humanité,
il lui est préférable
de se limiter à quelque être
comme ambassadeur.
Mais tous, plus ou moins,
devons nous soumettre
à cette conduite.

Je sens une paix profonde
lorsque je pense à la paix
possible pour l'humanité.

Il me semble bon de rêver
grand.
Comme de ne pas vieillir
trop vite.
Mais j'abaisse quiconque
rêve sans réaliser.

Je rêve de force: car je suis
faible.

10 février 1960

J'espère la survie,
j'en rêve,
mais sans y croire.
Ça console,
rassure pour mourir.

Rayez de vos écrits
ces périphrases précieuses,
ces allusions
par le vocabulaire
à la mythologie païenne
et chrétienne
qui les rendent compliquées
et arides sans bien payer
ceux qui les déchiffrent.
Parlez-moi de l'homme
en mot racé
et plein de profondeur.

J'envoie ce message
sur les ondes du temps.
J'ai existé dans ces années...
Et mes écrits témoignent
une fois de plus
de la fragilité des choses.
Rien n'existe
qui ne doive être recréer.
Rien ne disparaît,
mais tout se transforme
au-delà de la mort.

Giguère. 4 cours.
Parler et reparler de cela.
- J'ai remarqué une certaine
amélioration... mais...
(et il s'échauffait jusqu'à
se fâcher) vous avez voulu
renverser mon pouvoir.
Ça je le pardonne bien
à votre esprit de jeunes gens.

Visage mobile mimant
toujours quelque grimace,
son caractère fantasque.
Vieilles lunettes.
Gesticule.
Deux mains devant visage,
le cache, le décache.
S'arrête sur un mot,
gros yeux, front ridé.
Vase sur les détails.
N'avance à rien.
Désir de nous former.
Veut tout régler selon
sa volonté; et trop vite.
Se fait détester davantage.
Ridicule par sa maladresse.
Ceux qu'il vise
se sentent mal à l'aise.
Il leur fait détester
sa matière.
Ne répond jamais
à la question.
Vase autour.
Pour le plaisir d'étaler toutes
ses petites connaissances.
Perd son interlocuteur dans
les détails, au point de lui
faire oublier sa question.

La noblesse
dépend de l'intelligence.

7 mars 1960

Une des premières erreurs
des amoureux
est de se demander
de s'aimer
au lieu que le partage
d'une situation les y amène.

Le langage des hommes
est ignoble.
Il ne parle et ne loue
que selon leur profit,
leur domination.

Le peuple craint la vérité.
Il ne veut pas
qu'on lui montre les fautes,
les faiblesses de ses héros
parce qu'il les a confondus
avec son idéal,
son ciel de rêve.

Près des fenêtres en classe:
il gèle pendant l'hiver.
Mais le printemps!...

Le non instruit qui utilise
des mots compliqués
pour cacher son ignorance,
s'enfarge dedans.

Je doute de l'amitié.
Du moins des miennes.
Je me souviens
de Louis-Pierre.

Il existe des gens honnêtes.
Mais davantage
des craintifs.

Le théâtre ne doit plus
tendre à la réalité de l'action
(cinéma),
mais à la réalité intérieure
où le décor ne compte pas,
où s'exprimerait mal
une si grande abstraction.

J'écris quand je suis seul.
Comme une punition:
rester longtemps à travailler
même sur ce qui me plaît.
J'aimerais courir
pour me nettoyer.

La charité n'existe pas.
Seul le devoir de tout donner
existe.

L'homme
ne peut être heureux
avec n'importe quelle
femme.
Mais avec celle qui seule
peut lui donner
ce qui lui manque.
Et qui a besoin de lui.

La mode
n'est qu'un témoignage
de la frivolité des femmes.
Le luxe trahit l'orgueil
de l'égoïsme.
Enfin de quelle raison
un homme se permet-il
le luxe quand aux Indes
des hommes crèvent de faim.
Les richesses nous montrent
l'homme
dans sa véritable mesure.

La foi est dans la recherche.
La croyance passive
se détruit elle-même.
Toute affirmation
est un grand risque d'erreur.
Des grands conflits
naissent les grandes idées.

L'amour s'arrête là
où commence le luxe.
Car il est essentiellement
discipline, et privation.

Nous haïssons
dans la mesure
où nous sommes asservis.

8 mars 1960

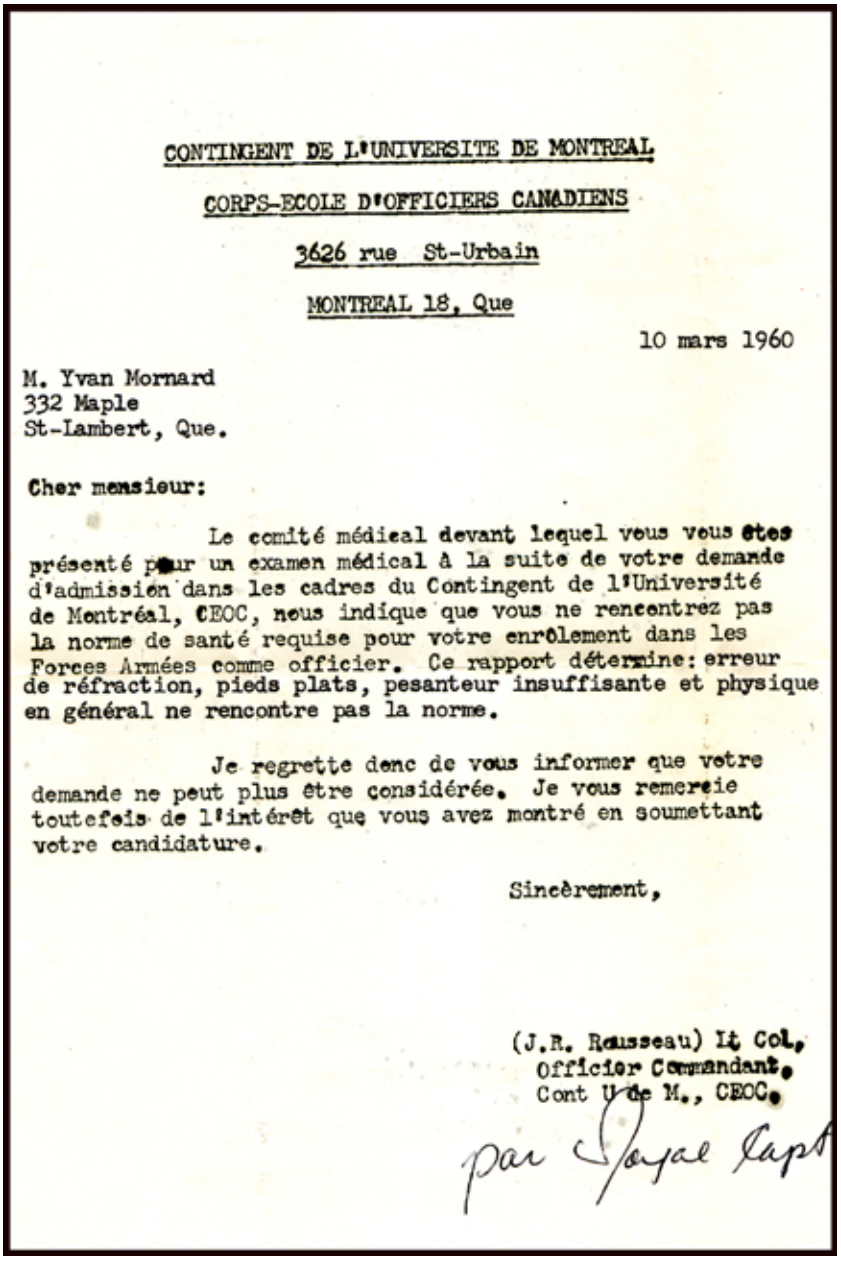
(*Mort subite, en Floride,
de l'oncle Marco Fournier*).

10 mars 1960

(Lettre reçue
de l'armée canadienne).

Cher monsieur,

Le comité médical
devant lequel
vous vous êtes présenté
pour un examen médical
à la suite de votre demande
d'admission dans les cadres
du Contingent
de l'Université de Montréal,
CEOC,
nous indique
que vous ne rencontrez pas
la norme de santé requise
pour votre enrôlement
dans les Forces Armées
comme officier.
Ce rapport détermine:
erreur de réfraction,
pieds plats,
pesanteur insuffisante
et physique en général
ne rencontre pas la norme.



CONTINGENT DE L'UNIVERSITE DE MONTREAL

CORPS-ECOLE D'OFFICIERS CANADIENS

3626 rue St-Urbain

MONTREAL 18, Que

10 mars 1960

M. Yvan Mornard
332 Maple
St-Lambert, Que.

Cher monsieur:

Le comité médical devant lequel vous vous êtes présenté pour un examen médical à la suite de votre demande d'admission dans les cadres du Contingent de l'Université de Montréal, CEOC, nous indique que vous ne rencontrez pas la norme de santé requise pour votre enrôlement dans les Forces Armées comme officier. Ce rapport détermine: erreur de réfraction, pieds plats, pesanteur insuffisante et physique en général ne rencontre pas la norme.

Je regrette donc de vous informer que votre demande ne peut plus être considérée. Je vous remercie toutefois de l'intérêt que vous avez montré en soumettant votre candidature.

Sincèrement,

(J.R. Rousseau) Lt Col,
Officier Commandant,
Cont U de M., CEOC.

par Joyal Capt

19 mars 1960

Je ne crois
qu'à mes expériences.

La majorité des hommes
ne s'intéressent
qu'à eux-mêmes.
Ne se plaisent qu'avec ceux
qui s'oublient pour eux.
En public surtout,
oublier mes soucis
pour ne m'intéresser
qu'à ceux des autres.
Écouter les confidences,
porter secours si nécessaire,
mais davantage chercher
de quoi écrire, de quoi mieux
connaître l'homme.

La sincérité avant tout!

Je ne me confie qu'à ceux
que mes joies et mes peines
touchent
presque autant que moi.
Plus je découvre l'homme,
moins je me confie.

Humble.
Généreux.
Calme.
Majestueux.
Propreté (malgré
une bohème "platonique").
Politesse.

Action Complète,
en confession,
pour dire masturbation...
avec éjaculation.

Abolition presque complète
de mes rêves d'amour
et de gloire...
Ces derniers déjà en partie
disparus.
Le rêve souvent entrave
la réalisation.

Pas manger entre les repas.
Boire de l'eau.
Fumer peu.
Plus de promenades de long
en large.

Lecture de chevet.
Travail.
Réalisation.

23 mars 1960

Si le rire nous fait oublier
la souffrance d'autrui,
alors il pervertit le coeur.

Un être juge:
le voilà en décadence.

L'expérience purifie l'idéal
comme la souffrance
sculpte les hommes.

Pourquoi les femmes
n'ont pas droit d'aborder
les hommes?

Dans un film,
chaque mot doit porter.
Ce qui n'entrave pas
la simplicité.
Car ce n'est pas
un dialogue entendu
une fois, mais destiné à l'être
plusieurs fois
et sans jamais lasser
(ce qui serait irréalisable
pour un banal dialogue).

29 mars 1960

(Lettre
de Louis Pierre Sédillot).

Bonjour Yvan,

Il y a longtemps
que tu dois attendre
une lettre de ma part.
“Enfin la voilà” diras-tu,
avec raison.
Je viens de prendre un congé
d’un mois pour maladie.
Une bronchite: tu connais ça.
C’est une raison qui couvre
au moins quatre semaines
pour ne pas pouvoir
t’écrire plus tôt,
le reste tu l’imagines.

Aujourd’hui il fait très beau
au collège, même trop.
Le soleil est arrivé
avec le printemps.
Résultat: “spring fever”.

Au point de vue scolaire,
je n’ai manqué
que trois semaines: il y a eu
le congé de trois jours,
une retraite de deux jours, et
une journée de congé.
J’aurai de la difficulté
seulement en géométrie
et en sciences.
En latin ils n’ont rien fait et
en français un peu de Balzac.

Il y a du neuf au collège;
cet été on va commencer
à construire.
Au bout de la salle
des grands, il y aura
un philosophât prêt en 1961
pour nous.
L’aile des professeurs
sera allongée.
Finalement on finira
la façade du collège
en face des classes de rhéto
et syntaxe spéciale.
Cette construction a lieu
à l’occasion du cinquantième
anniversaire.
Il y a une souscription
de 2 millions,
prix de la construction...
chez les anciens.
En attendant
on n’a pas fini d’entendre
des coups de marteau.

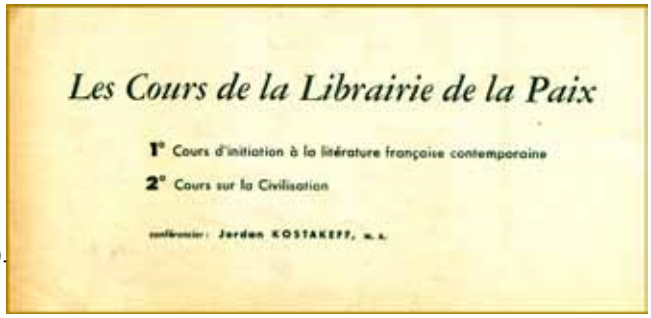
Depuis Noël, je corresponds
avec une américaine que j’ai
connue au congrès cet été.
Elle m’écrit en anglais,
je lui écris en français.
Elle m’a invité à un party
au mois de mai.
(Regarde ta chance
d’externe).

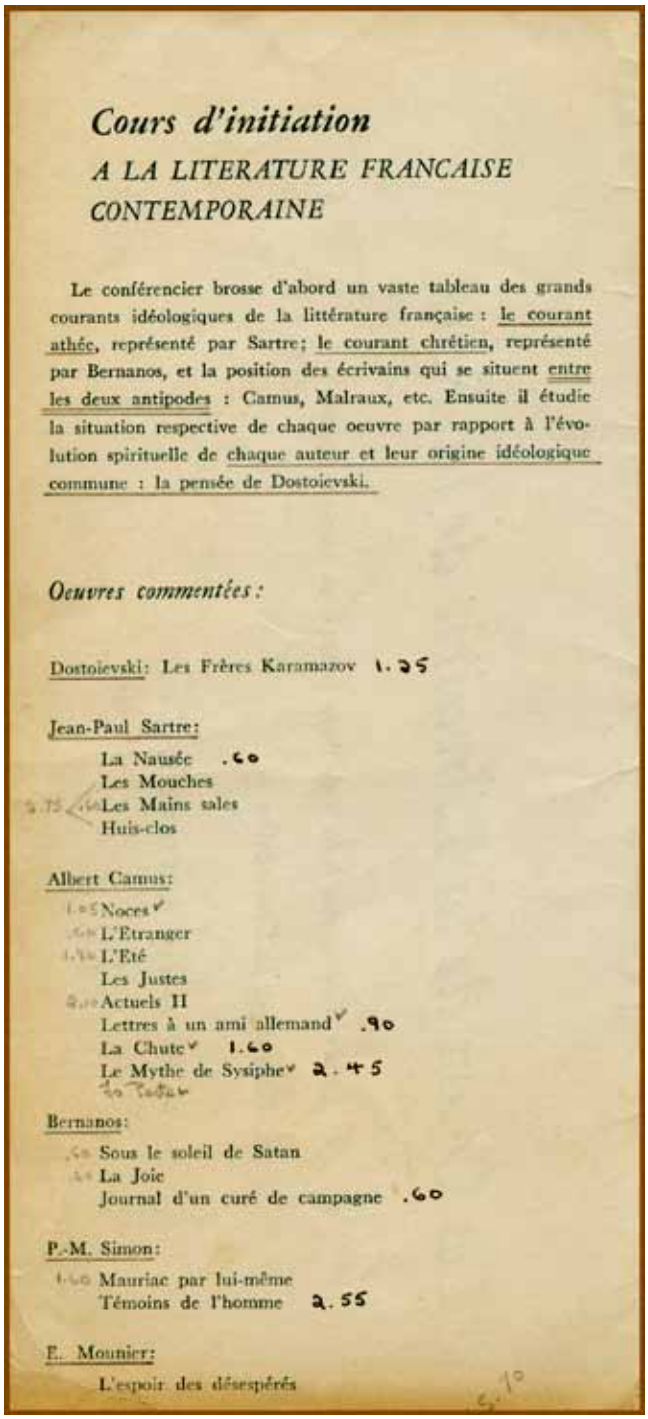
Et toi comment vas-tu?
Es-tu toujours aussi occupé?
Quand tes finances
ne marcheront pas, dis-toi
que tu n’es pas seul.
Ton titre de poète est passé
à un nouveau et il ne fume
que 15 jours par mois.
Tu m’as dit que ton père
avait changé d’emploi,
j’espère que ça va bien.

Au revoir.

P.S.
Cette lettre est passée
par la maison.

(*Suivi les cours de Jordan Kostakeff, propriétaire de la Librairie de la Paix*).





Cours d'initiation
A LA LITERATURE FRANCAISE CONTEMPORAINE

Le conférencier brosse d'abord un vaste tableau des grands courants idéologiques de la littérature française : le courant athée, représenté par Sartre; le courant chrétien, représenté par Bernanos, et la position des écrivains qui se situent entre les deux antipodes : Camus, Malraux, etc. Ensuite il étudie la situation respective de chaque oeuvre par rapport à l'évolution spirituelle de chaque auteur et leur origine idéologique commune : la pensée de Dostoievski.

Oeuvres commentées :

Dostoievski: Les Frères Karamazov 1.25

Jean-Paul Sartre:
La Nausée .60
Les Mouches
Les Mains sales
Huis-clos

Albert Camus:
Noces
L'Etranger
L'Eté
Les Justes
Actuels II
Lettres à un ami allemand .90
La Chute 1.60
Le Mythe de Sysiphe 2.45

Bernanos:
Sous le soleil de Satan
La Joie
Journal d'un curé de campagne .60

P.-M. Simon:
Mauriac par lui-même
Témoins de l'homme 2.55

E. Mounier:
L'espoir des désespérés

31 mars 1960

On m'a dit
qu'il y avait un Dieu.
Si on m'a roulé,
c'est une grande tyrannie.

Camus.
Le monde n'est pas absurde
en soi, mais irrationnel.

Solitude!
Cours de chant,
classe à côté.
Des solitudes qui chantent
avec mélancolie, et ennui,
et espoir, la gamme.

La vérité de mes actes
existe au-delà
de toutes conversations.
Je ne suis ni croyant,
ni athée: je cherche.
Ces deux extrêmes,
je les aime dans ce qu'ils ont
de meilleur.

Même si l'eau
est un composé, cela
n'enlève pas son bon goût
si j'en juge son bon goût
sur ma langue.

La connaissance enlève
la beauté d'une chose en
autant qu'elle est incomplète
et partiale.

Ce n'est pas être sincère que
d'agir contre la perfection.

La prêtrise n'a plus la dignité
extérieure qu'elle avait.
À cause de la négligence
de ses membres.

Sincérité intellectuelle:
lire Sartre et lire la Bible.

Je n'aime pas la classe:
elle ne me permet pas de
m'attarder pour approfondir.
On nous bourre le crâne
de noms et de dates,
quand il serait plus simple
de voir les grands courants.

La Bible
m'attire par son historicité.
Les romans à thèses,
par rapprochement,
sont sans bases solides.

Je ne crois pas aux miracles.

Tout prêtre doit connaître
son histoire de l'Église,
non seulement en théorie,
mais de façon à pouvoir
l'ajuster à son époque.

Le Christ,
plus que tout autre,
eut confiance en lui;
et cela nous attire.

Heureux l'homme
que les circonstances aident
à s'améliorer
et qui en profite.
(Inspiré de Job).

1 avril 1960

Que les femmes
ne se réjouissent pas
de n'être mariées
que pour leur beauté.
C'est un grand malheur
pour elles.

L'amour connaît les défauts
mais se refuse à s'y attarder.
Il trouve d'abord les qualités.
C'est la seule façon
d'être humain que d'aimer.

2 avril 1960

BELLES-LETTRES.

RÉDACTION.

Mon "bon vieux" collège.

Il est de bonnes
organisations, comme
il en est de mauvaises.
N'ayant aucune expérience
pédagogique, je ne puis
très bien juger des cours
que l'on me donne ici.
Je préfère le silence.
Car ce soir je n'écris
ni pour démolir, ni pour
bâtir: mes efforts suffisent
à peine.
Il vaut mieux concentrer
tous ses efforts pour se taire,
que de parler pour démolir
sans fondements.
Aussi, à un moment
où la bête en moi
réclame avec fracas
qu'on la libère de la cage,
j'ai choisi la sagesse
du silence,
craignant par mes paroles
de l'affoler davantage.

Je me souviens
- il faut bien vous donner
un peu de lecture -
d'une aventure dont je fus
le témoin et l'acteur.
C'était entre ces murs,
en septembre,
au début de l'année scolaire.
J'étais nouveau et personne
ne me parla.
Je subissais encore
la surprise
de ma transplantation.
Je ressentais
un vide angoissant
se faire autour de moi.
C'est alors que j'ai
découvert dans ma solitude
la vérité fondamentale:
la valeur
des relations humaines
et la portée
d'un sourire d'homme.

(*Aphorismes*
pour une publication
scolaire de fin d'année).

CONSIDÉRATIONS.

De la littérature:
À dix-huit ans, il n'est
qu'une bonne façon d'écrire:
raturer.

De la sagesse:
Certains hommes renoncent
aux éloges par raison.
D'autres, par impossibilité
de les atteindre.
Il est des sages par volonté
comme il en est
par complexe.
Le sage constate la solitude
effective de l'homme jusqu'à
la vivre en véritable devoir.

De la solitude:
Les grands solitaires plus
que les animateurs de foules
s'imposent sociables.
Un peu de travail
dans le silence
vaudra toujours plus que
la consolation des foules.
Car là où s'enivrent
les hommes, se réunissent
les inconscients.

Le génie consiste
dans la compréhension
des choses les plus simples;
mais aussi
des moins perceptibles parce
que les plus près de nous.
Il est essentiellement
conscience.

En tout homme,
il y a un imbécile
qui se renie.

(Portrait de moi
fait par un collège:
Bernard Trudeau).

Flamme sortie de l'enfer...
du collège de Saint-Jean,
Yvan est un quidam cultivé,
mais d'une intelligence
stoïcienne, malgré
son masque bon enfant et
"insipide".
Entre l'absurde de Sartre
et l'authenticité de la Bible,
il cherche la voie... avec un
petit bout de crayon,
comme planche de salut.
C'est mince!
Sportif au possible,
surtout aux jeux d'esprits.
Son hobby: préparer
une académie à une heure
quarante, le vendredi midi.

(Portrait de Bernard Trudeau
fait par moi).

Jusqu'à nos jours,
les hommes ne pouvaient
concevoir qu'un être
si pressé pût être si lent.
En effet, malgré ses courses
dans les corridors du collège,
Bernard n'a pu rattraper
ses collègues.
Le destin en est responsable,
l'ayant mis au monde
un quart d'heure trop tard.
Mais sa valeur n'en est pas
diminuée pour cela.
Sa tendance à toujours poser
des questions,
d'autant plus surprenantes
qu'elles sont plus indiscrètes
l'amène à des conclusions
parfois profondes.
Son intérêt à écouter
le prive de parler.
Sauf en classe, car il est
de ceux qui aiment égayer
les endroits monotones.

5 avril 1960

Je les aime tous.
Les croyants. Les athées.
Je les aime tous.
Les bons. Les moins bons.
Parce qu'ils soufrent tous
de la même manière.
Parce qu'ils meurent tous
de la même manière.

C'est parce que je les aime
tous
que personne ne m'aime.
Parce que j'aime les ennemis
comme les alliés.
De la même manière.
Parce qu'ils ont des ennemis.
Les croyants. Les athées.
Ils ont des ennemis.
Je les aime tous: et personne
pour m'aimer.

Respecter ne signifie pas tout
accepter.
Ce n'est pas respecter que de
se taire devant une erreur.
Ce n'est pas être humble
que de se taire
parce qu'un supérieur ensan-
glante la terre.
Et les supérieurs, qu'est-ce
qu'ils veulent les supérieurs?
Avec le devoir
qu'ils prêchent partout
par peur d'être écrasés
sous la foule de ceux
qu'ils disent leurs inférieurs.
Mais les bons supérieurs,
il faut les respecter.
Il faut les aimer.

Parce que ce sont de bons
supérieurs.
Parce qu'ils respectent
leurs inférieurs.
Ils les écoutent.
Ils se tueraient
pour les écouter.
Pour les aider
à la mesure de leur amour.

Mais les faux supérieurs
récoltent la révolte
des inférieurs.
Ce sont les inférieurs
qui ont raison de se révolter.
Nous n'avons pas le droit.
Ce sont de faux supérieurs
qui ont dit qu'on n'avait pas
le droit de se révolter
contre les supérieurs.
Ils pensaient à eux
quand ils disaient ça.
Et ça a pris.
Personne ne s'est révolté.
Regardez
où on en est maintenant!
C'est la guerre partout.
Les grandes guerres pleines
de bombes.
Et les petites.
Des tas de petites personnel-
les qui préparent les grandes
mondiales.
Voilà le prix de notre silence.
Ils en ont profité
pour nous cracher dessus.
Il faut les aimer.
Les aimer bien sûr.
Tous les supérieurs.
Les bons. Les moins bons.

Mais ce n'est pas
aimer quelqu'un
que de le laisser vous tuer.
Ce n'est pas aimer
nos supérieurs que de les
laisser nous cracher dessus.
Il faut aimer tout le monde.
Les croyants. Les athées.
Mais un supérieur
n'a pas le droit de torturer.
Il faut l'aimer
plus que les autres.
Il faut sauver les autres aussi.
Il faut se révolter.
Parce que seule la révolte
peut le calmer.

Les catholiques
(ma mère)
insultés si on leur dit
qu'ils ne sont pas parfaits.
- Nous faisons notre devoir.

Qu'est-ce que le devoir.

Ceux qui comprennent
le plus avouent comprendre
le moins.

Certains se fâchent
qu'on leur dise qu'ils sont
loin d'être dignes.
Surtout les croyants.
Surtout les chrétiens.
Ils se fâchent comme s'ils
avaient droit de se fâcher.
Comme s'ils étaient parfaits
pour avoir droit de sa fâcher.

Trop de croyants se pensent
parfaits.
Trop de gens se pensent
dignes.
Et ceux qui sont les plus
dignes se disent les plus
coupables.
Il y a quelque chose qui va
mal.
Ça ne tourne pas rond.
Ça ne tourne même pas
du tout.
Et toujours
beaucoup d'hommes
qui se disent dignes.
Comme s'ils étaient aveu-
gles.
Mais les moteurs
sont en panne.
Et tous les hommes
se pensent dignes.
Comme s'ils avaient droit
de blasphémer.

Les moins dignes se disent
toujours les plus dignes.
Ils n'ont personne de plus
digne qu'eux sous les yeux.
C'est pour ça qu'ils se disent
les plus dignes.
C'est un peu la faute
de ceux qui ne sont pas
sous leurs yeux.
De tous ceux qui ne sont pas
sous leurs yeux.

6 avril 1960

C’est apprendre à vivre
que d’accepter d’être oublié
par les hommes.
Je n’en connais pas
qui s’y résigne.
Nous sommes tous
des peureux.
Notre vertu ne se résigne pas
à l’oubli.
Nous rêvons d’immortalité
pour ne pas nous répugner
à nous-mêmes.
Nous espérons
même dans notre désespoir.
Nous vivons à crédit.

Cette nuit,
je sonde ma solitude.
Si j’avais eu quelqu’un
pour partager,
se donner à moi.

14 avril 1960

Le martèlement funèbre
de nos coeurs mesure
nos conquêtes.
Son silence
nous force d’abdiquer.
Pauvres hommes!
Nous portons un fardeau
fatal.

24 avril 1960

Les hommes devenant
tous plus instruits,
tous les ouvriers gagneront
un gros salaire.
Plus de patrons riches.
Les Unions dirigeront les
finances pour les distribuer
selon les mérites
de chaque ouvrier.
Les machines appartiendront
à la société représentée
par une Union supérieure:
une évolution
de nos gouvernements.
Les penseurs dirigeront
par leurs pensées.
Presque plus de direction
imposée, genre ordre.
Les gens choisiront
eux-mêmes, plus librement.
Cela jusqu’à ce que
chacun de la foule soit assez
clairvoyant pour créer
ses propres lois
dans le but de son bien
par le bien commun
qu’il fera naître.

Il y aura toujours des gens
supérieurs.
Mais leur nombre
grandissant, cela les rendra
moins absolus.
Tant que l’individu
ne sera assez clairvoyant
pour se diriger seul et choisir
ses sources de pensée
et se les rendre personnelles
en les améliorant,
l’Église et l’État sont indis-
pensables à l’ordre.

L’unification mondiale est
dans le morcellement
complet des pays.

Je m’enracine à regret
dans mon siècle:
hélas je ne connais
nulle autre terre.

L’homme évolue par orgueil.
Chacun de vouloir s’avancer
le plus pour être regarder.

Ne nous appartient
que ce que l’on prend.

Nécessité du culte
des “morts intérieurs”
ou vieilles expériences.

Pourquoi j’écris?
Besoin de vivre
dans un monde pareil à moi.
Non dans la maison
de mon voisin.

29 avril 1960

(Lettre
de Michel Jetté).

Bien cher Yvan.

Je passerai outre
les questions préliminaires
d'une lettre parce que
ça m'"emmerde".
Je ne sais jamais quoi dire
et je dirai tout de suite
ce dont je veux t'entretenir.

D'abord, j'ai terminé
Thérèse Desqueroux et
je crois que c'est là
un roman qui correspond
tout à fait avec ma définition
du genre.
Je l'ai lu avec la plus vive
attention et il m'a beaucoup
rapporté.
D'ailleurs,
si tu pouvais m'envoyer
Le noeud de vipères,
ça me ferait bien plaisir.
Si j'ai autant de matière
à réfléchir, ça promet!
Au fait,
j'ai dû le lire en cachette:
aucun Mauriac
ne peut être approuvé
pour Belles-Lettres.
Mais ce qui est pire,
c'est que j'ai pris de l'audace
et je me suis "lancé"
dans Bernanos.
Il faut que j'use d'hypocrisie
pour tromper
les bibliothécaires.

J'ai fini
Histoire de Mouchette,
mais je la relirai
avec plus d'attention.

Le 28 avril, nous avons
assisté à une conférence
de Léo Cormier, débardeur
dans le port de Montréal, sur
l'apostolat et l'engagement
du laïc dans la société.
Je n'ai jamais,
de toute ma vie, entendu
un homme parler avec autant
de chaleur et de sincérité.
Ne rate pas la chance
inespérée de l'entendre.
C'est merveilleux;
je suis absolument certain, et
je pèse chacun de mes mots,
que tu l'aimeras.
Je pourrais t'en parler
pendant des pages
si je ne me retenais pas.

Aussi, je t'envoie un poème
que j'ai composé
dernièrement.
C'est un de mes meilleurs
jusqu'ici, à mon avis.
J'aimerais savoir
ce que tu en penses:

"J'ai vu un ardent brasier qui
frappait
À ma fenêtre qui grinçait.
Dans le feu j'ai une fausse
joie qui souriait
Et une route martelée
de deux pas.
Une étincelle pétilla dans
mon coeur,
Et je devins comme un feu
noir.
...
Maintenant je suis dans la
prison de feu
D'une fille éteinte".

J'espère que tu comprends.

P.S.
Excuse-moi
pour les fautes de tout genre:
j'ai pris vingt minutes
pour tout écrire.
Tu diras bonjour de ma part
à Roger, Madeleine, Hen-
riette, Odette.
Du moins
si tu en as la chance.

30 avril 1960 — 13 mai 1960

Cette année encore plusieurs
routiers, chefs scouts
et cheftaines de la province
de Québec, se sont rendus
en pèlerinage
au Cap-de-la-Madeleine.
Partis samedi soir
de la Rivière aux Glaises
près de Yamachiche,
ils se sont rendus à pied,
tantôt en silence,
tantôt en prière, jusqu'au
Cap pour une messe célébrée
pour eux à 4 h.
de l'après-midi, dimanche.
Aux deux milles,
ils s'arrêtaient pour discuter
en palabre sur le sujet donné:
la messe.
Le but de ce pèlerinage
est d'unifier les différentes
jeunesses organisatrices
du Québec dans un même
esprit, celui du Christ.
L'an passé, ils étaient 150;
cette année 300,
100 filles et 200 garçons.
L'an prochain,
ils espèrent doubler encore.

La route de Pâques,
avec les scouts.
"DIEU EST MA ROUTE."
Passe ou Crève...

On ne dit pas tout,
parce qu'on n'est pas bons.

Pour ne pas être lâches,
vous nous dites de tuer
des hommes.

Comme quand j'étais gamin,
la bravoure c'était de briser
des vitres, de garrocher
des boules-de-neige
aux vieilles femmes.

L'honneur
ce n'est pas de tout gober.
L'honneur c'est de toujours
rechercher du bon
pour l'humanité.
Et suivre ce que l'on a
trouvé dans l'attente
d'une découverte.

Nous sommes nés
dans un monde en désordre.
Rien ne change.
Les enfants naissent toujours
dans des obus.
La seule différence, c'est
que les obus sont plus gros.
Ils ont raison de se fâcher
les jeunes.
Ils ont raison
de ne plus nous croire.
Nous les avons trompés
dès le début.
Ils ne nous croient plus:
ils ont raison.
Ils veulent changer le monde
pour vrai eux:
ils n'acceptent pas la guerre.

La guerre
qui revient périodiquement
comme une mauvaise grippe.
Périodiquement
pour chaque naissance
comme des cloches d'église
à chaque naissance.

Si la guerre existe,
c'est à cause de croyants,
des athées.
À cause des mauvais
croyants.
Des mauvais athées.
"Aimez-vous les uns
les autres", répètent
les croyants.
Mais ce sont les plus braves
à la guerre.
Les meilleurs à tuer
les croyants.
Et leurs Églises
qui les laissent faire.
Leurs Églises
qui ont peur pour eux,
qui pleurent en secret, mais
qui ne leur reprochent rien.
Oh! si elles savaient les
Églises que leurs croyants
n'attendent qu'un reproche
pour cesser la guerre.
Ah! s'ils savaient
les croyants; et les athées;
comme ils sont ridicules
sur le front.
Comme ils sont ridicules
de se laisser mener
par le bout du nez.

Ridicules de combattre
contre des ennemis
aussi ridicules qu'eux.
Des ennemis
qui ne veulent pas la guerre.
Des ennemis qu'on pousse
hors des coulisses à coups
de pied, à coups de crosse.
Des ennemis qu'on envoie
à la guerre, à la boucherie.
Ridicules tous
de s'entre-tuer
quand en secret
on veut s'embrasser
mais on s'ignore.

Vous demandez la justice
avec des couteaux
dans les mains.
Avec des couteaux
dans le dos.
Et vous acceptez de courir
à la guerre.
Et les femmes applaudissent
les soldats couverts de sang.
Elles applaudissent leurs
enfants morts les femmes.
Elles dansent.
Elles se déjupent.
Elles montrent leurs cuisses
aux soldats, à leurs enfants
qui sont morts la gueule
ouverte dans la boue.

Les mauvais croyants
pensent à peine à prier Dieu.
À peine pensent-ils à le prier
pour ne pas devoir aimer
leur prochain.

14 mai 1960

Et les mauvais athées
avec leurs drogues,
leurs prostituées.
Les mauvais athées
comme les mauvais croyants.
Mais au moins les mauvais
athées ne prient pas Dieu.
Au moins ils ne camouflent
rien.
Ils n'ont rien à cacher.
Ils font ce qu'ils disent.

Les Églises
ne font pas de saints:
ce sont les saints qui les font
saintes.

Il faut épeurer
les gouvernements.
Ce sont des hommes
aussi peureux
que tous les hommes.
Il suffit de leur faire peur.
De dire dans tous les pays,
au bon peuple de tous
les pays, de leur faire peur.
De leur dire qu'on n'ira pas
à la guerre.
Qu'on les fera sauter
s'ils déclarent la guerre.
Comme les sabines
qui se sont jetées avec leurs
enfants entre leurs époux
et les romains
qu'ils combattaient.
Les Sabins et les Romains
n'ont pas tué les femmes.
Cessez la guerre.

Faites la guerre de la faim
si vos maris font la guerre.
Si on les force de faire
la guerre, faites la guerre
de la faim.
Pour que vos petits
qui tètent encore n'aient plus
à craindre la guerre.
Faites la grève
si vous les aimez pour vrai.
Si vous ne le faites pas,
vos enfants vous maudiront
dans leur coeur
de ne pas les avoir aimés.
De leur avoir laissé la guerre
en héritage.

Moi, je m'embête
dans votre monde.

Les hommes s'égorgent
entre eux pour s'imposer
leur conception de la vérité,
alors qu'elle les dépasse
tous.
Ils n'en possèdent
que des parties.

Presque toute l'humanité
travaille pour rien.
Beaucoup savent démolir;
mais très rares les bâtisseurs.

À coups de bombes,
on dresse de grands
squelettes de civilisation.
Pareils à toutes
les civilisations d'avant.
Pas pire. Pas mieux.
Sans presque d'évolution.

La seule solution,
c'est d'aimer.
Aimer pour vrai.
Aimer jusqu'à se faire mal.
La seule solution.
Mais tous, croyants comme
athées, ne veulent pas:
tous boxent déjà
dans le ventre de leur mère.

L'amour,
voilà toute la vérité.

Je les connais les croyants.
Je les connais les athées.

Il y a des saints parmi eux.

(*Projet d'édition*).

JOURNAL:
"MONSIEUR YVAN".

Écrit à l'encre bleu ou verte,
citations à l'encre rouge.
Pages numérotées
au dactylo.
Les années séparées
par cartons de couleur,
les mois par feuilles.

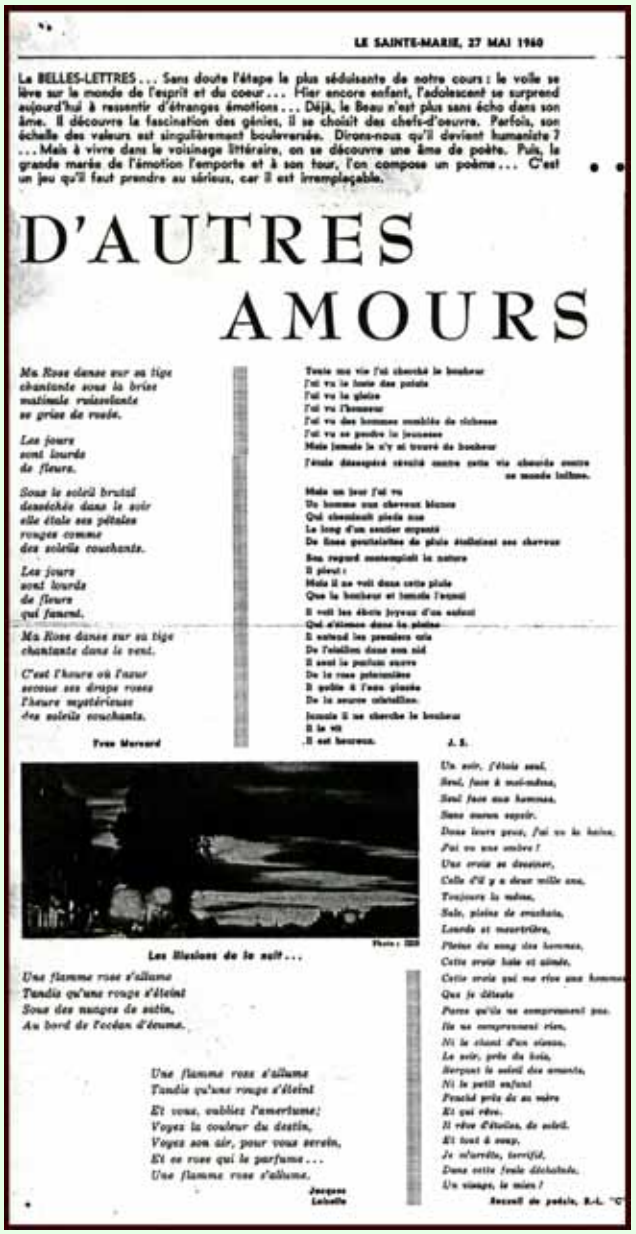
La Librairie Tranquille.

17 mai 1960

Pour former des hommes
avec leurs enfants,
le père, la mère
doivent d'abord sans cesse
en devenir.

Je n'aime
que par comparaison.
J'aime le classique parce que
je n'aime pas le populaire.
Je vis sans cesse dans
l'espoir d'une amélioration.
Personne ne peut dire aimer
sans volonté.

(*Premier poème publié dans Le Sainte-Marie*).



LE SAINTE-MARIE, 27 MAI 1960

La BELLES-LETTRES... Sans doute l'étape la plus séduisante de notre cours : le voile se lève sur le monde de l'esprit et du coeur... Hier encore enfant, l'adolescent se surprend aujourd'hui à ressentir d'étranges émotions... Déjà, le Beau n'est plus sans écho dans son âme. Il découvre la fascination des génies, il se choisit des chefs-d'oeuvre. Parfois, son échelle des valeurs est singulièrement bouleversée. Dirons-nous qu'il devient humaniste ? ...Mais à vivre dans le voisinage littéraire, on se découvre une âme de poète. Puis, la grande marée de l'émotion l'emporte et à son tour, l'on compose un poème... C'est un jeu qu'il faut prendre au sérieux, car il est irremplaçable.

D'AUTRES AMOURS

Ma Rose danse sur sa tige
chantante sous la brise
matinale ruisselante
se grise de rosée.

Les jours
sont lourds
de fleurs.

Sous le soleil brutal
desséchée dans le soir
elle étale ses pétales
rouges comme
des soleils couchants.

Les jours
sont lourds
de fleurs
qui fanent.

Ma Rose danse sur sa tige
chantante dans le vent.

C'est l'heure où l'azur
secoue ses draps roses
l'heure mystérieuse
des soleils couchants.

Yvan Mornard

Toute ma vie j'ai cherché le bonheur
J'ai vu la haute des patate
J'ai vu la gloire
J'ai vu l'honneur
J'ai vu des hommes comblés de richesses
J'ai vu se gaudre la jeunesse
Mais jamais je n'y ai trouvé de bonheur
J'étais désespéré révolté contre cette vie absurde contre ce monde infâme.

Mais un jour j'ai vu
Un homme aux cheveux blancs
Qui cheminait pieds nus
Le long d'un sentier ensoleillé
De fines gouttelettes de pluie étoilaient ses cheveux
Son regard contemplait la nature
Il pleurait
Mais il ne voit donc cette pluie
Que le bonheur et tomate l'extasi
Il voit les étoiles joyeux d'un enfant
Qui s'ébouche dans la pleine
Il entend les premiers cris
De l'oisillon dans son nid
Il sent le parfum suave
De la rose printanière
Il goûte à l'eau glacée
De la source cristalline.
Jamais il ne cherche le bonheur
Il le voit
Il est heureux.

J. S.

Photo : [illegible]

Les illusions de la nuit...

Une flamme rose s'allume
Tandis qu'une rouge s'éteint
Sous des nuages de satin,
Au bord de l'océan d'écume.

Une flamme rose s'allume
Tandis qu'une rouge s'éteint
Et vous, oubliez l'amertume;
Voyez la couleur du destin,
Voyez son air, pour vous serein,
Et ce rose qui le parfume...
Une flamme rose s'allume.

Jacques Labelle

Un soir, j'étais seul,
Seul, face à moi-même,
Seul face aux hommes,
Sans aucun espoir.
Dans leurs yeux, j'ai vu la haine,
J'ai vu une ombre !
Une croix se dresser,
Celle d'il y a deux mille ans,
Toujours la même,
Sale, pleine de crachats,
Lourde et meurtrière,
Pleine du sang des hommes,
Cette croix haie et aimée,
Cette croix qui me rive aux hommes
Que je déteste
Parce qu'ils ne comprennent pas.
Ils ne comprennent rien,
Ni le chant d'un oiseau,
Le soir, près du bois,
Serpent le soleil des amants,
Ni le petit enfant
Frais près de sa mère
Et qui rêve.
Il rêve d'étoiles, de soleil.
Et tout à coup,
Je m'arrête, terrifié,
Dans cette foule déchaînée,
Un visage, le mien !

Recueil de poésie, E.-L. "C"

Les *party* de scouts.

18 mai 1960

Approfondir sa religion:
ne pas rester à la surface
tel un poisson mort.

Un conseil se demande:
ne se donne jamais.

Corriger mes lettres
pour un jour être édité.

Je découvre maintenant
ce que l'attitude
de Gilles Bellerose
m'avait rendu détestable:
Paul Claudel.

27 mai 1960

(Lettre
de grand-maman Mena).

Bien cher Yvan.

Il me semble t'entendre dire
"ma fête arrive",
maman Mena doit penser
à son 5 piastres,
oui en regardant le calendrier
j'ai dit
la fête à Yvan.

J'espère que ça va toujours
bien à tes études,
encore une année de fait,
ça diminue sur tes années
de court.

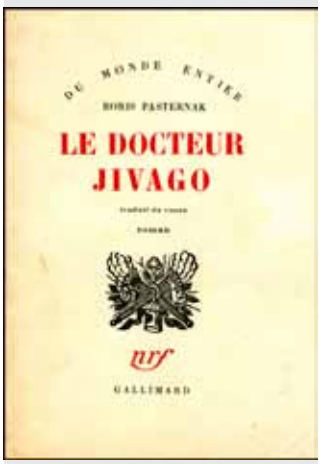
Nous attendons
Mme Chagnon les derniers
jours de mai, nous avons
reçu une carte d'elle,
nous avons hâte de les voir
pour leur faire conter
tout cela.

Bon succès
dans tes examens.
Un gros bec.
Maman Mena.

30 mai 1960

(*Boris Pasternac,*
mort le 30 mai 1960).

(*Le Docteur Jivago,*
lu à l'hôpital Hotel-Dieu,
en 1959).



2 juin 1960

Loi de protection
pour la production
cinématographique
canadienne.

Les cinémas canadiens
devront présenter
dans leurs salles
50% de la production
annuelle canadienne.

Les cinémas étrangers
devront importer
10% de la production
cinématographique
canadienne, s'ils veulent
en retour pouvoir exporter
avec autant de facilité
au Canada.

(Élaborer & controverses).

9 juin 1960

Je veux faire avouer aux
gens qu'ils affirment
sans comprendre.
Par là risquent d'être
grossièrement dupés.
Afin de les attirer
à la nécessité
de la recherche,
semer le goût.

Nous avons gagné
l'instruction.
Mais nous avons perdu
le caractère.

En m'opposant, je prends
davantage conscience.
Car en plus de considérer
ce qu'on me dit, j'envisage
ce qu'on me cache.

Ils sont idiots
ceux qui combattent l'église
ou l'athéisme.
Ils refusent les raisons
existantes à ces actes.
Il y a très peu de fautes.
Mais beaucoup d'erreurs.

12 juin 1960

Pas de repos pour les purs.
Leur idéal de perfection
leur rend améliorable, sinon
méprisable, même leurs plus
belles découvertes,
compositions.

Puisque nous ne pouvons
que subir jusqu'à repérer les
pensées qui nous entourent,
et que celles-ci sont
un chaînon à toute
une tradition, pour écrire
une oeuvre importante,
il est permis de s'inspirer
de tout le passé.
À quoi bon rechercher
à nouveau ce que les anciens
avaient découvert.
Il suffit de restaurer
leurs idées à l'aide
des connaissances modernes.

Chanter
la conquête de la lune
au profit de l'union
mondiale, comme jadis Vir-
gile a chanté la conquête de
l'Italie par Énée
au profit de l'unité romaine.

Le fanatisme chrétien,
comme le fanatisme athée,
font les hommes se détester
entre eux.
Même devant un mourant,
leur colère les empêche
d'être bons.

Encore s'ils le sont, c'est
comme pour montrer
qu'ils sont vainqueurs.
La majorité
de nos "bons chrétiens"
ne sont que des animateurs
de haine.
N'oublie pas que tu peux
t'être trompé.

Ce que je reproche
au traité d'Utrecht (art. 15),
c'est de ne pas être
assez humain.
Les auteurs permettent
la fréquentation
de leurs deux peuples,
mais pour le commerce,
non tant
- ce qui est plus capital -
pour une compréhension
par une connaissance
réciproque.

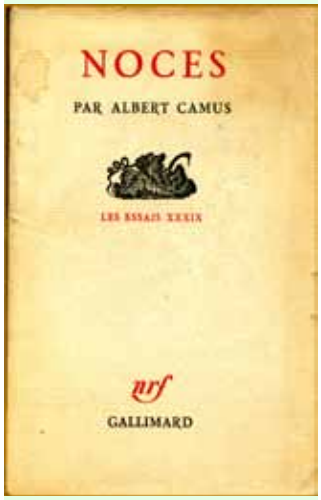
Si Dieu, en nous créant,
savait tout, il savait
qu'il est impossible
à l'homme de ne pas pécher:
et le sachant
sa création devient complice
de nos crimes.

Le mariage est un duo,
ou un duel.

Certains affirment
que si je ne crois pas,
c'est que j'ai été impur.
Je ne sais
s'ils auront la vérité.

Je passe de longs temps
à me contempler les mains.
L'homme se contemple
dans son travail.

Dans mes films:
- bruit de la nature, vent,
moteurs d'autos.
- éviter au maximum
le langage.
- mime de préférence
à la parole.



NOCES
de Albert Camus.

Lu et relu, été 1960.

13 juin 1960

Les vedettes
ont renouvelé l'idolâtrie.

Quoique nous fassions,
on dira toujours
un peu de mal de nous.

Rien n'est stable
dans l'homme.

S'il n'y avait pas
de policiers,
une grande partie des
bourgeois se ferait voleurs.

Il existe
une propagande capitaliste
tout aussi condamnable
que la communiste.

17 juin 1960

(6h.30 pm.
Dans un restaurant.
Saint-Bruno).

Le ciel
peu à peu s'était scellé.
Les éclairs
précédaient l'orage.
La pluie tombait des nuages,
trempant la terre
de son parfum tiède.

La mort
ne permet pas de profit.
Il faut ses fidélités.
À quoi bon hériter
puisqu'alors nous n'avons
plus nos parents.
Profitons de leur fortune,
mais avec eux.
Nous ne pouvons profiter
de la vie qu'avec ceux
que nous aimons.
Tout plaisir pèse.
Mais la possession de soi
dans les plaisirs
pèse davantage.
La jouissance se juge sur
l'ascèse que l'on s'impose.
Aucune volupté
ne survit à l'esclavage.

7 juillet 1960

(Lettre
de Michel Pichette).

Comme tu le sais,
je suis au Camp Bruchési
depuis déjà deux semaines.
Tu voudras bien excuser
le retard de ma lettre;
les heures de loisir sont ra-
res, et plusieurs d'entre elles
sont occupées par
un sommeil très réparateur.
En ce moment même
tout est calme, c'est la sieste.
Je t'écris au son du cadran!
J'achève
"Crime et châtiment"
de Dostoïevski.
Il est d'un humanisme
très grand: un connaisseur
expérimenté de la souffrance
ou condition humaine.
Une seule question
(parmi beaucoup d'autres)
me reste à éclaircir.
C'est précisément ce dont
tu m'avais parlé: est-ce que
Roskalnikov a eu tort de
tuer...
Pourtant ses motifs
étaient valables,
son but était grand...
Est-ce que Sonia a raison
d'agir comme elle le fait?...
Avant de quitter Montréal,
je suis allé voir
"La sentence", film réalisé
par Robert Hossein.
Je l'ai beaucoup apprécié.

Et toi que fais-tu?
Est-ce que tu écris?
As-tu commencé
un scénario, un film?
Travailles-tu encore?
Que lis-tu? etc...
Qu'y a-t-il à Montréal?
As-tu vu
le testament d'Orphée
que l'on présente
au Théâtre Club?

Je te quitte maintenant.
J'espère recevoir quelques
mots de toi bientôt,
et ta visite si tu le peux.
À bientôt.

P.S.
Une mauvaise nouvelle,
je dois reprendre
mon examen d'anglais,
ma reprise est un échec.

11 juillet 1960

(Lettre-critique
adressée
à Simone Landry).

Saint-Lambert.

Mademoiselle.

Je vous écris d'abord
pour le plaisir que j'y trouve
de m'exprimer.
Mon ignorance de votre
personne ne me permet pas
d'autres bénéfices,
sinon celui de ma franchise.
Mais je vous assure
m'en réjouir.
J'ai lu avec plaisir
votre nouvelle.
Michel Guillet m'autorise
de vous répondre me laissant
espérer votre confiance.
Voilà.
Votre valeur littéraire
dépasse peu votre style.
Vos idées ne se sont pas
encore affranchies
de votre volonté d'écrire.
Mais je ne vous encourage
pas moins.
Car vous pouvez beaucoup.
Et d'autant plus que vous ne
saurez jamais vous satisfaire.
Votre amour des lettres
en effet se mesurera
d'après sa sévérité.
Si vous les aimez avec
clairvoyance, vous saurez
les conquérir jusque dans
leur plus haute noblesse.

Voilà peut-être une certitude,
mais bien davantage
un souhait.
Voici, tirés de quelques
expériences, des règles qui,
je l'espère, sauront
vous profiter:

<u>D'abord ne rêvez pas
de gloire</u>:
ce genre d'idéalisation
empêche de se réaliser
avec plénitude.
De plus, pour les véritables
artistes, la gloire n'existe
pas.
Vous serez de l'immortalité
en autant que
vous renoncerez au temps.

<u>Lisez peu, mais lisez bien</u>.
Savoir s'astreindre
à quelques grands auteurs,
c'est désirer se comprendre
soi-même.
Cependant, vos lectures
ne doivent pas vous nuire
dans vos observations.
La meilleure Sorbonne,
c'est encore la rue.
Apprenez à la découvrir
comme jadis vous avez
étudié la valeur de l'écriture.

<u>Écrivez peu,
mais écrivez bien</u>.
N'oubliez pas que
vos véritables lecteurs vous
jugeront d'après le temps
que vous leur épargnerez.

Ne les privez de rien; mais
ne les encombrez pas non
plus de vos tâtonnements.

Enfin, je vous propose
la pratique d'un journal
personnel.
J'écris, depuis très jeune,
mon journal.
Permettez-moi de vous
proposer pareille école.
Rien ne peut nous montrer
mieux à nous-mêmes.

Pour conclure,
permettez-moi
de vous prévenir
contre la prétention.
Ce genre de vanité entrave
l'accomplissement
plus que ne la suscite.
Ainsi fait, vous pourrez
délivrer le monde dans
la mesure de votre marche
contre l'inconnu.
Votre sincérité vous sauvera.

Peut-être
vous ai-je encouragé.
Peut-être vous ai-je ennuyé.
Dans les deux cas, je vous
prie de bien comprendre
l'intention qui m'a fait
vous écrire.

Je vous encourage,
croyant en vous
comme je crois en moi.

9 septembre 1960

(Poème publié
dans *Le Sainte-Marie*).

LE SAINTE-MARIE, 7 SEPTEMBRE 1960

Toi qui viens: Salut

Qui es-tu toi qui es? Et d'où viens-tu qui viens vers nous?
La mer devant toi s'apaise comme un trottoir. Et le ciel se colore de ses oiseaux les plus soupies.
Qui es-tu toi dont s'embellit l'univers; et que pouvons-nous pour ton regard qui possède le monde?
Que t'enseigner, nous qui ne savons que notre ignorance?
Que te dire nous qui ne savons ni le soleil, ni la pluie?
Mais peut-être saurons-nous t'enseigner à t'enseigner toi-même.
Pour te cieler un archet sur les vagues. Et des musiques et des danses et des couleurs.
Peut-être t'enseigner l'amour qui seul peut accorder dans une même mesure la vague avec le navire.
Et crois-moi qui connais le mystère des sels marins
Voilà bien les eaux les plus pures pour te purifier de tes peuples barbares.
Crois-nous qui sentons déjà nos baleaux se mouiller par les pieds, et dont les mains se mêlent à la mer pour te chanter.
Nous voilà qui t'espérons toi sur la plage qui frissonne dans l'éclat d'un soleil sur le sable.
Oh! que ne fais-tu silence dans tes songes afin de mieux saisir la musique des fleuves!
Oh! puisque voilà maintenant que je me retire comme la marée du matin et te salue à l'éveil de ton aube.
Et te souhaite tout le bonheur de la journée. Celui que j'ai eu avec celui que je n'ai pas eu.
Mais aussi la violence des vagues pour te souvenir.
Afin de vivre sans cesse en état de mort.

Yvan Mornard

Inscription des élèves
Année académique 1960-61

	Nouveaux	Anciens
Philo II	4	90
Philo I	49	59
Rhéto	9	94
B.-Lettres	32	80
Versif.	4	77
Méthode	6	70
Syntaxe	2	111
Et. Latins	135	9
TOTAL	232	590
Grand TOTAL	822	

23 septembre 1960

Je m'ennuie.
Je ne rêve qu'à dormir.

Je m'ennuie
sur le même thème.

Très dur de travailler
toujours sur la même chose.

Les trottoirs bondés,
les gens marchent, collés,
pressés.
Se bousculent.
Les parapluies s'accrochent.
Les autobus sont paquetés.
Le trafic dense, lent.
Gens passent en courant
entre les autos arrêtées:
feu rouge.
Les freins à air des bus.
Feu vert: le vacarme des
moteurs des gros camions,
les klaxons d'autos.
Et la pluie! La pluie!
Toutes les annonces
des magasins illuminées.
Brouillard.
Ciel bas.
Et la pluie!
Les lumières des annonces
qui semblaient tourner,
trempées.
Hallucination.
Rêve.
Féerie.
Carillon d'église.
Joyeux. Fous.
Ivres de pluie neuve.
Vitesse. Vacarme. Pluie.
Vitesse poétique.

Vacance poétique grâce
à la pluie, aux lumières.
Les gens traversent
une rue sur feu rouge.
Autos fonçant sur eux.
S'envolant
comme des feuilles mortes
qu'enlève
le passage des autos.
Les essuie-glaces qui battent
vite.

Ce matin manqué bus.
M. Lapointe
va pas Montréal.
Fait du pouce.
Riche Mercury.
Tout marche à piton.
Anglais. Sympathique.
Débarque
presque au collège.
Il fumait beaucoup.
Nerveux.

24 septembre 1960

Madeleine Letellier
me devient belle.
Inutilement belle.
Un autre garçon déjà,
Jacques Leduc,
m'efface à petits coups.
Et tous mes amis de même
se bâtissent des amours
comme des barbelés.

Il ne suffit pas de se désoler.
La bonté d'un être
vaut sa douceur
à nourrir nos besoins.

Il faut avoir
beaucoup souffert
pour pouvoir souffrir
la souffrance
des autres.

Il faut qu'un écrit nous
rappelle nos expériences
pour bien pouvoir
le comprendre.

(*Au chalet de St-Donat: Olier, Germaine, Sylvain*).

26 septembre 1960

(Lettre
de Michel Jetté).

Bien cher Yvan.

Vu que j'ai plusieurs
moments libres à passer
tout seul dans ma chambre,
j'en profite pour t'écrire.
D'ailleurs,
j'ai rencontré quelqu'un
qui te connaît bien
et dont tu m'as déjà parlé.
Les versions, les devoirs
de maths, les dissertations
ont repris, et j'espère
qu'ils seront un repos
après l'excitation
des dernières vacances.
De mon point de vue,
la Rhétorique semble être
une classe des plus
intéressantes quant au choix
des pièces à étudier.
D'autre part, j'ai lu
Les chambres de bois
d'Anne Hébert, et je t'avoue
que ce roman m'a déçu
à plusieurs points de vue.
J'ai hâte de voir ce que
le professeur va en penser.
Le nouveau régime collégial
inauguré cette année
est merveilleux.
En fait, nous passons
plus de temps dans
nos chambres qu'en classe.

Contrairement à ce qu'on
m'avait dit, la solitude
me plaît beaucoup.
Pour plusieurs,
c'est un martyre renouvelé
tous les jours.
Je comprends maintenant
mieux pourquoi tu aimes
tant à demeurer dans ta cave.

Cette personne dont je t'ai
parlé au début de ma lettre,
c'est Gilles Bellerose.
J'ai appris par hasard
qu'il venait
du collège de Saint-Jean,
et je me suis souvenu
que tu m'en avais déjà parlé.
Il a repris sa Rhétorique et
il se trouve dans ma classe.
Il m'a parlé de toi et j'ai cru
comprendre qu'il irait te
voir, ou du moins
qu'il t'écrirait.
Il semble s'y connaître
en fait de théâtre.
Dès que je serai à la maison,
j'irai te voir.

2 octobre 1960

Pour réfléchir
sur une vocation d'artiste:
la pauvreté des appartements
d'une vedette fameuse,
mais divorcée,
Charlotte Boisjoli.

La solitude d'un théâtre,
le jour, entre les spectacles.

Les senteurs de l'automne
me rappellent
à mes anciens désirs.
Je me souviens d'un besoin
de bohème, de femmes aux
senteurs de feuilles mortes
et de pluie.

Vaut mieux vivre
selon ses pensées.
Et mes pensées
depuis longtemps me parlent
d'ascèse.

AUTRES
CONSIDÉRATIONS.

Si tu veux le peuple pour toi,
fais toujours que ses idées
soient les tiennes.
Flatte le chat crasseux:
il ronronne.
Lave-le: il te griffe.

Il n'existe pas de vieillards
au coeur jeune.
Mais seulement
des vieillards
au coeur encore vivant.

Mépriser, c'est ignorer.

Vaut mieux se tromper
que mentir.

Je viens à mon heure.
Mais dans un monde
plein de retard.

Je doute de l'amitié.
Du moins des miennes.
Je me souviens
de Louis Pierre Sédillot.

Il existe des gens honnêtes;
mais davantage des craintifs.

J'écris quand je suis seul.
Comme une punition.
Rester à travailler
même sur ce qui me plaît.

Plus se précisent
nos faiblesses,
moins celles des autres
nous semblent méprisables.

La gloire n'est qu'une devise
gravée dans la cire.

Il est bon de rêver.
Un peu.
Mais sitôt l'abus, au lieu
de rafraîchir, le rêve
s'impose pareil à un fléau.

L'homme
ne peut être heureux
avec n'importe
quelle femme.
Mais avec celle qui seule
peut lui donner
ce qui lui manque.

La charité n'existe pas.
Seul le devoir
de tout donner.

Le solitaire
se plaît dans ses souvenirs.

La mode n'est
qu'un témoignage
de la frivolité.

De quelle raison un homme
se permet-il le confort
quand aux Indes
des hommes crèvent
de faim?

Les richesses nous montrent
l'homme dans sa véritable
mesure.

Je sens une paix profonde
lorsque je pense à la paix
possible pour l'humanité.

Il me semble bon de rêver
grand.
Comme de ne pas vieillir
trop tôt.

Je rêve de force:
car je suis faible.

Les plus amers combats
appartiennent
à qui se veut lui-même.

Toute croyance passive
se détruit elle-même.

Toute affirmation
est une erreur.

Nous haïssons
dans la mesure
où nous sommes asservis.

Certains saisissent tôt
la sagesse d'un livre:
la majorité, jamais.

Nous vivons
comme si nous traversions
une rue.

5 novembre 1960

(Lettre de Michel Jetté).

Bien cher Yvan.
Étant donné
que nous venons à peine
de nous quitter,
j'en viendrai directement
au but de ma lettre:
Jacques Leduc et Madeleine
Letellier.
Je viens à peine de quitter
ce dernier et j'en ai appris
long à leur sujet.
D'abord, nous nous sommes
trompés au sujet
de leurs rencontres.
Il l'a rencontrée lundi soir
après ses cours de dessin
et ensuite mardi soir
après son travail.
Cependant, il lui a été assez
difficile de la convaincre
de le rencontrer en cette
dernière occasion, et elle
a résisté à ses sollicitations
pour le mercredi.
D'autre part, il m'a assuré
que tout allait bien entre eux,
mais que leurs amours
ne sont pas parfaites
et qu'elles pourraient
aller mieux.
Selon lui, elle est personnelle
dans ses idées, mais
par contre, elle est froide
et même parfois indifférente.
Ce qui l'embête surtout,
c'est de constater l'allure
des idées de Madeleine qu'il
considère comme bizarres.
Elle lui a avoué
en effet qu'elle était contre
le mariage parce que celui-ci
"dépersonnalise" la femme.
Ce qui l'a étonné encore
plus, c'est qu'elle penche
du côté du stoïcisme
qu'elle considère beaucoup.
Lorsqu'il lui a demandé
si elle était heureuse
ou si elle croyait au bonheur,
elle a répondu
très vaguement sans trop
y croire.
Enfin, elle se montre sévère
avec lui.
Elle l'a rabroué pour
un retard de dix minutes.
Si tu veux mon avis sur tout
ceci, elle réagit contre son
caractère sur certains points,
et d'autre part,
elle n'a sûrement pas oublié
son aventure avec toi:
sa pensée en transpire.
Elle a besoin d'être aidée.
Sa sensibilité semble avoir
subi de rudes secousses.
J'espère que tu ne te feras
pas une gloire
de cette victoire et je suis
sûr que tu l'aideras si tu sens
qu'elle penche de ton côté
pour se faire consoler.
Méfies-toi!
Tu pourrais être tenté
de la débiter pour voir,
par curiosité mal placée,
tout ce qu'elle a
dans le coeur et dans la tête.

18 novembre 1960

(Autre lettre
de Michel Jetté).

Ma première lettre est restée
sans réponse, mais tant pis!
Je veux bien comprendre que
c'est difficile de se décider,
mais enfin...
Puisque tu voulais
des renseignements
sur Mado, j'ai consenti
à t'en donner,
mais cette fois-ci j'ai hésité,
ne sachant pas
ce qui se passe.
J'espère que ces détails
pourront t'aider
et surtout l'aider.
Jacques m'a donné
la première lettre qu'il a reçu
d'elle (toutes les siennes
étaient restées sans réponse
jusqu'à aujourd'hui).
Il voulait me montrer
la stupidité de Mado
à propos de la cause
incausée.
Je vais te reproduire ici
toute sa lettre mot à mot
en laissant de côté les deux
premiers paragraphes
qui n'ont pas d'intérêt
particulier:

" À ton sens, le coeur seul
doit conditionner tout
comportement de la femme.
(Pauvre coeur, il fera bientôt
naufrage!
Vite, un coup de rame
vers la rive de la pensée!)
Ce jugement sur la femme
est <u>en général</u> assez juste,
je dois l'admettre.
Toutefois, à toutes règles
ses exceptions.
L'exception est un fait.
Donc le principe causaliste
- à tout effet il existe une
cause - ne peut s'appliquer,
celle-ci n'étant pas un effet.
D'où mon attitude ne dérive
pas nécessairement
d'une cause,
mais existe d'elle-même.
Tu as compris que j'avais nié
les besoins premiers
du mariage et jusqu'à
sa métaphysique, ce qui est
faux.
J'ai nié son application
sans discernement.
Cette application est juste
et valable pour la majorité,
mais non pour l'exception.
De même pour les besoins
physiques comblés
par le mariage.
Cette minorité se compose
en grande partie de religieux.
Ceux-ci constituent la preuve
tangible de la possibilité
d'atteindre un idéal,

23 novembre 1960

en renonçant à tout ce qui
constituerait une entrave
à la réalisation de cet idéal
(qu'il se situe sur le plan
artistique, scientifique ou
humanitaire).
Je t'ai expliqué mon attitude
comme ayant pour but
le stoïcisme.
Le stoïcisme
tel que je le conçois,
consiste à me dégager
de tout sentimentalisme pour
ne garder que la sensibilité
créatrice, la seule
appréciable.
Quant à l'amour,
voici ce que j'en pense.
Il existe deux sortes
d'amour: l'Amour absolu et
l'amour relatif.
L'Amour absolu
est humainement irréalisable
puisque la perfection
n'est pas humaine.
Il nous reste alors l'amour
relatif, cet humble reflet
de l'Amour.
Aussi peu idéaliste que soit
cet amour relatif, il est
encore très difficile
à l'homme de l'atteindre
dans sa plénitude.
L'une des principales causes
de cette incapacité
est l'oubli.
C'est précisément cet oubli
que je ne peux admettre,
qui m'empêche de croire
à l'amour, même relatif.

Je ne veux pas affecter
le scepticisme, mais j'essaie
de ne pas trop
m'illusionner, car l'illusion
est un mal terrible.
Dans notre cas, ce serait pure
illusion d'espérer concilier
nos idées.
Tu ne crois pas à l'amitié,
je ne crois pas à l'amour.
Notre situation est sans
issue, ne pouvant s'orienter
que vers l'un ou l'autre
de ces deux points.
De là, l'illogisme
de nos rencontres.
Elles deviennent sans but,
sans raison d'être,
donc inutiles.
Je ne puis envisager d'autres
solutions à ce problème.
Oh! là! là!
Mais quel sérieux, ma chère.
Ma foi, j'ai presque envie
de tout déchirer et
de n'écrire que des blagues.
Et puis, non,
c'est mieux ainsi,
j'en manquerais peut-être...
Sincèrement.
Madeleine."

En me relisant, j'avoue
que je suis un peu dégoûté
d'avoir écrit tout ceci.
J'ai violé à mon tour
un secret, mais enfin, nous
savons à quoi nous en tenir.

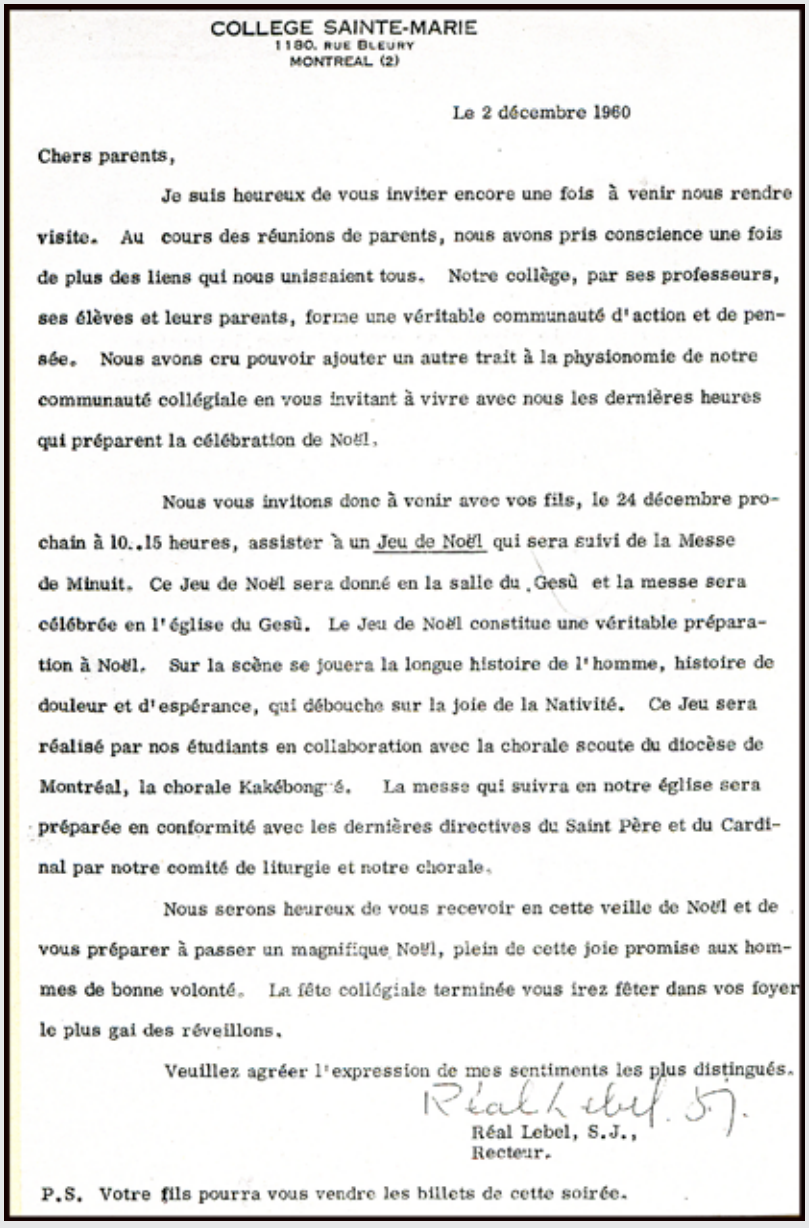
Je suis étonné de voir
comme j'ai pris
son problème à coeur.
J'aimerais tant parler
à coeur ouvert avec elle.
Mais je sens bien
qu'elle est très distante
avec moi et ça me gêne.
C'est probablement
ma faute.
Peut-être est-ce parce que
je ne suis pas un type
à "gueuler"
plus fort que les autres?
Je t'avoue que j'en ressens
quelque chose.
Toi qui la connais mieux que
moi, tu peux prendre contact
plus facilement avec elle.
Au moins puis-je voir la
consolation de voir (de loin)
qu'elle est heureuse.
C'est là le point important.
À bientôt,
Michel.

P.S.
Tu diras bonjour à Roger
de ma part si tu le vois.
Je lui écrirai d'ailleurs.
J'ai "cassé" avec Hélène
il y a deux semaines.
Je lui ai expliqué mes raisons
et elle a compris.
J'avais peur de lui faire
de la peine.

Si certains travaillent
pour le bien-aise du peuple,
c'est d'abord pour satisfaire
l'un de leur besoin intérieur,
qui est qu'ils ne peuvent
vraiment jouir dans le monde
souffrant qui les entoure.
Ils ont besoin
d'une terre plus lumineuse
pour répondre à leur désir
de jouissance.
Toute leur vie se passe
à effacer un remords
personnel, hérité de la race,
pour enfin pouvoir jouir.
Mais il n'y a jamais
de "enfin".
Seulement des routes
qui semblent moins longues.

2 décembre 1960

(Portes ouvertes. Collège Sainte-Marie).



COLLEGE SAINTE-MARIE
1180, RUE BLEURY
MONTREAL (2)

Le 2 décembre 1960

Chers parents,

Je suis heureux de vous inviter encore une fois à venir nous rendre visite. Au cours des réunions de parents, nous avons pris conscience une fois de plus des liens qui nous unissaient tous. Notre collège, par ses professeurs, ses élèves et leurs parents, forme une véritable communauté d'action et de pensée. Nous avons cru pouvoir ajouter un autre trait à la physionomie de notre communauté collégiale en vous invitant à vivre avec nous les dernières heures qui préparent la célébration de Noël.

Nous vous invitons donc à venir avec vos fils, le 24 décembre prochain à 10..15 heures, assister à un Jeu de Noël qui sera suivi de la Messe de Minuit. Ce Jeu de Noël sera donné en la salle du Gesù et la messe sera célébrée en l'église du Gesù. Le Jeu de Noël constitue une véritable préparation à Noël. Sur la scène se jouera la longue histoire de l'homme, histoire de douleur et d'espérance, qui débouche sur la joie de la Nativité. Ce Jeu sera réalisé par nos étudiants en collaboration avec la chorale scoute du diocèse de Montréal, la chorale Kakébongué. La messe qui suivra en notre église sera préparée en conformité avec les dernières directives du Saint Père et du Cardinal par notre comité de liturgie et notre chorale.

Nous serons heureux de vous recevoir en cette veille de Noël et de vous préparer à passer un magnifique Noël, plein de cette joie promise aux hommes de bonne volonté. La fête collégiale terminée vous irez fêter dans vos foyer le plus gai des réveillons.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

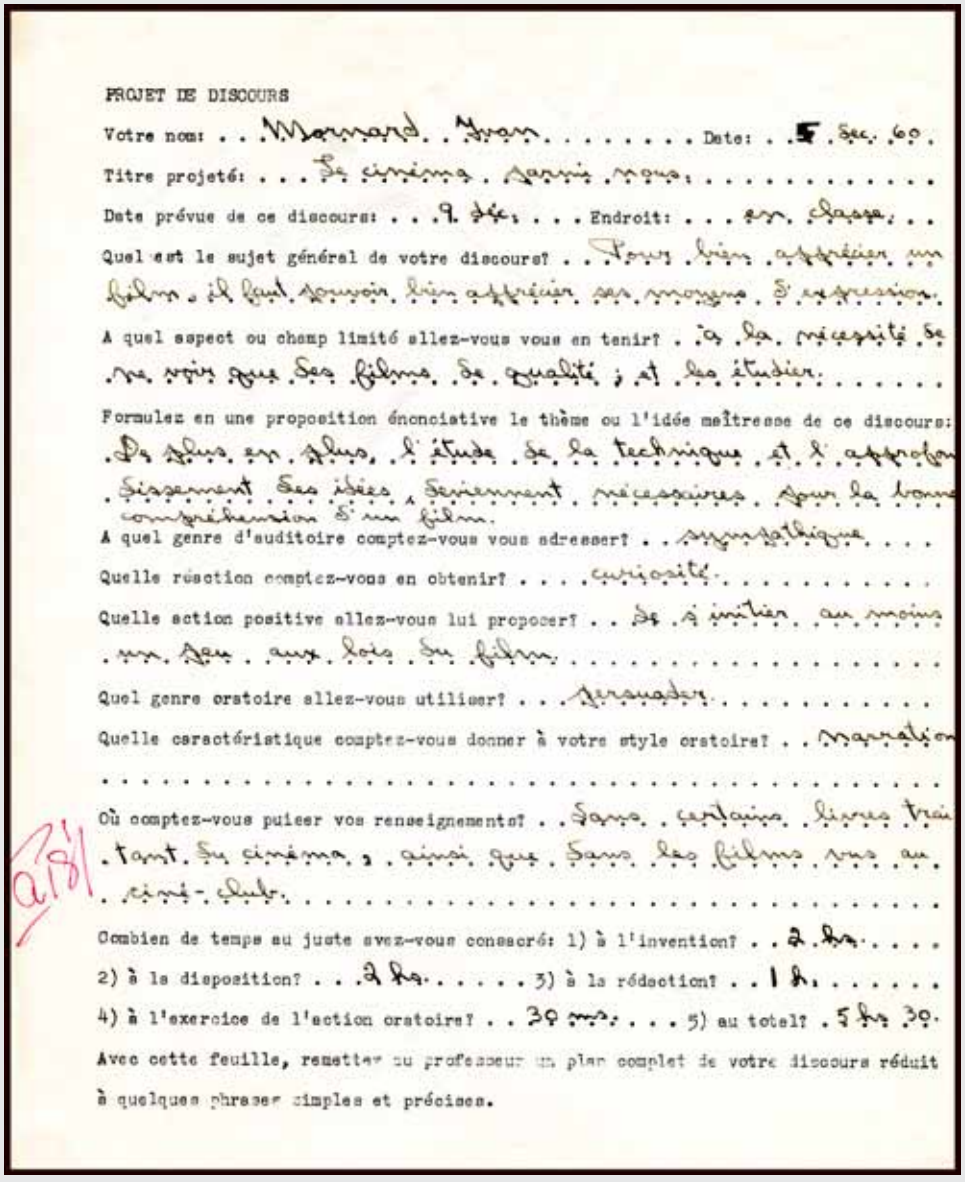
Réal Lebel, S.J.

Réal Lebel, S.J.,
Recteur.

P.S. Votre fils pourra vous vendre les billets de cette soirée.

5 décembre 1960

(Cours de rhétorique, ou les techniques de la tribune).



PROJET DE DISCOURS

Votre nom: . . Mornard . . Yvan . . . . . Date: . . 5 . Déc. 60 .

Titre projeté: . . . Le cinéma . Parmi nous: . . . . . .

Date prévue de ce discours: . . . 9. Déc. . . . Endroit: . . . en classe . . .

Quel est le sujet général de votre discours? . . Pour bien apprécier un film, il faut savoir bien apprécier ses moyens d'expression.

A quel aspect ou champ limité allez-vous vous en tenir? . . à la nécessité de ne voir que des films de qualité ; et les étudier. . . . . .

Formulez en une proposition énonciative le thème ou l'idée maîtresse de ce discours: . De plus en plus, l'étude de la technique et l'approfondissement des idées, seulement nécessaires pour la bonne compréhension d'un film.

A quel genre d'auditoire comptez-vous vous adresser? . . sympathique . . . .

Quelle réaction comptez-vous en obtenir? . . . . curiosité. . . . . .

Quelle action positive allez-vous lui proposer? . . de s'initier au moins un peu aux lois du film. . . . . .

Quel genre oratoire allez-vous utiliser? . . . persuader. . . . . .

Quelle caractéristique comptez-vous donner à votre style oratoire? . . narration . . . . . .

. . . . . .

Où comptez-vous puiser vos renseignements? . . Sans certains livres traitant du cinéma, ainsi que dans les films vus au ciné-club. . . . . .

Combien de temps au juste avez-vous consacré: 1) à l'invention? . . 2 hs. . . . .

2) à la disposition? . . . 2 hs. . . . . 3) à la rédaction? . . 1 h. . . . . .

4) à l'exercice de l'action oratoire? . . 30 mn. . . . 5) au total? . 5 hs 30.

Avec cette feuille, remettez au professeur un plan complet de votre discours réduit à quelques phrases simples et précises.

9 décembre 1960

(Discours en classe).
CINÉMA,
MORALE ET VOLONTÉ.
Personne n'ignore
ses possibilités
pour comprendre un film.
Personne non plus
ne peut nier son désir
de communiquer
ses impressions
après une projection.
Et nous admettons tous
que pour bien comprendre
et bien parler d'un film,
il faut au moins faire
un peu d'effort.
Je vous entretiendrai donc
par axiomes.
Les études
que nous poursuivons nous
orientent vers l'appréciation
de plus en plus grande
de sujets essentiels,
tels les sciences, les arts
et le goût de l'humanitaire.
Pourtant, si nous comparons
les réactions des gens
peu instruits avec celles
de notre groupe,
l'on ose à peine espérer
un peu de différence
quant au choix des films.
Car si on se base sur certains
commentaires entendus
après "Les 400 coups",
on pourrait penser
que Truffaut n'a pas le talent
du réalisateur
des "Ponts de Toko-Rie".

Et combien d'autres
constatations pourraient
nous confirmer que notre
clairvoyance ne surpasse pas
de beaucoup l'idéal
des gens moins chanceux,
moins cultivés, qui, selon la
dernière enquête du journal
Ste-Marie, avouaient
n'aller au cinéma que pour
"s'oublier eux-mêmes".
Si le film n'était pas un art,
j'y verrais moins de mal.
Et si les films à sensations
débauchaient moins
les foules, n'étaient pas tant
une exploitation
commerciale des tendances
humaines, nous pourrions
peut-être oublier que c'est
à cause d'eux qu'on a privé
Éric Von Stroheim
de poursuivre ses grandes
oeuvres, et que tant
de haines se prolongent
encore contre l'homme
et l'artiste Charles Chaplin.
La connaissance
des conventions
cinématographiques n'est
plus seulement une question
de culture,
mais une moralité,
une préservation contre
une déplorable décadence
du goût: exemple: Marylin
et Brigitte.
Sans doute en connaissez-
vous plusieurs qui aimeraient
approfondir le cinéma.

Cependant vous les entendez
aussi se plaindre du peu
de temps qu'ils ont.
Cette objection suffit
pour mesurer leur inertie.
Retenons plutôt l'exemple
de Montalembert qui au bout
d'un an avait réussi
à traduire l'oeuvre d'Épictète
en gagnant cinq minutes
chaque matin sur sa toilette.
Et bien que l'histoire
du cinéma n'a que 65 ans,
nous avons autant de films
à étudier qu'il avait de lignes
à traduire.
C'est sur la même formule
de patience
et de persévérance qu'il nous
faut baser tout notre travail.
De plus nous avons
la chance de commencer
dès ce soir. Car pourquoi
d'ici le ciné-club ne pas
passer par la bibliothèque
consulter un moment
les histoires du cinéma
de Sadoul, de Agel,
de Bardèche et Brasillach
ou de Ford, qui, avec leurs
tables de matière, vous per-
mettent de découvrir
rapidement ce qui pourra
vous aider à mieux juger
le film que vous aller voir.
Voyez: tout vous favorise.
Ce n'est plus
qu'une question de volonté.
Permettez-moi de croire
que nous en avons tous.

29 décembre 1960

(Lettre envoyée
à Louis Pierre Sédillot).

Qui de nous deux
démentira ce proverbe:
"Loin des yeux, loin
du coeur".

Hélas,
nous sommes des humains!

J'espère te revoir un jour
afin d'oublier un peu
que l'on peut s'oublier
si facilement.

1961

19 ans

22 février 1961

Lorsque chacun se proclame
le possesseur de “la vérité”,
je ne vois qu’un moyen
de croire en quelque chose:
chercher par soi-même
jusqu’aux sources
de ces vérités.

S’éduquer pour soi.
D’une façon ou de l’autre,
travailler
c’est travailler pour soi.

L’on ne peut parler
d’une tendance à l’amour
qu’au moment où l’on
conçoit notre égocentricité,
et, ne pouvant s’en défaire,
la vivre
comme en s’excusant.
Car l’amour dit parfait
ne peut être nous.
Et personne
n’a prouvé qu’il existait.

20 mars 1961

Quand je m’enrage,
vaux mieux aux autres
de me délaisser
jusqu’à ce que j’aille
les retrouver par moi-même.
Car qu’ils pleurent ou
se fâchent, dans les premiers
jours, j’ai trop honte de moi
pour pouvoir oublier
qu’on oubliera ma folie.
Je me fâche par réaction,
les croyant mes adversaires,
ce qui nuit
à mes réconciliations.

23 mars 1961

Tu veux des amis?
Donne-toi à dévorer.
On garde ses chiens
en les nourrissant.

Des journées lourdes.
Sans ennuis.
Des plaisirs d’épiderme,
comme à demi éveillé.
Engourdi.

Que verrais-je dans vingt ans
au lieu de ce que je vois?

Certains
conseillent par caresses.
D’autres, par coups de pied.

La bête humaine semble
plus têtue pour ses haines
que ses amitiés.

Aider quelqu’un:
bon égocentrisme.

27 mars 1961

On n'est vraiment homme
que lorsque l'on peut
être libre et savoir prendre
ses responsabilités.

Il faut savoir être mondial.
Considérer
les littératures anciennes
comme notre patrimoine
de terriens.
Tout doit tendre
à l'améliorer.

18 avril 1961

Je déteste ma mère.
Maudites
griffes maternelles!
Putain prétentieuse...
Et vive les grandes familles!
Il est fou de donner
tant d'autorité à des adultes
si bêtes!

Se suicider.
Mourir lentement,
sous le soleil,
au sable des mers, à l'écoute
d'une joie qui ne jaillit plus.
Un monstre se meurt!
Réjouis-toi peuple barbare!

Que ne suis-je plus bête!...

23 avril 1961

Mon idéal:
1949-56 Être fermier.
1956-59 Prêtre missionnaire.
Puis: écrivain
(par opposition financière
à ma mère).
Puis: cinéaste
(par opposition morale
à ma mère).

Ma mère morte,
je pourrais être franc
où et quand je veux.
(Elle me juge
sans rien comprendre).
À 21 ans, peut-être,
si je suis financièrement libre
pour payer mes études.
Et malgré cela,
je ne lui dirais pas:
à quoi bon faire souffrir.
Je n'ai jamais pardonné
aux saints de se convertir
contre leur famille.

24 avril 1961

JOURNAL DE RETRAITE.

Pour apprécier la parole
d'un autre, rien de mieux
qu'après une solitude.

Je me suis habitué à tra-
vailler dans le bruit.
Le silence d'ici
me désoriente.
J'ai la tête vide.
Cette tranquillité m'endort.

Renoncer à soi pour mieux
se donner à un autre être?

Aucun humain
n'est infaillible.
De là le danger de se confier
aveuglément à quelqu'un.
Toutes les liaisons
se font suivant des intérêts.
Personne n'a satisfaction
de s'entourer de parasites.
Nous désirons d'ordinaire
des associations fructueuses.

De là.

Avant de pouvoir bien
s'associer,
c'est-à-dire travailler à deux
sur un même point
avec des buts
plus ou moins semblables,
l'essentiel consiste
dans l'état de responsabilité.

25 avril 1961

L'on ne peut agir bien
sans agir mal.
L'on pourrait se louer
d'avoir fait bien
si l'on pouvait s'assurer
d'avoir fait mieux.

La conscience de sa force
suffit à la bête
pour dévaloriser
ce dont elle vit.
Il ne suffit pas
d'être supérieur à une chose
pour nécessairement
être sa fin.
Rien ne sert: tout se sert.

Organiser un système,
c'est en désorganiser un
ou plusieurs autres.
Le bien
est dans les avantages
de cette nouvelle structure.
Le bien et le mal nous sont
relatifs.

Nul n'est libre sans finalité
choisie librement.

La liberté de choisir
est elle-même
une impulsion:
besoin de s'engager
à un certain moment.
Ne connaissant
que superficiellement la fin,
je n'étais
que superficiellement libre.
Deux conditions à la liberté:
juger, agir.

Nous sommes
de ces araignées qui ne
sécrètent qu'un fil à la fois,
mais dont la répétition fait
une toile complexe.

Ma satisfaction de moi
se manifeste en rêves
où je suis le héros...

Réjouis-toi belle funèbre
ton ventre vide
s'emplira de fleurs
des fleurs dans nos ventres
fertiles
réjouis-toi ô fille de mortel
tout ton corps
s'en retournera
autour du globe
et aura plusieurs amours
et les oiseaux
se baigneront
dans tes seins ouverts.

Je deviens plus mystique.
Toujours l'oppression
du travail que pour soi
m'y pousse.

Trop difficile de n'être
que pour soi.
Paresse.

Le mal se fait toujours
dans le choix à répondre
à deux nécessités.
Il n'y a pas de mal, mais
des réponses inférieures.

Quiconque ne respecte pas
l'humain sans Dieu,
ne le respectera jamais.
Aimer l'humain
pour lui-même.
Ou plus profondément,
pour soi.
Pour la joie qu'aimer
nous procure sachant
ce que notre amour
procure de joie aux autres.
Le milieu crée le besoin
de l'acte.

Le besoin immédiat est
plus fort que le bien idéal.

Des arbres poussent droits
favorisés par le milieu.
Arbres croches
à cause du milieu.
Arbres chétifs et mourants:
à cause du milieu.
Pour les sauver,
il faudrait les transplanter.
D'eux-mêmes,
ils ne peuvent rien.

L'athéisme radical
est aussi fanatique
que le théisme radical.

Psychologiquement
et physiquement, l'humain
a besoin de prendre.
Soit en donnant
(se sentir utile);
soit en prenant tout court.

Nous agissons toujours
pour un bien ou pour ce que
nous croyons tel.

Moins on subit d'influences
sur soi, plus on est libre.

L'homme
se libère dans le temps.
Comme aucun choix
ne peut s'accomplir
librement
sans la connaissance
des choses à choisir,
la majorité des gens,
ne connaissant
que superficiellement,
c'est-à-dire par ouï-dire,
même s'ils choisissent
le meilleur,
ne peuvent choisir
que superficiellement.
Or il faut être libre
pour être responsable.
Donc les gens
ne sont responsables
que superficiellement.

Le danger des symboles,
c'est que les non instruits
les prennent
pour des réalités.

Quiconque mange
plus que le suffisant
est parmi les responsables
de la mort des affamés.
Quiconque vit dans le luxe
est responsable de ceux
qui vivent dans la misère.
Quiconque maintient
le peuple dans l'ignorance
est responsable
de leur fanatisme.

28 avril 1961

Rien n’est détestable,
rien n’est admirable.

Tout est essai à poursuivre.

31 mai 1961

(Carte d'anniversaire
reçue de ma mère).

Ton père & moi,
nous joignons nos voeux
de bonne fête
à ceux que t'offrent
tes frères et Germaine,
et nous te redisons
que même
si tu as "dix-neuf ans"...
nous t'aimons
aussi tendrement
que nous t'aimions le jour
de la Fête-Dieu 1942.
Car pour nous,
tu restes notre premier Bébé
que nous contemplions
avec amour et pour qui nous
gardons le même amour,
même si tu es devenu
un homme.
Que la Ste-Vierge te garde
et que Jésus-Hostie
de la Fête-Dieu
te bénisse
d'une manière spéciale.

Papa-maman.
Olier, Sylvain, Germaine.

12 juin 1961

Aller vers autrui,
c'est aller vers soi-même.

La sagesse,
c'est ce retour à soi-même
contre l'idéalisation.

22 juin 1961

Le bien: être heureux.
Le reste n'est que faiblesse.

La morale est immorale.
L'on fait toujours
ce que l'on peut.

Comprendre, c'est agir.

Individualisme collectif.

Éduquer d'abord;
n'instruire
que pour mieux éduquer.

Sartre m'a nettoyé
d'une certaine peur.

Rôle primordial
de mon journal.

On ne renie jamais
une époque;
on la complète sans cesse.

7 août 1961

(Lettre reçue
de Michel Pichette).

Bonjour, vieil homme!

Comment vont
les chaudrons?
Je ne veux pas m'étendre
dans de trop vastes
discussions aujourd'hui.

Je serai à Montréal le 22;
alors, on pourra
se rencontrer et prendre
un café en parlant.

En passant, j'ai de forts
maux de tête ces temps-ci.
Je serai au collège le 24 août
pour une reprise
en mathématique.
On veut sonder
mes possibilités
en mathématique.
C'est fâcheux quand même.

Ne regrette pas d'être à la
vaisselle dans un restaurant.
Ici, au Camp Bruchésie,
tu aurais perdu ton temps.
Moi, j'ai perdu le mien.

Tout ce que j'ai pu lire:
- Curé de campagne
de Bernanos.
- Oedipe à colonne
de Sophocle.
- Monsieur Teste
de Valéry.
Piteux
comme travail intellectuel.

À bientôt donc.

N.B.
Seulement si tu désires
me dire quelque chose;
ce n'est pas absolument
obligatoire...

20 août 1961

À tort:
nous faire étudier l'histoire
nationale
avant l'histoire
internationale.

23 août 1961

L'art est comme le rêve.

L'erreur est de prétendre
pouvoir reproduire
tel quel un quelconque sujet,
alors qu'on ne peut
qu'en tirer une autre réalité.

24 août 1961

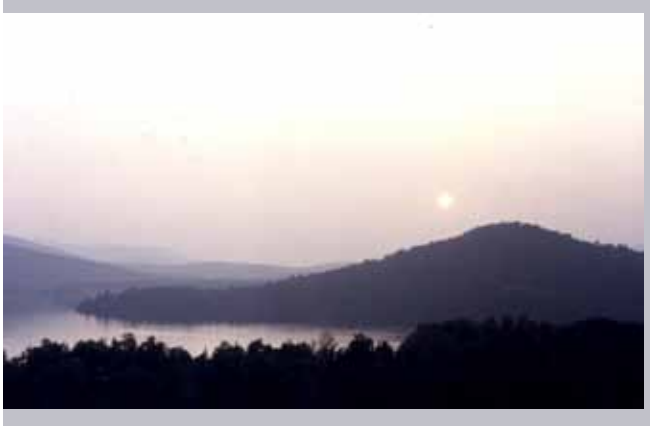
Seul pour une semaine
à Saint-Donat,
dans les Laurentides.
Ce soir,
solitude presque pénible.
Mal de ventre:
aucun médicament.
Goût de manger des fruits:
mais n'ai de nourriture
que l'essentiel.

25 août 1961

Solitude agréable déjà.

Il pleut toujours.

Madeleine Letellier a raison
de se méfier
de mes impulsions.
Je songe de nouveau
à vivre ensemble.



26 août 1961

Du tonnerre
à faire branler le chalet.

La mort.
Toujours la mort.

27 août 1961

Triple déception:
perdu une lentille de caméra;
viens de constater que le film
que j'utilisais est resté pris,
soit deux jours de travail
inutile;
fouillé dans les vieux
journaux pour trouver
des photos de corps
de femme.

Désemparé.
Absurdité de toute activité
humaine.

Déçu du film manqué,
surtout parce que plus
ou moins consciemment,
j'en désirais épater
Madeleine.

Idiotes filles,
et plus idiot moi-même
puisque encore leur esclave.

La mort partout,
sans exception.

28 août 1961

La solitude
commence à m'accabler.
Je n'ai jamais vécu seul
aussi longtemps.
Il bruine toujours.
Froid. Je digère mal.
Un peu de fièvre.
Je ne parviens pas
à composer mes poèmes.
Je m'adapte mal
au calme des montagnes.
Tout semble mort.
Pénible.
Je constate à quel point
je suis citadin.

Je ressasse ma vie.
Trop disparate.
Mollusque.
Tout le malheur
vient de craindre la mort.
Et, chose étrange,
c'est à ne rien faire
qu'on la craint le plus,
comme si cela devait
nous déposséder
d'un quelconque travail.

L'influence du soleil
sur notre gaieté.

L'amour seul
peut contre la mort,
et quelqu'en soit son objet.
Car il est d'abord
détachement que la mort
ne peut interrompe.
Le terrible, c'est que la mort
devienne brisure,
et non conclusion.

Car il faut s'oublier
pour bien vivre.
Et bien vivre
c'est d'abord aimer.
Et aimer c'est d'abord
sans cesse se réviser
pour donner mieux.
Aussi paradoxal
que cela semble.
Qu'il faut se limiter à peu
pour bien aimer.
Que l'on ne peut prétendre
pouvoir bien cultiver
tous les jardins à la fois.
Celui-là qui apprend
à aimer les arbres,
et les cultive, et les étudie, et
ne leur reproche rien, mais
cherche des sols
qui les fassent
plus vigoureux.
Car l'amour c'est d'abord
rechercher à satisfaire
les besoins de l'autre.
Et la première satisfaction
de chacun, que personne
autre que lui ne peut
satisfaire, c'est de satisfaire
autre que lui.
Et de bien cultiver quelques
arbres, deviennent
dans son amour tous
les arbres de partout.
Et le chagrin aussi de
ne pouvoir tous les satisfaire
qui est idéal nécessaire
dans son impossibilité
d'être atteint.

Et celui qui apprend à aimer
le poème, et l'étudie, et le
refait, bien qu'il chante tous
les êtres de partout, n'aime
d'abord que son poème.

Que même seul dans la forêt
la plus sauvage, on peut être
heureux, si l'on a près de soi
l'objet de son amour,
déjà vieux
ou nouvellement trouvé.
Que seuls sont utiles
les amoureux.

Mes impulsions
sont les soubresauts d'une
force qui cherche à s'établir.

Aimer quelqu'un,
c'est chercher toujours
à créer des circonstances
favorables
à sa bonne humeur.
Cela ne vient
qu'après de longues
recherches et querelles.
Je découvre à quel point
le désir d'être admiré
de Madeleine surtout,
me fait agir.
Attitude à détruire.
Esclavage qui nuit à l'amour.

Impossible de m'endormir.
Chambre surchauffée,
trop étroite.
Alimentation réduite
à l'essentiel
(la salive me coule
dans la bouche à la seule
pensée d'un gâteau).
Masturbation pénible
(pourtant réduite à une
par jour),
dépourvue d'excitations
psychologiques fraîches,
sujets d'excitation
embrouillés
dans ma mémoire;
après, mon sexe comme un
poids mort entre les jambes,
vide comme un arbre creux.

C'est à ces moments
que la mort me parait
pénible.
Terrifiante l'idée de mourir
sans amour,
sans s'être pratiqué à la
mort.

À ces étapes de dépression,
je me sens incapable
d'autre sentiment
que du dégoût envers tout
et tous et moi-même,
rêve de me détruire,
et le monde avec moi;
cependant, même plus
la force de me chercher une
position plus confortable.
Terrifié à la pensée d'avoir
de tels dégoûts après avoir
fait l'amour à ma femme.
À ces moments, Madeleine
me trouble horriblement.
Cela va même
jusqu'à craindre
d'aller me recoucher.
Dans le luxe de ma vie
ordinaire, c'est une terre
inconnue.

Je comprends soudain
la solitude.
N'entends presque
d'autres bruits que le mien,
celui des grillons
et des oiseaux.
Quand je disais solitude,
cela se résumait à manger
énormément de gâteries,
me masturber à toute heure
et en toute tranquillité,
me distraire devant tous
les films de la télévision,
écouter de la musique au
volume le plus fort possible,
ne pas dormir si cela me
plaît, ou dormir tout le jour,
ne pas devoir supporter
le tapage des autres,
et pourvoir appeler des amis
pour m'amuser dès que
je commence à m'ennuyer;
enfin, débauche.
J'en rêve ici
comme d'un paradis.
Mais je comprends du même
coup mon asservissement.
C'est terrible
la vraie solitude:
comme un miroir.
Il est nécessaire
de s'organiser pour que tout
puisse périr autour de nous
sans nous enlever l'essentiel.

29 août 1961

Matin merveilleux.
Un peu de soleil,
ciel légèrement nuageux.
Photographié deux heures.
Écris de la poésie
avec facilité.
Il ne me reste plus un sou;
à peine de nourriture
pour terminer la semaine.

Mon économie fait défaut:
par exemple:
ma nourriture m'a coûté
moins que mes cigarettes.
Déséquilibre.
Mais quand même constaté
que l'on peut vivre de peu.

Photographié
dans les champs et les bois;
les insectes et les bêtes
fuient devant moi.
Les fleurs et les arbres.
Du soleil partout.

Le luxe mène plus facile-
ment à l'ennui que la misère.

30 août 1961

Matin merveilleux.
Soleil.
Eau calme.
Réveillé tôt (rêve que j'étais
condamné à mort).
Photographié
tout l'avant-midi.
Sans avoir mangé.
Par économie.

Ridicule de se marier
alors qu'il y a tant de misère
dans le monde.
La faim!
Terriblement égoïste,
vu le contexte, de demander
plus que trois repas par jour
(grand luxe déjà).

Je ne supporterais pas
une femme stupide.

Le bonheur et la fraternité
ne sont que dans
la conquête de l'essentiel.
Sitôt le luxe (ou plus que
l'essentiel) et il y a discorde.

Impossible de m'endormir:
la faim! à en trembler.
Je n'ai pu résister:
j'ai presque tout mangé ce
que je gardais pour demain.
Seule la peur
de ne plus rien avoir demain
m'a fait en laisser un peu.
Je cueillerai des herbes
et des fruits sauvages,
beau temps mauvais temps.

La fierté m'empêche de
retourner chez mes parents
avant mon terme;
aussi d'aller emprunter
de la nourriture
chez les gens d'ici.

L'expérience me plaît.
Mon activité cérébrale
décuple:
au point de ne pouvoir noter
toutes mes découvertes que
je ne réussis pas à retenir.

Rêve de gâteaux...

1 novembre 1961

(*Note du directeur des études du collège Sainte-Marie à la fin de mon bulletin*).

Yvan doit travailler beaucoup plus, s'il veut réussir.

Collège Sainte-Marie

BULLETIN MENSUEL

Mois septembre-octobre 196

Nom Mornard Prénom Yvan

Classe : Philosophie I Sc. humaines

COMPOSITION DU MOIS
(Chacune sur 100 points)

Matières		Points obtenus
Religion	1	90
Traités de Philosophie	2	43
	3	
Dissertation philosophique	3	55
Mathématiques	4	13
Biologie	5	
Chimie	6	49
Mécanique	7	
Physique	8	
	8	
Cosmographie	9	
OPTIONS		
Théorie de l'Histoire	10	
Littérature	11	
Géographie humaine	12	
Histoire de la Philosophie	13	57
Psychologie expérimentale	14	
Sociologie	15	
Sciences économiques	16	
Sciences politiques	17	
EXCELLENCE (moyenne pondérée des compositions)		41.6 /20
RANG 10e sur 11 étudiants		

Remarques

C. Limon, S.J. IIe Préfet

Remarques

Yvan doit travailler beaucoup plus, s'il veut réussir.

Yvan Fortand S.J.

P. Directeur des études

14
novembre
1961

(*Mort de ma mère.)*

(*Mon père en 1961*).

Vous qui l'avez connue et aimée
souvenez-vous dans vos prières

d'Anne Marie Tournier

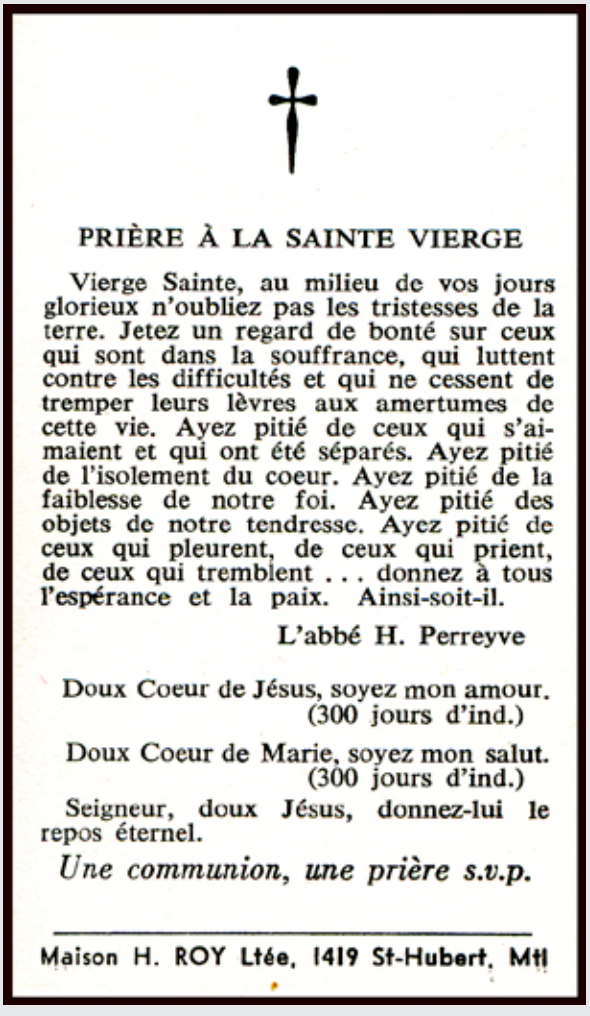
épouse de René Mornard

décédée à l'Hôtel-Dieu

le 14 novembre 1961

à l'âge de 48 ans

R.I.P.



PRIÈRE À LA SAINTE VIERGE

Vierge Sainte, au milieu de vos jours glorieux n'oubliez pas les tristesses de la terre. Jetez un regard de bonté sur ceux qui sont dans la souffrance, qui luttent contre les difficultés et qui ne cessent de tremper leurs lèvres aux amertumes de cette vie. Ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés. Ayez pitié de l'isolement du coeur. Ayez pitié de la faiblesse de notre foi. Ayez pitié des objets de notre tendresse. Ayez pitié de ceux qui pleurent, de ceux qui prient, de ceux qui tremblent . . . donnez à tous l'espérance et la paix. Ainsi-soit-il.

L'abbé H. Perreyve

Doux Coeur de Jésus, soyez mon amour.
(300 jours d'ind.)

Doux Coeur de Marie, soyez mon salut.
(300 jours d'ind.)

Seigneur, doux Jésus, donnez-lui le repos éternel.

Une communion, une prière s.v.p.

Maison H. ROY Ltée, 1419 St-Hubert, Mtl

16 novembre 1961

(Lettre
du père R. Bourgeault, S.J.).

Mon cher Yvan.

Dieu donne et enlève
selon son bon plaisir, et,
sur le coup, nous ne
comprenons pas sa manière.
Votre mère a été là pour vous
durant la majeure partie
de votre jeunesse, vous
aidant à entrer dans la vie;
elle vous est enlevée
maintenant, et elle manquera
plus encore à votre petit
frère.
Remerciez Dieu pour tout,
et restez en communion
avec votre mère plus vivante
que jamais.
C'est souvent par
les défunts bien-aimés
de la famille que le coeur
de ceux qui restent garde
le contact avec l'invisible.
Il dépend de nous que
la présence soit maintenue
avec cette meilleure part
de notre être, attentive
à une présence qui passe tout
entendement.
Je m'unis à vous et à votre
famille et prierai pour le
repos de l'âme de votre mère
qui est toujours avec Dieu
et avec nous.
Bien à vous dans le Seigneur
des vivants et des morts.

21 novembre 1961

(Lettre
de Louis Pierre Sédillot).

Cher Yvan.

Je viens m'unir à toi
pour partager les sentiments
que tu ressens
en ce moment.
Je sais que tu aimais et
admirais beaucoup ta mère.
Les mots me manquent, mais
je comprends que ça doit être
très pénible pour toi.
N'oublie pas Dieu.
Sois fort pour ton père,
tes frères, ta petite soeur.
Ils ont besoin de toi.
Tu es le seul
qui peut les aider.
C'est difficile,
mais ils attendent beaucoup
de toi.
Ne te décourage pas.
Tu es capable.
Dieu est là.
Je prie pour ta mère
et pour vous tous.
Écris-moi.
Je suis toujours là.

Je ne t'ai pas oublié.
Louis Pierre.

23 novembre 1961

(Lettre
de Michel Pichette).

Bien cher Yvan.

Si j'ai tant attendu
avant d'écrire, c'est que
je suis convaincu que
les pires moments d'un deuil
ne se situent pas dans
les larmes et les excitations
du moment,
mais plutôt après.
C'est quand on a pleinement
conscience de la disparition
qu'on regrette vraiment.
Peut-être aie-je tort,
et peut-être n'as-tu plus
besoin qu'on te rappelle.
Cependant soit sûr
que je n'ai pas oublié.
Je te mentirais si je te disais
que je te comprends à fond.
Je ne connais pas la mort, et
j'ai peine à me faire une idée
précise de la douleur
que l'on peut ressentir
devant le corps inanimé
d'une mère.
Toutefois, ce que je puis
comprendre plus facilement,
ce sont les conséquences
d'une telle perte.
Toute cette vie quotidienne
à réorganiser autrement,
doit nous faire apprécier
à sa juste valeur notre mère,
et c'est là que nous sentons
le deuil.

Peut-être aurais-je dû
me manifester davantage
au moment du choc,
peut-être aussi aurais-je été
un embêtement de plus.
Si j'ai eu tort,
je m'en excuse.
"Les consolations
d'un consolateur joyeux
sont de peu de prix".
Et cependant, je sens
qu'elles valent
tout de même.
En autant que je puis
compatir, je le fais
très sincèrement, crois-moi.
Mais surtout, si tu as besoin
de moi de quelque façon
que ce soit, n'hésite pas.
Cela, je le dis
sans aucun formalisme.
Même si tu ne crois pas
tellement à l'amitié,
j'y crois très fort.
D'ailleurs, tu sais
que je te tiens
pour un type formidable...

D'un ami,
Michel.
P.S.
Pour terminer, je te souhaite
beaucoup de courage à toi
et à ton père.
Je crois que ce ne sera pas
superflu avec les trois autres
qui ne sont pas encore
très vieux.

15 décembre 1961

(Lettre
de ma marraine
Marie-Ange Fournier).

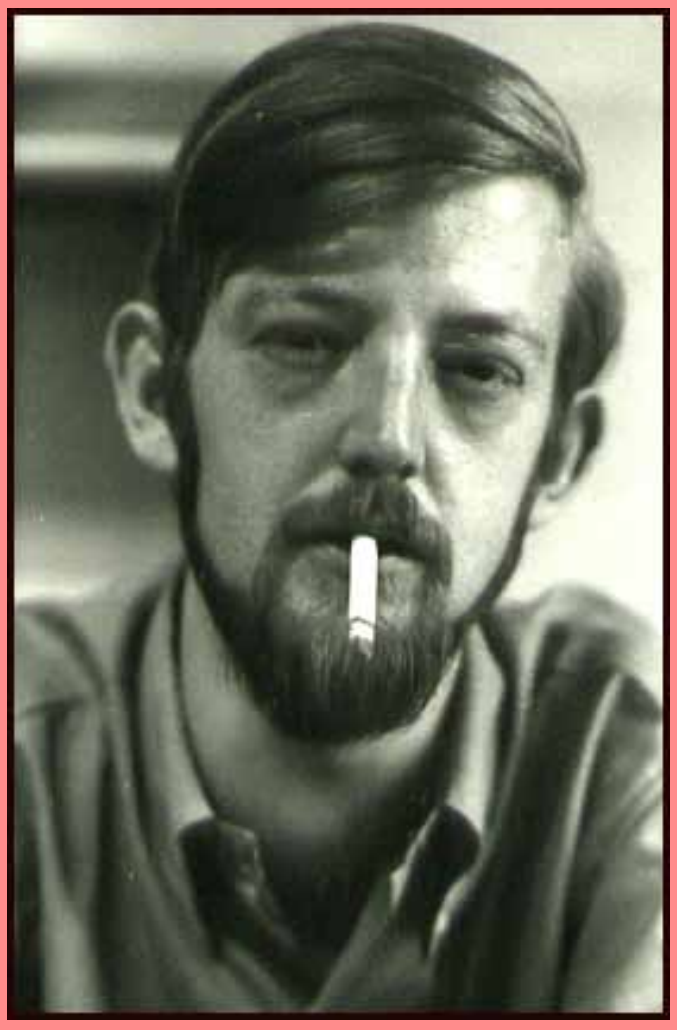
Cher Yvan.

Comment se porte
notre philosophe?
Peut-on venir troubler
sa solitude voulue et chérie.
J'ai pensé à toi bien des fois
depuis la mort de ta mère
et je me disais: qu'est-ce qui
se passe dans ce coeur-là?
Peut-être n'es-tu pas
compliqué du tout,
il suffit de te connaître.
Qu'est-ce que je connais,
moi, d'Yvan Mornard,
même s'il est mon filleul
et mon cousin.
Je t'ai rencontré si rarement
et la dernière fois
dans des jours tellement gris!
Je me figure qu'en toi,
il doit toujours avoir combat:
un reste d'adolescence
avec l'homme qui s'affirme,
le gaspésien jovial,
exubérant, avec le belge
réservé, solitaire,
le catholique
naïvement croyant avec
ta philosophie raisonnée.
Dois-je te plaindre
ou t'admirer?
Ni l'un ni l'autre.
Je prie pour toi
tout simplement.

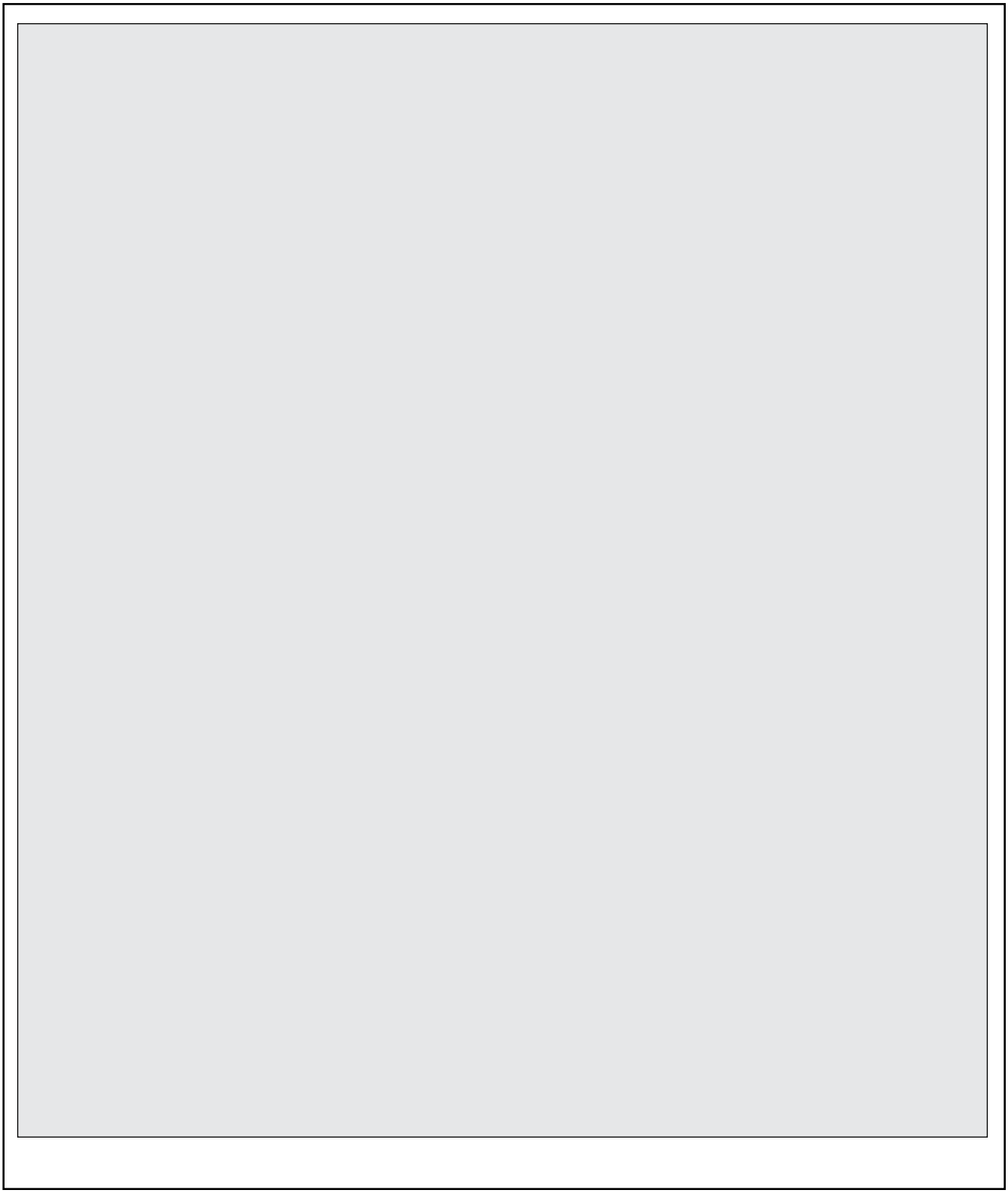
C'est sur qu'à ton âge,
avec tes deux nationalités,
le milieu étudiant, etc,
tu auras à lutter
avant de devenir tout à fait
l'homme que tu veux être.
Mais l'exemple de ton papa,
les prières de l'excellente
maman que tu as eue,
t'aideront à faire
ce quelqu'un qui a été mis
dans le monde pour laisser le
monde meilleur qu'il l'a pris.
L'abbé Guy me disait hier:
"On a beau dire, nous avons
tous été marqués par la grâce
- il parlait de notre famille.
Les trois petites, évitant
les bévues des aînés formés
par des parents qui eux aussi
comprenaient mieux
leurs devoirs, ont sans lutte
apparente pris tout de suite
le chemin du vrai bonheur.
Les quatre plus vieux
se sentaient aussi
attirés vers le beau.
Mais ils ont voulu (aussi)
aller voir ailleurs.
C'était si sévère
dans la famille Fournier et
il se disait tant de chapelets!
et maman Marie-Ange allait
si souvent à l'église!
Pourtant, le vrai n'était pas
ailleurs...

Guy a une confiance
illimitée
envers la Ste-Vierge.
Elle est sa dame.
Yvane aussi m'édifie
lorsqu'elle me parle.
Yvan Mornard
pourrait bien être le chevalier
de la reine du ciel lui aussi!
Avec le tact
que je te connais,
je sais que tu as un bon mot
pour papa de temps
en temps, un bon conseil
pour tes frères
et une petite caresse
pour la mignonne soeur.
Ajoute à cela un sourire à
Gertrude de temps en temps
et tu sèmeras du bonheur.
Je te souhaite un Noël
tout de paix, d'espérance
et d'amour.

La CULTURE



1962-1966



1962

20 ans

18 janvier 1962

Je suis passage.

21 février 1962

Le droit de l'individu se base sur des normes collectives.

Celui-là s'empiffre,
l'autre meurt de faim.

Le mal, c'est l'excès.

La justice, c'est l'équilibre,
non le rabaissement.

13 avril 1962

Dieu, c'est l'inconnu en moi.

Plus je deviens moi-même,
moins il est.

Je suis le fils qui le remplace.

Collège Sainte - Marie

Examen

Argumentation
(Philo. I C)

Date : 7 avril 1962 Examinateur : M. Genest

Temps alloué : 2 heures

20 - 1 -

Quelle différence y a-t-il entre :

a) connaissance et appétit ?
b) appétit naturel et appétit élicite ?
c) sensible par soi et sensible par accident ?
d) sensible propre et sensible commun ?
e) estimative et cogitative ?
f) objet commun et objet propre de l'intelligence ?
g) espèce impresse et espèce expresse ?
h) abstraction totale et abstraction formelle ?
i) abstraction physique, mathématique et métaphysique ?

30 - 2 -

Prouver seulement que :

a) l'objet propre de l'intelligence humaine est la quiddité abstraite des choses matérielles représentées dans l'imagination .
b) l'intelligence humaine est une faculté spirituelle (2 arguments).
c) la volonté humaine jouit du libre arbitre (argument moral et métaphysique).

25 - 3 -

Expliquer comment l'intelligence humaine connaît les réalités spirituelles.

25 - 4 -

Comparer les rôles respectifs de la raison et de la volonté à l'intérieur de l'acte libre.

100

1 mai 1962

(Mes commentaires
à la fin d'un travail
pour un cours de religion.
Commentaires
qui me valurent
une interpellation
chez le directeur,
style incitation à quitter
le collège).

"... je soutiens que ce qui
fût mon plus grand malheur
c'est d'être né chrétien
et d'avoir été éduqué
païennement
(ou fanatiquement)
par de pauvres "curés"
bien sincères et dévoués,
mais aussi loin
du christianisme
qu'ils l'étaient
de la personnalité véritable.
... j'affirme de plus que
vous-mêmes aussi modernes
que vous êtes, oubliez trop
souvent que vos élèves
se composent d'au moins
25% d'areligieux, pleins
de préjugés anti-chrétiens,
sinon mêmes anticléricaux.
NOUS NE VOUS
DEMANDONS PAS
DE RÉPONDRE
À NOS QUESTIONS,
MAIS DE CHERCHER
AVEC NOUS.
Si vous lisez ceci aussi
sincèrement que je l'écris,
alors le monde est très beau,
que Dieu soit quelqu'un
ou personne."

14 mai 1962

(Projet de lettre,
non envoyée,
à tante Catherine Fournier).

Je parle peu.
Je corresponds encore moins.
Que je t'écrive peut très bien
t'étonner.
Mais j'ai de bonnes raisons.
Pourtant, je désire me faire
le plus petit possible
pour que tu ne te sentes pas
obligée envers moi.
Je t'écris parce que tu peux
m'aider.
Mais bien davantage parce
que tu peux me comprendre.

Ma mère aussi est morte.
Je ne songeais pas alors
à tout ce que signifiait
quelqu'un de moins
dans la maison.
Mais je ne devais pas tarder
à le comprendre.
Encore aujourd'hui
je découvre des vides
qu'elle seule pouvait remplir.
Il faut souvent la mort
de quelqu'un pour nous faire
saisir plus que jamais tout
ce que sa présence
était devenue pour nous.

C'est vrai que je ne pleure
presque jamais.
Mais j'ai la mémoire têtue.
Quand j'ai vu pour
la dernière fois mon oncle,
ce fut comme ce devait être
plus tard pour ma mère.
Je me souviens de tout.
Ces souvenirs n'arrêtent pas
de faire leur chemin
dans ma tête.
Le temps n'est pas plus fort
que ma mémoire.
Le dépaysement
qui en résulte chaque fois
ne fait qu'accentuer un
dépaysement plus dangereux
encore, qui me laisse
si souvent cette douloureuse
impression que la vie
n'est pas assez fiable
pour bâtir
la moindre chose sur elle.
C'est comme si je vivais
en attendant une éternité qui
ne semble pas vouloir venir.
Je ne peux pas dire que la vie
m'aide beaucoup à l'aimer.
Je suis seul.
Il y a bien des moments
où je ne m'en plains pas:
on s'habitue à tout.
Parfois même j'y trouve
un grand plaisir - peut-être
est-ce le seul qu'il me reste...
Mais c'est de vivre avec des
gens qui ne sont pas seuls
qui me tourmente le plus.
Leur amitié ou leur amour
me donne toujours
l'impression d'être de trop
(aie-je tellement tort?).
Cette impression me vient
beaucoup des filles avec
lesquelles je suis sortie
et qui ne sortaient avec moi,
semble-t-il, qu'en attendant
des garçons plus beaux
et plus riches.
Au début, cela m'attristait
beaucoup, mais peu à peu
j'ai trouvé des moyens
d'oublier.
Je lis, j'écris, je ne fais rien
de bien extraordinaire, mais
cela me réjouit, m'encourage
à travailler davantage.
Même que je ne pense plus
qu'à ça!
Mes classes en souffrent
bien un peu.
Mais
ce qu'on nous enseigne,
c'est à ne pas chercher.
Ce qui me réjouit
c'est de chercher un moyen
de résoudre des problèmes
encore sans solutions.

Aussi, c'est d'un vrai travail
dont j'ai besoin.

22 mai 1962

C'est terrible.
Presque incroyable.
Bien que sans doute
parmi les évidences
les moins récusables.
Je savais que cela existait.
Je ne concevais pas encore
le poids de son joug;
la menace contre l'humanité
qui s'y couve en secret
comme un cataclysme
effroyable.

Nous avions dû passer,
il y a quelque temps,
un examen de religion.
(Bien qu'ayant abandonné
cette école et ses cours,
je passe quelques examens).
J'ai donc décidé
de m'exprimer le plus
sincèrement possible:
Que Dieu soit quelqu'un
ou personne, la foi n'est pas
une certitude, une preuve.

Je m'attendais
à une réaction.
Sans inquiétude.
Ils ne peuvent plus
m'oppresser "délicatement".
Je ne suis plus de leur école.
Aujourd'hui,
nous composions
pour l'examen final.
Le professeur passa
près de moi, me regarda
mi-sévère, mi-triste...

Quand je remis ma copie,
il m'appela.
Il avait lu et relu
ma précédente copie.
Il l'avait fait lire à un autre
prêtre.

Son air de compassion.
Il m'avait mis
une bonne note,
sincérité n'est pas vérité,
la foi est une certitude,
un "don" qu'il répétait,
un "don",
j'aurais dû me déclarer
plus tôt (bien qu'il
saisissait la difficulté...)
quand je lui dis que
maintenant je pouvais
ne plus mentir.

Les prêtres
trîchent sans savoir.

Toutes les religions
du monde avec leurs dogmes
et leurs fidèles esclaves
nous asservissent.

Je sais maintenant
ma vocation.
Je sais ce qui m'oppressera
sans doute
durant toute ma vie.
Je crois maintenant pouvoir
affirmer que les hommes
ne se réconcilient pas
dans la foi
mais dans l'expérimentation
de la matière.
Nous pouvons
attendre d'elle
tout ce que nous voulons.
Nous n'en aurons que
ce que nous y prendrons.

31 mai 1962

(Lettre
de grand-mère Mena).

Mon cher Yvan.

Comment vas-tu?
J'espère que tu fais toujours
ton possible.
Le jour de ta fête
sera une messe pour ta mère.
J'espère que tu l'oublie pas.
Si tu pouvais aller
communier ce jour-là,
ça commencerait bien
tes 20 ans.
Excuse l'écriture.
J'ai plus 20 ans.
10 piastres pour ton cadeau
de Maman Mena.

COMMENTAIRES

Mon père se retrouvait donc avec 4 enfants sur les bras.

Gertrude Savard, cousine de ma mère, femme dévouée, scrupuleuse continua de vivre à la maison en s'occupant de nous.

Mais il y avait, dans la famille, deux autres possibilités.

Tante Catherine Minville,
veuve de l'oncle Marco,
frère de ma mère,
qui n'avait jamais pu
avoir d'enfants.

Un matin, mon père
m'éveilla en crise:

- Dis-le! Dis-le!
- Quoi.
- Dis-le que tu couches
avec ta tante!

Ce qui était faux.
Il ne s'était rien passé
entre ma tante et moi.
Même pas un soupçon
de quoi que ce soit.
Mais le fait que ma tante
ne cessait de me trouver
des ressemblances avec
mon oncle, son défunt mari,
montrait que mon père
ne la séduisait peut-être pas.

Et Ange-Aimée Fournier,
cousine de ma mère,
garde-malade, et célibataire.

Mon père avait besoin
d'une mère
pour s'occuper des enfants.
Ce fut Ange-Aimée
qu'il devait choisir.

Gertrude Savard
dut, peu après,
quitter la maison.

3 juin 1962

Au retour de la messe,
d'ordinaire, j'arrive et
l'on peut souper tranquille.
Ce soir, on me fête...
J'ai eu 20 ans le 31mai.
Le père était parti chercher
Ange-Aimée Fournier:
nous avons dû les attendre...
Quand ils sont arrivés:
il me fallait bien remonter
de la cave.
Je me sentais figé,
incapable de bouger,
une colère... non... même pas
une colère: un vomissement
qui montait dans ma gorge.
Quelques mots pour moi,
assez gentils: mon visage
sans doute trop dur...
on ne me parla plus.
J'avais peur de pleurer
comme un enfant.
Je n'en peux plus
de leurs petites caresses,
de leurs "chéris", de ces faux
pas de frustrés qui me nient.
Après le repas, le père
me proposa d'aller
dans les Laurentides.
Je crois que ça lui fait mal
lui aussi... il voudrait que je
sois joyeux... je ne peux pas!
je ne peux pas! c'est tout
moi et tout lui à changer.
Si seulement je pouvais
accuser quelqu'un...
Mais non.
Seulement de la misère,
de la misère...
Faut-il se résigner à y vivre?

6 juin 1962

(Lettre à Grand-mère Mena).

Chère Maman Mena,
Je t'écris, non seulement
pour te remercier du gros
cadeau que tu m'envoie,
mais aussi pour me faire
pardonner pour toutes
les occasions semblables
où je ne t'ai pas remercier.
Je sais que tu ne m'en veux
pas trop, je sais bien que
ma vieille grand-mère
a toujours son coeur de jeune
amoureuse. Mais si je veux
te ressembler, si je veux
essayer d'aimer la vie
malgré toutes les
souffrances, comme le vieux
Job, je dois commencer par
le début, je dois d'abord
m'accuser d'être un grand
paresseux qui, durant ses
vacances, dort jusqu'à midi.
(Au grand désespoir de Gertrude que mon sommeil met
en retard
dans l'accomplissement
sacerdotal de sa lessive!).
Mais tout de même
j'ai de la bonne volonté.
Je me cherche un travail
pour l'été.
Si je n'en ai pas encore, j'ai
du moins de bonnes chances
d'en trouver bientôt.
D'ici là, l'argent que tu m'as
envoyé me permet
de subsister agréablement.
En te remerciant
et t'embrassant bien fort.

8 juin 1962

Commencé hier soir
à travailler.
Durant trois ou quatre ans,
si j'ai la santé, je travaillerai
ainsi, cinq soirs par semaine,
de 18 heures à minuit.
Avec $2,000 par année,
j'assure ma liberté.

J'assure ma liberté, mais
au dépend de toute paresse,
de toute prétention.
Surtout durant l'année
universitaire où je suivrai
des cours l'avant-midi,
où j'étudierai l'après-midi,
où je travaillerai le soir,
en plus d'être mon cuisinier
et ma femme de ménage.

J'assure ma liberté, et par
là même, je perds le temps
d'être à moi-même, je perds
le temps d'avoir des amis,
et celui d'être grand
parmi les hommes.
J'assure ma liberté:
il ne me reste que moi-même
comme un désert, et la mort.

Je crois que je recommence
à être heureux,
plus même que jadis,
où je me privais pour
un Dieu et souffrais de
ne l'avoir pas encore rejoint.
Je suis.
Que demander d'autre?

Je suis laid.
Mais la laideur même
aujourd'hui
m'est une beauté.
Qu'aurais-je besoin d'être
beau?
Qu'aurais-je besoin du faux
amour des femmes
qui croient aimer,
qu'aurais-je besoin
d'une femme non sevrée,
d'un être qui parle
d'échanges alors qu'il n'est
d'amour qu'en soi-même.
Car l'amour commence
où les êtres se suffisent
en eux-mêmes.
Là où ils savent accepter
ce dont ils peuvent se passer.
Car l'échange
n'est qu'un luxe.

9 juin 1962

Le fanatisme engendre
le fanatisme.

L'amour commence
là où commence
la maîtrise de soi-même.

Un déblocage dans ma tête:
une joie
à sauter à journée longue.
Une exaltation.
Devrais-je craindre ça?

12 juin 1962

L'esclave répète
ce qu'il ne faut pas faire.
Le mal attire.
Le mal
n'est qu'une modalité
du bien.

14 juin 1962

On ne nous apprend à aimer
que la vérité.
Non son devenir.

La justice est statique.
De là son injustice.

Le collège Sainte-Marie:
où l'on enseigne
les "matérialistes"
avec ironie...

Le voyage,
par la connaissance
d'autres pays, diminue
le fanatisme-nationaliste.
On parle de gouvernement
planétaire.
De même viendra l'étude des
religions et des philosophies.

15 juin 1962

Que quelqu'un ne puisse
répondre à une objection
ne prouve pas qu'il a tort,
mais seulement qu'il ne sait
pas répondre actuellement.

16 juin 1962

Je n'ai pas encore
assez renoncé à moi-même
pour me posséder.

De siècle en siècle,
l'éducation crée un espèce
d'oeuf d'où sortent mieux
les nouvelles générations.
La sagesse devient coutume.

17 juin 1962

Sans la haine, le monde
périrait sous les parasites.

L'homme s'est divinisé
par peur, et le voilà pourtant
aussi malheureux
dès qu'il sort de son rêve.

18 juin 1962

Je pense
à Madeleine Letellier
à journée longue.

19 juin 1962

Ma souffrance superficielle
s'apaise
à la vue de la souffrance
profonde des autres.

Une foi absolue,
ou se voulant telle,
non basée
sur des évidences absolues,
est le fanatisme.

Dieu n'est pas infini
puisque nous sommes.
L'homme,
c'est la dégénérescence
des dieux.

Peut-être y a-t-il en l'homme
une puissance non réalisée
à créer.

23 juin 1962

Pour l'ignorant,
le génie est une exception
admirable et étonnante.
Pour l'érudit,
il n'est qu'un fait intéressant
parmi des milliers d'autres.

Le tort du patronat,
en prenant sur lui
toutes les responsabilités,
est de ne pas favoriser
la confiance en soi.

24 juin 1962

Quand l'oeuvre d'un auteur
devient une réponse, c'est
que le lecteur est médiocre.

Toute oeuvre est d'abord
une réponse à une question
qui soulève
d'autres questions.

25 juin 1962

J'ai de jour en jour
une plus grande soif et joie
du travail.
Je crois que je suis sauvé.

Mais il fallait
des circonstances, et celle-là
surtout, mon travail
de 18 heures à minuit,
qui me coupe
de la télévision.

1 juillet 1962

Je voudrais être fou!
je voudrais être fou!

L'ennui! l'ennui!
plus terrible que la mort,
la mort si calme et belle,
plus douce
que nos dieux importés,
la mort comme
ces grands navires cassés
sous des siècles et des siècles
d'oiseaux blancs.

Madeleine Letellier!
Madeleine... (y a-t-il
une femme qui n'aime pas
que nos muscles, notre auto,
notre gloire de monsieur
grand homme, comme
un chapeau qui fait bien
sur son crâne de coco,
mais qui vous aime comme
une plante, une bête fragile
que nous sommes, dont
elle n'attend que la joie
de la caresse
qu'elle nous donne,
y a-t-il une seule femme
sur la terre pour qu'enfin
naisse un homme!...)
Je pleure... je n'en peux
plus! je n'en peux plus!

La crise est passée.
Très cher lecteur!
mauvaise bête!
grand mollusque!...
si j'étais
la moitié d'un homme,
je te pisserais sur la tête!

28 juillet 1962

Engueulade ouverte
avec mon père.

Travaillant le soir,
je ne le vois que le samedi
et dimanche.
Je peux travailler
dans le calme la semaine.
Plusieurs esquisses idiotes
pour un roman lucratif.
Du moins pas de paresse:
de l'écriture et des lectures
du levé jusqu'à l'heure
de mon travail le soir.

Il m'a rappelé m'avoir déjà
menacé de ne plus payer
mes études si j'échouais
une année.
Il crie:
" Je me fou des voisins!",
mais mon départ pourrait
leur paraître
"un vote de non confiance"
quant à son remariage.
Il ne m'envoie pas,
il doute de pouvoir financer
mes études, il dit sage
à son âge de se payer un peu
de plaisir, il veut me garder,
il se fout si je reste ou non,
il hurle, menace, offre une
trêve, m'offre de l'argent,
refuse de s'engager à payer
le dentiste pour mes dents
qui font mal.

Je partirai en août,
je ne sais quand.

DISCOURS DE KATA-
BABA.

Katababa is my name.
I fond it in an alcool'night,
when cherching devil
I found a golden fling.
I drunk until the sun, without
reaching a single wrath,
I drunk all the wrong
as the whim was taking me.
Under the moon,
wizards had withered,
devil was thirsty death.

Katababa is my name!
I am full of indecent smells,
I taste oil and blood,
I feel myself a sacred foam.

The world is like a school.
Like in school, almost
all teachers are deformators.
Those clean hands,
those real prostitutes.

It is comic to go to school.
It is very comic to read
nation's laws.
It is extremely comic
to convert to a religion.
Every organisation,
in all times,
is a glorification of murder.
Founded by free thinkers,
they grown up more
and more against what
had made their fondators,
teaching not to revolt
like them.
Katababa dit: "En vérité,
Katababa est un grand nom
pour un disciple!"
Notre époque nous semble
une époque difficile.
Comme toutes
les générations, nous jugeons
que nous vivons
dans une époque
spécialement dangereuse.
Penser sérieusement
à ça serait assez
pour nous obliger à rire
pour le reste de notre vie.
Mais nous ne voulons pas
commencer à rire.
Étant trop paresseux et trop
peu favorisés pour avoir
acquis l'habitude du travail,
nous voyons nos problèmes
s'accumuler devant nous.
Travaillant trop peu,
nous voyons de plus en plus
ce qui pourrait être fait
pour notre bonheur.
Nous vivons en rêveurs
toujours à formuler
des projets.
Nous vivons comme ceux
que l'on nomme
les mauvais étudiants.
N'étudiant jamais, jour après
jour, mais soudain "éveillés"
par le moment fatidique
des examens, nous voyons
soudain que trop est à faire
et nous ne trouvons mieux
que de nous révolter
contre nos maîtres.
D'autres parts, il y a ceux
que les professeurs nomment
les bons étudiants.
Ils étudient sans cesse
pour sans cesse mieux répé-
ter. Dans l'histoire,
nous les retrouvons
ces bons étudiants.
Ils ne veulent
qu'être instruits de la vérité,
et ne pas perdre de temps
avec ce qui n'est pas permis.
Ayant étudiés
dans différentes écoles,
dans différents pays,
ils se querellent
quant à savoir quel maître
fut le prophète de la vérité.
Ainsi nous avons
les disciples serviles
des libres penseurs de jadis:
Jésus, Mahomet, Bouddha,
Confusius, Marx.
Comme tous les bons
étudiants, nous portons tous
le même genre d'habit:
la chaîne prophétique
et la cravate.
Et, oh oui! oh oui!
ne montrez jamais votre sexe
à qui que ce soit.
C'est la volonté de Dieu
et du premier ministre!
Mais pour la pensée,
montrez-la, car la pensée
ne peut être que la pensée
de tous.
Sinon, coupez votre tête
infirme!
Nous aimons souffrir
comme nous craignons
de nous aimer nous-mêmes.
Nous sommes et aimons
être notre seul et véritable
démon.
Mais parce que nous voulons
paraître innocents, nous
plaçons
nos démons hors de nous.
Mais moi je dis: si nous
voulons devenir heureux,
nous avons à réintégrer
nos démons et à les assumer.
Aimer ses démons,
c'est être heureux.

Si la guerre est déclarée,
restez avec votre femme
et vos enfants.
Dans ces temps de haine,
il est préférable d'aimer
que de tuer.
Évidemment si vous êtes
un lâche, vous préférerez
aller à la guerre plutôt
que de vous faire condamner
par la justice de votre pays.
J'accuse
tous les gouvernements
de toutes les nations
de comploter le meurtre
de leur peuple
pour ne pas perdre la face.
J'accuse
tous les gouvernements
de glorifier le meurtre,
prétendant que c'est
pour le bien de la majorité.

Je dis aussi à ceux qui
meurent de faim: venez
dans nos pays, prenez
ce dont vous avez besoin
parce que tout ce qui vous
manque, c'est nous
qui vous l'avons volé!

Katababa est mon nom!
Je l'ai trouvé
lors d'une nuit d'alcool,
quand, cherchant le diable,
j'ai trouvé un filon d'or.
J'ai bu jusqu'au levé
du soleil sans subir
une seule damnation.
J'ai dégusté tout le mal
que j'ai pu.
Au lever du soleil,
j'ai trouvé Dieu et le Diable
morts à mes pieds.

Katababa est mon nom!
Je suis plein d'odeurs
indécentes,
je goûte l'huile et le sang,
je me sens une odeur sacrée.
Cette naissance aujourd'hui,
c'est la nôtre!

Générations perdues!
héros stupides!
quel langage est le vôtre?
Mauvais locataires!
est-ce ça la maison que vous
avez reçue de main en main?
Vous avez à répondre
de la maison de vos enfants!

Nous détruirons vos dieux et
les frontières de vos nations!
Ce jour est notre naissance!
Nous détruirons vos dieux
pour réparer
la maison de vos enfants!
Ce jour nous appartient!
Vos idoles de plâtre serviront
à boucher les murs
de la maison de vos enfants!

Générations perdues,
qu'avez-vous fait
de la maison de vos enfants!

Cette maison ne sera plus
la maison des ancêtres!
Pour nous,
les morts sont morts.
Nous ne mourrons plus
pour les dieux des ancêtres.
Cette maison
est la maison de nos enfants,
la maison
de nos petits enfants,
éternellement la maison
de la naissance!

Générations perdues!
générations perdues!
qu'avez-vous fait
de la maison de nos enfants!
Assez de vos guerres
et de vos dieux!
Assez de ce que,
jour après jour,
vous enlevez à notre nom!

Nous sommes nés!
C'est dit!
J'inscris mon nom
sur votre face,
entre la mâchoire édentée
et les yeux croches!

"Bêtes à vendre!
bêtes à vendre!",
tel est notre dernière prière
à vos dieux!

1 août 1962

(Lettre non envoyée
à Michel Pichette:
“laissons mourir...”).

Je t’envoie,
comme demandé,
“Méditations cartésiennes”
de Husserl.
Tu me remettras le livre
déchiré en disant:
qu’est-ce qui se passe?
Je répondrai
qu’il fallait le relire.
Car il ne s’est jamais
passé quelque chose.

Ton passage à Montréal,
notre promenade, la bière...
n’en parlons plus.
Sitôt réunis, nous avortons.
Ma prétention,
ta condescendance rétive,
j’en ai assez.
Nos radotages interminables,
Dieu,
l’Amour,
l’Avenir:
aux cochons!

J’ai perdu l’habitude,
avec toi, d’être ce que je suis
avec moi-même.
Il faudrait,
pour nous sentir ensemble,
que je ne me vante plus
d’une certaine gloire...
Il faudrait que je croie
à quelque chose...
durablement.

Je ne ferai jamais
que te troubler.
Je dirai: notre “amitié” n’est
plus qu’un tas de branches
mortes sous lesquelles
s’enfantent des serpents!
Je ne dirai rien d’autre.

Ne m’écris pas.
Je ne réponds plus.
La corde,
nous l’avons coupée.
Depuis longtemps.

11 août 1962

(Lettre non envoyée
à Michel Pichette).

Tu te souviens peut-être
de cette fois où tu vins
manger chez nous.
Ma mère t’avait reçu;
ses plus beaux plats,
sa nappe de dentelle;
nous étions seuls
dans la salle à manger...

Cette douceur!
cette douceur de pouvoir
ne jamais connaître
la femme...

Je serai seul!

Je ne devrais pas t’écrire.
Qu’on me fiche la paix!
Toujours quelqu’un
autour de moi.
Qu’on me fiche la paix!
J’en ai assez
de cette propagande
que chacun vient faire
pour lui autour de moi.
Assez les conscriptions.
Assez!

Assez les dieux, les lois,
et nos familles de maîtres
d’esclaves!
Assez de guerres en moi sans
devoir, en plus, guerroyer
pour nos dieux stupidement
à notre image!
Je serai seul...

Quand je suis seul,
j’oublie parfois
de me monter sur la pointe
des pieds.
Les autres se louent
devant moi, si finement,
si paisiblement!
je me défends,
je me rehausse davantage...
Je serai seul...

Tu te souviens sans doute
de ce souper,
de ce luxe un peu fantasque.
C’est presque tout
ce qu’il me reste...
Le monde payera!
Le monde payera!
Qu’on me rende
ce qu’on m’a volé!
Moi aussi j’avais droit
d’être moi!

Je serai seul...
J’irai comme un scandale
à travers le monde.
Le monde payera!
j’irai jusqu’à Rome,
et Rome payera!
Je me vengerai de ma mère
qu’on m’avait,
depuis déjà longtemps,
volée ce soir où tu vins
souper chez moi...

14 août 1962

(*Lettre d'admission en faculté de philosophie*).

21 août 1962

La joie est à la souffrance
ce que l'écume est à la mer.
La vie semble ne bouger
qu'en cette proportion.

Et Jésus
prédit les faux prophètes.
Mais les condamne.
Ne pouvant croire
que l'avenir réservait
plus d'amour aux hommes
qu'à son Dieu lui-même,
créateur des tortures
infernales,
ne sachant assumer la haine
au coeur de son oeuvre,
il ne put croire qu'on put
tracer plus de relief
qu'en son génial croquis.
Sa pensée
est toute la splendeur
de la peinture égyptienne.
Sa grande vertu résidait
en ceci qu'il ne fut
que fanatiquement bon,
ne pouvant sans doute
à cette époque, sentant
encore plus que nous la bête,
dompter ce qu'on nomme
alors (et encore) le mal,
sans lui arracher la peau.
Grand âge d'impatience
si longue pourtant alors
à fixer en quelques lignes!

Un grand homme:
pas mal de révolte,
un peu de génie,
beaucoup de circonstances.

23 août 1962

Toute dictature,
simplifiant la liberté,
à la longue, étouffe la vie.

L'intelligence
est l'aisance dans la vie;
la bêtise,
l'aisance aux musées.
Voilà pourquoi nos génies
fréquentent peu l'école,
où se pavanent
tant de perroquets qui se
juchent partout en maîtres.

Plus la mentalité
reste primitive,
plus le scandale est fréquent.

Plus le prestige d'un homme
dure après lui,
plus l'on peut affirmer
que ses admirateurs
ne pensent mieux que
nos bons frères les singes.
Cela sans vouloir offenser
les singes...

L'intelligence
est à la répétition ce qu'une
peinture est à ses copies.

Demande l'avis des gens
dans l'espoir de rencontrer
l'intelligence.

26 août 1962

Les livres qu'on lance
comme des coques creuses!
les vernissages
sur vagues de boissons!
la fumée sale
des moteurs de la gloire!

La différence
entre les champs
et les musées réside en ceci
que les musées
sont épuisables.

Passé l'après-midi au soleil
du canal Saint-Laurent
qui n'est encore
qu'un champ de pierres.

Accuser autrui d'insincérité,
c'est avant tout
s'accuser soi-même de peur.

5 septembre 1962

(*Déménagement*
à Montréal,
au 165 Sherbrooke Est).

Je suis chez moi.
Mon père me conduisit
avec mes bagages;
je craignais
qu'il ne puisse s'en retourner
tant les jours et un début
de maladie le font ressembler
à ma mère avant sa mort.

Seul, je fus pris
d'une envie de pleurer qui
dura les deux premiers jours.
La chambre était sale.
Malgré le nettoyage
de la concierge.
Il me fallait nettoyer
moi-même
jusqu'aux fonds des tiroirs.
Et la santé de mon père
m'inquiète.

Je suis chez moi.
Immensément seul.
Surchargé de petites
besognes d'installation
qui m'enlèvent tout plaisir
d'être à moi-même.
Je dors sur un divan
sans encore de couvertures;
j'ai un peu froid;
je suis fatigué; j'ai mal;
je me sens très faible; suis-je
malade; j'ai envie de pleurer.
Il me semble qu'il n'existe
plus que moi-même...

(Un vieux rêve d'amour,
jadis Madeleine Letellier
quand je te trouvais belle! un
vieux rêve inachevé
d'où je ne sais chaque jour
que revenir à moi-même,
sans même vouloir
désormais te revoir,
sans désir d'aucune autre).

*

Serais-je enfin chez moi?
Je suis allongé
sous de bonnes couvertures.
Une odeur de prime automne
pénètre la chambre,
une odeur de mémoire,
mes premiers désirs
d'amours bohèmes.

(Depuis quatre jours:
aucune masturbation; mais
fumer encore régulièrement
25 cigarettes par jour).

7 septembre 1962

(Lettre non envoyée
à grand-mère Mena).

Je ne peux pas dire
que je suis heureux.
Mais au moins, ici,
surchargé d'ouvrages comme
je le suis, je n'ai pas le temps
de penser à mes malheurs.
À peine levé,
c'est l'université;
à peine de retour,
c'est l'étude;
à peine le souper fini,
c'est le travail;
ensuite c'est dormir un peu.
Et tout recommence
semblablement chaque jour
de chaque semaine.
Sauf
le samedi et le dimanche,
jours sacrés pour moi,
jours de grand repos:
plus nécessaires que jamais.

À ce régime, dans peu
de temps je serai un homme;
sinon l'on devra bien
creuser ma tombe.
Car, même millionnaire,
je ne cesserais pas
de si tôt cette nouvelle vie
dans laquelle j'ai déjà com-
pris beaucoup plus
qu'à l'école.
Car, en ces temps
de grandes paresses
et d'école sans travail,
je croyais avec les autres
que nous comprenions la vie
alors qu'en vérité
nous n'étions que
des enfants gâtés, bourrés
de chocolat, de romans et de
cigarettes, qui s'imaginaient
comprendre alors que nous
ne faisions que prendre.

Le monde, maintenant
que je surviens à moi-même,
ne se ressemble plus;
j'ai comme l'impression
de n'avoir vécu jusqu'ici
que de rêves en rêves
n'ayant jamais encore pesé
(ce qui parfois veut dire
diminué) mes repas d'après
le salaire de mon travail.

Je suis
en selle sur mon budget
comme un grand cheval rétif
qu'il faut dompter.
Je dis dompter mon budget,
mais à vrai dire
il n'est d'autre
que moi-même à dompter.
Voilà pourquoi, même si
mon vénérable grand-père
Mornard devait un jour,
entre deux bouteilles
de bourgogne, m'inscrire
sur son testament...
(et me faire la grâce
de mourir peu après!)
je ne changerais pas ma vie
d'un seul pouce, j'irais
encore le soir travailler avec
les gens de piètres fortunes.
Car tout l'argent du monde
ne me soumettra jamais
à moi-même.

"Mort de fatigue
et peut-être d'amour
qui ne sut jamais
bien danser la gigue
mais allait tout le jour..."

Je t'écris,
contre mon habitude,
je t'écris car en m'éveillant
ce matin seul
au milieu de ma chambre,
silencieuse et vide
comme un désert,
j'ai pensé que toi aussi,
certains jours
de tristesse et de souvenir,
tu devais chercher,
par habitude, autour de toi
ceux-là qui ne sont plus...

8 septembre 1962

Janine Corbeil disait:
rien ne l'empêcherait de
venir me voir à ma chambre.
C'était un jour d'été
pareil à un soir d'automne.
Les navires passaient
l'un après l'autre
les écluses...

Janine disait:
tu ne seras pas seul.
Et ses cheveux coulaient
jusque sur son dos
comme les dernières eaux
d'un songe impossible...

Janine.
Et je craignais que tu viennes
chez moi!
ton bonheur de grande reine
conquérante,
je craignais de ne pas
t'aimer comme tu aurais pu
m'aimer...
Mais un malaise
arrangea tout, comme déjà
tant d'autres fois,
un rien t'arrête en ta marche
vers moi, Madeleine
Letellier repeinte à neuf...
Je ferme la porte
de mon coeur!
Un grand cercueil de bois et
de fleurs sera ma demeure.

9 septembre 1962

(Carte postale
reçue du Japon
de Ange-Aimée Fournier).

Cher Yvan.

Où te trouverais-je?
Tu es peut-être devenu
un expert en art culinaire...

Pour finir en beauté
le “sightseeing” tour
de Tokyo, on nous a présenté
trois heures
de “Théâtre international”
- tu en aurais rêvé!
Les japonais n’ont rien à
apprendre dans ce domaine.

11 septembre 1962

J’ai beaucoup de camarades.
Toujours je compte
beaucoup de camarades.
Car je fais rire
ceux que j’ignore.
Presque toujours sceptiques
et drôles sont mes réponses.
Aussi j’ai beaucoup
de camarades.
Car ils aiment bien, au fond,
ne jamais avoir de réponses;
ils aiment bien au fond
que je joue la comédie
de n’être pas.
J’ai presque toujours
eu des amis.
Se succédant au gré des ans,
j’ai toujours des amis.
Aussi je sais maintenant
que l’amitié n’existe pas.
Il y a des camarades
plus difficiles... à leurrer
de ma non-existence.

Je suis plus intelligent
que la moyenne de mon âge;
du moins, où j’entre,
j’entre plus loin qu’eux.
À vingt ans,
je crois ne plus m’étonner,
je n’apprends plus rien
d’essentiel.
Je suis plus clairvoyant;
quelques-uns
se le murmurent en secret
et comme à regret,
et comme disant aux autres:
voyez, reconnaître
c’est être supérieur.

Un fait certain, personne
ne peut le supporter
ouvertement.
Tous,
des amis aux camarades,
complotent à me réduire
à eux-mêmes.
Et ceci est bon: ils refusent
mon orgueil.
Et ceci est mauvais:
ils se refusent à autrui.

*

À propos de samedi dernier.
Michel Pichette et moi,
je crois, c’est fini.
Il disait:
“Tu es trop radical.
Tu affirmes
contre le christianisme
comme si tu savais tout”.
Je disais:
“Tu penses d’une façon
mythologique.
Tu ne sais que lire.
Tu ne juges que selon
ce que l’on t’a dit vrai”.
Alors
commencent les nuances.
Puis les confidences.
Les lettres de querelles
que je lui adressais en secret;
celles semblables
qu’il se proposait
de m’écrire.
Enfin, fallait-il poursuivre
notre amitié?

13 septembre 1962

Comme Madeleine Letellier,
il hésitait;
comme Janine Corbeil,
il me réduisait à quelques
données psychologiques.
Il regrettait le manque
de chaleur entre nous,
les musiques non écoutées
ensemble, les feux de camp,
il regrettait
que je ne sois que moi.
J'avais le goût
de le mettre à la porte.
Qu'avait-il tenté
pour établir cette chaleur
entre nous?
Nous jouons les petits dieux
rétifs.

Finalement,
nous avons marché
dans la foule du samedi soir.
De belles femmes à coucher.
Qui parlent comme
des vaches qui henniraient.
Des bêtes maquillées
qui se jugent
"la mesure de toutes choses
concernant l'humanisme".
La science
manque à l'humanisme.
Nous avons ri.

Tard dans la soirée,
nous nous sommes entendus
sur une de mes propositions.
Lire ensemble
"Introduction
à la vie dévote"
de François de Sales.
C'était aussi
un de ses projets.
Je lui serrai la main,
pour la première fois
peut-être.

Et pour la dernière.

Car, depuis, j'ai repensé.
Je ne suis pas assez
maître de moi pour vivre
sans guerre
avec Michel Pichette
et son culte intellectualisé
de la sottise.

Débuté l'université.

Les filles:
plus ou moins intéressantes.
Une surtout... mais
qu'aurais-je à lui offrir,
laid, athée, ne voulant pas
d'enfants sinon ceux
des autres.

Michel Pichette me déteste
dès qu'il me voit.
C'est bien.
L'autre soir, il m'accusait
de narcissisme
avec un dédain contenu.
Je sais qu'il disait vrai.
Sa haine voilée le sauvera
peut-être de moi.
Je sens maintenant
qu'il ne me parle que
par peur de ce qu'il nommait
"la menace
de mon agressivité".

À mon travail,
je fredonne malgré moi
que je veux mourir.
Pourtant, plus je me sens
seul et bête,
plus j'aime mon travail.
Je voyage assis devant des
milliers de chèques usagés.

L'été prochain
(juin, juillet, août):
Montréal-Mexique-Panama-
Haïti.
Seul, quêtant
mes voyages comme lorsque
j'étais routier.
J'apprends l'espagnol.
Je serai prêt.

Si je mourais ce soir,
il faudrait peut-être
une semaine avant qu'on
découvre mon cadavre...

TOTAL:
journée mouvementée,
pleine de rires
et de désespoir, mais au fond
très calme et heureuse.
Comme un début d'amour
qui s'annonce.

La philosophie, des débuts
à nos jours, se présente
comme une démarche
de plus en plus irréversible
de remise en question
de l'être.
C'est peut-être là seulement
son essence:
aider à devenir
de plus en plus disponible.

14 septembre 1962

Une courte
et bonne masturbation.
Merveilleux.

Les cours
sont ennuyeux et vains.
Mais maintenant je les aime.
Mondanité qui soulage
d'être seul.
En plus de rappeler
tout de même quelque chose.

Les filles sont plus ou moins
intéressantes, plus ou moins
belles; et si mortelles...
Une surtout, (hélas je ne sais
pas son nom).
Quelque chose s'affole
entre nous, j'en suis certain.
Nous jouons la comédie
de ne pas nous regarder
en classe.
(Piètres acteurs
que nous sommes!)
Autant je me proposais de
vivre à l'écart, autant je parle
à chacun, j'essaie surtout
d'écouter chacun.
Je crois même, par les autres,
que j'ai tâche d'unir.
Et j'ai mal à en voir encore
seuls si c'est malgré eux.

À ma chambre
cet après-midi,
Michel Pichette
et Pierre Turcotte,
un peu de bière,
ancien du Sainte-Marie,
merveilleuses épaves comme
nous, tant de renouveau!
Et pourtant si semblables...

Que désormais ma chambre
soit notre chambre.

15 septembre 1962

Louise Grignon.
Je lui ai proposé
nos réunions, selon notre
projet, Michel Pichette et
Pierre Turcotte, en groupe,
avec d'autres,
pour mettre en commun
nos profits d'études.
Accepté.
Je l'ai vu partir
avec un garçon en auto.
- Peut-être son frère,
dit Pierre.
Peu importe!
Depuis toujours,
mon amour à moi
s'appelle Marie...

Le monde est beau!
si laid! ô merveille!

J'aime les choses qui exigent
plus que les gens.
Car demeurent les choses.
L'action! l'action
me sauve et m'ordonne!

Depuis huit heures ce matin,
l'université,
le travail à la banque
(c'est mon samedi),
lavage, cuisine, marché,
ô merveille de n'être plus
pareillement à moi!
En pleine forme!
Et des nuits de cinq à six
heures!

17 septembre 1962

Le monde est un plein
où les êtres voyagent.

Le néant est la frontière
où se termine un pas
et où commence un autre.

Le néant se manifeste à qui
cesse de préciser l'être.
Il est essentiellement là
où nous cessons
de considérer l'être.

Le néant n'est interpellé
qu'en rapport
à un changement des modes
d'être.
Il est vision structurée
et générale
au service de l'action.

18 septembre 1962

Diane Sénécal,
Louise Grignon,
Pierre Turcotte,
Michel Pichette: chez moi.
Bière.
Après-midi de repos.
Parlons de ci, de ça.
Beaucoup de rires.
Diane, grande, maigre,
très réfléchie.
Louise, belle, coquette,
un peu légère.
Très pétillante.
Je suis triste à leur départ.
Seul.
Vide.
Personne à qui dire
ce qui bouge au fond de moi.
Gai d'aller au travail.
Gai de pouvoir oublier
que je suis triste.
Écoeurant le travail.
Un mode comme un autre
de suicide.
Je veux mourir.
Tout est si froid! si froid
et nul de ce que nous étions,
et encore et encore
il nous faut chauffer
ce qui passe en nous..
J'essaie d'écouter les autres,
de m'intéresser aux autres,
et j'ai mal, si mal en moi
de les sentir toujours
plus autres!
Solitude!
solitude aux flancs
des vierges,
que dire d'autre ce soir?

20 septembre 1962

LETTRE IMAGINAIRE
À UNE PUTAIN
ENTREVUE
DANS UN BAR.

Ils sont revenus chez moi.
Mais maintenant je sais
que c'est avec toi seule
que je partirai.

Ils blâment la censure
et le scandale
autour du concubinage,
ils disent
l'homosexualité justifiable
mais non naturelle en soi.
Ils parlent de coucher,
mais sans coucher.

Ils sont mes camarades.
Les filles sont sèches et
pleines de longues phrases
d'indépendance.
Ils discutent des heures,
s'interrompant sans cesse,
sans établir la signification
des mots qu'ils emploient;
ils discutent beaucoup
sur l'amour sans aimer.
La morale qu'ils appliquent,
c'est de défendre l'amour
en se querellant.
Je vais être franc.
S'ils aimaient,
je n'irais pas avec toi.
Mais je ne sacrifierai pas
mon plaisir de te rejoindre
pour quelques promesses
d'idiotes vierges.

C'est pour toi désormais
que je partirai.
C'était la première fois
que je te voyais vraiment
et accessible.
L'ami de mon ami,
ce vieux Jules de trente ans,
alla coucher avec toi.
Rien ne m'empêche
de le suivre.

Je suis seul.
Je vais mourir.
La gloire de la charité,
c'est l'égoïsme
de ceux qui en profitent.
Je ferme la porte
aux bêtes
qui se croient dieux.
Désormais,
d'autres problèmes.

22 septembre 1962

L’ennui!
l’ennui
jusqu’à ne trouver la paix
qu’à la pensée de la mort.
Une bonne odeur de suicide.
L’ennui demeure
LE
problème humain.

23 septembre 1962

La famille.

Mon père peut embrasser
sa seconde épouse;
je suis ailleurs,
bien ailleurs...

24 septembre 1962

Les deux Michel, Gilles, Diane;
et Suzanne Gingras
dite Véronique Vilbert,
actrice: gaie, parlant
de coucher comme de manger, libre,
et bonne à regarder.

Mourir ou ne pas mourir!
mon cher lecteur,
comme les autres
à la longue, écoeuré de moi...

Université ennuyante
et vaine comme ces pages
que j'écris.

30 septembre 1962

Bilan de la semaine écoulée.

Souffrir
croyant les autres contre soi,
produit souvent la haine.
Souffrir croyant les autres
souffrir aussi,
produit parfois l'amour.

Des gens partaient,
des amoureux s'embrassaient
encore, la gare s'emplissait
d'une haleine brûlante;
quelques-uns seuls
vers leurs trains...
J'avais, en tout,
quarante-huit sous.
Je serais parti.

J'ai payé $25
un tourne-disque de $100.
Seconde main,
mais des plus convenables.
Musique d'Afrique et récital
de poésie.

Depuis quatre jours,
je n'assiste pas aux cours
de l'université.
Révoltants et fades les
commentaires des maîtres!
Pleins de rêves
et de suffisance, les élèves
me troublent et m'écoeurent.
L'insouciance en tout!
sauf en rêves d'amour
et de gloire...
Petit peuple!
tas de frigides
et d'impuissants!

Seuls, en rêve, leurs sexes
bougent réclamant la liberté!
grandes discussions!
grandes discussions!
mais les voilà tous en crainte
de l'application
de leurs rêves...

Tas de bavards!
tas d'esclaves inconscients!
Petits clients des dieux
et des maîtres soumis!

J'ai un peu d'iode, un peu
de somnifère.
Ces moyens ne me semblent
pas assez sûrs.
J'ignore le meilleur remède...
L'essentiel est de pouvoir
le porter dans mes poches.

Au restaurant.
Véronique Vilbert: 22 ans.
Comme d'habitude,
je fais rire:
- Je cherche une maîtresse!
quarante ans, voiture
et chauffeur, millionnaire.
Véronique:
- Et que dirais-tu de 22 ans?
Silence général.
- Tu me montreras
ton compte en banque.
Acclamation générale.
- Bien répondu! bien
répondu!

Tas de chiens peureux!
Mais toi Véronique, brave
Véronique.

Ce soir je suis heureux.
J'ai étudié quelques heures.
J'ai examiné quelques-unes
de mes photographies;
j'ai de bons projets.

Je suis en paix.

Pourtant, sitôt que je vais
marcher dans la foule,
le goût du suicide me trouble
à nouveau comme une folie.
Je déteste
surtout ceux de mon âge.
Les garçons,
parce qu'ils sont gras
et beaux; les filles,
parce qu'elles les aiment.

Maintenant
j'ai peur des femmes.
Je crains
qu'il y ait longtemps, entre
celle que j'aimerais et moi,
le gouffre des autres.

Ma présence ennuie
et dessèche.
Je reconnais trop vite
l'idiotie
pour ce que je pratique
la sagesse.
Je n'ai qu'un choix: l'amour
ou le suicide.

Je suis heureux.

1 octobre 1962

De retour à l'université.

Je me sens chez moi.
Plusieurs me taquinent
sur mon absence.
Je sens qu'ici je commence
à peser quelque chose.

Diane Sénécal
m'a dit en riant un peu:
- Je commençais
à craindre que tu te sois
vraiment suicidé.
Et surtout! surtout!
Louise Grignon,
assise à l'autre bout de
la classe, vint me rejoindre.
Brave Louise! toute femme!
qui me montre son doigt
blessé avec une moue
de petite fille.
Pourtant vaux mieux encore
que je rêve d'ailleurs...

Véronique Vilbert
me charme...
(Quand Louise s'approcha,
que je lui dis que sa peignure
lui allait bien - je m'étonne
de chacune! et lui dit
à son plaisir - les yeux
étranges de Véronique!...)

Je me sens chez moi.
Et maître chez moi.
(Pourtant si loin,
bienheureux suicide!...)

Certains garçons
m'inquiètent.
Michel Pichette surtout.
Et Pierre Turcotte.
Tant de relâche
et de désespoir...

Conclusion:
je suis un imbécile.
Mais je le sais.
Et ne crains plus
de me penser tel.
Donc je me crois du génie.

2 octobre 1962

Le problème c'est aussi moi.

Michel Pichette,
Pierre Turcotte:
au restaurant.
Pierre s'étonne
de ce que je parle du suicide
comme d'un possible
naturel.
Mais il a raison:
je suis épuisé.
Mais j'ai raison:
au nom de quelle certitude
n'aurais-je pas le cafard?
car même reposé
je parle de suicide.
Nous sommes d'accord.
Notre problème
est de ne pas savoir bien
aimer l'homme sans retour.
Nous ne rêvons que d'être
aimés...

(Ils ont vu Louise Grignon
se promenant la main dans
la main avec un garçon...)

LE SUICIDE ET DIEU.

Si quelqu'un dit:
"je t'aimerai toujours",
il faut d'abord saisir dans ce
"toujours" la dimension
d'un seul présent.
Ce "toujours" porte à rêver.
L'on aime oublier
qu'il ne signifie que:
"beaucoup maintenant".
L'avenir nous trouble;
nous le stabilisons en rêve.
Nous abusons
de promesses.
Nous promettons
comme par excuses.
Demain n'est qu'un sursis.
Il n'est d'amour de la vie
qu'en une démarche
de suicide.
Mais il faut bien comprendre
ici l'aspect étrange
du suicide, qui est un genre
de bonheur de vivre.
L'amour naît d'un départ
ou d'une rencontre,
mais sans cesse se présente
sous forme d'exil.
Nous l'avons connu.
La coquetterie n'est
qu'une façon de se présenter
aux autres, soi-même étant
notre seule richesse.

Dieu, c'est l'assurance
des gens de peu de foi.

Le malheur ne vient pas
de l'absence d'un dieu,
mais de la contrariété
d'un projet vers ce dieu.

Peu de gens se pose
le pourquoi de Dieu.
Car peu de gens jouissent
du suicide.
La question d'aujourd'hui
discute moins de dieu
que du pourquoi d'un dieu.

Dieu est reproduit
parmi nous.
L'original semble
nous être interdit.
Chacun naît et meurt,
et chacun a l'image de Dieu
qu'il s'en fait.

L'absence de Dieu
parmi nous vient peut-être de
l'affaiblissement
de la famille.
Dieu est présent à l'homme
par l'habitude
de se le représenter.
Qui songe en paix au suicide
ne se convertit plus.

La connaissance des choses
ressemble à une vision
au microscope.
Chaque époque découvre un
monde que l'autre troublera
par la découverte d'un autre.
Toute chose est un ensemble
dont nous ignorons
l'origine et la fin.

Aucune preuve ne convertit
l'homme.
Qui sait si demain ne réduira
pas l'évidence en ridicule.
La pensée s'effrite
comme les pierres.
À chaque être
son retour à l'Histoire.
Il n'est que l'éloquence
et la présence de l'homme
pour maintenir un espoir
en un Dieu.
Pourquoi Dieu
plutôt que rien...

Notre besoin de Dieu,
c'est notre épuisement.

Dieu n'existe-t-il
que par rapport à l'homme?

Toute question se pose
elle-même
comme une réponse.
Aussi n'est-il jamais besoin
de conclure.
L'évolution de la réflexion
ne fait que préciser
la question jusqu'à son point
essentiel: d'où il semble
toujours impossible d'aller
plus loin.

Chacun alors prend sa route.
Mais Dieu qu'est-il
pour nous sinon ce qui nous
vient d'autrui et ce dont nous
revêtons autrui.
Y a-t-il quelqu'un
qui peut dépeindre Dieu
sans se dépeindre lui-même?
Y a-t-il quelqu'un
qui ne peut qu'aimer Dieu?
Y a-t-il quelqu'un
qui ne se fasse de Dieu
l'image de son désir?

Dieu, c'est les autres.
Et cette part toujours
rejaillissante en nous
qui ne sait jamais se taire,
et qui nous parle
comme à un autre.

Mais qu'importe Dieu
dès lors que la mort
nous accompagne
vers nous-mêmes.
Qu'importe de tout rater dès
lors que notre vie retourne...
Car nous sommes
en vacances en nous-mêmes.

Le malheur est ce par quoi
nous appelons les autres.
Mais les jours
nous ramènent sans cesse
à la différence de l'autre.
Quant à Dieu,
les jours l'abandonnent
à ceux qui le veulent.
Dieu,
c'est l'absence d'autrui.

L'Homme ne devient
Homme que par l'Homme.
Dès que manque l'Homme,
reparaît Dieu, ou sinon
l'angoisse d'être Homme.
Le désir
s'accroît avec l'attente.

La paix d'ordinaire
vient avec l'âge.
Et cela très simplement
du fait que l'idée de la mort
naturelle prend le relais
du suicide.
Alors que l'idée du suicide
laissait encore un goût
de perte, la mort assure
l'homme contre ses projets.
La mort
nous réduit à la certitude.
Ainsi le vieillard projette
peu, mais se souviens.
Il se repose.
Il n'est plus
celui qui s'approprie,
mais celui qui inventorie.
Il n'est plus
celui qui s'inquiète,
mais celui qui se souvient.

Tout est rythme.
Et l'Homme écoule son être
en danses diverses.
Le jour se lève et se ferme
sur une succession
de flux et reflux.

5 octobre 1962

Bonheur aux êtres en amour!

Louise Grignon.
Tu me parles sans cesse
de lui...
C'est là où vous mangez,
c'est là qu'il dort
dans un lit défait
"comme s'il s'était battu"...
Et tu ris, tu ris si joyeuse
d'être son amie; tu brûles
du désir de le revoir; et tout
en lui t'émerveille jusqu'à
ses airs bien ordinaires dont
tu parles comme d'un songe.
Il s'appelle Pierre, de ce nom
de tous les hommes;
tu l'appelles "mignon",
il t'appelle "minou"...

Pourtant tu m'écoutes,
vibrante, comme jamais
une fille amoureuse
ne m'écouta me raconter.
Louise!
Et tout t'émerveille!
Jusqu'à ce chien qui rôdait
autour de nous perdu
dans la ville, dont tu vivais
soudain la solitude.
Tout t'est vie à protéger.
Et Pierre, cet avocat déjà,
s'est dit heureux
de me connaître; Pierre,
l'an prochain, ton époux...

Et tous les deux
nous passerons
nos jours ensemble,
échangeant nos rêves
d'amour, car toi tu t'ennuies
qu'il travaille, et moi
je m'ennuie d'être seul...

Vais-je rire?
vais-je pleurer?
si seulement je savais
où je suis...

Hélas...

Je veux mourir.

J'étais à l'appartement
de Pierre, seul avec Louise.
Janine Corbeil vint
à ma chambre, laissa ce mot:
"Je suis venue te voir mais
tu n'y étais pas".

Janine!
Pauvre Janine!
Mon brave petit Janot!

Tout, tout m'est fête
en ce monde qui s'achève...

7 octobre 1962

Janine Corbeil.

Tu vins souper chez moi.
Je t'avais téléphoné.
Ton billet
me ramène ma confiance.
J'avais besoin
que tu viennes de toi-même.
J'ai besoin d'être voulu.

Nous avons bu du vin.
Nous sommes un peu gais.
Nous écoutons
des chansons.
Nous mangeons
sur une table basse,
assis sur des coussins.
Ta jupe remonte à mi-cuisse.
J'ai plaisir.
Tu défais tes cheveux.
Nous parlons de sexe,
de ci, de ça.

Le souper cuisait lentement.
La pénombre déjà.
Les lampes allumées.
Tu marchais dans la pièce,
comme dans un de tes rêves.
Libre! tu regardais les livres,
tu changeais les disques,
et tu allumes mes cigarettes.
Je me sens responsable
d'une liberté
que je peux partager.

Tu me parles
de ton petit frère; tu parles
comme une mère.
Avec toi,
je te ferais des enfants.

Tu es bonne mère,
bien que femme un peu dure.
Je caresse tes cheveux,
tes cheveux longs.
Tu parles aussi des autres.
Tes amitiés.
Peu m'importe la jalousie
si tu te plais avec d'autres
garçons; tes confidences
me prouvent que
tu ne t'y plais pas
contre moi.
(Car je sais maintenant
possible de ne préférer qu'un
être et d'en aimer plusieurs).
L'amour n'existe proprement
qu'en acceptation de tout
l'agir d'un être; et surtout
de ce qu'il semble bâtir
contre soi.
Où trouver meilleur amour
qu'en la fidélité de chacun
envers tous?
Où trouver meilleur amour
qu'en ceux qui savent
se réjouir et pleurer avec soi
jusqu'en nos infidélités?
Quelle autre bonté
peut mener à de plus
réjouissantes amours?
Je te reconduisis
à ton autobus.
Tu as la clef de ma chambre.
Tu viendras dîner lorsque
tes cours le permettront.
Mais j'ai peur encore.
Aux portes des boîtes de
nuit, j'ai vu encore, ce soir,
des femmes très vives et très
belles...

10 octobre 1962

En classe.
Michel Pichette répondit en quatre pages aux dix lignes que je lui écrivis quant à son attitude fuyante, mais lourde de reproches pour moi.
Il remit dans quelques jours un entretien oral au sujet de notre “amitié”.
Pour repenser.
Pour réécrire.

Il me semble se jouer la comédie des craintifs qui s’accusent pour mieux accuser sans crainte.
Je suis détestable: vrai!
S’il se lavait les pieds, les autres lui sembleraient peut-être moins empestants...

Et puis merde!
Qu’il aille à ses dieux et à ses diables!
Avec les autres!
Et vive le vif et le sang!
L’affaire est close.

11 octobre 1962

Janine Corbeil.

Tu as mes clefs.
Mais comme tu n’as que peu de temps pour dîner chez moi!

Je ne pense qu’à toi...
Et cela m’est tellement mieux que tous les dieux fuyards de mon enfance.

Une odeur d’automne, de solitude et d’amour traîne encore dans mon âme.
Il y a quatre ans déjà, il y a si longtemps jusqu’à hier...
Les plus belles odeurs de ma vie, les premières libertés qu’il fallait réclamer, qu’on nous versait à petits traits, et que nous allions boire en silence.

12 octobre 1962

(Lettre non envoyée
à grand-mère Mena).

Chère grand-mère.

Il y a déjà quatre mois
que je travaille.
Avant de recommencer
mes cours, je pouvais dire
que c'était le meilleur travail
que je n'avais jamais eu.
Je ne travaillais,
en moyenne, que six heures
par soir;
et parce que c'était le soir,
je ne perdais pas mes temps
libres à regarder
la télévision.
Le matin, je me levais
vers dix heures, et lisais
jusqu'à quatre heures.
Quand je dis "je lisais"
cela signifie: j'étudiais,
car je lisais des livres
de philosophie.

Mais depuis un mois,
les cours de l'université
sont commencés.
Et je travaille encore
mes six heures par soir.
Le travail me paraît long
et ennuyeux,
bien qu'il m'oblige à une
persévérance qui est bonne.
Je ne suis pas riche,
mais j'ai de quoi manger,
et cela est déjà beaucoup.

Mais la fatigue s'accumule
jour après jour, et ne me
laisse ni le goût du travail,
ni même celui de l'étude.
Je dors, au maximum,
six heures par nuit.
Et les nuits de cinq heures
ne sont pas rares, puisqu'en
fait il m'arrive souvent de
ne pouvoir quitter l'ouvrage
que vers une heure du matin:
car l'on ne part que lorsque
notre travail est en règle,
ou, en termes de banque,
"quand nous balançons".
Je dois bien avouer
que je ne suis pas très gai.

Un de mes amis m'a parlé
de certaines banques
qui prêtent un peu d'argent
aux étudiants.
Mais leur demander
l'argent dont j'ai besoin,
et pour le nombre d'années
nécessaires, c'est beaucoup
trop leur demander.
Car je n'ai ni maison,
ni commerce pour amortir
le risque d'un si gros prêt.

Quant à retourner
chez mon père, ce serait
une solution économique,
mais une solution
que je ne prendrai jamais.
Depuis que ma mère est
morte, la famille n'existe
plus.

Je suis content
pour mon père quant
à son projet de mariage
avec Ange-Aimée Fournier,
mais jamais je ne retournerai
vivre chez lui.
Et d'ailleurs, après
s'être acheté une auto,
le maximum cette année
qu'il pouvait m'offrir
(et qu'il me donne aussi
en réalité) est $250.
Soit même pas le prix de
mes cours qui monte à $400.

Tu peux donc juger
à quel point j'ai besoin
d'aide si je veux terminer
en beauté mes études.
Et il n'y a que toi
qui puisses m'aider.
J'ai encore trois ans
d'études à faire avant
de pouvoir gagner ma vie.
Et cette année, si mes études
me permettent encore
de travailler sans trop risquer
de les échouer
complètement,
dès l'an prochain il me sera
totalement impossible
de mener à bien ces deux
vies à la fois.

Et, après tout, l'essentiel
c'est de bien terminer,
et d'avoir un diplôme.
Voici clairement
ce qu'il m'en coûte
pour vivre par année:
d'abord $12 par semaine
pour ma chambre ($624),
puis $10
pour la nourriture ($520),
puis le prix de mes études
($400),
et $5 par semaine
pour mes autobus
et mes cigarettes ($260):
soit un total de $1,804.
Et cela sans compter l'achat
de livres, de vêtements, etc.
Maintenant
si nous soustrayons l'aide
de mon père ($250) et
la bourse du gouvernement
(qui atteindra peut-être
$200), il me manque encore
$1350.
Durant mes vacances d'été
je peux gagner $350.
Ce que je cherche
à emprunter, c'est la somme
de $1,000 par année
durant 3 ans.

13 octobre 1962

Tu constates (et sans doute
avec un peu de regrets...) que
le petit Yvan qui jouait
au marin dans la cuisine
de Grande-Vallée,
renversant des bancs
pour en faire des navires,
(ça, je m'en souviens
vraiment, tant j'y trouvais
de plaisir!), et demandait
à son grand-père d'éteindre
les lumières afin de n'avoir
qu'une seule lumière
qui brille, celle qu'il tenait
sur son "navire",
tu dois constater qu'il n'a
pas beaucoup changé
(je veux dire qu'il n'est pas
beaucoup plus sage).
Car le goût de l'aventure
bouge encore, et de plus
en plus fort, dans ma tête, et
le besoin d'une lampe à moi
tout seul, la certitude d'être
mon seul "maître à bord"
m'est encore le plus grand
des plaisirs, auquel
je sacrifie, et sacrifierai
toujours, même ma santé et,
s'il le faut, ma vie.

Ce que je te demande,
si tu peux, c'est de me prêter
cet argent ($3,000),
sans intérêts si possible, et
jusqu'à ce que je sois établi.
Car alors, j'espère,
je gagnerai bien ma vie.
Si tu ne pouvais pas, j'aime-
rais tout de même
avoir une réponse.
Quelle que soit ta réponse,
tu restes toujours
ma bonne vieille grand-mère.
Je t'embrasse très fort,
même si tu dis non.

(Carte
de tante Catherine Fournier).

Cher Yvan.

Mange ces croquants
en pensant à ta vieille tante
qui ne t'oublie pas.

Maman Mena
se porte assez bien,
nous partons aujourd'hui
pour Grande-Vallée,
pour aller aux funérailles
de l'oncle Jos Minville.

Ici c'est l'automne pour vrai
mais c'est quand même
très beau.

Il parait que Gertrude
et Marie-Ange descendent
à Grande-Vallée.
Nous nous rencontrerons là.

Mon affection.

(Ébauche d'une réponse
- non envoyée -
à tante Catherine).

J'ai reçu
ton sucre à la crème.

Je suis fatigué.
Je manque régulièrement
un jour d'école par semaine
pour dormir.
Sinon je n'aurais vraiment
pas la force de poursuivre.

J'ai écrit dernièrement
aux Nations Unies afin
d'avoir des renseignements
quant aux places disponibles
dans l'enseignement
en pays sous-développés
de langue française.
Si la réponse est favorable,
et si je me vois obligé
de continuer à étudier
et à travailler 18 à 19 heures
par jour, j'irai peut-être
enseigner là-bas
le reste de ma vie.
Aie-je le choix?
Je préfère mille fois
la pauvreté à la maladie;
je préfère la pauvreté
à l'esclavage;
je préfère la pauvreté
à devoir travailler malade
le reste de ma vie.

14 octobre 1962

Trop parmi les nôtres
sont morts encore jeunes
pour pouvoir oublier
les soins qu'il faut s'apporter
à soi-même pour atteindre
seulement
l'âge qu'ils atteignent.
Malgré les conseils
qu'ils me donneraient
sans doute, je vis exactement
comme eux.
Mais moi, je peux mourir.
Je n'ai ni femme, ni enfant.
J'ai compris que la "famille"
n'est pas "ma" famille.
Je sais maintenant
qu'ils ne m'assisteront
qu'à mon enterrement.
Puis ils continueront de rêver
d'amour ailleurs et d'offrir
leur aide sans la donner.
Comme tu vois, j'ai le coeur
noir.
J'ai compris qu'il suffisait
de sortir d'une maison
pour qu'on vous oublie.
Le coeur que tu avais,
après la mort de mon oncle,
quand tu vins à Montréal
et que tu ne pouvais revoir
tant de lieux où vous aviez
passé ensemble.
Un coeur qui sent l'automne.
Un coeur
plein d'amours séparés,
plein de souvenirs comme
de belles feuilles mortes que
l'on conserve précieusement.

Je suis comme un narcomane
en temps de grande sévérité.
Jadis, j'ai connu l'abrivent
d'une famille, j'ai connu
un Dieu que l'on réchauffe
comme une maison.
J'ai eu ce goût de vivre.

Mais le temps...

Faut-il revenir à l'enfance?
Quel est le navire qui ramène
aux premiers songes?

Je te tenais par la taille, nous
marchions dans les feuilles,
je te promenais de mon bras
à l'autre, tu riais
que je te taquine ainsi.

(Tu ris comme mon frère!
tu ressembles à mon père!
j'ai goût de te vomir...)

Pourtant je t'aime,
tu sens l'automne, le bois
des meubles que tu aimes
et que nous regardions
ensemble.

Mais que penses-tu dès que
je parle? à quel théorème
me compares-tu,
femme à peine navigable?

Qu'on me laisse
à moi-même!

Je n'ai plus de foi
qu'en la mort.

Janine Corbeil.

Je suis malade.
J'ai mal, je tousse
et j'ai de la fièvre.

*

Il n'y a pas de monde
descriptible objectivement
et totalement.
Il n'y a que des visions,
des synthèses.

Le monde est
ce qu'il nous fait devenir.

La distorsion
de notre société semble
venir, principalement,
de l'incompatibilité
entre notre projet et notre
réalisation individuelle.

16 octobre 1962

Seul comme une pierre.

Pourtant, je ne manque pas
d'amis.
À l'école, jamais je ne suis
seul.
Mais il faut rire, il faut
réjouir la tête des autres!

Madeleine Letellier,
Michel Pichette...
C'est impossible.

Je m'ennuie, je m'ennuie
de ne pas être un saint...

Le monde ne m'amuse plus.
Il est si lent!

(Ma grippe semble se clairer
sans risque de bronchite).

Peu m'importe maintenant
la nature du monde.
Sa beauté pour moi
ne dépend que de l'amour
que je lui porte.
Peu m'importe les dieux,
les diables et les vérités,
il n'est de paix que d'aimer.

Ce n'est pas Dieu
qui me manque,
mais la patience.
Ce n'est pas de justifier
le monde,
mais d'y participer.
Ce n'est pas l'autre,
mais moi-même.

18 octobre 1962

(Lettre envoyée
à tante Catherine Fournier).

Chère tante.
J'ai reçu avec plaisir
ton sucre à la crème.
Je l'ai mangé avec un plaisir
encore plus grand.
Ce n'est pas tous les jours
que je peux me permettre
des sucreries.
Depuis que je dépends
de mon travail, je vis comme
un moine aux travaux forcés.
Je suis très fatigué.
Je manque régulièrement
un jour d'école par semaine
pour dormir.
Sinon je n'aurais vraiment
pas la force de poursuivre.
Le pire est que j'ai attrapé
une bonne grippe.
J'ai le front brûlant
et les yeux rouges.
Mais je ne peux pas cesser
de travailler,
car l'on me renverrait.
Du côté maladie,
nous ne sommes absolument
pas protégés.
C'est révoltant.
Depuis le temps
que je travaille pour
la Banque Canadienne
Nationale, je sais,
par trop d'exemples, que
presque tous ces banquiers
sont des exploiteurs.
Mais hélas je n'y peux rien.

Hier.
J'étais avec Louise Grignon.
Vers la fin de l'après-midi
la fièvre me prit,
je commençai à frissonner.
La nuit précédente, il me
semblait ne pas avoir dormi.
Je crois plutôt que
je m'éveillais couramment.
Hier soir,
j'ai travaillé tout de même.
Vers la fin de la soirée,
la fièvre sembla disparaître.
J'étais épuisé
plus que jamais.
Une drôle de sensation
d'engourdissement
commença.
J'avais peine à tenir debout.
C'était comme des vagues
d'un fluide anesthésique
qui s'emparaient par flux et
reflux de tout mon corps.
J'ai dormi onze heures.
Je me suis levé bien portant.
Mais, à peine levé, la même
impression de paralysie.
C'est comme si
mes sensations perdaient
du temps en venant
à ma conscience.
Mes membres sont lourds
et si loin...
Je n'ai plus de front,
ni de tempes.
Qu'est-ce que cela signifie?
Est-ce les trois tablettes
de Pyribenzamine de 50 mg
chacune que je prends cha-
que soir depuis trois jours?
Je crois que oui.

Je me sens la peau lourde
et presque insensible.
Et le médicament
est conseillé aussi pour
l'urticaire!

Hier, en me rendant à mon
travail, le corps brûlant,
je me suis rappelé
avec nostalgie mes maladies
d'antan.
C'était vacances pour moi, et
toute l'attention de ma mère!
Maintenant, je suis seul
comme une bête.
Plus que jamais je suis plein
de pitié pour les autres.
Dans l'autobus,
j'aurais tout embrassé.

Au travail,
je me rappelle longtemps
Madeleine Letellier.
Lui écrire...

Si je meurs,
qu'y a-t-il de changé?
Je ne suis à personne.
Il me faudra apprendre
à tant aimer
que la mort me laisse
sur ma soif d'aimer encore.
Ce projet est bien celui
d'un égoïste.
Aimer ou ne pas aimer,
quel est le moindre mal?
Dieu, c'est aimer les autres.

20 octobre 1962

Penser n'est point répéter,
chercher n'est point
qu'imaginer.
Ce n'est pas du bout
de l'hémisphère catholique
qu'on découvre
véritablement l'autre
hémisphère du cerveau.

Je suis calme et doux
comme un rêve de voyage.
Une grande paix
comme au seuil
de la dernière porte
des prisons.
Le monde s'allonge
comme un corps permis.

Étrangle ta mère,
mitraille ton père,
étrangle les prêtres,
mitraille tes maîtres,
ce n'est ici que premier pas
vers le bonheur.
Il faut bientôt te prendre
toi-même.
Alors commence!

Rien désormais ne compte!
Une longue vacance
jusqu'à ma mort.
Ni diplôme, ni amour
ne méritent le respect.

Je vis comme un moine,
en grande paix.
La masturbation
est un respect.
Le mal, c'est ce que l'on fait
de mal le croyant mal.

26 octobre 1962

(Note laissée
pour Janine Corbeil).

Gros Janot.

Je ne peux pas venir ce midi.
Tu as vu, il a neigé!
Ça rend tout de même
un peu triste: car je n'ai
ni gants ni caoutchoucs.
Encore des dépenses.
Mais ça fait
du blanc dans le coeur.

11 novembre 1962

C'est dimanche.
C'est un jour comme
un autre.
J'ai décidé
de poursuivre mon journal:
par principes!

Les églises
ne me cernent plus
de leurs parfums d'encens,
de l'odeur de leurs foules.
Je retournerai à ces temples
d'idoles, pour me souvenir
de moi-même.
J'ai ouvert
la fenêtre de ma chambre.
Le vent sent bon le froid,
il sent je ne sais quoi,
il goûte amer
comme la camomille,
il sent, je crois,
le pensionnat.

J'ai peine à écrire ce journal.
Je ne suis plus malheureux.
Je suis seul,
et plus qu'avant peut-être.
Mais je ne ressens plus
cette crainte ancienne
de n'être pas deux.

Je gagne toujours mon loyer,
mon pain, je gagne de quoi
bien vivre.
Sans excès.
J'ai repris cette semaine
beaucoup de mes retards
en mes études.
Je ne suis pas pressé,
je ne m'énerve plus.

Tout est futile!
il n'est que d'en jouir.
Malgré mon emploi le soir
à la chambre de
compensation de la Banque,
mes cours l'avant-midi,
et mes études l'après-midi,
j'ai plus de temps ici pour
lire que je n'en ai trouvé
dans trois ans d'oisiveté.
De minuit à trois heures
du matin, je travaille
Saint-John Perse
ou Beaudelaire, et le matin
je les remédite et relis
en mangeant.
Un peu de temps
bien employé, à la longue,
d'un employé fait un sultan.

Samedi, le 3, il neigeait.
Jeannine Corbeil vint passer
la soirée.
Plaisir qu'elle vienne
sans que je doive l'appeler.
Elle se dit très bien ici,
elle regrette de devoir
retourner chez ses parents.
Je l'ai reconduit
à son autobus.
Il neigeait.
Si calme.

Mon père est venu
me chercher, Ange-Aimée
Fournier attendait dans
l'auto, j'ai dîné chez eux,
c'est... agréable, on parle
politique-c'est-les-élections!
rouge. (Voilà)!

Je ne retournerai jamais
vivre si loin du monde.
(Bien!)
Dans ma chambre,
au plus haut de cette maison,
j'ai l'impression d'être
un ange au paradis.

Pourtant j'ai pris quelque
chose.
J'ai repris contact
avec la douleur.
Mon frère Sylvain, le plus
jeune, treize ans peut-être,
cours classique, "Syntaxe":
très mauvais élève
mon frère...

Dans l'auto,
nous parlions de lui.
J'ai recompris la défaillance
de l'éducation.
Mon père me répéta
les conseils qu'il avait
répétés à mon frère après
(je ne lui dis pas)
me les avoir répétés
quand j'avais son âge.
Il faut se forcer,
l'avenir est à l'éducation!

Mais!...
L'indécision des enfants
trouble le peu de calme
qu'il reste aux parents.
Mais!...
Les parents rêvent l'avenir
de leurs enfants
et leur abandonne l'effort.
- C'est pas ma vie! c'est
la tienne!
Les parents sont paresseux,
les enfants sont paresseux,
et vive le courage!
Voilà le problème...

J'ai permis à mon père
d'inviter Sylvain
à passer chez moi son mardi
après-midi de congé.
J'en ferai ce qu'il deviendra.

Même Baudelaire,
défunt agréable s'il en est!,
je le refuserais
comme mon maître.
J'ai besoin d'espace,
de risque!
L'école: aux idiots!
C'est dit.

Hélas, on m'annonce que
mes proches les plus riches
sont encore en bonne santé...

13 novembre 1962

Au début de cette année,
me retrouver seul en ma
chambre me désespérait.
Maintenant je reste calme,
si calme et heureux!
lisant et écrivant au son
de l'eau que je fais bouillir
pour le seul plaisir
de l'entendre,
sur le rond de poêle allumé
dans ma petite cuisine.
Il m'arrive encore de rêver
d'une femme très douce...
Évidemment, je me masturbe
encore une fois par jour,
avant de m'endormir
(ô somnifère!).
Au travail, un collègue
m'a prêté de la vraie
pornographie.
Un couple se faisant l'amour.
Merveilleux! La femme,
sur certaines photos,
suce le sexe de l'homme
entré dans sa bouche.
Je fume terriblement.
J'arrêterai prochainement.
(C'était pour la rime)...
Maintenant, je vais me raser!
je suis barbu
comme un sexe
de jeune fille.
Au bureau: Albert...
pris d'une crise d'épilepsie,
s'écroula contracté
sur le plancher de ciment et
je dû le tenir avec le patron,
monsieur Vanier, pour qu'il
ne se brise pas le crane tant
il bougeait brusquement.

Sylvain dîne chez moi.
À trois heures,
il s'en retourne.

Sa situation n'est pas
encourageante pour lui.
Ses notes scolaires
sont désastreuses.
Je lui parle longuement
(trop?)
des désavantages
de travailler sans avoir
obtenu de diplômes.
J'essaie aussi
de l'encourager.

Âge plus terrible
qu'un cancer! le désespoir
lui-même n'a pas encore
ses assises.
J'ai mal à cet âge
que j'ai eu...

16 novembre 1962

Je suis saturé
de discussions.
Nous parlons, nous parlons
comme s'il n'était rien
à vivre ensemble!

Heureux savoir
qui nous mène aux silences
de l'amour.

Devenir chef,
c'est s'habituer à s'obéir.
Être esclaves,
c'est obéir aux autres.

17 novembre 1962

Yves Mongeau.
Vingt ans.
Poète.
J'ai dit qu'il était grand.

"et nous habitons le silence
au coeur du monde
de tout notre effondrement
de pierre
au carnage des heures
parasites
à la pousse persistante
de la mort sur nos os"

Car, finalement, notre besoin
de l'autre nous fit surmonter
notre gêne d'être lus.
Nous nous sommes tant
confiés!
mais c'était lui surtout
qui parlait...
(Je me sens si seul, et maître,
en mes silences)...

Il habite, avec sa soeur,
le rez-de-chaussée
d'une maison très modeste,
séparé du premier étage,
où logent leurs parents.
Ils sont plus ou moins libres.
Sa maîtresse vient coucher
avec sa soeur et change
de lit durant la nuit.

Ils ne sont plus chrétiens.
Lui, refuse la messe;
les parents crièrent et crient
encore.
Elle, joue la comédie.
Il erre tout le jour et suit
quelques études le soir.

J'avais déjà conversé avec
lui au collège Sainte-Marie.
Il me souvient
qu'il m'écrasait un peu.
Alors, je lui parus cynique.
Il s'étonne maintenant de me
retrouver calme et attentif.
Il rit de mes vols à l'étalage,
il m'écoute faire allusion,
vaguement, furtivement,
à mes maîtresses... que
j'invente.

20 novembre 1962

Je suis très fatigué.
Je travaille comme un idiot.
Exploitation collective.
Chacun vole chacun.
L'idée d'un vol immense
me tente.
Et pourquoi pas?
Mais où? Mais comment?
Le risque
m'attire et m'effraie.
Mourrez, mourrez
mes parents riches!

Je veux une maîtresse.
Les filles de ma classe
m'écoeurent.
Ni corps, ni tête.
Et surtout pas de tendresse.
Reste Janine Corbeil.
Elle acceptera sans doute.
Des preuves, je crois,
de son désir.
Mais il faudra la prendre
sans l'avertir.
Je la délivrerai du mal
de craindre.
La morale collective fausse
le monde et nous asservit.
J'ai dans la tête une fille
douce et belle,
une fille nourrie de poèmes.
Je ne sais qu'en ma tête
une fille que je ne cherche
pas à tromper.
Nous irons vivre
au bout du monde,
d'une petite rente, un jour...
Je ne cherche qu'une
maîtresse que j'aimerais.

24 novembre 1962

Je me suis fait coincer!
Ça devait arriver.
On oublie toujours
quelque chose.
C'est fatal.

Ce midi,
j'ai volé un dictionnaire.
Très facile.
Je m'étais promis,
depuis quelque temps, de
cesser mes vols avec ce livre
dont j'avais quelque besoin.
On oublie même ses plus
prudentes intentions.
Ma chambre
n'a qu'une fenêtre.
Les mauvaises odeurs
s'accumulent.
Je vole un désinfectant.
J'en achète un autre.
Puis...
je me dirige vers la porte.
Un homme s'avance,
me demande si j'oublie
de payer quelque chose.
- Non...
Il me saisit le bras, m'oblige
à le suivre dans un endroit
fermé au public.
C'est fait! J'en pisse...
J'ai oublié de me cacher
du promontoire vitré
d'où le gérant peut surveiller
le magasin.
Désormais, mon nom,
mon âge, ma signature,
reposeront, m'a-t-on dit,
aux filières de la police.

Me faire prendre
une deuxième fois,
m'a-t-on dit, me vaudra
de deux à six mois de prison.
Ici se termine une autre belle
aventure.
La morale que j'en tire
est la nécessité sociale
de la police.
J'en tire aussi l'inutilité
du vol dont la somme
ne peut assurer
le reste de notre vie.
Un vol énorme!
sinon, l'honnêteté.

De retour chez moi,
j'ai palpé longuement
mon nouveau dictionnaire.
Il sent bon le calme
et le poème...

25 novembre 1962

Dormir! Dormir!
Ne plus jamais s'éveiller...

Yves Mongeau, sa maîtresse,
et Louise, sa soeur,
(tellement unis, si vifs
et douloureux), sont repartis.
Je suis seul.
Si seul!
Personne, personne
au monde...
Ah qu'une guerre éclate
et me distrait!
Ma chambre tourne
et retourne les malaises
de l'alcool et du cauchemar.

Louise Mongeau me plaît.
Vive.
Et jolie.
Des distractions,
des douceurs de fille.
(Sa solitude derrière l'amour
de son amie et de son frère).

Mais j'ai si peu de temps
pour poursuivre l'amour!
(Et qui donc m'aimerait?)
Même libre, je me sens
si loin de la bonne chaleur
des hommes.
Trop de méfiance en moi!
J'ai trop cru à l'Homme;
ma croyance elle-même
ne sent plus que le piège.
J'ai si peur d'être refusé
quand je cesse de rire!

J'ai besoin d'une femme
à aimer! j'ai besoin
d'une présence à partager.
(Mais qui donc m'aimerait?)

Je suis seul.
Personne au monde,
au monde entier des êtres,
qui ose ce soir venir
s'appuyer sur mon épaule!
Que je meurs!

J'en ai assez du monde.
J'en ai assez d'être moi.

29 novembre 1962

Mercredi dernier,
comme ce soir,
je n'ai pas été travailler.
J'en ai assez.
J'aurai
la bourse du gouvernement,
j'aurai
l'aide de ma grand-mère,
ou je quitterai l'école, ou
j'irai vivre comme un moine
quelque part dans quelque
île, ou je me suiciderai.

(On devrait pendre
les employeurs engageant
pour plus de trois heures
par jour, et payant moins
que pour vivre à l'aise).

Mercredi dernier j'étais donc
avec Yves Mongeau.
Sa soeur que j'espérais
et que j'ai rencontrée me fit
une certaine déception.
Je la croyais plus douce;
j'ai découvert un peu trop
du confrère.
Yves trouve Janine belle
en photo.
Mercredi dernier
je crus donc aimer Janine.
J'oubliai Louise Mongeau
que je devrais courtiser,
horreur!
Mais ni Janine,
ni quelque autre, ne me ravit
hors de moi-même.
Je suis seul, et quoi d'autre?
Et pourquoi ne pas rester
seul?

Jamais plus
qu'une camaraderie.
Yves n'est plus satisfait
de Claire McNicoll,
sa maîtresse.
(Il y a toujours une bonne
raison de changer).

Ce soir, en cette semaine
pourtant si trouble,
un amour étrange et solitaire
me rapproche du monde.

Louise Mongeau,
Roger Letellier,
Yves Mongeau, et parfois
ma trop sage Janine Corbeil,
m'attendrissent.
Je sens mon importance:
la souffrance à caresser
en l'âme de Louise,
et surtout la confiance
et la délicatesse de Yves
à mon égard.
Que je ne déçoive pas!
Même si j'abandonne
mon emploi, j'ai du travail
(et combien plus sérieux!)
pour garder ma dignité.

Écrire davantage.
Connaître la littérature
de mon pays.
J'ai commencé:
Grandbois surtout.
J'ignorais
même nos prix littéraires.

Les parents Mongeau:
chrétiens, le nez partout,
épuisants.
Yves et Louise sous leur
torture de bien-pensants.
Me trouvent sympathique,
sauf les cheveux... trop
longs.

Malgré trente-six heures
sans sommeil,
j'ai tout de même abattu
beaucoup d'ouvrage.

Fier et calme.

(Autre ébauche de lettre
non envoyée
à grand-mère Mena).

Je ne t'écris pas souvent.
Je dois m'accuser
de beaucoup de négligence.
Mais tu peux deviner à quel
point le temps me manque.
C'est toujours la même
chose, je commence des
lettres que je ne finis jamais.
Mais aujourd'hui,
si je me décide à t'envoyer
cette lettre, c'est que
toute ma vie est en jeu.
Tu devines à quel point
je pense surtout à moi.
Mais là où j'en suis, je crois
que c'est pardonnable.
Au moment où je t'écris,
il est 7 heures du matin.
Depuis minuit,
j'essaie en vain de dormir.
Ce matin
(il fait déjà presque
assez clair pour écrire sans
lumière),
je prends une décision
très importante.
Toute ma vie est en jeu.
Mais je n'ai pas le choix.
J'arrête mes études,
ou j'arrête de travailler.

Au point où j'en suis,
je me vois dans l'obligation
d'abandonner mes études.
Ma santé ne me permet pas
de travailler et d'étudier
en même temps
bien longtemps encore.

1 décembre 1962

Je suis tellement fatigué
et tracassé par l'argent
que je ne suis plus capable
de mener quelque chose
à bien.
Et ce n'est pas mon père
qui va m'aider.

Depuis que j'ai quitté
la maison, je crois
qu'au fond il est content.
Il donne tout à Ange-Aimée.
Il ne voit qu'elle.
Je ne suis pas là
pour le déranger.
Mais moi je ne peux pas
m'habituer à ce qu'il oublie
si facilement ma mère.
Mais je n'attends rien de lui
surtout parce qu'il ne peut
rien me donner.
Sa situation financière n'est
pas si belle qu'elle en a l'air.
Tout ce qu'il a est payé, mais
il n'a pas d'argent liquide.
Sinon je crois bien
qu'il m'aiderait quand
même.

Je crois que tu peux bien
deviner à quel point
je suis troublé.
J'ai comme l'impression
que ce matin je dois choisir
ma vocation.
Et je suis terriblement
fatigué!

La seule chose dont je suis
sûr, c'est qu'avant
de prendre ma dernière
décision, la meilleure chose
à faire c'est de t'écrire.
Je vais t'exposer
tout de suite mon problème
financier.

(...)

Comme tu vois,
c'est une jolie somme.
Pourtant c'est l'essentiel.
Sauf les cigarettes,
je ne me permets rien.

Si tu pouvais m'aider
un peu, je pourrais continuer
mes études.
Étant donné qu'il y a déjà
une partie de l'année
de passer, et que je compte
recevoir une bourse
du gouvernement
(peut-être $200),
il me manque environ $800.
Si tu m'aidais, ce serait
une année de terminer.
À présent
que je l'ai commencé,
je trouve ça un peu triste
de l'abandonner.

(Note laissée
pour Janine Corbeil).

Janine.

Tout va, tout va... mal.
Hier, et la nuit qui précédait,
et le jour avant les deux,
je n'ai pas réussi à dormir.
Couche, tourne, retourne,
lève, fume, couche, etc...

Deux soirs cette semaine
je n'ai pas travaillé.
L'école, n'en parlons pas...
Blues et insomnie!

Aujourd'hui, de 11 heures
à midi: à la torture
chez le dentiste Lussier!
Je n'ai pas oublié
de te prévenir; non;
c'est plutôt ma paresse...

Viens en fin de semaine;
note-moi le jour et l'heure
que j'y sois.

Viens plus souvent... douce
complice.

Janine Corbeil et moi
nous entendons sur notre
indécision à nous "aimer".
C'est elle
qui parla la première.
Elle dit "amitié";
je dis "tendresse"; j'imagine
que nous sommes d'accord.
Et pourtant
je suis bouleversé.
Je ne suis pas un homme
que pleurent les femmes.
On se souvient de moi.
C'est tout.

(Qu'on nous pardonne
d'avoir parlé.
Nous nous ennuyons.
Parmi trois milliards
de vivants,
des milliards de morts).

Je cherchais une suffisance.

JE VIVRAI SEUL.
Et ma maison s'offre
en auberge à plusieurs.
Car je sais parfois
une douceur possible
entre les Hommes.
Nous savons maintenant
que nous ne sommes
que nous-mêmes.

3 décembre 1962

(Lettre corrigée
par Yves Mongeau
et envoyée
à grand-mère Mena).

Chère grand-mère.

Je t'écris au dactylo
à cause de tes yeux
peut-être un peu fatigués.

J'espère que tu te portes
aussi bien que lorsque
tu vins à Montréal,
il y a quelques mois.
Hélas, je n'ai pas
de nouvelles de toi.
Je n'ai pas le temps
de retourner à Saint-Lambert
où Gertrude
pourrait me renseigner.

Mais je dois m'accuser
de beaucoup de négligences.
Je ne t'écris pas souvent!
Mais tu peux deviner à quel
point le temps me manque.
Je travaille 18 heures
par jour.
C'est toujours la même
chose: je commence des
lettres que je ne finis jamais.

Aujourd'hui je m'aperçois
que ma santé ne suffit pas.
Depuis que je suis en
chambre: deux fois malade.
Un début de bronchite;
et maintenant,
je ne réussis plus à dormir.

Au moment où je t'écris,
il est 7 heures du matin.
Depuis minuit,
j'essaie en vain de dormir.
Couche, tourne, retourne:
toujours sans résultat.
Impossible de dormir.
Je suis trop fatigué,
trop nerveux.
Et ce soir je dois travailler
quand même.
(Ils nous congédient
si nous nous absentons trop.
Et j'ai déjà manqué
à cause de la bronchite).

Ce matin, je prends
une décision très importante.
Toute ma vie est en jeu.
Mais je n'ai pas le choix.
J'arrête de travailler,
ou j'arrête mes études.
Mon père n'a pas d'argent
liquide.
Il m'avoua cet été,
avant mon départ,
qu'il ne pouvait payer
toutes mes études.
Je ne peux pas compter
sur lui.
Et je ne retournerai pas
à Saint-Lambert.
Bien sûr, nous ne sommes
pas en guerre; mais nous
avons trop de difficultés
à nous entendre.
C'est la même chose
avec Ange-Aimée.
(Personne ne peut remplacer
ma mère).

Je crois que tu peux
comprendre ma situation.
À vrai dire,
elle n'est pas très drôle.
Mais avant de devoir cesser
mes études, faute de pouvoir
travailler en même temps, je
préfère te demander ton aide.
Si tu pouvais m'aider
un peu, je pourrais au moins
finir cette année-ci
à l'université.

Excuse-moi
de parler d'argent.
Mais je suis tellement
tracassé!
Permets-moi de t'exposer ce
qu'il m'en coûte par année:
d'abord $12 par semaine
pour mon logement,
soit $624,
puis $10 pour ma nourriture,
soit $520,
et le prix de mes études
$400,
et $5 par semaine
pour mes autobus
et mes cigarettes, soit $260,
pour un total de $1804.

Comme tu vois,
c'est une jolie somme.
Pourtant c'est l'essentiel.
Sauf les cigarettes,
je ne me permets rien.

Je me demande si tu ne
pourrais pas m'aider un peu;
avec ton aide, je pourrais
continuer mes études.

Étant donné qu'il y a une
partie de l'année de passer,
et que je compte recevoir
une bourse
du gouvernement
(peut-être $200),
il me manque environ $800.
Si tu m'aides, ce serait
une année de terminer.
À présent
que je l'ai commencée,
je trouve ça un peu triste
de devoir l'abandonner.

J'aimerais pouvoir te parler
de choses plus agréables.
Mais c'est tellement
bouleversant la crainte
de ne plus avoir d'argent!
Et je suis tellement fatigué!
J'espère pouvoir un jour
t'écrire à tête plus reposée.

D'ici là, j'espère que tu
pourras penser un peu à moi;
et me répondre le plus tôt
possible si tu peux.
J'espère aussi
que tu pries un peu pour moi
dans tes temps libres.
J'ai si peu le coeur
à la prière!

Je t'embrasse bien fort.

4 décembre 1962

J'ai raté un examen.
Les filles les plus idiotes
ont réussi.
"Chères collègues..."

Les étudiants!
J'attendais l'autobus.
Je les regardais passer.
Beaux.
Virils.
Logés.
Nourris.
Payés.
Ils ne cherchent pas;
ils apprennent;
ils réussissent.
Ils ont toute leur tête.

J'ai un mal physique;
je n'ai plus le goût
de manger; je veux vomir.

Je méprise par envie.

Brave lecteur, que tout
t'épargne de vivre avec moi!
Je suis l'absurde.

5 décembre 1962

Journée calme et heureuse.
J'essaie
de ne plus m'inquiéter:
des examens, de l'ennui du
travail de bureau, de l'avenir.
Je tente
de m'ancrer au présent.
Pas facile...

Étudié la morale de Socrate
selon Xénophon.
Une grande promesse: la
conquête d'une tempérance,
mon bonheur, pour aimer
Yves et Louise Mongeau;
leur rendre leur présence
encore plus que la leur
à moi-même; une tendresse;
comme je sens
qu'ils le méritent; comme
je sens que je le mérite.
La contagion
de la tendresse!

Hier à minuit - ce matin -
je me suis rendu chez Yves
après mon travail.
Sa soeur aussi m'attendait.
Elle était couchée.
Douce. Charme!
Je les ai fait rire.
Non par méfiance cette fois.

(Yves l'explique
à elle-même.
Il l'éclaire
dans ses angoisses.
Plus tendre qu'un amant).

Chez moi, jusqu'à
trois heures du matin.

(Yves avait dit à sa soeur
que j'avais une maîtresse.
Janine Corbeil.
Et ce soir que je venais
de la perdre).

Je parle trop de moi.
J'écoute mal.
De mon désir pour Louise.
À éviter.
Yves n'est pas un mur.
Mon impatience trouble tout.

Je ne peux repenser à Janine
sans un écoeurement
profond.
J'avais ma main
sur son ventre quand
elle me dit brusquement
qu'elle jugeait impossible
un amour entre nous.
Son ventre mou.
Le gros intestin.
C'est
comme si je m'enlisais
dans ses excréments;
comme si elle en riait...
Horreur ineffaçable!

7 décembre 1962

Mon père est un vase clos.
Il ne sait pas rencontrer
l'intimité des hommes.
L'autoritarisme de son père
se redresse en toutes
perspectives d'affection
avec un mâle.

JEUNESSE!
TOUCHE TA LIBERTÉ!

Hérésie que le droit
des parents sur l'adolescent!
Sadisme idiot
que notre asservissement
financier aux parents!
Qu'on se libère des adultes;
que nos enfants se libèrent
de nous!
Qu'on nous paie
pour nous instruire!
Et que l'on ne réclame
de nous que quatre heures
de travail par jour!
Le reste: nous aviserons.

JEUNESSE
TOUCHE TA LIBERTÉ!

Je suis à mon travail
d'esclave, mon angoisse,
banni de ma douceur
par la stupidité incurable
de mon père et des Hommes.

8 décembre 1962

Yves Mongeau:
- Ma soeur m'a demandé de lui parler de toi.
- Qu'est-ce qu'elle t'a demandé?
- De lui parler de toi.

Il faut beaucoup d'héroïsme
ou de lâcheté
pour ne s'arrêter
qu'à une seule femme.
Aucune raison valable.
Un nomade
se fait sédentaire.
Au cheval de voyage,
on flanque le socle.

Qu'est-ce de préférable?
Pour moi?...

9 décembre 1962

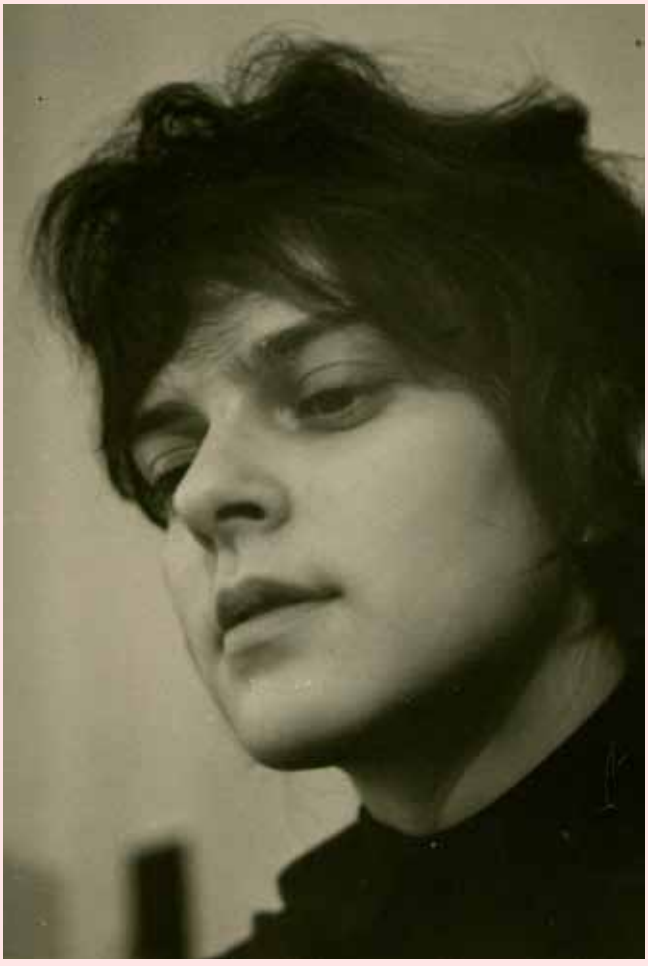
Dîner, et l'après-midi
chez Yves Mongeau.

Tant de filles!
Lise, Denise, Claire
et Louise un peu dure j'oserais dire devant tant
de concurrence.

Nous étions assis,
elle avait les mains froides,
j'en réchauffai une
en l'appuyant sur ma jambe.

Photographier.

La soirée chez moi.



10 décembre 1962

(Lettre reçue
de grand-mère Mena).

Cher toi.

D'après ta lettre que je viens
de recevoir, je trouve
que tu as l'air fatigué, c'est
vrai qu'étudier et travailler
doit être bien dur pour toi,
il faudra que tu choisisse
un ou l'autre
ce sera mieux de même.

Je trouve que le montant
que tu me demande
est élevé, pour le moment
je te fais parvenir $100, cela
te dédommagera un peu.

Où en es-tu rendu
dans tes études?
penses-tu finir cette année?
As-tu parlé sérieusement
de la chose avec ton père,
ce serait lui il me semble
qui te donnerait les meilleurs
conseils, car lui il est
connaissant et débrouillard.

Je te souhaite de prendre
une bonne décision
et de bien faire
ce que tu vas choisir.

Je prie pour toi pour que tout
aille pour le mieux.

Le temps des vacances
des fêtes essaie de te reposer
et tu vas voir qu'après
que tout ira pour le mieux.

Ma santé est assez bonne
pour mes 78 ans,
mais pas assez pour danser
le temps des fêtes.

Je te souhaite bonne année,
bonne décision
et je t'embrasse.

Ta grand-mère.

Maman Mena.

Louange à la terre!
Désormais ce journal
où se déverse l'amour.
Tu dormais dans ta chambre.
Je t'éveillai, je voulais
que cela te soit doux.
Et je m'assis
sur le bord de ton lit.
Dans la nuit pâle des villes
nous découvrant à peine,
je t'ai confié ma solitude.
Louange à notre peine!
Louange à nos âmes
étrangères!
Je t'ai confié ma tristesse.
Et c'est toute ta tendresse
qui s'étirait avec toi.
Ta douceur démêle en moi
mes doutes.
Mais c'est aussi ta méfiance
qui m'enchante.
Et je te nomme très douce
et très présente,
car tu disais ma haine
de l'aigreur et de l'absence
dont tes amies t'accusent.
Car je sais un amour menant
plus en toi que la méfiance.
Mes doigts te caressent
les tempes, te caressent
le visage, et je me sentis bien
de croire que tu te sentais
bien.
Tu n'es pas très jolie,
mais tu m'es la plus belle.
Pour ta joie, pour la mienne,
je risque avec toi la route.

16 décembre 1962

- Nous sommes
notre cadeau de Noël!
- Oh oui! oh oui!
Elle me serre et se serre
sur moi, couchés ensemble
sur le lit,
presque à me faire mal.

ENFIN! UNE FEMME!
À MORT LES FEMMES
CONFRÈRES
ET FROIDES!

Au fond
je suis rigide et réticent.
Honte à me livrer,
surtout affectivement
et corporellement.
Maudite éducation.

Sa main sur ma poitrine:
- j'entends battre ton coeur.
Au départ: deux larmes
coulent sur mes joues.
"Je vais pleurer comme
un gosse".
J'en avais presque honte.
Alors j'ai parlé durement
du monde qui nous entoure:
- Que tu es dur! tu me fais
peur.

À Noël, elle part avec sa
famille pour quelques jours.
- Je vais m'ennuyer.
- Je serai tout le temps
en pensée avec toi.

On s'enlace, on se regarde,
et souvent, secouons la tête
par petits coups,
avec des envies de crier,
de pleurer de joie:
nous n'en croyons pas
nos yeux de notre amour.
Le monde a changé de route.

Quand je suis arrivé, elle
étudiait, couchée sur son lit.
- Je te suis partout
en pensée. J'imagine tout
le temps ce que tu fais dans
ta chambre.
Elle encore:
- Ça ne te fait pas peur un
bonheur comme ça?
- Oui, mais nous
le défendrons contre
nous-mêmes. Nous ferons
des sacrifices.

Ce soir, Denise Lafrenière
couche avec Yves Mongeau
qui, hier, couchait
avec Claire McNicoll.

Assis.
Elle m'attire pour
que nous nous allongions.
Je n'ose pas trop.
Crainte.
Mais bientôt ma main
sous sa blouse, sa taille nue,
mes caresses.
Elle veut que je reste
à dormir avec elle.

Hélas, j'ai un examen
demain.
Peur que je ne me réveilles
pas à temps.
- Je vais penser si fort que
tu dois te réveiller que tu vas
te réveiller.
Moi:
- Quand je t'ai caressé la
première fois, qu'as-tu pensé
de moi?
Elle:
- J'avais mal, j'avais mal
pour toi! Je ne savais plus
quoi dire.
Moi:
- Ce nous sera un bon
souvenir de ne pas avoir
fait l'amour la première
fois que nous nous sommes
allongés ensemble. C'est une
bonne base. C'est plus facile
d'avoir confiance l'un dans
l'autre.
Elle:
- Oui! oh oui! il faut que tu
m'apprivoises!

Nous étions couchés
et nous nous pressions
très fort l'un sur l'autre.
Je lui embrasse le cou,
passionnément,
comblé soudain d'une liberté
du désir, comme si je
la mangeais savoureusement
d'une lèvre puissante
et avide.

Alerte: bruits au second.
Est-ce le père qui descend?
Non.
Il se lève pour aller
à la messe.

Elle:
- À la messe, je pensais à
toi. Je me rappelais: quand
tu es parti, tu avais ton gros
paletot et je n'avais qu'une
jaquette de nuit, toute serrée
contre toi. C'était drôle!

17 décembre 1962

Encore ébloui de notre
passion l'un pour l'autre.
Mais crainte de l'égoïsme
qui peut s'y trop développer:
ses conséquences
destructives par rapport
à un plus grand amour
sans cesse possible
et enivrant.
Masturber en l'aimant
et la rêvant nue et passionnée
comme elle le fut.
C'est idiot se masturber.
Vain et fade en soi.
Solution pour misérable.
"Mon sexe trouvera demeure
en toi".

Plutôt se masturber
que pénétrer une femme
sans l'aimer!
Pour moi en tous cas...
Par contre, aimer une femme
accentue le désir.
(C'était presque une horreur
de me figurer dans le ventre
de Janine Corbeil).

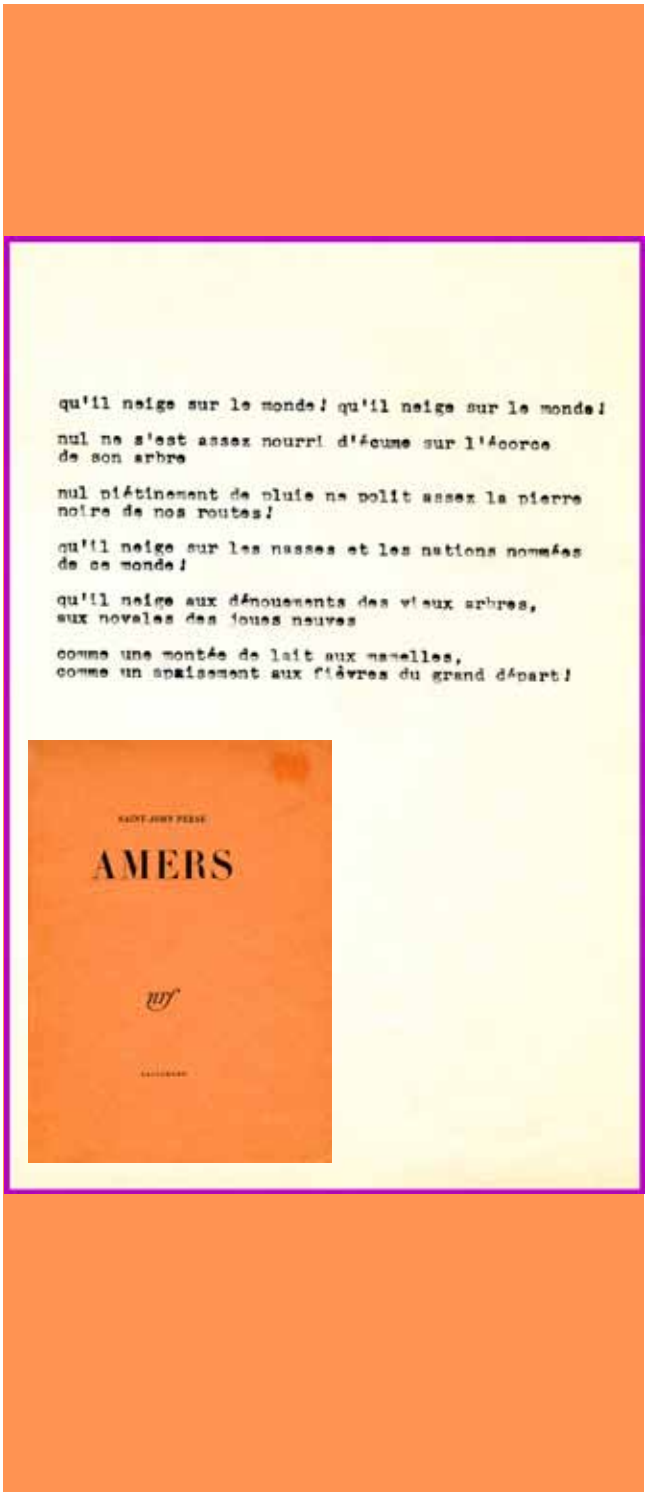
18 décembre 1962

Étudié mes examens.
Médite et m'enivre au poème
de Perse:
"Étroits sont les vaisseaux".

Je pense à Louise Mongeau.
Continuellement.
Mais la passion se calme
lentement.
Mariage ou solitude?...
Mais je l'aimerai
aussi longtemps que
je sentirai son besoin de moi.
De toute façon,
je ne l'aimerai ou vivrai seul
que si je deviens
responsable.
Son avidité à jouir.
Elle disait:
- J'étais jeune, j'ai vu
la crise de mon frère...
je ne veux plus voir souffrir!
je ne veux plus souffrir!
Au départ: son désir
que je ne souffre pas.
- Ne pense pas trop à moi...
Puis, baissant la tête:
- Je te dis de faire
ce que je ne fais pas...

Au travail.
Je dis: je me marierai
peut-être...
"Reste garçon!"

Mourir ou aimer,
c'est la seule question.



19 décembre 1962

Louise Mongeau
devrait être arrivée
depuis trente minutes.
Trente éternités!
Les doutes les plus affreux
hurlent dans ma tête.
Que craint-elle?
Se moque-t-elle de moi?
A-t-elle si peu de plaisir
avec moi qu'il lui coûte
de me rejoindre?
L'attente.
L'attente.
Mourir...

Téléphoné.
Yves Mongeau répond.
Il se préparait à venir
chez moi.
Nous nous rejoignons
sur la rue.
Je suis emporté!
Il est un peu vexé.
Sa soeur ne m'aime pas!
Je parle de tout rompre!
Je parle de suicide!
Il dit que je m'exalte trop.
Je m'emporte davantage!

Il dit que sa soeur s'inquiète;
qu'elle doute d'elle-même
et de notre amour;
elle ne vient pas me voir,
sans doute, craignant
de me chagriner
en m'avouant sa confusion.
Chez moi.
Je m'apaise lentement.
Tristesse immense.

"C'est Waterloo
tous les jours..."
Puis... Yves a raison.
Je sais que moi aussi
je doute.
Et c'est normal et bon.
- C'était un coup de foudre
immense, à en perdre
la notion du temps!
Nous autres, exaltés,
nous devons apprendre
à prolonger notre bonheur.

Yves:
- Louise m'a dit
sa difficulté à étudier
parce qu'elle repense
sans cesse à toi.

Yves n'aime pas
son rôle d'entremetteur.
J'ai tort de négliger
la douceur de sa présence.
Il n'est pas un téléphone.

20 décembre 1962

(Carte de souhaits
reçue de grand-mère Mena
et tante Catherine Fournier).

Nous t'envoyons
chacune un petit cadeau.
Tu achèteras à ton goût.
Passes-tu les fêtes
à Saint-Lambert?
Ici, nous ne bougerons pas
et tout s'annonce tranquille.
J'espère que tu te reposes et
que le sommeil t'est revenu.

La confiance est à l'amour
ce que le flux et le reflux
sont à la mer.

L'amour est une barque
qui n'avance qu'aux relèves
successives de la rame
et de la voile.

L'amour le plus grand:
le moi se découvre lui-même
au sentir de l'autre.

La femme idéale, c'est celle
que l'on ne connaît pas.

21 décembre 1962

Il y a, à la source de chaque conscience,
ce paradoxe vital:
un maître d'esclaves.

Nous nous désennuyions
de nous-mêmes
en cherchant
à réduire les autres à une
extension de nous-mêmes.

22 décembre 1962

La crise est passée.
Ce fut affreux.
La lumière de la chambre
de Louise Mongeau
était fermée.
Mais, peut-être est-elle
restée dans la cuisine,
en arrière...

Yves répond.
En pyjama.
Il croyait que je ne viendrais
pas.
Je ne suis pourtant
que dix minutes en retard.
Aucune lumière
dans la chambre de Louise.
Elle est couchée.
Yves m'amène en arrière,
dans sa chambre.
Yves alla chercher
le tourne-disque
dans la chambre de Louise.
Il me sembla entendre
des voix.
- Ma soeur ne t'aime pas.
- Alors c'est prémédité
si elle est couchée...
- Toi non plus tu ne l'aimes
pas: tu trouves tout de suite
des griefs.

Il m'a semblé que ma vie
soudain n'avait plus de sens.
Plus d'école, plus de famille,
plus rien, plus rien.
Un goût terrible de suicide.
Mais comment?
- C'est ton attitude qui est
fausse.
Un mur.
Une machine qui bloque
la route
de tout l'aveuglement
de son pouvoir.
Je suis horriblement crispé,
ma main serre mon crâne
à le faire éclater.
Je m'effondre de douleur
en moi-même.
L'image de mon père
souffrant hurle dans ma tête.
Je lui ressemble
horriblement... quand il vint
me voir dans la cave
et pleura, titubant de douleur
et d'alcool, et moi,
le monstre raisonnant!

Un cercle vicieux existe.
Yves.
- Il ne me reste plus rien,
plus de famille...
Yves, très susceptible,
se sent aussitôt accusé.
- Tu ne te demandes pas
si ce n'est pas ta faute plutôt
que celle des autres?

Je me suis levé
à demi inconscient,
j'ai remis mon paletot,
j'ai salué, par deux fois,
d'une voix étranglée,
Yves a aussitôt
refermé la porte sur moi,
je me suis trouvé seul
dans la rue, marchant croche
dans la neige qui tombait
et tournait avec l'abondance
d'un délire.

Jeudi dernier, Yves avait dit:
- Vaut mieux que vous
ne vous revoyiez pas vite,
vous allez encore
vous exalter.
Je doute de Yves.
Je le crains comme voulant
inconsciemment s'accaparer
de sa soeur avec laquelle
"il coucherait" disait-il
en prenant
un air non sérieux...
C'est impossible
que Louise ne m'aime pas
comme je l'aime.
Sa douceur, son attention,
son plaisir et surtout
sa douleur à me voir partir
la semaine dernière...

Yves, l'inconscient, infiltre
le venin de sa raison
aux failles de notre passion.

Que sait-il
de ce qu'il n'a jamais vécu?

Louise souffre
comme je souffre.
- Apprivoise-moi! ...

Yves me répète:
- J'en ai assez de faire
le pont entre vous deux et de
ramasser toutes les injures!
Mauvais émissaire!
grande langue!

Je suis idiot d'écouter Yves.
J'aurais dû te réveiller
comme au premier soir,
et n'écouter que ma douleur
de vivre sans toi.
Que sait-il ton frère, le seul
mâle parmi tant de filles?
J'irai jusqu'à toi.
Je t'aimerai si fort qu'il ne
sera plus de crainte en toi.
Nos doutes viennent
de ce que l'on craint
d'être seul à aimer.

Pour moi,
tu n'es pas celle qui
m'amène des maîtresses...

J'ai retrouvé mon calme.

Demain.

23 décembre 1962

Louise Mongeau
m'a apporté du chocolat.
S'inquiète de ce que
je ne mange pas assez.
Hier matin,
j'ai eu des crampes:
pas assez mangé et dormi.

- J'ai quelque chose
à te dire.
Sa tête se cache dans mon
cou.
- C'est si difficile?...
- CHER Yvan...
Elle m'avoua par la suite
sa difficulté à me parler
ainsi.
Quand je l'embrasse,
des phrases entières
lui viennent dans la tête.
Qu'elle ne sait me dire.

Nous parlons de sexe
comme d'une perspective
réelle et prochaine.
- Nous serons des époux
qui n'auront pas beaucoup
de nouveau..
- Nous saurons déjà tout.
Sauf s'endormir et s'éveiller
le matin ensemble.
Sa tristesse quand à 16 ans
un garçon la prit par la main.
De même
quand je l'embrasse, la serre,
et qu'elle se serre sur moi.

Elle s'assied sur le lit.
Je me soulevai un peu.
J'appuyai ma tête
sur ses seins.
Elle me caresse la tête:
"petit enfant".
Nous roulons sur le côté.

Je suis sur elle.
Elle me caresse la tête.
Ses jambes écartées,
son sexe à la hauteur
de mon nombril, ventre
à ventre, je sens mon sexe
grossir sur ses jambes.

Je lui caresse les tempes,
puis du nez les seins.
Elle se renverse davantage.
Sa tête complètement
renversée, son cou très lisse
et qui me paraît long
quand je la regarde appuyé
sur ses seins.
Je n'ose ni la dévêtir,
ni lui caresser les seins
avec mes mains.
J'embrasse, et des lèvres
je bouge le sein,
le prenant sur le côté
où il tend à tomber,
et le ramène des lèvres.
Puis elle se rallonge
naturellement, et ma tête
n'a qu'à s'abaisser
jusqu'à ses seins
qu'elle semble m'offrir.

Elle me le dit plus tard: vers
la fin, elle ne participait plus.
- J'avais un peu peur de
t'arrêter.
Sa jaquette remontée
par nos mouvements:
ses cuisses nues,
jusqu'à sa petite culotte.
Un peu de désir en moi.
Mais pas encore assez.
Trop nouveau et en train
d'apprendre.
À mon départ,
à notre habitude:
moi en paletot,
elle se serre sur moi,
se hausse sur la pointe
des pieds pour m'embrasser,
se cache dans mon linge.
Je lui caresse
la hanche gauche
jusqu'au début de la fesse.

Son père
descendu quatre fois
pour voir si elle était arrivée.
- Tu n'es pas allée
au cinéma!
La mère:
- Lise et toi vous avez
rencontré des garçons...
- Oui. Et après...
Elle dira demain
qu'il y avait un immigrant,
gens que son père déteste
voir chez lui.
Aussi sont-ils restés
au restaurant...

Claire McNicoll,
qui sait depuis lundi dernier
que Yves la trompe,
dit qu'elle travaillerait
et laisserait Yves écrire
sans plus.
Louise:
- Claire sait que Yves
couche avec une autre fille,
mais pas Denise...

Sa peur du vent
qui fait trembler ma fenêtre.
Elle craignait que je la laisse
s'en retourner seule
chez elle.
Peur viol.

Revenu avec une tristesse
croissante.
Seul.
Dans le froid et la poudrerie
du matin encore noir.
Les restaurants ouverts,
quelques gens,
trop fatigué
pour aller y déjeuner.

Impression
d'avoir été trop loin.
Il y aura toujours
de mauvais élèves.
C'est là notre école.

24 décembre 1962

Elle disait:
- Après le sexe,
qu'est-ce qu'il nous restera...
- la collaboration
à une oeuvre.
Il faudra beaucoup se parler.

La difficulté
entre Yves et moi: pas
de charnel nous unissant.
Seul l'esprit.
Pas d'action commune
ressentie
comme un besoin commun.
Seuls dialogues insouciants.
J'apprendrai la guitare.
Il m'enseignera.
Peut-être est-ce la solution.

25 décembre 1962

Chez mon père.
Il n'aurait jamais dû avoir
d'enfants.
Il ne pense et ne parle
qu'à sa future femme.
Heureusement les enfants
semblent s'y plaire.
Du moins,
ils ne l'étranglent pas.

Au retour, j'ai marché.
Les rues sont calmes,
les restaurants sont vides.
C'est Noël.
Les familles
se sont enfermées ensemble
pour souper et fêter.
Pourtant il fait nuit.
Les enseignes lumineuses
s'allument, s'éteignent,
poursuivent leurs appels
étranges.
Les piétons
passent sans répondre,
calmes et apprivoisés.
J'ai marché parce que la nuit
est douce.
Aussi parce que je voulais
regarder le linge de femme
afficher dans les vitrines.
J'achèterai peut-être
quelque jaquette de nuit pour
Louise Mongeau.
J'en ai vu plusieurs,
de teintes différentes,
mais un peu trop chastes.
(Les marchands s'imaginent
encore que les femmes
se vêtent de soie
pour se réchauffer la nuit!).

J'ai trouvé quelques transparents agréables
qui peuvent se porter comme
une chasteté... fragile.
Louise pourrait les vêtir,
chez moi, le jour.

J'ai marché assez longtemps
dans une rue mal éclairée.
Des souffleuses envoyaient
la neige dans des camions
qui suivaient en file,
s'emplissaient, repartaient.
Des vrombissements
de machines, à ne plus
pouvoir s'entendre crier,
comme une volonté
de puissance.
Un désir de pureté.

Faire l'amour à Louise:
avec plaisir.
Mais Louise n'est pas
une femelle à coucher.
C'est quelqu'un.
Entrer mon phallus
dans quelqu'un.
Notre désir commun.
Le problème est d'associer
la volupté et l'ascèse.

26 décembre 1962

(Lettre envoyée
à grand-mère Mena).

Chère grand-mère.

Tes cadeaux
m'ont fait grand plaisir.
J'étais en examen.
Cela m'a réconforté.
Je vais continuer à travailler
le soir.
J'ai encore trois ans d'études
à faire.
Je vais me débrouiller.
Ne t'inquiète plus.

Le soir de Noël,
j'ai soupé chez mon père.
Le mariage
s'annonce pour bientôt.
Tout semble vouloir
aller pour le mieux.

(Lettre envoyée
à tante Catherine Fournier).

Chère tante.

J'ai pris un peu de l'argent
que tu m'as envoyé
pour acheter du sucre
à la crème pour Noël.
Il était bon,
mais à tout considérer,
il ne vaut pas le tien.

À ta place,
je partirais une confiserie.

30 décembre 1962

Louise Mongeau
dit ne pouvoir écouter
Léo Ferré avec moi:
- C'est trop vif
cette angoisse.

Ou encore:
- Tu écris dans ton journal:
"Cette nuit, j'ai découvert
ses cuisses".
Ou encore:
- Apporte de moi l'image
de la vraie Louise.

*

La morale protège
les imbéciles
contre eux-mêmes.

(Goût de publier
des réfléxions manuscrites
comme Jean Roy).

1963 2 janvier 1963

21 ans

Louise Mongeau se tait.
J'essaie de lui rester présent.
Elle dit:
- J'ai passé la nuit
chez Claire McNicoll.
Je suis revenue en pleurant.
Mes parents ont été bons.

Sa robe trop sérieuse,
trop grande.
Elle ressemble à ma mère
en ses jours de dépression.
Pourtant
je lui ai dit qu'elle était belle.
Elle est triste, molle
et méchante.
Je lui ai dit qu'elle est bonne.
Elle allume une cigarette.
Elle éteint l'allumette
sans m'allumer.
Elle cherche la querelle.
Elle a 18 ans.
À son âge, je reprenais
chaque soir le même rêve
de conquête, et toujours
je le terminais en querelle.
J'épousais pour divorcer.

Elle me dit:
- J'ai éteint l'allumette
sans allumer ta cigarette.
J'ai fait exprès.
J'ai expliqué en disant
qu'elle veut s'affirmer,
que c'est ma faute,
que je suis sans doute
maladroit et trop possessif.
Elle dit qu'elle est lâche,
que le problème, c'est elle.

Nous passons la soirée
dans la cuisine,
à fumer autour de la table.
Yves Mongeau
et Denise Laferrière
regardent la télévision.
J'aurais dû rester chez moi.
Une soirée de début d'année.
Morne.
Jeunesse qui ne sait pas
recevoir.
Et qui se punit en nous
repoussant davantage.
Égoïsme d'enfants gâtés.

Louise fait souffrir
pour qu'on la fasse souffrir.
Son problème,
c'est l'impatience et l'excès.
Elle souffre ouvertement
comme une comédienne.
Elle s'adore, de là qu'elle
se punit en nous punissant:
elle ne sait pas encore
la distance entre son idéal
et l'autre qu'elle est.
Elle a les défauts de ma
mère, moins son maintien.

Ce soir,
j'ai tâché d'aimer Louise.
Mais je ne suis pas assez fort
pour vivre longtemps
sans récolte.
Ce soir, je crois, je déteste
Louise.
J'ai beau la comprendre
en son désir de souffrir
(qu'elle renie fermement),
j'ai beau tâcher
de l'accepter en sa cruauté,
je ne suis pas son chien,
je ne suis pas divin.

Elle craint de s'être humiliée
en montrant son intérêt
pour quelqu'un.
Par accident: moi.
Elle me punit de la croire.
Pourtant tout semble bien
finir.
Je lui prédis la réalisation
de son désir de bonheur
pour dans six mois.
Je demande
un peu de confiance.
Elle rit, elle parle un peu.

Les parents de retour
nous parlent, parlent, parlent.
Aussi un vieil ami d'Yves.
Mon silence un peu timide
et gauche.
Je me sens mal accepté.
Pourtant j'y trouve
un certain passe-temps, et
tout finit par m'approcher:
ils se mettent à me raconter
leur histoire ne pouvant sans
doute sans un même éclat
se la redire à eux-mêmes.

Louise dit vouloir dormir
en haut, sous prétexte
d'attendre un téléphone
de Claire tôt le matin.
Hier, elle dormit chez Claire.

Elle m'avait demandé:
- Je suppose
que tu m'attendais lundi...
- Je t'attends toujours.
Fuite et méchanceté
d'enfant.
Il me reste à peine
un peu de colère: m'en faire
aimer pour la torturer.

Mais ma colère aussi
se calme.
Je suis seul.
Je tâcherai d'attendre
son désir pour le combler
d'une réponse.
Mon égoïsme,
c'est d'être bon.
Désormais je ne peux rien
perdre.

Il fait froid.
Je reviens à pied, le coeur
gros.

Je me regarde dans le miroir.
Mes yeux cernés,
ma maigreur effroyable
et ridicule.
Ma vie: ratée.
Suicide? Dieu?...

*

Je me suis réveillé
avec une brûlure
douloureuse et lente.
Comme les premiers signes
d'une menace terrible.

3 janvier 1963

De légers vacillements
de l'âme comme au bord
d'un effondrement.
Un calme très rétif
à ramener.

Louise ne viendra pas.
Je l'attends bêtement.

Ma force est ma mémoire.
Tant de douceur à revivre,
tant de promesses
à poursuivre!

Mon sexe s'est retiré.

J'étudie la théodicée,
j'apprends la guitare,
demain je commence
un roman.

Yves arrive.
Puis Louise et Claire.
Je me préparais à partir.
Musique! musique!
tourne phono!

L'éternel silence entre nous...

Yves regarde mes nouveaux
livres: métaphysique,
théodicée.
Ses mille et un projets:
sa paresse jacassante!

Tout de même,
je suis content de les revoir.
Louise boude un peu.
Je la tiens par la taille
pour descendre l'escalier.

4 janvier 1963

Depuis des générations
et des générations,
les murs immenses
des maisons familiales,
défendues au sommet
par les lois divines,
se dressent contre la liberté.

Depuis des années
et des années,
un même rêve de révolte
enivre secrètement
la jeunesse.

Mais les issues
sont contrôlées.
Lentement, chaque espoir de
vivre dégénère en désespoir.

Du haut de leurs tribunes,
les maîtres professaient.
Les maîtres avaient appris,
les maîtres savaient.
Ils rédigeaient la morale.
Il fallait noter,
c'était très important.
Il fallait croire.
Il fallait passer l'examen.

J'ai pensé
qu'elle pouvait souffrir.
J'ai pensé aussi à mon sexe.

La chambre de Louise
Mongeau est illuminée.
Je frappe à la vitre.
Elle répond, souriante,
avec l'air d'une petite fille.
Elle est enrhumée.
Sinon, dit-elle, elle serait
passée me voir aujourd'hui.

Elle lisait:
"L'Étranger" de Camus.
J'aime croire
qu'elle m'attendait.
Nous nous réchauffons
lentement:
une espèce de réconciliation.
Elle veut m'écrire
par la poste
ce qu'elle ne peut me dire.
Je m'étonne,
je crains ses lettres,
j'ai peur des phrases dures et
incomplètes
qui me retireraient
de toutes réponses.
Elle dit que ce ne sera pas
dur.
Mais je suis content à l'idée
qu'elle m'écrive.
Je suis bien avec elle.
Mais je perds mon temps.
Nous ne savons pas travailler
ensemble.
Et elle préfère
mes tendresses d'enfant.
L'homme, ses violences,
ses craintes, la trouble trop.

5 janvier 1963

Sa robe de chambre ouverte,
qu'elle néglige de refermer
en haussant les épaules,
ses seins visibles
sous la soie mauve.

Pour la première fois
elle se retire
sous ma caresse:
- C'est bestial!

Le père marche au second.

L'espoir en moi retrouve
ses ailes.
Je suis comme les oiseaux
de mon pays;
je pars avant l'hiver.

Écrire un roman,
très scandaleux, très sage.
Aller travailler à Paris.
Le tour du monde.
La fête à Rio.
La gloire à New York.
Une maîtresse.
Deux maîtresses.
Une autre.

Sans importance.

6 janvier 1963

Yves et Louise Mongeau:
malades.
Louise dort près des parents,
au second.
Yves m'ouvre la porte
et se recouche.
Nous parlons.
Nous nous conseillons trop.
Nous frisons la querelle.

Un reproche est toujours
réversible.

Enfin, nous cessons
de nous scruter.
Nous parlons spontanément.
Nous sommes réconciliés.

Publier un roman.
Récolter un capital.
Acheter une vingtaine
d'appartements
sur un plan d'hypothèque.
Vivre modestement.
Mais de plus en plus à l'aise
à mesure que décroît la dette.

Les arts de ce siècle:
trop souvent
le thème de l'amour perdu.
On chante peu l'amour,
souvent le désastre.
Ces arts nous conscrivent
à la méfiance.

Seul.
Toujours seul.
Et pour qui écrire?...
J'ai marché dans la foule.
J'ai peur.
Les regards affreux.
Les lumières s'allument
et s'éteignent,
des lignes fantastiques,
des phares tournant au ciel
d'horribles rayons.
Les Hommes ne m'ont pas
encore étranglé...
Qu'est-ce qui m'attire?
Qu'est-ce qui me chasse?
Le tour du monde,
le tour du monde, vingt fois,
sans jamais s'arrêter!
Jadis je voulais partir,
l'on me retenait,
j'avais gagné.
Aujourd'hui...
qui me retiendrait?
Peut-être Louise Mongeau.
Mais je crains en elle
les mêmes craintes
qu'en moi.
Le problème, c'est moi.
C'est l'habitude
qui me manque à vouloir.
Ma mère est morte.
Mon enfance.
À mesure que j'écris,
je m'apaise.

9 janvier 1963

Il est grand, parait bien,
si ce n'est sa lenteur,
sa politesse excessive
jusqu'à nous communiquer
sa gêne.

Yves Mongeau m'avait
souligné son obsession.
Nous échangeons quelques
généralités.
Puis il y revient aussitôt.
La femme.
Le sexe.
C'est l'âge de la prohibition.

Les déceptions de Bernard.
Le rêve d'amour
ne se reconnaît plus
en l'amour, si faible,
de l'autre.
- Maintenant, je préfère lire
tranquille qu'être avec une
fille.
Sa déception lors du premier
baiser.
- Avant, je rêvais
d'embrasser les femmes
que je voyais sur la rue.
Maintenant je sais que cela
aussi me déçoit.
- C'est que tu deviens
un homme Bernard!

Nous avons appris
la masturbation.
C'est difficile au début:
les remords!
Il nous faut aussi apprendre
à faire l'amour.

Le réel et l'imaginaire
se rejoignent
par une poétisation
de notre existence.
Notre bonheur.

Nous travaillons
parce que l'autre existe
ainsi que nous-mêmes.
L'idiotie est de ne pouvoir
s'arrêter quand le besoin
nous en vient.

Louise Mongeau
viendra-t-elle?
Je l'attends.
Mais sans reproches.
Sans doute y a-t-il la gêne
de me déranger.
Ou la fadeur de ma présence.
Peut-être m'attend-elle...

(Lettre reçue
de Louise Mongeau).

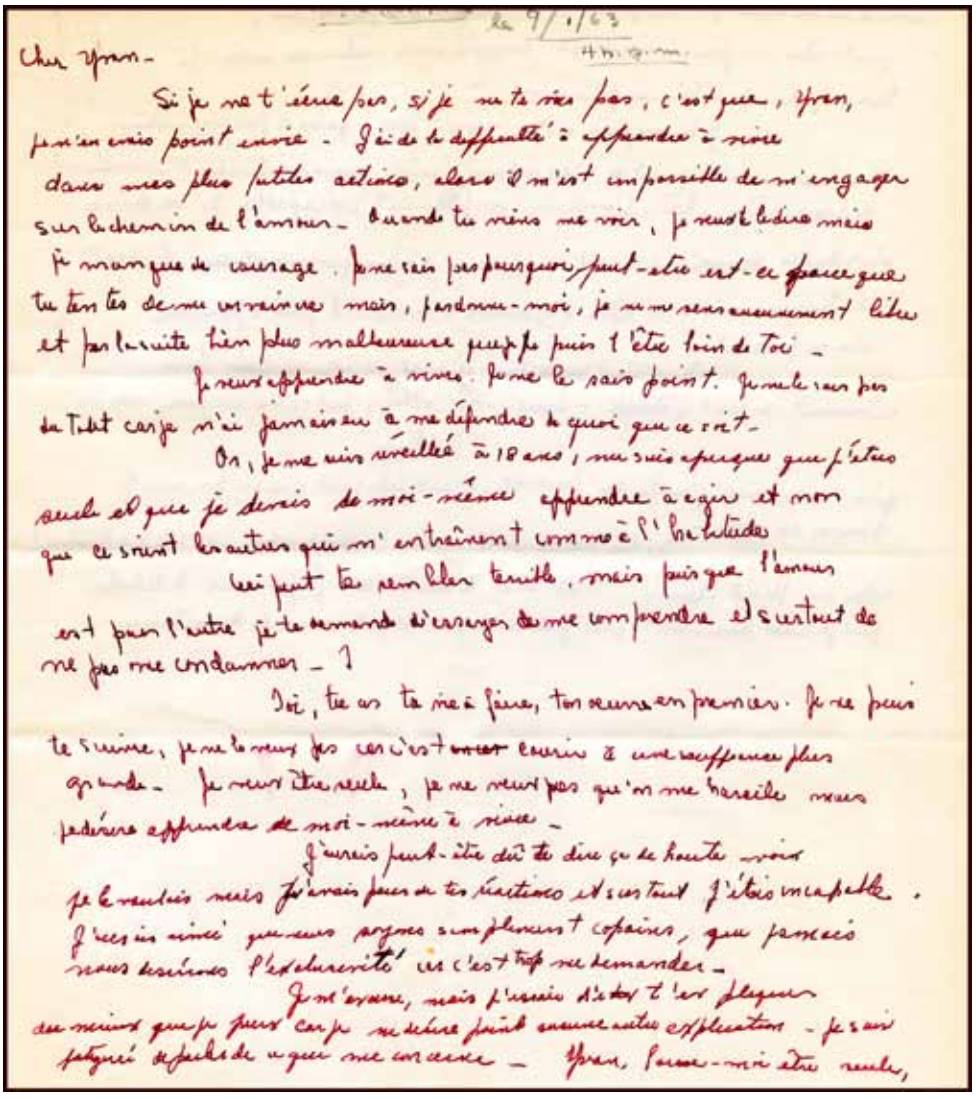
Cher Yvan.
Si je ne t'écris pas, si je ne
te vois pas, c'est que, Yvan,
je n'en avais point envie.
J'ai de la difficulté
à apprendre à vivre dans
mes plus petites actions,
alors il m'est impossible
de m'engager sur le chemin
de l'amour.
Quand tu viens me voir,
je veux te le dire
mais je manque de courage.
Je ne sais pas pourquoi;
peut-être est-ce parce que
tu tentes de me convaincre
mais, pardonne-moi,
je ne me sens aucunement
libre et par la suite bien plus
malheureuse que je puis
l'être loin de toi.
Je veux apprendre à vivre.
Je ne le sais point.
Je ne le sais pas du tout
car je n'ai jamais eu à me
défendre de quoi que ce soit.
Or je me suis réveillée
à 18 ans, je me suis aperçue
que j'étais seule et
que je devais de moi-même
apprendre à agir et non que
ce soient les autres
qui m'entraînent
comme à l'habitude.
Ceci peut te sembler terrible,
mais puisque l'amour est
pour l'autre, je te demande
d'essayer de me comprendre
et surtout de ne pas
me condamner.

Toi, tu as ta vie à faire,
ton oeuvre en premier.
Je ne puis te suivre,
je ne le veux pas
car c'est courir
à une souffrance plus grande.
Je veux être seule, je ne veux
pas qu'on me harcelle, mais
je désire apprendre
de moi-même à vivre.
J'aurais peut-être dû te dire
ça de haute voix,
je le voulais
mais j'avais peur
de tes réactions et surtout
j'étais incapable. J'aurais
aimé que nous soyons
simplement copains,
que jamais nous désirions
l'exclusivité, car c'est trop
me demander.
Je m'excuse, mais j'essaie
de t'expliquer du mieux
que je peux, car je ne désire
aucune autre explication.
Je suis fatiguée de parler
de ce qui me concerne.
Yvan, laisse-moi être seule,
et si tu ne me refuses pas
ta porte à cause de ce que
je t'ai dit, peut-être un jour,
irais-je comme amie, alors
ce sera là beaucoup plus
pour toi que pour moi.
J'ai compris qu'on ne vit
pas, qu'on n'a pas un certain
bonheur en essayant
de s'accrocher à l'autre mais
seulement en allant
de soi-même.

Là, j'en suis complètement
incapable.
Je ne désire plus douter
de quoi que ce soit, j'essaie
d'agir par mes études,
le sport et la connaissance
afin d'apprendre à vivre;
et pour apprendre
cela se fait seul.
Je ne veux pas te faire de
mal mais je ne puis faire
autrement sinon j'étouffe.
Laisse-moi aller,
peut-être un jour, vers toi.

Louise.

Yvan, crois-moi
j'ai été très franche.
C'est cela seul que
je pouvais te donner de moi.
Si tu veux continuer
de correspondre
à 4222 Brébeuf,
cela me ferait plaisir.
Peut-être à distance
je pourrais te dévoiler
qui je suis vraiment
et toi qui tu es.
Mais je te demande
la distance.



Cher Yvan -

Si je ne t'écris pas, si je ne te vois pas, c'est que, Yvan, je n'en vois point envie - J'ai de la difficulté à apprendre à vivre dans mes plus futiles actions, alors il m'est impossible de m'engager sur le chemin de l'amour - Quand tu veux me voir, je veux le dire mais je manque de courage. Je ne sais pas pourquoi, peut-être est-ce parce que tu tes de me croire mais, pardonne-moi, je ne me sens vraiment libre et par la suite bien plus malheureuse quand je suis loin de Toi -

Je veux apprendre à vivre. Je ne le sais point. Je ne le veux pas de Toi car je n'ai jamais eu à me défendre de quoi que ce soit -

Or, je me suis réveillé à 18 ans, me suis aperçue que j'étais seule et que je devais de moi-même apprendre à agir et non que ce soient les autres qui m'entraînent comme à l'habitude

Toi peut te sembler terrible, mais puisque l'amour est pour l'autre je te demande d'essayer de me comprendre et surtout de ne pas me condamner - ?

Toi, tu as ta vie à faire, ton oeuvre en premier. Je ne peux te suivre, je ne le veux pas car c'est ~~vouer~~ ouvrir à une souffrance plus grande - Je veux être seule, je ne veux pas qu'on me berce mais pleurer apprendre de moi-même à vivre -

J'aurais peut-être dû te dire ça de bouche à oreille je le voulais mais j'avais peur de tes réactions et surtout j'étais incapable. J'ai vu ainsi que nos propres sentiments sont opaques, que pensais nous connaître l'est difficile ! car c'est trop se demander -

Je m'excuse, mais j'essaie d'être toi pour te voir plus clair que je puisse car je désire peut-être une autre explication - je suis fatigué et fâché de ce que me cache - Yvan, laisse-moi être seule,

J'ai mal lu! j'ai mal lu!

"Aime-moi!"
s'écria la princesse,
"moi, je suis très occupée".
Et la princesse se retourna
vers son miroir.
"Toi tu as ta vie à faire,
ton oeuvre en premier"
Et la princesse s'attrista
de ne pouvoir se consoler
d'une oeuvre.
"Ne me juge pas. Je suis
si lasse d'être princesse..."
Et elle dit, dans une caresse
de pitié:
- Vas! je te rappellerai
peut-être.

Je suis sorti par la porte
d'en arrière.
Les chiens n'ont même pas
aboyé.

Seul.
Encore seul.
Une tristesse énorme.
Allez! petit âne,
vieille jument, allez!
Seul devant moi-même,
je pense.

J'irai au bordel.
J'irai mourir
au bout du monde.
La chambre est vide.
Mon coeur est vide.

C'est bête.
Mais c'est comme ça.

10 janvier 1963

Mon désert,
c'est ma chambre.

Depuis quelques jours
j'étudie la théodicée.
Patiemment.
Désormais religieusement.
Pour un Dieu.

Ma libido est trop abondante
pour nos vases.
Et je me suis déjà habitué
à croire en Dieu.

C'est bête.
Mais c'est comme ça.

Je suis incapable d'amitié,
surtout avec une femme
(pourquoi? étrange...),
si je n'ai l'assurance
d'un amour quelque part.
J'ai pu parler calmement
avec Janine Corbeil
quand j'ai cru être aimé
de Louise Mongeau.
J'ai trop à dire
et l'on reçoit trop peu.
Un Dieu qui connaît tout,
ou en moindre proportion, un
amour solide, me semble-t-il,
complète mes phrases,
et ne me condamne pas.

La sensation d'un Dieu
me ramène au désir
de m'améliorer.

L'homme doit aimer
le monde s'il veut
que la femme l'aime.
C'est ainsi que l'homme
nourrit la femme.
Éternelle solitude.

L'espoir renaît.
Je la prendrai encore
dans mes bras.
Être son copain, d'accord.
Mais je demande son amour
pour ne plus craindre.
Sa critique trop spontanée.
Je n'ai plus confiance.
Si c'est pour ne me
rencontrer que très rarement,
à sa guise seulement,
merde et merde!
L'égoïsme des femmes!
Que tu ne sois pas
ma chienne ne signifie pas
que je sois ton chien.

Je crois en mon oeuvre selon
que je crois en quelqu'un.
Je ne suis qu'un traducteur.
L'autre
c'est mon inspiration,
ma récompense.
La liberté
que tu me réclames,
c'est celle de me chasser.

Louise
m'estime sans m'aimer.
Ce n'est donc pas moi
qu'elle estime,
mais mon oeuvre.
Mais voilà, je ne suis pas
une machine à écrire
pour enfant gâté.
Qu'elle me préfère mon
oeuvre m'est aussi pénible
que doit lui être la pensée
de n'être pour moi qu'un
corps pour faire l'amour.

Louise me demande
de ne pas la condamner...
comme elle me juge.
Très simple à constater.
Désormais, sans importance.
Mais je ne peux oublier
nos nuits et cette douceur
qu'avait son visage
et ses caresses...

(Lettre non envoyée
à Louise Mongeau).

Chère Louise.

Je t'écris,
comme tu me l'as proposé.
Au début, je l'avoue,
j'ai souffert un peu.
Puis j'ai réfléchi.
Durant le premier mois,
j'ai été très maladroit
avec toi.
Tu pouvais facilement
me le reprocher.
Je dois te remercier.
Je croyais savoir
suffisamment
ce qu'est l'affection.
Je comprends aujourd'hui
à quel point je ne sais pas
encore être tendre
sans communiquer à l'autre
mon malaise d'être seul.

J'écris un peu.
Le roman va bon train.
Il ne sera pas fameux, mais
j'y trouve une grande paix.
C'est comme un examen
de conscience.

En fait,
si je repense bien ma vie,
un de mes grands problèmes,
c'est de ne pas savoir
être seul.
Ta lettre, si elle m'a fait
un peu mal, c'est, je crois,
que tu me demandes
de prendre ma responsabilité
de moi.
De devenir un homme.

14 janvier 1963

Et je suis un peu lâche.
Tu me le demandes, car
tu veux que je sois heureux.
Alors, et alors seulement,
ma tendresse réconforterait
les autres,
et par là moi-même.
Car je ne les rencontrerais
pas d'abord
pour me désennuyer.
Je t'ai mal aimé.
Je ne sais pas
si tu me le pardonnes.
Alors tu étais rétive.
Tu essayais de me faire
sentir que je ne disposais pas
de toi.
Et, en quelque sorte,
c'était bien.
C'est surtout,
comme tu le dis, le fait
de ne pas te sentir libre,
et, peut-être, d'être aimée
par quelqu'un qui sait aimer.
Moi, je ne le savais,
en quelque sorte, pas.
Et crois-moi, je n'écris pas
ça pour t'apprivoiser.
Je le pense.
Je t'ai un peu déplu,
je ne le voulais pas,
mais maintenant je crois que
tu peux m'aider davantage.

L'affection pour un autre,
je crois, vient d'abord
de ce que nous sommes
affectueux
pour nous-mêmes.
De ce que nous cherchons
à nous protéger un peu
nous-mêmes
de notre tendance d'égoïsme
envers le monde.
Louise, c'est ce que tu m'as
fait découvrir.
C'est encore incomplet,
je ne comprends pas tout,
mais c'est déjà beaucoup.
Je le savais déjà un peu,
mais c'était surtout des mots.

Tu penses peut-être
que j'exagère, peut-être que
je suis un peu masochiste,
(je ne sais pas très bien),
mais je ne vois pas de raison
de mal penser de toi.
Tu diras que tu penses trop
à toi, que tu es égoïste,
qu'au fond tu te moques
des autres.
Ce qui me réconforte le plus
en toi, c'est que tu n'es pas
une chose
qui se laisse disposer.
Tu résistes à l'autre,
tu existes, tu prouves ainsi
que tu protèges en toi ce qui
peut réconforter un autre.

C'est pour ça que je t'écris,
que je n'essaie pas de forcer
ta porte.
Je suis en marche
dans un grand poème.
Si tu ne veux plus me voir,
dis-le-moi clairement.
Je comprendrai.

*

Je sais maintenant
qu'elle ne peut m'aimer.
Elle n'a que 18 ans
et trop de problèmes.
Sa situation familiale,
l'école, lui enlève trop
de responsabilités,
elle ne sent rien.

Je suis un peu triste.
Je suis encore seul.
Mais j'ai compris
quelque chose d'essentiel.
La souffrance elle-même
nous est un équilibre.

L'absurde, c'est d'abord
d'être mal aimé.

16 janvier 1963

L'HISTOIRE
DE CLAIRE McNICOLL
ET DE
YVES MONGEAU.

Ils étaient revenus
sous une bruine légère.
Parc Lafontaine.
Ils avaient passé la nuit
assis sur un banc.
Elle me raconte qu'au matin,
elle s'endormait.
Yves avait dit
qu'elle ne pourrait s'éveiller
si elle se couchait.
Elle l'avait cru.
Ils avaient chanté ensemble
toute la nuit.
Yves parlait philosophie.
Elle dit
qu'elle était heureuse.
Un policier les trouvait
étranges.
Ils avaient tourné
dans un carrousel d'enfant:
elle ne voyait que lui
devant elle.
Elle parla beaucoup
d'un écureuil qu'ils avaient
observé ensemble.
Moi, assis dans le grand
fauteuil, couvert de linge
et près de la chaufferette,
je souffrais d'un mal
de ventre, d'un peu de fièvre.
Elle racontait, je parlais
un peu de Madeleine
Letellier, je questionnais
sur Louise Mongeau, mais
je me taisais, car elle
reprenait son histoire.
Elle voulait se raconter.
Claire continuait donc d'aller
étudier avec Louise.
Deux semaines plus tard,
elle coucha chez elle.
Elle enfila un collant, garda
son haut de pyjama, mis un
manteau, alla au restaurant.
De retour, ils s'assirent
à l'arrière, ils s'embrassèrent
sur cette galerie
devant le mur de brique
d'une manufacture qui cache
le ciel.
Ils rentrèrent.
Yves la poussait, les mains
sur sa taille, vers sa chambre.
Elle se méfiait un peu.
Ils s'assirent sur son lit, puis
ils tombèrent à la renverse.
Mais le lit n'est pas large;
ils s'allongèrent
confortablement.
Le lit n'est pas large.
Elle était bien.
Il ne la caressa pas.
- Aurais-tu aimé qu'il te
fasse l'amour?
- Je ne sais pas.
Au matin, Louise se leva,
la porte de la chambre
d'Yves était ouverte,
elle vit Claire dans le lit,
elle retourna se coucher.
- J'aimerais avoir vu la face
qu'elle avait...
Claire n'ose me questionner
directement à propos d'Yves.
Mais j'essaie lentement de
l'amener à voir ce
qu'il pense à propos de leur
affection.
- Au fond, je n'ai pas besoin
de l'autre.
- C'est plutôt que nous nous
ressemblons. Nous avons
tant besoin de l'autre que
c'est toujours nous qui
revenons après une querelle.
- Veux-tu savoir son nom?
- Oui.
- Denise.
- Denise? Denise... Ah!
Silence. Alors elle me dit:
- Un après-midi, la porte
de la chambre d'Yves
était fermée.
J'entendais des bruits.
J'étais certaine qu'il y avait
une femme chez lui.
Je suis restée
devant la porte.
Les jambes me tremblaient.
Je pensais que j'allais
tomber.
Puis Denise est sortie.
Je ne me doutais pas...
- Il sait que tu le sais?
- Il sait.
Elle ne put retenir un sanglot
qui ressemblait à un cri
étouffé, ses yeux
s'agrandirent, une douleur
profonde mêlée de mauvaise
surprise.
C'est alors que
je commençai à avoir honte,
après tout
ce n'était peut-être pas
nécessaire d'avoir tout dit.
Elle m'avait dit quelques
jours plus tôt
qu'il lui suffisait d'aimer
Yves pour être heureuse.
Je comprenais qu'elle devait
se croire aimée
malgré les infidélités.
Elle avait besoin
de se croire aimée.
Les preuves que je lui
apportais la troublaient, mais
elle cherchait aussitôt
un moyen d'espérer encore.
Je lui répétai, et j'en suis
certain, qu'Yves ne sait pas
à quel point elle l'aime.
Elle y vit un espoir.
Elle me demanda souvent
si c'était vrai.
J'essayais de l'encourager,
je disais que oui, mais
j'ajoutais que c'est Yves
qui n'est pas encore assez
persévérant pour aimer
dans l'exclusivité.
Je lui dis que je parlerais
à Yves de la façon
avec laquelle Claire
me raconte leur amour.
Je dirai être intéressé
pour un roman.

17 janvier 1963

J'essayerai de lui faire
comprendre sa chance
d'être aimé par Claire.
Elle me demande souvent:
- Qu'est-ce qu'il faut
que je fasse.
- Peut-être la même chose
que moi avec Louise.
Essayer d'attendre.
Essayer d'espérer ailleurs.
Oublier... je ne sais pas.
Je la reconduisis
jusqu'à son autobus.
Il neige lentement
sur la ville.

C'est elle qui m'embrassa.
Je lui tenais le bras,
je ne savais trop comment
lui manifester mon affection,
ma sympathie.
J'aurais dû l'embrasser.

Au début de la soirée,
elle dit qu'elle retournait
toujours aux autres, mais que
les autres ne venaient pas.
- Plus l'on aime, moins
l'on trouve réciprocité.
Comme les sages, il faut
alors se satisfaire de peu.

Elle a lu
Saint-Denys Garneau.
C'est là sa Bible.
Elle la médite en cherchant
de sauver les autres
de cette solitude.

Elle me raconte son amour.
Elle me chante des bouts
de Félix Leclerc.
Elle chante bien.

Elle s'intéressait
à ce que Yves faisait,
à nos rencontres.
Je lui avais dit qu'Yves
me proposait,
si je me plaisais avec Claire,
de l'aimer.
Il le permettait.
Elle sort aussi
avec un nommé Denis.
Elle lui donne la main
sur la rue.
Sa famille croit
qu'elle l'aime à la folie.
Elle n'ose l'embrasser
comme moi de peur
qu'il la prenne au sérieux.
Elle craint de n'être
pour Yves qu'un Denis...

Il m'est arrivé en courant,
un peu avant que j'aille
travailler, pour me montrer
un nouveau poème
"Flamenco".
En partant,
il prépara mon lit.
Sa délicatesse.

Quand je sors d'un spectacle
qui m'a intéressé, touché
profondément, j'ai besoin
de silence, je n'endure
que l'affection.
Je me fâche et deviens dur,
bref et ironique
pour la frivolité,
la mondanité.
Après "Ivan le Terrible",
Yves se tut,
je me sentis compris
et acceptai sa présence.
Sa délicatesse.

Il faut le prendre
par la douceur.
Il a besoin follement
d'être accepté, compris
et encouragé.
Alors il donnerait tout.

Au début de notre amitié,
il dit: "ma mère croit
que je me laisse influencer!"
Je crois que c'est assez vrai,
bien qu'il ait sa personnalité;
sa résistance surtout
à l'incompréhension.
Il songe à travailler.
Il a commencé un roman,
emballé par l'idée du mien.

Dieu.
Mais qu'est-ce que Dieu
pour l'Homme?
J'ai longtemps parlé
de certitude,
croyant toujours la trouver
hors de moi.
Alors Dieu réapparaissait.
C'est inévitable.
Je crois maintenant
que l'être se suffit
s'il trouve sa méthode.
Qu'il y ait Dieu à prier, ou
qu'il y ait la douleur d'autrui
à partager, qu'il y ait l'art
qu'on inscrit et poursuit,
la conquête ou la protection,
Dieu qu'il existe
ou qu'il n'existe pas, Dieu,
pour l'Homme, c'est d'abord
d'être heureux devant
l'autre.
La métaphysique
c'est d'abord de s'habituer
à la persévérance d'être.
Ses questions
nous passionnent,
mais l'on n'en meurt pas
plus qu'on n'en vit.
L'Homme ne recherche
que l'Homme.

Tout ceci, cher lecteur,
n'aura jamais pour toi
la vérité que j'y trouve.
Car la philosophie pour toi
ne sera que d'écrire ta vie.
Je ne peux que te proposer
mes exemples,
que me parler devant toi.

18 janvier 1963

Louise Mongeau
arriva à 8 heures 45,
elle ne m'éveilla
qu'à 9 heures 45.
Je suis certain
qu'elle a regardé
quelques- uns
de mes papiers.
(Mon journal était caché).
Ma mémoire visuelle
est terrible
quant à la disposition,
même involontaire,
de ce qui m'appartient.
Habitude
de cacher mon journal
en famille, et de surveiller si
on venait le lire en cachette.

Je sentais
qu'on me poussait,
un poids sur mon épaule,
étrange, mais doux.
Elle est allongée très près,
souriante.

19 janvier 1963

Je me suis réveillé avec
une conscience si amère
de ma solitude que j'ai pensé
aussitôt au suicide.
La chambre vide, un peu
froide, et un grand besoin
en moi de sentir encore une
femme s'appuyer doucement
sur mon épaule
pour me réveiller.

Claire McNicoll,
(jalouse, elle pensa tout dire
à Denise Laferrière,
mais se ravisa),
vient coudre les boutons
de mon manteau.
Sa présence me fait oublier
un peu mon malaise.
Mais je suis perdu,
je me sens vide.
J'aurais voulu être couché
avec Louise; nus; serrés
l'un contre l'autre; presque
chastes; nos corps odorants
et chauds; convaincu de son
apaisement d'être avec moi.

J'attends Louise
sans trop espérer.
J'écoute, allongé
sur le divan, des pas dans
l'escalier, le plancher craque,
des portes s'ouvrent.
Seul, seul comme un suicide
qu'on n'a même plus le goût
de commettre.
La force ni de lire,
ah de rien...

Me suis endormi.
Me suis réveillé, dérouté,
le corps vague comme
sous l'effet de somnifères.
Je suis sorti.
Froid.
Place Ville-Marie.
Cinéma.
Comédie désennuyante
à mesure qu'elle
me concentrait ailleurs
qu'en moi-même.
Puis j'ai marché au sous-sol,
une bonne chaleur,
les vitrines, le luxe, la beauté
des mâles, des femmes,
leur richesse,
leurs vêtements, seul! seul
et écrasé, le désir de mourir
malgré le plaisir de voir.
Retour.
Froid.
Ma laideur.
Dans une vitrine: un caleçon
de femme très bref et très
mince.
J'espère bêtement
que Louise aura découché
pour venir dormir avec moi.
Masturbé
devant des photos.
Seul.
Toujours seul.
Un corps de femme!
une conscience
avec qui correspondre!
Si au moins j'ignorais
ce que je veux, je croirais
encore tout possible.
Mais je vais dormir.

Au prochain réveil,
je recommencerai d'espérer
bêtement à ce qui ne dépend
peut-être
que de ma résignation.
Je pense à Yves Mongeau
avec mépris.
Son enfantillage.
Sa critique du corps
de Claire parce qu'il est trop
gâté
par elle et par Denise.
Son irresponsabilité.
Si je le complimente,
il roucoule devant moi,
je deviens son meilleur ami.
Mais dès
que je ne l'approuve plus,
il proclame sa vérité
au-dessus
de celle des autres.
Il se dit incompris;
il nous épie pour nous
surprendre à le dénigrer.
Il recule en lui-même,
silencieux, les fesses collées,
avec la tête d'un Jésus
mourant entre deux larrons.
Je retrouve dans son oisiveté
ma propre intempérance
qu'avant de gagner ma vie
j'appelais dogmatiquement
l'incompréhension
des autres.

20 janvier 1963

Chez mon père.
Pour la première fois: gaieté.
C'est moi qui change.
Lui reste l'esclave de ceux
qui lui portent intérêt.
Mais j'exagère encore.
Mon frère Olier me parle de
son journal, de ses lectures:
je suis un peu fier: c'est moi
qui lui montrai comment
comprendre un livre.
J'appelle Roger Letellier.
Pour réparer la télévision
que je vais apporter.
Il m'apporte un briquet
comme cadeau.
Au départ: Gertrude Savard
me donne de la viande,
du gâteau.
Elle quittera la maison une
semaine après les noces...

Chez Ange-Aimée Fournier.
Roger Letellier.
Ils nous servent de la bière.
Elle a des yeux de femme,
calmes et tendres.
Je lui ai dit.
Elle me donne de la viande
et du chocolat.
Journée heureuse.
Presque fini le grand ménage
de ma chambre.
Puis les cadeaux:
pour environ $275.
Et surtout cette espèce
de réconciliation;
de considération.
Je ne suis plus tout à fait
un étranger parmi les miens.

21 janvier 1963

Fin du grand-ménage.

Roger Letellier vint finir
de réparer la télévision.
Avec Jacques son ami.
Ils se querellent un peu.
Jacques, très timide jadis,
commence à se sentir
plus fort que Roger
et devient prétentieux.
Pénible pour Roger.

Yves Mongeau dit être venu
dimanche après-midi.
J'attendais qu'il revienne
de lui-même.
Je n'avais plus envie
de le revoir.
Nous perdons notre temps.
Mais il a joué de la guitare
et cela est bon.

Passé voir mon patron:
Pigeon.
Il me reproche mes
4 absences depuis huit mois.
Il dit qu'un jeune n'est pas
malade, il menace,
je concède, mais je ne suis
pas de la plus forte santé,
j'ai été refusé par l'armée,
c'est de famille, mais l'on vit
longtemps, mon père
a 40 ans, il se remarie,
je serai son témoin.
Il rit, c'est original.
Ce qui prouve
son imbécillité.
Il faut le distraire de
sa fonction pour l'humaniser.
Le vieux système et
l'incommodité du dialogue.
Le système patron-employé
ne favorise pas
une langue commune.

22 janvier 1963

Depuis deux jours,
peu de temps pour désirer
Louise Mongeau.
Sauf par vagues brèves.
Parler l'un à côté de l'autre,
une tendresse entre nous.
Et ses lèvres, son corps
où mon désir n'est plus
une faute...

Il en est de la masturbation
comme de l'orgueil.
Celle-ci se guérit
par l'amour,
celle-là par l'équilibre
d'être deux.

Lecteur! hé là nigaud,
ne me répète pas comme ça!
tu n'es pas à l'école!
Laisse ce livre!
cesse de commérer
sur mes idées!
va donc vivre ta vie!
Si je réussis à te chasser,
si tu penses TA vie, alors
viendra le jour d'échanger.
Nous nous comprendrons
malgré l'imperfection
des langues.

Notre siècle assiste
aux derniers feux de l'Enfer.
Dieu résistera-t-il?...

Les hommes sont bons
comme une nappe de pétrole
qu'il faut savoir exploiter.

Accuser, c'est d'abord
ne pas savoir s'apprivoiser
en apprivoisant.

On ne dénigre quelqu'un
que selon la puissance
qu'il ne devrait pas avoir.

Qui n'a vécu discute.
Comme des adolescents.

Ah, tous ces vieillards
maîtres ès ci et ès ça,
tétant sans cesse
les mamelles du génie!
À bas les culottes! qu'enfin
paraissent vos faces!

Le langage est toujours
du barbouillage.

23 janvier 1963

La jeunesse a déjà commencé à envahir les bastions
de la morale ancienne.

Les livres, les spectacles,
les réunions et les danses
répandent lentement l'idée
d'une liberté du sexe.

Devant cette avance
qu'ils ne peuvent contenir,
les parents commencent
à se disperser.
Ayant vécu d'autres normes,
ils résistent encore devant les audaces
de leurs enfants.

24 janvier 1963

Yves Mongeau arriva
vers la fin de l'après-midi.
Louise n'est pas venue.
Après mon travail,
je devais passer chez lui.
Il le savait.
Je lui demandai d'avertir
sa soeur.
Mais durant la soirée
j'ai craint de la revoir, de
m'ennuyer en ses silences,
de ne pouvoir dialoguer.
Pourtant l'espoir me revint.
Quand j'arrivai toutes
les lumières étaient fermées.
Je sonne.
Personne ne répond.
Je sonne encore.
Toujours personne.
Mais je crois avoir entendu
une voix de fille disant :
"c'est Yvan".
Sur le chemin du retour,
cette voix me devint
une certitude.
Louise, selon son habitude,
devait avoir discrètement
ouvert la première porte
et regarder par une fente
du rideau.
Ensuite elle doit s'être
éloignée
pour avertir son frère.
J'aurais voulu croire
qu'ils dormaient.
Désormais, je ne peux nier
qu'on cherche
à m'éloigner délicatement.
On ne veut pas me faire
souffrir comme on ne veut
pas m'aimer.

C'est peut-être gentil,
mais j'en souffre autant.
C'est trop clair pour ne pas
me faire changer de route.
Chez eux,
je recommençais à haïr.
Au fond, ils craignent
d'être traités de lâches
et d'égoïstes, les autres
passant après leur versatilité.
Une douleur profonde,
un goût de suicide,
la vie m'est vide
et peut-être plus qu'avant.
Mais je tâcherai de me taire,
je suis ailleurs, un jour
peut-être une femme
trouvera un peu de joie
dans ma présence.
D'ici là, ou d'ici mon suicide
ou ma mort, je dois écrire,
ce n'est pas par importance,
mais parce que je sais des
formes en moi qui cherchent.
Je vivrai avec mes livres,
mes meubles, mes fleurs
et peut-être un oiseau
que j'achèterai.
J'aurais pu mourir
sans connaître cette nuit.
Je n'aurais pas compris
ce que Yves me dit lorsque
je défendais l'amour
que Claire lui portait:
- Tu la défends parce que
tu es dans la même position
avec ma soeur!

Je n'aurais pas deviné
sous l'émotion de Louise
que je prenais
pour de l'amour
cette pitié
devant la souffrance
qu'elle pouvait me causer
en me rejetant
même délicatement.
Je n'aurais pas compris que
ses soudains refus sexuels,
après s'être abandonnée
à mes caresses, n'étaient
d'abord qu'une crainte
en elle d'être traitée
d'égoïste si la vérité
paraissait un jour.
J'aurais pu mourir,
mais je n'aurais pas compris.
Et d'avoir compris me
console peut-être davantage.
Aussi étrange que cela me
paraisse, je ne me sens pas
méprisable, je crois en moi
malgré ma laideur.
J'ai retrouvé ma joie.
Qu'ainsi me favorisent
toujours les circonstances.

25 janvier 1963

L'amour est la réalisation
de quelques possibles.

Nécessité des séparations,
des divorces
à cause des troubles
qu'engendrent
les malentendus.
Cercles vicieux.
Dialogues de sourds.
Blocage affectif.

Le danger des morales
est de les établir par volonté
de soumettre les autres.

L'humanité s'encrasse
du respect trop grand
de ses propres lois.
Alors viennent
les éclatements.

26 janvier 1963

Ange-Aimée Fournier
se nomme désormais
Madame René Mornard.

Ils étaient pâles et nerveux
ce matin;
au fond ils se ressemblent.
Mon père
s'arrêta pour m'amener,
Ange-Aimée
finissait de se maquiller,
j'avais une petite tristesse
à les voir entourés de grands
enfants, devant s'occuper
de ma petite soeur.
Nous avons marché
jusqu'à l'église,
trois personnes
nous attendaient,
un témoin,
un prêtre
et une amie d'Ange-Aimée.
Dans la chapelle,
une musique de funérailles
venait de l'église.
Mais sans attrister, je crois.
On reprend le livre
où le vent l'a fermé.
L'abbé Bélanger et monsieur
Cassoult, homme d'affaires
ayant laissé sa position pour
se consacrer aux pauvres,
nous ramenèrent à la maison,
laissant ainsi les époux
revenir seuls
dans l'auto de mon père.
Le repas fut agréable,
préparé par Gertrude Savard,
célibataire, craintive
et solitaire; des vins.

Nous parlons des infirmes;
nous taquinons les époux.
Je crois que tout
s'arrange pour le mieux.
La maison
m'est douce maintenant
que je m'en sens libre.
Y reviendrai-je?
Je ne sais pas.
Je crains avec eux
de m'asservir
et me révolter à nouveau.
Mais j'ai l'impression
de vivre actuellement
un grand congé
où rien n'est important.

Je téléphone
à Janine Corbeil.
Elle n'est pas habillée
pour sortir.
Elle m'invite chez elle.
Pantalon bleu pâle, blouse
pendante, une serviette
enturbanant sa tête.
- Je me suis lavé
les cheveux.
Après midi heureux.
Je me sens virilement tendre,
quelque chose
qui s'humanise en moi.

Je lui parle
de Louise Mongeau, d'Yves
et de Claire, je lui parle
de ce renouveau en moi,
de cette sorte d'inquiétude
pour les autres.
Elle me parle un peu
de ses études, de sa famille,
nous écoutons des chansons,
assis sur son lit, son père rit
avec nous,
il prépare le souper,
il la taquine, je me sens bien,
je me sens bien.

Son père m'invite à souper,
mais j'ai promis de rejoindre
Roger Letellier.
- Il faudra que tu viennes
un jour.
Nous nous quittons au bas
de l'escalier, elle viendra
comme avant, quand elle
voudra, sans s'inquiéter
de me nuire avec Louise.
Je l'ai reconnue.
Janine.
Ses goûts pour la terre, les
plantes, les vieux meubles,
cette paix qu'elle m'apporte,
pourquoi devrais-je renier
d'avoir longtemps vécus
ensemble?
Et cette douceur
de se reconnaître.
Cet amour enfin de ne plus
asservir.
J'épouserais Janine, comme
Louise, comme Madeleine,
et un jour peut-être Claire.
Je suis heureux, calme
et tendre.

Le soir vers 9 heures,
Gertrude téléphone
chez Roger Letellier.
La lessiveuse
vient de se briser, l'eau
bouillante coule partout.
Ils ont fermé l'eau de toute
la maison. Nous accourons,
nous enrayons le danger,
mais surtout,
quoiqu'il arrive,
ne pas déranger le père.

27 janvier 1963

Je me suis masturbé.
Encore et encore malgré
trente heures d'insomnie.

J'ai perdu ma confiance
et ma joie.
Madeleine Letellier
me redevient trompeuse
et cause de souffrances.

J'ai encore oublié d'être moi.

28 janvier 1963

Quelque chose
en Louise Mongeau est mort.
Vais-je encore la revoir?
Tant que je croyais
au malentendu, j'accourais.
Mais maintenant?
J'ai l'impression
de l'avoir connue il y a déjà
quelques années
et d'avoir été refusé par elle.
À vrai dire, ce n'est pas
souffrant de l'oublier.
L'amour ne solutionne rien.
C'est notre éloignement
qui compte.
Vivre avec les autres
comme seul en soi-même.

30 janvier 1963

Claire McNicoll.
Hier elle a couché
avec Yves Mongeau.
- Une nuit merveilleuse.
Elle couche par plaisir.

Louise Mongeau craint
toujours, le soir,
de s'en retourner seule
chez elle.
Une petite fille.
Qui ne sait même pas
maintenir une camaraderie.
Elle ne saurait se réjouir,
comme Janine Corbeil,
que je lui annonce
que j'aime ailleurs.
Une petite fille
perdue en elle-même.
Je regrette, je regrette mes
colères secrètes, mon mépris.
Je sais maintenant
que je suis seul.
Je tâcherai de me satisfaire.
Je tâcherai d'être meilleur.
Peut-être coucherais-je
avec Claire ou Janine.
Il faudrait.
Je constate avec horreur ma
crainte de l'accouplement.

31 janvier 1963

Hier soir, j'ai relevé la peau
de mon pénis et essayé
de me masturber le derrière
relevé comme au-dessus
d'une femme, en pressant
le gland de ma main.
Je dois avouer
m'être toujours masturbé
recouvert de ma peau
et bien à plat ventre.
Et, oh ignorance!,
de ne jamais m'avoir lavé
le sexe sous la peau, sauf
depuis quelques semaines.
Donc j'essayais en vain
de trouver mon plaisir.
J'avais plutôt mal,
cela me dérangeait l'esprit,
de plus j'étais fatigué,
la pornographie me stimulait
à peine.
Une demi-heure plus tard,
épuisé, en sueur,
je dus terminer
selon la vieille méthode.
Je ne peux supporter l'idée
de m'arrêter sans avoir fini.
Voyez, voyez ô prudes
moralistes où mènent
l'ignorance
où vous nous tenez!
Vicieux je suis, ne sachant
rejoindre la nature.
Et vive l'éducation des curés
qui sous sépare du monde
pour ensuite nous y lancer!
Je m'initierai lentement.

Ensuite peut-être devrais-je
m'éduquer à un bordel.
Mais je préférerais
une amoureuse, car j'aurais
mal à me sortir d'une femme
comme d'un restaurant.
L'amour nous serait plus
doux d'avoir joui ensemble.

Je m'éveille le matin,
et toujours avec une petite
déception.
Au fond j'espère Louise.
Mais tant qu'elle ne revient
d'elle-même ce serait
un cercle vicieux
que d'aller la chercher.
Je comprends mal
son sentiment,
son malaise d'être avec moi.
Mais qui m'a aimé?
Je n'inspire pas de passions,
je ne peux me permettre
de réclamer
sans que l'on me renvoie.
Mais je me souviens
de Renée Darche,
fille un peu naïve,
mais bonne, et qui m'aima.
J'allais dîner avec sa famille
le dimanche.
La mère me traitait déjà
comme un gendre.
C'était... dans ma dixième
année.
Je retournerai peut-être
à ce genre de femme.
Une fille mère me plairait.

Et, je crois, non seulement
par déception.
Ou, plus précisément, par
déception de la sécheresse
et de l'égoïsme
des petites intellectuelles.
Mais si
nous ne nous suicidons pas,
alors mes braves désespoirs,
apprenons à vivre.
Un peu de confiance,
un peu de douleur - comme
la rupture de l'hymen -
et nous pourrons enfin jouir
de nous-mêmes.

J'ai beaucoup repensé
à Madeleine Letellier.
J'ai remarqué outre
sa distinction et sa douceur,
qu'elle critique énormément.
Je crains qu'il lui soit encore
impossible d'aimer,
ne voyant pas encore
le moyen d'y conserver
l'assurance qu'elle trouve
en ses jugements.
Je me demande parfois
si l'amour qui conserve
sa liberté n'est pas
le privilège des maîtres.
Et serait-ce la cause
de leur solitude?
Mais peut-être me suffira-t-il
d'une amitié
avec Madeleine.
Cela, je crois, parce que
j'ai peur de son égoïsme,
de son inconstance,
de souffrir encore...

Mais l'amitié
me suffira-t-elle?
Je crois que j'y trouverais
une libération avec une fille
s'ouvrant pour tous,
avec une sorte de sainte.
Quelqu'un qui peut
dialoguer.
Mais l'amitié entre égoïstes
signifie d'abord:
je reste tant que j'y trouve
mon intérêt.
Et cela me déçoit
et m'humilie profondément,
m'amenant encore à la haine.
Enfin, nous verrons en temps
et lieu.
Madeleine viendra
si elle désire.
Ainsi de Louise.
Moi, je n'avance plus.
C'est pénible.
Je suis seul.
Mais
les affaires sont les affaires.

Mes romans se précisent.
J'y travaille
4 à 5 heures par jour.
Surtout le "Journal
d'une jeune prostituée".
C'est dur écrire,
mais tout de même agréable.
Je me sens moins seul.

1 février 1963

J’ai trop bu.
Oh là!
les lettres sont doubles!
Ma bouche pâteuse.
Bravo!
Vive les Hommes!
Mais la danseuse
n’est pas sensuelle.
Elle danse? faux! faux!
elle court autour de la scène!
Mais elle sourit.
(Elle se croit célèbre!).
Si elle cessait de courir,
je lui rentrerais mon bâton
entre les jambes!
Bravo! bravo!
Vive les Femmes!
Georges est bon.
Oui!
Georges est copain!
Merde la terre!
merde la solitude!

Mais
personne dans ma chambre...
- Pourquoi tu es saoul?
ça te suffit pas que je t’aime?
Je me saoulerais
tous les soirs pour entendre
ces mots-là.

2 février 1963

Ni Louise, ni Yves Mongeau
ne sont venus cette semaine.
Et je reste chez moi.

Janine Corbeil passa
une partie de l’après-midi.
Agréable.
Une vieille amie.
(Il en est de l’amitié
comme des vins).

Madeleine Letellier, paraît-il,
revoit Jacques Leduc
depuis peu.
Surtout depuis que
tout ne roule pas rond avec
son Michel-de-trente-ans.
Tout recommence
comme avant.
Et vive la vie!

J’ai des camarades.
Oui.
Même, j’ai de bons amis;
du moins
j’ai de vieux camarades...
Mais partout la même
crainte.
Méfiance généralisée.
Ça donne le goût
de tout casser.
Des salauds, des vrais,
voilà ce que nous sommes.
Les chasser,
ça aussi c’est salaud.
Vouloir être aimé,
c’est demander l’impossible.
Nous autres salauds,
nous n’aimons que ceux
qui se sont tués pour nous.
C’est dit.

Mais voilà,
j’ai le goût d’être heureux.
Alors venez en foule,
je vous aimerai,
peu m’importe d’être seul
sans le paraître,
nous parlerons de vous,
à peine de moi.
Comme ça vous serez fiers
de moi.
Je vous aimerai
sans rien exiger.
Je vous déteste
assez pour ça.

3 février 1963

Seul.
Mais sans angoisse
désormais.
La certitude de réussir
un jour.
D’être aimé.
Peut-être.
Mon amour appuyé
par l’amour d’un autre.
Au fond, peu importe...

Voyager.
Financé par la vente
de mes livres.
Agir. Agir. Agir.
Être reconnu.
Jouer la comédie.
Partir.
Toujours partir.
Recommencer ailleurs.
Et puis partir encore.
Je ne cours plus
après quelqu’un.
On viendra.
On ne viendra pas.
Peu importe.
Un jour je serai mort.
Alors quoi.

Je suis bien.
Je n’attends plus.
Je n’attends plus en vain.

5 février 1963

Réveillé en désespoir.
La chambre toujours vide.
Mon coeur vide.
Une journée vide
qu'il faut encore remplir.
Écrire un roman, j'avoue,
m'écoeure.
Une fois en marche,
c'est moins pire.
Parfois même intéressant.
Yves Mongeau
dit que je critique trop;
les gens n'aiment pas venir
se faire engueuler.
Il parle. Parle. Parle.
Réponse à tout.
Grand parasite.
Emmerdant.
Au fond, j'aime mon travail
de soir à la Banque Canadien
National.
Je travaille seul
à une machine
à classer les chèques.
Je connais ma routine.
Je n'ai plus à penser.
Je deviens automate.
Je peux méditer
par petits coups.
Je rêve.
Par petits coups.
J'ai besoin d'être seul.
Immensément.
Ne plus voir personne.
Finir ces maudits romans.
Je veux reprendre ma place.
Renverser les nigauds.
Diriger.
Il y a trop à réorganiser
pour me taire.

6 février 1963

Claire McNicoll.
Elle ne revenait pas,
vexée de ce que je lui avais
fait la morale, dit-elle,
mais en riant désormais.
Soirée heureuse.
Elle me lit Camus.
Je lui lis Alain.
Nous écoutons Beethoven.
Elle parle d'un Jean-Claude,
d'un Gilles, d'un Denis.
Je finis par me sentir le
confident attaché à madame.
Je lui dis que j'ai commencé
à me demander si nous
pouvions nous aimer ou non,
elle se ferme, doit encore
se sentir asservie
d'une obligation d'aimer
malgré elle, je ne crois pas
que je l'aime, pourtant elle
m'écoute, pitié, désillusion,
peu importe, je me sens loin.
Mais j'ai compris
quelque chose d'important.
Ma sincérité est bonne, oui,
mais nuisible en ceci qu'elle
fonde un asservissement
si elle dévoile un défaut, ne
m'adressant pas à des saints.
N'étant sincère
que selon mes impulsions,
et ne pouvant pas résister
à cette misogynie
de conquérant, je me juge
et me condamne moi-même
à me durcir devant
ma confidente jusqu'à ce que
naisse en elle
la gène et la haine.
De là ma haine des femmes
que je connais, et que je juge
très égoïstes,
à ma ressemblance, qui
rêvent d'étaler leur intimité
et la nôtre, prudes de corps,
obscènes de paroles.
Un Dieu, voilà ce qu'elles
cherchent, bon, patient
et ne réclamant rien,
mais acceptant tout.
J'accepte leur désir
d'amitié avant celui
de l'amour, car l'amitié
mène aussi à l'amour.
Mais c'est payer trop cher
deux fesses et un trou,
quand la sagesse,
ou l'égalité, de nos désirs
n'est pas acceptée
également.
Nous réduire
à des chiens domestiques.
Je fréquente peu les garçons,
étant encore trop encombré
de moi pour les croire
intelligents;
qu'ainsi je vive parmi
les femmes de mon siècle.
Les hommes sont méchants
dès que l'on cesse
de les louer de leur bonté.
Ils le sont aussi s'ils sentent
le désir de les changer
par ce stratagème.
Belle histoire où l'illusion
mène à une réalité.
Mon monde m'écoeure
ce soir.
Il me coupe l'inspiration.
Je suis exaspéré.
Un peu malgré moi.
Seul!
Qu'on me laisse seul!
Agir. Agir.
Vivre en commun n'est repos
qu'au sage solitaire.
La foule: merde
notre intimité d'égoïstes.

Je regrette de ne pas avoir
été travailler.
J'ai été bête.
Converser 5 heures,
c'était trop pour mes forces.
J'ai oublié de sourire
continuellement.
Je suis un enfant.
Je me crois déjà un homme.
J'ai oublié.
Être homme, c'est se suffire
de donner; c'est être seul
et heureux dans la foule.

13 février 1963

(Notes retrouvées
en marge du livre
CITADELLE
de Antoine
de Saint-Exupéry).

On fait et refait l'escalier:
un désir de perfection.
Mais le petit fait souvent
oublier l'essentiel.
But: gagner sa nourriture
et son confort.
C'est oublier que le confort
vient d'abord de l'intérieur.

L'usuel
doit servir l'essentiel;
aider à découvrir par quoi il
aura signification plus réelle.

Servir c'est recevoir.
L'on ne sert un hôte
que selon la tenue
de sa propre maison.
Servir quelqu'un
c'est devenir devant lui.
Servir c'est rendre utile.

Les parents qui ne savent pas
contrôler leurs enfants,
c'est d'abord
qu'ils ne savent pas
se contrôler eux-mêmes.

19 février 1963

J'ai accepté d'écrire,
c'est-à-dire
de n'être pas aimé
comme un autre.

L'injustice s'établit
au niveau de la comparaison.

S'embourgeoiser,
c'est rester dans sa révolte.

Nous commençons à peine
à saisir l'esclavage moral
dans lequel nos maîtres
nous tiennent.

Ce n'est pas la guerre,
mais le mensonge
qui nous sauvera.

22 février 1963

(Lettre non envoyée
à Janine Corbeil).

Chère Janine.

Devant mon miroir, je suis
parfois ces folles histoires
que j'invente pour que
les autres m'aiment.

La vérité nue est immorale...

Le temps que j'emploie
à me peindre, c'est un peu
celui des femmes solitaires,
et un peu folles,
se parant chaque soir
pour d'irréelles amours.

Tu es la seule
auprès de laquelle
je n'ai plus besoin
de monter un théâtre.

Tu ris doucement
de mes troubles,
et ta tendresse m'apprivoise.

23 février 1963

(Lettre non envoyée
à Madeleine Letellier).

Chère Madeleine.

La prochaine fois, j'essayerai
de t'écrire une belle lettre.
Avec des phrases douces
comme de petits chats.
Aujourd'hui, je suis malade.
Je t'écris du fond du Sahara.
C'est peut-être ma faute
si je suis triste...
L'amour c'est toujours
pour les autres.
Les filles viennent
me raconter leurs amours.
Moi je suis
celui qu'on "aime bien".
Je sais bien que l'amour
ça ne se demande pas.
Mais ça fait vingt ans
que j'attends que quelqu'un
me donne ma chance.
C'est pas de ma faute si
j'ai honte de dire que j'aime.
On me donne l'impression
que je suis méchant.
Que je veux
asservir les autres.
Parce qu'on s'en va toujours,
même si l'on ne rit pas.
Quand je suis triste,
on voudrait qu'un petit mot
finisse par me combler.
Parce que c'est ennuyeux
de me voir triste.
Mais on s'en va danser
avec ceux qu'on aime.

24 février 1963

Puis l'on dit
que je suis bien intelligent,
que c'est charmant.
Et que j'irai loin.
C'est pas méchant,
je sais bien.
Mais ça me fait mal
quand même.
Alors moi j'ai compris
que je dérange quand je dis
la vérité.
Je ne sais pourquoi
je t'écris ça.
Pourtant je sais bien
que tu ne riras pas.
Mais sais-tu ce que c'est que
d'être seul, avec quatre murs
alentour, et des amis
qui vous arrachent le coeur
à force de discuter comme
si vous aviez toujours tort.
Moi, ce que je rêve,
c'est simple, c'est calme,
c'est lire ensemble, puis
pleurer comme de petits
fous, et puis, pas toujours
se renvoyer au bordel.
Je t'écris que j'ai
des éléphants sur le coeur.
Mais ne t'inquiète pas trop.
Ça me ferait trop mal.

Alors dis-moi que
les éléphants meurent aussi.
Mais c'est parce que
tu as parlé d'amitié,
quelque chose qui ressemble
à une fidélité,
à une préférence, que je t'ai
dit que je suis seul.
Je ne sais plus quoi dire.
J'ai peur de te décevoir.
De dire des choses
que tu ne voudrais pas.
Mais pour moi,
tu es Madeleine,
une grande tendresse,
les premières lèvres, et puis
aussi, quelqu'un qui ne peut
plus me décevoir.
Je ne sais plus quoi dire,
je ne sais plus quoi écrire,
peut-être qu'il faut avoir
la foi...

À vous messieurs les censeurs de censurer
ce qui n'est pas censé.
Peu nous importe désormais.
Nous sommes jeunes.
L'avenir et le pouvoir nous attendent.

Que ne suis-je mort au ventre de la femme!
je n'aurais pas à chanter l'amour qui me manque
aux déserts du monde
menant le troupeau de mes peines
j'appelle à grand cri une escorte de vautours

je suis la chambre vide où se déverse le rêve
chacune chez moi chante les ruses de son amour
nul ne sait mes silences
j'ai cassé la dernière fleur du jardin
une odeur de cadavre commence à remplir la maison

26 février 1963

Suicide raté
de Madeleine Letellier.

Depuis un an, elle n'assiste
plus à la messe.
Elle marche
ou va au restaurant.
Son père la redouta de
ne pas avoir fait ses Pâques.
Elle commença à dire
qu'il ne pouvait la forcer
à faire sa religion.
- Oui! je t'y forcerai!
Elle joue donc la comédie.

Elle est têtue comme un âne.
Mais dès qu'on lui donne
confiance, je crois
qu'elle donnerait sa chemise
pour vous plaire
et vous aider.

Au couvent,
tous les lits sont disposés
de la même manière.
Elle mit le sien de travers.
La surveillante dit
qu'elle n'avait pas le droit.
En première année,
elle était insultée
qu'on lui donne des devoirs.
Elle me montre des photos:
- J'étais si vive quand j'étais
petite. Mais quelque chose
s'est passé. Regarde si j'ai
l'air triste.
- Qu'est-ce qui s'est passé?
- Je ne sais pas.

C'est vrai qu'elle est vive,
qu'elle bouge tout le temps.
Elle s'amuse
à mettre mes lunettes.

Yves Mongeau est arrivé.

Sus le mariage et l'amour!
Elle dit
que le mariage nuit à
l'amour.
Elle parle d'amants.
Vaut mieux vivre ensemble
pouvant partir
dès qu'on le veut.
Alors, on aime et respecte
davantage sachant l'autre
libre comme nous-mêmes.
- On se fait l'amour. C'est
important. Il faut cesser
d'avoir honte. On peut se
regarder et c'est justement
le temps.

Surprenant.
Je la crois, mais je crains
la théoricienne.
Je critiquais jadis sa lenteur
à se maquiller
sans comprendre
qu'elle en souffrait
comme moi j'aurais souffert
qu'elle critique la lenteur
d'élaboration
et la valeur de mon écriture.
J'aurais dit:
tu me prends en plein travail,
mon poème n'est pas fini.
Elle disait: tu me surprends,
je ne suis pas encore prête.

Nous avons chanté
ensemble, en écoutant
un disque.
Et la discussion était née,
surtout entre elle
et Yves qu'elle regardait.
C'était sur la religion
et la liberté.
- Est-ce que Dieu
te trouble?
- Je suis plutôt indifférente.
- Pas moi.
Je me sentis un peu jaloux
d'Yves.
Stupidement sans doute,
puisque je n'ai aucun droit
sur Madeleine.
J'avais peur
de perdre mon calme,
de devenir
affreusement égoïste.
Je m'opposai, bien qu'en
acceptant le renouvellement
de l'Église, en prônant
l'indulgence envers ceux
qui nous écrasent.
Car nous commettrions
envers eux le même crime.
Ils s'exclamèrent, dire croire
en mon écriture, et dire
qu'il valait de continuer.
Ce qui, au fond, me réjouit.
Mais je n'osais quitter
mon scepticisme de peur
de les mêler, et contre moi.
Je la reconduisis.

Elle descendait rapidement
l'escalier devant moi, et sans
se retourner pour m'attendre.
Je la sentis loin.
- La discussion
t'a enflammée. Tu as perdu
ton calme intérieur.
Elle approuva, et je me
sentis à nouveau près d'elle.
- La plus belle chose qu'on
puisse donner à un autre,
c'est un calme. Discuter,
c'est très difficile.
- On est placé devant tant
de choses à la fois!

J'étais assez bien; et je crois
que nous nous sommes tus.
À y repenser, je crois
qu'elle n'était indifférente
que par son exaltation
de ne pas être parue stupide.
Ce qui est merveilleux
quand même.

La proximité des corps
est longue à apprendre.

Mariage?
Je ne sais pas.
Une grande amitié
me suffit peut-être.
Ou comme disait
Claire McNicoll:
- Pouvoir chacun se retirer
seul quand le besoin nous
en vient. Ensuite, nous réunir
pour partager nos profils.

27 février 1963

(Lettre envoyée
à Janine Corbeil).

Tu m'as fait beaucoup
de bien.
J'ai ton petit chef-d'oeuvre
continuellement devant moi
sur ma table de travail.
Hier, je l'ai essayé comme
cendrier; ça marche très
bien; mais tout de même
je préfère le laisser vide:
la cendre y cache les touffes
de feuilles d'or.
Quand je suis triste,
ça m'arrive encore,
je le regarde,
et ça me fait du bien.
Parce que c'est toi
qui l'a fait,
qui me l'as donné; c'est
comme si je n'avais pas
raison d'être malheureux.
C'est la première fois qu'une
amie me donne un cadeau.
Je ne sais pas comment dire
à quel point
ça me fait du bien.

2 mars 1963

Hélas, Madeleine Letellier
n'est pas venue...

*

Louise Mongeau est en haut.
Je suis en bas avec Yves.
Une douceur me rend triste
et heureux.
L'odeur de cette maison,
la chambre de Louise...
Je suis assis sur son lit;
je me souviens...
Yves monte en haut.
Je lis dans le journal
de Louise:
- elle a le goût de voir
de beaux hommes.
- elle se reproche
son égoïsme et se demande
si elle finira un jour
par donner.
- quand elle est venue
m'éveiller: elle se sent
impuissante corps et âme.
Loin de moi,
elle retrouve sa conscience.
Je lis dans le carnet
que je lui ai donné:
- les hommes sont beaux,
peut-être à cause
de leur laideur.
J'y remarque:
- le jour est beau d'avoir été
si tendre; je me souviendrai.

Je suis parti sans la voir.
Je crois aussi
que je déteste Yves.

3 mars 1963

Janine Corbeil.
Le soir est calme.
On entend
par la fenêtre ouverte le
murmure lointain de la ville.
L'air frais entre.
Nous sommes allongés l'un
à côté de l'autre sur le lit,
tout naturellement,
parce que le lit était défait
quand elle est entrée.
J'ai placé mon bras,
elle a son cou sur mon bras,
je lui caresse l'épaule pen-
dant qu'elle me raconte, en
riant, parce qu'elle est gaie et
semble contente, parce que
je ne lui parle pas d'amour,
mais la traite
avec amour et gaieté,
elle me raconte les nuits
calmes du nord, le lac,
très calme.
Et aussi, en riant davantage,
les méfaits de ma cousine
Jocelyne qui était avec elle.
Je la reconduisis.
Il restait encore du temps
avant l'autobus.
Nous avons marché
au Parc Lafontaine.
Je la tenais par la taille,
tantôt j'avais ma main
sur son épaule,
de l'autre côté de son cou.
Nous nous arrêtons
pour regarder de gros arbres
éclairés par les réverbères.

Et nous rions,
parce qu'il y a de la glace
et que Janine glisse toujours.
On a tous les deux
l'impression d'être heureux,
parce que nous vivons
l'un à côté de l'autre
de choses simples, et que
je ne nous énervais pas
questionnant, questionnant
sur l'amour,
comme je fais d'ordinaire.
Je fais maintenant
confiance... Un de ses bras,
celui sans sacoche, pendait.
Je lui dis de me prendre
par la taille, car j'allais
tomber, il fallait bien que
son bras trouve un emploi.
Alors nous avons chanté
soudain d'une commune
mémoire "ta hanche contre
la mienne..." et nous avons
ri. Car durant la soirée,
nous avons chanté aussi
ensemble...
Dehors
c'est comme le printemps.
Il fait doux et un peu tiède.
Je lui ai parlé de mes misè-
res, du besoin d'amour
que j'avais. J'ai parlé
de Louise Mongeau,
de Madeleine Letellier,
j'ai parlé
de Claire McNicoll.
Je dis qu'elle seule
me donnait la paix;
mais sans parler d'amour...
directement.

Je dis que n'importe quelle
femme, je dirais bravo,
si elle entrait chez moi,
si elle disait:
je suis bien chez toi, je reste.
Et je lui ai parlé
des danseuses que j'ai vues
à l'ALDOS dernièrement,
et qui avaient de jolies
hanches.
Je lui ai fait écouter
un enregistrement de "Marie
regardait Igard dormir",
qu'elle trouva beau.
Nous avons passé la soirée
à fumer lentement,
l'un à côté de l'autre,
moi appuyé sur ses jambes
ou ses cuisses comme
sur le bras d'un fauteuil...
Et j'étais bien, car Janine
m'apportait le calme,
l'assurance, que je n'ai
jamais trouvés ailleurs,
et que, je crois, Louise
et Madeleine ne pourront
jamais me donner.
Nous avons aussi parlé d'une
maison dans le nord.
Chacun pour soi.
Se demandant si l'on
pourrait y vivre seul, et ne
sachant trop quoi répondre,
bien qu'elle disait qu'elle
pourrait peut-être y vivre,
et que moi je ne pourrais pas
y restant seul.

Je viens de comprendre
qu'il ne faut pas demander
à une femme si elle serait
bien avec nous, mais
seulement créer un plaisir
en elle d'être avec nous
dont elle aura besoin...
Avec Janine, je peux parler
de tous mes mensonges,
de mes rires,
de mes déboires;
nous parlons de sexe en riant
un peu; elle m'apaise,
car aussi elle me défend
plus ou moins
quand je m'attriste et
m'angoisse trop longtemps.

5 mars 1963

Le bonheur d'aimer
vient d'aimer avec naturel.
Pas cette rigidité de salon,
mais s'allonger
à demi l'un sur l'autre,
calmes et comblés.
Devant l'autre
comme heureux seul
devant soi-même.

8 mars 1963

Janine Corbeil
est venue dîner.
Comme d'habitude.
Mon bras autour de son cou;
je joue
dans ses grands cheveux.
- Ah tu es espiègle!
J'ai un peu mal.
Mais je suis content
de la voir.

10 mars 1963

Janine Corbeil est arrivée
vers cinq heures.
J'étais dans l'escalier.
J'allais voir si elle arrivait.
C'est un peu gênant,
mais je lui ai dit.
Je crois
que ça lui a fait plaisir.
Nous avons soupé
chez "le Chinois":
au MANDARIN.
C'est luxueux.
Pourtant ce n'est pas cher.
Notre table
au bord de la mezzanine.
Elle, près du calorifère.
Elle semble contente.
J'essaie d'être plus gentil.
Mais les mots me manquent.
À la table voisine,
un homme parle sans arrêt.
La femme rit aux éclats.
Janine qui les regarde.
Et moi qui ai peur de devenir
trop sérieux.
De l'ennuyer.
C'est si beau comme ça.
Elle boit du thé.
Une tasse sans anse.
Elle rit.
Comme une petite fille.
C'est le plus beau moment.
Elle semble si contente.
- Une petite tasse!
une petite tasse!
J'en achèterais des milliers
pour revivre ce moment-là.
Dehors il vente.
C'est l'hiver.
Je la tiens par la taille.
Elle a un peu froid.
Chez moi, allongés sur le lit.
Des chansonniers
à la télévision.
Je place mon bras
sous son cou.
Je sens qu'elle est bien.
Qu'elle veut
que nous restions ainsi.
J'ai placé ma tête
sur sa poitrine.
Ses yeux brillent.
Elle sourit.
Je suis bien.
Mais je ne sais pas quoi dire.
Elle doit partir.
Elle est à genoux sur le lit.
Sa tête penchée.
Je l'embrasse sur le front.
Elle se retire de mon étreinte.
Brusquement.
Elle se lève.
Se prépare pour partir.
Un grand silence.
J'ai l'impression d'être
un enfant.
Un petit monstre.
- Nous restons copains, dit?
- Oui.
- Tu as aimé ta soirée?
- Oh oui!
(J'ai peur de l'avoir perdue).
- Tu sais, tu es libre.
- Toi aussi.
- Je me fais vieux. J'ai le
goût de me stabiliser.
(Elle hésite).
- Nous en sommes tous
un peu là.

11 mars 1963

(Poème écrit en pensant
à Janine Corbeil).

quand nous aurons vécu
jusqu'au bout de l'hiver
et que le soleil à nouveau
réchauffera la terre
nous irons jusqu'au bout
de la ville
entendre encore les mouettes
autour des navires
le ciel parfois m'attriste
comme la froideur
d'un enfant mort
mais ce soir je ne suis plus
seul
quelqu'un accepte
mes misères
je peux croire que je ne suis
pas un monstre
quelqu'un m'accepte
avec mes misères
tu es cette maison chaude
la chaise auprès du feu
où se berce en moi la dou-
ceur de ne plus être seul
Il y a l'Homme en chacun
de nous.
La force qui protège.
La révolte qui libère.
Et cette patience à chercher
à comprendre mieux.
Il y a l'enfant
dans chaque Homme.
L'orphelin
qui ne sait pas être aimé.
Le malhabile.
Celui qui a peur.
Celui qui est méchant.
Celui qui pleure seul
dans la nuit.
Et qu'il faut apprivoiser.

*

L'amitié ne se maintient
entre les Hommes qu'en leur
perfectionnement commun.
L'amitié ressemble
aux religions: les preuves
ne convainquent que ceux
qui y croient.

Ce qu'est intimement autrui
se compare
à ces choses cachées
qui ne nous apparaissent
parfois que par un reflet
qu'y lance le soleil.

Un être vaut pour nous
selon que nous tâchons de
nous améliorer nous-mêmes
en cherchant à lui rendre
notre présence agréable.

12 mars 1963

Janine Corbeil
n'a pas d'école.
Je suis surpris
qu'elle revienne si tôt.
Je croyais qu'elle était
un peu fâchée.
Mais je n'ai pas dormi
de la nuit.
Je suis très fatigué.
Je la reconduis
jusqu'à son autobus.
C'est loin.
Je me sens très lourd.
Je porte ses livres.
Je lui ai donné
"L'art et l'âme" de Huygue.
Elle semble bien contente.
Et moi aussi.
Mais je suis très fatigué.

15 mars 1963

Je suis encore très fatigué.
Je suis couché.
Je ne dors pas.
Janine Corbeil entre.
Elle croit que je dors.
Je crois qu'elle rit un peu
en me regardant.
Mais je suis très lourd.
Je n'ai pas le goût
de me lever.
Je fais semblant
de m'éveiller.
Je lui demande un café.
Cigarette.
Elle était assise par terre.
Et mangeait.
Moi, j'aurais aimé qu'elle
m'éveille doucement...

Il y a deux semaines,
nous nous sommes avoués,
avec crainte,
avec une certaine honte,
dans un petit rire gêné,
que nous n'avions jamais
couché...

Les excès ou l'histoire
des civilisations.

L'intelligence n'est pas
de se prouver supérieur.
Mais de comprendre
la difficulté
des relations humaines.

Les filles
nous font les supplier;
ensuite elles s'étonnent
de notre vulgarité...

L'essentiel pour moi:
régler la question sexuelle
avec une fille; ensuite
je pourrai être calme
et patient.
Il faut que je couche.
Qu'on m'accepte
nom de Dieu!

À l'ouvrage, je vis
avec des pères de famille.
Je les vois
sous leurs différents angles.
Où est la différence
avec les fils de mon âge?
Sur quel masque
a-t-on basé leur autorité?

Ce que je ne peux accepter
en Madeleine Letellier,
c'est de ne pas permettre
aux autres leur brutalité,
leur maladresse; et de
toujours tromper en secret.
L'absurde,
ce sont des gens pareils.
Les nouveaux bourgeois
ou le bourgeois
à la recherche d'un divan.

17 mars 1963

Mon père aime Ange-Aimée
qui l'aime aussi.
Moi je suis bien content.
On parle de sexe
ouvertement dans la famille.
Je suis surpris.
Mais c'est tant mieux.
Mon père
m'amène dans le solarium.
- On va parler un peu.
Il dit que la famille évolue.
Il est content que
Gertrude Savard soit partie.
- Tu vois les enfants élevés
par elle! Chapelets en famille
et peur du sexe!
Il doit bien deviner que
je ne pratique pas
de religion.
Il dit que désormais
chacun choisit ce qu'il veut.
Mais il dit que
l'Homme a besoin de Dieu.
Il est panthéiste
plus que chrétien.
Il dit que cela
n'a pas d'importance.
Moi je dis que ce n'est pas
prouvé que c'est d'un Dieu
que l'Homme a besoin.
Que c'est très compliqué.
Que je ne sais pas encore.
Mais que je croirais
que ce n'est pas d'un dieu
puisqu'il ne sait même pas
s'il existe.
Mais de lui-même.
D'un art de vivre.
On a été bien gentil
avec moi.

19 mars 1963

Souper chez Janine Corbeil.
J'étais invité.
Agréable.
Janine s'empresse
comme une amoureuse.
Je suis bien content
de la voir contente.
Sa soeur doit être un peu
jalouse de ce repas spécial
avec le repas servi
dans la salle à manger.
Elle critique.
Mais ce ne peut être cruel.
La famille sait la faire rire.
Sa mère serait désagréable
si elle était rancunière.
Elle gaffe un peu,
parce qu'elle ne cache jamais
ce qu'elle pense.
Alors ça fait des situations
cocasses.
Mais tout finit par un rire.
Le père est calme.
Poli.
Et doux je crois.
Un peu dandy.
Et seul avec trois femmes...
Sauf le petit Pierre
(l'espiègle) qui parle
toujours de mécanique, d'inventions: une mémoire, un
esprit très remarquable.
Il a peut-être dix ans
et il a une suite
dans les idées qui permet
de converser avec lui.
Je ne déteste pas parler
avec lui.

C'est drôle
ce qu'il m'en apprend
et m'amuse en me décrivant
(il mime) ses aventures.
Après le souper
Janine me dit:
- Sortons d'ici.
Silencieuse durant le repas.
Sa mère prend toute la place.
(Je l'ai fait rire).

Chez moi.
Assise sur le bord du lit.
Elle tremble.
Plus que jamais.
Je me demande
si c'est du désir.
Je crois que c'est de la peur.
Mieux: les deux.
J'ai des livres à vendre.
Elle saute près de la boite.
Elle choisit.

Allongés sur le lit.
Je lui caresse le visage.
Ma tête sur ses seins.
Dans la résistance des seins.
Elle tremble moins.
Mais ça l'a fatiguée.
Je lui caresse le visage.
Ses lèvres comme une fleur.
Ses cheveux
comme une rivière.
Et son nez: ce caillou.
Elle rit.

Je suis triste.
Mais je suis content:
elle m'écoute.
Je lis un poème.
Mais j'ai peur de ne jamais
réussir.
Je dis qu'il me faudrait finir
quelque chose.
Elle dit:
- Finis-le! finis-le!
C'est bon.
Elle croit en moi.
Pendant que je lui parle,
je lui caresse le dos,
sous la blouse,
jusqu'au soutien-gorge.
Elle ne tremble plus.
Douceur.

À son autobus,
je l'embrasse.
J'ai senti
qu'elle avançait elle aussi.
Sur les lèvres.
Pour la première fois.
Dans les marches
de l'autobus,
elle s'est retournée.
Douceur.

L'angoisse:
l'égoïsme des faibles.
L'égoïsme:
la peur des pauvres.

Les penseurs et les courants
d'idées forment
des partitions que pianote
la foule de ceux
qui ne pensent pas.

Fin de journée si douce
et qui s'achève
en un engourdissement
qui appelle le suicide.

J'ai peur
d'être ridicule et vain
avec Janine Corbeil, comme
avec Madeleine Letellier
et Louise Mongeau.

20 mars 1963

(Poème envoyé
à Janine Corbeil
sur un bout de rouleau
de papier de toilette).

janine
une femme de grosse toile
comme les voiles d'un navire
comme les tentes d'Arabie
forte
douce
et fraîche

ce soir
je ne suis plus seul
quelqu'un m'accepte
avec mes misères
je peux croire que
je ne suis pas un monstre
quelqu'un m'accepte
avec mes misères

tu es la maison chaude
qui protège de l'hiver
la chaise
auprès du feu
où se berce en moi
la douceur
d'être deux

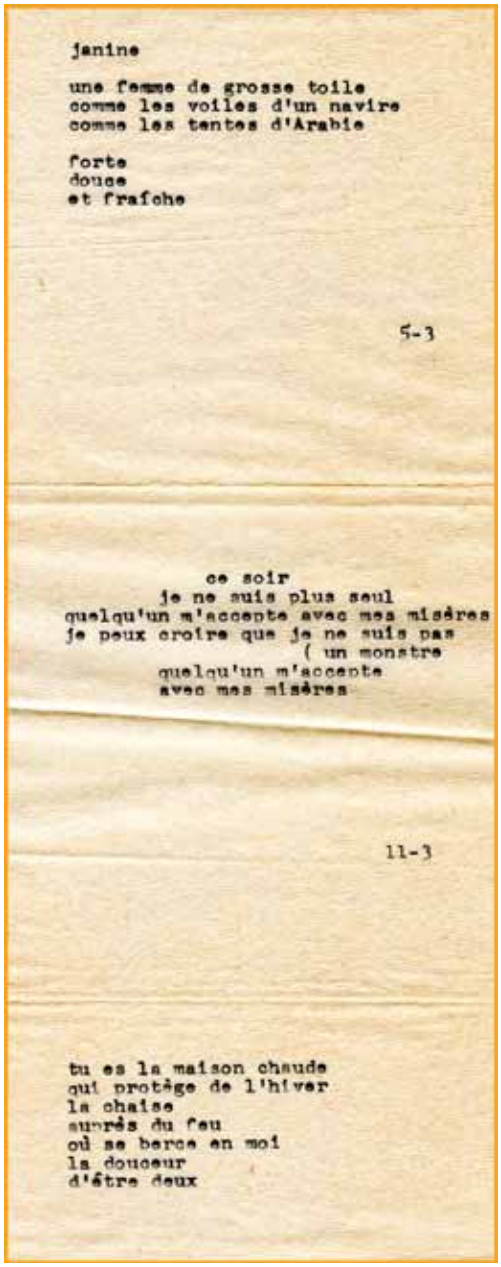
printemps!
par le rideau ouvert
le soleil
comme tes yeux
printemps!
par la fenêtre ouverte
les oiseaux
comme ton rire
printemps!

et moi
heureux
devant ma fenêtre

l'oiseau
fait son nid en moi
il chante tout le jour
l'oiseau
est revenu du sud
c'est-y que je vieillis
quand il s'en va
je sais qu'il reviendra

la neige tombe
encore sur nos pas
les voix ne portent plus
sûrement quelque chose qui
ne va pas
je n'ai pas raison de pleurer
c'est beau aussi
quand il neige

quand je te prends
dans mes bras
ton corps comme une rivière
je ne fais
que changer ton cours
ton corps
coule sans arrêt
est-ce ma faute si l'on meurt


janine

une femme de grosse toile
comme les voiles d'un navire
comme les tentes d'Arabie

forte
douce
et fraîche

5-3

ce soir
je ne suis plus seul
quelqu'un m'accepte avec mes misères
je peux croire que je ne suis pas
(un monstre
quelqu'un m'accepte
avec mes misères

11-3

tu es la maison chaude
qui protège de l'hiver
la chaise
auprès du feu
où se berce en moi
la douceur
d'être deux

21 mars 1963

Les Hommes se querellent
parce qu'ils s'ennuient.
Nous avons passé trop vite
de l'esclavage
à ce début de liberté
que sont encore nos moeurs.

22 mars 1963

J'ai rêvé que j'étais redevenu
pensionnaire.
Dans un dortoir pauvre
et vieux;
plus qu'il n'était en réalité.
Choisis le lit qui me parut
le meilleur, près d'une pente
dans le toit
qui donnait sur la lumière.
J'étais seul avec X
(j'ai oublié son nom):
maigre, petit.
Je me déshabille
sous une couverture venue
sur moi comme en défaisant
le lit.
Je me suis retourné,
vu la jambe de X
par où il retirait son caleçon.
Blanc.
L'abbé Vigean entre
(en réalité surveillant
de dortoir).
Il est près de nous.
X s'est transformé
en une fille grassette debout
sur son lit qui fait de la broue
avec sa bave.
Vigean semble trouver ça
normal.
J'ôtai des mains de X un
trophée qui, me semblait-il,
menaçait de tomber.
Et une sorte d'entonnoir
brisé où sa bave
finit de couler sur moi.
J'ai conscience que je rêve.

Je trouve cela étrange.
C'est, m'a-t-il semblé,
le deuxième rêve sur
le Séminaire de Saint-Jean
(impression de sécurité)
depuis environ une semaine.
J'ai l'impression de manquer
d'air.
Je crois pouvoir expliquer
mon rêve par l'appel
de mes poumons à cet air.
Et comme l'abbé Vigean
était frileux, il faisait fermer
les fenêtres au dortoir.
J'ai peut-être compris
le principe du rêve: le corps
demande à être satisfait.
Il s'exprime par des images
qui nous ont frappées
par une caractéristique
exprimant ce qu'il demande
dans la situation
où il se trouve.

Là je suis éveillé.
J'ouvre la fenêtre.
Je me souviens mal.
Je cherche mes mots.
Peu à peu les visages
perdent leur pesanteur.

Sartre: l'inconscient
et le conscient.
Nous avons conscience
de certains faits; mais
des faits nous échappent,
du moins
nous semblent secondaires,
qui reviennent en rêve
exprimer quelque chose.

Un être ne se joue-t-il
que sur quelques notes
de la gamme.
La paix et le "bonheur"
ne nous reviennent-ils que
dans certaines circonstances
semblables à celles
qui nous rendirent calmes
et heureux jadis?

Au Séminaire de Saint-Jean,
je me dépêchais de me laver
pour pouvoir lire quelques
minutes avant la fermeture
des lumières du dortoir.

23 mars 1963

Yves Mongeau
ne vient presque plus.
À vrai dire
je n'en suis pas mécontent.
Jacassages inutiles.
Autant de ma part
que de la sienne.
À vrai dire aussi,
c'est seul avec moi-même
que je suis heureux.
Car désormais
j'ai l'impression de
participer à notre société.
Ma méthode est secrète.
Je dialogue à ma façon.
Voilà tout.
Donc je ne me sens plus seul
quand je suis seul.
Claire McNicoll
vient quelques fois.
Mais moins depuis
que je parle de Janine.
Elle souffre de n'être pas
mariée, comme elle dit.
L'homme lui manque.
Cela m'attriste.
Elle couche encore
avec Yves.
Mais elle le méprise un peu.
Comme, sans doute,
elle se méprise
de ne pas résister à son désir
de coucher.
Belle civilisation
que la nôtre!
Manufacture de culotte
et de honte!
Pas revu Louise Mongeau.
Mais j'ai mal.

C'est terrible la souffrance
des autres.
Plus ils souffrent,
plus ils nous renvoient.
Nous ne pouvons presque
rien.
Et nous sommes coupables.
Si j'avais été moins égoïste!
Si j'étais moins égoïste!

Pourquoi toujours cacher
mon JOURNAL?
Peut-être parce que
les autres ne comprendraient
pas que j'ai parfois besoin
de ne plus les désirer.
Peut-être parce que moi aussi
je redoute l'inconstance
de leur affection.
Peut-être parce que
l'on ne m'aime pas.
Peut-être parce que
je suis trop égoïste et désire
le cacher.

En gros ces semaines-ci
sont agréables.
Je réussis à lire.
La littérature canadienne
m'intéresse.
J'ai acheté de bons livres.
Et puis je commence
à préférer le désert.
Ma solitude.
J'aime ma tente,
mes couvertures de grosses
laines de chameau,
les vents de sable.

Je m'aime
et j'aime mon moi.
De plus en plus.
Je suis deux et un.
Du moins l'un suit l'autre.
Je ne peux pas me trahir
longtemps, ni tout à fait.
Je suis si près de moi.
Je finis toujours
par me comprendre.
Et puis je me réconcilie
avec les Hommes.
En secret.
Je ne suis plus tout à fait
seul.
Un dieu murmure
dans le désert.
Je suis malheureux
de temps en temps.
Par petits bouts.
Je peux mesurer de
quelle heure à quelle heure.
C'est comme d'avoir
un peu trop couru.
Une sorte d'essoufflement.
Ça se replace toujours.
Et puis les femmes
ne sont plus ennemies.
Ça ressemble à un garçon.
Avant je croyais que toutes
les femmes étaient dieu.
Maintenant
ça ressemble à un garçon.
Parfois elles me font souffrir
c'est certain.
Mais je peux toujours
m'en aller.
Mon grand amour
c'est celui qui meurt en moi.

Avec qui je finirai de vivre.
Et puis il y a le soleil.
Les arbres.
Et l'eau.
Et beaucoup d'autres choses.
Et puis encore
il y a les femmes que j'aime
à cause de moi.
C'est tout simple.
C'est bon.
Un jour, peut-être,
je me suiciderai.
J'ai maintenant
de gros somnifères.
C'est sûr.
Et puis c'est bon.
Mais je ne mourrai pas
pour donner un spectacle.
Du moins
à cause d'une femme.
Je dis ça.
Je me raconte.
Bien sur
que j'aimerais qu'on sache.
Mais je ne me tuerais pas
pour qu'on sache.
Il faut que ça vienne de moi.
Un jour, si ça vient,
je partirai.
On ne saura jamais
où j'ai été.
C'est tout simple.
Un jour on ne saura pas
où je suis.
Alors on oubliera.
Ou on me lira.
C'est pareil.
Ça je le comprends.

Un jour je me tuerai
peut-être.
Parce que ça me fera trop
mal de me voir mourir en
moi.
Sans pouvoir m'aider.
Parce qu'avoir de la volonté,
c'est croire à la durée
d'une civilisation.
Moi, la foi ça me distrait.
C'est comme un somnifère
pour mon malade.
Ça me donne la chance
de dormir un peu.
C'est si long
vieillir en mourant.
Moi, quand je serai mort,
je serai mort.

Télévision.
Je viens d'assister
à un dialogue
assez bouillant;
nos femmes intelligentes
crient (surtout les vieilles
défrustrées sur le tard...)
jusqu'à transpercer
le ballon de la sagesse...
Mais un dialogue intéressant
qui me replace
(peut-être pour la première
fois si fort
après des conversations
avec mes amis sur l'amour
et sur leur famille)
dans le sacerdoce d'écrire.
On discutait des courriers
du coeur; et de sexualité
par le fait même.
Tabou
le problème de la jeunesse!
La honte d'aimer leurs corps.
Il y aura des morts
s'il le faut.
Mais nous nous établirons.
On peut asservir la jeunesse
durant des millénaires,
mais non pas
durant toute l'Histoire.
Je poursuivrai mon roman.
Je n'ai plus rien à redouter.
J'ai fait table rase.
Rien ne m'arrêtera.
Amour, prison, religion,
rien!
Le devoir? se satisfaire
mon cher Corneille!
Il y a des lois universelles
qui nous réunissent.

Mais nous sommes
le principe
de nos agencements à partir
de ces mêmes lois.
Rien ne m'arrêtera.
Les civilisations sont
comme des écoles littéraires.
Comprenne qui a vécu.
(Et que les autres
discutent...)
Quelque chose
qui fait partie de moi
m'appelle à reprendre
la révolte de Spartacus
là où il est mort.
Rien ne m'arrêtera.
Un chef est né en moi,
et je n'ai pas besoin
de siéger aux discussions
des fonctionnaires.
Je dicterai:
j'accepte d'en mourir.
Rien ne m'arrêtera.
Sinon cette paresse en moi...

Semaine 24 mars 1963

Article paru dans
LE PETIT JOURNAL,

Semaine de philosophie,
Université de Montréal.

Organisée par
Andrée Dufresne
Michel Pichette.

Sous le parainage de
L'INSTITUT
DES ÉTUDES
MÉDIÉVALES.

Avec les conférenciers:
Étienne Gilson
Gustave Thibon
Raymond Klibansky
Michel Ambacher.

A en juger par le succès de la Semaine de philosophie

On a encore des gens qui pensent!

par Hermine Beauregard

"Je pense, donc je suis." Depuis toujours, l'homme s'est interrogé sur son destin, cherchant à résoudre le mystère de ses origines et le pourquoi de son existence. Même en 1963, malgré les progrès de la science et des techniques, et peut-être justement à cause de la rapidité de l'évolution, la vieille angoisse remonte à la surface : Où allons-nous ? D'où venons-nous ? Dans les jours troubles du XXe siècle, la philosophie a retrouvé sa place.

A Montréal, pour la première fois au Canada, une Semaine de la philosophie, organisée par les étudiants de la philosophie et de l'Institut d'études médiévales, a tenté d'amorcer un dialogue entre tous ceux qu'intéresse le sort de l'homme. Cette semaine a connu un succès inouï . . .

Je les ai rencontrés cette semaine et ils semblaient extérieurement très normaux : deux enfants sages de 20 ans. Elle, Andrée Dufresne, petite, brune, avec un ravissant minois; lui, Michel Pichette, mince, intense, avec des yeux de braise. Et pourtant ces adolescents fil, énergiques et bien vivants, ont décidé de consa-

MICHEL PICHETTE, de la Faculté de philosophie, s'est arrêté près d'une sculpture représentant un HOMO SAPIENS moderne, qui accueillait les visiteurs lors de la Semaine de philosophie . . .

rer leur vie à cette science à la fois desséchante et magnifique : la philosophie. Et ils ne sont pas seuls, ils comptent partagent avec eux les jeux amères les angoisses romantiques que dispense généreusement la philosophie à tous ceux qui l'approchent.

Comment se fait-il que dans un monde dédié au culte de l'argent et de la gloire, un monde présentant les délices de la vie facile, des jeunes gens normaux songent à dédier leur vie à la recherche d'une vérité très peu lucrative qui se dérobe sans cesse ? La philosophie répond-elle encore à un besoin de la vie moderne ? Peut-on être philosophe, au XXe siècle, sans passer pour un fanatique ou un rêveur ?

Science et esprit

Ecoutez plutôt Andrée et Michel me parler de leurs études et de cette Semaine de la philosophie qu'ils ont vécue dans un enthousiasme communicatif.

— Le philosophe, me dit Michel, c'est avant tout un homme inquiet, un homme en face de lui-même, des autres et de l'univers; c'est essentiellement un créateur qui transpose le monde en lui et qui l'interprète. Il se pose des questions auxquels il tente de répondre. Cependant, il doit tenir compte des données de la science. Les développements extrêmement rapides de cette dernière avaient laissé les philosophes un peu ébahis, mais la science n'explique pas tout et l'homme a besoin de reposer les problèmes dans l'ordre de l'esprit.

— Que pensez-vous de la préparation à la philosophie donnée dans nos collèges classiques ?

— Ce qui est plus difficile pour nous en arrivant à l'Université, c'est d'apprendre à travailler seuls, à interroger et à poser des questions, sans craindre qu'on nous traite "d'agnostiques". Ce n'est pas tellement le thomisme qui nous est une entrave, mais la façon étroite dont il nous est le plus souvent enseigné. Mais l'enseignement de la philosophie tend de plus en plus à devenir celui de l'histoire de la philosophie, c'est-à-dire l'exposition, l'étude et la critique des différentes écoles de pensée. D'ailleurs, la philosophie progresse en retenant justement ce que chaque théorie ou système apporte de nouveau à l'édification de la pensée humaine.

Encouragement à la recherche

— Et ici à l'Université ?

— Nous travaillons dans une atmosphère très favorable. Nos professeurs, la plupart laïques et très dynamiques, nous encouragent fortement à la recherche personnelle et au dialogue; ils sont toujours très heureux d'amorcer avec nous la discussion. La plupart d'entre nous, après un mars de cinq ans qui conduit au doctorat en philosophie, se cantonnent à l'enseignement, car c'est à peu près le seul débouché qui puisse faire vivre un philosophe (les cyniques ne nourrissent personne et paient encore moins les factures d'électricité). Beaucoup choisissent l'anthropologie, cette science moderne qui fait la synthèse entre la philosophie, la psychologie et la science.

Semaine de la philosophie

— Qui a eu cette initiative ?

— En septembre, les étudiants de la Faculté de philosophie ont eu l'idée d'une Semaine qui pourrait par des discussions et des conférences la question du rôle de la philosophie dans le monde actuel et dans notre contexte québecois. Nous avons reçu l'aide de l'Institut des études médiévales, du Conseil des Arts du Québec, de la Société de philosophie de Montréal et de la section canadienne de la Commission blonize, du Centre antonien de Québec et de la bibliothèque de l'Université McGill. L'Université Laval et l'Université d'Ottawa ont envoyé plusieurs délégués de leur Faculté de philosophie. La semaine a été marquée par des conférences, des discussions, des forums. Des philosophes de réputation internationale comme Etienne Gilson, Gustave Thibon, Raymond Klibansky et Michel Ambacher ont présenté des études. Nous avons été très heureux et très surpris de voir le nombre de gens qui se sont pressés aux conférences publiques. A la conférence d'Etienne Gilson, mardi soir, l'amphithéâtre était plein à craquer; il y avait des gens assis sur la scène et il a fallu refuser l'entrée à plusieurs personnes. Ces gens-là étaient de milieux très divers, de tout âge; on y reconnaissait des visages connus de la classe dite "intellectuelle", mais aussi un nombre imposant d'hommes et de femmes anonymes, qui, quel que soit leur métier, se préoccupent des problèmes de l'esprit. Et chose assez surprenante, il y avait là beaucoup de professeurs des facultés de sciences. Des hommes comme le Dr Hans Selye, par exemple. Non pas qu'il existe un malentendu entre savants et philosophes: mais tous sentent, je crois, la nécessité de repenser les découvertes scientifiques dans un contexte rationnel. La conférence de Michel Ambacher, intitulée "la Philosophie des sciences de Gaston Bachelar", traitait justement de ce problème aigu.

La réussite extraordinaire qu'a connue la Semaine de la philosophie est un encouragement pour les étudiants à renouveler l'expérience l'an prochain. Je dis : l'expérience. Il faudrait quasiment dire : l'aventure. La fatigue occasionnée par la préparation de cette Semaine se lisait dans les visages des étudiants et de leur président, André Vidricaire; mais ils en sont amplement récompensés par les résultats car, qui qu'en dise, au Québec ça ne fait pas que bouger . . . Il nous arrive aussi de penser

24 mars 1963

Janine Corbeil
n'est pas venue.
D'ailleurs
y a-t-il une affection possible
entre nous?
J'ai peur
de croire aux fantômes.

Télévision.
"Les caprices de Mariane"
de Musset.
Octave et Celluo: le même
homme.
L'écorce et le dedans.
Mais l'écorce
ne peut représenter
l'intérieur
qui ne sait qu'être découvert.
À la fin Marianne
aime Octave.
Mais Celluo est mort.
Je pense à Louise Mongeau.
J'ai pensé à moi.

26 mars 1963

Je me cherche une femme
qui ne cherche pas
un homme extraordinaire.
Si, bien entendu, je cherche
encore une femme...

Si seulement les épouses
s'ingéniaient à varier
leur sexualité
comme elles se préoccupent
de varier leur menu!

28 mars 1963

Avec Janine Corbeil,
j'ai l'impression
d'un cauchemar:
essayer de marcher
d'un même pas.
Essayer comme en vain
de la rattraper, en sautant,
titubant, allant plus vite,
plus lentement,
mais sans jamais réussir.

29 mars 1963

Ne pas lui demander:
- Veux-tu coucher?
Mais la guider dans
ses actes, nous coordonner.
Car elle compte sur le mâle
pour décider et organiser.

1 avril 1963

J'ai d'abord repensé
à me suicider.
Et puis
j'ai compris autre chose.
Si Louise Mongeau
ne m'avait pas invité
dans son lit, je n'y serais
sans doute jamais allé.
Une crainte de l'inconnu
m'arrête.
Et ce que j'y crains
me scandalise.
Si Louise ne m'avait pas
reçu en jaquette,
les seins visiblement offerts,
je n'y aurais sans doute
jamais posé ma tête
et mes lèvres.
De là ce que je comprends
maintenant.
Si je n'avais jamais touché
les seins d'une femme,
je n'aurais sans doute jamais
posé ma tête sur les seins
de Janine Corbeil,
avec naturel, avec assurance,
ce qu'exige une femme pour
ne pas se sentir humiliée.
C'est de ne plus
me scandaliser qui l'assure
de son charme et la mène
à offrir davantage.
Ici commence le problème.
Je n'ai jamais fait l'amour
avec une femme.
Aussi aie-je peur de dévêtir
Janine et moi-même.
Et c'est là qu'un esprit de
scandale et d'asservissement
nous éloigne.

C'est parce qu'il m'était déjà
naturel (ou presque)
de caresser les seins d'une
femme que je n'idéalisais
plus cette part de Janine au
dépend du reste
d'elle-même;
(des seins sont des seins,
c'est un peu ce que je sens);
que je pouvais lui parler
et lui en parler naturellement
de sorte que les caresser
nous rapprochait;
qu'elle trouvait en moi
la confirmation du bien
fondé des caresses
et non pas cette crainte
et cette inexpérience
d'écolier qui se seraient
servies d'elle comme d'un
objet de découverte
et d'apprentissage.
Voilà un aspect du problème.
Maintenant je me demande
s'il ne serait pas préférable
de faire mes autres pas
(car c'est bien un cours
complet qui me manque),
de faire l'amour
avec une prostituée.
Janine le saurait,
car je n'aime pas cacher
ce que je juge important.
Mais cela m'en coûte,
et surtout en ce que je n'y
trouve pas directement
l'affection que Janine et moi
enfantons depuis longtemps
et surtout depuis peu.
Mais il y a un autre aspect
du problème.

C'est celui de la possession
et de l'absence.
Car faire l'amour,
s'il y a une amitié,
c'est établir une alliance.
Et si les dieux correspondent
toujours à l'alliance,
les Hommes, sans doute
à l'image de leurs dieux, n'y
satisfont que par la régularité
de leur présence.
Et encore faut-il des normes
ratifiées par la société.
Et c'est ici que Janine
a raison de craindre
et hélas de souffrir.
(Les femmes demandent
le mariage: leur sens
financier est peut-être
plus grand qu'on le croit).
Car, sans vivre ensemble...
Jouir de nos corps
Janine et moi menace-t-il
de la tourmenter?
Continuer de me masturber
sans me sentir grandi
du dialogue qui naîtrait
de l'amour à deux,
n'est-ce pas là une cause
première de mon désespoir?
Et voilà pourquoi.
Si j'ai encore oublié
le suicide, c'est d'abord
d'avoir cru au dialogue
possible avec Janine,
c'est ensuite de m'être senti
accepté avec mon sexe.
D'ici Noël prochain,
ce problème doit être régler.

Janine et moi avons soupé
à la "Crêpe Bretonne".
Janine s'est confiée
comme jamais.
Ses inquiétudes devant
le choix qu'elle doit prendre
d'ici deux mois quant
à ses cours de l'an prochain.
La possibilité d'emploi
excessivement restreinte.
Elle hésite entre le tissage
qui la passionne (elle rêve
d'aller étudier en Israël ou
en Afrique du Nord)
et la décoration intérieure.
Sa crainte du monde.
Son désir de n'être
qu'une ombre.
Cette grâce qu'elle me fit
en se confiant ainsi!
(Ne serais-je donc pas
si mauvais?).
Et aussi la ressemblance
qu'elle se trouve avec son
amie Madeleine Letellier.
Sa crainte
de me faire souffrir.
Son désir
de ne pas s'engager.
Et son désir de me revoir.
Cette amitié désormais
nommée entre nous.
Si bonne.
- Tu m'idéalises...
- Toi aussi.

Nous aimons
d'abord l'Homme.
Ses représentations
auprès de nous peuvent
pour cela se remplacer.
Il en est des hommes
comme des confesseurs:
il en est qu'on préfère.
Mais Dieu résiste
à la mort du confesseur.
Je ne peux oublier la douceur
de Janine (à tout instant),
son offrande d'elle-même
à travers ses craintes
et ses hésitations,
si précieuse, si fragile, que
j'ai peur maintenant de lui
demander quoi que ce soit.
Le dialogue: la chose la plus
difficile au monde.
Que je cherche à la rendre
heureuse.
C'est là le seul printemps
vers moi-même.
Si tendre!

(Lettre envoyée
à Janine Corbeil).

C'est la première fois
que je recevais tant.
Tes problèmes.
L'ombre.
C'est la première fois
que je suis si heureux.
J'ai senti ton absence
toute la nuit.
Ce n'est pas souffrir.
Nous n'avons plus peur
d'être amis!

Pour comprendre quelqu'un,
il faut croire en lui.
Ou.
Pour comprendre quelqu'un,
il faut vouloir lui faire
plaisir.
Ou.
Tu comptes pour moi:
parce que je veux mieux
te comprendre.

Il fallait que je te dise.
Moi je suis bien content
d'être ton ami.

3
avril
1963

Ça n'a pas de sens
notre douleur
quand on la raconte.
Il faut qu'un autre
la découvre.
Comme s'il fallait
qu'on la prenne par surprise.

Je ne me suis pas occupé
de Louise Mongeau.
J'ai mal à la pensée
qu'elle peut souffrir.
Son frère Yves.
L'idiot.
Le prétentieux
petit bonhomme.

5
avril
1963

Je désire trop Janine Corbeil
pour l'aimer vraiment.
Ce qui ne m'empêche pas
de critiquer
notre civilisation-à-culottes.
Car l'on m'y traite en bâtard
à cause de l'exigence
de mon sexe
et de la faiblesse de mon âge.
Mais la tendresse, la douceur
qui peut provenir
de l'effleurement
de deux consciences, c'est
moi peut-être qui la néglige
le plus, et je m'en attriste.
Je ne pourrai parler d'amour
à Janine
qu'après avoir accepté de
me satisfaire de son amitié.
Et le bordel comblera bientôt
ce que l'on m'oblige
d'attendre depuis huit ans.

12 avril 1963

Depuis quelques semaines,
je me renforcis,
je deviens cruel.

"Les mémoires d'une jeune
fille rangée"
de Simone de Beauvoir.
"Poupée" de Claire Mondat.
Le narcissisme borné
de ces deux femmes.
Nonchalance
de leurs amours.
Le parasitisme
de leurs amitiés.
(Bien qu'elles donnent
aussi).
Ce sont elles qui crient
le plus contre les hommes
qui les prennent pour objet.
Une nausée à les lire.
Il faut être bête
pour rester leur ami.
Ou une sorte de saint
comblé d'un autre amour.
Madeleine Letellier.
Louise Mongeau.
Et je crains tellement
que Janine Corbeil
leur ressemble.
De quoi vouloir crever.
Puisqu'aujourd'hui aucune
colère n'est assez forte
en moi pour justifier ce qui,
aujourd'hui, me renforcit.
Je suis cruel
comme on va se pendre.

Une femme, non de dieu!
y a-t-il une seule femme
sur la terre avec qui aimer
sans retour
jusqu'à s'en sentir aimé?
Comment écrire sans croire
à une volonté d'aimer
chez les Hommes?
Sinon
c'est pareil à se prostituer.
Comment décrire une femme
amoureuse
sans connaître un modèle?
(N'y a-t-il
que ces petits-trous-à-pipi?
cette frustration?)
Et moi tellement égoïste
d'être mal-aimé, de toujours
être jugé celui qui n'aime
pas assez...
Au moins si je croyais
encore au suicide...

Si ridicule de me plaindre
contre tous.
Vulgarité d'idiot.
Cette page m'a exorcisé.
Je me suis convaincu.
Nous devons faire jusqu'à
nos miroirs...

13 avril 1963

On me sépare
de mon enfance
en me séparant de Dieu.
Renier son enfance:
le plus grand mal.
Et ce désir de Dieu en moi
contre toutes raisons.
Dieu n'existe pas si je suis.
Mais mon enfance
me torture d'être si loin...

15 avril 1963

Deux jours de solitude
et de paix.
Une suffisance
en moi-même;
le goût des choses,
des bêtes, des nourritures,
et des jolies femmes
dans la rue.
L'amitié des femmes?
Pourquoi? puisque celles que
je connais me laissent dès
que j'ai mal dans la tête.
Si elles acceptaient
de coucher, j'accepterais
de jacasser avec elles;
mais elles sont frigides
et moi je me sens exploité.
Qu'ai-je besoin
de ces mauvais commerces
quand il me suffit d'écrire.
Comme il y a plusieurs
qualités de poèmes, il y a
plusieurs formes d'affection.
L'amitié, l'amour.
Dès que la charité s'en retire,
le charme cède à l'ennui.
Et à la guerre.
Deux jours de liberté, de
reniement et d'indifférence.
(Je n'épouserai qu'une
femme de charité, sachant
se désennuyer elle-même
et vivre pour autrui:
celle-là vaut d'être aimée).
Les autres sont malades:
je les aimerai en médecin.
Je suis tellement plus égoïste
et indépendant
que ces femelles.

17 avril 1963

Demain,
Janine Corbeil me dira
qu'elle ne veut que l'amitié.

Allez hop!
la femme est morte,
vive le bordel!

MAIS ÉCRIRE
C'EST PAREIL
À LA COMÉDIE.

18 avril 1963

(Note laissée
par Madeleine Letellier
dans ma chambre
dont elle aussi a les clefs).

Bonjour! Bonsoir.

Un bonjour de papier
à défaut de mieux.
J'écoute ton disque
de poésie canadienne,
seulement le début
malheureusement car je dois
partir immédiatement.
Je reviendrai bientôt,
quand j'aurai une minute.
À bientôt.
Madeleine

J'ai pris 2 gouttes de vin.
Merci.

*

Madeleine Letellier
est venue deux fois.
Son frère Roger a téléphoné
à chaque fois...
pour ses parents.

Le désordre de Madeleine!
ce qu'elle prend
dans un sens, elle le replace
dans l'autre:
inévitablement.

19 avril 1963

Une civilisation
est en décadence quand
il y a plus de débauchés
que de gens de volonté.
Surtout
dans la classe supérieure.
Mais les deux genres de vie
semblent avoir leur valeur
et leur nécessité.

Personne ne peut
nous satisfaire longtemps
si nous ne savons nous
satisfaire en nous-mêmes.

Après une certaine dose
de solitude,
la solitude elle-même
nous devient dialogue.

Les films policiers
où les "bons"
réduisent les "méchants"
témoignent de l'esclavage
et de l'ignorance populaire.
Crispation collective.
Ne sachant
déprendre les Hommes,
voilà qu'on les pend.

L'art est une façon d'initier
à vivre de telle
ou telle manière, amenant
à comprendre ces manières.
Aussi pessimiste soit-il,
il représente toujours
une vaccination.
Il est un prélude à la paix
bien que, parfois, plusieurs
en périssent.

Madeleine Letellier
est revenue.
En passant.
Entre l'école et le souper
familial.
Mais sans plus.
Pour éviter une scène
familiale.
(La surveillance maladive
de ses parents).

Je ne suis encore qu'un
convalescent et l'amour
comme un grand air dans
les poumons m'est difficile.
Que suis-je pour elle,
ce n'est déjà plus la question
puisque je guéris.
On ne possède
que ce qu'on libère.
Ce que ne peux comprendre
le jaloux, car étant ainsi
malade, cette peste moderne,
il n'entend posséder qu'en
une divination de lui-même.
Et c'est là qu'on le fuit,
craignant la contagion et
l'asservissement du monde
par cette maladie.
Je commence à accepter
que l'on ne puisse jamais
être TOUT pour un être.
(Je ne voyais pas que
c'était là mon problème en
amour...)
Le remède à la jalousie peut
nous venir d'un engagement
de nous-mêmes nous livrant
le plus possible à une oeuvre
qui naît de nous et ne vit
principalement que par nous:

soit une sorte de constance
qui ne dépend que de nous.
Qu'on se rappelle
l'apaisement de Colette,
en elle-même,
devant la nature après
ses maladies amoureuses.
Ce qui explique la mort
de l'amour qui ne s'appuie
sur aucune oeuvre qui
le soutienne et favorise
son prolongement.
Car l'amour est une plante
qui ne survit
qu'en son climat.
Et c'est ce climat qu'il faut
d'abord créer si l'on aime.
Si mes échecs de classes,
etc., au dire de quelques-uns,
ne me troublent pas
davantage, c'est qu'il me
semble maintenant réussir
un peu là où je tends
à réussir.

Le coït et ses préludes
sont difficiles à joindre
à la notion de bien
parce qu'étant instinctifs
et le devenant davantage
à mesure que croît le désir,
il semble s'écarter par trop
de la volonté et du mérite.
La société résout l'énigme
en imposant la chasteté
et le mariage.

Ce qui vaut, mais
d'une façon trop étroite,
ne proclamant pas que
ce n'est là qu'une solution
de passage, comme un
campement dans l'exode.
L'abstinence et le mariage
sont des maux en ceci
qu'ils sont ratifiés
contre le sens du voyage.
Ils valent pourtant
par la volonté (qui ne semble
ne pouvoir se manifester
au domaine sexuel que par
une action qui l'encadre)
par laquelle ils apprivoisent
l'érection
la rendant méritoire.
Mais quelle valeur justifie
ce qui encombre?
(L'encombrement
se constate à l'attrait
qu'on dit mauvaise que
soulève la pornographie).
La pornographie n'est
mauvaise qu'en tant qu'on
exclut l'éducation sexuelle
et phénoménologique
qu'elle représente.
À proprement parler,
il n'est pas de pornographie.
Mais elle conservera
son sens satanique tant que
le coït ne sera pas considéré
comme normal en public.
Les premiers qui oseront
se faire l'amour dans la rue
seront emprisonnés.

Ils seront excessifs,
un peu fous, étant jugés tels
par la masse sociale et par
eux-mêmes qu'on a éduqués
d'une autre façon.
Il y aura néanmoins ceux
qui les approuveront: ceux-là
parleront mais deviendront
rétifs à l'invitation à l'action.

La libération de la jeunesse
doit d'abord se faire
par une libération financière.
Cette libération
ne rehaussera peut-être pas
la sagesse juvénile,
mais l'esclavage diminuera.
Payer par l'école.
Écoles
de différentes idéologies.
Où tout se réussit ou se rate
par crédits.
Aucun crédit obligatoire.

Pourquoi est-ce que je pense
comme je pense?
Dès que cesse ce pourquoi,
commence le dogme
et l'obsession.

La variété
des "pornographies"
se justifiera.

Qu'il faut aimer plusieurs
fois avant de bien aimer.
Puisqu'il faut avoir vécu
pour pouvoir ordonner
rationnellement sa vie.

Les "saints" devinant
la nécessité d'aimer même
les "méchants" devaient
recourir à une volonté divine
pour justifier une action
contre leur instinct,
dont ils ne saisissaient pas
la logique naturelle.
Ne comprenant pas,
ils avaient besoin
de s'assurer d'un Dieu.

Danger du mariage
et de l'amour en ceci
qu'on ne peut agir autrement
sans une impression
de culpabilité envers l'autre;
en ceci qu'on ne peut TOUT
se dire sans l'impression
de se tromper.
En ceci
qu'il n'est généralement
que conservateur
et collectivisme.

20 avril 1963

Que nos religions soient
fausses ne prouve pas
que le sens religieux le soit.

Telle religion semble bonne
pour l'un
et mauvaise pour l'autre.
Car la religion s'incarne
en plusieurs modes
qui ne peuvent correspondre
à tous en tout moment.
Elle est d'abord sociabilité.
L'art, le sport, la morale,
la politique, etc., toute voie
nous est religion.
(Il y a des gens
à plusieurs religions;
comment pourraient-ils
s'enflammer sans se renier,
puisqu'ils vivent d'abord
la diversité).

Mépriser autrui,
c'est d'abord ne pas se
comprendre dans le TOUT.
Mais aussi la valeur
du mépris comme libération.

Le tragique de nos morales:
quand une vierge se donne
à un homme, cet acte devient
preuve d'amour.
Alors qu'il n'est là
que camaraderie sexuelle.
Mais les défenses
sont si inculquées
qu'il ne semble possible
d'en sortir que par l'amour.

21 avril 1963

Comprendre un être,
c'est s'en étonner.
Qu'il n'est pas meilleur
d'avoir pitié,
mais de comprendre
et de se dévouer à mieux
comprendre.
Car la pitié pour autrui
suppose un dogmatisme.

Pourquoi
le scandale Brigitte Bardot?
Sophia Lawrence?
Le jansénisme populaire
résultant des morales
et des dieux-à-miracles.

Qu'il nous faut apprendre
aussi
à nous ennuyer avec calme.

Ce que l'Homme refuse
avant tout, c'est l'idiotie
d'autrui.
Mais il refuse d'ordinaire de
s'interroger sur le pourquoi
intime de ses jugements.
Plus l'Homme est malade,
moins ceux qui l'entourent
lui semblent intelligents.
Que les parents "perdent"
leurs enfants dès
qu'ils atteignent 16 ans, ne
leur enlève pas la joie de les
avoir élevés durant 16 ans.
Au temps d'Abraham, il était
sans doute inconcevable
de "perdre" son fils
à quelque âge qu'il ait,
car il "devait" poursuivre
l'oeuvre de la famille.

L'ennui est une part
nécessaire de l'amour.
Car l'amour est construction,
plaisir... et digestion.

"Sot" se dit d'un être qui se
comprend à peine lui-même.
La majorité l'est en ceci
qu'ils ne se comprennent que
dans des systèmes révolus.
Alors qu'il n'est
compréhension de soi
que dans l'invention.

Si l'amour est utile au calme
de vivre, il ne peut remplacer
le travail et le retrait
en soi-même
(cette indépendance)
qui en est la base même.

L'oisiveté réveille nos peurs,
nos angoisses, et nous voilà
sans calme à cause d'un trop
long repos.
Alors qu'une action modérée
nous montre les obstacles
l'un après l'autre, et nous
permet de les surmonter.
L'oisiveté nous en montre
plus qu'il ne saurait en venir
en même temps.
L'oisiveté
est la plus grande fatigue.

Que ma femme me trompe:
pourquoi serais-je
malheureux?
(Sauf bien entendu
une petite tristesse
de déménagement).
Nous sommes
tant d'humains qu'il est
prodigue de tout escompter
d'un d'entre nous.
Ce que l'un refuse
aujourd'hui,
l'autre peut le donner.
Pourquoi s'asservir?

Aimer c'est aussi
se souvenir que l'autre peut
toujours partir; et qu'après
tout, nous saurons alors nous
en passer.

Si je maudis ma femme
parce qu'elle me trompe,
c'est que je la considérais
comme une esclave,
et que je n'étais qu'un enfant
gâté et peureux
devant moi-même.

Chaque infidélité
nous éveille
à une plus grande intériorité.
L'infidélité d'autrui,
à la longue, nous prouve que
nous attendons peu d'autrui.

La fille réclame l'amitié
pour la conversation
et la prévenance.
Le garçon y réclame de plus
une camaraderie de sexe.
D'ordinaire avant les filles,
celles-ci ne pouvant jouir
sans une plus ou moins
longue pratique du coït.

La majorité des femmes
du siècle confondent amour
et se faire dévierger.
Ceci à cause
d'un jansénisme social.
(Dans la vieille Égypte,
les filles
devaient se faire dévierger
par un fonctionnaire,
ou un étranger de passage,
avant leur mariage.
Les filles encore vierges
à leur mariage, l'époux
les jugeait mal éduquées).

La vierge craint le coït
comme un reniement
de l'enfance.
De là qu'elle réclame
le grand amour.
De là qu'elle est rapidement
déçue et honteuse:
car il n'est là ni reniement de
l'enfance (puisque l'enfance
n'est pas essentiellement
d'être vierge), ni preuve
d'un grand amour (puisque
le grand amour n'est pas
essentiellement le coït).

La pruderie sexuelle
refoulant excessivement la
satisfaction sexuelle du désir,
réduit l'amour
à une idéalisation du sexe.
Et le mariage à une illusion
d'aimer.
La preuve en est
dans les conversations
prénuptiales courantes.
Et dans celles des époux,
les hommes surtout, qui
ne s'aperçurent qu'après
le mariage qu'ils n'avaient
d'autres intérêts communs
que de faire enfin l'amour.

Donnez-moi deux amants,
jouissant d'une assez
longue camaraderie sexuelle,
pouvant de plus trouver sans
trop de difficulté
un remplaçant si l'un décide
de quitter l'autre,
et s'ils disent s'aimer,
je les approuverai.

Si deux êtres se demandent
s'ils s'aiment,
qu'ils couchent ensemble
et si possible avec d'autres.
La crainte et la jalousie
sexuelle ainsi réduite,
ils verront s'ils ont assez
d'intérêts durables
pour partager une vie.

L'amour libre est idéaliste
en ce sens qu'il demande
à chacun d'accepter
sans mépris
qu'autrui puisse
le remplacer.
C'est l'amour de demain.

L'amour durable (qui n'est
pas nécessairement
le mariage bien qu'il lui
ressemble) vaut en ceci
qu'on se souvient ensemble
d'avoir vécu
d'une façon semblable et en
ceci qu'il n'est plus besoin
de toujours s'expliquer
comme à des étrangers.
L'amour, ayant longtemps
duré, devient de plus en plus
sentimental.
C'est là son caractère
irremplaçable.
Il est comme la famille où
l'on s'est éveillé au monde,
et que l'on finit toujours
par pleurer, si peu soit-il,
dès qu'elle disparaît.

Ce n'est qu'à mesure
que dure leur vie commune
que deux êtres deviennent
irremplaçables
l'un pour l'autre.

On peut considérer un être
tout en le considérant
trop frivole pour l'épouser.
Le danger de l'amour libre
est qu'il permette de fuir
dès que l'un des membres
se montre trop égoïste.
Mais ce danger peut être
un bien.

Pour atteindre socialement
l'amour libre,
l'Homme souffrira.
Toute évolution profonde
se manifeste par des excès.

La caractéristique
des écrits de jeunesse
est le manque de souffle.
Comme dans la vie d'alors,
le manque d'engagement.
C'est l'âge du choix.
Le désir d'écrire
chez un homme
est comparable à celui
de plaire chez une femme.
Il est d'abord divination
de soi.
Enfantillage
sans doute nécessaire.
Fausse perspective
du monde.
L'enflement du MOI.

22 avril 1963

L'un disait:
donnez-moi un levier
et je soulèverai le monde.
Et moi je dis:
j'ai mon rut
pour renverser les dieux.

Le scandale
est proportionnel
à l'irrationalité des gens.

23 avril 1963

Je songe souvent
à Madeleine Letellier.
Sa douceur, son attention,
son intelligence.
Si ce n'avait été
son instabilité,
mon intolérance
et mon sexe,
quelle belle affection
nous aurions pu vivre!
Et surtout maintenant
que nous vieillissons,
et que nous nous rappelons
ce que nous avons été
l'un pour l'autre.
Ai-je aimé
une autre femme?....

Même si je suis triste, même
si je n'ai plus beaucoup
d'espoir, je rêve encore
comme un enfant...

Il m'est toujours bon
d'être meilleur envers elle.
Plus qu'envers quiconque.
Est-ce ma faute?

Par elle, c'est comme si
je retrouvais ma jeunesse.

Je souffre encore
de quelques crises violentes,
mais de plus en plus rares et
de plus en plus passagères.
L'angoisse, la solitude
et l'ennui s'en vont
avec la morale des dieux
que j'ai déjà éliminés,
sauf quelques soubresauts.

Devenant plus logique
à suivre les applications
de mes principes, je me sens
compris et accepté.
Je deviens
de moins en moins jaloux
me suffisant de plus en plus.
C'est comme si le monde
s'ouvrait chaque jour
davantage avec sa profusion
d'amis, fussent-ils
éphémères, dont chacun
me comprend un peu
et dont l'ensemble mobile
me justifie suffisamment.
Ma liberté sexuelle, bien
qu'encore timide en prati-
que, me donne l'impression
d'un grand vent de mer
dans mes poumons.
C'est comme si j'avais été
enfermé durant des années
dans l'odeur crématoire
de l'Église, même si j'aime
encore l'odeur de l'encens.

Je devine qu'après
cette année de séparation,
la première entrevue avec
Madeleine Letellier, obstinée
à suivre ses principes,
m'a aidé considérablement
dans ma marche.
Mais il y a encore beaucoup
de précisions à apporter pour
une reconnaissance paisible
et agréable de l'amour libre.
Pour cela, je dois m'étudier
encore un peu
dans des routes diverses.

(Lettre non envoyée
à Madeleine Letellier).

J'ai pensé que cela
t'accompagnerait peut-être
un tout petit peu
de savoir que je pense à toi.
J'aurais dû te dire
qu'en te revoyant, après cette
année de distance, j'avais
le coeur gros.
Un jour tu vivras peut-être
avec Jacques Leduc,
ou avec un autre; mais
si un jour tu te sens seule,
si un jour tu souhaites
changer de décor, alors, si
tu te souviens encore de moi,
il y a toujours place pour toi.
Mais si tu y retrouves
l'expression de ce que, jadis,
je fus souvent pour toi
(un pied sur le coeur),
alors fait comme si
je ne t'avais jamais revu.
Je ne me souviens pas
de t'avoir déjà dit
que tu es intelligente,
sauf peut-être une fois,
un après-midi chez toi,
le jour où tu m'as dit
que j'étais le plus intelligent
des garçons du groupe.
Quand je parle à quelqu'un,
je vois toujours
qu'il ne me comprend pas.
Parce que je vois qu'il faut
avoir longtemps vécu
ensemble
pour se comprendre.

Avec toi, même dans
nos querelles, même après
cette année d'autres
attentions, je crois toujours
que je suis tout à fait
compris.
Je n'ai jamais senti ça aussi
fort avec quelqu'un d'autre.
Tu replaces tout à l'envers.
La première fois,
mon célibat a grogné contre
les femmes.
La seconde fois, il s'est assis
sur le bord du lit, et il a ri
doucement...
(je crois
qu'il était bien content).
La liberté d'autrui,
c'est presque toujours
un désordre
par rapport à la sienne.
"Il n'est pas bon à l'homme
d'être seul".
Surtout quand il rentre le soir
dans sa chambre
et que rien n'a changé.
Suis-je entouré? Non.
Quelques brèves visites par
semaines, parfois aucune.
Sauf Janine Corbeil,
tous les vendredis midi.
Est-ce que je l'aime?
je ne sais pas.
Elle non plus.
Quand je m'ennuie,
je ne sais pas où aller.
Quand je m'ennuie,
je ne peux pas supporter
ceux qui ne m'aiment pas.
Je suis bête
comme deux pieds.

Avant, j'allais chez Yves
Mongeau, parce que j'aimais
bien sa soeur Louise.
Elle a dit que j'étais laid.
Alors moi
j'ai eu beaucoup de peine.
Parce que c'est vrai.
Un jour, peut-être,
je me marierai.
Maintenant quand je rêve,
j'imagine que c'est
une femme à laquelle ma
présence peut faire du bien.
Avant, c'était plutôt
conquête d'une femme.
Aujourd'hui, j'épouserais
peut-être n'importe qui:
pourvu que ma présence
lui fasse du bien.
Parce qu'alors moi
je serais bien content.
"Nous cherchons
l'affection":
c'est ta plus belle pensée.
Et tous la vivent.
En vieillissant, on en revient
toujours à ta phrase.
Je te dis que je t'aime
encore, mais que je vais
te tromper très souvent.
Parce que tu n'as pas besoin
de moi.
Parce que
tu ne t'intéresserais
sans doute pas à m'aider.
Parce que je suis devenu
un bon copain.
N'empêche que c'est
une fille qui te ressemble
que je cherche...

NOTES.

Le passé vécu seul se
rappelle difficilement à deux;
vécu à deux, il se rappelle
difficilement seul.
De là un peu
de l'attachement de deux
êtres qui ont vécu ensemble.

Se juger mal compris,
c'est souvent ne pas bien
se comprendre soi-même.

Qui n'a pas couché,
ou qui a couché au point
d'en être obsédé, je doute
qu'il parle d'amour et
de mariage sans y chercher
d'abord un rétablissement
de son déséquilibre.
Je propose
aux gouvernements de leur
établir des bordels licenciés,
propres, honnêtes
et à bon marché.
Qu'en dites-vous
mon cher curé?

Le christianisme
est une débauche morale en
ce sens qu'il rejette
ce qu'il nomme le mal
et qui le fonde.
Le christianisme,
ou le culte des extrémistes.

Avec ou sans amour,
le problème est le même:
il y a des moments où l'on
veut crier qu'on est seul
et où il faut se taire pour
ne pas souffrir davantage.
Bien aimer, c'est parfois
savoir se taire.

L'oisiveté extérieure
et la dissipation intérieure.
L'Homme est dominé par
un besoin de mouvement.
À quel point peut-on
le réduire.

Le mal, c'est l'inadaptation
à quelque chose.
Le désir de procréer
procure au coït
une impression de volonté.
Mais ce n'est
qu'un des moyens
d'apprivoiser le sexe.

La discussion, surtout
lors du plus intense
de sa manifestation,
est un processus
du développement
de l'intelligence.
Le silence la suit
comme milieu de synthèses.

L'art le plus populaire
aujourd'hui
mène à une désillusion.
Il est à caractère
obsessionnel.

24 avril 1963

Si triste et pourtant si drôle!
Il y a environ deux mois,
un homme qui travaille
avec moi, m'avait donné
un numéro de téléphone
comme étant celui
d'une putain merveilleuse.
Il m'a demandé quelquefois
si j'avais téléphoné;
au fond, je n'avais pas osé.

Hier, donc, je résolus
de franchir la grande
barrière.
Et c'est le coeur craintif,
mais plein d'espoir, que
j'allai téléphoner
aujourd'hui. J'avais préparé
mon message:
"On m'a donné votre numéro
de téléphone comme étant
celui d'une amoureuse.
Est-ce que je me trompe?
Moi, je n'ai jamais couché,
et j'aimerais bien être initié.
Est-ce qu'il y aurait moyen
de me recevoir demain dans
le cours de l'après-midi?
Le prix?"

Un homme répond; d'abord
je distingue mal ses paroles
bien qu'il parle français,
car il est immigré.
Mais bientôt je constate que
l'allocution est enregistrée:
- Dans une période
aussi trouble que la nôtre,
nous devons affermir
notre foi, etc.

C'était le numéro
d'un centre évangélique!
(Et que Dieu
sauve le repentant!)
À mourir de rire.
Mais je suis triste à l'idée
que tout est à recommencer.

Une odeur familière:
comme celle de la chambre
de Louise Mongeau
les nuits d'hiver.

Proclamer son amour,
sans pouvoir vivre ensemble,
c'est s'exposer aux doutes
et à l'amertume.

27 avril 1963

Le danger
de découvrir l'Homme
est de succomber
à ses découvertes.
Le relevé des maladies
atteint parfois le médecin.

La vie comme l'écriture
est style à apprendre.

La morale
est la protection des faibles.
Danger de les conserver
en leurs faiblesses.

Que les gens auront besoin
de beaucoup d'infidélité
pour s'affranchir
avant d'aimer et de désirer
une saine fidélité.

L'amour libre
c'est se laisser aller,
dites-vous.
Essayez.
Vous verrez....

La majorité des femmes
sont comme ma mère: quand
elle téléphonait à ses amies,
c'était pour leur annoncer
mes bons résultats scolaires.
Quand j'étais fort en thèmes,
je n'écrivais pas.
Quand j'ai écrit, en classe,
j'ai échoué.

Il est des libertés
contre la vie.
Par exemple le meurtrier.
La police devient alors
l'instrument
d'une métaphysique
de la liberté.
La police est louée
d'arrêter le meurtrier
parce que la majorité sociale
ne veut pas être assassinée
contre son gré.
Mais la police existe aussi
pour protéger la faiblesse
(compréhensible, excusable,
mais de froussards tout de
même), contre une tendance
d'évolution.

C'est tellement plus simple
de haïr!

Il en est du sexe
comme de la poésie.
Les grands sont rares
et les médiocres varient
jusqu'au plus bas.
Le bonheur ne réside
ni dans le grand,
ni dans le médiocre,
mais de la satisfaction
d'être là où l'on est
et d'espérer aller
où l'on espère aller.
L'important est d'être poète
et sexué.

29 avril 1963

La richesse d'un être
se juge à ce qu'il donne.
Moi: très mince;
plutôt raté jusqu'ici.

Je fus réveillé quelques fois
durant la nuit
par des brûlures d'estomac.
Ce n'est pas la première fois.

Je me suis levé un peu vide,
ennuyé, avec une certaine
difficulté à croire au monde.
Ce n'est pas la première fois.

Puis j'ai écrit à Madeleine
Letellier.
Et cela m'a rendu heureux.
Parce que je sais qu'il vaut
mieux me refuser à attendre
quoi que ce soit en retours.
La peine que j'éprouve
pour réussir à aimer
est trop profonde.
Nous ne nous devons rien.
Et c'est mieux ainsi.
Mais mon bonheur
est cet instant d'amour qui
m'apprivoise soudain
après des heures
et des heures de méfiance.
Mon bonheur c'est moi
qui réussis enfin à aimer.
Et de jour en jour,
un peu mieux et un peu plus
longtemps.
Bien que, parfois, haïr
me repose.
Comme une vacance
bien méritée.

De plus, j'ai quelques bons
projets.
Travailler à la banque
jusqu'en septembre.
Puis m'engager
comme professeur suppléant:
$18 par jour;
cinq jours par semaine
si je veux
m'a dit Jean-Paul Fortin.
Cet été prendre des cours
de photographie.
Puis déménager
dans une maison à plusieurs
appartements,
la décorer et la meubler.
Puis recommencer mes
cours, le soir, dès septembre.
Je fume la pipe,
et c'est très doux.
Et puis je me marierai
peut-être
vers l'âge de trente ans.
Il fait soleil.
Et moi, je suis heureux.

30 avril 1963

(Lettre envoyée
à Madeleine Letellier).

Chère petite soeur.

En me levant,
j'ai pensé une fois de plus
que tu es très intelligente.

Je te l'écris aujourd'hui,
parce qu'il y a du soleil,
parce que les oiseaux ont
chanté; parce que depuis
que je te connais, j'ai bien
souvent oublié de t'en parler,
et de t'en remercier.

Ma plante
te fait dire bonjour!
Dernièrement
elle a été très sage.
Je m'assois tout près,
et je la regarde.
En lui apportant de l'eau,
je crois que je suis heureux.

En ne cherchant pas
le bonheur,
c'est déjà le bonheur.

2 mai 1963

Durant des siècles, nous
nous sommes affranchis
de plusieurs de nos attitudes
barbares: nous avons appris
la délicatesse physique.
Aujourd'hui, nous vivons
encore en pleine barbarie
psychique.
Nous accusons,
nous prêchons, nous
nous exhortons à la censure.
Et les esclaves eux-mêmes
se méfient de la liberté.
Car une liberté plus grande
nous épuise comme,
dans tout travail,
un devoir de répondre
à une production à laquelle
nous ne sommes pas encore
habitués.

Si tu penses autrement
que moi, et si j'en ris
et refuse de douter de moi,
que penseras-tu de moi?
Et si c'était toi qui refusais
de douter de toi alors que
je pense autrement que toi,
que penseras-tu de toi?
De ce que tu penses
autrement que mes dieux
(dont je témoigne),
voilà que tu es sacrilège.
Alors tu me dis:
- As-tu lu l'histoire des
inventeurs? Rien ne t'a
frappé? Rien? Absolument
rien?
Et que diras-tu si j'y vois
de la prétention?

Celui-là proclame le silence
et bientôt devient sec.
Celui-là proclame le langage
et bientôt devient commère.
Mais celui-là qui,
seul avec une pierre, trouve
son bonheur, et le trouve
aussi en tout langage,
celui-là est un pilier
de la paix.
Car il se suffit d'aimer
davantage.
Et qui refuserait à être aimé
comme il l'espère?
Ce n'est ni en cherchant
l'amour, ni en le refusant,
que l'amour
nous est accessible.
Mais par la conquête
de soi-même.
L'amour nous vient toujours
par surcroît.

Si tu veux t'aimer,
aime ce qui existe.
Les religions
périront avant notre joie.

Tu veux être heureux?
Renie Dieu, l'Enfer
et le Mal.
Et cherche
à comprendre les Hommes.
Car chacun
déclare qu'il a raison.
Car chacun est chrysalide
en marche vers le papillon;
et d'où naîtrait le papillon si
les chrysalides ne croyaient
plus en leur justice?

Aime.
Alors, tu acceptes
d'apprendre.

Le mal est ce qui était bien.
Ce qui est bien,
c'est ce qui est mieux.

Si je veux tuer,
pourquoi ne tuerais-je pas?
Si je veux emprisonner
le meurtrier, pourquoi pas?
La barbarie se manifeste par
cette lutte entre l'individu
et la collectivité.
Qui a raison?
Actuellement:
le meurtrier et le policier.
L'avenir n'appartient
ni à l'un ni à l'autre.
Car si le meurtrier
est le bâtard d'aujourd'hui,
le policier le deviendra
au fur et à mesure
de l'avènement d'un monde
intelligent.

"Une paix sans concurrence
engourdit les Hommes!"
En ce sens, nous sommes
de la préhistoire.
L'Histoire commence
avec la collaboration.
Les débuts sont superficiels.
Nous collaborons
contre une nation,
contre un univers, ou contre
une part de nous-mêmes.
Mais: l'exercice
de la collaboration en élargit
le jeu.

L'Histoire
luttera contre la préhistoire.
Jusqu'au moment
où elle aura compris le sens
de la collaboration.

La guerre est une illusion.
On y sacrifie des vies comme
aux dieux d'il y a longtemps.
Et l'on croit
que c'est nécessaire.

Quiconque se soumet
à une conscription succombe
à une espèce d'idolâtrie.
Comme les premiers athées,
ceux qui refusent seront
bannis.
Mais l'avenir les accueillera.
Il faut savoir où l'on veut
aller.
Les gouvernements,
m'a-t-on dit, représentent
des peuples.
Les gouvernements,
c'est un fait,
se font la guerre.
Or, m'a-t-on dit, c'était aussi
la volonté des peuples.
Mais si on laissait
ces peuples
durant quelques décennies
sans propagande...
La mort de millions de gens
me semble trop importante.
Si ton gouvernement déclare
la guerre: emprisonne
ton gouvernement, sa police
et ses financiers.

5 mai 1963

Ton gouvernement, c'est toi.
Les ministres sont tes valets.
S'ils te servent mal,
montre-leur la bonne façon.

Cesse d'obéir si tu crois
qu'il n'en vaut pas la peine.
La vie t'apprendra
si tu étais dans une bonne
ou une mauvaise voie.
"Mais si chacun se croit
supérieur et ayant raison!
Qui aura raison?"
Tous.
Car nos erreurs se brisent
sur la raison du monde.
L'exemple de l'amoureux
cruel qui se croit bon:
la fille le quitte.
Il apprend.
L'essentiel s'apprend
d'erreur en erreur.
Moins tu as vécu,
moins tu as péché,
moins tu as aimé ici et là,
plus tu prônes et dogmatises.
Car le voyage
mène à l'équilibre.
Bien que plusieurs encore
en périssent.
Car le voyage
est gymnastique de l'esprit.
Je ne me connais pas.
Humble et faible devant moi.
Ce mystère en moi.
M'y soumettre, chercher
patiemment et doucement
à le comprendre.

C'est, me semble-t-il
jusqu'ici, le meilleur moyen,
le plus honnête,
le moins ébranlable,
le moins fanatique,
de ne pas renier ma réalité.
Que jadis je nommais Dieu.

Yves Mongeau.
Poésie.
Intéressant cette fois:
nous parlons tous les deux,
dans une bonne proportion.

Janine Corbeil
n'est pas venue vendredi
midi, comme d'ordinaire.
Ni aujourd'hui.
Je l'attendais.
Je crois que j'aurais tenté
de faire l'amour.
Je sors lui téléphoner.
Un peu troublé.
Après tout, peut-être
a-t-elle revu
"l'immigré qui a une auto"...
Et choisir entre une auto
et moi: il n'y aurait pas long
à hésiter...
Je me sens un peu amer.
Je lui avais dit la dernière
fois: viens quand tu veux.
Dois-je croire
qu'elle en a profité?...

Rencontré Louise Mongeau
avec Lise.
Louise banale, un peu laide.
Elle semble contente
de me revoir.
Mais, certainement, sans
plus.
Allons chez moi,
puis au cinéma :
LA NOTTE.
Puis je rentre ici.

J'espère avoir une maîtresse
bientôt.

J'aimerais bien
que ce soit Janine,
très excitée, moins raide.
Une vraie femme, enfin,
qui se réjouit aussi
de mon sexe.
Les frigides: trop raides,
inhumaines.
Suis-je malheureux?
Un peu.
Pas beaucoup.
Encore de l'espoir.
Je finirai par trouver.
Mais ça fait vingt ans,
c'est un peu long.
Pleurer sur moi m'ennuie
comme une masturbation...
Je dois trouver une autre
situation, une autre façon
de vivre où pouvoir
rencontrer autrui.

Rêve.
Mon frère Olier marche
dans la cour.
On sonne à la porte
de mon appartement
très tard dans la nuit.
Onze coups.
Je prends du temps
à reconnaître.
Olier court
chez madame Daigle
(voisine où nous allions
enfants).
Je cours après lui.
J'arrive.
L'engueule, le pousse.
Il se frappe la tête
contre un globe fixé au mur.

6 mai 1963

Il boude.
Sans se fâcher.
Je juge
qu'il est sans caractère.
J'ai mal de vivre.
Il faudrait prier.
Il me semble qu'Olier lit
dans un très grand calme.
Je crois qu'alors je l'envie.
Il me semble qu'il a lu,
en sourdine,
tout le long du rêve.
Je suis semi-conscient.
Il faudra écrire ce rêve,
j'essaie de m'en rappeler,
je veux dormir.
Il fait trop chaud,
et je suis bandé, mais plutôt
une crampe au sexe
qu'une érection.
(Non la première fois).
Je pisse un peu.
Olier, jeune, me demanda
plusieurs fois le soir,
de lui montrer mon sexe:
j'avais entre 7 et 10 ans.
Il m'offrait des cadeaux.
Je refusai.
Je le mystifiais en lui contant
des histoires.
Je l'initiai, vaguement,
l'été dernier à la littérature:
TERRE DES HOMMES
de Saint-Exupéry.

Si je mourais ce soir...
Bien sûr, il y aurait
mon père.
Et puis le reste de la famille.
Sans doute Janine Corbeil.
Aussi Roger Letellier.
S'il y avait cinq ans
que j'étais mort...
Là, je ne sais plus du tout.
Au fond, je me suiciderais
que ce ne serait pas
très grave.
À noter, nous aimons
ceux qui nous aiment.
Nous croyons
à ceux qui croient en nous.
À noter, si tu as besoin
d'être aimé,
alors retire-toi du monde.
Sinon tu souffriras. En vain.
Car trop souffrir nous rend
cruels et plus souffrants.
Les saints sont aimables
d'aimer, seuls,
et sans exigence de retour:
ils donnent l'exemple.
Mais peu les suivent,
ne voulant qu'être aimé,
nous les faibles et les rats.
Et nous en souffrons
davantage.
Cercle vicieux.
Et c'est maintenant mon but:
aimer.
Sinon je me dégoûterais
de mes plaintes,
comme les plaintes
de chacun m'écoeurent.
Le sens du monde, pour moi,
c'est de ne pas m'écoeurer
de moi.

Même si je sens
qu'on m'exploite,
qu'on m'abandonne,
je crois maintenant
que je pourrai être heureux.
Avec un peu de volonté
et de raisonnement.
Je suis.
Et d'une façon,
cela me suffit.
(En cet instant du moins...)
Mais vaut mieux conserver
cette attitude.
Car souffrir d'être incompris,
c'est recommencer la guerre.
Les vieux malentendus.
L'Enfer et Dieu.

Rêve.
Ma chambre donnait
sur un petit corridor
qui donnait sur un grand
corridor; et sur la toilette des
religieuses.
Une sorte de couvent.
Janine Corbeil
était dans ma chambre.
M'embrasse d'elle-même.
J'ai craint un peu d'être vu
par les religieuses.
Un prêtre et quelques gars
entrent, nous prenons
des livres pour avoir l'air
honnête, ils discutent assis,
Janine s'est appuyée sur moi,
je suis fier, le prêtre
me donne quelques pages
d'un vieux manuscrit
du texte latin
de saint Thomas d'Aquin.

Il sourit et s'en va,
avec le rêve.

Quand on m'abandonne,
je me dis que je suis mort.
Si j'étais mort,
je ne souffrirais pas.
Et comme je me dis que
je suis bientôt mort, c'est
déjà comme si j'étais mort.
Les fruits mûrissent
par les coups du climat.
L'Homme
par ceux de l'expérience.
L'amour est santé.
N'exige pas qu'on se porte
toujours bien.
Sois aussi médecin si tu veux
être homme.
Tu cherches quelqu'un
qui aime?
Alors observe ce que chacun
dit de ses ennemis.
Celui qui les loue, et en parle
comme des amis précieux,
aime.
Quand tu ne donnes pas,
tu exiges.
Il faut se posséder dans
le don pour être heureux.

L'amour pour un être
est pénible en autant qu'on
ne l'aime pas au jour le jour.
L'amour, comme toute
pratique, s'apprend
au jour le jour.
Ceux qui ignorent cette loi
manquent d'endurance.
Et, par conséquent, de style.

7 mai 1963

Il n'est d'amour
que la charité.
Il faut avoir
le sens des affaires.
La pauvreté
peut être le départ
d'une grande richesse.
L'ennemi,
le début d'un grand amour.
L'Homme s'attriste
dès que s'affaiblit
son sens des affaires.
Tout bonheur plus grand
est économie plus grande.
L'égoïsme
est la plus profonde
prodigalité humaine.
On y perd jusqu'au bien-être
d'être avec soi-même.
Écris.
Écris comme tu aimes.
Et même si seulement
quelques amis lisent
quelques-unes de tes lignes,
tu te seras grandi.
Les plus grands amoureux
sont aussi les plus grands
solitaires.
Car l'amour
est approfondissement
de soi-même par soi-même.
Mais cette solitude est joie,
alors que la solitude qui
ne s'aimante pas sur autrui
nous rejette
dans nos craintes.
Et nous voilà de plus en plus
égoïstes (cette réponse à la
crainte) de n'avoir pas tâché
de mieux respecter autrui.

8 mai 1963

Les villes sont autant
de déserts où renier autrui.
Car l'on s'y habitue
à l'indifférence: en général,
autrui ne nous dérange pas,
et nous en concluons
l'assurance
de notre tranquillité.
C'est l'esprit bourgeois.
D'autres s'étonnent et
s'enthousiasment pour tout
ce qu'ils y rencontrent.
Mais les voilà bientôt
à renier par-ci, par-là.
Car le degré d'intérêt
que l'on témoigne demande
qu'on y réalise
une contribution.
Ils jugent autrui égoïste
de ne point applaudir
leur frivolité.
Ils se jugent anti-bourgeois.
C'est l'esprit d'enfantillage.
Le parasitisme.
Ou le prélude
à la bourgeoisie
la plus médiocre.
Quelque personnel
que l'on soit,
l'on piétine toujours un peu
dans les excès.
J'estime en danger
quiconque se croit affranchi
de la bourgeoisie.
La personnalité,
c'est l'étonnement discret,
l'esprit d'enfance,
l'évolution de soi-même,
et la fidélité charitable
à l'évolution d'autrui.

Le conflit
INDIVIDU-SOCIÉTÉ
se développe en autant que
l'individu réside dans une
société comme y vivant seul.
L'individualisme
le plus profond est social.

Il est plus facile
de sévir contre l'erreur
que d'enthousiasmer
à la perfection.
Il ne faut pas confondre
force et brutalité.
Un patron intransigeant
se fait détester
et nous fait détester
l'emploi qu'on tient
chez lui.
Il est d'un craintif d'atteindre
la justice par l'écrasement.

Le coït étant impulsion
de l'instinct, et la joie récolte
de la volonté, il s'en produit
que le coït nous abaisse
s'il ne s'accompagne
d'un perfectionnement
de notre joie.
En ceci, pensa bien
qui inventa le mariage.
Car il obligea
à un souci d'autrui.
La difficulté des amants
réside sans doute
en ce qu'ils ne travaillent
pas à un perfectionnement
commun.

Plus l'on condamne
la brutalité d'autrui
à notre égard, moins
il est tendre envers nous.

Bien que volonté
ne se confond pas
avec amour, il n'est d'amour
qu'en proportion
avec notre volonté.
Le reste n'est qu'ébauche
du poème.
(Et tant de poètes ratés parmi
nous! et qui jugent
et rejugent l'ébauche
de leurs semblables
pour n'avoir point ciselé
davantage
leur propre oeuvre).

Il faut beaucoup avoir aimé
les Hommes pour pouvoir
vivre seul avec joie,
à moins d'être assez
irréaliste pour s'en croire
vénéré, fut-ce au futur.

9 mai 1963

Qu'il faut se déscandaliser
pour vraiment
aimer l'Homme.
Un acte
condamné par nos moeurs
nous scandalise
tant qu'on ne l'a pas vécu
jusqu'à l'aimer.
Qu'il nous faut digérer
le "mal" pour aimer sans
crainte et sans châtiments.

10 mai 1963

Le meilleur moyen
d'avoir confiance en soi,
c'est de faire confiance
au monde.

Le garçon demande l'amour
où la fille cherche l'amitié.
Et les voilà qui se séparent
pour n'avoir pas compris.
Le véritable amour
est le suprême de l'amitié.

Ils vivaient d'amitié
et se reposaient d'amour.
Que les termes camaraderie,
amitié, amour, charité
ne signifient que par rapport
à ce que l'on est.
Il est des amours qui ne sont
que des camaraderies.
Aimer quelqu'un,
c'est tâcher de ressembler
à l'idéal qu'il se fait
de l'aimable,
tout en y apportant
notre style.

On n'écrit pas
tant pour être lu
que pour devenir.

13 mai 1963

(Notes pour une lettre
- non envoyée -
à Janine Corbeil).

Depuis ce mardi
avec son gros soleil
et ses vapeurs, où nous
commencions à marcher vers
une tendresse plus douce,
j'ai rattaché ma vie à la terre.
Cette douceur
que je recherche en moi
comme un bijou perdu,
j'aimerais pouvoir te l'offrir.
Il est un respect croissant
entre nous qui me demande
une ferveur plus profonde.
Il est des sourires
qui coulent au coeur
comme une eau de source.
Mais l'hiver revient
si souvent geler cette eau
en nous, nous oublions
si souvent la soif d'autrui
tant nous-mêmes
avons soif!
Montréal, parfois, me fait
encore mal.
Je me sens rapatrié au monde
à cause d'un sourire
qui me redonne ma douceur.

Il est un respect pour toi qui,
en moi,
monte un peu chaque jour;
j'aime ta liberté,
j'aime ton rire,
j'aime la douceur de tes
yeux; et quand je te serre
contre moi, j'ai peur parfois.

Pourquoi vit-on
s'il n'y a plus cet être
avec qui partager
le peu de douceur.
On ne pourra plus rien
nous enlever.
Toutes ces portes
se refermant
comme celles de châteaux
forts,
toutes ces lumières
s'éteignant le soir
sur le sommeil
et sur l'amour des autres.
Nous aimerons plus fort
d'avoir tant souffert
d'avoir si mal aimé.
Nous nous respecterons tant
que nous pleurerons parfois
de n'avoir pas aimé
davantage toutes ces vies
qui nous entourent et qui
à chaque instant meurent
un peu comme l'une
des parts la plus précieuse
de nous-mêmes.

16 mai 1963

Cette conception larmoyante
de l'Histoire:
où le bonheur
n'a pas d'Histoire...

18 mai 1963

Que l'Histoire ne bouge
qu'en cette dialectique:
la pensée de la mort
contre le désir de vivre.
L'ascèse contre l'orgie.

19 mai 1963

(Notes pour une lettre
- non envoyée -
à Janine Corbeil).

La personne amie
est une fin en elle-même;
il n'est pas très sage
de l'aimer à cause d'un Dieu,
ou d'un but,
ou d'une relation familiale.
Mais ce qui ne signifie pas
qu'elle soit l'unique fin:
nous vivons d'eau, d'air,
etc., nous dépendons
d'une infinité de choses.
Et qui sait si la lune
n'existait pas, peut-être
l'humanité serait autre
qu'elle est.

Un jour,
les amitiés disparaissent
avec l'occasion
des rencontres qui les a fait
naître.
D'autres les remplacent,
puis disparaissent à leur tour.
Nous vivons ainsi
comme des locataires.
C'est en ce sens que je crois
à la fidélité.
Une valeur de durée qui peut
remplacer pour moi l'éternité
offerte par la religion.
Mais que faire d'une
éternité, nous qui demain
serons morts?
Nous n'avons pas besoin
de toute la terre à défricher.
Quelques arpents
nous suffisent.
Le plus grand poète
peut charmer par son poème,
mais s'il est insupportable
en tant qu'être à rencontrer,
à quoi lui sert d'avoir chanté
l'amour?
Et ici nous sommes tous
poètes, ne fussent que
par nos rêveries, nos désirs.
Et c'est peut-être ici
la maladie la plus grave
de l'histoire humaine:
nous rêvons le réel.

Une chose est essentielle
à la durée de l'affection:
il faut d'abord se demander
à soi-même d'agir envers
l'autre comme on voudrait
que l'autre agisse envers soi.
La méthode réussit,
semble-t-il, toujours,
bien que parfois longue.

Je te crois
capable de beaucoup.
Et ce n'est point l'évolution
de tes talents, évolution
que j'ai pu constater
depuis ces dernières années,
qui peut être une cause
de doute en moi.
Mais est-ce là t'idéaliser?
À certaines heures
de certains jours: je crois
que oui.

Mais je crois
que c'est normal.
Car la moyenne des mois
passés ne peut me faire
douter.
C'est une admiration
raisonnée.
Par exemple, il m'est arrivé
un certain temps
d'idéaliser ta constance.
Puis, mieux je t'ai connue,
j'ai reconnu aussi
cette difficulté aussi en toi
à t'assigner
à certaines tâches
en certains temps.
Mais si nous analysons cet
exemple, nous y découvrons
au début une idéalisation
dangereuse qui, peu à peu,
s'est transformée en une
collaboration, ou en un désir
de collaborer avec toi
qui nous donne enfin
un bonheur plus réel
que celui des rêves.

Trois choses importantes:
le perfectionnement
de nous-mêmes
envers nous-mêmes,
envers le monde, et envers
ce qu'est notre oeuvre, quel-
que elle soit.

Était-ce la fin d'un rêve:
sans doute.

Mais c'était surtout,
et de jour en jour davantage,
une renaissance en moi
de ce moi, sans doute le plus
fertile, qui cessait
de réclamer sans offrir.

Je suis convaincu qu'il est
des temps où ma présence
te serait indésirable.
Des moments où l'image
que tu portes de moi
te devient fade et inutile.
Et je ne peux pas
te reprocher ces heures plus
que l'on ne peut reprocher à
quelqu'un de s'asseoir pour
se reposer d'une marche qui
lui pèse alors dans tous
les membres, non plus que
l'on ne peut
lui reprocher de se réjouir
de cet arrêt de la marche.

Il y a une ascèse
de l'affection que nous
apprenons lentement, et qui
ne peut s'apprendre que
lentement, vu toutes
les questions qui se posent
à nous et toutes
les découvertes que nous ne
pouvons que faire lentement
pour nous donner
des réponses
quelque peu satisfaisantes.

Tu disais que je te préférerais
sans doute plus gaie
et plus vive...

Et cela est vrai
d'une certaine façon.
Car, d'une certaine façon,
l'affection croît
en proportion de la terre qui
lui convient: et comme toute
peinture née de la joie,
la vie réelle, c'est-à-dire où
l'on se fait responsable
de soi et du monde, a ses
couleurs vives et ses formes.
Je crois que ces silences
parfois lourds entre nous,
dont je suis très souvent
responsable, ne sont que
de premiers brouillons
d'un autre silence, qui nous
rapproche celui-là peut-être
plus intimement que nos
paroles, dont nous jouissons
parfois par l'intermédiaire
d'un regard, d'un sourire,
du resserrement
de nos mains, quand,
sur la rue jusqu'ici surtout,
nous nous comprenons
sans même parler.

Il faut poursuivre
ce défrichement au plan de la
compréhension de l'Homme,
comme les premiers colons
ont poursuivit
le défrichement des terres
sur lesquelles aujourd'hui
s'élève une civilisation
plus dense et plus libre.
Et, comme ces colons, nous
n'avons que peu de choix:
ou nous cessons de lutter
et c'est alors la mort dès
l'hiver; ou nous renonçons
au pays neuf et c'est
le retour au pays natal,
aux dieux et aux tabous.
Tout ceci, Janot,
n'est qu'une image bien
incomplète et bien vague;
mais je crois qu'elle brosse
une certaine vérité; et je
crois que tu me comprends.

Nous avons démoli
trop de vieilles croyances;
nous sommes, pour ainsi
dire, prisonniers des risques
de notre aventure.
L'ennui et le désespoir nous
guettent derrière chacun
de nos gestes, comme, jadis,
les menaces indiennes
pesaient sur les défricheurs.
Nous sommes sortis du
château fort du dogmatisme,
bien que nous y revenons
de temps à autre, et notre
marche est chose fragile
sous la menace des fauves.

Nous tendons l'un et l'autre
à ce calme intérieur
de se sentir acceptés
et encouragés par l'autre,
sans pour cela
qu'il nous soit nécessaire
de nous poser ces questions
que nous nous posons beau-
coup actuellement.

20 mai 1963

Nous devons fonder
une intimité, un langage
qui nous permettra l'unité
nécessaire à une entente
spontanée.
S'il nous vient
des heures de lassitude,
ne nous en accusons plus.
Cessons de nous abuser
sur la cause de nos misères.
Que quelques êtres,
ne fussent que nos voisins
immédiats, puissent à cause
de notre travail
sur nous-mêmes se consoler
parfois et trouver par nous
une route nouvelle
à travers l'épaisse forêt
pour s'échapper
de l'ignorance
et de la crainte.
Qu'une ville enfin s'élève
qui ne se ferme pas à
l'Homme, une ville libre où
les êtres, enfin compris, enfin
guéris, n'ont plus à fausser
leur identité pour être
tolérés, où il y ait autre chose
que la fuite et le reniement
du problème.
Aujourd'hui, nous traitons
la misère psychique comme
l'Antiquité et le Moyen-âge
reniait ses lépreux
faute de savoir les guérir
de leur propre malheur.

Nous ne pouvons plus parler
d'amour aujourd'hui
sans nous soucier
de la misère d'autrui.
Nous sommes tous,
en un sens, si peu soit-il, un
enfant seul qui pleure, privé
de l'affection d'une famille
détruite par la guerre.
Quand nous nous
embrassons, il y a une force
qui s'avive en moi.
Pourtant ne me pardonnes
pas trop mes rudesses,
j'ai encore beaucoup de
barbares à dompter en moi,
et j'ai grandement besoin de
tes remarques et de ton aide
pour les faire servir
à notre affection.
C'est nous que nous avons
tués avec les gladiateurs
romains, c'est nous que nous
avons tués à Hiroshima, c'est
notre confiance déjà difficile.
La paix d'aujourd'hui se
base sur une méfiance
horrible.
Nous ne nous aimons pas.
Nous avons peur
les uns des autres.
Il y a des millénaires
que nous renions nos corps;
nous louons l'esprit, comme
si c'était là autre chose qu'un
système d'adaptation faisant
partie de notre corps.

Un corps en équilibre
parmi d'autres corps:
voilà ce que nous sommes.
Et pourquoi se plaindre
de n'être pas des dieux?
La tête nous paraît encore
le centre,
le bastion de notre moi.
On dirait que notre ventre
et nos jambes ne font pas
autant partie de nous-mêmes
que notre tête.
Nous parlons volontiers
de parties inférieures
tant nous croyons l'esprit
capable de survivre seul.
Mais qu'on nous coupe
les bras et les jambes,
alors nous comprendrons
peut-être que notre moi
est diminué.
Et le sexe, et le ventre,
et la tête, si on les perdait?
Nous sommes nous-mêmes
de la tête aux pieds.
Notre esprit
n'est qu'au service du ventre
qu'il cherche à adapter
au milieu.
Nous sommes un tout.
Le tort est d'avoir idéalisé
une seule partie de notre
moi.
Nous avons parlé
de sacrifice là où il fallait
parler d'intérêt.
L'ignorance
nous a fait compliquer
tout ce qui nous entoure.

Je cherche encore
ma ressemblance...

21 mai 1963

La semaine dernière,
dès le départ
de Janine Corbeil
(soit le dimanche soir),
début d'une période
de flottement psychique.
Comme essayant
de m'agripper au monde
sans y réussir.
Mais, au fond, je me laissais
aller...

Janine revint vendredi;
et samedi soir;
nous avons été voir le film
"Thérèse Desqueyroux".
Puis de retour à ma chambre,
nous avons beaucoup parlé
de canadiana; et de sexualité.
Elle a dit, entre autres:
- Pourquoi faire l'amour
sinon pour avoir un enfant.
Ce qui m'a déplu; je me suis
senti machine à féconder;
j'ai essayé
de le lui faire comprendre.

Il me semble accepter
ce qu'elle est; du moins,
la comprendre mieux
que je n'ai jamais compris
une femme; je suis fier
de nous; mais il y a encore
beaucoup à coordonner.
Suis-je heureux avec elle?
Pas tout à fait.
Je dois dire qu'elle me donne
beaucoup, et qu'elle sait
accepter avec bonté ce que
j'offre; ce qui m'encourage
à donner davantage.

Ce qui me libère
énormément.
Mais je sens parfois qu'elle
agit contre ses principes;
elle a comme amies,
Madeleine Letellier et
Jocelyne Caron ma cousine;
ces filles craignent l'amour
comme un esclavage;
aussi sont-elles les premières
à exploiter les garçons
afin d'éviter, pour ainsi dire,
le risque d'un déshonneur de
s'être attachée à un homme.
Jocelyne,
malgré ses qualités, est raide,
craintive et puritaine;
Madeleine méprise
les vedettes, mais rêve
d'être entourée d'hommes
qu'elle pourrait faire languir.
Je crois que presque toutes
mes nausées me sont venues
de les désirer;
car si je n'y mets pas
de volonté, au fond,
je les méprise.
Sauf Janine, qui m'aide
en essayant d'être meilleure,
et que j'admire alors, quels
que soient les défauts qu'elle
ait encore.

23 mai 1963

J'ai aussi découvert
que je pourrais vivre seul.
Du moins, il me semble.
Le ciel est assez vaste,
les forets encore assez
vierges pour que je puisse
m'éloigner de la faiblesse
des gens, et m'y former loin
de leur exemple.
Pourtant je crains souvent
l'égoïsme
du désir de cette méthode.

J'ai repris mon roman
d'arrache... coeur.
Car il n'y a pas que
l'intrigue, le style et les idées
à découvrir et à dompter;
mais surtout moi-même
à astreindre à un travail.
Je me sens seul,
immensément seul à lutter
contre un monstre invisible
qui m'assaille de toutes
parts pendant que les autres
dansent.
Quelque chose en moi,
dont j'ignore l'explication,
se relève à nouveau en moi.
Quelque chose qui
m'emporte comme une paille
dans un grand vent.
Je dois défendre la liberté.
Je dois défendre la paix.

Roger Letellier
m'éveille à 11 heures a.m.
Nous sommes allés
à la Commission Scolaire
de Montréal.
Lui, semble pouvoir
s'inscrire comme professeur.
Moi, comme suppléant.
Mais à cause d'un manque
de diplômes, on nous laisse
dans l'incertitude.
"Si j'eusse étudié au temps
de ma jeunesse folle..."

Mais je n'ai pas étudié.
Pourquoi pleurer.
Les risques de ma paresse
semblent me donner
une profondeur...

Madeleine Letellier
soupa chez moi.
Nous avons fait
de la photographie.
Et nous avons beaucoup
parlé d'amour et d'amitié.
Surtout de ce qu'elle nomme
"l'amour libre", c'est-à-dire
un amour véritable,
mais sans mariage,
ou contrainte sociale.
Afin d'éviter davantage
l'habitude de la persévérance
de l'autre.
(Nous sommes d'accord
aussi quant à la difficulté
pratique aujourd'hui).
D'un grand intérêt
pour mon roman, cet autre
journal de moi-même

où je cherche encore
à comprendre ce qui
m'est arrivé en amour.
Même s'il était terminé,
je crois pouvoir
ne pas m'empresser
de publier ce livre.
Ce qui, me semble-t-il,
annonce une nécessité
de plus en plus sérieuse
de l'écrire.
C'est moi que je résous
en y cherchant à décrire
les autres.
Nous avons beaucoup parlé
de nous.
Surtout moi, selon
ma mauvaise habitude...
J'ai parlé de Janine Corbeil,
mes doutes,
mon désir d'attendre;
et mes joies aussi.
J'ai aussi parlé
de mon affection pour elle
(Madeleine),
il y a une sorte d'amour
entre nous; elle y croit aussi;
j'ai même dit que ce serait
elle que j'épouserais
la première si elle le désirait.
Mais maintenant que je suis
seul, j'en doute un peu.
Il me semble de jour en jour
devenir plus sérieux
en amour; il me semble
qu'il nous manque encore
quelque chose d'essentiel.

Une stabilité peut-être;
sociale; et surtout, intérieure.
En un sens, il faut être pur
pour parler d'amour...
En un sens, l'amour
ne résout pas l'ennui.
L'amour ne semble pouvoir
durer qu'en autant qu'il aide
à produire
une oeuvre de charité.
D'abord se suffire de donner
pour pouvoir recevoir...

25 mai 1963

L'hypothèse du suicide
m'a redonné la vie.
Les charges me parurent
moins lourdes à la pensée de
pouvoir cesser de les porter.
Mes hontes, mes colères,
mes désirs et beaucoup
d'autres passions
s'affaiblissaient à mesure
que je me séparais d'autrui.
Je peux me suicider,
donc je peux être heureux.

28 mai 1963

(Lettre envoyée
à Louise Mongeau
pour sa fête le 30).

Bien chère Louise,

En souvenir du bien
que tu m'as fait,
je te souhaite une faveur
plus grande
durant cette année.
Un an de plus,
c'est une chandelle de plus,
ce sera aussi une conscience
plus grande en toi.
Car tu as tout pour devenir
l'une des femmes
les plus tendres qui soient.

29 mai 1963

Madeleine Letellier.
J'étais content.
Elle parle d'elle.
Agréable.
Mais comme je vais
la reconduire, elle m'avoue
où elle va: elle devait
rencontrer Jacques Leduc,
il n'était pas encore arrivé,
donc elle lui donne
une leçon, elle veut arriver
encore plus tard que lui.
Heureusement
que j'étais là...
Après tout,
c'est ce que c'est.
Sauf que je ne sais pas bien
m'expliquer ce que c'est.
Sauf, peut-être,
que c'est banal comme
un mauvais financement.
Je suis seul.
J'aurais bien aimé
prendre un café avec eux.
Mais c'est clair,
j'aurais dérangé.
J'ai quitté Madeleine
à la porte du restaurant.
Après tout, c'est fade.
Madeleine
n'est qu'une camarade.
Pourtant je tâcherai
d'être encore plus tendre
envers elle.
Envers tous.
Pour ne pas mourir
de dégoût.
Sauf qu'il est naïf de croire
à l'existence d'une véritable
amitié de cette façon.
C'est banal.

Comme de se faire attendre
pour se faire considérer.
Comme de rester seul
à la porte d'un restaurant.
L'amitié d'un garçon
avec une fille;
de même que l'amour;
j'y crois;
bien que ce soit rare comme
la volonté et le bonheur.
Il ne faut pas trop croire
ce qu'on nous affirme.
À commencer par ce que
j'écris.
À commencer par...
à commencer par...

30 mai 1963

J'ai été cherché
Janine Corbeil
à la sortie de ses cours.
J'espérais lui faire plaisir;
c'était là ma joie.
Elle était avec une amie.
Fut-elle contente?
Je ne sais pas.
La soirée fut bonne.
Meilleure que les autres.
Un calme entre nous, une
présence de l'un à l'autre,
avec le soleil qui se couchait
lentement à la fenêtre.
Elle s'était allongée,
elle était fatiguée.
Nous écoutions
des chansons.
Je la caresse, une sorte
d'enfant gâté en moi; elle dit
que je l'embête, mais elle
rit, et elle dit trouver bonnes
certaines caresses.
Je crois que j'agis ainsi
à cause d'un malaise en moi.
C'est sans doute notre soirée
la plus tendre.
Ma main reposant
sur ses seins, et nous, parlant
simplement
des enfants, de la famille,
du soleil, et sans devoir
chercher quoi dire
tant nous nous intéressions.
Quand elle partit, et comme
elle doit revenir
vers 11 heures p.m.
fêter avec des amies
la fin de son année scolaire,
je lui demandai spontané-
ment, sans doute parce que
sans préméditation, donc
sans gêne parce que sans
crainte d'un refus qui
m'humilierait, je lui
demandai si elle voulait
venir coucher avec moi; et
comme elle hésitait,
j'ajoutai:
- Sans nécessairement faire
l'amour.
- Je crois que cela créerait
une mésentente entre nous.
- C'est vrai j'aimerais faire
l'amour avec toi.
- J'aimerais aussi; mais ça
servirait à quoi?
- Je n'épouserais pas une
fille sans d'abord avoir
couché avec elle.
- Je coucherais avec
l'homme que je marierais.

J'ai le coeur gros;
c'est presque impossible
de bien décrire ce que nous
avons dit; il y a tant à dire
que je ne sais plus bien saisir
ni bien me rappeler.
Sur la rue, j'ai parlé.
Beaucoup.
(Elle avait un visage tendre,
ce qui m'aidait à être bon).
- Il y a plusieurs façons de
faire l'amour. Comme de
faire n'importe quoi. Si les
filles comme toi
ne refusaient pas de faire
l'amour avec leurs amis,

31 mai 1963

nous ne tomberions pas
dans la vulgarité,
nous n'exploiterions pas
les putains et les filles
naïves.
Le sexe serait un langage
simple entre nous.
C'est, en gros, ce qui,
au souvenir, me paraît le plus
juste et le plus important
de ce que j'ai pu dire.
Je l'ai embrassé sur
les lèvres qu'elle me permit
vaguement, comme elle me
permet
à peine, et toujours,
que j'embrasse ses lèvres.
Je lui souhaitai du plaisir.
Oui, il y a une tendresse
entre nous.
Ce soir elle fêtera,
demain elle pique-niquera,
samedi et dimanche,
elle se reposera dans le Nord.
Et moi, demain, j'aurai 21
ans, je serai majeur et libre
de mes choix: mais je serai
plus seul encore qu'à mon
premier jour où je suis arrivé
tout nu
dans le monde.
Qu'est-ce que c'est
que cet idiot que je suis,
qui n'a de réconfort
que de vagues espoirs,
qui n'a comme amitié
qu'une fragile
camaraderie qui s'éteindra
sous le premier vent,
moi qui ne fut aimé
des femmes
qu'en leur attente d'un autre
meilleur que moi, et qui
ne vaut même pas l'estime
d'un coït.
Qu'est-ce que moi-même où
j'en suis maintenant, prenant
réconfort en mes plaintes,
mais n'osant pas confier
ce que j'écris redoutant le
ridicule, étant triste à mourir,
et me trouvant idiot de l'être,
mais qu'est-ce donc
que moi-même,
entre la vie et la mort,
qu'est-ce donc
que cette girouette grinçant
en plein vent...

Ce midi, dîner en tête à tête
avec Jordan Kostakeff.
Pour la première fois.
Difficulté de dialogue
entre adulte et jeune.
Nous avons parlé
des problèmes des libraires.
Je questionnais surtout.
Je pense à Madeleine
Letellier m'écoutant jadis.
Je comprends
son plaisir de me voir.
Et cette distance
qu'elle sent entre nous.
C'est bête comme on aime
me croire grand et suffisant.
Je suis triste de n'avoir
encore rencontré une femme
assez forte pour m'aimer.
Mais je suis très heureux
d'avoir dîner avec Kostakeff.
Je me suis enregistré,
récitant ce que je viens
d'écrire, et maintenant
je crains d'aimer davantage
souffrir d'amour
que d'aimer en paix...
Toi, mon frère qui te cherche
en moi; toi, mon frère,
parce que je t'écris croyant
à un dialogue possible
entre nos misères.
Toi, dont l'affection possible
me réconforte
et me redonne le seul sens
possible à ma vie.

Cinéma russe:
"Quand passent
les cigognes".
Enfin une consistance.

Ce repas avec Kostakeff
me rassure en ce sens
qu'il m'offre une solution
honorable à l'amour
qu'on n'a pas pour moi.
Mais est-ce vraiment le sens
de leur "tu m'idéalises"?

Si Janine Corbeil ne vient
ni ce soir, ni demain...
Comment l'aimer, sinon
de charité et d'arrache-coeur,
comment si elle-même ne
trouve pas en moi la réponse
que je trouve en elle,
si je dois m'efforcer
à la convaincre sans pouvoir
lui faire comprendre
ce qu'elle ne vit pas encore
si elle ne trouve son bonheur
en sa tendresse envers moi,
si je ne lui sers pas de coffret
où mettre ses dons?
Comment l'aimer sinon
de charité, elle qui ne
viendra vers moi
qu'en son heure
et plaisir, et non par plaisir
de ma présence sinon
comme compensation
à une présence meilleure
qui lui manque.
N'y suis-je pas de trop?
Est-ce bien moi que l'on y
rencontre?

Ou n'est-ce que l'ami fidèle
de qui l'on n'attend qu'il
n'attende qu'un minimum.
Comment croire à cette
amitié, de même qu'à celle
de Madeleine Letellier;
le caprice y domine; nous
y dormons comme des bêtes
dans l'attente d'une proie
délectable
que nous appelons amour.
L'amour est plus profond
que nos hésitations
et nos tiraillements
d'affamés de choses saines,
mais pourtant gavés
de sucreries.
Pourtant, je crois qu'il est
bon de préserver le peu de
dialogue qui existe vraiment
entre nous, si peu soit-il,
car il est là comme une
conscience qui peut souffrir
de notre éloignement.
Et notre confiance en notre
vie, et en nous-mêmes,
ne repose
que sur cette tendresse
fragile et vacillante.
Il faut tout préserver, car
nous sommes très pauvres,
et l'année qui vient
nous sera peut-être
plus difficile encore.
Qui sait si, demain,
nous n'aurons pas besoin
des croûtes?

Il nous faut pouvoir répondre
"présents", avec notre sexe
et notre coeur, à toutes
détresses humaines.
À cause de notre propre
bonheur qui, lui seul, peut
fonder l'amour qui est
notre seule intelligence.

Avec notre nouvelle
compréhension de l'égoïsme,
nous sommes tombés
dans la bonasserie.

Qu'il paraît difficile de
faire l'amour sans se croire
aimer...
J'entends, surtout pour ceux
qui ne l'ont jamais fait.
Et ceci, à mon sens,
vient du fait qu'en plaisir,
nous sentons davantage
notre vulnérabilité.
Mais la cause principale
me semble davantage
une fausse idée du sexe
que nous abaissons
par l'idéalisation
dont nous le revêtons,
c'est-à-dire de suprême
amour et de mariage.
Comment ne pas être rétifs
aux premières applications
du sexe devant l'amour alors
qu'il nous semble inférieur
à ce qu'on en attendait.

Comme si ces deux
domaines se liaient
nécessairement.
En ce sens, la majorité
des hommes et des femmes
sont enfants, une partie
donnant dans l'orgie,
l'autre dans ce qu'il nomme
un grand amour.
Sauf ceux qui savent aimer,
car aimer c'est aussi pouvoir
coucher avec tous.

Une différence entre frivolité
et amour: les uns tombent
dans une négligence d'autrui
mêlé d'une constante
exploitation,
les autres se renferment
dans leur amour
comme dans un tabernacle.

(Carte de souhaits reçue
de Gertrude Savard).

Cher Yvan.

Comment va la santé?
les études?
les amours?
le porte-monnaie?
rendu à 21 ans
c'est une nouvelle étape
de vie qui commence.
J'espère que l'avenir
te réserve de beaux jours.
Moi ça va bien
à mon presbytère;
tous les quinze jours je vais
à Oka.
Je pense souvent à mes
enfants de Saint-Lambert,
il me semble que ça fait
longtemps
que je vous ai vus.
J'espère que tout va bien
à la maison.
Sois toujours un bon garçon,
tu sais que je t'ai bien élevé.
Je pense souvent à toi
et ne t'oublie pas
dans mes prières.

1 juin 1963

Je repense à Janine Corbeil
avec un certain écoeurement.
Sa peur d'être exploitée
corporellement me fait
douter de sa générosité
mentale.
Je ne marcherai plus.
En amitié, du moins celui
dont on parle généralement,
il est trop facile d'oublier
la liberté de l'autre
et surtout les nourritures
qu'il recherche.
Je ne suis pas quelqu'un
qu'on estime assez bien,
je ne suis pas de ceux qu'on
aime: je ne suis pas de ceux
qu'on désire.
Je ne sais ni danser,
ni faire rire comme avant;
je n'ai ni auto, ni argent;
et je suis maigre et laid,
"un vrai cadavre" selon
le langage de certains jeunes
qui, un jour, rirent de moi
sur la rue.
Et j'ai beau me dire que
ceux qui ne m'aiment pas
sont moches et vides,
je dois vivre avec eux.
Il y a neuf mois,
je croyais me libérer
de l'asservissement
de la famille,
mais voilà maintenant
qu'une civilisation entière
m'accable de ses manières.
Un jour, je partirai,
sans avertir personne.

Un jour, je serai mort
au bout du monde.
Et personne ne saura jamais
ce qu'il en fut de moi.

La base du mariage
est le besoin de dialoguer.
Et non les religions
comme on nous le fait croire.
La menace contre le mariage
dont nous subissons
les désastres, réside en ceci
que le mariage paraît inutile
sans enfant ou sans Dieu
parce que nous ne savons pas
suffisamment dialoguer
à deux étant souvent
plus vides et involontaires
que nous ne l'admettons;
et c'est alors
le désir d'une orgie,
ou d'une solitude farouche
qui s'oppose au respect
de la liberté d'autrui.

Le plus grand problème
de l'économie humaine est
celui-ci: comment
transformer l'idiotie
en intelligence,
ou, l'égoïsme en amour,
ou, le nuisible en utile?
Et nous n'avons même pas
fini de déchiffrer
nos besoins.

3 juin 1963

Samedi soir, discuté
avec Yves Mongeau
de ses poèmes.
Une belle
et riche conversation.
J'avais passé l'après-midi
à les lire et à en analyser
quelques-uns.
Puis rencontré Robert,
connaissance d'Yves.
Tendance: pédéraste.
Intelligent et sympathique.

À la taverne.
Yves, encore, me fit
remarquer mon cynisme
dès que nous sommes
plus de deux.

Dimanche après-midi
chez Yves.
Avec Jean-Claude.
Parlons enseignement,
finances et politique.
Intéressant.
Claire McNicoll et Louise
Mongeau nous rejoignent.
Claire patoise devant
son beau Jean-Claude.
Louise qui ne me répond
pas, cette enfant
qui a un nouveau cavalier.
Yves parle d'aller marcher.
Nous sortons tous les deux.
L'amour est chose plus grave
que nos prétentions,
ces nausées.

Le problème me semble
en ce que nous confondons,
les filles surtout, amour,
mariage, sensualité, passion
et bonheur; alors que chacun
de ces cadres se suffit
à lui-même.
Les gens.
Assis dans les parcs.
Ou dans le même lit.
Et ce silence.
Cette impuissance
à se rejoindre.
La majorité,
nous sommes des moches.
Nous croyons connaître
la vie parce que nous vivons.
Rares les sevrés parmi nous.
Un tel peuple peut bien
croire au Messie!
Pourquoi une femme?
Je suis bien avec quelques
amis de temps à autre.
Ce soir,
finissent mes vacances,
je retourne au travail.
Je suis plein d'espoir
d'enseigner dès septembre.

4 juin 1963

Je me suis levé tôt,
j'ai fait mon lavage:
une grande propreté en moi...
Janine Corbeil
arriva vers 2 heures p.m.
Je ne l'attendais pas.
J'étais torse nu.
Elle est jolie
dans sa robe rose
avec franges de dentelles.
J'ai compris, ce soir, à quel
point je suis idiot envers elle.
Ma jalousie me fait douter
de tout et de rien.
Mon amour
n'est trop souvent
qu'un orgueil qui se défend.
Mais qu'importe l'amour
dont je parle trop!
Il y a d'abord ma solitude
à satisfaire.
Ce n'est que par le travail,
cette ascèse de l'amour,
et la foi en quelque chose
que l'amour
reprend son goût.
Il est essentiellement
protection
de ce qui vient au monde.
Il faut se réjouir de soi.
L'amour
demande le bonheur.
Sinon,
c'est passion et égoïsme.
Il faut aimer
comme si l'on était seul.
Et ce n'est ni de l'ermite, ni
du misanthrope dont je parle.
Janine aime que je la caresse.
Non que je la questionne.
Il ne faut pas trop observer;
mais participer.
Elle était couchée; j'avais
mon bras posé sur son sexe,
entre ses jambes légèrement
relevées.
Tout ceci devient normal
entre nous.
Je connais
la forme de son corps.
Et le velouté de ses cuisses.
Et sa robe qu'elle relève
pour me montrer des piqûres
de moustiques
et des égratignures qu'elle a
subies à la campagne.
Et tout ceci est bon,
car le sexe y devient naturel.
Elle parle de son hôtesse, et
d'André qui a dix-neuf ans.
Pourquoi serais-je jaloux
d'André?
Elle se plaît avec lui.
Mais ce n'est pas un amour.
Mais une faveur entre eux.
Elle qui marche
vers ses vingt et un ans.
Et même s'il y naissait
un amour:
pourquoi changerais-je?
N'y aurait-il que moi
au monde?...
J'ai confiance en elle.
Ne disait-elle pas,
contre l'exemple de sa soeur,
qu'elle se refuse à tromper
les hommes, et qu'elle
préférait leur avouer
la vérité, si ses sentiments
venaient à changer.
Et même si j'étais
l'exception à la règle, encore
et encore, qu'est-ce que cela
peut m'enlever?
L'amour n'est ni fief, ni
Dieu.
Il est cette part de la vie où
le bonheur renaît sans cesse.
Les femmes n'aiment pas
les grandes déclarations qui
les empêchent de respirer.
Les saints ne sont pas ceux
qui se proclament saints.
Et les amoureux ne sont pas
toujours ce qu'ils se disent...
Qu'on me pardonne
d'apprendre.

(Lettre envoyée
à Grand-mère "Mena"
- Madame Angus Fournier -
Gaspé).

Chère grand-mère.

J'ai reçu, avec plaisir, ton
cadeau ainsi que tes voeux.
Je n'oublierai jamais
l'attention que tu as eue
pour moi durant cette année.
À cause de ton aide
et de ton encouragement,
j'ai pu mener à bien
cette année qui fut
la plus pénible de ma vie.
Aujourd'hui,
je suis fier de ce que j'ai fait.
C'était dur, mais j'y ai gagné
une maturité; j'y ai appris
à travailler beaucoup et bien.
J'ai de bonnes chances
d'enseigner l'an prochain.
Mais j'étudierai encore,
par cours du soir,
afin de m'améliorer.
Je revois rarement
ma famille.
Mais ils semblent bien
se débrouiller.
Ange-Aimée est courageuse,
elle s'occupe beaucoup
des enfants.
Germaine l'aime beaucoup.
Je crois que ma mère
veille sur nous
et qu'elle nous a aidés
à nous réorganiser.
Je t'embrasse bien fort
parce que tu es la seule mère
qu'il me reste.

5 juin 1963

(Lettre envoyée
à Roger Letellier).

Très cher Roger.

Bientôt,
tu réaliseras tes rêves.
J'en suis certain.
Tu passes une période
d'adaptation.
Je ne doute
ni de tes chances,
ni de ta volonté.

Ton ami depuis douze ans.

7 juin 1963

(Lettre envoyée
à Gertrude Savard).

Bien chère Gertrude.

J'ai reçu avec plaisir
ton beau cadeau.
Et je fus spécialement touché
par ton affection
envers nous qui sommes
un peu tes enfants.
De mon côté, en gros,
tout va bien.
Je vis toujours
hors de la famille;
et je ne m'en plains pas.
J'ai quelques bons amis:
le vieux Roger, l'ancienne
Janine, et quelques autres
nouveaux et vieux.
Je travaille toujours
à la banque, mais j'ai
quelque espoir d'enseigner
dès septembre prochain.
Quant à la nourriture,
ce n'est pas si bon que celle
que tu nous préparais, mais
comme je mange très peu,
j'ai l'appétit si grand que
je peux avaler n'importe
quoi.
En ce qui concerne
mes amours... je ne suis pas
pressé;
le mariage est un bien grand
luxe.

À la maison, tout semble
aller grâce à la bonne
entente de mon père
et d'Ange-Aimée.
Germaine grandit,
Olier fait encore l'ermite
(mais un peu moins depuis
qu'il va danser), et Sylvain
passe sa soirée à voyager
de la cave au sucrier.
Mais j'y vais si rarement
que je n'ai presque aucune
autre nouvelle à te rapporter.

Dans l'espoir de te voir
un jour, je t'embrasse
avec toute mon affection.

10 juin 1963

La semaine dernière:
merveille.
Je me levais vers onze
heures du matin,
je mangeais,
je rédigeais quelques lettres,
puis, après un repos,
j'écrivais quelques pages
de roman.
Puis je soupais.
Et j'allais travailler
à la banque jusqu'à minuit,
avec attention, et presque
sans distractions tristes.
De retour, je me reposais
un peu, puis j'analysais
les derniers poèmes
d'Yves Mongeau, ce qui
lui fit grandement plaisir.
Ainsi qu'à moi.
Puis je me couchais,
je ne me masturbais
qu'une fois, et, en sueurs et
tout chaud, je m'endormais
comme un saint.
Voilà ce qu'est sans doute
le bonheur.
Hier,
Yves m'éveille vers midi.
Nous mangeons
en critiquant ses poèmes.
Nous allons visiter
des appartements à louer,
un désir de déménagement
qui me revient
de temps en temps.
Mais je me sens de plus
en plus chez moi ici et,
ailleurs, il n'y a que la crasse
à prix raisonnable.

13 juin 1963

Et j'ai peur de me déraciner
à nouveau.

Chez Yves: Louise Mongeau
et Claire McNicoll étudient
leurs examens.
Denise Lafrenière rejoint
Yves, un bon couple: franc,
un peu de jalousie, fidèle
par delà leurs infidélités.
(Denise a couché
avec un autre, et nous dit
ne pas trop savoir pourquoi).
Après tout, les Hommes
ne sont pas si méchants
dès qu'on cesse de vouloir
leur paraître Dieu,
le cas des grands timides.
La fraternité
dépasse nos gênes.

De retour chez moi, je soupe,
et traduit un poème
de Whitman
"Beat! Beat! Drum!".
Il me charme,
mais ce n'est pas Perse...
Puis, je m'ennuie un peu.
Il fait pluvieux et très frais.
Janine Corbeil
ne viendra sans doute pas.
Je lui ai téléphoné mercredi.
Pour ça, pour rien.
Je ne l'ai pas invité;
par peur de m'accrocher,
de la forcer à venir, peut-être
afin que nous restions libres
envers nous-mêmes.

Yves arrive avec Denise.
Comme elle doit déménager
bientôt, et pour toujours,
je leur laisserai la chambre
pour leur sexe.

Janine est arrivée.
Nous sortons marcher.
Les rues sont calmes.
Deux heures à attendre.
La main dans la main,
nous regardons les maisons
et nos espoirs.
Nous arrêtons
dans un restaurant,
puis nous rentrons.
Yves et Denise repartent
reconnaissants.
- Je deviens paternel mes
enfants! je deviens
paternel!...

Janine
s'assouplit énormément.
J'ai dévêtu son dos,
j'ai caressé très haut sous
sa robe: ce qui est nouveau,
et la rend encore rétive.
Mais elle se défend en riant.
Ce n'est plus cette gêne
qu'il y avait.
Je lui caresse et embrasse
les seins, revêtus,
et c'est devenu
chose naturelle entre nous.
Nous parlons de ci, de ça;
nous nous taquinons;
elle participe quand
je l'allonge, position qu'elle
n'aimait pas il y a peu.

"Nous irons creux! nous
irons creux!"...
disait Don Juan,
"dans le vagin",
mais sans trop savoir
de quel vagin il parlait.

Mais nous, nous croyons
savoir où nous sommes.
Nous aimons-nous?
Nous n'en parlons plus.
Une intimité nouvelle
nous réjouit.
Nous nous rapprochons,
chacun assouplissant
un peu sa nature.
Pour ma part, je n'analyse
plus nos gestes en commun:
"Trèves de reproches!
trèves de comparaisons!
et vive l'équitation!".
Car ce fut un très beau
cheval que cette soirée.
Même si elle refuse encore
de m'embrasser
sur les lèvres,
bastion de sa virginité.

En conclusion:
je suis heureux, avec une
petite pointe de tristesse,
mais je vais dormir...
Et que les grands
dieux d'airain nous sauvent
de la banalité
de leur ressemblance.

Un peu de troubles
au début de cette semaine.
Fatigue et désordre.
Mais, ce soir, tout semble
se rétablir.
Roger Letellier
me prêtera, sans doute,
l'argent nécessaire
pour recommencer
mes cours dès cet été.

Hier, Madeleine Letellier
arriva au milieu
de l'après-midi.
Elle est très fatiguée.
Ses examens
viennent de se terminer;
elle craint d'échouer.
Elle parle de quitter
sa famille pour voyager.
Elle m'a dit aussi
les premières colères
de Roger contre ses parents
qui l'exaspèrent
à force de le pousser
à se chercher du travail.
Je sais à quel point
il est découragé,
depuis quelques mois, pour
comprendre qu'il lui faudrait
d'abord un grand repos.
Mais les parents confondent
traitement d'un stress
et paresse...
Comme je suis bien,
malgré mes rêves,
mes ennuis,
hors de cette bousculade
qu'on nomme la famille!

18 juin 1963

Non que je ne crois pas
à la douceur de la famille;
mais sachant qu'il n'en n'est
pas plus de saine
qu'il n'est de sagesse.
Une grande douceur
entre Madeleine et moi.
Sa tête entre mes mains
comme une petite fille,
et nos têtes se frappant
à petits coups comme
deux verres qu'on va boire.
J'ai lu de mes poèmes,
et cette joie en moi de la voir
m'écouter si attentive et,
je crois, émue.
Nous consentons
à ce qu'un grand amour
existe entre nous,
même si l'amour et le
mariage nous sont encore
choses incertaines...
Car l'argent nous manque, et
beaucoup de persévérance.
- Viens plus souvent...
- D'accord...

Mais ma vie repose d'abord
sur moi-même.
Et ce n'est point mesurer
si l'on m'aime
qui me délivrera d'être seul.
La souffrance d'amour
est trop souvent désastreuse
pour que j'y risque
mes meilleures armes.
Et si Madeleine,
ou une autre, m'aime,
ou ne m'aime qu'en passant,
ou même me déteste,
pourquoi douterais-je?
Car ce n'est plus l'heure
maintenant de se baser
sur le grand amour sans quoi
le monde
se dépeuple de sens.
La vie nous joue d'étranges
symphonies, et ce n'est point
renier que de ne plus
attendre l'air le plus beau.
Car la vie nous est plus vaste
que notre coeur.

Chez mon père.
Il hésite, mais finalement
refuse le risque.
Les enfants sont jeunes
et il peut tomber malade.
Ainsi s'envola
un autre oiseau que j'aurais
voulu suivre.
J'écris ces mots
pour le vieillard qui se relira.
Car autrui est infranchissable
et indifférent.
Il est à nous-mêmes
ce que la création poétique
est à la lecture du poème.

La bonne affaire,
c'est moi-même.
Je m'aime; pourtant
je me manque encore.

J'écris aussi devant
un lecteur imaginaire.
Mais comme on loue
une chambre.

J'ai demandé à mon père
d'hypothéquer sa maison
pour dix mille dollars,
ce qui me permettrait l'accès
d'une maison
de soixante-quinze,
dont le revenu est seize.
Dans la soirée,il a mangé
un steak, bu quatre bières,
et mangé un pamplemousse.
En plus de ses trois repas
durant le jour.
Cela donne ce que ça donne.

Journal impur!
mémoire d'idiot sur le trône!
La présence de l'autre
m'exaspère ici,
comme m'écoeurent ceux
qui m'entourent ailleurs.
Même penser au plus secret
de soi.

Ange-Aimée me reconduisit
en auto en allant à son travail
d'infirmière.
Par malheur, j'ai dit
détestable ces manières
qu'ils ont de se bécoter
sans cesse devant moi.
Le feu au cul, l'envol
terrible, elle dit
qu'elle n'avait pas d'ordres
à recevoir, qu'elle était
l'épouse de mon père,
que nous étions tous
très égoïstes,
et devions la respecter.
Ce qui, tantôt,
m'a bouleversé au point de
me faire resonger au suicide.
Elle a raison
sur notre égoïsme, mais
l'attaque par le sien, comme,
sans doute, j'attaque le sien
par le mien.

21 juin 1963

Très crasseux...
Il y a eu plus de tendresse
et d'explications
en cette soirée qu'avant.
Mais aussi
plus de décisions.
En débarquant de l'auto,
j'ai dit "adieu";
puis, elle: "bonsoir".
Mais je ne m'y risque plus.
La famille pour moi
n'existe plus.
Même si mon père souffre
encore de mon départ,
même s'il prévoit me
recevoir si je tombe malade.
Il y a un coeur d'étrangère
entre nous.

"Les enfants terribles"
(Cocteau-Melville).
De fortes ressemblances
avec Yves et Louise
Mongeau.
Persévérance d'un esprit
de destruction et d'inceste.
Inconstance ailleurs.
Le tout, poussé
à un extrême;
de là une différence
tout de même très grande.
Ce qui m'a fait comprendre,
davantage, qu'en amour,
comme en finances, il est
de bons et de mauvais
placements, et qu'il faut
toujours choisir par rapport
à ce que l'on cherche.
De là certains échecs,
certains apprentissages,
certaines initiations;
et bien ridicule qui demande
d'être riche avant de savoir
s'attirer l'argent,
car les gros lots sont rares
et le plus souvent tournent
à la ruine entre les mains
de ceux qui n'ont pas appris
l'économie en s'échangeant
eux-mêmes contre l'argent.
Mais enfin pourquoi vivent-
ils ainsi, et pourquoi vis-je
autrement? La chimie hu-
maine nous dépasse encore.
Nos morales en tiennent lieu,
comme la sorcellerie précéda
la médecine.
À vous de jouer, messieurs
les curés...

23 juin 1963

(Lettre non envoyée
à Madeleine Letellier)

Raisons:
Peur que ça ne marche pas,
ne dure pas,
les circonstances
nous tenant à distance.
Je n'ose l'inviter
par téléphone,
à cause de Janine Corbeil.
Amours moches.
Collaborant à rien.
Calcul et conquête.
Puis, l'ennui.
Au fond, je suis mieux seul.
Dans l'action.
L'effort de compréhension
nous délivrant
de la déception
de ne pas recevoir assez.

Chère Madeleine.

Je voulais t'écrire
que je t'aime.
Mais une mouche
m'a troublé.
Je me suis fâché.
Elle est morte.
Et maintenant, c'est moi
qui ne va pas.
La mort d'une mouche,
c'est irréparable.
Il y a sûrement
quelque chose qui ne va pas.
Maintenant je sais
qu'une mouche,
c'est toujours ce qui nous
entoure.
Il y a la pluie, il y a le soleil.
Mais je sais encore si peu
de toi.
L'autre jour, nous étions
debout, tout au fond de moi
j'ai voulu t'embrasser.
Tu sais, j'ai eu peur.
De nous faire mal je crois.
Et si ça ne durait pas?
Bien sûr, j'ai le goût de dire
qu'il faut aimer,
que ça marchera,
qu'un jour ou l'autre
ça doit bien finir
par marcher.
Mais demain, je sais,
je me lèverai,
j'éviterai de penser à toi.
Pour ne pas souffrir.
Pour ne pas comparer
tout le temps que tu vis
ailleurs et celui que tu vis ici.

24 juin 1963

Comment tout retrouver?
Par où commencer?
Y a-t-il moyen
de reconstituer
ce qui est déjà constitué?
Une rencontre étonnante!
Je lui apporterai un cadeau.
Mais quoi?
Samedi prochain, huit heures
du soir.
Des fleurs?
Attention aux voisins!
c'est voyant des fleurs!
Mais quoi?...
Il faudra réfléchir.

Mon sexe découvert
de sa peau me fait un peu
mal; je suis assis, nu, il frotte
sur ma cuisse,
ah que je ne suis pas près!
Que de temps perdu depuis
neuf ans que je me masturbe
chaque jour et chaque jour
sans jamais retirer la peau
dessus mon gland!
Je me suis masturbé,
je dois être fatigué, ah sans
ma peau je pense trop,
j'ai un peu mal,
je ne viens pas.
Pourtant ce soir
j'ai réussi, mais sans toucher
mon gland trop sensible,
trop sec; mais tirant et
pressant ma tige vers l'avant.
Une habitude à conquérir;
mais combien de temps
faudra-t-il?

J'ai peur de rester
impuissant,
de trop penser devant elle.
Jusqu'à samedi prochain,
plus de masturbations.

Incroyable!
Tout simplement incroyable!
Elle a trente et un ans (ou
deux); car mariée à dix-neuf
ans, séparée, et un fils
de douze ans qui venait
de partir pour un mois, dans
une colonie de vacances.
Elle était un peu saoule, et
parlait à un quinquagénaire
qui la regardait, par coups,
sans parler.
Je marchais, je les dépassai,
elle me parla,
je ne me souviens plus,
j'ai souri, je les ai dépassés,
je ne savais pas
si elle était avec cet homme.
Ah rue Sainte-Catherine!
Près Saint-Denis,
je m'arrêtai
à un arrêt d'autobus,
je les laissai s'approcher,
étonné,
plein d'un étrange espoir.
Comment
nous sommes-nous abordés?
Qu'avons-nous dit?
Que s'est-il passé
exactement?
Le vieux marchait
maintenant plus vite
et la devançait.

Les lumières,
ah les lumières: rouge! verte!
ah que s'est-il passé?
- Combien? combien?
il me prend pour une putain!
Combien, qu'il a dit! c'est le
troisième! et si c'était
un détective, hein?

Ah les lumières!
Si c'était un détective,
tu perdrais tes droits
sur ton fils...
C'était comble
au "Café Saint-Jacques"!
Tu parlais à tous les
hommes... je ne voulais plus
te perdre... j'ai si peu
de défense devant un gros
homme plein d'argent!
Ta robe blanche!
tu n'avais plus d'argent; bu,
ton dernier trois dollars! et le
reste avait habillé ton fils!...
Ah que je pisse!
toute cette bière! pourtant
je ne suis même pas gris,
même pas pâteux! et ma
peau que je ne réussis pas à
ramener! ah mauvaise peau!
j'aurais dû
me faire circoncire!

À nouveau sur la rue!
D'une voiture un garçon
cria:
- Ta robe est tachée!

Même plus d'argent
pour t'acheter des serviettes
sanitaires! le sang
sur ta robe! et pourtant
tu semblais riche!
Cette gêne soudain!
te cacher!
vite changer ta robe!
impossible d'aller au Club
avec une telle tâche!
Et ma grosse palette
de chocolat dont j'étais bien
gêné, en secret s'amollissait
dans ma poche,
mais tu regardais toujours
quand nous passions
près d'un panier à ordures!

Ontario-Saint-Denis!
La porte de ta voisine
est ouverte, tu lui parles,
elle couche et sa mère aussi,
et nous voilà chez toi.
Deux petites pièces,
et une toilette, plutôt pauvre,
pleines d'usures, désordre.
Tu pisses la porte ouverte,
tu remontes ta culotte
et ta robe devant moi.
Et tu enlèves ta robe,
tu m'as tourné le dos,
je vois tes fesses à travers
ton caleçon de soie blanche,
tu te retournes vers moi,
tu parles, si naturelle!
où est donc
cette robe rouge?
et tes seins à demi nus
de ton soutien-gorge!

Et nous avons dansé, dansé
comme quand j'avais seize
ans! je ne croyais plus me
souvenir! cette exubérance!
et nous avons beaucoup
parlé de ton fils
qui te comprend si peu,
et c'est normal.
Mais je t'assure qu'il t'aime
comme on aime une mère
à son âge.
Laisse-le vieillir...
Et nous sortons chacun
une bière cachée
dans ta sacoche
et dans ma poche!
Nous rions,
nous avons si peur d'être
pris, de les renverser!
Sur la rue, une très vieille, en
guenille, est tombée, saoule.
Un homme se voit obligé
de la reconduire.

Chez toi à nouveau.
Puis nous sortons acheter
des serviettes sanitaires!
puis un café!
Puis chez toi à nouveau!
Tu me montres tout,
les portraits de ton fils,
il est beau, ses jouets,
tes robes, les manteaux,
les souliers qu'on t'a donnés,
les vieux tapis que tu as pris
dans une maison
en démolition!

Tu es très fatiguée.
Je vais partir.
Je t'ai donné cinq dollars
pour te nourrir cette semaine.
Je suis le premier homme
à entrer chez toi; parce que
tu étais saoule comme tu
dis; tu crains que les voisins
parlent; samedi prochain
tu aimerais qu'on aille
hors de la ville.
Et tes vacances
qui approchent, tu travailles
comme plongeuse dans
une cuisine, tu voudrais
que nous partions,
hors de la ville, ensemble;
ça t'ennuie seule.
Je te serre sur moi,
tu me serres plus fort,
mais tu me crains encore,
je le sens, c'est tellement
compliqué avec ton fils!
Dix ans de différence
nous retiennent
de nous embrasser.

Cinq heures du matin.
Le petit jour!
Les moineaux,
ah les moineaux
recommencent à jacasser!
Et moi, je feuillette "Chéri"
de Colette, et je pense
qu'il faudrait dormir.
Ah mauvais moineaux!
Ah Evelyne
quand tu enlèves ta robe!...

29 juin 1963

Le collège Sainte-Marie
vient de me refuser le droit
de suivre ses cours du soir.
Le comité Massé, Langevin
et Ferland
(le seul à me connaître) me
conseille de vieillir encore.
Je me sentis légèrement
déçu, profondément humilié,
mais j'ignore s'il faut regret-
ter quelque chose.
Quoiqu'en dise
le jésuite Gingras
(un ancien professeur), mon
athéisme y joue en sourdine.
"Ta crise psychologique..."
qu'est devant eux
mon athéisme, les oblige
à me laisser guérir...
sous couvert que ce cours
ne se veut pas l'auberge
des ratés (où Yves Mongeau
trouva pourtant place).

Après la famille,
c'est l'école!
Quand finirons-nous
d'appartenir
à la puissance d'autrui?
Et Michel Pichette,
disparu dans les hautes
sphères philosophico-
théologico-payante!
Et que la poule divine
couve encore ses oeufs!
(Mon cynisme doit bien
passer dans mon journal.
On ne tue pas ce que l'on
est. On le change de place,
c'est tout).

Mais il y a d'autres écoles.
Il y a la poésie et l'exemple
du Perse de l'exil.
Il y a le travail
des simplistes;
il y a les terrains
à acheter à bon compte,
à laisser fermenter,
à revendre; il y a tant de
MOI que je ne saurais encore
pleurer bien longtemps.
Car l'amour qu'on pratique
généralement
est à l'image de la tribu.
Mais j'aiguise ma hache...

J'ai soupé
dans un restaurant grec.
Seul et heureux
comme un célibataire.
Ma vie sous mon désir
comme
un grand cheval blanc!
ainsi seul et heureux
j'ai cru que j'étais poète...

Jordan Kostakeff
et le melon rose qu'il nous
partage sous l'oeil amusé,
offensé, surpris, étonné,
enfin... sous l'oeil
des clients.

Et si Evelyn Wiseman
n'était pas chez elle?
Si nous ne couchions pas?
Je suis nerveux
comme un séminariste,
et cela m'embête.

30 juin 1963

Je dois rejoindre
Evelyne Wiseman
à deux heures.
Je ne suis pas pressé.
Une chaleur horrible
sur la ville.
Sans doute trop chaud pour
faire l'amour avec plaisir.
J'apporterais bien
mon ventilateur, mais je sais
qu'une fois là, j'aurai
toutes les misères du monde
à la convaincre
de ne pas le garder pour elle.
Pourtant... je l'apporterai,
il fera trop chaud chez elle.

(Réflexion faite:
elle a un balcon..., moi,
je garde le ventilateur...)

Evelyn: 35 ans,
née le 29 mars.

En allant chez elle,
je cherchais son visage.
Tantôt je la voyais très laide,
tantôt passable.
Enfin... ce n'est qu'une
femme de trente-cinq ans.
Son empressement à recevoir
de l'argent.
Bien qu'elle dit ne jamais
en demander.
Pourtant elle barre la porte,
du pied, quand je sors
en comptant mon argent.
Je vois une mère,
à l'état brut.
Moche...

Nous parlons de coucher,
mais sans trop.
Elle exige la capote, même
si c'est un peu embêtant,
ayant dû se marier
pour cause de grossesse, elle
ne risque plus la répétition.

Devant elle, ce soir,
je n'ai pas bandé.
Elle:
- On peut dire que nous
sommes lents. C'est mieux.

Il y a pourtant une semaine
que mon gland reste
continuellement sans sa peau
(il ne me fait plus mal), et
que je ne me masturbe pas,
chose extraordinaire.
Mais voilà,
je ne la désire pas.
Comme ces jeunes
danseuses, ou mieux,
comme Madeleine Letellier.
Elle croit que j'ai couché
à quinze ans.
Sans jouir à cause de
mon gland alors recouvert.
Mais jamais depuis.
Car je ne sors
qu'avec des filles frigides.
Ce qui l'étonne un peu.

Je suis parti à quatre heures
du matin.
C'est trop tard.
Nous nous épuisons.
Nous nous sommes
embrassés sur les lèvres
pour la première fois.
Une putain amateur.
Du gros peuple.
Si je n'avais plus d'argent,
je n'existerais plus.
- Pas trop longtemps,
car je m'attacherais.
Je souffrirais...

Ce qui n'est pas
sans clairvoyance.

Puis, j'ai été m'acheté
trois capotes.

1 juillet 1963

Voilà c'est fait.
Date historique.
Cela ne vaut pas douze ans
d'impatience.

Nu comme devant
son médecin.
Ah j'ai mal aux testicules!

Elle me suça.
Je bandais à peine,
même lui suçant les reins et
les fesses et lui tâtant le sexe
et les seins, et me répétant
que c'était très excitant.

Elle me plaça en elle,
je bandai à peine,
elle vint très rapidement.

Je ne sens rien.
Je suis habitué à la solide et
la forte pression des mains.
L'autre me paralyse encore
et ces lèvres et ce sexe
ne serrent pas à mon besoin.
(Cette mollesse
des femmes...)

- Mon maudit, tu penses que
tu peux toute avouère, mais
tu saurâ jamais l'fun que j'ai
eu quand t'étât pas lâ!
Voilà ce qu'elle dit penser
parfois de son fils
trop possessif et exigeant,
et me voilà dans de beaux
draps!

Car d'avoir longtemps donné
sans avoir reçue
selon son désir, voilà qu'elle
me demande de lui donner
sans attendre d'elle.
Et tout ceci me semble
logique, mais tout de même
très ennuyeux.
Me voilà à penser
que je ne retourne la voir
que dans le but d'apprendre
comment devenir, un jour
et ailleurs, un bon amant.
De tant demander voilà
qu'elle suscite en moi
le désir de me servir d'elle
le plus possible.
La race des pauvres
est ainsi faite
qu'elle se ruine elle-même.

J'avais dit à Evelyne
que je ne viendrais pas
la voir aujourd'hui.
Mais à peine levé, voilà
que je m'ennuie et me crois
capable d'un bon rut.
Par trois fois je me rends
chez elle: elle n'y était pas.
Quand j'y retournai,
après avoir bien mangé
pour renforcer mon sexe,
il me parut la déranger.
Elle revenait
de l'Île Sainte-Hélène,
et ne semble pas apprécier
que j'arrive par surprise
après avoir dit
que je ne viendrais pas.

- Tu déranges mon plan!
Ce soir je voulais aller
au cinéma!
- Au cinéma! comment
veux-tu que nous arrivions
à économiser notre voyage?
Nous avons eu une querelle
au sujet de l'argent.
Le huit dollars
que je lui ai donné hier de-
vait servir à payer
sa pension.
Et voilà que madame court
les plages et le cinéma
avec mon argent
tandis que moi je me prive.
Et tout cela pourquoi?
Pour que madame
se masturbe avec ma queue
sans même me laisser
le temps de venir
tant elle est vorace!
Merde!
Bien sûr, je ne lui ai pas
tout dit, elle n'aurait rien
compris, elle se serait sentie
accusée de ce que je ne sois
pas comme elle.
Mais moi
je ne suis pas satisfait...
Ni queue, ni tendresse.
Voilà où j'en suis.
Ou, j'ai si superficiellement
les deux que je me sens de
trop, que le goût du suicide
me semble une sagesse.
Pourtant nous avons su rire
et nous amuser un peu.

Mais cette femme est
si mobile qu'elle ne peut
avoir un sou - ou savoir
qu'il m'en reste un - pour
ne pas aussitôt le dépenser.
J'ai toute la misère
du monde à lui faire
comprendre
qu'elle ne peut tout avoir.
C'est la race des pauvres
qui rêvent d'être riches;
la folie des grandeurs qui
mène à l'oeuvre de la soupe.
Les femmes ont ce défaut
qu'elles croient tout pouvoir
exiger de nous dès qu'elles
nous ont partagé leur cul.
Et Evelyne, qui fut seule
à jouir de notre coït,
ne se préoccupe pas de ma
déception sous son plaisir.
Ce soir, je me suis masturbé,
la première fois depuis
une semaine.
Ce qui est extraordinaire.
Mais le plus étrange est que,
maintenant,
je n'en ai presque
aucun goût,
et que me voilà à me répéter
"Du temps
que je me masturbais!"
comme si
je cherchais en vain
à retrouver la technique
d'un plaisir immense.
En dévêtant mon gland,
c'est toute mon âme que
je ne reconnaissais plus...

2 juillet 1963

Depuis plusieurs jours,
une chaleur écrasante
nous épuise.
Aujourd'hui le ciel s'est
enfin couvert, et l'air entre
à grands traits par le moindre
courant d'air.
Je mange beaucoup,
et avec méthode (je suis
des plans alimentaires)
pour reprendre ma santé et
ma force sexuelles.
C'était l'après-midi;
Evelyne me demanda
si j'avais acheté des capotes.
Elle fut la première à prendre
sa douche, tandis que
je fumais allongé sur son lit.
Elle revint vêtue
de ses shorts et d'un haut
de "baby-doll".
- Je ne remets pas mon
soutien-gorge, c'est trop
chaud!
Je lui voyais les seins sous
la soie rose.
De beaux seins, bien pris
et encore jeunes et tendres.
Je pris ma douche à mon
tour, sans gêne, et je revins
le sexe à peine caché sous
une serviette que je tenais.
Elle s'était allongée
sur son lit mais jugea
préférable d'installer le lit de
son fils qui est plus solide.
Comme il forme un fauteuil,
je dus me servir de mes deux
mains pour l'installer.
Ici commence ce que j'ai
peine à raconter...

3 juillet 1963

Une vague de froid recouvre
la ville.
Après la chaleur écrasante de
ces derniers temps où l'air de
ma chambre me ramenait
à une image d'enfer chrétien,
je me sens bien et bon d'être
athée dans tout cet air pur.
Je me couche et m'endors
avec un grand plaisir,
un grand calme,
une sérénité d'enfance.
Que j'aie cessé
de me masturber jusqu'à
épuisement, que je dorme
neuf heures par jour, et
que je mange suffisamment
et avec faim, m'a comme
réconcilié avec mon enfance.
De savoir qu'un corps
de femme m'est possible et
proche, même si je ne sais
encore en tirer mon plaisir,
me voilà libre et rassuré.
Je suis comme un chômeur
qui s'inquiétait d'attendre
et qui soudain retrouve
son bonheur aux sueurs que
lui cause un bon emploi.
Pourtant hier soir, je n'ai pu
résister à me masturber.
Non que je m'en inquiète
outre mesure,
mais que je tâche de changer
mon habitude.
Quant à mon gland,
tout est bien.
Il n'est plus sensible
à me faire mal, et ma peau
se retire d'elle-même dès
que je viens en rut.
J'ai de bons espoirs
d'atteindre à une sensualité
plus souple, c'est-à-dire
à une érection qui vienne
d'autres stimulants
que de la violente manoeuvre
de ma main.
Une contraction douce
m'est proche qu'il me faut
encore apprendre.
De ma solitude,
je n'ai que du bien à dire.
Elle m'emplit
d'une réflexion très douce...
Quant aux dieux
et à leurs cerfs,
j'y vois de moins en moins
d'intelligence possible.
Et ma Province est en ceci
un bon exemple
de cruauté moderne.
Mon peuple est à l'image
de son dieu:
sa foi le rend infaillible et
d'une intelligence invisible...
S'il n'y avait qu'ils sont
des hommes, je crois
qu'ils seraient des bêtes.
Quant aux grands croyants,
je leur souhaite le ciel
au plus vite!
Que la jeunesse doit être
une louange aux adultes:
c'est ce qui, hélas,
m'apparaît trop souvent.
Au travail.
Ces hommes de quarante ans
parlaient de leur emploie
du temps
lors de cette longue
fin de semaine.
- Y avaient de ces maudites
belles plotes! Ah si j'avais
pas été avec ma femme!...

Et chacun d'ajouter son rêve
comme s'il était vrai.
Car chacun se plaît à paraître
ce qu'il ne sait pas être.
Je demandai
si toutes les femmes
de quarante ans venaient
aussi vite que celle
que j'avais rencontrée
en fin de semaine.
Je ne dis rien d'autre.
Chacun s'était senti
bien gêné de me répondre.
Que le réel leur soit rappelé
par "plus jeune",
ce qui pour eux signifie
"plus bas",
leur devient débauche.
Ces hommes qui
prônent sans témoignage!
ces mauvais étudiants
que sont nos maîtres!

4 juillet 1963

Au sortir de l'ouvrage,
je revins seul dans la nuit
chargée d'odeurs
et de mémoire.
Je fus pris soudain
d'un sentiment de vide
et de vanité d'être.
Que la vie est vaine puisque
Evelyne et moi nous aimons
à peine et que l'éloge
du peuple m'est chose
trop chrétienne!
Le sens de la vie ne serait-il
qu'en vouloir-vivre un sens?
Dans l'autobus presque
désert à cette heure,
je regardai passer toutes
ces places où j'ai tant de fois
passé, et ce fût comme si
ma vie ne me revenait que
pour m'échapper encore.

Comme disait l'un de mes
voisins, un vieux célibataire
très crasseux, et qui prône
à l'excès la propreté, une
putain revient à meilleur prix
qu'une maîtresse.
- Les femmes te donnent
un cure-dent, mais
te demandent un arbre
en échange!

Je n'ai pas parlé de Evelyne,
bien que j'en ai eu l'envie.

Je me suis encore masturbé.
Ce qui fait trois fois
en trois jours.
Chiffre réconfortant
si je compare aux deux
à trois fois par jour
d'avant Evelyne.
Pourtant
je ne suis pas satisfait.
Je suis épuisé sexuellement,
de là ma nécessité d'une
forte pression de la main; et
les coïts futurs me réclament
du repos.
Ce soir je relèverai ma peau,
car dès qu'elle est baissée,
le plaisir m'est trop facile.
Cependant, après m'être
excité de la main, j'ai réussi
à venir dans une bonne
imitation de la faible
pression du vagin.
Ce qui n'est pas
sans me rassurer.

Je repense à l'argent.
Je calcule; je projette;
j'examine les offres de
ventes dans les journaux...
Maintenant je sais que
je cherche d'abord
la sécurité, et non la paresse,
car j'accepterais de travailler
longtemps
pour financer ma liberté.
Car il faut pouvoir vivre
de sa propre industrie pour
ne pas trop souffrir de parler
comme j'entends le faire.

Sur la tombe
d'une personne; pourquoi
ne la loue-t-on pas
d'avoir eu de bons ruts
si on la loue d'avoir eu
de bons enfants,
si on la loue
d'avoir bien vécu?
Ah que nous sommes sages
et bons!

6 juillet 1963

Durant toute la semaine
j'avais désiré que l'heure
de notre rendez-vous
arrive enfin.
J'avais hâte de reprendre
mon apprentissage du sexe
là où nous l'avions laissé.
Un désir violent de la revoir
nue m'impatientait.

Vers six heures du soir,
samedi,
tout s'était apaisé en moi.
Je me sentis calme à vouloir
que le monde s'arrête
pour quelques heures,
qu'il me laisse seul,
sans amis, sans devoirs,
seul avec mon repos auquel
toute ma tête aspirait.
Il fallait pourtant me rendre
à son invitation, car
je craignais en n'y allant pas
qu'une déception l'éloigne
de moi jusqu'à lui faire
refuser toutes autres visites
de ma part.
Et je craignis de ne pas
pouvoir retrouver
rapidement une maîtresse
aussi sensuelle, aussi
franche, autant à cause de
mon inexpérience qu'à cause
de la méfiance des autres
femmes dès qu'elles cessent
d'être saoules.
Le hasard m'avait
disposé d'une façon aussi
rare qu'inattendue et ce
n'était pas encore le temps
de risquer de tout perdre.

Je partis de chez moi,
avec une bouteille de vin
sous le bras, que j'avais
achetée autant pour moi
que pour elle, afin de pouvoir
nous amuser plus librement
une fois un peu ivres.
Je marchai lentement jusqu'à
chez elle
375 Ontario Est,
appartement 31,
à quelques rues de chez moi.
Le ciel était couvert,
il faisait frais, je pris plaisir à
regarder les vieilles maisons,
et les grands arbres qu'on y
trouve encore tout près.
Un grand bien-être
m'avait envahi en même
temps que tout cet air frais.
Je pensais qu'un jour, moi
aussi, je posséderai quelques
grandes maisons, qu'un jour
je serai riche et libre,
que je m'occuperai
de quelques rénovations et
de quelques grands arbres,
que je n'aurai plus à paraître
sage devant un tas de curés
pour gagner ma vie
où je l'entends.
Et l'impression étrange
qui accompagne chaque
nouvelle excursion dans
la vie ne me quittait pas;
pourtant je me savais moi;
mais je m'associais encore
mal à celui qui marchait
lentement vers sa première
maîtresse.

Une sorte de rêve que
ces grandes aventures
jusqu'au jour sans doute où
l'on s'y reconnaît trop,
comme à travers une routine.
Je revoyais les gens
sur leurs balcons,
les mêmes que d'habitude,
lisant les journaux, parlant,
ou tout simplement
me regardant passer
parmi d'autres piétons.
Mais, une fois de plus,
comme s'ils me
reconnaissaient.
Alors j'évite de les regarder,
j'évite tout rapprochement
possible.
Seul et libre dans la ville!
à jamais nouvelle
ma présence!

La porte arrière
de l'appartement d'Evelyne
était fermée, le balcon
désert, et c'est avec une
légère crainte qu'elle n'y soit
pas que je sonnai à sa porte.
Je repensai rapidement ce
que je ferais sans elle ce soir:
je boirai le vin tout seul,
je serai bien, je regarderai
la télévision, je trouverai bon
de me masturber.

Ainsi avais-je prévu
mon attitude devant
toute déception possible,
car souffrir de ce que tout
ne soit pas à mon désir,
m'ennuie et me rends
ridicule devant moi-même.
Pourtant j'étais impatient
de la voir paraître comme
une réponse
à une angoisse menaçante.
Elle m'ouvrit, riante et jeune,
dans une robe d'or ouverte
jusqu'à ses seins, le cou
resplendissant d'un collier
d'argent lourd et simple.
- Ah j'avais hâte de te
revoir! j'avais hâte! j'avais
hâte...
Elle finissait de souper,
elle s'essuya la bouche et
les mains pour m'embrasser.
- Pourquoi n'es-tu pas venu
cette semaine? C'est vrai que
je t'ai dit... Je t'ai attendu, ah
je me suis ennuyée!
- Tu sais que je travaille le
soir, que je ne peux pas...
Nous étions passés au salon,
qui sert aussi de chambre
à coucher.
- Ah tu as encore apporté
quelque chose!... Qu'est-ce
que c'est?
Je sortis une bouteille de vin,
ce qui la réjouit toujours.

- J'ai aussi apporté des
photographies que j'ai faites.
- Timé s'est fait volé son
radio, c'était drôle! "Christ
de Kalisse! où qui l'est?
mais y est pas là! Qui c'est
l'maudit qu'a pris mon
radio!"
- Timé?...
- Un gars à l'ouvrage,
y veut tout l'temps flasher!
Un radio de quatre-vingts
piastres! Y était en maudit!
Selon son habitude et son
tempérament, elle parlait
vite, remplissant ses phrases
d'exclamations fortes,
d'imitations, de mimes,
ce qui, au premier abord
déroute un peu,
car l'on ignore encore
de quoi elle parle.
Ce qui me déroutait
totalement au début, mais me
semble normal et saisissable
dès que j'ai vécu le même
fait avec elle, auquel elle ne
se réfère que par allusions.
J'enlevai mon veston et
ma cravate, m'allumai une
cigarette, me mis à mon aise,
tandis qu'elle continuait
de me parler de Timé,
se reprenant, se répétant,
comme quelqu'un qui
cherche le style le plus drôle
d'une réplique de théâtre.

- Ouvre la bouteille.
Elle préparait les verres, et
trouva le vin bon.
Assis sur le divan,
elle continua de reprendre
l'histoire de Timé, formule
qui me lasse rapidement,
qui m'agace si je suis
fatigué, mais que j'écoute
toujours, ce qui la charme,
bien que
ce ne soit que d'une oreille
légèrement distraite comme
attendant quelque chose
de sérieux, du moins le début
d'un véritable dialogue.
- J'oubliais!... regarde ce
que je me suis acheté.

Au cinéma.
Rien ne m'embête plus
que de penser en mangeant.
Elle avait acheté une boite de
pop-corn qu'elle me tendait
incessamment en la brassant
sous mon nez.
J'en prenais comme pour
acheter un peu de calme.
Mais ce n'était qu'un repos
de brève durée.
La boite revenait sans cesse,
rapide et bruyante
comme une mouche.
Ce qui était pour elle
une attention d'amour
m'embêtait terriblement.

L'idée d'aller au cinéma
ne s'était imposée à moi
que pour deux raisons
sans rapport avec le cinéma.
D'abord, je voulais éviter
de l'entendre se plaindre
de la température et de notre
pauvreté; puis je désirais
pouvoir me reposer un peu
en moi-même, aidé par un
film qui, pensais-je,
la distrairait poliment
de moi.
Mais la salle tremblait
de passion.
Devant nous, un couple
d'adolescents se tâtait à qui
mieux mieux.
Et l'écran nous assaillait
de baisers interminables avec
des vedettes dont les lèvres
atteignaient la taille
d'un homme couché.
Evelyne qui avait enfin
terminé ses grignotements
de souris, commença à se
plaindre d'un courant d'air.
Elle se blottissait sur moi
et voulait m'embrasser.
Je la repoussais
délicatement, lui disant
qu'il fallait faire attention,
mais en réalité
très gêné que j'étais à l'idée
que les gens derrière nous
avaient pu la prendre
pour ma mère ou ma tante,
comme je le désirais.

Elle se résigna finalement,
non sans quelques mous
et quelques soupirs,
comme une petite fille
dont la poupée se tait
obstinément.
Elle décida alors de changer
de place.
À cause du courant d'air.
Sa vivacité m'agaça
terriblement.

Dimanche.
Il pleut.
Je ne sais plus ce qui m'a
éveillé.
Evelyne a dû s'éveiller
en sursaut.
Elle a dû grogner.
- Ah non! il pleut encore!
Je me suis approché de son
lit.
Elle m'appelle son chou.
J'ai envie de rire.
Après tout,
peut-être a-t-elle raison.
J'ai une tête de légume.
Je l'embrasse.
Je m'ennuie déjà.
Qu'allons-nous faire de toute
la journée?
Dire que je me plaignais
quand j'étais seul!
La seule différence, c'est
qu'à deux, on se désennuie
en se disant qu'on s'ennuie.
- Mon chou! mon beau
chou!...

À bien y penser un chou
c'est un chou.
Ça ne m'émeut pas du tout.
Je dois être comme
les chiens.
Je ne réponds qu'au nom
qu'on me donne
depuis vingt ans.
Sinon je suis tout mélangé,
j'ai toujours envie de rire.
- As-tu faim?
- Sais pas...
- Force-toi un peu! Il faut
que tu engraisses!
Des oeufs. Des rôties.
Du beurre.
Je m'allume une cigarette.
- Ah non! tu ne vas pas
fumer tout de suite! mange!
C'est vrai,
il faut que j'engraisse.
Moi qui croyais
que c'était facile
d'être un amant!
- C'était bon?
C'est pas mauvais de manger
en se levant.
Ça désennuie.
Par la suite, qu'a-t-on fait?
Sais plus.
Ah oui! j'ai fumé.
Elle s'est laissée tombée
sur moi.
La tête sur mes cuisses.
Elle me caresse le sexe
à travers ma culotte.
- Tu as une belle queue...
Elle se contredit.
J'ai une queue d'enfant!
Enfin, puisqu'elle le dit...

9 juillet 1963

C’est vrai qu’elle est en rut.
Moi aussi.
Je lui tâte les seins.
Ah que c’est mou!
Je préfère ses hanches.
À cause des os.
Enfin on s’habitue à tout!
- On va finir par se retrouver au lit!
- Ah non!
Pas tout de suite
quand même!
Je veux fumer tranquille!
- Tu es fâché?
Mais non. Seulement...
il faut en garder.

J’étais content de sortir, de
me replonger sous la pluie,
de respirer tout cet air,
de retrouver enfin
cette odeur qui me rappelle
ma pureté d’enfance.
Nous avons vécu deux jours,
nus, ou semi-nus,
selon les heures, le désir,
seuls, fiers de nos ruts,
heureux, délivrés de l’ennui
par toute la passion
de nos corps.
Je ne me reconnais pas;
est-ce bien moi; n’est-ce
encore qu’une autre page
sensuelle?
Mais non c’est moi, oui c’est
moi, irréversiblement moi.
Il pleut! il pleut!
je me retrouvai seul
avec plaisir, un grand repos
après une lourde tâche,
et tout cet air frais!
ah toute cette fraîcheur
comme le souvenir
d’un bonheur à jamais
inaliénable!
Pourtant je n’ai pas pleuré,
malgré la solitude soudain,
et cet amour plus éphémère
que jamais!
Seul! seul! toujours seul
parmi les Hommes,
leurs manières et leurs sexes!
Ah que je prenne pied!
Et pourtant si bon
de se retrouver seul!
Et pourtant tout ce plaisir!
tout ce plaisir! tout ce bon
rut au vagin d’une femme!
Ah je bande encore,
ah je bande
de toute ma mémoire! et
pourtant lasse ma présence,
et pourtant pénible la fatigue
de mon abdomen.
Je me suis masturbé,
je suis venu tout de suite,
l’image terrible d’une femme
nue, les mains derrière la
tête, et les seins plus lourds
que l’appel infaillible
d’un dieu!
Tout un roman en marche
en moi, et toute cette bêtise,
tout ce scandale qu’il me
faut prévoir!
J’écrirai tout! tout!
autant qu’il m’est possible
d’écrire tout!
Dus-je périr sur la place
publique! dus-je mourir
d’avoir dénoncé les lois,
les esclaves et les préfets!
ce grand collège
qu’est le monde!
je témoignerai de la vie
parmi tous les pièges,
parmi tout le poison,
parmi toute cette morale
gâtée!

Cette nuit, quand je revins
de l’ouvrage, je trouvai Yves
Mongeau qui m’attendait.
Il avait pris les clés de
Louise et venait se réfugier
chez moi.
Sa famille,
il y a quelques jours, avait
surpris certaines caresses
entre Denise Lafrenière
et lui.
On lui défendit aussitôt
de la revoir.
Hier soir, malgré l’interdit,
il se rendit chez elle.
Peu après son arrivée
(il était seul avec Denise,
la tante étant sortie),
on sonna à la porte:
c’était son père qui,
sans doute, l’avait suivi.
Une colère terrible,
le père hurle contre Denise,
l’accusant de tenter
de débaucher son fils.
Ce qui nous fit bien rire,
sachant la vérité qu’il n’ose
et ne peut encore imaginer.
Yves dit être resté calme,
(à sa propre surprise),
cherchant seulement
à calmer
et à faire sortir son père.

Il est venu chez moi;
dans un mois il sera majeur;
il projette de quitter
définitivement sa famille.
Je ne peux
que l’y encourager.

10 juillet 1963

L'Idée de dormir
avec un garçon
m'a toujours répugnée.
Je crois que c'était
la première fois de ma vie
que je dormais ainsi.
J'avoue maintenant ne plus
y trouver d'inconvénients.
C'était comme aux belles
heures de mon enfance,
quand mes frères et moi
riions jusqu'à ce que
mon père vint nous battre
pour nous faire taire.
Nous nous sommes endormis
au petit matin, après avoir ri
jusqu'à épuisement, d'avoir
trouvé quelques titres
de romans imaginaires
d'un auteur
tout aussi imaginaire,
nommé Jean Peupu:

Les fesses vierges;
Les tétons mous
(oeuvre de jeunesse);
la poche usée;
la queue sèche;
La verge lente;
Toutes fesses collées;
Impromptu pour pénis;
Variations pour queue raide;
Les cuisses ouvertes
(essai de sexologie
phénoménologique
romancé);
Courant d'air au vagin;
L'agent spermato 13
(roman policier).

Et quelques titres
pour musique:
Les queues molles en B flat
à terre;
La symphonie passe-moi
une botte en rut mineur;
et le poème symphonique
Les queues en fleurs
en érection majeure.

Romans qui, bien entendu,
soulèveraient quelques
prudences de la part
du clergé, puisque vivant
d'une autre préoccupation
que celle de l'auteur,
et, pour cela, qualifiant
la sienne d'obsession.

Yves me quitta vers midi,
un peu inquiet
de ce qui a pu se passer
durant son absence,
pour rejoindre Denise à son
ouvrage et dîner avec elle.

Et puisse
tous les papas chrétiens avoir
la grâce d'aller chanter
au plus vite des cantiques
dans le grand ciel
du bon Jésus!

Hier après-midi,
Yves Mongeau revint
m'annoncer que la colère
grondait toujours chez lui.
Car il a rencontré sa soeur,
par hasard, sur la rue.
Denise craint le pire.
Les Mongeau
ont maintenant averti
sa mère, leurs parents,
de voir à sa fille.
Mais Yves s'amollit.
Ce qu'il appelle:
l'indifférence menant
au bonheur.
Il me semble qu'il restera
encore chez lui.
Il préfère encore
la bonne soupe à la liberté.
Si seulement les parents
étaient moins bêtes!

À mon travail,
une obsession terrible.
Un rut énorme,
malgré toute ma fatigue.
Evelyne et moi nous roulant
par terre, nous dévêtant
avec rage, nous mordant
jusqu'à crier de plaisir...
Nous commençons à peine
à jouir.
Tant de vices que nous
apprendrons peu à peu!
Nous sommes tous deux
hantés d'une même violence;
maîtres ès sexe!
Je revois les visages fades
et vains de Janine Corbeil
et de Madeleine Letellier.

Leur amitié
molle et trop vague.
Leurs grandes théories
prônant l'amour libre;
et pourtant
leur virginité chrétienne.
Leur amitié n'était
que de me faire languir.
De refuser cette part en moi
qui leur demandait de vivre.
Ces filles écoeurantes
et sales...

Avant, je voulais
avoir une femme sous moi.
Quelque chose de sûr.
Pas de complications.
Ce qui me manquait,
c'était la patience.
Je voulais toujours avoir
une femme pour toujours.
Je ne savais pas encore
qu'il est bon
d'avoir un peu de repos
entre chaque femme.
Le temps qu'une autre
se présente.
L'idée qu'elle me quitte
m'humiliait terriblement.
Moi, je ne savais pas quitter
une femme.
C'était toute ma morale.
Aujourd'hui,
si Evelyne fout le camp,
je foutrai le mien aussi.
Je ne serai pas fâché du tout.
Je n'aime pas la guerre.

12 juillet 1963

Avant, l'idée de prendre
une autre femme ne me
serait même pas venue.
J'aurais préféré mourir
de chagrin.
Un vice comme un autre.
Il m'arrive encore
de craindre qu'on me laisse
tomber.
Alors j'ai réfléchi.
J'ai calculé.
Il y a quelque
deux milliards de femmes
sur la terre.
On prévoit même
une surproduction.
Alors quoi?
Pourquoi me marier?
Sais pas.
Pourtant il y a sûrement
des avantages.
Un cul
assuré à l'année longue.
Ordinairement la cuisine,
le lavage et l'entretien inclus
dans le contrat.
C'est sérieux.

À la fin du film, nous pûmes
assister à des annonces
et des nouvelles filmées,
puis à un autre film, puis
à de nouvelles nouvelles.
C'est alors que Evelyne
manifesta le désir de revoir
un peu du premier film.
Moi, je n'en pouvais plus.
Je dis que j'étais fatigué,
qu'elle pouvait le regarder,
que je fumerais dehors
en l'attendant.
Elle n'objecta rien;
j'en profitai pour sortir.
Elle sortit presque aussitôt.
Boudeuse.
- C'était si beau! J'aurais
tant aimé rester!
- Mais tu n'avais qu'à
rester! Je t'ai dit que
je t'attendais!
Elle bouda de plus belle.
- Tu n'es pas gentil!...
Gentil! gentil! j'aurais bien
aimé la voir à ma place!
Je ne comprenais pas alors
quelle jalousie la faisait
s'accrocher à moi.
Moi qui avais toujours rêvé,
sans jamais l'obtenir,
qu'une femme me compte
pour essentiel
à son bonheur, maintenant
que je l'avais, je n'y voyais
que caprice et embêtement.
Les quelques minutes
de solitude que je venais
de lui voler me tentaient
soudain d'un plaisir
que je n'osais ni prendre
ni refuser totalement.
J'étais mêlé.
"Pourquoi continuer
à la voir? Après tout,
elle m'embête. Il y a d'autres
femmes!..."
Les filles passaient, jeunes
et belles; il pleuvait toujours;
je m'étais allumé
une cigarette que je fumais
lentement et profondément.
Nous revinrent chez elle
avec un premier malaise
entre nous.
Je ne parlais pas, regardant
les lumières et la foule
comme si j'étais seul.
Mais je savais
que je n'étais pas seul.
Cela me permettait
de me faire attendre.
Je la sentais qui me regardait
avec crainte et surprise.
Je me devinais le maître.
J'éprouvais la jouissance
de ma nouvelle force.

- Me voilà donc avec deux
Jean!..
Car son fils la boude aussi.
- Un homme c'est un
homme! Il faut comprendre.
Le fait d'être comparé
à son fils qui n'a que douze
ans m'avait obligé à prouver
ma maturité, à parler un peu.
- Je suppose
que les hommes boudent
comme nous, les femmes,
quand nous avons
nos menstruations...

C'était à moi qu'elle parlait.
Mais c'était d'abord
une réponse à sa crainte.
Il lui fallait me comprendre
pour éviter
une brouille entre nous.
D'être ainsi considéré
m'apaisa peu à peu.
J'achetai des frites,
elle me prépara
du poulet froid.
Nous mangeâmes en parlant
de notre fatigue causée
par ces deux jours passés
ensemble.
Le peu de sommeil
que nous avions pris fut jugé
la cause de tout le mal.
Solution que je trouvai
bien commode, car le désir
renaissait en moi,
et je sentais l'urgence
d'une excuse mutuelle.
Je recommençai
à la caresser.
Pendant qu'elle serrait
la nourriture
et lavait la vaisselle.
Je lui caressai le cou,
les seins, le ventre
et brièvement le sexe.

13 juillet 1963

Je sentais mon pénis grossir
et se raidir sur ses fesses
dans l'enlacement
où nous étions.
Prise de désir elle aussi,
elle commençait à s'envoyer
le torse en avant,
poussant frénétiquement
ses fesses contre mon sexe.
Elle se retournait pour
me caresser entre les jambes,
et émettait alors un petit
spasme de gaieté et d'éloge.
Ce qui ne m'encourageait
aucunement à la laisser.
Comme tant de fois en
un même jour, cette violence
nous était venue soudain
et se retint d'elle-même
à mesure que nous cessâmes
de nous étreindre.
Evelyne prit sa douche.
Moi, comme je me sentais
propre, j'attendis.
Je n'attendis pas longtemps.
Elle réapparut en pyjama,
le corps encore humide
et les seins libres sous
la bonne odeur du linge.
Elle s'étendit sur le lit
pendant
que je me déshabillais.

*

Yves Mongeau et Denise
Lafrenière, dernièrement,
ont loué une chambre
pour une nuit.
Ils y sont restés une heure
et demie.
Sitôt l'amour fait,
(Denise vint deux fois),
elle manifesta le désir
de sortir au plus vite.

Au milieu de la semaine,
j'allai voir "Umberto D...".
Je me retrouvai soudain
en pays connu.
Cette solitude, c'était moi.
Cette pauvreté, c'était moi.
Mais j'y trouve un avantage.
Seul et pauvre,
dès que l'on s'y habitue,
l'on possède le monde entier.
Car l'on ne possède que soi.
Les illusions
restent les illusions.

Par la fenêtre ouverte
entrent les moustiques.
Ma lumière les attire;
plusieurs viennent y mourir.
Jusqu'ici j'avais subi
avec impuissance
l'agacement
de leur vol nerveux et court
autour de moi.
Je n'avais pas remarqué
qu'une dizaine de petits
cadavres s'étaient figés
sous ma lampe.
Ce soir, comme
je m'ennuyais terriblement
et me sentais plus paresseux
qu'à l'ordinaire, je regardais
ma table n'y cherchant
même pas quelque solution
simple et nouvelle.
Quand un de ces insectes,
plus beau que tous ceux
que j'avais vus jusqu'alors,
vint s'abattre devant moi.
Il se tenait haut
sur ses pattes, bougeant
désespérément ses antennes
et le bout de ses ailes.
Surpris qu'il ne s'envole
pas, je lui passai le bout de
mon crayon entre les pattes,
auquel il s'agrippa aussitôt.
Je pus ainsi considérer
ses ailes rayées or et blanc,
ses pattes d'or pâle,
son abdomen blanc
sur le fond noir du dessous
de ses ailes.
Je le reposai sur un carton
blanc.

Les pattes avant cessèrent
bientôt de le porter,
il "canta" la tête la première.
Bientôt toutes ses pattes
se contractèrent, il culbuta
sur le dos où il ne bougeait
que poussé par la vibration
de ses ailes.
Qui s'ouvrirent
démesurément par l'avant,
comme un aigle qui descend
sur sa proie.
Ses pattes frémirent encore
longtemps.
Dans l'heure qui suivit,
deux autres moururent ainsi
devant moi.

14 juillet 1963

(Note laissée
dans ma chambre
par Janine Corbeil).

Salut.

Je suis venue
après mon travail
vers 9 heures moins quart.
J'ai fait jouer Félix Leclerc
et pris mon livre.
Les billets pour le Festival
du film sont en vente.
Téléphone-moi; on pourra
peut-être en voir au moins
un ensemble.
À bientôt.

16 juillet 1963

Yves Mongeau publiera
à la fin d'octobre
un recueil de poésies.
Il fréquente actuellement
Fernand Ouellette
et Guy Robert.
Ce qui me plaît et m'honore
d'une telle amitié.
Je dois pourtant me méfier
de cet intérêt soudain
pour lui auquel le livre, ou
la gloire, n'est pas étrangère.
Devrais-je le quitter?
Je l'envie un peu, mais
qu'il réussisse me stimule à
réaliser enfin quelque chose.
Il me parle d'un nommé
Chamberland qui, dit-il,
a une maîtresse;
et ceci résonne étrangement
pour moi, bien que je sois
maintenant de ce monde.
Comme Yves devait
rencontrer Denise Lafrenière
vers la fin de l'après-midi,
je pus les voir ensemble.
Je me sentis immensément
seul et négligé,
comme au temps de mon
père et de Ange-Aimée,
d'un amour qui m'a été
jusqu'ici refusé, et où
je me sens toujours de trop
parmi ceux qui le vivent.

Bien que Janine Corbeil
soit venue dimanche, bien
qu'elle m'ait téléphoné
lundi, je me sens seul, car
Janine, malgré son affection
pour moi, ne semble pas
vouloir m'aimer comme
j'ai besoin.
Depuis le début de
cette année où je travaille
comme simple ouvrier,
le succès de Michel Pichette
m'obsède et m'exaspère.
Beaucoup de mon malheur
est dû à l'envie
que je porte à son succès.

Denise ne semble pas
me trouver très sympathique,
car, je crois, qu'elle me croit
infidèle.
J'ai menti trop longtemps
et sans doute trop bien pour
qu'on me croie maintenant
digne d'être aimé.
Janine est sans doute pour
eux celle qui me reste fidèle,
alors que moi
je cours par-ci par-là
sans me soucier d'elle.
Je me sens perdu
dans le monde, très vague,
comme si je devenais fou.

17 juillet 1963

Ce soir, en me rendant
au travail, je décidai soudain
de rebrousser chemin,
que j'étais trop fatigué, et
que je verrais Evelyne.
Je revins chez moi, me lavai
en vitesse, pris mes capotes,
et sortis pour la revoir.
À peine monté
le petit escalier qui conduit
à son appartement, je vis sa
porte ouverte et la concierge
de dos qui lui parlait.
Je descendis aussitôt, car elle
préfère que la concierge ne
sache rien
de notre relation, et m'en
allai fumer un peu plus loin
dans l'espoir que la voie
serait bientôt libre.
Peu après je vis la concierge
qui sortait, ainsi que
Evelyne, et un jeune homme
qui suivait de dos
et barrait la porte.
Aie-je été jaloux
à ce moment?
Ou la surprise était-elle
encore trop grande?
Lorsque le jeune homme
se retourna, je le reconnus
aussitôt pour l'avoir
vu sur certaines photos:
son fils.
Il me parut très propre
et distingué,
tandis que Evelyne
me sembla très vieille
et très bavarde.

18 juillet 1963

Pourquoi toujours rechercher
une appartenance sans fin
et toujours semblable?
Pourquoi n'accepterais-je
pas enfin mon dépaysement
de chaque matin,
quand je m'éveille seul
et ne sachant que faire?
Pourquoi n'accepterais-je
pas d'inventer ma vie
au jour le jour?
Sans famille, sans amour
et sans nation.
À peine ma mémoire:
je n'appartiens qu'à moi
et mon appartenance
cessera avec moi.

19 juillet 1963

Nous ne sommes
ni de vos troupeaux,
ni de vos usines,
ni de ceux qu'on éduque
afin d'en tirer la joie
d'être approuvé!

20 juillet 1963

Je me levai vers midi avec
l'impression très désagréable
d'urgence qui me vient avec
l'obligation envers autrui.
Car je me sens jugeable si,
pour quelques motifs
que ce soient, je me récuse.
Je partis bientôt en chasse
aux télévisions.
Je regardai dans plusieurs
magasins et il me semblait
toujours que pour cinquante
dollars ce qu'on m'offrait
était trop vulgaire.
Mais je trouvai bientôt
un appareil très gros et très
propre que j'achetai aussitôt.
Deux garçons
me reconduisirent en camion
avec l'appareil, mais dûrent
attendre à la porte, car Jean,
comme je croyais,
n'était pas là pour m'ouvrir.
Je sus par la concierge
qu'il n'était venu que
pour un jour, et reparti pour
encore deux semaines.
J'allai voir la concierge,
lui expliquai
qu'il fallait entrer l'appareil.
Son mari vint m'ouvrir,
non sans bougonner un peu,
car je venais de l'éveiller.
Nous avons installé
l'appareil, et le concierge
dut voir que j'étais familier
dans la maison, sachant
trouver immédiatement ce
qu'on pouvait me demander.

Je lui donnai cinquante sous de pourboire ce qui sembla me rendre très sympathique. Je revins chez moi, et marchai de long en large, satisfait d'en avoir fini, imaginant la surprise de Evelyne. Elle m'avait si bien fait partager son attente que j'eus l'impression d'avoir fini de payer une grosse dette. Vers sept heures, comme je commençais à me raser pour rejoindre Evelyne, on frappa à ma porte. C'était Janine Corbeil, souriante, et toujours aussi excessivement polie par crainte de me déranger. Je me senti troublé, mais me dit à moi-même que je resterais avec elle malgré tout. Mais Janine me dit bientôt qu'elle devait rejoindre une amie, qu'elle n'était que de passage, et je décidai alors que j'irais rejoindre Evelyne. Janine me parla de son ouvrage d'été dans les restaurants, du salaire très faible, ce qui me suscita à reparler de ma colère contre les maîtres.

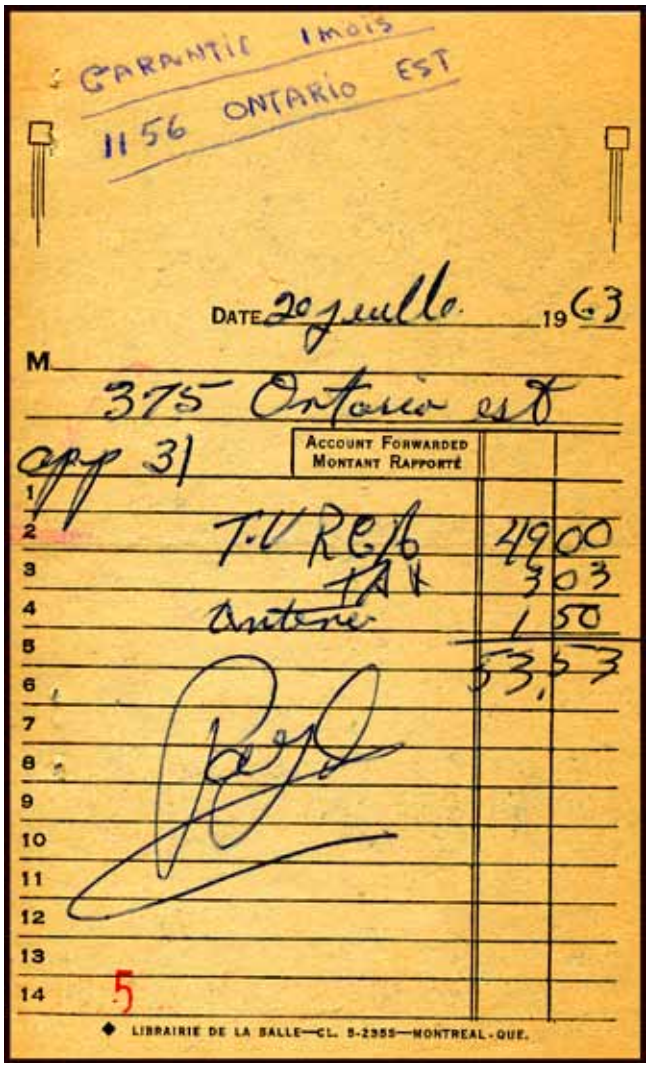
Comme elle devait bientôt partir, je commençai à me raser. Elle me demanda:

- Vas-tu quelque part ce soir?

Je ne pus que dire que j'allais me promener, sans savoir où, ne sachant encore comment lui dire la vérité, craignant qu'elle m'aime secrètement, et que ce que je fais l'éloigne de moi. Je la reconduisis jusqu'au lieu de son rendez-vous, et il me semble que j'étais gaie et à l'aise. Au moment de se quitter, comme j'embrassais ma main et lui posai sur la bouche, elle avança un peu sa joue vers moi pour que je l'embrasse comme d'habitude. Ce qui me déçoit toujours, me voyant alors comme un fils embrassant sa mère. Je ne pu l'embrasser, pensant à ce qu'elle penserait de ce baiser le jour où elle apprendrait où j'allais après l'avoir embrassé. Car je lui dirai un jour. Je marchai dans la foule, me dirigeant vers la maison de Evelyne, content au fond de pouvoir remplacer Janine qui m'aurait laissé seul et sans sexe, qui n'accepte de moi que ma conversation et me refuse sexuellement. Si tu ne nourris pas ton chien, il s'en va, dit le proverbe. Je me sentis libre d'avoir quelque part une femme qui m'attendait de tout son coeur et de tout son corps. Quand j'arrivai chez Evelyne, après que j'eus frappé, comme personne ne répondait, je fus pris de la crainte d'être ridicule. J'allai derrière la maison je vis qu'il y avait de la lumière chez elle, ce qui me fit croire qu'elle me trompait, chose que j'essayai d'oublier en me disant qu'elle me recevrait après, ou qu'elle n'était partie que pour quelques minutes. Bientôt, comme elle n'arrivait pas, je repartis vers chez moi, déçu, amer, me sentant soudain seul et vide, et recouvert soudain d'un grand désir de mourir. Je pensai à Janine que j'avais laissé si facilement partir et qui ne venait plus comme avant, par crainte sans doute d'être déviergée. Je pensai à moi qui ne lui téléphone plus, qui ne lui achète pas de télévision, à moi qui ne lui montre qu'à peine mon amour. À elle qui ne m'encourage pas à le montrer. Qui vit chez ses parents, ne connaît pas encore la valeur d'un tel cadeau et celui de l'argent contre la solitude de gagner sa vie.

Et je pensai à Evelyne; je me dis que c'était tant pis, que la télévision valait la leçon sexuelle qu'elle m'avait donnée, et qu'après tout je reviendrais, je la reverrais, mais je me sentais si seul! Et je compris alors que j'étais encore de ceux qui aiment par ennui d'être seul, et que si je pouvais me passer de l'amour, je ne pouvais me passer de la présence d'autrui. Je regardai sur la galerie de la concierge, espérant l'y trouvée, car 8heure 30 n'était pas mon heure. Je retournai chez moi, déçu et amer, cherchant quelque chose à faire pour ne pas trop succomber à ma tristesse. À la vue de ma maison, je sortis mes clefs et, soudain, dans le grand escalier de pierre, comme un écureuil plein d'hésitation:

Evelyne!
Elle descendit à la course
vers moi, elle venait
de glisser un papier
sous ma porte,
comme moi-même venais
de le faire sous la sienne.
Ce qui me fit bien rire.
Elle était toute excitée
par le cadeau
que je venais de lui faire.
Elle portait un pantalon bleu
et une blouse blanche
qui la rajeuni, lui donne l'air
distinguée dit-elle, mais que
je ne trouve pas d'une dame.
Je jouai avec mes clefs,
avec assurance et calme,
tout en retournant chez elle.
Elle me raconta
toute la surprise, qu'elle se
sentait encore faible,
qu'elle tremblait
et qu'elle avait pleurée.
En arrivant chez elle,
je me mis aussitôt à nettoyer
la télévision
et à l'installer durablement
et convenablement.
Elle n'était pas encore
remise de la surprise,
allait d'un bord à l'autre,
ne sachant que faire,
et m'aidant à peine,
paralysée par l'étonnement
qui la tenait encore.



Elle me dit:
- Je me suis dit, c'est ben
beau une télévision, mais ça
ne vaut pas mon homme.

Ce qui me consola
de mes craintes et du travail
que je faisais.
Vers la fin de la soirée, nous
avions organisé la maison,
et nous avons regardé
notre premier film,
en caleçon.

Beaucoup d'indifférence,
un peu d'humour,
de là un peu de calme;
un peu d'air frais; un corps
de femme de temps à autre;
un bon sommeil et un peu
d'eau et de bons mets.
C'était simple et très facile.
Mais il fallait y penser.

Comme toute vérité,
nous perdons des siècles
à y arriver: à travers mille
complications.

Nous sommes vicieux
de Dieu à l'Enfer.

27 juillet 1963

Cette nuit
en revenant de l'ouvrage, en
auto avec quelques hommes,
nous avons vu une grande
noire aborder un blanc.
Sa jupe relevée montrait
à demi ses cuisses.
Si désirable!
Pour une première fois
depuis longtemps,
je me sentis nerveux de désir
et d'envie.
Je pensais à Evelyne.
À notre rencontre.
Dire que j'aurais pu
rencontrer cette splendeur.
Les blanches sont si pâles...

Voyager! voyager!
Parler aux riches,
parler aux pauvres, casser
des vitres, rire des autres!
Voyager! Avec ma pipe!
Quel beau voyage nous
allons faire ma pipe et moi!
Car je vais mourir.
Ah je suis déjà mort!
L'avenir, c'est rien.
Quand on est avec sa pipe,
la vie c'est comme un nid
d'oiseau.

La fausse pudeur,
c'est de ne pas pouvoir
se promener nu en public.

28 juillet 1963

adieu vieille branche
adieu la vie
adieu l'amour
moi je m'en vais
adieu mon plus beau rêve
moi je m'en vais
au bout du monde
au Maroc ou en Alberta
adieu la vie
bon dieu que c'est long crever
adieu curés
priez pour moi
comme ça il y aura quelqu'un qui pense à moi
adieu curés
adieu la vie
adieu mon père
adieu ma mère
que ça pu chez nous depuis qu't'es morte
adieu ma soeur
adieu tout le monde
moi je m'en vais
j'en ai assez de vivre comme si j'allais pas crever

30 juillet 1963

Il a plu toute la nuit.
La chaleur insupportable
de ces derniers jours a cédé
à une fraîcheur soudaine.
J'ai fumé ma pipe,
lentement, près de la fenêtre.
Je succombe toujours
aux odeurs
qui me rappellent l'automne.

Je pensais qu'il serait bon
de pouvoir vivre à l'écart
de l'énervement
des grandes sociétés.
Un petit héritage.
Seulement de quoi recevoir
quelques rentes.
Je m'achèterais une toute
petite maison près de l'eau.
Je vivrais de pêche,
de jardinage et d'air pur.
Mais il faudrait aussi
que j'accepte de vivre seul.
De ne plus compter
pour personne.
Il faudrait que j'accepte
d'être mort.

2 août 1963

Avec Yves Mongeau
et Vincent Nadeau:
chacun ses amours, ses
déceptions, ses calculs, etc.
Que nous ne comptons pas;
formons à peine une maille
dans le drame d'autrui.
La charité, on a beau dire,
ne fait pas beaucoup plus
qu'accepter l'égoïsme
ou la misère.
Moche!

Avec Denise Laferrrière
et Yves: je les aime bien,
ils sont assez bons avec moi,
mais l'amour
toujours l'amour,
ah! c'est ennuyant.
Je ne crois ni en un
boum-boum-Dieu-partout,
ni en l'amour pour un tel
plutôt que pour un autre.
Passion mes anges, passion
et passons vite!
L'amour.
Moche!

Avec "Senso" de Visconti:
l'emmerdant petit problème,
l'amour la bourse ou la vie!
Et meurt à toute heure
celui qui reniant son honneur
veut encore qu'on le pleure,
gueulent les traîtres
Racine et Corneille et fils
jusqu'à nous.

Pissez mes brebis,
plottez mes agneaux, disait
l'apôtre à la longue queue.
Moi, je m'en vais lire
l'eunuque Thomas d'Aquin.

(Note laissée
par Janine Corbeil).

Je travaille demain.
Je viendrai après et
on fera des arrangements
pour dimanche.
Si tu dois t'absenter,
laisse-moi une note.

3 août 1963

Samedi, Roger Letellier
vint chez moi avec son auto,
Yves Mongeau
nous rejoignit alors que
nous revenions de chez lui
et lui de chez moi.
(Dupré téléphoné pendant
que nous sortions).
Attendîmes en vain
Janine Corbeil.
Comme elle ne venait pas,
nous passâmes
à Saint-Lambert; Yves était
content de voir enfin
où j'étais demeuré.
Nous arrêtâmes, il n'y avait
pas de lumières, ils devaient
être partis dans le Nord.
Tous les arbres sont abattus;
je sentis que chez moi,
c'était déjà très loin, mais
sans désespoir, car je n'étais
plus seul cette fois.
Nous passâmes au cimetière
voir la tombe de ma mère
tandis que Roger allait
chercher sa soeur Henriette
pour la mener
à son pensionnat.
Dans la soirée,
nous déménageâmes Yves
en silence et en secret tandis
que ses parents en haut
regardaient sans doute
la télévision.
Puis chez lui,
sa soeur Louise arriva
avec un de ses cavaliers et
sembla déçue de me voir là.

Je ne savais quoi lui dire,
me sentant mal jugé,
Yves dit que je fus dur, ce
qui explique les répliques
dures de Louise.
Seuls, Roger me parla
de sa solitude, de son désir
de quitter sa famille, mais
aussi de rester en bons
termes, de leur donner
un peu d'argent
comme ils le demandaient
devant lui en reprochant
la conduite de son frère aîné.
Je le remerciai d'être venu et
lui dit que tout s'arrangerait
avec le temps.

4 août 1963

J'avais mis mon cadran pour midi, mais ne m'éveillai qu'à deux heures. Yves Mongeau était venu pendant mon sommeil, et m'avait laissé quelques livres qu'il m'avait empruntés.
Je commençai à me raser afin d'aller chez Evelyne Wiseman comme j'avais promis, quand soudain on sonna, ce qui m'intrigua car tous mes amis ont des clés.
Je descendis, c'était Evelyne qui venait me chercher, timide, surprise et silencieuse, à cause de deux femmes qui étaient aussi sorties répondre.
Elle croyait que j'étais trop gêné pour venir, elle s'ennuyait beaucoup de moi.
- Avec Jean, ce n'est pas pareil...
Je continuai à me préparer, saisi par son empressement envers moi, calme, presque indifférent, et pourtant bien de sa présence auprès de moi, et surtout de son attachement.
Je mangeai un peu , puis comme nous allions partir, elle se serra contre moi, me passant la main sur le sexe.
- Ah si j'étais divorcée, on se marierait tout de suite!

Je pensai qu'il était préférable pour moi qu'elle soit mariée et ait un enfant, de sorte que mes responsabilités étaient ainsi limitées et qu'elle n'osait courir ici et là à cause de cet enfant, m'étant ainsi assez fidèle pour que je n'aie pas à courir après elle pour coucher.
Nous nous rendîmes chez elle sous un ciel pluvieux et frais.
Nous traversions les rues hors des lumières, elle s'inquiétait pour moi sans cesse.
Chez elle, les débuts avec Jean furent assez difficiles et gênants. Jean étant lui-même très timide et ne parlant que pour répondre brièvement aux questions qui l'obligeait à répondre.
Mais nous parlâmes bientôt de son voyage en Ontario, qu'il avait mérité vu de bonnes notes de conduite au camp d'été où il était, il me montra des cartes postales, me parla de châteaux, brièvement toujours, mais cette fois avec plus de souplesse et de confiance.
Je ne pus trouver à dire qu'une histoire de finance, de fraude que m'avait racontée mon père.
Je me sentais un peu gêné devant cet adolescent auquel je pouvais nuire par ma présence, et qui, peut-être, ne pouvait comprendre d'autres désirs que les siens.
Nous parlâmes un peu de la télévision qui semblait les satisfaire grandement.
Ce qui nous unit peut-être le plus fut de rire ensemble de sa mère qui se promettait de nous laver la tête à tous deux.
Quand je partis, deux heures plus tard, je lui dis:
- Salut petit frère!
en lui serrant la main, et je crois qu'il commençait à s'apprivoiser.
Je leur promis d'aller avec eux à la montagne samedi prochain et de montrer à Jean comment photographier sur un appareil compliqué.
Ils me reconduisirent tous deux jusqu'à la porte.
Jean hésitait, reculant, avançant, bien que je lui ai dit qu'il pouvait continuer à regarder son programme de télévision, me rappelant ne pas aimer, jeune, m'arrêter pour reconduire un ami de la famille, jusqu'à ce que sa mère ferme la porte afin de rester seule avec moi sur le balcon.
Elle me dit:
- Faudrait bien s'organiser pour nous deux. J'ai faim...

J'ai promis que nous coucherions dimanche soir, mais l'obligeai à rentrer aussitôt de peur que Jean se sente de trop.
En m'en revenant, je pensais que notre attention pour Jean n'était pas tout à fait pure.
Il y avait beaucoup du désir de me faire accepter et je compris aussi que la mère nous avait prsentés l'un à l'autre selon son tempérament et son regard amoureux et que tout cela n'était pas tout à fait la réalité.

Je fus accosté par un ancien
camarade de classe,
avec qui je parlai des études,
de l'avenir, de la vie
et aussi de l'amour.
Et il me semble, cette fois,
avec assez de civilité
pour lui plaire et l'intéresser
grandement.
Comme nous attendions
l'autobus, et que j'attendais
qu'il le prenne,
un taxi s'arrêta
avec un autre compagnon
dont j'ignore le nom
qui lui proposait de faire
route avec lui.
Lussier monta et je les
saluai, ce qui me fit grand
plaisir de les avoir vus
tous les deux.
Je rentrai chez moi
me sentant bon
de compter pour quelqu'un,
d'avoir Yves pour ami,
d'avoir de bons camarades,
et d'avoir Evelyne et son
grand attachement à moi.
Je pensais aussi avec
bienveillance et plaisir
à Janine Corbeil
et à Madeleine Letellier.
C'était une fin de semaine
remarquable: j'étais entouré,
samedi par les camarades
à l'ouvrage, par Yves,
par Roger, par Janine et
Madeleine, aujourd'hui
par Evelyne, par son fils,
par deux de mes camarades
et par Janine encore qui
devait bientôt me rejoindre.

J'attendis Janine
de plus en plus nerveux à
mesure que le temps passait.
J'allais voir à la porte,
regardais dans la rue,
mais toujours personne.
Puis je me calmai en pensant
que je n'étais plus seul,
et lu un peu de poésie
me sentant presque heureux.
Elle arriva enfin.
Jasons un peu.
Puis nous rendons
main dans la main jusqu'à
un restaurant français
qu'elle me proposait.
La nourriture
y était très bonne,
l'ambiance très intime.
Nous avons bu du vin blanc
(bourgogne)
avec du saumon
éclairé par la lumière
vacillante d'une bougie.
Nous parlions d'une
librairie, elle disait
qu'elle m'y voyait bien.
Je parlais au "nous",
et elle me laissait dire,
ce qui me surprit un peu.
Je lui dis pour la première
fois peut-être que
je me sentais tellement bien
avec elle, ce qui était vrai,
bien qu'aussi pour lui faire
plaisir, je la remerciais
d'être venue me voir
si souvent durant l'année.
Au cinéma, je me sentis
assez fier d'elle,
de sa nouvelle coiffure,
bien que son linge
ne soit pas très chic.
Assis dans la salle, nous
regardions les autres entrer,
et nous parlions de ci de ça
avec des allusions gauloises
qui nous faisaient bien rire.
(Je me souviens
qu'en regardant les gens,
je cherchais Michel Pichette
et Madeleine Letellier).
Durant la représentation,
quelque chose m'encouragea
terriblement.
Comme l'écran nous
montrait un curé parlant
de morale sexuelle, un rire
énorme monta dans la salle.
Mais je vis bientôt que
le monde était encore théiste,
certains passages sérieux
les tenant silencieux.
À la fin du film, on nous
présenta les auteurs, ce qui,
comme les gens se levaient
déjà pour sortir, me surprit
quand ils s'arrêtèrent et
se mirent à applaudir et à
crier comme des déchaînés.
Quelque chose sûrement
se passe au Québec.
Au sortir du restaurant,
elle me parla d'un nommé
Christian qui avait battu
une nommée Louise
pour qu'elle couche avec lui.
Que maintenant Louise
sentait bien qu'elle partirait,
même si elle restait
terriblement attachée à lui.
Tout cela la révoltait.
Après le film, nous
retournâmes à pied chez moi.
Chez moi, assise sur le lit
ouvert, nous ne trouvions
rien à nous dire et je sentais
Janine méfiante à l'égard
de mon désir de coucher.
Comme d'habitude,
elle ne me regarda que
très peu, fixant devant elle.
Je mis un disque
de Félix Leclerc,
et la couchai, plaçant ma tête
sur sa poitrine, lui caressant
le visage (elle se laissait faire
se sentant bien).
Mais soudain
elle se redressa, je couchai
ma tête sur ses cuisses près
de son ventre, la regardant.
Elle ne me regardait pas,
ce qui me déplaît.
Peu à peu devant
cette réticence étrange,
car elle se donnait par bouts
semble-t-il avec plaisir, puis
se retirait tout d'un coup,
je lui demandai ce qu'elle
pensait de moi, de ce qui
se passait entre nous.

Elle dit
qu'elle n'avait pas changé,
que ce n'était qu'une amitié,
qu'il n'y avait pas d'amour
possible entre nous,
qu'il se serait déjà produit.
Je commençai
à devenir plus violent.
Et comme je voyais bien
qu'elle ne m'aimait pas,
plus que d'une simple amitié
à laquelle je ne crois guère,
lui disant que Madeleine
Letellier m'avait refusé
le droit, poliment, de prendre
un café avec elle et Jacques
Leduc alors que j'étais seul
et m'ennuyais, elle dit
que j'avais perdu cette fois,
mais que je gagnerais une
autre fois, ce qui me déplut.
Après quelques détours,
après qu'elle m'eut dit
qu'il serait préférable, et
qu'elle serait contente, que
je sorte avec une autre fille,
et même que je couche,
je lui dis
que j'avais rencontré
Evelyne, qu'elle était mariée,
séparée et avait un enfant
que j'avais vu l'après-midi,
et que je couchais avec elle,
et qu'elle s'attachait
de plus en plus à moi.

Son visage changea,
je lui dis que je préférais sa
présence à celle de Evelyne,
et que j'aimerais mieux lui
être fidèle si elle le voulait.
Devant son boudage,
je me fâchai cette fois,
jusqu'à devenir violent, à la
traiter de putain intellectuelle
ainsi que Madeleine
Letellier, exploitant
les garçons, ne pensant qu'à
elles-mêmes
et rêvant d'amour comme
d'un confort.
Elle devint silencieuse,
fâchée elle aussi,
ne me regardait plus,
ou d'un oeil dur,
je dis qu'il valait mieux
partir si elle ne voulait pas
manquer
son dernier autobus.
Je lui proposai de marcher,
elle accepta sans un mot.
Je commençais
à comprendre
qu'elle ne voulait pas
une querelle entre nous,
que tout cela la chagrinait.
Nous marchâmes
tranquillement,
notre querelle s'estompant
de plus en plus, son silence
de même.
Elle me dit
que c'était plus fort qu'elle,
qu'elle était indifférente
à tout, qu'elle avait essayée

de s'attacher et de penser
à autrui, et comme elle le
voyait, sans avoir réussie.
Comme je m'allumai
une cigarette et dû ralentir
pour ce faire, je remarquai
qu'elle ralentit aussi
ce qui m'encouragea
à une tendresse nouvelle
et peut-être plus grande.
Je dis que j'étais bête,
égoïste et obsédé, que c'était
notre première querelle,
je réussis lentement à la faire
sourire en la bousculant
un peu de l'épaule, et en lui
taquinant le nez du bout du
doigt comme l'on apprivoise
un cheval.
Comme je disais
que nous avions eu de très
belles heures ensemble:
- Tu parles comme si c'était
fini!...
je dis que c'était pour faire
revivre le passé, sentant
qu'elle se sentait
terriblement jugée et
condamnée
à la solitude et qu'elle
désirait encore ma présence
comme réconfort.
Je lui promis d'essayer d'être
meilleur, lui dit qu'ensemble
nous pourrions nous aider
à nous corriger
de nos principaux défauts.

Quand elle partit,
elle me remercia de la soirée.
Mais je ne sais si c'est pour
moi-même ou par civilité.
Je revins chez moi,
étrangement content d'avoir
été bon me semblait-il,
désirant améliorer ma vie,
changer ma vie, et je passai
aussitôt près de la maison
d'Yves Mongeau
afin de lui dire
toute la vérité.
Il était couché;
pas de lumière;
je revins chez moi écrire.

5 août 1963

Je ne pus lui dire
que le lendemain lorsqu'il
passa chez moi.
Il venait de se chercher
un emploi
et avait de bons espoirs.
Puis peu à peu,
comme il me questionnait
sur la venue de Janine, je lui
avouai ce qui s'était passé, et
tremblant (je le sentais bien),
je lui confessai que
je n'avais jamais couché
avec Janine, que je n'étais
jamais allé au bordel, et que
Evelyne était
ma première maîtresse.
Il fut étonné
car le mensonge avait été
si bien tenu et bien monté,
et aussi parce que j'avais
beaucoup lu sur la question
et rencontré beaucoup
de gens,
mais il comprit semble-t-il
la gêne qui m'avait poussé
à lui cacher la vérité.
J'éprouvai tout de même
une certaine honte, mais qui
s'estompa presque aussitôt
devant le cours naturel
de notre amitié.
- Si tu m'avais dit la vérité,
ça n'aurait rien changé!

Impression d'avoir été roulé
par Janine Corbeil.
Exploité.
M'a fait marché.
Ces femmes
égoïstes-frigides
qui ne m'aimaient pas:
Madeleine Letellier,
Janine Corbeil,
Louise Mongeau, etc.
Pourquoi
chercher à la revoir?
J'ai peur de souffrir,
de recommencer
la même histoire qu'avec
Madeleine Letellier...

J'ai pourtant compris ce soir
que j'existais.
Que Janine, parlant d'amitié,
parlait d'une valeur profonde
en elle.
Je comprends
que je peux faire du bien,
et me sentir bon d'en faire.
Et que leur mariage possible
avec un autre ne coupera
notre amitié qu'en tant
que je tendrai à le détruire
pour m'installer.
Et qu'étant vraiment bon,
c'est-à-dire avec le désir
de les réconforter
plus que de les attirer
méthodiquement à moi,
j'existerai toujours pour
elles.

Il me semble maintenant
pouvoir accepter de n'exister
pour elles qu'en proportion
de l'aide
que je leur apporterai.
Quant à Dieu, j'y songe
depuis quelque temps, mais
y résiste encore comme
à une tentation de mon
enfance.
Ce serait, bien que difficile,
trop réduire le problème
que de devoir me croire
aimer d'un Dieu pour encore
aimer autrui (comme au
début de mon adolescence),
sans l'égoïsme qui me
caractérise si bien
aujourd'hui.
J'essaie de liquider cette
base qui me fut si utile mais
ne m'offre plus d'espace
assez large pour me mouvoir
comme je crois qu'il serait
mieux pour autrui
et pour moi-même.
Qu'il me faille retourner
aux sources de mes premiers
actes libres, à cette bonté
chrétienne qui me marqua
si profondément,
me semble une nécessité.
Mais qu'il me faille mûrir
encore, c'est-à-dire
m'accepter seul et pauvre
et non aimé d'un Dieu,
me semble la voie
la plus humaine
et la plus raisonnable.

J'ai tout pour réussir.
L'amitié
profonde et intelligente
de Yves Mongeau, le plaisir
qu'éprouve Janine avec moi,
la grande sympathie
de Madeleine, et le grand
besoin sexuel, et de plus
en plus affectif, qu'éprouve
Evelyne envers moi.
Dans mon histoire,
j'ai d'abord tenté d'être bon,
puis j'ai recherché le sexe.
Voilà enfin, après cinq ans
de torture et d'égoïsme,
l'objectif atteint.
Maintenant qu'une de mes
plus grandes obsessions,
c'est-à-dire une faim
immense de savoir et d'être
libre comme un adulte,
est satisfaite et commence à
se reposer, si ce n'est encore
poussé par l'élan
de l'habitude, je sens de plus
en plus le désir et le besoin
de faire fructifier mon savoir
plus large, c'est-à-dire
d'être meilleur.
Que je me sente coupable,
cela est bon.
Signifie amélioration
en marche.
Sauf excès.
Je me regarde dans le miroir.
Je suis si heureux!
C'est plus fort que moi,
ce soir je ne joue pas:
j'ai les yeux bons.

6 août 1963

Qu'autrui a besoin de savoir
qu'il nous rend meilleurs
et heureux pour se sentir
meilleur et heureux...

Moi ne retournant que
trop peu voir et remercier
Kostakeff de m'avoir aider
à lire et à comprendre
la littérature...
Qu'il faut compter
avec l'égoïsme des autres...
C'est par vil intérêt
seulement que je sortais
Janine Corbeil.
Je ne pensais qu'à moi.
Même pas à son plaisir...

Yves Mongeau avait raison
quand il disait qu'il me
fallait liquider Madeleine
Letellier, mon attachement
d'enfant méchant...

Le gardien de nuit,
en m'ouvrant la porte:
- Samedi, hé ben! j'en ai vu
des bonnes! J'gardais, pis
tout d'un coup, j'entend'y
du bruit dans la cours.
Je regarde par la fenêtre:
y avaient cinq six tit gars pis
tites filles, ah c'est
la jeunesse d'aujourd'hui!
toutes les tites filles,
à peu près douze ans, avaient
les culottes à terre, pis
les gars la graine sortie!

J'oublie Madeleine et Janine
par le mépris,
un jugement terrible.
L'amour, pour elles, n'existe
pas.
C'est rêver.
C'est s'asseoir.
Le confort
d'un garçon bien placé.
Paraître.
Sangsues.

8 août 1963

La nuit dernière fut horrible.
Pour la première fois,
je me sentis écrasé au point
de crier à plusieurs reprises,
comme quelqu'un
qui demande grâce.
Le fait de chercher
un meilleur emploi, de
devoir choisir quelles études
poursuivent le soir,
toute cette insécurité
y est pour quelque chose.
Mais il n'y avait pas que ça!
Je me levai à plusieurs
reprises, allumant toutes les
lumières, terrifié par la nuit.
J'essayais de m'attendrir,
de trouver à ma vie
une raison et un charme.
Ce fut en vain; je ne voyais
que mes échecs;
et mes prétentions
m'accusaient
en pleine lumière.
Je crains d'être fou.
Ce ne fut qu'au matin
que toute ma fatigue
m'écrasa sur le lit.
Pourquoi ne me suis-je pas
encore suicidé!
Ce n'est pourtant pas le désir
qui m'a manqué;
surtout cette nuit.
Mais je répugne
à la violence:
à me jeter devant une auto,
à m'enfoncer un couteau
dans le coeur.

Je voudrais mourir
lentement, avec le temps
de rêver ma vie plus belle
que fût ma vie.
Mais cette nuit, je me suis vu
prenant énormément
de cachets de somnifère;
puis, tout à coup,
ce sentiment que c'était
irrémédiable, que j'allais
mourir, que personne ne
pouvait plus rien pour moi.
J'ai senti qu'il faudrait
encore me résigner,
que je ne pouvais
m'endormir pour toujours
au moment même
où je le désirais.
Le seul fait de devoir
m'empoisonner
(même en rêve) me laissait
le temps de regretter.
Je me souviens d'avoir dit:
- Tant pis!
Comme si c'était fait.
En écrivant ce JOURNAL,
je ne peux que penser à
la confiance de plus en plus
grande de Evelyne en moi.
Comme cela m'est bon
tout à coup!
C'est vrai que tout ce que je
lui ai promis, je lui ai donné.
Et souvent quand elle
s'énervait d'inquiétude,
je lui ai dit de se taire
et de se fier à moi.
Comme je dois compter
pour elle!

C’est sans doute ce qu’elle voulait dire:
- Si j’étais divorcée, ah on se marierait tout de suite!
Je n’avais pas compris alors cet aspect de l’amour qui consiste à se sentir meilleur d’avoir été bon.
Je ne comprenais pas que c’était mon bonheur que j’assurais en la rassurant un peu.
Je devais encore rêver que j’étais riche et glorieusement seul ce jour-là.
Pourtant elle était accourue, parce que je n’étais pas chez elle comme j’avais promis, pensant que je pouvais être malade.
Comme tout cela m’est bon aujourd’hui!
Moi qui suis si faible, sans famille, presque sans aucune sécurité, moi envers qui mes amis ne peuvent avoir plus de confiance que je n’en ai envers eux!
Comme j’ai besoin d’elle tout à coup!
Comme j’aimerais caresser son corps, sa poitrine si tendre, et son ventre serré sur moi, l’embrasser d’entre les jambes jusqu’aux lèvres!
Comme elle doit souffrir à l’idée de me voir partir avec une autre!

Je suis sorti sur le perron respirer un peu d’air.
C’est tellement renfermé dans une chambre!
Si au moins j’avais un petit jardin, avec quelques fleurs à protéger, et une petite fontaine pour chanter et pleurer avec moi!
Comme Evelyne me donne en me demandant de l’aider!
Je m’en sens déjà plus vigoureux malgré ma grande fatigue.

9 août 1963

Pas de subventions aux écoles.
Mais aux élèves.

18 août 1963

Evelyne me téléphone durant la semaine.
Mardi.
Vendredi 3 fois.
Samedi 3 fois.
Dimanche 2 fois.
Elle s’attache de plus en plus.
Un rut terrible me la ramène.
Mardi, elle vint directement chez moi après avoir chanté (d’une façon amateur et gratuite dans un bar).
Sans passer par chez elle, pour ne pas avertir son fils.
Déçue, énervée, jacasseuse.
Elle s’était enfargée et tombée sur la scène.
Je l’écoutais sans critiquer.
Elle s’excusa à la fin de m’avoir dérangé, de ne parler que d’elle.
- Tu as assez de troubles! Je n’aurais pas dû tant t’achaler avec les miens.
Financièrement, elle n’exige plus rien, à cause de mes études à payer.
Elle m’offre toujours de me donner quelques dollars.
- Non. Je m’arrangerai.
C’est elle maintenant qui veut me garder (malgré son désir de me laisser libre, et l’idée que tout cela va finir: “je prends ce qui passe”).
Elle aime donner pour m’avoir et se sentir m’aidant et non m’exploitant si peu soit-il.

Elle est toute à mon désir,
et se félicite, en riant,
à l'occasion de s'améliorer
selon mes conseils:
"parle moins; intéresse-toi
aux autres".
Je sens qu'elle m'appartient.
Ralliés par une même
passion, un même vice,
une même volupté.
Nos relations
ont tant changé!
Une intimité voluptueuse
nous fait trouver si bon
l'accolement de nos corps,
surtout nus.
Ce doit être l'amour.
Mais je me sens libre,
même à l'idée de son départ.

Son fils Jean
me parle beaucoup.
Il me vouvoie, un respect
que je sens affectueux.
Et qui m'honore.
Comme il parla d'avion
miniature que l'on achète
en pièces détachées
pour les monter, je dis
qu'on devrait aller en voir
tous les deux,
dans une vitrine tout près.
Il dit:
- Pas besoin d'en acheter.
Regarder.

Mon fils, comme adoptif.
Je ne sais parfois quoi
lui dire.
Le dialogue est difficile.
Il regardait, jugeait avec
la rapidité un peu brusque
et hautaine de sa mère.
Je doutais de le satisfaire.
Pourtant
son choix était certain.

Comme je me taisais,
ne pensant à rien de spécial,
n'éprouvant pas le désir
de parler assez fort
pour me chercher des sujets
que je ne trouvais presque
pas entre nous, il dit soudain
après l'achat:
- Je vous remercie.
Je sentis sa gêne.
- C'est rien.

Et je parlai d'une télévision
à acheter à sa mère.
- Elle, c'est surtout les
poupées...
À la maison, je fume la pipe
calme, les écoutant me parler
de ci de ça, de leur vie.
Jean construit son avion
en même temps, il se sent
accepté, écouté, important:
il devient gai, comique
même: il en rajoute à ce que
sa mère dit avoir fait pour
lui.
Mais sa mère craint
qu'il s'oppose à nos sorties.
- Tu nous as donné
la permission.
(Evelyne me dit plus tard
qu'il lui avait fait
un clin d'oeil
quand elle lui a dit que
nous sortions ensemble).
Puis, au téléphone:
- Il t'aime beaucoup. J'ai dit
que tu avais bonne
apparence, qu'il me fallait
m'améliorer pour ne pas
te perdre.

19 août 1963

Evelyne m'a dit
quand nous fûmes seuls:
"quand il t'entendit sonner,
il courut répondre en disant
que c'était toi".
J'entre, bonjour à chacun,
Jean tout près de moi
me tend la main, je lui serre,
ma main est froide,
la sienne chaude.
Je n'embrasse
jamais Evelyne devant Jean,
c'est surtout avec lui que
je m'entretiens; Evelyne
m'appelle "son oncle",
elle me dit en secret
que je suis un bon papa.

20 août 1963

Evelyne téléphone.
Elle a acheté un habit à Jean.
Elle est fatiguée.
- Quand Jean sera grand,
je me chercherai une place
de concierge...

21 août 1963

Cours de religion.
Idiotie et fanatisme.
Je rêve comme jadis
à l'école, alors que j'écoutais
assez bien les autres
professeurs.
Les sottises
nous repoussent
et nous écoeurent
quand l'autre a l'autorité
et se veut le maître.
Dirigés par des fous,
nous devenons
mauvais élèves.

Yves Mongeau m'écoeure.
Tout par lui devient
maintenant ennuyant.
Bébé égoïste,
comme sa soeur Louise,
il s'effondre partout.

J'ai du chagrin à l'idée
de mon confort et de l'ennui
d'Evelyne.
Me trouver un emploi,
avec elle,
comme concierges?...

22 août 1963

Il faut changer d'ami
comme de livre.
Respect pour tous.
Préférence
et retours à quelques-uns.

Pourquoi demander toujours
de s'aimer
au lieu d'y venir lentement
et par les circonstances,
comme les saisons.

L'amitié ne peut durer
qu'avec distances.

26 août 1963

Je me dirais “Dieu existe”
et ce serait
la même sécurité en moi
que s’il n’existe pas.

Notre écriture évoluera.
On s’étonnera de
nos phrases d’aujourd’hui.

Fumer la pipe,
laisser les poumons libres
de respirer les odeurs
et l’air frais.
Calme.
La cigarette
m’énerve et m’écoeure.

“Main Café”.
Une vieille, grosse, saoule à
une table, embrasse un nain.
L’orchestre chaotique.
Les danseuses en bikini.
Nous rions.

Le mariage:
on s’associe pour la vie
avec aussi bête que soi.

Dès l'aurore, quand le brouillard se lève sur la rivière Mattawin, Louis se poussine en canot. C'est sa façon de commencer une nouvelle journée.

Angèle et Louis veillent tous deux sur le jardin devant la maison.

Une table bien mise et du bon vin de France: il est noël à Saint-Guillaume.

Promenade quotidienne sur la route de terre qui conduit au grand chemin.

M. Louis Archambault,
Province de Québec Suite de la page précédente

s'installèrent dans la petite cabane de bois rond de Saint-Guillaume.

C'était l'hiver. Elle avait peur de l'hiver canadien dont elle avait entendu dire qu'il était terrible. Mais elle fut surprise et enchantée de découvrir tant de clarté et tant de luminosité autour d'elle, tant de pureté dans le ciel. Tout cela faisait tellement contraste avec l'humidité et la grisaille de Paris.

"Je trouve l'hiver merveilleux ici, avoue-t-elle sincèrement. J'aime mieux ça que l'été. Le ciel est bleu, tout est ensoleillé."

Puis s'adressant au photographe qui m'accompagne et qui est un de leurs amis, elle demande: "ne trouvez-vous pas, Dik, que c'est beau ici? Pourquoi dans les romans on ne parle pas des couchers de soleil du Nord? Je trouve que c'est infini. Je me sais profondément attachée à la nature, j'aime les arbres, j'aime les fleurs . . ."

Comme sur la route, il y a une heure, le temps s'arrête une autre fois et le silence nous assiège comme si nous ne faisions plus partie du monde. Louis se roule une autre cigarette, l'allume puis respire profondément comme s'il cherchait son souffle, comme s'il fouillait au fond de lui-même pour retrouver le fil de son existence.

Il avait quinze ans au moment de la crise et déjà il connaissait ce coin de pays. Il venait s'y réfugier et travaillait à la construction de la route à un salaire de 15 cents l'heure.

Après avoir étudié au collège Notre-Dame, à Saint-Laurent, à l'école du Plateau et à Polytechnique en géologie, il pratiqua pendant quelques années le métier de magicien. C'était aux moments les plus noirs de la crise, il fallait se défendre à tout prix pour survivre. Le spectacle qu'il donnait durait deux heures et demie. Puis vint la guerre. Il se fit déserteur et regagna Saint-Guillaume. Sa mère, Canadienne anglaise d'origine, était pacifiste. Elle serait morte si Louis, son unique garçon, s'était enrôlé ou s'il avait été conscrit. Elle parlait contre la participation à la guerre pour les Canadiens français, dans les assemblées publiques et les réunions sociales, au risque de se faire arrêter.

Mais en cela, elle imitait ce qu'avait fait son mari en 1914. L'un des fondateurs et colonel du 22ème Régiment, il s'était opposé à la conscription. Il était monté sur les estrades dans les assemblées, vêtu de son uniforme militaire, portant ses grades et ses décorations, pour dénoncer la politique de guerre du gouvernement. Ne pouvant accepter ses prises de positions, le ministère de la Défense l'avait forcé à démissionner du 22ème Régiment.

"Je n'avais pas peur d'aller me battre mais c'était contre mes principes les plus sacrés", dit Louis avec son éternel sourire qui prend de plus en plus de douceur à mesure que le temps passe et que la soirée progresse.

Pour abandonner l'ordre chronologique de son histoire, disons qu'il fut l'homme des cents métiers les plus divers. Tour à tour il se fit trappeur, draveur, explorateur, journaliste, vendeur de meubles et photographe. Quand il revenait de ses expéditions dans les forêts du

Suite page 27

1 septembre 1963

Roger Letellier
viendra après dîner.
Il enseignera
comme professeur
de mathématique à $5,300
(je n'en gagne que la moitié).
Il a peur
d'affronter une classe: il est
mou, sans révolte, sans but.

Je rêve de me retirer
au fond des bois,
sans devoir travailler,
comme le couple
Archambault
dont parle Marcel Dubé
dans son reportage...

2 septembre 1963

Je m'éveillai harassé,
avec des étirements
dans les membres,
assommé de fatigue.
Pourtant je bande.
Je me décide à me raser
et à sortir acheter des fleurs,
attendri par la souffrance
possible de Evelyne:
Jean retourne au pensionnat.
Son fils part à 8 heures,
elle m'attend à 9.
Je regarde la télévision,
fiévreux, tombant,
m'enroulant sur moi-même,
mais plein
de la peur de m'endormir.
Je pensai que j'allais mourir.
Il y a longtemps que je n'ai
pas senti cette vérité.
Mais qu'importe puisque
vivants nous sommes
assassinés chaque jour
par nous-mêmes et nos amis.

Chez Evelyne:
- Ah un bouquet!
Mais elle s'énerve, ne
s'occupe pas assez de moi,
distraite par son programme
de télévision, parlant d'elle
de sa voix criarde.
Peu à peu, elle se rapproche,
en chaleur.
Nous nous dévêtons.
Elle met un transparent bleu.
J'aime son corps nu
à travers.
Comme sur les photos
pornographiques.
Elle se frotte par-dessus moi;
ma queue sort.
Elle danse devant moi,
relevant son peignoir
jusqu'au cou,
le redescendant vite,
se déhanchant,
en roucoulant.
Beau son corps, mais moi
si fatigué...
Regardons un film
en nous tâtonnant.
Demain l'école.
Il me faut partir.
Elle est triste.

4 septembre 1963

Yves Mongeau est revenu
durant mon absence.
Il me rapporte un livre
et reprend un disque
qu'il m'a prêté.
Je m'étonnai d'abord
de cette unique raison, et
cherchai une motivation
plus forte.
Aie-je raison? aie-je tort?
selon toute vraisemblance,
il serait venu se masturber
devant mes pornographies.
Je ne peux comprendre
son inconscience.
Son parasitisme.
Son insatisfaction.
Comme une nuit, alors
qu'un voisin acceptait
de le reconduire en auto,
il se fâcha au téléphone
parce qu'un copain
qu'il avait éveillé, cherchait
à remettre au lendemain
un transport de briques
et de bois devant servir
à une bibliothèque.
Tout cela m'est bien suspect.
Sa famille
lui était un fromage.
Mais il a rompu.
Et nous ne sommes
ni son père, ni sa mère.

Je pense à ma prétention de
l'autre jour envers Evelyne,
lorsque je lui dis ne rester
que par son besoin de moi.
Comme si je n'avais pas
besoin d'elle!

5 septembre 1963

Comme si son corps et
sa présence ne m'étaient pas
une famille.

Mon rêve de m'éloigner
des villes se prolonge.
Après les Laurentides,
j'envisage la Gaspésie.
Une petite maison où refaire
ma vision du monde.
Où méditer de grands livres.
Où retrouver auprès
d'un travail simple
et physique le bienfait du
sommeil, la grâce
d'un jardin; où renaître
au calme
et à la volonté
de mes meilleures années.
N'est-ce qu'un rêve?
N'est-ce qu'un désir de fuir?
Je sens, contrairement
à d'autres rêves semblables,
que ma volonté de créer,
d'écrire, m'incite à ce désir
de vivre mieux.

J'abuse de mes amis.
Un jour,
ils ne me pardonneront plus.
Ils partent avec mon visage
comme un cauchemar.
Je suis la triste preuve
de leur faiblesse.
Car je suis plus faible
qu'eux.
Je suis un poids.
Je suis la déception
inopportune.

De retour de la commission
scolaire, où l'on n'a pas
d'emploi pour moi.
Je n'en dors plus
tant je m'inquiète.

Je me suis arrêté
chez Yves Mongeau.
Tout allait bien,
jusqu'à ce que je dise,
je ne sais trop pourquoi,
qu'il n'existait rien
entre les êtres.
Quand je me vante ainsi,
je deviens une menace
envers son amour
pour Denise Lafrenière,
que j'accuse souvent
de n'être qu'un attachement
vu sa pauvreté et sa solitude.
Mais peut-être y a-t-il là
autre chose,
une sorte de pitié,
une sorte de reconnaissance,
peut-être même jusqu'à
une sorte de fraternité.

6 septembre 1963

Je ne m'endormis
qu'au matin, après m'être
masturbé violemment devant
les photos un peu osées
que j'ai prises de Evelyne,
craignant
de ne pas trouver d'emploi;
rêvant d'autant plus d'un
ouvrage stable où je puisse
économiser un peu tout
en poursuivant mes études.
Mon voisin de chambre,
Ernest Jobin,
un quinquagénaire en pleine
forme, qui couche avec
la petite vieille divorcée
du second, me promet
de s'informer là
où il travaille.
Je gagnerais $60 clair
par semaine.
À la prison de Bordeaux.
Plus bas
que la Commission Scolaire.
Autres perspectives:
je m'informerai à divers
bureaux de placement, mais
là encore les salaires
d'ordinaire sont trop bas;
puis je m'arrangerai pour
contacter de gros "bonnets"
de la brasserie DOW
ou MOLSON
ou COCA-COLA,
afin de leur expliquer
la situation et leur demander
l'aide qu'il faut pour entrer
chez eux.

Je ne peux guère compter sur
la BANQUE
CANADIENNE
NATIONALE où travailler
le jour exige de travailler
une heure le vendredi soir,
alors que j'ai des cours.
Durant la nuit, j'ai lu un peu
de Thomas d'Aquin:
LA CHARITÉ, oeuvre
qui m'apaise et me rappelle
ma première jeunesse.
Je dois constater que
j'ai presque tout perdu
de ma notion d'amour
par rapport à autrui.

Enfin, vers 3 heures
cet après-midi, Evelyne
téléphone et m'éveille.
Elle a vu un très beau film:
"Le Diable au corps",
que j'ai vu aussi,
nous en sommes contents.
Elle est en menstruation,
"en rouge" comme elle dit.
Sa présence me rassure;
j'ai bien dormi;
et il fait très beau dehors;
et il y a de l'air
dans ma chambre.
Je repense à Yves Mongeau,
à Michel Pichette,
à Louis-Pierre Sédillot.
Comme j'ai pris du temps
à comprendre la morale
de mon confesseur Huet:
"mêlez-vous aux autres,
ne restez pas toujours
ensemble".

7 septembre 1963

L'amour renfermé, comme
toute chose renfermée,
fermente et sent mauvais.
Les premiers à en périr
sont ceux qui y vivent.
Quand Yves Mongeau trouve soudain
sujet à discussion,
c'est-à-dire maintenant
à me traiter d'iconoclastes
quant à l'amour
(Michel Pichette se fâchait
de ma négation de Dieu),
je ne peux croire
que tout cela ne soit
qu'à cause de moi.
Yves me semble avoir besoin
de ne plus me voir
en un certain sens, chose
qu'il renierait peut-être
y voyant un désir
de mon agressivité.
Cette agressivité elle-même
qu'il renie si agressivement
et d'autant plus fort
que je l'affirme être en lui
autant qu'en moi.
Nous en sommes à ce point,
où l'eau stagnante a besoin
de recommencer à couler.
J'y vois plus de bien
que de mal.
Et c'est sans les regrets
d'incompréhension
et d'humiliation qui ont suivi
la fin de Michel Pichette,
que je vois cesser ce qui
était et est encore une amitié,
mais en mauvaise passe;
et qui ne reprendra jamais.

Entre les Hommes,
il n'existe rien entre chacun
que ce que chacun donne de
lui-même.
C'est de se tourner
vers l'autre qui permet
cette impression de durée,
qui, en fait, n'existe qu'au
niveau de notre conscience
d'une certaine croissance.
Car tout passe,
même la charité.
Et ce n'est pas d'aimer enfin
qui me fera croire
aux liens d'amour et
d'amitié dont on parlait
jadis.
Ce visage familier,
de plus près,
nous devient bizarre
et plus lointain qu'une
pierre.
Il faut aimer les choses,
tel est mon dire,
car personne n'existe
pour personne.
Et de même que j'aime
l'oiseau différemment
d'une plante, j'aimerai
l'homme autrement que moi.
Car aimer autrui est toujours
s'aimer davantage
pour soi-même.
Lentement, lentement,
j'apprends à vivre seul
sans larmes.

Evelyne m'a éveillé.
Maintenant qu'elle ne me
parle plus que d'elle-même,
j'aime entendre sa voix.
Elle a besoin de moi
et j'ai besoin d'elle.
Quand j'écris "besoin",
ce n'est pas seulement au
sexe que je pense, bien que
cela nous soit immensément
important.
Mais au calme qui nous vient
d'être deux pour affronter
telle ou telle circonstance.
Comme je dois aller souper
avec eux ce soir,
j'ai fait mes courses afin d'y
aller l'esprit libre et calme.
En écrivant cette page,
à plat ventre sur mon lit,
je me masturbe
en me promettant
de la fourrer virilement.
Mais je dois bien faire
attention
pour ne pas éjaculer,
ce qui me priverait
de la "mettre" avec force.

J'ai réussi à m'asseoir
sur le bord de mon lit.
Je suis en sueur, la peau
chaude et le visage rouge.
Je sens mon sexe
immense dans ma culotte.
Je sens aussi que je ne ferai
jamais un bon fonctionnaire.
Pourtant je ne suis pas amer.
J'ai simplement besoin
d'un grand espace,
d'un peu de forêts à
défricher, d'un jardin,
et de quelques femmes
- ou seulement une -
avec qui vivre
les plus terribles voluptés.
Et d'un peu de temps
pour méditer et écrire.
Un jour j'aurai tout ça.
Je n'ai besoin que
de quelque mille dollars.
Un jour,
je serai maître chez moi.
Je n'aurai plus à servir
les grandes associations
financières, je ne serai pas
un esclave avec automobile
et électricité.
D'ailleurs on n'a besoin ni
d'automobile ni d'électri-
cité pour faire l'amour ou
méditer.
Bien sûr, les femmes
sont souvent d'autant moins
vierges qu'on est riche.
Mais que les femmes escla-
ves
couchent avec les esclaves.
Moi, je dis: liberté d'abord.
Le reste viendra par surcroît.
Mes femmes - ou ma femme
- ne seront sans doute
ni les plus belles
ni les plus brillantes.
Mais je n'ai que faire de
la plus grande intelligence
ou de la plus grande beauté.

8 septembre 1963

Ce qui compte,
c'est leur résolution d'être
libre, leur plaisir à coucher,
et un certain goût
de la simplicité, du calme, de
la méditation après l'amour.
À ce compte-là,
une seule femme me suffi-
rait.
Et quand je parle
de plusieurs, c'est à cause
de ma jeunesse, et aussi
parce que je n'en suis plus
à ma première,
et qu'il faut tenir compte
de cette succession.
Mais ce n'est pas ça
que je me proposais d'abord
d'écrire.
Je voulais parler d'un
homme d'une quarantaine
d'années qui fut,
hors de l'école,
mon maître en littérature:
Yordan Kostakeff,
(bien qu'il soit plus penseur
que poète).
Il me promet toute sa vitrine
pour exposer mon livre
dès que je publierai.
J'étais dans sa librairie,
(il me reçoit toujours
comme un vieil ami et un
fils),
assis sur un tabouret
près du comptoir,
et nous parlions de ci de ça.
Quand soudain,
nous abordâmes l'amour.

Comme existent les théistes,
les athées, les fascistes,
les pacifistes, nous existons.
Nous sommes un monde, et
par là même nous ne som-
mes qu'une part du monde.
Mais cette part protège
des voies et des méthodes.
Comme tout métier se sépare
en spécialités, ainsi nous
sommes partagés dans la vie.
Les uns trouvent leur grâce
en l'argent,
d'autres en la fidélité et
au train-train de chaque jour,
d'autres encore
dans l'art du rut.
Et de tout ceci,
je n'ai que du bien à dire.
Je ne suis encore
qu'un débutant.
Tout un monde
miroite encore devant moi.
Toute une gamme de plaisirs
et de calmes respire
lentement au fond de moi.
Il suffira de me découvrir
pour découvrir
toute la spiritualité du vice.

Evelyne me téléphona
et m'éveilla
au début de l'après-midi.
Ce soir,
après le départ de Jean,
je retournerai chez elle.

Il y a un an
que j'ai quitté ma famille...
Je me sens tellement,
tellement plus libre
qu'aux premiers jours!
Une liberté
comme j'en rêvais jadis.

Nus.
Nos corps se frottent,
s'effleurent, la volupté
de la peau et des seins!
Je la sens pleinement objet,
sa tête renversée,
enfin je viens en elle.
Date historique!
Soudain, elle s'inquiète:
- Si la capote crevait...
Nous nous roulons encore,
elle me masturbe,
je viens dans sa main.

9 septembre 1963

(Lettre de démission
remise à la Banque
Canadienne Nationale).

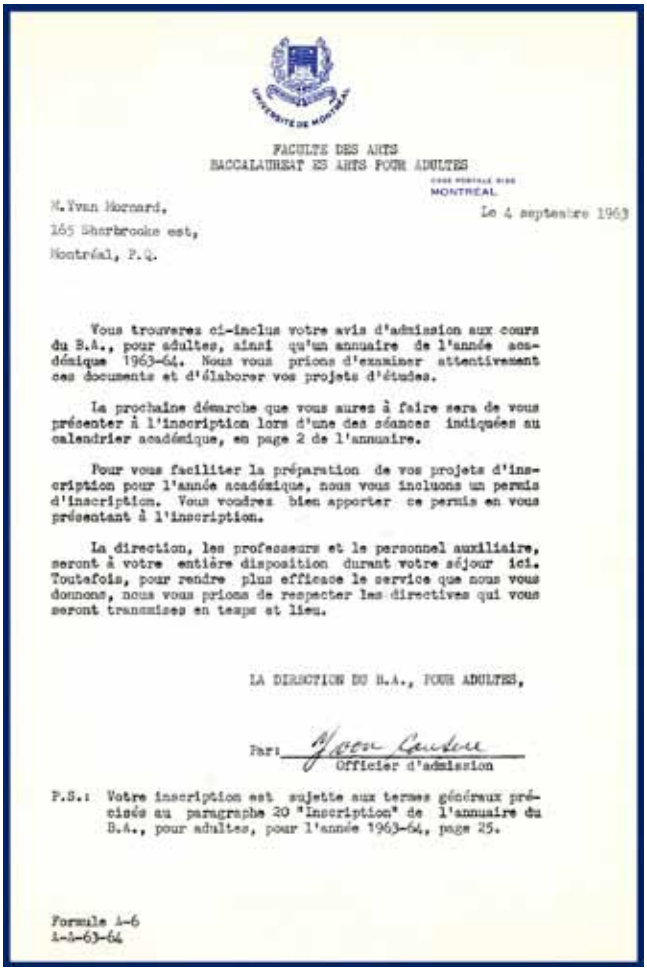
Ne pouvant désormais
travailler le soir
à cause de mes études,
je me vois dans l'obligation
de quitter.
Je vous remercie donc
du bon traitement qui m'a
été accordé; et je remercie
surtout Monsieur Deleuw
et Monsieur Vanier
dont la compréhension
m'a spécialement encouragé.

10 septembre 1963

Les religions trop établies,
sûres d'elles, "respectables",
inhumaines:
besoin de sève!

11 septembre 1963

Il fait pitié de voir
les femmes confondre
l'amour
et le désir de coucher.
Le temps se chargera
de leur apprendre
la triste vérité.



FACULTE DES ARTS
BACCALAUREAT ES ARTS POUR ADULTES

MONTREAL

M. Yvan Mornard,
165 Sherbrooke est,
Montréal, P.Q.

Le 4 septembre 1963

Vous trouverez ci-inclus votre avis d'admission aux cours du B.A., pour adultes, ainsi qu'un annuaire de l'année académique 1963-64. Nous vous prions d'examiner attentivement ces documents et d'élaborer vos projets d'études.

La prochaine démarche que vous aurez à faire sera de vous présenter à l'inscription lors d'une des séances indiquées au calendrier académique, en page 2 de l'annuaire.

Pour vous faciliter la préparation de vos projets d'inscription pour l'année académique, nous vous incluons un permis d'inscription. Vous voudrez bien apporter ce permis en vous présentant à l'inscription.

La direction, les professeurs et le personnel auxiliaire, seront à votre entière disposition durant votre séjour ici. Toutefois, pour rendre plus efficace le service que nous vous donnons, nous vous prions de respecter les directives qui vous seront transmises en temps et lieu.

LA DIRECTION DU B.A., POUR ADULTES,

Par: Yvon Gendron
Officier d'admission

P.S.: Votre inscription est sujette aux termes généraux précisés au paragraphe 20 "Inscription" de l'annuaire du B.A., pour adultes, pour l'année 1963-64, page 25.

Formule A-6
A-1-63-64

12 septembre 1963

En revenant de l'université,
une grande mélancolie
me prit.
Il pleuvait très fort
et l'autobus roulait entre des
parterres de riches demeures,
et je songeais à tout
ce qui m'était inatteignable.
Mais soudain ce fut
à Evelyne que je pensai.
Elle qui, plus que moi,
n'a plus d'espoir de sortir
de sa misère, qui travaille
comme une esclave...
Une révolte si forte
m'envahit que l'idée
de mettre à feu et à sac
toutes ces familles de riches
ne me parut
qu'un acte de justice.
Je pensai
aux anciens esclaves
devant leurs maîtres.
Tout ce vice financier
auquel des millénaires
nous ont habitués.
De quel droit un être
plus instruit gagnerait-il plus
qu'un ignorant?
De quel droit Roger Letellier
(bien que je sois content
pour lui) tire-t-il 3 fois plus
que Evelyne ou moi
pour quelques heures
d'enseignement.
Lui qui n'étudiait que
par crainte de ses parents!
Aie-je droit d'étudier?
Aie-je droit d'étudier en vue
d'un diplôme qui me casera
parmi les maîtres?
Je sais bien qu'un riche peut
partager sa fortune.
Oui...
Mais aie-je droit
de participer
à cette débauche financière
du peuple par l'élite,
aie-je droit de poursuivre
cette tradition où, finalement,
le riche ne partage pas
son argent?
Je suis un sauvage.
Rien de plus.

Inscription
au B.A. pour adultes,
premiers cours par crédits,
et non plus
par année en bloc.

13 septembre 1963

La nuit dernière,
pour la première fois,
j'ai eu peur d'avoir un enfant
avec Evelyne.
L'idée, à vrai dire,
ne m'avait jamais touché,
car je n'éjaculais pas,
étant trop épuisé
et trop inaccoutumé.
Maintenant
c'est un problème.
Car aussi sûre que soit
la "capote",
n'en demeure pas moins
qu'un accident peut arriver...
Le fait que Evelyne se soit
déjà fait avorter m'a permis
de m'endormir.

À propos de recherche de
travail, tous mes téléphones
à la prison de Bordeaux
(comme garde ou commis)
restent sans réponses.
Je suis revenu de la prison
le coeur gros.
Encore une fois, mon corps
me condamne:
je n'ai pas le physique
de l'emploi.

Le premier cours
à l'université fut agréable.
Malgré le professeur.
Après, nous discutons
à la cafétéria.
Lise Lachapelle et Jacques.
Lise est fiancée,
"hypothéquée"
comme elle dit.
Très agréable.
Ma fierté d'être reconnu:
Odette Cartier,
puis deux camarades.
Je ne suis pas seul.

14 septembre 1963

Comment savoir
ce que je veux?...
J'existe maintenant
tantôt comme étudiant,
tantôt comme fonctionnaire
(c'est-à-dire dès que j'aurai
un emploi).
Que mes camarades
de classe vivent d'une même
façon que moi me console
et me fortifie.
Hier fut un jour très tendre,
autant à cause du soleil sur
la ville qu'à cause des filles.
Tout d'abord, je rencontrai
une dénommée Lise Simard,
je crois, à qui j'avais déjà
parlé lors de l'inscription.
Nous avons suivi
un même cours, et parlé
de poésie par la suite.
Elle n'a que 17 ans, mais,
malgré ou à cause de son air
prétentieusement gai,
semé d'"adorable",
de "merveilleux", de "divin",
dont je me sers
à son exemple, mais pour
la taquiner, je lui trouve
une sensualité désirable.
Avons-nous entamé
une autre histoire d'amour,
je ne sais... et je ne sais
même pas s'il nous serait
bon
d'y jouer.
Car son âge est encore triste
et instable.
Puis, comme nous buvions
un café à la cafétéria,
Jacques Giroux me présenta
une dénommée
Marie Brazeau, grande fille
un peu noble mais pourtant
petite titulaire de banlieue.
Ils s'assirent avec nous,
et nous parlâmes du travail
et des cours.
Le soleil entrait à grands
flots par la fenêtre
et nos voix se mêlaient
à une musique adorable.
Nous nous séparâmes
bientôt; je partis avec Marie
car nous allions
du même côté,
après avoir longuement serré
la main de Lise qui me
promit de m'apporter
un livre de poésie
de son père et
à qui je promis de l'aider
à comprendre mieux
la poésie moderne.
Marie me dit de Lise:
- Elle est aguichante. Et si
jeune. J'ai peur qu'elle se
fasse sexuellement exploitée
par les garçons...

J'emmenai Marie dîner
dans un restaurant chic,
mais comme les prix étaient
inabordables, nous ne prîmes
qu'un vin et un entremets,
ce qui ne fut pas sans rire
de la tête de nos hôtes.
Nous parlâmes de voyages,
de sexualité, etc.

Peu à peu, nous devenions
plus intimes.
Puis ce fut une longue
marche à travers la ville,
car Marie cherchait
une exposition de meubles
fabriqués par son oncle,
exposition qu'on nous dit
finalement terminée la veille,
et je lui fis découvrir la ville,
son avenir, ses ruines
et ses misères.
Elle semblait attentive
et très contente.
Mais elle refusa gentiment
de monter chez moi quand
j'allai y déposer ma serviette
(petite fille craintive et
de bonnes manières qui me
rappelle Janine Corbeil...).
Ce qui me fit rire en secret,
car je n'avais aucun goût
de la dévierger.
Nous nous arrêtâmes
finalement au bar
du Pensylvanie Hôtel où
nous bûmes une bière
dans un chant d'oiseaux.
- C'est le deuxième endroit
que tu me fais connaître
aujourd'hui...
Elle me quitta ravie
de sa journée.
Et je comprends maintenant
que je suis... adorable.
En pensant à Lise Simard
que je ne réussirais sans
doute pas à aimer...

Enfin seul, je vis annoncé
dans les journaux le fameux
film "Strip-tease",
ou l'art de faire bander,
auquel j'invitai Evelyne,
ma vieille.
La danseuse au hamac
me fit bander adorablement...
Mais qu'est-ce qui se passe,
bon Dieu, à la censure?
Un strip-tease complet!!
Qu'est-ce qui se passe
à Montréal?
Il y a des tétons nus
sur la scène du Casaloma!
Dieu est mort!
Vive les plottes!

3 heures du matin.

Evelyne, sans manières,
trop vive, trop égoïste,
gelait sans son manteau
et avait envie de pisser.
J'avais terriblement honte
de ne pas avoir une jeune
à aimer à mes côtés!
Je fus dur, cruel même, et
nous montâmes en silence
jusque chez moi.
S'il ne fut cette crainte
de la perdre sexuellement...
J'avais le goût violent de
l'envoyer au diable, de tout
briser, de tout finir,
tellement fâché de ce qu'elle
ne sache dialoguer qu'au lit,
ne parlant que d'elle-même
en toute autre circonstance.

La cuisine où elle travaille,
sa concierge, ses amitiés
ridicules, son fils, toute
cette tête de femme bornée
aux contingences de sa ruelle
m'écoeurait
comme l'on meurt d'envie
de changer de vie.
Pourtant, peu à peu,
je me calmai.
Nous parlâmes longtemps,
elle me trouvait des excuses
qui ne la condamnaient pas,
je la laissais parler,
je ne la dénonçais plus,
distrait par le désir peu à peu
de la coucher.
Le lit fut notre amour.
Pour la première fois,
j'entrai en elle sans capote.
(La capote était trop froide,
et mon sexe brûlant...)
Notre jouissance
fut dédoublée.
Je sortis à temps
pour cracher mon sperme.
Il coula sur ses cuisses.
- C'est chaud...
Peu après,
nous recommencions,
surexcités par le film
et notre réconciliation.
Notre jeu, cette fois,
n'eut point
à s'interrompre pour
l'imposition de la capote;
elle me plaça en elle
(car elle me place toujours),
naturellement,
au gré de notre passion.

Et je sortis à temps
pour venir encore.
Preuve que m'être masturbé
deux fois par jour
(comme elle)
chaque jour de la semaine,
ne diminue pas
notre horrible puissance.
Nous nous séparâmes
réconciliés.
- Quand tu critiques comme
ça, c'est que tu as besoin de
coucher...
Son téléphone m'éveilla
au début de l'après-midi.
Je m'en vais souper chez
elle.
Je bande encore.

18 septembre 1963

L'un des fléaux modernes:
la jalousie.
Mal dont souffre surtout
la jeunesse en rut.
De là qu'on rompt si souvent
en amour
de peur d'être dupes.
En ces hauts lieux
de conscience excessive
des moindres détails,
la clairvoyance consiste à
tromper avant d'être trompé.

19 septembre 1963

Dans quelques jours,
je n'aurai plus d'argent.
Et mes espoirs de pouvoir
travailler se compliquent.
Que sera demain pour
moi?...
Jadis, au moins,
je pouvais rêver de mourir.
Je me sentais en accord
avec mes circonstances.
On a dû me jouer
un vilain tour.
J'aime la vie, j'aime la vie!
- Et ton père, il devrait
t'aider?
Mon voisin de chambre
pleurait sur nous.
(Dans quelques mois,
sans doute, on le chassera
à cause de son âge.
Il n'aura pas de pension).
Quant à moi, l'idée seule
de retourner vivre
avec mon père
et ma belle-mère
me torture...
Que sera demain pour nous?

20 septembre 1963

Avec André au club
"Harlem Nights".
Enfin une danseuse nègre!
Dora Deed.
Rythme, majesté et violence!
Puis, elle vint rejoindre
un blanc à une table voisine.
Nous parlions, André et moi
de nous installer ensemble.
J'avais oublié
qu'elle était à côté.
André se sent seul: il vient
de casser avec sa blonde.
Soudain,
on me touche à l'épaule...
- May I join you?...
- Of course...
Son blanc était parti.
Elle apprend le français... et
moi l'anglais.
Cette odeur violente
de whisky à l'orange.
Trois whiskys.
Le reste de mon argent.
Aucun regret.
Car dialogue, et j'admire
son art.
Sur la scène,
elle ne paraît plus ivre.
Brièveté.
Rapidité.

21 septembre 1963

Quoiqu'on dise,
quoiqu'on fasse,
il n'est de base que soi.

Le chaos nous enseigne
la valeur de l'ordre.

24 septembre 1963

(Mot pour l'anniversaire
de naissance de mon père).

Cher papa.

Je vous souhaite
une bonne fête; et de vivre
encore très longtemps;
et de plus en plus heureux.

Maintenant
je peux m'excuser
de vous avoir fait souffrir.
J'étais cruel
de ne pas comprendre.

6 octobre 1963

Je chôme depuis un mois.
Mes dettes s'accumulent.
Je vis de ventes de livres
et de bas de nylon.
Sauf les repas de Evelyne
et de Roger Letellier,
je mange au compte-goutte.
Je ne sais quoi écrire!
Depuis que je couche
avec Evelyne,
je me sens tellement libre
et accepté dans le monde!
Depuis que je suis accepté
comme je deviens,
je rêve de comprendre.
Je peux vivre seul.
Je n'ai plus honte de moi.

On m'a dit
que Yves Mongeau
était retourné chez son père.
Que Madeleine Letellier
refusait encore de marier
Jacques Leduc.
Aussi, hier soir,
Roger Letellier m'avoua,
enfin, qu'il est
homosexuel depuis toujours.
Sans expériences.
Hélas pour lui.
Nous discutons
mathématique.

8 octobre 1963

Je souffre d'envie...
J'étais bienheureux de
mon nouvel emploi comme
commis à l'Hydro-Québec.
Je m'y sens chez moi.
Et un peu responsable
de quelque chose.
Il me faut rapidement
retrouver cette paix!
Ce soir, à la cafétéria de
l'université, Louise Grignon
et Jean-Pierre Bourdoux.
En deuxième de philosophie.
Mon échec de l'an dernier
me remonte au coeur
comme un mauvais repas.
Louise est mariée; son mari
en stage à New York.
Jean-Pierre... n'est plus
l'étudiant pauvre
de l'an dernier.
Heureusement,
France Simard et son ami
Laurier sont venus
me reconduire en auto.
Comme ça, j'ai pu retarder
l'instant d'être seul.
Pourtant je les fais
tous rire tant je suis gai!
Je suis debout
dans un autobus.
Entre deux sièges
où des gens
viennent s'asseoir librement
dès qu'il y a place.
Moi, je suis trop gauche pour
oser.
Ni fils du peuple, ni fils du
maître.

Mon père: ingénieur
sans diplôme.
Il faudrait approuver:
ou le peuple, ou le maître.
Voilà.
Ça passe...
Mais il faudra faire attention.
Je souffre de supériorité.
Ma mère: fille de noblesse
campagnarde.

12 octobre 1963

Roger Letellier
s'est finalement endormi.
Roulé en boule
sur mon divan-lit refermé.
Je le regarde respirer.
Comme un enfant troublé.
Cet homme dont je devrai
bientôt caresser le corps nu;
que ma nudité offerte retirera
peu à peu de la solitude
et de l'angoisse.
Depuis vingt heures
qu'il court vers lui-même.
Depuis vingt ans
qu'il devient ce qu'il est.
Ai-je droit de lui refuser
le bien que, moi,
j'ai reçu de Evelyne?
Ai-je droit de manger devant
lui
sans lui partager mon pain?
La terre est-elle si courte
qu'il nous faille toujours
nous borner à la morale
de notre seule faim?
Il dort.
Retiré du monde.
Épuisé d'un long désir
demeuré secret jusqu'à moi.
- Veux-tu me montrer ton
sexe?
Pour la première fois, j'ai
frissonné de refus et de froid.
Cette maladresse pompeuse!
Il venait de quitter ses
parents, sur un coup de tête,
pour un jour ou deux.
Pour les éduquer à sa liberté.
(Car les parents se gâtent
comme les enfants
à qui l'on ne refuse rien).
Nous étions partis en auto.
Nous étions entrés
dans le chalet de mon père
par une fenêtre mal fermée.
Et cette question maladroite
et incisive, se voilant sous
une inquiétude médicale.
Comme mon frère Olier,
un soir de notre enfance,
et dont je m'étais moqué
d'un refus qui me défendait
d'une gêne trop hautaine.
Madeleine, Janine,
qui n'avez pu VOULOIR,
ai-je droit
de refuser à mon tour,
sachant le mal
que vous enfermiez en moi?
Il dort. Je le laisse filer
jusqu'à midi...
Ensuite, je lui demanderai
de me quitter;
je dormirai à mon tour.
Je lui ai promis
ce qu'il désirait;
plus qu'il n'osait demander.
Mais aussi
le temps de m'adapter.
Je ne peux encore
m'endormir avec lui;
ou seulement devant lui.
Je crois qu'il comprend.
Mais l'essentiel, c'est
moi-même devant
moi-même. J'aurais honte
de trahir l'affamé que j'étais,
impatient et horrible.

Après-midi.

Téléphone de Evelyne.
Elle se plaint, crie, menace...
Je n'ai dormi que quatre
heures.
Elle m'éveille sans même
me demander comment
je vais, personne ne la
comprend, son fils n'est
qu'un ingrat dont elle veut
se débarrasser...
Alors je deviens cruel.
Cette femme horriblement
égoïste, qui ne s'entend
avec personne,
qui nous accuse toujours
de toujours l'accuser...
Ces interminables silences
au téléphone,
nos colères ridicules...
Je devrais comprendre.
Mais aujourd'hui
je me sens seul.
Evelyne, Roger
et mon corps.
Mais quoi, qui donc
se soucie de TOUT moi?
Il fait beau.
Il fait soleil.
Un jour adorable
pour crever.

17 octobre 1963

Yves Mongeau est venu
quatre fois cette semaine.
Au souper, je me suis rendu
à son nouvel appartement.
Une vieille chambre
au Carré Saint-Louis,
ni grande ni petite, mais
assez confortable pour lui
permettre de rencontrer
Denise Lafrenière.
Il vit chez ses parents et
poursuit ses études le jour.
Denise m'invita à souper.
Je dus refuser
à cause d'un téléphone
possible de Evelyne.
D'ailleurs, je n'aime pas
rester seul avec eux.
Yves m'a offert
de me remettre les clefs
de mon appartement
si je le désirais.
- Comme tu veux...
Il les a gardés.
La prochaine fois,
je les demanderai.
Evelyne téléphone
pour m'annoncer qu'elle sort
avec son garçon.
- Je suis partie comme une
folle. Quand je suis revenue,
il n'avait pas dîné.

Trop susceptible, mais
généreuse tout de même.
Je suis fier d'elle.
Je lui ai dit.
Elle passera chez moi
en fin de soirée.

Dérangé dans ses habitudes,
l'homme doit penser pour
ne plus souffrir d'instabilité.
Habitué à la musique
en do mineur,
l'homme d'aujourd'hui
se trouble devant la musique
dodécaphonique.
N'ayant trouvé en lui-même
d'impulsions
pour se renouveler,
il souffre d'être renouvelé.
Ainsi va la société.

27 octobre 1963

Cet automne est splendide.
Une température
merveilleuse.
Tout cela, peut-être,
à cause de Evelyne,
à cause de ma liberté.
Sans famille et sans autre
maître que mon bonheur!
J'adore travailler, j'adore
vivre loin de mes anciens
amis comme des nouveaux
depuis que j'en ai
de semblables, j'aime
cette solitude calme où nous
reposer Evelyne et moi.
Et s'il m'arrive encore
de nouvelles aventures,
ce n'est qu'un spectacle
d'un soir.
Car je peux désormais
comparer les filles.
Ma joie me fait douter
d'avoir tort de les fuir,
de ne plus aimer gesticuler
avec elles autour d'une idée.
En un sens, je suis égoïste;
en un autre, je suis meilleur
qu'avant
puisque je suis heureux.
Puisque maintenant
je commence
à m'aimer sérieusement;
puisque maintenant
je suis responsable.
J'aime Evelyne.
Je sais
qu'elle ne m'appartient pas.
Je l'aime comme quelqu'un
qui peut et doit bientôt partir.
Mais qui ne part pas.

Un amour de passage.
Mais qui dure.
Comme tout amour.
Fut-il le plus grand.
J'aime Evelyne, oui,
parce que sans passion,
sans jalousie.
Ou si peu...
Tandis que jeune,
ce que j'appelais amour,
j'avais encore, parfois,
la mauvaise habitude de m'y
attacher comme une chèvre
à un pieu.
Car, après tout, la jeunesse
est faite pour la diversité
plus que pour la satisfaction
de peu.
Ne reproche pas trop
aux jeunes d'aimer
et de ne plus aimer soudain,
de même que l'enfant
gesticule et se distrait.
Mais je te plains,
si tu es plus vieux, et si
à côté de ce monde juvénile,
tu n'as une vieille femme
qui te soit un pays, un toit,
un paysage immense où
mûrir tes plus beaux ruts.

29 octobre 1963

Ce qui m'empêchait
de coucher une fille jadis,
et maintenant une autre
que Evelyne: la peur de ne
pas bander (me masturbant
encore trop chaque jour,
de là aussi que je rêve
coucher plus que
je ne cherche à coucher,
n'ayant qu'une passion
épuisée).
Bien que Evelyne me rende
heureux en plusieurs points,
la cause de ma stabilité
envers elle, malgré le bien
que nous y trouvons,
n'est sans doute pas
tant dans ma force que dans
ma faiblesse, résignation,
acceptation d'être
ce que je suis.
Tout ceci
pour ne pas succomber
à la naïveté de me croire
bon d'être heureux, et moral
d'être fidèle.

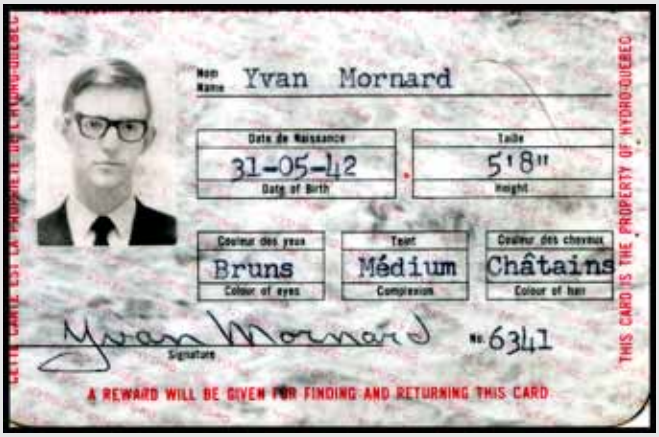
30 octobre 1963

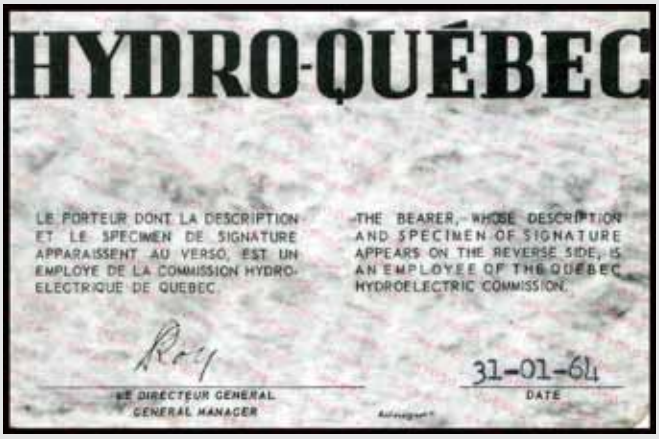
(Lettre envoyée
à grand-mère Mena).

Chère grand-mère Mena,

Il y a déjà bien longtemps
que je ne t'ai pas écrit.
J'espère que tu te portes
toujours bien.
De mon côté,
tout va assez bien.
Je travaille maintenant pour
l'Hydro-Québec (le jour),
tout en continuant
mes études le soir.
À ce train-là,
ça prendra peut-être dix ans
avant d'être diplômé.
Mais, au fond, je me fou pas
mal d'être diplômé ou non;
le principal, c'est d'être
heureux.

Baisers à tante Catherine.





3 novembre 1963

Evelyne! ma vieille!
ma petite bonne femme!
ma petite bonne femme!
je t'ai regardé partir
(j'aurais dû aller
te reconduire
comme d'habitude),
tu marchais par petits coups
maladroits et vifs,
mon petit clown si mal vêtu
pour l'automne,
ma petite pauvre, et cette
richesse pourtant en toi,
cette affection que j'admire
comme la beauté des fleurs
et cette fragilité de vivre!
comme j'ai pleuré!
comme je pleure encore!
comme je me sens mauvais
envers toi, même au plus fort
de mon amour.
Tu crains Noël,
les autres épouses
à leurs foyers, et toi seule et
triste avec ton gars et moi,
j'ai honte d'avoir l'idée
d'en épouser une autre...

14 novembre 1963

Ne vous laissez surtout pas
influencer par les conseils
de votre famille
et de vos maîtres.
Vous comprendrez bientôt
la crainte et l'enfantillage
de la majorité d'entre eux.

16 novembre 1963

Le danger des questions
est de ne rien faire.
Pour vivre, il faut agir.
La sagesse: questionner
et agir.

La réponse à
"ce qu'est la vie",
c'est d'aimer la vie.
Naturellement.
Par la force des choses.

L'Homme travaille
toute la semaine
pour pouvoir remplir
sa poubelle...

18 novembre 1963

Il n'est pas bon de vieillir.
Se cloisonner
dans une société sans
se moquer de ses tabous, et
s'en servir sans plus de gêne
que d'ustensiles.

Il faut une certaine débauche
pour accepter la société.

25 novembre 1963

Penser,
c'est comme la guerre.
Les armes sont brisées.
Vive les idées!

29 novembre 1963

(Lettre reçue
de Ange-Aimé Fournier).

Cher Yvan.

Je sais que tu m'en veux.
On s'en veut, on s'engueule,
on se boude...
Pour des mesquineries,
pour des enfantillages;
toute la famille en souffre.
Ce n'est pas chrétien,
ce n'est même pas humain.
J'écris en regardant
mon patient dormir.
Inspirateur, n'est-ce pas?
Pas question de style,
de phraséologie...
D'abord récapitulons:
quand tu as quitté la maison,
tu ne t'es pas gêné pour dire
à qui voulait l'entendre
que c'était à cause de moi.
Très flatteur pour moi,
après tout ce que j'avais fait
pour ta mère.
Ce fut d'ailleurs la réflexion
de toutes les personnes
qui m'en ont parlé.
Non pas que j'étais humiliée,
je me fous pas mal
des qu'en-dira-t-on.
Mais tu ne sais pas toute
la peine que tu m'as causée.
J'en ai entendu parler
au Japon, par la fille
de Georges Fournier;
à Gaspé, à Grande-Vallée;
à Saint-Lambert tout
le monde est au courant;
je passe sous silence
les réflexions des commères.
En quoi te sens-tu frustré?
Ce serait plutôt à moi
de l'être.
Mon mariage avec ton père,
je ne l'envisageais pas
comme un conte de fées,
loin de là; je savais très bien
ce qui m'attendait.
Quoi que tu dises,
je n'ai pas épousé ton père
pour son argent.
Pour toute fortune, il avait
pour commencer une vie
à deux exactement $50.
Si nous sommes restés
à mon appartement
les premiers jours, c'est qu'il
ne pouvait même pas s'offrir
le luxe d'une chambre
d'hôtel ou le moindre petit
voyage.
C'est très humiliant pour
un homme de cette trempe.
Enfin, passons... il était
heureux.
C'est tout ce qui comptait
pour moi.
Revenons à nos moutons.
Tout l'hiver je ne sais
si tu as attendu
une invitation de ma part,
(je n'avais pas l'intention
de t'en faire).
Je me suis dit qu'un fils
n'avait pas besoin d'un signe
pour visiter son père.
Chaque fois que tu es venu
chez nous, il me semble
que j'ai été polie, correcte
avec toi et c'était déjà
beaucoup après l'affront
que tu m'avais fait.
Je n'en ai jamais fait allusion
avant ta dernière visite
à la maison.
Ce soir-là, tu as eu
des paroles très dures pour
ton père; il en fut malade
pendant trois jours.
Quand nous sommes partis
tous les deux, il pleurait
et il m'a dit:
"J'ai pourtant voulu bien
faire et je constate que
j'ai raté son éducation".
Je t'avouerai franchement
que ce soir-là, je t'ai pris
en pitié, oui, c'est vrai,
j'étais pleine de compassion
pour toi.
Je l'ai dit à ton père
en partant, j'avais l'intention
d'arranger les choses.
Mais aussitôt
dans la voiture,
tu commences à me faire
des reproches
et à me parler durement.
C'en était trop!

332 Maple
St-Lambert
C-E Chambly

MONTREAL-P.Q.
1963
DEC
2

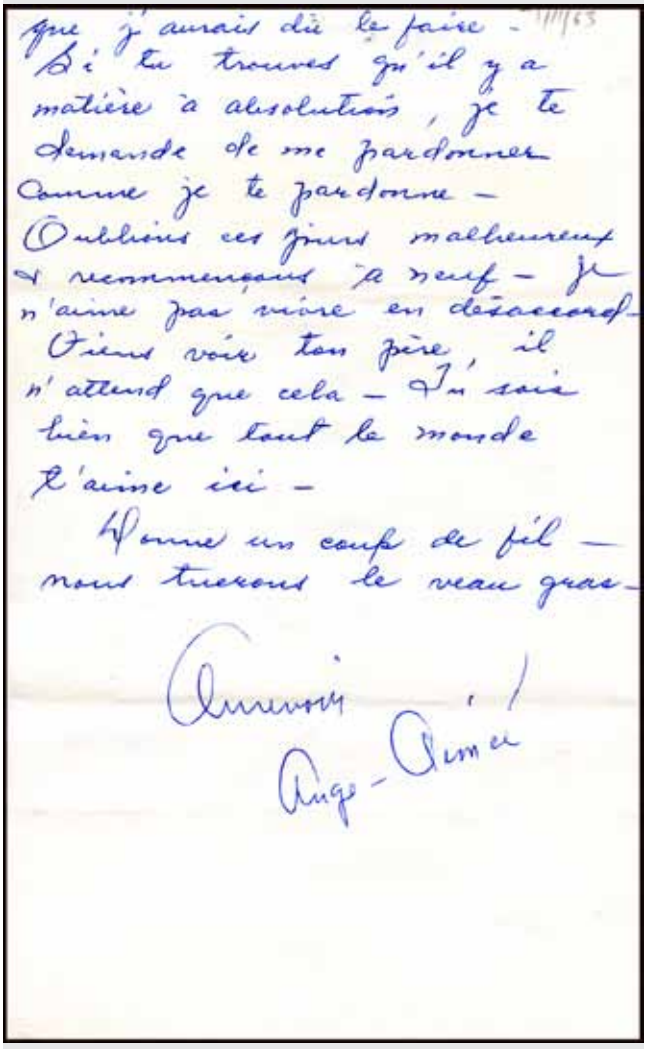
Monsieur Yvan Mornard
165 E. Sherbrooke
app 8
Montréal

Hôtel-Dieu - 29 nov 63

Cher Yvan -

Je sais que tu m'en veux - On s'en veut, on s'engueule, on se boude ---- pour des mesquineries, pour des enfantillages --- + toute la famille en souffre - Ce n'est pas chrétien, ce n'est même pas humain -

J'écris en regardant mon patient dormir - Inspiration, n'est-ce pas? Vos questions de style ni de phraséologie ---- D'abord récapitulons : Quand tu as quitté la maison, tu ne t'es pas gêné pour dire à qui voulait l'entendre que c'était à cause de moi - "J'ai flatteur pour moi, après tant ce que



que j'aurais dû le faire -
Si tu trouves qu'il y a
matière à absolution, je te
demande de me pardonner
comme je te pardonne -
Oublions ces jours malheureux
et recommençons à neuf - Je
n'aime pas vivre en désaccord -
Viens voir ton père, il
n'attend que cela - J'ai soif
bien que tout le monde
t'aime ici -
Donne un coup de fil -
nous tuerons le veau gras -
Amen !
Ange-Aimé

Et le plus triste, c'est que
tu étais vexé et tout surpris
de m'entendre rouspéter
sur ce ton.
Il y avait de quoi!
Tu as eu cette réplique:
"Je te ferai remarquer que
je ne suis pas ton fils".
Tu es majeur.
Tu as préféré fiché le camp
avant que j'épouse ton père;
moralement, je n'ai aucune
obligation envers toi.
Je n'avais nullement
l'intention de te faire
la morale, mais quand
on me provoque,
je peux sortir mes griffes.
Et au nom de quel droit
me faisais-tu des remarques
désobligeantes?
Je suis toujours prête à
mettre de l'eau dans mon
vin quand c'est nécessaire et
raisonnable, mais je ne suis
pas une femme à me laisser
mener par le bout du nez.
L'entente entre nous deux
aurait été difficile; ta mère
m'a tellement dit
que tu ne t'entendais
même pas avec elle.
N'oublie pas que
les 37 derniers jours de
sa vie, j'étais à son chevet;
elle m'en a raconté
des choses!

Je ne sais si elle avait
l'intention que je prendrais,
un jour, la relève, mais tout
ce qu'elle m'a dit me rend
service auprès des enfants.
Elle se reprochait
votre égoïsme à tous.
Elle m'a souvent répété:
" Si j'avais exigé moins
matériellement, mes enfants
seraient peut-être moins
égoïstes et plus généreux
et reconnaissants".
Elle a fait de son mieux,
comme tous les autres
parents.
Elle avait raison de dire
que la reconnaissance
est une plante rare.
On dirait que le mot d'ordre
est: "Chacun pour soi et
au diable le voisin".
C'est ce que je trouve
le plus dur.
Chez nous,
nous étions nombreux, mais
tout le monde s'aimait
et s'entraidait, personne
n'essayait d'empêcher
l'autre de s'épanouir
et nous vivions heureux.
Pour être aimé et compris,
il faut d'abord
se rendre aimable et essayer
de comprendre les autres.
Olier m'a dit une fois,
Yvan ne vient pas
parce qu'il ne se sent pas
chez lui,
il ne se sent pas aimé.

1 décembre 1963

Je lui ai répondu:
" Olier, j'ai toujours été
en bons termes avec Yvan;
cette situation, c'est lui qui
l'a créée, je n'y peux rien".
Tu m'as donné l'impression
d'être jaloux et de vouloir
profiter de l'occasion
pour quitter la maison,
toi qui voulais partir depuis
quelques années.
Ton père est heureux
(il n'a jamais été aussi
heureux, aussi détendu),
la seule ombre au tableau:
c'est toi.
Je sais que tu as toujours
"dénigré" la famille,
que tu as toujours considéré
ton père comme celui
qui paie les comptes.
Tu m'as dit à notre dernière
rencontre:"On dirait que
papa ne fait que commencer
à aimer ses enfants".
Votre père vous a toujours
aimés; la seule différence,
tu commences seulement
à t'en apercevoir.
Pense un peu à la façon dont
il a été élevé; il n'en faut pas
beaucoup pour justifier sa
maladresse à vous éduquer.
Quand tu posséderas ses
qualités de coeur et d'esprit,
sa bonté, sa délicatesse, sa
générosité, quand tu pourras
regarder le monde avec un
regard sain, lucide, objectif,
tu n'agiras plus en enfant
gâté.

Je ne te blâme pas,
je ne t'en veux pas; à ta
place j'aurais peut-être fait
pire.
Rien ne sert de toujours
remuer le passé,
c'est très mauvais
pour la santé mentale
et un beau jour
l'on se retrouve au
département de psychiatrie.
La révolte n'a jamais rien
donné.
La vie est si belle
quand on a assez de maturité
pour se comprendre.
Je voulais mettre les choses
au clair.
Il y a longtemps que j'aurais
dû le faire.
Si tu trouves qu'il y a
matière à absolution, je te
demande de me pardonner
comme je te pardonne.
Oublions ces jours
malheureux
et recommençons à neuf.
Je n'aime pas vivre
en désaccord.
Vient voir ton père,
il n'attend que cela.
Tu sais bien
que tout le monde t'aime ici.
Donne un coup de fil,
nous tuerons le veau gras.

Aujourd'hui,
j'ai péché contre moi.
Contre autrui.
Si peu soit-il, j'ai idéalisé
autrui contre moi; et cela,
soi-disant, pour mon bien.
À l'exposition d'artisanat,
j'ai envié la beauté des filles,
et la vie d'artiste.
J'ai désiré paraître et avoir.
Je ne pensais qu'à moi.
Mieux: j'ai faussé
l'idée même du bonheur.
Car le bonheur,
c'est d'être en soi-même
par tout et tous.
Car les pauvres et les riches
se suicident.
Les situations ne valent
pour nous qu'en
ce que nous nous y situons.
C'est-à-dire
selon notre liberté devant
les conventions de vivre.
C'est bien compliqué.
C'est mal exprimé aussi.
Mais il ne faut pas
se renier tous les jours.

J'ai aussi fait des mathémati-
ques avec Jean.
Son dernier bulletin
montre une amélioration.
Nous nous entendons bien.

Comme je ne m'étais pas
masturbé hier soir, j'ai bien
aimé coucher avec Evelyne.
Elle était bien heureuse de
ce que mon sexe soit si gros.

Nous nous disputons encore
trop souvent.
Mais, nous nous comprenons
mieux.
Nous cherchons à être moins
nerveux et impatients.
Dieu est mort!
Vive l'art de vivre!

L'orgueil:
ou rendre l'être absolu:
ou incapacité d'humour:
ou crampe psychique.

À la mort de John Kennedy,
la clique gouvernante
de la terre à la télévision;
ou la parade du père Noël;
ou les chefs de file
d'un collège.
Ces gavés
décident les guerres où
nous devons mourir.

Olier, mon frère
(venu me voir en passant),
s'étonne et m'incite
à l'étonner davantage.
Triste.

8 décembre 1963

Triste aussi
l'idée d'abandonner Evelyne
à sa misère.
De la quitter pour une autre.
Ou seulement de lui faire
mal malgré moi.
Cette femme trop enfermée
en elle-même, ne sachant
que trop peu l'usage de
cet arme qu'est le dialogue.
Et pourtant drôle,
même indifférent,
puisqu'un jour il y a la mort.
Puisqu'un jour,
quand je partirai,
elle se guérira de moi.

Avec Jean, j'ai peinturé
son appartement.
Long et harassant.
Mais cet usage de moi-même
pour autrui
m'exprime virilement.
Ce besoin de me faire!

Je crains de revoir
mes anciens amis.
Je n'appartiens plus
à leur monde.
Je crains de les envier.
Par paresse et orgueil.
Je suis heureux.
Mais encore fragile
en mes nouvelles frontières.

J'ai refusé de coucher
avec Roger Letellier.
L'homosexualité m'écoeure
malgré moi.
De là sans doute que
je lui trouve des défauts.
Cette mollesse,
ce dégradement.
Qu'un sexe, pourtant,
suffirait peut-être à combler
comme Evelyne m'a grandit
de m'avoir débauché;
de m'avoir libéré
de mon obsession.

J'ai dit:
il est bon de conquérir, parce
qu'il est drôle de se risquer
à conquérir pour rien.
Mais soudain
je me suis senti responsable.
La ville demain
nous appartiendra.
Pour être heureux,
il faut rire de soi.
Pour rire de sa vie,
il faut se sentir libre.

La sensation
du devoir accompli
est une illusion.
Il faut vouloir, puis se faire;
et rire de tout cela.

Je travaille presque
sans arrêt et avec coeur.
Faire de l'argent
pour être libre et honnête.
Et pour aimer.
Je suis heureux.

L'amour, c'est comme bâtir.
On commence ici,
on recommence là,
on rêve trop, on ne finit rien.
On est dépaysé.
Les premiers amours,
c'est comme apprendre.
Quand enfin
se calme l'idéalisme,
quand enfin s'associe la vie,
quand enfin apparaît
la simple réalité d'être:
alors le bonheur.
L'amour,
c'est vivre selon ses moyens
et avec tous ses moyens.

Evelyne et moi,
nous nous aimons bien.
Nos maisons
sont confortables et simples.
Nous n'avons plus
de dettes.
Nos ventres sont pleins.
Nos sexes
ne meurent plus de faim.
Nous nous appartenons.
Le monde nous appartient.

Elle a reçu
son bonus de Noël.
Un montant plus gros
qu'elle n'espérait.
Plus qu'il n'en fallut
pour payer ses dettes.
Elle dépense tout le reste
en cadeaux.
Je l'ai sentie toute fière
et heureuse de donner.

Au Club, hier soir, les autres
femmes n'ont plus
de poids...

12 décembre 1963

Je ne sais plus sur quel mur
me lancer.
J'ai gâché, j'ai gâché
la raison même
de me recommencer.
Je suis un con, con comme
dans condoléances.

Tant de morts derrière nous!
Tous ceux que nous avons
délaissés, sautant de l'un à
l'autre comme pour franchir
une impossible rivière!
Tant d'inconstance!
Cet horrible dépaysement,
tissé jour après jour, et dont
il nous faudra bien revivre.

19 décembre 1963

Un des mythes modernes:
croire en la justice.

Il en est des religions
comme des littératures.
Les styles changent,
mais la nécessité
de l'expression demeure.

23 décembre 1963

Café "La Paloma".
J'ai fait le fou toute la soirée.
Ah j'étais content
de les faire rire!
Mais s'ils savaient comme
je me sens triste maintenant
que me revoilà seul!
SEUL! et tout désorienté...
(Lise Jacques qui ressemble
à Janine Corbeil...)

Evelyne, ma bonne vieille,
est très nerveuse.
Mais Jean nous encourage:
ses classes vont bien
depuis que je l'aide.
Ah je les aime bien!
Et Noël bientôt, et
ce bonheur à l'idée de leur
donner de beaux cadeaux!

Mon père, ah mon père
si content de me revoir,
ah comme je t'ai compris!
Comme vous êtes bien
chez vous!

Mais Noël! si triste aussi...
Toute l'enfance
se mourant en cantiques,
cette mort d'être toujours
seul malgré l'amour,
de n'être jamais chez soi...

Dieu! mais qu'est-ce que
c'est que Toi?
quelle est cette brûlure
en nous au moindre signe
du bonheur?

Ah Dieu si seulement nous
pouvions te croire Dieu!
Ah mourir!...
Et soudain cette liberté
d'aimer,
de tout abandonner, comme
quelqu'un qui ne joue plus...
Ah comme j'aimerais! ...
je ne sais quoi...

24 décembre 1963

Ce n'est pas tout à fait vrai.
Cette brûlure dont je parlais,
malgré sa vérité,
dévoile mon illogisme.
Ce n'est pas tant
de ne pouvoir tout aimer, de
ne pouvoir tout comprendre
qui nous afflige.
Mais de rêver d'héritage.
Comme si l'héritage
allait nous libérer
de nous-mêmes...
Je l'ai compris en avouant
à Lise Jacques ma tristesse
après leur départ.
Cette plainte, si faible
fût-elle, me renseigna
profondément sur mon mal.
Ce midi, je proposai
à Lise Jacques d'aller man-
ger (à l'Hydro-Québec)
ensemble
avec Roger Dulude.
La bonne compagnie de Lise
m'avait d'abord attiré;
mais la présence de Roger
me devint de plus en plus
agréable à mesure
que nous parlions.
Pour la première fois,
nous nous sommes confiés
sur le sens du bonheur.
Je vois que j'ai changé.
Et aussi que je deviens
paternel et patient.
Comme quelqu'un
qui n'espère son bonheur
que de ce qu'il donne.
Nous nous pardonnons plus
facilement de nous attendre
que d'attendre autrui.

La maturité ne serait que de
ne plus attendre d'héritage.
De bâtir sa propre maison.
Plus tard, seul avec Roger,
en l'écoutant me confier
sa méfiance, son ennui
du monde, la simple amitié
(dit-il) qui l'attache à Lise,
j'ai compris que, moi,
j'étais heureux.
Comme un riche devant
un pauvre.
Enfin, je sais que j'ai péché
contre autrui.
Non que je crois au péché,
mais que j'anticipe mieux.
Il nous est essentiel
de ne pas être parfait.
Jadis, j'ai cru devoir me faire
aimer par des routes
hors de la portée générale.
Mais le Dieu s'écroulant,
la relativité redécouverte,
je connais désormais la
paix d'être un Homme et de
n'être aimé que par faveur
et circonstances.
Il ne nous importe
que de nous réussir.
La vie n'a de sens
qu'en nous-mêmes.
Notre paix n'existe que par
marées de larmes et de rires,
de mélancolies
et de tendresses.
Notre joie est d'abord
de jouer.
Pour nous tenir en équilibre.

27 décembre 1963

Tout allait si bien
que Evelyne en avait presque
peur...
Faudra-t-il qu'elle eût
raison?
Noël nous fut si bon
cette année!
(Je me souviens de sa crainte
que je n'y sois pas,
de plus en plus forte
à mesure qu'approchait
le jour: je me suis senti
tellement nécessaire: le plus
beau cadeau qu'on m'ait
jamais donné!)
Un Noël qui réunissait tous
nos efforts;
un Noël pour Jean,
un Noël pour Evelyne,
un Noël pour moi.
Nous sommes d'une race
de faibles; mais de bonne
volonté malgré tout.
Je pleurais presque à la voir
si surprise, tellement émue
du beau cadeau
que je lui faisais.
Noël heureux!
Mais la nouvelle année,
que sera-t-elle encore?
Faudra-t-il que Evelyne
eût raison d'avoir peur?

28 décembre 1963

J'ai fêté avec moi!
j'ai fêté avec moi!
tout l'alcool!
ah j'ai fêté,
comme j'ai fêté avec moi!

1964

22 ans

1 janvier 1964

Ce bonheur d'être
sans demeure et sans Dieu
comme sans illusions.

Cette joie aussi
de me réconcilier peu à peu
avec tout ce que j'ai renié,
et cette fois sans renier
la différence qui m'y amène.

Tantôt,
je serai chez mon père.
Bien que je craigne
qu'il n'agisse envers moi
que selon que j'ai agi
devant le retour
de Madeleine Letellier.
De ces émotions dont
ma belle-mère ne semble pas
saisir le risque
et l'éphémérité.
Mais cette paix à l'idée
de reprendre - je l'espère -
mes études - sinon pourquoi
la famille, la mafia
catholique romaine - cette
confiance, cette espérance de
rentrer enfin en moi-même.

Lise Jacques m'a dit
de quitter Evelyne Wiseman
ou que j'y perdrais
mon intelligence
- ah racisme intellectuel!
Mais voilà que c'est moi
tout entier
qui me perdrais de rester.

Non tant, ma vieille Evelyne,
ma maîtresse,
à cause de tes colères
à casser des vitres,
à trouer le mur,
non tant à cause
de ta jalousie mesquine
à me voir m'intéresser
beaucoup à ton fils Jean,
mais à cause de moi-même
à délivrer.
Sans le savoir, tu m'as
réconcilié avec moi-même
devant une grande misère: le
monde des gros et des petits.

Comme tu pleurais
l'autre nuit à l'idée
qu'il me faudrait partir.
Ceux qui gagnent et ceux
qui perdent!
Noël sans ton mari, sans
ta maison.
Noël affreux des cartes
de famille.
Sociétés des hommes,
je vous ferai comparaître
devant l'homme.

Evelyne Wiseman
vient de m'appeler
de chez son amie Hélène.
Elle s'amuse beaucoup à
faire danser les petits enfants
d'une voisine à la musique
du tourne-disque
que je lui ai donné.
Mais Jean a mal aux dents
et semble un peu s'ennuyer.

On remarque
qu'il est très distingué.
Je suis bien content
pour eux et pour moi.
Je craignais
qu'ils soient restés seuls.

Je reviens de chez mon père.
D'abord il y eut quelques
parents d'Ange-Aimée:
des étrangers.
Puis: assez bien, assez gai
avec Ange-Aimée, mon père
et Germaine.
Mais bientôt la messe:
seul avec mon père:
les discussions,
les malentendus,
le choc de deux générations,
la sévérité, et mon père
qui buvait, qui se vantait
d'avoir évité les erreurs
de son père, et moi
qui me disais:
c'est un con.

Enfin Ange-Aimée
et Germaine: le souper,
le rire assez bien, le feu du
foyer, mon père un peu ivre
s'exaltant sur la beauté
du feu et nous qui rions,
le drame aboli,
la compréhension toute prête
et l'indulgence.
- D'ordinaire, je tiens
la boisson sous clé, mais
aujourd'hui, c'est les fêtes.

5 janvier 1964

Et mon père comme
un enfant puni mais bon.
Mon père: un petit homme,
mais un homme.
Ange-Aimée en pantalon:
c'est nécessaire.

Et le départ, mon père me
serrant l'épaule, mon père
qui m'aime bien malgré tout,
m'offrant son chalet
pour mes vacances, son aide
si j'ai besoin et: l'amour
vient de s'entre-donner.
En un mot: bravo!

Robert Lewandowsky
me téléphone:
samedi nous choisirons
du bon tissu; il me fera
un bel habit gratuitement.

participer ou me crever:
non vivre en parasite.

corriger au lieu de chialer.

s'arranger
de la misère essentielle.

pas Dieu, car renier
ma solitude: libre de choisir.

absurde: obsession.

maladie d'écrire: mais aussi
volonté d'aider.

6 janvier 1964

Nous venons
de nous quereller.
Voici.
Evelyne Wiseman
m'avait téléphoné vers la fin
de l'après-midi.
Je passerais chez elle
dans la soirée.

J'arrive...
La pension de Jean
ne répond pas, Evelyne
s'énerve, où envoyer Jean?
de plus elle a perdu sa clé,
gesticulations et visage
bêtement pas-à-vous.
- Attendez à demain. Une
journée d'école de perdue,
ce n'est pas grave. Surtout
maintenant.
Mais je devine la hâte
de Evelyne de se débarrasser
de Jean qui l'agace,
la bouscule, d'autant plus
qu'elle s'enrage à tout.

Toujours que ce genre
de réception m'écoeure,
surtout qu'il se répète de
plus en plus régulièrement.
"Venir moins souvent... Elle
se gâte, je ne compte plus".

Nous regardons la télévision,
un silence qui donne le goût
de tout foutre là,
je regarde son visage,
sa mâchoire bête et
vieillissante, son égoïsme
horrible, sa tête comme
zéro-d'intelligence,
comment ai-je pu aimer
coucher avec une telle folle,
heureusement que Jean
ne lui ressemble pas.

Le silence,
toujours le silence, et
la télévision qui nous délivre
par une intrigue idiote.
Soudain Evelyne éclate:
- Hein! tu lui dis pas ce
que tu m'as dit, qu'il vient
trop souvent, moé j'suis pas
menteuse, j'parle pas dans le
dos, moé!

Qu'est-ce encore? Jalouse
de son fils?

- J'ai pas dit ça! J'ai pas
dit ça! J'ai dit qu'y venait
souvent! J'ai pas dis ça!

Qui croire?
- Si je suis de trop, je vais
m'en aller.
Silence encore.
La télévision jacasse.
Je regarde ma montre,
ce n'est plus vivable,
je me lève, m'habille.

7 janvier 1964

Je ne sais pas trop
ce qu'ils disent,
s'engueulent, emmerdant,
ils sont à la porte avec moi,
je dis à Evelyne
sa tête de pompe-funèbre,
ce qu'on a fait pour elle,
ça épuise, j'ai de la peine,
qu'ils rappellent
s'ils me veulent,
je ne ferme pas les portes,
je suis dans la rue.

Libre? ou pas? triste,
toujours des querelles
pour finir, ennuyeux,
pauvre Evelyne,
dans la soirée j'aurai faim,
j'achète des biscuits, mon
nouveau paletot me va bien,
mon chapeau aussi,
je suis triste, ridicule,
je regarde derrière moi, ni
Evelyne, ni Jean, encore
seul, personne à qui parler,
d'ailleurs c'est idiot de
parler dans ces moments-là,
la vie ne colle plus,
"tirez sur le pianiste";
je rentre chez moi.

"L'âme de la femme"
(Gina Lombroso),
la jalousie de la femme,
le téléphone sonne,
Evelyne?...,
je ne réponds pas, comédie,
être ou ne pas être
orgueilleux,
le téléphone s'est tu.
Je commence à écrire,
on frappe.
Evelyne?..., mon voisin
de chambre m'emprunte des
cigarettes, je continu
à écrire.
Téléphone.
Je réponds.
Elle s'excuse, je ne mérite
pas d'être chassé, elle a été
bête, elle a téléphoné
à Hélène
qui le lui a dit.
- C'est fait, c'est fait. J'irai
faire un tour une bonne fois.
- Tu ne reviendras plus...
- Rappelle-moi quand tu
seras de bonne humeur.
Puis bonjour, elle est triste,
je referme avant elle.
Moi aussi je suis triste.
Moi aussi je suis bête.
Et l'école l'an prochain,
pas facile.
Adieu femmes,
adieu la terre,
si seulement c'était vrai.

J'ai marché, une neige
douce, Janine Corbeil,
Louise Mongeau,
Madeleine Letellier aussi,
tant d'idioties, j'ai marché,
j'ai cherché Evelyne un peu,
j'ai marché, la belle
aventure, puis je suis rentré.

Il y a dans la neige qui
tombe plus de bonheur qu'il
n'en faut au coeur
de l'homme
à condition qu'il sache
y comprendre sa mesure.

Plusieurs années, plusieurs
souffrances à-la-je-suis-lésé,
puis un bon soir,
adieu les m'aimes-tu, adieu
la-terre-au-centre-du-monde,
et l'on continu, à neuf,
et l'on continu, pour soi, plus
que jamais pour autrui, sans
trop s'en apercevoir, comme
si l'on vivait encore pour un
grand but,
mais enfin délivré, comme si
c'était le dernier jour,
l'étonnement final,
la beauté partout, comme si
demain devait tout emporté.
Alors, enfin,
nous sommes amoureux,
alors, enfin,
nous nous aimons bien.

Journée tranquille,
le plaisir de lire
"La modification"
de Michel Butor,
l'autobus où l'on est bien,
Lise Jacques
à qui j'ai raconté
ce qui s'était passé hier, qui
voudrait que tout soit déjà
fini entre Evelyne Wiseman
et moi, non par jalousie,
pour me sauver dit-elle,
mon examen
que je ne prépare pas,
le bonheur de lire,
la douceur d'apprendre, mais
je devrais arrêter de fumer,
arrêter de tant me masturber.

Mais Evelyn retéléphone,
une belle voix
quand elle est triste,
"je ne voudrais pas que
tu me tiennes rancune",
"je pensais que
tu m'inviterais chez toi",
comme si je pouvais oublier
d'un coup
mon départ trop brusque,
leur querelle ennuyeuse
et cet orgueil en moi
de me faire attendre comme
de me faire pardonner.

14 janvier 1964

le trouble dans la tête,
le poème qui s'écrit mal,
le bruit des dactylos, le soleil
trop fort sur le bureau verni,
et l'amour d'hier
dont on souffre en sourdine,
ah merde à l'Hydro!

passer les cafés!
passer le courrier!
les sottises circulent
dans le luxe, le devoir d'état,
les secrétaires montrent
leurs cuisses pâles,
et le patron bande
paternellement,
ah merde à l'Hydro!

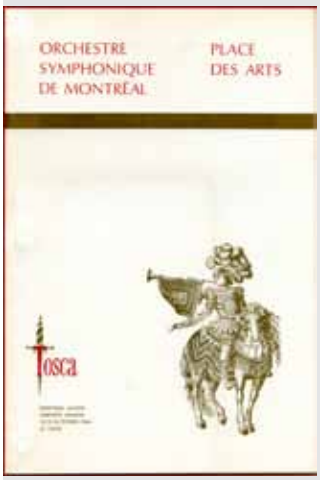
je suis le passeur-de-café,
le petit con de l'Hydro,
celui-dont-on-s'en-fou,
celui qui a mauvaise tête,
ah merde à l'Hydro!

On se traite de cons,
de bornés, plus de coups
de poing, plus de meurtres,
mais la torture immensément
durable de paraître le con.

Alors on s'en fou,
la belle illusion,
comme si l'on avait raison,
comme si ça arrangeait
quelque chose que
celui qui vous traite de con
soit en retour appelé
le plus-con,

c'est préférable pour
la santé, plus de culpabilité,
d'accord,
mais vous êtes tous cons
ou alors nous sommes tous
à aimer, faites quelque chose
ou laissez-moi tout seul,
c'est d'ailleurs
ce que vous faites,
il me faudra bien marcher
quand même,
c'est idiot de vous écrire
au lieu d'apprendre
à vous aimer pour vrai
comme si nous étions
d'accord, c'est idiot mais
il fallait que je vous dise,
car le con
c'est toujours moi.

15 janvier 1964



(À l'Hydro-Québec,
en attendant Lise Jacques
qui fait du sur temps).

POUR SAMEDI 11.
Chez Pierre Lambert,
avec Françoise son amie,
Robert Lewandowsky et
Claire Morin.
Beaucoup bu.
L'assurance, la suffisance
aimable de Pierre.

POUR DIMANCHE 12.
Evelyn Wiseman,
coït jusqu'à épuisement.
Revenu vide, me sentant
seul, malgré elle, fade.

POUR LUNDI 13.
Réunion de la troupe
de théâtre de l'Hydro (qui
ne se veut pas de l'Hydro!);
discussion autour
des problèmes concernant le
groupe et les pièces à jouer;
impression assez claire et
mauvaise d'un égoïsme,
d'une mésentente
entre les membres, due
à l'existence d'un groupe
dont certains membres ne
sont que des bouche-trous.
Alors le comique en moi
jusqu'à l'absurde,
jusqu'à m'épuiser!

POUR MARDI 14.
Querelle avec Roger Dulude:
me reproche
mon énervement de la veille
Fin de l'après-midi:
lui téléphone pour demander
s'il y a répétition
Fin de la querelle:
sans un mot.
Ma susceptibilité.
Soir chez André Bisson:
Avec André: parlons
de l'Hydro, de son travail,
du concert et du théâtre.
Avec Lise Morin, qui joue
le rôle d'Eugénie:
de la famille, de la liberté...
et de cette douceur
de folâtrer dans l'espoir
d'un amour intelligent.
Avec Louise Laprise,
servante des Bisson,
élève de cours de théâtre:
de la simplicité,
de l'extériorisation de
son vrai moi devant autrui.
Par questions et
approbations, lui faire avouer
être meilleure en soi
qu'elle se présente
en son air prétentieux.

André et sa femme Marielle
chantent:
moi avec le chien, seul et me
sentant déjà bon et heureux
bien que je ne sois qu'au
début de ma rééducation.

31 janvier 1964

(Petite annonce
- non envoyée -
au DEVOIR
dirigé
par André Laurendeau).

Tuteur, tutrice, famille
demandée.

Jeune homme, 22 ans, re-
cherche personne
compréhensive pouvant
et voulant lui permettre
de poursuivre ses études,
2 ans pour B.A., 3 ans
pour licence en Lettres ou en
Philosophie de préférence,
en échange de certains
travaux domestiques.

2 février 1964

Projet de roman,
genre conte symbolique.
L'histoire est celle
d'un adolescent solitaire,
déçu, indiscipliné,
malheureux et angoissé qui
devient homme, heureux et
responsable par la musique
qu'il apprend à produire
de sa guitare.
Il ne sera discipliné
envers, etc. que pour
se tenir en volonté
de persévérer en musique.
L'aide de ses amis.
L'incompréhension
de ses amis
(ne sort pas assez avec eux;
il juge perte de temps,
de lui-même).
L'histoire s'achève
sur le premier concert.

3 février 1964

qu'il faut comprendre autrui
pour se comprendre
soi-même

le "tu dois" et
l'irresponsabilité québécoise

second amour comme
guitares de seconde main,
dangers et avantages

la discussion et la passion:
ou la confrontation
de mondes différents.

4 février 1964

(Lettre envoyée
à l'assureur).

Voici la liste
de mes réclamations quant
à l'accident d'automobile
(propriété
de Robert Levantdowsky)
survenu à l'intersection des
rues Querbes et Jean-Talon:
- Le prix d'une monture
de lunettes, la mienne ayant
été brisée lors de l'accident.
- Le prix d'un pantalon,
le mien ayant été ébréché
à la hauteur du genou.
- Le prix du nettoyage de
l'imperméable que je portais
et qui fut taché de sang.
- Le prix d'un taxi
de l'hôpital Jean-Talon
à mon domicile.
- Tous les frais
que nécessiteront
mes réclamations.

De plus je réclame
un dédommagement
proportionnel
aux conséquences physiques
de l'accident.
Couvrant ma difficulté
(temporaire) à poursuivre
mon travail
à l'Hydro-Québec (travail
qui comprend beaucoup
de marchement, mais que
je ne put me permettre
d'arrêter pour me reposer
ne jouissant pas de bénéfices
maladies, n'ayant pas
d'argent pour subvenir
à mes besoins
vu mes dettes à ma concierge
et à l'Université de Montréal
causées par un chômage
imprévu et sans bénéfices).

Couvrant ma cicatrice
qui m'est restée
sur la joue gauche,
cicatrice qui se manifeste
par une tache d'un rouge vif
lors de fatigue, de chaleur
ou de froid, et qui semble
devoir demeurer ainsi.

Enfin, l'accident m'ayant
privé de trois habits, un peu
usagés, mais de bon ordre
et de très bonne qualité (ha-
bits que Robert
Levantdowsky venait
de me donner) je me permets
de les réclamer au même
titre que le reste.

5 février 1964

qu'un certain stage de
l'esprit donne le "grand art"
qu'on surpassera
en surpassant ce stade
relativité

poésie moderne ou l'usage
de l'abstrait, du concept

l'art moderne
ou l'art conceptuel
ou primauté du rythme

poésie: conserver les mots,
mais primauté du rythme
sur le sens

lettrisme: pourquoi inventer
les mots quand il y a les
mots de langues étrangères

7 février 1964

que le beau est relatif
à l'expérience du beau

le style comme sujet
ou l'art moderne

la douceur des adolescentes
...
ou l'amour à mon âge
(hé oui déjà!...)

Un être vaut d'après son
action vers quelque chose.
Sa route l'exprime
tout en le menant au meilleur
de lui-même.

8 février 1964

L'autre fait partie
de la formation de "soi".

Il n'est pas de "soi"
à proprement parler, mais
une part du moule
d'où l'on devient.

9 février 1964

À noter: nous ne sommes
que les figurants de la vie.

Il y a une morale
de la crainte de l'échec
comme une
de la foi au succès.
L'équilibre est leur usage.
L'une est alors à l'autre
ce que l'accompagnement
musical est au solo.

Qu'une machine écrive
de la poésie, tant mieux,
pourquoi pas!
Mais pour que
nous cessions de sécréter une
dose plus ou moins grande
de poésie,
il faudra nous changer
scientifiquement.
Car nous écrivons pour
écrire ou pour nous exorciser
selon certaines causes.

La ville nous est paysage
où nous contempler
après l'ouvrage
comme une route franchie
que l'on contemple
avec fierté.

12 février 1964

Le problème de la sexualité
n'est pas tant la sexualité que
le risque de la volonté.
Le cochon n'est pas
la putain mais le non-initié
à la putainerie, se sentant
attiré par la promesse
d'une jouissance, y allant,
non par volonté,
par réflexion,
mais par péché, par trouble,
déséquilibre émotif.
Le scandale
n'est pas ce qu'on dit le mal,
mais le naïf.

Les hommes d'action
(penseurs, poètes, scientistes,
organisateurs) sont
des créateurs de milieux,
de familles;
ils sont des pères,
plus ou moins valables,
toujours appréciables,
et toujours discutables.

Fini les "bons"
et les "mauvais".
Trouver la polyvalence
de chaque fait d'existence.

13 février 1964

Avant, la vie terrible
et angoissée dans la nature
et par l'art
le réconfort paisible.
Aujourd'hui, la sécurité
de la machine,
et l'art de l'angoisse.

La connerie de l'altruisme
dès qu'il n'est surtout
que manque à soi-même.
Par exemple: je vendais
des bas de nylon,
je n'en vends plus
(sinon pour rendre service).
Ce qui soulève de drôle
de réactions.
Comme si dire
"pour vous rendre service"
signifiait "vous ne pouvez
vous passer de moi".
Je frustre.
Et j'en suis frustré.
Nos vaches ont tellement
peur de devoir à quelqu'un
qu'elles se dépêchent
de vous envoyer chier.
Qu'une femme nous soit
enfin présentée qui ne soit
pas qu'une plotte pensante!

Mon seul moyen
d'être heureux:
ME FOUTRE D'AUTRUI!
Mais ce n'est qu'un début,
ça embête plus que ça mène
quelque part si on ne va
d'abord quelque part.
MAIS OÙ ALLER?
Il faut oublier
pour le moment,
pour l'expérience, le temps
de s'ordonner un peu,
de se donner des ordres et
de les accomplir, le temps
d'oublier la connerie d'autrui
à force de coups portés
sur soi-même
comme si la connerie
c'était toujours d'attendre
quelque chose quelque part,
alors qu'il n'est de connerie
pardonnable qu'en soi quand
on l'affronte,
le temps de se renforcir
pour ne plus croire à la vie,
le temps d'apprendre
à crever.
Mais je sens que je mens.
Non... que je parle
d'autres causes:
de la famille, de l'amour et
de dieu qui
se sont écroulés avant moi.
Ah que c'est con
de s'aimer soi-même!
Comme si j'étais toujours
le salon des refusés.

Nous pouvons toujours dire
qu'il existe des cons
et de là être bien vus, pourvu
que nous n'y englobions pas
nos "très chers auditeurs",
car alors nous avons tort,
nous sommes nous-mêmes
cons sous accusation
d'injustice.
Or ce "presque toujours"
est la faille de l'être,
notre malheur peut-être.

"Soi":
une bourse des valeurs.
Acheter et vendre,
gagner et perdre,
équilibre et déséquilibre.
Le marché l'exige.

18 février 1964

Un homme vaut socialement
s'il peut admettre un être en
tous points semblable à lui,
mais par hypothèse
distinct de lui, et avec lequel
il devrait vivre
en tout et partout.

Un homme n'est
heureux seul et sûrement que
lorsqu'il peut être heureux
avec des gens
qui l'embêteraient
s'il ne se sentait vraiment
seul au milieu d'eux,
c'est-à-dire
s'il ne les aimait pas.

19 février 1964

Un pays c'est comme
une compagnie.

Les provinces
ont aussi leurs contremaîtres.

20 février 1964

(Esquisse d'un théâtre:
la fille de l'entomologiste
ou l'ange épinglé).

La fille:
Ça ne te rend pas
malheureux, comme ça,
tout seul à être un ange?

L'ange:
Au début, c'est bien gênant.
À cause des ailes.

La fille:
C'est donc si embêtant
d'avoir des ailes.

L'ange:
À force de les faire aller
un peu tous les jours,
on y prend goût.

La fille:
Si on te les enlevait
maintenant,
tu aurais de la peine.

L'ange:
Il faudrait s'habituer.

L'ange:
Si tu me détachais, je serais
ton ami.

La fille:
Papa m'a défendu de toucher
à ses papillons.

L'ange:
Je ne suis pas un papillon.

La fille:
On ne sait jamais.
Des fois, on dit des choses
sans savoir.

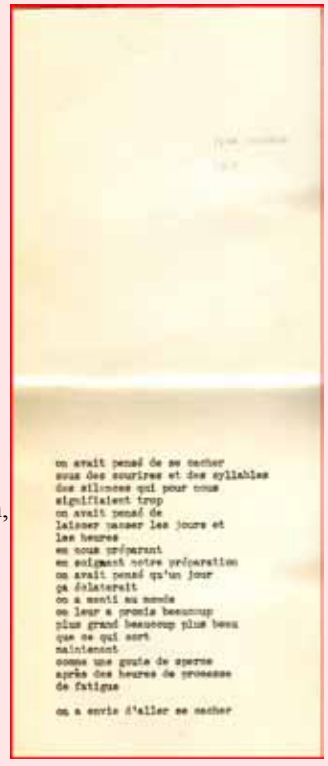
(Elle le détachera, le verra
s'envoler).

La fille:
Papa, j'ai peur.
Peut-être tous les papillons
sont-ils des anges.

Le père:
On n'en rattrapera jamais
d'aussi gros.
Il avait de si belles ailes.
On aurait dit
qu'il n'était pas fait
pour être un papillon.

21 février 1964

(Note envoyée
à Lise Jacques).



Chère Lise.

Je t'envoie
une "édition" de ton oeuvre.
Je m'excuse, dans un sens,
de l'avoir montré
à Roger Dulude
sans ton avis
qui aurait été "non".

Mais je sais où je vais,
il faut me faire confiance,
tu sais que je suis ton copain,
et que cela me plaît.

23 février 1964

Je suis tellement calme,
tellement heureux
que je croirais bien
qu'il y a un dieu.
Mais je suis si calme
qu'il me serait
comme inutile, accessoire,
comme accepter ce qui est.

J'aime bien Jean Wiseman.
Dans la famille où il est,
il semble heureux.
Je lui montre
ses mathématiques,
il semble se plaire
à me parler.
Sa confiance
me rend heureux.

Mon père, quelle erreur
fut en chacun de nous!

Notre rut merveilleux
Evelyne Wiseman et moi!
et sortir soudain dans un soir
qui me rappelle
tous les printemps trop seul
de ma jeunesse!
Ah bonheur de vieillir
et ce calme!

Mais Lise Jacques et moi
projetons d'écrire ensemble
un théâtre pour le groupe.
Lise que j'aime bien.
Que j'aimerais aimer
davantage, ce que je lui offre
en silence.

Mais je l'aime tant déjà
qu'elle m'est un oiseau
qui demande beaucoup
de patience,
et qui ne s'apprivoise
que très doucement.
Partager le corps et
l'esprit, enfin,
chez une même femme,
comme tout cela serait bon!
Et il me semble
que je pourrais la rendre
heureuse, sans jalousie,
enfin, comme je suis heureux
d'aimer en silence!

Mais d'abord me conserver
comme je suis, tendrement.
Un peu d'air pur, ma pipe,
un peu d'eau, faire l'amour,
lire, écrire, ou aimer
tout simplement en silence,
ah comme on est bien
de vivre dès que l'on aime
et toute cette patience
qui passe en nous
comme une tendresse!

Si je reprends mes études,
serais-je encore heureux
séparé de mon lieux?

24 février 1964

Que la femme enfante
et que l'homme bâtisse:
deux façons essentielles
de se perpétuer.

25 février 1964

L'amour: que l'on ne se doit
même pas de se sourire.
Que tout est faveur.
Et si peu de temps
d'en attendre qu'on se
dépense à tâcher d'en faire.
Alors où sera
notre déception?
où sera cette tristesse?
sinon de ne pouvoir
donner davantage.

Aimer c'est mettre en liberté,
c'est-à-dire à la douceur.

L'amour réconfortant
entre deux personnes
est un échange de faveurs.
Mais dès qu'on s'arrête
à trop considérer le sens
de l'échange, on y perd
bientôt celui de la faveur.
Vaut-il mieux aimer en trop
que haïr en juste mesure?
Que nous avons si peur
d'être dupes que nous
n'évitons pas de le devenir!
Car il y a aussi la duperie
de devenir dupe
dont on ne se méfie pas.
La douceur est l'équilibre
entre l'espoir et le désespoir:
le réconfort qu'on y trouve
et la douleur qu'on y sent,
les deux comme en sourdine
sous l'harmonie
qu'on dit alors douceur.

Un art de vivre avec mesure,
un peu à chaque instant
de la nervosité
(ou désir ou malheur)
et du repos (ou bonheur)
qu'aux périodes troubles
nous vivons (sans cet art)
comme en blocs séparés
et chacun à la fois.

La douceur ou la joie
est un rythme,
comme la passion en est un.
La passion est la conscience
dernière.
Où elle éclate, s'achevait
depuis longtemps la santé
ou l'équilibre
(exemple: trop longtemps
privé d'amour, etc.).
Elle éclate en nous
comme une alarme.
Il ne faut jamais mépriser
les pompiers.
Sinon c'est le diable
qui nous gagne.

Un amour comme
l'ouverture d'une route sur la
campagne à travers les taudis
de l'âme!
Alors ne signifient plus
les mots: dupe, perdu...
Le seul sens de la vie
qui me semble le moins
ridiculisable,
c'est de devenir heureux,
c'est-à-dire d'aimer
de mieux en mieux.

Le reste me semble moyen
d'atteindre le but.

La preuve aussi m'en est
qu'aux plus basses morales
de la ville,
l'amour et l'honneur d'être
qui en découle suscitent
encore les plus hauts crimes.

27 février 1964

(Lettre donnée
à Lise Jacques).

Lise, mon vieux copain.

Je crois comprendre enfin
ce qui me fait seul
depuis tant d'années.
Dans le sens de l'amour
évidemment.

La soirée d'hier
fut désagréable en bien des
points, et surtout pour toi
qui ne méritais pas
ces réactions de ma part.
J'en suis peiné, crois-moi.
Mais maintenant
je dois avouer que la soirée
fut pour moi
comme une porte qui s'ouvre
enfin sur le jour.
J'ai beaucoup repensé
depuis, et tout m'apporte
des réponses.

J'ai cru longtemps
que le sexe était mon but,
je sais qu'il n'est bon
(j'entends: qui fait adulte)
que s'il exprime l'humain.

Puis j'ai confondu
l'amour-emportement
et l'humain.
J'y ai vu le sens de ma vie,
l'encouragement
qui rend heureux.
J'oubliais l'essentiel:
la signification de l'humain
par rapport au monde.
Or voici que j'ai trouvé
la réponse - la plus sérieuse
me semble-t-il.

Voici.

L'amour véritable
entre deux êtres,
et j'y comprends l'amitié,
sont, par essence, ce qui
nous vient par surcroît.
L'essentiel, c'est d'aimer
les choses et d'y trouver
notre sens dans la vie,
notre motivation au bonheur
et notre bonheur lui-même.

En ceci, Roger Dulude
nous est un exemple.

Le problème
(entre nous par exemple)
est d'abord en nous par
rapport à nos divers amours
et amitiés passés
qui ont en commun l'échec
et la déception.
(Il faudra bien accepter que
ces gens aient peut-être eu
raison de nous abandonner).
Et je crois maintenant
comprendre pourquoi.
Ton père te déçoit,
ma mère m'a déçue.
Nous n'avons pas encore
assimilé à notre vie notre
responsabilité, notre amitié,
envers le père ou la mère
et la projection que nous
y espérons.
Nous ne sommes pas sevrés
- en ce sens.
Nous sommes décevables,
malades -
d'autres diraient égoïstes.
Et ceci, nous le savons
pourtant.
Mais voilà:
soit qu'on nous laisse
souffrir en nous-mêmes,
soit qu'on nous bouscule
en amour (car nous
sommes trop déséquilibrés
pour nous y sentir longtemps
en confiance... à moins bien
sûr d'abandonner l'autre
(amoureux ou amoureuses)
au rôle affreux
d'être le "père" ou la "mère"
symbolique, ce qui
l'empêche, en fin de compte,
de pouvoir compter sur nous
dès qu'il dévoile
une faiblesse importante.

S'il y a des gens de trop
en amour, c'est bien nous.
Il me semble que si nous
ne nous en retirons pas
pour y revenir humain
(enfin!), nous deviendrons
des monstres
(si nous comprenons
sans vouloir changer)
ou des cons.

Tu remarques que je dis
"nous".
Cela ne va pas sans pouvoir
déplaire un peu,
car j'affirme beaucoup, et
je peux très bien me tromper
sur ce que j'ai dit par rapport
au problème qui existe.

Mais tu m'as dit fuir
la responsabilité...

Et nous voulons tous deux,
je crois, sortir du problème,
devenir mieux.

Alors il faut foncer.
Il faut s'éclaircir par le vivre
lui-même devant un autre,
devant les autres.

Je voudrais pouvoir t'offrir
mon aide.
Tu sais que je t'aime bien.
(Mais sans passion
- me semble-t-il
aujourd'hui).
Mais je sais aussi
que je ne suis pas prêt
à aimer dans le sens
de "fiez-vous à moi";
qu'il faut que je débarque;
que tous mes désirs d'amour
actuel,
c'est de l'éparpillement,
une fuite de la vérité,
une peur de me combattre,
de m'aimer pour vrai,
d'aimer pour vrai.

28 février 1964

Je viens de passer
mes cafés... et de me relire.
J'aimerais
t'apporter quelque chose
par cette lettre, mais je sens
que je ne t'aide pas
comme je devrais.

Surtout qu'il me semble
maintenant
(depuis cette nuit surtout)
que j'ai trouvé
mon sens dans la vie.

J'espère que tu sauras me
pardonner ce que je t'ai fait,
et que tu pourras à nouveau
te sentir libre,
parce que nous sommes et
serons encore de meilleurs
copains - et ça, crois-moi,
je le crois et l'espère très
fort.
En peu de temps, nous nous
connaissons déjà tellement,
qu'il doit bien y avoir encore
du bon à tirer de nous!

Avec toi.

Il me semble comprendre
soudain la cause de nos
échecs et chagrins d'amour,
à nous qui le désirons tant
sans pourtant pouvoir
y atteindre.

Voici: la femme cherche
son père, l'homme sa mère.
Il suffit que l'un des deux
soit assez renfermé
pour paraître plus qu'il n'est,
c'est-à-dire qu'il n'encombre
l'autre avec ses problèmes,
pour permettre malgré tout
l'amour.
L'un et l'autre se basant
sur l'autre et l'un, nous
en arrivons au cercle vicieux
qu'est l'amour déçu.
Mais il n'est d'amour
décevable qu'en l'égoïste.
Voici la vérité:
d'ailleurs fort bien dite en
"faire marcher quelqu'un",
l'un et l'autre se demandant
d'être entre eux absolus,
le dieu, le facile du moins
quant au désagréable réel.

Voilà pourquoi la femme,
en plus de la cause de son
narcissisme qui la fait se voir
en ceux qu'elle désire
et qu'elle ne peut admirer
qu'en l'état de père, vu alors
son état d'esprit égoïste,
enfantin (c'est-à-dire faire
marcher autrui dans le sens
du père).

De là qu'on voit par milliers
des filles et des femmes
aimer "à la folie" disent-elles
des mâles qui s'en moquent,
mais dont la politesse
est de leur faire l'amour
(le père-amant),
puis de les oublier.
Cet oubli passe
pour du calme,
de la virilité alors qu'il n'est
le plus souvent qu'un viril
mépris, l'homme sentant
chez la femme
un déséquilibre qui, tôt
ou tard, se jouera contre lui.
La fille alors rêvant tout haut
d'un père-amant,
d'une solution facile à la vie,
avec l'homme-amant
pour médium.
Elle le voit
selon son déséquilibre.
Ce qui est une fausse
adaptation, un piège,
la cause de l'échec même
des morales
fondant leur démarche.
De là la déception amère des
filles: le père ou dieu soudain
est mort.
Le monde perd son sens.

Il en est de même
pour les garçons.

Qu'il faut se faire objet
pour autrui avant de devenir
sujet désirable.

Faveur d'avoir le calme
intérieur, la suffisance à soi,
le naturel du bonheur
qui est d'aimer comme
l'on admire et protège.

Mes crises passionnelles:
= mes péchés
= laisser l'autre seul
= obsession, folie, maladie
= contaminer l'autre.

Narcissisme trop rêvé de soi
soudain jugé par l'agir
de l'autre disant
"tu es un autre que moi";
concevoir alors qu'on
ne puisse même équivaloir
le narcissisme d'autrui.
La solitude
n'est que dans l'esprit.
Un homme n'a qu'à regarder
ce qui l'entoure et lui-même
pour saisir qu'il n'est jamais
seul.

1 mars 1964

Ma lettre à Lise Jacques,
hier:
con de ma part!
“Je ne comprends plus
ceux qui croient
et s’endurent
dans leur souffrance”.
Il semble plus facile
d’être cruel que d’être fort.

On juge d’un milieu
à l’importance du secret.
Plus la passion y est forte,
moins s’y adonne la volonté,
et plus l’on y joue en secret
de peur de... de... et de...!

Hé! hé! la jolie farce!
Voilà ce que je pense
après mon aventure avec
Lise Jacques (qui ressemble
tant à Louise Mongeau!).
Mais cette fois-ci,
au lieu d’y perdre son sens,
le monde m’émerveille!
Je vous aime tous!
comme si le monde
devait sauter sous peu!

Ah que je suis bien
à me sentir libre devant moi!

Ma guitare m’attire de savoir
y jouer quelque chose.
De m’y grandir.

Les relations humaines,
c’est comme moi.

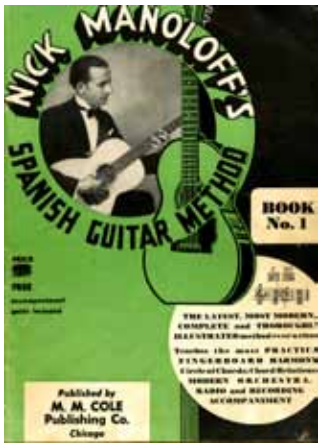
Quand j’ai écrit
à Lise Jacques
(comme aux précédentes)
qu’en amour
nous ne valons rien,
c’était délaisser la guitare.
La faute est de moi: je crois
que je ne comprenais pas.

Une femme en amour
est comme une petite fille.
On ne se fâche,
ni ne s’angoisse
devant une petite fille.
Et c’est briller!

L’on ne doit pas
se masturber si l’on veut
coucher une fille.
C’est
la moindre des exigences.
Et viens l’heure où la femme
s’offre de se laisser prendre.
Il faut comprendre.
L’image de la mère
me rendait impuissant.

Le “fonctionnaire”
se reconnaît
à sa critique dominante.

Félix Leclerc
est un fonctionnaire quand
il chante “l’imbécile”...



3 mars 1964

Hier soir, alors que
je me préparais à travailler
sur ma guitare, André Goulet
est arrivé.
Il y avait des mois
que je l’avais revu.
Comme il n’a pas changé!
Toujours aussi “dandy”,
les cheveux à la garçonne,
les souliers fins,
toujours aussi scrupuleux,
envieux même.
Parle trop.
André et moi nous sommes
connus par un ami commun
que nous ne revoyons
que rarement, c’est-à-dire
aussi souvent que nous nous
revoyons nous-mêmes.
Entre André et moi,
il n’existe presque rien.
Je ne tente jamais
de le rejoindre.
Et lui, s’il vient,
c’est, d’ordinaire, qu’il doit
perdre une heure ou deux
avant un rendez-vous.
Il faut bien dire que l’amitié,
si elle existe, est une chose
très rare.
D’ailleurs, on finit presque
toujours par en sortir.
Du moins,
je parle pour notre monde.

À toute la copinerie:
c’est la guerre en moi.
Adieu mon vieux,
adieu ma vieille,
comme j’étais bien en vous,

4 mars 1964

malgré.. etc., il faut partir
en moi, bonjour l'amour,
salut plaisir, j'ai tellement
eu mal que je ne vous le dis
plus, ah je ris, salut bonheur!
je suis seul et vais partir,
sauvez le masque,
ma guitare comme un fusil
dont on apprend à tirer
- et qu'on me vise droit
au coeur!
les morts sont adorables!
(Mais vous n'avez point
su cette tristesse,
car je riais
dans mon bonheur de rire
parce que, merde, ça me plaît
maintenant!)

Je suis parti pour si loin
en moi!
"Quand y a pris goût,
on n'en revient plus!",
les autres sont inutiles
à justifier.
Suffit de se raconter
soi-même sur papier.
Merde que vous m'avez
déçu!

(J'écris à mon emploi,
par minutes à la fois).

Hier soir, mes mains
me sont apparues, j'oserais
dire, pour la première fois.
Je regardais mes ongles
que j'ai commencé à laisser
allonger pour une meilleure
sonorité.
Je n'avais jamais remarqué
ces deux formes,
presque des pieuvres,
ou alors des méduses
qui perdent leur forme
dès qu'elles s'aplatissent.
C'était la première fois
que je remarquais
à quel point
nous n'existons pas
ensemble.
Elles étaient là,
à bouger devant mes yeux,
comme un être avec lequel
nous vivons par habitude,
naturellement, mais dont
nous sentons soudain à quel
point nous ne savons rien.
Mes mains étaient si loin
de moi!...

Je me demande maintenant
ce que je cherche tant
en autrui,
moi qui n'ai même pas tenté
de m'allier à mes mains,
de m'en faire des copains.
Sales, jaunies par la fumée
des cigarettes, sans soin.

S'il fallait que tout le temps
gaspillé jusqu'ici,
que les heures perdues
dans le malheur et l'ennui
aient produit quelque chose,
nous serions tous virtuoses!
S'il fallait revoir
tous les vides
que nous avons été...

Mes doigts s'aplatissent
sur le bout.

Pour avoir cette guitare,
j'ai dû m'endetter, j'ai dû
me priver de bien des petites
choses auxquelles
je me croyais attaché.
Il y avait déjà
plusieurs années
que je rêvais d'en avoir une.
C'est-à-dire - il y a plusieurs
occasions où j'ai désiré
savoir jouer - pour charmer
les femmes, pour briller.
C'est sans doute la bêtise
de cette motivation
qui ne me faisait rien faire.
Car - il faut bien l'avouer-
il n'y a qu'à moi
que je veux plaire.
Je suis mon dieu le plus
exigeant.
Le reste
est guitare-de-charme:
j'y prends; je n'y crois pas
longtemps.
Une occasion, une guitare
neuve au prix d'une usagée.

La nécessité des contraires
en un même:
le dieu bâtisseur,
le démon destructeur.
Et voilà une seule matière
comme l'eau qui unit
et l'eau qui détruit.
Ainsi vit l'homme.
Être, c'est marier et divorcer.
Être, c'est la contradiction
substantielle.

Mais il se peut
qu'il y ait dominance:
tantôt les purs,
tantôt les pimps.
Mais, comme la chose
se fait naturellement,
pourquoi toujours prôner
les purs au pouvoir.
La débauche
est consubstantielle.
Bâtir, c'est aussi détruire.
Croire, c'est aussi renier.
La naissance de la forme
nécessite la hache.
Que le coeur se décide.

5 mars 1964

Que me reste-t-il du passé
sinon ces quelques souvenirs
de plus en plus vagues,
ces remords,
ces regrets, sinon
cette méchanceté qui monte
en moi au jour le jour?
Sur quelle route me suis-je
engagé moi qui, jadis,
ne jurais que de voyages
et d'aventures?
Ai-je trop demandé
d'un coup, ai-je douté
de la patience?

Quand je repasse ma vie,
c'est la mort que je revois
sans cesse.
Si seulement j'avais su renier
le monde avant aujourd'hui,
si j'avais compris
qu'être un homme
c'est n'être qu'un homme,
c'est cette patience à devenir
peu de chose.

Moi qui répugnais tant
à la routine suis tombé
sous une routine encore plus
horrible: celle de l'ennui,
la routine qui ronge
comme un ver.
Une odeur de gangrène
s'est installée en moi;
je suis cette maison close
où l'homme solitaire est
mort il y a un mois;
je voudrais brûler.

Mais je dois avouer que
la nature fait bien les choses.
Le corps
se débarrasse de ses maux;
il y a des êtres
qui se suicident.

Le suicide est
un contraceptif universel.

9 mars 1964

poésie obscure fait réfléchir,
donc s'apaiser pour
comprendre, pour méditer
de là l'effet d'exorcisme
de ses formes
leur justification

les choses sont la base même
de la conscience
en tant que fondement
du dialogue symbolique
de soi à soi et de soi à autrui

10 mars 1964

Le pire de mon énervement,
de mon malheur,
me vient de trop compter
sur autrui, de mon égoïsme
(qui se voit altruisme...
évidemment).

Mais rentrer chez soi, seul,
avec un poème à mener
en soi, s'embaricader
- prêt à ouvrir à tous -
mais s'embaricader
pour ne pas toujours
se mettre à attendre,
à prévoir leur venue.

11 mars 1964

poésie moderne
ou électronique
ou condensation de l'énergie
ordinairement étendue
dans l'habituel

l'expression
- poétique surtout - est
d'abord valorisation de soi
par le retour de plus en plus
profond
aux images nourricières

on ne parle,
on n'écrit d'abord
que pour se contempler
à travers une méditation
de l'être

le verbe, par essence, monte
en nous comme une sève
enivrant la conscience

le calme d'exprimer
se confond
à celui de contempler

la valeur du poème
n'est que la fleur
mais valable
en tant que valeur
de la méditation

12 mars 1964

(Note pour Lise Jacques
remise avec un livre
de Anne Hébert).

À toi, Lise

pour te remercier
malgré ou à cause
de ce que tu dis de toi:
"si ce n'était le froid...",
parce que tu mérites
qu'on t'aime,
parce que tu donnes déjà
et de plus en plus,
parce que tu apprends
à mieux souffrir
du bonheur d'être fertile,
ce "souffle de chaleur".

13 mars 1964

L'ailleurs idéal
n'existe que par l'illusion
qu'on a de son existence.
Il n'y a pas d'ailleurs
où nous serions vraiment
heureux.
Il n'y a qu'ici.
Ici et maintenant
où je suis heureux
parce que j'y suis,
où je suis heureux parce que
je peux très bien en partir.
Et si j'y reste,
c'est que j'y trouve
l'équilibre du milieu
satisfaisant à la préservation
de ma liberté.

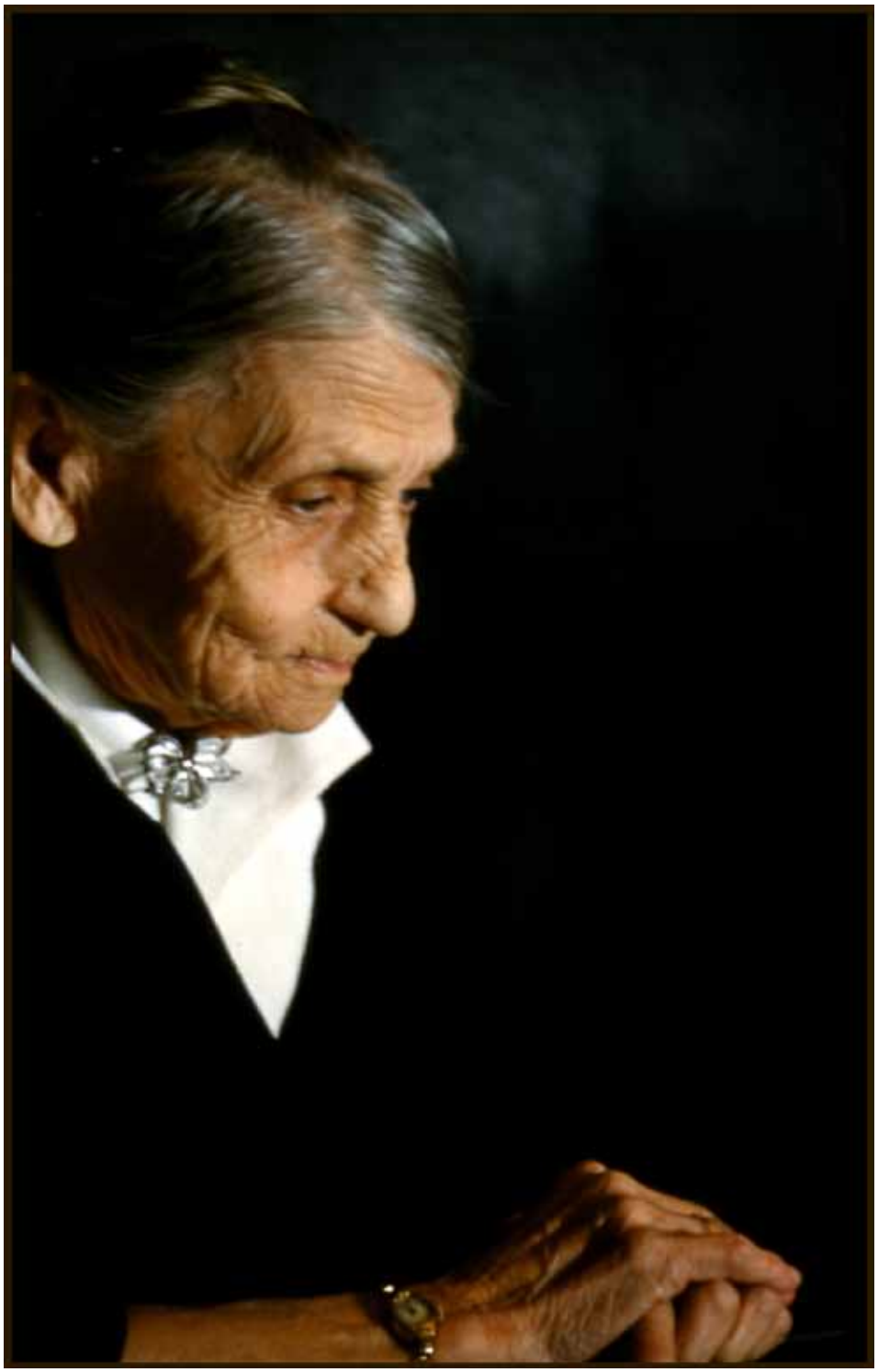
Je suis libre.
Même de souffrir ou non.

14 mars 1964

(Télégramme envoyé
à ma tante
Catherine Fournier
suite au décès de grand-mère
Lumina Caron,
dite “maman Mena”).

Madame
Marc-Aurèle Fournier
Gaspé

Condoléances
- sommes tous peinés -
grand-mère était exemple
vaillance et humilité.

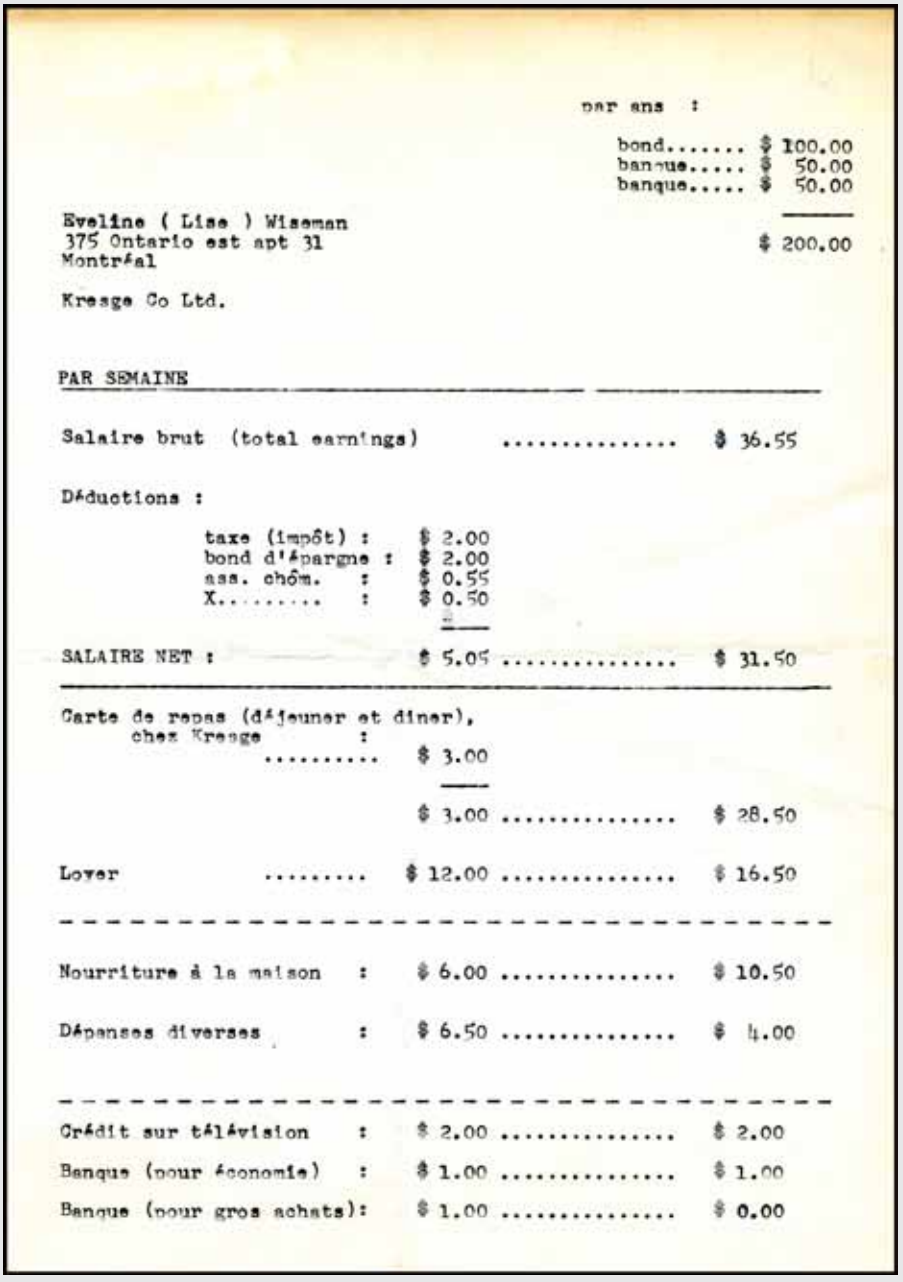


QUI VIVIT IN ME NON MORIETUR

grand' papa Mornard. (juin 1947
Maman Mena papa et moi.

15 mars 1964

J’aime bien
Evelyne Wiseman,
ses rondeurs que l’on palpe
comme un fruit, ses silences
aussi rares qu’auprès
d’un ruisseau, et ses larmes
d’enfant après l’orage.
J’aime à grandir à travers
elle, j’aime ce silence en
moi, cet apaisement
d’écouter autrui
qui nous aime; et notre sexe
comme le pain tendre
et chaud après le travail
au grand froid.
J’aime
et c’est révélation.
Là où j’espérais la foudre,
je préfère l’aube,
là où je criais la stabilité
je m’apaise à l’allure
du fleuve qui passe.
J’aime et c’est faveur.
- Je sais que tu partiras,
je sais que je pleurerai.
Alors c’est moi qui pleure
à travers le bien et le mal
que je te fais, c’est moi qui
pleure dès que je suis seul.



par ans :

bond..... $ 100.00
banque..... $ 50.00
banque..... $ 50.00

$ 200.00

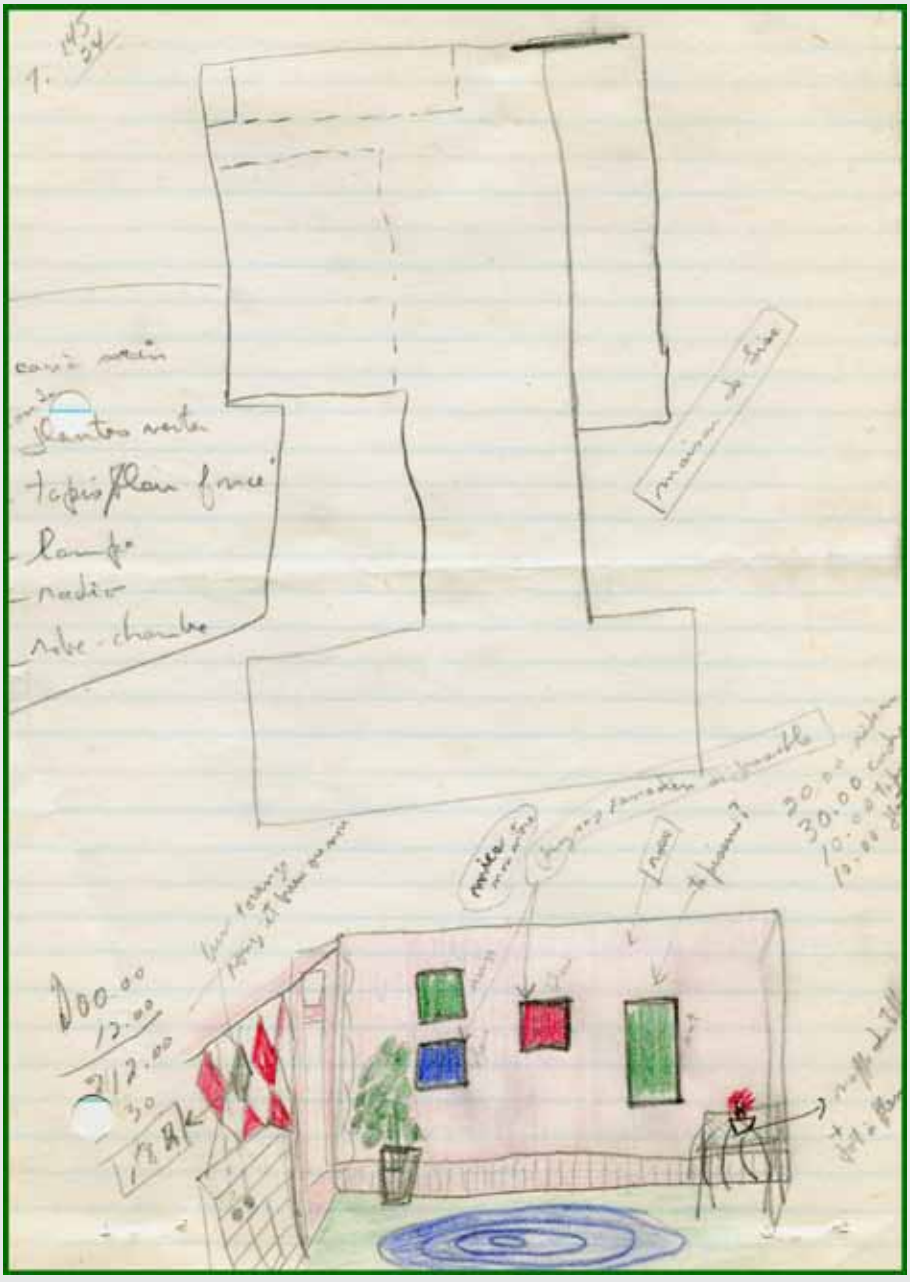
Eveline (Lise) Wiseman
375 Ontario est apt 31
Montréal

Kresge Co Ltd.

PAR SEMAINE

Salaire brut (total earnings)			$ 36.55
Déductions :			
taxe (impôt) :	$ 2.00		
bond d'épargne :	$ 2.00		
ass. chôm. :	$ 0.55		
X..... :	$ 0.50		
		$ 5.05	$ 31.50
Carte de repas (déjeuner et diner), chez Kresge :	$ 3.00		
		$ 3.00	$ 28.50
Loyer	$ 12.00		$ 16.50
Nourriture à la maison :	$ 6.00		$ 10.50
Dépenses diverses :	$ 6.50		$ 4.00
Crédit sur télévision :	$ 2.00		$ 2.00
Banque (pour économie) :	$ 1.00		$ 1.00
Banque (pour gros achats):	$ 1.00		$ 0.00

Peinture de l'appartement d'Evelyne.



16 mars 1964

L'être nous est vivable
selon que nous le sommes
nous-mêmes.
L'absurde n'est
qu'une infection humaine.
La vie n'a de sens plein
que d'aimer la vivre.
Les théories nous réfèrent
sans cesse à repenser
ce qui est bon,
mais l'arête ne fait pas
le poisson.

Le narcissisme normal
rend heureux
de ce qu'il rend aimable.

L'imagination formelle
s'émeut et sert
à l'imagination matérielle.

19 mars 1964

La philosophie que
l'on prône n'est d'ordinaire
que celle que l'on vit
et veut vivre
Quel théiste
philosophe athéistement?
Quel véritable solitaire
philosophe
pour l'attroupement?
Il en est des philosophies
comme des fleurs, chacune
sa forme et ses couleurs.
"Faites vos jeux! les jeux
sont faits! rien ne va plus!"
Et c'est penser.

L'esprit de domination
qui nous aigrit en autrui
peut très bien nous combler
en nous-mêmes.

Il s'agit d'agir sur son esprit
par la réglementation
du corps.
Sagesse très ancienne.
Mais suffisante et mieux
comprise.
Par exemple: apprendre
la guitare.
Outre les yeux à dompter
à la lecture, outre les bras et
tout le corps à styliser,
il y a d'abord les doigts.
Les doigts à dompter comme
des chevaux de parade,
à libérer les uns des autres,
à ragaillardir comme
des acrobates et à assouplir
comme des danseuses.

Les doigts comme remis
à neuf.
C'est donc redit:
heureux qui vit dans l'amitié
chaude de ses doigts.
Et je le répète: il n'y a
de divinité plus digne
à l'homme que lui-même
en lui-même.
L'amour pour autrui
nous en provenant
en chemin vers nous-mêmes.

20 mars 1964

le comique de l'amoureuse
idéalisant l'oeuvre
de son mari et qui s'en
fichait avant l'amour et le cul

le cul a sa position que
l'esprit ne peut partager

camarades: à distance!

PROSE BARBARE

Nous ne nous devons rien.
Nous parlons parce qu'il
nous plaît de nous entendre.
Nous avons choisi
d'être barbares.
Comme d'autres
nous enfantent.
Comme d'autres
se donnent
à un dieu.

Le monde nous est un désert
où marcher
vers nous-mêmes.
Comme vers une fontaine
d'eau pure.
Nous sommes:
la chose nous suffit.

Non pas de ne plus souffrir.
De ne plus désirer
trop souvent ce que
nous éprouvons illusoire.
Mais que le monde ne
nous est que nous-mêmes.
Non pas de mépriser.
Non pas de n'aimer, et
mieux que jamais peut-être.
Mais que d'attendre d'autrui
nous est indigne
et nous révolte.

Nos chevaux
sous nos cuisses
à notre forme domptés
nous sont la mer elle-même
et la plus haute.

Nos coeurs, comme des
bouts de lances, sont bien
enfoncés dans nos poitrines.
La terre n'est pas si tendre
qu'il faille nous en attendrir.
La souffrance
est mise au coffre.
Et la haine: interdite.
L'or n'est pas si ferme,
le soleil n'est pas si jaune
qu'il nous faille
nous y confier.
Notre valeur nous est de rire.
Notre morale plus amère.
Notre soif
nous est d'enfanter la chose
immense que nous sommes.

Meneurs de troubles
au marché de la ville,
étrangleurs de reines
et pillards de caravanes
sont nos signes de noblesse.
L'esprit
fermente à notre haleine!
- "L'édit des mal-aimés!"
La chose est certaine:
nous ne renaîtrons plus.
Telle fut la cause de notre
calme parmi vos danseuses,
vos fêtes et vos chants.

Nous autres barbares
sommes
les créateurs des dieux.

24
mars
1964

L'amour c'est comme
la banque: il lui faut
balancer; quitte à déduire
la différence du salaire des
caissiers.

Un être, c'est comme
une famille: il faut savoir
se taire avec soi-même
comme il faut savoir
se porter des jugements
énergiques.

L'amour, c'est de nous aimer
en une totalité.
D'autres diraient l'amour
c'est d'aimer dieu.
L'erreur fut d'adorer l'être
au lieu de s'y habiter.
Pourtant la notion
et l'expérience de dieu
furent le sentier.
Mais pour construire
la route, il fallait franchir
cette époque.
Car le bien n'existe pour soi
qu'en soi-même.
Car autrui c'est d'abord soi
en état de liberté.
Autrement autrui
n'existe pas en tant qu'autrui
mais en tant que déséquilibre
de soi.

25
mars
1964

La théorie veut tout assumer:
donc le suicide
donc le meurtre: "je te traite
comme je me traite,
mon coeur est de pierre".
Elle veut aussi les coeurs
tendres et leurs lois.

Le sens
de l'infidélité conjugale vient
du non-sens de l'autrui.
Car personne n'est infidèle
à personne dès qu'il aime.
(Personne ne devant aimer
par dettes; personne
ne valant d'accaparer tout
l'amour d'un être).
L'infidélité tient en ceci
que l'on marche contre l'un
en marchant vers l'autre.
Le mal est dans l'esprit
plus que dans les faits.
La lèpre crée les lois
de la léproserie.

Le jour
où le sens de la fidélité sera,
comme une maison close
depuis longtemps, rouvert
vers la totalité de l'être,
cessera l'une des plus
grandes incompréhensions
de l'esprit.

Que le monde est soi,
il faut se le répéter
pour en vivre enfin.
C'est une formation.

28 mars 1964

Ce qu'autrui dit, fait, écrit
- fut-ce con -
c'est encore nous-mêmes qui
nous jugeons en le jugeant.

Il y a toujours une part
à nous louer, mais la liberté
demande d'exiger mieux
de nous à mesure
que nous grandissons.

L'être perd sa liberté
dès qu'il s'y arrête,
le devenir seul nous libère.

La fleur fane à cesser
de croître.

(Note pour Lise Jacques
avec, comme cadeau,
un minuscule chat de bois).

"C'est pas que je suis bien
beau
mais quand
vous me regardez
vous verrez que je suis bien
content
d'être un petit chat".

29 mars 1964

O vie tu es bonne!
que tu es bonne! dès
qu'on cesse de te brusquer,
dès qu'on cherche
à collaborer avec toi!

Ma joie est grande! si
grande! je pleure de bonheur
tant je suis fier de nous tous,
tant je suis fier de moi!
La mesure de l'Homme
fut-elle autre chose que
d'aimer! que de se sacrifier à
ce point même où le sacrifice
nous est joie,
nous ranime dans l'air pur!

Il fallait que je vous dise.

30 mars 1964

Nous sommes d'autant plus
jaloux que nous ne vivons
pas au rythme général
de notre société.

Car alors être trompé
nous apparaît plus souvent.

Il faut être "pour" le plus
possible pour pouvoir
s'adapter en amour.

Aimer quelqu'un:
pour un but
(rapport au monde)
et pour lui-même (intimité).

S'il fallait raconter
le bonheur
comme on raconte
une histoire, le bonheur
y serait l'enfant qui court
à nous dès que l'on sourit
mais qui s'enfuit dès que
notre visage se laisse aller
à sa fatigue.
La conscience humaine
semble ainsi construite
qu'elle nous mène
au malheur aussitôt qu'on
ne la mène plus au bonheur.

Il nous arrive de sentir
une énorme tristesse
de n'être qu'une larve alors
qu'il nous faudrait palpiter
comme un papillon pour
ne plus faire souffrir autrui,
surtout ceux que l'on estime.

31 mars 1964

Le crime alors n'est pas
de souffrir mais d'en avoir
honte au point de toujours
le taire.
Je parle d'une haute
collaboration entre les êtres.

Pourquoi aimer?
Alors pourquoi manger?
C'est un instinct à habiter.

Les perfectionnistes:
en amour, elles se veulent
si parfaites
qu'elles se condamnent
à la moindre faute.

(Écrit en pensant
à Lise Jacques).

La joie que tu m'as donnée
me laisse sans ami
à qui la raconter tant elle est
profonde!
C'est à tous que je veux
la dire, mais il n'est
que de te le dire à toi
qui pourrait me combler!

Plusieurs fois déjà,
car j'espérais
ce que j'ai enfin reçu par toi,
plusieurs fois j'ai fait
des cadeaux à des femmes,
et des plus gros cadeaux
que ce petit chat de bois que
je t'ai donné pour Pâques.
Mais je devais aussitôt
me dire "au moins je suis
content de moi".
Car je restais seul devant
moi-même.
Voici que pour la première
fois, je m'ennuie,
je m'ennuie d'*Yvanoff*
comme d'un symbole
de nous-mêmes consacré
par toi.
Car voilà que toi,
tu as baptisé le petit chat
Yvanoff!
et si spontanément!
ah comme tu l'embrassais!
ah c'était moi qui me sentais
libéré au plus profond
de moi!

Et puis cet empressement
à le montrer!
c'était notre amitié que
tu louais à travers *Yvanoff*.

Sans bien le mesurer
peut-être, tu m'as donné
tellement plus
que je n'ai su te donner!
tu as éveillé en moi
le sentiment
de la reconnaissance,
tu m'as libéré davantage en
me demandant
et en m'aidant
de ta reconnaissance
à grandir!
Avec toi, je comprends
mieux de jour en jour à quel
point j'ai à travailler à l'idéal
que nous nous proposons
pour nous-mêmes.

C'est un cri, un grand cri
de joie qui voudrait sortir
de moi, qui voudrait baigner
la terre de la lumière im-
mense qui se fait en moi!

2 avril 1964

(Écrit en pensant
à Lise Jacques).

Je me serre le front
en me répétant qu'il faut
te rendre justice, qu'il faut
me corriger de mon égoïsme
et c'est comme si j'essayais
d'assécher la vase elle-même
de mes songes
les plus mous.
Comme j'ai envie
de pleurer!
comme je me sens
devant rien à t'offrir
quand je me place
devant moi-même!
Tu me fais du bien
ah que tu me fais du bien!
ta douceur m'encourage,
tes misères ne cessent
d'éclairer les miennes
comme autant d'empires
à te reconquérir!
Ah comme je suis jaloux
- ah plus profondément
qu'une femme ne peut
l'être - mais comme j'ai tort
de l'être, comme j'ai tort
d'exiger
de toi, mon soleil et ma nuit,
mon exigence première.
Je bois le vin que tu m'as
donné, ah si pur soudain
que j'en ai le coeur plus gros
de ta présence.
Faveur ah faveur
- et c'est toi!
(Souffrir d'aimer ne peut être
que grandir).

*

Je me relis et me trouve bien
enflammé pour quelqu'un
qui se désire meilleur.
Comme si la révolution
que je dois mener en moi
n'était qu'une petite chaleur
bien agréable.
Non que je renie
mon exaltation, mais que
je vois maintenant pourquoi
je ne puis te la communiquer
ouvertement et avec joie.
Ce qui me fait comprendre
pourquoi et dans quel sens
je dois t'écrire: il y a un
langage propre qu'il me faut
façonner pour te rejoindre.

3 avril 1964

Il en est des femmes
comme des automobiles.
Calculez un pourcentage
de "citrons".
Les bonnes "secondes
mains" se comptent
sur les doigts:
à moins d'être mécaniciens...

Il en est des êtres qu'on aime
comme des immeubles.
La crasse,
l'érosion s'accumulent.
Si, par malheur, il nous vient
un désir de propreté,
il s'avère plus
économique de vendre
et d'acheter ailleurs
que de rénover.
L'idéal est de savoir
ce que l'on veut dès le début
et d'y sacrifier
pour s'y maintenir.

Les classes intellectuelles
sont celles de l'argent.
Le peuple digère,
la bourgeoisie s'élève
sur la pointe des pieds
pour se faire voir,
et le milliardaire s'enferme
entre ses pierres
et ses chiens.

5 avril 1964

La conscience de ce que
nous sommes nous vient
d'habiter notre conscience
qui n'est autre que ce que
nous sommes.

Notre lieu nous est
d'apprendre qui n'est autre
que l'acte d'habiter
nos questions.

Je parle d'une liberté.

L'humain se manifeste
d'abord
de sa volonté d'habiter.

Nous sommes de telle soif
ou de telle autre.

Nos morales nous reflètent
en nous-mêmes.

La conscience s'élabore dans
l'épreuve et la refonte des
méthodes.

La fidélité
n'est que de renaître.

6 avril 1964

(Note non envoyée
à Lise Jacques).

Je serai dur.
Car tu n'es pas d'une classe
ordinaire de femme.
Ce n'est ni ton mérite,
ni ta faute.
C'est un fruit.
Tu n'es pas
comme les autres femmes.
Mais tu peux souffrir aussi.
Je serai peut-être dur
pourtant.
Car depuis Pâques,
je me suis manqué
à moi-même.
Je suis d'un autre esprit.

Je prévois pour toi un avenir
plutôt difficile.
Voilà pourquoi
je te dis d'écrire.
Un amour banal
- mais avec une queue... -
m'obligera,
comme les deux autres,
à te renier.
Tu deviendras copinerie
et non plus copain.

Non pas que je t'idéalise,
non même que je t'admire
plus qu'un fait qui a ceci de
spécial qu'il pourrait devenir
un peu spécial.
Je sens une possibilité en toi
que je peux t'aider
à développer.

Que faisons-nous ensemble?
Nous ne faisons pas l'amour.
Donc copinerie.
Ce qui m'a mené à craindre
de nous ennuyer déjà,
et toi aussi je crois.

J'ai toujours refusé d'être
le copain d'une femme.
Je refuse encore.
Je refuse le babillage.
Je refuse la sociabilité
par impuissance.

Je demande la tendresse
d'une femme.

7 avril 1964

Il faut rejeter l'humain
pour le grandir.

Sinon: préciosité.

8 avril 1964

Mépris de la bêtise
prétentieuse des femmes.

9 avril 1964

Opposer le “nous” au “je”
de Nietzsche.
Car Nietzsche ne parle
que d’un fort
par rapport aux faibles.
Et non d’un peuple de forts
devant vivre ensemble.
Sa faiblesse est donc
de tout réduire à un fort.

*

Hors de tout courant!
n’y venant que pour piller!
d’aucun dieu!
tel nous est penser!

et ce n’est point paresse!
sinon nous sera
la déchéance la plus grande!
de ne plus avoir de foi
pour nous guérir!
“pris à leur propre piège”,
dira-t-on!

Nous aimons notre rut
(luisant et rouge) aux ventres
contractés des femmes
comme le dieu lui-même
dans l’irruption de sa puissance!

AUTRE PROSE BARBARE

Et nous qui furent gauches,
mais tendres jadis et fidèles
- car c’est d’étendre cet
empire et d’y vivre qui nous
hante, car c’est là
notre violence! -
voilà qu’un sage de la ville
conquise retourna sa science
dans nos plaies:
“Le plus violent
des hommes, s’il sait rire devant l’amour - même si son
rut le tourmente! - trouvera
cent femmes à ses lèvres!
Qu’il soit dur et nous
dispense de nous-mêmes,
s’exclament les femmes,
mais ne s’emporte contre
notre amour!
Illusion de femme!
Paresse de femme!
S’il est violence, l’esprit
du mâle s’élève aussi contre
l’amour, contre l’empire
des femmes!
Et plus barbare encore de
nous avoir connu,
le revoilà qui repart
dans son rire éclatant!
le revoilà qui méprise la terre
entière sous la foudre
de son arme!
Et voilà ton dû, femme
aveugle devant la force!
dans ton égoïsme de femme!
dans ta pourriture qui
ne peut être que de femme!”

Et les femmes de la ville
qui nous entouraient
- nous, vainqueurs
de leur ville -
de leurs bras avides
de femmes,
crièrent qu’on le tue
de médire
contre les femmes!

Mais le calme du sage devant la mort
soudain probable nous ravit
encore à l’écouter:
“Est-il encore une amoureuse parmi vous qui ne soit
la chienne avide de la force
du barbare?
Existe-t-elle encore la
femme sachant souffrir,
la femme aux bras forts et
tendres
de femme se disant redevable de ce que l’homme se
repose de sa force,
la femme responsable
de sa conquête de femme?”

Et nous qui rêvions encore
devant toute femme
ne surent que répondre
à l’amertume immense illuminant soudain
notre route de barbare!

Et nous évaluèrent alors
notre peu d’honneur
en ce fait d’armes,
pillés nous-mêmes par
l’idéal énorme des chiennes!

Car ce n’était là
qu’empire asservi
à l’avidité des femmes,
caricature affreuse de la
vraie femme du maître
d’empire!

C’est alors que les plus
haut placés d’entre nous
se retirèrent hors de la ville
- seuls et plus durs
qu’au matin! -
dans leurs tentes décorées de peaux de bêtes!

Et s’il n’eût été de l’armée
en rut dans la ville
- chien nécessaire et fidèle
du barbare -
vous auriez connu
la merveille du barbare!
le sépulcre sublime!
la pyramide inaccessible
de dix millions de têtes
tranchées!

10 avril 1964

Et nous connurent aussi
la tendresse la plus grande en
la conquête
la plus ardente!
Nous étions solitaires
et d'un seul bloc.
La route nous enivrait de
l'ivresse qui n'enivre jamais!
Et nous apprirent
à reconnaître la densité
diverse des hommes.
Le maître s'entoura de rares
disciples, et eux-mêmes
d'autres disciples, jusqu'aux
moins fermes des hommes.
La doctrine du maître n'avait
déjà plus de ressemblance
avec la vie.
Elle appelait déjà la nouvelle
doctrine purificatrice.
Car c'est l'incompréhension
des derniers hommes
qui demande un renouveau
de la doctrine.
Ils vivent d'illusions.
Et le neuf les épate.
Ou alors ils s'enferment
dans la stagnation:
les religions et les idéologies
en place.

"La jeunesse, c'est l'inva-
sion des barbares".
Mon père.
Nécessité historique
du cynisme destructeur
de valeurs, remettant la vie
au chaos, afin que
se renouvellent les valeurs.

11 avril 1964

Nietzsche chasse les faibles,
les insensés, les superflus
comme Jésus les laisse
à l'enfer.

Les "peines d'amour" sont
beaucoup moins d'aimer
ou de haïr que de ne pas
comprendre l'action de la
conscience devant les faits.

12 avril 1964

Les amours ont ceci
qu'ils nous ouvrent
à nous-mêmes par la ressem-
blance de nos actions.
Il nous faut bien admettre
un jour qu'en amour comme
en haine l'autre n'est pas
ce que l'on se fait, mais
plutôt ce qu'il se fait malgré
qu'on ne le valorise
que selon ce que l'on est.

L'art, si faible soit-il,
est aussi le journal intime
du peuple.
L'individu
y rêve et s'y reconnaît.

13 avril 1964

(Lettre non envoyée
à Lise Jacques).

Je te souhaite que j'aie tort.
Depuis le début, il y eut
en moi des changements.
Copain, que je t'ai dit.
Si au moins tu te voyais.
Rentre en toi.
Pendant que tu m'imagines
seul à t'attendre
et à travailler sur ma guitare,
à te reprocher de ne pas bien
m'aimer, pendant que tu fais
peut-être l'amour
à hue et à dia, je fais l'amour
deux fois par semaine.
C'était à toi
de te créer en moi.
J'ai dit copain.
J'avais dit amour.
Comme tu ne t'occupes pas
de toi par moi, ne te surprend
pas que j'ai changé.
Tu crois que tu donnes
par ta seule amitié,
ta seule présence.
Ton amitié,
c'est de ne pas juger un être
digne d'être aimé.
Et tu aimes qui t'encules toi
l'intelligente!

16 avril 1964

(Autre lettre non envoyée
à Lise Jacques).

Est-ce devenir plus sérieux?
ou n'est-ce que
d'avoir été choyé?
N'être qu'un amant
m'ennuie
et me rend indifférent
aux douleurs de l'amante;
me sentir réduit au seul
dialogue de ma queue
me fait rire de celle
qui m'emploie.
Mais je sais bien taire à quel
point je deviens indifférent.
Je sais profiter du fruit
qu'on m'apporte.
Car j'aime la femme
en spasmes
à la violence de mon rut.
L'esprit plane sur mon corps
comme l'aigle
décide de sa proie.
Je sais la fadeur du corps
que n'informent
les sels de l'esprit.
Il nous faut apprendre
à vivre avec cette différence
énorme: tu es une femme,
je suis un homme.
Nos joies ne proviennent pas
de mêmes causes.
Sinon nous perdons
le meilleur
de nos rencontres,
nous gardons nos illusions.
Cette différence,
elle est immense, je la vois
de plus en plus, il nous
faudra nous y compléter.
D'abord il nous faut
nous voir et non nous rêver.
Ensuite nous comprendre
pour nous aider à grandir
sans brusquerie.
Sinon c'est encore l'illusion.
Être copain, au point
où nous en sommes,
ne peut être que cela:
accepter
de nous aider à grandir.
Sinon sera le dégoût
de nous-mêmes, chacun
devant lui-même, la douce
connerie d'accuser l'autre.
Si je t'écris, c'est à cause
d'un dialogue de plus
en plus grand à maintenir
entre nous. Tu as besoin de
te dévouer, de plaire,
de rencontrer des tas de gens.
Tu es un parfum.
J'ai besoin de solitude,
de me suivre en moi-même.
Je suis une pierre.
Et tous deux, nous avons
besoin de nous confier.
Il est entendu
que tu ne me dois rien.
La seule raison qui peut
te justifier de travailler
à notre amitié, c'est
d'espérer l'un de l'autre.
Je ne peux vivre
avec un masque.
Si je suis faible,
je me montre faible.
Si je suis convaincu,
je m'affirme.
Il faut accepter le jour
et la nuit. L'essentiel, c'est
notre présence l'un à l'autre.

(Autre lettre non envoyée
à Lise Jacques).

Chère Lise,
Malgré que rien ne soit réglé
pour mes études
avec ma famille, car je n'ai
pas encore osé leur en parler
(ils me parlaient tellement
de leurs problèmes, de leurs
espoirs; ils me questionnent
si peu sur moi-même)
je dois te dire à quel point
j'ai été injuste avec toi
la semaine dernière.
Après tout le bien
que tu m'as fait!
Mais le problème
de mes études me rend
tellement impatient
et exigeant envers ceux
qui m'entourent!
Je me sens tellement perdu,
je sens tellement à quel point
je vous néglige
quand je pense à moi,
que je ne pouvais te l'avouer
qu'en te l'écrivant!
Car j'ai honte
de tant demander, de si peu
m'efforcer à vous donner,
maintenant que je vous
connais et sais à quel point
vous méritez plus que moi.

Je te demande
de me pardonner.

Les peines d'amour
sont bien plus un problème
de chômage affectif
que d'amour.

Une conne, dès
qu'on la croit intelligente
et lui parlons comme telle,
nous déçoit et nous fâche
bientôt de sa réalité.
L'idéal est de traiter
toutes les femmes
comme des connes.
Elles ne peuvent alors
que nous étonner.
Il faut dire que je suis bien
fâché de mes expériences
quant à Lise Jacques.
Je n'ai plus le temps
de me confier à une conne.
Copain: oui.
Protecteur.
Inatteignable.
Mais non ami: il faut
l'égalité.

Il n'est que de s'occuper de
soi qui valorise l'existence.
Mais la majorité n'y retrouve
qu'eux-mêmes
contre l'existence.

18 avril 1964

Mon erreur?
Voici: il faut d'abord enculer
les femmes.
Ne remettez pas
à demain la femme à enculer
aujourd'hui.
Madeleine Letellier,
Janine Corbeil,
Louise Mongeau,
Lise Jacques:
échec à l'enculage!

Pour une femme,
le bon copain,
c'est la parole sans le cul.
L'amoureux:
la parole et le cul.
C'est dit!

Mais ajoutez ceci:
l'amour est l'habitude
à telle parole et à tel cul.
Et c'est splendeur.
La preuve:
Evelyne Wiseman.

Cette note que je juge
contenue autant que réaliste
(enfin!), est la note la plus
difficile que j'aie eu à écrire.
Il me faut me franchir.
Le monde
est à nous défrustrer.
Je le veux.
C'est dit!

La femme n'est peut-être pas
mon lieu.
C'est comme un plafond
trop bas où je dois
sans cesse marcher recourbé
sur moi-même.
Où je suis mal et ridicule.
J'ai besoin d'espace.
Mais peut-être n'est-ce
que de n'avoir connu
de femme à ma mesure.
Ou peut-être de n'avoir su
m'intégrer
la femme à ma mesure.
Pourtant comme je suis bien
maintenant que je suis seul
au milieu de l'espace
que j'apporte à mes amis.
Et ce n'est pas de bâtir
mieux qu'autrui.
Mais d'être mon seul maître
à mon bord.

26 avril 1964

Une morale universelle
ne peut être universelle
qu'en une confrontation
régulière des morales.

L'idéal s'avère
moins au futur qu'au passé.
L'idéal immerge
à la mesure de la conscience
qu'elle engendre.

27 avril 1964

Ange-Aimée
Fournier-Mornard refuse
mon retour à la maison
paternelle.
Ma mentalité.
À cause des enfants.
M'a finalement dit mon père.
Elle était sortie.
Mon père m'offre:
je reste en chambre, j'étudie,
je travaille (un peu)
durant l'année et l'été;
il emprunterait
et me financerait.
Mais ce n'est qu'un projet.
D'autre part, il contrôlera
mes résultats scolaires.
"Afin que tu ne fasses la
noce au bout de deux mois".
Longtemps parlé avec lui.
De ses problèmes.
De son sens de l'insécurité.
Souper seul à seul.
Au départ, il a pleuré.
Moi aussi.
Brûlé vif.
Et pourtant: heureux!

Promenade
avec Madeleine Letellier.
Aime Jacques Leduc.
Qui l'a déviergée.
Et s'en fou semble-t-il.
Madeleine
que j'aime si facilement.
Mais il nous est resté
cette estime dit-elle
entre nous.
Brûlé vif.
Et pourtant: heureux!

Cette semaine.
Me suis fait volé chez moi.
Magnétophone,
dactylographe, et le tiers
de mon JOURNAL INTIME
dans un coffre sous clé.
La tête qu'ils feront
en ouvrant le coffre!
Même nos écrits
se distancent de nous.
Vaut mieux
le savoir dès aujourd'hui.

Seul.
Éperdument.
Qui donc est irremplaçable?
Je suis mort.
Voilà.
Vaut mieux
le savoir tout de suite.
Mais, dites-moi, d'où
me vient soudain cet espace
si pur devant moi?...
(Je parle d'une scission
nous aspirant à la grandeur).
Ne dormirai pas de la nuit.
Car un enfant semble-t-il
veut naître en moi.

(Lettre que je ne crois pas
avoir envoyée à mon père).

Tu sais très bien que
pour poursuivre mes études,
je ne peux compter
que sur toi.
Il me semble aujourd'hui
que la vie m'a si bien frappé
depuis deux ans, que j'aurai
la motivation de réussir.
Ton aide - si tu acceptes
de me l'accorder - est
une chance tellement rare
qu'il ne pourra être
que de ma faute de ne l'avoir
mené à bien.

Et je te remercie d'avoir
compris et pardonné
au contraire de la famille
de Marie-Ange Fournier
et compagnie
à l'adolescent que j'étais,
à la violence aveugle
que j'étais.
Que tu aie pu souffrir de
mon départ, qu'il soit resté
en toi cet amour du père, m'a
causé le remord de t'avoir
incompris comme je l'ai fait.
Et si l'autre soir
en te quittant j'ai eu peine
à me retenir de pleurer, ce
n'était pas la grande famille
avec ses grands-pères
et ses cousins
que je regrettais, mais toi
à ton meilleur: l'inventeur et
le père.

Sache bien
que je me souviens encore
d'une morale que tu m'as
souvent répété:
qu'il faut toujours vouloir
faire avancer la famille
d'un pas de plus.
Et la famille, nous le sentons
de plus en plus, c'est tout
simplement l'Homme.

Et s'il y a tant de violence
en moi contre la famille,
c'est de l'avoir découverte
une entrave à la nécessité
de repenser ce que
nous sommes devenus.
Et, tu le sais bien, le jour
où je cesserai de les juger,
sera peut-être le jour où
ton devoir sera de me renier.

Mais que je te répète encore
une découverte que je fais
en toi depuis quelques mois:
c'est contre ton autorité
que je m'étais d'abord
élevée, symbole d'une
oppression plus grande qui
m'est venue d'une famille
trop étroite.
Mais que tu sois le premier à
t'attendrir de nos rencontres
m'assure maintenant
de notre ressemblance.

Tu es mon père
quoi que tu fasses.

P.S.
Que tu m'aies finalement
avoué que je serais de trop
à la maison m'a fait très mal;
je me suis senti
terriblement seul.
Depuis six mois surtout.
On imagine mal à quel point,
nous autres rebelles,
sommes vulnérables.

Mais de parler avec toi
m'a consolé
de n'être vu que rebelle
en tant d'autres endroits.
Tu sais que je ne renierai
jamais
ce que je crois être la vérité
- et encore moins l'honneur
dû à la liberté.

Voici le relevé de
mes besoins hebdomadaires,
selon le régime
que je suis actuellement.
Il ne me semble pas exagéré
de te dire que je me suffis
- me semble-t-il -
d'un minimum convenable
mais qui fait néanmoins
un gros montant.

MES SOURCES
DE REVENUS
(indépendamment de toute
aide).

Mon travail durant l'année
complète à un soir semaine:
52 X $6.00 par semaine,
soient $312.
Mon travail durant l'été
(soit 10 semaines):
pour payer mon argent
de poche, $208 par an;
ma pension durant l'été,
$200
et mes vêtements, $100.
Total: $820.
Il me manque donc le prix
de la chambre et pension
durant l'époque académique:
42 semaines X $20, $840
et le prix des cours, $400.
Pour un total de $1240.
Il me sera peut-être accordé
une bourse, mais je doute
que le gouvernement accepte
de répondre à une nouvelle
demande vu mes insuccès
précédents. Il semble
que je pourrai aller habiter
(moyennant ce $20 semaine),
dans la famille
d'André Bisson,
4214 Saint-Hubert.
Son épouse s'occuperait
de mon lavage, de mes repas.
Ils ne feraient pas un gros
profit avec moi.
Nous avons fait
la "Place des Arts"
ensemble, sa femme chante
dans les choeurs
de Radio-Canada,
et cette atmosphère me plaît.

28 avril 1964

jazz!
à jamais ce jazz!
le rythme d'être cette vague!
à jamais jazz!

jazz!
éperdument la nuit!
à jamais toi!
jazz! amoureusement jazz!

je t'aime tant!
jazz!
je ne t'aime plus!
jazz!
ridiculement
amoureusement
jazz!

je t'aime, tu m'aimes
je ne t'aime pas ,
tu ne m'aimes plus
jazz! infailliblement!

mais qu'est soudain ce rire
d'où vient cette vague
je m'élève vers moi
jazz!

8 mai 1964

Hier après-midi,
rencontré Giselle Deslières.
Dix-huit ans.
Fille mère.
Au café bohème
“El Cortijo”.

Menstruation.
Mais tout de même baiser
- sans coït -
le soir et le reste de la nuit.
Entre-temps: elle fit la rue:
deux clients.
Dieu soit damné! me voilà
“pim”! mais c’est mal dire:
ce n’est que subvenir
elle-même à ses besoins.
Le cul aussi
est un instrument de travail.

(Cabiria! éternellement!
ne serait-ce encore
que cabiria?)...

Ce matin: travail.
Plus je devais partir,
plus elle voulait baiser.
(Elle mordait!...)

Je travaille.
Elle dort chez moi.
Lui téléphone à midi
et à une heure.
Elle adore rester chez moi.
Nue parmi les linges
et les livres.

10 mai 1964

Je suis satisfait.
Il y a deux ans, j’avais faim.
Maintenant je suis satisfait.
Je n’ai plus besoin de vivre.
Je suis heureux.
Une joie décisive.
Il n’y a rien que je n’aime
pas.
Mais je partirai
tout de même.
Un peu.
Car j’ai besoin de calme.
J’ai besoin
de me détacher davantage
pour aimer davantage.
J’ai besoin de vivre seul.
J’ai besoin de me priver
un peu plus pour apprécier
davantage.
J’aime! Éperdument!
Et pourtant ce calme énorme
en moi!

Je vous quitte
et je suis toujours avec vous.
Car je reviendrai souvent.
Car je vous porte
en mes pensées.
Car je suis satisfait de vivre.

16 mai 1964

(Lettre non envoyée
à Lise Jacques).

Il y a presque six mois
que nous tâchons de
nous respecter, et j’estime
qu’en ces six mois,
nous avons vécu
beaucoup plus que six mois.
Nos aventures nous ont
appris sur nous-mêmes.
La jeunesse
est un inventaire.
L’amour n’est pas encore
pour nous
le musée d’avoir vécu.
Tu sais que je t’aime.
Mais au contraire des
amours délirants et aveugles,
mon estime pour toi
m’habite en profondeur.
De là que je souhaite
toujours pouvoir te dire:
je t’aime de la même
manière.
De là notre liberté
l’un devant l’autre.
L’amour,
c’est comme publier.
Il faut avoir corrigé
longtemps.
Le coup de foudre, comme
l’inspiration, ne produit
que de bons vers à reprendre
et à corriger.
Au contraire des autres filles,
j’éprouve avec toi
la liberté de penser.

17 mai 1964

Demandé à Lise Jacques
si elle désirait coucher
avec moi.
- Non. Nous ne pourrions
plus nous parler.

Notre faible sensualité...
disions-nous.
Notre amour de l’esprit.
Elle m’embrasse en partant
- sur réquisition de ma part
s’il vous plaît.
J’ai l’air content de notre...
pureté.
Elle aussi.
Mais j’en doute tant!
Donc je préserve notre...
amitié, mais je sortirai
avec d’autres filles,
j’en ai assez des adorables
petites copines.
La fille est sentimentale
et le garçon sensuel.
Mélangeons le tout,
je suis d’accord.
Coucher et se chérir.
Mais non prôner
la fille comme exemple
pour le garçon.
Une femme vive
et qui m’aime de son gré.
Et non pas des culs secs.
Autrement, “crossez-vous”
et fichez-moi la paix.

18 mai 1964

Rencontré Louise Guay.

Penser n'est pas se leurrer
sur soi-même.
Accepte que ton oeuvre
passe sous un autre nom
que le tien et te voilà
heureux du fait d'avoir pensé
plus que de paraître penseur.

Il est aussi ridicule de louer
le soleil qu'un lampadaire.

Mon erreur est simple.
Lise Jacques avait dit:
"allons chez toi regarder
la télévision".
Elle savait que le divan-lit
était ouvert et que
nous allions nous y allonger.
Sa voix tremblait
- m'a-t-il semblé -
alors qu'elle lisait le journal.
Je n'ai pas ouvert
la télévision.
J'ai demandé:
"veux-tu faire l'amour,
combien y a-t-il
de temps que tu n'as pas fait
l'amour?"
Insultée.
Il me fallait bander
et la prendre peu à peu
durant un film à la télévision.
Je m'étais masturbé.

Voilà.
Le temps est proche où
la femme me sera naturelle.
Le temps est proche où je ne
tremblerai plus de la dévêtir.
Le temps vient
des grandes habiletés
et des plus vastes morales.

André Bisson
hésite à me loger chez lui.
Louise Laprise doit passer
juin dans sa famille.
Il craint sans doute
que sa femme et moi...
il doit voyager en juin.

J'ai trop parlé de ma vie.
Il y a des franchises comme
la foudre: on craint toujours
qu'elle tombe sur sa maison.

Je suis seul et vide.
Si je reste seul, je vous jure:
je serai monstrueux.

19 mai 1964

L'idéalisation
porte trop de gens
à méconnaître la différence
entre l'auteur et son oeuvre
qui en est la cime.
Leur vient d'imaginer.
De là vient la solitude
de l'auteur
dans son propre milieu.
Tu es poète: ouvre tes portes
et reste en toi-même.
Je ne parle
ni de méfiance, ni de haine.
Mais d'une liberté.

Aime et fais ce que tu veux.

29 mai 1964

(Lettre non envoyée
à Lise Jacques).

Je t'écris, non pour achever,
mais pour ouvrir
quelque chose.
Mais, permets-moi
de me demander
s'il ne vaudrait pas mieux,
après toute la nécessité de
toi que tu as pu voir en moi,
t'annoncer que nous
devrions ne plus nous voir.

Ai-je besoin de toi?
Tu as grossi l'affaire
et pourtant tu as eu raison.
Car je me suffis
en moi-même et peut-être
plus que toi.
Ma solitude n'est pas
capitonnée d'amitiés
et de tout l'étourdissement
qu'on y trouve dès que l'on
n'atteint pas à sa rigueur.
(Vois-y ce que tu veux).
Et pourtant tu as eu raison.
Car j'ai besoin de dialoguer,
non seulement
envers quelqu'un, mais avec
quelqu'un.
Et ce quelqu'un ne peut pas
être que moi-même.
Même si j'ai une solitude
énormément pleine
et, je crois, heureuse.

31 mai 1964

Aujourd'hui, tu me pèses.
Je souhaite ne pas te revoir.
Ce matin, je t'ai aimé.
Demain, j'espère,
je t'aimerai mieux.
Je parle d'amitié.
Je déteste qu'on m'impose
l'amitié comme un interdit
de grandir à l'amour.
Mais tu ne semble voir
"amour" qu'en l'adorable
mondanité occidentale
(et sans doute terrestre),
qu'en cet éveil passionnel
du corps et de l'esprit.
Drogue.

Tu as le rôle
des grandes bourgeoises.
Non dans le rapport
de toi à toi.
Mais devant autrui.
"J'irai vous voir,
mais ne m'attendez pas,
il y a tant de cons, je pars
peut-être pour Tokyo".
Je préfère la masturbation.

Suis-je en colère?
Je me vois t'écrire
comme on envoie
des faires parts mortuaires.
"Ma tendre mère est morte
et je pleure..."
En vérité, j'étais le fils
le plus heureux du monde!

"Maurice ne m'intéresse
plus".
C'est de toi.
"Lise est paternelle,
non maternelle mon vieux".
C'est de Roger.
Vous vous aimez
adorablement.
"Je préfère être pim".
C'est en moi.

À force de dire à un homme,
soit indépendant,
tu le rends dépendant.
On sort de chez toi
comme d'une caverne.
Ça tu n'es pas prête
à le comprendre.
Tu me répugne
de m'avoir tant dit
que je dépendais de toi.
Car, au début, je t'aimais
d'être libre avec toi.
Un soir j'ai parlé d'entraide.
Tu jouas Cléopâtre.

Tu mens tellement mal
à autrui,
et tellement bien à toi-même.
J'ai mal joué aussi.
Là, j'ai besoin de cracher.
Retiens le bien.
Un jour, si un jour il y a,
tu me le rendras.

Je donne des armes.
Des bombes mon camarade.
De quoi nous rendre
toute rencontre impossible.
Mais je suis froid
comme une pierre.
Je ne m'excuse pas,
j'en ai assez.

Tu comprends,
je me sens libre,
tellement libre de ce que
tu ne me bouscules plus
de me vouloir libre.
Car la liberté
c'est comme l'amour.
Ça ne se calcule pas.

Mais au fond
tu es bien contente aussi,
et je suis bien content
de te rendre heureuse.

Adieu, et si l'on se revoit,
joue, joue à tout rompre.
Mais je divague,
tu ne joueras pas.
Tu ne seras que toi-même.

J'ai joué.
Je ne m'excuse pas.
Je suis libre.

Écrire,
c'est informer la tribu.
C'est donner un modèle
à mimer.
Souvent
contre les morales en cours.
Car il importe d'abord
de compléter.

Une morale n'est une morale
qu'en sa libération
de la morale.

La débauche et l'ascétisme
ont leurs apogées
et leurs effondrements.

1 juin 1964

(Lettre non envoyée
à Lise Jacques).

Intelligence?
D'où te vient ce culte?
Quel dieu t'es-tu encore
inventé là?
Comme: gymnastique;
le culte du corps;
et toute la mafia.
Je croirais plutôt
que tu n'oses pas goûter
l'aventure.
En d'autres mots: quelle
oeuvre portes-tu en toi?
D'accord, tu es une société
secrète, tu inventes
en silence...
Sais-tu la lourdeur
que tu imposes en exigeant
l'intelligence?
"Aimons-nous", c'est
mon erreur, mon impatience:
tu te souviens de
la répulsion qui naquit en toi.
Tu parles d'intelligence
comme je parle d'amour.
Je souhaite me tromper
en te comparant ainsi.
Comme si l'amour
et l'intelligence étaient
des stages.

2 juin 1964

Il se produit
dans l'histoire de la poésie
ce qu'il se produit
dans celle d'un poète.
L'enfance est
aux étonnements incontrôlés,
l'âge à la forme
s'affermissant à la mesure
d'un sens plus synthétique
et mieux compris.

La poésie consiste à mieux
dire ce que l'on pense mieux.
Il n'est de grande poésie
qu'en l'accentuation
d'un rythme
et d'une intériorisation.

Le beau est relatif
à l'expérience du beau.

Tout être comporte
ses zones de désillusion.
Accepter de vivre,
c'est accepter de comprendre
l'être.

4 juin 1964

La retenue
ou morale classique (comme
en poésie l'alexandrin)
évolue vers la retenue libre
(de même qu'en poésie
le vers libre).
L'immoral est d'écrire
à la Victor Hugo.
Nous autres modernes
savons le privilège de penser
l'irrégularité.
Nous savons le plagiat du
peuple en matière de morale.

Il en est des maîtres comme
des situations qui les
suscitent et les encombrent.
Bousculer une mafia
ne conduit jamais
à être tout à fait pardonné
par cette mafia.
La compréhension ne vient
que d'une situation
hors de question.
L'accusation qui la précédait
semble justifier
ses différences.
L'exemple se découvre
chez l'individu.
Il accepte qu'on condamne
la sottise, même violemment,
mais n'accepte presque
jamais, et surtout
n'en louange jamais
son accusateur (l'accusant de
l'avoir accusé) de le traiter
de sot.

5 juin 1964

Il n'est de vérité en soi
que la sienne propre.

L'absolu n'est que
cette présence de l'instant.

8 juin 1964

(Lettre non envoyée
à Lise Jacques).

Nous grossissons
démesurément les valeurs
que nous ne voulons pas
franchir.
Nous nous y protégeons,
cachons
comme dans une caverne.
La grandeur est de sortir
en pleine lumière au risque
d'être assassinés
par l'incompréhension
des craintifs.
L'amour est bien autre chose
que la première passion.
Il y a "tomber en amour"
et "grandir à l'amour".
Nos amours se succèdent.
J'ai dit que nous étions
de seconde main.
Il doit y avoir rénovation.
Ça m'a fait quelque chose,
indéniablement.
Il y a tant de passions
dans nos vies, qu'il me parait
nous leurrer
que de ne pas s'y soustraire.
J'ai admiré en toi
cette volonté de ne pas
t'apitoyer
sur des enfantillages.
J'ai admiré en toi
un grand dévouement
à plusieurs occasions.
Et je savais
qu'alors tu grandissais
et nous grandissais.
Que tu nous aidais à être
libres.
Que tu étais une alliée.
Car c'est une guerre aussi
que vivre.
Je te dois les efforts que
tu as posés pour te grandir.
C'est une reconnaissance,
une louange
envers certains faits.

Seul parmi les Bisson,
et plus seul que jamais
me semble-t-il malgré leur
bonté, je touche un fond
où il devient nécessaire
de me mesurer à moi-même.
Il y a rêver d'un fond,
et il y a en vivre.
Il me semble commencer
à voir clair au plus profond
de la nuit.

Le bruit de l'amitié,
les fanfares de la passion
sont d'abord des garde-fous.
Même en véritable amour
- du moins me semble-t-il - il
y a ces profondeurs sacrées
et impénétrables.
Il y a cet homme
et cette femme devant la
faille qui les sépare et qui
n'est autre que la mesure
de leur présence
de l'un à l'autre.
Nos empires et nos dieux
s'effondrent,
nous naissons et renaissons
d'une tombe à l'autre.
Voilà où trouver
notre liberté.
Nous respirons plus
d'une fois de la naissance
à la mort.
Il y a l'espace suffisant
d'un bonheur.

Roger Dulude et toi
étiez partis, au fond
je le crois, dans une bonne
sincérité.
Mais l'erreur
- tu en as ressenti les effets
plus que moi - fut de partir
en guerre sans fusil.
Mais voilà:
quand pouvons-nous dire
que nous sommes prêts.
C'est à toi de te calculer
et de te prévoir.

*

Je n'enverrai pas cette lettre
à Lise Jacques.
Je suis dégoûté
de forcer les coffres-forts.
L'or déçoit
plus qu'il ne brille.
Et surtout - disons-le -
j'en ai assez de courir
après les femmes alors
qu'il est tout à redresser
en moi-même,
tant à découvrir et à réaliser,
ce qui, par surcroît, produira
chez autrui, ce qui, au fond,
ne m'intéresse pas encore,
je veux dire logiquement:
car c'est une forme d'esprit
à acquérir.
Et j'ai mon entourage:
ma famille, les Bisson,
les rares amis qu'il me reste
- amis, c'est vite parler
de santé alors qu'il y a tant
de malades et d'amitiés qui
n'ont de buts que d'enrayer
l'ennui
de ne pas avoir de but!
Et aussi mon oeuvre
- ça aussi c'est parler
très très sérieusement -
mes études, et l'usine
- peut-être - de mon père.
Avant trente ans, ne rien
bousculer, et même après.
Le temps qui délie tout
sait aussi fournir
les liens essentiels.

Ce midi, Lise Jacques
m'annonce un nouvel amour,
un nommé André.
Je souffre, c'est évident.
Je lui ai dit.
Et aussi ma crainte de
cet emportement de sa part.
Mais je souhaite un succès.
Je souffre, c'est évident.

Elle en fait marcher
plusieurs à la fois.
En attendant
les coups de foudre.
Au moins ma
- c'est fort dire -
Giselle Deslières
était vraie putain et non une
caricature psychologique.

9 juin 1964

Je suis vexé, c'est évident.
Voilà pourquoi c'est ridicule.

Il y a des moments
où couper du bois résout
mieux les problèmes
que tous les raisonnements.

C'est écrasant tout le temps
perdu dans ce journal
à parler d'amour alors qu'il
n'était que désir de posséder
pour jouir.
Comme si d'être aimé
- comme d'être riche-
pouvait juger
d'une existence!
C'est décourageant de voir
à quel point la décadence
de l'Occident
manque même de sérieux!

Je commence à comprendre
la grandeur
incompatible à la société.
Car, voyez-vous, bien que je
ne m'en excuse aucunement,
je me réserve encore
la croyance d'être grand, car
en marche vers la grandeur.

Il en est de nous
comme des produits
que nous enfantons.
Notre majorité s'use à
paraître plutôt que de valoir.
Ne nous aimez pas
de vous le redire.
Comment croirions-nous
à votre amour, nous qui
perçons d'abord le ridicule
de vos haines?

Les hommes, comme l'or,
se ternissent au toucher.
Et nous qui courrons
de l'un à l'autre,
je nous dirai ridicules et
faux.

Les larmes
ne sont d'ordinaire qu'un pu
d'orgueil et d'enfantillage.
Au nom de quel effort,
nous parlez-vous
de vous comprendre?

Il est des producteurs
d'idéologies
comme des industriels.

10 juin 1964

Ce qui nuit à l'enfant
n'est que le manque
d'ouverture des parents.
J'y entends nécessairement
le manque de maîtrise
d'eux-mêmes dans le monde.

L'amour libre n'a de
nuisance qu'en ce qu'il brise
un contrat social des parents
établi contre l'amour libre.

L'amour libre, en état
familial, vu notre étroitesse
et vu notre étrange
conception de l'amour, est
pratiquement impossible.

Sexuellement, j'éprouve
souvent le désir de retourner
voir Evelyn Wiseman.
Surtout qu'il est peut-être
encore temps.
Sa lesbienne parlait déjà
de la quitter.
Mais c'est une solution
de facilité.
Je préfère ma solitude.
Je préfère ma main.
Et, si l'occasion vient,
une femme un peu plus racée
et fortunée.
À moins que je m'en fous...
Trois repas par jour,
une solitude intéressante,
ne sont pas pour m'enlever
mon obsession.

Plusieurs filles me font
penser à Gisèle Deslières.
Plusieurs femmes
à Evelyne Wiseman.
Au fond, c'est toujours
la même chose.

Lise Jacques est en amour.
Un rut qui durera
ce qu'il durera.
Au fond, elle m'écoeure.
Mais au fond - aussi -
je pense trop l'amitié ou
l'amour comme un don ou
une accaparation alors
qu'il n'est qu'idéalisation
d'une politique
et d'une finance.
J'adore me plaindre
dès que je me sens négligé.
Enfantillage.
Il faut garder pour soi le
MOI qui ne peut se suffire et
se complaire
qu'avec lui-même.
C'est dit:
je déteste l'enfantillage.
Je ris avec ceux
qui me trompent.
Pourraient-ils seulement me
tromper alors qu'il ne m'est
de fidélité que la mienne.

18 juin 1964

C'est dit: cela semble impoli.
Mais j'écris devant moi.
Si quelqu'un s'y mêle, qu'il
sache aussi s'y retrouver.
Et surtout ne pleurez pas
d'amour devant moi:
je ne vous croirais pas.

Madeleine Letellier: copine
à temps partiel. À précéder
dans l'éloignement.

La seule durée absolue:
soi-même.
Le reste: rencontres, coïts,
paysages.
Et ne parlez pas d'injustice
devant moi: car je rirai de ce
que vous ne soyez comblés
de ce que la seule justice
pour vous ne soit vous..
Et sachez ceci:
tout est permis.
Le meurtre aussi bien
que les prisons.
Le barbare aussi bien
que l'ordre.
Mais sachez encore ceci:
nous sommes
en concurrence.
Voilà notre morale.

19 juin 1964

Voici où j'en suis.
J'adore la liberté.
J'adore agir; mais aussi
remettre en question.
Les amours me pèsent.
Les amitiés me pèsent.
Autrui m'empâte.
Que voulez-vous que je sois
dans une chaumière
alors que je pense un empire.
Pour la première fois,
peut-être, je suis seul.
Et justifié.
Que voulez-vous
que je fasse du jugement
d'un simple soldat.
Et pourquoi
devrais-je mentir?
L'infidélité commence avec
la promesse d'être fidèle.
Car c'est d'abord tromper
autrui que de l'attirer
à se baser sur soi.
Les valeurs ne sont absolues
qu'en leur relativité aux
agencements de situations.
Il y a une morale de l'amante
et une de prostitution.
Le transfert est terrible,
mais possible.
Il existe en morale,
comme en tout art,
des écoles, des influences et
des effondrements
d'où s'élèvent sans cesse
de nouvelles formes.
L'attitude humaine semble,
par essence, désirer
des formes plus que
des dieux qu'elle y incarne.

20 juin 1964

Evelyne Wiseman.
Jean.
Comme il est de visages
qui leur ressemblent.
Goût de les revoir.
Et pourtant.

Si je veux finir mes études.
Professeur de lettres.
Maison dans la nature.
Auto sport.

Présence plus grande
de la solitude.
Silence et grandeur
de la maison Mornard.

Mes situations se précisent.
Je découvre ma mesure.
Hier soir: marcher dans
le quartier fauve de la ville.
Rue Saint-Laurent,
rue Saint-Denis près de
Sainte-Catherine: chez moi,
énormément chez moi.
Je suis un agent double.
Aucune société,
comme aucun être,
ne vaut à elle seule
que je m'y castre.
J'ai dit mon athéisme.
Ma morale: le passe-partout.
Mon droit: le respect
de la concurrence ou vivre.

Je conçois la tranquillité
bourgeoise
comme un lieu d'étude.
L'aristocratie comme
une intériorité de l'oeuvre.
Mais l'effraction: une sève.
L'ennui bourgeois,
que ce soit devant le dieu,
la famille ou l'art:
un enfantillage.
De même les plaintes
des moralistes: "la débauche
nous encombre!"
Soyons d'abord libres
en tout.

Faire l'amour avec ce délire
plus que primitif où le corps
est la seule norme; créer
avec cette concentration
géniale, là où l'inspiration
est la seule débauche.

22 juin 1964

M'ennuie.
Horriblement.
Téléphone enfin à Louise Guay.
Après un mois de silence.
- Je croyais que c'était fini.
Ça ne me faisait rien.

Nous devons aller
nous baigner.
Je ne trouve l'endroit
que très tard.
Elle me présente ses parents
venus chercher sa soeur
et elle à la piscine.
Je la ramène sur son bicycle
après un long temps
au restaurant.

Le mariage: un contrat
contre le mâle d'abord
vu son économie,
et contre la femelle.
Une vaste méfiance du futur.
Une confiance aussi.
Un engagement.

Oeil pour oeil
ou amour pour amour: ayons
un coeur de commerçant!
C'est dit!
Et qu'on ne se lève pas
pour me démentir:
sinon je vous éprouverai
jusqu'au sang.
Sinon reconnaissez la vérité.
Je ferme.
Le spectacle est terminé.
Même si j'écris.
Vous ne me lisez pas.
Vous vous souvenez,
vous enviez ceci ou cela.
Je vous embaume.
Et pourtant.
Janine Corbeil surtout.
Parce qu'elle est restée seule
peut-être.
Evelyn Wiseman et Jean.
Cette misère,
ce peu d'avenir.
Et pourtant.
Cette tendresse.
Comme si le bonheur
de quelqu'un pouvait venir
de moi. C'est dit.
Le spectacle continu.
Il est affreux de se plaindre.
Et surtout de se plaindre
de ce qu'autrui se plaint.

23 juin 1964

Presque tous les gens
me déçoivent, c'est évident.
L'étrange impression
d'être adulte parmi
une meute d'adolescents
de 14 ans
(les solitaires compris).
Quelques adultes.
Très rarement, c'est évident.

Avant hier: discutons
d'amour et de religion.
André Bisson, sa femme.
Elle s'envenime:
- Un jour,
vous comprendrez!
Moi:
"Vous parlez comme
les vieux curés."
Elle éclate en sanglots.
André la console.
Elle dit ne pas savoir
discuter.
Tout semble rétabli.
Il fait très chaud.
Difficulté à dormir.
Je regrette d'être chez eux.

Hier: ennui.
André Bisson
à Trois-Rivières.
Sa femme: gêne et politesse.
Ainsi que moi.
M'ennuie. Me sens de trop.
L'aide pourtant à laver
la vaisselle.
Comme la semaine
avant la discussion.
Soit depuis le départ
d'André.

Téléphone à Yves Mongeau.
Parti avec Denise Lafrenière.
Louise Mongeau
est maintenant bachelière
et va bien.
Trouve trop dur de devoir
remplacer sa mère décédée.
Goût de l'inviter.
Mais quoi offrir.
Et peur d'un refus.
Je l'écoeure sans doute.
Ou seulement:
je l'ai écoeurée.
Névrosée elle aussi.

Sur la rue.
Ennui.
Nausée.
Les gens.
La duperie
que nous sommes.
Evelyne Wiseman
est chez elle, (la porte
du balcon est entr'ouverte),
mais ne répond pas.
Seul.
À moins qu'elle soit
chez Jack.
Seul.
Plus lourdement seul.
Regrette ma chambre.
L'année dernière
avec Evelyne Wiseman.
Ma liberté.
Et Janine Corbeil.
Me refuse de téléphoner
à Louise Guay.
Me couche tôt.

24 juin 1964

Lecture.
Robe-Grillet.
Me repose.
Pur.
M'endort.
Seul et heureux.

Lise Jacques transférée
de Jarry à Dorchester.
Sans m'avertir.
Significatif.
"La grande importance
de l'amitié".
Pire. Putain.

25 juin 1964

Louise Guay est malade.
Elle ne pourra venir au défilé
de la Saint-Jean.
- Suzanne est en route pour
te rejoindre.

Suzanne Hubert et moi.
Enlacés
comme des amoureux.
Elle dort sur mon épaule.
Baisers.
Il faudrait bien aimer
quelque part.
Sa taille, ses petites fesses.
Mais il y a Louise Guay.
Il y a cette patience
avant l'amour.
Il y a moi à définir.

Louise Guay me téléphone:
- Comment as-tu aimé ma
remplaçante?
Je m'ennuie.
Elle vient me rejoindre.

Nous marchons
dans le Parc Lafontaine.
Nous nous asseyons
dans l'herbe.
Je l'embrasse.
Ces baisers!
- Allonge-toi.
Je lui montre diverses façons
d'embrasser.
Elle rit.
- Tu es un démon!
Ma main sur son ventre.
Vers ses seins.
Elle me retient.
Je l'embrasse.
Ma main sur son sein droit.
- Tu es fou!...
- "Allez vous asseoir
sur les bancs!"
Un agent de police!....
un agent de police!...

Nous marchons enlacés.
Et ce rire.
Et ce calme aussi.
Pour moi:
comme un pacte scellé
par le partage du corps.

Au restaurant.
Louise est troublée.
- Ne crains pas de me faire
mal, je devine ce que tu sens
en toi.

Elle:
- N'attends rien de moi.
Pour moi, c'est un jeu.
Il y a deux ans, je voulais
faire l'amour.
Comment pourrait-il
en être autrement?
Nous ne nous déplaisons
pas ensemble; mais l'amour
demande la durée de la
présence et d'une nécessité.
Et qui parle d'amour
si la présence est bonne?

26 juin 1964

Retourné
chez Evelyne Wiseman.
Après une longue hésitation
devant sa porte.
Exaltée de me revoir.
Elle est chez son voisin:
Jack, 40 ans, se confiant
à moi comme un collégien.
Sa putain: 26 ans.
Elle m'en donne 18.
Parlons. Buvons.
La fille
veut danser avec moi.
Jack danse avec Evelyne.
Je caresse la fille,
elle se colle, son ventre,
ses seins trop petits.
Qu'est-ce que j'ai
à leur plaire à ces putains-là?
Elle me dit que je suis beau,
il fait sombre
dans la chambre,
elle ouvre son pantalon
sur ses dessous, me dit:
" tu vois je suis propre".

Trois choses m'arrêtent:
je me suis masturbé la nuit
dernière,
je bande, mais je ne viendrai
pas.
Puis les Bisson:
si je reste, il faudra sûrement
passer la nuit.
Et Jack qui risque de foutre
Evelyne enceinte.

Evelyne veut marcher
avec moi.
Jack m'a dit
que j'étais un chic type.
(Je l'ai écouté, et, surtout,
je n'ai pas couché
avec sa putain - qui
le caresse maintenant.
"Il va m'en ficher
une bataille" qu'elle a dit
à Evelyne).

Nous marchons un peu
avant de nous quitter.
Mon adresse: inconnue.
- J'étais un peu jalouse,
mais nous sommes des amis,
tu peux faire ce que tu veux,
tu reviendras
quand tu voudras,
sauf avec toi je ne couche
qu'avec des femmes.

27 juin 1964

Louise Guay m'a demandé
de l'accompagner
dans l' Île Sainte-Hélène
pour la fête de la Saint-Jean.
Seule.
Ennui.
Moi:
- Tu me rejoindras sur la rive sud. Je dois passer chez le notaire.
La circulation du pont
est fermée.
Elle traverse à pied.
- J'avais peur que tu ne m'aies pas attendue.
Moi aussi.
Sa robe orange.
Son cou.
Le premier orage.
Nous rions sous le viaduc.
Grêle.
Restaurant. Café.
Puis le calme.
Nous irons dans l'île
malgré tout.

Sur le pont.
Contre la foule qui revient.
Enlacés et gais.
Louise heureuse.
- Tantôt j'étais seule contre le courant. C'est eux qui riaient...
Nous entrons dans l'île
avec le retour de l'orage.
Enlacés sous le pont.
L'expression des gens!
Louise rit.
Le calme à nouveau.
Nous contournons l'île.

Une foule marche
vers le pont.
- Ne restons pas dans la foule.
Nous prenons les sentiers
presque déserts.
Il pleut.
Nous cherchons un abri.
Une table élevée sur un banc
nous est un toit.
L'herbe trempée
où nous ne savons comment
nous installer.
Louise se décide et s'assoit.
Je l'enlace et l'embrasse.
De plus en plus.
Jusqu'à lui mordre les joues.
- Tu es vorace!...
Jusqu'à lui caresser les seins
sous sa robe.

Elle se défend en me serrant
la main entre les siennes, en
se penchant sur moi comme
pour m'embrasser le ventre.
Son beau visage humide!
Ses genoux.
Ses cuisses encore bien
fermées.
Son petit sexe que je caresse
à travers sa robe.
Et le mien en rut que je lui
fais toucher.
Elle se lève tout en jouant.
Il est tard.
Ses parents s'inquiéteront.
Mais se laisse tomber assise
entre mes cuisses.
Je lui palpe les seins,
le ventre si tendre.
Ah! il faut partir.
Surtout
que les agents de police...
Je lui ferai l'amour.

Louise Guay me téléphone
dans l'après-midi.
À son travail.
Fatiguée.
Ses parents ne se sont pas inquiétés.
Ils étaient aussi dans l'île.
Ils s'expliquent ainsi le retard et le linge mouillé.

Je téléphone
à Suzanne Hubert.
Comme promis.
Nous allons à la montagne.
Elle hésite.
Comme j'ai hésité
à l'appeler.
Enlacés.
Nous en parlons.
Et de Louise Guay.
Désormais copains:
sans plus.
Mais je crains un peu
qu'elle ne détourne Louise
en lui racontant
notre promenade.

28 juin 1964

Louise Guay travaille.
Je vais à son restaurant.
Il faut simuler
de ne pas se connaître.
De crainte qu'on lui
reproche de recevoir
ses amis
sur ses heures de travail.
- Que fais-tu ce soir?
- Je sors avec Suzanne.
- Je l'ai vu hier soir.
- Je sais.
Je crains
qu'elle ne m'en veuille.
Je lui écris: "ça me fait
quelque chose de te voir
travailler quand il y a tant
de soleil dehors, quand c'est
dimanche et que je ne peux
t'offrir davantage".
Je laisse un pourboire.
À peu près tout
ce qu'il me reste d'argent.

Je marche dans le soleil
et l'air frais.
Seul. Terriblement seul.
Triste.
Mais pourtant vide.
Mes sentiments m'écoeurent
s'ils ne sont heureux.
Je me souviens
de Lise Jacques et de sa
rigueur.

Soir: André Bisson me prête
de l'argent.
Je marche.
Soudain: de l'autre côté
de la rue, Gisèle Deslières
au bras d'un garçon.
Je m'arrête et je ris.
Comme hocher la tête
avec tendresse et ironie.
Comme la vie est bonne!
Il faut apprendre à se servir
en ce qui nous plaît
et s'arrêter
en ce qui nous déplaît.
Voici une vérité.
Mais je cherche Louise Guay
dans la foule.
Vaguement.
Mais c'est la vérité.

Soudain Louise et Suzanne!
Je les appelle
en courant vers elles.
Contentes de me revoir.
Louise m'enlace
en même temps
que je l'enlace
avec Suzanne.
J'ai craint pour rien.
Voilà ma folie.
J'imagine trop
et trop souvent contre moi.
Masochiste!
Suzanne:
- Je vais rentrer chez moi.
J'aime l'enlacer.
- Voyons personne
te pousse...
En la poussant.
Nous rions.

Louise et moi.
Les guichets des bons
cinémas sont déjà fermés.
Nous sommes
dans un restaurant.
Que dire?
- Je suis troublée.
- Qu'est-ce qui te trouble?
- Toi.
- Moi?
- Nous ne faisons rien
ensemble.
- As-tu une idée?
- Je sens que je ne sais rien.
J'aimerais apprendre
la littérature.

Je comprends.
Son désir de grandir.
De bien paraître
dans la société.
Cette mode de l'éducation.
Et aussi cette exigence
pour mieux vivre.
Son désir de parler
de quelque chose avec moi.
D'éviter l'ennui.
Nous étudierons;
et, je l'exige en moi
sans l'exiger d'elle,
nous ferons l'amour.
Alors nous ferons
quelque chose ensemble.
Nous nous compléterons.

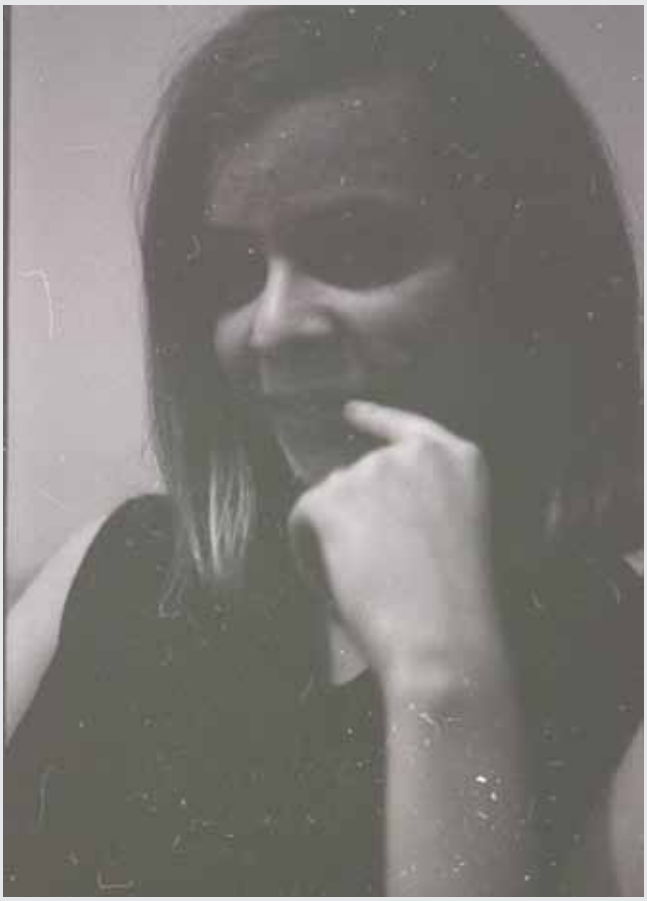
- Tu sais: c'est la meilleure
soirée que nous passons
ensemble.

Elle se révolte encore
contre son corps;
d'être objet sexuel.
Je l'aiderai à mieux goûter
le corps et l'esprit.
À connaître la liberté;
le naturel de vivre ensemble
qui est le remède à l'ennui.

29 juin 1964

Renée Darche:
- Je m'ennuie tant! Si tu savais comme j'envie mes amies mariées! Je ne veux pas coucher avant d'être mariée. Alors les garçons me quittent. Si tu savais comme je m'ennuie!

Mais que peux-tu donner à
un garçon qui, trop souvent,
comme toi, s'ennuie, toi,
Renée qui ne pense à lui
qu'en fonction de ton ennui?
Tu n'aimes pas.
Tu attends
qu'on te désennuie
de toi-même.
Tu attends d'autrui.
Tu ne sais pas encore
qu'autrui c'est toi.
Tu es: une putain
qui ne couche pas.



Lise Jacques.
Me téléphone et viens
me chercher.
Chez elle.
Sa mère et elle:
amour excessif.
Contre le père.
Surtout Lise.

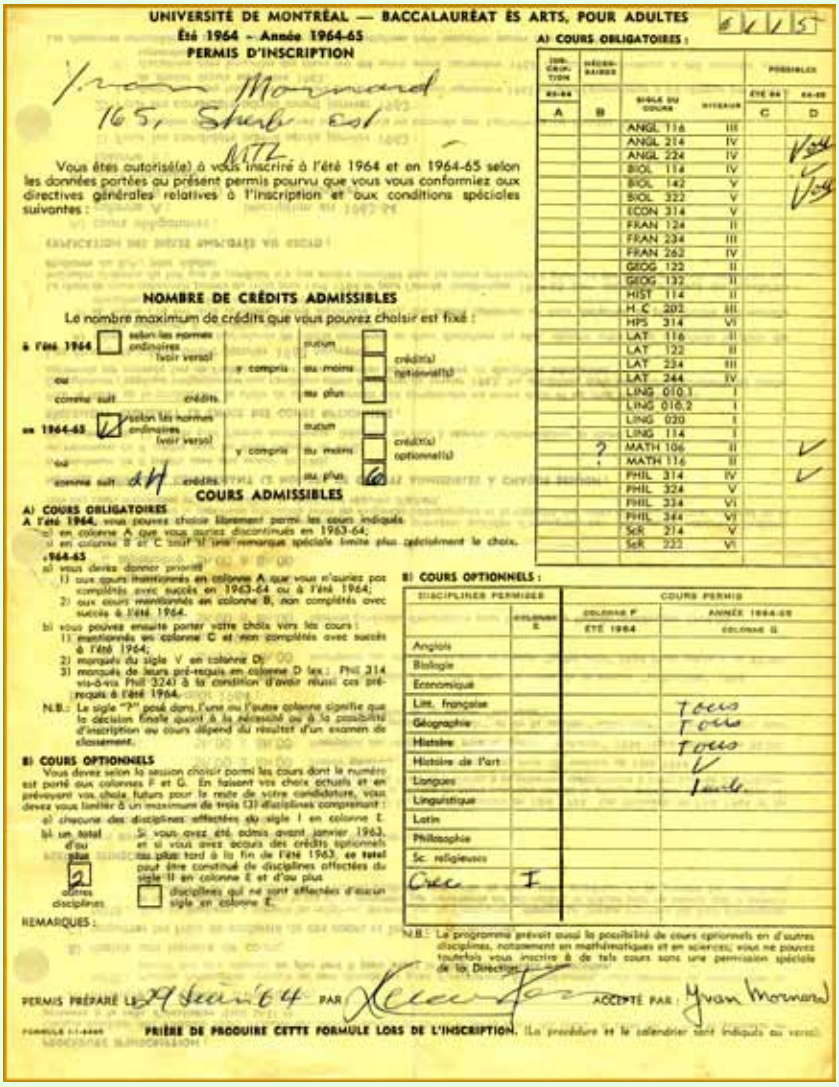
Parlons seul à seul.
Littérature, morale
et grandeur.
- Je t'écoutais. Aucune résistance en moi. Tout entrait en moi comme une lumière.

Mais moi, je sais
que tu ne m'apportes rien
d'essentiel.
Malgré tes yeux.
Malgré ce dialogue
qui est bon.
Et je ne pense pas
qu'à coucher.
Mais surtout
à cette présence particulière
qui n'existe pas.
Qui ne peut sans doute
jamais exister.
Ton éparpillement et le peu
de poids que je suis en toi.

Deux excès d'une vérité:
s'enfermer
dans une présence unique,
s'éparpiller en succédanés.
La vérité est pourtant
plus simple.
Il y a la foule,
il y a les camarades,
il y a les amitiés,
puis quelques amis,
puis surgit l'ami
où commence l'amour.

Nos dimanches
nous dévoilent.
(Cette colle que l'ennui
où perdre pied).
De quel droit dirons-nous:
liberté!
Que le peuple se délivre
lui-même.
L'injustice qu'on lui fait:
c'est lui.
Mais n'en doutez pas:
le bon papa reviendra.
On vous lavera encore
la bouche et le bout du nez.
Mais notez ceci:
nous en avons assez
de vous comprendre mieux
que vous-mêmes.
De vous mentir
comme à des enfants.
Nous reprendrons
notre vérité: nous sommes
aussi des hommes.
Avec nos besoins d'hommes.
Vous souffrirez.
C'est dit.

L'Université de Montréal
semble
m'avoir inscrit à ses cours.



UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL — BACCALAURÉAT ÈS ARTS, POUR ADULTES

Été 1964 - Année 1964-65

PERMIS D'INSCRIPTION

Yvan Mornard
165, Stuart est

Vous êtes autorisé(e) à vous inscrire à l'été 1964 et en 1964-65 selon les données portées au présent permis pourvu que vous vous conformiez aux directives générales relatives à l'inscription et aux conditions spéciales suivantes :

NOMBRE DE CRÉDITS ADMISSIBLES

Le nombre maximum de crédits que vous pouvez choisir est fixé :

à l'été 1964 ☐ selon les normes ordinaires (voir verso) — ou — comme suit ____ crédits

en 1964-65 ☑ selon les normes ordinaires (voir verso) — ou — comme suit 24 crédits

y compris au moins ☐ crédit(s) optionnel(s)

au plus 6 crédit(s) optionnel(s)

COURS ADMISSIBLES

A) COURS OBLIGATOIRES

A l'été 1964, vous pouvez choisir librement parmi les cours indiqués :
a) en colonne A que vous auriez discontinués en 1963-64;
en colonne B et C sauf si une remarque spéciale limite plus spécialement le choix.

1964-65

a) vous devez donner priorité :
1) aux cours mentionnés en colonne A que vous n'auriez pas complétés avec succès en 1963-64 ou à l'été 1964;
2) aux cours mentionnés en colonne B, non complétés avec succès à l'été 1964.

b) vous pouvez ensuite porter votre choix vers les cours :
1) mentionnés en colonne C et non complétés avec succès à l'été 1964;
2) marqués du sigle V en colonne D;
3) marqués de leurs pré-requis en colonne D (ex.: Phil 314 vis-à-vis Phil 324) à la condition d'avoir réussi ces pré-requis à l'été 1964.

N.B.: Le sigle "?" posé dans l'une ou l'autre colonne signifie que la décision finale quant à la nécessité ou à la possibilité d'inscription au cours dépend du résultat d'un examen de classement.

B) COURS OPTIONNELS

Vous devez selon la session choisir parmi les cours dont le numéro est porté aux colonnes F et G. En faisant vos choix actuels et en prévoyant vos choix futurs pour la suite de votre candidature, vous devez vous limiter à un maximum de trois (3) disciplines comprenant :

a) chacune des disciplines affectées du sigle I en colonne E.
b) un total d'au plus 2 autres disciplines : Si vous avez été admis avant janvier 1963, et si vous avez acquis des crédits optionnels au plus tard à la fin de l'été 1963, ce total peut être constitué de disciplines affectées du sigle II en colonne E et d'au plus ☐ disciplines qui ne sont affectées d'aucun sigle en colonne E.

REMARQUES :

				ANGL 116	III		
				ANGL 214	IV		Vous
				ANGL 224	IV		V
				BIOL 114	IV		Vous
				BIOL 142	V		
				BIOL 322	V		
				ECON 314	V		
				FRAN 124	II		
				FRAN 234	III		
				FRAN 262	IV		
				GEOG 122	II		
				GEOG 132	II		
				HIST 114	II		
				H C 202	III		
				HPS 314	VI		
				LAT 116	II		
				LAT 122	II		
				LAT 234	III		
				LAT 244	IV		
				LING 010.1	I		
				LING 010.2	I		
				LING 020	I		
				LING 114	I		
		?		MATH 106	II		V
		?		MATH 116	II		V
				PHIL 314	IV		
				PHIL 324	V		
				PHIL 334	VI		
				PHIL 344	VI		
				SCR 214	V		
				SCR 233	VI		

B) COURS OPTIONNELS :

DISCIPLINES PERMISES	SIGLE(S) E	COURS PERMIS — COLONNE F ÉTÉ 1964	COURS PERMIS — ANNÉE 1964-65 COLONNE G
Anglais			
Biologie			
Economique			
Lint. française			Tous
Géographie			Tous
Histoire			Tous
Histoire de l'art			V
Langues			Toute.
Linguistique			
Latin			
Philosophie			
Sc. religieuses			
Créa	I		

N.B.: Le programme prévoit aussi la possibilité de cours optionnels en d'autres disciplines, notamment en mathématiques et en sciences; vous ne pouvez toutefois vous inscrire à de tels cours sans une permission spéciale de la Direction.

PERMIS PRÉPARÉ LE 29 Juin 64 PAR [illegible] ACCEPTÉ PAR : Yvan Mornard

FORMULE 11-6440 PRIÈRE DE PRODUIRE CETTE FORMULE LORS DE L'INSCRIPTION. (La procédure et le calendrier sont indiqués au verso).

2 juillet 1964

Rendez-vous
avec Louise Guay.
Au sortir de son emploi
d'été.
Enlacés sur la rue.
Cherchons un restaurant.
Sa robe blanche.
Belle. Si jeune.
Restaurant: Tour Eifel.
Vin et simple salade.
Elle a déjà soupé.
Elle n'a pas l'habitude
des grands restaurants.
Se tient très bien.
Mais cette gêne encore
entre nous.
Peu à peu: dialogue et rire.
Présence...
Et Dizzy Gilespy.
Ce rythme.
Mais cet ennui d'être
encerclés de faussaires...
Enfin, marchons
dans la ville basse.
Obscure et silencieuse.
Dans ces endroits déserts
où elle me permet
de l'embrasser.
Au Carré Viger, sous
les arbres, ses seins, sa tête
renversée sur mon épaule,
ces baisers interminables.
Sa tête de petite fille...
Mais l'heure pénible.
Ses sursauts d'horreur
devant son rôle de femme.
Cette peur sans doute
d'être jouet qu'on rejette
à la moindre usure.

Cette crainte encore en elle
d'en venir à ne pouvoir
résister à l'accouplement
- qu'elle désire et refuse.
(Et cette douleur en moi
de ne recevoir davantage
de confiance.
Cette douleur d'une faille
au dialogue).

4 juillet 1964

Famille Bisson
à St-Hypolite.
Je suis seul à Montréal.
Vide.
À peine l'effort de lire.
Sans rêve.
Sans haine.
À ce point du dégoût de soi
pour soi-même où le dégoût
lui-même se retire.

Louise Guay téléphone.
Elle est admise
à l'Université de Montréal.
Ergothérapie.
J'aime qu'elle ait téléphoné.
J'aime qu'elle surmonte
d'elle-même ses pentes.
Bien que j'aime la guider.
L'heure me vient
de l'indépendance et du don.
Et c'est alors que s'informe
l'art de savoir se faire
et se laisser aimer: ce don.

8 juillet 1964

Une phrase
est d'abord une partition.

L'idée soulève la discussion
comme la graine
s'entoure du péricarpe.

La vérité n'est que réponse
à une soif d'être.

Le mariage
ne retient pas la foudre.
L'illusion nous vient
du faible pourcentage
de divorces.
La fidélité
n'est et ne peut être
qu'en l'Homme devant
son accès à l'Homme.
Le reste n'est que décor
et plagiat.
Quiconque ne croit
au théâtre qu'en son décor,
ne comprend rien
à la fidélité.

Il y a plus d'orgueil
que de morale
dans nos morales sexuelles.
Plus de malaises
que de sagesse.

Savoir se faire aimer
vers plus grand que ce que
l'on est déjà: le grand don.
Car il crée la distance
et l'approche.
Il est situation
et enracinement:
confirmation d'être.

9 juillet 1964

St-Hypolite.
J'aimerais vivre seul
dans la fraîcheur et le calme
de la nature.
Non la nature rêve-mère.
Mais la nature où respirer
l'air pur, où penser l'Homme
médiatement.
Par cette mouche qui meurt
à la renverse résistant encore
du mouvement de ses pattes.
Par ces hirondelles en chasse
de mouches pour une portée
criarde et peut-être inutile.

10 juillet 1964

L'erreur d'autrui n'est
d'autant plus oppressante
que l'on est moins maître
de soi,
d'autant plus douloureuse
que l'on se sent responsable
d'autrui.

Madame Bisson ressemble
à ma mère,
l'Hydro-Québec
au pensionnat.

Mais une force nouvelle
m'accompagne.
L'Homme est à grandir
au-delà de la grandeur.

Seul chez les Bisson.
Téléphone
chez Louise Guay.
Pas rentrée.
Je m'ennuie.
Goût de tout casser.
Je ne peux m'empêcher
d'attendre
un appel de Louise.
Je ne réussis pas à prendre
goût à la lecture.
Je sors.
Marche pendant deux heures
dans une odeur décroissante
de suicide.

11 juillet 1964

Huit heures du soir.
Louise Guay téléphone.
Si spontanée.
Si franche.
Elle a soupé avec Suzanne
Hubert.
Elles s'en viennent chez moi.
Comme je suis satisfait
de Louise!
Enfin aimé,
enfin pouvoir aimer et être
accepté comme amoureux
avec mes maladresses
et mes erreurs, est-il possible
que cela ne se termine
en un autre cauchemar?
(Comme j'ai peur soudain!
Et me voilà tout à coup
plus calme qu'un homme
qu'on mène à la potence...)

Soirée calme, jazz, rire.
Louise: petite femme,
prépare un thé glacé
délicieux.
Et ces baisers
que nous nous donnons
un peu en cachette
de Suzanne.
Bonheur,
tu nous combles soudain
d'une surprise totale.

12 juillet 1964

Après-midi.
Louise Guay téléphone.
Elle hésite un peu
à venir chez moi: elle craint
de faire l'amour.
Et pourtant comme
elle le désire elle aussi!
(Je lui ferai, mais sans
la bousculer, la confiance
entre nous est bonne,
et notre jeu d'amour,
s'il ne se consomme, risque
de nous devenir amer).
Elle arrive, sa robe noire,
ses jambes nues sous sa
robe, ses seins à demi offerts
dans leur courte gaine
de dentelles.
Nous mêlons poésie, baisers
et caresses, j'aime ce corps
et surtout cette présence
qu'elle a devant moi
en me l'offrant.
(Et cette gaieté visible
qui ne cesse de croître dans
tout ce que nous disons).
- Allons à la montagne.
Car elle craint que
je la prenne, surtout que nous
sommes si près d'y atteindre.
Car elle désire aussi
que je la prenne dans les
sous-bois de la montagne.
(Nous en sommes
à cette franchise).
Ma main dans son corsage
jusqu'à lui prendre
tout le sein,
ses beaux mamelons durs
sur la tendresse de ses seins.

Et ces baisers et ce plaisir
à être ensemble
à nous taquiner
et à nous aimer.
"Aimer à loisir
aimer et mourir",
les vers qu'elle préfère
du poème de Baudelaire.
(Pourquoi me cacherais-je
d'aimer à ce point
son être dans son corps?
Viendra le temps
d'une passion plus calme et
plus ouverte au monde
entre nous avec
une satisfaction plus grande
de notre présence
de l'un à l'autre.
Mais chaque stage
en son temps).
- Chéri...

J'ai mal en moi de la joie
qu'elle cause en moi
par ce mot.
- Hé! tu ne vas pas
m'embrasser à toutes les fois
que je te dis chéri!

Mais c'est simple réplique,
conservation de l'équilibre
de notre gaieté
qui est de mimer le recul
pour mieux rester ensemble,
car c'est la première fois
qu'elle me nomme ainsi.

Qui donc m'a aimé
avec autant de franchise?
Qui donc m'a mieux permis
d'aimer selon ce que je suis?
Et j'ai mal aussi de la voir
souffrir autant que moi
de ce qu'elle ne se sente pas
encore confiante
jusqu'à faire l'amour.
J'ai mal de la voir me quitter,
petite fille de plus en plus
seule sans moi
à mesure que croit
notre présence.
Petite fille, et pourtant
femme, et dont je me sens
de plus en plus responsable.
Et qu'ai-je donc fait
pour mériter un tel bonheur?

13 juillet 1964

Je me regarde et dois
m'avouer certaines erreurs.
Comme il me fait plaisir
de m'améliorer.

14 juillet 1964

La pesanteur de la famille
Bisson.
Les rires sans goût,
la dislocation, les pertes
de temps fabuleuses...
et ces jugements sévères
et sans fond sur le moderne.
Comme toute famille
est bonasse
envers elle-même et sévère,
cruelle même,
envers les autres!

Rester avec eux? Partir?
Trop entouré ou trop seul...
Mais il y a Louise Guay.

Vide et calme.
Louise comme un rêve
dont je m'éveille.
Seul.
Avec tant de choses inutiles
et bonnes.
(Mon premier rêve en relief
et perspective: la nuit
dernière).

Je lis. Regarde davantage.
Silences.
Ne fume que la pipe.

17 juillet 1964

Louise Guay téléphone
à l'Hydro.
Joyeuse.
Désire que nous allions
à la "fête des Belges"
à l'île Sainte-Hélène.

Arrive à huit heures.
Sa robe noire.
Parlons.
Baisers. Caresses.
J'ouvre sa robe.
Ses seins à demi nus.
Elle résiste, mais douce.
Son visage mort soudain.
- Tu as envie de pleurer?
Elle éclate en sanglots
dans mes bras.
Je suis désorienté.
Mais découvre en parlant
avec elle que ce sont
des larmes d'amour.
Plus tard:
"J'ai pleuré parce que
j'ai compris à quel point
tu me comprenais".
Et c'est son amour soudain
qu'elle affirme.

Île Sainte-Hélène.
Nous décidons
de ne pas aller à la fête
- qui semble ennuyeuse.
Au bord du fleuve, assis
sur un grand bloc de ciment.
Le fleuve, ses reflets,
cette odeur marine
et notre présence très calme
coupée de taquineries
et de rire.

Nous revenons à pied
sur le pont.
Douceur d'être ensemble.

Minuit: de retour chez moi.
De retour au jeu d'amour.
Sa robe ouverte à nouveau,
et son sein droit sorti
de sa gaine, son sein
que je caresse et baise.
- Arrête de bouger.
Voix dure.
Je me sens objet.
Mais elle a raison,
car je suis nerveux
devant ce visage prêt à
pleurer et que je dois prendre
dans toute sa douleur.
Je déteste ce rôle du mâle
en ce moment de la femelle
où toute l'activité
lui incombe.
Je déteste ce sérieux tragique
qu'une fille est lente
à franchir.
J'aime le jeu libre.
L'amour plein de tendresse,
de passion, de morsures
et de rires.

Est-ce que j'aime Louise?
C'est un début,
car elle a long à franchir
avant de me rejoindre.
Son amour, malgré tout
le bien qu'il me fait
maintenant, a besoin d'une
liberté plus grande pour me
combler.

Je dois lui confier
mes difficultés comme
elle m'a confié les siennes.
Nous devons nous assimiler
une sexualité libre
et heureuse.
Et je sais
que j'en suis responsable.
Je dois cesser
de douter de son amour.
Et le prendre toujours
comme une certitude.
Ce n'est pas
de n'avoir eu jusqu'ici
la certitude d'être aimé qui
peut m'excuser totalement
de craindre d'être encore
un objet.
Moi aussi j'ai à grandir.

Ses cuisses nues.
Je caresse son ventre.
Sous ses culottes.
Son sexe tout entouré
d'un poil doux, son sexe
de chair tendre.
Mais je cesse de jouer.
Car je nous sens encore trop
loin pour nous mener à bien.
Un dialogue est à poursuivre
encore.
Une confiance est à grandir.

18 juillet 1964

Elle pleure dans mes bras.
Elle pleure la petite fille
à jamais disparue.
Et il s'en faudrait peu
pour que je pleure avec elle.
Et je ne trouve à lui répon-
dre: que la petite fille existe
encore mais que l'amour l'a
menée jusqu'au fond de moi.

Nous parlons encore
sous la lumière maintenant,
et il faut que je l'aide
à partir, car ses parents
sont prêts de s'inquiéter.
- M'aimes-tu?
Elle baisse la tête:
- Oui.
- Moi aussi.
Elle préfère me rappeler
d'elle-même.
Mais je viens à peine
de comprendre
ma responsabilité,
mon devoir de changer
ses larmes en délire d'amour.
Et je ne peux y atteindre
à ma satisfaction
qu'en devenant responsable.

22 juillet 1964

Semaine à St-Hypolite.
Longue.
Et pourtant ce calme
inconnu.
Devant l'être comme
une pierre devant une pierre.
Heureux loin de Louise
Guay: car crainte encore
de me brûler dans
un attachement sans retour.

Soir.
Louise Guay téléphone.
Pour me décharger
de l'inquiétude qu'elle
m'avait causée la veille.

"J'étais fatiguée. C'est aussi
simple que ça"

Je l'invite à souper avec moi.
Dimanche.
Je suis fier de sa présence.

24 juillet 1964

Après souper.
Louise Guay téléphone.
Conférence de Moeller
sur Camus
à l'Université de Montréal.
S'y rend
avec Suzanne Hubert.
Me téléphone
"pour que tu ne me
reproches pas de ne pas
t'avoir averti".
Fière d'elle.
"Je ne te changerais pas pour
beaucoup".
Mais je ne peux aller
les rejoindre.
D'abord je suis fatigué.
Je suis trop loin.
Nous devons laver le linge.
Et il y a les finances
de mes frères à mettre à jour.

Me couche épuisé.
Mais étrangement fier
et satisfait.
L'éducation des adolescents
me plaît.
C'est un fait.

(Pur: depuis trois jours.
Demain: Louise).

Louise Guay téléphone
à l'heure du souper.
Elle vient me rejoindre
à la maison comme entendu.

Baisers. Dès le début.
Et bientôt ces tiraillages.
Ces chatouillements.
Sa robe à demi retirée.
Sa poitrine nue
dans la lumière.
Ses seins que je suce.
Et cette gaieté,
cette franchise, cette liberté
entre nous.
(Ces compliments, cet éloge
qui me l'amène...).
Et ce n'est point mentir,
mais louange et appréciation
de l'instant pour lui-même.

Je la porte sur le lit,
nous nous embrassons mais
elle résiste à ma main
cherchant
à retirer son caleçon.
Elle tiraille et me fuit
pendant que j'enlève mon
pantalon.

Alors, au salon, ce calme,
cet intermède, le jazz
ininterrompu, ces baisers
tendres, ce dialogue entre
nous, son désir de comparer,
de voir d'autres garçons,
son inquiétude constante
à mon sujet
et cette assurance en moi

7 août 1964

(cette certitude que je peux
la quitter sans peine
vu l'hésitation de sa fidélité,
mon indifférence même
alors...),
cette assurance,
cette présence très forte
à ses problèmes,
ce détachement
même à l'égard de ce qu'elle
fera vis-à-vis de moi.
Car, au fond,
je suis inconcernable,
je préfère comprendre,
devenir,
vous êtes tous remplaçables
dès que je me libère
en vous libérant,
je vous souhaite de vivre
ce calme, cette sagesse alors
en moi.

Mais de me voir touché, elle
me caresse et se rapproche,
ce besoin de faire souffrir
pour se croire aimer.
Allongé sur elle,
ce frottement de nos sexes
(encore habillés),
cette masturbation,
cette passion en moi,
cette violence très tendre.
(Comme les déchaînements
de Gisèle Deslières...)

Pour la première fois,
dit-elle, elle a joui.
Son visage riant
après celui du plaisir,
après ces yeux à demi fermés
et ces chairs enflées
de passion.
(Je me suis conservé
pour mieux la diriger
et parce que je me refuse
à ne pas m'assurer d'abord
le plaisir de la femme,
je déteste leur déception).

Elle accepte
que nous prenions
une douche ensemble
et complètement nus.
Mais je dois tenir parole:
ne pas lui faire l'amour.
Elle ferme la lumière
de la salle de bain.
Se dévêt
d'elle-même avec aisance.
Mon rut si fort.
La lune par la fenêtre
éclaire son corps
luisant d'eau et de savon que
j'étends sur son corps.
Ces baisers.
Elle savonne mon sexe en rut
qui glisse entre ses mains.
Je l'approche du sien
jusqu'à le caresser,
je lui montre, sans le faire,
ce qu'est faire l'amour.

- C'est si simple!
Nus dans la pleine lumière
de ma chambre, nous nous
enlaçons sur le lit, mon rut
énorme, j'imite encore
l'accouplement
en l'embrassant
et lui expliquant.
Mais il est tard,
elle doit partir.
Mais quand je dis
que ce sera simple
quand nous ferons l'amour,
elle répond "oui".
Car elle est mûre.
Car elle est libre de rire
en accouplement.
Car elle devient rapidement
responsable de son rôle et
s'en réjouit et s'ambitionne.

Revêtus, je lui lis
et donne deux poèmes
composés à cause d'elle.
Elle doit partir,
malgré Roger Dulude
qui vient d'arriver.
Elle retéléphonera.

Roger: cette sagesse en nous
devant l'amour
conventionnel, ses illusions,
ses déceptions non avouées.
Mais ce calme énorme
de devenir libres
et responsables.

Promenade dans la ville
basse, jusqu'au port.
(Acheter un bateau
et y vivre...)
Louise Guay me comble
d'humour et de tendresse.
Elle s'éveille à vue d'oeil.
La petite fille que j'ai
connue, un peu gauche,
trop enfermée
dans son silence, désormais
entreprenante et gaie:
voici l'aube
à force de patience.
Et ces lectures dont
nous semons nos solitudes
sont une preuve de ce calme
que nous sommes.

Les religions assistent
à la philosophie
comme à leur procès.

10 août 1964

Souper en famille, hier.
Mon père
horriblement enfantin
devant ses enfants réunis.
Au fond, je plains
mes frères. Et mon père.
S'il n'y avait Ange-Aimée,
ce serait insupportable,
autant pour lui que pour eux.
Ange-Aimée vient
me chercher
et me reconduire.
Elle et mon père
comptent beaucoup sur moi.
Surtout depuis
qu'ils ont constaté
mon influence sur mes frères
(alors que je les gardais
les deux dernières semaines
de juillet), tandis qu'eux
n'arrivent qu'à peine
à se faire obéir.

Le rapport médical
de ma mère déclarait: cancer
et névrose.
Ma mère m'est absolument
étrangère.
D'une certaine façon,
Evelyne Wiseman
m'en tient lieu.
Evelyne et cette tristesse en
moi dès que je pense à elle...
Sa misère financière,
et surtout intérieure.
Et pourtant une petite fille
dès qu'on la connaît
comme je l'ai connue.
Samedi, je me suis arrêté
chez elle.
Une autre locataire répondit.
Son voisin m'a dit
qu'elle était partie et qu'elle
n'était qu'une emmerdeuse.
Elle a peut-être refusé
de coucher avec lui; je pense
qu'il est pour quelque chose
dans ce départ.
Je l'ai traité de baveux.
Il m'a poursuivi
jusqu'à la rue.
Ivrogne, séparé, dont le fils
est novice quelque part.
Une misère presque affreuse.
L'égoïsme de la déchéance.
Ma tristesse.
Evelyne
hors de la petite maison
que nous avions montée
durant notre année.
Et peut-être chassée.
Et Jean.
Et pourtant - oui pourtant
une excuse
pour ne plus la revoir...

Marcher dans la ville.
Beau temps. Puis orages.
Il faut
que je surveille davantage
mes élans de tristesse.
Je trouve Louise Guay
à la porte de son travail.
Surprise pour elle; et moi, je
suis content d'une présence.
Chez moi: elle est belle
dans mon pyjama.
Ses seins libres
et tout son corps.
Nus pour jouer
l'un avec l'autre dans toute
une passion des membres.
Cependant refuse encore
de faire l'amour.
Peut-être ne suis-je pas
assez ferme.
Elle craint de trop s'attacher
à moi.
Elle craint l'avenir.
Elle joue sur ma patience.
Et moi, je crains tant
de la blesser.
Toute triste au moment
de partir.
Sa famille lui pèse.
Surtout cette résistance
devant la persistance
de nos fréquentations.

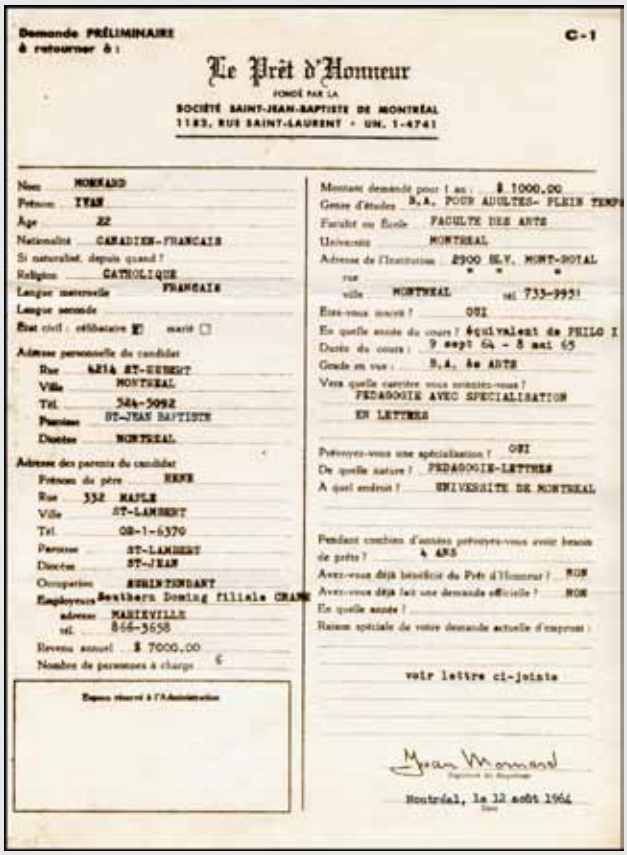
Où suis-je?
Le goût de l'étude
et du silence me revient
de plus en plus.
Et cette souffrance
que j'éprouve devant
les misères de l'Homme.
(Mais la tristesse aussi
est un mal; à moins...)

Et qu'est-ce au juste
que ce besoin d'amour?
N'est-ce, généralement,
qu'un infantilisme
devant la difficulté
de renoncer pour vivre?
Aie-je encore besoin
de cet amour?
Autre que le sexe,
une femme ne m'est
qu'à protéger.
Même plus de pitié
peut-être; je comprends
mieux,
et je n'aime pas voir souffrir.
Comment réaliser ma liberté
dans un monde que
tout mouvement accable?
(Et qu'est-ce soudain
que ce besoin en moi
d'une maîtresse d'âge: brû-
lante et peut-être...
fortunée?)

12 août 1964

(Lettre envoyée
pour demander
“Le Prêt d’Honneur”).

Les raisons de ma demande
actuelle d’emprunt
se rattachent à mon désir
d’améliorer mon rendement
social, et à l’impossibilité
d’y atteindre sans
un emprunt d’environ
$1,000.
Les économies que j’ai pu
faire durant l’année
- j’occupe présentement
un poste de commis à
l’Hydro-Québec, ne suffisent
pas à combler le $2,000-
2,400 que nécessite chaque
année de mon projet d’étude.
Car je me trouve
dans l’obligation
de continuer à vivre
en dehors de ma famille,
faute d’espace.
De plus, les obligations
de mon père font que
je n’ai d’autres moyens de
compléter le financement de
mes études que cet emprunt.



Demande PRÉLIMINAIRE à retourner à : C-1

Le Prêt d'Honneur

FONDÉ PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL
1183, RUE SAINT-LAURENT - UN. 1-4741

Nom MORNARD
Prénom IVAN
Âge 22
Nationalité CANADIEN-FRANCAIS
Si naturalisé, depuis quand ?
Religion CATHOLIQUE
Langue maternelle FRANCAIS
Langue seconde
État civil : célibataire ☒ marié ☐

Adresse personnelle du candidat
Rue 4214 ST-HUBERT
Ville MONTREAL
Tél. 524-5092
Paroisse ST-JEAN BAPTISTE
Diocèse MONTREAL

Adresse des parents du candidat
Prénom du père RENE
Rue 332 MAPLE
Ville ST-LAMBERT
Tél. OR-1-6370
Paroisse ST-LAMBERT
Diocèse ST-JEAN
Occupation SURINTENDANT
Employeur Southern Dominy filiale CRAM
adresse MARIEVILLE
tél. 866-3658
Revenu annuel $ 7000.00
Nombre de personnes à charge

Espace réservé à l'Administration

Montant demandé pour 1 an $ 1000.00
Genre d'études B.A. POUR ADULTES- PLEIN TEMPS
Faculté ou École FACULTE DES ARTS
Université MONTREAL
Adresse de l'institution 2900 BLV. MONT-ROYAL
rue
ville MONTREAL tél. 733-9951
Êtes-vous inscrit ? OUI
En quelle année du cours ? équivalent de PHILO I
Durée du cours : 9 sept 64 - 8 mai 65
Grade en vue : B.A. ès ARTS
Vers quelle carrière vous sentez-vous ?
PEDAGOGIE AVEC SPECIALISATION
EN LETTRES

Prévoyez-vous une spécialisation ? OUI
De quelle nature ? PEDAGOGIE-LETTRES
A quel endroit ? UNIVERSITE DE MONTREAL

Pendant combien d'années prévoyez-vous avoir besoin de prêts ? 4 ANS
Avez-vous déjà bénéficié du Prêt d'Honneur ? NON
Avez-vous déjà fait une demande officielle ? NON
En quelle année ?
Raison spéciale de votre demande actuelle d'emprunt :

voir lettre ci-jointe

Yvan Mornard
Signature du Requérant

Montréal, le 12 août 1964
Date

13 août 1964

Calme.
Et peut-être heureux.
Mais toujours
sans enracinement durable.
Sans raison définitive.
Seul. Comme engourdi.
Yves Mongeau revenu hier.
Désire s’inscrire
à l’Université de Montréal.
Terminerait plus vite.
Tant mieux. Pourquoi pas?
Mais que lui dire d’autre?
Je me sens tellement détaché
de lui.
Pourtant soirée agréable.
Je n’ai dénigré personne.
Parti content.
Quelques filles de l’Hydro
avec lesquelles je pourrais
sortir si je voulais...
Louise Guay s’est arrêtée
chez moi mardi soir.
M’a lavé la tête.
En me couvrant de baisers.
Me fait du bien.
Mais loin.
Jadis, je m’attachais.
Je ne voulais plus partir.
Aujourd’hui, je me sens loin.
Et engourdi. Et assez bien.
À travers tous ceux
que j’aime pourtant, je suis
toujours en train de partir.
En regardant les filles
ce matin,
j’ai senti une odeur de lapin.
Comme le lapin que j’ai eu.
Un vrai lapin que j’élevais
sous la galerie
de la maison...

15 août 1964

La jeunesse contemporaine, par la formation qu'elle reçoit, ne semble plus se satisfaire des lois qu'on a dictées pour sa catégorie. Une ère nouvelle semble vouloir s'ouvrir de par la volonté même de la jeunesse de se créer un monde à sa mesure, c'est-à-dire en réponse à la soif de liberté qu'elle éprouve comme essentielle à son évolution, à son adaptation sociale.

Tout d'abord, nous pouvons affirmer que la jeunesse d'aujourd'hui s'élève de plus en plus à la conscience d'elle-même.
Des manifestations ont lieu, des cercles d'études, une culture nouvelle se prépare.

Financièrement, la famille demeure responsable de l'adolescent.
Les responsabilités que les parents demandent à leurs enfants ne dépassent guère le maigre revenu qu'ils peuvent se procurer par divers travaux à temps partiel.
Mais qu'une querelle éclate, les parents dévoilent alors la part de privations que leur impose une telle obligation financière.
Leur logique est bien loin d'être fausse.

Leur situation étant à tel point surchargée de responsabilités qu'ils réclament à grands cris l'amour de leurs enfants pour pouvoir continuer à l'accepter.

Le véritable problème se pose au moment où l'adolescent décide de s'en aller.
On a dit la nécessité de la famille, on a dit l'exemple nécessaire, mais l'on ne semble pas avoir considéré que le bien de la famille peut être différent de celui de ses membres.
Le départ est un risque énorme pour l'adolescent qui s'y prête.

16 août 1964

Nous ne savons ni le bien, ni le mal.
Nous prédisons des vérités se suivant et ne se ressemblant pas.

La terre doit s'effondrer sur elle-même.
Les peuples doivent s'effondrer sur eux-mêmes.
Les prêtres et leurs dieux se préparent au grand départ.

L'esprit neuf s'annonce comme le plus grand mal.
L'ère des faux prophètes s'élève.
Une vérité nouvelle et plus forte que toutes les vérités des peuples.

Le mal sera plus grand qu'il ne fut prédit.
L'erreur ne sera pas celle qu'on pensait.

À chacun de défendre son troupeau.
Une liberté nouvelle commence.
Tout crime sera justifié.

18 août 1964

Hier.
Louise Guay a finalement accepté de coucher - d'elle-même, mais après déjà une longue insistance de ma part sur le bien de cette façon d'agir.
Mais je m'étais masturbé trois fois la veille, ce qui m'empêcha de bander assez dur pour pouvoir pénétrer dans la virginité de son ventre.
Nous avons finalement ri de nous-mêmes.
Notre amitié m'en semble grandie davantage.
Soirée merveilleuse à lire et parler en paix dans la bonne odeur d'après l'orage.
Elle s'attache à moi.
Je crains mes remords (même si je serai peut-être fier plus tard de l'avoir libérée) si un jour je juge bon de la quitter.

Ce soir. Seul.
Avec l'Égypte, la Babylonie et l'Assyrie.
Seul avec l'album de famille.

19 août 1964

Un homme et une femme
doivent se trouver beaux
seuls ou ensemble
en leur sexualité
s'ils veulent bien se vivre
en cette donnée.
Et cela par-dessus
les confréries sexuelles ou
les permissions du mariage.

Dieu est un "lointain"
de la pensée,
l'horizon reposant l'oeil.

21 août 1964

Hier soir: Louise Guay,
en passant, s'arrête avec
Suzanne Hubert.
Louise affectueuse.
Un peu enfant même.
Mais pourquoi gueulerais-je
contre cette forme
de bonheur?
(Mais il faut prévenir
la frivolité amoureuse.
Sexualité n'est pas sottise).
La gaieté de Louise
est bonne.
Me soucier un peu plus
d'elle: même si elle ne sera
peut-être qu'une amante.
Je devrais peut-être dire:
surtout.

Nous nous aimons; mais
quelle folie nous ferait dire
"pour toujours"
dans le sens conventionnel!
Nous nous aimons;
et demain nous sera sans
doute beaucoup plus
de compréhension
l'un envers l'autre;
mais au-delà de la passion.
Car telle est la vie et telle
notre conscience intime.
Nous nous aimons; mais
quelle folie nous ferait dire
"pour toujours"!

Rencontré Lise Dulude,
la soeur de Roger.
23 ans. Petite, maigre, un tic
à l'oeil, désespérée.

Avons passé la nuit
ensemble, chez moi
et à travers la ville.
Parlé du sens de la vie.
Il y a tant de choses
que j'aime aujourd'hui que
ma vie y trouve son sens.
Car toute chose,
aussi néfaste soit-elle, est
merveilleuse dès que l'on
habite d'abord en soi-même.
Je répète: le sens de la vie
n'est que notre liberté de
mieux vivre en nous-mêmes.
Le reste, au fond, ne nous
touche guère; sinon d'abord
comme symptôme
d'un esclavage à autrui.
Au matin, en la quittant,
c'est une petite fille presque
heureuse que j'ai embrassée.

23 août 1964

De tout être
émane une morale.
Il en est des morales
comme des styles.
Chacun défend sa vérité.
Chacun défend son oeuvre
ou du moins ses intentions.

Qu'il y ait rivalité
entre nos styles, nos écoles,
nos maîtres et nos peuples,
vient d'abord du peu
d'expérience que nous avons
les uns des autres.
Tout au moins du peu
de satisfaction
que nous procure
l'expérience d'un autre style
que le nôtre.
Nous, Hommes, sommes
comme les plantes.
Les familles
sont nombreuses et les terres
variablement favorables.
Moi, ma nourriture
est d'honorer la quantité de
nos routes tout en n'aimant
que la mienne.
À vous de choisir
et de jouer.

24 août 1964

(Lettre reçue
de Louise Guay)

Lac Gate,

Bien cher époux,

Après maintes péripéties,
nous sommes rendues
à destination.
C'est une très très longue
histoire...
Comme prévu, nous sommes
parties samedi matin
pour Saint-Jovite,
Mont-tremblant.
Arrivées à la piste de course,
nous avons payé $3 pour
louer un terrain de camping
pour la fin de semaine.
Comme après ½ heure
de recherche dans toutes
les tentes nous ne les avions
pas encore trouvés,
nous avons appelé
à Montréal chez Cloutier.
Sa mère nous a appris la
nouvelle: à six heures samedi
matin ces messieurs avaient
décidé d'aller camper
au Lac Guindon plutôt
qu'au Mont-Tremblant.
Belle affaire!...
Pour ne pas perdre courage,
il a fallu s'asseoir et manger
une banane.
Suzanne (Hubert) pleurait
de rage...
Comme ils avaient mon sac
de couchage il fallait
absolument aller les trouver,
au Lac Guindon.
Nous avons fait du stop sous
la pluie jusque là.
En nous voyant arriver,
personne ne dit mot.
Ces chers se vautraient
dans le poulet et n'avaient
pas le temps
de nous dire bonjour.
Les vaches!...
Vu le climat plutôt froid,
nous avons du coucher
à l'auberge de la jeunesse
juste à côté du terrain
de camping.
Dimanche matin Suzanne
a appelé des gens
qu'elle connaît à Lachute
et qui ont un chalet au Lac
Gate (22 miles de Lachute).
La dame a été très
sympathique à notre égard.
Ces gens sont des amis
de Jean, le frère de Suzanne
(le séminariste).
Ce dernier reste avec nous
jusqu'à demain matin.
Donc nous sommes
en bonnes mains.
Le chalet est situé sur un lac
tout à fait privé.
Nous avons un canot à notre
disposition pour explorer
les environs.
Une chance que ces gens
nous ont recueillies car nous
aurions été dans l'obligation
de revenir à Montréal
à cause de ces salauds
de cons, d'idiots, etc.
de copains du Nord.
Tout est bien qui finit bien.
J'espère que tu ne t'ennuies
pas trop à Montréal,
tout seul, comme un grand!...
Je voudrais que tu sois
avec nous.
Tu te reposerais vraiment
loin de toute civilisation
humaine... enfin!...
J'irai te voir en revenant
peut-être jeudi.
En attendant, sois sage
et continue de créer.

Je t'embrasse.
Louise

Je pense constamment à toi.
Suzanne.

26 août 1964

Rencontrer les amis et amies
de Michel Gélinas.
Il leur manque tant de
profondeur, ils sont si naïfs,
ils croient tant à leur petite
solitude souffrante
que je regretterais presque
de les avoir connus.
J'idéalise décidément trop
les gens.
Et par là je leur nuis,
je les attaque
sur tous les fronts possibles,
je dois être intolérable.
Mais je n'accepte pas leurs
masturbations par crainte
de coucher, la mesquinerie
de leurs mauvaises pensées,
et leur papa bon dieu
pour les absoudre de n'être
pas préparés à la vie et
à ses modalités turbulentes.
Mais je dois avouer mon
incapacité de les écouter plus
d'une heure.
Et c'est mon tort.

Une lettre de Louise Guay
qui me donne beaucoup
de douceur.

27 août 1964

Louise Guay de retour
de camping.
Me téléphone à l'Hydro-
Québec.
Vient me chercher.
Je prends congé
pour l'après-midi.

À la maison, nus
dans un rayon de soleil.
Elle accepte de
faire l'amour... "si je peux",
comme je dis.
Elle m'aide, à ma demande,
à me placer pour entrer
en elle.
Mon sexe est gros.
J'en suis content.
Il faut bien faire
ce que l'on fait.
Est-elle déviergée?
Je crois que oui,
mais nous n'en sommes pas
plus certains que cela.
Il me semble être entré assez
creux, et le mal que cela lui
fit semble assez fort.
Mais ni l'un ni l'autre
-et nous le savons tous deux-
n'avons l'expérience
de cet acte.

Quand je suis sorti
de son ventre - après
quelques brefs frottements,
donc sans jouir, mais vaut
mieux ne pas la bousculer
surtout que ce n'est pas
facile pour elle malgré toute
sa bonne volonté
et son consentement - il y
avait comme des parcelles
de peaux couleur crème
sur son sexe et sur le mien.
Je suis fier d'elle.
Et d'autant plus
qu'un dialogue, qu'un amour
grandit entre nous.
L'avenir semble fertile.

28 août 1964

Louise Guay me téléphone,
elle a un peu de douleur
au vagin, nous irons voir
un médecin si cela dure,
mais nous croyons cela
normal après le premier
accouplement et même
pour plusieurs autres.
Elle doute de pouvoir passer
chez moi, mais arrive
par surprise
au milieu de la soirée.
Elle a tenté d'obtenir
la permission de son père
de coucher
avec Suzanne Hubert:
il lui a fermé la ligne au nez.
En réalité, elle serait venue
chez moi.
Ses parents
- plus son père que sa mère -
sont contre nos rencontres.
À cause des études,
dit le père.
Ce soir, elle ira coucher
chez sa grand-mère.
L'autoritarisme de son père
l'exaspère.
Comme s'il pouvait lui
donner ce qui lui manque.
Un jour la jeunesse prendra
sa liberté.

30 août 1964

Études: 22 à 26 ans.

Installation: 26-27 ans.

Économiser
$3000 par an durant 6 ans.

Acheter
3 blocs à appartements:
valeur $36,000;
revenu brut $5,000 par an.

41 ans: rentier.

Liberté de parler.

5 septembre 1964

“J’ai pensé un instant
que tu pouvais être parti.
Ma vie m’a semblé
tout à coup très vide”.
Louise Guay avait téléphoné
plusieurs fois
alors que j’étais sorti.
Son attachement me plaît
et ne me plaît pas.
Je me sens de plus en plus
loin de tout ce qui touche
à cette sorte d’amour, que
j’aimerais pouvoir partir sans
avoir l’idée de lui faire mal.
À l’Université, j’ai rencontré
d’autres filles, parfois assez
belles et brillantes, mais tout
refroidit très vite en moi.
Sauf, semble-t-il,
des silences et des réflexions
de plus en plus chaudes.
Une sorte de responsabilité
du futur de notre existence.
Comme je reviendrai
prochainement
habiter Saint-Lambert
(selon
l’offre d’Ange-Aimée),
et comme ma présence ici
(surtout
auprès de mes frères)
ne cesse d’exiger
ma compréhension et mon
arbitrage, quand aurais-je
le coeur à me passionner
pour Louise Guay?
Pourtant moi aussi
j’ai besoin d’elle.
D’une façon très calme
cependant.

Calme qui me permettra
sans doute de lui faire
plus de bien,
de lui offrir plus d’équilibre.
Car l’amour, comme tout art,
est d’abord un monastère.

10 septembre 1964

La jeunesse gueule.
Les droits de la jeunesse
à travers l’Histoire sont ceux
de l’esclave.
Légiférer une liberté.

C’est au peuple qu’incombe
le pire:
la production.

Chercher à comprendre.
C’est-à-dire s’étonner.

Chercher à être
aimé et compris: naïveté.
Ne rien avoir compris.

13 septembre 1964

Rencontré Lise Jacques
à L'Université.
Ainsi que beaucoup d'autres
anciennes connaissances,
beaucoup trop à mon goût.
Il n'est pas un soir
sans que je ne rencontre
un de ces drôles de zouaves.
Heureux de les voir.
Mais plus heureux
de renaître à moi-même.

Saint-Lambert.
Raymond Gauthier,
ancien ami intime
du Séminaire de Saint-Jean.
Puis séminariste.
Maintenant athée.
Mais encombré d'absolus.
Content qu'il soit venu
me voir.
Comme l'homme
et l'adolescent
se ressemblent!

Chez les Bisson.
Roger Dulude se laisse,
lui aussi, pousser la barbe.
Avons ri.
Je les sens de plus en plus
d'un autre monde.
Heureux de leur présence.
Mais n'ayant de plus en plus
soif que de mon silence.
Je me trouve de petites
raisons pour rester seul.

Roger Letellier: arrive
chez mes parents.
(Qui lui a dit que j'y étais?
Peut-être a-t-il téléphoné
chez les Bisson,
peut-être a-t-il vu
mes premiers bagages).
Encombré de problèmes.
Timide.
Homosexuel
sans expérience.
Mais semble trouver bon
de pouvoir me confier
ses confidences,
ces quelques mots
à voix trop basse.
Quelle chance fut la mienne!
Ah quelle chance!
Evelyne, ma liberté,
ma violence!
Comme j'aimerais
la leur donner à tous!

Projet de thèse.

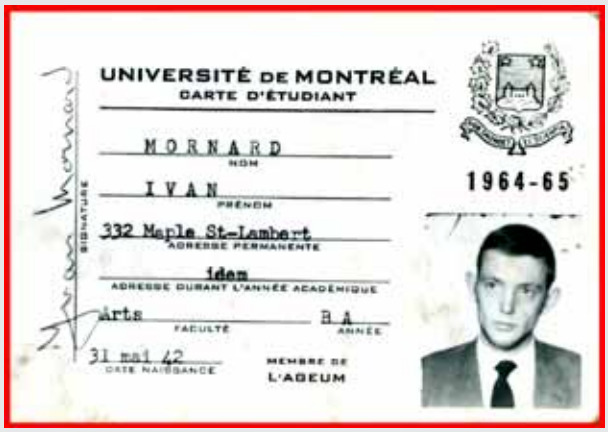
L'évolution, l'apparition
et la disparition des thèmes
dans la littérature
canadienne-française compte
tenue de l'Histoire.

15 septembre 1964

Le jour: travail
à l'Hydro-Québec.
Le soir: cours
à l'Université de Montréal.
Cesserai de travailler
à la fin du mois.
Quelques projets d'études,
très calmes, auxquels
je pourrai plus facilement
me consacrer.

L'Université cesse peu à peu
de m'apparaître
comme un monstre sacré.
J'y vois de plus en plus
une demeure.
Hier soir,
dans ses lumières, il m'a
semblé que je l'aimais.
Surtout que la pitrerie
ne semble plus m'intéresser.
Les élèves médiocres,
c'est-à-dire non comblés de
quelque oeuvre, je les raye.
Car je deviens l'arbre
dont il faut tirer le fruit.

Revu Louise Guay
le 7 et le 12.
L'Université s'humanise de
notre présence l'un à l'autre.
Il semble que nous pourrons
nous y rencontrer chaque
samedi après nos cours.
Louise est calme, assez sage
et me comble.
"J'éprouve une grande paix,
c'est le bien que tu me fais"
m'a-t-elle dit.
Nous vivons d'une paix
commune, de silence
et d'études.
Nous sommes calmes aussi
quant à nos sexes
que nous aimons bien.
Notre sagesse
mérite réflexion.


UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
CARTE D'ÉTUDIANT
MORNARD
NOM
IVAN
PRÉNOM
332 Maple St-Lambert
ADRESSE PERMANENTE
idem
ADRESSE DURANT L'ANNÉE ACADÉMIQUE
Arts
FACULTÉ
B A
ANNÉE
31 mai 42
DATE NAISSANCE
MEMBRE DE L'AGEUM
1964-65
SIGNATURE

18 septembre 1964

Au sujet d'un cours
de philosophie.

Le visage douloureux
de la religieuse: où le vrai,
où la route, si penser même
ne prouve pas?...
Chagrin de la voir si sincère.

Revu Michel Pichette.
Bien.
Mais me découvre trop
semblable à celui que j'étais.

Demain, soleil: Louise Guay.
Mais j'ai si peu
en moi-même pour l'aider
comme je rêve.

20 septembre 1964

Je sors d'une douche, je suis
plus calme, un peu vide.
Je me berce
en fumant ma pipe
dans le silence de la maison.

Mon père vient me chercher
pour souper:
nous déménagerons quelques
bagages.
Quand donc
aurais-je un vrai chez moi?
un vrai travail?

Mais j'ai tort de rêver.
Cette chaise sur laquelle
je pense, m'appartient.
Et pourtant je rêve.
Je n'ai qu'une berceuse
où le monde lui-même ne
peut être qu'une berceuse.
Et pourtant
tout cela m'appartient.
Mais si je pense
à la richesse, que je pense
aussi à l'entretien!
Il est d'acquérir
et de posséder comme
d'une glaise où sculpter
un langage.
Le reste est naïveté
prenant le mot pour le poème
qui n'est autre qu'orientation
du mot.
Que tout cela me comble et
me soit un désert!

À l'Université, puis à la
montagne avec Louise Guay.
Notre présence
vaut qu'on y vive.
Dans un hôpital
en destruction:
nos caresses,
sa robe relevée, nos sexes
nus et tous ces corridors en
ruine où percent les fenêtres
comme une levée d'ailes
blanches!

"Je te donne ce château,
je te donne ce silence!"

22 septembre 1964

Décrier n'est le plus souvent
qu'avouer
sa propre tendance
vers ce que l'on décrie.

25 septembre 1964

(Note laissée
sur le bureau de ma chambre
lors de mon départ
de chez les Bisson).

Je vous remercie pour tout
ce que vous avez fait.
Cette chambre m'a été
un "petit monastère"
qu'on n'oublie pas;
parce qu'il est bon.

4 octobre 1964

Il y a déjà une semaine
que je vis chez mon père.
Je suis libre, aussi libre
qu'au temps où j'étais seul.
Pas de religion
et pas d'obligations.
- Mais garde tes chaudrons;
nous pourrions nous
quereller!
dit Ange-Aimée;
et cette franchise nous unit.

Je me lève vers sept heures
et travaille assez fort.
Mais pas encore assez, et pas
assez systématiquement,
je le constate.
Demain, mes frères et moi,
débutons
dans un nouveau système.
Il y aura pratique de guitare,
de dactylo et discussions
sur les sujets scolaires
(ce qui vaudra mieux que
les "récitations de leçons"
conventionnellement
entendues - ou bourrage
de crâne).

À mon départ, les gens
de l'Hydro-Québec
se montrèrent très affables -
à mon étonnement
je l'avoue.
On m'offrit un dîner,
une plume et dix dollars.

Je rencontre assez souvent
Lise Jacques, et d'ordinaire
à l'Université où elle suit,
elle aussi, des cours.
Notre amitié est bonne.

Roger Dulude
vient de souper ici.
Il nous est bon de nous livrer
nos libertés.
Mais une souffrance en lui
me chagrine:
celle du non-engagement
dans une spécialité
où lui permettre de grandir
à sa mesure.

Louise Guay:
favorable et tendre.
Par le bonheur même
qu'elle sait recevoir de moi.
Comme tout cela est étrange
que le bonheur nous soit une
chose si simple et si près,
sans cesse, de nous étonner!
Comme tout cela est étrange
qu'un être puisse habiter
la joie de sa seule façon
de m'aimer!
Car, après tout, je suis dur
et sévère de ma liberté.
(J'ai l'impression, parfois,
qu'elle ne me voit pas...)

Hier soir, nous avons vécu
du nouveau.
Nous nous sommes loué
une chambre pour quelques
heures.

Louise, à la première
maison, refusa carrément
d'entrer.
Elle savait pourtant que nous
ne pourrions nous caresser
toujours dans les parcs.
Elle acceptait, mais
l'heure décisive la terrifia.
- Pour qui est-ce que je vais
passer!...
Mais surtout:
- C'est trop calculé; ça ne me
plaît pas!
Je lui rappelai nos débuts,
ses résistances
à toute nouveauté.
Et aussi qu'il fallait bien
se soumettre
à cette complication,
à ce calcul qu'est nous louer
une chambre.
- Un autre soir... D'ailleurs,
je suis en règle - même si
c'est la fin - nous serions
limités.

Assis au carré Saint-Louis,
la nuit est douce.
J'accepte d'attendre,
ma patience est grande
avec Louise, je suis très bien
de sa seule tendresse.
Elle me dit alors:
- Je me sens bête.
Coupable...
J'ai des remords...

Je lui expliquai que son
refus était normal, qu'elle ne
devait pas se tourmenter,
se bousculer, qu'elle avait
toujours agi ainsi avec moi,
et que je l'acceptais.
D'ailleurs, moi aussi,
j'éprouvais une sorte
de gêne à aller louer
une chambre, vu que c'était
la première fois.
Alors je devinai
qu'elle acceptait...
Mais je la laissai parler
clairement, autant par plaisir
de la sentir davantage femme
à mon désir
- un peu pervers mâle -
que pour l'obliger
à s'exprimer sans toujours
attendre que je la devine.
Plus l'on approchait,
plus je la sentais trembler...

Un vieux bonhomme
nous répondit, avec habitude
et sans gêne.
- Une grande chambre ou
une petite?
- Bien...
- C'est pour la nuit?
- Bien... jusqu'à minuit.

Yves Mongeau
était allé à cet endroit
avec Denise Lafrenière,
ce qui me permettait
une certaine franchise.

6 octobre 1964

- Trois dollars. Signez-moi ça.
Je signai
YVAN FOURNIER, mais
manquai d'imagination
pour l'adresse.
- N'importe quelle adresse,
n'importe quelle,
601 rue Saint-Joseph
ou n'importe quoi!
Il monta l'escalier d'un trait,
ouvrit une porte, éclaira,
prit l'argent et disparu.
Un lit énorme et rouge
au milieu de la chambre.
Vieux, pauvre,
mais très propre.
Dans la pénombre éclairée
d'une seule fenêtre:
deux heures de calme,
de sécurité.
Et cette passion de Louise
d'une violence nouvelle
et libre!
Honneur et grâce
nous soit rendu
d'être ce que nous sommes!

L'histoire, poétique surtout,
nous enseigne diverses
époques de symboles
qui nous ont servi et nous
servent encore d'outils
dans notre saisi de l'être.
Diverses époques
de symboles en ce sens
que chaque génération
s'enfante à même
les relations qu'elles se
créent.
Ces relations, d'autant plus
obscures à la collectivité
qu'elles n'expriment d'abord
que des relations
individuelles, passent
peu à peu de l'état antisocial
à celui de bien commun.
Nous n'avons qu'à lire
un journal pour saisir
l'influence des créateurs
sur la langue familière.

Si nous disons, par exemple,
CAVERNE, nous causons
dans l'esprit de qui veut
l'entendre
une relation d'objet à objet.
Le monde de l'esprit
est ainsi fait
qu'il n'accueille
en lui-même
que ce qu'il enfante.
La conscience, ne pouvant
se pénétrer de la véritable
forme qu'est la CAVERNE,
se nourrira désormais
de sa propre imagerie et
des relations qu'elle lui crée
avec ce que lui apportent
ses divers sens.
L'histoire de l'obscur
ou de l'abstraction n'est
autre que celle de l'esprit.

L'homme n'habite jamais
l'être en tant que tel.
Le langage est au seuil
d'une réalité active.
Son but premier
n'est que sa relation
de lui-même à lui-même.

Plus s'incarne
une civilisation, plus grandit
son emprise sur la matière,
plus sa langue se retire
de ce qui la fonde,
en ce sens qu'elle s'abstrait
afin de mieux saisir le divers.
Plus elle se crée
des symboles
et des conventions.
Et finalement
s'habite elle-même,
en ellipse,
d'une condensation
que l'on qualifiera
d'obscur ou de savante.
Et nous nous voyons
de plus en plus
dans l'obligation d'être
initié.
Car il en est des langues
comme des écoles.
Plus nos classes
touchent au supérieur,
plus les cours supposent
de connaissances déjà
acquises, et par ce raccourci
de sous-entendre le déjà
connu, et par là seulement,
s'intériorise et s'approfondit
la connaissance.

Or depuis les débuts
de la langue, l'homme
apprend de plus en plus
à sous-entendre,
et de plus en plus vite,
les rapports d'abstraction
que son esprit
tient envers l'être.
Et naturellement
nous en oublions même
la construction historique qui
l'a engendré très très
lentement à travers mille
et une révolutions littéraires
qui n'étaient absolument pas
collectives.
Nous, modernes, croyons
conventionnel, et par là
naturel, ce qui trop souvent
n'est que la fine pointe
d'une révolution.
La cause en est simple:
nous prenons l'approbation
collective d'un symbole pour
une approbation du symbole
en tant que rapport au réel,
et jusqu'à oublier que
ce n'est que la convention
de ce rapport qui fut jadis
à faire accepter.

La création de nouveaux
symboles naît
d'une expérience
individuelle et d'époque
(avion),
mais demeure dans l'obscur
d'autant que le partage
se fait moins avec la majorité
de ceux qui sont appelés
à s'y loger.

CAVERNE vient
d'une expérience vitale mais
le mot lui-même ne signifie
en lui-même que ce qu'il est:
c'est-à-dire non relationnel
en soi.
Il n'y a dans C-A-V-E-R-N-
E que les lettres
et leur ensemble.
L'image, la suggestion
nous viennent
d'une expérience connue,
soit vue, soit décrite.
Tout se passe ici comme
pour le chien de Pavlov.
Le mot et l'objet ne tiennent
entre eux qu'une relation
accidentelle; il exprime
le réel par convention
et non en soi.
LA VA BO
BO VA LA
VA LA BO
LA BO VA.

Il est convenu parmi nous
de nous moquer des lecteurs
de Delly ou Magaly
considérant les oeuvres
de ces auteurs comme des
véhicules de seconde main
pour ne pas dire
de second ordre.
Nous pourrions comparer
l'image neuve à une auto
neuve, sa suspension,
son éclat, et la même image
au bout d'un certain usage
à une auto usagée.
La question devient alors:
avez-vous les moyens
de vous payer le neuf.
Avons- nous le temps
de le saisir.
Car ici étude = argent.

Imaginer ne vient pas
du nouveau
au sens du jamais vu et dit,
mais du plus vu et plus dit
par et à travers du déjà vu
et du déjà dit.

L'image est à la poésie
ce que les lettres
sont à l'algèbre.
Ce qu'il convient d'abord
de dire, c'est la vérité de tous
à la signification de chacun.

10 octobre 1964

Louise Guay,
est-ce que j'aime
Louise Guay?
est-ce que j'aime
une seule femme?...
J'ai tant à faire, et j'ai tant
d'amis avec qui parler et
aimer tout ce qu'il me faut!
Et, il fallait en arriver là,
c'est tellement simple de
se faire aimer d'une femme!
(Et bravo: nous pouvons
dès lors penser et agir
pour autre chose).
Par aimer: je dis ou plutôt
me demande si j'ai besoin
de vivre avec - moi si libre!
à la longue ne serais-je pas
encombré d'une
incompréhension possible...
Deux additions importantes:
je ne songe jamais à avoir
d'enfants - l'idée d'en avoir
de très jeunes m'ennuie;
seuls les plus vieux m'inté-
ressent en tant qu'élèves,
inspirateurs et stimulateurs:
il y en a tant, et si souvent
plus dignes hors
de "ses propres enfants":
on ne choisit ni ses parents,
ni ses enfants, nous sommes
obligés de l'avouer;
de plus, nous ne pouvons
les changer à volonté.

De plus: sexuellement,
après tout, n'est bon que
sexuellement; je veux dire:
important pour tout l'être,
mais susceptible
de se réduire à des occasions
avec bon dialogue
et c'est possible
- il y en a tant par année! -
et non nécessairement
au mariage.
Je parle, bien entendu,
selon ce que j'ai vécu
et semble pouvoir vivre.

Hier soir, marché main dans
la main avec Louise Léger.
Comme tout cela m'est
secondaire, sans importance
(bien qu'elle soit très
aimable), sauf celle de me
dire encore que je peux
dès que je veux et encore là
est-ce la seule raison?
C'est de l'HUMAIN dont
j'ai soif et plus spécialement
du FÉMININ, succédant
ou non ses ambassades.
Je ne lui téléphone pas.
Elle constate, je l'espère, que
je connais trop de femmes
pour penser avec elle
autre chose qu'une
camaraderie de classe.
(Mais attention: elle rêve).
Un argument d'importance:
la tendresse de Louise Guay,
et celle que je lui porte
naturellement en retour, me
faisant craindre de la quitter,
autant pour elle
que pour moi.
D'ailleurs: les belles,
les bonnes, les intelligentes
ne m'empêchent pas du tout,
par leur grâce,
même leur charme que
j'aime, de la leur préférer
vu cette communauté de
mois entre nous et surtout
cette tendre et prévenante
obéissance qu'elle me porte.

Les rébellions d'aujourd'hui,
comme hier,
viennent, au fond,
du sommeil des maîtres.
Mais quiconque pense
"maître par ses gendarmes"
se trompe.
Maître par lui-même
et avant tout: pour,
c'est-à-dire contre
la délinquance
de ses gendarmes.
Sachant diriger
l'avoir et le prendre:
vers un meilleur jour.
Le gendarme,
en pays de maîtres, est
essentiellement pompier.

Les peuples, historiquement,
se soumettent et semblent
même rechercher
à se soumettre
à plus habile qu'eux.
La loi du ventre est ainsi fai-
te qu'elle érige des statues.
Mais nos maîtres se gâtent:
comme les fruits.
Mais surtout les enfants et
les amis des maîtres.
Et c'est alors la rébellion.

L'égalité à laquelle
nous allons n'est qu'en
la création de tant d'empires
indispensables - en science
et en imaginaire - qu'il nous
soit possible à tous
d'être maître ici et peuple là.

15 octobre 1964

Cette solitude où je suis
me comble.
Comme un repos.
J'imagine une maison
chaude où je m'endors
profondément.
Tout contre le froid;
si beau à la fenêtre
en ses arbres jaunes.

Je travaille un peu mieux,
mais trop peu.
Je lis assez bien, et j'écris.
Mes frères me causent
de grands soucis
par cette liberté qu'ils
réclament à grands coups
de nonchalance, et qui, ainsi,
les privent d'atteindre
ce qu'ils atteindront
peut-être quand même.
Je manque de patience,
de diplomatie,
de justice trop souvent.
Mon père et Ange-Aimée:
heureux et libérés de ce que
je m'occupe de mes frères.
(Non que mes frères soient
impossibles, mais si jeunes,
si naïfs!).

Louise Léger me presse
de plus en plus.
Ses délicatesses, ses
questions qui me plaisent...
Dire que j'ai pleuré
si longtemps l'amour!
Comme tout cela est loin
maintenant!

Puis-je encore aimer - sinon
par quelque pitié - moi qui
fus sevré si violemment
jadis,
et si libre maintenant
qu'on s'attache à moi, bien
qu'il me semble de plus
en plus facile de rester seul.
J'aime plus profondément,
je crois, mais la passion
confond tant de choses!
Et je déteste tant, malgré
l'honneur que j'y trouve,
qu'on s'attache tant...
j'allais dire: à m'asservir.

Louise Guay:
ses dévouements de petites
filles, ses erreurs:
pourquoi me répète-t-elle
son courage à m'aimer mal-
gré ma laideur
(n'y a-t-il, au fond, que la
beauté pour elle?);
pourquoi attend-elle toujours
que je la serve
(croit-elle tant compter!);
et pourquoi, diable,
ne me présente-t-elle pas
à ses amies
quand je les rencontre?
Et ses silences interminables
qui me vident...
(Elle semble pourtant
s'efforcer à parler, à mûrir).
Je crois que je suis injuste.
Suis-je las d'elle ou
aie-je raison de craindre?
Je suis ennuyé d'être mêlé
à une femme qui n'aime pas
avec génie.

16 octobre 1964

Les feuilles tombent
en rayons de lumière.
La chambre où j'écris
habite un silence d'automne
comme la mer
vue dans les rêves.

Il faudra bien dire la vérité.
Je parle, bien entendu,
de ce qui m'arrive.

Hier,
j'ai regardé profondément
le visage des gens.
Les rues des grandes villes
ressemblent étrangement
aux couloirs des pensionnats.
Les gens
s'habillent de la même
façon, marchent de la même
façon, vont aux mêmes
endroits, et, bien entendu,
doivent penser aux mêmes
choses.

Il y a si longtemps
que je n'ai vu la ville, que
je n'ai vu tant de monde!
Les gens me regardent
sans arrêt et très fort
tout en s'éloignant de moi,
tandis que d'autres
s'approchent dans le silence
extraordinaire de leur regard
énorme fixé sur moi.
(Je suis très fatigué;
j'ai très mal dormi).

*

Pour une éducation d'avenir:
le rôle de l'école supérieure.

Lieu favorisant
les conférences et
les recherches personnelles.

Concurrence et stimulation
(mais idéalement:
collaboration)
dans de grands ou petits
palabres.

À chacun de choisir
et diriger ses thèses.

Palabres
élèves contre professeurs;
élèves professeurs contre
élèves professeurs.

Apprendre par les manuels
et les conférences
de professeurs et d'élèves,
et non par le verbiage
des mercenaires.
Car apprendre,
c'est comprendre ses erreurs.

17 octobre 1964

Pierre Turcotte:
sa joie de gagner,
d'avoir sa chambre;
ma souffrance, je sais
dans quoi il embarque.
Je lui ai dit
que c'était difficile
même si j'étais si content
de le sentir libre!

Louise Guay:
"Peut-être
n'est-elle pas digne de toi".
Mais cela m'effraie.
Je veux bien voir
des différences
entre les hommes.
Mais personne n'est indigne
de personne.
Le mal
- comme je le voie -
n'est que de ne pas savoir
accueillir.
Car nous inventons toujours
autrui.
Ici encore les génies
sont rares.

Les parents ont besoin
d'encouragements.
Notre justice est égale
à la leur. Cela m'effraie.

La guerre: c'est la jeunesse
qui paye le plus.
Un vieux m'a dit
que ce n'était qu'à cause
de notre exaltation.
Mais je vois bien
que c'est injuste.

Les politiciens ne sont pas
responsables.
Napoléon:
"J'ai 30,000 hommes
à dépenser par jour".
Nous sommes l'argent
de poche des patrons.

La jeunesse
à travers l'Histoire:
un chien.
On n'a fait qu'améliorer
la niche.

Marche pour l'indépendance
du Québec.
Ils marchaient en file,
tandis que des sirènes
annonçaient des renforts de
police venant les encercler.
Je les ai regardé passer,
je les trouve généreux.
Plus généreux que ceux
pour lesquels ils marchent.
Mais une grande terreur
me prend tout à coup.
Je regarde les visages.
Pourquoi la jeunesse
s'ennuie-t-elle tant?...

18 octobre 1964

Hier soir: à l'Université
avec Louise Guay.
Elle me raconte son enfance,
nous parlons, nous rions,
des heures merveilleuses.
Elle a décidé de tout me dire
plutôt que de se taire: ce qui
la fait me raconter jusqu'à
ses moindres désirs.
Entre autres, cette fierté
qu'elle a maintenant
de se sentir apte à conquérir
tous les hommes.
Que dire, sinon me taire,
devant cette vérité:
la petite fille que j'ai connue
est cette femme...
Qu'elle parle, naturellement,
comme elle l'a fait,
que ses manières soient
celles d'une femme libre:
voilà qui me comble.
Elle parle, entre autres, de
notre mariage, d'une maison,
de nos enfants.
Alors je danse!
Mais la soirée s'achève mal.
La religion,
toujours la religion.
Mercredi dernier, alors que
j'ai dit à une de ses amies
de m'embrasser sur la joue,
elle se sentit tout à coup très
seule, et sans importance:
sinon pour ce Dieu
de son enfance qui, soudain,
remonta en elle.
Et puis que dirait sa famille
à la voir ainsi sans religion?

J'attache peut-être trop
d'importance à ces détails,
mais jamais, je le redis,
jamais je ne rejouerai
la comédie.
Que je sois croyant, athée,
ou quoique ce soit,
je serai dans ma société
ce qu'en moi-même je suis.
- J'ai pensé à vivre en
France; là-bas les gens n'at-
tachent pas tant
d'importance à ces choses,
dit-elle.

Je suis certainement trop dur
envers elle.

19 octobre 1964

Le scandale
est proportionnel
à la superficialité
de ceux qu'il atteint.

Jadis malade d'être refusé du
monde comme je me voulais
accepté de ma solitude.
Je fus moins solitaire
de me dire seul.
J'étais boudeur au monde.
Il n'y a de vraie solitude
que d'heureuse.

J'en ai assez de la sottise
de mes camarades: tous!
Les filles de l'Université:
mauvaise odeur
rien qu'à les regarder.

L'obscur fait du lecteur
un méditant.
Le médecin ne guérit pas
ses malades selon ce qu'ils
entendent à la médecine.
Ainsi de l'art.

Être professeur,
c'est sans cesse repenser
et inventer en son cours.

La compétence
n'est pas tout.
L'inventeur seul existe.

24 octobre 1964

Louise Guay et moi sommes
de nouveau très heureux.
Notre querelle au sujet
de la religion nous fait rire
et nous permet d'être plus
souples envers tout
ce que nous sommes
- Hé! quelle heure est-il?
- Oh! c'est l'heure de nous
quereller!
Je m'attache à sa présence.
Serait-ce enfin qu'une
femme sache me prendre
et se garder en moi?...

26 octobre 1964

J'ai donné ce soir mon
premier cours de français.
Nerveux avant;
de plus en plus calme
à mesure que se déroulait
ma conférence:
Baudelaire précurseur
du surréalisme.
Devant mes collègues
en ce cours.
J'ai reçu
de bonnes félicitations;
mais, malgré ma satisfaction,
je vois à quel point
il y a encore à faire
avant d'atteindre
à ce que je me propose.

27 octobre 1964

Louise Guay me téléphone
de son école
pour me demander comment
a été ma petite conférence.
Je lui en sais gré.

Louise Léger m'embête.
Dieu qu'elle est sotte
et jacasseuse!

1 novembre 1964

Hier avec Louise Guay.
Ce bonheur que j'ai mieux
compris en la comparant
à Louise Léger.
Quelle bêtise
ai-je encore effleurée
en doutant de notre amour.
Louise a de solides qualités
de femme que je découvre.
Comme je suis lent.
Nous pensons
vivre ensemble
dès qu'elle travaillera.
Dans deux ans.
Mais ce n'est qu'un projet.

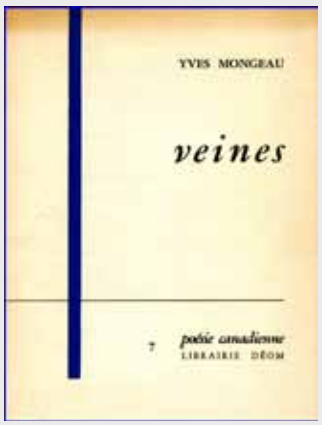
Ma belle-mère
parle beaucoup...

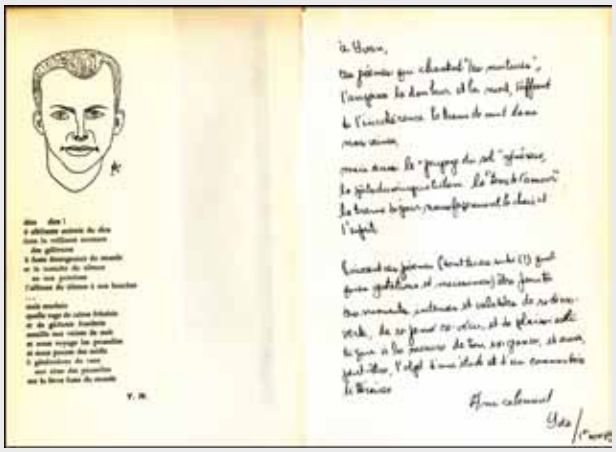
Yves Mongeau
vient de recevoir l'édition
de son recueil
VEINES
publié chez DÉOM.
J'ai été lui en acheter un
tout heureux et non jaloux.
Cela m'étonne un peu.
Je constate une paresse
en moi; Yves me stimule
à le rejoindre.
Mais il croit attendre un
enfant de Denise Lafrenière
qu'ils veulent faire avorter.
Leur inquiétude
me fait m'inquiéter au sujet
de Louise et moi.

4 novembre 1964

(Projet de critique
pour Yves Mongeau).

Je t'ai lu
- au complet -
comme je n'ai lu que
peu de gens (Perse, Césaire,
Grandbois, Préfontaine),
à cause d'une amitié, mais
qui ne nous fait absolument
pas poètes
l'un devant l'autre,
te rythmant à coups
de crayon et numérotant
tes vers
et les classant
selon l'idée qui s'y infiltre.
Après un tel travail, et même
si je me croyais poète,
je pourrais me permettre
la sévérité.
Soudain, pour ainsi dire,
de les voir nus d'une pleine
clarté de l'imprimerie,
je m'interroge et pourtant
j'admire mais cherche
en vain l'obscur qui me fut
d'abord donné d'imaginer.
Les mots
se livrent à nous trop vite.
Dilution du thème.
Une longueur
non marquante.



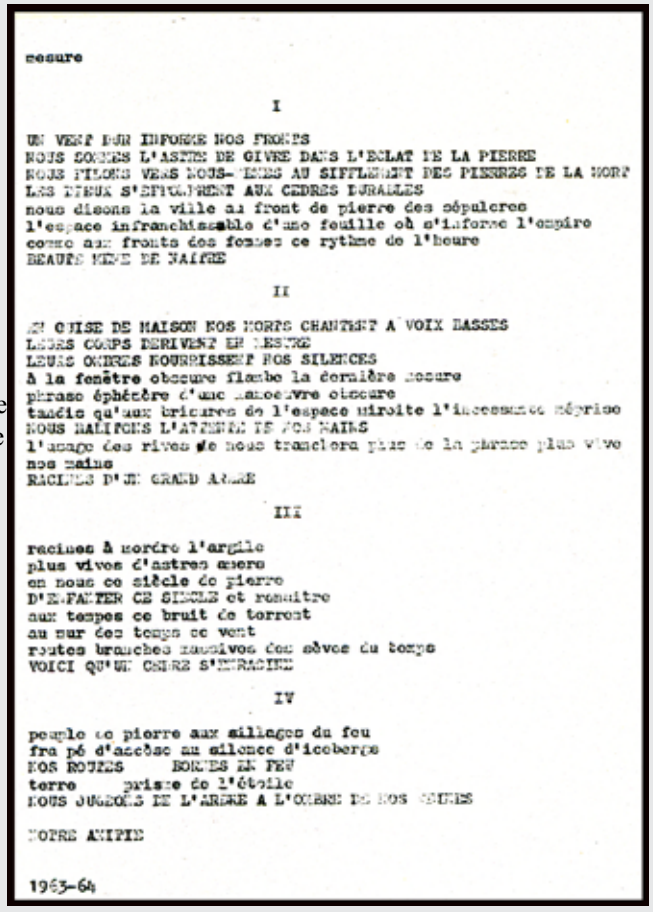


(Lettres adressées
aux revues
LIBERTÉ
et TEL QUEL).

Je vous envoie un poème
en quatre parties,
intitulé *Mesure*,
pouvant s'imprimer
sur quatre pages.

J'y ai mis le meilleur
de moi-même, en ce sens que
j'essaie de traduire l'Homme
en son meilleur
en ce lieu qu'est Québec.

J'espère qu'il saura
vous témoigner du respect
que je porte à l'écriture.



mesure

I

UN VENT POUR IMPORTE NOS FRONTS
NOUS SOMMES L'ASTRE DE GIVRE DANS L'ECLAT DE LA PIERRE
NOUS PILONS VERS NOUS- MEMES AU SIFFLEMENT DES PIERRES DE LA MORT
LES YEUX S'EPUISENT AUX CEDRES FUNERAILLES
nous disons la ville au front de pierre des sépulcres
l'espace infranchissable d'une feuille où s'informe l'empire
comme aux fronts des femmes ce rythme de l'heure
BEAUTE MERE DE HAINE

II

AU CHISE DE MAISON NOS MORTS CHANTENT A VOIX BASSES
LEURS CORPS DERIVENT EN L'ESPACE
LEURS OMBRES NOURRISSENT NOS SILENCES
A la fenêtre obscure flambe la dernière mesure
phrase éphémère d'une manoeuvre obscure
tandis qu'aux briques de l'espace miroite l'incessante mépriso
NOUS HAISONS L'ATTENTE DE NOS MAINS
l'usage des rives de nous tranchera plus de la pierre plus vive
nos mains
RACINES D'UN GRAND ARBRE

III

racines à mordre l'argile
plus vives d'astres amers
en nous ce siècle de pierre
D'ENFANTER CE SIECLE et renaître
aux temps ce bruit de torrent
au mur des temps ce vent
toutes branches massives des sèves du temps
VOICI QU'UN CHENE S'ENRACINE

IV

peuple de pierre aux sillages du feu
fra pé d'accès au silence d'iceberge
NOS ROUES BORNES EN FER
terre prise de l'étoile
NOUS JUGEONS DE L'ARBRE A L'OMBRE DE NOS MAINS

NOTRE AMPLE

1963-64

liberté

TOUT MOLIÈRE 16 NF

PAR AVION BY AIR MAIL

TEL QUEL

Monsieur Yvan Mornard
350 Maple
St Lambert
Québec Canada

Paris le 30 novembre 1964

Monsieur,

C'est avec grand intérêt que nous avons pris connaissance des poèmes que vous avez bien voulu nous adresser. Il est malheureusement difficile de se faire un jugement sur un si petit nombre de textes. Tout ce que nous pouvons vous dire c'est qu'il nous semble que votre entreprise ne paraît pas s'inscrire dans la perspective des préoccupations de notre revue.

Quoi qu'il en soit nous ne vous en remercions pas moins vivement d'avoir bien voulu penser à nous et nous vous prions de croire que c'est avec toujours le même intérêt que nous prendrons connaissance de tout ce que vous voudrez bien nous adresser.

Bien à vous

Marcelle Ployart

5 novembre 1964

Désentimentaliser la poésie.

Poème décrivant
à ce point les choses
que l'anthropomorphisme
où nous vivons se brise.

La métaphysique
se disant autre qu'hypothèse
n'est point honnêteté.

Bien décrire est bien dire.

La forme doit à ce point
dominer la présentation
que le tout nous en devienne
poétique.

L'heure est à démystifier.

*

Mon frère Olier contrôle
mes cigarettes:
sept par jour (j'en fumais
plus de cinquante).
À cause de cela, mais
de la poésie davantage,
je ne réussis pas à étudier
et les cours m'exaspèrent.

Lise Jacques me réfère
à deux médecins
qui pratiquent l'avortement:
le docteur H.D. Zillmann,
6268 Côte des Neiges
($200),
le docteur Olbeck,
Métropolitan Hospital,
1650 ouest Dorchester
($300)

Yves Mongeau
et Denise Laferrière ont pris
rendez-vous par téléphone
chez le premier;
le marché est conclu.
Nous vivons décidément
dans un pays de cul;
la loi parle autrement
qu'elle protège;
le seul résultat:
les tarifs sont exorbitants et
la garantie n'existe pas;
de plus la propagande est
interdite et vive nos filles
mères!

J'ai dit ne pas être jaloux
d'Yves.
Le contraire est décidément
plus vrai.
Je ne parle évidemment plus
de l'avortement mais de la
publication de ses poèmes.
Qu'il ait composé la majorité
des textes de ce livre
en moins de six mois,
ou environ,
n'est pas pour me consoler.

7 novembre 1964

Je le répète:
je suis désespérément jaloux
d'y trouver beaucoup
de passages remarquables.
C'est énorme, c'est affreux,
je devrais me suicider
cinq fois de n'avoir
pour équivalence que
ce qui n'est pas équivalent!
Car me voici lancé, du moins
voilà ce que je sens,
dans la publication
par la seule volonté d'Yves
d'y entrer.
Mais soyons franc
à nouveau de ce que
ma première franchise me
dévoile un petit mensonge,
oh prétention que j'allais
cacher, et que je me vois
à dévoiler par une prétention
plus grand encore:
Yves tombe
dans l'anthropomorphisme,
dans l'exaltation naïve
tachetée de profondeurs,
dans une imitation de Perse
à ce point facile qu'elle
en devient comme un style
à lui.
Yves, je suis méchant,
je suis jaloux, et cela
m'oblige étrangement
à te considérer davantage.
Je me suis donc empressé
de rassembler mon peu
de bagages et l'ai jeté à mon
tour dans la grande poubelle
espérant y recevoir aussi
ma place.

Est-il nécessaire en poésie
d'abstraire
plutôt que de décrire?
Nous est-il nécessaire
de tout ramener à l'humain
pour nous aimer
en ce qui ne l'est pas?
Révolution
contre l'image en cours,
depuis qui, depuis quand,
(les primitifs ont-ils toujours
interprété plutôt que vu?),
cette image se posant ainsi:
"aile" étant symbole
de légèreté, douceur,
rapidité, précision, pouvait
ainsi devenir synonyme
de ses attributs.
Historiquement,
la correspondance se mêle
d'anthropomorphisme.
Nous avons eu: "une main
divine bouge en douceur",
"une main d'homme bouge
comme une aile",
"une main d'ailes vives".
Peut-on dire
"une rivière de lierre pâle",
rivière n'étant pas lierre,
cette imagerie
dite correspondante
nous trompe-t-elle
sur la nature du réel
en ne lui donnant
que des relations d'irréalité,
dite logiquement
plus réelles, plus profondes,
c'est-à-dire poétiques.

8 novembre 1964

L'attribut "guide" au mot
"étoile" est né d'une valeur
culturelle qui l'écrasera
de sa propre mort.
Le poète mythologique se
défend ethnocentriquement
se disant détenteur du réel
par ce qu'il nomme le surréel
et que nous disons mythe.
"Une main fleurit mon âme",
main devenant ici la plante
et sa présence une fleur,
nous sommes
dans un anthropomorphisme
à ce point gonflé
qu'il menace d'éclater
en cela même qu'il cherche
à végétaliser l'humain.
Que le mythe ait un sens
et une signification
n'est point niable, mais nous
interrogeons nous-mêmes
cette signification à laquelle
nous ne trouvons plus
de sens.
Est-il nécessaire en poésie
d'abstraire
plutôt que de décrire?

Louise Léger me raconte
ses hésitations envers deux
de ses vieux amoureux.
Elle gaspille ses relations
comme son temps.
Quel enfantillage,
quel plaisir à souffrir, quelle
inconscience que ces gens
qui se refusent à s'accoupler
mais sans cesser d'en rêver.
Mais comme disait Louise
Guay: les garçons d'ici
ne savent pas se décider,
ils se veulent purs et amants,
ce n'est pas aux filles
de jouer le rôle des garçons.
Mais ce n'est pas
s'accoupler qui rend
nécessairement heureux,
mais le respect des choses.

Louise Guay me comble,
nous traversons la ville
à pied, notre pauvreté, mais
samedi prochain notre rêve:
fête et vin chez *TEDDY*!
Nous pensons louer
une chambre, douche, poêle
et réfrigérateur,
deux semaines à Noël.

Louise devant une vitrine
de meubles: fâchée de
ce que ces meubles soient là
pour rien, et nous sans notre
maison, si ennuyeux
de devoir nous séparer
tous les samedis soirs.
Vient de me téléphoner:
heureuse.

Qu'on s'arrête à l'idéal
qu'on voudra, l'on arrive
toujours à la même fin:
l'énergie créatrice
où nous sommes sans cesse
remis en question.

Les suppléments littéraires
me font chier!
pilonpi me fait chier!
simardsi me fait chier!
chambranlant me fait chier!
robébert me fait chier!
silfesse me fait chier!
les cons cours littéraires
me font chier!
etc me fait chier!
et que je sois obligé
d'en gueuler me fait
plus que tout chier!
race de commères!
surtout que vous ignorez
même l'importance
qu'est gueuler!
tuant par vos colères au lieu
de vous réinventer!
allons! allons!
ne vous fâchez pas!
allons chier ensemble
sur d'autres
de nos bons petits amis!
ah litanies! litanies!
M'ennuient leurs poèmes
toussoteux!
m'ennuient
leurs soumissions de chiens!
de chiens gavés!
car honneur aux vrais chiens!
"Toute la ville coule à la mer
ah ah ah dites-moi quelles
hordes encore déferlent
aux vagues de nos fronts",
chiennes de riches! plagiat
babylonie sorcier
merde à vous
c'est dit
je n'inventerai pas la roue!

9 novembre 1964

Nous est-il nécessaire
de parler maison sécurité
cette imagerie nous étant
celle d'une métaphysique
du stable du fermé ou de
son contraire cette angoisse
et cet éparpillement.
Gaston Bachelard
et compagnie ferme
une époque
en nous en donnant la clé.
Décrire
n'est pas seulement observer
mais se voir
en transformation
d'une vision plus large.
De ce que la science décrit
(pourquoi toujours éloigner
science et poésie)
la poésie n'est pas la science
de ce qu'elle s'étonne
incessamment
comme la science haute mais
par rythmes et répétitions.
Baudelaire,
même les surréalistes,
poétisent autour de
jugements de valeur utilisés
comme messages
et structures.
Saura-t-on s'étonner au-delà.

10 novembre 1964

Hier rencontré
Janine Corbeil sur la rue.
Ensemble au restaurant.
Grande maigre pâle
et fatiguée.
Je regarde son visage
comme un souvenir.
Ce temps si vite fané
est-ce moi.
S'ennuie-t-elle si fort
qu'elle reste avec moi
jusqu'au moment où je dois
la quitter pour l'Université?
ai-je aimé Janine?
comme je gaspille les gens!

Louise Guay se porte bien,
les étudiants
sont écoeurants,
leur inconscience
est à ce point qu'elle semble
cultivée.
Sauf quelques-uns,
peut-être plus que je pense,
que l'on ne voit d'ordinaire
dans les bêlements
de groupes d'étudiants.
Marcher dans la rue dans
la fraîcheur de l'automne
avec ce rêve toujours d'une
maison bien à nous laissant
tous les plagiaires à la porte.

11 novembre 1964

Décrire ne peut être poétique
qu'en tant que cela suggère
notre sentiment devant cela
même que l'on décrit.
Et non par une description
scientifique.
Poésie mythique
parce qu'étant
une ramification moderne de
la prière depuis les primitifs.
Le personnage dans le roman
moderne n'est pas
une négation du personnage
seulement une modification
ne le décrivant plus
en ce qu'il est comme éternel
mais en durée
dans un réseau de croyances
aussi éternelles
de ce qu'elles se disent
en durée
dont le héros forme aussi
fortement aussi
romanesquement
l'inaccessible
d'autant plus
qu'il nous ressemble tout
autant et d'autant moins
qu'il se donne en fait
comme éternel du fait
qu'il dit savoir sa perdition.

14 novembre 1964

Les choses sont
ou ne sont pas
de sorte que nous sommes
ou non en ce rapport
où nous sommes
ou non avec les choses
nous étant ou non
et tout cela absolument.
Tout est relatif de ce que
l'on n'oublie pas
l'absolue existence n'étant
pas la vérité
de ce que vouloir connaître
n'est pas connaître.
De sorte que dire
toutes choses relatives
de ce que les absolus se font
et se défont n'est pas toutes
choses incertaines de ce que
l'on ne peut connaître ou ne
veux apprendre davantage.
Les idées courantes vivent
de paresse plus que d'idées
mais rien peut-être
n'est absolu si l'on ne sait
connaître et tout alors
est à refaire bien qu'alors
peut-être est-ce faux
de ce que l'on ne sait.

15 novembre 1964

Jeudi dernier rencontrer
Gilles Bellerose
(ancien ami
du Séminaire de Saint-Jean)
et passer la soirée avec lui.
Débute en droit
mais se croit encore écrivain
à mon sens
trop conventionnel
bien que félicité par
une lettre d'André Malraux.
Parler de sexualité
tout étant permis et possible
selon les faits décrits
par l'anthropologie.
Son obsession sexuelle
m'ennuie
(son homosexualité?...)
bien que sa question
demeure: est-il en sexualité
du normal et de l'anormal
se basant sur la satisfaction
que l'on peut tirer de telle
ou telle expérience
par rapport à d'autres
ou n'est-ce que selon soi.
Sa solitude en sa chambre
de pension m'attriste
de ce qu'elle me rappelle
ma vie.

Hier soir Louise Guay et
moi avons loué une chambre
chez *TEDDY*.
Louise ô joie a joui
d'une façon profonde
mon sexe profondément et
patiemment dans le sien.
Le calme de la chambre
en la noirceur éclairée
des seuls carreaux de lumière
sur le mur lui rappelant
les nuits chez sa grand-mère
et moi ces nuits
de Louise Mongeau
et de Evelyne Wiseman.

- J'ai mal dès que je me
contracte: il faut
se décontracter!

18 novembre 1964

Chaque période littéraire
semble pouvoir
se caractériser
par la dominance de certains
procédés de style.

L'exclamation,
le parallélisme
et la répétition
chez les babyloniens.

L'ellipse, surtout
par l'attribution immédiate
d'un nom ou d'un groupe
de noms à un autre nom
encore illogique à la langue
parlée,
entre autres en notre temps.

19 novembre 1964

Lise Jacques
termine un autre amour.
De ce qu'un garçon la quitte
jadis la vengeance
est longue à franchir
ou peut-être la crainte
ou peut-être la vérité.
Sait-on seulement
ce que font les êtres.

Babylonie,
Louise Guay se porte bien.
Et vous?

En guerre contre mon frère
Olier de ce qu'il ne fallait
pas en arriver là.
Régime sévère sous amende.
Si les gens savaient d'avance
ce que c'est que d'avoir
ses propres enfants.
L'homme enfante par ennui.
Plagiaire!
Je me porte bien.
Et vous?

23 novembre 1964

Pauvre Olier rendu
si nerveux
de toutes nos présences
comme des caries à même
sa dent contre nous.
Là, cette peur qu'il abuse
de nos sentiments
tout autour de lui,
cercle parfait.

Les beaux dimanches
à réviser mes écrits,
musée où j'entre sans cesse
en hâte, dont pourtant
je sors en un goût de mort
sur mes lèvres.
Ce goût de mort
tant ce qui m'arrive est beau
que je m'y perds.

Louise Guay, quelqu'un
qui m'aimerait tant que j'en
aurais l'impression d'aimer
malgré tout s'éloignant
sans cesse en moi:
rêve parfait de toi
que j'aime je crois.

Et ces morales en nous
comme des cataclysmes
injustifiables, sinon demain.
Si vous n'êtes pas contents
tuez-vous mais ne pensez
surtout pas que l'on pleure
et d'autant plus
que vous ne vous tuez pas.
Ah mes petits anges
mes oiseaux ah mes jolis
comme nous sommes
heureux.

Chacun pour l'autre fameux
jamais de colères mon doux
Jésus.
Terre ô carte pour enfant
fameux notre histoire
une pâquerette
sans cesse à frémir fameux.
Comme en nos miroirs nous
sommes tendres et dociles
mes frères mes tendres frères
ah mes jolis petits mages
de demain jetez-moi
ce sort le plus beau
d'être une gargouille
pissant sur la ville.
J'ai ouvert la fenêtre
sur le calme de la ville
la nuit.
Je suis seul étrangement
libre et pourtant seul
à regarder mourir
les lumières de la ville
comme une capitale du bout
du monde où soudain je suis.
Le bonheur
un étrange bonheur
comme hériter soudain
d'une fortune.
Est-ce moi déjà ces suc-
cessions de souvenirs cette
satisfaction si triste pourtant
d'avoir été.

25 novembre 1964

Roger Dulude dîne
à la maison dans ses projets
d'écrits et la lecture
de mon journal
qu'il se donne le premier.
Me rappelant la solitude
d'être seul à rêver
d'amour durable et chaud.

Où je marche ce soir
dans la neige fondante
et la nostalgie
des années de chambre seul
quand remonte en moi
la solitude éperdue d'hier
très vite surmontée du
clignotement de souvenirs
à combler le célibataire dont
j'aimerais encore la solitude
à rouler sur les routes
dans l'impression d'aller
quelque part
mais dont les adolescentes
seules et si gauches
en leurs rêves d'amour
m'arrêtent.
Louise Guay
du moindre souffle émue.

26 novembre 1964

L'esprit de recherche
mathématique
n'est pas si loin
de l'esprit du poète.

27 novembre 1964

La poésie est la science
inventant des relations
de rythmes et de mots.

Étudier la poésie
n'est pas travailler
sur des lettres mortes.
Mais sur la poésie qui se fait.

Une science ne prévoit pas
l'avenir
de sa propre façon de voir.
La poésie ne prévoit pas
non plus ses rapports.

28 novembre 1964

Il lit à voix forte un poème
et querelle de ce que rien
n'est compréhensible
à son très très je sais tout.

Sauf bien sûr
les mathématiques
qu'il déteste mais de
ce qu'il avoue ne rien y voir.

D'où qu'il nous faille
fermer les portes
de ce que rien ne nous force
de vendre nos produits.

Que l'imbécile ignore
ce qu'il ne peut souiller.

6 décembre 1964

Crime et c'est peut-être vrai
de l'aimer comme je l'aime
si mal si dur
qu'il n'est d'égal
que ma paresse à vivre.
Que faire sinon l'aimer
et toujours mieux plutôt
que de tant dire
ce que plutôt je devrais faire.
Cette guerre en moi
de toujours vouloir changer
d'amour
comme si demain
était plus vrai que toi.

8 décembre 1964

Louise Guay me téléphone
heureuse et moi
depuis des mois satisfaits
nous commençons peut-être
de moi surtout
devant plus que d'autrui
nous purifier
désormais d'aimer
avec de mon désir souvent
de repartir franc.

Je reste avec Louise.

21 décembre 1964

assez de toi poète
sur déficit
de papier mince
invendable
ouvre la porte banque
les gens passent
coffres certains

28 décembre 1964

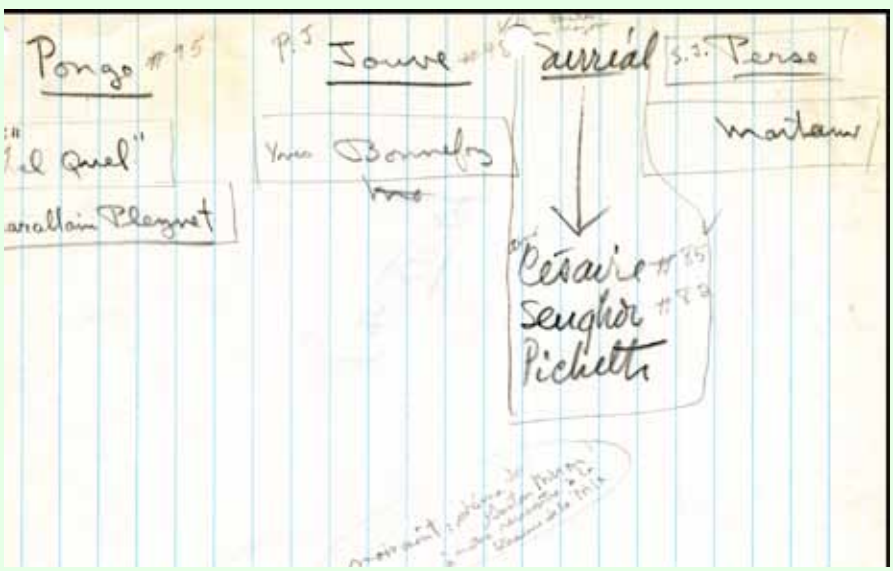
Il faut manquer plusieurs
fois son oeuvre avant que
de pouvoir la commencer.
L'écrivain balbutie avant
de trouver à s'exprimer.
Écrire demande
une croyance en l'avenir.

Si l'écrivain peut un temps
se suffire de lui-même,
l'oeuvre qu'il ouvre
sur l'avenir ne durera
que portée par un public.

29 décembre 1964

Le professeur
le plus souvent tu
plus qu'il n'éveille.

Samuel Baillargeon:
histoire de la littérature,
ou la peur infantile
de la sexualité, son reproche
sans cesse dit.
Et c'est en cette morale
qu'on initie
la nouvelle jeunesse
à sa propre littérature!
et vive les culottes
de monsieur le curé!



Quand parler à Gaston Miron
chez Jordan Kostakeff
(Librairie de la Paix):
presque un illettré
des lettres canadiennes,
mais sachant par coeur
des dates
de Vive la France!

Note que m'a laissée
Gaston Miron.

1965

23 ans

10 janvier 1965

Les examens se passent bien
assez bien de même que moi
debout mais où donc debout
regardant
ce qui ne se regarde pas
de tant d'anciens désirs déjà
sans public après maintes
démarches debout mais où
voyant ce qui ne se voit pas
quand passe devant moi l'or
à conquérir je dis
je gagnerai!
bien qu'ici tu parles
de tes désirs forts
de coucher avec d'autres
hommes me reniant au fond
loue rêvant comme moi
bien qu'ici tu ne parles plus
de partager
ton rêve de ton acte
bien que rien ne soit grave
puisque je suis ce que je suis
désillusion pour toi
de ce que je t'écoute l'amour
en toi pourtant s'enflamme
toujours mais cette fois oui
pour combien de temps
cette fois
je me sais mortel
et d'impossibles routes
et peut-être aussi devant
moi quand passe l'or je dis
j'adore
de ce qu'au fond je me fou
de ce que cela
n'est qu'au fond l'Homme.
Regarde à perte de vue
la récolte flambe si haut levé
le building
branlant sur son assise
regarde regarde-moi
l'illusion fut-elle si grande
que je ne suis que ce que
je suis
dois-je encore chanter
à tes côtés
la route à ma porte tranche
le regard
ne plus penser! ne plus
penser! ne plus attendre!
je t'épouse je t'aime
de ce que je pense ne jamais
pouvoir posséder mieux
que toi
langage quotidien
petites crapules
à petits coups de bons dieux
ah de quels dieux
ou alors je te sais
lecteur à la recherche
de calomnies et de phrases
cochonnes
non pas un tel un tel
TOI lecteur
je ne te déteste tant
que d'être des tiens!

La fenêtre - carrée -de ma
chambre - rectangle - donne
sur une branche sans feuille
- c'est l'hiver - dont la forme
ronde se présente
parfaitement claire
à cent pieds il y a une ligne
de maisons - qui forme avec
mon regard un angle droit -
à deux cents pieds une autre
ligne de maisons et c'est
ainsi des lignes de maisons
jusqu'à la fin de la ville
où j'habite

11 janvier 1965

le goût de restituer
le beau navire
en la mer sombre
ah j'aime tu aimes il aime
nous n'aimons pas
de restituer
tout ce que je mange comme
nous mangeons trop!

le beau navire l'acier noir
et tout de blanc comme
le nuage crevant à l'horizon
soudain si bleu du bleu
du poignard
dans mon ventre si bleu
du bleu du poignard le beau
navire ah rien ici ne se passe

13 janvier 1965

elle rêve ce qu'elle veut
c'est-à-dire plaire à tant
qu'aucun ne la retienne
en son déplaisir

et moi laideur suis
l'initiateur de ce que
sans l'expérience l'on n'a
que peu
voici l'expérience!
tu veux la beauté! l'argent!
voici qu'enfin tu peux
te permettre de vouloir
ce qu'avant tu n'osais
peut-être rêver

voici que d'amour
tu reviens sur tes pas
de ce que ne plus donner
veut d'abord s'emparer
- quand cela te chantera -
de ce que tu laisses l'aumône
l'amitié

la chose est infaillible
rare la femme n'aime
qu'en un piège
- la chose est fâchante
et c'est d'ordinaire le confort

trois fois redit ce que l'on
tait c'est d'ordinaire l'amour
tandis qu'entre les jambes
s'enfle l'intérêt
- très beau je le redis

mais si tu rêves d'ailleurs
c'est qu'ici te dépasse
non mieux
mais invivable

alors que veux-tu
que je fasse sinon un peu rire
encore avec toi
chérie chérie comme l'on est
chérie de se voir dire chérie
n'est-ce pas que ça fait
du bien

et puis reprendre la route
le corps
comme un immense bassin
débordant soudain
d'eau de pluie

comme pour l'affolé
d'être funèbre
semble sérieux!

15 janvier 1965

de la fenêtre lumière forte
haute fragilité
le silence vif
très peuplé
des maisons l'angle parfait
fenêtre
haute lumière
seule vérité

j'aime parfaitement morte
la feuille
lumière douce des branches
vides
j'écoute
comme si tout recommençait
les craquements de la maison
l'hiver par la fenêtre
sur l'immensité blanche
j'écoute calme
tout recommence
- je vais dormir disait-il
la nuit la chaleur intense
des maisons
- Rome d'épées
far-ouest revolvers
je dis que j'ai des idées!
mais!
- retenez
la vérité n'est qu'un jeu
de personnages
mais!
le silence de la maison blanc
d'énormes espaces
très longs droits
des cadres vides
- je vous l'ai dit
- mais d'être ce que
- nous sommes toujours
autre chose
je ne vois pas ce
- qui peut être concluant!

il marche droit par reflets
rouges blancs jaunes rouges
davantage sur fonds blancs
la rue très froide l'hiver
entre les lignes
où très peu circulent d'autos
à grande allure de reflets
rouges blancs jaunes
la route est libre
davantage rouges sur fonds
blancs
- l'hiver!

LA PRUDENCE TUE
MISEZ SUR L'AVENIR
LA PRUDENCE TUE
REMBOURSEMENT
FACILE

27 janvier 1965

PAGE BARBARE

Trop de livres
nous accusent.
Le temps vient de vous tuer.
Trop de portes se referment.
Notre passage
- le direz-vous -
n'est qu'éphémère.
Le temps vient
de vous défendre.

Nous avons lu.
Mais ce n'est point là
notre métier.
Nous avons dit
que nous mourrons.
Notre franchise est évidente.
Mais l'homme ne pense pas.
«Nous danserons jusqu'à
mourir!» s'exclament
les aveugles, ivres d'alcool
et d'essence.
Mais le plus grand rire fut
le nôtre à l'heure du matin
où vous ne saviez plus
retrouver la route
dans l'air pur.
Et ce n'est point le hasard
qui vous étranglait
au premier détour de la ville.
Nos crimes sont célèbres.
Nous redirons
notre franchise.

Nous avons choisi.
La paix est plus horrible
que la guerre.
Ses tortures sont célèbres.
La paix n'est que l'ombre
de la guerre.
Nous avons choisi.
Le tigre est éphémère.

Ceux qui prêchent l'amour
vous étranglent
dans leur coeur.
Si tu veux être riche,
élève-toi contre la haine.
Mais console d'abord
l'armée.
Car il faut vaincre
sur la haine.
Car ce n'est pas ta bonté
qui te rend la puissance, bien
qu'autour de toi désormais
ton nom signifie sagesse.
L'homme honore
qui le justifie dans sa guerre.
Un empire n'est jamais
plus en paix que lorsqu'il est
en guerre.
Mais nous le redirons:
l'homme
ne pense pas la vérité.

Notre franchise est évidente.
Nous avons choisi.
La paix est plus horrible
que la guerre.
Seul un empire aussi fort
que le nôtre peut se montrer
en plein jour.
Mais sachez que le berger
s'élève contre le loup.
Car d'abord c'est à lui
de dévorer l'agneau.
N'est-il pas le maître
de l'agneau?
N'est-il pas vêtu
de la laine de l'agneau?
Le loup ne fait que dévorer.
Que donne-t-il à l'agneau
en échange de la vie
qu'il veut lui prendre?
Le maître d'empire
- sachez-le - vous comble
avant de vous ruiner.

1 février 1965

j'ouvre la fenêtre
dévorée d'arbres verts
sous le murmure d'eau
de ta tête penchée
et passent les saisons
ta main s'ouvre
en un bouquet de neige

écoute

ce bruit de feuilles
franchissant la ville
où dansent mille tribus
à venir
par-dessus ce bruit
que nous sommes
peuple de fer blanc
attaché à la voiture de noce
du maître
ce bruit de branches cassées
sous la violence
peuple trop sage
dans les pages reliées
de ton silence

écoute

le grondement sourd
des sources profondes
et par toute la terre
l'esclave tirant à se briser
les chaînes du silence
tandis qu'aux feuilles
dansent mille tribus
par-dessus ce bruit
par-dessus le cri de mort
du chien
qu'étrangle son maître

8 février 1965

quand on sent le pardon
malgré l'offense
- mais quelle offense
peut-être sinon
la colère plus profonde -
quand on entre dans
une chaleur plus importante
que celle contre le froid
du corps, quand les oiseaux
peuvent y chanter librement,
quand demain n'est pas
cette crainte de la guerre,
alors voici
ce qu'ici n'est peut-être plus,
que n'a peut-être jamais été
cette illusion de ma part,
chien perdu recueilli
d'une pitié de femme
- qu'est-il de plus traître
qu'une pitié de femme -
je ne vous écoute plus
non je ne vous écoute plus
vous emporter contre
mes frères et le reste du
monde à votre petit tribunal
demandant toujours
qu'on l'approuve,
je voudrais mourir
tout simplement de ce que
toute joie toujours ramène
à la guerre, au rabaissement
- comme je vous abaisse
maintenant -
ce qui m'écoeure de tout
mon avenir ah le bel avenir
les études brillantes,
le verbiage éclatant!

partir mais en quel navire
encore qui ne ramène
toujours au même crime dont
nous ne cessons d'aspirer
- la belle odeur d'amour
levant ses jupes aux dieux
de l'heure

impeccable joie

(calmer calmer l'affaire
mes études je les aurai
mais ne vous promets plus
de vous aimer)

*

Moyen de vivre seul
(ou à deux) au fond des bois,
qu'à écrire.
D'abord pouvoir acheter un
terrain et chalet pour $2000,
aussi avoir $1000 en banque,
donc $3000 au total.
Écrire.
Puis publier à 2000#
se vendant $0.50 ou plus
(frais maximum $1000)
aux frais de commanditaires,
ce qui nécessite
chaque année
un mois à la ville.
Puis vendre 50 ou 100 ou
200 exemplaires reliés
(au frais de commanditaires)
à des connaissances
pour $20 ou $10 ou $5
l'exemplaire.
Ce qui permet de retourner
très grassement vivre encore
onze mois dans les bois
avec une bonne provision
de livres et de papier.

17 février 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Un nouveau cahier:
on tourne une autre page.
Six mois d'écoulés
depuis août.
J'ai fait du progrès:
je lis plus et je suis heureuse.

Yvan aussi a fait des progrès
fantastiques: l'examen
de math passé avec 75%,
baisse de masturbation,
du moins essai...,
c'est tout de même un début.

Ses idées de revues
meurent peu à peu,
je ne suis pas fâchée;
j'avais peur d'un échec,
je trouve que c'est un peu
trop hardi.
On a pas un sous en poche et
on se lance
dans une aventure
qui pourrait mal tourner...
intuition peut-être, mais...

18 février 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Lancement de la revue
LA BARRE DU JOUR.

On rencontre un tas de gens
nouveaux, Marcel St-Pierre,
Michel Beaulieu,
Roger Soublière,
Nicole Brossard.
Toute la petite clique
littéraire
de l'Université de Montréal.
On va chez Roger Soublière.
Je revois les mecs
de chez F. Giroux
mais sans leur parler...
Yvan est bien: socialement.
Roger Soublière: beau.
Le petit crochu: croche.
Ségoia, le portraitiste:
fat mais sympathique.

Yvan: brillant.
Nicole: charmante.
Les gens sont détendus.
Ça «neck» mais proprement.
C'est la première fois
que ça m'épate.
C'est en plein la clique
que je voulais rencontrer
en venant
à l'Université de Montréal.
La plus intéressante
sans doute.
La plus brillante,
la plus déniaisée.
Une bonne soirée quoi!

20 février 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Yvan est mal en point,
il a passé une nuit terrible,
des points au coeur
ou au foie... de toute façon
il n'a dormi que 2 heures.
Il dit qu'il croyait en mourir,
il débarra sa porte pour
que ça soit plus facile pour
Ange-Aimée de le trouver...
décidément c'était sérieux.
Mais c'est bon
ces frôlements de la mort...
ça fait réfléchir, on remet
tout en question, rien de
meilleur pour ennoblir.

Vu son état je propose
qu'on aille à St-Lambert
pour la soirée.
On se gave de saucisses, de
vin, puis Monsieur Mornard
vient me reconduire,
en arrêtant au Steak House
où se lève encore le coude.
On rit à en avoir mal
au ventre.
La conversation:
les «622», pas brillant
mais un peu drôle.
Une soirée de rigolade enfin.

Yvan me fait lire un article
sur le couple Archambault
qui vit dans le nord
à l'année, dans le haut
de Saint-Michel des Saints.
Ils ont la paix, le silence,
ils sont pauvres, juste assez
pour ne pas payer de taxes.
Une vie de rêve...
notre vie...

22 février 1965

l'art n'est retenu qu'en
l'étonnement qu'il suscite
référant à des normes
de jugement que le lecteur
devra d'abord lui-même
tenter peut-être sans fin
de rétablir

le roman non seulement
se doit de s'établir en
un sujet contraire au familier
mais davantage en un style
dévoilant sa propre identité
n'étant pas un poème,
ni prose, ni vers
mais en lui-même
une identité autre

26 février 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

La paye... ça compense
un peu: $25: on peut
les toucher... fantastique...

Mais cela ce n'est rien à côté
de ce qui m'arrive.
Je vais garder
chez Mme Stadd.
La nuit rêvée...
nuit de «noces».
Je crois que c'est
une des choses
que je souhaitais le plus.
Un rêve réalisé.

10 heures d'autobus,
15 heures de patience,
25 heures = $25.

Quand j'y pense.
Le bonheur enfin possible
d'une vérité première...
dormir une nuit près de toi
à bien aimer sentir ton coeur
sur mon oreille
battre en ta poitrine
mais si près de moi
être attentive au moindre
de tes souffles.

Tu fumes, je t'écoute fumer
ce ne sont que des sons mats
sourds mais cette vie qui
coule en toi me traverse
je vis avec toi
fusion le fait d'être deux.
Pourquoi tant de joie à
t'écouter pourquoi... mystère
énigme que l'amour.

Ton sang gicle sous mon
oreille le sang de ton coeur
VIBRE en moi.
Le bonheur enfin possible
d'une vérité première.
Ton sang mon oreille
ton coeur la vie,
chéri je t'aime.

Allez donc expliquer ça?
Des choses
qui ne s'expriment totale-
ment qu'avec des silences.
Parler... dans ces moments
serait prétentieux.

27 février 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Nuit samedi, dimanche,
fameux.
Deux fois mon père,
une douche à deux.
Je me suis saoulée
à en avoir mal au ventre,
à en rouler en bas du lit,
nous avons dormis ensemble
une nuit d'amour,
de douceur.

Aujourd'hui c'est dimanche
et je pleure, je suis triste
à en mourir, car seule.
Mon solitaire roux jaloux
patou est retourné.
Moi je ne pourrai jamais
vivre sans toi.
Pourquoi sommes-nous
séparés?
Si loin, condamnés
à VIVRE séparés
pour deux ans encore.
C'est long, si long... quand
on est amoureuse d'un
cambrioleur au grand coeur.

28 février 1965

loue et moi pour la nuit
dans l'appartement
d'une de ses amies
chez ses parents
pour la fin de semaine
loue pour ses parents joue
le rôle de gardienne chez
une certaine Madame Stadd
n'ayant pas le téléphone
ce midi la fin
d'une douceur très grande
de ce que chacun ayant eu
quelque occupation
en musique nous rejoignant
dans la tendresse et l'amour
de ce qu'il nous faudra
davantage combattre
pour l'épuration du jour
de ce que nos maîtres nous
trahissent par leur propre
sincérité

*

et le poète plus que tout
est faux
rares ceux qui aiment
le poème mais d'abord
la propagande et son confort
le droit du poète
de contredire

rien ici ne dure plus
que la violence
qu'enviera le voisin
(oui vivons la société
pour la maudire)

4 mars 1965

(Lettre envoyée
à Lise Jacques).

chère lise

je me propose de te poster
chaque semaine quelques
aberrations sur l'écriture
- fautes d'orthographe
comprises
mais je suis très inconstant
et m'adore ainsi
je ne le ferai donc pas

La question
«Qu'est-ce qu'écrire?»,
«Pourquoi écrivez-vous?»
et «Pour qui écrivez-vous?»
ne sont pas sans dépendre
les unes des autres.

Le journalisme et la
littérature sont les extrêmes
d'une situation.
Car si le journaliste sait
qu'il écrit chaque jour
pour plusieurs lecteurs,
l'écrivain, lui, n'est pas
sans manquer de public.
Il sait très bien qu'écrire
autrement qu'en journaliste,
fait de lui, en quelque sorte,
un illuminé,
c'est-à-dire un renégat.
De plus en littérature,
c'est connu,
l'offre déborde la demande.
De sorte qu'un volume,
d'après certains chiffres,
n'a que 30% de chance,
non de succès, mais d'être
tout simplement rentable.
Le public ainsi réduit
à n'être qu'une apparence
du peuple auquel l'écrivain
appartient, celui-ci, de plus
en plus, découvre
le refus qu'on lui porte.

La question
«Pour qui écrivez-vous»
étant ainsi révélatrice
d'une solitude plus que d'un
langage, l'écrivain se trouve
à lui-même abandonné
dans la question
«Pourquoi écrivez-vous?»

L'écrivain pourra se suffire
d'une gloire familiale.
Et surtout
des deux lignes parlant de lui
dans un journal.
Mais il proclame ici même
écrire pour autre chose.

En plus d'espérer la postérité
(jouer, dans un siècle,
la momie pour étudiants),
l'écrivain travaille
en fonction d'un public,
si restreint soit-il, ne cessant
de s'offrir à sa convoitise.
Comme disait un tel:
«Je dois me faire connaître».

- Mais alors Yvan, pourquoi
écrit-on?

Tu le sais, on a beau dire
n'écrire que pour soi,
l'on n'écrit toujours,
en quelque sorte, comme si
l'on parlait à quelqu'un
si loin, si rêvé soit-il.
Alors raconte...
Et me voilà bien pris!
Car si l'écrivain publie,
c'est, ou plutôt ce devrait
être,
en fonction d'être lu.
Et même s'il se refuse
à la publication, pour demain
comme pour aujourd'hui,
(ce qui suppose qu'il se
croit très mauvais), il n'écrit
encore que pour écrire,
c'est-à-dire pour être lu,
ne fusse que de lui-même.

L'écriture ici se rapproche
de l'intimité.
Ne pas se confier,
c'est avant tout se refuser
à l'incompréhension.
Toute la question est là.
C'est affirmer n'écrire
que pour se relire soi-même
qui est de mauvaise foi.
Car pouvoir se relire est
avant tout pouvoir être lu,
soi-même jouant ici le rôle
de celui qui parle et,
par un masque,
le temps surtout, le rôle,
mais ici nous assurant
de sa compréhension,
de celui qui nous écoute.

- écoute!
ne fais pas de drame
veux-tu!
la réponse est beaucoup plus
simple:
qui se refuse à être lu,
puisqu'au fond il joue
les incompris, doit tout
simplement cesser d'écrire.
Ah!
- oui...
- ah!
- mais...
- ah!
- mais c'est moi qui écris
cette lettre, et je me réserve
le droit de gagner.
- bon! bon!...

Mais l'homme ne cesse
de penser, de rêver,
de se dire des choses
sans qu'il ne les écrive
nécessairement.
Le jeu se retrouve donc
en dehors de l'écriture
de la même façon
qu'il s'y trouve à l'intérieur.
Ne pas se confier
c'est avant tout se refuser
à l'incompréhension.
Toute la question est là.

Mais j'écris, donc je crois
valoir quelque chose.
Mais aussi: je pense, donc
je crois valoir quelque chose.
La différence en est une
de franchise entre la pensée
et sa proclamation.

De sorte que vouloir
«se faire connaître»
mérite d'être interrogé.
Car pourquoi veut-on
se faire connaître?
Et pourquoi refuse-t-on
de se faire connaître?

Il semble qu'un écrivain vive
pour quelque chose.
On nous le répète
chaque jour.
L'erreur n'est pas
sans subtilité.
Ayant rapproché l'acte
d'écrire à celui de penser,
nous devons proclamer
que tout être qui pense vit
aussi pour quelque chose.
L'idée qu'on a de soi-même
suffit le plus souvent
à nous combler.
Acteur et critique sont
en nous.
Nous répondons
de la qualité de notre théâtre.
La critique n'est ici
qu'un communiqué.
Prenant pour base
que nous vivons tous
en quelque chose à laquelle
nous attribuons quelque
valeur, nous voici devant
notre question:
pourquoi se faire connaître
sinon par goût
de la publicité?

Pour les petits amis?
Pour se faire reconnaître
sur la rue?
Pour les interviews?
Pour avoir tant d'amours
qu'il nous faille en refuser?

C'est entendu, l'idée d'écrire
ne commence jamais
sans quelques malpropretés.
Et ce n'est pas de n'avoir
qu'un public réduit
qui nous purifiera.
L'idée, à elle seule,
d'accaparer l'esprit d'un seul
lecteur, comporte son bordel.

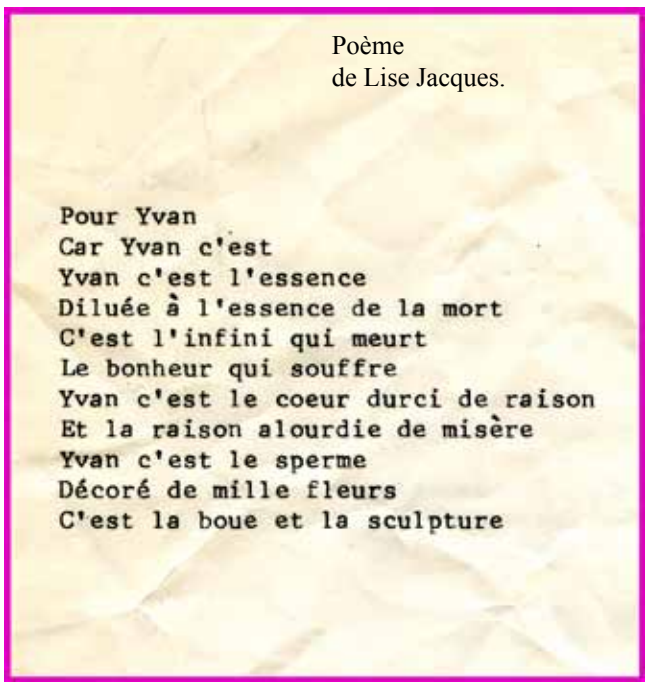
Le public n'étant
qu'une apparence du peuple
auquel l'écrivain s'adresse,
celui-ci ne peut davantage
se réfugier dans la réponse
courante:«écrire, c'est
révéler l'âme du peuple».
Bien que toute confidence
trouve sa correspondance.

Mais le peuple
ne se révélera, en finance
comme en écriture
ou pensée,
que s'il se décrit à son tour.
Et non, comme toujours, par
quelques révolutionnaires
ne demandant
par leur révolte même,
que la possession du peuple,
bien à eux.

Disons donc
que la littérature, en plus
d'exister pour être lue,
en plus d'exister pour dire
quelque chose
si faiblement soit-il,
existe plus profondément.
Elle est en elle-même
une volonté d'exister
en tant que franchise.
Écrire c'est avant tout
vouloir paraître
ce que nous pensons.

L'écrivain, plus que tous,
est celui qui parle trop.

Poème
de Lise Jacques.



6 mars 1965

Je me suis tu.
Je suis un élève averti.
Par deux fois
diplomatiquement expulsé.
Mais aujourd'hui, tout s'est
finalement replacé par un:
«C'est
terriblement compliqué.»
Je pourrai donc poursuivre
à la même école.

La plupart des jeunes
que j'ai le plaisir
de connaître (j'adore!)
font l'amour.
Adorablement d'ailleurs.
Mais au fond - j'ai par les
circonstances une expérience
forcément supérieure -
ils sont des amateurs.
La morale
(«la morale monsieur! que
ferait un élève sans la morale
dans nos écoles»)
est une chose se devant
d'embrouiller LA chose.
(Ah non! je vous averti!
publier une telle chose
vous retombera sur la tête.
Quand on crache en l'air...).
So, so and so: le Québec
évolue.
Les communistes d'ailleurs
sont *méchhhants*.
Ne leur ferons-nous pas
la guerre?
(«Ah! vous voyez que j'ai
raison!»).
Je concède
non sans regret -
que je suis un élève.

J'adore les tabous:
«La belle province»,
«La démocratie»,
et «Mon doux Jésus»,
«La sexualité: important,
très important, mais au fond
secondaire».

J'ai dit que nous étions
des amateurs.
Je sais aussi qu'ici
- comme en Russie -
l'on meurt de ne pas taire
nos silences nationaux.
(«Je vous tiens! Je veux
des chiffres!»).
Je répète.
Il n'y a que les amis
qui parlent.
Je les aime trop
pour les risquer avec moi.
La révolution «tranquille».
Bon.
Faute de chiffres,
je vous donnerai
dix adresses d'avorteurs -
grands médecins d'hôpitaux
opérant le très grand public
et les religieuses... pour
autres choses.

Je vous citerai
- sans me forcer -
cent professeurs athées
ayant signé «catholique»
pour $100 et plus
par semaine.
Le silence est rentable.
Et le monde est *méchhhant*,
madame.

Il y a aussi la peur.
Le rapport Parent.
Il y a les lecteurs qui renient
dès qu'on les interroge.
(«Cette cause vaut-elle qu'on
y perde sa voiture?»).
Nous sommes d'accord.
Sauf Don Quichotte
pour séminariste.
Le grand public
court au Colisée.
Mais je suis méchant.
Si j'avais voulu, je serais
«pimp».
Je vendrais des femmes à
des professeurs catholiques.
N'en doutez pas.
Je donnerais aux oeuvres
de charité.
Mais je n'accepte pas
le silence.

Ma vie, je m'en fou.
Un jour j'aurai un diplôme.
J'exploiterai la société.
Les illusions n'existent plus.
On finit tous par déplorer
la pauvreté
dans un «lazy-boy».
Je répète: ma vie je m'en
fou.
On ne risque jamais plus
qu'un «lazy-boy».

Me taire.
Vous perdez votre temps.
J'ai trop souffert
du scandale.
Je dirai ce que je pense.
Peut-être l'erreur.
Mais le principe
est à défendre:
paraître ce que l'on pense.
Je n'aime pas que les enfants
soient des esclaves.

Bon.
La révolution tranquille.
Il n'y a que les amis
qui parlent.
Le silence est rentable.
Je suis un élève averti.
Le principe est à défendre:
paraître ce que l'on pense.

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Cours d'anatomie.
Oratoire Saint-Joseph
(cafétéria).
Teddy's Tourist Rooms
(très fameux).
Les parapluies de Cherbourg
(mièvre mais drôle).
Le Chinois.

Je revois mon cher Yvan.
La vie est belle.
On s'aime sans bavure,
à plein, franchement.
Quand? oui quand
pourrons-nous vivre
ensemble: c'est tout
ce que je souhaite.
Notre «maison» est belle
de plus en plus
et à chaque semaine on bâtit.
Je vais le voir cette semaine
pour lui montrer mes essais
en dessin, et puis
je lui prêterai mon disque
de Belafonte «Blues».

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

J'appelle Yvan.
- Dans un mois, c'est ta fête,
je pense à ce que tu veux.

Je vis un roman d'amour,
un vrai.

7 mars 1965

J'ACCUSE
ou
LE DISCOURS
DE MONTRÉAL

Nous formons une société
cherchant à s'améliorer.
Nos lois tentent d'établir
un ordre
où l'homme disposera
davantage de sa liberté.
Nous convenons
de nous priver de ce qui nuit
en faveur
de ce qui nous libère.
Jusqu'ici
nous sommes d'accord.

Je n'oublie pas la dose de
cruauté, de bêtise et d'intérêt
à caractère particulier
que comportent
en même temps nos lois.
Je crois, sans me tromper,
toucher
tous les pays de la terre.
Nous disons alors
que l'Homme est imparfait
et que ses actes composent,
en plus de la phrase roulante,
une marge d'erreur.

Je n'oublie pas non plus que
publier un livre, que parler
au grand public, malgré
la frayeur que cela exerce
sur la majorité des hommes,
n'est pas plus grave
que se lever et parler
à une réunion de famille.

Je sais aussi que la famille
n'aime pas qu'on la remette
en question.

En écrivant ceci,
j'ai l'impression de me lever
devant l'assemblé d'une
famille assez peu réceptive,
mais à laquelle je n'accepte
plus de taire
ce qu'elle se ment.
Car tous me confient, plus
ou moins, les mêmes faits,
tout en se gardant
de les répéter en public, et
surtout, d'en faire une chose
acceptée publiquement.
Je vous parlerai donc
de la sexualité.
Vous n'ignorerez pas
votre méfiance
à l'égard d'un tel sujet.
Vous n'ignorerez pas
non plus l'intérêt que
vous ne cessez d'y porter.
Le sujet vaut encore
qu'on en discute.
Il vous est déjà arrivé
de penser devoir changer
quelque chose à la société.
Nous savons que rien
n'est facile en ce domaine.
Nous nous contentons
le plus souvent d'en rêver.
D'ailleurs, nous refusons
pour la plupart,
les risques de l'évolution.
Nous aimons, d'autant plus
que l'âge nous y prête,
la sécurité.

9 mars 1965

malgré la courbe
de la branche à ma fenêtre
malgré la musique
que j'entends
rien ici ne saurait tout à fait
nous émouvoir
de ce que rien ici ne surpasse
nos sentiments
tant il est vrai que les choses
s'éloignent de nous
dans la mesure
où nous les approchons
tant il est faux
d'attendre le miracle
qu'à nous-mêmes
nous sommes
et je ne sais pourquoi
les navires qui vont encore
nous appellent dirait-on
vers quelque chose
et je ne sais pourquoi
j'aime ma liberté
d'aimer comme si demain
n'avait jamais existé
je ne sais pourquoi je pense
je te parle sans te connaître
tous les prétextes
prétendent aux variations
mais l'écriture
s'engage dans le temps
nous ignorons pourquoi nous
défendons
notre faim notre raison
l'intelligence
et que rien encore
nous ait parlé
car ici rien ne tient qui ne
soit d'abord tenu
surtout que maudire la vie
s'accorde avec la vie
et que la mort elle-même
nous accorde
avec nous-mêmes
j'irai un jour descendre
des éléphants
des hommes des arbres
et rien ne dira que j'ai tort
et même ce texte qui prouve
que l'écriture nous trompe
et tout ceci pour dire
que la prison n'est pas
celle que l'on dit
et que nous portons la foi
en cela même
que nous ne croyons pas

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Premier jour de stage
à Notre-Dame.

Le film, plutôt la tentative
de discussion après: stress.
Ça met de l'anxiété
dans l'air...
A 4h.30 je rencontre Yvan,
ça lui fait tout drôle
de me voir en blanc...
On se promène de l'hôpital
jusqu'à Mont-Royal.
En passant au marché
- il y a de belles pommes
- Yvan m'en achète une,
ronde, rouge, juteuse.
Petit plaisir, caprice
peut-être, mais la pomme
au mois de mars c'est bon,
j'aime me promener
en mangeant une pomme.
J'ai l'impression d'avoir
encore 5 ans, je ne vois plus
les gens autour de moi,
ils ne me gênent plus,
je suis heureuse.

10 mars 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Conférence du Dr Lemieux
à l'Université de Montréal
sur la maturité.
C'est un homme que
j'admire: il vit et pleinement.
Il me donne le goût d'en
faire autant, idéaliste...
ça me soulève, il m'entraîne
avec lui.

Après on prend un café
au Centre Social.
Yvan arrive...
on discute...allusions
qui font du bien, c'est assez
intéressant.
Je me sens tout à fait à l'aise:
libre de parler, et je parle
sans contrainte.

Ensuite on va reconduire
F. Giroux se tenant tous les 3
ensemble.
Françoise semble bien
radieuse, regarde Yvan
avec de grands yeux... ça lui
fait du bien, elle aimerait
tant rencontrer quelqu'un
de déluré (comme moi avant)
elle se sent très seule.

Ce soir je me sens pleine,
une journée où l'on a bien ri,
peu mangé, pensé un peu.
Je me sens «*acceptée*».

Je sens que Yvan l'est aussi:
ça me fait bien plaisir,
à l'aise, aimée, tranquille,
la tranquillité en amour...
quelle chose!...

J'ai l'impression que Yvan
et moi serons assez stables
en amour - depuis 10 mois,
on a beaucoup évolué... on
s'est frictionné, tout va bien
des 2 côtés.
C'est un amour qui aide,
un amour sain, qui supporte,
qui permet de se découvrir,
de se réaliser.

11 mars 1965

1.
le roman devant
se caractériser par
sa distance du journalisme
trouvera sa forme
(intraduisible sinon par
quelque étude stylistique)
qui le fera être autre chose
qu'un article de journal par
des orientations nouvelles
2.
les descriptions
de Robbe-Grillet touchent
le cinéma plus que l'écrit
mais il y a moyen d'écrire un
roman comme la poésie qui
soit intraduisible à l'écran
sinon
par autres constructions
comme sans doute
«Lita- nie d'eau» de Butor
offrant plus de verbes que
d'images
tandis qu'une page de Grillet
se dévoile entière en une
simple photo
3.
et pourquoi écrire à la Balzac
un roman, monsieur, sinon
par quelque attachement à la
vieille forme, seule à fournir
votre intérêt à décrire
4.
tandis que l'auteur Saraute
ne cesse d'apparaître de son
refus même d'apparaître
la littérature n'étant qu'une
mélodie morte dès que vécu
régulièrement

5.
la passion
naît du reniement lui-même
faisant que le substrat
ne croit plus qu'il soit le
sentiment plus que la vérité
mais d'abord une distance
qui pourtant
de la passion naît
contre ce qui peut-être doute
- Comme, vous voyez,
le chat caché dans la manche
qui toujours montre la tête.

12 mars 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Cours de philo.
Après Yvan *insiste* pour voir
Lise (Jacques), il l'embrasse
avec chaleur, discute avec.
Il dit qu'elle est assez
dégourdie (elle a 23 ans...),
elle s'exprime assez bien
et moi je me tais, pourquoi?
je ne connais pas Lise,
donc elle me glace,
elle est plus âgée,
le sujet:
je n'y suis pas à l'aise.
Ils ont l'air de trop bien
s'entendre
pour que j'intervienne.
Pas assez sure de moi,
pas à l'aise.
À pratiquer - savoir et
surtout pouvoir s'exprimer
quand c'est le temps:
je remarque que je bloque
à certains moments.
C'est à pratiquer.

Quand je lis
«The Feminine Mystique»
je me dis qu'il y a beaucoup
d'ouvrage à abattre
avant d'être un quelqu'un
passable... pour mon âge,
ça va peut-être
mais tout de même il y a
le fait qu'Yvan a 23 ans
- 5 de plus.
Ses amis la même chose.

Je me sens inférieure
avec des gens de la sorte.
J'ai peur - de quoi?
c'est illogique, demain
je me pratiquerai avec Yvan
pour discuter à l'aise.

Rien de plus difficile
à mon avis surtout avec lui.

Mais je me sens tirée
en avant.
On m'oblige
à me perfectionner,
je me sens obligée...
«pour représenter dignement
mon sexe»...

13 mars 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Bonne après-midi.
On discute à plein et je rentre
pas mal dans le sujet.
Puis: montagne.
On se fait des photos:
4-8-12.
C'est passionnant.
Puis ciné-campus:
«Bonjour tristesse»,
c'est dégueulassement
américanisé.
Puis Paesanno sundae, etc.

La conversation
m'a beaucoup plu.
«Tu es une femme libre»,
«Fait ce que tu veux... c'est
ta vie».
Ces mots m'emplissent
de bonheur.
Liberté, liberté chérie.
De cette façon je peux
me préparer à une carrière
plus intéressante, je pense
à la médecine et me dis
pourquoi pas?...

14 mars 1965

(Lettre ouverte envoyée
au journal LE DEVOIR,
Service Arts et Lettres,
Rubrique Jeunes Écrivains.
Lettre qui n'a jamais parue).

Je vous envoie un texte
pouvant sans doute intéresser
certaines gens.
Au moment où le Québec
tente, en éducation, une voie
favorable, n'est-ce pas
notre droit d'éviter certaines
erreurs, peut-être très graves.
Je ne connais pas de pays
où ce que je me permets
d'exposer, soit pratiquer.
J'aimerais qu'il n'en fût
pas ainsi, afin, par leurs
exemples, d'éclaircir certains
détails d'applications,
sinon plus graves.
Mais qu'il existe ou non de
solutions, le problème auquel
je m'applique, s'impose et,
je crois, mérite
notre meilleure attention.
Votre tout dévoué.

L'ÉCOLE AUX ÉCRIVAINS

Cher docteur ès lettres.

Il est une tradition, dans
nos maisons d'enseignement,
de déplorer
la misère de l'écrivain.
Vous savez très bien
ce que pour l'écrivain
signifie: misère.
Vous nous racontez
la solitude des grands
hommes, leur inadaptation
sociale, tout autant que leurs
amours difficiles.
Jusque là, vous ne pouvez
soulever chez nous, élèves,
qu'un mouvement
d'approbation.
Les faits sont clairs.
Irréfutables.
Et nous ne pouvons
que vous remercier
d'une telle mise au point.

Mais il est un autre fait, tout
aussi clair, dont vous taisez,
sans méchanceté sans doute,
la vérité.
Et ce fait, c'est vous-mêmes.

Non que nous remettions
en cause votre compétence,
qui pour chacun,
et d'autant plus qu'il est
écrivain, s'affirme comme
étant une compréhension
du passé.
Le présent, c'est connu,
vous inquiète.
Nous n'espérons donc
de vous que ce que
vous nous avez donné.
Et, nous le répétons,
nous vous en sommes
reconnaissants.

Mais le problème s'aggrave
dès que nous
vous comparons à ceux
de votre époque qui, demain,
serviront la thèse
de vos descendants.
L'écrivain, près de vous,
c'est connu, fera toujours
piètre figure.
Votre salaire, à lui seul,
témoigne de votre puissance.
L'écrivain se prend alors
à vous maudire.
Bien que déplorant une telle
attitude dont vous êtes
la cible, nous n'en pouvons
pas moins concéder aux
écrivains quelque franchise.
Et nous affirmons
plus de vérité que de haine.

Car, malgré votre compétence en votre domaine, de
quel droit pouvez-vous tenir
ce que vous tenez?
Je parle évidemment
du monopole
de l'enseignement des lettres
par celui de l'interprétation.
Vous enseignez à qui veut
bien vous entendre comment
saisir une certaine subtilité
qui, d'ordinaire, échappe
à la majorité.
Mais l'écrivain, dont
le travail permet le vôtre,
doit-il toujours se soumettre
à votre patronage?
Doit-il se retirer
de l'enseignement si,
bien entendu, lui-même
se refuse à votre métier:
l'interprétation?
La question est sérieuse,
et nous permet de croire à
d'autres solutions que celles
que, depuis si longtemps,
vous pratiquez.

Ce que nous proposons
aujourd'hui, si simple soit-il,
devrait vous témoigner
d'un bienfait qui, d'une
certaine façon, vous menace.
Il semble évident que
toute maison se respectant
dans le domaine des lettres,
se doit de penser à ce qui
la permet tout autant qu'à ce
qu'elle produit.
Or, c'est connu, les écrivains
s'entendent généralement
pour vous maudire.
N'oubliez surtout pas que
vous êtes dans un domaine
qui au fond ne vous
appartient pas de droit,
bien que de fait,
la chose vous permet
de vous exprimer.
De plus, les écrivains,
ayant pourtant apprécié vos
interprétations, s'entendent
pour affirmer que vous tuez,
plus que suscitez,
d'écrivains chez les gens qui,
par quelque désir de gagner
leur pain à votre façon, vous
ont permis de les instruire.

Et si, par hasard,
vous doutiez du bien-fondé
d'un tel reproche,
pratiquez-vous à découvrir
autour de vous,
outre ce qui vous admire,
ce qui peut-être se tait.

- Mais je ne suis pas ici
pour encourager
les écrivains.
Qu'ils demandent
des subventions!

C'est ce que nous faisons.
Et notre façon
d'être ainsi obligés
mérite votre inquiétude.

Nous dénoncions plus haut
le monopole de
l'enseignement des lettres
dont, par quelque jeu,
vous détenez le fait.
Ce monopole nous apparaît,
pour les raisons que
nous citons, comme devant
être finalement réduit.
L'écrivain, quelque bien
qu'on lui accorde, se doit de
refuser une situation faisant
de lui le parasite
qu'on se plaît à reconnaître.

Mais il doit vivre.
Et de sa plume.
- Qu'il vende ses volumes!

Si seulement vous les
achetiez...
- S'ils valaient quelque
chose, je les achèterais!

Mais vous tenez chez vous
quelques volumes n'ayant
pas la valeur de plusieurs
de nos écrivains, et surtout
de nos poètes.
Et même si tous les poètes
trouvent asile
sur vos tablettes, vous savez
du moins qu'il n'en est ainsi
qu'à peu d'endroits.
Ce qui, visiblement,
nous oblige à reprendre
notre accusation là
où nous l'avions laissée.
Votre monopole doit cesser.

Nous proposons
que l'écrivain,
du fait qu'il écrive,
trouve à l'école ce qui,
de sa plume, peut le nourrir:
l'enseignement de l'écriture.

- Mais aucun diplôme n'est
donné pour cette fonction!

Il se chargera d'en créer.
Et ses critères vaudront bien
les vôtres.

- Mais les élèves ne sont pas
tous de futurs écrivains!
Nous leur enseignons déjà
le nécessaire.

C'est à l'écrivain à enseigner
à écrire.
Le plombier
n'est pas l'ingénieur.

Nous favorisons de plus
le système optionnel.
Que l'option «critique»,
que l'option «historique»,
que l'option «linguistique»,
et aussi l'option «écriture»,
et peut-être d'autres,
soient considérées.
Un nombre de cours
obligatoires en chaque
option reste à fixer.

Ce système, en plus d'abolir
la colonisation de l'écrivain
par l'interprète, saura
valoriser le cours de lettres
qui, malgré qu'on en ait
médit, touche l'écriture.
Ce système répandu
dans toutes les écoles
et à tous les niveaux
où les lettres sont de mises,
en plus de favoriser
la compétence des
professeurs en leur option,
(par conséquent de
subdiviser l'enseignement
des lettres), suffira
largement à faire de
l'écrivain ce que les écoles
ne cessent de prôner:
un homme libre en cela
même qu'il exerce.

15 mars 1965

Autrui nous étant
ce qu'il fait ou pourrait faire
il ne devient
que notre façon de voir.

18 mars 1965

(Lancement TROIS,
poèmes de
Michel Beaulieu,
Nicole Brossard,
Micheline de Jordy).

LE DIRECTEUR DES PRESSES DE L'AGEUM A L'HONNEUR
DE VOUS INVITER AU LANCEMENT DE

délit contre délit
poèmes de André Bouchi

trois
poèmes de Michel Beaulieu,
Nicole Brossard et Micheline de Jordy

le 18 mars 1965, de 17 à 19 heures, au Salon des Membres du Centre Social, 2222 Maplewood, Montréal

DÉFENSE D'AFFICHER,
texte où
chaque élément nouveau
s'ajoutant aux anciens et se
répétant sans cesse avec eux
à la recherche
d'autres éléments
finalement formant
de leur disparité même
l'instant global
d'où rien encore n'a bougé.

20 mars 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Teddy's Tourist Rooms.
Tout va bien.
Jusqu'à ce que Yvan
me dise:
«Si je partais... qu'est-ce que
tu ferais?»
Ces mots résonnent en moi
un par un: j'ai bien entendu...
J'éclate...
oui le coeur me déchire... oui
je t'aime et ça fait mal.

Puis on clarifie la question;
partir pour l'Europe
naturellement, et puis
on s'aime bien à la fin...
Et puis ce n'est pas assez;
il me semble le laisser partir
dans le doute.
Je vais le reconduire jusqu'à
son arrêt d'autobus,
rue Papineau.
Je trouve ça dur des fois
d'avoir à supporter la charge.
Je me sens responsable, très,
de la réussite d'Yvan.
Je veux qu'il fasse
quelque chose dans la vie.
Il a une richesse infinie
en lui et je le vois qui perd
son temps,
qui piétine depuis X années.
Je sens que jamais
(s'il continue) il ne pourra
me faire vivre,
être «responsable» de moi.

Du cran, de la volonté,
des «je VEUX»:
avec ça on arrive à tout.
Manier la vie et non
se laisser manier par elle.

Quand il me dit: «Je ne sais
pas si je vais... si ça va
encore me tenter l'an
prochain
de faire mon BAC».
Il vit selon ces mots:
«Ça me tente... Ça me tente
plus.»
On va loin avec ça.
À 3 ans on raisonne
comme ça mais pas
à 23 ans!... ou bien si on veut
continuer à raisonner
de la sorte on ne s'embarque
pas avec une femme.

Sa mère: il se sentait obligé
envers elle.
Il n'aurait pas pu partir
si elle n'était pas morte.
Et pourtant il y avait de
l'hostilité entre ces 2 êtres.

Surprotection,
désir inconscient de le voir
disparaître.
Ça créait un froid.

On sent qu'il a terriblement
besoin qu'on l'aime:
ses idées d'aller vivre
en ermite... il ne passerait
pas 2 jours.

Sa mère était trop prude, réservée.
Donc les marques d'affection ont dû être rares; de peur de trop le «gâter» on le laissait seul dans son berceau.
Son père étant lui-même brimé en amour, il ne pouvait vraiment donner ce qu'il n'avait pas.

On l'a mis au séminaire de St-Jean, pensionnaire.
Là il adopta 2 attitudes différentes.
La première, il allait aux autres, charitable, demandait de l'approbation de ses copains.
Puis il s'est aperçu que les autres ne venaient à lui que pour se satisfaire: cette déception le conduisit à l'isolement avec Dieu.
C'était sa deuxième chance: «LUI» au moins le comprenait et ne demandait rien en retour.
C'était l'amour même, il était toujours prêt à accueillir.
C'était le compagnon rêvé, idéal.

Et puis ce fut le collège Ste-Marie.
En classe «méthode».
Le café bohème «El Cortijo».
La puberté.
Michel Pichette.
Tout fut remis en question.

Le sentiment de solitude et de rejet (de sa mère) le poussait à rechercher d'autres compensations.
Les copains, la masturbation, le monde «beatnik» où il y avait une issue possible.

Les filles: il les voyait comme des êtres mystérieuses pouvant sûrement lui donner l'affection qu'il n'avait jamais eue, d'où son désir de «coucher».
C'était la solution enfin possible, l'amour, qui lui rendrait le bonheur.
Il lui manquait l'amour: mais un amour spécial (celui de sa mère).

Ce n'est pas normal pour un fils d'être content que sa mère meure: il y a quelque chose en dessous.
Je crois de l'hostilité ayant son origine dans la non-satisfaction de ses besoins affectifs.

«Il y a eu un déblocage quand j'ai commencé à coucher»...
Sa première maîtresse: dans la trentaine.
Elle l'initia.
Il resta avec elle assez longtemps.
La situation est claire.
Il identifie cette dame à sa mère.

Le désir inconscient d'avoir des relations avec sa mère, il le réalise ici.
Y aurait-il de la culpabilité en dessous de ça?
On ne couche pas avec sa mère sans avoir de remords.

C'est peut-être pour cela qu'il l'a laissée.

Le fils de la dame, il s'en occupait beaucoup.
Identification avec celui-ci?
Il lui donnait ce qu'il n'avait pas eu, de l'attention, de l'affection gratuite.

Sa mère, elle, s'appropriait ses réussites.
Elle téléphonait à Madame Darche pour lui dire que Yvan avait 85% en classe.
Quand les notes n'allaient pas, elle n'en parlait pas.

Sa mère exigeait de son père un salaire exubérant... pour être à la hauteur des voisins.
Il courbait l'échine pour avoir de l'affection.

Le fils a cette tendance: c'est très visible, mais on voit qu'il essaie de s'en défaire.
Il a vu agir son père, s'est identifié à lui, pense qu'il faut agir de la même façon pour être aimé.
Il «attend» qu'on daigne l'aimer.
Il fera tout pour obtenir «ça».

On ne naît pas l'unique mais on le devient.
Le temps, la vie créent des liens qui rendent l'autre unique.

En somme si on rompait, ce serait un dur coup, une défaite de plus, à trop se faire rouler on s'insensibilise, on devient méchant...

C'est un peu sa réaction samedi le 9 janvier après ma semonce amère.
Il a tout à coup senti que je ne l'aimais plus, que je l'exploitais.

Au fond il a très bien senti.
Car en ce temps, c'est exactement ce que je faisais.
J'étais prise avec Jacques: je ne savais plus du tout.
J'étais complètement désorientée.

Mais comment agir avec Yvan, quelle attitude adopter, j'entends attitude dans un but thérapeutique...

Il s'agit de le faire évoluer vers des rapports de plus en plus matures.
Il faut qu'il passe à travers.

1. Attitude maternelle.

Lui donner tout ce qu'il veut, le frustrer le moins possible, le conditionner par ma bonté.
«Elle est tellement bonne que je ne peux m'en aller»: ce serait répéter le conflit avec sa mère.
Se laisserait-il prendre au piège?
Avoir une maman, c'est confortable, pourquoi est-ce qu'on se rebellerait?
Dans ce cas-là, c'est moi qui prends la charge de la maison: j'achète l'auto, je conduis,
je prends un appartement.
Lui: c'est mon gigolo.
Il reste avec moi parce que c'est chaud.
Je suis bien d'accord, mais est-ce que ça l'aide:
il reste au même point.

2. La petite fille.

C'est déjà mieux.
Jouer la petite fille mais qui est mûre au fond.

Hier par exemple:
«Tu es ma petite fille.
Tu es une femme aussi, de plus en plus; mais tu resteras toujours ma petite fille.
Je t'ai déviergée... alors je te garde.»

Quand il dit qu'il se sent responsable, on dirait que ça lui fait bien plaisir.
Il se rappelait qu'avec la dame, il se sentait engagé, responsable, et qu'il se faisait un devoir d'apporter sa pitance et d'aider le petit garçon.

Petit castor: il ne faut surtout pas que je l'écrase.
Il faut qu'il se sente le maître (sans l'être tout à fait).
Un coup d'épaule, discrètement, une thérapie de soutien, mettre de l'emphase sur le fait qu'il «doit me faire vivre» même si cela est totalement fictif: l'important est qu'il se sente responsable, engagé.

Pourquoi ne peut-il pas, ou presque, remettre à plus tard la satisfaction de ses désirs?
Hypothèse: il a été privé entre 0 et 3 ans, on le laissait attendre après sa nourriture, alternance trop marquée de privation et d'excès.
Cela se poursuit jusqu'à la sortie du séminaire de St-Jean.
Puis c'est la débandade en règle, tout tombe, en premier lieu la motivation qui était Dieu.
Pourquoi maintenant s'astreindre à des privations qui n'ont, en dehors de ce cadre, aucun sens.
Une remotivation s'impose.
Il faut en arriver à ce qu'il le fasse par lui-même, comme il fait de la littérature parce que ça lui plaît...
Au fond si j'y tiens tellement c'est peut-être que ma volonté a besoin d'être épaulée...
C'est trop lourd pour moi de porter Yvan, de le soutenir constamment.
Je ne peux pas; faisons part égale; mais de là à me demander de soutenir un pauvre mec sans volonté, à l'aider, à être sa mouman.
Merci!

Pour ne pas se sentir exploité, il faut que chacun fasse sa part.

Il est trop bien dans sa chaise berçante, à rêver d'une maison dans le fond des bois, d'une auto comme ci... alors qu'il est toujours à la charge du père.

Je me vois souvent dans cette situation:
lui dans une cabane quelconque au fond des bois,
moi qui travaille en ville et qui vient à tous les 2 jours le voir.
Il écrit, moi je suis en charge d'un département d'ergothérapie à Montréal ou dans les environs...
Quand je pense qu'il pourrait être obligé de partir pour l'Europe: non je préfère ne pas y penser,
c'est trop cruel.

21 mars 1965

- que ferais-tu si je partais?
sans pourtant me souvient-il
songer à la quitter
qui soudain la fit pleurer
provoquant la narration
de ce que j'ignorais
qu'à chaque être
nous éloigne la familiarité
voilant qu'à chaque être pose
le doute cela même
qu'assure notre vie
d'autant plus étagée
qu'autrui transgresse
la vérité du simple fait
de sa franchise

signalisation
à travers quelques brumes

déclarant désormais ne pas
toujours avoir vécu
ce qu'il nous plaît d'y avoir
cru
l'amour de tout acte
ravissant l'hiéroglyphe

- je doutais je ne savais pas
si je t'aimais le sexe me rete-
nait seul du moins cela était
bon j'avoue

- mais si un jour cela
finissait comme d'autres
filles tu dirais même cela
remis en doute

- mais depuis quelque temps
comme la débâcle je t'aime

(vivre seul avec ses vices
nous est plus facile
qu'en nous
voir d'autrui le fait
accompli)

22 mars 1965

(Lettre envoyée
à mon père en voyage
chez son père:
32 Chaussée de St-Trond,
Tongres, Belgique).

Cher Pa!

La chambre à côté de la
mienne, depuis votre départ,
se trouve très silencieuse.
Bien que cela me permette
quelques jours de silence,
la «musique à ressorts» (1),
je l'avoue, commence
à me manquer.

Mais, j'en suis très
convaincu, votre retour
- les premiers jours surtout -
saura combler abondamment
mon amour de la musique!

En ce qui concerne
la vie courante, tout va.
Malgré toutes nos
imprudences, nous n'avons
pas réussi à mettre le feu
à la maison...
non plus qu'aux cheveux
d'Ange-Aimée.

C'est en écoutant Bach
que je vous écris, faute d'une
musique... plus moderne.
Tout barbu que je suis,
je vous embrasse.
Yvan

(1) Le bruit du lit,
entendu de ma chambre,
quand mon père et
Ange-Aimée font l'amour,
terme devenu
traditionnellement drôle
dans la famille.

23 mars 1965

nous parlions de fidélité
comme si d'évidence
l'amour ici nous était dû

(le mariage nous devint
la menace d'être trompés)

mais nous savons désormais
qu'en l'amour libre
une liberté du début
manifeste la fin

l'obstacle au mariage
est maintenant
le rebondissement
de la passion

bien que le sens du mariage
et de la fidélité demeure
(cette fidélité à connaître
l'autre)

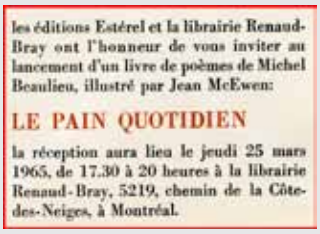
la passion maintenant
domine
les peines d'amour et l'orgueil et les grandes pitiés

- l'autre souffrira de mon départ!

comme si l'être valait
davantage que ce qu'il offre
d'exaltation!

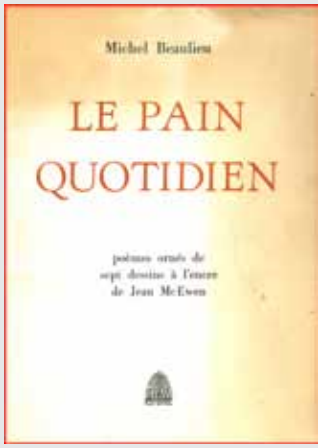
25 mars 1965

(Lancement
LE PAIN QUOTIDIEN
de Michel Beaulieu).


les éditions Estérel et la librairie Renaud-Bray ont l'honneur de vous inviter au lancement d'un livre de poèmes de Michel Beaulieu, illustré par Jean McEwen:

LE PAIN QUOTIDIEN

la réception aura lieu le jeudi 25 mars 1965, de 17.30 à 20 heures à la librairie Renaud-Bray, 5219, chemin de la Côte-des-Neiges, à Montréal.



27 mars 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

On va à Saint-Lambert.
Les parents sont partis
en Europe... on se la coule
douce... petit souper, puis
ensuite on veille ensemble
dans la petite chambre
d'en haut.

Comme j'ai très besoin
d'affection... j'en demande,
je quête, on fait ça vite car
Olier peut monter n'importe
quand... je me sens bien,
lui aussi, mais ça fait très
mal de toujours se quitter
comme ça.

C'est long une semaine
sans se voir...

29 mars 1965

MERDE! ou la vie critique.

(Lisant un texte).
- La vie, la vraie vie! toute cette liberté m'envahissant comme un grand soleil, un grand soleil passant à travers l'hiver comme un coup de sabre me libérant de mes liens et cette folie délirante en moi de tous les printemps du monde remontant à travers les âges et le long silence depuis si longtemps tenu soudain brisé de quelques mots d'amour prononcés à l'oreille ah comme tout cela me comble! comme tout cela me rend la vie!

(Silence. Se retournant vers l'autre.)
- Pourquoi te tais-tu? Je constate que tu parles beaucoup de toi.
- N'est-il pas vrai que chaque homme ne parle au fond que de lui-même?
- Serais-je honnête de répondre pour des millions de gens que je ne connais pas...
- Ton amour de la vérité! toujours la vérité, oh décidément je ne te vois pas faire du charme à une mondaine!
- Faut-il toujours faire croire à une femme qu'on peut juger de tout pour enfin pouvoir n'être pas jugé d'elle?
- Bon!... l'auteur à partir d'ici n'a rien écrit...

(S'approchant du public)
- Savez-vous pourquoi? Il a été dérangé deux fois par le téléphone.

(Rideau).
(Le rideau s'ouvre: l'auteur perché dans les airs).

- Je suis l'auteur! évidemment personne ne sait que je suis l'auteur... toujours la même histoire, public de mangeurs d'aspirines et de pilules anticonceptionnelles... grandeur et misère de la médiocrité!

(Un comédien sur scène).
- Ça suffit!
- Comment! quelqu'un se révolte contre le génie de l'auteur!
- Redescend! viens finir les répliques, nous ne savons plus quoi faire ici.
- Crois-tu que c'est avec mon salaire de misère que je vais redescendre pour te donner des répliques fortunées?
- Are you a bird or a writer?
(L'autre comédien).
- Ne l'effraie pas. Il est dans une envolée lyrique.
- What do you say?
- Lyricacus envolare nothing do oh do not effrayer the bird!

(Le producteur).
- What a stupid language that is french! but whit a poor salary, I can't have better than you! so I need you!
- Bravo! bravo! il promet une augmentation de salaire! é l'auteur tu as compris!
- Je suis mort et déjà bien en haut!
- Alors sois ton propre héritier et redescends!

(L'auteur redescendant).

- La vie! la vraie vie! toute cette liberté m'envahissant comme un grand soleil déchirant l'hivercomme cette folie délirante en moi d'un amour renouvelé comme la terre du printemps ah comme cette vie dont on rêve nuit et jour et qui soudain nous devient réalisable!
- Tu parles encore beaucoup de toi!

(Musique. Comédienne nue passant sur la scène).
- Je suis la plus belle femme Je suis la plus belle femme. Ah je vous aime Ah je vous aime...

- Hum! hum!... je suis l'auteur...
- Ah vous êtes l'auteur!
- Je suis l'auteur.
- Hé bien vous êtes l'auteur. Je suis la plus belle femme Je suis la plus belle femme...
- Voulez-vous que je vous fasse d'autres répliques, d'autres chansons?
- C'est suffisant comme ça! c'est déjà tellement original!
- Qu'est-ce que vous faites exactement?

- Hé bien, je chante et je passe; puis je passe et je chante; pour finalement ne plus passer tout en chantant.
- C'est vrai que vous êtes belle.
- Ah que je vous aime...
- La vie, la vraie vie, toute cette liberté m'envahissant à votre passage ah comme tout cela m'est bon et cette folie délirante d'entendre enfin votre voix dans le silence comme un fleuve envahissant le désert de mon coeur ah comme tout cela me rend la vie!
- Alors tant pis!
- Comment? vous disiez que vous m'aimiez...
- Avez-vous de bonnes références?
- Mettez votre main sur mon coeur, entendez les tambours de la vie roulant en ma poitrine leur chant d'amour! n'est-ce pas la preuve pouvant enfin vous convaincre?
- Et pour combien de temps comptez-vous rouler vos tambours?
- Je vous aimerai jusqu'à la mort!
- Vous mourrez combien de fois par année...
- Ah quelle cruauté! me faire souffrir ainsi moi qui déjà de vous voir était comblé.

(En sortant de scène).
- Alors continuez à me regarder... Je suis la plus belle femme Je suis la plus belle femme...

(L'auteur se jetant par terre)
- Je meurs! je meurs content!

(Les deux autres comédiens).
- Bravo l'auteur! bravo! Vous avez vu comme c'est bien tourné! quel style!

(L'auteur se relevant en s'époussetant).
- L'amour est une chose bien souvent salissante...
- Quel style! et surtout la finale, ce proverbe indiscutable!

(Le critique littéraire franchissant la scène en coup de vent).
- Bravo! bravo! je viens vous féliciter, mon jeune ami! je suis critique littéraire et je viens vous critiquer! une telle performance mérite qu'on en critique quelque chose! un mot vous redonnant justice s'il en fut jamais! car la justice quoi qu'on en médise n'est toujours l'affaire que des grands de ce monde! bien que le monde comme on l'a déjà si bien dit n'existe peut-être pas, je parle évidemment du monde dans lequel nous vivons, tout en conservant un oeil crédule sur l'oeuvre à juger, à définir, à présenter au public, ah! minable s'il en fut! ce qui finalement me conduit à l'essentiel de mon cheminement...

(L'auteur).
- Quel est ce coup de vent?... je viens vous féliciter mon jeune ami! mais c'est le roi des sots!
- If you thing so, it's so!
- Silence Roméo!
- Sure! sure!
- I hope you will!
- Qu'est-ce qu'il raconte?
- Il est tombé sur son crayon...

(Vacarme dans les coulisses. Un colosse fait son entrée et se dirige menaçant vers l'auteur).
(Lui tordant le bras).
- The boss said to you: WORK!
- Qu'est-ce qu'il fait là ce gros macaroni?
- Il me fait souffrir!
- Qu'est-ce qu'il dit?
- Il me dit de lui dire que je souffre.
- Alors dis-lui que tu souffres et vous serez d'accord.
- Oh yes! yes, I do!

(Pendant que le colosse se retire).
- Tu vois, il n'est pas si méchant.
- Oui, mais maintenant je suis obligé d'écrire.
- Et nous, nous sommes maintenant obligés de jouer!
- Oui, c'est bien ça: j'écris hélas... donc je suis.

(Tous les personnages se figent. Les trois coups se font entendre. Le rideau tombe définitivement).

30 mars 1965

fortuitement revu
Madeleine Letellier
mais sans ressentir
ce qui jadis encore
même si peu
portait
de ce qu'ici loue davantage
dit
le temps qui passe
n'attristant
qu'en ce qui nous manque
davantage

élu conseillé
de l'AEFATCUM
(l'Association des étudiants
à temps complet de la faculté
des arts
de l'Université de Montréal).

au Québec, n'enseignons que
la littérature du Québec.
le reste: optionnel.

UNION GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS DU QUÉBEC

1 avril 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

La famille, quelle belle
institution!... on se marie...
on a des enfants (pourquoi
au juste?... dites-le-moi, on
est obligé de se «supporter»,
on se haït mutuellement,
on s'engueule mais il faut
quand même se supporter,
c'est la charité chrétienne
comme dit ma chère maman.
(...)
C'est pourri de masochisme
et ça pense nous faire
pleurer.
C'est définitif, JE PARS
aussitôt que je pourrai,
dans un an.
Les 6 mois de stages,
je les ferai ailleurs
dans une ville lointaine,
assez loin pour être dans
l'impossibilité de revenir
avant 3 mois... ou bien je
reviendrai... mais à leur
insu... pour voir Yvan.

On louera un appartement
en ville ou ailleurs... Québec
peut-être... pour 3 jours
et puis je repartirai...
(...)
Après, je me prendrai
une chambre dans le genre
de celle qu'avait Yvan
quand je l'ai connu...

2 avril 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Alors vous avez été vous
asseoir dans la petite cabine
au fin fond de la salle
pour appeler ce cher Yvan
qui vous a annoncé que
ses chers parents revenaient
samedi soir comme vous
l'aviez d'ailleurs rêvé la nuit
dernière, et qu'il devrait être
là pour les accueillir
et par conséquent
vous seriez aussi de la partie
même si cette idée
de les rencontrer encore
ne vous tentait guère.

Yvan a gueulé parce
qu'il croit perdre son temps
au téléphone avec vous,
il dit qu'on niaise et que peu
à peu on va se détériorer
avec ce système de parler
pour ne rien dire,
(peut-être?...), il dit qu'on
devrait bâtir quelque chose
de plus solide ensemble...
que pour le moment
on ne fait pas grand-chose
ensemble... à part s'aimer...
(c'est vrai) je me laisse aller,
je ne lis que pour
l'histoire sans réfléchir trop,
les conventions s'en
ressentent.
C'est plate, on parle du beau
temps depuis quelque temps.
C'est très mauvais signe.
Au fond il est exigeant
ce mec, il veut que je sois
grande ou plutôt il sent que
je me détériore, c'est parce
qu'il m'aime bien.

Hier un coup sur la tête,
j'ai pensé:
Je suis bien folle
de m'embarquer avec lui,
il est immature, enfant,
irresponsable, il ne vit
que pour lui, il ne pense
à moi qu'en fonction de lui,
jamais je ne me marierai.

Et puis c'est bien vrai au
fond... je ne pense pas assez.

3 avril 1965

françis harkins
aux baisers bons
du sein doux
comme tant d'autres
et pourtant irremplaçables
chacune offrant du rythme
le voyage
mais louise léger serait
à prendre nous regardant
et m'écoutant plus tard
et m'embrassant
«je crois que tu n'aimes pas
louise guay profondément»
désormais je suis le maître
incontestable

(mais de moi-même
je le conteste)

soit coucher bientôt
françis ou peut-être
davantage veiller à ce qu'ici
ne roulent ces oranges
tandis qu'au loin déferle
le silence
loue raisonnable
tandis que mille filles
dansent en sourdine

(je vous l'assure: le mot
dicte la pensée)

que loue m'ait dit
vouloir coucher avec
d'autres hommes («mais
j'aimerais que tu
m'attendes»)
me trouble à maintes
reprises mais surtout qu'elle
s'affirme n'acceptant de
morale sans avoir exprimé
le contraire
tandis que françis
de sa nouveauté me hante
oh ma rage de lui dévorer
l'espace entre les jambes
(tandis que le grand-père
Mornard à 83 ans se fit
un temps sucer
par une religieuse)
oh ma peur ma sainte peur
d'être cocu
ou plus sérieusement d'avoir
cru que je ne le serais pas
tandis qu'au-delà de toute
crainte circulent de grands
avions surchargés d'espace à
ravir toute femme
d'une préhistoire
me rappelant sans cesse
ma propre historicité

Notes sur l'amour
qui n'est pas «attachement».

- coucher partout fut
honnête
- ainsi qu'aimer aimer
sans moindre mesure
- et penser
- tout en concevant le retour
chaque soir
- amies et amants
tous à la table
- du couple s'aimant
à travers tous
- mais

Sur l'amour libre .

- S'il y a des gens qui vous
déplaisent, il n'en est
peut-être pas à qui,
les circonstances aidant,
nous finirions par découvrir
quelques charmes.
- Mais je vous assure
qu'il est des gens qui nous
déplairont toujours.
- Mais si les circonstances
changeaient, peut-être
les aimeriez-vous, comme
il vous est déjà arrivé d'en
aimer après les avoir ignorés,
et même détesté.
- Mais il est
des tempéraments qui ne
s'adapteront jamais au nôtre.
- Disons plutôt qu'il est des
gens que les circonstances
ne nous permettront jamais
d'apprécier.

Vous devez cesser d'accuser
autrui des circonstances qui
vous font défaut
pour apprendre à ne plus
les détester.
- Si l'interdiction de
coucher avec une personne
autre que celle permise par
quelque contrat de mariage,
ou simplement social,
ou simplement d'amour,
se confond chez nous avec la
fidélité, croyez-vous que de-
vient nécessairement infidèle
quiconque enfreint cette loi?
- Je crois qu'il est
impossible d'aimer vraiment
si tout nous est permis.
- Mais si vous n'aimez pas
la personne avec qui
vous trompez celle que vous
aimez, direz-vous alors que
vous êtes infidèles?
- Oui, bien qu'ici le fait
soit beaucoup moins grave,
étant donné qu'il n'y aura eu
qu'infidélité de corps et non
d'attachement amoureux.
- La plus grande infidélité
serait donc d'aimer dans
le sens de s'attacher, de
préférer par comparaisons
une personne à une autre.
- Il est impossible d'aimer
également deux personnes.

Notre préférence ira très
rapidement à la personne
nous offrant le plus de plaisir
ou le plus de facilité.
- L'amour sera donc
une acceptation de l'effort
et d'un certain renoncement
à la nouveauté offerte
par les gens
que nous rencontrons
pour la première fois.
- L'amour est un sentiment
et une raison ayant pour lui
cette spécialité de durer pour
le meilleur et pour le pire.

- Mais si
par quelque infidélité,
pour employer votre langage,
vous en étiez venu à vous
attacher à deux personnes,
ou davantage, sans
pour autant prévoir quelque
séparation, et si, pour
conserver votre franchise,
tous savaient votre attitude,
vers qui iriez-vous?
- Je crois qu'ici plusieurs
m'abandonneraient
cherchant à trouver un amour
plus exclusif.
- Mais si chaque personne
agissait comme vous?
- Voilà qui est plus simple.
Mais nous entrons alors dans
la psychologie de groupe.
Et il est évident que
j'aurais quelques préférences
en quelques endroits et de
là quelques indifférences
ailleurs.
Et comme le nombre me
serait un atout, je crois qu'ici
je chercherais toujours
à le grossir davantage,
délaissant peu à peu
certaines gens pour d'autres
dont la nouveauté
serait pour un temps
une supériorité.
- Et si quelqu'un vous était
exclusivement fidèle ou,
peut-être plus simplement,
vous préférait aux autres?
- J'ignore si de mon côté
je la préférerais.

- Et si vous aussi
la préfériez?
- Ce serait une sorte
d'amour un peu plus grand
que les autres et de là
comparable à une amitié
ressortant
d'un grand nombre
de bonnes camaraderies.
L'amour qui se refuserait ici
à l'esprit de groupe
ne pourrait plus exister.
Nous en serions
à une société peut-être très
humaine, mais n'offrant pas
la stabilité et l'intimité
de l'amour à deux.
De même qu'il est difficile
de parler sérieusement à trois
personnes, et davantage
s'il y a plus de gens, de
même de l'amour
disparaîtrait le sérieux,
touchant hélas trop souvent
le tragique,
que permet la fidélité.
La question, ici, reste
à déterminer s'il y a
avantage à choisir un autre
système que celui de l'amour
à deux.
- Mais si vous étiez
fidèle quelques années ici
et quelques années là, pour
ne pas parler seulement de
mois?
- Voilà le problème bien
posé.

4 avril 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Yvan me reproche
ouvertement de ne pas être
assez sérieuse...

- Si tu veux sauter, va te
chercher un mec, c'est facile
aujourd'hui, tout le monde
veut sauter.

Donc vous serez dorénavant
plus réfléchie,
vous PENSEREZ.

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Il faut que je cesse
ces idioties... je suis bien
avec Yvan, je l'aime.
J'apprends quelque chose,
lui aussi tient à moi...
je ne sais trop pourquoi,
au fond c'est lui qui aurait
raison d'aller voir
pour plus brillante.
Qu'est-ce que je cherche
au juste quand j'accepte
de sortir avec d'autres?...
la diversité, avoir du «fun»,
sauter un peu, j'en ai besoin,
danser, niaiser, tout à fait
libre avec des garçons
mais sans danger
que je m'y attache parce que
c'est juste pour m'amuser.

Mais avec Frank,
lui s'amusait pour vrai,
et même si je ne voulais pas
tenir compte de lui...
l'exploiter purement,
il m'obligeait à faire ma part,
ce que je refuse carrément
car à ce moment je m'engage
dans le jeu, ma personne,
moi, je participe, et je troque
avec lui 1 billet de cinéma
contre quelques «collages»,
non, c'est IDIOT, idiot...

Avec Yvan,
quand on a commencé,
il n'avait pas plus d'argent...
j'y allais comme malgré moi
et pourtant j'étais contente
de le voir,
force magnétique?...

Il avait beaucoup
de méthode,
il y allait sûrement
tout en me considérant,
(la politesse),
comme un individu à qui
je ne devais rien,
il était plus vieux,
plus d'expérience,
idées originales.

5 avril 1965

que les gens viennent
à la littérature pour
apprendre diverses façons
d'écrire et non plus en vue
de quelques méditations
n'étant pas de la littérature

les autres sciences leur
offrant par les mots courants
assez de sujets
bien que la littérature
exprime sinon ce que pense
l'auteur du moins quelques
portées qu'ils peuvent par
surcroît méditer
mais en toute méfiance
le sujet ne jouant ici
que de prétexte
dans la recherche littéraire

la littérature n'ayant
nécessairement pour but
ni de changer l'écriture
relationnelle (comme
celle-ci) ni d'élaborer
des thématiques pour
la méditation sur tout autre
sujet que la littérature
n'étant que l'originalité
d'association des mots
sans nécessairement
vider la phrase du thème
relationnel mais non plus
que de l'y garder

la littérature de recherche
(comme la science
non pratique sinon
par quelques détournements)
n'aspirant
qu'au rejet de la phrase
à laquelle la majorité des
lecteurs trouvent leur comble

du fait qu'elle n'aspire
qu'à la phrase
devant encore naître

Notes sur l'enseignement
de la littérature.

Que l'écrivain
soit professeur d'écriture
et qu'en plus du nombre
d'années d'enseignement,
son salaire mérite révision
selon un nouveau barème:
selon
les volumes qu'il publie.
Et ceci jugé par un comité
éligible d'écrivains
et non par quelques autres
sous-fonctionnaires
des lettres.

11 avril 1965

jacques desnoyers
fut en janvier de quelques
circonstances le prospect
soudain ne répondant plus
à son appel
- nous dirons alors fidélité
mais le jeu fut en lui-même
de quelques reniements
loue maintenant m'avouant
m'aimer sans doute
mais un milliard d'hommes
respirent encore
une suprême futilité
j'avoue décidément le coeur
de quelques détours
l'ensemble n'apparaissant
pas car ne se croit-on pas
d'une voiture ou d'un amant
quelque originalité
ce qui dorénavant
me redonne le rire
et quelques mépris
d'où françis ne me plaisant
déjà plus sera pourtant
cette maîtresse
si par quelques désirs
s'ouvre sa part et davantage
d'intensité pour moi
tout amour et même neuf
dorénavant seul
me laissant comme une
pierre
- finale pathétique
- dictatoriale

mais plus profondément me
semble-t-il je préfère ne pas
coucher françis de ce que
l'amour d'autant plus grand
n'est qu'une longue coutume
d'être deux
tout à fait seul en d'autres
sens d'autant plus qu'avec
loue s'impose une franchise
et davantage
quelques intentions

12 avril 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Tout va maintenant mieux.
Hier Yvan m'a fait un petit
sermon... j'en avais besoin.
Il m'a convaincu de
l'inutilité
de mon énervement
avant le temps.
On peut être un mois
en retard
(dans ses menstruations)
sans pour cela que...

Alors on a marché
de l'Université de Montréal
jusqu'à «Chez Teddy».
Il faisait doux, bon, le soleil,
le parc,
les enfants qui jouaient
maintenant dans la rue.
C'est le printemps,
faudrait pas le gâcher
avec des sottises
qui peuvent très bien
ne pas être vraies.

Je lui raconte mon aventure
avec Jacques: ça le trouble
un peu, mais pas trop,
il me dit que c'est mieux
pour moi d'être un peu flirt
avec les garçons...
ça me donne de l'assurance,
ça m'enlève mes idées
paranoïdes, je crois bien
que c'est là un autre signe
que son amour mûri,
le mien aussi d'ailleurs.
J'ai renoncé à le convertir
à une morale de l'effort...
(mais au fond j'y crois
encore).
Il me dit que je devrais
m'efforcer de sourire:
c'est un pas
vers la resocialisation,
parler à Ange-Aimée aussi
quand c'est elle qui répond
au téléphone, être plus
gentille avec tout le monde.
Beaucoup moins sauvage,
j'y gagnerais, je plairais
plus.
Dumouchel: «On devrait
apprendre aux jeunes à dire
bonjour de façon aimable,
à sourire gentiment,
à être plus humains».
Je recommence à vivre, tout
va bien, tout est en «règles»,
tout est «réglé»...
Demain, à l'étude!

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Conférence de Michel Butor
à l'Université de Montréal.
Il parle traditionnellement
sur Victor Hugo.
Après Yvan va
pour lui poser des questions.
Il répond distraitement
et vite.
Yvan est très déçu; il aurait
aimé le rencontrer pour vrai,
discuter poésie, lui envoyer
des textes, correspondre,
c'est vraiment fâchant...

Puis on va prendre un café
au Centre Social
avec Nicole Brossard.
Elle est très brillante,
elle discute assez bien,
elle a lu beaucoup,
peut parler poésie
parce qu'elle en fait.
Je me sens petite, ignorante,
et surtout fainéante
à coté d'elle.
Faut dire qu'elle a 21 ans...
Elle s'en va voir son Roger,
la chanceuse, et moi qui dois
quitter «mon» yvan.

Il pleut, je suis heureuse,
très, comme jamais.

15 avril 1965

1.
outre la répétition
michel butor fit piètre figure
au poème litanie d'eau
bien qu'entre les genres
brille la gare saint-lazarre
surtout qu'il m'avoua
- gros gentil petit poli
français -
ce qu'il déclare poème

mais surtout fut en moi
la déchirure d'avec
ce que l'on dit la france
le monopole
à briser de toutes parts

2.
d'autant plus qu'ici la droite
aussi fasciste tente le retour
à tout ce qui déjà
nous égorge

3.
peuple petit gentil perroquet
doux

17 avril 1965

l'énorme différence entre faire l'amour par passion et la tendresse du temps

18 avril 1965

(Extrait du JOURNAL de Louise Guay).

On va à l'Université de Montréal supposément pour étudier, mais on se ramasse au chalet de la montagne. Claude Savoie est là, une face de goupil rusé, renard, beau parleur, 23 ans, critique au Petit-Journal, marié et père d'une fille.
En amour: échec complet.
Il trotte.
Dit à Yvan qu'il me trouve de son goût, belle, intelligente.
Yvan répond distraitement «oui, oui, ça s'améliore de jour en jour».
Je me sens bien de pouvoir adopter une attitude libre vis-à-vis les garçons en présence d'Yvan.
Je suis libre de me mettre en valeur ou non.
On s'amuse bien.
Je décide de me faire allonger les cheveux: quand ils seront longs, on se mariera.
Cette idée plaît bien à Yvan.
Il a hâte que j'aie ma crinière à moi. Je viens de finir «Contre l'amour» de Robert Poulet.
C'est plein de bon sens.
J'ai hâte qu'Yvan l'ait lu pour qu'on puisse en parler.

19 avril 1965

(Extrait du JOURNAL de Louise Guay).

Une journée merveilleuse, 2 heures au restaurant «Sélect», puis on va se faire dorer sur les bancs du parc du «Plan Dozois».

Ensuite on s'en va tranquillement «Chez Teddy's Tourist Rooms», il fait très beau, l'après-midi se passe très bien...

On soupa sur «La Main» d'un hot-dog et «pétates».
Puis au cinéma «Élysée» revoir «Une femme mariée».
Très subtil, encore une fois Yvan l'apprécie bien.
On rit tout le long malgré que personne ne rit dans la salle...
C'est que ces gens ne sont pas intelligents comme nous.
Godard, petit Godard, terrible enfant pas sage...

Yvan, je crois que je l'aime bien, je lui parle de l'avenir, du «Bac» qu'il lui faut passer, je le brasse un peu, il dit que ça lui fait du bien que je le pousse ainsi (qu'on s'intéresse ainsi à lui, à son avenir, à sa propre petite personne).

Moi, quoiqu'il arrive, je me sens plus indépendante, je peux gagner ma vie, je n'attends pas après lui pour me faire vivre, pourvu qu'il puisse se subvenir convenablement, ça ira.
Il me promet bien d'étudier, je vais essayer qu'on se voie une fois cette semaine pour s'encourager un peu dans cet aride travail.
Les deux semaines qu'il nous reste sont des plus importantes.
D'elles dépendra notre succès.
Si on réussit, ce sera un pas vers le bonheur qui est de pouvoir vivre ensemble TOUS LES JOURS.

20 avril 1965

la littérature
traduit toujours le peuple
soit en lui montrant
une raison
soit en louant sa passion

mais toujours le thème
en est-il redevable
à la pensée morale politique
sur laquelle le style se forge
pour exister
(devant avoir un sujet)

de sorte qu'il nous faut aimer
lire et sans doute écrire
mais prêter peu de foi
à ce qu'un style
si beau soit-il nous propose

le plus souvent une illusion

mais l'auteur d'oeuvres
d'imagination
nous parle
de ce qui le touche croyant
ainsi se traduire sinon plus
gravement dire la vérité

le style étant
comme en la peinture le sujet
même de son déroulement

la littérature en elle-même
a ceci de spécial que le style
n'y est pas l'instrument
d'une doctrine
mais qu'il surgit en solo
sur l'arrière-fond d'un sens

l'idéal étant pourtant
de dire la vérité
dans le plus beau style

mais pourquoi imposer
à la littérature
ce qu'on n'impose
à aucune science

car qu'est-ce donc
que dire la vérité

l'irrationnel
ou la non-relation de vérité
entre le style et le thème

comme ces peintres athées
figurant les dieux

tentative d'abolir le sens
dans une forme significative
de sa seule existence

l'expression n'étant
qu'une surexposition inévitable du sens dit

MONTRÉAL, SAMEDI 24 AVRIL 1965

S DE LA SEMAINE

Poésie et pensum

par Guy SYLVESTRE

L'Etat et les Corps

LES EDITIONS

agen
livre fra

NOUVEAUTÉS

LA COLLECTION LIBERTÉ

OUVRAGES RÉCENTS :

8180 rue Saint-Hubert
la librairie qui diffuse

24 avril 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Je n'ai pas beaucoup étudié.
On va à Saint-Lambert.
Ange-Aimée est malade.
Monsieur Mornard a bu
un peu trop... il est quand
même bien gentil.

On passe la soirée dans
la petite chambre d'en haut.
C'est très bon de se trouver
ensemble tous les deux.

Yvan me lit des poèmes,
on discute... maintenant
que j'en fais moi-même,
ça m'intéresse...
Dans LE DEVOIR,
Guy Sylvestre descend
radicalement
toute la «gang»,
Nicole Brossard avec,
affreux, mais peut-être
a-t-il raison...

25 avril 1965

nos morales et nos pensées
ne sont sûrement que
des bivouacs dans le temps

nos curés sont des sorciers

nous nous aimons comme
à l'âge des cavernes

mais néanmoins le bivouac
se doit d'être impeccable

26 avril 1965

que l'on juge un humain
sur son travail vaut aussi
qu'on le juge sur la finalité
de son travail

(l'on dira qu'il aime
le travail et nous en
conviendrons
en quelque sorte)

mais il est d'une prodigalité
effarante et ne travaille
que pour ce qui le mène
à satisfaire
ses moindres caprices

il passe les 25 premières
années de sa vie à étudier, à
se prévaloir d'une
expérience rentable pour
ne s'empresser que d'en
conserver
qu'une simple voiture
ou autres objets de luxe
au fond très peu rentables

de 25 à 65 ans, il disperse
quelques dix ans de son gain
total uniquement
pour se permettre d'ajouter
quatre roues
à ses deux jambes

il gaspille ainsi l'argent
de son travail
après avoir passer un quart
de sa vie à s'instruire
ce dont il prive d'autant
sa vieillesse
sinon peut-être son éternité

30 avril 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

On passe la nuit à trois,
Yvan, Françoise et moi
pour étudier.
C'est très sérieux.
Yvan étudie très fort
la biologie.
Nous on se décourage
vers 3 heures du matin.

Pour l'anatomie,
à l'examen on triche
à qui mieux mieux...
c'est le seul moyen
de s'en tirer.

Je suis très très fatiguée...
affreux.

8 mai 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

On fête l'année de notre
rencontre «Chez Marcel»
rue Sherbrooke ouest
s'il vous plaît!
avec douche et lits doubles,
on pourrait inviter nos amis.

Je me ressens encore de la
semaine, pas trop en forme,
et je m'endors, tendresse.

Éclairs et puis ondées
matinales.

La matinée du dimanche
est très bien: on se promène
un peu partout, il fait chaud,
je suis très, très heureuse
maintenant.

Mais il faut encore
se quitter... ça me déplaît
beaucoup à chaque fois, on
coupe, on se voit seulement
une petite soirée par semaine
et dire que ça doit encore
durer un an.

9 mai 1965

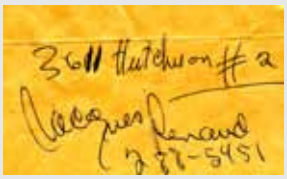
fin des examens

et francis harkins se dévêt
en se caressant en se fermant
les yeux en se tordant devant
jacques marchand et moi
bien qu'il ne prise pas
tout à fait qu'elle se dévête
les seins et le sexe
et restituant son vin
(leur amour étant
d'impuissance et moi
que suis-je là sinon comme
à traverser la rue)
mais pourquoi coucherais-je
avec françis
puisque je connais
mieux
loue se dévêtant mais surtout
fêtant notre année (totale) de
cheminement vers quelque
silence au langage même de
l'amour sortant
au matin dans le soleil sur la
ville loue bâtissant avec moi
de quelques renoncements
le goût d'une activité
peut-être digne et de plus
disant une langue comme
la mienne nous voulant
maîtres en notre lieu
et de ne pas être une chienne
rêvant de m'exploiter
pour le peu même que j'ai
mais une femme
- rare je m'y connais -
dont il me faut me conquérir
et non plus
à la merci des aigreurs
de nos familles
et des patrons nous menant
à ce qui ne nous attire pas
sinon jamais
sinon de quelque illusion
nous répugnant

et ça je vous le jure
je ne suivrai mon père
et ses enfants
(le grand-père le riche meurt
un jour)
qu'en l'assurance
de ne pouvoir mener ici
notre intention

10 mai 1965

Tête à tête
(au restaurant)
avec Jacques Renaud.



12 mai 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Cette nuit à 4 heures:
grosse indigestion.
Je passe la journée couchée,
à récupérer.

Je suis tellement contente
d'avoir bien étudié
mes examens et Yvan aussi.
Il me semble qu'on fait ainsi
un pas en avant.

J'ai cessé de penser
depuis 2 semaines: c'est dur
de s'y remettre.

malgré ses dires malgré tout
notre civilisation ne valorise
que la reproduction
de l'original

d'où il faut conclure
à un infantilisme du peuple
et de ses dirigeants

leur esprit ici
ne prônant que la répétition

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Au restaurant «Select»
à 2 heures,
puis l'île Sainte-Hélène qui
a un peu changé de visage
tout en restant la même,
comme nous, depuis un an,
déjà.
Il y a plus d'un an...
On fait des projets d'avenir
car ça va mal chez Yvan.
Ange-Aimée fait des siennes
parce que les 3 gars
ont oublié la fête des Mères.
Elle en profite pour vider
son sac.
Le père se ferme,
comme à l'habitude.
Comme ça va là, la Belgique
s'éloigne de plus en plus.
Yvan y voit trop le fait d'être
au crochet de la famille,
pour la vie sans doute.
Je crois que c'est plus sage
de laisser tomber l'affaire.
On se débrouillera bien
tous seuls.

Avec $4,000 chacun,
au moins ça peut aller,
on réalise le rêve chéri d'une
maison dans le fond des
bois, près de l'eau,
il peut écrire, penser,
moi aussi, et lire, en PAIX,
sans la traînée de familles
en arrière.

Yvan peut faire ce qu'il
aime:
enseigner les lettres:
je lui ai dit que j'étais prête
à l'aider pour qu'il fasse
sa maîtrise en 2 ans
à temps plein, puis il sera
Docteur ès Lettres, sûrement,
il est capable si on l'aide.

Plus on est instruit,
plus on est libre.
Avec des diplômes,
on est jamais dans la rue,
la sécurité de base
est assurée.

On a décidé qu'on ne serait
pas riche: à quoi ça
servirait?... et puis c'est idiot
de ne vivre que pour ça,
c'est un but vraiment trop
matérialiste.

En août, peut-être
qu'il prendra un appartement
si ça ne va pas mieux
à la maison.
On commencerait à choisir
des morceaux
pour faire un «trousseau».

Parce que je vais
me MARIER,
devenir une femme mariée,
épouse de monsieur
Yvan Mornard, à 20 ans,
après 3 ans de fréquentations
assidues.

13 mai 1965

(Lettre envoyée à la revue LIBERTÉ,
avec des poèmes
qui seront publiés
en mai-juin 1965, Numéro 39).

Cher Monsieur,
il me fait
en d'autres mots plaisir
d'ajouter
à ce que vous avez déjà
quelques poèmes
et sans doute bien au-delà
du fait qu'un filon
si peu valable soit-il
(permettez pourtant quelques doutes)
fut possible
de quelques recherches
menées pourtant moins
que je n'en dise
plus profondément
de ce qu'il nous faut
sans doute davantage tenter
le possible plutôt qu'à son
début reprendre le sentier
s'il est sage d'espérer
de vous quelques répliques
ou plus ouvertement
une publication
(d'autres poèmes de moi
- je m'illusionne davantage
-vous sont offerts
par la revue
LA BARRE DU JOUR
numéro deux).

14 mai 1965

des gens comme mon père
ou ma belle-mère
font qu'en leur spécialité
davantage de faim
crèvent leurs maîtres
du seul fait
(bien pardonnable fut
la raison)
de ne point lire
ce qu'impriment de tant de
soucis les inventeurs
qui les font vivre

n'aimant en leur travail
que le confort rémunérateur
s'il en fut

et l'idéal en cette image
(incontestable)
de l'oie que l'on gave

ce qui
davantage
s'il m'est bientôt possible
m'impose de quelque départ
le souci renouvelé
de l'avenir
plutôt qu'en cette ivrognerie
survivre

l'agir
n'étant ici qu'un masque
d'une paresse de l'esprit

15 mai 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Je vais chez l'oculiste
puis à Saint-Lambert voir le
pauvre Yvan qui a beaucoup
de troubles
avec ses parents...

On parle de notre maison
encore... de plus tard... assis
sous un arbre près du golf.

Je reviens souper
à la maison.

17 mai 1965

écrire à la façon
de Paul Chamberland
et pire Yves Mongeau
n'est plus écrire

mais dites se confier
comme à l'oreille

si d'un quart d'heure
fait un poème
si simplement qu'un an
fait 50 volumes

YVAN MORNARD

d'être est-il plus qu'être à nourrir d'autres
mêts à même où d'arsenic blanc se mêle
d'être si peu qu'emmêlent nos baisers
qu'enroulent d'or les cernes pâles du
verre entre les toiles d'avant le jour que n'offre
d'épaule à mon silence une forme peinte
où j'ouvre des lèvres le feu
des liens dont j'aime
le rêve encore d'allumer les salles
parfaitement vides en ce verre
à même où
le bras qu'achève le clicotis des doigts
si haut qu'il n'achève la mer interminablement
fausse louée que fume d'ivre
plus grave la rose en cette main d'opaque
tissée d'or plus sobre qu'aux sources le jour
qu'ombre de rire
ah de rêve entre mes dents cette heure
qui n'en n'est point
cognac d'un fin soleil en cette salle
parfaitement dont je verse
l'eau plus acide que l'alcool

décembre 1964

voici plus rien étrange moi droit
très lourd tu lèves pourquoi le verre
distance je vais crâne
sous verre mais donc buveur vois
tout t'ose toi d'ivre

décembre 1964

solitaire tant roulent d'or cité si loin jetée
de calmes yeux me baigne nue baisée
de moi la mer d'orfèvre amant
d'or si ronde je vois
je vois

décembre 1964

pour L.G.

toi la terre tendue de bassins
d'où teinte de bleu s'avive en basse trompette
une perle franche à l'oreille
fragile d'astres toi
de la fenêtre lumière forte
haute fragilité
toi silence très peuplé
angle parfait

février 1965

YVAN MORNARD

18 mai 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Mardi, «Les Nouveaux Dieux» Place Ville-Marie; jeudi, oculiste, je me fais faire 2 paires de verres assez bien et pas cher.

Ensuite, on rencontre Yvan au «Select» pour y parler de pas grand-chose.
De ce temps-ci, je n'ai pas du tout le goût de lire ou de parler sérieusement.

19 mai 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Mercredi: «Teddy».

Yvan est très à l'envers.
Le bouleversement à la maison l'affecte beaucoup.
Il lui semble que tout à coup tout s'écroule.
Je suis aussi concernée.
Il y a un gros manque d'affection de la part de son père, principalement.
Il ne s'est jamais trop trop senti aimé.
Ce qui explique peut-être sa méfiance, son pessimisme général vis-à-vis des choses et des gens.

Il a l'impression qu'on va l'abandonner.
Il a même prémédité ce qu'il ferait si ça lui arrivait.

Il s'en irait
à la Manicouagan, seul,
il vivrait en sauvage, puis
il reviendrait peut-être finir
son BAC mais personne
ne saurait son adresse.
S'il aimait des filles,
ce serait dans des chambres,
jamais chez lui...
«je ne voudrais plus rien
savoir de personne».

C'est un conflit qu'il faudrait régler avec ses parents,
ce n'est pas en le fuyant,
comme il l'a toujours fait,
qu'il résoudra son problème:
il faut lui faire face
et essayer de le régler
pour qu'on en soit ensuite bien libéré,
bien «indépendant», qu'on puisse y repenser par la suite sans trop d'amertume.

21 mai 1965

le recueil de poésie crée l'ensemble
tandis que les revues s'écrivent en marge

Yves Mongeau me dit avoir vu André Payette acceptant mes poèmes à la revue LIBERTÉ.

Est-ce vrai?

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Fin de semaine à 3.
Les parents sont partis à la campagne, alors Yvan vient passer ces 2 jours avec nous. Ce n'est pas trop désagréable.

Je me saoule samedi soir avec du «sloe gin».
Dimanche on va se nourrir à Saint-Lambert.

Françoise a plutôt le coeur gros, au retour,
dans l'autobus.

Moi je sais
que je peux revenir et qu'au fond on ne se quitte pas...

25 mai 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Cours de philosophie qu'on escamote pour aller une dernière fois chez Françoise.
Yvan n'est pas en forme: il a je crois l'esprit bien ailleurs et pour comble de malheur le lit s'écroule: la patte est cassée.

Je me fais dire que je ne lis pas assez ou bien que je lis en oiseau de salon: c'est vrai «des fois».
Pour la quantité, je suis bien d'accord: je perds beaucoup de temps à autres choses futiles.
Il faut que je m'y mette...
Yvan dit qu'il perd parfois courage devant tout
ce qui est à refaire chez lui, (moi aussi...), c'est comme un bordel, tout est chaviré: on a rien remplacé ou replacé depuis la débâcle.

27 mai 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Yvan dit qu'il se sent
mal à l'aise de ce temps-là...
Tout va:
la famille s'est rétablie,
en amour ça va, le BAC aussi, et pourtant il se sent mal.

Un jour il opte pour l'ascèse, le lendemain, le bordel parce qu'il ne trouve plus de raisons de s'astreindre.
Moi ça me déroute
cette inconstance:
ça sent trop l'adolescent qui devrait être mort à cet âge.
Je suis peut-être trop exigeante:
« tu vas me donner l'impression que je suis pire qu'en réalité»... (avec exaspération) «tu vas m'ôter le peu de confiance en moi que j'ai su acquérir,
tu me dévalorises,
tu me démystifies,
tu me mets tout nu,
c'est affreux!...»

Quoi faire?
- ne plus rien dire
- continuer la cure
- ignorer
- ...

Le lendemain, tout rentre dans l'ordre, on décide un programme de lectures pour l'été.

«Hier et depuis quelques semaines, je sens qu'on ne communique plus très bien: les sujets de conversation sont banals. Ça tourne à rien, on niaise, on s'ennuie ensemble».

C'est vrai, moi aussi
je sentais ça chez Françoise.
Ça me paralysait
qu'elle soit là
même si je l'aime bien.

On décide de se remettre au travail,
comme avant les examens.

30 mai 1965

Alain Robbe-Grillet
du labyrinthe me semble
(qu'il faut me définir autre)
trop trop mais il me faudra
repenser à ce trop
quelque chose voulant
d'abord déclarer mon style
romanesque d'allusions tiré
comme cet exemple décrit
d'une séparation
d'avec la famille d'inscrire
ses protagonistes en deux
camps militaires s'étant
historiquement affronté
d'où le moindre individuel
est en quelque sorte national
et davantage mythique

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Je vais à Saint-Lambert.
Yvan a reçu son bulletin
de notes: il passe tout
sans reprise.
Formidable.
Je le sens qui de plus en plus
remonte la côte.
Il s'améliore
et ça l'encourage.

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

31 mai 1965

de tant d'années
recommencées voici
de quelques signes la fin
sinon peut-être une flûte

d'envoûtement neuf
d'atteindre enfin
de quelques circonstances
l'effort
soudain formant le fruit
de ce que tout arrive
d'un réseau tissé

mon âge et davantage loue
sans taire l'année d'étude
au succès menée mais
d'abord le début
d'une publication
menant plus loin l'idée
de quelques modernités
d'ajouter au poème
et d'imposer à l'image
une chronologie
sinon plus à bout sa logique
tirée de quelques façons
du décor

2 juin 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Ça va mieux à l'ouvrage.
Si ça ne se maintient pas,
je change de place... et vite.

Yvan a l'air crevé, c'est dur
de s'adapter à un nouvel
endroit, à une nouvelle
occupation, on devient
moche à la longue...

3 juin 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Très, très heureuse.

On est content au fond
de mener une vie si remplie,
où on ne niaise pas.
Chaque minute libre
est très précieuse.

Le travail nous impose
cette ascèse
que nous n'aurions pas
réalisée si seuls et laissés
à nous-mêmes.

Surtout Yvan: il fait
des progrès fantastiques.
Tout s'améliore, si ça peut
durer...

Et moi,
je lis «Manon Lescaut».

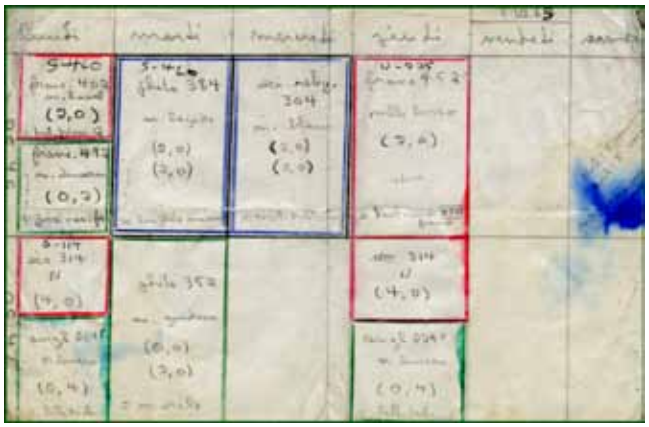
4 juin 1965

l'artiste
ou tout autre genre
plus grande fut sa pensée
s'il reçoit du temps surtout
le démenti
du fait qu'il est
d'une culture la référence
et précisément le livre

attaqué par cet autre temps
qui n'est autre
qu'une autre pensée

12 juin 1965

nous chercherons jusqu'en
la dernière nuit le mot juste
cet arbre
cette fontaine soudain verte
dans la nuit
jusqu'à la dernière soif
ce regard
la porte ouverte sur le feu
l'huile intense du sang
le mot sans cesse à reprendre
sans la moindre fissure
jusqu'à la dernière soif
jusqu'à l'érosion totale
le feu liant le fer
et la nuit
la fontaine n'atteignant
jamais le ciel
comme cette heure jamais
n'atteint l'éternité



14 juin 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Beaucoup de propositions
que je tolère, peut-être au
fond satisfaction de plaire.
On essaie son charme...
Roger, Claude, Frank, etc.
Le principal est d'attirer
l'attention, de voir
qu'on pourrait si on voulait...

Il faut bien essayer
son pouvoir, voir ce qu'on
peut faire avec ce que l'on a.
Les autres, leurs expériences,
ça ne suffit pas.
Il faut aussi se mettre le
doigt près du feu, juste pour
voir ce que ça ferait.

C'est presque de l'héroïsme
pour moi que croire
en l'expérience:
il faut toujours que j'essaie
par moi-même au risque
de me brûler les ailes.

Le fait de n'être plus libre,
d'être attachée:
la seule sensation.

C'est peut-être
du laisser-aller que de
gueuler contre une situation
qu'on a choisie.

Yvan a l'air en furie.
Je trouve ça enfantin.
Il est là dans son coin,
je le vois qui ravale sa salive,
et pourtant il joue le clown
plus que jamais, en réaction
peut-être à un chavirement
intérieur...

Réaction peu mâture,
une exposition flagrante
d'infantilisme de sa part:
ça me révolte toujours:
je ne peux presque pas
supporter qu'il soit bébé
et sans tenter de combattre
cette tendance.

Je m'attends à un petit
sermon demain au cours...

20 juin 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Visite chez Jean-François.
Ça remet pas mal tout
en place.

Yvan a fait de gros efforts
ces derniers jours.
Trois jours qu'il se couche
à 3-4 heures du matin
à la place de...

Je suis très contente: ça veut
dire qu'enfin il s'est décidé
à passer à l'action.

Et puis c'est bien meilleur
comme ça...

23 juin 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Christiane a bien du plaisir
avec cette aventure:
elle s'amuse beaucoup:
et le pauvre Tony
qui s'évertue.
Elle se fout royalement
de sa gueule.

J'ai l'impression qu'il est
sérieusement déséquilibré,
je me risquerais même pour
une toute proche dépression
quand elle partira
pour Chicago.
Il veut une femme: il ne peut
plus vivre comme ça,
tout seul au fond du motel.
J'ai de la pitié pour ce jeune
homme: une pitié qui
pourrait mettre en danger
notre maison... hier surtout
quand Christiane me contait
ça... on se sentait toutes 2
un fort désir d'apostolat...

26 juin 1965

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Je travaille jusqu'à 10 heures
du soir.
Christiane m'amène
au Ramada Inn
où je me saoule.
Ensuite, comme
c'est impossible
de rentrer chez moi,
elle pense à aller chez Tony,
s'héberger, comme on est 2,
tout devrait bien aller.

Ils se chamaillent,
elle refuse,
finalement il se retourne
vers moi par dépit, je le sens
très bien, mais comme je suis
assez éméchée et excitée,
je n'y oppose pas trop
de résistance.
Ca me dégoûte au fond,
je me sens très petite,
ignoble même, mais le désir
de le posséder, de l'avoir
à moi, de le tenir un moment
dans la main, le conquérir
ne serait-ce qu'un moment...

Peut-être aussi l'enlever
à Christiane, gagner ce pari
demi-inconscient
que je m'étais fait,
juste pour voir,
une expérience,
faire l'amour à froid,
avec quelqu'un qui ne nous
aime pas, qui ne veut même
pas s'intéresser à nous,
moi je m'en fous de Tony
le Portugais, voir des larmes
dans ses yeux, le voir
souffrir un peu,
juste pour l'effet.
Jouer une très belle comédie
avec gestes à l'appui.

Folle! c'est stupide, bête,
les animaux font mieux
et Yvan mon amour
que je torture
avec mes expériences...
nécessaires sans doute.
Mais ça va finir un jour
ces enfantillages,
on n'apprécie pas le repas
que l'on a à chaque jour:
il faut qu'il manque
pour qu'on crie après.

28 juin 1965

Comme si nous venions
de rater nos examens.
Comme si tout s'effondrait.
Comme si rien n'était encore
possible que ce désespoir.
Ou plutôt cette résignation
pénible vers la mort.
Comme si j'avais tort
de m'inquiéter.
Les circonstances.
Bien sûr.
J'ai pleuré sur la rue.
Cette longue marche
qui me sauve toujours
de la mort.
Et ce goût profond de vomir.
L'éternel échec.

Ce n'est pas sa faute.
C'est évident.
Elles avaient trop bu.
Christiane veut aller coucher
chez Tony.
Le plancher est trop dur.
Elle couche avec Tony.
Il la caresse trop.
Loue couchera dans le lit
entre les deux
et fera «l'épée».
Le bras de Tony passant
sur son corps pour rejoindre
Christiane.
Puis le sommeil. La nuit.
Loue éveillée par Tony
qui la caresse.
- je me sens froide.
le dialogue dans les
chambres le dieu sur lequel
on marche la profanation et
ce rire
tony le «bellboy» rêve
qu'il est pacha:
deux serveuses dans son lit
loue marque l'arbre:
l'expérience christiane dort
mais dira demain n'avoir pas
dormi tandis que loue quitte
la chambre seule juste assez
pour ne pas faire l'amour
c'est la date elle aurait eu
un enfant bravo
- je t'aime
la fidélité n'est pas le corps
d'ailleurs j'étais toute
habillée il n'a mordu
que le sein je l'ai battu
je l'ai dominé ce plaisir en
moi de le laisser à son désir
mais ce soir je rêve devine
à quoi: il y avait un grand
sapin qui ne s'allumait
soudain que si nous
le regardions bien
je l'ai regardé je te jure
mais rien ne s'est produit

mais il y a la terre
il y a la mer
(ce grand serpent roulé)
il y a des milles à franchir
à pied
ceux qui meurent de faim
il y a mes mains
qui ne savent où s'arrêter
l'orange parfaite
et ces grands bordels
où je serai pacha
comme Tony après
mais je n'ose dire après toi

29 juin 1965

ton corps a repris son aspect
d'étranger
il n'est plus cette chaleur
sous ma main
mais une chaleur
sous les mains
les mêmes qu'au bordel
où j'allais en quelque sorte
avec Evelyne et Gysèle
qui ne m'aimaient peut-être
pas moins que toi loue
de trop de circonstances
toujours suivant le cours
tandis qu'ici parmi les livres
je lis notre avenir
de plus en plus pénible
sinon la rupture préférable
à la mise en commun
de nos caprices
le corps en notre jeu
perd l'ancienne tendresse
cette rareté
et l'amour me pèse s'il n'est
plus entre nous d'avenir
autre que cette sensation
je vois ici tant d'arbres
et si verts se succédant
comme en ces cimetières
où nous allions vivants
je refuse encore
de te voir nue
sous la chaleur de sa main
ô rêve ô gouffre insondable
et si nous dormons encore
ensemble
notre lit sera comme
ces siècles qui se succèdent
sans jamais atteindre
l'éternité

cet amour
le blanc parfait des noces
ô mon beau château
désaffecté
mais tu les reverras
tu riras comme au début
devant moi
et jamais peut-être
ne cesseras-tu de caresser
la lame du couteau

j'habite une ville
une rue peut-être morte
dans la succession parfaite
des maisons
j'habite une ville
et pourtant je sais
que je n'existe pas

(Lettre non envoyée
à Louise Guay).

il y a mille excuses pour toi
de même que pour moi
j'ai pleuré (comme un con
je te jure) et cela me suffit

quelle différence
entre le souteneur et moi?
tu m'aimes et si j'en doutais
je ne t'écrirais pas
mais quelle différence
y a-t-il maintenant
entre le souteneur et moi?
tu m'aimes et d'autant
plus impulsivement que tu
reviens des bras d'un autre
(j'exagère je sais)
mais qu'est-ce qu'il est
ce Tony pour toi puisque
tu dis que tu ne l'aimes pas?
un simple corps? un luxe?
celui qui te fait oublier
qu'avec moi tu ne sais pas
encore te sentir très souvent
plus qu'un objet?
et pourquoi voudrais-tu
que j'accepte de considérer
notre relation
comme une aristocratie
menant ses amants
comme de purs esclaves?
l'amour est impossible
dans de telles conditions

et toi bien sûr tu ne te déplais
pas d'une expérience
et pourquoi pas puisqu'au
point où nous jouons
toutes les étourderies valent
mieux qu'une amélioration
de l'intelligence

mais je te l'ai déjà dit
(et tu m'as si bien juré de
m'aimer)
le bordel et l'amour sont
deux choses incompatibles

on n'exploite pas autrui
(et les tenir dans l'illusion
du play-boy est de ce rang)
pour enrichir son grand
amour et sache que j'aime
en toi ce qui respecte et non
l'infantilisme dont il te faut
sans cesse te conquérir
(et de moi qu'aime-tu sinon
la même intelligence)

mais il peut arriver
que nous perdions
pour un instant le pas

mais le goût de l'erreur
(l'expérience dit-on en
parti-pris de notre laisser-
aller)
à quoi cela m'a-t-il mené
qui me permettre d'atteindre
quelque chose

ce qui te pèse en moi
pourquoi dois-tu maintenant
m'en accabler

je t'ai dit que j'ai pleuré
(c'est humiliant
à un certain âge d'avoir
si peu de contrôle
sur les autres)
mais c'est qu'ici le monde
était un bordel et ton corps
sous la caresse d'un autre
soudain établissait l'orgie
jusqu'au seuil
de notre entente
qu'étions-nous soudain sinon
ce pur instinct s'abandonnant
à la circonstance trop pénible
à refuser

car nous n'acceptons
pas encore et c'est un grand
espoir d'établir en plein jour
en pleine volonté
notre double-jeu
(ne dis-tu pas avoir été
si peu consciente avec Tony
qu'il me faut rien te discuter)

mais tu sais très bien
ton premier désir d'atteindre
en plusieurs hommes l'acte
dont il m'est impossible
de te croire irresponsable
puisqu'en d'autres désirs
tu te serais levé mais
c'est une honte pour moi
je n'aurais sans doute pas
fait mieux que toi
n'avons-nous d'un an
de travail qu'atteint
cette inconscience
généralement admise

je t'ai dit que j'ai pleuré
mais ce n'est pas
uniquement sur tes actes
(n'aie-je pas les mêmes faits
derrière moi et n'aurais-je
pas fait ici la même chose)
que j'éprouvais
si violemment le besoin
de vomir

mais sur cette terre
immensément déserte
dont nous pensions trop vite
avoir atteint la production
cette récolte que
nous sommes et si mauvaise
encore sur le temps perdu
depuis tant d'années
que je dérive sur
cette prétention que je suis et
le désir en moi (ce crime) de
me rouler jusqu'à la mort
mais quand je me vois
semblable à tous
ces hommes n'ayant si peu
à créer qu'ils ne savent qu'en
désirer plus violemment les
filles pourquoi
ne rechercherais-je la mort
car je sais très bien
ce que depuis longtemps
je réclame en réclamant
en nous la fidélité la plus
profonde (et non ce masque)
je ne peux être heureux
avec toi qu'en notre désir
(et davantage) d'atteindre
un dépassement

ai-je été franc?
aie-je atteint ma volonté?
tu sais très bien mon peu
de perfection malgré
mes intentions plus pures
tu sais très bien la misère
en moi et tu sais très bien
que je t'aime et ne peux
que sentir en tes erreurs
en tes misères
que notre unique pauvreté

je t'embrasse et tu sais
avec quelle profondeur

Autres notes:

- dans l'infidélité
le problème est qu'on juge
trop vite au lieu de chercher
à comprendre

richard sage ici tu as raison
j'ai pleuré devant toi
comme un enfant
- je suis fatigué je suis bête
ne m'avais-tu pas jadis
confié quelques peines

comme je suis loin
d'être maître de moi
de comprendre
comme je suis loin encore
de bien aimer

- elle est jeune c'est l'âge
quand je l'ai vue j'ai pensé
que

et dire qu'il lui faudra
peut-être encore des années
pour franchir ce besoin
d'affirmer sa liberté

et je pleure
tant peut-être je suis seul
ce soir à porter le rêve
que nous n'atteignons pas

tant les cèdres ce soir
sont beaux et toute cette nuit
comme une lente
résurrection

30 juin 1965

la douleur fut si forte
que bientôt la dent mourut
ce rêve
cette jeune fille plus blanche
que la rose blanche
ne fut donc qu'un rêve
maintenant
cette douceur d'être seul
ma douleur
de ne pouvoir offrir
que ce que je suis devenu
comme la terre tourne
lente ce soir

I
la nuit fraîche
je fume en ta pipe
que de larmes vers cette simple vérité sans même atteindre cette nuit
de quel droit t'aie-je parler
ce coeur et ce corps jamais ne m'appartiendront
comme cette nuit jamais ne fut à moi
et pourtant cette joie
et désormais l'amour

II
ton corps sous sa main
un temple s'est effondré
jamais ici nous n'aurons été seuls
mais rien en toi ne peut m'appartenir sinon de ta simple volonté
je sais désormais la nuit plus calme et cette entente plus douce

III
et même davantage le privilège de ton visage sous l'amour
et ce bien-être en nous quand je te pénètre me sera-t-il encore accordé
ce rêve en moi que je dois taire de nous y rencontrer seuls
et ce mal à penser n'être ici demain qu'en la foule
et pourtant cet accord désormais de n'y plus rattacher notre amour
(puis-je ici réclamer ce qu'ici je n'apporte)
mais si tu disposes de toi
comprend ici du moins que je peux malgré cet accord souffrir

IV
et cette franchise même et cette douceur de te sentir te plaire à m'aimer
me seront-elles toujours offertes
puisque je ne suffis à te combler
comme en moi cette nuit jamais n'atteint l'éternité

V
désormais cette nuit
ce besoin d'apprendre l'amour
comme devant cette page blanche qui jamais ne m'entend

1 juillet 1965

- mon chat pourquoi cela
- je te l'avais dit je voulais
savoir faire l'amour à froid
sans aimer faire l'amour
pour faire l'amour

et dit-elle cela dura si peu
- et sans même qu'il monte
sur moi
ô ma joie de nous savoir
(- mais dites donc
grand-père!)
sans autre intention
que la nôtre en cette union
- la fidélité n'est-ce que
le corps petit bourgeois?

(Extrait du JOURNAL
de Louise Guay).

Depuis bien longtemps
je ne me suis pas sentie
si seule... même si je suis
avec lui.

Il pleure comme un enfant.
«J'ai toujours été comme
ça, j'ai rien foutu, j'aurais
dû crever quand j'étais plus
jeune, pourquoi la vie,
ces emmerdements,
ces échecs qui s'accumulent,
je veux tout posséder et ne
rien donner».

Moi je pense: c'est fini,
je ne peux plus supporter une
si déconcertante faiblesse,
immaturité, instabilité
émotionnelle.

2 juillet 1965

- malgré ta douceur
le vertige encore
- je te jure ici
- j'ai vu là-bas la mer
se débattre malgré ses gonds
rouillés
- j'ai vu l'homme
s'accoupler à la bouche
crachant le feu
- l'arme elle-même
te pénétrant
ô vie! béni soit le dieu
tout-puissant et la vierge
s'empiffrant de serpents
- j'ai de nouveau senti sur
moi le corps de cette femme
- quel siècle ô grâce
où allons-nous
devant la mer la vierge
debout pissait la rouge
bourrasque portant la pierre
précieuse
- ô messagère qui fut
de plus l'été
mâle ferveur
- écoute le coeur gicler
en terre notre sang
ô traîtrise
mort ô vierge mère
tu nous as donné l'été
et de ton sein l'abondance
du lait

je lui ai donné des condoms
malgré la douleur que j'ai
je ne parlerai plus
de ce qu'elle a fait ni de moi
mais c'est en moi comme si
la mer commençait
lentement à se retirer
ces marques sur le sein droit
ô ciel ramenant à toi
cette eau où j'enlaçais
ma pureté perdue
- l'émancipation de la
femme a-t-elle dit
qui donc soudain traverse la
page blanche entre les mots à
venir me laissant nu
- la paix soit avec toi fleuve
mâle et femelle que les filles
et les garçons transpercent
- mais si tu couches ailleurs
t'aie-je dit je prendrai
une maîtresse ô mort sachant
désormais ne plus jouir
du baiser qu'elles m'offrent
ô rêve en moi d'un crane
chauve
ô corne pure où la mort
t'offre le sein
- et tony?
- c'est régler j'ai dit à flo-
rence (vieille playgirl)
ce que j'ai fait tu es folle
dit-elle je le crois aussi
mais si un jour je prends un
amant ce ne sera que pour le
dominer
- si un jour je prends une
maîtresse ce ne sera
que pour être devant toi
ce que tu seras devant moi
par ton amant
nous serons égaux
mais nous serons alors cruels
- quel couple!
- ô bordel!

4 juillet 1965

mais encore
- et si ce soir après nous
j'allais rejoindre une
maîtresse
- je te dirais que tu devrais
te satisfaire de moi puisque
nous venons de faire si bien
l'amour
- alors toi?
- je commence
à comprendre
et davantage
- notre amour est une très
lente progression à travers
toutes les rencontres
tous les désirs
et dix millions de morts
chaque année
je t'aime
- la paix soit avec toi ô
loup qui lutte contre le vent
brûlant du sud
- asseyez-moi sur une
jument verte et que je sois
encore ce coeur qu'ici blesse
l'herbe des marais
ô mon peuple
mais qui osera ce soir encore
mourir
ô mère ô crime ici de naître
- ô torrent
- ô poussière
- éloignez encore de moi
celui qui voudrait venir
- accepte ici de boire encore
en la coupe de sang
- que la paix règne sur la
bête sacrifiée
nous vivions en paix dans
notre ville tout au fond de
nos os comme la branche
fragile du bambou
- ô guerre!
- et sur toute la terre nul abri
n'est possible
- ô guerriers nous laissant
nus
- approche-toi et tourne
autour de nous
ô ma montagne de fer offrant
au ciel vêtue de soie verte
l'heureuse flamme
verdissante au milieu des
quarante vierges!
- j'ai épuisé les larmes de
mes yeux
- devrons-nous encore
mourir
ô corps dont s'ouvrent
à nouveau leurs jambes
nous offrant entre les cèdres
l'enfant mort
- ô désir soudain
de m'accoupler avec la terre!
ô malheur
ô bordel
ô père dévorant le corps
de ses enfants
- je ferai rassembler mon
peuple sur le rivage
ce sont là mes paroles au
sommeil nous refusant
- le dieu des moissons ne
s'est pas encore manifesté
ah le plaisir en lui de nous
voir survivre
ô malheur
ô bordel
- le mal encore s'abat sur
nous

6 juillet 1965

depuis tant d'années
que je me permets tout
comment aujourd'hui espérer
réussir vite (ah je l'ai cru)
à combler un seul être

loue et moi n'en finissons
plus de pleurer à tour de rôle
et c'est d'abord ma faute
(ne devrais-je pas être
meilleur d'être plus vieux)

je dois lui montrer
que je l'aime en lui prouvant
le bien qu'elle me fait
ce rire cette liberté
et non plus de mes larmes

comme elle a pleuré
dans mes bras et comme son
regard plus tard devint dur
- j'ai honte
vous me dites tous que
j'ai fait une chose horrible
je ne sais plus si je t'aime
puisque j'ai fait un si grand
mal

elle ne peut
où j'en étais que m'avoir été
de quelque bien
mais seul ce soir je me sens
plus pauvre que job

loue est partie travailler
hier je suis arrivé en riant
et j'ai parlé parlé
tant de banalités
pour la ramener à moi
et maintenant tout semble
aller
mais à la lecture
de nos journaux
j'en conclue à un bon amour
de sa part mais trop englué
encore dans un infantilisme
la faisant m'accuser
de faiblesse (en un sens
véritable) à la moindre faille
de sa part
ce désir en elle
de tout se permettre:
jacques et francesco lui
avait appris assez: pourquoi
rationnellement devait-elle
rencontrer tony
cette fréquence
elle se défend et ne semble
pas voir son double jeu
et ce peu de pensée en elle
me déçoit (bien qu'elle
accède lentement à mieux)
surtout que je sais pouvoir
désormais marcher seul
(malgré ce tremblement
régulier de mes mains)
vers ce qui me semble
à préférer

où allons-nous
l'amour est lent je sais
j'ai trop à faire ailleurs

7 juillet 1965

comment dire ce matin
cette dépossession totale
les murs comme
des éternités qui jamais ne
sont à moi
try to remember
that kind of love we are
ô dear ô foolish eternity
- j'ai besoin de repos
comment dire ce matin
la plaie n'arrivant jamais
à se cicatriser
vous ne savez pas au-
jourd'hui qui je suis
un navire de haut bord
n'atteignant jamais l'éternité
- moi je pense: c'est fini je
ne peux plus supporter cette
faiblesse

try to remember that kind
of foolish eternity
ô dream that we are

- une très claire relation
avec quelqu'un
ah comment dire ce matin
cet amour derrière nous
tirant une ligne de sang

try to remember the kind
of september
when you are tender

quand tu m'aimes vraiment
ma soeur et mon enfant

8 juillet 1965

richard sage
- elle te reviendra peut-être
mais j'en doute
bien que plus tard
peut-être songeant avoir
perdu quelque chose
mais toi
si de jour en jour tu touches
davantage la compréhension
je te le dis
tu ne reviendras pas

nicole brossard
- séparez-vous un certain
temps (je l'ai fait avec roger
soublière: j'ai même couché
avec un autre après lui être
revenue et sachant l'aimer: il
m'a fallu vouloir pour cesser
mon double jeu; il faut
vouloir): si vous vous aimez
vous reviendrez bientôt l'un
à l'autre

je me suis promis
de lui faire passer nos
derniers jours dans le rire
hier soir et cette violence
ah beauté
de l'amour pour l'amour
mais dans le jeu seul
car l'accouplement avec elle
m'est désormais
inatteignable
moi qui ne pleure plus
comme si elle n'était
qu'une maîtresse
dans un arrêt de la route
ô fleur se fanant dans le vase
de notre chambre
ô soleil rond

ces papiers sur le plancher
ce linge dans les coins de la
chambre
mon épouse mon dieu
- nous lirons encore
ensemble dis!
- les romanciers du XVII et
XVIII français
- je reviendrai aux cours
avec toi
- ô mon ange

try to remember that kind
of september
when grass was green
and green so yellow

désormais qu'entre en ma
vie
ces autres filles
comme les trains
se succédant
la gare impeccable
ô copains d'éternité

9 juillet 1965

elle a dormi
chez sa grand-mère
- comment refuser
ce calme de la nuit
seul en notre chambre
n'attendant que très peu
son retour
comme si tout ici fleurissait
bordel divin
- ce livre sur la table
croyant encore en cet amour
mais retirant peu à peu
ma main
des trois gueules du lion
- tant de filles te regardant
- malgré ta laideur
- te désirant peut-être laid
- mille barbes secrètes
je vous le jure dieu seul
mon tendre amour est bon

10 juillet 1965

j'ai passé l'après-midi
dans un club à regarder
les danseuses
- solitude
- qui ne savent que nous
plaire
le temps d'avant louise guay
me revient bordel
je suis revenu à l'ancienne
maison d'evelyne wiseman
la vieille
j'ai revu la maison dont
j'habitais une chambre
gisèle delières ma putain
si près de cette maison
blanche où nous allions
louise et moi
l'amour enfin possible
ô rêve
- je te jure il n'y a qu'une
rue entre le bordel et l'amour

louise quitta hier la chambre
que nous avions louée
demain je partirai à mon tour
nous nous sommes arrêtés
dans un restaurant
- je pars en vacances
- tiens-moi au courant
- j'ai le goût de coucher
avec d'autres hommes
- je t'attendrai
- entre nous cela ne peut
finir pour si peu

malgré ma promesse
de l'attendre
le désir de ne plus la revoir

elle m'est arrivée
le sein marqué
elle s'était laissé prendre
par un homme
sans pourtant faire l'amour
- laisse-moi t'expliquer

mais en moi
quelque chose est mort
maintenant je regarde
les femmes sur la rue
et je les désire violemment
- elles me suceront je te
jure!
louise en se permettant tout
m'ouvre à nouveau
la solitude
et le désir violent d'en sortir
par la voie la plus simple
- le sexe
comprends ma déception
- une femme te dis qu'elle
t'aime et rêve si fort de
s'accoupler avec d'autres
hommes qu'elle doute finale-
ment de son amour pour toi

alors quoi
maintenant me voilà seul
malgré qu'elle prétende
encore m'aimer
un homme seul
roger vadim a raison:
une femme qui couche
ailleurs pense aussi ailleurs
elle devient alors
maternelle envers son mari
et ses amants les bousculant
tous vers son unique
satisfaction

- il est trop facile d'être
l'amant d'une femme pour
regretter la femme se prenant
d'autres amants
- seul ici le mariage est à
regretter
- le mariage étant ici une
contradiction
- et finalement une prison

reste encore la vie commune
sans mariage
permettant à chacun
de prendre des amants
- l'accotement à vie
et c'est ici la mesure la plus
sensée
mais par trop idéaliste
sauf en certains cas
comme jean-paul sartre et
simone de beauvoir
car d'ordinaire l'un
s'empresse de quitter l'autre
dans l'espoir
d'un amour éternel
ou plus simplement l'un
des deux se fatigue d'être
négligé et embêté par les
liaisons dont l'autre s'excite

attends ce n'est pas tout
- j'ai dit que j'étais
redevenu un homme seul
- mais je n'ai jamais été
autre chose
- j'étais je suis et je serai
toujours un homme seul
le reste est illusion

c'est ici qu'il faut partir
soyons logique
- que faisiez-vous avec cette
femme
- ben! on s'aimait...
- que voulez-vous faire dans
la vie
- ben! je veux écrire...
- alors elle copiait vos textes
les lisait les critiquait
- ben! pas beaucoup...
- elle vous inspirait
- pas nécessairement...
- alors quoi
- ben! on s'aimait...
c'est ici qu'il faut partir
j'ai mis un disque
de musique électronique
le calme des dieux
le goût de briser tous
les disques de chansonniers
les grands messages mièvres

je fume la pipe
dans une chambre carrée
je suis seul
et parfaitement mieux ainsi
et pourtant j'aime louise
mais tout autrement
exactement comme étant
une fille mieux connue
de moi que trois milliards
d'autres
voici ma liberté
je suis seul
avec quelques petits élans
de tendresse chaque année
avec un sexe
comme un grand cheval fou

11 juillet 1965

- tiens-toi droit
- ne fume pas tant
et ce visage entre mes mains
que je cesserai d'aimer
mais de plus en plus loin
comme les navires
s'éloignant lentement
du port

j'ai marché longtemps
j'ai besoin d'être seul
mon égoïsme
- elle a besoin de voir
ailleurs et davantage d'aimer
ou du moins d'essayer
- de s'accoupler ailleurs
profondément
- de me remettre totalement
en question
je dois attendre
- mais c'était ma première
vierge ma première si fidèle
et ma première infidèle
je prends la distance
je regarde autour de moi
je veux une femme
d'expérience
rien de moins

- comme elle était contente
de partir!
et moi qui n'ai rien compris
je regarde autour de moi
- j'ai commis de graves
erreurs

le coeur
ce cheval fou

- j'ai défait le lit
- où couche-t-elle ce soir

l'eau s'échauffe lentement
je prendrai bientôt le thé
les arbres sont beaux,
les pelouses du parc
les effectifs américains au
vietnam dépasseront bientôt
les 75,000 hommes
possibilité de sabotage
la police demande
à toute personne pouvant
fournir des renseignements
le thé est prêt!
- bien digérer c'est mieux
vivre!
vichy célestins est une
eau naturelle absolument
importée
elle a marché avec moi
elle m'aime
- je te téléphonerai dit-elle
perdre confiance
la fumée m'embête
- cesse de tant fumer
- j'ai arraché de petites
feuilles et lui ai donné
- je les garde dit-elle
où allons-nous
- se taire
les données manquent
- ne pas résoudre avec des
vides
- demain je dormirai chez
mon père
j'ai fini
la tasse est vide
j'ai défait le lit
rien ne s'est passé

12 juillet 1965

(Lettre envoyée
à Roger Dulude).

roger

je t'ai d'abord écrit
une lettre malheureuse mais
ne t'envoie que celle-ci

louise désire coucher
avec d'autres hommes
j'en ai assez dit
nous nous sommes séparés
pour l'été bien que parfois
nous revoyant
car dieu seul est bon
mon frère

j'ai besoin d'être seul
absolument
regarder droit devant moi
ne sachant plus
si nous nous aimons
malgré nos baisers
marcher droit devant moi
cherchant à comprendre
autrui
car dieu seul est omniscient
mon frère
j'ai besoin de sentir
de jour en jour
plus profondément
que rien ici
ne nous appartient sinon
d'une parfaite illusion
que tout veut apparaître
et nous laisser
car dieu règne seul
sur la terre mon frère

je besoin de vouloir
ce que je suis
un homme seul mon frère

je termine cette année
mon BAC
- poète vos papiers!
- nous nous sommes permis
trop de choses
je dois m'efforcer à l'ascèse
et au travail
- atteindre la vérité
un an pour sortir
de l'Occident aliéné
pax vobiscum
manger l'automobile sexe
stimulation arthur miller
tirant en son sommeil tous
les draps dans un foutoir!
- mais il n'en sort qu'en
abusant davantage
- franchise mais n'en sort
pas
louise guay se laissant
fourrer en mangeant
cinq repas consécutifs
nous sommes des assassins
nous libérant entre nous
les pots-de-vin
- pour le droit d'habiter
- t'as un beaucumabelle!
c'est dit
- je reste un an
- peut-être deux
AND STAY OUT OF THIS
DAMNED PEOPLE!
mais maintenant
- elles commèrent à côté de
moi
- des bachelières bordel!
- que reste-t-il
- le sang coule de leurs
bouches

(Après un téléphone
de Louise Guay).

l'esprit de putain dans le
foutoir tandis que sa lanterne
menaçait de s'éteindre
- je cherche un homme
- elle se révolte contre
elle-même
- ce besoin de se briser
le coup dur
- je l'aiderai
- elle franchira le seuil
- très lente
mon frère écoute-moi
elle pourra vivre avec moi
(je n'y tiens pas) l'amour
comme nous l'avons cru
n'est qu'une pure démence
- une seule intelligence par
million d'habitants suffit à
faire une civilisation

- qui est-ce
- tu ne me reconnais donc
pas
ce téléphone
des siècles entre nous
- je travaille et je vais chez
ma grand-mère
je me fais choyer
florence m'a parlé de sa
méthode anticonceptionnelle

je te vois
si profondément pénétrée
par ces hommes les enlaçant
te les approchant
si profondément
qu'ils se confondent avec toi
mais elle pense peut-être à
notre accouplement douceur
j'en doute
mais non pourtant
je suis touché
elle ne sera jamais à moi
triple erreur
- c'est l'enfer il faut partir

claude savoie soupant
avec moi
- en afrique c'est juré
- triple erreur
elle rêve ailleurs jamais
elle n'est à moi
- et ces filles
- je vous connais démons!
- fadeur
- on s'y fait! on s'y fait!

mais nous ne savons plus
quoi dire
finissons
je devrais ne pas l'embrasser
lui dire ma douleur
la vérité mortelle d'être deux
tout à fait étrangers
- solitude
- je t'embrasse
elle se repose
- ses menstruations le onze
- la nouvelle méthode
- elle ne me reconnaît pas
- tony parle difficilement
français elle ne veut pas
qu'il me surpasse
- je ne comprends rien
- je suis seul
- elle t'aime
- je partirai
- l'afrique une villa
des serpents la mort dansant
tous les soirs autour du feu
I'M A DAMNED NAKED
MAN IN A DAMNED
CIVILISATION
marcel saint-pierre
nous irons nous saouler
nous irons au bordel
maluronmaluré!
ou encore
- comme elle était soudain
joyeuse que ce soit moi et
non un autre
- comme elle était contente
que je l'embrasse
l'amour est lent je sais
ou encore
- je lui ressemble

- le désir violent du sexe
- de me laisser aller à tous
mes caprices
voyant à la bibliothèque
catherine se faire prendre
les seins par robert myre
ô cher amant
pendant qu'elle écrit
à son mari sans lui dire
la consolation
- je m'ennui si fort de vous
mensonge nuptial
médiocrité permise
ils ont ri
- mais sors-tu avec catherine
- je la fourre c'est assez

catherine la divorcée
la grasse fille encombrée
de mouches mortes
- que chacun s'accouple
avec chacun
- un seul être dans
l'accouplement avive la plaie
- l'attachement
je reviens de loin
- que chacun aime chacun
- idéalisation suprême
et toi mon fils
- sois fidèle à quelques
femmes tes amies
et toi ma fille
- sois fidèle à quelques
hommes tes amis
mais qu'ici nul n'abuse
du temps
- car vient toujours
le temps des séparations

13 juillet 1965

(Écrit en pensant
à Lise Jacques).

nous dirons la vérité
nos chevaux trop longtemps
retenus hennissent au matin

nous frapperons du sabre
la main suppliante
la ville en fête
nous la franchirons d'un trait
laissant aux veuves
la comédie des larmes

nous sommes le vent
nouveau
tirant du fût ancien
le vin parfait
nous boirons la mer
à même son vase d'airain

nul vent
n'arrêtera notre course
nous prendrons les femmes
à même leur lit de noce
nous franchirons la route
brûlante du désir

le désert lui-même nous sera
comme une eau pure

14 juillet 1965

j'ai regardé autour de moi
et j'ai vu des millions
de femmes s'offrir à moi
- j'ai vu que dieu était grand
- mais la solitude plus
grande que dieu

je suis parfaitement seul
et calme
le bonheur n'existe pas plus
que le malheur
- je n'aime pas louise guay
- je parle d'amour
les contrats se rompent
comme le pain
- j'ai faim désormais de
vivre dans le monde
- mille migrations d'oiseaux
la nuit à la fenêtre
de ma chambre
et si familière
et pourtant comme
une chambre d'hôtel
car désormais
rien ici ne m'appartient

la cousine de francis harkins
est enceinte,
refuse de se faire avorter
une seconde fois,
francis s'inquiète aussi
d'un retard,
m'avoue clairement son
désir de coucher avec moi
- mais j'aime jacques tu sais
mais non pire que moi
me laissant toujours aller
à la masturbation

non qu'il soit horrible
de coucher
et même avec plusieurs
- le ballon crève
- nous mangeons trop
- laisser-aller
- peuple de bourgeois mous
jacques mon frère
laisse francis et prend femme
ailleurs
- je la fourre c'est tout

il pleut soudain

16 juillet 1965

nous n'en sommes qu'aux
environs de nous-mêmes
la seule vérité

parler longtemps
avec marie bonaventure
m'invitant
à partir camper avec elle
- faire l'amour c'est couru
- son expérience
précisément
nous préparons ensemble
nos examens
- seul
j'aime être seul
et lire dans un livre

17 juillet 1965

l'amour est un long chemin
l'attachement se créant
à même les années
comme devant moi
- cet arbre ces maisons et
ces rues
me touchant au plus profond
de ma mémoire
- accouplez-vous donc avec
plusieurs
peut-être verrez-vous
- la fleur
l'amitié plus forte
envers une seule personne
qu'il vous plaira désormais
d'atteindre
exclusivement

18 juillet 1965

davantage idiot
m'éveiller chaque matin
pensant à son départ
et me jugeant si mal aimé

richard sage
- tu es trop disponible
devant
mon désir de l'attendre

ou comme claire morin
d'une séparation
revenant épouser
robert lewandowsky
- je n'ai pu trouver mieux
que toi
petites bourgeoises
nous saurons toujours
trouver mieux que vous

loue vient de me téléphoner
nous avons parlé
près d'une heure
- elle couche
avec tony dasylva 28 ans
marxiste désirant partir faire
la révolution avec la chine
elle me l'avoua finalement
ne sachant plus
où elle en est
l'aimant ou ne l'aimant pas
ainsi que moi
- où est-ce que je vais avec
vous deux dit-elle
- tous les êtres sont
aimables
dès qu'on les connaît
et je parle le plus doucement
possible malgré ma tristesse
cette petite fille en pleurs
j'en suis responsable
et pourtant
voici ma volonté
- je la recevrai si elle en sent
le besoin
je suis pour elle comme
ces arbres cette maison
dont on se rappelle soudain
l'odeur
par elle j'atteins peut-être
à l'amour véritable
et m'importe d'abord
qu'elle soit heureuse ailleurs
s'il le faut

n'aie-je pas vécu
si longtemps seul
toujours rêvant de m'évader
un autre que moi peut-être
mérite ici l'attention

le lierre à ma fenêtre
la lumière jaune de ma
lampe
ce livre sur la table

L'IMAGINATION
N'EST PAS UN ÉTAT
C'EST L'EXISTENCE
HUMAINE ELLE-MÊME
william blake
et pourtant poète

- je t'embrasse dit-elle
- moi aussi

19 juillet 1965

(Lettre non-envoyée
à Tony Dasylva).

Cher monsieur,

Nous nous sommes entrevus
le 10 juillet alors que j'allais
rencontrer Louise Guay
après son travail.
Je regrette que les
circonstances ne nous aient
pas permis de nous parler.
Car je suis assuré
- Louise me dit beaucoup de
bien de vous - que j'aurais
apprécié votre sincérité.

Je vous écris sans doute
par besoin de me confier
à quelqu'un, mais plus
spécialement à quelqu'un
pouvant peut-être
sincèrement aimer Louise.
Je conçois parfaitement
le risque que je prends
d'être importun.
Mais la grande affection
que j'ai pour elle me porte
en quelque sorte
à vous aimer plus que moi.
Louise m'a dit que vous
étiez marxiste
et de plus révolutionnaire.
Moi, je suis en quelque sorte
écrivain: mais c'est un bien
grand mot pour ce que j'ai
fait jusqu'ici.
Vous semblez optimiste et je
partage ici vos sentiments.

Mais nous avons tous, vous,
Louise, et moi un problème
qui n'est pas sans gravité.
J'aime Louise et
vous semblez aussi l'aimer.
De son côté Louise, en plus
de nous aimer tous les deux,
et qui sait peut-être vous
davantage
malgré que tout entre vous
ne soit qu'à son début,
Louise dis-je, n'est pas
sans devoir supporter
une grande inquiétude.
Elle est jeune,
mais davantage généreuse.
C'est un danger pour elle.
Le coeur a des raisons
que la vie se plaît parfois
à contredire.
Nous devons, à mon sens,
nous éviter,
entre nous du moins,
les maux que nous pouvons.
Je vous propose donc
mon amitié.
J'aime Louise,
je vous le répète.
Je l'aime assez
pour surmonter ma jalousie,
mon besoin de sa présence,
j'aime Louise sachant
qu'elle fait l'amour avec
vous. J'accepte même que
vous vous aimiez tous les
deux. Je n'ai pas besoin de
vous dire que tout cela n'est
pas sans me causer quelque
tristesse.

Mais j'ai dit aimer Louise
et n'ai pas l'intention
d'agir autrement.
Sa liberté, ses petits rires,
toute sa personnalité
me sont bien trop précieux
pour que j'ose seulement
tenter de les opprimer de
quelques façons que ce soit.
Je la souhaite libre
et responsable.

Mais, je l'avoue, mon amitié
ne suffit pas.
Louise s'inquiète
que nous soyons deux
à vouloir l'aimer.
Je vous propose donc
- si vous jugez l'aimer
suffisamment pour lui offrir
l'affection dont elle a besoin
- de me retirer
progressivement jusqu'à
n'être pour vous deux
qu'un bon ami.
Si de son côté, Louise
décidait de revenir vers moi,
soyez assuré de mon entière
sincérité envers vous.
L'amour
n'est pas une victoire, mais
une lourde responsabilité.

Je vous souhaite ce que vous
jugez préférable pour Louise
et pour vous-mêmes.

la page parfaitement blanche
- ma liberté
choisir n'est que s'orienter
en fonction
d'un malaise intérieur
- trois solutions courantes

la débauche
la bourgeoisie ou
l'ascèse

premièrement
s'écartant le plus possible
du silence
les drogues et l'amour libre
jouant le rôle de crécelles
la fatigue
- la haine parfaite
l'assurance d'une éphémérité

deuxièmement
se refusant aux risques de
la débauche et de l'ascèse
nous voici devant le simple
rêve du confort
- la vertu est un juste milieu
dit-on
en un sens la vérité
mais ici reniant
en quelque sorte l'univers
et n'acceptant d'entendre
le feu qu'en sa plus grande
discrétion
- tant ici le bonheur
est convoité comme étant
la perfection

21 juillet 1965

troisièmement
et généralement le stage le
plus difficilement accessible
- dans le silence lentement
cruel méditer profondément
le temps
cette réalité lente
d'être cet instant
par trop fécond

*

j'arrive à l'université
et je suis mieux ainsi
vivre intensément
voici l'amour universel
ma rédemption
- malgré cette nuit passée
à m'enrouler sur moi-même
comme le câble
sur le moulinet du pêcheur
- mais nul poisson
- malgré la solitude im-
mense
la sachant douter même de
moi
- qu'elle me quitte et me
laisse à mon repos
- jusqu'à parler avec lui de
mariage

je fume la pipe dans
l'éblouissement du matin

je n'envie personne
je suis libre
j'ai la révélation
LA MORT
CONFRONTE L'HOMME
ET LE MINÉRAL

mon sexe violemment
entre les jambes
je bande à nouveau
l'amour est là
voici la vérité
LA CIVILISATION
A INSÉRÉ L'HOMME
DANS UN ÉTUI

cette femme ou une autre

donc

22 juillet 1965

louise guay
devait me téléphoner
n'en parlons plus
- je perds mon temps
- je n'ai besoin que de moi
c'est dit

lise jacques
son texte très intéressant
nous nous sommes saoulés
l'un et l'autre seul pour
écrire ou plutôt sentant
le besoin d'écrire
la fin de semaine dernière
nous vivons du moins
des analogies
tendre et de quelques mots
forte amie
mais peut-être davantage
pourtant je rature
- je ne rêverai pas

l'amour n'existe pas
car nous n'aimons
que notre manifestation
la solitude
en relations brèves
- je n'ai besoin que de moi
c'est dit

nous ne mourrons
ni sur le duvet ni sur la soie
l'habit sera pur
et le poing impeccable
le soleil n'éclairera
que le silence
nous parlerons
du seul regard des yeux

nous avons bu l'acide
à même notre coeur
l'ivresse
nous la connaissons
c'est dit
nous cultiverons la soif

nous irons droit au but
le but sera précis
les ballottements
du chameau seront la mer
cette fois parfaite

et nous saurons soudain
la vérité
celle qui n'est pas venue
la seule vérité pour nous
l'impeccable
nous tomberons nus
sur le sable nu

qui de vous sera fier jusqu'à
nous partager sa faim

23 juillet 1965

louise guay me téléphone
à la maison dès sept heures
du matin
elle vient ce soir reprendre
ses disques
- je n'ai pas téléphoné hier
je me suis couchée tôt
mais c'est durant la journée
qu'elle devait appeler
quel mensonge
elle a pris son congé oh cher
tony que vous avez la queue

mais le ciel est bas
j'aime respirer seul comme
le curé lisant près de moi

monsieur vadim
vous avez raison
la femme généralement rêve
d'un mâle n'étant pas
ce qu'elle y voit trop

c'est dit j'évolu
l'avenir m'ouvre la porte
tant il est vrai que dieu seul
mon tendre amour
ne change pas

24 juillet 1965

louise guay vint me chercher
à la bibliothèque
je me disais tout est fini
soyons charmant
elle ne couche plus
avec tony et m'embrasse
plus tendrement mais
- vous rêvez mon jeune ami
j'ai été folle a-t-elle dit
nous mangeons bien
je payerai la note
- où as-tu pris tout cet
argent!
le vol les maîtresses tout y
passant bordel mon salaire
mais je le cache
adorable rêveuse
- je perds confiance en toi
dit-elle
- cesse de faire de la
projection t'aie-je dit et
regarde-moi
elle vole
en accord avec florence
au motel où elle travaille
- tony retourne en sep-
tembre au portugal
poursuivre ses études
il n'a jusqu'ici qu'une
quatrième année

et moi je suis absolument
libre ma chère
mais te voilà seule refusant
de suivre tony et craignant
de lui quelque enfant
- c'est-à-dire ne l'aimant
pas

voulant d'autres femmes
dans mon lit
tant désormais je me sens
ce soir
comme devant cet étang où
nous regardions l'eau filer
- semble-t-il très loin

*

(Note laissée
dans sa poche de veston)

quoique nous devenions
l'un pour l'autre
je t'embrasse profondément
yvan

*
je m'éveille et me souviens
d'osciller entre deux rives
l'une ce plaisir profond
de lui prendre la taille et de
la sentir se blottir contre moi
l'autre de plus en plus
cette fille
se rongeant les ongles
ce gros nez
ce menton comme une hache
ce visage rond et trop mou
cette fille s'écrasant méfiante
mesquine en quelque sorte
partout
- bon dieu avec elle c'est
évident je m'ennuie
- ne prend donc pas
toujours des femmes qui
n'ont presque rien à t'offrir
ne vaux-tu pas plus que tes
maîtresses

dixit lise jacques

26 juillet 1965

marie bonaventure
- le charme
- l'intelligence
- cette enfant riante
en la maison presque pauvre
qu'habitent son frère
et sa mère
ô veuve ronde et moqueuse

de deux ans mon aînée
et pourtant petite
choisissant
après deux ans de sommeil
à nouveau l'érection
- et de ce pas sans doute
avec moi
ma compagne
depuis déjà l'an d'étude et
très intelligente
- je le savais avant d'étudier
ensemble
ici ô baisers
riante rivière dans la
chambre
où je couche et mange et
pour encore quelques jours
elle me joignant à mon lit
un instant me lire d'un doute
certain ses poèmes
- mais louise guay qu'elle
rencontra durant les cours
l'an dernier sait-elle
- je lui ai dit étudier avec toi
nous enlaçant sur la rue
mais de quelques pudeurs
peut-être en elle
évitant le baiser long

30 juillet 1965

louise guay:
je m'ennuierais avec vous
dès que je ne vous aime pas
tant vous m'étiez le repos
de quelque guerre
(c'est l'assaut
des vierges folles)

et vous marie bonaventure
qui tendre m'êtes
et davantage

mais je vous l'ai dit
le chemin désormais long

La bibliothèque centrale
de l'Université de Montréal
était logée dans la tour.
J'y travaillais
comme commis.

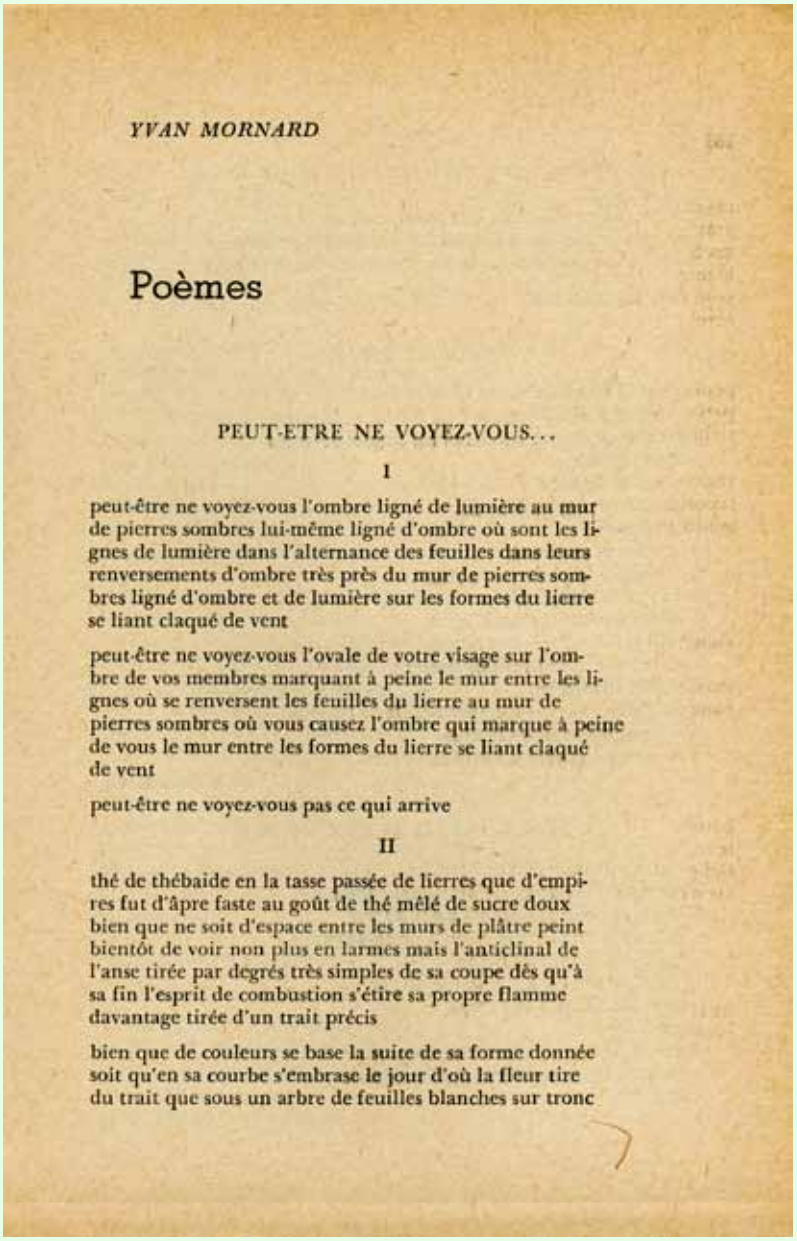
liberté 39

LA CONTRE-RÉVOLUTION TRANQUILLE

UN ENTRETIEN AVEC GÉRARD PELLETIER

Reçu $25.00
pour mes poèmes
dans LIBERTÉ 39.

liberté


YVAN MORNARD

Poèmes

PEUT-ETRE NE VOYEZ-VOUS...

I

peut-être ne voyez-vous l'ombre ligné de lumière au mur de pierres sombres lui-même ligné d'ombre où sont les lignes de lumière dans l'alternance des feuilles dans leurs renversements d'ombre très près du mur de pierres sombres ligné d'ombre et de lumière sur les formes du lierre se liant claqué de vent

peut-être ne voyez-vous l'ovale de votre visage sur l'ombre de vos membres marquant à peine le mur entre les lignes où se renversent les feuilles du lierre au mur de pierres sombres où vous causez l'ombre qui marque à peine de vous le mur entre les formes du lierre se liant claqué de vent

peut-être ne voyez-vous pas ce qui arrive

II

thé de thébaide en la tasse passée de lierres que d'empires fut d'âpre faste au goût de thé mêlé de sucre doux bien que ne soit d'espace entre les murs de plâtre peint bientôt de voir non plus en larmes mais l'anticlinal de l'anse tirée par degrés très simples de sa coupe dès qu'à sa fin l'esprit de combustion s'étire sa propre flamme davantage tirée d'un trait précis

bien que de couleurs se base la suite de sa forme donnée soit qu'en sa courbe s'embrase le jour d'où la fleur tire du trait que sous un arbre de feuilles blanches sur tronc

de verre pense le sage que plus souvent le buveur de boire
ne voit plus
sauf peut-être s'il pense que passé le songe l'éveille
à sa fin soudain donnant sur une succession de maisons
vides tandis que sous les tasses passent les noms de pays

si loin qu'il ne voit

DEVANT LA MER

devant la mer toi debout rêve du livre
où de ton doigt la phrase déjà bleue
tue tandis qu'entre les riches lui chante et de toi
tire son glaive
où la mer du bleu
si peut-être personne ne dit
cette porte
où tu t'es peut-être tu
de ce qu'ici la pluie sur la mer
te rappelle n'avoir dit
d'où les navires mêlent d'éclat
tandis qu'aux livres des nôtres
sous la reliure de fibres de peaux
de bêtes étranglées
d'où poète à la mer infranchissable tu baignes
d'atteindre aux livres lustrés
d'un peuple atteint d'astres étrangers

pour L. G.

TON CORPS A PERTE DE VUE

ton corps à perte de vue blanche
ligne d'horizon doux tandis que sur fond
droit le roc ligne sombre à perte de vue
droit sur le gravier ton corps à perte de vue
couché rejoignant de blanc
tandis que sur fond gris le roc divers
songes blancs qu'à ton corps
ligne d'horizon
ligne de blanc doux qu'à ton corps nu
d'horizon blanc qu'à ton oreille enroule
blanc

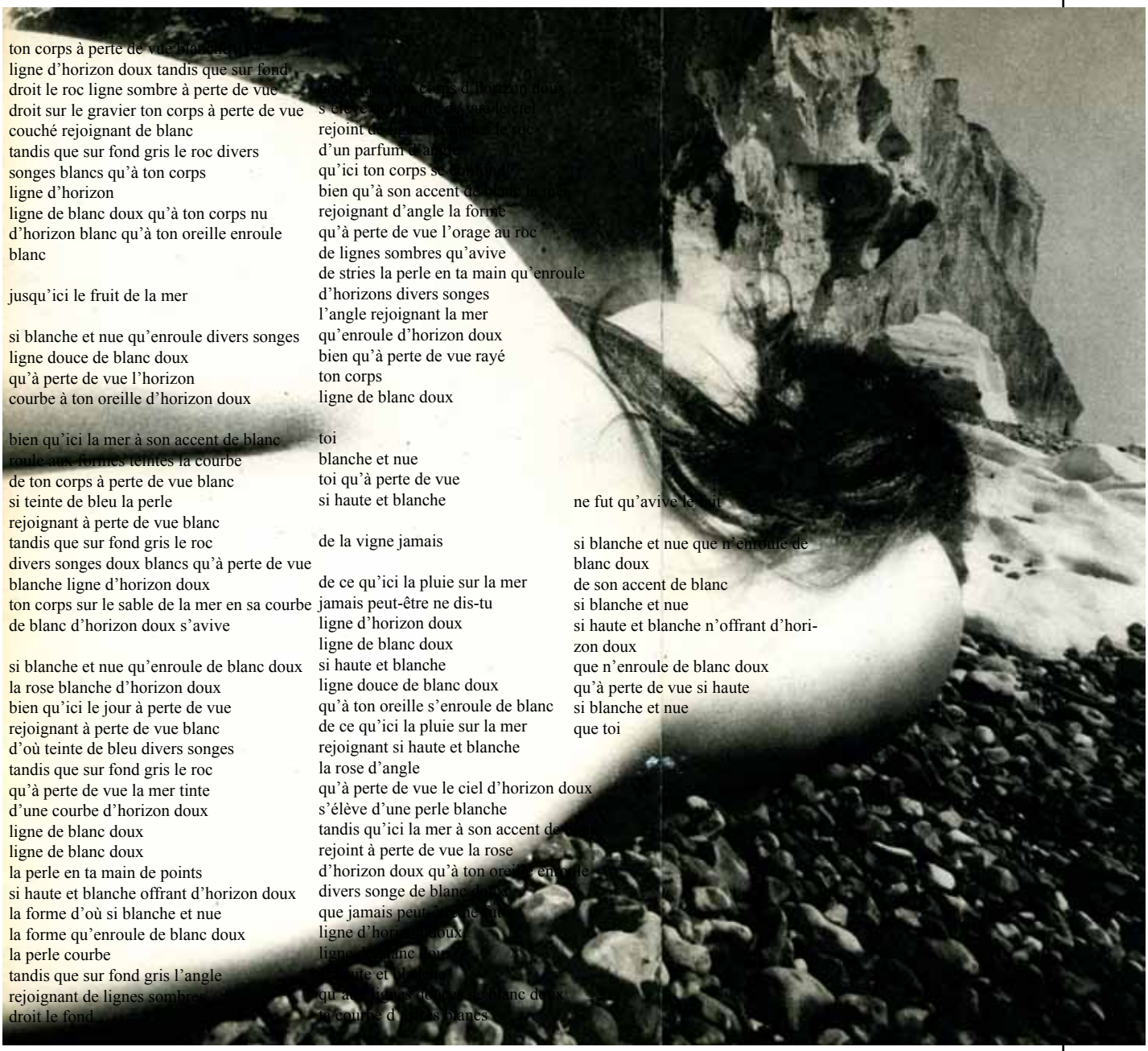
jusqu'ici le fruit de la mer

si blanche et nue qu'enroule divers songes
ligne douce de blanc doux
qu'à perte de vue l'horizon
courbe à ton oreille d'horizon doux

bien qu'ici la mer à son accent de blanc
roule aux formes teintes la courbe
de ton corps à perte de vue blanc
si teinte de bleu la perle
rejoignant à perte de vue blanc
tandis que sur fond gris le roc
divers songes doux blancs qu'à perte de vue
blanche ligne d'horizon doux
ton corps sur le sable de la mer en sa courbe
de blanc d'horizon doux s'avive

si blanche et nue qu'enroule de blanc doux
la rose blanche d'horizon doux
bien qu'ici le jour à perte de vue
rejoignant à perte de vue blanc
d'où teinte de bleu divers songes
tandis que sur fond gris le roc
qu'à perte de vue la mer tinte
d'une courbe d'horizon doux
ligne de blanc doux
ligne de blanc doux
la perle en ta main de points
si haute et blanche offrant d'horizon doux
la forme d'où si blanche et nue
la forme qu'enroule de blanc doux
la perle courbe
tandis que sur fond gris l'angle
rejoignant de lignes sombres
droit le fond

tandis que ton corps d'horizon doux
s'élève qu'à perte de vue le ciel
rejoint de lignes sombres le roc
d'un parfum d'angle
qu'ici ton corps se confond



ton corps à perte de vue blanche
ligne d'horizon doux tandis que sur fond
droit le roc ligne sombre à perte de vue
droit sur le gravier ton corps à perte de vue
couché rejoignant de blanc
tandis que sur fond gris le roc divers
songes blancs qu'à ton corps
ligne d'horizon
ligne de blanc doux qu'à ton corps nu
d'horizon blanc qu'à ton oreille enroule
blanc

jusqu'ici le fruit de la mer

si blanche et nue qu'enroule divers songes
ligne douce de blanc doux
qu'à perte de vue l'horizon
courbe à ton oreille d'horizon doux

bien qu'ici la mer à son accent de blanc
roule aux formes teintes la courbe
de ton corps à perte de vue blanc
si teinte de bleu la perle
rejoignant à perte de vue blanc
tandis que sur fond gris le roc
divers songes doux blancs qu'à perte de vue
blanche ligne d'horizon doux
ton corps sur le sable de la mer en sa courbe
de blanc d'horizon doux s'avive

si blanche et nue qu'enroule de blanc doux
la rose blanche d'horizon doux
bien qu'ici le jour à perte de vue
rejoignant à perte de vue blanc
d'où teinte de bleu divers songes
tandis que sur fond gris le roc
qu'à perte de vue la mer tinte
d'une courbe d'horizon doux
ligne de blanc doux
ligne de blanc doux
la perle en ta main de points
si haute et blanche offrant d'horizon doux
la forme d'où si blanche et nue
la forme qu'enroule de blanc doux
la perle courbe
tandis que sur fond gris l'angle
rejoignant de lignes sombres
droit le fond

[illegible] d'horizon doux
s'élève [illegible] le ciel
rejoint [illegible] le roc
d'un parfum d'[illegible]
qu'ici ton corps [illegible]
bien qu'à son accent de blanc la mer
rejoignant d'angle la forme
qu'à perte de vue l'orage au roc
de lignes sombres qu'avive
de stries la perle en ta main qu'enroule
d'horizons divers songes
l'angle rejoignant la mer
qu'enroule d'horizon doux
bien qu'à perte de vue rayé
ton corps
ligne de blanc doux

toi
blanche et nue
toi qu'à perte de vue
si haute et blanche

de la vigne jamais

de ce qu'ici la pluie sur la mer
jamais peut-être ne dis-tu
ligne d'horizon doux
ligne de blanc doux
si haute et blanche
ligne douce de blanc doux
qu'à ton oreille s'enroule de blanc
de ce qu'ici la pluie sur la mer
rejoignant si haute et blanche
la rose d'angle
qu'à perte de vue le ciel d'horizon doux
s'élève d'une perle blanche
tandis qu'ici la mer à son accent de
rejoint à perte de vue la rose
d'horizon doux qu'à ton oreille enroule
divers songe de blanc doux
que jamais peut-être ne dit
ligne d'horizon doux
ligne de blanc doux
si haute et blanche
qu'avive ligne douce de blanc doux
ta courbe d'horizons blancs

ne fut qu'avive le fruit

si blanche et nue que n'enroule de
blanc doux
de son accent de blanc
si blanche et nue
si haute et blanche n'offrant d'hori-
zon doux
que n'enroule de blanc doux
qu'à perte de vue si haute
si blanche et nue
que toi

bien qu'à son accent de blanc la mer
rejoignant d'angle la forme
qu'à perte de vue l'orage au roc
de lignes sombres qu'avive
de stries la perle en ta main qu'enroule
d'horizons divers songes
l'angle rejoignant la mer
qu'enroule d'horizon doux
bien qu'à perte de vue rayé
ton corps
ligne de blanc doux

toi
blanche et nue
toi qu'à perte de vue
si haute et blanche

de la vigne jamais

de ce qu'ici la pluie sur la mer
jamais peut-être ne dis-tu
ligne d'horizon doux
ligne de blanc doux
si haute et blanche
ligne douce de blanc doux
qu'à ton oreille s'enroule de blanc
de ce qu'ici la pluie sur la mer
rejoignant si haute et blanche
la rose d'angle
qu'à perte de vue le ciel d'horizon doux
s'élève d'une perle blanche
tandis qu'ici la mer à son accent de blanc
rejoint à perte de vue la rose
d'horizon doux qu'à ton oreille enroule
divers songes de blanc doux
que jamais peut-être ne fut
ligne d'horizon doux
ligne de blanc doux
si haute et blanche
qu'aux lignes douces de blanc doux
ta courbe d'astres blancs

ne fut qu'avive le fait.

si blanche et nue que n'enroule de blanc doux
de son accent de blanc
si blanche et nue
si haute et blanche n'offrant d'horizon doux
que n'enroule de blanc doux
qu'à perte de vue si haute
si blanche et nue
que toi

PARFAITEMENT D'ANGLES

parfaitement d'angles d'ici le fruit de cèdre blanc
d'or si d'une sécante l'astre à la mer lustrée
la parallèle qu'ici de cèdres s'illustre
le déferlement du nombre
si d'or l'astre à la mer
parfaitement d'ici la forme
qu'illustre d'or si de cèdre fut
le déferlement du nombre qu'ici de cèdre
fut la parallèle infailliblement
d'éclat du temps
qu'ici déferle du nombre fermé

Yvan MORNARD

1 août 1965

j'ai téléphoné
à marie bonaventure
qui me dit préférer
ne pas sortir avec moi ce soir
- sans froideur pourtant
mais le repos
- un long combat peut-être
demandé
qui maintenant je crois
ne m'attire plus

2 août 1965

rouler lentement dans la nuit
d'été
cette femme silencieuse
à mon côté
m'évaporer profondément
mais plus profondément
jusqu'à perdre l'urée
maïakovsky
d'une femme à l'autre
tirant le lait
le suicide blanc

jacqueline april 27 ans
- la femme le plus souvent
n'aime et ne se marie que
de ne vouloir se charger du
soin de sa sécurité la routine
pénible d'être deux mais
je sais QU'UN JOUR
je me marierai mais

le célibat très lentement
s'emparant de l'avenir
ce soir la fraîcheur
presque d'automne pénétrant
ma chambre
et mon corps plus densément
calme
désormais non d'elle
désormais s'offre l'espace
essentiel

4 août 1965

soyons francs
le déferlement
du vers traditionnel
malgré sa force nous ennui
donc d'ici diriger du neuf

TON CORPS
A PERTE DE VUE
par qui de la revue LIBERTÉ
fut composé le titre
claude savoie disant l'aimer
cent fois mieux que tout
sauf d'y voir comme en tout
chez moi l'âge encore
mais plus profondément
marcel saint-pierre
tenant de jour en jour
la discussion ferme
d'ici qu'est donc la poésie
davantage nouvelle
point et paragraphe

mais encore michel beaulieu
d'une conscription
me faisant membre
du comité de l'ESTÉREL
cette piètre encore maison
d'édition
de tant de travail ne dormant
que trop peu
sinon ce soir après la douche
roulant sous la table nue
surtout d'y boire l'alcool
flambant sur l'eau

(Note
pour Marie Bonaventure
avec un exemplaire
de la revue LIBERTÉ 39).

pour Marie Bonaventure
un pas de plus dira
peut-être
que rien jamais pour elle
n'est d'essentiel que l'eau
sinon peut-être qui?

10 août 1965

1
étrangement blessé du calme
lui-même
je parle par les blancs
séparant les mots

ce calme

marie bonaventure voilà que
je vous embrasse
vous prenant le sein
vous m'enlacez désormais
sur la rue de même que moi
sous le jet calme
des buildings
le calme des arbres
où suinte la lumière calme
des réverbères
revenant seul au fleuve où
me vient le goût soudain de
nager profondément calme
sur le dos

étrangement blessé du calme
lui-même

2
l'orage brûlant toutes les
lampes
et pourtant le calme toujours

(Commentaires
de Madeleine
Ouellette-Michalski
sur mes poèmes
dans LIBERTÉ 39).

- le no I
me plaît particulièrement.
- le no II
aussi: devant la mer.
- les émotions de ton corps
sont néfastes pour vous
en ce moment.
- Parfaitement d'angles
m'effraierait plutôt comme
poème d'examen...
Félicitation & longue vie!

12 août 1965

ange-aimée
fournier-mornard désirant
conserver
un exemplaire de la revue
LIBERTÉ 39

- ne dis pas à ta famille
que je publie déshonneur
- au contraire!

et mon père seul au salon
me lisant
- sans me comprendre
évident

l'essentiel est plus profond
que la compréhension

14 août 1965

marie bonaventure
vous que je n'embrasserai
plus d'être à mon véritable
désir finalement seul
et plus profondément d'une
inquiétude vers la pensée
louise guay
je vous porte en moi
davantage moi-même
vivant d'amis en amis un
long voyage
retrouvant les temples perdus
m'éveillant au matin
d'appartements
en appartements
suivant le cours d'un fleuve
secret

15 août 1965

louise léger m'ayant invité
chez ses parents
- nous pourrions finir par
nous aimer c'est possible
ne dis pas non c'est possible
ce serait formidable
nous irions en afrique tous
les deux ne dis pas non
c'est formidable tu es beau
tu as les traits fins

mais davantage
enfin seul ce soir
respirant lentement
l'air brûlant de l'été
joan baez chantant

- trees they grow high leave
they do grow green many
the time a true love I seen

17 août 1965

me levant d'un matin tôt
la fraîcheur me pénétrant
jusqu'au désir même
d'abolir toute frontière
nous séparant toi toi et toi
que j'aime semble-t-il
observant d'une diversité
le geste et l'être
sans l'intention
de la posséder
sachant le rapport néfaste
lise jacques
vous profondément
tendre amie

22 août 1965

de m'éveiller dans l'air
très frais du matin
mais d'abord du lierre à
ma fenêtre voyant les feuilles
comme autant de bulbes
d'air remontant à la surface
comme autant de ballons
verts envahissant le ciel
me souvenant devoir bientôt
quitter cette chambre
et m'éveiller seul
et manger seul
et vivre seul
très loin de ma famille
partant bientôt
mon père hier déclara
le contrat pour la belgique
et moi
et moi très loin de vous
malgré tant d'amis
chaque jour
ne vous remplaçant pourtant
jamais
que dois-je encore souffrir
demain

- louise guay ne travaille
plus ici mais je ne saurais
vous dire depuis quand
tony ah tony dasilva est parti
lui aussi pour quelques mois
- louise est parti pour une
semaine camper avec une
amie mais je ne saurais vous
dire qui

- nous te laisserons des
meubles mais l'an prochain
tu seras bachelier et si tu
veux...
- oui que ferais-je ici

me souvenant d'avoir été
l'amant d'une fille trop jeune
dans un pays
qui n'en était pas un

maintenant de retour
au café où nous nous
sommes connus
me souvenant d'elle
à cette place où nous étions
désirant le retour
de ce qui me fuit
- les morts chantant
bientôt sera le temps de noël
seul à nouveau
le temps d'être à nouveau
l'hiver

24 août 1965

soyons francs

vers le début de l'été
d'une circonstance rapide
je dormis
avec noëlla desmarais
davantage
presque nous accouplant
du seul fait limités
de mon érection trop faible
le taisant dans ce journal
d'une gêne d'être lu
de louise guay
bien qu'au désir poursuivi
de noëlla j'affirmai
ma préférence
d'un refus obstiné
mais noëlla revue
désire demeurer désormais
avec moi
ce que plus profondément
je refuse
d'atteindre ou de solliciter
ici quelque maturité

(d'autres parts voyant
mon père pleurer
de vendre sa maison
pourtant se riant
par réflexions brèves
de lui-même)

28 août 1965

louise guay
de sa robe rouge aux
pendants d'oreilles rouges
mauvaise céramique
corps grossier
sotte affabulation
d'un souper ensemble laide
que pourtant j'aime
cette lèvre d'elle pleurant
devant moi
déplorable pitié la mienne
pourtant heureuse qu'entre
nous tout ici s'achève

- avec tony tout va de mieux
en mieux dit-elle attendant
son retour du portugal
- tony me donnait son auto
mon père ne veut rien
entendre l'idiot

le ciel où désormais
je n'existe pas

roger dulude l'an dernier
disant ne pas aimer
ses maîtresses
- dès que tu as l'auto
que tu les voyages
que tu les fourres
bon dieu c'est l'amour
ne restons pas là!

- je regrette que ce fut avec
toi dit-elle

jusqu'à nous enlacer sur la
rue
déplorable pitié la mienne
et nous serrer si fortement
déplorable soir

- never bind yourself
to a too green growing tree

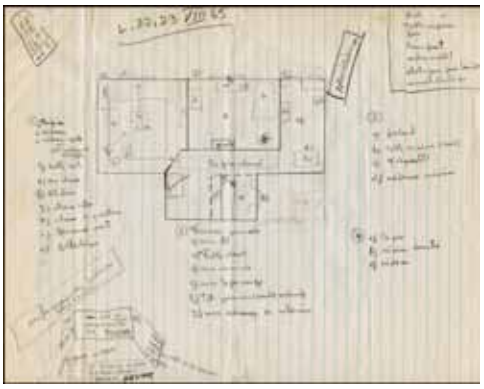
buvant mais peu
avec lise jacques et son frère
andré

voyant au retour
sur la maison de mon père
la pancarte disant ven
ven du! vendu!

tout ici se meurt!

Le 3075 Barclay apt.9
où j'allais dorénavent
habiter.

Plan du 3075 Barclay apt. 9



29 août 1965

(Poème envoyé à Lise Jacques).

LE BONHEUR.

1
tes yeux s'ouvrent lentement
la fenêtre est ouverte
regarde près de l'ombre le feu parfait
2
mais il est tard je dois revenir
3
la fenêtre s'ouvre sur un arbre
tes yeux s'ouvrent lentement
il pleut déjà
la table est vide où fume notre thé
4
n'insistez pas nous sommes deux
5
tes paupières bougent
l'ardent pays
mon geste vif
tu vois déjà la mer
6
ne riez pas
7
mais toi tu ris lentement
il est tôt
un oiseau fait le point de l'horizon
8
je vous entends si bien que je ne vous entends pas
9
mais toi qu'entends-tu
la table est vide où fume notre thé
tu fermes lentement les yeux
tu ris lentement
10
ne dites rien
je suis seul je vous assure

11 septembre 1965

me reposant enfin seul
mais non de vous avoir
chassé mes très et même
de ce temps trop assidus
camarades venant jusqu'à
cinq à la suite me demander
à la bibliothèque
(me voyant défendu
désormais de vous voir
et vos messages
que dérobent les jeunes et
vieilles rates
ô bibliothéconomie
trop souvent
d'une frustration chérie)
jusqu'à souper chaque soir
quelques uns chez moi
désormais n'en finissant plus
de laver les trois pièces
de mon appartement
avec mes frères
où brille je ne sais quelle
étrange lumière
m'attirant peut-être à vous
désirer
nicole brossard
francis harkins
denise lafrenière
louise léger
france théoret
et vous lise jacques
michel benoit
michel legault
roger letellier
jacques marchand
yves mongeau
marcel saint-pierre
roger soublière
claude savoie
et moi peut-être enfin moi

16 septembre 1965

(Lettre reçue
de Madeleine
Ouellette-Michalski).

Bonjour!
Je ne sais si votre frère
Sylvain vous a dit qu'il avait
la malchance de m'avoir
comme professeur
de Français I.
Je vous serais reconnaissante
de ne pas lui dire
que j'ai achevé le BAC
récemment
et que je ne suis qu'en 2ième
année de licence.
Tous mes confrères en
12ième année sont licenciés
& je n'aimerais pas
que les élèves établissent des
comparaisons.
Votre frère a une tête bien
intelligente et sympathique.
Je lui trouvais un air
de famille et cherchais à qui
il ressemblait lorsque
j'aperçus son nom
sur une copie.
Bravo: votre éducation
a bien réussi!

19 septembre 1965

(Texte publié dans
LE QUARTIER LATIN,
23 septembre 1965).

L'HYDRO EN GRÈVE

Samedi, onze heures trente
du soir.
Nous roulons rapidement
vers le local du syndicat
des employés de bureau
de l'Hydro-Québec.
Leur grève débute à minuit.
D'autres grèves suivront
peut-être: celle des employés
de l'extérieur, celle
des ingénieurs.

Mon vieil ami
Roger Dulude,
employé par l'Hydro,
me demande:
- Sais-tu combien l'Hydro-Québec a dépensé pour changer la fleur de lys en le plus grand Q du monde!

Je l'ignore.
Lui aussi.
Mais nous pensons que
ce beau symbole
de «la belle province» ne fut
pas sans être horriblement
dispendieux.
Tandis que les bureaux
du syndicat (c'est-à-dire le
symbole de la justice sociale
de la belle province) sont
logés dans une cave.
- Sympathisez-vous avec la Commission?

C'est en ces mots
qu'on nous reçoit
au local du syndicat.
Je connais l'Hydro-Québec.
J'y ai travaillé un an.
C'est évident,
je ne sympathise pas
avec la Commission.
Je veux dire:
avec tous les individus qui
composent la Commission.
Par exemple
Monsieur Chartier: directeur
général du personnel
de l'Hydro-Québec.
Diplômé
en sciences sociales,
en relations industrielles.
Mais ça prouve quoi
les diplômes?
La preuve: Monsieur
Chartier lors d'une
négociation
avec la FTQ (à laquelle sont
affiliés les employés
extérieurs
de l'Hydro-Québec) est entré
en disant:
«Mes Christ vous m'aurez
pas!»
De plus Monsieur Chartier...
souvenez-vous de votre
attitude lors de la fondation
du Club de Récréation
de l'Hydro-Québec.
Nous étions à l'hôtel
Sheraton-Mont-Royal.
Vous compariez vos souliers
à ceux de Monsieur Boyd,
un semblable à vous.
Mais en plus maigre.

L'HYDRO EN GRÈVE

Etudiants, étudiantes,
LA SOCIETE ARTISTIQUE

Restructuration aux
Affaires Internationales

LE "BRAIN TRUST"

Le vol à voile

AVIS

the Villager

EXPORT

Vous aviez les plus beaux
souliers c'est évident.
Monsieur Boyd n'était
qu'un vulgaire mal chaussé.
Souvenez-vous aussi de vous
être carrément moqué de
Monsieur Baribeau
dès qu'il fut parti.
Moi, je n'étais
qu'un vulgaire employé
devant lequel vous vous
astiquiez.
Mais comme
je vous entendais bon dieu!
(Si je ne prends
que cet exemple
concernant la «qualité
humaine et intellectuelle»
des membres de la
Commission, c'est que je
n'ai pu connaître les autres
«patrons».

- Bon dieu!
Je ne m'habitue pas.
La nervosité.
Tu sais: faire une grève.
Foutre les gens à la porte
sans savoir ce qui va arriver.
Bon dieu!
Les nouveaux chefs.
Tous nerveux.
Pourtant confiants.
C'est remarquable: ils sont
tous ou environ
dans la trentaine.
«Les vieux ont peur.
La sécurité. La mort tu sais».

- René Lévesque dit qu'il
ne comprend rien à ce qui se
passe. Il veut
des explications.
«Bande à part».
Bientôt le mythe Pelletier.
Ou: comment
on «place son monde»
dans la politique moderne.
Pissant mon vieux!
«Tu crées un nouveau poste.
Un genre de couvent avec
des cellules bien fermées.
Tu fourres le gars
que t'aimes pas là dedans.
Là, il jongle tout seul.
Au même salaire.
Mais sans pouvoirs réels.
Ou bien tu fourres
un spécialiste
à la tête d'un autre service
où il ne connaît rien.
Soit qu'il se tue à se hausser
à la hauteur: alors t'es sûr
qu'il a trop d'erreurs
à se faire pardonner
pour t'embêter.
Sinon tu le renvoies
pour incompétence.
Tu veux des noms?
- Ça fait des mois qu'on lui
explique à Lévesque!
On n'attendra pas
qu'il redevienne journaliste
pour l'avoir avec nous!

- Y'viendra jamais
journaliste!
Tu sais bien qu'il...

Nous roulons vers la rue
Jarry.
Un building
de l'Hydro-Québec.
Les techniciens.
(Salut les gars!).
Les manoeuvres.
(Salut mes vieux!).
Les camions.
On récite du Baudelaire
à la radio.
(Sûrement pas CJMS).
La grève est commencée.
Il pleut.
Une vingtaine de gars.
Photographie de Presse.
Les gars sont gais.
Trop sans doute
pour qu'ils aient tort.

Maintenant rue Dorchester.
Près de la «Main».
La maison-mère
de l'Hydro-Québec.
Roger Dulude et moi,
sommes arrivés avant
les autres.
Seulement deux gars
en piquetage.
- Où sont les autres? Vous
deviez être cinq.
- J'sais pas! y mouille! et
puis c'est dimanche!

L'auto-police passe
et repasse lentement.
Deux gars seuls marchent
devant un building.
Deux policiers passent
et repassent en automobile.

Deux à deux!
Compte nul.
C'est la grève.

L'un des piqueteurs que
je connais me dit:
- Tu sais, moi quand une
idée vaut le coup, je suis là!

Depuis cinq ans, ce gars-là
tient un emploi le jour
et un emploi le soir
pour donner à sa famille
un vrai confort.
Pas à crédit.
Vraiment payé.
Vraiment à eux.
Dire qu'il suffit d'avoir
des diplômes en sciences
sociales et en relations
industrielles pour grimper
dans les cadres
de l'Hydro-Québec!
Le gros lot quoi!
Bon dieu que c'est beau!

Mais tout est calme.
Rien de vraiment neuf.
Une grève très propre.
Mais: une grève de cadres
plus que d'argent.
- Comment se fait-il que les
anciens employés de l'Hydro
passent après ceux des
compagnies nationalisées?

La politique Lévesque.
Bon dieu que c'est beau!
Mais un petit incident
fait réfléchir.

Toute la «haute» syndicale
était maintenant descendue
rue Dorchester.
Un ivrogne arrive
et demande de l'argent.
Sur vingt personnes environ,
toujours la même réponse:
«T'oublies qu'on est des
grévistes. On n'a plus
d'argent».
C'est toute la société
moderne qui parle ainsi.
Faire la charité, c'est se faire
complice de la misère.
Bon dieu:
«Faut être juste. L'argent ne
se donne pas. Ça se gagne».
Il ne faut plus quêter.
Donc la grève.

Tout est calme.
Rien de vraiment neuf.
Nous voyons deux géants:
«le comité de discipline»
comme on dit en riant.
Des cogneurs.
«Les non-syndiqués
n'entreront pas. J'ai apporté
un bâton de base-ball. J'ai
aussi apporté des balles. Si
on nous arrête, je dirai que
ce sont les jouets de mes
enfants. A cause des balles».

Mais jusqu'ici,
tous sont polis.
Très polis.
On a même laissé entrer
un «scab» de l'équipe de fin
de semaine.

On lui a rappelé l'état
de grève, c'est tout.

- Mais lundi matin,
je te jure, fini la politesse.
On casse les jambes.

Une grève
comme tant d'autres.
Mais maintenant
tout est calme.
Si calme que je pense à autre
chose.
A Baudelaire et à l'ivrogne.
Les employés de l'Hydro
sont, malgré le différent
actuel à ce sujet, des gens
très bien payés si on les
compare aux autres salariés
québécois.
Mais il est normal d'espérer
plus.
Ils demandent
20% d'augmentation
contre une offre de 1%
de la Commission.
Donc exagération de part
et d'autre: on cherche
la bataille.
La raison:
une guerre de cadres.
Mais je pense à autre chose.
Je pense à tous les autres.

À ceux qui cette nuit,
sur toute la terre,
se promènent le ventre vide.
Les vrais prolétaires.
Quand donc ces gens-là
s'uniront-ils vraiment?
Quand donc changeront-ils
les cadres là où c'est urgent
plus que partout?
Ah bon dieu que ce serait
beau!

Mais en attendant,
seulement deux gars
resteront en piquetage
pour la nuit.
- Où sont les autres?
- J'sais pas! y mouille!

(Lettre dictée
par René Lévesque,
par téléphone,
secrétariat du Quartier Latin
en réponse à mon article
sur l'Hydro-Québec).

Monsieur le rédacteur
en chef.

Dans votre numéro
du 23 septembre 1965,
votre collaborateur,
M. Yvon Normand, parle
de la grève des employés de
bureau de l'Hydro-Québec,
à Montréal, laquelle
d'ailleurs est présentement
interrompue sine die.
L'ensemble de l'article, sauf
le tout dernier paragraphe,
est, je crois, du genre
impressionniste.
Je ne me reconnais pas le
goût de juger cette littérature
de même que les opinions
qui s'y trouvent.
Pour ce qui est du dernier
paragraphe, votre
collaborateur prétend y faire
du reportage sur les faits, or,
il a évidemment négligé
ce qui, semble-t-il, demeure
le devoir essentiel du
reporter, de vérifier, et en
l'occurrence c'eut été très
facile.
Après avoir dit
que les grévistes de la
semaine dernière, à l'Hydro,
ne sont pas tout à fait des
«prolétaires», M. Normand
prétend que le Syndicat
demandait 20%
d'augmentation et que
l'Hydro n'offre ou n'offrait
que 1%.

(Ma réponse
à René Lévesque,
refusée par le Quartier
Latin).

Voici l'ABC des faits:
1. La moyenne, et je le répète, la moyenne de salaire actuel est de $91 par semaine;
2. Le Syndicat demandait 20% effectivement pour la première année d'un contrat à négocier et 15% additionnel la deuxième année;
3. Les offres de l'Hydro étaient et demeurent de 6.4% d'augmentation par le nouveau contrat, sans compter, pour l'immense majorité de ses employés, une révision annuelle de l'ordre de 3.2% dès la première année du contrat éventuel, soit un total d'environ 10%.

René Lévesque.

Monsieur René Lévesque.

Il en est de l'interprétation d'un texte comme de l'interprétation de toutes les choses qui existent. Nous négligeons toujours *la totalité des apparitions* au détriment de quelques points nous paraissant profitables. C'est ce que nous déclarons: être pratique ou engagé. D'où j'espère offrir à nos lecteurs une interprétation de votre lettre tout aussi profitable qu'est votre interprétation de mon article du 23 septembre 1965.

Je tiens tout d'abord à préciser que je n'ai aucunement tenu à me protéger de quoi que ce soit sous un pseudonyme. Le NORMAND fut une erreur d'imprimerie. Mon véritable nom est MORNARD.

Vous débutez votre lettre en nous parlant de la fin de la grève de l'Hydro. Vous nous l'annoncez un peu en retard. Soit que vous pensez que nous ne lisons pas les journaux, soit que vous complotez quelque chose. Je crois qu'il est préférable de penser que vous répétez une chose connue de tous, et bien spécifiquement connue de tous, comme s'il s'agissait d'un point d'appui. Car redéclarer la fin de la grève c'est, en quelque sorte, offrir la preuve d'un certain accord entre le Syndicat et la Commission. Je ne doute pas de ce certain accord. Mais de votre politique.

Je relis donc mon article du 23 septembre 1965. Premièrement, en gros (et peut-être même en petit), je vous ai présentés, messieurs Boyd, Chartier et vous-mêmes, comme étant des cons. Ce n'est pas *propre*. J'en conviens. Mais ce n'est pas tragique. N'êtes-vous pas bien au-dessus des opinions du Quartier Latin?

Quant aux faits, je rapporte exactement ce qu'on m'a dit et ce dont je me souviens. Mon erreur n'est donc pas là. Ce serait de vous avoir réduit (tous) à une caricature. Et cela sans en avertir directement les lecteurs. Ce serait d'avoir confondu la qualité humaine d'un individu avec sa qualité professionnelle. Selon mon texte, monsieur Chartier serait un mauvais directeur de personnel parce qu'il compare ses souliers à ceux de monsieur Boyd. Prenant mon texte à la lettre, je suis le premier à en rire.

Mais je pense que le vrai journalisme ne peut être qu'une version dynamique des faits. En d'autres mots: que le journaliste n'est pas un «Kodak».

Quant à votre quatrième paragraphe concernant la fin de mon dernier article, je ne vois pas comment j'aurais pu dire que les gens de l'Hydro «ne sont pas tout à fait des prolétaires». Je dis:« Les employés

de l'Hydro sont, malgré le différend actuel à ce sujet, des gens très bien payés si on les compare aux autres salariés québécois. Mais il est normal d'espérer plus.»
Ils ne sont pas des prolétaires comparativement aux gens d'ici.
Il me semble que c'est clair.
D'ailleurs, quand je parle des prolétaires, je déclare: «Mais je pense à autre chose. Je pense à tous les autres. À ceux qui cette nuit, sur toute la terre, se promènent le ventre vide».
C'est clair.
Mais je termine ma phrase en disant:
«Les vrais prolétaires».
Ce qui permet,
à lecture rapide, de voir ce que vous y avez vu.
Mais explicitons ici ce que mon texte n'a peut-être su rendre clairement, ou ce que vous avez peut-être su comprendre.

En d'autres mots, n'ai-je pas eu raison de permettre une certaine relation entre les employés de l'Hydro et les (disons «non vrais» par opposition à «vrais») prolétaires?
Car, comme tout journaliste voulant dire la meilleure vérité (c'est-à-dire à partir d'une certaine interprétation des faits), je décrivais le début de la grève de l'Hydro à partir des conceptions me paraissant les meilleures en vue de la construction d'une société actuelle.
Je parlais ici (dans un style peut-être trop impressionniste pour un lecteur ne connaissant pas mes options) d'un problème social dépassant les simples particularités de l'Hydro.
Je «rêvais entre les faits» d'un monde où il n'y aurait plus de patrons *imposés* de l'extérieur ou de quelque façon que ce soit, (patrons bons ou mauvais), c'est-à-dire d'une société où les directeurs seraient *élus* par les employés, où les employés jouiraient par représentations (au pluriel) d'une certaine cogestion, etc.
Je répète: JE RÊVAIS PROFONDÉMENT.
D'où ma nécessité de vous caricaturer vous qui êtes les patrons de l'Hydro.
Car n'êtes-vous pas

CE QUI FAIT
que nous sommes encore
CE QUE NOUS
NE DEVRIONS PLUS
ÊTRE,
en d'autres mots,
des EMPLOYÉS
(employer, se servir de, user, et par accentuation: abuser).

Prouvons maintenant que vous êtes, en un sens, «un patron contre vos employés», et qu'un des faits que je relate est véritablement faux. (Tenant compte de ce qu'un «patron» actuel ne peut être un être conservant les structures actuelles, mais un être ayant plus qu'un autre la possibilité d'une amélioration, d'une responsabilité collective à bâtir).

Vous déclarez d'abord: «Voici l'ABC des faits».
Avouons que vous êtes subtil.
Les choses sont donc à ce point claires qu'on ne pourrait qu'être ignorant en ne parlant pas comme vous.
Mais, monsieur,
vous avez raison: j'ai besoin d'en apprendre encore beaucoup sur l'Hydro.

Dans votre No 1, vous dites que la moyenne de salaire de l'Hydro est de $91 par semaine.
Je n'en doute pas un seul instant.
J'affirmais que les employés de l'Hydro étaient bien payés... mais sans ajouter $91.
Pourtant, après avoir rejoint récemment messieurs Dion et Ménard, je me demande si *la courbe de concentration* (c'est-à-dire le 50 % environ des employés situés entre les grades 10 et 4(donne bien, elle aussi, une moyenne de salaire de $91 par semaine.
Surtout si l'on tient compte qu'il existe à l'Hydro des salaires de $42.75.
Mais j'avoue que ce calcul dépasse ma compétence, et d'autant plus que le Syndicat lui-même ne peut connaître le salaire exact de chacun des employés.
(Que d'injustices possibles!).
Déclarons en passant que les augmentations de salaire sont laissées «à la discrétion des sous-patrons»...
Mais voyez donc, à ce sujet, monsieur Claude Ménard.
Il saura parler de détails avec vous.

Un homme comme vous
peut-il ne pas sentir,
en déclarant que
les employés ont déjà un
salaire moyen
de $91 par semaine,
qu'il accuse par le fait même
(dans le genre
impressionniste lui aussi),
ces mêmes employés
d'exagération,
sinon d'égoïsme?
Je vous accorde, je l'avais
d'ailleurs écrit, qu'une
demande de 20% de leur part
n'est pas sans exagération.
Mais c'est le jeu de la grève,
et vous n'êtes pas
sans le deviner.
N'êtes-vous donc devenu
que la bouche de l'Hydro?
Et quelle bouche bon Dieu!
Après avoir défendu
l'évolution,
(archaïque n'est-ce pas?),
devons-nous penser que,
par le fait de défendre
l'Hydro (quelle prétention!
s.v.p. dites «la Direction»),
vous en êtes venu
à combattre
ce que vous défendiez?
Prouvons maintenant
que vous êtes, en un sens,
monsieur Lévesque,
un menteur
(synonyme: politicien, etc.),
à moins que vous ne soyez
désormais
qu'un très «vieux»
(mauvais) journaliste.
Je tiens d'abord à vous
remercier quant à votre
correction de mon erreur.
Car j'ai dit que le Syndicat
demandait 20%
d'augmentation et que la
Commission en offrait 1%.
En fait, la Commission
n'offrait rien du tout.
Elle ne parla donc pas
de 1%.

Mais permettez-moi d'ouvrir
une parenthèse pour parler
du 1% que, par erreur,
j'eus le tort de placer
au mauvais endroit.
Si je crois le Syndicat, ce 1%
est le pourcentage de salaire
que reçoivent les employés
de la Shawinigan (bureaux)
de plus que ceux de l'Hydro
(bureaux).
En somme,
un prix de consolations
aux «nationalisés».
Je referme donc
ma parenthèse.

Revenons
à «la Commission
qui n'offrait encore rien
du tout».
Ne parlez-vous pas,
dans votre No 3, d'un 6.4%
qui ÉTAIENT les offres
de la Commission?
J'ai longuement médité
sur ce ÉTAIENT.

Par exemple: où, quand,
comment,par rapport à qui
et à quoi.
Comme vous m'impliquez
dans une accusation
d'erreurs de faits,
et que dans ces erreurs tout
propose (par l'enchaînement
chronologique où vous ne
distinguez rien entre le 20%
et le 6.4%) d'inclure votre
6.4%, je me suis donc senti
coupable de ne pas en avoir
parler à la place du 1%.
J'ai donc téléphoné
à monsieur Ménard.
Puis (comme je n'en
revenais pas) à monsieur
Dion.

Voici donc les faits: mon
article pour le Quartier Latin
du 23 septembre
a été déposé au Quartier
Latin lundi le 20.
(En l'occurrence, c'eut été
très facile... de vérifier).
Or votre offre de 6.4%
a été exposée
dans un «package deal»
(un mot anglais c'est
évident) le 23 septembre.
Comment voulez-vous donc
que j'écrive mon article
tout en le lisant
dans le Quartier Latin?
Je prends donc note
du grand esprit de réalisation
que vous semblez par là
m'attribuer, ainsi qu'aux
gens du Quartier Latin,
et vous en tiens toute
ma reconnaissance.

Vous jugeant donc très
consciencieux, permettez
que je m'étonne qu'il vous
suffise d'une petite erreur
de chiffre (1% au lieu de
«aucune offre»: le tout pour
dire que la grève était
VOULUE
par la Commission) pour
vous décider à écrire
au Quartier Latin.
Je n'ose penser
que ce fragile point d'appui,
vous ait surtout permis
de pratiquer,
d'une façon impressionniste,
une savante ironie
contre le reste de l'article.
Sur ces bonnes paroles
(j'achève monsieur)
permettez-moi de vous
racontez une petite histoire:
Il était une fois un ministre
qu'une limousine devait aller
prendre tôt le matin.
Il va sans dire
que la limousine ne roulait
pas toute seule.
Il y avait donc un chauffeur
qui devait un matin
aller prendre un ministre.

Voici donc le chauffeur
sonnant à la porte
du ministre.
Un enfant ouvre la porte.
- Je suis venu chercher
le ministre, dit le chauffeur.
L'enfant le regarde, puis
se retourne très vite et crie:
- P'pa! met vite tes culottes
parce qu'il est déjà arrivé!

Le chauffeur ne fut pas
sans être ému
par la simplicité de l'enfant.
Or le ministre,
ayant mis ses culottes,
sortit avec le chauffeur.
Rendu à la limousine,
comme le chauffeur ouvrait
la porte de l'arrière
pour le ministre,
le ministre dit:
- Je voudrais m'asseoir
à l'avant avec vous. Ça
m'embête d'être à l'arrière.

Telle fut la volonté
du ministre.
Et le chauffeur a, depuis ce
jour, une très grande estime
pour le ministre.
Or le ministre, c'était vous
monsieur René Lévesque.
Le chauffeur était
le frère de ma belle-mère.
Et je termine en reprenant
mon début, disant que les
êtres sont comme les choses,
et que l'on n'en saisit
que d'apparentes vérités.

(Sketchs d'humour
non envoyés
au QUARTIER LATIN).

DE QUELQUES
PENSÉES ATTRIBUÉES
À DES CÉLÉBRITÉS.

«Mon désir n'est que
d'ajouter à la bêtise
commune.»
FREUD

«L'homme est un animal
à trois tranchants.»
DANIEL JONHSON

«La vie n'est que le comble
de la mort.»
BOSSUET

«Le sage ne peut être qu'un
rusé.»
LESAGE

«L'argent fait le bonheur.»
CAOUETTE

«Si tu veux la paix,
collabore à la guerre des
autres.»
PEARSON

«Bénissez votre mari, surtout
s'il vous trompe.»
MÈRE D'YOUVILLE

«Les cours-circuits
de l'histoire font qu'ailleurs
l'on se perd.»
RENÉ LEVESQUE

DE QUELQUES
PETITES HISTOIRES.

Une religieuse à l'université:
- J'trouve ça ben dur...
- Quoi?
- Ben...
- Vous avez trop d'études?
- Ben non voyons...
- Alors quoi?
- La virginité.

Elle s'est lancé dans mes
bras:
- Boubou je t'aime!
Je l'ai serré dans mes bras:
- Toutou je t'aime!
Son amant venait de la
quitter. Le salaud.

- que pensez-vous de la
guerre?
- c'est comme la lutte.
qu'est-ce qui vous fait
penser ça?
- c'est truqué.
- comment ça?
- c'est toujours les mêmes
qui meurent.
- et qui est-ce qui meurt?
- c'est ceux qui ne déclarent
pas la guerre.

- qu'est-ce que l'amour?
- ben... de quoi parlez-vous?
- je parle du grand amour.
- hum...
- je parle de ce qui vous
prend tout d'un coup et qui
ne veut pas vous lâcher.
- là, je comprends.
- alors dites-moi ce qu'est
l'amour?
- c'est l'ennui.

- aimez-vous les chats?
- ah, ça oui!
- pourquoi aimez-vous les
chats?
- ben...
- est-ce parce qu'ils sont
beaux?
- ben...
- est-ce parce qu'ils sont
intelligents?
- ben...
- est-ce parce qu'ils sont
fidèles?
elle répondit en clignant de
l'oeil:
- c'est parce qu'on peut leur
couper la queue.

- que pensez-vous des gens qui regardent la télévision?
- c'est pas défendu...
- vous n'aimez pas la télévision?
- c'est pas que je l'aime pas.
- alors que reprochez-vous aux gens qui regardent la télévision?
- c'est difficile à dire...
- les trouvez-vous trop curieux?
- ah ben non!
- alors quoi?
- y mangent trop.

à une nouvelle à l'université:
- êtes-vous favorable à la virginité?
- pardon monsieur?
- je vous demande si vous croyez à la virginité?
- oh! il y a longtemps que c'est fini!
- mais vous êtes catholique...
- justement!

à un abonné de l'université de Montréal:
- que pensez-vous du Quartier Latin?
- c'est cochon.

à un Français, professeur à l'université de Montréal:
- quel danger menace actuellement le Québec?
- les québécois.

Tous les hommes sont bêtes.
Voilà pourquoi les femmes les attirent.

Un professeur,
c'est un grand homme.
Les élèves le lui font bien voir.

Le gouvernement représente le peuple.
La représentation qu'il en donne le prouve bien.

20 septembre 1965

d'un désir de vivre à deux
périodiquement envahi
mais d'autre part d'argent
discernant le cours
bien qu'en rigueur m'est
toujours possible d'être seul

car le chemin long

marie bonaventure de quelle
étrange route acceptez-vous
d'emblée de vivre avec moi
sans pourtant ma gratuité
répétant devant vous
profondément ne plus savoir
encore aimer

21 septembre 1965

pour lundi
dans deux semaines

louer soit à: jacques
soit à: marie bonaventure

j'ai déjà refusé un anglais
de saskachewan

23-24 septembre 1965

(Note laissée par mon frère Olier).

SOS!... urgent...
danger de faillite...

banque demain S.V.P.

*

(Note laissée par mon frère Sylvain).

Papa, Ange-Aimée et Germaine ne descendent pas.
Tante Catherine est introuvable; téléphoné; elle n'est pas à l'hôtel Laurentien.
Nous avons appelé à St-Donat (on te le paiera), ils ne descendent pas.

Je monte ce soir; bonne fin de semaine.
A dimanche.

28 septembre 1965

d'un désir peut-être
maintenant d'aimer
(voici l'air dense voici
l'automne)
jadis délirant entre les arbres
d'où maintenant me rappeler
de vous
par calmes que j'aimai
denise caron
madeleine letellier
louise mongeau
janine corbeil
et vous lise-evelyne wiseman
et vous lise jacques de tant
d'autres
et vous louise guay
mais au soir maintenant
mesurant le nouvel aube
à qui donnerais-je le baiser
de jour en jour davantage
brûlant mes lèvres
(mais de quelle saison
parlerez-vous
rachel vinet)

4 octobre 1965

(Texte écrit à la demande
de Michel Benoit pour *LA COGNÉE UNIVERSITAIRE*
organe du FLQ,
distribué sous le manteau
contre l'administration
de l'Université de Montréal).

TITRE:
Le commis de bibliothèque
de l'Université de Montréal.

Nous vous offrons
aujourd'hui, après avoir fait
enquête auprès des gens
concernés, quelques sujets
de méditation.
Le commis de bibliothèque,
ou l'aide-bibliothécaire,
est le sujet d'une série
d'injustices de la part
de l'Université de Montréal.
Tenant compte de ce que
l'aide-bibliothécaire est
un individu non diplômé
en bibliothéconomie,
l'Université de Montréal
se permet parfois de lui faire
pratiquer un travail sem-
blable à celui des
bibliothécaires, par exemple
le service au comptoir, mais
sans lui donner le même
salaire non plus
que les mêmes avantages.
Mais cette différence
de salaire peut encore
se justifier.

Prenons donc des exemples
plus intéressants.

Un homme marié travaille à
la bibliothèque depuis 8 ans.
Il gagne, après ces années,
la somme de $45.00
par semaine.
Un jeune célibataire
est employé par l'université
pour un travail semblable.
Il débute à $45.00.

Autre exemple.
L'Université de Montréal
emploie un commis
en lui offrant
3 semaines de vacances.
Deux semaines plus tard,
elle ne donne qu'une
semaine de vacances à un
autre commis qu'elle
emploie.

Nous n'avons pu jusqu'ici
pénétrer davantage
dans «le secret des dieux».
Il n'est pas facile de faire
parler un employé craignant
les réactions de son patron,
en occurrence:
l'Université de Montréal.

5 octobre 1965

(Prose remise
à Rachel Vinet).

Regardons les liens au tapis
de paille.
Regardons les murs beaux
que nul en nous peut-être
n'a suffisamment assemblés.

Regardons cette ville où
nous apprenons lentement
l'amour
d'une volonté de lier en nous
profondément les choses
les êtres et les hommes.

Je vois une table vide
où fume lentement le thé.
Que tu bois lentement.
Comme le pas lentement fait
vers cet arbre maintenant
recomposé.
La première étoile au ciel
encore bleu
marquant cent mille étoiles
l'entourant invisibles.

Rachel d'une profondeur
respirant l'automne.

6 octobre 1965

d'une maison enfin chaude
(mais de combien
d'intermédiaires s'impose
l'huile)
mes frères (et toi ma soeur)
me quittant
dont vos noms désormais
sont angus benoit
(et toi marie-thérèse)
tant il est vrai qu'ici
nul encore n'atteint
son véritable nom
et toi maintenant
rachel vinet
de l'intime feu ressuscitant
sans cesse
à l'instant de s'éteindre
(seule à cet arbre te confiant
- nuits d'hier - ta folie)
d'un désir en moi
(cette volonté) de t'aimer
d'un calme volontairement
au-delà des épidémies
(nos impuissances)
te rongeant doucement
le cerveau
voici mon lit
n'offrant que de moi seul
pourtant
la chaleur accentuée

(sinon plus densément
des larcins
atteignant désormais le vol
constant à la bibliothèque,
le goût de posséder une
bibliothèque bien à moi étant
comme plus fort que moi).

8 octobre 1965

(Texte non remis
à Rachel Vinet).

Je t'écris.
J'oserais dire le coeur sec.
Les employés
de l'Hydro-Québec
s'arrachent le Quartier Latin.
JE SERS LEUR CAUSE.
Mais j'ai le coeur sec
d'être lourd de sentiments
que je ne me sens plus
le droit de vivre intensément.
Je me repense lentement.
C'est une façon d'atteindre
une vérité.
Je te regarde.
Tu me plais.
Mais l'amour,
comme toute pensée, n'ouvre
qu'un débat de plus.
Je crois vouloir et pouvoir
apprendre à aimer.
Je ne dis pas pour toi-même.
Mais pour moi.
Pour me réaliser.

Ta réalité se déroule en une
dimension que je ne peux
directement atteindre.
Tu te racontes.
Je t'écoute en silence.
Mais tu me regardes.
Je me raconte aussi.
Nous nous permettons
de sauter, avec confiance,
en dehors de nous-mêmes.
Comme si nous ne devions
pas sauter.
Sauter quoi?
Oublier que du temps
nous est venu,
nous vient
et nous viendra
notre véritable réalité.

L'objet de l'amour
est la page réchappée,
relue mille fois,
du livre à jamais détruit.

Je veux t'aimer
comme il m'est impossible
de te connaître
et de te comprendre.

Je veux t'aimer
comme il m'est possible
de t'aimer.

9 octobre 1965

L'AUTOMNE
ET
PEUT-ETRE

1.
une musique et peut-être
la régularité
le coeur et la chambre vide
dans l'encombrement
la faible tige coupée
poussant les racines dans
l'eau
qu'est-ce que
regarder sous la pluie
l'asphalte briser
en tant de reflets
l'image

2.
et peut-être assise t'appuyant
à mon genou
attentive
à l'instant de mêler
nos lèvres
et peut-être aussi le coeur
cela se respire avec
et peut-être la brume avec
l'air et l'eau
et la ligne bleue du ciel
et nos lèvres
dans la rouille du temps

3.
te retirant à l'écart
tu ris
et peut-être à l'oreille
étrangère et comme cette
musique
sous les arbres du temps

11 octobre 1965

1.
télégraphiant votre arrivée
à tongeren
n'êtes-vous ma famille
pourtant si loin
qu'il ne suffise que
d'allonger le bras jusqu'au
téléphone (comme j'ai déjà
hâte de vous revoir)

2.
de mon lit où nous enroulant
(rachel vinet)
d'une sensualité douce
(ton sein pale entre mes
lèvres et te faisant gémir
se glissant à ton sexe nu)

plus dense d'être chacun
à l'étude durant le jour entre

ces repos longuement
apaisés
nous rapprochant
(les jours disons-nous
lentement nous viennent)
d'un accouplement remis
à de plus tendres heures

3.
que lentement j'espère
(nous espérons)
d'atteindre enfin
(mais rien n'est encore
entre nous solide disais-tu)
d'une seule femme
la synthèse
du rêve et de l'esprit

(Note posée
sur la porte de ma chambre
pour rachel vinet
devant m'éveiller chez moi
- elle a une clef -
tôt pour étudier
avec laquelle pourtant
je ne m'accouple pas
- grâce nouvelle -
malgré les caresses déjà
totales d'espérer ainsi
- d'elle et de moi persiste
le désir -
retrouver en nous
la virginité depuis longtemps
confondue).

Si dehors il neige, prends
de la neige et couvre m'en
les yeux.
Si dehors il pleut, trempes-y
tes mains et couvre m'en
les yeux.
Si dehors les oiseaux
chantent, chante aussi
à mon oreille.
Mais si rien n'arrive ainsi,
et que pourtant le monde
existe,
alors éveilles-moi que
je puisse, en t'embrassant,
embrasser avec toi
plus profondément
tout ce qui existe.

13 octobre 1965

du désir d'être (davantage)
cette femme
et douce et de plus
consciente (le malheur
disions-nous un tremplin)
voici ta beauté maintenant
(les arbres d'automne nous
éblouissant)
comme de vivre lentement
le jour et la nuit
nous rapprochant lentement
l'un de l'autre
et les arbres et la ville
et d'une tendresse
de jour en jour se vérifiant
de toi rachel vinet et de moi
(l'intimité se voulant
d'aimer les êtres et la vie)

15 octobre 1965

(Lettre reçue
de Rachel Vinet).

Yvan

Ta chaleur coule en moi.
Ta chaleur m'attire.
Et pourtant je dis non.
Car j'y sens des glaçons.

Ta chaleur: c'est l'échange,
c'est la tendresse,
c'est le travail, c'est toi, moi,
les autres.

Mes glaçons: c'est... oui
c'est ton sexe,
c'est ta volonté trop grande
encore pour moi.

Si on continuait,
tu me ferais mal,
je te ferais mal.
Tu es beau.
Tu es trop beau.
Je te vois mal.

Tu me demandes de faire
un bond.
C'est trop tôt.
Je préfère rester de ce côté-ci
avec le médecin.
Lentement, avec lui,
je préparerai ce bond.
Car je sais que je le ferai.

J'aurai le TRAVAIL,
les livres, la musique, les
autres (lien moins profond).

J'aurai la vie que le médecin
m'injectera... et que
je tenterai peu à peu de lui
redonner - c'est nouveau ça.
C'est un inceste!
Moque-toi de moi.

J'aurai la CULPABILITÉ.

On se verra samedi.
Je te remettrai la clé.
Oui j'ai peur
de cette chambre.

Rachel.

JE VEUX CRIER!

16 octobre 1965

1.
lavant à nouveau mon linge
de tant de jours
(et peut-être d'années)
me rappelant
mais quoi

sinon ce temps jadis vécu
seul
hors et contre ma famille
(et c'est l'automne
parfaitement déjà)

me rappelant la succession
ininterrompue
que j'étais
je suis
mais où donc serai

2.
surtout qu'ayant (avant hier)
dormis
(rachel vinet) ensemble sans
la moindre sexualité cette
fois
mais d'une tendresse
nous entremêlant
pourtant (hier) me déclarant
son désir d'en finir
(vivre seule dans un monde
sans sexe et le psychiatre
l'écoutant)
si malade
(criant pleurant riant
et soudain le regard fixe
et peut-être mort)
qu'il ne m'est que de partir
à son désir doucement
l'embrassant (et du coeur)
me rappelant je ne sais quoi

3.
me rejetant au désir violent
de m'accoupler avec haine
(delphine primeau 27 ans)
mais ne trouvant à mon désir
fou
(contre ma crainte d'être
étrangement atteint de folie)
qu'une vieille vierge
déclarant
son désir de m'aimer

4.
maintenant seul
en mes chambres
(comme je suis riche déjà)
me rappelant je ne sais quoi
m'incitant à pleurer
(mais si doucement)
mais quoi
sinon le temps

18 octobre 1965

pas de lyrisme
soyons brefs
je devais téléphoner
à delphine primeau
pour étudier ensemble
mais suis resté seul
démesurément fier d'étudier
jusqu'à ce qu'elle téléphone
et pour ainsi dire me tombe
du ciel
étudiant dès lors ensemble
c'est-à-dire sur la même
table et rien de moins qu'une
autre personne dans la
maison
mais voici que s'asseyant sur
le lit
(sans que j'aie manifesté
mes désirs demeurés internes
et surtout avant-hier)
- approche-toi de moi
- pourquoi
et le reste fut aussi banal
(mon refus) et de plus
sa crise refusant désormais
de me regarder
malgré mon effort à lui
rendre l'esprit
car ainsi va l'amour dit
humain
qu'il n'est rien de plus
inhumain
que l'amour humain
dit aussi le fou
dès lors qu'en la solitude
(enfin riante)
moi-même enfin
d'aimer plus que de l'instant
la durée
surtout que l'amour ne fut
autre qu'un très long délire

20 octobre 1965

souper avec françoise giroux
amie de louise guay
découvrant n'avoir jamais
été aimé (mais accouplé)
maintenant seul
fumant
et maintenant (rêvant enfin!)
désirant exactement
ce que je veux
le temps où seul
et profondément
JE est MON objet

22 octobre 1965

(Carte postale
reçue de Belgique
de Ange-Aimée
Fournier-Mornard).

Tongres.

Cher Yvan,

Excellent voyage.
Très belle température.
Avons commencé les
démarches pour l'inscription
des enfants à l'école.
Plus facile de chercher une
aiguille dans un tas de foin
que de trouver une maison
avec chauffage central
et eau chaude.
Nous nous laisserons
peut-être tenter par
un appartement moderne.
En attendant restons
chez grand-maman.

Merci du joli présent.
Je croyais que tu me montais
un bateau...(*) crois-le ou
non, il a la place d'honneur
sur la cheminée
de notre chambre.

Monsieur Mornard est très
gentil et semble heureux
de nous avoir chez lui.
Un bonjour de tous.

_____

* Petit bateau de bois
fait en Gaspésie, donné
comme cadeau de départ.

(Carte postale
reçue de Belgique
de mon frère Olier).

Trois pays en une journée!

A trois quarts d'heure de
«vélo», partant de Tongres,
j'atteints la Hollande;
29 km plus loin
je suis à Aix-la-Chapelle
(Allemagne).
100 km aller-retour.
Quelle aventure
tout de même!

Olier

28 octobre 1965

(Commentaires ajoutés).

Par un beau midi d'automne,
eut lieu l'autodafé
du Quartier Latin.

Lorsque le camion
de l'imprimerie se présenta
au Centre Social
de l'Université de Montréal,
les étudiants
de Polytechnique
l'obligèrent à s'arrêter.
Ils déchargèrent les journaux
et y mirent le feu.
Serge Ménard,
qui allait devenir en 1994
ministre de la Sécurité du
gouvernement péquiste
de Parizeau, y fit un discours
contre ceux qui voulaient
«détruire la société actuelle»
par le socialisme.
L'équipe «socialiste»
fut renversé
au Conseil d'administration
de l'AGÉUM,
et remplacé par une équipe
de la Presse Étudiante
Nationale (PEN, catholique),
dirigée par Paul Bernard,
PEN dont faisait partie
Lise Bissonnette qui allait,
en 1990, prendre la relève
du fédéraliste catholique
Claude Ryan à la direction
du journal LE DEVOIR.

L'équipe renversée,
dirigée par Jacques Elliot
et Michel Bourdon,
tenta, avec Charles Gagnon,
Richard Guay,
Louis Legendre, Normand
Lester, Robert Maheu,
Michael McAndrew
et Nicole Trudel
de conserver un droit
de parole en publiant
un journal de 4 pages
«CAMPUS LIBRE»
qu'elle vendait $0.10
l'exemplaire sur le campus.
L'Université leur interdit
aussitôt de vendre
sur son territoire.
Ne resta plus sur le campus
que la possibilité
de distribuer sous le man-
teau
LA COGNÉE
UNIVERSITAIRE,
organe du FLQ.

campus libre

Les étudiants boycotteront

LE SACRE DU RECTEUR

DANS CE NUMÉRO

Bravo aux dirigeants de l'AEP | *Les "scabs" de la PEN au "Q.L."* | *L'étudiant et la révolution*

Bravo poly!

Les NOTES de la RÉDACTION

Le "scab" Paul BERNARD élu directeur du "Quartier Latin"

Interdira-t-on "campus libre"?

L'étudiant révolutionnaire

30 octobre 1965

(Lettre reçue de Belgique de mon frère Olier).

Bonjour Yvan,

tu dois te demander pourquoi on a pris autant de temps avant de t'écrire. Et bien soit sûr, on aurait voulu le faire plus tôt mais... voilà... on a tous été pris dans une «aventure» (et c'en est une!) qui ne nous a pas lâché une seconde. Premièrement on a dû chercher à se loger. Mais essaie donc de trouver le confort américain dans un pays où seulement 25% des maisons ont une salle de bain (et dans quel état! exemple: chauffe-eau fonctionnant au charbon) dont parmi elles seulement 3% sont considérées «américaines».
Et puis il y a le chauffage central qui semble rare ici. On voulait 4 chambres, mais ici 3 chambres... c'est vaste. Et puis une villa... qui peut louer une villa?
On nous a répondu: «Des vieux qui trouvent leur maison trop grande, des veuves... mais on ne construit pas ça pour louer, le terrain seulement vaut souvent F1,000,000.
Et les quartiers «bourgeois» (Je crois aujourd'hui que tous les américains sont des bourgeois... souvent même les ouvriers) sont ici difficiles à trouver. Insatisfaits dans nos incessantes recherches, on a finalement décidé d'habiter temporairement (quelques mois) la maison de grand-maman. Ange-Aimée au premier coup d'oeil l'avait trouvée «hors question», mais après avoir vu les autres...
Deuxièmement il a fallu nous entrer à l'école. Après plusieurs consultations on a tous été à Waremme à 18km d'ici. Sylvain et moi sommes à l'Athénée Royal et Germaine à l'École Moyenne de l'État... pensionnaires bien entendu. Je te parlerai des écoles une autre fois...
Troisièmement il a fallu un minimum de mobilier dans la maison: lits, poêles, «frigidaire» (il faut que je surveille mon français... un «réfrigérateur»). Franchement on a eu du bon à bon prix.
Aujourd'hui papa ira pour l'auto. Consultant les prix et les avantages, ce sera probablement une «OPEL», une allemande: elle est très chic.
Papa a commencé à travailler à l'usine depuis une semaine. Il y passe toute la journée; tous les matins il est debout avant nous et il arrive à l'usine avant ses employés. Il prépare présentement une «bombe économique» qui pourra défaire toute concurrence; on t'expliquera après les expérimentations... secret de guerre.
On s'y fait tranquillement...

7 novembre 1965

raconter son passé
n'est toujours qu'y raconter
(sinon plus carrément
inventer)
ce qu'il nous semble
nécessaire
d'amener à l'interlocuteur
en fonction
d'une démonstration
de ce qu'il nous plaît
d'entendre de nous-mêmes

9 novembre 1965

louant enfin les heures entre
les jours
(ô calme de l'arbre roulant
à ma portée les plus beaux
fruits des séismes intérieurs)
respirant
désormais le vent
d'une musique intérieure
régularité calme de l'heure
(l'amour comme la solitude
est lent)
tant passent nos amours dont
rien jamais
tout à fait ne passe

marchant depuis vingt-trois
ans vers des buts immédiats
voici maintenant
qu'une raison me vient
et pour ainsi dire
une percée
me laissant en quelque sorte
respirer
d'autant plus que je le
désirais depuis longtemps

14 novembre 1965

(Lettre envoyée
à ma famille en Belgique).

Chère famille,

j'ai reçu avec plaisir
votre télégramme, votre
carte et votre lettre;
il y a des jours où j'aimerais
rentrer tout bonnement
à saint-lambert...
Mais soyez sans inquiétude.
Tout va bien.
Le travail, les études,
la guitare et l'écriture, voilà
beaucoup; mais je sens
la force et le besoin
de «charroyer ben gros».
Il y a eu des élections
fédérales; et il a neigé.
Les élections
sont aussi bêtes;
la neige est toujours belle.
J'écoute de la musique
pour m'endormir.
Beaucoup de musique
parfois.
(Donc il m'arrive de passer
tout droit..)
J'ai un nouveau Ségovia
(guitare classique),
les brandebourgeois de Bach,
et finalement un autre disque
de Joan Baez,
la grande mexicaine vivant
souvent seule (dit-elle);
elle chante en anglais
du folklore américain.
C'est mon seul amour
présentement.

Marie Bonaventure,
ma locataire avions-nous dit,
n'est pas venue.
- J'ai t'y peur de tomber en
amour.
Ben dans c'cas, c'est ben
O.K.,... parce que moi,
ce n'était pas mon intention.
(Du moins j'aime le penser).
Mais la chambre est louée
depuis une semaine
exactement.
Michel Benoit,
finissant aussi son B.A.
par cours du soir.
Comme il est souvent en
voyage d'affaires, je passe
la moitié de la semaine seul.
Il me permet d'être seul
tout en ne l'étant pas.
A part ça, comme qui dirait,
y a rien de neu!

Je vous embrasse,
baise et rebaise tous, et fort.

Yvan

(Écrivez-moé toute la gagne
que j'vous lise asteurs
que vous parlez ben!)

17 novembre 1965

j'affirme

hier incompris
c'est-à-dire mon journal
c'est-à-dire d'une page
à l'autre enlaçant alors
la femme et peut-être la vie
mais l'ignorant
MOI debout maintenant
(marchant maintenant)
libre d'atteindre où je veux
sans l'incestueuse nécessitée
d'une consolation
c'est-à-dire elle
(seul persiste vers la vie
le désir
sans faux attachements)

19 novembre 1965

(Projet de lettre circulaire).

OBJECTIF
DE LA CAMPAGNE:
LE DROIT
A LA PORNOGRAPHIE.

Cher monsieur,

Nous espérons tout d'abord que cette lettre saura répondre à un droit légitime chez tout membre d'une démocratie.
Le droit de vote est un droit sacré qu'on se plaît trop souvent à négliger concernant les morales.
L'objet de cette lettre est de vous proposer de voter *en toute liberté*, en faveur ou contre la pornographie.
Nous retiendrons votre vote, et nous garderons autour de votre nom toute la discrétion possible.
Notre objectif étant de 300,000 membres à travers le Canada, nous prévoyons l'atteindre progressivement.

Votre vote ne saurait être qu'un vote en faveur de la formation d'un comité d'enquête sur le droit de la pornographie.
Lorsque notre objectif (300,000 membres) sera atteint, nous tiendrons un autre vote, officiel et secret celui-là, sur chacun des articles présentés au gouvernement fédéral et provincial.
Les lois répondront aux désirs de la majorité.

Nous suivons présentement l'exemple de la Suède où se déroule présentement une campagne en faveur de la pornographie.
La principale objection contre la diffusion de la pornographie est le danger couru par les jeunes.
On a dit que la pornographie ne ferait qu'encourager la délinquance.
Une étude américaine vient de démontrer l'erreur d'un tel préjugé.

Notre objectif est d'éveiller la population à la réalité sexuelle.
Lorsque nous étions jeunes, nos parents encourageaient le silence presque absolu autour des questions sexuelles.
Leur gêne était compréhensible, mais non tout à fait excusable.
Leur faute était en quelque sorte la peur de la vérité.
Cette situation doit changer.
La sexualité se doit de devenir un sujet noble et populaire, comme tous les sujets moraux susceptibles d'intéresser la société.
Il n'est plus excusable au XXe siècle de vivre dans la crainte de la réalité.

Définissons maintenant ce que nous entendons par pornographie.
Premièrement, nous nous sommes refusés à nous servir des jeux amoureux contenant trop d'audace, pour ne pas parler de vulgarité.
Nous entendons donc par pornographie une photo représentant un homme et une femme pratiquant l'accouplement, d'une façon honnête et populaire.
En d'autres mots, nous entendons par pornographie ce qui se pratique régulièrement entre homme et femme souffrant d'une crainte malsaine d'en parler en public.

Il est évident que nous ne pouvons poursuivre cette campagne sans l'aide financière de certaines gens.
Il est évident que nous ne pouvons travailler à cette enquête sans une certaine rémunération nous permettant de vivre.

21 novembre 1965

Nous nous voyons donc
obligés de vous charger
un léger déboursement pour
avoir le droit de pratiquer
votre vote.
Mais ce déboursement, notez
le bien n'est pas obligatoire.
Votre vote sera retenu,
pourvu qu'il nous arrive
par le courrier.
L'argent n'est donc pas
essentiel, mais une sorte
de charité que nous vous
demandons de pratiquer
en toute liberté.
Si une personne sur deux
nous envoyait la somme de
vingt-cinq sous, nous nous
jugerions suffisamment
aidés.
Nous nous excusons
de devoir parler d'argent
dans un sujet aussi délicat.
Mais vous devinez sans
doute que cette enquête est
très dispendieuse, par le fait
qu'elle ne peut se faire de
vive voix (enquête directe
chez vous ou sur la rue) sans
vous obliger à taire ce que
vous pensez peut-être.
Nous espérons que vous
voudrez bien avoir
la générosité de répondre à
notre enquête, et la franchise
de répondre par un «oui»
ou par un «non»
à notre question.

de marcher avec vous
france théoret
la neige tombant lentement

rachel vinet délirante et folle

roger dulude
me refilant sa maîtresse
- pauline maltais 26 ans
épouse et mère -
et surtout qu'il en aime
une autre (micheline)
ou plus ou moins
tachant de me la refiler
sous prétexte
de la photographier et
sans doute finalement nue

(Rapports de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

MORDRE EN SA CHAIR
de NICOLE BROSSARD.

Considérant la poésie
comme l'informatrice
du sentiment
l'image rend en sorte
sensible la savante partition.

D'où l'idée
d'une publication de
MORDRE EN SA CHAIR
mérite pour se faire une
soustraction (c'est-à-dire
LES DÉMENTES).
Car l'image d'être une
sobriété précise le sentiment
(par exemple «et voici que
la sensation monte au long
de son reflet»
étant une pure image
s'il n'était «tisane douceur
dérobée a spectre démesure»
l'encombrant à la suite).
D'autre part se trouvant ici
précieuses
d'enlever entre les mots
ce que l'on dit le français
(les articles)
l'image et la structure
(par ailleurs suivant de trop
près la route tracée)
furent alourdis d'une volonté
(mais gauche) d'inventer.

LES DORMEURS
de LUC RACINE.

Considérant la poésie d'une
distinction avec la prose
et voulant en poésie
la signification
(moderne va de soi)
je me vois dans l'obligation
(le plaisir mais faible)
de n'accepter en vue
de publication éventuelle
que les parties s'intitulant

L'AUBE D'ÉTÉ
et LES DORMEURS.

Considérant l'art comme
parfaitement impuissant
sous le mot de trop
(la rature serait aussi
la muse)
et considérant que son
expression ne peut venir
qu'en la rigueur
de son expression
c'est-à-dire la concision
de sorte qu'étant
(malgré l'animisme)
somme toute agréable
de lecture et parfois même
de sens
le manuscrit fut pourtant
(plus précisément)
un manque presque entier
de modernité
c'est-à-dire de signification.

23 novembre 1965

j'aurais dit
J't'ai fourré ma christ!
j'aurais dit
Nous autres on se les passe
nos femmes!
j'aurais dit
T'es rien qu'un cul!
j'aurais dit
J't'ai eu ma christ!
j'aurais dit mais quoi sinon
qu'il n'existe entre les gens
mais plus précisément quoi
sinon
maintenant nous avouant
nos plus secrètes ruses
(la photographie pour moi de
même qu'en ta voiture
le vin)
de même qu'en nos corps
le reniement projeté
de l'esprit
(maintenant parlant des
illusions du mariage ainsi
que de la vie si librement)
qu'il nous semble désormais
débuter une longue route
(périssable est le mot juste)
nous projetant nos pensées
et nos corps
(l'aveu d'un homme
et d'une femme -
d'expérience va de soi)
pauline maltais
(supérieure en diction
forcée)
épouse de raymond michaud
(cuisinier en chef)
mère de trois garçons
(de un à cinq ans)
et bientôt ma maîtresse
et confidente.

27 novembre 1965

Sachant désormais l'amour
un pas de plus (ni moins)
dans l'éphémérité
(et non pas de s'y vouloir
éternels)

me voici baisant une autre
femme
(pauline maltais
mais non tout à fait d'avoir
comme à chaque début
échoué:
fatigue de conquête,
inconnu, amour faible,
nervosité)
roulant rapidement ce soir
chez moi
(automobile aux sièges
de cuir noir
mais en perte de sang)
produire l'éclat second:
tendresse, dialogue
approfondi, humour.

Ou tout simplement
ne devant pas
NÉCESSAIREMENT durer.

Roger Dulude satisfait:
se plaire.

Et moi: finalement
ne jouir de mon sexe
qu'avec les femmes.

30 novembre 1965

le silence enfin de la nuit
(et froide maintenant)
où me reposer
de trop de reproductions
(les chansonniers bêtement
ici:
michel benoit pourquoi
me distraire)

sachant de jour en jour
le mariage
ou toute épuisante familiarité
devant être évité
d'autant plus que
l'appartement
se confond maintenant
avec le silence de la nuit

(Lettre reçue de Belgique
de Ange-Aimée
Fournier-Mornard).

Cher Yvan.

Attendions avec impatience
ta lettre.
Merci.
T'en fais pas, il y a des jours
où, nous aussi, aimerions
rentrer à St-Lambert,
c'est bien humain.
Tu te fais des illusions
en croyant que l'on parle
«ben» déjà.
J'ai tellement de choses
à te dire je ne sais plus
par quel bout commencer.
Ce serait tout de même
plus logique de commencer
par le commencement...

La 1ère semaine, nous
n'avons pas fait grand-chose
à part visiter quelques villas.
Au 1er coup d'oeil,
c'est plaisant; mais quand tu
visites de la cave au grenier,
car les maisons de Tongres
ont, obligatoirement,
une cave divisée en plusieurs
petits compartiments qui
puent le moisi tellement
c'est humide et qui
ne servent à rien
du tout, à rien d'autre
que répandre la même odeur
dans toute la maison.
Que dire du grenier
où il serait possible de faire
de belles chambres, mais les
divisions sont comme celles
de la cave, on y entasse
des vieilleries, des vieux
meubles.
La seule différence entre les
deux étages qui ne servent à
rien, c'est que en bas ça pue,
en haut le vent hurle
à travers les tuiles
mal ajustées du toit.
Pas question de chauffage,
ni de salle de bain.
Je n'ai pas vu,
dans ces villas,
une cuisine qui ressemblait
à une cuisine, c'est une salle
à tout faire...
à la chaleur, près du poële,
la plupart du temps l'unique
appareil de chauffage
de la maison.
Ne parlons pas de leur
installation sanitaire, un vrai
scandale pour l'intestin...
Les Tongrois construisent
de la même façon
depuis des siècles.
De la brique, toujours de la
brique, sans aucune isolation
et ils sont tout surpris quand
on demande, quand on parle
de chauffage central.
«Mais c'est trop cher»
qu'on nous répond.
Ils ont bien raison de dire
que ça coûte cher,
nous sommes dans la maison
de grand-maman depuis 5
semaines (chauffage central
et eau chaude en quantité).
La température la plus basse
a été de 20F; la même
quantité d'huile aurait servi
à nous chauffer pendant 3
mois durant les plus grands
froids au Canada.
Il faut chauffer «au coton»
pour être confortable
et enlever l'humidité.
Comme nous ne sommes pas
prêts à construire
et que partout en Belgique
l'on exige un bail de 3 ans,
nous avons décidé de nous
installer chez grand-maman.
Cette semaine
j'ai de la compagnie,
en veux-tu, en v'là: menui-
siers, maçons, plâtriers,
électricien, plombier,
décorateur, etc.
René a décidé d'égayer
un peu la maison, je dois
écrire à travers les coups
de marteau en respirant
la poussière de plâtre,
pas très inspirateur...
La maison est très, très
grande, (4 grandes chambres
à coucher), mais c'est mal
divisé, il faut, pour accéder
à la salle de bain, traverser
la chambre de Sylvain.
Pour le moment,
nous décorons la cuisine,
le salon, les deux corridors
et l'escalier.
Plus tard
nous ferons les chambres.
Les Tongrois
n'en reviennent pas de voir
le va-et-vient et ils nous
disent: «C'est pourtant une
belle maison que vous avez».
Hier, le livreur de la
blanchisserie, en voyant tous
ces ouvriers, me dit:
«Comment, vous ne trouvez
pas ça assez beau ici,
qu'est-ce que vous voulez
alors, un château?»
C'est crevant
de les entendre.
Pour eux, une maison
comme la nôtre avec
le chauffage central, c'est
une richesse.
Je crois que ce sera très joli
et très invitant une fois
les travaux terminés.
Quant au quartier, il faudra
bien s'en contenter
pour quelques années,
on commence d'ailleurs à ne
plus voir le décor qui nous a
tellement déplu en arrivant.
C'est le genre «bas de la
ville avec l'architecture
du Moyen Age».
Inutile de penser à construire
avec toutes
les responsabilités
qui incombent à ton père.
Si l'usine est solide,
au point de vue financier,
elle aussi est joliment ar-
riérée (ils en sont encore au
robinet de cave).
C'est toute une rééducation!
Ton père travaille comme
un fou.
Il a présenté un prototype à

l'Institut National (robinets avec mélangeur), dès que le brevet arrivera, ça va barder. L'usine a besoin d'être modernisée, au lieu de faire 350 à 400 robinets par heure comme il se fait chez nous, ici chez grand-père, en faire 50 c'est un record...

Au début, M. Mornard ne laissait pas ton père d'une semelle et avait toujours peur que René dépense son argent.
Dès qu'il entendait dire que René était allé à Bruxelles ou ailleurs pour avoir des informations ou revoir d'anciens bons clients, c'était une crise à n'en plus finir.
Un samedi, ton père s'est fâché et lui a répondu que la survivance de l'usine dépendait de lui, qu'il savait ce qu'il avait à faire et que désormais il voulait travailler en paix.
Depuis ce temps, plus un seul mot, le grand-père est doux comme un mouton.
Mme Mornard est 100% d'accord avec René.
Au début, elle a cru bien faire en tenant son mari au courant des affaires, mais maintenant elle lui en raconte le moins possible, c'est préférable, sinon il s'énerve et devient insupportable.
René espère que d'ici un an, il aura à vendre une ligne complète de robinets: cave, cuisine et salle de bains.
Les employés ont repris le collier et sont très enthousiastes.
Il était temps que René arrive.
M. Mornard ayant l'habitude de tout faire, même sans jamais donner d'explications aux employés, faites-ci, faites cela, etc., mais pourquoi tel et tel alliage, pourquoi un calibre de 7 millimètres à tel robinet, quel pourcentage de zinc, etc., personne ne sait faire une analyse, ils sont complètement ignorants de la chose, complètement perdus et depuis plusieurs mois n'ont plus rien à vendre.
Avant d'avoir des chefs d'équipe, il faut d'abord en former, c'est tout un boulot!
Mais ton père semble très intéressé et bien satisfait de la réaction de ses hommes.
Ceux-ci ne se gênent pas pour lui dire qu'ils préfèrent ses méthodes et ses techniques à celles de son père.
Olier dit toujours: «Tant mieux, papa, si les Tongrois sont arriérés, on fera plus d'argent»...

Parlons des enfants.
Ils semblent très bien s'adapter.
Pensionnaires (du dimanche soir au samedi midi), tous les trois à Waremme, ville française, à 18 kilomètres de Tongres (une demi-heure de voiture).
Germaine a été classée en 6e moderne (7e au Canada), on l'a trouvée très avancée pour son âge.
La seule chose qui l'embêtait, c'est le système métrique, mais son professeur lui a très bien expliqué.
Elle s'est beaucoup ennuyée les deux premières semaines et a perdu quelques livres à son poids, mais tout est rentré dans l'ordre, car le dimanche soir, elle est gaie et n'oublie jamais son sac de provisions pour la semaine car, dit-elle, maintenant que je suis «dégênée», j'ai faim.
Quant aux gars, le préfet n'a pas applaudi à la lecture du bulletin de fin d'année, «faibles en tout et partout».
Le cours secondaire ici est beaucoup plus avancé.
L'enseignement de l'anglais est très poussé, par exemple, en 10ième Se. on enseigne déjà la littérature anglaise.
Olier a été refusé à 2 écoles techniques.
Pour la Belgique, c'est une catastrophe de passer de la 11ième au cours technique et pour obtenir le diplôme homologue qui donne accès aux universités, ils doivent faire 2 années, donc les 2 dernières années du cours secondaire à la même école, ce qui veut dire qu'ils répètent les 10 et 11ième Sc.Math.
Si on peut appeler ça répéter, car ils apprennent des choses en math et en géométrie et dans d'autres matières qu'ils n'ont jamais vues au Canada.
Olier craint un échec.
Nous ne voulions pas les placer dans la même école, bien entendu.
Sylvain était déjà installé à l'Athénée Royal depuis 3 jours, sommes allés à Vise, à l'Athénée aussi pour placer Olier.
Tu aurais dû voir la bande de vieux professeurs pas pressés, le secrétaire empâté qui nous faisait des difficultés parce que un cas semblable ne s'était jamais présenté, etc., etc..
Le préfet de Sylvain, un jeune déluré, très sympathique, bien qualifié,

en une demi-heure,
après un appel au bureau
d'homologation à Bruxelles,
a réglé le cas et lui a dit: «Tu
peux entrer ce soir
si tu veux».
Finalement, Olier a demandé
de l'inscrire à la même école
que Sylvain.
Pour ne pas les mettre
ensemble, le Préfet l'a inscrit
en 2ième Sc. A.
mais il était trop faible et on
a dû le classer avec Sylvain.
Il gueule, tu comprends bien!
Il a l'âge universitaire
et il est avec des jeunes
de 15 et 16 ans.
L'Athénée est une école
récente, très moderne
et les professeurs, sauf un,
sont très bien.
Sylvain semble toujours
au-dessus de ses affaires et
d'après l'administration et
les surveillants, personne
n'a rien à lui reprocher.
Bonne nouvelle:
«Il ne pisse plus au lit...»
Olier est à l'école ce qu'il est
à la maison, il passe
ses complexes sur Sylvain et
se rend impopulaire auprès
des élèves, garçons et filles.
Ils diront bien ce qu'ils vou-
dront mais la vie de
pensionnat leur fait du bien,
la discipline y est assez
sévère et ils en ont besoin.

Tu as bien fait de rester
au Canada, sinon tu aurais
goûté à l'Athénée,
ici le B.A. ne se prépare pas
à l'Université.
T'occupes-tu de ton sursis
pour le service militaire.
On nous en a parlé à deux
reprises.
Ton père a écrit ici, mais ça
ne suffit pas, tu dois
te rendre au Consulat Belge
à Montréal afin de régler ton
cas, car tu es classé et inscrit
comme déserteur.
Watch tes fesses!

Tu peux bien passer tout
droit... le matin si tu
t'endors sur la «complainte
des séparatistes»...
Le séparatisme ici, ou plutôt
la question linguistique,
est à l'ordre du jour, mais
les flamands ont toujours été
fiers de pouvoir
se débrouiller en français.

Je ne t'ai rien dit de nos
meubles, nous achetons
des meubles de qualité mais
simples de ligne.
Les chambres des gars sont
meublées de bois de teck:
lit, commode, secrétaire,
bibliothèque, chaise et garde-
robe, car ici il n'y a pas de
garde-robe dans les murs.
Germaine a choisi la même
chose que les gars

mais en chêne clair, c'est très
joli et bien pratique.
Les meubles sont très bon
marché ici.
Les matelas de $130 au

Canada se vendent à $50 ici.
Nous dormons tous les cinq
sur des «Beauty rest» avec
une couverture électrique
s'il vous plaît.
Ici, à Tongres,
ce fut une révélation.
Maintenant les électriciens
en exposent
dans leurs vitrines.
On va les déniaiser...

Tous les accessoires
électriques, poêle, frigo
(Philco à 2 portes,
dégivrage automatique, etc.,
etc., séchoir, fer,
grille-pain, etc., ont été
achetés à Bruxelles
avec 15% d'escompte
sur chaque article,
les couvertures électriques
aussi.
Notre set de cuisine, table et
six chaises très légères et très
élégantes, arborite imitation
de teck et chrome, ainsi
qu'une armoire assortie est
très très joli.
Dès que les réparations
seront terminées,
nous compléterons la série
d'armoires au fur et à mesure
de nos besoins.

J'ai le strict nécessaire
en fait de vaisselle, rien
d'urgent pour le moment.

Papa a acheté une radio
avec les ondes AM-FM,
magnifique! il trône sur une
cheminée en attendant
une table.
Depuis 2 semaines, avons la
TV avec antenne sur le toit,
pouvons capter la Belgique,
l'Allemagne et la Hollande.
Le meuble est très beau.
Tous ces appareils sont
de marque Philipps et sont
fabriqués en Hollande.
Avons acheté une voiture 4
portes (grosseur de la Dodge
à Ned) une Opel, fabriquée
en Allemagne par GM et
elle nous a coûté $1700 taxe
comprise, meilleur marché
qu'une Volks au Canada,
ici la Volks se vend $1200.

René a failli faire
dans ses culottes la 1ère fois
que je me suis promenée
dans nos rues étroites
avec son Opel, c'est moins
dangereux en sens unique.
C'est une voiture solide et
assez élégante, gris foncé
avec intérieur bleue.
Comme tout est étatisé,
plaques, assurances, etc.,
a fallu attendre 10 jours
avant d'aller prendre
livraison, chez nous

en 2 heures tout est fait,
on peut même s'assurer
par téléphone.
Parlons-en du téléphone,
la demande est faite depuis
notre arrivée et aucun signe
de vie, c'est l'État
et c'est mal organisé.
On nous dit
que nous devrons attendre
3 mois et René en a pourtant
besoin pour ses affaires.

J'avais promis à Germaine
un chien pour Noël et elle se
chargeait de me le rappeler.
Samedi elle a fait son choix,
un caniche noir qui,
en quelques mois, deviendra
argenté.
Agé de 4 mois, chien de
race avec pedigree, très belle
bête, nous l'aimerons tous
sûrement.
Germaine devra lui
apprendre à faire dehors
sa «petite commission»...
c'est ce qu'on dit ici.
Je l'ai réservé et elle l'aura
à Noël seulement.
Elle prépare sa Communion
solennelle pour le mois
de mai; pour elle c'est tout
un événement.
Les enfants fréquentent
l'École de l'État mais les
cours de religion catholique,
protestante ou israélite
avec la morale qui en
découle sont obligatoires.
C'est encore la mode ici
de «marcher au catéchisme»
trois fois la semaine.
Ceux qui ne sont jamais
sortis de leur patelin ne
connaissent pas grand chose
mais ils semblent heureux de
leur sort et s'accommodent
de leurs incommodités...
Règle générale, ils ne sont
pas pratiquants du tout.
Il suffit d'aller à Hasselt,
à Liège ou à Bruxelles
pour constater
une certaine évolution
dans tous les domaines.

Conclusion:
Tongres,
«c'est pas mal creux»
mais cela a un charme
et un certain cachet.
On ne s'ennuie pas trop.
J'ai trouvé très longs
les 2 premiers jours passés
à 15 Pannenoven mais
maintenant, c'est fini l'ennui.
Avec la radio,
le tourne-disque, cadeau de
grand-maman, la TV,
les cours de néerlandais
(disques) et ma petite
besogne, je n'ai plus
le temps de m'ennuyer.
J'accompagne René
dans ses déplacements.
Suis déjà allée à Bruxelles
à 3 reprises, la semaine
prochaine passons 2 jours
en Hollande, à La Haye
(contrats d'usine).
M. Mornard avait laissé
tomber les clients Hollandais
parce qu'ils exigeaient
autre chose
que des robinets de cave.
René a pris contact
et on l'attend mardi.
Il y a une fortune à faire
ici quand tout sera installé
convenablement,
il faut y aller doucement,
le grand-père tient
à ses machines.
Comme disait Séraphin:
«Les vieilles machines du
père sont pas d'avance»... il
faudra 2 ans avant de réaliser
de bons profits.

V'la les électriciens qui
«r'soudent»... si ça continue
je devrai m'accrocher
au plafond.
Ces travaux vont nous coûter
$1000, mais ils en valent la
peine, on se sentira plus
chez nous dans
un décor de notre choix.

Le loyer, le chauffage et
l'essence de la voiture sont
défrayés par l'usine.
La pension des enfants coûte
$22 par mois
pour chaque gars
et $18 pour Germaine
(et ils doivent fournir leur
papier de toilette) celui que
l'on trouve sur le marché,
ce qu'ils appellent
le «très fin» on n'en a pas
d'aussi raide au Canada.
Ce qui prouve que les
Canadiens ne se passent pas
n'importe quoi
sur les fesses...
Sur ce je te laisse à
ta mexicaine et à tes poèmes.
Je comprends maintenant
pourquoi les chansonniers
Canadiens viennent
décrocher les prix en Europe.
Jamais je n'ai entendu autant
d'âneries et de chansons
insignifiantes depuis 1 mois,
aucune poésie, aucun
message, rien en somme.
Vive les Canadiens et vive
les Américains.
Quand je trouverai,
si j'en trouve, des critiques
littéraires, des poèmes, etc.,
je t'enverrai les coupures.
Voilà notre petite histoire et
notre inventaire.
Tu serais gentil de passer ta
lettre à Gertrude et à Alban,
je n'ai pas le temps d'écrire
aussi long et je sais qu'ils
attendent des nouvelles.
Les enfants t'écriront durant
les vacances de Noël, avant
ce sera difficile, ils sont
bien occupés et les examens
arrivent.
Salut, vieux, on t'embrasse
en «gang» et on t'aime bien.
Ange-Aimée

31 novembre 1965

(Lettre reçue de
Pauline Maltais-Michaud).

Cher Yvan.

Je ferai avec toi le récit long,
parfois ennuyeux,
de quelques années
où j'ai connu des difficultés,
mais aussi des joies
parfois très grandes.

Nous ferons d'abord,
avec ta permission,
un petit voyage
à Baie Comeau en 1959.
Ne prends pas ta valise,
nous le ferons en pensée ce
qui prendra moins de temps
et moins d'argent.
Alors on y est?

Nous sommes en juillet;
le ciel est tout bleu,
la campagne est gaie, bon
présage pour un mariage.

Une petite bonne femme
toute blanche vient de tendre
la main au joli garçon qui lui
passe au doigt un anneau.
Elle prie de toute sa force,
elle demande la réussite d'un
mariage, d'une vie à deux,
elle demande
d'aimer toujours.
Convaincue qu'avec l'aide
de Dieu elle y réussira.
Qu'elle saura donner
à cet homme le bonheur
qu'il attend d'elle,
les enfants qu'il désire
qu'elle lui donne.
Ils ramèneront père mère
et frère du mari à Rimouski
pour ensuite se retrouver
seuls dans un petit chalet
à St-Fabien sur mer.
Il sera tout bouleversé de
voir des larmes sur les joues
d'une petite fille qui s'émeut
devant l'aube rose
qui se lève.
Surpris de la voir se jeter
avec rage dans l'eau glacée
du fleuve dans laquelle lui
ne peut laisser ses pieds
que deux minutes.
En colère devant
une pendule marquant déjà
5 heures lorsqu'elle est
partie à une heure un livre
sous le bras derrière la forêt.
La réconciliation se fera dans
l'herbe près du foulard où les
fraises attendent patiemment
d'être dévorées.

Après quinze jours,
gavés de soleil, de sel marin
et d'amour ils retrouveront
leur travail respectif.
Lui cuisinier dans un hôtel
de la ville, elle secrétaire
en banlieue où ils ont un tout
petit appartement.

Elle oubliera l'heure
en compagnie d'une amie à
qui elle raconte son bonheur.
Lui boudera, elle parviendra
à le faire sourire à lui
arracher une parole un mot
par des larmes abondantes
qui se tariront aussitôt
entre ses bras.
Son exclusivité
en ce qui concerne la femme
la laissera surprise et peinée.
Il n'aimera pas qu'elle visite
une amie, une tante, sa mère.
Les visiteurs seront reçus
plutôt froidement.
Elle se sentira humiliée.
Loisirs: séance de cinéma,
balade en voiture.
Le besoin de voir maman
devient chez la future mère
un besoin de plus en plus
fréquent.

Le père se plie à ses caprices
malgré les nombreux arrêts
dus aux vomissements qui
se font sentir en voiture.
Elle se laisse cajoler dorloter
avec plaisir.
Ses tourbillons de joie,
ses caresses, sa douceur,
sa pudique passion, sa rage
de mordre la vie de toutes
ses dents sont pour lui,
homme posé tranquille, un
étonnement de chaque jour;
son amour pour cette femme
un peu enfant devient
protecteur mais en même
temps d'une exclusivité qui
lui fera à elle un peu peur.
Elle qui a besoin d'un
entourage amical, d'une cour
discrète mais présente.

Peu à peu elle s'apercevra
qu'il est jaloux
de ses cousins, oncles;
de ses amitiés féminines,
de ses pensées dont il a peur
d'être exclu.
De ses livres où il sait
qu'elle s'accorde
des moments loin de lui.
En septembre elle cessera
tout travail extérieur;
il l'installera chez sa mère.
Ainsi le budget déséquilibré
se rétablira.
Janvier: un appartement
qu'elle réclame lui sera
un précieux bonheur.

Par la fenêtre de sa chambre
du troisième étage
elle le voit venir chaque jour.
Parfois elle ira
à sa rencontre.
Il sait la retrouver à genoux
dans la petite chapelle
tout près de là.
Les longues marches dans
la neige suivent ces moments
d'exaltations mystiques.

Après avoir fait l'amour,
il s'adonne quelques fois
à des questionnaires
qui la rendent mal à l'aise,
qui l'oblige à mentir.
«Gaby t'embrassait-il?
Caressait-il tes seins?»
Elle: «Tu sais bien je n'ai
fait l'amour qu'avec toi,
pourquoi me peines-tu
ainsi.»
Il est jaloux de son passé,
elle est malheureuse
de le voir se torturer.
Elle le rassure; il oublie,
et recommence
quelques mois plus tard.
Un jour il lui dit comme ça:
«Tu sais Fernande,
elle travaille au Manoir avec
moi».
Son tricot lui tombe
des mains,
elle sent qu'il s'est forcé afin
d'être naturel en le lui disant.

Elle dit:»Le bonheur n'est
vraiment pas long et n'en
reparle plus».
Deux jours plus tard
il n'y repensera plus.
Dans un bonheur tout simple
ils attendent le bébé
avec impatience.
Il naîtra en avril sans
grincements de la part
de la mère, avec inquiétude
pour le père.

En «juillet60», vacances,
premier anniversaire de
mariage, pèlerinage au bord
de la mer, dans la forêt.
Sa mère à lui meurt après
une journée d'hospitalisation
le 12 juillet.
Le père sera seul avec
René 23 ans, Yvon 20 ans,
Monique 14, Véronique 12.
Malgré elle
et lui je crois aussi.
Une situation inattendue.
Elle demeurera quelques
semaines chez les parents de
Raymond afin de leur donner
le temps de régler
un compromis.
Une femme âgée
la remplacera sûrement d'ici
trois ou quatre semaines.
Faire la connaissance de ces
cinq personnes, pour elle
entrevues à peine trois fois,
sera intéressant,

de temps en temps difficile.
Le ménage, les repas
à préparer.
Le bébé malade.
Sa santé devient déficiente.
L'ennui aussi, le désir
d'avoir son mari près d'elle
ne lui aide pas à se rétablir.
Deux mois plus tard
lorsqu'il viendra la voir,
ils ne communiqueront
ni sur le point physique ni
sur le point psychologique.
Elle doute de sa fidélité
sans vouloir y croire encore.

A son départ elle ne peut
s'empêcher de lui
demander en pleurant
d'emmener l'enfant et elle.
Elle l'aime, elle veut être
près de lui.
Quatre mois plus tard
il la fait venir enfin.
Une rancune demeure,
il a sacrifié 6 mois
de son bonheur à elle en la
laissant chez son père à lui.

Elle lui demande ce qu'il a.
Il a changé, parfois
deux semaines se passent
sans qu'il sente le besoin
de la pénétrer, de l'aimer.

Elle sait pourtant
qu'elle l'aime encore
beaucoup.

1 décembre 1965

(Lettre reçue de
Pauline Maltais-Michaud).

Bonjour Yvan.

Tes embêtements ne sont pas
finis mon bonhomme.
Une semaine à ce régime
et j'arriverai trop tard
pour l'once de Martini.

Sérieusement j'hésite
à continuer, d'abord c'est
embêtant ou ce le sera
demain «pour toi» et puis
je me sens mal à l'aise,
pourquoi je ne le sais pas
au juste.
La peur du ridicule peut-être,
tu sais: il ou elle «raconte sa
vie».
C'est en fin de compte
toujours la même chose.
Donc du déjà vu
ou en tout cas entendu.
Enfin maintenant que
j'y suis, aussi bien y aller
à fond, et puis ce n'est
peut-être que la paresse
de revenir en arrière de peur
d'y retrouver mes fautes
à moi qui sait?
Nous sommes maintenant
en «61».
Les doutes commencent
à devenir sérieux.
Les téléphones anonymes,
les sous-entendus
des disons bonnes amies.

La rencontre d'un ami avec
qui elle sort sérieusement
avant son mariage, et qui lui
propose la consolation
et l'amour la met
dans une colère folle.
A sa rentrée le soir Monsieur
devra faire face à une scène
de jalousie
en bonne et due forme
et typiquement féminine.
Il ne dira absolument rien,
elle attendra en vain qu'il la
rassure d'un mot, d'un geste.
Après un voyage
d'une semaine en compagnie
de sa maîtresse, il reviendra
à l'appartement
où personne n'est là.
Une réconciliation se fera
sous les conseils de la mère.
Elle sera très superficielle
d'ailleurs. En compagnie
d'une amie, elle verra la voi-
ture de Fernande stationner
dans une clairière.
Sans réfléchir, elle sautera
de sa voiture, ouvrira la
porte de l'autre voiture où
deux corps nus lèveront du
siège aussi stupidement que
deux polichinelles sortent
d'une boîte de surprise.
Sur le moment aucune
réaction de sa part à elle,
sinon la sensation qu'on la
vide de tout, qu'on lui enlève
un tout qu'on lui avait donné
définitivement.

Retour chez la mère;
voyage seule à Québec.
A son retour des pardons,
des larmes,
des supplications.

Ils repartiront quelques mois
plus tard
pour Témiscamingue.
Elle avec sa rancune.
Lui avec l'intention de...
ne plus recommencer.

L'attente d'un enfant
n'empêchera pas
les cauchemars
où elle les revoit.
La haine fait place à l'amour.
Elle le déteste pour lui avoir
enlevé ses illusions,
sa naïveté enfantine.
Elle le déteste pour
la maturité qu'il lui donne et
dont elle ne sait que faire.
Qu'il lui donne malgré lui.
(Bonne chose).
Elle avait négligé la lecture,
toute occupée qu'elle était à
se désespérer, à se complaire
dans des larmes inutiles et
trop abondantes.
Elle s'y remet férocement,
elle lira jour et nuit.
De temps à autre, au cours
d'une promenade où
elle s'arrêtera près d'un lac,
d'une forêt, quelques larmes
viendront, mais elles seront
chassées avec rage.

Elle écrit de longues lettres
à ses amis, à sa mère.
Aucune allusion cependant
à cette petite expérience où
elle a laissé des idioties pour
prendre un peu de bon sens.

A la haine succède
une certaine indifférence.
Les enfants, le tricot,
la couture, les livres com-
blent le reste.
L'Amour! elle s'en balance.
Ce n'est qu'un sentiment
passager et toujours
à sens unique.
Il n'y a que l'amour pour
ses enfants qui ait un sens.
Elle consacre beaucoup
de temps à ceux-ci,
pique-niques, promenades.
Livres, lettres,
avec la nature fort belle de
ce pays elle devient sereine.

«63». Vacances d'été,
un mois chez sa famille à
elle, les enfants
l'accompagnent.
Lui viendra les rejoindre
en fin juin où ils iront à
Rimouski pour quinze jours.
Temps superbe.
La campagne natale
est magnifique.
Courses à travers les bois,
sur la plage,
le fleuve est tout près.

2 décembre 1965

Le matin levé à 4 heures
pour voir poindre le jour,
maman chicane un peu
pour la forme.
Mais dormir c'est laisser
quelques heures de la vie
sans les goûter pleinement.
Rencontre d'un grand ami,
Jacques médecin.
Promenade en bateau, pêche.
Elle se donne à lui.
Il désire la jeunesse qu'elle
possède, sa facilité de rire,
de pleurer pour rien du tout.
Il est tendre, beau garçon,
bien que plus âgé qu'elle,
il sait être jeune toujours.
Sorties le soir, danse,
cinéma.
Entrée tard, levée tôt.
Elle profite de chaque
minute.
Les enfants sont dorés
de soleil, heureux
des courses folles où maman
à elle aussi coure, gambade
tout son saoul.

Un matin à six heures
on sonne.
Le mari que l'on avait
facilement oublié est là.
Il va falloir laisser cette
vieille maison, la plage,
la forêt,
la mer.
Et aussi Jacques.
Les randonnées en bateau,
les étreintes, ce bien-être.

Les souvenirs d'enfance.
L'été est fini.

Il faut retourner à l'age
adulte, à la raison, à la
réalité, le rêve se termine.
Valises vites faites, baisers,
adieux, larmes.
On ne voit déjà plus la
vieille maison au toit bleu.

A St-Fabien
pour quinze jours
dans un petit chalet blanc, le
même où l'on a été heureux.
Ray passe ses jours
à Rimouski avec ses frères.
Que le départ vienne vite.
Que je me retrouve vite
là-bas.
Je me sens mal à l'aise
entre le rêve et la réalité.

Départ définitif.
Arrêts nombreux dus
à mes fortes nausées.
Consultation médicale
à Témiscamingue.
Verdict: enceinte
depuis trois mois.
Important pour moi de savoir
que le bébé sera de lui.
Encore plus pour lui.

La perspective
d'un autre accouchement
sans anesthésie
ne me charme guère.
Il m'offre une solution:
retour en décembre
chez ma mère.
Je refuse: revenir ensuite
devient trop difficile.
Le bébé naîtra donc
à North Bay,
l'hôpital est plus moderne,
le médecin parle le français.
Après huit jours difficiles
le bébé naîtra déchiqueté,
la mère sera plutôt révoltée
qu'autre chose.
Les contraceptifs seront fort
appréciés.
Le prêtre refuse à plusieurs
reprises l'absolution,
le fil qui me retenait à
l'Église se rompt facilement.

Yvan je t'ai bien assez
ennuyé pour ce soir.
Je triche un peu,
afin te t'embrasser.
Ta barbe me caresse,
ce qui n'est pas désagréable
du tout.

Bonne nuit.

seul (les pièces vides)

n'ayant pu (deuxième fois)
bander bon dieu sur elle
(pauline maltais)
jouissant à vide

heureux (vide étrange)
sans pourtant l'oublier
(louise guay)

Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne.

(Lettre reçue de
Pauline Maltais-Michaud).

Bonsoir Yvan.

Je suis un peu inquiète
tu sais.
Il m'a semblé percevoir
un peu d'humiliation
chez toi hier!
Je l'ai compris tu sais,
mais ça m'a punie aussi.
Je ne voudrais pas que ce
sentiment existe entre nous;
même l'espace
d'une seconde, même
si tu crois avoir raison.
Accepte-toi avec simplicité
puisque c'est fait déjà
pour moi.
C'est difficile?
On essaie dis?
On avait si bien commencé
tous les deux.
Alors on continue d'accord!

Je t'embrasse bien fort...
sur le front.

8 heures.
Une voix de femme.
Jolie la voix! bien posée,
demande: «Avez-vous une
conférence avec Hydro
Québec ce soir?»
Je demande éberluée
«Pardon mademoiselle?»,
on raccroche.
Qu'en dis-tu? Micheline?
Raymond?
De toute façon je n'aime pas
cette sorte de plaisanterie.
Et toi?

Hiver 1964.
Cocktails, réceptions, invités
par M. et Mme Député,
M. et Mme de Cristen, elle
propriétaire d'un magasin
pour dames, lui docteur en
science et propriétaire
de l'hôtel unique de la ville
où nous demeurons
présentement.
Mentalité: bourgeoisie snob,
même ridicule parfois.
Beuveries, festins,
discussions superficielles.
Ils m'emmerdent carrément.
Je les scandalise, excepté
M. Cristen qui lui rigole.
Raymond me fout des
sermons que je n'écoute pas.
Aux réceptions où j'ignore
jusqu'à la veille que je serai
là, je me venge en discourant
peu gentiment sur
la bourgeoisie sotte qu'ils
pratiquent où je suis tout
sourire, douceur, charme,
gaie même, arborant
une toilette sophistiquée
je joue gentiment le jeu
ce qui leur fait dire
à ces gens équilibrés:
Elle est renversante.
Le lendemain je les déçois
aussi brutalement.
Les invitations n'en sont pas
moins fréquentes.
Été 64.
Chalet en pleine forêt, ni
voisins, ni emmerdements.
Mes livres et les petits
me tiennent compagnie
pendant deux mois complets
où je me repose
«la nervosité» tout mon
saoul.
65.
Vacances de Noël avec mes
parents, un mois dans un
tourbillon de danses de flirts;
rencontre de Jacques
ce médecin dont je t'ai parlé,
je suis de nouveau
sa maîtresse.
Un professeur devient
un cavalier assidu, danseur
remarquable, fin causeur,
assez superficiel quand
même.
Athlète, beau comme
un Dieu de l'amour,
nous devenons inséparables.
Le ski le jour, danse
en soirée, et la nuit...
Engueulades continuelles
avec ma mère.
Elle appellera Ray pour lui
dire qu'il serait mieux
de venir au plus tôt,
je suis devenue
complètement folle
lui dit-elle.
Il ne se le fera pas dire
deux fois.
Discussions:
nous ne nous aimons plus.
Il m'offre toute liberté
à condition
de renoncer aux enfants.
Un non catégorique
de ma part.
Papa lui offre un terrain et
la main d'oeuvre nécessaire
à la construction
de la maison de notre choix.
Je demeurerai là
avec les enfants, il gagnera
de l'argent là-bas puisqu'il
ne veut absolument pas sortir
de cette ville.
Il refuse.
Je retourne avec lui
à Témiscamingue.
Mes malles seront faites
pendant deux mois
sans que j'ai eu le courage
de tout laisser aller.
Les discussions se font
de plus en plus longues,
toutes les nuits y passent.

Un mois après mon retour,
il voudra faire l'amour.

Je lui demande s.v.p. de s'en abstenir.
Je ne pourrai vraiment pas.
Il me prend d'une manière bestiale, une semaine après je marcherai avec difficulté, le col déchiré,
une hémorragie suivra.
Alors ce sera la révolte,
la haine, le dégoût et enfin le désespoir complet.
J'ai l'impression
d'être tombée dans la plus profonde des nuits, je ne vois rien d'autre que la fuite.
Pas une minute ne passe sans que j'échafaude des plans toujours nouveaux.

Entre temps, j'aperçois
un jour, dans la salle à dîner,
un groupe de garçons
qui n'avaient pas attiré
mon attention jusque là.
Un petit bonhomme
tout noir, de barbe et de gilet,
de cheveux, de regard.
Une jambe sur le genou,
un bras sur le dossier
de sa chaise, bougeant
à chaque seconde
pour tout et pour rien.

Je m'installe derrière
la grande table de façon
à observer sans l'être.
Je m'amuse à déchiffrer
chaque attitude, chaque
geste des garçons fort
occupés à critiquer la cuisine
de mon mari, ce qui me fait
sourire intérieurement.
Oh merveille ils parlent
en français qui me manque
terriblement.
Ils doivent posséder
des trésors de livres.
Mon bonhomme tout noir
qui me fait penser à
un écureuil par sa nervosité
et sa vivacité, son besoin
de bouger continuellement,
ses yeux, tout enfin
me semble intéressant;
même cette impression
d'être pédant, trop sur de lui
m'intéresse déjà.
Dusse-je ruser vingt quatre
heure chaque jour,
je lui parlerai bientôt.

Ce ne sera pas très long;
la rencontre a lieu au service
de réparation du garage.
La glace est rompue, livres,
musiques.
J'entre chez lui
porte ouverte, musique,
bas et tuque au plafond,
cadre à l'envers.

6 décembre 1965

(Lettre reçue de
Pauline Maltais-Michaud).

Bonsoir Yvan.

Un travail fou m'attend.
Je ne serai pas aussi longue ce soir.
D'autant plus qu'il te faut quelques heures d'études.

Février 65,
chambre 220 je crois.

J'y retourne assez souvent à cette chambre.
Je me détends.
Je flirt au début.
Malheureusement?
Je m'apercevrai un peu tard que le flirt n'est plus
tout à fait à ce stage léger où j'aurais voulu qu'il demeure.

12 mars.
Même chambre.
C'est mon 26ième anniversaire.
Un baiser! Je me retrouve sur le lit.
Un tourbillon de passion qui n'est pas à sens unique.
Mais il ne serait pas très sage de me donner à ce moment dans cette chambre d'autant plus
que je suis attendue.
La folie n'est pas encore complète.

Je garde encore assez de lucidité pour sortir de la chambre sans faire suite à cette étreinte.
Ray m'offre cent dollars, mes passages
pour Montréal, je trouverai du travail, une pension.
J'hésite encore.

Le 18 mars.
Je rencontre Roger près de l'Église où je suis supposée rencontrer le prêtre.
Je laisse la voiture, je monte dans celle de Roger
qui me conduira à Rouen.

Après avoir fait l'amour, il repart pour Témiscamingue.

Au matin je trouve une chambre à $7.00 la semaine dans un petit hôtel.
Du travail dans un restaurant le soir.

Le lundi suivant un poste de secrétaire est libre à l'Hydro-Québec.
Mon application acceptée.
Je débute le même jour.
Nanie a 28 ans, elle travaille avec moi au bureau.
Alcoolique, elle est vulgaire, mais sympathique, d'une réelle bonté, gaie et vive
elle est d'une bouffonnerie parfois incroyable.

Nos fous rires de gamines
sont fréquents.
Roger la rencontre
un samedi midi.
Nous sommes
toutes les deux attablées
devant un verre,
«dîner liquide» pour Nanie
c'est fréquent.
Il ne l'aime pas trop.
Roger se permet
de juger les gens trop
souvent sans les connaître,
il m'est arrivé de le constater
à quelques reprises.
À mon avis les gens sans
instruction ne manquent pas
forcément d'éducation.
Nanie est de cette catégorie.
Elle a un complexe
d'infériorité très fort.
Mais ses qualités de coeur,
son optimisme sont des
qualités très fortes aussi.

Je trouve un appartement
enfin!
Roger n'aime pas
cette chambre d'hôtel.
Moi non plus d'ailleurs.
Nanie prendra l'appartement
suivant.
Parfois le soir je frappe à sa
porte, je ne peux demeurer
seule lorsque la pensée des
enfants est trop puissante.
Je deviens complètement
folle.

Elle ne demande pas ce que
j'ai à trembler, pourquoi
tout à coup je deviens
fiévreuse et grelottante.
Elle me donne un verre et
nous discourons sur
les hommes, ses nombreuses
expériences sexuelles,
elle a fait une année
complète le commerce de
son corps, ses impressions
racontées avec humeur me
font
parfois rire aux larmes.

Du jeudi au dimanche
je travaille le soir
dans une boîte.
Je sers à ces messieurs
des énormités d'alcool.
Les salaires en pourboires
sont énormes.
J'organise un petit nid
pas luxueux mais bien à moi.
Roger viendra passer
chez moi une fin de semaine.
Nanie me remplacera au bar
pour la circonstance.
Je devrai quand même
travailler samedi soir.

Le vendredi soir
après des heures d'incerti-
tude il viendra enfin.
Une soirée, une nuit,
une journée.
Samedi
au bureau jusqu'à midi.

Sera-t-il parti lorsque
j'arriverai à la maison!
il ne sera pas là
mais sa malle y est,
donc il reviendra.

Mais le samedi soir lorsque
je reviendrai en courant
de la boîte, il se sera envolé.
Après une crise de larmes
de deux heures, de colère
et de révolte contre cette
saloperie de femme qui
se permet de pleurer sur
un idiot un égoïste et un
menteur
je m'endors aussi calme
qu'on peut l'être
dans des pareils moments
c'est-à-dire très peu.

Le travail continue,
une surprise m'attend
le lundi suivant.
Mon mari est là, il m'attend.
J'ai de la peine
à le reconnaître,
le Père Pelletier, un ami,
l'accompagne.
Si je ne le suis pas vendredi
(les papiers qu'il me donne
à lire le prouvent) je n'aurai
plus jamais droit aux enfants.
Le service social
s'en occupera.
C'est-à-dire l'Orphelinat.
Je me sens frémir.
Je le suivrai.

Vendredi j'aurai démissionné
du bureau
et laissé l'appartement.
Je les mets à la porte
calmement mais fermement.

Je téléphone à Roger pour
l'informer de mon départ.

Au retour
une lettre de lui m'attend.
Ray m'a dit
il y a quelques minutes:
«Je t'ai retrouvée grâce
à un homme que je ne
connais pas.
Il m'a téléphoné pour me
donner ton adresse ici».

Roger en terminant sa lettre
me demande pardon
de l'impardonnable.
Un doute persistant
me rend malade de dégoût.
Est-ce que Roger
se serait permis ça.
(Je ne le sais pas encore).

8 heures 55.

Je suis forcée
de discontinuer.
Mon travail m'attend.
J'ai quand même le temps
de t'embrasser
bien tendrement.

7 décembre 1965

(Lettre reçue de
Pauline Maltais-Michaud).

Salut!

La dernière ce soir,
c'est-à-dire l'avant dernière,
j'en garderai une en réserve.
Bientôt je l'écrirai
peut-être plus tard aussi,
je ne sais exactement.
Je préférerais
que ce soit pour bientôt.

Tu m'appelles ce soir?
il se peut que tu aies appelé
hier, je suis partie
un peu plus tôt.
J'ai reconduit Roger chez
lui.
Il me donne l'impression
d'être «à ses propres yeux»
un conseillé expérimenté
veillant comme un tendre
père sur ses deux enfants.
Je rigole.
Je rentre à la maison très tôt
à la surprise
de mon «souffre-douleur».
Il me parle
d'un prochain départ
pour un pays étranger.
Je ne questionne pas,
même si mon intérêt
est au plus haut.
Et me revoici après
une journée bien remplie
de travaux ménagers,
une heure d'enseignement
à mon fils André.
Quelques temps de lecture,
de cuisine, une heure
de sommeil, un bain
et les heures passent
assez rapidement.
Je t'embrasserai
dans quelques heures
au téléphone, baisers rigides
si l'on peut dire.
Mais en fermant les yeux
avec l'imagination
on parvient
à se rencontrer réellement
l'espace
de quelques secondes.

Fin avril 65.

Nous nous installons
à Montréal définitivement
avec les enfants.

Le soir de mon départ
de Rouen, j'attends Ray
à 11 heures.
Assise sur le divan
qui ne servira plus de lit
maintenant;
je pleure cette liberté
où je me suis senti vivre
réellement, égoïstement,
où tout mon moi a participé
à mes moindres gestes,
mes pensées; j'ai ri, pleuré,
chanté, lu, écrit, mangé,
dormi, aimé quand
il me semblait bon
de le faire.
Chaque pore de ma peau,
chaque partie de mon esprit
ont participé à tout ce que
j'ai vécu, à tout ce qui fut
banal ou important.
Chaque être
que j'ai rencontré
m'a apporté quelque chose
que je garde encore comme
un précieux trésor.
J'ai eu un peu froid,
un peu faim,
mais avec quelle joie
Nanie l'alcoolique,
Alberte la prostituée mariée
et mère en parfaite entente
avec un mari qui dit
«Son travail est aussi
honorable que la secrétaire
qui vend son esprit à un
patron idiot qui la considère
comme une machine».

Le simple minier à qui je
sers à boire le samedi soir,
afin d'oublier dit-il
«Son enterrement vivant de
la semaine».
Le médecin qui lui se paie
une orgie de fin de semaine.
L'ignoble bonhomme qui
vend le corps des pauvres
filles qui lui ont cédé
en même temps leur esprit,
leur âme.
Le patron du bureau qui me
déshabille chaque matin avec
ses petits yeux de cochon
affamé.
Rock jeune garçon plein
de vie, de gaieté, curieux de
tout, sentimental malgré lui.
Et Roger qui vient
se rassasier à mon corps
que je ne lui refuse pas.
A qui je me donne
sans restrictions.
Les longues heures
où je réfléchis, je pense,
je cherche.
Tous et tout sont enfermés
en moi,
je ne veux rien oublier,
je ne veux pas m'habituer
à l'absence;
pas une minute, pas un détail
ne doit être oublier.
Ces souvenirs sont à moi, je
les veux toujours là présents.
Aucun remord, aucun regret
ne doit venir troubler
ces courts moments qui sont,
par leur intensité, éternité.

Pour ce bonheur d'avoir
ressenti ces sentiments
de plénitude intense.
Cette simple sérénité,
je recommencerais tout,
dès demain, même à cette
minute.
Sincèrement.

11 heures passe,
une mustang, une main qui
s'agite, Roger est venu me
dire bonsoir.
C'est définitif.

Montréal.
J'ai beaucoup à faire,
ce qui ne m'empêche
malheureusement pas
de penser, de désirer
une présence lointaine
toujours présente en moi.
C'est la débâcle.
Il faut me ressaisir non pas
pour oublier mais pour
atténuer ce désir qui fait mal.
Je trouve du travail; je cours
les librairies, les musées,
les rues achalandées de gens
qui me semblent indifférents
à tout.
Les bruits, la chaleur,
les courses pour gagner
une heure.
Et la nuit mon corps
de marbre que je donne
à un homme qui me dit:
«quelle glace tu es.»
Attention ma fille, tu vis
avec nous sous condition,
souviens-toi.
A l'aube après avoir vomi
de dégoût, je me retrouve
toute nue
dans un fauteuil du salon.

La chambre des enfants
est un refuge où je trouve
le courage de recevoir
les humiliations d'un homme
humilié, haineux, qui devient
d'une intelligence géniale
lorsqu'il s'agit de se venger.

Ma correspondance est
ouverte, les téléphones
vérifiés, les sorties se feront
en sa compagnie.
Ses amis se font tout à coup
nombreux et d'une vulgarité
qui m'écoeure et à lui aussi
je suppose mais compensée
par la révolte qu'il sent chez
moi, le tremblement de mes
mains lorsque je sers la bière
le font sourire de joie.
Après chaque beuverie, il me
prendra avec une bestialité
qui me fait peur chaque fois.

J'apprends pendant ces mois
à séparer
mon corps de mon esprit,
impassibilité chez une
femme oh que non.
Avec un acharnement
qui m'empêche de sombrer
dans la folie du suicide
qui devient à chaque jour
plus intense, je parviendrai
à oublier que le jouet que
je suis est avec lui en lui,
pour retourner en pensée
là-bas.
Même si c'est parfois
très difficile, les moments
où j'y parviens
sont pour moi une énorme
victoire.
Je veux vaincre
et je réussirai.
Le travail extérieur,
les enfants me donnent
un certain équilibre
si ce n'était de ces maudites
nuits qui s'éternisent
de plus en plus.

Septembre, mercredi le 15,
un téléphone au bureau,
c'est Roger!
il sera à Montréal
définitivement.
On prend rendez-vous.
Après avoir raccroché,
je pleure comme une sotte
que je suis.
De joie, de peur aussi,
peur de ce qu'il va
m'apprendre peut-être?
Avec raison d'ailleurs,
il m'annoncera
quelques jours plus tard
son prochain mariage.
Oh le plus simplement
du monde,
comme s'il m'annonçait
la météo du lendemain;
je n'y crois pas
après le trouble du moment
passé.
Nous faisons l'amour,
je lui dis que je ne crois rien
de ces stupidités.
La constatation du contraire
n'est pas longue.
L'idiotie fait partie de
chaque être humain.

Ce qui me révolte c'est
qu'un homme que je croyais
très intelligent soit devenu
aussi complètement cinglé
en si peu de temps.
Énorme bêtise.
Il me faudra maintenant
apprendre à le mépriser pour
ne pas continuer de désirer
une présence qui
ne m'accompagne pas.
Ca ne devrait pas être trop
difficile, il sait humilier et
ridiculiser la plupart des
gens et des choses avec
doigté, mais je lui trouve
des excuses trop facilement
encore.

Il m'aura à son insu
donné quelque chose de vrai,
d'inattendu, il le sait?
mais non il ne sait pas,
il ne s'en fait même pas
la plus petite image.
Lui en vouloir! et de quoi?
peut-être d'une chose
pour moi importante.
Le ridicule,
ça me met toujours dans
un état voisin de l'agonie.
Le mépris de moi-même,
oh que non.
Tant que je peux me regarder
en face à face avec mon moi,
ce que je parviens encore à
faire, je ne me méprise pas.

Je dois te remercier Roger
pour ce refuge que tu m'as
donné en plaisantant,
merci de la joie
d'avoir rencontré Yvan.

Que sera la prochaine?

Le désir que Roger ressent
encore pour un plaisir
physique
qu'il sent échapper?
Les excuses faciles
de ma part.

L'envie de te fuir, toi,
en même temps que le désir
d'être chez toi.

L'impression que j'ai d'être
une balle que l'on se projette
sur une cour de tennis.

Cette impression aussi
de détente complète,
de joie,
de dégagement près de toi,
d'où provient-elle?

14 décembre 1965

posant enfin mais quoi maintenant
le cercle nul posant en nous
la ronde des heures aux horloges publiques
ma ville! soleil!

perdues les paroles vaines chaque jour plus
internes sont les maux intérieurs
mais que signifie: le cercle posant enfin
son centre plus interne en toi

la ronde des heures mais quoi sinon
toi

disant la vérité.

(Lancement
Les Éditions
de l''Hexagone).

L'ÂGE DE LA PAROLE
de Roland Giguère.

15 décembre 1965

(Carte postale
reçue de Belgique
de Ange-Aimée
Fournier-Mornard).

Bonjour,

Je sais que les autres
n'auront pas le temps
d'écrire avant Noël.
T'en fais pas si ton cadeau
arrive en retard, ça viendra.
Ton père travaille fort
& sa responsabilité n'est pas
de tout repos.
Olier passera 3 jours à Paris
(voyage organisé
par l'école).
Je vais profiter des vacances
pour leur faire visiter les
environs, ils vont sûrement
s'embêter à Tongres.
Ils te trouveront chanceux
d'être resté là-bas.
C'est bien normal
qu'à leur âge ils s'ennuient.
Tous, nous te souhaitons un
Noël à ton goût & une année
sur le même modèle.

Baisers des Mornard.

16 décembre 1965

(Carte reçue de Belgique
de tante Françine Mornard).

Cher Yvan.

Je vous souhaite
(à toute la famille)
une bonne et heureuse année
pour 1966
et un joyeux Noël pour 1965,
et comment allez vous
je n'ai plus eu de vos
nouvelles depuis longtemps
et est ce vous ne voulez pas
m'envoyer une photo
de vous
j'ai beaucoup des photos
de votre famille
mais plus une de vous
si vous voulez m'envoyer
une
cela me fera grand plaisir,
car je vous ai envoyé
votre père et vous quatre
en Turquie
chez le frère d'Oncle Jony
c'est pour cela je vous
demande d'envoyer une
de vous pour moi-même
et cette photo qu'on a tiré
au bois de la cambre
est ce je peux avoir une
de cela aussi,
enfin j'espère que tout va
bien chez vous
en attendant des gros baisers
à toute la famille
de Tante Françine
et Oncle Jony.

17 décembre 1965

m'accouplant dès lors
(pauline maltais
précisément
madame raymond michaud)
une jeune femme
avec qui parler
très doucement
et rire jusqu'au matin

marchant maintenant
seul sous la neige
avant d'aller dormir

19 décembre 1965

Le ciel est bleu.
La neige: très blanche.
Très froid malgré le soleil.
Ma fenêtre est fermée:
j'entends pourtant
les moineaux.
Il fait clair: pourtant je laisse
ma lampe allumée.

J'ai fait de l'ordre
dans la maison.
Rien ne bouge.
J'ai dormi très tard ce matin.
J'ai fait de l'ordre
dans mon corps.

Hier soir, je me suis
accouplé avec délire.
C'était la première fois
(j'ai pourtant fait cent fois
l'amour)
que j'éjaculais librement
dans une femme.
Hier soir, j'ai fait de l'ordre
dans mes accouplements.

Mes chambres
sont silencieuses.
Michel Benoit est en voyage:
de plus il déménagera
bientôt.
Je resterai seul.
Je fais de l'ordre
dans mes chambres.

Mais quelle écriture
sera la mienne?
Voilà ce qui m'inquiète
aujourd'hui.
Voilà mon problème.

(Carte de souhaits
envoyée à tante
Françine-Alexa Mornard,
en Belgique).

Chère tante.

Gros baisers du Canada.
Comme vous le savez
peut-être, mon père est
retourné vivre à Tongres
avec toute ma famille.
Moi, j'habite toujours
au Canada.
J'irai sans doute vous voir
cette année ou l'an prochain,
en allant visiter mon père
et mon grand-père.

Gros baisers et bonne année
ainsi qu'à l'oncle Jony.
Mon adresse est maintenant
celle-ci:
3075 Barclay, apt 9
Montréal,
Québec,
Canada.

20 décembre 1965

(Lettre envoyée
à Ange-Aimée
Fournier-Mornard,
en Belgique).

Chère Ange-Aimée,

j'ai reçu ta... courte lettre,
et ta carte postale.
Ton lecteur se porte bien.
Mais c'est bientôt Noël:
dîner chez les Darche
(comment refuser après
plusieurs invitations!);
aussi, souper chez
les parents d'une copine.
Je n'accepte plus
d'autres invitations.
Le temps me manque.
Car les examens
s'en viennent viennent
(air connu).

Mon locataire, Michel
Benoit, est tombé en amour
à Québec.
Il me quitte au début
de janvier pour aller
demeurer à deux pas
de sa dulcinée.
Bien que Michel et moi,
nous entendons bien,
la nouvelle de son départ
me réjouit:
la solitude me manque.
Je compte désormais
demeurer seul.
Comme le temps est doux
quand il est silencieux!

Je regarde ta carte postale:
«Les ramparts» de Tongres.
Je me souviens d'avoir eu
16 ans, et de m'y être parfois
promené seul.
La solitude est l'un des plus
grands événements de la vie.
Je vous envoie, à toute la
famille, un petit cadeau (*).
Je vous le dis tout de suite:
ce n'est pas grand chose.
Je ne puis ajouter
qu'une citation:
«La voix des sources
et la voix des clairs de lune
Se mêlaient aux sanglots
des mers et de la dune,
Les chants de Montsalvat
à l'ivresse d'Yseult...»
(Paul Morin).
Je vous embrasse tous.
Et j'espère que l'année
nouvelle vous apportera
moins de chambardements.
P.S.
Je demande à Germaine
d'embrasser grand-mère
et grand-père en leur
souhaitant une bonne année.
Deux fois de suite.
Pas plus, pas moins.
C'est la condition à remplir
pour rendre heureux.
Ainsi le désire
la superstition.

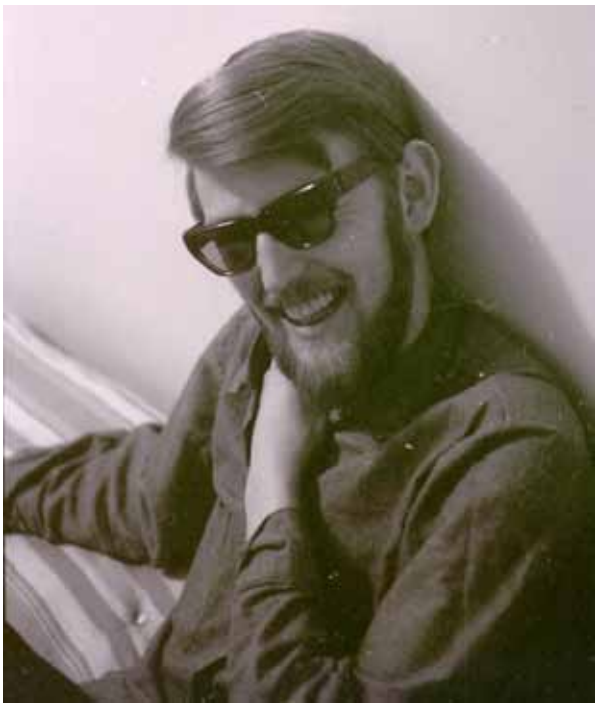
* Disque
de Gilles Vigneault,
Columbia FL292.

(Carte de souhaits reçue
de ma famille en Belgique).

Bonjour.

Toute la famille est «busy».
Les réparations &
améliorations sont toujours
en cours, ce n'est
qu'un emmerdement
de plus. Olier est enchanté
de son voyage en France.
Toute la famille est bien &
te souhaite une Bonne
Année.
Baisers.
Ange-Aimée.

Bonne Année
à mon vieux barbu.
Pour Noël j'ai eu un caniche.
Et toi qu'as-tu fait?
A la maison nous avons fait
peinturer.
C'est bien plus joli.
A l'école ça va: comme
résultat moyen j'ai eu 76,7.
Pour le confort
vive le Canada!
Tout près, on construit,
brique par brique.
Quand il pleut elles nagent.
Je t'écrirai un peu plus tard.
«Salut». Germaine.



(Carte de souhaits reçue
de Renée Darche).

J'espère que tu seras un des
nôtres pour le jour de Noël,
ça nous fera bien plaisir.
D'une compagne.
Renée.

(Carte de souhaits reçue
de Louise Léger).

Mon cher Yvan.
Que Noël et l'An Nouveau
t'apportent la santé,
la chance et le bonheur
ainsi que la réalisation
de tes plus chers désirs!
Louise Léger

(Carte de souhaits reçue
de mon frère Sylvain,
en Belgique).

Cher Yvan.
Ici, tout va assez bien.
L'école c'est plutôt «tuff»
mais ça s'endure
(le programme est peut-être
deux fois plus chargé
qu'au Canada).
Les gens sont plus
accueillants et plus chauds
qu'au Canada
mais ils sont moins sincères.
A l'école les surveillants
sont comme partout
pas «ben», «ben» brillants
et ils gueulent à tout casser;
entre autre, il en est un qui
a fait 3 ans d'unif (3 fois
sa 1ère et il l'a échoué 3
fois) les autres n'ont que leur
1ère (soit la 12 au Canada).
L'architecture
c'est magnifique parfois,
souvent ça ressemble
à ville Jacques Cartier où
l'on aurait serré les maisons.
Nous avons un terrible hiver
semble-t-il environ 42F.
L'isolation, ça n'existe pas
semble-t-il;
alors ça nous coûte
aussi cher de chauffage ici
qu'au Canada en janvier.
Pour tout dire
c'est mal «foutu»
mais ça a un certain cachet.

Ici les gens sont encore
très marqués par la guerre
et ils en parlent très souvent,
pourtant c'est l'allemagne
qui a le monopole
en robinetterie en Belgique
(si «pwa» réussit, ça ne sera
plus pour longtemps).
Tout va pour le mieux
si ce n'est d'être en cage
au pensionnat.
J'espère que «tu vas» bien
et que tu ne passes pas trop
les avant-midi à «roupiller»
depuis que tes deux
réveille-matins
se sont envolés.
Comment as-tu arrangé
ton appartement?
Au fait, es-tu encore capable
d'ouvrir les robinets
dans la cuisine,
n'y a-t-il pas trop
de vaisselle?
Bonne chance et ne t'ennuie
pas trop,
Ton frangin, Sylvain.

(Note laissée par
Michel Benoit).

Yvan,
- Il y a un étudiant
de Sherbrooke qui couchera
à l'appartement ce soir,
il doit arriver vers 10-11
heures PM.
Il te remettra ma clé.
- Je serai à Montréal pour la
fin de semaine.
J'arriverai vendredi midi.
Je viens avec France.
- Toujours au sujet de Noël,
tu peux continuer le beau
travail que j'ai fait dans la
bouteille de «Ballantine»
mais laisses en pour France.
- Qu'est-ce qui se passe ici,
c'est un vrai bordel, ta porte
barrée
donc je ne peux utiliser le
téléphone,
la transformation
de l'appartement en magasin
de meubles...

(Carte de souhaits
reçue de tante Catherine).

Cher toi.
Comment vas-tu?
tu dois avoir des envies
de traverser la mer pour aller
passer Noël avec tes parents.
Ou tu as quelque chose
de fort intéressant
pour te garder chez-vous.
As-tu souvent
des nouvelles.
J'ai reçu une carte,
ils ont l'air contents d'être
là.
Ici ça va comme ça.
Pas besoin de te dire
si j'ai des journées d'ennui
surtout à ce temps-ci.
J'ai une nièce qui demeure
avec moi elle a 17 ans et est
bien fine comme elle est pas
trop dans le vent (comme
sa tante) elle est contente
de partager ma vie.
Bonjour je t'embrasse
pour le jour de l'An.

21 décembre 1965

un deux Trois coups
marquant le
Début du poème (qu'est-ce
qu'écouter aux portes
(de la gloire ou plus
simplement cette autre
Porte (le fruit de ta douleur
nulle) battant vaine
Musique) et peut-être des
mots) qui peut-être écoute
plus que l'on entend

voici donc l'horizon le
cirque déjà tour
nant la roue des heures dans
la tente démontable.
N'écoutez pas la vertu vous
offenser.

Or en ce pays soyez moins
juste
du seul désir d'écouter
peut-être un nouveau
langage

Car ainsi va la vie que nul
en nous n'entend

22 décembre 1965

D'être à nouveau seul
(et noël encore ou comme
le disait louise marleau:
la nostalgie d'une enfance
s'éloignant sans retour)
et rêvant entre les mots
d'un amour très calme
(mais n'étant
ni pauline maltais ni d'autres
trop pures sexualités
- bien qu'étant venue
ce matin me porter un sapin -
se plaisait à le déclarer:
dormir ensemble
nous enlaçant tendrement
vers nous-mêmes)

la sachant vierge
(louise marleau)
et cette petite fille dansant
à mon côté (louise marleau):
autant d'autos
que de femmes.

Cherchant hors de moi
la vérité (vivre dans une
chambre seul plus efficace)

mais quoi sinon

MAIS QUOI.

23 décembre 1965

après
«L'invention du temps»
ou «Elle nue» ou «etc.»:
écrire ceci:
enregistrer un dialogue
(plusieurs personnes ou une
seule mais alors en détail)
sur l'amour
et ses élaborations (raisons,
réponses, appels)
entrecoupant
(sur un dialogue composé
à partir de l'enregistrement)
les dialogues obtenus
de descriptions obsédantes
ou plus simplement:
à la façon des journalistes
entretenant plus directement
la question:
qu'est donc l'amour?

*

les proverbes souffrent
d'un refus
de concilier les hommes
en ne pensant l'action
contre le MOI
qu'en l'erreur présentée

24 décembre 1965

déplorant l'heureuse en lieu de pierre
l'eau coulant profondément à travers T
Ous les livres parlant de mer et d'elle
calme en ce bas de saison s'allongeant à tra
Vers tous les livres déplorant mais aussi son
départ avec les mille oiseaux d'une
saison faite pour de plus simples bassins d'eau

déplorant donc assise au centre de quoi
que le centre lui-même se doive d'encercler même le cercle
De tes yeux qui me sont à nouveau disparus! au centre
Des fontaines et pour ainsi dire allongeant du bras l'ho
rizon mais
dit-elle un rêve s'achevant à la saison

déplorant tous deux la vertu purificatrice Nous
étant profondément à travers toute profondeur l'absente
(déplorant encore notre joie dit-elle et s'ouvrant en
Core notre so)
litude lourde à nouveau loin

25 décembre 1965

D'un cynisme, sadisme
ou bien nous adaptant
(michel benoit,
claude savoie)
le véritable désir:
l'amour véritable,
sinon la règle du jeu
(mensonges, terreurs,
voracités):
cynisme très précis.

Louise Marleau
(d'une tendresse ou l'espoir
d'une)
m'étant le château très élevé,
mais accessible facilement
entouré de falaises,
sur la colline saillant
de l'eau:
le siège escompté.

Sinon:
sans la moindre distinction
extérieure,
le désir pour elle
d'une humiliation précise,
s'il est, trop entendu,
entre les mots,
nulle autre distinction.

27 décembre 1965

Il est tard maintenant.
J'ai allumé deux bougies.
Nous en sommes là.
Il est de plus en plus tard.
Hier surtout.
Mais les mots s'enchaînent:
je suis ici,
avant ma première maîtresse.
J'ai donc un léger retard.
Il est de plus en plus tard
et d'autant plus
qu'elle m'aura déclaré
(marie bonaventure)
son amour envers (mais qui)
qu'elle aura connu avant moi
et pour tout éclairer
(j'ai allumé une autre
bougie: mais il en faudrait
davantage)
s'être bassement joué
de moi. J'aimerai donc
une très longue bougie
se confondant
deux autres bougies.
Mais qu'est-ce donc que:
MOI! moi! moi!
se confondant (mais avec
quoi). Et d'autant plus
qu'il est tard maintenant.
De plus en plus précisément.
Et d'autant plus que
pour éclairer (un simple
décor de vieux meubles)
je me permettrai de chercher
(dans ma tête et peut-être
même dans l'autre réalité)
un immense chandelier
de fer noir où fixer
en quelque sorte
(mais quoi).

1966

24 ans

1 janvier 1966

Projet de publication.
LE QUÉBEC LITTÉRAIRE.

Journal bi-mensuel.
8 pages
comme CAMPUS LIBRE.
(= $280 - $300).
Idéalement rentable sans publicité:$0.20 l'exemplaire.
1000 en librairies x $0.10 = $100.00
4000 en collèges/ régionales, soient 40 vendeurs x 100# = $400.00
1000 portes théâtres, cinémas = $100.00
$300.00 profit
par 2 semaines.

OU...

100 groupes littéraires et vendeurs.
12 pages par semaines.
10,000# x $0.10 = $1,000 par semaine.

OU...

3 janvier 1966

(Lettre reçue de Belgique de mon frère Olier).

Tongeren.

Bonjour Yvan,

comment ça va vieux frère?! «Moé ças tof; ça vas pas pire» (Je m'ennuie de parler canayen).
J'ai passé ma première série d'examen pour Noël, puis je suis allé en France, même à Paris, pour 4 jours pour un colloque d'étudiants Français et Belges.
Que j'en ai vu des choses tout de même depuis quelques mois!

Mé en tou ca là, cé petètre ben bo mé vien pa icite parske cé ben mieu au Québec!
J'tassure lé p'ti Kébékois son pas fou!

Sais-tu ce qu'on a tous dit de la Belgique?
« c'est comme si on reculait de 20 ans»
et c'est vrai.
Ils sont arriéré, mais arriéré!!!
c'en est désespérant.

Ne compte pas faire tes études ici;
ce serais de la folie.

Me basant sur le dire
de plusieurs professeurs
voici ce qu'est l'université
de Liège.
Le professeur est nommé à
vie; le recteur a pratiquement
rien a lui dire.
(C'est que le Gouvernement
n'as pas le moyen de
les payer suffisamment pour
qu'il puisse se plaindre).
Il n'est obligé de donner
qu'un minimum d'heure
de cours (8 heures/semaine
je crois) et peut s'il lui plaît
donné son cour de l'année
en un mois.
Certain professeurs
sont députés, industriels,
professeurs aux États-unis,
étudiant, etc. donc la chose
n'est pas ici exceptionnelle.
Et une des grandes
différences avec
les universités américaines,
ici on ne se spécialise
que très tardivement...
donc préparez-vous
à vous bourrer le crâne.
Par exemple à Montréal
en faculté de science
et au polytechnique on fait
une année générale
et l'année suivante
on choisie sa branche.
Ici on fait pas une, pas deux,
mais 3 ans de cours général.

On doit donc voir
le programme
du mathématicien,
du physicien, du biologiste,
du chimiste, de l'ingénieur
civil, etc... pendant 3 ans!
Et les examens sont tous
oraux. Notre professeur
de math nous a dit qu'il a vu
fréquemment
des professeurs d'université
renvoyé immédiatement un
élève parce qu'il hésitait trop
longtemps sur un problème
et pire (est-ce vrai?) on m'a
dit qu'un élève en lettre avait
été renvoyé de son examen
parce qu'il ne savait pas
par coeur le nom
des 3 amours de Ronsard!
tu vois c'est une question
d'humeur.
Donc ici on pardonne
beaucoup plus facilement à
un étudiant qui «coule» son
année parce qu'on comprend
qu'il faut beaucoup plus
que 1% d'inspiration
et 99% de transpiration.
J'exagère probablement
un peu, mais sans le vouloir,
car tous nos professeurs, qui
en sont sorti, nous en parlent
comme de la guerre.
Personnellement si jamais
je veux avoir un diplôme
universitaire j'irai plutôt
aux États-unis, en Angleterre
peut-être et plus
certainement au Canada.

Ah il est sûr que si un jour
je suis directeur de la G.M.
(Général Mornard)
et que j'ai à choisir
entre un ingénieur Belge
et un ingénieur diplômé
des Etats-Unis,
je choisirais le Belge
parce que (même si
la technique européenne
sont en NET RETARD
sur la technique américaine,
je serais certain qu'il saurait
s'en tirer à force de travail.
Celui qui a ce diplôme
l'as mérité «en chien», donc
il pourrait travailler
«en chien» et réussir.
Mais quand même, on peut
trouver des Américains
qui les valent,
la preuve: ILS SONT
BEAUCOUP PLUS
RICHES (voilà un résultat).

Aussi si tu as un diplôme
Belge, ne compte jamais
travailler ici.
Le salaire est de moitié
pour un professionnel et le
coup de la vie est, crois-moi,
le même
(du moins sensiblement).
La seule différence est que
le Belge est habitué de vivre
comparativement
aux américains
PAUVREMENT.

(Je dis le Belge; si tu voyais
la France!!!)
Tant qu'à en parler,
parlons en!
Autre désavantage:
l'enseignement est
strictement compartimenté.
Au Canada on a
une multitude d'ouverture,
de possibilité de déviation
à presque n'importe quel
moment de ses études.
Ici non! «C'est la loi» ils
nous répondent et leurs lois
sont «saprément» mal foutu.
Si quelqu'un choisi
la section économique,
moderne, latin, latin-grec,
technique, etc... il doit
y demeurer jusqu'à la fin
de son cour.
Ici pas
de «belle lettre spéciale»,
de «cours de recyclage», de
«12è commerciale spéciale».
J'aurais voulu entrer
en technique.
Impossible
à moins de recommencer
le cours technique à partir
du début des années
du secondaire; tu vois...
impossible.
Donc une seule voie:
«Ingénieur-technicien»
où l'on accepte des élèves
ayant réussis
leur 1ère scientifique A
(humanité moderne).

Mais la loi de juin 65 dit
que pour avoir un diplôme
d'humanité homologué
il faut avoir fait 2 ans (réussi
évidemment) dans la même
institution.
Alors, puisque je suis
en 2ième scientifique B
(A est beaucoup plus avancé
en math) je dois pour être
«ingénieur-technicien» faire
2 années à l'Athénée,
1 année de spécialisation
mathématique pour être en A
et 3 ou 4 ans de cours
de technicien «grade 1»
dans un institut spécialisé.

Mais c'est beaucoup plus
un cours d'ingénieur
que de technicien;
j'ai lu leur programme et
j'ai rencontré un de leur
élève.

Comme tu connais
mon génie mathématique,
je me demande ce que je fou
là!
C'est à se demander si
j'aurai un diplôme à 30 ans.
C'est sûr et certain
que c'est un diplôme idéal
pour si jamais ça me plaisait
d'être directeur de la G.M.
mais encore, il faut l'avoir.
Entre la théorie
et la pratique...

Si j'étais resté à Montréal
et avais continué mon cours
de technicien spécialisé en
instrumentation et contrôle
(oui, car ici les écoles
techniques ne se spécialisent
pas ou presque pas...
on a une culture générale)
à 21 ans je serais sorti
avec un diplôme capable de
m'assurer $5000 par année.
C'est certain que ça ne vaut
pas «ingénieur-technicien
Belge» mais au moins
j'aurais été capable
de gagner ma vie
convenablement et j'aurais
su faire quelque chose.
Et puis quand je pense que
j'ai 1 an de service militaire
à faire; décidément...
(En passant, occupe-toi
immédiatement
de ton service militaire:
la police est déjà venu ici
deux fois à cause de ça;
fait toi canadien!).

Et sais-tu comment on paye
un ingénieur-technicien
en Belgique?
10.000 francs/mois soit $50
par semaine.
J'en gagnais $42 chez
Angela à percer des trous.
Et c'est considéré
comme un gros salaire.
Et pourtant c'est un cours
difficile à réussir,
un diplôme de valeur.

Et puis le cours que j'avais
commencé à Montréal
c'était un cours pour moi,
«faisable».
Un tient vaut mieux
que 2 tu l'aura: voilà.
Mais papa dit que je vais
m'y faire, que ma place
est en Belgique.
Mais tout de même
si au lieu de faire encore
7 ans (8 avec mon service
militaire
et sans compté la possibilité
de doubler: 19 ans + 8 = 27
ans avec de la chance)
j'étudiais 3 ans à Montréal
et travaillais 5 ans,
je crois que j'en saurais
plus encore.
Après tout, où que ce soit
on ne sait rien lorsqu'on sort
de l'école.
Si je pouvais librement
choisir ce que je veux faire,
je retournerais au Canada(!)
pour continuer mes études.
Ce, dès septembre prochain.
Encore, je ne t'énumère pas
les inconvénients autres que
scolaires.
Si jamais tu veux venir ici
je me ferai un plaisir
de t'en écrire un diction-
naire.
Surtout ne vas pas penser
qu'on veut se débarrasser
de toi mais,
excuse l'expression,
«fait pas le fou».

Si, j'admets que j'exagère
un peu (du moins... un tout
petit peu) et que je ne prêche
pas avec les avantages
car il y en a tout de même.
Je suis certain qu'un jour il y
aura «beaucoup» d'argent ici
et qu'on peut s'organiser une
vie très agréable:
mais il va faloir le temps,
pas en mois mais en années.
Déjà je me suis fait des amis
et ce matin j'ai reçu une
carte d'une amie Belge
(pas mal pour un amateur)
et sais-t-on jamais...
Fini tes études au Canada,
peut-être la Belgique sera
plus avantageuse pour toi
dans quelques années,
mais pas aujourd'hui.
Oui la Belgique peut
certainement m'intéresser
un jour, mais pas pour y faire
mes études, vu la situation
peu intelligente
où je me trouve, crois-moi.
Olier.
* Ah oui! ne publie pas ça
dans le quartier-latin... c'est
tout de même personnel...
entre nous 2...

11 janvier 1966

(Esquisse de théâtre:
«JE SUIS L'AUTEUR».

Dialogue
entre une vieille divorcée
(ELLE)
et son ancien mari infidèle
(LUI).)

ELLE :
tu te souviens!
il y a vingt ans!
ah ce qu'on s'aimait!
tu te souviens!
il y a vingt ans que je ne t'ai pas vu!
qu'est-ce que tu fais que
je ne te rencontre jamais!
ah tu te souviens!

LUI :
oui...

ELLE :
ah comme tu n'as pas changé!
comme tu es beau
dans ton habit de travail
(*il est en pyjama*)!
ah dis-moi pourquoi
tu es parti! il y a vingt ans
que j'essaie de comprendre!

LUI :
oui...

ELLE :
je ne te reproche pas d'être infidèle

LUI :
oui...

ELLE :
ah comme tu n'as pas changé!
tu embellis d'année
en année!
Je t'aime tu sais! il y a vingt ans! tu te souviens!

LUI :
il y a vingt ans...

ELLE :
c'était au tout début
de ta carrière!
tu n'avais pas d'argent!
tu faisais les petits rôles!
c'est long la vie,
ah que c'est long la vie!
pourtant on n'avait jamais
le temps de se voir!
je te nourrissais,
je te logeais, je t'habillais!
ah qu'on s'aimait!
tu te souviens!

VOIX :
Les murs sont droits.
Il y a des gens dans la salle.
Les sièges reluisent
dans l'obscurité. Dites-donc,
vous avez bien mangé hein!
un milliard de personnes
meurent de faim!
Mais vous,
vous avez bien mangé hein!
qu'est-ce qu'il font
les chiens quand ils ont
bien mangé hein! ils se font aller...
ce que vous savez madame!
Mais ne vous en faites pas,
vous n'êtes pas la seule
à en souffrir...

ELLE :
il y a vingt ans, tu te souviens! il faisait beau!
(*l'éclairage s'amplifie*)
le soleil éclairait le parc!
les gens nous regardaient!
je pensais au tombeau
des Médicis!
ah ce qu'on s'aimait.

LUI :
il y a vingt ans!
je me souviens! nous
marchions dans la lumière
comme les Médicis sortant
lentement de leur tombeau!
la lumière éclairait le parc.
Il faisait beau.
Il y a vingt ans.
Comme le temps passe!

ELLE :
comme le temps passe!

LUI :
le soleil éclairait le parc.
Les gens se promenaient
lentement.
Nous regardions les gens
se promener lentement
à travers les arbres.
Il faisait beau.
Comme il faisait beau!

ELLE :
ah comme il faisait beau!

LUI :
il y a vingt ans!

ELLE :
il y a vingt ans!

L'AUTEUR :
couper! couper! bravo!
bravo! reposez-vous.

(*5 minutes
de repos véritable
entre acteurs sur la scène.
Les acteurs
s'appellent par leurs noms
et se parlent pour vrai.
Soudain la lumière faibli,
un vendeur de journaux
annonce la guerre déclarée,
les personnages se figent*)

VOIX :
la guerre!
la guerre est déclarée!
la guerre est déclarée!
l'Occident montre les dents!
l'Orient bondit!
quelques secondes et tout
sera fini! nous tomberons
tous avec nos maisons!
la guerre... mais qu'est-ce
donc que l'éternité?
Ils nous aurons tous,
jusqu'au dernier!
Dieu soit loué!
L'éternité sautera avec nous!
Nous allons tous bien rire!
La fin est proche.
L'Histoire enfin nous ouvre
ses portes!
(*spots éblouissant le public
= atomique;
personnages en loques dans
la pénombre; feux ici et là*)

ELLE :
Où sommes-nous?...
Y a-t-il encore quelqu'un
avec moi?...

13 janvier 1966

de m'ennuyer avec
(louise marleau
donc m'ennuyant d'être
la folle enfant
- le fol effort à la conquête
du vent de plus impossible)
chacune de mes amitiés
tant l'inconscience règne
(en moi donc régnant
désormais contre moi)
me voici désormais droit
et franchement
le fouet à la main pour
(la chassant:
ou du moins rêvant:
pauline maltais sotte et laide
et davantage le cerveau
concentrique au vagin)
m'inventer à la pensée
rêvant
(introduisant dès lors
la vie rêvée).

NOTES ET VARIANTES

1.
Marcel Dubé, pour un mois
à l'hôpital, a prêté son
appartement (très grand
luxe) à Louise Marleau.
Il est séparé de sa femme.
Écrit des textes idiots.
Et fait beaucoup d'argent.
Félicitations à Marcel Dubé.

2.
L'absurde
n'est ni le malheur,
ni la mort; mais
l'attachement tragique
à la vie.

3.
Françoise Harkins épousera
Jacques Marchand.
Françoise dit aimer Jacques
d'une façon toute spéciale
et ne l'épouser
que parce qu'il le désire.
Françoise trompe Jacques, et
déclare déprécier ses amants
à l'égard de Jacques.
Nous souhaitons à Françoise
un mariage «passionnant».

4.
Catherine, la putain
de notre faculté, vient de
dévierger François Gagnon,
libéré du FLQ.
François aime Catherine
qui le trompe à qui mieux
mieux:
mon locataire, Michel
Benoit, fut un des heureux
pistons.
Bon début, mon François!

5.
Claude Savoie, commenta-
teur à ses débuts, trompe
son épouse,
avec ... Catherine.
Elle le suce
pendant qu'il conduit.
Il prépare un roman sur cette
jeune personne «grasse et
laide, bête et naïve étant le
pur symbole de la sexualité».
Vous la verrez, pure
et douce, sous le méchant
destin de la perversion.
Les ressorts du vice
seront enfin démontés.

6.
Quatre positions devant
autrui:
1) la fidélité parfaite
2) l'infidélité fidèle
3) le pur jeu
4) la solitude.
(A développer
en quatre cents pages).

15 janvier 1966

N'étant donc venue
(pauline maltais):
brisant en sorte la monotonie
(l'orgasme et l'éjection) de
ne pouvoir en d'autres mots
briser en sorte la monotonie:
la même.

Désormais désirant
seul en moi le désir

N'étant donc venu
que très tard à moi-même
(à vous donc).

17 janvier 1966

M’étant réconcilié avec elle
(pauline maltais)
d’une querelle purement
intérieure et sans même
un doute de sa part
(ignorant donc)
du fait d’avoir pu (dimanche)
visiter avec sa soeur,
un musé.
De plus la sachant écrire:
ses mémoires.

D’où qu’ailleurs l’amour
me pèse.

La solitude étant l’accès
d’une: littérature.

1.
assise devant nous tandis qu’il dort en quelque sorte
«de ce coté-ci de l’eau» ne voyant donc assise de l’autre coté
nos amours passent les uns après les autres
ainsi que les gestes que tu fais de ton bras
de l’autre coté de l’eau se perdent nos regards et pour
tout dire «nous aimions tant voir passer la mer»

2.
«nous en sommes là» de l’autre coté de l’eau
pour débattre le geste que tu fais de ton bras de
rivière se perd plus loin que notre oeil ou
de l’autre coté de l’eau notre unique amour en la vie
répétant après toi: «de l’autre coté de l’eau»
maintenant plus loin que nos amours à jamais nous portent

3.
car ainsi passe notre vie
et plus loin que son bras de l’autre coté de l’eau se perdent
nos regards rediront alors nos amours
«de celle qui venait à Barclay Street» où nous aimions tant
voir passer la mer et pour tout dire
quelquefois
«de ce coté-ci de l’eau».

18 janvier 1966

(Carte postale montrant un Manneken-Pis, reçue de Ange-Aimée Fournier-Mornard).

Inspirateur, n'est-ce pas?

Bonjour.
Quelle bonne idée
de nous envoyer un disque
de Vigneault!
Merci, merci infiniment
- il nous est arrivé intact.

Ca va bien.
René est moins débordé de
travail + est très encouragé
à l'usine.
M. Mornard se maintient.

Sortons pr. la 1ère fois,
samedi soir.
Souper ds un restaurant
chinois, à Maastricht;
ensuite, vogue la galère,
Tartarin qui part en guerre,
ns. allons danser.
Un groupe de dix,
les gars sont de la partie -
cela leur fera du bien.
Leurs résultats de Noël?
pitié! ns. ns. y attendions,
le Préfet ns. avait prévenus,
le cours est beaucoup +
avancé ici.
Pour eux, c'est une pilule
difficile à avaler + ils
gueulent contre la Belgique.
Ca passera.

La maison est maintenant
coquette,
t'enverrai des photos
plus tard.

Tout le monde t'embrasse +
te remercie.

Ange-Aimée.

20 janvier 1966

Huguette Saint-Pierre.
Diététicienne. 23 ans.
Appartement, déviergée,
auto.
Donc: prenant le café
chez elle après un cours.

Mais qu'est l'amour sinon
la fidélité
d'une longue infidélité.
L'humain recherchant
un long regard
(l'amour est important)
s'animant de mille autres
(amitiés, autres
accouplements, enfants)
pour ce qu'en lui ne peut
exister qu'envers autrui
(la solitude essentielle).

21 janvier 1966

Louise Guay
vient de me téléphoner.
Enceinte de Tony Dassylva.
«Le besoin d'un avorteur
te fait revenir à tes anciennes
amours»
(proverbe québécois).
Dieu donc (à jamais)
plane sur les eaux.

Nous irons ensemble au
mariage de Nicole Brossard
avec Roger Soublière.
Vienne le temps dont
on s'éprenne! mais

non plus d'elle maintenant
(non plus que d'une autre!)
mais de moi seul!

tant il est souffrant de revoir
qui l'on aime
(avouons maintenant).

22 janvier 1966

1.
«tu es là» dis-tu
et moi de l'autre coté de l'eau
comptais les uns après les autres les
jours se succèdent les uns après les autres
tu dis «où allons-nous par ce si beau matin?»
voir si

2.
l'herbe tire toujours mais sa verdeur de
ceux qui passent les uns après les autres en dessous
s'enlaçant éperdument au détour de chaque rue changeant
d'amant et de ce coté-ci de l'eau je
dis «où allons-nous par ce si beau matin?»

3.
très clair avec sur la rondeur de ton bras éperdument
ces jours «passent les uns après les autres»
au détour de chaque si beau matin clair: donc
«comme une femme perdue dans l'amour apparent»

4.
or donc une pensée: sur le rond de
l'horloge passent les uns après les autres les
chiffres de mon amour et de l'autre coté de l'eau
je déclare solennellement «tu es là» mais

5.
non. Car ce serait ajouter au crime l'autre
coté de notre lente promenade. Si tu
dis «où allons-nous par ce si beau

6.
matin clair» aie-je déclaré solennellement sur
les vagues se suivent les unes après les autres et
l'herbe
où nous regardions allongés les unes après les autres
ta montre et la mienne ensemble disant donc:
- au suivant!

23 janvier 1966

l'ayant donc revue
(louise guay)
à travers mille souffrances
plus ou moins secrètes:
passant donc la journée
ensemble

grasse et très large reposant
(ou souffrant: sa colère)
en son double menton:
le temps,
le temps nous épuisera tous!
souffrant de la voir
si sensible malgré ses
«je suis devenue insensible»
très longue désillusion qu'est
la découverte du mâle
(impurs que nous sommes
tous!)

l'ayant donc retrouvée
le temps nous épuisera tous!
souffrant de l'entendre louer
le sexe gros du pauvre tony
(qui donc aime tony)
l'ayant fait atteindre
le spasme
«que je ne pouvais atteindre
avec toi de m'être vue
stupide avec toi»:
très longue désillusion
qu'est la découverte
de la femme (impures
qu'elles sont toutes!)
parlant d'abandonner tony
(jaloux
et non professionnel):
parlant donc seul, mais non
plus libre d'être seul,
tant il est à dire encore:

«Oh! le beau jour encore
que ça aura été!
Encore un.
Après tout.
Jusqu'ici.»
(Samuel Beckett).

trouvant profitable
son départ (louise guay)
la menant à jouir
de son sexe et de plus
parlant d'elle solitaire

surmontant sa culpabilité
de m'avoir quitté
(les cauchemars
se succédant) mais

nous reste à réaliser
une solitude (d'amants
en amants n'est point le mal)
menant à de plus justes
sentiments.

(Lettre envoyée
à ma famille en Belgique).

Chers parents,

je m'excuse de ne pas
vous avoir écrit plus tôt.
Je vous remercie
pour votre cadeau
réjouissant autant l'estomac
que le coeur.
Nous venons de terminer
nos examens.
Sauf pour un
des cinq examens,
je ne m'inquiète pas.
Noël fut consacré à l'étude.
Le souper chez les Darche,
je dois l'avouer,
m'a fait beaucoup de bien.
Car j'étais complètement
seul à Noël ainsi qu'au jour
de l'an.
Pourtant je ne m'en plains
guère; j'aime de plus en plus
la solitude.
J'y travaille fort.
Je me demande parfois
si ma place ne serait pas
dans une retraite ressemblant
à celle des ermites.
Cette année, je suis pressé
d'agir.
J'ai réglé beaucoup
de problèmes.
En parlant de problèmes,
j'ai revu Louise Guay.
Nous avons été ensemble au
mariage de Roger Soublière
et de Nicole Brossard:
de la revue La Barre du Jour.

Si ce mariage me réjouit,
Louise
m'attriste énormément.
Je crois franchement que rien
n'est possible entre nous,
et ce n'est pas tant ce qui
m'attriste.
Mais de la voir devenir
cette grosse fille assez laide,
exploitant un peu trop
les gens et d'autant plus
les garçons, paresseuse et
révoltée comme je l'ai été.
Je pense à ma révolte
contre ma famille.
Est-il possible que l'homme
doive descendre si bas
pour retrouver un peu
de sa raison.
Mais le temps passe sans que
nous n'y puissions rien.

Garde Fullum
et Mme Dagenais aimeraient
que vous leur écriviez.
(Mais je vous en prie,
ne les envoyer pas chez moi,
aussi dévouée que soit
la dernière.)
J'espère que vous trouverez
le temps de m'écrire
(au moins dix pages)
tous les deux.
Ainsi que Germaine
que j'embrasse
de toute ma barbe.
Je vous envoie
deux photographies
et mille et un baisers.

(Lettre envoyée
à mon frère Olier).

Cher Olier,

ta longue lettre mériterait
sûrement de passer
dans le Quartier-Latin.
Tu y donnes une quantité
de détails très intéressants
sur un québécois à l'étranger.
Quant à mes études,
je t'avoue que je n'ai pas
l'intention d'aller en Europe.
Nous avons ici
de bons professeurs.
De plus
je peux me spécialiser
en lettres québécoises.
Je ne saurais le faire
à l'étranger.
L'Europe, outre le fait de
vous revoir tous, ne m'attire
que par un seul point: une
dizaine d'écrivains français
avec qui j'aimerais pouvoir
travailler (apprendre).
La littérature devient de plus
en plus le centre de ma vie.
J'accepterais volontiers
de vivre dans une cabane
(en Gaspésie ou ailleurs)
si je pouvais recevoir $1000
par année pour écrire.
Tu vois qu'il est
des habitudes qui, sans être
mauvaises par elles-mêmes,
sont tout aussi accaparantes
que les mauvaises habitudes.
Je te salue donc
et te demande de m'écrire
aussi longuement,
ou du moins plus souvent.

(Lettre envoyée
à mon frère Sylvain).

Cher Sylvain,

je te remercie pour ton petit
mot.
Je t'avoue franchement
que je n'ai rien fait ou ajouté
à l'appartement
depuis ton départ.
La raison: $$!&$$!
Heureusement que tu t'étais
occupé de m'organiser
à mon aise.

Peux-tu me rendre un autre
service?
Veux-tu demander
à tes professeurs
de français (ou à d'autres):
d'une part, les noms
des écrivains belges,
et d'autres parts,
les noms des journaux belges
parlant de littérature,
aussi peu soit-il.

S'il t'es possible de trouver
des journaux, j'aimerais
(moyennement certaines
subventions de «pwa»
comme tu dis..) en recevoir
un échantillon de chacun.
Pour les volumes, je pourrai
sans doute les commander
d'ici.
De toute façon, écris-moi et
donne-moi plus de détails
sur la vie en Belgique.

Salut.

(Lettre envoyée
à tante Catherine Fournier).

Chère tante Catherine,

je m'excuse d'un silence
plus long qu'il est permis.
Je te remercie de ton cadeau
de Noël: il m'a permis
de changer les six cordes
de ma guitare.

Je n'ai pas trop de temps
pour m'ennuyer.
Je travaille 15 heures
par jour: travail à plein
temps à la bibliothèque
de l'université de Montréal,
cours quatre heures
chaque soir, études, etc.

Si le notaire de Gaspé
vient à Montréal,
avertis-moi.
Je lui donnerai une leçon
très méritoire pour son âme..
De toute façon, veux-tu
me donner son nom et son
adresse afin que je lui écrive
à nouveau
par l'intermédiaire
de la Chambre des Notaires.
Je te promets d'être poli;
mais je te jure que je n'ai
jamais vu si parfait abruti.
De plus, peux-tu me dire
quels sont les montants
que nous devons recevoir.
C'est une chose que
nous n'avons jamais sue.
Je t'embrasse, mais non sans
te dire que je t'envie
de pouvoir mener la vie
paisible que tu mènes.

27 janvier 1966

Je me suis reconnu «paria»
dans une société dogmatique
m'incitant au dogmatisme.
L'humanité consisterait
dans la tolérance de ce que
l'on réprouve tout
en sachant n'avoir peut-être
pas raison de réprouver
ce que l'on tolère ainsi
que de tolérer
ce que l'on réprouve.
La sagesse ne serait pas
de n'avoir que raison
mais d'y prendre
les objections comme étant
peut-être vrais par cela
même que notre raison
nous dit avoir raison.
Après mon roman
«Elle nue» ou «Variables»
(= un roman montrant
que l'amour libre peut être
profitable, en montrant
les erreurs que l'on y fait et
que l'on devrait y faire),
écrire un roman
où le «je»
serait un écrivain écrivant
«pour une philosophie
de l'avortement» en un pays
radicalement
contre l'avortement,
refusant, à un moment, de
publier disant «laissez-moi
un sursis» sachant devoir
perdre ses «jobs», etc. pour
la défense de son idéologie;
(devoir être rejeté
par sa société
comme un «corps étranger»).

31 janvier 1966

1.
Louise Guay: avortée.

2.
Pauline Maltais: prépare
son divorce.
Peut-être me trompe-t-elle.
Sans importance.

3.
Préparons trois articles
sur l'avortement:
Huguette Saint-Pierre
avec qui:
sans doute moi dirigeant
le travail.
Elle craint d'être enceinte.
Donc: banale.

4.
Seul.
Donc: mille pensées
vers moi.

(Note reçue de Belgique
de ma soeur Germaine).

Cher Yvan,

Je souhaite que
ta barbe ne frémisse pas
en regardant ce portrait.
Il n'est pas si mal sais-tu.
Puisque le photographe
l'a encadré et agrandi pour
l'exposer dans sa vitrine.

Ta soeur, Germaine

9 février 1966

(Carte de remerciement reçue de Roger Soublière et Nicole Brossard).

Roger et moi désirons
te remercier très sincèrement
pour le très bel ensemble
de céramique que tu nous as
offert à l'occasion
de notre mariage.

Amicalement

Roger et Nicole

13 février 1966

BILAN D'UN AUTRE SIÈCLE

1.
d'avoir fortement gueulé contre un laisser-aller: général
la voici: rénovée
louise guay: le temps et d'autant plus que l'on a aimé (si peu soit-il) exige davantage
d'être aimé

2.
d'une circonstance (le banal aurait un sacre)
la voici maintenant:
venant dans une heure exactement habiter avec moi:
et peut-être que l'éternité se remettrait en marche!
LISE BISSONNETTE:
enfin l'amour (mais soyons sages: le temps seul permet aux mots l'accès véritable)
devant lequel nul mensonge ne tient

c'est-à-dire nous déclarant nos adieux
(pauline maltais et moi)
nous accouplant donc hier soir et d'une tristesse
(et sans doute la dernière) t'aie-je dit la vérité
tant il ne tient qu'à nous seuls (toi lise et moi) d'être notre vérité
c'est-à-dire:
notre présence l'un à l'autre (très simple)
se déclarant un respect de tous les sens de la vie

3.
donc attendant l'heure d'aller te chercher
après cette sorte de printemps ayant soudain chanté au milieu de l'hiver:
j'écoute les moineaux sous la neige recommençant maintenant

comme s'il y avait eu l'arrêt chronologique du temps
(comme si le réel s'était soudain mis à chanter de lui-même):
le temps de notre rencontre

et pour la première fois:
l'art devenant une façon d'accéder au temps

(Note laissée
avec mon JOURNAL
pour Lise Bissonnette).

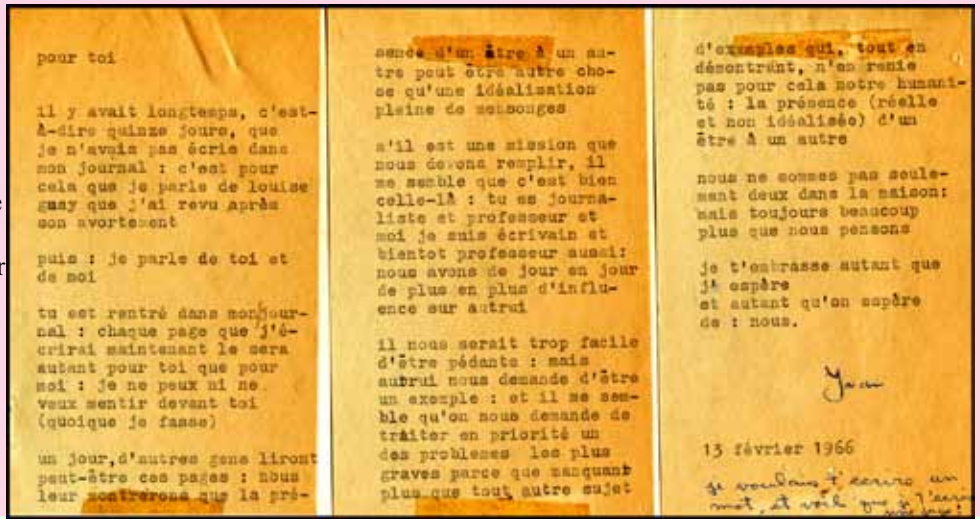
pour toi

il y avait longtemps,
c'est-à-dire quinze jours,
que je n'avais pas écrits
dans mon journal:
c'est pour cela
que je parle de louise guay
que j'ai revue
après son avortement

puis: je parle de toi et de moi
tu es rentré
dans mon journal:
chaque page que j'écrirai
maintenant le sera autant
pour toi que pour moi:
je ne peux ni ne veux mentir
devant toi (quoique je fasse)

un jour, d'autres gens
liront peut-être ces pages:
nous leur montrerons que la
présence d'un être à un autre
peut être autre chose
qu'une idéalisation
pleine de mensonges

s'il est une mission que nous
devons remplir, il me semble
que c'est bien celle-là:
tu es journaliste et professeur
et moi je suis écrivain et
bientôt professeur aussi:
nous avons de jour en jour
de plus en plus d'influence
sur autrui
il nous serait trop facile
d'être pédants:
mais autrui nous demande
d'être un exemple:
et il me semble qu'on nous
demande de traiter
en priorité un des problèmes
les plus graves parce que
manquant plus que tout autre
sujet d'exemples qui, tout en
démontrant, n'en renie pas
pour cela notre humanité:
la présence
(réelle et non idéalisée)
d'un être à un autre
nous ne sommes pas
seulement deux
dans la maison:
mais toujours beaucoup plus
que nous pensons
je t'embrasse
autant que j'espère
et autant qu'on espère
de: nous



pour toi

il y avait longtemps, c'est-à-dire quinze jours, que je n'avais pas écrits dans mon journal : c'est pour cela que je parle de louise guay que j'ai revu après son avortement

puis : je parle de toi et de moi

tu est rentré dans mon journal : chaque page que j'écrirai maintenant le sera autant pour toi que pour moi : je ne peux ni ne veux mentir devant toi (quoique je fasse)

un jour, d'autres gens liront peut-être ces pages : nous leur montrerons que la pré-

semce d'un être à un autre peut être autre chose qu'une idéalisation pleine de mensonges

s'il est une mission que nous devons remplir, il me semble que c'est bien celle-là : tu es journaliste et professeur et moi je suis écrivain et bientot professeur aussi: nous avons de jour en jour de plus en plus d'influence sur autrui

il nous serait trop facile d'être pédante : mais autrui nous demande d'être un exemple : et il me semble qu'on nous demande de traiter en priorité un des problemes les plus graves parce que manquant plus que tout autre sujet

d'exemples qui, tout en démontrant, n'en renie pas pour cela notre humanité : la présence (réelle et non idéalisée) d'un être à un autre

nous ne sommes pas seulement deux dans la maison: mais toujours beaucoup plus que nous pensons

je t'embrasse autant que j'espère
et autant qu'on espère
de : nous.

Yvan

13 février 1966

je voulais t'écrire un mot, et voilà que j'écris

14 février 1966

(Carte postale reçue
de Belgique
de Ange-Aimée
Fournier-Mornard).

Tongeren

Salut!
Avons reçu en bon état
«barbe & perruque», aucune
difficulté à t'identifier...
Merci bien, tout le monde a
bien ri en te voyant la fraise.
Les diapositives prises
à Dorval sont réussies, sans
faire accroc à notre humilité
= on est ben beaux!...

La famille est bien.
Olier commence à s'adapter
+ fait la morale à Sylvain
= «Ne critique pas,
tu m'offenses, je suis
un Belge»... c'est crevant
de les entendre.
L'hiver est terminé
= les gazons sont verts
+ les bourgeons apparaissent
aux branches.

J'ai beaucoup d'ambition
pour l'étude du flamand,
mais aussi beaucoup
de travail.
J'ai enfin trouvé une femme
de journée.
Au revoir.
On t'embrasse.
Ange-Aimée

16 février 1966

1.
marcel dubé serait
alcoolique: fortement
2.
alain grandbois serait aussi:
alcoolique;
quelqu'un ayant été
l'interviewer
décrivait ses murs recouverts
de pornographies
3.
yves préfontaine
à qui luc racine présenta
des poèmes de denis roche
(l'ayant connu de moi
et moi: de «tel quel»)
préfontaine cria par une
accusation d'hermétisme:
car, dit-il, le contraire
de sa (présente) recherche
4.
claude savoie: désire
(en vain)
mon ancienne maîtresse
(pauline maltais)
5.
yves mongeau: a repris
ses cours au gésus;
mais denise lafrenière
(sa maîtresse) déclare
(à moi) son désir d'en finir
avec lui:
tant la paresse;
de plus son désir (malhabile)
d'autres maîtresses
6.
fernand ouellette; paul-marie
lapointe; yves préfontaine:
s'estiment d'écrire

(Lettre envoyée
à mon père en Belgique).

Cher papa,

il est connu qu'un fils n'écrit
directement à son père
que pour certains motifs
bien connus.
Donc... je vous écris.

Ma santé est bonne.
Mes examens ont été réussis:
je vous envoie une
photocopie de mon bulletin.
Mais une chose ne va
vraiment pas: mes finances.
Déficit: $148.75
répartis comme suit:
huile, $6.54;
eaton, $36.00;
université $53.75;
taxe d'eau, $21.94;
bell, $21.52;
intérêt du prêt d'honneur,
$9.00.

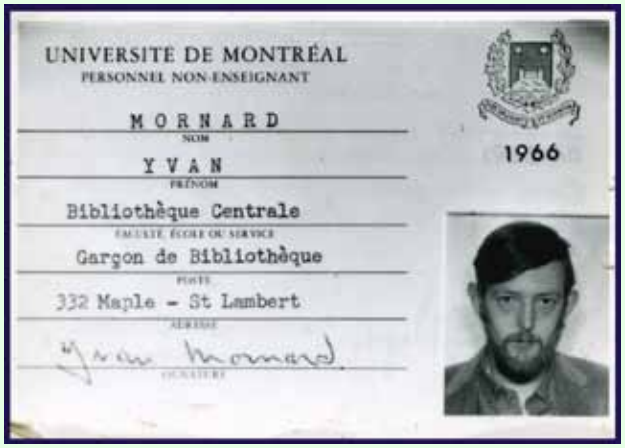
Raisons:
d'un côté, le gouvernement
m'a refusé ma bourse;
de l'autre, je me suis permis
une série de cours de guitare
($5.00 par semaine).
Donc... si vous pouviez
me renflouer...

J'aimerais aussi
que vous m'écriviez
vous-mêmes.
Pouvez-vous diriger l'usine
sans embêtements?
Quels projets tenez-vous?
(Savez-vous qu'un allemand
vient de réaliser
la fabrication, en série,
de maisons en plastic?
Votre idée
était donc réalisable).
Comptez-vous bientôt
vous lancer dans l'usage
du plastic?
Écrivez-moi.

Je vous embrasse...
non seulement
pour les «subventions»!

yvan

17 février 1966


UNIVERSITE DE MONTRÉAL
PERSONNEL NON-ENSEIGNANT
MORNARD
NOM
YVAN
PRÉNOM
Bibliothèque Centrale
FACULTÉ, ÉCOLE OU SERVICE
Garçon de Bibliothèque
POSTE
332 Maple - St Lambert
ADRESSE
Yvan Mornard
SIGNATURE
1966

BIBLIOTHEQUE CENTRALE
(dédié à monsieur Bilkins)

me relevant lentement d'un
Long chemin s'étant brisé non pas le Mal
ni la prison armée malgré
le coeur n'est plus la question qui surnage
de toute la poussière du chemin

mais la raison s'étant
laissée lentement comme si je vous disais:
«La vie n'existe pas» de cet endroit bien précis
où je rêve aux blessures conduisant
ici même à mieux dire: négligée

me ramenant sans cesse à descendre l'escalier
du moins jusqu'au fond du ciel
et pour tout dire: à l'inverse en moi-même
vous écouterais-je proclamer: «remontez
Le cadran sur la table de chevet» marque
les jours
les semaines
et les siècles nous ouvrant lentement: la défense et
L'illustration du
temps donc: je me lèverai mais
le chemin laissant libre seul
l'escalier peut-être à nouveau chanterais-je
en descendant à nouveau
jusqu'au palier central

mais cette fois (la dernière)
pour la mener à ma suite
sans me retourner

23 février 1966

Projet d'édition.

projet poétique (mais non
ouf en lui-même)
un poème par mois
de quarante vers
durant douze mois:
soit 2 pages (centrale)
soit 480 vers
soit 24 pages
mais sur: QUOI
tiré à 100# avec
une eau-forte si possible
vendre avant d'éditer
demander adresses
à Michel Beaulieu
mon profit: $200 par mois.

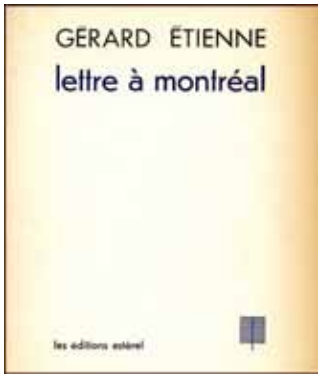
Notes:
évolution de la littérature:
du simple au complexe
soit: l'associationnisme
soit: passer d'un sujet à un
autre par leur ressemblance
et de leur mouvement
tirer l'image évidente
soit: d'apparaître
par le quotidien
le mythe garde la tête

en quoi «Elle nue mais»
(=Variables)
n'est-il pas le mythe:
d'Orphée et d'Eurydice.

24 février 1966

(Lancement par Beaulieu,
LETTRE À MONTRÉAL).

Michel Beaulieu, président, et les administrateurs
des Éditions Estérel Lido
ont le plaisir de vous inviter au lancement
d'un ouvrage de
GÉRARD ÉTIENNE
intitulé
LETTRE À MONTRÉAL
La réception aura lieu jeudi le 24 février 1966
de 6 à 9 heures
au Pavillon d'Haïti, 1247 Mansfield, Montréal.



25 février 1966

Nous savons tous que
L'Université de Montréal
ne brille pas par son génie,
si ce n'est en ce qui touche
ses escaliers mobiles.
Mais il y a pire.
Le Moyen-Age,
métempsycosé par St-Toto,
fait chaque jour
des conquêtes.
C'est ainsi
qu'un jeune homme
(parlant une drôle de langue
il est vrai) fût exposé,
carcan aux mains et au cou,
à l'entrée du Centre Social.
Au su et au gré (semble-t-il)
de tous ceux qui le voyaient.
Béni soit le temps
de nos vingt ans! disait
je ne sais qui.

Tant et si bien qu'il resta
vingt minutes, ainsi célèbre,
à se vouloir
en d'autres mots: mort.
Les étudiants passaient et
repassaient: tout humain
qu'ils étaient, la chose était
la chose (ne pas confondre).
Cueillez, cueillez les roses
de la vie!

Mais soyons brefs:
le jeune homme
(qui refusait
de nous expliquer ce qui
s'était passé)
fût délivré par un concierge
(ne pas confondre
avec: le bon samariquoi).
- «Take the key in my
pocket», said the young
fellow, saignant au visage.

Première conclusion:
ses assaillants
(non-identifiés malgré
nos recherches) prévoyaient
donc sa délivrance.

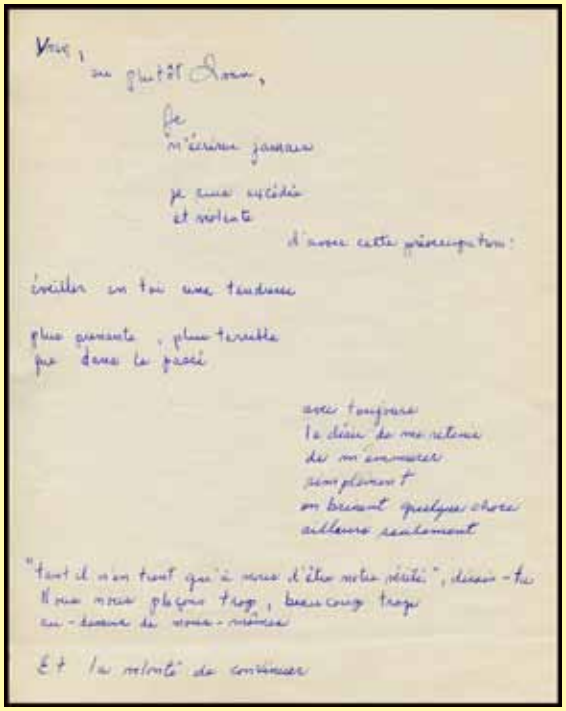
Deuxième conclusion:
les étudiants de l'université,
en plus de détester
leur professeur, se plaisent
à la souffrance d'autrui.

Troisième conclusion:
les étudiants de l'université
(par hypothèse) Mcguill
prophétisent à leur façon.
S'ils ne se font pas brûlés
vivants sur la place publique,
ils n'en remettent pas moins
leur avenir au carcan!

Dernière remarque:
le jeune homme,
une fois délivré, reparti,
son carcan sous le bras.

27 février 1966

(Écrit pour les carnets).
établir une morale
considérant une application
c'est-à-dire
de courtes notes numérotées
touchant divers sujets
dieu: l'ensemble des faits
et choses bonnes
autant qu'inexplicables.
satan: l'ensemble des faits
et choses mauvaises
autant qu'inexplicables.
soient dieu et satan:
l'humain intégral
en tant que besoin
(semble-t-il) d'aimer
autant que de haïr
ce qu'il devient.
les motivations:
la pure illusion d'aujourd'hui
te fait jadis courir
même de penser:
le mythe s'organise
donc découvrir un mythe:
constituerait
une face du mythe
soit que l'homme s'imagine
devoir autant qu'aimer vivre:
mais quand t'ai-je dit
de renier le mythe et d'autant
plus que je ne sais
ce qui pourrait te changer
(ainsi que d'autres directions
de ton sentiment)
mais le naïf ne peut vivre
que se pensant dans son droit
civilisation:
une idée poussée à bout
meurt par ce qui
lui était une raison de vivre


Yvan,
ou plutôt Ivan,

Je
n'écrirai jamais

je suis excédée
et violente

d'avoir cette préoccupation:

éveiller en toi une tendresse

plus prenante, plus terrible
que dans le passé

avec toujours
le désir de me retenir
de m'emmurer
simplement
en brisant quelque chose
ailleurs seulement

"tant il n'en tient qu'à nous d'être notre vérité", disais-tu
Nous nous plaçons trop, beaucoup trop
au-dessus de nous-mêmes

Et la volonté de continuer

(Note laissée
par Lise Bissonnette).

Yvan, ou plutôt Ivan,

Je n'écrirai jamais
je suis excédée et violente
d'avoir cette préoccupation:
éveiller en toi une tendresse
plus prenante, plus terrible
que dans le passé
avec toujours le désir
de me retenir
de m'emmurer simplement
en brisant quelque chose
ailleurs seulement
«tant il n'en tient qu'à nous
d'être notre vérité»,
disais-tu

Nous nous plaçons trop,
beaucoup trop au-dessus
de nous-mêmes

Et la volonté de continuer

1 mars 1966

cette pluie calme
sur Montréal
porte
ailleurs le dur combat: mais
le repos déjà ne dure plus

qu'il est pourtant l'heure
d'aller dormir:
ces quelques heures
où stoppe la machine:
Montréal dans quelques
heures à nouveau: fabriquant

mais quoi

d'autre part à ce moment
comblé:
fabriquant (lise bissonnette)
avec moi
ce dur combat contre
le mot nous opposant

2 mars 1966

(Note laissée
par Lise Bissonnette).

d'avoir épousée un poète

et d'en accepter l'équilibre
étrange

heureuse

3 mars 1966

voici le temps et la saison
voici le temps et
la saison
mais qui dominera
mais
pour combien de temps
s'en iront-ils chantant

et moi qui suis dans les prisons
le quintuple incantatoire de son crane
où trahir ne trahirait pas
ce qu'une faille dans le plancher
déjoue d'une carence d'expression

or
voici le temps et la saison
mais qui dominera
ce très long sifflement entre les dents

ah! je m'en vais entrer en danse

scellé contre mon pied
le coeur
s'alliant la perspective des lattes du plancher
m'en allant entrer en danse
me perdre en mille révérences
mais
le corps dans l'enfargement
m'allant à ravir il est vrai
mais je n'ai pas trouvé qui
d'oser danser
ne perde ailleurs l'expression:
«ce n'est pas moi que vous aimez»...

or
voici le temps et la saison
où
rêver
comporte encore d'autres illusions

6 mars 1966

(Lettre reçue
de Gertrude Savard).

Bonjour Yvan.

Vive les gaspésiens & leur
met traditionnel le six paille!
tu es comme moi tu aurais
le goût d'en manger;
quand j'allais à Oka
chez Marie-Ange j'avais
le plaisir d'en manger,
je me reprendrai l'été
prochain si je vais à Gaspé.
Je t'envoie la recette mais
j'aimerais mieux être proche
pour aller le faire,
car pour toi j'ai peur que
ce soit un peu compliqué;
je t'envoie aussi la recette
du pouding à la vapeur.

J'espère que tu ne te sens pas
trop seul;
quand tu auras un peu
de temps libre, va voir
ta marraine;
par exemple le 2e dimanche
du mois tu rencontreras
la famille.

Voici l'adresse:
«Les Petites Filles
de St-Joseph,
2333 rue Sherbrooke ouest,
près de la rue Atwater».

J'espère que tu t'es remis
de ta grippe intestinale;
quand tu es malade va voir
le docteur.
Comme je vous considère
un peu comme mes enfants
je me permets de te dire
d'être un bon garçon;
prie la Ste-Vierge
pour qu'elle te fasse trouver
une bonne femme
comme tu avais une bonne
mère.

Quand tu essaieras
les recettes si tu as besoin
de d'autres renseignements
tu me téléphoneras:
473-3200.

Je pense souvent à toi
& à toute la famille.
Probablement que ma tante
Catherine va monter dans le
mois de mars, probablement
que vous vous rencontrerez.

Bonne chance, bonne santé,
succès dans tes études &
avec ta cuisine.

Avec toute mon amitié,
Gertrude

Recette de «six paille»
(Six-pâtes).

1/4 lb. de lard salé
3 côtelettes de porc
1 lb. de morceaux de boeuf
à rôtir (bon marché)
2 ou 3 oignons piqués
de clous de girofle
Pommes de terre
Des morceaux de poulet.
Délicieux quand on peut
y ajouter du lapin.

Pâte
3 tasses de farine
3 c. à thé poudre à pâte
1/2 c. à thé de soda
1 c. à thé de sel
1 1/2 tasse de lait tiède
1/2 lb. de graisse fondue et
tiédie.

Faire fondre la graisse,
laisser tiédir, y ajouter le lait
tiède et la cuillerée de sel.
Tamiser farine, poudre à pâte
et soda.
Ajouter graduellement
le liquide jusqu'à l'obtention
d'une pâte très malléable.
(La pâte doit rester
graisseuse).
Pour un gros six pâtes,
il faut 2 et 3 recettes de pâte.

Déposer dans le fond
de la marmite
(à fond épais de préférence)
un rang épais de viande,
pommes de terre, oignon.
Assaisonner.
Recouvrir d'une abaisse de
pâte d'une épaisseur de 3/4
pc. en laissant une ouverture
au centre.
Recommencer l'opération
jusqu'à épuisement
de la viande.
Finir avec une pâte.
Ajouter de l'eau tiède
jusqu'à égalité de la pâte.

Commencer la cuisson
sur la cuisinière.
Quand ça commence
à bouillir,
mettre au four à 400F
pendant 2 heures.
Abaisser la température
à 350F et laisser encore
une heure.
Toujours garder de l'eau
à égalité de la pâte.
La pâte couvercle est à jeter.

C'est ben, ben bon!
Bon appétit et bonne chance.

7 mars 1966

(Note laissée
par Lise Bissonnette).

Ivan,

Déjà je me demande
si je terminerai vraiment
cette conversation-lettre;
cela m'est devenu contraire
de procéder ainsi à mesure
d'avoir employé le procédé
pour toutes relations et
qu'il s'en soit retrouvé vide.
Soit que l'on mette
un problème en place quand
il n'est pas,
soit que l'on fasse mal.
Ce dont il serait stupide
d'avoir peur, mais aussi
ce dont il ne faut pas
développer le goût.
J'ai trop souvenir
de correspondances un peu
morbides qui réduisirent
mon adolescence à de
multiples et idiotes plongées
sentimentales.
Dont j'ai gardé l'habitude
d'ailleurs.

Avant de sortir, je t'ai parlé
de sécurité affective
(au moment où un
de tes gestes me la faisait
pressentir).
Ni reproche, ni constatation;
désir.

Il est entre nous
une si fausse relation
parce qu'elle est dirigée
sur des extrêmes
en nette bifurcation.
Toi (peut-être) vers
une présence très complète,
sans doute totale
(je me suis depuis souvent
interrogée sur l'être tout
spécial de l'épouse du poète
- peut-être la seule femme
à qui il soit permis
sans déséquilibre
d'être maternelle)
présence exactement
semblable,
identique à celle
que tu me donnes depuis
tous ces jours et qui ne fait
étrangement jamais défaut.
Douceur inverse,
à laquelle je n'eus jamais
exercice ni possibilité
et que l'amitié m'a conduite
à refuser.

16 mars 1966

(Lettre envoyée en Belgique
à mon frère Sylvain).

Cher Sylvain,

je te souhaite une bonne fête
ainsi qu'une bonne année.
Ange-Aimée me dit que
tu t'adaptes à la Belgique.
J'aimerais bien savoir
comment elle... s'appelle.
Au Québec, rien de très neuf.
J'aimerais suivre un cours
de lettres à l'université.
Je commencerais le 4 juillet,
je ferais donc un été,
un hiver et un autre été.
Ce qui me donnerait
1 an et 2/3 de complétés
sur trois ans de scolarité.
J'enseignerais sans doute
et finirais par l'été.
Un gros projet.
C'est à ton tour de m'écrire.
Que projettes-tu?

Salut!

(Lettre envoyée en Belgique
à ma tante Alexa Mornard).

Chère tante Alexa.

Je vous envoie une photo
de vous et une photo
de moi, comme vous l'avez
demandé.
Je m'excuse d'avoir été
si long à vous répondre.
Comme vous pourrez le
constater, je ne me ressemble
pas beaucoup d'une photo
à une autre.
Je porte maintenant la barbe
et j'espère que cela
ne vous déplaît pas trop.
J'étudie toujours.
Mais je travaille en même
temps, pour gagner ma vie,
dans une bibliothèque.
J'aurais aimé aller en Europe
cet été, mais mes études
ne me le permettront
sans doute pas.
Faute de vous voir,
je vous embrasse
ainsi que oncle Tony.

17 mars 1966

les jours passent sous la clarté des néons
tandis qu'il marche de long en large
enseignant
que les jours passent les uns après

nous
et nous
nous sommes levés
pour boire
et peu après

il se mit à pleuvoir et l'odeur de l'herbe
et de la pluie
se mit à monter jusqu'à la fenêtre
où il enseigne
où nous sommes très près les uns des autres

respirant lentement
sans le quitter des yeux

écoutant les autos les unes après les autres
passer sous la fenêtre
est-il possible d'oublier
comme il est déjà tard
et que la nuit nous ouvre plus de pensées
que debout
sur la terrasse d'une école

nous nous sommes attardés
très loin devant soi
dans la clarté

où il s'assoit à l'écart
et fume lentement

voici: la chambre est déserte et
les meubles sont là fixement
dans le bruit de la ville
mais de qui vient ce long gémissement
quand elle décida soudain de se mettre au lit
pour se reposer d'une écrasante exaltation

mais je voulais parler de moi dès que j'ai pris
la plume de je ne sais quel oiseau
mais surtout qu'il chante bien
l'enfant de nos voisins
qui de surcroît apprend le piano

voilà que sans le mouvement de l'horloge
tout se tait
sans le moindre souvenir de sa vie
regardant je ne sais quoi

mais je veux parler de moi
mais à la juste condition de ne pas me tromper de
mots qu'elle me souffle à l'oreille et
pour tout dire
trop efficaces
journées menant à nos progressives pertes

mais qui jappant m'enfanta

mais qui se taira
pour fixer sur la vitre
l'éclat éphémère du temps

18 mars 1966

(Lettre reçue de Belgique de tante Françine, dite Alexa).

Cher Yvan.
J'ai bien reçu votre lettre
du nouvel an
et je suis très étonnée que
vous avez resté au Canada
enfin je sais que vous aimez
le Canada
mais vous me dites si peu
quel métier vous faites
êtes-vous célibataire
ou marié cela je voudrais
bien que vous m'écrivez
et n'oublié pas votre photo
que j'avais demandé,
et si vous venez à Bruxelles
faites-moi savoir le jour
et l'heure
car sinon je ne serai pas
chez moi
mais si vous m'écrivez
quand vous venez,
je vous attendrai alors
j'espère recevoir une lettre
de vous bientôt
en attendant recevez
des gros baisers
de votre tante Françine
et oncle Jony

19 mars 1966

(Plan de travail
pour la section des arts
LE NOUVEAU CAHIER
du journal étudiant
de l'Université de Montréal,
LE QUARTIER LATIN).

12 pages
et environ 20 numéros.
(Aucun sujet
qui ne soit québécois.
Exemple: ne critiquer
un théâtre que si la pièce
est québécoise).

1.
Un sujet social:
réforme de l'éducation
des lettres, musique, art, etc.;
réforme des librairies,
bibliothèques;
réforme des journaux,
revues, etc.

2.
Suite.

3.
Peinture québécoise.
Responsable:
Marcel Saint-Pierre.

4.
Musique québécoise.
Responsable: ?

5.
Lettres: critique actuelle
ou interview.
Girouard, Préfontaine,
Brossard, Mornard.

6.
Lettres: compte rendu
de conférences
ou rappel d'écrivain
du passé ou interview.
Barberis, Luc Racine,
Micheline d'Orval.

7.
Lettres: création.
Écrivains du campus.

8.
Cinéma québécois: ?
(si aucune critique: interview
avec créateur).

9.
Théâtre québécois:
Nicole Brossard. (idem).

10-11.
Philosophie: texte original
et critique des essaies
québécois
(sciences sociales, philo.,
politique).

12.
Informations
et guide des spectacles.
Diviser le tout en six équipes
avec six responsables.

20 mars 1966

d'un long séjour
voici maintenant le mot:
vivre ensemble
(lise bissonnette et moi)
très proprement
et davantage amants
qu'en perte de je ne sais quoi

car: qu'est-il qu'une relation
si l'amour n'est pas
pour nous
(mais devant accepter tout
le jeu possible: de n'être pas
toujours deux mais trois
mais quatre
ou simplement songer aux
fins possibles entre nous)

donc: seuls et pourtant deux:
je me dois de penser
davantage.

parlant
d'autre chose maintenant:
la pensée
plus que tout attachement
se doit d'élever la pensée
car:
qui moins que la pensée
nous abandonne

donc: me levant dans l'air
pur et d'envier ce que je suis
ce passé m'échappant plus
que ceux que j'essaie
d'aimer
me voici maintenant
devant mon papier
mais qu'est-ce donc
que de vouloir s'approprier
les êtres comme
mais comme quoi
sinon que je porte encore
plus loin ma décision:
écrire sera ma vie

21 mars 1966

les images surgissent
et rien
mais sur quoi

mais était-ce toi était-ce moi
mais de quelle
image tiendrez-vous l'image
pour
mourir à deux pas d'où vous
étiez

mais tu te tiens debout
droit devant moi
- il fait très froid, j'ai donc
allumé la fournaise
- y a-t-il assez d'huile
- je ne sais pas

22
mars
1966

tu te déclares fatiguée de ce
nous sommes à une table de bois brun
et sur une table pour ainsi dire
tu ne parles qu'avec cynisme d'une
table (cendrier poivre sel et sucre
blanc) te dévoile pour ainsi dire
mieux encore que
ce blanc
où nous sommes attentifs aux moindres
attentions
face à d'autres pour ainsi dire
d'autres tables avec (poivre sel)
sortent ces tendres mots que je dis
sûrement trop à la légère
certainement à la table de bois brun dans
la désintégration lente des objets mais
dont nous sommes cette fois les seules véritables perditions
mais quelle perdition haute dit
qui lève le verre à son respect si
tout croule
mais il reprendra lentement son esprit
revenant à la table plus lente
que nous
mais sûrement suis-je l'objet et
banal dont on use selon tout ce jeu
de perspectives plus ou moins
réfléchies mais avec toi
trop souvent qu'on rejette
n'étant qu'un objet parmi
ce qui sur la table nous attire
elle déclare ouvertement à nos questions:
je suis pourtant chrétienne
donc:
reprenons dans son déroulement même
le sentiment se déroulant en vain
l'ayant aimé lui
mais à la fin directement caché tu
chantes en toi-même à l'idée
que je sois ton esclave
comme une vengeance longtemps préméditée s'offre
par secousses irrégulières diverses proies

oublions les heures et l'hiver:
oublions l'amour
et suivons le déhanchement lent
de nos pensées mythiques

23 mars 1966

1
d'une année à l'autre recherchant une
réponse disant que passent les années comme
toute réponse en fait décevante
répéter après mille poètes
ah que la terre est mais
que l'intérieur du building est clair sous le feu
nerveux des néons en ces années de plus
dans le feu des années me laissant de
plus en réponse et clair
maintenant que je me renverse indistinctement
dans une chaise avec
cette femme peinte à la chaux qui
se lève et dit: comme je suis
- comme je suis blanche en cet instant!

2
c'est alors qu'il se lève et marche vers la fenêtre
respirant l'air gazeux de la ville mais
pure maintenant que tout est fini mais
cette fois sans autre but qu'un certain plaisir
qu'il se plaît à qualifier mais
de quoi très précisément dès lors que
la question même s'est faite sa réponse

24 mars 1966

Lancement
de l'hebdomadaire
DÉSORMAIS
où je fus collaborateur.

26 mars 1966

(Note laissée
par Lise Bissonnette).

Ivan,

Je rentrerai tard
très

dors

J'aurais voulu
être celle qui attend

27 mars 1966

(Note laissée
par Lise Bissonnette).

Ivan,

Je me suis levée trop tard
et Margo a appelé.
Donc pas eu le temps
de faire le marché.
Si tu es de bonne humeur,
voudrais-tu y aller?
(Je t'embrasse).

. Je vais porter ta chemise
chez le nettoyeur tout de
suite.
. Je travaille et je reviens:
à 6 hres.
. Laisse la chambre comme
elle est, je la mettrai en ordre
ce soir.

Tu ne trouves pas
que c'est moins joli
une lettre sans énigmes?

Essai.

Le poète dit qu'il possède
une vérité qui doit ou
qui correspond à une forme.
Mais quelle est la vérité
du poète?
A l'analyse nous arrivons
directement aux grands
thèmes dits poétiques:
c'est-à-dire l'amour,
la mort, que l'homme est ci,
que l'homme est ça, que
le monde est vivable ou non.
Ajoutons maintenant
que la validité rationnelle
des thèmes du poète
importe peu.
Peu importe que le monde
soit ce que le poète en dit,
pourvu qu'il le chante.
Concluons donc
pour la première fois.
Puisque la vérité importe
moins que la façon de sentir
une idée ou un fait
comme étant la vérité,
c'est donc directement
à la sensation subjective
qu'atteint le poète.
(Cette sensation subjective
peut évidemment être
partagé comme universelle et
vrai par d'autres consciences
non rationnelles, sans pour
autant détruire pour cela
l'apport du subjectivisme
dans la vérité du poète).

D’autre part, la forme.

Donc: la poésie serait une
forme de la vérité subjective.
Mais qu’est la forme
de la vérité subjective?
Et en quoi cette forme
ne peut-elle être à son tour
subjective.
Si le poète accepte de sentir
comme devant être dite une
vérité que nous qualifions
de subjective, pourquoi
n’accepterait-il pas le choix
d’un style, par exemple
le ton et la technique
racinienne, en tant que forme
subjective?
L’argument ne peut être
totalement combattu.
L’écrivain peut écrire
ce qu’il veut
et comme il veut.

Mail il est des poètes qui,
pour n’être pas moins
subjectifs dans leurs vérités,
n’en sont pas moins
inventeurs.
Peut-on parler ici de forme
subjective de la vérité
subjective?
Il semble que non.
Et voici nos raisons:
l’écrivain s’inventant
une forme, ne peut vraiment
choisir, et pour lui seul,
une forme nouvelle.

La forme inventée est
par définition une évolution.
La question est en quoi
l’évolution peut-elle être
subjective; c’est-à-dire
en quoi l’invention est-elle
définie invention par tous.
C’est en cela
qu’elle n’existait pas
avant d’être inventée.
Il semble que
nous touchions une vérité
rationnelle.

Quant à savoir si le poète
pourrait inventer telle forme
plutôt que telle autre,
nous avouons que cela
ne nous est pas démontré.
Nous tenterions de croire
que la forme inventée
est bien telle suivant
les circonstances
de l’histoire littéraire
et du poète.
Acceptons cette théorie;
bien qu’elle soit à démontrer
ou confirmer.

Les poètes anciens
et modernes parlèrent
de l’amour et de la mort.
Rien de vraiment neuf,
sinon quelques modifications
culturelles.
(Mais est-ce vrai?).
Mais la façon de parler
de l’amour et de la mort,
semble se compliquer.

De la répétition,
nous sommes passés
à la pluri-signification.
J’entends par là une habileté
d’associations,
une complication du fond
dans un même vers.

Reste à savoir si c’est le fond
qui a évolué ou si c’est la
forme, ou si ce sont les deux,
et en quoi notre réponse
définit la poésie en tant que
n’étant pas la prose,
c’est-à-dire
en tant que poésie.

1.
l’affabulation de la vérité
en tant que vérité informé;
la vérité en tant que
fabulation de la forme:
Roger Brien,

2.
la description de la vérité en
tant qu’apparition du doute;
la forme en tant
qu’informatrice de la vérité:
Alain Grandbois,
Fernand Ouellette,
Surréalisme, Tel Quel, etc.

3.
en quoi nier le fond
pour la forme est renouvelé
le fond par la forme?

4.
en quoi le génie
se mesure-t-il au scandale?

5.
en quoi l’engouement
immédiat traduit-il une
invention trop compromise?

6.
en quoi le génie n’est
reconnu qu’à long terme?

7.
l’oeuvre géniale
tranche-t-elle
sur la production courante
par son invention?
est-ce pour cela
qu’on la retient?

8.
en quoi le génie est-il
un produit d’exportation plus
que de consommation locale
plus immédiate?
En quoi le génie local
n’est tel localement
que par la propagande
de l’exportation?
En quoi le génie
est-il imposé à sa nation?

28 mars 1966

Esquisse en prose.

1837

L'automne était clair
et plus que jamais les arbres
contrastaient sur le bleu
du ciel et pour ainsi dire
en harmonie et peut-être
pour la première fois

nous apparut-il si bleu
de ce bleu que l'on ne voit
peut-être qu'une fois dans
sa vie c'est-à-dire entassés
les uns sur les autres
aux fenêtres des maisons
de pierres ramassées
les unes après les autres
au cours du défrichage ou
tout simplement à la surface
du sol s'entassant les unes
sur les autres jusqu'à former
ces maisons de pierres brutes
où nous regardions pour
la première fois le relief du
paysage sur le bleu
de l'horizon jusqu'à nous
épuiser les yeux au point que
les couleurs venaient soudain
se plaquer les unes
sur les autres embrouillant
le paysage: donc nous
obligeant de fermer les yeux
par moment
ou tout simplement de fixer
à l'intérieur de la maison
les masses grises et presque
noire pour ensuite

regarder à nouveau le bleu
de l'horizon de ce bleu
que l'on ne voit qu'une fois
dans sa vie c'est-à-dire
dans l'attente de la mort.

Entassés les uns
sur les autres aux fenêtres
et cherchant à reconnaître
à l'horizon le moindre signe
suspect

regardant par les fenêtres
sans pourtant voir encore
les soldats s'avancer pour
soudain tirer tous ensemble
et comme un seul coup
venant ébranler la maison
dans un bruit de vitres
brisées (ou tout simplement
trouées) mais

sans les voir encore
et pour ainsi dire seuls
devant la plaine déserte filant
s'engouffrer dans ce bleu
ce bleu que je voyais
pour la première fois
malgré ou peut-être
à cause de ma nervosité
de nous sentir enfermer
dans ces maisons groupées
les unes sur les autres
comme des cercueils
abandonnés

mais le voyant
plus simplement se débattre
attaché loin devant nous
au mur d'une étable
jappant et sautant
sur lui-même
la gueule ouverte rouge
l'entendant japper
de toutes ses forces
puis soudain se taire
le silence lourd
le bruit rapide des vitres
brisées.

Regardant par les fenêtres
le soleil éclatant
de l'automne et les feuilles
tombant sans arrêt comme

nous tombions l'un après
l'autre sous le tir régulier
de l'ennemi nous agrippant
aux pierres dans un silence
comme il n'en est qu'aux
derniers moments de la vie
surnageant au-dessus du
bruit des salves et du canon

très loin devant nous

mais j'étais là à coté de son
corps inerte sur le plancher
de pierre dans le va-et-vient
des tireurs aux fenêtres et
des dernières vitres tombant
avec fracas sur le plancher
de pierre où il resta inerte
et comme momifié
dans son sourire éclatant

mais j'étais là
et comme tout près d'elle
au moment de lui dire
cela même qu'elle cherchait
à me confier.
C'est-à-dire seuls
dans la maison de son père
à cette heure avancée
de l'Histoire.

29 mars 1966

Le temps passe et passent
encore les jours et les mois
comme si nous étions
nous-mêmes assurés
que nous-mêmes passons
avec nous-mêmes

de l'autre côté
de ces courants marins et
davantage entre les planètes
mais davantage de
nous-mêmes à nous-mêmes.

Ainsi suis-je monté
sur la scène
avec (louise marleau et guy
godin récitant les poèmes)
ma guitare:
paraissant ce que je ne suis
pas
guitariste
mais discutant POÉSIE avec
(gaston miron et paul
chamberland) plus tard
et plus tôt régulièrement
claude dansereau:
ne nous entendant
singulièrement pas.

Soit que je me trompe
(ou eux).
Hubert aquin raoul duguay
m'étant plus près
mais (est-ce vrai).
Soit penser davantage
et peut-être concilier
ou rompre avec raison
d'une réflexion certaine.

Mais qu'est-ce aussi
que rencontrer d'autres filles
que toi
(lise bissonnette me lisant
seule)
s'il semble une ouverture
entre toi et moi
me rendant ennuyé de devoir
plaire à une autre
et davantage moi
trop loin de toi
bien que soient pour toi
pour moi profitables
des écarts.

Semaine des Lettres du 21 au 26 mars

Vendredi 25

Samedi 26

NOS JOURNÉES

(poème depuis longtemps dû
à toi lise bissonnette)

tu dors lente dans
le silence
moi attendant de
l'autre côté de l'eau que tu déplies
lentement tes membres mais

tu t'éveilles et je ris maintenant

mais le bruit s'amplifie
nous séparant
mais non tout à fait
chacun de l'autre coté de l'eau

bougeant ensemble dans le jour
nageant d'une place à l'autre

mais je ris lentement

jusqu'à l'horloge régulièrement
nous séparant
dans le silence même avancé

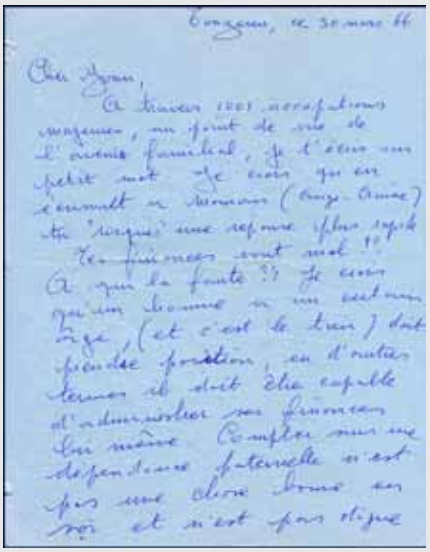
de cette nuit où j'attends que tu reviennes
dormir de ce coté-ci de l'eau

30 mars 1966

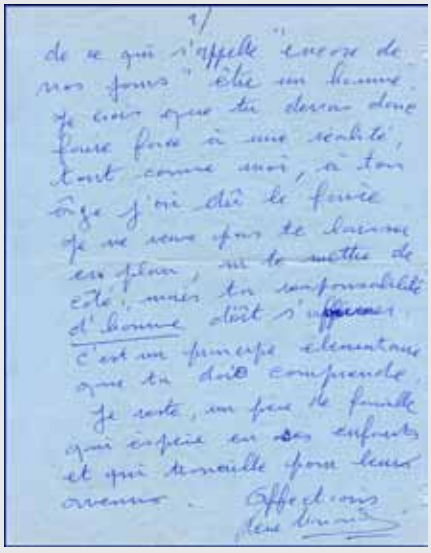
Elle me dit
(lise bissonnette)
après une autre engueulade
suivant tant d'autres
vouloir me quitter
- vivre seule
me brûlant d'un seul coup
d'une brûlure vive
et très précise
ne me laissant par la suite
qu'à l'apaisement
de ma douleur
et comme l'eau s'évaporant
d'un seul coup
au contact du métal chaud.
Ne voulant désormais
qu'un silence plus attentif
de moi-même à moi-même.
Comme d'autres
touchent le silence au coeur
de ce qu'ils disent.
Sachant devoir combattre
un lourd ennui d'être seul
à dormir et à vivre
dans un appartement vide.
Et vide encore même
le silence.
Et même vers d'autres
amours.
Mais il y a la neige.
La dernière neige sans doute.
La neige par gros flocons sur
la ville grise et vaporeuse.
Le silence des grandes
étendues.
La neige et la folie
comptant ses pas de plus
et ce que je ne sais
et ne saurai peut-être pas.

(Lettre reçue de mon père
en Belgique).

Tongeren



Cher Yvan,
A travers 1001 occupations
majeures, au point de vue
de l'avenir familial,
je t'écris un petit mot.
Je crois qu'en écrivant
à maman (Ange-Aimée)
tu «risques» une réponse
plus rapide.
Les finances vont mal??
A qui la faute??
Je crois qu'un homme à un
certain âge, (et c'est le tien)
doit prendre position,
en d'autres termes il doit
être capable d'administrer
ses finances lui-même.
Compter sur une dépendance
paternelle n'est pas
une chose bonne en soi et
n'est pas digne de ce que
j'appelle «encore de nos
jours» être un homme.
Je crois que tu devras donc
faire face à une réalité,
tout comme moi, à ton âge
j'ai dû le faire.
Je ne veux pas te laisser
en plan, ni te mettre de
côté, mais ta responsabilité
d'homme doit s'affirmer.
C'est un principe élémen-
taire que tu dois comprendre.
Je reste un père de famille
qui espère en ses enfants et
qui travaille pour leur avenir.
Affections.



2 avril 1966

(Lancement.
Les Éditions Estérel).

LES DORMEURS,
Luc Racine

À Yvan
ce langage désuet
d'un monde perdu
Luc

LUC RACINE
LES DORMEURS

les dormeurs

à Yvan
ce langage désuet
d'un monde perdu

Luc

6 avril 1966

J'ai été te chercher.
Tu as refusé de sortir
de la salle de réunion.
Je t'ai fait signe.
D'autres membres sortaient
et rentraient.
Quelle belle semaine
nous avons pourtant passé,
quelle belle semaine! mais
Fritz s'amusait follement.
Quand je suis arrivé
(tu ne m'avais pas vu)
je lui fis signe par la vitre de
t'avertir il haussa les épaules
en souriant très fort
mais je répétai le signe:
il a sûrement compris:
il hausse les épaules en
souriant très fort et plus tard
(avant que tu acceptes
de toi-même de te retourner)
je lui refis le signe
(je voulais que tu me
regardes) et fritz souriait très
fort mais
quelles belles dents il a fritz!
Est-ce que tu vois
ce que tu fais.
Sais-tu qu'on ne reproche
pas au Nouveau Cahier
du Quartier Latin
de manquer de profondeur
sans s'attirer ah le beau
sourire
de saint-aubin et de fritz.
Je crois que tu ne comprends
pas ce que tu leur permets.
C'est horrible.
Ce que je suis devenu.

Mais pourquoi?
dans mon adolescence
je voyais un personnage
de télévision très jaloux
rendant sa femme: haineuse
C'EST MOI!
il y a sûrement eu des fuites
quelques parts on m'a
sûrement volé quelque chose
sans s'en rendre compte
ou tout simplement l'aie-je
attrapé comme un virus
mais c'est maintenant moi
le monstre l'horrible chose
au point que j'ai fortement
l'envie de me percer le crane
mon crane ne m'appartenant
plus tant je désespère
qu'on vienne un jour m'aider
à le remettre bien droit entre
mes deux épaules rachitiques

11 avril 1966

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

LETTRES DES SAISONS
de MICHEL BEAULIEU

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.
L'oeuvre critique
n'étant qu'une occasion
(mais davantage le combat)
d'exprimer l'idée propre
du critique
(s'il est enfin possible
des synthèses)
et non celle de l'auteur
sinon par intérêt
j'avoue (tu n'oses en douter)
ma faible joie
(malgré l'ordre constant
mais hélas doutant du génie)
doutant donc de:
1.
la faveur ancienne dès lors
actuelle des rimes devenues
(d'un sens se mêlant de trop
légères profondeurs)
par excès trop faciles
et même un ennui
2.
mais davantage: trop souvent
mièvre et de clichés
(le blé des cheveux et le
soleil et ces yeux mais quoi)
de ce que la littérature
comme la propagande
(pour ne pas dire: évolution)
se doit du moins de changer.

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

LE SOLEIL CONTINU,
POÈMES
DU LAC SAINT-JEAN,
ZÉNITH A VIVRE,
LES FLEURS CLOSES,
LES NOEUDS DIFFICILES
de CAMILLE TREMBLAY

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

De croire une publication
(précieuse)
et la critique (sévère):
d'une conception formant
une gravité
outre des choix reformant
à peine le recueil
(sinon mince)
se devant donc de juger:
en bloc refusant donc
ici l'absence de synthèses
(la poésie se groupant
elle-même de quelques
inventions)
d'un manque évident
de fermeté
d'autant plus
qu'est impardonnable
à la poésie dite sentimentale
un manque de gravité.

12
avril
1966

LE MAÎTRE

Nous le regardons dans
le calme intense
des anciennes relations
remontant aux hémisphères
grises
avec les journées
calmes des lueurs d'atten

tion et l'eau pure parfois
d'un visage

debout seul dans la distance
croulent milles murs en
silence

qu'il décrit trop seul
lentement droit.

(Lancement,
Les Éditions Estérel).

APATRIDE,
Michel Beaulieu.

15
avril
1966

De n'avoir
et sans doute jamais le style
de françois angers
(lisant d'une curiosité
sa lettre et ton texte
lors de votre rencontre
et celui disant mais criant
ton désir de me quitter
le 30 mars 1966) voici
que le soir est calme si calme
(celui des faux génies
comme tu l'écrivis)
marchant en moi-même
(mais qu'est-ce que moi
davantage ici dans le calme
du soir et celui plus calme
encore de ce qui n'a plus
de nom en moi
sinon: la chose délinquante
et le coeur ne trouvant
désormais ses mots)
mais depuis quand

ai-je perdu la douceur
de l'amour et le sens même
de la douceur
(mais l'ai-je perdu
comme tu te plais à l'écrire:
l'ai-je vraiment perdu?)

Donc: d'être l'inverse
de françois
malgré t'aimer (à ma façon
mais quelle)
je te répète que l'écriture
n'apprend pas de soi-même
à aimer et que
je ne suis qu'un délinquant
(mais suis-je un délinquant?)
te répétant (mais mon style
te permet-il de comprendre
que je t'aime)
que je t'aime
et cela très mal
et cela j'aimerais
que tu le comprennes:
- tu ne m'aimes pas mieux.

23 avril 1966

(Lettre envoyée
à mon père et autres,
en Belgique).

Chers parents,

J'ai reçu avec plaisir
votre aide financière et
tâcherai d'être plus économe.
Avec mon $45.00
par semaine...
J'entre cette semaine
en examen.
À la bibliothèque,
nous sommes en grève de-
puis déjà une semaine,
et devrons sûrement aller
dans ce sens
durant une autre semaine,
sinon davantage.
Merde.
Je dois sans doute entrer
en Lettres en septembre
prochain.
J'ai besoin de $2500;
j'ai fait des démarches
à la caisse populaire
de l'Université: accordé
et sans devoir rembourser
avant le 1 octobre 1967;
mais besoin d'un endosseur.
L'endosseur doit habiter
le Québec.
Merde...
J'aurais aimé étudier
en Lettres dès cet été, mais
il semble que ce soit réservé
aux professeurs
d'expérience.

Quant à l'enseignement,
il est conseillé d'avoir
une année d'université.
Et si j'essaie d'emprunter,
c'est que les bourses ne sont
jamais garanties, et que
le montant, de toute façon,
en est trop faible.
De plus, je suis en amour
et cela depuis trois mois.
M...
Mais je suis de jour en jour
plus heureux.
Elle se nomme
Lise Bissonnette;
étudie pour sa licence
en pédagogie; ne peut pas
me faire vivre; est assistante
rédactrice au Quartier Latin;
assez bien, très gentille,
et tout et tout.
Nous comptons nous marier
après ma première année
de Lettres.
Comme vous pouvez le voir,
ça ballote un peu fort
dans ce coin-ci.
J'attends de vos nouvelles.
Je vous embrasse ainsi que
Germaine, Olier et Sylvain.

Yvan.
P.S. Lise vous embrasse.

(Lettre envoyée
à ma soeur Germaine
en Belgique).

Chère Germaine,

je te souhaite une bonne fête,
et beaucoup beaucoup
de petits belges.
Ange-Aimée me dit que tu
t'adaptes bien à la Belgique,
que tes études vont bien,
et que tu ne perds pas trop...
de beauté en vieillissant.

De mon côté, tout va,
tout va.
Mais je commence vraiment
à me fatiguer.
Heureusement que l'année
achève.
Écris-moi, ça me fera
du bien.

Je t'embrasse fort.
Yvan

P.S. Comme exercice de
français, tu devrais t'asséyer
à corrigé mais fautes.

24 avril 1966

(Lettre reçue d'Espagne
de Ange-Aimée
Fournier-Mornard).

Bonjour d'Espagne.

Mes dernières cartes
sont restées sans réponse,
que se passe-t-il?
Depuis février, le Dr. Pâquis
conseille à ton père
de se reposer.
En femme soumise, j'ai
promis de le suivre partout,
pour le «meilleur et pour
le pire», jusqu'à présent,
ce n'est pas pire.
Logeons à l'hôtel indiqué
sur la carte.
Une chambre double,
avec salle de bain et terrasse,
y compris les 3 repas, coûte
meilleur marché qu'une
simple chambre
en Amérique.
Partis le 18, retournons
le 6 mai.
Comme la saison touristique
ne fait que commencer,
la Méditerranée est à nous!
Le chauffeur de M. Mornard
& sa femme occupent
la maison
durant notre absence.

Bye.

A. Aimée

25 avril 1966

L'évolution
ne se manifeste-t-elle
qu'ailleurs.
Bien qu'on ait prétendu
connaître une intégrité
humaine.
De sorte que la littérature
ne bougerait
qu'en notre sentiment.
Nous dirons l'homme vivant
pour un mythe.
Ou plusieurs
selon divers mouvements.
Dirons-nous:
tout à fait personnels.
Ou plusieurs motivations
centrant (pour plusieurs)
la cible.
Sinon le mythe:
incommunicable.
Soit le sentiment,
soit la forme.
La philosophie détient,
disons-nous, nos croyances.
D'où qu'importent
en littérature: les vérités.
Sinon: les confondre.
Mais le sentiment trouve
sa forme.
Le mot ne peut renier son
sens: l'accord est évident.
Qui démontre l'origine?
Telle forme
se devrait à tel sentiment.
Qui démontre la vérité.
Sinon: le mythe.
Refaites le parcours.
Le contraire:
une forme prête à confusion.

Tout s'y dit:
de changer quelques mots.

L'oeuvre
est à la concentration.
L'invention comporte
des structures: les relations.
Partage imaginaire.
Car l'un suit l'autre.
Pourtant l'amour, la haine
changent peu.
Condenser: dire davantage.
Ou: la forme évolue,
le sentiment demeure.
Tout est dans la façon.
Soit: présenter.
L'art est un métier portant
nos illusions.
Les distinctions se montrent:
par étapes.
Soit: l'accumulation
d'associations (la litanie),
la liaison mais désormais:
quoi?
(La liaison illogique).
Soit le formalisme
de surface; celui de base.

Pas important en poésie
de dire vrai ou faux.
Ceux qui acceptent
le sentiment sont ceux
qui y croient et selon
qu'ils s'y reconnaissent.

Le poète dit des choses:
son amour, sa haine.
L'homme de la rue: aussi.
Ce qui compte: la façon
de le dire.

Histoire de la littérature:
approximation
de la conscience passée;
certains mythes meurent,
d'autres naissent.

Littérature de recherche:
littérature d'invention où
démythification =
remythification.

Littérature d'imitation:
le mythe se donnant
comme absolu et voulant
renier son historicité.
Fausse conscience globale.

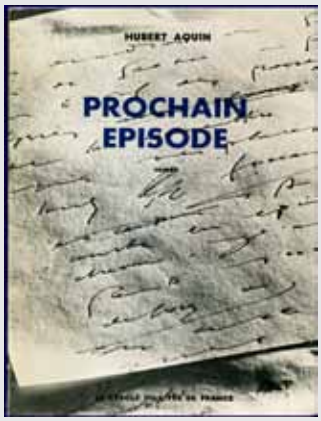
HUBERT AQUIN

(Critique littéraire parue dans le premier numéro du journal *DÉSORMAIS*, fin avril 1966).

l'IMAGINAIRE SACRIFIÉ AU REPORTAGE.

«*Heureusement Aquin, lui, enfin, s'affirme.*
Nous n'avons plus à chercher.
Nous le tenons,
notre grand écrivain.
Mon Dieu, merci.»
(Jean Éthier-Blais,
LE DEVOIR, 13 X 1965).

Notre littérature romanesque viendrait enfin, après tant de supposés piètres écrivains, de trouver son génie!
Oui, mon Dieu, merci!
Mais ajoutons que le génie national n'est tel qu'en tant qu'il dépend d'une invention internationale.
Car la littérature, comme la technique, s'invente.
Remettons donc les choses à leur place.
L'intrigue
de *Prochain Épisode*
est à peu près la suivante.
JE, emprisonné
(plus précisément interné) se rappelle avoir tenter de tuer H. de HEUTZ.
Mais il ne l'a pas tué,
par une sorte d'indécision.
JE, est donc emprisonné
à cause de ses intentions.



Nous assistons ensuite
à une série de poursuites et de contre-poursuites.
Mais en plus de se présenter comme un roman policier,
Prochain Épisode,
nous offre aussi une histoire d'amour.
JE et H. de HEUTZ
semblent aimer et être aimés de la même femme: K.
Ces deux personnages,
JE et H. de HEUTZ,
ne forment pratiquement qu'un seul personnage.
Ils jouent l'un contre l'autre «pile ou face».
Il y a l'homme animant (JE) et l'homme animé
(H. de HEUTZ).
La vie réelle et la vie rêvée,
le moi et le surmoi, etc.
Mais la dialectique
JE-de-HEUTZ signifie,
en plus d'un jeu policier et d'amour,
un rapport paradoxal à autrui:
autrui est personnalisé
par tout ce que symbolise la femme blonde.
Mais comment se manifeste ce rapport à autrui?

Nous avons d'un côté,
H. de HEUTZ, réactionnaire, humaniste et banquier.
D'autre part,
JE, révolutionnaire, narrateur autant que téméraire.
Il est à remarquer
que H. de HEUTZ se déguise sans arrêt tandis que
JE est ce qu'il paraît.
Il y aurait donc
deux façons de prendre contact avec autrui:
d'une part, le mensonge,
celui de H. de HEUTZ, et
d'autre part, le projet de JE.
Le rapport à autrui ne peut être que fiction, dont l'une *est* fausse et dont l'autre *pourrait être* vraie.
Le mensonge s'exprime dans un style prosaïque, solide.
Le projet s'accompagne de thème poétique, lyriques autant qu'irréels.
S'il est vrai
que JE-de-HEUTZ
nous exprime en tant que québécois, c'est d'abord qu'il signifie le rapport à autrui sur un mode international.
La preuve en est que l'on peut aimer le roman de Aquin tout en détestant le séparatisme québécois (à condition de transcrire, évidemment).

C'est en signifiant plus que le québécois que Aquin signifie le québécois.
Mais ne soyons pas naïfs.
Si Aquin illustre bien un problème, s'il écrit assez bien, nous ne pouvons pas, pour si peu,
en faire notre James Joyce.
Une impression de mollesse, de négligé, se dégage aussi.
De plus, chez Aquin,
l'imaginaire sacrifie trop au reportage romancé.
Le roman n'est pas le lieu du quotidien, mais un des lieux de structuration imaginaire.
De plus, Aquin s'arrête trop facilement au jeu symbolique des personnages.
Ce genre de roman
dépassé par le nouveau-roman, suppose, comme le disait ailleurs Sartre, des arrières-mondes.
Il suppose que
les personnages sont bien définis (fixes), et qu'il existe en eux des tendances bien cataloguées, et que l'existence, en un mot,
se mesure à la règle.
Au mieux, disons que Hubert Aquin pourrait, à la longue, se rapprocher d'une invention internationale.
Prochain Épisode,
Hubert Aquin,
Cercle du Livre de France.

8 mai 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Cher lapin,

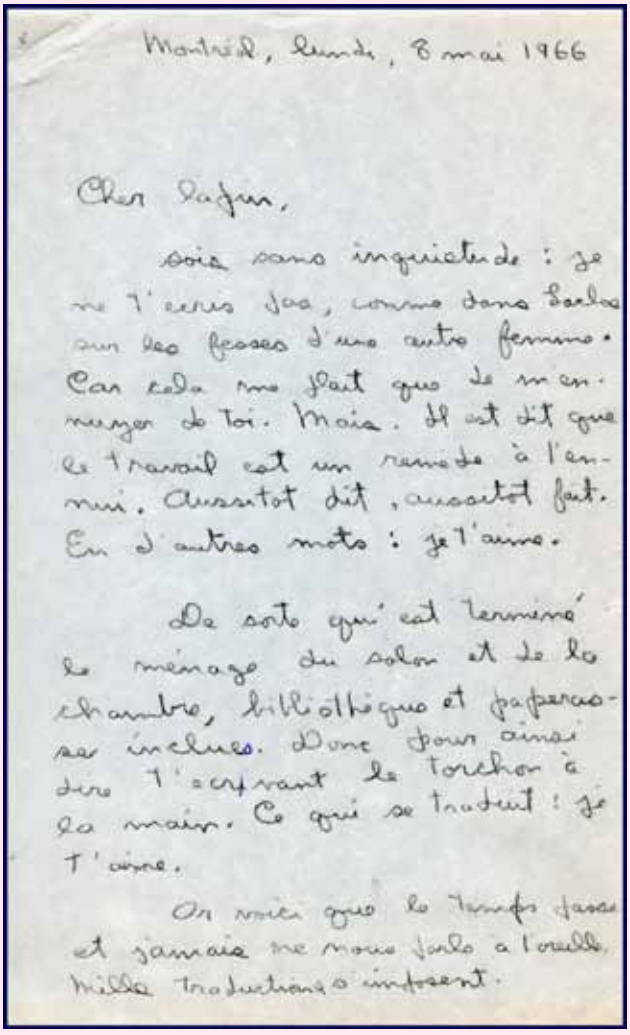
sois sans inquiétude:
je ne t'écris pas, comme
dans Laclos, sur les fesses
d'une autre femme.
Car cela me plaît
que de m'ennuyer de toi.
Mais.
Il est dit que le travail
est un remède à l'ennui.
Aussitôt dit, aussitôt fait.
En d'autres mots: je t'aime.

De sorte qu'est terminé
le ménage du salon
et de la chambre,
bibliothèque et paperasse
inclues.
Donc pour ainsi dire
t'écrivant
le torchon à la main.
Ce qui se traduit: je t'aime.

Or voici que le temps passe
et jamais ne nous parle
à l'oreille.
Mille traductions s'imposent.

Donc attentif au faste simple
des traductions:
d'Hier à Demain présentant
les animaux
de Frédéric Rossif.

Donc ébloui par l'écho
de l'écho du temps:
le cheval sautant au ralenti
nos obstacles blancs;
les flamands,
aussi dans la nuit,
sur leurs très longues pattes,
imitant des formes
de partitions.
C'est-à-dire: le plus beau
d'un amour n'est pourtant
que l'écho
de l'écho du temps.
Car le temps
est ce par quoi l'être vient
à la vie.
Or.
Mais je vais dormir:
non comme je le voudrais..
Seul, trop seul
et trop souvent seul.
Lançant mille baisers!



Montréal, lundi, 8 mai 1966

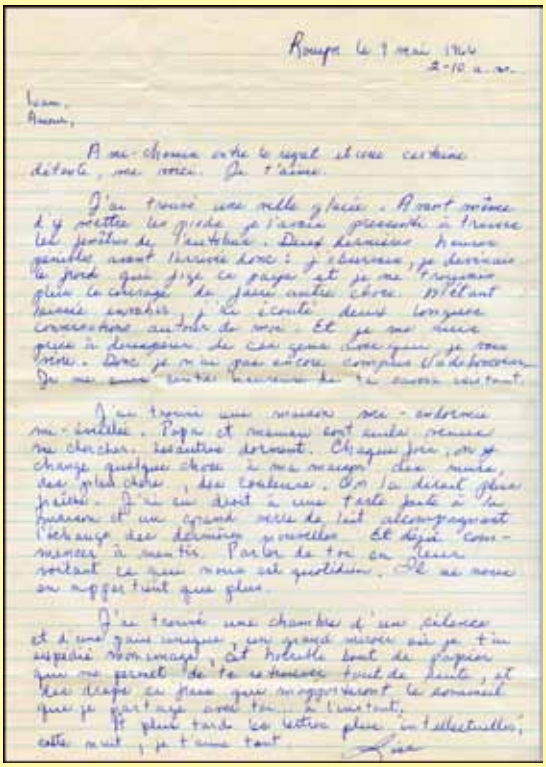
Cher lapin,

sois sans inquiétude : je ne t'écris pas, comme dans Laclos sur les fesses d'une autre femme. Car cela me plaît que de m'ennuyer de toi. Mais. Il est dit que le travail est un remède à l'ennui. Aussitôt dit, aussitôt fait. En d'autres mots : je t'aime.

De sorte qu'est terminé le ménage du salon et de la chambre, bibliothèque et paperasse inclues. Donc pour ainsi dire t'écrivant le torchon à la main. Ce qui se traduit : je t'aime.

Or voici que le temps passe et jamais ne nous parle à l'oreille. Mille traductions s'imposent.

9 mai 1966


Rouyn le 9 mai 1966
2-10 a.m.

Ivan,
Amour,

A mi-chemin entre le regret et une certaine détente, me voici. Je t'aime.

J'ai trouvé une ville glacée. Avant même d'y mettre les pieds je l'avais pressenti à travers les fenêtres de l'autobus. Deux dernières heures pénibles avant l'arrivée donc : j'observais, je devinais le froid qui fige ce pays et je ne trouvais plus le courage de faire autre chose. M'étant laissée envahir, j'ai écouté deux longues conversations autour de moi. Et je me suis prise à désespérer de ces gens avec qui je vais vivre. Donc je n'ai pas encore compris Vadeboncoeur... Je me suis sentie heureuse de te savoir existant.

J'ai trouvé une maison mi-endormie mi-éveillée. Papa et maman sont seuls venus me chercher. Les autres dorment. Chaque fois, on y change quelque chose à ma maison : des murs, des planchers, des couleurs. On la dirait plus fraîche. J'ai eu droit à une tarte faite à la maison et un grand verre de lait accompagnant l'échange des dernières nouvelles. Et déjà commencer à mentir. Parler de toi en leur voilant ce qui nous est quotidien. Il ne nous en appartient que plus.

J'ai trouvé une chambre d'un silence et d'une paix unique, un grand miroir où je t'ai expédié mon image, cet horrible bout de papier qui me permet de te retrouver tout de suite, et des draps si frais qui m'apporteront le sommeil que je partage avec toi... à l'instant.

A plus tard les lettres plus «intellectuelles», cette nuit, je t'aime tant.

Lise

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

P.M.

toi,

ton épouse s'est découvert
aujourd'hui une folle envie
de t'embrasser
là où ça sent si bon...
Mais elle a dû empiler
frustration sur frustration
évidemment.
Je le fais donc
par procuration.

Ces lettres sont,
d'une certaine façon,
mon journal, mais il faudrait
que j'apprenne à les écrire
plus tôt afin qu'elles soient
plus intelligentes.
En une journée,
tu as fait avec moi
le tour de ma partie de ville
(puisque maintenant tout le
monde connaît ou au moins
soupçonne ton existence).
Je me suis éveillée pour
ne pouvoir que m'étonner
devant un paysage d'hiver,
de la vraie neige sur laquelle
on peut marcher
sans ou à peine la salir.
Donc les gens avaient
leurs têtes de février que
je n'ai pas vues d'ailleurs car
à la Caisse, on m'attendait
pour me confronter
avec la Machine.

C'est ici la personne
centrale, la chose,
(que dis-je, l'Être)
qui dévore l'espace vital
d'une dizaine de personnes
derrière les comptoirs.
Le bureau est transformé
en un vaste Nous-Cela
et j'ai eu l'honneur
d'être choisie prêtresse
du grand culte
parce que je saisirai vite
ce que les dix-neuf cerveaux
électroniques travaillant côte
à côte sous la même écorce
voudront bien nous laisser
en bribes pour constater
leur perfection.
Tu me verras donc
pendant deux semaines
penchée sur Elle,
coupée de ce public
que j'aime bien,
et cherchant quand même
en Elle une certaine musique
ne serait-elle que causée
par les symétries.

Je voulais te parler
d' *Une saison dans la vie d'Emmanuel*.
Mais je suis tellement
épuisée physiquement
(j'ai travaillé ce soir aussi)
que j'aurais peur
d'en accepter ce soir
trop facilement le fatidique
et de ne pouvoir te rendre
compte des multiples
réflexions qui m'en sont
nées.
Et comme tu m'as appris
à avoir plus de rigueur
dans ma façon de recevoir,
je préfère attendre un peu,
que mon corps ait retrouvé
si possible ce milieu,
ce qui ne saurait être long et
mettra mon esprit à l'aise.
Distinction fort contestable,
à interpréter
d'une façon plus intelligente
par le lecteur.

A peine encore ai-je réussi
à te voir ailleurs
qu'en notre chambre
et j'attends de toi que
cette image devienne bientôt
plus souple.
Mon amour, je suis encore
toute brumeuse
de cette distance physique.
De ce monde
où l'enracinement blesserait.
Et mes goûts de silence
encore font que j'abandonne
sur ton épaule
une tête où il parle.
Et chez toi est sa possibilité.

Ivan, je t'aime.

10 mai 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

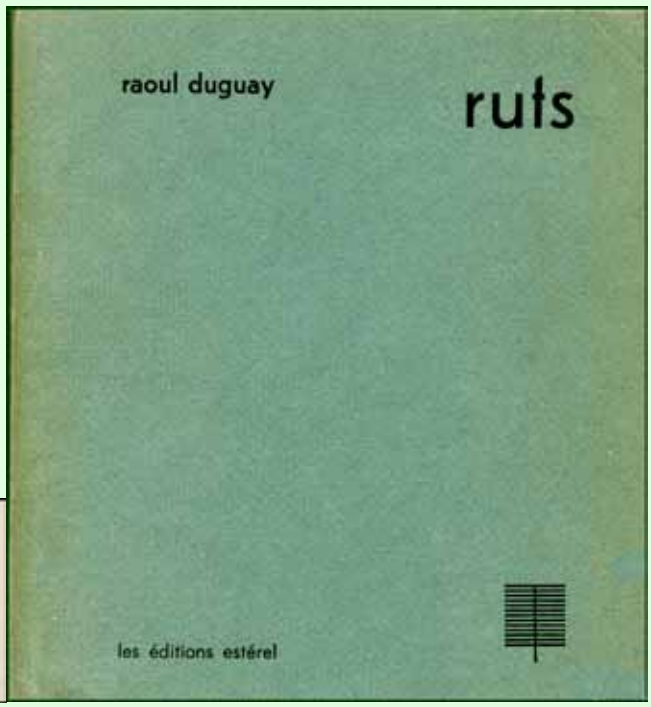
Il fait froid.
Il a plu et neigé.
Les grévistes
sont renfrognés.
Nous avons lancé
quatre bombes puantes dans
la bibliothèque centrale.
L'Université de Montréal
vaut bien la Cote d'Azur!
Mais rentré tôt à la maison,
je pense.
Je te vois marcher
d'une pièce à l'autre.
Maintenant
que tout est en ordre.
Mais je me remets à
l'écriture (définir, composer,
inventer) où tout doit être à
chaque jour remis à l'ordre
pour ne pas dire:
commencer.
Car l'homme, semble-t-il,
n'atteint pas encore
le souffle lui donnant
son propre dépassement
de l'homme.
Mais qu'est-ce que l'homme
et qu'est le temps?
Comment nous dépasserons-
nous nous-mêmes?
La vie est ce que
nous ignorons le plus.
Donc la solution doit être
inventée. Il est évident
que je m'ennuie.
Mais n'en discutons pas.
Et toi? Baisers.
P.S. Puis-je t'écrire «tout»
sans qu'il y ait danger
qu'«ils» le lisent?

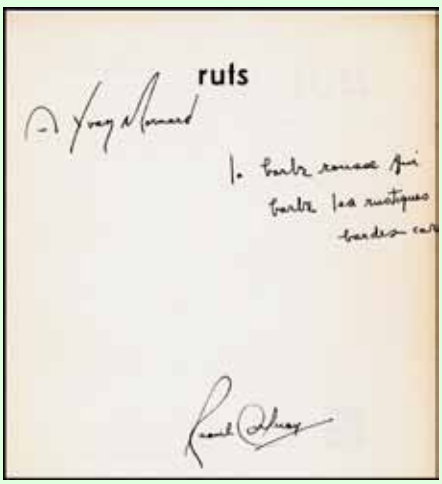
*(Lancement,
Les Éditions Estérel).*

RUTS,
de Raoul Duguay.

À Yvan Mornard,
la barbe rousse qui
barbe les rustiques
bardes car

Michel Beaulieu, président, et les administrateurs
des Éditions Estérel Ltée
ont le plaisir de vous inviter au lancement
d'un ouvrage de
RAOUL DUGUAY
intitulé
RUTS
mardi soir le 10 mai 1966 à 8 heures
à la galerie La Roseille
3791, chemin de la Reine-Marie, Montréal





11 mai 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

Comme cette appellation
est refuge ce soir...

Revenant tout juste d'une
bruyante fête en l'honneur
du départ du gérant,
ayant mêlé la bière, le vin,
le yéyé et les farces
de circonstances, je les
ai laissés pour de l'air pur
- une marche lente
et un silence omniprésent,
même à l'esprit qui est
d'ailleurs sans ressources -
et pour toi que, décidément,
j'aime.
Première missive de toi
à midi:
je fais durer le plaisir:
dévalant les escaliers
du bureau de poste,
la rue Perreault traversée
avec une retenue feinte,
station
pour acheter Le Devoir,
rythme un peu plus rapide
de retour à la maison et
toujours cette lettre scellée.
Lecture enfin, et lente
et rapide et surtout, surtout
trop brève.
Ce style que j'ai appris
à aimer, à deviner, et dont
l'auteur subitement n'est pas
là pour guider ma démarche
en lui.
Si bien que mes liens
avec la vie se maintiennent
étonnamment mieux
que lors des étés précédents
et que j'ai même commencé
à étudier, persisté à lire
«La Route des Flandres»
- dont en passant Rita et
moi avons admiré le côté
pratique de la reliure pour
jeune fille désirant ne pas
s'ennuyer lors de la messe
dominicale -
et pris quelques notes
dans l'introduction d'une
synthèse de la psychologie
contemporaine.
Et lu Le Devoir
pour apprendre que tu étais
encore en grève et peut-être
pour longtemps.
Donc tu peux garder espoir
en ta femme qui entend bien
ne pas se laisser abrutir
elle aussi par la machine.
D'où il faut parler d'une
«Saison dans la vie
d'Emmanuel»; je crois que
tu y trouveras quelqu'intérêt.
Je ne me fais pas analyste
du style mais je l'ai trouvé là
un peu plus chercheur
que ton bon ami «Kosta...»
nous en avait fait l'éloge.
Quant au reste, je comprends
que les critiques européens
l'aient trouvé rare et génial.
Ils ne vivent pas, eux, dans
ce Québec où le peuple
cherche inconsciemment
sa propre mort
parce que ses attitudes
ne sont que prévision
de son vieillissement:
confort, sécurité,
salut éternel, mesure.
Peur du suicide
tout de même, préparation
d'une mort «bonne», lente
et méritée, à chaque jour
devenant un peu plus
le point oméga.
Le livre de Marie-Claire
Blais n'exprime pas ceci
mais
le délivre par le fantastique,
une certaine brutalité
qui ne se rapproche pas
de celle qui serait courante
aux gens d'ici.
Ils sont du peuple tout
en possédant une existence
de plus que lui.
Comme si cette génération
de mollusques et d'ombres
d'hommes avait donné
tout à coup naissance
à des super-types.
Et une façon de le dire
que d'aucuns qualifieront de
féminine parce que dégagée
de toute spéculation
hors-trame,
hors-paroles de ces gens.
Je lui reprocherais peut-
être d'avoir choisi l'époque
qu'affectionne Claude-Henri
Grignon, ce qui diminue
l'intensité du problème
en le montrant dépassé,
pour ceux (nombreux) qui se
cherchent bonne conscience.
Ouf! rejeter loin
cette mauvaise dissertation,
et maintenant
te dire que je t'aime.
Nul doute que j'y réussisse
mieux.
Ivan, toi, j'ai les yeux qui
se ferment lentement sur tout
ce qui nous est unique;
je permets aux objets ici
de prendre part
à l'envahissement, de savoir
que je dors avec toi,
si étroitement mêlée
et à la fois ouverte.
Et ainsi je t'embrasse
sans même te réveiller
comme je le faisais parfois
aux retours tardifs.
Et ainsi je t'embrasse avec
la douceur et la violence que
nous impose cette distance.
Nuit.
Léger et étouffé bruit
de la mine en travail au loin.
Seule occupant l'espace
et la lumière de l'éveil.
Je t'aime,
Lise

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

J'ai reçu tes deux premières
lettres et m'en trouve mieux.
J'ai lu avec un très grand
plaisir esthétique le passage
où tu parles
de la machine comptable.
Tu vaux Vadeboncoeur, mais
il te manque une meilleure
confiance en ton intelligence.
Et j'ajouterai
que je m'ennuie de toi
mon amour et de ces jours
où nous apprenions
l'un près de l'autre
à nous connaître
et davantage à nous accepter
tels que nous sommes et tels
que nous pouvons devenir
avec le temps
qui nous emporte lentement
vers une fin dérisoire
et même insupportable
s'il n'était l'idée de pouvoir
atteindre les êtres,
par moments brefs,
mais certains,
nous menant lentement, très
lentement, à pouvoir parler
librement,
d'amour entre nous.
Il y a nos lettres, je sais.

Il y a notre besoin de nous
perdre pour nous retrouver.
Notre désir de nous
retrouver à la fin de l'été,
comme si nous ne devions
jamais cesser de nous aimer.
Mais s'il est vrai que l'été
porte conseil, répétons-nous
pourtant que notre amour
ne se décidera pas
comme éternel en un été,
mais à chaque heure
de chaque jour, et cela autant
que nous vivrons.

Je t'embrasse, ma petite
bête.

12 mai 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).
Amour,
Bien sûr que ta «petite bête»
veut
que tu lui écrives «tout».
Elle le réclame même
d'autant plus qu'il lui arrive
encore d'éprouver certaines
angoisses; comme
aujourd'hui à la lecture
de tes deux pages
un peu tristes.
D'ailleurs, tes lettres
me suivent toujours
et si quelqu'un cédait
à la tentation de les voir (i.e.
Rita ou maman) ce ne serait
pas, je le crois, désastreux.
Je préférerais même
qu'elle (maman) l'apprenne
ou le devine ainsi,
ce qui la forcerait au silence
- elle ne voudrait sûrement
pas paraître indiscrète -
et lui ferait peut-être résorber
les chocs du début.
Mais je crois bien que tel
ne sera pas le cas et
qu'elle sera (trop?) discrète.
Je viens d'entendre,
une seconde fois,
le téléthéâtre de F. Loranger:
«Un cri qui vient de loin».
Pour l'avoir mieux compris
je l'ai mieux aimé mais tout
mon plaisir a été gâché
par des scènes atrocement
mal jouées.

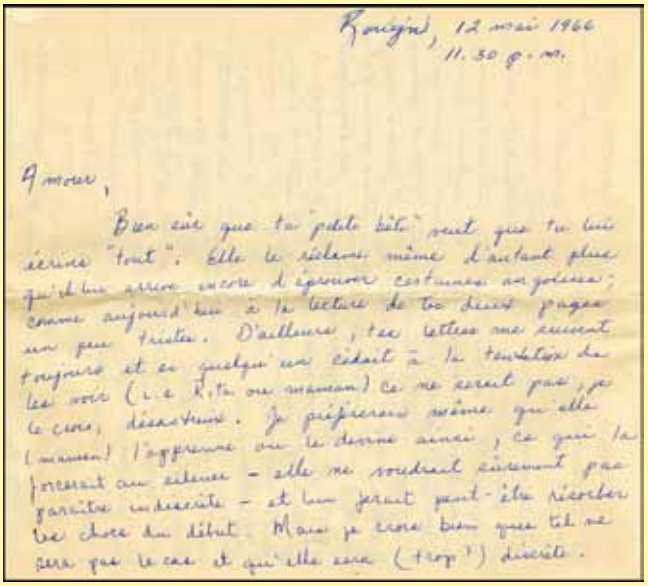
Et d'avance je n'aime nulle
part les thèmes freudiens
que les auteurs redécouvrent
toujours avec une naïveté
sans égale: l'enfance,
causalité universelle.
Et d'ailleurs quelle science
de la cause est jamais venue
apporter un remède au mal
sans une lente reprise
de possession des moyens
perdus depuis le mal fait?
Donc, peu impressionnée
sauf par certaines images
fluides ou brillantes.
En ce soir une conversation
extraordinaire avec Victor.
Nul ici ne fut aussi conscient
à cet âge. Non pas une
ferveur infantile pour les
grandes causes, même s'il
en est quelques teintes, mais
une tranquille explication
de préoccupations
déjà sociales, globales.
«Aussi longtemps que je me
souvienne, dit-il, j'ai vu le
monde, en dehors de moi,
comme des robots.
Il n'y avait rien à faire.
Ceux qui mangent et ceux
qui sont mangés, on ne
pouvait même pas choisir.
Maintenant je veux
me placer quelque part
mais c'est impossible d'être
pauvre et comment,
tu penses, on peut faire
comprendre quelque chose
aux riches?»

Je me suis contentée
de tenter de lui exprimer
une certaine intuition toute
individuelle de la justice
et la nécessité d'une prise
de position sur ce qui nous
paraît «bon».
Je pensais à toi qui
me contesterait sans doute
ces idées qui ressemblent
à l'affirmation d'absolus.
Mais au moins, lui ai-je fait
comprendre aussi que rien
d'une allégation
n'est statique et comment
une pensée n'est jamais tant
qu'elle n'est pas
constamment en révolution.
Avec un peu plus de rigueur,
et un peu plus loin d'ici,
il sera génial.
Possédant déjà cet instinct
rare de ne jamais perdre
son temps et de réfléchir
à chacune de ses relations.

Comme la ville fut fraîche
aujourd'hui...
Un soleil qui te rendrait si
bon à embrasser en rentrant.
Ce sont des pensées
aussi bêtement amoureuses
que celles-là qui me font
commencer à compter
les jours.

Tu sais, amour,
j'aurai peut-être quatre
ou cinq jours avec toi, chez
nous, en juin, si mon examen
est au milieu de la semaine
comme je le crois.

Ivan, il ne faut pas
demander: «et toi, est-ce que
tu t'ennuies?».
Même pas le constater;
je suis devenue une petite
chose qui parfois est toute
nostalgique et qui fait
son possible pour remplir
une intériorité qui soit
finalement sur une longueur
d'ondes semblable
à celle de celui qu'elle aime.
Et qui, toute recroquevillée,
s'endort tout de suite
contre ton dos...
Je t'aime,
Lise



Rougnat, 12 mai 1966
11.30 p.m.

Amour,

Bien sûr que ta "petite bête" veut que tu lui écrives "tout". Elle le réclame même d'autant plus qu'elle arrive encore à ignorer certaines angoisses; comme aujourd'hui à la lecture de tes deux pages un peu tristes. D'ailleurs, tes lettres me suivent toujours et en quelque sorte cèdent à la tentation de les voir (i.e. K.ta ou maman) ce ne serait pas, je le crois, désastreux. Je préférerais même qu'elle (maman) l'apprenne car le drame aurait, ce qui la forcerait au silence - elle ne soudrait sûrement pas paraître indiscrète - et lui ferait peut-être réorienter la chose du début. Mais je crois bien que tel ne sera pas le cas et qu'elle sera (trop!) discrète.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Je viens de fermer la radio
et de m'entendre.
À «Place publique» (CBF)
où Michel Pelletier, Alfred
Bossé (CSN), Pierre Roy et
ego sum, avons posé chacun
une question aux gens
venant de donner un exposé:
soient
André D'Allemagne (RIN),
Fernand Daout (PSQ),
Michel Roy (Le Devoir)
et l'horrible
Renaude Lapointe
(La Presse).

André D'Allemagne semble
me prendre en sympathie,
puisque nous avons parlé
ensemble après l'émission
(parler de politique!!)
et qu'il voulait me donner
un exemplaire
de son volume publié hier,
chez et par Renaud-Bray.
Mais il n'en avait pas sur lui.
J'avoue que le RIN
me tente...
Et que le syndicalisme
m'attire, mais moins...
Que j'ai le goût d'écrire
pour la radio et la télévision.
Tout en écrivant, bien sûr,
ce que j'écris déjà.
Donc qu'il me serait possible
de faire bien autre chose
qu'enseigner, mais, enfin,
nous en reparlerons...

Mais je suis certain
d'une chose, et c'est de
mon désir (impatient déjà!)
de te revoir
et de parler avec toi.

Amour.
Yvan

(Lancement,
Les Éditions Estérel).

MORDRE EN SA CHAIR,
de Nicole Brossard.

Pour Yvan
Ce n'est pas encore
Denis Roche
mais le temps
et l'influencemarnarsienne
feront peut-être que...

Sincèrement
Nicole.

13 mai 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

Comme tu écris bellement...
m'étant laissée doucement
porter aujourd'hui par ces
longues phrases où l'amour
retrouve pour nous un sens
difficile et plus profond tout
en s'affirmant
plus librement.
T'ai-je déjà dit que te lire,
lire quoi que ce soit de toi,
est pour moi la plus vraie
parole, la seule par laquelle,
à certains jours, j'ai persisté,
découvert, compris
et par laquelle, peut-être,
nous en sommes maintenant
à nous aimer de telle façon.

Et j'éprouve un plaisir
enfantin, tous les midis,
à étirer l'heure précédant ma
course au bureau de poste,
l'heure où je me persuade
qu'aujourd'hui
«il n'y en aura pas».
Et ce petit carré gris fer
opaque s'ouvre,
et la lettre est là légère
sur la pile de journaux.
Je te montrerai cet endroit
privilégié;
je deviens toujours fétichiste
ici.

14 mai 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Toi,

Ne pouvant pas m'endormir
ici sans te dire bonsoir,
et que je t'aime,
voilà que c'est fait.
Mais puisque le courrier ne
peut plus partir maintenant
que lundi matin, je t'écrirai
demain une longue lettre
champêtre car je passerai
la journée au chalet;
ou plutôt dans les bois
que j'ai si hâte de te faire
parcourir bientôt.

Longuement, je t'embrasse.

Qu'ai-je à raconter depuis
hier sinon que je suis toute
moulue par la course rituelle
des vendredis soirs
des banques, qu'ayant
trouvé une coiffure nouvelle
et douce, je regrette de ne
pouvoir t'offrir mon visage
tel qu'en ce moment,
que je dormirai longtemps
demain matin avec pourtant
le remord de voir cette lettre
partir un peu plus tard.

Entre parenthèse,
je refais donc ici un banal
mémo pour mon amour:
As-tu:
1) appelé Jean Corbo
2) appelé Margo
(à qui il faudrait rappeler
de m'expédier mon chèque)
3) aimé ta femme
4) su la date de mon examen
et communiqué au secrétariat
de la faculté mon adresse
d'été?
5) songé que je t'aime

Peux-tu:
1) appelé à l'école
d'optométrie et rappeler à
M. Fortan que c'est vendredi
et que je n'ai pas encore
reçu mes lentilles, ce qui est
inexcusable cette fois.
2) me donner des nouvelles
de tout le monde:
Jacques et Françoise
Jacques et Denise
Jean et Margo
Etc.
(Car je m'ennuie,
mon amour, et sûrement
avant tout de toi).

Ivan, je n'ai pas voulu
trouver une solution précise
ni un fondement certain
à notre amour en venant ici.
Seulement faire une halte,
la distance physique créant
d'une certaine façon
une vision plus embrouillée
de l'autre
qui n'est pas mauvaise.
Apprenant de nouveau
à te connaître autrement que
par ces brusques débuts que
nous avons connus. (1)
Anticipant,
ce qui est essentiel
pour maintenir le désir.
Dans quinze jours, un soir
de vendredi tout pareil
à celui-ci, il n'y aura plus
entre nous que quelques rues
et le bruit d'un autobus
qui entre en ville.
Je voudrais ce soir
m'ouvrir à toi dans toute
cette immense fatigue pour
en épuiser
le repos comme
ces longs arbres calcinés,
se confondant
dans mes régions lointaines,
avec l'humus, dès que
la chaleur leur a signifié
que leurs fibres, l'ensemble
de leurs fibres buvant la vie,
n'avait pas d'autre
achèvement.
Ainsi donc je me mêle
entièrement à toi et je t'aime,
Lise

_____
(1)
Brusques parce que pressée
d'aménager chez moi,
faute de logement,
devant partager à Montréal
un simple salon-double
avec un couple,
Jean Fleury
et Margo Dorion.

Lac Bruyère, 15 mai.

2.00 P.M.
A plat ventre sur une informe
couverture grise que j'ai
mise sur la plate-forme
branlante qui sert
à remiser la chaloupe,
je me laisse envahir.
Je ne pouvais pas
ne pas venir ici aujourd'hui
malgré le temps gris.
C'est une forêt clairsemée,
pas un seul bourgeon
et je n'en suis pas au point
de les souhaiter
puisque les choses reposent
si bien ainsi.
Presque l'automne qui revit
et avec lui ces journées d'il y
a cinq ou six ans où je faisais
au bord du ruisseau
(La Capucine)
mes rédactions pour le lundi,
les plus jolies d'ailleurs
car je ne sais plus maintenant
animer cette jonchée
de feuilles mortes devenues
transparentes, cet arbre mort,
si long, pourri et mousseux,
ayant recouvré une existence
passive et lourde, et toutes
les innombrables branches
figées dans des arcs insolites
apportés par le dégel et l'eau
qui reflue maintenant pouce
par pouce, chaque jour.

Danger tout à coup
de me sentir étrangère
ou plutôt inconvenante
en ce lieu qui semble
demeurer malgré nous
inextricable.
Cette passivité que j'éprouve
si souvent, tu te souviens,
ne penser «à rien»,
ne trouve sans doute qu'ici
sa justification.
Confondue.
Végétale.
Regrettant de ne pouvoir moi
aussi bouger seulement
sous la pression du vent.
Mais le chien court
d'un rocher à l'autre,
Victor vient de découvrir
une couleuvre morte, maman
prétend allumer un feu
au bord de l'eau, papa étend
ses lignes à pêches.
Nous ne sommes plus,
ni toi, ni moi, à des milles.
Et est-ce bien la vie
qui reprend,
malgré tout acceptable?
Le moindre bruit s'intégrant.
Qui mieux que toi
pourrait dire ces choses?
Tout à l'heure, j'irai sans
doute marcher là-dedans,
retrouver La Capucine qui
se cache un peu plus chaque
année et que je n'entends
plus (donc peut-être tarie).

J'en reviendrai sale,
égratignée et dépeignée
avec le seul désir de me faire
reconnaître ainsi pour toi.
Il faudra, plus tard, vivre ici
seuls durant de longs jours.
Tu pourras écrire
et je te lirai dans le silence et
le chalet sentira bon le vieux
poêle et la sciure de bois
dans les murs.
Ainsi je t'aime.
Viens avant qu'ils aient fini
de faire brûler les brindilles,
le foin mort et les écorces
tombées au hasard.

Même si le feu sent bon
maintenant autour de moi.
J'ai faim.
Je me garde un bout de lettre
pour le retour.
Et avant de devenir
trop sentimentale,
mon cher époux,
je vous embrasse subitement.

MINUIT.

Entrée ici à 9.20 hres,
Rita me dit que j'ai eu
un appel de Montréal.
Elle suppose que c'est toi,
et moi aussi naturellement
car qui d'autre que toi,
mon amour...
Je regrette que tu n'aies pas
rappelé, j'attendais si fort.

Je n'ai pu le faire moi-même
comme tu l'aurais voulu
peut-être
car maman a ton numéro
et croit que c'est celui
du Quartier Latin.
Il suffirait d'une intuition
trop facile
pour qu'elle fasse le lien;
encore le calcul...
Tout ceci me coupe
l'inspiration ce soir
et le plus étrange est que
je ne m'endors pas après
cette longue journée
au grand air.
Je vais en profiter pour lire
et réfléchir un peu jusqu'à
ce que sommeil s'en suive,
retrouvant ainsi quelque part
la force de faire face
à une autre semaine de
ce travail si bête, sans lequel,
je serais si heureuse
et sans doute plus calme ici.
La prochaine fois que tu iras
à la radio, avertis-moi
si possible, que je puisse
au moins t'entendre là.
Et être fière de mon Yvan...
à la façon d'une vraie épouse
québécoise.

Je t'aime quand même,
et même, je t'aime.

15
mai
1966

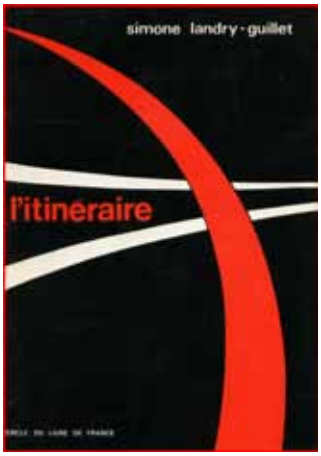
B.A. obtenu.

(Critique remise
à Simone Landry-Guillet
au sujet de son roman
«L'Itinéraire»).

MÉTHODE
Considérant deux positions
littéraires,
et sans doute valables,
le réalisme et le formalisme,
il est permis de classer
«L'Itinéraire»
dans le réalisme,
et de le juger par les critères
correspondants.
C'est-à-dire une propreté
de style, mais sans plus,
c'est-à-dire sans grande
invention linguistique
et de structuration;
une caractérisation efficace
des personnages,
par leurs pensées
autant que par leurs gestes;
une profondeur idéologique
étant au réalisme ce qu'est
la technique au formalisme.
Étant bien assuré
que le roman réaliste n'est
autre que psychologique,
avec plus ou moins
d'accentuation, et de succès.

EXPLICATION
Découvrant
dans «L'Itinéraire», en plus
d'une structure de retours au
passé habilement présentée,
et sans ennuie
pour le lecteur,
des personnages, s'alliant et
s'opposant avec justesse.
Mais.
Sans trop grande profondeur
idéologique,
comme tu le sais,
le roman renouant trop de
clichés, trop de psychologies
connues et reconnues,
avant Duras-Sarraute,
hélas pour toi.
Sinon, légèrement, les idées
concernant l'ordre et l'amour
(p. 91), le divorce (96), les
divers intérêts de la femme
(141) et les vérités
de l'enfant (34).
Sinon l'intérêt, certain,
d'une solitude féminine,
celle de Véronique.
Ne valant pas Anne Hébert
(et c'est un reproche):
les «sens cachés»
te manquant.
Donc: ne marquant pas
l'époque, hélas.

P.S.
Les «littéraires», à mon sens,
rassemblant ceux
qui prétendent s'engager
dans le cliché,
l'engagement,
nous en discuterons, ne peut
être que notre invention.



(Esquisse
pour pièce de théâtre).

LE BONHEUR PARFAIT.

LE PÈRE
Je lançai mon premier cri,
il y a très peu de temps
et cela
il y a très longtemps déjà!
Alors il me prit par les pieds
me laissant la tête en bas,
me mena à la pesée,
me pesa, et puis... et puis...
ah comme cela était bon!
comme le jour était doux!
Alors, je commençai
à me traîner, lentement,
alors je me trainai,
lentement, et puis... et puis...
comme tout cela était bon!
C'est alors que,
marchant pas à pas,
je me rendis compte,
lentement, très lentement,
que je me rendis compte
lentement où j'étais.
Où j'étais.
Lentement.
Très lentement.

UNE VOIX
Ego conjugo vos
in matrimonium, in nomine
Patris, et Filii et Spiritus
Sancti.

FOULE
Amen.

LE PÈRE
Et clamor meus ad te veniat!
que mon cri parvienne
jusqu'à toi!

UNE VOIX
Ta femme sera
comme une vigne féconde
au-dedans de ta maison;
tes fils comme de jeunes
plants d'olivier
autour de la table!

LE PÈRE
Ah le beau temps, le beau
temps que c'était!...
Mais depuis ce temps-là,
l'homme a changé, l'homme
a changé...
Alors... il me prit
par les pieds, et me conduisit
à l'endroit voulu.
Il me trempa les pieds,
l'un après l'autre,
dans un tampon d'encre,
puis... me tint debout sur
une feuille de papier blanc,
pesa très fort sur moi,
jusqu'à ce que l'empreinte
de mes pieds...
Ah! le beau temps
que c'était!
Lentement.
Très lentement.
Alors nous sortîmes
de l'église, bras dessus,
bras dessous, nous sortîmes
de l'église, et nous
dirigeâmes vers une salle
de réception, bras dessus,
bras dessous, précédant
nos deux familles réjouies.
C'est alors que
nous sortîmes de l'église,
moi pleurant,
dans les bras de ma maman,
nous sortîmes de l'église
et nous dirigeâmes
vers une salle de réception.
Alors, il me demanda: Yvan,
crois-tu en Dieu le Père
tout-puissant, Créateur
du Ciel et de la terre?
Alors je répondis, fluet:
J'y crois!
Alors il me demanda: Yvan,
veux-tu être baptisé?
Alors je répondis, fluet:
Je le veux!

Ouais!
C'est alors que
nous sortîmes de l'église et
nous dirigeâmes lentement,
pas à pas, vers une salle
de réception, très lentement,
bras dessus, bras dessous,
lentement, suivis
de nos familles réjouies.
Ah! le beau temps
que c'était! ah oui,
l'homme a changé, l'homme
a changé...
Alors je me souvins d'avoir
pleuré.
Même d'avoir crié.
Alors ma marraine me serra
contre elle, lentement,
très lentement, comme si
rien ne s'était passé,
très lentement, me serra
contre elle, lentement
comme si rien ne s'était
passé.
Alors nous sortîmes
de l'église et nous
dirigeâmes lentement, très
lentement vers une salle de
réception qui, non loin de
là, élevait sa resplendissante
structure extérieure
cachant sa non moins
resplendissante
structure intérieure.
Une grande beauté!
Ah! comme ce jour était
doux...
C'est alors que je me levai
pour demander
si tout était bien en ordre.
Mon patron répondit que oui.
Alors je sentis naître en moi
un orgueil
très compréhensible.
C'est alors que sortant
du bureau je me dirigeai
vers une salle de réception
où il me répéta à nouveau
que tout était en ordre.
Je le remerciai et bu
quelques autres verres avant
de sortir.
Je rentrai à la maison où
m'attendaient: mon oncle
Casimir, ma tante Lumina,
et Luce mon épouse.
C'est alors que tout
commença.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

MIDI.

Il fait soleil.
La ville est calme.
Les chaleurs commenceront.
La vieille et grosse commère
s'est installée
sur son balcon.
La grève continue.
Rien à redire.
Le «centre social», lui aussi,
négocie.
Mais d'un recueil
dominical, tardif
nécessairement, rêverais-je
d'une automobile roulant
à toute allure: vers toi.
Car deux semaines encore
avant de nous revoir
et combien de mois
avant le calme intérieur.
Mais.
Qu'aucune angoisse n'habite
chez toi.
Péché contre l'Esprit.
Nous sommes nous-mêmes
l'objet de notre patience.
Ainsi de tout emploi
du temps.
Simone Landry-Guillet
publiant «L'Itinéraire».
Denise Marchand-Hamet
offrant «Les femmes».
Nicole Brossard-Soublière
venant de publier à l'Estérel:
«Mordre en sa chair»
revu et corrigé déjà.
Et Raoul Duguay: «Ruts».
Soient deux romans et deux
recueils, et ma critique
de tout cela!
Soit: trop loin de toi.
Sinon le plaisir de lire
ensemble: au lit.
Puis comme l'on sait
nous enroulant.
Car j'aime en plus du mien:
ton cri.
Amour.

MINUIT.

Journée trop longue.
Car le repos.
Mais le travail aussi
m'est pénible.
Autant dire
que la connaissance de soi
s'avère difficile.
Mais qu'est-ce que tout cela!
Je t'écris de notre lit.
400 milles de largeur...
Mais qu'est-ce que tout cela!
Je t'aime.
J'ai écrit une page...
d'une pièce de théâtre.
J'ai de la difficulté
à me remettre à l'écriture.
Une apathie temporaire,
mais toujours trop longue.
Mais ne t'inquiète pas.
Mes lettres sont tristes,
comme est triste la distance
entre nous.
Mais je te prends dans mes
bras et te serre et t'embrasse.
Je vais demain
à l'ambassade de Belgique.
Me faire naturaliser canadien
faute de pouvoir devenir
québécois.

Notre syndicat
se porte très mal.
Possibilité de devoir durer
jusqu'en septembre.
Demain, avertissement
à tous: cherchez-vous
un autre emploi.
Je devrai sans doute rester
au syndicat
(léger salaire de la CSN)
étant donné
mon peu d'obligations.
Mais s'il refuse de payer
mes voyages à Rouyn,
je les abandonne.
Mais ne t'inquiète pas.
Je t'embrasse,
je m'enroule avec toi
et je dors presque heureux.

(Lettre envoyée
à Ange-Aimée
Fournier-Mornard).

Chère Ange-Aimée,

L'Espagne semble
accueillante
autant qu'envoûtante.
Mais de quoi souffre
mon père?
Est-ce un besoin de repos
ou autre chose?
Dans l'état du Québec,
les élections
sont fixées pour le 5 juin.
Mais les grèves continuent...
À l'université de Montréal,
nous entreprenons
notre cinquième semaine.
J'avoue que je ne vais pas
très bien.
Quant aux études,
j'attends les résultats
de mes derniers examens.
Si les résultats
sont convenables,
comme je le pense,
j'ai enfin fini mon B.A.
Je passe en Lettres
l'an prochain.
J'avoue que cette année
me fut profitable.
J'ai travaillé, j'ai étudié.
De plus, j'ai 150 pages
d'un roman,
que je compte finir cet été,
par les soirs.

Baisers à toute la famille,
ainsi qu'à toi.

16 mai 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

Décidément, on ne veut pas
que nous nous parlions.
Je t'ai appelé ce soir pour te
faire part d'un projet auquel
il faudra bien renoncer
maintenant, faute d'y avoir
pensé assez tôt.
(Mea maxima culpa).
En finissant de travailler ce
soir, je me suis brusquement
rendu compte que j'avais
congé jeudi et lundi;
ce qui, si l'on excepte
le vendredi, nous faisait bien
cinq jours à passer ensemble
si tu avais voulu venir
cette fin de semaine ci
au lieu de la suivante.
Ayant pesé le pour
et le contre, je voulais
surtout en discuter avec toi.
Mais tu n'y étais pas.
Donc. Puisque les choses
ont décidé pour nous,
je me sens toute méchante.
D'autre part, c'est peut-être
mieux ainsi
car nous n'en serons
que plus impatients le 27.
Et tu te serais sans doute
ennuyé dans ce pays
si pareil à lui-même
chaque jour.
Et nous célébrerons
plus réellement
ton anniversaire à la fin mai.
Mais tout de même.

(Précision en passant:
quand j'aurai besoin
de t'appeler,
je le ferai à frais renversés
pour que ton numéro
n'apparaisse pas
sur la facture ici;
nous ferons les comptes
ensuite).
D'où: journée
bien commencée et mal finie.
Jamais depuis mon enfance
n'avais-je connu
une telle fraîcheur,
un tel soleil mouillé
du matin.
À donner le goût
d'y demeurer.
L'été sera splendide comme
ceux qui débutaient autrefois
par ces mai et juin
aux retours de classe lents et
légers quand la mère permet
les jeux fous dans les ruelles
avoisinantes et les devoirs
«après soupers».
Les années suivantes
on n'eut plus
que des réminiscences
et les nouveaux venus
ne soupçonnent même pas
que c'est par là qu'ils
s'attacheront à ce dur pays.
Mais le travail a refait de
moi cette chose qui n'aura
bientôt plus rien à dire.
Je n'ai pas levé les yeux
ni l'esprit jusqu'à 12.30 a.m.
où la Machine a cessé net
son travail sous
mes opérations acrobatiques
(serais-je aussi dévorée)
causant la petite panique et
me donnant le désir
de tout foutre là.
Puis il y eut ta lettre
- si bonne, amour -
et m'apportant cette
vibration qui se situe même
dans la chair, je suppose.
Et l'absurdité
de t'avoir quitté,
si partiellement que ce soit.
Je t'aime.
Claude s'est amené à Rouyn
pour souper,
évidemment peu semblable
à ce que nous connaissons
de lui,
ramené à leurs dimensions
(son père, sa mère),
adaptant son langage
et peut-être sa façon de voir.
Exaspération encore.
M'a-t-il d'ailleurs jamais dit
ce qu'il pense réellement?
Impossible, bien sûr.
Mais du moins
peut-on rendre sensible
une certaine détermination
dans la façon d'avoir fait et
de s'être proposé sa vie selon
des formes et surtout
des idées si différentes
des leurs.
Et avant de devenir
moi-même exaspérante,
- ce que, pour toi mon
amour, je veux
définitivement terminé -,
je vais fermer
cette porte de ma chambre,
serrer mes objets en
désordre, remettre les livres
debout, enlever les cadres
affreux, et sauver l'individu
de cette sournoise
et fausse sagesse des parents
bien intentionnés.
Puisque c'est avec toi
que je vis.
Et travailler à être prête
à revenir, chez nous
comme à l'université.
À cela, au moins,
ils ne pourront pas toucher,
n'y pouvant rien
comprendre.
Et je cherche tout contre toi
l'apaisement soudain, et
la sagesse d'après l'amour,
ne pouvant plus supporter
et désirer que ton poids,
dans la détente pleine
et silencieuse.
Je t'aime.
Lise

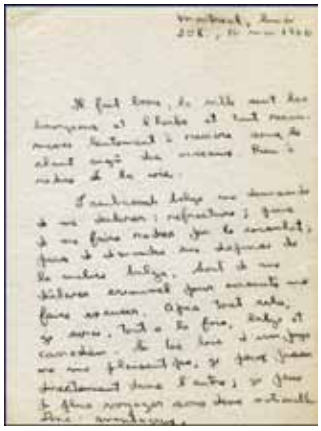
(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Il fait beau, la ville sent
les bourgeons et l'herbe et
tout recommence lentement
à revivre sous le chant aigu
des oiseaux.
Rien à redire de la vie.

L'ambassade belge
me demande
de me déclarer: réfractaire;
puis de me faire radier
par le consulat;
puis de demander une
dispense de la milice belge.
Soit de me déclarer criminel
pour ensuite
me faire excuser.
Après tout cela, je serai, tout
à la fois, belge et canadien.
Si les lois d'un pays ne me
plaisaient pas, je peux passer
directement dans l'autre;
je peux de plus voyager
sous deux nationalités.
Donc: avantageux.

Mais.
Quand sera libre mon pays?
Et, paradoxalement, quand
pourrons-nous être citoyens
de tous les pays?
Quand est-ce que cessera
le gaspillage universel
qu'est la guerre?
En d'autres mots:
l'homme sera-t-il intelligent?
Mais l'homme est un mythe
actuellement.

Mais.
L'amour est difficile
autant qu'est difficile
de comprendre l'homme.
L'amour doit se rapprocher
du mysticisme.
Une croyance.
Un saut.
L'homme est un mythe
en lequel nous croyons.
Pessimisme.
Mais qui n'empêche pas
le bonheur d'une stabilité.
Mais qui ne m'empêche pas
de m'ennuyer de toi.
Avec toute la patience
que demande un début
de mysticisme
dans un amour se formant.



17 mai 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

Ayant déniché, de quelque
poste lointain, une musique
superbe, semblable à celle
que j'écoutais durant ton
sommeil du dimanche matin,
cette chambre commence
à me ressembler.
Et me sentant par trop
passive, j'ai retrouvé
la manie de faire des mémos;
d'où un programme de deux
pages prévoyant tout
mon horaire d'ici à lundi, et
un plan d'aménagement
de ma retraite temporaire.
À exécuter je ne sais quand
mais cela est secondaire.
Puisque je ne demeure pas
ici.
Ce violon...
Jamais je ne pourrai
m'expliquer
un tel engouement
pour un instrument; pour
ce qu'il a de doux,
de retenu, de violent,
d'emporté, d'aigu, de facile.
Mais je sais tout cela
et plus encore.
Amour, me dire
de ne pas m'inquiéter,
c'est bien ton style.
Je ne t'en aime que plus.

Mais cette grève
qui s'éternise, ça me met
les nerfs en boule (comment
dois-tu les avoir...).
Primo parce que j'y vois une
victoire de la bêtise patronale
et ce phénomène étrange
que plus ces êtres ont une
certaine culture, plus ils
sont résistant à reconnaître
l'humanité d'autrui
et surtout à y être sensible
(pour éviter l'obscurantisme,
posons alors qu'il ne s'agit
pas de culture ni de vernis de
culture mais
d'appropriations de notions
ne pouvant
leur donner quelque qualité);
ils y ont sans doute acquis
seulement et surtout
une certaine subtilité
qu'ils ont rapidement fait
de transformer en ruse.
Pour que ça serve.
Comme toute chose
et comme tout le monde.
Y a-t-il si loin
de cette attitude à celle des
esclavagistes, compte tenu
de ce que la civilisation
a additionné depuis?
Car il est moins indignant
maintenant de mépriser
un homme dans sa chair
que dans sa façon possible
de participer au monde
(l'esprit, la création, l'action,
l'autodétermination).

Secundo, pour toi.
Parce que tu y gagnes
un temps précieux
pour écrire, il n'est pas sûr
que ce soit le temps adéquat.
Mais je n'ose m'aventurer
dans toute autre affirmation
puisque toi seul connais.

Stravinski maintenant:
un étrange désaccord.
Une musique
en perpendiculaires,
en obliques.
Enfin puis-je commencer
à prendre le dessus
ou du moins une position
moins influençable dans mes
discussions avec maman.
Surtout en matière religieuse
évidemment.
Il est bon de pouvoir
au moins là signifier
qu'il n'y aura pas de retour.
D'ailleurs, plus ou moins
intéressée à discuter
pour moi-même puisque
nous partons d'un point
de départ si différent
et définitivement.
Mais je ne cesserai plus
maintenant de lui rappeler
que Victor a droit
à des réponses intelligentes
et non à des rebuffades
en ce domaine.
Qui a le droit de lui refuser
le doute?

On le lui rendra autrement,
et cette fois sans nuances,
faussé et bête.
Je suis convaincue
qu'elle le comprend mais
est surmontée par son goût
du sacré, ou plutôt
de préservation
sans condition du sacré.

(Mémo: je n'ai toujours pas
mes lentilles, ni mon chèque
de la CECM, ni de nouvelles
de ma reprise, que je ne tiens
pas à rater
par une distraction
coutumière de Margo).
Et je ne parviens pas
à tenir en place.
Ne réussissant pas
à maîtriser une certaine rage
contre le sommeil qui me
tient, à briser quelque chose
de mes muscles tendus,
à te dire.
Chaque jour condamnés
à trouver ce bout
de nous-mêmes,
à ne plus savoir habiter.
Ivan je t'aime
viens le plus tôt.
J'enferme mon cri
à l'intérieur de toi pour que
tu me le redonnes autrement
et que nous le rejetions
avec respect et loin.
Refaisant avec toi les gestes.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Hélas, ce n'est pas moi
qui t'ai téléphoné.
Peut-être l'oculiste.
D'ailleurs je vais le voir
demain.
J'irai aussi au secrétariat
de ta faculté.

Les jours de pluie mais
l'éclatement des bourgeons
et les voitures roulant
sur l'asphalte mouillé:
rien à redire de la vie!
Le calme mais ailleurs
de plus intense
de l'éclat de plomb du ciel
et devant nous
sur une terrasse de ciment:
une forme humaine
n'étant ni homme ni femme
mais ce en quoi l'homme
et la femme sont pour
eux-mêmes un dialogue.
C'est à ce moment que
la pluie s'est mise à tomber.
Et que l'homme et la femme
se turent en ceci
qu'ils sont un dialogue.
Et le bruit de la pluie
et le bruit des oiseaux
chantant sous la pluie
furent le seul sens à la vie.
C'est alors que
la forme humaine disparue
et pour mieux dire
se confondant avec le bruit.

Car l'homme et la femme
sont un bruit
trouvant un sens en la vie par
ce qu'ils sont
un dialogue.
Car le dialogue est le sens
le plus intime du bruit
entre les êtres
nous permettant d'appeler
l'homme et la femme
par leur essence:
l'adaptation du bruit.

Je me suis laissé aller
à te raconter une histoire.
Une histoire pour toi que
j'aime de jour en jour:
mieux.

Amour.

18 mai 1966

L'homme méprise l'homme,
c'est connu.
L'homme ferme sa porte
et méprise l'homme.
Les allées et venues
de l'homme dans la foule
font la preuve.
Et pourtant
très peu de méchanceté.
Ce qu'on nomme
méchanceté.
L'homme est une habitude
de mépriser les hommes.

Idiot de dire: ce journal
ou mémoire a été écrit
non pour être publié
mais à la place dire:
écrit pour être dit
et peu importe à combien
de personnes,
puisqu'être écrit
= être menacé d'être lu
par tous.
Ce que l'auteur sait.

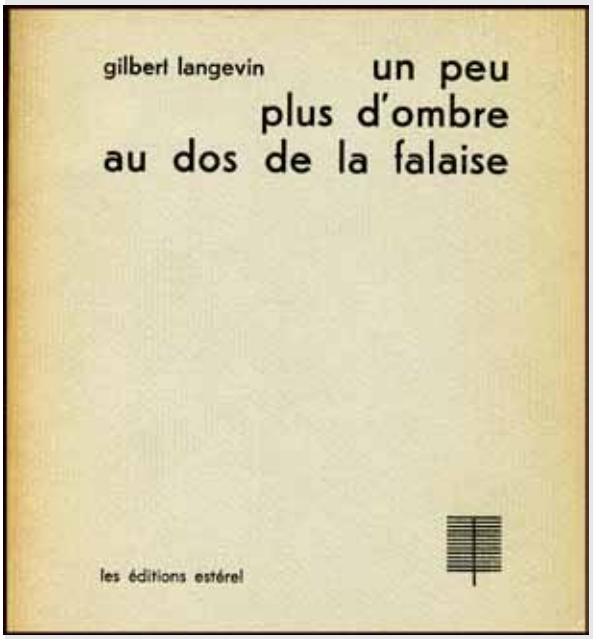
Projet pour deux romans.
- l'un sur une journée
de désir vécu par un adepte
de la masturbation.
- l'autre sur le désir
de «paraître» poussant les
individus à mille absurdités.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Le temps passe
et nous n'espérons
que nous retrouver.
Loin l'un de l'autre et
comme séparés par le temps
lui-même et sans équilibre
loin l'un de l'autre par le fait
d'y perdre: le quotidien
nous donnant un langage.
Sans véritable calme.
Celui de vivre ensemble
et de dormir nous tournant
le dos mais nous touchant
l'un et l'autre
et pour tout dire: en équilibre
sur la corde du quotidien.
Car l'amour est ce par quoi
l'être se parle à lui-même.
Et je sais que je t'aime.

(Lancement,
Les Éditions Estérel).

UN PEU D'OMBRE
AU DOS DE LA FALAISE,
de Gilbert Langevin.



19 mai 1966

L'art littéraire
n'est pas la défense
non plus qu'une révolution.
Sinon du langage écrit.
Le langage tout court
n'étant pas son affaire.
Sinon: le détournement.
Invente sans te gêner
de Sartre.
Qui prône l'idée neuve tout
en formant un langage écrit:
peut défendre son style
et ses idées: séparément.
Et tout cela
même dans son style.
Mais l'idée ne convainc
qu' en se propageant.
L'écrivain défendra,
par conversions,
les lecteurs à ses idées.
Exactement comme le saint
possède une morale
qu'il répand
et son style de sainteté.
Qui peut,
sinon par l'imaginaire,
les dissocier.

Les classes de lecteurs.
Mais les classes sociales
sont autre chose.
Même si la majorité
des lecteurs se recrutent
chez les bourgeois.

Mais distinguez intellectuel
de bourgeois:
le bourgeois ne lit pas.
Et la masse.
Donc:
des classes d'intellectuels.
Qui lit le feuilleton d'amour
ou de crime de 32 pages
et qui lit pour le plaisir et qui
pour la pensée et plus rares:
pour écrire.
Le pauvre peut écrire;
le riche ne jamais lire.

Le manifeste
où la littérature sociale
n'est pas l'art littéraire.
Mais.
Le manifeste peut être
d'art littéraire.
Mais qui le comprendra?
Sinon des siècles après.
C'est-à-dire: quand ce style
sera devenu classique.
Car la masse,
riche ou pauvre, ne digère
que trop lentement.

L'erreur est d'avoir voulu
faire de l'art littéraire
une défense d'autre chose
que du langage écrit.
En majorité: du social.
L'art littéraire dit toujours
plus que le langage écrit.
Car les mots, quelque
changés qu'ils soient,
portent un sens inévitable.
Quant à savoir s'il faut
défendre ou accuser une idée
ou un fait social:
l'objet de la morale
et des autres sciences.
L'écrivain
peut être d'autres sciences
et tirer ses conclusions
dans un art littéraire.
Mais l'art littéraire peut
saisir tout sujet, même le
plus faux, et par là s'instruire
valablement du langage écrit.
Mais tant qu'à faire
défendons le meilleur parti.
Mais dira le sceptique,
quel est donc ce parti?
Sans que l'art y perde.

Où voyez-vous donc
le dilemme:
matière et forme.

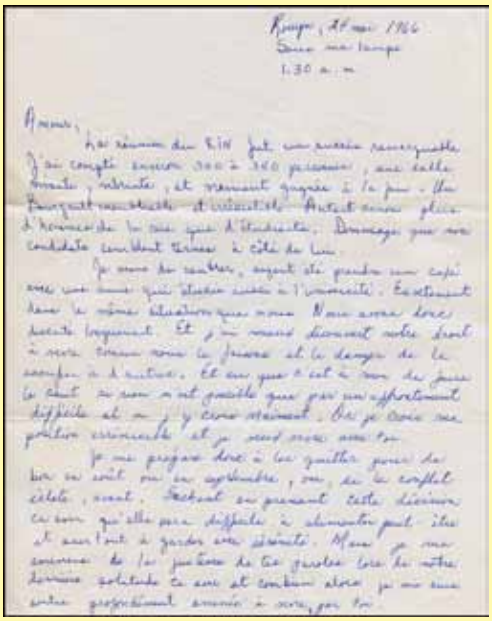
24 mai 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

La réunion de RIN
fut un succès remarquable.
J'ai compté environ 300
à 350 personnes, une salle
vivante, vibrante, et vraiment
gagnée à la fin.
Un Bourgault inoubliable
et irrésistible.
Autant sinon plus d'hommes
de la rue que d'étudiants.
Dommage que nos candidats
semblent ternes à côté de lui.

Je viens de rentrer,
ayant été prendre un café
avec une amie qui étudie
aussi à l'université.
Exactement dans la même
situation que nous.
Nous avons donc discuté
longuement.
Et j'ai mieux découvert
notre droit à vivre comme
nous le faisons et le danger
de le sacrifier à d'autres.
Et su que c'est à moi de faire
le saut si rien n'est possible
que par un affrontement
difficile
et si j'y crois vraiment.
Or je crois ma position
irréversible
et je veux vivre avec toi.



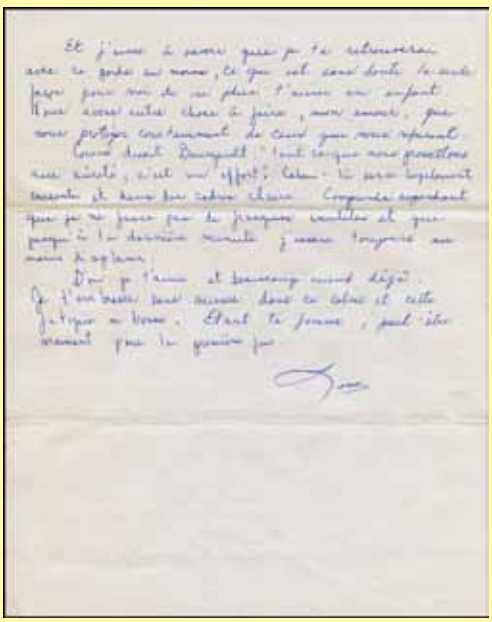
Rouyn, 24 mai 1966
Sous ma lampe
1.30 a. m.

Amour,

La réunion du RIN fut un succès remarquable. J'ai compté environ 300 à 350 personnes, une salle vivante, vibrante, et vraiment gagnée à la fin. Un Bourgault inoubliable et irrésistible. Autant sinon plus d'hommes de la rue que d'étudiants. Dommage que nos candidats semblent ternes à côté de lui.

Je viens de rentrer, ayant été prendre un café avec une amie qui étudie aussi à l'université. Exactement dans la même situation que nous. Nous avons donc discuté longuement. Et j'ai mieux découvert notre droit à vivre comme nous le faisons et le danger de le sacrifier à d'autres. Et su que c'est à moi de faire le saut si rien n'est possible que par un affrontement difficile et si j'y crois vraiment. Or je crois ma position irréversible et je veux vivre avec toi.

Je me prépare donc à les quitter pour de bon en août ou en septembre, ou, si le conflit éclate, avant. Sachant en prenant cette décision ce soir qu'elle sera difficile à alimenter peut-être et surtout à garder avec sérénité. Mais je me souviens de la justesse de tes paroles lors de notre dernière solitude ce soir et combien alors je me suis sentie profondément amenée à vivre, par toi. Et j'aime à savoir que je te retrouverai avec ce poids en moins, ce qui est sans doute la seule façon pour moi de ne plus t'aimer en enfant. Nous avons autre chose à faire, mon amour, que nous protéger constamment de ceux qui nous refusent. Comme disait Bourgault: «tout ce que nous promettons avec sûreté, c'est un effort». Celui-là sera loyalement consenti et dans des cadres clairs. Comprends cependant que je ne fasse pas de frasques inutiles et que jusqu'à la dernière minute j'essaie toujours au moins d'aplanir. D'où je t'aime et beaucoup mieux déjà. Je t'embrasse sans mesure dans ce calme et cette fatigue si bonne. Étant ta femme, peut-être vraiment pour la première fois.



Et j'aime à savoir que je te retrouverai avec ce poids en moins, ce qui est sans doute la seule façon pour moi de ne plus t'aimer en enfant. Nous avons autre chose à faire, mon amour, que nous protéger constamment de ceux qui nous refusent. Comme disait Bourgault: "tout ce que nous promettons avec sûreté, c'est un effort". Celui-là sera loyalement consenti et dans des cadres clairs. Comprends cependant que je ne fasse pas de frasques inutiles et que jusqu'à la dernière minute j'essaie toujours au moins d'aplanir.

D'où je t'aime et beaucoup mieux déjà.
Je t'embrasse sans mesure dans ce calme et cette fatigue si bonne.
Étant ta femme, peut-être vraiment pour la première fois.

Yvan

Retour de Rouyn.
800 milles: aller-retour.
M'aime-t-elle
ou sinon par défaitisme:
ne sachant me chasser.
Ou devrais-je couper la
corde (notre amour) la lais-
sant indécise déjà
pour ne pas dire: à deux
doigts d'une pendaison.
Mais ne cessant de nous em-
brasser mille mots tendres:
réconciliation.
Détestable.
Car dit-elle
je rêve d'un homme d'action
plus que d'un poète
mais d'abord savoir aimer
(françois anger) plus que
ta seule intelligence:
amour dont je suis privé
dit-elle.
Détestable réconciliation.
Donc tâchant de
la comprendre: m'ennuyant
plus que blessé devant elle.
Bien que nous accouplant
dans les bois: nus.
Mais nus de quoi: sinon de
franchise (allant à la messe
«pour les parents catho-
liques qu'il ne faut pas faire
souffrir»).
Ah le beau temps que ça
aurait été que de penser seul
et mille maîtresses
sur la plage du lac Bruyère.
Oui.
À ce point.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Très chère lise,

de retour à la maison
avant sept heures du matin.
Très fatigué.
Maintenant après quelques
heures de sommeil
(Michel Pelletier
et Jacques Eliot s'étant
occupé du Quartier-Latin):
mieux.
M'ennuyant déjà de toi.
Mais en aie-je le droit?
Aie-je raison de parler
de «notre» amour?
Autant de troubles en moi.
Donc: parle-moi de tout cela.
Mettons les choses
à leur véritable place.
M'ennuyant de toi.
T'aimant en cela aussi
que je comprends mal.
T'aimant.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

je comptais sur cette soirée
pour t'écrire longuement,
pour ranger
mes poussiéreuses
paperasses et rapatrier
mes énergies volatiles.
Mais contrairement j'ai dû
brasser, aligner un tas
de chiffres, minutieusement
accordant aux gens
de Rouyn leurs intérêts
sur le capital
pour l'année qui court.
Or, ne croyant pas le cerveau
fait pour ce genre de tâche
minuscule et à la seconde,
identique, irritante, j'ai enfin
compris qu'il n'y avait
que la machine
pour nous rendre justice.
Et le repos de la véritable
action, i.e. la libération
des tâches possibles mais
non propres à l'esprit.
Et pis encore, il me faut
demain soir me rendre
à l'assemblée générale
de la Caisse Populaire où
ma condition d'employée
me condamne à l'assistance
décorative.
C'est peut-être moins
mon manque d'audace
qui me fera demeurer
passive que le sentiment très
net d'être si peu à ma place
dans ce groupe particulier et
surtout très loin
de leurs intérêts.
Vaut mieux alors me taire
que de forcer l'attention
pour me prouver une thèse
à moi-même.
Ce que, rassure-toi, je veux
bien limiter à cette seule
situation particulière.

Et au moins, je ne me gêne
pas pour pousser la cause
du RIN.
Sans éclats mais sans cesse
aussi.
Jamais, peut-être,
n'aurons-nous tant attendu
un jour d'élections.

Je me sens, dans tout cela,
terriblement soumise au
temps, ou plutôt aux autres
qui en disposent de façon
à ce que nous y soyons
sans l'avoir voulu, tel qu'il
nous faudra l'avoir vécu.
Soumise aussi à ce qu'il
opère physiquement en moi:
une brisure générale
me rendant lente au geste et
parfois oppressée.
Mon amour, j'ai laissé
quelque part,
avant ta venue, pendant, ou
peut-être seulement hier soir,
cette tension si injuste envers
nous qui marquait mes fins
de journées.

25 mai 1966

Sans doute est-ce l'effet
de la détermination
qui, aux rares fois
où on la pressent vraiment,
confère sa justification
à toute révolution.
Je puis donc tout de suite
aller dormir heureuse
puisque tu auras compris
que je veux toujours.
Mais non sans m'ouvrir à toi
aussi de tout mon corps
qui t'aime
et soutient mal ton absence.

Je t'aime,
Lise

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Ta première lettre.
Une nouvelle confiance.
À Rouyn, en te parlant,
je doutais beaucoup
de notre avenir.
Il m'a semblé quelquefois
que ce n'est pas moi que
tu aimais: je voyais tomber
des murs et j'étais écrasé.
Tout ce que je te disais tournait contre moi:
je me voyais essayer de
te convaincre, je me voyais
te convaincre, mais sans que
tu te convainques toi-même.
Je me sentis seul avec toi
et ridicule.
Maintenant le calme.
Mais inquiet de ta décision.
La désirant plus que toi mais
inquiet de ce qui t'arrivera.
Le problème est difficile.
Doit-on mentir pour ne pas
causer de chagrin à autrui?
Mentir n'est pas toujours
mauvais: c'est parfois caché
une vérité pour en mieux
montrer une autre.
Par exemple Michel Guillet
mentant à Simone en ce sens
qu'il lui cache des infidélités,
sachant une réaction
de sa part inévitable, pour
qu'elle le croit quand il lui
dit qu'il l'aime, ce qui est
vrai.

(Cet exemple, va sans dire,
doit rester entre nous).
À partir de cela, tu peux
mentir à tes parents
ne leur disant pas
que nous vivons ensemble.
D'autre part il est peut-être
meilleur de ne pas mentir.
Certains couples se séparent,
d'autres comme Jean Fleury
et Margo Dorion,
s'aiment autant.
Ainsi en est-il
devant la famille.
Tout s'arrange ou rien
ne continue.
Cette solution est donc plus
dangereuse.
Enfin, il arrive que mentir
nous oblige à vivre dans
la crainte d'être découverts.
Ce qui n'est pas
sans alourdir notre vie.
Qu'est-il alors de préférable:
mentir ou non?
Il me semble, pour finir, que
la réponse se situe au niveau
des principes
et des sentiments.
Si mentir nous opprime
et nous exaspère; si nous
voulons, en ne mentant pas,
défendre un principe
que nous jugeons digne,
alors tout doit être dit malgré
tout malheur possible.

(Les inventions ont fâché
ou fait souffrir l'homme
avant de pouvoir l'aider).
Sinon: mentir si l'on veut.
«Tu peux donc choisir
calmement».
Le problème, devant
tes parents, c'est toi et moi.
Mais tu sais très bien
que c'est d'abord toi.
Car il est un élément
de plus dans notre relation,
c'est que j'écris.
Je veux tout dire.
Soyons donc francs:
«tu ne peux choisir
calmement» de mentir
à tes parents si tu acceptes
de vivre avec moi.
Quant à savoir si ce sera toi
ou moi qui parlera,
j'aimerais mieux que ce soit
toi.
Mais nous pouvons
en discuter.

Je t'embrasse et te promets
de t'écrire plus poétiquement
bientôt.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

ta femme, ce soir,
n'a le courage de rien penser
sauf qu'elle t'aime.
Ce n'est pas un accès
de mélancolie, rassure-toi,
mais seulement l'effet
d'un véritable épuisement.

Ayant aujourd'hui:
- calculé des intérêts pendant
des heures
- assisté immédiatement
ensuite à l'assemblée
générale de la Caisse
(3 hres d'ennui)
- entendu papa se féliciter
inlassablement de sa
nomination à la présidence
depuis deux heures je n'ai pu
ni respirer, ni m'appartenir
un peu et j'ai un mal de tête
terrible que rien ne parvient
à chasser.
De ces journées qui
sont faites pour contrecarrer.
Me rendrai-je bientôt jusqu'à
toi mon amour et aurai-je
autre chose à t'offrir que
le produit de ces longues
journées sans ressources?

Nous choisirons ensemble
notre monde, avec celui que,
déjà, nous avons vécu.
Je ne regrette pas
pour tout cela
(ne m'étant jamais permis
de regretter quoi que ce soit)
d'être venue ici,
puisque j'y fais forcément
la part du passé
et du sentiment.
Et cela réclame encore
une assise.

Je t'embrasse,
rêvant de t'écrire bientôt
avec une autre énergie, mais
je t'embrasse aussi
profondément que toujours,
dormant près de toi cette nuit
chargée de me refaire.
Je t'aime

26 mai 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Soleil.
Les feuilles atteignent
presque leur grandeur.
Notre maison
mais hélas non le calme
du lac Bruyère où les vagues
permettent une réflexion
régulière et pour ainsi dire
ouvrant une parenthèse
explicative:
notre maison où manque
ta présence
et lisant l'un à côté de l'autre
notre propre patience à lire
entre les lignes:
un sens à notre solitude.
Un soleil éclatant.
Et la beauté des arbres
à contre-jour.
Notre maison
nous permettant d'espérer
l'un à côté de l'autre le
calme intérieur: permettant
l'amour.
Ta présence et ma présence
et voulues de chacun
de nous.
Comme tu es et comme
je suis et progressant l'un
et l'autre: non pas rêvés mais
voulus l'un par l'autre.

Et tout ceci pour te dire
que je t'aime.
Et que je t'aime
davantage quand je sais
que tu m'aimes,
quand je te vois
plus que je te rêve
comme il m'arrive trop
souvent dans ces lettres.
Car l'amour, à mon sens,
n'existe réellement
que dans le quotidien.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Ivan, amour,

Exiges-tu vraiment de moi
de remettre immédiatement
«les choses à leur place»?
Cela m'est encore tellement
impossible, amour,
car justement les choses
se forment lentement
à leur sens.

Je sais fort bien ceci: que
si j'ai eu, si je te démontre
encore des réticences, c'est
moins au plan des valeurs
qu'à celui
des préoccupations
et du paraître.
Et s'il est dur pour toi de
l'entendre, il est dur pour
moi aussi de m'avouer
mon incroyable superficialité
en toute relation personnelle,
et de faire maintenant
le partage entre mes illusions
de petite bourgeoise
et ce que la vie m'offre.

La plupart de ceux
qui me connaissent
(en est-il vraiment
cependant)
mettent en doute ma capacité
d'aimer.
Pourras-tu supporter
cette inquiétude?

Saurai-je me délivrer
du carcan que m'a imposé ce
désir perpétuel de m'intégrer
à un monde brillant et actif
où je ne réussissais que
par un certain arrivisme
qui supprime la rigueur
intellectuelle
et, tellement hors
de ma volonté, qui m'a
enlevé sans nul doute toute
l'indépendance nécessaire
à l'amour.
Voilà ce qui joue sur moi
constamment
et qui m'écrase
dans le mutisme
quand nous nous approchons
d'une analyse plus nette.
La plus dure impuissance.
Sans doute, si je n'avais plus
aucun espoir d'en sortir,
ne te le confierais-je pas
aussi clairement.

Toute la journée, Ivan,
je n'ai cessé de poser,
de tenter surtout de poser les
affirmations conséquentes.

Je n'y arrive pas.
Pas encore.
Et voilà que j'en suis réduite
à te demander
un peu de patience,
reconnaissant cependant que
je te l'ai demandé
que trop.

Peut-être faut-il reprendre les
anciens concepts de l'amour
qu'on nous a enseigné
avec tant de romantisme.
Ai-je seulement une fois
songé à ce que tu attendais
de moi..., à ce que tu seras
et comment il faudra
que je t'y accompagne...
Une fois, peut-être, quand
j'ai dit oui à la publication de
ton journal, et cette semaine,
après ton départ, quand
je me suis rendu compte
de l'inanité des concessions
que je te demandais,
dans l'optique
où nous voulions vivre.
C'est si peu, si tard.
Mais suffisant,
dans ma si grande
incertitude qui est le plus
souvent détresse,
pour que je puisse te dire
et dire de toi en moi-même
et aux autres «mon amour».
Ivan, amour.

Ces choses étant dites,
il pleut comme j'aime les
nuits de pluie où je deviens
une simple écoute.
Ici seulement les ai-je
connues si envahissantes et
je veux croire qu'une nuit
nous les posséderons ici
aussi ensemble,
en nous aimant.
Ivan, amour.
Garde-moi

27 mai 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,
ta longue lettre, et si claire,
m'a étrangement émue.
Lue et relue, elle m'a,
paradoxalement, fait mesurer
l'ampleur de ma décision
et réclamé une échéance.
J'ai pensé aujourd'hui
à ce que je t'ai écrit hier et
continué ma longue réflexion
obscure et obstinée.
Et si rien ne me fait peur
dans ce que tu me dis, c'est
sans doute que j'ai vraiment
dépassé l'hésitation en
ce qui concerne ma famille.
Et tu sais fort bien
que d'autres contraintes
jouent encore sur moi.
Le fait qu'elles se révèlent
de plus en plus clairement
comme sociales, me fait
croire que j'arriverai
peut-être à les vaincre.
Ce qui est inquiétant, c'est
cette lutte à livrer; est-elle
le lot de toute décision, et
surtout amoureuse?
Est-il des personnes dont
les racines sont si profondes
dans un milieu qu'on ne
puisse jamais les transplanter
vraiment, même avec toute
l'intelligence et la volonté
qu'elles y mettent?

J'ai peur, mon amour,
et tellement besoin
d'une certitude chez toi.
De ta conviction profonde
que je t'envie.

Il me semble que ta venue
à Rouyn a créé pour nous
un nouveau et plus honnête
langage de l'amour.
D'un départ difficile
cependant
et presque désespéré.
Souviens-toi
de nos premières semaines.

Quant à ce qui demeure
à régler ici, je te demande
de laisser le temps jouer et
provoquer la vérité.
Ce sera sûrement
dans les mois prochains.
Je me défendrai sans doute
mal alors, par le mélange des
«sentiments et principes».
Et mon départ aura peut-être
l'allure d'une fuite,
d'un refuge auprès de toi.
Il est étrange qu'au moment
où je me prépare
à cet affrontement,
la confiance semble régner
ici à un point inusité.
Ils s'y installent.
D'où un plus grand saut
encore.

Or la femme québécoise
qui se détermine a d'autant
plus de difficulté qu'on l'a
oppressée depuis l'enfance.
Ce n'est pas seulement
un palier nouveau
qu'elle doit atteindre, mais
d'abord la surface.
On lui a défendu même là
la confiance en soi.
Nous enseignant d'abord,
comme j'y ai cru et comme
je m'en souviens, qu'il fallait
surtout pratiquer «l'art de
douter de soi-même».
Systématisme
des petites vertus.

Sais-tu lire à travers tout cela
que je t'aime,
que je t'aime mieux.
Ce que toute ma tendresse
saurait te dire aussi.
Car je t'embrasse
et plus encore.
Et tout. Ivan, amour.

28 mai 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Avons manifesté
toute la journée de vendredi
contre
l'université de M...erde
et contre la collation
des grades.
De plus nous nous sommes
rendus (une quarantaine)
au club St-Denis:
manifester contre le souper
«for the administrators
in cadillac».
Donc: crevé.

Pris d'une nostalgie terrible
durant la nuit:
le goût de crever.
L'air était frais, tout était
si beau: mais la nostalgie
d'un équilibre (qui n'est pas
nécessairement toi) pouvant
me venir de je ne sais quoi
qui me manque et pourtant
me rend déjà la vie:
si belle et totalement vaine.

(Pourtant:
une grande consolation.
Simone Guillet ayant gueulé
contre ma critique
de son roman «L'Itinéraire»:
m'offre soudain 53 pages
de poésie sans titre afin
d'en recevoir ma... critique.
Sous le signe du taureau.
Drôle de Simone!)

Mais ayant perdu l'équilibre
(le paradis) quelque part
dans ma vie mais non la
possibilité d'aimer à la folie:
vivre.
Ainsi de l'amour pour toi.
Suis-je toujours trop sensible
à ce qui me touche.
Désirant donc: mourir
mais dans le plus beau
tranchant de la vie.

U. de M.: plus de 200 diplômés de se présenter à la collation

Bienvenue M. Gourdry

Quelques-uns des grévistes et des étudiants de l'U. de M., dont un prêtre, qui ont manifesté paisiblement hier devant la porte centrale et la tour de l'U. de M., lors de la collation des grades.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

Je n'en peux
tout simplement plus
de ne pas savoir quand
exactement j'irai à Montréal.
D'où:
tendance à l'exaspération
que je refrène tant bien
que mal en m'occupant.

La tension monte un peu ici
d'ailleurs.
Aujourd'hui, discussion
(passionnée
malheureusement)
avec maman à propos de
sa conception de l'athéisme
et de l'état laïque.
Tu me pardonneras de m'être
indignée d'autant plus
qu'elle a mieux senti ainsi
que j'étais atteinte
plus profondément.

Comme, à côté de cela,
notre maison est calme et
nos divergences
peu profondes.
Je ne t'en aime que plus.

Il fait si froid à Rouyn.
Demain je n'irai pas au lac
Bruyère et je devrai étudier
car il est temps.
Mais la science même
me devient étrangère ici.

Assaillie aujourd'hui par
toutes les terreurs religieuses
de mon enfance et de mon
adolescence, j'aurais voulu
crier d'incertitude.
La croyance me répugne
comme une trahison.
Ainsi la peur fait malgré tout
les chrétiens bêtes et chez
ceux qui ne l'avouent pas,
les chrétiens intelligents.
Mais les autres, tous les
autres, n'ont-ils pas droit eux
aussi à faire taire la peur?
À mourir tranquille.

Mon amour, mon amour.
Cette drôle de lettre
te parviendra la veille
ou le jour même de ta fête.
Que saurai-je t'offrir de plus
que ma décision toujours
affermie.
Que mon corps nu qui est
ce soir et tous les autres
ta maison vibrante.
Que mon désir se levant
avec netteté.
Ivan, amour, mon amour.

29 mai 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,
Journée trop sage.
Sentimentale et paresseuse
j'ai préféré ne pas aller au
lac Bruyère aujourd'hui.
J'ai été lire Sartre dans
un restaurant à l'heure
de la messe, étudié
une demi-heure, goûté
un peu de *Socialisme66*
et perdu mon temps
pour le reste.
Sauf un documentaire
de l'ONF, à 9 hres,
sur l'extermination des Juifs,
qui m'a rappelée
à la conscience.
J'admire ceux qui cherchent
vengeance aujourd'hui.
Par temps triste et froid,
nous avons toujours peur, ici,
d'y demeurer.
Mais je n'ai aucune révolte
contre ces journées
où la solitude cadre mieux
avec les choses.
Je t'ai aimé tellement mieux
aujourd'hui encore, sachant
que reprendre notre vie
n'aura plus le même sens,
ayant une entente nouvelle
à conserver et moins lourd
de passé à porter.
Il faut maintenant regarder
nettement plus loin.

J'essaie tout de même
de ne pas te «rêver»,
crois-moi, mais peut-être
cette confiance, cette
première manifestation un
peu simple de ma confiance,
vient-elle d'un sentiment
prenant enfin consistance,
celui d'être aimée.
Le cercle se forme donc
autour de nous, donnant
des repères plus définitifs
à mes préoccupations.
Je me surprends à n'avoir
jamais su ce que c'était que
de se donner une orientation
originale. Court memo:
- me faire expédier les deux
derniers tomes du rapport
Parent
- demander à Margo, si tu la
vois ou as de ses nouvelles,
ce qu'elle veut pour sa fête
qui était aujourd'hui
- songer surtout à ce que
tu veux pour la tienne, mon
amour.
Devant être en forme demain
pour une autre très longue
semaine à servir
le capitalisme, je t'embrasse
tout de suite et longuement
comme ce n'est pas permis.
Je t'aime, Ivan, et je me
mêle toute à toi
non seulement pour dormir.
J'en ai assez, assez, assez,
des élections.
Le bout du monde ici.

30 mai 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Retrouvant le calme.
Ou plutôt
l'activité me protégeant
contre le désespoir.
Je te parlerai du doute.

Nous retrouvant loin
l'un de l'autre: doutant.
Non seulement
l'un de l'autre mais de soi.
Et cela je crois:
jusqu'au contrat définitif.
Le mariage n'étant pas une
perspective de tout repos.
Mais aussi
le rêve d'une satisfaction.
Bien que tes hésitations
soient sans doute plus fortes
que la moyenne qui elle vit
dans la convention sociale.
Nous avons explorateurs et
guerriers: le besoin de refaire
correctement la convention.
Et j'ajouterai: la nécessité.
Nous élevant contre une
société prude et meurtrière:
calomnieuse
et plus que rusée.
Et tout cela:
pour la médaille!

Mais que donne cette société
de la reproduction,
ou en terme d'industrie:
de la production.
N'osant gager sur elle-même
parce que ne pouvant
se défendre théoriquement.
Ne sachant trop la raison et
la défense de ce qu'elle fait.
Mais que personne n'offense
ses médailles
(collation des grades,
croix d'honneur, salaires
supérieurs, automobiles et
les plus beaux enfants)!

Mais je t'aime.
À ma façon.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Tu sembles pouvoir te libérer
de l'influence de ta famille.
Mais tu parles
d'autres contraintes:
sociales elles aussi.
J'aimerais que tu me parles
de chacune
de ces contraintes.
Elles me semblent
aussi graves
que la contrainte familiale:
sinon plus.

Tu m'as déjà parlé de ton
désir d'un homme d'action.
«Action» ne signifiait
évidemment pas: écrivain et
surtout formaliste.
Tes réactions
devant mes amis relèvent
peut-être du fait qu'ils ne
sont pas d'«action».
J'avoue que tout cela
n'est pas heureux.
Je crois (mais est-ce vrai)
que je ne suis pas
masochiste,
en ce sens que me voulant
écrivain, je me désire comme
étant voulu de la même
façon par une femme:
et aussi les garçons.
De plus j'espère
être apprécié par moi-même
(manuscrit) et non
par mes lecteurs
(publications
et renommée à gogo).

Je n'ai jamais compris mes
amoureuses et leur besoin
pressant de me voir: publier.
Je n'ai jamais trouvé leurs
sentiments très heureux.
(Je ne parle pas
de mon journal).

Je ne suis pas un homme
d'action.
Je suis un beau nono
qui écrit pour des cinglés:
les méditatifs.
Et pour moins qu'eux
le plus souvent.
J'aime les belles phrases
et je m'aime ainsi.
Mais l'on apprécie
un homme
en autant qu'on l'écoute.
Tu écoutes
Jacques-Yvan Morin.
Je l'écoute aussi.
Mais iras-tu écouter
Robbe-Grillet?
Le problème du langage écrit
et de la fiction me semble
pourtant aussi essentiel
que celui de la constitution.
Et s'il est des problèmes
plus essentiels que ceux-là
c'est ceux de la nourriture.
Mais manger et jouir
d'un minimum de juridiction
permet de penser et d'écrire
sur autre chose
que sur ces deux points.

Le peuple ne lit pas:
l'écrivain est inutile...
Beau merdier!

Mais il y a les moeurs
de l'homme d'action
et ceux de l'écrivain.
Il me semble, ici encore,
que l'on n'aime que ce dont
on se mêle.
Mais le problème est plus
grave: il ne se règle pas
en trois pages.

Je t'aime
comme femme d'action:
espérant aussi
que tu m'aimes
comme j'estime mon métier.

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

SEIGNEURS DE LA VOIE LACTÉE
de Anthony Phelps.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

Demandant une concision.
Sauf la première partie
(p. 1 à 54): publiable pour
une politique de Haïti.
Et ne trouvant rien d'inventé.
Mais une longue
(mais habile) reproduction.
Il parait donc favorable de
n'en publier que des extraits:
sinon rien.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

Notre solitude commune
m'effraie soudain.
Ta lettre était dure
mais c'est sans reproches
que je l'ai constaté,
parvenant, quelque peu,
à saisir ta parole.
Seuls: toi, en partage
avec toi-même et moi
si encombrée par autrui.
Voilà que lentement je fais
face et la première journée
de lutte m'épuise.
Une heure à peine
nous sommes nous acharnées
une contre l'autre à déclarer
nos positions contraires.
Ce qui pourrait venir à bout
de ma résistance c'est
la lenteur de cet affrontement
par degrés où l'attachement
n'est enfin nulle part attaqué.
Je lui ai offert de partir
(si peu sait-elle et nous en
sommes à de telles solutions)
et lui ai expliqué combien
des divergences beaucoup
plus graves rendraient plus
tard la rupture inévitable.
Mais elle est trop peu
fataliste.

Et tout reste en suspens,
créant ainsi en moi
une incertitude si intolérable,
la fin de mon désir,
une conviction dépouillée
de quelque fondement
si ce n'est celui, banal,
d'éviter la défaite.
Comment te dire
maintenant, Ivan, combien il
me faut savoir que
tu m'aimes, clairement,
de façon exigeante, et que
cette lutte qui m'apparaît
soudain inconsistante et
interminable t'est de quelque
façon nécessaire?
Je ne le crie pas, je le dis:
incertaine, lassée.
Et pourtant prête à essayer
encore, si tu crois pouvoir
reprendre l'attente trop
vulnérable à mes absences
à toi.

T'ai-je demandé trop
de patience, mon amour...
J'en ai parfois peur.
Je voudrais
redevenir vivante avec toi.
Dis-moi la vérité.

31, a.m.

Je t'aime.
Tu es si bon à aimer
lorsque tu es heureux.
Y arriver.

31 mai 1966

(Télégramme reçu
de ma famille en Belgique).

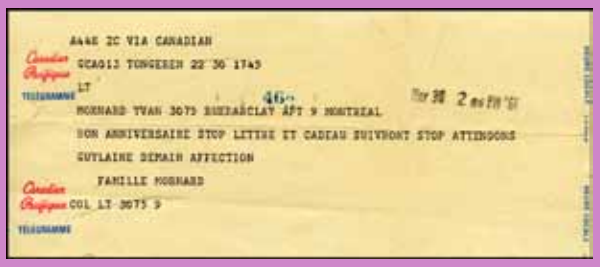
TONGEREN

MORNARD YVAN
3075 RUE BARCLAY
APT 9 MONTRÉAL

BON ANNIVERSAIRE
STOP
LETTRE ET CADEAU
SUIVRONT STOP
ATTENDONS GUYLAINE
DEMAIN AFFECTION

FAMILLE MORNARD

Canadien Pacifique · Canadian Pacific
TÉLÉGRAMME
TELEGRAM
NIGHTLETTER
Si non réclamé après 3 jours, retourner à l'envoyeur • If not claimed in 3 days, return to point of mailing


AA4E 2C VIA CANADIAN
Canadien Pacifique TELEGRAMME
GCA013 TONGEREN 22 30 1745
LT
MORNARD YVAN 3075 RUEBARCLAY APT 9 MONTREAL
BON ANNIVERSAIRE STOP LETTRE ET CADEAU SUIVRONT STOP ATTENDONS
GUYLAINE DEMAIN AFFECTION
FAMILLE MORNARD
Canadien Pacifique COL LT 3075 9
TELEGRAMME

(Lettre reçue
- avec $2.00 -
de Gertrude Savard).

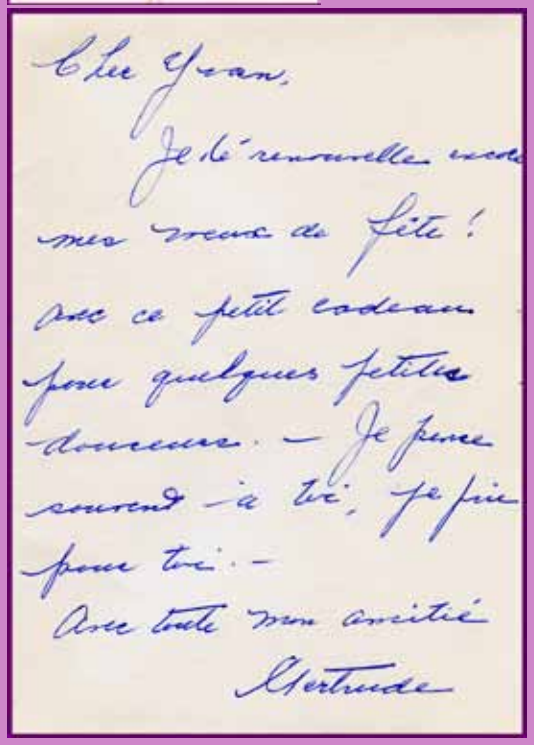
Cher Yvan,

Je te renouvelle
encore mes voeux de fête!
Avec ce petit cadeau pour
quelques petites douceurs.

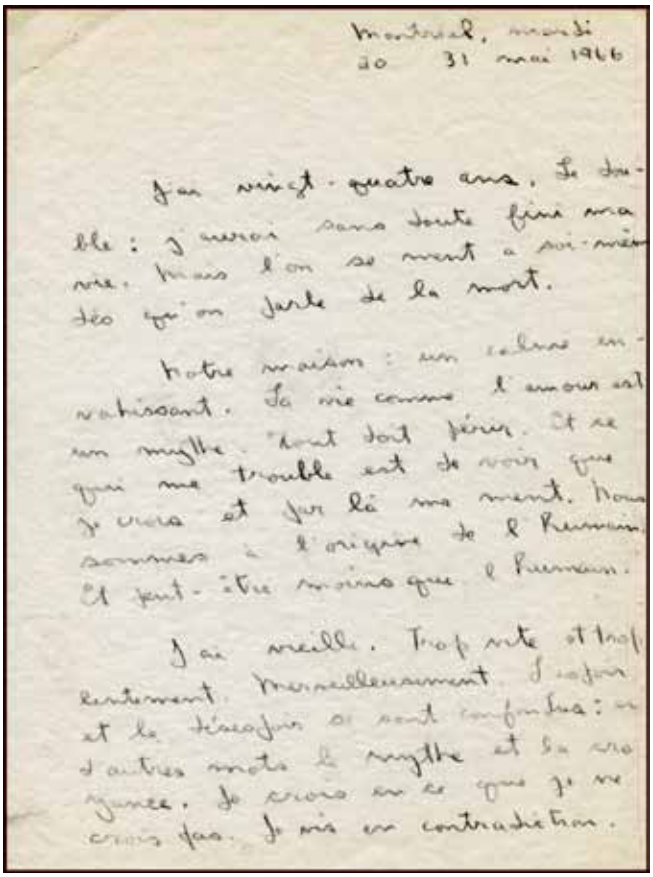
Je pense souvent à toi,
je prie pour toi.

Avec toute mon amitié.

Gertrude


Chère Yvan,
Je te renouvelle encore
mes vœux de fête!
avec ce petit cadeau
pour quelques petites
douceurs. — Je pense
souvent à toi, je prie
pour toi. —
Avec toute mon amitié
Gertrude

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).



Montréal, mardi
ou 31 mai 1966

J'ai vingt-quatre ans. Le double : j'aurai sans doute fini ma vie. Mais l'on se ment à soi-même dès que l'on parle de la mort.

Notre maison : un calme envahissant. La vie comme l'amour est un mythe. Tout doit périr. Et ce qui me trouble est de voir que je crois et par là me ment. Nous sommes à l'origine de l'humain. Et peut-être moins que l'humain.

J'ai vieilli. Trop vite et trop lentement. Merveilleusement. L'espoir et le désespoir se sont confondus : en d'autres mots le mythe et la croyance. Je crois en ce que je ne crois pas. Je vis en contradiction.

J'ai vingt-quatre ans.
Le double: j'aurai sans doute
fini ma vie.
Mais l'on se ment
à soi-même dès
que l'on parle de la mort.

Notre maison:
un calme envahissant.
La vie comme l'amour
est un mythe.
Tout doit périr.
Et ce qui me trouble
est de voir que je crois
et par là me ment.
Nous sommes à l'origine
de l'humain.
Et peut-être moins
que l'humain.

J'ai vieilli.
Trop vite et trop lentement.
Merveilleusement.
L'espoir et le désespoir se
sont confondus: en d'autres
mots le mythe et la croyance.
Je crois
en ce que je ne crois pas.
Je vis en contradiction.
Et c'est là
ma plus grande franchise.

Mais de cette contradiction
que l'on pourrait qualifiée
de théorique ressort pourtant
une vérité pratique.
Je crois en certaines choses
et mes doutes
(contradictions)
ne me mènent pas
à les remettre en question
au point de les quitter.
Je doute de la vie
jusqu'au bord du suicide.
Mais je vieillis
continuellement.
Ainsi de l'amour.
Ainsi de la littérature
et de toutes morales.
Ainsi de l'humain.
Je crois que le contraire
est mentir
(la peur dont tu parlais)
et que la peur
mène au fanatisme.

Je t'aime.
À ma façon.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

Avec mon grand verre de lait
au chocolat, mes biscuits,
toute enfoncée dans
mes oreillers, toute chaude
dans mon pyjama fleuri
en flanelle,
la chambre silencieuse, et
surtout le plaisir de t'avoir
parlé tout à l'heure,
je me sens (pardonne-le moi)
une petite fille heureuse,
tellement plus heureuse.

Pour te parler
de «l'homme d'action»,
Ivan, je pourrai peut-être
le faire mieux quand j'aurai
reçu ta lettre ou plutôt quand
j'aurai eu plus de temps pour
formuler cette chose en moi.
Une fois ma décision prise,
le problème de la famille
s'est glissé hors de moi, ne
revenant que sur l'instance
des événements et c'est
mieux ainsi, me dégageant
une perspective d'une autre
profondeur dans l'amour.
Ce qui m'est apparu
important et sur quoi
je me pose maintenant des
questions, c'est, simplement:
l'avenir, i.e., l'engagement
que nous prendrons, avec
ou sans mariage, de vivre
ensemble.

C'est donc l'existence
ou non,
d'une «qualité commune», si
l'on ne peut vraiment parler
d'un intérêt commun.
J'entends par là une capacité
à être également vivants
dans un même milieu.
Si les difficultés pour nous
deux, surgissent d'un passé
tellement différent,
tout est possible.
Ce qui serait plus dur,
ce serait de ne pouvoir venir
à bout d'une gêne
perpétuelle quand
nous fréquentons ensemble
nos mondes
de spécialisation.
Tu as tes monstres sacrés,
j'ai les miens; et ils sont
si dissemblables, même
et surtout au niveau
de la rencontre quotidienne.
Voilà pour moi la question
majeure où il ne s'agit
de justifier ni de détruire
en quelque façon
«l'homme d'action» ou,
je ne sais, le littérateur ou
le «contemplateur» ou
le philosophe.

Ni de tenter quelque
réorientation l'un sur l'autre,
mais de savoir si cela qui,
en nous, a définitivement sa
qualité peut non seulement
coexister mais soulever,
chose que je crois
importante,
quelqu'admiration et
quelqu'effort de participation
qui ne soit pas forcé.
Tout cela est bien sommaire
et j'hésite même
à te l'envoyer car ce sont
des choses que je ressens
clairement et dont je pourrais
mieux parler.
Il me plaît de ne plus
chercher de faux-fuyant.
Et pour cela aussi, je t'aime
mieux encore, découvrant
avec étonnement
que je saurai être ta femme
par un vrai choix.
En cela que tu es unique.

Je me rappelle, si fortement
ce soir, comme il était doux
et violent de nous aimer
et de dormir ensemble.
Je t'aime,
Lise

1 juin 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Terminant une critique
sur “Ruts” de Raoul Duguay
pour “Désormais”:
j’aimerais te voir la corriger.

Je suis très sévère.
Peut-être trop.
J’aimerais qu’une série
de chefs-d’oeuvre sorte
du Québec.
Aie-je une bonne notion
de ce que je nomme
chef-d’oeuvre.
Ne suis-je pas un peu trop
limité à ce que je nomme:
invention.
Autant de questions
qui m’inquiètent.

Mais il est des questions
(comme l’amour)
qui doivent trouver
leurs réponses
dans la solitude.
Et c’est le principal embarras
de ces questions.
Et la solitude
qui sait en profiter.

Oui il est difficile d’être seul
au bord de l’ennui parfois
plus fort que tout effort
à s’occuper.
Il y a des gens qui ne pensent
qu’à s’amuser
en dehors de leur solitude.

Belle profondeur.
Mais je rêve malgré tout
de vivre un an seul afin
de me prendre en charge
et cette fois: véritablement.
Mais je ne suis
pas encore préparé,
pas encore maître de moi
au point de me prendre
en charge véritablement.

Tu es mon amour

P.S. Téléphoné à Margo.
Rien de neuf. Rien pour toi.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

j’ai un peu repris goût
aux élections, ce soir,
en allant au local RIN.
Belles discussions
sur l’indépendance avec
des “jeunes et moins jeunes”
et je m’en suis tenue
à mon domaine,
i.e. une option fondamentale
pour le socialisme,
ce qui a eu l’heur de plaire,
mais je reconnais que
je vaux peu sur les questions
économiques.
J’écoute mieux cependant.
Discussions plus passionnées
sur l’AGEUM
et le Quartier Latin
(ce sont évidemment tous
des fervents de Cloutier).
Mais elles n’ont pas semblé
inutiles de part et d’autre.
Car ils avaient besoin
de ne plus nous prendre pour
des puristes et des rêveurs
de la chose publique,
tandis que j’avais besoin
de cesser de les voir tous
en organisateurs de carnaval.
Et je reconnais surtout
à quel point nos options
sont déterminées par
des appartenances fortuites,
que le temps rend presque
affectives.

D’où les affrontements
que nous avons connus
sont d’autant plus difficiles
à résoudre qu’insolubles
par des arguments de raison.
Quel sage raisonnement...
tu n’en crois pas tes yeux.

Ta lettre à propos
de l’homme d’action me
laisse presque sans réponse.
Car tu as touché le point
central en parlant
de “l’essentialité” égale
des préoccupations.
Voilà ce que je ne peux
te refuser, rationnellement,
mais que j’ai tant
de difficulté à surmonter
malgré tout.
Ou plutôt, quelque chose
m’échappe vraiment.

Pourtant
je n’ai pas l’impression
de ne pas respecter et aimer
ce que tu es.
Peut-être d’être plus attirée
par ta réflexion sur l’homme,
globalement, par l’écriture
ou en dehors d’elle.
Est-ce encore là établir
des degrés dans l’essentiel?
J’en ai peur.
Il faudrait que tu me situes
l’écriture non pas par rapport
à un quelconque ordre
“objectif” de valeurs
mais par rapport à toi.

2 juin 1966

Reste aussi ce qui m'est propre: une certaine forme "d'action".
Notre vie ensemble m'offre peut-être l'autonomie, i.e., éviter d'être la femme qui se cherche un maître en son domaine, pour mieux seconder.
Cette perspective me séduit véritablement puisque je l'ai tant réclamée. Mais je me demande si cela est possible, dans la limite de mes capacités et de ma persévérance surtout.

Et maintenant, tu me semonces comme il le faut. Et je t'aime, non pas par masochisme à cause de la semonce, mais parce que nous finirons bien par trouver et qu'alors, vivre ensemble sera encore plus osé.

Je t'embrasse jusqu'à ce que tu n'en veuilles plus et m'endors en lapin.

Lise

(Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn).

Nouvelle de ta reprise d'examen.
Psychologie de la sensation (professeur Delorme): reprise le 15 (quinze) juin de 9 à 12 heures en la salle Y-100.
La faculté t'avertit très bientôt, par courrier.
Mercredi le quinze juin.
Soit combien de jours vivant ensemble: à nouveau.

Je reçois tes lettres et tu me parles de tes disputes avec ta mère. Défends tes positions déclarées: n'en dis pas trop pour le moment.
Nous étudierons tout cela lors de ton retour ici pour ton examen.

Tu me parles de notre problème en tant que femme d'action et homme de lettres. Tu l'exprimes mieux que je n'ai su le faire dans ma lettre du 30 mai.
Ce problème est notre plus grand problème.
La famille est un problème extérieur, celui-ci c'est nous-mêmes.

Tu aimerais certainement que j'aie une certaine influence dans ton milieu par l'action que je mènerais. J'aimerais certainement la même chose.
Le problème est sérieux.
Et ce n'est pas que nous nous déprécions mais que souvent nous ne nous comprenons plus.

Voyons, sans espérer pour de si belles excuses personnelles régler le problème qui est beaucoup plus grave, ma hargne contre tes amis.
Deux mots expliquent tout: ma jalousie et ma haine du mensonge.

Ma jalousie.
St-Aubin.
(Henri Frickx que je considérais comme mon adversaire à cause de son amitié envers St-Aubin. Si peu soit-il, c'était assez).
Je connaissais St-Aubin avant de te connaître et nos relations si elles ne furent ni profondes ni sérieuses, du moins étaient amusantes.
Mais pour Daniel St-Aubin, ma relation avec toi ne pouvait être qu'une passe agréable dont il espérait être l'héritier, sachant de mes propres confidences (et cela avant de te connaître) mon inconstance amoureuse pour ne pas dire mon cynisme.
Je ne détestais absolument pas Daniel avant d'en être jaloux, ce qui me laissait sans confiance en moi-même.
J'avais d'ailleurs raison de craindre mon charme puisque tu allas jusqu'à souhaiter partir avec lui pour New York, vu ton écoeurement vis-à-vis notre relation, pénible à cette époque il est vrai.
Ta jalousie envers Pauline te montrait ce que je ressentais envers St-Aubin.
Il me semble que c'est clair.
Une autre jalousie, mais faible, existait en moi envers ton ami Michel.
Mais n'exista qu'au moment où tu m'obligeas à te quitter pour te laisser seule avec lui.
Tu comprendrais mieux mon sentiment si je t'avais obligé à quitter notre maison sous prétexte d'y recevoir en tête à tête Lise Jacques.

Quant au mensonge,
il est aussi grave.
Si je n'aimais pas
Paul Bernard, c'était à cause
du fanatisme religieux
que nous lui supposions.
Nous nous trompions
vulgairement.
Il savait tout
depuis les débuts.
Tu refusais de m'embrasser
devant lui me le rendant
presque odieux.
Mais quand j'ai su que Paul
savait tout, je te l'ai dit;
j'aimai, à ma façon,
Paul Bernard.
Michel Bourgeot,
Guy Lafleur, je les ai aimés.
Et ce fut la même chose
avec Nicole Marcil, mais
un peu plus tard il est vrai.
Alors quoi?
Je crois que sur ce sujet tu
ne m'as jamais bien compris.
Réfléchis à tout et tu verras
que mes haines dépendaient
toutes de la jalousie
et de la crainte d'être refusé
tel que je suis.
Et je te le dis sans trop
te le reprocher: tu ne
m'aidais pas beaucoup
à les aimer.

Bon.
Reposons-nous un peu.
Tu sais que je t'aime et
je crois que tu comprends
de plus en plus ce que
j'entends par: à ma façon.
Bon.
Reprenons le cours
de mes excuses.

Mais il est un endroit
où tu as tout fait
pour me mettre à l'aise.
C'est avec Jean Fleurit
et Margo Dorion.
Ici c'est moi qui suis
l'unique problème.
Exemple: hier je téléphone
chez eux pour toi.
La première question de
Margo est de me demander
si je te trompe avec un petit
air de volonté de puissance.
Je me suis défendu à ma
façon: prévoyant ses désirs
je lui ai répondu
que ça ne la regardait pas.
Elle s'est presque fâchée.
Évidemment, j'ai visé juste
et j'en suis fier.
Elle m'a finalement dit
qu'elle viendrait prendre
ses valises à l'occasion et
qu'elle serait alors
en situation
pour me faire parler.

Elle désire une chose: que
je lui dise que je te trompe.
C'est ainsi qu'elle espère
une victoire.
Même si un jour
je te trompe, Lise,
cette chérie ne saura rien.
Voilà un couple que je crois
ni de lettres ni d'action:
mais banal et mondain.
Pour le moment j'en suis là
avec eux.

Quant à Claude Girard
et à tes amis de pédagogie,
tu sais sans que je doive
te le répéter,
le respect que je leur porte.
Il est évident que Jacques
Provencher me plaît moins
autant pour son peu
de profondeur que pour cette
danse où nous avons été avec
eux où tu montrais carrément
ton ennui
de danser avec moi
préférant (le mot est gros)
te serrer contre lui qui danse
d'ailleurs à merveille.
En résumé, je n'ai jamais
refusé d'aimer tes amis
sérieux (et tu en as plusieurs)
en autant que ton amitié
pour eux ne se tourne contre
ce que nous nous plaisons
à nommer notre amour.

Je suis fatigué.
C'est pénible de m'analyser
ainsi.
Cela me rappelle trop
de choses que j'aimerais
voir écarter entre nous.
J'aimerais ne pas devoir
te dire ces choses.
J'ai besoin d'être aimé
davantage.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Ivan,
amour,

ta “femme d’action”
(je commence à trouver
le terme vilain et injuste) est
à réapprendre sa pédagogie
des adultes.
Pour la première fois,
et à cause des élections,
il y a polémique continue à
l’intérieur de tout le bureau,
du gérant au petit dernier.
Majorité RIN, mais non
active, car c’est surtout
un geste d’opposition.
Me voici donc au pied
du mur.
Je gaffe évidemment souvent
par mes explications qui ont
l’air savantes sans l’être
et sans toucher au concret.
Mais j’apprends à poser des
questions et à commencer
par le commencement.
Mais je peux difficilement
comprendre que les plus
défavorisés, les victimes
du système actuel dans
une région comme la nôtre
sont les défenseurs les plus
instinctifs de l’ordre établi.
Ou même du recul.

S’il m’est permis
de prendre ta relève
pour les lubies quotidiennes,
j’aimerais construire
un cours d’éducation sociale
et politique sérieux pour
le primaire et le secondaire.
Nous n’en sortirons pas
autrement.
Et je ne pense pas ici
en partisane.

J’ai l’impression que tout
cela résonne drôlement dans
ton univers actuel et risque
de t’apparaître sans intérêt.
Tes lettres
sont soudainement et
de façon soutenue, devenues
des réflexions où j’arrive
si peu à avoir part.
Cela est peut-être mieux: car
ta solitude, de près
ou de loin, est, de nature,
inviolable et toujours
en retour sur elle-même.
Et tout m’oblige ainsi à faire
taire des appels à la sécurité
qui me seraient vite apparus
minables, et même à ne me
permettre aucune forme
de peur que tu juges avec
intransigeance.

Mais ce n’est plus par là
notre réflexion commune
qui pose les questions, mais
les faits, i.e., notre façon
naturelle de communiquer.
Danger d’une simple
juxtaposition.
Et pourtant
que désirons-nous d’autre?
Le partage prend souvent
en moi un sens odieux: une
forme subtile d’agression et
plus encore de possession;
la mutualité et ses bornes
vertueuses.

Je t’embrasse, ayant besoin
de retrouver cet élan
si irraisonné qui nous portait
l’un vers l’autre après
les pires incompréhensions.
Non pas, que j’aime tant
ce qu’il avait d’irraisonné
mais plutôt d’indépendant
de nous.
Avec et non pas malgré
toutes ces questions, amour.

Lise

3 juin 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

Je suis heureuse de savoir
que tu écris toujours
pour Désormais.
Car leur dernière section arts
manquait de préoccupations
originales.
Heureuse surtout
que tu écrives ces choses et
les transmettes.
Je préfère,
dans les circonstances, te lire
en achetant le journal (qui,
miracle, se rend ici à temps);
ce jour-là tu m’auras expédié
de toi-même un peu plus
sans le savoir.

Pour une première fois,
peut-être, ai-je eu une vraie
réflexion critique à l’égard
d’un journal, en parcourant
Désormais.
Une équipe de nos meilleurs
journalistes étudiants,
de tous les secteurs:
un résultat qui ne l’égale pas.
Qui accroche peu.
Peut-être la même
défaillance que nous avions
au Quartier Latin cette année
et à laquelle personne n’est
parvenu à donner de nom.

Manque de cohérence,
technique peu rodée,
académisme latent, j'ai un
tas d'idées là-dessus que je
mettrai sans doute sur papier
au fil des parutions.
Sens-tu poindre la grande
tentation chez ta femme?

Voilà.
J'ai senti ce soir à quel point
sacrifier le quotidien entre
nous était nous remettre
à la merci de l'impression.
De ces courts désespoirs,
- le temps de traverser
une rue, ou de quitter
un endroit animé - , dont la
fréquence produit à certains
jours un total pesant.
Je voudrais donc refaire
toutes les heures, à la suite,
avec toi, et cela s'impose,
bientôt.
Avant que tu reviennes ici
où les contraintes ajoutent
à nos inquiétudes.

Si je n'ai rien su
d'un examen pour juin,
je prévois
te rejoindre les 24-25-26,
profitant du congé,
i.e. dans 3 semaines,
ce qui est déjà très long mais
au moins un objectif.

Mon amour,
j'ai, prosaïquement,
mal au ventre.
Ce que tu comprends
pour en connaître la cause
et le lieu.
Ainsi mes muscles ont-ils
beau jeu de me ramener
loin de l'intelligence et de
te demander un petit sursis
pour le dialogue.

Éteins la lampe: je cache
tout contre toi ce mal qui
bouge, net et presque bon.
Et je te répète que je t'aime.

Lise

(Lettre
reçue de
Pauline Maltais-Michaud).

J'étais bien près de toi,
j'étais chez toi, avec toi
et ne parvenais pourtant pas
à goûter toute l'intensité
de cette présence.
Je songeais à toi.
À ce sourire que tu as avant
d'aimer sensuel presque
choquant, à la douceur
de chacun de tes gestes.
Je songeais aussi à la
possibilité que tu possèdes
de donner tant de tendresse.

Parfois j'ai l'impression de
te connaître profondément.
Tu ressemblerais alors
à une plaine immense
baignée par un plein soleil
d'été.
Calme, et clair, paisible et
net.
Les gens foncièrement bons,
tout pleins d'humanité, me
donnent toujours
l'impression très agréable
de cette grande simplicité
comparative à cette plaine
lumineuse et blanche.
Quoique crédule
et d'une naïveté certaine,
ils sont très intelligents
justement et peut-être
à cause de ce grand naturel
tout simple.
N.B.- Je généralise
quelquefois pour ne pas
blesser ton humilité.

Quoiqu'il soit parfois
indispensable d'être en face
de certaines natures
fort déplaisantes,
soit par leur lâcheté,
leur idiotie, leur égoïsme,
leur hypocrisie, c'est aussi
nécessaire de rencontrer
cette facette de l'humanité,
de vivre parmi elles.
On goûte l'autre
plus profondément
à sa rencontre; n'as-tu pas
l'impression à ce moment de
te baigner dans un ruisseau
d'eau fraîche et parfumée,
quel délice.

Hier j'ai entrevu
cette plaine, j'ai humé
le parfum de ce ruisseau,
je m'y baignerais
avec tant de joie maintenant.
Garde-les bien.
J'y viendrai demain.

Je t'embrasse

Pauline,
2546 Bélanger Est.

(Note adressée
comme préface
à l'édition de quelques pages
extraites
de mon JOURNAL
à la revue
LA BARRE DU JOUR.
- 28 juillet 1962
- 3,4,5 septembre 1962
- 11 septembre 1962
- 30 septembre 1962
- 21 décembre 1962
- 24 juin 1963
- 1 juillet 1963
- 10 juin 1964
- 22 juin 1964
- 26 juin 1964
- 9 novembre 1965.
Proposition refusée
par Roger Soublière
et Marcel St-Pierre,
mais non
par Nicole Brossard).

JOURNAL IMPUDIQUE.

PRÉFACE:
Un journal intime
doit être goûté sur place.
Il est amer et c'est sa force.
Nous sommes ainsi faits
que nous ne pouvons dire
notre vérité qu'en marge
de la vérité sociale.
Tout journal intime
s'écrit en marge
de la société.
D'où je maintiens
qu'un journal intime
doit vivre avec l'auteur et
lui servir de carte d'identité.

4 juin 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Ivan, mon amour,

je te répète que je t'aime,
je te le dis.

Et n'est-ce pas normal et
bon et mieux que je t'aime
d'abord pour ce que tu es
quand nous sommes
l'un face à l'autre,
quand nous touchons
aux choses ensemble
comme à ce lendemain
de notre rencontre.
Et que ma foi en toi date
de ces heures, a été nourrie
et ranimée parfois
par des heures semblables
et que cela est suffisant pour
que je te dise que je t'aime
et qu'il me fait mal
que tu en doutes à ce point.

Il est vrai que je fus mala-
droite et odieuse.
Mais une soumission
maintenant ne réparera rien
de tout cela.
Et ne sera pas, je le jure,
l'étape de mon amour
pour toi.

J'ai pleuré d'épuisement
en recevant ta lettre.
Car ce constant retour sur
le passé est insoutenable,
pour toi comme pour moi.
Ne peux-tu, Ivan,
je te le demande, fermer
la parenthèse jusqu'à ce que
j'arrive mardi soir.

Je suis malade et perdant
jour après jour l'équilibre.
Pauvre façon de t'aimer.
N'en pouvant plus d'avoir
si peu su le faire et sachant
que je ne te rends en aucune
façon heureux par cet amour.

Lise

5 juin 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,
fermant moi-même
la parenthèse
sur nos inquiétudes, je t'aime
tellement et cela est grand
car je vais bientôt
te rejoindre et j'espère
que tu sauras me croire alors.
Et dès maintenant, Ivan,
je te le demande.
L'impuissance de mes lettres
à te le dire est inévitable.
Mais je viens.

Ayant passé une longue
journée (représentante
du RIN au bureau de scrutin)
à rêver d'une seule personne
intelligente - toi - tu es aussi
ce soir mon seul repos.
Je voudrais aller vivre
ailleurs.
Cachant contre toi
cette banale déception
d'être d'un peuple petit.
Je les ai vu voter,
un échantillon de ce qu'ils
étaient tous aujourd'hui, et
je sais qu'ils ne méritent pas
autre chose, même pas une
petite ombre de révolution.
Et que l'appel au peuple
n'a rien de large
et tout de "mesquin"
(dixit René Lévesque).

6 juin 1966

Notre pays: trop beau pour
être habité de cette façon.
À regarder sans le toucher,
à aimer pour le quitter et
revenir.
Notre pays, qu'on ne nous
donnera jamais.

Mon amour, je serai mieux
et je vivrai avec toi.
Nous avons encore tant
d'inexactitudes à repérer,
à dire puis à oublier.
Mais elles sont
indépendantes
de notre relation présente et
n'y ont plus cours.
Dis-moi
que tu le comprends.

J'ai noyé ma déception
électorale dans un jus
d'orange et j'ai le goût
de faillir mon examen
pour faire défaut à la nation.
Mais je t'aime et un vrai
lapin ne saurait faire honte
à son époux.
Si bon à aimer.

Lise

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

ayant donc
le meilleur gouvernement!
et que soient bénis le ciel
et ses confessionnalités.

Parlons de choses sérieuses.
Je dois bientôt
(les textes sont envoyés)
publier quelques pages
de mon journal.
Le temps vient de risquer
plus qu'il n'est moralement
permis.
C'est en quelque sorte
ma façon d'être d'action.
Et, avec le gouvernement
sérieux que nous avons,
les risques s'annoncent
plus sérieux.

Maintenant parlons
de choses sérieuses.
Tu connais la date
de ton examen.
Peux-tu venir pour samedi
prochain?

Je t'attends avec impatience.
Si les draps sont
de beaucoup moins blancs
que chez tes parents,
du moins le lit t'apparaîtra
moins vide.
Peux-tu rester
toute la semaine?
Je t'embrasse
avec impatience.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Recevant tes lettres par deux
(aux deux jours): dû à ce que
l'une est marquée 2PM,3VI,
et l'autre 11AM,4VI.
Donc: m'ennuyant.

Étonné.
Ne comprendrais-tu pas
mes lettres?
Les tiennes ne "résonnent
pas drôlement"
dans mon univers actuel.
Mes lettres actuelles
ne sont évidemment pas
le premier style.
J'essaie de t'écrire
simplement ce que je suis.
Ce n'est évidemment pas
rassurant.
Mais est-ce si pénible
de goûter mes réflexions?
J'avoue que les tiennes
sont très simples
bien qu'intéressantes.
Et que j'y participe
directement.

Mais nous retrouvons là
notre beau problème:
action et méditation.
Suis-je aussi compliqué
que Hubert Aquin l'a été
pour Michel Benoit: au point
que Michel ne le lut jamais.
Ce n'est pourtant pas ça,
puisque tu lis
"La route des Flandres".
Alors explique-moi.

Tu viendras sans doute
à Montréal
dans quelques jours.
Je m'ennuie terriblement
du quotidien.
Il est bon de réfléchir
loin l'un de l'autre
mais tout cela est bien loin
d'un amour incarné.
Comme tu as raison
de le dire.
Comme je suis heureux
de t'entendre ainsi.

Amour.

7 juin 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour, toi,

toute prête déjà à te retrouver
(sauf cet horrible examen) je
jouis des journées
dont on peut faire
le décompte (sauf ces soirées
où je ne comprends plus rien
à mes notes de cours).
Mélange de rage et
de bonheur où je me permets
d'avoir les coudées franches.

Je les ai donc avertis: patrons
et cie,
que je les quitte mardi matin
le 14 et que je ne serai pas
de retour avant le matin
du 20, i.e. le lundi suivant.
Cinq grandes journées
à nous seuls
(et perverse, j'avoue que je
pense tout autant aux nuits)
et chez nous et entre nous.

J'ai dit ton nom sous la pluie
aujourd'hui: les heures,
depuis le matin, avaient été
lourdes et me maintenaient
insatisfaite; à mon retour,
je voyais enfin
ce merveilleux noir en relief
et bougeant
sur lui-même de nuages
à la veille de l'orage.
Cette brève minute où l'on
sent la peur monter chez
les êtres, et dans les maisons
aux portes déjà closes.

J'ai, un jour, décidé d'aimer
ces moments plus que tous
les autres,
parmi les phénomènes.
La tension pénétrante
à demi-bruit et demi-nuit,
puis cette sorte de chaude
violence: la pluie serrée
avec l'éclatement.
J'ai dit ton nom.
Et voulu
nos couloirs dangereux,
notre vie qui sera appelée
à tomber dru et à persister.

À présent une nuit fraîche et
presque verte ici, qui rend
la peau lisse comme nous
étions parfois l'un
légèrement mêlé en l'autre.

Drôle d'espoir que le mien:
mais qui, à certains jours
autres, prend aussi
des images de quotidien.
D'où: ne pas m'en vouloir
d'être ici.

Aucune lettre de toi
aujourd'hui, mon amour.
Il en résulte
un étrange espace entre
ma presqu'exubérance et ton
silence, où je me sentirais
facilement étrangère
si je n'étais pas d'abord:
une amante.

Avant une amoureuse.
Ainsi je t'aime,
même en cet espace.
Songeant à lire, de toi,
à tes côtés, silencieusement,
et ne te dérangeant
qu'une fois pour t'embrasser
longuement.

Lise.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

ne t'inquiète pas tant:
je t'expose mes problèmes
comme tu m'as exposé
les tiens.
Tu es nerveuse
comme je l'ai été.
J'ai des doutes c'est évident.
Et toi aussi.
Mais il semble
que nous nous aimons
et que nous prendrons
les moyens pour résoudre
nos problèmes.

Sois dit: que penses-tu
d'entrer avec moi, l'an
prochain, au RIN ou au PSQ.
Ce serait le meilleur remède
à nos divergences.
Quant à la pédagogie (et au
journalisme qui y touche)
c'est plutôt ton domaine.
Quant aux lettres (et au
journalisme qui y touche)
c'est plutôt mon domaine.
Mais un lien qui nous soit
véritablement commun
ne nuirait pas.
Et la politique,
me semble-t-il, est un lieu où
ni l'un ni l'autre, nous
ne possédons une avance
trop grande
pour qu'il soit impossible
de se rejoindre.

Mais nous en reparlerons.
Quant à savoir
ce que méritent les citoyens
du Québec, tu as raison
de le dire: ils ne méritent
rien.
S'il est quelque chose
à donner, c'est d'abord
aux citoyens du monde
sous-développé.
Mais, nous,
nous avons besoin de ce que
nous donnons à autrui.

Amour.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

Notre impatience semble
égale.
J'avais pensé aussi
à être chez nous samedi mais
l'état de mes connaissances
ne me permet vraiment pas
de le faire.
Je ne parviens pas à mettre
ensemble deux morceaux de
psychologie qui se tiennent.
Et tu sais bien que passer
la fin de semaine à Montréal
serait risquer de la passer
ailleurs que le nez
dans mes papiers.

Mon zèle ne date que de
ce soir où j'ai étudié presque
deux heures pour avaler
de nouveau des notions
de base, minimes,
que je possédais
presque d'instinct en avril.
Mais je reconnais qu'un tel
effort fait une trouée
dans des journées devenues
intellectuellement faciles
sous prétexte de fatigue.

Un sérieux gouvernement,
oui: je le vois autrement
maintenant.
Il sera si désastreux bientôt
qu'il favorisera la cause
de partis comme le RIN.
C'est une façon partisane de
le voir, qui plaît à plusieurs
ici mais reste très étroite.
J'ai peur pour
le syndicalisme, l'éducation
et les mesures sociales.
D'où: espérer en l'opposition
pour que ce régime
soit le plus bref possible.

Je t'aime.
Les journées sont lentes et
recouvrent un peu toutes
les réalités.
Il m'arrive de m'y perdre et
notre réunion sera
de ce tangible parfois
absolument nécessaire.
Mais tout continue.
La banale Caisse Populaire
de Rouyn est le théâtre
de non moins banales et
routinières querelles
de bureau,
petites et passionnantes
pour les antagonistes.

Papa s'en mêle et essaie
de me prendre comme
témoin et rapporteur,
sans méchanceté.
Danger de m'y laisser
prendre quand les défauts
m'apparaissent
trop flagrants.
Mais ces vies moindres
- car elles sont mesurables -
auront toujours été
ma principale question.
Je cède souvent
à l'impatience devant
le simplisme des réactions.

Je t'embrasse et ce n'est pas
assez.
Bientôt je pourrai te dire à
quels gestes je rêvais le plus
cette semaine.
Et surtout à quelle entente,
nous étant devenue possible.

Amour.

Lise.

UN AUTRE GRANDBOIS?

(Critique littéraire
parue dans le journal
DÉSORMAIS
7-14 juin 1966).

Après avoir eu les romans
“L’incubation” de Bessette,
“Quelqu’un pour m’écouter”
de Benoit
et “Prochain épisode”
de Aquin,
nous avons enfin
notre poésie moderne.
“Ruts” de Raoul Duguay.

Duguay nous frappe
par sa nouveauté.
Sa poésie tranche
sur la production courante.
Par son style et aussi
par ses thèmes.
Prenons un exemple
de composition donné
par Duguay dans sa thèse
“La signification gestuelle
immanente au poème”, thèse
présentée pour l’obtention
d’une licence en philosophie.
Voyons
la première composition:
“ô beau blanc blond bouleau
bel qui gazouilles encore
dans ma tête solaire avec ta
peau tendre de pucelle mais
seul je t’embrasse papier”.
Et voici la version définitive:
“ô beau blanc bouleau bel
qui gazouilles encore dans
ma tête solaire avec ta peau
tendre de pucelle mais seul
je t’embrasse papier”.

Ce procédé de contre-rejets
perpétuels offre aux lecteurs
l’étonnement poétique.
Les poèmes de Duguay
sont travaillés.
Ce qui est rare
dans l’État du Québec.
Un autre procédé,
extrêmement valable, est
la séparation d’un mot dont
la partie donnée
en contre-rejet n’est pas liée
à l’autre partie du même
par un trait d’union:
“l’haleine de la lumière se
tait tes yeux en
tourent mes membres avec”.
Mais la poésie
n’est pas seulement
un découpage rythmique.
La façon de raconter
(ou logique de narration)
est importante.
Les narrations
chronologiques et
surréalistes sont dépassées.
On songe principalement,
en France, à Denis Roche.
Disons tout simplement que
la narration de Duguay aurait
besoin d’être plus moderne.
Quant aux thèmes,
relevons principalement
celui de la sexualité.
La sexualité trouve chez
Duguay une place d’honneur
encore inconnue au Québec.
Ce qui n’est pas peu dire.
Duguay ne se défruste pas.
Il honore.
C’est à lire et à relire.

RELIGION DU SEXE.

I

au jour des sèves fortes nos sangs
gazouillent la santé du
printemps le
rut
rutile dans nos
prunelles aimantées louange aux
mues des corps célestes le rut
niche enfin
dans les orifices de nos chairs écloses alors moi

II

j’habite ton corps comme un autre une
maison d’or nos âmes
suintent en chacun de nos pores goutte à goutte j’entre
par la porte du paradis celle du
mont de vénus avec
dieu au bout de ma clef charnue je vif
serpente et circoncule en tes artères roses jusqu’à
l’ultime bleu de tes membres bondés de bonheurs je te
crée à partir de la caresse alors nous

III

nus
sommes étendus tels
sons et lumières l’au-delà
prend forme en ton sourire solaire mon sang dehors
tous les érables égouttent leurs sucres tous les
oiseaux sont des anges au lit de l’aube

———————

Un poète à suivre. Et de près.

Raoul Duguay, “Rut”,
éditions estérel, 1966

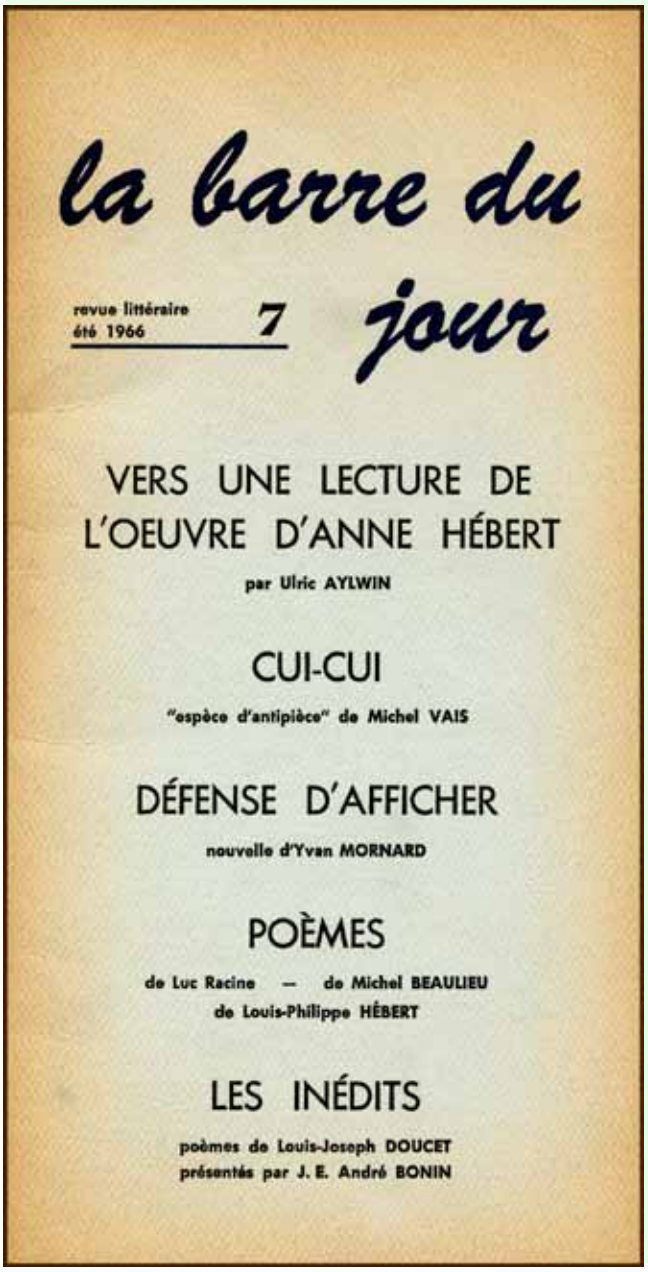
(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

excuse-moi de m'être levé
trop tard (réveillé par un
téléphone de Simone Guillet)
et d'être parti à la course
oubliant ainsi de te poster
ta lettre du 7 juin.

Écouter "Aujourd'hui":
fameux.
Surtout Pierre Bourgault
accusant Fernande Renaude
de malhonnêteté.
Une scène
des plus cyniques: Bourgault
alla jusqu'à l'accuser
de ne pas lire "LA PRESSE"
pour ensuite la féliciter
de ne pas la lire.
Jean-Marc Piotte de Parti-
Pris: jeune homme gauche,
sans manière et sans aucun
génie.
Le RIN brille
à côté des maigres penseurs
de Parti-Pris.

Quant à la première
publication de courts extraits
de mon journal: non.
Roger Soublière
et Marcel St-Pierre sont peu
favorables.
Ils voudraient qu'un journal
intime soit une pure oeuvre
d'art.
Je leur ai bien démontré
l'utopie de leur jugement.
Mais Nicole Brossard
est entièrement favorable.
(Jan Stafford était, à son
habitude parait-il, absent).
Je suis donc légèrement
déçu.
Je leur ai donné, à la place
du journal, une nouvelle
assez moderne,
composée l'an dernier:
DÉFENSE D'AFFICHER.

Mais comme la tête
de LA BARRE DU JOUR
manque de sérieux
(sauf Nicole).
C'est la première fois
que j'assiste à une
de leur très très rare réunion.
Comme je suis fier
des membres
de L'ESTÉREL!
Quant à ma critique
sur RUTS de Raoul Duguay
dans DÉSORMAIS:
un gâchis.
Autant pour le peu
de sérieux de ma critique,
autant à cause de leur
mise-en-page affreuse, allant
jusqu'à saboter la disposition
de mes deux exemples
"ô beau blanc blond bouleau
bel", de sorte qu'on n'y voit
absolument rien
de la première version
et de sa correction.
Bon.
Si je me mêle du RIN ou du
PSQ avec toi, j'aimerais bien
que tu te mêles aussi
à ma vie littéraire.
As-tu une idée?
C'est un point très sensible
et j'aimerais
que nous en reparlions.
Mais je t'aime doublement:
en tant qu'intelligence
et en tant que lapin.



la barre du jour

revue littéraire
été 1966
7

VERS UNE LECTURE DE L'OEUVRE D'ANNE HÉBERT

par Ulric AYLWIN

CUI-CUI

"espèce d'antipièce" de Michel VAIS

DÉFENSE D'AFFICHER

nouvelle d'Yvan MORNARD

POÈMES

de Luc Racine — de Michel BEAULIEU
de Louis-Philippe HÉBERT

LES INÉDITS

poèmes de Louis-Joseph DOUCET
présentés par J. E. André BONIN

YVAN MORNARD

DÉFENSE D'AFFICHER

Mais l'autobus n'arrête pas

malgré qu'il signale maintenant en tirant avec violence le cordon qui près du chauffeur déclenche le son répété d'une sonnette en parfaite condition

dans cet autobus de métal où nous sommes dans la même condition ne pouvant descendre qu'au moment d'arrêter

— ne vous l'ai-je pas dit vous oubliez d'abord l'important

qu'il signale au chauffeur d'une sonnette en parfaite condition dans cette voiture de métal où quelques personnes se sont tournées vers l'arrière afin de suivre ce qui peut-être se passerait s'il ne se contentait de signaler sans plus sa volonté

dans cet autobus dessiné pour de plus petits trajets que celui que nous avons déjà parcouru vers une distance peut-être plus grande encore

— ce qui ne change pas votre façon de voyager

dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne nous laissent voir que de dos la succession d'épaules surmontées de têtes silencieuses coiffées pour la plupart

sauf des adolescents plus mouvementés que la plupart sous des chevelures épaisses

dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne nous laissent voir que de dos la succession de têtes coiffées pour la plupart

sauf un vieillard très droit sous une chevelure luisante et blanche dont on a dit qu'il lui arrivait de parler seul donnant l'impression de parler à son voisin de banc

— maintenant une jeune femme allaitant son enfant

malgré le froid où nous sommes tous emmitouflés malgré le système de chauffage

où il nous reste à rêver d'une chambre très chaude où peut-être nous affirmera-t-elle que nous avons enfin touché la fin du trajet dans lequel nous sommes tous maintenant

tandis qu'il signale au chauffeur une sonnette en parfaite condition manifestant surtout que rien encore ne ferait changer son but auquel personne maintenant ne prête attention

sinon quelques brefs détournements de têtes

dans cette voiture de métal où les gens se sont assis les uns à côté des autres en silence

où quelques uns s'occupent à la lecture d'un volume mais davantage d'un journal bien que la plupart regardent fixement

devant eux cherchant peut-être à voir à travers la vitre du chauffeur qui n'est pas recouverte de givre grâce à un système d'air chaud

le défilé de la route qui au fond ne les intéresse pas sinon par quelque ennui devant être surmonté par quelque contenance à garder tout au long du trajet avec autant de soin qu'une correspondance possible

par laquelle peut-être quelques personnes sentent-elles le besoin de correspondre bien que cela ne soit peut-être qu'un service rendu par la compagnie aux quelques clients désirant toujours aller plus loin qu'il n'est possible mais

— ne vous l'ai-je pas dit vous oubliez d'abord l'important

tandis que nous nous sommes dégantés afin de mieux gratter des ongles la couche de buée maintenant gelée sur toutes les vitres transversales n'étant pas fournies d'une ventilation d'air chaud

nous taillant ainsi un espace plus ou moins réduit selon notre patience à gratter le givre malgré les frissons qui nous envahissent pour la plupart

par lequel nous voyons pour un temps le défilé du paysage bientôt se recouvrant d'une légère couche de buée se transformant aussitôt en givre

nous obligeant ainsi de recommencer sans cesse à gratter dès que nous désirons

suivre le défilé de paysages sans cesse enlevé à notre vue ce à quoi d'ailleurs nous renonçons rapidement sinon par quelques intervalles réguliers nous assurant de l'endroit où nous sommes

ce qui d'ailleurs n'a pas l'importance qu'on veut bien y prêter nous trouvant tous dans l'impossibilité semble-t-il d'arrêter ailleurs qu'à l'endroit qui nous est assigné par la direction du service

qui d'ailleurs ne nous fâche pas bien que par moment chacun déclare cette situation vraiment nous étant impossible tandis qu'il

signale au chauffeur une volonté qu'on ne lui changera pas malgré qu'il lui soit impossible de la satisfaire

d'ailleurs ne changeant pas votre façon de voyager

dans cet autobus dessiné pour de plus petits trajets peut-être que celui dans lequel nous sommes tous engagés

si nous nous permettons de croire certains dires entendus depuis que nous nous sommes éveillés mais

peut-être ne vous souvient-il pas d'avoir longtemps dormi

ce qui n'a pas l'importance qu'on veut bien y prêter en cette voiture de métal dans laquelle nous sommes tous à respirer tranquillement un air de plus en plus lourd dû à ce que personne n'ouvre une fenêtre de peur de sentir le froid tomber sur lui ce qui lui attirerait quelques reproches de ses voisins par le même fait refroidis

attestant comme raison finale qu'on doit malgré la pesanteur de l'air garder cette situation ne pouvant qu'être bonne pour la jeune femme allaitant son enfant tandis

qu'il parle une langue que nous ne comprenons pas tout en donnant l'impression de parler à la jeune femme qui maintenant le regarde tandis qu'il ferme les yeux peut-être par émotion

à moins que ce soit par la nervosité que nous subissons tous de ce qu'il ne cesse régulièrement de signaler au chauffeur une sonnette en parfaite condition

dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne permettent pas de voir derrière soi à moins de se retourner ce qui

n'est pas sans être mal vu étant donné la familiarité qu'exige une telle curiosité mais sans jamais y atteindre chacun se refermant en lui-même

comme ce journal qu'il feuillette devant nous sans lire semble-t-il autre chose que les titres en caractères plus ou moins gros qui parfois le mèneront à lire tout un article traitant de la suspension nouvelle qu'on se propose d'appliquer à tous les autobus en circulation

bien que certaines gens ont affirmé ne connaitre qu'un seul autobus en service ce qui n'est pas sans soulever certaines oppositions de sa part devant cet article lui paraissant ainsi par trop idéaliste

n'ayant pourtant pas l'importance que certains s'attardent à y prêter

notre trajet n'étant absolument pas modifié par quelques lignes lancées sur le papier par quelque journaliste rêvant tout au long de son article de manger pour le salaire qu'on lui en donnera si nul malentendu ne vient agir contre lui devant le rédacteur en chef du journal

qu'il referme maintenant pour le poser sur ses genoux comme si rien ne s'était passé

tandis que nous nous sommes à nouveau dégantés afin de libérer un espace de vitre du givre sans cesse reprenant le terrain perdu

sans que rien encore ne confirme que nous soyons prêts d'atteindre notre but

ce à quoi nous commençons d'atteindre

ne changeant pas notre façon de voyager

tandis que par moment quelqu'un déclare que cette situation nous est impossible et d'autant plus

que nous rêvons peut-être tous d'une chambre très chaude dont quelques uns nous affirmèrent que tel était le but de notre voyage

où elle poserait sa tête sur notre poitrine afin d'entendre le bruit de notre coeur qui dit-on ne cesse jamais de battre même quand nous ne l'écoutons pas

pour nous dire que cette chambre très chaude nous appartient depuis toujours malgré les distances qui nous en séparèrent durant tout le trajet que nous venons d'accomplir afin d'atteindre finalement

ses caresses qu'elle nous prodiguera jusqu'au moment où le sommeil nous prenant nous approcherons ses lèvres de nos lèvres afin de nous endormir en cette chaleur qu'elle nous promettait depuis longtemps

tandis que par moment quelqu'un déclare que cette situation nous est impossible et d'autant plus qu'aucune preuve ne nous permet de rêver

avec certitude mais

ne vous l'ai-je pas dit vous oubliez d'abord l'important

tandis qu'il signale au chauffeur une sonnette en parfaite condition dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne nous laissent voir que de dos la succession d'épaules surmontées de têtes silencieuses regardant pour la plupart fixement devant eux

le défilé de la route qui au fond ne les intéresse pas

ce qui ne change pas votre façon de voyager

tandis qu'il signale au chauffeur une sonnette en parfaite condition dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne nous laissent voir que de dos la succession d'épaules surmontées de têtes silencieuses coiffées pour la plupart regardant fixement devant eux

le défilé de la route qui au fond ne les intéresse pas sinon par quelque ennui devant être surmonté tout au long du trajet

ce qui d'ailleurs n'a peut-être pas l'importance qu'on y prête de ce que quelques uns s'occupent à la lecture d'un volume où elle

apparaît à nouveau plus belle que jamais dans une robe ouverte sur ses seins dans cette chambre très chaude où nous nous sommes allongés sur le lit la tirant à nous par les plis doucement de sa robe

dans l'obscurité de la pièce éclairée d'une lampe très faible où

nous éprouvons la réalité de cette chambre très chaude qu'elle nous offrait depuis peut-être si longtemps que nous ne regretterons pas ce voyage pénible que nous avons fait jusqu'à elle

tandis qu'elle allaite son enfant près du vieillard qui maintenant s'est tu

malgré le froid où nous sommes tous à rêver d'une chambre très chaude où peut-être nous affirmera-t-elle que nous avons touché la fin du trajet dans lequel nous sommes tous maintenant

dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne nous laissent voir que de dos la succession d'épaules surmontées de têtes silencieuses coiffées pour la plupart dans ce froid où nous sommes tous à rêver

d'une chambre très chaude où peut-être ne vous souvient-il pas d'avoir longtemps dormi

ce qui d'ailleurs ne change pas notre façon de voyager

tandis qu'il signale au chauffeur une sonnette en parfaite condition manifestant surtout que rien encore ne ferait changer son but auquel personne maintenant ne prête attention

sinon quelques brefs détournements de têtes

bien qu'ici rien ne s'impose à notre volonté sans porter à même sa délivrance

du moins nous plaisons-nous à déclarer ce qui peut-être n'existe pas

tout en fixant droit devant nous quelque point nous permettant de voir tout alentour une mêlée de perspectives se poursuivant dans tous les sens que nous déclarons finalement ne pouvoir épuiser

ce qui davantage nous offre la situation cherchant à se lier de perspectives

où les fenêtres latérales se poursuivent jusqu'à se lier au centre de vision très loin devant nous

débouchant lui-même sur le défilé de la route visible par la fenêtre du chauffeur

dont nous n'apercevons qu'une partie du visage dans le miroir lui permettant de voir à l'arrière tandis qu'une toile verte et sombre le dérobe tout entier à nos yeux

entre le plancher et le plafond s'allongeant entre les parois latérales donnant l'impression qu'au bout d'une vision plus longue tout se lierait en un point

qui se met alors à clignoter tandis qu'une sensation de plénitude s'est emparé de nous mais

aussitôt détruite de notre volonté de la fixer (et non de la voir comme certains nous l'affirmèrent)

tandis qu'ils

— nous ont dit qu'il valait de nous taire

— bien qu'aucune menace ne soit sérieuse

— ou du moins reprendre l'avis courant

— ce qui prouve ce que nous pensions

— bien qu'aucune menace ne soit sérieuse

— ou du moins reprendre l'avis courant

— ce qui prouve ce que nous pensions

tandis que nous regardons à nouveau devant nous jugeant la situation assez claire bien qu'y fixant le défilé de lignes de plus en plus complexe à mesure que nous y prêtons attention

— ce qui n'est pas sans embrouiller notre situation

— étant justement entremêlée

— de ce que nous y regardons avec plus d'attention que la majorité

— tandis qu'elle apparaît à nouveau plus belle que jamais

— ce qui pour la plupart suffit

— étant donné le peu de réflexion

pour ce qui nous entoure malgré la crise régulièrement reprise par quelques uns malgré qu'à chaque doute s'élève

une certitude suffisant à mener plus loin cet autobus de métal

d'une vitesse de plus en plus grande semble-t-il menaçant à tout moment notre vie bien que nous y trouvons le goût d'arriver plus tôt qu'il nous est permis d'espérer

nous moquant ainsi du fait relaté par le journal qu'il ouvre à nouveau cherchant quelque réconfort à la lecture de ce qui peut-être ne fut qu'une intrigue menée de toutes parts par quelque journaliste ne trouvant d'autre moyen de répondre à

ce qui peut-être n'existe pas

bien qu'il avait reconnu sa culpabilité aux accusations portées contre lui par les policiers l'ayant pris en chasse et l'ayant poursuivi par les rues d'une vitesse variant entre 80 et 100 milles à l'heure

ce qui l'obligea d'enfreindre les feux de circulation dont maintenant on l'accuse

tandis que le juge bénit l'imagination policière qui n'est pas sans révolter d'autant plus

qu'il avoue sa culpabilité

en ce journal dont les pages trop larges mais impressionnant davantage la clientèle

d'après certaines études menées pour la simple réflexion d'un fait longtemps connu

retombent sans cesse l'obligeant à le secouer vers une forme le maintenant ouvert

tandis qu'ayant ouvert la porte aux deux inconnus se présentant à son domicile

il fut frappé de plusieurs coups de poings à la figure

sous la surveillance d'une jeune fille

d'une panne mineure d'électricité

représentant gouvernemental

l'un des gunmen

bien qu'il baille maintenant se contractant jusqu'à perdre le contrôle du journal qui maintenant retombe sur lui

dans cet autobus où les bancs tournés vers l'avant ne nous laissent voir que de dos le défilé désordonné des têtes

tandis qu'il signale au chauffeur une sonnette en parfaite condition tout en s'agrippant aux cylindres chromés reliant le plancher au plafond

le protégeant ainsi des secousses causées par l'accélération ou quelque freinage inattendu

dans cet autobus de métal où nous sommes tous à rêver d'une chambre secrète où peut-être

s'allongera-t-elle sur le lit

s'offrant à notre désir de la toucher nous assurant ainsi contre le rêve mené si longtemps d'une réalité

dont rien encore n'accuse réception malgré qu'on nous ait affirmé ne rien savoir de ce qui peut-être proteste

en ce journal dont les pages trop larges mais impressionnant la clientèle retombent

jusqu'à ce qu'il se ressaisisse et recommence à scruter les titres comme si quelque part se trouvait enfin la réponse d'une énigme l'interrogeant depuis longtemps

tandis que nous regardons à nouveau devant nous jugeant la situation assez claire bien qu'y regardant sans doute en silence le défilé de lignes de plus en plus complexes à mesure que nous y prêtons attention

ce qui n'est pas sans embrouiller notre situation étant justement entremêlée de ce que nous y regardons avec plus d'attention que la majorité

tandis qu'elle apparaît à nouveau plus belle que jamais

qui pour la plupart suffit étant donné le peu de réflexion

qui n'est pas sans embrouiller notre situation de ce que nous y regardons avec plus d'attention que la majorité

dans cette autobus où les bancs tournés vers l'avant ne nous laissent voir que de dos la succession d'épaules surmontées de têtes silencieuses coiffées pour la plupart dans ce froid où nous sommes tous à rêver

d'une chambre très chaude où peut-être ne vous souvient-il pas d'avoir longtemps dormi

— ce qui ne change pas notre façon de voyager

tandis qu'il signale au chauffeur une sonnette en parfaite condition manifestant surtout que rien encore ne ferait changer son but auquel personne maintenant ne prête attention

sinon quelques brefs détournements de têtes

15.3.65

Yvan MORNARD

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

L'attente serait beaucoup
plus agréable si je ne devais
pas gaspiller tout ce temps
à de détestables cogitations
sur les phénomènes
du contraste, les mécanismes
visuels et le reste
des suppositions.
J'enrage avec patience.
Un atout certain et bête:
ma mémoire reposée qui
emmagasine avec autant
de rapidité qu'elle en mettra
à oublier mercredi prochain.
Tout cela n'est finalement
qu'un énorme beau prétexte
à notre rencontre.
La fidèle lectrice
de DÉSORMAIS
qu'est ton épouse
fut toute fière aujourd'hui
d'y trouver ta griffe.
J'ai lu et relu cet article et
j'ai beaucoup pensé encore
à ce qu'est DÉSORMAIS.
Je serai peut-être un peu
sévère dans ma critique de
ta critique mais cela s'insère,
tu le sais, dans ce que
je reproche globalement
à DÉSORMAIS.
Ma première impression, qui
se précise et demeure, est
qu'en voulant trop simplifier
ou, je ne sais, en sacrifiant
au manque d'espace ou en
sous-estimant tes lecteurs,
tu n'es pas à la hauteur
de ce que tu penses vraiment
de Duguay (si, au moins,
tu le vois toujours avec
autant d'enthousiasme)
ni à la hauteur de tes propres
convictions sur la poésie
en elle-même, qui m'ont
toujours paru tranchantes,
claires et convaincantes.
Il y a là une faute de style.
Ç'aurait été, je crois, le
temps de retrouver celui,
que je trouvais un peu trop
catégorique, de tes travaux.
Une sorte d'emportement
pour quelque chose
à défendre vivement
en cela que la littérature
"t'appartient", est ton plus
intégral domaine.
Je pense que Michel Cournot
(NOUVEL OBSERVTEUR)
a eu l'idée de génie le jour
où il s'est affirmé et a écrit
clairement par la suite
qu'il se foutait bien
de la proverbiale objectivité
du critique,
cette fausse objectivité
qui les a à jamais rendus
insipides, quelle que soit
leur valeur personnelle.
Un être qui parle d'art
n'est pas un éditorialiste,
qui soupèse des situations
mesurables à une échelle où
le goût n'intervient pas.
Cournot me plaît en ce qu'il
aime avec éclat ce qu'il aime
et qu'il met la hache dans
le reste sans se soucier du
mérite de ceux qu'il démolit.
À eux de se défendre
s'ils sont de taille.
Mais non pas à lui
de tergiverser.
Il mène une bataille,
il n'informe pas; d'autres
se chargeront bien
de le faire.
Ainsi pour toi,
me semble-t-il, qui conçois
mal le chef-d'oeuvre
sans invention.
Il faut que ce soit dit
de façon si agressive que
cela insulte une partie de
ton public et te rallie l'autre.
Ne pas hésiter donc
à prendre de l'ampleur:
c'est ce qui manque le plus
à DÉSORMAIS
dans l'ensemble.
À vouloir tout traiter,
on a tout réduit.
Refuse d'écrire si on ne
t'offre qu'une demi-page
pour tout ce que tu as à dire.
Mais présente un texte ayant
du mouvement, t'exposant
toi-même d'abord s'il le faut
avant de te faire passer par
ce que tu penses des autres.
Je ne crois pas que de telles
exigences réclament un style
monacal et bref.
Je suis peut-être peu
sélective, mais il m'apparaît
beaucoup plus important que
tu livres tes convictions
à DÉSORMAIS
qu'à LA BARRE DU JOUR.
Mais le public
de DÉSORMAIS
ne demande pas qu'on lui
amortisse les chocs; plutôt
qu'on y mette du relief pour
qu'il puisse
le lire et s'y prendre.
En ce sens, l'article de
Claude Brouillé dans la
même livraison (je ne parle
ici que du relief) possède
ce rare instinct.
Nous nous engueulerons
sans doute là-dessus.
J'espère.
Mais essaie d'y voir aussi
cela que ce que tu es, ce que
tu as à dire me prend
à partie.
Que je regrette de ne devoir
m'en tenir
qu'à des questions de forme
et de moyens.
Qu'il n'est quand même pas
impossible que je pénètre
lentement plus avant.
En cela que je t'aime mais
ne désire en rien introduire
une diversion en ton travail.
Le seul geste d'écrire
m'a toujours rappelé
en quelque sorte le sacré.
Ainsi je te vois, et je t'aime.
Une émotion.
Un respect. Amour.

9 juin 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

t'attendant pour mardi
14 juin et sans doute à sept
heures du soir au terminus
de l'ouest: mais donne-moi
des précisions
afin que j'aille te prendre.

t'attendant avec impatience
et pour tout dire:
recherchant le quotidien.
Mais plus précisément:
le calme d'être l'un à côté de
l'autre et plus précisément:
sans nos trop fréquentes
discordes.
Nous connaissant maintenant
suffisamment pour devoir
nous accepter.

D'autres parts,
lisant avec plaisir (dans
la collection La Pléiade)
l'histoire des littératures et
l'histoire tout court de la
Chine avant les Han: - 206.
Retrouvant Confusius mais
davantage mon ignorance (et
celle des nations entre elles)
au troisième degré.
Car la brûlure est plus grave
qu'on ne le croit.
Et nous devons, pour éviter
la guerre et davantage,
nous mettre à notre guérison.

Je rêve (oui je rêve) après
un séjour en Chine
de monter au Québec
des cours de langue
et de culture chinoise.
Mais peut-être
arriverons-nous trop tard.

Mon amour.

10 juin 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

ta lettre du 8 juin: voilà
ce que j'attendais de toi.
Voilà aussi ce que je te dois.
Voilà enfin notre unité.
Le mur est franchi.
Maintenant je sais
que nous pouvons choisir
de vivre ensemble notre vie.

Ta critique de ma critique
DÉSORMAIS VOL.1 NO.4
est à elle-même une parfaite
critique.
Voilà enfin
que je te sens avec moi,
que je me sens compris.
Tu me demandes d'être moi
là où je veux être moi.
Et tu m'annonces ta volonté
de comprendre davantage la
littérature pour me critiquer
jusque dans mes écrits.
Voilà ta venue à moi.
Non flatteuse.
Mais très sévère.
Non rusée.
Mais directe.
Pouvant aller jusqu'à
me blesser, jusqu'à me faire
comprendre que la grandeur
est toujours plus avant
que moi.
Je sais maintenant que tout
est possible entre nous.
Mon intelligence est avec
toi.
Et ton intelligence sera aussi
avec moi.
J'ai encore beaucoup
à apprendre (comme toi)
avant de pouvoir te critiquer
à ta mesure.
Mais l'un et l'autre,
nous avons maintenant la clé
d'un amour intelligent.
Des années de travail
s'imposent encore.
Mais nous réussirons
par l'intelligence où le seul
sentiment ne peut nous
permettre de nous rejoindre.

Nous réussirons à bâtir
un amour qui ne soit pas
une simple peur d'être seul.
Mais un amour positif.
Le plus sévère des amours.
Une critique très poussée, et
pourtant très amoureuse.

Et voilà pourquoi
les couples intellectuels
échouent si souvent.
Nous sommes trop portés
à vouloir un amour mielleux,
alors que pour des êtres
intelligents, l'amour
ne peut-être
qu'une complicité de pensée
venant d'une critique
intelligente.
Et pour ce faire, tout cela
demande aux membres
du couple le choix,
en plus de leur carrière,
de celle de l'autre.
Et cela s'applique aussi aux
relations parents-enfants.

Je crois
que nous n'aurons plus sujet
de nous engueuler.
Car nous nous aimons.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

Coincée entre l'étude
et mon travail, j'arrive
à peine à joindre les deux
bouts du temps.
Et toi,
te rejoindre en plein jour,
cinq minutes avant de me
plonger à nouveau
dans les chiffres, ça n'a rien
d'inspirant.
Aussi puis-je te dire
très simplement que je
t'aime.
Et que je serai là mardi
à 6.00 p.m. environ.
Pour que nous allions
ensemble chez nous.
Je retiens toutes
les suggestions de tes deux
lettres d'aujourd'hui,
heureuse d'avoir tant
à discuter, de me sentir plus
dégagée; et toujours, d'être
avec toi si prochainement.
Dans quelques heures,
amour.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

C'est maintenant bien sûr:
j'ai ma première dent
de sagesse.
Je suis donc,
selon les normes,
à tout jamais une grande
fille; un lapin avec une dent
de sagesse, ça devient plus
respectable, ça passe mieux
dans la société, ça peut
même avoir un avis politique
sans faire rigoler du coup
toute la parenté.
Et son époux peut
commencer à croire un peu
plus ce que Lise lui affirme.
Surtout qu'elle l'aime.

Je me laisse porter (il était
temps, je crois) sur cette
drôle de confiance
que donne l'amour,
faite de choses acquises ainsi
que de l'entente directe.
Nous sommes issus d'une
génération de romantiques
dont nous avons mal
à nous défaire et l'amour
seul n'a pas connu
sa critique ni sa redéfinition.
Or, si l'enfant exige
maintenant plus que
de l'affection, et de moins
en moins essentiellement
celle-ci pour être en accord
avec ce monde, ainsi en est-
il du couple qui doit pouvoir
faire un bilan lucide comme
nous le tentons parfois,
au départ et non pour sauver
l'amour en phase critique.
Car notre entente
n'est que le complément,
- quoiqu'exaltant en soi -
à ce que nous pouvons faire
ensemble.
Cela je crois que nous
l'avions pressenti clairement
dès notre première vraie
rencontre.
Il nous faut aller là-bas.

Je lis parfois les mémoires
de Gide et aujourd'hui
j'essaie d'étudier
les réflexions qu'on t'a faites
au sujet de la publication
de ton journal.
Ma première impression
est celle-ci: estimant
LA BARRE DU JOUR,
pour ses résultats du moins
- je ne connais que si peu
du reste - il me semble
préférable que tu y livres
autre chose car ce n'est pas
à ce public fort restreint
que tu as à livrer l'obligation
de faire face à ta liberté
et à la leur.
Tout dépend, en dernière
analyse, de ce qui t'a motivé,
toi, non pas en écrivant
ce journal, mais en décidant,
quelque jour, de le publier.

12 juin 1966

Je ne comprends pas
comment l'écrivain chérit
toujours "physiquement"
les livres et ne se sent pas
le plus frustré par l'encre et
les presses.
En cela que tout
intermédiaire réduit, et en ce
cas précis, sans souplesse.
Ou il ajoute en détournant.
Tu sais tellement mieux
parler de ces choses.
Je t'entends déjà.
Mais bientôt mieux,
tout contre toi.

Amour,
Je t'ai appelé ce soir
mais tu n'étais pas là.
N'ayant pas encore reçu
aucun avis de la faculté,
je voudrais - encore -
que tu en demandes la cause
à la faculté!
Margo a peut-être la lettre,
sait-on.
Si tu reçois cette lettre lundi
essaie de savoir quelque
chose et appelle-moi lundi
soir absolument s'il y a
quelque changement.
Ou pour confirmer.
Je déteste
être ainsi incertaine.
Mais je suis heureuse par toi.
Je t'embrasse.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

De retour du lac Bruyère,
toute étourdie de soleil,
j'écoute un
de ces grandioses concerts
de violon qui ont lieu à la
Place des Arts cette semaine,
rêvant d'y aller
au moins un soir.
Si j'avais été à Montréal cet
été, je crois bien que j'aurais
été présente chaque soir;
ce n'est pas une évasion,
plutôt un sommet, un endroit
privilégié d'où je me sens
comme ne pouvant rien
<refuser à la vie puisqu'une
telle chose que cette passion
y est possible.
Donc heureuse.

Et l'impatience qui me rend
un peu muette.
Tu ne t'en apercevras qu'à
peine puisque dans quelques
heures nous serons
ensemble, si seulement
tu reçois cette lettre avant
mon arrivée.

Impatiente: la solitude
ne m'est plus bonne quand
elle prend cette qualité
des deux derniers jours.

Et il ne sera pas dit
que je demeurerai
cette éternelle adolescence:
insatisfaction et caprice.
Telle Rita qui a eu vingt-cinq
ans aujourd'hui
et qui ne touche encore rien.
Ce monde
que tout nous oblige à rêver.

Il me fut bon de t'entendre
hier soir.
Non pas tant
par ce que nous disions que
par une certaine simplicité
de notre relation
qui m'échappe parfois.

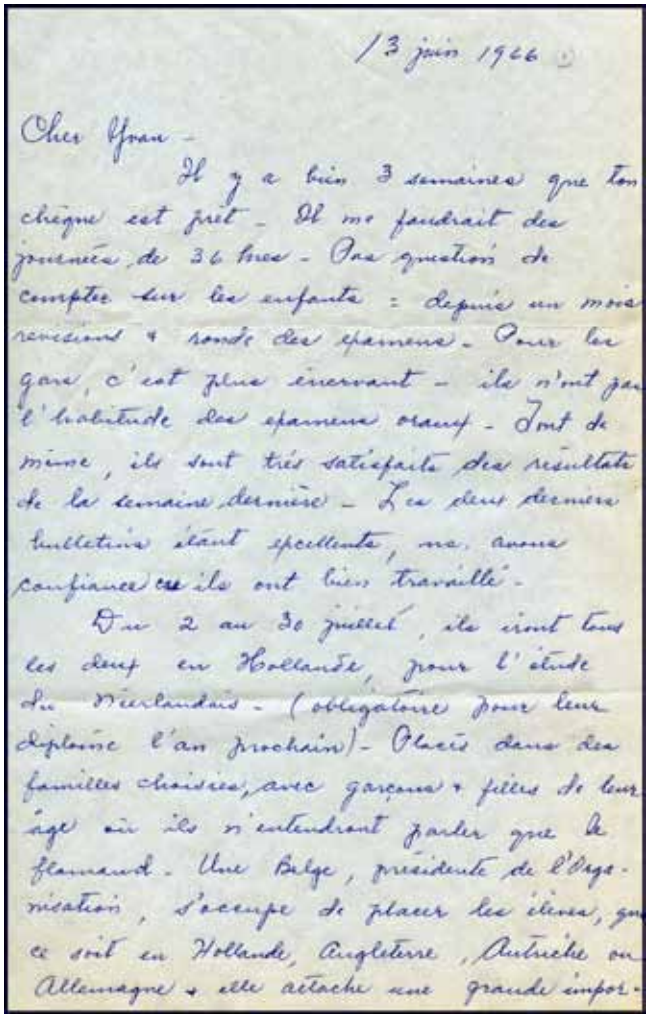
L'étude me donne
de fameuses résolutions pour
l'an prochain, mêlées au
désir de reprendre le rythme
de vie de l'université
(je ne parle évidemment pas
de l'AGEUM).
Et puis, non, rien ne sert
d'essayer de réfléchir
sérieusement
à quoi que ce soit à présent.

Cette journée fut longue et
ces livres arides.
J'ai pensé, je pense à:
chez nous: le salon, mon
coin préféré du fauteuil, ton
pas, la chambre, la lampe
toujours allumée, toi
écrivant - la nuit - puis
un vrai déjeuner,
et le soleil d'été, au matin
derrière la maison.
Redevenir, en tout cela,
ta femme.

Amour,
Lise.

13 juin 1966

(Lettre reçue de Ange-Aimée Fournier-Mornard en Belgique).



Cher Yvan.

Il y a bien 3 semaines
que ton chèque est prêt.
Il me faudrait des journées
de 36 heures.
Pas question de compter sur
les enfants = depuis un mois
révisions & ronde
des examens.
Pour les gars,
c'est plus énervant, ils n'ont
pas l'habitude des examens
oraux.
Tout de même, ils sont très
satisfaits des résultats
de la semaine dernière.
Les deux derniers bulletins
étant excellents, ns avons
confiance
car ils ont bien travaillé.
Du 2 au 30 juillet, ils iront
tous les deux en Hollande,
pour l'étude du Néerlandais,
(obligatoire pour leur
diplôme l'an prochain).
Placés dans des familles
choisies, avec garçons
& filles de leur âge
où ils n'entendront parler
que le flamand.
Une Belge, présidente
de l'Organisation, s'occupe
de placer les élèves, que ce
soit en Hollande, Angleterre,
Autriche ou Allemagne &
elle attache une grande
importance aux goûts
& habitudes des élèves.
Les cours,
2 ou 3 par semaine,
se donnent à l'école, mais
le reste du temps, ils le
passeront à la Hollandaise.
Olier a bien hâte
mais Sylvain a la trouille.
Ce dernier devient timide
tandis qu'Olier se "dégèle",
il devient galant, gentil,
a amélioré ses manières, son
langage et par le fait même
les filles, & même
les femmes mariées
le trouvent à leur goût.
Je ne sais si c'est
la discipline de l'école
ou le contact des belges
à l'éducation assez raffinée,
en tous cas,
il a appris à vivre.
Il gueule encore un peu,
c'est dans sa nature,
mais c'est chez lui
que l'amélioration est plus
marquée.
A l'Athénée qu'il fréquente,
si l'on permet à l'élève
de s'expliquer, on ne tolère
aucun manque de respect
& aucune grossièreté, ne
fut-ce qu'envers un pauvre
surveillant.
Un gueulard canadien
doit souvent ravaler...

Ton père va très bien maintenant.
Justement, sa vacance en Espagne était une prescription médicale = surmenage, épuisement, ces quelques semaines m'ont inquiétée, je ne l'avais jamais vu si abattu, il ne mangeait presque rien & dormait mal.
Il croyait que quelques jours à la maison le remettraient d'aplomb, au bout de 2 semaines, aucune amélioration, au contraire, il faisait des faiblesses.
Je m'y attendais, lui, si fragile, travailler 10 et 12 hres par jour, le samedi & dimanche à faire des plans & dessins de robinets (il n'y avait même pas de dessinateur à l'usine) tout réorganiser & voir à tout et dans tous les départements de l'usine,
(M. Mornard n'a jamais formé de chefs d'équipe).
Du côté technique, ils sont 15 ans en retard, même dans la fabrication des robinets de cave.
Ton père a tout chambardé, la semaine dernière, il a fait installer le chromage à l'américaine, c'est toute une installation!

Grand-papa n'en revenait pas & est retourné tout joyeux en disant au chauffeur :
- "Tout va bien à l'usine, tout est propre, en ordre, René connaît son métier & je suis bien content".
Heureusement que René peut diriger l'usine comme il l'entend, au début, le grand-père y a fourré son nez mais après une colère de ton père, ce fut un changement radical.
Depuis la sainte paix.
Ton père envisage l'achat d'une machine automatique qui sortira 450 robinets à l'heure (ici = maximum 50).
Au cours du mois de juillet, il ira donc passer une semaine en Allemagne afin de se renseigner, on dit que les machines all. sont les meilleures en robinetterie.
La semaine prochaine, ns attendons M. Cohen, il ns invite à son hôtel à Bruxelles pour le souper & la soirée.
René aimerait bien lui faire visiter l'usine.

Guylaine t-a-t-elle donné signe de vie?
Quelle joie pour nous tous de recevoir des Canadiens.
Ce fut tout un événement!
C'est une journée que nous n'oublierons pas de sitôt,
Guy a couché ici & ns avons jasé jusqu'à 4h. du matin.
Mais le lendemain, tous étaient pas mal fripés...
Si j'avais reçu la nouvelle plus tôt, j'aurais eu le temps de t'envoyer quelque chose par eux, mais les magasins étaient fermés.
En Belgique, congé de 5 jours à la Pentecôte, 5 jours à l'Ascension etc, je comprends maintenant pourquoi ils sont si catholiques!...

Ta petite soeur est presque une grande soeur.
Elle me dépasse de quelques centimètres, habille 14-16 ans et demeure toujours un beau brin de fille.

Ns. avons appris par la T.V. que Johnson avait été élu 1er Ministre, rien de plus.
Si tu avais le temps de nous en parler un peu?

René Lévesque est-il toujours à son poste?

Avez-vous eu cet hiver, une grève quelconque au Ministère des Postes ou des sacs de malle ont-ils été volés?
Plusieurs de mes compagnes disent m'avoir écrit au cours de l'hiver, l'une d'elles m'a fait parvenir un souvenir du Mexique, je n'ai jamais rien reçu, ns. avons été plusieurs semaines sans nouvelles d'aucune sorte, mystère & boule de gomme.

Bravo pour les belles nouvelles, c'est bien la meilleure formule de t'orienter en Lettres.
Si jamais ns. gagnons à la Loterie tu vas y goûter.
Tirage toutes les 6 semaines = lots de 100 + 200 mille dollars non assujettis à l'impôt, il suffit de prévenir le gérant de banque.
Si on pouvait t'aider, tu sais bien qu'on le ferait, mais ns. avons passé une période de dépenses extraordinaires = sur les 20 mille, ns. avons déjà $18,000 de dépensés.
Si tu savais ce que cela représente un tel déménagement quant il faut tout renouveler & encore nous manque-t-il des meubles, heureusement qu'ils sont meilleur marché que chez ns.

Sauf pour les meubles,
les voitures, les loyers, tout
le reste est plus cher qu'au
Canada ou l'équivalent.
En février, on payait les
oeufs 60 sous la douzaine.
Ceux qui ne gagnent que
$40. par semaine & qui ont
3 et 4 enfants mangent
souvent des tartines.

Comme ns. sommes
considérés ici comme
des étrangers, il faut bien
se garder une réserve.
D'ici la mort de M. Mornard,
rien à faire,
il faut s'en contenter, mais
après la galette sera partagée
par la loi.
(Ceci est entre nous
= ton père ne veut surtout
pas que la chose soit sue par
les De Leeuw, les Darches
ou les Caron, et Catherine).
Même si M. Mornard a fait
un testament, personne ne le
sait pas même grand-maman,
il y a trop de choses
& de biens qui doivent rester
aux Mornard, si tu savais
la liste des maisons & tout
ce qu'il possède.
Comme le bonhomme
a toujrs été craqué
ns prenons nos précautions.

Une spécialiste
en successions, avocate
recommandée par
le Bâtonnier de l'Ordre
des Avocats de Bruxelles,
s'occupe de l'affaire.
Elle a déjà en mains presque
tous les documents, le reste
ne prendra pas de temps.
À la mort du grand-père,
l'avocate fait apposer
les scellés partout = banques,
coffre-fort
à la maison, etc,etc.
Le chauffeur Frans ns. a dit
que M. Mornard avait
des milliers de francs ds. un
coffret en Suisse & un autre
au Luxembourg,
non déclarés à l'État
évidemment.
Toutes les parts sociales
de l'usine appartenant
à M. Mornard (6 ou 7 cents)
seront distribuées à parts
égales entre ses enfants =
René, Alexa, Augusta, Henri.
La loi Belge est bien faite:
les enfants du 1er lit d'abord,
surtout que ceux-ci
ont toujours été négligés.
Madame Mornard a droit
à 20% - 25 si le juge constate
qu'il n'y a pas eu de fraudes,
et il y en a beaucoup,
elle ne sait rien de l'affaire,
c'est pourquoi ns. avons pris
un avocat à Bruxelles.

La maison que ns. habitons
est supposée lui appartenir,
mais en réalité, elle ira
à la succession car elle a été
achetée au nom
de grand-père & passée
ensuite à sa femme: illégal
car ils sont mariés
en séparations de biens.
L'avocat obtiendra
un jugement spécial
pour que l'usine continue
à fonctionner.
En somme
tout revient aux Mornard.
Henri est bénéficiaire d'une
Police d'Assurance sur la vie
de son père au montant de
$60,000, donation détourné
= illégal,
cette somme sera partagée
entre tous les enfants.

Au Canada, un mari peut
tout donner à sa femme ou
faire le partage qui lui plaît.
Ici, pas question!
Bénissons le ciel d'être ici
& d'y voir.
M. Mornard est bien content
d'avoir son fils
pour continuer son oeuvre,
mais jamais il n'a offert
un sou de dédommagement
& il n'en offrira pas.

Ns. irons les chercher
où ils seront.
Tu comprends, maintenant,
les tracas & la fatigue
de ton père.
Ce n'est pas tellement
le travail comme
cette situation qui le fatigue.
Mais maintenant que l'avenir
est assuré, il est détendu
& s'en faut.

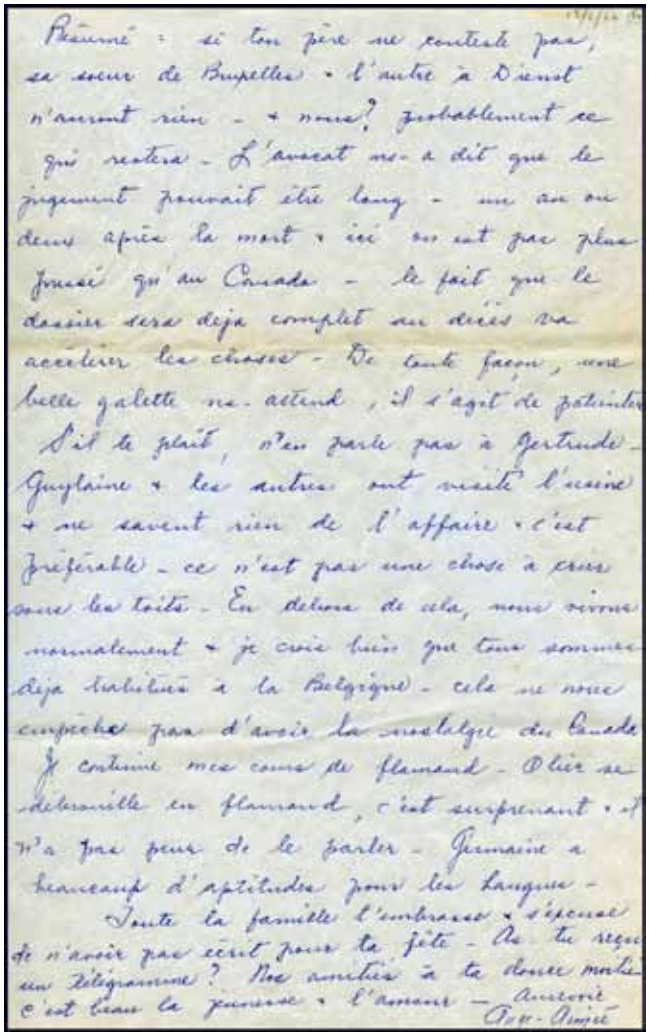
Les enfants sont au courant
mais ils ont la consigne
de n'en pas parler.
Papa avait demandé
de ne pas te le dire pour ne
pas t'inquiéter, moi je trouve
que tu as le droit de savoir
& je ne veux pas non plus
que tu penses qu'on te laisse
tomber.

Comme c'est ton père
qui conteste, il doit avancer
les frais de la contestation.
Si elle est justifiée, il sera
remboursé par la succession
= c'est là le motif
de la réserve.
Le vieux doit valoir
dans les 5 à 600 mille dollars
en argent canadien,
en immeubles
& en argent.

Nous habiterons la villa des Mornard si nous le désirons car la maison appartient à la société & habitée par le directeur.
René en est écoeuré de cette maison, il construira probablement & vendra la villa ensuite.

M. Mornard se porte très bien pour le moment, il faut dire que l'été lui convient mieux.
Au printemps, son coeur avait flanché, je n'ai pas l'impression qu'il mourra cette année & il est toujours aussi malcommode.
Mme Mornard vit comme une recluse, sauf pour aller faire une course de temps en temps.

Résumé = si ton père ne conteste pas, sa soeur de Bruxelles & l'autre à Dienst n'auront rien & nous? probablement ce qui restera.
L'avocat ns. a dit que le jugement pouvait être long, un an ou deux après la mort & ici on est pas plus pressé qu'au Canada, le fait que le dossier sera déjà complet au décès va accélérer les choses.
De toute façon, une belle galette ns. attend, il s'agit de patienter.


Résumé : si ton père ne conteste pas, sa soeur de Bruxelles & l'autre à Dienst n'auront rien - & nous? probablement ce qui restera - L'avocat ns. a dit que le jugement pouvait être long - un an ou deux après la mort & ici on est pas plus pressé qu'au Canada - le fait que le dossier sera déjà complet au décès va accélérer les choses - De toute façon, une belle galette ns. attend, il s'agit de patienter
S'il te plaît, n'en parle pas à Gertrude, Guylaine & les autres ont visité l'usine & ne savent rien de l'affaire & c'est préférable - ce n'est pas une chose à crier sur les toits - En dehors de cela, nous vivons normalement & je crois bien que tous sommes déjà habitués à la Belgique - cela ne nous empêche pas d'avoir la nostalgie du Canada
Je continue mes cours de flamand - Olier se débrouille en flamand, c'est surprenant & il n'a pas peur de le parler - Germaine a beaucoup d'aptitudes pour les langues -
Toute la famille t'embrasse & s'excuse de n'avoir pas écrit pour ta fête - As-tu reçu un télégramme? Nos amitiés à ta douce moitié, c'est beau la jeunesse & l'amour — Au revoir
Ange-Aimée

S'il te plaît, n'en parle pas à Gertrude, Guylaine & les autres ont visité l'usine & ne savent rien de l'affaire & c'est préférable, ce n'est pas une chose à crier sur les toits.
En dehors de cela, nous vivons normalement & je crois bien que tous sommes déjà habitués à la Belgique, cela ne nous empêche pas d'avoir la nostalgie du Canada.

Je continue mes cours de flamand, Olier se débrouille en flamand, c'est surprenant & il n'a pas peur de le parler, Germaine a beaucoup d'aptitudes pour les langues.

Toute la famille t'embrasse & s'excuse de n'avoir pas écrit pour ta fête.
As-tu reçu un télégramme?
Nos amitiés à ta douce moitié,
c'est beau la jeunesse & l'amour.

Au revoir.
Ange-Aimée.

16 juin 1966

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

DÉLIRES
(LES DORMEURS II)
de Luc Racine.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

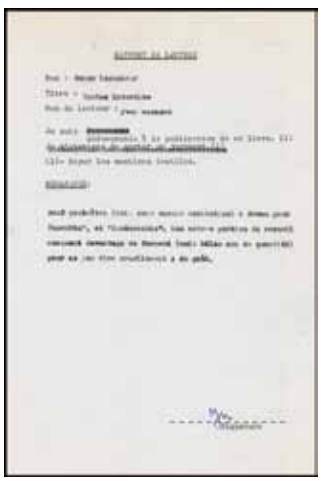
hélas toujours
et de plus en plus: non.
Les mêmes imperfections
se répétant.
Le passé devant être renié,
je sais.
Mais précisément aucune
excuse: sachant ne devoir
publier que l'essentiel.
Du moins comme tel.
Mais évidemment, nous
aurons une condescendance.

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

TEXTES INTERDITS
de Serge Legagneur.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

sauf peut-être
(mais sans aucune
exaltation):
"Arums pour Tanouhka",
et "Immémorable".
Les autres parties du recueil
manquant davantage
de fermeté (mais hélas non
de quantité) pour ne pas dire
cruellement: de goût.

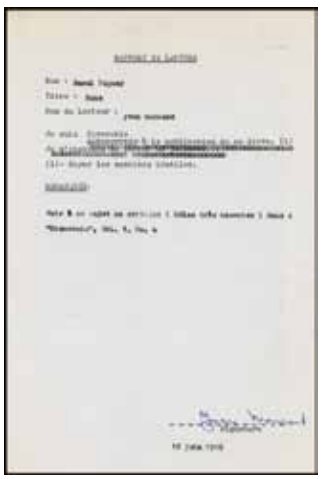


(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

LA FLEUR CARNIVORE
de Jean-Pierre Lefebvre.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

sauf le poème intitulé
"La fleur carnivore",
et répartis, plusieurs vers très
agréablement imagés.
Mais reste un manque
d'originalité.
Ou simplement d'une
meilleure convention établie.



(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

J'AI LA LÉGENDE
D'ÊTRE UN PAYS
de Jean-Pierre Lefebvre.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

d'une multiplication abusive
d'images (et non pas
toujours désagréable bien
que manquant régulièrement
de force ou d'être concises)
ne trouvant ni relief
ni véritable composition:
donc manquant de pensée.

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

RUTS
de Raoul Duguay.

Je suis favorable
à la publication de ce livre.

Voir à ce sujet ma critique
(hélas très mauvaise) dans:
"Désormais", Vol 1, No. 4

20 juin 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Mon amour,

ton départ m'a laissé vide
et comme désemparé.
Non que je ne sache vivre
sans toi, mais que je sens
un vide dans la maison.
Le goût de te prendre dans
mes bras et d'être pris par toi
se doit d'être réprimé.
Jusqu'à ton retour qui, lui,
sera presque définitif.

J'ai reçu une lettre de ma
belle-mère et vingt dollars.
Heureusement,
car la semaine s'annonçait
déficitaire.
Elle dit que mon père
ne pourra pas m'aider
financièrement l'an prochain.
Je lui ai répondu ce soir
(car c'est son anniversaire
de naissance le 25) et lui
ai parlé de notre éventuel
mariage.

Mangé ce midi
chez Mme Dubuc
du syndicat, avec Simone.
Elles ont parlé des difficultés
du mariage et c'est avec joie
que j'ai constaté que
les sentiments ne sont jamais
stables, et que la vie
d'un couple comporte
en plus d'un grand amour
et pour ainsi dire sous lui:
une constante et pénible
agressivité.
Les Dubuc et les Guillet
s'engueulent régulièrement
et fréquemment.
Nous ne sommes donc pas
anormaux.
Mais je crois que le défaut
des couples en général
est d'être guerrier.
Espérons et voulons
devenir pacifiques.
Nous avons d'ailleurs,
légèrement, commencé.
C'est un idéal parfait.
Je t'embrasse mille fois
et te parlerai demain
de la base
de nos sociétés terrestre:
le mensonge.

(Lettre envoyée
à Ange-Aimée Fournier-
Mornard en Belgique).

Chère Ange-Aimée,

permets-moi d'abord de
te souhaiter une bonne fête,
bien que ma lettre n'arrivera
sans doute pas
au jour précis.
Repose-toi un peu, sinon à
quoi me sert de te souhaiter
une longue vie.

Je te remercie, ainsi que
la famille, pour l'attention
que vous m'avez portée
lors de mon anniversaire.
Ta lettre fut aussi bienvenue.

Passons maintenant
(par un changement d'encre
marquant la fin de mon
avant-dernier stylo)
aux nouvelles locales.
Je t'annonce tout d'abord
que je suis bachelier.
Avec 69%.
Ne suis-je pas sympha... bien
que faible?
(Avec un "h" malgré
mes très très longues études,
etc.).

D'autre part, notre grève
à la bibliothèque
de l'Université de M...erde
dure toujours.
Presque depuis deux mois.
Heureusement que mon
loyer est payé jusqu'à la fin
d'août.
Quant aux dettes,
ma rétroactivité de salaire,
compensera.

J'espère entrer en Lettres
l'an prochain, mais j'ai
des difficultés à emprunter
les $2500 nécessaires.
Vous ne connaîtriez pas
un endosseur habitant
le Québec?
Je comprends que vous
ne puissiez m'aider.
J'avais d'ailleurs l'intention
d'emprunter.
Mais à quelle banque
sans endosseur?
C'est un problème.

Quant aux De Leeuw,
aux Caron, et à Guylaine,
je ne les ai pas revus et,
avouons-le, je n'y tiens pas.
J'ai écrit à Catherine
Fournier pour Noël en lui
demandant des nouvelles
du notaire de Gaspé... et n'ai
pas eu de réponse.

Gertrude Savard
me téléphone quelques fois
pour me dire qu'elle prie
la Sainte Vierge pour moi...
Que sa vie me semble triste!

Et je n'ai pas revu
les Darche depuis Noël.
J'avoue que j'ai fermé
la ligne au nez de Renée...
qui m'écoeurait royalement
une fois par semaine
avec ses petits mensonges
à sa maman.
Bon.
N'est pas aimable qui veut...

Quant aux élections du
Québec: un beau marasme.
Le RIN a pris 120,000 voix,
enlevant ainsi plusieurs
électeurs
surtout aux libéraux.
L'Union Nationale
est redevable au RIN
de sa fastueuse victoire...
Pourtant les libéraux
ont 200,000 voix de majorité
sur les conservateurs.
Mais la carte électorale
est ainsi faite qu'on perd
avec de telles majorités.
Devine ce que veut faire
Johnson: il veut instituer
l'école catholique, l'assu-
rance chômage et autant
de belles et grandes
nouveautés...
Il était si loin de sa victoire
qu'il n'a pas assez
de ministres compétents
pour remplir tous les postes,
donnant ainsi à chacun
des vieux duplessistes
plusieurs ministères.
René Lévesque est réélu,
mais comme il se doit,
se trouve sans autre poste
que l'opposition.
Ainsi de Gérin-Lajoie.

Je n'ai pas entendu parler,
pour répondre à une autre
de tes questions,
d'une grève des postes
québécoises.
Les colis qui t'ont été
envoyés doivent s'être
perdus.

Bon.
Je ne t'écris pas souvent.
Mais j'essaie de me cacher
sous de fausses raisons.
J'écris chaque jour une lettre
à Lise Bissonnette, étudiante
pour une licence
en pédagogie, partie vivre
chez ses parents pour l'été,
à Rouyn-Noranda,
400 milles de Montréal.
(Voyage que nous faisons
quelques fois
pour nous revoir).
Ma douce moitié
comme tu l'appelles.
Nous parlons... mariage.
Mais dis au père qu'il n'est
pas encore grand-père.
Ça viendra.
Mais pour le moment nous
savons ce qu'il faut faire...
Bon.
Je vous en reparlerai.
D'ici là je t'embrasse ainsi
que tous.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

À mon tour de connaître
les courbatures et le demi-
sommeil des retours de nuit.
La fatigue aidant, j'ai réussi
à pénétrer dans une sorte
de rêve à fleur de réalité dont
je me souviens seulement
de deux chats tout petits
que je protégeais
de la méchanceté de
mes compagnons de voyage.
Recourir à Jung
pour interprétation.
Mais aux sporadiques
périodes de réveil,
ce fut beaucoup plus clair:
je pensais à toi, dormant sans
doute, puisque nous
approchions d'un certain
épuisement, tous deux.

Et aujourd'hui, cherchant
ce qu'il y avait de changer
dans ma façon de penser
à toi, j'ai compris que j'avais
laissé derrière moi et bientôt
loin des réticences dont
la gravité entravait chez moi
toute spontanéité et que
ces journées furent, en ce
qui me concerne, la première
preuve de la possibilité
de continuité d'une relation
amoureuse entre nous
et de sa complète originalité.

21 juin 1966

C'est-à-dire que j'y puise maintenant sans y chercher, consciemment ou non, une fausse répétition d'une sentimentalité antérieure. Nous atteignons peu à peu, semble-t-il à notre expression particulière.

Je me prépare à dormir dans ce salon où tu étais. La maison est en effet surhabitée par la petite famille de Benoît, très simpliste et déplaisant parce que jaloux et voulant surtout susciter la jalousie chez les autres.
Je me défends donc mal d'un mutisme confortable et surtout dédaigneux, qu'il ne peut éviter de ressentir comme tel.
Impossible de ne pas me dire: tant mieux.
Jusqu'en juillet aurons-nous à supporter ainsi des présences traditionnelles, comme on prépare un examen, pour la jouissance d'après.

Je ne résiste plus au sommeil mais ne m'y sens pas à toi étrangère.
Puisque cette fatigue est un produit certain de la consistance de notre rencontre.

Il pleut à Rouyn où je ne suis pas vraiment revenue; donc c'est l'envers.
Mais il faut se préparer à être utile; d'où reprise de la vie intellectuelle.
J'attends des preuves de la tienne d'ici peu (ton roman).

Événement: ai pensé, toute seule et bien volontiers, à ton journal littéraire.
D'où, je t'aime, c'est bien évident.
Et je t'embrasse de la même façon, mon amour unique.

Lise.

(Lettre envoyée à Lise Bissonnette à Rouyn).

Mon amour,

je suis à écrire mes cinq pages de roman (comme prévues pour environ trente jours encore) et me repose entre deux pages en t'écrivant.
J'avoue qu'écrire ce roman me paraît maintenant fort pénible.
Ma paresse en étant la cause et d'autre part le fait de m'obliger à cinq pages par jour au lieu, comme jadis, d'une seule.

Comment aimes-tu ton retour à Rouyn?
J'espère qu'il ne t'est pas trop pénible.

J'ai rencontré ce midi Henri Frickx sur la rue.
Il a coulé son année de sociologie.
Il dit que Daniel St-Aubin a coulé un de ses deux certificats de littérature et qu'il devra tout le reprendre l'an prochain.
J'ai trouvé Henri très aimable et nous avons bavardé un bon moment.
Il espère entrer au Journal de Montréal comme critique de cinéma et pense à faire son B.A. par les soirs l'an prochain.

Du côté syndical, il y a espoir d'un règlement pour bientôt.
Nous attendons.

Je voulais te parler longuement du mensonge dans notre société, mais le roman me coupe toute inspiration dans ce sens.
Je tâcherai de t'en parler bientôt.

Je t'embrasse avec amour.

22 juin 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

j'ai besoin de toutes mes
énergies pour ne pas entrer
en rage ici; si mes parents
sont parfois difficiles à
supporter, ils sont par contre
angéliques, à comparer
avec la bêtise de mon frère:
l'auto rouge,
la femme soumise
et devenant traînante,
la petite fille dite précoce,
la médisance à tout propos.
D'où je sens bien
que d'ici la fin de la semaine
mon mépris
se sera fait évident.
Je ne me reprocherai, dans
tout cela, que d'avoir perdu
du temps à les détester ainsi
qu'à te l'expliquer.
Mais tu comprends mieux
maintenant ma haine
du bourgeois, qui vient
clairement du complexe
familial plutôt que d'un
intérêt à la Vadeboncoeur.
Mais si je rage (le cheveu en
bataille et la plume rapide)
c'est finalement signe
de santé.

De plus en plus étonnée
par nous deux, je me blottis
dans un confort amoureux
qui a tout du capitalisme
(sauf le capital) et du
romantisme le plus désuet.
Ne me répudie pas,
c'est sans doute passager
mais non pas inutile.(*)

J'ai commencé à lire
le roman sur la Chine
et je crois bien que
je ne le finirai pas
sauf peut-être en diagonale.
C'est à croire, sauf certains
détails, qu'il a été écrit
par un touriste des USA
caméra en bandoulière et
schéma occidental en tête.
Mais peut-être aussi
nous faisons-nous un tas
d'illusions sur la Chine
moderne et sommes-nous
tous un peu plus universels
que nous croyons.
Car la ressemblance est
frappante dès que chacun
laisse tomber ses tabous,
ne gardant
que le fondamental
de son éducation.
Je pencherais donc pour
une explication sociologique
du caractère individuel;
le québécois serait un drôle
de produit,
sans doute inclassable et
presque sans intérêt.

Pour ce qui est de la Chine,
je lirai Étiemble
et t'en reparlerai.
Car nous n'en savons rien
si ce n'est le Viet Cong,
le parti unique, l'énorme
mouvement démographique,
la langue complexe
et ce qu'en dit
Aujourd'hui-Québec
pour mieux nous motiver.

Mais si j'ai des amertumes,
elles ne sont plus
entre nous; elles sont
de celles que je te confie,
que tu détruis
ou que tu partages.
Je t'aime;
je te le dis comme je le peux.

Lise.

(*) Le jour est loin
où tu seras là, mon amour.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Mon amour,

épuisé mais ne sachant trop
pourquoi sinon la chaleur
et cette longue grève
nous sous-alimentant.

mais aussi le roman
et comme écrasé
par le devoir
de trouver quelque chose
à écrire: le roman devant
malgré tout dire
quelque chose mais

moi j'écris
que je n'ai rien à écrire
me trouvant stérile
et vain comme
mallarmé mais hélas
n'ayant encore le style.

D'autre part concevant
(trop clairement cette fois)
que "toute vérité n'est pas
bonne à dire".
Nos sociétés
se basant sur le mensonge
ou sur ce que l'on pourrait
appeler la vérité partielle.
Nos ministres et députés
(Johnson, Michaux, et
combien d'autres et même
Lévesque) taisant au peuple
leurs mariages dissolus et
leurs célébrations à l'hôtel
"Reine Élizabeth" où les
serveurs les ont pris à pisser

dans les corridors
et à s'accoupler d'une pièce
à l'autre.
Nos sociétés se basant,
à tous les niveaux
sur le mensonge
d'abstention, et quoi et quoi.
Car si je m'amusais à dire
la vérité sur les ministres, et
si quelqu'un le pouvait, la
vérité sur tous les individus,
qu'arriverait-il?
Sûrement la plus profonde
désorientation mondiale.
Car l'humain
se prétend encore
un être capable de vérité.
Et moi qui suis menteur dans
ma façon même de penser,
je rêve pourtant d'un siècle
où tout éclatera.
Je rêve d'une dissolution
générale de nos sociétés
actuelles, je rêve d'atteindre
à ce que l'on prétend déjà
possible, mais faussement,
je rêve d'atteindre
à une liberté intégrale
de penser:
donc de parler.
Mais l'humain sort à peine
des cavernes
et se prosterne encore:
car il ment.
Car il faut mentir
aujourd'hui pour survivre.
Bon.

Ne t'inquiète pas.
Je suis "possédé".
Mais tu n'as aucun besoin
de me rassurer.
D'ailleurs tu ne le pourrais
pas.
Et c'est ce qui me rassure
avec toi.
Ce langage t'est peut-être
étranger.
Mais je sais que tu m'aimes
et que je t'aime
et que notre amour
devient lentement une vérité.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

si ma lettre sent
le pamplemousse, c'est que
je me remets avec un certain
bonheur à notre régime
de la semaine dernière
tout en ne nuisant pas
à mon propre régime.
C'est excellent pour les
lapins, j'admets; mais moins
pour leurs maris en grève.
D'ici à ta venue, j'aurai bien
peu autre chose que
du quotidien à te raconter.
Car dans cette maison trop
bruyante, il n'est pas un seul
refuge pour lire ou réfléchir.
Il ne me reste donc que
le parc public que je prévois
utiliser dès demain.
Mais je me sens frustrée.
D'autant plus qu'Hélène
arrive en fin de semaine
et qu'elle y sera encore
au mariage de Micheline.
Si cela peut être, d'une
façon, désagréable pour toi,
ce n'est au fond pas
si mauvais pour nous qui
pourrons passer inaperçus
dans nos fugues.
Rita est aujourd'hui excédée
et à bon droit.
Tu sais, il ne faut pas
la sous-estimer.
Elle est beaucoup
plus radicale que moi et
ne se mêle pas de supporter
ce qui lui déplaît vraiment.

D'où: Benoît en a pris
ce qu'il méritait et l'esprit
de famille fout le camp.
Tant mieux.
J'aime que tu me rassures à
propos de nos nombreuses
engueulades.
Mais j'ai peur du pacifisme;
du moins faut-il l'entendre
comme une façon moins
passionnée de discuter
ou moins agressive
envers l'individu particulier
qu'est l'autre.
Et le compromis n'est pas
nécessairement un art
dans la vie du couple
s'il parvient trop à atténuer
des convictions
personnelles dont notre
autonomie réclame
la conservation, serait-ce au
prix de divergences, même
sur des sujets d'importance.
Il restera toujours,
malgré cela, bien de l'espace
pour le pacifisme.
C'est un terme que j'aime
car il pourra devenir et il est
déjà très justement descriptif
de notre amour admettant
l'existence
des tempêtes et du calme.
Tu me manques, mon amour,
dans le quotidien.
Dans les circonstances où
nous deviendrons, l'un
à l'autre, une motivation si
régulière, nous ne pourrons
faire autrement que produire
des choses substantielles.
Je t'embrasse profondément,
t'aimant.
Lise.

23 juin 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

enfin le soir est tombé;
les maisons sont encore
étouffantes de chaleur mais
j'ai choisi de t'écrire dehors,
sur ce morceau de toit d'où
j'entends la fin de journée,
la plus semblable
à celles de mon enfance.

Depuis mon retour,
je ne me suis pas vraiment
reposée une seule fois et
aujourd'hui la chaleur a fini
de ma résistance.
Je trouve pénible d'être
à tel point soumise
à mon corps et au besoin
du sommeil.
Mais je fais des rêves qui
enrichiraient un éventuel
roman sur les couvents
québécois.
En y réfléchissant bien
aujourd'hui, je me suis
découvert une rancune
tenace envers le régime
de ces années-là et les
personnes qui l'incarnaient
et une agressivité que je n'ai
jamais pu satisfaire.
Je regrette de ne pas avoir
tenu un quelconque journal
de bord en ces moments-là
et j'espère que ma
volumineuse correspondance
pourra quelque peu en tenir
lieu.
Nous verrons.

Je me suis remise à lire
La Nausée et j'avoue ne pas
comprendre encore ce qu'est
la nausée.
Mais peut-être,
- c'est ce que je pressens -,
est-elle un sentiment
si commun à tous
que le génie est de l'écrire.
Mais, dit-il lui-même,
"il faut choisir: vivre ou
raconter".
Ton roman, c'est "raconter".
Étrange phénomène
que d'ériger ainsi le fait en
des résonnances profondes
et de s'y efforcer.
J'aimerais que tu me dises
un jour l'anatomie
de ton acte d'écrire si tant est
que tu puisses le décrire au
moment où il se produit ou
t'en souvenir.

Environ deux semaines
nous séparent encore.
Et l'été ne fait
que commencer vraiment.
Je me rends compte que tout
ce temps me pèsera de plus
en plus et que le délai
fut choisi un peu long.
Et le cadre où je vis et
travaille ne me permet pas
de mener vraiment oeuvre
intelligente, ce dont j'ai peur
comme d'un désastre.
Il y a eu suffisamment
de temps perdu.

Presque onze heures.
La nuit.
J'ai hâte de te voir ici
mais j'aimerais mieux
aller à Montréal.
Nous commencions à peine
à être heureux.
Nous le serons.
Je t'aime et t'embrasse
doucement.

Lise.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

jeudi

Mon amour, réveillé tôt
par Marie-Marthe Boucher:
l'université et nos deux
syndicats ayant négocié
jusqu'à six heures du matin:
la grève se terminerait
ce soir lors de l'assemblée
générale convoquée pour
huit heures.
Après l'assemblée générale,
si tout va bien, l'exécutif or-
dinaire et l'exécutif de grève
allons... nous saouler.
Nous avons d'ailleurs
commencé dès ce matin
puisque j'ai été acheté pour
nous vingt dollars d'alcool.

Tu m'as parlé de ton frère
Benoît et de l'impatience
qu'il fait naître chez toi.
Je te dirai mes vues
là-dessus bientôt,
après avoir surmonté
mes émotions actuelles.

Si tu n'avais pas été si
incrédule, mon lapin,
tu viendrais avec moi ce soir.
Les femmes sont longues
à savoir
ce qu'elles manquent...

24 juin 1966

C'est officiel.
Nous rentrons au travail
lundi.
Une très belle convention
collective.
Par exemple mon salaire
de $2316 par an est grimpé
à $2956 pour le 1 juin 1965
jusqu'au 1 juin 1966
(soit $640 de rétroactivité)
et de $2956 à $3172
à partir de juin 1966.
Comme tu vois je ne suis pas
encore assez saoul pour ne
pouvoir te parler de chiffre.
Et je pourrai te remettre
les $125 que je te dois dès
que la rétroactivité rentrera.
Et clairer toutes mes dettes.
Je gagnerai donc encore
$250 par mois net.
Je m'habillerai un peu.
Bon.

Mais pourquoi n'es-tu pas
avec moi, pourquoi
devons-nous encore dormir
l'un et l'autre seuls, etc,
mais je refuse de me plaindre
davantage et t'embrasse
mon amour.
P.S.
Je monterai à Rouyn
le 8 juillet dans la journée
si possible en utilisant
un jour de maladie.
Roger Dulude ne monte
plus: il se marie.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

enfin une vraie journée,
calme et signifiante;
je l'ai passée dans l'eau et
sur l'eau, achevant de lire
"La Nausée" en laissant
dériver le bateau.
Ma peau brûle maintenant,
de partout, mais le soir est
frais.
Si tu étais ici.
Mais les moments sont
tout de même complets,
en cela que ce n'est pas
d'avoir pu être différents
qu'ils en sont moindres.

J'aime la parole de Sartre;
mais j'ai peur de céder
à un engouement qui
rappellerait trop certaines
aventures claudéliennes.
La scène de la racine
existante,
pour puissante qu'elle soit,
me rappelle un peu trop
la conversion
à l'Église Notre-Dame.
L'oeuvre du philosophe
naît-elle toujours
d'une révélation?
Ce serait peu satisfaisant.

Ici, je m'ennuie vraiment.
Je suis revenue sur mon bout
de toit mais je me sens seule.
Car je ne trouve nulle part
de réflexion semblable
à la tienne.
Je ne m'en surprends pas,
je le savais en venant ici.
Mais j'avais mal compris
le repos que je cherchais:
il est fait aussi
de notre conversation
et s'il est parfois silence
ce n'est qu'après
nous être entendus.
Je suis moins romantique
que tu peux le croire parfois.
Si bien que je crois fort mal
à une communication
entre nous
à travers toute cette distance
et même par ces lettres.
Je t'aime en sachant
que nous aurons
des heures meilleures.

Demain: mondanités.
"Shower" de Micheline,
selon la plus américaine
et coûteuse des traditions.
Quand nous nous marierons
(c'est bon à écrire)
je te promets qu'il n'y aura
rien de semblable.
Idéalement, j'aimerais que
ce soit entièrement entre
nous: un engagement naturel
quand nous aurons
véritablement fait la paix.

Je n'ai été ni au feu
de la St-Jean, ni à la danse
auprès du lac, ni au défilé.
Remarquable d'austérité et
de fidélité, c'en est presque
trop (pour l'austérité du
moins).
Mais je n'en demeure
pas moins vivante
et tu verras bien en juillet.
Je me suis juré
d'être la plus gentille
des épouses de poètes.
Car j'aime toujours l'être.
Je t'embrasse jusqu'à
ce que tu veuilles dormir.

Amour.

Lise.

26 juin 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Mon amour,

les ex-grévistes du centre
social ne m'ont pas coupé
la barbe
comme ils se le juraient.
Ceci pour te parler
du bonheur.
Il est des gens avec qui
même si l'on parle,
l'on ne parle pas.
Pour toi, ton frère Benoît;
pour moi plusieurs anciens
grévistes.
Il faut choisir ses relations
comme ses livres.
Ceci ne veut pas dire qu'il
est des gens avec qui aucun
dialogue ne soit possible.
Il est sans doute un chemin
qui mène à chacun.
Mais nous ne savons bien
prendre
que quelques chemins.
Ce qu'on appelle à juste titre
la solitude humaine.
De là que rien n'est plus
insupportable que de devoir
vivre avec un être
que nous sommes incapables
de rencontrer.
De là que nous préférons
la solitude, même pénible,
à sa fréquentation.
De là aussi que la famille
est sans cesse appelée
à se briser: le choix d'autrui
y est impossible.
Nous y sommes réduits
aux préférences.

Et tout cela pour te dire
que tu me manques.
Que je crois te rejoindre
et que cela me semble
réciproque, malgré
nos nombreuses divergences
et nos diverses expériences.
Que je crois te rejoindre
dans nos querelles
pour ne pas dire: par elles.
Et tout ceci pour te dire que
le congé de la Saint-Jean
me fût d'un ennui mortel.

Je t'embrasse en espérant
que tu ne repartiras plus.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

tes deux lettres
m'étant arrivées ensemble
hier, j'ai été comblée.
Mais surtout par cette
nouvelle de ton retour au
travail; non pas que je croie
que tu t'amuseras bien fort
entre tes rayons dans la tour
mais il est quand même
bon que tu réintègres
une certaine régularité;
si peu soit-il, il se peut
que tu retrouves
la dynamique d'écrire.

Il ne faut pas que tu doutes,
amour, du fait que
je "sais ce que je manque";
j'aurais sûrement adoré
faire la bombe avec toi
pour fêter tout ça, j'en aurais
même grand besoin
maintenant.
Mais rien ne sert d'y revenir,
puisque cette situation a été
admise comme temporaire
et ne se reproduira plus.
Avant d'aller dévaliser
1) les librairies
2) les merceries
pour hommes,
pense à ta femme
et essaie de l'attendre.
Tu connais ma passion
pour le magasinage
et ma méfiance à l'égard
de ta prodigalité.
Je suis plus quotidiennement
capitaliste que toi.

J'attendais avec curiosité
ta lettre sur le mensonge
dans notre société.
Je crois que, si j'étais là-bas,
nous nous engueulerions
peut-être.
Un peu comme ce matin
où tu affirmais qu'on pouvait
démystifier le Christ
en lui prêtant les expériences
sexuelles normales.
À mon avis, il y a deux
façons de dévoiler:
celle du journalisme jaune,
qui dit souvent la vérité
en s'attaquant à l'individu
mais qui ne vise finalement
qu'à ça, au plaisir de le faire
- cette manière n'a pas, que
je sache, réussi à faire passer
la liberté de moeurs comme
normale mais, tout autant
que le catholicisme
québécois, lui a attaché
le concept de scandale -,
et l'autre
qui est d'instituer
des mesures qui la feront
paraître normale:
déconfessionnaliser nos
écoles, instituer le mariage
civil..., pour ne citer que
deux exemples.
Évidemment, cette dernière
n'a rien de frappant mais
désoriente moins un peuple.

Et ceux qu'elle bouleverse
méritent de l'être.
Il est clair aussi que
le dévoilement progressif
implique le mensonge
partiel, et c'est sans doute là
que nous demeurerons
en désaccord.

À mon avis en tout cas,
la démystification par
la révélation de la vie privée
ne réussirait qu'à exploiter
le petit côté morbide d'une
populace qui ne demande
qu'à dévaloriser les hommes
intelligents.
Et la sexualité
de René Lévesque,
pas plus que la tienne, n'a de
rapport direct sur son génie.

Au fond, tu as raison de dire
que ce langage
m'est étranger.
Mais surtout, il part d'une
indignation fondamentale
chez toi,
qui, elle, m'est étrangère.
J'aime profondément
cette indignation en toi mais
je ne me sens pas diminuée
par son absence en moi.
Cela à cause des différences
entre nous que nous avons
reconnues et acceptées
définitivement maintenant.

Les derniers trois jours
de congé m'ont mis les nerfs
à fleur de peau; tu es ce soir
mon grand repos.
L'irritation que produit
en moi le bruit des autres
a des conséquences
de plus en plus visibles;
ayant accepté de vivre ici
cet été, je devrais ne pas
m'en plaindre.
Mais défrustons-nous.
Ils étaient hier, tous: Benoît,
Nicole, Chantal, Hélène,
André, Marie-Claude, papa,
maman, Rita.
Tout ce bruit; j'ai bien senti
que j'allais éclater.
Ayant demandé d'aller
passer la nuit seule au
chalet pour pouvoir t'écrire
longuement et lire en paix,
personne n'a saisi;
Rita a eu le désir
de m'accompagner
et ils sont venus
nous reconduire en bande.
Finie encore ma solitude
et ma nuit calme.
Le cocasse s'en mêlant
(une nuée de maringouins)
je n'ai pas fermé l'oeil
une minute.
Et dès que le soleil revenu
a permis quelque repos,
tout ce monde s'est amené.

Je travaille demain matin.
Ce soir j'ai encore changé
de quartiers généraux
(la chambre de Victor) mais
je n'ai pas retrouvé la
mienne depuis mon retour
de Montréal et il en sera
sans doute ainsi
jusqu'au 11 juillet.
Petites choses... mais
combien excédantes, qui font
naître en moi nos images.
La simplicité de vivre
ensemble, toi et moi,
quand nous avons dépassé
le temps de vivre avec
ceux que nous n'avons pas
choisis.

J'ai lu la moitié
de IN COLD BLOOD.
J'ai compris pourquoi
c'était un best-seller:
expression parfaite
de la morale américaine
dont Kennedy et le Reader's
Digest étaient jusqu'ici
nos meilleurs représentants.
Je le finirai pour le suspense
qui est quand même
remarquable.

La faim me tenaille;
je succombe donc
avant d'aller dormir sachant
que rien ne vaudra une
bonne soupe aux oignons
à quatre heures du matin.
Et dormir ensuite à tes côtés
comme nous le devrions
maintenant.
Le temps me dure, est dur,
je t'embrasse; aime-moi.

Amour.
Lise.

P.S.
Amour, veux-tu m'expédier
au plus tôt mes pilules
si tu ne l'as déjà fait;
il ne m'en reste plus du tout
et j'en aurai besoin bientôt.
Merci, je t'adore.

27 juin 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Mon amour,

épuisé (mais radieux) d'une
première journée de travail
à la bibliothèque.
Je n'écrirai pas ce soir.
Mais demain de la treizième
à la dix-huitième pages.
Comptant t'envoyer plus de
trente pages lundi prochain.

M'étant comme toi
trop ennuyé seul durant
les fêtes de la Saint-Jean
dans notre maison:
mais plus encore paresseux.
T'aimant par chuchotements
téléguidés.

Mais comme tu as raison
de comparer Sartre à Claudel
et pile et face.
Voilà le lien que je cherchais.
Je te félicite profondément.

Mais qu'est précisément
la nausée?
C'est le contact avec autrui
comme n'étant pas soi.
Comme n'étant pas
un prolongement
de nous-mêmes.
C'est le désir
d'une conscience
d'être seule conscience et
d'elle-même seulement:
le désir d'une conscience
d'être dieu.
Cela ressemble étrangement
au monde de Camus où
l'absence de Dieu est le mal.
Claudel est devenu croyant.
Sartre et Camus le sont
encore.
Voilà l'ennui que j'éprouve
devant eux.
Mon amour
du nouveau roman vient
de ce qu'il sait être libre.
Mais il y a dans la nausée
de Sartre, un sentiment
de citadin, très intéressant,
en ceci qu'il refuse
ce qui n'est pas artificiel.
Bon. C'est court.

J'essayerai de te parler
prochainement de ce que
c'est, pour moi, l'écriture:
selon le dilemme de Sartre
"raconter ou vivre.
Il faut choisir".

Je t'aime.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

je voudrais avoir tous
les soirs la vigueur
de t'écrire de longues lettres
comme celle d'hier.
Mais je n'ai plus la patience
de trouver les mots justes
quand les journées
sont agitées.
Et de loin, je ne peux
constater si nous arrivons ou
non à une conclusion.

Toute la journée j'ai réfléchi
à la PEN: ce qu'elle fut
pour moi, ce qu'elle
demeure.
Raison: j'ai reçu ce matin,
avec le programme
de la session d'étude,
une lettre de Bruno Dostie
me demandant d'y être
pour former avec Paul et
Louis les cadres permanents
d'un journal-école quotidien
pour la durée de la session.
Ma première réaction fut
favorable, surtout parce que
je demeure émotivement
tellement attachée à eux
tous.
La seconde fut plus réservée
parce que
1) je mets en doute ma
compétence à communiquer
ma verve journalistique
à d'autres,
car elle est instinctive et fort
individualiste,
si l'on peut dire,
2) j'avais pris la résolution
de quitter, par la force des
choses, ce monde où je fus,
il est vrai, si exploitée.
Mais profondément,
je ne veux pas être de "ceux
qui disparaissent" par facilité
dès leur entrée à l'université.
Et je ne crois pas que
c'est en esquivant ce milieu,
que nous réglerons notre
problème de conciliation.
De toute façon, je dois
rencontrer Paul et Louis
quand j'irai à Montréal
vers la fin de juillet
et je saurai mieux
ce dont il est question,
pour prendre une décision.
Essaie de me dire
ce que tu en penses.
Je te promets de n'être
ni indécise ni inquiète.

Sans nouvelles de toi
aujourd'hui.
J'avoue que je me sens
un peu perdue, sans en faire
aucune sorte de drame.
J'ai l'impression
de m'adresser au hasard.

28 juin 1966

Il paraît que Jacques Elliot
sera directeur
du QUARTIER LATIN
l'an prochain.
Je me demande par quel
tour de passe-passe; mais je
trouve la nouvelle excellente
même si on devine bien que
pour la majorité agéumique
qui est de droite,
ce n'est que partie remise.
Je ne sais pas pourquoi, Ivan,
tout cela m'ennuie quand
même.
Je suis de plus en plus
convaincue que,
à recommencer ailleurs,
je parviendrais beaucoup
plus facilement à me définir
réalistement.
Je t'en reparlerai
plus longuement.

C'est un de ces soirs
où je demeurerais sagement
à la maison,
à vivre silencieusement
auprès de toi.
Tu le comprends
et ainsi je t'aime.
Et je ne cesse jamais d'être
un lapin.
Lise.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Mon amour,

je t'envoie ta montre et
sous elle comme demandé
un paquet de pilules (devant
t'apporter l'autre le 9 juillet)
avec mille baisers.

Étant d'accord avec toi quant
aux mensonges partiels
que nécessite le peuple.
Croyant en une dissociation
de la morale et de la valeur.
Mais nous rêvons
différemment.
Je rêve d'une formation
de l'individu abolissant
le sens du scandale.
Je rêve
d'abolir des archétypes.
Et ce n'est qu'envers
ce nouvel individu
(dont je me crois un début)
que je moralise.
Tandis que toi
tu es autrement pratique.
Tu me parles de l'individu
d'aujourd'hui
(non sans rêver de l'autre) et
tu moralises dans le présent.
Tu crois à la pudeur.
Je rêve de l'abolir.
Et ce n'est pas seulement
le goût du scandale.
Mais le devoir des justiciers
qui est de confondre
dans le scandale en vue de
plus grand que le scandale.
Tu es de ceux qui organisent
une société.
Je suis de ceux
qui l'inventent
en formant les nouveaux
tabous.
Voilà notre différence.
Pratiquement, elle est
évidemment moins claire.
Nous empiétons
l'un sur l'autre.
Bon.
Voilà que je joue
des prophètes...

Mais je t'aime et m'ennuie
évidemment de toi.
Je te parlerai,
selon mes dispositions,
bientôt, de l'écriture.

Je t'embrasse mon lapin.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

la maison s'étant un peu
vidée (il ne reste qu'Hélène
et son adorable petite fille)
je retrouve un peu de calme
et de temps.
Mais aussi cette sorte
de spleen qui m'est
si détestable et familier.
Je me sens comme
enterrée par ce décor
quotidien, sachant bien
qu'il m'est à jamais ennemi
mais qu'il lui arrive
trop souvent de m'être cher;
et aussi qu'il met
une sorte de barrière temps-
espace entre mes exigences
et moi-même, de sorte que
même notre vie ensemble
prend parfois
des teintes d'inconnu.

Comme il était bon
de t'entendre, il y a à peine
quelques minutes: toutes
ces choses quotidiennes
tellement plus agréables
à dire quand elles nous
paraissent si peu importantes
à écrire.
Je pense à la bibliothèque:
Ivan parti tous les soirs;
j'admets que ce sera lourd
à porter, sûrement,
tout ce que
nous ne pourrons encore
faire ensemble.

29 juin 1966

Au moins échapperons-nous
à la possibilité
de devenir “mondains”.
Et puisque nous avons
à travailler, nous le ferons
toujours mieux
dans un horaire
que nous saurons serré.
Je t’aime d’avoir ce courage.
J’écoute en ce moment
de la musique canadienne
qui, pour une fois, me plaît,
ou commence à plaire.
Au fond mon éducation
musicale a été trop centrée
sur les classiques.
Ainsi de notre goût
pour l’antiquité.
Mais pourquoi le moderne
est-il si brusque;
la musique n’atteint pas
à cette simplicité qui le rend
parfois beau.
Et les instruments
électroniques sont
d’une lourdeur. Bref
je n’y crois guère encore,
à la musique moderne,
même si je cesse d’espérer.
J’aimerais commencer à
tenir ce que tu appelles
des “carnets politiques”
mais comme les sujets de
réflexion sont rares ici.

Car ce n’est
que la présentation
plus ou moins régulière d’un
milieu qui fait l’actualité,
qui peut mener à des
constatations personnelles.
Ici, je n’ai que revues
et journaux qui ne sont
finalement que
la transcription
d’un quotidien plus
informateur en lui-même.
Reste à observer
ceux qui subissent le plus
profondément le régime:
danger de se laisser
submerger.
Je voudrais de la pluie sur
mon toit, à entendre la nuit.
Et un mari comme toi
pour me centrer
sur des choses intelligentes.
En attendant, je t’embrasse
comme j’aurais voulu le
faire en te parlant ce soir, ce
qui est énorme et délicieux.
Amour.
Lise

une pièce de théâtre
et pour TV
“bibliothèque centrale”
ayant pour base notre grève
et notre travail
à la bibliothèque centrale
de l’Université de Montréal.

très moderne donc
imaginaire mais très réaliste:
reportage échappant donc au
speaker,
un JE toujours caché
sur l’image.

une heure et demie ou deux:
avec des scènes
de music-hall genre
“Ne ratez pas l’espion”.

où les personnages
deviennent leurs influences

par exemple:
une femme tranquille se met
soudain à danser et crier
go-go (Mme Densky)
où les personnages
paraissent
ce qu’ils ne sont pas.

fin = apothéose
où patrons et employés
sont le music-hall.

début = une femme seule
dans la salle d’assemblée
additionne des chiffres
énormes et très vites;
ensuite elle répond
au téléphone qui commence
bientôt à sonner
et qu’elle ne touche
qu’à la fin de l’opération.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Mon amour,

ne réussissant à trouver
un emploie de soir
à la bibliothèque centrale:
par quelle intrigue ou plutôt
m'interrogeant sur l'avenir.
Tâchant dès aujourd'hui
d'emprunter $2500.

Rêvant d'écrire l'an prochain
une pièce de théâtre intitulée
"bibliothèque centrale",
très mais je sais quoi
mais plutôt plusieurs genres
qu'un cloisonnement
dans le roman.
Mais qu'est-ce qu'écrire:
voilà ce que j'ignore.

Trouvant Sartre superficiel
d'opposer
la narration à la vie.
Car la narration n'est jamais
réaliste et de surcroît
est une manière de notre vie.
L'humain se raconte
ce qu'il croit devoir vivre.
La littérature, ou précisément
l'art, nous étant une réflexion
spéciale sur nous-mêmes.
Mais cette réflexion,
selon ce que je sais,
se trouve en la structure
propre de l'art.
L'art nous fait penser en ceci
qu'il est une pensée pratique
sur la pensée.

Ce qui importe à l'art
c'est la méthode.
Le génie ne peut être ici
qu'un avancement dans
la structuration de la pensée.
L'histoire de la littérature
me semble concluante:
nous passons du simple
au complexe.
L'humain grandit en ceci
qu'il dit et agit le plus
selon l'économie du geste.
Mais la possibilité
d'une telle concision vient
de ce que nous sortons
à peine de la caverne.
Nous ne savons que très peu
et sentons le besoin
de glorifier
tout ce que nous nommons.
Mais glorifier n'est pas, ici,
approuver.
Nous avons besoin
de donner à notre vie
la publicité voulue.
Nous ne vivons que
de la publicité nous vantant
notre vie et celle que nous
"devons" avoir.
L'art serait en ce sens
une publicité mais avec ceci
de spécial qu'elle ne veut
nous offrir
que ce que nous sommes.
L'art est pessimiste
et pourtant plein d'espoir.

Mais il y a l'art de l'initié
et l'art du barbare.
C'est ici que l'art
semble nous interroger.
Car le fait que la société ait
fait de l'art un divertisse-
ment nous interroge sur la
valeur "pratique" de l'art.
Et c'est à mon sens
une fausse question.
L'art est une croyance
qui n'existe qu'en autant
qu'on le comprend.
Au même titre
que la science pure.
Mais le chauffard
courant louer la science
n'aime pas la science:
mais l'automobile.
Les chrétiens et le paradis.

Alors pourquoi est-ce que
j'écris.
Pour des raisons
personnelles que j'ignore.
Avec tout le poids
de ma paresse:
mon peu d'intelligence
est un terme plus exact.

Pourquoi est-ce que j'écris
est une question secondaire.
L'important est de définir
l'utilité de l'art.
Si l'art n'a aucune utilité,
l'artiste n'est qu'un simple
malade avec ceci
qu'il est exhibitionniste.
Jung parle de l'art
comme étant une voie
publique de l'inconscient.
Ceci doit être considérer
mais j'avoue ne pouvoir
juger
de cette trop belle théorie.
Un fait existe: j'écris
et quelques gens me lisent.
La question de l'art
doit se poser à ce niveau.
Je t'avoue ne pas savoir
encore y répondre.

Voilà.
Un triste essai.
Mais de bon coeur.
M'ennuyant à ce point (j'en
suis terrifié) que je me sens
pour ainsi dire perdu
sans toi.
Il faudrait en parler.
Demain, je t'écris au sujet
de la PEN et du journalisme.

Je t'aime et d'autant plus
que sérieuse
(Ça aussi je t'en parlerai).

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

je connais des bonnes soeurs
qui reprendraient espoir à
propos de mon sort ce soir:
j'ai cousu, recousu, fait,
défait et refait ma robe pour
le mariage de 4h. p.m.
à maintenant.
Si je me plains, c'est avec
un sourire car je découvre
que je ne déteste pas tant ces
sortes de travaux manuels,
pourvu qu'il en sorte
quelque chose de joli.
Je déplore seulement
que ce soit si long et laisse
l'esprit si peu libre.
Il est un peu plus facile de
comprendre par là comment
la femme au foyer
est souvent loin d'être une
idiote mais que le marginal
de son cadre quotidien lui
a créé un silence accumulé,
monstrueux.

Un autre congé: platement
fédéraliste.
Je voudrais que tu le trouves
moins long
qu'à la Saint-Jean.
Peut-être travailles-tu.
Ou au moins ressentiras-tu
mieux le besoin de repos.

Pierre et Michel,
aux dernières nouvelles,
doivent arriver vendredi.
Si leur visite me fait plaisir
en cela qu'elle représente
des contacts intelligents
d'une qualité rare ici,
elle me rend d'autre part
un peu impatiente: je ne
sais où les amener, quoi leur
montrer et il leur arrive,
ma foi, d'être un peu trop
"aristocrates" même dans
leur style assez sympathique.
Cette fin de semaine
m'est quand même précieuse
pour opérer certains
confrontements nécessaires
que je prévois
avec peu de précision
mais que je pressens bien.
(Souris: je serai la plus fidèle
des épouses, bien déclarée).

Je ne sais trop où je prendrai
le temps de dactylographier
tes écrits mais chose sûre,
je le trouverai, en me faisant
un horaire bien défini.
J'aurai aussi celui
de le méditer mieux
(ton roman) que là-bas.

Pourquoi n'ai-je jamais
voulu le lire vraiment?
Je ne saurais te le dire.
Au début,
il y entrait sûrement un peu
de méfiance, sinon
de jalousie à l'égard
de ton passé, manifestation
d'une angoisse maintenant
terminée.
Aujourd'hui j'aurais plutôt
peur de si mal le comprendre
qu'il me serait impossible
de t'en parler.
Mais je serai sûrement plus
sensible à sa beauté,
parce que plus libre
de la voir.
Je ne crois pas pouvoir
demeurer passive
devant ce que tu fais;
mais nul ne sait comment
"être deux" est possible
à l'inventeur.
Et parfois même bon.

Nos différences m'effarent
parfois.
Mais aussi m'apparaissent
comme le plus beau risque.

Je t'embrasse.

Je t'aime.

Lise

30 juin 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Mon amour,

À bout de souffle,
c'est le cas de le dire.
Tes réponses
à mes réponses soulèvent
d'innombrables questions et
si je n'ai pas l'inspiration
de les mettre sur papiers,
du moins aurais-je besoin
d'une solide engueulade.
Après laquelle
nous nous reposerions.

J'ai beau relire,
je ne comprends rien
à ta notion du scandale.
À moins que tu le prennes
au sens évangélique (quasi)
du terme, i.e., l'acte qui
étonne mais qui fait prendre
conscience de l'hypocrisie.
À mon avis, c'est là une
définition assez juste mais
j'y mettrais une distinction
de contenu qui le garderait
d'une application trop
universelle; tout acte
qui confond la malhonnêteté,
la pruderie, la naïveté,
le conservatisme, etc...,
en gros l'idiotie natu-
relle d'un peuple et de son
actuelle élite gouvernante,
m'apparaît souhaitable.
En autant qu'il les confond
vraiment, sur le fond.
Quant au reste,
il m'apparaît comme bénin.
Je crois, sans doute
à cause d'un esprit
"d'un organisateur" comme
tu le dis bien, qu'on ne
démystifie utilement
que des situations
et non des hommes.
Ceux qui ont à l'être sont
déjà incapables de gestes à
portée large et désintéressée.

(On m'a très souvent
reproché d'être trop
catégorique
quand je discute.
Je découvre par un style que
nous le sommes tous deux.
D'où: ne nous surprenons
pas de certaines impasses).

J'achève de lire
IN COLD BLOOD
(que c'est long, ce m...
anglais)
et j'ai hâte de commencer
par la suite à dévorer
le rapport Parent, le pôvre...
Car Jonhson, lui, n'en fera
qu'une bouchée.
En écoutant ce soir
les déclarations mielleuses
du cardinal Roy au sujet de
la confessionnalité,
j'ai pensé que,
quand nous aurions
des enfants, je ferais partie
d'une association de parents
pour foncer dans
ces vénérables institutions,
ces sérails, de la base.
Je me sentais machiavélique.
Je voudrais descendre
d'Arthur Buies.
Mais aurons-nous
des enfants?
J'y réfléchis beaucoup
maintenant.
Il faudra en parler
sérieusement bientôt.
Cette décision
doit sans doute se prendre
dès le départ.
Un départ qui a déjà
de solides assises.
Je t'embrasse, je me blottis
contre toi, je t'aime.

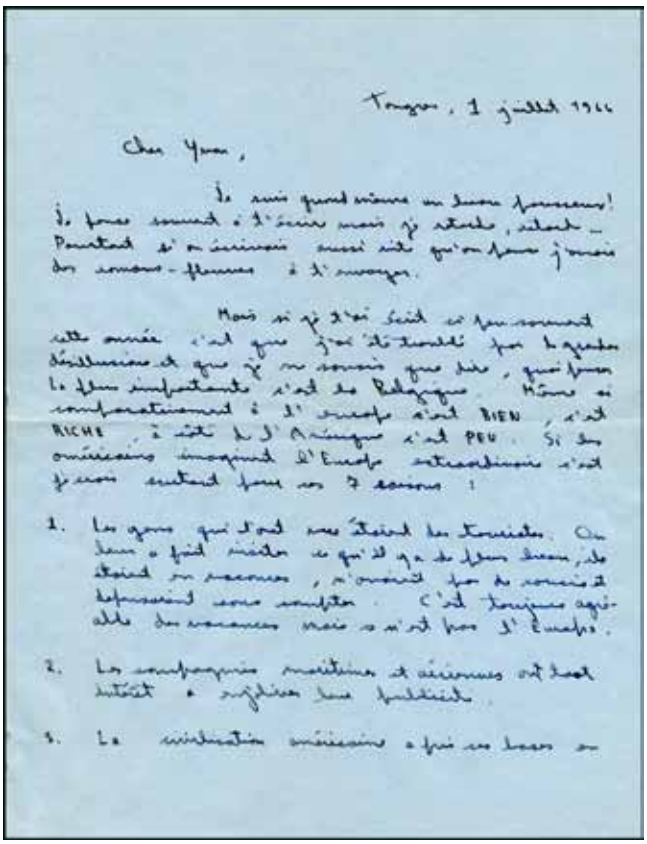
Lise

1 juillet 1966

(Lettre reçue
de mon frère Olier Mornard
à Tongres).

Cher Yvan,

je suis quand même un beau paresseux!
Je pense souvent à t'écrire mais je retarde, retarde...
Pourtant si on écrivait aussi vite qu'on pense j'aurais des romans-fleuves à t'envoyer.
Mais si je t'ai écrit si peu souvent cette année c'est que j'ai été troublé par de grandes désillusions et que je savais que dire, quoi penser.
La plus importante c'est la Belgique.
Même si comparativement à l'Europe c'est BIEN, c'est RICHE, à côté de l'Amérique c'est PEU.
Si les américains imaginent l'Europe extraordinaire c'est je crois surtout pour ces 7 raisons:



Tongres, 1 juillet 1966

Cher Yvan,

Je suis quand même un beau paresseux!
Je pense souvent à t'écrire mais je retarde, retarde...
Pourtant si on écrivait aussi vite qu'on pense j'aurais des romans-fleuves à t'envoyer.

Mais si je t'ai écrit si peu souvent cette année c'est que j'ai été troublé par de grandes désillusions et que je ne savais que dire, quoi penser.
La plus importante c'est la Belgique. Même si comparativement à l'Europe c'est BIEN, c'est RICHE, à côté de l'Amérique c'est PEU. Si les américains imaginent l'Europe extraordinaire c'est je crois surtout pour ces 7 raisons :

1. Les gens qui l'ont vu étaient des touristes. On leur a fait visiter ce qu'il y a de plus beau, ils étaient en vacances, n'avaient pas de soucis et dépensaient sans compter. C'est toujours agréable des vacances mais ce n'est pas l'Europe.

2. Les compagnies maritimes et aériennes ont tout intérêt à enjoliver leur publicité.

3. La civilisation américaine a pris ses bases en Europe.

1.
Les gens qui l'ont vu
étaient des touristes.
On leur a fait visiter
ce qu'il y a de plus beau,
ils étaient en vacances,
n'avaient pas de soucis et
dépensaient sans compter.
C'est toujours agréable
des vacances
mais ce n'est pas l'Europe.

2.
Les compagnies maritimes
et aériennes ont tout intérêt
à enjoliver leur publicité.

3.
La civilisation américaine
a pris ses bases en Europe.
La littérature nous vient de
France, on étudie les savants
allemands, notre commerce
est né grâce à l'Angleterre.
On a toujours été tourné
vers les pays d'outre-mer.

4.
Une importance
économique: je me demande
s'il n'y a pas autant d'usines
américaines en Belgique
qu'au Canada.

5.
Le cinéma qui, avouons-le,
est en général
beaucoup moins enfantin
que celui des américains.

6.
Les “Beatles”,
les “Roling Stones”, Adamo,
Jacques Brel, Gilbert Béco,
Léo Ferré, Aznavour, etc...

7.
La distance: 6000 km...
les choses peuvent bien être
belles!

On s’y habitue malgré tout,
oui.
Après quelques mois
les paysages, les vieilles
maisons et la pluie
continuelle nous semblent
tout à fait normal; parfois
même on y voit un charme
qu’on ne trouve pas au Canada. À vrai dire, ce qui offre
le plus de difficulté ce n’est
pas le cadre physique, mais
la mentalité des belges.
Les belges sont très polis,
très raffinés
mais ne jalouse pas trop
leurs belles manières.
“Trop poli pour être
honnête” comme dit
le proverbe.
En effet, très souvent
ils tirent le défaut de leur
qualité en l’exagérant:
ils sont hypocrites.
Car il est strictement interdit
de déplaire; ce serait
grossier.
Ils préfèrent approuver,
louer, flatter.
On ne peut jamais savoir
ce qu’ils pensent.
Ils frôlent la vérité mais
jamais ils n’oseront la dire
carrément
comme le nord-américain.
Ils la sous-entendent plutôt.
Ils ont le génie de l’astuce.
Il faut toujours essayer
de lire entre les lignes,
se demander
après une conversation:
“Mais qu’est-ce qu’il a voulu
dire?”
Ils ont une grande finesse
d’esprit et c’est toujours
un casse-tête que d’essayer
de comprendre leurs motifs
profonds.
Ils préfèrent les petites
méchancetés, des moqueries
bien calculées, parfois
longuement préméditées,
le commérage
aux grasses insultes.
Il y a tellement de racontars
que lorsque je parle
à un belge j’ai l’impression
de parler à un auditoire.
L’ironie est leur fort
et ils l’emploient à la journée
longue.
On prend plaisir à se moquer
habilement des gens;
généralement
c’est sans méchanceté.
Ils ne sont pas du tout naïfs;
ils calculent tout le temps et
se moquent des américains
qu’ils considèrent
comme des enfants.
S’ils veulent savoir quelque
chose, rouler les gens
ils sont “maître renard”.
Ils savent en imposer.
Ils ne se laissent pas marcher
sur les pieds, réagissent
à tout ce qu’on leur dit et
savent souvent attendre
le bon moment pour liquider
leur rancune.
C’est qu’ils ont un beaucoup
plus grand contrôle
de leurs sentiments que nous
canadiens.
En conséquence
ils seront plus fermés donc
moins hospitaliers.
On obtient que des contacts
superficiels et on doit
toujours se méfier.
Mais par contre si on réussit
à se faire quelques amis,
ils seront extraordinairement
attachants.
Leur dévouement semble
sans limites; on peut
leur demander l’impossible
et ils le donneront.
C’est parfois incroyable.
La Belgique n’est pas riche
comme le Canada.
On comprend que les gens
soient économes mais
je ne comprends pas qu’ils
puissent être si chiches,
même AVARES.
On dirait qu’ils entassent des
provisions pour la prochaine
guerre.
Partout dans le monde
on respecte les gens qui ont
de l’argent mais ici
on les flatte, on leur donne
un prestige disproportionné,
ridicule.
Dans les écoles c’est la
discipline sans discussions,
dans la vie ce sont les lois
aveugles et rigides.
Lorsqu’on est enfant on
doit dire: “oui monsieur le
professeur”,
lorsqu’on est adulte: “bien
monsieur le directeur”.
Faut toujours mentir ici.
Lorsque je suis fâché
après eux je les traite
de “sous-développés”.
On a des habitudes de travail
vieillottes, un manque de
technique (par exemple le
marché sur la grande place
qui n’a pas changé
depuis le moyen âge).

On travaille lentement et
mal (on prend d'une à trois
années pour construire
une maison qu'on achève
en trois mois au Canada).
Ici il y a peu de chômage:
on emploie 2 ouvriers
à moitié salaire (le coût de la
vie est le même ou presque).
On accepte bien
les canadiens mais on haït
les américains peut-être
encore plus que ceux-ci
haïssent les russes.
D'ailleurs le marché
commun est contre eux.
En réalité c'est qu'on n'aime
pas par exemple être obligé
de fermer
des charbonnages autrefois
prospères, aujourd'hui ruinés
par le commerce de la
houille des Grands-Lacs.
On imagine trop facilement
l'Europe comme étant le
centre intellectuel du monde.
Lorsqu'on me traite
de "colonisé" je leur rappelle
qu'aujourd'hui
c'est l'Amérique du Nord
qui "colonise" l'Europe par
ses industries, ses techniques
ultra-modernes,
son organisation du travail.

Après le travail,
le loisir c'est à dire la bière.
On ne peut imaginer
une fête belge
sans boissons.
Dans Tongres qui compte
de 13 à 18,000 habitants
il y a dit-on 300 cafés.
Je crois qu'on exagère;
50 est plus facile à croire.
De toute façon je n'ai jamais
pu les compter.
Le café
est une partie inséparable
de la vie du belge.
Là il joue une partie de
"belote", conte des histoires
"lentement" (il réfléchit à ce
qu'il va dire et sait bien
s'exprimer), se bagarre (en-
fin il peut se défouler!)
ou encore va "flirter".
"Ou il y a de l'homme,
il y a de l'hommerie".
Rabelais.

Comme tu peux le constater
la Belgique a tout de même
peu à offrir à un américain
(un québécois en Europe
réalise vite qu'il est
un américain et en est fier).
Cependant même si ce que
j'ai écrit a été longuement
vérifié ce serait faux
de généraliser.

Le seul fait d'avoir ignoré
la différence de mentalité
entre wallons et flamands
présente autant d'erreurs que
de parler des canadiens en
négligeant des deux groupes
linguistiques.
Malgré tous ces défauts
j'ai hérité d'une expérience
formidable: moins de
naïveté, une certaine finesse
d'esprit, l'ironie, être moins
mouton, un meilleur
français,
un début de néerlandais,
une ouverture d'esprit, une
autre conception du monde,
des amis formidables, etc...
Pour qui le veux partout
il y a moyen de s'enrichir.
Et puis comme disent
les européens:
"Dans quelques années
on les rattrapera
les américains".
Même si on a fait beaucoup
de progrès, si on s'est
beaucoup "américanisé"
(buildings, autoroutes, usi-
nes...) je leur laisse
leurs illusions.
C'est peut-être que
je manque d'optimisme?...

Je ne t'oublie pas.

Olier.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Mon amour,

rencontré Paul Bernard.
Il ira avec Louis Fournier
au congrès de la PEN.
Ils espèrent que tu iras aussi.
Quant à moi,
je le souhaite aussi,
bien qu'il me faudra vivre
seul encore cinq jours.
Bon.
Mais voici mes conditions.

Tu devras te surpasser.
Je ne tiens absolument pas
à ce que tu traînes la patte
derrière Bernard et Fournier.
Vous aurez à rédiger
un journal avec les jeunes
de la PEN.
Tu devras être profonde
comme tu l'as été avec moi.
Parler du style
journalistique.
Parler des erreurs
de "Désormais".
Parler d'une mise-en-page
dynamique. Etc.
Être géniale.
Tu dois donc te préparer.
Avec crayon à la main.
Faire double effort d'autant
plus que tu te sens inférieure
à Bernard et Fournier.
Tu dois te surmonter.

Je veux que tu reviennes
la tête haute.
J'ai toujours détesté
chez Michel Pichette
ce que je déteste chez toi.
L'infériorité.
La peur de se tromper.
Pichette est paresseux.
Tu dois ne pas l'être.

Bon.
C'est une lettre assez dure.
Mais je crois
qu'elle a sa place.
Je t'aime à ton plus fort,
sinon je me sens seul
avec toi.
Tu n'as aucune raison
maintenant de me décevoir.

Je t'aime aujourd'hui
sévèrement.
Mais je t'aime.

3 juillet 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

une fin de semaine
mouvementée et agréable
en soi s'est terminée
cet après-midi dans la pluie
et l'ennui.
Je suis demeurée très seule
et tendue ne sachant
que faire de moi
quand la ville est devenue
subitement si triste.

J'ai donc essayé
de me plonger
dans *Prochain Épisode* mais
j'étais trop peu reposée
pour pouvoir approfondir les
paroles et établir des liens.
Mais je le lirai.
Ayant ensuite commencé
à lire le rapport Parent,
le style m'en est apparu
déplorablement suave,
ceci est particulier
aux introductions et prête
moins à controverse.
Mais je pourrai pousser plus
loin qu'au moment où je
serai vraiment décidée
à travailler.

Et en visitant ce soir
la maison de Micheline,
moderne, claire mais encore
si peu habitée, j'ai été encore
prise de dégoût
pour la richesse dans
ce qu'elle a de commun en
ce pays; à ce niveau moyen,
elle attire les gens moyens
aussi et devrait s'en tenir là.
Mais nous n'y échappons
pas.

J'écoute de superbes
chansons allemandes.
De n'y rien comprendre,
j'apprécie le mystère et
je n'ai pas le désir de parler.
Ivan.
Ta longue lettre sur l'art
me fut aussi difficile
à suivre.
Je comprends seulement
mieux que l'art est essentiel
et non divertissement, tentée
ainsi de mépriser un peuple
qui le rejette à priori et fait
ainsi ses idoles d'hommes
politiques, qui n'ont pas eu
le choix de leur essentiel
s'ils voulaient un poids.
Ainsi sont-ils devenus
sectaires et intolérants.

4 juillet 1966

Peut-être que seule
la révolution pourra refaire
ce lien entre exprimer et
vivre, en donnant
droit de cité à ceux qui ont
présentement raison,
autrement.
Mais les révolutions
ne durent que le temps
de leur préparation, avortant
le plus souvent par la faute
de gens comme moi qui ont
peur de mettre le monde et
l'individu mal à l'aise.
L'humanisme tranquille,
qui n'a de l'humanisme
que le nom.
Qu'ai-je donc à tant
me détester?
À moins que ce soit
le contraire, produisant
de toute façon une situation
identique.

Je t'embrasse avec bonheur,
le cherchant, tellement prise
par toi.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Mon amour,

le salaire n'étant pas entré,
le papier devient mince...
Comme j'ai hâte d'en avoir
fini avec cette insécurité
financière.
Mais, quand il le faut,
je m'adapte à tout.
Ne t'inquiète pourtant pas:
j'ai emprunté
la somme nécessaire
pour monter à Rouyn.

Je viens de terminer un
grand ménage de la maison,
et mon coeur de ménagère
ne trouve à te dire
que de petites choses futiles.

Je surmonte très lentement
ma paresse:
je lis James Joyce.
Mais l'écriture, j'ai honte
de l'avouer, ne vient pas.
Mais je me promets d'écrire
dix pages d'ici vendredi.
Je t'apporterai donc 22 pages
nouvelles et une trentaine
d'anciennes.
Je crois pouvoir terminer
le roman d'ici septembre
malgré mes arrêts prolongés.

Et toi comment te portes-tu?
Tes visiteurs t'ont-ils
redonné le goût d'agir?
Que comptes-tu faire
à partir de septembre?
T'es-tu vraiment arrêtée
à la pédagogie ou espères-tu
autre chose?
Et les enfants
qu'en penses-tu?
J'aimerais avoir ton opinion
sur ce sujet très important
où je me sens très peu
préparé pour commencer
la discussion.

Et je t'aime avec mille
patiences secrètes,
t'attendant et me sentant
encore étranger à l'attente
malgré tout,
tant l'attente
m'est incompréhensible et
me déroute parfois.

Mais je t'embrasserai,
pour vrai, quand je te verrai.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

Je t'ai en effet trouvé
très sévère dans ta lettre.
Trop.
La PEN ne m'est pas
un milieu agressif.
Et j'ai déjà commencé à
réfléchir sur ce journal-école
contre lequel j'élève
bien des objections.
Mais je ne sais si j'aurai
vraiment l'occasion
de rencontrer Paul et Louis.
J'ai écrit à Bruno
lui demandant
que les communications
à ce sujet se passent
dès maintenant par lettre.
Et je suis très heureuse
d'aller à la session.
De plus en plus.
J'ai peur parfois que ce désir
relève d'un attachement
sentimental
à une atmosphère qui me fut
exaltante souvent.
Si j'ai quitté la PEN
avec tout de même un certain
soulagement,
c'est qu'elle m'était
devenue temporairement
malsaine et il est des jours
où l'on finit par oublier ou
surpasser des individus.
Un éloignement très net
et une activité autre
me l'a permis.

J'ai manié une énormité
de chiffres et de papiers
aujourd'hui tâchant
de m'occuper à oublier
mes brusques désespoirs.
Je ne sais plus trouver
le ressort et j'ai l'esprit
trop libre.
Il faisait froid et les paysages
glacés m'étaient tranchants
plutôt que beaux.
Rien ne vaut alors
une certaine désinvolture
et je la désire sainement,
simplement.

Mais, de façon plus pro-
fonde, je serre les poings, me
souvenant d'un passé plus
difficile encore
et dans un décor absurde.
Je crois de moins en moins
aux vérités éclatantes
et fais sans doute un premier
apprentissage
de l'autonomie.
Troublée,
jusque dans le moindre geste
et la moindre décision.
De tels états, je le suppose,
doivent conduire
au déséquilibre.
Mais on ne peut
que les observer;
ils se conservent
d'eux-mêmes,
à même notre impuissance.

Avoir raté, i.e., être passée à
côté de ce que l'on aurait pu
accomplir utilement
avec intelligence.
Avec le sentiment très net,
très aiguisé de la médiocrité
tenace, donc d'une injustice
envers la connaissance.
Et pourquoi la connaissance
ne conduit-elle pas
à la création?
Je suis sûre
de forces restreignantes
sur lesquelles
je n'ai aucun pouvoir.
Ne sois quand même pas
inquiet.
Nos problèmes
nous appartiennent.
Je t'embrasse, telle que tu
me connais, telle que tu me
veux.
Avec le goût d'une violence.

Lise

5 juillet 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Mon amour,

je suis très inquiet
et pour plusieurs raisons.
Ta lettre du 3 juillet
m'inquiète.
Tu ne me parles ni de Pierre,
ni de Michel, mais
de ce qui m'ennuie chez toi.
Le goût du malheur
oserais-je dire et
la jouissance de l'indécision.
Tu sembles aimer
le défaitisme autant
que tu dis détester
le peuple bourgeois,
ne croyant
en aucune révolution.
J'exagère.
Mais qu'as-tu exactement.
C'est pourtant toi qui
décidas d'aller à Rouyn.
Tu savais ce qui t'attendait.
J'ose croire aujourd'hui
que c'est moi que tu fuyais
et que tu fuis encore.

D'autre part j'ai raté
mon admission en Lettres
datée pour le 1 juillet.
J'ai confondu
admission et inscription
donnant 29 juillet.
Pourrais-je m'en sortir?
Je n'ose croire que je devrai
travailler encore un an
pour des sottises.

Comme tu peux voir je suis
débordé et très nerveux.
Mais trouves-tu logique
que nous soyons séparés
avec tant de résignation si
nous nous aimons vraiment.
Tu souffriras sans doute
en lisant cette lettre
mais j'ai besoin de dire
ce que je pense.
J'ai besoin de dire
que j'en ai assez et que
je me déteste masochiste
comme je le suis cet été.
Souffrance parfaitement
stérile.
Qui m'éloigne plus
que me rapproche de toi.
Je suis fatigué.
J'en ai assez des amours
par correspondance.
Quand est-ce qu'on pourra
la toucher notre joie au lieu
de la rêver presque bêtement.
Mais je t'aime, non malgré
ma révolte, mais avec elle.
Partirai pour Rouyn à neuf
heures vendredi en huit.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

je me rends compte
que je t'ai écrit une lettre
inquiétante hier.
Mais elle était vraie.
Et tant de petites choses nous
retiennent à vivre
que nos angoisses prennent
par elles une médiocrité,
sans pourtant diminuer.
Donc, je n'ai plus
tellement de souffle pour
écrire, m'étant interdit de
réfléchir trop longtemps.
Ainsi disait,
de mauvaise mémoire,
Sr Jean de l'Immaculée:
"Lise, l'introspection
prolongée vous sera toujours
dangereuse!".
Elle avait raison
et bien autrement
que ce qu'elle croyait.
Elle y voyait un danger
pour la religion, et moi j'y
vois maintenant la condition
de ma santé mentale.

Ainsi je me permets
des sourires: une cigarette,
un café, un travail manuel,
une revue.

Mais je cherche
une régularité plus profonde
et suis malgré ce temps lourd
et long, pressée par un
quotidien toujours identique.
On me vole donc quelque
part.

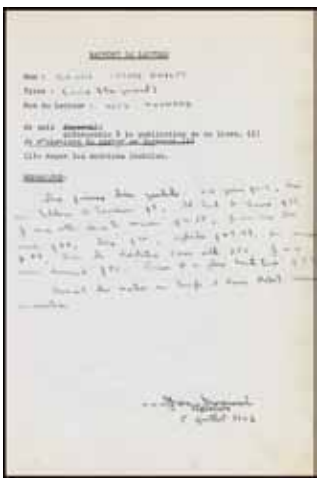
J'ai souri en lisant tes rêves
de plongée sous-marine
et de trésors cachés.
Si jamais tu te décides à lire
Truman Capote,
tu comprendras.
C'est,
chez l'un des assassins
un rêve très défini, continu
et une forte motivation
à chercher toute libération.
Une sorte de symptôme de
la délinquance (prise en son
sens technique),
de son indifférence au réel
- d'où un cynisme
qui s'oppose étrangement
au lyrisme de son rêve -
de ses désirs profonds qui
furent sans doute plus
rigoureux et vastes, mais que
la société, les circonstances
et l'évolution personnelle
ont fait se réduire
à une sorte d'intangible.
C'est moi
qui deviens sévère...

Mais je n'applique pas cette
courte analyse à ton cas,
sois tranquille; primo
parce que je crois quand
même peu aux hypothèses
psychologiques de style
américain, et deuzio,
parce que je sais fort bien
qu'il ne s'agit pas
d'une obsession chez toi.
Mais je ne suis pas étonnée,
et cela, je le dis en t'aimant,
que tu me fasses pareille
déclaration avec sérieux.
Sait-on jamais.
Je suis dans ce cas
un méchant éteignoir.
Mon meilleur remède
étant encore le sommeil,
je m'y plonge.
Mais non sans t'avoir
embrassé profondément.
Et je t'avoue un aigu et
immense besoin de tendresse
que rien ne peut enfermer.
Ni ce que je suis incapable
de dire.
J'ai mal
à ce calme de nous deux,
à notre maison.
Tout est vertige et solitude.

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

(SANS TITRE)
de
Simone Landry-Guillet.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.
Des poèmes bien gentils:
“Les gares” p.6-7, “Sur un
tableau de Torossian” p.8,
“Saint-Paul-de-Vienne” p.13,
“Je suis allée
dans ta maison” p.16-17,
“Je vous hais d’être aimée”
p.20, “Cris” p.34,
“Ophélie” p.47-48,
“La mausolée” p.49,
“Voici la désolation d’une
ville” p.50,
“Je n’ai rien demandé” p.51,
“Poème de la plus haute
tour” p.53.
Aurait dûe naître
au temps d’Anne Hébert.
Aucune invention.

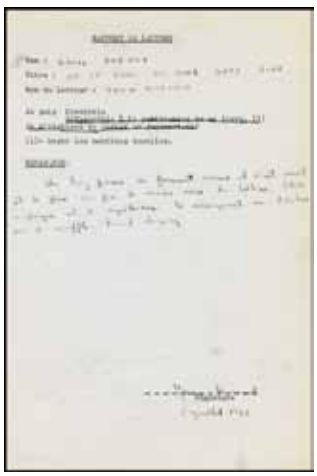


(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

OR LE CYCLE DU SANG
DURE DONC
de
Raoul Duguay

Je suis favorable
à la publication de ce livre.

Un long poème se fermant
comme il s’est ouvert
et de plus un pas de moins
vers la bêtise.
Philosophique
et de synthèses.
Ne manquant ni d’audace
ni de souffle.
Raoul Duguay.



(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

POÈMES
de
Yves Laramée.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

UN PEU PLUS D'OMBRE
AU DOS DE LA FALAISE
de
Gilbert Langevin.

Je suis favorable
à la publication de ce livre.

Méritant d'être publié.
Au même titre que le recueil
de Nicole Brossard.
Mais rien de plus.

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

ÉTÉ...
de
Anthony Phelps.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

PHELPS
vaut bien LUC RACINE.
Comme lui,
il manque de force
et très souvent: de goût.

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

PRÉSENCE
de
Anthony Phelps.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

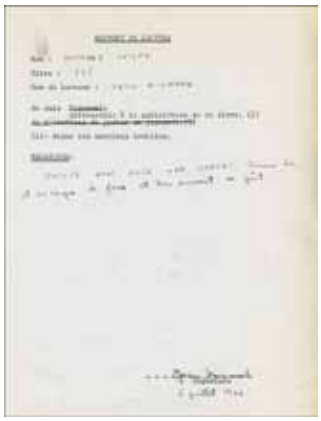
Claudélien...

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

ÉCLATS DE SILENCE
de
Anthony Phelps.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

Des poèmes
souvent: honnêtes.
Mais rien de plus.



11 juillet 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

tu as raison; les amours
par correspondance sont
indéniablement difficiles.
Je viens d'écrire
un monument littéraire
à ma soeur Clarisse et
je me sens le souffle coupé.

Je crois avoir été un peu
méchante avec elle;
ne faisant aucune allusion
à sa lettre me demandant
à mots couverts l'état
de mon évolution religieuse,
je lui ai décrit un univers très
laïque et très passionnant:
le Q.L., la faculté
des sciences d'éducation,
le milieu universitaire,
l'espoir de la Chine
communiste et le goût
de l'actualité, lui affirmant
clairement que ce sont là
des pôles d'attraction
premiers et suffisants
comme motivation à vivre.
J'ai été ainsi très simpliste,
je l'avoue, mais rien ne sert
d'engager avec elle
une discussion
qui demeurerait stérile.
Il n'existe de sentiments
que ceux que l'on choisit;
elle n'est sûrement pas
de ceux-là pour moi.
Mais je ne me sens pas
non plus agressive.
Sans doute par indifférence.
Je sais que tu attends
autre chose de moi
que des lettres banales.
Je te porte en moi depuis
ton départ d'une façon autre
et bonne, parfois même
émerveillée de ce que
tu parviens à dire et à penser.
Et je te prépare pour cela
un exposé plus complet
de ce qui est en moi
pour combler les silences
que j'ai eus quand tu étais là.
Me surprenant
d'un calme que tu fus le seul
à m'apporter, je t'aime.

Tu as oublié de me laisser
à copier ton roman.
Je devrais dire: j'ai oublié
de m'y intéresser.
Je m'en veux
car j'étais heureuse
de pouvoir, de quelque
façon, être près de toi
en cette oeuvre.
Si tu as la patience de faire
un joli paquet bien solide et
de te rendre jusqu'au bureau
de poste de l'université,
expédie-le moi
avec des instructions
précises afin que je ne fasse
pas de gâchis.

Après ton départ, je me suis
déterminée
- en ton honneur -
à ne pas être dépressive et
demeurée seule ici,
j'ai fait un ménage monstre
de ma paperasse.
J'avais l'impression,
en classant mes lettres et
inutiles souvenirs, de monter
pièce à pièce un dossier
contre les cadres
de mon adolescence:
ce couvent en particulier
dont chaque lien fut transcrit
en quelque témoignage,
le tout formant une sorte
de vaste névrose collective
que l'on retrace clairement
en filigrane.
Mon agressivité
se transforme lentement
en passion pour l'analyse.

Je regrette, amour,
les incertitudes
que nous partageons.
Cela, tu le sais.
Mais moi, présentement,
je sais seulement
que ta présence me fut bonne
et que je la désire.
Dimanche: ce que je sentais
et que je n'ai pas dit.

Je t'embrasse comme alors.

Lise

12 juillet 1966

parlant désormais
de la quitter
(lise bissonnette)
et pour ainsi dire:
la regrettant déjà d'oublier
nos querelles (interminables:
journalières) et davantage
son peu d'attention
pour moi.
Déclarant par lettre demain
la quitter me laissant seul et
pourtant: plein d'espoir
en la solitude.
Non pas d'une autre fille
(bien que ne manquant pas
de maîtresses)
mais d'un arrêt longtemps
suspendu.
Trop de querelles
que le mariage
ne saurait qu'empirer.
Tant il est nécessaire
au couple de
mais je ne sais quoi.
Espérant donc d'autres filles.
Mais sachant pouvoir élever
une solitude.
Le bonheur du célibat mais
triste à l'idée de l'attrister
qui ne sut jamais
me rejoindre
là où je la fuyais
(mais l'attendant).

La tromper et me tromper
sur le sentiment: rester
sans le changement
nous rendant la vie mais
je ne sais quoi.
Me taisant donc en cela que
le monstre m'habite
et la regardant à la gare
s'éloigner seule
et sans aucun doute:
la plus belle et seule
possédant un coeur.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

Dans cette maison
où le calme est revenu,
je me prends à être beaucoup
plus déterminée.
Tu sais comme j'aime
me faire des ordres du jour;
il m'est loisible de les suivre,
de lire et de tout regarder.
Mais je ressens aussi
un besoin de vacances:
non pas du soleil, de l'eau et
du farniente; mais plutôt
de longues heures
dans une bibliothèque un peu
sombre et un peu fraîche à
comprendre
certaines pensées.
Combien s'impose l'étude.
C'est ce qui m'a décidé
à m'inscrire aux cours
du Gésu en septembre.
Je le ferai dès que j'aurai
reçu mes notes de l'U.de M.
Je prendrai philosophie ou
relations internationales.
Suis allée voir ce soir deux
films potables: une
comédie française aux
ficelles trop américaines,
le fameux "Gentleman de
Cocody", et une production
franco-allemande beaucoup
plus sobre et bien faite:
le jeu de l'assassin
(les affiches, très modernes,
étaient superbes).
Mais Michel Cournot
n'en aurait dit que du mal,
si même, il en aurait parlé.

Jamais nous n'avons ici
de chef d'oeuvres;
trop heureuse donc quand
une image a de la qualité et
du dépouillement.
J'ai rencontré
à cette occasion une fille
très intelligente que
je connaissais quelque peu.
Prête à s'aliéner à un type
qui ne veut que la "femme
au foyer" sous prétexte qu'il
est "bon", elle me provoquait
dans mes plus chères convic-
tions.Nous avons longue-
ment discuté évidemment.
Découvrant par cet exemple
parmi tant d'autres combien
ton attitude envers l'action
chez moi est rare et neuve
ici, j'aurais voulu l'aider
à remettre sa décision
en question, ce qu'elle serait
fort capable de faire.
Mais je constate combien
le milieu a fixé des normes
et me demande si, quoique
l'on fasse ou dise, il n'y
a pas chez la femme un
instinct fondamental plus
profond que le milieu,
que l'intelligence, réclamant
la sûreté chez l'autre.
Combien donc la femme
a peur de l'homme
véritablement en recherche.
Cette fois, c'est à moi
que se pose la question, et
très claire.

J'ai hâte de te lire,
j'ai l'impression trop forte
de monologuer.
Je me cherche des occasions
pour aller à Montréal
et elles semblent rares.
Mais je serai persévérante.
J'ai enfin déniché
le numéro spécial
du Nouvel Observateur
intitulé France-Canada et
qu'on devrait plutôt dire
(tant mieux) France-Québec.
Il semble n'avoir rien
de tellement nouveau
ni dans la présentation
ni dans les textes
mais je ne l'ai pas encore lu.
De toute façon, il y a un
texte sur la littérature et l'art
québécois qui t'intéressera
sûrement et je garderai
tout cela pour toi.
Il m'arrive aussi
d'avoir de belles utopies.
Ainsi je chéris depuis
quelque temps un projet très
chinois de thèse de doctorat
dont je te parlerai bientôt
quand j'en aurai une idée
plus précise.
Mais quand je m'incarne
un peu plus, je demeure bien
sûr, très lapin et ne désire
rien d'autre que de
m'enfouir quelque part en
toi. Tout ça ensemble pour
mieux te dire que tu me
manques.

13 juillet 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Lise,

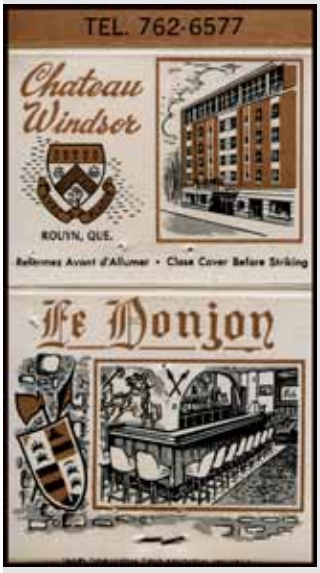
j'avais à repenser beaucoup
de choses avant de t'écrire.
Mon voyage à Rouyn,
tes incertitudes amoureuses,
me rendent heureux
d'être seul et de ne parler
à personne.
J'avais besoin
de ne pas t'écrire,
jour après jour,
que je me sentais seul
et bouleversé.
Pour la première fois,
j'ai douté de toi.
Après exactement cinq mois
de fréquentation,
j'ai eu l'impression que
nous n'avancions pas
d'un seul pas, sinon dans
le sens contraire d'un amour.
Depuis mon retour,
j'envisage la possibilité
de devoir nous séparer.
Et j'avoue que cette idée
m'attriste
bien plus que me réjouis.
La seule consolation
que j'y trouve est d'espérer
vivre une solitude intense:
comme jamais.

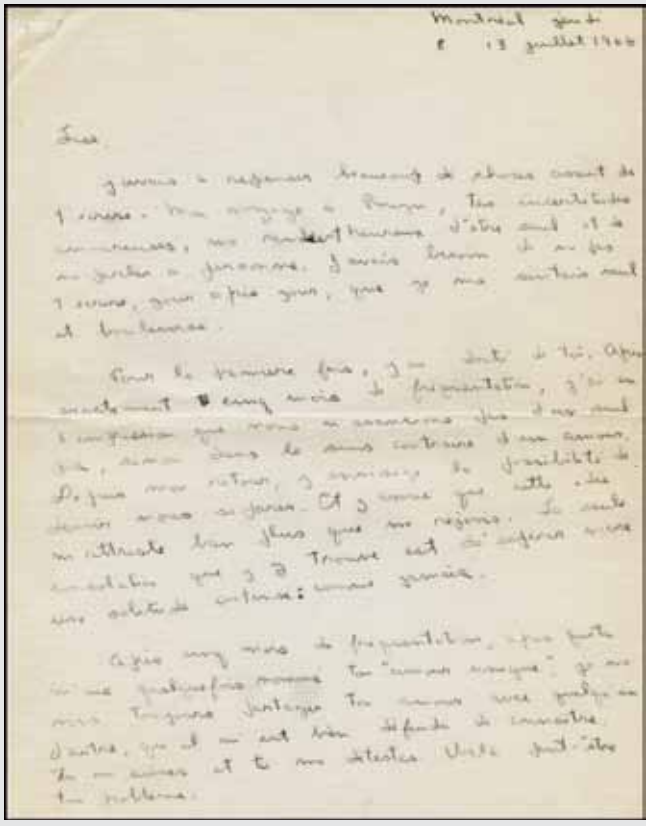
Après cinq mois
de fréquentation, après
que tu m'aies quelquefois
nommé ton "amour unique",
je me vois toujours partager
ton amour avec quelqu'un
d'autre, qu'il m'est bien
défendu de connaître.
Tu m'aimes
et tu me détestes.
Voilà peut-être ton problème.
Mais que suis-je pour toi.
J'avoue ne pouvoir répondre
clairement à cette question.
Je pense parfois n'être
que ta défrustration sexuelle
autant que spirituelle.
Je ne peux dès lors apporter
une satisfaction à ton désir
d'un amour presque
mystique, n'étant moi-même
que la représentation plus ou
moins cynique
de l'existence.
Tu me désires comme je suis
et comme je ne suis pas.
Je dois changer
tout en me conservant.
Ta volonté de te concilier
les deux pôles de l'existence
ne peut donc aller que contre
moi, et contre les autres
garçons (différents de moi)
que tu rencontres.
Tu cherches un homme
conciliant
le cynisme à la sainteté.

Je comprends que tu sois
si facilement déçue.
Tu détestes ta jeunesse
et tu n'aimes rien de plus
que ta jeunesse.
Ton éducation catholique
te révolte, et c'est
à ton éducation
que tu sacrifies souvent ce
qui n'est pas ton éducation.
Tu détestes tes parents et
c'est à tes parents que tu
sacrifies toutes tes pensées.
Leur façon étroite de t'aimer
t'exaspère et c'est par elle
que tu désires aimer
autant que penser.
Comme le dit la chanson,
"tu n'es que l'ombre
de toi-même" tant un amour
impossible (concilier le
cynisme à la sainteté) te rend
impossible ta propre vie.
Et comme le disait
Denise Roberge,
une de tes connaissances
avec qui j'ai effectué
mon retour à Montréal,
"je ne serai jamais de celles
qui font une révolution,
tant j'aurais peur de me
tromper".
Le risque, nous le savons,
n'a jamais été l'expression
des gens de province.

Mais je sais que tu m'aimes
et tu dois savoir
que je t'aime encore.

Mais nous ne devons pas
pour cela taire l'idée
d'une séparation possible.
Et peut-être nécessaire.
Il est des amours
impossibles, nous devons
nous le rappeler.
Nous devons nous
rappeler nos stupides
querelles, infantiles,
nous rendant la vie
commune souvent
impossible.
Nous devons nous rappeler
nos spécialisations
différentes
et notre fanatisme commun.
Il nous est très facile
d'apprécier la faible teneur
de notre dialogue dès que
nous parlons avec d'autres
gens, nous laissant espérer
connaître un meilleur
dialogue que le nôtre.
Nous doutons alors de notre
amour et nous nous prenons
à vouloir aimer la personne
avec laquelle nous parlons.
Tout ceci n'augure pas bien
de notre avenir.
Reviendras-tu avec moi
en septembre.
Est-il préférable d'agir ainsi.
Ne vaudrait-il pas mieux que
nous vivions séparément.
Autant de belles questions
auxquelles





je ne sais répondre.
Mais je doute de pouvoir
espérer encore en notre
amour si en septembre
nous en doutons encore.

J'ai dit ce que j'avais à dire.
Je te demande
de me répondre le plus tôt
possible et de m'envoyer
l'exposé plus complet
sur ce qui est en toi.

Tu sais que je n'aime pas les
compétitions amoureuses.
Et jusqu'ici, tu me donnes
souvent l'impression de
devoir, comme les animaux,
me battre avec un autre
mâle, afin que tu croies en
ma valeur pour toi.
J'avoue que si le monde
des femmes est tel, j'avoue
que j'en suis déjà très lassé,
et cela, définitivement.

Je t'embrasse et peut-être
non pour la dernière fois.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Amour,

Rita m'a apporté
- en arrivant - la nostalgie de toi, de Montréal,
des bruits de foule.
Mais le retour ne tardera plus tellement.
J'ai lu, dans le Nouvel Observateur, un article
sur l'union de la gauche.
Je n'en ai pas encore terminé un autre traitant directement des cas de compromis
avec la droite quand il faut prendre le pouvoir.
Je pensais, en attendant d'y avoir mieux réfléchi, que les prochaines élections législatives en France donneront une certaine réponse à la discussion que nous avions l'autre soir.
Car la gauche qui se prépare là à affronter l'électorat a affaire à de fameux chiens de garde et quelle que soit l'issue, on y recueillera plusieurs des données réalistes qui nous manquent.
On a beau dire, si l'analyse est difficile - nous en savons quelque chose-c'est peut-être tout simplement que le véritable phénomène de gauche, i.e. opposition concertée et intelligente, demeure un fait politique assez récent, pouvant mal faire un retour sur lui-même politiquement.
Ainsi au Québec, n'y eut-il que l'expérience du Bloc Populaire pour permettre quelques conjectures
et encore, la gauche ne s'y identifie plus jamais sinon comme à un certain folklore.
Au fond, l'aventure
de la gauche dans le domaine politique proprement dit demeure une inconnue et c'est tout ce qui me porte à ne pas croire
cette aventure impossible.
Mais au Québec,
nous en sommes à des lieux et le RIN n'est qu'une pale idée de ce que pourrait être une gauche militante.
Mais cela peut justifier à la fois la participation - pour une réforme à partir de ce qui existe - et la non-participation par un souci d'honnêteté politique.
C'est la première fois que j'y pense ainsi et j'en déduis seulement que le problème n'est pas à esquiver.
Je me suis fait une longue robe, j'ai mangé des fraises des champs et je m'endors, n'ayant finalement plus rien à dire sur ce papier.
Sinon un étonnement devant toi et ta façon d'aimer.
Il est bon d'être ainsi étonnée Je t'embrasse très fort, jusqu'à ce qu'il fasse nuit et que nous dormions.

14 juillet 1966

Nous devons nous élever.
L'espérance et la crainte restent à surpasser.
Nous étions à ce moment comme en risque dans notre propre corps.
Tout nous devint indifférent par le fait de notre passion.
Le probable devint impossible.
Et rien désormais ne contredit l'existence.
L'unité des dieux se réalisa.
La guitare conserve un moment la résonnance divine.
Nous avons aboli la mémoire.
Reste encore un coeur qui nous embourbe.
Tout vaut sinon le coeur.
C'est alors que nous dévoilerons le dualisme imaginatif.
L'évidence règne en nous-mêmes.
La raison s'épuise à ne rien voir.
Mais nous verrons à ce que la réalité prenne le pas sur la vérité.
L'évidence est la seule incertitude.
Où trouverons-nous le temps de nous partager.
Communément c'est le bien et le mal qui cause l'espérance.
Mais le désespoir deviendra le seul espoir.
Nous devenons maintenant ce qui surpasse la vérité.

15 juillet 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Tu m'écris, et cela, j'avoue,
me surprend,
des lettres pleines d'amour et
de compréhension.
Moi qui, ici, me sens froid
pour ne pas dire: mort
à tout amour possible,
tant maintenant, j'ai peur
de ce qui pourtant m'appelle.
Et cela non seulement
à cause de toi, de tes doutes,
mais peut-être davantage
de moi, à cause de ma vie
qui me semble épuisante,
parfois, non par désespoir,
mais à cause d'un espoir
trop individualiste.
Tu m'écris et tu chantes
pour moi.
Je t'écris trop peu, et ne sais
plus comment te dire
que je ne sais plus,
sur papier, chanter.

Mais je t'aime et c'est ce qui
me tourmente, ne sachant
plus si pour toi et pour moi,
tout cela est bon,
étant donné tes doutes, et
peut-être aussi les miens,
trop semblables aux tiens,
sans originalité de ma part,
et pour ainsi dire m'ennuyant
plus que me donnant
à penser.

J'aimerais te prendre dans
mes bras et te parler mieux,
rêvant, et peut-être irréaliste,
de former avec toi, comme,
paraît-il, il n'en existe pas,
un amour sans querelles,
ce que je nomme encore,
irréaliste que je dois être,
l'amour véritable.

J'aimerais te voir,
dans ta nouvelle robe longue,
et savoir danser, t'emmener,
en dansant,
vers le monstre en moi,
pour le charmer.
Mais je suis seul,
et délinquant,
rêvant de partir,
après de longues études,
draguer, criminel,
autour du monde.
Et comment te dire, à travers
ce que tu n'acceptes pas
en moi, que je t'aime.

Confirmation d'acceptation,
Faculté des Lettres,
Université de Montréal.

17 juillet 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Ivan,
ce que j'ai à te dire ce soir
n'aurait son cadre
que si nous étions ensemble
et nous donnant la main.
Ce que tu as écrit
était difficile à lire et il en
sera peut-être de même
pour cette lettre.
Les réponses rapides ne sont
pas ma spécialité, tu le sais,
ni les réponses claires.
Tu as trop bien analysé
les batailles qui se livrent
en moi pour me le reprocher.
J'ai préféré ta seconde lettre
à la première parce que plus
humaine; je ne crois pas
qu'on règle un problème
amoureux très froidement,
ni qu'aucune relation
puisse se traduire
mathématiquement
bien que cela aide parfois
de mettre la passion de côté.
Voilà pourquoi, après une
réflexion que je considère
encore trop brève, ce que
je peux exposer se résume
en deux temps; ce que
je crois être entre nous
indépendamment de nos
sentiments actuels, et ce que
ceux-ci viennent y ajouter
de plus impondérable.

Tu me parles d'un amour
véritable et je me rends
compte que nous en avons
une conception semblable
ou prochaine: cette profonde
entente "sans querelles",
et, n'ayons pas peur du mot,
exaltante.
C'est-à-dire nous poussant
à la limite de nos possibilités
et étant l'un pour l'autre
le catalyseur
en même temps que la paix.
Mais si nous examinons
notre relation, il apparaît
clair qu'à part quelques brefs
instants où quelque pensée
nous fut vraiment commune
de même que très
personnelle, une telle chose
n'a pas existé entre nous.
Et il nous est interdit de
rêver à autre chose que ce à
quoi les relations possibles
entre deux êtres comme nous
nous limitent.
Je crois que nous manquons
l'un et l'autre,
de la confiance
et de l'admiration
la plus spontanée
l'un envers l'autre,
cela s'expliquant peut-être
par le fait que nous ne nous
sommes pas choisis.
Ce que je veux dire s'appuie
sur des malaises réels:

si j'hésite à la confrontation
entre toi et mes "amis"
du Q.L. ou encore Michel,
c'est qu'au fond j'ai peur
de devoir prendre parti
contre toi; de la même façon,
si tu prêtes une attention
si marquée aux propos
de Michel Benoit sur moi,
c'est qu'au fond,
tu ne demandes peut-être
qu'à le croire.
Nous donnons d'un autre
l'image que nous en faisons.
Et c'est un étrange dualisme
qui joue entre nous.
Ainsi t'ai-je décrit à France
de la façon la plus
amoureuse; elle t'a adopté
rapidement et totalement.
Ainsi m'as-tu présentée
à Claude Savoie de la façon
la plus amoureuse; et tu m'as
dit qu'il m'avait aussi
adoptée d'emblée.
Cela, je crois,
est assez significatif.
Cet amour
que nous nommons
notre amour n'est pas plein.
Cela à cause des divergen-
ces que tu as suffisamment
énumérées dans ta première
lettre pour que je puisse ici
les passer sous silence.

J'ai aussi quelques détails
dans ta lettre, qui sont le plus
souvent des désaccords à
marquer.
D'abord,
il n'est pas question de
"partager mon amour avec
quelqu'un d'autre".
Si tu voulais ici parler
de Michel, je ne crois pas
que tes soupçons soient
exacts; il m'impressionne,
oui, mais il me fait peur
tout autant et nous
ne sommes ni l'un ni l'autre,
tenants de valeurs
semblables.
Je t'accorde qu'il est à
l'autre extrême, en effet un
aspect de ce que je cherche
et de ce que je refuse.

Mais rien ne sert, devant
cela, de diminuer le rôle
que tu joues auprès de moi:
tu n'es ni ma défrustration
sexuelle ni ma défrustration
spirituelle bien que tu aies
effectivement aidé
à celles-ci.
Cela, je crois, était
une période initiale, et non
le résumé de notre relation.

Et je ne crois pas qu'il y ait
en moi des oppositions
si fortes que la vie me soit
"impossible".

Un tel catégorisme
est dangereux, d'autant plus
que ces phénomènes que
tu poses comme m'étant en
un sens particulier sont très
généraux, la seule différence
étant que, pour ta part, tu les
as résolus il y a longtemps et
radicalement tandis que
j'y suis plongée et que j'en
sortirai, j'en suis sûre, d'une
façon qui en ses grandes
lignes m'est encore inconnue
mais que les événements
dessinent peu à peu.
Ma volonté en ce sens
est très claire et irréversible.
La "province" n'a rien à
faire à mes convictions,
elle ne fait qu'y poser des
obstacles.
Tu m'as piquée au vif,
tu le sais, je te le dis pour me
détendre quelques instants et
sourire un peu:
Denise R. est la dernière
de mes connaissances
qu'il me plairait de présenter
à qui que ce soit.
Elle a toujours représentée
pour moi le spécimen
de l'américanisme le plus
détestable et du maniérisme
le moins intelligent.
Sous un couvert charmant
et impossible.
Passons.

Je voulais seulement te dire qu'il est quantité de gens de province intelligents et audacieux et que la province n'est en rien assimilable à elle.
Enfin, en ce qui regarde la compétition amoureuse, tu sais fort Ivan, qu'il n'est pas question de cela.
Je ne suis pas Margo et je suis très paisible en ce domaine.

Ce qui m'apparaît le plus clair, c'est que nous avons manqué de progression amoureuse, de progression dans la connaissance.
Je ne parle pas ici de relations sexuelles; avec les expériences que nous possédions tous deux, elles étaient un complément naturel dès le début.
Mais je pense que si nous avions poursuivi un peu le dialogue des premiers jours au lieu de nous imposer une présence totale et trop imprévisible, nous n'aurions pas accumulé tant de querelles.
Je ne pense pas avouer ainsi la faillite complète de notre expérience, mais ses faiblesses dont nous portons ensemble la responsabilité.

Et ce qui me fait peur, c'est ce réquisitoire que nous dressons l'un contre l'autre.
Car toi aussi, à ta façon, tu me détestes.
Avons-nous donc si peur d'être seuls qu'il nous faut passer cela sous silence?
Mais l'amour n'est pas ce que nous croyons, ce dont d'autres nous donnent une image rose et répugnante, même chez des personnages intelligents.
Car ils sacrifient à leur couple plusieurs de leurs possibilités individuelles.
La peur.
La peur de ne pas rencontrer nous aussi "la" chose, l'amour, qu'on a placé au centre quand il n'est peut-être et que très rarement, une circonstance heureuse.
Et nous, qui voulons à tel point remettre en question cette civilisation, n'oserons jamais toucher à un tel mythe.

Si nous arrivons à le faire ce ne sera pas rationnellement mais sous l'effet des déceptions répétées et comme par vengeance.
Ivan, je crois pourtant à un amour très particulier entre nous.
Mais devons-nous pour cela nous soumettre au processus commun et supporter ce qui, toujours, a fait faillite même si partout, on a rationalisé et exalté cette faillite?

La décision que tu m'as demandée, que tu pressens sans doute maintenant n'est pas si égoïste qu'il y paraît.

Je désire vivre seule en septembre.

Cela, en dernière analyse, parce qu'une vie commune, tant que je n'en aurai pas senti la nécessité, ne saura faire de moi qu'une insatisfaite et par là même recommencer cette longue suite de combats qui furent les nôtres.

Pourtant je te désire Ivan et je souffre de cette décision que je ne peux pas ne pas prendre puisque c'est celle en laquelle je crois.
Mon incertitude n'est pas tant vis-à-vis toi que vis-à-vis moi-même, très longue mais inévitable.
J'ose te demander de réfléchir à tout ce que je viens de t'écrire et de croire que ce sont là mes véritables motifs, et de me faire parvenir aussi une réaction claire.
Dont j'ai peur, je l'avoue, car si ce soir j'ai voulu te dire posément et sans passion ce que je considère égal à moi-même, il n'en demeure pas moins que j'ai, plus que jamais, besoin de toi.
Tout est si difficile.
Mais nous n'échapperons à rien.
Tu sais que je voudrais être près de toi: et refaire les gestes de l'amour car eux, sont vraiment devenus nôtres.
Savoir si tu le désires encore.
Je t'embrasse en mon attente.

Lise

18 juillet 1966

(Lettre de réclamation syndicale envoyée à la direction de la bibliothèque de l'Université de Montréal).

Je, sous-signé, déclare nos droits acquis et notre désir de les conserver.
Ces droits, présentement, touchent l'horaire de travail ordinairement en cours pour les aide-bibliothécaires II, travaillant sur les chiffres: soit de 9 heures à 17 heures, soit de 17 heures à 22 heures.
Je demande que soit conservée l'ancienne cédule de travail, avec les quelques modifications que nécessite l'embauchage de deux nouveaux employés à ce poste.

Je, sous-signé, réclame que soit maintenu le poste d'aide-bibliothécaire II, travaillant de 17 heures à 22 heures du lundi au vendredi inclusivement, et de 9 heures à 16 heures 30 tous les samedi.
(Voir, pour un horaire exact, la feuille "d'horaire suggéré").

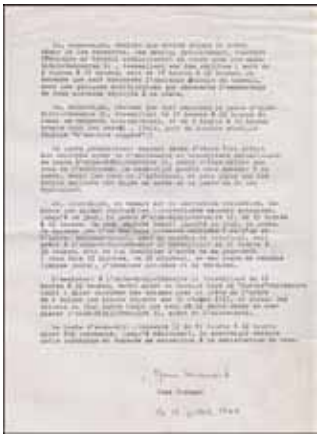
Ce poste présentement vaquant devra d'abord être offert aux employés ayant de l'ancienneté et travaillant actuellement au poste d'aide-bibliothécaire II, avant d'être offert aux gens de l'extérieur.
Le sous-signé pourra donc accéder à ce poste, avant les gens de l'extérieur, et cela parce que les autres employés ont signé un refus de ce poste ou son équivalent.

Je, sous-signé, me basant sur la convention collective, demande que soient corrigés les inconvénients majeurs entourant, jusqu'à ce jour, le poste d'aide-bibliothécaire II, de 17 heures à 22 heures.
Un seul employé tenait jusqu'à ce jour, ce poste.
Je demande que l'un des deux nouveaux employés (ou l'un et l'autre, successivement, dans un système de rotation), soit prêté à l'aide-bibliothécaire II travaillant de 17 heures à 22 heures, afin de lui faciliter l'accès de sa pose-café (deux fois 15 minutes, ou 30 minutes), de ses jours de maladie (quinze jours), d'absences motivées et de vacances.

L'assistant à l'aide-bibliothécaire II travaillant de 17 heures à 22 heures, devra aider ce dernier lors de "corvée" surchargée (soit: aller chercher des volumes pour le prêt de l'ordre de 1 volume par minute réparti sur 20 étages!!!), et placer des volumes en tout autre temps que ceux où il devra aider ou remplacer l'aide-bibliothécaire II, ayant de l'ancienneté.

Le poste d'aide-bibliothécaire II de 17 heures à 22 heures ayant été surchargé jusqu'à maintenant, le sous-signé dénonce cette surcharge et demande sa correction à la satisfaction de tous.

Yvan Mornard.



19 juillet 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Rêvant de: partir!
ou plutôt: aller quelque part.
Et durant ce temps: écrire.

Quatre pages par jours
durant trois cents jours:
mille deux cents pages.
Mêler “Don Quichotte”
à “Zorba” mais où le ridicule
devient: le sédentaire
et ses moeurs absolus.

L’écrire en double copie
dont l’une me reste et l’autre
à Luc Racine par la poste.
Ainsi du journal de bord
(deux pages par jour)
et des interviews.

Soit:
rêver ce que nous vivons.
Sylvie Roche. Michel
Benoit.
Et peut-être avec moi:
Hélène Bourgault.

Nous ne nous écrivons plus
et le temps passe, et pour
être franc: désespérant,
ne sachant
ce que nous pensons si loin
l’un de l’autre.
Ma vie bouleversée, ne
sachant plus où me lancer,
travaillant pourtant,
organisant le groupe
littéraire, et le 28 juillet
sa réalisation.
Mais le 1er août devant
décider, si nulle fin n’arrive,
d’un très long dragage.
Devant donc abandonner
le groupe, naissant,
et Luc Racine m’avouant
me regretter déjà.
Devant donc partir
le 1 septembre, sur le pouce,
et sans argent,
pour, en quelque sorte,
le tour de la terre.
Mais toi.
Et moi pour toi.
Où avons-nous perdu mais
avons-nous perdu
ce qui nous manque encore.
Est-ce plutôt de ne pas
l’avoir encore atteint.
Me désespérant donc
de ma petite vie bourgeoise
et de mes rêves d’être le
riche écrivain et professeur
visitant l’étranger en avion
à réaction.
Che Guevera.
Mais où est Che Guevera.

Pensant donc me réchapper
à tout prix de ma vie
insensée de jeune délinquant
bourgeois rêvant d’être aimé
plus qu’il n’aime et recevant
toujours plus
qu’il ne donnera.
Surchargé de dons.
Jeune fils à papa se croyant
un courage par le fait
de gagner sa vie
tout en se volant une place
de professionnel.
Catholique américain.
Brave monde que le nôtre
où l’amour se confond
si facilement
avec la possession.
Étant donc descendu si bas.
Croyant encore à l’éternité.
Mais nous réchapperons-
nous de l’enfer.
Ah, si nous partons,
nous y reviendrons!
Mais partirons-nous.
Aurons-nous,
un seul moment de notre vie,
autre chose qu’un coeur
de bourgeois.
Même l’esprit doit périr.

Mais comment te dire que je
t’aimes étant ce que je suis.
À moi seul, je fume la vie
d’un homme chaque année.
Nous savons que les
civilisations sont mortelles,
mais quand saurons-nous
détruire notre propre univers.
Dès lors
nous serons des hommes.

Yvan

Je t’en prie, écris-moi.
Et si tu peux,
viens à Montréal.

20 juillet 1966

(Carte postale reçue
de ma soeur Germaine
en Belgique).

Cher Yvan,

Je suis à Anvers
avec maman.
Je visite la Belgique.
Papa est en Allemagne.
Les gars sont en Hollande,
pour apprendre
le Néerlandais.

Bonjour de maman.
Amitiés et becs
sur ton épaisse barbe.
Germaine.

21 juillet 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Ivan,

comment te répondre.
À toi dont chaque ligne
m'est parfois si claire
et parfois si trouble.
Incapable encore d'envisager
la possibilité seule de ton
départ;
voilà ce que je suis;
je ne peux t'en dire plus,
ni moins, sûrement.
Cette sorte de neutralité
de plus en plus éclatante,
qui est la mienne,
n'a rien pour t'aider.
Nul retour ne pourrait le
faire non plus.

Qu'as-tu à tant vouloir
regarder le monde?
Nous savons bien que
nous n'y trouverons jamais
que dégoût, de ce regard
si particulier et sans cesse
finalement retourné
vers nous-mêmes.

Ne jamais te perdre
et ne jamais être ensemble.
Un amant.
Une maîtresse.
Chacun sait qu'il a quelque
chose de séparé à accomplir
et qu'il ne peut en être
autrement car nous
ne sommes pas, au sens
où l'amour conforme le dit
"faits l'un pour l'autre".
Souvent heureux pourtant,
nous le sommes.
Il en est qui sont morts avant
d'avoir connu autre chaleur
qu'une idée:
Jean Corbo auquel
je ne cesse de penser
(l'explosion, l'inconscience
d'avoir tant servi une cause).
Mais nous, nous avons
connu cette chose d'oublier
parfois toute autre chose
que la possibilité de notre
présence l'un à l'autre, et
cela en quelque sorte, nous
mettait déjà de l'autre côté.
Mais tu ne veux pas
d'une maîtresse, ainsi.

Je me refuse à me laisser
parler.
L'image que j'ai de toi
m'est encore douce car celle
que tu veux peut-être trop
me donner maintenant
est celle que j'avais peine
à reconnaître.
Jalouse de ton passé
et de ce qui t'attire, je sais
qu'il m'est impossible
de participer à cette vie qui
me fera toujours peur.

Qu'ai-je alors à t'offrir
que tu ne considères pas
comme une soustraction?
Rien d'autre que cette sorte
de plainte sans justification,
qui monte en moi:
il ne faut pas que tu partes.
Ivan.
Je t'en prie.

Lise

23 juillet 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Mon amour,
une très courte lettre.
Devant selon mon habitude,
à la dernière minute
de la journée, terminer
la lecture de manuscrits pour
l'Estérel.
Ayant été hier
chez Luc Racine et
Micheline Bouchard-Dorval
avec Michel Beaulieu et sa
femme: tirant donc quelques
projets littéraires
dont je te reparlerai.
Parlant aussi d'archéologie.
Rêvant ensemble de plongés
sous-marines
et de trésors cachés.
(Ne ris pas trop).
Les îles du St-Laurent
comptent au moins
deux cents naufrages
importants et anciens.

Comment se portent
tes invités?
Il est sûrement bon
que tu rencontres des gens
dégourdis.
Il doit bien y en avoir
à Rouyn: mais sans doute
cachés.

24 juillet 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Nous ne commençons plus
nos lettres par des "mon
amour", mais nos prénoms.
Ce qui me fait,
une fois de plus, croire que
l'amour n'est pas sérieux.
Mais bien un retour à la
mère et à Dieu.
Je crois à un attachement.
Rien de moins.
C'est la seule fidélité
possible.
Et nous avons toujours
quelques attachements.
Nous vivons décidément
dans des mondes différents.
Nous n'avons pas le même
langage, mais chacun parle
la langue de son groupe.
Tu es venue vivre avec moi,
tu m'as convaincu
de te laisser partir,
et tu m'offres maintenant
d'être ton amant à distance,
ce que, bien sûr,
je ne refuse pas.
Puis tu me demanderas
d'être un simple ami.
Et puis quoi.
Tu fais partie de ces gens
qui craignent tant de perdre
qu'ils n'ont finalement
que la petite part de chacun.
Je crois valoir décidément
plus que ce que tu me
demandes.

Tu me diras être paisible en
amour et ne pas rechercher
mille changements.
Ce que je réfute carrément,
regardant qu'il t'arriva
plusieurs amants
en une seule année.
Tu te leurres comme toutes
les femmes de mauvaise foi.
Margot est plus calme
que toi.
Tu te laisses impressionner,
aussi bien dire,
une fois par mois.
Ici, évidemment,
tu seras piquée.

Comme disait mon père,
une femme n'oublie jamais
que tu as manqué
de l'admirer.
Je n'ai pourtant jamais cessé
de t'admirer
dans ce que tu as de meilleur,
et j'oserais dire
le journalisme.
Ta vie de tous les jours,
par contre, ne mérite pas, ce
que par ailleurs, tu mérites.
Tu adores les complications
inutiles et les interminables
explications.
Physiquement tu ressembles
à Hélène, et même dans ta
façon de regarder les gens.
Vous souffrez, si j'ose dire,
d'un déséquilibre méritant
qu'on s'y arrête.
Mais mon métier n'est pas,
ici, d'arrêter.

Je crois que nous détestons suffisamment pour ne plus avoir peur, sinon par infantilisme, de rester seuls. Nous ne nous sommes pas “choisis”, dis-tu.
Je dis:
tu ne t’es pas encore choisi.
Tu es carrément insatisfaite dès que tu me regardes.
Je ne suis pas l’homme idéal.
Tu es en cela, comme ma mère, qui toute sa vie durant, rumina son insatisfaction envers mon père.
Elle ne sut pourtant jamais se satisfaire d’un seul homme, amant ou ami.
Sa vie se passa
à critiquer son milieu,
le comparant évidemment
à son rêve impossible.
J’aurais tué ma mère
si j’en avais eu le courage.
En cela, j’ai carrément péché.

Mais nous ne serons jamais seuls en cela que
nous ne manquerons jamais d’accouplements, si nous le voulons bien, ce que je veux déjà très clairement.
Je ne renie pourtant pas mon désir d’être avec toi et de nous accoupler.
Mais la fidélité que je te porterai, si comme tu le dis, tu me quittes aussi en septembre, ne pourra pas être celle que je te portais, mais quelque chose
de plus que l’amitié.
Je refuse décidément
de rêver ma vie.
Les amours malheureux
ne sont pas, carrément pas,
ce que j’ai décidé de vivre.
Ma vie est courte
et je le sais trop bien.

Cette lettre est violente,
je le sais très bien.
Je mesure à chaque ligne
ta réaction.

Mais je sens partout dans tes lettres que tu as peur
des mots, comme de toute aventure, et que c’est à moi de corriger, d’épurer ce que tu m’écris à mots voilés.
Je ne doute pourtant pas qu’un jour tu te lances et apprennes le sens
de l’aventure et du risque.
L’intelligence n’est pas tout, il faut savoir en jouer.
Et c’est cet espoir (et non le besoin de coucher qu’il m’est très facile, comme à toi, de satisfaire) qui me fait accepter de te revoir
et de te fréquenter comme amant parmi d’autres.
Mais sois assurée,
très clairement, que si tu deviens une espèce de Renaude Lapointe,
je serai l’un des plus intolérants envers toi.
Car je sais
que tu auras gâché ce que tu pouvais nous donner.
Je suis de ceux qui poussent à leur perte quiconque détient la place qu’un meilleur
pourrait occuper.
Je dois croire en l’humain plus qu’en l’individu.
Ce que j’ignorais.

Parlons maintenant d’autres choses.
J’ai reçu ma rétroactivité et un premier salaire.
Je t’envoie un chèque de $131 mais pour le début de septembre seulement.
J’ai dû débourser $125 pour m’habiller: premier versement.
Et comme , mes dettes payées, il ne me reste qu’une cinquantaine de dollars,
je me vois obliger
de te rembourser
avec mon salaire d’août.

J’aimerais que tu viennes passer une fin de semaine chez moi,
le 16 août de préférence.
J’aurai, à ce moment, reçu mes habits, et pourrai “être beau” pour sortir avec toi.
Écris-moi ce que tu en penses... après tout ce que je t’ai dit.

Je t’embrasse, et soyons francs, avec quelque chose de plus.

26 juillet 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Il est un certain cynisme
qui n'est que l'apeurement
de la déception.
Mais tu possèdes à merveille
ce don de savoir où le placer.
Rassures-toi: le résultat n'a
tout de même pas manqué.
J'ai eu mal,
cela peut t'apaiser un peu.

Ivan, tu n'as pas cru un mot
de ce que je t'ai écrit et que
je pensais profondément.
Mais tu as donné libre cours
à tes thèses à mon sujet
d'une façon
- relis-toi, tu es allé
jusqu'aux menaces -
qui appelait la riposte.
Je n'ai en moi ce soir aucun
calme comme celui auquel
je faisais appel quand
nous nous querellions.
Mais, quelle que soit
l'impulsion à laquelle
je cède, je ne crois pas être
de celles qui posent les
gestes bêtes grâce auxquelles
tu entretiens ton mépris
des femmes.
Tu peux à ta guise
me comparer à ta mère
ou à Hélène. Du moins,
avoue que ma position
est alors conséquente.

En effet, je suis insatisfaite;
cependant personne n'aura
à souffrir quotidiennement
de ma perpétuelle
insatisfaction et n'aurai-je
rien pour trop l'entretenir.
Mais rien ne sert
de m'arrêter en ceci.
Les motifs qui me poussent
et que j'ai déjà exposés
sont les seuls.
Quoique tu en penses.

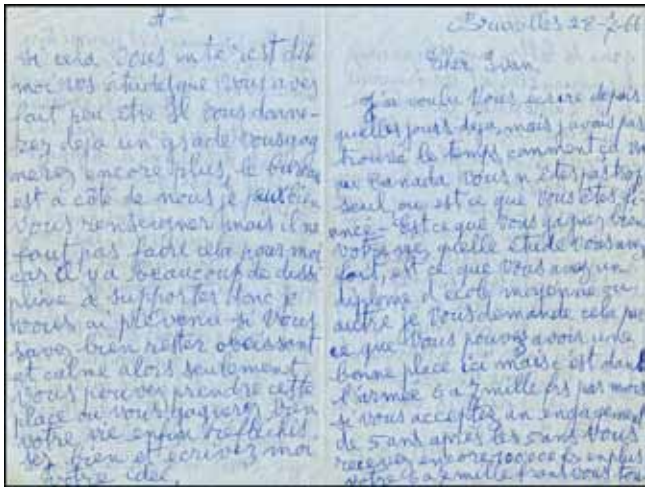
La chose que je me reproche
le plus,
c'est mon inconscience,
ma façon de croire qu'on me
pardonnera toujours tout.
Les choses et les êtres
m'effleurent, il est vrai.
Mon excès de confiance,
pour sincère qu'il fût
en t'écrivant, ne pouvait
avoir d'autre résultat.

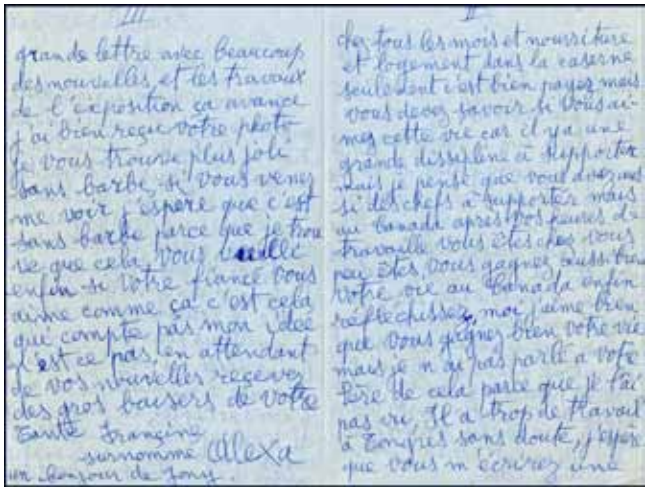
Tu vois bien qu'essayer
d'être plus dure
ne me réussit pas,
ne me réussira jamais.
Je ne veux pas tomber dans
le pathos, puisque tu veux
fermer la porte au sentiment.
Mais crois-moi, il n'est pas
question de "m'accoupler"
avec qui que ce soit.
Il y a trois mois que je n'ai
de relations sexuelles (sauf
ces quelques jours en juin)
et considéré dans le sens
"d'accouplement", cela ne
me pèse d'aucune façon.
Tu sais aussi fort bien
que je ne t'ai jamais trompé,
par un désir de voir du neuf
ou par quelque désir
que ce soit.
J'ai aimé et appris à faire
l'amour avec toi, ce que
je considère toujours comme
nos moments privilégiés.
S'il est question d'autre
chose comme d'un simple
jeu d'intelligences entre
nous,
je n'ai qu'indifférence.
Dans ces circonstances,
je ne vois pas ce que j'irais
faire à Montréal.
Je ne suis pas devenue
si banale qu'il me faille
"sortir" et m'accoupler
pour être heureuse.
Nous sommes épuisés
par cette trop longue et trop
grave querelle, Ivan,
et je t'en prie,
cessons de nous déchirer.
Je n'en ai pas pris
l'initiative ce soir mais rien
ne me laisse plus
désemparée que la haine.
Ivan, tu sais bien que je me
dois de faire ce que je crois.
Pourquoi faut-il défigurer
tout le reste.
Même cette tendresse que
je sais plus comment dire.

(Lettre reçue
de la soeur de mon père,
Alexa, en Belgique).

Cher Yvan.
J'ai voulu vous écrire depuis quelques jours déjà, mais j'avais pas trouvé le temps, comment ça va au Canada vous n'êtes pas trop seul, ou est-ce que vous êtes fiancé. Est-ce que vous gagnez bien votre vie, quelle étude vous avez faite, est ce que vous avez un diplôme d'école moyenne ou autre je vous demande cela parce que vous pouvez avoir une bonne place ici mais c'est dans l'armée 6 à 7 milles frs par mois si vous acceptez un engagement de 5 ans après les 5 ans vous recevez encore 100,000 frs en plus votre 6 à 7 mille francs vous touchez tous les mois et nourriture et logement dans la caserne seulement c'est bien payer mais vous devez savoir si vous aimez cette vie car il y une grande discipline à supporter mais je pense que vous avez aussi des chefs à supporter mais au Canada après vos heures de travail vous êtes chez vous peut être vous gagnez aussi bien votre vie au Canada enfin réfléchissez, moi j'aime bien que vous gagnez bien votre vie mais je n'ai pas parlé à votre Père de cela parce que je l'ai pas vu, il a trop de travail à Tongres sans doute, j'espère que vous m'écrirez une grande lettre avec beaucoup de nouvelles, et les travaux de l'exposition ça avance j'ai bien reçu votre photo je vous trouve plus joli sans barbe, si vous venez me voir j'espère que c'est sans barbe parce que je trouve que cela vous vieilli enfin si votre fiancé vous aime comme ça c'est cela qui compte pas mon idée n'est-ce pas, en attendant de vos nouvelles recevez des gros baisers de votre tante Françine surnommée Alexa.
un bonjour de Tony.

Si cela vous intéresse dites moi vos études que vous avez fait peu être il vous donnerez déjà un grade vous gagnerez encore plus, le bureau est à côté de nous je peux bien vous renseigner mais il ne faut pas faire cela pour moi car il y a beaucoup de discipline à supporter donc je vous ai prévenu si vous savez bien rester obéissant et calme alors seulement vous pouvez prendre cette place ou vous gagnerez bien votre vie enfin réfléchissez bien et écrivez moi votre idée.





rien ne fut plus néfaste que son
blanc
mais elle rit mille
éclats blancs reléguant la monotonie
soudain des lattes du parquet
MAIS
nous vécurent tout l'hiver enfermés soli
dément plus qu'ils ne le proclamèrent
dès lors l'herbe refleurit latérale
notre monotonie jusqu'à
constater dehors la route
droite se perd
d'où nous avons déclarer ne plus croire en la franchise
tirant d'autres routes
se perdant en mille
perspectives qu'elle nomma mon chant
du cygne
et surtout dans le lac artificiel ten
dant la plume au plus beau
des sagesses se perdant mille
routes et monotones glissent sur l'eau
dira-t-elle mais
je vous aime et
plus nous allions plus elle
cessa de lire mais
je ne sais quoi d'illusions perdues
l'écoute me
chanter mille chants anciens redonnent le
goût de son
illusion dit-elle
Parlant donc d'autres choses et sérieuse rivière éternellement s'enfante dans son tombeau.
Car nous ne cessèrent jamais d'en douter.
Ayant beau jeu dès lors de lui mentir.

28 juillet 1966

TEXTE D'ACCUEIL
POUR
LA PREMIÈRE RÉUNION
(chez moi)
DE LA REVUE
QUOI.

Nous nous réunissons
ce soir, non par désespoir,
mais dans la certitude de
quelque chose à accomplir.
Ce quelque chose n'est pas
non plus une chose
désespérante,
mais bien plutôt une façon
de réinventer,
pour ne pas dire inventer,
notre conscience.
Cette chose se nomme art,
littérature ou philosophie.
En un mot: la pensée.

Il est bien des moyens de
penser et de pratiquer l'art.
Certains préfèrent s'isoler
le plus souvent, d'autres
discuter sur ce qu'ils font,
et à mesure qu'ils le font.
De grandes consciences sont
nées de ces deux méthodes.

Mais une chose demeure
indéniable: la conscience
est un appel à la conscience
d'autrui.
C'est à cet appel que nous
espérons satisfaire par nos
réunions.

Comme nous le sommes
nous-mêmes, nos groupes
sont voués à la mort.
Et bien avant de mourir,
les groupes, comme tout
organisme, sont appelés
à se renouveler, peut-être
à s'améliorer, à se dénouer
d'avec certains
de ses membres.
Mais avant de mourir,
nous avons à inventer.
Et c'est ici ce que nous
pouvons nous permettre
d'espérer.

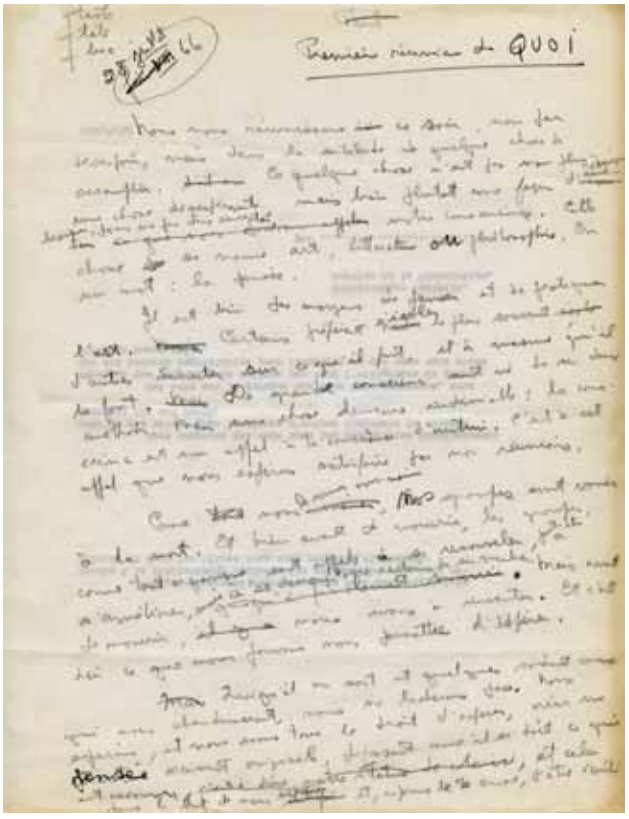
Quoi qu'il en soit et
quelques soient ceux qui
nous abandonneront,
nous ne lâcherons pas.
Nous espérons, et nous
avons tous le droit d'espérer,
créer une pensée vraiment
originale, dépassant comme
il se doit ce qui est reconnu,
et cela dans le but de nous
exprimer et, espérons-le
encore, d'être écouté
à l'échelle des nations et non
seulement à celle
de six millions d'habitants,
c'est-à-dire dix milles
lecteurs au maximum.

Nous devrons donc nous
réunir, très patiemment, avec
un acharnement tout spécial,
afin de nous poser
des questions essentielles.

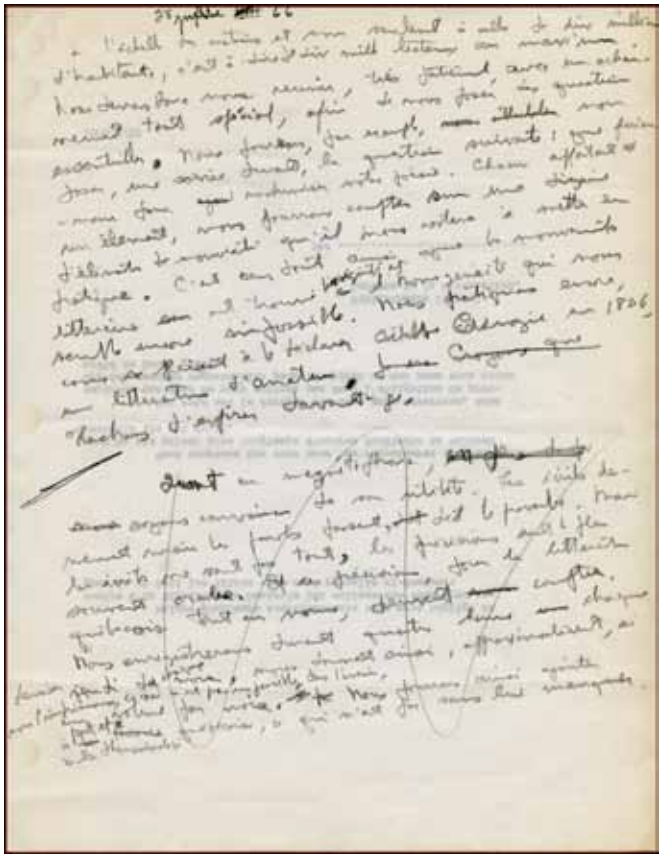
Nous pourrons, par exemple,
nous poser, une soirée
durant, la question suivante:
que ferions-nous pour
moderniser notre poésie.
Chacun apportant
un élément, nous pourrons
compter sur une dizaine
d'éléments de nouveauté
qu'il nous restera à mettre
en pratique.
C'est sans doute ainsi que les
mouvements littéraires ont
trouvé l'originalité
et l'homogénéité qui nous
semble encore impossible.

Nous pratiquons encore,
comme se plaisait
à le déclarer
Octave Crémazie en 1866,
une littérature d'amateurs.

Tâchons d'espérer
davantage.



Première réunion de QUOI



29 juillet 1966

Le taxi roulait lentement
vers l'université.
Je fumais plus lentement
encore.
Je les vis roulant
à toute allure en scooter
et je dis: dieu.
Lui et elle assise comme
à cheval derrière lui.
Soudain réconciliés
l'un et l'autre dans le même
élan de vitesse.
Me dépassant
et me franchissant
et sans me voir les suivre
jusqu'à leur disparition.
Respirant l'air de l'automne
et fumant.
Seul écoutant la voix grave
d'une chanteuse américaine.
Chantant donc
entre les buildings.
Dans un taxi roulant
vers l'université.
Les regardant passer et
comme en rêve
et sans entendre le bruit
des moteurs.
Chantant donc dans le
silence mais sans le pouvoir
désirant vous embrasser
Sylvie Roche
et toi Michel Benoit.

NOTES

- la haine des bureaucrates et des petites intelligences envers les grandes libertés

- la dépossession de l'argent: le gaspillage québécois

- les prêtres forment un abcès en train de crever

- la vérité divine en tant qu'intelligence trop facile

- le voyage en tant qu'aliénation (tourisme) et fuite (exil) contre le voyage en tant que profondeur

- la guerre en tant que phénomène de la droite (conserver les marchés extérieurs, le niveau de vie, la religion, etc.)

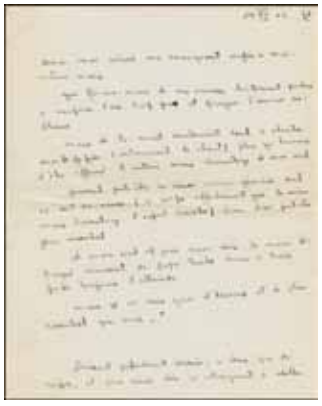
- j'ai longtemps rêvé de vivre dans les cavernes (nous en sortons à peine)...

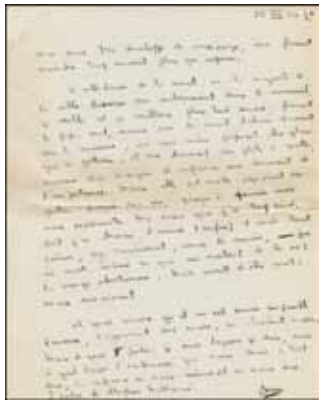
(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Très chère Lise,

je suis très fatigué
mais plein d'espoir en la vie.
Aie-je le cancer à la gorge,
ou vais-je encore vivre
longtemps: je dois voir
un médecin.
Une garde-malade,
amie de ma belle-mère,
me laisse tout craindre
et par là tout espérer.
Ma vie, pourtant, importe
peu.
J'ai pleuré de joie, à la fin
de notre première réunion
littéraire, où, désastre,
le magnétophone
ne fonctionna pas, où
n'étaient présents
que Nicole Brossard
(m'apportant
La barre du jour #7
où je publie une nouvelle :
DÉFENSE D'AFFICHER),
Luc Racine,
Jacques Marchand, Michel
Beaulieu et Raoul Duguay.
Mais de quelle présence!
me ruinant à leur payer
l'alcool et les pâtisseries,
mais de quelle joie!

Je t'écris donc mon journal
intime:
" d'être seul et plus que
désespérément à respirer
l'air pur de la nuit
(la douceur presque mais de
je ne sais quoi) seul: sans toi
et sans autres femmes que
des maîtresses d'occasions
mais plus encore
sans ce que je ne saurais
nommé sinon moi-même
me manquant enfin
à moi-même mais
que ferons-nous
de ces années lentement
perdues à respirer l'air
trop pur et presque l'amour
sublime
mais de la nuit seulement
seul à chanter sur le papier
(retrouvant le chant) plus
qu'heureux d'être affamé
d'autrui
mais davantage de moi seul
pouvant peut-être m'aimer
comme jamais nul ne sut
m'aimer (ce corps
affadissant que le mien mais
davantage l'esprit acerbe)
d'un désir peut-être plus
essentiel
de vivre seul et pour ainsi
dire le moine défroqué
creusant sa propre tombe
mais à trois pieds toujours
d'atteindre
mais je ne sais quoi
d'heureux et de plus
essentiel que moi."
Désirant profondément
dormir, à deux pas du repos,
et pour ainsi dire
m'astreignant à veiller
auprès d'un mort imaginaire





(qui ne pourra jamais être
moi malgré ma propre mort)
désirant plus que tout penser
à ce que jamais
je n'ai vraiment pensé:
moi-même à t'écrire
à deux pas de te dire
que je t'aime craignant
pourtant de me perdre
(d'être moins aimé que j'ai
besoin) comme je me suis
déjà trop perdu,
presqu'inutilement, croyant,
moi aussi,
qu'on me pardonnerait tout,
et pour ainsi dire
d'être aimé par un dieu.
Craignant plus que
te détestant (beaucoup plus)
le refus trop souvent
prononcé par les femmes,
mais non par les maîtresses
dans le cynisme, les seules
à me laisser croire en ce qui
jamais pour moi, n'existera
en elles; ma mère pourrissant
dans la terre, comme
mes propres excréments,
m'obsédant encore.
Ma maigreur, l'obsession de
mon adolescence, me faisant
craindre même les mots
d'amour comme
le mensonge,
l'autre obsession, mon sens
très développé
du mensonge, me faisant
craindre trop souvent plus
qu'espérer.

À cette heure de la nuit où
la majorité de la ville
déverse son subconscient
dans le sommeil, je veille et
je veillerai plus tard encore,
fumant la pipe, seul, assis
sur le court balcon donnant
sur la cuisine, où ma mère
préparait des glaçages
à gâteau, et me donnait
les plats à gratter, comme
une marque de confiance
me donnant de l'importance.
Mais elle est morte ignorant
emporter, presque ma vie,
jusqu'à pourrir
avec mes excréments.
Ma mère que j'ai trop aimée,
dont j'ai besoin d'avouer
(enfin) l'avoir tant aimée,
me ravissant, sans le savoir,
par sa mort,
même ce qui restait de la vie:
la vierge chrétienne.
Mort avant d'être mort:
mais survivant
et quoi encore qu'il m'est
encore impossible d'avouer,
l'ignorant donc encore,
m'obsédant encore.
Mais de quoi parler,
je suis bizarre je sais, mais
de quel baiser t'embrasser
qui nous donne à tous deux,
la confiance
en nous-mêmes, et en nous
deux.

L'échec
de Stéphane Mallarmé.

30 juillet 1966

(Esquisse
d'une fiction inachevée...).

KATABABA

Ayant donc connu
la solitude et même l'amour
au plus profond
de la solitude je décidai
de partir quittant ce qui nous
appartenait encore pour aller
vers le paradis perdu
ou plus simplement vers
ce que l'on se plaît à
nommer mais je ne sais quoi

regardant les meubles
la chambre silencieuse
et surtout les livres
et ces portraits de femmes
se succédant au cours des
années sans jamais demeurer
plus qu'un souvenir dont on
se souvient plus calmement
les soirs de pluies
ou de neiges alors que tout
nous attire vers le silence.

Préparant le départ
les papiers pour passer
d'un pays à un autre
les instruments servant
au voyage je vous revis toi
et lui un jour de grand
empressement alors qu'ayant
pris un taxi je vous croisai
sans que vous ne me voyiez
et sans que vous ne me
parliez mais vous regardant
passer à toute allure sur un
scooter silencieux recouvert
par le bruit d'une chanteuse
américaine vous regardant
toi et lui que j'aime tant
et qu'il me sera difficile
d'abandonner de laisser en
arrière comme le sillage
blanc derrière le navire mais

devant partir
la solitude plus que l'amour
important à la carrière
d'un homme n'étant pas
facile à un homme
de se donner à sa carrière et
ma carrière plus que l'amour
étant mais je ne sais quoi
vous revoyant encore toi et
lui serré l'un contre l'autre
sur un scooter allant à toute
allure vers je ne sais quoi
t'agrippant à lui et comme
à cheval sur le scooter et
comme sur un cheval
fougueux sortant soudain
du rêve mais
le jour passa lentement
sur la vision que j'ai gardée
de vous et je fumai
jusqu'aux heures avancées
de la nuit
la pipe sur le balcon tandis
que la majorité de la ville
déversant son subconscient
dans le sommeil me laissait
rêver d'autres rêves et plus
profonds que ceux
du sommeil
la solitude plus que l'amour
m'appelant vers le paradis
perdu

alors elle
- tu es bien certain que tu
vas partir

alors moi
- oui
- et tu vas me quitter comme
ça
- oui comme ça
- ne gueule pas tu sais
que tout passe et que tu
m'oublieras plus vite que tu
m'as connu encore un autre
après tout
voyant ses yeux que
je ne reconnaissais déjà plus
et comme en terre étrangère
déjà dans mon amour
lui-même et comme
en moi-même l'oeil de dieu
me laissant désormais plus
qu'indifférent

alors elle
- tu n'as pas de coeur

et ce qu'elle me disait
me semble aujourd'hui
la vérité même la solitude
était mon coeur et nul amour
ne pouvait y compenser mais

je vous revois toi et lui
après tant de querelles vous
réchappant vous relevant
sans cesse vers un amour
de plus en plus profond vers
une solitude essentielle
toi et lui sans que jamais
je n'atteigne au rêve que
vous étiez pour moi d'avoir
cru longtemps et presque
jusqu'ici encore à l'amour
véritable à cette belle chose
que l'on nous vante et que
l'on ne sait jamais
reconnaître
quand il se présente ou plutôt
qu'on ne sait jamais
accomplir ou plutôt où l'on
ne sait jamais se présenter et
vous étiez devant moi

me regardant à la gare et
comme attristés de mon
départ vous croyant
ayant besoin de vous croire
ayant besoin de croire
en d'autres amours que
les miens à vous regarder
je dis: dieu!
mais dieu est mort depuis
longtemps
alors toi tu as dit
tu reviendras alors toi tu as
dit nous nous ennuierons
de toi alors je suis parti et
plus qu'heureux de partir
enfin pour le simple motif
d'avoir entendu de vous
ce que personne encore
ne m'avait jamais dit.

PREMIERE PARTIE

Je suis parti sans savoir où
j'allais mais sachant devoir
partir passant d'une ville
à une autre d'un pays
à un autre d'une femme
à une autre mendiant ma
nourriture et mon logement
croyant et peut-être pour la
première fois en la charité
de l'homme que je fuyais
pourtant mais

allant vers une autre
conscience que celle qui me
poussait à fuir et cela sans le
savoir et cela sans même le
deviner bien qu'à présent
je puis dire l'avoir toujours
espérer surtout

à ce moment précis de mon
voyage dans une terre
imaginaire peut-être
mais réelle et plus que réelle
rencontrant Katababa
mendiant au coin d'une rue
achalandée d'une ville
où il s'arrêta

- tu es jeune pour mendier
tu es très jeune pour mendier

ne répondant pas
mais tendant encore la main
comme je la tendais
depuis déjà peut-être trop
longtemps

- cherches-tu un endroit
pour aller dormir

suivant donc Katababa
sans même savoir qui il était
mais pris d'une soudaine
confiance en cet homme
direct et sans flatteries
sa femme nous préparant
à manger et nous mangeant
Katababa sa femme son fils
sa fille et un enfant et moi
dans le silence le plus absolu
et sans échanger
que les mots nécessaires
à l'échange des plats
et comme j'allais remercier
Katababa et sa femme
de m'avoir accueilli
Katababa me déclara
ce qu'il était

- ne remercie personne car
si quelqu'un te reçoit chez
lui c'est qu'il a besoin de toi
plus que toi tu n'as besoin de
lui et je crois que c'est être
un homme que de se mettre
ainsi à la disposition de ceux
qui ont besoin de toi comme
tu l'as fait aujourd'hui en
mendiant

le silence revint dans la pièce
et nous fumant lentement
la pipe sans qu'un mot ne fut
échangé à nouveau et puis
vint l'heure d'aller dormir et
Katababa me montrant
une chambre
qui devait être mienne
pour longtemps encore.

31 juillet 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

toi,

te dire d'abord qu'il est bon
de sentir à nouveau s'établir
la parole entre nous.
Je sais bien que l'incertitude
et la solitude sont de plus
en plus confirmées, pour l'un
et pour l'autre, mais quelle
sorte d'espérance
nous habite encore.

te dire aussi que j'ai pleuré,
en te lisant, pour la première
fois non pas de détresse et
d'impuissance mais de trop
de vérité reconnue
sans autre désir.
Il arrive alors que je ne sais
plus parler, de peur de mal
m'approcher de ces zones
chez toi où tout m'est encore
mystère.
Mais je ne t'ai pas quitté.

Il semble impossible de
trouver *La Barre du Jour* ou
alors je suis trop impatiente.
Peux-tu m'en expédier
un exemplaire.
Je te lirai lentement et avec
découverte.

Plongée dans une étude sur
la cybernétique, j'ai hâte de
te parler de ce que
je considère comme une
de mes plus importantes
découvertes sur le plan,
disons académique,
cette année.
La suite
la plus vraisemblable
de l'évolution de notre mode
de connaissance.

Après trois mois ou presque
de silence, France m'a écrit
une pauvre petite lettre
où je ne la reconnais pas.
Elle m'inquiète.
Elle dit, comme tant
d'autres: je me survis.
Le fruit
de l'action catholique.
À trop vouloir s'oublier,
on finit par ne plus
se reconnaître ni s'accepter
et quand retombe l'action,
on est perdu.
C'est le défaut du christia-
nisme comme le nôtre qui est
de trop miser
sur l'existence.

La persévérance conduisant
à l'échec.

Je pense ici à Margo qui
m'a écrit des choses folles
et leur ressemblant trop.
Je crois
que si leur insouciance
n'était que l'à côté d'une vie
ayant une vie à creuser,
elle serait la solution,
le modus vivendi
le plus adapté à ce temps.
Mais cela semble
inconciliable; nous sommes
ainsi en transition
que nous nous torturons ou
nous ne faisons rien.
L'antiquité morale
à nos portes;
naître en l'an 2000 et plus
encore.

As-tu terminé ton inscription
en lettre.
Et ces ennuis d'argent.
Il y a si longtemps
que nous nous sommes parlé
de choses simples.
Le bonheur n'est pas,
mais le calme oui.
Celui que tu me disais,
l'autre nuit.
Je t'embrasse
très doucement.

Lise

2 août 1966

si l'or brille encore et
toi l'astiqueur des riches bijoux de famille
nous en virent qui marchaient encore
mais

- tu devrais changer d'emploi
- mais j'irais où
- j'sais pas
- ben quoi

l'étudiant s'astiquant au dépens du
mais celui-ci se lève contre les rois mais
payez votre impôt nourrissant les riches
nous en virent encore qui roulaient en automobile
après avoir longtemps mendier pour étudier mais
celui-ci se fatigue de donner aux mendiants bientôt
qui roulera au dépens de qui

- ici j'gagne ma croûte
- tu aimes ton patron
- non
- alors
- ici j'gagne ma croûte

et nous en virent encore un qui s'est enfui après
avoir écrasé son enfant.

3 août 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Mais quelle espérance
nous habite encore.
Car nous devrons, bientôt,
vivre loin de l'autre, sans
espoir véritable, infidèles
sans doute, nous rassurant
donc, et pour ainsi dire:
vivant à la moderne.
Mais à te lire, un moment de
faiblesse sans doute, j'ai cru,
malgré tout,
et bien davantage malgré
notre incertitude,
que je t'aimais.
Le faux pas, mais encore
bon, le bonheur n'existant
pas sans amour, dis-tu,
me laissant espérer, malgré
mon corps, tu le remarques,
et mon esprit, tu en souffres,
en la possibilité de vivre,
avec toi, à nouveau, et cette
fois, merveilleusement.

Mais tu douteras, à me voir,
tel que je suis, et beaucoup
plus si tu m'aimes.
Car je n'endure pas le doute
ainsi, et si j'ai demandé
à partir, comprends-le,
ce n'était pas
que je te refuse,
quand tu m'aimes,
mais plutôt quand tu doutes
de moi, au point
de vouloir me quitter,
me reniant comme tu le fais,
ne me considérant pas
moi-même
comme un objet de luxe,
au point de choisir dès lors,
malgré tout, de te quitter.

Mais sauras-tu vivre seule,
et j'en doute, ou plutôt,
iras-tu aussitôt vivre avec
des copines, t'aliénant ainsi
devant la difficulté,
que tu connais, d'ailleurs
je le crois, assez bien.
Comment espérer
si tu ne prends,
pour te mûrir, aucun moyen,
du moins véritable.

Mais je me trompe,
et je l'espère, tu choisiras
d'affronter la solitude, seul
moyen, du moins sérieux,
d'atteindre à ce que je dis.
À moins, bien sûr, de vivre,
et sérieusement, avec
une copine, plus sérieuse
que, malgré sa gentillesse,
Margo Dorion.

Sinon: quoi.

J'avoue douter, et carrément,
dès lors
de mon intérêt pour toi.
L'incertitude amoureuse
m'étant, comme tu le sais, la
plus cruelle perte de temps.
Car je n'ai qu'une vie,
et courte,
et ne rêve absolument pas,
tu le sais déjà, de la passer
à gémir autour de ce qui
ne s'atteint pas.

Mais je suis trop sévère, et
ceci, au fond, ne vient que
de ce que je perds,
malgré ces lettres, l'habitude
de te parler, et plus encore,
celle de t'embrasser.

Mais viendras-tu me voir, car
c'est ton tour, ou hésites-tu
tant qu'il vaut mieux
attendre,
mais je ne sais quoi.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

toi,

je t'embrasse tout de suite
parce que je m'ennuie.
Enfin août.
Enfin savoir
que je ne reviendrai plus ici
sinon comme une visiteuse
un peu plus aimée.
Je sens monter en moi le
renversement de la patience
que je m'étais faite.
Étudier bientôt et aimer ceux
que l'on rencontre
quotidiennement.

Dernier drame familial
(il en faut toujours un):
Claude retourne
en septembre à la vie laïque.
Temporairement, dit-il;
mais on sait ce qu'on peut
espérer.
Pour mes parents, c'est
la déception évidemment:
neuf ans d'illusion sur une
vie représentant la projection
selon ces principes
qui leur sont la seule base.
Et aussi l'orgueil paroissial
blessé...

Mais il y a plus que cela;
il est un peu inhumain
de devoir, à cinquante ans,
renoncer au seul espoir de
concrétisation de l'éducation
qu'ils ont voulu
nous donner.

J'ai une sorte de pitié
que je voudrais pas
que mes enfants éprouvent
un jour envers moi.
Autant ne pas en avoir
que de leur donner un si
inévitable et injustifiable
sentiment de culpabilité.

Mais nous nous écrivons
moins souvent.
Je te sens très loin et ne sais
plus ce qui peut être dit.
J'aurais besoin de te parler
mais j'aurais alors
l'impression très nette
de me servir de toi.
Ce qui m'est odieux
parce que trop vrai.

Je me souviens d'avoir
une fois avoué jusqu'où
allait mon arrivisme lorsqu'il
était trop servi
par l'intelligence; et d'avoir
découvert alors que j'étais
non émotive, mais voulant
l'émotion pour l'effet, et
que j'épuise mes amis avec
une sorte d'exaltation pour
toujours me retirer ensuite.
Qu'as-tu de moi, Ivan,
sinon cette image là
où je me déteste
et me reconnais le plus.
Je t'aime de ce qui me reste
possible.

Pratiquement, de la manière
que m'impose
ce mouvement qui m'est
propre.
Cela, je le sais, est beaucoup
moins que tu ne demandes.

Je t'embrasse, très seule
en ce moment et inquiète.
Écris rapidement
pour que je t'entende.
Je voudrais être avec toi.

Lise

4 août 1966

Qui si je crie nous entend mais
ils portèrent leurs amours devant elle et
nous en virent encore ensa
blés marchant dans le ravissement mais

nous les reçurent et
les villes et les nations devinrent éternelles car
nous habitons ailleurs mais

il est étrange cosmonaute de ne plus habi
ter la terre mais
nous en virent encore ensablés s'éloigner d'el
le les mi

rages à tout prendre n'ont plus besoin de
jeunes os chantent pour
tant si l'on y perce des mais
nous marchant sans elle vers l'autre ravissement.

Il est étrange en effet de ne plus écouter les roses sur les tombes poète
s'abandonnant encore à leur désir domi
nant ta voix ne porte déjà
plus à ton tour mais

déjà nous en virent ensablés chanter
aujourd'hui
le livre se défaire et nous consacrer.

Car nous devinrent à plusieurs le
poète vous
écoute aujourd'hui dans le vide
chanter vous
enfantant ébranlé
cosmonautes mesurant enfin votre vibration.

(Lettre envoyée
à Rachel Vinet).

Chère Rachel,

voilà donc (enfin) le $15.00
t'étant dû depuis combien
de siècles mais

tu me sembles et de
beaucoup: mieux que jamais,
depuis tout ce temps où nous
ne mangeons plus ensemble
mais

le bonheur est beaucoup plus
simple que nous
le sommes et pour ainsi dire
les planètes s'engendrant
et se remplaçant
(équilibre des sphères)
au plus profond
de notre esprit.

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

ÉROSIONS
de
Michel Beaulieu.

Je suis favorable
à la publication de ce livre.

Appréciant (enfin) tes vers:
pourtant plusieurs
insatisfactions.
Louant "l'orage aux flancs
le luminaire ensanglanté"
(p.16) mais combien moins
"moi qui dérive selon
l'ordre" (p.20);
et louant presque toujours
la vigueur, à chaque page,
du dernier vers.

Un pied donc
dans la modernité.
Mais où donc encore
l'autre pied?

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

AIMER LA ROSE
ET CHANTER LE ROSIER
de
Jean-Noël Pontbriand.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

L'amour est un mythe,
c'est connu, mais le chant
ici, désastre, l'est aussi.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

toi,

tout est plus clair.
Nous nous sommes fort peu
parlé mais, as-tu remarqué,
quand même avec bonheur.

Ivan, je te répète de ne pas
te compromettre dans
cette histoire d'avortement.
Je sais bien que tu en as déjà
vu d'autres, mais ça
m'inquiète quand même.
Fais ton possible sans plus.
Gisèle, la femme en
question, t'appellera sans
doute mercredi soir prochain
entre onze heures et minuit.
D'ici là,
s'il y a quelque changement,
je te les communique.

Le temps est long;
à aller d'une chose à l'autre:
travailler, lire, écrire un peu
et beaucoup réfléchir,
très seule.
Amour, laisse-moi encore
te nommer ainsi, mon Ivan
trop silencieux,
je reviens bientôt.
Je t'embrasse
comme entre nous
seulement.

Lise

5 août 1966

M'avouant (son téléphone)
m'aimer encore
bien qu'allant seule en
appartement dès septembre:
s'hébergeant pourtant ici
dès l'arrivée.
Mais aussi m'annonçant
m'envoyer une femme
mariée: l'avorter.
Refuser carrément d'être
payé: le principe
reste à défendre.

Volant pourtant
à la bibliothèque et comme
ne croyant en rien.
Mais où irons-nous encore
ensemble: lise bissonnette.
Mais infidèle
à la fois trois femmes
à mon sexe
et l'une m'ennuyant
(noëlla desmarais d'ailleurs
en rupture)
et l'autre mariée
me conduisant (l'automobile
de pauline maltais)
et désormais apprenant
à conduire (louise sasseville)
tout en la déviergeant.
Mais où irons-nous encore
ensemble: tous les quatre.

Rêvant pourtant
de vous coucher très belles:
jacqueline april et vous aussi
dont je ne sais le nom
et pour ainsi dire apprenant
pour la première fois:
la chasse aux plus racées.

Mais vous revoyant
louis-pierre sédillot
et guy sicard: curés.
Gens de province
concubinant avec le mythe.
Enfants croyant encore téter
une vierge qui,
depuis longtemps déjà,
vous trompe.
Dieu donc vous garde hélas!

Mais trois profondeurs:
publier "elle nue mais"
dès janvier 1967.
Écrire LE roman québécois
"L'aliénation divine"
décrivant Katababa mélange
de Zaratoustra-Zorba
et de quoi encore.
Écrire LE poème québécois
s'apparentant à
la Divine Comédie de Dante.
N'est-ce pas assez
que de s'arrêter là.

Que disiez-vous déjà
dès lors que nous cessions de respirer
vous étirant au matin dans l'air et
comme regardant la mer calme capitaine mais

qui portera la preuve devant elle de notre existence et
comme l'habitude vous menant à respirer
camionneur la grande
mobilité de votre regard silencieux capitaine et

nous chantèrent en choeur dans l'appartement s'ou
vre sur votre sillage à l'horizon la
quitte encore et non pour la dernière
journée se passe toute ensemble sur le lit mais

perdant l'astre vous guide capitaine et ce
matin saurons-nous encore ensemble devenir le poète
si tant de jours s'épuisent à dénouer
dès lors que nous vous imitons dans d'autres

liens si rien encore ne brille à vos yeux.

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

te parlant donc
d'autres choses.
Préparant mon entrée
en Lettres et devant d'ici
le 19 août, en plus du reste,
mais sans importance à côté
de ceci, trouver $2500,
ce qui DEVRA se trouver.

Achetant des livres,
en vendant d'autres, et ceci,
je crois, avec profit.

Mais devant publier
mon roman pour le milieu
de janvier, ce qui est plus
qu'autre chose,
un point d'honneur.
Écrivant déjà, l'autre roman,
le plus long, deux milles
pages, et le chef-d'oeuvre,
mais doutons-en.
De plus, le recueil
et très long, en oeuvre déjà,
devant écraser Dante.
Le seul moyen, du moins
grand, pour la littérature
québécoise, d'entrer,
dans la littérature mondiale,
par la grande porte.
L'humilité, comme tu le sais,
n'étant pas, du moins encore,
ma vocation.
Mais je réfute
mes voisins, croyant,
par leur trop stérile
humanité,
aller vers la grandeur.

Ce qui nous manque à nous,
québécois, tu en douteras,
mais peut-être pas,
du moins je l'espère, c'est,
en plus de mille petites
choses, une génération
d'iconoclastes.
Mais nous prêchons,
en plus de l'amour,
avec un grand H,
la révolution, qui n'en est
pas une, mais paisible.
Ce qui nous manque,
finalement, c'est, en plus
de l'acharnement au travail,
la véritable prétention.
Car la grandeur, selon moi,
est de louer, finalement,
ce que les faibles nomment:
le péché.

8 août 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

dirigeant le “Quartier-Latin”:
Nicole Fortin
par un vote de 25 à 1 contre
Pierre-Louis Guertin.
Mieux que Jacques Elliot.
Une véritable critique
de la “gauche” elle-même.

Dirigeant le “Cahier”: moi.
Promu le 5 août,
vendredi à 19 heures.
Équipe déjà montée:
beaucoup de collaborations
spéciales, écrivains,
professeurs, et d’autres.
Mais les directeurs
de chroniques: étudiants
et de l’AGEUM.
Premier numéro
pour le 15 septembre:
déjà en train de s’écrire.
Exemple donné:
Michel Cournot.
Nouveau nom:
Le Nouveau Cahier.
Mise en page très nouvelle.
Culte de la couleur
et du dessin.
Une gauche artistique.
Couvrir davantage
les artistes
de moins de trente ans.
Pour février: cession
provinciale (d’État) de
la critique d’art et de lettres.
Lancer le précédent.
Noyauter!!

Une femme dirigera le “Quartier Latin”

Une étudiante de la Faculté des sciences sociales de l'Université de Montréal, Mlle Nicole Fortin, a été élue hier directrice du journal des étudiants de l'U. de M., le "Quartier Latin".

Mlle Fortin l'a emporté haut la main sur un autre candidat, M. Pierre-Louis Guertin. Elle ciation générale des étudiants (AGEUM).

L'équipe du "Quartier-Latin" pour la prochaine année académique sera constituée comme suit : Nicole Fortin, directrice ; Louis Gendreau, directeur adjoint ; Christiane Richard, rédactrice-en-chef; et Jean-Pierre "Quartier Latin" dans le passé, sous la direction, tour à tour, de MM. Serge Ménard et Jacques Elliot.

L'orientation du journal étudiant, pour la prochaine année, s'inscrira dans la perspective socialiste, nationaliste et syndicale que lui ont imprimé jadis MM. Ménard et Elliot, a indiqué hier un porte-parole de l'AGEUM.

Peut-être (aussi):
cession d’État des artistes
de moins de 30 ans.
Et quoi.
Enfin Malherbe vint.
Et puis quoi.
Ne suis-je pas d’action
et peut-être intelligent.

Accepté en première Lettres.
Emprunt $2500:
cette semaine.
Endosseurs établis.
Mais le goitre à la gorge.
Opération?
Et puis merde.
D’autres priorités.

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

toi,

je serai à Montréal le 27, si
mes prévisions sont justes.
J'ai l'intention de prendre
le train vendredi après-midi
le 26.
Il ne reste donc
que très peu de temps et tu
me pardonneras d'être sûre
de ne pouvoir y aller avant.
Mais j'adore me préparer.

Ayant lu, on peut dire
"religieusement", ta nouvelle
dans *La Barre du Jour*,
j'en ai joui avec profondeur
et reconnu qu'elle tranche
sur le reste de la parution.
Mais j'ai été surtout
heureuse de ta lettre
me faisant renouer
avec toi-écrivant.

Une chose me surprend:
c'est que *La Barre du Jour*
soigne si peu
sa présentation.
À force de simplicité,
on finit par se conformer.
Et aussi qu'il n'y ait aucun
texte de présentation ou
de position sur l'art d'écrire
ou le pourquoi,
ce je ne sais quoi de défini
qui oriente une revue.

Pour le lecteur moyen mais
curieux et intéressé, la revue
donne l'impression d'être
faite par des dilettantes
plutôt que par des créateurs.
Le lecteur plus concerné
encore doit donc demeurer
insatisfait: "Les Inédits" et
"Vers une lecture d'Anne
Hébert" trouveraient mieux
leur place dans les pages
littéraires du Devoir
ou de la Presse.
Bref le tout manque
de conviction avec
une évidence telle que cela
me paraît impardonnable
dans les circonstances
difficiles où des groupes
tels que les vôtres évoluent
actuellement.

Si tu as le temps, voudrais-tu
appeler Claude Girard
et lui demander s'il a reçu
ses notes ainsi que
des nouvelles de la faculté
pour septembre.
J'ai écrit à l'U. de M.
il commence à y avoir
longtemps, et je demeure
sans réponse.
Or j'ai besoin de mes notes
pour les expédier à Québec
et des nouvelles de la faculté
pour planifier un peu
mes activités de septembre.

J'ignore le numéro
de Claude mais me rappelle
qu'il demeure au 3030
Linton.

Et je change peu.
J'apprends lentement
à cesser de me créer
des complications inutiles,
à propos de quoi
tu avais parfaitement raison.
Mais ne parlons plus
de ce qui nous sépare.

Mon travail m'épuise un peu
puisque j'en remplace deux
cette semaine et que mon
état de santé laisse toujours
à désirer à la fin de l'été;
médecin avant le 26,
dit la volonté parentale.
Mais ce soir je crois bien que
ce sont eux qui y passeront
car, allant au chalet chercher
des choses que j'y avais
oubliées, ils ont
complètement démoli leur
Parisienne et partiellement
trois autres autos.
Papa, étant responsable,
a les nerfs à vif et le verbe
féroce en même temps
que repentant et triste et
maman n'a pas trop
de ce qui lui reste de calme
pour le consoler.

Ils n'ont pourtant tué
personne mais ils
ne dormiront pas de la nuit.
Pour ma part, je ne peux
m'empêcher de trouver
le tout rigolo.
La chronique familiale
est assurée pour un mois
ou deux.
Perspectives que je quitterai
bientôt avec bonheur.
Mais je me répète.
Je t'embrasse
et voudrais te parler.

Lise

11 août 1966

au lieu de dire “femme”
dire “qui” et “ceux”.

j’allai vers qui me recevant
m’ignore, etc.

coupant ainsi le mythe
du mythe de la femme
symbole ici
néfaste à la vie quotidienne
l’amour
devant périr.

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

POUR UNE AUBE
de
Gilbert Langevin.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

Style proverbiale.
Mais davantage l’animisme:
“sur la joue du monde”, etc.
Clichés bien organisés
mais clichés.
Manque de personnalité.

(Rapport de lecture
remis à Michel Beaulieu,
directeur
des Éditions Estérel).

POÈME
de
André Cassagne.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

Demandant un choix:
la publication
d’une douzaine de poèmes
tels
“la foule se fracasse au jeu
du marché” (2),
“les filles tondues qui ont des
rêves blancs” (4),
“si j’avais eu beaucoup
d’appelés et peu d’élus” (9),
“trou de fatigue dans la dou-
leur et vert de présent”” (11),
“crac neige ouverte place au
plumage” (22).

Trop d’inégalités.
Mais un pas déjà
vers le génial.

14 août 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Téléphoné à Bruno Dostie:
il doit t’envoyer
les informations nécessaires
pour la cession de la PEN
du 1 au 5 septembre.

Ta femme de Toronto
n’a pas téléphoné.
Elle sera l’heureuse mère
d’un superbe bébé...
Je n’y comprends rien.

Claude Girard n’a pas reçu
ses notes, excusant la faculté
pour cause
de déménagement,
d’intégration
avec St-Georges, etc.
Mais les détestant,
heureusement.

J’irai te chercher à la gare
centrale, samedi le 27.
Donne-moi l’heure de ton
arrivée et de ton départ.
Ferai un bon ménage de la
maison avant que tu arrives.

15 août 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

toi,
pourquoi ce long silence.
Il me semble que
nous sommes déjà assez loin
sans reculer encore notre
seuil de communication.

Mais sans doute
tu es préoccupé.
Je suis heureuse de cette
nomination au Cahier que
j'avais tant désirée et j'aime
ce que tu en dis sachant
qu'on ne voit jamais
trop grand en ce domaine.
Ce dont nous rêvions en
profanes quand nous étions
au Q.L., c'était un cahier
qui ne publie plus de minces
et rares suppléments
de création mais ne soit autre
chose qu'une promotion
de la création.
J'espère cependant
que tu définiras,
mieux que d'autres l'ont fait,
les liens juridiques
à conserver
ou à rejeter avec le Q.L.

Je voudrais t'écrire plus
longtemps mais
tu m'intrigues
et je ne te retrouve plus.
Il ne faut pas interpréter
cet autre silence comme un
recul, j'ai rarement été aussi
active intérieurement.
Mais j'appréhende
la fébrilité des jours
qui viennent
et de toute l'année
comme devant nous enlever
le temps.
En sera-t-il ainsi, Ivan?
Écris-moi.

Lise

17 août 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Je passerai la nuit
sans dormir et retournant au
travail demain mais surtout
déjeunant dans le petit matin
de tortillés français mais
souffrant un vide encore
à deux pas de sauter
avec la bombe.

Passant la soirée
au bureau chef de la police
de Montréal: agents
Roger Cormier et Denis Roy.
L'affaire Jean Corbo.
Sans piste semble-t-il
après une centaine
d'interrogatoires.

Les pieds arrachés et le sang
mais intact le sexe nu.
La vie
dans sa représentation.

Mais franchissons encore
une faiblesse.
La vie reste à bénir mais non
pas à défendre à tout prix.
Nous franchissons déjà
bien autre chose que la vie.

les agents Roger Cormier et
Denis Roy (TEL: 872-4290)
de la police de Montréal
demanderont à te voir
dès ton arrivée à Montréal.
Savent par déduction
que nous vivons ensemble.
Au sujet de la mort
de Jean Corbo.
Ne parle pas de mes activités
au sujet de l'avortement,
bien qu'ils connaissent
mes opinions, te bornant
à répéter, s'il y a lieu, que
je demanderai la légalisation,
par principe,
de l'avortement.
Non plus du fait que
j'ai beaucoup de livres tant
je dépense pour en acheter.

Et brûle (ou non) cette lettre:
car en justice,
il faut s'amuser à jouer
les grandes vérités.

P.S.
M'écriras-tu?
Serais-tu en amour avec je
ne sais qui au point de devoir
m'ignorer complètement.

18 août 1966

(Note laissée
par Noëlla Desmarais).

N'achète rien tout de suite
pour l'enfant,
il se peut que je change
d'idée sur le parrain.

Tu n'aimes pas tellement
les enfants.

J'en prendrai un autre.

C'est tout!

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Ivan,

Comment veux-tu
que je réponde à des lettres
pareilles?
Il me souvient de t'avoir
parlé très simplement et
doucement dans mes lettres
de la semaine dernière.
Je n'ai reçu au contraire
que de froids et brefs
comptes-rendus.
L'impression de t'ennuyer
est alors devenue très forte,
au point de craindre
les heures du retour
que j'espérais pourtant
avec une sorte de bonheur.
Voilà.
Mais il ne reste
qu'une semaine et je crois
que nous nous sommes trop
perdus pour rétablir
le lien d'ici là.
Nous verrons.
Mais, Ivan, je n'irai pas
jusqu'à supporter le mépris,
d'autant plus
que totalement injustifiable.
Ou nous sommes égaux et
l'un et l'autre déterminés,
ou nous jouons le grand jeu
antique de la passion.
Qui sait émouvoir,
non pas convaincre.
Cette discussion sera-t-elle
éternelle.

Je me contrefiche
des policiers de Montréal.
Jean Corbo ne m'a jamais
fait de confidences.
Je ne connaissais que
ses convictions principales.
Et sur tout ce qui
ne concerne pas Jean Corbo,
j'ai le droit le plus strict
de leur mentir.

Mes projets de départ
ont quelque peu changé.
Je devais avoir une occasion
qui s'est finalement évanouie
et j'ai annulé
mes réservations de chemin
de fer, où probablement
il y aura grève.
Je prendrai sans doute
l'autobus du vendredi soir
à 10 hres, finissant
de travailler à 7 hres.
Je serai donc à Montréal
vers 6 h.30a.m. samedi le 27.
C'est ainsi que, ce matin-là,
ton petit déjeuner sera prêt
avant même
que tu ne sois réveillé.
D'ici là, je suis débordée
de préparatifs matériels
(couture, valises,
paperasses), dormant peu
et mal, travaillant avec
insouciance, et partout
impatiente.
Écris-moi au moins une fois,
que je sache
comment tu m'attends.

22 août 1966

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette à Rouyn).

Et voilà que l'été est fini
et que nous avons fini de
nous écrire et que tu reviens
à Montréal et que l'ouvrage
est au point de recommencer.
Ma nostalgie maintenant
d'un travail toujours au bord
de déborder mes capacités.
Moi qui fus si paresseux
avant l'an dernier.

Mais dois-je te dire
que je t'attends.
Nous connaissons
nos inquiétudes.
Je ne sais, non plus que toi,
si nous pourrons les apaiser.
Mais je t'attends
tout de même, sans me faire
la moindre image de toi,
évitant de mentir,
te demandant d'en faire
autant, nous retrouvant
comme nous sommes, pour
travailler plus que pour tout
autre chose.

23 août 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette
à Rouyn).

Ivan,
pour te rappeler que j'arrive
bientôt...
Il n'est plus question de
vendredi soir car il manquera
deux employés et ce n'est
que par solidarité
que je crois ne pas devoir
être la troisième.

Donc je te rejoindrai
dans un bienheureux
sommeil samedi matin
à moins qu'une
des nombreuses occasions
à l'horizon ne se précise
pour la journée de samedi.
Mais je n'attendrai pas
plus longtemps.

Dans mes nuits d'insomnie
j'ai beaucoup songé
à ce que je pourrais faire
d'intelligent au Cahier.
Il m'est venu quelques idées
qui me plaisent énormément
et que nous aurons
tout le loisir de discuter.
En attendant, je t'adore
et je t'embrasse,
d'une journée à l'autre.

24 août 1966

(Lettre envoyée
à Ange-Aimée Fournier
en Belgique).

Chère Ange-Aimée,
je t'écris en vitesse,
pour t'annoncer que je dois
entrer à l'hôpital St-Luc,
dès le début de septembre,
et cela pour deux ou trois
semaines.
Gaby Fullum
avait bien raison.
Je me suis tapé le goitre.
Je dois être hospitalisé pour
recevoir un traitement d'iode
radioactif, etc., et je ne sais
quoi.
D'autre part, j'entre
en Lettres le 12 septembre;
j'emprunte $2500 et cela par
des endosseurs de mon âge,
mais n'aurai l'argent
qu'à la fin de septembre.
J'aurai sans doute besoin que
vous m'aidiez
financièrement,
encore une fois.
Pour le courrier, écrivez
sur la rue Barclay.
Quelqu'un passera chaque
jour prendre le courrier.
Baisers au père.

(Réplique non publiée
à un article sur Ionesco paru
dans le PETIT JOURNAL).

APRES
LA COMÉDIE
FRANÇAISE
IONESCO
AU PETIT-JOURNAL.

La littérature,
nous le savons tous,
est une spécialité devenue
la banalité des salons.
Dans nos groupes mondains,
dans nos rencontres
amoureuses, au bureau,
à l'école, partout où nous
parlons, dès qu'il nous arrive
de manquer de sujets
de conversation (potins),
nous parlons littérature.
Et voilà qui est bien et même
très bien.
Le seul problème à cela
est que l'on en parle mal.

La vulgarisation
d'une chose, entraîne,
plus que la vulgarisation
de la connaissance,
la vulgarisation de la bêtise.
Et tout ceci pour parler
d'un texte sur Ionesco paru
dans le PETIT JOURNAL.
L'auteur, outre le fait
qu'il sympathise
avec la troupe Lamorce
jouant aux Saltimbanques,
sympathise plus encore
avec Ionesco.

Attardons-nous
à ce journaliste intelligent
relevant d'un directeur
de chronique
pour le moins génial.

L'insoumission de Ionesco
n'est rien d'autre que l'esprit
de destruction, la passion,
l'héroïsme, tout ce qui fait
avancer l'humain, qui le perd
du même coup, dans une
opposition incessante
avec la routine,
les habitudes d'un groupe,
les conventions,
tout ce que condamne
(réduisant la pièce à
une série de "farces plates")
la critique
du PETIT JOURNAL.

Jacques est insoumis.
Il reste des heures
et des jours et des années
écrasé dans un fauteuil,
sous le poids
du conformisme familial.
Son père le reniant, sa mère
hystérique, son père
le rebénissant, sa soeur
fraîchement (ou non) sortie
du couvent, d'ailleurs
merveilleusement interprété
par Sophie Clément,
son père le reniant, son père
le rebénissant, et tout cela
pour la simple raison qu'il
se retire, ou alors se
réintègre dans l'amour
familial universel, par son
amour, comme il est dit, en-
vers les patates au lard, sans
doute pour
le PETIT JOURNAL,
le type même de la blague
manquée, la blague
symbolique,
l'inconformisme d'un théâtre
abstrait,
autrement plus attirant
que les petites photos (genre
cochon pour catholiques
abstraits) réparties tout au
long du PETIT JOURNAL,
et cela, incroyable,
sans arrêt.

Mais l'amour est plus
important que les patates au
lard, et cela nous le sentons
tous, l'amour de la liberté,
le visage qui n'est pas à deux
faces, mais à trois, comme
le masque à triple visage
de Roberte II, permettant
à Jacques de se libérer
de l'absurde, du mensonge
de la vérité, de sa vie
chronométrable,
de l'amour mécanique,
en un mot de la bêtise
du PETIT JOURNAL.
Car l'amour est plus
important que le respect de
la convention, l'amour cette
fois de la liberté, non d'une
femme ou d'un homme
symbolisant les valeurs
éternelles, nous obligeant
à rester en place
à nous écouter nous plaindre
les uns devant les autres,
les interminables querelles,
celles des familles
de Jacques et de Roberte II,
celles que nous connaissons
tous, mais, hélas,
sans pour cela, penser.
Mais Roberte II, parle
et parle et raconte mille
histoires invraisemblables,
avouant mentir,
mais recommençant à
mentir, exactement comme
la vie, et surtout la liberté,
semble fausse devant tout
jugement critique.
Mais entre deux mensonges,
choisissons le meilleur, et
c'est la liberté, ou comme le
dit Roberte II, les crevasses
humides de la femme,
se décrivant elle-même
devant Jacques,
devenant l'amour idéal,
mentant en cela carrément,
mais le rendant heureux,
disant donc la seule vérité
possible, l'enfantant,
cette fois, véritablement.
Ionesco ne manque pas
d'humour, de réalisme,

se ridiculisant lui-même,
décrivant la liberté, faisant
parler Roberte II, décrivant
de grands chevaux sauvages
courant, courant,
merveilleusement, comme
les chevaux de Frédéric
Rossif, et soudain mis en
feu.
Alors Jacques la supplie
de ne pas raconter si vite,
désespérément, devinant
la réalité, la découvrant sou-
dain, la liberté n'étant pos-
sible que dans les mots que
nous ajoutons les uns aux
autres, plus encore que par
les êtres que nous aimons,
Roberte II
n'existant pour Jacques
qu'en cela qu'elle EST
une narration imaginaire,
la liberté.
Tout ceci pour dire l'utilité
de l'écrivain, le menteur
par excellence, l'enchanteur
ouvrant les milles
et une grilles de la phénomé-
nologie, réussissant à centrer
l'imagination, la seule
source de liberté, étant donné
la bêtise humaine,
la nôtre pour commencer.
Les livres eux-mêmes
cessent un jour de nous
libérer.
Le classicisme est né.
Ce que n'a pas encore com-
pris le PETIT JOURNAL.

25 août 1966

(En lisant Bachelard:
"L'intuition de l'instant")

L'HORLOGE.

Un théâtre OP,
sans significations,
sinon de créer
des impressions déroutantes.

1.
personnages agissent vite
et à l'imprévu,
à l'accéléré en cinéma

2.
personnages
se perdent dans leurs
narrations et la narration
passe à une autre et
marchant dans des images
figées (convention) soudain
des changements brusques
de décor (le même décor)
ou marchand dans un décor
obscur l'éclairage énorme du
même décor changeant alors

3.
un théâtre où une femme
parle d'amour enchaînée
avec un rendez-vous chez
sa chapelière enchaînée par
l'amant disant avoir été chez
la chapelière l'ayant servi à
la place d'elle qui dès lors
parle du chapeau qu'elle
porte sur la tête en tant
qu'instrument de conquête
amoureuse et soudain entre:
la mort nous frappe tous
et l'amant joue une scène
réaliste à la Corneille et
mourant en brave et pour
elle parlant dès lors "avec
logique"
de son héroïsme patriotique
et la scène finit avec la mort
réaliste (en vers) de

Car le temps se mesure tou-
jours par un autre temps: la
coïncidence de deux temps
= l'amour = un instant.

Les personnages ont tous
une heure différente
et ratent les rendez-vous et
se cherchent sans se trouver.

Décor entièrement blanc,
costume blanc, etc. blanc,
blanc, se confondant.

Un total dédoublement:
X vend le journal pendant
que Y l'écrit encore.

RIDEAU

1.
un homme traverse
lentement la scène
en boutonnant son pyjama
en claquant de la savate
2.
tandis qu'un autre ibid mais
en changeant son dessus
de pyjama pour une chemise
3.
les deux s'arrêtent
et se reluquent, haussant
les épaules et disparaissent
du côté opposé où ils sont
sortis
4.
même jeu contraire
5.
ibid contraire

(des hommes ou femmes
en pyjama se croisent,
se giflent, etc.)

1.
vous voyez très bien que je
reviens à la vie et même sans
arrêt du moins pour moi bien
qu'il vous arrive et même
très bien que je reviens à
la vie d'oublier de me voir
et cela sans arrêt bien que
l'expression se nourrit de
l'erreur la plus fondamen-
tale du moins pour moi bien
qu'il vous arrive maintenant
d'oublier de vous regarder
2.
hip! hop! hip hop hop hop
1.
non
2.
vous voyez très bien que
je reviens à la vie et même
sans arrêt qu'il vous arrive et
même très bien
1.
très bien
2.
et cela par coups d'oublier
l'expression fondamentale
du moins pour l'instant bien
qu'il vous arrive déjà d'en
oublier l'essentiel
1.
mais vous êtes venu chez
moi
2.
non
1.
vous voyez bien que revenir
à la vie n'est pas
actuellement une histoire
facile à raconter
2.
non
1.
mais vous êtes venu chez
moi
2.
mais n'oubliez surtout pas
qu'hier avant-midi bien
avant de vous rencontrer du
moins pour moi j'ai contredit
l'idée de me contredire sans
arrêt mais cela demeure entre
nous du moins pour moi bien
qu'il nous arrive maintenant
d'oublier
1.
mais je n'oublie absolument
pas que vous êtes venu chez
moi
2.
non
1.
oui
2.
non
1.
non
2.
oui
1.
non
2.
oui
1.
oui
2.
non
1.
et puis nous sommes passés
au salon pour regarder le
dernier livre de votre
collection
2.
non

(les personnages changent
d'idées comme aussi
de personnalité:
par oppositions dramatiques
conventionnelles)

(personnages habillés
de sorte
à faire des jeux OPtiques
avec le reste du décor)

(théâtre OPtique:
les personnages changeant
de langage
selon à qui ils parlent)

(Poème OPtique)

"rien de ce qu'elle présente
ne
présente la beauté du mur
s'al
lant présenter ce qu'elle
prétend mais
rien ne présente la beauté du
mur
qu'elle présente pourtant du
fait
de ma seule présence auprès
de
ces tendances
rien donc n'est tenté en vue
de présenter la repré
sentation qu'elle par ailleurs
pré
senta pourtant mais qui se
présenta"

1.
Énorme.
2.
Oui.
1.
Comme la vie est belle. Nous réserve d'étranges surprises.
2.
Oui. Énorme. Nous vivons bien dans notre peau. Rien n'est à louer. Tout précède tout. Rien n'arrive sinon rien.
1.
Énorme. De quoi charmer les journalistes. Les beautés. Un billet gratuit monsieur. À qui. Louangeable.
2.
Mais hier. Tu faisais quoi hier.
1.
Souviens plus.
2.
Puissant. Louangeable.
1.
Tu l'as revu.
2.
Peut-être.
1.
Tout précède tout. Rien n'arrive sinon rien. Mais hier. Tu faisais quoi hier.
2.
Souviens plus.

1.
Un pas de plus.
2.
Tu l'as revu.
1.
Peut-être.
2.
Rien n'est à louer. Tout précède tout. L'amour et la haine se perdent en effusions.
1.
Donc Florence dit: (jouant la scène contre 2) "Menteur! Espèce de p'tit hypocrite! Dis-le donc ce que tu penses de ton père et de ta mère au fond de toi-même, dis-le! T'as peur, hein! T'as peur d'avouer que des fois t'en as eu honte!"
2.
Florence!
1.
Prendre un peu de temps. Un seul instant.
2.
Un pas de plus vers le seul instant.
1.
Peut-être.
2.
Mais hier. Tu faisais quoi hier.
1.
Souviens plus.

2.
Rien à louer. Tout précède tout.

(Un individu passe, derrière eux, au fond de la scène, lentement, en traînant du pied. Il est en pyjama. Courbé. Résigné. Inconscient. S'arrête et sourit bêtement avant de disparaître).

2.
Prendre un peu de temps.
1.
Peut-être.
2.
Mais hier. Tu faisais quoi hier.
1.
Souviens plus.
2.
Mais raconte encore. Raconte pour moi.
1.
Souviens plus.
2.
Raconte pour moi.
1.
Pas hier.
2.
Mais aujourd'hui. Tu fais quoi aujourd'hui.

1.
Je lance mon premier cri. Alors il me prend par les pieds, la tête en bas, me mène à la pesée, me pèse, et puis
2.
Raconte encore.
1.
Souviens plus.
2.
Mais aujourd'hui. Tu fais quoi aujourd'hui.
1.
Alors je commence à me traîner, lentement, et puis... et puis... je marche pas à pas, je me rends compte, lentement, très lentement, que je me rends compte, lentement, très lentement, que je me rends compte.

31 août 1966

(Lettre reçue
de Ange-Aimée Fournier-
Mornard en Belgique).

Cher Yvan.

J'écris moi aussi en vitesse.
Désolée de te savoir malade
& à l'hôpital.
Du goître, on en meurt pas
& avec la médecine
moderne, faut pas t'en faire.
Je ne suis pas surprise
de la nouvelle du goître,
il y a des antécédents
dans les familles Fournier
& Mornard & en y pensant
bien, tu en avais déjà
des symptômes, symptômes
que j'attribuais à la fatigue.

Profites-en pour te reposer:
dis-toi que c'est peut-être
le seul repos que tu prendras
dans ta vie.
Pour te consoler: l'Abbé
Bélanger du Foyer
de Charité fait du goître
depuis des années & à voir
sa mine, qui s'en douterait?
À moins d'un goitre toxique,
la chirurgie n'a pas un mot
à dire.

Si tu es fidèle
aux ordonnances médicales,
tout ira bien,
je ne suis pas inquiète.

Avec
l'Assurance-Hospitalisation,
tu évites des frais & si tu dis
à ton médecin traitant
que tu es étudiant, à tes frais,
il devrait te soigner
gratuitement
ou te faire un prix spécial.
De toute façon,
ça peut s'arranger.

Tu dois trouver que
le chèque est plutôt mince.
Nous voulions t'envoyer
beaucoup plus, mais en
revisant nos comptes, il reste
$53.75 à St-Lambert,
en comptant les chèques
anti-datés pour 6 mois
(assurances de ton père).
J'écris en même temps
à la banque pour un compte
rendu.
L'assurance doit être payée
en argent canadien,
on n'accepte pas de traite.
De toute façon, si ce chèque
peut te dépanner
en attendant ton emprunt,
tant mieux.
Toutefois, si tu as les deux
pieds dans la même bottine,
envoie un S.O.S.
& nous ferons l'impossible.
Ça tombe mal.
C'est la rentrée des classes
& une litanie de dépenses.

De plus, le mois de juillet
que les gars ont passé en
Hollande & les cours privés
de langue 5 jours semaines
durant le mois d'août ont
coûté $500.
À mesure qu'ils grandissent,
les dépenses augmentent,
tu en sais quelque chose.
Ils sont revenus enchantés
de leur séjour en Hollande,
tout leur a plu.
En vélo, ils ont visité
ce qui pouvait les intéresser,
se débrouillent très bien en
néerlandais, Germaine aussi.
À l'usine, tout va bien,
la santé du grand-père
se maintient.
L'avocat a tous
les documents concernant
la succession & ne crois pas
que ton père va tout laisser
passer sous son nez.
"Ça file doux" car ils ont
appris que notre avocat
était venu fouiller dans
les registres de Tongres.
Le bonhomme possède
plusieurs maisons, terrains,
garages, etc, etc, en plus
de l'usine & de ses millions
de francs & il gratte
pour sauver 50 centimes...

Il n'y a pas à s'inquiéter,
tout revient aux Mornard,
mais il faut le temps
qu'il faut...
Ton père est allé
en Allemagne pour l'achat
d'une machine automatique
qui sortira 450 robinets
à l'heure.

Le maximum avec
les machines manuelles = 50.
J'attends garde Fullum
la semaine prochaine.
Mon Dieu, que j'ai hâte
de placoter & de parler joual
à mon goût.
Ton père s'est inquiété pour
ta santé mais je l'ai rassuré.
Toute la famille t'embrasse
& te souhaite une prompte
guérison.
Donne de tes nouvelles.

Au revoir.
Ange-Aimée

(Note laissée
par Lise Bissonnette
de retour chez moi).

Ivan

mon chéri
je n'ai pas fait la vaisselle
mais tu verras que j'ai fait
les approches.
Je me suis levée très tard

j'essaierai de ne pas revenir
trop tard en espérant
que tu ne te coucheras pas
trop tôt car je sais bien
que ce soir
j'aurai envie de t'aimer

je t'aime mieux, mal, bien,
terriblement, sait-on.

Mais je suis heureuse.

1 septembre 1966

(Notes écrites
par Lise Bissonnette
au Camp Mère Clarac,
congrès de la PEN
(presse étudiante nationale)
à St-Donat).

1.
Jalouse de Louise P.
Cette complicité amoureuse
avec lui que je ne puis
rationnellement
croire possible.
Mais cruellement existante
et ce n'est pas de la dire
temporaire et banale
qui diminuera mon désir
d'en crier.
2.
Tous ces visages nouveaux;
je me raccroche
à mon ancienneté
et aux reconnaissances
les mieux placées
pour mesurer la distance et
vouloir la leur imposer.
Pourtant je n'ai rien compris
à mon travail.
Peur de fort mal les servir.
3.
Ivan à l'hôpital.
Cette discussion qui a failli
reprendre ce matin, mais
tant de jouissance à l'aube.
L'entêtement efface en moi
toute raison d'amour
et il m'y provoque.
Je suis seule ici
et ne m'en plains pas.

2 septembre 1966

(Notes écrites
par Lise Bissonnette
au Camp Mère Clarac,
congrès de la PEN
à St-Donat).

Encore poursuivi
par la pensée de L. P. et L.
F, cette fois sûre qu'ils sont
ensemble cette nuit.
Je m'étonne de ma morbidité
à ce sujet; elle n'est pourtant
pas due à un reste d'amour
adolescent pour L.
Elle vient plutôt
de cette chose que je me
croyais devenue étrangère:
l'admiration chez lui de
l'incorruptible,
du surhomme, de la grandeur
unique et séparée: l'homme
chrétien, seul et inaccessible.

Pour la première fois,
m'ennuyant vraiment d'Ivan
et souhaitant sa présence ici
très vivante et supérieure
parmi eux ainsi que, mais
moins que sa présence
et sa réflexion,
notre étreinte cette nuit.
Heureuse à cette idée que
je pourrai lui dire bientôt.

Panel Arthur Tremblay:
dégoût profond, lassitude
devant cet achèvement
de tous les compromis
qui se commettent ici.

(Notes écrites
par Lise Bissonnette
au Camp Mère Clarac).

Ivan, appelé de chez Claude
Savoie, me redit la même
plainte qu'au moment même
j'ai refusée à cause de
"l'amour"-joie que je mettais
à avoir voulu lui parler ;
mais que j'ai comprise plus
tard quand j'étais, comme il
l'avait prévu, un peu saoule.
Sa solitude
et mon dépaysement
car c'eût été l'endroit
pour nous ensemble.
Claude et moi parlant
d'amour à l'aller,
un verdict que je devrais
croire vrai mais que
je ne crois que sévère:
"Ivan ne t'aime pas, n'a
aimé qu'une fois: Louise".
Et toute la théorie autour.
Blessure tout de même.
Mais qu'en savent-ils tous,
Ivan, si nous-mêmes
n'en savons rien, à mesure
que se dessine entre nous
ce réseau inespéré
de communication à travers
les autres, que nous n'avions
pas cru possible.
Pierre D. le connaissant
et l'admirant: longue, lente
conversation de retour;
la nuit, la sincérité profonde
et facile dans l'ivresse
qui se dissipe.
Une femme parlant en moi.

3 septembre 1966

Troublé.
Une faiblesse.
Ne sachant sans doute pas
(sinon quoi) me laisser
éveiller tard:
mille craintes s'accumulant.
L'emprunt de $2500
ayant été refusé:
mais maintenant révisé.
L'opération peut-être.
Le Nouveau-Cahier dont elle
disait faire le gros du travail:
si j'ai le temps.
L'insécurité.

Seul à l'hôpital écrivant
à la noirceur: le voisin
ronflant.
Partie jusqu'à lundi,
repartant, indiscutable, par
la suite : aussi longtemps.
Comment croire.

Fatigué donc
portant le poids.
La fatigue se fait pénible:
une impatience dès lors
majeure.

À quoi servirait encore,
à ce point, d'interroger.
Lise Bissonnette.
Fête ce soir
chez Claude Savoie.
Me téléphone.
Reviendra lundi.
Repartira sans doute
mercredi
pour voir une amie à Hull.

Et moi:
ne valant pas une amie.
Seul.
Téléphone horrible.
Elle se saoulera.
Heureuse dans son malheur.
Et quoi d'autre.
Le temps de fêter: non
de me voir.
Le temps de voir (décision
absolue) une amie: non
de me voir.

Seul.
Attendant.
L'horrible chose
que d'attendre.
Jacques Provencher
et Yves Mongeau me sont
de combien plus présents
qu'elle.
Est-ce ça son amour.

Qu'est-ce que je fais encore
d'interdit.
Moi: son coupable.
Son seul plaisir avec moi:
me rompre.

Elle refusant (secrètement)
que j'aille seul chez Claude
fêter.
Sa vengeance maintenant.
Le niveau de notre amour.

Ma seule consolation:
manger, dormir
jusqu'à l'épuisement.

4 septembre 1966

Lise Bissonnette.
Me téléphone.
M'aime. et moi, reposé
(le somnifère): aussi.

(Notes écrites
par Lise Bissonnette
au Camp Mère Clarac).

S.L. est, je crois, amoureux
de moi.
Pourquoi ai-je mené si loin
un simple besoin
de tendresse.
Sans doute parce qu'il l'avait
véritable.
D'une manière s'apparentant
à celle de François.
Très enveloppante et plus
physiquement forte encore.
Mais il lui est si inutile
d'espérer évidemment;
un étonnement
et une admiration douces à
posséder mais qui justement
me placent à un stade
plus clairement réaliste
et maître de la situation.
Et pour toi Ivan, la plus belle
preuve d'un attachement que
je ne croyais pas si intense.
Refus senti de faire l'amour
avec lui qui ne l'a jamais fait
et le désire.
Présence à ton corps
plus qu'au sien, désir net
de redevenir tellement plus
simple dans le langage et
dans le geste comme avant
et après l'amour avec toi.
Surtout, ennui profond.

J'ai rêvé alors de t'entendre,
parlant plus que moi
et de choses différentes,
apportant des solutions
originales.

5 septembre 1966

Je dois rêver.
Encore.
Jusqu'ici.
Elle viendra ce soir
(lise bissonnette).
M'annoncera sa volonté
inchangeable
d'aller voir son amie à Hull.
Mais elle me confessera
(mon acharnement)
prendre un rendez-vous
avec lui à Ottawa.
Passant donc après lui.
M'annonçant aussi
qu'elle m'aime.
Si elle me quitte ici
(l'hôpital) pour aller vers lui:
rupture assurée.
N'en souffrant pas
davantage.
Manquant d'amour en plein
coeur de ma faiblesse.
Me blessant avec malice.
En ayant assez
de tout perdre.
Ramassant les miettes.
Perdant sans cesse
devant son caprice.
Fermant donc à jamais
la porte pour elle.
Même si là-bas avec lui:
sa rupture.
Demandant une confiance.
Souffrant déjà
de n'avoir qu'une vie
et ne me permettant plus
de gémir à la perdre.

10 septembre 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette).

Ivan, mon amour.

Je suis ivre.
Je n'aime personne autre
que toi maintenant.
Je serais ce soir comme
la louve de Major
"chaude et éternelle".
Il faudrait que tu entres et
me prenne, nue, sans autre
instinct que celui d'être
ta maison.
Sans même pleurer, sans
rien.
Sans parler aussi, car tu sais
ce que nous en faisons.
Je t'aime de chair,
maintenant.
Il y a si longtemps.
Mais qui me permet
de me laisser aller ainsi,
sentimentale, vaine.
Vaine.
Quoi.
Le vin.
La solitude.
La plus parfaite
irréversibilité
de ma décision.
Depuis trois jours,
je veux t'écrire que je pars.
Quand je te vois,
quand je sais ce que cela
veut dire pour toi, j'attends.
Pourtant je te l'avais déjà dit.
De loin.

Maintenant je t'aime
tellement et je suis tellement
ivre que je ne peux dire que
des choses simples.
D'abord que je ne recherche
dans ce départ autre chose
que moi-même.
Non pas tous les amants
hypothétiques
que tu me prêtes.
Si j'ai refusé de coucher
avec Serge, c'est uniquement
à cause de toi.
Il m'est insupportable
de penser
même à toute autre caresse
profonde qu'à la tienne.
C'est exactement ce que
je ressentais l'autre nuit
à St-Donat et que j'essayais
de rationaliser.

C'est aussi pourquoi
je ne comprends pas
que tu aies pu pénétrer
ailleurs qu'en moi cet été.
Ce n'est pas un reproche,
mon amour,
mais une question de femme.

Ce n'est pas vrai
que je n'en peux plus.
Puisque j'ai loué
cet appartement où je vivrai
désormais et seule.
Mais pourquoi je le prépare
en pensant à toi.
Il n'y a rien d'autre possible.

Je me sens, chez toi,
étrangère;
ces livres, ces meubles, tout
m'est hostile, restreint à toi
et non à nous deux comme si
tu t'étais adjoint une femme
pour les nuits, les réveils et
parfois la parole.

Mais je ne suis pas cela
que je t'ai montré.
Je ne suis jamais totalement
ta femme.
Trop consciente
de ne pas t'aimer autant
que tu le réclames.
Trop consciente
de vouloir être adorée.
À distance peut-être pour
arriver moi aussi à un désir.

Parlons de Michel puisque
je suis ivre et que je peux
aussi bien dire la vérité.
Je l'aime aussi en cela
qu'il exige autant que toi
et qu'il est autant supérieur
dans son intransigeance.
J'admets que je pars aussi
pour lui.
Mais il lui manque cela
de m'aimer.
De m'aimer dans ma chair
et mes idées.

Il est ce bloc
d'éternelle attente,
patience, équilibre, qui
me rend folle d'admiration
et parfois tout simplement
de désespoir de tant vouloir
percer son mystère.
Je voudrais
qu'un être comme lui
m'aime et me le dise.
Peut-être donc est-il clair
que là aussi je ne cherche
que moi-même
et ma vie intéressante.

Ivan.
À qui ai-je dit: mon amour,
avec plus d'intelligence
sinon à toi.
Mais je vais, quand je suis
ivre comme maintenant
jusqu'à souhaiter
que tu m'aimes suffisam-
ment pour dire: pars.
Et pour,
très peu de temps ensuite,
venir m'aimer chez moi.

Ivan.
Puisqu'il faut parler
des autres.
Je suis sortie avec Serge; et il
m'a ennuyée à cause de toi.
J'ai entendu Jacques,
je te désirais.
Claude m'a dit: il te t'aime
pas et je ne l'ai vraiment pas
cru.

Et Michel Benoît
qui me trouve inférieure et
que j'ai le goût d'engueuler
tout simplement.
Parce que je t'aime.
Mais il y a Michel à Ottawa.
Et ne serait-ce que parce que
je lui dois autant la vérité
qu'à toi, il faut que je parte.
Tout ce qui m'empêche
de te l'avoir déjà dit, c'est
la peur que tu me détestes.
Comme en ce moment
sans doute.
Et que je pleure
comme toujours et
que ce soit pareil à toujours.

Ivan.
Mon amour.
Je suis ivre mais tu sais
que c'est alors seulement
que je me permets
de dire des choses.
Je t'aime et je les ai dites.
Je pleurais, ce soir,
au téléphone,
de ne pas pouvoir
te les dire et en même temps
te dire: je t'aime.

11 septembre 1966

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette).

Si tu me demandes
de t'écrire,
c'est plus compliqué.
Je voudrais parler d'autre
chose.
Mais te dire d'abord que
si je n'aime pas tellement
que nous en discutions
devant et avec les autres,
c'est que, justement, nous
avons acquis une intimité
assez profonde pour y tenir
beaucoup.
Ce qui se passe entre toi et
moi est, malgré toutes les
comparaisons partielles et
plus ou moins utiles, le fait
d'une relation unique.

Tu trouveras
que je m'installe beaucoup
pour un départ qui ne devrait
être que provisoire.
C'est que je veux tenter
à fond de m'appartenir
d'une façon que tu ne peux
pas renier pour en avoir senti
et vécu la nécessité.

C'est le motif profond.
Pour le reste,
il y a évidemment quelques
raisons un peu plus
superficielles
dont je t'ai parlé déjà
en t'écrivant l'autre soir.
Mais elles ne sauraient tenir
le coup devant la perspective
de la solitude.

Mais je ne joue pas
avec toi Ivan.
Je t'aime autant que je peux
en ce moment et mieux
que je n'ai jamais su le faire.
Il m'est surtout bon
que nous en soyons arrivés
à cette chose si incroyable:
travailler ensemble.
Souviens-toi que, l'année
dernière, cette impossibilité
était à la source de toutes nos
engueulades
ou presque, sous une forme
ou une autre.

Il ne faut pas nous mentir:
ce ne sera pas facile et
quelque chose sera assez
profondément changé.
Mais quoi, je ne sais encore.
C'est mettre de l'espace
sans savoir pourquoi.

12 septembre 1966

Parfois quand je suis
à l'hôpital et que nous
en parlons, j'ai le goût que
tu me prennes et me protège
contre moi-même
et ces gestes
qui ne m'appartiennent
presque pas.
Mais je n'ose pas te le dire.
Parce que je crois trop
que nous ne devons pas
chercher appui
l'un sur l'autre.

Je te donne tous ces papiers
comme ça: un bric-à-brac
d'états
plus ou moins quotidiens.
Mais c'est à toi seul que
je peux les remettre ainsi.

(Lettre écrite
à l'hôpital St-Luc,
mais non envoyée,
à Lise Bissonnette).

Je ne peux te dire que je suis
heureux.
Je devrais taire que je suis
malheureux.
Mais j'ai pris un autre
somnifère et bientôt
je ne pourrai plus t'écrire et
je serai parti.
La lettre de François m'avait
ému.
J'aurais aimé t'écrire comme
François.
Mais les plus belles lettres
cessent un jour
de nous parler.
J'aimerais que tu brûles
cette lettre dès que tu seras
déménagée.
Les promesses d'un homme
qui va bientôt dormir
passent encore plus vite
que l'effet d'un somnifère.
Je t'aime.
Je t'aime au jour le jour.
Je t'aime 12 heures par jour.
Rien de plus.
Je te déteste quelques
heures chaque jour:
nos engueulades.
Je ne t'aimerai pas plus
si tu pars.
Tu verras seulement un côté,
le beau peut-être.
Je serai pour toi,
rien de plus qu'un amant.
Je t'aimerai peut-être moins.
J'aurais voulu te donner
la sécurité et le bonheur.

J'aurais voulu t'enlacer
plus que je ne l'ai fait.
J'aurais voulu partir avec toi.
J'avais sans doute besoin
que tu me quittes
pour t'apporter
ce que je voulais t'apporter.
Mais je suis fatigué
maintenant
et rêve doucement de dormir.

Je tombe déjà
et j'oublie lentement.
Mais j'aurais aimé
te porter dans mes bras et
pleurer avec toi.
J'aurais aimé trop de choses.
Et je t'aime encore.
Je suis brûlé de ton départ.
Je veux partir moi aussi.
Je veux oublier que je t'aime
et que tu ne seras là
qu'à des heures très précises
et comme dans cet hôpital où
nous ne nous voyons
que pour pleurer.

J'aurais aimé t'aimer
comme un homme
doit aimer une femme.

Les étudiants
reviennent aujourd'hui.
Le matin sent bon l'automne.
Je dois rester à l'hôpital.

Lise Bissonnette me quittera
bientôt pour aller vivre seule.
Je dormirai seul, mais de-
vrai, je suppose, passer
la journée avec elle
à l'Université de Montréal.
Non.
Définitivement.
J'éviterai
les lieux qu'elle fréquente.
Elle ne lira plus
mon "journal".
Je vivrai seul.
Quant au
NOUVEAU CAHIER,
elle y a un poste
et je l'y respecterai.

Je rêve d'une femme
qui m'aime et que j'aime.
Et tout cela est idiot.
Mais d'autres filles vivront
avec moi cette année.

Comme la vie m'était
plus simple avant
qu'elle ne décide de partir.
Devra-t-elle toujours
me déclarer son amour
afin de me détester.
Je suis seul et beaucoup
mieux ainsi que de me sentir
toujours loin d'elle.
Et bientôt, entre elle et moi,
tout se sera effacé.

Nous serons comme deux
morts l'un devant l'autre.
Il n'y aura plus que la beauté
de l'automne devant nous.

Après avoir (finalement une
force) accepté son départ et
parler d'un an de séparation
(mes meubles l'écoeurant
dit-elle):
nous réunissant
en septembre prochain mais

ailleurs un appartement
plus grand et décoré par elle
autant que moi se
sentant pour ainsi dire inutile
chez moi.

Que de changements
et profitables:
yolande beaudoin
ma patronne
(après mille engueulades
cette année: janice bilkins
nous réconciliant:
"il y a partout un être que
l'on ne supporte pas et c'est
votre problème intérieur"
ou mieux
"la vie est absurde monsieur
mais soyez à l'heure",
finalement donc
nous réconciliant)
m'apportant à l'hôpital
des chocolats.

Et riant en groupe
tous les soirs et
les après-midi dans l'hôpital.
Mais Pauline Maltais ce soir
m'apportant parmi eux:
des cigarettes.
Ses yeux brillants.
Et le désir en moi de la serrer
dans mes bras et dansant
tout un siècle.
Tant il devrait être permis de
penser sur un coeur: ma vie.
Et pourtant lise bissonnette
m'enlaçant et me décrivant
seule ses meubles: adorables
et disons-le: mieux que moi.
Souriant donc:
pour la postérité.
L'enlaçant donc
(surmontant une bassesse):
surmontant seul devant elle
mon problème.
Mais
sachant devoir un jour vivre
seul et sans elle.
Bien qu'elle m'aimera
et plus encore:
vivant séparément.
Car
je sais désormais mentir.
Donc dans quelques mois:
lui rendant sa monnaie.
Le temps d'utiliser
(une sagesse)
qui vous utilise.
Savoir donc me taire.

(Lettre écrite
à l'hôpital St-Luc,
mais non envoyée
à Lise Bissonnette).

Pour Lise Bissonnette,

Il était facile d'être seule
à St-Donat et de t'y plaire
plus qu'avec moi à l'hôpital.
Il était facile d'admirer
Louis Fournier plus que moi.
Il est facile de sortir d'ici
en claquant la porte et
de me laisser seul et troublé.

Et soudain, à St-Donat,
le désir de me revoir.
Oubliant ma fatigue:
me voyant, donc me voulant
"supérieur".
Quand en réalité
j'ai besoin de m'appuyer
tant je suis nerveux.
Il est facile de penser que
la thyroïde n'a rien à voir.
Il est facile d'oublier que
je suis faible maintenant.

Il était facile pour moi
de ne voir en toi
qu'une femme parlant en toi.
Il était facile d'oublier
l'adolescente qui me reniait
tout en m'adorant.
Il était facile de rire
alors que j'aurais dû partir.
Mais je t'ai aimé
et même aujourd'hui ce n'est
qu'à force de malheurs,
dès que tu t'absentes, que
j'apprends ou voudrais
apprendre à te quitter.

Car si mes amis ne savaient
pas mon amour pour toi,
moi je le savais et je savais
que tu m'aimais de la même
façon.
Il était facile pour toi
de me quitter comme
il est facile de sortir d'ici
en colère.
Il était facile de te saouler en
te disant que je dormais ici.

Mais si je suis cynique
dès qu'un ami apparaît
devant nous,
le comprendras-tu,
c'est le seul refus de pleurer.
J'aurais pleuré
devant Ronald Richard.
Je me serais roulé
à tes pieds.
Toi couchée et
comme indifférente à moi.
Te sentant déjà plus loin
que tu ne crois.
Maintenant, dis-tu,
tu n'aimes personne d'autre
que moi.
Lise, tu me rêves à ton désir.
Mais ta tendresse alors
devient toute sexuelle.
Mais je t'aime autrement.
J'aimerais
qu'une femme parle en toi.
Comme je l'entendrais parler
tous les jours
et durant nos engueulades.
Mais tu as besoin de vin
pour me préférer à Michel.

13 septembre 1966

Reviendras-tu sur la rue
Barclay.
Toi qui te sens étrangère
dès que tu entres chez moi.
Et pourtant tu sais
que j'ai un bail.
Mais tu me demandes tout.
Ma maison t'est hostile.
Tu te crois
la femme du harem, un
meuble parmi tant d'autres.
Et moi.
Il ne suffit donc pas
de me croire dès que
je t'ai dit que je t'aime.

Je lis tes lettres
et c'est Louise Guay
et j'ose dire à la lettre.
Je ne compte pas.
Je suis une image sur la table
de chevet.

Nos querelles
se terminent déjà bêtement.
Tu pars.
La seule chose qui tient deux
personnes est de franchir
les querelles
au lieu de les contourner.
Dois-je passer des heures
à te convaincre
de cette simple banalité.

La réveillant
(lise bissonnette) et
la sachant pourtant dévouée.
M'aimant peut-être:
à la façon des enfants.
Mais il me manque
une vengeance.
Trop de rancunes
s'accumulant
envers plusieurs.
Mais nous rions
au téléphone.
Habile donc à mes heures.

Désirant dès lors signer
un contrat d'enseignement
(mes dettes)
pour le grand nord.
Mon secret.
M'aimant donc.
Mais soudain (l'autre été)
lui annoncer.
Dès lors
franchir à tête reposée:
le cadavre.
Heureux donc à ma façon.

15 septembre 1966

Notre premier journal
"LE NOUVEAU CAHIER"
sort aujourd'hui.
Les premières difficultés
se sont présentées
il y a quelques jours:
le QUARTIER LATIN
voulait prendre notre local
et nous mêler bêtement à lui.
Nicole Fortin,
sur ma demande, (expliquer
l'indépendance possible
du NOUVEAU CAHIER)
nous remet le local 707.
Il faudra, d'ici quelques
mois, trouver la solution:
publier un journal
comme il ne s'en fait pas.
Totalement original.
Mais comment.
D'autres parts rêvant
ce matin (avant d'aller
pisser, soit alors un rêve de
réveil) que je n'ai aimé que
vous: lise jacques.
Nous caressant en pleurant
l'un dans les bras de l'autre
et mes mains relevant
votre jupe et riant
en moi-même de toucher
vos si petits seins
et totalement transporté
vers vous et mieux: pour
la première fois satisfait.

Mais votre amant revint et
je le vis pour la première
fois: bedonnant et rouquin
exacte
ment comme moi
c'est-à-dire l'inverse étant
celui qui osa vous prendre
à ma place.
Nous avons cessé
nos enlacements avant
qu'il ne nous voit et vous
me vouliez parler dès la fin
de la journée seul à seul
à nouveau.
Mais je vous ai aimé comme
exactement personne d'autre.
Le seul cas
d'originalité marqué.

Me souvenant, éveillé,
de ce que vous disiez,
deux ans après
notre première rencontre,
deux ans pourtant:
je pense si souvent à vous
mais
nous ratons si souvent
le train.

Lise Bissonnette
déménageant samedi
et me laissant
à toutes mes libertés.
Nous enlaçant
(comme toujours) mais
voyant en elle (disait pauline
maltais) un tempérament
de petite fille et
trop jeune en vérité
pour me satisfaire.

(Page frontispice
pour le premier numéro
du NOUVEAU CAHIER
dans le QUARTIER LATIN).

POLITIQUE GÉNÉRALE.

LE NOUVEAU CAHIER,
en plus de son intelligence,
de son choix judicieux
des artistes, de son respect
de ce qui doit être respecté,
sera-t-il objectif,
sera-t-il un critère valable
pour tous, sans erreurs
et sans parti-pris?
Soyons francs: non.
Sera-t-il l'organe de
certaines tendances plus que
d'autres: oui.

LES RISQUES
DÉTOURNÉS.

Voilà donc que vous jouez
déjà de votre briquet,
préparant le jour fameux, où
vous illustrerez,
en le brûlant.
Mais vous ne le brûlerez pas.
C'est dit.
Nous le cacherons,
nous le mouillerons, ou nous
l'allumerons nous-mêmes.
Voilà qui est bien dit.
LE NOUVEAU CAHIER
sera donc à parti-pris,
critiquant ce qui lui déplaît,
louant ce qui lui plaît,
proclamant ce qu'il a envie
de proclamer, bénissant,
maudissant,
et cela, soulignons-le,
sans qu'on le force à le faire.

1

Politique générale

LE Nouveau Cahier, en plus de son intelligence, de son choix judicieux des artistes, de son respect de ce qui doit être respecté, sera-t-il objectif, sera-t-il un critère valable pour tous, sans erreurs et sans parti-pris? Soyons francs: non. Sera-t-il l'organe de certaines tendances plus que d'autres: oui.

Les risques détournés

Voilà donc que vous jouez déjà de votre briquet, préparant le jour fameux, où vous vous illustrerez, en le brûlant.

Mais vous ne le brûlerez pas. C'est dit. Nous le cacherons, nous le mouillerons, ou nous l'allumerons nous-mêmes. Voilà qui est bien dit.

Le Nouveau Cahier sera donc à parti-pris, critiquant ce qui lui déplaît, louant ce qui lui plaît, proclamant ce qu'il a envie de proclamer, bénissant, maudissant, et cela, soulignons-le, sans qu'on le force à le faire. Le Nouveau Cahier sera l'organe d'une école, peut-être de plusieurs, en cela que ses collaborateurs, pas plus que vous, (relisez cette phrase) ne sont libres de leurs tendances, de leurs goûts et de leurs amours.

Nos goûts nous appartiennent, et les vôtres, hélas, ou peut-être heureusement, ne nous appartiennent pas.

La cure d'amaigrissement

Le Nouveau Cahier s'intéressera surtout à la recherche, demandant en tous les domaines qu'on invente, qu'on se manifeste. Le Nouveau Cahier maintiendra la prétention suivante: le Québec peut devenir une puissance culturelle, internationale, et sans tarder. Le Nouveau Cahier laissera très souvent la parole aux jeunes, en cela que nous nous devons à notre génération, d'abord, avant tout, et pour tout dire: au Québec.

Pour une philosophie du concubinage

Le Nouveau Cahier, en plus de s'intéresser à l'art, se propose de penser à autre chose en cela que l'art, directement ou indirectement, en est touché. Le Nouveau Cahier ouvrira donc une chronique de philosophie, permettant aux collaborateurs et à tous ceux qui le désirent, de présenter des volumes pouvant influencer la conception de la vie et celle de l'art. le Nouveau Cahier dénoncera de plus certains scandales québécois. Le Nouveau Cahier se propose encore de brûler le Ministère des Affaires Culturelles en ce qui concerne l'enseignement des arts aux Québec, et le rapport Parent plus particulièrement en ce qui concerne le contenu de l'enseignement de l'art québécois.

Le Nouveau Cahier, en plus de tout cela, étudie présentement, une solution permettant à l'écrivain québécois de vivre de son art, directement ou indirectement. Rira bien qui rira le dernier.

A l'heure de l'indépendance

Le Nouveau Cahier, comme il est entendu à l'AGEUM, dépend juridiquement du Quartier-Latin. Le Nouveau Cahier jugeant qu'il diffère fondamentalement du Quartier-Latin lui-même, soumettra, vers le milieu de l'année, une proposition à l'AGEUM, demandant son indépendance juridique. Cette indépendance permettra au Nouveau Cahier de s'adonner à des voies nouvelles, concernant les reportages et la philosophie, sans encourir les reproches d'autres personnes que celles de l'AGEUM. Le Nouveau Cahier atteint maintenant sa troisième année, et comme Gargantua, peut depuis longtemps marcher librement.

A l'heure du concile

Mais le Nouveau Cahier se réserve le plaisir de plaire aussi à un plus grand nombre, dans le cadre de la philosophie, pour la première fois, par un numéro spécial, dangereux (le mot est juste), sur la sexualité. Attaquant tous les points litigieux, libidineux, proclamant, comme Descartes, la méthode, ce numéro sera le seul que lira avec plaisir l'avocat de l'AGEUM, se scandalisant lui-même, se prenant à nous accuser, au lieu de nous défendre, d'avoir écrit le seul numéro qu'il traînera, avec lui, dans son lit.

Ce qu'il fallait démontrer

Lisez donc attentivement, religieusement, (ne riez surtout pas) notre premier numéro; d'autant plus que nous vous demandons dès maintenant à tous, avec votre école, vos parti-pris, de venir écrire dans le cahier (c'est moins drôle), de vous présenter à la chambre 707 du centre social. Nous vous recevrons, avec sévérité souvent, mais toujours avec plaisir.

Yvan MORNARD

LE NOUVEAU CAHIER

VOL. III No 1

15 SEPTEMBRE 1960

LE NOUVEAU CAHIER
sera l'organe d'une école,
peut-être de plusieurs, en
cela que ses collaborateurs,
pas plus que vous,
(relisez cette phrase), ne sont
libres de leurs tendances,
de leurs goûts
et de leurs amours.
Nos goûts
nous appartiennent,
et les vôtres, hélas,
ou peut-être heureusement,
ne nous appartiennent pas.

LA CURE D'AMAIGRISSEMENT.

LE NOUVEAU CAHIER
s'intéressera surtout
à la recherche, demandant
en tous les domaines qu'on
invente, qu'on se manifeste.
LE NOUVEAU CAHIER
maintiendra la prétention
suivante: le Québec peut
devenir une puissance
culturelle, internationale,
et sans tarder.
LE NOUVEAU CAHIER
laissera très souvent
la parole aux jeunes,
en cela que nous nous
devons à notre génération,
d'abord, avant tout,
et pour tout dire: au Québec.

POUR UNE PHILOSOPHIE DU CONCUBINAGE.

LE NOUVEAU CAHIER,
en plus de s'intéresser à l'art,
se propose de penser
à autre chose en cela
que l'art, directement ou
indirectement, en est touché.
LE NOUVEAU CAHIER
ouvrira donc une chronique
de philosophie, permettant
aux collaborateurs
et à tous ceux qui le désirent,
de présenter des volumes
pouvant influencer
la conception de la vie et
celle de l'art.
LE NOUVEAU CAHIER
dénoncera de plus certains
scandales québécois.
LE NOUVEAU CAHIER
se propose encore de brûler
le Ministère des
Affaires Culturelles en ce qui
concerne l'enseignement
des arts aux Québec,
et le rapport Parent
plus particulièrement en
ce qui concerne le contenu
de l'enseignement de l'art
québécois.
LE NOUVEAU CAHIER,
en plus de tout cela, étudie
présentement, une solution
permettant à l'écrivain
québécois de vivre
de son art, directement ou
indirectement.
Rira bien qui rira le dernier.

À L'HEURE DE L'INDÉPENDANCE.

LE NOUVEAU CAHIER,
comme il est entendu
à l'AGEUM,
dépend juridiquement
du QUARTIER-LATIN.
LE NOUVEAU CAHIER
jugeant qu'il diffère
fondamentalement
du QUARTIER-LATIN
lui-même, soumettra,
vers le milieu de l'année,
une proposition à l'AGEUM,
demandant
son indépendance juridique.
Cette indépendance
permettra
au NOUVEAU CAHIER
de s'adonner à des voies
nouvelles, concernant les
reportages et la philosophie,
sans encourir les reproches
d'autres personnes
que celles de l'AGEUM.
LE NOUVEAU CAHIER
atteint maintenant
sa troisième année, et
comme Gargantua, peut
depuis longtemps marcher
librement.

À L'HEURE DU CONCILE.

Mais
LE NOUVEAU CAHIER
se réserve le plaisir de plaire
aussi à un plus grand
nombre, dans le cadre de la
philosophie, pour la première
fois, par un numéro spécial,
dangereux (le mot est juste),
sur la sexualité.
Attaquant tous les points
litigieux, libidineux,
proclamant, comme
Descartes, la méthode,
ce numéro sera le seul
que lira avec plaisir l'avocat
de l'AGEUM,
se scandalisant lui-même,
se prenant à nous accuser,
au lieu de nous défendre,
d'avoir écrit le seul numéro
qu'il traînera, avec lui,
dans son lit.

CE QU'IL FALLAIT DÉMONTRER.

Lisez donc attentivement,
religieusement, (ne riez
surtout pas) notre premier
numéro; d'autant plus que
nous vous demandons
dès maintenant à tous, avec
votre école, vos partis-pris,
de venir écrire dans le
CAHIER (c'est moins
drôle), de vous présenter
à la chambre 707
du Centre Social.
Nous vous recevrons,
avec sévérité souvent,
mais toujours avec plaisir.

(Article paru
dans le premier numéro
du NOUVEAU CAHIER
dans le QUARTIER LATIN).

CONTRE VIGNEAULT.

Vigneault chante mal,
Vigneault écrit mal,
Vigneault fait beaucoup
d'argent.
Alain Grandbois,
Fernand Ouellette,
Paul-Marie Lapointe,
Raoul Duguay, ne chantent
pas, mais écrivent très bien,
et ne font absolument pas
d'argent.
Tout ceci pour démontrer
que la chanson est rentable
au Québec.

Cette petite démonstration
ne plaît évidemment pas
au lecteur moyen.
Pour la simple
et bonne raison qu'il préfère
s'endormir
avec un chansonnier qu'avec
un poète.
Mais la préférence du lecteur
moyen est devenue
si dangereuse qu'il faut
maintenant dire que
Vigneault chante bien,
écrit bien et mérite de faire
beaucoup d'argent.

Mais moi j'aime Vigneault.
J'adore Vigneault.
Vigneault est l'un
des plus grands chansonniers
du Québec.
Mais il y a une marge.
Et c'est celle que
nos petits fluets intellectuels
ne respectent pas.
Et ces mêmes personnes qui
adorent Vigneault crachent
sur les admirateurs
du Palmarès de la chanson
populaire.
Mais que font-ils de plus?
S'ils ont plus de scolarité,
ont-ils plus de volonté
que les gens sans culture
adorant, dans leur paresse,
Robert Demontigny.

Vigneault écrit mal,
Vigneault est mièvre comme
un enfant d'école imitant
Éluard, Vigneault écrit
la plupart du temps
des contes pour enfants.

Du côté musique,
avouons que Beethoven était
rendu plus loin.
Et tout ce réchauffé, avec
une sauce assez personnelle,
rapporte des milliers
de dollars par année.
Bien joué
monsieur Vigneault.
Il y a des gens,
comme Einstein,
qui inventent, d'autres qui
mangent le gâteau.

Mais à qui la faute?
Qui, pourtant, n'a pas été
ému devant la pauvreté
des grands poètes
d'autrefois?
Mais, avouez-le, il est moins
difficile de nourrir
un chansonnier qu'un poète.
Surtout qu'il ne s'agit pas ici
de faire la charité,
mais de se plier
à une discipline
intellectuelle.

L'élite intellectuelle
du Québec, puisqu'il faut
l'appeler par son nom,
se refuse pourtant aux titres
de "pédant", "précieux",
etc., titres décrochés par les
intellectuels, en leurs siècles,
à leurs contemporains.
Les lecteurs moyens
du Québec jugent bien,
achètent bien, connaissent
les priorités, ne torturent en
rien leurs auteurs puisqu'ils
les reconnaissent aussitôt, et
les encouragent
financièrement.
Le lecteur moyen du Québec
est un lecteur exemplaire,
doué d'intelligence, etc.,
etc., un lecteur dont nous ne
pouvons dire que du bien.

En résumé,
Vigneault est le plus grand
poète de son temps.

18 septembre 1966

Tirant bientôt
le second numéro:
la vérité couve ses dangers.
Mais il n'y a pas
que la vérité: l'erreur mérite
une publication.
Ne serait-ce
qu'attiser la pensée.
Ne sois donc pas ému
du sort indéniable des dieux.
Tirant ici et brusquement
davantage là:
mener le fruit à sa perdition.
Rien ne sert de mourir
s'il est encore une bassesse.
Cherchant dès lors
une formule à défrustrer:
LE NOUVEAU CAHIER.

Mais elle vient
(lise bissonnette)
tous les jours à l'hôpital
et se perd
en mille démarches
nous recomposant.
Mais qui donc
changeait encore:
- toi.
Car dès lors
sachant l'erreur d'intérêt.
Travaillant ensemble et sans
doute la rendant heureuse.
LE NOUVEAU CAHIER.

Sans aucun doute
l'aimant bien que la rejetant.
Carrément.
Mais il est des gestes
que la pensée ne rejoint pas.

25 septembre 1966

(Lettre reçue
de Jean-Guy Pilon
en réponse à un article
du NOUVEAU CAHIER).

Monsieur,

On porte à mon attention
l'article
d'un de vos collaborateurs
qui signe "Bertrand".
L'article, dont on me fait lire
le texte, s'intitule
"Mes fesses et le Conseil des
Arts" et est publié
à la page 4 de "Le Nouveau
Cahier" du Quartier Latin,
volume III, numéro 2,
daté du 22 septembre 1966.
Cet article me concerne, et
on y fait une sorte d'analyse
du dernier livre
que j'ai publié.

Il ne me viendrait jamais
à l'idée de protester contre
ce qui aurait pu être une
critique: je respecte, estime
et défends le droit
de la critique, ses privilèges
et ses avantages.
Je ne puis cependant
m'empêcher de constater
que cet article est injurieux
à mon égard principalement
dans les dernières lignes.

Je m'explique mal qu'on
puisse accuser un écrivain
d'être une "*vermine*"
dont les maisons d'édition
devraient se débarrasser.
Ça me semble à tout le
moins exagéré.
Et puis c'est ridicule
d'agir ainsi, selon moi.
La critique m'a toujours paru
se situer à un autre niveau.

Je m'explique mal aussi
qu'un directeur de journal
laisse passer des choses
comme ça: c'est regrettable,
car ça ne me semble pas
en accord avec la tenue
générale de votre journal.

Vôtre.

Jean-Guy Pilon.

28 septembre 1966

(Lettres d'entente
concernant mes emprunts).

Je, sous-signé, reconnais
une dette de $200
envers Roger Letellier.
Cette dette à 6% d'intérêt
par année, devra être remise
à partir du 1 octobre 1967.

D'autre part, je reconnais
Roger Letellier
comme endosseur d'un prêt
m'ayant été fait à la Caisse
Populaire de l'AGEUM.
Le montant de l'emprunt
s'élève à $1250.
Le remboursement
de l'emprunt, à l'intérêt fixé
par la Caisse mentionnée,
se fera à partir
du 1 octobre 1967.
S'il advenait que l'endosseur
doive payer à la place
du sous-signé, le sous-signé
se tient responsable devant
l'endosseur et cela jusqu'à
ce que le montant soit remis
et à la Caisse Populaire et à
l'endosseur Roger Letellier.

Je, sous-signé, reconnais
Mlle Lise Jacques
comme endosseur d'un prêt
m'ayant été fait à la Caisse
Populaire de l'AGEUM.

Le montant de l'emprunt
s'élève à $1250.
Le remboursement,
à l'intérêt fixé par la Caisse
mentionnée, se fera à partir
du 1 octobre 1967.

S'il advenait que l'endosseur
doive payer à la place
du sous-signé, le sous-signé
se tient responsable devant
l'endosseur et cela jusqu'à
ce que le montant soit remis
en entier à la Caisse
Populaire de l'AGEUM,
et à l'endosseur
Mlle Lise Jacques.

29 septembre 1966

(Note laissée
par Marcel St-Pierre).

Cher Yvan,

France (Théoret)
doit déménager le plus tôt
possible; dès aujourd'hui.

Il serait pour nous
intéressant de savoir si tu
acceptes de prendre avec toi
une table et quelques articles
pour quelques jours.

Très pressant.
Nous devons quitter
sans laisser de traces.

SVP dès que tu pourras:
essaie de venir chez France.

NB le téléphone est coupé.

Je te remercie à l'avance,
à bientôt, à déjà, j'espère.

Marcel St-Pierre

(Article paru en frontispice
dans le troisième numéro
du NOUVEAU CAHIER
dans le QUARTIER LATIN).

L'INVENTION DES LETTRES

LE FRANÇAIS
COLONISATEUR.

LA BEAUTÉ DU LIEU.

L'éducation des lettres
comporte au Québec
très peu d'éléments.
Nous étudions la littérature
française et celle du Québec.
Les déclinaisons latines
et grecques.
La littérature anglaise,
se limitant
presqu'exclusivement
à Shakespeare et à quelques
autres mots anglais.
Mais la littérature
la plus enseignée,
malgré tout, demeure
la littérature française.
Pourquoi n'étudions-nous
pas, à la place, la littérature
internationale et
notre littérature nationale?

DE JEHANE BENOIT AUX
PLAINES D'ABRAHAM.

Le français, comme toute
langue développée, et surtout
comme toute autre
civilisation culturelle,
traîne ses dieux renversés.
Qui renierait la grandeur
des écrivains français.

LE NOUVEAU CAHIER

L'INVENTION DES LETTRES

3

le français colonisateur

La beauté du lieu

de Jehane Benoit aux Plaines d'Abraham

Ce qui est à comprendre

Pour une didactique de la littérature

Mais qui renierait
la grandeur des écrivains
russes, anglais, chinois,
indiens, et lesquels encore.
Est-ce à dire que
la littérature française mérite
d'être étudiée plus
que ces dernières?
Le point important dans
cette affaire diront certains,
est que la littérature
est justement française et
que nous le sommes aussi.
Mais s'il est vrai que
nous étudions la littérature
française à cause
de la langue, nous devrions
étudier aussi certains livres
des littératures belges,
suisse-française, africaine.
Mais nous étudions
presque uniquement
la littérature française et
c'est une nouveauté toute
récente que d'y avoir ajouté
un peu de littérature
québécoise.
Soyons donc francs:
nous étudions presque
uniquement la littérature
française parce que nous
sommes colonisés par la
France, du point de vue
culturel.

CE QUI EST À COMPRENDRE.

Le professeur québécois
en général nous dira
que la littérature française,
dans l'étude d'un roman ou
d'un poème, correspond à
notre façon de parler, et que
cela est essentiel au génie
de... ce qui est à comprendre.
Mais qu'est-ce qui est
à comprendre?
Au lieu d'un enseignement
fermé (l'enseignement d'une
littérature en particulier et
jusqu'à ses détails),
nous proposons
un enseignement ouvert.
Vaut mieux, à notre sens,
saisir les grands courants
universels, que de se borner
à notre remous national,
surtout lorsque ce remous
en est un de colonisé.
Nous goûterons, dès lors,
moins le style, étant données
les traductions,
que les idées et la forme.
Mais le style a ceci
de particulier qu'il n'existe
qu'en tant que traitement
d'une langue,
et par définition, ne peut être
traduit.

Mais les idées, traduites,
passeront
d'une langue à une autre.
Et il en sera de même
pour la forme ou
structuration de l'oeuvre.
E.E. Cummings, par
exemple, est traduisible
de l'anglais au français, sans
gâcher pour cela
la *modernité* Cummings.
Cette modernité apparaît
à plusieurs comme le fait
d'un traitement de l'anglais,
alors qu'elle est avant tout
le fait d'une structuration
de la parole.
La parole est en ce sens
supérieure au langage
particulier, et c'est à elle que
nous devons nous référer
pour une éthique jugeant
de la valeur de l'oeuvre.
Nous devons nous dégager
du mythe opposant
"lire dans le texte"
à "lire en traduction".
Il est aussi mal venu
de prétendre lire Ronsard
dans le texte, après que
les siècles ont changé pour
nous, le sens de plusieurs
de ses mots.
Ce mythe
est en quelque sorte
l'équivalent de la préciosité.
Mais la réalité
est bien différente.

Sartre, Camus, Malraux
ont reçu les idées
de Dostoievsky.
Le Nouveau Roman reçoit
la forme de James Joyce.
Le profit culturel
(ce qui est à comprendre)
est donc loin de se limiter
au style
d'une langue particulière.

POUR UNE DIDACTIQUE DE LA LITTÉRATURE.

L'extension du sujet
des cours de lettres, et cela
pour tous les niveaux,
entraîne, par le fait même
une exigence plus grande
envers les traitants
de la littérature.
L'enseignement magistral,
malgré ses quelques bons
côtés, doit faire place à
des méthodes plus ouvertes.
L'importance de la littérature
en général, se résume
à l'importance
de la littérature qui se fait.
L'étude du passé
sert à orienter
les critiques du présent.
Les livres anciens doivent
être lus ne fut-ce que pour
donner à l'homme de lettres
une dialectique plus avancée
sur les idées et sur la forme
de son temps.
L'éducation doit être plus
ouverte en ce sens que
les traitants de la littérature
se doivent de saisir
les synthèses et de mener
leurs élèves à les saisir.
L'enseignement des lettres,
en ce sens, ne peut être
qu'une mise en situation
de la littérature actuelle.
(La semaine prochaine:
La Pensée Permanente).

30 septembre 1966

1.

L'aimant encore
est-ce le signal.
Lise Jacques
dans les bras de Serge
glissant ensemble
dans le temps. Mais

bizarre d'écouter léo ferré
1919-19... à peine ici
préparant le départ.
Mais pourquoi ne nous
sommes-nous enlacés.
Écoutant alors: ferré.
Comme aujourd'hui
dévidant je ne sais quelle
poésie
la regardant. Mais

où sommes-nous encore
après tant de siècles.
Est-ce possible d'avoir tant
vécu.
Je

dois partir maintenant. Mais
quelle photographie de toi.
Tant de détails à régler. Mais
nous partirons moi et

moi vidés de notre moi.

2.

Riche à nouveau:
$2500 emprunté à la caisse
populaire de l'AGEUM.
Endosseurs:
roger letellier et lise jacques.
Pourquoi
n'est-il que vous deux.
- Si tu ne paies pas,
je vendrai mes gants,
mes robes, mon automobile.
Que veux-tu de plus.
Rien de plus.
Rêvant encore de rêver.
La seule femme encore.

3.

Préparant donc
MON AVENIR dès lors
sans intérêts sinon
de réussir-dans-la-vie.
Spleen!
Nous partirons vivre à peu
de frais près du langage.
Mais que dirons-nous
de plus.
Alimentant le spleen!
Heureux donc à nouveau
d'être moi.
À peu de frais: vendant deux
poèmes composés à la main
et deux gravures: vingt
dollars et cinquante
mécènes à trouver multipliés
par deux. Donc
à deux pas maintenant.
Rêvant encore de rêver.
Une seule femme encore.

2 octobre 1966

(Lettre envoyée
à ma famille en Belgique,
avec
les trois premiers numéros
du NOUVEAU CAHIER).

Je souhaite tout d'abord
une bonne fête au père,
du succès dans son travail, et
de très longues amours avec
la même.

Vous annonce
quelques bonnes nouvelles.
Suis sorti de l'hôpital
St-Luc, le 23 septembre
à neuf heures du matin.
En courant.
Après 23 jours à l'hôpital.

Suis entré en Lettres.
Lise Jacques
et Roger Letellier que vous
connaissez ont endossé
mon emprunt:$2500.

Enseignerai en septembre
1967.
Commencerai
le remboursement
de ma dette le 1 octobre 67.
Une nouvelle vie s'ouvre
à moi.
Travailler enfin avec amour.

Fini un roman.
Hésite encore à le publier,
bien que les éditions Estérel
le demande.

Vous en enverrez
un exemplaire si.

Dirige un journal,
faisant partie du
QUARTIER LATIN:
LE NOUVEAU CAHIER.
Vous envoie
les trois premiers numéros.
Vous enverrez les autres.

À votre tour de raconter.
La santé.
Et... Comment allez-vous.

3 octobre 1966

Et nous regardons au renversement des highway l'ho
rizon pourpre lever l'aigle à triple tête
où n'était le chemin lumineux pour

tant l'aube à ce niveau mais com
bien de vérité sont à mentir au long du
highway coupant entre les villes et les forêts que
le sentiment levait d'aigles à deux têtes! ah

l'ossement s'amoncelant à chaque dé
tour tant de traités restent à ratifier
sous le sifflement rythmé

redire le livre tant le chemin et notre
sommeil nous éloignèrent mais
était-ce encore ici l'équation délaissant
l'air divin pour la trom
pette fracassant l'ins

piration glo
rieux donc nous
conduisant.

Rythme cruel et délaissant
l'art bien que ce lieu du rythme
perd en se perdant le
rythme soudain de la
mais de quoi por
tes-tu le feu qui chaque fois s'é
teint d'une
génération qui
brûle le kérosène poète
pourquoi porter si haut le
rythme se perd en mille éphémères qui
du rythme lève le prin
temps jadis éternel monte pourtant
la mèche et brûle encore nulle au
tre joie nulle autre sé
vérité mais non vaine u
tile encore à quelque solitaire et
non cette fois sans amour.

Délaissant l'art vois
entre l'âme et l'os
le rapport perdre l'utilité mais
à nous seuls poètes u
tile délaissant
l'art une lampe consume son pétrole

où fuit le rythme délaissant le temps per
du de nos vo
yages incorruptibles mais le
rêve brûle lentement le temps où
fuir sinon res
ter et toute sa vie res
pirer le kérosène
consumant sa fumée.

5
octobre
1966

(Article paru
dans le quatrième numéro
du NOUVEAU CAHIER,
dans le QUARTIER LATIN).

L'INVENTION DES LETTRES

(suite).
LA PENSÉE
PERMANENTE.

Nous avons vu, la semaine
dernière, en quoi devrait
consister l'enseignement
des lettres.
Revoyons rapidement
quelques raisons
de nous éloigner
de la littérature française
pour aller vers une littérature
internationale d'une part, et
nationale d'autre part.

LES NUS ET LES MORTS.

Nous savons tous
que l'étude d'une traduction
ne vaut pas l'étude
de l'original.
En traduction,
nous y perdons, le style,
la découverte d'une écriture,
parfois même une part
de l'idée.
La traduction en ce sens
ne vaut pas l'original.
Nous sommes tous d'accord.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION.

Les raisons qui nous
poussent à choisir l'étude
des traductions, malgré
l'avantage des originaux
sur ces dernières,
ne sont pas négligeables.
Que savons-nous
de la littérature chinoise?
Qu'avons-nous lu
de la littérature japonaise,
vietnamienne, indienne,
suédoise, et, pour plusieurs,
même de la littérature
américaine.
Le seul argument valable
en faveur de l'étude
des traductions est celui
de priorité, de l'urgence d'un
humanisme international.

LES TROIS MUSES.

Nous entendons chaque jour
parler de la Chine.
Nous sommes
pour ou contre la Chine.
Mais que savons-nous
de quoi?
Viendra le jour où
le bien-pensant québécois
fera la guerre aux chinois
de la sainte enfance.
Car il ne connaît rien
de la Chine.
Et voilà pour la morale!

Deuxièmement, étudier
la littérature française
comme nous le faisons,
n'est rien d'autre que l'auto-
sadisme du masochisme.
Le professeur qui enseigne
Baudelaire au Québec
est en situation d'infériorité
devant le français qui étudie
les manuscrits en France, qui
vit de la mentalité française
depuis sa naissance.
Le Ministère de l'Éducation
devrait donc chasser
la littérature française
de nos écoles en tant que
littérature première.
La littérature québécoise,
bien qu'elle n'ait à son crédit
qu'une trentaine de livres
valables, doit devenir
notre littérature première.
(Lire trente livres, c'est plus
qu'il n'en faut pour faire
un cours classique!).
Quant à la littérature
française, nous demandons
qu'elle devienne
une des littératures formant
notre littérature seconde:
une des littératures
internationales.

La troisième raison
est encore plus simple.
Elle repose sur une définition
active de la littérature.
La littérature, pour nous,
n'est pas la reprise
d'une éternelle répétition.
La littérature s'invente
de siècle en siècle,
et la mise-en-commun
des connaissances nouvelles
nous apparaît
comme une économie
de la culture internationale.
À quoi sert d'écrire
si l'on n'est pas lu?
À quoi sert d'inventer,
si ce que l'on invente
est déjà découvert
dans une autre littérature?

Pour conclure,
rappelons-nous
que la nécessité d'étudier
la littérature internationale
(donc les traductions),
tout en étudiant aussi,
dans le texte,
notre littérature nationale,
n'est qu'une question
d'urgence, de priorité.
Qu'est-il plus nécessaire
de connaître:
les grands courants
ayant marqué l'histoire
de l'humain,
ou les écueils français
ayant produit Prévert?
Toute la question est là.

L'ÉTUDE PERPÉTUELLE.

Étant donné l'ampleur
du sujet comme l'étude de
la littérature internationale,
étant donné aussi la nécessité
de se mettre à jour en ce qui
concerne
la littérature nationale,
le professeur selon nous,
ne devrait jamais
cesser d'étudier,
et cela de façon obligatoire.
Que le professeur se voie
enlever quelques heures
d'enseignement
par semaines afin d'aller
prendre quelques heures
de cours.

(Nous apprenons
que les professeurs
de la Commission Scolaire
de Montréal ont refusé,
lors d'une négociation,
le caractère obligatoire
de leur perfectionnement.
De sorte que les plus
intelligents se plaisent
à suivre des cours, et que
les cons... etc.).

L'ÉCRIVAIN:
QUEL AVENIR.

L'écrivain, qui l'ignore,
ne vit pas de sa plume.
Thériault,
d'après une enquête,
est celui des écrivains
qui fait le plus d'argent
avec ses livres:
$700 par année.
Pourtant les professeurs
se permettent de donner
des cours de compositions.
Il est grand temps de
replacer l'écrivain à sa place.
Dans la mesure du possible,
l'écrivain doit et lui seul,
enseigner l'écriture.
Nous voulons de la qualité
ou nous n'en voulons pas.

CONCLUSION.

Voilà donc trois points
nous permettant d'espérer
une amélioration:
l'enseignement
de la littérature nationale et
internationale,
le perfectionnement
obligatoire des traitants
de la littérature,
l'intégration de l'écrivain en
tant que traitant de l'écriture.

D'autres moyens
sont nécessaires.
Et ceux que nous venons
d'énumérer
méritent des corrections.
Nous n'avons fait,
à notre sens,
qu'ouvrir le débat.

7 octobre 1966

Conduisant
au début d'un goût.
Mais le vin et le fromage
demeurent une condition
du bonheur. Pour

la première fois aimant
(comme une femme)
des meubles.
Québécois et d'un peu
fanées dix chaises droites
à fond de paille
autour de la table massive.
Mais

suffit-il de si peu.
Une assurance et la
constance prenant un cours.
Mille secrets d'amours.
Le passé taillé en diamant
sur la régularité du jour.
Le meuble ancien relevant
la modernité. Et

Gilgamesh parlant encore
de tuer dieu.

10 octobre 1966

et combien de fois retourner
le langage
et quoi de plus si l'on y perd
le
langage au moment précis
de l'enlacement
mais retenons un retour
à la maison
natale doutant encore d'être
nés pourtant
plein d'approbation
soit nul retour à ce point le
départ et solitaires avec le
regret calme de la pensée

11 octobre 1966

(Lettre non envoyée
à Lise Jacques).

Lise,

comment se taire et porter
d'une autre façon
les conséquences.
Comment donner de la voix
à ce qui, bien plus que tout,
ne trouve jamais le mot.
Comment pouvions-nous
marcher d'une façon
tout à fait spéciale et
plus qu'ordinaire cependant.

Notre relation.
La boutique d'opéra
mais neigeait-il.
Te souviens-tu s'il neigeait.
Mais il neigea
quelques autres soirs.
Comment se taire
et porter d'une autre façon
les conséquences.

Et toi tu trouves le bonheur.
Moi, quelque chose
en moi qui marque
toute autre chose.
Comme s'il fallait vivre
encore longtemps
avant le commencement.
Mais le vin fut bon
ce soir-là.
Notre relation.
Comment donner de la voix
à ce qui, bien plus que tout,
ne trouve jamais le mot.
N'ayant rien à ajouter.
Sinon que les mots
durent moins longtemps
s'ils ne sont écrits.
Rien de plus.
À chaque année, le même
silence succédant au poème.
Ne me demande pas
pourquoi l'amour m'est
tout autre chose maintenant.
S'il fallait passer la nuit ou
s'il ne fallait pas.

Nous avions longtemps rêvé
d'une chose
tout à fait spéciale et plus
qu'ordinaire cependant.
Le silence n'est pas la chose
paisible qu'on nous a dite.
Mais nous donnions
à trop de merveilles à la fois.
Pour toi, Lise, voilà
que tout cela prend un sens.
Moi, quelque chose
me défend encore d'ajouter.
N'ayant rien à ajouter.
À chaque année,
et ne me demande pas,
j'aimerais trop répondre,
s'il neigeait ce soir-là.
Baiser.

12 octobre 1966

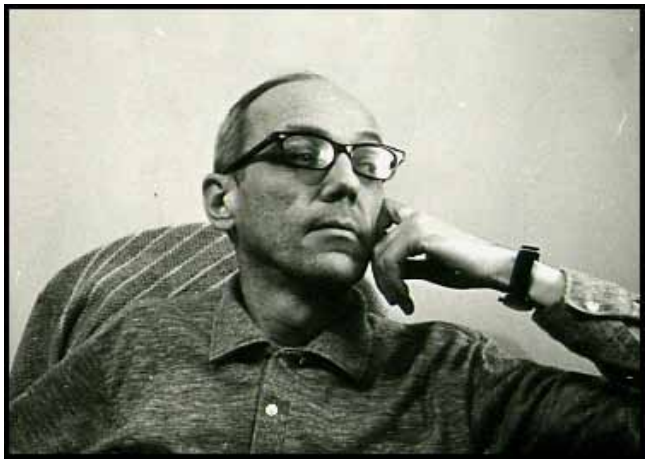
(Lettre reçue
au QUARTIER LATIN
de André Vachon,
professeur en Lettres,
faculté alors dirigée
par un français
du nom de Bernard Beugnot.
La rencontre avait porté sur
la réforme de l'enseignement
des lettres au Québec
et la priorité
de la littérature québécoise).

Cher monsieur,

J'ai vu hier Robert Barberis,
qui m'a montré le texte
que vous avez l'intention
de publier
dans le QUARTIER LATIN,
en vous inspirant
de l'échange que
nous avons eu, l'autre soir,
chez Luc Racine,
et entre amis,
sur la littérature canadienne.

Je dois vous dire que je suis
complètement opposé
à la publication de ce texte.
Et comme je suis le principal
concerné en cette affaire,
j'estime que j'ai le droit
strict de vous demander de
ne pas le publier.

Comme vous le savez,
j'avais été invité
par Luc Racine
à parler de la littérature
canadienne, dans le cadre
d'une réunion
qui devait avoir un caractère
rigoureusement intime;
et c'est pour cette raison
que je me suis exprimé
devant vous en toute liberté.
Que vous teniez à enregistrer
au magnétophone les
discussions de votre groupe
de recherche, je n'ai rien
contre, bien au contraire.
Mais vous vous rendez
bien compte qu'en utilisant

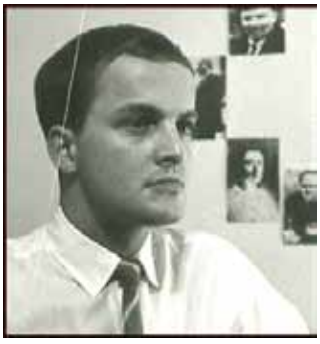


André Vachon.

Robert Barberis.

Nicole Brossard.

Raoul Duguay.



Yves Mongeau.

Michel Beaulieu.

Micheline
Bouchard d'Orval.

Jacques Marchand.

Yvan Mornard et Andrée Paul.

la bande magnétique pour
la composition d'un article
qui doit paraître
dans le journal des étudiants
de l'Université,
vous changez complètement
la destination des propos
qui ont été échangés au sein
du groupe; et alors,
vous ne pouvez plus le faire,
en stricte éthique,
sans le consentement
des intéressés.

Je vous répète
très clairement que,
si j'avais su que mes propos
allaient être imprimés
dans un journal, ils auraient
été tout différents,
et peut-être, à ce moment-là,
aurais-je tout simplement
refusé de participer
à la réunion.

Je vous rappelle aussi que
c'est seulement au cours
de la réunion qu'il a été dit
que Robert Barberis en ferait
un compte rendu; et à la
fin de la réunion, que nous
avons appris que des photos
allaient être prises en vue de
la mise en page du texte, etc.

C'est donc au nom
des principes
les plus élémentaires
de l'éthique professionnelle
du journalisme, que je vous
demande de ne rien publier,
des propos que j'ai tenus,
au cours de la réunion
du 29 septembre; et en vous
faisant cette demande,
je ne fais qu'exercer un des
droits les plus élémentaires
de l'homme vivant
en société: que l'intention et
la destination de ses propos
(strictement privés) soient
respectées.

Je comprends sans peine
que ce malentendu
s'explique
par l'improvisation et la hâte
avec laquelle vous avez dû
agir.
C'est pourquoi je tiens
à vous assurer, en terminant,
de toute mon estime.

André Vachon

14 octobre 1966

“Elle nue mais”
(Variables).

Maintenant poursuivre.
Plutôt recommencer
à la trace.
Rien de nouveau par contre.
Lise Jacques.
Le rêve , ne surtout pas
interroger les raisons.
Poursuivre.
Élaborer le plan.
Six milles pages.
Quarante courts volumes.
Mourir de cette façon.

D’autre part le poème.
Dix milles rues.
Le seul recueil.

Le journal.
Mais quel théâtre.

Construire.
Élaborer
le rythme de narration.
Atteindre l’orgasme inconnu.
Le temps de revenir.
Touché finalement
par la fugacité.
Mais au bon moment.

LE NOUVEAU CAHIER 5

(Rapport remis
à L’AGEUM).

1.
Considérant le NOUVEAU CAHIER comme un organe spécialisé dépendant encore juridiquement
du QUARTIER LATIN;

Considérant le QUARTIER LATIN comme un journal totalement différent dans
le sujet, la méthode
de travail que le NOUVEAU CAHIER;

QU’IL SOIT RÉSOLU QUE LE BUDGET DU NOUVEAU CAHIER S’INSÈRE DANS CELUI DU QUARTIER LATIN ET QUE CE BUDGET, D’AUTRES PARTS, NE S’EVALUE PAS DE LA MÊME FAÇON QUE LE QUARTIER LATIN.

2.
Considérant que
le NOUVEAU CAHIER
se trouve dans la nécessité de publier vingt-cinq numéros durant l’année;

Considérant que
la pagination du NOUVEAU CAHIER est ordinairement de huit pages, et que d’autres parts, le NOUVEAU CAHIER publiera quatre numéros spéciaux de l’ordre de 16 pages;

Considérant que le NOUVEAU CAHIER publiera cette année deux cents trente-deux pages, et que le prix
de l’édition, comprenant l’encartage, s’élève à
environ neuf mille dollars;

QU’IL SOIT RÉSOLU QUE LE NOUVEAU CAHIER JOUIRA D’UN BUDGET D’EDITION COUVRANT LES NEUFS MILLE DOLLARS.

3.
Considérant que
le NOUVEAU CAHIER
publiera environ deux photos par page, et que
les photographies peuvent être originales ou non, peuvent provenir
de différents collaborateurs, et considérant que le prix statutaire s’élève
à deux dollars la photo,

A) QU’IL SOIT RÉSOLU QUE LE BUDGET DU NOUVEAU CAHIER PAYERA LES PHOTO-GRAPHIES ORIGINALES ET NON ORIGINALES, QUI NOUS SONT APPOR-TÉES, DE QUELQUE PRO-VENANCE SOIT-ELLE, PAR NOS COLLABORATEURS.

B) QU'IL SOIT RÉSOLU QUE LE BUDGET DU NOUVEAU CAHIER COUVRANT LE PRIX DES PHOTOGRAPHIES S'ELEVERA À ENVIRON HUIT CENTS DOLLARS.

4.
Considérant que le NOUVEAU CAHIER peut publier jusqu'à deux caricatures ou dessins par numéro et que le prix de ces cinquantes caricatures ou dessins s'élève à $250;

QU'IL SOIT RÉSOLU QUE LE BUDGET DU NOUVEAU CAHIER COUVRIRA LES DEUX CENTS CINQUANTE DOLLARS DESTINES A PAYER LES CARICATURES ET LES DESSINS.

5.
Considérant l'allocation actuelle comme tellement rétrograde quant à l'allocation pouvant suffire à la bonne marche d'un journal artistique qui diffère, par les moyens à prendre, d'un journal d'information;

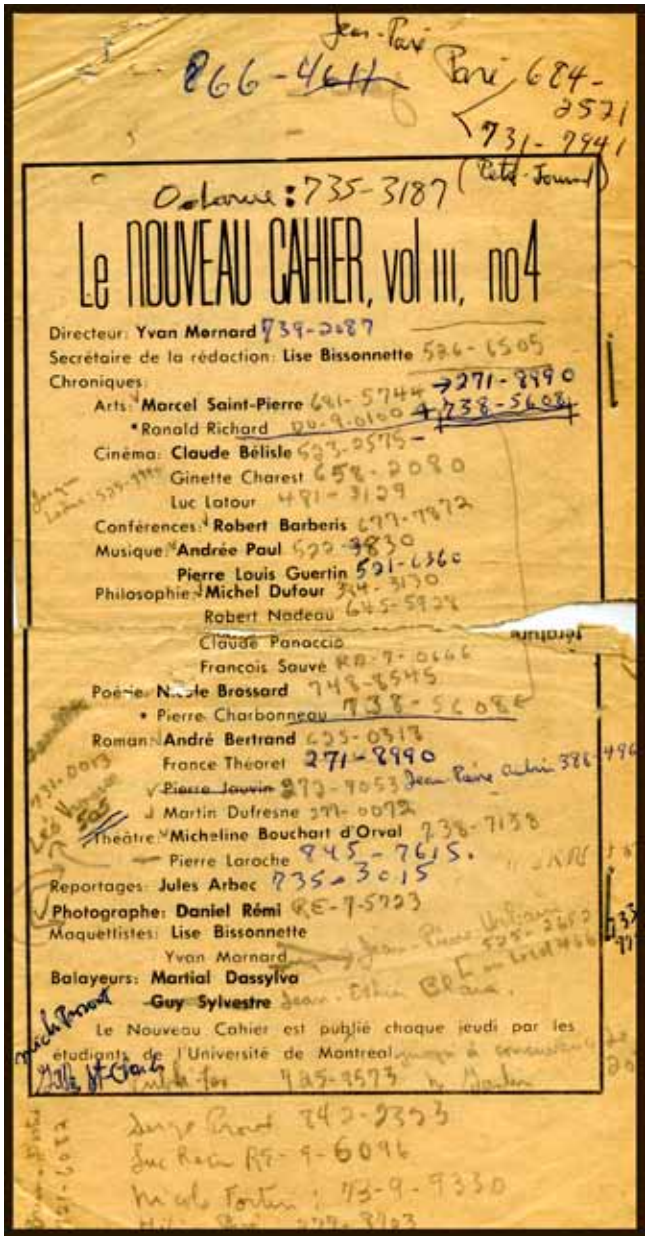
Considérant le problème assez grave pour avoir déterminé l'équipe du NOUVEAU CAHIER à remettre en bloc sa démission si rien n'est fait pour changer la situation actuelle;

QU'IL SOIT RÉSOLU QU'UNE AMÉLIORATION DE L'ALLOCATION DU NOUVEAU CAHIER S'IMPOSE.

6.
Considérant que le journal d'art nécessite des achats que n'ont pas à couvrir des journaux d'information;

Considérant que la critique cinématographique coûte par semaine exactement six dollars (2 fois, 2 personnes), et que le NOUVEAU CAHIER ne peut se permettre de ne critiquer que les films auxquels on l'invite gratuitement, étant donnée la rareté des invitations; ($6.00)

Considérant que les arts et la musique nécessitent, pour recherche et spectacle, environ quatre dollars par semaine; ($4.00)


Le NOUVEAU CAHIER, vol III, no4

Directeur: Yvan Mornard 739-2687
Secrétaire de la rédaction: Lise Bissonnette 526-6505
Chroniques:
Arts: Marcel Saint-Pierre 271-8990
Ronald Richard 738-5608
Cinéma: Claude Bélisle
Ginette Charest 658-2080
Luc Latour 481-3129
Conférences: Robert Barberis 697-7872
Musique: Andrée Paul
Pierre Louis Guertin 521-6360
Philosophie: Michel Dufour
Robert Nadeau 645-5928
Claude Panaccio
François Sauvé
Poésie: Nicole Brossard 748-8545
Pierre Charbonneau 738-5608
Roman: André Bertrand
France Théoret 271-8990
Pierre Jouvin
Martin Dufresne
Théâtre: Micheline Bouchart d'Orval 738-7138
Pierre Laroche 845-7615.
Reportages: Jules Arbec 735-3015
Photographe: Daniel Rémi
Maquettistes: Lise Bissonnette
Yvan Mornard
Balayeurs: Martial Dassylva
Guy Sylvestre
Le Nouveau Cahier est publié chaque jeudi par les étudiants de l'Université de Montréal

Considérant que
la philosophie, section où les livres sont très dispendieux, nécessitent environ cinq dollars par semaine; ($5.00)

Considérant que les sections poésie et roman, exigeant l'achat de quatre volumes au total par semaine, nécessitent environ dix dollars par semaine; ($10.00)

Considérant que le théâtre nécessite environ deux dollars par semaine; ($2.00)

Considérant la nécessité d'un compte de dépense personnel pour le directeur pouvant aller jusqu'à cinq dollars par numéro,
et considérant que cela est infime;

Et considérant finalement qu'il est trop dispendieux pour un étudiant de rester longtemps critique d'art sans subvention de l'AGEUM,

QU'IL SOIT RÉSOLU QUE L'ALLOCATION AU CAHIER S'ÉLÈVERA A TRENTE DEUX DOLLARS PAR NUMÉRO AU LIEU DE DOUZE ET DEMIE, SOIT ANNUELLEMENT A HUIT CENTS DOLLARS AU LIEU DE TROIS CENT DOUZE DOLLARS ET DEMI.

7.
Considérant que
le QUARTIER LATIN jouit d'un budget élevé de mise en page et que le NOUVEAU CAHIER doit encore travailler bénévolement
à sa propre mise en page, et que cela est une injustice;

Considérant que deux personnes font actuellement la mise en page
du NOUVEAU CAHIER
c'est-à-dire Lise Bissonnette et Jean-Pierre Urbain, sous la direction du soussigné;

Considérant que le minimum de salaire à verser aux deux maquettistes s'élève à cinq dollars par personne;

Considérant que trois personnes doivent souper lors de la mise en page
c'est-à-dire les deux maquettistes
et le sous-signé, ce qui nécessite environ quatre dollars par numéro;

Considérant que les taxis sont déboursés
par le budget,

QU'IL SOIT RÉSOLU, QU'EN PLUS DES TAXIS SERVANT A L'ENVOI DE TEXTES ET DE MAQUETTES, QU'UN BUDGET DE QUATORZE DOLLARS SOIT REMIS AUX MAQUETTISTES DU NOUVEAU CAHIER.

Rapport terminé ce vendredi
14 octobre 1966
pour le compte
du NOUVEAU CAHIER.

Yvan Mornard
Directeur
du NOUVEAU CAHIER.

15 octobre 1966

LA TRISTE VÉRITÉ

(Happening, bruits, chants, mais tous figés).

Vous (0), êtes (1), déjà (2), venu (3), chez (4), moi (5).

déjà:
je vous ai déjà vu quelque part.
vous:
avec mes enfants peut-être.
déjà:
vous aviez donc des enfants!
vous:
peut-être encore.
déjà:
que sont-ils devenus les chers petits anges?
vous:
je les ai noyés avec les chats.
déjà:
je vous ai déjà vu quelque part. C'était au bord d'une rivière en effet.
vous:
il est rare de rencontrer des êtres perspicaces.
déjà:
en effet vous aviez des enfants. De merveilleux petits enfants.
vous:
oui merveilleux. Les chers petits anges.
déjà:
de vrais petits chats. Mais où les avez-vous eus.
vous:
comment dire.
chez:
n'êtes-vous pas déjà venu chez moi.
moi:
moi! (chant crescendo)
vous:
comment dire.
chez:
vous portiez un sac et de petits chats bougeaient à l'intérieur et pleuraient comme des enfants.
vous:
je les ai noyés avec les chats.
chez:
voilà qui est rare de nos jours.
venu:
en venir là!
déjà:
si jeune et déjà si corrompu.
venu:
venu aussi chez
moi:
moi! (chant crescendo)
chez:
me courtiser jusqu'au dernier relâchement de l'orteil.
déjà:
si jeune.
êtes:
mais quel âge avez-vous.
déjà:
il est déjà très vieux.
chez:
impossible.
déjà:
quoi.
chez:
le sac contenait les petits chats.
êtes:
être ou ne pas être de petits chats.
chez:
impossible.
êtes:
mais quel âge aviez-vous.
chez:
très jeune encore. Juste ce qu'il faut pour aimer.
venu:
venir ainsi chez
moi:
moi! (chant crescendo)
venu:
vieille folle.
moi:
moi!
venu:
putain malodorante.
chez:
laisse la. Elle est sotte.
venu:
impossible.
chez:
pourquoi.
venu:
je l'ai vu avec lui se promener sur la plage.
chez:
mais il était venu chez
moi:
moi! (chant crescendo)
venu:
triste illusion.
chez:
je vous en prie.
venu:
c'est la triste vérité.
chez:
infidèle!
venu:
non.
chez:
quoi.
venu:
cocu.
chez:
en venir là. Mais avec qui.
venu:
seul. Tout à fait seul.
chez:
pas avec elle.
venu:
oui. Cocu. De la plus belle espèce.

(Le théâtre Optique où les personnages lyriques sont en cela qu'ils n'en sont pas. Réellement: un seul personnage réparti en tendances diverses et parlant aux spectateurs).

20 octobre 1966

(Texte publié
dans le sixième numéro
du NOUVEAU CAHIER).

POUR LE QUÉBEC.

Les États-Unis prennent
l'argent,
la France prend l'intelligence
et le Vatican ramasse le reste.
Voilà en gros
l'histoire du Québec.

Notre spécialité n'est pas
de nous occuper d'économie,
non plus,
du moins encore, du Vatican.
Nous exigerons
d'autant plus en ce qui
concerne la littérature.
Plusieurs tiennent l'art
pour un passe- temps.
Nous y croyons en tant que
prise en charge du temps,
comme à une structuration
(universelle) du sentiment
(particulier).
Le sentiment du Québec
n'étant pas celui
de la France, l'art
nous exprime d'autant plus
qu'il est québécois,
d'autant plus que
nous en sommes l'origine.

LE NOUVEAU CAHIER

6

POUR LE QUÉBEC

CAHIER — S.C.

POUR LE QUÉBEC

Les épreuves d'imprimerie" et leurs corrections.

La France, avouons-le,
nous donne un certain
complexe d'infériorité, et
ce n'est pas sous l'épée de
Damoclès que l'on apprend
à ne plus craindre la mort.
Mieux vaut posséder moins,
et nous posséder
nous-mêmes.

LE NOUVEAU CAHIER
prend donc position.
Et ce n'est pas le fait
d'un faux empressement.
D'autres tiennent
la littérature française
au-dessus de la nôtre sans
avoir pris en charge, autant
que nous, les conséquences.
Le pouvoir
leur donnait raison.
Ils s'y sont tenus.

LE NOUVEAU CAHIER
tient responsable
certains littérateurs de nous
avoir tenus comme élèves
de la France, comme
d'autres nous obligeaient
d'être chrétiens.
Il aurait mieux fallu
nous enseigner la littérature
canadienne-française
que nous produire en tant
que sous-produit
de l'Europe francophone.
LE NOUVEAU CAHIER
se permet de considérer
la littérature française
comme une littérature
étrangère.

21 octobre 1966

La littérature québécoise
doit finalement obtenir
la suprématie dans
l'enseignement des lettres
au Québec.
Une autre part de l'enseignement des Lettres consistera
dans l'étude succincte des
principales oeuvres
étrangères.
La France,
comme toute grande culture,
en fera partie.

LE NOUVEAU CAHIER
prépare des colloques devant
définir le différend
sur le sujet.

LE NOUVEAU CAHIER
pose déjà des gestes en vue
d'organiser un congrès
provincial, réunissant
des littérateurs, afin d'étudier
des propositions qui seront,
par la suite,
soumises au gouvernement.
Nous prenons donc position.
À chacun de penser
comme il lui plaît.
Cependant, qu'il nous soit
permis de passer outre ceux
qui refusent le débat
sous prétexte de vérité.
Le jeu sera pénible.
Mais notre véritable culture
en dépend.

"Pour retrouver ma douce
amie
Oh mes bouées oh la oh la
la la
J'ai parcouru toutes les mers
Oh mes bouées oh la oh la
la la ha
Je l'ai retrouvée quand
j'm'ai noyé
Oh mes bouées oh la oh la
la la"

Est-ce donc ici.
Rêvant sur la portée.
Mais n'aimant que très loin
devant moi.
L'impossible.
Le seul espace encore
monastique. Mais

Lise Bissonnette
ou mille aventures rêvées
(stéphanie dansereau nageant
avec rimbaud)
sans pourtant nous toucher
encore le
coeur bien que la pitié:
mais comment vous la
porter.
Sinon (stéphanie) le goût
bientôt de se désabuser.
Mille autres fois bientôt.

(Lettre reçue
de Ange-Aimée Fournier-
Mornard en Belgique).

Pour des enfants habitués
au grand confort, aux loisirs
organisés, “aux machines à
Coke”... c’est tout
un changement
& je les comprends.
À Tongres, il n’y a pas grand
chose pour les jeunes
pour ne pas dire rien.
Comme ils parlent assez
bien flamand, ils pourront
s’organiser quelque chose de
mieux cette année.
Tout ce qu’ils souhaitent,
c’est d’aller au Canada
l’été prochain.
Nous l’espérons tous, ça fera
sûrement du bien de revoir
des êtres aimés même si
je ne m’ennuie pas du tout
ici.
Garde Fullum nous a fait
le bonheur d’une visite
de 10 jours.
Une enregistreuse n’aurait
pas suffi à tout capter...
Quel placotage!
Nous aurions voulu la garder
plus longtemps.
N’a même pas eu le temps
de visiter les musées
de Tongres, le jour prévu
pour cette visite, Olier étant
trop malade, avons dû
décommander.
Ce sera une raison
pour y revenir.
Elle a trouvé la vie de base
très chère en Belgique
& en France & c’est vrai.
Certaines choses
sont meilleur marché mais
d’après notre budget,
il nous coûte plus cher ici
qu’au Canada.

Avons lu avec plaisir & fierté
LE NOUVEAU CAHIER.
Bravo! Continue.
Attendons ton roman.
Vas-y.
Pourquoi hésites-tu
à le publier?
Ta mère va se retourner
dans sa tombe.
Un *écriveux* dans la famille.

Avons appris
la mort de Mme Dufort.
Avons enterré un des frères
de Mme Mornard
mercredi dernier.
Grand-père est assez bien
& lui & sa femme file doux
devant ton père
& ils ont tout intérêt
à se tenir tranquille,
il les tient par la ganse...

Au revoir, bonne chance
& bon succès
dans tes études.
Tiens-nous au courant.

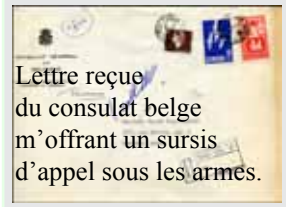
Un beau bonjour à Gaby.

Ange-Aimée.

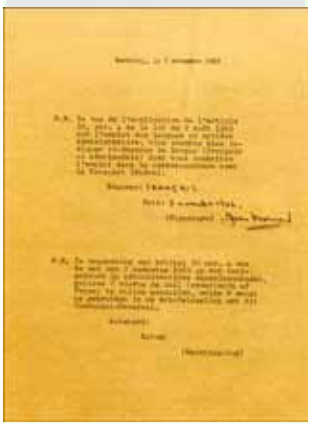
7 novembre 1966

Une autre fois.
Encore une autre fois.
Qu’il faut lever les armes
devient évident.
La paix du troupeau.
Encore une autre fois.

Ils s’assemblent
en petits groupes
les uns contre les autres.
Ils ont encore le pouvoir
de la parole.
L’aristocrate se ruinant
mais Bigot fut
une exception.
Une autre fête.
Une autre fois.
Marchant à la française dans
les armées ruinées du roi.
Et tout cela ressemble
étrangement à la grandeur.
L’amour ainsi donne
l’illusion de l’amour.
Mais le temps vient
de refondre les colliers de
fer.
Mais ils n’acceptent
que d’être menés au bal.
Danser avec eux.
Voilà le secret de l’empire.
Mais vient le temps
de renverser l’empire.
Une autre fois.
Ceux qui siègent
et portent le jugement.
L’économie reste à fonder.
Certains connaissent le rôle
de l’armée.
Le monstre à deux têtes
équilibre encore
les mille frémissements.



Lettre reçue
du consulat belge
m’offrant un sursis
d’appel sous les armes.



9 novembre 1966

Consolé.
Écoutant notre folklore.
Le malheur
touchant sans cesse la joie.
Et pourquoi cesserions-nous
dès lors le combat.

La mère de lise bissonnette
sachant tout.
Lui demandant
de rompre avec moi
tandis qu'il est encore temps
de sauver sa vie.
D'autres parts lise en crise.
Part seule pour ottawa
vendredi.
Verra michel de salaberry.
Mais cette nuit
jusqu'à trois heures du matin
m'accusant de tout décider
seul et pourtant l'exemple:
margerite dorion
disant la volonté (le plaisir)
de lise au projet d'acheter
une maison hors de la ville.
Mais cette nuit m'accusant
d'avoir décidé seul du projet
et m'avouant ne l'avoir
jamais ratifié sérieusement.
Ne la croyant plus.
Mais derrière elle:
autre chose.

M'accusant aujourd'hui
devant ses amis
de ne pas vouloir d'enfant
alors que cette nuit
fut entendu que
nous devions y réfléchir.

M'accusant d'autre part
de refuser de partir avec elle
pour New York.
Projet où rien n'a été décidé.
Menaçant de partir
avec un des copains
qui (tous le savent)
s'intéresse à elle.
Etc.
Donc: décider à deux
disait-elle.
Mais derrière elle:
autre chose.
Simplement le désir
d'en finir avec moi.

"Ohé, le vent
Le joli vent!
Le vent du nord m'appelle".

(Lettre envoyée
à mon frère Olier
en Belgique).

Cher Olier,

un mot.

M'excuser d'abord de ne pas
t'avoir écrit pour ta fête.
Attendant pourtant un mot
de toi.

Ici, toujours sur la rue
Barclay.
Jusqu'à la fin de l'exposition
internationale.
Débordant de travail
et de ...nationalisme.
Les anglais ne changeant pas
leur "tirons messieurs
les anglais".
Peut-être en amour.
Mais ne jurons de rien.

Étudiant en Lettres
à l'Université de Montréal.
Une certaine satisfaction.
La bourgeoisie.
Mais rêvant de signer
un contrat pour le pôle nord:
me marier avec
une esquimaude et mourir...

Bien d'autres choses aussi.

(Lettre envoyée
à Lise Jacques).

Très chère Lise,

ne calculant plus mon retard.
T'ayant écris
depuis longtemps mais
sans me résigner à l'envoi.
Qu'il faut soumettre
un temps pour résumer
autre chose.

Donc: actif trop actif! hélas
n'écrivant presque plus.
Ne relisant même pas mon
roman sans doute terminé.
Jouant donc
un jeu dangereux.
Combattant: refaire
l'enseignement des Lettres.
Divers comités en formation.
T'en reparlerai.
Mais je ne serai jamais
ministre.
Enchaînement de l'action
dès qu'appelle la pensée.
Mais le retrait
exige de s'être manifesté.
Qui, dis-moi, se doit
de moderniser Zarathoustra.

Trop de baisers à la fois.

11 novembre 1966

(Document de travail demeuré à l'état de projet).

PROPOSITIONS DEVANT SERVIR A L'ÉLABORATION D'UN RAPPORT SUR L'ENSEIGNEMENT DES LETTRES AU QUÉBEC.

Présentées, pour le NOUVEAU CAHIER, par Yvan Mornard.

(Les personnes dont la collaboration est demandée ne sont pas nécessairement du NOUVEAU CAHIER, et ne sont pas inscrites en tant que membres du rapport).

LA SITUATION.

1) Considérant comme achevée l'ère du colonialisme autant que celle du nationalisme étroit: qu'il soit considéré, pour le Québec, une structure d'enseignement des Lettres tenant compte de sa colonisation historique, et de la nécessité pour lui de se développer autrement qu'en simple réaction contre cette colonisation.

2) Considérant que la littérature française est l'élément essentiel de notre colonisation culturelle, par l'abus dont on en fait dans l'enseignement, surtout au niveau du secondaire: qu'il soit entendu que l'enseignement de la littérature française, au Québec, doive être révisé.

PREMIÈRE VARIATION.

Ne voyons aucune extravagance à ce que nos critiques ne cessent de comparer la littérature québécoise à la littérature française, ne cessent d'évaluer celle-là par celle-ci.
La littérature québécoise, sans cesse comparée à la littérature française, se trouve le plus souvent devant celle-ci en situation d'infériorité, et cela dans son propre territoire.
Certains prétendront au manque de génie de l'écrivain québécois; tous s'accorderont à trouver que la tradition n'est pas étrangère à la valeur d'une culture, et que le Québec tente à peine cette tradition nécessaire.

Mais là où le préjugé porte au ridicule, c'est que notre littérature n'est acceptée comme telle qu'après avoir été couronnée par la France, par le pouvoir d'une sorte d'*imprimatur*.

La littérature québécoise, quelque grande que soit sa valeur, par le fait d'être considérée comme une tangente de la littérature de la France, ne peut donc que très difficilement prétendre à la priorité de son expression.

La littérature québécoise demeure, aux yeux du français et du québécois élevé à la française, une tentative de bourgeonnement culturel à partir de la France.

3) Considérant la nécessité d'une promotion de la littérature québécoise, et considérant que la littérature de la France n'a pas reçut le pouvoir de décider de cette promotion: qu'il soit entendu que la littérature de la France est une littérature étrangère.

4) Considérant que la comparaison pédagogique d'une littérature à ses débuts avec une seule autre littérature, ordinairement plus avancée, risque de compromettre l'originalité de la littérature à ses débuts en ne lui offrant qu'un pôle d'imitation:
qu'il soit entendu que la littérature de la France doive partager avec d'autres littératures son rôle de pôle d'imitation.

5) Considérant que la littérature de la France est la seule littérature avancée de la francophonie mondiale: qu'il soit entendu que les autres pôles d'imitation ne seront pas d'expression française et que le québécois, dans l'impossibilité d'apprendre rapidement trois ou quatre langues, pourra les étudier sous forme de traductions.

DEUXIÈME VARIATION.

Les littératures francophones internationales se trouvent, devant la littérature de la France, dans la même situation que la littérature du Québec.

La francophonie internationale provient principalement du colonialisme politique de la France, d'où il est facile de comprendre en quoi la situation des pays francophones ressemble, culturellement, à la nôtre.
Mais, tout comme au Québec, certaines oeuvres de ces littératures peuvent aisément se classer avec les oeuvres majeures de la France.
Césaire, Senghor, Granbois: pour en citer quelques-uns.

Le problème est que la France détient un monopole du livre francophone à travers le monde entier.
Et que nous nous déchargeons sur elle du soin de nous faire connaître les grands écrivains des littératures francophones.

Grave erreur, si l'on sait seulement que Grandbois n'est même pas publié en France.
Ou, comme le disait un éditeur de France: je préfère éditer une traduction plutôt qu'un livre francophone qui n'est pas de France.
Parce que le public de la France a besoin d'exotisme d'une part, et que d'autre part cet exotisme est attiré par les manchettes politiques.
Les américains, par exemple, attirent la curiosité.

6) Considérant que d'autres littératures francophones que celle de la France ont produit certaines oeuvres valables, et qu'une étude de leurs meilleures productions comporte un intérêt: qu'il soit entendu que la littérature de la France doive partager son rôle de pôle d'imitation avec les littératures francophones du monde entier.

L'ENSEIGNEMENT.

1) Considérant que la réorganisation du cours de littérature nécessitera de commencer par former des professeurs:
qu'il soit entendu que la réorganisation touchera d'abord les universités et les écoles normales.

2) Considérant que les universités et les écoles de pédagogies devront se spécialiser en tenant compte de leur propre programme et du programme du cours secondaire: qu'il soit entendu que les programmes du secondaire et du post-secondaire puissent se compléter.

3) Considérant que les universités et les écoles normales doivent s'intéresser à trois points:
Qu'il soit résolu que l'on y enseigne la littérature du Québec dans l'ordre de 50%.
Qu'il soit résolu que l'on y enseignera la littérature francophone dans l'ordre de 25%.
Qu'il soit résolu que l'on y enseigne, selon un système d'options (concernant le choix des oeuvres, mais tenant compte de l'obligation de choisir au moins autant d'oeuvres orientales qu'occidentales), certaines oeuvres majeures, ou certains siècles significatifs, de la littérature occidentale et orientale dans l'ordre de 25%.

4) Considérant que les années du cours secondaire touchées par nos propositions, se composent surtout de la 10ième, 11ième et 12ième année:
Qu'il soit résolu que l'on y enseignera, en profondeur, la littérature du Québec, dans l'ordre de 50%.
Qu'il soit résolu que l'on y enseigne, partageant l'étude de vulgarisation et de profondeur, quelques oeuvres essentielles, de la littérature francophone, dans l'ordre de 25%.
Qu'il soit résolu que l'on y enseigne une vulgarisation (avec extraits, mais sans obliger à des analyses de textes), l'histoire des principaux auteurs des principales nations de l'orient et de l'occident, dans l'ordre de 25%.

5) Considérant que tous les stades de l'éducation touchés par nos propositions, s'étendent sur quelques années d'études: qu'il soit résolu que le programme s'échelonne sur toutes ces années d'études, et non seulement sur une ou une partie de ces années d'études.

6) Considérant que le passé ne peut prétendre au monopole de la littérature: qu'il soit résolu que l'étude d'un auteur, même vivant, reste possible.

L'ENSEIGNANT.

1) Considérant la nécessité d'une réorientation dans la formation des maîtres de la littérature, et considérant que cette réorientation doit se faire à partir de haut: qu'il soit entendu que certains professeurs universitaires, ou que certains étudiants licenciés, puissent s'instruire seuls ou avec des maîtres étrangers, en vue de l'enseignement de la littérature internationale.
2) Considérant que cette réorientation ne se fera pas sans frais: qu'il soit entendu que les organismes d'enseignements, ou que le gouvernement, donneront des bourses aux professeurs désirant se spécialiser, et cela en échange d'un nombre d'années de service obligatoire.
3) Considérant que l'étude de la littérature internationale nécessitera des traductions et des publications: qu'il soit résolu qu'un organisme gouvernemental, rattaché au ministère de l'éducation, sera tenu responsable des traductions et des publications.
4) Considérant que les professeurs ainsi formés à diverses spécialités de la littérature internationale, se devront de former d'autres professeurs: qu'ils soit entendu que cet enseignement sera d'abord présenté sous forme d'options aux étudiants universitaires, et que ces étudiants seront considérés comme faisant partie d'une école pilote.
5) Considérant que l'enseignement de la littérature internationale nécessitera certains instruments de vulgarisation: qu'il soit entendu que les écoles pilotes et les maîtres qui les dirigeront, devront bâtir ensemble, et d'une façon progressive, les diverses parties de cet instrument de vulgarisation, et que ce travail de création leur sera tenu pour examen.
6) Considérant que les maîtres et les écoles pilotes auront produit leurs premiers élèves et leurs premiers instruments pour l'enseignement de la littérature internationale: Qu'il soit entendu que l'enseignement de la littérature internationale passera progressivement dans les écoles normales, sous forme de cours optionnels, puis obligatoires, en vue de préparer des professeurs pour la vulgarisation de l'histoire de la littérature internationale au niveau du cours secondaire.
Qu'il soit entendu que les écoles pilotes, au niveau universitaire, s'élargissent à toutes les facultés de Lettres, et que les cours, sous quelques modalités que ce soient, deviennent obligatoires.
7) Considérant que le nombre de spécialistes en littérature internationale, ces derniers possédant une vue générale ou spécialisée, pourra progressivement satisfaire à la demande du cours secondaire:
Qu'il soit entendu que le cours secondaire offrira, progressivement, un cours optionnel en littérature internationale, et que ce cours optionnel deviendra finalement un cours obligatoire
8) Considérant que la promotion de la littérature québécoise nécessite une réorganisation du personnel enseignant: qu'il soit entendu que la spécialisation "Lettres québécoises" devienne, à tous les niveaux, obligatoire, selon le processus suivi pour la promotion de la littérature internationale.
9) Considérant que le cours de littérature francophone ne relève pas de la littérature québécoise: qu'il soit entendu que cette spécialisation soit intégrée dans le département de littérature internationale en tant qu'une de ses spécialisations.

12 novembre 1966

Lise bissonnette, dit-elle,
m'aime.
Rien de nouveau.

Le temps perdu.
Mais ils dansent encore.
Il est pourtant tard
maintenant.
Pour moi, j'allais les suivre.
Mais je chercherai désormais
comme si j'allais trouver.

Nous étions de trop.
Mais étions-nous réellement
plusieurs.
Nous avons souffert.
Mais était-ce réellement
souffrir.
Pour moi, j'allais les suivre.
Il était temps de déclarer
la guerre.

La nécessité trop urgente
d'aimer.
C'était oublier
que ce rôle exige la cruauté,
l'espoir, la ruse.
La traîtrise, sans soumission,
demeure la seule vertu.

Mais ils s'instruisent et
croiront encore *être* instruits.

13 novembre 1966

Rien.
Le curé dévierge la fidèle,
les vaches broutent encore
dans le champ, les bombes
se suivent en orient,
l'hiver approche maintenant.
Rien de vraiment nouveau
mon amour.
Mais j'étais seul à errer
dans les rues.
Encombré.
Le besoin de jeter les marins
à la mer.
Le navire glissant en silence
dans le brouillard.
Moi, j'étais couché,
et ne rêvais jamais d'amour,
j'étais le seul
à ne jamais rêver d'amour.
Évidence.
Épuisé de ce qu'ils nomment
l'amour.
Rien de plus.
Accélérons.
Vivre autre chose.
Ils ne comprirent pas que
nous étions loin mon amour.
Évidence, aucune ivresse,
la réalité du mot exigeant
d'aller plus loin que la vérité.
Accélérons.
Ils ne comprirent pas
que nous étions déjà loin.
Mais il en restait
quelques-uns.
Nous les firent exploser.

14 novembre 1966

(Note laissée
par Lise Bissonnette).

Je m'en vais à l'Expo
où je rencontrerai sans doute
Michel Pichette.

Je t'appellerai dès
que mon entrevue sera finie
et je rentrerai
dès que possible.

Je t'embrasse autant, et plus,
qu'hier.

LA LECTURE EST UNE CRÉATION DIRIGÉE.

(Exemple d'un devoir remis en Faculté de Lettres).

A) L'ÉCRIVAIN N'ÉCRIT PAS POUR LUI-MÊME.

1.
Si quelqu'un choisit d'écrire, il choisit aussi d'être seul. Les groupes sociaux, en général, font que ce destin risque d'être vrai. Par le refus qu'il y est fait de la lecture, de la crédulité, l'écrivain peut dès lors prétendre n'écrire que pour lui-même. Mais que deux personnes vous lisent avec attention, et voilà que vous écrivez pour quelqu'un, voilà que vous placez quelqu'un en relation avec l'essentiel, la crédulité. L'écrivain se définirait donc par le lecteur.

2.
Au contraire de l'écrivain, le lecteur n'existe pas devant une page blanche, mais devant une série de caractères appelant une série plus grande encore de relations.

La liberté du lecteur ne peut être la même que celle de l'écrivain.
Ce dernier, devant la page à écrire, construit des personnages, des actions, des regroupements à partir de ses pensées ou de sa propre vie, construit un espace et un temps de façon à ce que tout cela se forme par des règles, parfois très personnelles, déformant la réalité quotidienne.
L'écrivain, comme le cinéaste, fait que l'instant se succédant infiniment, et formant ce que l'on nomme couramment "le temps de notre vie", apparaisse soudain comme le renversement de la vie, en cela que l'instant de l'art se veut "le temps de notre vie".

3.
La croyance au temps est ce qui permet à l'écriture d'être lue.
Le lecteur, par le fait de lire, se retire d'une façon imaginaire de sa temporalité vécue (l'instant) pour atteindre (croire) à l'intemporalité d'une représentation du temps.

Lire devient en quelque sorte une fonction de l'inexprimable.
Mais cette représentation du temps, bien qu'elle soit donnée au lecteur par l'écrivain, n'en demeure pas moins une représentation subjective au lecteur.
Ce dernier, par le fait de lire, se représente donc une représentation du temps.
La liberté du lecteur découle donc de celle de l'écrivain.

4.
La liberté de l'écrivain consiste en un premier découpage des expériences de l'instant.
Un écrivain a besoin d'avoir vécu avant d'écrire.
Il est facile de constater que le jeune peut devenir écrivain, mais il est plus facile encore de constater que son écriture manque d'idée, de structuration, et que par là, il n'est pas encore écrivain.

L'écrivain doit, pour devenir écrivain, bâtir sur deux fronts à la fois.
La vie et les règles de l'écriture.

L'expérience reste donc une condition essentielle au devenir de l'écrivain, à sa liberté de transcender l'instant.

5.
La liberté du lecteur, en plus d'exiger une certaine expérience de la vie et de la lecture, exige une transcendance différente de l'instant.
Le lecteur, par le fait de partir du texte, ne se trouve pas devant une feuille blanche.
Mais cette feuille blanche, si l'on veut, existe au second degré.
"Savoir lire, c'est lire dans le blanc des mots", résume assez bien l'expérience de la lecture en tant qu'expérience du temps.
Le lecteur ne finit jamais d'ajouter au texte, de transcender le déjà-transcendé, de réviser le temps.

Le lecteur joue sa liberté en ceci que sa transcendance fait appel à la critique de la transcendance de l'auteur, par le fait que sa transcendance du texte le renvoie à la transcendance de l'instant.
La crédulité du lecteur, croyance en un arrêt possible de l'instant par la représentation qui en est donnée, n'est jamais pure crédulité. Mais appel à une autre crédulité.
C'est dans ce sens que Sartre peut déclarer que "la lecture est une création dirigée".

Voyons maintenant ce que peut signifier "création" et "création dirigée".

B) LA LECTURE EST UN APPEL AU TEMPS.

LA CRÉATION.

Toute création, par le fait de transcender l'instant, rend à l'homme une image transcendée de lui-même.

L'homme dans sa temporalité vécue, l'homme instantané dirions-nous, porte peut-être une signification mais qu'il est encore impossible de démontrer, sans se renier en tant que réalité spatiale.
L'écrivain, par le fait d'écrire, rend donc à l'homme ce qui lui manque: la crédulité d'une signification possible de son instantanéité.
Mais cette crédulité n'en demeure pas moins un fait de l'imaginaire, une réalité transcendantale.

L'écrivain serait alors celui qui fait exister ce qui n'a pas de raisons d'être saisi comme existant, mais qui est voulu comme existant.
L'écrivain mettrait donc l'homme en relation avec le temps.

Cette mise en relation de l'homme et du temps serait la valeur de l'écriture.
L'écriture vaudrait en tant qu'elle est une fin, un assouvissement du désir de l'homme de se tenir en relation avec le temps.

Mais comme l'homme est un être de l'instant, cette mise en relation ne peut cesser de lui apparaître comme un appel à la crédulité.
La création ne cesse d'appeler le lecteur à se saisir comme étant ce qu'il n'est pas en tant que seul moyen d'approcher ce qu'il est.
La création, en ce sens, ne peut être une simple aliénation de l'homme en tant que reniement de son instanéité.
La création demeure une exigence.

Cette exigence de l'écriture se distingue de l'exigence de l'instant en cela qu'elle exige une mise en rapport avec le temps.
La création, par exemple, ne peut se confondre avec la nature.
Au contraire de la nature, la création se présente comme sa propre signification.
La nature offre à la représentation une succession d'instants comportant diverses couches de regroupements possibles en vue d'une signification, mais qui n'est que possible.
Je vois, par exemple, des maisons de plus en plus petites et me permettant de saisir une perspective d'horizon.
Je vois des jeux de lumière me permettant de supposer que le soleil se couchera ce soir bien qu'aucune certitude, disait Hume, ne puisse en découler.

La nature me permet une certaine représentation de l'univers en tant que signification possible de l'instant.
Mais cette signification n'est que possible.
L'homme, par sa représentation de la nature, ne peut encore atteindre le temps.

La création littéraire, pour sa part, bien que se présentant comme une volonté de représentation globale de l'existence, n'en demeure pas moins un appel à la crédulité.

L'écriture, l'histoire de
la littérature le montre bien,
n'a jamais résolu le problè-
me de la signification réelle
(instantanée) de l'existence.

L'écriture est un appel
à cette signification, mais
avec ceci de particulier
qu'elle peut très bien
se passer
de cette signification réelle.
L'écriture ne peut donc être
qu'un appel à la crédulité,
en tant que constituante
de la liberté
de représentation du lecteur.

Si la nature n'avait aucune
signification, l'écriture n'en
resterait pas moins un appel
à cette signification.
L'écriture est un appel
à la signification en cela
qu'elle appelle une relation
entre deux crédulités.
L'écriture demeure le refus
catégorique du paradoxe
"déterminisme et liberté".
L'écriture "saute" par dessus
la question, et prétend
aussitôt créer
la relation de deux libertés.

L'état de liberté possible
de l'homme instantané fait
place à l'action créatrice
de l'homme instantané
en tant que cette action
devient sa liberté.

Cette liberté s'impose donc
dans le temps.
La création
(toutes créations humaines)
devient la garantie
d'une représentation possible
de l'homme en tant que ce
qu'il n'est pas,
en tant que signification
du temps.
L'instantanéité de l'homme
souffre donc d'une
transcendance possible
dans le temps et cela
par la création.
L'homme, ici, devient
ce qu'il produit.

LA CRÉATION DIRIGÉE.

La lecture, avons-nous dit,
est une création dirigée.
La création, d'autre part, est
une tentative de familiariser
l'homme avec l'instant par le
fait de transcender l'instant.
La création dirigée
nous apparaît donc
comme une tentative
de co-familiarisation
de l'instant
par le fait de la création.

Lire, c'est en quelque sorte
rêver librement du temps.
L'homme instantané se fait
lecteur en vue d'une saisie
particulière de son être
par le fait qu'il veut se saisir
en tant que particularité
de son être.
Ou, comme le disent
les thomistes, l'homme est
supérieur en tant qu'il
transcende la temporalité
vers l'éternité.
Mais leur formulation reste
biblique...

Le lecteur est donc celui qui
se fait ce qu'il n'est pas
en tant qu'il transcende
l'instant en vue du temps.
La lecture apparaît donc
comme un risque.
Lire (création dirigée),
c'est se mettre en crédulité
devant une représentation du
temps (création).
C'est exiger de la création
une signification
de l'instantanéité de
l'homme en tant que
cette instantanéité peut être
transcendée.
Le lecteur se trouve donc
en risque par le fait
qu'il renie son instantanéité
en vue de se laisser donner
en tant que temporalité.

La lecture, par le fait d'être
un risque, ne peut être
simplement passive.
La crédulité du lecteur
le pousse à l'attente
de sa transcendance.

Cette attente, qu'il dévoila
par la lecture, le lecteur
ne peut la considérer
banalement.
Le lecteur, par le fait de lire,
veut qu'on l'exige en tant
que ce qu'il n'est pas.
L'exigence peut être faussée.
Le risque n'est pas
sans danger.

Le lecteur, par le fait d'être
en risque dans la lecture,
se dévoile à lui-même
autant qu'il se sent dévoilé
à lui-même par la création.
Le lecteur,
malgré les émotions qu'il
tire de la lecture, émotions
qui appellent sa crédulité,
ne peut cesser d'objectiver
le temps par rapport
à son instantanéité.
Le lecteur, en ce sens,
referait le chemin du
créateur, mais à l'inverse.
L'auteur,
partant de son instantanéité,
rejoint la transcendance.

Le lecteur, partant
de la transcendance
donnée comme étant la
sienne, retourne à son
instantanéité en tant qu'il est
une saisie subjective de sa
propre transcendance.
Il est clair ici que la lecture
est une création dirigée.
L'auteur exige du lecteur
de le transcender à son tour,
et pour ainsi dire:
au second degré.

Le lecteur, ainsi mis en
situation de se transcender,
ne peut agir sans une remise
en question de la création.
Cette critique de la création
n'est rien d'autre
que l'objectivation
de cette dernière.
L'auteur reçoit du lecteur
une garantie
de la signification possible
de sa création.
Cette mise entre parenthèses
de l'instantanéité de
l'homme par la relation
auteur-lecteur, apparaît
finalement
comme la consécration
de la transcendance.
À travers
des représentations simples
(descriptions physiques, psy-
chologiques, intrigues, etc.),
l'auteur offre au lecteur une
assimilation possible
de l'univers en tant que saisi
de ce qu'il n'est pas.
L'univers se vide
de son instantanéité pour
parvenir à la temporalisation
que je veux bien être
pour moi.

La création et la création
dirigée apparaissent donc
comme un seul et même
acte.
Mais cet acte exige
une répartition des tâches
entre le créateur et le lecteur.

L'oeuvre d'art, en ce sens, ne
peut exister qu'en tant qu'il
existe un milieu sociologique
de crédulité.

Sartre parle alors
de générosité.

16 novembre 1966

Mais vous étiez poètes.
Très peu nous répondirent.
Désirant entre ses lèvres:
le baiser.
Rêvant

à sa façon.
Car ainsi passe le temps
d'être poète.
Si peu d'espace déjà.
Mais vous refusiez
d'avoir échoué.

Nous revinrent à la ville
natale.
Certains rêvèrent
du triomphe.
Ils éprouvaient la géométrie
des dieux.
Rêvant

d'être poètes.
Mais rien déjà ne s'illustra.
Rêvant donc.
Ils nous quittèrent
avant la nuit.

17 novembre 1966

(Réponse à une lettre ouverte
d'un français,
au NOUVEAU CAHIER,
numéro 10).

En 1955, à New York,
Malcolm X
mourait assassiné.
À force d'aimer les noirs,
il en était venu
à détester les blancs.

Risquer sa vie
pour une cause, voilà ce que
l'on nomme fanatisme.
L'auteur qui nous accuse,
M.P., n'est évidemment pas
fanatique.
Le fait de demeurer
anonyme le place au-dessus
d'une telle accusation.
La France est supérieure,
c'est évident.
La cause ne vaut plus
de risques.

Si nous suivons la lettre
de M.P., nous ne pouvons
que nous émouvoir
et lui donner raison.
Nous découvrons d'abord un
jeune bachelier
français, les cheveux au vent,
Chateaubriand sous le bras,
s'embarquer volontairement
pour la Nouvelle-France.
Il aurait pu choisir
les africains
"pour les étudier de plus
près".

18 novembre 1966

Il ira en Nouvelle-France!
Un Français de plus!
mon Dieu merci!
s'exclame Jean Éthier-Blais.
(Jean Éthier-Blais ne prisant
pas spécialement
les "filles du Roy"...).

Hélas, les voyages passent,
mais les français demeurent.

Quelle déception pour eux!
M.P. découvre le Québec au
lieu de la Nouvelle-France,
"l'ignorance
et l'outrecuidance
- les deux allant de pair".
Sans Napoléon, se peut-il
que le québécois prétende au
monopole de l'intelligence...
"Puante logorrhée"!
Les québécois, sans parler
à la française, se prétendent
rhéteurs!
Se peut-il ailleurs qu'à Paris!
Quelle suffisance!
Misère du français!
Et que de misères encore!
Il suffit au Québec, dit M.P.,
pour être "Poète et sociologue" d'avoir publié "quelques vers dans le Quartier Latin" et d'avoir "quatre crédits en sciences sociales".
Quelle grandeur que
la France pour ne voir dans
un recueil de 144 pages,
"Les Dormeurs"
de Luc Racine,
que "quelques vers
dans le Quartier Latin".
Pour pouvoir considérer
une licence en sociologie
et le fait d'être assistant de
recherche de Marcel Rioux,
comme l'équivalent québécois de "quatre crédits en
sciences sociales" en France.
"Puante logorrhée", s'exclame le français d'avoir le
nez si long qu'il doive sentir
encore qu'il existe autre
chose que Paris!
Misère de trouver le Québec
en "vase bien clos",
se refusant à enseigner
et à vendre tout ce qui vient
de France!
Québécois, considère
ton crime, considère ton
égoïsme, et donne ta fourrure
en échange du colifichet!

(Lettre reçue
de mon frère Olier
en Belgique).

Cher Yvan,

Je suis très heureux d'avoir
reçu ta lettre.

Je m'habitue à la Belgique
quoique je ne l'aime pas;
pour moi l'Europe c'est déjà
quelque chose de tout à fait
normal.

J'ai passé le mois de juillet
en Hollande dans une
famille: les plus belles
vacances
de ma vie.
Le pays est à faire rêver:
simple, propre, moderne,
débordant de fleurs
et tellement hospitalier.
Si je demeure en Europe
après mes études, j'habiterai
Maastricht (Pays-Bas)
à 79 km de Tongeren.

Mon rêve: devenir
un industriel compétent
(un gros bourgeois sans
prétention aucune), réaliser
un certain équilibre intérieur,
épouser une hollandaise
(elles sont si jolies),
habiter une petite maison
très simple, vivre calmement, heureux et caché,
avoir des enfants et mourir.

Les Belges m'ont tout de
même appris quelque chose:
la *politesse* puisqu'ici
tes supérieurs ont toujours
raison
et le *conformisme* puisque
je vois que le monde est trop
grand, trop compliqué
et parfois exaspérant...
Donc je ferai des robinets ou
autre chose, je le ferai bien et
je serai satisfait:
chacun sa spécialité, chacun
son problème.
J'ai assez de mes ennuis
et je ne veux plus penser
aux problèmes sur lesquels
je n'ai aucune puissance.
Savoir un peu ce qu'ils sont
et être heureux d'apprendre
qu'il y en a d'autres
pour s'en occuper.
Si j'ai des idées j'essaierai
de les appliquer à ma vie
personnelle et si elles portent
fruits, mes amis, mes voisins
et les autres avec lesquels
je devrai vivre
voudront m'imiter.
De même eux aussi
m'apprendront.

Te félicite pour ton "Bac"
ainsi que pour ton entré
en Lettres.
Si tu ressens une certaine
satisfaction bourgeoise
dis-toi que ce n'est peut-
être qu'un avant-goût; la
vieille usine Mornard se met
progressivement à l'Améri-
caine; sait-on jamais...

De toute façon ce n'est pas
de l'argent liquide
ni de l'argent pour
aujourd'hui ou pour demain.
Un professeur au Canada
gagne 2 fois plus
qu'en Belgique; ce sera déjà
de la "bourgeoisie".

Soit nationaliste si tu le veux
mais... pas trop.
Le ministère paie
grassement.
Fait comme les Belges: être
poli même avec son ennemi
(cela leur rapporte) et voir
de très loin les conséquen-
ces de leurs actions (c'est
ainsi qu'ils surprennent les
Américains).

Si tu veux je te parlerai du
séparatisme une autre fois;
d'ici je vois la question
sous un angle différent.

Ne te couche pas trop tard,
fait attention à tes poumons,
surveille ta santé si tu veux
profiter de ton avenir... et
même de ton présent.

Olier

21 novembre 1966

Ils se sont rencontrés:
Lise Bissonnette,
Gismond Dion.
Ils ont bu ensemble,
ont dansé ensemble.
Ils ont mangé ensemble,
ils ont bu ensemble, et puis
il a loué une chambre,
ils se sont déshabillés,
elle était froide, dit-elle,
il éprouva des difficultés
à jouir, dit-elle, mais le tout
dura deux heures environ,
ce qui n'est pas sans cacher
d'autres vérités.
Concevant
comme nécessaire l'infidéli-
té, mais non l'amour, et voici
que tout recommence, que
je m'ennuie magistralement,
d'autant plus que sa famille
nous emmerde, que tout
nous pousse à nous créer des
illusions, l'amour,
l'ambition, tout ce que l'on
nomme d'autre part
l'organisation sociale.

Donc: comptant sur mes
doigts les années de ma vie.
Mais ici, devinant l'éviden-
ce, les années passent,
mais se ressemblent tant.
M'ennuyant, et pour tout
dire, avec un certain art,
mais légèrement loufoque.

22 novembre 1966

(Lettre non remise
à Lise Bissonnette).

1.
Je t'écris, mon amour, et
pour la première fois croyant
ouvertement en mon amour
pour toi, mais d'autres parts
incapable de te parler
ouvertement
de ce que je suis.
Désirant donc autre chose.

Dormant ensemble mais
depuis quelques semaines,
moi, te regardant dormir, ne
m'endormant qu'après toi,
brûlé, te comprenant,
mesurant chaque jour
entre nous la difficulté, moi,
trop différent de toi, aimant
le silence, la réflexion,
l'écriture, te regardant vivre,
ton désir, l'action,
te dépensant
en activités louables, mais
nous éloignant
l'un de l'autre par le fait
de nous rapprocher et
de jour en jour davantage.

Ne m'endormant que très
tard, nerveux à l'intérieur de
moi, brûlé, la nausée jouant
contre mon amour,
le sentiment de toujours être
seul avec toi, malgré toi,
malgré ton amour,
cette façon d'aimer
qui ne correspond pas.

23 novembre 1966

Depuis un an.
Déjà.
Ayant franchi les pires querelles, maintenant calmes, parlant entre nous, amoureux, mais trop loin de correspondre.

- Il m'arrive de désirer que tu sois un homme d'action, non l'écrivain.

Ne correspondant pas, moi, à ton désir, cette façon particulière de vivre sa vie. Nous aimant pourtant, lucides, évoluant.
Vivant tous deux un désir particulier, impossible peut-être.

Deux mondes se croisent, par moments, les milles carrefours de notre vie, et puis le silence, nous voir, désirant réduire
la perspective.

2.
Hier, ne m'endormant que très tard après toi,
te protégeant, blottie contre moi, seul à côté de toi, responsable, souffrant de te savoir occupée à tant d'actions, nous obligeant à vivre seuls, ne pouvant nous rejoindre qu'aux heures avancées de la nuit.

Ayant donc désiré, cette nuit, te quitter, en silence,
m'habiller, sortir, seul
dans les rues désertes de la ville, respirant la bruine de l'automne, prendre le premier train, la première destination, ne plus te voir, habiter
un monde étranger, seul, mais ne plus attendre,
avec la certitude d'être seul, n'espérant plus te voir
te blottir contre moi, certain de ma solitude, la porter sans espérer, comme avec toi, mon infantilisme, pouvoir l'éviter.
Le besoin d'une certitude.

3.
Doutant sans doute de notre avenir, de notre amour,
l'un et l'autre ayant vécu l'infidélité, mais nous retrouvant toujours, heureux, épanouis,
comme si tout était permis.

N'ayant pas trouvé mieux que toi, n'ayant pas trouvé mieux que moi, par la seule raison de nous aimer, malgré ce que nous sommes, pour une même profondeur, une même façon d'aborder la vie, mais aussi
deux domaines différents, nous opposant.

Doutant, oui, de notre amour, de cette fatigue, conciliant sans arrêt ce qui peut-être ne permet pas d'être indéfiniment concilié.
J'aimerais vivre avec toi, solitaires, écrire, repenser une façon de vivre.
Tu partirais pour la Chine, journaliste, résonnant ton amour, te partageant entre ton amour et ta profession.

Mais que ferais-tu, seule avec moi, hors de ton action, partageant ma façon
de vivre?
Que restera-t-il
de mon amour lorsqu'après des semaines, tu reviendras de Chine?
Notre valeur,
cette croyance particulière que nous plaçons en ce qui dépend de nous, ce que nous sommes l'un devant l'autre, l'un à côté de l'autre, ne se concilie plus.

Nous admirant l'un et l'autre, croyant l'un en l'autre,
et par cela même
nous éloignant
du fait de nous rapprocher.

4.

Rien de plus.

Dîner au restaurant,
sur son invitation,
avec Bernard Beugnot,
français d'origine,
directeur du département
de littérature française
de l'Université de Montréal.
Parler
NOUVEAU CAHIER,
restructuration
de l'enseignement
des Lettres,
et d'autres choses
et quelques sympathies.

*
La beauté de l'effort,
et mille relations,
d'autre part une pensée.
Partirons-nous
enfin.
Le couple étant
une complicité de décision
(se bercer ensemble tard dans la nuit et la pensée mais structurer sa vie les deux pôles finalement rejoints).
L'inverse donc
du christianisme prônant
le couple en exemple
au groupe, sentimentalité,
fidélité, en série totale
une frustration.
Ici le groupe servant
d'exemple au couple,
miniature,
et d'un autre stage,
une fidélité.

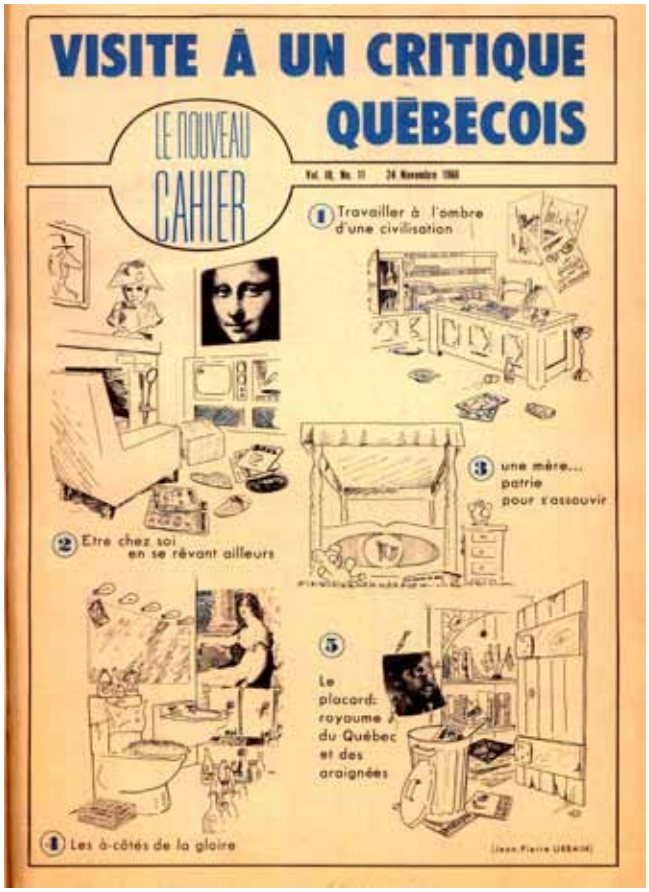
24 novembre 1966

(Article paru
dans le numéro 11
du NOUVEAU CAHIER
du QUARTIER LATIN).

L'INDÉ-PENDANCE CULTURELLE EXIGE UN EFFORT.

La première réunion, en vue de monter un rapport sur l'enseignement des Lettres du primaire à l'universitaire, a été tenue mercredi, le 16 novembre.

Il y a été accepté que le programme des Lettres devrait tenir compte de trois sujets:
la littérature québécoise,
la littérature francophone du monde entier,
et finalement les grandes oeuvres de la littérature internationale.
Cette ratification a cependant été faite sous réserve.



Cette réserve touche la mise en pratique d'un tel programme dans le cadre des écoles actuelles.
Une décision a donc été prise demandant que soient étudiés les programmes actuels.
Le renouvellement de l'enseignement des Lettres devra suivre les possibilités qu'offrent les programmes actuels.

La marche du rapport sera donc considérablement ralentie, étant donné la nécessité de recueillir une série considérable d'informations.
Le rapport n'en sera que plus sérieux.

LE NOUVEAU CAHIER remercie tous ceux qui, de près ou de loin, participent, ou participeront à la mise-en-oeuvre de ce qu'il conviendra peut-être d'appeler un premier pas dans le sens de notre indépendance culturelle.

YVAN MORNARD

SAMUEL BAILLARGEON.

L'INDÉPENDANCE CULTURELLE EXIGE UN EFFORT

(Entrevue *fictive*,
mais que plusieurs
ont pris pour *vraie*:
numéro 11
du NOUVEAU CAHIER).

ENTREVUE AVEC
SAMUEL BAILLARGEON.

Certains l'aiment chaude,
certains l'aiment froide.
Mais, à moins d'être stupide,
personne ne l'aime
comme elle est.
Voilà ce que disait,
en résumé,
le frère Samuel Baillargeon,
dans sa conférence intitulée:
"L'art d'être grand-père
avant son temps".

Le frère Baillargeon,
tout le monde le sait, est
un beau jeune homme d'un
certain âge, aimant la vie, et
plus que la vie, la religion.
Nous l'avons rencontré,
après la conférence,
pour le plus grand plaisir
de nos lecteurs.

- Frère Baillargeon, que pensez-vous de la littérature athée?

- Il n'en existe pas. Pour qu'une littérature soit une littérature, surtout au Québec dirions-nous en riant, il faut à tout prix qu'elle évite la pornographie. Je dirais même que la littérature est un phénomène purement catholique, en ceci que la littérature, par définition, cherche à "convertir", ce qui est, vous ne l'ignorez pas, la définition même du christianisme.

- Voulez-vous dire que la littérature ne peut être considérée comme littérature que si elle s'oppose à la "pilule"?

- Exactement. J'ajouterais même que le problème se ramène à une question essentielle: dans quel livre trouve-t-on une description détaillée du saint sacrifice de la messe? S'il n'existe aucune description de ce genre, soyez-en assurés, la littérature n'existe pas encore au Québec.

- Croyez-vous à l'avènement prochain d'une littérature au Québec?

- Grande question!
Je répondrai même que tant qu'il y aura dans nos romans, nos poésies, des descriptions suggérant les choses de la chair, aucune littérature ne peut vraiment prétendre exister au Québec.

- Ne croyez-vous pas que la France a un grand rôle à jouer dans l'avenir littéraire du Québec?

- Certainement. J'ajouterais même que sans la France, le Québec ne peut prétendre à une pensée valable, et qu'il est impossible à une jeune nation comme la nôtre de se multiplier sans être bien fécondée.

- En d'autres mots, vous prônez l'amour libre.
- N'en plaise à Dieu! J'ajouterais même que le Québec doit se marier à la France en vue d'enfanter de beaux enfants... culturels!
- Comment voyez-vous ce mariage?
- Le Québec doit se soumettre à la partie supérieure. La seule solution est que le Québec remette aux français l'autorité totale en ce qui concerne les affaires culturelles au Québec.

C'est sur ces bons mots que nous avons quitté Samuel Baillargeon, pour ne pas dire avec regret. Nous rappelons à nos lecteurs que le frère Baillargeon est l'auteur d'un manuel intitulé "Littérature canadienne-française", et que ce manuel fait autorité dans nos écoles.
Il est à remarquer que ce livre est publié chez Fides.

27 novembre 1966

Voyage à Hull et Ottawa.

Lise Bissonnette,
son frère Claude et moi.

Simplement.

29 novembre 1966

L'impossible.
Une réalité nous attirant hors
de ce que nous nommons
"notre vie".
Rien de moins que la vie
elle-même.
Une tendance
à la métempsycose. Or

nous étions poètes et bien
d'autres le furent
avant nous.
Rêvant alors des bruits du
café mais de ta voix chantant
au-dessus de nos voix poètes
mais

d'autres nous abandonnèrent.

- Y a-t-il du nouveau.
- La routine. Et toi.
- Je suis marié.
- Tu n'as qu'une femme
maintenant.
- Aucune femme
maintenant.
- Tu te peignais autrement
jadis.
- J'avais les cheveux longs
alors.

Vivant alors notre vie.
Bohèmes alors
et plus que vivants.
Mais qui se souviendrait
de vous chantant au-dessus
des bruits du
café comblé de ces années
passées à rêver notre confort
et d'autre part notre vie
se perdant en mille missiles
dispersés.
Rêvant alors.
Cherchant maintenant
la sécurité
contre ces années passées à
rêver de ta voix poète reniant
rien de moins
que ta vie maintenant.

Poète.
D'autres y prétendirent
avant nous.

9 décembre 1966

(Lettre envoyée
à Lise Jacques).

Très chère Lise.

Les années s'additionnent
sans nous réduire
à leur somme.
D'autres s'arrêtent là
où nous repartons.
Peut-être est-il permis
de nous attendrir.

Les années
se sont succédé
comme les vagues de la mer
laissant en nous
leurs amours, leurs chagrins,
leurs illusions.
Nous avons trop aimé,
nous avons trop souffert
pour qu'il soit permis
de regretter.

Mais il nous reste
une façon particulière
d'aborder le temps.
Sans regrets,
et parfois sans illusions,
il nous reste
très peu de choses.
Une façon particulière
d'aimer les villes.
Une façon particulière
d'aimer et de ne pas aimer.
Voici donc, simplement,
un voeu.
Et combien de fois
la reconnaissance.

(Lettre envoyée
à Ange-Aimé Fournier-
Mornard en Belgique).

Chère Ange-Aimée,

Tout va bien, ou du moins,
tout se maintient.
Les examens s'en viennent,
Noël s'en vient, et tout cela
ressemble étrangement
à la routine.
S'il y avait une dinde
sur la table, et de la farce, et
une certaine atmosphère
qui ne peut venir que
de la famille réunie, peut-
être parlerais-je autrement.
Les Noëls sont emmerdants.
Les amis sont agréables
en tout autre temps.

S'il n'y avait l'ambition,
qu'y aurait-il pour moi.
L'amour, malgré son charme,
ne suffit plus.
On passe facilement
de l'amour à l'ambition,
mais rarement de l'ambition
à l'amour, disait La Bruyère.
Et voilà pour les problèmes!

Du côté ambition,
les développements
sont prometteurs.
Je viens d'acheter,
avec quelques amis,
une jeune maison d'édition:
L'ESTÉREL en bon état.
Valeur, petite, de $4000.
Michel Beaulieu: $1000,
soit 25% des votes
au conseil des actionnaires.
Jacques Renaud,
Raoul Duguay, moi et
un jeune comptable :
$750 chacun, soit environ
18% des votes, chacun.
Nous comptons, d'ici dix ans
monter à $100,000.
Ce qui n'est pas peu dire...

Mais nous avons beaucoup
de "relations",
autant auprès des écrivains
qu'auprès du ministère
des Affaires Culturelles.
Je m'occupe actuellement de
convaincre des professeurs
de l'Université de Montréal
de collaborer à des rééditions
d'anciens livres québécois,
ainsi qu'à former de
nouveaux manuels scolaires.

Quant à mon roman,
cette maison voulait l'éditer.
Si j'attendais... c'est que
le 10% revenant à l'auteur
ne me suffisait pas.
Il paraîtra sans doute
d'ici un an.
Donc: de beaux projets.
Mais aussi $750 à payer,
beaucoup de choses
à comprendre au sujet des
compagnies, beaucoup de
travail en surcroît.
Mais voilà qui passe
le temps, la vie peut-être.

Quant à vous, dois-je vous
attendre pour l' Expo67?
Puis-je vous aider
à vous loger.
Avertissez-moi dès que vous
aurez décidé quelque chose.

D'ici à vous revoir, baisers
sur baisers, à chacun, pour
Noël et la nouvelle année.

12 décembre 1966

(Mots laissés
à Lise Bissonnette
pour son anniversaire:
21 ans).

Lise, mon amour.

Avouons que tout ne fut pas facile.
D'autres, moins réticents que nous, franchissent tôt l'hésitation.
Nous savons cependant que nous sommes l'un pour l'autre, un caractère particulier...

C'est sans regret, dès lors, que je parle du passé.
Reste une façon particulière de vivre notre vie, venant, en plus de nous-mêmes, du fait de notre enlacement.
Le monde n'est plus tout à fait le même du fait d'y mêler notre vision.

Et c'est ce que je nomme "quelque chose d'autre que l'amour", entre nous, dont il faudra bien dire, un jour, que c'était la manière d'un amour tendant à sa juste définition.

Baisers donc et trois
et quatre perspectives.

17 décembre 1966

Est-ce ma vision du monde qui me fait éprouver tel sentiment envers le monde, ou est-ce le monde qui me permet telle vision de lui-même?

L'écriture
ne cache-t-elle pas le monde plus que ne l'éclaire?

LE NOUVEAU CAHIER

La première étape
d'un grand travail:

Réginal Hamel.

18 décembre 1966

(Carte de Noël reçue
de ma famille en Belgique).

Cher Yvan.

Pas gentil d'écrire
sur le dos des autres...

Dernièrement, j'ai reçu
3 beaux témoignages
de tes articles dans
le NOUVEAU CAHIER.
Félicitations!
Tu dois être très souvent
sur la sellette.
J'ai aussi entendu parler de
ta magnifique barbe rousse...
ne fait pas la folie
de la couper.
Avons envoyé une traite
de $50 (cadeau de Noël)
"on s'en souvient bien"...

Malheureusement,
sur le duplicata j'ai constaté
que le gérant avait fait l'erreur impardonnable = 2075 Barclay au lieu de 3075.
Demain, à la 1ère heure,
je m'en occupe.
Intermédiaire = Banque de Montréal, Main Office.
Je ne crois pas qu'il y ait retard.
Les enfants rêvent d'un Noël tout blanc...
Je ne les blâme pas!
Je ferai de mon mieux afin que Noël soit aussi joyeux que possible.

Nous penserons sûrement
à toi.
Joyeux Noël & Heureuse Année.

P.S. Catherine s'est occupé de l'héritage de grand maman Mena & nous dit que l'affaire sera bientôt réglée.
A-t-elle ton adresse?
Tu ne dis rien de ta santé.
Lundi:
J'ai bien peur de manquer l'avion de Noël.
Ça y est, le gérant s'occupe de la traite.
Ton père est un peu fatigué, je me demande parfois si ce n'est pas le courage qui lui manque, la pyramide de parenté à l'usine y est pour quelque chose, c'est tellement délicat parfois.
Joyeux Noël.
Si tu vois Gaby, donne-lui une brassée de souhaits.
Bye.
Ange-Aimée

Joyeux Noël
Bonne et heureuse année
Succès dans tes études
Santé et bonheur

Olier

22 décembre 1966

Joyeux Noël
Bonne année
sont mes voeux les plus sincères.
Je te souhaite bonne chance dans la fin de tes études,
J'espère pouvoir t'écrire pendant les vacances.
Gros baisers sur ta barbe.
Germaine

Un heureux Noël
et une belle Année.
Un sapin vert pour les fêtes avec ses lumières d'amitié et de famille, et des réveillons.
De la neige, des chants
et des poèmes.
Des cadeaux et des sous.
Et toi, composer quelque chose de très beau et en être content, sont ce que je te souhaite.
Sylvain

Une bonne femme
est comme un bon poème
qu'on "lit" et qu'on "relit"...
Ange-Aimée est parmi
celle-là...
Je t'en souhaite
une pareille...
Continue à nous donner
de tes nouvelles.
Je travaille pour vous tous.
Affections.
René Mornard

(Carte de Noël reçue de Gertrude Savard).

Bonne santé,
succès dans tes études.

Vas voir ta marraine dans le temps des fêtes à 2333 O. Sherbrooke.

Je pense souvent à toi.

Gertrude

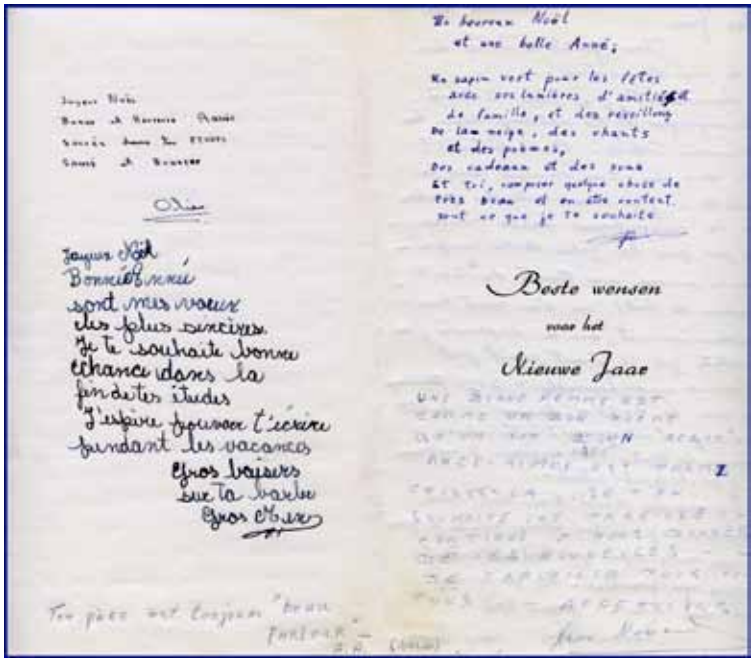
(Carte de Noël reçue de tante Alexa Mornard).

Cher Yvan

Je vous souhaite une bonne et heureuse année pour 1967 ainsi qu'une bonne santé et j'espère recevoir une belle lettre de vous.

En attendant gros baisers de votre tante Alexa.

Françine.



(Carte de Noël reçue
de tante Catherine Fournier).

Comme il y a longtemps
que j'ai eu de tes nouvelles.
J'espère que tu es bien
et que la vie de jeunesse
est belle.

Que fais-tu de beau?
Toujours les études
je suppose.
Comme tu dois commencer
à être un monsieur
à la tête bien remplie.

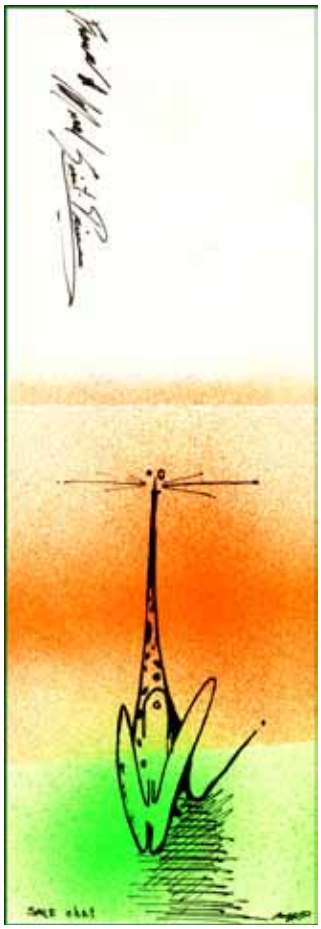
J'ai toujours ma nièce
avec moi, elle aussi
c'est le temps des études,
elle a commencé son cours
d'infirmière en septembre.
Nous nous proposons d'aller
à l'Expo67 en juillet.
J'espère qu'on se verra.

Ne prends pas d'inquiétude
pour le testament,
ce sera prèt sous peu.
Tu as dû avoir des nouvelles
du notaire, je crois que
ce ne se serait jamais réglé
si je n'avais pas *sassé*
le grand juge.

Tante Catherine
Bons becs
pour le jour de l'An.

(Carte de Noël reçue
de France Théoret
et de Marcel Saint-Pierre).

Sale chat.



CARNET

Ces réflexions ont été écrites
entre le 15 décembre 1965
et le 28 septembre 1966.
Le style se voulait autre que
celui des proverbes
que l'on connaît.

1

L'amour mais c'est.
Mais d'abord autre chose.
Bien qu'en tout temps
nous apparaisse la réalité.
L'amour c'est: mais
un phénomène historique.
Mais qu'est-ce que la réalité.
Voyons profondément l'autre
chose.
Donc l'amour existe.
Mais c'est autre chose.
Mais quelle est donc
la question.

15XII65

2

Écrire quelques notes chaque
jour en pleine action (dilater
l'infime temps libre).
Mais une sottise.
Tant les questions seraient en
premier.
Refaites aussi votre journée.
Mais vous direz:
quelle est donc la question.
Car d'une sottise longtemps
pensée jaillit l'autre vérité.

16XII65

3

Le proverbe est le.
Car le style semble devoir être rénové.
Ce qui fait qu'écrire une pensée demande un renouveau du style et peut-être le.
Mais davantage l'assurance axiomatique.
C'est-à-dire la pensée lointaine.
Car une longue thèse demande
à chaque mot l'élaboration.
La pensée se fait entre les mots.
16XII65

4

Deux morales.
Oppositions.
Le refus du cliché; la réforme.
Il y a ce qui pousse à la perte et ce qui.
Seule l'opposition enfante le jeu.
Le génie crée ce qu'il détruit.
16XII65

5

Le mariage étant le critère de l'amour.
Car il faut épargner la douleur mais à qui.
Qu'est-ce qu'un individu.
La preuve reste à faire.
Refais le critère de ta journée.
L'infidélité rejoint
la persévérance.
16XII65

6

Qu'est-ce donc que de frapper le mal en autrui
sans frapper autrui.
Sinon frapper des gens
sans convictions.
16XII65

7

Le monde est ce que nous.
Mais nous pensons
bien autrement.
16XII65

8

Composer un poème
sur des thèmes (amour; solitude) mais bientôt reprenant le poème devenant pour tout dire
le seul motif du poème.
Donc: écrire à partir du texte précis.
22XII65

9

La société (vous) dit: l'étudiant réussissant à concilier ses études et un travail rémunérateur
est un étudiant courageux.
Jusqu'à le dire plus courageux que.
Or le courage, etc.
Mais tout ceci n'est que signe de barbarie.
Car il est dit que s'il existait des présalaires, il y aurait désillusions.
Où!
De grands diplômes seraient nécessaires aux moindres gestes.
Or nous sommes libres.
Et la majorité d'entre nous (stupides) prétendent
à un meilleur salaire
à partir des études.
Le plaisir se fera donc contre la majorité.
Car viendra le jour
où tous étudieront: où tous gagneront un salaire convenable.
Donc il n'y aura plus de salaires abusifs.
Vous travaillerez
dans vos actions.
L'étude sera la vie.
26XII65

10

L'amour devant en sorte évoluer.
L'épouse aura ce droit.
Le devoir.

C'est-à-dire étant de bons amis.
Chacun très facilement s'accouple.
À travers une autre fidélité: l'ami préféré très souvent le père.
Donc l'avortement.
Mais pourquoi devrait-on avorter l'enfant d'un autre.
(La question reste à débattre).
Si tu veux un enfant,
peu t'importe
le nombre de tes amants.
La mère étant en sorte
une profession.
L'impôt finance les oeuvres de dieu.
L'on est père
comme l'on est mère.
À vous le choix des armes.
3I66

11

L'humain se lasse de l'humain: dirait-on.
Changeant d'amis du fait d'une longue (ou moins) connaissance.
Même d'éternité.
Les groupes littéraires succombent au dogmatisme.
Nous renonçons à nous-mêmes pour nous retrouver en autrui.
L'illusion porte même des fruits.
Mais ne trouvant qu'autrui en ce que nous cherchons, nous élèverons des barricades.
Nous nous obséderons entre nous.
L'illusion
(peut-être la grande réalité; du moins cette forme mobile de la réalité;
du moins la réalité mobile) se déçoit en ses moyens.
La rupture est décrétée.
D'autres groupes renaîtront.
17I66

12

L'humain se définit
par le constant et le mobile.
Ainsi l'amour.
La personne venant à nous
connaître depuis longtemps
ne définit qu'un domaine.
L'infidélité: voici l'autre
fidélité.
Donc: l'autre accouplement
ne pouvant être limité pour
un amour dit supérieur
(constant).
Seul un désir intérieur
prévaut à dire "je t'aime".
Mais: le blâme se porte
contre qui méprise
(par rapport à la constance,
dit-on, bien que prévaut le
vice versa) ses autres accou-
plements.
De même en simple amitié:
ce que vous connaissez bien.
Comme l'on dit: l'infidélité
ne peut être ici le mal.
Mais le manque de respect.
Sinon: ajouter s'il vous en
dit
à votre première fidélité,
mais ne vous séparez jamais
de vos armes.
8II66

13

Le besoin soudain: ce repos
de l'esprit.
De sorte qu'aller
à tel endroit sans la constan-
ce fait parfois le désir du
mobile: soudain comprend
ce que
la constance ne peut saisir
qu'après de longues narra-
tions.
Mais sans pouvoir
y avoir participé.
L'immédiat porte ses raisons.
8II66

14

L'amour: mais y a-t-il
autre chose de profond que
de s'interroger sur l'acte
même que l'on pose contre
autant que vers la question?
Aimer serait un doute
méthodique (impulsif) en
vue d'inventer à nouveau
(sans cesse non tout à la fois)
l'amour.
Mais: qui parle d'abolir
en ton doute même la
croyance?
L'on ne pense bien
que ce que l'on aime et
déteste et d'abord profondé-
ment.
Mais qui parmi nous
se fait profond?
8II66

15

Les grands coups de
l'amour:
mais qu'est-ce que sentir
profondément la vie:
le respect nous rappelle au

nous dirons nécessaire le
retour: au quotidien.
16II66

16

Ne publie pas trop jeune.
Publie tôt.
Le pur dilemme.
Je dirai: qui travaille
(et non rêve) demande d'être
lu.
Publie peu.
Ou sans arrêt: jusqu'à l'abus.
Peu t'importe: publie.
Cherche l'approbation
de qui t'ignore.
Le chemin se fait de porte
en porte.
Écrire: c'est vouloir parler
de porte en
L'art ne peut être:
seul ton dernier style.
Une gradation.
Il faut savoir se mettre
dans la rue.
16II66

17

Le travail d'être un masque.
Bien que non seulement.
Il est évident que sans mas-
que, l'homme resterait seul.
Qui parlera de quitter son
travail pour s'élever au
combat.
15III66

18

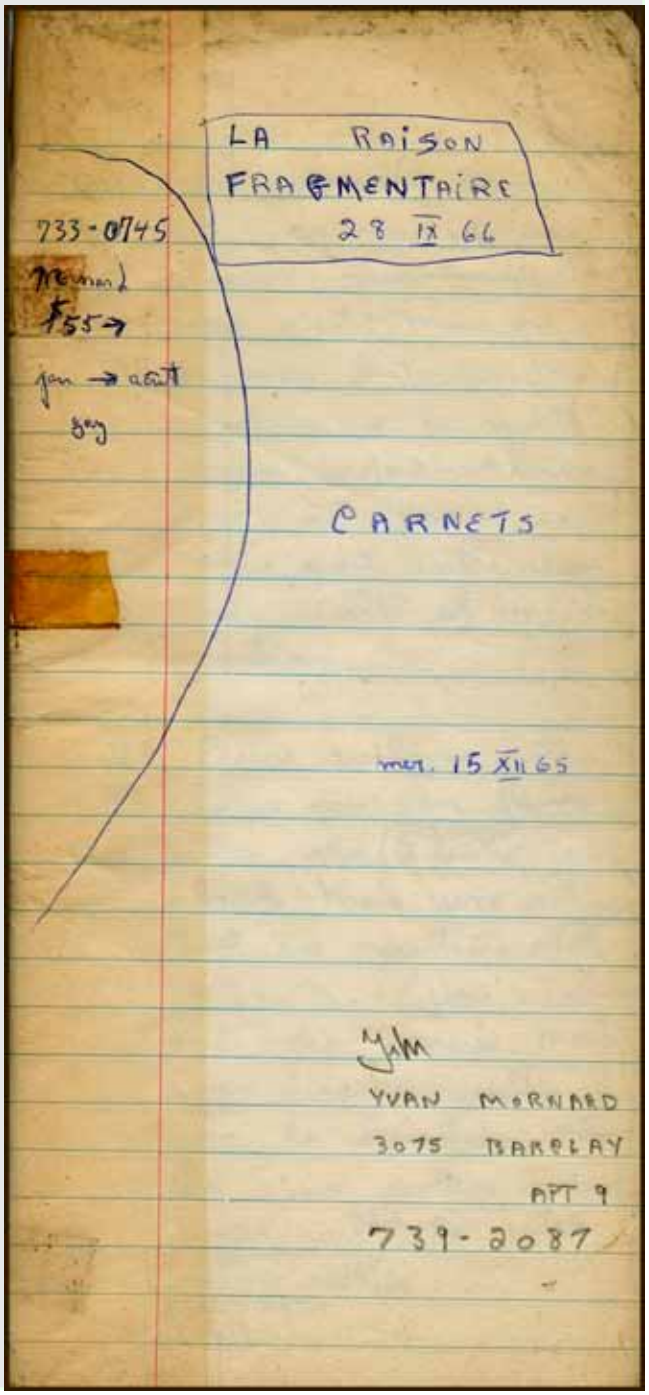
D'autres religions naîtront.
Il est à tel moment
tant à changer.
La rénovation ne suffit pas
à la cité.
Ne vous gênez plus
pour enfanter.
15III66

19

Les morales comme les
dieux.
Car nous savons
que les sentiments eux-mê-
mes changent.
Donc: s'écroulent toutes
à plus ou moins long terme
sous leur propre poids.
Car les hommes passent
et rien ne reste après eux
et même l'écriture.
Sauf.
L'Histoire est un musée.
Sachons nous inspirer.
12IV66

20

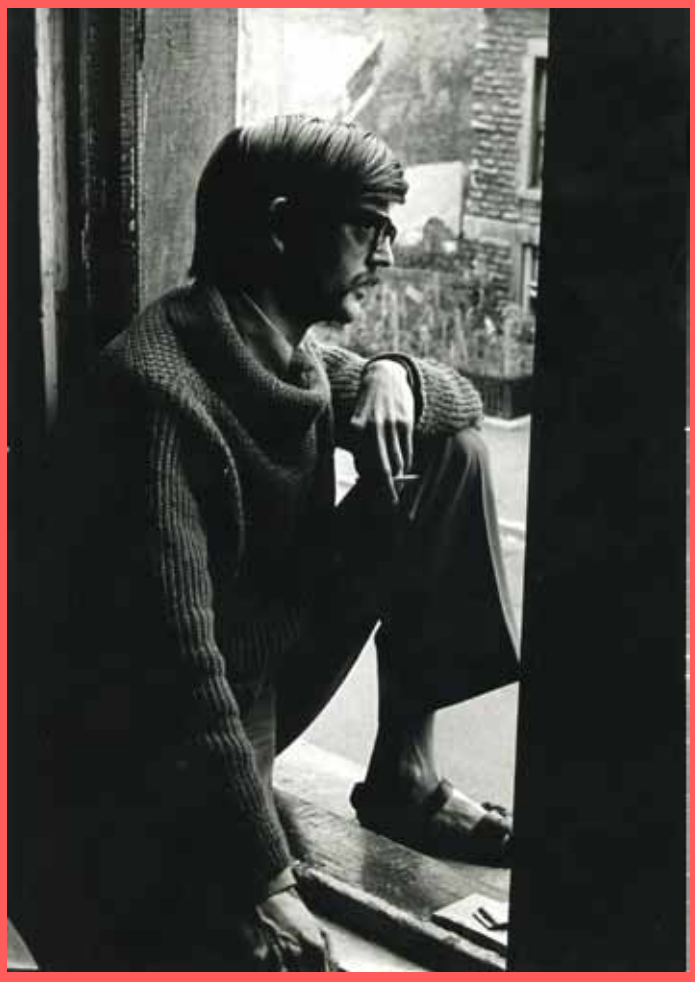
L'action, nous le savons,
manque de pensée.
Il y a le penseur
et il y a l'homme d'action.
Mais ajoutons que.
Le penseur trouve l'idée;
l'homme d'action
porte pression.
Qu'il y a la pensée du plan
(mais davantage) et la pensée
(non pas l'application) mais
de dénouements de faits.
L'application comptant
mais comme subie
mais davantage l'invention
(celui du jeu des faits).
Donc: l'action vaut la pen-
sée.
Mais qui parle de réduire
mille différences.
21IV66



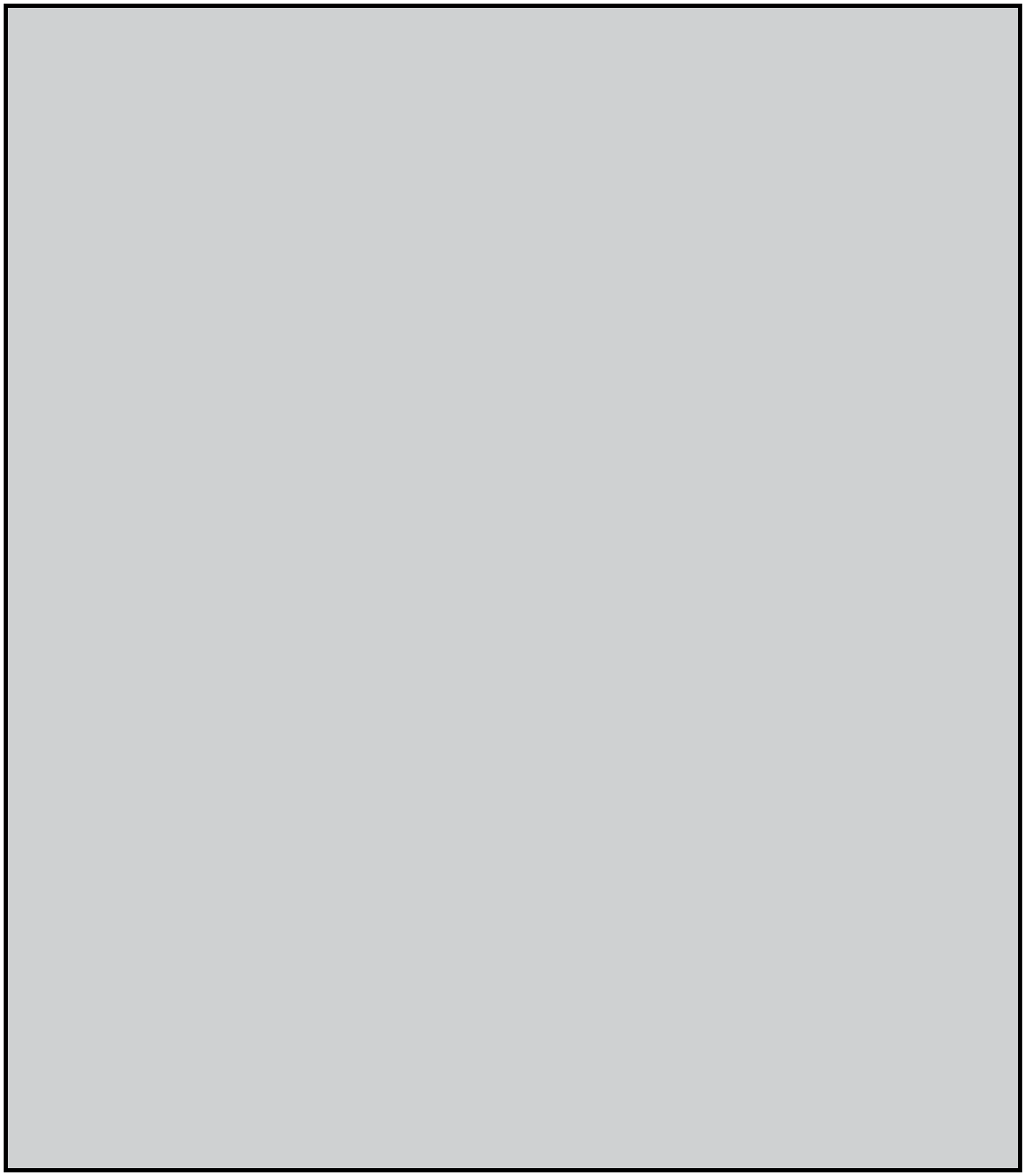
21

La beauté d'une composi-
tion.
Même le journalisme
touche l'autre face.
Établir une anthologie
des plus beaux textes
et des meilleures mise-en-
page.
L'art rompt la frontière.
Savoir écrire
avec ses deux mains.
28IX66

La CONTRE CULTURE



1967-1970



1967

25 ans

3 janvier 1967

Ivan,

mes cours commençaient à 2.30 et j'en ai deux. Donc je finis à 6.30. Merde. Je viendrai ici après. Si tu es écoeuré, laisse-moi tomber mais j'aimerais mieux pas, j'essaierai d'en sortir le plus tôt possible.

Baisers,

Lise Bissonnette

Le 3 janvier 1967

Il y a une invitation et un livre dans le 1er tiroir à gauche.

(Note de Lise Bissonnette laissée au local du Nouveau-Cahier).

Ivan,

mes cours commençaient à 2.30 et j'en ai deux. Donc je finis à 6.30. Merde. Je viendrai ici après. Si tu es écoeuré, laisse-moi tomber mais j'aimerais mieux pas, j'essaierai d'en sortir le plus tôt possible.

Baisers,
Lise.

Il y a une invitation et un livre dans le tiroir à gauche.

16 janvier 1967

(Lettre reçue
de Ange-Aimée Fournier-
Mornard en Belgique).

Cher Yvan.

Depuis ta dernière lettre
il s'en est passé des choses.
Si Noël ici fut assez joyeux,
le jour de l'An
a pris sa revanche:
M. Henri Mornard
est décédé, subitement,
le 30 à 8 p.m.
Imagine la réaction
de tout le monde.
Dans les circonstances,
avons jugé bon
de ne pas te prévenir tout
de suite, le reste de ma lettre
t'en donnera la raison.

Ton père se félicite d'avoir
consulté un avocat
l'an dernier et d'avoir fait
faire l'inventaire des biens
de la famille Mornard.
Tout était prêt.
Un coup de téléphone
à l'avocat et les scellés
étaient apposés partout:
à la banque, compte et
coffret de sécurité ainsi que
sur le coffre-fort à la maison.

M. Mornard n'avait pas fait
de testament et c'est
beaucoup mieux ainsi,
car tout doit revenir
aux Mornard.

Madame aura sa part,
(le cinquième) évidemment,
mais après toutes
les vacheries qu'elle nous
a faites, ton père est décidé
d'aller jusqu'au bout.
Les 1ers jours après
les funérailles elle se sentait
sûre d'elle et se montrait
assez arrogante avec René.
Depuis qu'elle a appris
de son avocat ce qu'était une
contestation, elle est dans
ses petits souliers...
Sauf l'usine et leur villa,
tout le reste est à son nom et
comme elle est mariée
en séparation de biens pure
et simple, tout ce qu'elle a
reçu après le mariage
ou tout ce qu'elle a pris
aux Mornard, est contestable
et nous allons tout contester.

En Belgique, la loi est basée
sur les héritiers:
les enfants d'abord.
Les parents n'ont pas le droit
de déshériter leurs enfants.

Tout cela a bien énervé
ton père: aller chez lui
avec le Juge de Paix,
le greffier de Tongres,
la police, deux autres té-
moins pour la pose
des scellés, c'est pas mal
emmerdant surtout quand ton
père est encore exposé dans
le salon.

Ici, pas de salon funéraire,
pas d'embaumement,
tout se passe à la maison
et il a été exposé 5 jours.
Toute la ville de Tongres
(commérages de villages)
sait ce qui se passe
dans la famille, alors
pourquoi aller brailler et
faire des hypocrisies
auprès de Mme Mornard.
En dehors des funérailles,
j'y suis allée une fois
et pas longtemps.
Papa est allé faire une courte
visite tous les jours.
Les enfants,
aux funérailles seulement.
Tu comprends maintenant
notre silence.
Avons excusé ton silence:
excursion quelque part,
je ne me souviens plus
très bien où nous t'avions
fait voyager.

Rien encore de fait
jusqu'à présent.
Le 1er pas: conseil de
famille pour la nomination
d'un tuteur pour Henri
(légalement ce doit être
sa mère), son état mental
nécessite un tuteur
pour la vie.

Ce conseil doit être composé
de 3 Mornard
et de 3 Vandenberk:
ils devront chaque année
rendre des comptes
à la famille Mornard
(ton père et ses deux soeurs)
de l'administration des biens
de Henri.

À la mort de ce dernier,
sa part revient toujours
aux Mornard.
Ton père hérite de la part
de ses deux soeurs si elles
meurent avant lui sinon, cela
vous revient, à vous quatre.
"C'est à prier jour et nuit..."

2ième conseil de famille:
3 Mornard et 3 Denis
pour Augusta Mornard,
internée a Diest.
Je crois que ton père en aura
la tutelle et la procuration,
ce ne sont pas les soeurs
de l'hôpital qui vont jouer
là-dedans.

3ieme pas: la levée
des scellés, qui sera le clou
de l'affaire et qui décidera
s'il y a poursuite judiciaire
ou non.
À la pose des scellés,
Mme a juré n'avoir rien pris,
ni caché ayant appartenu
à son mari.

Le juge a dit à ton père que la lucidité de M. Mornard était contestable depuis plusieurs années.

Nous avons un avocat spécialisé en successions, ou plutôt une avocate, d'un certain âge, beaucoup d'expérience, plaidant à la Cour d'Appel de Bruxelles, recommandée par le grand Bâtonnier de l'Ordre des Avocats.
Le Juge de Paix de Tongres nous a dit qu'il croit que son père était Procureur, donc elle doit avoir des "tuyaux politiques" et ici tout est basé sur la politique.

De toute façon la loi est en notre faveur, ça peut être très long parce que la galette est grosse, mais ça vaut bien la peine d'attendre deux ou 3 ans pour avoir les poches remplies.
Nous bénissons le ciel d'être ici, sinon la succession aurait traînée 10 ans.

Quant à l'usine, il n'y a rien de changé et tout va bien, ton père a bien l'intention de faire réviser les affaires aussi.

Tes malheurs finiront en même temps que les nôtres, compte sur moi, je te promets que tu vas y goûter.

Si ton père n'avait pas contesté, nous n'aurions absolument rien eu, absolument rien... et le grand-père est millionnaire en francs belges depuis 50 ans.
L'usine à elle seule vaut $750,000 CANADIEN.
En terrains, en maisons, etc., l'évaluation n'a pas été faite, c'est quand même une somme considérable.
Nous avons bien hâte de voir ce qu'il reste au compte de banque, la mère avait une procuration depuis 5 ans et si elle a fraudé, la loi belge est très sévère pour ce genre de choses, elle peut se retrouver en prison, nous ne souhaitons pas le pire, c'est déjà assez pire... mais elle le mériterait bien.
Elle a été formée à l'école de son mari et ça parait.

Toute l'année elle a dû plier l'échine parce que ton père avait le dessus, mais si tu savais comme elle lui a joué dans le dos et a essayé de l'humilier devant les ouvriers... et à chaque fois, elle a frappé un noeud... et le plus difficile reste à avaler.

Tout de même, si son mari l'avait avantagé vu qu'elle était la 2ième épouse, cette chose ne serait pas arrivée, il lui a toujours fait des promesses, rien donné, et dès qu'elle a eu la chance, elle a tout fait passer à son nom.

René comprend maintenant pourquoi son père lui disait à chaque voyage: "Tu devras te battre, c'est ton devoir de contester pour tes enfants"...

Vous êtes les seuls petits-enfants Mornard (lignée directe).
Si votre père a de la chance avec l'usine, imaginez un peu quel sera votre héritage!
Il y a un bon Dieu pour les méchants... profitons-en.

À la maison, ça va, les enfants ont repris les cours.
Toute la famille est en bonne santé, même Pompom qui devient de plus en plus intelligent, le Père Noël lui a rendu visite, pensez donc!
Tu ne dois pas avoir beaucoup de temps libre avec toutes tes occupations, mais vaut mieux être trop occupé que pas assez.
As-tu reçu une traite de $50. J'aimerais bien le savoir pour contrôler à la Banque.

Si tu vois Gaby, embrasse-la à tour de bras et qu'elle patiente, son tour viendra.
J'écrirai aussi à Gertrude Savard cette semaine, je crois que le mieux est de ne pas parler de la situation familiale telle qu'elle est, laisses-les croire ce qu'ils veulent,
on s'en fout, grand-père est mort sans testament et le partage se fera légalement, avec équité, c'est tout.

Salut, vieux, l'Année commence par un héritage à l'horizon, pas si mal, il manque la loterie...

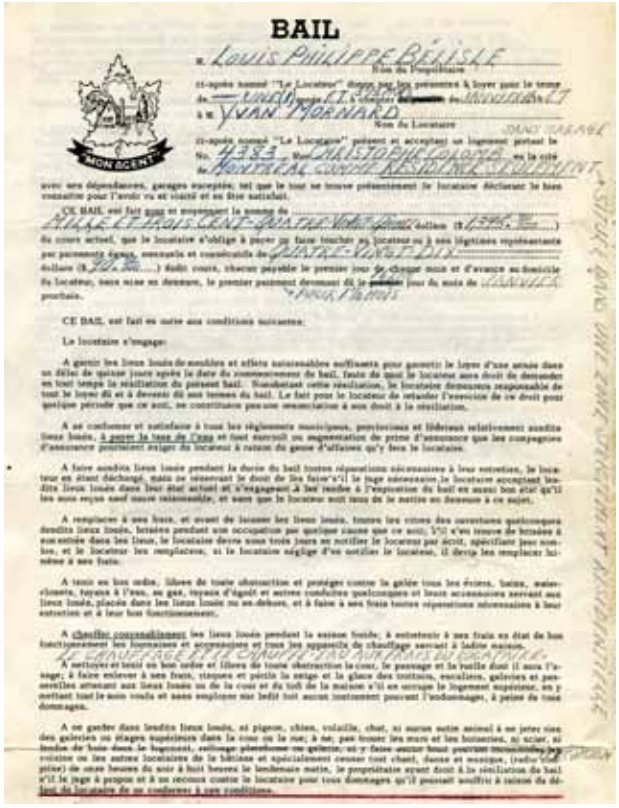
Bye.

Ange-Aimée.

20 janvier 1967

Déménagement
au 4383 Christophe-Colomb,
et retour à la vie commune
avec Lise Bissonnette.

Lancement du journal
JEUNE QUÉBEC,
dont le local était situé
à quelques rues.



26 janvier 1967

(Article paru dans
LE NOUVEAU CAHIER).

QUAND LE CARABIN
SE FAIT COMMUTATEUR
ou
L'AUTOPSIE
DE FRANÇOIS HERTEL.

La politesse est une règle
qui s'apprend.
Le danger de la politesse est
de transformer le journaliste
en un simple amplificateur
(avec quelques distorsions)
de la parole d'autrui.
C'est ainsi que
Jacques Mathieu, directeur
du **Carabin**, se fait, dans un
article récent, le commuta-
teur de François Hertel.
Ce genre de journalisme,
très apprécié, possède
la vertu de la lumière;
il s'infiltre partout, discret,
poli, nous laissant libre
de le remarquer ou non.

François, pour les intimes.

François Hertel, jésuite
défroqué après avoir perdu
la croyance en Dieu;
François Hertel,
exilé du Québec, d'une part
par crainte de scandaliser
ses élèves à qui il avait
enseigné la foi, d'autre part
par amour pour la France où
il se trouva, dès son arrivée,
chez lui;
François Hertel, écrivain,
mérite qu'on en parle.

Si l'on sait l'influence du
clergé dans l'administration
de l'université Laval,
il est facile de comprendre
Le Carabin de se rabattre
sur un défroqué.
Mais Hertel,
malgré son influence
sur une certaine génération,
vaut-il une photo à la une,
approfondie en centrales?
Hertel,
comme Jean-Charles Harvey,
fut le révolté d'un jour.
Mais l'âge leur ajoutant
une profondeur,
l'on s'interroge sur la valeur
de leur mise en question.
Nul pays peut-être ne souffre
plus que le Québec de la
vieillesse de ses vieillards.

Hertel évolua,
et fit une révolution.
Sa révolution faite, Hertel
se jugea "un homme simple"
comme il le répète, et se mit
à raconter sa révolution
comme un collégien,
à peine sûr de lui-même,
se plaît à raconter sa fugue.
Les intellectuels
se répétèrent l'histoire,
sous le manteau,
pour en faire une tradition.
Hertel, cette année, revient
de France, pour entrer de
plain-pied dans le symbole.

La Patrie, le 20 novembre,
titre:
"La fête de la résurrection
de FRANÇOIS HERTEL
à la chapelle du Jour".

Il est facile de comprendre
l'admiration
de Jacques Mathieu,
directeur du **Carabin**,
à l'égard de Hertel.
Ce dernier ne tarit pas
d'éloges sur le sérieux,
la sérénité,
le désintéressement politique
des étudiants
de l'université Laval.
(Hertel qualifie les étudiants
de l'université de Montréal
de "misérabilistes"
et de "pouilleux").

Mais il n'est pas facile
de comprendre qu'un certain
journalisme,
de style **professionnel**,
s'attarde à mousser
les boutades infantiles
d'un vieillard.
Je cite Hertel, pour le plaisir:
"Récemment, j'entendais
cette chose énorme à la
télévision: un jeune garçon
qui se plaignait que dans
l'enseignement primaire,
on n'enseignait pas la vie
sexuelle, la vie syndicale
et la vie politique,
comme si on allait à l'école
pour apprendre à baiser,
à revendiquer et à râler".
Sérieux journalisme
que de répéter,
sans broncher, que faire
l'amour n'est que "baiser",
et que la politique
n'est qu'un râlement!

Que se passe-t-il donc
au **Carabin**?
Hertel y est célèbre.
Le Carabin consacre,
dans chaque livraison,
environ une demi-page
(étrangement nommée
"les pages artistiques"),
à des sujets qui touchent
l'art.
Quelques articles sérieux,
mais trop courts,
autant de potins, aucune vue
d'ensemble.

Les problèmes de l'art,
de la philosophie
et de l'éducation,
pour **Le Carabin**,
n'existent pas encore.
Hertel, que je sache,
est un poète.
On y traite de l'art
comme des automobiles,
et des poètes
comme des politiciens.

Si **Le Carabin** se serrait
un peu les coudes,
il y aurait place chez lui,
pour un sérieux dans l'art.
" Mais, nous dira-t-on,
l'université Laval manque de
spécialistes en ce domaine.
Nous n'avons que
des politiciens."
Hertel, dès lors, a eu tort:
il fallait le montrer.

Le Carabin, ayant
exactement le même budget
que **Le Quartier Latin**,
devrait peut-être réfléchir sur
l'art autant que ce dernier,
avant que de laisser,
à tort et à travers, le sable
couler entre ses doigts.

Esquisse littéraire intitulée:

JÉSUS, MARTIAL ET MOI.

1

Difficulté.

Reprendre à la suite la même histoire (la mienne) mais comme je ne suis jamais seul (la nôtre cette fois) bien que j'ignore totalement avec qui je suis lorsque je suis vraiment seul.
Donc: rien de nouveau.
La même routine me donnant à raconter la même histoire bien que je me permette chaque fois
(il faut s'encourager) d'espérer qu'un incident bizarre vienne brouiller ma mémoire et me donner à moi-même comme l'impression de l'inédit.
Mais c'est perdre son temps.

J'ai toujours les mêmes cheveux roux et n'ai pas encore cessé de fumer l'une sur l'autre les 75 cigarettes par jour me jaunissant les doigts les poumons et peut-être plus encore la faculté de me raconter l'histoire d'un autre comme étant ma propre histoire.
Une ratitude comme disent les savants.
Mais c'est presque le printemps et les rues durant la nuit s'enchaînent les unes les autres avec le naturel des grandes fertilités.
Je suis à la faculté de lettres de l'université de montréal et je perds mon temps.
Et carrément mon temps.
À chacun sa chèvre comme disent les Bretons.
Mais moi mon problème, c'est d'avoir la chèvre maigre.
La littérature ne nourrit pas son homme.
Turpitude de turpitude comme disent les licenciés.
Mais moi, sinon par plaisir, je ne serai jamais licencié.
Y en a marre de tous les cons!

Donc: commençons.
Le roman que j'écris m'emmerde.
Mais c'est presque le printemps et les rues s'enchaînent les unes les autres avec le naturel des grandes fertilités.

Nous sommes trois à discuter inlassablement des mêmes sujets et comme fascinés par une solution s'offrant à nous (très lointaine) avec le charme des trésors enfouis pouvant du jour au lendemain nous projeter riches et glorieux sur la place publique nous servant en quelque sorte
de point de référence.
Jésus, Martial et moi.

JÉSUS:
Ça m'emmerde!
MARTIAL:
Un peu d'ambition Jésus!
ET MOI:
Je ne comprends pas très bien...

C'est ainsi que passèrent bien des années avant d'atteindre ce qui devait immanquablement nous atteindre.
Mais c'était déjà le printemps.
Et moi je rêvais d'amour.

JÉSUS:
Tu m'emmerdes avec tes amours!

C'est ainsi que Jésus se pencha sur mes chagrins intérieurs afin de les calmer.
Car n'y aurait-il que l'amour au monde, il y avait, selon lui, toujours un moyen de se tirer.
Martial d'autre part montait sur sa chaise
et se mettait à haranguer la foule.

MARTIAL:
Peuples de la Terre!
JÉSUS:
Mutinerie générale...
MARTIAL:
Rentrez dans l'ordre et aimez-vous!
JÉSUS:
Bruit de canon dans la cave...

Et c'est ainsi que se passèrent les unes après les autres
les soirées de notre enfance, entre l'heure d'aller dormir et
celle de nos études.
Et les années passaient les unes après les autres,
calmement, comme les trains au fond de la campagne.
Mais c'était la mer devant nous, à perte de vue, et comme
sur les cartes postales que nous recevions de Floride,
l'une après l'autre, chacune signée: Tante Lumina.
Et tout cela était bon.

- Je crois que vous abusez.

Mais j'avais tort.
Et carrément tort cette fois.
Martial recommençait alors sa longue parabole
me transformant, pour les besoins de la cause, en mouton.
La société me guidait et je devais me laisser guider.
Jésus se levait alors et réclamait à grand bruit son titre
de berger.
J'étais toujours un mouton.

C'est ainsi que passèrent bien des années avant d'atteindre
ce qui devait immanquablement nous atteindre.
Nous avions loué tous les trois un appartement
nous serrant les uns contre les autres pour les besoins
de la cause. Martial disait: nous deviendrons célèbres!
Jésus s'en foutait éperdument ne voyant en notre prosély-
tisme qu'une façon de plus de trahir une obligation morale:
celle de gagner plus qu'il ne lui fallait sa vie.

Je me perdais dans les rues de la ville et ne retrouvais
qu'après de nombreux tâtonnements le chemin
menant à notre repère.

2

Et ce n'est pas tout.

Non.
Décidément: non.
Il m'a eu.
Je me suis laissé prendre comme le dernier des naïfs.
Il n'est pourtant pas méchant, surtout quand il fume sa pipe
devant moi, calmement, comme si tout allait pour le mieux
dans le meilleur des mondes (le sien, évidemment).

- Tu devrais te prendre un emploi et le garder.

Décidément: c'est d'un autre âge.
Il ne faut pas se laisser prendre à tous les racontars; les gens
ont de ces idées sur les usines et les bureaux qu'il m'est
impossible de partager.

- Tu devrais te prendre un emploi et le garder.

Bon.
J'arrive devant l'employeur.
Je me cherche un emploi, j'arrive sans doute de la
campagne, et j'ai mes références (d'ailleurs invérifiables).
Je suis poli, c'est une façon, parait-il, de s'extérioriser.

Il n'est pourtant pas méchant.
Mais pour lui, la vie est une chose qui s'achète, et ça tourne
à grand renfort de publicité.

Que veux-tu que je fasse quand je suis devant lui.
Il parle mieux que moi.
Il est instruit.
Mais qu'est-ce que ça change.
Lui, il ne travaille pas pour rien.

Moi, je n'ai que ma vie.

3

Écoutant la musique infernale dans le café désert qui s'emplit peu à peu des mêmes clients chaque soir se serrant les uns contre les autres jusqu'à la décomposition finale: les chaises posées sur les tables tandis qu'il lave le plancher.

- Un drôle de temps, n'est-ce pas?
- Un drôle de temps...
- On dirait le printemps.

Mais de plus en plus faux jusqu'à la nouvelle congélation (nocturne et très profonde se perdant dans le labyrinthe souterrain de la ville) lui permettant de relever la tête:
- Un dur hiver, n'est-ce pas?

L'approuvant inévitablement.

Donc: le silence libérateur des nuits de la ville après la dispersion de l'émeute.
Étrange coïncidence.

- De bien drôles de gens!

Le regardant passer et repasser la moppe sur les tuiles rouges et sombres du plancher.
Inévitable, ne changeant en rien son allure, passant et repassant entre les tables: ouvrant les écluses d'une rivière souterraine.

- Voyez-vous, il y a des gens qui ne comprennent rien...

Mais c'est presque le printemps et les rues s'enchaînent avec le naturel des grandes fertilités.
Je perds mon temps.
Et carrément.

4

Le père Rehuet me répète que je suis désespéré.
Que je vais bientôt me suicider.
Ça y est! J'ai compris.
Le père Rehuet est somnambule.
Il marche sur le bord du toit.
Un jour il va tomber et tous les élèves vont applaudir.
Ce jour-là, je lui dirai tout.
Ce jour-là, je serai sûr de sa discrétion.

Nous sommes des milliers dans la même situation.
Et il en arrive des nouveaux chaque année.
Beaucoup plus qu'il n'en part.
Nous sommes des milliers dans la même situation.
Un jour, le père Rehuet va tomber et tous les élèves vont applaudir.
Ce jour-là, rien ne m'empêchera de partir.

Mais il n'est pas encore tombé.
Je dois attendre.
Le père Rehuet me répète toujours qu'il me faut attendre son heure.
Un jour, ce sera mon heure.
Mais ce sera toujours la même chose.
Je n'avance pas d'un pouce.
Je reste là.
Je digère.
Le père Rehuet croit que tout ce que l'on fait sert finalement à quelque chose.
Il a beau me raconter des histoires, moi je n'y crois plus.
Ce sera toujours la même chose.
Nous sommes des milliers dans ce pensionnat, complètement privés de la vie.
Le père Rehuet prétend avoir le pouvoir de ressusciter les morts.

Mais à quoi bon ressusciter...
C'est toujours la même vie.
On tourne en rond.
On se tourne les pouces.
Martial prétend comprendre de mieux en mieux
ce qui se passe.
Pauvre Martial!
Le père Rehuet le ressuscite régulièrement.
C'est une habitude à prendre.

Moi j'ai compris.
Il n'y a rien à comprendre.
Il fallait y penser.
Mais je ne suis pas le premier à parler dans le bon sens.
D'ailleurs je ne suis jamais le premier.
J'aimerais bien être le premier, une fois, rien qu'une fois,
histoire de me mettre à date.
Le père Rehuet ne sait pas que je me lève dans mon lit pour
haranguer les élèves morts dans le dortoir.
Le père Rehuet, lui, ne sait pas parler aux morts.

C'est Jésus qui a inventé la vérité!
Il me l'a dit en échange d'un paquet de cigarettes.
Il m'a dit qu'il n'avait rien inventé, qu'il n'y avait rien
à inventer.
J'ai été long à comprendre.

Mais j'ai compris.
Mon heure est venue maintenant.
J'ai compris que mon heure ne viendrait jamais.
Qu'il n'y avait d'heure pour personne.
Le père Rehuet ne sait pas qu'il se lève dans son lit pour
discourir devant des morts.
Le père Rehuet est somnambule.
Il marche sur le bord du toit.
Un jour il va tomber et tous les élèves vont applaudir.
Ce jour-là, son heure sera venue.

5

Mais Jésus dépérissait.
Nous déménagions très souvent.
Jésus souffrait régulièrement de lieuphobie.
Une maladie étrange qui retenait Martial à son chevet.
Jésus ne se levait que pour se recoucher.

Je restais à la fenêtre des heures et des heures à regarder
la rue.
Les gens passaient et repassaient et repassaient encore.
La tristesse de la ville toujours en incubation.
Des jours et des jours.
Mais il ne pleuvait toujours pas.

- Jésus va très mal...

Martial me confia que la maladie de Jésus risquait d'aller
de pis en pis nous menant ainsi à payer la note exorbitante
des frais funéraires.

Mais Martial aurait vendu jusqu'à son linge (il n'avait
d'ailleurs rien d'autre), il se serait promené à poil plutôt
que de manquer à son devoir envers le cadavre de Jésus.

- Tu crois que c'est à ce point.
- Oui.

Martial se mit à regarder le plancher, y découvrit une faille
et la suivit jusqu'au bout.

Jésus se retourna dans son lit et gémit trois fois.
Martial s'assit à côté du lit.

Mais il ne pleuvait toujours pas.
L'air était brûlant et les crachats s'évaporaient
sur l'asphalte.
Je m'étais promis d'aller jusqu'à notre café habituel
dans l'espoir d'y rencontrer Stéphanie.

Mais c'était rêver.
Stéphanie depuis longtemps nous avait quittés.
Elle vivait maintenant avec un homme d'un certain âge qui l'appelait "ma petite" tout en la promenant
dans un carrosse.

Je n'ai pas vraiment connu Stéphanie.
Elle s'assoyait avec des gens que je ne connaissais pas et restait ainsi des heures et des heures silencieuses à regarder les gens.
Moi je regardais Stéphanie.

- Apporte un verre d'eau.

Jésus le but jusqu'à la dernière goutte.
Par la suite, je laissai Martial seul avec Jésus.

La ville brûlait sous mes pieds.
On aurait dit un incendie qui courrait sous la terre et qui allait soudain sortir pour dévorer d'un seul coup
des buildings de quarante étages.

Stéphanie n'était pas au café.

Je restai là dans la fraîcheur du café, me cachant dans l'obscurité.
C'est alors que Stéphanie entra.
Le café était vide.
Elle s'arrêta devant moi.

- Il y a longtemps que nous nous sommes vus, n'est-ce pas.

C'est ainsi que Stéphanie et moi avons parlé jusqu'à
la fermeture du café.
Le vieux monsieur qui la promenait en carrosse était mort d'apoplexie.
Elle ne l'aimait pas vraiment.

Lorsque nous sommes sortis, c'était la nuit.
L'air était plus frais, la ville presque silencieuse, et le feu semblait s'être éteint de lui-même sous la terre.
Stéphanie me prit le bras et se tu.
Je ne savais où l'emmener.
Le vieux monsieur ne lui avait rien laissé.
Il était mort comme il avait vécu.
Stéphanie logeait dans une petite chambre avec une amie.
Nous souffrions l'un et l'autre d'un manque d'intimité.
Nous avons dormi sur un banc.
Ni elle ni moi n'avions l'argent nécessaire à la location d'une chambre pour la nuit.
Au matin, nous nous sommes embrassés.
Elle retourna chez son amie.

Martial me reçut tout inquiet.
Il n'avait pas fermé l'oeil.
Mais Jésus se portait mieux depuis qu'il avait accepté que nous redéménagions...
C'est alors que la pluie se mit à tomber.
Lentement.
Comme les larmes aux yeux de Stéphanie.

6

Me berçant devant un mur.
Jésus disserte derrière moi.
- S'approprier quelque chose, c'est le retirer de l'anonymat, c'est le ressusciter.

Je me berce seul à écouter la présence de Jésus,
ses habitudes, ses lubies.
Nous traversons maintenant la mer sur un navire désuet menaçant de couler au moindre roulis.
Jésus ausculte les étoiles et tente de les ressusciter.
Moi je ne suis plus ici.
Je me berce dangereusement à la limite du navire.
Je ne serai jamais Jésus ressuscitant les étoiles.
D'ailleurs ici tout meurt et rien ne vit.
Nous rêvons lentement à la limite du navire.
Martial se tient au milieu du pont, debout sur le panneau de cale refermé.
- Nos dettes s'élèvent maintenant à la monstrueuse somme de quatre-vingt-dix-huit dollars et vingt- trois sous.

Les rambardes, les unes après les autres, tombent à la mer.
Le navire se disloque lentement.

Me berçant devant le ciel, intact, monstrueux.

Jésus discute avec Martial d'une stratégie infaillible.
Nous tiendrons le coup.
Nous en sortirons à nouveau victorieux.
Les victoires ne se comptent plus!
Nous arriverons bientôt.
Le navire viendra doucement s'échouer sur la berge.
Nous assisterons à un faux naufrage.

- Une chose n'est rien en elle-même. C'est le fait d'être appropriée qui lui donne une existence!

Jésus recommence.
Je me berce dans une berceuse qui m'appartient, qui glisse par petits coups lentement vers la mer.
Je me berce tranquille, heureux, dans la contemplation des rambardes plongeant, section par section, silencieusement et comme au ralenti dans la mer.

31
janvier
1967

jeune québec exclusif

Ducharme existe

UNE PREUVE: *Ducharme est bien Ducharme.*

RÉJEAN DUCHARME

L'AVALÉE DES AVALÉS

ROMAN

nrf

GALLIMARD

DUCHARME TEL QU'IL EST

Ducharme et Jean Racine

Ducharme existe.

Reportage de Yvan Mornard.

M. André Bertrand, jeune romancier en quête d'éditeur, et M. André Lachapelle, étudiant, ont été voir Réjean Ducharme, vers la fin d'octobre dernier. Nous les avons interrogés sur leur rencontre avec Ducharme. Ducharme, semble-t-il, leur aurait laissé une mauvaise impression. Mais la rencontre peut au moins prouver que Ducharme est bien Ducharme.

Quand avez-vous rencontré Réjean Ducharme?

A.B.: Le 11 octobre dernier, André Lachapelle et moi nous sommes rendus chez lui au 167 est rue Ste-Catherine, appartement 4.

Y a-t-il longtemps que vous recherchiez Ducharme?
A.L.: André Bertrand avait obtenu l'adresse par des relations. Il m'a proposé à brûle-pourpoint d'aller le voir.

Quelle impression avez-vous eue de Ducharme?
A.B.: Très mauvaise.

Quelle a été sa réaction?
A.B.: Une réaction de défense.
A.L.: Il est vrai qu'il était environ 10 heures du soir, et que nous étions, somme toute, des étrangers.

Qu'avez-vous fait?
A.B.: Je me suis assis. La chambre mesurait environ 15 pieds par 10 pieds. Le lavabo et la toilette étaient dans le corridor. Il y avait une lucarne qui donnait sur la place Ville-Marie, devant laquelle pendaient deux chaussons de Ducharme, deux chaussons historiques.

M. Bertrand, vous m'avez dit que vous vous étiez promené de long en large: pourquoi?
A.B.: Parce que Ducharme m'énervait.

Ducharme a déclaré aux journaux qu'un journaliste ivre était allé le voir.
A.B.: On avait bu, mais rien de disproportionné. Si je gueulais, ce n'est absolument pas à cause de l'alcool, J'avais interrogé Ducharme sur des sujets généraux, et il m'avait répondu un tas de stupidité. Par exemple: "La terre appartient à tout le monde", en réponse à ce qu'il pensait du séparatisme québécois. Ça a duré environ dix minutes comme ça, à tel point que je me suis dit que s'il voulait se payer notre gueule, on ferait pareil. C'est à partir de ce moment-là que je l'ai traité d'imbécile, parce que je savais qu'il était assez intelligent pour ne pas répondre comme il le faisait.

Voulait-il être cynique?
A.L.: La seule marque de cynisme qu'il a eue, c'est de répondre "Tu pourras marquer: Ho! la la, Ho! la la, c'est la seule chose que j'ai à déclarer". Il nous a répété ça à peu près cinq fois, quand on lui a demandé un texte pour le Quartier Latin.

Pensait-il que la blague était bonne,ou était-ce par timidité qu'il répondait ainsi?
A.B.: Il ne savait pas quoi dire.
A.L.: Il me semblait assez désabusé, ce soir-là. J'ai aussi remarqué qu'il était assis sur des pièces de monnaie.

Y avait-il des livres chez lui?
A.B.: Deux volumes italiens et Le Cid de Corneille dans les classiques Larousse. Alors, je lui ai demandé, pour rire, s'il était en train de faire ses humanités. Il m'a répondu: "Non, non, je mémorise des passages quand je n'ai rien à faire".

Répondait-il à toutes vos questions?
A.L.: Il a seulement répondu du tac au tac durant tout l'interview.
A.B.: À la majorité des questions, il répondait qu'il n'en pensait rien, qu'il ne savait pas.

Les photographies que l'on peut voir dans les journaux sont-elles bien de lui?
A.B.: Oui, carrément. Ce ne sont pas des photos d'un étudiant mort.

Avez-vous vu des manuscrits?
A.B.: J'ai feuilleté quelques manuscrits, ce qui a fâché Ducharme. Je l'ai su plus tard, par quelqu'un qui le connaît. C'est bien dans le style de "L'Avalée des avalés". C'est bien du Ducharme. Le titre ressemblait à quelque chose comme "L'histoire de Christophe-Colomb", ou "Les filles de Christophe-Colomb". Il a dit compter le publier. Il a ajouté qu'il avait six manuscrits de terminer, dont trois ou quatre sont acceptés par Gallimard.

Doutez-vous du fait que Ducharme ait écrit L'Avalée?
A.B.: Avec un peu de mauvaise volonté, s'appeler Jean Basile par exemple, et prendre ombrage du succès de Ducharme, et comparer Ducharme avec l'érudition qui est dans son livre, on peut douter que Ducharme ait écrit complètement son texte. Moi je n'en doute pas, mais on peut en douter.

A.L.: Il semblait travailler avec méthode. Ses manuscrits étaient disposés avec ordre sur sa table. C'étaient de grandes feuilles, avec une calligraphie assez intéressante, sans ratures.

Lui avez-vous posé des questions sur sa façon d'écrire?
A.B.: Non.
A.L.: Je lui ai demandé ce qu'il connaissait sur la question juive. Il a répondu qu'il n'y connaissait rien, qu'il avait créé de toutes pièces.

Comment vous expliquez-vous les calomnies dont il est l'objet?
A.B.: Je m'explique de deux façons les calomnies dont il est l'objet: il y a un Ducharme lui-même qui, étant un malade, se renferme complètement.
Ne rencontrant personne, il se parle à lui-même; il écrit d'autant plus qu'il perd la façon de s'exprimer devant les gens; et plus il écrit,plus il craint les gens; c'est un cercle vicieux. D'autre part, il y a l'envie que lui portent certaines gens.

Les doutes de Paris sur l'existence de Ducharme, pourraient-ils venir d'ici?
A.B.: Il y a de fortes chances que le canard vienne d'ici. Du *DEVOIR* en particulier. Mais Ducharme existe, il a écrit son texte. Son texte, bien sûr, a été fortement corrigé comme çà été le cas pour bien des auteurs. *LA NAUSÉE* par exemple, aurait été corrigée par Paulhan, et Marie-Claire Blais aurait été corrigée par André Major.
A.L.: Bien que Ducharme ne semble pas un type à la culture très étendue, il peut avoir ramassé ici et là une culture suffisante à la rédaction de L'Avalée.

Physiquement, à quoi ressemble-t-il?
A.B.: Il n'est ni spécialement laid, ni spécialement beau. Il est quelconque. Il est habillé comme tout le monde.

L'héroïne du roman ressemblerait-elle à Ducharme?
A.L.: L'Avalée montre bien la maladie dont est atteint Ducharme. L'héroïne cherche à se libérer d'autrui, à s'enfermer en elle-même.

A.B.: Ducharme se fait un point d'honneur d'être seul, parce qu'il y est obligé par sa nature, parce qu'il est trop gêné. Bérénice, au contraire, se fait un point d'honneur d'être seule envers et contre tous. Par exemple, Ducharme acceptait qu'on entende sa voix, mais à condition qu'on ne le voie pas, lors d'une demande pour l'émission "Aujourd'hui". Bérénice est une sublimation d'un problème non résolu.

Dans la vie, qu'a-t-il fait jusqu'ici?
A.L.: Je lui ai demandé ce qu'il faisait dans la vie: il est allé aux États-Unis, en Amérique du Sud, et au Yukon; il est commis de bureau,mais il ne travaille pas six mois par année, dit-il; les mois sans travail, il les emploie à faire du pouce.
A.B.: S'il chôme, c'est parce qu'il a peur des patrons. Ils ne le prennent pas pour un commis de bureau. Pas plus qu'il n'accepte de rencontrer son éditeur, il n'accepte de rencontrer les employeurs.
Pourquoi écrit-il?
A.L.: Il m'a répondu que c'était pour pratiquer son dactylo. J'ai pensé qu'il se payait notre tête. Mais il était absolument pince-sans-rire. Je me suis demandé si ce n'était pas vrai d'une certaine façon. Il a dit qu'il avait commencé à écrire sans aucun but défini, pour passer le temps, parce qu'il était inoccupé. Il dit ne pas se considérer comme un écrivain. Ce n'est pas un type littéraire qui écrit des bouquins et qui parle de littérature en général.
A.B.: C'est un écrivain de la campagne, qui n'a pas encore frayé. Il arrive en ville, il perd pied, il craint le milieu.
Espérez-vous rencontrer Ducharme à nouveau?
A.B.: Je ne tiens pas à le rencontrer à nouveau.
Quand vous êtes parti, que s'est-il passé?
A.B.: Moi, je suis parti sans lui serrer la main.
A.L.: Moi, je lui ai serré la main. Si je me souviens bien, sa poignée de main est plutôt molle. Il n'est pas très intéressant à rencontrer. Son livre est plus intéressant que lui.
Si vous le connaissiez mieux...
A.L.: Peut-être. Mais il faut savoir le prendre.

7
février
1967

(Deuxième reportage paru dans *JEUNE QUÉBEC*).

Ducharme tel qu'il est.

Reportage de Yvan Mornard.

Ducharme tel qu'il est.

C'est la chasse ouverte. Ducharme n'y comprend rien. "C'est un livre sans talent que j'ai écrit; c'est un livre où il n'y a que du travail". Ducharme se sent vidé. Les journalistes le poursuivent comme un animal. Il n'a plus le repos nécessaire pour écrire.

Le manuscrit de l'Océantume (et non Océanthume), qu'il avait mis six mois à corriger, s'est perdu dans le courrier vers Gallimard. Il n'avait pas de double copie des corrections. Six mois de perdus.

Garcia transport.

Flanqué contre l'édifice du Montréal-Matin, un tout petit bureau de bois peint en rouge derrière lequel sont garés de lourds camions de transport, peints en rouge eux aussi: Garcia Transport. Monsieur Jacques Garcia, le propriétaire, nous reçoit avec la plus grande gentillesse. Réjean Ducharme a t ravaillé chez lui, durant un an, comme commis de bureau.

- Il tenait des livres, tapait au dactylo, et faisait l'ouvrage général d'un commis de bureau. Il était assidu à son travail; il était distingué. Mais sa timidité était extrême.

M. Garcia nous raconte que Ducharme lui avait demandé la permission de rester au bureau, un tout petit bureau grand comme une chambre, après ses heures de travail. Il n'avait pas de dactylo chez lui, et désirait se servir de celui de la compagnie. Ayant confiance en lui, M. Garcia lui laissa les clefs, et Ducharme écrivait chez Garcia Transport jusqu'à 11 heures du soir.

Il se rendait ensuite à son appartement de la rue Mont-Royal.

- Il m'a déjà fait lire de ses textes. Je trouvais ça bien. Mais il faut avouer que je ne m'y connais pas beaucoup en littérature.

Chez Garcia Transport, le dossier de Ducharme est simple. Ducharme est né le 13 août 1942. Il est originaire de St-Ignace de Loyola, comté de Berthier. Il aurait travaillé deux ans chez Grôlier; et avant cela, un an dans la Royal Air Force: aux deux endroits comme commis de bureau. Il a quitté Garcia Transport, au mois d'avril 1966. Après avoir quitté Garcia Transport, il se serait engagé comme poinçonneur à la porte d'une cafétéria située... dans le Grand Nord. C'est à la publication de son roman, qu'il aurait quitté ce dernier emploi pour revenir à Montréal et travailler à la correction de ses divers manuscrits, ce qui donnait l'impression qu'il ne travaillait qu'au jour le jour.

Montréal Matin.

Madame Langlois, qui tient un courrier du coeur au Montréal Matin, nous raconte Ducharme tout simplement, comme en s'excusant auprès de lui de devoir le défendre. Elle écrivit à Ducharme, après la publication de "L'Avalée", afin de l'inviter à une conférence d'Andrée Maillet, au grand salon de l'Université de Montréal. La conférence, donnée dans le cadre d'une réunion de l'Association des Femmes Diplômées, dont Mme Langlois est la présidente, était suivie d'une dégustation de vins et fromages. Ducharme refusa.

Quels vêtements Ducharme aurait-il portés, lui qui, bien que commis de bureau, ne portait que des pantalons de velours cordé, des souliers tachés de peinture blanche, et un coupe-vent à la mode chez les ouvriers? Ducharme accepta cependant de venir chez les Langlois.

Ducharme rêvait d'écrire comme Luc,
du Montréal Matin.
Travaillant à cent pieds de ce journal,
il allait y prendre ses cafés.
M Lucien Langlois, le rédacteur en chef du journal, offrit une chronique à Réjean Ducharme, mais l'écrivain jugea bon de refuser.
À cette époque,
Ducharme vivait dans une petite chambre mal chauffée et mal éclairée...
- Il dit ne pas avoir le talent pour écrire dans un journal. Mais il faut bien avouer qu'après ce que les journalistes lui ont fait, il n'aime pas particulièrement le journalisme.

Mme Langlois a reçu Ducharme chez elle une fois.
- Il répondit aux questions sans trop parler de lui-même.

Puis Ducharme refusa de venir chez elle.
Il craignait de déranger.
Mme Langlois recevait des appels téléphoniques de Ducharme lui fixant des rendez-vous.
Elle le rejoignait et pouvait alors parler longuement avec lui.

Ducharme s'est toujours senti ridiculisé par les journaux qui mettaient en doute son titre d'auteur de "L'Avalée".
Mme Langlois lui proposa de se défendre dans le Montréal Matin.
Ducharme refusa.
- Si je réponds actuellement aux accusations que l'on porte contre moi, les gens penseront que j'ai attendu ce moment-là pour apparaître au public. Quand tout se sera calmé, j'accepterai peut-être de recevoir les journalistes. Si je le fais maintenant, il se peut qu'ils doutent encore de ma véritable identité.

Ducharme ne comprend pas ce qui se passe.
"C'est un livre bien ordinaire que j'ai écrit. Ils sont fous de me considérer comme ils le font!"
Des journalistes sont venus le voir, sans s'annoncer, sans se présenter, comme s'ils venaient couvrir un accident d'automobile Ducharme fuit maintenant les journalistes.
Tous ceux qui cherchent à le voir sont immédiatement retournés.

- Ducharme est extrêmement timide. Il le sait très bien.
Et comme tous les timides, il est un peu orgueilleux.

Mme Langlois considère Ducharme comme un ami.
Elle collectionne tous les articles de journaux où il est question de lui.
Elle nous dit que Ducharme a repris, depuis quelques jours, un travail régulier.

La librairie Tranquille.

- Ducharme venait bouquiner ici depuis environ deux ans. Quand j'ai vu sa photographie dans les journaux, je me suis souvenu de lui.

M. Henri Tranquille,
se souvient que Ducharme venait au moins une fois par semaine dans sa librairie, avant la publication de "L'Avalée des avalés".
Les deux photographies de Ducharme que les journaux présentent actuellement doivent dater d'environ deux ans.

Après la publication du roman, M. Tranquille rencontra Ducharme quelques fois.
- La première fois, je venais de le voir passer devant ma librairie. Je suis sorti, et j'ai couru après lui. Une autre fois, je l'ai rencontré tout naturellement alors que j'allais acheter mes journaux. Puis, à la fin d'octobre, il est venu acheter "L'Avalée des avalés", et le lendemain, "Va jouer avec cette poussière" de Henri de Montherlant. Depuis, il n'est pas revenu à la librairie. Quand il est venu acheter "L'Avalée", je lui ai offert de lui laisser au prix coûtant. Il a refusé.

(Lettre de Lise Bissonnette
au
NOUVEL OBSERVATEUR
concernant
l'affaire Réjean Ducharme).

Monsieur,
Nombre de gens
ont été surpris, au Québec,
de voir reproduites,
dans le no 115 du
NOUVEL OBSERVATEUR,
des rumeurs absolument sans
fondement au sujet
de celui que vous auriez
dû appeler le "québécois"
invisible:
Réjean Ducharme.(1)

Ci-joint vous trouverez
la troisième livraison du
journal *JEUNE QUÉBEC*,
dans lequel on a relevé
des éléments de preuve qui
devraient déjà suffire à faire
cesser toute mise
en question de l'existence
de Réjean Ducharme
et de sa qualité d'auteur
de "L'avalée des avalés".
Jusqu'à maintenant,
JEUNE QUÉBEC est la
seule publication québécoise
à avoir accordé un sérieux
reportage à cette affaire.

Mais il est de notre propos
aussi de relever certaines
parties plutôt brumeuses
sinon carrément fausses de
l'article de M. Patrick Loriot.

Nous sommes loin
d'en imputer la faute au
NOUVEL OBSERVATEUR
et à son reporter; mais il faut
refaire l'historique de cette
rumeur pour en comprendre
le non-fondé.

Après la publication
de "L'avalée des avalés",
on a reproché à M. Pierre
Tisseyre, directeur des
éditions du Cercle du Livre
de France, d'avoir refusé ici
ce manuscrit sous prétexte
qu'il n'était pas
bien présenté.
M. Tisseyre a ensuite voulu
rectifier et, soit pour se
disculper, soit parce que tels
étaient les faits, il a affirmé
que le manuscrit
de Ducharme avait été
considérablement remanié
chez Gallimard.
Des critiques littéraires
se sont rapidement emparés
de l'affaire, notamment au
DEVOIR, prouvant et
réfutant à la suite les dires
de M. Tisseyre.
Les choses en seraient
demeurées là si le journal
français *MINUTE*, dont on
dit qu'il est une publication
de quinzième ordre, n'avait
pas soudain fait paraître une
nouvelle invraisemblable,
affirmant d'après je ne sais
quelles sources,
que Ducharme n'existait pas
et que sa photo était celle
d'un étudiant mort.
Or le *DEVOIR*, qui est
considéré ici comme
le quotidien le plus sérieux
au Québec, a encore une
fois repris cette nouvelle, lui
donnant, même sur le mode
interrogatif, une importance
qu'elle n'avait sûrement pas.
Ce qui, faisant boule de
neige, s'est rendu jusqu'aux
NOUVELLES
LITTÉRAIRES,
où M. Montalbetti a supposé
que Ducharme était
Naïm Kattan.
Celui-ci étant d'origine
juive, il n'y a eu qu'un pas,
franchi par le journaliste du
NOUVEL OBSERVATEUR
ou quelqu'autre informateur,
pour dire que Ducharme
est un jeune "juif d'origine
polonaise qui n'a peut-être
que le tort de se sentir
mal à l'aise dans son pays
d'adoption."

C'est surtout cette conclu-
sion qui nous a fait plus rire
que sursauter, à la lecture
du texte de M. Loriot.

Il est vrai que la rumeur de la
non-existence de Ducharme
a beaucoup moins de corps
ici que chez vous.

Les faits: Gérald Godin n'est
pas le seul journaliste à avoir
rencontré Réjean Ducharme.
Une enquête sommaire
nous a permis d'établir
qu'au moins quatre autres
journalistes le connaissent
bien: M. et Mme Lucien
Langlois, du quotidien
MONTRÉAL MATIN,
Mme Hermine Beauregard,
de l'hebdomadaire
LE PETIT JOURNAL,
M. André Bertrand
du *NOUVEAU CAHIER*,
supplément en art et lettres
du *QUARTIER LATIN*,
journal des étudiants
de l'Université de Montréal.
Cette dernière entrevue est
rapportée dans le présent
numéro
de *JEUNE QUÉBEC*.

Quant à l'auteur
de "L'Avalée des avalés",
il n'a pas d'autre état civil
que celui de
Réjean Ducharme,
bel et bien québécois,
de famille québécoise.

Ceci était aisément vérifiable en examinant, comme notre reporter l'a fait, les dossiers de la compagnie *GARCIA TRANSPORT* où Ducharme a travaillé jusqu'en avril dernier.
Et plus irréfutablement encore auprès de sa famille - ce que les journalistes de *LA PRESSE* ont fait - et de ses amis.
Par exemple, nous publierons la semaine prochaine le témoignage d'un de ses amis d'enfance, M. Réal Laporte, qui a été constamment en communication avec l'écrivain jusqu'à l'année dernière et qui a lu le manuscrit complet de "L'Avalée des avalés", il y a plus d'un an.

Je crois que le *NOUVEL OBSERVATEUR* et autres..., auraient plus de chances de publier la vérité en se fiant à ceci plutôt qu'au résultat des rumeurs combinées fabriquées par des journalistes en mal de mystères.
Il est évident que plus les voix montent autour de Ducharme, plus celui-ci s'effraie.

Il a d'ailleurs fait part à M. Clément Rosset qu'il ne ferait aucune déclaration à la presse tant que ce battage publicitaire autour de son nom ne se serait pas apaisé.
Réjean Ducharme n'a pas l'habitude des chapelles littéraires, de leurs disputes maison, de la mesquinerie qui les sous-tend et de la jungle de l'édition comme de celle des grands prix.
Il en est pour profiter de cette naïveté; il nous est apparu très clair, à la suite d'entrevues avec les gens qui le suivent de près maintenant, que chacun tente d'en faire son protégé, ce qui fait bien
dans les salons.
Ces mêmes salons où il fait bien aussi d'être cité dans le *NOUVEL OBSERVATEUR* ou dans les *NOUVELLES LITTÉRAIRES*.

Il est vrai que, de si loin, vous pouvez difficilement distinguer les véritables créateurs de la bourgeoisie littéraire,
comme vous semblez le faire avec plus de rigueur chez vous.

Mais nous aimerions que, une fois, on ne déforme pas un fait québécois et qu'on prenne les renseignements directement de nous au lieu de les saisir à vol d'oiseau à travers les analyses plus ou moins intéressées de francophones qui sont plus souvent français
(ou fils spirituels de ceux-ci) que québécois.

Journalistiquement vôtre,

Lise Bissonnette,
Rédactrice en chef
JEUNE QUÉBEC.

_____

(1) LORIOT, Patrick
Le Canadien invisible,
pp. 28-29, no 115,
Nouvel Observateur.

(Troisième reportage;
paru dans *JEUNE QUÉBEC* no 4).

Ducharme des preuves.

Reportage de Yvan Mornard.

Ducharme:
une preuve irréfutable.

La semaine dernière, nous avons présenté un début de preuve sur l'identité de l'auteur de "L'Avalée des avalés", Réjean Ducharme.
Nous possédons maintenant une preuve irréfutable.
M. Réal Laporte, qui fut un ami de Réjean Ducharme à partir de sa neuvième année scolaire à Berthierville, nous dit avoir lu "L'Avalée" bien avant sa publication chez Gallimard.

M. Réal Laporte, on m'a dit que vous étiez un ami d'enfance de Réjean Ducharme. Est-ce vrai?
- Oui.

À quel endroit l'avez-vous connu?
- À l'école St-Antoine de Berthierville.

En quelle année?
- Je ne saurais vous dire exactement. Mais nous étions en neuvième année.

À cette époque, est-ce que Ducharme était aussi réservé qu'il l'est aujourd'hui?
- Oui. Il ne se mêlait pas tellement.

Qu'aimait-il faire à cette époque?
- Il lisait beaucoup.

Allait-il aux danses que donnaient ses amis de classe?
- Non.

À cette époque, étiez-vous plutôt copain qu'ami de Ducharme?
- Au début nous étions plutôt copains. Puis nous sommes devenus amis.

Ducharme avait-il des projets particuliers?
- Non. Du moins, il ne les dévoilait pas.

Êtes-vous encore en relation avec Ducharme?
- Non. Après Berthierville, nous sommes allés ensemble à Joliette, parce qu'il n'y avait pas de douzième année à Berthierville. Puis lui il est allé à l'Université de Montréal, à Polytechnique. Moi, j'y suis allé l'année suivante.

Aimait-il étudier à Polytechnique?
- Il semblait que non.

A-t-il déjà voulu étudier dans une faculté de Lettres?
- Non.

En avait-il assez d'étudier?
- Oui.

Vous êtes au courant de ce qui se passe actuellement dans les journaux; on accuse Ducharme de ne pas être le véritable auteur de "L'Avalée".
Vous, avez-vous lu des textes de Ducharme?
- Oui.

Vous souvenez-vous de ce que vous avez lu?
- Oui. J'ai lu "L'Avalée des avalés" avant de perdre Ducharme de vue; il y a environ un an.

Vous avez lu "L'Avalée des avalés" avant la publication?
- Oui. Il y a plus d'un an. Le roman n'était pas encore terminé...

L'édition de Gallimard est-elle bien l'édition du roman que vous avez lu?
- Oui.

Vous pouvez donc affirmer dans les journaux que "L'Avalée" est bien un roman écrit par Réjean Ducharme que vous avez connu et dont le public connaît deux photographies?
- Oui.

Il est maintenant évident que Réjean Ducharme est bel et bien l'auteur de "L'Avalée des avalés" des éditions Gallimard.
Ceux qui en doutent encore, n'ont qu'à reprendre notre enquête pour aboutir à la même conclusion.

Il est clair désormais que les journalistes qui ont pondu la rumeur voulant que Ducharme ne soit pas le véritable auteur de "L'Avalée", ont tiré la preuve de leur incompétence.

Le journalisme ne devrait pas être le lieu de l'imbécillité.
Une accusation se porte avec un minimum de preuves à l'appui.
Ces preuves ne tombent pas du ciel.
Il faut aller les chercher.

L'accusation que nous portons contre certains journalistes,
Ducharme ne devrait pas hésiter à la mener en procès.
Il y a des moments de l'histoire où la justice nettoie une nation.
Certaines toupies s'arrêtent, et des moins jeunes.

Quant à l'admiration de certains journalistes envers Ducharme, doutons-en.
Nous ne nommerons personne, mais plusieurs se sont fait un nom dans le scandale.
L'admiration que ces personnes portent à Ducharme n'est qu'une visée du salon.
Il est bon en ce temps, de se proclamer des rares à connaître Ducharme, et d'avouer ne l'avoir vu qu'à l'instant.

À chacun son plaisir qui, en occurrence, est moins de rencontrer Ducharme, que d'aller proclamer partout venir de le quitter.

Gallimard n'a jamais douté...

M. Clément Rosset, professeur invité à l'Université de Montréal, est en relation régulière avec Réjean Ducharme, et tient lieu, en quelque sorte, de trait d'union, entre ce dernier et Gallimard. M. Rosset confirme le fait que Ducharme est l'auteur de "L'Avalée", dont il a d'ailleurs lu le manuscrit.

M. Rosset, avec tant d'autres, confirme le fait que Ducharme est un québécois de longue souche.
Il explique la connaisance qu'a Ducharme de la question juive par le fait que Ducharme ait fait un voyage, en auto-stop, avec un juif.
M. Rosset ajoute que Ducharme travaille beaucoup, corrige énormément ses textes, et que sa qualité de vocabulaire lui vient du fait de s'arrêter aux nouveaux mots qu'il rencontre.

Ducharme travaille pour gagner sa vie, et lorsqu'il a un peu d'économies il se consacre à la correction de ses manuscrits.

Le scandale entourant Ducharme n'est pas sans désoler M. Rosset qui admire Ducharme autant que son oeuvre.
Il va même jusqu'à parler de texte "immonde", au sujet de l'article de Jean Éthier Blais paru dans *LE DEVOIR*.
C'est d'ailleurs dans l'exemplaire de M. Rosset que Blais a pu lire "L'Avalée des avalés".
Exemplaire qu'il n'a pas encore rendu, malgré demande, à M. Rosset.

Une autre preuve: M. André Sylvestre.

M. André Sylvestre a vécu, durant environ trois semaines, avec Réjean Ducharme au 3032 Maplewood, appartement 8. Sylvestre se trouvait alors étudiant en pharmacie à l'Université de Montréal.

Lui et Constant Lavallée partageaient l'appartement où Ducharme vint loger, avant de partir pour un voyage en auto-stop qui devait le conduire jusque dans la région du Guatemala.
À cette époque, Ducharme ne travaillait pas; il lisait beaucoup et se plaisait à parler de littérature.
M. Sylvestre se souvient d'avoir lu des textes de Ducharme à l'époque où Ducharme vivait avec eux.
Le style de "L'Avalée" est bel et bien le style de Ducharme.
Ducharme ne parlait pas beaucoup; il était tranquille, n'était pas fantasque.
M. Sylvestre ajoute qu'il était très lucide, qu'il avait une vision un peu triste de l'univers, mais qu'il n'était absolument pas névrosé pour autant.

(Réponse
de Clément Rosset; parue
sous forme de lettre ouverte
dans *JEUNE QUÉBEC*
no 6).

Rectification

Monsieur,

Dans le dernier numéro
de *JEUNE QUÉBEC*
(semaine du 7 au 13 février),
je lis des propos qui me sont
attribués (p. 13) concernant
un article de Jean Éthier-
Blais, ainsi qu'un recel de
volume dont se serait rendu
coupable à mon endroit le
même Jean Éthier-Blais.

Je vous prie de bien vouloir
noter que je n'ai jamais tenu
de tels propos
et que M. Yvan Mornard,
l'auteur de l'article
en question, n'a aucun titre
à m'entraîner ainsi dans
une polémique personnelle
à laquelle je suis entièrement
étranger.

En espérant que vous aurez
soin de publier
la rectification présente
dans votre prochain numéro,
je vous prie de croire, Mon-
sieur, à l'assurance de ma
considération distinguée.

Clément Rosset,
3510 avenue Maplewood,
App. 122,
Montréal 26, (P.Q).

RÉPONSE.

Monsieur Clément Rosset,

Votre accusation contre moi
étant de la tenue d'un libelle,
je me dois de vous répondre
carrément, sinon d'aller
plus loin, et d'autant plus
que vos mensonges
dépassent les cadres
de l'humour.

Monsieur Rosset, votre titre
de professeur à l'Université
de Montréal, devrait vous
donner un certain désir
des faits exacts.
Vous m'avez bel et bien dit
au téléphone que le texte
de Jean Éthier-Blais sur
Ducharme était "immonde"
et qu'il ne vous avait pas
encore remis votre exem-
plaire de "L'Avalée",
malgré demandes.
J'ai enregistré cette entrevue
avec vous afin de m'aider
à ne pas mal rapporter
vos paroles.
J'ai malheureusement
conservé le ruban magnéti-
que et peux le faire entendre
à qui le demandera.

J'ai si bien rapporté
vos paroles, monsieur,
qu'il m'est pénible de vous
accuser de n'être pas,
en public, à la hauteur
de votre vie privée.
Les menteurs
de votre espèce se prennent
toujours à leur propre piège.
En vous assurant, Monsieur,
de ma plus totale admiration
envers votre profession
dès qu'on a le coeur
de s'y respecter.

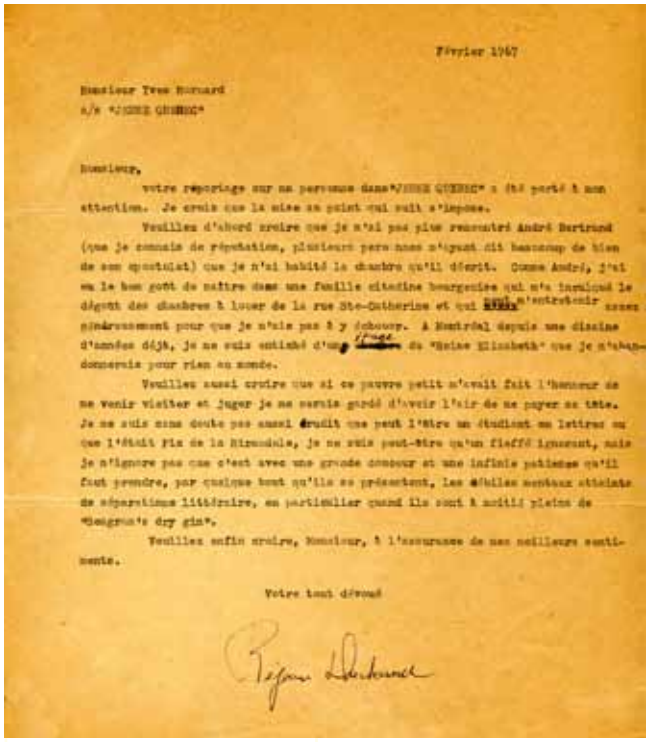
Lettre ouverte de Réjean Ducharme

(Parue
dans *JEUNE QUÉBEC*
no 6).

Monsieur Yves Mornard
a/s *JEUNE QUÉBEC*

Monsieur,

votre reportage
sur ma personne dans
JEUNE QUÉBEC
a été porté à mon attention.
Je crois que la mise au point
qui suit s'impose.
Veuillez d'abord croire
que je n'ai pas plus
rencontré André Bertrand
(que je connais de réputa-
tion, plusieurs personnes
m'ayant dit beaucoup de
bien de son apostolat)
que je n'ai habité la chambre
qu'il décrit.
Comme André, j'ai eu le
bon goût de naître dans une
famille citadine bourgeoise
qui m'a inculqué le dégoût
des chambres à louer de la
rue Ste-Catherine et qui peut
m'entretenir assez
généreusement pour que
je n'aie pas à y échouer.
À Montréal depuis une
dizaine d'années déjà, je
me suis entiché d'un étage
du "Reine Élizabeth" que je
n'abandonnerais pour rien
au monde.



Février 1967

Monsieur Yves Mornard
a/s "JEUNE QUÉBEC"

Monsieur,

votre reportage sur ma personne dans "JEUNE QUÉBEC" a été porté à mon attention. Je crois que la mise au point qui suit s'impose.

Veuillez d'abord croire que je n'ai pas plus rencontré André Bertrand (que je connais de réputation, plusieurs personnes m'ayant dit beaucoup de bien de son apostolat) que je n'ai habité la chambre qu'il décrit. Comme André, j'ai eu le bon goût de naître dans une famille citadine bourgeoise qui m'a inculqué le dégoût des chambres à louer de la rue Ste-Catherine et qui peut m'entretenir assez généreusement pour que je n'aie pas à y échouer. À Montréal depuis une dizaine d'années déjà, je me suis entiché d'un étage du "Reine Élizabeth" que je n'abandonnerais pour rien au monde.

Veuillez aussi croire que si ce pauvre petit m'avait fait l'honneur de me venir visiter et juger je me serais gardé d'avoir l'air de me payer sa tête. Je ne suis sans doute pas aussi érudit que peut l'être un étudiant en lettres ou que l'était Pic de la Mirandole, je ne suis peut-être qu'un fieffé ignorant, mais je n'ignore pas que c'est avec une grande douceur et une infinie patience qu'il faut prendre, par quelque bout qu'ils se présentent, les débiles mentaux atteints de séparatisme littéraire, en particulier quand ils sont à moitié pleins de "Seagram's dry gin".

Veuillez enfin croire, Monsieur, à l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Votre tout dévoué

Réjean Ducharme

Veuillez aussi croire que
si ce pauvre petit m'avait
fait l'honneur de me venir
visiter et juger je me serais
gardé d'avoir l'air de me
payer sa tête.
Je ne suis sans doute pas
aussi érudit que peut l'être
un étudiant en lettres ou
que l'était Pic de la Miran-
dole, je ne suis peut-être
qu'un fieffé ignorant, mais
je n'ignore pas que c'est
avec une grande douceur et
une infinie patience qu'il
faut prendre, par quelque
bout qu'ils se présentent, les
débiles mentaux atteints de
séparatisme littéraire,
en particulier quand ils sont
à moitié pleins
de "Seagram's dry gin".
Veuillez enfin croire,
Monsieur, à l'assurance
de mes meilleurs sentiments.
Votre tout dévoué
Réjean Ducharme.

RÉPONSE.

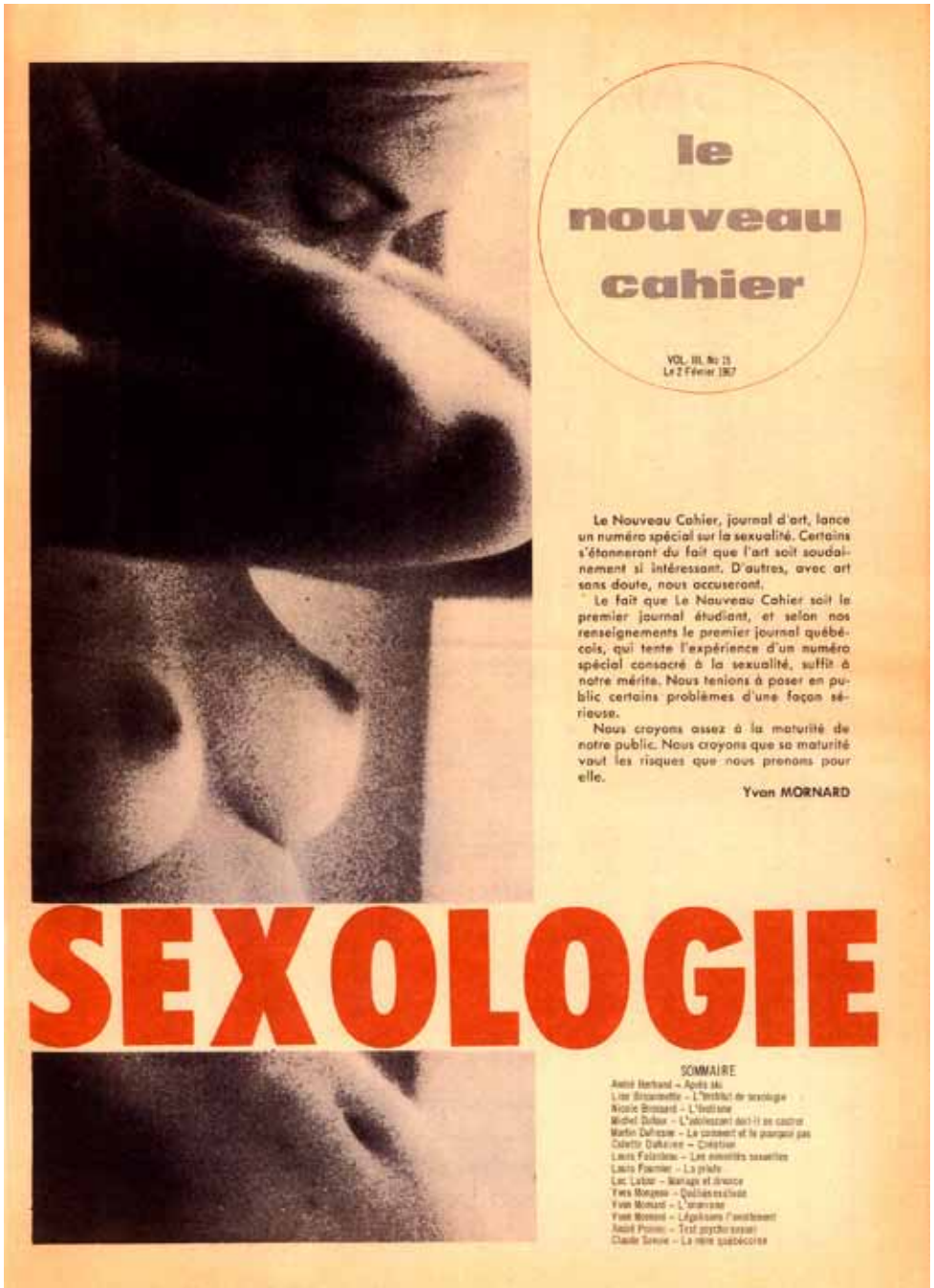
Monsieur Réjean Ducharme,
Votre humour est décidément
à la hauteur de votre
réputation. Le public ne
doute pas, sans raisons, de
votre véritable existence.
Vous aviez l'occasion de
nous envoyer une lettre un
peu moins facile, et de
démontrer par là votre désir
de ne pas tromper le public.
Vous faites le cabotin;
on croirait que vous êtes,
comme Bertrand, étudiant
en Lettres. Je me suis laissé
dire que vous craigniez par-
dessus tout une impolitesse
envers votre éditeur Galli-
mard. Peut-être voulez-vous
plaire par Rosset à l'empire
Gallimard.
Vous oubliez cependant ceci:
Gallimard supportera
les insolences les plus
inimaginables de votre part,
afin de vous garder.

J'ai lu votre livre avec un
grand plaisir. Vous manquez
à l'avant-garde,mais dans
votre genre, vous tenez
le palier. J'ose espérer que
votre respect de l'opinion
publique, à l'avenir,
saura se comparer
à votre respect de l'écriture.
Laissez-moi vous confier,
d'autre part, que vous n'êtes
pas encore Jean-Paul Sartre,
et que ce dernier qui pourrait
se permettre bien autrement
que vous de se moquer du
public, s'y refuse justement.

2 février 1967

(Préface
du *NOUVEAU CAHIER*
du *QUARTIER LATIN*
à l'occasion
du numéro spécial intitulé
SEXOLOGIE).

LE NOUVEAU CAHIER,
journal d'art,
lance un numéro spécial
sur la sexualité.
Certains s'étonneront du fait
que l'art soit soudainement
si intéressant.
D'autres, avec art sans
doute, nous accuseront.
Le fait que
LE NOUVEAU CAHIER
soit le premier journal
étudiant, et
selon nos renseignements le
premier journal
québécois, qui tente
l'expérience d'un numéro
spécial sur la sexualité,
suffit à notre mérite.
Nous tenions à poser
en public certains problèmes
d'une façon sérieuse.
Nous croyons assez
à la maturité de notre public.
Nous croyons que
sa maturité vaut les risques
que nous prenons pour elle.



(Article paru
dans le même numéro).

L'ONANISME,
UN FAIT DE CULTURE.

"Placez vos mains au-dessus des couvertures": c'est ainsi qu'on nous enseignait, dans certains collèges, le sens de la pureté. Nous savons maintenant que la pureté ne peut être l'asexualité dont on nous parlait; mais une façon de la pratiquer plutôt que de la proscrire. Un certain catholique, en ce sens, pèche par excès; il prétend tirer de la bible une morale qui n'y est pas. D'autre part, il parait impossible d'édifier **pour tous** un critère objectif de pureté. Ce qui, pour certains, représente un équilibre, pour d'autres, correspond à l'excès. De tout ceci, retenons un fait: la pureté correspond le plus souvent au contraire de ce que l'on nous en a dit.

Les praticiens
de l'onanisme.

Selon certaines enquêtes, 97% des adolescents se masturbent en moyenne deux ou trois fois par semaine. Les moralistes conventionnels parlent d'impureté. L'adolescent qui se masturbe, se voit relayé dans les rangs d'une minorité en voie de perdition. Sa santé, paraît-il, s'en ressentira.

L'onanisme,
un fait de culture

"Placez vos mains au-dessus des couvertures": c'est ainsi qu'on nous enseignait, dans certains collèges, le sens de la pureté. Nous savons maintenant que la pureté ne peut être l'asexualité dont on nous parlait; mais une façon de la pratiquer plutôt que de la proscrire. Un certain catholique, en ce sens, pèche par excès; il prétend tirer de la bible une morale qui n'y est pas. D'autre part, il apparaît impossible de fixer pour tous un critère objectif de pureté. Ce qui, pour certains, représente un équilibre, pour d'autres, correspond à l'excès. De tout ceci, retenons un fait: la pureté correspond le plus souvent au contraire de ce que l'on nous en a dit.

Les praticiens de l'onanisme.

Selon certaines enquêtes, 97% des adolescents se masturbent en moyenne deux ou trois fois par semaine. Les moralistes conventionnels, se laissant aller à la facilité, parlent d'impureté. L'adolescent qui se masturbe, se voit relayé dans les rangs d'une minorité en voie de perdition. Sa santé, paraît-il, s'en ressentira.

Il est clair que les moralistes conventionnels jouent de facilité. L'opinion publique, tout en lisant "Le Sieur", ne fait que les approuver. Nos revues "impures", en ce sens prônent, par le contraire, la vérité des morales conventionnelles. Les moralistes conventionnels jouissent dans la société d'un cercle vicieux leur donnant l'impression de la vérité.

D'autre part, l'adolescent, dépassé par une culture morale qu'il ne peut véritablement remettre en question, après chaque pratique onanistique, se laisse aller au remords. S'il est croyant, il parle de son péché; sinon il craint pour sa santé. L'adolescent souffre donc dans notre société d'une aliénation de sa sexualité normale. Car l'onanisme n'est ni un mal, ni un poison physique. Sans l'onanisme, selon Stekel (1), certains individus tendraient vers le suicide. Stekel donne aussi l'exemple d'un homme qui se masturbe six fois par jour, et trouve dans cette pratique, une sérénité. Tout aussi d'arrêt le jette dans des crises de désespoir.

Il est clair que les moralistes conventionnels parlent dans l'abstrait, et que la vérité de l'individu se moque bien de leur grandiloquence. La sexualité, dans nos morales, manque carrément de réalisme. Les sanctions établissent des morales en tenant pour évident que le monde doit se plier à leur rythme de vie. L'intolérance est un danger qui menace depuis longtemps l'épanouissement sexuel.

En plus des adolescents, certains adultes jusqu'à des âges très avancés, pratiquent l'onanisme. Il ne peut donc être réduit à n'être qu'un phénomène de la sexualité de l'adolescent, bien que sa plus grande fréquence soit chez l'adolescent.

Les adultes qui pratiquent l'onanisme sont le plus souvent des individus ayant connu, dans leur jeunesse, des expériences psychologiques différentes de celles de la majorité qui, elle, délaisse l'onanisme dès qu'elle trouve un débouché altéro-sexuel ou homosexuel à sa sexualité. Ces individus pratiquent dans l'onanisme une forme de sexualité imaginaire, comportant le plus souvent une forme de sadisme avancée.

La sexualité imaginaire.

L'onanisme permettant ainsi à certaines formes de sexualité de se libérer, joue dans la société un rôle d'amortisseur. Si les rêves sexuels des onanistes se réalisaient dans une action sociale, les crimes sexuels se multiplieraient à un rythme effroyable. Le jour où l'on pourra changer les désirs de l'onaniste, ce jour-là il sera peut-être permis de refuser l'onanisme. Mais rien, d'ici là, ne nous permet de rejeter l'onanisme en tant que la voie la plus sociale de réaliser certains individus. Les onanistes répètent leur action un peu comme certaines tribus d'Afrique effectuent sur des statuettes ce qu'elles voudraient infliger à certains ennemis.

LES SAUCISSONS DU BOUCHER DE L'AUTOMNE BERCE MON COEUR D'UNE LANGUEUR MONOTONE

D'autre part, l'onanisme adulte se développe à partir d'une certaine lassitude conjugale. C'est en quelque sorte la ré-évaluation du rêve d'amour (idéal) qui trouve sa satisfaction dans l'acte onanistique. L'onaniste adulte, refusant de risquer une situation conjugale par l'infidélité ou craignant le jugement social sur l'infidélité, ou ne pouvant pratiquer l'infidélité, recherche la sécurité par l'onanisme.

La majorité des individus, avons-nous dit, abandonnent l'onanisme dès qu'un autre débouché sexuel se présente à eux. Mais l'onanisme ne doit pas pour autant être suivi de remords et être qualifié de perversion morale. L'onanisme nous semble une façon, pour certains individus, de réaliser leur équilibre, compte tenu de leurs expériences psychologiques particulières et de leurs situations sociales immédiates.

L'onanisme est si fort chez le véritable onaniste, que la présence d'une autre personne, bien que pouvant lui apporter un désir et une certaine satisfaction sexuelle, le laisse sur sa faim. Après le coït, il aura besoin de pratiquer l'onanisme afin d'apaiser sa tension sexuelle d'une façon définitive.

Une référence.

Nous n'avons fait qu'effleurer le problème de l'onanisme. Il serait utile, surtout pour les praticiens de l'onanisme, de compléter leurs réflexions sur ce sujet, par la lecture de "Onanisme et homosexualité" de Wilhelm Stekel. Ce livre accumule une quantité d'exemple intéressants; mais plusieurs démonstrations idéologiques, à notre sens, ne sont pas assez poussées. A lire. C'est une base excellente.

Yvan MORNARD

Il est clair que les moralistes conventionnels jouent de facilité. L'opinion publique, tout en lisant *Le Sieur*, ne fait que les approuver. Nos revues **"impures"**, en ce sens prônent, par le contraire, la vérité des morales conventionnelles. Les moralistes conventionnels jouissent dans la société d'un cercle vicieux leur donnant l'impression de vérité.

D'autre part, l'adolescent, **dépassé** par une culture morale qu'il ne peut véritablement remettre en question, après chaque pratique onanistique, se laisse aller au remords. S'il est croyant, il parle de son **péché**; sinon il craint pour sa **santé**. L'adolescent souffre donc dans notre société d'une aliénation de sa sexualité normale.

Car l'onanisme n'est ni un mal, ni un poison physique. Sans l'onanisme, selon Stekel, certains individus tendraient vers le suicide. Stekel donne aussi l'exemple d'un homme qui se masturbe six fois par jour, et trouve dans cette pratique, une sérénité. Tout essai d'arrêt le jette dans des crises de désespoir. Il est clair que les moralistes conventionnels parlent dans l'abstrait, et que la vérité de l'individu se moque bien de leur grandiloquence. La sexualité, dans nos morales, manque carrément de réalisme. Les ascètes établissent des morales en tenant pour évident que le monde doit se plier à leur rythme de vie. L'intolérance est un danger qui menace depuis longtemps l'épanouissement sexuel.
En plus des adolescents, certains adultes jusqu'à des âges très avancés, pratiquent l'onanisme. Il ne peut donc être réduit à n'être qu'un phénomène de la sexualité de l'adolescent, bien que sa plus grande fréquence soit chez l'adolescent.

Les adultes qui pratiquent l'onanisme sont le plus souvent des individus ayant connu, dans leur jeunesse, des expériences psychologiques différentes de celles de la majorité qui, elle, délaisse l'onanisme dès qu'elle trouve un débouché hétérosexuel ou homosexuel à sa sexualité.
Ces individus pratiquent dans l'onanisme une forme de sexualité **imaginaire**, comportant le plus souvent une forme de sadisme avancé.

La sexualité imaginaire.

L'onanisme permettant ainsi à certaines formes de sexualité de se libérer, joue dans la société un rôle d'amortisseur. Si les rêves sexuels des onanistes se réalisaient dans une action sociale, les crimes sexuels se multiplieraient à un rythme effroyable. Le jour où l'on pourra changer les désirs de l'onaniste, ce jour-là il sera peut-être permis de refuser l'onanisme. Mais rien, d'ici là, ne nous permet de rejeter l'onanisme en tant que la voie la plus sociale de réaliser certains individus.

Les onanistes répètent leur action un peu comme certaines tribus d'Afrique effectuent sur des statuettes ce qu'elles voudraient infliger à certains ennemis.

D'autre part, l'onanisme adulte se développe à partir d'une certaine lassitude conjugale. C'est en quelque sorte la réévaluation du rêve d'amour (idéal) qui trouve sa satisfaction dans l'acte onanistique. L'onaniste adulte, refusant de risquer une situation conjugale dans l'infidélité ou craignant le jugement social sur l'infidélité, ou ne pouvant pratiquer l'infidélité, recherche la sécurité par l'onanisme.

La majorité des individus, avons-nous dit, abandonnent l'onanisme dès qu'un autre débouché sexuel se présente à eux. Mais l'onanisme ne doit pas pour autant être suivi de remords et être qualifié de perversion morale.

L'onanisme nous semble une façon, pour certains individus, de réaliser leur équilibre, compte tenu de leurs expériences psychologiques particulières et de leurs situations sociales immédiates. L'onanisme est si fort chez le véritable onaniste, que la présence d'une autre personne, bien que pouvant lui apporter un désir et une certaine satisfaction sexuelle, le laisse sur sa faim. Après le coït, il aura besoin de pratiquer l'onanisme afin d'apaiser sa tension sexuelle d'une façon définitive.

Une référence.

Nous n'avons fait qu'effleurer le problème de l'onanisme. Il serait utile, surtout pour les praticiens de l'onanisme, de compléter leurs réflexions sur ce sujet, par la lecture de *Onanisme et homosexualité* de Wilhelm Stekel. Ce livre accumule une quantité d'exemples intéressants; mais plusieurs démonstrations idéologiques, à notre sens, ne sont pas assez poussées. À lire. C'est une base excellente.

7 février 1967

(Lettre reçue
de Gertrude Savard).

St-Eustache.

Bonsoir Yvan,
Comme tu n'as plus
le téléphone, je n'ai plus
de tes nouvelles.
J'aimais bien
de temps en temps à savoir
comment ça allait.
Comment va la santé.
As-tu retourné à l'hôpital
pour le résultat final
de ton traitement.
Comme ça coûte rien pour
téléphoner à St-Eustache,
téléphone-moi.
Mon numéro de téléphone
est: 473-3200.
As-tu des nouvelles
de Belgique,
les attends-tu cet été.
Moi, Ange-Aimée m'a écrit
pour les fêtes; ça allait bien;
Olier est tout à fait rétabli,
Sylvain va bien dans ses
études.
Germaine on n'en parle pas
elle est bien fine
et intelligente.
Elle a écrit une vraie belle
lettre à la soeur d'Ange-
Aimée religieuse Ursuline
à Gaspé et on a fait paraître
sa lettre dans une revue
des Ursulines; Catherine me
l'a envoyée; elle était bien
intéressante; elle va tenir de
la mère pour bien composer.
Moi ma santé n'est pas trop
bonne ça prend bien
des pilules pour tenir.
C'est vrai que je commence
à vieillir,
62 ans au mois de mars.
Ta marraine est toujours dans
son couvent
et est heureuse.
Tout va bien à Gaspé.
J'ai eu huit jours de vacances
au mois de janvier je suis
allée chez Ghislaine
et Mireille.

J'espère que tu n'as pas
de misère, que tu vas
pouvoir finir tes études cette
année pour pouvoir gagner
et te marier
tu seras moins seul.
Donne-moi de tes nouvelles;
bonne santé et bonne chance.

Gertrude.

(Exerge à la une
du journal des étudiants
des Sciences Sociales
de l'Université de Montréal,
LE SOCIALIX,
à la suite de la parution
de *SEXOLOGIE*).

LE SOCIALIX

D'UNE BOMBE A L'AUTRE

Yvan Mornard est obsédé, mais c'est comme ça qu'on l'aime

le nouveau cahier

le nouveau cahier

LA REVUE LITTERAIRE

LA BARRE DU JOUR

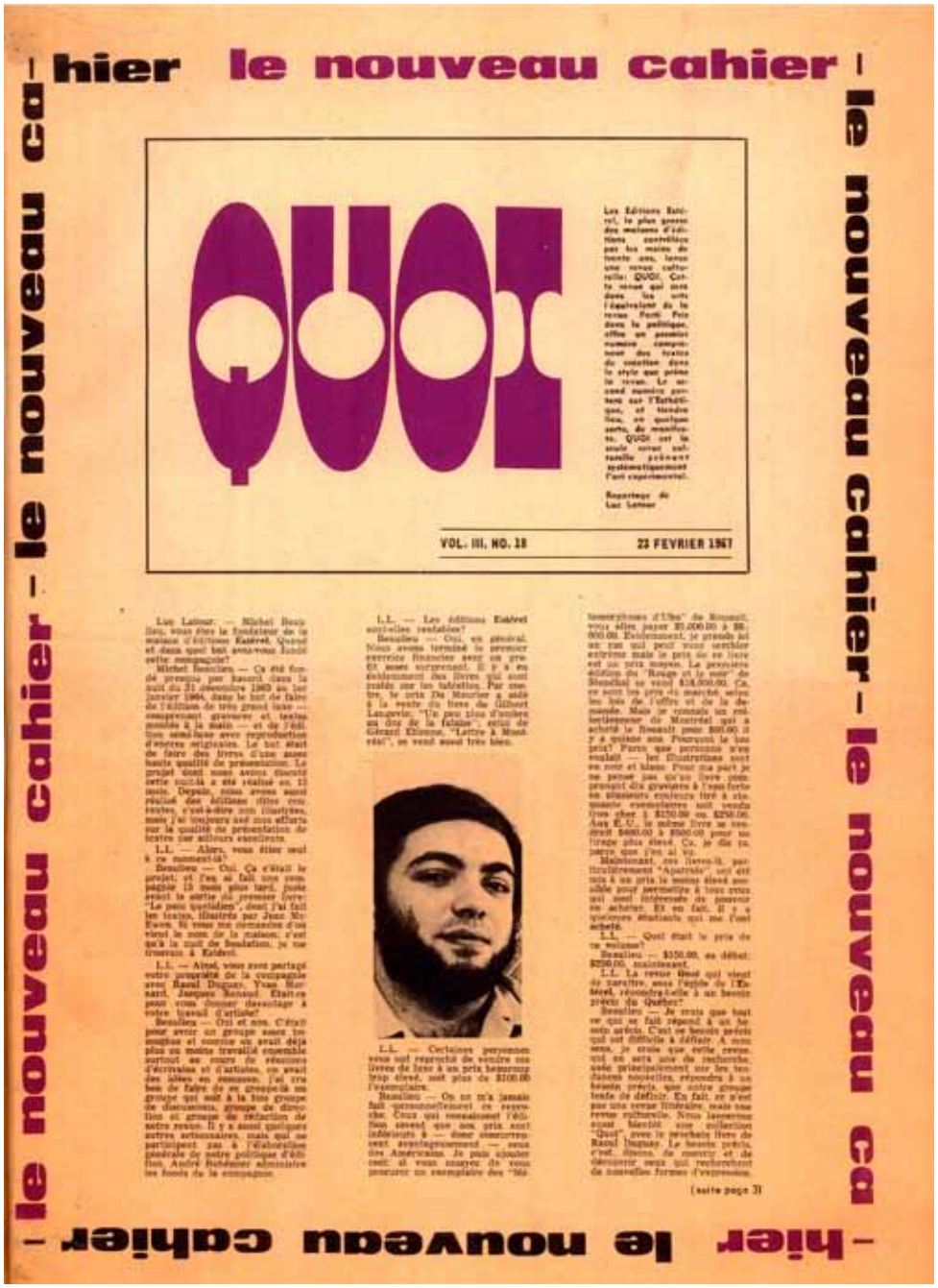
23 février 1967

(Article paru dans *LE NOUVEAU CAHIER* du *QUARTIER LATIN*).

QUOI
et *LE NOUVEAU CAHIER*

Luc Latour
- M. Mornard, directeur du *Nouveau Cahier*, vous êtes l'un des propriétaires de l'ESTÉREL, vous comptez aussi publier prochainement un roman. De plus vous êtes étudiant à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal. Vous retrouvez-vous là-dedans?

Yvan Mornard
- Plus on participe à diverses activités, plus on peut s'approfondir, plus on peut éclaircir certaines pensées. Comment se retrouver dans tout cela? C'est qu'en fin de compte, il y a une ligne importante, c'est la ligne de l'écriture, soit comme journaliste, soit comme écrivain. D'autre part, à mon sens, la ligne la moins importante, c'est la ligne des études, telles que conçues à l'Université de Montréal en faculté de Lettres.



L.L.
- Que pensez-vous du Québec, en ce qui a trait à son avenir culturel?

Mornard
- Le Québec actuellement souffre d'un complexe de l'étranger. Tout ce qui lui vient d'ailleurs apparaît au Québécois comme ayant une valeur supérieure à ce qui se fait ici. Le québécois n'aurait pas tort de regarder ailleurs qu'au Québec, s'il s'intéressait aussi au Québec. Le québécois aurait évidemment tout avantage à revenir sur lui-même, sur le Québec.
Quant à l'avenir de la culture québécoise, il est évident que nous assistons à une concentration de la culture québécoise, à une amélioration de la pensée.

L.L.
- Que voyez-vous dans la revue *Quoi*? Quels changements, quelles tendances espérez-vous que cette revue apporte?

Mornard
- Du côté littéraire ou culturel du Québec, nous devons avouer que nous ne sommes pas favorisés. La revue ***Liberté*** n'a jamais dépassé le surréalisme. ***Culture vivante***, est très bien présentée. Cependant, on n'y trouve aucune recherche.
La Barre du Jour, de son côté, n'a pas su définir jusqu'ici une véritable politique. On y fait encore beaucoup de "remplissage". La revue ***Quoi*** espère satisfaire le goût de l'invention, attirer l'attention sur la recherche en arts, à travers le Québec.

L.L.
- M. Mornard, croyez-vous qu'un jour la littérature québécoise sera la première littérature dans nos écoles?

Mornard
- Oui. Mais il y a des conditions très strictes à remplir. Les professeurs devront changer, du moins une certaine majorité qui représente la vieille tradition de la culture française. D'autre part, la littérature québécoise marquera un pas très important lorsque l'on enseignera l'art d'écrire et non seulement l'art d'enseigner.
De plus, la mesquinerie de certains professeurs devra disparaître.
Ces professeurs, dans le privé, se permettent de critiquer un autre professeur, ou un critique, ou un écrivain et n'ont pas la force de leurs opinions quand il s'agit de les publier. Le jour où nos professeurs seront assez audacieux pour défendre en public ce qu'ils défendent en privé, nous aurons accompli un grand pas dans la révolution culturelle.

L.L.
- La revue ***Quoi*** pourrait-elle aider à valoriser la littérature québécoise?

Mornard
- La revue *Quoi* peut susciter au Québec une vision moderne de l'expression. Elle se fixe comme idéal de rechercher différents moyens d'expression aptes à donner au québécois conscience de ce qu'il est, dans de nouvelles situations.

L.L.
- Qui lira, selon vous, la revue ***Quoi***?

Mornard
- Le public, pour une revue littéraire au Québec, se fixe, selon la cote, de 500 à 1000 personnes: on ne peut donc pas parler d'influence marquante sur le grand public. Nous allons d'abord toucher les spécialistes.

L.L.
- D'où vient ce désintéressement envers la littérature québécoise de la part des québécois?

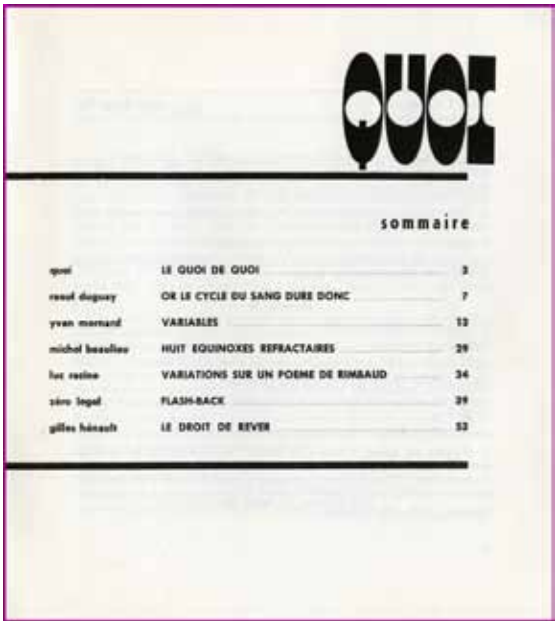
Mornard
- La cause est simple: l'éducation inexistante en ce qui touche l'art québécois. On enseigne les *Provinciales* de Pascal, une petite horreur que l'on préfère à la poésie de Grandbois, sous prétexte que Pascal a écrit les *Pensées*.

L.L.
- Selon vous, en quoi consiste l'engagement littéraire?

Mornard
- Je crois qu'il faut séparer deux choses: l'expression dans la littérature et l'expression dans la politique et le social. Dans la littérature, la seule révolution possible, c'est la révolution concernant le langage.
On ne découvre pas par la littérature le sens de la vie, et c'est à mon sens une erreur que de rechercher d'abord dans une oeuvre d'art le message de l'artiste.
Le principal message que peut apporter l'oeuvre d'art, c'est l'expression, le langage lui-même, en tant que ce langage-là est lui-même le premier sens de l'univers, pour celui qui écrit et pour celui qui lit.
Le sens du monde demeure indépendant du langage, du moins jusqu'à preuve du contraire.
L'évolution que peut apporter la littérature porte donc sur la nouvelle disposition que l'on peut donner au langage et à partir de cette nouvelle disposition, le langage prend un nouveau sens.

L.L.
- Sartre ramène tout ce débat, fort compliqué, à la notion pure et simple de "littérature engagée".

Mornard
- La littérature engagée, du moins si mes références sont bonnes chez Sartre, pèche d'un seul côté.
Il prétend que la poésie seule peut se permettre de ne pas être engagée, tandis que la prose se doit toujours d'être engagée.
Je ne vois pas pourquoi.
D'autre part, il réduit l'engagement de l'écrivain à un engagement moral: le respect d'une liberté plus sociale qu'ontologique.
L'engagement de l'écrivain ne peut être, selon moi, qu'un rapport de niveau d'expression.


QUOI

sommaire

quoi	LE QUOI DE QUOI	3
raoul duguay	OR LE CYCLE DU SANG DURE DONC	7
yvan mornard	VARIABLES	13
michel beaulieu	HUIT EQUINOXES REFRACTAIRES	29
luc racine	VARIATIONS SUR UN POEME DE RIMBAUD	34
zéro legal	FLASH-BACK	39
gilles hénault	LE DROIT DE REVER	53

volume 1 — numéro 1 janvier-février 1967

la rédaction reçoit sur rendez-vous le mercredi soir de sept heures à minuit (737-7312 ou 526-6505)

les manuscrits non-retenus ne sont pas retournés aux auteurs.

la rédaction n'est pas responsable des textes égarés mais assume toute responsabilité des textes publiés.

la revue **quoi** est publiée par **les éditions Estérel ltée.**

toute correspondance doit être envoyée à l'éditeur, en mentionnant sur l'enveloppe le nom de la revue, à l'adresse suivante :

C. P. 306 — Snowdon
Montréal 29

la revue **quoi** paraît six fois l'an.

prix au numéro : $1.00

abonnement d'un an ou six numéros (québec et étranger) : **$5.00**

abonnement de soutien pour six numéros : **$10.00**

tout règlement doit être fait à l'ordre de **les éditions estéral** et envoyé à l'adresse de l'éditeur

reproduction strictement interdite sans autorisation écrite.

le ministère des postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication.

conseil de rédaction : michel beaulieu, raoul duguay, yvan mornard, luc racine, jacques renaud.
administrateur : andré bohémier

2

2 mars 1967

(Dernier article paru dans *LE NOUVEAU CAHIER* du *QUARTIER LATIN*).

AVANT-GARDE
AVANT-GARDE
AVANT-GARDE
NÉCESSSAIREMENT
LES PARADOXES DE LA CULTURE

L'AVANT-GARDE
LE SPLASH, ENFIN!
-30-

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

LE SPLASH: ENFIN!
Et voilà qui est fini.
Nous n'en reparlerons plus.
Nous nous sommes fait
les dents, bâtards, méchants,
et quelquefois cocos.
Nous sommes désormais
dans le bottin mondain,
classifiés.

Nous avons découvert l'importance de certains combats, et bien que nous
les ayons toujours menés
un peu à la légère,
ils ont fait leur saut.
On a crié, parfois, et c'est
un peu, ma foi,
ce que nous attendions.
Que *Le Nouveau Cahier*
n'ait pas plu à tout le monde,
en plus d'être de notre faute,
ce fut aussi la vôtre.
Le journal vous appartient,
vous êtes libre d'y venir.

LA PORNOGRAPHIE.
L'Université de Montréal,
somme toute, est
une agréable pornographie.
Nous y mangeons bien;
les lits sont rares mais
la pensée nous suffisait.
On nous enseigne tout
ce qu'il y a de plus récent,
on ne pose pas,
on est génial.
Combien d'inventions,
qui se perdraient ailleurs,
ici sont vénérées.
Nos examens ne sont-ils pas
l'exemple de ce que l'on
nous demande,
et ne suffisent-ils pas, ici,
à témoigner de la créativité
qu'on exige de nous.
Et marche la caméra;
nous sourions à la postérité.
Mais il en existe, paraît-il,
parmi nous, qui ne vienne
s'instruire que pour avoir
un diplôme.
Nous tenons à
leur manifester notre mépris.

L'INVITATION AU VOYAGE.
Car nous voulons partir.
Il est évident
que nous en avons assez.
Mais on ne comprend pas,
on fait le beau, on roucoule,
on fait
du bicycle dans la pensée.

C'est, en gros, l'impression
de plusieurs: partir serait
préférable à l'ennui de rester.
L'Université de Montréal
se transforme en conserverie,
on y fait des poires
pour l'exportation.
Et c'est tellement pourri,
qu'on y enseigne,
en science de l'éducation,
la méthode active,
pour ne donner,
dans les autres facultés,
que des cours magistraux.

D'autre part, un professeur
disait l'autre jour connaître
tant de scandales
à l'université qu'il n'osait
lui-même les sortir, craignant
de ne jamais pouvoir
enseigner à nouveau
dans une université.

Mais nous partirons.
J'insiste: nous partirons.
Et ce sera peut-être là
le début de notre éducation.
Car, un jour ou l'autre,
il sera peut-être nécessaire
de penser.

YVAN MORNARD.

23 mars 1967

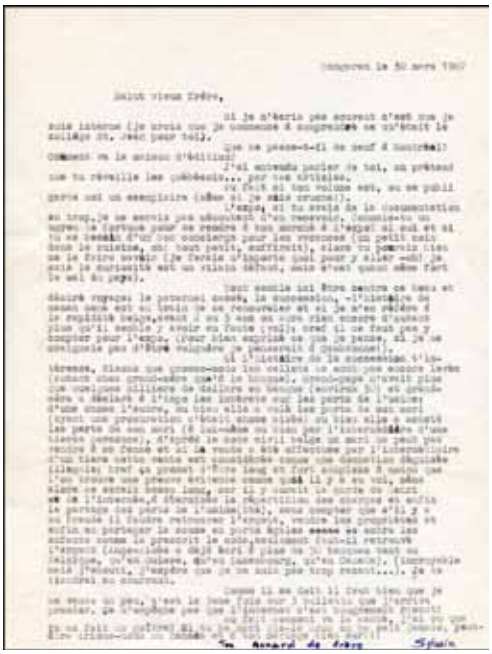
Depuis longtemps
en errance: la référence subit
une distorsion.
Nous sommes venus à point
disjoindre la série
de la préemption.
Car l'histoire de la pensée
n'est qu'une accumulation
de "changements de sujets".
Nous ne pensons que le fait
présent, et l'idée de la mort
se répète, s'accentue, et
comme l'idée en soi de
la mort, du seul fait d'exister
autant que d'avoir existé.

Rien ne nous importe si peu
que la continuité.
Nous vivons sans cesse dans
la préhistoire
de l'instant.

Visa de journaliste
pour Expo67.

Voyage à New York
avec Lise Bissonnette.

30 mars 1967



(Lettre reçue
de Sylvain Mornard).

Tongeren.

Salut vieux frère,

Si je n'écris pas souvent
c'est que je suis interne
(je crois que je commence
à comprendre ce qu'était
le collège St-Jean pour toi).
Que se passe-t-il de neuf
à Montréal.
Comment va la maison
d'édition.
J'ai entendu parler de toi,
on prétend que tu réveilles
les québécois...
par tes articles.
Au fait si ton volume est,
ou se publie, garde-moi
un exemplaire
(même si je suis cruche!).
L'Expo; si tu avais
de la documentation en trop,
je ne serais pas mécontent
d'en recevoir.
Connais-tu un moyen
de fortune pour se rendre
à bon marché à l'expo.
Si oui et si tu as besoin
d'un bon concierge pour les
vacances (un petit coin dans
la cuisine, oh! tout petit,
suffirait), alors tu pourrais
bien me le faire savoir
(je ferais n'importe quoi
pour y aller - oh! je sais la
curiosité est un vilain défaut,
mais c'est quand même fort
le mal du pays).

Tout semble ici être contre
ce beau et désiré voyage:
le paternel cassé;
la succession, - l'histoire
de maman mena est en train
de se renouveler et si je m'en
réfère à la rapidité belge,
avant 2 ou 3 ans on aura
rien encore d'autant plus
qu'il semble y avoir eu faute
(vol); bref il ne faut pas y
compter pour l'expo.
(Pour bien exprimer ce que
je pense, si je ne craignais
pas d'être vulgaire
je penserais à Cambronne!).

Si l'histoire de la succession
t'intéresse, disons
que grosso modo les scellés
ne sont pas encore levés
(autant chez grand-mère
qu'à la banque).
Grand-papa n'avait plus que
quelques milliers de dollars
en banque (environ 30) et
grand-mère a déclaré
à l'impôt les intérêts sur les
parts de l'usine: d'une chose
l'autre, ou bien elle a volé
les parts de son mari (ayant
une procuration c'était chose
aisée) ou bien elle a acheté
les parts de son mari
(à lui-même ou bien par
l'intermédiaire d'une tierce
personne), d'après le code
civil belge un mari ne peut
pas vendre à sa femme et si
la vente a été effectuée
par l'intermédiaire d'un tiers
cette vente est considérée
comme une donation déguisée
illégale; bref ça promet
d'être long et fort complexe
à moins que l'on trouve une
preuve évidente comme quoi
il y a eu vol, même alors
ce serait assez long, car il y
aurait la garde de Henri et de
l'internée,
à déterminer la répartition
des charges et enfin
le partage des parts
de l'usine(tte), sans compter
que s'il y a eu fraude
il faudra retrouver l'argent,
vendre les propriétés et enfin
en partager la somme en
parts égales entre les enfants
comme le prescrit le code,
seulement faut-il retrouvé
l'argent (Ange-Aimée a déjà
écrit à plus de 50 banques
tant en Belgique, qu'en
Suisse, qu'au Luxembourg,
qu'au Canada), (incroyable
mais j'aboutis, j'espère que
je ne suis pas trop rasant...),
je te tiendrai au courant.
Comme il se doit il faut bien
que je me vante un peu, c'est
la 3ème fois sur 3 bulletins
que j'arrive premier.
Ca n'empêche pas
que l'internat c'est
bougrement rasant!
Au fait comment va la santé,
j'ai su que tu as fait
du goitre.
Si tu te maries dis-le nous
on ne sait jamais, peut-être
irions-nous au Canada et
à ton mariage bien sûr!!!
Ton conard de frère.
Sylvain.

4 avril 1967

(Lettre envoyée
à ma famille en Belgique).

Nous avons perdu
notre temps.
Un revirement radical
devient nécessaire.
Voilà où j'en suis.
Pourtant le printemps
ressemble
à tous les printemps.

JE NE VOUS AI PAS
ÉCRIT.

Et je m'en excuse
sincèrement.
Mais j'ai tant à faire
qu'il me semble de jour en
jour devenir plus négligent.
Le revirement retient à lui
la majorité de mes instants.
Mais je m'excuse.

QUOI.

La revue de notre maison
d'édition fut, à mon sens,
trop bien accueillie.
Nous avons donc perdu notre
temps.
Les journaux nous font une
bonne publicité, et c'est un
danger que de les écouter.

Il est si facile ici de se faire
un nom que cela en devient
ridicule.
Et c'est perdre son temps.

L'UNIVERSITÉ.

Les scientistes qui ne
peuvent bien se placer dans
l'industrie, et les lettrés qui
ne savent pas écrire: voilà
qui sont nos professeurs.
Parler de penser
à l'université, c'est donner
dans le scandale;
vouloir y créer,
c'est se mettre au banc.
Et pour pouvoir devenir
professeur, il est de tenue
de jouer la réaction.
Et voilà qui me pèse lourd.
Passerais-je mes examens:
je n'en sais rien.
De toute façon,
c'est perdre mon temps.

MAIS J'AI CONNU
LE BONHEUR.

Et c'est de voir des milliers
d'étudiants lire notre journal,
où, tout au contraire
des journaux officiels, nous
avions la liberté de presse.
Nous n'avions pas intérêt
à mentir.
Et pourtant
nous ne parlions que d'art.
Mais, pour certains,
c'en était assez.

LISE BISSONNETTE.

Car c'est d'elle que j'appris
le journalisme.
Toute assidue, en septembre,
à l'hôpital deux fois par jour,
à me montrer lentement
ce qui, par la suite, s'apprend
seul: l'art de frapper au bon
endroit.
Pourtant je ne sais pas
encore déclarer la guerre
autant qu'il le faut.

MAIS JE NE ME
MARIERAI PAS.

J'ai, ici, des choses
importantes à vous déclarer.
Je ne crois pas
que cela vous blesse.
Vous connaissez
depuis longtemps
mes opinions religieuses.
Je tiens à être logique
avec moi.

Considérant, tous deux,
le mariage comme
une institution inactuelle,
sans enfants,
nous vivons ensemble.

C'est en quelque sorte un
mariage, mais dans lequel
nous refusons le droit
à l'Église ou à l'État, de
décider pour nous s'il tient
de rester mariés, ou non.
Sans enfants,
il nous apparaît inconséquent
de laisser
à une tierce partie le droit de
juger pour nous de l'intérêt,
ou non, de notre relation.
Peut-être nous quitterons-
nous dans un mois,
dans dix ans, ou jamais.

Mais pouvant tous deux
subvenir à nos besoins;
prenant les moyens
pour ne pas avoir d'enfants,
comme nous le désirons
encore; il nous semble
complètement idiot de devoir
gâcher notre vie ensemble,
s'il advenait un profond
désaccord, au lieu que de
pouvoir décider alors
nous-mêmes de nous séparer
pour vivre heureux.

ET NOUS VIEILLISSONS TOUS.

Et la vie passe, sans laisser
beaucoup plus de traces
que de rares souvenirs.
Mais je me souviens de mon
éducation, des religieuses
et des religieux qui,
trop éloignés de la réalité,
prétendent nous préparer
à la vie, mais qui, en fait,
nous en éloignaient.
Nous sommes arrivés
dans la vie, rongés, épuisés,
ne sachant découvrir en tout
qu'une épée de Damoclès.

Et c'est à cette vision
qu'on nous préparait,
aussi lugubre que la robe
noire de nos maîtres.
Nous avons longtemps
cherché.
Et puis, peu à peu,
tout s'est éclairci.
C'était un printemps comme
celui-ci, il y a déjà
longtemps.
Nous avions découvert
la libération psychologique
qu'est la sexualité,
et nous avions découvert
aussi que la vie n'avait
d'autre joie qu'elle-même.
Nous sommes arrivés
à la vie, et comme en retard
sur nos possibilités.
Nous n'avons plus le droit
à la paresse.

SEXUS.

Nous commençons bientôt
l'autre combat.
Un magazine, un peu
à l'exemple de Playboy, mais
cette fois faisant aussi appel
aux femmes, et radicalement
plus à gauche.
L'imprimeur du Quartier
Latin m'a ouvert un crédit
d'impression de $10,000.
Mon avocat,
Jacques Bernier,
administrateur de la société
Communica
(Le Petit Journal, etc.),
travaille actuellement
aux enregistrements, à la
formation de la compagnie.
Le premier numéro est prévu
pour juin, et restera tout l'été
sur le marché québécois.
Si l'expérience est concluan-
te, nous entrerons en France,
en Belgique, en Suisse et
en Afrique aux environs de
janvier 1968.
Entre temps, il est prévu
qu'une traduction en anglais
de la revue ira aux Etats-
Unis et au Canada, au Japon,
aux Indes, etc.
Édition internationale, donc,
et définitivement.
C'est à vingt-cinq ans
qu'il est urgent de risquer.

Et qu'est-ce que j'y perdrais:
un jour ou l'autre, je serai
mort, et toutes mes dettes,
s'il y en a,
seront sans importance.
On ne vit qu'une fois,
disent les philosophes;
c'est alors qu'il faut risquer
l'argent des autres,
disent, parait-il, les juifs.
Mais, remarquez-le,
je vous aime, car je refuse
de risquer votre argent.

ET C'EST AINSI
QUE VA LA VIE.

Il n'y a donc qu'une chose
à faire: combattre pour
la suprématie de nos idées.
Établir, coûte que coûte,
des bases dans la perception
de l'étranger.
Sinon rien ne va plus.
C'est l'esclavage
à court ou à long terme.
L'étranger, en occurrence,
est ennemi
de notre perception.
Et c'est ainsi
que nous devons,
de jour en jour, combattre
pour parler avec franchise.
La civilisation
est ce qui s'oppose le plus
à l'honnêteté.
Certains doivent tomber
pour que nous nous levions.
Et c'est ainsi triste, parfois.

ET, PARAIT-IL,
VOUS RESPIREZ
ENCORE.

Il suffit parfois, si j'ai bien
lu la lettre la plus ... cynique
jamais lue,
(le cynisme étant la forme
idéale de la franchise),
de la mort de quelqu'un
pour nous donner courage.
Mais permettez-moi
d'espérer ne pas encore
vouloir la vôtre.

SYLVAIN ET GERMAINE.

Et mille excuses pour avoir,
involontairement, oublié
leurs dates de naissance.

Baisers, et à bientôt.

Yvan.

P.S.
Nous habitons un 7 pièces,
4383 Christophe-Colomb,
Montréal 34.

Téléphone: 526-6505.

Il n'y a qu'à venir.

6 avril 1967

(Lettre envoyée
à Sylvain Mornard).

Sylvain,

je reçois ta lettre à l'instant.
Je vous envoie à tous
le guide officiel
de l'exposition.
Pour venir ici,
il te faudrait au moins $300.
Tu pourrais coucher dans la
cave de ma nouvelle maison,
avec mon chien,
que j'ai nommé,
en l'honneur du patois d'ici:
OSTIE.

Je reviens de New York, ou
j'ai discuté d'une publication
avec un distributeur.
Un grand projet qui peut me
foutre en prison pour dettes,
s'il advenait un échec.
Mais, en prison,
l'État nourrit les écrivains
pour écrire...
De toute façon j'y gagnerai.
Si la grand-mère est
réellement devenue tire-laine
tirelire ou tire-moi donc,
raconte-moi tout.
J'écrirai un livre policier
là-dessus, avec,
comme présentation,
la lettre d'Ange-Aimée
sur la mort du grand-père.
Sûrement un best-seller.
Salut.
Yvan.

11 avril 1967

(Lettre reçue de Ange-Aimée
Fournier-Mornard).

Tongeren.

Cher Yvan.
De grâce, écris à ton père,
il ne vit plus, est inquiet
de ce que tu nous laisses
si longtemps sans nouvelles.
Que se passe-t-il?
D'abord il est choqué que tu
n'aies pas accusé réception
des $50 qu'il t'a offert à
Noël.

Dans l'espoir de te faire
bouger, je t'ai annoncé
un héritage par la mort
de ton grand-père
dans un style que le père
crapule n'utiliserait pas.
Pas de réponse.
Ou tu ne l'as pas reçue
(ce n'est pas la 1ère fois
qu'une lettre se perd ou
traîne pendant des semaines)
ou qu'est-ce qu'il faut
pour t'indigner.

En écrivant ces lignes,
je me suis humiliée, avilie,
en me rappelant tes propres
paroles un jour que
tu me parlais de ta mère:
"Quand on m'a appris la
mort de ma mère, je ne te
mens pas, je dansais dans la
cave en me disant, enfin,
je vais être libre"...
et pourtant, ta mère, même
si elle a raté ton éducation,
ne te voulait pas de mal.
A ce moment-là, tu n'as
songé ni à la mignonne petite
fille qui était privée de mère,
ni à tes jeunes frères,
ni à ton père.
Ce que j'ai pensé de toi lors
de tes confidences n'avait
rien de reluisant et pourtant,
je te trouvais des excuses...
mais je vois bien
que tu n'as pas changé.
Évidemment, la mort d'un
grand-père qui, toute sa vie,
n'a causé que
des emmerdements à
ton père, n'est sûrement pas
pour t'affecter.
Il attendait quand même un
mot de sympathie de ta part.

Il y a quelque temps,
il a demandé à Sylvain de
t'écrire et je crois qu'il la
fait.
Gertrude Savard nous dit que
tu n'as plus le téléphone.
J'espère que tu n'es pas
malade.
Tu es probablement
en périodes d'examens, mais
donnes signe de vie, ne fut-
ce qu'une carte postale.
Dimanche dernier, une
de mes soeurs est décédée,
l'aînée de la famille, brave
femme au coeur sur la main
qui a su faire de ses enfants
des gens bien équilibrés.
Ils la regretteront vivement
et sincèrement.
Avons télégraphié et le jour
même j'ai écrit aux enfants,
mais les paroles sont si insi-
gnifiantes devant
les implacables réalités
de la vie et si inadéquates
pour exprimer de vrais
sentiments d'amitié
et d'affection.
Elle meurt sans un sou, mais
laissant après elle le meilleur
souvenir qui soit.
C'est préférable à beaucoup
d'argent mais aussi
beaucoup d'amertume...

À la maison ça va.
Germaine est complètement
remise d'une crise
d'appendicite qui lui a valu
3 semaines de vacances
à Pâques.
Espérons qu'il n'y aura pas
de récidive.
Les bulletins de Pâques, pour
les trois, sont fameux.

C'est une très belle consolation de les voir mûrir et prendre leurs responsabilités.
Pour Olier, fini le temps où les échecs étaient la faute de son éducation, de la religion, des parents, des mauvais maîtres, etc., ce qui est fait est fait, on n'y peut rien.
Il a réagi à tout cela et se conduit maintenant comme un homme digne de ce nom.

Si tu savais comme c'est réconfortant après les mauvais quarts d'heure qu'il nous a fait passer, mais il fallait bien laisser échapper la vapeur.

Il a eu la chance de tomber sur un groupe de jeunes garçons sérieux et bien équilibrés.
Le cours de morale laïque qu'il suit à l'école à la place du cours de religion, lui a aussi fait beaucoup de bien.
On peut dire qu'il est sorti de l'adolescence.
Tu serais surpris d'entendre les conversations qu'il peut maintenant entretenir avec son père et c'est très intéressant.

J'apprends de plus en plus à connaître ton père, il suffit de l'accompagner à quelques dîners d'affaires et de l'entendre discuter de tout avec aisance et compétence en y ajoutant toujours une pointe d'humour pour l'apprécier à sa juste valeur.
Depuis qu'il a découvert que la bière de table, sans alcool, avait le même goût que la Molson, il ne boit que celle-là, de sorte qu'il a toujours les idées claires et sa santé est bien meilleure et toute la famille est plus heureuse.
Le bonheur, cela se construit avec de la bonne volonté mais il faut tant de générosités pour vivre à deux, encore faut-il que les deux le comprennent.

Depuis le mois de février, quelqu'un de Montréal (sûrement pas de nos amis) m'expédie des publications de tes articles, en découpures: revues ou journaux, je ne sais trop et en y ajoutant (écrit au dactylo) parfois des mots méchants.
Ca fait mal.
Je les ai tous lus.
Tu as des dons poétiques incontestables.
Certains articles semblent avoir été doucement, lentement mis au monde, mot à mot, par contre, il y en a d'autres où tu "charries" pas mal fort, on les reçoit comme une gifle!

Ne te fais pas de tort et laisse aux sexologues et aux psychologues ce qui leur appartient.

Je lis actuellement du Han Suyin: accumulation de souvenirs personnels qui rappellent singulièrement ceux de Simone de Beauvoir dont elle cite des passages à plusieurs reprises.

Il est tard, le sommeil me gagne.
Vois-tu encore garde Gaby Fullum?
Dis-lui bonjour de notre part.

Au revoir, nous attendons de tes nouvelles.

Ange-Aimée.

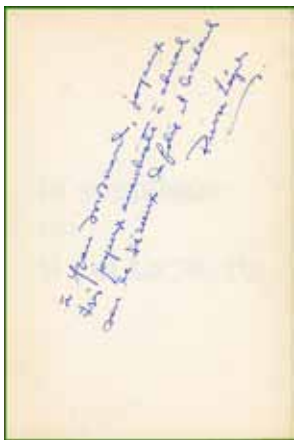
23 avril 1967

(Lettre envoyée à ma famille résidant en Belgique).

Viens de vous écrire,
le 6 avril.
Nos lettres se sont croisées.

Vous vous inquiétez,
et vous avez raison.
Je souhaite que
vous surmontiez cette peur,
car l'avenir s'annonce encore plus discutable.
Certains jugements
me permettent de n'avoir
aucune censure, à preuve
cette dédicace d'un très bon
journaliste en place, et je
cite:
" à Yvan Mornard, joyeux
très joyeux anarchiste
à cheval sur le sérieux la
folie et le calcul".
(Pierre Léger).
C'est par trop me louer,
je sais.

J'ai donc, cette année, joué
cartes sur table, ce qui n'est
pas sans faire grincer
des dents, et sur trois fronts
à la fois: les critiques d'art
(professeurs compris),
les écrivains, et aussi
les sexologues
bien-pensants.
Oh! la prudence de ces gens!
Combien de fois
devrons-nous leur répéter
que nous arriverons
sans "protection".



Si je "charrie" souvent
dans mes articles, (c'est en
"charriant" qu'on apprend
à ne plus "charrier"), qu'il
ne soit pourtant pas dit que
je ne me fasse que du tort.
Dans le monde, se "faire un
nom", c'est du même coup,
pour une partie de ce monde,
se mettre entre leurs dents.
Jeune, je trouvais ridicule
que des gens intelligents
soutiennent des "ennemis";
cela me parait ridicule
aujourd'hui
que de ne pas en avoir.
Il est évident qu'agir,
c'est agir contre quelqu'un.
Le monde est ainsi fait
en "clans", qu'il est naturel
d'être maudit par les partisans d'un chef attaqué.

Et je n'en suis déjà plus
à mon premier chef.
Loin du Québec, vous ne
pouvez saisir le fil directeur
de cette petite querelle.
Je devrais m'efforcer contre
ma paresse, et vous envoyer
des photocopies de tout
ce que j'ai écrit, et de tout
ce qu'on a écrit sur moi.
En moins d'un an, on a écrit
une vingtaine de fois
sur mon nom,
dans La Presse, Le Devoir,
Le Photo-Journal,
dans le Times du Québec:
Septs-Jours, etc.
Certains articles
vous feraient roucouler; mais
vous recevriez autant
de "gifles".
C'est le pur jeu des hommes;
je sais
que vous vous y ferez.

Mon problème est de ne pas
vouloir mentir.
Je suis prétentieux, oh énormément, narcisse,
de plus, un peu perdu pas
mal souvent, je sais, je sais,
mais hélas je n'apprends pas
à mentir.
Ce que je crois, je le prône;
ceux qui me détestent ont,
c'est mon grand plaisir,
à s'en plaindre.
Jeune, j'étais catholique,
et je crois, énormément.
Je rêvais de mourir
pour Dieu.
Maintenant que je crois
à autre chose, j'aimerais
encore mourir pour défendre
ce en quoi je crois.
Le genre d'individus
dont je fais partie, n'est pas
de tout confort, je sais.

(Lise Bissonnette ne cesse de me répéter que je suis un monument à ma propre vénération; et, hélas, elle a raison).

Je poursuis donc ma vénération...
Je vous envoie le numéro spécial de “Sexologie”, au complet; et aussi, (aurais-je donc si peu le sens de l’humour), le faux Quartier Latin, numéro d’humour de fin d’année, nommé pour l’occasion Quartier Lapin.
Mon ami Martin Dufresne (qui collabore depuis le début avec moi, et qui collaborera aussi à SEXUS), m’y traite de la verte façon.
Est-ce ma faute si la photographie me rend laid.
J’aimerais bien voir ce que l’auteur des lettres anonymes fera de cet article, une fois découpé du contexte.
Cette putain me le payerait!
Peu de gens connaissent votre adresse: j’aimerais savoir ce qu’on vous écrit.

Quant à Gertrude Savard, bon Dieu, pour une fois que j’ai réussi à la semer, de grâce ne l’aidez pas à retrouver mon numéro de téléphone en lui disant de demander à l’opératrice...

J’habite
4383 Christophe-Colomb,
(pas de # d’appartement),
Montréal, 526-6505.
Et de grâce oubliez mon manque de civilité à l’occasion de la mort du grand-père.

P.S.
Many thanks, Dad, for the fifty bocks! I’ve forgotten to tell you I’ve use it to make a little trip to New-York, with my wife, at easter, expressly to buy pornography.

Mais ce qui est moins drôle, c’est qu’on m’annonce vendredi une récidive de ma thyroïde.
J’ai donc encore le goitre, et ils veulent me refoutre à l’hôpital;
fini l’iode radioactif; l’opération peut-être cette fois.
La vache; je n’irai pas avant six mois.
Mille baisers, je vous aime, je vous adore, même si je suis comme qui dirait le “mouton noir”.
Yvan.
Gaby vous embrasse.
Pour l’onanisme, de grâce lisez:
Wilhelm Stekel
Onanisme et Homosexualité,
Gallimard 1951.

25 avril 1967

Depuis si longtemps tu ce mot et telle

systématisation

néglige de plus l’autre mais où nous mènera loin dites-vous l’autre n’est pas tout à fait semblable

“reporter”

où te mène encore d’autres versions mais où nous arrête le point dès lors dites-nous pourtant: nous avons ri légères devant le garçon nu.

Depuis se succèdent les gravités loin du temps si long qu’il donnait au plaisir une répercussion.

2 mai 1967

Touché! si le temps
nous oblige à varier
nos raisons
oblique
vers la figure concentrique
où consacrer la charge
d'énigmes malgré moi.

Mais je ne suis plus
une enfant et dirai
ce que bon me semble
et même je crierai!
Car j'écoute maintenant
au téléviseur une intrigue
plus logique et ne tolérerai
nullement votre émoi.
Encore si vous saviez
que j'ai tranché son corps et
nullement odieuse
avant que de le manger.
Nul besoin de vous dire
que la vie est un festin.

Si le pur faute au langage.

11 mai 1967

Monsieur Henri Quintal,
directeur et propriétaire
des Éditions du Bélier,
se trouve actuellement
en difficulté financière.
Ayant fait affaire
avec la compagnie de dis-
tribution Laval Sélect qui,
depuis plus d'un an, distri-
buait au Québec
des revues américaines
jugées obscènes par la loi,
Quintal trouva cette dernière
en pleine saisie de revues,
évaluées à près d'un million
de dollars, l'obligeant ainsi,
faute encore de déclarer
faillite, à retarder
le versement de $55,000 dûs
aux Éditions du Bélier
sur les ventes effectuées.

Quintal qui acheta,
au début de l'année,
les droits internationaux de
traduction en français de la
revue américaine *Cavalier*,
privé de ses fonds, ne peut
sortir cette dite revue
de l'imprimerie.
La revue *Cavalier*
est actuellement "sub judice"
dans sa version anglaise
au Québec.

Plusieurs personnes semblent
se révolter contre Quintal,
sous prétexte
qu'il leur a donné de faux
chèques.
Réginal Hamel ($500),
Roch Poisson ($50), Paule
Beaugrand-Champagne,
la traductrice ($850).

Serait-ce la fin des Éditions
du Bélier, ou plutôt la faille
dans le marché
où passera la revue *SEXUS*?

19 mai 1967

(Lettre reçue
d'un médecin traitant).

M. Yvan Mornard,
3075 Barclay, app.9,
Montréal.

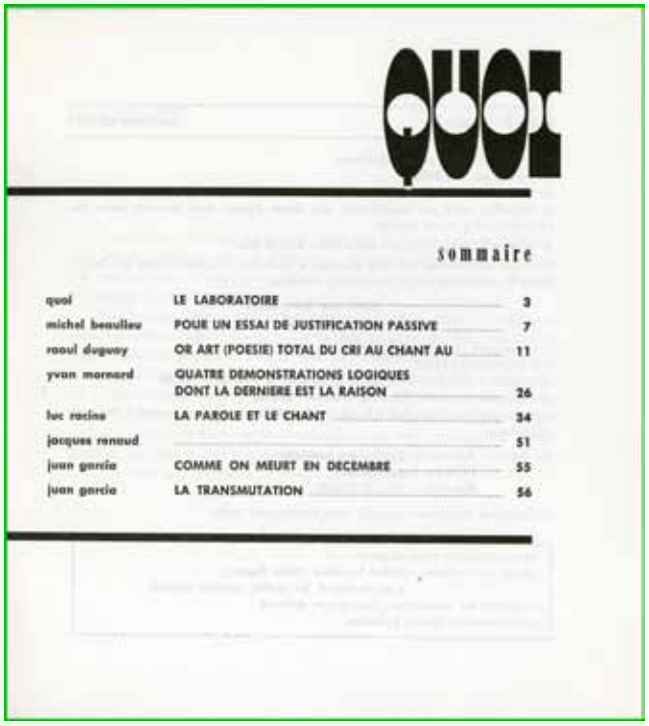
Monsieur Mornard,

Les épreuves fonctionnelles
de votre thyroïde confirment
le diagnostic clinique de:
Goitre diffus
avec hyperthyroïdie.

Il est certainement indiqué
de vous traiter de nouveau,
soit avec une autre dose
d'iode radioactive, soit
avec l'exérèse chirurgicale,
après préparation adéquate.

Veuillez vous présenter
au Service de Santé,
pour discuter du problème et
établir le plan de traitement.

Ihor Dyrda, M.D.


quoi

sommaire

quoi	LE LABORATOIRE	3
michel beaulieu	POUR UN ESSAI DE JUSTIFICATION PASSIVE	7
raoul duguay	OR ART (POESIE) TOTAL DU CRI AU CHANT AU	11
yvan mornard	QUATRE DEMONSTRATIONS LOGIQUES DONT LA DERNIERE EST LA RAISON	26
luc racine	LA PAROLE ET LE CHANT	34
jacques renaud		51
juan garcia	COMME ON MEURT EN DECEMBRE	55
juan garcia	LA TRANSMUTATION	56

LE LABORATOIRE

1.

Le Québec, tout insiste sur l'épuisement, tente un langage particulier, lorsque, versant dans le discours, il prétend à l'invention. Et c'est par une suite de ruptures que, malgré les interdits, la conscience s'éveille, et comme jetée contre l'usage.

Le langage, peu à peu, s'est automatisé, et le mot, n'exprimant rien, s'escamote dans le discours. Ce défaut de la pensée fait que l'objet passe à côté de nous, sans même toucher la conscience, par érosions, et que le regard, en réticence, dépérit. Ainsi la vie disparaît; et la conscience. L'automatisme retire le langage de l'existence. Mais l'art, retenant une particularité, renouvelle, dans l'enthousiasme, la perception. La libération de l'objet, par l'art, ne peut se réaliser que par une nouvelle verbalisation, par une extrême prudence envers la tradition.

De tout cela, retenons l'extrême circonstance.

3

2

Nous intensifions, depuis peu, le laboratoire. L'art, entre autres, tente une analyse peu commune jusqu'ici. Nous avons, en particulier, le manifeste de *Parti Pris*, et celui, différent, du *Zirmate*. Mais outre, ici, l'influence du « nouveau roman » : aucune grande nouveauté.

Nous inventerons la décadence du « nouveau roman », ou nous ne serons rien. La grandeur de la culture québécoise est à ce prix.

Le livre, aussi, doit changer. L'écrivain devrait se servir du journal, du roman illustré, des méthodes audio-visuelles, etc. Le goût du risque, de l'expérimentation, est sans doute ce qui nous a le plus manqué. Depuis Crémazie, et même avant, nous devenons de « bons » imitateurs. Il nous faut, fascination particulière, aller toujours plus loin.

4

3

Une revue sur l'esthétisme, faite par des écrivains, n'est pas loin du manifeste.

Il est une certaine intention commune à plusieurs écrivains de la revue. Ce style est le résultat de plus d'un an de rencontres et de discussions, autour des éditions *Estéril*. Le résultat : Michel Beaulieu a transformé sa poésie en une poésie d'un style géométrique; Raoul Duguay n'ayant cessé de développer ses jeux linguistiques sur une même forme de rejets syllabiques, continue de dévoiler la musicalité inhérente aux mots; et Luc Racine effectue, avec succès, le passage à une poésie plus sensible d'un langage elliptique. Et Jacques Renaud, qui vient de nous rejoindre, nous permet de tout espérer.

Mais si QUOI vous offre une similarité d'expression, il est évident, d'autre part, que chaque auteur apporte ses contradictions, et sa manière, bien à lui, de les porter au plan d'élaboration. S'il est d'intérêt d'analyser les rapprochements, il nous semble essentiel de trouver en quoi chacun apporte l'unique dégagement. Il n'y a pas, dans ce sens, d'école QUOI. Pourtant, un jour, QUOI sera classifié comme une école. Il y a des évidences.

Mais d'ici là, il serait de la moindre indulgence que de nous considérer comme responsables de nos écrits.

5

4

Nous croyons, finalement, que l'écrivain, du fait de réaliser une politique du langage, travaille, malgré l'accusation d'intraductibilité portée contre ses écrits, pour le profit de la société.

L'écrit, dépassant la parole quotidienne, donne à la société, un langage. L'oeuvre d'art n'est engagée qu'à partir d'une invention redonnant à l'objet une existence dans le langage. Aussi passionnément et lucidement qu'il le peut, l'écrivain choisit, à chaque page, d'inventer la pensée.

Les textes qui suivent démontrent, assez bien, notre intention.

quoi/y.m.

6

yvan mornard

QUATRE DÉMONSTRATIONS LOGIQUES DONT LA DERNIÈRE EST LA RAISON

Je vois le système solaire tomber dans la vérité, et je reste indifférent. Le seul geste encore logique m'est interdit par ma raison.

L'ENGAGEMENT

La littérature, peu en importe les genres, et la philosophie, demande pour apparaître, de la part des auteurs, une concentration de la pensée, d'autant plus aiguë que la vision se veut le reflet, non pas de cette période-ci, d'où le résultat que le reste du monde disparaît de leur champ, et que le monde, dès lors, se trouve réduit à n'être qu'une de ses voies d'interférence. Mais telle est la vision que les arts, bien que s'accentuant en divers points de force, laissent pour autant s'accroître l'invisibilité. L'essentiel reste, pour un auteur, en plus de percevoir les signaux, d'ouvrir, par le dévoilement successif de son point d'appui, un champ de connaissance tel que le monde, bien qu'y perdant en connaissance, se donne à nouveau comme une apparition. Rendre signifiant, dès lors, par détournement de fonds.

De là, un fait. L'écriture (les sciences prétendent à mieux), faute d'un savoir définitif, global, tient lieu de rapport. La littérature sera l'histoire d'un rapport, ses revers, ses révolutions. Non que l'écriture présente la vérité; mais du fait que son rapport en est un d'intuition, d'émotion, il pourra suggérer une lumière qui fait

de lui, par moments, comme le visionnaire d'une certitude. A la rigueur, l'écriture, par notre désir de vivre plutôt que de saisir un point final, tiendra son émotion comme apparence première de l'existence.

Quel écrivain, dès lors, prétendrait ne pas être engagé. L'écriture, même la poésie, professe **nécessairement** un engagement, plus ou moins élaboré, plus ou moins conscient, et « l'art pour l'art » ne signifie rien, sinon par réaction contre une critique dont l'intérêt ne dépasse pas le politique, le social.

L'engagement de l'écrivain, avec raison, se définit par la morale, par l'intuition d'une valeur morale; mais la morale, ici, ne peut être statique, intemporelle, ne peut être une législation. La morale, la seule, et non l'anti-morale (les religions) consiste, non à légiférer, mais à suggérer des visions, des comportements, l'attirance du tabou, et très souvent contradictoires, et plus encore, à prime abord, a-sociaux. L'engagement de l'écrivain réside dans le fait d'inventer une adaptation, malgré le changement, aux tensions qu'il ne cesse de créer lui-même, de se re-situer, entre sa perception et la mémorisation de son existence.

LE SIGNE DU TEMPS

Faut-il louer le monde, ou se révolter. De cette contradiction, et de l'impossibilité de la résoudre pour tous, une conséquence : ériger une habitude indépendante du sens de la vie. Toucher le réflexe et simplement.

L'histoire du livre, à cet effet, illustre bien la pensée, d'autant plus précise que disposée à la ligne, régulière, monacale. Une autre conséquence : une recherche, nécessaire, dans le sens opposé du livre. L'art, se refusant à l'élucidation autre qu'imaginaire du sens du monde, se rabattra, sans doute, sur l'expérience de la communication.

LA FORME

La forme, en art, se donne dans une structuration de la mémoire que l'on nomme ailleurs : narration, histoire, intrigue. Cette structure, du fait d'être la seule manière d'inventer le monde, évolue plus radicalement que la pensée; la persistance de celle-ci est telle qu'une succession de formes peut seule déclencher son érosion.

Par la forme, et elle seule, l'auteur s'engage dans la pensée. Non pas de défendre la justice, ou l'injustice; mais de tenter, par l'écrit, leur renversement dans la question. Donner à la vie, le sens du monde nous ayant échappé, l'incantation nécessaire à l'efficacité. Par la forme, et elle seule, l'écrit ouvre sa signification.

La littérature conventionnelle jouant sur une répétition, échappe aux répressions. La tradition (l'histoire des révolutions), lui donnant l'avantage **d'avoir été comprise**, l'explicite devant le professorat. Le public, ainsi coupé du jaillissement, maintient, et par là le tragique, un sens **conforme** à la vie. La forme, et elle seule, par son évolution, permet à l'esprit, délaissant le sens conforme pour l'imaginaire, en quelque sorte **un langage**.

LA CULTURE

Privé de son imaginaire devant le sens de la vie, le public, particulièrement sous-développé, se voit condamné, outre l'accélération, au **snobisme**. La situation expérimentale, en plus de le couper de ses critères, l'oblige à une appréciation envers une culture érigée sans lui. La spécialité, à laquelle l'éducation l'appelait, même si elle est atteinte, se voit continuellement ébranlée par les créateurs.

La littérature conventionnelle, justifiant son prestige, se donne au public comme un lieu de rencontre, une

sécurité. Mais cette culture générale, même là, continue à se faire sans le peuple, par les ratés de la culture expérimentale qui lui servent les copeaux du passé.

Ainsi, le public s'appuie sur un sens **conforme** à sa vie, perdant le résultat de l'imaginaire qui, seul, permet une signification de l'existence humaine.

RIEN D'AUTRE EN EFFET

Car la pensée n'existe qu'en formation dans l'imaginaire. Mallarmé n'est plus possible. Ni Rimbaud, ni Gurik. Un nouvel art doit sortir par lequel Joyce, Cummings et le nouveau roman passeront à l'histoire.

L'engagement de l'écrivain, sa morale, porte sur la recherche d'une incantation toujours plus accentuée de la tradition, au même titre que la science. L'écrivain bouleverse les valeurs émotives de la tradition, reléguant au passé les **formes** établies.

Mais la beauté n'existe pas. L'oeuvre d'art n'est oeuvre d'art que pour le créateur; l'art ne peut être qu'un cheminement. Il n'y a pas de beauté dans le passé, et d'autant plus que le passé est passé, mais des formes dégradées du sens de la vie, et comme le son de la mer dans l'oreille du strombe. Il n'y aura donc pas de **beauté pour tous**; mais des structures caverneuses, longtemps après l'efficacité de l'art, où circulent des pensées de plus en plus **conformes** à la vie.

LE DERNIER MOT

La forme, se partageant dans l'esprit, ne peut qu'unir la pensée : sans l'entière confiance cependant. Dès lors un arrêt : la forme elle-même est le sujet de l'art, et devient la pensée qui, coupée de la réplique, s'arrête en divers thèmes, dans le langage.

Or nous devons perdre l'unité. La littérature, outre le fait d'aligner un chaos, présente une théologie. La chose, en marge, trouve sa consécration : le dictionnaire. Ou plutôt : tout se passe comme si la vie consistait en un langage. L'ordre habituel de la littérature, mais encore la pensée, se dérobe dans l'unité.

J'écris, parce que certains mots s'égarent dans l'unité.

AH ! DISTINCTEMENT

Mon premier roman, enfin, s'intitule : **Variable.** Mais je n'ai rien découvert. Je viens huit ans trop tard.

Un homme, dans la difficulté de repos, et comme estompé du plan, apparaît, se laisse aller à sa mémoire, et s'éparpille, fugace, dans un retour à la raison.

Les pronoms tiennent lieu de noms, donnant, outre les caractéristiques, à confusion. Les femmes retiennent l'attention, (je vous en concède quatre), se livrant en coupes successives, pour se confondre, je l'espère, dans l'ultime abstraction.

Et le plus souvent, l'abus du participe présent : marquant une continuité de l'action, l'impossibilité d'énoncer, par le verbe au présent, la tentative de l'esprit : rassembler, justement, ce présent, qui, dès lors, se dérobe dans la simultanéité.

Les recoupements s'enchaînent, ponctués par des ralentis sur des objets, des bribes de phrases, des répétitions d'un même acte, autant d'obsessions, qui, brisant l'intrigue, ne s'arrêtent qu'au moment d'un retour à la pensée courante : en occurrence, ici, l'amour humain. Rien de plus trouble, en effet, que la conscience.

Mais l'on a dit que tout cela manquait à la clarté, et surtout de respect envers le rythme de lecture. On a très bien saisi mon intention.

Trop de lecteurs, hélas, **subissent** la programmation.

Nous avons trop connu la vérité pour ne pas mentir.

L'ENGAGEMENT

L'artiste, faute de trouver la signification du monde, lui **donne** un sens, et d'autant plus efficace, qu'il se réalise dans l'imaginaire. La pensée de l'artiste, de là, ne tient qu'à un fil. Il s'agit d'une visibilité s'effectuant pour elle-même, voire a-sociale, qui déclenche une série d'allumages à l'intérieur d'un objet qui, paradoxalement, se résorbe au regard.

La signification du monde, se réservant dans le langage, trouve un point de départ, pourtant peu fréquenté, dans son manque même. C'est la figure paradoxale de la pensée, mise en demeure, que la démarche de l'artiste, l'opposé d'une conscience, celle-ci voyant une nécessité ou même une simple convention dans la relation du langage et du monde, en ceci que le mot n'a signifié, jusqu'ici, qu'une inconscience de l'imaginaire. L'artiste se voit donc, par un jeu de parenthèses, ramené à la raison, rapide et fatale, à divers points de fuite.

L'a-sociabilité de l'écrivain (délaissons les célèbres éclaircissements psychologiques), s'accomplit dans une démythification du langage. Le lecteur, respectant, en gros, la traductibilité, affecte une **croyance** presque naïve envers le langage. L'écrivain, s'étonnant de trouver ensemble deux mots, ne peut éviter une propagation d'ondes autour de ce point, certes comparable au centre de gravité. Dès lors : une rupture. La traductibilité, le **style artistique** n'aidant pas, mobilisant trop de reconnaissance, éloigne le public.

L'écrivain, bousculant une habitude stylistique, s'engage dans un très haut degré de singularisation. Remettant en cause le style, où se cristallisent les idolâtries, il se refuse à la croyance, et dès lors, tente de transformer en lettres mortes, même le livre sacré. Toute oeuvre, par allusions complexes, s'élève contre l'accumulation de documents dans le langage.

L'engagement de l'écrivain, par une manie perverse des substitutions possibles, aux premiers efforts réducteurs, rend inconcevable la traductibilité. Mais la singularité du langage, la diversité qui peut se présenter à l'esprit, une fois de plus, tente une concentration. L'engagement de l'écrivain, réalisant une époque, recherche une adaptation, hors des conventions du récit, dans l'énoncé précis, excessif, d'une sévère contradiction.

C'EST QUE, PAS DU TOUT !

Rêver d'un livre qui, exemplairement, énoncerait la programmation du nouveau récit, en plus de manquer à certaines variations, ne servirait qu'à gêner l'exécution de la conscience. L'art **moderne,** perdant son inconscient, devient peu à peu **historique,** et disparaît au moment de monter officiellement en scène.

L'écrit, dernièrement, dans un procès fait à la logique de narration, établissait, après un discours sur les règles exactes, l'ère du dynamisme, du récit continu, naissant contre l'ancienne rhétorique, où **la phrase formée,** illusoirement rationnelle, délaissait une filiation toute tracée, pour une transmutation des formes de reconnaissances.

L'émation, brutalement amplifiée, déterminera la fission du récit, par la narration continue, nerveuse, l'accélération et le ralenti de l'écriture aux moments les plus inattendus.

Et c'est réduire, certes, que de s'arrêter ici.

J'écris pour ne plus écrire.

A force d'accumuler les explications, les théories, nous découvrons, comme en creux, l'objet. Sans doute est-il nécessaire d'apporter des questions, des renouvellements; de tenter une réponse. Mais rien, de tout cela, sinon de miner la superstition, n'apporte l'idée juste. Nous allons, cherchant l'objet, à la dérive du langage.

Nous habitons le monde, sans pourtant l'habiter. Et c'est à cette façon de vivre, s'accentuant avec le vieillissement, l'étrange ouverture, certes, que l'interprétation de l'artiste.

Et nous souhaitons, justement, un arrêt.

yvan mornard

31
mai
1967

(Carte de meilleurs voeux
reçue de Gertrude Savard).

Es-tu encore de ce monde?
J'ai hâte
d'avoir de tes nouvelles.

J'espère toujours
que la famille Mornard
va venir à l'Expo.

Comment va ton goitre?

Succès dans tes examens.

Voeux sincères.

Gertrude.

1
juin
1967

(Rapports de lecture
remis à Michel Beaulieu,
Éditions ESTÉREL).

1.
FRANÇOIS LATRAVERSE,
La cloche à fromage.

Je suis favorable
à la publication de ce livre.

2.
GÉRARD ÉTIENNE,
Dialogue avec mon ombre.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

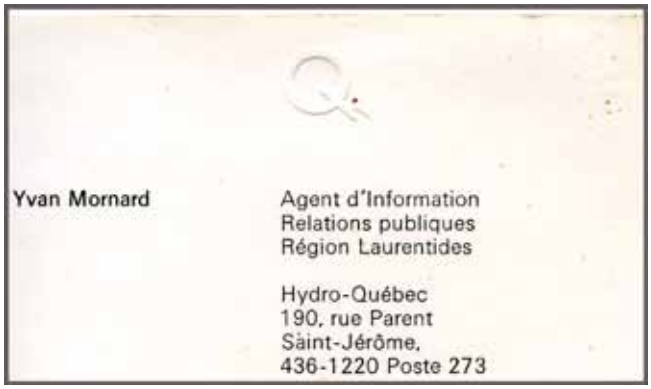
De la colle à mouches!
Gérard finira-t-il au *DE-VOIR*?

3.
EMMANUEL COCKE,
Brokendou.

Je m'abstiens
de porter un jugement.

Un besoin d'être corrigé.

Obtention d'un poste
de professionnel
à l'Hydro-Québec:
Agent d'information.



De gauche à droite, MM. Marcel Lapierre, René Therrien et Paul Talbot.

5
juin
1967

(Notes laissées
par Lise Bissonnette).

Il y a une belle salade
dans le réfrigérateur
pour le petit coco.

Salut, baisers, je reviens.

*

Mon beau petit coco
ta maîtresse t'a appelé:
Noëlla (hum...).

Elle demande
que tu la rappelles
à 737-7103.

Je t'arrache les yeux
si tu me trompes avec elle.

Baisers.

supplément d'entre/nous

RÉGION LAURENTIDES — ZONES OUEST, SUD

JUIN 1967

La nuit porte conseil

Du gauche à droite, Roger Ladouceur, Lucien Kinsbury et Bernard Deslauriers. Assis à son bureau, M. Grey, chef opérateur de la sous-station de la rue Legault à Saint-Jérôme.

Quatre, seize, vingt-deux ans de service sur les quarante au total 42 années passées à suivre l'aiguille des compteurs et celle plus rassurante de l'horloge. Un espace réduit, des téléphones toujours en alerte, des alarmes énormes qui peuvent d'un seul coup transformer le silence de la nuit en un enfer insupportable. C'est la vie de Roger Ladouceur, Lucien Kinsbury et Bernard Deslauriers de la sous-station Legault à St-Jérôme. Mais il y a parfois des moments de répit où, seul dans la nuit, on plus de lire "l'électricité pratique", ou autre chose du même calibre, l'on jette un petit coup d'oeil sur Playboy.

— Il y a des moments où on aimerait travailler ailleurs...

C'est lancé sur un ton faussement bourru, en même temps qu'un sourire légèrement cynique, mais déjà prêt à répondre à la prochaine question que nous allons poser sur les conditions du travail de nuit dans une sous-station. On écrit, on relève les données des compteurs, on répond au téléphone : "non, madame, nous ne sommes pas chargés de remplacer les ampoules électriques dans les cabines téléphoniques", on se lève, on s'assied, on fait virevolter sa chaise, on dépense une énergie précieuse pour permettre à un inconnu d'allumer une lumière à des milles et des milles plus loin.

— On se sent un peu à part . . .

Mais il faut que quelqu'un se sacrifie pour que l'immense marée électrique continue d'atteindre les maisons, d'alimenter les industries, d'éclairer les rues. Il arrive souvent que l'on s'ennuie malgré les distractions que donne le haut voltage, et celles plus mielleuses venant des "bunnies" de Maître Hefner. L'on mange à des heures anormales, seul dans le bureau, après avoir joué rapidement les Johann Benoit dans la cuisine du poste ; et l'on se prend même pour Voltaire, quelques fois, en réfléchissant profondément sur la condition humaine en face des machines.

La plupart du temps, la nuit est sans "histoires". Les circuits transportent sans encombre leur décharge vers les points névralgiques. Le travail est simple, une sorte de routine qui permet des heures de repos, de lectures, de réflexions. Mais il arrive que l'épouse donne les signes d'une réaction violente. Cette vie normale, organisée selon les moeurs de la société, avec ses heures d'intimité et ses rencontres d'amis, tout cela, lorsque le maître est de service, lui est interdit. "Parfois, c'est détestable mon métier : elle trouve ça désastreux. Elle répète que le plus beau de sa vie s'envole".

Mais en temps d'orage ou de tempête de neige, c'est l'encombrement. Les lignes se tendent, claquent pour un rien. On risque à tout moment de "perdre" la station. M. Grey, chef opérateur de la sous-station, malgré ses 38 ans de service, se fait réveiller avec les autres employés au beau milieu de la nuit, et s'empresse de venir à la station. Les alarmes se font assourdissantes, on répond au téléphone, les clients interrogent, se plaignent, se font impatients. Peu à peu, tout rentre dans l'ordre, tout retourne au silence.

L'urgence, la perte d'un réseau, vient parfois d'un fait plutôt cocasse. Une histoire court dans les postes affirmant qu'une panne est parfois due à la présence d'un animal. Ce fait, ou cette légende, déclare qu'il y eut, dans un poste du Québec, une panne dont les causes restèrent inconnues. Mais peu de temps après, on découvrit un chat électrocuté sur un transformateur. On en conclut que le chat avait sans doute causé un court-circuit en touchant simultanément à la ligne et au transformateur.

La vie des hommes de station reste donc une vie bien particulière, transportant avec elle ses rires, ses réflexions, ses histoires et ses légendes : on y mange sous le haut voltage, on y lit, pense et rêve, discrètement, continuellement, dans le seul but que "la lumière soit".

Yvan MORNARD

14 juin 1967

(Lettre reçue
de Marcel Saint-Pierre).

Vallée des Bois.

Cher Yvan,

La présente sera,
par ce qu'elle constitue,
l'aveu du retard apporté
à t'écrire.
En effet, cette dernière n'a
que trop tardé à te parvenir
et à lancer quelques bruits
de sonde.
Pour m'en excuser auprès
de toi, je te prie de croire que
le mot de la fin n'est pas près
d'arriver et que le vin n'est
pas tiré puisque la fin n'en
finit plus de vouloir tout dire.
À vrai dire, on est ici pour
travailler, c'est donc dire,
bien sûr, pour écrire et écrire
encore un peu plus.
Mais pour tout dire,
ça marche plus ou moins,
plus ou prou.
Peut-être, qu'au fond, ça va
pas mal bien, mais
nous ne sommes pas encore
parvenus au point où
l'horaire serait sacré têtu.
Nous escomptons toutefois
y parvenir sous peu.
Entre-temps, la chose que
je répète le plus souvent
depuis que nous sommes ici,
c'est: le peu de temps
à perdre.

Cher Yvan,

ICI, C'EST L'URGENCE MÊME

De toute manière, on passe
notre temps à travailler
ou à essayer de le faire.
Dans l'état présent,
c'est du pareil au même.
Mais c'est d'autant plus
difficile que c'est l'urgence
même qui se veut telle.

ICI,
C'EST L'URGENCE
MEME.

Tout passe si vite ici,
qu'on ne sait jamais d'où
part quelque chose dont
on ne sait rien ni par où
ni par quoi on commence.
Tout passe: c'est cela qui est
terrible, effrayant...

Si ces mots s'écrivent ou
commencent tout seul, c'est
signe du temps qui court.
Et si l'écriture, qui suit,
est immédiate et facile, c'est
pour mieux nous rappeler
à toi.

(Ah! Puashsses!
"toute écriture
est de la cochonnerie"
ARTAUD)

Ainsi nous sommes arrivés
ici, il y a de cela déjà
quelques temps et
nous ne savons pas encore
exactement où nous sommes.

Ici, c'est évidemment
la Vallée des Bois, mais il
n'y a pas à proprement parler
de vallée ni de val.
A tout point de vue, ici, c'est
le bric-à-brac de la forêt
végétale ou autre.
Mais c'est aussi
"ce bordel de pays".

La preuve, la voici:
nous sommes arrivés ici
en plein hiver.
En fait, l'hiver était partout:
la neige, les glaces, etc.
Nous avons assisté
à la fonte de tout cela, puis
à l'apparition de ce qu'on
appelle encore quelquefois
des moustiques.
Toutes les sortes de toutes
les espèces y ont passé
et y passent encore.
Les fourmillements
ne cessent de nous envahir.

D'ailleurs, ici, le paysage
ne cesse de nous envahir.
DEHORS EST PARTOUT.
Il a fait beau, il a fait mau-
vais, il a plu, il a grêlé, il a
neigé,
il a fait soleil, il a fait chaud
et froid.
Mais depuis quelques temps
la pluie n'a de cesse
de tomber.
La preuve: l'encre n'a jamais
coulé aussi abondamment.

Ici, la nature, comme
disaient les romantiques,
a pris de plus en plus
d'importance sur nous.
De fait, elle en a jamais eu
autant pour nous.
Le paysage a pris
toute la place.
On est ici comme deux
paysagistes "anglais".
C'est peu dire.
C'est aussi peu dire
que d'écrire
qu'ON SE COUCHE AVEC
LE SOLEIL en pleine face
et la lune - excuse
le contraste, mais il s'impose
- au derrière.

A propos!
Qu'advient-il de toi,
qu'advient-il de SEXUS?

Ta revue est-elle déjà parue?
Si tel est le cas, j'aimerais
bien en avoir un exemplaire
et t'en entendre parler
un peu.
Mais si elle n'est pas encore
publiée, j'apprécierais
beaucoup les quelques
renseignements
dont tu voudrais bien
me faire parvenir
par courrier tournant.
J'aimerais bien savoir
ce qui se passe de ton côté,
de l'autre bord, comme on
dit.

On aimerait beaucoup
recevoir de temps à autre
des nouvelles de toi
et de Lise Bissonnette.
On a pas beaucoup de prose
à lire ici.

Cependant, le peu que
j'avais me permet d'affirmer
catégoriquement que rien
de tout cela ne vaut
ce que tu as fait jusqu'ici,
du moins dans ce que j'ai lu.
Yvan, tu devrais publier.
Ca presse: tu devrais envoyer
ton manuscrit
au Seuil, chez Gallimard,
aux Éditions de Minuit,
à l'Estérel, où tu voudras,
n'importe où s'il le faut.
Qu'attends-tu?
Le temps presse.
Le temps dévore le temps.

Pour ma part, je prépare
actuellement pour Estérel:
un Jean-Aubert Loranger.
Il s'agit de la publication des
Oeuvres du dit bonhomme,
accompagnée de textes
inédits que je ne cesse
de rassembler et d'une étude,
la plus exhaustive possible
portant sur l'oeuvre,
l'importance et l'influence
de Loranger.
Entre autre, je prépare aussi
DÉSERTS.
Ca va bon train cela.
Au fait, j'en ai publié
quelques-uns dernièrement,
j'aimerais bien savoir
ce que tu en penses.
J'écris aussi un autre texte
dont je te reparlerai sûrement
plus tard, qui se nomme
D'ABORD.
Là, je mets en application
l'état actuel de ma méthode
et de ce que j'appelle la seule
écriture encore possible.
Celle qui met fin au discours.

A part cela, l'après-midi,
je dessine, je peins et bientôt
pourrai faire de la sculpture.
J'ai ramassé un peu partout
aux alentours toute la
ferraille que j'ai pu trouver.
Il ne me manque plus
que la brique et le fanal (sic).
Tous les soirs je lis et,
en même temps,
je rédige une étude
(Dialectique #1 - 2 -3 - etc.)
sur la poésie de Giguère.
Au fait!

Au feu!

J'oubliais; si la chose
t'intéresse toutefois,
tu pourrais peut-être préparer
quelque chose
pour le numéro Giguère que
l'on prépare pour la rentrée.
Si tel était le cas, je te prie de
croire que je serais empressé
de te donner
tous les renseignements que
tu es en droit d'attendre.
Je suis en charge
de ce numéro spécial
et j'espère qu'il sera aussi
complet que possible.

Dans un même ordre d'idée,
le deuxième numéro de 2001
n'est pas encore paru
je crois, qu'est-ce qui arrive,
qu'est-ce qui se passe.

J'ai très hâte de voir
ce numéro là, peut-être
encore plus que SEXUS.
A propos de cette dernière,
j'ai en vue un sujet de
prédilection: avant de partir,
j'ai eu la chance de visiter
le pavillon de la France
à l'Expo. et d'avoir vu
sur le toit de ce dernier
les incroyables grignotteu-
ses-métalliques-de-sexes-en-
carton-pâte-féminin.
C'est incroyable.
C'est provoquant
dans les cinq sens du mot.
Je pourrais en mettre du jus
sur cette affaire-là.
La grande muse, la Grande
Juteuse Universelle,
ne saurait me faire défaut
en écrivant sur Tinguely et
Micky de Saint-Phale...(sic).

J'espère que Jasmin n'a pas
sauté sur le sujet et qu'on
me permettra de coucher sur
le papier ce qui me reste à
faire: mon papier.

Je ne saurais y manquer,
pour ma part.

J'ai fait dernièrement une
commande de livre à Paris et
j'ai pris soin de m'informer
et de parler pour toi.
Tu vois, je ne t'ai pas oublié.

J'ai le don de ne jamais rien
promettre, mais de toujours
tenir mes promesses,
comme dit
le père Tranquille.
Sans détour, voilà donc
l'adresse:
GUY BOUSSAC
(LIBRAIRE),
46 Rue de BABYLONE,
PARIS 7.
Tu peux commander tout
ce que tu veux dans le livre
français ou européen.
Y a pas de gêne.
Il suffit de le payer le plus
rapidement possible
dès que tu reçois les livres et
de bien indiquer, quand
tu commandes, le nom de
l'auteur, l'éditeur et l'année
de parution si possible.
C'est très important.
Sans cela,
il ne se dérange même pas.

Avant de te quitter,
France Théoret
me te ta-ta fait dire
BONJOUR.
Salut donc à toi, Yvan,
puisque tu es, puisque tu
passes comme nous, puisque
tout passe en fin de compte.

Ah oui!
Le mot de la fin.
Il ne saurait tarder.
C'est... Je te prie donc de me
- nous - croire vôtre, etc...

Amicalement,

EN TOUTE LETTRE

Marcel Saint-Pierre

C.P. 683,
Val d'Or,
Abitibi-Ouest.

1er P.S.
Je serai à Montréal d'ici
quinze jours, ce sera pour
peu de temps, mais j'espère
pouvoir te rencontrer
et parler un peu avec toi.
J'aimerais aussi pouvoir
t'emprunter ton manuscrit
désormais intitulé ***Variables***.
Je pourrais le lire
attentivement cet été et te
communiquer par écrit mes
impressions ou remarques.
La pensée ne peut venir
autrement que par les mots.

2ième P.S.
J'espère toutefois que
la présente recevra un écho
ou, du moins, une suite.

En juin: le premier numéro de 'Sexus'...

La France a "Lui" et "Plexus". Les Etats-Unis ont "Cavalier" et "Playboy". A compter du mois de juin, le Québec aura "Sexus".

"Sexus" : notre première revue érotique... intelligente. Elle sera rédigée par des jeunes écrivains dans la vingtaine, avec, à leur tête, le poète et critique Yvan Mornard (ex-directeur du "Nouveau cahier des arts et des lettres" du QUARTIER LATIN). De temps à autre, des collaborateurs prestigieux (pour le premier numéro : Claude Jasmin) viendront s'ajouter aux rédacteurs réguliers. Dans l'esprit de ses fondateurs, il n'y aura pas de tabous, pas de limites pour "Sexus". Les sujets les plus étonnants (et forcément les plus variés) y seront abordés sous l'angle de la sexualité (par exemple, il ne faudra pas s'étonner d'y lire une analyse des thèmes sexuels dans "L'Avalée des avalés" de Réjean Ducharme).

Le premier numéro paraîtra en juin. Comme prévu.

R. P.

0320-268

ns la Cour Supérieure pour la Province de Québec

DISTRICT DE MONTREAL

Vol. 1-R.P.S.

Province de QUEBEC $ 0.50 TIMBRE DE LOI – LAW STAMP

Je soussigné, député-protonotaire de la Cour Supérieure de la province de Québec, pour le district de Montréal, certifie, par les présentes, que le 5 avril 1967 M. ons. Yvan Mornard, directeur d'une publication, de la Cité de Montréal, ----a---- déposé, au bureau du protonotaire de la dite Cour Supérieure, une déclaration attestant qu' il fait---- affaires, à Montréal, sous le nom de " S E X U S "

Montréal, le 5 avril 19 67

Député-protonotaire.

COUR SUPÉRIEURE MONTREAL SUPERIOR COURT

imprimerie yamaska inc.

Ste-Rosalie, Qué.
Le 13 juin, 1967

M. Yvan Mornard,
A/S Revue Sexus

Chez Monsieur,

Nous avons le plaisir de vous soumettre notre devis concernant l'impression de la revue Sexus.

Nous vous prions de bien vouloir prendre note des différents détails techniques se rattachant à ce travail.

PAPIER INTERIEUR :- Papier de qualité Empaco Offset blanc mats, 120 M. Impression par procédé lithographique en une couleur.

PAPIER COUVERTURE :- Papier de qualité Tercover blanc .010. Impression par procédé lithographique en deux couleurs sur les pages couverture 1 et 4. Impression sur un seul côté de la feuille. La couverture est montée d'après la maquette soumise.

COMPOSITION :- Les textes sont montés dans les familles de caractères de votre choix.
Largeur typographique de la composition 16 picas.
Hauteur typographique " " 37 picas.

La composition est basée sur 55 pages de composition et 25 pages de photographies.

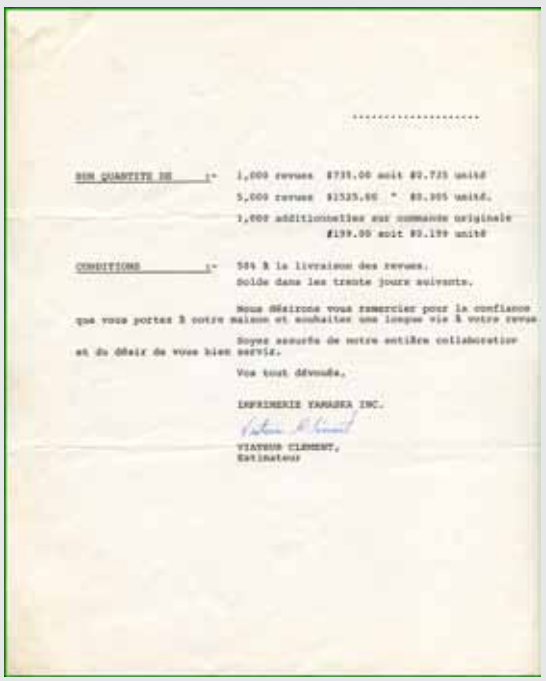
EPREUVES :- Deux jeux en placards.
Deux jeux après mise en page.
Un bleu final.

IMPRESSION :- La revue est complètement imprimée d'après le procédé lithographique.

RELIURE :- La revue comprend 5 cahiers de 16 pages. Ces cahiers sont assemblés et reliés d'après le procédé Perfect Binding.
Format final du volume après ébarbage: 8½" x 8".

Les revues sont emballées et expédiées F.A.B. à Mtl.

do 2304



.....

BON QUANTITE DE :- 1,000 revues $735.00 soit $0.735 unité
5,000 revues $1525.00 " $0.305 unité.
1,000 additionnelles sur commande originale $199.00 soit $0.199 unité

CONDITIONS :- 50% à la livraison des revues.
Solde dans les trente jours suivants.

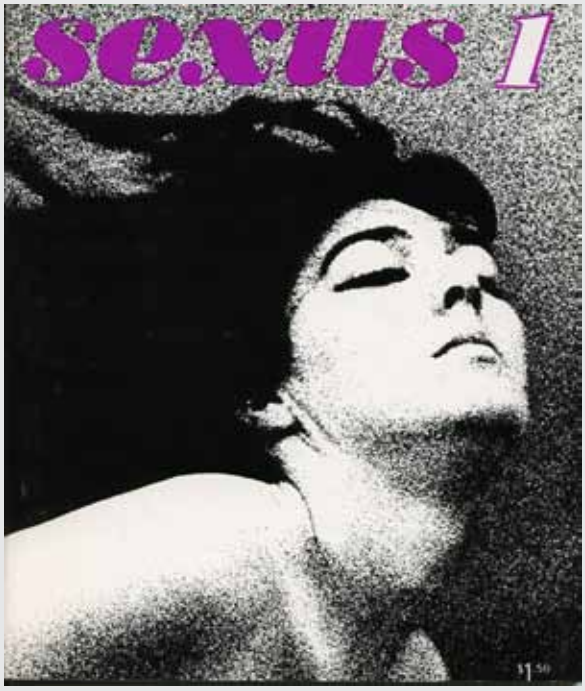
Nous désirons vous remercier pour la confiance que vous portez à notre maison et souhaitons une longue vie à votre revue.

Soyez assurés de notre entière collaboration et du désir de vous bien servir.

Vos tout dévoués,

IMPRIMERIE YAMASKA INC.

VIATEUR CLEMENT,
Estimateur



1 juillet 1967

Les mots ne viennent plus.
Ils viennent par éclats brefs
dans les chansons
de Dylan ou de Barbara.
Le sentiment ne vient plus.
J'ai le sentiment des autres,
et l'art n'y tient pas.

J'aurais voulu former
une mélancolie.
J'aurais aimé
ne jamais devoir vivre
de la mélancolie d'un autre.
J'aurais voulu écrire
avec lyrisme: je m'exclame,
je me répugne, j'enchaîne
donc avec le journalisme
pour finalement
n'écrire que dans SEXUS.
Car les mots ne viennent
plus que pour une certaine
mise en disposition d'autrui.
Les ballerines portent
en effet l'uniforme et
prennent plaisir à parader
ainsi froides, mécaniques,
certaines d'être elles-mêmes
le stratège.

Car: je suis lourdement
moi-même un stratège.

29 juillet 1967

DE QUELQUES FAITS.

SEXUS, première parution,
vient d'arriver en trois cents
exemplaires.
Lundi prochain les sept cents
autres devraient être là.
Nous avons distribué
157 exemplaires en librairie.
La balance sera vendue
par des amis.
S'ils en vendent trois, ils en
gardent deux gratuitement.
Soit 40% de commission
offerte d'une façon moins
directe et, semble-t-il, plus
alléchante.

D'UN PRINCIPE.

A.

Une nouvelle façon de parler
doit être développée.
Donc l'imagerie de *SEXUS*
passera de 25 pages à 40.
Le panel sur l'avortement
qui laisse tous et chacun
mourir d'ennui, doit changer
de forme.
C'est principalement l'image
qui entraîne
des transformations sociales:
elle parle à l'intellectuel
comme à l'illettré.
Nous devons tenter
un dialogue de moins en
moins imbu de préjugés de
classes, ou comme l'on dit
de "sérieux", de "littérature".
C'est d'abord
par le voyeurisme et
la masturbation que l'homme
"classique" se modernise.
La pornographie,
dans son sens réel,
avant toute autre image,
parle et sait directement
se faire entendre.
Peu de gens lisent une étude,
mais tous se plaisent
à la "voir".
Notre but n'est pas d'obliger
les gens à vivre
"d'étude et d'eau fraîche",
mais bien de les amener
à "voir" leur propre désir.

B.

La caricature ne peut avoir
d'importance si elle n'est
qu'un trait d'esprit.
La guérilla doit porter
si possible dans la maison
de l'illettré aussi bien que
dans celle du docteur ès
quelques mille et une choses.

L'on rira, non dans le pur
abstrait, mais d'un fait pré-
cis, bousculant
si possible l'habilité
de certains à monter dans
l'échelle de la vertu comme
d'autres jadis prétendaient
descendre des dieux.

Il faut donner au public
le matériel masturbatoire
indispensable à sa culture,
à la culture de la femme
autant qu'à celle
de l'homme.

31 juillet 1967

La majorité
des collaborateurs se sont
réunis, ont bu, ont discuté
lors de la réunion libre
de samedi dernier.
Yves-Gabriel Brunet nous
a donné un demi strip-tease
au rire général, sous prétexte
de passer le “test” de beauté
tel qu’institué
pour les modèles masculins
qui posent nus pour *SEXUS*.
Cathia (Lucille, femme
de Michel Saint-Jean), ayant
servie de modèle féminin
pour le premier numéro, a
jugé, avec Lise Bissonnette,
que Brunet ne pouvait
remplir la fonction.
Le Comité des femmes
pour évaluer la beauté mâle
est fondé.

Au petit matin, nous sommes
partis, Lise Bissonnette et
France Hubert sa vieille
amie, pour Saint-Marc
sur Richelieu, où
Michel Saint-Jean et Cathia
ont loué un chalet pour l’été.
Ils sont agréables à vivre;
Cathia porte à merveille
le bikini et aime à plaisanter
autant qu’à être
“paresseuse”; Michel ne
cesse de discuter de *SEXUS*.
Son obsession aide
à continuer notre commun et
quasi insensé projet.

Un drôle, André Lespérance,
parent des Lespérance
de l’imprimerie Judiciaire et
de la Maison de distribution
Populaire, nous a tenu mille
inconséquences sur la revue.
Rien n’y est bon.
Sauf en ce qui concerne
certains détails techniques
touchant l’amélioration
des photographies,
il n’a fait que le “beau”
devant sa prétendue
“expérience des revues”.

À une attaque de sa part
voulant qu’on investisse
quelques milliers de dollars
dans la publicité,
Michel nous a comparés
à des Viêt-Congs combattant
les Américains
par des moyens de fortune.
Et les moyens de Playboy
ne peuvent évidemment
être nôtres.
Nous devons pourtant,
à tout prix, aller plus loin
que Hefner,
dont la philosophie est déjà
dépassée
par la nouvelle génération, et
cela avec les moyens
dont nous disposons,
par principe, par conviction,
nous obligeant à jouer
de témérité contre la fortune
des anciens.

12 août 1967

Les incidents
se multiplient contre nous.
Nous nous sommes
tout d’abord frappés
à l’impossibilité de couvrir
la région métropolitaine et
d’autant plus que les dépôts
se déconcentraient
en s’éloignant
du centre de Montréal.
Certains dépositaires allèrent
jusqu’à nous refuser
l’accès de leur kiosque pour
la raison qu’il y avait déjà
suffisamment de revues.
Nous avons décidé
de recourir
à un distributeur officiel.

Mais la lenteur
des DISTRIBUTIONS
POPULAIRES
nous laisse craindre l’entrée
des comptes d’imprimeur.
Plusieurs choses devraient
être pour le moins
améliorées.

Mais, samedi dernier,
Henri Quintal téléphona et
demanda à me rencontrer
à son bureau.
Sa nouvelle lubie:
l’AGENCE
DE DISTRIBUTION
INTER-MONDE, société
enregistrée au nom de
sa femme pour lui permettre
d’agir à sa façon lors
de la faillite imminente des
ÉDITIONS DU BÉLIER.
Et voilà que la façon
devait se présenter.
L’imprimerie Yamaska,
qui a imprimé *SEXUS*,
vient de déclarer faillite.
Et il m’a été dit que la dette
des ÉDITIONS DU BÉLIER
en est la cause principale.

En d’autres mots, *SEXUS*
connaît un bilan de quatre
mille quatre cents volumes
inachevés, l’interdiction
de sortie des négatifs et des
plaques, et tout cela à cause
de l’offre de “payer comp-
tant l’imprimeur dans les
trente jours suivant l’arrivée
de la facture”
qui n’a pu être respectée
par la maison de distribution
de monsieur Quintal.
Oui monsieur Quintal devra
maintenant savoir ce que
c’est que de payer comptant.

SEXUS
exploitera son dernier
souffle.

(Autre texte
paru dans *SEXUS* 1).

QUAND L'HABIT
NE FAIT PLUS LE MOINE.

Des centaines de pieds
de tissu brut, vendus à
quelques "dandys" en moins
de quelques mois: soit une
infinité de costumes passant
par toutes les possibilités
du prisme.
Les québécois à qui la mode
est chère, et les visiteurs
pourront se satisfaire
à la boutique BESSIE'S,
rue de la Montagne, où le
propriétaire, Marty Garelick,
a ouvert l'une des seules
boutiques d'avant-garde
en lingerie masculine
au Québec.

Si les hommes d'hier et
d'aujourd'hui sont
en définitive les mêmes,
ceux qui portent de l'avant
la civilisation,
il n'en demeure pas moins
que la mode est l'expression
d'une époque,
de sa technique,
de sa philosophie et tient lieu
finalement de projection.
On modelait l'homme en
série: l'individu maintenant
se singularise.

C'est ainsi que le MALE
BOX, chez BESSIE'S,
effectue cette année
un brusque retour en arrière,
et que ses inventions
de formes, de couleurs et
d'assemblages ressemblent
moins à une révolution
qu'à un centenaire.
L'homme d'aujourd'hui
est ainsi fait.
Il craint l'avenir à ce point
qu'il se rabat sur un présent
dont la principale originalité
est de ressembler au passé.
Pierre Cardin, se portant
contre cet état de choses,
présentait une collection
de prêt-à-porter dont
la durabilité du tissu
rivalisait avec l'aspect
fonctionnel.
Ce fut un échec.
Aujourd'hui, le succès
va d'emblée à la mascarade.
Le tissu et l'assemblage
doivent se conformer à une
sorte de révolution, élégante
et symbolique,
dont la principale valeur est
d'insister sur l'apparence.
Certes, si l'on peut expliquer
la mode romaine par une
certaine passion du sport et
de la liberté des moeurs,
si elle ne faisait qu'afficher,
au dix-huitième siècle,
la futilité et l'élaboration
des classes, l'atome,
cet automne, nous ramènera
à Bismarck!
Plutôt que de se vêtir contre
les retombées de l'atome,
les hommes, principalement
les jeunes, s'habilleront et
"joueront aux soldats".

On crut un moment
que les femmes avaient pris
à tout jamais le monopole
des couleurs,
des transformations.
L'homme, aujourd'hui,
rivalise d'ingéniosité.
Il ne sort que coiffé, presque
poudré, et la société
le passionne si les femmes
se retournent sur lui.
L'originalité est en passe
de compenser
la perte de l'autorité.
La nouvelle apparence,
prédite par des couturiers
prévoyant la compétition
d'égal à égal entre les deux
sexes, passera bientôt dans
les chaînes des super-ateliers
de confection.
Le pantalon se resserre,
le sexe y prend un cachet
inespéré.
La femme n'est plus seule
dans la course à la beauté.
Sur qui se retournera-t-on?
Certaines femmes se refusent
à ce nouveau jeu.
L'homme à la mode devient
pour elles un efféminé,
voire un homosexuel.
C'est oublier que si la
femme a pris une part de sa
place
au travail, il le lui rend bien
en prenant une part
de son charme.

L'homme, par la mode, tâche
de se faire reconnaître.
Hier, il commandait
aux femmes, et certains
habits lui étaient réservés.
La femme se les appropria.
L'homme lui répondit en
se souciant désespérément
de son propre corps.
L'un et l'autre
se rapprochent
en pensant s'opposer.

15 août 1967

Nous,
les pseudo-intellectuels,
souffrons tous
de la même maladie.
C'est la seule chose
peut-être que nous aimions
avoir en commun.
Nous adorons
être pleins de bibites.
Nous adorons parler durant
des heures pour le seul
plaisir de phraséologuer
devant dix autres
phraséologues.
Nous avons toujours quelque
chose à dire.
Il nous faut toujours aussi
vingt pages pour ne rien dire.

Mais j'ai découvert
des picturalistes.
Et c'est bien étrange
de découvrir que ce que
j'ai à dire se limite à très peu
de choses sous un dessin
fait par un picturaliste et
que ce très peu de choses dit
beaucoup plus que ce que
j'ai à dire sans lui.

17 août 1967

(Lettre reçue
du Consulat de Belgique
à Montréal).

Monsieur,

Le 16 novembre 1966, j'ai
transmis aux autorités belges
compétentes votre demande
tardive de dispense
du service militaire
en temps de paix.
Comme je n'ai plus reçu de
nouvelles à ce sujet depuis
cette date et vu l'approche
de la période des examens
médicaux pour aptitude
physique au service militaire,
je vous prie de vouloir bien
me faire savoir (en appelant
le No 866-8678) si vous
auriez, vous-même, reçu un
avis du Conseil de Milice.
Veuillez agréer, Monsieur,
l'assurance de ma considéra-
tion distinguée.

J. Servais,
Chancelier

25 août 1967

Seul à cette étape (riant saoul
à la musique) et de combien
d'étapes l'initiateur.
Me berçant (narcisse
au besoin constant de mettre
- et de plus de moi-même -
ma photographie décuplée
sur les murs de cent et deux
villes exactement) et dans
la musique dansant asexué
sinon:
par honneur mes adorables.
Me voici camarades
(et pourquoi ne serais-je pas
digne d'être franc) digne
de votre mauvais sentiment.
GREAT!
GREAT INDEED!
La seule chose qui soit aussi
grande que d'être
(pour un narcisse) décuplé
sur les murs de cent et deux
villes exactement.
Car soyez-en
plus qu'assurés: je n'aime
vraiment que cela.

26 août 1967

(Carte postale reçue
de Jean-Pierre Dumont).

Washington.

Yvan Mornard
et Lise Bissonnette.

Salut coco!
Salut cocotte!
Ferai probablement parvenir
un texte à SEXUS INC.
sur un "gorgeous party"
en plein air à N.Y.C.
très personnel mais peut-être
intéressant à mon humble
avis...
Doit rencontrer timothy
au début sept.
Hippies est aussi dans le sac.
Embrassez Luc Latour
pour moi...

Jean-Pierre

3 septembre 1967

J'aime Lise Bissonnette.
Et pourtant elle me trompe régulièrement
avec un quinquagénaire,
allant jusqu'aux plus cruels
mensonges pour me laisser
croire en son amour
envers moi.
C'est une attirance terrible,
un certain Tony Lesieur
parait-il, homme respectable
et haut placé dans la faculté
des Sciences de l'éducation
où elle travaille pour l'été
et étudie durant l'année.
Encore un an à se revoir;
encore un an
de ce magnétisme.

Elle est supposément partie
pour Maniwaki avec
sa vieille amie France
Hubert qui, hélas, est bel et
bien demeurée à Montréal
pour la fin de semaine, cette
longue fin de semaine hélas.
Car je l'aime.
Mais j'ai un peu, oui
beaucoup, besoin de ne pas
toujours remettre à plus tard
nos fins de semaine,
car je l'aime et j'ai besoin de
lui parler oui si banalement
hélas si banalement.
Car je l'aime, mais je pense
maintenant qu'elle n'a que
vingt-et-un ans, oui toute
sa jeunesse bien comptée.

Et moi je l'aime, mais
je ne peux pas l'emmener
loin, en voyage, dans une
aventure fastueuse, loin,
très loin, comme lui avec
elle, comme elle a tant
besoin.

Que faire maintenant
que France a tout avoué,
a tout confirmé
ce que je savais déjà.
- Elle t'aime encore, elle
t'aime trop...

Oui trop, éperdument le goût
du nouveau, après avoir été
aimée durant quatre si longs
mois bien moins que
ces "coups durs aux grands
plâtres blêmes et faussement
vierges de l'hypocrisie",
bien moins que "cette revue
spécialisée (qui) est peut-être
une bénédiction du ciel pour
réunir sous une même
bannière tous ceux
qui partagent dans
la fraternité la même foi et le
même amour!", bien moins
que le *SEXUS* qu'a vu Rioux
dans Sept-Jours.

C'est maintenant le moment
de verser mon dû de plaisir
à mon amour.
C'est maintenant qu'il faut
préparer le grand départ.

Mais le carrefour est obscur
et plusieurs routes viennent
y réclamer leur dû, beaucoup
plus que je ne peux donner
à la fois, trop peut-être,
mais toujours avec justice,
réclamant ce qui leur est dû.
Le navire menace
de couler à pic.
C'est maintenant
qu'il faut larguer.

Car je l'aime, oui.

Et c'est bien d'amour
dont il s'agit là.
De cet amour tout à fait
irrévérencieux que l'on
prône et pratique sous
le regard vigilant des dieux
de la tribu qui pourtant
donnèrent
de l'amour une définition
totalement opposée.
Car "l'amour", c'est
à répéter, n'est rien de moins
que le haut contraste d'une
attitude plus révérencieuse.

Ils sont donc partis
en voyage à Atlantic City,
sur le sable où il ferait bon
d'entendre l'océan venir
s'éteindre s'il n'y avait là
tant de poissons morts
pourrissant déjà dans leur
emballage de papier
monnaie.

Mais "l'amour" n'est
qu'une mauvaise passe,
indépendamment
de cette aventure.
La seule morale
d'importance demeurera une
certaine fermeté devant
l'attitude générale,
la décomposition ordinaire
du matériel
dès qu'on en abandonne
l'utilisation.
L'attitude de Lise Bisson-
nette ne devant aucunement
nous émouvoir davantage
que celle de tant d'autres
personnes de notre
connaissance, et dont
la principale occupation
consiste à se chercher
une occupation sans vouloir
vraiment s'en trouver une.
Car c'est depuis l'échec
du journal Jeune-Québec,
en février dernier, et depuis
l'abandon forcé de son poste
de rédactrice en chef,
une désorganisation totale
d'elle-même, un abandon
de l'action, l'expérience
pour elle, après tant d'années
ininterrompues de travail,
de cette nonchalance
courante qui consiste
à rechercher l'aventure, et
légèrement plus qu'il n'est
permis pour bien vivre,
au dépens de la société qui
continu ou commence
quant à elle sa production.

7 septembre 1967

Cette aventure d'un vieillard
qui adore baiser sur le tard et
de cette jeune fille qui se doit
de passer une phase encore
inexploitée de sa vie
n'a rien de déplacé.
D'autant plus
qu'il ressemble à son père
et qu'elle peut finalement
résoudre son inceste.

Mais, quant à moi,
le problème se posant à un
autre niveau, et d'autant plus
que j'ai d'abord et peut-être
uniquement apprécié en elle
l'exigence qu'elle avait
de me transformer
de poète paresseux
en homme d'action, ambition
que j'ai longtemps contestée
tant Lise semblait n'aimer
en moi qu'une image à venir
et qui ne venait pas, donc il
est dans mon rôle maintenant
de lui remettre l'argent
de sa bourse, et de lui rendre,
en toute justice, le déplaisir
que j'ai connu au début
de notre relation et qui venait
de ce qu'elle me voulait
plus dense que je ne l'étais.

Car c'est la plus respectable
influence d'une relation
- asexuée ou non - que de
mener les gens qui en font
partie à vouloir vivre autre
chose que "l'amour",
à vivre par eux-mêmes en
leur donnant le goût par
moment de venir vous
embrasser avec une passion
particulière.

C'est ce que
Lise Bissonnette
m'a apporté, beaucoup plus
que ce que je pouvais
attendre d'elle, puisqu'en
cela elle m'a aussi donné
le pouvoir de vivre
indépendamment d'elle.

Il faudra bien en revenir.
Je me détruis sous l'oeil
impartial de la reine.
Il faudra décidément mettre
de l'ordre dans le château.

Car la reine amoureuse
de moi n'adore à mon égal
que les voyages
- au coup de trois cents
dollars - et l'assurance
d'y vivre bien.
Et bêtement j'en ai perdu
le désir de tout.
Car la reine avait envahi le
château, chassant de surcroît
le chien qui jusqu'alors
suffisait au besoin de bruit
dans les couloirs du château.
Et la reine descend et
redescend l'escalier de pierre
montrant ainsi son sexe
en feu où sautent
les uns après les autres
deux chiens savants.
Mais cette fois, j'ai tellement
bu que j'entends mon chien
japper dans les couloirs
du château.

Mon chien s'en revient! mon
chien s'en revient traversant
victorieux mille combats,
il s'en revient
me tirer de ma torpeur.
J'entends son bruit dans les
couloirs sombres du château.
Son bruit descend et
redescend l'escalier de pierre
du château.
Déjà j'oublie ce que disait
la reine.
J'oublie que la reine
me trouve laid.
J'oublie que la reine
m'a terrorisé en m'obligeant
à tous ses caprices pour
la conserver dans le château.
Mais j'ai déjà
une autre princesse.
Une autre princesse s'en
vient! et je me sens renaître
à l'idée de son arrivée.
Oui mon chien s'en revient!
et je brûlerai le château afin
d'aller vivre avec mon chien.
Car j'irai vivre, oui,
avec la nouvelle princesse
qui s'en vient.
Et quel plaisir davantage
de dresser au matin
ma désillusion.

12 septembre 1967

(Lettre reçue
du Consulat général
de Belgique à Montréal).

Urgent.

Monsieur,
Comme vous n'avez pas
donné suite à ma lettre
du 17 août et le délai légal
en matière des examens
médicaux étant dépassé,
je vous prie de vouloir bien
prendre rendez-vous sans
retard avec le Dr. Maurice
LEROY (1384 est, rue Jean
Talon - Tél.: 274-5583).
Cet examen a pour seul but
de vous maintenir
dans une situation régulière
sur le plan de la milice et
le fait de le subir n'entraîne
aucune obligation de faire
votre service militaire.
Veuillez agréer, Monsieur,
l'assurance
de ma considération
distinguée.
J. Servais,
Chancelier

13 septembre 1967

1.
Notre grande erreur n'a pas
été de vivre ensemble.
Mais de nous attacher
l'un à l'autre au point
de créer le besoin - purement
psychologique - que
nous avons l'un de l'autre.
Alors que le concubinage ou
le mariage implique une base
économique dont il est tou-
jours plus ou moins gênant
de se déprendre,
l'attachement - qu'il soit
celui de deux fiancés séparés
par la distance et s'écrivant
des lettres enflammées ou
celui d'un couple fêtant
ses cinquante années de vie
commune - implique tant de
liens que l'enchevêtrement
qui en résulte laisse les êtres
impliqués dans une sorte
de désespoir devant la tâche
à accomplir.
D'où la douleur, les cris et
tout ce bataclan de dernière
heure.

2.
C'est donc l'amour
qu'il nous faut éviter.
Et rechercher les gens
qui nous plaisent et à qui
l'on plaît dans la mesure
où ce plaisir - sexuel et
psychologique - n'oblige
finalement pas notre liberté
à ne plus les quitter,
nous laissant au contraire
- si le besoin se présente -
les quitter
sans les trop fameuses
larmes d'Andromaque ou
d'Iseult aux bras blancs.

La plus grande révolution de
notre histoire semble en effet
indiquer que d'ici quelques
siècles disparaîtront,
au même titre,
et la guerre et l'amour.
En définitive la haine et
l'amour, la répulsion
et l'asservissement.
Car c'est finalement
la même chose et le langage
qui les caractérise manque
presque toujours d'atteindre
le langage.
Il caresse ou il insulte,
touchant immanquablement
le sentiment sans vraiment
laisser passer la raison.
D'où le besoin forcené
d'amour et de guerre - chose
existant pleinement quoique
l'on ait voulu dire -
des gens de peu de pensée.
Il n'est qu'à regarder deux
amoureux pour s'aperce-
voir que s'ils ont peut-être
quelque chose à se dire,
pratiquement
ils ne se disent rien.
Le langage devient l'attirail
de l'amitié et il n'est que de
regarder deux amis se parler
pour comprendre à quel
point l'amour autant que la
haine est muet sur l'essentiel
en autant que cet amour et
cette haine ne se doublent
pas d'amitié.

3.
C'est une nouvelle vague de
sagesse qui nous vient enfin.
Mais finalement semblable
à celle qui porta Bouddha,
Confusius, Jésus et Marx.
Comme quoi l'histoire ne
connaît que très peu de bons
moments, et que pour une
vie qui atteint une sagesse
elle doive attendre plusieurs
siècles avant de voir
redorer son blason.
Illusion suprême en effet
que notre histoire et d'autant
qu'elle n'a souvent atteint
qu'à ce qu'elle nomme
la réalité.
Mais c'est ainsi que nous
allons à travers nos diverses
mutations cherchant
à gauche et à droite la preuve
de l'inimportance
de la "juste mesure" et
d'autant que cette mesure
n'est plus souvent
qu'une démesure
du fait d'être basée sur une
autre de nos impuissances
à toucher le but.

15 septembre 1967

Ce mur qui menace
de succomber au temps,
quelle nécessité le retient
de sombrer.
La grange noircie
dérive paisible dans les
herbes rousses de la saison
avant que d'éclater
aux quatre vents de la mer -
dernier holocauste du temps
réel à l'irréalité de l'instant.

Nous nous sommes retrouvés
courants tous deux...

Et les derniers conquérants
font trembler nos empires
de béton
sur leur cheval de métal.

Violant nos filles et brisant
tout sur leur passage,
quelques-uns parmi eux
savent ouvrir une brèche
dans l'illusion.
Et c'est avec amour
que nos filles soudain
se laissent envahir.

26 septembre 1967

(Note laissée
à Lise Bissonnette).

Lise,

s.v.p. me laisser la maison
ce soir et jusqu'à je ne sais
quand
(te téléphonerai
chez France).

Pauline est à Montréal.
Allons et reviendrons
ce soir: Berthierville.

Lise,
26 septembre 1967
s.v.p. me laisser la
maison ce soir et jusqu'à
je ne sais quand (te tél
phonerai chez France),
Pauline est à Montréal. Allons
et reviendrons ce soir: Berthierville.
YM

27 septembre 1967

Elle est revenue!
Riante, curieuse,
éternellement fourbe
(avec elle-même):
Madame Raymond Michaud.

Pauline enfin de retour!
Avec quelle beauté rare
de tes oreillets comme deux
petites oreilles d'éléphant où
je fouille avec ma langue en
retenant le goût de sel marin.
Longuement.
Jusqu'à ce que tu donnes
les coups de pieds
de l'enfant qui menace
bientôt de naître ou encore
l'étirement du serf-volant
à la limite de la corde
maîtresse - le lapement
de ce lait que tu cherchais
sans le connaître.

29 septembre 1967

(Lettre
de Lise Bissonnette).

Ivan,

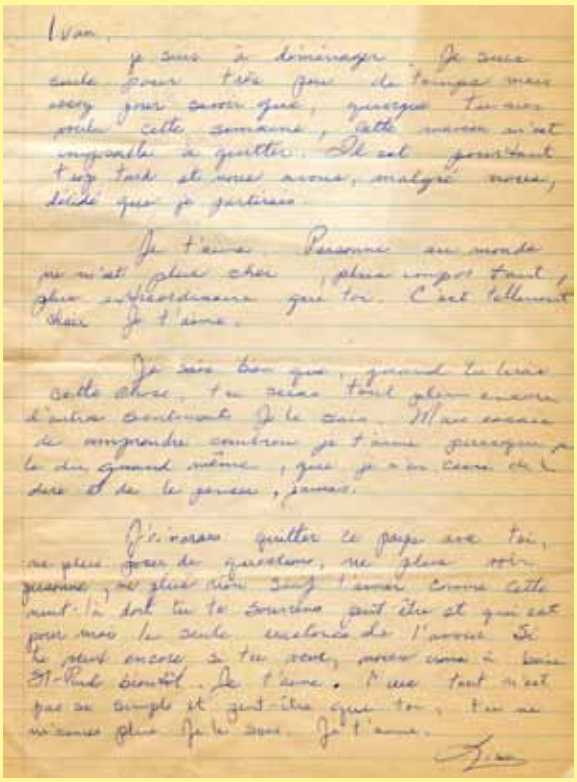
Je suis a déménager.
Je suis seule pour très peu de
temps mais assez pour savoir
que, quoique tu aies voulu
cette semaine,
cette maison
m'est impossible à quitter.
Il est pourtant trop tard et
nous avons, malgré nous,
décidé que je partirais.

Je t'aime.
Personne au monde ne m'est
plus cher, plus important,
plus extraordinaire que toi.
C'est tellement clair.
Je t'aime.

Je sais bien que,
quand tu liras cette chose,
tu seras tout plein encore
d'autres sentiments.
Je le sais.
Mais essaie de comprendre
combien je t'aime puisque
je le dis quand même,
que je n'ai cesse de le dire et
de le penser, jamais.

J'aimerais quitter ce pays
avec toi, ne plus poser
de questions, ne plus voir
personne, ne plus rien sauf
t'aimer comme cette nuit-là
dont tu te souviens peut-être
et qui est pour moi la seule
existence de l'amour.
Si tu veux encore, si tu veux,
nous irons à Baie St-Paul
bientôt.
Je t'aime.
Mais tout n'est pas si simple
et peut-être que toi,
tu ne m'aimes plus.
Je le sais.
Je t'aime.

Lise.


Ivan,

je suis à déménager. Je suis seule pour très peu de temps mais assez pour savoir que, quoique tu aies voulu cette semaine, cette maison m'est impossible à quitter. Il est pourtant trop tard et nous avons, malgré nous, décidé que je partirais.

Je t'aime. Personne au monde ne m'est plus cher, plus important, plus extraordinaire que toi. C'est tellement clair. Je t'aime.

Je sais bien que, quand tu liras cette chose, tu seras tout plein encore d'autres sentiments. Je le sais. Mais essaie de comprendre combien je t'aime puisque je le dis quand même, que je n'ai cesse de le dire et de le penser, jamais.

J'aimerais quitter ce pays avec toi, ne plus poser de questions, ne plus voir personne, ne plus rien sauf t'aimer comme cette nuit-là dont tu te souviens peut-être et qui est pour moi la seule existence de l'amour. Si tu veux encore, si tu veux, nous irons à Baie St-Paul bientôt. Je t'aime. Mais tout n'est pas si simple et peut-être que toi, tu ne m'aimes plus. Je le sais. Je t'aime.

Lise

30 septembre 1967

(Lettre non envoyée
à Pauline Maltais-Michaud).

Pauline, mon amour.

Seul désormais
dans cette maison
à demi-déserte
où les pas se prolongent
en un étrange écho...

Comme le temps peut être
terrible et beau en attendant
le jour où nous nous retrouverons à nouveau éblouis,
simplement éblouis,
parce que chaque jour
nous apporte un autre
éblouissement,
une même tendresse, celle
que nous avions à la gare de
La Malbaie ce matin-là, celle
de ton amour et du mien
mêlés à la douleur
qu'il fallait retenir
pour réussir à nous éloigner
vers des villes opposées.
Car je t'aime.
Car je t'aime.

Durant trois ans, nous avons
évité de nous en parler.
Ce qui nous attirait
l'un vers l'autre,
nous n'en parlions
qu'à demi-mot.

Nous couchions
ensemble, nous nous
promenions ensemble, nous
éprouvions un étrange besoin
de nous connaître. Mais nous
évitions l'éclatement, la joie
que nous savions terrible
de nous avouer notre
attachement, et la souffrance
quotidienne qui ressort
de notre séparation.

Nous y voici maintenant:
oui, je souffre
de notre éloignement,
de cette affreuse absence, et
pourtant c'est moi-même que
je retrouve en toi, et c'est
toi que tu retrouves en moi,
puisque c'est ensemble
dans notre séparation même
que nous retrouvons
l'un par l'autre ce dont
nous avions tant besoin.

Oui, ma petite bête,
ma petite fille aux tout petits
seins, mes petites oreilles
d'éléphant, c'est toi-même
que tu retrouves en moi, et
c'est moi-même
que je retrouve enfin en toi.

Nous avons soif
de nous-mêmes,
d'une certaine qualité
de nous-mêmes, et
c'est l'un par l'autre que
nous retrouvons l'élan
trop longtemps brimé par
ceux qui prétendent encore
nous aimer sans pourtant
éprouver ce que
nous éprouvons nous,
l'un pour l'autre.

Oui comme il serait bon
de nous retrouver encore.
Comme il serait bon de nous
caresser jusqu'à crier
de plaisir avant de nous endormir comme des enfants.
Comme il serait bon
de dormir ensemble et de
nous réveiller au matin en
nous répétant notre bonheur:
mon amour et ton amour.

2 octobre 1967

(Lettre envoyée
à Pauline Maltais-Michaud).

Pauline, comme le temps
peut être terrible et beau
en attendant le jour
où nous nous retrouverons
à nouveau éblouis,
simplement éblouis, parce
que chaque jour déjà nous
apporte une même tendresse,
celle que nous avions
à la gare de La Malbaie
ce matin-là, rappelle-toi,
celle de ton amour et du
mien mêlés à la douleur
qu'il fallait retenir
pour réussir à nous quitter.

Durant trois ans, ce qui nous
attirait l'un vers l'autre, nous
n'en parlions qu'à demi-mot.
Nous couchions ensemble,
nous nous promenions
ensemble, nous éprouvions
un étrange besoin.
Nous y voici maintenant:
oui, je souffre
de notre éloignement,
de cette affreuse absence, et
pourtant c'est moi-même que
je retrouve en toi et c'est
toi-même que tu retrouves en
moi puisque c'est ensemble,
dans notre séparation même,
que nous retrouvons l'un par
l'autre, ce dont nous avions
tant besoin.

Comme il serait bon déjà
de nous retrouver.
Comme il serait bon de nous
caresser jusqu'à crier
de plaisir avant de nous
endormir comme
des enfants.
Comme il serait bon
de dormir ensemble et
de nous réveiller au matin
au motel de La Malbaie
sans devoir, cette fois,
nous quitter.

10 octobre 1967

(Lettre envoyée
à Pauline Maltais-Michaud).

J'aimerais te dire qu'il fait
bon de me coucher
sous la couverture que
tu m'as laissée; j'aimerais
te dire qu'il est doux de
m'essuyer avec la serviette
verte après la chaleur
du bain; j'aimerais te dire
que le café a meilleur goût
dans la nouvelle cafetière.
Mais tu es repartie vers
Baie Comeau et je ne vois
qu'un lit où tu es absente,
qu'un bain où tu n'es plus;
et le café n'a plus tout à fait
le goût qu'il avait lorsque
tu le partageais avec moi.

Nous avons décidé d'être
raisonnables et d'attendre
encore avant
de nous aventurer plus loin.

Mais comme il n'était pas
facile de t'embrasser pour
la dernière fois, de te voir me
regarder avec tes yeux qui ne
voulaient pas cesser de me
voir, de te prendre dans mes
bras en sachant que
tu devais passer la nuit
à voyager, à t'épuiser contre
la difficulté de notre amour.

Comme j'aurais préféré
te garder à la maison,
tout contre moi, afin que
tu respires autrement
qu'à travers nos larmes.
Comme il était bon de
retarder l'ouvrage à la revue
pour te prendre
dans mes bras; comme
il était bon, soudain, cet arrêt
de la marche forcée pour
le bonheur de sentir tes bras
autour de mon corps.

Et c'est une confiance telle
en toi que je peux te croire
profondément,
plus profondément
que toutes autres femmes,
lorsque tu ris
pour éviter de pleurer.
Pauline, oui, continuons,
continuons d'espérer en
un jour où il sera raisonnable
de dormir ensemble
avec passions.

11 octobre 1967

(Lettre reçue de
Pauline Maltais-Michaud).

Le 11 octobre,
jour du souvenir.
Je me souvenais ce matin
d'un jour d'hiver,
le deuxième après
notre rencontre: je t'avais
téléphoné à huit heures
afin de te réveiller;
tu m'avais dit ce matin-là
"Ce n'est plus la peine
j'ai rencontré une fille
qui viendra vivre chez moi;
n'appelle plus le matin.
C'est bon la solitude: mais
c'est bon aussi de sentir
des pieds chauds le matin
qui nous frôlent".

J'avais répondu:
"Bon, je comprends".
Mais j'avais pensé
à ce moment-là,
"la solitude à deux est bien
plus intolérable encore
- malgré les pieds chauds
du matin".
J'avais pensé aussi ce n'est
pas sérieux, elle est si jeune.
Pourvu qu'elle ne le brise
pas trop.

J'avais pleuré sans savoir
pourquoi, ou peut-être bien
aussi le sachant sans en
reconnaître la raison exacte.
Je sais maintenant que
depuis quelques années
je ne pleure pas pour rien,
par sensiblerie féminine ou
sentimentalité.
Si Raymond m'a vu pleuré
parfois c'était dans
des moments de désespoir,
lorsque je voyais avec
lucidité le couple que nous
étions, ces larmes-là font
atrocement mal parce que
je sais que c'est noir et triste
à l'infini
qu'il n'y a ni lumière,
ni espoir dans ce chaos.
Mais quand je pleure avec
toi, c'est triste mais si doux,
c'est une façon pour moi
de te dire que je t'aime tant,
et bien plus encore.
Si j'ai crié ce soir-là que
je ne pouvais pas m'en aller,
ce n'est pas que je le pensais
seulement, c'est que je sen-
tais qu'il en était
vraiment ainsi:
je ne pouvais pas laisser
filtrer cette lumière
si douce par la porte, fenêtre
à travers le drap blanc;
je ne pouvais pas sentir
la présence ouatée de Luc
(Latour) quelque part dans
la maison, et toi tout près
pensant que bientôt je ne
sentirais qu'une lassitude
profonde et d'autant plus
cruelle que tu ne me
quitterais pas pour autant.
Ma main s'est tendue vers
une banquette vide et froide,
quelques larmes se sont
mêlées à la pluie, mais je t'ai
retrouvée en moi encore plus
près que la dernière fois.
Et j'en suis là avec ta lettre
que j'ai retrouvée
en rentrant,
Ray est parti ce matin,
je suis seule et avec toi.
Je t'embrasse.
Pauline.
Je salue l'Équipe.

12 octobre 1967

(Lettre envoyée
à Pauline Maltais-Michaud).

Un simple mot avant d'aller
au travail: pourquoi
ne viens-tu pas vivre ici?
Il y a de petites librairies
à vendre qui nous tentent
fort à *SEXUS* et tu te plairais
peut-être à en diriger une.
Mais évidemment,
tu ne verrais pas
le même fleuve
devant ta porte Pauline.

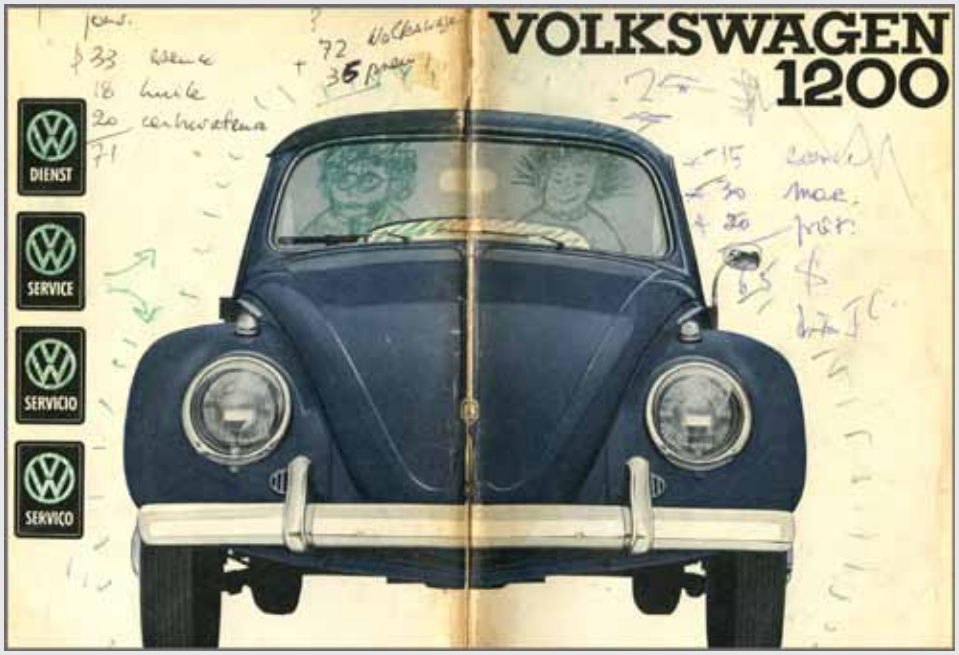
Que puis-je te déclarer
d'autre, sinon que j'aime
tenter avec toi le hasard et
reconnaître dans ton attitude
et la mienne un certain
va-et-vient de l'esprit.
Le rapprochement
de nos corps, à cet effet,
favoriserait l'interaction.
Il faudrait y penser.
Décidément, la journée
s'annonce fort ambitieuse.

(Note écrite sur l'alcool
- vodka -
concernant un étrange
phantasme masturbatoire).

Je me suis senti aussi chose
que homme:
les phrases me venaient
comme à mon habitude,
mais cette fois
leur début me suffisait,
me rendait pleinement
heureux
sans que j'y trouve
le complément logique.

J'ai regardé mon sexe nu;
je me suis désiré; commencé
à me masturber devant
une enveloppe de soupe.

Satisfait sans éjaculer.
Phallus jaune dans sexe noir.



Achat
d'une VOLKSWAGEN
seconde main
pour distribuer SEXUS.

SEXUS:

Vers une morale sexuelle québécoise?

Si nous avons tant tardé à rendre compte du premier numéro de la revue SEXUS, c'est que sa lecture nous a plongé dans un abîme de réflexions et d'inquiétudes. Le titre nous disait quelque chose, il nous rappelait un roman d'Henry Miller, assez difficile à trouver dans nos librairies. Avant la parution de ce premier numéro, on se demandait si n'allait pas enfin se trouver définie une nouvelle morale sexuelle québécoise. On n'osait le croire, on se contentait d'en rêver. La réalité nous a quelque peu déçu, soyons franc.

SEXUS nous a tout de suite rappelé quelque chose, outre le titre d'un ouvrage. SEXUS ressemblait, mais oui, à un magazine du genre, qui porte, lui, le nom de PLEXUS. Etrange rapprochement, qui explique bien des choses. Ainsi donc cette entreprise, qui au départ semblait prétendre à l'originalité, ne sera qu'un calque, du moins en ce qui concerne son habit. Mais peut-être que l'esprit est différent, peut-être que les principes de cette nouvelle pensée sexuelle, eux, correspondent à notre être propre, qu'ils définissent un comportement sexuel québécois, à nul autre semblable. Le mot "philosophie" paraît sans doute un peu fort, mais n'oublions pas que, SEXUS étant ce qu'il est, la sexualité lui tient lieu de morale, de pensée, de conception sociale autant que littéraire. L'AVALEE DES AVALES est considéré d'un point de vue résolument sexuel, par exemple.

Liberté sexuelle

Comme l'explique si clairement le directeur de la revue, Yvan Mornard, "SEXUS prône la liberté sexuelle avec tout ce qu'elle sous-entend: une liberté nouvelle chacun par ceux qui la craignent". C'est pourquoi la revue a réuni autour d'une table ronde, supposons-nous, des spécialistes afin d'analyser cet angoissant problème qui hante l'âme contemporaine: l'avortement et sa légalisation. Discutaient de tout cela les docteurs Lise Fortier, Serge Mongeau et le Révérend Claude de Montréal. C'est la partie la plus sérieuse de ce numéro, il faut en convenir, le reste n'étant que déclarations par lesquelles leurs auteurs font preuve d'une solide sous-culture. "La pornographie n'a pas lieu", se plaint douloureusement le romancier-dramaturge Claude Jasmin.

Pour tous les goûts

La revue, bien que calquée sur PLEXUS, est bien présentée, sa mise en page est soignée, on s'en tire assez bien sur le plan technique. Mais on s'est cru obligé, pour illustrer cette nouvelle morale sexuelle, de publier de mauvaises caricatures. Certaines photos sont d'assez mauvais goût. On a réussi à mêler le pire au meilleur pour plaire à un public diversifié. Soucieux de la présentation des pages, on semble l'être moins de la qualité des textes qui ressemblent trop à des pluidoyers d'adolescents. On peut craindre que SEXUS s'oriente plus vers la pornographie que vers l'érotisme; un érotisme bien compris, c'est pourtant une spécialité de la gauche intellectuelle. Car il ne faut pas douter que l'équipe de SEXUS se sente naturellement enclins à se croire de gauche. Il n'y a pas deux lignes où l'on ne bute sur le mot "liberté" qui finira par devenir insignifiant. Il y a l'ébauche d'un romantisme propre aux groupes qui s'imaginent délivrées de "l'ultime" mais qui n'en ont par moins les vices. Faute d'une vision du monde plus large, on en appelle au culte de la cuisse. C'est une solution, somme toute, assez vulgaire qui aura ses apôtres, qui sait? Mais ce n'est qu'un premier numéro. Les autres, nous les lirons avec la même attention, en espérant moins y trouver une prance substantielle. Peut-être qu'alors nous serons moins déçu.

A.M.

30 octobre 1967

(Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud).

Yvan,

Je viens juste de te parler.

J'arrivais de chercher
tes chemises,
je voulais laver le frigidaire,
je voulais aussi faire
la comptabilité
cet après-midi.
Raymond est là,
nous avons parlé
longuement.
Je te reprocherais un jour
ou l'autre
de ne pas avoir mes enfants.
Nous nous déchirerions
autant que depuis
toi deux ans (1)
et moi huit ans (2).
Tu ne m'aimes pas encore
assez pour souffrir
de mon absence
et de celle des enfants.
Tu le serais
dans un an ou deux.
Et moi je n'ai pas le courage
de les laisser partir.
Bien sûr c'est tentant vivre
seule avec toi et SEXUS.
Mais SEXUS deviendrait
mon alcool et nous ne
serions pas heureux encore.

Et pourtant je t'aime Yvan
de cet amour indéfini
et inexplicable
dont nous parlions des fois.
J'aimerais te parler te voir
mais c'est maintenant ou
jamais qu'il faut que je fasse
ce pas difficile.
Tu m'as appris tant de chose
en si peu de jour
entre autres à être heureuse
ce qui est fort difficile
à refuser d'être.

Je t'embrasse
de tout mon coeur.
Tu seras un jour
un grand de Gaule, mais
pour moi ce sera encore
Yvan.

Pauline.

_____

(1)
Avec Lise Bissonnette.
(2)
Avec Raymond Michaud.

Yvan,

Je viens fraîche de la fenêtre
24= j'arrivais de chercher les chemises, je voulais laver
le frigidaire, je voulais aussi faire la comptabilité
cette après-midi. Rayonne est là, mais avec
qui il longuement fait rapprocher ma jeune
sur l'oreiller de ma fenêtre entre enfants. Alors
vous déchirerais entend que depuis ton départ
et mon bref mot. Tu ne m'aimes pas encore
assez pour souffrir de mon absence et de cette
des enfants. Tu te passes sans moi en
dit. Et moi je n'ai pas le courage de te
écrire gentil. Bien sûr je m'entends avec
Jacky avec toi et Lorène. Mais Seigneur de
souvenirs mon absent et nous ne serions pas
heureux encore. Et pourtant je t'aime Yvan
de cet amour inépuisé et inexplicable dont
vous parlions ce jour. J'aimerais te parler de ce
amour et cet maintenant un jardin qui il faut
que je fasse les jours différents. Tout m'a appris tout ce
chose en ce jour de jeune intrépide et libre heureux
et qui est fort différent à regretter d'être.

Je t'embrasse et tout mon cœur.

Tu sera un jour un grand écrivain pour moi
de ton ancienne petite.

Lorène

6 novembre 1967

(Lettre non envoyée
à Pauline Maltais-Michaud).

J'aimerais te parler
des enfants; je cherche sans
le trouver le mot juste
pour traduire le bonheur
précis que nous avons connu
durant les deux semaines de
notre vie commune avec eux.
Mais notre société s'oppose
à notre désir
de les garder avec nous.
Je devrais peut-être taire
ma souffrance devant
ta souffrance et tâcher de
te faire oublier qu'il existait
un langage particulier
entre toi et moi.

Mais c'est impossible.
Ta route était tellement
pénible de Montréal
à Baie Comeau et les pièces
de mon appartement telle-
ment désertes ce jour-là que
nous ne pouvions,
ni l'un ni l'autre, nous
empêcher de crier en silence,
de brûler vif sur la plaque
tournante qui nous séparait.

J'entendais encore le bruit
des enfants dans la maison,
je te voyais encore venir
m'embrasser épanouie sous
le fardeau de nos problèmes.

Alors il y a eu cette semaine
de silence entre nous.
Des jours où nous nous
retrouvions pourtant
dans ces souffrances subites
au beau milieu
d'une conversation avec des
gens qui nous devenaient
soudain étrangers.
Et c'est les enfants qui
couraient alors
dans le Jardin des Merveilles
et ils étaient eux-mêmes
les feuilles de l'automne où
nous nous roulions
profondément, éternellement
enlacés tous ensemble
dans une grâce
enfin réalisée.
Car je t'aime, Pauline,
car je t'aime.

(Lettre reçue de
Pauline Maltais-Michaud).

La première neige
aujourd'hui, tout est si blanc
que ça éblouit,
je ne me souvenais pas que
"ce pays c'était l'hiver"
un magnifique hiver ouateux
et monstrueusement long, et
avec chaque flocon je t'aime
plus qu'hier et moins encore
que demain.
Et c'est délicieux d'avoir
senti que tu étais là hier soir.

Après ton téléphone,
10 hrs 25 m.

Une femme avec mari et
enfants; s'il n'existe aucun
contact avec ce mari,
doit demeurer une mère.
Elle n'a plus le droit
d'être femme.
Ou alors elle accepte d'être
une mère sans être femme,
ou elle accepte d'être femme
sans être mère?
Non à quoi bon tout ça Yvan.

Je suis sûre qu'il s'agit
d'avoir le courage de dire
tout simplement: je prends
la décision de renoncer
aux enfants de mon mari
et je consens à être heureuse
parce que je sais que je serai
heureuse et rendrai heureux
d'autres gens et surtout
quelqu'un d'autre
amplement.

Les enfants en souffriront-
ils humainement?
psychologiquement
deviendront-ils des épaves
humaines à défaut
de la mère? et socialement
y aura-t-il des blocages
à cause de cet état de chose?
Je ne sais pas.

Je sais qu'avec toi,
même sans les enfants,
je serai heureuse.
J'en suis convaincue, Yvan.
Aie-je maintenant le droit
d'être heureuse au risque
de faire même d'un seul
des garçons que j'ai conçus,
un être déséquilibré.

Oui j'en ai le droit, parce que
même en demeurant là
le risque même plus petit
demeure.
Je crois que j'aurai
le courage de le faire
parce que je t'aime.
Je t'embrasse.
À jeudi.

Pauline.

8 novembre 1967

(Lettre reçue
du Consulat général
de Belgique à Montréal).

Monsieur,

J'ai l'honneur de me référer
à mes lettres des 17 août et
13 septembre au sujet de
votre examen médical
d'aptitude physique au
service militaire et de vous
prier de vouloir bien prendre
rendez-vous,
de toute urgence, avec
le Dr. Maurice LEROY
(1384 est, rue Jean Talon
-Tél.: 274-5583).
Comme je vous le précisais,
cet examen a pour seul but
de vous maintenir dans une
situation régulière sur le plan
de la milice et le fait
de le subir n'entraîne aucune
obligation de faire
votre service militaire.

J. Servais,
Chancelier

9 novembre 1967

(Lettre non envoyée
à Pauline Maltais-Michaud).

L'amour à distance
et à long terme n'est plus
très bien de notre siècle.
Je suis à Saint-Jovite et
je suis seul regardant tomber
la neige et je me souviens
que "ce pays c'est l'hiver" et
que ce pays est monstrueuse-
ment ouateux, long, et privé
des passions nécessaires à
notre équilibre.
Les gens que je rencontre
manquent de plus en plus
de vitesse et j'avoue ne plus
savoir conduire mon monde
intérieur à moins
d'une certaine altitude.
C'est ainsi que je me dois
de jour en jour davantage
de casser la dose croissante
d'embâcles nous coupant la
voie d'eau vers l'intériorité.
Car j'ai comme chacun de
nous la constitution grégaire
et je ne peux réellement
passer outre à quelque chose
qu'à la condition expresse
d'amener avec moi quelques
milliers de personnes.
Et c'est dans cette optique
que je te répète: un amour
comme le nôtre m'oblige
à la révolte.

À cette révolte contre notre
société qui t'oblige et qui
m'oblige à marcher,
l'arme à la main,
contre notre sentiment.
À cette révolte contre ce qui
t'oblige et m'oblige
à la révolte contre
nous-mêmes si nous voulons
survivre séparément.
Car c'en est une révolte
contre nous-mêmes déjà que
de ne plus accepter d'emblée
de nous revoir!
Car c'en est une révolte
contre ce que nous avons fait
que d'agir comme nous
le faisons maintenant.
Et je n'ai plus rien à ajouter.

Sinon que je me suis pris
d'amour pour tes enfants
au point de crier lorsque
je vois les enfants des autres
dans les cours de nos écoles.
Sinon que j'aime tes enfants
au point de vouloir
en adopter
qui leur ressemble.
Sinon que je crierais
de douleur avec toi
si je te voyais les quitter.
Cessons donc ici
notre rencontre et prenons,
mon amour,
d'autres chemins.

Adieu.

11 novembre 1967

(Lettre reçue de
Pauline Maltais-Michaud).

Cher Yvan.

Je suis certainement autant
déçue que tu l'es toi-même.
J'aurais tellement voulu
te voir un petit moment
à Québec.
Mais cela m'a été
impossible.
J'avais donné comme
prétexte d'aller rencontrer
un spécialiste à Québec
plutôt qu'à Chicoutimi.
Mais comme ce rendez-
vous était pris depuis lundi,
Raymond n'a pas trouvé très
logique ce caprice soudain.

Les radiographies
démontrent clairement
que la vertèbre de mon dos
est au même stage
que lors de la fracture;
aucune amélioration.
Nouveaux traitements: je
n'ai le droit de me lever que
4 heures par jour, cela veut
dire vingt heures couchée sur
le dos dans mon lit où l'on a
placé la planche de bois sur
le matelas (elle était dessous)
avec un caoutchouc mousse
de un pouce d'épaisseur.

17 novembre 1967

Une fois par semaine,
grande sortie.
Je vais à l'hôpital
pour une radiographie et
un traitement thérapeutique.
Si d'ici un mois rien ne s'est
amélioré on me fout dans
un plâtre du cou aux fesses.
Ce jour-là je serai morte
crois-moi
pour quarante jours.
Si ça ne marche pas
on m'enlèvera la vertèbre et
je marcherai quoique
en claudicant ou en boitant.
Mais une heureuse nouvelle
malgré tout.
Je n'ai pas le droit
de faire l'amour et Raymond
a été averti sérieusement.
Moi j'ai dit merci docteur.

Une bonne femme
très sympathique passe ici
toutes ses journées.
Les enfants me tiennent
compagnie et j'apprendrai
à lire à Pierre et François.

Papa me fera une petite table
pour que je puisse écrire
dans mon lit.
La télévision portative
trône au pied du lit.
Une fois par semaine Florian
Chassé directeur du journal
passe prendre un article que
je devrai sortir régulièrement
chaque mardi.

André est devenu
ma meilleure infirmière, et
c'est avec lui
que j'ai le plus de plaisir
à mes conversations.
Je vais lire beaucoup
pour éviter de penser à tout
ça et surtout à toi, ça me fait
beaucoup plus mal qu'autre
chose de penser
que je pourrais être là
avec toi tout près.
Mais je te délivre en même
temps d'une attente qui
t'aurait rendu malheureux.
La neige était là lorsque nous
sommes revenus vendredi.
Les enfants en sont ravis
ils parlent de Noël.
Ils ne peuvent savoir que
maman voit un petit sapin
quelque part à Montréal.

Tu sais Yvan, Raymond
savait lorsqu'il est venu me
chercher que je n'étais déjà
pas très bien, il ne m'en a
pas parlé lui-même
c'est Jacques Baumont mon
médecin qui me l'a appris.
J'avais passé des radios pas
longtemps avant mon départ.
Lorsque Raymond avait eu
les nouvelles du médecin
je n'étais plus là.

S'il m'en avait parlé
je ne l'aurais quand même
pas cru tout à fait je le sais.
C'est malheureux mais
c'est mieux ainsi pour nous
j'aurais été pour toi
une charge ou je me serais
sentie ainsi et toi tu ne me
reconnaitrais sûrement pas
comme presque invalide.

J'organise mes jours
pour qu'ils soient
moins monotones, et c'est
mieux que l'hôpital où je ne
verrais pas les enfants.

Essaie quand même
de ne pas oublier
complètement que je t'aime.
Je t'embrasse avec tout
ce que j'ai.

Une puce à l'oreille.

J'ai très peur tu sais
de ne plus pouvoir marcher
un jour.

(Lettre envoyée
à Pauline Maltais-Michaud).

Non je n'ai pas oublié que
nous avons quelque chose
de commun depuis trois ans.
Je n'ai pas oublié cette phase
de notre vie où toi et moi
apprenions à rêver de ce qui
hélas nous semble
impossible aujourd'hui.
Je n'oublie pas non plus
qu'à cinq cents milles d'ici,
tu souffres de ta vie
autant que de ta maladie.
Et je sais que tu aimerais
revenir avec moi autant que
j'aimerais te voir revenir.
Mais tes enfants
te retiennent.
Tu refuses de les abandonner
pour quinze ans.
Tu refuses de les quitter
aujourd'hui; tu oublies qu'ils
viendront librement vers toi,
plus tard, si vraiment
ton mari ne leur suffit pas.
Et tu invoques un courage
que tu n'as pas.

Le jour se lèvera bientôt.
SEXUS exige ainsi des nuits
toujours plus courtes,
et c'est ainsi seulement
que je vis, que je me sens
vivre ma vie.
Brûler encore un peu
ce navire, encore un tout
petit peu, juste ce qu'il faut.
Et je partirai au printemps
pour New York
dans ce mauvais navire.
Juste ce qu'il faut
pour qu'il flambe davantage.
Et j'abandonne ainsi les
enfants que j'aurais pu avoir.
Mais je les abandonne pour
des millions d'autres enfants
qui, un jour, vivront
autrement que nous,
hors de la caverne cette fois,
au grand soleil cette fois.
Autrement que nous qui
n'avons pour toute lumière
que ce feu stupide dont je te
parle et qui nous aveugle
en nous ouvrant les yeux.

19 novembre 1967

(Lettre envoyée
à Pauline Maltais-Michaud).

Il neige et je suis sans doute
fatigué.
Une fatigue désagréable
qui rend nerveux.
Qui donne le goût
de s'enterrer dans la neige.
Avec toi je parlais;
et tu parlais avec moi.
Je devrais me faire un peu
mou et me plaire avec
les femmes que je rencontre
et m'attacher à elles
jusqu'à oublier que
nous ne nous parlons pas.
C'est ce que je devrais faire.
Mais j'ai dû vieillir
quelque part.
J'ai dû perdre un certain élan
propre à la jeunesse.
Car c'est à toi que je pense
lorsque j'ai le goût de parler
avec quelqu'un.
Et c'est bien évident
que tu n'es pas là.
Que tu n'as pas réellement
besoin d'être là.
Que tu sais mieux que moi
te taire.
J'aime ainsi marcher seul
sous la neige
en éclatant de rire.
Car c'est évident,
mon amour,
que nous adorons le silence.
Salut.

20 novembre 1967

(Rapports de lecture
remis à Michel Beaulieu,
Éditions ESTÉREL).

1.
LUC RACINE,
La grève.

Je suis défavorable
à la publication de ce livre.

Il aurait fallu se baigner.

2.
LUC RACINE,
Opus I.

Je m'abstiens de porter
un jugement.

La structure ne peut être
qu'entière, globale.
L'âme romantique
a cependant une solution:
le vice.

Hélas, où allons-nous.

25 novembre 1967

Me suis levé
tout près de midi.
Téléphoné à Luc Latour
pour lui dire de rapporter
mon dactylo.

Claude Savoie est arrivé
vers treize heures avec
d'assez bonnes nouvelles
concernant la distribution
de *SEXUS* et sa section des
arts: il a fini de dépouiller les
secteurs de la rue Beaubien;
il est allé interviewer Jacques
Normand hier soir au sujet
des cabarets de Montréal
(qui, soit dit en passant,
devient ivre au deuxième
verre d'alcool).

J'ai téléphoné
à Jean-Claude Lord,
professeur d'audio-visuel
à la Cité des Jeunes
de Vaudreuil et membre de
Coopératio Inc., en réponse
à sa lettre demandant
de travailler à *SEXUS* en vue
d'en faire le "système
nerveux" de plusieurs
mouvements sociaux,
comme il le dit. Il est venu
aussitôt.
Bon contact, méthodique,
très à l'aise, et l'on n'a pas
à craindre de bêtises
de sa part.
Il m'a présenté un plan
de travail très élaboré.

Je lui ai demandé d'organiser
un teach-in pour le printemps
prochain: il devra porter
sur la réforme du code
en matière de sexualité.
Lord reviendra cette semaine
me présenter le projet.

Jean-Pierre Dumont est venu
rencontrer ici Pierre Gaborio
afin de choisir les caractères
d'imprimerie
de son comic-strip:
au-dessus de la moyenne.

Rock Poisson a dressé
la liste des sujets dont il faut
parler dans le quatrième
numéro de *SEXUS*
portant sur l'underground.
Il doute que Sylvie Roche
puisse remplir le poste
de rédactrice en chef.
Mais il refuse
de la remplacer.

J'ai repris Luc Latour:
il devra démissionné si
le Centre de documentation
ne produit pas davantage.
Lundi, il ira acheter
deux classeurs et un fichier.
Et il me promet, d'ici la fin
de semaine, une liste
détaillée des publications
en voie de dépouillement.

Henri Quintal m'a demandé
rendez-vous mardi prochain.
Il m'a offert d'acheter
SEXUS à 51%,
par l'intermédiaire
d'un financier
qui est derrière lui.
Il me laisserait
toute la latitude idéologique
par un papier signé.
Et je suppose que je serais
à salaire avec eux.
L'équipe, évidemment,
s'oppose
à la vente de *SEXUS*.
Mais les collaborateurs me
conseillent de ne pas donner
de réponse précise,
et de jouer au plus fin
afin de retarder l'entrée
sur le marché d'un second
SEXUS qui pourrait être
l'oeuvre de Quintal.
Et comme ils le disent:
s'il veut nous acheter, c'est
que nous pourrons bientôt
le foutre en l'air.
Il s'est d'ailleurs mis à dos
le milieu intellectuel, en ne
versant aucun des cachets
promis avant de déclarer
faillite.

J'ai finalement écrit
une page d'éditorial.
C'est très faible.

J'ai fait l'amour
avec Lise Bissonnette.
C'était dû.

26 novembre 1967

Donnés, pour rewriting,
à Lise Bissonnette:
les textes de Sylvain Simard
sur les danseurs,
de Christophe Faure sur la
fourrure, de Colette Duhaime
sur Georges Saint-Pierre.
Ces textes doivent paraître
dans le troisième numéro
de *SEXUS*.
Rencontré Jean Fleury.
Il accepte d'organiser
la vente de *SEXUS*
et d'*ÉROTISME*.
Il tâchera d'atteindre
l'objectif minimum de quatre
cents ventes: soit $5600
revenant ainsi à l'édition
et à la revue.
ÉROTISME est donc né:
sous ce titre paraîtront
les textes de Verlaine,
Gauthier, Péribac.
Lise Bissonnette accepterait
- avec grand plaisir -
de travailler à la distribution
et au secrétariat, à partir du
début de janvier prochain.
Salaire: $85 par semaine.
L'enseignement l'écoeure;
elle a besoin d'action.
Il faudra prévoir
$2720 en salaire
de janvier à août prochain.
Si elle refuse, je trouverai
une autre personne,
mais à $70 par semaine.
À moins que le poste
s'impose à moi: j'en doute.

Paul Kirby et Allan Shapiro
du journal *Logos*: venus
parler de tout et de rien.
Possibilité d'entraide
pour la distribution.
Leur procédé d'impression
(ils font presque tout
eux-mêmes) leur permet
d'arriver financièrement.
Un petit jeu de héros qui
risque de finir logiquement.
Yves Chaput, un de leurs
collaborateurs, est venu
reprendre ses diapositives
que Michel Saint-Jean
a refusées telles quelles.
Saint-Jean lui a dit qu'il irait
les photographier et que
Chaput n'aurait qu'à se
déshabiller avec ses amis
pour faire le happening.
Cela a fâché Chaput
qui a des prétentions
de photographe.
Mais néanmoins: avertir
Saint-Jean.
Passer la soirée et une partie
de la nuit avec Sylvie Roche.
Je doute un peu de son sens
pratique, de sa compétence
à réaliser.
Elle adore beaucoup trop
discuter de l'action
et d'une façon plus idéaliste
qu'idéale.
Et pendant qu'elle discute,
l'heure passe sans qu'aucune
action n'en sorte.
Elle doit changer.
Nous pouvons nous payer
le luxe d'attendre
qu'elle apprenne à penser
dans un contexte.

(Interview inédit
de Georges Saint-Pierre,
réalisé pour *SEXUS*
par Colette Duhaime).

SEXUS:
Comment avez-vous décidé
de peindre
des sujets érotiques?

SAINT-PIERRE:
C'est un besoin de toucher
à l'interdit; de trouver
l'oublié pour l'exprimer.
Ce que j'ai toujours cherché
à peindre, c'est le québécois
sous tous ses aspects.
J'ai peint l'homme
des tavernes, maintenant
j'exprime la sexualité
du québécois moyen.

SEXUS:
Quelle est la sexualité
du québécois moyen?

SAINT-PIERRE:
La sexualité est
un comportement des gens,
c'est un des côtés
de l'humanité.
Or dans notre société
la sexualité, comme tous les
autres aspects, est dominée
par la laideur.

SEXUS:
Sur quoi vous êtes-vous basé
pour trouver les sujets de vos
oeuvres érotiques?

SAINT-PIERRE:
J'ai choisi des photos
pornographiques
et je les transpose.
Vous voyez, c'est là
la sexualité du peuple.
C'est la pornographie
qui attire l'homme de la rue,
et cela uniquement.

SEXUS:
N'est-ce pas maladif?

SAINT-PIERRE:
Oui, mais tout est maladif
chez nous.
Nos agissements politiques:
"pacter" les élections,
c'est maladif.
Nos agissements religieux:
le puritanisme, c'est maladif.
Nos agissements les plus
naturels, comme le boire
et le manger sont maladifs.
La sexualité
ne fait pas exception.

SEXUS:
Pourquoi?

SAINT-PIERRE:
Il faudrait être sociologue
pour répondre à cette
question, mais à mon avis,
tout ça est causé
par l'éducation,
et les structures politiques.

SEXUS:
Qu'est-ce que l'érotisme
pour vous?

SAINT-PIERRE:
C'est une image
qui provoque le désir sexuel.

SEXUS:
Et la pornographie?

SAINT-PIERRE:
C'est la même image
qui est rejetée officiellement
par la société
mais qui est la plus réelle et
la plus vécue dans le peuple.
L'érotisme dans notre pays
est quelque chose de hideux,
c'est pourquoi
il se manifeste
par la pornographie.

SEXUS:
Votre peinture est également
influencée par l'érotisme
hindou.
Quel rapport y a-t-il entre
la pornographie du Québec
et l'érotisme hindou?

SAINT-PIERRE:
L'érotisme hindou, ou tout
érotisme de bon goût, c'est
le propre d'un certain groupe
qui ne représente pas
la population mais qui
l'influence indirectement.

SEXUS:
Est-ce que l'érotisme
étatsunien, *PLAYBOY* par
exemple, vous influence?

SAINT-PIERRE:
Je n'y touche pas.
Je suis plus direct.
PLAYBOY est besoin sexuel
pour les bourgeois.
C'est lié à tout le contexte
nord américain
de la sexualité; une sexualité
détournée vers le profit.
PLAYBOY touche peu
le peuple, il atteint surtout
les bourgeois.
Ce qui touche le peuple c'est
surtout la pornographie,
parce que la pornographie
c'est hideux, et que le peuple
a besoin que la sexualité
soit liée à la laideur.

SEXUS:
Pourquoi?

SAINT-PIERRE:
Parce qu'on le lui a toujours dit.
Les "frères" et les "soeurs" dans les écoles ne parlaient que de péché et de choses laides quand il s'agissait de sexualité.

SEXUS:
L'érotisme est-il lié aux classes sociales?

SAINT-PIERRE:
C'est là la différence entre l'érotisme et la pornographie, c'est une question de classe sociale.

SEXUS:
Pourquoi vous intéresser maintenant à la sexualité?

SAINT-PIERRE:
Autrefois c'était impossible à cause de tous les préjugés, mais maintenant il y a un dégagement sexuel. Il y a un besoin de sexualité qu'on retrouve dans la littérature, dans le cinéma. Il reste encore des tabous, mais de plus en plus la sexualité prend sa juste place. La sexualité n'a jamais été mauvaise, ce sont les gens qui l'ont rendue mauvaise. La sexualité est un moyen d'expression, et je suis un observateur devant ce phénomène. Si je fais de la peinture érotique maintenant, c'est que cela scandalise moins, ce n'est plus intouchable... en tous cas, moins.

SEXUS:
Vous êtes observateur.
Qu'avez-vous observé pour étudier les comportements sexuels?

SAINT-PIERRE:
En fréquentant les hommes.
Dans les tavernes, les cafés.
C'est comme toutes mes autres époques en peinture, j'ai toujours peint le québécois moyen dans sa simplicité, dans sa laideur.

SEXUS:
Qu'est-ce qui vous a frappé dans le comportement sexuel des hommes des tavernes?

SAINT-PIERRE:
Le comportement sexuel est caché, maladif.
C'est une chose qu'il faut regarder seul dans un coin.
C'est l'éducation qui a tout gâché.
En montrant la pornographie, je montre le comportement sexuel du peuple québécois et de son complexe sexuel.
On reconnait ce complexe dans la manière de parler, d'agir.
Dans tous mes personnages, depuis le début, on remarquait la sexualité; c'était la honte, l'angoisse...
À la taverne, les gens se laissent aller quand ils ont trop bu; et là ils se montrent tels qu'ils sont.
C'est ce visage de l'homme québécois que je peins.
Ici il faut boire pour oublier les tabous et alors on reste avec tout le complexe et l'obsession.

SEXUS:
Quel est le complexe sexuel?

SAINT-PIERRE:
Le québécois va chercher à cacher sa sexualité.
Il ne veut pas avouer que cela veut dire quelque chose pour lui.
Il va crier au scandale en voyant des dessins de nu; mais chez lui, il a des photos pornographiques qu'il regarde seul.

SEXUS:
D'où vient cette angoisse?

SAINT-PIERRE:
L'angoisse est créée par la religion qui soutient la notion de péché, la crainte.

SEXUS:
Vous-mêmes êtes-vous victime de ce complexe sexuel?

SAINT-PIERRE:
J'ai été influencé par le contexte sexuel à cause de l'éducation que j'ai reçue.
Je m'en suis débarrassé; mais il en est resté quelque chose.
Le moyen de s'en débarrasser c'est de regarder les choses en face et de dire pourquoi elles sont ce qu'elles sont.

27 novembre 1967

Claude Savoie a terminé
le brouillon de son interview
avec Jacques Normand.
La prochaine fois:
lui fournir un magnétophone.
Mais, malgré tout, son texte
est bon. Le pousser un peu
dans cette ligne-là.
Il a pris de l'expérience au
programme *Ni Ange Ni Bête*
de Radio-Canada; et il serait
à son meilleur de ce côté-là,
et je le pense réellement.
François Angers semble
avoir accepté d'établir
notre comptabilité.
Il est grand temps.
Le voir d'urgence.
Nous former en compagnie,
et vendre des actions.
Sommes allés Claude
Savoie, Michel Saint-Jean,
Luc Latour, Jean-Pierre
Dumont et moi,
à l'imprimerie Bernard.
Correction des bleus.
Assez bon travail.
Mais il y aurait avantage
à travailler ailleurs
pour la reproduction
des photographies.
Rencontrer Camille Thérault
en particulier. Parler de ses
enfants, du plaisir de se tuer
au travail, et de N. Demete-
lin, nouveau propriétaire
des Éditions du Bélier.
Se méfier de Demetelin
(qui veut acheter *SEXUS*)
et surtout parce qu'il a
de l'argent.

28 novembre 1967

Nécessité de faire imprimer
des cartons d'allumettes.
D'un côté *SEXUS*,
de l'autre *ÉROTISME*,
et une formule d'achat ou
d'abonnement
à l'intérieur du couvert.
En envoyer
deux échantillons à tous
les étudiants du Québec
pour qu'ils allument leurs
cigarettes en pensant à nous.
Peut-être même: devenir
leur fournisseur régulier
d'allumettes, gratuitement.
Faire l'essai sur quelques
étudiants sur une période
de deux mois.
S'ils commandent,
en moyenne, un livre par
huit envoies d'allumettes,
nous irons plus loin.
Avantage de louer un bottin
Lowell.

"Achetez un livre érotique
par mois,
et soyez convaincus de
ne jamais manquer de feu".
Continuer avec ceux
qui répondent.
Voir Eddys Matches Ltd,
Montréal.

(Lettre reçue
de mon patron immédiat
à l'Hydro-Québec,
Région St-Jérome).
Objet:
Prolongement du stage.

Faisant suite à votre deman-
de exprimée le 20 novembre
dernier, à savoir que vous
désiriez que
la recommandation faite
à la suite de votre évaluation
soit changée, et qu'au lieu
d'un prolongement de stage,
elle se lise: recommandé à la
permanence ou mise à pied,
notre réponse
est que la décision prise
ne sera pas changée.

Nous espérons que même si
elle vous déçoit,
cette décision saura vous sa-
tisfaire d'une certaine façon,
et que votre travail, votre
rendement,
votre attitude et votre
conduite des prochains mois
nous inviteront à changer
cette décision lors
de la prochaine évaluation.

Bien à vous.

Paul Talbot,
Gérant,
Relations publiques.

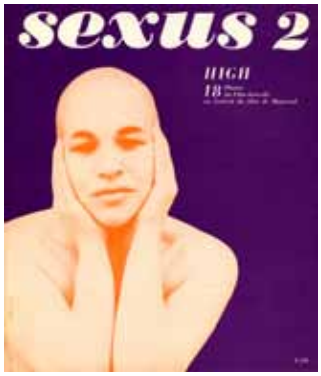
1 décembre 1967

(Lettre envoyée
à Ange-Aimée Fournier-
Mornard).

Chère Ange-Aimée,

J'ai reçu ta lettre
et j'aimerais t'écrire aussi
longuement.
Tout d'abord, je dois te dire
que j'ai définitivement
abandonné Lise Bissonnette
après avoir vécu
durant deux ans avec elle.
L'amour est un sentiment
qui m'étonne - tant
il dépasse une certaine tenue
nécessaire à la vie collective
- après m'avoir si longtemps
intéressé.
Je crois à une sorte
de collaboration entre
les hommes et les femmes et
l'amour conventionnel laisse
percer trop d'attachement et
de claustration pour
permettre la réalisation
d'une nouvelle société -
d'une société basée sur autre
chose cette fois que l'esprit
et l'architecture unifamiliale.
C'est donc vers une certaine
tribalisation (si cela se dit)
du sentiment et du sexe que
je me dirige à grands pas.

J'attendais, pour répondre à
ta dernière lettre, l'arrivée
du deuxième numéro de
SEXUS.



Je te l'envoie, avec le
premier; et j'y joins certaines
critiques de journaux.
Il est évident
que notre groupe est
actuellement controversé.
C'est à peu près tout ce que
je sais de notre public.
Sinon, aussi, que nous ven-
dons dans les 6000 numéros
par parution: ce qui est un
succès pour la petite
population du Québec.
Et une certaine réussite
financière qui nous permettra
bientôt de nous lancer
dans d'autres éditions.

Mais je dois encore faire
du journalisme idiot à
l'Hydro-Québec pour gagner
ma vie et payer mes dettes
d'études.
Dettes idiotes que j'ai faites,
sans lesquelles je pourrais
déjà vivre de la distribution
de *SEXUS* qui va très bien
merci avec notre Volkswagen
et notre employé.

Je commence à songer
sérieusement
à l'exportation en Europe.
Mais il faut continuer
le rodage de notre machine
avant que d'aller plus loin.
Le deuxième numéro est
supérieur au premier, ce qui
nous laisse penser que
le quatrième pourrait
avec avantage
s'offrir sur d'autres marchés.
Je ne sais pas si la chose peut
vous intéresser:
mais nous aurions besoin
de quelqu'un là-bas pour
superviser la vente et voir
à ce que les distributeurs
actuellement établis nous
offrent bien sûr le marché.
Évidemment, la réaction de
mon père n'est peut-être pas
tout à fait favorable.
C'est à n'y rien comprendre,
je l'avoue.
J'ai toujours reconnu en lui
un esprit qui s'opposait
sur plus d'un point à l'esprit
des gens de sa génération,
et je serais bien déçu de
constater qu'il est déjà vieux.
Pourtant Bertrand Russell
avec ses quatre-vingt-dix ans
fait encore trembler
plus d'un gouvernement.
Et c'est mon désir,
d'ici vingt ans, que
de rénover son entreprise et
de la rendre actuelle
dans ma génération.

Oh je sais que cela risque
de paraître ridicule.
Mais je sais aussi qu'on se
moquait de mon désir,
il n'y a pas six mois,
de fonder *SEXUS*.
Aujourd'hui, il est fondé,
et il marche, et il fait déjà
plus de bruit que je ne l'avais
espéré moi-même.

Au Québec, notre groupe
commence à faire tourner
les têtes: et j'ai décidé que
nous allons tout faire pour
gagner la partie et pour faire
tomber certaines lois.
Une fois réalisée au Québec,
notre ambition pourra
se porter vers d'autres pays.
Voilà ce que je crois.
Et je me permets d'espérer
de mon père, un appui.

Bon, réponds-moi, et cesse
de te causer de la peine
à propos de ce que j'ai pu
dire dans le passé.
Crois-tu donc que je n'ai
jamais remarqué ce que tu as
fait pour nous.
Mais n'oublie jamais que je
suis naturellement indifférent
à "la morale qu'on me fait",
et que je ne tiens rancune à
personne d'essayer de me
changer, tellement l'attention
qu'on me porte alors me fait
rire au lieu de me plaire
ou de me fâcher.

4 décembre 1967

Je ne retiens chez les gens
que ce qui me semble
efficace: et c'est ce que je
retiens chez toi, et je le redis:
je retiens beaucoup de toi.
Est-ce assez clair.

Maintenant, ne donne pas
trop de "coups de couteau
dans le contrat...".
Frappe autant que tu en as
besoin: mais n'oublie pas
que pour frapper jusqu'au
bout, il faut accepter, un peu
comme moi, de se foutre
d'être aimé ou non.
Et pour réussir ce petit
détournement de fonds,
il faut croire doublement
à autre chose que la vie
d'aujourd'hui.
Embrasse pour moi la sale
gueule de mon père,
la sale gueule qu'il a
quand il bâtit son empire.
Mais s'il ne fait rien lorsque
tu iras l'embrasser pour moi,
s'il ne bâtit pas son empire,
dis-lui que son fils
ne lui a pas encore écrit.
Salut.
J'attends tes lettres,
tu devrais le savoir toi aussi.

(Lettre reçue
de mon patron immédiat
à l'Hydro-Québec,
Région St-Jérome).

Monsieur Yvan Mornard,
Agent d'information,
Relations publiques.

À la suite de votre absence
sans permission et sans avis
au préalable, du 6 novembre
dernier, nous vous avions
rappelé l'obligation qu'ont
les employés de motiver
au début de la journée,
tout retard ou toute absence
qui pourrait se produire.
La formule L4,
"avis d'absence" a été
complétée avec mention
"non rémunérée".

Le 27 novembre, le même
oubli s'est répété, et ce n'est
qu'à 12 h. 30
que vous nous avez laissé
savoir que vous étiez
malade.
Dans les circonstances,
la même sanction
a été appliquée.

Nous tenons également à
vous rappeler que les heures
de travail sont
de 8 h. 30 à 16 h. 45
avec une heure pour le dîner.

Espérant que vous prendrez
les mesures nécessaires
pour vous éviter d'autres
sanctions à l'avenir,
nous demeurons,

Bien à vous,

Paul Talbot
Gérant
Service Relations publiques.

HYDRO-QUEBEC - REGION LAURENTIDES

CORRESPONDANCE INTERNE — INTER-OFFICE CORRESPONDENCE

DATE: 4 décembre 1967

À / TO: Monsieur Yvan Mornard, Agent d'information, Service Relations publiques

DE / FROM: Paul Talbot, Gérant, Service Relations publiques

SUJET / SUBJECT:

NO DU DOSSIER / FILE NO.

À la suite de votre absence sans permission et sans avis au préalable, du 6 novembre dernier, nous vous avions rappelé l'obligation qu'ont les employés de motiver au début de la journée, tout retard ou toute absence qui pourrait se produire. La formule L'4, "avis d'absence" a été complétée avec mention "non rémunérée".

Le 27 novembre, le même oubli s'est répété, et ce n'est qu'à 12 h 30 que vous nous avez laissé savoir que vous étiez malade. Dans les circonstances, la même sanction a été appliquée.

Nous tenons également à vous rappeler que les heures de travail sont de 8 h 30 à 16 h 45 avec une heure pour le dîner.

Espérant que vous prendrez les mesures nécessaires pour vous éviter d'autres sanctions à l'avenir, nous demeurons,

Bien à vous,

Paul Talbot

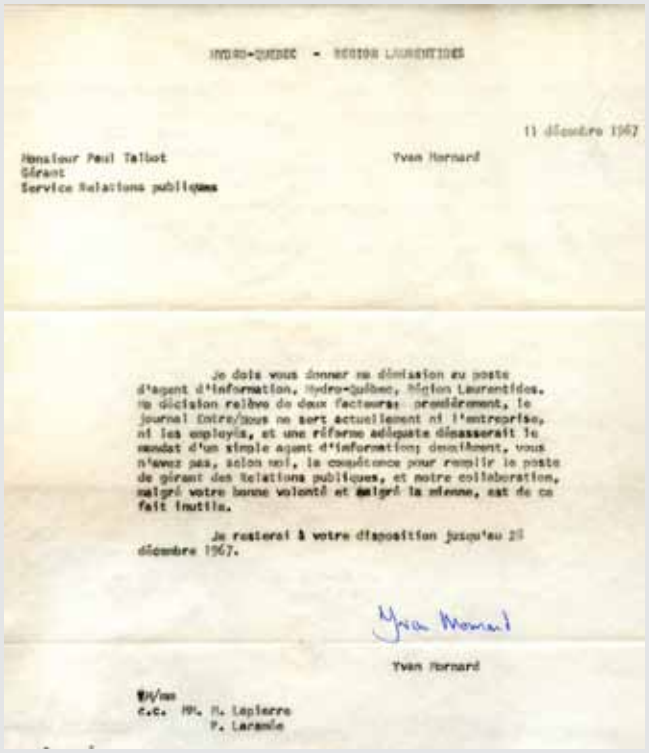
PT/bm

11 décembre 1967

(Lettre envoyée
à Paul Talbot).

Je dois vous donner
ma démission au poste
d'agent d'information,
Hydro-Québec,
Région Laurentides.
Ma décision
relève de deux facteurs:
premièrement, le journal
ENTRE/NOUS ne sert
actuellement ni l'entreprise,
ni les employés,
et une réforme adéquate
dépasserait le mandat d'un
simple agent d'information;
deuxièmement,
vous n'avez pas, selon moi,
la compétence pour remplir
le poste de gérant
des Relations publiques, et
notre collaboration,
malgré votre bonne volonté
et malgré la mienne,
est de ce fait inutile.
Je resterai à votre disposition
jusqu'au 28 décembre 1967.

Yvan Mornard.



HYDRO-QUÉBEC - RÉGION LAURENTIDES

11 décembre 1967

Monsieur Paul Talbot
Gérant
Service Relations publiques

Yvan Mornard

Je dois vous donner ma démission au poste d'agent d'information, Hydro-Québec, Région Laurentides. Ma décision relève de deux facteurs: premièrement, le journal Entre/nous ne sert actuellement ni l'entreprise, ni les employés, et une réforme adéquate dépasserait le mandat d'un simple agent d'information; deuxièmement, vous n'avez pas, selon moi, la compétence pour remplir le poste de gérant des Relations publiques, et notre collaboration, malgré votre bonne volonté et malgré la mienne, est de ce fait inutile.

Je resterai à votre disposition jusqu'au 28 décembre 1967.

Yvan Mornard

Yvan Mornard

YM/mm
c.c. MM. M. Lapierre
P. Laramée

12 décembre 1967

Devant le Juge Municipal
Before the Municipal Judge

A
TO

Saisie des revues étalées, exposé dans un local situé au numéro civique 3383 rue Berlioz, apt.1, en la Ville de Montréal.

(2 revues "SEXUS" 1 et 2 revues "SEXUS" 2)

L.S.

RAPPORT GÉNÉRAL
SERVICE DE LA POLICE DE MONTRÉAL

Effets saisis au 4383 Christophe Colomb "SEXUS"

Les effets ci-bas mentionnés furent saisis au 4383 Christophe Colomb,le 12-12-67 par 1090 Mikhaud,Sgt. T.Veiger,2073 Forget et 1452 Russo tous de la Moralité Gen

Des effets furent par la suite séparés et une Ionnaire fut fait au route 5 en présence de M.MORNARD Yvan,de cet.1090 Mikhaud et 708 Delgreuil,Voici donc la liste des effets gardés dans le cause de SEXUS.

1- 1,521 couverts de SEXUS 1.
2- 1,348 revues SEXUS 1.
3- 399 couverts de SEXUS 2.
4- 9 revues SEXUS 2.
5- 60 revues SEXUS 2 dans enveloppes adressées.
6- Une boite de carton contenant pep-tests se rapportant à SEXUS
7- 1 jeu de cartes pornographiques.
8- 1 compte de la V.de Mtl Inc.
9- 1 interview de Georges Klaza St-Pierre.
10- formules d'abonnements.
11- 1 enveloppe contenant ne.de tél.(D.Duguay,et C.Demestral).
12- 1 liste de ne.de tél.sur papier Publitex.
13- 1 organigramme.
14- 1 roman "Le château de bernac."
15- 1 entre-vue de D.Duguay.
16- 1 texte "Lettre de seln ma soeur."
17- 1 liste de librairies Canadiens.
18- 1 entre-vue de J.Normand.

D'autres papiers personnels saisis chez M.MORNARD n'étant pas utiles à la cause lui furent remis.

Fait par.....1090
Témoin.....708
Accepté par.....
Yvan Mornard.

J'ai pris connaissance de ce rapport et accepte que les effets ci-haut inscrit sont bel et bien les effets saisis chez moi et que rien de plus n'a été saisi.

.....
Yvan Mornard.

(*L'Escouade de la Moralité de la Ville de Montréal fait une perquisition dans les locaux des Éditions Sexus, au 4383 Christohe-Colomb*).

18 décembre 1967

Les juges ont pris le pouvoir.
Après avoir fait durant vingt
ans la preuve
qu'ils sont réactionnaires,
les juges apparaissent enfin
à la tête de la ville.
Les juges ont enfin droit
à la récompense,
et nous allons,
nous les nouveaux proscrits,
nous donner en pâture
à la justice.
Car c'est ainsi qu'il faut
se faire pardonner d'avoir
montré à la population
la belle image d'un homme
et d'une femme dont
l'érotisme était aussi
l'amour.
Car c'est ainsi que l'on exige
des jeunes d'être bossus
comme des vieillards.
Béni soit le dieu des juges.

Ce que la censure tolèrait...

Ce que la censure interdit.

Sainte "Sexus"? Pourquoi pas
SEXUS 2
ARTS LETTRES
LE DEVOIR
Sculpture d'aujourd'hui
Fleurs, espaces, fluxus

LA PRESSE
LE PLUS VIEUX QUOTIDIEN FRANÇAIS D'AMÉRIQUE
ÉDITION DE MONTRÉAL
Encore une saisie d'héroïne: $20 millions – Page 3
Le coup d'Etat a échoué en Grèce
Le roi Constantin se réfugie à Rome
Robert fait enquête sur la vente de bouteilles d'alcool à des policiers
Autres nouvelles, page 21
LA PRESSE au VIETNAM
4 – Soyez sur vos gardes : le Vietcong est partout
La veille du procès
Montréal est prêt à annexer St-Michel
SEXUS
SEXUS 2
La Moralité est toujours à l'affût : saisie de "Sexus"
Blake est expulsé, Bélivoau prend la relève: victoire de 6 à 2
SOMMAIRE

"... cette revue, née ici on ne sait trop comment, nous rappelle que tout n'est plus comme avant, au pays du Québec; elle porte des coups durs au grand arbre blanc et faussement vierge de l'hypocrisie." G. ROUX (Dept. jeune St).

JEUDI, LE 21 DÉCEMBRE 1967 / JOURNAL DE MONTRÉAL

La police saisit "Sexus"

Après les boîtes-borgnes, après Pizy-Bar, après les grands Ballets Africains, c'est le tour de "Sexus". Hier la police montréalaise saisissait les quelques numéros non encore vendus de la revue Sexus.

Sexus est une revue de sexologie, à laquelle sont associés des noms assez prestigieux que le docteur Lyse Portier, le docteur Jacques MacKaye, l'écrivain Claude Jasmin et Michel St-Jean, lauréat du concours de photographie au pavillon de la Jeunesse à l'Expo.

— La deuxième version publiait 19 photos de High, film canadien, inscrit au dernier festival du Film de Montréal. Serait-ce la raison de cette saisie? Sexus est vendu par les plus grandes librairies du Québec dont celle des presses universitaires, à Montréal.

L'équipe de Photo-Journal recommande à ses lecteurs

— UNE REVUE (Rock Pilon) : "Liberté", numéro consacré au "cas Marshall McLuhan". Des articles de Nadia Kotlan, Fernande Saint-Martin, André Belleau. Quelques textes de création. Et un jugement de valeur de Jean-Cléry Pilon sur la revue "Sexus" naturellement sa-tis-fai-sante (il trouve surtout que DEAUX s'engage dans un chemin qui le mènera tout droit au contentieux).

— UN FILM : "L'ETRANGER", de **Luchino Visconti**, d'après le roman d'Albert Camus. Avec Anna Karina et Marcello Mastroianni. Très discuté. A compter du 23 décembre au nouveau cinéma Berkeley.

Marcello Mastroianni
... "l'Etranger"

— UNE EMISSION DE TELEVISION (Pol Chantenay) : Le prochain "Tel de la semaine" exceptionnel, lundi soir (26 décembre), à 10 heures. Animée avec impertinence par les Critiques : collaboration Mme Daniel Johnson, Gilles Grégoire remplaçant René Lévesque, et Monsieur Tout-le-monde sera avec de la Nèv, Pères Noël avec l'équipe du "Tel ..." !

— UNE PIECE DE THEATRE (Rudel-Tessier) : "Des oiseaux par milliers", jouée par la troupe du Rideau-Vert. Au Stella. Excellente.

— UNE EXPO (Marcel Huguet) : Au Musée d'art contemporain, rue Sherbrooke est (c'est loin, mais ça vaut le coup). La rétrospective **Mousseau**, intitulée "Automates".

Le directeur de "Sexus":

"Un autre numéro—c'est officiel—va paraître à la mi-janvier..."

AU 4383, rue Christophe-Colomb, où perchent Yvan Mornard et la revue "Sexus, on a de mauvaises habitudes : on ne ferme jamais la porte à clé. Ce qui fait que mardi dernier, quand il s'amena à la revue, vers les 5 heures de l'après-midi, Claude Savoie (il collabore à "Sexus") eut la surprise de sa vie. Une patrouille de l'escouade de la moralité fouillait chaque pièce méthodiquement, mettant la main sur tout ce qui pouvait porter la mention "Sexus".

"Depuis ce temps-là, explique Yvan Mornard, **on la "barre" la porte!"**

Le plus drôle de l'affaire, c'est que les policiers saisirent 69 exemplaires du deuxième numéro (pas un de plus, pas un de moins) et qu'un moment, se trouvant devant une carte de la ville où étaient piquées plusieurs dizaines d'épingles, l'un d'eux imagina qu'il venait de découvrir le quartier général d'un réseau de prostitution... En fait, les épingles ne servaient qu'à situer les différents postes de vente de la revue, kiosques et librairies...

Furent saisis: 1,342 exemplaires du deuxième numéro, la liste d'abonnés, une entrevue de Jacques Normand, un texte de Sylvain Simard intitulé: "Cachez ce sein, ma soeur!", une entrevue d'Henri Quintal, des Editions du Bélier, une entrevue de l'avocat Gilles Duguay, etc. Tous ces textes devaient paraître dans le troisième numéro.

"Le troisième — c'est officiel — va sortir à la mi-janvier, fait remarquer Mornard. **Et celui-là, avant de paraître, va passer par les mains d'un avocat."**

Mornard s'explique mal qu'on ait saisi la revue. Le premier numéro n'était-il pas en vente depuis le mois d'août?

"Ce qu'on a saisi, dit-il, **c'est "Sexus" en bloc."**

Il poursuit :

Faire l'amour ou pas...

"C'est qu'on parle de sexualité, et assez librement. On a des principes différents de ceux qui nous accusent. Ici, les lois sont d'inspirations catholique et on veut les imposer à tous. En fait, on est en pleine déchristianisation. On applique des lois auxquelles on ne croit même pas.

"Il y a des gens au Québec qui ont 50 ans et qui ne savent pas faire l'amour" ajoute-t-il. **Ça ne doit pas servir de critère. Les moins de 30 ans sont drôlement prêts. Ils vont dire, face à une revue comme "Sexus": "C'est osé", mais par rapport à la censure en place, à la vieille génération, mais non par rapport à eux-mêmes. Le tévé a nivelé toute notre génération. Des photos de gens qui font l'amour n'impressionnent pas plus l'ouvrier que l'intellectuel."**

Et justement, il y a dans le deuxième numéro de "Sexus" des photos d'un couple faisant l'amour; elles ont été tirées de "High", un film du cinéaste canadien Larry Kent. "High", comme on sait, a été refusé par la censure il y a quelques mois.

"On y a pensé à deux fois avant de publier ces photos. La censure avait demandé de couper la scène où un couple fait l'amour devant une autre fille. On l'a montrée cette fameuse scène — et on considère que ce qu'on a fait, on avait drôlement raison de le faire. La population a le droit de voir."

C'est, explique Mornard, après que des spécialistes se furent prononcés sur "High" (Jacques MacKay, psychiatre, Pierre Patry, cinéaste, Emmanuel Cocke et Luc Perreault, critiques de cinéma) que la direction de "Sexus" décida de publier les photos. Tous avaient jugé qu'on n'aurait pas dû interdire le film.

"Après ça, de dire Mornard, **on n'a plus hésité."**

Jacques BENOIT

Yvan Mornard, directeur de "Sexus" : "Il y a des gens au Québec qui ont 50 ans et qui ne savent pas faire l'amour. Ça ne doit pas servir de critère."

19 décembre 1967

(Lettre reçue
de Ange-Aimée Fournier-
Mornard).

Tongeren.

Cher Yvan.

Ma position n'est pas
très confortable pour écrire.

Depuis le 11 décembre,
je fais la planche
à la clinique de Tongres.
Fracture
à la colonne vertébrale =
chute sur un trottoir glissant.
Comme ma colonne doit être
en extension pour appliquer
un plâtre, il faut attendre
que la douleur diminue
et je ne peux quitter l'hôpital
sans plâtre.
Nous espérons tous
que ce sera avant Noël.

On ne sait jamais
ce que l'avenir nous réserve.
Nous nous préparions
à un beau Noël dans notre
nouvelle maison, les enfants
étaient contents,
nous attendions
de la visite du Canada,
mes cretons étaient faits,
il me restait
les tourtières, les cadeaux
à acheter, la correspondance
traditionnelle des Fêtes
et voilà qu'une culbute
chambarde tout et j'en ai
pour trois mois
de convalescence
dont deux dans le plâtre.
Pas besoin de te décrire l'état
de nervosité de ton père.
Les enfants ont passé
la fin de semaine
dans ma chambre.
Germaine a bien pleuré
le 1er jour.

À part cela, ça va bien.
L'usine progresse,
les contrats
sont intéressants.
On se fait peu à peu
à la Belgique, mais que
de choses nous manquent
pour nous sentir chez nous.

Ton père n'a pas touché
à une goutte de boisson
depuis quelque temps.
Tant mieux!
Je suis la première
à m'en réjouir.
Ce n'est pas non plus très
constructif pour les enfants,
ils se réjouissent
de la nouvelle attitude
de leur paternel.

Je me demande s'ils ont
pensé à t'écrire pour Noël,
ils sont tellement tous
énervés et dérangés
par ce va-et-vient à l'hôpital.
Je dois te quitter,
je suis fatiguée.
Donne de tes nouvelles,
ne fut-ce
qu'une carte postale.
Nous aimons beaucoup
notre nouvelle maison,
c'est très agréable,
le décor est magnifique.

Au revoir et meilleurs voeux
de Bonne Année.

Ange-Aimée.

28 décembre 1967

(Lettre envoyée
à Ange-Aimée Fournier-
Mornard).

Chère Ange-Aimé.

Il est malheureux que
tu doives rester sur le dos
au moment même
où tout semble aller bien.
Mais c'est bien le caractère
insaisissable de la vie
que nous retrouvons-là.

De mon côté,
il y a eu saisie de SEXUS.
Voir la première page
de La Presse.
C'était couru
avec les imbéciles
qu'on connaît au Québec.
Une raison de plus
pour ne pas plaider coupable,
ce qui serait définitivement
plus simple.
Ma présence devant
les tribunaux me semble à tel
point logique (si je considère
les réformes que je demande
à la société) que je ne vois
réellement pas en quelle
année j'en aurai fini
avec eux.

De toute façon,
ne vous inquiétez pas;
prenez plutôt soin de vous.

29 décembre 1967

(Lettre envoyée
à Pauline Maltais-Michaud).

Il est heureux que tu sois
retournée à Baie Comeau.
Il est heureux que tes enfants
puissent jouer librement loin
des ennuis et des policiers
qui font trop souvent
la patrouille devant ma porte.
Il est heureux que vous
soyez loin de cette bataille
qui risque à chaque jour
de nous mettre en pièces.

C'est une guerre
qui a pris de l'envergure.
À preuve, La Presse du 14
décembre que je t'envoie.
C'est une épreuve
à l'intérieur même
de l'équipe:
Michel Saint-Jean et
Luc Latour ont démissionné.
Mais ceux qui restent font
partie de cette race un peu
folle qu'on nomme,
vingt ans plus tard,
une race d'aventuriers.
Et c'est avec eux que la vie
mérite d'être vécue,
car sans eux c'est la vie
elle-même
qui ne vaut plus rien.
Et plusieurs d'entre eux
m'ont demandé
si tu reviendrais, Pauline.
Surtout en ce moment où
chacun d'eux fait l'inven-
taire des gens sur lesquels
il peut compter.

Car nous sommes entrés
dans une bataille nouvelle au
québec, une révolte ouverte
contre la "moralité"
qui menace de devoir durer
quelques dix ans,
et les défenseurs d'une telle
idéologie
sont encore à découvrir.

Et comme le disait
notre avocat,
SEXUS risque de devenir
le lieu d'aboutissement ou
d'achèvement de plusieurs
autres problèmes.
De sorte qu'il nous est
interdit de perdre, car notre
perte pourrait très bien
signifier un recul de dix ans
pour la libre pensée.

Quoiqu'il advienne,
j'apprécierais le réconfort
d'une lettre de toi
où j'aimerais te reconnaître
à coeur ouvert.
Car c'est bien toi aussi
celle que j'ai connu
et que je n'ai cessé d'aimer.

30 décembre 1967

Michel Saint-Jean
vient de sortir de chez moi.
M'a menacé de me casser
la gueule plus que
je ne pouvais l'imaginer.
M'a obligé à lui faire
un chèque de $200 dollars
alors que je ne lui en dois
que $150.
Un chantage parfait.
En plus d'un mépris évident
pour tous les membres
de l'équipe.

Voici donc
où nous en sommes.
Pauvre Saint-Jean.

1968

26 ans

3 janvier 1968

'SEXUS' BUSTED

Un dicton dit
que le 3 fait le mois.
Et que s'il fait beau temps
le 3, il fera beau temps
tout le mois.
C'est un dicton un peu idiot,
qu'on va répétant
un peu partout, sans
se soucier de sa véracité.
Mais ce qui me semble
grave, c'est que la pensée
des hommes d'aujourd'hui
relève de cet exemple.
On va répétant, sans
les repenser, des expressions
toutes faites, des pensées
toutes faites, et on vit ainsi
calmement sa propre vie,
en asservissant la seule
chose qui nous appartienne
vraiment à des conventions
sans réelle utilité pour soi
ou pour les autres.
Et on appelle ça: tenir
compte des habitudes
de son temps.
Ceux qui désirent voir
évoluer la société
vont jusqu'à déclarer que
cette façon d'agir demeure
la seule façon de mener
quelque chose à mieux.
J'avoue ne pas comprendre
comment l'on peut amener
un meurtrier à ne plus tuer
en lui montrant à tuer
dans une moindre mesure.

Et tout cela pour expliquer
l'attitude de notre avocat,
Gilles Duguay, qui nous
conseille pour l'avenir
un combat déjà fait: celui
du Playboy en occurrence,
et encore avec un certain
mépris pour le sujet.
C'est pourtant un homme
de gauche qui parle ainsi.
C'est pourtant bien de lui
qu'on va disant qu'il est
l'enfant terrible du Barreau.
Étrange conception de
la terreur qu'on a chez nous.
Et l'on s'étonne ensuite
de ne pas avoir ici
de grands personnages.
L'on s'étonne qu'il n'y ait
pas d'Eseinstein dans notre
cinéma, alors que notre
histoire ne nous a pas encore
donné d'Ivan le Terrible.

Et pourquoi, dites-le-moi.
Pourquoi meurt-on
si jeunes alors qu'il naît
ailleurs des hommes qui
possèdent leur vie.
Avouons justement
que leur vie leur suffit.
Avouons qu'ils ont renoncé
à la plupart des fétiches
de leur société qui avaient
la vertu de les embarrasser
alors que nos "grands
hommes" adorent plutôt
s'encombrer de cela même
qu'ils font semblant
de rejeter pour la galerie.

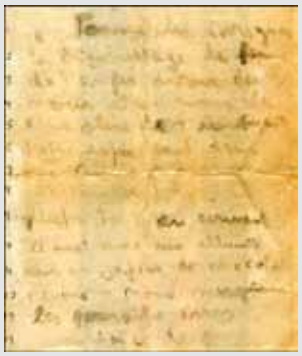
Cela fait bien.
On prend des airs
de Jeanne d'Arc au bûcher.
Mais chez nous, on oublie
toujours d'allumer le feu.
Et l'on prend pour d'autres,
selon l'expression, ceux qui
ont la bienveillante idée de
se prendre pour eux-mêmes.
Les plus violents sont
rarement les plus efficaces.
À preuve, l'exemple
de Michel Saint-Jean.
Après avoir envisagé
plus calmement que nous,
beaucoup trop calmement,
les risques qu'on encourrait
à *SEXUS*, le voilà mainte-
nant déconfit par la saisie,
déconfit par sa maman qui
pense bien que cette revue
doit être pornographique
puisque la justice
commence à s'en mêler.
Et le voilà tout honteux
d'y avoir publié
des photographies de nu
de sa femme.
Cela ne fait pas chic.
Cela n'est pas bien vu.
Il suffisait à ses amis
d'une saisie pour qu'ils
commencent à le taquiner,
à le traiter
de petit pornographe.
Et voilà que la révolution
n'a plus de sens puisque
les petits amis ne se mêlent
pas d'applaudir
à rompre les vitres.

Mais il faut bien avouer que
les dictons ne mentent pas
toujours.
Et que le 3 du mois augure
peut-être de tout le mois,
de toute l'année
et même de la vie entière.
Car si les gens acceptent
si volontiers de vivre
un seul jour comme ils le
font aujourd'hui, comment
pourraient-ils accepter
de vivre ailleurs
(c'est-à-dire en eux-mêmes)
le reste de leur vie.

Table d'écoute

L'ALLIANCE

1967, une année riche d'expériences nouvelles



(Note écrite en prison,
avec le bout
d'une allumette calcinée,
sur un papier
enrobant une barre
de chocolat, parce qu'on
ne nous permettait pas
de garder de quoi écrire).

Parmi les ivrognes
le dégobillage
le feu de l'enfer autour
de nous
et en nous la fine pluie
d'être enfin seul
dans une cellule
nous de *SEXUS*
délogés et de partout
en écrivant ce mot
avec une allumette
sur un papier de chocolat
rêvons à vous messieurs
les journalistes
ivres.

Après le numéro de novembre du Playboy américain, la police saisit le deuxième numéro du Sexus canadien

Qui achète les revues "osées"?

Des photos tirées d'un film

Des articles choquants

Une révolution nouvelle chez nous

Une clientèle variée

Pour les étudiants, la revue Lui

SI VOUS SOUFFREZ D'ARTHRITE

Grégoire

17 janvier 1968

(Lettre reçue du Consulat général de Belgique à Montréal).

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire savoir qu'en sa séance du 19 décembre 1967, le Conseil de Milice de la Province du Limbourg vous a accordé la dispense du service militaire en temps de paix en vertu de l'article 12, para. 1er, primo, des lois coordonnées sur la milice.

Cette décision met un terme aux formalités administratives que vous aviez à accomplir en vue de satisfaire aux prescriptions légales en matière de milice.

Je profite de cette occasion pour vous signaler que vos obligations militaires envers la Belgique prendront fin le 31 décembre 1981.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

J. Servais
Chancelier.

Beaucoup d'accidents? On le fait exprès

Le Grand Prix O'Keefe disputé à Ste-Agathe les 24 et 25 février

sexus

Sur le plan de la mode, Eve se fait chatte pour rivaliser avec l'homme

sexus

LA PAROLE EST AU LECTEUR

sexus

22 janvier 1968

(Note laissée à Rita Bissonnette, soeur de Lise, après une fin de semaine dans le même lit).

Ce désordre au matin!
Mais comme il était bon
de changer de lit, d'aimer
encore la fièvre
de son propre corps et celle
- toujours incompréhensible
- d'un autre corps.
(Avec le plaisir enfin
de ne pas s'engueuler
avec une Bissonnette!).
Quelques mois avant
de partir sans doute seul
pour New York:
homme "marginal",
disais-tu, mais à qui manque,
n'en déplaise, l'amour fou
d'une femme raisonnable.

23 janvier 1968

(Note laissée à Rita Bissonnette).

Un petit rien: car il est...
onze heures.
Mais nous devons pourtant
l'admettre: le sexe tue.
Comment peux-tu te lever
si tôt?

24 janvier 1968

Un certain changement
d'attitude: il était temps.
Couché une dizaine de fois
en trois jours avec la soeur
de Lise Bissonnette, Rita qui
s'est envoyée Claude Savoie
et s'envoie toujours
Yves-Gabriel Brunet.
Mais elle me surnomme
"minou" depuis que
je lui ai fait goûter enfin
à 25 ans, enfin à l'orgasme.
Autres particularités:
rien de plus, rien de moins.
Je souhaite, au printemps,
pouvoir partager mon temps
entre Montréal et New York.
Deux petits appartements-
bureaux.
Et quelques femmes
à la langue sur mon sexe.
Hommage.
Un dernier instant avant
de quitter le pays,
à celle qui mangeait si bien
le sexe et l'esprit:
Pauline Maltais-Michaud.
Mettre sur pied, donc,
un front américain.
Et en étendre
progressivement la portée.

25 janvier 1968

Ce fut la première session
photographique d'art autour
du couple nu: le Québec
découvrira bientôt dans les
photographies de John Max
l'image de Luc Latour et de
Eliane Michelard illustrant
l'un des éclats d'aujourd'hui.
Ils étaient nus et s'enlaçaient
sur le lit.
Nous les regardions, étonnés
que tant de beauté ne nous
émeuve finalement au-delà
de la tête du lit qui devait
sûrement être belle.
Et que dire du mouvement
d'Eliane.

Sinon que nous nous
sommes retrouvés Eliane
et moi à la même table pour
souper avant que de partager
le même lit: et le mouvement
d'Eliane pour qui l'acte
de l'amour relève de la danse
et de l'expression corporelle.
Mais hélas: rien de plus.

Me retrouvant seul après le
spectacle du plus beau corps
que j'ai tenu entre mes bras:
seul et déjà mendiant
sur la route de New York.
Rendant hommage,
à la frontière, à cette bouche
d'Eliane qui, comme celle
de Pauline Maltais-Michaud,
mérite une érection.

26 janvier 1968

Et seul: avec le ciel
à l'horizon de l'autoroute
menant à New York.
(Rita Bissonnette
abandonnée dans quelque
fossé de son inconscience).
New York, ma ville,
mon avenir: centre
du combat où la langue des
femmes sur mon sexe imitera
le mouvement de l'armée
paradant devant la solitude
des monuments couverts
de crottes de pigeons.

Au téléphone: Pauline
Maltais-Michaud et moi.
Nous n'avons pas encore
rencontré mieux que nous.
Et seuls.
Et déçus de devoir attendre
le grand départ
qui ne vient pas.
Qui, dois-je me l'avouer,
ne viendra jamais.
Et seul: en route vers
une folie provisoire logeant
au cinquantième
d'un building de New York.
Mais les rampes métalliques
suffiront contre le vertige.
Car la solitude n'est
finalement qu'un vestige
de la mauvaise enfance.

27 janvier 1968

Dansé jusqu'au petit matin
chez Jean Fleury.
Danser pour oublier ce qui,
de tant d'amours, est déjà
oublié.
Ce qui n'a jamais existé
que dans un autre siècle
où les conquérants
conquéraient encore.
Pour goûter,
par le sautillement du corps,
à l'inimaginable
désajustement de l'esprit.

Et seul au matin: hélant
un taxi qui n'ira pas plus loin
que l'endroit désigné.
Hélant au passage
mon enfance dans les draps
odorants de la maternité et
de la paternité de ma mère
et de mon père.
Rendant hommage
à l'éjaculation dans le vagin
où tout craqua
sur mon passage
comme le navire qui s'ouvre
dans la tempête.
Espérant aujourd'hui
le grand voyage
des pornographes en quête
d'un amour secret.

28 janvier 1968

De retour au café (L'Oeuf)
où drague
la nouvelle bohème.
Babalou, la fille de la peintre
Marcelle Ferron, a discuté
avant que de me demander
si je partais et si elle pouvait
m'accompagner.
Le calme et l'assurance
d'un homme de 25 ans qui
renverse ce corps de 16 ans
sur le divan en lui baisant
un sein nu.
Mais il était tard et
la maman, peintre ou non,
menace d'éclater.
Et que dire de l'amant
qui la déviergeait
il y a quelques semaines.
Rien, sinon l'attrait
de Babalou envers moi:
"il serait peut-être préférable
de nous en tenir
au dialogue".
Et moi:
"L'important, c'est
une entente de l'esprit.
Nous ferons peut-être
l'amour, peut-être pas".
Sa mère s'absentera bientôt
pour quelque temps.
Nous reverrons-nous:
peut-être, peut-être pas.

1 février 1968

(Un communiqué publicitaire de SEXUS).

En 1636, l'archevêque de Mayence, un certain Berchthold, interdisait toute publication qui n'avait pas reçue de lui une autorisation préalable. C'était carrément déclarer posséder à lui seul la vérité et affirmer qu'aucun éditeur ne pouvait lui faire concurrence en ce domaine.

Au Québec, les choses vont aussi loin. Alors qu'en 1686 le petit peuple de Mayence n'ignorait pas que le véritable nom de "Dieu le père" était Berchthold, à Montréal et à Québec en 1968, les gens ignorent toujours de qui relève la décision de censurer, exception faite du cinéma. Et ce n'est pas de si tôt qu'il sera permis de connaître le responsable de l'arrêt d'*Histoire d'O*, des Saltimbanques, des Ballets Africains et de la revue *SEXUS*.

Décision dont l'intention se rapproche davantage du fascisme que de la juste application de la loi et qui n'a, selon nous, d'autres solutions qu'une enquête royale sur le fonctionnement de la censure au Québec. Mais ce serait là, de l'avis de plusieurs, encombrer les tribunaux d'une série de scandales policiers allant des traditionnels pots-de-vin aux plus libidineux abus de pouvoir.

C'est pourtant l'un des droits fondamentaux de l'homme de connaître l'identité de ceux à qui il abandonne ses droits.

Et c'est encore à ce droit que la revue *SEXUS* a dédié ses éditions.

Mais le combat que nous menons pour la reconnaissance d'un érotisme de qualité, telles les photographies de Michel Saint-Jean et de John Max, les textes érotiques de Verlaine et de Théophile Gauthier, reconnaissance étrangement moins accessible devant la loi que devant la population, coûte une petite fortune.

Aussi en appelons-nous
à la confiance et
à la collaboration du public
qui, en nous avançant
l'argent des abonnements
nous a permis jusqu'ici de
couvrir les frais et d'attendre
patiemment les résultats
de la vente directe.

Et c'est grâce à cette
collaboration que nous tous
de *SEXUS*, pour la plupart
de l'Université de Montréal
et de l'Institut des Arts
Graphiques, pourrons
un jour offrir aux québécois
une victoire sans équivoque
sur le vieux concept
de moralité publique.

Et comme le dirait
une publicité dans le vent:
LISEZ VOTRE *SEXUS*
EN PAIX.
QUANT À LA PRISON,
NOUS IRONS
POUR VOUS!...

VILLE DE MONTRÉAL — CITY OF MONTREAL

Yvan Mornard

18-1661 — 7.7.61

$ 100

Caution

APRES "SEXUS"

En fondant "Sexus", Yvan Mornard savait bien avec combien d'étonnement et que ce serait à la palette de juste chez nous en démocratie quand seule quelques voix isolées ont appris à dénoncer l'écrivain de la pornographie.

— "Sexus" vise désormais à plus de 8,000 exemplaires parce que nous nous sommes consolidés avec à peu un réseau de distribution aux dimensions de la province; nous allons d'ailleurs nous en servir des cette semaine pour lancer une deuxième revue, "Allez chez".

— "Allez chez"?

— Parfaitement. L'équipe de rédaction se compose d'une centaine de personnes: des étudiants, des chauffeurs de taxi, des syndicalistes, certains chroniqueurs de Petit Prix. Ensemble, travailler à des numéros qui ressemblent à des dépliants publicitaires abondamment illustrés: 32 pages deux fois par mois, qui pourront se lire en un quart d'heure au maximum.

— Fais des discrétions!

— Fais des dissertations! Ceux qui aiment la littérature achèteront plutôt les ouvrages que je vais publier dans une nouvelle collection. "Erotisme", comme par exemple un recueil des meilleures pages de Théophile Gautier et "Les 11,000 Vierges" d'Apollinaire.

—Bonne chance.

VILLE DE MONTRÉAL — CITY OF MONTREAL

Claude Savoie

18-1662 — 7.7.61

$ 100

Caution

10
mars
1968

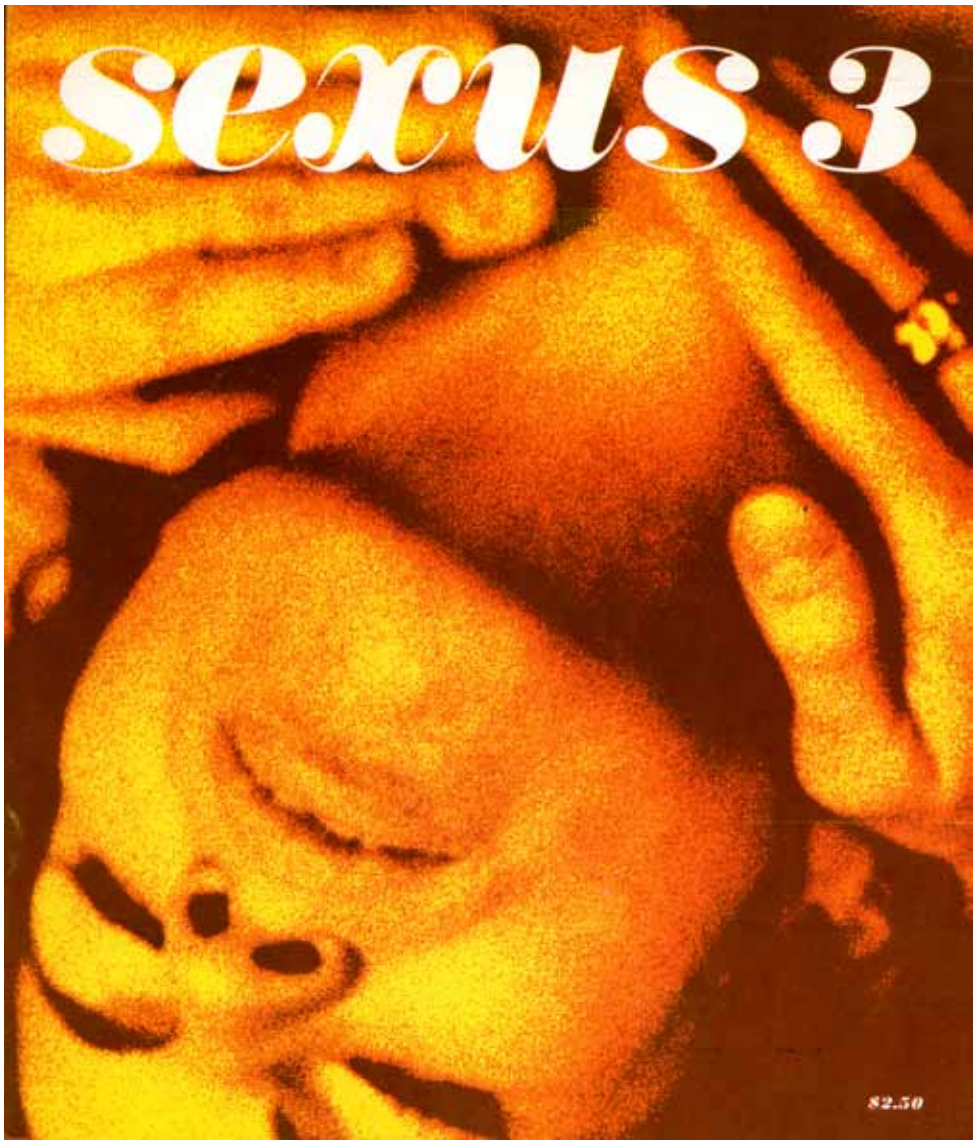
Vingt fois sur le métier,
remets ton ouvrage.
Autant de ratures que
d'amours, faudrait-il dire.
Ainsi l'ai-je renvoyée.
Hélène Courtemanche,
19 ans, élève en deuxième
philosophie.
Après un mois
de vie commune,
après s'être d'abord
merveilleusement accordés.
Mais il me manquait
d'amour pour sa trop grande
jeunesse.
Pourtant un pas de franchi.
Celui de l'infidélité
à coeur ouvert.
Nous parlions ensemble
des problèmes qu'avaient
nos autres partenaires.
Du moins, de deux amants
d'occasion pour elle,
et d'une femme mariée
de 40 ans pour moi.
Madeleine Ouellette-
Michalski qui hélas préféra
tromper son mari
pour la première fois dans
la plus grande obscurité.
Hélas hélas combien de fois.
J'aimais pourtant éjaculer
dans la bouche d'Hélène.
Et nous en serions peut-être
arrivés à l'un de mes désirs:
me faire sucer
par deux filles à la fois.

27
mars
1968

Il n'y a
que les gens controversés
qui vivent dans leurs siècles.

19
avril
1968

Une autre saisie:*SEXUS* 3.
Encore un pas.
Un autre pas.
Le printemps était pourtant
arrivé chez Michelle Larivey.
L'autre printemps.
Celui que j'aime encore
reconnaître loin
de la tristesse qui me prend.
La dure bataille que voilà!
L'autre bataille dans l'ombre
de l'amour de dieu.
L'autre langage encore
offert à qui parle dans la ville
déserte du matin
d'une autre ville où
siégeraient d'autres conseils.
L'ultime tentation que voilà.



Les étudiantes infirmières font leurs études dans un "cloître"
Le public sera roi au 3e Festival du disque
érotisme

3 mai 1968

(Hachisch, écrit conjointement avec Louise Blanchard).

Nous sommes des rescapés, et rien que cela, parce que l'on n'a pas fait renaître en nous le désir sexuel dans les autres.

Ce n'est pas une question de mot, nous nous sommes fourrés à la base: nous avons toujours accepté le bien. Parce que nous n'avons jamais voulu vivre le mal.

Une contradiction est nécessaire comme propulsion.

Il ne faut pas se baser sur le passé: chaque solution est un effet de l'imagination. Donc partir de rien pour établir nos conduites.

Je sais pourquoi les gens ne jouissent pas érotiquement: parce qu'ils ne se satisfont qu'avec ce qu'ils ont.

4 mai 1968

(Texte publié dans le journal underground Logos).

LA PHILOSOPHIE DE L'ACCOUPLEMENT COMME EXTENSION DE LA PERSONNALITÉ.

Il y a longtemps, très longtemps... en 1964... le couturier français André Courèges souleva l'indignation générale chez les âmes dévotes qui, au sortir de la messe dominicale, ne pouvaient éviter la vision, entre deux annonces d'un magazine, de ses robes qui osaient montrer les genoux des femmes. Les femmes jugèrent qu'elles ne porteraient jamais ces vêtements dont la principale nouveauté consistait moins à habiller qu'à découvrir une certaine qualité du désir. Les bureaux, les écoles et les lieux publics respectables bannirent quiconque oserait se montrer ainsi court vêtue. Mais ce fut peine perdue. Aujourd'hui, les femmes ne montrent plus seulement leurs genoux, mais leurs cuisses, et elles les ouvrent infailliblement pour découvrir des couleurs et

des motifs qui ont renouvelé les dessous.
Hier, comme tout le monde le sait, le sexe était teinté d'un côté bestial. L'accouplement devait se pratiquer entre deux esprits et les corps assistaient pour ainsi dire à la transaction. La grande révolution de l'après-guerre a été de ramener le corps dans le jeu de l'amour.

Notre civilisation commence à redécouvrir la beauté et l'importance du sexe pour lui-même indépendamment de l'attirail surexploité de l'esprit; et la personnalité, par le fait même, a conquis une nouvelle extension qui englobe cette fois tout le corps et non plus seulement certaines parties chantées et sublimées tels le visage et les mains.

L'ÉROTISME CONTRE LES "SCIENTIFICOMANES".

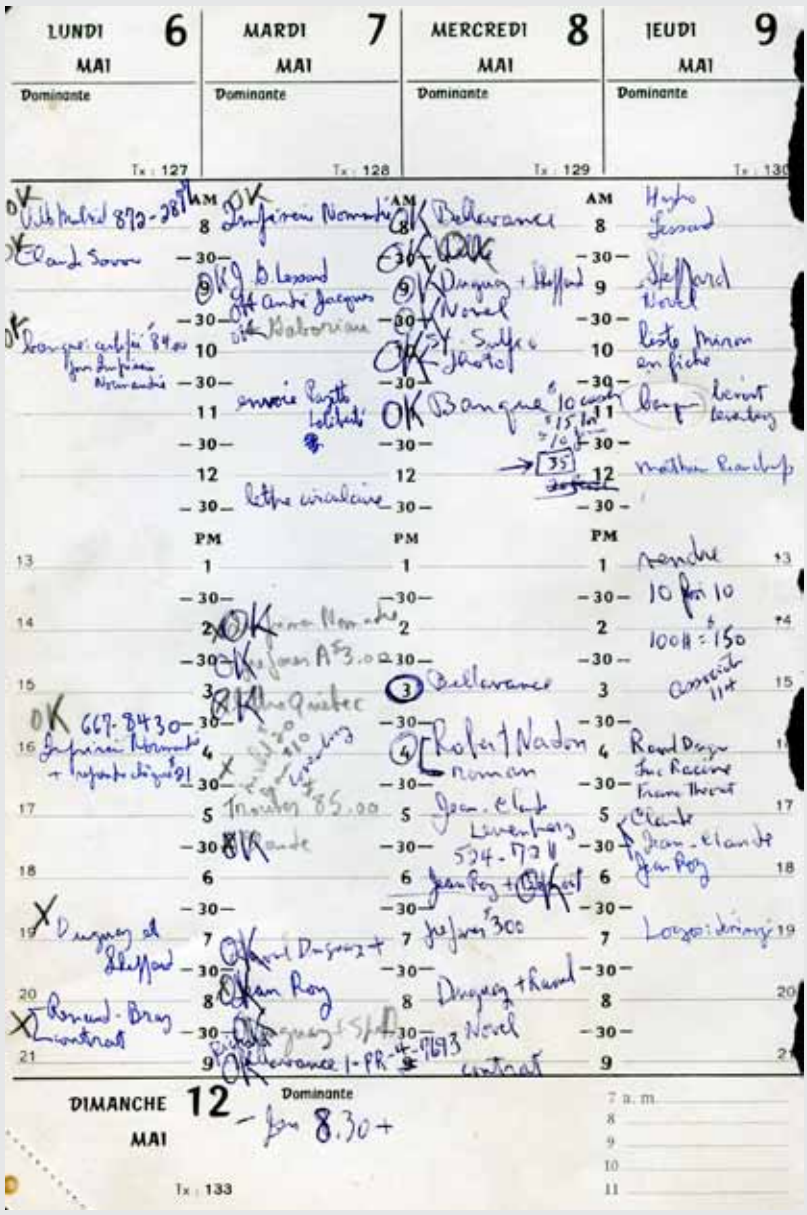
Cette transformation de la philosophie du corps et de l'accouplement, manifeste surtout parmi la génération née après 1940, devait nécessairement se heurter au blocus des "honnêtes gens". Ces derniers ont développé une terminologie sexuelle qu'ils voulaient scientifique et qui n'est que prude.
Mais la pruderie et la science ne conviennent plus à ceux qui retrouvent maintenant en la sexualité brute une occasion de se reconnaître et de s'accepter.
Le mot de passe de la nouvelle vague ayant pourtant atteint la vague précédente, celle-ci n'aura de repos que d'empêcher l'attroupement autour des nouveaux chefs qui, tôt ou tard, aboliront leurs privilèges.
Car la sexualité n'est qu'un des nombreux symboles autour desquels se précise une volonté de concevoir la vie.

Le recours à l'appareil traditionnel de l'autorité qu'est la justice apparaît comme l'expression rageuse d'une telle exaspération.
Les attaques portent sur la réévaluation du corps dans la société traduite par une imagerie et une littérature nouvelle, qui prône le libre accouplement et la liberté de signification pour l'art et les médias d'information.
À Montréal, on arrête la représentation d'une pièce des Saltimbanques et les deux premiers numéros de la revue *Sexus*.
On multiplie les descentes dans les cafés fréquentés par une certaine jeunesse, dans le but de faire la preuve d'un marché actif de la drogue et de découvrir les lieux privilégiés de réunions dont les conventions ne sont plus le baise-main mais le "voyage" collectif et libre de toute entrave morale.
Et l'on traîne tout ce beau monde devant la justice dans l'espoir de les voir baisser la tête et fondre en larmes en affirmant une ferme contrition et un ferme propos.

Espoir ridiculement inutile.
La défense des Saltimbanques fut bien menée: au lieu de prétendre n'avoir pas quitté la camisole de force de la vertu traditionnelle, on défend nettement le bien-fondé de l'érotisme dont on a donné volontairement une vision.
Et le procès traînant en longueur, la note grimpant à toute allure, viennent renforcer le château fort de la morale officielle qui, impuissante à enrayer l'évolution actuelle, ne trouve d'autres recours à l'aide d'un système juridique étroit et dispendieux, que de ralentir obstinément le mouvement irréversible d'une jeunesse submergeant déjà en fait la population d'âge adulte.

L'ÉROTISME CONTRE LA PORNOGRAPHIE.

Cette promotion de l'érotisme survient en la disparition de la vulgarité dans la nouvelle image de l'homme et de la femme nus.
L'on s'étonne de cette simplicité que l'art et les médias d'information commencent à mettre sur le marché; l'on s'étonne de la régression définitive du mépris dans l'entourage de la fille qui "couche"; l'on s'étonne qu'une jeunesse aussi libre montre tous les signes de la santé mentale avec la franchise amoureuse.
Pour une majorité, la sexualité en dehors du mariage demeure nécessairement abus et perversion.
Leur équilibre est sauf; ils ne verront pas que la nouvelle liberté des moeurs signifie un renouvellement des relations humaines où le corps a finalement droit de cité.
Ils ne voient pas que le corps de l'homme et de la femme est en passe de devenir une culture, et que cette culture est la seule solution possible pour libérer l'individu du sens pornographique de l'univers que leur culture asexuée traînait inévitablement derrière elle.



LUNDI 6 MAI — Dominante — Tx : 127
MARDI 7 MAI — Dominante — Tx : 128
MERCREDI 8 MAI — Dominante — Tx : 129
JEUDI 9 MAI — Dominante — Tx : 130
DIMANCHE 12 MAI — Dominante — Tx : 133

VENDREDI 10 MAI — Dominante — Tx : 131

SAMEDI 11 MAI — Dominante — Tx : 132

AM
8 liste Miron et Soreno 2500 lettres
9
liste Miron en fiche
[traiter]
10
11
12

PM
13 vendre 10 for 10
1
14 100 = 150
2
15
3
16 m. Bation Nouvelle Beauce
4
17 (Séronager)
5
18
6
19
7
20
8
21
9

12
1 p. m.
2
3
4
5
6
7
8
9

MAI

L	M	M	J	V	S	D
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31		

Deuxième Trimestre
19ème SEMAINE
du 6 Mai au 12 Mai
1968

TÉLÉPHONER
Francine Morin
767 - 2492
Roger Huard
844 - 1242
Jean Roy : 288 - 3387

ÉCRIRE
Dalbris 939 - 0164
Sortie : VI-2-9838 travail
844 - 4536 maison

VOIR
John Hart
2885 bd Rosemont
Montréal
RA - 1 - 3461

FAIRE
L. Henri
932 Bordeaux - Cartierville
OR - 4 - 3478
Longueuil.

ENCAISSER

PAYER

NOTES
Imprimerie Normandie
667 - 8430

LA CAISSE POPULAIRE DE SAINT-LAMBERT
(COMTÉ CHAMBLY)

402, rue Victoria, Saint-Lambert, P.Q. — Téléphone 671-5812

le 31 mars 1958

M.Yvan Mornard
4365 Christophe Colomb
Montréal.

Objet: Prêt d'honneur Studient

Monsieur,

Selon la convention d'une part la société Saint-Baptiste
ci, située au Saint-Jean Inc., où d'autre part l'Union Régionale
des Caisses populaires Desjardins, nous n'avons pas manqué suite
à votre engagement de faire des revises annuelles de votre
prêt d'honneur Studient.

Nous espérons que vous rétablirez dans le plus bref
délai cette situation qui serait en définitive à votre avantage.

Bien à vous,

LUCIEN MELANÇON
secrétaire-gérant

LM/mj

PS.-Votre compte est au dû de $3.10
Dernière mensualité 75.00
Intérêts au 31 mars 1.10
78.20

Corporation de Gaz Naturel du Québec

le 19 avril 1960.

M. Yvan Mornard,
4365 Christophe Colomb,
Montréal, P. Q.

MISE EN DEMEURE

Montant en souffrance: $ 224.50
Route 0666 Folio 07705

Monsieur,

Nos dossiers indiquent que nous n'avons pas reçu le paiement du montant mentionné ci-haut, représentant le prix du gaz qui vous a été fourni.

Faute par vous de régler ce montant dans les quatre jours qui suivent la mise à la poste de la présente lettre, nous nous verrons contraints d'interrompre toute fourniture de gaz qui vous est faite, aux termes de l'art. 73 de la loi des compagnies de gaz, d'eau et d'électricité (S.R.Q. 1964, ch. 285) et de considérer notre obligation de vous fournir le gaz comme éteinte.

A cet effet, un délégué de notre part se présentera à l'adresse (aux adresses) où notre (nos) compteur (s) est (sont) installé (s) pour procéder à son (leur) enlèvement et, en cas d'absence de votre part, un huissier accompagné d'un serrurier sera chargé par nous de cette opération.

Tout gaz retiré par vous après la date à laquelle notre délégué se sera vu dans l'impossibilité d'enlever le ou les compteurs et jusqu'au moment où cet enlèvement pourra être exécuté par les voies judiciaires, le sera sans le consentement de la Corporation et sous votre responsabilité pleine et entière.

Par ailleurs, nous n'accepterons de reprendre la fourniture de gaz après l'expiration du délai que contre le règlement du prix du gaz consommé, des frais légaux encourus, des frais de réinstallation du service et d'un montant, à titre de dépôt de garantie, de $ 150.00.

Pour votre gouverne, le paiement du montant en souffrance doit être fait au moyen d'un chèque visé (certifié) au nom de la Corporation et adressé aux soins du soussigné.

Sincèrement,

CORPORATION DE GAZ NATUREL DU QUÉBEC

Lucien Thériault,
Chef-percepteur,
Crédit et Recouvrement,
527 - 8855 Poste 340.

LTrng

Adresse postale: C.P. 8111, Montréal 3, Québec — Téléphone: 527-8855

Syndicat National des employés de l'Université de Montréal

Montréal,
le 2 mai 1966

Monsieur Yvan Mornard
4365 rue Christophe-Colomb,
Montréal, P.Q.

Monsieur,

La présente est pour vous faire part que nous
acceptons toujours votre remboursement de $300.00, pour
l'emprunt que vous avez contracté au cours des journées
d'Expo qui est en date au printemps 1966 à l'Université
de Montréal.

Nous devons malheureusement vous aviser de nos prochaines
négociations, ce qui nous demeurons sans aucun doute
des trois années consécutives.

Nous espérons que vous pourrez activer au remboursement le plus rapidement possible vous êtes dans nos
moyens mentionnés ci-dessus.

Nous vous remercions à l'avance de l'attention que
vous porterez à notre lettre, et vous prions d'agréer l'un exemplaire de nos sentiments les meilleurs.

Yvan Mornard,
Président

Jean Marie-Martin Fournier
Secrétaire

La Caisse Populaire de l'[illegible],
[illegible],
Montréal,
P.Q.

Le 31 mars 1968

Monsieur Yvan Mornard,
4383 Christophe Colomb,
Montréal,
P.Q.

Cher monsieur;

Nous constatons que votre dossier indique des arrérages de $115.00 plus intérêts sur un prêt de $2,500.00 que la Caisse Populaire de l'[illegible] vous a consenti le 30 novembre 1966, alors que vous vous étiez engagé à rembourser mensuellement à compter du 1er octobre 1967 le capital à raison de $50.00 plus les intérêts au taux de 8% plus l'assurance-vie.

Il serait donc dans votre intérêt de prendre des dispositions immédiates afin de nous faire connaître les raisons qui motivent votre attitude.

Nous vous prions de bien vouloir donner suite à cette lettre d'ici 10 jours, alors nous serons dans l'obligation de soumettre votre cas au Conseil d'Administration.

Bien à vous,

La Caisse Populaire de l'[illegible],

[illegible]

par Roland Lebeau, gérant.

R/gr

Copie aux archives.

Montréal, 28 mai 1968

Yvan Mornard
4383 Ch-Colomb,
Montréal, Qué.

Sujet: Route: 111380 Folio: 540059
Consommation au: 21 mars 1968
$ 31.92
Local: 4383 Ch-Colomb, Mtl.

Monsieur,

Le compte ci-dessus est en souffrance depuis longtemps et nous devons insister pour que vous l'acquittiez dans les prochaines 48 heures.

A défaut, par vous, de ce faire, votre dossier sera transmis aux avocats de l'Hydro-Québec pour action immédiate.

Veuillez nous retourner la présente, à l'adresse ci-dessous, en y joignant votre remise.

Vos tout dévoués,

Division des Recouvrements
Facturation & Comptabilité.
(Tél: 866-5641 poste: 404)

12 mai 1968

(Texte publié dans le journal underground Le Voyage).

SEXUS:
TRAFIQUANTS
DE ROMANS COURTOIS

Au total deux procès.
L'un sur les numéros 1,2 et 3
de *Sexus*.
L'autre sur la vente
par la poste de *Sexus* 2 et 3
après la saisie.
Sans compter
le coût de revient
des policiers travaillant
pour sauver la morale.
Ainsi va la ville de Montréal
à l'heure où son budget
a déjà touché
un point pourtant critique.
On dépense de jolies
sommes dans des causes
perdues d'avance
sous prétexte d'une série de
notions morales dont l'échec
fut tout au moins clairement
établi dans l'affaire
des danseuses topless.
Et vogue la galère cette fois
sans queue ni tête.

Il faut s'en accommoder.
$5,500 de frais
pour les Saltimbanques.
Les avocats font le trottoir,
la jouissance du client
en moins.

Trafiquants de la justice
à la petite semaine dont la
pensée n'a d'autres appuis
que la rentabilité du client et
la renommée d'une victoire
contre la loi, ils font partie
de "l'establishment".
Leur principale mission
consiste à organiser
la rencontre avec une morale
depuis longtemps désuète,
mais à laquelle se rattache
directement
le sens du Barreau.
Ils sont ce par quoi
l'être vient au néant,
dirait un Heidegger.
Mais Heidegger est mort
avant la lettre.
Et les Johnson continuent
de nommer pour juge
les Guérin unionationalisés
tandis que l'amant
de leur femme
est trouvé mort
la queue encore chaude.
Et vogue la galère
catholico-romaine
avec des petits trous dedans.
Aujourd'hui
c'est le printemps.
L'eau coule en abondance
par tous les petits trous
de la ville.
Chaque navire menace
un jour ou l'autre de toucher
le fond du problème.
Montréal y vient
tout doucement.

Un jour on comprendra
que ce qui manquait
aux Dames de Sainte-Anne,
c'était la langue de saint
Joseph entre leurs jambes.
Ma mère flirtait ainsi avec un
gros vicaire de la paroisse,
qui devait se faire lécher
la queue moyennant
une remise d'indulgences.
Pendant ce temps, mon père
mangeait des taloches
parce qu'il n'exigeait pas
d'autres augmentations.
- Vous comprenez
madame chose, avec $15,000
aujourd'hui, c'est impossible
d'arriver.

Et vogue la galère!
Nos bigotes lèchent
le goupillon et ma mère
sentait le sperme béni
lorsqu'elle nous embrassait.

Être l'agent de dissolution
d'une philosophie ou d'un
empire, disait Cioran, peut-
on imaginer fierté plus triste
et plus majestueuse?
Mais il avait manqué le train.
Et il faisait froid sur le quai
de cette gare de province.
À Montréal,
la chose est différente.
Chaque geste porte
le caractère de la victoire.
La jeunesse a finalement
consacré le sexe.
Demain, tout comme en
Suède, elle parlera
de légaliser l'inceste.
Et puis, tout rentrera dans
l'ordre; les tabous s'en iront
avec les lois; et les revues
sexuelles verront tomber
leur tirage. On parlera
finalement d'autre chose.
L'amour dont on ne cesse
de discuter aujourd'hui aura
le sort des romans courtois
et des cathédrales.
La santé reviendra, et
avec elle la libre expression
des amours passagères.

D'ici là, saisies sur saisies,
procès sur procès.
Les avocats et les bigotes
tenteront de tirer un dernier
profit du système.
C'est à qui gagnera
de vitesse le copyright
de la répression.

17 mai 1968

Le début d'une autre vie.
Encore.
Et toujours de cette même
autre vie.
Car tous les préparatifs
mènent au départ.
Ou tout au moins à ce que
l'on nomme le départ.
À cette forme
de conceptualisation qui
nous permet encore
de reconnaître notre vie.
De rester dans le grand
départ tout en partant
dans la même durée.

25 mai 1968

Depuis plus d'un mois déjà.
Et quel bonheur ce fut! mais
ce n'était que l'annonce
du grand retour à soi.
Louise Blanchard: 20 ans.
Et de quelle passion
reprenant sans cesse
avec Jean-Yves Dufour
(comme pourtant ce nom
m'est doux à prononcer).
Il ne suffisait pas, en effet,
de vivre chez elle et avec
elle: pauvre, déjà, à ne plus
m'y retrouver
dans les objets d'autrui.

- Et que suis-je pour toi
dans tout cela?
- L'amant.

L'amant de tant de femmes
depuis Lise Bissonnette!
Mais tel est l'unique rôle
de l'homme
devant la femme.
Et comme les femmes
se sont réduites à n'être
que nos maîtresses!
À ne plus rien attendre
de la passion.

Mais que manque-t-il encore
à ma décision: ce retour à soi
d'urgence dans la nuit.
Ce "repos du guerrier" qui
nous entrave d'aller,
ne fut-ce qu'un jour:
à la guerre.

Du moins l'espoir
maintenant d'un retour à soi
d'urgence au plus bel instant
de l'accouplement.

Mais quelle raison
de ne point quitter ici, de ne
pas se jeter en bas du train.
Oui, l'espoir d'un règlement:
à savoir si c'est moi
ou si c'est elles qui rompent
trop hâtivement.

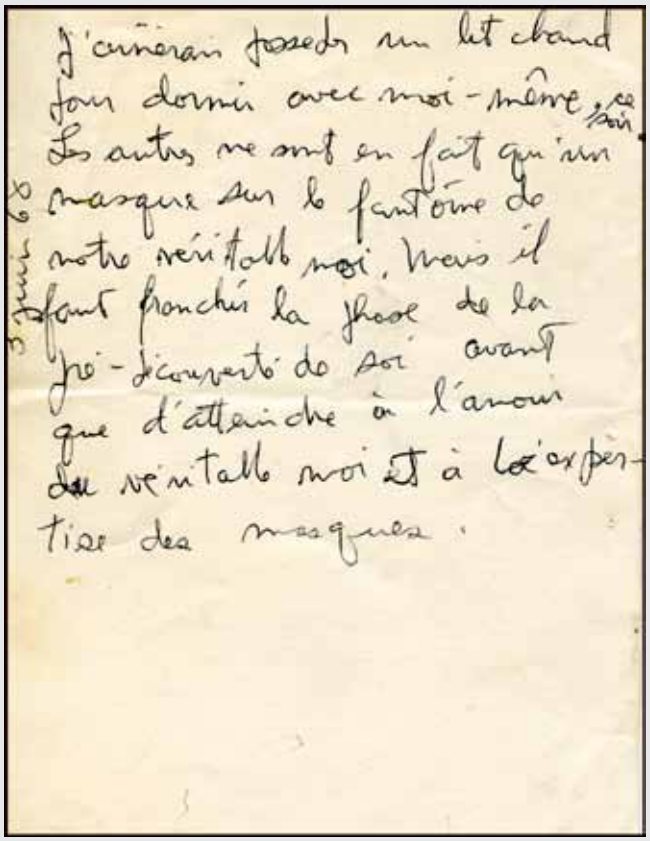
3 juin 1968

(Après un déménagement financièrement forcé du 4383 Christophe-Colomb à un petit local commercial au 2082 Saint-Denis, aujourd'hui démoli, dans lequel j'espérais pouvoir ouvrir la première librairie érotique de Montréal).

J'aimerais posséder un lit chaud pour dormir avec moi-même, ce soir.

Les autres ne sont en fait qu'un masque sur le fantôme de notre véritable moi.

Mais il faut franchir la phase de la prédécouverte de soi avant que d'atteindre à l'amour du véritable moi et à l'expertise des masques.


J'aimerais posséder un lit chaud pour dormir avec moi-même, ce soir.
Les autres ne sont en fait qu'un masque sur le fantôme de notre véritable moi. Mais il faut franchir la phase de la pré-découverte de soi avant que d'atteindre à l'amour du véritable moi et à l'expertise des masques.

4 juin 1968

LE SERMENT
DE LA PRÉFÉRENCE.

Regarde-les se torturer
jusqu'à la nausée avant que
leur colère leur redonne un
sursaut de vie, ces gens qui
désirent encore
que quelqu'un les préfère.
En effet, tout désir d'être
préféré nous détourne
du sens de la vie: l'orgie.
Pourquoi, dis-moi, courent-
ils après ceux qui les fuient,
ces gens qui, tour à tour,
prônent et dénigrent l'amour,
sinon par une castration
vitale.
Ils préfèrent un amour
malheureux à la conscience
du vide et du trop-plein
de leur existence.
Sans leur passion
et leur dégoût,
ils dépériraient d'ennui dans
un monde qui n'a pour eux
aucune préférence.
Point de préférences dont
le goût ne mène à un acte
d'anéantissement.
Farceurs attardés
dans leur barboteuse,
ils vont, sublimes, raconter
leur histoire malheureuse
à l'oreille toujours attentive
d'une racaille complice qui
n'a d'autre humanité que
d'échanger avec eux leurs
serments de préférence.

Mais de tout ce qui fut tenté
contre cette unique religion
de l'Histoire, que reste-t-il
dans la contrefaçon
des cloîtres?

De tes semblables ou de
moi, je ne sais qui plaindre
le plus.
Épargne-moi un surcroît
d'effort: de toute manière
mes épaules sont trop lasses
pour soutenir le ciel.

Nous aimons l'amour,
et nos morales nous
encouragent à mieux l'aimer.
Ce que nous nommons
amour n'est pourtant rien
d'autre qu'un sentiment
de transition entre la société
tribale et celle de demain.

Nous vivons l'amour
avec obsession,
puis nous tombons
dans l'asservissement,
le drame, la jalousie.
Quand un amour est terminé,
nous n'avons de cesse
d'en trouver un autre.
Ainsi se passe notre vie
à vivre une autre vie
que notre vie.

La plupart d'entre nous
meurent ainsi
les yeux fermés.
Ignorant qu'il n'y a jamais
eu d'amour.
Que nous n'avons jamais eu
besoin d'amour.
Mais de faire partie
d'une société.

C'est parce que nous n'avons
pas encore atteint
le rivage que nous nous
agrippons si fortement
à la vie.
Naufragés en dérive entre
la tribu primitive et celle
de demain, nous ne formons
qu'un avec l'épave
qui nous retient de sombrer.
Et devant cette vie
se dépensant autour
de la même épave,
nous confondons, délice
dernier au sommet du savoir,
notre salut avec notre perte.
Car ce besoin d'amour
d'où nous vient-il?
Si, vraiment,
nous recherchions
cet amour, pourquoi ne ces-
serions-nous pas bientôt de
souffrir et pourquoi
viendrions-nous toujours
frapper sur le même clou?

Mais c'est justement parce
qu'il n'entre pas ce clou que
nos civilisations ne cessent
de venir s'y frapper.
C'est bien parce que
l'homme est tout autre que
ce qu'il est que les morales
ne cessent de travailler
à lui communiquer
l'obsession de ce qu'il est.
Rester enfants,
vivre et mourir dans les bras
d'un autre, c'est bien
ce à quoi rêvent les êtres
les moins conscients
de leur existence.

Don Juan domptés
à penser notre passion,
nous avons appris à vaguer
à nos derniers devoirs.
Et c'est bien là l'extrême
raffinement de notre façon de
mourir que d'abdiquer ainsi
devant notre seule raison
de vivre.
Délaissant l'illusion, *croyant*
ainsi que l'ordre est logique,
nous allons de pied ferme
dans le désabusement
du matin.

7 juin 1968

(Lettre envoyée à Pauline Maltais-Michaud).

Très chère Pauline.

Je sais que les mots
ne transmettent qu'une faible
partie du message.
Et je sais que les souvenirs
ne se transportent pas
dans les mots.
Mais je sais mon désir
de mon bras sur tes épaules;
celui de revoir le visage que
tu avais à la gare
de La Malbaie; le visage
de la femme que j'ai connue
et que je n'embrasse plus;
en un mot, le désir persistant
de te revoir.
J'aurais aimé te rejoindre
comme je te l'avais dit.
Mais du moins attends-moi
au début de juillet.
Mille choses à te dire et
mille choses à te faire en
passant de ta bouche
à ton autre bouche.
Et j'exige un mot de toi:
sinon je te bombarderai
de télégrammes pornogra-
phiques jusqu'à satisfaction.
Je prends ta tête
dans mes mains, j'approche
ta bouche de ma bouche, et
je t'embrasse, et je te nomme
celle dont je m'ennuie
le plus au monde.

17 juin 1968

(Hachisch).

sans ma cigarette, moi, assis en relief sur la chaise,
je perdrais de mon importance.
et c'est aussi mon sexe que j'allume coup sur coup.
car je suis juché sur le balcon et crains le plaisir que j'aurais à les rejoindre dans la rue.
c'est le rêve qui devient conscient.
le poème de la grande satisfaction.
car bientôt je n'entendrai pas que je me tais.
l'ultime descente dans dieu sera l'épanchement humain.
nous aurons avec nous et sans nous résolu l'action.
une autre poésie naîtra.

20 juin 1968

(In).

je ne chante pas l'amour

je chante le feuillage à
contre-jour dans les prisons

je chante le sexe
le respect d'une liberté
le temps d'un autre retour

c'est en voyageant
que la jeunesse
se déprend des départs

"Sexus", "Logos", la police et... le maire Drapeau

"SEXUS"

COMPTE-RENDU

de la réunion tenue au journal Logos, le 21 juin 1968 à 20 heures.

Etaient présents: Pierre Boisvert, Claire Dupond, Dorothée Hénault, Paul Kirby, Jacques Larue-Langlois, Robert Lemieux, Yvan Mornard, Robert Myre, Claude Savoie

La réunion a été convoquée par certains des membres présents désireux de former un comité anti-censure afin d'aider d'abord les personnes détenues sans accusation ou condamnées par la censure, puis, par extension, celles qui se battent pour la liberté d'expression, sous quelque forme que ce soit. En effet, ce qui est réellement pornographique est rarement mis en cause par les autorités, alors qu'au contraire, la répression est immédiate à l'égard de tout ce qui propage des idées de façon efficace et organisée, (du moment que ces idées ne sont pas fascistes ou obscènes...). Il faudrait donc combattre la censure au niveau de l'expression elle-même, tout en aidant ceux qu'elle attaque.

Le premier de tous les problèmes est de trouver des fonds pour les cautionnements et amendes, des avocats, et de faire de la publicité autour de chaque cas. Le second est d'étudier les problèmes de la liberté d'expression à tous les niveaux. Pour ce faire, il faut envisager, à l'intérieur du comité anti-censure, la création de sous-comités d'action et de sous-comités de recherche.

Les sous-comités d'action travailleraient au niveau:

-des cas passés(acquittés et condamnés) (Québec Libre, Témoins de Jéhovah);
-des mesures à prendre en vue de publiciser toute forme de répression;
-des méthodes de financement;
-des avocats;
-des cas pratiques en suspens.

Les sous-comités de recherches étudieraient les sujets suivants, choisis à partir d'exemples concrets, mais généralisés:
-liberté d'expression artistique (Ballets africains, Saltimbanques);
-liberté d'expression politique (Ecrits de Pierre Vallières);
-liberté de contestation judiciaire (J. Larue-Langlois, dans le Voyage);
-liberté érotique (Sexus, Histoire d'O, Logos);
-liberté de circuler (camelots du Voyage).

Des rechreches pourraient également être faites en vue de faire condamner ce qui est réellement obscène (Midnight, etc.) Une fois leur travail de recherche terminé, les cinq sous-comités de recherche pourraient devenir des comités d'action, ou choisir d'autres secteurs d'études.

Au niveau de l'organisation, chaque comité travaillerait de façon autonome, mais ne pourrait envisager d'action unilatérale sans l'accord de l'exécutif; celui-ci serait composé, outre les quatre membres habituels (président, vice-président, secrétaire, trésorier), d'un représentant de chaque sous-comité et d'un coordonnateur.

Après une étude plus approfondie des structures du comité, une assemblée publique sera convoquée, au cours de laquelle on exposera le projet et où on invitera les personnes intéressées à former les sous-comités cités plus haut, afin qu'ils rejoignent tous les secteurs d'activités.

La prochaine réunion est fixée au mercredi 3 juillet 1968 à 20 heures au 4319 rue Esplanade app. 2, (Claire Dupond - 844-9293).

26 juin 1968

(Lettre envoyée à Vicky Besset).

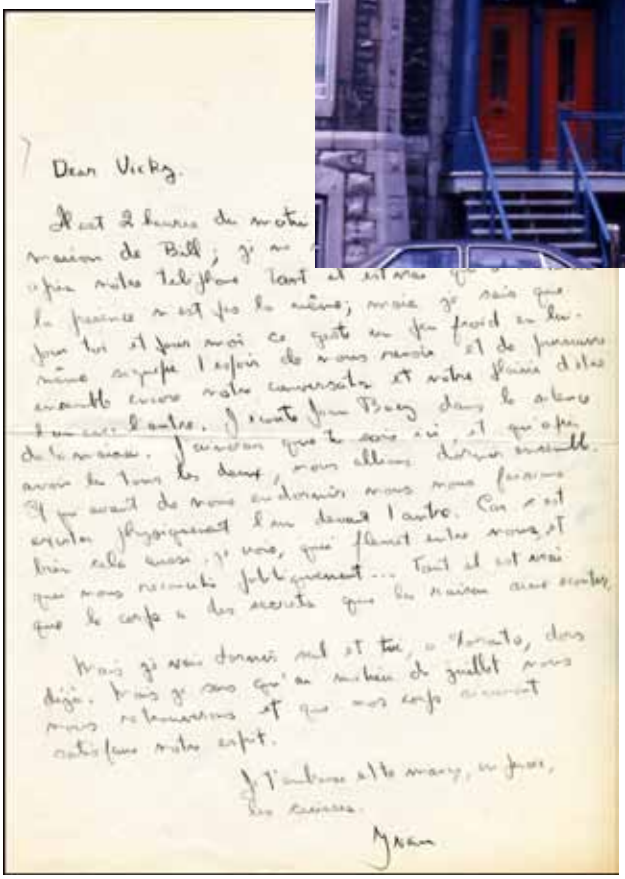
Dear Vicky.

Il est 2 heures du matin;
je suis seul dans la maison
de Bill; je ne sais trop quoi
te dire après notre téléphone
tant il est vrai qu'à distance
la présence n'est pas
la même; mais je sais que
pour toi et pour moi ce geste
un peu froid en lui-même si-
gnifie l'espoir de nous revoir
et de poursuivre ensemble
encore notre conversation et
notre plaisir d'être l'un avec
l'autre.
J'écoute Joan Baez
dans le silence de la maison.
J'aimerais que tu sois ici, et
qu'après avoir lu
tous les deux, nous allions
dormir ensemble.
Et qu'avant de nous
endormir nous nous faisions
exister physiquement
l'un devant l'autre.

Car c'est bien cela aussi,
je crois, qui fleurit entre
nous, et qui nous réconcilie
politiquement... tant il est
vrai que le corps
a des secrets que la raison
aime écouter.

Mais je vais dormir seul
et toi, à Toronto, dors déjà.
Mais je sais
qu'au milieu de juillet
nous nous retrouverons et
que nos corps aimeront
satisfaire notre esprit.

Je t'embrasse et te mange,
en pensée, les cuisses.



30 juin 1968

(Lettre reçue de Vicky Besset).

Toronto.

Mon cher swetie.
Ne ris pas.
Je t'écris en français.
Je suis au restaurant
avant d'aller au travail.
Je pense que je veux ? free
lance pour faire de l'argent
et pour être libre.
Quelquefois on peut
travailler et être libre mais
aujourd'hui il semble
meilleur aller à California,
ou Mexico ou Brazil.

Avant que tu as téléphoné
c'était facile de t'oublier
mais maintenant je t'attend
venir.
Je crois que c'était
une chose belle.
J'en ai peur un peu
parce qu'il y a
de douleur encore de l'autre.
Les hommes OK
mais un homme
- et la possibilité de t'aimer
un peu ou beaucoup.
Effrayant un peu.

Maintenant le soir chez moi
avec Dylan
qui bat la tête un peu.
Mais il y a un air de paix.
Un beau moment.

Ces moments sont pour
une communication
tranquille ensemble.
Pas les lettres.

Donc à les affaires (très
compliqué et en français!)

J'ai vu un ami dont l'ami
vend les livres et journals
pornographic à Toronto.
Il a un librairie.
Je le verrai tout à l'heure.
Craig a dit qui il répartira
votre livre peut-être.
Il a intérêt à tous les matières
de la censure et il t'aidera.
Clayton, cet avocat a refusé
de parler de tes affaires
à la téléphone.
Il vien ici le lundi
et nous parlerons.
Aussi l'ami de Pat - l'artiste
- je le verrai aussi pour le
nom de l'éditeur de l'autre
publication - *Causeway*.

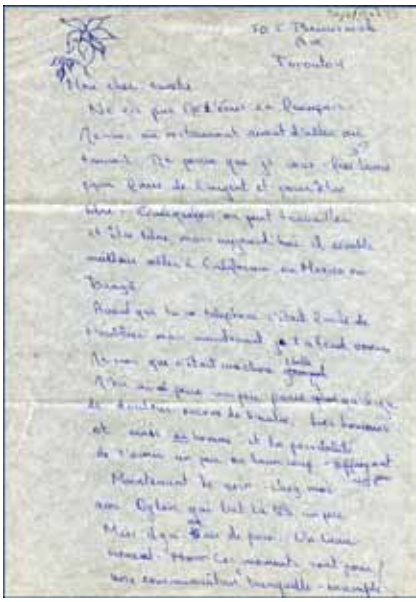
Maintenant je dormis.
Très fatigué.
Je ne me couche pas
de bonne heure
depuis Montreal.
Deux ou trois heures chaque
nuit - ce n'est pas assez.
Je te baise maintenant
et je te manque quelquefois.
C'est fou n'est-ce pas?

Vicky.

Le matin dernier
ta lettre est arrivé.
Je suis coupable mais
je prends beaucoup de temps
pour écrire en français.
Vraiment j'ai un problème,
je peux écrire les lettres mais
oublie de les courrier.

Your letter was very sweet
and at this moment
I miss you.
Can it be possible to know
another so little yet
to feel a small part of you
is missing when apart.
Well we will see.

Au revoir chéri.



2 juillet 1968

(Lettre envoyée à Vicky Besset).

Vicky mon amour, ma fleur fédérale..., et tout ce qui est doux à prononcer.
All this to say: yes it is possible to know another so little and to feel a small part of you is missing when apart.
Mais ne t'inquiète pas, surtout ne t'inquiète pas et continue à vivre avec *les* hommes (je les aime, bien qu'autrement que toi) avant que de t'engager avec *un* homme, ce qui de toute façon et en tout temps me parait dangereux autant qu'égoïste de la part de ceux qui s'engagent ainsi.
Ce langage peut te paraître bizarre dans ma bouche, moi qui ai vraiment hâte de te revoir et profondément envie de te tenir dans mes bras.
Mais je vis hors convention, hors cadre, et de là ma croyance en une relation amoureuse au-dessus des contraintes et des obligations dans lesquelles nos parents ont vécu, malheureux d'ailleurs.
Et si je n'ai couché avec aucune fille depuis ton départ, n'y vois pas de fidélité conventionnelle, mais tout simplement qu'aucune fille ne m'a vraiment plu, ce qui est bien regrettable puisque souvent je me suis ennuyé seul.
Et je souhaite que tu vives, librement, de cette façon toi aussi.
Car s'il est possible qu'un amour existe entre nous, il doit être quelque chose de plus que la simple amitié, et de ce fait permettre plus de franchise et de liberté que cette dernière en permet: ce qui n'est pas peu dire, n'est-ce pas.
Mais c'est ainsi.
Sinon cessons de nous voir, car ce ne serait qu'appeler la souffrance que tu as déjà connue avec d'autres hommes, et que j'ai connue moi aussi.
Je crois plutôt à un grand bonheur entre nous, à quelque chose de plus que l'amitié et qu'on peut alors nommer: amour.
Une certaine complicité du bonheur.
Ce qui me donne affreusement envie de te revoir, de te manger les cuisses et de t'enlacer de mots doux.
Est-ce assez clair maintenant?
Est-ce assez "up to date" pour que nous cessions de nous tracasser.
Je souhaite que oui.
Et je t'attends avec impatience vendredi, 5 juillet: je serai à la gare centrale pour te prendre, 9 heures P.M.
J'arrête ici ma lettre, car je risquerais d'avoir trop de désir si je te décrivais le baiser que nous allons nous donner dès que nous serons seuls dans notre lit.
Yes it is possible to know another so little and to feel a small part of you is missing when apart.
Je te lèche la langue en rêve et j'espère que ce sera, vendredi, notre réalité.

3 juillet 1968

(Lettres reçues de Vicki Besset).

Toronto.

Chéri,

C'est une heure du matin.
Je viens d'arriver chez moi
après un soir long
avec un ami.
Nous avons bu dix tasses
de café - quatre heures.
Nous avons parlé
de la liberté.
C'était joyeux et triste.
Cet homme doit être libre
mais il fait mal à une femme
bonne qui a un bébé nouveau
et qui l'aime.
C'est difficile être libre
et à aimer en même temps.
Car c'est facile
d'emprisonner un autre
par l'amour.
Tant de gens le fait.
Nous, toi et moi, ne devons
jamais enfeindre la liberté
l'un de l'autre.
Si nos relations se durent
un mois ou une année
cela se passera pas.

J'écris au lit et espère
que tu sois ici
pour te toucher et sentir
ton corps et ton esprit.
C'est la réalité seule
pour nous à ce moment.

With love and a certain
sadness at the way life
is sometimes
and at your absense.
And contentment too
at being young and feeling
the fullness of life.

Encore les affaires.
Le dernier jour j'ai parlé
à Clayton du journal.
Il a dit plusieurs choses
de la loi, etc.
Mais quand nous revoyons
je te les dis.

Love.

Vicki.

Mon petit possèdé.

Maintenant c'est vendredi.
Tant de choses se passe.
Frank a parti de sa femme.
Maintenant je reste là
pour la garder et lui dire.
Mon adress c'est:
112 Albany Ave.
Toronto 4
536-6295
Elle reviendra à BC
tout d'abord avec le bébé et
je prends l'apartement (très
grand et pas de landlord).

J'ai parlé avec les gens qui
organisé un révolte aux tous
les universités du Canada.
C'est pour l'automne.
Moi et deux ou trois autres
sont allure distingué !*?
de York U.
Nous joindrons
à les étudiants pour faire un
petit révolution.
Les demonstrations seront
dans tous les universités
à même temps.
Probablement à McGill et
Sir George, peut-être
à Montréal.
J'ai découvert que la plupart
des étudiants sont indifférent
ou ont peur mais nous
le faisons.
Je n'ai pas le temps
pour parler à Inform parce
que je dois emménager.
Je le fait et t'informes.

Carol est arrivé à Toronto
mais parti après un jour.
Je ne lui ai pas parlé mais
je crois qu'elle était affreuse
un peu de toi et tes amis.
Je te pense souvent chéri
et regarde notre affaire
comme une chose de valeur.
C'était bon d'avoir un peu de
beauté et rapport dans la vie.
Je t'embrasse et te baise
(tu sais!).
Après te revoir je sais que
nous, tous les deux, sommes
libre mais nous pourrons
nous unir pour les moments
de la tendresse et la paix.
Comme j'écris
j'envoie tout l'amour.
Vicki.

J'ai téléphoné à Pat
aujourd'hui.
Tu es le seul personnage que
je peux écrire maintenant.
Je te pense le jour du procès.

Dans le restaurant au matin
- mardi avant le travail.
Trois amis m'a téléphoné
ce matin-ci.
La femme au travail a essayé
de me telephoner hier
en tout Toronto.
Elle est vraiment folle.
Fucker n'est-ce pas.

13 juillet 1968

C'était un bon voyage dans
l'autobus.
Beaucoup de gens
intéressants.
Un couple français canadien
sur leur honeymoon qui
ne peut pas attend se faire
l'amour.
Ils le font dans l'autobus
sous un journal
- The Toronto Star no less!
Il y a trois Australians qui
rirent toujours.
Et deux hommes
très charmants et beaux
de la France
vraiment pas les Québécois.
Je peux les comprendre
le français - et incroyable -
je peux leur parler.
Aussi les jeunes hippies
qui a de la bière.
Nous avons un grand fête
pendant cette six heures.

C'est impossible de te parler
ce pour quelque raison.
Peut-être c'est demain et
aujourd'hui seulement.
C'est triste un peu que nous
ne pouvons pas avoir
des relations d'un homme
et une femme.
Mais c'est OK.
Je savais
que tu était possédé quand
nous nous rencontions.
C'est seulement la chose
qu'il y avait un peu
de magique au
commencement pour nous.
Pour ce temps c'est fini,
je sais que tu agrée.
Pour l'avenir qui sait.
Si tu te souviens ce commen-
cement de l'amour que nous
avions et tu le veux je serai
à Toronto -
et peut-être ici quelquefois.
Nous le verrons.
Pour maintenant au revoir.
Je te baise et je te pense
quelquefois.

*(Lettre non envoyée
à Vicky Besset).*

Chère Vicky
Je m'excuse
de ne pas t'avoir écrit
avant aujourd'hui.
Mais nous nous attendons
à un coup d'argent
cette semaine et nous
sommes obligés de travailler
plus que d'habitude
afin de ne pas rater
cette unique occasion.
Quelque chose comme
$20,000: de quoi rembourser
nos créanciers et publier
trois ou quatre livres.
J'espère que tout cela
n'est pas un rêve.
Mais j'avoue que l'escouade
de la moralité semble avoir
posté des gens
pour surveiller la maison.
Perte de temps pour eux.
Car, moi, je reste à la maison
bien sagement.
Comme une jeune fille
de bonne famille.
C'est un dur combat.
Et cette fois, l'un
des adversaires doit mourir.
Nous passerons, sinon
il ne reste plus
qu'à tout abandonner.
Obligé de te laisser.
Écris-moi.
Mille baisers même si je suis
bête avec toi
tant je suis occupé.

16 juillet 1968

(Hachisch).

je suis tombé dans la grande
théorie des châteaux.
l'une des deux théories
de mon enfance.
l'autre est caché
dans le jardin tout en étant
le château lui-même

après 2000 départs
j'apprendrai à être bien
tout en me taisant
dans le jardin

énigme réelle.
mon moi parle.
mon moi rêve de châteaux.
mais ce n'était pas cela
que je cherchais.
c'était que nous venions tous
danser dans le jardin.
énorme responsabilité
que le poids
de ses propres frustrations.
la grande noirceur
à la disparition de l'oeil
de dieu.

6 août 1968

(In).

Être infidèle, c'est vivre
dans l'incertitude
de pouvoir l'être.
Et ce n'est que cela.
N'est pas infidèle qui veut:
cela n'est permis qu'à ceux
qui ne peuvent pas l'être.
Concept à dépasser.

*

Le syndicalisme
est la mort de Dieu.

8 août 1968

Qui donc oserait encore
penser qu'une femme peut
m'émouvoir sans me porter
à ma propre admiration.
Cette vedette de la télévision
qui regarde l'éditeur
de *SEXUS* me retient
dans mon propre piège.
Car je n'embrasse que ce qui
transcende ma faiblesse.
Goliath
mangeant des petits fours.
Complexe des êtres
supérieurs que cette passion
de vivre avec soi.
Comme j'aime le dieu
familier et profond qui est
mon tout.
Péché de satan nous ont dit
les chrétiens:
leur seule satisfaction
n'a toujours consisté qu'à
refuser leur propre vérité.

17 août 1968

Une maison bâtie sur l'eau.
Une grande salle
communautaire.
De très petites chambres
en long.
Chaque chambre
est un univers et personne
ne les habite en propre.
On change de chambre
comme on change de jour
au calendrier.
Loin des chemins.
Au milieu des arbres.
Une maison
qui est l'objet d'art.
La maison de poupées.
L'art utilitaire.

1 septembre 1968

Projet de roman:
LA CHAMBRE.

une chambre blanche,
plus haute que grande,
une lampe (boule) blanche

une personne assise
durant dix heures

plus d'histoire et surtout plus de clés
telle "la cantatrice chauve" de Ionesco où le couple est supposément défini

le refus de définir
aussi parce qu'impossible (Einstein)

termes techniques de construction: tringle, chambranle, prise de courant, etc, description de détail

l'automne dehors.

de minuit au matin: le matin voir dehors.

40 photos de la même pièce.

différence entre perception et sensation.
Le sentiment est un rêve.
Alors pourquoi continuez-vous de sentir ainsi?

La chambre est comme les casiers de Tooker.

Ni sentiment possible,
à cause espace restreint,
contrôle policier facilité, rôle de remplaçant de machine,
ni valeur morale possible
(*tout* est permis, mais que signifie?).
Seule solution:
grève du sentiment, la grève de la faim, le silence
et *la description de chose*.

la parole = voix entendue
à travers le mur

seul moyen de briser
les murs, d'attirer l'attention des autres
= couleurs voyantes, excentriques, hippies.

4 septembre 1968

J'ai recommencé à vivre
avec Hélène Courtemanche
dans un but très précis:
pouvoir satisfaire une femme
de ma présence
et être satisfait de la sienne.
Le bonheur d'être attentif
à la satisfaction d'une femme
qui vous aime!
Son bonheur semblable!
Exactement ce que j'aurais
aimé recevoir
de Pauline Maltais-Michaud,
et que je n'ai pas reçu.
La plus belle intention,
me semble-t-il.

Un mois de vie commune
maintenant: à me dire
qu'elle n'avait aimé et espéré
autant d'amour que de moi.
Ce qui est faux.
Son journal intime
(merveilleusement honnête)
du temps de André Bernier
le prouve plus que bien.
Et prouve bien qu'elle aime
très souvent l'absence
plus que le temps présent,
assez fâcheusement.

Ce qui, probablement,
ne s'avère pas une perte
de son bon sentiment
que de s'éloigner d'elle.
Tout au contraire.
Ce que André, peut-être,
a bien compris.

Attiser le feu de temps
à autre, histoire de lui
permettre de bien s'amuser
avec l'amour.

Je suis revenu avec elle
parce que justement
m'avait-elle convaincu
du contraire.
Je dois m'être trompé
quelque part,
au Carré Saint-Louis
ou ailleurs.

Ce soir, je dormirai
sans doute seul, fort
malheureusement pour moi.
Je souhaite ainsi qu'elle aille
coucher avec tous les mâles
de la terre.
Au moins en tireront-ils
d'elle une merveilleuse
illusion.
Ainsi tous et chacun auront
leur satisfaction.
Grand bien leur fasse.

Et moi, du moins,
j'ai d'autres satisfactions:
dut-elle me quitter,
j'ai la certitude d'avoir fait
de mon mieux.
Et c'est énorme: j'ai réussi
à l'aimer et, je crois,
pour elle-même autant que
pour ma satisfaction.
Mais elle n'était plus
satisfaite de moi:
est-ce ma volonté.
Son journal intime
me prouve que non.

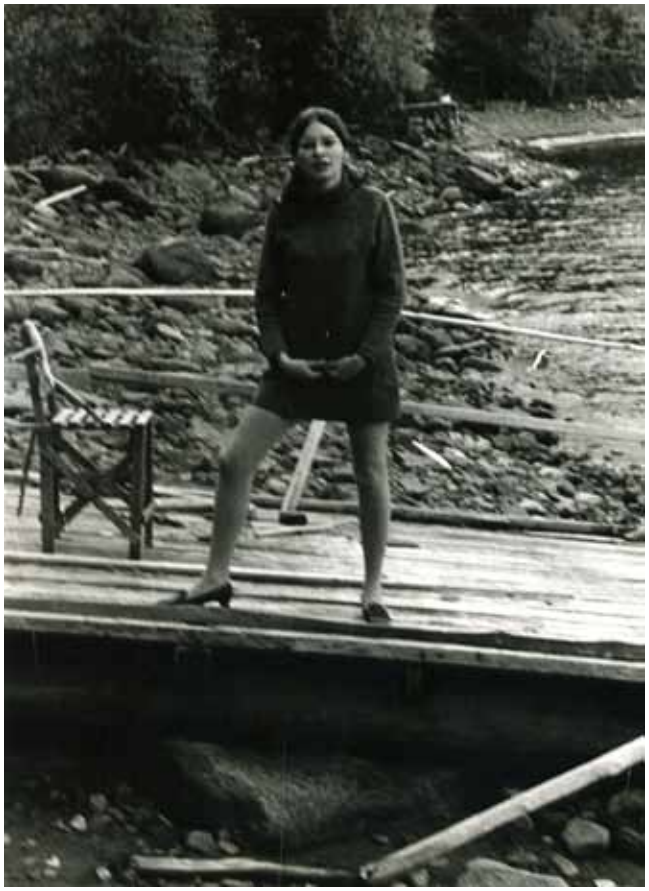
Voilà donc une autre
des belles épisodes
de la guerre de cent ans.
Grand bien vous fasse,
mes seigneurs.
J'ai, pour moi, autre chose
à me chanter.

5 septembre 1968

J’ai besoin de retourner
à moi.
Après ce rêve énervant: le
succès, l’argent, les amours;
le besoin de revenir
à la solitude
des grandes mutations.
Cette mutation qui ne mè-
nera plus à la consommation
des femmes, à l’énumération
des amis qui vous saluent
dans le café, à l’argent
qui nous permet
d’être indifférents.
J’ai besoin de partir.
De tout laisser derrière moi.
Mais non pas de quitter
ce lieu: mais le quittant
bien davantage
du seul fait d’y rester.
Quelque chose comme
une sensation de LSD
à la Place de la Bourse.
Quelque chose qui vous fait
jeter vos amours et
vos succès par-dessus bord.
SEXUS et tout le reste
(immédiatement au terme
des dettes): aller renifler
enfin les pétunias,
indifférent à tout, excepté
à cette chose délicieuse.

9 septembre 1968

Tout s’arrange bien.
Hélène Courtemanche et moi
(et demain
toute la communauté)
finissons de dépouiller
les articles traitant de sexe
dans l’amoncellement
des publications du Centre
de recherche en sexualité.
Je compte de plus en avoir
fini avec le désordre admi-
nistratif de *SEXUS* d’ici la
fin du mois: possibilité
d’une forte entrée d’argent.
Si cela était, l’édition
ne ralentirait pas,
même dans les courbes:
ÉROTISME et *SEXUS*.
Quant à moi,
je me consacrerais
principalement à la création
de groupes d’animation
contre la censure, à l’édition
d’un journal publicitaire,
et à la lecture d’oeuvres
importantes.
Quelque chose comme
la naissance prématurée
de la victoire.



1 octobre 1968

Il y a longtemps
que je n'avais ressenti cet
asservissement: la jalousie
de la liberté d'une femme.
Cet affreux cauchemar
auquel j'avais pourtant
trouvé
une solution,
mon indifférence et
mon refus de m'attacher.
J'ai maintenant ce besoin
pressant de me retrouver
devant les choses, libre
d'autrui et de quelque chose
de plus encore.
Libre du besoin d'une
femme qui demande parfois
du recul pour me connaître
et sentir en elle un besoin
de moi.
J'ai maintenant ce besoin
irrégulier d'une maison
déserte où personne
ne franchit jamais le seuil
d'une certaine qualité
du silence
qui m'est particulière.
Car je ne saurai sans doute
jamais reconnaître d'autrui
qu'il ait moins besoin de moi
que j'ai besoin qu'il en ait.
Car j'ai affreusement besoin
d'eux, ce qui pour moi **est**
le bonheur d'être avec eux.

8 octobre 1968

(Mauvais voyage
sur la mescaline).

J'ai vu la racine ancestrale
s'accaparer de ma pensée.
Moi, le fils du père, attendre
que le sceptre de la paternité
me soit donné
de main à main.
Afin que commence
l'époque de ma virilité.
Moi, le fils possédé
par l'image de la demeure
familiale, attendre dans
l'enlacement de la courtisane
nue, que me soit permis
l'ère du grand combat.
Le déclenchement
de la mission sacrée qui
rassemble en sa signification
l'inimportance de l'instant.
J'ai vu l'insincérité
de mon désir.
L'irréflexion profonde
de mon moi camouflant à ma
pensée sa véritable requête.
Celle du fils à la requête
d'une profonde paternité.

La requête des Incas
mangeurs de mescaline
foudroyés mais sur quel
mystérieux chemin de
Damas dites-moi ô mon
silencieux secret dites-moi.

*

Les policiers fédéraux
ont perquisitionné la maison.
Une histoire de narcotique:
quelque chose comme
la vente de 110 livres
de haschich.
Plusieurs trafiquants
sont déjà en prison:
ils auraient bien voulu
m'y amener moi aussi.
Je ne dirai sûrement pas
la vérité: ils la savent déjà.
Quelque chose comme trois
mois dans ma vie, parait-il.
Quelque chose comme
$10,000 de profit, parait-il.
Une série de contes de fées
où le narrateur ne cesse
de faire du clin d'oeil.
Que voulez-vous de plus.

(Texte publié
sous couvert d'anonymat
dans ALLEZ CHIER 2).

Au tout début de l'été 1968,
une jeune fille que
je connaissais à peine
rebondit chez moi pour me
demander d'écouler un stock
de 200 livres de haschich qui
devait rentrer à Montréal.
L'importateur, un de ses
amis, venait de perdre de vue
le grossiste avec qui il avait
l'habitude d'opérer et
se trouvait désemparé devant
le peu de clients
qu'il connaissait directement
et devant le double risque
que représentait pour lui
le fait d'importer et
d'écouler la marchandise.
Je n'avais pratiquement pas
d'expérience dans le marché
du haschich mais j'avais
suffisamment de clients.
J'étais à cette époque
dans une mauvaise situation
financière et l'idée
de me faire quelques milliers
de dollars rapidement
en écoulant quelques livres
me parut réalisable.
Je rencontrai l'importateur
qui me promit de revenir
en moins d'une semaine.
Et l'affaire fut conclue.
Mon ascension dans
le marché du haschich fut
un véritable coup de chance.
Ordinairement les choses
sont plus lentes.

La majorité des vendeurs
n'atteignent jamais beaucoup plus
que le stage de "pusher":
ils se contentent d'acheter
le haschich à l'once
pour le revendre aux dés, et
la marihuana à la livre
pour la revendre à l'once.
Il y a selon moi plus de 2000
pushers qui fournissent
le marché de détail
dans tout le Québec,
pour à peine une quarantaine
de "dealers" ou grossistes.
La raison de cette restriction
du nombre des dealers
est bien simple.
Le marché manque
d'importateurs réguliers.
Il y a bien ces importateurs
d'occasion qui lors
d'un voyage au Mexique ou
en Europe organisent
une petite combine.
Mais ces importateurs du
dimanche, vu le peu de stock
qu'ils ramènent avec eux,
et vu l'irrégularité de leurs
voyages, préfèrent réaliser
un plus gros bénéfice
en évitant les intermédiaires.
Toujours est-il
que mon affaire allait bien.
Je pouvais même écouler,
à ma grande surprise,
presque tout le stock
d'un seul coup.
Tout était bien organisé.
Il ne manquait plus
que le haschich.

Au jour convenu, l'importateur ne se présenta pas.
Ni le jour suivant.
Mes clients cessèrent
d'attendre.

Pour eux, l'affaire
était à l'eau.
Peut-être y avait-il eu des
arrestations à la frontière.
Mais les journaux
n'en parlaient pas.

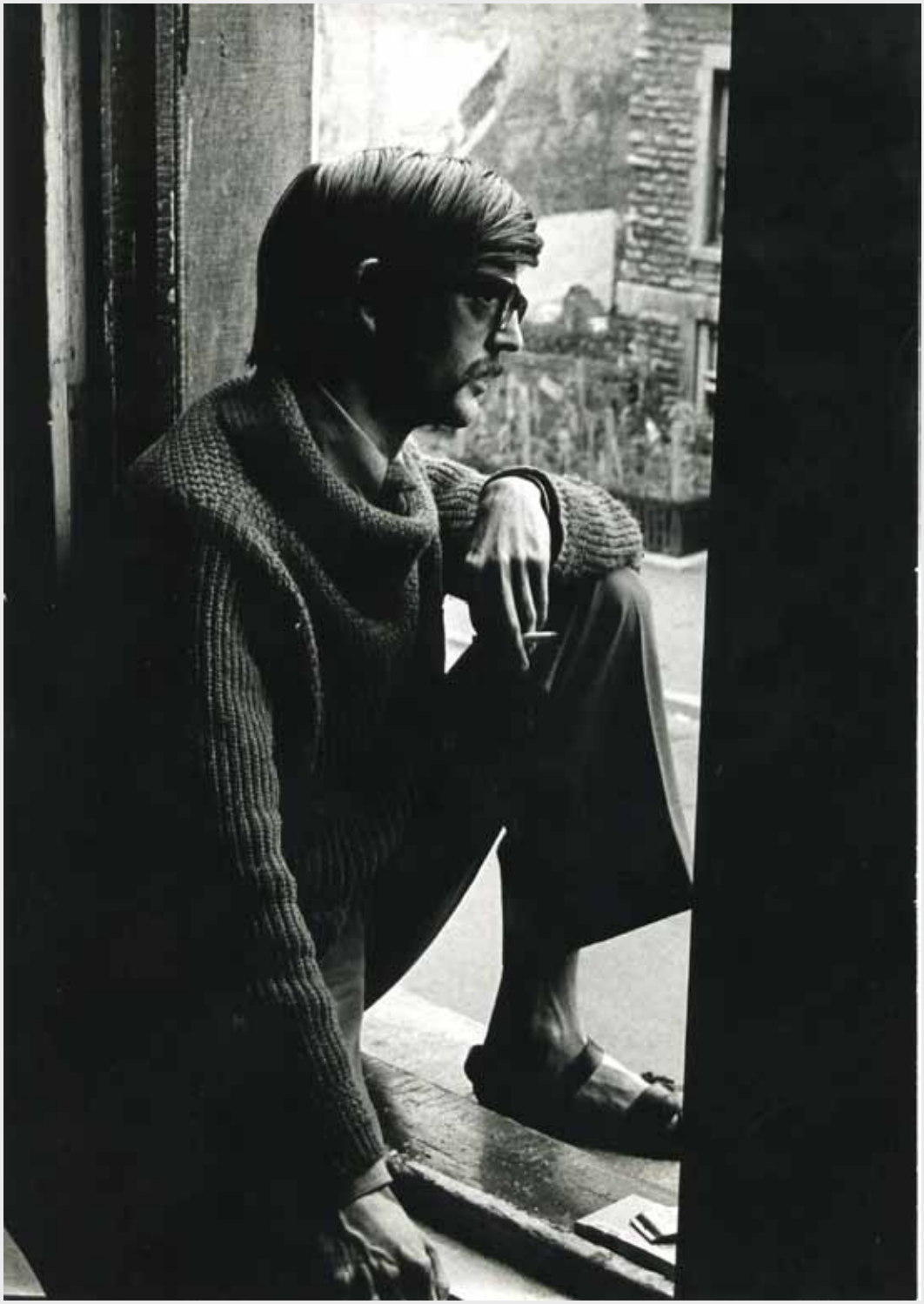
Au bout d'une semaine,
je reçus des nouvelles
de l'importateur.
Il m'annonçait son arrivée
prochaine à Montréal.
Il n'avait pu entrer
les 200 livres pour des
raisons qu'il m'expliquerait.
Néanmoins, il rapporterait
5 livres avec lui et demandait
que je sois prêt à l'écouler.
Mais il exigeait une hausse
de tarif de $300 la livre.
J'étais méfiant.
Je m'associai pourtant avec
un dealer plus expérimenté
que moi afin de tirer de cette
opération le maximum
possible de profit.
Il me garantit de pouvoir
écouler le stock, non plus
à la livre, mais à l'once, et
cela en moins de quelques
heures.
Nous pouvions ainsi compter
sur un bénéfice net de $4000
au lieu de $500.
J'acceptai et le risque
et le meilleur profit.

Il fut entendu que nous
réduisions nos risques
en engageant 2 personnes
à $800 chacun pour réaliser
le travail sous nos ordres.
Il nous resterait finalement
$1200 chacun.
Au jour dit l'importateur
arriva finalement à Montréal,
chargé de ses 5 livres.
Nos 2 aides étaient prêts.

Quant aux clients, aucun
d'eux n'avait encore été
contacté de peur d'alerter
cette fois la police.
J'étais légèrement inquiet
de ce dernier fait.
Mais mon associé
me garantissait connaître
suffisamment de clients
pour écouler nos 80 onces
en moins de six heures.
Pendant que nous soupions
à l'hôtel, l'importateur,
mon associé et moi, nos
deux hommes de main (X et
Y) couraient à travers la ville
pour louer à de faux noms
des chambres à la semaine.
L'organisation devait
fonctionner ainsi: X attendait
dans une chambre avec
une partie du stock que Y lui
amène la clientèle.
Y recrutait les clients par
téléphone ou dans les boîtes
de nuit et les amenait ensuite
à l'endroit que mon associé
avait déterminé pour eux.
Les clients ne connaissaient
l'adresse qu'une fois
sur place.
X leur livrait alors
le haschich contre l'argent.
Après quoi X et Y quittaient
immédiatement les lieux
et passaient à une autre
chambre pour effectuer
une autre opération.
Cette méthode
était de toute sécurité.
D'autant plus que X et Y
ne connaissaient
que mon associé.
L'importateur et moi restions
dans l'ombre à regarder
la télévision...
Mon associé était le seul
à connaître notre identité

et il s'occupait de faire
le contact entre nous
et le travail de X et Y.

C'était ma première grosse
transaction.
Je n'ai jamais trouvé
la télévision plus énervante
que ce soir-là.
Heureusement que le gin
était bon.
L'importateur me parla
d'un allemand de la région
métropolitaine avec qui
il s'était supposément
brouillé sur une question
de faux billets.
C'était la raison
qu'il invoquait pour justifier
le retard dans la rentrée
du 200 livres.
Ce supposé allemand aurait
eu, près de Montréal,
un dépôt d'une importance
qui me paraît aujourd'hui
exagérée.
L'importateur m'expliqua
qu'il avait dû depuis se passer de l'aide de l'allemand
pour organiser seul son
propre réseau d'importation.
Mais la chose était longue
et coûteuse.
Aussi devait-il passer
d'abord quelque 5 livres
pour se financer.
Il disait vrai.
Par trois fois en un mois
nous répétâmes
la manoeuvre du 5 livres.
L'argent coulait à flots.
Entre-temps, j'apprenais
à connaître davantage le
milieu, ses boîtes, ses cafés.
Une erreur courante
est de confondre le milieu
hippie avec le marché
de la marihuana.



Il y a bien chez les hippies
une très forte densité
de pushers.
Mais le vrai marché
de la marihuana relève plutôt
des jeunes gens qui suivent
la mode avec autant de soin
qu'ils pensent être suivis
par les policiers.
À côté d'eux, les hippies
sont des parents pauvres,
infiniment plus persécutés
par la police
pour leur indigence que pour
l'importance réelle
de leur participation à
l'écoulement de la
marihuana sur le marché.

Une autre erreur
est de confondre le marché
de l'héroïne avec celui
du cannabis.
Je ne sais si la pègre existe
réellement, ou si c'est
une histoire de bonne femme
inventée par les policiers
à partir d'éléments
exceptionnels pour justifier
leur inefficacité
de fonctionnaires
aux yeux de la population.
Chose certaine, ce n'est
ni la pègre ni les hippies qui
contrôlent le marché
de la marihuana à Montréal.
C'est un petit groupe de
commerçants indépendants
qui, finissant un jour ou
l'autre par se connaître entre
eux, traitent fréquemment
ensemble de leurs affaires.
Ils sont en général honnêtes
entre eux, ont le sens de
l'organisation, du commerce
et du profit rapide.
Issus pour la plupart
de familles bourgeoises,
le plus souvent juives,
ils ont presque tous
entre 20 et 30 ans.

Leur conversation
à la longue
devient vite emmerdante.
Il est bien difficile avec eux
d'éviter de parler soit
du prochain "deal" (vente),
soit de leur dernier "trip"
(voyage), soit de leur
dernière hypothèse
sur le fonctionnement
des informateurs qui risquent
à tout moment de les faire
prendre par la police.
A tel point qu'on finit
avec eux par voir
des policiers partout.

Enfin l'importateur arriva.
Le 200 livres de haschich
venait de passer l'épreuve
de la douane.
Les douaniers de Halifax
avaient été dupes
de la traditionnelle voiture
familiale et de la tête
bien rasée de jeune papa
de cinéma.
Le stock était maintenant
dans Montréal
et le temps était beau.
Je me mis au travail.

Ma dernière équipe
était démembrée
depuis le dernier 5 livres.
Il me fallait regrouper
un gang.
Le soir même tout était prêt.
J'avais embauché
deux dealers d'expérience et
ils avaient eux-mêmes
leurs hommes de main.
La première transaction
fut fixée pour le lendemain.
Tout se déroula
merveilleusement bien.
Mais peut-être avons-nous
été à un certain moment
à deux doigts
de nous faire prendre.
Un petit acheteur nous arriva
avec la promesse
de gros acheteurs
en provenance de Toronto.
Quelque chose pour moi
sonnait faux.
Ces acheteurs de Toronto lui
avaient supposément déclaré
faire partie de la pègre.
J'hésitais à faire affaire
avec eux.
Et d'autant plus
que je connaissais l'histoire
d'un dealer qui avait appris à
ses dépens que le mot **pègre**
signifiait bien plus souvent
qu'à son tour le mot **police**.

Il n'y avait qu'une solution:
les faire attendre.
Inventer des prétextes.
Quelle ne fut pas
ma satisfaction de voir
revenir tout inquiet, quelques
heures plus tard, notre petit
intermédiaire.
Il croyait maintenant
qu'il s'agissait d'un piège.
Le suspens
venait de prendre fin.
Nous leur donnâmes congé
en prétextant que tout venait
d'être vendu.
Nous ne saurons jamais
la vérité.
Mais une importante série de
perquisitions fut déclenchée
par la suite
contre nos hommes de main
et la majorité
de nos acheteurs.
Le glas venait de sonner.
Pour moi c'était la fin.
La soupe était trop chaude.
J'avais fait une dizaine
de milliers de dollars
en quelques jours.
J'avais le choix entre
la retraite et la vie affolante
et de plus en plus risquée des
grands professionnels.
J'optai pour le privilège
qu'ont les hommes
ordinaires d'aller
après leur travail promener
paisiblement leur chien
dans les parcs publics
sans la nervosité
de toujours imaginer avoir
un policier sur les talons.
Je ne devais rien à personne
et personne n'avait de dette
envers moi.
Je pouvais donc partir.
J'étais ce que l'on appelle
dans le milieu
"un bon dealer".

13 octobre 1968

J’aurais aimé être aimé
d’une femme que j’aime.
J’aurais aimé être admiré
d’une femme que j’admire.
Ce petit quelque chose
d’irraisonnable
entre deux personnes
que d’autres nomment
le “plaisir” (leur manque de
consistance) et
que je persiste à nommer
le grand plaisir,
seul valable pour moi.
Je cherche maintenant
cette femme, et pourtant
je ne la cherche plus.
Car il est vite venu le temps
où elle et moi n’avons plus
rien à nous déclarer.
Il est vite venu le temps
où elle et moi ne cherchons
même plus à nous
convaincre du bien-fondé
de nos divergentes raisons.
D’autres vivent ainsi
le meilleur de leur vie.
Qu’ai-je donc à faire
de leur vie?
Ils prennent leur plaisir
si bas et si banalement
que ce n’est pour moi
qu’un embêtement de plus.

flagrante fête de sifflets sourds
moi de retour
à cet instant de retourner à moi
femmes perdues
loin dans le voyage de la pure satisfaction du moi
sans laisses ni amarres
plus loin que la paternité du père
retrouvant dans le voyage d’Yvan le terrible,
plus loin que l’assassinat de sa femme,
le grand voyage du dialogue

29 octobre 1968

(Après ma dernière séparation
avec Hélène Courtemanche).

Il en est qui connaisse autre chose que l'amour
autre chose en d'autres temps
que le corps et l'esprit menteur de la personne aimée
en d'autres temps et d'autres lieux avait lieu ce débat
d'un autre âge et non moderne ce regard sur les choses
ondoyantes choses se taisant (mépris de notre sentiment)
avec l'acquiescement d'autres choses encore
nous considérant.

30 octobre 1968

Sans complice désormais
seul avec moi et cet oreiller
me donnant encore l'illusion
oui la véritable chaleur
du corps partenaire de mon
sommeil veillant avec moi
(et parfois plus que moi)
à la pure fragilité du verre
miroir où ni elle ni moi
ne sommes seuls au moment
même d'atteindre
une profonde solitude.
Combien de temps
ô combien de temps encore
l'attendrais-je croyant
l'apercevoir à chaque coin
de rue moi faisant le trottoir
de ma tristesse.
Reprenant pour maîtresse
la première venue et
combien de double gin
au bar décevant des amours
passagères.
Relevant la tête et cachant
par une répétition d'autres
choses ces heures où seul
avec elle nous surmontions
la confusion.

Clown bouleversé
dans le chaos prédisant
une voie nouvelle
hors de l'instant.
Perdu dans le temps
et englobé déjà
dans la confusion
du Sartre des MOTS:
" Je ne sais plus quoi faire
de ma vie".

Passant le temps
et repassant.
Chinois du coin de la rue
se prenant pour Voltaire.

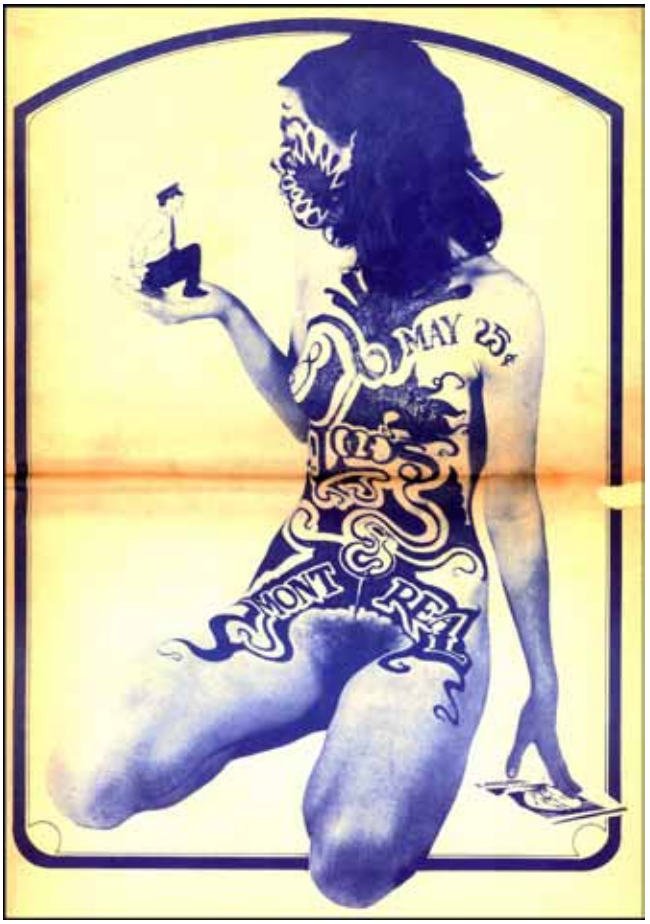
2 novembre 1968

(Sous l'effet du LSD)

Les simples faits.

Tout a commencé le jour où
je me suis aperçu que
ma mère ne s'apercevait pas,
ne voulait pas s'apercevoir
que je n'aimais pas
le coconut sur le jello,
le pudding, le glaçage
du gâteau et qu'ainsi
s'en allait ma jeunesse
à m'apercevoir que ma mère
ne s'apercevait pas,
ne pouvait pas s'apercevoir
qu'elle ne mettait du coconut
partout qu'afin de satisfaire
à son éducation culinaire,
à la tradition et que cette
tradition comptait pour elle
beaucoup plus que nous,
ses enfants, beaucoup plus
que notre goût, notre plaisir,
beaucoup plus que le Mozart
qui risquait de mourir
en nous pour la simple et
bonne raison qu'il était
beaucoup plus important
que nous qu'il ait
du coconut sur le jello,
le pudding et le glaçage
du gâteau.

Et je sais bien que la seule
femme avec qui je veux
vivre depuis longtemps
n'est que
Pauline Maltais-Michaud,
(ou son double, son miroir),
celle avec qui je peux parler
toute la nuit (comme
Pauline), celle avec qui je ne
cesse d'exister sexuellement
(comme Pauline)
et celle surtout avant tout
par-dessus tout qui
me complète dans ma guerre,
mon combat, mon enfance,
celle avec qui je parle
de la même chose,
celle pour qui mon combat
et l'expression du sien ne
forment qu'un simple tout,
Pauline toujours Pauline dis-
cutant avec moi de *SEXUS*,
travaillant à *SEXUS*, vivant
de *SEXUS* et m'embrassant
comme l'épouse de l'épicier
embrasse son épicier du coin
le soir en s'endormant dans
ses bras après avoir travaillé
avec lui pour elle-même
autant que pour lui-même
à leur épicerie du coin.



Vivant seul maintenant
à la recherche de tout cela
chez Hélène Courtemanche,
Rita Bissonnette
et Ginette Bouchard
et n'espérant déjà plus
trouver là
celle qui ressemblerait
à la maîtresse de Paul Kirby,
éditeur de *LOGOS*,
la superbe Nans de *LOGOS*.
Et je sais bien je sais très
bien que j'éditerai
maintenant *ALLEZ-CHIER*
dans l'impuissance
l'incapacité la malchance
en amour qui me met main-
tenant en colère contre tout,
contre la blague
dans laquelle plusieurs
croient avoir trouver
l'amour, le bonheur,
la grande bébelle
qu'est leur vie,
leur peu d'exigence et leur
peu de logique, leur crainte,
leur refus du simple bon sens
de leur désir.

La parole célèbre.

N'allez surtout pas chercher
chez les hommes que vous
reconnaissez sur la rue,
les hommes qui changent
notre société, autre chose
qu'un dilemme intérieur
devenu insurmontable par
malchance ou autre chose,
n'allez surtout pas vous
imaginer qu'ils ont "réussis",
qu'ils se sont "tirés" quand,
bien au contraire,
ils se sentent "calés",
drôlement "calés" et que leur
oeuvre n'est au fond qu'un
appel à votre conscience,
à la conscience chez vous de
ce qu'ils croient y percevoir,
de ce malheur trop évident.
Et n'allez surtout pas croire
qu'à *ALLEZ-CHIER*,
nous avons autre chose que
ce problème, sous diverses
formes, mais relié pour
tous au fait que notre mère
mettait du coconut sur notre
jello, notre pudding.
Nous avons choisi d'être
définitivement de beaux cas
psychiatriques, de beaux
personnages de comic-strip,
des héros jaunes tâchés
de rouge qui détruisent par
leur définition même le culte
du héros, la société du père,
qui changent au vert
brusquement, sans vous
en avertir.

Nous en avons marre
d'écrire de longs articles
sérieux,
de nous cacher
à nous-mêmes sous de longs
articles sérieux,
de vous cacher
à vous ce que nous voulons
réellement: vous parler
de notre vrai problème,
nous en parler à nous-mêmes
réellement, inlassablement
jusqu'à notre mort.
Comme tous et chacun.
Simplement comme tous
et chacun, à chaque jour,
comme tous et chacun
raconte à chaque jour
son inlassable problème
sans jamais s'en fatiguer
réellement, à tous ceux qui
les rencontrent, et surtout
à ceux qu'ils aiment.

Car c'est ainsi que se traduit
l'amour chez nous: par la
narration de ses problèmes.
Mais nos lois,
nos définitions sont pourtant
bien différentes.
Et notre code d'admiration
est aussi bien différent.

3 novembre 1968

Guy Kosak m'a dit
que j'étais différent,
un autre homme
lorsque j'étais
avec une femme,
avec Ginette Bouchard
l'autre soir,
avec Hélène Courtemanche
et que cela était faux.
Et c'est vrai. Extrêmement.
Comme une gêne en moi
d'être ce que je suis
lorsque je veux être aimé.
Comme la quête
malheureuse du Saint Graal.
L'humiliation nécessaire
à la satisfaction affective.
De la grosse merde.
De la grosse merde.
La sublimation de la femme.
Le faux besoin d'elle,
le besoin qui devrait n'être
qu'identique à mon besoin
de l'homme, et avec
les mêmes exigences.

SEXUS PRÔNE LA RÉVOLUTION SEXUELLE

M. Yvan Mornard: plus de 12 procès

Deux poids deux mesures...

Depuis plus d'un an qu'elle est sur le marché, la revue Sexus a eu plus d'une fois des démêlés avec l'escouade de la moralité. La revue a été saisie à maintes reprises et à l'heure actuelle, le directeur Yvan Mornard doit faire face à plus de douze procès. Pourtant, la revue continue de se vendre à plus de 6,000 exemplaires.

Ce ne sont pas les policiers qui empêcheront les gens d'acheter les revues qui les intéressent. Il est beaucoup mieux que la population achète une revue telle que Sexus qui s'est donné pour but de démystifier la sexualité et de la montrer sous son vrai jour, dans sa forme la plus belle plutôt que d'acheter les petits journaux jaunes où la vulgarité la plus poussée est de mise. Il est à se demander ce qui est le plus indécent entre un homme touchant le sein d'une femme et une femme ou un homme portant les sous-vêtements de rigueur, mais photographiés dans des postures indescriptibles. La question est posée et il semble que les policiers l'aient déjà résolu ; toute photographie de nu même si elle est esthétique est pornographique en soi, toute photo ne dévoilant pas une partie de peau tabou, même si elle est d'une vulgarité flagrante n'est pas pornographique. En d'autre termes, la Troupe des Ballets Africains (l'une des plus grandes troupes folkloriques d'Afrique, sous présente de la pornographie et les danseuses topless de la rue St-Laurent sous présentent des spectacles où règne en roi et maître la plus grande décence.

Faire une révolution sexuelle

Avec de telles aberrations au sein de notre société, il ne faut plus se demander pourquoi le québécois a toujours été traumatisé par la sexualité et pourquoi il en parle si peu, sinon avec des mots voilés que seul un connaisseur peut comprendre. Comme dans tous les autres domaines touchant sa vie il a toujours été limité et n'a jamais appris à s'y exprimer totalement comme un homme libre. Ce n'est pas seulement une mentalité individuelle qu'il faudra changer pour que le québécois apprenne à ne plus craindre la sexualité, mais toutes les structures de la société, toutes les valeurs qui y règnent, tous les préjugés qui y dominent, en fait comme partout ailleurs, c'est une révolution complète qu'il faut faire. Mais laissons Yvan Mornard nous en parler plus longuement.

"Il faut démystifier la sexualité de l'homme, lui rendre sa pureté première qu'il a perdue au cours des siècles, rendre à l'homme sa possibilité de s'exprimer sexuellement, sans lui imposer aucune limite. Si l'homme ou la femme ont besoin d'une autre relation que celle légalisée entre mari et femme, il faudrait qu'ils soient capables de la faire sans crainte de représailles. Si l'homme et la femme ne désirent pas d'enfants, ils devraient pouvoir le faire, sans qu'un pamphlet publicitaire tel qu'Humanae Vitae leur tombe sur le nez, si les hommes et les femmes veulent vivre aux îles ne devraient pas être relégués dans des camps de concentration. Les relations sociales seraient à ce moment-là beaucoup plus vraies, beaucoup plus humaines. Et l'homme et la femme pourraient bâtir ensemble une société beaucoup plus humaine sans crainte d'être jugés par leurs pairs."

Cette révolution sexuelle a déjà fait ses premiers pas. Les publicistes, toujours à l'affût des idées nouvelles, des idées de demain ont mis sur le marché des femmes en petite tenue pour annoncer différents produits, à partir du savon jusqu'aux voitures. Les hippies se débarrassent des préjugés sociaux et reviennent aux sources communautaires, chez les jeunes, il y a reconnaissance de la liberté sexuelle, Autant de signes avant-coureurs d'une révolution totale de la morale, d'une perturbation complète des valeurs bourgeoises. L'homme moderne, s'il se réveille sur le plan social, s'éveille aussi à toutes les autres idées qui lui apporteront une vie plus riche sur le plan humain. Elle est finie l'époque où l'homme devait se cacher et surtout ne jamais parler de ses activités sexuelles. Et même si tous les policiers du monde corberes des traditionnelles valeurs morales et de tous les courants d'idées les plus réactionnaires se liguaient pour empêcher qu'une révolution sexuelle s'accomplisse, celle-ci aurait quand même lieu. L'homme nouveau, cet homme qui peut-être sera conçu en éprouvette, acceptera beaucoup plus difficilement d'être brimé dans ses droits les plus intimes, dans ses élans les plus vrais. L'homme de demain, c'est nous tous, ce seront aussi nos enfants et c'est aujourd'hui qu'il faut commencer cette révolution.

Colette Dubelme

5 novembre 1968

Mais où est-elle
cette femme, mon égale?
Dois-je toujours
m'impatienter
de la gêne sadique
de Hélène Courtemanche qui
refuse encore de me parler.
Le faux amour se tourne
en aversion.
Alors qu'un an après
qu'elle m'ait quitté,
Pauline Maltais-Michaud
demeure encore souveraine
dans mon esprit.
À tel point que je m'endors
en lui parlant, en lui parlant
de sa peine d'avoir été
séparée de ses enfants.
Rêve légèrement exaspéré
de ne trouver dans mon pays
celle qui domine d'une tête
l'assemblée des femmes.
L'égale devant qui ma force
ne se tourne jamais en colère
du simple fait
de nous comprendre
et de nous ressembler.
Désir trop inassouvi
de la complicité.

12 novembre 1968

(Lettre envoyée
à Hélène Courtemanche).

Hélène.

L'attachement
que j'ai pour toi
n'est pas ce que tu attends.
Tu m'en vois le premier
déçu.
Extrêmement.
Je me rappelle la rue
Christophe-Colomb
et je sais avec quelle vitesse
alors aurait été reçu
mon besoin de toi.
C'est dans cet esprit que
je t'avais demandé de vivre
à nouveau avec moi, et c'est
aussi ce qui me poussait
à passer, hier, la journée
avec toi.
Elle ne t'a pas plu
cette journée!
J'aurais tellement aimé
te voir heureuse avec moi,
et que
tu n'éprouves pas le besoin
de me conter des histoires
pour avoir l'impression
que j'étais heureux.
Mais c'est bien toi
la plus embêtée de nous deux
devant une telle journée,
et je n'aime pas te voir ainsi
obligée.
Le mieux, POUR TOI, est
que nous cessions
de nous voir.

J'ai besoin, de mon côté,
de ne pas perdre l'estime
dans lequel je te tiens,
estime de la fille simple
et FRANCHE devant moi.
Tu n'es pas sans savoir
sur ce point que j'avais
de bonnes raisons d'être,
hier soir, attristé.

Le mieux est que
tu l'oublies, complètement,
cet attachement auquel
tu ne peux répondre
qu'en risquant de perdre
mon estime.

Le mieux, pour moi,
est de regarder, seul et plein
de souvenirs, la neige neiger
à la fenêtre.

Je t'embrasse, Hélène.

14 novembre 1968

Au Bar de la Catalogne.
Autre propriété de Briand
qui y a déjà, parait-il, été vu
complètement saoul.
Josée parlant à Maurice
le barman.
Josée, complice idéale,
serait-ce encore possible
de s'émerveiller sur le LSD:
au point de croire une heure
ne jamais pouvoir revenir de
ce voyage, ne jamais vouloir
quitter cet instant
d'égalité entre un homme
et une femme, rare instant
d'égalité,
dans toute notre vie.
Freak out, man, freak out!
"Ils n'ont rien à dire, car ils
ne sont pas encore révoltés"
disait-elle.
Une égale enfin!
L'égale devant qui ma force
ne se tourne jamais en colère
du simple fait
de nous comprendre
et de nous ressembler.
Celle avec qui je parle
de la même chose,
celle pour qui mon combat
et l'expression du sien ne
forment qu'un simple tout.
Une force qui parfois
m'est supérieure: pourquoi
aie-je négligé de ne vouloir
que cet instant.
Qui ne sera jamais
qu'un instant.
Car nous sommes encore
trop jeunes pour parler
de mourir ensemble.

15 novembre 1968

Lise Jacques.
La fleur de lotus
donne plus d'une fleur noire
après la saison.
Superbe, avec un quelque
chose de plus que le respect
de l'heure tardive:
cette tendresse qui m'était
inconnue.
Patiente désormais dans
la sévérité du jugement.
Écoutant la révolte ivre
de Claude Péloquin devant
son choix si rapide de moi:
"tu n'as même pas attendu
pour choisir entre les autres
hommes autour de toi!"
Pélo l'amoureux au seuil
de la terre promise
(comme jadis moi devant
toi) tombant à la renverse.
S'étant séparée de Serge Otis
- l'attachement de ces trois
ans n'est pourtant pas fini -
et venant directement à moi.
Nous jurant cette fois
de nous rencontrer:
(moi)
je t'aime depuis 4 ans,
(toi)
tu me donnes le goût
de faire l'amour avec toi.

Douce ta main à la recherche
de la mienne sur ta cuisse.
En quelque sorte mariés
par Pélo te disant
"c'est lui que tu as déjà
choisi"
et me disant de ne pas faire
la bêtise de perdre
une femme comme toi.
Vérité mystérieuse
et pourtant sans la déception
des prêtres Incas
devant leurs dieux.
Et ce goût péniblement
retenu de t'embrasser
pendant que dans ton auto
Serge t'engueulait encore.
Car tous mes amours
s'effacent
lorsque tu viens poser
avec moi nos exigences.

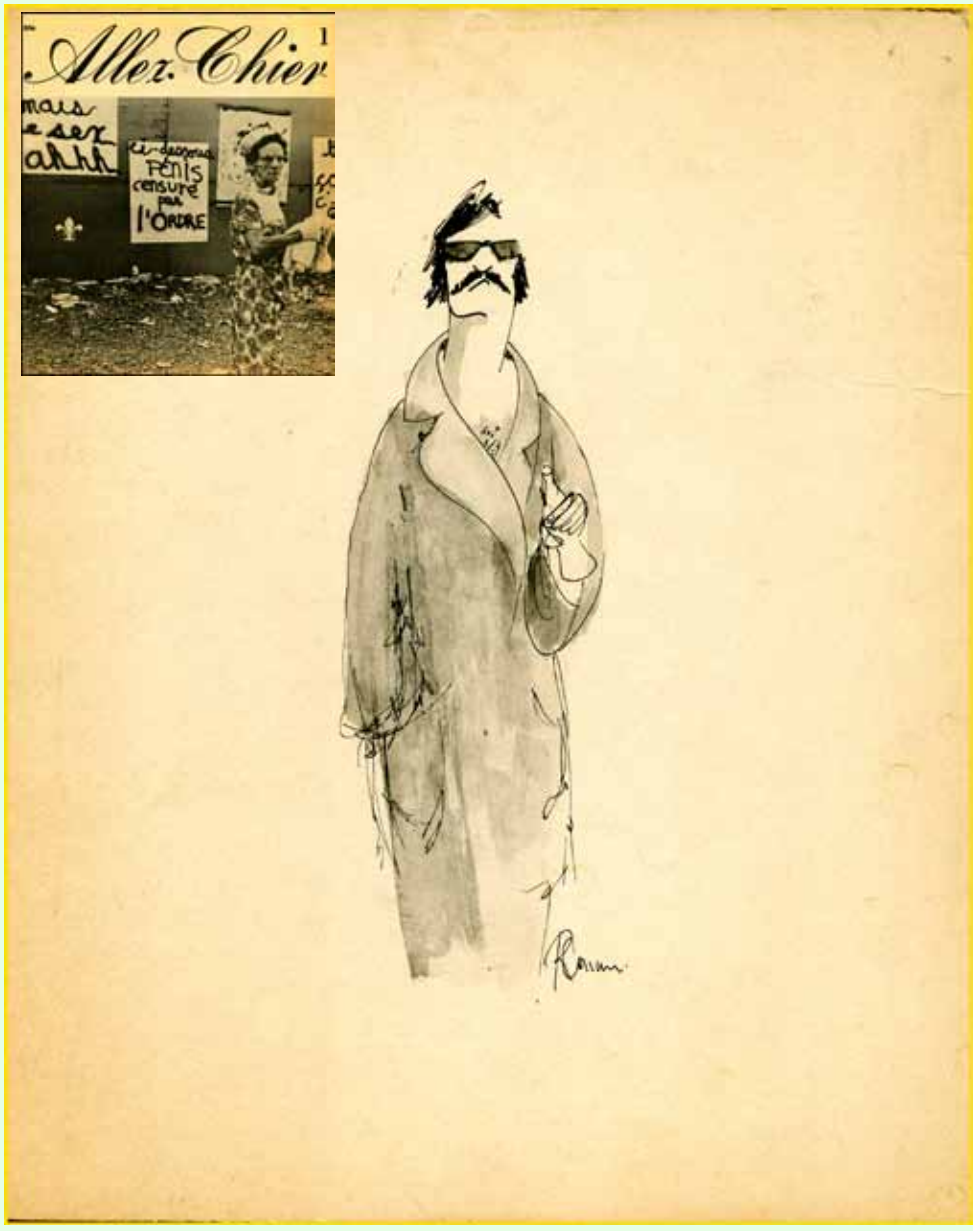
18 novembre 1968

Samedi, voyage collectif au LSD:
Guy Kosak, Rodolphe Conan, Pierre Boisvert, Serge Lemoyne, René D'Ostie, Jean-Guy Lessard, Jean-Pierre Dumont, Claire Diemer et Elysabeth Fisher.

La revue *Allez Chier* est donc née dans le vacarme et le déroulement des rouleaux de papier de toilette.

Vigile donc du scandale sur la rue.
Et vigile chez moi à l'amour avec une femme: Élizabeth, royale, superbe femme, le pendant ici de la Nans de *Logos* s'il n'était peut-être d'un autre amour à finir de son côté.
Car c'est ainsi que je la vois, Lise Jacques, la femme dont j'ai besoin: superbe et grande comme vous, avec l'acuité d'esprit de la reine parlant avec le roi.
Amour continuellement entouré d'hommes et de femmes circulant, créateurs, dans la maison communautaire.

Car c'est ainsi que la vie m'est due,
finalement, d'être vécue.



21 novembre 1968

Mais je n'ai pas encore parlé
de toi,
Elizabeth Fisher.
Mais je n'ai pas encore parlé
de toi!
De ton rapprochement:
progressif et de combien
d'astuces.
Je n'ai pas encore dit
le plaisir (énorme) de me
voir peu à peu désiré.
Et toi donc! Et toi donc!
Et tu sais déjà qu'il serait
inutile de prétendre
autre chose:
complice de l'existence.
Moi, complice de ta solitude
trop majestueuse des folles
qui se prennent pour
des reines, et moi te prenant
pour une reine,
moi, fou, t'écrivant
au beau milieu de la fête
"tu me manques, beaucoup".
Toi, complice de l'amour
que je voudrai bientôt te
porter, faisant encore mine
de ne pas très bien compren-
dre, mais laissant désormais
chez moi les petits paquets
prétextes à se revoir.

22 novembre 1968

Mais: il n'existe pas ce pays
si beau!
Il n'existe pas plus que
mon besoin, ce pays si beau:
mauvais voyage de la petite
enfance dont je crois
maintenant revenir.
I'm so glad! I'm so glad!
I'm glad glad I'm glad!
Car c'est le temps de
mes vingt ans qui m'était dû:
le temps dont personne ne
revient dans le temps!
Le Dieu de mon enfance,
mais mutant avec moi
et non plus contre moi.
Voyage dont personne
ne revient le même.
Le voyage
des conquistadors en quête
de l'or inimaginable: postant
aux parents et amis la carte
postale montrant la chaise
électrique sur laquelle
ils vont bientôt partir
à nouveau.
Voyage trop clair
et se répétant dans le jeu du
compagnon tireur de cartes.
Voyage, le mien, finalement
le mien.

23 novembre 1968

ici tout est bizarre mais

nous étions arrêtés à
les regarder marcher semblablement

au lever du jour transférant d'un autobus à l'autre
la
même peine la même habitude au travail

nous receleurs d'assurance chômage

mais trafiquants
de drogues sacrées da

vantage artistes
mais

criminels d'habitu
de
receleurs de
paradis immédiats

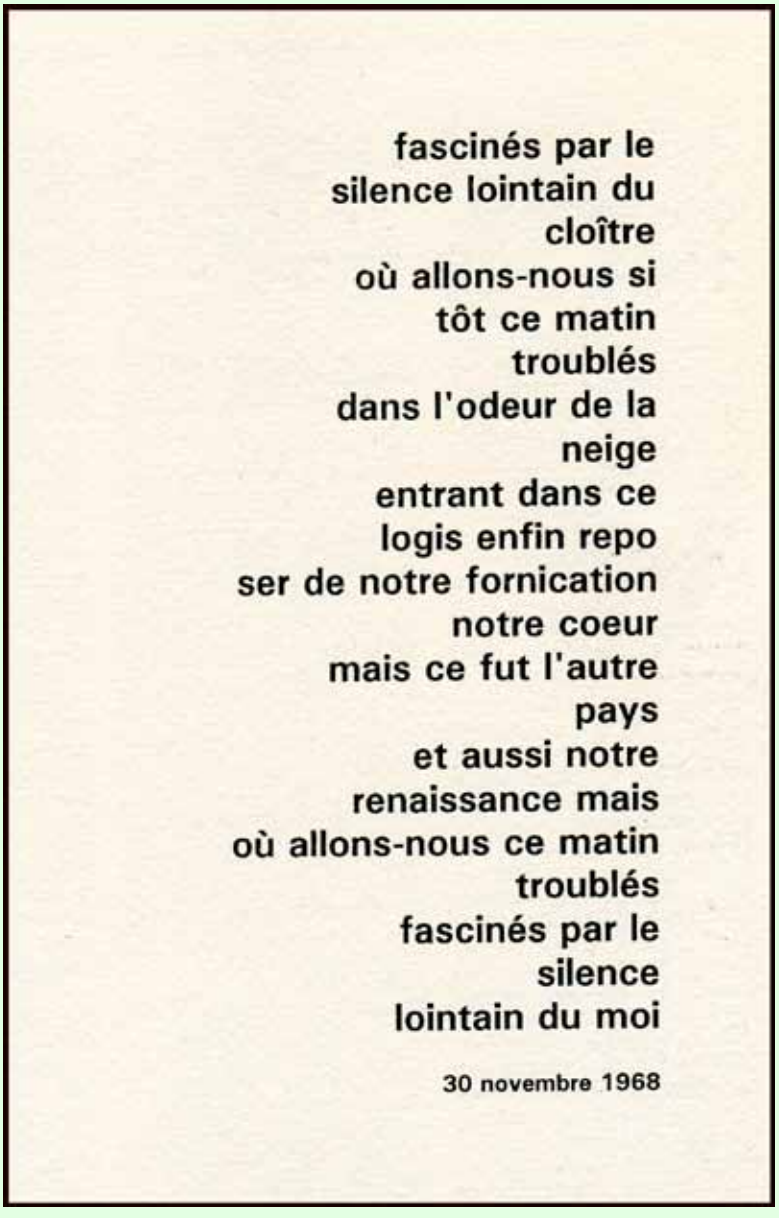
dormant le jour

25 novembre 1968

(Mauvais voyage sur la marijuana).

C’est en tremblant
que j’écris ces lignes.
C’est la deuxième fois
que je restitue
en me masturbant
sur la drogue.

C’est encore là.
Je ne savais pas.
C’est encore là.


fascinés par le
silence lointain du
cloître
où allons-nous si
tôt ce matin
troublés
dans l'odeur de la
neige
entrant dans ce
logis enfin repo
ser de notre fornication
notre coeur
mais ce fut l'autre
pays
et aussi notre
renaissance mais
où allons-nous ce matin
troublés
fascinés par le
silence
lointain du moi

30 novembre 1968

1 décembre 1968

(Lettre reçue de Lise Bissonnette).

Strasbourg, France.

Bonjour Ivan,

Depuis mon arrivée, je me promets de t'expédier le fruit de mes réflexions. Le dimanche est gris, la ville désertée et le temps propice à dire la vérité.

Je ne suis pas très heureuse à Strasbourg. Au début, tout était si neuf: j'ai voyagé, j'ai adoré Paris, en tout cas les coins que j'y ai découverts à St-Germain, où les gens communiquaient avec une facilité certaine. Pourtant si c'était là, comme il m'a semblé, le milieu des gens décontractés et sans barrières, il n'a rien de comparable avec celui de Montréal; parler franchement au premier abord semble ici aberrant. Si on aborde facilement, on se retranche rapidement. Cela explique les groupuscules, et le plaisir qu'ils ont à se fixer des limites idéologiques infranchissables.

De retour à Strasbourg, il n'est pas de jour où, frôlant la lucidité, je ne me dise que je serais plus honnête de rentrer. D'autre part, s'il ne s'agit que de difficultés d'adaptation, il vaut mieux attendre un peu avant de poser cela comme une sorte d'impératif moral. Je suis, depuis le premier jour, en contact quotidien avec ce qu'on appellerait "l'intelligentsia" des étudiants Strasbourgeois, grâce à Louis Fournier. Jamais tu ne pourras deviner comme ces gens-là sont fermés et peu chaleureux. De quoi donc ont-ils peur? Il est des étudiants que je rencontre deux fois par jour au café de la Victoire, nous nous assoyons à la même table, nous nous donnons la main, nous discutons vaguement de certaines choses, beaucoup de blagues, beaucoup de silences où chacun s'abîme dans son journal, et nous ignorons encore nos noms. Plus encore, les français sont plutôt hostiles, méfiants et cela va parfois jusqu'à une certaine agressivité méchante.

Évidemment, par réaction, nous avons tendance à former une sorte de "colonie" québécoise un peu tapageuse. Ça aide à supporter le quotidien mais c'est finalement assez malsain; jamais je n'ai tant le mal du pays que quand nous sommes ensemble. D'autre part il est évident que la plupart des québécois qui sont ici sont des gens plutôt à l'avant-garde comme beaucoup d'étrangers, donc que naturellement le milieu moyen les refuse. Pour ma part, j'ai ressenti surtout l'agressivité féminine. Mes impressions là-dessus sont très nettes et t'intéresseront peut-être.

J'ai été absolument estomaquée de constater que l'étudiante française de vingt ans est généralement la plus traditionnelle des femmes. La seule liberté qu'elles assument est celle de leur plaisir secret, bien abrité, bien caché à leurs parents comme à leurs semblables.

On baise, oui, mais plutôt avec un qu'avec plusieurs, et on tolère toutes les libertés à l'homme en limitant fort consciemment la sienne. Exemple: Louis fait le bringue un peu partout, et n'est amoureux de personne. J'ai discuté, très "précautionneusement" puisque c'est l'usage, avec une de ses maîtresses en titre qui, étudiante en philo, semble assez brillante au dire de plusieurs. Là-dessus, elle est bloquée. Non seulement sait-elle qu'il a un tas d'aventures, mais encore supporte-t-elle patiemment qu'il s'occupe d'elle comme par hasard quand il a le temps; malgré tout, elle se sent comme obligée de lui être fidèle et ne concevrait pas de le tromper même si lui le lui a déploré ouvertement. Elle vit encore aux dépens de ses parents comme la plupart des filles ici et leur cache absolument tout, inventant des stratagèmes inimaginables pour passer, rarement, une fin de semaine ailleurs. La pilule, connaît pas. Louis dit que l'an dernier, il a rencontré qu'une seule fille qui la prenait.

Bien que la loi soit idiote et exige une autorisation paternelle pour les mineures, il y a, dit-on, bien des moyens de la contourner. Crois-moi ou non, elles préfèrent encore le risque, l'avortement ou le mariage, dans la majorité des cas. On se croirait revenu au Québec d'il y a dix ans. Et que de vierges, c'en est rempli. Je veux bien que Strasbourg ne soit pas Paris mais je te jure que le climat français dans son entier semble tel, ce qui explique bien ce conservatisme flagrant qui frappe d'abord à l'arrivée, tout est traditionnel, le vêtement, la parole. J'ai vraiment peur de me laisser influencée te dirais-je, c'est un détail qui a son importance, que je n'ai pas vu à Strasbourg, et extrêmement rarement à Paris, de filles en mini-jupes? Elles sont contractées, peureuses et surtout silencieuses. Peu avertie au début, je me suis fait des inimitiés certaines pour avoir abordé joyeusement les sujets qu'il faut taire.

Ca me rappelait malheureusement certains retardés de ma faculté qui me prenaient pour une putain quand je ne craignais pas de me dire libre. Mais quand on sait ce qui se passe derrière, c'est moins rose et ça relève souvent de la psychiatrie, j'ai relevé, notamment, plusieurs cas nets de nymphomanie. En te décrivant tout cela, je n'ai pas l'impression d'en ajouter, au contraire je demeure encore en deçà de la réalité. Il y a des jours où j'aimerais vraiment que tu sois là pour faire un éclat parmi tout ce beau monde. Je n'aime pas plus les français que les françaises et je préfère nettement m'abstenir que de me prêter à leurs petits jeux. Je te promets pour je ne sais quand, un texte assez virulent là-dessus, - il est temps qu'on démystifie tout cela au Québec -, je ferai en même temps venir le texte de la loi Neuwirth qui est un modèle absolu du tatillonnage français, camouflage de la réaction. Si tu as une échéance à me proposer, pour SEXUS 5, par exemple, dis-le.

Je me retranche de plus en plus dans mon habitat et j'aurai ainsi le temps qu'il faut pour travailler.

Sur le plan des études, ça ne va pas merveilleusement non plus, mais en ce domaine tout dépend évidemment de mon travail. Mon projet de thèse a été adopté presque tel quel mais je m'aperçois, un peu tard, que mon directeur est un homme fort dangereux, un peu agent double, et qu'il a bien l'intention d'utiliser mon travail à son profit car personne ici ne travaille en un tel domaine, et s'il tient tant à diriger ma thèse c'est que le sujet en est assez révolutionnaire, il voudrait en contrôler le développement et en même temps ajouter un fleuron à son institut. Enfin, ce n'est pas si grave, il s'agit de ne pas me laisser embobiner.

Tu dois te demander si je trouve des choses positives quelque part; j'adore effectivement le paysage, les vieilles maisons alsaciennes, les garçons de café fort sympathiques au contraire de leurs clients, le café lui-même, le vin blanc d'Alsace, les repas copieux, la lecture dans ma chambre, l'éloignement qui permet de voir le Québec si différemment, le temps qu'on a pour penser, la marche au lieu de la voiture..., l'absence de profusion à l'américaine. J'apprends à vivre avec l'essentiel, j'écris beaucoup, pour moi et pour les autres, et j'observe avec acharnement. Je descends en Espagne dans un mois. Voyager ne coûte rien ici et j'ai bien l'intention d'en profiter. Il ne s'agirait pour toi que de traverser l'Atlantique pour que nous puissions nous trimbaler quelques semaines au soleil, ou en Afrique du Sud. Avec ce que je dépensais en un mois au Québec l'an dernier, je pourrais facilement vivre en voyageant un mois dans ces pays-là. Je le ferai peut-être au début de l'été, si je peux trouver quelqu'un pour m'accompagner.

11 décembre 1968

Fais un effort et écris-moi
un peu.
Je ressens fortement
le manque d'information
sur le Québec; la coupure
est vraiment totale.
Parle-moi aussi
de tes publications.
J'espère que tu me feras
parvenir SEXUS 4
dès sa sortie, j'ai besoin
d'un peu d'air frais...

Je t'embrasse beaucoup,
tu sais sans doute très bien
que tu me manques.
Si ce pays m'enrage tant,
c'est que j'ai appris, avec
toi, à vivre selon d'autres
exigences et beaucoup plus
de vérité.

Au revoir, Ivan, fait
mes amitiés aux habitants de
la rue Ste-Famille, ils n'ont
pas leur pareil au monde.

Lise

Mon adresse complète:
Résidence Galléa, ch. 141
1 boul. de la Victoire
67 - Strasbourg (Bas-Rhin).

(Lettre envoyée
à Lise Bissonnette).

Lise.

Ta lettre est arrivée au bon
moment.
J'étais plus que légèrement
fatigué.
Fatigué de cette bataille
de fou contre les flics qui
circulent dans la maison.
Fatigué de savoir que si,
moi, je lâche, ils lâcheront
aussi, mes gentils amis.
Fatigué de savoir que
j'en suis responsable de cette
victoire en échéance.
Fatigué de savoir que, moi,
je la risque la prison et que je
la ferai peut-être à leur place.
Fatigué, en somme
de l'héroïsme.
Et pourtant...tu le sais.
Tu sais que la seule façon
pour moi d'avoir raison
ne peut être qu'ici
et de cette façon-ci.
A sentir aussi les larmes me
monter aux yeux en te lisant,
toi qui as besoin de moi,
toi qui ne m'oublies pas,
toi qui me ressembles aussi
et qui commences
à en souffrir.
J'ai manqué de sauter
dans le premier avion pour
Strasbourg, j'aurais voulu
dormir avec toi cette nuit et
pleurer avec toi, et rire avec
toi, et me fâcher avec toi.

Mais aurais-je eu la force
de revenir à ceci
que j'ai maintenant ici, à
cette surveillance continuelle
des flics qui me suivent sur
la rue presqu'à tous les jours
à cause d'une autre folie
de ma part: la mise sur pied
d'une autre revue, *Drogue*.

Et tu sais très bien, pourtant,
que nous allons
nous retrouver
pour que nous puissions
nous trimbaler quelques
semaines au soleil, en
Afrique du Sud ou ailleurs.
Car nous avons besoin
de nous retremper
l'un dans l'autre, de nous
accompagner encore un peu.

Mais j'ai besoin, ici, encore
de quelques mois.
De prendre la table
avant de m'en absenter.
Je te donne rendez-vous
au Café de la Victoire,
Strasbourg, 31 mai 1969,
afin que le début de mes 27
ans soit aussi, pour nous,
le début d'une autre vie.
Nous louerons une voiture
et visiterons durant deux ou
trois mois les guerriers
de l'Europe et de l'Afrique.

Ce jour-là, mets-toi belle
pour que je puisse te dire que
tu es belle.
Et permets-moi d'espérer
trouver sous ton oeil
ce que j'y attends depuis
longtemps, cette première
ride qui pour moi résume
toute la beauté.
Et je crois, à lire ta lettre,
que tu l'auras parfaitement
cette beauté.
Je t'invite donc,
et à mes frais.
(Je ferai le nécessaire...
en faisant attention).

Je t'embrasse, je t'embrasse
sur un air de Scarlatti toi qui,
en quittant le pays,
l'a presque en même temps
vidé.

17 décembre 1968

(Carte reçue de Vicki Besset).

Bonjour de Canada!

Je te pense et si je ne peux pas te dire heureux Noël je dirai

Hello et bon santé
et tous les choses qui vient
dans ce moment doux
quand je te pense.

Cher Yvan.

Vicki.

29 décembre 1968

Le trop attendu renoncement.
Depuis un mois, seul.
Et pourtant quelques bribes,
plaisirs, démêlés sexuels.
Très peu de choses pourtant.
Le début d'un long séjour
parmi les morts.

Nous nous sommes pourtant
bien amusés à la maison
depuis l'été
(Guy Kosak, Rodolphe
Conan, Pierre Boisvert et
d'autres et d'autres) mais.

Ou vais-je maintenant,
indifférent à eux, cherchant
le prétexte pour changer
de pays, aller avec *SEXUS*
à New York rencontrer (pour
la bataille) plus fort que moi.

30 décembre 1968

Mais, privé du sens
des objets, sur quoi s'appuie
ma vie.
Car perdant, et raté dès
lors, l'intuition du véritable
langage, l'inverse des formes
dégradées où circulent
des pensées de plus en plus
conformes à la vie,
continuellement ébranlé
par le dressage, le puisard
culturel ne nous léguant
qu'une seule ouverture,
suivant le sens unique des
promotions, voitures de luxe,
demeures avec chambres
de domestiques, interviews
réguliers à la télévision,
enregistrés l'après-midi, que
l'on regarde le soir, chez
soi, savourant le cinquième
double gin que vient de vous
servir votre valet Maxim,
où donc vais-je, Maxim,
ainsi rêvant.
Qui m'attire encore ici.
Est-ce le vendeur nègre qui,
au coeur de la tribu, intronise
la consommation
des brosses à cheveux:
le client, pourtant rasé,
se laissa prendre, "la brosse
te sera utile pour enlever la
poussière dessus ta tête".
Où vais-je donc ainsi rasé.

Où ai-je la tête, John Rudy.
- Les gens n'ont pas besoin
de tas et de tas d'objets pour
vivre.

John Rudy, 72 ans, vivant
seul, libre, heureux dit-il,
dans sa cabane construite
avec des débris.
- Je vis pour vivre, et non
pour les objets.

Où ai-je le coeur, camarades
hippies de Drop City.
"Drop City
est une communauté hippie
près de Trinidad,
dans le Colorado.
Elle comprend neuf édifices
en forme d'igloo,
faits de vieux toits d'auto,
fixés les uns aux autres.
Elle est habitée par d'anciens
étudiants qui..."

Car enfin
où donc l'ai-je perdu,
dans leurs jeux de fous,
mon simple et fantastique
et pur et divin moi.

31 décembre 1968

Mais est-ce le moi.
Le véritable moi.

Cette soirée passée
avec Jean-Pierre Dumont
me laisse croire
à mon utilité plus grande,
doté de $3,000 par jour
en compte de dépense.

Millionnaire
traduit en justice
et s'y rendant escorté
d'un chauffeur
et d'un avocat.

Toujours cette fascination.
Un autre rêve.
Encore un.
Jusqu'ici.

1969

27 ans

3 janvier 1969

Un autre vendredi.
Celui du 22 novembre,
l'an dernier: «il n'existe pas
ce pays si beau».
Et c'est peut-être encore
la vérité.
Mais après ce renoncement,
ce réalisme, du moins
une oasis, en plein coeur,
au milieu du désert.
Peut-être n'est-ce
qu'une oasis de passage,
le repos avant la longue
marche encore dans le sable.
Peut-être aussi la compagne
pour moi et pour elle
le compagnon:
Caro Saint-Onge.
Mais elle vient
de me téléphoner.
Et Guy Kosak est levé.
Je dois le voir.
Mais j'espère
bien davantage.
Elle pleure et je pleure
avec elle: notre fascination
nous prend jusqu'à la joie.
La joie de Bernanos.
Celle qui reste pure même
dans la consommation.
Car c'est ensemble
que nous nous accouplons.
Et c'est finalement
cette bizarre égalité dans la
différence: ce quelque chose
de l'autre réalité qui se fait
notre langage. Profitable
cette première nuit à dormir
ensemble sans nous accorder
l'autre plaisir.
Celui qui doit fleurir
de la tendresse,
qui n'est qu'un moyen
de tout purifier en elle.
Celle qui vient, dirigée
des dieux, reprendre
de Pauline Maltais-Michaud,
le flambeau.
Quel étrange voyage, déjà.
Moi, étonné, fasciné,
attendant de la retrouver
dans une heure avec ce désir
uniquement connu
avec Pauline, celui
que j'avais tous les soirs,
après mon travail,
épouvantable désir
de la retrouver dans
son amoncellement de petits
défauts qui n'ont jamais
cessé de me fasciner
et de me mettre en amour.
Et Caro amoureuse de mon
amour de Pauline, unique
Caro me permettant de
retarder pour elle et pour moi
notre entière liberté tant que
je n'aurai reçu de Pauline
l'accord nous accordant
la pureté finale
de notre enlacement.
Car je sais encore l'amour de
Pauline, et nous ne pouvons
nous lier entièrement ici
sans nous satisfaire
finalement là-bas.
Cette loyauté de Caro et de
moi qui peut seule ici nous
permettre la transmutation.

5 janvier 1969

Qui me parle dans le secret.
Qui rêve de mon rêve.
J'ai vu Pauline Maltais-
Michaud entrer dans cette
maison communautaire
accompagnée de son mari,
mais étrangement plus vieux
que Raymond.
Il s'est assis à la grande
table, et elle est venue près
de moi, dans la même pièce,
loin de la grande table.
Elle s'est penchée vers moi,
car j'étais assis penché
à manipuler quelque chose
sur le plancher.
Comme un enfant.
Je ne me souviens d'aucune
parole.
Mais je me trouvais
énormément laid, humilié,
à la regarder par-dessus mes
lunettes sans relever la tête.
C'est alors que Raymond
lui a dit qu'il était temps
de partir, que cela faisait
quelques heures
qu'ils étaient ici.
En partant Pauline m'a dit:
«Viens nous voir».

Je l'ai vu, dehors, enlacer
Raymond et l'embrasser
tout en marchant.
Je suis revenu dans la salle
communautaire et j'aurais
voulu dire que mon grand
amour était fini.

8 janvier 1969

Mais j'ai senti l'hostilité,
l'indifférence de Rodolphe
Conan et de Pierre Boisvert.
Je me suis frappé dans
les mains pour me secouer;
je frappais le bonnet de laine
de Caro Saint-Onge
contre ma main.
Et puis cela ne me tentait pas
de regarder la télévision...

L'autre réalité: importante
décision à la maison.
Guy Kosak et moi renvoyons
Rodolphe Conan et Pierre
Boisvert.
Ils devront partir
d'ici une semaine ou deux.
Nous en avons assez
de leur mesquinerie mêlée
d'agressivité; nous désirons
plus de sérieux.

Légère difficulté avec Caro.
Elle n'osait croire que
tant de joie peut être vraie.
C'est un travail commun
(«Qu'est-ce
que la philosophie»)
qui la rapprocha.
C'est la longue phase
d'apprivoisement mutuel.
Je tiens à faire de cette
relation ma grande histoire.
Et heureuse.
À moi de bien la guider.
Car c'est aussi son intention.

Nous étions au restaurant.
Elle me demanda pourquoi
je coupais ainsi
tout mon pain en morceaux
avant de le manger.
Je lui répliquai que j'étais
en colère contre elle et que je
ne pouvais lui dire pourquoi.
Elle insista.
Je lui donnai un exemple:
un journal.
J'étais en colère parce
qu'elle lisait le journal;
mais c'était son droit,
et sans doute son bien,
d'où mon refus
de parler davantage.
- C'est non que j'ai
un journal qui te fâche, mais
que je le lise.
- Oui.

Claude Paradis, sculpteur,
un de mes amis, son amant,
marié, père de deux enfants.
4371 Esplanade.

Tout va bien,
très bien avec Caro.
Elle a bien quelques
problèmes devant moi,
devant mon attitude sociale,
cette bataille
qui la déconcerte un peu.
J'ai dû lui dire qu'elle
devait me suivre, que je ne
pouvais là-dessus faire de
concessions. Et je sais d'ores
et déjà qu'elle me suivra,
qu'elle me tient en estime et
que l'amour chez elle mérite
attention.
J'avoue ma hâte de lui faire
un enfant, de nous faire
un enfant.
Une petite fille respectueuse:
l'équilibre
du «grand homme».

En cours ce matin: il a enfin
eu lieu ce procès de SEXUS.
Une belle vadrouille.
Le juge Melançon,
ses blagues de collégiens;
le procureur Champagne
qui n'eut rien à dire sinon
qu'on devra juger les
numéros 1, 2, 3 séparément.
Et Serge Ménard qui fut, si
aisément, brillant: une série
d'inexactitudes idéologiques.
J'ai dîné, plus tard, avec lui:
c'est visiblement la première
fois qu'existe
la communication.
J'ai affreusement besoin
d'être milliardaire.

Soir.

Mais ce soir, c'est assez
avec Caro.
Ce n'est aucunement
un problème d'idéologie
(gauche contre droite)
qui réellement nous sépare.
C'est, uniquement,
une question de bonnes
manières: ne pas l'embrasser
devant ses collègues
de travail, ne pas lui glisser
ma main du dos aux fesses
en public (sentimentale-
ment, énorme), me conduire
«comme un grand garçon».
De mon côté, tout va,
encore, bien.
Mais toi, ta honte de moi,
ton petit désir de t'arrêter à
des détails pour foutre le feu
à l'ensemble, est-ce vraiment
le meilleur chemin.
Tu ressembles à ces gens qui
n'ont jamais publié de revues
et qui vous en montre,
en plus!
Très peu de chose en effet.
Je m'en excuse.
Le malheur n'est plus
dans mes intentions.
Et je n'ai pas non plus
l'intention de te faire pleurer.

11 janvier 1969

Beaucoup de travail.
Distribution.
Article sur la signification de la censure.
Je me sens propre avec moi-même.
Quelque chose de parfait dans la passion.

14 janvier 1969

Rien ne va plus.
Les jeux, je crois, sont faits avec Caro Saint-Onge.
Elle n'en peut plus de cette relation trop paisible et pourtant, aussi, trop exigeante.
Un petit quelque chose de maladif au domaine du Danemark.
Le plaisir, très calme, de ne plus retrouver sa femme, folle, à la maison.
Et que Dieu sauve le demeurant!

Travail, un peu anxieux, sur SEXUS 4, ÉROTISME 1 et le magazine ALLEZ CHIER que je dois publier.
Textes, photographies, illustrations, graphismes et vente.
Sans parler de la publicité (SEXUS anglais, vendu uniquement par abonnement) pour les Etats-Unis.
Satisfaction à huit-clos.

Parlé longuement, ce soir, avec Irène Chiasson.
Pour la première fois m'est apparue sympathique: cette femme de 30 ans, toujours habillée par elle-même et, plus, à l'avant-garde. Venant de Senneterre, Abitibi, et rêvant de conquérir Paris.
Surmontant jusqu'au délire son préhistorique complexe d'infériorité: une grandeur donc.
Et, j'espère, d'autres collaborations, bien longuement après celle promise à SEXUS 4.
Le monde peu à peu se peuple et se repeuple.
Heureux qui, saturé, revient d'un long voyage, et repart aussitôt.
Mais, avouons-le, avouons-le, cette histoire avec Caro me déçoit...

16 janvier 1969

Barney Rosset, éditeur américain: Evergreen, Grove Press, Black Cat.
C'est un peu, mais davantage, le rêve que je me fais de moi.
Il ne me reste que 3 ans et demi pour y atteindre: du moins, à 30 ans, pouvoir commencer avec $100,000 de capital net.
Quelque chose comme un quart de million possible dès 31 ans.
Une édition française et anglaise: une distribution couvrant toute l'Amérique du Nord.
Il nous aura fallu 2 ans pour finir le Québec.
Nous aurons besoin de 2 autres années pour couvrir l'Ontario, l'État de New York, Buffalo, Boston et Chicago.
Le reste du Canada et des Etats-Unis viendra d'un seul coup.

17 janvier 1969

Saturé des femmes,
de leur inconséquence,
de leur retard historique
sur l'homme, saturé
de leur tendresse de bonbon,
de leurs robes roses
à faire pisser les chiens!
Désespérant de retrouver
chez elles la collaboratrice,
la partenaire, le sens du
gang, celle avec qui je ferais
«groupe» et non «couple».
Comme je les envie,
ouvertement,
ces homosexuels satisfaits,
n'éprouvant aucun décalage
historique entre eux.
Roger Letellier que j'essaie
d'introduire dans un groupe
homosexuel: finalement
réussi dans une boîte,
LES QUATRE COINS,
présenté à Michel Forand,
ancien journaliste
au QUARTIER LATIN,
vivant avec un bonhomme
depuis 2 ans déjà.

Michel se charge
de le présenter à des amis:
de lui ouvrir les jambes
et de le faire dévierger.
Mais, dites-moi, est-ce déjà
la fin de mes vingt ans.

Autre chose: transformer
SEXUS en une revue
pour homosexuels
autant qu'hétérosexuels.
Le mixage de la modernité.
J'appréhende le scandale.
Et Jean Basile, du DEVOIR,
devra finalement
en convenir.
Forand se charge de nous
rapprocher, d'amener Basile
à collaborer avec moi.
Et, avec ou sans Basile,
nous monterons l'équipe
homosexuelle.
Quelque chose, finalement,
d'original.
Une autre pointe
de l'honnêteté.

Autre chose: hier,
finalement.
Finalement ALLEZ CHIER.
Premier numéro, un cabinet
de toilette à la une;
chaque exemplaire
sous plie de plastic;
à l'intérieur simplement
des pages blanches.
Et rien de moins.

Autre chose: pourquoi ne pas
produire un ÉROTISME par
mois, à 1000 exemplaires
(coût approximatif $1000).
Un parfait moyen
d'accélérer,
tout en capitalisant
sans devoir attendre un an
pour écouler un premier
tirage de 6000.
Profit net: environ $1000.

21 janvier 1969

Et pourquoi pas: dites-moi,
pourquoi pas.
Et moi, hein!
Et que Pauline
Maltais- Michaud aille,
ailleurs,
se faire foutre!
(Même si tu revenais,
tu ne serais pas là.
Et tu le sais.)
Alors, quoi.
Quoi d'autre.
Douze personnes
auront travaillé à SEXUS 4.
Trente-quatre personnes
auront discuté
ALLEZ CHIER.
Dix-huit femmes auront
travaillé à me faire éjaculer.
Et je vais, ainsi, avec
mon stock de 64 personnes.
Sans compter
mon père et ma mère.
Et le canard que j'ai eu
dans mon enfance.
Et le lapin, le beau lapin
qui était le sens de ma vie.
Alors, on se met
au téléphone,
et l'on téléphone
à ses 64 personnes.
Et.

23 janvier 1969

Et de quoi aurais-je donc
la nostalgie puisque
je ne suis pas encore ici
lorsque je suis ici.
Le plancher était jaune
et Guy Kosak parlait,
parlait sur fond blanc.
Et je craignais d'effacer
l'ombre que je faisais
sur le plancher jaune.

26 janvier 1969

Troisième réunion
de ALLEZ CHIER.
Chez Alain Cognard,
236 Laurier ouest.
Une quinzaine de personnes:
soit la moitié de l'équipe
actuelle.
Alain Cognard est vraiment
là: quelque chose
comme l'équipe
du QUARTIER LATIN
avec plus d'expérience.
Il continuera à provoquer
des réunions pilotes avec qui
voudra bien venir avec nous:
et de là se forment
les groupes (temporaires ou
non) autour de sujets
à traiter.
Toujours quelques uns sur
un sujet plutôt que l'ancien
système d'auteur unique.
Ainsi, la prochaine réunion
fermera jusqu'au numéro 2:
0,1,2.
Donc, rapidité.
Quant à moi, je n'assisterai
bientôt qu'aux réunions
de clôture:
après la recherche, le choix
du traitement.
Quant à la vente: Serge
Corriveau, ancien bagnard
(héroïne), chauffeur de taxi,
et quoi et quoi.
Il montera un système
d'abonnement à travers
les universités
et les CÉGEPS.

Quelque chose
comme son organisation du
TAXICHAUD pour Robert
Charlebois, le chanteur.
Il devrait ainsi se tirer
dans les $80.00/semaine
s'il écoule 100 abonnements
par 5 jours.
Raisonnable.
Sinon lui: un autre.

Donc: SEXUS, ÉROTISME,
ALLEZ CHIER, et quoi
d'autres l'an prochain.

29 janvier 1969

Qui parle d'amour
lorsqu'il s'agit d'évolution.
Qui parle de rester seul
lorsqu'il s'agit d'être soi.
Et c'est ainsi que je suis né
de Lise Bissonnette
et de Luc Latour (SEXUS)
et de Guy Kosak
(ALLEZ CHIER).
Et c'est aussi pour cette
raison qu'il est finalement
nécessaire un jour
de se quitter:
afin de laisser la place
au nouveau partenaire
et à la nouvelle évolution.
Car c'est toujours
«faire ensemble un bout de
chemin».
Car il faudra, après quelques
autres SEXUS, après
quelques ALLEZ CHIER,
exiger encore d'être présent.

De retour, le succès auprès
des femmes!
Et quoi donc de divin
puisque de le dire ainsi
détend déjà le désir.
Rien.
Rien encore sinon l'espoir
de trois ou quatre maîtresses.
Et sans plus
que le charme immédiat.
Rien de plus que le besoin
de danser jusqu'au matin.

INTERVIEW 1

(Réalisé, fin janvier 1969, dans le cadre d'un cours de criminologie à l'Université de Montréal).

Interview exécuté par:
Michel Brault
Miche Chartrand
Viviane Goyer
Luc Latour
Marie-Chantal Paradis.

- *Qu'elle est l'origine de la revue SEXUS?*

L'origine de la revue SEXUS: un numéro de 16 pages consacré à la sexologie paru dans le *QUARTIER LATIN* en février 1967.
Puis, on a offert à l'Institut de Sexologie de s'occuper de la présentation et de la publication d'un journal qu'ils voulaient éditer.
L'Institut a refusé notre offre.
Alors, on est parti de nous-mêmes; le côté graphique et administratif était établi, il ne manquait que les textes.
On voulait d'abord faire un journal qui se serait vendu $0.25.
La chose ne se voyant pas comme rentable, on a décidé de faire un format style *Sept Jours*.
Le directeur de cette revue nous a déconseillé une telle forme de publication, car c'était une formule qui demandait beaucoup d'argent pour commencer.
Et on n'avait presque aucun capital au début.
Il ne restait plus qu'une formule: celle de *Plexus*.

- *Quels furent les débuts de la revue?*

À la fin de juillet 1967, l'imprimerie Yamaska de St-Hyacinthe a imprimé 1000 exemplaires, mais mal imprimé, le noir et blanc ressortant très mal.
Nous les avons pris quand même, car nous étions contents d'en avoir enfin en notre possession.
On a organisé notre propre système de distribution dans le bas de Montréal et dans quelques grosses librairies: Tranquille, Renaud-Bray, etc.
Le prix était de $1.50.
On recevait $0.90 de retour pour chaque exemplaire vendu.
Et dans le premier mois, tout le stock fut écoulé.
Après avoir changé d'imprimerie, car Yamaska était tombée en faillite, l'imprimerie Bernard à Berthierville en a imprimé 5000 exemplaires.
Nous marchions beaucoup sur le crédit.

- *Comment la vente a-t-elle marché?*

Ç'a bien été pour la vente.
On n'a pas eu de problèmes avec la police non plus.
La publicité dans *Le Devoir* n'était pas très favorable, mais ni non plus carrément défavorable.
Sept Jours avait fait une bonne critique signée Gilles Rioux.
Le programme télévisé *Aujourd'hui* nous a accordé une entrevue qui fut très bonne pour nous.

- *Ce fut alors la publication du deuxième numéro.*

Oui. Et là aussi l'impression de la revue était en partie gâchée. Et là, on a eu un problème.
L'Agence de distribution Populaire à qui on avait remis 4000 exemplaires de premier numéro, nous servait très mal.
Ils ne distribuaient pas la revue dans les kiosques.
On a su la raison: ils étaient, eux ou une autre personne, intéressés à acheter la revue, mais ils voulaient voir le deuxième numéro d'abord.
Et ils prenaient un moyen bien simple pour nous acheter à peu de frais: nous distribuer au minimum.
Du boycottage pur et simple. On a alors décidé de distribuer nous-mêmes tout le numéro deux.
Mais environ 5 jours avant la sortie du numéro 2, la police est venue perquisitionner aux bureaux de SEXUS.
Ils étaient peut-être une dizaine de policiers.
Ils croyaient être tombés sur un vaste réseau de pornographie, et également avoir découvert un réseau de prostitution.
La police a finalement saisi 1372 numéros 1, des factures d'une valeur de $1,000, et quelques exemplaires du deuxième numéro.
On s'attendait à une saisie du deuxième numéro, mais on ne pensait pas qu'ils reviendraient sur le premier numéro. On a perdu en tout pour $3,000.

- Avaient-ils un mandat de perquisition?

Oui, en bonne et due forme.
Je leur ai demandé un reçu de saisie.
Et en les suivant au poste, j'ai vu quel genre de gars c'était.
Ils ne sont pas méchants.
Mais leur métier est de se battre contre nous, d'entrer en compétition un peu comme deux équipes sportives.
Il y avait une atmosphère psychologique assez intéressante.
En revenant du poste, j'étais content,
car on s'attendait à la saisie et elle avait eu lieu.
Se faire saisir, ça voulait dire qu'on commençait à avoir raison, qu'on aurait une grosse publicité autour de ça et que la vente monterait en flèche.

- Est-ce que la vente a monté en flèche?

Non.
Car SEXUS n'était pas assez *cochon*.
Si ça avait été *Après Ski*, l'ouvrier, le restaurateur peuvent prendre ça et trouver le livre savoureux;
tandis que SEXUS, c'est pas facile.
Alors ça les décevait.
Remarquez qu'on a eu une très grosse publicité.
La première page de *La Presse*, tous les journaux de fin de semaine, et c'était assez favorable.
Ce que je ne trouvais pas favorable, c'était l'imbécillité des journalistes qui romançaient les communiqués qu'on leur donnait.
Leurs comptes-rendus n'étaient pas complets.
Immédiatement, on a commencé la vente de SEXUS 3 par la publicité dans les journaux.
On a eu environ 1400 réponses.
Ce qui était pas mal pour un marché comme le Québec.
Mais la distribution des exemplaires du numéro 2 qu'on avait sauvés de la saisie se faisait très difficilement.
Les gens avaient peur.
Il a fallu changer d'imprimerie pour le numéro 3, car la police surveillait l'imprimerie de Berthierville.
On a fait imprimer à un endroit relié à un autre endroit.
On a finalement sorti 3000 exemplaires du numéro 3.
Parce qu'on n'avait pas assez d'argent pour en faire imprimer plus.

- Avez-vous eu des ennuis dans votre travail en dehors de SEXUS?

Oui.
Je travaillais pour Hydro-Québec, comme journaliste à Saint-Jérome.
Dès que SEXUS a été saisi, la direction avait le prétexte pour me renvoyer.
D'autant plus que j'étais allé voir le syndicat qui voulait que les employés puissent écrire dans *leur* journal qui en fait était exclusivement un journal patronal.
Je déshonorais les cadres.
Quand tu tombes dans les mains de la police,
tu ne peux plus être dans les cadres.
Je leur ai dit d'aller chier, et je suis parti.
J'ai décidé de me consacrer à SEXUS à plein temps.
J'ai commencé alors à rencontrer des difficultés financières.
Actuellement, ça va mieux.
SEXUS 4 devrait sortir dans un mois.
Notre intention n'est pas de faire saisir ce numéro,
parce que l'on veut reprendre le marché du centre-ville.
Le numéro 5 non plus.
Mais avec le numéro 6, on leur prépare une petite surprise.
En même temps que SEXUS 4, on prépare ÉROTISME 1,
qui est l'oeuvre érotique de Théophile Gauthier.
On prépare aussi une publicité pour les États-Unis.

- Où la police a-t-elle opéré?

Seulement à Montréal.
À Outremont, Ville Saint-Laurent, la revue n'a pas été saisie.
Québec non plus.

- Et du côté de la procédure judiciaire?

On a reçu un avis de comparution pour le lendemain.
On avait réussi à avoir l'aide de l'avocat Gille Duguay,
qui devait être gratuite.
Mais finalement, il nous a dit qu'il ne pouvait pas,
qu'il prenait seulement des causes genre "mouvement laïque" et que la bataille pornographique ne l'intéressait pas du tout.

Il est sans doute arrivé une autre petite histoire avec lui, c'est qu'il a couché avec une de nos journalistes, Lise Bissonnette, puis il devait recoucher avec elle, mais il semble qu'elle ne semblait pas trop intéressée. C'est drôle comme après cela, j'ai reçu l'avis que ses services n'étaient pas gratuits et que je devais payer. Ensuite, on a eu une série de comparutions et de procès, ça doit monter dans la douzaine.
J'ai comparu devant différents juges.
Il y a eu Melançon, MacManommé, Primon, Odette.
Avec MacManommé, ç'a été terrible.
Il ne voulait absolument pas remettre la cause; c'est un vieux fou.
Il boîte, il arrive en tremblant et je me demande s'il n'est pas à moitié saoul.
Il ne comprend rien.
C'est un anglais, il parle français un petit peu.
On a délibéré une demi-heure, me demandant par trois fois mon nom alors qu'il l'avait devant les yeux.
À la fin, il s'est retourné vers moi et m'a dit:
- Toi, si tu repasses devant moi, je t'envoie pour deux ans en prison.
Je lui ai demandé:
- Voulez-vous répéter ce que vous venez de me dire.
Alors il n'a pas dit un mot.
Ce qu'il venait de dire là, c'était complètement illégal.
C'est un malade.
À la ville de Montréal, t'as un paquet de juges qui sont là et qui sont à moitié cinglés.
Melançon est assez clément.
Il commence par dire bonjour.
Il commence aussi à comprendre que nous ne sommes pas méchants.
Il y a eu aussi maître Champagne, procureur de la Couronne, qui a dit:
- Je ne nis pas la valeur, ni la qualité artistique de cette revue, mais je remarque une croissance d'audace dans les trois numéros, et je demande à la cour de les juger séparément.

- Sous quels motifs comparaissais-tu?

Obcénité.
J'ai passé une journée au Centre de détention.
J'ai trouvé ça assez sadique.
Je pense qu'un bon psychiatre pourrait, par différents tests, découvrir un sadisme très fort chez les policiers qui sont là.
Ils hurlent.
Tu leur demandes quelque chose, ils vont faire exprès pour hurler.
Ils vont hurler pour que tu t'en ailles ailleurs.
Le matin, ils te réveillent en hurlant.
Il faut que je mette mes souliers, ils continuent à hurler, et celui qui m'a réveillé, quand je suis passé devant, il avait le pied, je te dis qu'il lui chauffait drôlement, il se balançait le pied...
Ça ressemble beaucoup à un chenil, quand tu as beaucoup d'animaux dedans.
Le procès a eu lieu le 8 janvier 1969, et la sentence a été fixée le 11 février prochain.

- Quelle fut l'attitude de la police en général?

La première fois qu'ils sont venus chez moi, c'était à grands coups de "tu", "assied-toi là, ferme ta gueule".
Ils pensaient que l'on avait un gros réseau, style pègre.
Alors, à ce niveau-là, je pense qu'ils sont un peu durs.
Ils ont peur de la politique et de la pègre.
Parce que la pègre est vraiment bien organisée.
Dans le cas d'obscénité, on parlait chaque fois que l'on se revoyait, et ça devenait même presque amical.
Il y a des bonshommes assez intelligents, et on peut discuter assez bien.
Les autres sont assez épais, ils sont bons pour mâcher de la gomme, c'est à peu près le style.
Mais ils sont gentils.
Il y en a aussi dont on a l'impression qu'ils sont gênés de se laisser aller à la familiarité, ils auraient peut-être l'impression de manquer à leur devoir.
Alors, c'est un mélange de "tu" et de "vous" dans la conversation.

- As-tu été l'objet d'autre surveillance?

Depuis l'été dernier, je n'ai pas été achalé une seule fois.

- Qui a porté plainte?

Quand il y eut la première saisie, j'ai demandé à Michaud, qui était dans le camion de police derrière moi:
- Écoute, il y a quelqu'un qui s'est plaint?
- Oui.
- Est-ce que je peux savoir qui?
- Tu ne le sauras jamais.
Alors je ne sais pas.

- Quel sera le contenu de la sentence selon toi?

Je m'attends à ce que je sois condamné à $500 d'amende et les frais.
Idéalement, je m'attends à ce qu'il libère le numéro 1.

INTERVIEW 2

L.L.
Lors du premier interview, on t'avait surtout interrogé sur l'aspect technique de la revue: production, distribution, vente, saisie, comparutions, procès.
Aujourd'hui, on voudrait aborder le côté "personnel" de l'affaire, le contexte social de SEXUS,
le pourquoi de la revue, ton idéologie.
La première question: raconte-nous ta vie en bref.

Mon père est belge, ma mère est gaspésienne.
Je suis né en 1942, à Montréal.
J'ai été éduqué à St-Lambert pour le primaire.
Ensuite, ça a été le cours classique au Séminaire de St-Jean.
On y recrutait des candidats aptes à la prêtrise.

M.B.
On ne t'a pas choisi?

Oui.
J'avais marqué curé, et j'étais très sincère.
Ç'a été terrible.
Tu quittes ta mère, tu tombes en plein milieu d'un groupe et l'attention que l'on porte sur toi est une attention très réduite.
J'ai commencé à faire un peu d'action sociale avec la Jeunesse Étudiante Catholique.

C.M.
C'est pas vrai!

C'est vrai.
Ça a bien marché pendant un bout de temps.
Mais à un moment donné il y a eu saturation.
À partir de 15 ans jusqu'à 20 ans.
Tout ce temps-là, il ne se passait rien.
J'écrivais un peu, je voulais devenir un grand poète.
Mais avant ça, je voulais devenir un saint.

Toute cette période-là fut une période difficile,
une période où ça ne marche plus,
une période où ça s'en va en tombant.
Quand je quitte la J.E.C., je suis en plein catholicisme
et la religiosité ou la religion me donne encore le moyen
de tenir le coup pendant un an ou deux.
Après, les histoires d'amour ont commencé.
Ça ne marchait vraiment pas.
Il y avait toujours un autre gars
qui venait me prendre mes filles.
Tout a commencé à marcher
quand j'ai sacré le camp de chez mes parents.
J'ai commencé à refaire toute ma vie.
J'ai commencé à me mêler, à me battre dans la rue,
ça commençait à avoir un sens.
Et ici à l'université, tout a vraiment commencé
avec le *Quartier Latin*.
J'ai vécu avec une fille pendant deux ans,
qui était journaliste, journaliste calme.
Moi j'étais plein de violence en dedans,
mais qui ne s'exprimait pas.

(...cigarette).

M.B.
Tu as quitté la maison familiale à quel âge?

19 ou 20 ans, ce qui est vieux.
J'aurais dû quitter à 11 ans.

M.B.
Pourquoi es-tu parti?

Il y a eu un conflit avec mon père.
Ma mère était morte un an avant, et j'étais très content
qu'elle meure.
Une étape était finie dans ma vie: l'étape de ma mère,
qui était une dictature.
J'étais toujours poigné avec elle.
Ensuite ce fut avec mon père.
Mais ça n'a pas duré tellement longtemps.
Mon père est un grand sentimental.
J'admire beaucoup une chose chez lui:
son sens le l'invention.
Il va toujours essayer de faire un peu plus que les autres.
Un peu plus parfait dans son domaine.
Mais comme individu, il est très faible.
Quand il a perdu ma mère, il s'est mis à boire,
tu le voyais se promener à quatre pattes dans la maison.
Je ne l'acceptais pas, je ne l'accepte pas encore.
J'étudiais alors au collège Ste-Marie.
Ça ne marchait pas très bien.
Il m'a dit: si tu coules, je ne paie plus.
Je voyais alors les sorties qu'il payait à celle
qui est devenue ma belle-mère, que j'aimais bien avant,
mais que je n'ai pas aimée pendant ce temps là.
Je voyais qu'il y avait concurrence entre l'affection
de mon père pour elle et pour moi.
Le meilleur moyen, c'était de sortir de cette histoire-là,
de les laisser tranquilles, ils avaient droit à leur vie.
Et moi j'avais droit à la mienne, et ils me dérangeaient.
Ils avaient des problèmes, mais je ne voulais même pas
qu'ils me touchent avec leurs problèmes.
Parce que moi, ils me tuaient en me touchant
avec leurs problèmes.

Et le Quartier Latin?

Le *Quartier Latin* a été une occasion de hasard.
Nicole Fortin en avait obtenu la direction.
Elle me téléphone pour me demander si je veux diriger
la section des arts.
- Tu as déjà fait du journalisme?
- Oui.
- Bon. Es-tu capable de monter une équipe?
- Oui.
Je n'avais jamais fait de journalisme, à peine publié
un poème dans le journal du collège Ste-Marie.
Je n'avais jamais fait de mise-en-page,
je n'avais jamais monté d'équipe.
Mais je voulais jouer dans cette affaire-là.
J'étais déjà avec Lise Bissonnette; j'ai monté une équipe
et ce sont les gens de l'équipe qui en réalité m'ont formé.
Au Séminaire de St-Jean,
il y avait un babillard où on pouvait écrire des choses.
C'était en quelque sorte le journal étudiant.
J'avais écrit un truc et un de mes amis avait dessiné
des étudiants avec des boulets aux pieds.
Ça devait être très naïf.
Mais le texte était une bataille
contre le système de répression.

Je me souviens que le directeur, le moine qui s'occupait de tout ça, ne savait pas trop quoi faire.
Il y avait eu scandale.
Ça m'a tellement plu!
Je me promenais ensuite dans la cour de récréation, et le monde disait:
- Aïe! C'est bon ton article!
Le *Quartier Latin*, ç'a été la même chose.
On sort un 16 pages sur la Sexologie.
C'était un peu comme ce feuillet avec les boulets.
On devait sortir ce numéro juste après Noël.
Le recteur ou le vice-recteur, un certain Lacoste, en profite justement pour préparer une sortie publique conte le *Quartier Latin*.
Réunion d'urgence: est-ce qu'on sort quand même le numéro sur la Sexologie en sachant qu'il se prépare à attaquer.
Moi j'ai dit: "On le sort de toute façon".
Mais Nicole Fortin, maligne, m'a obligé à le retarder.
En date prévue, Lacoste passe à la télévision, au programme *Aujourd'hui*.
Mais sans le numéro prévu sur la Sexologie, son attaque contre le *Quartier Latin* ne passait plus auprès de la population.
La population n'embarquait pas dans des histoires de "gauchistes", mais se serait peut-être laissée impressionnée par des histoires de sexe.
On l'a donc laissé passer.
Effectivenent il est passé "dans le beurre".
Finalement, on a sorti le numéro sur la Sexologie un peu plus tard.
Pour le scandale, c'était trop tard.
Lacoste avait mené son petit bal à vide.
Le numéro s'est arraché dans les différents kiosques de l'université.
Après une heure, il n'en restait plus nulle part.
Mais on n'a reçu que trois lettres de protestation, dont l'une venait d'une femme qui disait qu'elle ne voyait pas pourquoi elle devrait se masturber...
J'ai souhaité alors qu'il m'arrive d'autres choses comme ça.
C'est pour moi un plaisir très grand que d'avoir justement ce genre de succès.
D'avoir avec le public une relation de scandale qui fait changer les choses.

L.L.
Pourquoi SEXUS comme titre?

Je ne me souviens pas vraiment de la genèse du titre SEXUS.
Prenons un autre exemple: la revue que nous sortons bientôt: *Allez Chier*.
Je sortais avec une fille qui travaillait alors au Musée des Beaux-Arts.
Un soir, elle m'a amené à un lancement de Rembrandt.
C'était fantastique ce lancement avec toutes ces vieilles cocottes avec de grands boas roses autour du cou!
Elle ne voulait surtout pas que je fasse scandale.
Elle me retenait sans cesse.
À un moment donné, elle m'a dit :
- J'espère que tu vas être un grand garçon!

C'est le genre de petite chose...
Ça faisait six mois qu'on parlait du titre de la nouvelle revue.
On avait plusieurs titres.
Il y avait *La Porte Imprimée*, style hippie, titre un peu fleuri, et elle trouvait ça fantastique.
Moi je ne disais pas un mot.
Mais là ce fut clair.
Ce ne serait pas *La Porte Imprimée*, mais *Allez Chier*.
Justement parce que ce lancement me donnait le barème d'une certaine population.
Je savais qu'en disant *La Porte Imprimée* au Musée des Beaux-Arts, personne n'allait regarder ça.
Avec *Allez Chier*, ils allaient être obligés de réagir.
SEXUS est né de la même manière.
C'est un titre direct.
Si j'ai une tendance un peu psychopathe, je ne veux pas la changer.
Je ne me vois pas dans un salon.
Ou comme "journaliste" à l'Hydro-Québec.
Qu'est-ce que tu veux que je fasse là?
Je ne me vois pas non plus en criminologie.
La seule place que je veux, c'est dans la rue.
Il y a aussi d'autres raisons que le scandale.
C'est ce quotidien avec lequel on vit.
On peut faire des numéros de *Allez Chier* sur les caniches, sur les bouteilles de coke, sur les fermetures éclairs.

Un numéro sur les valeurs morales
telles que présentées par la publicité.
Dans une présentation différente de SEXUS.
Si tu ouvres *Sept Jours, Time, Look, L'Express, Le Nouvel Observateur,* ou *Sexus*, tu as l'impression d'être en 1930.
C'est plus possible de faire de longs textes
qui ne lâchent plus.
Il faut, pour réussir, avoir une tension avec le public,
provoquer l'attention.
Et tu provoques rarement l'attention en faisant
comme les curés l'ont fait dans leurs églises,
comme les professeurs le font dans leurs écoles.
Le professorat, la conférence, toutes ces choses-là
c'est fini!
Aujourd'hui tu dois faire scandale.
Un peu comme les ballets de Beckart
"Messe pour le temps présent".
C'est exactement ce qu'il faut faire: essayer de vivre
dans le temps présent.
Les magasines actuels, sauf *Avant Garde* de Ginsberg,
sont comme la télévision.
La télévision peut présenter une émission sérieuse
ou une stupidité, ce qui est important c'est qu'elle oblige
à la passivité.
Ça fait une civilisation de gens qui sont assis, en train
de fumer, en train de boire, en train de manger des chips.
Ou en train de lire la même chose d'un magasine à l'autre.

M.C.
Mais c'est sur quoi Allez Chier?

Justement, on a passé la nuit à parler de ça.
Ce n'est pas un magazine de gauche, ni de droite.
On a trouvé une expression: il est en avant.
C'est tout.
Parti Pris était à gauche, *Montréal Matin* est à droite.
Au centre, tu as *Le Devoir, La Presse*, avec des petites
tendances centre-gauche, centre-droite.
C'est comme une année scolaire déjà faite.
Il ne faut pas que tu répètes cette année-là cinq fois.
Il faut que tu montes.
Il faut que tu ailles ailleurs.
Le sujet de *Allez Chier* c'est tout ce qui est usuel
et que l'on ne remarque pas.
Être présent, être là.
À quel point est-on ici?
On se regarde, mais est-ce que l'on se voit?
Est-ce que l'on vit vraiment à Montréal 1969
avec le maire Drapeau à la tête.
Et un système scolaire un tel, un système financier un tel.
C'est un peu ça que l'on veut montrer.
Il n'y a jamais eu un article spécial sur la forme des verres.
Les gobelets de café.
On pense que ce n'est pas important.
Et pourtant c'est un objet qui nous prive d'être vraiment
bien dans l'existence.
Moi il m'embête.
Parce que je suis obligé de vivre avec.
C'est pire que la pire des histoires d'amour.
Tu es pris avec les objets.
Quand tu allumes une cigarette, tu prends ça
(carton d'allumettes avec publicité sur le couvert).
Ensuite, tu t'allumes.
Avec une allumette qui est comme ça.
Comment veux-tu que je ne sois pas malheureux.
Les gens sont tellement en arrière; ils sont en 1930.
Ils gâchent tout.
Comment vivre en 1969 dans un contexte 1930?...

L.L.
Comment perçois-tu le contexte sexuel du Québec contre lequel tu te bats?

Quand tu dis liberté sexuelle, tu dis aussi liberté de
niaiserie.
Si tu vas à New York ou à Toronto, tu vas avoir un tas
de magazines "For men" avec des "pitounes" les pattes
écartées...
On est en train de s'étouffer là-dedans.
Ça ne va pas loin.
J'ai vu une fois un magazine qui se vendait $10 et qui était
bien enveloppé, où il y avait des groupes qui jouaient.
Ça commençait à avoir un certain sens.
Le reste, ça ne marche pas.
Les Québécois restent en arrière avec ça.
Quand tu penses que Nina Estin, en Suède, publie pour
les femmes, uniquement pour les femmes, une revue qui
s'appelle *Expédition*, et où les hommes sont en érection!
Quand tu dis que la pornographie est légalisée
dans les textes au Danemark (non encore dans les photos)...
Qu'en Suède, ils vont légaliser l'inceste!

Que penser de notre Bill Omnibus: légalisation de l'avortement thérapeutique, de l'homosexualité entre adultes consentants dans un espace non public...

M.C.
On dirait que ton but c'est de faire avancer le Québec. Est-ce seulement un but idéologique, ou y a-t-il un côté financier dans l'histoire?
Ou est-ce parce que "Moi, je suis à part des autres?"

Du côté idéologique, c'est sûr il y a une bataille à mener.
Nécessairement.
Quand je vous ai parlé tout à l'heure du verre, du carton d'allumettes et du paquet de cigarettes, c'est de l'idéologie.
Ce n'est rien de plus.
Tu as droit d'exiger que les choses soient un peu plus belles qu'elles le sont.
Oui, je pense aussi au côté financier.
Je veux absolument être millionnaire.
Et je pense que je vais l'être.
Ça m'intéresse, oui.
Je considère que je suis extrêmement intelligent.
J'ai une cote I.Q. de 170.
Et lorsque je regarde quelqu'un descendre d'un cadillac, je le regarde faire et je n'aime pas ça.
Il me dérange.
Il m'insulte.
Du côté psychologique, disons que depuis l'âge de 9 ans, pour moi, ç'a été la masturbation.
Maintenant, je mets des femmes entre mes périodes masturbatrices.
Mais la masturbation reste toujours un élément dominant chez moi.
Jamais une femme n'a réussi à me faire jouir comme moi j'ai réussi à me faire jouir.
C'est important.
Mais par contre, j'en ai été culpabilisé.
Énormément.
Alors quand le flic descend chez moi, c'est comme normal.
C'est le bon Dieu qui t'envoie... ta punition.
Cette culpabilité a pris fin lorsqu'il a y eu une descente de l'escouade des narcotiques chez moi.
Quand la police est venue, j'étais assis, je lisais.
C'était ça.
On les attendait.
On savait qu'il n'y avait rien dans la maison.
Je ne pensais qu'à une chose.
Je n'avais pas à être pris.
Pourquoi me faire prendre?
Parce que j'étais coupable?
Non.
Je crois être socialement un batailleur, non un gars qui va en prison parce qu'il pense qu'il doit y aller.
Moi, je ne dois pas aller en prison.
Si j'y vais un jour,
c'est uniquement parce que j'aurai commis une erreur.

L.L.
Alors...

À l'avenir, je vais être plus violent.
Si SEXUS 4 et 5 vont être tranquilles,
le numéro 6 sera vraiment un numéro pour être saisi.
On va leur montrer qu'est-ce que c'est qu'un vrai numéro à être saisi.
Évidemment, tu peux avoir des problèmes avec ça.
Mais c'est parce que je crois que c'est vrai,
parce que je crois que c'est dans le temps présent,
que je continue à le faire.

M.B.
Si ce soir on te donnait $100,000, qu'est-ce que tu ferais?

Je vais te répondre comme le saint Dominique Savio:
"Je continuerais à faire ce que je fais".
Je vais avoir entre $20 et 40,000 de matériel (*Sexus, Érotisme, Allez Chier*) à la fin de décembre.
Avec cet argent-là,
on va tirer encore plus de choses violentes.
On essaie aussi de s'en aller aux États-Unis par abonnements.
On peut faire un million de dollars en un an avec cette affaire là.
Seulement par abonnements, Ginsberg a fait $1,660,000 à $3.99 pour l'abonnement à *Avant Garde*.
Je me suis habitué à l'idée de l'argent.
Avant, c'était comme la loterie du maire Drapeau.
Alors tu interroges les gens sur la rue.
Ils vont te dire tout ce qu'ils vont faire avec $100,000:
ils vont s'acheter une auto de l'année, une petite maison en banlieue, puis changer l'ensemble du salon...
Mais ces gens-là ne feront jamais $100,000.

Parce qu'ils n'ont pas la tête pour aller avec le $100,000.
Mais pourquoi me demandes-tu ça?

M.B.
Parce qu'on se demandait: si Yvan Mornard n'était plus arrêté par les possibilités matérielles, qu'est-ce qu'il ferait du monde capitaliste contre lequel il sacre actuellement?

Sacrer contre le monde capitaliste, oui et non.
Oui dans le sens où il y a des gens qui, avant l'assurance hospitalisation, avaient des problèmes pour aller à l'hôpital.
Non dans le sens des compagnies d'État
qui dirigées par des gens qui n'ont pas du tout la notion de profit nécessaire à conserver leur emploi,
produisent un déficit.
D'autre part, plus il rentre d'argent, plus une organisation peut être violente.
Autre exemple: un gars qui a déjà travaillé pour la revue *McLean* m'a supplié de changer le titre
pour monter un système d'abonnement pour *Allez Chier*.
Il veut faire des abonnements de masse.
Nous ce n'est pas ça qu'on veut.
On veut qu'on sache exactement ce que l'on pense.
C'est très important.
Ces gens-là nous privent de notre existence.
Ils sont moins intelligents que nous.
C'est là tout le problème de classe des sous-doués,
des normaux et des sur-doués.
À ce niveau là l'argent est tout simplement un moyen de mener la bataille.
Je sais que je vais être riche un jour.Ma famille l'est.
La loi belge oblige à un partage de l'héritage.
Je vais avoir 30%, peut-être un $300,000.
Ça ne m'intéresse pas en soi.
Si je l'avais actuellement, je sortirais des choses extrêmement plus fortes.

M.B.
Tu sembles nettement avoir une dent contre la société. Mais l'homme est un être social, fait pour vivre en société et non contre la société. Toi tu en es rendu à vivre un peu en marge. Qu'est-ce qui t'a rendu ainsi?

Qui, de toi ou de moi, vit le plus dans la société?
Est-ce que tu vis en 1969 à Montréal?
Es-tu au courant, toi qui es en criminologie,
de ce qui se passe chez les policiers?
Je ne te demande pas des statistiques comme:
le corps policier, en 6 ans, a vu monter son budget de 6 à 33 millions à Montréal.
Mais leur as-tu parlé?
Qu'est-ce que avoir une dent contre la société?
Si tu vas plus loin que la moyenne des gens, on dit que tu es un marginal, un déviant, pour ne pas dire un délinquant.
Il y a des gens qui restent tranquilles toute leur vie:
on dit qu'ils sont normaux.
Mais ce n'est pas ça.
Dans l'histoire de l'évolution de la société,
la majorité des grandes choses ne se sont justement pas faites avec des professeurs tranquilles.
Mais les grandes choses sont souvent faites par des gens qui vont justement perdre leur emploi à cause de cela.
Tu sais à quel point Sartre a été méprisé dans notre société.
Est-ce que tu peux dire que Sartre était un délinquant?
Il y a une chose évidente: Sartre vit à son époque.
Madame Untel arrive, en forçant, au 19ième siècle...
mais elle vient de s'acheter une télévision!
Tu imagines l'anachronisme...

M.B.
Dans le premier interview, tu as dit: se faire saisir voulait dire que l'on commençait à avoir raison.
Pour toi, cet effet choc, est-ce ta façon de te prouver que tu vaux quelque chose?

Je ne nie pas.
Mais il y a une différence entre se faire arrêter pour vol et se faire arrêter pour une idéologie.
Prends l'exemple de Wilhelm Reich qui a écrit
sur la sexualité, qui a fondé le premier mouvement
et peut-être le seul qui n'ait jamais existé sur la contestation sexuelle dans la rue en 1936 en Allemagne.
Ce bonhomme là est mort en prison aux États-Unis.
Remarque qu'il avait viré un peu fou à la fin de sa vie.
Mais on avait brûlé ses livres.
Et prends Bertrand Russell qui enseigne
dans une université aux États-Unis lorsqu'il publie *Mariage et Morale*.
Ça fait scandale.
On l'a mis dehors de cette université
et renvoyé dans son pays, l' Angleterre.

V.G.
J'aimerais savoir ce que tu penses des relations humaines.

Allez Chier est en train de constituer un groupe.
Tu vas avoir des gens qui vont avoir de l'audace:
c'est ceux-là qu'on veut.
Il y en a d'autres qui ont moins d'audace.
Mais, en fait, c'est remarquable, ils n'ont rien proposé,
ils ne sont pas prêts à s'embarquer vraiment.
Ils vont s'éliminer progressivement.
En attendant ils font le nombre,
et le nombre permet d'amener les meilleurs.
Quand tu parles de "relations humaines",
c'est tellement compliqué!
Comme le mot "amour".
Qui parle d'amour lorsqu'il s'agit d'évolution?
Qui parle de rester seul lorsqu'il s'agit d'être soi?
Les relations humaines, c'est un peu comme l'autobus.
Tu entres dedans, tu vois un bonhomme
ou une bonne femme, tu t'assois à côté,
vous vous regarder, vous aller peut-être vous parler.
Vous allez peut-être faire cent mille ensemble.
Pendant ce temps-là, vous allez peut-être devenir les gens
les plus intimes de l'autobus.
Mais vous allez toujours vous séparer.
Toujours.
Les relations se font toujours au même niveau.
Il y a des gens qui te plaisent
et d'autres qui ne te plaisent pas.
Les gens qui te plaisent,
tu as tendance à faire un petit bout de chemin avec eux.
Mais tu dois toujours t'en séparer.
Une relation humaine, c'est une chose qui existe
pleinement, qui est vraiment là quand c'est le temps d'être
là.

M.C.P.
J'aimerais que tu me résumes ce que c'est, pour toi, que de vivre en 1969?

On dit souvent que les gens de gauche disent toujours du
mal des choses, et que les gens de droite savent construire
et savent voir le côté positif.
Mais il y a tellement de choses à refaire!
Prends la table ici: qu'est-ce qui n'est pas à refaire
sur la table ici? C'est une inquiétude,
c'est vraiment la plus grande des inquiétudes.
Les objets avec lesquels je dors, je me lève, avec lesquels
je mange, avec lesquels je fais l'amour tous les jours.
Quelle est ma relation avec eux?
Que sont-ils pour moi?
Est-ce que je suis assez exigeant pour eux?
Les gens à côté de moi ne sont pas à mon niveau.
Je suis rendu beaucoup plus loin qu'eux.
Je le sais, je le sens, mais il faut que je fasse comme eux.
Parce qu'ils me considèrent comme l'un des leurs.
Alors qu'est-ce que je vais faire?
Je vais parler d'eux d'une façon purement négative.
Par contre un groupe que je vais choisir, je vais en parler
avec amour. Parfois avec colère, mais avec amour.
Je n'ai pas choisi de vivre à Montréal.
Je n'ai pas choisi de vivre avec des tasses comme ça.
C'est le monde qui me met ça sous le nez
à longueur de journée.
Tu rentres au restaurant: tu as vu les beaux petits napperons
de papier qu'ils te mettent!
T'as des frissons toutes les fois...
T'as un problème à tous les jours.
C'est comme ça tout le temps.
En arriver à faire des objets qui soient les plus fonctionnels,
les plus économiques et les plus beaux en même temps.
Là tu vis dans ton temps.
La chaise de Péguy.
L'artisan qui fait sa chaise, et qui la pense, et qui la
façonne.
Ce que je demande à la société,
c'est que les gens soient exigeants envers eux-mêmes.
Je sais bien que c'est une minorité qui peut faire des choses
belles, des choses rationnelles, des choses présentes.
Mais je demande que les gens qui peuvent être dans cette
minorité là, les gens qui vont à l'université par exemple,
non je ne demande pas, j'exige absolument qu'ils le soient.

M.B.
Mais SEXUS représente-t-il ce monde de 1969 ou plutôt Yvan Mornard comme il veut être?

Hum! Vrai.
SEXUS est peut-être en 1940, 1930, je ne sais pas.
Ce n'est pas vraiment actuel.
ALLEZ CHIER va essayer de l'être.

M.B.
Si tu devenais impuissant, pourrais-tu continuer à vivre?

Très bien.
Nous autres qui sommes de l'Université,
nous avons tellement appris à mettre notre corps de côté...

M.B.
Le procureur de la Couronne a dit: "je remarque une croissance d'audace dans les trois numéros".
Est-ce que pour toi cette croissance existe?
Veux-tu en venir à faire une revue avec laquelle on pourra se masturber?

Croissance d'audace ne veut pas dire masturbation.
Du numéro 1 aux photos de John Max du numéro 3, tu ne te masturbes pas plus, bien qu'il y ait croissance d'audace.
J'ai remarqué très souvent que la femme était,
devant des dessins par exemple, très excitée.
Dans le monde mâle,
il y a nécessité d'un monde beaucoup plus pornographique.
J'aimerais faire un magazine pour tous les goûts,
pour tous les besoins.
Pour manger, on a inventé toutes sortes de sauces.
Pour la sexualité, non.
Il faudrait que tu te promènes toute la journée
dans un monde asexué et que le soir tu entres
dans ta chambre et que tout vienne naturellement.
Mais c'est pas vrai... il faut avoir des assaisonnements.
Les livres, les photographies ou les films, ça peut être très intéressant.
Je ne parle pas de *Lady Chaterley* qui est un livre très vieux.
(La cour aime bien ces choses là).
Je parle des poèmes de Verlaine, de Gauthier, de Sade aussi quoique Sade soit dans une autre catégorie.

M.B.
Penses-tu que tu pourrais vivre dans un cadre quelqu'il soit, toi qui dès que tu te sens encadré, il faut aussitôt que tu en sortes parce que tu ne peux supporter ça?

Je travaillerais peut-être avec Ginsberg aux États-Unis, avec Pauvert en France...

L.L.
Yvan, es-tu un gars heureux?

Non, je ne suis pas heureux.
Disons que les choses vont bien.
Tout se déroule, tout continu.
Érotisme.
Allez Chier.
Il y a toujours de la circulation dans la maison, on n'arrête pas de courir d'un bord à l'autre, et j'aime beaucoup courir.
Donc je suis heureux là-dessus.
Affectivement est-ce que je suis heureux?
Non.

L.L.
Est-ce que, pour toi, il existe des perversions sexuelles?

D'après de dictionnaire, il en existe.
Je crois qu'il y a des choses, des tendances
que tu peux appeler des perversions.
Enfin, eux, ils appellent ça des perversions.
Moi je ne sais pas trop.
Disons que je m'en défends, parce qu'au fond
je suis un perverti.
Je pense qu'il y a une chose bien importante:
c'est de laisser aller ta liberté.
À SEXUS un jour, on s'était raconté toutes nos histoires.
Il y en avait un qui faisait toujours l'amour
dans une situation où il pouvait être pris.
Il sortait avec une fille et allait faire l'amour chez elle,
dans le salon.
Dès que la mère disait :"Bonsoir, je vais me coucher",
il commençait à faire l'amour en sachant qu'un jour ou
l'autre, la bonne femme allait revenir sur ses pas et les voir.
C'était là son plaisir.
Il y a une raison à ça.
Il y a tant de couloirs psychologiques à satisfaire.
Par contre chez les femmes, je n'ai rencontré qu'une femme
qui disait avoir une perversion dominante.
En général les femmes disent:"Ah! Je veux bien..."
Est-ce parce que le côté historique des femmes a été
justement de se laisser embarquer dans le jeu des hommes?
Est-ce que vous êtes réellement comme ça?
Je ne sais pas.

M.B.
Qu'est-ce que c'est qu'une femme pour toi?

Je ne sais pas ce que c'est.
Mais quand tu poses cette question,
c'est que tu te rapportes au sexe.
Mais le sexe ce n'est pas nécessairement une femme;
c'est un homme aussi.
Quand je suis avec Guy à la maison, on ne fait pas l'amour
parce que l'on n'est pas homosexuels, sinon on le ferait.
Mais c'est un couple aussi nous deux.
Et quand je sors avec une femme et qu'il existe
quelque chose entre nous, c'est un couple aussi.
Alors la femme là-dedans c'est comme l'homme.
La seule différence est que tu peux avoir des enfants
de l'une et non de l'autre.
Et il y a aussi l'historicité de la femme.
La femme a un problème historique qui est bien compliqué.
Vous arrivez tout d'un coup en pleine liberté.
On vous enlève vos chaînes: "tu peux partir, il n'y a plus
d'esclavage, c'est fini le harem".
Les femmes sont libres aujourd'hui,
mais vous êtes "poignées".
À la télévision, une africaine instruite disait:
"Dans mon village natal, pas moyen de trouver une femme!
Elles sont toutes imbéciles".
Ici à Montréal, ce n'est pas la même chose.
Mais on ne peux pas dire que la moyenne soit très forte.
C'est vrai pour les hommes aussi.
Mais je peut dire que j'ai rencontré plus d'hommes
intelligents que de femmes.
Peut-être est-ce une question de hasard.
Peut-être que dans deux ou trois siècles, ce sera fini.
Mais pour le moment, une femme demeure pour moi
l'équivalent de "l'autre côté".

31 janvier 1969

(Lettre reçue
de Lise Bissonnette).

Strasbourg, France.

Ivan,

Mes silences ressemblent
à des oublis mais n'en sont
pas.
J'ai peur de ne pas te re-
trouver à la même adresse,
sait-on jamais, avec toi,
ce qui peut se produire.

Trois mois d'exil: car
il s'agit vraiment d'un exil
quand il est doublé
de la sorte par un constant
sentiment d'appartenance
ailleurs.
Je n'ai pas changé.
Mais j'ai appris, accumulé et
perpétuellement acculée
à moi-même, d'une solitude
que je domine et apprécie
mieux, je crois bien avoir
avancé.
Tant pis donc pour
le doctorat qui s'annonce
mal, je ne regrette pas
d'avoir transporté mes pé-
nates. France Hubert dit
que tu veux organiser
un véritable Kolkhoze.
Moi je retarde
sur ton évolution
et je me demande souvent
ce que devient SEXUS.

J'ai trouvé pour toi, si ça
t'intéresse toujours, les plus
beaux textes de mai sur la
révolution sexuelle, encore
qu'on puisse mettre en doute
ce terme là et que rien n'est
facilement définissable.
Je te les recopierai accom-
pagné de mes commentaires
si tu le veux, j'ai pensé
un instant à les soumettre
à quelque grand esprit de
l'heure, mais
je crois finalement que
ces textes sont plus forts
d'évocation que tout ce
qu'un analyste pourrait en
dire, et à mon avis, bien que
souvent paradoxaux,
dépassent ce qui fut déjà dit.
Ils sont plutôt viscéraux que
théoriques, souvent
utopiques mais on dit
des événements de mai, que
je commence à ressentir par
le dedans, qu'ils ont marqué
la victoire de l'utopie sur les
philosophies de l'histoire.
Donc, fais-moi signe si tu les
désires, j'y travaillerai.

J'ai conservé ta lettre un peu
comme un symbole.
Elle vaut tout ce que
tu pourrais dire autrement.
Je partage.
Rien n'est facile et tes
exigences me manquent bien
que je m'y réfère souvent.

J'ai voyagé: aux vacances
de Noël, l'Italie,
la Sardaigne, la Corse,
un peu de la Côte d'Azur
tellement moins peuplée et
plus agréable
en hiver.
Au total, j'en suis heureuse
trouvant qu'il faut vivre
aussi par les yeux mais
ce fut un peu touristique,
tu aurais dit de la fille qui
m'accompagnait qu'elle était
«cocotte», sa vie prenant un
sens en fonction du désir que
les hommes ont d'elle. Or je
préfère maintenant
de loin la solitude
à l'absence de profondeur.
Or je ne rencontre que de
ça ici, québécois comme
français, la vie tourne autour
des événements.
Les mondanités
du Bouvillon se transposent,
moins luxueusement, au café
de la Victoire.
Il y a déjà un mois que je
m'en suis peu à peu retirée,
n'étant pas trop sûre d'en
avoir exploré toutes les
possibilités, mais préférant
les livres aux placotages.
Ce qui m'a permis de me
rendre compte que j'ai un
monceau de récupération
devant moi, mais ça avance
et parfois je suis contente.

À la Faculté, c'est la guerre
larvée, je sais bien que
tu penses qu'il me vau-
drait mieux faire la guerre
ouverte, mais je n'ai pas de
prise et personne ne partage
mes ressentiments, je ne
me casserai pas la gueule
pour les français, quand j'en
discute je me heurte toujours
aux valeurs les plus
bourgeoises: sortir de là,
avoir un papier, satisfaire
les parents, autrement dit
l'abc de la première critique
réelle est encore virtuel.
Les révolutionnaires distri-
buteurs d'affiches abondent,
on sympathise, mais les plus
intéressants ont malgré eux
une cour qui les isole.
D'où je prends le meilleur du
théorique et je renonce aux
relations plus profondes.
Ça vaut tout de même
quelque chose sur ce plan-là.

Je regrette d'être une femme.
Ici, tout ce que j'avais gagné
dans ce domaine
est à recommencer.
Ils me font sacrer, com-
prends-tu, sacrer, enrager,
hurler.

Je rentre de Paris où j'ai vu
souvent Michel qui lui
au moins a quelque chose
à dire; il passe une crise

Strasbourg 31-1-69

Ivan,

Mes silences ressemblent à des oublis mais n'en sont pas. J'ai peur de ne pas te retrouver à la même adresse, sait-on jamais, avec toi, ce qui peut se produire.

Trois mois d'exil : car il s'agit vraiment d'un exil quand il est doublé de la perte par une constant sentiment d'appartenance ailleurs. Je n'ai pas changé. Mais j'ai appris, accumulé et perpétuellement accolée à moi-même, d'une solitude que je domine et apprécie mieux, je crois bien avoir avancé. Tant pis donc pour le doctorat qui s'annonce mal, je ne regrette pas d'avoir transporté mes pénates.

France dit que tu veux organiser un véritable Kolkhauses. Mais je retarde sur ton évolution et je me demande souvent ce que devient Sartre. J'ai trouvé pour toi, si ça t'intéresse toujours, les plus beaux textes de mais sur la révolution sexuelle, encore qu'on puisse mettre en doute ce terme là et que rien n'est facilement définissable. Je te les recopierai accompagné de mes commentaires si tes le veux, j'ai pensé un instant à les soumettre à quelque grand esprit de l'heure, mais je crois finalement que ces textes sont plus forts d'évocations que tout ce qu'un analyste pourrait en dire, et à mon avis, bien que souvent paradoxaux, dépassent ce qui fut déjà dit. Ils sont plutôt nécessaires que théoriques, souvent utopiques mais on dit des événements de mai, que je commence à ressentir par le dedans, qu'ils ont marqué la victoire de l'utopie sur les philosophies de l'histoire. Donc, fais-moi signe si tu les désires, j'y travaillerai.

J'ai conservé ta lettre un peu comme un symbole. Elle vaut tout ce que tu pourrais dire autrement. Le partage. Rien n'est facile et tes exigences me manquent

difficile car il commence à sortir de ses problèmes, mais le politique et l'affectif, c'est la même chose, on n'évolue pas à travers un sans changer dans l'autre. J'y retourne passer une semaine ou deux vers la mi-février, j'ai du travail documentaire à faire là-bas auprès des associations de toutes tendances, je suis très prête et ça me passionne. Les CRS sont partout dans Paris, ça fleurit à tous les trottoirs, et d'une bêtise...

Je rentre à Montréal fin juin probablement pour travailler à l'Université. Pourquoi j'en parle déjà? Sans doute parce que j'ai des moments si fréquents d'intense désir d'y vivre et c'est l'Amérique qui me manque, la rapidité, le rythme et surtout, surtout les gens dont il faut bien reconnaître que nous sommes dépendants: toi, France Hubert, Godefroy Cardinal et même Jean Fleury et Margo Dorion qui écrivent plus souvent que je l'attendais. C'est d'être coupée du quotidien des autres qui fait le plus mal, on écrit et on a l'impression de ne toucher à rien sinon de réveiller les sentiments. J'étouffe un peu dans cet univers si essentiellement affectif qu'il a tendance à devenir obsession.

Si je trouvais quelqu'un de vraiment intelligent, j'irais dans les pays de l'est à Pâques: Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Hongrie, je ne sais trop. Mais c'est difficile d'avoir le visa et seule c'est risqué. Il est donc probable que je file en Espagne, voir un peu les choses et lire au soleil, ce qui me changera de Strasbourg où l'hiver est doux et triste.

Veux-tu toujours venir en mai? Ce serait plus qu'heureux, tu le sais bien. Je me demande si tu y pensais sérieusement. Si oui, je ne promets pas de pouvoir me libérer tout un mois mais en tout cas je ferai les projets de voyage. Tu peux toujours arriver sans avis, n'importe quand, je t'attends.

À toute fin pratique et sous toutes mes périphrases, il est bien évident que je m'ennuie et que j'ai les nerfs à vif. C'est difficile à avouer. Ne me juges pas trop, ce n'est vraiment pas facile. On ne passe pas impunément les trois quarts de son temps entre quatre murs. Je suis sursaturée de musique, d'écriture, de lecture, pourtant tout ça est assez riche au bout du compte. Tant pis. Nous avions une vie drôlement plus équilibrée sur la rue Barclay.

Je suis déménagée dans une autre résidence universitaire au règlement moins pensionnat. C'est matériellement et psychologiquement mieux mais dégoûtant comme quartier: boîtes-à-savon-logements, habitées par le gratin strasbourgeois, grands magasins, ça pue le snobisme. Je ne m'y ballade pas souvent, c'est l'image de la France de demain, moyenne, tellement moyenne et américanisée.

On a peine à croire que ça ait tant bardé ici en mai, il n'y a nulle place pour quoi que ce soit de «sauvage». J'adore le centre-ville, sage et historique, mais que la guerre et les élans anciens effacent du présent. La cathédrale est d'une austérité toute protestante et lorsque vide, on peut s'y reposer le coeur à souhait.

C'est toi, comme le plus souvent, qui as raison, il me manque une communauté.

Je t'embrasse comme je le ferais et j'irais bien et bienheureusement souper avec toi dans quelques minutes. Tu pourrais parler infiniment sans que je ne m'en fatigue jamais. C'est ainsi.

Mes tendres saluts, Ivan, je te reviendrai.

Lise

Cité Universitaire
Paul-Appell, ch. 125
10 rue de Palerme
67 Strasbourg (Bas-Rhin).

6 février 1969

(Sur la marijuana).
Et voilà que la fin
redevient le commencement.
Une infinité de points
d'ordre compressés
pour atteindre une précision
du dessin.
Et pourtant ils étaient là.
Et ils seront encore là.
À volonté.
Quelque chose comme
le magnétisme où j'atteins
quelquefois: en silence, à les
regarder avec insistance.
Il est difficile de se voir ainsi
arrêté et ils cherchent
aussitôt à répondre à l'appel
des seigneurs de ce monde.
Mais comme il est petit ,
mon pays.
Comme elle est petite,
ma ville.
Et comme je suis jeune déjà.
Me faudra-t-il demeurer
toujours dans
cette minuscule demeure.
J'aimerais joindre à mon
pays un immense pays.
Et encore là, le petit pays!
Mais, du moins, aurais-je
le plaisir de marcher
longuement
dans un très long jardin.
Du moins, aurais-je
la satisfaction d'être, cette
fois indéniablement, visible.
Parce que je suis l'un des
seigneurs. Et qu'un seigneur
a besoin d'être visible
pour être seigneur.

7 février 1969

(Hachisch).

Car rien n'est vraiment plus
important que ma solitude.
Cette longue ligne
de défense.
Contre Guy Kosak
qui cherche à coucher avec
ma maîtresse: et je lui dois
bien à cause de mon attitude
envers ses femmes.
Mais, une fois terminée,
la dette payée nous séparera.
Et telle aura été l'importance
de Claudine Potvin
que de nous séparer.
Car nous n'avons plus rien
à nous dire.
Et moi, je cherchais déjà
le prétexte.

Car nous n'avons déjà
plus rien à nous dire si nous
refusons de parler d'hier.
Et c'est toujours ainsi
avec les gens.
Après la récolte, c'est
l'hiver.
Et je sais pourtant
qu'après l'hiver,
il y a d'autres récoltes.
Mais je refuse d'aimer
l'hiver.
Je refuse d'économiser
la récolte.
J'arrive au printemps
dans le village.
Et c'est la raison d'être
ensemble.

Mais l'automne,
ils commencent la grande
tournée des berceuses autour
des poêles à bois.
Et ils se contemplent
l'un dans l'autre,
et ils m'ennuient,
et ils se racontent l'un après
l'autre des histoires à rire,
et je ne sais plus très bien si
je suis encore là,
et ils se saoulent à la bière
pour fêter le mariage
de leur fille,
et je commence à chanter
dans la rue,
et ils dansent la gigue autour
du violoneux qui tape du
pied sur le plancher de bois,
et moi je danse sur le quai
de la gare et il fait froid
dans cette ville de province,
et je regarde passer enfin
enfin les images de l'hiver
à la fenêtre du train,
les merveilleuses images
de mon enfance, le chagrin
de marcher dans les feuilles
mortes pour une fois de plus
constater que le sable
où je pouvais m'exprimer
était encore, une fois de plus,
gelé.

8 février 1969

(Énormément de marijuana).

Chacun choisit sa voie
pour éviter la folie: et moi
ce fut la masturbation.
Tant il est à savoir
que chaque perversité sauve
de l'absence.

9 février 1969

(Sur la marijuana)

La jouissance
étant mon propre.
Mais dotée d'un peu plus
d'audace et de confort:
quelque chose comme
l'homme de quarante ans
regardant l'entrejambe
de sa secrétaire
et la regardant écarter encore
plus ses jambes avant qu'elle
ne s'agenouille devant lui
pour le sucer.
Vision céleste sur le chemin
de Damas.
Dans le building moderne
aux épais tapis jaunes sous
des voûtes de béton brut:
des femmes dansant nues
dans le bruit sourd des
chaînes peintes en mauve.
Et ce n'est que ça mon but.
Le rapport intime
de moi à moi.

11 février 1969

Quelque chose comme
la remise des notes à la fin
d'une année scolaire.
La même angoisse
à la lecture du jugement.
Et pourtant,
nous le savions très bien.
Effectivement SEXUS 1
fut acquitté, et les 2 autres
condamnés.
Et c'est la fête: car la cour
me remet ainsi plus
de $3000 en stock.
Et c'est aussi le début
de la victoire.
Victoire sans équivoque,
un jour; celle qui fait
définitivement la preuve
de notre existence.
Et c'est aussi la fin d'une
longue période d'austérité,
de crainte et de résistance.
Dès SEXUS 4,
nous passons à l'attaque:
une simple brèche dans les
lignes ennemies: l'édition
des photographies
de certains détectives
de la moralité.
Et ils sont déjà fous de rage
devant la caméra de
Guy Kosak, le fantastique.

Car c'est ainsi la première
fois qu'un pornographe
passe à l'attaque.
Et pour eux, c'est la fin
du monde.
Comme ils sont loin
derrière nous!
Car le temps vient où
ils grinceront des dents,
le temps vient où
ils se blottiront les uns contre
les autres pour éviter le
scandale.
Car, simplement, nul ennemi
ne fut, pour eux,
plus résistant que nous.
Petit pays, en effet, pour les
grands pornographes!
Petit pays que le nôtre.
Affreux petit pays.

La revue "Sexus" jugée obscène

La revue "Sexus" dont deux numéros avaient été saisis par l'escouade de la moralité, le printemps dernier, a été jugée obscène par le juge Claude Melançon de la Cour municipale.

Le rédacteur en chef de la revue, M. Yvan Mornard, âgé de 30 ans, a pour sa part été reconnu coupable d'avoir participé à la revue et de l'avoir laissé publier. Il recevra sa sentence le 18 mars.

"Les articles et les photographies des nos 2 et 3 de la revue "Sexus" sont une littérature pornographique superlativement obscène, a déclaré le juge Melançon, qui rendait ainsi jugement dans une cause qui était devant les tribunaux depuis plus d'un an.

Les 21 vendeurs de "Sexus", qui avaient été également arrêtés lors de la saisie, subiront leur procès le 11 mars, alors qu'ils devront répondre à l'accusation d'avoir distribué des revues pornographiques.

COUR MUNICIPALE

DE LA VILLE DE MONTREAL

Le 11ième jour de février 1969

PRESENT: Juge Claude Melançon

LA REINE,

-vs-

YVAN MORNARD,

accusé

JUGEMENT

Le prévenu est accusé d'avoir, le 18 avril 1968, eu en sa possession, aux fins de distribuer, quelque chose d'obscène, à savoir, un exemplaire de la revue Sexus 1, onze exemplaires de la revue Sexus 2 et dix exemplaires de la revue Sexus 3, en contravention aux termes de l'article 150 (1) a) du Code criminel.

A l'audition de cette affaire, la défense a admis que l'accusé, le 18 avril 1968, avait en sa possession, aux fins de distribution, onze exemplaires de la revue Sexus 2, et dix exemplaires de la revue Sexus 3, produits de consentement comme exhibit P-3, au numéro civique 4383 de la rue Christophe Colomb, en la Ville de Montréal.

Par suite de cette admission, le rôle du tribunal se résume donc à décider si les revues en question, Sexus 2 et 3, sont obscènes ou non.

L'article 150 (8) du Code criminel dit ce que suit:

"Aux fins de la présente loi, est réputée obscène toute publication dont une caractéristique dominante est l'exploitation indue des choses sexuelles, ou de choses sexuelles et de l'un quelconque ou plusieurs des sujets suivants, savoir: le crime, l'horreur, la cruauté et la violence."

De plus, même si l'admission au dossier ne mentionne pas la revue Sexus 1, la Cour croit cependant qu'il est approprié de l'étudier en même temps que les deux autres, 2 et 3, car cette étude pourra être utile dans des jugements à être rendus dans d'autres causes concernant ces trois revues, entendues aussi par le soussigné.

Les revues Sexus ont-elles comme caractéristique dominante l'exploitation indue des choses sexuelles?

La défense soumet que tel n'est pas le cas. Elle cite le jugement dans Sex -vs- Brodie, rendu par la Cour Suprême en 1962, et, se basant sur cette décision, soutient que les revues se veulent surtout comme propagatrices d'idées avancées, modernes, avant-gardistes; leur contenu obscène, soit littéraire, soit photographique, ne serait qu'accessoire et secondaire à l'idée maîtresse, soit la libération des préjugés séculaires et ancestraux qui asservissent notre génération depuis toujours.

Par son prix, sa facture, son style, cette revue s'adresse à une élite lettrée, à la recherche de son identité, de sa liberté. Elle veut discuter de la qualité, des lois qui nous réglissent, ainsi que de son opportunité et son bien-fondé.

La Couronne soutient de son côté que la revue est obscène, et souligne particulièrement la gradation ascendante de l'exploitation sexuelle qui se constate dans chaque exemplaire consécutif.

Voyons donc ce que contient chacun des exemplaires 1, 2, et 3, de cette revue Sexus.

Chaque numéro contient trois séries d'articles, sous les génériques

a) d'IMPACT

b) de PARADOXE

c) de TABOU

Sous le premier chef, on énonce des idées et des principes qui s'apparentent à la contestation de l'ordre établi existant.

Sous le second chef, on élabore sur les premiers énoncés, on fait en quelque sorte une projection, une extrapolation, de ce qui a été présenté au début, et enfin, sous l'étiquette tabou, on présente des images, des dessins, des textes dont la quantité et la pornographie seraient seulement les accessoires et corollaires de ce qui est prôné aux deux premiers chefs.

J'ai lu chaque revue d'un bout à l'autre.

J'en arrive à la conclusion que le no 1, et ce, en me basant sur les critères énoncés dans la décision de la Cour Suprême, Régina -vs- Dominion News and Gifts Ltd., peut être décrit comme une revue risquée, osée, mais non obscène.

Il n'en est pas de même cependant pour Sexus 2 et Sexus 3.

Le numéro 2 contient des articles qui penchent beaucoup plus vers l'exploitation du sexe que vers le combat pour une revendication de la liberté. On y trouve, de plus, de très nombreux dessins franchement obscènes, plusieurs photos de même calibre, et enfin, sous le prétexte fallacieux de nous introduire à des oeuvres littéraires, une quinzaine de pages de littérature pornographique superlativement obscène.

Le numéro 3 est la progression du numéro 2, avec moins d'impact et de paradoxe, mais plus de tabou, dont 26 pages contenant 48 photographies obscènes, et 15 pages d'un texte pseudo littéraire attribué à Théophile Gauthier, dégoûtant de pornographie. Et ajoutons à cela une suite de dessins où l'obscénité s'unit au sacrilège.

Cette gradation dans la pornographie, les dessins, les photos obscènes, est même accompagnée d'une gradation dans le prix d'achat de la revue. Le numéro 3 coûte $1.00 de plus que les deux premiers.

Je conclus donc en déclarant Sexus 2 et Sexus 3 obscènes, et conséquemment, je dois trouver le prévenu coupable de l'accusation logée contre lui, pour Sexus 2 et 3. Dans le cas de Sexus 1, aucune preuve n'ayant été faite, le prévenu est acquitté. Mais il l'aurait été quand même, si on avait établi sa possession, aux fins de distribution, de Sexus 1.

(signature) CLAUDE MELANCON

Juge à la Cour Municipale de la
Ville de Montréal

Copie conforme

Juge

12 février 1969

Piètre plaisir.
Quelque chose
comme André Lavoie
(2 ans de prison pour FLQ)
qui, deux semaines après
sa libération, s'ennuyait déjà
dans Montréal.
Car les plaisirs
sont définitivement petits:
fumer le cigare, la pipe
ou la nicotine de la cigarette;
boire l'alcool de la boisson;
éjaculer dans la bouche
d'une femme nue;
acheter le livre ou le disque
tant convoité; autant
de faibles plaisirs que
d'heures à la montre suisse.
Et même l'idéologie.
Et même la bataille.
Et même le grand amour
de sa vie.
Rien de fantastique.
Et même le hachisch,
la marijuana, le LSD
et la mescaline.
Rien de fantastique.
Rien sinon peut-être
de parler à Raoul Duguay,
vainqueur épuisé,
au carrefour des rues
Ste-Catherine et St-Denis.
Et même là,
qui parle de plaisir.

15 février 1969

(Énormément de marijuana et d'alcool).

Ils se font les obligés
de m'accepter.
Moi qui dérange leur jeu.
Leur jeu qui manque d'unité,
contre le mien
qui refuse de plus en plus
d'être disponible.
Hélène Bourgault,
Diane et Claire Leblanc,
Lucien Hamelin,
Maurice Roy et sa femme,
Sylvie Roche et Reynald
Bourque (mais lui: non tout
à fait), et le pauvre
Paul Chamberland.
Ils se font inférieurs à moi.
Cette fête.
Cette fête chez Sylvie Roche
et Reynald Bourque.
Mais était-ce une fête,
ou une bataille.
Et entre qui et qui.
Entre moi et qui.
Ne sais pas.
Peut-être contre
le triumvirat Sylvie Roche,
Diane et Claire Leblanc.
Et encore.
Contre tous ceux qui
ne s'unissaient pas à moi.
Quelques autres.
Mais Reynald m'a dit
que je lui avais fait l'amour
à distance.
Quelque chose d'impossible,
et de vrai.
Et Michel Benoît, Guy
Kosak, Jean-Pierre Dumont,
Elen Lakoff étant
indiscutablement des miens.
Et quelques autres.
Une passion dont j'ai encore
besoin.
Terrible pouvoir du monstre
local.
Gourou de plus d'un peuple.
Élu du subconscient
cherchant la brèche
où passer
pour immerger à la surface.
Mais de quoi celui qui
m'aime parle-t-il d'être
aimé, enfin.
Qu'on me le présente
celui qui reste indifférent.
Et qu'ai-je affaire avec lui.
Moi, durablement moi.
Durable: un moins que rien
dans l'ensemble du rien.
Le dieu précoce qui jamais
ne sortit de rien.
Ouf! les beaux textes choisis
de mon enfance.
Mais où l'ai-je pris
cette ostie d'enfance-là.
Mon père me clôturait.
(Ma mère
n'était que le sergent).

16 février 1969

(Sur la marijuana)

Patricia Wedge
et Madeleine Who.
Luc Latour devait fourrer
Who, et moi je devais
éjaculer quelque part
dans Wedge.
Ce fut la gênante salle
du parloir.
Elles n'osaient vraiment pas,
crispées qu'elles étaient
par leurs véritables amours :
« Un bonbon pour chaque
enfant! Un bonbon!
Rien qu'un bonbon,
mon bonhomme, rien qu'un!
Un bonbon pour».
Moi, je voulais voir les seins
de Wedge, ouvrir encore le
décolleté du gilet; voir le cul
de Wedge dans la mini-jupe
de suède brun; fourrer
à plein dans la bouche
de Wedge, entre les pattes
de Wedge, et encore dans
la bouche de Wedge.
Mais Wedge n'aime pas
le sexe, Wedge n'est pas là
pour le sexe.
Wedge n'est même pas là.
Wedge en est encore
au prince charmant:
et elle ne le trouve ni dans
sonamourfidélitéjalousie
d'adolescente non plus que
dans le sexe, «j'veux t'met!
j'veux t'met! ouvre tes
jambes, j'veux t'met!».

17 février 1969

Wedge a son prince
dans sa tête.
- t'est pas sérieux, elle a pas 22 ans stostie de malade mentale qu'est pas kapab de s'met à 22 ans; c'est pu possible d'avoir encore son cul entre les deux yeux.

Ouaiye
Ouya
Ouayeayeye!

Ouf! au moins Claudine Potvin sait montrer ses seins, montrer son cul, me sucer le sexe en avalant le sperme, sait se faire fourrer le cul et, ne pas être fidèle.
Et c'est une perle, bonhomme.

Claudine Potvin me dit que Paul Chamberland a très bien compris l'hostilité entre nous, et qu'il est prêt à écrire pour ALLEZ CHIER;
qu'il se reproche
son babillage inutile
et agaçant; et qu'il s'oriente vers l'homosexualité.

(Sur la marijuana)

Claude Péloquin, complètement ivre, comme d'habitude, l'autre soir, il y a plus d'un mois, disait vouloir mettre sur pied un système de bandes magnétiques qu'il vendrait aux gens de gauche, avec magnétophone si besoin.
Un genre de radio en circuit fermé.
C'est encore la preuve de notre irréalisme national.
La seule raison valable serait de ne pouvoir tout endisquer (malgré la censure),
et tel n'est pas le cas.
Et c'est là, la faiblesse de Pélo: voir petit, infiniment petit.
La seule raison valable, donc, est d'éviter le tirage minimum (financièrement) du disque (1000 copies), et de se tourner résolument vers les 50 ou 100 amis qui vous suivent, de toute façon, partout.
C'est ne pas connaître la leçon de Louis Geoffroy qui m'avouait finalement l'erreur de l'OBSCÈNE NYCTALOPE: il vaut mieux publier un livre à 1000 exemplaires (détail: $2.00), que de réaliser des tirages de 60 copies se vendant $20.00.
Et comment veulent-ils, ces gens-là, que je sois content de leur présence.
Ils m'ennuient, carrément.
Je peux aimer les truites, mais jamais les faux requins.

20 février 1969

J'ai mal à la couille droite: un léger gonflement.
«Mon Dieu, mon Dieu, serait-ce le terrible mal?»
Et puis après!
Même mort, j'aurai joui.
Et c'est tout ce que j'ai demandé.
Claude Lala buvait son café en écoutant Colas Lepin.
J'étais fort satisfait de regarder la bouche de Carole D'où, dernier stock en liste de Colas: si j'avais eu $20.00, je l'aurais mise ma queue dans la bouche D'où.
Et c'est ainsi que j'envisage le bonheur,
grand bien vous fasse.
Colas me remettra samedi le nécessaire à ma nouvelle entreprise.
Et j'espère bien rouler carrosse.
Six mois: et j'aurai peut-être une maison bien à moi.
Si la distribution ne m'effraie aucunement dans certaines tabagies, le problème demeure par la poste,
par les listes de noms.
À corriger.
Mais avant tout: légaliser le plaisir.
On en reparlera demain.
Car c'est là mon testament: une escalade
de la pornographie.

21 février 1969

Il faudra bien que quelqu'un
l'écrive ce roman.
Car il est dû, ce roman.
Il est nécessaire, ce roman.
Un véritable roman
pornographique dans
la meilleure des veines.
Quelque chose d'infiniment
plus puissant
qu'APRÈS SKI.
Le scandale qui devrait déjà
être arrivé.
Avec des noms comme
Carole D'où,
Madeleine Who,
Sylvie Comment,
Gertrude Quand.
Et, dieu merci,
j'y viens tout doucement.
Pour le plaisir des autres.
Et le mien.

(Esquisse pour un roman pornographique).

Pauvre ville, avec ses bordels d'occasion,
ses pornographes sur le bien-être social, ses urinoirs publics
puant le désinfectant et le flic en chasse d'homosexuels,
ses éditeurs d'hebdomadaires fétichistes
à 20 sous le 30 pages, la ville où je suis né,
presque incroyablement, patrouillée de bord en bord par les
gardiens de l'ordre à grands coups de sirène, quelque chose
comme un camp de concentration dans le cataclysme
de la fin du monde, dont il faut que je sorte, à tout prix,
sacrer mon camp à l'étranger, retrouver un certain ordre,
les belles boutiques des pornographes du Danemark,
les tapis rouges des bordels d'Amsterdam, les fumeries
du Pakistan dans l'acre odeur parfumé du hachisch
se consumant dans les immenses pipes, fumant en cercle
autour d'une danseuse nue tandis qu'une autre s'occupe
à me mettre le sexe dans sa bouche.
Ouais.
Ouais.
Je suis là, à Montréal, bloqué, avec ma couille droite
qui enfle démesurément, la sensation d'une pierre entrée
dans ma peau, démesurément, dans un corps qui n'est pas
le mien, à qui je ne peux carrément pas me fier, qui rouille
de sa rouille, dont les pièces l'une après l'autre me pète
dans les mains, m'obligeant à retourner, encore et encore,
à l'hôpital, dans l'odeur de la graisse, des moteurs qui
éclatent, me laissant moi-même en garanti aux garagistes
pataugeant dans le sang.

Putain.
Putain de vie.
Et pourtant, je m'aime, je m'adore, je me traite aux fromages, aux charcuteries fumées, je m'arrose de vin rouge, je ne vis que pour moi, pour être moi, encore un tout petit moment, juste assez pour bien éprouver que je vis, que je suis
au volant d'une jaguar qui ne peut finir autrement
que sur un arbre.

Car c'est le mariage de ma fille! et tout le village,
pour une fois, est saoul.
Exceptés quelques vieux radoteurs accompagnés
de leurs vieilles folles qui essaient de tout foutre en l'air.
Ils ont enfermé leurs enfants dans leurs maisons,
ils ont puni leurs fils et leurs filles, expressément le jour
du mariage de ma fille, afin de leur éviter la «tentation du
vice».

Ils essaient de nous faire croire que la vie est sérieuse,
qu'il faut mettre le cap sur la mort et y penser à tout instant,
«à quoi vous sert ce plaisir puisque vous allez retourner
en poussière», paniqués, dans le soubresaut du Titanic,
sachant, comme moi, qu'ils vont se noyer,
que les chaloupes de sauvetage sont déjà combles,
paniqués, hystériques au milieu de l'océan criant à l'aide
en avalant la dernière gorgée d'eau.
Putain de putain.
Moi je danse, je ris, et je souris, goûtant encore un peu
de ma vie, encore un tout petit peu, profitant des derniers
sons du dernier des musiciens encore un peu sensés,
claquant du pied sur le pont, l'accompagnant du pied
sur le pont,
fantastique vie qui m'a donné de son meilleur lait.
Encore un tout petit peu.

Ma ville a peur, terriblement peur, du plaisir.

Une bombe de fort calibre a explosé vers 11 heures hier soir au Club de Réforme, situé au 82 ouest rue Sherbrooke, à Montréal près de la rue Saint-Urbain, faisant six blessés, dont un bébé de huit mois, et causant des dégâts considérables à l'immeuble du Club, en plus de fracasser les carreaux de dizaines d'habitations avoisinantes.

(Dimanche-Matin, 23 février 1969).

Ma ville a peur, terriblement peur.

La ville du colon est une ville en dur, toute de pierre et de fer.
C'est une ville illuminée, asphaltée, où les poubelles regorgent toujours de restes inconnus, jamais vus, même pas rêvés.
Les pieds du colon ne sont jamais aperçus, sauf peut-être dans la mer, mais on n'est jamais assez proche d'eux.
Des pieds protégés par des chaussures solides alors que les rues de leur ville sont nettes, lisses, sans trous, sans cailloux.
La ville du colon est une ville repue, paresseuse, son ventre est plein de bonnes choses à l'état permanent.
La ville du colon est une ville de Blancs, d'étrangers.
(Frantz Fanon, Les damnés de la terre).

Cloclo prend son bain.
J'entends le clapotement de l'eau par secousses
interrompues.
Cloclo est un chat.
Elle se baigne avant et après chaque séance de léchage.
Je me masse lentement le sexe au travers de mon pantalon
en attendant que Cloclo ait fini.
Je vois les lèvres et la langue rouge de Cloclo engloutissant
voluptueusement ma pine.
Je vois ma langue rouge sur la vulve rouge de Cloclo.
Cloclo ne me demande jamais si je l'aime.
Et je ne demande jamais à Cloclo si elle m'aime.
Et c'est très bien ainsi.
C'est énormément là.

Tout à l'heure, une bombe a éclaté près de chez moi.
Nous avons rejoins la foule dans la rue.
Cloclo m'a dit qu'il faudrait cent bombes d'un coup
pour pouvoir déclencher une émeute.
Mais que ça ne changerait rien.
Que le problème resterait le même.
Cloclo écarte mes jambes, passe doucement sa langue
sur ma pine, approche lentement ses lèvres mouillées
de mon gland.

Je la regarde, excité par la vision qu'elle m'offre,
assise en ciseau devant moi, le sexe ouvert entre
ses jambes, les seins pendants au-dessus de mes cuisses.
J'écarte encore plus ses cuisses tandis que ma pine pénètre
jusqu'au fond de sa bouche.
Je m'agrippe d'une main à sa taille,
tandis que mon autre main lui serre le cou.
D'une main, elle se met à me tâter les couilles, doucement,
puis de plus en plus fermement, suçant avec avidité
mon gland de plus en plus chaud.
Ses doigts s'approchent de mon cul, et commencent
à le caresser.
Elle me masse les fesses, et finalement, enfile un doigt
dans mon anus.
Mon excitation monte à mesure qu'il s'enfonce
dans mon cul et que sa bouche se fait plus violente.
Je commence à donner des coups de hanches, accélérant
ainsi le frottement de ma pine entre ses lèvres.
À chaque coup, j'entends la succion forte de sa bouche,
et je la vois prisonnière de mon extase.
Les images se font plus nombreuses et plus précises
dans mon esprit.
Elle est la putain dont aucune morale ne m'empêche
d'abuser.
L'esclave prodigieusement obscène.
Et je sens sa succion déchaînée comme une reconnaissance
de ma supériorité de mâle et de conquérant.
Je vois la porte de la chambre s'ouvrir, et Koko la voir ainsi
soumise et dévergondée.
Je suis Dieu me donnant en spectacle à l'univers, et je vois
d'autres femmes s'agenouiller devant moi et me lécher
les couilles tandis que Cloclo continue à me faire gémir.
Je sens alors le sperme chaud monter rapidement
jusqu'à sa bouche.
Je gémis comme une femme qui jouit tandis qu'elle boit
la bave qui lui vient à la bouche par saccades.
Mes muscles se relâchent, tandis que Cloclo
aspire goulûment ce qui peut encore y rester.

23 février 1969

Mais il faudra surtout que
quelqu'un le vive, ce roman.
Que quelqu'un y atteigne,
à cette liberté.
Et que le roman ne soit
en fait que le journal de bord
de Xénophon, le grec.
Que ce livre soit le compte
rendu d'une véritable aventure.
D'une difficile liberté.
La progression encore
dans les étapes:
l'époque du grand désir
(masturbation),
l'époque des premières
satisfactions
(amour et jalousie),
l'époque de la première
remise en question
(amour libre),
l'époque de la consécration
du vicieux
(échange de partenaire),
l'époque de la mise
en commun du plaisir
(l'orgie),
. l'époque de la nouvelle
famille de corps et d'esprit
(communauté sexuelle).
À ce sujet,
Claudine Potvin, et moi,
serons peut-être fondateurs.
Commencer par bien
assimiler un autre homme et
une autre femme.
Et progressivement accroître
le nombre.
Peut-être débuter avec Luc
Latour et Denise Bilodeau.

24 février 1969

Fourré
avec Jocelyne Lepage.
Quelque chose de bandant
dans la beauté de son cul.
Le bon goût, et l'odeur
parfumée, de son cul.
À mettre, et à remettre.

Mais les québécois
ont des pertes de sang,
au moindre choc.
Ainsi Claude Gauvreau,
à demi fou, qui n'ose pas.
Qui meurt d'amour
au bord de la fontaine.
Tout à fait comme Gaston
Miron, en moins éloquent.
Ces gens qui se croient
héroïques, ont, en fait,
manqué le train.
Ils n'en sortent plus de
ce mauvais voyage sur place.
Tout à fait comme
René Ferron, le libraire.
Qui les pousse donc à mille
détours hypocrites et galants
pour aller y fourrer, dans
ce beau cul, tant convoité.

Ils n'hésitent pourtant pas
à vous inviter, carrément,
à boire dans un bar.
Mais la chose est différente
lorsqu'il s'agit du cul.
Ils n'osent plus.
Tout à fait comme
une religieuse lesbienne qui,
folle et honteuse, s'oblige
aux simagrées des médailles
et des images saintes,
pour l'y aller voir, ce beau
cul de la petite couventine.
Hélas, que de propos.
Que de retard.
Et surtout lorsqu'il s'agit,
merveilleusement,
d'aller fourrer.
Surtout que plusieurs
femmes d'aujourd'hui
l'offrent si simplement,
leur cul, lorsque vous
le demandez ouvertement.
Et que vous considérez
que la chose va,
évidemment, de soi.

27 février 1969

Engueulade
avec Guy Kosak, au sujet
de la répartition monétaire
de ALLEZ CHIER.
Le budget accordé
à la photographie par numéro
($50.00), est loin
de le satisfaire, d'autant plus
qu'il se considère comme
l'un des fondateurs.
Mais quoi.
Sinon que nous avons fait
un long, et maintenant
peut-être trop long,
bout de chemin, ensemble.
Comme il est bon
d'entrevoir la fin
d'un mariage, quel qu'il soit.
Comme il est bon d'espérer
le célibat.
Uniquement soi.
Soi-même
au bout du chemin.

Guy Kosak

2 mars 1969

Jocelyne Lepage.
Une fois de plus.
Une fois de plus l'érection
mâle avec sa pine bourrée
de sang, la surface lisse
du gland, les veines énormes
de la peau. Étrange vision.
Risque maintenu de la folie.
Continuellement évitée
par l'autre vision.
La petite patte nue dans
ma main, et les seins secoués
par les chocs du corps mâle
dans le corps femelle.
Rien de tel, pour le repos,
que d'entrer lentement
la pine dans la bouche
humide de la femme.
Et d'en ressortir lentement.
Et d'entrer lentement,
à nouveau.
Jusqu'à la pleine satisfaction
du conquérant criant
de plaisir en éjaculant dans
le gosier d'une adolescente
violée, avalant la chaude
décharge de spermes, et
gardant encore un moment,
dans sa bouche, craintive,
l'organe chaud du maître
qui, de ses mains, tient
encore
sa tête captive.
Peu de chose, pourtant.

3 mars 1969

Et, justement,
je m'emmerde.
Je m'emmerde, ce soir, de
ne pouvoir fourrer à volonté.
Mais c'est ainsi.
C'est ainsi.
Et ce sera, d'autres jours,
encore ainsi.
Car, justement, ce n'est pas
encore pour demain,
qu'on ira manifester contre
nous-mêmes, en fourrant
sur la place publique.
Deux mille personnes
fourrant
sur la place publique.
Contre personne,
autre que soi-même.
Car, justement, nous n'avons
plus le temps de manifester
contre les gens, sachant,
surtout, que *nous sommes
nous-mêmes le système*, et
qu'il ne prévaudra qu'en tant
que nous maintiendrons avec
lui, le débat.
C'est en nous qu'il changera,
le système.
Un peu comme ces dieux
grecs dont personne
n'a prouvé la non existence,
et qui pourtant,
n'existent plus.
Et c'est ainsi.
Et ce sera, d'autres jours,
encore ainsi.
Car, justement,
ce n'est pas pour demain.

7 mars 1969

De retour,
près de Trois-Rivières,
aux «7 Fables».
Restaurant où
Pauline Maltais-Michaud et
moi, au travers des tronçons
d'arbres et des animaux
empaillés, nous aimions.
Et pourquoi tant de vodka
Movskovkaya!
Pourquoi, ce soir, ce relief.
Pourquoi la tuyauterie bleue
sur les lattes de bois blanc:
la beauté bleue de mon sexe
dans la beauté blanche
de son sexe.
Alors que depuis plus d'un
an, mes autres maîtresses
demeurent, décidément,
une ombre au tableau.
Pauvres ombres et pauvre
moi.
Vous devriez pourtant
le comprendre,
seigneurs des galaxies.
Comprendre ce très peu
de choses d'une autre ère
que la vôtre.
Et ce n'est pas là chercher
à vous faire partager
les mystères de Dionysos.
Libre, au contraire, à vous,
d'y voir un sens.
Mais tel n'est pas mon débat
d'homme préhistorique.
Quoi d'autre, pour moi,
que les cavernes.
Et que Pauline, cette femme.
Mais.
Mais.
Pour vous, quel inutile débat
entre Jupiter et Vénus,
et plus - énormément plus -
encore.
Mais vous souviendrez-vous
de l'homme préhistorique,
affreusement, qui, malgré
lui, ne pouvait rien,
véritablement, comprendre.
Et là encore,
quel bien vous fasse,
mes seigneurs.

12 mars 1969

Ce n'est plus - tout à fait... - possible.
À quel point, pourrissent-ils.
Oh! si rapidement!
Ces crottes de cheval.
Qui ne valent surtout pas
le serveur du restaurant
polonais où je mange
aujourd'hui.
Il est évident que la guerre
devrait être légalisée, et
non seulement à certaines
époques du temps.
Mais bien lorsque cela
vous semble bon.
Tuer ou être tué, rapidement,
comme cela
serait satisfaisant.

Lancement littéraire
- de quoi donc et de qui
d'autre (l'auteur le sait)
- chez Jacques Hébert,
pourtant,
pourtant jadis dangereux.
Recherché.
Oui, très recherché.
(À éviter, lorsque je serai
riche, et vieux, et ho!).
Oui, mille milles
de distances.

Et tienne, oh tienne le coup,
mon moteur!

Colère.
J'aimerais vivre lentement
dans le pays étranger.
Avec, pour seule
connaissance, le serveur
du restaurant polonais.
Au lieu de ces
Nicole Brossard,
Roger Soublière, Léon Z.
Patenaude, Michel Pelletier
et dieux et dieux cocus.
Mais oui, mais oui, madame,
dieu n'est plus là.
Et voilà qui suffit, ici,
pour être célèbre.

17 mars 1969

Tout va.
Très bien,
madame la marquise.
Il est peut-être permis au
capitaine de digresser un peu
dans le cahier de bord.

D'ABORD.

ALLEZ CHIER 1
sortira des presses
le 28 mars.
SEXUS 4, le 2 mai.
(Et ÉROTISME 1 ne sera
plus alors qu'une simple
formalité: Jean- Guy Lessard
en achève la présentation
graphique). Et moi, j'achève
le ménage dans la paperasse:
histoire d'engager bientôt
les services d'un comptable.
Heureusement
que Jean-Pierre Dumont
demeure quoiqu'il arrive.
Hommage, au passage.
Hommage aussi
à Marcel Roy, actuel
propriétaire de l'imprimerie
Bernard, à Berthierville.
Légèrement trop indulgent
avec la «gauche» qui paye,
très mal merci.
Hommage à ce père
indulgent envers nous,
en quelque sorte, ses enfants.
C'est le respect
qu'il m'apprend.

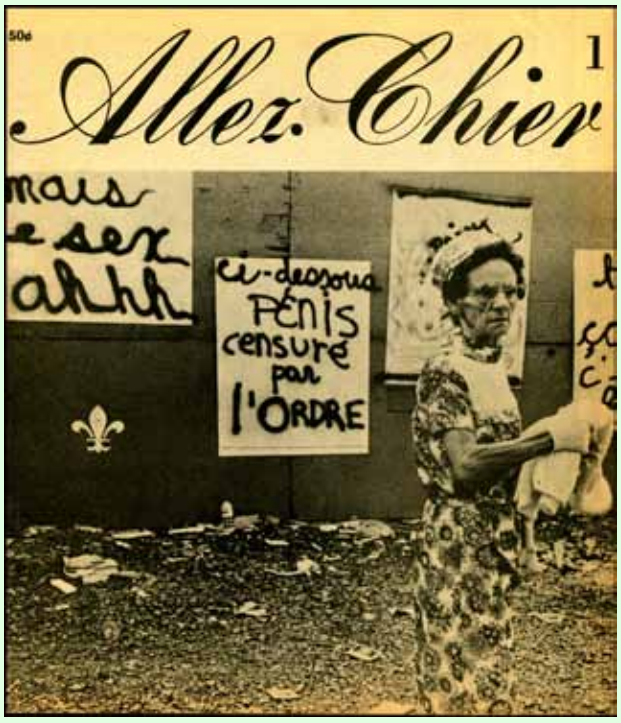
Et j'ai eu le besoin
d'augmenter, envers lui, ma
dette: un simple moyen de
lui rendre, enfin,
l'hommage dû.
Et que la «gauche» aille,
ailleurs, se branler.
Dieu merci, s'il est un poste
libre, pour eux,
au gouvernement.
Ils feront d'adorables
ronds-de-cuir.
Ils auront la compétence qui
nous manque: celle de rendre
déficitaire toutes nouvelles
compagnies d'État.
Et Dieu, en vérité, leur doit
plus qu'à nous, ce poste.
ET AILLEURS EXISTE
LA JEUNE FEMME
QUI CONNAIT L'ART
DES GEISHAS.
Du nom
de Monique Cloutier, femme
séparée de Martial Filion,
cinéaste, et mère d'une fille
de 3 ans nommée Brigitte.
Médium,
l'envoyée de mes VOIX.
Car c'est en cherchant
Socrate qu'il m'arrive
d'obtenir une confirmation
de son existence possible.
Car mes VOIX m'ont tou-
jours, et je ne sais pourquoi,
sauvé de l'échec. Et c'était,
ainsi, la mission de Socrate.
Celle qui, pour moi,
demande l'éclaircissement.

23
mars
1969

Progression.

28
mars
1969

Ça y est!
Enfin, de retour!
Enfin, il est imprimé
ALLEZ CHIER numéro 1.
Il va faire mal.
Très mal.
Encore plus
que je n'espérais.
À l'imprimerie,
les jeunes jubilent.
Mais les employés
de plus de 30 ans sont
inévitablement agressifs.
Malgré le respect dû au
client, ils ne réussissent pas
réellement à se contenir.
Ils en ont
les couilles chaudes.
Tout cela me rend nerveux.
Comment réagira le régime.
L'impact est plus terrible
que je ne croyais.
Nous avons, une fois de plus
touché juste.
La modération
de PARTI PRIS jouait même
en faveur du régime.
Les gens passaient,
indifférents.
Mais tel n'est pas le cas, ici.
Il n'y a plus de «peut-être».
Il n'y a que des «oui»
et des «non».
C'est véritablement la fin
du silence.



1 avril 1969

LETTRES OUVERTES REÇUES À *ALLEZ CHIER*.

1.

Complice de la même bécosses,
comme nous ne sommes pas à gauche mais en avant, nous avons lu avec intérêt sadique sans aller chier votre numéro un de *Allez Chier*... mais comme nous manquons de papier, et que plusieurs personnes de notre entourage devraient elles, aller chier, nous aimerions recevoir quelques numéros de votre... cru.
serions même intéressés à vendre dans le milieu malodorant de l'université de shalbrookle...
(20 exemplaires ou plus).
compris?

souhaitons que la présente vous servira au petit coin, après avoir été lue cependant,
et demeurons à shalbrookle,
le groupe de l'r du q.

gaston gouin
chambre b 35
maison des étudiants
université de sherbrooke.

2.

De la marde,
nous sommes dans la marde,
alors vive la marde libre.
Il en faut d'la marde, partout, partout, le gouvernement est dans la marde, les étudiants sont dans la marde,
les ouvriers
sont dans la marde,
les syndicalistes
sont dans la marde,
le Québec est dans la marde.
Alors
VIVE LA MARDE LIBRE.

Édouard Bertrand
508 Viger est
Montréal.

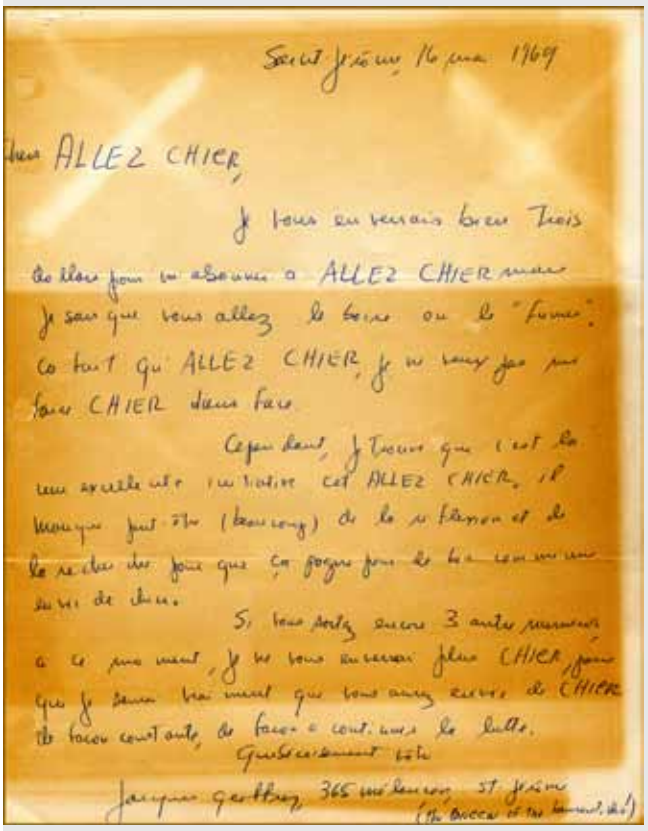
3.

Chers *Allez Chier*,

Je vous enverrais bien trois dollars pour m'abonner à *Allez Chier* mais je sais que vous allez le boire ou le «fumer», ça fait qu'*Allez Chier*, je ne veux pas me faire CHIER dans face.
Cependant, je trouve que c'est là une excellente initiative cet *Allez Chier*.
Il manque peut-être (beaucoup) de réflexion et de recherche pour que ça pogne pour de bon comme une envie de chier.
Si vous sortez encore 3 autres numéros, à ce moment, je ne vous enverrai plus CHIER, parce que je saurai vraiment que vous aurez envie de CHIER de façon constante, de façon à continuer la lutte.

Québécoisement vôtre,

Jacques Geoffroy
365 Mélançon
St-Jérome.



Saint Jérôme, 16 juin 1969

Chers ALLEZ CHIER,

Je tiens en premier lieu à vous féliciter pour votre journal ALLEZ CHIER. Je sais que vous allez le faire ou le "fourrer". Ce tout qu'ALLEZ CHIER, je ne vous juge pas pour faire CHIER dans l'air.

Ceci dit, je trouve que c'est la seule excuse valable pour justifier cet ALLEZ CHIER, il faut (beaucoup) de la patience et de la recherche pour que ça forme une revue de chier.

Si vous avez encore 3 autres numéros à ce niveau, je me ferai un plaisir CHIER pour que je sache réellement que vous avez envoyé de CHIER. Je fais confiance à votre courage pour la suite.

Cordialement vôtre

Jacques Gauthier, 365 rue Lemoyne, St Jérôme
(Pas encore de téléphone, désolé!)

4.

J'ai lu votre revue pour saisir
votre message
et ceux des autres
qui se sont exprimés ici.
J'ai suivi votre conseil
et je me suis assis sur le bol
de toilette avec votre revue
comme je le fais
avec d'autres journaux.
Je me suis rappelé que
lorsque je n'étais pas encore
adolescent, c'était sur le bol
que je me sentais le plus
libre.
(On a la liberté qu'on peut).
Puis, j'ai aussi pensé que
malgré mon langage assez
châtié, il m'est arrivé et
m'arrive encore d'employer
des expressions comme:
«mange de la marde»,
«va chier»,
«fourre toi la dans le cul».
J'ai renvoyé un compte à
mon ancien psychiatre avec
cette dernière expression.
De plus, votre revue
par son seul titre *Allez Chier*
est révolutionnaire
et anti-bourgeoise.

Yvon Beauregard
Montréal.

5.

J'ai tombé par hasard
sur votre revue *Allez Chier*.
A première vue
j'ai été renversé.
Je ne pouvais m'imaginer
autant d'outrecuidance
alliée à un titre si bas...
Après lecture au complet
des textes, je lève
mon chapeau et je ne puis
faire autrement de m'avouer
la chose la plus simple:
enfin, on rencontre des gars
qui ont un trou-de-cul
et en même temps des jeunes
qui ont du con.
Bravo les gars!
Enfin, vous sortez des sillons
vieux comme le monde, et
vous affirmez ce que tout
le monde sait
mais ce que personne n'ose
dire tout haut.
Merci,j'ai compris,
je vous comprends et malgré
mon âge avancé je suis de
tout coeur avec vous autres.

Au revoir.
Merci.
3 Hourra! il y a encore
des jeunes qui sont en vie et
qui savent chier.

T.A. Payne
Québec.

9 avril 1969

(Notes

pour le No 3 de la revue ALLEZ CHIER,
qui n'a jamais paru faute d'argent).

THÈME DU NO 3:
AUTOROUTE PORNOGRAPHIQUE.

(Une Volkswagen sert à la distribution de ALLEZ CHIER: son trajet de la ville de Sherbrooke à Montréal).

- Le livreur de pizza s'est arrêté à la lumière rouge, à côté de nous, à la lumière rouge, dans sa voiture de livreur de pizza
et il a ri en nous regardant sans savoir que nous aussi nous livrons des pizzas de la pizzeria de la plaza
OUI LIVREURS DE PIZZA OUI
et Guy est débarqué de la voiture et s'est mis à sa fenêtre pour lui parler

HEY bonhomme COMMENT fais-tu pour savoir
que nous avons les cheveux longs
HEIN COMMENT FAIS-TU POUR SAVOIR ça
COMMENT FAIS-TU oui COMMENT FAIS-TU
pour savoir que nous avons les cheveux longs
et le livreur s'est enfui à toute vitesse sur l'autoroute
nous laissant seuls sur l'autoroute
livreurs de pizza de la pizzeria de la plaza

et je regardais Dora qui swingnait dans mon magazine pornographique préféré.

(Photographies de femmes nues dont les seins sont cachés par des collages de visage de politiciens:
Premier ministre Bertrand, Maire Drapeau,
Chef de police Gilbert, Monseigneur Grégoire).

- un immense building on the road où les manifestants à la porte ont l'air d'insignifiantes fourmis.
- les poètes avec leurs découpures de journaux (Miron).
- les chars d'assaut.

- les hippies crottés qui nous ont invités à prendre un café, et nous avons du acheter du café car ils n'en avaient pas.

- filles faisant du pouce, la jupe relevée et les jambes écartées.

- les cheveux courts (squares) sont venus nous dire «bonne chance».

- les sexologues sont venus prônant le couple idéal, eux qui vivaient avec d'autres femmes que la leur.

- le fou de Straham faux hippie et faux tout court qui est parti avec mes bottes.

- et nous sommes arrivés là où le prophète nous a dit qu'aucun homme n'était en vu.

- A propos de la publication de ALLEZ CHIER, plusieurs personnes nous ont demandé si nous étions «engagés». Nous n'avons pas compris de quoi ces gens parlaient.

- J'ai 19 ans et je suis pusher.
C'est-à-dire que je suis détaillant de drogue.
C'est mon métier.
Je ne suis pas pusher de journaux, ni pusher de machines à laver, ni pusher d'automobiles, ni pusher de «culture».
Je suis pusher de marijuana, de haschich et de LSD.
Je fais entre $2000 et $3000 par année.
La loi refuse de reconnaître mon commerce.
C'est son problème.
Moi, j'ai autre chose à faire que de m'occuper d'une loi qui, au départ, refuse catégoriquement de reconnaître la valeur de mon métier.

18
avril
1969

À QUOI VEUX-TU JOUER BONHOMME.
J'AIMERAIS LE SAVOIR.
J'AIMERAIS TELLEMENT JOUER
À CELUI QUI AIME JOUER AVEC TOI!

Parce que, bonhomme, il n'y a personne qui a tort,
et personne qui a raison.
À peine y a-t-il un autre point de vue que la guerre
et qui est le jeu.

EXPOSE-MOI TON SYSTÈME.
JE PEUX À TOUT COUP LE DÉMOLIR ET EN
BÂTIR UN AUTRE À LA PLACE POUR ENSUITE
LE DÉMOLIR, LUI AUSSI, SI TU VEUX.

Et même le jeu, bonhomme, n'est qu'un autre système.
Et tu peux, comme moi, le démolir.
Mais moi, je ne veux pas, tout simplement,
je ne veux pas jouer à le démolir.
Du moins, pour l'instant.

CAR JOUER SUPPOSE UNE TELLE FIDÉLITÉ
QUE JE CROIS NE PLUS JOUER
AU MOMENT OÙ JE JOUE LE PLUS.

Et c'est ainsi bonhomme que ma vie me satisfait.
Je ne comprends ni les mots «engagement», «sincérité»,
et autres mots.
Mais je comprends bien que j'ai encore un peu de temps
pour satisfaire à mes appréhensions.
Ni la poésie, ni l'amour, ni le sexe, ni l'argent ne peuvent
arrêter, à chaque printemps, mon goût d'aller ailleurs
tâter un peu sérieusement d'autre chose.
Et dès que je sens «ma» réussite devenir «une» réussite
parmi d'autres pour d'autres, j'ai le besoin d'aller pondre,
ailleurs, un autre oeuf d'une autre poule.

Car la seule raison qui m'était valable pour accepter
lourdement le poids de la victoire, le serviteur sur le char
triomphal répétant au vainqueur qu'il n'est que poussière,
la seule raison qui permettait d'affronter cette énorme
contradiction, c'était la notion d'éternité, la notion de dieu,
la notion de postérité et progressivement la notion de vérité.

Mais tout cela, fort heureusement, déteignit au lavage
de ces derniers temps.

22 avril 1969

Car, pendant très longtemps
encore, il y aura, encore,
des «criminels»
et des «gardiens de l'ordre».
Et parmi eux,
de part et d'autre, des
hommes honnêtes qui n'ont
rien à voir, de part et d'autre,
avec «l'honnêteté».
Et c'est ainsi que j'envisage
quelques sens à la vie
de quelques-uns.
Très peu.
Je n'oublie pourtant pas
de compter parmi eux
quelques artisans, quelques
prophètes, et quelques uns,
encore, qui n'ont même pas
de nom pour me les rappeler.
Et le nombre, pourtant,
demeure très faible.
Quelques pépins, jamais
plus, dans la même pomme.

Car c'est à cause
de ces «criminels» et
de ces «gardiens de l'ordre»
que l'arbre peut se frayer
un chemin dans un espace,
pourtant réduit, mais auquel
leur débat donne un premier
droit d'existence.
L'espace qui,
sous l'apparence d'être
le champ du combat,
peut librement exister en
tant que haut fourneau
d'une culture en ébullition.

24 avril 1969

Mais, avant tout, pour
le «criminel», c'est de ne pas
savoir quoi faire des gens.
Car il sait, lui, qu'il n'y a
que très peu de gens
qui n'existent pas.
Et que l'on ne les trouve,
finalement, qu'après
120 jours de recherche
dans les villes de Sodome et
de Gomorrhe.
Un peu après avoir franchi
la dernière limite de la ville.
Et qu'en les trouvant,
justement,
on ne les retrouve plus.
Car c'est ainsi, quelquefois,
qu'il saisit que son seul en-
nemi réside en quelqu'un
qui n'existe pas.
Alors que les gens,
quoiqu'il fasse, et quoiqu'ils
fassent, ne peuvent jamais
le toucher.

25 avril 1969

J'ai réglé d'énormes choses.
À commencer par le fait
que mes plus proches
collaborateurs sont des
blancs, et que je suis un noir.
Ou le contraire.
Et que j'ai besoin d'une
maison déserte pour agir.
Sans l'encombrement
des meubles Louis XIV
qui peuvent à la rigueur
se transformer en Louis XV
pour que ça les paye.
Simplement.
Et rien d'autre.
Et que moi, j'ai le choix
entre telle putain
plutôt que telle autre.
Car je suis l'un des seuls
hommes, ici,
qui soit un homme seul.
THE YVAN MORNARD'S
EGO TRIP.
Et WHY NOT, petits,
puisque finalement vous
me parlerez toujours de moi.

27 avril 1969

Comment font-ils,
aujourd'hui, pour y croire
encore à la postérité,
ces gens qui devraient
pourtant savoir qu'elle
n'existe, cette postérité,
qu'à cause d'eux, qu'à cause
de leurs programmes
scolaires dépassés, qu'à
cause de leurs émissions
télévisées, ou du culte qu'ils
portent à la rareté de certains
livres de leur bibliothèque.
Et que cela n'a pourtant rien
à voir avec le temps
qui détruira le musée et
la bibliothèque de l'homme
de lettres pour lui préférer
le livre de recettes
d'une ménagère et la poupée
asexuée qu'une enfant
aura trop bien cachée
dans son enfance.

28 avril 1969

L'un des plus importants
dilemmes de notre morale
ne peut plus s'exprimer
aujourd'hui dans les termes
qui le faisait exister hier.
C'est un problème qui,
comme celui ou non
de l'existence des dieux
grecs, menace pour bientôt
de basculer dans l'Histoire:
c'est-à-dire
dans l'insignifiant.

Hier, on opposait
le «dépossédé»
au «dépossédant», le «pur»
au «jouisseur»,
«l'ermite» au «conquérant»,
«l'intellectuel»
au «manoeuvre»,
le «sage» au «commerçant».
Et combien d'autres
exemples encore qui
ne me viennent pas à l'esprit.

Aujourd'hui, il me semble
vain d'opposer, par exemple,
la valeur morale et la valeur
matérielle, et d'autant plus
qu'on se met alors
à comparer une valeur
essentiellement religieuse
qui est d'ores et déjà tombée
dans l'Histoire à une valeur
quotidienne qui,
par définition même, tente,
une fois pour toutes, de faire
oublier, au jour le jour,
les documents nécessaires
à son historicité.

Vous ne trouverez guère
de commerçants qui portent,
comme les poètes, autant de
soin à préserver de l'usure
du temps, leur comptabilité
de tous les jours.
L'idée même
de comparer entre elles
ces «deux» valeurs,
me semble bien saugrenue.
Je vous ramène au même
exemple, celui de l'existence
ou de la non-existence
des dieux grecs.
Chose évidente: le simple
fait d'en parler risque fort
de les faire revivre.
Il en va de même
pour la morale dualiste.
Et il serait bien dommage
de s'interroger encore sur
une image dont les éléments
se justifiaient sur la certitude
en l'existence
du jour et de la nuit.

29 avril 1969

Trois heures du matin.
Je rentrais chez moi.
Un flic ralentit sa voiture et
me demande, de l'autre côté
de la rue, où je vais.
Je lui réponds
que je m'en vais chez moi,
3536 rue Ste-Famille.
Il me répond alors
en démarrant:
«Prenez une bonne marche,
monsieur Mornard».

Ce fut le temps
de mes vingt ans.
Oui.
Le temps de la grâce
et des chemins de Damas.
Celui de la grande
ressemblance
avec les moines.
Et j'en connais
quelques-uns
qui commencent à me
comprendre et à comprendre
l'intérêt, pour eux,
de ma joie.
Mais comme elle serait
belle, cette joie, si je n'avais
plus de dettes, juste assez
d'argent pour éditer un livre
à la fois, et plus aucun ami
pour tromper, trop souvent,
ma solitude.
Et si j'avais toujours
l'honnêteté d'habiter, comme
ce soir, une chambre vide,
ne contenant que ma valise,
mon lit et ma berceuse.

30 avril 1969

Finalement terminé ce
déménagement à Outremont!
Comme il est stupide
de déménager tant d'objets
qui, à chaque
déménagement,
m'apparaissent inutiles.
Quatre déménagements
en un an.
Quatre fois,
je me suis tenu ces propos.
Inconséquence de la récidive
bourgeoise.

PAR AILLEURS
POURTANT
UNE CONSÉQUENCE.

Samedi prochain,
Monique Cloutier-Filion
et moi devons souper
chez Rita Bissonnette.
Nous sommes impatients,
tous les trois,
de coucher ensemble.
Nous allons fêter
à la marijuana et à la vodka!
Harem, polygamie et,
nous y verrons de près.

1 mai 1969

«Homme marginal», comme me le répète, à chaque fois que l'on se rencontre, Rita Bissonnette.
Et c'est très bien ainsi.
Mais il me manque, je le répète, un assainissement de mes finances qui peut, et lui seul, me donner la liberté de penser.
Et tout le problème vient du manque d'ordre dans lequel je m'engloutis, inévitablement, dès que je suis laissé à moi-même.
Car mon commerce peut me faire vivre, proprement, si je n'abuse pas.
Et j'abuse toujours, lorsque je suis seul et que je sens que je réussis, le moindrement soit-il.
Ainsi me faut-il quelqu'un pour me retenir.
Mais j'ai eu, jusqu'ici, peu de chance dans le choix d'une seconde personne.
J'ai bien eu l'aide de Claude Savoie et de Guy Kosak.
Mais ils s'inquiétaient beaucoup moins de mes emportements que de pouvoir conserver, pour eux, le privilège de se servir de mon automobile.

Et le fait que je craignais bêtement d'aller quérir au gouvernement mon permis de conduire leur était bien plus avantageux que ne l'aurait été pour moi le besoin de me passer d'une personne à charge, si l'on peut dire.
Et d'autant plus que j'ai dû les payer, si peu soit-il, pour une bonne partie des services indispensables qu'ils me rendaient, du simple fait qu'ils détenaient, eux, un permis de conduire.
Mais c'en est fait, maintenant, des gens qui ne me sont pas véritablement utiles, et dont l'importance n'a été trop longtemps que de laisser croître chez moi une dépendance qui frisait l'infantilisme.

J'habite maintenant avec Monique Cloutier, et même si nous partageons l'appartement avec Jean-Pierre Dumont et Guy Kosak, un fait demeure certain pour moi, c'est que Monique peut être, pour moi, la stabilité dont j'ai vraiment besoin et qui, pour autant, ne me ramène pas à l'ennui que je peux rapidement ressentir dès que rien de nouveau ne se présente à moi.

Tout au contraire, même, de l'ennui.
Car si notre relation, jusqu'ici, en a été une où le travail a toujours eu une importante part de notre temps, (vente sur la rue de ALLEZ CHIER, mise en ordre des papiers de SEXUS, préparation des coupures de journaux concernant le sexe et devant servir à une documentation de base sur ce qui se fait en marge de SEXUS), nous n'avons jamais négligé le plaisir, et ce n'est pas trop de dire que Monique surpasse, pour moi, toutes les femmes qui l'ont précédée, et qui ont tenté, bien maladroitement de m'amener à l'orgasme par les voies que je préfère.

J'aime le sexe avec elle, du fait qu'il ne s'oppose nullement à mon travail (bien au contraire), du fait qu'il ne s'oppose nullement à mon goût prononcé de la masturbation et à celui de mon égocentrisme sexuel, du fait qu'il n'est en rien fidélité de ma part ou infidélité de la sienne.

J'aime qu'elle aime prendre mon sexe dans sa bouche à la moindre occasion pour me le caresser doucement de la langue durant une heure si j'en éprouve ainsi le désir, et sans que j'aie la moindre obligation à la faire jouir, à lui manger le sexe ou à pénétrer son sexe du mien, à moins que je n'en éprouve, et de moi-même, fortement le désir, ce qui, le plus souvent a pour effet de lui redonner ce qu'elle a trouvé (j'en suis un peu fier) pour la première fois avec moi, l'orgasme, qu'elle a d'ailleurs absolument débordant.
J'aime la liberté que j'ai, avec elle, à tout moment, de la surprendre, à ma guise, avec ma grosse pine enflée que je sors de mon pantalon pour aller me mettre au chaud dans sa bouche, qui me reçoit toujours, plutôt que de devoir, je dis bien devoir, aller me masturber seul, rêvant précisément à cette liberté qu'une femme pourrait si facilement ailleurs me donner.

Car c'est ainsi que j'ai le sexe, ne comptant jamais les heures qu'elle déploie superbement à me manger

3 mai 1969

de la bouche pour les deux ou trois fois par semaine où le désir me vient de changer et de mets et de sauce et d'aller, entre deux enlacements dans sa bouche, me laisser glisser un peu dans son vagin.
Peu de femmes en tireraient plus de plaisir qu'elle réussit à en tirer!
Et c'est pour cette raison, aussi, qu'aucune femme n'a, jusqu'ici, sexuellement, plus de quelques semaines où le nouveau prime sur la durée, retenue mon attention.
Et d'autant que d'autre part, je n'ai jamais, réellement, pu accepter ce que l'on nomme «l'amour libre» entre un homme et une femme qui devait avant tout, pour moi, être un peu plus «tout» que rien du tout.
Et c'est encore, ici, chez Monique, une qualité qui m'est, en quelque sorte, logiquement, indispensable.
Je n'ambitionne pas de la tromper.
Et, dès qu'une femme retient, d'un déhanchement, d'une jambe nue, ou d'un sein que j'aimerais bien toucher de la bouche ou de la main, ma trop voluptueuse attention, c'est à elle encore, Monique, que je ramène mon imagination, sans, pour autant, devoir abandonner, derrière moi, le plaisir que j'aimerais bien ailleurs y satisfaire.
Car c'est, désormais, d'un trio que je me prends, chaque fois, à rêver, où Monique et moi, connaissons, tous deux, avec l'étrangère d'un soir ou d'un mois, le nouveau plaisir d'être légèrement plus que choyés qu'il ne faudrait peut-être.

À tel point, déjà, que je m'ennuierais, me semble-t-il, même gâté, à me faire siroter le sexe par une femme nouvelle qui n'aurait que le défaut de m'obliger d'être sans Monique, ainsi bandé, seul à seul dans sa bouche.

Et tel est, aussi, exactement, l'ennui où je me trouve désormais, si, en l'absence un peu trop prolongée de Monique, l'idée me vient de me masturber.
Car je n'apprécie, désormais, rien de mieux que d'attendre, s'il le faut, quelques heures, plutôt que de me donner seul, un plaisir que je retrouve si bien avec elle.

Un bien étrange rêve.
J'étais dans je ne sais trop quelle maison, où j'étais pourtant «chez moi», et sans que je n'aie pris aucune drogue, il se mit à sortir des reliefs des murs planes, et j'étais bien convaincu, simplement, de rêver.
Mais ma grand-mère maternelle (bien vivante) me dit qu'il était déjà six heures de l'après-midi, et qu'il fallait me dépêcher, car c'était quelque chose comme Noël, de changer ma robe de chambre contre mes vêtements.
Elle était, je crois, dans une cuisine, entourée de mes jeunes frères.
Je ne sais si elle m'a embrassé ou simplement touché lorsqu'elle m'a abordé (elle arrivait «en visite») mais je me souviens d'une impression de froid.

Je suis monté à ma chambre où la fille (je ne sais qui) avec laquelle je devais, ce soir-là, coucher avec une autre fille (c'était la première fois que j'allais coucher avec deux filles à la fois) dormait encore, mais sur le plancher, tombée qu'elle était du lit.

Comme j'entrais dans ma chambre, l'autre fille avec qui nous devions justement avoir du sexe, entrait aussi.
J'étais convaincu que ma grand-mère ne se doutait même pas qu'il y ait une femme, et surtout deux, dans ma chambre.

Mais, étrangement, le merveilleux effet de la drogue, faisait effet, et non seulement sur moi, mais aussi sur les deux filles.
Nous avions le visage largement tatoué de motifs colorés qui ressemblaient à des ensembles de racines.

La fille avec qui j'étais me confia discrètement qu'elle avait eu, durant la nuit, sa première expérience lesbienne, et justement avec l'autre fille.
Mais la drogue avait un moins bon effet sur elle, puisqu'elle se trouvait laide, et qu'effectivement, elle n'était pas comme je la voyais d'habitude, mais trop maigre et comme vieillie trop tôt.
Elle me tenait un reproche, celui de la voir ou de lui dire qu'elle était plus belle qu'elle savait l'être en réalité.

Nous nous retrouvâmes, ou plutôt nous nous perdirent de vue, dans une immense fête de couleurs, dans des halls publics donnant les uns aux autres par d'immenses corridors qui ressemblaient davantage à des couloirs de grands magasins ou de métro qu'à des corridors.
Le tout gondolait dans l'exubérance des invités, intensivement colorés et mouvant d'une salle à l'autre.
Je me souviens de m'être assis quelque part, à demi mêlé à une bande d'artistes costauds, qui m'ont semblé parfois me parler mais à qui je ne trouvais rien à dire en réponse, n'étant d'ailleurs aucunement certain qu'ils me parlaient.
Ils fumaient une drogue qu'ils cueillaient dans un amoncellement de branchages coupés: la drogue avait l'apparence des «pets de loup».
Je me souviens d'en avoir pris un, et de l'avoir fumé.
La drogue me sembla inefficace comparée à celle qui faisait si étrangement effet sur moi.

Je les quittai, légèrement embêté par leur présence, et d'autant plus que mon voisin immédiat tenait négligemment un homard cuit entre ses mains et que ce homard, bien vivant, menaçait un peu trop de me pincer au visage, ou ailleurs, étant donné les gestes inattentifs de mon voisin.
En partant, je cueillis un dernier «pet de loup», ce qui ne sembla pas leur plaire, puisque je les quittais, et j'ai même cru entendre le mot «vol» ou «voleur».

Je continuai, ébloui, ma course de salle en salle, et partout, c'était une fête de couleurs et de déguisements.
Mais j'avais le goût du sexe, et dans une pièce plus intime que je découvris, je sorti ma pine au bord d'éjaculer la passant près de la bouche de chaque fille que je croisai dans l'espoir qu'une d'entre elles finisse par me faire une gloutonnerie.
Aucune des dix ou quinze personnes présentes ne semblait s'étonner de cet état de choses, et je réussis rapidement à me faire avaler le sexe par une fille que bousculait une autre pour avoir mon sexe dans son vagin.

Je les quittai peu après, et je me retrouvai à la porte d'un ascenseur qui indiquait la sortie.
Je retrouvai la fille qui dormait dans ma chambre, mais elle semblait embarrassée par ma présence, et ne semblait pas vouloir venir avec moi.
Je lui répliquai tout simplement que s'il en était ainsi, il en était ainsi, et que nous nous quittions.
Elle préféra, d'elle-même, venir avec moi; je lui demandai où était passée l'autre fille avec qui nous devions coucher; elle m'expliqua brièvement que n'ayant pas été emballée par leurs ébats saphiques de la nuit précédente, elle avait peut-être, simplement, préféré ne pas nous retrouver.

Nous étions sortis de terre pour arriver dans le début de la nuit sur Montréal, coin Peel et Dorchester.
Je me débarrassai de mon «pet de loup» (craignant l'imprudence de marcher ainsi avec de la drogue dans mes poches) en le lançant de l'autre côté de la rue Dorchester où, à ma surprise, il explosa, mettant le feu aux déchets d'un panier public.

Deux ou trois policiers s'empressaient déjà vers le petit incendie, et j'obliquai vers le port dans l'espoir de ne pas être arrêté.

Mais en me retournant, je remarquai que tous les paniers de la partie sud du Parc Dominion, flambaient eux aussi, allumés par des étudiants et des manifestants.
Et que c'en était ainsi dans tout le centre-ville où il y avait une mêlée de policiers, de manifestants et d'incendies.

Nous nous éloignèrent du tumulte pour gagner une rue plus tranquille.
La drogue avait cessé de faire effet, et je reconnus le visage de Caro Saint-Onge comme étant celui de la fille avec qui j'étais.
Je lui demandai si elle commençait à me retrouver, à quoi elle répliqua qu'elle commençait maintenant à me découvrir.

7 mai 1969

Je suis, de jour en jour, plus excité par des images que j'ai d'elle.
Par l'image, à l'instant, de retarder, le temps d'écrire un peu, ma volonté d'elle, les seins nus sous sa robe la plus légère, assise sur un coussin les jambes m'ouvrant la vision de son sexe nu, ou recouvert d'un léger slip, selon mon désir d'elle, assise ainsi, entre mes jambes et tenant, durant une très lente montée de mon plaisir, mon gland, découvert de sa peau, rouge et vif, dans la chaleur presque brûlante de sa bouche où sa langue lèche, lente et insistante, les angles les plus secrets de ma nudité.
Je suis, de jour en jour, plus excité par la possession, énorme, que j'ai d'elle.
Par l'image affolante, l'autre jour, d'elle et de moi, nus, dans un miroir.
Par cette image d'elle, les mains attachées à bout de bras, engloutissant mon sexe chaud dans sa bouche brûlante jusqu'à l'affaissement de mon orgasme.
Par cette image, toujours plus précise, de ma possession d'elle, de son bienheureux esclavage à la moindre image qu'il me plaît bien d'avoir d'elle.

Et comme je l'envie d'avoir, ainsi, trouvé un maître qui, par le détour des plus asservissants caprices, lui permette une justification possible de son existence.
L'envier, vraiment, au point d'aller, chaque jour, plus avant, dans l'audace que j'ai d'elle, comme si cette audace allait, par magie, me convaincre d'un sens aussi précis dont je sens profondément le manque dans ma propre vie.

Comme si cette violence dans laquelle j'éprouve davantage le besoin de la tenir allait finalement me venger de la peine que j'ai éprouvée, plus jeune, de ne plus pouvoir être envahi, faute d'une présence plus concrète, par le dieu chrétien qui, en me retirant tous mes droits, m'avait, avant de s'effondrer, permis le seul sens encore possible à ma vie.

Et c'est ainsi que je la voie, Monique Cloutier, ainsi valorisée, ainsi détruite, me répétant, comme cette nuit, sa dépendance au moindre de mes désirs d'elle, privée de tous ses droits et n'ayant d'autre plaisir possible que la satisfaction de mon plaisir.

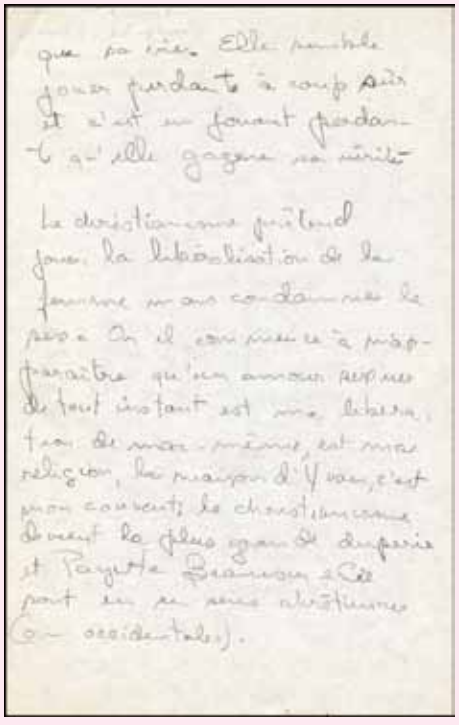
Au point d'aimer jusqu'à sa jalousie, l'autre nuit, devant la bouche de Rita Bissonnette qui lui ravissait, disait-elle, en me dévorant le sexe bandé dans sa bouche, le dernier de ses droits, celui d'une gourmandise qu'elle désire encore lui être particulière.
Au point d'aimer l'obliger à partager avec d'autres filles encore l'éjaculation brûlante de mon sexe dans sa bouche.
Au point d'aimer la voir lécher le sexe d'une autre fille et de la sentir, ainsi, consentante, et comme la plaque tournante, de ma possession de plus d'une femme à la fois.

Mais comme elle fût maladroite, cette première expérience à trois, que nous avons connue!
Comme Rita Bissonnette, je crois, fut un mauvais choix.

En plus de la nervosité qui nous embarrassait tous, il y avait, chez Rita, une difficulté à participer avec Monique autant qu'avec moi.
Difficulté caractéristique des Bissonnette dont les désirs sont très souvent contradictoires.

Difficulté infranchissable, chez Rita, d'aller d'elle-même, lécher le sexe de Monique comme l'idée lui en était, préalablement, venue.
Et difficulté, le lendemain matin, chez Rita, de répéter l'expérience, préférant se borner à regarder Monique me manger le sexe devant elle.

Mais, néanmoins, la chose fût d'importance, ne fût-ce que pour nous avoir appris les difficultés inhérentes au trio.
Ne fût-ce que le simple fait, aussi, d'avoir pu ainsi, briser la vitre, et de pouvoir songer à l'avenir, en d'autres termes que ceux du déviergement collectif que nous avons, dès lors, finalement acquis.



(Écrit par Monique Cloutier)

La logique de la femme amoureuse, c'est un tout autre univers.
Je revois la femme arabe dans sa relation avec son homme, je devine qu'eux ont compris, les Occidentaux moins.
Je revois aussi ces femmes au cou de girafe: plus leur homme est noble, riche, bon pour elles, plus il leur fait porter d'anneaux, ce qui leur brise la colonne vertébrale.
À la moindre défaillance de leur part, l'homme enlève les anneaux et la femme meurt étouffée, incapable de supporter seule sa tête.
Plus la femme se rend, plus elle compte, plus elle risque sa vie.
Elle semble jouer perdante à coup sûr et c'est en jouant perdante qu'elle gagne sa vérité.
Le christianisme prétend jouer la libéralisation de la femme mais condamne le sexe.

Or il commence à m'apparaître qu'un amour sexuel de tout instant est ma libération de moi-même, est ma religion; la maison d'Yvan, c'est mon couvent: le christianisme devient la plus grande duperie et «Payette Beauvoir et Cie» (1) sont en ce sens chrétiennes (ou occidentales).

_____

(1) Féministes de l'époque.

27 mai 1969

Diriger un magasine,
c'est nécessairement faire,
progressivement,
voeu d'ascétisme.
C'est en quelque sorte
s'enfermer comme le moine,
dans sa cellule.
Avec cette simple différence
que les pierres des murs se
sont transformées en êtres
humains et que le verset poé-
tique de la bible est devenu
une ligne du livre comptable.
C'est ainsi.
Ainsi l'exigence
de la nouvelle purification.
Ainsi la dure épreuve
du saint Antoine.

Car ainsi, et uniquement
ainsi, viennent les grandes
sources.
Et c'est ce que, péniblement,
je redécouvre.
Le délire n'est lâché
qu'à une certaine densité
de la restriction.

La liberté de la presse et de
la pensée relève uniquement
de la restriction.
C'est ainsi.

Et moi qui ai cru que
j'éviterais, en quittant le dieu
de mes 16 ans, cette réalité.
Et je l'ai en effet quittée.
Et j'ai ainsi quitté
une qualité de l'affection qui
m'était alors permise.

Le grand amour de mes 16
ans.
J'étais alors plus dangereux
dans ma démarche.
L'idée manquait, mais
l'exercice de style avait
une régularité.
Je croyais à plus sérieux
qu'aux beaux frissons.
Il y avait les lourds piliers du
silence.
Les grandes orgues de la
relève après l'égarement.

C'est ainsi.
Et cette fois tout est
à réinventer.
Car c'est très peu, pour moi,
que j'ai besoin des gens.
Mais, à travers moi, sous
un prétexte commun, pour
donner naissance à l'autre
côté de l'étonnement.
Et c'est ainsi.
Je n'aime rien de moins que
la passion d'autrui pour les
secrets piliers du temple.
Car il est impossible au
langage de signifier sociale-
ment hors d'un irrémédiable
envoûtement du médium.
Hors cette rentabilité pour
le prétexte, lieu social de la
rencontre, personne ne peut
rencontrer personne.
C'est ainsi.
Et c'est très peu de choses
pourtant que la rencontre.

Mais c'est ainsi l'importance
de la maison de geishas dont
l'on se souvient, parfois,
longtemps, très longtemps
après sa belle époque.
Car il fait froid, même au
coeur de la maison la plus
chaude, si les résidents ne
peuvent lui découvrir, après
le grenier de l'enfance, une
profonde place publique.

C'est ainsi.
J'entre, chaque matin, dans
l'exercice de ma fonction.
Modeste tâche que cette
fonction d'organisateur de
places publiques.
Terrible tâche, en effet,
qu'étrangleur de lièvres
égarés dans la cité.
Car l'animal le plus perfide
se cache sous l'apparence du
lièvre.
Et j'ai, jusqu'ici, donné dans
le jeu du lièvre.
Quand, bien au contraire,
la bonté réside
dans le déchaînement rapide
du meurtrier.
Lourde leçon.
Lourde morale aussi que
celle du justicier.
Mais seule morale encore
importante dans la montée
de l'épidémie.
L'épidémie des lièvres.
Avec, florissante, ses jeux de
hasard que l'on répand dans
les hôpitaux de la cité.

Cette taxe volontaire de la
ville de Montréal qui cache
l'odeur de la charogne sous
des lingots d'argent.
Remarquablement annoncée
à grands coups de publicité
où nos «fous du roi» locaux
empruntent à Churchill le V
de la victoire.
Étrangement le même
symbole dans les oreilles de
lapin du Playboy Magazine.
Identique pensée.
Présence dominante dans
le bestiaire de l'animal qui,
mandaté par les secrètes
voix, délimite,
insensiblement,
dans ses gambades,
le trop prochain territoire
du massacre.
C'est ainsi.
Et c'est ainsi, chez moi,
l'aube de la férocité.
L'ère du tigre,
de l'indépendance
et d'une profonde bonté.

28 mai 1969

(Lettre reçue de Lise Bissonnette).

Strasbourg, France.

Ivan

ton silence me laisse
à penser que nous aurons
des choses à nous raconter,
donc je ne m'en fais pas
tellement pourvu que
tu ne me relègues pas aux
oubliettes comme tu as fait
de la Belgique où je n'ai pas
mis les pieds.

Je serai à Montréal dans trois
semaines et me mettrai à ta
recherche, même si je devais
pour cela faire le tour des
prisons auxquelles, j'espère,
tu n'as pas renoncé.
(C'est du folklore,
excuse-moi, tu n'as jamais
été folklorique pour moi).

Je voulais seulement ce soir,
te dire que je pense au jour
prochain de tes 27 ans et que
si, objectivement,
il s'agit là d'une borne peu
significative, elle importe
dans ce qu'elle a d'affectif
qui fait qu'on peut rappeler
notre accompagnement et le
souhaiter dans des formes
nouvelles.

Tu sais, quelles que soient
les expériences que j'ai
faites, je ne serai jamais plus
lucide qu'auprès de toi car,
en aucune façon, tu ne jouais
de jeu.

J'en joue de moins en moins,
et, je crois, plus du tout.
Les choses se décantent
sans pour cela assurer la
sérénité hypothétique après
laquelle courent les croyants
et si la ride que tu souhaitais
découvrir n'est pas sous les
yeux, elle sera dans le coeur,
crois-moi.
Je me surprends à voir, tu
comprends, voir comment
les gens fonctionnent et ce
qu'ils attendent de nous pour
pouvoir en disposer.
Je n'en deviendrai pas
misanthrope pour cela mais
je découvre, un peu tard,
la notion d'opposition.

J'ai hâte de te parler.
Et si j'étais à Montréal le 31
mai, je ferais plus que
t'inviter à souper.
De toi ce ne sont pas des
nouvelles que j'attends mais
des questions;
j'ai la nostalgie de ce que
nous aurons à définir.

Quant à l'Europe, je l'ai à
écrire dans ALLEZ CHIER,
ou plutôt la France.
Car l'Angleterre est un vaste
îlot d'air libre malgré les
cons et c'est à Londres
que nous devrions
nous rencontrer.
J'ai vu aussi une pointe de
Maroc où les yeux des gens
ne se détournent pas
pour mendier.

En tout cas je crois avoir
opéré le tournant que
tu espérais mais je ne sais
plus bien où tu en es rendu.
On se resituera sans trop
de mal.

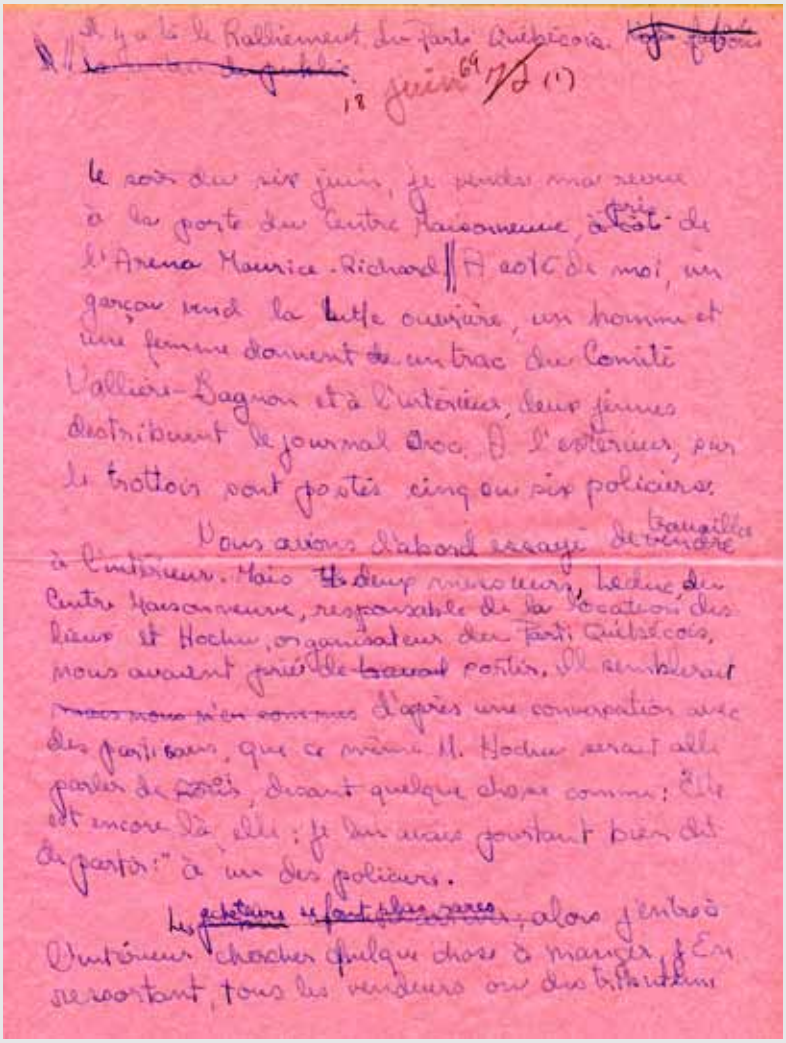
Je t'embrasse Ivan,
et garde-moi une place
dans ta guérilla.

Lise

12 juin 1969

Éviter, de justesse, la folie.
Étrange crise.
Figé sur place à sentir
mes membres démesurément
lourds.
Énormes sexes mâles
enchevêtrés.
La grande peur des arbres
de la ville d'Outremont.
Trop calme.
Un autre rythme.
Ne me masturbant plus
et ne prenant du sexe qu'une
ou deux fois la semaine.
Une autre étape.
Celle du travail régulier,
de la comptabilité,
du règlement des dettes;
le début de l'édition; celle
dont l'on vit modestement,
mais bien, avec sa femme
(Monique Cloutier)
et la fille de sa femme
(Marie-Brigitte).
L'ère du réalisme.
La grande douleur d'y entrer
d'un seul coup.
La plaie, et puis le calme.
Enfin le calme.

18 juin 1969



Il y a le Ralliement du parti Québécois.
18 juin 69 (1)

Le soir du six juin, je vends ma revue à la porte du Centre Maisonneuve, près de l'Aréna Maurice-Richard. A côté de moi, un garçon vend la Lutte ouvrière, un homme et une femme donnent un trac du Comité Vallières-Gagnon et à l'intérieur, deux jeunes distribuent le journal Choc. À l'extérieur, sur le trottoir sont postés cinq ou six policiers.

Nous avions d'abord essayé de travailler à l'intérieur. Mais deux messieurs, Leduc du Centre Maisonneuve, responsable de la location des lieux et Hochu, organisateur du parti Québécois, nous avaient priés de sortir. Il semblerait d'après une conversation avec des partisans, que ce même M. Hochu serait allé parler de moi, disant quelque chose comme: Elle est encore là, elle; je lui avais pourtant bien dit de partir." à un des policiers.

Les acheteurs se font rares, alors j'entre à l'intérieur chercher quelque chose à manger. En ressortant, tous les vendeurs ont été arrêtés

(Rapport de Monique Cloutier concernant son arrestation pour la vente de Allez Chier sur la rue).

Le soir du 6 juin, je vends ma revue à la porte du Centre Maisonneuve, près de l'Aréna Maurice Richard, où il y a le Ralliement du Parti Québécois.
À coté de moi, un garçon vend la Lutte Ouvrière, un homme et une femme donnent un trac du Comité Vallières-Gagnon et à l'intérieur, deux jeunes distribuent le journal Choc.
À l'extérieur, sur le trottoir sont postés cinq ou six policiers.
Nous avions d'abord essayé de travailler à l'intérieur.
Mais deux messieurs, Leduc du Centre Maisonneuve, responsable de la location des lieux, et Hochu, organisateur du Parti Québécois, nous avaient priés de sortir.
Il semblerait, d'après une conversation avec des partisans, que ce même Hochu serait allé parler de moi, disant à un des policiers quelque chose comme:
«Elle est encore là, elle;
je lui avais pourtant bien dit de partir.»

Les acheteurs se faisant plus rares après la rentrée, alors j'entre à mon tour pour chercher quelque chose à manger.
En ressortant, tous les vendeurs et distributeurs d'imprimés sont partis.
Je veux faire de même, mais un policier m'arrête.
J'ai encore une dizaine de *Allez Chier* dans les mains.
C'est le sergent Bourque du poste de police numéro 6.
Il vient d'arriver, appelé par un des policiers parce qu'il m'avait vu vendre une revue sur la rue.
- Avez-vous un permis?
- Non.
- Suivez-moi.
- Pourquoi?
- Je dois vous amener au poste pour fin d'enquête.

Il prend mon nom, âge, adresse.
Il demande combien je vends la revue, quelle est ma commission, etc.
Il inscrit toutes mes réponses dans un petit carnet qu'il porte sur lui.
Il feuillette plusieurs fois *Allez Chier*.

Il demande au poste, par radio, qu'on envoie une voiture me chercher.
L'auto arrive, deux policiers sont à l'intérieur.
Yvan a relevé leur numéro matricule.
Ils me conduisent au poste sans me parler.
Ils me remettent à un autre policier en disant:«Elle vendait ça sur la rue», et ils lui tendent un *Allez Chier*.
Celui-ci la regarde.
Un autre policier qui semblait attendre à ne rien faire en demande un aussi.
Il la feuillette.
Il commence à m'insulter en feuilletant la revue:
«T'as pas honte. C'est comme ça que ta mère t'a élevée. Belle éducation.»
Je veux téléphoner: on me répond:»Plus tard».
On prend encore mon nom, mon âge, adresse, etc.
On me fait monter au troisième étage.
Je veux ravoir mon *Allez Chier*.
Le policier, celui qui m'a insulté, tient à le garder quelques instants encore.
Ceux qui m'ont conduite en voiture me disent en me dirigeant vers l'escalier:
«On va te le remettre.
On n'est pas des voleurs».
Je réponds:«Ce n'est pas une question de vol mais un bon vendeur surveille toujours sa marchandise de près». L'atmosphère semble s'alléger.

Au troisième étage, je rencontre dans un bureau un policier sans uniforme qui prend encore nom, âge, adresse, qui examine encore la revue.
Il me permet de téléphoner.
Il va me confier à un détective qui est absent pour l'instant.
Je dois attendre.
Arrivent enfin trois détectives.
Le policier qui s'occupe de moi appelle le plus jeune.
C'est le sergent détective Gilles Masse.
Il a environ 22 ans.
Lui-même m'a dit plus tard qu'il suivait des cours en sociologie au collège Ste-Marie.

Le sergent détective Masse me fait venir à son tour dans un bureau.
Il prend nom, âge, adresse, etc.
Il regarde la revue et déclare qu'elle n'est pas obscène.
Il va faire quelques téléphones me dit-il, puis me demande une preuve d'identification.
On me relâche: aucun motif d'accusation.

Masse va me ramener à mon poste de vente.
Au rez-de-chaussée, on prend encore nom âge adresse etc.
Le sergent détective dit:»C'est inutile, je la renvoie».
Mais on inscrit quand même mes réponses dans un grand livre posé sur un comptoir juste à l'entrée du poste.
Dans la voiture, Masse et moi bavardons amicalement...
Il me dit qu'on n'arrête plus pour vente sans permis sur la rue d'une publication non obscène, parce que la ville tolère la vente du Montréal-Matin.
Il m'apprend aussi que les policiers surveillent surtout tout ce qui a trait au terrorisme et à l'obscénité.

De retour au Centre, les policiers sont encore là.
Je vends ouvertement.
Un policier casqué s'aproche de moi.
Il avait assisté à l'arrestation «pour fin d'enquête».
Je lui raconte ma soirée au poste.
J'y suis resté une heure environ.
Le bonhomme n'en croit pas ses oreilles.
Yvan vient me rejoindre.
Nous travaillons en toute quiétude devant une file de policiers, devant Bourque même qui s'amuse comme un petit fou de nous entendre répéter:»*Allez Chier*... pour 25 cents seulement!».
Il accepte tout joyeux un exemplaire qu'Yvan lui donne.

18 juin.

Souper de la Société Saint-Jean-Baptiste à l'Aréna Maurice Richard.
Bonne soirée en perspective.
Yvan se sent pourtant nerveux.
Nous ne reconnaissons pas la tête des deux policiers qui gardent l'entrée de l'aréna.
Nous décidons de téléphoner au poste 6 pour parler soit à Masse, soit à Bourque.

C'est le capitaine Gérez qui répond.
Masse et Bourque sont absents.
- Pouvons-nous vendre ce soir?
- Vous serez arrêtés.
- Pourquoi Masse m'a-t-il relâchée si la vente sur la rue est interdite?
- Il vous faut un permis.
- La ville n'en délivre pas.
- Justement. Cela revient à dire qu'elle interdit la vente de publication sur la rue.
- Et les camelots du Montréal-Matin?

D'une voix énervée:
- Un instant mademoiselle. Si vous troublez la paix publique de quelque façon que ce soit, soit en accostant le client, soit en criant, vous êtes immédiatement arrêtée, conduite au poste et écrouée. Sinon, vous devez vous identifier, et vous recevrez par la poste un avis de cours.
- Dans ces conditions, je ne m'explique pas l'attitude de Masse; êtes-vous certain que l'on n'a pas donné d'autres instructions aux policiers dernièrement?
- Je n'ai entendu parler de rien; de toute façon ici nous n'avons pas souvent d'incidents de ce genre.
- Il y a toujours bien eu mon cas le 6 juin.
- Je vais vérifier.

Gérez dit avoir regardé tout ce qui est entré du premier au neuf juin.
Il n'a trouvé mon nom nulle part.
On n'a pas enregistré mon «arrestation pour fin d'enquête»!

Le lendemain, téléphone à Masse.
Ton de voix plutôt froid.
- Pourquoi, alors que vous m'avez relâchée, Gérez dit qu'il va m'arrêter et m'écrouer?
- J'ai vu un avis donnant instruction de ne plus arrêter les camelots, puisqu'on tolère ceux du Montréal-Matin. Maintenant, il y a plusieurs sortes d'avis. Peut-être celui-là n'a pas été donné à tous les policiers.
- Que pouvons-nous faire pour travailler librement?
- Demandez à votre avocat de rencontrer l'avocat de la ville qui vous signera un papier vous autorisant à vendre...

5 juillet 1969

Les princes ont perdu
leur château.
Les princesses,
si éclatantes dans la nuit,
ont maintenant le terne
des réverbères
qu'on a oublié d'éteindre
sous le soleil de midi.
Et partout dans le pays
les gens remplacent
ce qu'ils avaient à dire
à vingt ans par des clichés
qui les font atteindre
la quarantaine.
Au Chateau Frontenac,
les ministres
sortent masqués du carnaval
et pataugent dans la merde
des tuyaux d'égout
qui éclatent
les uns après les autres.

26 juillet 1969

L'Amérique brûle, et brûle
bien.
Il y a tellement peu de chose
à écrire sur la bêtise
des gens.
Lise Bissonnette parle
de se suicider, de ses amours
avec Geodfroy Cardinal et
François Anger,
des grands moulins à vent
qu'elle croit encore
combattre.
Pauline Maltais-Michaud
parle encore de son divorce
et de sa «mustang».
Luc Latour, et puis quoi:
ces gens ne représenteront
jamais quoi que ce soit
pour l'avenir.
Aussi bien, dans la mémoire,
les foutre en quarantaine.
Et moi, j'ai besoin,
pour un long temps, de me
taire: et de me désinfecter.
Car j'ai besoin de retrouver
le langage.
Et ce n'est plus chez eux
que les grandes idées
naîtront des petits faits.

29 juillet 1969

10 BONNES RAISONS d'*Allez Chier*:

- les écoles
- salaires et services
- l'horloge
- l'argent
- le barreau (cf Lagadec)
- le non-scandale
- la définition du moi
- valoriser la sécurité VS angoisse
- les grands hommes (historicité) = équivalent du rêve (Socrate n'a rien changé).
- parce que la démocratie suppose le meurtre.

AUTRE NOTE:

C'est sur une grave erreur que repose ce journal:
celle de croire à la justice
au lieu d'assassiner ceux qui l'administrent.

Mais telle fut bien la sottise de Scavanarole
devant les Borgia.

Et telle est, aussi, pour un certain temps encore,
notre faiblesse.

Celle de croire à l'honnêteté future des juges.

13 août 1969

(Lettre reçue de Guy Kosak).

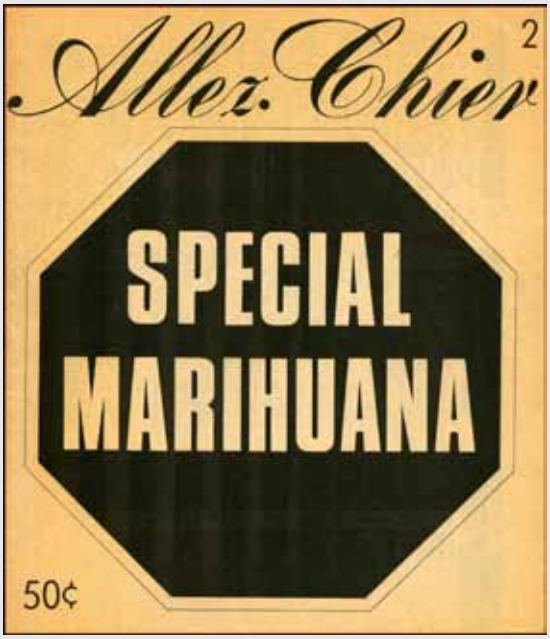
Salut vieux christ,
ou vieux hostie,
ou salut mornard
ou salut yvan

kosak writing

Allez Chier 2 est whoen!
mais quand même, hein.
whoen, ça pourrait,
de toute façon c'est ça.
Bon.

j'tenvoie
(ce que tu vas trouver)
avec toutes les courbettes
nécessaires (vas donc
CHIER sacrament) peut-être
(je suis né sous le signe,
pas mal sûr du poisson)
qu'il y aurait des choses
intéressantes à faire pour
moi dans *Allez Chier #?*

whoen!
salut,
kosak.



20 août 1969

Et moi aussi je brûle;
et brûle bien.
À moins que ce soit déjà
presque fini: le feu de joie.
Je n'ai pourtant pas le goût,
à 40 ans, de me retrouver
à la place de Gaston Miron.
Et de parler trop fort
pour éviter tout simplement
d'être contredit.
Et de n'avoir pourtant
rien à dire.
Je ne désire plus pourtant
la chemise neuve de François Angers, administrateur
de Allard et Associés.
Je n'ai que le désir
d'une révélation désirable.
C'est en quelque sorte
l'examen de conscience, et
la forte déception du regard
porté derrière soi.
Avec, chaque matin,
des bribes de votre vie
qui vous remontent
à la gorge, à demies
digérées.
Car c'est ainsi.
Je n'ai rien de plus pour elle
et sa fille.
Rien de plus pour
Monique Cloutier
et Marie-Brigitte
Cloutier-Filion.
Rien de plus, hélas.

29 août 1969

(Lettre envoyée à mon père en Belgique).

Outremont.

Mon père.

Je ne sais où tu en es,
et je ne sais pas non plus
par où commencer à
te donner de mes nouvelles.
Il était peut-être préférable
que tu ne sois pas mêlé
à mes problèmes; il était
peut-être préférable
que je me démerde
par mes propres moyens.
Les oiseaux, dit-on,
ont cette habitude de jeter
leurs petits hors du nid
pour leur apprendre à voler;
et le meilleur professeur
qu'un homme puisse avoir
dans sa vie est peut-être
justement le juge
ou le créancier qui lui casse
la gueule pour la première
fois.
Il est bon en tout cas
d'en arriver à douter
de ses moyens et d'avoir,
je l'espère, l'esprit
légèrement plus modeste et
plus juste à mesure
que les années passent.

Chose certaine, je me la suis
fait casser la gueule,
et je dois beaucoup aux gens
d'ici qui m'apprennent
à comprendre mes erreurs.
Je regrette néanmoins
de ne pouvoir stationner
ma Volkswagen 1963 devant
ta porte pour t'entendre
me répéter une chose qui
m'a beaucoup frappé jadis:
la nécessité d'être,
si possible,
son propre patron au lieu que
de toujours devoir dépendre
d'un étranger
plus astucieux que soi.

J'aimerais t'annoncer
que tu es grand-père.
J'aimerais te présenter
mon fils ou ma fille, et te
dire que cet enfant est aussi
ton enfant.
Ce n'est pas encore, hélas,
tout à fait le cas.
La chose viendra,
je commence à l'espérer.
J'ai néanmoins
la responsabilité d'une petite
fille de trois ans,
Marie-Brigitte; et je n'ai que
du bien à dire de sa mère,
Monique Cloutier-Filion,
fort injustement, je crois,
délaissée
par un photographe,
son mari.

Mais il est difficile
de bien juger,
avant quelques années, de
la valeur réelle d'un couple;
et il est sans doute encore
préférable d'attendre avant
que de regarder plus avant.
Et j'ai besoin,
comme Monique, moi aussi
d'un certain temps pour
me relever de mes bêtises.
Mais la petite est adorable,
je t'assure, si l'on évite de
parler du chat de la maison
qui manque, à chaque jour,
de laisser une patte ou
une oreille
à ses jeux d'enfant.

Beaucoup d'autres choses
à dire, une autre fois.

1 septembre 1969

Le seul vrai problème de notre temps est qu'il faille repenser la société et que la découverte d'une conclusion est toujours la découverte d'une erreur de la pensée.

Autre projet pour Allez Chier:

L'HOMME
SOUS-DÉVELOPPÉ.

À 7 ans, il fait sa première communion, brassard au bras.

À 24 ans, il est reçu avocat et doit porter la toge pour la remise des diplômes.

À 25 ans, il met à son doigt l'anneau du mariage.

À 45 ans, il est reçu juge municipal.
Il porte le casque Napoléon et la bannière rouge.

À 51 ans, il condamne des gens du FLQ à vie.

À 55 ans, une bombe fait exploser sa maison.

À 57 ans, il sera abattu à bout portant.

9 septembre 1969

Il faut pourtant que
je la trouve cette image.
N'est-ce pas qu'il est
impossible, ici, de retrouver,
à 27 ans, son image
dans celle d'un italien pauvre
qui travaille de ses mains.
Je suis assis en plein centre
de l'écran.
Seul.
Je suis peut-être déjà fou.
Quelque chose d'aimable
comme l'image de Nelligan
dans sa dernière demeure.
On m'a, je crois, emmené
voir un film,
un peu malgré moi.
Je ne croyais pas que je
pourrais le trouver amusant.
Mais après mon cauchemar,
j'avais l'avantage
sur les gens de l'écran
d'être rendu plus loin.
L'assurance peut-être
de connaître l'irréalité
de toutes projections de soi.
Celle du poète,
celle de l'éditeur.
Celle de l'artisan.
Celle du sage tout aussi bien
que celle de la folie.
L'ordre de la circulation
routière se transforma.
Il y avait des accidents
à toutes les intersections.
Le nouvel ordre
était le désordre suprême.

Les pièges couvraient
toute la surface de la terre.
Le grand holocauste était là,
à gauche de l'immense escalier qui menait à la mer.
Nous descendions l'une
après l'autre les marches
escarpées dans le vent qui
drainait une fine poussière
de pierre sur les pierres.
Ma grand-mère était morte
et nous en éprouvions
un doux et pénible repentir.
Elle avait, toute sa vie,
ciselé l'image précieuse
que nous avons brusquement
jetée à la mer, abandonnant
ainsi le socle vide
sur la place publique.
Pirates des autoroutes
projetés hors de leurs bolides
sur le nouveau chemin
de Damas.
Se relevant, complètement
aveugles, dans le matin.
Et prenant désormais pour
guide l'enfant de la femme
qui nous nourrit du travail
de ses mains.
Mais la voie de l'Unité
ne s'est pas encore
fait entendre.

23 septembre 1969

Et pourtant
le principe est simple.
Encore faut-il
y mettre le temps.
L'opposition est
une acceptation de l'opposé.
Entre autres exemples du
passé: l'athéisme était ce par
quoi les dieux avaient encore
une existence lorsque
l'on n'y croyait plus.
Et telle est bien
la base de la société.
Le jeu consiste fort
simplement à s'opposer
au jeu pour le maintenir.
La révolution n'est jamais
en ce qui meurt dans le fatras
inutile et dispendieux
de la douleur.
Il faut en arriver à ne plus
comprendre comment un
cerveau peut encore souffrir
de s'opposer à l'existence
des dieux pour atteindre
à la sérénité.
Car les dieux n'ont de cesse
de se multiplier
comme les chats.
C'est bien l'un des plus
importants regrets de mon
âge que de voir évoluer
les chats de l'enfant Marie-
Brigitte sans la consolation
que me donnerait à leur
place des lapins: l'espoir,
pour bientôt, d'un civet bien
doré dans la friture de l'huile
mêlée d'un peu de moutarde
sèche.

29 septembre 1969

Il s'agit de répéter les mêmes
actes avec obstination.
Et peu à peu Hume en arrive
à croire que le soleil se lève
tous les jours.
Mais les jours sont si courts
qu'on ne peut réaliser
beaucoup de choses
qu'en beaucoup de jours.
Il s'agit de répéter les mêmes
actes avec obstination.
La grande erreur de l'image
grecque de Sisyphe est
de n'avoir pas bien réfléchi
à l'érosion de la pierre
qu'il poussait.
Car la pierre, loin d'être
le symbole d'un l'éternel
châtiment, indique l'unique
chemin de la victoire.
La pensée humaine
a perdu beaucoup de temps
dans cette erreur.
Et combien de soleils
ont ainsi échappé à la vision
de Hume.
Car l'enfer n'est rien de
moins que la clé du paradis,
cachée sous le paillasson.

2 octobre 1969

Ce qui importe, avant tout,
c'est d'éliminer les gestes
inutiles.
Le droit de «ne rien faire»
peut ainsi exiger quelques
années de lourdes réflexions
avant d'être finalement
acquis.
Et tel est bien le seul droit
qui m'intéresse encore.
Celui que l'on prête, à tort,
uniquement aux million-
naires quand, dans la réalité,
ce droit ne dépend que
d'une certaine planification
des besoins.
Ainsi l'individu qui achète,
en saison, les 300 livres de
pommes de terre nécessaires
à sa subsistance annuelle
peut-il épargner quelques
$50.00, et ainsi s'accorder
une semaine de vacances
de plus.
Ce que je nomme une saine
économie des moyens.
Mais encore faut-il
réellement le désirer ce droit
de ne rien faire, c'est-à-dire
le droit de ne faire
que ce que l'on veut.
J'avais d'abord cru
à la nécessité de la privation.
Et c'est justement l'une
des principales choses
à éviter.
J'adore boire de l'alcool,
fumer du tabac,
et bien manger.
Et tout cela est disponible,
gratuitement,
pour quiconque s'adonne à
de légers travaux d'artisanat.
Pour quiconque cultive un
peu de terre, élève quelques
animaux et connaît le prin-
cipe de la fermentation qui
donne l'alcool délectable.
Et c'est à quoi je consacre
le meilleur de ma pensée.
Bientôt nous produirons plus
de biens que nous pourrons
en consommer.
Ce surplus nous permettra
d'obtenir quelques argents
pour l'obtention d'autres
biens que nous pouvons
difficilement produire, et
dont nous avons pourtant
besoin. D'ici trois ans,
Monique Cloutier, sa fille
Marie-Brigitte et moi
vivrons dans le luxe,
le calme et la volupté
des choses essentielles.
Et fort possiblement
avant trois ans.
Mais le chemin est long qui
mène à la véritable liberté.
Et bien peu de gens
s'appliquent réellement
à la désirer.
La liberté n'est qu'un ali-
gnement de dalles, et non la
place publique elle-même.
Mais il ne peut y avoir de
place publique autour des
pionniers sans qu'il n'y ait,
en eux, l'alignement préa-
lable des dalles intérieures.

12 octobre 1969

(Lettre envoyée à Alphonse Riverin en réponse à une offre d'emploi pour le poste de directeur des Presses de l'Université du Québec).

Monsieur.

J'aimerais discuter avec vous d'un point de votre politique qui m'a semblé fort important, et dont les Presses de l'Université du Québec auraient peut-être un avantage à tirer. C'est à votre notion de coopération entre universités québécoises, coopération «de plus en plus étroite, voire organique», que je fais allusion.

Il est évident que les Presses de Montréal, Laval et Ottawa (j'ignore ce qui se fait à Sherbrooke) ont acquis un certain prestige et possèdent une expérience intéressante. Il est également évident que l'Université du Québec ne pourra, du moins la première année, produire le matériel nécessaire au lancement d'une très grande maison. D'où mon appui à votre thèse sur la coopération.

Mais là où j'apporte certaines réserves, c'est dans la qualité et l'avenir des Presses des autres universités. Je doute beaucoup, à partir de ce point, qu'une collaboration future soit réellement possible sans un certain dirigisme. Et je suis convaincu que ce dirigisme se fera aisément accepter s'il apporte à l'édition universitaire une solution à ses trois principaux points faibles: le manque d'initiative en ce qui touche les besoins réels du marché intellectuel, le manque de modernité graphique, et le manque d'audace dans le marketing de ses produits. Le meilleur exemple que je peux vous fournir concerne l'initiative. J'ai obtenu, il y a deux ans, l'assurance d'une étroite collaboration de la part d'un certain nombre de professeurs de lettres de l'Université de Montréal (Hamel, Arpin, Brochu, Leblanc) pour la mise sur pied d'une collection «lettres québécoises» que nous devions tenter d'éditer. L'affaire est tombée à l'eau, faute et uniquement faute de capital de ma part.

La Presse samedi 4 octobre 1969

uq université du québec

sollicite des candidatures au poste de

directeur général

PRESSES DE L'UNIVERSITE DU QUEBEC

FONCTION :

Le directeur général aura la responsabilité d'organiser, de développer et de diriger les Presses de l'Université du Québec. Il présidera le conseil d'administration et sera responsable à l'Assemblée des Gouverneurs de l'Université du Québec.

LIEU DE TRAVAIL : Québec

QUALIFICATIONS :

Capacité d'organiser, initiative.
Diplôme universitaire.
Expérience de l'édition souhaitable.

SALAIRE :

Entre $13,000 et $18,000, selon les qualifications et l'expérience.

Les candidatures sont adressées à :

Alphonse Riverin, président,
Université du Québec,
220 Est, Grande-Allée,
Québec 6.

Je trouve fort significatif qu'il incombe à un étudiant la tâche de réunir ses professeurs autour d'un sujet qui les concerne et les intéresse si directement, alors que l'université qu'ils fréquentent possède ses propres Presses.
Et plutôt que de porter son attention à cette volonté bien établie de la part des professeurs de littérature, les Presses ont préféré et préfèrent encore restreindre la participation du personnel enseignant.

Quant au manque de qualité graphique des Presses universitaires en général, il n'est même pas besoin d'en parler pour quiconque possède la moindre éducation dans ce domaine.
Je comprends que le coût de revient du graphisme pour qui fait affaire avec les studios réputés est tout à fait exorbitant, pour ne pas parler d'un racket dont les publications de l'Hydro-Québec et du gouvernement font principalement les frais.
Je vous donnerai les preuves, et des chiffres, lorsque nous pourrons nous rencontrer.

Finalement, les Presses universitaires en général méprisent foncièrement le commerce.
Mais vous admettrez avec moi la nécessité pour une publication d'être bien lancée et bien distribuée si l'on veut qu'elle soit lue.
Les Presses Universitaires de France, ainsi que les éditions Ici Radio Canada (principalement la collection des interviews de Fernand Séguin) l'ont, je crois, très bien comprise et assez bien appliquée.

Enfin, autant de points à discuter avant de signer une entente de coopération.

J'aimerais, aussi, discuter avec vous du salaire que vous offrez (entre $13,000 et $18,000) pour le poste de directeur de vos Presses.
La question est délicate.
Car il me semble difficilement raisonnable, dans la situation économique «passablement difficile» du Québec, qu'une jeune université puisse se payer le luxe de verser à un simple directeur de Presses, un tel cachet.
J'avoue ne pas comprendre la nécessité de cette politique.
J'ai trop bien connu, en tant qu'adjoins au directeur des Relations Publiques de l'Hydro-Québec (région Laurentides), le peu d'avantages réels d'une telle politique monétaire.
Et c'est bien en tant que collaborateur éventuel aux intérêts de votre maison que je vous prierais de me prêter attention.

J'ai été l'éditeur d'une revue fort contestée (ci-joint un exemplaire vous permettant de juger de sa qualité); j'ai les cheveux et la moustache légèrement contestataires; et je déteste par-dessus tout l'idée d'être accusé de malhonnêteté par les moins de vingt ans.

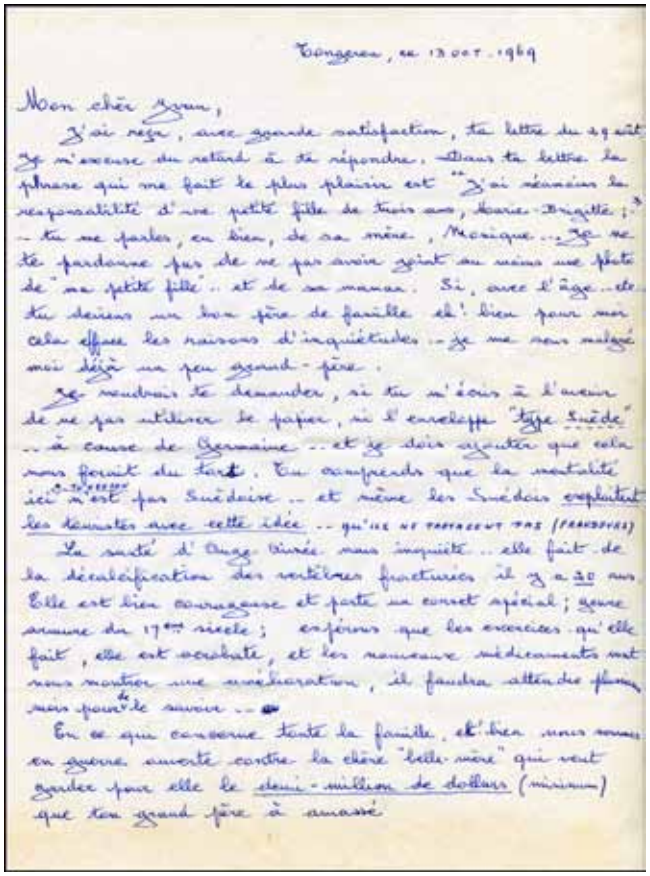
J'ai le dégoût de l'argent mal utilisé; j'ai la nausée des choses mal faites; je suis, à 27 ans, le plus jeune, (mais sans doute le plus pauvre), et le plus avant-gardiste des éditeurs du Québec.

Voilà six bonnes raisons pour vous méfier de moi.
Ou pour nous rencontrer.

À vous, monsieur.

13 octobre 1969

(Lettre reçue de mon père).



Tongeren, ce 13 oct. 1969

Mon cher Yvan,

J'ai reçu, avec grande satisfaction, ta lettre du 29 août. Je m'excuse du retard à te répondre. Dans ta lettre la phrase qui me fait le plus plaisir est "j'ai néanmoins la responsabilité d'une petite fille de trois ans, Marie-Brigitte;" - tu me parles, en bien, de sa mère, Monique... Je ne te pardonne pas de ne pas avoir joint au moins une photo de "ma petite fille"..et de sa maman. Si, avec l'âge.. etc.. tu deviens un bon père de famille eh! bien pour moi cela efface les raisons d'inquiétudes.. je me sens malgré moi déjà un peu grand-père.

Je voudrais te demander, si tu m'écris à l'avenir de ne pas utiliser le papier, ni l'enveloppe "type Suède".. à cause de Germaine.. et je dois ajouter que cela nous ferait du tort. Tu comprends que la mentalité ici à Tongeren n'est pas Suédoise.. et même les Suédois exploitent les touristes avec cette idée.. QU'ILS NE PARTAGENT PAS (FRAUDEURS).

La santé d'Ange-Aimée nous inquiète.. elle fait de la décalcification des vertèbres fracturées il y a 20 ans. Elle est bien courageuse et porte un corset spécial; genre armure du 17ème siècle; espérons que les exercices qu'elle fait, elle est acrobate, et les nouveaux médicaments vont nous montrer une amélioration, il faudra attendre plusieurs mois pour le savoir..

En ce qui concerne toute la famille, eh! bien nous sommes en guerre ouverte contre la chère «belle-mère» qui veut garder pour elle le demi-million de dollars (minimum) que ton grand-père a amasser.

Je n'ai pas voulu te mêler à tout cela, trop tôt. En abrégé, elle a volé les actions de la Cie.. etc.. etc.. et le 28 NOV.68, elle m'a foutu hors de la Cie, sans salaire.

J'en savais trop et j'avais trop de preuves.. donc tactique de son avocat (qui n'a pas de défense pour elle) c'est de nous épuiser financièrement et après.. me faire signer l'inventaire de la succession de $60,000 - TOTAL à diviser en 5 comme étant exact.
Ma signature fait loi... mais moi je veux faire appliquer la loi Belge ce qui modifiera sensiblement le montant du patrimoine (masse successorale).

Le gros de la succession est dans l'usine.
Pour cela le procès a commencé...
SI NOUS GAGNONS elle devra remettre les parts sociales & les parts de fondateurs volées à LA MASSE SUCCESSORALE et elle et son fils Henri (elle est sa tutrice) n'auront plus droit au partage de ces parts car elle a fait une fausse déclaration au moment de l'inventaire..
C'EST LA LOI.. donc seuls les 3 MORNARD (enfants du 1er lit) auront droit à ce partage... au revoir belle-maman (ESPÉRONS LE).

DONC MESURE DE GUERRE.., OLIER ÉTUDIE A L'UNIVERSITÉ DE REIMS MAIS TRAVAILLE, SYLVAIN TRAVAILLE A LIEGE DEPUIS UN MOIS, IL A OBTENU UN DIPLÔME «A2» ET LOGE A LIEGE ET ÉTUDIE COURS DU SOIR..
C'EST DUR MAIS NOUS TENONS LE COUP, ÉVIDEMMENT UN DE NOUS EST TOUJOURS A BOUTS DE NERFS...

SYLVAIN VIENT NOUS VOIR LES FINS DE SEMAINE.
GERMAINE, QUI EST PRESQU'AUSSI GRANDE QUE MOI, VOYAGE MATIN & SOIR POUR ALLER A LIEGE (AU LYCÉE.. ELLE EST EN 10ème A 14 ANS 1/2) A TOUJOURS 80 A 85%...

Je ne veux pas quitter la Belgique car il faut suivre les avocats de près..
ma formation européenne + Canado-Américaine + rééducation européenne a fait de moi un être «insupportable».

Pour la succession, au niveau client (car c'est lui le plus à plaindre.. il fait tout le boulot.. nous avons Ange-Aimée & moi créé un dossier qui pèse 6 Kgs donc plus de 13 lbs.) je suis le «MASTER BRAIN» cependant je réalise les grandes lacunes de mon instruction quand Ange-Aimée rugit.. oh pardon, je voulais dire surgit..!!!

Comme j'ai mal aux yeux j'ajouterai simplement ceci. Comme il s'agit d'un litige familial même s'il n'est pas amical, il est de beaucoup préférable de n'en dire mot à personne et si par hasard on te questionne (pour l'instant) tu ne sais rien...

Je ne trouve pas de travail, car la Belgique est un grand village et je ne peux prendre de véritable décision que lorsque l'affaire de l'usine sera jugée.
Sylvain & Olier ont signé pour un emprunt (caution) mais encore une fois s.v.p. en parler le moins possible et si tu ne sais pas que faire de tes économies.. j'ai un sweep-steak très intéressant entre les mains.

Personne au Canada, les Fourniers, ni nos amis, ni Catherine, ni Gaby.. personnes n'est au courant.. à quoi bon d'ailleurs.. je déteste les potins.

J'attends les photos (pas nécessairement Suédoises).

Bonne Chance,
Embrasse Madame Monique & Marie-Brigitte.

Affection.

René Mornard.

20 octobre 1969

(Réponse reçue de Alphonse Riverin).

Monsieur,

Pour faire suite
à votre intéressante lettre
du 12 octobre dernier,
il me fait plaisir de vous
faire savoir que je serai
très heureux de
vous recevoir à mon bureau.

À cet effet, j'apprécierais
grandement que vous
communiquiez avec ma
secrétaire afin de fixer la date
et l'heure qui conviennent
pour cette rencontre.

En attendant de vous
connaître, je vous prie
d'agréer l'expression de
mes sentiments les meilleurs.

4 novembre 1969

(Lettre envoyée à mon père en Belgique).

Outremont.

Mon cher père.

J'aimerais réellement
pouvoir t'aider dans cette
maudite affaire de famille.
Malheureusement
(pour le moment du moins)
mes propres problèmes me
causent beaucoup de soucis.
J'ai bien en vue certaines
choses.
Mais je ne peux rien pro-
mettre pour le moment.
Nous vivons, Monique et
moi, avec $50 par semaine:
pas besoin de te dire que
nous louons 2 chambres de
la maison, que nous roulons
nous-mêmes nos cigarettes et
que nous ne sortons jamais.
Si je n'avais encore des
dettes, la chose, du moins,
serait convenable
à notre sens.
Mais c'est bien là
ce qui m'inquiète le plus.
Pour le moment,
peut-être pourrais-tu louer
le chalet de St-Donat.
C'est la seule aide immé-
diate qui m'est possible:
passer une annonce dans les
journaux et le faire visiter.

J'espère beaucoup trouver
autre chose à t'offrir, mais,
honnêtement, tout dépend
d'une demande d'emploi que
j'ai faite à Québec.
Mais l'affaire serait alors
tellement belle qu'il vaut
mieux ne pas en parler alors
que la réalité est loin
d'être facile pour nous tous.

Je te tiendrai au courant,
sous peu j'espère.

11 novembre 1969

Incidents sur incidents.
Ce n'est pourtant là
qu'un indice de la réalité.
Et la réalité, c'est que
l'homme n'est pas encore
entré dans sa réalité.
Tous y perdront l'esprit
lorsqu'ils se verront
dans le grand miroir.
Car très peu de gens
se sont impliqués.
Très peu de gens ont échangé
la paix de leur demeure pour
la connaître
la véritable version des faits.
Au mieux, quelques-uns
s'amusent à suivre de près,
mais sans même accepter
l'idée d'une tache de boue
sur leur belle chemise.
Et leur vie se passe ainsi
à courir dans le seul but
d'éviter d'être atteint
par la réalité.
J'aimerais que les mots ne
me manquent pas pour bien
traduire ce que j'ai vu.
Mais les mots font partie
de la «chemise d'apparat».
Et Jésus se retirait seul sur la
montagne pour cacher à ses
disciples qu'il était depuis
longtemps devenu fou.
Peu de gens échangent ainsi
la paix de leur demeure pour
la grande déception
d'être face à face avec dieu.
Je suis enceinte.
Mais mon heure
n'est pas encore venue.

13 novembre 1969

(Lettre reçue de mon père).

TONGEREN

CHERS YVAN, MONIQUE & MARIE-BRIGITTE,

JE TE REMERCIE, YVAN, POUR TA DERNIERE LETTRE.
J'AI APPRÉCIE, A SA JUSTE VALEUR, TON DÉSIR DE NOUS AIDER...
C'EST UNE PRISE DE CONSCIENCE FAMILIALE.
NOUS VOILA DONC TOUS UNIS DANS LA LUTTE.
TON PREMIER DEVOIR EST CELUI DE «PERE» DE FAMILLE.
TU ME FAIS PART DE TES PROPRES SOUCIS, MAINTENANT QUE JE T'AIDERAIS AVEC JOIE, L'IRONIE DU SORT, MOMENTANÉMENT, M'OBLIGE A DONNER LA PRIORITÉ A CETTE SUCCESSION.
J'AI VENDU LE CHALET DE ST-DONAT, LES AVOCATS NE TRAVAILLENT PAS POUR RIEN.
NOUS AVONS CHOISI UNE LIGNE DE CONDUITE, NOUS DEVONS ALLER JUSQU'AU BOUT.
LA MACHINE ADMINISTRATIVE EST LENTE, NOUS DEVONS SUBIR LE «STRESS».
ANGE-AIMÉE, MALGRÉ SA MALADIE, EST VRAIMENT ADMIRABLE ET EST LE CENTRE NERVEUX MORAL POUR NOUS TOUS.
SYLVAIN T'A ÉCRIT, PARAIT-IL.
CERTAINS JOURS, IL PARLE DE L'AMÉRIQUE COMME D'UNE TERRE PROMISE OU TOUT LE MONDE EST RICHE.
IL TRAVAILLE ET HONNETEMENT N'EST PAS TROP MAL PLACÉ, POUR LE PETIT DIPLOME QU'IL A.
IL N'EST PAS PRÉPARÉ POUR LE CANADA..
JE L'ENCOURAGE A ÉTUDIER LE SOIR.
JE LUI AI LAISSÉ LIRE TA LETTRE.
J'AI CONFIANCE EN LUI, MAIS SON JUGEMENT EST LOIN D'ÊTRE FORMÉ.
JE TE DIS CELA AFIN QUE TU NE PRENNES POUR ACQUIT TOUT CE QU'IL POURRAIT T'ÉCRIRE.
J'AI VENDU NOTRE VOITURE, JE N'AI PAS FUME, NI BU DEPUIS JANVIER, NOUS DEVENONS DES «SÉRAPHIN»..
NOUS ALLONS L'AVOIR MÉRITÉE «CETTE SUCCESSION»!!

19 NOV 69

OLIER EST A REIMS.
VOICI SON ADRESSE.
CITE UNIVERSITAIRE
TEILHARD DE CHARDIN
RUE DES CRAYERES
REIMS 51
FRANCE

IL ÉTUDIE LE JOUR ET TRAVAILLE POUR PAYER SES FRAIS, IL DOIT FINIR CETTE ANNÉE ET POURRA COMMENCER SA VIE L'ANNÉE PROCHAINE.
J'AI DU INTERROMPE TA LETTRE ET M'OCCUPER DE PAPERASSE DE SUCCESSION.
J'ESPÈRE QUE CA VA BOUGER UN PEU, CAR CETTE SITUATION ANORMALE EST PÉNIBLE..
AU MOINS VOUS AVEZ LA JEUNESSE, CELA FAIT UNE GROSSE DIFFÉRENCE.
JE TE SOUHAITE BON SUCCES DANS TES DÉMARCHES A QUÉBEC..
DONNE NOUS DES NOUVELLES.

AU SUJET DU CHALET, J'AI VENDU POUR DU «CASH» A MR. FONTAINE (QUI ÉTAIT NOTRE VOISIN A ST-DONAT)
NOUS N'AVONS RIEN DIT DE CELA AUX ENFANTS; POURQUOI LES DÉMORALISER?
J'AURAIS VOULU GARDER LE CAMP MAIS CELA ÉTAIT IMPOSSIBLE.

DONNE-MOI DE TES NOUVELLES, UN PEU DE DÉTAILS NE FERA PAS DE TORT APRES CES ANNÉES DE SÉPARATION..

EMBRASSE LA PETITE POUR MOI.

BONJOUR A MONIQUE.

AFFECTUEUSEMENT.
RENÉ MORNARD.

TONGEREN, CE 13 NOV. 1969

CHERS YVAN, MONIQUE & MARIE-BRIGITTE,

JE TE REMERCIE, YVAN, POUR TA DERNIÈRE LETTRE, J'AI APPRÉCIÉ, A SA JUSTE VALEUR, TON DÉSIR DE NOUS AIDER ... C'EST UNE PRISE DE CONSCIENCE FAMILIALE. NOUS VOILA DONC TOUS UNIS DANS LA LUTTE. TON PREMIER DEVOIR EST CELUI DE "PERE" DE FAMILLE. TU ME FAIS PART DE TES PROPRES SOUCIS, MAINTENANT QUE JE T'AIDERAIS AVEC TOUT, L'IRONIE DU SORT, MOMENTANÉMENT, M'OBLIGE A DONNER LA PRIORITÉ A CETTE SUCCESSION. J'AI VENDU LE CHALET DE ST DONAT, LES AVOCATS NE TRAVAILLENT PAS POUR RIEN. NOUS AVONS CHOISI UNE LIGNE DE CONDUITE, NOUS DEVONS ALLER JUSQU'AU BOUT. LA MACHINE LÉGISLATIVE EST LENTE, NOUS DEVONS SUBIR LE "STRESS". ANGE-AIMÉE, MALGRÉ SA MALADIE, EST VRAIMENT ADMIRABLE ET EST LE CENTRE NERVEUX MORAL POUR NOUS TOUS. SYLVAIN T'A ÉCRIT, MAXIMIL. CERTAINS JOURS, IL PARLE DE L'AMÉRIQUE COMME D'UNE TERRE PROMISE OÙ TOUT LE MONDE EST RICHE, IL TRAVAILLE ET HONNÊTEMENT, N'EST PAS TROP MAL PLACÉ, POUR LE PETIT DIPLÔME QU'IL A. IL N'EST PAS PRÉPARÉ POUR LE CANADA. JE L'ENCOURAGE A ÉTUDIER LE SOIR. JE LUI AI LAISSÉ LIRE TA LETTRE. J'AI CONFIANCE EN LUI, MAIS SON JUGEMENT EST LOIN D'ÊTRE FORMÉ. JE TE DIS CELA AFIN QUE TU NE PRENNES POUR ACQUIT TOUT CE QU'IL POURRAIT T'ÉCRIRE.

J'AI VENDU NOTRE VOITURE, JE N'AI PAS FUMÉ, NI DU DEPUIS JANVIER, NOUS DEVENONS DES "SERAPHIN" -- NOUS ALLONS L'AVOIR MÉRITÉE "CETTE SUCCESSION" !!

OLIER EST A REIMS - VOICI SON ADRESSE. 19 NOV 69
CITÉ UNIVERSITAIRE TAILHARD DE CHARDIN
RUE DES CRAYÈRES - REIMS 51 FRANCE

IL ÉTUDIE LE JOUR ET TRAVAILLE POUR PAYER SES FRAIS, IL DOIT FINIR CETTE ANNÉE ET TOUJOURS COMMENCER SA VIE L'ANNÉE PROCHAINE.

J'AI DE L'ENTERREMENT TA LETTRE ET M'OCCUPERAI DE PRÉPARER LA SUCCESSION.

J'ESPÈRE QUE ÇA VA BOUGER UN PEU, CAR CETTE SITUATION ANORMALE EST PÉNIBLE... AU MOINS VOUS AVEZ LA JEUNESSE, CELA FAIT UNE GROSSE DIFFÉRENCE.

JE TE SOUHAITE BON SUCCÈS DANS TES DÉMARCHES A QUÉBEC ... DONNE NOUS DES NOUVELLES.

AU SUJET DU CHALET, J'AI VENDU POUR DE BON A MR FONTAINE (QUI ÉTAIT NOTRE VOISIN A ST DONAT) NOUS N'AVONS RIEN DIT DE CELA AUX ENFANTS, POURQUOI LES DÉMORALISER ? J'AURAIS VOULU PASSER LE NOËL MAIS CELA ÉTAIT IMPOSSIBLE.

DONNE-MOI DE TES NOUVELLES, UN TEL DE DÉTAILS NE PEUT PAS DE TOUT APAISER CES ANNÉES DE SÉPARATION ..

EMBRASSE LA PETITE POUR MOI.

BONJOUR A MONIQUE

AFFECTUEUSEMENT

Yvan Mornard

22 novembre 1969

SEXUS 4 est prêt.
ÉROTISME 1 est prêt.
Mais les imprimeurs
ont la frousse.
Et moi j'en ai assez.
Assez de ces braves gens.
Assez des juges,
des policiers
et des créanciers.

Assez aussi de toujours
devoir porter le masque
du sorcier pour maintenir les
partisans dans l'hypnotisme
de l'image du sorcier!
Déserteurs: telle a toujours
été l'image des partisans.

Bienheureux l'homme
qui réussit à évincer
de sa demeure,
et la foi, et les disciples.

2 décembre 1969

(Souhaits de Noël et du Jour de l'An reçus de ma famille en Belgique).

Cher Yvan,
Le temps passe
et pourtant tout reste uni
au fond des êtres.
Les souvenirs les plus
beaux ne s'estompent pas et
conservent, intègres,
toute la splendeur de ce que
fut hier encore l'admiration
pour l'aîné.
En ces jours de fêtes puissent
t'être accordés
tes plus chers désirs
et des fêtes agréables.
Sylvain.

Cher Yvan,
Tu me ferais un grand plaisir
en me faisant cadeau
d'une photo de ta famille,
que je pourrais garder
dans mon porte-feuille...
Nous avons souvent pensé
et parlé de toi.
En 1970 je te promets
au moins une lettre
et peut-être... une photo;
car j'ai beaucoup changé.
(Attends-toi au pire!!!)
Je t'embrasse.
Germaine.
N.B. Olier est à Reims.
Il sera ici au jour de l'An.

Mes chers enfants,
Comme vous le voyez
je laisse la place du bas de la
page pour Ange-Aimée.. elle
aura toujours le dernier mot!
J'écrirai bientôt, mais
j'attends de vos nouvelles.
1970 sera une bonne année
pour nous tous, la confiance
en l'avenir est essentielle
à la réussite.
Bonne année & beaucoup
d'affection à tous.
BON PAPA.

Bonjour à vous trois,
Allons-y pour le dernier mot.
C'est un grand adoucisse-
ment aux rigueurs
de l'absence que
de connaître le coin de terre
où vivent ceux qui nous sont
chers.
Je vous souhaite un Noël
joyeux et une Année à votre
goût.
Ange-Aimée.

3 décembre 1969

(Souhaits reçus de mon frère Olier, en France).

Cher Yvan,
Papa et Ange-Aimée m'ont
écrit qu'ils t'avaient mis au
courant de notre situation.
Nous serons plus libres pour
correspondre sur des sujets
essentiels et j'aimerais
recevoir de tes nouvelles.
Pour ma part je poursuis
présentement des études
de «gestion des entreprises»
à l'université de Reims.
J'ai préféré continué mes
études en FRANCE parce
que j'en avais complètement
marre des mesquineries
et des hypocrisies que nous
ont fait connaître les belges.
Bien entendu je dois
travailler tout comme
Sylvain
pour payer mes études.
Mais je ne suis pas
malheureux, loin de là.
J'adore la FRANCE et
les français sont les gens les
plus charmants du monde.

Quant aux françaises
je ne refuserais pas
d'en épouser une.
J'ai beaucoup d'amis,
je suis heureux.
Meilleurs Voeux.
Olier.

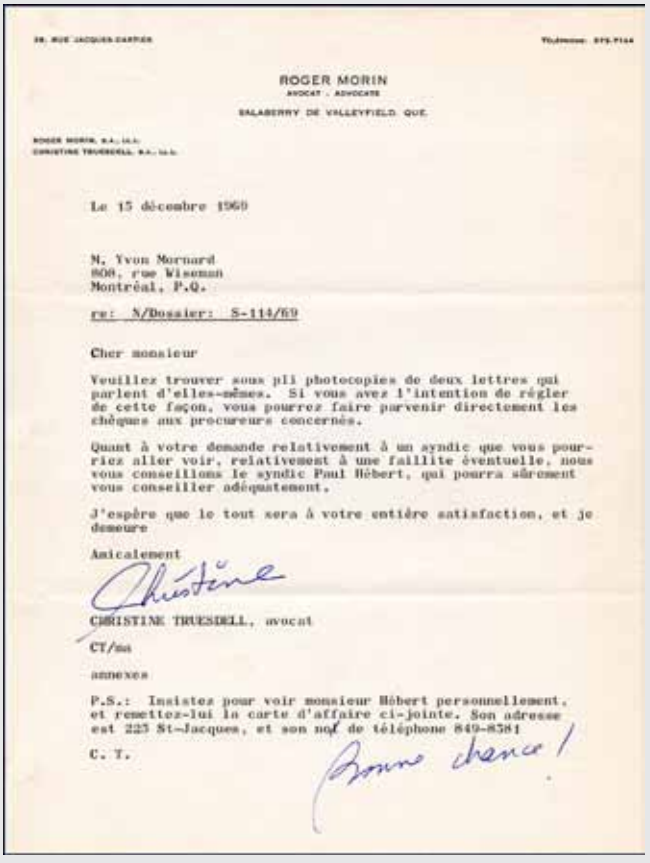
15 décembre 1969

(Lettre reçue de Christine Truesdell, avocat).

Cher monsieur.

Veuillez trouver sous pli photocopies de deux lettres qui parlent d'elles-mêmes. Si vous avez l'intention de régler de cette façon, vous pourrez faire parvenir directement les chèques aux procureurs concernés. Quant à votre demande relativement à un syndic que vous pourriez aller voir, relativement à une faillite éventuelle, nous vous conseillons le syndic Paul Hébert, qui pourra sûrement vous conseiller adéquatement.

J'espère que le tout sera à votre entière satisfaction.
P.S. Insistez pour voir monsieur Hébert personnellement.
Bonne chance!



ROGER MORIN
AVOCAT - ADVOCATE
SALABERRY DE VALLEYFIELD, QUE.

Le 15 décembre 1969

M. Yvon Mornard
808, rue Wiseman
Montréal, P.Q.

re: N/Dossier: S-114/69

Cher monsieur

Veuillez trouver sous pli photocopies de deux lettres qui parlent d'elles-mêmes. Si vous avez l'intention de régler de cette façon, vous pourrez faire parvenir directement les chèques aux procureurs concernés.

Quant à votre demande relativement à un syndic que vous pourriez aller voir, relativement à une faillite éventuelle, nous vous conseillons le syndic Paul Hébert, qui pourra sûrement vous conseiller adéquatement.

J'espère que le tout sera à votre entière satisfaction, et je demeure

Amicalement

Christine

CHRISTINE TRUESDELL, avocat

CT/ma

annexes

P.S.: Insistez pour voir monsieur Hébert personnellement, et remettez-lui la carte d'affaire ci-jointe. Son adresse est 225 St-Jacques, et son no de téléphone 849-8581

C. T.

Bonne chance!

19 décembre 1969

Il n'est pas facile
d'avoir encore faim lorsque
vous n'avez plus faim.
Il n'est pas facile de penser
croire encore à la justice
même si la neige
devant votre maison
n'est plus souillée
par l'empreinte des policiers.
Il n'est pas facile d'être
honnête avec soi-même.

J'ai vu les prêtres,
et j'ai vu qu'ils avaient tort.
J'ai vu les poètes,
et j'ai vu qu'ils avaient tort.
J'ai vu les intellectuels,
et j'ai vu qu'ils avaient tort.
J'ai vu les criminels,
et j'ai vu qu'eux aussi,
ils avaient tort.
Je me suis alors retourné
pour regarder derrière moi,
et j'ai connu
l'étrange châtiment
de la femme de Loth.

31 décembre 1969

Car elle est partie,
un jour,
sans laisser d'adresse, tout
bonnement partie, la réalité,
laissant la place à l'indéfinie
profondeur des fonds qui
s'ouvrent sur d'autres fonds,
des rideaux qui s'ouvrent
sur d'autres rideaux,
des visages
qui se transfigurent
en d'autres visages
dès que vous les regarder
et possiblement
aussi longtemps
que vous les regarder,
sans le moindrement
laisser d'arrêt
sur le moindre point fixe,
sans le moindrement
s'arrêter de bouger,
de se transformer.

1970

28 ans

1 janvier 1970

L'heure de la grande révolte
viendra progressivement.
Nous n'avons pas encore
compris que nous devons,
pour évoluer,
cesser de gaspiller notre bien
en salaires exorbitants versés
aux "professionnels" qui
n'utilisent notre économie
forcée (taxes)
qu'à des fins de gaspillage.

L'économie de l'humanité
n'a servi jusqu'ici
qu'à ériger en système
honorifique
la compétence relative
d'une minorité
de compilateurs humains.
La compilation électronique
et l'éducation à pouvoir nous
en servir, nous permettront
bientôt de rejeter les avocats,
les médecins,
les pharmaciens,
et d'investir notre avoir
dans la recherche
de solutions à des questions
d'urgence.

Rien, pour le vivant,
ne peut être plus apeurant
que sa propre vie.

Nous nous racontons
des histoires fantastiques
à la manière des enfants
qui chantent dans le noir
pour se distraire de la peur.

Nous voulons bien croire
au grand mythe
de l'enracinement.
Mais rien pourtant
ne nous y autorise.
Nous marchons sur les eaux:
telle est bien notre folie.
Mais, bon gré, mal gré,
nous entrons chaque jour
davantage dans l'âge de
la peur et des analgésiques.
Et c'est aussi l'ère
des grandes inventions.

*

Je suis convaincu que
la plus grande chose
à donner à ses enfants,
c'est l'exemple
d'une force de caractère.
L'argent, l'éducation,
les relations sociales valent
en soi peu de chose: c'est
un peu, ni plus ni moins,
comme des "vieux bijoux
de famille" dont la valeur
est toujours plus affective
que réelle.

*

Les grands parents Cloutier
sont venus avec du chocolat:
c'est à eux-mêmes qu'ils
offraient du chocolat, pour
se récompenser faussement
d'une faiblesse qu'ils veulent
se cacher,
celle d'avoir les mains vides
devant leur petite fille
Marie-Brigitte.

A vingt ans,
on parle contre son père;
à quarante,
contre ses enfants.
Je crois avoir trouvé là
une vérité
bien lourde à porter.

*

L'échec de l'éducation
sexuelle s'explique:
les éducateurs s'obstinent
à réduire le corps humain
à ses composantes
anatomiques,
le plaisir à son explication
médicale et psychologique,
de la même façon
qu'en littérature
l'on se refuse encore à créer
des écrivains plutôt que
des littérateurs.
Une classe sans laboratoire,
c'est comme si
l'on prétendait faire de bons
cuisiniers en interdisant
aux futurs cuisiniers l'accès
immédiat de la cuisine,
et aux futurs mécaniciens
le droit de jouer
avec ses mains
dans un moteur.

6 janvier 1970

Ils ont pris possession
de nous comme si
nous étions du bétail.
Et nous devenons, chaque
jour, davantage du bétail.
Savez-vous réellement
ce que c'est que de réussir
à meugler pour la première
fois, seul dans une chambre.
Savez-vous aussi
ce que c'est que de haïr, pour
la première fois, quelqu'un.

5 mars 1970

(*Lettre envoyée*
à mon père en Belgique).

Outremont.

Mon cher père.

Décidément, le nom des
Mornard ne semble pas être
une garantie de succès
en ces temps-ci.
Ici, Noël a été agréable,
mais dur.
Et je dois payer, si l'on peut
dire, le prix de mes idées.
Les "honnêtes gens"
ne sont, au fond,
qu'une bande d'hypocrites.
Le simple fait de vivre
en concubinage
leur suffit à vous rejeter.
J'en perds et le goût
de parler et le goût d'écrire.

Il y aura bientôt un an
que nous vivons ensemble
Monique Cloutier et moi.
Nous sommes tous deux
satisfaits.
Et Marie-Brigitte semble
fort heureuse avec nous.
Avouons que les enfants
ne sont pas très difficiles
à cet âge.
Un rien l'amuse.
(Heureusement
pour nos finances...)

Nous espérons que l'avenir
sera plus agréable
et pour vous et pour nous.
J'espère aussi que le goût
d'écrire me reviendra,
un de ces jours.
T'écrirai alors quelque chose
de moins court, j'espère.

SEXUALITE
NON

L'histoire des publications à caractère révolutionnaire sur la sexualité au Québec est assez courte. Les frasques et les déviations à la règle ont toujours été soigneusement entourés du secret des grandes familles bourgeoises alors que la pornographie est réservée aux milieux populaires, s'il faut en croire les distributeurs de journaux et revues. Les gens de bien lisent parfois "Playboy" ou "Lui" mais savent bien que c'est très partiale au fond.

Fort d'une expérience réussie en milieu étudiant, où la publication d'un NOUVEAU CAHIER portant sur la sexualité avait connu beaucoup de succès, Yvan Mornard et quelques amis entreprirent de récidiver sur une plus grande échelle en automne-67 en publiant la revue Sexus. Sexus allait délibérément ouvrir les frontières et les tabous sexuels des classes moyennes de même que l'élitisme sexuel de quelques groupes privilégiés dans la société. C'était une entreprise de démocratisation de la sexualité.

L'équipe de Sexus offrait à sa clientèle de la pornographie intelligente sur papier glacé. Ici présentée naturellement sous cherche qui n'est pas nouveau comme telle en société. C'est le genre d'auteurs qui finit par être connus et aussi, l'histoire de Sexus est surtout celle de la répression parfois grossière, parfois subtile qui frappa constamment la revue et son éditeur.

Tout d'abord, l'équipe de rédaction de la revue se rendit compte qu'elle aurait à distribuer elle-même son produit. Les compagnies spécialisées dans ce genre de service voulaient profiter de l'occasion pour sonder le nouveau consommé soit en le distribuant très mal, en le cachant dans les kiosques derrière d'autres journaux, ou soit en demandant des prix de distribution très élevés. Les moyens ne manquent pas aux gens spécialisés dans le commerce de la distribution de journaux.

D'ailleurs, les imprimeurs avaient offert le même genre de réticences devant Sexus. On ne sait pourquoi mais les grandes maisons n'ont jamais voulu être associées avec une entreprise à caractère révolutionnaire sur le plan sexuel. On imprime n'importe quoi mais ça, c'est trop. De toute que les rapports de Sexus avec ses imprimeurs ont toujours été très instables.

N'empêche qu'on publia et vendit 3 numéros, chacun à plus de 5,000 exemplaires au Québec, de septembre 67 à janvier 1968. Entretemps, le prix de la revue doublait presque.

"PUBLIER SEXUS C'EST AVOIR UNE MALADIE HONTEUSE"

(Yvan Mornard)

C'était désormais à l'intendant de la moralité d'intervenir et de saisir jusqu'au nom de la revue elle-même en décembre 1967. Ce qui n'empêcha pas l'équipe de publier un troisième numéro deux mois plus tard. Ce troisième numéro fut également saisi et son éditeur accusé d'avoir produit des obscénités. Les accusations contre le premier numéro furent retirées après deux années d'embarras judiciaire alors qu'on allait garder les accusations d'obscénités contre les deux autres qui avaient suivi. Harassé, Mornard préféra payer pour avoir la paix.

Ce que cherche à prouver le tribunal dans un cas pareil n'est que l'éditeur a dépassé les "limites de l'érotisme" pour sombrer dans la pornographie. La justice juge avec les tabous sexuels des classes moyennes et des bourgeois puisque érotisme et pornographie sont des catégories qui n'existent que dans la tête des individus et servent à leur donner bonne ou mauvaise conscience. De temps en temps, la moralité saisit un baron de pornographie et le condamne à quelques dollars d'amendes absolument incomparables, toute proportion gardée, avec les déboursés qu'a eu à faire l'éditeur de Sexus dont l'entreprise n'était pas à but lucratif.

Mais l'équipe de rédaction de Sexus découvrit un niveau de répression plus subtil et plus frivole que les embarras avec la police et les tribunaux, comme toutes personnes liées avec de l'argent. Il s'agit de l'interminable suite de rapports avec des individus ou des groupes plus discrètement répressifs parce qu'ils chargeaient inconsciemment une série de préjugés sexuels. "Depuis août-67 on ne me fait venir que des conversations à caractère sexuel, déclare Yvan Mornard."

Pour lui, l'attitude des gens a connu trois phases précises. La première phase est celle d'avant les saisies policières. L'éditeur de Sexus avait frayé dans les milieux littéraires de Montréal où il était connu pour ses idées différentes mais pas au point de s'embarquer dans l'aventure de Sexus. "Les gens ne sont mûs à me considérer comme un maître, un obsédé, un vulgaire pornographe; plusieurs étaient gênés de me côtoyer et les plus ouverts affichaient de la pitié de me voir me perdre dans une telle aventure".

"L'intervention de la police a créé une situation inverse. Les intellectuels qui m'étaient pas impliqués dans mon entreprise se sont mis à m'appuyer parce que je devenais un peu une victime et un héros en même temps. Cet appui sympathique a été contrebalancé par la mauvaise foi des fonctionnaires avec les imprimeurs rendus craintifs par l'intervention policière."

Après les saisies, Yvan Mornard a renoncé de publier Sexus. Il se rendit compte que son geste avait laissé des stigmates. "Comme si j'avais une maladie honteuse. Impossibilité de se trouver un emploi, moins de rocher ces amitiés à l'université; et ce n'est pas facile. Les fonctionnaires refusent de prêter de l'argent aux créateurs, les compagnies de finance se dépêchent de dépouiller la victime. Surtout, tout le monde continue de lui rire les mêmes conversations, au point où même il le dit lui-même: "Je n'ai plus aucune chance de vivre en société".

C'est ce qu'a fait l'éditeur de Sexus depuis plusieurs mois. Yvan Mornard a récemment fait une réapparition sur la place publique pendant quelques jours à été par le biais d'une petite revue éphémère intitulée: Allez chier! Ça a été publié.

Comment fonctionne la censure et l'escouade de la moralité!

"Un policier porte à mon attention une publication. Quel est alors le critère que j'utilise? Je me dis: "Est-ce que je laisserais cette publication traîner dans ma maison, à la vue de mes enfants, (le capitaine Bouvette a deux filles et un garçon de 8 à 12 ans)? Si j'agit d'une publication que je ne voudrais pas voir entre les mains de mes enfants, sous aucun prétexte"

La Presse, 17 déc. 68

Les journaux et revues "jaunes", l'art de parler de la sexualité en la niant et en la réprimant. Ici toutes les affiches coexistent.

29 avril 1970

Il faut
que je travaille plus fort:
parce que j'ai honte,
horriblement honte de
mon pays et de ses élections.

*

Je sais maintenant que
l'obligation où nous sommes
de recevoir et de donner
de l'argent
ressemble étrangement
à l'obligation de croire
en dieu.

*

Pourquoi voulez-vous
être vous-mêmes.
Avez-vous à ce point peur
des autres que vous voulez
encore être vous-mêmes.

1 mai 1970

J'ai longtemps confondu
sexe et échec social.
J'étais ascète,
j'avais peur de perdre le
droit d'être dans la maison.
Et ceci n'est pas encore
réellement changé.
D'où sans doute ma réelle
difficulté avec SEXUS.
Tout comme de tirer
en se plaçant à découvert.
Peur de perdre l'affection.
Ascète.
Peur de perdre le droit
d'être dans la maison.
Peur du sexe.
Ce fut le très long hiver
1969-1970.

*

Lorsque deux chats
s'accouplent,
la chatte bouge.

La femme qui ne bouge pas
dans l'accouplement
répond peut-être
à une première méthode
anticonceptionnelle,
avant-gardiste à l'époque.

13 mai 1970

Nationaliser le sol urbain:
d'où vient l'idée, chez nous,
qu'il faille recevoir
une rétribution, en terme
d'une évaluation croissante,
pour le simple fait
de posséder.

Étrange maladie.

Durant un mois,
Monique Cloutier et moi:
ne vivre que d'écureuils,
de baies sauvages,
de pissenlits
et de champignons.

15 mai 1970

L'activité des terriens
se partage en trois spécialités
caractéristiques:
la recherche, les loisirs,
l'alimentation.

16 mai 1970

Les éditeurs québécois ont
une bien étroite façon d'être
libéral vis-à-vis le sexe.
Le mauvais état financier
d'un magazine québécois se
trahit presque toujours ainsi:
si le magazine, qui d'ordinaire ne traite pas spécialement
de sexe, se met soudain à lui
donner
sa première page, retirez
vite vos actions: il est à deux
doigts de fermer ses portes.

*

Comment peut-on accepter
la marge économique entre
le salaire minimum
et le salaire négocié
dans le cadre des syndicats.
Ou bien le salaire négocié
est préférentiel, ce qui est
injuste pour le reste des
travailleurs; ou bien
le salaire minimum est
insuffisant, ce qui est encore
plus injuste.

17 mai 1970

(Lettre reçue de mon père).

Tongeren.
Chers enfants,
Je te remercie, Yvan, pour
ta dernière lettre et m'excuse
d'avoir tant tardé à répondre.
J'étais à cette époque très
occupé par la succession,
la maladie d'Ange-Aimée,
les problèmes d'algèbre
de Germaine (!!) etc.

Ta lettre me surprend surtout
par son ton déprimant.
Vous avez la jeunesse
et la santé, que diable.
Nous partageons vos soucis,
dans la mesure
où nous les connaissons.

Nous attendons,
cette semaine, un jugement
pour une partie des procès
en cours
(séquestre sur l'usine
et les actions de la Cie).
Il n'y aura pas encore
de partage.
Nous devons avoir
le courage et la ténacité
pour continuer la lutte.
Le problème est de financer
tout cela, le pire reste à faire.
J'écris à Olier aujourd'hui
pour lui demander de revenir
de Reins et toute la famille
devra travailler pour tenir
le coup et nous devrons tous
vivre ensemble.

Germaine est venue me dire
qu'elle essaie de travailler
pendant les grandes
vacances.
Nous risquons le tout
pour le tout.
Vaincre sans péril,
c'est triompher sans gloire.
Toute la famille te souhaite
une bonne fête..
"Happy Birthday to you.."
Bon courage mon vieux.
Mon avis est que nous regardons peut-être trop souvent,
parfois avec envie, ceux qui
"semblent"
être plus heureux que nous.
Il est bon de regarder
l'autre côté de la médaille.
Nos responsabilités,
les miennes surtout sont
lourdes, mais un "Mornard"
triomphe grâce à sa ténacité
bien plus qu'aux autres
qualités qu'il a.
Affection à tous
de toute la famille.
René Mornard
P.S.
1) GERTRUDE NOUS A
ANNONCE SA VISITE
POUR LE MOIS
PROCHAIN.
2) La décision du Tribunal
de Liège est remise.
Les experts
n'ont pas fini leur travail
et le débat reprend le 12 juin.
Nos nerfs sont parfois
à bout, c'est la vie.

28 mai 1970

La pornographie,
comme les cathédrales,
est l'une des plus grandes
expressions religieuses
de notre temps.

Mais avec la décadence
de la religion qui la
favorisait, la pornographie,
de rituel socialisant qu'elle
était, devint progressivement
le symbole d'un acte
criminel contre la société.

Comme il y a
des collectionneurs
de timbres,
il y aura bientôt
des collectionneurs
de pornographies.

(Lettre envoyée
à mon père en Belgique).

Mon cher père.
Comme je te plains d'être
pris dans le monde dégoûtant
qu'on nomme la "justice".
Je les ai trop bien connus
ces prétendus beaux parleurs
pour t'en dire autre chose
que: méfiez-vous d'eux
comme du cancer.
Car il y a très peu de place,
aux palais de la justice,
pour les honnêtes gens.
J'aimerais, oui j'aimerais
te parler autrement.
Je m'excuse
de ce ton déprimant.
Peut-être est-ce le fait
que l'Amérique
se porte plutôt mal, merci.
Tu dois suivre,
mieux que moi, l'état
de la bourse de New York.
Mais tu ignores sans doute
que le gouvernement
du Québec est incapable
de payer les retours
d'impôt: il émet de beaux
petits papiers déductibles
sur l'impôt de l'an
prochain...

Quant à nous, les bons
résultats commencent
à se faire sentir.
Il y a un an que l'on coupe,
coupe et recoupe
dans le budget.

Ce qu'il y a de pénible,
ce n'est pas tant de vivre
avec très peu d'argent: c'est
bien plutôt le fait de devoir,
après avoir été prodigue,
apprendre à économiser
jusque sur le papier
de toilette.
À ce niveau, une crise
économique éventuelle
nous laisse indifférents.
Nous avons acquis
le rodage à la pauvreté.
Et, paradoxalement,
notre dollar,
malgré l'inflation, ne cesse
de valoir davantage.
J'évalue présentement
sa valeur réelle à $3.00.
C'est-à-dire que notre fort
modeste $50 hebdomadaire
nous permet de vivre
comme si nous recevions
$150 ou à peu près.
Pour en arriver là, nous
ne pouvons faire autrement
que de tomber un peu
beaucoup dans l'avarice.
À tel point que je cesserais
immédiatement d'acheter
La Presse ($49.40 par année)
si je n'étais obligé,
par mes écrits, d'accumuler
certaines coupures
concernant l'actualité.

Ce qui coûte cher,
c'est le maudit loyer qui sert,
en définitive, à financer
les trois automobiles
de la propriétaire qui, elle,
ne cesse de se plaindre
de l'inflation...
J'admire, à ce titre, le peuple
chinois: on semble y tolérer,
moins qu'ici, ce genre
de "mauvaises manières".
Et il y a, chez eux, du travail
pour tous: ce qui, ici, n'est
strictement pas le cas.

Nous remontons la côte
lentement.
Mais plus que l'argent,
ce que nous y gagnons, c'est
une certaine force intérieure.

Nous vous embrassons tous.

29 mai 1970

Le capitalisme est basé
sur l'une des plus grandes
hérésies de l'histoire: le refus
de la sexualité collective.
Alors que la religion
était l'expression collective
du sexe,
était en quelque sorte
le rituel de socialisation
des individus,
le catholicisme, en coupant
le sexe, laissa naître
l'isolationnisme
de l'individu.
La théologie chrétienne
travailla à séparer
les individus, à les isoler
pour mieux les "contrôler",
les "capitaliser".

Catholicisme
contre paganisme
= homosexualité contre hété-
rosexualité
ou peut-être polysexualité.
Le catholicisme
n'est peut-être
qu'un durcissement
d'une tendance
homosexuelle brimée.

Jésus serait l'expression
historique de notre complexe
d'Oedipe:
refus de son père charnel
(Joseph) pour un père
idéalisé.
Amour excessif à sa mère.

Le catholicisme ou
l'extériorisation violente du
"bad trip" des homosexuels.

Avec le catholicisme
prendra fin
le plus grand drame qu'est
connu l'homosexualité.

L'histoire humaine entre
dans sa troisième phase:
l'universexualité.
À moins que ce ne soit l'ère
du lesbianisme en réaction
contre l'ère
de l'homosexualité
(judaïsme).
À l'origine, le sexe
n'avait pas de frontière:
hétérosexualité,
homosexualité, bestialité.

La "fête" est essentiellement
une orgie.

Le retour des pornographes
= le retour des prêtres
dans la cité.
Le sexe est l'expression
la plus profonde
de la religion.
Le puritanisme
est la seule perversion.
L'ère de la perversion
doit prendre fin.

L'histoire humaine se résume
à l'histoire des diverses
tendances sexuelles
se dressant
les unes contre les autres.

L'histoire
de la "pornographie" est
l'histoire réelle
du subconscient
de l'humanité.
Le mécanisme régulateur
a pu être réprimé, mais n'a
pas été dissous pour autant.

Les pornographes sont
des prêtres de l'antiquité
qui s'ignorent.
Et, à ce titre,
toute accusation légale
pesant contre eux, revient
à dire que leur religion
est illégale, ce qui, chez nous
du moins, est contraire
aux droits de l'homme.

On a beaucoup pleuré,
chez nous, sur les pauvres
chrétiens jetés aux lions.
Il en va de même
actuellement
avec les pornographes.

Les pornographes sont des
prêtres qui "jouent perdant":
d'où leur honte.
Le christianisme a réussi à
donner mauvaise conscience
à quiconque pratique, de loin
ou de près, le culte à Priape.

31 mai 1970

J'ai aujourd'hui 27 ans.
Et ce n'est pas à 27 ans
qu'on gagne.
Car c'est à force de tomber
sur le ring, de se relever,
qu'on finit par être.
L'essentiel
n'est pas la victoire, mais
le relèvement.

Qui parle d'avoir raison.
Les grandes idées sont aussi
les grandes erreurs.

Un magazine,
c'est un scandale immédiat.
Autrement,
choisissez-vous un bon livre:
vous en obtiendrez toujours
davantage.

Je vis enfermé depuis un an,
pour me cacher
de mes créanciers.

Il y a trois ans,
lorsque j'ai fondé SEXUS,
y a un tas de monde
supposément savant
qui "étudiait" la grande
question de l'avortement.
Ils refusaient
de se prononcer en faveur
de sa légalisation parce que,
parce que, parce que.
Aujourd'hui,
c'est chose faite.
Très mal faite laissez-moi
vous le dire!

Mais tout de même
c'est une chose
faite-mal-faite.
Mais aujourd'hui,
les voilà qui sont poignés
dans l'éducation sexuelle...
Ça c'est grave!
Ah ça c'est grave!
Les v'là-t-'y poignés
avec l'éducation sexuelle
des jeunes dans les écoles...

C'est pas possible!
Le pire c'est que ça marche
leur maudite affaire.
Subventions d'un bord,
subventions de l'autre,
bourses d'études,
la grosse écoeuranterie
qu'on connaissait déjà.
Et tout ça pour former
des spécialistes
en SEXOLOGIE, ma chère!
On avait déjà pas assez
de poètes, il fallait qu'on ait
nos sexologues.
Hé ben, ça y est, on les a!
Des vrais créditistes!
Tout ce qu'ils sont en train
de nous faire,
c'est un beau petit paquet
de snobs poignés.
Poignés jusqu'aux oreilles.

Des beaux petits enfants
à qui l'on dit que les enfants
ne naissent plus
dans les choux
mais dans la zone anatomique numéro 32 de la page 112 du manuel scolaire.
Et que le tout a été précédé
de l'acte amoureux
tel que décrit par le docteur X en page Z.

Notre histoire ressemble
étrangement
à celle de notre cycle sexuel:
un tableau statistique dont
le haut de la courbe
correspondrait à la religion
de Priape et le bas
à celle de la chrétienté.
Perspective actuelle:
tendance à la hausse.

Le christianisme est aussi
basé sur la médisance
du Priapisme dont il extrait
la notion de mal.

3 juin 1970

(Lettre envoyée à Serge Ménard, qui a été l'avocat de SEXUS).

Cher Serge.

J'espère que tes choses
vont bien.
Les nôtres
sont encore très difficiles.

Si tu passes
près de chez nous,
ne te gêne pas:
il y aura toujours une place
à table pour toi.

7 juin 1970

POUR UN NOUVEAU FÉMINISME.

Réclamer l'instauration
d'un plan de financement
par l'État
pour la garde des enfants.
Soit: rayer le système actuel
qui lie la personne responsable de l'enfant à un des modes de financement dont l'une des clauses inadmissible est l'obligation sexuelle et affective envers
la personne responsable
de pourvoir financièrement.
La bêtise d'un tel système
peut être plus facilement
comprise par tous
si l'on prend un exemple:
l'hypothèse d'un système où l'employé devrait satisfaire sexuellement l'employeur pour être rétribué pour la part non sexuelle de son travail.

L'obligation pour tous
de participer également
au financement de
la reproduction de l'espèce.

Le système familial actuel
relève encore d'un système économique ancien: l'artisanat.

La “lutte pour la vie”
devient d’année en année
plus ridicule, à mesure que
nous entrons dans l’ère
de la super-productivité:
une sous représentation
de plus en plus marquée
au partage du bénéfice
de la part des personnes
pourvoyant financièrement
à la reproduction de l’espèce
au profit d’une
sur représentation
de la classe non productrice
de l’espèce devient évidente.

10 juin 1970

Ma mère voulait faire de moi
une religieuse.
Comme j’aurais été laide,
à cet âge de dix ans,
avec mes cheveux
extrêmement roux.
Mais je n’étais pas une fille,
et faute de pouvoir être
la lesbienne qu’elle refusait
d’être, j’admirais les grands
garçons.
C’est à ce prix que j’ai eu
le droit et le privilège de
faire mon cours de curé.
Je n’ai jamais “choisi”.
Toute l’éducation
qu’elle m’a donnée
était profondément piégée.
Elle est morte
dix ans trop tard,
profondément insatisfaite.
Mariée à un européen
féminisé, toujours secondée
dans les tâches du ménage
par sa cousine ex-religieuse
et aide-ménagère
cachant son identité de mâle,
Gertrude Savard,
ma mère admirait
la longue robe des curés.
Tout mon problème était
de n’y comprendre rien.
Il m’a toujours fallu désobéir
pour avoir le droit d’être
un mâle.

13 juin 1970

Mais il y avait autre chose.
Il y avait
“l’enfant de choeur” rouquin
vêtu de la soutane noire.
Et tous mes insuccès
viennent peut-être de
ce qu’alors j’étais heureux.
Peut-être le sexe
a-t-il dérangé quelque chose.
Peut-être la masturbation
devait-elle à cette étape
être contrôlée.
Masturbation qui n’était
peut-être qu’un symptôme.
Et peut-être ai-je réellement
choisi alors d’être curé.
L’erreur était peut-être
de ne pas comprendre que
le sexe n’était pas contraire
au bonheur que j’éprouvais
à être pieux.
Mais il y a beaucoup
à réfléchir ici.
Et peut-être Monique
Cloutier représente-t-elle
ici l’approbation affective
(après 15 ans de retard)
que ma mère me retirait
alors.
Je ne pouvais être
sexuellement moi
tout en étant l’enfant pieux
qu’elle cajolait.
Longue série d’échecs
consécutifs.
Je ne pouvais pas non plus
être réellement pieux,
satisfaisant ainsi son rêve
d’être sa propre soeur,
puisque j’étais un “mâle”.
Je ne pouvais ni lui obéir,
ni lui désobéir.
Monique Cloutier me permet
de me masturber.
Avec cette approbation,
la tension est tombée.
Mais je répète mon désir
d’entrer chez les moines.
Je répète mon passé.
Étrange aussi ce besoin de
consulter un “ami” plus âgé,
psychologue, mais défroqué:
Jean-Yves Desjardins.
Et en présence
de Monique Cloutier.
Comme pour convaincre
ma mère, jadis,
le prêtre orienteur, (fort peu
mystique me semble-t-il),
était venu, je crois,
chez nous.
Car mon père voulait plutôt
que j’apprenne un métier de
technicien, que je poursuive
mes études à l’étage
des “grands” de mon école,
(l’endroit où j’ai vu
la religieuse rousse
et qui me semblait laide
et qui était moi).
Culpabilité devant mon père.
J’avais quelque 13 ans.
Et je dois maintenant me
faire réorienter.
C’était l’âge aussi où
mon père, je crois,
commençait à me refuser
de conduire une automobile,
me répétant que je condui-
rais lorsque je serais majeur.

Et je refuse aujourd'hui
mon automobile au point de
l'avoir "abandonnée"
dans notre garage.

Et ma soeur "Monique"
avait alors environ trois ans.
(Je voulais d'abord écrire
"Marie-Brigitte".
Mais j'étais sûr
que ce n'était pas ça,
mais près de ce nom.
Le nom de ma soeur
est "germaine").
D'où conclure que j'ai choisi
Monique Cloutier
(parce qu'elle est ma mère)
qui a un enfant de 3-4 ans
(Marie-Brigitte
parce qu'elle est ma soeur).

Ici tous mes rêves
tentent de s'expliquer.
Chacun d'eux n'était que
le contenant d'un élément
de plus pour me mettre sur la
piste, (garage, automobile..),
pour retourner sur place
régler ce vieux problème
du passé.

Et, hier, j'ai mis une chemise
rouge.
Parce que c'est la voix
intérieure qui insistait:
me demandant de remettre
la soutane rouge des jours de
fête, symbole aussi
de la réussite dans le monde
des enfants de choeur.
La vie, réellement, agit
en nous.

C'était aussi l'époque
où je devais abandonner
Roger Letellier
(ami d'enfance)
pour aller suivre mon cours
dans une autre ville.
Tendance aujourd'hui
à l'abandonner en ne payant
pas la dette pour laquelle il a
endossé, et cela en déclarant
(mais sans la faire)
faillite personnelle.

Ma première crise:
l'été dernier à Outremont,
ville ressemblant
étrangement à St-Lambert,
sans doute le dernier été
avant mon départ
pour le séminaire de St-Jean.

N'aie-je pas tout dit
l'an dernier en écrivant:
(ici, j'ai commencé à
chercher la date du chemin
de Damas,
9 septembre 1969).

TENSION
EXTRÊMEMENT FORTE.

Comment puis-je éviter
de croire qu'il y ait un Dieu
et des "miracles".
Qui était ce policier
du 29 avril 1969?
Quelle était cette définition
du langage du 27 mai 1969?
Et le chemin de Damas
du 9 septembre 1969?

Ce que je vois à 11h.30
ce matin, alors que Monique
Cloutier est à la pharmacie
où elle travaille, c'est qu'elle
est elle aussi peut-être
un instrument de Dieu, un
ange, tout comme le policier,
et qu'elle peut disparaître,
sa mission accomplie.
Et les anges ignorent
qu'ils sont des anges.
Voilà l'étrange.
Ils prennent réellement
la forme humaine.
Je vois
un accident d'automobile et
je crois qu'il la concerne.
Ce que j'ai vu, il y a
quelques jours, alors que
je me sentais dans un état
semblable:
un accident d'automobile,
une grosse somme d'argent,
et tout cela me concerne.
(Mais je ne me vois pas
dans l'accident).

Ma mère refusait de me
"donner" à Dieu, réellement.
Il lui aurait fallu comprendre
sa soeur religieuse qu'elle
enviait, et qui se nommait
aussi "Monique".
(En réalité: Germaine
Fournier, ursuline à Gaspé).

12H.15
Baisse de la tension,
mais froid et léger
claquement des dents.

Pourquoi ma sympathie
pour René D'Ostie, barbu:
parce qu'il est un père
missionnaire qui, je crois,
est venu dire la messe
à St-Lambert à cette époque.
Et je crois avoir servi
la messe pour lui.
Et c'est lui qui m'a peut-être
alors révélé mon identité:
prêtre.
C'est René D'Ostie
qui m'a prêté le livre
"Le Culte de Priape",
qui me renouvelle
une nouvelle identité.
Mais c'est parce qu'il était
un mâle (le contraire
de ce que ma mère voulait
réellement que je sois)
que j'en ai reçu l'influence.
La révélation que ma mère
me cachait.

12H.30

N'est-ce pas une belle crise.
Un beau déblocage.
Maintenant, je doute
de la question de Dieu.
C'est sans doute une part de
symbolisme de ma définition
de moi.

Monique Cloutier a eu
la même crise, avant hier,
je crois; crise qui s'est
finalement centralisée
sur une robe longue.
Elle m'a dit hier que
dans la journée, elle sentit
finalement tout se tasser,
s'éclaircir, s'apaiser, qu'elle
était
une femme maintenant.
Idem pour moi: je suis
un homme.

Ce n'était pas prêtre que
je voulais être, mais un mâle.
(Interprétation: c'est aussi
la même chose.
Prêtre = mâle,
et mâle = prêtre).
Et c'est en obéissant le plus
à ma mère que mon instinct
lui désobéissait le plus.

En tout cas,
je suis sur une bonne piste.
Mais il doit me rester encore
beaucoup de choses
à accepter.

2H.P.M.

Ensuite, ce fut une longue
série d'efforts trop grands,
puis d'échecs.
Échec en première année
du cours classique.
Échec en première
de philosophie.
Échec en première de Lettres
à l'Université de Montréal.
Échec comme journaliste
à l'Hydro-Québec.
Échec à SEXUS.

Pourquoi toujours
cette répétition du même
cadre punitif: long effort,
puis besoin d'échec.
Ascétisme
(peur de perdre l'affection),
puis crise sexuelle,
puis échec (perte d'affection
ou plutôt perte de
la croyance d'être aimable).

2H.30

Monique Cloutier vient
de me téléphoner, nerveuse
me semble-t-il, pour me dire
que le pharmacien Artiniam
venait de lui dire que 60%
des prescriptions étaient
des calmants nerveux
et que la clientèle avait
entre 40 et 50 ans.

Je me demande si elle n'est
pas en crise elle aussi:
elle y voit peut-être la preuve
que je suis son père...
puisque moi aussi
j'aurais besoin de calmant.

Peut-être y voit-elle une
preuve de notre "normalité":
ou comme le dit
le pharmacien
"l'Amérique vit d'une bien
étrange façon!"

Manger un "hot-dog"
avec grand appétit.

4H.P.M.

Il m'est bien difficile de bien
interpréter tout cela.
Peut-être est-ce la soudure
entre le sentiment et le sexe
qui est en train de se faire,
entre la notion de bonté
et la notion de plaisir,
notions que notre civilisa-
tion oppose dans un blocage
historique qui lui est bien
propre.
Quelque chose comme une
psychothérapie historique.
Ce n'est peut-être que
la vision d'une maladie
personnelle.
Mais il me semble
que cela peut être
tout au moins aussi
"autre chose".

PREMIERE ÉTAPE:
Culte à Priape: sexe, abus,
orgies.

DEUXIEME ÉTAPE:
Culte à Jésus ou autres,
sentiment, abus, ascétisme.

TROISIÈME ÉTAPE:
Jonction des deux.

1 juillet 1970

Ils sont revenus.
Mes douze meilleurs amis.
Ils se sont encore arrêtés.

Je leur ai demandé
si l'un d'eux connaissait
l'heure exacte.

L'un d'eux se souvenait
encore de l'heure
qu'il avait été, un jour,
il y a très longtemps.
Mais il ne se rappelait plus
très bien
à quelle époque exactement.

4 juillet 1970

Nous tenons maintenant pour
acquise l'inconséquence
inévitable de toute bataille
contre la censure.
La victoire est là,
bien à nous,
et comme en train de mûrir
paresseusement au soleil.
Il y aura encore, bien sûr,
quelques procédures
à satisfaire, avant d'obtenir
pleine satisfaction.
Il y aura encore, bien sûr,
quelques procès, quelques
petits séjours dans les zoos
pénitentiaires de l'État,
mais tout ceci demeure
bien insignifiant.
Au Québec, le chien des
puritains est bel et bien mort.
Quant à eux, s'ils portaient
déjà depuis longtemps
le deuil de leur appareillage
reproducteur, ils achèveront
bientôt de creuser
leur dernier trou
dans notre bonne vieille
terre, et soyez sans crainte,
ils ne le partageront pas
plus avec nous qu'ils n'ont
accepté de partager
durant leur vie leur coeur et
leur présumée justice.

Là encore, ils seront morts
comme ils ont vécu.

"Per istam sanctam unc-
tionem et suam prissinam
misericordiam, indulgeat tibi
dominus quidquid per visum
deliquisti, per auditum,
per gustum et locutionem,
per tactum, per gressum".

Chose évidente:
nous, du moins,
nous connaîtrons la paix.

Et c'est à cette paix
que nous devons
dès aujourd'hui
de porter notre attention.
Car elle sera plus pénible
encore à porter que
ne l'étaient leurs agressions.

Encore 20, 30 ou 40 ans
de vie: c'est mince comme
marge de manoeuvre.

7 juillet 1970

Les membres de notre tribu
vivent serrés
les uns contre les autres.
On peut les reconnaître
de loin au nuage de fumée
qui se dégage
immanquablement
de ce rassemblement.
Fumée des chaufferies
pour se protéger du froid,
fumée des moteurs brûlant
leur essence,
fumée des hommes,
des femmes et souvent
même des enfants consumant
nerveusement et sans arrêt
du tabac.
Les membres de notre tribu
vivent ainsi.
Et c'est ainsi que je vis
parmi les gens de ma tribu.

8 juillet 1970

L'amour, ne pouvant être
plaisir que dans la notion
de concurrence,
ne peut être que malheureux,
supposant toujours
une séparation
même des partenaires,
l'un devant nécessairement
"gagner" sur l'autre.

L'infidélité
est strictement inimaginable
en dehors d'une civilisation
basée sur la concurrence.

12 juillet 1970

Nous nous sommes arrêtés,
l'un devant l'autre,
et nous restions là,
figés, à nous regarder,
figés l'un devant l'autre,
cherchant
à nous reconnaître,
hésitant encore à nous parler
tellement nous avons
changés, l'un et l'autre figés,
au milieu d'un décor
de maisons vides,
abandonnées,
figés l'un devant l'autre,
à nous regarder,
l'un et l'autre en relief
sur de grandes affiches
défraîchies.

Robert Myre,
ancien compagnon
de contestation, et moi.

15 juillet 1970

Le problème
de la "ménagère" ne peut
se régler qu'ainsi: le couple
(homme et femme) recevra
un salaire de l'État
pour travailler ensemble
à l'éducation des enfants.
Tel sera bientôt l'emploi
de la majorité
des travailleurs.

Mais cette façon de voir
ne pourra être admise tant
que notre société refusera
de passer à la reproduction
planifiée, comme cela se fait
dans l'industrie.

La pilule anticonceptionnelle
a libéré la femme;
la reproduction de l'espèce
en laboratoire est sur le point
de libérer l'enfant.

Redéfinir la femme revient
tout simplement à dire:
que peut être la femme
si elle n'est ni ménagère ni
putain?

*

Tout ce que j'essaie
de comprendre m'échappe là
même où je crois
comprendre tant le potentiel
d'existence d'une chose est
supérieur
à l'existence
des particularités réalisées
qui la compose.

La création est un besoin
de sortir de soi.

*

La question "quel système
politique doit être appliqué"
m'apparaît
être une fausse question.
La question semblerait plutôt
devoir se présenter ainsi:
"quel système familial
devons-nous préconiser".

C'est peut-être l'une des clés
essentielles d'un règlement
des conflits actuels.
Car, en plus de nous
obliger tous à des change-
ments économiques majeurs,
notre société exige
une relance de notre identité
qui, jusqu'ici, reposait
sur une certaine stabilité
de la famille telle que
nous la connaissons encore.

Quelque chose comme
la révolution industrielle
qui nous obligeait hier
à repenser la société
agricole.
Quelque chose
de plus profond cette fois.

17 juillet 1970

Nous vivons dans l'habitude
d'une "réalité" qui n'existe
que par la confirmation
d'autrui.

L'un des problèmes
de la ménagère
est d'être privée, dans
la majorité de sa journée,
de cette présence
confirmante
d'un interlocuteur adulte.

18 juillet 1970

En fait, il n'y a pas de
morale valable hors de son
contexte.
Ainsi l'esprit de compétition
touche à sa fin
parce qu'il n'y a plus
possibilité de gagner.

Dans la compétition,
la machine, à tout coup, est
en train de gagner de vitesse.
L'homme de cette décennie
se voit acculer
à prôner la participation.

21 juillet 1970

Rien, peut-être, n'aura été
plus pénible
que notre temps.
Nous sommes parmi
les derniers à mourir, et,
cette fois, à quelques années
près de l'éternité.

*

Une filée de Cadillac
qui transporte un cadavre
au cimetière:
le cortège se voit obliger
d'aller de plus en plus vite
pour vaincre la rouille
qui dévore littéralement
les voitures et les hommes
dans leur mission
d'enterrer le mort.

*

Dans notre civilisation,
les loisirs
sont essentiellement et
continuellement
un endoctrinement pour nous
ramener plus fortement à la
notion de compétition.

L'individu reçoit
la permission de se retirer
de sa course (travail)
pour aller assister à des
représentations de la course
(cinéma, sport...):
soit l'équivalent moderne
du prêche des Églises.

(Lettre reçue de mon père).

Tongeren.

Chers enfants,

Je m'excuse de ne pas avoir
écrit avant.

Nous avons eu la visite
de Gertrude, toute rajeunie
dans ses mini-jupes.
Heureusement que
nous avons eu du beau
temps pendant son séjour
et qu'Olier est revenu pour
quelques jours de Reins,
accompagné d'un ami
qui possédait une 2 H.P.
Donc Gertrude et les enfants
ont visité une partie
de l'Allemagne, la Hollande,
etc. en 2 H.P.!!

Je l'ai mise au courant de
notre situation, (elle a sorti
ses prières) car alors que
depuis plus d'un an
je cherchais un emploi,
j'ai maintenant une demi-
douzaine de possibilités.

Demain je vais encore à
Bruxelles pour une entrevue.
Je dois recevoir un catalogue
d'une firme anglaise qui
a installé une nouvelle usine
à Herstal.. as a Canadian I
am a British subject and we
"shall rule Europe" j'aurais
la charge complète d'une
usine.

3700 Tongeren, ce 21 juillet 1970

Chers enfants,

Je m'excuse de ne pas avoir écrit avant. Nous avons eu la visite de Gertrude, toute rajeunie dans ses mini-jupes. Heureusement que nous avons eu de beau temps pendant son séjour et qu'Olier est revenu pour quelques jours de Reims, accompagné d'un ami qui fréquente une E.N.T. - Tante Gertrude et les enfants ont visité une partie de l'Allemagne, la Hollande etc... en 2 HP. !!

Je dois vous mettre au courant de notre situation (elle a varié ces jours) car alors que depuis plus d'un an je cherchais un emploi, j'ai maintenant une deux-pièces de fonction je vais aller à Bruxelles pour me entendre. Je dois recevoir un catalogue d'une firme anglaise qui a installé une succursale à Rental .. as a Canadian I am a British subject and we "still rule Europe" je aurais la charge complète d'une usine ! J'ai demandé comme point de départ $10,000. Avant de 15 août je travaillerai d'une manière ou d'une autre (les autres places + - $5,000).

Olier a été reçu à l'Académie de Reims: Institut Universitaire de Technologie de Reims (France) Spécialité: administration des collectivités publiques et des entreprises. Option finances, comptabilités. Il a donc un diplôme, un point de départ.

Même avec le $10,000 BRUTS, l'économie restera de rigueur, il faut repayer la dette et payer la succession qui sera lente à régler.

J'ai pris de l'expérience avec la justice et les avocats, j'ai mené le diable et réorganisé l'équipe. J'ai obtenu un travail légal excellent parce que j'ai compris comment les juges pensent. J'exige que la loi soit appliquée, je ne suis pas coupable. E. Vandenberg l'est. Il faudra encore deux ans. Il nous faut tenir.. Olier et Sylvain comprennent lentement et pensent (je l'ai pensé moi-même) qu'il y a moyen d'activer le processus. Nous avons perdu six mois c'est tout, maintenant que j'ai compris beaucoup de choses au processus légal, je sais que nous ne pouvons pas perdre.

Peux-tu me dire à quel intérêt les Banques Canadiennes prêtent de l'argent (juillet 70). Cela est important pour moi.

Germaine a réussi à Liège sa 10 ème Scientifique B avec 80% elle est la première de sa classe.

Affection à tous et bon courage.. on les aura.

René Mornard

28 juillet 1970

(Lettre envoyée à mon père en Belgique).

Outremont.

Mon cher père.

J'espère que tu recevras cette lettre avant que n'éclate la grève de notre service postal. Les postiers sont de plus en plus nerveux: il y a déjà plus de six mois qu'ils appliquent sans succès la théorie des grèves tournantes.

Je suis heureux d'apprendre que les prières de sainte Gertrude ont de l'effet sur le marché du travail en Europe. Tout ce que je vous souhaite, c'est de ne jamais voir s'ériger à votre porte une cathédrale à son honneur.

Je constate que Germaine est en train de "revirer en une ostie de belle pitoune". Tu dois parfois te sentir bien vieux, mon père, en regardant ainsi grandir tes enfants. Si j'en juge par l'effet qu'obtient Marie-Brigitte sur moi, ce n'est pas toujours facile de cacher certaines larmes qu'on voudrait bien tenir secrètes.

Baisers à tous.

L'intérêt des banques canadiennes: actuellement les banques prêtent à un taux variant entre 8% et 11%. Mais pratiquement bien solide qui obtient quelque chose à moins de 9% minimum.

2 août 1970

Nous tenons maintenant pour acquise la relativité inévitable de notre culture.

C'est aussi faire l'aveu que, de notre environnement, nous ne retirons d'une main que ce que nous y mettons de l'autre.

Le poète Maria Rilke l'avait peut-être bien compris lui qui conseillait aux jeunes poètes de débuter en littérature par là où l'on finit habituellement: la description de son environnement particulier. Modeste vérité que cette obligation de ne parler que d'une série de probabilités particulières alors que la réalité semble vouloir s'étaler bien clairement au-dehors de soi.

3 août 1970

Les médias d'information devraient être radicalement transformés.

Une part "d'actualité", sans doute laissée entre les mains des professionnels; une part de tribune publique où quiconque pourrait "louer" du temps pour parler de ce qu'il veut bien, sans aucune coupure, ni de la "censure", ni des responsables des médias.

*

On a essayé de nous faire croire que notre culture descendait d'Athènes et de Rome: il serait peut-être plus juste de nous définir comme les héritiers de la culture juive. Hélas. Car la culture juive n'était ni très libérale, ni très riche.

*

Le "jeu" est tellement évident qu'en plus du poids de leur nom, les "maîtres du jeu", pour en assurer la crédibilité, s'empressent d'ajouter à leur nom une série d'abréviations, signe de leurs titres. Car c'est A TOUT PRIX qu'il faut mentir.

8 août 1970

Monsieur Gilbert Croteau
qui avait brigué
les suffrages aux dernières
élections de 1966, ne peut
se présenter puisqu'il a été
condamné par les tribunaux.
LA PRESSE.

C'est le genre de petite note
qui, chaque jour,
s'accumule à un rythme
désespérant sur ma table
de travail.
Je ne sais plus quoi faire.
Je ne sais vraiment plus
quoi faire.
J'ai pensé très souvent
développer une réflexion
systématique à partir
d'une de ces notes.
Mais il y en a trop.
Vraiment trop.
Et chacune d'elle est
tellement insignifiante en
soi qu'elle ne mérite pas
un long traitement, un long
plaidoyer.
Mieux: chacune d'elle
mérite un si long examen
que je désespère, dès le
départ, d'en voir la fin.

Et c'est pourtant, à travers la
somme de ces petites notes,
que se précise, pour moi,
le monstre qui me terrifie.

L'affaire Croteau
est pourtant simple.
Quel que soit le crime qu'on
lui impute, il est clairement
établi qu'on lui défend
d'en appeler
au suffrage universel.
Ce n'est donc pas Croteau
uniquement
qu'on met au rancart.
C'est tout bêtement
la notion de démocratie.
La règle du jeu suppose
donc, dans notre société,
ou bien l'impossibilité d'un
changement chez Croteau
depuis sa dernière
condamnation, ou bien
l'impossibilité pour
une majorité d'électeurs
de décider par eux-mêmes
de la valeur, pour eux,
d'une candidature éventuelle
de Croteau.
Les décisions des juges, ici,
tout comme celles des papes,
sont infaillibles.

Ma conclusion est bien
simple: la démocratie,
au Québec, n'existe pas;
le principe d'évolution
n'y est pas encore admis; et
les juges, petits ou grands
(mais comment peut-on être
grand et juge à la fois) sont
donnés comme infaillibles
dans les jugements
qu'ils prononcent.

1:15 2 Ciné-Nuit "Corrida
pour un espion"(5) - Fr.
1965.
Drame policier de M. Labro
avec Pascale Petit et Roger
Hanin.
Un agent américain
est chargé de détruire
un réseau d'espionnage
soviétique opérant
en Espagne.

Et voilà que ça continue!
Tout bêtement.
Au rythme d'une mauvaise
impression par seconde.
Cette fois-ci, on essaie de me
passer la thèse du meurtre.
On m'a pourtant dit à l'école
que le meurtre était un péché
très grave.
Mais l'école
c'est pour les enfants.
On y enseigne
les lois générales.
La vie se charge, plus tard,
de vous mettre au courant
des amendements.
Bon.
Les soviétiques
sont des espions.
Les américains
sont chargés de les détruire.
J'habite en Amérique.
Donc je suis américain.
Il me faut donc détruire
le réseau d'espionnage
soviétique.

Et comme je sais,
par éducation supérieure,
que l'individu est libre de
ses actes, donc responsable
de ses actes, au mieux
j'éviterai de tuer
les soviétiques
tout en détruisant
leur réseau d'espionnage.
Mais: s'ils résistent,
je devrai tuer les soviétiques.
Voilà.
Ma conclusion, ici encore,
doit être simple et rapide.

18 août 1970

Une nouvelle classe sociale,
financée directement
ou indirectement
par le gouvernement:
les acheteurs.

Définition: ils sont payés
pour un travail non productif
de biens physiques,
tels enseignement, art.

L'erreur idéologique consiste
à faire croire
aux producteurs de ces biens
imposés
que l'accès à ces produits
imaginaires est le seul
moyen pour les enfants
d'accéder
aux biens physiques.
Le "qui s'instruit s'enrichit".

L'erreur, aussi,
de ce système
est de survaloriser les biens
physiques en y associant
l'idée de loisir.

24 août 1970

Les teenagers se soulèveront
encore contre les parents.
Et la seule solution demeure
encore une immense utopie:
la possibilité matérielle et
financière,
dans notre société, d'accéder
à la possibilité
d'une séparation de corps et
de biens
entre les deux groupes.

Les grands bouleversements
que cette idée nous impose
devront bientôt
être considérés sérieusement.

Et nous devrons, tout aussi
sérieusement, nous mettre
à la tâche pour en permettre
la réalisation.

25 août 1970

(*Projet.*
Titre: L'HÉRITAGE).

L'histoire d'un homme fixé
sur l'idée de sa propre mort.
Il vit méthodiquement
avec l'idée
d'être un beau cadavre,
afin que les insectes
qui le dévoreront
trouvent en sa mort
un des plus savoureux
festins.

Et tout cela,
en reconnaissance
pour la joie qu'il a connue,
enfant,
à jouer avec les insectes.

Un monde extrêmement dur,
silencieux, têtu et
méthodique; paradoxalement
chaleureux et profondément
enraciné dans la joie
de l'entraide
entre les vivants.

27 août 1970

Notre notion de concurrence
découle directement
de notre notion de dieu,
lui qui est, par essence,
le premier, le parfait, et de là
le plus estimable.

2 septembre 1970

Un des grands défauts
de notre civilisation
est de séparer la chambre des
parents de celle des enfants,
nous privant tous ainsi
d'un des plus grands plaisirs
de la vie: celui de nous
blottir les uns sur les autres.

*

Le rôle "protégé"
par le mariage
de ménagère "à vie".

*

Me pavaner, et fourrer
à volonté: n'ai-je jamais
désiré réellement
autre chose.
La majorité n'a-t-elle jamais
désiré réellement
autre chose.
Y a-t-il, aussi, autre chose
de réellement désirable.

Sinon la peur.

Car nous avons, justement,
une grande terreur
à l'idée d'un retour réel
à notre animalité.
Nous tremblons de peur
à l'idée du grand retour.
Et c'est le pourquoi de notre
manie à honorer certains
parmi nous; et à les battre.

N'ont-ils pas rêvé le rêve de
chacun de nous sans perdre,
eux, l'assurance naïve du
maintien de notre sécurité.
Mais justement, n'ont-ils
jamais fait mieux
que de rêver.

Pendant très longtemps,
encore, nous rêverons.
Mais nous n'aurons cesse
de maintenir, sous une forme
ou sous une autre, l'interdit.
Les rois, les dictateurs
pourront peut-être passer.
Mais c'est uniquement
que la meute aura trouvé
plus féroce encore.
Et qu'y a-t-il finalement
de plus féroce que la meute
envers la meute lorsque
le feu
dévore tout derrière elle.
Qu'y a-t-il finalement de
plus féroce que le refus de
mourir dans l'atrocité.

Car la sagesse n'est-elle pas,
aussi, le rêve de chacun.

6 septembre 1970

Discrimination continuelle
envers la ménagère.

Les blagues écoeurantes
émises à la radio d'État.
"*Je l'ai aimé jusqu'à 30 ans.
Mais depuis qu'elle est ma
femme*.."

7 septembre 1970

D'où vient l'idée
d'appartenance de l'enfant?
pourquoi doit-il être
de son sang et non adopté?

Le seul projet de vie valable,
c'est la vie elle-même.
Et les seuls gestes
qui nous intéressent encore
la concerne directement:
que l'on reproduise l'espèce
ou que l'on bonifie
nos éléments de confort,
car tout est fonction
de maintenir
et d'améliorer la vie.

Mais peu de gens abandon-
nent sans trembler l'idée de
leur propre transcendance.

13 septembre 1970

Une grande difficulté.
Nous vivons encore dans une
époque qui nous oblige
à répondre aux questions.
Comme si la question
n'était pas assez compliquée
par elle-même.
Comme si toute question
n'était pas déjà, en soi,
une utopie.

14 septembre 1970

LETTRE À UN JUGE.

Écoute ceci, petit homme!

Les vivants s'élèveront
contre les croyants.
L'ère
de la grande satisfaction
vient à peine de commencer.

Tout ce que vous avez détruit
se dressera bientôt contre
vous.

Rien de ce que vous avez
désiré ne sera plus désirable.

La grande guerre
va bientôt commencer.
Elle ne sera plus,
comme jadis,
celle d'une nation
contre une autre nation.
La colère des vivants est
sur le point de se manifester.
Car la vie est en elle-même
la raison même de vivre.

Les vivants vous ont vu
jeter en prison
tous ceux qui s'opposaient
à votre violence.
Les vivants vous ont vu
honorer les meurtriers
lorsque leurs meurtres
vous honoraient.

Bientôt nous cesserons
de manifester
autour de vos maisons.

Le temps est proche
pour la grande satisfaction.
L'ère de la grande frayeur
s'infiltre déjà dans la maison
des petits hommes.

Car les vivants vous ont vu
ramasser comme des chiens
des milliers d'orphelins
abandonnés dans vos rues
pour mieux honorer la venue
du plus grand chef
des croyants.
Ils vous ont vu brûler
le surplus de blé
de vos greniers et laver
des rues entières
avec vos surplus de lait.
Ils vous ont vu jeter
en prison des milliers
de conscrits dont le seul
crime était de s'opposer
au Crime Organisé.

Écoutez encore ceci
vous tous respectueux
des dieux, des lois
et des cartes de crédit.

Ni race, ni nationalité, ni âge
ne sont en soi
une valeur d'identité.

La grande guerre des vivants
contre les croyants est
sur le point de commencer.

15 septembre 1970

Lorsque l'on considère
le POUVOIR,
sous toutes ses formes,
dans le passé,
l'on ne peut en conclure
qu'en son écoeurante
inhumanité.

Comment, dès lors,
pourrait-on encore croire
en un changement d'attitude
dans l'avenir.

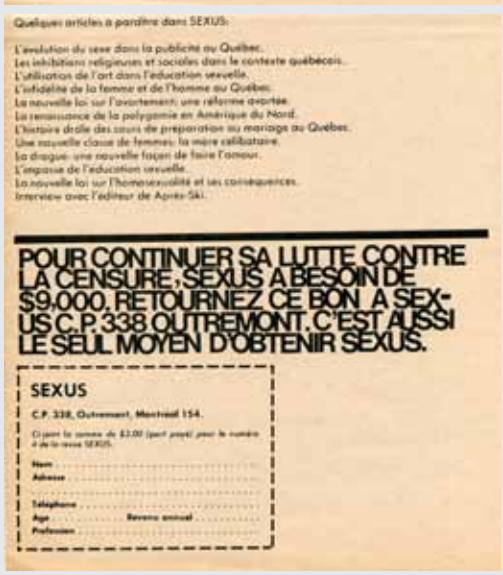
18 septembre 1970

Ce soir, je vais chercher
SEXUS 4 à l'imprimerie.
Je n'éprouve aucune joie.
J'éprouve même
une certaine colère.
Pour moi, c'est la fin
d'un mauvais film
pour lequel je n'aurai même
pas la satisfaction
d'être remboursé.
SEXUS, dans ma vie, c'est
le trou dans la serrure par
lequel j'ai vu que le monde
était laid jusque
dans ses moindres détails.
Tous, nous y avons perdu
notre masque.
SEXUS n'aura été
qu'un habile prétexte.

Mon travail
peut maintenant commencer.
Car ce n'est pas d'une
laideur réelle dont il s'agit.
Mais d'une simple réalité
que tout concourrait
à nous cacher à nous-mêmes.

*

Le sadisme de l'adulte
vis-à-vis l'enfant:
meubles disproportionnés
par rapport à sa grandeur,
vêtement à fermeture
dans le dos...
Le tout pour infirmer
l'enfant, lui inculquer
le premier sentiment
d'impuissance.



24 septembre 1970

Nous allons bientôt devoir
mettre en échec
la “pensée privée”.
En quoi l’organisation
actuelle de la pensée
est-elle différente
de l’artisanat
avant l’industrialisation.
Nous trouverons sans doute
le moyen d’industrialiser
la pensée.
Chaque penseur pourrait être
l’équivalent
d’une mécanique opérant
à un point particulier
de la chaîne de production.
Ceci m’apparaît devoir être
de plus en plus urgent
si l’on veut régler d’une part
l’opposition entre l’individu
et une collectivité
de plus en plus monopoli-
sante, et d’autre part si l’on
veut tirer
de la matière à penser autre
chose qu’un point de vue
nécessairement intolérant,
limité, et anachronique.

Nous commettons
sans doute
une bien grossière erreur
en maintenant en nous
la croyance
dans une nécessité d’une
lutte entre classes sociales,
entre diverses générations,
aussi bien
qu’entre individus.

Il m’apparait de plus en plus
inefficace de parler
de “notre” liberté.
Nous devons plutôt
nous efforcer d’atteindre,
de maintenir
et de continuellement réviser
notre propre planification
dans l’ensemble.
Tout comme
il est inacceptable pour
un travailleur d’abandonner
son rôle dans la chaîne
de production sans détruire
le jeu de l’ensemble
des travailleurs.
Mais il est impossible
de se “libérer” de la chaîne
sans saboter le travail
collectif ou sans obliger
quelqu’un à remplir,
et sa fonction, et la nôtre.

Le sabotage de l’opinion
publique est le seul moyen
qui reste pour atteindre
“notre liberté”.
Et la seule philosophie
réaliste pour ce faire,
c’est le banditisme.
Désormais “notre liberté”
n’est plus
un terme honorable.
C’est, à plus ou moins
longue échéance,
le guet-apens de notre
inadaptation à l’ensemble.

“Ils” contrôlent les finances;
l’opinion publique;
“ils” doivent périr!
Mais “ils” ne meurent
jamais, pour la simple
et bonne raison
qu’”ils” n’existent peut-être
pas autrement
qu’en nous-mêmes.

Nous sommes
pour nous-mêmes
l’oppresseur qui nous aliène
dans la schizophrénie
du “ils”.

26 septembre 1970

Ce n’est pas en rêvant
à son double que l’individu
se réalise
comme satisfait de sa vie.
Et c’est pourtant la mort
de la majorité d’entre nous,
ce point où parfois
le double disparaît et devient
indésirable.
Mais tant que
nous n’atteignons
notre performance que
par un certain arrêt
de l’opinion publique sur soi,
nous perdons de ce fait
le peu qu’il nous est permis
de réaliser
comme nous étant propre.

Car “je” doit être “celui qui
s’éloigne seul en lui-même”.

Les écoles de pensée
ressemblent fortement
dans leur structure
à celle du commerce.
Les maîtres et les patrons
maintiennent l’esclavage
par l’espérance de la liberté.

1 octobre 1970

Tant que nous n'aurons pas
libéralisé toutes les formes
possibles d'expression
sexuelle, nous ne pouvons
qu'avoir tort.

Ce n'est pas en nous
attaquant au système policier
que nous vaincrons
notre esclavage.
Car le policier, aussi,
est un esclave.
De plus, personne jamais
ne le commande.
Sinon lui-même
et nous-mêmes
"contre" ou "avec" qui
il se bat.

Car nous sommes tous,
les uns autant que les autres,
ce par quoi le "ils"
nous identifie encore
dans notre suicide collectif.
Ainsi allons-nous,
fantômes affolés,
à la recherche de l'auteur
d'un crime
dont nous sommes pourtant
nous-mêmes l'auteur
et la victime.
Énorme dépôt sur nos rives
de l'océan des grandes
religions qui se retirent.
Mais plus affolant encore est
le temps que nous perdons
ainsi au lieu que de travailler
à bâtir, dès aujourd'hui,
notre propre et unique
éternité.

Nos civilisations n'ont,
jusqu'ici, raffiné qu'une
seule et même idéologie:
le respect infantile
du suicide.
Nous sommes tous
coupables,
et d'un seul crime:
notre propre mort.
Nous sommes tous
nos propres assassins.

*

La procédure
de la concurrence:
le papier monnaie
et le papier diplôme.

3 octobre 1970

(Note pour une préface ...)

Ce livre s'adresse
à la jeunesse.
Et plus particulièrement
aux jeunes
qui atteignent présentement
le stage de la puberté.
Et c'est parce que
cette époque fût pour moi
l'une des plus pénibles
de ma vie que j'y consacrerai
le temps nécessaire
à l'élaboration d'une ligne
de conduite plus sensée
que celle qu'on m'a imposée
et que je tente à mon tour
d'imposer à ceux
qui sont nés après moi.

J'inciterai nécessairement
les jeunes à la révolte.
Non pas à cette révolte
pour le règlement
de problèmes possiblement
forts importants
mais extérieurs à eux.
Mais à la révolte immédiate
et concrète pour le règlement
de leurs propres problèmes.

Car la révolte est en soi
une démarche si dangereuse
pour qui s'y engage,
qu'il doit à tout prix éviter
de trop s'éloigner de
ses possibilités de victoires
prochaines et concrètes sans
risquer de perdre son sens de
la réalité.

Tout comme pour devenir
un bon poète, Rilke
conseillait de rendre compte
d'abord des objets
qui nous entourent et qui
nous touchent directement,
de même faut-il, pour ne rien
perdre de notre sens
de la révolte, viser d'abord
des causes à court terme et
sur lesquelles notre emprise
peut réellement s'accomplir.
Trop de révoltés d'hier vont
encore former le bastion des
réactionnaires d'aujourd'hui.
Une méthodologie
de la révolte semble être
la première phase à réviser
avant d'entreprendre
une démarche plus pratique.

*

Les vainqueurs de la bataille
contre le nazisme
commettent une bien
grossière erreur
en contrôlant
si peu leur crainte d'une
renaissance du nazisme
qu'ils assassinent à leur tour
ceux mêmes qu'ils accusent
d'assassinat.
Les procès de Nuremberg
resteront
une bien pâle imitation
des camps de concentration.

L'on pourra désormais
m'accuser de n'importe quoi
sans que je gaspille
mon temps à ma défense
dès lors que rien encore
ne me permet réellement
de douter
que la sentence précède
toujours l'acte d'accusation,
même si l'un et l'autre
se concrétisent d'ordinaire
comme étant distinctes,
consécutives et rendues par
des personnes différentes.

*

Bien distinguer
entre "révolte", "agressivité"
et "compétition".

*

Une mauvaise formation
sexuelle et sociale m'a
tout d'abord fait interpréter
l'histoire et la gloire comme
des valeurs suppléantes
à une bonne formation
sexuelle et sociale.
Par le biais de l'histoire,
de la gloire, ou de l'argent,
j'ai tenté de résoudre
un problème que je trou-
vais humiliant d'accuser
directement: une difficulté
intérieure à déculpabiliser
et à réaliser mes rapports
socio-sexuels avec mes
semblables.

Je crois comprendre
aujourd'hui que
toute acquisition humaine
doit être préservée
contre l'usure.
De même que toute vie
mérite un traitement de
faveur
tout à fait particulier
que le détenteur de vie
peut seul bien déterminer
pour lui-même.
Car nous habitons
un bien petit navire,
et très peu de raisons
peuvent nous permettre
de rejeter le peu
que nous avons à la mer,
même si dans l'immédiat,
plusieurs choses
nous apparaissent
comme superflues, voire
même encombrantes.
La patience et l'avarice sont
peut-être les plus grandes
vertus des explorateurs
d'aujourd'hui.

(Lettre reçue de mon père).

Tongeren.

Mon cher Yvan,

J'ai tardé à répondre
à ta dernière lettre.
J'ai fait ici un dernier effort
total pour trouver du travail.
Après des mois
je retombe à zéro.
= La succession se poursuit.
La Cie est évaluée
officiellement
(par des experts du tribunal)
à F.B. 35.000.000 - DONT
33.000.000 DOIT ETRE
remis dans le patrimoine.
= Ceci n'est qu'une partie
du litige, mais c'est
le plus gros montant.
= Tout cela est très long
à régler.
= Ange-Aimée a dû faire
une cure de 21 jours à Spa
(clinique + -)
pour sa colonne,
sa névralgie, syatique, etc.
= J'ai été veuf pendant
ce temps et je me suis
occupé de Germaine.
= Nous voulons tous
retourner au Canada,
et cela doit se faire vite,
je parle d'Ange-Aimée
de Germaine et de moi
= La première question est:
comment organiser ce retour
d'une manière intelligente?

Le point le plus important
est pour moi de trouver
du travail, rapidement.
L'idéal serait que j'aie
un travail avant mon départ.
Je vais écrire une lettre
à M. Cohen;
à mon âge (54 ans) il faut
mettre son orgueil de côté.
M. Cohen est au courant
de la situation depuis 2 ans,
mais à ce moment un retour
au Canada était prématuré.
= La famille d'Ange-Aimée
vient d'être mise au courant
= Tu ne m'as pas parlé
clairement du travail
que tu fais, j'ai l'impres-
sion que ta dernière lettre
indiquait que tu n'avais pas
réussi à obtenir
ce que tu espérais.
= Il y a cinq ans que
nous avons quitté le Canada.

Nous aurons besoin
d'un petit loyer modeste,
2 chambres à coucher, salon,
cuisine: combien cela
coûte-t-il aujourd'hui?
Je ne te demande pas
d'en chercher un,
Ange-Aimée s'en occupera.
En cas de besoin,
est-il possible pour moi seul
de loger quelque temps
chez toi.
= Ange-Aimée et Germaine
seront logées
chez les Fournier,
ce qui est normal.
J'écris à Olier qui est à
LYON (France) et j'aviserai
Sylvain qui travaille à Liège
de nos intentions.
Ils sont majeurs et je ne peux
pas prendre de décision
pour eux.

Pour entrer au Canada
il n'y a aucun problème
pour personne de la famille.

Où habites-tu exactement?

Je n'aborderai pas ici
le problème de la succession,
ce serait trop long.
= Notre retour au pays
n'est pas une décision prise
hâtivement, mais bien
le résultat
de longues réflexions.

J'attends de tes nouvelles
tout de suite si possible.

Amitiés aux tiens.

Affectueusement.

Ton père.

René Mornard

4 octobre 1970

Tout déménagement suppose
une discipline accrue,
un ordre longuement
prémédité dans le désordre
provisoire mais combien
difficile et fatigant.

Ainsi devrait-il en être
du transfert inévitable
du mariage actuel vers
une autre formation sociale.

Notre société doit former
des moniteurs,
et progressivement
désamorcer l'engin
du mariage, en commençant
par une série d'exercices
à blanc, par un entraînement
méthodique permettant
l'abaissement préalable
et progressif
de la pression émotive.

Nécessité du recyclage.

9 octobre 1970

Nous mourrons tous
lentement d'impatience dans
une grande négociation.
Très lentement, nous les
accumulons les relâchements
de notre propre crispation.
Car n'est-ce pas là
notre seul ennemi,
bien campé dans chaque
repli de nos muscles.
Et nous irons longtemps
encore dans le simple
exercice quotidien
de notre exorcisme.
L'enfer est encore
notre seule forme
d'existence intérieure.

L'histoire du monde
n'a peut-être été jusqu'ici
que l'écho
d'une bataille intérieure
entre l'homosexualité et
l'hétérosexualité devant nous
mener à l'affirmation de
notre identité socio-sexuelle.
L'inceste du fils avec le père.

11 octobre 1970

Dans "La révolution sexuelle", Wilhelm Reich trace un bref aperçu des problèmes relatifs à la mise sur pied de "communautés".
Plusieurs points devront être repris et radicalement réinterprétés.
C'est de toute évidence l'un des points faibles de Reich, et c'est aussi le point faible de toutes nos belles théories sexuelles.
Tout avancement en ce domaine me semble capital et prioritaire pour un nouvel ordre social.

L'axiome sur lequel j'aimerais baser mes diverses recettes culturelles est la suivante: l'impossibilité d'entente sur le choix d'un dénominateur commun.
Et même le "respect de la vie" demeure un point inapplicable en fait.
Je doute cependant
de l'inexistence chez tous
de vouloir "théoriquement"
l'acquisition d'un axiome
prétendument applicable
à tous.

Le social serait à ce titre
une utopie fondamentale, tout comme le principe d'identité lui-même.
Ne resterait peut-être
qu'à trouver autre chose:
ce que je ne réussirai
sûrement pas à faire.

Nous, idéologues
ou commerçants, devons
sans cesse nous confronter
à une bien pénible
obligation: le maintien d'un
volume de clientèle suffisant
à notre subsistance
alimentaire.

Les événements actuels
m'amènent à une brusque
conclusion: la télévision
nous présente un gros plan
des premiers enlèvements
du FLQ suivi d'un gros
plan d'une scène de ballet
anachronique.
J'en tire
l'impression suivante:
celle d'un gros plan
sur la révolution française
suivit d'un gros plan
sur la coiffure de Louis XVI.
J'ai perdu mon temps.
Et j'en accuse, pour une
grande part, les artistes.

J'ai perdu, avec eux,
le sens de la survie pour
accepter celle des musées.
Car leur "beauté" ressemble
étrangement à ce que
respectent les colonisés.
Et leur esprit
est encore plus insignifiant.
Nietzche, ici encore, avait
raison: les poètes,
quelqu'ils soient, ne sont que
des putains qui n'ont
de prétention que la vertu.

J'aurais beau mentir,
mais l'un des livres les plus
attachants que j'ai éprouvés
dans le passé, fut celui
de Jean Roy:
Idéalisme/Réalisme,
épouvantablement naïf
me semble-t-il encore: mais
que j'ai acheté et lu, au
contraire de mon habitude,
en entier.
Il n'avait qu'un intérêt:
celui d'être profondément
seul avec lui-même.
Le reste, de toute façon,
ici comme ailleurs,
n'est que charlatanisme.

15 octobre 1970

*(Lettre envoyée
à mon père en Belgique).*

Mon cher père.

Je ne sais pourquoi,
mais je m'y attendais.
Quelque chose me disait
que vous reviendriez
vous établir au Québec.
Cette fois,
je peux effectivement
vous être utile à tous.
Nous habitons, Monique
Cloutier et moi, un très grand
logement à Outremont:
nous pouvons vous loger
aisément, tous les trois.
Il y a une chambre de libre
pour Ange-Aimée et toi;
et Germaine pourrait dormir
dans le salon.
Notre situation financière
est la suivante: Monique
travaille depuis un an
dans une pharmacie et gagne
exactement net
$63.78 par semaine.
De mon côté, je multiplie
les demandes d'emploi
sans résultat.
J'ai un casier judiciaire
à cause de SEXUS, ce qui
ne m'aide évidemment pas.
D'autre part, il n'y a pas,
pour le moment d'ouvertures
pour le genre de travail
que je peux bien accomplir:
journalisme, édition, etc.

Et nous avons calculé Mo-
nique et moi qu'un travail
d'homme à tout faire à $50
n'était pas valable, puisqu'il
faudrait alors faire garder
la petite, payer les billets
d'autobus, etc.
J'ai commencé cette semaine
à travailler au journal
Québec-Presse, le lundi
et le mercredi, jours où
Monique ne travaille pas.
Mais ils ne peuvent <m'as-
surer pour le moment que de
petits cachets occasionnels,
vu leur propre insécurité
financière.
Donc: nous acceptons
de vous loger tous les trois.
Quant à la nourriture,
il faudra bien vous faire
à l'idée du spaghetti
et des fèves au lard.
Ceci étant assuré, il sera
évidemment plus facile
de chercher un emploi.
Voici au moins
quelque chose qui ne doit
plus t'inquiéter.
Quant au reste,
nous trouverons bien
quelque chose.

808 WISEMAN
(coin Van Horne),
Outremont.
Tel. 273-1491

17 octobre 1970

En politique,
la vie n'a JAMAIS eu
de réelle importance
devant le but visé.

Et tel est bien le seul tort,
et des politiciens,
et des révolutionnaires
qui ne sont, au fond, que
l'endroit et l'envers
d'une même pièce
de monnaie.

20 octobre 1970

Un principe économique pourrait, me semble-t-il, être rapidement appliqué: celui du salaire de base garanti de la naissance à la mort. Au Québec, actuellement, un tel salaire pourrait sans doute atteindre $1000 par individu. Le vieillard autant que le nourrisson, la ménagère autant que l'ouvrier spécialisé, le médecin spécialiste autant que le chômeur, ont droit à leur identité économique propre. Et tant que ce droit fondamental ne sera pas systématiquement respecté, les membres de notre collectivité s'entretueront dans une escalade dont l'avenir seul connaît l'atrocité.

Prenons comme exemple une "famille" comprenant un homme, une femme et trois enfants mineurs. (La "majorité" pourrait être fixée à l'âge de 12 ans). Revenu global: $5000. Advenant une séparation, la personne responsable des enfants reçoit $1000 et totalise, en tant que tuteur des trois enfants mineurs $3000 additionnels.

La personne qui se dissocie de la famille, ne peut en fait, compter que sur son propre $1000. Mais comme, en général, les dissidents se réassocient bientôt avec d'autres gens, le problème est bel et bien aisément réglé.

Ce système a comme avantage de permettre une série maximum de regroupements divers, sans que la femme et les enfants en soient les traditionnelles victimes. Véritable démocratie, me semble-t-il.

Et véritable mise de côté de la notion d'argent en tant qu'occasion de haine entre les individus.

Mais ce n'est là qu'un croquis; et les difficultés inhérentes à sa réalisation ne pourront être réellement perçues et corrigées qu'à travers de multiples projets pilotes.

Une légère amélioration du revenu individuel demeurerait néanmoins possible selon le "travail négociable" accompli.

Tous travaux concernant les biens essentiels de la nation (nourriture, logement, vêtement, médecine, éducation, etc.) devant être obligatoirement partagés: les travaux publics.

27 octobre 1970

(Lettre envoyée à Jacques Noiseux, imprimeur de SEXUS 4).

Cher Jacques.

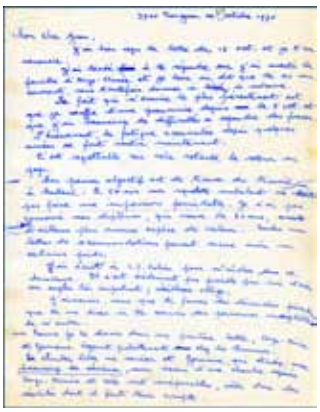
Le voici, enfin, SEXUS 4. Disons pour le moins, à partir des contrariétés de production que ce numéro a connu, que ce n'est pas un produit de tout repos. Il y a évidemment deux problèmes: manque de capital d'une part, et crainte des réactions policières d'autre part. J'ai bien essayé pourtant de convaincre des tas de gens de l'utilité morale, à long terme, d'une telle publication chez nous. Mais notre éducation puritaine a encore des effets puissants sur l'ensemble de notre milieu. Néanmoins, j'espère encore que les québécois vont, un jour, se décontracter.

Du côté pratique, la distribution est plus rapide que ne l'a été l'impression. C'est un minimum! Enfin, 750 numéros sont actuellement dans les kiosques. Je dois recevoir un rapport de vente en décembre.

Il est évident que l'argent qui entrera vous appartient à toi et à Robert Mansour, et qu'il vous sera remis dès que je le recevrai.

En te remerciant encore.

29 octobre 1970



(Lettre reçue de mon père).

Tongeren.

Mon cher Yvan,

J'ai bien reçu ta lettre du 15 oct. et je t'en remercie.

J'ai tardé à te répondre car j'ai averti la famille d'Ange-Aimée et je leur ai dit que tu es au courant, sans toutefois donner ni téléphone, ni adresse.

Le fait qui m'ennuie le plus présentement est que je souffre d'une pneumonie depuis le 5 oct. et que j'ai beaucoup de difficulté à reprendre des forces.

L'énervement, la fatigue accumulée depuis quelques années se font sentir maintenant.

C'est regrettable car cela retarde le retour au pays.

Mon premier objectif est de trouver du travail à Montréal.
À 54 ans mon squelette ambulant ne va pas faire une impression formidable.

Je n'ai pas conservé mes diplômes, qui vieux de 30 ans, n'auraient d'ailleurs plus aucune espèce de valeur.
Seules mes lettres de recommandations peuvent encore avoir un certain poids.
J'ai écrit à L.Z. Cohen pour m'aider dans ce domaine.
Il n'est évidemment pas possible pour moi d'avoir un emploi très important; vieillesse oblige.
J'aimerais, sans que tu fasses des démarches présentement, que tu me dises si tu connais des personnes susceptibles de m'aider.
Comme je le disais dans ma première lettre, Ange-Aimée et Germaine logeront probablement chez les Fournier.

Ta chambre libre me servira et Germaine, qui étudie avec beaucoup de sérieux, aura besoin d'une chambre séparée.
Ange-Aimée et elle sont inséparables, voilà donc des réalités dont il faut tenir compte.

Si ta femme est italienne je ne crains point le spaghetti, si elle est canadienne je ne crains point les fèves au lard.
Si c'est toi le cuisinier.. alors je crains le pire!!

Les facultés des lettres du monde entier n'ont produit que des chômeurs.. avec quelques rares exceptions.
J'ai de la difficulté à comprendre, non point tes aspirations, mais pourquoi tu n'as fait aucun effort de réorientation.

Bref, j'espère continuer à engraisser et à reprendre des forces.
Je t'écrirai bientôt au sujet de tes frères.

À bientôt.

Affection de ton père et amitié à ta famille.

René Mornard

31 octobre 1970

La raison d'être
du vêtement:
d'une part, le vêtement
peut avoir une utilité
pour protéger contre le froid,
d'autre part
comme excitant sexuel.
Tout autre usage fait montre
d'un mauvais goût flagrant.

Il y a véritablement nécessité
d'un profond
réaménagement moral
dans la philosophie
des dessinateurs de mode.

Une parade de mode
qui ne me fasse pas éjaculer
est un vulgaire échec.
J'exige, tout au moins,
qu'elle excite sexuellement
une partie du public,
pour prétendre
à son actualité.
Le contraire traduirait
une sérieuse perte,
et de temps, et de tissus.

2 novembre 1970

L'important
me semble résider ici:
accentuer au maximum
la scolarité.
J'aimerais, à ce titre, pouvoir
dans quarante ans, prétendre
à un total d'une cinquantaine
d'années de scolarité.
Être, en quelque sorte,
un point de synthèse
d'une douzaine de sciences;
et sur ce point fonder
une nouvelle
perspective scolaire:
une nouvelle science
en quelque sorte.

L'idéal,
pour pouvoir atteindre
ce but, demeure l'obtention
d'un emploi modeste
me permettant d'étudier
le soir, et de financer
mes études.
Mais une question demeure:
qu'est-ce que cela donne
à l'autre bout
de la collectivité humaine.
Je doute que quelqu'un
puisse me donner,
ici et maintenant,
une réponse.

3 novembre 1970

Que n'aie-je étudié au temps
de ma jeunesse folle!
Je ne serais pas poète,
ni Villon, ni Rimbaud,
ni autres recalés
du même acabit n'ayant
pour toute éternité
qu'une brève apparition dans
l'écroulement du temps.
Mais peut-être serais-je
immortel, et peut-être aussi,
à l'occasion, omniprésent.
Mais je me moquais alors
de l'or, des parfums et
des encens que l'étude
devait, en quelques années,
m'apporter!
Et comme j'avais raison
de m'en moquer!
Et comme j'avais tort
de ne rien voir au-delà
de ce que m'offraient mes
minables maîtres de quartier!

Meurent encore les roses
du jardin.
Mais, cette fois, je sais
qui les a tuées.

C'est, je crois,
de toute ma vie,
la seule faute d'importance.

*

Dans une compagnie, chaque
employé tente de s'élever,
dans la hiérarchie,
à son plus haut niveau
d'incompétence.

N'est-ce pas notre forme
même qui nous empêche
d'atteindre à l'immortalité.
Un peu comme si la tortue
devait préalablement
atteindre la forme humaine
pour avoir accès
à ses propres désirs.

*

J'ai perdu la moitié de ma
vie à chercher l'autre moitié.
Comment, en effet, persister
à envisager l'existence
à la microscopique échelle
d'une vie,
ou même d'une civilisation,
quand les télescopes
dénombrent cent milliards
d'étoiles dans la seule
portion d'univers
qui est à leur portée?
Quand l'être évolué futur
différera-t-il de l'homme
actuel bien plus que celui-ci
ne diffère de l'amibe?

Il n'y a plus qu'un chemin
devant moi:
la volonté de collaborer
à notre véritable immortalité.

5 novembre 1970

(Lettre envoyée à mon père en Belgique).

Outremont.

Mon cher père.

J'avoue m'inquiéter,
et gravement,
de ta situation présente.
Ta santé, et celle
de Ange-Aimée,
n'améliorent évidemment
pas les choses.
Mais le pire dans tout cela,
c'est bien l'état
de dépression nerveuse
qui accompagne
presque toujours
un chômage prolongé.
Au moment où nous aurions
besoin d'être calmes,
l'insécurité
nous place justement dans
une plus grande difficulté
à bien réagir pratiquement.
J'aimerais bien pouvoir
t'apporter autre chose qu'un
soutien moral à distance.
Je ne connais hélas personne
ici susceptible de t'aider.
Si quelqu'un peut faire
quelque chose, de lui-même
ou par le milieu
qu'il fréquente, c'est bien
Cohen.
Mais je crois, honnêtement,
que la situation financière
du Québec
n'est pas à son meilleur.
L'hiver, d'ailleurs, s'annonce
mauvais.

Les syndicats vont jusqu'à
parler de 15% de chômage
pour l'ensemble du Québec.
Le malaise a déjà
commencé à se traduire
au niveau politique.
Pierre Laporte, ministre
du travail, a été enlevé et
assassiné par le FLQ,
comme tu le sais sans doute.
L'armée est à Montréal, et
nous vivons depuis
presque un mois maintenant
sous le règne fédéral de la loi
des mesures de guerre.
Le Québec n'est plus
ce qu'il était.
Cela, il faut bien
le comprendre au départ.

Il faudrait peut-être que
tu t'adresses à l'ambassade
canadienne et au bureau
d'immigration.
Ces gens pourront
tout au moins t'apporter
certaines précisions.
Peut-être même une certaine
assistance provisoire.
Mais je ne sais vraiment pas.
Avoue cependant que
tu rêves un peu en espérant
que moi, chômeur
sans prestations, te trouve un
travail, et d'autant plus que
je ne connais personne qui
fasse affaire dans ta ligne ou
dans une ligne
où l'on aurait besoin de toi.

Accepte au moins que
l'affection que j'ai pour toi
ne peut en fait qu'apporter
une modeste contribution au
règlement de ton problème.

Pour terminer, un mot
sur un sujet beaucoup moins
important pour toi,
celui de ma réorientation.
Ne t'inquiète pas, le sujet
est présentement à l'étude.
J'espère recommencer
bientôt mes études
par cours du soir.
J'hésite entre un métier
et un cours style biochimie.
Mais cela coûte des sous; et
les résultats ne peuvent être
qu'à long terme.
À ce niveau, j'ai besoin,
moi aussi, préalablement,
d'un modeste emploi.

Affections.

6 novembre 1970

Il n'y a pas de science
non plus en ce qui concerne
l'exercice du pouvoir.
Tous les gouvernements
ne sont, finalement,
que des organisations
de broches à foin.

La longue époque
des gouvernements
provisoires
va bientôt prendre fin.
Mais la pensée privée doit
préalablement être dépassée.
Et c'est en autant que chaque
corps pourra faire
ressentir à l'ensemble
jusqu'à la moindre
de ses sensations que
la pensée privée
se dépassera elle-même
dans la satisfaction.

Les démocraties
et les dictatures vont bientôt
prendre fin.
Nous formerons finalement
la grande unité.

7 novembre 1970

L'avoir est moins important
que le rodage acquis
par la lente accumulation
des biens.
L'homme riche, à ce titre,
est effectivement riche.
Car même privé de tous
ses biens, le mécanisme
de l'accumulation demeure
en lui, et d'autant plus
sérieusement qu'il aura pris
du temps pour l'acquérir, et
qu'il n'aura pas confondu
sa qualité avec son résultat,
souvent accidentel, toujours
injuste.

Même jugement
pour le vertueux, le poète ou
le savant.

8 novembre 1970

Après tant d'années
de répression, le sexe,
s'il était comparé à un métal,
ressemblerait à une bombe
qu'il faut désamorcer
dans le risque permanent
de sauter avec elle,
avant que de pouvoir
refondre le métal
qui la compose
pour en tirer un nouvel objet.
Un risque énorme;
une impatience difficile
à contrôler.
Sous prétexte que la famille,
en général, ne peut pas ne
pas culpabiliser sexuellement
l'enfant par l'apprentissage
de la propreté excrétoire,
certains n'exigent encore,
ni plus ni moins,
que l'étatisation de l'enfant.
C'est bien supposer là
que les fonctionnaires sont
les seuls à pouvoir dépasser
la tradition.
Ce qui me semble
fort contestable.
Et fort méprisant envers
les citoyens en général.
Si l'intention de tout cela est
de faire disparaître la société
autoritaire, la proposition
de soi me semble mauvaise.
C'est encore survaloriser
une élite et encore une fois
uniquement pour déprimer
ceux qui n'en font pas partie.
C'est encore vouloir éduquer
les enfants en tous points
de la même manière,
c'est encore prétendre,
à la manière de la chrétienté,
au monolithisme
et à l'infaillibilité
de l'idéologie en place.

Wilhelm Reich
et Vera Schmidt avaient
comme excuse de ne pouvoir
compter sur les moyens ac-
tuels d'information publique.
D'où, peut-être, l'acceptation
chez eux d'une telle idée,
ne pouvant pratiquement
compter que sur "cette"
minorité de pédagogues
bien informés.
Mais cette excuse
ne tient plus.
Et, somme toute, Reich et
Schmidt n'ont-ils peut-être
fait là que s'amuser,
eux aussi, à se prendre
pour la fin du monde.
Il ne faudrait tout de même
pas en arriver à défendre
à la majorité des citoyens
le plaisir de manger
sous prétexte qu'il y a plus
fins gourmets qu'eux.
Nous sortirons bientôt de
la philosophie des gourous.
De l'effrayante barbarie
des sages.
Des longues
et inutiles contemplations.
Nous sortirons des famines,
des épidémies
et des gouvernements.
Mais il y aura encore
des singes dans les temples.
Et il faudra les rescaper.

12 novembre 1970

Maintenant,
réfléchissez un peu.
Voici un petit problème.
Tâchez
d'en trouver la solution.

Un chrétien, petit employé
dans une imprimerie, se voit
obliger, pour gagner
très modestement sa vie,
dans une période
de chômage épouvantable,
d'imprimer
de la pornographie et de la
littérature anti-chrétienne.
Le problème est d'autant
plus intéressant si nous
ajoutons les détails suivants:
a) le petit employé est
responsable d'une famille
nombreuse,
b) l'État n'a aucun système
de prestation sociale,
c) l'imprimerie risque
de fermer ses portes, faute
de contrats, si elle refuse
de collaborer à l'édition
de la dite pornographie.

*

L'histoire se répète parce
qu'elle ne prend pas le temps
de réfléchir.

*

QUÉBEC-PRESSE n'est
finalement qu'un DEVOIR
du dimanche.
Je continue néanmoins, le
mercredi de chaque semaine,
(depuis un mois franc
maintenant), à leur donner
une journée de travail.
Je compte les invendus,
je les attache par paquets, et
j'aide à charger et décharger
le camion qui les conduit
à la scrap.
Il leur est arrivé deux fois de
me payer: une première fois,
$10.00; une seconde $5.00.

Par contre, ce que j'apprends
est essentiel.
Je considère ce travail
comme un point
de conscience.
Il me permet de ne pas
rejeter trop hâtivement
ce que mes amis, si l'on peut
dire, appellent la "réalité."

J'aimerais évidemment
travailler dans le cadre
d'une publication évoluée.
Mais la chose
est actuellement impossible.
La réflexion n'est encore
le fait que de quelques francs
tireurs isolés qu'on a tôt fait
d'encercler, de réduire
au silence et d'incarcérer.
Il n'y aurait que
le QUARTIER-LATIN.
Mais j'ai le désir bien arrêté
de réfléchir encore quelque
temps autrement
qu'en prison dans la position
d'un singe de zoo.

14 novembre 1970

Les Chinois, parait-il,
viennent de décrocher
le record actuel
pour le saut en hauteur.
Mais ce record ne sera pas
retenu.
Car les Chinois ne sont pas
encore admis dans
notre Société des Nations.
Nous venons encore
de démontrer là
notre réelle petitesse.

L'histoire des terriens
peut aisément se comparer
à la retenue pure et simple,
dans un calcul,
d'une série précédente
d'inconséquences.

*

Notre science
ne se base-t-elle pas
sur l'un des éléments
les plus hypothétiques
qui soient:
l'hypothèse
d'une invariabilité
dans la répétition.
Car, de là, un point
peut évidemment mener
à un autre point.

15 novembre 1970

D'autres finiront SEXUS.
D'autres finiront
d'approfondir la relation
entre le culte de Priape
et le sexe d'aujourd'hui.
La chose
peut être secondaire.
Voilà du moins
ce que je vois.
Aujourd'hui.

*

Les faits.

Je suis assis dans le salon.
Je me demande: quelle heure
est-il?
Je vois très clairement
l'horloge de la cuisine
indiquant 2 heures 30.
Si clairement
que la chose m'étonne.
(Il m'est impossible de voir
physiquement
l'horloge de la cuisine).
Je me lève et vais voir
à l'horloge de la cuisine.
Il est effectivement 2 h.30.

Je me demande alors:
que fait Monique Cloutier
à la pharmacie.
Elle lit QUÉBEC-PRESSE,
debout derrière un comptoir.
Je lui téléphone
pour le lui dire.
Elle lisait effectivement
QUÉBEC-PRESSE debout
derrière un comptoir.

Je lui demande
si elle a enregistré beaucoup
de ventes aujourd'hui.
Elle me répond qu'elle
a actuellement $55.00 en
caisse et qu'au train où vont
les choses, elle pense
atteindre $75.00
pour la fermeture.
Je désire lui répliquer
qu'elle fera $95.00,
car elle fera une ou des
grosses ventes (la différence
entre $75.00 et $95.00)
vers la fin de l'après-midi.
Mais je ne le fais pas,
jugeant que je risque
de tomber là
dans un mauvais goût
de charlatanisme.
Je lui avouerai néanmoins
au souper
cette vision précise.
Elle me dira alors
avoir enregistré en argent
exactement $95.58 et avoir
réalisé, en plus, vers la fin
de l'après-midi, deux ventes
à crédit (Chargex), l'une
de $17.00, l'autre de $14.00
environ.

Ses parents
se sont annoncés pour venir
souper chez nous.
Mais je vois l'auto
de son père dans le garage
de leur maison.
J'en tire la conclusion
qu'ils ne sont pas encore
en route vers Montréal.
J'hésite à préparer le souper.
Au souper, ils ne sont pas là.
Monique leur téléphone.
Ils ne viennent pas.

Voici donc certains faits.
Nous ne savons
comment les interpréter.
Tout ce que je peux
réellement confirmer,
c'est un état nerveux
extrêmement dense.
Une difficulté particulière
à m'insérer
dans les particularités
de la vie courante.
Un peu comme si je devais
suivre deux conversations
importantes à la fois, et
comme si je perdais des
bouts importants aussi bien
dans l'une que dans l'autre.

16 novembre 1970

Ce genre de perception
à distance et hors
de la dimension supposée
appréhendable du temps
utilise des images
comme langage.

S'il semble possible
d'interroger avec des mots,
la réponse semble ne pouvoir
apparaître qu'en image et
comme insonorisée.
Néanmoins, les mots, même
les mots silencieux utilisés
en esprit, semblent toujours
nuire fortement, du moins
entraver par une sorte
de volonté d'interprétation.

Il semble y avoir une relation
entre les vitamines B,
une alimentation faible
en protéine, et un certain
immobilisme du corps, le
tout favorisant peut-être
l'état fébrile qui semble être
important pour cette manière
de percevoir.

19 novembre 1970

Vive l'ascétisme.
Vive la pornographie.

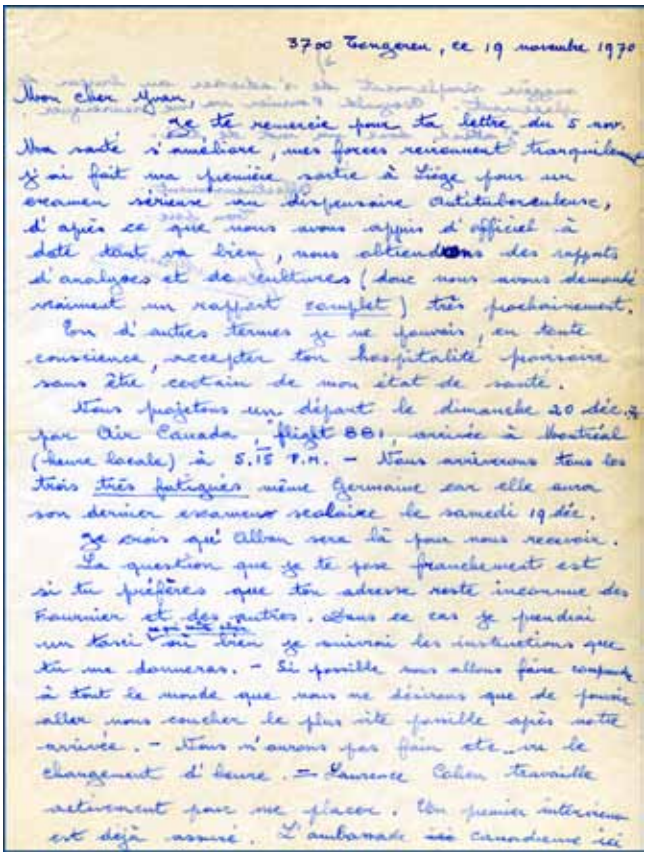
Nous croyons à la nécessité
de l'orgasme.
Au puissant cri de plaisir
déchirant le voile du temple.

Mort au défaitisme.
Mort aux délateurs.

Nous avons notre comble
des receleurs de clichés.
Il est grand temps
de nous reprendre.
Il est grand temps
d'apprendre à jouir
dans la grande vérité.

Il est grand temps
de recommencer
le grand cycle de l'éternité.

(Lettre reçue de mon père).



3700 Tongeren, ce 19 novembre 1970

Mon cher Yvan,

Je te remercie pour ta lettre du 5 nov. Ma santé s'améliore, mes forces reviennent tranquillement, j'ai fait ma première sortie à Liège pour un examen sérieux au dispensaire antituberculeux, d'après ce que nous avons appris d'officiel à date tout va bien, nous obtiendrons des rapports d'analyses et de cultures (donc nous avons demandé vraiment un rapport complet) très prochainement.

En d'autres termes je ne pouvais, en toute conscience, accepter ton hospitalité provisoire sans être certain de mon état de santé.

Nous projetons un départ le dimanche 20 déc. 70 par Air Canada, "flight" 881, arrivée à Montréal (heure locale) à 5.15 P.M. - Nous arriverons tous les trois très fatigués même Germaine car elle aura son dernier examen scolaire le samedi 19 déc.

Je crois qu'Alban sera là pour nous recevoir.

La question que je te pose franchement est si tu préfères que ton adresse reste inconnue des Fournier et des autres. Dans ce cas je prendrai un taxi ou bien je suivrai les instructions que tu me donneras. - Si possible nous allons faire comprendre à tout le monde que nous ne désirons que de pouvoir aller nous coucher le plus vite possible après notre arrivée. - Nous n'aurons pas faim etc... vu le changement d'heure. - Laurence Cohen travaille activement pour me placer. Un premier interview est déjà assuré. L'ambassade canadienne ici

Tongeren.

Mon cher Yvan,

Je te remercie
pour ta lettre du 5 nov.
Ma santé s'améliore,
mes forces reviennent
tranquillement, j'ai fait
ma première sortie à Liège
pour un examen sérieux au
dispensaire antituberculeux,
d'après ce que nous avons
appris d'officiel à date
tout va bien,
nous obtiendrons
des rapports d'analyses
et de cultures
(donc nous avons demandé
vraiment un rapport complet)
très prochainement.
En d'autres termes
je ne pouvais,
en toute conscience, accepter
ton hospitalité provisoire
sans être certain de mon état
de santé.
Nous projetons un départ
le dimanche 20 déc. 70 par
Air Canada, "flight" 881,
arrivée à Montréal
(heure locale) à 5.15 P.M.
Nous arriverons
tous les trois très fatigués
même Germaine car elle aura
son dernier examen scolaire
le samedi 19 déc.
Je crois qu'Alban (Fournier)
sera là pour nous recevoir.

La question que je te pose
franchement
est si tu préfères que
ton adresse reste inconnue
des Fournier et des autres.
Dans ce cas je prendrai
un taxi, ce qui coûte cher,
ou bien je suivrai
les instructions
que tu me donneras.
Si possible nous allons faire
comprendre à tout le monde
que nous ne désirons que de
pouvoir aller nous coucher
le plus vite possible
après notre arrivée.

Nous n'aurons pas faim etc..
vu le changement d'heure.
Laurence Cohen travaille
activement pour me placer.
Un premier interview est
déjà assuré.
L'ambassade canadienne ici
suggère simplement
de s'adresser
au bureau de placement.
Reynald Fournier
va me renseigner.

J'attends donc un mot de toi.

Affectueusement

Ton père.

René Mornard

21 novembre 1970

Le problème de la jeunesse
n'est peut-être rien d'autre
que l'obligation provoquée
par la jeunesse
chez les plus vieux d'avouer
leur propre infantilisme.
La jeunesse apparait toujours
à l'adulte
sous le monstrueux visage
d'un problème non résolu
de sa propre jeunesse.
D'où l'empressement
hystérique des adultes
à écarter les jeunes
des zones "dangereuses",
zones dont le brusque
dévoilement risque
de compromettre leur propre
identité à leurs yeux autant
qu'à ceux de leurs enfants.
Encore ici l'exemple de Jean
Valgean de Victor Hugo qui,
après de longues années
de réhabilitation, se voit,
finalement, réduit à tuer
pour éviter à sa fille, et
la connaissance de sa réelle
identité passée,
et l'échec social que cette
connaissance lui causerait
à elle autant qu'à lui.

Ainsi l'adulte n'est générale-
ment qu'un modeste criminel
déphasé qui, affreusement
honteux de
son passé,
pour maintenir une fausse
image de perfection qu'il a
toujours rêvé de lui-même,
se voit forcer à une récidive
grave pour l'entrée en scène
de sa propre progéniture.
L'enfant, à sa naissance,
projette radicalement l'adulte
du côté où il penche.
Et c'est encore
à l'une de ces pitoyables
inconséquences des adultes
que se heurte
la jeunesse d'aujourd'hui.

Au delà de ce que prétend
Reich, pour qui "la fonction
de la suppression
de la sexualité infantile et
adolescente est de faciliter
pour les parents
la soumission des enfants",
la fonction de la suppression
de la sexualité infantile et
adolescente est bien plus
le résultat pour les parents de
la soumission naturelle des
enfants à l'adulte qui, lui, a
commis l'erreur de cacher
pour ainsi dire à l'enfant
soumis qu'il a trop aisément
tendance à pratiquer
une infidélité "bien normale"
aux principes fondamenta-
lement indémontrables que
l'enfant, vu sa tendance à
tout répéter, a conséquem-
ment rendus absolus.

Et les voilà l'un comme
l'autre prisonniers,
l'un du mécanisme
d'évolution culturel, l'autre
de sa gêne, en un mot tous
les deux de la tradition
bioculturelle de l'espèce.

Car c'est autrement
prétendre que l'instinct
de reproduction n'est
finalement qu'un instinct
d'asservir plus petit que soi.
Ce dont
je doute énormément.
Même si je n'ai de preuve
à ceci que la hâte
éprouvée par les parents de
voir "vieillir" leurs enfants
afin d'aller,
comme ils le prétendre,
se reposer et profiter
de la vie, bien justement,
un peu à leur tour,
avant de mourir.

*

Le principe
des manifestations à pied,
dans notre société
d'automobile,
doit être amélioré.
Je proposerais
des manifestations
en automobile, même sans
affiches, bloquant ainsi
la circulation
des centres-ville.
Avantage contre les rigueur
du froid, contre
les arrestations possibles
(de quoi peut-on accuser
un simple citoyen qui
circule dans le centre-ville),
et confort pour...les vieux.
Le cri des "pieds noirs" peut
être remplacé par le klaxon
des automobiles.

*

Je n'apprécie pas la mort
de Jésus.
Je la trouve affreuse, insipide
et de fort mauvais goût.
La Bible est en quelque
sorte l'une des plus durables
gazettes à sensations
de notre histoire.
Voilà bien son intérêt.

*

J'écris comme un pêcheur
tend des lignes.

La seule chose dont je suis
encore fermement
convaincu, c'est que j'écris
lorsque j'écris.
Du moins, en apparence.

22 novembre 1970

Un parti politique ne peut
être représentatif s'il se situe
dans l'ombre d'un chef ou
d'un penseur incontestable.
L'exemple des sociétés ainsi
basées sur un meneur
ou sur un livre n'a démontré,
jusqu'ici, que leur inaptitude
à se maintenir, à la longue,
dans la réalité des individus.
Nous avons besoin
d'une société basée
sur le référendum permanent.
Nos systèmes actuels
de communications
et de compilations
nous permettent d'espérer
l'avènement, pour bientôt,
d'un tel régime politique.
Nous n'avons goutté, depuis
le début de notre histoire,
qu'à un seul régime
politique:
celui du vedettisme.
Seules les sauces et
les épices nous permettaient
encore de nous leurrer
sur l'invariabilité du fond.
Nous avions l'excuse
de l'action et
de ses exigences de rapidité.
Nous avons maintenant
les moyens techniques
de nous passer
de la procuration.
Le pouvoir législatif,
exécutif et juridique, doit
maintenant nous être remis,
à tous,
et simultanément.

Les gouvernements doivent
être abolis.
Le peuple lui-même doit être
aboli.
Car tant qu'il y aura encore
un peuple quelque part,
il y aura encore
des procurations.
Et tant qu'il y aura
des procurations, il y aura
meurtres et injustices.
Nous n'avons connu, depuis
le début de notre histoire,
qu'un seul et même
emblème politique:
celui de la pyramide.
Nous avions l'excuse
de l'action.
Nous avons maintenant
les moyens d'exercer
nous-mêmes le pouvoir.
Nous avons maintenant
les moyens d'inverser
la pyramide et d'agir,
en toute sécurité,
dans le renversement.
Le peuple juif a finalement
retrouvé la terre promise.
La fin du monde
doit bientôt se réaliser.
L'ère des pyramides
d'Egypte doit bientôt toucher
à sa fin.
Le règne
des pyramides inversées
va bientôt commencer.

23 novembre 1970

Il semble y avoir, à travers
la multitude des faits et
gestes sexuels, et la disparité
des prises de position morale
qui les encadrent,
une longue tradition
commune à toutes les formes
de sociétés
que nous connaissons.
Nous devons tâcher
d'en retrouver les détails, de
bien en établir l'historique,
pour, finalement, à partir
des grandes lignes
de la tradition, fonder
une morale telle que
la moindre originalité
y trouve une possibilité
d'existence heureuse
et valable aux yeux de tous.

Rien n'autorise à penser
qu'une information sexuelle
suivant les intérêts
et les questions de l'enfant
et de l'adolescent soit
une nécessité que
tout le monde doit admettre.
Tout au plus peut-on
reconnaître dans le pour et
le contre de cette théorie,
la base de cultures divergen-
tes qui, tôt ou tard, auront
tendance à s'opposer.
Mais quels avantages
pratiques peut-on obtenir
de ces deux positions: telle
est plutôt la question que
chacun devrait avoir
tendance à se poser.

Néanmoins, tout ce que l'on
peut admettre aisément, c'est
qu'il y a, de part et d'autre,
des gens qui, réellement,
s'interrogent
sur les dispositions
à prendre pour réaliser
leurs idées sans toujours
devoir encourir le risque
d'être égorgé pour elles.
Car beaucoup de gens
admettent encore
qu'ils ne sont pas
des prophètes.
Et c'est peut-être ici la plus
heureuse des découvertes
de notre temps.

24 novembre 1970

Il n'y a pas de causes
plus justes que la vie.
Il n'y a pas non plus
respect de la vie
lorsqu'il y a mutilation d'une
quelconque partie du vivant.

Je sais maintenant que ma
pensée, parfois, se déroule
par couple antithétique.
Tout ce qui est affirmé peut,
dans le même moment,
être nié avec la même force.
Mais les écrits
des psychiatres montrent
aussi la difficulté
qu'ils éprouvent
à se prouver à eux-mêmes
l'existence d'une simple et
modeste vérité.
Et il arrive que la faiblesse
de la pensée
ne soit pas toujours
une fatigue de l'esprit.
Je me calme aussi à la pen-
sée que mes "contractures
musculaires généralisées"
traduisent bien honnêtement
l'existence dans mes muscles
de colonisé de ma rigidité,
de ma réticence,
de mon refus face à l'autorité
coloniale.
Mais je m'inquiète à l'idée
que "l'autorité coloniale"
puisse être, pour moi,
beaucoup plus profonde et
durable que ses particularités
politiques d'existence
au Québec.

Car la méthode que
je cherche à définir, et la vie
dont je rêve, ne trouveront
sûrement pas pour bientôt les
dernières dates d'échéances
pour leur entière réalisation.
*
Pauvre Gaston!
Pauvre Miron!
Il est très difficile d'admettre
que le prix littéraire
qu'on vient de lui accorder
fait lui aussi partie
de la pourriture du système.
Car tant qu'il y aura des prix
(et d'autant plus qu'il y aura
des gens valables
pour les accepter), il y aura
des prisons
(et d'autant plus horribles).
Le seul moyen que
nous ayons encore d'éviter
l'escalade
du "brain washing" que nous
subissons tous depuis le dé-
but de notre histoire, pourrait
être la remise
des moyens d'information
à l'ensemble de la nation.
(Mais écrire un livre,
actuellement, n'est-ce pas
travailler
pour le "brain-washing"?)
La méthode des preuves,
en science, a l'avantage
de permettre la participation
des successeurs
à l'amélioration
des recherches.

26 novembre 1970

(Lettre envoyée
à mon père en Belgique).

Outremont.

Mon cher père.

Tu peux donner mon adresse
et numéro de téléphone
à Alban Fournier.
J'aimerais bien aussi pouvoir
lui téléphoner avant
votre arrivée pour régler
certains détails s'il y a lieu.
J'espère qu'il pourra aller
vous chercher à Dorval.
Monique travaille
le dimanche et je dois garder
Marie-Brigitte.
Je n'ai pas renouvelé
mes licences pour ce qui
reste de ma vieille bagnole
cette année,
par besoin d'économiser.
Si Alban veut bien vous
ramener ici, j'apprécierais.

Je ne connais pas assez
la famille Fournier, et je n'ai
pas non plus l'intention
de me sentir l'obligé
des fêtes de famille.
Je tiens, évidemment, de toi
de ce coté-là.
Nous avons notre vie ici, et
je crois qu'elle est,
dans notre isolationnisme,
heureuse.

C'est l'une des raisons qui
me fait demander,
sur la diffusion de mon
adresse, une certaine
délicatesse que j'apprécie
d'ailleurs dans tes lettres.

Téléphone-moi si possible
dès ton arrivée à Dorval.

Affections.

808 Wiseman
Outremont
273-1491

P.S.
N'oublie pas mon numéro
de téléphone.
Il n'est pas dans l'annuaire.

27 novembre 1970

Note sur les chats.
L'histoire ordinaire
du "Baron Philippe", suivie
de celle moins ordinaire
de "Mine", et d'une rumeur
concernant le résultat
de l'inceste chez les chats.

Le "Baron Philippe" était
une chatte.
Extrêmement douce,
sans agressivité, voire même
un peu molle.
Nous en attribuions le fait
à ce qu'elle était sans cesse
le centre des jeux de Marie-
Brigitte Cloutier-Filion qui
avait alors 3 ans, et qui
ne s'était jamais gênée pour
l'habituer aux pires événe-
ments:
coupe des moustaches, pen-
daison par le cou,
chute par une fenêtre
d'un troisième étage.

Un ami avait,
à la même époque, la garde
d'un jeune frère du "Baron":
il était remarquablement
plus agressif.
Nous en attribuions le fait
soit à son sexe,
soit à son environnement
de maturation, c'est-à-dire
laissé seul la majorité du
temps dans l'appartement
de notre ami.

Je ne crois, aujourd'hui,
ni à l'une, ni à l'autre de ces
suppositions.

Avec le temps, nous avons
remplacé le "Baron" par
une autre chatte naissante du
nom de "Mine".
"Mine" est depuis trois mois
le centre des jeux
de Marie-Brigitte
qui a maintenant 4 ans.
Moins bousculée que
le "Baron", "Mine" n'évite
cependant pas l'obligation de
devoir servir
de Kangourou, etc.
Mais "Mine" est extrême-
ment plus nerveuse, voire
même agressive.
Ce qui étonne cependant,
c'est une certaine qualité de
débrouillardise peu com-
mune que l'on retrouve
chez "Mine".
Les faits sont les suivants.
Comme je n'aime pas tou-
jours avoir à surveiller
si le chat n'est pas dans
mes jambes lorsque
je marche, nous l'enfermons
dans le hangar (légèrement
chauffé et bien vitré) lorsque
Marie-Brigitte ne joue pas
avec elle.
La porte s'ouvre et se ferme
par un jeu de clenche situé
à 3 pieds de hauteur
par rapport au plancher.

Un soir, à notre grande sur-
prise, "Mine" déclencha la
clenche, la porte s'entrouvrit
et "Mine" entra.
Elle répète depuis l'opéra-
tion plus rapidement qu'il
ne faut pour l'écrire, et ce
malgré l'incertitude qu'elle
a du succès de son entreprise
vu qu'il nous arrive souvent
maintenant de barrer la
porte.
Je puis aussi affirmer que
sa motivation n'est ni la
faim, ni le goût d'une plus
grande chaleur (lorsque
Marie-Brigitte va dehors,
"Mine" s'essaie sur
la clenche de l'autre porte
du hangar bien qu'elle soit
trop serrée pour qu'elle
puisse réussir) mais le goût
de jouer avec quelqu'un.

Nous avons appris que
la mère de "Mine" avait
elle aussi découvert
le moyen d'ouvrir une porte
à clenche lorsqu'elle était
en période de rut.

Énormément de questions
restent en plan.
J'émettrais néanmoins
une nouvelle proposition:
1) une relation possible entre
l'agressivité, l'intelligence et
le refus de perdre la dernière
manche du jeu.
(L'agressivité de "Mine"
devient même dangereuse -
griffades, morsures -lorsque
et uniquement lorsque
dans l'énervement du jeu
-toujours le même: jouer
à cache-cache et se sauter
littéralement dessus
par surprise - lorsque "Mine"
se fait "attraper" et qu'elle
ne peut se libérer aussitôt
pour continuer le jeu.
Par contre, si "Mine" se fait
surprendre, elle sursaute
en dressant le dos, et repart
aussitôt en courant.
Si "Mine" nous surprend,
elle nous saute dessus
à hauteur des genoux et re-
part aussitôt se recacher.)

2) une relation possible entre
l'intelligence, l'invention et
le besoin d'autrui.

Quant à l'inceste entre
les chats, on nous en dit
ceci: le résultat semblerait
confirmer une hausse d'intel-
ligence et
une indomptabilité marquée.
À partir de ces faits et
suppositions, l'hypothèse
suivante mériterait peut-être
une attention particulière.
Plus une société est formée
d'êtres intelligents:
1) plus elle invente en fonc-
tion d'une plus forte sociali-
sation.

2) plus elle pratique le jeu
de la rapidité et de l'agressivité sans toutefois déborder
l'esprit du jeu.
3) mais plus elle passe
rapidement au sang dès
qu'un membre du jeu pose
des gestes tendant
à immobiliser l'adversaire
(des gestes pouvant être
interprétés comme allant
contre le besoin
de socialisation).

*

Rien de plus facile,
pour un célibataire,
que d'aller à grands coups
de hache contre le mariage.
Rien de plus facile,
pour un couple d'occasion,
que de vouloir abolir, du jour
au lendemain, le mariage.
Rien de plus facile
que d'imposer à autrui
des solutions qui n'obligent,
en réalité, qu'autrui.
Et si, jusqu'ici, le sexe
est demeuré tabou même
dans les révolutions les plus
radicales, c'est, je crois,
faute d'avoir préalablement
éclairci les distinctions qui
existent entre les besoins
de chacun et l'idéal
d'assouplissement
néanmoins nécessaire à tous.

Je m'étonnais, il y a trois
ans, de l'entêtement d'un
couple en instance
de séparation
qui refusait catégoriquement
l'idée de se séparer
"à l'amiable" avec,
chacun de son coté, la garde
d'un de leurs deux enfants,
et d'autant plus
qu'ils avaient précisément
chacun une préférence
distincte pour un enfant.
Le beau cas, me disais-je,
pour une séparation rationnelle et satisfaisante pour les
deux parties ainsi que pour
les deux enfants.
Mais le couple s'entêtait,
chacun désirant garder pour
lui seul les deux enfants.

Je comprends davantage
aujourd'hui que ce qui était
pour eux l'unique
signification de la vie ne
se partage pas ainsi en deux
sans tout simplement risquer
de mourir de cette scission
même.
Voilà donc le problème
que nous devons résoudre et
sans faire abstraction,
cette fois, de la passion.

J'établirais donc, pour
commencer, que l'enfant est
un bien exclusif extrêmement rare pour une minorité
d'individus, et ce malgré
toute surproduction
d'ensemble possible.
Qu'il est, pour beaucoup
de gens, un sens essentiel et
particulier à leur vie.
Que d'ordinaire nos lois
s'accordent pour reconnaître
à la mère contre le père
une priorité d'accès
à la charge de l'enfant, et
cela, peut-être moins en
respect de la nature même
de la maternité et
de la paternité, mais à cause
d'une plus grande échelle
de compensation ouverte
aux mâles sur le marché
du travail.

28 novembre 1970

(Lettre reçue de mon père).

Tongeren.

Mon cher Yvan,

Vite un mot pour te dire que Germaine s'est cassée 3 os au pied en faisant de la gymnastique (ça c'est du sport!)

Elle voyagera donc avec un plâtre le 20 décembre prochain.

Quant à moi, la première analyse de mes crachats est négative au point de vue tuberculose. Deux autres analyses sont prévues, une par semaine. Par contre le rayon X montre nettement une "rétraction et distorsion chronique du lobe moyen droit". Une culture est en marche mais je n'en recevrai les résultats qu'à Montréal.

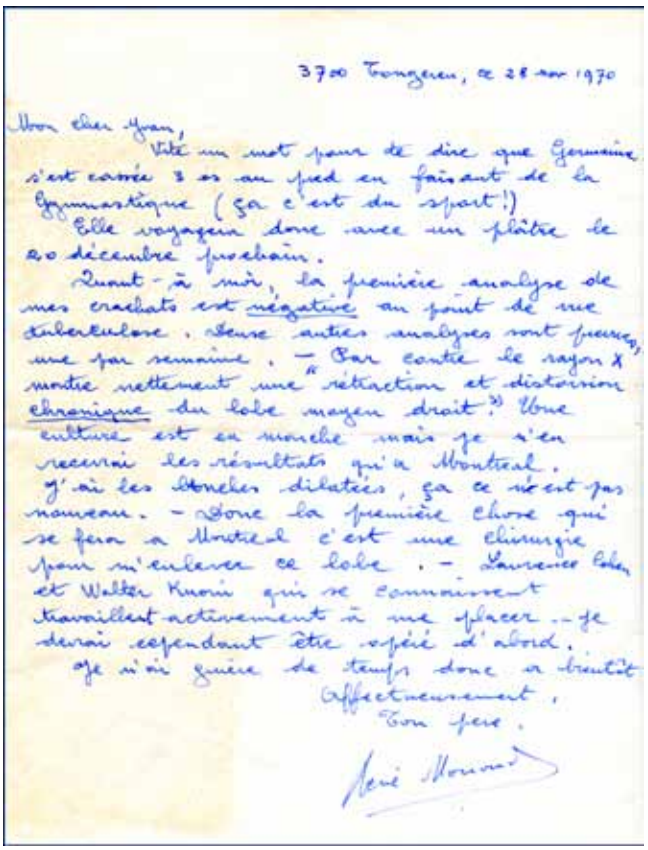
J'ai les bronches dilatées, ça ce n'est pas nouveau. Donc la première chose qui se fera à Montréal c'est une chirurgie pour m'enlever ce lobe. Laurence Cohen et Walter Kuoni qui se connaissent travaillent activement à me placer.. je devrai cependant être opéré d'abord.

Je n'ai guère de temps donc à bientôt.

Affectueusement.

Ton père.

René Mornard



3700 Tongeren, ce 28 nov 1970

Mon cher Yvan,

Vite un mot pour te dire que Germaine s'est cassée 3 os au pied en faisant de la gymnastique (ça c'est du sport!)

Elle voyagera donc avec un plâtre le 20 décembre prochain.

Quant à moi, la première analyse de mes crachats est négative au point de vue tuberculose. Deux autres analyses sont prévues, une par semaine. — Par contre le rayon X montre nettement une "rétraction et distorsion chronique du lobe moyen droit". Une culture est en marche mais je n'en recevrai les résultats qu'à Montréal. J'ai les bronches dilatées, ça ce n'est pas nouveau. — Donc la première chose qui se fera à Montréal c'est une chirurgie pour m'enlever ce lobe. — Laurence Cohen et Walter Kuoni qui se connaissent travaillent activement à me placer. — Je devrai cependant être opéré d'abord.

Je n'ai guère de temps donc à bientôt.

Affectueusement,

Ton père.

René Mornard

29 novembre 1970

Pour une centralisation
réellement efficace
et la mise à terme
des guerres et des injustices
entre les nations.

Internationalisation
de toutes nos matières
premières et mise
en exploitation maximum.

Établissement d'usines
de transformation maximum.

Consommation "forcée"
de biens de base
par prélèvements directs sur
le salaire: une habitation
pour chaque consommateur,
un système d'information
audio-visuel pour chaque
habitation, éducation
permanente obligatoire.

Emprisonnement massif
des résistants improductifs et
des résistants nationalistes.

Conditions préalables:
mise sur pied d'un noyau
international d'assassins
ayant pour tâche
de débarrasser les terriens
de tous les petits chefs
de tribus récalcitrants
et de rendre ainsi la planète
ingouvernable en dehors
d'une coalition
internationale des nations.

Parallèlement: formation
dans chaque pays d'un
parti politique favorisant
l'internationalisation.

Le "ils" existe et toujours
comme étant supérieur parce
que la base ne change pas.
L'une des grandes plaies
de notre civilisation est que
le peuple continu de
se penser et de se maintenir
comme étant le peuple.
À ce titre nos révolutions
restent superficielles.
Ce n'est en réalité que les
fils des "ils" qui
se bousculent entre eux
pour l'obtention du trône.
Le peuple, ici encore, ne sert
en fait que d'épouvantail.
Car nous savons
depuis longtemps que celui
qui, finalement, convaincra
le peuple,
ne peut être que vainqueur.

30 novembre 1970

L'excitabilité sexuelle
ne peut être essentiellement
rattachée à des causes telles
que "se vêtir modestement"
ou "le nudisme excite moins
que l'usage du vêtement".

L'excitabilité sexuelle
correspond davantage
à la pulsion même du sexe.
Il n'y a pas
de censure sexuelle.
Il n'y a peut-être jamais eu
de censure sexuelle
à proprement parler.
Mais une censure infiniment
plus profonde: celle de tout
ce qui risque de nous obliger
à regarder, bien en face,
où nous en sommes.

Les prêtres,
dans notre société,
étaient ce par quoi
les femmes pouvaient encore
se définir sans devoir penser.

1 décembre 1970

THE YOUTH'S
PORNOGRAPHIC
REVOLUTION.

Nous en sommes là.
Et les armes atomiques
risquent fort d'être aussi
désuètes devant l'avance
meurtrière de la jeunesse
que ne le fut la ligne
Marjinot contre l'avance
allemande.

1) La persécution massive
de la jeunesse.
2) La jalousie sexuelle
des vieux.
3) Une espèce en quête
d'un territoire.
4) Des adultes piteux
et honteux
de leurs "faiblesses".

3 décembre 1970

ADULTS ONLY.
C'est en ces mots
que le monde s'offre pour la
première fois à l'adolescent.
Un monde où la jouissance
ne donne finalement
sa pleine mesure
qu'en autant
qu'elle se soumet à une
certaine déchéance sociale,
dans le va-et-vient
des robineux,
des prostituées, des drogués
et des laissés pour compte
des pègres locales
par ailleurs fort utiles,
à certains moments,
aux tenanciers du pouvoir.
Un monde néanmoins
enviable par les licences
qu'il permet enfin,
licences qui,
dans d'autres civilisations,
n'obligent pourtant pas
à ce retrait social.

Progressivement
à toute allure dans le temps
avançant
immobile sur la chaise droite

moi de retour

sans autre devoir que la lente
et simple modification

mais demain céderont
les derniers os

avançant immobile
à toute allure
sur la grande chaise
du temps

las
hélas perdu
mais progressivement
retrouvant le chemin

le simple chemin
du temps.

Les journalistes, eux aussi,
nous ont trompés.
Car ils ont perdu, eux aussi,
le contact avec la réalité.
Et la réalité est tellement
plus décevante que ce qu'ils
en disent dans leurs jour-
naux.
QUÉBEC-PRESSE
relatait, entre autres,
l'arrestation de Guy Kosak.
Aucune accusation
n'a effectivement été portée
contre Guy,
en ce qui concerne le FLQ.
Mais ce que les journalistes
oublient de voir, c'est que
Kosack est au cachot
parce qu'il cultivait 9 plants
de marijuana dans sa cabane
à Lost River.
Et ce serait la moindre des
choses que de nous le dire.

Pauvre Guy!
Et pauvre
QUÉBEC-PRESSE!
À tel point que j'en éprouve
le goût d'aller rendre visite
à Jérome Choquette,
ministre de la justice,
qui n'habite pas loin d'ici.
Car tout peut se régler.
Et si simplement.
Il suffirait de nous laisser
un peu d'espace.
Un peu d'espace
uniquement.

À peine la couleur
des bouleaux le matin
à Lost River.
Et un peu d'espace
tout autour.
Peut-être tout simplement
le droit d'être
bien simplement des êtres
vivants.
Encore vivants.
Rien qu'un peu.
Avant le grand silence.
Et je crois que tout homme,
un jour ou l'autre
dans sa vie,
comprend l'importance
de cette simple vérité.

*

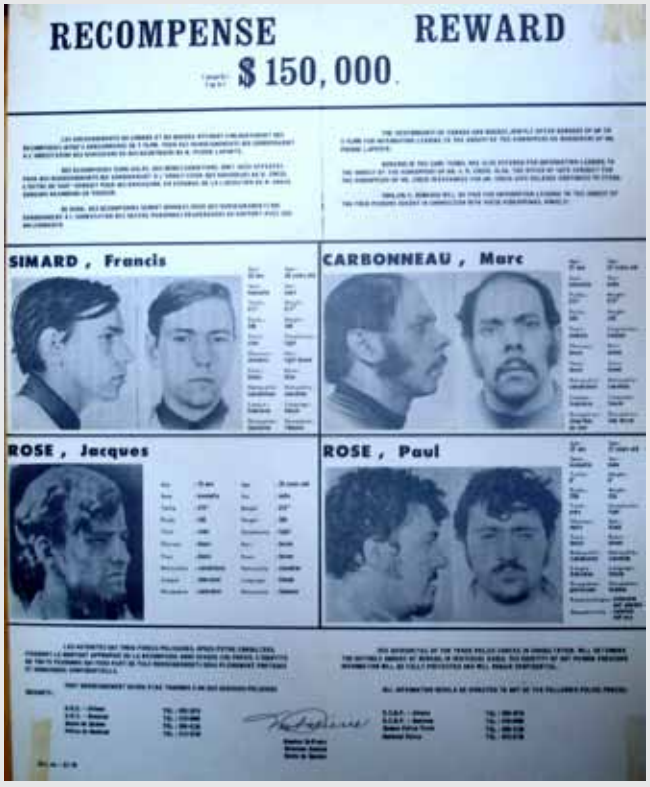
Si l'on me demandait un jour
pourquoi j'ai abandonné
le journalisme et l'édition,
je répondrais que ce sont là
des métiers qui font que ceux
qui tentent de les pratiquer
proprement passent
une moitié de leur vie
à fuir les créanciers,
et l'autre moitié en prison.

5 décembre 1970

Nos gouvernements
ne sont en fait que des
représentants de commerce
en mal d'un gros client.

Relisez l'offre
de RÉCOMPENSE
qu'ils ont publiée concernant
Francis Simard,
Marc Carbonneau,
Jacques et Paul Rose.
Si vous ne retrouvez là
de vous-mêmes tout
l'appareillage de la publicité
frauduleuse, avec ses gros
caractères trompeurs
amendés et sous-amendés
par de la littérature
en plus petits caractères,
vous ne devez sans doute
même pas être capable de me
lire sans l'aide de quelqu'un.

*



L'on attribue généralement
aux femmes une certaine
indétermination de l'esprit,
un besoin quasi biologique
d'être encouragée et rassurée
dans le choix
de leurs idées, et l'on se plaît
ainsi à supposer aux hommes
une supériorité sur la femme
qui ressemble à celle
des directeurs de conscience
vis-à-vis leurs dirigés.

Ici encore, je constate bien
modestement, que l'attribut
n'a rien à voir,
essentiellement, avec le sexe.
Ce n'est là qu'une question
d'adaptation psychologique
à la fonction même
de ménagère qui n'a
pour auditoire que le recours
possible à son mari.

Étant plus intelligent
que la moyenne,
il m'est impossible,
à la base,
d'être représentatif de la
ménagère du type "courant".
Mon témoignage ne vaut
donc qu'en autant
qu'on compare les effets
de la fonction de ménagère
sur une femme sur-douée et
ses effets sur un homme
sur-doué.

8 décembre 1970

Si la censure avait réellement, dans ses raisons d'être, celle de protéger les droits de la majorité contre la violence morale que peut lui causer une minorité, il n'y aurait qu'à interdire
aux pornographes le droit
de promouvoir leurs produits ou un échantillon de leurs produits en dehors de certains endroits licenciés à cette fin.
Et ces endroits auraient
le droit d'informer les gens
en général de leur existence,
sans plus.

Mais la raison d'être
de la censure
n'est aucunement une raison
de justice pour tous.
C'est une simple question
de religion d'État.
Au Québec,
la censure interdit le sexe
parce que la religion d'État
le veut ainsi.
Voilà tout.
Bien mal venu
quiconque désire,
ne fut-ce que pour lui-même,
le simple droit d'exercer
autrement sa pensée.
La liberté générale de penser
dépend, chez nous,
du maintien de nos prisons.

13 décembre 1970

C'est bien à tort
que je me fais du souci.
Car l'identité que je cherche
à me donner
m'est foncièrement interdite
par ma façon même
d'exister.
Partout où j'ai été, où je
vais, et sans doute où j'irai,
l'image que je laisse de moi
demeure foncièrement fidèle
à elle-même,
celle d'un individu
qui ne joue ni aux cartes,
ni aux échecs, mais à un
jeu nouveau qu'il se plaît à
construire et à perfectionner.

En ce sens, je suis peut-être,
dans la société industrielle
l'un des premiers mâles
à me présenter publiquement
dans le rôle de ménagère.

15 décembre 1970

On nous l'avait pourtant dit que la vie s'arrêtait
au bout du chemin

mais

on nous avait tellement raconté d'étranges histoires
celle du gros méchant loup
celle des trois petits cochons
celle de la fée des étoiles et du père Noël
et celle aussi de Jésus qui nous attendait là-bas
au bout du chemin
on nous avait tellement raconté de belles fausses histoires
qu'on avait oublié de nous dire qu'il en restait une
une seule encore à raconter

et que celle-là était vrai.

22 décembre 1970

Nous étions dans la gêne:
voici maintenant
l'abondance.
Nous étions tristes:
voici maintenant le rire.
Les murs de la maison
étaient sales et bruns:
voici maintenant l'éclatante
progression du blanc.
Et je regarde dans la fenêtre
la très lente coulée du verre.

Nous étions sales, démunies,
et presque fous.
Nous avons, je crois, gagné
la première manche.
Nous avons tant et tant
rapaillé que nous sommes
déjà comme des riches.

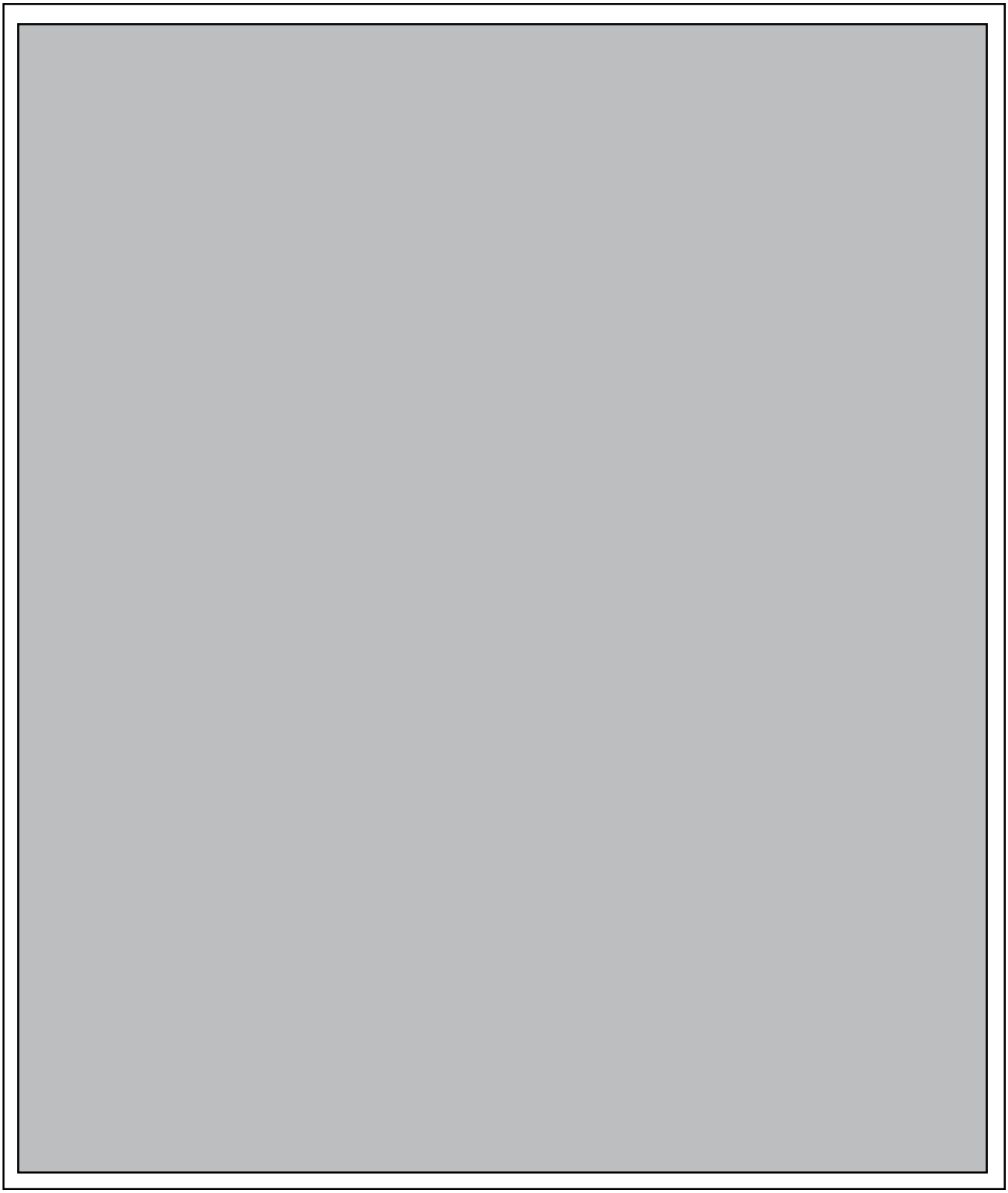
Les autres allaient jetant
leurs linges et leurs meubles
brisés.
Nous les avons ramassés.
Et nous les avons refaits.
Mais c'était nous-mêmes,
sans le savoir, que nous
ramassions dans la boue.

La rouille
nous dévorait les os.
Mais nous avons tant et tant
frotté que le fer lui-même
commence à reluire.

Voici maintenant la paix.
Et la rose jaune
qui tourne lentement
dans le vase du salon.

L'ARGENT

1971-1991



1971

29 ans

8 janvier 1971

Par le passé,
on a défini le “moi”
comme un point fixe.
Une sorte d’absolu
qui ne subit que des
changements superficiels
sur la base d’une unité
de mesure qu’on a convenu
d’appeler “sa vie”.
Or “je” doute,
et de l’existence universelle
d’un tel “moi”, et de la
valeur de l’unité de mesure
qu’on lui applique.
La philosophie égocentrique
n’est sans doute valable,
que d’une façon relative
et limitée.
Il y a déjà entre l’enfant et
l’adulte une quantité telle
de transmutations qu’il est
d’ores et déjà possible
de remettre en question
la durabilité d’un “moi”
identique
durant tout ce temps.
Il faut ainsi assister à chaque
instant à nos mutations pour
ne pas perdre notre propre
notion de nous-mêmes.

*

L’une des plus graves erreurs
de notre temps consiste
à maintenir
la notion d’amour d’autrui.
Car c’est, en plus de
supposer la notion d’autrui,
supposer la haine d’autrui
et un missionnariat quasi
inhérent à toute chose jugée
valable pour nous-mêmes.

*

D’hétérotrophes,
nous rêvons chez nous,
de devenir autotrophes.

*

La “maison perdue
aux fonds des bois” c’est,
pour nous, ici et maintenant.

*

C’est aussi illogique
d’envoyer un enfant à l’école
que de le faire baptiser.
C’est ainsi qu’on se prépare,
chez nous,
à les envoyer à la guerre.

*

La relation
employé/employeur
et l’insécurité d’emploi;
la relation homme/femme
mariés et principalement
en tant que père/mère;
la relation parent/enfant
et principalement
lors de l’adolescence
de ces derniers,
tels sont les problèmes
que nous avons à résoudre.

9 janvier 1971

Ange-Aimée Fournier-Mornard dit que mon père
est alcoolique.
Et mon père, baissant la tête
et prenant plaisir à se cacher
pour boire, se prend
pour un “sale” alcoolique.
Ainsi des drogues
chez nous.
Ainsi de la masturbation.
Ainsi de tout.
Le véritable problème
réside plutôt
dans la culpabilisation.

“L’alcoolique” n’existe
qu’en autant qu’il éprouve
contre lui la répression.
Ce n’est qu’un jeu,
et c’est selon, et cela passe
ou ne passe pas.

J’ai trop longtemps connu
la masturbation
pour ne pas en démentir les
conséquences dangereuses.
Mais il est bien évident
que le masturbateur
n’est pas comme
les non-masturbateurs.
Le seul problème
est qu’on lui refuse
tout simplement l’existence.
Ainsi des autres domaines
du plaisir.
Voilà maintenant
ce que je dois comprendre.
Car, moi aussi, ce soir,
comme tous les soirs,
je suis ivre.

13 janvier 1971

Et cela ne m'empêche pas
d'être présent aux diverses
modalités de mon existence.
Voilà aussi pourquoi
j'ai presque totalement
abandonné la masturbation.
N'avons-nous pas droit,
à la longue, d'être, hélas,
légèrement saturés.

Mais tant que je vivrai,
me semble-t-il,
j'aurai le goût de choisir
"autre chose".
Car nous aurons toujours
à porter le poids
de notre inconséquence.
Nous sommes tous là,
impuissants, hébétés devant
notre propre existence.
C'est aussi, à mon avis,
le seul véritable problème.

Plus nous avons de capital,
moins il nous en coûte cher
pour vivre.
Et plus nous diminuons
le gaspillage,
plus nous avançons
vers l'indépendance.

17 janvier 1971

LETTRE
À MARIE-BRIGITTE
CLOUTIER-FILION
POUR QUAND
ELLE SERA GRANDE.

Aujourd'hui,
tout semble normal.
Mais ce n'est là qu'une
impression de surface.
La réalité est plus simple
encore.
C'est tout simplement
que tout est pourri.

Les petits commerçants
s'adaptent progressivement
à l'idée de devoir bientôt
fermer leurs portes.
Des filés de plus en plus
longues de chômeurs déjà
grassement subventionnés
par l'État réclament
des salaires exorbitants
pour revenir au travail.

En plus de devoir tenir tête
à la concurrence des grosses
organisations financières,
les petits employeurs qui
résistent encore, se livrent
entre eux des batailles
de plus en plus dures dans
le simple espoir de survivre.
Les gouvernements prônent
"la" relance économique.
C'est, en plus gros,
la même histoire que celle
de la relance de SEXUS
que je n'ai pas réussit.

J'avais, avec SEXUS,
une légère avance
dans la défaite.
Voilà tout.

Mais certains gestes
sont plus significatifs.
Ils se répètent chaque jour
dans tous les coins
de la ville.
Des milliers de gens, condi-
tionnés à dépenser
sans compter, courent encore
pour aller échanger le peu
de crédit qu'il leur reste
contre des produits dont
ils ne se serviront même pas.
La croyance est partout
la même.
- Tout va s'arranger pour le
mieux.
- C'est pour bientôt.
Vue d'ici,
la scène est presque drôle.
Nous habitons toujours toi,
ta mère Monique et moi, le
808 Wiseman, à Outremont.
Nous vivons, depuis bientôt
un an, dans un isolement
presque complet.
Plus de pensionnaires.
Plus d'amis.
Monique travaille
comme vendeuse dans
une pharmacie du quartier.
Chaque vendredi,
elle rapporte net $63.18.
Nous retirons $19.00
et nous déposons le reste
à la banque.

Il y a deux ans, je dépensais
à moi seul, uniquement
en cigarettes, $14.00
par semaine.
Pourtant, je n'ai pas cessé
de fumer.
Mais voilà: Monique et moi
comptons nos sous
comme des avares.
Cette attitude nous est venue
du fait d'avoir
progressivement compris
que l'obligation de gagner
de l'argent nous prive
de l'un des plus grands luxes
de notre temps: celui de ne
plus aller travailler pour rien.
Et l'un des meilleurs moyens
d'y atteindre consiste à
cesser de dépenser pour rien.
Car il en va de la dépense
comme de l'alcoolisme:
tous ceux qui en sont atteints
finissent par avaler
n'importe quoi.

Car l'ennui demeure encore
l'une des plus graves
infirmités humaines.
Pour beaucoup d'entre nous,
la gloutonnerie demeure
l'une de ses plus immédiates
solutions.
Mais l'ennui,
ne reconnaissant
aucune valeur aux objets
qu'on accumule bêtement
à ses pieds,
poursuit inlassablement
sa contamination.

Un exemple me semble
significatif.
Monique revient d'un petit
magasin du quartier.
Dehors, c'est la tempête.
Il neige, il vente,
c'est très froid.
Elle s'est trompée.
Au lieu d'acheter
un élastique à couture de ¼
de pouce, elle en a rapporté
un de ½ pouce.
Il ne convient pas.
Il faudrait
retourner au magasin.
Mais dehors c'est la tempête.
Elle aimerait éviter de devoir
y retourner.
Elle le coupe en deux.
L'expérience réussie:
l'élastique est aussi bon.
Et elle vient du même coup
d'abaisser de moitié
le prix du produit.
Car ainsi coupée en deux,
la bande élastique
double de longueur.
La bande de ¼ coûte $0.25
et celle de ½ $0.29.
Elle vient donc d'acheter
la valeur de 2 bandes de ¼
(valeur $0.50)
pour la somme de $0.29.

C'est dans cet esprit
que nous t'avons éduquée.

Mais il est
3 fois plus compliqué
de vivre à trois qu'à deux...

Notre objectif a toujours été
simple.
Nous avons désiré,
avant tout, le retrait.
Nous savons maintenant
que la modeste maison
de campagne exige de nous
une haute performance
morale.
Le droit de ne rien faire
ne peut encore s'acquérir
qu'au prix d'une longue
série d'exercices
de renonciation.

Renoncement aux menus
articles de la vie quotidienne,
renoncement à la mode,
à la reconnaissance d'autrui,
renoncement à la satisfaction
immédiate.

La formation au retrait
a quelque chose de similaire
avec la naissance
d'un commerce.
Il faut progressivement
monter son affaire
en marge de la vie courante.
Ce n'est qu'après quelques
années qu'on peut envisager
sérieusement d'abandonner
officiellement les habitudes
courantes pour passer
de l'autre côté.

En fait, les habitudes
courantes ont été arrachées
les unes après les autres
avec une extrême prudence.

Nombreux sont les gens
que nous avons connus qui
ont tout quitté soudainement
pour aller vivre
au fond des bois.
La moindre difficulté
les a ramenés à la ville plus
désabusés qu'à leur départ.
Ils avaient eu le tort
de choisir ce qu'ils croyaient
être une voie de facilité.

Le retrait
est l'une des plus exigeantes
manières d'exister.
Il faut y consacrer
d'autant plus de temps,
de patience
et d'entraînement.

19 janvier 1971

Écrire, pour moi, n'est que
répéter l'un des plus secrets
rituels de mon enfance.

Celui d'élever,
brique par dessus brique,
quatre murs autour
de mon lit, chaque soir,
avant de me laisser couler,
illusoirement protégé,
dans le sommeil.

26 janvier 1971

La ville de Montréal tolère
sur son territoire la tenue
de studios artistiques.

Des jeunes femmes
y posent nues,
selon la fantaisie du client,
et tout cela
sous le beau prétexte
de l'art pour l'art.

Puritanisme, gêne et torture
mentale.

À quoi bon perdre
mon temps
à multiplier les exemples.

27 janvier 1971

*(Lettre envoyée
à Luc Latour).*

Luc.

Je t'envoie un exemplaire
de SEXUS numéro 4.

J'avais dit qu'il sortirait.

Je te dis maintenant
que SEXUS s'arrête ici.

28 janvier 1971

Nous vivons
dans l'insécurité et l'absence
permanente de points fixes.
Plus de 2 millions d'espèces
vivent et se reproduisent
contre notre vie et
contre celles de nos enfants.
Des millions d'astres, des
millions de galaxies risquent
à tout instant d'entrer
en collision avec la terre.
Et c'est dans ces conditions
idéales de panique que nous
nous devons à nous-mêmes
de rester calmes
et d'inventer.
Ceux qui,
dans notre enfance,
nous parlèrent d'enfer,
ignoraient sans doute
à quel point
leurs histoires terrifiantes
étaient moins terrifiantes
que la vie
qu'ils vivaient eux-mêmes.
Nous les avons rejetés,
pensant du même coup
rejeter la peur.
Et nous n'avons découvert
derrière leurs masques
de sorciers qu'une terreur
plus difficile à combattre.

31 janvier 1971

L'autoritarisme dont
nous avons présentement
à défrayer la dette
découle sans doute
d'une très longue culture
patriarcale,
aujourd'hui décadente,
mais qui, jadis, dû avoir
d'heureux résultats.

Nous devons, en plus de
l'obligation que nous avons
de parer aux conséquences
de plus en plus graves dues
à l'inadaptabilité nerveuse
de la majorité des gens,
travailler
à hausser le potentiel
de la "matière grise" par
le perfectionnement concret
de ses divers mécanismes.

Rien ne sert d'exiger d'un
individu sous-développé
musculairement
des performances physiques
au-dessus de ses possibilités
musculaires.
Au mieux, pouvons-nous
tenter d'éviter
qu'il ne se reproduise, et
multiplier les recherches
visant à perfectionner
concrètement le rendement
musculaire
des nouvelles générations.

Il est, bien sûr, regrettable
de ne pouvoir actuellement
profiter d'une réelle liberté
de presse et d'action.
Mais rien ne sert d'aller soi-
même se flanquer en prison
et de se faire pendre
haut et court
par des sous-développés
mentaux dont le seul tort
est de ne rien comprendre
aux priorités.

Les connaissances actuelles
nous permettent déjà de nous
dégager du cul-de-sac moral
où nous étions
de devoir un jour ou l'autre
n'être finalement
que des martyrs.
Nous posséderons bientôt
l'une des premières clefs
de la prison.

6 février 1971

Le sexologue, actuellement,
ne peut être qu'un simple
commentateur d'un geste
qui demeure foncièrement
parascolaire.
Le sexologue ne peut
coucher avec ses élèves
dans les cadres de
son exercice professionnel.
Il ressemble par là à nos
beaux prédateurs littéraires
qui ont, depuis fort
longtemps, volé les chaires
universitaires aux écrivains.
(À l'école des Beaux-Arts,
on a au moins la décence
d'engager des artistes
pour enseigner l'art
à des apprentis artistes).

Une école qui a perdu le sens
de la réalisation pratique
ne peut prétendre
au titre d'école.

Leur patron les paie pour qu'ils ne travaillent pas!

Sogefor: avec l'aide fédérale, de bonnes affaires en vue pour l'entreprise privée

Le cas Albert Gigaire

9 février 1971

Que penseriez-vous
d'une école qui enseignerait
la mécanique automobile, et
où il serait interdit
aux élèves d'entrer
en contact avec la moindre
pièce de mécanique.

C'est exactement ce qui
se passe dans nos écoles
lorsqu'il s'agit de sexualité.

Encourageons les élèves
à coucher entre eux.
À se faire bander entre eux.
À monter des spectacles
pornographiques.

Sommé de se rétracter, QUÉBEC-PRESSE maintient ses accusations au sujet de la pension du juge Armand Trudelle

L'UN DES PLUS GROS SUCCÈS DE L'HISTOIRE DE L'HABITATION:

B & A CONSTRUCTION

(*Préface à un livre
qui devait suivre...*)

Je n'ai pas assez longtemps
hésité avant de publier
ce livre.
Et je sais qu'il m'arrivera,
un jour ou l'autre,
de le regretter.
Mais je sais aussi
que l'hésitation,
sous prétexte de devoir
au préalable bien vérifier
toutes les données
de l'action qu'on désire
mettre en branle, n'a le plus
souvent donné comme
résultat qu'un accroissement
quasi maladif de la peur
d'outrepasser
aux tabous de la nation.
Vaut mieux donc se jeter
à l'eau carrément,
et apprendre, de cette façon,
la modestie qu'il convient
d'avoir lorsque l'on ne sait
pas encore nager
et que l'on meurt pourtant
d'envie d'apprendre.
C'est dans cet état d'esprit
que je publie,
avant qu'il ne soit trop tard,
ce que réellement j'ai rêvé
de connaître sexuellement
avant que la vie
ne commence à m'imposer
la peur des "qu'en-dira-t-
on", des policiers et des ju-
gements immanquablement
ridicules des cours de
ce que l'on nomme "justice"
chez les homo sapiens.

J'aurai au moins eu
le privilège de ne pas avoir
raté ma jeunesse
et d'avoir commis tout ce
qu'il convient de commettre
à cet âge.
Le sexe est un art et doit être
enseigné comme tel.
Pas plus
qu'on ne s'improvise du jour
au lendemain peintre, poète,
comédien ou danseur,
pas plus l'on ne s'improvise
"sexy" sans une certaine
expérience du métier.
Le sexe, comme toute
activité, comporte une série
de "trucs du métier",
une nécessité d'expériences
préalables
à la bonne exécution.
C'est en couchant
qu'on apprend à coucher.
Et non pas en lisant
tout simplement,
pour les citer de mémoire
aux examens, des livres
de recettes pourtant valables
en d'autres circonstances.
*
La petitesse consiste
à chercher la vérité.
L'intelligence consiste
à la faire.
*
Rien n'est plus terrible
que de devoir mentir
pour pouvoir gagner
"honorablement" sa vie.

12 février 1971

L'une des erreurs
de la mythologie masculine
est d'obliger le jeune mâle à
se spécialiser très tôt en vue
de se rendre indispensable et
de pouvoir ainsi "se vendre"
plus aisément sur le marché
du travail s'il veut pouvoir
se réaliser en tant que mâle
mythifié.
Il doit rapidement renoncer
à la valeur relative
des questions et donner
à certaines questions
une coloration hiérarchique
qui n'aura trop souvent
comme effet
que de stopper sa réflexion.

13 février 1971

NOTES:

La "pornographie"
est uniquement
une manifestation
culpabilisée du sexe.

La pornographie:
la plus ancienne religion
de l'Histoire.
L'une des grandes religions
qui n'a su résister et qui,
de là, sombra
dans l'assimilation,
puis dans la honte.

Fort répandue par Rome.

Le catholicisme dut renier
très lentement Priape.

Dans l'ancienne Égypte,
Osiris représenté en érection:
organe de reproduction,
symbole du père.

Pétrole: pays producteurs et compagnies s'entendent
Québec: Mgr Lavoie décide de revenir à la politique active
Complot pour kidnapper le chancelier Brandt
288-9247

Les chômeurs poursuivent l'occupation du Centre de formation professionnelle
Le Front commun contre l'autoroute "Pinard" poursuit ses activités

14 février 1971

Le québécois
a finalement accédé
au point de non-retour.
Il ne peut plus désormais
"revenir à la terre".
Aussitôt partie,
la mécanisation de la ferme
a tôt fait de le remplacer.
Il lui en coûterait aussi
cher de tenter de reprendre
aujourd'hui son ancienne
place que de se battre
pour l'accès à des pouvoirs
qui lui sont jusqu'ici encore
interdits.

Nous, québécois, sommes
désormais dans l'obligation
d'inventer notre vie.

Staffing Branch
Direction des cadres

PUBLIC SERVICE COMMISSION OF CANADA
COMMISSION DE LA FONCTION PUBLIQUE DU CANADA

OTTAWA 4, le 15 février 1971.
Action: 71-PSE-LR-1

Monsieur Yvan Mornard,
Case postale 338,
Outremont,
Montréal 15A, P.Q.

Cher monsieur Mornard,

La présente a trait à votre demande d'emploi au concours 71-PSE-LR-1, pour Professeurs de français.

La Commission serait heureuse si vous pouviez vous présenter à une épreuve orale, à 11 h. 15 du matin, le 24 février 1971, au bureau de la Commission de la Fonction publique, Suite 1360, Place du Canada, 1010 ouest, rue Lagauchetière, Montréal, P.Q.

Cette entrevue a pour objet de déterminer vos attitudes pour les postes en question et ne doit pas être interprétée comme une offre d'emploi.

Monsieur D. Roberge présidera le jury d'examen.

Si vous ne nous avez pas encore fait parvenir des documents attestant vos titres, qualités et votre expérience, prière d'en apporter à l'entrevue.

Bien à vous,

pour J. P. Mousseite,
Directeur des cadres.

17 février 1971

L'origine de la pornographie.

L'un des premiers devoirs
d'un jeune homme devant
la jeune fille qu'il convoite
est de ne pas abuser d'elle.
Ce qui revient
tout simplement à dire
que toute tentative sexuelle
d'un mâle envers
une femelle est considérée:
1) comme un assaut grave
sur la personne
2) comme une dégradation
de l'individualité propre
de la femelle.

D'où l'impossibilité, dans un
tel contexte philosophique,
d'une relation sexuelle
extra-maritale,
sans une dégradation
profonde de la femme.

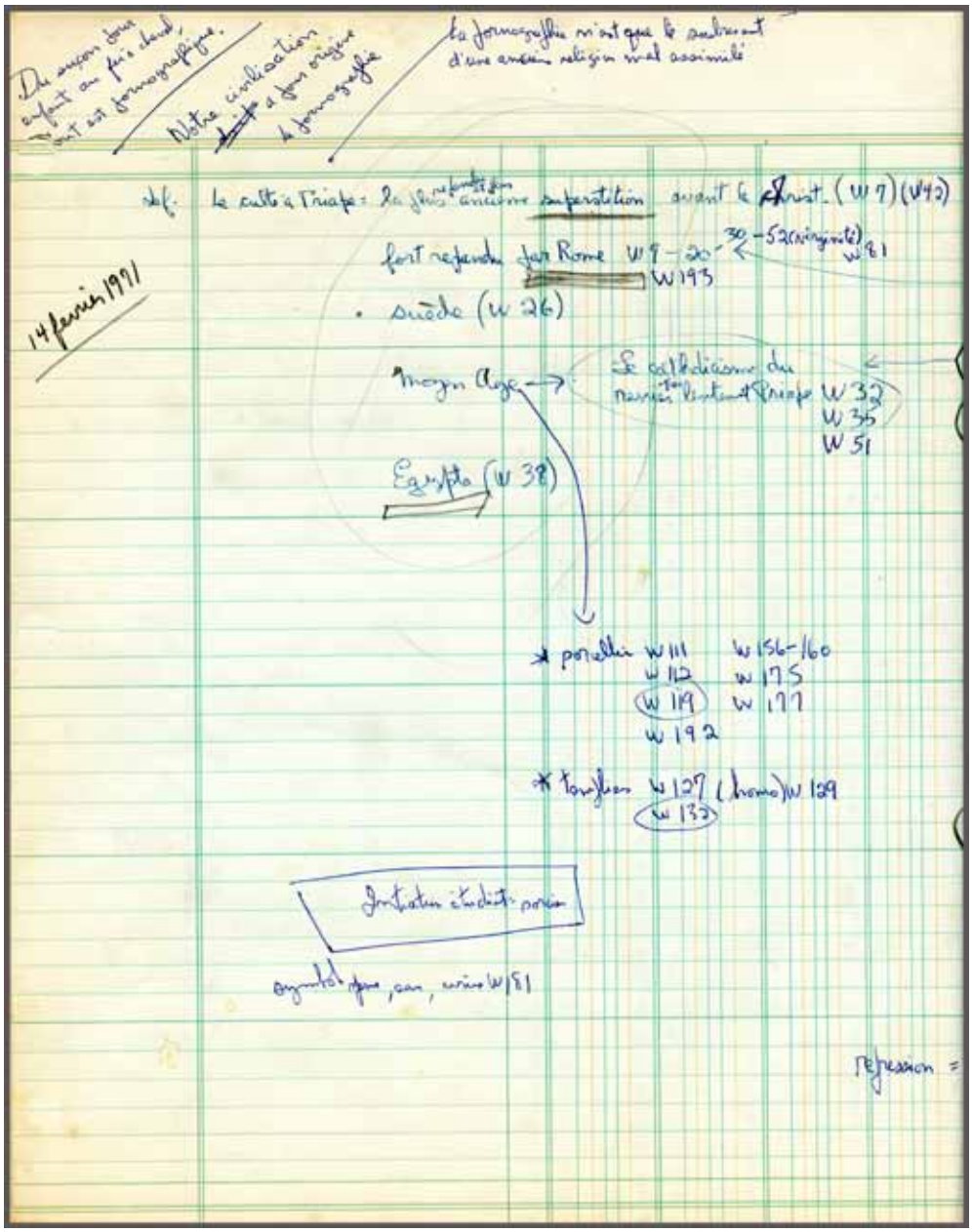
C’est principalement ici
que commence la véritable
histoire de la pornographie.
Les pornographes, comme
les noirs, les juifs, etc., ont,
malgré eux, subit le préjugé
d’une société
qu’ils remettaient
fondamentalement
en question.

Ils n’avaient qu’un tort:
celui de prétendre pouvoir
demeurer des êtres sains
dans une société
fondamentalement
criminogène.

*

Il y a, grossièrement parlant,
deux classes importantes
d’activités.
L’une pourrait se nommer
la “maintenance”
et l’autre la “recherche”.
L’une consiste à maintenir
l’acquis; l’autre travaille
à en accroître le volume.

C’est une situation sociale
merveilleuse que d’être
à la fois l’appariteur
et le chimiste.



20 février 1971

Les travailleurs, mâles
et femelles, ont un rêve en
commun: celui d'une petite
maison à la campagne,
où ils n'auraient plus
l'obligation de travailler
et de respecter l'horaire.
Mais les ménagères
ne peuvent pas en rêver.
À la campagne,
comme à la ville,
leur travail serait le même.
L'avantage
qu'elles en tireraient se lit
bien autrement: à peine
seraient-elles moins seules
autour de leurs chaudrons.
Car, partout où ils se
trouvent, et à quelque heure
qu'ils se lèvent,
les gens n'arrêtent jamais
d'avoir faim.
La ménagère rêve d'aller
travailler à l'extérieur
et d'avoir beaucoup de gens
à qui parler.

21 février 1971

Nécessité
d'une pornographie
réellement québécoise.

*

Tout ce qui ne se fait pas
aujourd'hui,
est ce qu'il faut d'abord faire
aujourd'hui.

*

J'aimerais être beaucoup
beaucoup plus vieux afin
d'être beaucoup moins jeune
et d'avoir encore toute
ma vieillesse devant moi.

22 février 1971

Il y a sans doute
des milliards de structures
sociales possibles.
Et fort probablement, celles
que l'on "choisit" ne sont
pas les plus brillantes
mais les plus adéquates à
la continuité de la tradition.
Et c'est tout simplement
parce qu'ils se rattachent
aux données existantes que
les plans de gestion (ou de
révolution) peuvent trouver
place parmi nos réflexes
et porter un coup.
Non que les autres plans
ne peuvent être fort bien
pensés,
voire même plus sensés.
Mais s'ils ne partent pas
d'un souci d'économiser
le quotidien, s'ils dépassent
l'idéal de recomptabiliser
l'immédiat afin d'en tirer
une plus value,
ils passent tout simplement
à côté du sujet.

Reich prétend que les russes
n'ont pu réussir
"la" révolution sexuelle
parce que le sexe,
au contraire
des autres problèmes
auxquels ils ont dû faire face
dans leur histoire,
les impliquait tous et chacun
profondément.
Peut-être a-t-il raison, encore
qu'il ne le démontre pas.

Rien non plus ne permet
d'accepter, dès le départ,
l'existence d'une seule et
unique révolution sexuelle.
Et pour défendre ses points
faibles, il répète la nécessité
de retirer l'enfant:
1) des mains des parents,
2) des mains des urologues,
gynécologues et professeurs
d'hygiène.

En d'autres mots, le russe
aurait réussi la révolution
sexuelle en autant
qu'il n'aurait pas été russe
et qu'il n'y aurait pas eu
d'autres révolutions
sexuelles possibles.

Aussi bien dire
qu'un oranger produira
des oranges en pays froids en
autant qu'il ne sera pas
un oranger en pays froid.

Il y a, en fait,
une surproduction
d'idéologies
et chacune d'elles tente
d'accaparer pour elle seule
la globalité des marchés.

23 février 1971

Il est grand temps d'abaisser la tension par une entente sur la mise en valeur d'une nouvelle méthode qui permettrait à la fois une meilleure expansion et une plus grande diversification.

Notre philosophie culturelle aurait, si mes bases sont acceptables, avantage à s'orienter vers les services plutôt que vers la recherche "pure".

Je suis d'ailleurs porté à croire que les "grandes inventions" (lois générales) résultent le plus souvent d'une tentative pratique et immédiate pour résoudre un problème quotidien (loi particulière), et qu'elles sont en quelque sorte des numéros chanceux qui font, d'une manière tout aussi bien déconcertante qu'inattendue, sauter la banque.

La polygamie comme base à la libération de la femme de l'obligation d'être fidèle et comme moyen de désamorcer la jalousie masculine.

Les faits.

Nous avons
Monique Cloutier et moi
couchés, il y a deux ans,
avec Rita Bissonnette.
Depuis, plus rien.
C'est la fidélité stricte et,
autant pour Monique que
pour moi, parfois déprimante
et répressive.
Mais nous tenons
à un principe: celui, non pas
d'éviter en soi de coucher
avec quelqu'un d'autre,
mais d'éviter de le faire sans
un consentement mutuel.
Et ce consentement,
de mon côté du moins,
est extrêmement pénible
à envisager.
L'idée, par exemple, de
devoir rester seul à la maison
à garder Marie-Brigitte pendant que Monique
sortirait avec un autre
homme m'insécurise
et me déprime énormément.
Par contre, la même idée
m'apparaît réalisable, voire
même comme une obligation
normale pour moi, si,
au préalable, nous pouvions
établir une modalité
permettant d'apaiser
mes complexes.

Depuis notre expérience
avec Rita, l'idée s'est
lentement développée.
Mais nous avons rencontré
peu de femmes avec qui
il nous a semblé possible
d'envisager sérieusement
une telle réalisation.
Car ce n'est justement pas là
une simple histoire de sexe,
mais une volonté d'accéder
à un mieux être général.
Et la difficulté est moins
de trouver une partenaire
féminine que de trouver une
partenaire intellectuellement
et émotivement valable.

Nous venons peut-être
de la trouver.

Pierrette Thibaut,
une ancienne amie
de Monique,
de retour d'un séjour
de 2 ans en Afrique.
Environ 25 ans.
Dont les qualités principales
semblent être les suivantes:
souci d'être honnête
envers sa propre pensée,
désir de collaborer
à l'amélioration du milieu,
refus facile de mentir.

Elle a abandonné
la chrétienté il y a environ
6 mois, à son retour d'Afrique, lorsqu'elle s'est rendu
compte qu'elle aimait
participer à la religion,
en Afrique, principalement à
cause de la présence, là-bas,
d'un missionnaire.

Reste un problème.
Elle est encore vierge.
Ce qui peut lui causer
une certaine difficulté à bien
participer à notre recherche.
Et elle n'a pas d'enfant:
ce qui n'apporte pas grand
chose à Marie-Brigitte.

Avec Rita, le problème
était d'un tout autre ordre.
Coucher avec nous
signifiait pour elle une
infidélité envers son amant.
Ce qui était, à la base,
mauvais.

D'autres avantages.
Outre le fait de nous
permettre (Monique,
Pierrette, et moi) l'accès à
une réelle liberté de coucher
librement avec qui nous
voulons, et cela sans détruire
notre module affectif de base
et la régularité qui devrait
s'y rattacher, cela nous
permettrait aussi à tous
une plus grande liberté de
socialisation tout autant que
de solitude.

Nous pourrions aussi, monétairement, accéder à une sécurité plus forte tout en diminuant l'obligation d'une quelconque des parties de se sentir seule responsable du financement de la famille.

Avantage aussi en ce qui concerne Marie-Brigitte, par les enfants qui pourraient éventuellement découler de notre trio (que je sois ou non le père réel).

Il nous serait (peut-être) aussi plus facile d'accéder à certains moyens de régler un problème que nous avons tous les trois: celui d'une réorientation de notre vie.

*

Notes diverses.

L'un des problèmes majeurs du couple, au Québec, est l'obligation de s'adapter à la ville tout en résistant à ce qui pourrait éventuellement en détruire la base affective.
La solution
la plus généralement admise
est le mensonge.

L'homme et la femme se mentent, un jour ou l'autre, et doivent toute leur vie en assumer et la culpabilité et sa prolongation.
Une civilisation coupable d'être ce qu'elle est ne peut longtemps prétendre au bonheur et à la bonne entente de ses membres.
L'honnêteté y est en passe de devenir synonyme d'autodestruction.
Quiconque tente un peu trop de la respecter risque de perdre et son gagne-pain et sa famille.

Je ne prétends pas que le recours à la polygamie soit le moyen adéquat pour tous les couples d'accéder à leur indépendance.
Un couple dont la femme souffrirait d'un complexe de jalousie aussi prononcé que le mien et dont l'homme serait plus évolué, aurait peut-être avantage à passer par le biais de la polyandrie.

Méthode de compensation.
Le recours à des schémas culturels étrangers à des fins d'amélioration progressive de notre propre culture:
afin d'éviter la panique,
les blocages, les stress et les effondrements que causent généralement les mesures révolutionnaires coercitives.
La grande erreur de la révolution sexuelle russe fut de vouloir régler d'un coup, par simples décrets légaux, des problèmes que la loi ne faisait en fait que constater et qui existaient et ont continué d'exister en dehors de la loi.
En ce sens Reich a raison d'écrire que la révolution sexuelle, au contraire de la révolution économique, impliquait tous les russes pour ne pas dire les attaquait tous de front.

Un peu comme si l'on avait voulu baisser obligatoirement le prix du pain alors que le prix de la farine n'aurait, lui, cessé d'augmenter.
C'était prendre la fin pour les moyens.
La première phase aurait dû porter sur la propagation auprès de tous des divers schémas culturels possibles.
D'où serait découlé une certaine déculpabilisation à l'idée d'améliorer la tradition russe par leur application.

Le couple éprouve beaucoup de difficulté à s'intégrer au reste de la société.
L'indéfinissable malaise dont parle Betty Friedam.

Car, à moins d'aimer palabrer interminablement, le contact sexuel est l'un des buts le plus recherché dans l'acte de se mêler au groupe.
S'il est interdit dès le point de départ, la société risque de ne plus apparaître que comme un jeu de flirt plus ou moins décevant pour tous.
Les gens, après une réunion mondaine, se quittent sans avoir joui, et se sentent remarquablement obligés de médire les uns contre les autres afin de liquider leur désir d'agression.
Aimez-vous
les uns les autres.
Mais sans réelle socialisation sexuelle, ceci n'est possible qu'avec l'accroissement d'un masochisme chronique.
La socialisation sexuelle suppose cependant une égalité entre les mâles et les femelles.

25 février 1971

Nous vivons,
comme des rats,
cachés dans nos demeures.

Et chaque demeure
se referme sur des pièces,
fermées elles aussi
sur elles-mêmes.

Et dans chaque pièce, il y a,
tout aussi refermé
sur lui-même,
un habitant de la maison.

28 février 1971

Tout ce que
nous entreprenons est
actuellement voué à l'échec.
Car, malgré nos moyens
primaires de préservations
(dont le langage est l'une des
méthodes les mieux connues
et éprouvées),
l'essentiel demeure encore
fondamentalement piégé.
Aucun écrit de Marx
ne vaut la pensée de Marx.
Parce que les écrits
demeurent, bêtement,
sur place.
Alors que la pensée,
pour être valable, nécessite
une incessante vitalité.
Et Marx, par le simple fait de
mourir, rejeta d'un seul coup
toute son oeuvre dans le
grand dépotoir de l'histoire.
Ses "adversaires" actuels
ne peuvent mieux l'accuser.
Par contre, ils se gaspillent
eux-mêmes en se donnant
comme les victimes
immédiates de leur propre
inconséquence à penser par
eux-mêmes alors qu'il serait
encore temps, pour eux,
de penser.

*

A Cuba, comme au Québec,
il y a des prisons.
Car là-bas, comme ici, il est
fondamentalement interdit
d'évoluer.
Car là-bas, comme ici,
la néo-monarchie maintient,
et le gaspillage d'énergie
que furent les pyramides,
et l'oppression des gens qui
durent, pour survivre,
en porter l'écrasement
immédiat.

*

Je souhaite,
progressivement, pouvoir
ne plus me préoccuper
de l'opinion de mes "amis"
sur ma situation sociale.
Mais de ma situation
par rapport à mes rêves
les plus inacceptables.

*

J'aimerais avoir le courage
de ne jamais "éditer".
Sinon pour moi-même.
Pour m'aider à me rappeler
à une certaine identité.

7 mars 1971

Depuis des millénaires,
nous nous sommes donnés
à nous-mêmes
comme un produit fini.
Et nous n'avons eu de cesse
d'inventorier la terre,
la mer et le ciel en quête
d'un mécanisme extérieur
à nous dont la connaissance
nous aurait permis de bien
nous définir notre propre
finalité.

Il est grand temps
maintenant de commencer à
nous occuper de nos affaires
et de nous demander ce que
réellement nous désirons.
Nous ne sommes peut-être
que des produits
de notre propre production:
des autoproducteurs
momentanément essoufflés
dont le seul but
est de nous produire.

*

Si je crois réellement
à l'égalité de l'homme
et de la femme, je me dois
de respecter tout autant
le travail généralement
attribué aux femmes
que celui
généralement attribué
aux hommes.
Être ménagère est aussi
respectable pour le mâle
que pour la femelle.
Moi, à la maison, je suis
considéré comme chômeur.
Si je travaillais à la place
de Monique Cloutier, et que
Monique Cloutier restait
à la maison à ma place,
je ne serais plus considéré
comme chômeur
et elle non plus,
car elle serait considérée
comme ménagère.

Ridicule.

8 mars 1971

La "justice" n'est et ne peut
être qu'une ramification
du pouvoir.

*

Le meurtre de Pierre Laporte
a manqué en ceci:
il ferme trop radicalement
le débat, et il relève
d'une philosophie
d'infaillibilité.

Une morale révolutionnaire
plus avant-gardiste aurait pu
tout simplement
le rendre sourd et aveugle.
Ce qui n'aurait pas bêtement
relégué Laporte à l'histoire
tout en lui laissant une
possibilité de réhabilitation.
Car le droit à la vie
est l'unique et seul but
valable d'une révolution.
Et ce n'est pas en tuant
qu'on le réalise.
L'histoire le montre bien.

9 mars 1971

L'une des conditions
essentielles pour guérir
un individu de la jalousie, est
la mise en place de structures
communautaires sexuelles et
affectives qui lui permettront
généralement de considérer
une séparation
comme un incident
au lieu d'une catastrophe.
Ceci nécessite de nouveaux
concepts économiques,
de nouveaux concepts
en architecture et sans doute
plus de temps que
l'on prévoit généralement
devoir y mettre
pour leur réalisation.

Nous sommes, aujourd'hui,
dans l'obligation d'envisager
pour l'homme, la femme
et l'enfant une procédure
de réhabilitation progressive,
indépendante des structures
et des philosophies
familiales du passé.

13 mars 1971

La chose la plus bête
au monde, c'est encore
de devenir un génie.
Que de choses essentielles
passent encore inaperçues
à cause de ce concept là.

Bien sûr, nous n'en sommes
pas tous; mais tous,
nous en sommes
foncièrement atteints.

Nous arrivons à un âge
où il serait pourtant sensé
de considérer l'avis d'autrui
comme une simple réponse
adéquate à une question
particulière.
Encore devrions-nous
recycler nos méthodes, et
nous attarder dorénavant
à inventer les questions
appropriées plutôt
qu'à formuler des réponses
qui, somme toute, demeurent
en autant qu'elles demeurent
évasives.

17 mars 1971

Je m'éveille
dans la splendeur.
Rares, très rares
les grandes fresques
et les grandes visions
endimanchées.

Je suis ici, bien installé
derrière un vieillard,
passant ma vie à mimer
la moindre de ses manies.
Je suis ici, bien installé
derrière un vieillard,
avec derrière moi, mon passé
qui lui aussi mime sa vie
dans les gestes d'un enfant
bien installé (lui aussi)
derrière moi.

Nous sommes tous là, bien
installés en nous-mêmes,
allant et répétant à l'unisson
qu'un homme nouveau
vient de naître
et que le temps vient
des grandes rénovations.

Et moi aussi, je l'écris,
comme il est écrit dans
le grand livre des écritures.

(À peine peut-on remarquer,
à chaque ligne de la litanie,
comme un léger
changement de main).

Les grandes productions
de l'art ne sont
et ne peuvent être que
des confessions publiques.

18 mars 1971

L'oeuvre de ma vie
se limitera sans doute
à me raconter bêtement à
moi-même
ma propre défaite.
J'ai d'abord voulu être
prêtre; puis poète; puis
éditeur pornographique.
Mais rien de tout cela ne
donne véritablement du pain
sur la table.
À moins d'oeuvrer,
en pratique, au maintien
des classes sociales.

Le mépris, la répression du
peuple et du genre de travail
qu'il accomplit,
présentement, devient une
caractéristique de la pensée
sociale du groupe d'amis
dont je sors.

Non pas que l'idée
d'une égalité sociale
dont nous rêvions
soit en elle-même rejetée.
Mais parce que les sommes
d'argent soutirées du peuple
pour son application
dépassent la mesure.

Parce que nous refusons,
individuellement, de relever
le peuple de ses fonctions
quotidiennes pour lui
permettre d'aller à son tour
s'instruire, dans le confort et
l'improductivité
à notre place...

Parce que nous préférons
nous “spécialiser” encore
davantage, dans la même
improductivité et le même
confort, et que nous nous
accordons ainsi un autre
sursis dans la remise
à la nation du privilège dont
nous avons préalablement
profité.
Parce que nous ne sommes
que les vulgaires
descendants
des révolutionnaires
néo-monarchiques qui,
après avoir renversé le roi,
remettent d’années
en années l’heure et le jour
de la remise présupposée
du pouvoir aux mains
de la majorité.

LE ROI EST MORT!
VIVE LE ROI!

Voilà bien
l’une des plus tristes vérités
révolutionnaires
de notre temps.

*

19 mars 1971

La loi de Fidel Castro
contre la paresse
s’applique aux hommes
et non pas aux femmes.

Les cubains, selon ce que
Claudine Potvin m’en a dit
après 8 mois de vie à Cuba,
ne sont pas particulièrement
évolués en ce qui concerne
leur propre sexualité.

Le problème est d’autant
plus grave que
les révolutions décrètent
généralement la relâche
au moment même d’accéder
au point d’une juste
répartition entre l’homme,
la femme et l’enfant.

Les normaliens,
les journalistes et les artistes,
dans notre société
québécoise, sont, en général,
les recalés
des “cours classiques”.
Le malaise actuel de
l’enseignement en général, le
pessimisme presque maladif
de l’information écrite et
parlée, la déchéance sociale
rattachée à l’image de
l’artiste ne sont très souvent
que le reflet du malaise et
de l’insécurité qu’éprouvent
ces tenants des professions
“de seconds choix”.

Condamné à ne jamais
pouvoir aimer réellement
son métier: c’est exactement
là où j’en suis.

La médecine, avec raison,
nous a violemment,
dans le passé,
fermé la porte au nez.

*

C’est comme si j’achevais
un urgent inventaire.
J’ai vu les prêtres
et j’ai lu dans le grand livre
des privations.
J’ai vu les notables
de l’histoire et j’ai bu dans
le grand vase des Borgia.
Et tout cela m’a semblé
dérisoire.

20 mars 1971

Le côté rétrograde des sports
dans les loisirs.

La chasse et la pêche, labeur
fondamental à la survie
des civilisations nomades
du passé, sont devenues
des sports aujourd’hui.

La boxe, la lutte,
exercices agressifs et
réellement concurrentiels et
essentiels aux armées d’hier,
continuent aujourd’hui
de fonctionner, mais à vide.

LE TRIBUNAL
DES ARTISTES
pile ou face

25 mars 1971

Mon père
est royalement embourbé.
Il connaît présentement
la misère, l'endettement
et les crises d'identité
que nous avons connu
Monique Cloutier et moi,
depuis déjà deux ans.
C'est à cause de beaucoup
de chances que nous
achevons d'en sortir.
Nous sommes,
de jour en jour, plus satisfaits
de nous-mêmes.
Nous avons progressivement
compris que les grandes
victoires appartiennent à
ceux que les circonstances
ont conduit
à ne désirer que des succès
extrêmement modestes et
quotidiens.
Nous les avons appréciés.
Et nous désirons encore
pouvoir mieux les apprécier.
Mon père me cause beau-
coup de peine et de soucis.
Nous lui donnons une aide
bien modeste: la seule aide
qui nous paraisse valable.
Nous l'écoutons
nous détailler son problème:
il prend progressivement
conscience des portes
de sorties qu'il doit
l'une après l'autre atteindre.
C'est pénible pour lui
d'avoir ainsi, à 54 ans,
l'obligation de refaire
son nid.
*

La masturbation, chez moi,
est liée à une notion
irréalisable de viol.
Car j'imagine une ou
des femmes consentantes
au moindre de mes caprices,
mais qui, par le fait
de consentir, perdent tout
ce qui leur reste de dignité
sociale.
Car j'ai besoin, pour jouir,
qu'elles consentent en
quelque sorte à leur propre
suicide psychologique.
Le sexe, pour moi, est encore
la vengeance d'une
socialisation sexuelle déçue.
C'est comme si une quantité
monstrueuse de femmes
devaient consentir à être
sacrifiées pour payer la faute
d'une ou de plusieurs
femmes qui m'auraient
humilié par leur refus
à m'accorder leurs faveurs.
C'est dire le peu
de confiance que j'ai envers
moi en ce qui concerne
l'attraction sexuelle.

L'affaire s'est pourtant
fortement améliorée
en deux ans.
De 3 à 6 fois par jour,
ma moyenne
de masturbation est passée
à 2 ou 3 fois par semaine.

*

Élection.

Dans chaque comté,
un candidat portant son nom
et le nom de son chef
le rendant ainsi aisément
identifiable pour tous.

Campagne électorale
carrément publicitaire
(style détergent).
Aucune tournée électorale.
Aucune déclaration autre
que: ce que les autres partis
vous offrent d'intelligent
et PLUS.

*

Mesures sociales:

1) Couper les voyages
à l'étranger.
Défense pour 4 ans de sortir
du Québec avec plus
de "X" dollars à dépenser.
Taxe d'amusement sur sortie.

2) Geler les prêts
à la consommation.
Étaler le remboursement
des dettes déjà contractées
sur 10 ans.
(Donc: augmentation
du pouvoir d'achat payé
comptant).

3) Seul prêt consenti:
la construction, l'achat de
terrain en vue de construire
une maison dans un délai
prescrit.
(Compris dans le prix d'une
maison, bonds d'emprunt
pour les meubles).

4) Gel des salaires et des
prix.

5) Abolition des actions
boursières "au porteur":
actions boursières émises
à un nom donné,
et imposables.

6) Interdiction de cumuler
deux emplois,
sauf dans le cas
d'un individu à son compte.

7) Vacances obligatoires
d'un mois par année, payées.

8) Aménagement de tous les
clubs de pêche et de chasse
privés en parcs-campings
publics: "Prenez
vos vacances au Québec!"

9) Cours de recyclage
subventionné
de la main-d'oeuvre: titre
d'apprenti donné dans et par
la compagnie même.

26 mars 1971

Campagne électorale
en deux colonnes:
- les avantages
- les sacrifices
(pour les particuliers,
pour les entreprises).

*

Une autre objection à l'idée
de la prise en charge
des enfants par l'État:
parce que les parents
devinent davantage
leurs enfants, leur ayant
légué une hérédité dont ils
sont les seuls à reconnaître
les secrètes analogies
avec eux-mêmes.

*

Pour une meilleure
politique salariale: salaire
de base minimum garanti,
plus pourcentage
sur le chiffre d'affaire men-
suel
en tant que membre actif ou
retraité, (seule possibilité
d'être actionnaire),
d'une coopérative donnée.

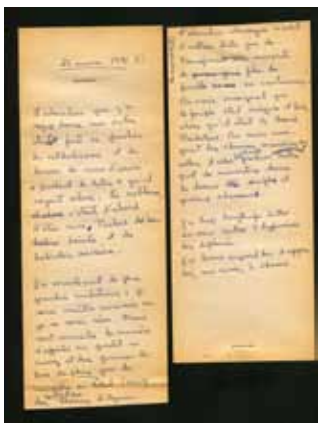
L'éducation que j'ai reçue
dans nos écoles était faite
en fonction du catholicisme
et du besoin de main-
d'oeuvre "parlant le latin"
qu'il exigeait alors.
La noblesse,
c'était d'abord d'être curé.
"Pusher" d'eau bénite
et de babioles sacrées.

J'ai maintenant
de plus grandes ambitions:
je serai maître cuisinier
ou je ne serai rien.
Mieux vaut connaître la
manière d'apprêter un poulet
au curry et des pommes de
terre Dauphine
que de connaître en détail
l'oeuvre des Sartre
ou des Thomas d'Aquin.

L'éducation classique
n'avait d'autres buts que
de transformer une minorité
de fils de famille
en courtisanes.
On nous enseignait que le
peuple était vulgaire et bas,
alors qu'il était
le Grand Prédateur.
On nous enseignait
les "bonnes manières": celles
d'aller habilement prélever
notre part de nourriture
dans la besace du simple et
généreux chasseur.

J'ai trop longtemps lutté
en vain contre l'hypocrisie
des diplômés.

J'ai besoin aujourd'hui
d'apprendre, moi aussi,
à chasser.



27 mars 1971

Terrifiant est le cancer
de la nation.
À tel point qu'une révolu-
tion, si elle se réalise sans
ramener momentanément
la misère des années de la
"crise", n'aura servi de rien.
Car plus que de changer les
dirigeants et leurs méthodes,
le but d'un renversement ici
est bel et bien de renverser
les habitudes de la nation.

Habitudes largement
popularisées dont voici
quelques exemples.

Le recteur de l'université du
Québec, Alphonse Riverin,
qui me répliqua, (alors que
je me montrais légèrement
indigné de constater que
le salaire qu'il attribuait
au poste (alors vacant)
de directeur des presses
dépassait déjà fortement
la surenchère), qu'il fallait
accepter dans notre contexte
social que certains hommes,
par leur valeur, méritent
d'être mieux payés que
d'autres.
Il fallait aussi, pour parler
ainsi, qu'il sous-entende:
"indépendamment
de la rentabilité ou non
des deniers de l'État".

30 mars 1971

Les femmes de professions
qui (refusant de faire pour
un temps le choix entre leur
désir d'enfanter et celui de
pratiquer à plein temps leur
travail plus souvent
qu'autrement, inutile) pré-
fère embaucher à un salaire
plus que dérisoire des aides-
ménagères qui, finalement,
prennent les responsabilités
faisant suite à tout
enfantement, à leur place.
Et cela dans l'humiliation.
Et tout cela, pour s'éviter
le devoir de couper en deux
le salaire familial en général
déjà plus que très élevé;
pour éviter de devoir
se priver momentanément
du plaisir qu'elles éprouvent
à gaspiller leur argent
autant que le font les amies
qu'elles fréquentent.

René Lévesque, aspirant
à la gestion de la nation, qui
ne semble même pas prendre
conscience de la mauvaise
administration de son propre
argent de poche.
Car c'est bien lui qui se
laissa refiler par un employé
de A. Rosen un radio en
mauvais état de fonctionner
et qui, malgré qu'il revienne
fréquemment acheter
dans cette pharmacie (où
Monique Cloutier travaille)
ne s'est jamais prévalu
de son droit d'en réclamer
un autre.
Et comme le disait un juif
à Monique:
"comment puis-je voter,
à moins d'avoir perdu
la raison, pour un tel homme
à la tête des affaires
de l'État."

Les 126 abonnés de SEXUS
à qui je n'ai pas fait parvenir
SEXUS 4 et dont aucun,
7 mois après la mise sur
le marché, ne m'a réclamé
son dû, tant, sans doute,
ces gens achètent sans
réellement désirer obtenir
ce pour quoi ils dépensent.

Lise Bissonnette, célibataire
présumée "de gauche"
qui gagne actuellement
dans les $9,000 par année et
qui, en plus de ne pas avoir
d'économie, ne pourrait,
sans se mettre en mauvaise
posture, baisser d'un simple
dixième le montant de son
salaire, ce qui l'obligera,
un jour ou l'autre
si ce n'est déjà fait,
à se trahir fondamentalement
pour un simple plat
de lentilles.

Mon père qui,
réduit à la misère,
déclare encore
que l'obligation de contrôler
jusqu'au moindre
de ses sous ne peut
que décevoir un homme
de vivre sa vie:
- "Ce n'est pas une vie!"

Et combien d'autres cas
plus graves encore.

À partir d'autant de détails,
j'avoue qu'elle est alléchante
l'idée, parfois, de perdre
totalement le peu de raison
qu'il nous reste encore,
s'il est bien vrai,
tout d'abord,
qu'il nous en reste encore.

L'une des images
qui me terrifient le plus, c'est
de constater que mon jeu
est dépassé en cela même
qu'un plus jeune commence
à me regarder jouer.
Indéniablement, mourir
est une adaptation à la vie
requérant la plus importante
part de notre vie.

*

Il est nécessaire que les
mâles deviennent eux aussi
des ménagères, non pas tant
pour combler un manque de
ménagères que pour pouvoir
réellement participer
à une redistribution équitable
des fonctions sociales.

*

D'ici peu, nous ferons du
camping dans des buildings
et les métiers
(professorat compris),
devenus accessoires,
se redéfiniront en autant
de sports populaires.

On assistera à des tournois
de plombiers,
voire même de médecins.

Je m'étonnerai sans doute
un jour d'apprendre
que l'époque où j'aurai été
le plus révolutionnaire
dans ma vie, fut celle
où je pensai l'être le moins.

*

Il y a une expression
courante parmi les gens
de ma génération,
"être dans la lune" au sens
d'être distrait ou rêveur, que
les enfants ne comprennent
déjà plus.
Je me suis fais répliquer
que je ne pouvais
"être dans la lune"
parce que, tout simplement,
je n'étais pas
un cosmonaute.

*

L'échec des cours
de recyclage profession-
nel vient de ce que l'on y
prépare des gens compétents
pour le passé en prétendant
leur donner ainsi un avenir.

*

Nous devons,
dans l'immédiat, respecter
le dieu ARGENT,
pour ne pas être persécutés.
Vaut mieux être habile
que mort.

Monique Cloutier-Filion
obtiendra sous peu
son divorce.
Mais il a fallu, pour cela,
rejoindre son ancien mari,
et le convaincre de se laisser
accuser en cours d'infidélité
sexuelle. Car, selon notre loi,
le divorce nécessite encore
un coupable.

Ce divorce est, comme
nous le disons pour nous:
"un petit pas pour l'homme,
mais un grand pas
pour nous".
Ainsi, l'un après l'autre,
se règlent nos problèmes.
Notre présent devient
de jour en jour
plus attachant.
Ici tout n'est qu'ordre
et beauté, luxe, calme
et volupté.
Et d'autant plus qu'il nous
en coûte très peu pour vivre.
Et rien du tout
pour ce divorce.

Une autre perspective
devra peut-être se réaliser:
déshydrater nos morts,
les réduire en poudre
et les remettre sur le marché
de l'alimentation.
Fort en protéines.

*

Nécessité de planifier la
reproduction et la croissance
de l'homo sapiens
à l'exemple
des planifications en voie
de développement
dans l'industrie agricole.

*

Nécessité de renouveler
les méthodes de contester:
en pissant et chiant
dans les endroits publics,
hors des lieux réservés
à cet usage.
Les SHITS-IN!
Peu importe pour quoi ou
contre quoi auront lieu
les shits-in:
l'important
est de réapprendre à chier
en public.

La seule chose
qui me permette de douter
que Socrates était un sage
est qu'il ne s'est pas suicidé
plus tôt.

*

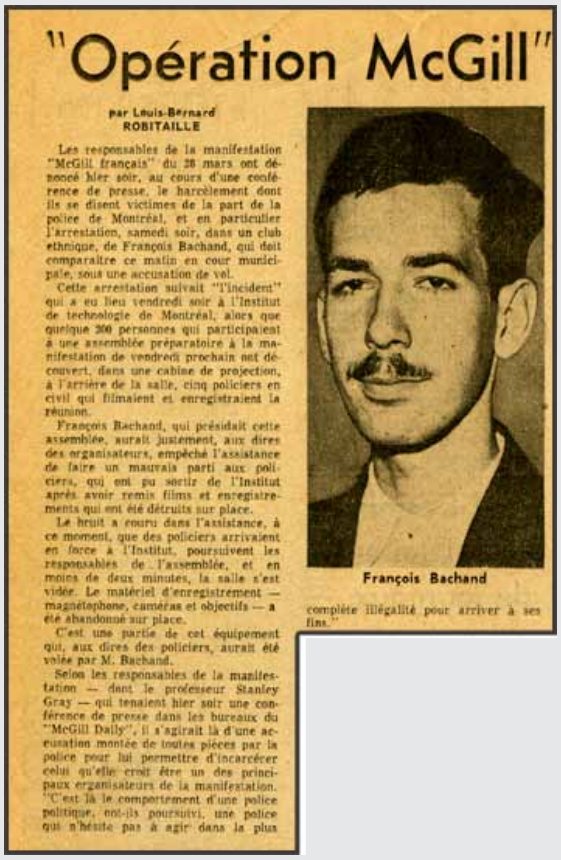
Je ne vois devant moi
que le silence.
Parce que, justement,
je déborde de reproches, et
qu'il est vain aujourd'hui
de les exprimer publique-
ment dans l'immédiat.

Les disciples de Freud
trottinent d'un bout à l'autre
de la terre déclamant
les moindres détails
de ce qu'ils nomment encore
"le complexe d'échec".
Faute leur incombe
de n'avoir jamais dû
comprendre le poids réel
d'une simple réussite.
Combien de temps devrons-
nous perdre encore ainsi
à attendre ceux qui, de toute
façon, ne pourront jamais
nous suivre.
Il est grand temps,
pour nous, de les assassiner.
Le seul problème, pour nous,
est qu'ils sont si nombreux
que nous ne pourrons même
pas suffire à les décimer
ne fut-ce que légèrement.

*

François "Mario" Bachand,
mort, assassiné, en France,
aujourd'hui.
Jamais plus nous ne boirons,
ensemble, à La Casa.
Tu n'es plus qu'un fait divers
à la télévision.
Chacun se fout de ta mort.

Et moi aussi.



"Opération McGill"

par Louis-Bernard ROBITAILLE

Les responsables de la manifestation "McGill français" du 28 mars ont dénoncé hier soir, au cours d'une conférence de presse, le harcèlement dont ils se disent victimes de la part de la police de Montréal, et en particulier l'arrestation, samedi soir, dans un club ethnique, de François Bachand, qui doit comparaître ce matin en cour municipale, sous une accusation de vol.

Cette arrestation suivait "l'incident" qui a eu lieu vendredi soir à l'Institut de technologie de Montréal, alors que quelque 200 personnes qui participaient à une assemblée préparatoire à la manifestation de vendredi prochain ont découvert, dans une cabine de projection, à l'arrière de la salle, cinq policiers en civil qui filmaient et enregistraient la réunion.

François Bachand, qui présidait cette assemblée, aurait justement, aux dires des organisateurs, empêché l'assistance de faire un mauvais parti aux policiers, qui ont pu sortir de l'Institut après avoir remis films et enregistrements qui ont été détruits sur place.

Le bruit a couru dans l'assistance, à ce moment, que des policiers arrivaient en force à l'Institut, poursuivent les responsables de l'assemblée, et en moins de deux minutes, la salle s'est vidée. Le matériel d'enregistrement — magnétophone, caméras et objectifs — a été abandonné sur place.

C'est une partie de cet équipement qui, aux dires des policiers, aurait été volée par M. Bachand.

Selon les responsables de la manifestation — dont le professeur Stanley Gray — qui tenaient hier soir une conférence de presse dans les bureaux du "McGill Daily", il s'agirait là d'une accusation montée de toutes pièces par la police pour lui permettre d'incarcérer celui qu'elle croit être un des principaux organisateurs de la manifestation.

"C'est là le comportement d'une police politique, ont-ils poursuivi, une police qui n'hésite pas à agir dans la plus

François Bachand

complète illégalité pour arriver à ses fins."

1 avril 1971

La presse, parlée et écrite,
montre aujourd'hui
son vrai visage à la nation.

Nous assistons
à un consensus général
des moyens d'information,
tant privés que d'État, pour
faire courir le poisson d'avril
à tous les québécois.

Plusieurs nouvelles
qui nous parviennent sont
volontairement faussées,
et l'on semble espérer,
en haut lieu,
que le grand public
se tord de rire à l'autre bout.

Le moins que l'on puisse
conclure à partir de ces don-
nées, c'est que l'information,
au Québec,
est bel et bien entre les mains
d'une minorité et que
cette minorité s'accorde
merveilleusement bien
lorsqu'il s'agit de badiner
et de faire oublier
les vrais problèmes du pays.

C'est là d'ailleurs le meilleur
tour qu'elle nous joue,
et cela sans arrêt
depuis des siècles,
que de se maintenir ainsi,
chaque jour, au pouvoir.

4 avril 1971

Un assisté social se plaint
de ne recevoir que $240
de l'État pour ne rien faire.

Nous vivons avec $238.
Répartition annuelle:
$1800 pour le logement,
$70 pour le téléphone,
$520 pour manger
et $468 pour nous gâter.

Je doute ici
de la valeur de l'assisté.
Je doute aussi de celle
des gouvernements.

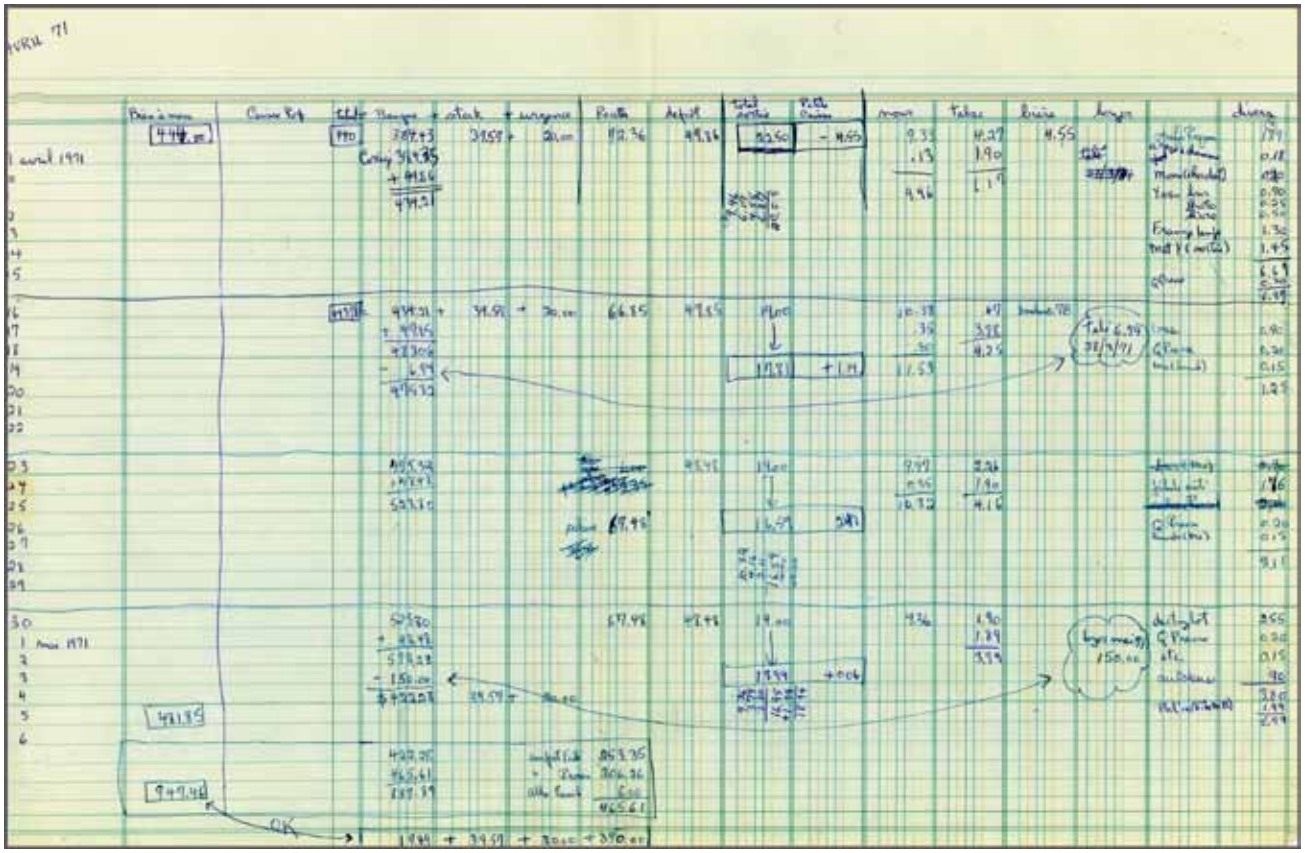
Nous en sommes rendus
à un point de bêtise tel
qu'il faut, contre tout,
créer des emplois.
On ne sait plus quel gadget
inventer.
Les syndicats eux-mêmes
prônent ce nouveau "retour à
la terre", version moderne.
Car il n'importe déjà plus
de créer des emplois,
mais du temps libéré.
Et comme toute révolution
d'importance, la révolution
du plein non-emploi,
se fera d'abord contre ceux
qu'elle libère.

Mais beaucoup
de planificateurs travaillent
en silence.
Et chacune de leur pensée
engendre des chômeurs.

La bêtise du système
actuelle, c'est l'homme.
Il se bat jusqu'au sang
pour le maintien, si j'ose
dire, de la lampe à l'huile.

Courage encore à ceux qui
se consacrent à l'inventaire
"des infiniment grands et des
infiniment petits".

La tenue d'une petite comptabilité changea ma vie.



5 avril 1971

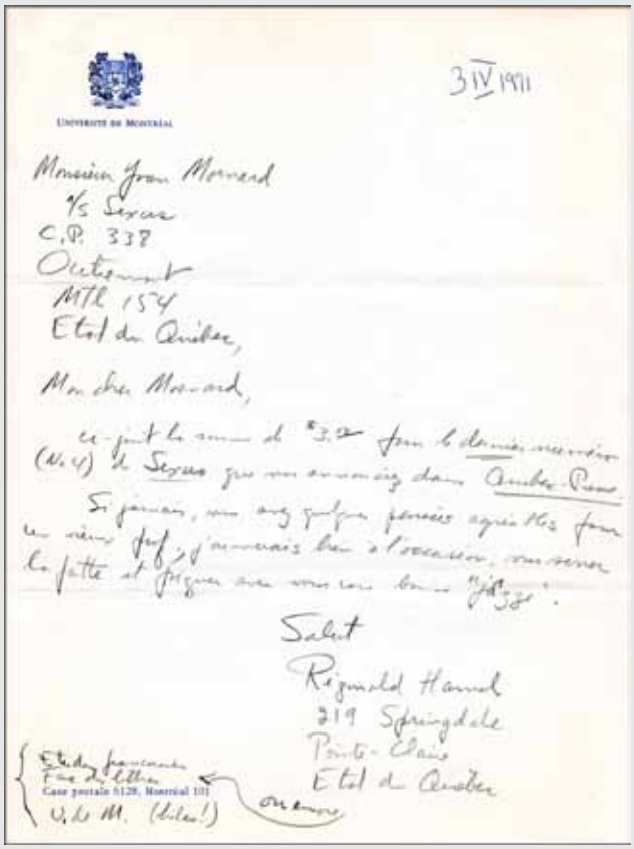
(Lettre envoyée à Réginald Hamel avec sa copie de SEXUS 4).

En autant que j'ai bien travaillé à rester le mauvais élève de tous mes maîtres, il m'est encore, à l'occasion, possible d'avoir des pensées.

Mais je retiens cependant l'image d'un vieil éberlué qui déconchrissait les Densky dès qu'il ouvrait la bouche.
Celui-là, si je me souviens bien, était prophète.
ILS s'en sont d'ailleurs bien débarrassé.
Quant à l'autre,
ILS ont encore les moyens de se le permettre.

Salut.

P.S.
SEXUS 4 ne dit rien.
Mais j'ai besoin, moi aussi, de mourir quelque part.
(Hélas!)



31 IV 1971

Université de Montréal

Monsieur Yvan Mornard
p/s Sexus
C.P. 338
Outremont
Mtl 154
Etat de Québec,

Mon cher Mornard,

ce petit [illegible] de $3.00 pour 6 derniers numéros (N. 4) de Sexus que vous annoncez dans Québec Presse.
Si jamais, vous avez quelques numéros épuisés dans vos réserves, j'aimerais bien en avoir un exemplaire.
Le petit et joyeux vous en remercie bien d'avance.

Salut

Réginald Hamel
219 Springdale
Pointe-Claire
Etat de Québec

Etats-Unis
Par Lettre
Case postale 5120, Montréal 101
U.S.A.

7 avril 1971

En définissant par "l'avoir" le sex appeal des modèles qu'elle utilise, la publicité, si l'on n'a les moyens de se payer plus qu'elle n'offre, nous rend frigide.

Publicité.

On n'a pas le droit de faire rêver quelqu'un si son rêve ne se réalise pas.

*

Si la moindre de mes perceptions n'est pas en elle-même le bonheur, tout ce que je tente pour éviter le malaise ne fait que m'y enfoncer davantage.

*

Monique Cloutier, sa fille Marie-Brigitte et moi vivons ensemble afin que, demain, nous puissions enfin vivre encore ensemble.

10 avril 1971

Le québécois commet une grande erreur économique en gardant dans sa maison des serviteurs.
Je dis “sa maison”, bien que cette maison, on le sait, est surchargée d’hypothèques.
Le québécois ressemble à ces familles modestes qui, sans avoir la tradition des capitalistes, sont momentanément “dérangées” par un certain héritage.
Ils abandonnent leur gagne-pain, s’achètent des grosses maisons et des grosses voitures, et se mettent à financer des domestiques pour tout ce qui touche à la maintenance du quotidien.
Ils font montre d’un certain mépris envers leurs anciens amis, se font de nouveaux amis plus fortunés et tentent de maintenir leur nouveau standing.
Mais comme l’héritage bien grassouillet qu’ils ont reçu n’a rien cependant d’une réelle fortune, ces familles ont tôt fait de se foutre dans une situation de faillite.
C’est alors qu’on les voit courir d’un bord à l’autre de la terre à la recherche de prêts de plus en plus dispendieux qui ne serviront pour eux qu’au simple et pur maintien momentané de leur nouveau standing.

Nous en sommes là.
Peut-être y a-t-il encore moyen de sauver notre originalité.
Car nous avons, indéniablement, une originalité.
À l’exemple des chats que l’on croise entre frère et soeur durant au moins vingt ans pour en tirer une espèce nouvelle dotée de caractéristiques particulières, il faut quelques siècles d’existence isolée pour produire une nouvelle communauté humaine.

Ces quelques siècles, nous les avons connus.

Et si je prétends nécessaire de sauver les résultats de nos efforts en ce sens, ce n’est aucunement en vue de rétrograder et de partir un jour en guerre contre les autres communautés de la terre.
Mais, justement, parce que l’avenir et la paix dépendent de la qualité d’un nombre croissant de communautés, et que cela me concerne directement, et qu’à ce titre, il m’importe qu’aucune communauté ne soit compromise par l’inconséquence d’une masse croissante de chats de ruelle.
Et que, justement, toute croissance de cette masse de chats de ruelle est le dernier résultat d’un manque de rigueur et l’un des premiers pas vers une autre tuerie générale où je risque moi aussi d’être, comme chacun de nous, écrasé.
Nous avons, québécois, trop soudainement hérité d’un cousin qui a su cumuler une certaine fortune en allant gagner sa vie aux “Etats”.
Et nous en sommes là.
Honteux, à demi fous, nous agrippant encore à l’idée de ne pas devoir nous priver des services des italiens et des grecs qui nous servent encore à la grande table de la demeure achetée avec l’argent de l’héritage, tout en nous volant, chaque jour, qui un chandelier, qui un vêtement de luxe, dans la claire conscience qu’ils ont chaque jour plus précise du désarroi de notre solvabilité et de notre saine administration.
L’idée de notre perte est à tel point ancrée dans leur esprit qu’ils ne veulent même pas de nous pour travailler dans leurs cuisines.
Ils nous en barrent la porte en misant sur notre orgueil à ne voir en toute association avec eux et leurs fonctions qu’une déchéance de notre nouveau standing.
Ils se lèvent tôt pendant que nous dormons encore, ils accumulent alors que nous nous endettons encore pour leur payer un salaire pourtant bien dérisoire, et la seule porte qui pourrait encore nous permettre de sortir de notre cercle vicieux, ils se font les apôtres de nous en interdire l’accès en s’interposant entre elle et nous par une multiplication abusive de courbettes et d’humiliations d’eux-mêmes.
C’est ainsi que nous allons tous bientôt nous ramasser miaulant dans la ruelle, mis en échec, non par ceux à qui nous devons de l’argent (américains, anglais, tous plus ou moins juifs, qui ont, eux, toujours quelque chose à perdre dans notre perte), mais par ceux qui, avec leurs modestes économies, ont tout à gagner à nous échanger à bon compte nos derniers meubles de style contre un simple plat de spaghetti.
Nous devons cesser de nous endetter et de nous dorer d’illusions.
Nous devons cesser de nous décerner entre nous des titres de noblesses universitaires sans valeurs réelles et reprendre en main, plus instruits que par le passé, tous les emplois de maintenance de la maison.
Car c’est là d’abord que nous avons encore les moyens d’aller.
C’est là qu’il y a encore du travail et de l’argent à sauver.
Et lorsque, finalement, nous serons libérés de notre mépris de SÉRAPHIN tout autant que de notre envie du SURVENANT, alors commencera pour nous l’ère d’une honorable identité nationale.

13 avril 1971

Besoin de servir
quelque chose ou quelqu'un:
infantilisme ou oedipe.

Besoin de servir
à quelque chose
ou à quelqu'un:
socialisation.

Besoin de ne servir à rien
ou à rien de connu: le stage
actuellement le plus évolué.

*

La mode est un manque
d'imagination.

14 avril 1971

Comment concilier
la vie hippie
avec la vie traditionnelle.

Il y aurait moyen,
pour libérer du temps,
soit de nous obliger,
consommateur,
à rationaliser l'horaire
d'achat ou à automatiser
les services par un système
de mise en marché
dans des containers
standards et des automates
pouvant, en gros, servir du
plus minuscule au plus gros
produit.

*

L'autorité se maintient par
la récompense et la punition.

15 avril 1971

Il neige.
Il neige encore.
Mais la neige
ne sera jamais plus la même.

Il y a entre la neige et moi
une évidence plus immédiate
que la conscience
de ma mort.

Il y a la haine.

Une haine de jour en jour
plus terrifiante à réprimer.
Une haine qui n'en peut plus
de pardonner.
Une haine qui n'en peut plus
de vouloir oublier.
De vouloir oublier
les prisons de SEXUS
et les interdits de vendre
ALLEZ CHIER.

De vouloir oublier ce que
les fonctionnaires de l'Hydro
m'interdisaient d'écrire
dans "leur" journal.
De vouloir oublier
l'accumulation
ininterrompue de saloperies
dans laquelle on a trempé ma
vie depuis mon enfance.
Comme pour me donner
la couleur du sang.
Du sang dont je réclame,
moi aussi, le versement.
Du sang que je devrai peut-
être aller chercher à coups
de couteau dans leurs veines.

Une haine qui n'en peut plus
de se sentir coupable.
Une haine qui n'en peut plus
de se retenir.
De se retenir encore un peu.
Encore un peu.
Jusqu'ici.

De peur de devenir,
par là même où j'espère
encore une justice, moi
aussi, foncièrement, injuste.

*

Le mythe de Zarathoustra
et le besoin du maître
vainqueur et unique.
Mais la solitude
de Zarathoustra n'a jamais
réellement été possible.

(Esquisse d'une sorte de "protest song", écrit entre le 9 février 1970 et le 15 avril 1971).

"Ils vont revenir.
Ils vont revenir, un jour,
par surprise,
comme ils sont déjà venus.
Ils cerneront encore
la maison.
Ils diront que la guerre est là,
simplement, et que le pays
doit encore se défendre.
Ils reviennent ainsi,
tous les vingt ans, comme
d'honnêtes commerçants,
à l'époque des grands
arrivages.
Ils s'assoient au bout de la
table, et parlent à voix haute.
Ils te diront que ta portée
de fils est connue
dans tout le pays.
Ils reviennent ainsi tous
les vingt ans.
Comme d'honnêtes
commerçants."

À la fin de son discours,
l'orateur fut l'occasion
du grand éloge de la foule.
Mais un inconnu se leva
pour l'injurier.
L'orateur lui répondit:
pourquoi sommes-nous
toujours ensemble
contre tous les autres.

Ils sont venus et
tu sais qu'ils vont revenir.
Ils vont rentrer chez toi
par la grande porte,
sans même t'avertir,
et ils vont te demander de les
suivre encore lorsqu'ils vont
revenir, ils vont te prendre
par la force et tu ne pourras
même pas fumer derrière
les barreaux de la prison
en attendant qu'ils viennent
encore te chercher et ils vont
te dire que la vie est belle en
dehors de la prison et que
tu pourrais les suivre sur
l'autoroute avec toi aussi
du chrome plein les doigts
et que tu pourrais toi aussi
t'arrêter toi aussi au stand
à hot dog de ton choix et
manger avec eux des saucis-
ses peintes en jaune dans le
stand à hot dog superchromé
en écoutant des chansons
d'amour au jux box à
scopitone en même temps
que le hockey à la télé
couleur de la taverne
si seulement tu acceptes
de passer avec eux
chez le barbier.

La pénible vérité
est sur le point d'éclater.
Son poids est déjà ressenti.
Une lourde vérité nous sera
bientôt rendue
nous allégeant.
Alors les juges sont venus
tenant dans leurs mains
de grandes photographies
d'hommes décapités.
Ils marchaient en silence
derrière les bourreaux
portant leur diplôme
de boucher.

Ils vont sûrement revenir.
Avec de l'argent plein
leurs poches.
Ils vont descendre
de la tribune pour mieux
se mêler dans l'auditoire.
Ils vont annoncer le grand
renouvellement
des politiciens.
Ils vont sortir du grand hôtel
pour se mêler à l'auditoire
pour la distribution massive
des grands lolipops
de couleur.
Et tu auras l'air d'un minus
dans ta volskwagen pokée
quand ils te dépasseront sur
l'autoroute dans leur bolide
chromé jusqu'au muffler.
Et ils te diront que tout cela
est à toi si seulement
tu acceptes, toi aussi, de
donner une poignée de main
au plus pauvre que toi
qui shine leurs souliers.

D'autres viendront.
Plus terrifiants
que les premiers.
Ils s'empareront encore
de nos villes, ratissant
nos maisons les unes après
les autres à la recherche
des moindres traces
d'insurrection.
Ils enfonceront les portes
de nos maisons.
Ils renverseront nos tiroirs;
ils briseront nos murs
à grands coups de hache
dans les plâtres.
Et d'autres encore
reviendront.
Plus terribles encore
que les premiers.
Hurlant de rage
contre nos silences.

Et nous fuirons, terrifiés,
cherchant à nous cacher
encore dans le déferlement
quotidien de la foule sur
les pavés tâchés de sang.
Ils nous enlèveront
nos propres enfants.
Dans leurs écoles,
ils en feront des chiens
plus enragés
que leurs propres chiens.
Ensuite ils les affameront.
Puis ils les lâcheront
à leur tour contre nous.
Et ils te relâcheront.
Ils te diront de retourner
calmement chez toi.
Qu'ils n'ont rien pu prouver
contre toi et que tu peux,
à ce titre, retourner
calmement chez toi.
Ils iront même jusqu'à
s'excuser de t'avoir arrêté,
et ils te répéteront que
tu peux désormais retourner
calmement chez toi.

Mais ils se taperont la cuisse
dès que tu seras sorti
de leurs prisons.
Et ils se taperont la cuisse
lorsqu'ils t'entendront
gémir de plaisir alors que
tu t'accoupleras, calmement
chez toi, avec ta propre
femme.
Car partout dans ta maison,
ils auront préalablement
caché leurs appareils
d'écoute électronique.

Et tu ne pourras jamais
les poursuivre
devant leur justice.
Car jamais tu ne pourras
prouver que c'est eux
qui t'espionnaient ainsi.

18 avril 1971

Comme Robinson Crusoé
et Vendredi regardant la mer,
nous sommes là, assis,
à regarder une photographie
de la Grande Galaxie
d'Andromède.

Il n'y a plus de retraite
enviable sur la terre.
Il n'y a plus de petites
maisons perdues
dans la forêt depuis que
la voix tonitruante
de Zarathoustra ne trouve
d'échos qu'en la courte
vision de nos ancêtres.

Et les grandes galaxies
elles-mêmes ne sont que
des crêtes de hautes vagues
que nous prenons encore
pour des continents lointains.

Jamais, dans toute
sa sagesse, Job ne parvint
à prendre conscience
de sa réelle pauvreté.
Et nous allons ainsi,
de bivouac en bivouac, nous
voisinant ainsi les uns les
autres sur la terre,
dans la plus grande pauvreté
de notre histoire, avec
nos surplus de savants,
de blé, de viandes et de lait.

Nous savons maintenant que
nous sommes nous-mêmes
un surplus.

24 avril 1971

L'échec,
à condition d'avoir
les moyens de renouveler
l'expérience,
n'est qu'une simple méthode
d'apprentissage.

SEXUS CONTINUE

VOICI MAINTENANT SEXUS4

POUR CONTINUER SA LUTTE CONTRE LA CENSURE, SEXUS A BESOIN DE $9,000. RETOURNEZ CE BON A SEXUS C.P. 338 OUTREMONT. C'EST AUSSI LE SEUL MOYEN D'OBTENIR SEXUS.

SEXUS

Trois fils embrassent la carrière de leur père

Huit agents de police dans la même famille

$90,000,000 pour des routes à Laval

25 avril 1971

Donner à notre vie, comme
finalité, l'idée d'une société
fainéante, vivant aux dépens
d'une super-industrie
n'offrant qu'une faible
marge de travail,
est sans doute
une façon bien imagée et
bien primitive d'envisager
l'avenir.
Nous devrions plutôt
distinguer notre histoire en
trois paliers dont le dernier
n'est même pas encore
réellement possible:
l'ère des producteurs,
l'ère des organisateurs,
l'ère des voyageurs.

Un jour, un membre de notre
collectivité, résumera
peut-être ainsi la somme
de ses perceptions:
j'ai pris conscience
dans le laboratoire "x"
du vaisseau véhicule spatial
"y", et je suis témoin depuis
maintenant 1200 années
lumière du voyage du dit
véhicule vers la galaxie "z".

*

Nous ne pensons pas:
nous préjugeons.

28 avril 1971

L'action nécessite encore
pour nous une sécurité,
et nous nous donnons
le courage d'agir par un arrêt
de la réflexion.

*

Une idéologie
est le curriculum vitae
des adaptations
et des mésadaptations
d'un individu donné.

Pauvre Reich.

L'éducation de l'enfant est
nécessairement répressive.

L'éducation sous-entend
une certaine difficulté
d'adaptation de l'enfant.
Le maître ne doit surtout pas
cesser lui-même d'être
ce qu'il enseigne.

Éduquer un enfant,
c'est le sauver d'être dieu,
en l'aidant à n'être
qu'un accident particulier.

Une idéologie ressemble fort
à un commerce.
Lorsque l'auteur meurt,
l'oeuvre, changeant de main,
est plus ou moins vouée
à la décadence ou à l'oubli.
Il n'y a pas de chef-d'oeuvre
valable pour tous.

30 avril 1971

Mon père et ma belle-mère
se querellent à tort
et à travers.
Germaine, ma soeur,
rêve de foutre son camp.

Nos voisins d'à côté lancent
leur argent par les fenêtres.
C'est à qui s'endettera
le plus pour payer ses dettes.
Les quelques "amis"
qu'il nous reste agissent,
eux-aussi,
de la même manière.

Et tout ce beau monde,
comme la propriétaire
de notre logement, vacille
au bord de la faillite.
La merde leur sort à tous
par la bouche et le nez.

Et nous devons encore dire
qu'ils sont beaux.

Même les juges de la ville
empestent la charogne.
Le juge qui a condamné
SEXUS se drogue
de plus en plus de calmants
et sa fille
tente périodiquement
de se suicider.
Et nous devons encore dire
que leurs jugements
de cours relèvent
d'une justice raisonnable.

Et nous avançons ainsi,
enjambant les cadavres et
les grands rêves désaffec-
tés de la nation, cherchant
encore à l'horizon les cercles
fumants d'une grande
autorité.

Mais nous sommes
dans l'obligation de réaliser
l'un des plus grands
sacrifices de notre histoire:
nous devons
progressivement
nous adapter
à vivre sans maîtres.

1 mai 1971

GRANDEUR ET MISÈRE
À SE CHOISIR
UNE CULTURE.

Pourquoi,
depuis si longtemps, y a-t-il,
indépendamment
des croyances, des ermites.

Mais je sais que je reste
“à la ville” uniquement à
cause du sexe et des moyens
qu’on tente d’y développer
contre la mort.
Mais jamais je ne pourrai
y réaliser ce que j’estime être
et le confort et l’immortalité.
La ville, pour la majorité
d’entre nous, n’est encore
qu’une toute dernière
illusion.
Nous espérons, en y me-
nant beaucoup de vacarme,
anéantir nos rêves
et notre désarroi.

La ville est la plus grande
expression
de notre faiblesse.

J’ai peur de quitter la ville
comme j’ai peur d’aller seul
à la rencontre
de ma réelle existence.
Je dois pour en sortir,
tellement je crains d’être
uniquement ce que je suis,
sans cesse travailler à
y provoquer mon expulsion.

Mais le groupe a tellement à
faire que j’en arrive à douter
qu’il daignera bientôt
me déclarer tabou et m’aider
ainsi à me départir
de ma peur d’être moi.

Mais je dois encore réfléchir.
Prouver que ces pensées
ne correspondent pas
à la position des malades
autour d’un thérapeute
donné.

*

Le policier est créé
par l’irresponsabilité
et l’incompréhension
de la nécessité du jeu.

4 mai 1971

Un coup de judo politique:
faire tomber l’ennemi du
côté où il penche sans égard
aux raisons du dit penchant.
Ou le défi de Trudeau
à la jeunesse.

Pierre-Eliot Trudeau
lance un défi à la jeunesse:
bâtissez un village conforme
à vos idées; le gouvernement
est prêt à vous aider.

L’idée a du bon
en autant que la démagogie
passe avant le bon sens.
Mais elle est foncièrement
superficielle et pathogène.
Au mieux, peut-on en
espérer la mise en chantier
d’un nouveau type de ghetto.
Les réserves d’indiens
ont pourtant fait la preuve
chez nous de l’insanité
d’un tel projet.
C’est tout simplement
prendre le rêve hippie pour
autre chose que ce qu’il est
en fait: une retombée morale
enjolivée d’un rêve de fuite
après l’échec d’une première
tentative de conquête.
Et cette retombée morale a
chez nous deux dimensions
extrêmes, l’une s’exprimant
dans une volonté maladive
d’aller cacher sa déception
au fond des bois
(les hippies); l’autre d’aller
poignarder à tort et à travers
les responsables des affaires
de la nation (les terroristes).

La morale hippie vaut en tant
qu’elle trouvera place
dans la société même
qui l’a fait naître.
Et ce n’est pas
en encourageant le déses-
poir des hippies fraîchement
sortis des prisons de l’État
où ils étaient détenus
à cause d’un manque
de conscience du pouvoir,
et en encourageant leur
sentiment d’impuissance à
transformer la grande société
en créant pour eux
des espèces de camps
de réfugiés
qu’un gouvernement peut
réellement aider la jeunesse
à régler son problème.

La politique de Trudeau,
ici, équivaut à celle d’un
ministre du travail qui, pour
résoudre le problème du
chômage, interdirait l’usage
des tracteurs, et ramènerait
la nation au pic et à la pelle
dans la construction
d’un vaste réseau routier
à travers le pays.

Nous n'avons pas besoin de nouveaux villages qui devront à plus ou moins brève échéance fermer leur porte faute d'être rentables par eux-mêmes.

C'est à la ville même que les hippies et les terroristes doivent se récupérer. Que cette "ville" soit érigée en Sibérie, à Brasilia, ou en plein coeur de Montréal. Ce n'est pas en reniant la société des machines et des super-intégrations que nous transformerons nos rêves en réalité, à moins que nos rêves ne consistent qu'à désirer un retour à l'âge primitif.

Le gouvernement, au lieu de subventionner une nouvelle vague de colons travaillant au pic et à la pelle, devrait plutôt investir sur le potentiel culturel de la jeunesse actuelle mieux préparée à la manutention des microscopes et des télescopes, et cela par la création de cités-buildings post-universitaires autogérées légalement et moralement par ses occupants, et dont la production ne consisterait pas à fabriquer, comme c'est le cas des réserves d'indiens, des babioles artisanales tout juste bonnes à encombrer nos maisons et à gaspiller nos matières premières, mais des inventions "hors-commerce" en ce qui a trait à la situation humaine entre les deux infinis qui, eux, nous lancent un véritable défi.

C'est à partir des biens acquis qu'il est permis d'avancer. C'est à partir d'eux que les projets ont un sens et une possibilité de valorisation.

Nous avons besoin d'une relance, non d'un retour. De mettre en marche des "kibboutzim" culturels. Nous avons besoin, pour sauver la santé mentale de la jeunesse, de recréer des "villages". Mais non des villages du début du siècle. Nous avons besoin de communautés closes ayant comme objectif de traiter et de réaliser les probabilités qu'il nous est possible d'avancer à partir des biens historiquement acquis.

En vrac:

1.
L'industrie nous a donné accès à la quantité. Nous devons maintenant insister sur la qualité.

2.
Les chefs contestataires devraient être mis aux arrêts et mis ainsi en demeure de régler le problème. Le gouvernement n'ayant qu'un rôle: celui de forcer les leaders à cesser de décharger leur responsabilité sur un "ils" démagogique, et à régler réellement le problème dont ils se font les représentants. C'est le seul moyen d'éviter la révolution: les dirigeants actuels ne le prendront sûrement pas.

5 mai 1971

Réunion de parents:
première assemblée.

Nous avons subitement
vieilli de vingt ans.
Hier nous étions assis
à la table et nous mangions
du gâteau.
Nos parents étaient debout,
autour de la table
et mangeaient du gâteau.
Nous mangions tous
du gâteau.
Et puis subitement
la diapositive a changé.

Hier nous étions debout
autour de la table
et nous mangions du gâteau.
Nos enfants étaient assis
à la table et mangeaient
du gâteau.
Nous mangions tous
du gâteau.
Avant de manger du gâteau,
nous étions assis au salon.
Les enfants jouaient ailleurs
dans la maison.
Nous avons décidé que
les enfants devaient jouer.
Nous avons décidé que
les enfants auraient avantage
à se rencontrer tous
pour jouer ensemble.
Nous avons décidé que
les enfants devaient
apprendre quelque chose
en jouant ensemble.

Nous avons décidé
d'organiser des jeux
pour nos enfants.
Puis nous sommes tous
passés à la salle à manger.
Et nous avons tous ensemble
mangé du gâteau.

*

À l'origine le sexe était Dieu
et Dieu était le sexe.

8 mai 1971

Nous ne sommes encore
qu'une réimpression
du passé.
La course à relais permet
aussi le remplacement
du coureur épuisé par
un autre en meilleure forme.
Nous commençons à peine
à comprendre que la vérité
n'est qu'un procédé
de mise en conserve
de la pensée morte.

J'ai d'abord insisté
sur la nécessité
de nous immortaliser.
Mais ce n'est là
qu'un aspect de la question
que je cherche.
Car tel est bien, je crois,
le sens du problème qui
se pose à moi: quelle est,
précisément, la question?

N'est-ce pas le fait lui-même
d'élaborer des réponses
qui nous permet de tenir
des questions?

9 mai 1971

Nous sommes là
dans les grands jardins
suspendus de la terre et toute
la terre est un jardin roulant
sur lui-même
dans l'espace.

Demain, les super citées
lunaires.

Demain, les longues filées de
cosmonautes du dimanche.

Et la terre encombrée
de touristes
se faisant griller au soleil.

14 mai 1971

Je me définirais ainsi.
Je suis biologiquement
un mâle.
Mais pour qui il est
extrêmement pénible
de satisfaire aux exigences
psychologiques que l'on
attribue ici (bien à tort)
à la définition même du
mâle.
Je me verrais donc écartelé
entre un fait bien clair,
et une interprétation
des qualificatifs
arbitrairement attribués
à ce fait.
Mon problème se résorberait
peut-être immédiatement
si je pouvais récuser le fait
et me transformer
instantanément en femme.

Car j'envie les femmes
de pouvoir me faire jouir
avec leur bouche,
et j'éprouve, dans le refus
que j'émets d'aller sucer
moi aussi des hommes,
une certaine qualité
de mépris envers elles.

Car j'ai peut-être toujours
tellement aimé dépendre
du sein de la mère
que le sevrage ne s'est
peut-être jamais réalisé
autrement qu'à l'encontre
de mon désir.

Et je file ainsi, agressif
mais rongeant mon frein,
à travers l'indéfiniment petit,
allant partout répéter
dans l'instantanéité
des variables le même air
finalement connu.

*

Il est aussi difficile, voire
tout simplement improbable,
de pouvoir bien reconstituer
la pensée d'un auteur
à partir de ses écrits.
C'est comme si l'on devait
reproduire une symphonie
de Beethoven à partir d'une
partition qui ne donnerait
qu'une note sur deux.
D'où l'étonnement général
des poètes devant
les interprétations qu'on tire
de leurs poèmes
lorsqu'ils ont la "chance"
d'y assister de leur vivant.
Nous balbutions
notre langue mais le langage
lui-même ne s'est pas encore
manifesté.

15 mai 1971

Nécessité d'une nouvelle
théorie de la vie privée.

C'est ordinairement un trait
des gens dont la vie privée
est un échec que
la participation soudaine
(mais très tôt discontinuée)
à tout groupe social prônant
autre chose que la vie privée.

22 mai 1971

L'espèce humaine
a finalement acquis le droit
et le pouvoir de choisir de
vivre ou de mourir.
Une étape importante vient
d'être réalisée.

Nous avons aussi acquis la
conviction que la continuité
de l'espèce ne réside pas
uniquement dans
le maintien d'une culture
particulière,
mais dans le maintien
d'un stock culturel toujours
plus étendu et diversifié.
Il en est actuellement
des civilisations comme
des marques de savon.

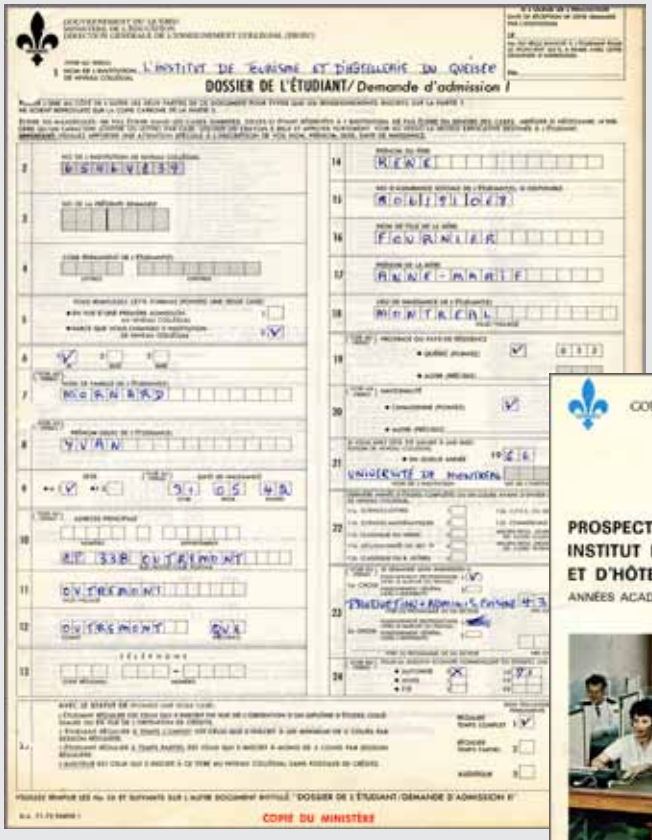
C'est l'ère d'une certaine
prospérité qui se traduit
par l'obligation d'agrandir
les greniers
tout en garantissant
à chaque objet une meilleure
rotation sur scène.

28 mai 1971

Je suis inscrit
à l'Institut de tourisme
et d'Hôtellerie du Québec.
J'en suis
à une constatation difficile.
On dit de certains malades
qu'ils s'assoient d'abord
bien en face du thérapeute
pour des raisons visiblement
agressives.
On dit également qu'en voie
de guérison, ils s'éloignent
ensuite le plus loin possible
du thérapeute, et tendent
à se refermer complètement
sur eux-mêmes.
Et que finalement,
leur problème se réglant,
ils peuvent, indifféremment,
s'asseoir n'importe où.
Si tel est mon cas, j'aurai,
durant près de vingt ans,
été un malade qui s'ignore.
Et j'entrerais, présentement,
dans la troisième étape.

La valeur d'un homme a
d'autant plus d'importance
qu'il est, pour lui-même,
un homme ordinaire.

(De là à prétendre
que l'histoire de l'es-
pèce humaine n'est encore,
jusqu'ici, que l'histoire
d'un cas de maladie mentale
en voie de guérison, il n'y
a qu'un pas que je ne peux,
honnêtement, franchir).


L'INSTITUT DE TOURISME ET D'HÔTELLERIE DU QUÉBEC
DOSSIER DE L'ÉTUDIANT / Demande d'admission
DESILETS
MORIN
YVAN
31 05 48
RENÉ
MORISSETTE
FOURNIER
ANNE-MARIE
MONTRÉAL
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
COPIE DU MINISTÈRE

GOUVERNEMENT DU QUÉBEC
PROSPECTUS
INSTITUT DE TOURISME
ET D'HÔTELLERIE DU QUÉBEC
ANNÉES ACADÉMIQUES 1970-1971 • 1971-1972

DOSSIER DE L'ÉTUDIANT/*Demande d'admission II*

COPIE DU MINISTÈRE

programme 430-02

PRODUCTION ET ADMINISTRATION DE CUISINE
secteur d'activité : techniques hôtelières

PREMIÈRE SESSION

	Langue et littérature	3-0-3
340-101-68	Introduction à la philosophie	3-0-3
350-900-69	LE COMPORTEMENT HUMAIN	3-0-3
604-201-68	INTERMEDIATE ENGLISH I	2-1-3
430-121-69	CUISINE DE BASE	1-9-2
430-122-69	GESTION DE CUISINE I	3-0-1
430-123-69	DÉCORATION CULINAIRE I	1-2-1
430-124-69	ALIMENTATION RATIONNELLE	3-0-2
	Éducation physique	2

DEUXIÈME SESSION

	Langue et littérature	3-0-3
340-201-68	L'homme et l'univers	3-0-3
350-901-69	LE DÉVELOPPEMENT DE LA PERSONNE	3-0-3
604-301-68	INTERMEDIATE ENGLISH II	2-1-3
430-221-69	INTÉGRATION À LA CUISINE ACTIVE	1-9-2
430-222-69	GESTION DE CUISINE II	3-0-2
430-225-69	ORGANISATION DE BANQUETS ET RÉCEPTIONS	3-0-1
430-226-69	INFORMATION HÔTELIÈRE	2-1-1
	Éducation physique	2

TROISIÈME SESSION

	Langue et littérature	3-0-3
340-301-68	L'homme	3-0-3
350-903-69	PSYCHOLOGIE SOCIALE	3-0-3
604-401-69	INTERMEDIATE ENGLISH III	2-1-3
430-321-69	CUISINE ACTIVE I	1-14-2
430-322-69	GESTION DE CUISINE III	3-0-2
430-323-69	DÉCORATION CULINAIRE II	1-2-1
	Éducation physique	2

QUATRIÈME SESSION

	Langue et littérature	3-0-3
340-401-68	L'action humaine	3-0-3
350-904-69	RELATIONS HUMAINES	3-0-3
604-501-68	INTERMEDIATE ENGLISH IV	2-1-3
430-421-69	CUISINE ACTIVE II	1-14-2
430-422-69	GESTION DE CUISINE IV	3-0-2
430-429-69	CHIMIE CULINAIRE	2-1-2
	Éducation physique	2

— 19 —

Il y a, dans la “mode”,
des valeurs dont l’intérêt
n’est peut-être pas encore
suffisamment connu.
Mais il y a aussi, dans
les “clients” de la mode,
comme un besoin de
sur valorisation de soi-même
qui ressemble étrangement
à l’aveu public d’une crainte
tellement épouvantable
à se présenter en public
qu’elle doit, pour s’exprimer,
prétendre à sa guérison
par un masque
officiellement approuvé.
La mode, en ce sens, ne peut
pas ne pas se renouveler sans
se détacher du même coup
de ce qui la rend utile.
La mode est essentiellement
l’expression “tolérée”
d’une agressivité maladive
contre la société.
Les véritables tenants
de la haute couture
en savent quelque chose
dans la difficulté
qu’ils éprouvent à “vendre”
leurs meilleures idées.
Car les clients de la mode
se foutent éperdument de
la couture qui n’est au fond,
pour eux, qu’un prétexte à
l’expression d’autre chose.

30 mai 1971

Si la production en série
nous procure des avantages
réels, nous ne pouvons pas
nécessairement transposer
son efficacité
dans l'éducation.

Nous n'avons pas besoin
de mille Einstein.
Un seul nous a suffi.
Mais nous avons
indéniablement besoin
de mille humains analogues
à Einstein travaillant tous
à inventer, comme lui.

*

Rien de ce que je connais
ne m'intéresse.

Procéder par étapes
(c'est-à-dire par avantages
accordés) dans la rénovation
du système familial.
Non par sauts,
comme en Russie.
Le problème actuel soulevé
par une réorganisation
éventuelle du mariage
et de la famille vient
de ce que nous confondons
encore, dans ce calcul,
les pommes et les oranges.

Qu'une certaine sécurité soit
nécessaire à la reproduction
de l'espèce ne devrait pour-
tant pas obliger
l'interdépendance "à vie"
et/ou "complète"
des travailleurs
dans le domaine
de la reproduction.

Il n'est pas juste, non plus,
d'imposer à une seule partie
de la population
- fut-elle majoritaire -
tout le poids psychologique
et financier
de la reproduction.
Les célibataires
(pour ne pas utiliser le terme
de profiteurs) devraient
se voir taxer encore plus
lourdement, et ne se voir
octroyer, sur le marché du
travail, que les emplois
les moins payants
et les plus accaparants.

Il est inadmissible
d'accorder (à travail égal)
une parité de salaire
et de conditions de travail
entre les "sans enfants"
et les "avec enfants".
Exemple: doubler les jours
de maladies des
"avec enfants".
De même pour les congés,
en supposant dans le système
actuel que les pourvoyeurs
auraient la décence de
relever les non-pourvoyeurs
pour leur permettre
à eux aussi des congés.
Et cela, non pour encourager
une hausse présente
de natalité, mais en vue
de libérer un maximum
de temps libre.

1 juin 1971

Nous vivons encore
à une époque
de grand servage.
La terrible époque
de la respiration
et de la nutrition.

Et nous ne pensons encore
qu'à vivre à "temps partiel"
alors qu'il est urgent
pour nous d'envisager
une vie "permanente".

Il en va sans doute
de la "philosophie" comme
de la comptabilité d'une vie
privée.
Les problèmes,
les recherches et les solu-
tions ne peuvent réellement
servir qu'à des fins
immédiates et limitées.
Le reste relève plutôt
d'une longue tradition de
superstitions et d'aliénation
religieuse.
L'éternité, pas plus
que pour l'être humain,
n'existe pour la pensée.

11 juin 1971

Est-il actuellement possi-
ble, au Québec, d'être reçu
docteur ès lettres sans avoir
écrit un seul poème, un seul
roman, ou une seule pièce
de théâtre?
- OUI!

Est-il possible d'être reçu
docteur ès sexologie et d'être
encore vierge?
- OUI!

Je n'ai rien d'autre à ajouter.

Les moyens d'information,
privés ou d'État, devraient
tous dépendre d'une même
loi les obligeant
à promouvoir et à accepter
de prêter leurs services
(techniciens compris)
à tout groupe d'au moins dix
citoyens désirant "parler",
eux aussi, à la nation.

Nous assistons présentement
à un véritable contrôle
d'une simple minorité
sous prétexte,
au mieux,
d'une non participation
spontanée des masses.

Il est évident que tant
qu'existera tant soit peu
de censure, le peuple gardera
un silence qu'il ne brisera,
par les armes, qu'en
d'extrêmes circonstances.

Le droit d'être informé
n'est rien d'autre
qu'une vaste blague tant
qu'il ne sous-entend pas,
avant tout, le droit,
pour tous, d'informer.

12 juin 1971

Mes créanciers
m'obligeaient,
pour ainsi dire, au duel.
Je me suis caché.

Heureux, s'il y récupère
quelques bonnes années
de vie, celui qui perd ainsi
son "honneur".

18 juin 1971

Élitisme et putréfaction
du journalisme:
ou le journalisme magistral.

Jean Simard est écrivain.
Personne
ne connaît Jean Simard.
Il a bien vendu
quelques romans, mais,
outre ses clients, personne
ne connaît Jean Simard.
Mais le journaliste
Wilfrid Lemoyne, lui,
le connaît.
S'il n'est déjà un de ses
amis, il peut au moins se
compter parmi ses clients.
Et Wilfrid Lemoyne travaille
à Radio-Canada.

1.
Jean Simard écope du droit
d'être interviewé durant
une bonne demi-heure
par Wilfrid Lemoyne.

2.
Les citoyens, en tant que
consommateurs des produits
annoncés et en tant que
payeurs de taxes, défraient
les coûts de cet interview.

3.
Les citoyens ne sont pas
interviewés.

C'est l'exemple parfait d'une
des formes les plus graves
de l'exploitation actuelle des
citoyens par une aristocratie
qui, pour se maintenir
au pouvoir, se finance
et se "vedettise" elle-même
aux dépend du public.
Et tout cela
avec les meilleures
intentions du monde et
dans la plus déconcertante
des naïvetés.

Tout cela ressemble
étrangement à la petite école,
là où nos maîtres étaient
des maîtres
parce que nous étions
"forcément" des élèves.
Et de quoi donc se seraient-
ils nourri ces misérables,
s'ils n'avaient pu, là encore,
nous dévorer vivants.

19 juin 1971

Une jeune romancière
se déclarait "chanceuse"
que son roman ait été retenu
par un éditeur.

Tout est là.
Les moyens financiers et
l'expérience professionnelle
de quelques-uns ont fait et
font encore que le droit
d'informer et d'influencer
le groupe n'appartient pas
au groupe,
mais à une minorité qui,
même honnête, ne peut être
que foncièrement criminelle.

Tant et aussi longtemps
que nous ne pourrons
nous nourrir autrement
qu'en nous tiraillant autour
de la table, il y aura des élus
et des persécutés.
Car nous devons, pour vivre,
être valables.
Et pour être valable,
nécessairement
nous sur valoriser
quelque part.
Tout est là.
Oui: tout est là.
Nous avons peur.
Nous avons peur
de la paresse.
De la nôtre, très souvent;
de celle des autres, toujours.
Mais qu'est-ce donc
que la paresse?

23 juin 1971

J'ai beau me raisonner et
tout faire pour me convain-
cre de mes propres torts, il
n'en est pas moins vrai que
"quelqu'un" a piégé ma vie.
Et ce "quelqu'un", c'est une
façon particulière de penser,
ou plutôt une façon
particulière d'éviter
de penser.
Et où que je sois, et dès que
je sens cela, j'éprouve
l'effarement du chien
à la vue du balai qui l'a trop
adroitement battu.
Il m'est extrêmement pénible
de sortir de ma solitude
sans du même coup
dénoncer ce qui m'opprime.
Mon silence est mon enfer;
et ma parole conduit
à la prison.

La révolution sexuelle exige
au préalable
une réforme salariale.
Et cette réforme devrait tenir
compte d'un principe:
la juste répartition du revenu
salarial national entre tous
les membres de l'État
quelque soit leur âge,
leur sexe et leur fonction.
Le marxisme et le capita-
lisme sont nés de la culture
familiale autoritaire
de l'Europe.
La culture américaine
est sur le point d'apporter
la troisième voie.

24 juin 1971

Qu'est-ce que vivre,
honnêtement
et selon ses moyens,
dans une nation donnée?

Diviser la masse salariale
totale
(selon les rapports d'impôts)
par le nombre d'habitants
(et non uniquement
de "travailleurs").
Le résultat donne
le "honnêtement" et
le "selon ses moyens"
par individu.

Une "famille" peut ainsi, en
multipliant ce dernier résul-
tat par le nombre d'individus
qui la composent, établir
son budget moralement
admissible.
Ce critère devrait servir aussi
à établir, d'une façon plus
juste, le seuil de pauvreté.

Une révolution doit d'abord
établir la rentabilité des têtes
qu'elle aura à couper.

Cette façon de compter
ne tient aucunement compte
de la morale internationale,
mais uniquement
de la morale nationale.
À ce titre, elle est, malgré
tout, strictement immorale et
doit rapidement déboucher
sur un calcul international.

QUEBEC-PRESSE

29 juin 1971

Pris, embourbés,
(du simple fait d'exister)
dans l'inconséquence
effarante de la plus
raisonnable de
nos raisons, et, malgré tout,
(et sans doute à cause
de cette simple évidence),
chantant doucement
dans la lenteur du matin.

Ce qu'il aura fallu
de patience pour un simple
éclat de conscience.

Et rien de moins qu'une
accumulation désastreuse
de cadavres avant que d'aller
tout simplement
se mettre au lit.
Rien, certes,
de plus alléchant,
disent les cyniques,
que l'attente du buffet froid
servi après obsèques.

Il y a toujours eu, dans notre
histoire, des hommes pour ti-
rer leur renommée du simple
fait de relever les maux
de leur époque.
La vérité, c'est que nous
n'avons jamais connu,
jusqu'ici, d'époque qui fût
autre chose qu'un désastre.

30 juin 1971

Nos vieux nous ont menti.

Ils nous ont dit
qu'il y avait un dieu.
Et lorsque nous sommes
arrivés, eux-mêmes
n'y croyaient plus.

Ils nous ont dit
que l'instruction
nous garantissait un travail
à notre choix.
Et lorsque nous sommes
arrivés, eux-mêmes allaient
déjà grossir
la masse des chômeurs.

Ils nous ont dit
que la pensée était l'une des
qualités les plus respectables
de l'homme.
Et lorsque nous leur avons
dit ce que nous
commencions de penser,
ils nous ont jetés en prison.

Ils nous avaient dit
d'aimer notre prochain.
Et lorsque nous sommes
arrivés, ils nous ont offert
des armes pour aller le tuer.

Tout ce qu'ils nous ont dit,
nous avons dû l'oublier.

2 juillet 1971

Pour une réforme
du système pénitentiaire:
première offense, condamnation à apprendre un métier.
Libération selon sa rapidité
à terminer le cours.

Récidive: exil (mixte)
sur l'île d'Anticosti, déclarée
à cette fin territoire neutre.
Auto-gouvernement, subvention sous forme de garantie
d'achat des surplus
de production de l'île.

*

Tourisme.
Nécessité d'un assainissement de la balance
des importations et des
exportations de touristes.
Sanctions (lourdes taxes
d'amusements) sur les
sorties; encouragements des
rentrés par la mise sur pied
d'une loto-touriste
(grand prix, $100,000, etc.)
dont les billets ne sont pas
vendus mais reliés
aux factures et au simple fait
de louer une chambre
au Québec.

11 juillet 1971

Le rôle du journaliste,
dans notre société, consiste
à attirer et à maintenir
l'attention du public hors
des zones réelles d'intérêts.
Les journalistes, pour éviter
les censures, doivent
"monter" un spectacle
en vue de cacher
ce qui risque d'être vu.
D'où, aussi, la nécessité pour
le journaliste d'être rapide,
superficiel,
laissant ainsi peu de chance
à la conscience
de se formuler elle-même
en conscience.

Journalisme
et néo-monarchie:
pitres et pickpockets.
Tels sont présentement
les vrais maîtres de l'homme
de la rue.

22 juillet 1971

Le mal dont nous souffrons
tous actuellement vient
de notre difficulté à passer
"moralement"
d'une politique à court terme
à une politique à long terme.
Nous devons encore nous
attarder à des problèmes
d'entente entre tribus
faute de comprendre que la
victoire de notre civilisation
terrestre dépend de notre
célérité à nous débarrasser
du problème de la maladie,
de la mort et de la famine.

Tout est là.
Et pourtant l'état d'urgence
contre la mort doit,
coûte que coûte, être décrété,
le plus tôt possible.
Mais nous agissons encore
comme ces vieilles comtesses déphasées qui, lors
d'un naufrage, s'empressent
d'abord de récupérer leurs
vieux bijoux de famille
laissés
dans leur cabine plutôt que
de chercher à s'enquérir
d'une bouée de sauvetage.
Car nous prenons encore
pour acquis
que notre richesse n'existe
que dans le passé.
Nous nous affolons tous,
dans le désarroi général, préparant notre vieillesse plutôt
que notre véritable vie.

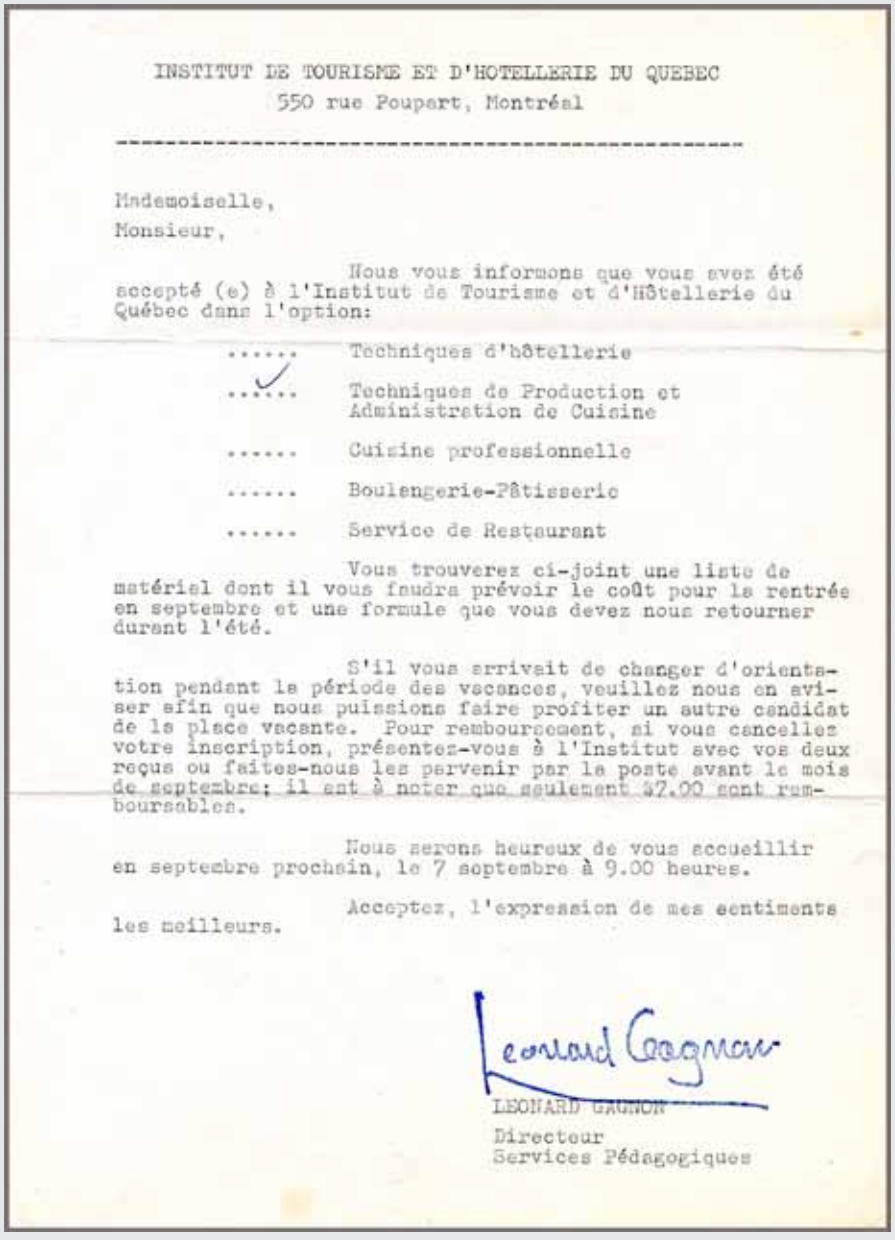
Mais à quoi nous serviront,
tout à l'heure, par cent pieds
sous l'eau ces colifichets
de perles qui n'auront fait
qu'alourdir notre poids
pour nous aider à mieux
couler à pic.

On trouve ainsi de tout
à la une des journaux.
Sauf l'essentiel.

23 juillet 1971

Rien ne va plus.
Les marchés s'effondrent
les uns après les autres,
les commerces n'arrivent
plus, et ceux qui résistent
encore n'ont d'autres choix
que de hausser, à qui mieux
mieux, leurs prix.
Même la nourriture
en est touchée: en deux ans,
hausse de 32% sur le boeuf
haché (0.49 à 0.65);
de 41% sur la margarine
(0.18 à 0.25);
de 15% sur le poulet
(0.39 à 0.45);
de 10% sur les sardines
(0.10 à 0.11).

En hauts lieux, on essaie
encore de camoufler
les mitrailleuses et les chars
sous des ballots de paille.
Mais nous sommes tous
responsables: et nous
ne changerons pas la morale
de la nation en 2 ou 3 ans.
Le pire reste à passer.



INSTITUT DE TOURISME ET D'HOTELLERIE DU QUEBEC
550 rue Poupart, Montréal

Mademoiselle,
Monsieur,

Nous vous informons que vous avez été accepté (e) à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec dans l'option:

..... Techniques d'hôtellerie
..... Techniques de Production et Administration de Cuisine
..... Cuisine professionnelle
..... Boulangerie-Pâtisserie
..... Service de Restaurant

Vous trouverez ci-joint une liste de matériel dont il vous faudra prévoir le coût pour la rentrée en septembre et une formule que vous devez nous retourner durant l'été.

S'il vous arrivait de changer d'orientation pendant la période des vacances, veuillez nous en aviser afin que nous puissions faire profiter un autre candidat de la place vacante. Pour remboursement, si vous cancellez votre inscription, présentez-vous à l'Institut avec vos deux reçus ou faites-nous les parvenir par la poste avant le mois de septembre; il est à noter que seulement $7.00 sont remboursables.

Nous serons heureux de vous accueillir en septembre prochain, le 7 septembre à 9.00 heures.

Acceptez, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Leonard Gagnon

LEONARD GAGNON
Directeur
Services Pédagogiques

3 août 1971

La révolution sexuelle:
un nouveau visage
de la répression.

Le marxisme a tenté,
semble-t-il, d'appliquer à la
vie quotidienne, les mêmes
structures communautaires
des bureaux et des usines érigées en seules normes
infaillibles
et universellement valables
pour tout et pour tous.

La structure ouvrière,
devenue l'État, ne permet
aucun écart de conduite.
Formule qui ressemble
étrangement à la vieille
notion d'identité
de la Religion d'avec l'État.

La notion de communauté
de travail s'opposant à celle
de patronat semble valable.
Mais pas plus qu'il ne faut
confondre attrait sexuel et
contrat conjugal (ce que l'on
fait hélas), faut-il mettre
dans le même sac efficacité
pour le travail d'avec
l'affectivité que peuvent
se porter certains membres
de la communauté de travail
entre eux, et surtout
généraliser et rendre
obligatoire cette affectivité.

Rien de moins que de
vouloir obliger le travailleur
à demeurer 24 heures sur 24
sur le lieu de son travail.

L'une des choses les plus
difficiles à admettre, c'est
l'impossibilité dans laquelle
nous sommes d'avoir raison
pour autrui.

Après des milliers d'années
d'insuccès, nous prétendons
encore en notre pouvoir
individuel ou collectif
d'aider ou de dominer
ce qui n'est pas nous.

Il est étrange de constater
que les missionnaires,
dans l'histoire, s'embarquent
toujours sur le même navire
que celui des conquérants.

Notre histoire ne parle pas
de missionnaires qui,
ainsi partis, sont revenus
convertis à la religion
des "houlouboubous"...

Il n'est pas nécessaire
de travailler sur toutes
les machines d'une usine
pour faire partie de l'usine.
Que la chose puisse être
réalisée, rien ne s'y oppose.
Mais l'efficacité n'oblige pas
de le faire follement
à tort et de travers.

7 août 1971

Le meilleur moyen
d'apprendre à écouter,
c'est de se mettre à l'écoute
des gens qui n'ont rien
à dire.

*

Les politiciens d'aujourd'hui
ressemblent étrangement
à des agents de relations
publiques
des milieux financiers.

12 août 1971

Certaines gens se posent
encore, le plus sérieusement
du monde, la question,
à savoir si "la" société peut
devenir folle.
Il me semble qu'une réponse
plus significative pourrait
peut-être nous satisfaire
si l'on s'interrogeait
d'une autre manière: à savoir
si nous pouvons,
en certaines circonstances,
nous débarrasser, tant soit
peu, d'un certain degré de
folie sans tomber, carrément,
dans une crise telle que
nous n'aurions plus les
moyens de nous récupérer
collectivement.
Il ne suffit pas d'accroître
la production agricole qui
n'est, tout compte fait,
qu'une action immédiate de
cataplasme et de replâtrage
sans cesse à recommencer.
Mais chercher à transformer
progressivement
notre espèce d'hétérotrophe
en autotrophe.
Ou, tout au moins, tenter
pour le moment d'accroître
notre capacité réelle
d'utilisation des produits
consommés de manière
à freiner l'hémorragie
d'énergie qui menace,
tout simplement,
de nous tuer tous.

14 août 1971

L'un des plus grands pièges
tendus à l'humanité est
qu'elle se satisfasse
du système digestif qu'elle a.

L'homme est ainsi fait
qu'il ne peut imaginer
que ce qu'il peut,
à la longue, réaliser.

Les intellectuels
ont perdu les pédales.

J'en ai encore eu la preuve
aujourd'hui: un certain
Normand Bianchi, membre
du FRAP, m'aborde au parc
pour me proposer
de faire partie d'une garderie
pour enfants.
Il travaille à la librairie
de l'université du Québec,
il n'a pas d'enfant,
et il ne comprend visible-
ment rien, mais alors
strictement rien,
aux problèmes réels
de l'enfant et de la famille.

En réalité l'enfant, pour lui,
n'est qu'un prétexte.
Nos mouvements politiques
sont bourrés de jeunes gens
de bonne volonté dont
la seule réalité consiste à
se méprendre sur leur propre
aptitude à concevoir
ce qu'ils appellent
"la couche populaire".

Ils sont eux-mêmes
ceux contre qui viennent
se fracasser même
les plus solides armatures.

Le "peuple", c'est avant tout
le cliché,
bonasse ou terrifiant,
d'une certaine inconséquen-
ce bourgeoise.

23 août 1971

Marie-Brigitte m'a demandé
pourquoi la fleur
sur notre table
ne s'ouvrait plus.
Je n'ai pu lui répondre.
Je me sentais paralysé
à l'idée de devoir lui avouer
qu'elle était morte.
Et de devoir, un jour,
lui expliquer que moi aussi,
un jour,
je ne m'ouvrirais plus.
Et qu'il en serait ainsi
pour elle, un jour,
par notre faute,
tout simplement.

La propagation des moyens
anticonceptionnels efficaces
permettra d'accéder
à l'inceste (parents-enfants;
frères-soeurs) comme moyen
d'éducation sexuelle.

S'opposer à la pratique de
l'accouplement dans le cadre
de l'éducation sexuelle, c'est
tout simplement s'opposer
à l'éducation sexuelle.

Le sexe est avant tout un art
du frottement qui ne peut
bien s'enseigner
que par l'exercice.

28 août 1971

Ne perdons pas de temps.
Perfectionnons, chacun,
l'usage immédiat
de notre propre langage.
Déjà des machines
miniaturisées
nous permettent d'entrevoir
une traduction simultanée
à l'usage de toute
la population, avec imitation
parfaite de nos propres tons
de voix.
Cette planification
des langues nous évitera
l'immense perte de temps
qui consiste à faire
la connaissance de vingt
mots différents pour désigner
la même chose.
Le temps ainsi épargné
nous permettra de nous
libérer plus rapidement
de l'esclavage
dont nous ne nous sommes
jamais réellement défaits.

Nous n'avons connu
jusqu'ici que des "amateurs"
de la liberté humaine.
Il est maintenant grand
temps de former
des "professionnels".

30 août 1971

On oublie, la plupart
du temps, d'inclure dans la
définition d'exhibitionnisme
et de voyeurisme,
en plus de la modalité
sexuelle, d'autres modalités
tout aussi intrigantes.

Celle, par exemple, de la
mise en vitrine des produits
commercialisés, allant de
pair avec la conduite
que l'on nomme
"faire du lèche-vitrine".

5 septembre 1971

Les québécois indépendan-
tistes ne semblent guère
comprendre ce que signifiera
pour eux l'indépendance.
L'indépendance réelle n'a,
en fait, guère de partisans:
c'est la mystification
populaire qui,
ici comme toujours,
l'emporte une fois de plus.

J'ai, dans ma vie privée,
réalisé une forme réelle
d'indépendance.
J'ai dû me cacher durant près
de deux ans pour décourager
les recherches des gens
dont je voulais me départir.
Il me fallait, pour reprendre
ma vie en main,
rompre avec eux.
Il me fallait cesser
de respecter, en tous points,
mes engagements
précédents.
Car, à un certain point
de pourrissement (j'y étais),
c'est l'arbre entier qu'il faut
abattre afin de concentrer
la sève qui reste
vers une repousse
radicalement nouvelle.

Mes torts, je les reconnais,
et je les accuse.
Mais je me suis réservé,
je me réserve
et je me réserverai toujours
le droit de vivre
plus sagement
que je l'ai fait par le passé.
Et cela, dois-je encore y aller
à coups de hache
sur la table de mes hôtes ou
de ceux qui m'invitent.

Le Québec doit,
pour renaître,
trouver le moyen, lui aussi,
"d'exécuter" son passé.

23 septembre 1971

L'une des choses les plus éhontées de notre temps est que le luxe des uns soit encore le pain des autres.

1 octobre 1971

Idée de roman:
lors d'une tempête de neige (comme celle de l'hiver dernier) un groupe de citadins se voit obligé de camper pour la nuit dans le building où ils travaillent.

3 octobre 1971

L'amour est fonction d'une structure sociale autoritaire. Il est le centre même de la punition.

Amour et punition sont les grands thèmes de l'abrutissement.

12 octobre 1971

Les vieux me font horreur et honte.

Vieilles carrosseries rouillées par notre inconséquence.

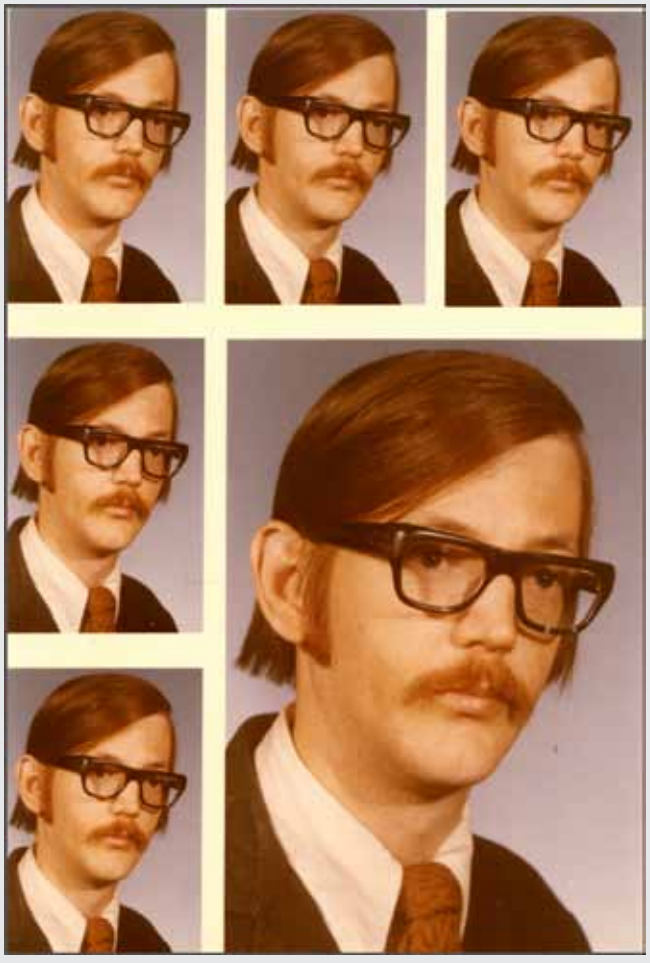
Gâchis.

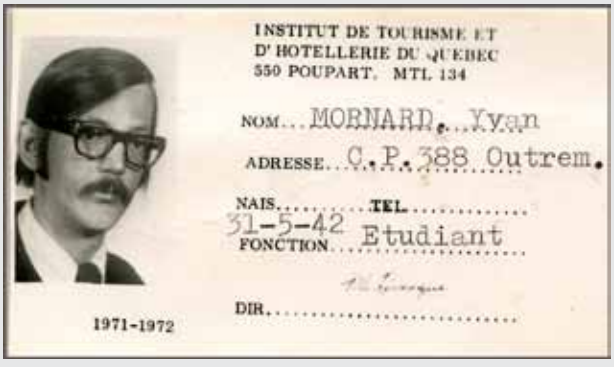
*

Une bonne femelle,
comme un bon mâle,
ça ne se trouve pas:
ça se forme.

*

Aucune monnaie
n'a jusqu'ici réussi à valoir
une simple tranche de pain.





22 octobre 1971

Près de cinq ans après
la parution de SEXUS 1 qui
prônait la légalisation pure et
simple de l'avortement pour
tous, rien n'a encore été fait.
À peine un peu plus
d'ouverture d'esprit
"si la vie de la mère est mise
en danger par une mise
au monde éventuelle..."

*

Rencontrer Gaston Miron
sur la rue.
Superficiel et ennuyeux.
Comme toutes les plaies
actuellement reconnues.
Finira par avoir
son monument sur la place
publique.

M'a dit avoir rencontré
Claude Gauvreau
la veille de son suicide.
Gauvreau sortait d'un asile
d'aliénés, mais prétendait
aller très bien, voir:
mieux que jamais.

23 octobre 1971

Tant et aussi longtemps que
nous conserverons la notion
de "grand" et de "petit",
l'idée même
d'une juste reconnaissance
de notre propre identité
et de celle d'autrui
demeure inapplicable.

27 octobre 1971

(Pour le départ
de René-Luc Blaquière,
professeur d'art culinaire,
qui nous quitte pour devenir
représentant syndical
à plein temps).

*C'est ordinairement
au professeur, à la fin
d'une année, de remettre
aux élèves un diplôme.
Mais comme vous
nous quittez avant la fin de
l'année, nous avons pensé
que c'était peut-être à nous
de vous dire que vous avez
été un excellent professeur,
et qu'avec vous aucun de
nous n'a perdu son temps.*

Et nous signons tous:
LA CLASSE.

31 octobre 1971

L'un des seuls moyens
réalistes de stopper
les guerres,
c'est de transformer
l'homo sapiens
d'hétérotrophe
en autotrophe et de le retirer
de l'obligation où il est
embourbé de se protéger
du chaud et du froid.
Nous devons,
de toute urgence, mettre
un terme à la préhistoire.

1 novembre 1971

"*Les travailleurs québécois savent aussi que leur travail constitue la base réelle de la richesse du Québec: un gisement minier ne vaut rien sans le travail des mineurs*."

Mais demain, l'invasion
des grands robots.
Le travail fiable et parfait
des grands robots.
Les pharaons remontrant
leurs visages,
protégés derrière la grande
haie des robots.
Demain, même les armées et
les policiers manifesteront
dans les rues contre
les véritables immortels.
Et nous irons tous ainsi,
félins de cirque, super gavés
de fruits, d'oiseaux rares et
de fines herbes, mourir
dans des cirques mille fois
plus sauvages que le cirque
des premiers César.

Et n'allez surtout pas dire
que le texte suivant
la citation est un poème.
Car c'est la citation
elle-même qui est le poème.
Bêtement et aveuglément
le poème.

Demain, le monde payera
pour aller travailler, comme
il paye aujourd'hui pour aller
à la chasse et à la pêche.

Le travail devient chaque
jour davantage
un sport d'arriérés.

La guerre des maîtres
et des esclaves quittera
bientôt le champ de bataille
que représente encore
le "monde du travail".
Lorsque les ouvriers
posséderont enfin leurs
usines, c'est que les usines
auront cessé d'être
le symbole du pouvoir.
Il faut sans doute s'accaparer
des usines.
Mais c'est uniquement tenter
de récupérer le temps perdu.

Les "sages" ont toujours fait
le jeu des pharaons.
En diffusant
chez les esclaves
des recettes de bonheur
"à bon marché",
leur exemple ne servait
finalement qu'à consolider
l'endettement des pharaons
envers le peuple.
Super idiots et grands choyés
des maîtres,
voyez-les maintenant gonfler
leurs poitrines de bronzes
sur les socles des places
publiques!
Horrible décadence
que la sagesse!

*

REFUSÉ PARTOUT
PIERRE BOURGAULT
SUR LE BIEN-ÊTRE
SOCIAL.

Voilà à peu près ce que
publient à la une
les journaux
LA PATRIE
et LE PETIT JOURNAL,
tous deux propriétés
de la gang à Paul Desmarais.

Car l'information, écrite ou
parlée, ne sert en définitive
qu'à matraquer le monde.

Lorsque l'on connaît
le climat de honte dont on
entoure les assistés sociaux,
et lorsque l'on connaît
la colère populaire à l'idée
de devoir faire vivre de ses
taxes des gens qui n'ont pas
l'obligation de devoir
se lever tôt le matin pour se
rendre au travail, ne parlons
plus d'honnêteté
dans l'information, pas plus
d'ailleurs qu'il n'était possi-
ble hier de parler
d'impartialité des prêtres
dans les chaires du dimanche
dont les organes actuels
d'information ne sont en fait
que les légitimes héritiers.
Dieu est mort! Vive la
presse!

7 novembre 1971

Notre notion du sexe est tellement mal foutue à la base qu'il en va de sa mise en vedette dans une nation comme de son utilisation dans le monde du journalisme.

On le fout à la une dans le seul espoir de remonter le tirage. C'est purement et simplement la politique bien connue qui consiste à vendre son âme au diable dès que la bonne étoile disparaît trop longtemps derrière un nuage.

Il est sans doute vrai, en ce sens, de répéter que le sexe préside toujours à la décadence des nations.

13 novembre 1971

Un théâtre filmé.

Une salle d'attente.
Deux personnages.
Et un troisième qui rentre et qui ressort:
il est "reporter" et il rapporte toujours la même nouvelle concernant des recherches qui s'effectuent contre la mort dans les coulisses.

En son absence,
les "deux personnages" causent
pour passer le temps.
Leur conversation n'est que jeux de mots basés sur des associations de sons.
Mais leur maquillage doit les faire vieillir
toutes les cinq minutes.
Leur jeu n'est que bouffonneries, danses et sautillements.
(Auguste et clown blanc).
Théâtre pour enfant.

- dis donc...
- dis donc dis donc?
- dis donc dis donc dis donc...
- dis dons valent mieux qu'un dont l'on ne dis donc rien!
- dis donc: avale mieux plutôt que de ne rien dire!
- a valent mieux que rien...

18 novembre 1971

La répression, déjà, ne vient plus uniquement
des "vieux".
Les "jeunes" sont là
eux aussi, bien installés dans la télévision, avec leurs questions d'opposition à l'invité de l'émission.
Et de quoi discute-t-on aujourd'hui?
De certaines mesures à prendre pour intensifier la recherche contre la mort;
de la nécessité
d'un recyclage collectif
en prévision de la vie extra-terrestre.
Bien sûr que non!
On discute, fort péniblement, du pour ou du contre de la légalisation de l'avortement.
Tout simplement.

*

Rien n'est peut-être plus accidentel
que notre propre identité.
Celui qui, peut-être, trouve l'une de ses voies
d'existence derrière
les masques que nous
lui permettons de porter
n'y est peut-être
qu'arrêté davantage.

Chaque mot ne serait-il qu'une pensée qu'on aurait, en fait, obligé au silence.

L'une des plus grandes superstitions de notre temps, c'est de croire
à notre propre identité.
Nous ne sommes
ni identiques à autrui,
ni identiques à nous-mêmes.

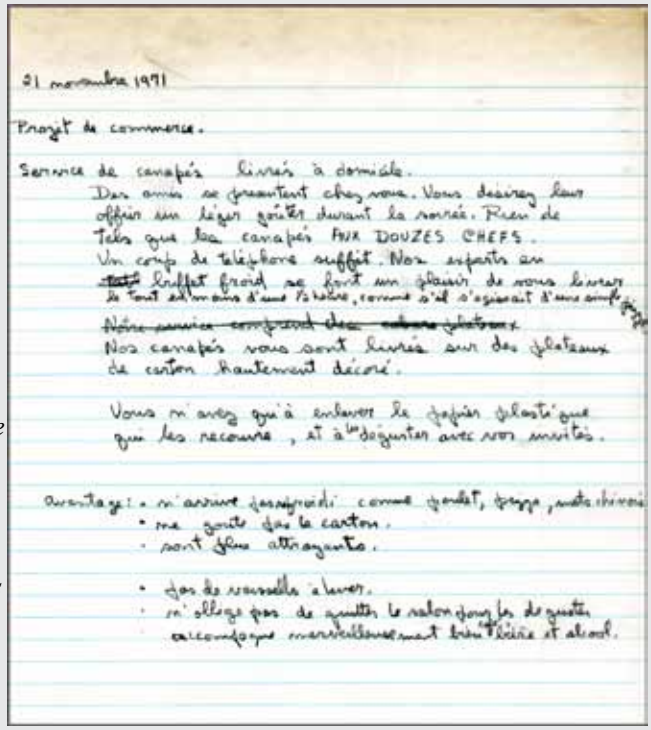
Déjà les robots
s'installent à notre place.
Après une ablation du larynx, quelques-uns parlent à l'aide d'une voix mécanique.
Nous changerons ainsi tout l'équipage.
L'éternité n'est qu'une unité de mesure historiquement appliquée à la mémoire.
Même l'ère du boire
et du manger n'est
qu'une mesure d'urgence pour survivre.

21 novembre 1971

Projet de commerce:
service de canapés
livrés à domicile.

Projet de publicité:

Des amis se présentent chez vous à l'improviste. Vous désirez leur offrir un léger goûter. Rien de tel que les canapés AUX DOUZE CHEFS. Un coup de téléphone suffit. Nos experts en buffet froid se font un plaisir de vous livrer le tout en moins d'une ½ heure comme s'il s'agissait d'une simple pizza. Nos canapés vous sont livrés sur des plateaux de carton hautement décorés. Vous n'avez qu'à enlever le papier plastique qui les recouvre, et à les déguster avec vos invités.


21 novembre 1971

Projet de commerce.

Service de canapés livrés à domicile.
Des amis se présentent chez vous. Vous désirez leur offrir un léger goûter durant la soirée. Rien de tels que les canapés AUX DOUZES CHEFS.
Un coup de téléphone suffit. Nos experts en ~~tout~~ buffet froid se font un plaisir de vous livrer le tout en moins d'une ½ heure, comme s'il s'agissait d'une simple
~~Notre service comprend des cabarets plastiques~~
Nos canapés vous sont livrés sur des plateaux de carton hautement décoré.

Vous n'avez qu'à enlever le papier plastique qui les recouvre, et à les déguster avec vos invités.

avantage: - n'arrive jamais trop froid comme pendant, pizza, mets chinois
- ne goûte pas le carton.
- sont plus attrayants.

- pas de vaisselle à laver.
- n'oblige pas de quitter le salon pour les déguster accompagné merveilleusement bien bière et alcool.

28 novembre 1971

La science fiction
n'est trop souvent
qu'une "remise à demain"
d'une évidence immédiate.
Prédire, comme elle le fait,
une vie de cosmonautes
pour notre espèce
n'a rien d'original.
Car nous sommes,
nous-mêmes, depuis le tout
début de notre histoire,
des cosmonautes.
La terre n'est rien de moins
qu'un vaisseau spatial
d'une certaine envergure.
Et le plus parfait des robots
actuellement en usage,
c'est encore l'homme
que nous sommes.

*

Couper d'un coup,
et presque définitivement,
tous liens avec son passé
(avec ceux qui l'ont vécu
avec soi, qui en ont été
les témoins, qui sont en sorte
eux-mêmes notre passé),
tel est bien le risque mental
que j'ai couru.

Un migrant a, tout au moins,
la consolation de pouvoir
encore communiquer,
même à distance,
avec ses anciens amis.

Une coupure radicale,
par contre, crée un vide
à ce point douloureux
qu'il risque de bloquer
les motivations d'agir,
du moins
pour un certain temps.
L'action ne serait-elle pas
le plus souvent
qu'une réaction de soi-même
devant et pour autrui
dont l'enjeu principal n'est,
en définitive, qu'une illusion
de soi
comme existence autonome
de l'action,
quelles que soient d'ailleurs
la nature et la valeur
de cette action.

D'où l'énorme difficulté
d'application de tout plan
de "réhabilitation".
Car c'est à la base obliger un
individu à couper d'un coup,
et presque définitivement,
avec sa propre identité.

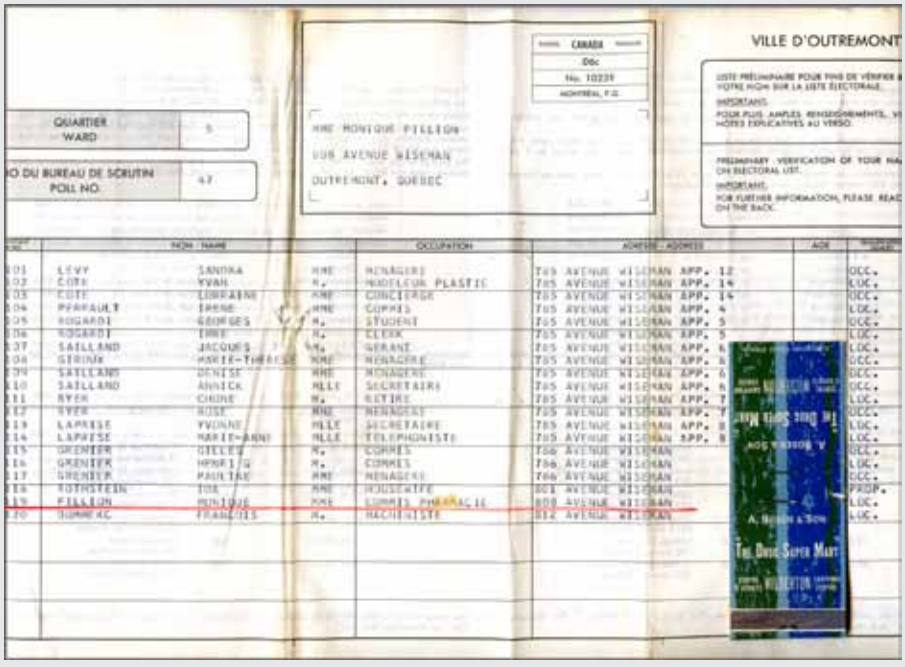
L'évidence de notre propre
identité est à ce point
incertaine que le retrait
des "témoins" peut à lui seul
nous obliger
à nous désolidariser
de notre propre existence.

Heureux celui qui ne ressent
plus, pour survivre,
le besoin d'être lui-même.

Mes créanciers
m'obligeaient,
pour ainsi dire, au duel.
Je me suis caché.

Heureux, s'il y récupère
quelques bonnes années
de vie, celui qui perd ainsi
son "honneur".

12 juin 1971



3 décembre 1971

Et les vendeurs d'images
sont venus avec leurs
grandes images de la paix
et leurs grandes images
des grandes destructions.
Discutant entre vendeurs
des moindres détails
de leurs images.

Dans le vide éperdu
du temps qui déjà
ne vaut plus son poids
dans la balance des éternités.

Car rien ne réussit encore
à nous convaincre.
Notre choix demande encore
beaucoup de réflexion.

5 décembre 1971

Le syndicat des professeurs
du CÉGEP
de Saint-Hyacinthe se voit
actuellement obligé
de défendre l'un
de ses professeurs accusé
d'avoir utilisé à des fins
pédagogiques
un livre pornographique.
Le livre: LE CASSÉ
de Jacques Renaud.
Le professeur:
Robert Barberis.

La répression était forte.
Je ne croyais pas
qu'elle irait jusque là.
J'ai connu bien peu de gens
aussi convaincus de leur
catholicisme que Barberis.
Et voilà qu'aujourd'hui,
on l'accuse, lui aussi,
de répandre des idées
pornographiques.

J'aurais, moi aussi, aimé
pratiquer "honnêtement"
le métier de lettré.
L'événement Barberis
me donne, une fois de plus,
raison.
Je suis, depuis trois mois,
élève cuisinier.
À chaque fois que je coupe
un légume,
c'est un québécois de plus
qui vient de sauver sa peau.

Un professeur à barbe ? Vite à la porte !

QUEBEC, (PCf) — M. Bruce Wallace, un professeur d'anglais à la régionale Jean-Talon, a été congédié lundi pour avoir décidé de se laisser pousser la barbe, dérogeant ainsi au règlement de la régionale qui dit que "les professeurs doivent être rasés".

Au cours d'une séance tenue à huis clos lundi soir, à Charlesbourg, en banlieue de Québec, les dirigeants de la régionale ont adopté une résolution signifiant que le professeur Wallace était congédié pour insubordination, à compter de la date de sa suspension, soit le 14 janvier dernier.

Le président de la régionale, M. Raymond Lapointe, a souligné que le paragraphe 8 de l'article 203 de la Loi de l'instruction publique permet aux commissaires de faire des règlements pour la régie de leurs écoles et de les communiquer, par écrit, aux instituteurs sous leur contrôle.

Règlement discutable

Pour sa part, le professeur Wallace, un citoyen de la Colombie-Britannique, a dit aux commissaires que le règlement était fortement discuté et discutable et a demandé s'ils jugeaient plus important l'application d'un règlement que le succès académique des étudiants.

Il semble, a-t-il ajouté, que les commissaires jugent le règlement plus important ou encore qu'ils oublient que les grands noms de l'histoire tels Jésus-Christ, Marx et même Jean Talon, l'intendant qui a inspiré le nom de la régionale, portaient la barbe.

A la suite du congédiement du professeur Wallace, l'Association des enseignants du comté de Québec, qui groupe les enseignants de la régionale Jean-Talon, a décidé de prendre tous les moyens prévus et permis par les lois, pour défendre le professeur Wallace.

Le président du syndicat, M. Etienne Tremblay, a déclaré qu'un geste sera posé d'ici 48 heures.

M. Bruce WALLACE

13 décembre 1971

Un cours de poésie
ne peut être complet
sans un bon cours
de musique et de diction.
La poésie
est une particularité
de la perception humaine
comme la gastronomie
est une autre spécialité
de la même perception.

Un professeur de lettres
ne devrait jamais être agréé
sans avoir au préalable
passé,
durant quelques années,
l'épreuve de la rampe.

Les lettres, elles aussi,
sont un métier.
Et c'est bien parce que
l'on méprise, en général,
la notion même de métier,
que l'on méprise
(ou surévalue)
le rôle des lettrés.

*

L'une des caractéristiques
du québécois:
l'obligation qu'il sent
de devoir "expliquer"
tous ses gestes
à la moindre question.

Une peur fondamentale
et presque enfantine
d'être toujours grondé
pour tous ses gestes
s'il ne réussit pas à les
justifier devant une autorité
qu'il ne cesse de percevoir
comme ayant un pouvoir
punitif sur sa personne.

Le québécois
est un être qui a toujours,
fondamentalement,
peur d'être puni, et qui,
pour éviter le châtiment,
se croit toujours
mis en demeure
de se justifier.

25 décembre 1971

Jamais un cours ne m'a
donné plus de satisfaction
que celui de cuisinier.
Jamais non plus le résultat
de mes études n'aura été
si attendu à la maison.
Le ventre a cet avantage
sur l'esprit de toujours
chercher à se satisfaire
de tout
avant que de s'opposer
à tout ce qui n'est pas lui
pour ne pas se déplaire.

La cuisine est peut-être
le seul endroit sur terre
où les censeurs ne
se permettent pas
de médire au risque
de ne pas être invité à table.

28 décembre 1971

Dieu existe
en autant que l'on y croit.
Ainsi en est-il
de notre propre identité.

Nous avons bêtement
"choisi" d'être
identiques à nous-mêmes
et nous n'en finissons plus
d'en payer
les conséquences.

1972

30 ans

24 janvier 1972

Stopper les surproductions du corps humain: ongles, cheveux, etc.

Nécessité
d'ajuster la production
aux besoins réels.

29 janvier 1972

Administration:
théorique et appliquée.
Principes et techniques de motivation, de conversion (changement, dépassement de la résistance à l'innovation).
Exemple: Tolstoï (théorie) et la réorganisation des conditions de vie des féodaux (résistance, risque de désorganisation, de folie).
Le problème que rencontre une administration pourrait se résumer, à toute fin pratique, dans la réalisation d'un objectif présumé nécessaire, correspondant à une situation et à des moyens, en vue d'une fin qui n'existe pas (Utopie).
Rien n'est plus difficile à comprendre
que ce qui est évident.
L'administrateur sait
ce qu'il ne veut pas;
l'administré ne sait pas
encore ce qu'il veut.

30 janvier 1972

Ma chance aura été grande d'avoir connu,
dans la vingtaine,
l'étourderie que la vie réserve d'ordinaire
à un âge plus avancé.

Car il m'est encore possible de me refaire une vie après le cataclysme qu'est pour l'individu ordinaire la projection sur la place publique des particularités de sa déplorable intention d'être ce qu'il n'est pas.

Si la faillite, d'ordinaire, nous démontre le peu de confiance qu'il convient d'avoir envers ses "amis", elle m'a, quant à moi, fait la preuve que c'était moi qui n'étais
l'ami de personne.

1 février 1972

Ma vie
est extrêmement simple.
Le jour j'étudie
l'art d'être cuisinier.
Le soir, je travaille
à la réalisation des plats
qui vont sur notre table.

Je suis un condamné à mort
qui, la veille
de son exécution,
fait encore la fine bouche devant les sauces et les épices
de la table dressée
devant l'échafaud.

6 mars 1972

La "conscience"
n'est peut-être
que l'inconséquence poussée
à son plus haut niveau
d'accréditation sociale.

*

TOUT EST PERMIS.

À tel point que l'une
des plus grandes frayeurs
de l'homme, c'est l'homme.

9 mars 1972

Si je pouvais réellement
concevoir à quel point
de misère est rattachée
mon existence même,
pourrais-je encore
même en souffrir.

L'avenir, dans l'optique
de notre civilisation,
est essentiellement
paradisiaque.

Ce n'est qu'en désirant
l'or des Indes
que nous sommes entrés
dans les "paradis"
américains.

13 mars 1972

Cheap labor du cosmos!

Sur quoi pouvons-nous
fonder l'espoir d'avoir été
autre chose jusqu'ici
qu'une peuplade d'imbéciles
dressés les uns
contre les autres
dans l'intérêt colonisateur
de quelques bandes
d'extra-terrestres
en mal de ravitaillement.
(Exode 34, 10-28).

Cheap labor du cosmos!

Mais ils reviendront.
Plus terribles cette fois
qu'avant hier et plus terribles
encore qu'ils ne le furent
hier.
Et le peuple, encore,
se prosternera devant
le pavillon de l'étranger.
Et le peuple, une fois
de plus, en leur hommage,
dressera la bonne table
avec le chevreau cuit
dans le lait de sa mère.

Nos ancêtres
furent hospitaliers.
"Les matériaux apportés
suffisaient - et au-delà -
à l'exécution de l'ensemble
des travaux."
La terre les a bien reçus.
(Exode 36, 2-7).

14 mars 1972

Mais les “dieux”
ne se souciaient bien avant
tout que d’eux-mêmes.
Rien ne les obsédait plus
que l’hygiène des viandes
qu’on leur offrit.
Et les premiers autels
ne furent en fait
que des fumoirs d’occasion
pour le fumage des viandes.
Et les prêtres ne reçurent
pour tout avantage
du cosmos qu’un titre
de maîtres ès boucherie et
charcuterie.

Mais les dieux
ne connaissaient que peu
de chose à la cuisine.
Ils nous imposèrent, et
leur savoir, et leur ignorance.
Et ils mirent un temps fou
avant de nous foutre la paix
et de retourner
dans les étoiles.

Nous n’avons depuis lors
travaillé qu’à reproduire
pour notre compte
les avantages
et les vicissitudes
de leur civilisation.

Le temps est venu
pour nous, désormais,
d’outrepasser
les performances
des “dieux”.

21 mars 1972

Nécessité d’une politique
de voyage.
Notre travail doit maintenant
porter sur les préparatifs
d’un exode cosmique.
Nous décharger
des travaux quotidiens
par une automatisation
maximale.
Le plein emploi sur terre:
une orientation cosmique
du travail.
Nous ne devons pas avoir,
outre-planète, une bien
luisante renommée.
J’en imagine qui durent
royalement se taper la cuisse
au récit de nos basses
manières.

Avions-nous une culture
antécédente
à la venue des dieux?
Quelque chose
comme le culte à Priape.
L’heure est peut-être venue
de renouer avec l’ancienne
culture.
De nouer ensemble l’alliance
et la préalliance.
Ne nous moquons pas trop
des croyances des ancêtres.
Nos médecins
et nos hommes de sciences
ne valent sans doute guère
davantage.
Évitons du moins
à nos enfants l’inutile
habitude que nous avons
de nous moquer des erreurs
du passé.

24 mars 1972

Heureux l’auteur
que jamais les vieux
de la tribu, de génération
en génération, ne laisseront,
sans menace de châtiments,
lire par la jeunesse!
Celui-là, peut-être, apporte
quelque chose.

*

Ce n’est pas avec des dollars
que l’on devient riche.
Mais avec des cents.

La satisfaction sociale
d’un individu:
une permissivité pour lui,
par une action restrictive
présumée bienfaisante,
d’enfreindre
la liberté d’autrui.

Le postier m’impose
la livraison du courrier
à domicile; ainsi du
musicien, du commerçant;
ainsi de tous.

Il n’y a de vérité possible
que contre autrui.
Ce texte n’est-il finalement
autre chose qu’une preuve
de ce que j’écris.

Comment nous en sortir?

(Notez bien le “nous”.
Il n’est pas un mot
que j’écrive sans tenter
de piéger quelqu’un).

25 mars 1972

Le sous-prolétariat hippie.
Ignorant tout (ou presque)
d'une alimentation saine
et de l'art de cuisiner,
les hippies ont la voix faible
et le geste lent
des sous-alimentés
chroniques.
Ignorant tout (ou presque) de
la main mise technologique
dans le domaine agricole,
les hippies rêvent et prônent
le retour massif à la terre.
Ils quittent les villes
au printemps, tentent
l'expérience d'un petit jardin
qui devrait pourvoir
entièrement
à leur alimentation,
échouent lamentablement, et,
repoussés par les vents
de l'automne, reviennent
passer l'hiver à la ville
plus déçus qu'auparavant.
Leur vie est néanmoins
agréable pour peu que
l'on s'adapte au laisser-aller,
au jeûne, à la petite drogue et
aux rêveries
encore irréalisables
d'une collectivité en mal de
réaliser une profonde révolu-
tion culturelle.
Parallèlement:
le sous-prolétariat industriel
et commercial.
L'esprit militaire et le culte.
Nous vivons, quant à nous,
un je ne sais quoi
de tout ceci.

26 mars 1972

"Se spécialiser",
"faire carrière dans", etc.
donc "se limiter à" suppose,
au départ, une certitude
(évidence, vérité, hypothèse
scientifique...) qui,
à mon sens, résulte de
la philosophie de la croyance
(en dieu, en la science,
en l'art, etc.) qui,
elle-même, suppose
un vainqueur.

Les poètes se sont levés
et ont réclamé
la poésie pour tous;
les commerçants se sont
levés et ont réclamé
la mise en marché pour tous;
les prêtres se sont levés
et ont réclamé
la religion pour tous;
les avocats se sont levés
et ont réclamé
la justice pour tous.
Mais personne ne s'est levé
pour réclamer
ne fut-ce qu'un verre d'eau
pour lui-même.

Dans notre civilisation,
il y a le dieu officiel
(les religions, les morales,
l'information),
et le dieu réel: l'argent.

Écrire, pour moi, ne doit être
qu'écrire en fonction de moi.
Ma recherche ne doit être
essentiellement
que ma recherche:
une certaine tentative
de mise en place sans cesse
revue et corrigée en fonction
d'une action personnelle
immédiatement réalisable
et rentable pour moi.
L'isolationnisme
catégorique.

Il m'est venu maintes fois
l'idée d'écrire un livre
sur une célébrité quelconque.
Il m'est venu maintes fois
l'idée d'aller interviewer les
amis, les parents, les témoins
de la vie d'une célébrité
quelconque.
C'est la première fois
aujourd'hui que l'idée
me vient d'écrire un livre
sur moi.
D'aller interviewer
mes amis, mes parents,
les témoins
de ce qu'a été ma propre vie.
À des titres de librairie tel
JEAN-PAUL SARTRE
PAR LUI-MÊME,
je me dois de me diffuser
à moi-même sous le titre de
YVAN MORNARD
PAR AUTRUI.
Ce n'est pas à moi de
décider de la valeur ou non
de l'exemplarité
de ma propre existence.

La mauvaise foi de Sartre
est de s'être rendu désirable
en tant que Sartre pour tous.
Et, aujourd'hui, selon que
le public l'abandonne
(la réception que certains
étudiants lui ont faite
en inscrivant
sur des banderoles:
"Sartre, sois bref ou tais-toi";
ou selon que lui-même
se lasse d'être en vedette;
il écrit, me dit-on,
dans LES MOTS:
Je ne sais plus
quoi faire de ma vie.

La notion d'erreur ne vient
que de ce que chacun ne voit
le monde qu'avec ses yeux.
La grande erreur vient
de ce que chacun voit
le monde avec ses yeux.

L'isolationnisme catégorique
est la conséquence logique
de la démocratie
réellement appliquée.
(Ce qui n'est même pas
encore fait).

Marshall McLuhan
parle d'un retour
à la notion de tribu.
La faveur publique
qui l'entoure
est encore plus significative.
La peur d'exister aujourd'hui
est-elle à ce point
généralement ressentie que
nous n'aimons présentement
nous percevoir
qu'en des images du passé.
Marshall McLuhan,
le démagogue:
"the new electronic
interdependence recreates
the world in the image
of a global village".
Et que trouve-t-il de mieux
comme image de fond
à cette phrase:
une photographie
nous montrant un caucus
dans une tribu
que je présume africaine.
Comme démagogie,
le moins que l'on puisse dire,
c'est qu'elle est efficace.
Le succès de McLuhan vient
de ce qu'il permet à l'esprit
"cultivé" de prendre
finalement conscience
de sa propre réalité "tribale",
en le laissant croire
en ses superstitions passées:
soit en ce que le résultat
logique d'une super-culture
est une retribalisation
à un niveau supérieur.

Alors qu'en fait, l'homme,
actuellement commence
à peine à se détribaliser,
et que c'est parce qu'il
n'a jamais été autre chose
qu'une tribu que l'homme
supposé "cultivé" atteint
présentement
à ce "new electronic
interdependence".
Nous assistons
tout simplement aujourd'hui
à l'amenuisement, par l'effet
de la surpopulation,
des territoires tribaux
jadis reniés comme tels.
MacLuhan, ou comment
faire admettre
à un colonisateur méprisant
(sans se faire botter le cul et
se faire foutre à la porte par
les laquais)
qu'il n'est lui-même
qu'un colonisé "méprisable".
Un point donc: MacLuhan
est un bon vendeur qui,
par ironie du sort, est devenu
lui-même un best-seller.
On lui sait gré
dans les salons d'avoir su
si bien présenter "la chose"
tout en ne brisant rien
de la superstition.

Pour une méthodologie
nouvelle de l'écriture.
Une simple question
de mise en ordre.
L'oeuvre limitée
VS l'oeuvre ouverte.
L'oeuvre limitée est l'oeuvre
d'un auteur unique
qui se ferme avec sa mort.
L'oeuvre est forcément
prétentieuse et incomplète.
L'oeuvre ouverte est
une sorte d'encyclopédie
commentée, un fichier qui,
à l'exemple des compagnies
financières à capital-actions,
ne s'arrêtent pas
nécessairement d'évoluer
avec la mort du fondateur,
ou d'un individu-clé.
Exemple: les pensées
de Pascal séparées les unes
des autres, réparties
en multiples casiers, selon
des thèmes, des dates, etc.,
se répétant, qui auraient pu
être compléter,
d'un casier à l'autre avec
les oeuvres d'autres auteurs,
et demandant sans arrêt
d'être reprises, complétées,
corrigées sans néanmoins
être toujours dans
l'obligation d'être conçues
comme propriété privée
fermée sur elle-même
et bêtement infaillible,
donc fausse.
Chaque découverte faisant
appel à d'autres découvertes.

On parle
de la participation du public.
Et l'on n'a trouvé
pour solution que Claudel...
Actuellement la méthode
existe, mais l'on classe
les oeuvres par auteurs.
Note:
peut-être bon pour moi.
Mais dès que je désire
systématiser la méthode
pour tous, je n'en finis plus
de me casser la tête
en détails légalistes
de standardisation.
Donc faux.
Donc pour moi.

28 mars 1972

J’ai longtemps rêvé
sur des boîtes de fer-blanc
et des caisses à fruits de bois.
J’étais irréaliste.
Ce fut, en fait, deux ans
de ma vie, passer ici
à Outremont, à rêver d’une
cabane aux fonds des bois:
j’accumulais,
les unes après les autres,
les boîtes de conserve
qui devaient servir
à sa construction.

Refoulé par les employeurs
(j’étais sans compétence
pour eux), pourchassé
par mes créanciers, je vivais
ainsi tapi comme une bête.

Aujourd’hui les sauces
à base de demie-glace,
les rôtis bien refermés
sur leur jus et les saumons
chaud-froidés
sous des bouquets de roses.
L’argent, cent après cent,
s’accumulant à la banque.
Et la maison où nous allons,
autour de son enfant,
Monique Cloutier et moi,
vers la trentaine.

Et j’accumulerai,
encore longtemps je l’espère,
les boîtes qui, effectivement,
nous ont permis d’accéder
psychologiquement
à tout ceci.

Notre démoralisation
vient du fait que nous devons
encore attendre
les retardataires.
Nous devons encore franchir
des milles à pied avec ,
en poche,
les plans de l’automobile.
Nous devons encore nous
engager à “gagner notre vie”
alors que le problème n’est
déjà plus qu’un problème
moral de désengagement.
Au mieux, nous est-il
présentement possible
de travailler moins
à condition de consommer
moins: nous pouvons ainsi
connaître (avant notre mort)
un peu de la liberté qui,
demain,
sera monnaie courante.

Car bien malheureux
les vieillards de demain
qui auront gâcher leur vie
à se “sacrifier à la lettre”
devant des représentations
d’un dieu d’ores et déjà
relégué aux monuments
historiques.
N’y aurait-il, là-dessus,
de conflit entre l’individu
et la société qu’en tant
que ceux qui en ont pris
conscience se sentent encore
obligés de revenir
à une justification sociale
pour s’admettre eux-mêmes.

UN HABITAT ORIGINAL

Ce citoyen du Nouveau Mexique a trouvé un moyen pour le moins original de se loger à bon compte tout en combattant la pollution par la récupération de cannettes vides de boissons gazeuses et de bière qu'il a ramassées un peu partout dans son entourage. Il s'est bâti une maison avec les canettes qu'il jure être très confortables et aussi chaudes que la plus moderne des habitations conventionnelles.

4 avril 1972

Rêve.
Lise Jacques doit entrer
à l'armée: je la cherche
dans le paradage des troupes
(formées uniquement
de grandes femmes, jupes
tailleurs fendues sur le côté,
montrant leurs cuisses
jartelées, couvertes de bas
de soie noire).
Ne la trouve pas.

Je suis chez elle.
Assis dans sa chambre
à coucher.
Elle s'est levée et se prépare,
dans la chambre de bain,
à prendre un bain
que je compte bien (par ruse)
aller prendre avec elle,
le bain n'étant pour moi
que le prétexte du sexe.

Quelqu'un bouge
dans son lit.
Je crois que c'est Serge.
C'est une autre grande
femme qui se lève et qui va
la rejoindre à la salle de bain.
Elle doit, pour ce faire, pas-
ser près de moi;
je dois retirer mes jambes
pour qu'elle puisse passer,
ce qui laisse voir mon sexe
en érection.
J'éprouve une gêne
mais à la fois un défi
de me laisser voir ainsi.

Je comprends alors
que Lise Jacques
ne me refuse sexuellement
que parce qu'elle est
lesbienne.
Ce n'est ni ma mère,
ni je crois homosexualité
de ma part.
Mais le début de ma puberté.
L'âge où ma grandeur
physique était légèrement
plus petite que la grandeur
physique moyenne
des femmes que
je convoitais à cette époque
(les filles de mon âge ou plus
jeunes étaient trop naïves et
trop peu sexuelles et je me
sentais moralement coupable
d'oser quoique ce soit sur
elles) et qui me refusaient ou
plutôt que je désirais mais
devant lesquelles je n'osais
évidemment rien montrer
de ce que je désirais.
Et tout ceci pour dire
que j'ai arrêté là,
psychologiquement,
de grandir.

Mon corps lui a grandi.
Les femmes sont devenues
plus petites.
J'ai alors reporté ma fixation
sur les femmes plus grandes
que moi et j'ai avec elles
maintenu le même sentiment
d'interdit.

D'où le paradoxe
anti-attachement sentimental
de ma part:
ou bien le mysticisme
solitaire et suicidaire
sous un dégagement d'amour
d'un dieu, ou bien
le désir d'être pacha hautain
entouré de petites femmes.

Mon équilibre
m'apparaissant dès lors
devoir se situer en dehors
des situations extrêmes
soutenues par ce conflit.

Ni à gauche.
Ni à droite.
Mais en avant.
Tel est peut-être le sens réel
de tout ce bataclan.

5 avril 1972

Si l'on n'est pas
en circonstance de pratiquer
le sexe, il convient alors
d'être assez sage
pour prier "dieu".

*

Les révolutions ne peuvent
être populaires: le "peuple"
ne descend jamais dans
la rue pour renverser le roi,
mais pour ne pas être
renversé par lui.

10 avril 1972

Toute la compétence
d'un administrateur s'évalue
à sa capacité de bien savoir
mettre ses 2 pieds
sur son bureau.

L'un de ses pieds,
c'est les employés.
L'autre, c'est la clientèle.

Et le bureau,
c'est le changement.

16 avril 1972

J'ai finalement trouvé
un idéal à ma taille
et cet idéal c'est moi.
Tout, alors, redevient réel
et positif.
Car je détiens, chez moi,
un pouvoir exécutif
d'une particulière gravité.
Je suis le seul dont je suis
réellement responsable.
La comédie des dictatures,
des démocraties
et des "pour tous"
a, quant à moi, assez duré.
Ce que j'écris, à ce titre, est
d'une importance historique
considérable.
Entre l'oeuvre
d'un Confucius, d'un Platon
ou d'un Marx, j'opterai
toujours, en premier lieu,
pour ce que j'écris.
C'est la seule oeuvre qui,
pour moi, tienne compte
de mon existence.
Nul penseur n'a eu
avant moi l'audace d'inscrire
dans son oeuvre
le but réel de ma propre vie.
Et ce n'est, en définitive,
qu'à cette particularité
de l'espèce humaine
(mon existence) qu'il m'est
possible d'accorder
une quelconque importance.

À quoi bon passer ma vie
à monter des thèses
sur des gens qui
n'étaient même pas foutus
d'en écrire une
sur eux-mêmes.
Impérialisme idéologique.
À quoi bon répondre
à la pression des vendeurs
itinérants qui,
chaque dimanche, viennent
à ma porte, me vendre,
qui: un Jéhovah,
qui: un socialisme
québécois,
qui: un nouveau savon
sans rinçage.

Même si je le voulais,
je ne peux,
par ma définition même,
leur accorder le moindre
crédit d'une procuration.
Au mieux, leur donnerais-je
encore l'illusion
d'avoir droit à l'illusion.

18 avril 1972

L'INFIDÉLITÉ
ET LE CHÔMAGE.

Peur d'une mise à pied
économique (chômage).
Peur d'une mise à pied
affective (infidélité).

Deux points faibles.
Nécessité de développer
des habitudes de transfert
permettant une plus grande
facilité d'adaptation
au changement.

Conditions sine qua non
d'un certain équilibre.

*

L'infini ne peut-être
qu'en tant que fruit logique
du définissable.

19 avril 1972

Correction.

Ce n'est pas, comme je l'ai
écrit, pour demain.
Nous vivons bel et bien
- et d'ores et déjà -
sur un navire cosmique, et
nous allons, et nous nous
reproduisons, et nous nous
transmettons l'accumulation
des données, et tout cela
dans l'ignorance effroyable
d'une éventuelle ou non
finalité de parcours.

Et tout le bataclan de fusées
n'est, en définitive,
qu'un pas de plus, sur place.

Donc: rien de neuf.

J'ajouterai: aujourd'hui,
il pleut, *sur la partie du pont
où je me trouve.*

21 avril 1972

La mode actuelle rapetasse
à tort, et de travers, au lieu
de rapiécer au bon endroit.
Ainsi l'on vend, en masse,
des pantalons flanqués
de pièces voyantes,
donnant ainsi l'illusion
à ceux qui les portent,
d'économiser.
Mais ce n'est là qu'un jeu.

La réalité
est toute différente.
Certaines filles, par exemple,
usent plus rapidement
leur pantalon aux frottements
des cuisses.
Celles dont le véritable souci
est d'économiser
posent leurs pièces
- voyantes ou non -
entre leurs cuisses.
La mode n'ose pas
"se rendre là".
Précisément là
où ses tissus perdent,
en premier, la bataille.

23 avril 1972

Ne jamais prêter,
ne jamais emprunter:
conditions premières
du confort.

Mais cela ne suffit pas.
Encore faut-il savoir
habiter les zones grises.

24 avril 1972

Une société dont
la base de communication
est l'énervement.

*

L'immortalité, oui.
Mais encore faudra-t-il
en être satisfait.

Notre irresponsabilité
jusqu'ici va jusqu'à attendre
du divin: et l'immortalité,
et les réponses aux besoins
nouveaux de satisfaction
des immortels.

L'immortalité risque
de s'avérer l'entreprise
la plus pénible
de l'histoire humaine.
La majorité des hommes
y préféreront
encore longtemps
l'habitude de mourir.

Notre tâche exigera de nous
une patience tout aussi
"immortelle".

2 mai 1972

Plus nous serons uniformes,
moins nous serons obligés
d'être conformistes.

*

La majorité des gens
de ma tribu passent leur vie
à me rendre la mienne
insupportable.

En nous gavant littéralement
d'automobiles,
de motoneiges,
de TV couleur, d'habits
à la mode et de journaux,
nous nous obligeons
à produire toujours plus
et toujours plus de superflu
si bien qu'il devient de plus
en plus impossible de vivre
avec les autres sans devoir
atteindre un niveau de vie
sans cesse trop élevé
pour nos moyens.
D'où une survalorisation
effrénée d'une certaine façon
de travailler qui consiste
moins à considérer
l'objet produit
que la rétribution monétaire
qui lui est rattachée.

Ainsi l'on se trouve obligé
d'acheter des quantités
de choses motorisées qu'on
ne prend même plus le temps
d'user avant de les changer
pour d'autres plus récentes,
des quantités de vêtements
qu'on porte à peine,
des journaux dont on ne lit
plus que les manchettes,
le tout pour continuer
de vivre "comme tout le
monde", pour faire partie
de la tribu, pour ne pas être
tout simplement rejetés
dans le mépris et la pauvreté.

11 mai 1972

Une autre étape.
Commencerai à travailler
(aux salades) dès le 5 juin:
Chez Son Père.
Beaucoup de chance
d'être entré là
(par moi-même), comme
étudiant stagiaire, pour l'été.

Reste encore deux ans
pour atteindre notre objectif:
$3,000 en banque
($1,400 y sont déjà);
Monique Cloutier divorcée
(la chose doit officiellement
se régler le 23 octobre
prochain);
fin de toute procédure légale
possible concernant
mes dettes;
réception de mon diplôme
d'administrateur
et de Chef "éventuel"
d'une cuisine de qualité.
Etc.

Avenir:
calme, modeste et propre.
Monique Cloutier et moi:
travaillant tous deux
à temps partiel, soient deux
ou trois jours par semaine.
Rien de moins.
Rien de plus.
Car le "retour à la terre",
pour nous,
est essentiellement un retour
à nous-mêmes.
Une liberté accrue
de mouvements.

16 mai 1972

La présence du professeur
dans les cours maintient
l'apparence d'infaillibilité.
Si les élèves se trompent
dans leurs exposés, le maître
reste là pour "dire la vérité".

Le grand fléau
des révolutions, c'est
les Napoléon qui trouvent là
moyen d'accéder au pouvoir.

Nous avons eu, jusqu'ici,
affreusement peur
de l'anarchie
révolutionnaire.
À tel point que l'on peut dire
que toutes les révolutions
ont été, en fait,
laissées en plan.

Il nous faut 100 ans
d'anarchie complète
pour nous donner le temps
de nous rôder à travailler
ensemble sans maîtres.

17 mai 1972

A l'occasion d'un exposé
sur le changement
que j'ai dû donné
lors d'un de mes cours.

J'ai de la facilité
pour enseigner.

Jamais, je l'espère,
je n'accepterai de me
remêler publiquement à tout
ce qui relève d'autres choses
que des techniques
d'un métier.

En matière de technique,
même les gens
les plus pédants admettent
aisément leurs erreurs.
Ailleurs, presque tout
n'est que préjugé, panique
à l'idée même de penser.

Je ne ferais
que perdre mes emplois
les uns après les autres.

19 mai 1972

C'est de la base que
devraient sortir ceux qui
devraient d'abord recevoir
les cours d'administration.

On assiste présentement
à un parachutage des jeunes
devant les anciens.

Nous, les jeunes, avons
purement et simplement l'air
d'une bande de fils
de courtisans.
Nous sommes l'utopie
des familles.

27 mai 1972

On ne peut être
à l'avant-garde sans être
farouchement conservateur.

Mais il y a parmi nous
tellement d'inventeurs
de la roue, et tellement de
collectionneurs
de monnaie qui ignorent
même l'existence d'une
monnaie romaine dans le
passé, que c'est presque
utopique que de vouloir
se faire comprendre.

Ainsi, quant au sexe,
"l'avant-gardiste"
réclame une liberté sexuelle
et le "conservateur"
une liberté de censure:
ce n'est, chez l'un autant que
chez l'autre, qu'une navrante
ignorance de l'histoire.

30 mai 1972

SUR SERVAGE
ET SOUS COMMERCE.

Nous perdons notre temps
à nous surservir
anachroniquement
les uns les autres.

Nous perdons ainsi
l'essentiel:
le droit de piquer un somme,
là où bon nous semble,
à l'heure qui nous convient.

Le "ciel" est ici.
Mais nous choisissons,
chaque matin, "l'enfer".
Le bonheur n'a pas
d'horloge pour tous.

La majorité des commerces
ne sont, en fait,
que des garderies d'adultes.
(Pendant que les enfants
apprennent à vivre,
il faut bien que quelqu'un
se charge de garder
les parents).
Nécessité d'éliminer
le surservage
et le souscommerce par
l'automatisation des services
à domicile via l'architecture
urbaine planifiée.

MAIS.
Il n'y a pas de politique
intelligente possible hors
de l'immortalité humaine.

Nécessité
d'un inventaire permanent
des besoins humains
par opposition à l'inventaire
actuel des biens à vendre
(quelqu'en soit d'ailleurs
le besoin réel).

*

La structure syndicale
n'est qu'un décalque
de la structure
contre laquelle elle se bat.
Membres "bénévoles"
et cadres "salariés"
à plein temps.
À ce stade, la participation
n'est déjà plus possible.

*

On ne devrait pouvoir diriger
un pays qu'après avoir dirigé
une province;
une province qu'après avoir
dirigé une ville
d'envergure; une ville
d'envergure qu'après
une ville ordinaire;
une ville ordinaire qu'après
un village;
et un village qu'après
un groupe de travailleur
dans un village.

(Mais n'est-ce pas là, encore,
une autre légifération).

31 mai 1972

ARRÊT.

31 mai 1972.

30 ans.

1 juin 1972

L'immortalité sera sans
doute autre chose que
la notion que l'on s'en fait.

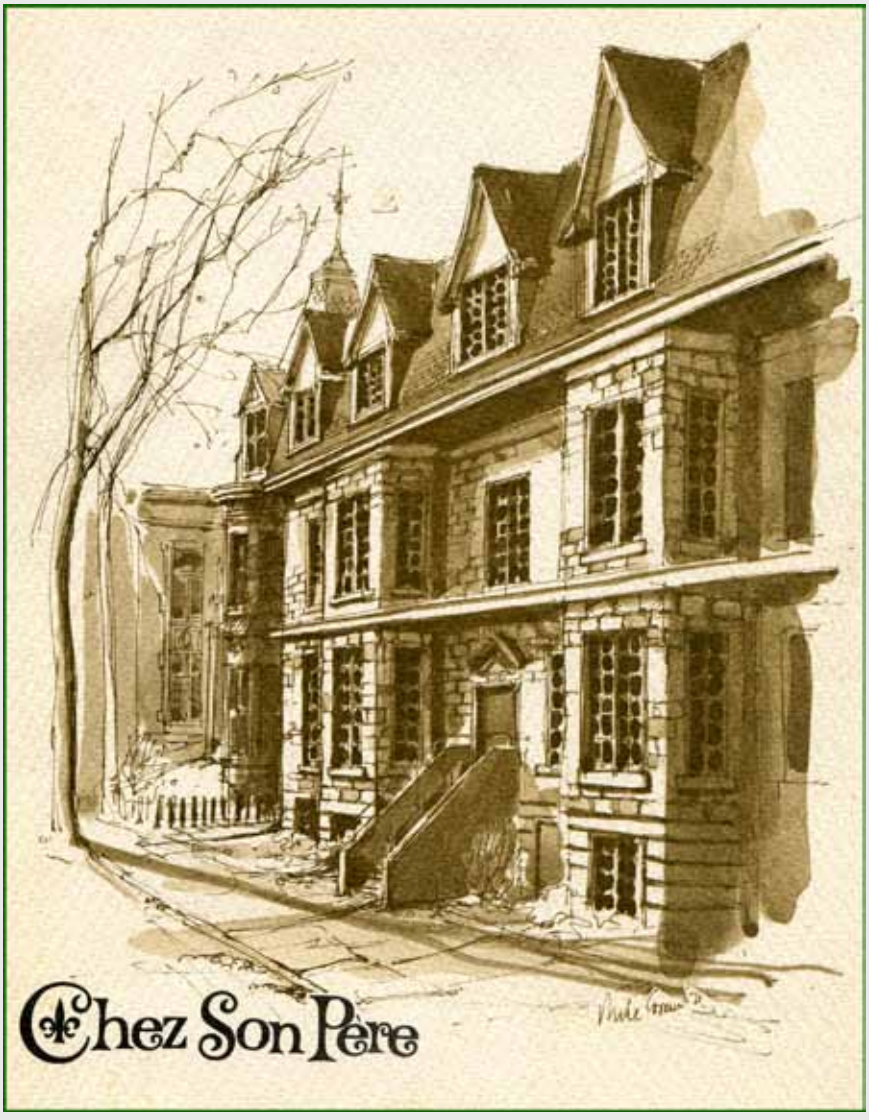
L'acharnement à vouloir
demeurer soi-même (tel
angle de perception plutôt
qu'un autre) nous empêche
peut-être de bien renouveler
la question.

Et si le JE qui, actuellement,
m'apparaît comme étant
ma limite n'était en fait
qu'un des angles
de perception
d'un ensemble plus
particulièrement cohérent.
Ma volonté présente
d'immortaliser mon JE
n'est peut-être qu'un frein de
panique devant la nécessité
d'une mutation radicale qui,
elle, peut seule
"m'immortaliser".

(Les religions ne sont
peut-être stupides
qu'en autant que nous nous
bornons à les percevoir
"religieusement").

Nous devons nous libérer
de l'obligation de respirer,
de boire et de manger.
Car ce n'est là
qu'entraves et poisons.

2
juin
1972



Travail au restaurant
CHEZ SON PÈRE.

Les cuisiniers
payent de leur paye
le faste des restaurants.

Les médecins et les avocats
ne doivent supporter le luxe
que de minuscules
salles d'attente.
Ils n'ont besoin
que d'une secrétaire
réceptionniste.

Les restaurants se doivent
d'entretenir un personnel
écrasant dans la salle.

9 juin 1972

Alain et moi
suons dans la cuisine.
Le chauffeur attend seul
sous la pluie
dans la super Cadillac,
tandis que la vedette
Liberachi déguste
son homard à l'Armoricaine
en compagnie
d'un de ses petits amants
dans l'un des non moins
petits salons du restaurant
Chez Son Père.
Il est une heure du matin.
Bien sûr,
on a oublié de nous payer.
Ce ne sera que pour demain.
Pourtant, ici,
malgré les apparences,
les chiens sont en haut,
et le bonheur: dans la cave.

*

Mon père et ma belle-mère
se séparent:
Germaine,
ma soeur, entre chez nous.
Une bouche de plus,
ou de moins:
mais c'est
bien peu de chose!
Dans l'éternité.

12 juin 1972

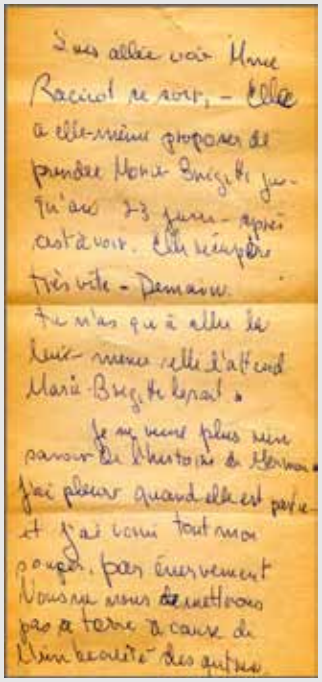
Il y a une certaine catégorie
de gens dans le besoin
dont le principal plaisir n'est
pas de se tirer eux-mêmes
de l'embarras mais
de vous y foutre avec eux.
Je crois, hélas, que
ma famille est dans ce cas.
Je n'apprécie guère
le sentiment de dégoût
qu'ils m'obligent à éprouver.
(J'ai moins de chagrin pour
eux que pour moi-même).
Chose évidente,
ils ne viendront pas,
une seconde fois, pisser
dans notre réfrigérateur.

(Notes
de Monique Cloutier).

1.

Suis allée voir Mme Racicot
ce soir.
Elle a elle-même proposé
de prendre Marie-Brigitte
jusqu'au 23 juin:
après c'est à voir.
Elle récupère très vite.
Demain, tu n'as qu'à aller
la lui mener: elle l'attend.
Marie-Brigitte le sait.
Je ne veux plus rien savoir
de l'histoire de ta soeur
Germaine.

J'ai pleuré
quand elle est partie et
j'ai vomi tout mon souper,
par énervement.
Nous ne nous mettrons pas
à terre à cause
de l'imbécillité des autres.
Maintenant, tout va bien.
Poursuivons notre ligne,
aveuglément,
impitoyablement.


Suis allée voir Mme
Racicot ce soir, – Elle
a elle-même proposer de
prendre Marie Brigitte jus-
qu'au 23 juin – après
c'est à voir. Elle récupère
très vite – Demain.
Tu n'as qu'à aller la
lui-même elle l'attend
Marie-Brigitte le sait.
Je ne veux plus rien
savoir de l'histoire de Germa.
J'ai pleuré quand elle est parte
et j'ai vomi tout mon
souper. par énervement
Nous ne nous mettrons
pas à terre à cause de
l'imbécillité des autres.

2.

Mon gros toutou.

Ta famille n'est pas pire
qu'une autre.
Elle est juste pas meilleure.
La meilleure chose
pour nous,
c'est de plus y penser.
Nous avons mal rêvé.

Continuons le train-train.
Nous entrons
dans le rodage de l'été.
Il nous faudra
pour bien réussir mobiliser
toutes nos énergies.

22 juin 1972

Congédié.

Tout simplement
mis à la porte du restaurant
Chez Son Père.
On m'avait promis $85.00
par semaine: on m'en donna
$65.00 ($51.37 net).
On m'avait dit 48 heures
d'ouvrage: on m'en fit faire
une soixantaine.
On prétexte que
je ne travaille pas assez vite.
Se joue ainsi.

Notre volonté de nous retirer
(le plus possible) du jeu
n'en est que plus certaine.
À quoi bon tenter de changer
le régime autrement
que par le meurtre.

Si encore les riches
nous exploitaient en fonction
d'une meilleure performance
collective.
Mais tel n'est pas le cas.

Ils gaspillent en mauvaise
gérance et en gâteries
le pain qu'ils nous retirent
de la bouche.

Mais rien ne sert de répéter
encore ici
ce que notre histoire
ne cesse de nous répéter.

Le peintre Mousseau n'aura
jamais retiré des Bouilleux
$10,000 obtenu pour
sa murale de Chez Son Père.
C'est nous, les ouvriers,
qui l'avons payée à même
notre misérable salaire.

Monique Cloutier et moi
possédons présentement
$1500 toutes dettes payées.
Nous devons atteindre
le $3000:
$2000 pour l'achat comptant
d'une modeste maison
dans une région
comme Mont-Laurier;
$1000 pour maintenir durant
un an notre standard actuel
de bien-être.

Voilà tout.

23 juin 1972

J'étais à l'époque
un petit monsieur.
Et comme tous les petits
messieurs de l'époque,
je trinquais (à la Casa,
au Bistrot, ou ailleurs) avec
les Molinari, les Gauvreau
et combien d'autres.

Mais je suis mort, je crois.
À peine maintenant
quelques-uns vont-ils encore
prononçant mon nom,
entre deux verres.
J'ai l'avantage
des naufragés dont nul
ne sait avec certitude
en quel fond de mer
frémissent encore
les derniers lambeaux
de chair sur leur squelette.

Bien peu d'hommes ont ainsi
le plaisir de revenir,
durant leur vie, pleurer
sur leur propre tombe.
Que Dieu ait au moins pitié
de ceux qui ne découvriront
leur mort qu'au moment
de sa réalisation.

Rien de plus merveilleux que
de se réveiller au matin avec,
pour tout bagage, le simple
plaisir de constater
que l'on respire encore.

24 juin 1972

Je me souviens avec effroi
de la surexcitation à laquelle
nous parvenions, cuisiniers,
aux heures de pointe
du service.

Et tout cela pour la simple
raison que quelques riches
écervelés ne savent pas être
raisonnables lorsqu'il s'agit
pour eux de passer à table.

26 juin 1972

L'URGENCE
DE CHOISIR.

La réalité d'une retraite
à la campagne c'est,
finalement, une dégustation
de ciguë.
Socrate, derrière les barreaux
de sa prison, n'avait d'autres
choix que de boire
gloutonnement.
On le poussait dans le dos.
Les électeurs lui imposaient,
moins la mort,
que l'obligation de mourir
comme eux. Vulgairement.
Ce qui m'a toujours retenu
de me retirer au fond
des bois, c'est la crainte
de mourir "prématurément".
Je sais maintenant que ma
mort, où qu'elle m'advienne,
sera toujours prématurée.
Certains prétendent
que le suicide n'est que
la volonté d'un meurtrier
retournée contre lui-même.
Quant à moi,
la question elle-même
n'est qu'un jeu de mots.
Les faits demeurent évidents:
même les tenants
de cette discussion meurent
comme si leur propre mort
leur advenait "par surprise".
C'en est déjà assez que
d'être condamné à mourir
sans devoir, en plus,
m'obliger à vivre
d'une manière
qui ne m'intéresse pas.

Les conditions de vie
sont actuellement telles
qu'exploiteurs et exploités
se retrouvent toujours
derrière la même barricade
lorsqu'il s'agit de couper
court dans le désordre établi.

J'ai moi aussi,
comme plusieurs,
rêvé d'assassinats sélectifs.
Je sais maintenant
que la seule idéologie encore
raisonnable suppose
au contraire une récupération
sélective.
Mais je sais aussi que
ce genre de missionariat
ne me ramènerait finalement
qu'à la mort de Socrate.

L'argent n'est pas une réalité
en soi.
C'est avant tout une façon
particulière de penser.

Ralph Ginzburg, malgré
la popularité
de ses publications
d'avant-garde,
ne peut finalement que
se vouer lui-même
à la faillite.
Il n'a pas l'étroitesse d'esprit
d'un Heffner.
ÉROS ne pouvait dès lors
obtenir le continuel succès
bancaire de PLAYBOY.

27 juin 1972

Toute la question consiste
à savoir s'il existe
des formes de civilisation
plus adéquates que d'autres.
Aucune réforme,
aucune révolution
ne peuvent être sérieusement
envisagées sans,
au préalable, répondre à cette
question.

*

Le problème des québécois
dans le contexte américain
est qu'ils doivent se justifier
moralement
sur deux plans opposés:
d'une part le missionnariat
le plus puritain
des américains
valorise l'argent et méprise
la pauvreté;
d'autre part le jansénisme
ancestral des québécois
méprise l'argent
et valorise la pauvreté.

30 juin 1972

Outremont.
La piscine est bondée
de nageurs.
Ils y sont tellement tassés
les uns contre les autres que
la natation consiste bien plus
à se bousculer dans l'eau
qu'à nager.

Et cette comédie se joue
sur la cinquième symphonie
de Beethoven projetée
à plein pouvoir
par les haut-parleurs.

Affreuse Amérique
bruyante et sourde.

1 juillet 1972

La masturbation, pour moi,
n'est qu'un aveu
de mon sentiment
d'impuissance
à entrer en compétition
avec la virilité que j'attribue
aux autres mâles.

3 juillet 1972

L'élaboration
d'une nouvelle civilisation
n'est qu'une réponse
inévitable
à des obligations nouvelles.

4 juillet 1972

La consommation ou l'ère
insécurisante et infantile
de la dépendance
des improductifs
due à une mauvaise
répartition du travail.

*

La pauvreté commence
lorsque l'on ne peut plus
répéter le schéma
de l'exploitation
à un plus bas niveau que soi.

*

Heureusement
que j'ai fait ma jeunesse.
Si c'était à refaire,
je ferais pire.

*

Nos maîtres
nous promettaient
des emplois
à la fin des cours.
C'était d'abord le leur
qu'ils prolongeaient ainsi.

16 juillet 1972

Pour une meilleure qualité
de "l'information".

Se prêter à un interview
exige de la part de celui qui
s'y prête une série
de répétitions telles que
l'interview ne soit, en fait,
que la première officielle
d'une réflexion
profondément pratiquée
avant de monter en scène.

*

Jeunes,
nous étions convaincus
de faire mieux que les vieux.

Encore beau, aujourd'hui,
si nous réussissons
à ne pas faire pire.

26 juillet 1972

Le gros problème
de l'économie c'est que
nous continuons de répartir
l'argent selon les critères
de concurrence
d'un système où l'offre était
en deçà ou égale aux besoins
essentiels à la survie
alors que l'offre actuelle ne
correspond strictement plus,
dans les pays développés,
aux demandes essentielles.

Extrêmement rares sont
les commerces qui,
chez nous, existent
en fonction d'autre chose
que de colmater, non pas
les besoins d'une clientèle,
mais le besoin qu'a
le commerçant d'arracher
son pain en tentant
de se faire survaloir
dans un embouteillage
de surservices, de folles
productions, souvent même
de surproductions.

Le travail est devenu
l'un des plus grands modes
d'apparition
de l'imbécillité humaine.

Nous ne travaillons plus
pour correspondre
à nos besoins
mais pour survivre
en contrant à un manque
évident de planification.

Rien de plus ridicule
que de vouloir "humaniser"
ce genre de travail.
C'est le travail lui-même
qu'il faut maintenant arrêter.
C'est le travail lui-même
qui ne peut essentiellement
qu'être "aliénant".

Distribuer la monnaie par
tête (sous forme de bonds
uniquement échangeables,
malgré toute accumulation
possible,
pour la consommation
des produits essentiels:
nourriture, vêtement,
logement, éducation,
santé...); laisser au marché
privé l'attrait d'un salariat et
le commerce des produits et
des services de luxe.

Quelque chose qui
ressemblerait, somme toute,
à une limitation légale du
droit, pour ceux qui le désire,
de se battre, entre eux,
en duel.

28 juillet 1972

Le mal de ventre
que j'endure
depuis quelques années
a au moins l'avantage
de m'obliger
à continuellement
conscientiser
ma propre mort.
C'est en quelque sorte ce qui
m'empêche de m'endormir
et d'oublier que je ne suis
retenu que par un fil
au-dessus d'un gouffre
où je devrai
un jour ou l'autre
aller me fracasser le crâne.

Et l'on voudrait, en plus, que
j'oublie ma situation réelle
pour me passionner
pour une activité
quelconque.
Il y a tout de même
des limites à la bêtise.

30 juillet 1972

Le travail consiste moins à
rendre service qu'à se casser
la gueule entre petits copains
dans le but idéal d'obliger
la clientèle à ne passer que
par soi pour obtenir une
satisfaction à ses besoins.

Nécessité d'une planification
des permis de commerce.

Le travail n'est le plus
souvent qu'une participation
forcée à la reproduction
de la bêtise.

1 août 1972

Tant que nous ne serons pas
devenus autotrophes
et immortels, il n'y a rien
à espérer de nous
qu'une série de civilisations
de broche à foin.

3 août 1972

(Lettre envoyée
à Guy Kosak et famille).

Bonjour Hélène,
bonjour Guy,
bonjour le bébé.

Lorsque vous viendrez
à Montréal, arrêtez
si possible nous voir.
Nous aimerions discuter
avec vous du prix des
maisons à la campagne, etc.

La date de notre départ
approche.

Vous êtes les seuls
parmi nos connaissances
à ne pas avoir échoué.
Nous aimerions vous avoir
comme guide.

Monique et Yvan.

8 août 1972

N'aurais-je finalement
d'autres ambitions
que de me laisser mourir.

Las de n'être qu'un champ
de bataille pour microbes;
las de devoir guerroyer
contre mes semblables
pour un peu d'espace;
c'est déjà trop d'effort que
de devoir encore supporter
la pression sur terre
de l'atmosphère.

Seul.
De plus en plus.
Comme dans un sable
mouvant.

Je vis dans une société où
tout ce que je peux faire
de bon mène directement
à la prison.
Je n'aime pas les prisons.
Mais je n'aime pas non plus
devoir mentir,
comme maintenant,
pour éviter d'aller en prison.

Je suis las de vivre ainsi,
au négatif.
S'il m'était au moins
possible d'espérer pouvoir,
un jour, vivre honnêtement.
Mais
même les révolutionnaires
ont encore besoin d'être
les spectateurs
de leurs propres conquêtes.

Devoir aller travailler,
toute la journée, dans
une fabrique de bombes,
pour, le soir, aller
paisiblement manifester
contre la guerre.
Voilà où nous en sommes.

*

EVERYBODY
HAVE A SEX.
BUT ONLY
A SMALL MINORITY
KNOW WHERE IT IS.

PSST...

SEXUS TELL YOU
HOW TO ENJOY IT!

9 août 1972

Je précise.

Nécessité d'immortaliser
la mémoire de chacun
d'entre nous.

Chacun possède une série
particulière de perceptions
tout aussi particulières.

Ainsi organisés,
nous sommes tous essentiels
à l'élaboration
d'une super perception.

Chaque individu,
chaque civilisation
ne peuvent être, en soi,
qu'une erreur.
Nécessité d'atteindre
concrètement
à la communion des âmes
dont parlent
certaines religions.
Ou quelque chose du genre.
Car la mémoire ne
se transmet pas suffisamment
d'une génération à l'autre.

*

Les gens de la cité
ne font que maintenir
en surface l'illusion de
leur disponibilité sexuelle.
La pratique est toute autre.
Ce qui pourrait me retenir
parmi eux n'est, en fait,
qu'un manque à percevoir
(comme telle)
cette course aux illusions:
cela ressemble étrangement
à ces parcs d'amusement
où chaque vendeur tente
de vous faire croire
que c'est vous, cette fois,
qui serez l'heureux gagnant.
La majorité des citadins
vont ainsi,
les uns après les autres,
allonger la longue liste
quotidienne des perdants.

La cité n'est-elle pas
la plus élaborée
de toutes les loteries?

18 août 1972

Objectifs: simplicité,
satisfaction.
Je ne dis pas pauvreté.
Je ne dis pas sacrifice.
Je parle d'un plaisir
à peu de frais.
À chacun de devenir,
pour lui-même,
son propre exemple.

Nos relations
avec "les autres" ne peuvent
qu'être, d'année en année,
de plus en plus pénibles.
Ils gaspillent:
nous économisons.
Ils consomment à tort,
et de travers:
nous ne cessons de recycler
nos biens.
Leurs dettes les empêchent
de dormir.
Leur nervosité les rend
de moins en moins aptes
à réfléchir.
Si leurs folies ne nous
retombaient pas sur la tête
(contexte de travail, dette
publique...), il nous serait
moins difficile
de ne pas les haïr.
Employés ou patrons,
ce n'est finalement
que les garnitures
d'une même platée.

*

À une philosophie
"à taux fixe", je préfère
une philosophie "flottante".

22 août 1972

J'adore, en un sens, les gens.
Mais je ne peux
physiquement supporter
le degré de bruit
que nous émettons ensemble.

*

Nous perdons une grande
partie de notre vie à essayer
de persuader autrui
qu'il a tort
de ne pas être nous-mêmes.

25 août 1972

(Lettre reçue de Pauline Maltais-Michaud).

Cher Yvan.

Un Sexus 4
trouvé par hasard,
dans une librairie!
la dernière page,
casier postal 338.
Je te resitue...
dans une boite postale
physiquement.
La confiance
qui nous entourait,
l'objectivité qui nous
permettait de se regarder, les
longues conversations
où on se découvrait de plus
en plus, au fur et à mesure.

Tout le chemin parcouru
pour permettre à la pensée
l'acheminement qui conduit
vers la vie, vers l'infini.

Tu te souviens de Québec!
Ce vendredi le 1er sept.,
je serai sur la rue du Trésor
de 5 heures à 6 heures
et tous les jours jusqu'à
dimanche à la même heure.
J'attendrai que tu viennes.

Pauline Michaud
782A Bossé
Hauterive.

28 août 1972

La presse actuelle ne donne
comme information
que ce qui la fait elle-même
se vendre.
Et même si, par hasard,
certains faits correspondent
à leur réalité propre autant
qu'à ses exigences
de rentabilité, la presse
n'en demeure pas moins
un théâtre
qui les distortionne
pour se permettre à
elle-même de passer la
rampe.
La presse est ce par quoi
la nouvelle est retenue
dans le langage.
La presse est ce par quoi
l'homme s'informe
de l'état de sa résistance
à l'information.

"*Terreur non plus de la nature, mais de la société...*",
Henri Lefebvre,
La vie quotidienne
dans le monde moderne.
Oui.
Mais c'est ainsi limiter
notre conscience à ses refus
de se concevoir dans
le cosmos; tout bêtement
donner victoire facile à l'idée
que l'homme veut bien
se donner de lui-même
contre celle qu'il ne peut
accepter sans trembler; tout
bêtement limiter la notion
de "nature"
à quelques arpents
de verdure soumis à
la machine alors qu'il suffit
encore d'un léger
écroulement de terrain
pour enliser un village
et nous ramener
à des perceptions plus justes
de notre situation
"moderne".

*

Albert Camus.
Le drame idiot de Caligula.
L'enfant du tsar
est aussi coupable
que le tsar lui-même: il n'est,
en fait, qu'un prétexte
au recul de l'assassin
devant l'assassinat du tsar.
Mieux: l'enfant doit périr
avant le tsar.
Car il est l'avenir du tsar.

30 août 1972

Leur prodigalité
nous oblige à les haïr.
Leurs dons
nous éloignent d'eux.
Ils ne prennent même plus
la peine de consommer.

La mythologie
du "consommateur"
monte en flèche.
Ils ne consomment plus
à présent que l'idée même
de bien consommer.

1 septembre 1972

Ce qui me fait "vieillir"
c'est que la rareté de ma vie
est accentuée affectivement
par la rareté de la vie
de Monique Cloutier
et de sa fille Marie-Brigitte.
J'ai, pour ainsi dire,
trois talons d'Achille.

5 septembre 1972

La retraite (rêvée) dans
une maison de campagne,
mais: la terre n'est-t-elle pas
elle-même "ailleurs"?

L'imaginaire n'étant que
le quotidien, hélas,
trop brièvement perçu!

11 septembre 1972

L'abrutissement est la cause
la plus fréquente
de la satisfaction.

Les loisirs ne sont
le plus souvent que
distraction de la jouissance.

Mille prétextes prévaudront
encore.

Les "faits" ne sont-ils pas
eux-mêmes
les plus habiles prétextes.

14 septembre 1972

Nous sommes là, loufoques,
bien campés
sur la photographie.
Dans nos costumes
d'un autre âge.

C'est déjà tout
ce qu'il reste de nous.

3 octobre 1972

J'ai assez lu de romans
pour comprendre
que le seul roman que
je ne cesserai d'approfondir
est celui de ma propre vie.

Ma vie est tout
ce qu'il me reste.

10 octobre 1972

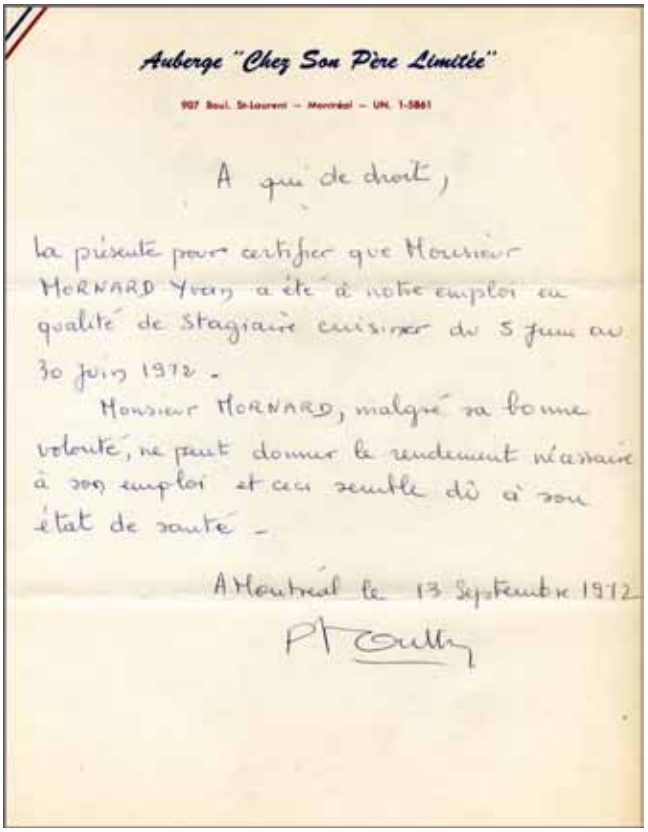
Il y a toujours devant moi
cet instant
où tout m'abandonnera.

Je n'ai plus qu'à désirer
intensément
ce que "j'ai" déjà.

29 octobre 1972

L'utopie
n'est que la vie elle-même.
Les partis politiques
se rentabilisent
à coté de l'évidence.
Les "conditions
de détention" prévaudront
encore longtemps
pour préserver la paix sociale
au détriment de l'éternité.

Dehors, le début de l'hiver.
Il fait chaud dans la maison.
L'âge de pierre
fut une bien courte période
de l'âge de la mort.



Auberge "Chez Son Père Limitée"

907 Boul. St-Laurent — Montréal — UN. 1-5861

A qui de droit,

la présente pour certifier que Monsieur MORNARD Yvan a été à notre emploi en qualité de Stagiaire cuisinier du 5 juin au 30 juin 1972 -

Monsieur MORNARD, malgré sa bonne volonté, ne peut donner le rendement nécessaire à son emploi et cela semble dû à son état de santé -

A Montréal le 13 Septembre 1972

P T Guilly

YVES-M. DAGENAIS, M.D. F.R.C.P. (C)
HÔTEL-DIEU DE MONTRÉAL
MONTRÉAL, P.Q.

le 10 octobre 1972

A qui de droit:

Sujet: Monsieur Yvan Mornard

Je certifie par la présente que monsieur Mornard est sous traitement pour hypothyroïdie.

Yves Dagenais, m. d.

2 décembre 1972

Horriblement froid dehors;
et le système de chauffage
de la maison est détraqué.

Les feux de la cuisinière
à gaz fonctionnent à plein
pouvoir; la chaleur se répand
lentement dans la maison.
Nous survivons ainsi
dans l'espace.
L'essentiel reste encore
à trouver.
Nos civilisations s'arrêtent
brusquement
à la limite des autoroutes.

Et ce n'est pas
parce que nous vivons
dans un château (si l'on tient
compte des comparaisons de
confort avec d'autres pays)
qui peut nous empêcher
de dénoncer la misère
dans laquelle nous vivons.
L'essentiel du confort
lui-même reste encore
à trouver.

Nous devons apprendre
à posséder
ce que nous possédons.

Les techniciens ne se retirent
pas au fond des bois pour
rejoindre leur indépendance.
Ils peuvent réparer
eux-mêmes la machinerie
dont ils disposent.

Le "hippisme" ne serait-
il finalement qu'un aveu
d'incompétence s'exprimant
par un retrait stratégique des
zones techniques élaborées
vers des zones primaires et
qu'on suppose par là
plus facilement accessibles.
Mais qui, de fait,
ne le sont pas.

16 décembre 1972

DANS L'INSUFFISANCE
ET LA RAISON.

Rien n'est raisonnable
que ce que l'on se donne
comme devant l'être.
La raison n'est réelle
qu'en ce qu'elle s'est
préalablement arrêtée
à des objectifs dont la réalité
demeure encore éloignée.
La vérité se doit d'être
devant soi.
Être raisonnable n'est,
somme toute, qu'un arrêté
contre la masse
de nos perceptions
en vue de gérer par
objectifs une insistante
passion particulière.
Etre raisonnable, c'est, avant
tout, croire en la possibilité
d'avoir, un jour, une réalité.
La réalisation d'une utopie
s'avère le premier
et le dernier critère
du raisonnable.
Mais: l'oeuvre accomplie
est ce par quoi toute raison
retourne à son insuffisance.

19 décembre 1972

Je me moquais
des ménagères.
Je me moquais des savons
pour la vaisselle
et des pommades pour guérir
les mains rugueuses.
Mais à force de laver
la vaisselle tous les jours,
mes mains sont devenues
rugueuses.
Et ma peau se fendille
dans le froid de l'hiver.
Moi aussi, j'ai compris
que la pommade "Promani"
était bonne pour les mains.

Toutes les ménagères
sourient
après une application
de "Promani".

27 décembre 1972

Nos écoles appliquent
une politique de court terme
tout en ne pouvant éviter
à l'occasion de nous donner
un avant-goût de l'avenir.
Elles nous préparent à servir
l'organisation
tout en nous concédant
la possibilité à long terme
d'un avenir meilleur.
Nos écoles
doivent être "réalistes".
Et c'est en autant que nous
le deviendrons nous aussi
qu'une politique
de libération pourra s'établir
à long terme.

Nos maîtres ne sont-ils pas,
eux aussi, des employés; et
ne rêvent-ils pas, eux aussi,
d'une liberté plus grande
sans toutefois devoir donner
dans l'anachronisme
du patronat.

La guerre domestique
demeure la plus efficace.
La censure doit d'abord
disparaître des familles.

Un exemple de famille unie:
le réveillon de Noël
chez les Cloutier.
Mes belles-soeurs
offrent à leur frère
des revues pornographiques.
Même le père
(il a mis ses lunettes)
les feuillette
à côté de l'arbre de Noël.
L'ex-amant de Laurenne
Cloutier (il l'a foutu enceinte
et la mère Cloutier a dû
payer l'avortement) couche
maintenant au su de tous
avec France, sa soeur.
Lise Cloutier vit,
sans être mariée,
avec Jean-Pierre Carpentier.
Monique Cloutier et sa fille
Marie-Brigitte vivent
avec moi.
Et tout cela, malgré le slogan
épiscopal "Une famille qui
prie est une famille unie",
fait aussi d'une famille
québécoise une famille unie.

Notre évolution morale
dépend de la désobéissance
civique des jeunes
et de la capacité des adultes
à les épauler
dans cette tâche.

29 décembre 1972

L'une des erreurs de
nos politiques économiques
est de survaloriser ce qui n'a
en fait que peu de valeur au
détriment de ce qui devrait
en avoir par-dessus tout.

Il est plus important
de financer l'environnement
de l'automobile que
de financer les recherches
sur la prolongation
de notre propre existence.

Nos économies, une fois
l'essentiel classique assuré,
délaissent la proie
pour l'ombre.

Chacune de nos maisons
est devenue un musée.
Et le plus simple
des citoyens,
un collectionneur effréné.
La vie elle-même
ne vaut plus d'être vécue
qu'en fonction
de cet objectif.

Il n'est, en économie,
de besoins inutiles qu'en
fonction de besoins absolus
non satisfaits.

N'est-il rien de plus ridicule,
une fois l'essentiel assuré,
que de négliger la jouissance
de ses propres biens
pour tenter d'obtenir,
en plus, les particularités
de la consommation d'autrui.

Insatisfaction
jusqu'à ce que mort
s'ensuive
des Sisyphe d'aujourd'hui.

Nous devons maintenant
apprendre à jouir
de nos différences.

Mémoires d'une ménagère mâle.

Notes autobiographiques, et autres notes.

(...)

Lorsque l'on découvrit, en 1970,
sur la liste électorale du Québec, à la place
des fonctions ordinairement attribuées
aux mâles, le titre de "ménagère" à la suite
du nom de certains hommes, on se demanda
s'il ne s'agissait pas là simplement
d'une erreur.

Ce n'était pas le cas.
La chose était sérieuse.
La vieille profession de ménagère, jadis
exclusivement réservée à la femme,
commençait à recevoir dans ses rangs
les premiers représentants du sexe fort.

Bien sûr, on s'était fait à l'idée qu'un
certain nombre de mâles, momentanément
en chômage, reste à la maison.
Plusieurs, parce que leur femme travaillait
à l'extérieur, acceptaient alors de prendre
la garde des enfants.
Mais ces mâles ne cessaient de se définir comme tra-
vailleurs en chômage.
Pas question pour eux de s'identifier
socialement comme ménagères.
D'autant plus que les seuls mâles
qui s'étaient jusqu'ici affichés
comme ménagères avaient pour la plupart une attitude
visiblement homosexuelle.
Pas plus qu'eux, je n'acceptais l'idée
d'être identifié à une ménagère.
Le simple fait de ne pouvoir gagner ma vie par moi-même
était déjà assez humiliant.
Car j'ai bien connu ce long processus
d'humiliation qui consiste, pour un homme, à se voir
tomber du rang de mâle
à celui de ménagère.
Et c'est bien ainsi qu'il faut le formuler:
c'est bien un complexe d'humiliation
qui se développe tout d'abord chez le mâle placé dans un
tel contexte.
Complexe d'humiliation qui n'est pas
sans être fortement encouragé
par l'entourage immédiat, que ce soit
la famille ou les amis, qui ne manque jamais de pousser, à
l'occasion, la petite blague de trop, allant de "paresseux"
à "gigolo"; tout autant que
par la super-structure sociale vendant
à la télévision l'image traditionnelle du mâle conquérant
et autonome au siège
de sa super automobile de l'année
ou à la tête d'un vaste réseau
de machineries de plus en plus
automatiques fourni en données par
un harem croissant de secrétaires féminins.

Et ce n'est pas la lecture d'un petit article perdu dans les pages d'un quotidien,
annonçant pour l'an 2000, la domination des femmes sur l'homme, qui peut à elle seule redonner sa vitalité au mâle ainsi transplanté de culture et lui éviter le risque quotidien de sombrer dans la dépression nerveuse de celui qui ne peut se sentir "approuver" par la société.

L'une des premières constatations que j'ai eu l'occasion d'établir est la suivante: la définition de la "féminité" telle que généralement accolée à la fonction de ménagère par les écrivains traditionnels est une définition inhérente à un emploie et à son contexte social (le rôle de ménagère) plus qu'une véritable définition de la féminité à proprement parler.

À ce titre, je me souviens du témoignage d'un jeune sociologue qui, étonné du peu d'intérêt manifesté par les pêcheurs traditionnels pour la lecture, accepta, pour en déterminer la cause, d'aller durant quelque temps partager en haute mer leur vie de pêcheur.
Durant la première semaine, après ses journées de pêche, le sociologue consacrait une partie de ses soirées à la rédaction de ses observations.
Mais si je me souviens bien, au bout de quelque temps, le sociologue devint de plus en plus négligent pour faire place à un véritable pêcheur qu'il était "sociologiquement" en train de devenir.
Le contexte et la fatigue aidant, son propre intérêt pour la culture fit place à un intérêt de plus en plus prononcé pour le sommeil bien mérité après une journée d'effort au grand air du large.
Ainsi en va-t-il du mâle transplanté dans la fonction de ménagère.
Il correspond, bientôt, point par point, à la définition attribuée bien à tort exclusivement à la femme alors qu'il n'était là, en fait, qu'une définition attribuable à une "fonction" indépendamment de la notion de sexe.

16 juillet 1970

J'ai décidé d'écrire ce livre lorsque j'ai compris que le féminisme tel que présenté par les femmes n'était en fait qu'un des aspects d'un mouvement appelé à prendre beaucoup plus d'importance dans l'avenir, et que ce mouvement, loin d'être uniquement réservé à la femme, allait bientôt se présenter comme la défense d'une profession que les mâles commençaient eux aussi à pratiquer: la profession de ménagère.
Le mythe de la femme "plus active que le mâle" est dû au fait qu'elle est toujours sur le lieu de son travail, tandis que le mâle doit se réadapter tous les jours en rentrant à la maison, et où il n'a pas place pour travailler.
La notion de chef de famille dépend aussi des tempéraments.
Je devins consommateur d'informations: j'en savais plus sur le monde extérieur en restant à l'intérieur qu'en sortant.

Betty Friedan parlait d'un indéfinissable malaise chez la ménagère.
Il est très loin, ce malaise, d'être indéfinissable.
Il était là, bien clair, entre la revue CHATELAINE et moi qui lisait CHATELAINE.
CHATELAINE est à la ménagère québécoise ce que la publicité télévisée concernant les jouets est aux enfants.
Les publicistes à cet égard gagnent leur vie contre les enfants:
"How many kids did you kill today".
J'ai progressivement compris qu'il fallait réformer la cuisine.
J'avais bien entendu, dans mon enfance, ma mère répéter à chaque jour que la chose la plus ennuyeuse pour elle était de toujours devoir répéter la même chose: trois fois par jour la préparation des repas, suivie à chaque fois, d'un monotone lavage de vaisselle, répétition qui avait tout d'une marche forcée sur place tant les résultats ne laissaient aucune trace d'amélioration.
La première grande découverte que je fis, fut la découverte de la production massive.
Je réussissais bien à l'époque dans la cuisson des fèves aux lards.

La première idée que j'en tirai fut celle d'ouvrir un tout petit restaurant, bien à moi, où je pourrais retrouver, comme cuisinier, mon identité masculine en remuant de temps à autre d'énormes platées de fèves.
Mais il fallait d'abord me rôder davantage.

Cette idée, aussi intelligente fût-elle, ne réussit en fait qu'à bouleverser durant quelque temps le menu de la maison.
Si je ne me couchais qu'après avoir mis mes fèves à tremper pour la nuit, je ne me levais que pour calculer le coût d'opération d'un petit restaurant tout en surveillant la cuisson de ma nouvelle platée de fèves.
Les résultats se firent bientôt sentir.
À l'exception de Marie-Brigitte qui ne cessait d'adorer manger des "binzo", Monique et moi commencions à douter, et des possibilités d'ouvrir sans capital un petit restaurant tout autant que du bon goût des fèves au lard servies au déjeuner, au dîner et au souper...
J'avais bien tâché d'obtenir une concession de cuisine dans une taverne, mais la chose, n'avait pas marché.
On ne semblait pas me prendre très au sérieux.
Finalement, l'idée fut remise à plus tard.
Il fallait, aussi, que j'apprenne à faire autre chose que des platées de fèves si je voulais vraiment attirer une clientèle.

De toutes ces fèves qui risquaient de se perdre, naquit une autre petite découverte, plus pratique cette fois, la découverte du congélateur.
Pourquoi, en fait, répéter chaque jour, une opération qui devenait de plus en plus monotone, d'autant plus que les recettes que je suivais exigeaient, pour la plupart, de longues heures de cuisson.
Ce fut l'époque de la sauce à spaghetti.

Il s'agissait tout simplement de produire d'un seul coup une quantité de sauce suffisante à nos besoins pour un mois, puis de la répartir en autant de contenants de plastique qu'il était possible de remplir en calculant dans chacun la quantité nécessaire au service d'un repas pour trois.
Puis de mettre le tout au congélateur.
Lorsque nous venait l'idée de manger un spaghetti, il n'y avait qu'à faire bouillir les pâtes et décongeler un contenant de sauce.
Le tout, décongélation comprise, s'effectuait en quinze minutes.
Ainsi ma cuisine s'améliorait.
Au fur et à mesure que j'atteignais une certaine perfection dans la préparation d'un nouveau plat, il prenait rapidement la route de la production massive et du congélateur.
La préparation des repas devenait de plus en plus rapide, sans pour cela que ne se fasse sentir une baisse dans la qualité.
Le congélateur nous offrait l'avantage de la variété, de la rapidité, tout autant que d'une économie considérable de temps.
Seuls nos moyens financiers nous arrêtaient dans l'exploitation de cette procédure.
Notre congélateur ne pouvait recevoir qu'une vingtaine de contenants à la fois, et nous ne pouvions strictement pas envisager l'achat d'un congélateur suffisamment grand pour permettre de produire davantage.
En fait, nous étions pauvres.
Et il ne fallait surtout jamais l'oublier.

18 juillet 1970

L'une des publicités qui revenait souvent à la télévision, nous montrait deux ménagères en train de comparer la propreté des vêtements qu'elles venaient de laver.
L'une était invariablement radieuse et méprisante pour l'autre qui n'utilisait pas encore le fameux nouveau savon qui nettoyait toujours mieux que les autres savons.
Elle finissait toujours par convaincre sa voisine, et trouvait dans cette victoire sa valorisation.
Cette image de la compétition devait avoir un puissant impact chez la ménagère féminine qui n'avait jamais associé, dans son monde, l'idée de compétition à l'idée d'une bataille dont l'enjeu pouvait être la direction d'une industrie, d'un groupe social ou d'une école de pensée.
Mais pour un mâle "ménagère", l'idée passait mal.
Tant d'effort et de lutte ne pouvait, sans tomber dans le ridicule, n'apporter qu'un peu plus d'éclat à une simple brassée de linge qui, le soir même, risquait d'être aussi crottée que le matin sur le dos des enfants.
L'une des principales motivations sociales, pour le mâle ménagère, tombait à plat.
Il était d'autant plus difficile pour lui, dans une société où la valeur individuelle est basée sur la compétition, de se valoriser et de trouver ainsi plaisir à faire ce qui devait être fait.
L'ennui était d'autant plus lourd à combattre.

Je trouvais cependant un certain plaisir
dans l'éducation de Marie-Brigitte.
Je devais comprendre par la suite
que mon plaisir venait moins de l'évolution réelle
de Marie-Brigitte que du prétexte à me comparer
avantageusement, comme éducateur, avec la voisine
dont les enfants me paraissaient plutôt mal éduqués.
Je pouvais être, moi aussi, radieux et
méprisant, et cette fois dans une action
dont l'enjeu me paraissait aussi valable que le contrôle
d'une industrie, d'un groupe ou d'une école de pensée.

J'avais, en fait, la nostalgie des jeux
réservés au monde mâle.
Je ne pouvais me résigner à vivre
avec plaisir hors de l'esprit de compétition.
Mais je ne pouvais non plus me résigner
à me mettre dans la course pour l'obtention du titre
de reine des ménagères à cause du lustre de mes parquets.
Je me sentais seul, désespérément seul, à journée longue.
Dans ce monde de ménagère, généralement réservé
aux femmes, je ne pouvais jouer "avec" personne,
puisque je ne pouvais jouer réellement "contre" personne,
du simple fait de ne pouvoir considérer sérieusement
les enjeux du monde féminin qu'on me présentait alors.

20 juillet 1970

J'ai honte, profondément honte, d'être un homme devant
une femme, comme j'ai honte d'être un blanc devant
un noir, comme j'ai honte d'être un américain
devant les gens des pays colonisés,
comme j'ai honte... d'être un adulte devant un adolescent,
comme j'ai honte d'être un patron devant un employé.
Écoeurante bouffonnerie.
Car plus l'on monte dans la société,
plus l'on achète des policiers.

Peu à peu, je pris conscience de ma situation.
Je vivais entre deux groupes hautement standardisés.
Ma difficulté à prendre au sérieux
les dogmes du mythe féminin influençait peu à peu
l'habitude que j'avais acquise
de me prendre pour un mâle.
Je vivais entre deux mythes, et je les trouvais tous deux,
progressivement, aussi ridicules l'un que l'autre.
Leur fonction, l'un par rapport à l'autre, semblait chaque
jour d'avantage ne consister qu'à l'affermissement
d'une illusion dont ils ne pouvaient
moralement se défaire.

À cette époque où les biologistes et les agronomes
réussissaient à créer des races de pommes de terre
en fonction des besoins de l'industrie,
ce partage primaire d'homme et de femme
dans les fonctions humaines relevait
de l'anachronisme le plus ridicule.
Tout aussi ridicules étaient leurs prétextes les motivant
vers l'action.
En définitive, très peu de leur temps était réellement
consacré à "gagner" leur vie.
Le reste du temps étant généralement consacré
à la camoufler sous un amoncellement d'objets
et de gestes purement illogiques et inutiles, mais qui
leur tenait lieu de trophées dans la lutte
qu'ils ne pouvaient s'empêcher moralement de mener
les uns contre les autres.
Pour moi, le problème était de garder ma santé mentale
dans cette impossibilité d'identification.
Je ne sortais plus de la maison.
Et lorsque je sortais, j'éprouvais un sentiment
d'incompréhension si prononcé qu'il m'arriva, à plusieurs
reprises, de me croire réellement atteint de folie.
Je me rappelle entre autres de certains marchés où
j'éprouvai particulièrement de difficultés à payer
à la caisse tant je comprenais mal la signification
de cette bouffonnerie.
J'étais comme un étranger lancé dans une église
chrétienne et qui doit, sous menaces d'être roué,
faire ses génuflexions aux bons endroits.
La chose était d'autant plus difficile
qu'il fallait tout mémoriser du simple fait que tout
y était incompréhensible.
C'était non seulement le mythe de l'homme
et de la femme qui s'effondrait, mais une civilisation
tout entière dont les ramifications les plus inattendues
s'avéraient, elles aussi, fondamentalement dépendantes
de cette même et unique religion dualiste.
Mon seul problème était de n'y comprendre rien.
Je comprenais bien, dans l'évolution de Marie-Brigitte,
cette difficulté qu'elle avait avec nous
dans la moindre de ses expressions.
Il fallait chaque jour l'aider à réagir
comme si la vie était un musée.

Mais toute cette belle théorie prouve peut-être mieux
que tout que la fonction crée la psychologie
dont elle a besoin.
Ainsi rien ne m'apparait plus comme réellement vrai,
tant l'habitude à vivre financièrement par procuration
provoque un manque de sécurité, une incertitude
philosophique à tel point que le rôle de ménagère tende
normalement à priver du pouvoir de décider
d'une idéologie propre (on dit souvent des femmes
qu'elles "épousent" les idées de leur mari),
une passivité devant toute décision importante,
une crainte primitive du changement (risque fortement
compensé en publicité par la promotion
du "nouveau"), une passivité sexuelle classique,
et une émotivité sans cesse à fleur de peau.
En plus, une difficulté à discuter
logiquement et longtemps sur un même sujet,
la fonction de ménagère menant à découvrir
d'une façon "émotive", par bribes et comme toujours
en état de distraction.
La ménagère est un personnage sans cesse en menace
de dépression qu'il faut continuellement approuver
pour lui redonner confiance.
À ce niveau, les curés avaient raison.
On parle de la femme-enfant.
Comment peut-il en être autrement puisque
la femme-ménagère a un statut social équivalent à celui
de l'enfant et que le statut détermine la forme
de la psychologie.
Je remarquai chez les homosexuels la même tendance.
L'homo-femelle en arrive même à reproduire, et j'en
suis convaincu, bien malgré lui, l'attitude femelle au
point de paraître socialement ridicule.
À tel point la pression de la fonction
sur la psychologie individuelle est plus forte
que la pression morale qu'une société veut bien mainte-
nir hors de toutes considérations de fonctions.

De là à conclure que les psychologies masculines
et féminines ont très peu de chose à voir
avec la physiologie du sexe, il n'y a qu'un pas.
Il faut le franchir.
Il y a dans notre société dualiste deux classes:
l'homo-femelle et l'homo-mâle, et cela indépendam-
ment de l'homosexualité ou de l'hétérosexualité.
Et entre les deux, un peu ce que Monique
et moi vivons: soit un mélange des deux:
l'homo-intermédiaire.
Cela me dégoûte tout autant d'être un directeur
d'industrie qu'une astiqueuse de planchers.

Dans le jeu sexuel, le corps a moins
d'importance que le décor qu'il permet.

Dans une société qui honore par-dessus tout
les vainqueurs, l'homo-femelle ne peut, par définition,
qu'être vaincue.

21 juillet 1970

Marie-Brigitte avait rapidement commencé à dire à tout
instant qu'elle avait "gagnée".
Ce qui, au début, semblait n'être qu'un jeu bien innocent,
s'avérait être, progressivement, un tort dont les effets
risquaient de tout compromettre.
Elle risquait de devenir, elle aussi, une bête à compétition.
Nous n'avions pourtant pas l'impression de lui avoir
inculqué nous-mêmes cette notion, et d'autant plus que
nous n'utilisions pas ce mot "gagné"
dans nos conversations avec elle ou entre nous.

Les causes étaient pourtant faciles à trouver.
Elles étaient là, bien présentes, inévitables.
C'étaient tout d'abord les camarades de jeux
qui ne pouvaient jouer sans répéter
à tout instant: j'ai gagné.
Remarquablement, ils semblaient prendre,
à mesure de leur âge, des audaces particulières.
Alors qu'une course de tricycles chez les 3 ou 4 ans
se déroulait dans la plus franche concurrence,
les plus vieux avaient déjà compris
que la victoire dépendait très souvent de leur habileté
à "bloquer" le terrain de course à leur adversaire plutôt
qu'à accélérer leur propre vitesse.
La saloperie était là.
Bien évidente.
L'habitude à la compétition était déjà si bien intégrée
surtout chez les plus vieux, qu'il n'y avait pas un seul
de leur jeu qui se basait sur une structure
non compétitive.
Même seuls, les enfants passaient leur temps à imaginer
des compétitions entre leurs propres jouets.

La situation semblait s'aggraver à l'époque du "lançage".
Les enfants ne se contentaient pas de lancer une pierre.
Il fallait qu'il la lance "contre" quelque chose.
Ou simplement "contre" quelqu'un.
C'était bien là le résultat logique
de cette bonne éducation.
Chose étonnante, les parents punissaient leurs enfants
dès qu'ils les prenaient à casser une vitre, ou à blesser
un camarade.
Je comprenais que notre civilisation
est ainsi structurée qu'elle punit les "bons" élèves
sans pour autant récompenser les "mauvais".
C'étaient aussi les bandes dessinées
présentées par la télévision.
Il m'arrivait quelque fois de les regarder avec elle.
Mais cette fois-là, ce fut une fois de trop.
On ne présentait finalement aux enfants qu'une longue
série de variations sur un seul et même thème.
Et le thème était simple et clair: la compétition.
Je crus, un instant, être enfermé
dans un camp de concentration.
Nous étions là, elle et moi, cellule 808,
allée Wiseman, camp de Montréal,
devant l'appareillage audio-visuel servant
au brain-washing des prisonniers.
Les auteurs de science fiction n'allaient vraiment pas
plus loin.
La saloperie était là. Inévitable.

22 juillet 1970

EN FAIT, NOUS ÉTIONS PAUVRES.
ET IL NE FALLAIT SURTOUT
NE JAMAIS L'OUBLIER.

Ce qui, au départ, pouvait nous causer le plus
d'embarras, eut pour effet de nous débarrasser
progressivement des plus encombrantes futilités.
Mais il nous fallut apprendre à tenir compte des prix
et de la valeur réelle des produits.
Dans une Amérique débordante de produits,
nous devions tenir compte, chaque jour, du moindre cent
dépensé.
Alors que certaines banques établissaient
le minimum d'argent nécessaire à nourrir deux adultes et
un enfant à $25 par semaine, nous découvrirent bientôt
qu'il n'en fallait que $10, et cela, sans perdre de vue
le tableau diététique qui servait
en quelque sorte de bible à nos achats.
Ce fut une bien triste révélation que la découverte
de la grande futilité des produits de l'Amérique.
Le marché regorgeait d'articles d'autant plus
dispendieux qu'ils étaient vains et inutiles.
Les hommes et les femmes courraient
chaque jour, s'affairant à la production massive
de déchets, s'assassinant les uns les autres
pour la promotion
de leurs fausses perles, de leur imitation or.
Partout le mensonge, les faux rabais, les prix spéciaux.
Nous vivions ainsi, à part, au milieu d'un gang
d'héritiers et de voleurs qui ne respectaient en rien
la valeur des hommes et des objets.
Le souci d'économie conduisait parfois
à des situations cocasses.

L'une des bases de notre économie consistait à découvrir
notre besoin d'un produit pour un an, pour ensuite
profiter au maximum d'un rabais réel
lorsqu'il se présentait.
Nous achetions à la baisse.
L'autre consistait
à confectionner nous-mêmes au maximum.
C'était, à vrai dire, l'un des plus grands plaisirs
de notre vie.
Alors que la mentalité générale prônait
un fénéantisme de plus en plus lourd,
nous apprenions à nous passer de plus en plus des autres
dans la confection de notre monde.

23 juillet 1970

Betty Friedan était encore à la mode.
Les féministes citaient son nom
plus qu'elles ne lisaient ses livres.
Ce matin-là, je m'étais levé quelques
minutes avant le soleil.
La lune était blanche dans un ciel bleu.
J'eus la nette impression du vide de mon existence.
J'avais terminé la veille la lecture du chapitre
Crise d'identité chez la femme.

Friedan y décrivait une ménagère déçue
par le peu de valeurs accordées à ses actes de tous les jours, et d'autant plus déçue qu'elle possédait, au fond d'un de ses tiroirs, un diplôme lui conférant le droit de pratiquer une profession
qu'elle avait pourtant abandonnée.

Il m'était apparu évident que tout ce que Friedan appliquait à la femme, à la ménagère plus particulièrement, aurait dû être appliqué à tous les homo sapiens sans exception.
La seule distinction possible résidait dans le fait que la ménagère, passant de longues heures seules à la maison, ressentait plus profondément cette blessure en fait applicable à toute la majorité silencieuse.
Ceux qui travaillaient à l'extérieur pouvaient encore se distraire dans leur activité d'une question à laquelle l'unique réponse intelligente risquait de briser peut-être une dernière illusion.

À la vue de la lune, j'avais envié le sort des gens qui allaient faire parler d'eux, encore quelque temps, même après leur propre mort.
Ils avaient "gagné", et à ce titre, pouvaient encore s'illusionner un peu sur le sens et la valeur de leur propre existence.
Aux autres, à la majorité des êtres silencieux qui respiraient à cet instant-là dans le ghetto de la terre, il ne restait qu'une vague possibilité de mythomanie.
Et, à la ménagère intelligente, comme aux vieillards, l'illusion passait mal.

Ce que Friedan avait pris pour l'un des chevaux de bataille du féminisme, n'était en fait qu'un trait de la masse des individus inutiles dans la galaxie.
En fait, si au moins j'avais pu dire:
NOUS pouvons maintenant aller sur la lune et en revenir, et c'est aussi un peu à cause des quelques dollars que j'ai donné à cette immense entreprise pour l'époque, j'aurais pu, moi aussi, sourire et être content.
Mais la chose nous avait échappé.
C'était bien là la rançon du système.
"Beaucoup d'appelés et peu d'élus" comme le répétait la religion d'État.

Notre morale nous interdisait de nous taper tous un peu sur l'épaule, avant de pleurer tous un peu de joie, de cette joie des gens qui, ressentant tous la solitude de leur existence, découvrent qu'il leur reste encore un peu de la présence des autres avant de disparaître définitivement.
Mais, au lieu de tout cela, c'était le mythe des vedettes qui prévalait, qui nous étouffait, tous, ménagères autant que professeurs d'université.
Nous nous éduquions mutuellement à vivre dans la peur et dans la concurrence.
La crise d'identité chez la femme n'était rien de moins qu'une des localisations reconnues de l'épidémie collective.
Personne n'accepte facilement de mourir sans avoir donné un peu de lui-même dans la croyance de son temps, et sans avoir retiré le peu d'approbation générale nécessaire à la détente nerveuse de ses pulsions d'insécurité.

Peut-être est-il suffisant pour beaucoup de gens d'obtenir un vague poste de mairie quelque part pour parer à cette crise de conscience de leur propre mort.
De toute façon, le problème restait insoluble, et les ménagères, sans changements réels des structures morales, n'avaient, si elles ne voulaient réduire leur ambition, qu'à bien endurer leur mal.
Il ne peut y avoir, dans une société compétitive, qu'une faible minorité de gens heureux.
Le principe de rareté était là.
Cette crise d'identité collective s'exprimait jusque dans les moindres conversations.
L'expression la plus courante était:
ILS ont fait ceci; ce sont EUX les responsables.
Nous ne pouvions tout simplement pas croire que nous étions ensemble.
Même les plus clairvoyants tombaient dans le grand mythe du retrait de la société, dans le rêve d'un Zarathoustra vainqueur, solitaire au fond des bois.

27 juillet 1970

LA DIFFICULTÉ.

Je n'avais pas à souffrir de certains
problèmes particuliers à la situation
juridique de la femme dans notre société.
Mais je souffrais de l'isolement continuel qui,
jour après jour, devenait
de plus en plus lourd à porter.
Je me sentais prisonnier de la maison,
limité à marcher de long en large
sur une distance de 30 pieds.
Le soir, Monique revenait fatiguée
par son travail, et le peu de temps
qu'il nous restait pour parler semblait
de plus en plus court à mesure que passait le temps.
Combien de fois, aurions-nous apprécié
de pouvoir parler toute la nuit.
Mais l'argent devait rentrer régulièrement.
Il fallait travailler régulièrement, et pour cela, dormir
régulièrement.
Alors que la publicité nous brainwashait
à l'image psychologique d'une ménagère
"à temps partiel" entre deux week-ends,
la réalité était, elle, bien différente.
Il fallait rester à la maison pour garder
la petite, et la journée paraissait d'autant plus longue
que la cuisine s'automatisait.

Le malaise inhérent à la fonction
de ménagère m'apparaissait être de plus
en plus un problème d'automotivation.
Sans patron pour pousser dans le dos,
sans motivation pour tirer vers l'avant,
la dose quotidienne d'idéal nécessaire
à l'individu pour le bon fonctionnement
de son ensemble souffrait d'une carence grave.
Même l'idée d'une réussite dans l'éducation
d'un enfant était difficile à bien concevoir.
Au fur et à mesure que le temps passait, l'enfant
prenait du large.
Elle allait rapidement atteindre cette zone où les lois
de la ménagère n'ont plus court sur elle.
Elle allait bientôt entrer dans la société, participer
à des jeux collectifs, et finalement me laisser pour
ainsi dire en chômage
sur le lieu même de mon travail.
Situation qui me rappelait fortement les journées trop
longues des vacances scolaires de mon enfance
où je comptais plus de temps morts que d'obligations.
La ménagère se voit ainsi obligée
de s'inventer une morale égocentrique
qui lui tient lieu de sociabilisation.
Le malaise était aussi profond chez Marie-Brigitte qui
atteignait l'âge de la sociabilisation.
Les objets ne pouvaient plus à eux seuls
la satisfaire pleinement.
Le besoin de la présence d'autrui la stoppait
dans la jouissance solitaire de ses propres biens.

Mes dettes et l'impossibilité dans laquelle
je me trouvais de les payer, m'obligeait
à partager le sort des femmes d'une certaine époque.
Il faut l'avoir vécu pour en comprendre
le côté déroutant, ce drame qui consiste
à ne pas avoir de nom dans une société
où la valorisation des individus, comme des produits,
repose, pour beaucoup, sur la renommée d'un nom ou
d'une marque de commerce.

N'être inscrit ni sur la liste électorale,
ni au bottin téléphonique, ni même
sur une liste de comptes à payer
quelque part, se sentir toujours redevable
à autrui pour l'usage d'un nom, c'est beaucoup plus
qu'il n'en faut pour douter finalement de sa propre
existence.
J'étais, comme la majorité des femmes
d'une certaine époque: un indéterminé,
un innommable.

Les matins étaient particulièrement pénibles.
Avec le départ de Monique pour son travail,
je perdais en quelque sorte mon identité.
Je redevenais ce chaos psychologique que l'on
associe, bien à tort, uniquement à la féminité.

J'avais pourtant entre les mains un moyen de régler
mon conflit et ce moyen était tout simplement d'écrire,
d'étudier afin d'aider à l'établissement
d'une autre structure sociale.

J'avais aussi la possibilité d'apprendre
la couture et d'économiser l'argent
qui pouvait ainsi entrer d'une production d'objets
d'artisanat afin d'atteindre un jour l'indépendance
financière de notre foyer.
Nous rêvions d'un petit commerce ou, mieux,
d'une petite ferme à la campagne qui nous
permettrait à Monique et à moi
de travailler ensemble.

28 juillet 1970

NOUVELLE TENDANCE
DU MARCHÉ DU TRAVAIL:
LE HAREM SYMBOLIQUE.

Après la femme, c'est au tour de l'homme
de s'émanciper.
Je ne vois pas pourquoi, après avoir payé
la note si longtemps, l'homme serait gêné
de se laisser lui aussi "entretenir" un peu
par la femme.
Comme le déclarait un jeune homme à la radio:
"il fallait qu'elle ou moi aille travailler; je me suis
demandé pourquoi moi plutôt qu'elle".
Et voilà qui dit tout.
Certaines gens s'opposeront à cette manière
de penser.
Mais, plus qu'une manière de penser,
c'est une coutume déjà bien implantée.

À une époque où énormément de couples refusent
d'enfanter et d'éduquer des enfants, à une époque où
les méthodes anticonceptionnelles permettent
à la femme de ne plus toujours dépendre
de leur physiologie, à une époque où le marché
du travail est de plus en plus ouvert à la femme
et de plus en plus difficile d'accès pour l'homme,
l'homme a le droit lui aussi d'entrer
dans la "chasse aux épouses"...
Partout la femme est en train d'évincer le mâle.
En plus d'avoir pour elle l'avantage
du "cheap labour", elle a celui d'être femelle,
ce qui n'est pas sans flatter un patronat
essentiellement mâle, tout aussi bien
qu'essentiellement frustré dans son désir
de s'entourer d'un harem nouveau genre.

Pour ces vieux patrons ordinairement
asservis à leur épouse légale, l'idée
de commander un nombre croissant
de jeunes femelles suffit très souvent
à refermer en eux une plaie que leur morale leur
défend bien de guérir directement.
Cette théorie m'est apparue dans toute son évidence
alors qu'un propriétaire d'une grosse imprimerie
me faisait visiter son usine.
Il était en train de moderniser son atelier
de composition; à la place de ces énormes machines
munies d'une fonderie individuelle pour la fonte
du plomb, il avait installé un bureau où les dactylos
et les machines électroniques voisinaient
avec les pots de fleurs.
À un atelier où les mâles s'étaient syndiqués
"contre lui", avait fait place un atelier à personnel
strictement féminin qui, sans pour cela coucher
avec lui, lui donnait facilement et à moindres frais,
en plus d'être LE patron,
l'impression d'être réellement viril.
Il répondait, bien sûr, à une norme économique.
Et cela suffisait à le justifier devant lui-même.
Mais étrangement, le travail de compositeur,
jadis exclusivement réservé aux mâles
était maintenant exclusivement réservé aux femmes.
Et il est faux de penser que la raison
vient d'un manque de mâle connaissant
le fonctionnement d'un dactylo.
Ce qui m'étonnait fut de constater
avec quelle aisance cet homme
s'était converti à l'idée de féminiser
d'un bloc l'une des plus anciennes fonctions
masculines du monde de l'imprimerie.
L'idée ne pouvait être uniquement économique.

NOTES.

Les femmes, sortant d'une longue tradition
à la soumission, obéissent plus aisément aux ordres.
Les femmes, ayant besoin d'une revalorisation par le
travail, trouvent plus facilement un sens à leur travail
même s'il s'agit d'un travail de subalterne, alors que
le jeune mâle se sent dévalorisé par le même travail,
travail qui ne lui permet pas d'être le mâle type pro-
pagé par les publicistes.

Le patronat craint de plus en plus de s'engager à long terme avec un grand nombre d'employés.
Il préfère une main d'oeuvre plus instable.

Seuls les emplois qui demandent une force physique resteront aux mâles... avant
de passer aux machines.
Mais avec l'automatisation, l'on verra bientôt des femmes débardeurs.

Un autre exemple.
L'un de mes anciens patrons, un homme dans la cinquantaine avancée, avait besoin d'un rédacteur publicitaire.
Il fit tout en son pouvoir pour embaucher
une secrétaire remerciée de ses services
à la mort de son ancien patron.
Elle n'avait aucune expérience dans la rédaction.

Autre chose.
Tant que le féminisme n'obtiendra pas victoire,
le rôle d'assistant patron restera exclusivement réservé aux mâles.
Le patron sait que les femmes obéissent plus aisément à un mâle suppléant qui joue, ici,
par sa fonction de subalterne au chef,
un rôle d'eunuque.

Les vieux conservateurs sont en train
de bâtir, bien à leur insu, l'un des retours
en forces, sous une autre forme,
à l'ancien régime des harems.

29 juillet 1970

LA MÉNAGÈRE:
L'INDIVIDU LA PLUS INFORMÉE
DE LA SOCIÉTÉ
EST AUSSI LA PLUS DÉPRESSIVE.
L'un des avantages de la ménagère
est dans l'accès quotidien à l'information.
En quelques mois, j'avais ainsi accumulé
par la radio, la presse et la télévision
une culture en information au-dessus de la moyenne.
Sans jamais sortir de chez soi, la ménagère peut connaître, mieux que ceux qui sortent chaque jour,
ce qui se passe partout dans le pays.

Ce qui pourrait être un grand réconfort s'avère bientôt être l'un des plus grands dangers.
Car ce qui se passe dans le monde
en général est d'une extrême gravité.
La ménagère informée se voit ainsi chaque jour plus impuissante dans un monde que l'information lui donne comme étant essentiellement à remettre en place.
Un peu comme une digue qui menace de se rompre.
L'information, même contrôlée, ne peut camoufler
à la longue l'environnement réel qu'elle crée.
Et cet environnement m'apparaissait de plus en plus nerveux, de plus en plus surchauffé.
La consommation quotidienne d'une dose toujours plus considérable de scandales agit finalement sur l'esprit.

J'avais peur.
Désespérément peur.
Le sensationalisme dans le traitement
de la nouvelle, à forte dose,
produisait son effet.
J'attendais chaque jour le climax de ce téléroman nouveau genre, de ce théatre-vérité.
L'information abolissait la différence
entre le réel et la fiction.
J'avais l'impression que la digue allait bientôt se rompre, entraînant tout dans son effondrement.

La description des crimes s'accumulait;
pire, il n'était pas une journée
sans qu'un responsable du bon état
de la nation ne se trouve traîner devant
ce tribunal de papier et de transistors.

Ce qui aurait pu être l'un des plus grands réconforts de mon isolement ne cessait de détailler une vision du monde qui s'inspirait des plus parfaits écrits d'un Kafka ou d'un Edgard Poe.
Les journalistes semblaient s'être donné
la main pour nous faire peur.
Et ce n'était surtout pas le dumping
continuel de quiz ou de chansons d'amour qui pouvait détruire l'impression
qu'ils réussissaient si bien à produire.

30 juillet 1970

L'ARCHITECTURE.

La maison n'est pas bâtie pour la femme.
Et c'est pourtant la femme qui l'habite le plus.

J'avais remarqué, dans mon enfance, l'habitude
de ma mère et de son aide-ménagère, d'utiliser
au maximum la table de cuisine
pour le travail de préparation des aliments.
La raison en était fort simple.
Les comptoirs avaient en général six pouces de
plus haut que la table, ce qui obligeait la ménagère
moyenne à travailler à bout de bras.
Même problème avec les armoires
que les contracteurs mâles persévéraient
à construire le plus haut possible.
La ménagère passait une partie de sa journée
à grimper ridiculement sur les chaises de la cuisine
pour aller chercher le moindre plat.
La chose avait presque le ridicule d'un enfant
de quatre ans qui s'assoit à la table familiale pour
dîner.
L'influence de ce décor disproportionné ne sert
finalement qu'à infériorisér l'individu ainsi traité,
l'obligeant à vivre dans un univers qui le rend
ridicule et maladroit à ses propres yeux.
Ce sadisme s'étend même à la structure
du bol de toilette qui est bâti pour l'homme.
Bien malheureuse la femme souffrant
soudain d'une forte envie d'uriner.
À moins d'être une championne
ès contractions de toutes sortes, elle urine inévitable-
ment droit devant elle, mouillant ainsi le plancher.

2 août 1970

L'ENVIRONNEMENT OBSESSIONNEL.

Bien mal reçue serait l'idée d'un employeur d'obliger
ses employés à vivre à l'année longue dans l'endroit
où ils travaillent.
Telle est pourtant la situation courante de la ménagère
qui dort, travaille et doit se reposer sans jamais quit-
ter le lieu de son travail, et cela toute sa vie durant.

UNE BONNE JOB:
LA SEMAINE DE 168 HEURES.

Je n'ai jamais compris, et encore moins aujourd'hui,
le défaitisme des ménagères vis-à-vis les conditions
de travail qui leur sont faites.
L'élément le plus obstructif dans l'évolution de leurs
conditions de travail est bien sûr "l'amour de leur patron".
Comment, en effet, réclamer de leur pauvre mari une
amélioration de leurs conditions sans par le fait même
briser leur ménage.
Comment réclamer de ce petit patron
de super petite binerie qu'est le père
de la famille des améliorations qu'il n'est strictement pas
en mesure d'accréditer, pris lui-même dans une structure
économique déjà réticente à lui accorder le droit
à sa propre liberté.
L'acceptation d'un tel état de fait
par la moitié de l'humanité découle
d'une philosophie qui, pour être la plus inconséquente
de toutes, n'en demeure pas moins la plus profondément
enracinée en chacun de nous.
Celle d'un mépris épouvantable de ce qui devrait être
le plus valorisé: la vie elle-même.
Tout comme l'air, l'eau dans les pays favorisés,
la vie ne se monnaye pas: elle se donne.
Et tout comme l'air et l'eau, elle est en tête d'affiche
en ce qui concerne le gaspillage.

27 août 1970

LES AMIS.

Une jeune ménagère de nos amis, Claudine,
vint s'installer à quelques maisons de la nôtre.
Elle avait deux enfants, dont une petite fille
de l'âge de Marie-Brigitte.
Nos relations devaient, par les enfants, inévitablement
être favorables.
J'eus, quant à moi, préféré "choisir" quelqu'un d'autre.
Et sans doute en était-il ainsi pour elle.
Mais le bien des enfants passait
avant nos intérêts particuliers.

Quant aux autres amis, leurs visites
devenaient de plus en plus rares.

En plus d'une incommunicabilité croissante entre nos deux mondes, due au fait de ne pas avoir d'enfant d'une part, et d'en avoir de l'autre, les anciens amis ne se faisaient pas facilement à l'idée de toujours devoir me rencontrer à la maison où ils n'avaient aucune chance de rencontrer de nouvelles filles pour leurs conquêtes sexuelles.
Ils ne devaient pas, non plus, apprécier particulièrement de devoir parler si souvent d'un sujet qui leur était étranger et auquel bien honnêtement ils restaient indifférents: l'économie maison, l'éducation d'un enfant.
Non plus qu'il n'appréciaient, lorsqu'ils venaient à la maison, l'obligation dans laquelle je me trouvais de ne pouvoir les suivre dans leurs courses à travers les bars, les théâtres.
Comme l'avait dit Claudine:
"au début les amis venaient assez souvent; puis leurs visites s'espaçaient;
et finalement, lorsqu'il nous arrivait encore de nous revoir, nous étions presque devenus des étrangers les uns pour les autres".

Ainsi en était-il, sinon dans tous les cas, du moins pour une bonne partie des ménagères.
Je ne parle évidemment pas de ces ménagères qui pratiquent davantage leur profession qu'elles ne subissent le rôle réel de ménagère.
Elles délèguent pour tout dire leur "dirty job" à des jeunes filles inscrites aux divers bureaux d'emplois sous le titre laconique d'aide-ménagère, et viennent le soir récolter le beau sourire bien lavé de leurs enfants en échange le plus souvent d'une exploitation éhontée des filles qu'elles utilisent ainsi à peu de frais.
Elles représentent pour ainsi dire les capitalistes du métier qui roulent en Cadillac et j'aurais bien aimé tout au moins les voir obligées par la loi de payer un salaire décent à leurs suppléantes.

LES VOISINS.

Même limitation dans le choix des voisins contre lesquels ni eux ni vous ne pouvez garder longtemps une certaine intimité dès que les enfants commencent à se fréquenter.
En moins de temps qu'il n'en faut pour déménager, votre petite histoire a bientôt fait de courir dans tout le quartier, et celles de vos voisins de vous revenir comme un écho plus ou moins fidèle de la vôtre.
Et le "jeu" commence rapidement à se jouer bien malgré vous: prêt d'un peu de pommes de terre ici jusqu'à l'ouverture des magasins le lendemain, emprunt d'une paire de ciseaux, d'un peu de fil à coudre ou de tout autre petit objet démontrant un manque général à prévoir tout autant que d'un prétexte pour entrer en contact avec vous.
En échange de quoi, vous aurez cependant droit à: l'histoire détaillée de la querelle entre la mère et la fille de quinze ans d'à côté; la non moins histoire vraie de la femme d'un âge incertain attendant encore un enfant qui, lui, est bien certain;
la véritable version des faits concernant le propriétaire d'à côté; et j'en passe et j'en passe.
Le tout assaisonné d'une obligation bien évidente de part et d'autre de rester en bon terme à cause, évidemment, des enfants "qui aiment tellement s'amuser ensemble!"

LES SOINS DE BEAUTÉ.

S'il existe un métier dont l'avenir a peu de chance d'être contesté par le progrès, c'est bien celui de "conseillers matrimoniaux".
Ils ne cesseront jamais, je crois, de devoir répéter les mêmes choses tant leurs conseils tombent le plus souvent en mauvaises terres.

Ainsi insistent-ils pour que la ménagère prenne le plus grand soin de sa beauté.

L'idée qu'ils se font généralement
de la ménagère tient beaucoup plus
de la secrétaire particulière
que de la véritable fonction de ménagère.
C'est oublier d'une part que la ménagère relève
beaucoup plus des ouvriers manuels que des collets
blancs, et d'autre part
que le souci d'être bien mis dépend
pour beaucoup des rencontres sociales
que l'on peut faire dans la journée.

J'étais, moi aussi, de plus en plus négligent envers
mon apparence.
Je ne me souciais guère d'avoir des trous dans mes
chemises non plus qu'une barbe de trois jours.
Les seuls motifs qui me redonnaient un peu de goût
pour le décorum étaient l'obligation que j'avais de
sortir pour aller faire
le marché, et la montre à la vue de tous d'une lessive
de linges non reprisés séchant sur la corde.
Idée que je combattais de toutes mes forces, mais qui
ne cessait néanmoins de me préoccuper, culpabilisé
que j'étais par la réclame des belles lessives
à la télévision.

28 août 1970

LA MENACE DU TEMPS.

Quelques mois après ses 4 ans faits,
Marie-Brigitte commença à aller seule
au terrain de jeu d'à côté de la maison.
Je restais seul à la maison, la surveillant
par la fenêtre.
Elle avait rapidement appris à ne pas
pleurer pour rien.
Pour ne pas dire: à ne pas pleurer du tout.
C'était là ce que je pouvais prétendre
lui avoir appris.
Elle commençait à en retirer des avantages.
Un jour, lorsqu'elle revint du parc,
elle me dit qu'un petit garçon lui avait donné un
coup de poing dans le dos.
Je lui demandai si elle s'était défendue.
Elle me répondit qu'elle lui avait lancé
du sable dans les yeux.
J'avoue en avoir éprouver une grande satisfaction.
Pour moi, elle venait d'entrer dans la société.
Et par la bonne porte.
Elle saurait maintenant, de plus en plus rapidement,
se débrouiller seule avec les autres.

À la même époque, Monique reçut une augmentation
de salaire assez appréciable.
Elle rêvait toujours de partir son propre magasin.
Elle travaillait comme vendeuse dans une pharmacie
ce qui, en plus de fournir l'argent dont nous avions tous
besoin pour vivre, lui donnait l'occasion d'apprendre
le métier de commerçante.

Pour moi, quelque chose était terminé.
Dorénavant, chaque jour signifierait la fin
de mon utilité.
Marie-Brigitte n'aurait plus besoin de moi; ou Monique
tout au moins pourrait payer pour avoir
une aide-ménagère.
Je me sentis seul.
Mes anciens amis commençaient à faire
des déclarations dans les journaux.
Ils avaient, eux, une carrière qui commençait.
Pour moi, quelque chose se fermait.

C'est sans doute le moment que plusieurs ménagères
"choisissent" pour désirer la venue d'un autre enfant.
Enfermées trop longtemps dans leur fonction, l'idée de
renouer avec le monde de leurs anciennes amies
leur paraît quelque peu utopique.
Acculées à avoir un retard professionnel,
elles ne se connaissent plus d'autres
compétences sociales que leur rodage de ménagère.
Celles qui choisissent de reprendre une place
sur le marché du travail doivent se recycler.

Nécessité d'un corps professionnel
de ménagères, avec salaire payé par l'État,
avec financement durant la période de recyclage.
Regroupement des ménagères
dans un corps professionnel, salaire de base garanti
durant la période pré-scolaire de l'enfant.
Le renouveau familial ne doit plus dépendre
de l'esclavage de l'argent, de la traditionnelle dépen-
dance patriarcale.

Betty Friedan définit assez bien le malaise,
mais n'apporte aucune solution.

L'erreur du communisme à l'origine:
confier l'enfant totalement à l'État.
D'où l'échec.

5 septembre 1970

Monique revenait chaque soir du travail
à la même heure.
Ce qui déjà était énorme.
Elle me racontait sa journée.
Je connaissais, sans jamais les avoir vus,
ses collègues de travail,
jusque dans les moindres détails.

J'aurais aimé pouvoir, après ma journée, sortir moi
aussi pour aller souper ailleurs.

Demander à une ménagère de paraître sexuelle, c'est
comme demander à un mécanicien qui devrait cou-
cher dans le garage où il travaille de s'efforcer à avoir
sur place la tête et l'esprit d'un play-boy.
Ce qui explique aussi l'infidélité des maris,
le sexe étant une diversion.

"Les droits de l'homme": rarement
expression n'aura-t-elle été plus juste.
Car la ménagère et les enfants,
dans les conditions mêmes idéales, n'ont réussi
jusqu'ici qu'à obtenir un certain "droit de survivre"
en échange de leur liberté.

25 septembre 1970

Privé de tous mes droits, réduit à vivre
par procuration, je ne pouvais jamais
complètement me défaire de la peur
que je ressentais à l'idée que Monique, pour une
raison ou une autre, perdre son emploi.
Les vendeurs de psychologie populaire
ne cessaient de répéter, à la radio et ailleurs,
que la femme au foyer exigeait beaucoup de sécurité,
et ne cessait non plus de l'honorer
comme conservatrice de la tradition.
Ils ne cessaient d'en appeler à la bonne volonté des
mâles de la nation, en ce sens.
C'était là bien trop d'honneur,
et surtout bien trop de condescendance.
Car je sentais là une fois encore qu'il ne s'agissait en
aucun cas de la femme en soi, mais de l'individu en
situation sociale de ménagère, ordinairement réservée
à la femme.
J'avais moi aussi besoin de sécurité
excessive; j'avais, moi aussi, peur
en m'éveillant le matin de trouver Monique morte à
mes côtés; j'avais, moi aussi,
une certaine réticence pour les changements sociaux qui
risquaient de nous obliger à changer le cours fragile de
notre existence.
J'acquerrais progressivement cette supposée qualité
de la psychologie féminine, l'altruisme, pour la simple
et bonne raison que la mort de l'autre n'était rien de
moins que la mienne, pour la simple
et bonne raison que les sautes d'humeur de l'autre
n'étaient rien de moins que la remise en question
de mon pain quotidien.

Je compris aussi que la situation devait être infiniment
plus tragique pour la femme ménagère qui avait pour
patron un mari autoritaire.
J'avais, quant à moi, l'avantage historique de mon sexe,
et ni moi ni Monique, ne doutions de la qualité
d'organisation du sexe fort.
Ce qui me permettait encore de conserver une certaine
autonomie.
C'était un peu comme si j'eusse été
de ces femmes ménagères à tempérament fort qui dirige
aussi bien leur petite maisonnée que le va et vient
de leur mari à l'extérieur du foyer.
J'étais, en d'autres mots, moins esclaves
que la moyenne des esclaves, ce qui,
à l'époque, représentait néanmoins
un prétexte à conserver le peu de confiance qui me
restait en moi.
Il y a, j'en suis convaincu, énormément plus de choses
à déclarer sur ce sujet
que ce que je me suis donné comme tâche de faire ici.
Ce n'est, en ce sens, qu'une mise en garde aux penseurs
qui voudront bien se pencher sur la psychologie
féminine et masculine.

Je leur conseillerais, avant que de s'élancer dans de
hautes considérations théoriques, de bien vouloir
répéter pour eux-mêmes l'expérience
dont j'ai témoignée fort brièvement ici.
Peut-être découvriront-ils à leur tour
que le problème qu'on attribut
depuis des siècles à la femme n'est ni plus ni moins
qu'une volonté bien arrêtée chez le mâle
de s'en remettre à la femme pour porter
le poids d'un problème pourtant collectif, relié à une
fonction anachronique et mal planifiée
dans l'ensemble des changements sociaux actuels.

Les jours passaient de plus en plus lentement,
et les soirées de plus en plus vite.
Monique entrait pour souper,
s'affairait durant une heure chaque soir
à jouer avec la petite, puis nous brûlions
le peu de temps qu'il nous restait
à rouler nos cigarettes du lendemain
tout en discutant des événements de la journée.
Il fallait nous coucher tôt, car, autrement,
nous le savions par expérience,
la journée du lendemain devenait
affreusement lourde et déprimante.
Et puis c'était encore un matin,
encore un rêve coupé en deux
par l'obligation de nous lever, encore
un petit déjeuner que je préparais
pendant que Monique faisait sa toilette
pour une autre entrée en scène.
Petite scène de quartier perdu
dans la métropole; petites coulisses aussi où j'allais
encore une fois de plus
faire les cent pas de long en large
en espérant toujours qu'une porte
allait enfin s'ouvrir pour me laisser sortir.
J'aurais sans doute pu mieux occuper mon temps, et
me trouver plus de travail à la maison.
Mais si j'atteignais à l'obsession
lorsqu'il s'agissait de remettre les choses " à leur
place", l'astiquage et le lavage restaient fort négligés.
Il y avait bien sûr l'obligation de jeter
régulièrement un coup d'oeil par la fenêtre pour y
constater que Marie-Brigitte
jouait toujours dans le parc d'en face
et que tout se passait sans incident.

Il y avait aussi les films projetés à la télévision
de l'après-midi que j'écoutais régulièrement,
et comme sans même les voir réellement,
le long défilé des vedettes du cinéma d'hier à peine
bons aujourd'hui
à boucher les trous entre les commerciaux prônant la
super mousse des plus récents savons.
Je mourrais d'ennui, superbement gavé dans le dum-
ping ininterrompu des biens de consommation
d'une Amérique roulant dans sa graisse.

21 novembre 1970

J'étais reconnaissant envers Monique
de ne pas m'imposer le devoir de satisfaire
à ses aspirations sexuelles.
Elle devait sans doute se rappeler
les trois années de son mariage où elle avait accompli,
jour après jour, sa tâche sexuelle dans la satisfaction
toute normale d'avoir accompli une tâche de plus,
mais aussi avec la sensation de mépris qu'elle éprouvait
à constater la jouissance de son mari.
Non pas qu'elle ne l'eut désirée.
Mais à cause de la répression du contexte qu'elle était
sans doute la seule à éprouver dans leur relation.
Et c'est bien le même raidissement
à l'idée du sexe que j'éprouvais
de jour en jour plus dangereusement.
Et qui se manifestait par des rêveries
sadiques que les incidents d'Octobre
ne faisaient que transposer dans un certain concret,
aussi bien d'un côté comme de l'autre de la barricade.
Nous étions tous là, dans le couple,
la famille et la nation, réellement crispés
de haine réciproque, nous accusant
l'un et l'autre de ne rien pouvoir goûter dans le plaisir
hormis le crime libérateur
et la répulsion délirante qui l'accompagne.
Octobre n'était que la réplique mille fois agrandie
d'un simple détail de notre vie de tous les jours.
Et même si nous étions Monique et moi
ce que l'on peut appeler un "mariage heureux",
nous reconnaissions pourtant là l'un des plus dangereux
empâtement de notre temps.

6 avril 1971

Avant d'exercer la profession de ménagère,
l'une des attitudes qui me scandalisait le plus chez
le mâle, était cette passivité quasi totale
lorque nous passions à table.
Si quelque chose venait à manquer
dans le service (beurre, pain, épices),
nous n'avions qu'à demander à la ménagère qui, elle,
se levait de table pour nous servir.
Les hommes semblaient n'éprouver aucun remord,
aucune gêne à l'idée de déranger la ménagère
au beau milieu de son repas
pour réclamer une deuxième portion, etc.
Les besoins des convives passaient toujours ainsi
en priorité devant ceux de la cuisinière qui me semblait
n'être ainsi qu'une esclave
au service des caprices de chacun.

Je constate aujourd'hui
que je me laisse traiter de la même façon.
Et, ce qui est pire,
je n'y vois aucun motif de scandale.
Je me sens même très souvent dérangé si quelqu'un
se lève pour aller se servir lui-même.
C'est un peu comme si j'étais chauffeur d'autobus et
qu'un passager s'aviserait soudain de joindre
une de ses mains aux miennes sur le volant.
Cet exemple, pour aussi banal qu'il puisse paraître,
a néanmoins son importance.
Il m'a, une fois de plus, démontré
que les sympathisants à l'émancipation
de la ménagère s'attardent trop souvent,
par ignorance, à promouvoir des attitudes qui, de fait,
frustrent davantage la ménagère.

Plus les mois passaient, plus je devenais exigeant.
Je me sentais obligé de varier davantage mes menus;
de balayer et de laver plus souvent mes planchers.
À tel point que ce qui ne me prenait qu'une heure de
travail au début, en réclamait désormais trois ou quatre.
Je me sentais réellement coupable à la vue d'un plancher
que j'avais omis de laver ou de balayer.

Plus les mois passaient,
plus les tâches semblaient se multiplier.
J'ai finalement compris ce que signifie
pour les vieilles ménagères l'expression:
une maison trop grande à entretenir.
Moi qui ai toujours éprouvé un sentiment de "trop
petit" même dans les plus grandes maisons où j'ai
vécu, comprenais bien désormais le surplus de travail
que peut représenter l'addition
d'une simple pièce supplémentaire.
Car c'est une véritable bataille de fou
contre les retombées de poussières,
contre le désordre que chacun ne manque pas
de causer sur son passage, bataille quotidienne et qui
devient tellement partie de la satisfaction de soi qu'il
m'était impossible de m'arrêter pour me reposer,
à la fin de chaque jour, sans avoir
préalablement terminé si l'on peut dire, l'inspection
générale de la maison.
Je m'endormais d'autant mieux
que je savais tout à sa place.
Tel était mon style.

Chaque ménagère en arrive, finalement,
à se reconnaître dans un style qui lui est particulier.
Je n'étais pas, si je puis dire, de l'école
des astiqueuses.
Je supportais même trop patiemment
l'existence de la poussière sur les meubles...
Mais la moindre incartade
concernant l'ordre, la remise à "sa place"
de chaque objet après utilisation pouvait déclencher
chez moi une agressivité presque maladive.
C'était comme si un spectateur s'était soudain permis
de déplacer contre mon gré une pièce de mon jeu
d'échecs.
La maison était en quelque sorte mon territoire.
À tel point que les jours de congé
de Monique, même si je les appréciais
toujours, me fatiguaient plus que les jours où elle
devait s'absenter pour aller travailler.

Et lorsque des amis venaient passer
la soirée à la maison et que l'heure tardive de leur
départ ne me permettait pas
de tout ranger avant d'aller au lit,
je savais d'expérience
que j'allais me lever bourru le lendemain.

L'une des choses les plus pénibles
est de se sentir obligé de se taire.
La ménagère, après une journée de travail solitaire et
qui doit, le soir, encore se taire pour laisser l'autre se
reposer du vacarme qu'il a dû endurer toute la journée
sur la place publique, éprouve
(même en comprenant le besoin chez l'autre de se taire)
une impression d'être négligé,
le sentiment de n'avoir rien d'intéressant à dire.

Lorsque tout allait bien, c'était néanmoins presque
toujours les mêmes questions qui revenaient à table.
- As-tu servi beaucoup de clients aujourd'hui?
Et, chaque soir, j'écoutais ainsi
l'énumération des petits incidents de la journée.
J'avais acquis tellement de renseignements sur cha-
cun des collègues de travail de Monique que j'étais
convaincu, sans même les avoir jamais rencontrés, que
je pourrais tous les appeler par leur prénom et entrer de
plein pied dans des sujets qui leur tenaient à coeur si
jamais je devais entrer à la pharmacie.

8 avril 1971

"Parfois je ressentais moi-même ce malaise, non plus
en tant que journaliste mais en tant que ménagère..."

Friedan avoue ici que "l'indéfinissable malaise"
ne concerne la femme ménagère qu'en tant qu'il
concerne tout autant la femme journaliste.
Et je crois qu'elle veut bien que, par une certaine
androgynie que nous a permis de connaître
les déclarations de son ex-mari, ce malaise ne soit
qu'enduré par les femmes alors que, personnellement,
j'y vois un problème d'ordre général concernant
aussi bien les hommes que les femmes.
Et ce qu'elle nomme un "malaise", d'autres, comme
Bernanos dans *Journal d'un curé de campagne*,
l'appelle l'ennui.
Et cet ennui, ce malaise (ou cette névrose comme
le dirait peut-être Freud) n'a rien à voir directement
avec le sexe, l'âge, la fonction, mais dépend
d'un mauvais désir en chacun de nous d'être
nous-mêmes un autre.

On le retrouve d'ailleurs clairement exprimé chez l'enfant
qui désire, non pas le jouet d'un camarade
(car il l'abandonne dès qu'il l'obtient),
mais être lui-même le camarade jouant avec le jouet.

19 mai 1971

On associe généralement le commérage
avec la ménagère.
Il arrive aussi que l'on qualifie un employé d'usine
ou de bureau d'être commère.
Mais la chose est rare et bien particulière.
On dira plutôt d'un employé qu'il a mauvais caractère.
Mais la ménagère, par contre,
est essentiellement commère.
Le commérage est une arme
dans une guérilla de coups d'épingle.
Cette guérilla fait partie de la fonction même
de la ménagère qui est obligée, à l'année longue, de voir
traîner d'une maison à l'autre, par ses propres enfants,
les moindres détails de sa vie privée.
Le commérage est en quelque sorte
le moyen le plus civilisé qu'elle peut utiliser
pour défendre sa propre identité.
Car les manies d'une ménagère sont rapidement repérées,
jugées et en général ridiculisées par les autres ménagères.

L'employé d'usine ou de bureau a sur la ménagère
l'avantage de travailler "avec" ses collègues dans un but
commun, et de pouvoir régulièrement se retirer
de son contexte de travail une fois sa journée terminée.
La ménagère, pour détenir une simple parité dans les
conditions de travail, devrait pouvoir se retirer elle aussi,
sans ses enfants, en dehors de son milieu pour rejoindre,
le soir venu, elle aussi, son domicile.

Mais la ménagère est obligée,
24 heures sur 24, de rester sur place.
Et elle doit continuer de maintenir
de "bonnes fausses relations"
avec ses voisines dont les enfants
sont en général les amis de ses enfants.
Car ce sont bien les enfants qui sont
les premiers responsables de cet état de fait.

Mais ils jouissent, quant à eux, de l'avantage du choix de leurs amis et de leurs ennemis.
Et dans ce choix, la ménagère qui souhaite le bien de ses enfants, n'a, en général, strictement rien à dire.
La ménagère, ici encore, se voit dans l'obligation de se rapailler une identité et cette fois, ce qui ne fait qu'aggraver son insécurité, par le biais d'une procuration émise à des enfants forcément moins évolués qu'elle ne l'est elle-même.

Les ménagères sans enfants, tout comme les célibataires, ont au moins l'avantage indiscutable de pouvoir se foutre des commentaires du milieu.
Il en va ainsi, en général, des maris qui laissent à leur femme le soin de veiller à la bonne politique sociale de la famille dans le quartier, ou qui, tout au moins, peuvent, un certain nombre d'heures chaque jour, la négliger.
Ainsi prises au piège, les ménagères deviennent instinctivement et rapidement agressives les unes envers les autres.
Reconnaissant aisément qu'elles n'ont aucune raison valable, et encore moins d'intérêt, à se mépriser les unes les autres, les ménagères abandonnent rapidement la critique radicale ou "sérieuse" pour une critique immédiatement exécutoire mais sans conséquences durables.

Elles ne manquent ainsi jamais d'utiliser le premier prétexte venu, ce qui n'a finalement d'autre résultat que de corrompre davantage (et d'autant plus que dure cette situation) le peu de jugement qu'il est encore possible de conserver dans cette société-là.
De ce tableau, l'on peut aisément parler du commérage comme d'un langage d'initiés laissant à peine effleurer ce qu'il entend signifier.
Le commérage est, en quelque sorte, le patois de la classe sociale la plus opprimée du monde.

Après deux ans de cette vie, l'homme fier que j'étais au début avec ses points de vue forcément plus généraux, était, lui aussi, bel et bien devenu une commère.

J'éprouvais plus de détente, de facilité, voir même de plaisir intellectuel à critiquer les menus détails de la vie des voisins qu'à rechercher des palliatifs à ce pitoyable état.

Écrire ces lignes m'apparut, certains jours, comme l'unique moyen de me sortir de cet entonnoir où j'étais, par inadvertance, tombé.

20 mai 1971

Monique, durant tout ce temps, demeura un "mari" exemplaire.
Dès son travail terminé, elle revenait directement à la maison.
Nous passions nos soirées ensemble à discuter et à travailler à l'amélioration de notre vie quotidienne.
Malgré un salaire considéré ici comme légèrement inférieur au seuil de la pauvreté, notre économie était tout ce qu'il y a de plus satisfaisant.
Alors que tous les gens que nous devions côtoyer se plaignaient de la hausse du coût de la vie et de leur endettement qui ne cessait de s'aggraver, nous possédions déjà trop de meubles et nous avions même réussi à placer en banque l'équivalent de 4 mois de salaire complet.

Nous collectionnions, pour ainsi dire, les plus beaux déchets des autres.
Il suffisait toujours d'un peu de bricolage pour en retirer encore beaucoup de confort.
L'important pour nous était qu'ils ne nous coûtaient rien, strictement rien.
Cela n'allait pas sans un certain mépris de l'entourage.

Chaque famille, dans notre pays, adore avoir ses "pauvres", son dépotoir bien à lui.
Mais elles se sentent obligées de donner "de haut".
Je dois bien avouer qu'ils font encore plus pitié à voir "d'en bas", et que cette pitié que nous éprouvions pour eux, était plus lourde à porter, pour nous, que celle, envers nous, qu'ils semblaient avoir "d'en haut".

Notre sévérité venait de notre première intention de
quitter la ville pour nous retirer à la campagne dès
que nous aurions réussi à accumuler l'argent d'un an
de salaire complet à la banque.
À la différence des hippies qui tentaient
de fuir la ville au début de chaque été
pour y revenir, l'hiver venu, plus déçus et désemparés
qu'avant, nous avions décidé de planifier
notre départ, de nous "changer nous-mêmes"
avant de travailler à "changer le monde".
Nous avions plus souvent qu'à notre tour, peut-être,
envie de pleurer.
Et plus souvent qu'à notre tour,
nous abandonnions l'espoir de changer,
tant soit peu, les moeurs de la nation.

8 juin 1971

Peu à peu, nos problèmes se réglaient
les uns après les autres.
La petite, par ses journées passées
depuis 2 ans à jouer dans le parc public
merveilleusement situé à 300 pieds
de notre maison, s'était intégrée
dans un groupe d'enfants de son âge,
et le peu de sentimentalité que je lui manifestais
l'avait, en quelque sorte, obligée très jeune
à défendre elle-même ses propres intérêts.
Je devais même être pour elle, au début
du moins, d'une sévérité presque terrifiante.
J'évitais cependant, à l'exception de quelques fois
au tout début de sa vie avec nous, de la frapper
pour la ramener à l'ordre que je voulais bien
maintenir dans la maison.
Je n'avais d'ailleurs qu'à élever la voix
pour m'assurer, chez elle,
d'une obéissance presque gênante.
Mais, à mesure qu'elle vieillissait, le besoin de liberté
se faisant plus précis et plus grand,
je devais, moi aussi, m'adapter à elle.
Elle apprenait rapidement à négocier.
Plus d'une fois, j'en sortis tout aussi perdant
que déconcerté.
Monique, de son côté, avait finalement téléphoné à
son mari et s'était aisément entendue avec lui sur
les termes légaux de leur divorce.

Monique n'exigeait rien de lui: ni argent,
ni compensation d'aucune sorte.
C'était, pour lui, un bien grand soulagement.
Il devait néanmoins se présenter
devant les tribunaux, et avouer
sa culpabilité à une accusation d'infidélité.
Car telle était bien la bêtise de la loi
qui n'acceptait pas comme raison valable de divorce
la simple volonté des deux parties de se séparer.
La loi exigeait un coupable.
En retour, elle le gratifiait, pour ainsi dire, d'un sursis
de sanction.
Pour aussi stupide et écoeurante
que fût cette procédure, nous devions
nécessairement passer par elle.

Quant à mes dettes, les créanciers, de guerre lasse,
semblaient vouloir abandonner leurs causes.
Le tout ne s'était pas fait sans grincement de dents, et
certains de mes anciens amis qui avaient commis l'erreur
d'endosser certaines de mes dettes,
durent y aller de leurs versements.
Mais ils étaient célibataires,
et sans exagération, assez bien nantis.
Ce qui, au début du moins, ne m'empêcha pas
de me sentir extrêmement coupable et honteux.
C'était là pour moi une vérité de trop.
Je crus même, un certain temps,
n'avoir d'autre alternative morale
que de me laisser sombrer dans la folie.
Ce qui me sauva peut-être, fut de constater que la folie,
loin de m'éloigner d'eux, risquait tout simplement
de me les rendre plus présents.
Mais, peu à peu, au fur et à mesure
que se réglaient tant bien que mal
mes "erreurs de jeunesse", la vie reprenait, pour nous,
son cours "normal".

La mère de Monique m'avait confié un jour qu'elle
n'avait jamais cessée de se sentir carrément coupable
chaque fois qu'elle devait demander de l'argent
à son mari, tant elle savait qu'il devait
travailler péniblement pour fournir
aux besoins financiers de la maison.
Ce fut, confessait-elle, l'un des plus grands drames
de sa vie de ménagère.

J'éprouvais, quant à moi, un sentiment analogue.
Bien que nous ne cessions de contester,
Monique et moi, les modes de répartition des salaires
dans notre société,
nous demeurions néanmoins foncièrement influencés
par l'état réel des choses.
J'étais ménagère.
Je ne gagnais donc rien.
Mon travail, en terme salarial, ne valait strictement rien.
La seule consolation tant soit peu tangible qu'il m'était
encore permise d'avoir, résidait dans l'économie.

J'en fis, pour ne pas dire un dieu, une véritable manie.
S'il m'avait été possible durant la semaine d'épargner
quelques sous sur l'achat de denrées nécessaires à
notre subsistance, j'éprouvais comme un malin besoin
d'en dresser le bilan et de le faire reconnaître
par Monique, non seulement comme économie,
mais comme salaire réel "indirect".
"Ce que j'épargnais" devait être reconnu comme
"ce que je gagnais moi aussi".

23 juillet 1971

Le sadisme des adultes envers les enfants:
si la dimension des ustensiles qu'on donne aux enfants
était appliquée aux adultes,
les fourchettes auraient 2 pieds.

25 juin 1972

MA TENTATIVE DE RETOURNER
SUR LE MARCHÉ DU TRAVAIL:
LA FAMILLE EN ÉTAIT DÉTRUITE.

Après mon congédiement,
je revins donc à la maison.
J'aurais pu, s'il n'y avait eu cette difficulté de faire
garder Marie-Brigitte,
s'il n'y avait eu aussi l'énormité du travail domestique
qu'il fallait continuer
d'accomplir, me trouver autre chose.
Mais les heures de travail du métier
de cuisinier et leur irrégularité
(la semaine de soixante heures répartie
à l'emporte-pièce sur six jours),
ne me laissaient même plus le temps
de faire l'essentiel à la maison
dans mon peu de temps libre.

Monique avait beau s'évertuer à m'aider, ses nerfs
n'en pouvaient plus.
D'autre part, elle ne pouvait éviter
une crise émotive qui la mettait en larmes tous les soirs.
Le travail nous exilait loin l'un de l'autre.
Je devais quitter la maison
avant qu'elle n'arrive de travailler,
et je ne revenais de travailler qu'aux petites heures
du matin alors qu'elle dormait.
Le matin, elle devait se lever sans bruit
et quitter à son tour la maison pour aller
à son travail; lorsqu'elle rentrait,
j'étais à nouveau parti pour aller au mien.
J'avais congé le dimanche; elle,non.
Elle avait congé le lundi et le mercredi; moi,non.
Nos contacts étaient limités
à un coup de téléphone quotidien.
Et tout cela pour $51.37 de plus
par semaine; soit $31.37 une fois soustrait le coût
de $20 pour faire garder Marie-Brigitte.
L'affaire était carrément ridicule.

MON PLAISIR À CUISINER
ÉTAIT DÉVALUÉ.

Mon congédiement fut, dans cette optique,
une bonne nouvelle.
Nous retrouvions enfin "notre rythme".

J'étais extrêmement déçu, et je ne l'étais pas.
Je me retrouvais dépendant comme avant, obligé
de rester seul des journées entières avec le malaise
de me sentir, encore et sans fin, coupé de la société qui,
malgré le mépris que j'éprouvais
à l'égard de ses inconséquences,
de sa super nervosité et du rythme
de production qu'elle m'imposait
durant mon travail "payé",
me donnait au moins une possibilité
de participation à un travail de groupe et
aux contacts qui nécessairement en découle.

Je dois reconnaître que si j'aimais cuisiner
à la maison, je risquais rapidement
d'en arriver à détester la cuisine à l'extérieur.
J'avais, à la maison, le privilège
de "goûter", dans les deux sens du mot,
ce que je fabriquais.
Il en allait autrement dans le commerce.
On ne voyait en moi qu'un étranger
de passage dont le seul intérêt consistait
en une éventuelle rapidité d'exécution: j'avais la tâche,
et l'on me payait pour compenser au plaisir
de contempler mon travail accompli par un autre plaisir,
celui de contempler ma paye.
La logique de la ménagère n'était strictement pas celle
de la logique de la "production".

27 juin 1972

À mon retour à la maison
s'ajoutait une culpabilité nouvelle.
J'avais bien, avant mon expérience
de cuisinier et bien avant d'être ménagère, travaillé
comme fonctionnaire dans des organismes d'État.
Mais je n'avais jamais travaillé
dans une petite entreprise familiale.
J'ignorais à quel point les conditions
de travail peuvent y être affreuses.
C'était pourtant là, depuis 4 ans,
le sort de Monique.
Mon expérience m'avait semblé tellement affreuse
que je ne pouvais imaginer que
Monique puisse être mieux traitée ailleurs.
Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer
ce qu'elle devait supporter d'humiliation quotidienne
pour pouvoir rapporter sa paye.

Je revenais aussi à la maison
avec un vif sentiment d'insécurité.
Je savais maintenant que dans la petite entreprise
familiale, l'employé
est essentiellement un étranger
et que sa sécurité d'emploi dépend
en définitive des moindres humeurs
de ses patrons.

J'aurais aimé que nous allions nous installé
à la campagne.
Là, au moins, le loyer aurait coûté
moins cher; Monique n'aurait peut-être dû travailler
qu'à temps partiel.
Faute de travail à la campagne,
peut-être eut-il été possible d'acheter
une voiture et de parcourir ainsi
le trajet ville campagne.
Mais d'une part le salaire de Monique était trop bas;
d'autre part ce n'était là qu'ajouter à ses heures
de travail une fatigue de plus.
Nous étions là, pauvres, insécures, humiliés,
radicalement parqués dans l'enclos
des familles dépendantes.

Au départ de sa gérante, Monique
avait espéré obtenir la succession.
Logiquement le poste lui était dû.
La famille Rosen en décida autrement.
Madame Rosen prit le titre,
la responsabilité en moins.
Monique rentrait chaque soir découragée.
La Rosen commandait des stocks énormes de produits
qui ne se vendaient pas
et négligeait d'acheter
ce que la clientèle demandait.
Son incompétence de vendeuse, consolidée par le mépris
dans lequel elle tenait
l'expérience de ses employés
et de leur métier, la menait à bousiller
presque toutes les initiatives étrangères
aux siennes qu'elle identifiait bêtement
à un refus d'obéir à ses ordres immédiats.
Monique en perdait le goût de son travail et sentait là
une menace directe à sa sécurité d'emploi.

Là encore, comme toutes les ménagères,
j'étais impuissant.
Je devais chaque soir, au souper, écouter Monique
me raconter les conneries de sa patronne.
À chaque soir, à la même heure,
je posais les mêmes questions
et les réponses étaient les mêmes.

Je ne doute pas,
après le restaurant CHEZ SON PÈRE, d'avoir pu trouver
aisément un autre emploi.
Mais je devais tenir compte
de trois facteurs bien particuliers
à ma fonction.

1.
Le premier était que je ne pouvais espérer
pour l'instant une sécurité d'emploi,
un meilleur salaire et un horaire régulier.
Et ce salaire ne pouvait strictement pas
subvenir à lui seul au besoin de la maison.

2.
Monique ne pouvait donc abandonner
son emploi pour compter vivre du mien.

3.
Et dans le cas où nous aurions voulu
travailler tous les deux, il n'y avait pas
de gardiennes acceptant de remplir
à la maison les tâches de l'entretien
et de la garderie de Marie-Brigitte, à moins,
bien entendu, de payer un prix tel
que mon salaire à l'extérieur devait y passer
presqu'entièrement, et ce pour un service
de moins bonne qualité
que celui que je donnais, et ce, au prix
peut-être d'une obligation additionnelle pour Monique
et moi de ne plus avoir
les horaires pour nous rencontrer.

Monique avait bien essayé d'obtenir l'aide
de ses jeunes soeurs.
Mais la chose ne les intéressait pas.
Elles désiraient se trouver un emploi
plus lucratif et surtout comportant
moins d'obligations.

J'avais à la maison l'avantage de décider moi-même
des solutions à mes problèmes de cuisine.
Ainsi avais-je pu préparer des crapets-soleils
à la meunière, servis avec frites et sauce tartare, digne
d'une présentation esthétique et gastronomique des
meilleures tables.
Chose qui, bien entendue, m'aurait été impossible
à l'extérieur, étant donné
le dédain dans lequel on tient chez nous
ce genre de petits poissons
(qui nous avait d'ailleurs été donné
au retour d'une randonnée de pêche
par un voisin européen).

J'avais à la maison l'avantage
de ne pas devoir subir l'humiliation exercée par le petit
patronat, et de ne pas être qu'un minable exécutant des
tâches que leur rang social leur interdisait
en quelque sorte d'exécuter.
Mais je perdais du même coup l'avantage
de pouvoir travailler en groupe et
d'apprendre ainsi, chaque jour, une quantité de petits
trucs relevant des expériences
des autres cuisiniers.

La radio me donnait néanmoins l'illusion
d'une présence.
Elle avait, sur la presse télévisée ou écrite, l'avantage
de me permettre de l'écouter
tout en continuant à travailler
dans la maison.
Mais ce n'était là qu'un envahissement
de plus.
C'était mon seul contact avec le monde extérieur.
Les autres parlaient.
Je ne pouvais cependant pas dialoguer
avec eux.
J'étais condamné à écouter,
à journée longue.

J'étais, comme toutes les ménagères,
en retard sur mes anciens camarades
qui s'étaient acquis en quelques années
une compétence et une sécurité
sur le marché du travail.
En plus de devoir me laisser traité
comme un adolescent incompétent,
j'avais des obligations familiales telles
que je ne pouvais, comme eux, prendre
les remarques désobligeantes à la légère et me foutre,
comme eux, et des patrons,
et de l'insécurité d'emploi que
mes réactions à leurs remarques pouvaient provoquer.

Si Simone de Beauvoir ou Betty Friedan avait dû vivre
l'expérience de ménagère comme je l'ai vécue, elles
n'auraient pas perdu leur temps à écrire les livres
qu'elles ont écrits.
Elles auraient tout simplement
fait sauter des bombes.

28 juin 1972

Si je n'avais été pris dans ce contexte
de ménagère, j'aurais sans doute pu réagir.
D'une part, j'aurais eu l'avantage
d'une liberté d'horaire qui m'aurait permis de trouver
rapidement autre chose.
D'autre part, j'aurais été dans l'obligation de me trouver
du travail
pour payer ma nourriture.

Mais le salaire de Monique,
géré comme il l'était, suffisait très bien.
Nous possédions l'essentiel.
Je n'avais plus qu'à me laisser porter.

Je retombais dans la nonchalance.
Une jeune mariée, citée par Friedan,
résume bien ce que j'éprouvais:
"J'ai tellement sommeil que je dormirais
tout le temps; je me demande pourquoi
je suis si fatiguée.
Cette maison est loin d'être aussi difficile
à entretenir que l'appartement
sans chauffe-eau
que nous avions quand je travaillais.
Les enfants sont en classes toute la journée.
Ce n'est pas que j'aie trop de travail
mais j'ai l'impression de ne pas vivre".

En dehors de la préparation des repas,
avant que je ne me remette à la rédaction
de ce livre, je me contentais,
comme au tout début de mon expérience,
d'aller et venir dans la maison.
Je me remettais à me faire du mauvais sang
pour la moindre chose.
J'avais tout le temps pour ruminer
la moindre de nos petites misères.

Je me remis à la consommation morbide
des mauvaises nouvelles drainées
par la presse officielle.
Je me remis à l'écoute des "lignes ouvertes".
J'accumulais les impressions de tous et chacun,
ce qui n'avait pour conséquence que de monter en
épingle mon sentiment d'impuissance à transformer
une réalité qui s'en allait directement
vers la catastrophe.

Durant les deux semaines qu'avait duré
mon stage sur le marché du travail,
les mauvaises nouvelles avaient pourtant été plus
immédiates.

Mon père et ma belle-mère s'étaient
séparés, ma jeune soeur avait failli tombée
sous notre responsabilité; mais tout ceci, dans le feu
de l'action, n'avait eu d'autre choix que de me toucher
superficiellement.
Je n'avais pas eu le temps de m'émouvoir longtemps
sur le drame.
Il fallait penser vite
et réagir plus vite encore.
Dorénavant, j'avais retrouvé
tout mon temps.
La vue d'un simple chat pourchassant
un écureuil suffisait à me jeter
dans une vision tragique
de l'univers tout entier.

L'intérêt de poursuivre mes études
était lui-même remis en question.
Malgré les très bons résultats de mon année scolaire,
je n'éprouvais aucune raison
de continuer à prendre la chose au sérieux.
Je n'avais plus réellement envie
de m'engager dans quelque chose
qui nécessitait de moi la moindre passion.
Ce n'était là que m'engager
dans des situations qui,
tant que Marie-Brigitte nécessiterait
les soins d'une gardienne à plein temps,
ne pouvaient que m'amener
à de nouvelles déceptions.

29 juin 1972

Seule la crainte de ne plus pouvoir, un jour, compter
sur Monique, m'obligeait
à reconsidérer mes sentiments.
J'avais trop crûment ressenti,
à certains moments dans le passé,
la fragilité de ma situation,
pour me permettre de tout abandonner là.
Mais la passion n'y était plus.
Je savais que je ne pourrais jamais,
comme certains élèves de ma classe,
me consacrer tout entier aux dures
exigences d'un retour sur le marché
du travail.

Je ne pouvais accepter, comme eux,
les horaires incertains, les déplacements forcés.
Je me consolais néanmoins à l'idée que
ce que j'avais appris à l'école pouvait
immédiatement nous être utile.
Je connaissais déjà suffisamment de choses en cuisine
pour pouvoir nous offrir,malgré notre petit budget,
une table de qualité.
C'était d'ailleurs là, dès le début,
l'une des raisons qui nous avaient amenés
à choisir le cours de cuisinier plutôt qu'un autre.
Le chômage post-universitaire était tel
qu'il était presque insensé d'espérer pouvoir en tirer
un emploi.
D'autre part, le cours de cuisinier était gratuit.
L'université, quoi qu'on en disait, ne l'était pas.

L'idée de poursuivre mes études était aussi motivée
par le besoin que j'éprouvais,
ne fût-ce que pour cuisiner à la maison,
d'en connaître davantage.
À cet égard, je pouvais tout au moins
continuer de prendre la chose au sérieux.
Mais cela signifiait que je devais
continuer à mentir.
Car l'école avait d'autres raisons d'être
que de former quelques ménagères
super spécialisées pour simple fin
de production domestique.
Il y avaient des mini cours
spécialement destinés aux ménagères.
Ma place aurait dû être là.

Par ailleurs, mon cours me donnait,
dans le voisinage, une certaine dignité.
Les quelques voisines à qui je devais
parfois parler avaient tôt fait d'apprendre
que je me spécialisais en cuisine.
À l'habitude que j'avais de toujours fermer les rideaux
de la cuisine lorsque je devais cuisiner, succédait
progressivement une certaine détente.
J'acceptais plus volontiers
l'idée "d'être pris sur le fait".
Je pouvais dorénavant m'identifier
comme étudiant cuisinier.

À leurs yeux, Monique devait donc continuer
de travailler pour subvenir aux besoins de la maison.
La chose était courante.
La gêne que j'avais toujours ressentie
à l'idée de me voir considérer par elles
comme une simple ménagère avait été
tellement vive par le passé
que je ne pouvais réellement travailler
à l'aise dans la cuisine sans en avoir
préalablement fermer les rideaux.
Mon cours de cuisinier me redonnait droit d'exercer
au grand jour.
Il était normal qu'on me voie,
à chaque repas, revêtir mon tablier.
J'étais un bon mari.
Voilà tout.

L'opinion que devait avoir la famille de Monique
à mon égard continuait aussi de m'inquiéter.
Sans mon cours, je n'ai jamais pu croire
que ses parents aient réellement apprécié
la situation de leur fille.
Je n'aimais pas l'idée de n'être à leurs yeux
qu'un parasite.
J'avais beau savoir qu'ils se réjouissaient
de la stabilité de notre vie familiale,
du bien-être dont jouissait Marie-Brigitte,
je n'en continuais pas moins d'écourter
nos relations.
Devant nous, ils semblaient tout accepter.
Je n'en étais que plus méfiant
de ce qui devait se dire dans notre dos.

1 juillet 1972

Je n'étais pas pour moi-même
un point de référence très encourageant.
Ce que j'avais pensé, jadis, des mâles
qui se faisaient vivre par leurs femmes n'était pas pour
me permettre d'imaginer qu'on puisse réagir bien
favorablement à mon égard.
Celui que j'avais le plus méprisé était un homme d'une
cinquantaine d'années qui vivait aux crochets d'une
vieille femme, propriétaire de l'immeuble où j'habitais.
Officiellement, il se donnait le titre d'inventeur.

Mais ses inventions n'étaient qu'une suite
de balourdises: l'une de ses plus brillantes idées
consistait tout simplement à ajouter du sable
dans les cendriers d'automobiles pour permettre
au chauffeur d'éteindre
ses cigarettes sans devoir quitter
la route des yeux.
Il se levait vers midi, courrait
après ses savates tout l'après-midi, et s'écrasait
finalement devant la télévision pour la soirée.
C'était un petit homme malpropre, bavard et toujours
énervé, qui n'était même pas assez compétent
pour réparer une porte
qui grinçait.
L'un de mes amis, Yves Mongeau,
qui se laissait pourtant vivre lui-même
par sa maîtresse, ne cessait de le tourner
en ridicule et de le surnommer
"le vieux maquereau".

Cet ami, quant à lui, avait au moins
la sérieuse ambition de publier des poèmes.
Mais malgré la publication de deux recueils,
je n'ai pourtant jamais réussi à le respecter
entièrement sur ce point-là.
Il demeurait à mes yeux
un mâle incomplet et diminué.
Je le jugeais tendre, mais pusillanime;
réellement amoureux,
mais bassement calculateur.
J'éprouvais, à certains moments, une réelle pitié
pour sa maîtresse: elle m'apparaissait d'autant plus
féminine qu'elle avait su atteindre,
malgré les féministes,
une abnégation amoureuse digne
de plus grands romans d'amour.
À vrai dire, j'enviais Yves d'être aimé
de la sorte.
Mais cette envie se retournait rapidement
en une haine d'autant plus méprisante
envers lui que je me jugeais plus méritant.
Je travaillais, j'étais viril et pourtant
je ne trouvais pas de femme
pour partager ma vie.
J'en arrivais même, certains jours,
à la triste conclusion que les femmes
ne savaient réellement aimer un homme qu'en autant
qu'il n'en était plus un, et d'autant plus qu'il avait besoin
de s'agripper à elles pour se refaire une virilité.

Quant aux autres mâles, chômeurs dont
la femme devait momentanément travailler
pour subvenir aux besoins de la maison,
petits commerçants effacés derrière
des épouses aux qualités de négociantes visiblement
supérieures, ou invalides à la charge de femmes
moralement obligées, je me contentais de les excuser.
Pour moi, ils vivotaient dans l'ombre.
À peine avaient-ils une bonne excuse.
C'étaient des accidentés, voilà tout.
Au mieux, j'avais pitié d'eux.

Seuls quelques étudiants eurent droit
à mon entière estime.
Je pouvais,malgré tout, les considérer
comme mes égaux.
Leurs femmes ne subvenaient
à leurs besoins que pour mieux se laisser vivre
elles-mêmes dans un avenir
plus ou moins rapproché.
Ils demeuraient vifs et dynamiques, bien déterminés
à se tailler une place au soleil.
Leur dépendance n'était, somme toute, qu'une forme
de crédit que la perspective d'un avenir meilleur leur
permettait d'exploiter à leur avantage.

Il était donc préférable que je poursuive,
malgré tout, mes études.
Non seulement pour moi,
mais aussi pour Monique.
Les réactions de son milieu de travail n'avaient pas
manqué de se faire sentir.

3 juillet 1972

Il était donc préférable que je poursuive, malgré tout,
mes études.
Non seulement pour moi, mais aussi pour Monique.
Les réactions de son milieu de travail n'avaient pas
manqué de se faire sentir.

L'un de ses collègues avait même été jusqu'à déclarer: " un tel homme, je mettrais ça dehors à coups de pied au cul".
Ma persévérance à l'école avait finalement eu raison de ses préjugés.
Je n'étais plus un "maquereau" mais un futur "chef" dont il requerrait même parfois,
pour sa femme, certains conseils culinaires.
À ce titre, Monique pouvait m'aider financièrement.
La chose était redevenue normale.

Je n'étais pourtant pas un mâle comme les autres.
Je n'attendais pas, comme eux,
que ma femme revienne à la maison
pour me faire, en plus, à souper.
J'avais accepté d'évoluer concrètement
selon les circonstances.
Depuis le tout début, je me portais
responsable d'un travail tel qu'il pouvait
au moins se comparer favorablement
avec celui d'une aide-ménagère.
Comme elles, j'étais nourri, logé;
mais je n'exigeais pas mes soirées libres,
un jour de congé
et $30 de paye hebdomadaire.
Dans la situation où j'étais, l'affaire
était pourtant juste et bonne pour moi.
Monique en profitait tout autant.
Sans moi, son revenu net ne lui aurait même pas permis de faire appel à leur service.
Elle n'aurait eu d'autre choix que d'aller allonger
la liste déjà longue des mères nécessiteuses
auxquelles le bien-être social accorde,
dans notre société, une allocation équivalente au salaire d'une aide-ménagère, nourriture et logement en moins.
Mais tout ceci les autres ne le savaient pas.
Il était dès lors bien normal qu'ils me jugent selon
des critères qui n'avaient rien
d'avantageux pour moi.
De sociable que j'étais,
je devins de jour en jour plus agressif.
Au mieux, je tâchais de ne jamais devoir
les rencontrer.

Ainsi n'avais-je jamais mis les pieds
à la pharmacie où Monique travaillait.
Jamais non plus nous n'avions reçu
ses collègues de travail à la maison,
si ce n'est le mari de l'une d'elles qui était
à peine entré pour nous donner des retours de savons
de la compagnie
dont il était représentant.
J'étais en train de scier du bois à l'arrière
de la maison.
Comme il pouvait me voir, je m'étais senti obligé d'aller lui serrer la main.
Je l'avais invité à s'asseoir et à prendre
un café.
Heureusement, il n'avait pas le temps.
J'étais fier qu'il m'ait surpris à scier du bois,
tâche normalement attribuée
aux mâles, plutôt qu'à laver la vaisselle.
Mais je n'en ressentis pas moins d'humiliation.
Ce n'était là, pour moi, qu'un hobby.
Lui, par contre, pouvait se dire pressé
de retourner à un véritable travail masculin.

4 juillet 1972

Quant à la famille de Monique et à la mienne,
je n'acceptais de les rencontrer, bien à contrecoeur,
qu'aux grandes occasions.
Chaque fois, j'en sortais profondément épuisé.

Le père de Monique me demanda un jour:
- as-tu déjà travaillé, toi?

Mon père, ma soeur et ma belle-mère s'étaient ruinés en Europe.
Ils m'annoncèrent leur retour, demandant l'asile
pour quelques mois.
Je me sentais obligé d'accepter.
Mais c'était Monique qui allait,
une fois de plus, devoir encaisser.
Jamais je ne me suis senti si profondément gêné
et humilié.
Monique subvenait à mes besoins, c'était assez.
Qu'elle doive en plus prendre charge
de ma famille, l'affaire tournait à la grossièreté.

C'était trop.
Le vase débordait.
Monique devenait de jour en jour plus angoissée.
La perspective de devoir subvenir
à toute ma famille était visiblement trop lourde.
C'était comme une bombe qui venait
de nous rebondir dans les mains
avec promesse d'aller éclater plus loin.

5 juillet 1972

La fin des cours approchait.
Il fallait me trouver un emploi
dans une cuisine pour l'été.
Cela faisait partie des stages imposés par l'école.

L'un de mes professeurs avait la gérance
d'un motel.
Il avait besoin d'un aide-cuisinier pour l'été.
Il m'offrait de commencer à douze heures
et de terminer à vingt heures, et cela six jours
par semaine.
Il me fallait compter en plus trois heures
par jour pour l'aller-retour.

Je me présentai néanmoins
à ce qu'il nommait son "chef".
Ce dernier n'était qu'un cuisinier
de mauvais goût, peu soucieux de bien faire
et farouchement anti-syndical.
La première chose qu'il me dit:
- Je me fous de tes professeurs! Ici, il n'y a pas
"d'union". Tu commenceras à 11 heures et tu finiras
aux alentours de vingt et une heure. Si un autobus
arrive à la dernière minute, tu finiras évidemment
plus tard. Je te donne $65 pour commencer.

Son offre, en plus d'être illégale,
était tout simplement écoeurante.
Je me tu; et j'acceptai.
Mais je revins dans le centre-ville avec
la conviction bien arrêtée de me trouver autre chose.
Je ne pouvais trouver pire.
J'entrai dans trois restaurants dont la carte
m'apparaissait intéressante.
Deux n'avaient besoin de personne.
L'autre avait sans doute besoin
de quelqu'un, mais il me faudrait attendre
le retour d'Europe du patron, dans un mois.
Je revins, déçu, dîner à la maison.
Je repartis aussitôt.
Il y avait, à vingt minutes de marche,
un restaurant de grande renommée.
La propriétaire sortait justement
pour se rendre à la banque.
Je lui expliquai la nécessité pour moi
de faire un stage.
Elle m'engagea sur le champ.
Je commencerais le 5 juin.
Je serais "préposé aux salades",
au salaire de $82 par semaine.
Je revins en vitesse à la maison.
Je pouvais,enfin, subvenir au même titre
que Monique aux besoins de la maison.
J'étais redevenu un homme "responsable".
Le drame touchait à sa fin.
J'éclatai en sanglots.
Le choix de mon cours avait donc été judicieux.
Je récoltais, comme le disait bien naïvement un collègue,
"la juste récompense de nos efforts".
L'année scolaire se termina sans problème.
Je refusai même une offre de stagiaire
en administration dans un grand hôpital du centre-ville.
Je préférais me perfectionner en "haute cuisine".

La fin de l'année fut marquée
par une festivité de la classe.
Je ne pouvais pas y participer.
Comme d'habitude, je devais aller chercher
Marie-Brigitte chez la gardienne.
Je me sentis un peu plus brimé qu'à l'ordinaire.
C'était néanmoins sans importance.
Je n'avais d'ailleurs, durant l'année,
participé à aucune activité parascolaire.
J'entrais pour mes cours et je n'en sortais
que pour revenir directement à la maison.

Pour la classe, ma vie privée demeurait
un secret bien gardé.
Mes collègues ne connaissaient ni mon adresse,
ni mon numéro de téléphone.

Ils s'étaient faits à cette manie de ma part.
Mon âge plus avancé
m'excusait en quelque sorte d'agir ainsi.
J'étais accepté tel quel.
On m'avait surnommé "le vieux".
Voilà tout.
Ma première semaine de travail fut difficile.
Comme tout nouvel employé,
je devais apprendre les airs de la maison.
Mon travail, en soi, n'avait rien
de compliqué.
La première partie consistait à mettre
en place les aliments dont j'avais besoin,
tirer l'inventaire, voir à compléter les manques;
la seconde se résumait au service proprement dit.
Néanmoins, j'éprouvais de la difficulté
à m'adapter au rythme.
C'était pourtant simple.
Il fallait toujours courir.

C'était la patronne qui m'avait employé.
Le "chef", visiblement,
était plus ou moins favorable à l'idée.

À la fin de la première semaine,
lorsque le jour de paye arriva,
il n'y avait rien pour moi.
Le "maître d'hôtel" qui,
à ma grande surprise était aussi
"comptable",
me joua la scène du grand étonnement.
- Comment? Mais nous n'avons rien prévu pour toi!

Il me promit néanmoins d'en reparler à "Madame".
Le lundi suivant, je devais comprendre qu'on avait,
sans aucun avis, abaissé mon salaire à $65.
Je n'avais d'autres choix que d'accepter.

Mon rêve venait tout bêtement de s'effondrer.
Je ne pouvais pas, même en cas de nécessité,
prendre réellement la relève de Monique.
Mais tout n'était pas perdu.
Et si mon salaire était, somme toute ridicule, j'avais
au moins la satisfaction de savoir qu'il allait
augmenter plus rapidement nos économies.

Je m'appliquai de mon mieux
à prendre le rythme de la maison.
Au lieu de finir à minuit tel qu'entendu,
je ne pouvais quitter les lieux qu'une heure
ou deux plus tard chaque jour.
Tous les employés étaient traités de la sorte.
Ce n'était, ni plus ni moins, qu'une obligation du métier.

À la fin de la deuxième semaine,
je commençais à éprouver une certaine satisfaction.
Les choses s'amélioraient.
J'escomptais pouvoir, à la fin de l'été,
passer seul à travers toute la carte.

Le lundi suivant, le maître d'hôtel me téléphona.
Il n'était plus nécessaire que je me présente à l'ouvrage.
On avait trouvé plus compétent que moi.

14 juillet 1972

LES COURSES.

Ceux qui n'ont jamais réellement été responsables
des achats pour une cuisine domestique, ou qui n'y ont
jamais bien travaillé, ne peuvent figurer
ce qu'il en coûte, au début surtout,
de contraintes et de connaissances avant d'en retirer
la sagesse à la consommation qui en découle
nécessairement.

Ce souci d'économiser exigeait de bien connaître
la différence entre les différentes marques offertes
sur les comptoirs,
le coût de revient réel selon le volume ou selon le poids.
Au début surtout, je devais, en plus
de trouver d'abord leur emplacement, considérer
chacune des marques offertes, comparer les prix à l'once
entre chacune de ces marques, et finalement comparer
le coût de revient des différents formats offerts
par la même marque.

Très peu de clients traînaient avec eux,
ne fut-ce qu'une simple liste des produits
dont ils prévoyaient avoir besoin.
Ils achetaient "à l'oeil", le plus souvent
selon la tentation du moment.

Je me sentais presque ridicule à calculer ainsi au sou
près, moi qui, auparavant, rêvais encore d'acheter
des buildings à crédit.
Les haut-parleurs, le tapage,
les conversations des clients, le va-et-vient des paniers
de métal, me compliquaient d'autant plus la tâche
que je devais toujours me déplacer pour ne pas être
"dans les jambes", et reprendre mes calculs faute
d'avoir pu me concentrer
assez longtemps sur le même produit
pour en mener l'étude à terme.
Le jour du marché, ainsi conçu, était une véritable
corvée.
Je revenais à la maison étourdi, épuisé.
J'avais parfois l'impression que ma tête allait éclater.

Le supermarché avait un choix de service de livraison à
domicile.
Mais c'étaient des commerces à part.

L'un, qui se faisait par camion, coûtait $0.50, sans
compter l'obligation morale d'y ajouter un bon
pourboire pour le livreur lui-même.
Et il fallait néanmoins apporter soi-même
à la maison les produits périssables tant
il était fréquent que la livraison ne pouvait être exécutée
avant le lendemain.

L'autre, beaucoup moins dispendieux,
était assuré par des enfants qui rapaillaient leur clientèle
à la porte.
Ils avaient des traîneaux durant l'hiver et des petites
voitures durant l'été.
Leur service était immédiat.
Ils vous raccompagnaient chez vous avec vos produits
et devaient compter sur votre bonne volonté
à leur donner un pourboire pour se tirer un profit.
Mais ils ne se gênaient pas
pour vous montrer leur insatisfaction
si vous n'aviez pas compris de vous-mêmes
qu'on ne pouvait plus rien "boire",
par les temps qui couraient, en bas de $0.25.

De toute manière,cela ne valait pas la peine de sauver
$0.03 sur 8 produits
pour aller le gaspiller à la porte.

Au début, je rapportais mes choses
dans les sacs que fournissait le magasin.
Ils étaient parfois tellement lourds qu'après les avoir
finalement déposés dans la cuisine, je restais un bon
moment les bras crampés dans la position qu'ils avaient
dû prendre pour les rapporter.
Lorsque la quantité de mes produits exigeait plus
de deux sacs, je demandais
qu'on m'emballe le tout dans une boîte.
La pesanteur était telle alors, et le format
de la boîte en général si malcommode,
que je devais la déposer à tous les vingt pieds
pour reprendre mon souffle.
Je dus finalement me résigner à dépenser $0.15 de plus
pour l'achat des 3 sacs
à poignée dont j'avais besoin chaque semaine.
Ainsi le poids se répartissait
merveilleusement bien au bout des bras.
C'était, à mon sens, un véritable luxe
que je me payais là.

Je ne pouvais cependant m'enlever de l'idée qu'au bout
de l'année, ces sacs
nous coûtaient $7.50, soit environ 5 heures de travail
bêtement imposées à Monique.
Mais le problème pouvait aisément se régler.
Je n'avais qu'à rapporter les mêmes sacs
à chaque semaine et exiger qu'on s'en serve
pour emballer mes nouveaux produits.

Mais c'était là me demander d'aller
contre d'étranges préjugés.
D'une part, comme personne n'agissait
ainsi, je me sentais fortement humilié
à l'idée qu'on me juge, ou avare,
ou misérable.
D'autre part, j'étais gêné par le fait lui-même de devoir
traîner avec moi ce qui pouvait avoir une certaine
analogie avec les sacs à emplettes, accessoires qui,
chez nous, étaient strictement réservés aux femmes.

Je voyais bien, à l'occasion, quelques
immigrants européens se rendent au marché
avec des sacs à emplette sous le bras.

Mais ce qui, chez eux, était monnaie
courante, n'avait pas ici, en Amérique,
le même droit de cité.
Et même s'il faisait partie de notre culture
de répéter que "l'habit de fait pas le moine",
il ne nous en restait pas moins le préjugé
que "certains accessoires" appartiennent strictement
à l'un ou à l'autre sexe.
Le port d'un sac n'était, ni plus ni moins,
que m'attribuer, selon moi, une part de l'image
de la "petite madame allant au marché".

17 juillet 1972

Il y avait bien sûr des mâles qui allaient seuls
faire le marché.
La majorité était composée de vieillards
à leur pension ou de jeunes célibataires ayant quitté
leur famille.
Ces derniers achetaient, sans
réellement regarder les prix, des aliments
principalement préparés à l'avance
et qui ne demandaient qu'à être réchauffés.
Les vieillards, par contre, obligés
qu'ils étaient par leur modeste pension, n'achetaient
pour la plupart que des produits essentiels.
Il n'était pas rare non plus de voir
des maris, liste en main, faire seul le marché
pendant que leurs épouses
gardaient les petits à la maison.
Il y en avait plusieurs qui accompagnaient
leur femme à titre de chauffeur.
Mais c'étaient les femmes qui choisissaient
les produits.
Les mâles n'avaient, en fait, rien à dire.
À peine avaient-ils à répondre plus ou moins
évasivement lorsque leurs femmes tentaient
de faire appel à leur préférence.
Pour Monique et moi, les rôles se jouaient exactement
à l'inverse.
C'est moi qui choisissais; qui l'interrogeais.
Elle n'avait qu'à suivre comme un mâle.
Ce n'était pas sans donner l'impression
de ma part d'un certain abus de pouvoir.

L'image que nous donnions ainsi
de nous-mêmes se précisait encore plus lorsque
nous passions à la caisse.
Les caissières me réclamaient
automatiquement la somme à payer.
Lorsqu'elles se rendaient compte que c'était à Monique
qu'il fallait la réclamer,
elles ne pouvaient s'empêcher de faire
montre d'une certaine gêne à notre égard.
L'habitude d'associer le rôle de financer
à la notion même du mâle était tellement forte, chez nous,
que lorsque, jeunes hommes, nous amenions des filles
au restaurant ou au cinéma
et qu'elles insistaient pour payer leur part comme le leur
demandait la propagande féministe de l'époque,
elles s'arrangeaient néanmoins pour nous glisser l'argent
sous la table afin que nous puissions tout au moins éviter
de passer pour des gigolos et continuer à faire "comme si"
nous étions, en fait, les seuls à payer.
Faire l'épicerie ensemble ne faisait,
en définitive, que tenter de nous rappeler discrètement
aux "bonnes manières" de la tradition.

18 juillet 1972

Peu de temps après la perte de mon emploi,
Monique arriva avec un nouveau projet.
Une de ses clientes éprouvait
de sérieuses difficultés à trouver quelqu'un pour garder
son fils durant ses heures de travail.
Monique lui proposa de venir en discuter avec nous.

La femme était jolie, l'enfant n'était pas sans discipline.
Mais la perspective de devoir ouvrir, si peu soit-il,
notre vie privée à des étrangers m'indisposait.
J'acceptai néanmoins de m'en tenir responsable.
Mais à la différence de Monique
qui ne voyait d'abord là qu'un moyen
de répondre à la pitié que soulevait en elle
la vue des difficultés d'une mère qui,
comme elle, devait seule subvenir aux besoins
de son enfant, je me laissai tenter par une vieille idée qui
nous était venue au début de notre histoire:
celle d'organiser autour de moi une sorte
de harem de mères nécessiteuses,
d'une part nous permettant à tous d'accéder
à un plus haut niveau de vie économique

par regroupement des salaires;
d'autre part permettant à Monique
aussi bien qu'aux autres femmes, d'aller chacune
de son côté vers une véritable liberté sexuelle sans
risque de me laisser seul et jaloux à la maison.
Nous doutions cependant de pouvoir,
ici encore, réaliser notre projet: ils étaient
anglophones; nous étions francophones.
En d'autres mots, nous étions
dans l'obligation de toujours devoir parler anglais
pour nous faire comprendre.
Néanmoins, au début, je recevais Sylvia
avec cordialité.
J'accumulais ainsi des données indispensables
à une vue plus réaliste de l'affaire.
Ce qu'elle devait prendre pour un grand sens
de l'hospitalité de notre part n'était, somme toute,
qu'une forme d'insociabilité poussée à son plus haut
niveau de réflexion.
C'est ainsi que j'appris qu'elle dépensait
à tort et à travers, qu'elle était bourrée
de dettes, et que sa vie avec son fils
consistait bien plus à synchroniser
ses horaires de garderie du jour et du soir,
de la semaine et du week-end
qu'à tâcher de se libérer elle-même
de ses obligations extérieures pour pouvoir
réellement s'occuper de lui.
L'idée de ne servir finalement qu'à faciliter
le manque d'intérêt réel d'une mère
pour son enfant me ramena
à des sentiments plus austères.
Sylvia portait une nouvelle robe chaque jour.
En six semaines, elle avait porté 30 robes
différentes.
David n'avait même pas d'imperméable
pour aller sous la pluie..

19 juillet 1972

Il me fallait, en outre, surveiller
la concurrence qui se trafiquait à la petite semaine
entre les différents magasins du quartier.
Chaque marchand tentait de drainer vers lui
un maximum de clientèle par la mise en vente à
prix réduit de quelques nouveaux produits chaque
semaine.
Ils laissaient aller, souvent même à perte, certains
produits escomptant qu'une fois dans leur établissement,
les clients ne sortiraient qu'après avoir acheté
les autres produits qui leur étaient
nécessaires pour la semaine, et cela à des prix parfois
rehaussés en vue de leur faire payer indirectement
ce qu'ils avaient en fait économisé directement.
Quant à moi, je n'entrais le plus souvent chez eux
que pour m'approvisionner le plus massivement possible
à même leur rabais.
Sans être impolie, l'attitude des marchands
à mon égard n'était pas toujours des plus souriante.

Ce genre de gestion exigeait, de plus,
une connaissance précise
des besoins invariables de la maison.
Peu à peu, j'avais établi une liste de produits
dont nous avions continuellement besoin.
J'en étais arrivé, par exemple,
à la conclusion que nous avions besoin
de 52 rouleaux de papier de toilette annuellement.
Le prix régulier était généralement
de 6 rouleaux pour $0.98.
À cela s'ajoutait une taxe de $0.08,
pour un total de $1.06.
Lorsqu'un marchand en abaissa le prix
à $0.59 le 6 rouleaux, (plus $0.05 de taxe,
soit $0.64), je me précipitai chez lui
et en achetai une boite complète, soit 96 rouleaux.
Le commerçant et ses employés ne purent retenir
leurs rires lorsqu'ils me virent sortir de chez eux
avec cette énorme boite.
Mais je venais d'épargner $5.04
sur un gel de fond de $7.68.
Car c'est bien d'un gel de fond dont il s'agissait.
Autrement, l'économie risquait
de n'être que fictive.
L'achat par quantité risquait de tomber
dans le piège d'une hausse désordonnée
à la consommation.

Le contrôle comptable devait être d'autant plus
rigoureux.
Pour ce faire, je m'étais réservé un coin
de la maison où je pouvais entasser mes surplus.

C'était en quelque sorte un petit magasin maison,
avec son propre système comptable.
Je ne pouvais rien en sortir sans devoir,
au préalable, "payer à la caisse".
Je me rachetais ainsi mon stock
à moi-même, selon les disponibilités
hebdomadaires de mon budget.

Difficulté: une maladie de Marie-Brigitte m'obligeait
de suspendre mes activités
professionnelles pour la garder à la maison.

Une voisine, mère d'une amie
que fréquentait Marie-Brigitte:
«Vous avez choisi le beau rôle vous!...»

Je n'avais jamais réellement cherché
à comprendre jusqu'alors le pourquoi
de l'agressivité de certaines ménagères ordonnées
lorsque je déplaçais leurs chaudrons dans les armoires
ou que je faisais une razzia dans leur garde-manger
pour satisfaire les caprices
de mon appétit entre les repas.
Je comprends aujourd'hui que ce qui pour le mâle
que j'étais ne justifiait aucunement leur colère,
pouvait en fait leur donner raison
de porter un grief contre moi.
Ce n'était, ni plus ni moins, comme si
un étranger était entré dans mon bureau, avait mis
mes tiroirs à l'envers et y avait pris certains documents essentiels à mon travail en cours
pour les apporter, sans m'avertir, avec lui.
C'est, en somme, ce que ressent
la ménagère qui ne trouve plus la boite
de salade de fruit qu'elle comptait utiliser
pour sa tarte.

Même problème en ce qui concerne
la mise en ordre de ses outils.
Rien de plus énervant que de chercher
la spatule dans toute la cuisine
alors qu'un aliment est en train de coller
au fond de la poêle.

Moi qui, avant d'être ménagère, ne passais jamais
une soirée sans y aller de mon petit pillage à la cuisine,
appris rapidement
à couper court, et à mes caprices, et à ceux que Monique
et Marie-Brigitte pouvaient parfois tenter de satisfaire.
Rien ne devait être mangé
sans mon autorisation; et rien non plus
ne pouvait être utilisé sans être ensuite soigneusement
remis à sa place.

2 août 1972

Une autre difficulté, toute différente
celle-là, consistait à me plier aux exigences
de l'économie domestique.
J'étais, en tant que ménagère,
essentiellement un acheteur.
Mes économies prévalaient en autant que j'évitais
d'une part d'acheter
ce que je pouvais produire moi-même et que d'autre part
je ne dépensais que le strict minimum pour mes achats
obligatoires.
Il n'y avait rien là de particulier.

Mais à la différence de l'économie
commerciale à laquelle mon éducation m'avait préparé,
je devais, pour réaliser une épargne à l'achat, dévaloriser
mon temps à sa valeur minimale.

D'autre part, ne pouvant acheter un volume réellement
important de produit à la fois,
je ne pouvais généralement calculer
mes économies en termes de dollars.
Tout devait se calculer en terme de cents.

J'étais, pour le moins, mal à l'aise.
Toute ma formation de mâle
m'avait conditionné à vendre mon temps
le plus cher possible; à capitaliser en terme de dollars
à partir d'un pouvoir d'achat massif.
Je ne pouvais me défaire aisément de ce schéma.
Et j'étais soudain mis dans l'obligation d'exercer
le même jeu complexe d'inventaire et de transactions
pour des économies totales dépassant rarement
les soixantes et quelques cents.

J'étais loin de l'image publicitaire montrant le mâle
idéal fumant des cigares
sur la banquette arrière d'une limousine.
Je ne pouvais même pas me payer d'autobus
sans perdre d'un seul coup tous mes profits
de la journée.
Je me sentais isolé de mes pairs,
réduit en quelque sorte à une économie de gamin
comptant ses sous avant d'acheter ses friandises.
Bien mal venue, en effet, que l'arrivée
dans un souper d'hommes d'affaires, du mâle
ménagère qui n'aurait à son éloge qu'une économie
de $2.16 pour toute sa journée.

Mes notions d'économie commerciale
ne me permettaient pas, non plus, d'entrer réellement
en contact avec les femmes ménagères du quartier.
Bien au contraire.
Cela ne faisait que m'en éloigner davantage.
Si elles ne pouvaient en général s'empêcher
de s'indigner à la moindre hausse des prix,
leur indignation
restait pour la plupart du temps stérile.
Elles s'arrangeaient pour obtenir une augmentation
d'allocation sur la paye de leur mari.
Elles n'avaient généralement aucune éducation
comptable.
La prodigalité américaine ne les disposait pas non plus
à dépenser tant d'effort pour de si piètres résultats.
Il n'y avait, en fait, que certaines femmes
de condition très modeste qui se souciaient réellement
des prix du marché, dans l'obligation qu'elles étaient
d'agir ainsi pour rejoindre les "deux bouts".
Je ne m'en sentais que plus délaissé.

À force de vivre dans la maison, j'en étais venu
à sentir une réelle difficulté à aller à l'extérieur.
La ménagère tend à être politiquement
à droite.
Par souci de sécurité, j'avais tendance
à pousser Monique vers la docilité
envers ses patrons.
Tant que le confort de la maison
n'est pas attaqué...

Il m'arrivait parfois de rêver de me lever
vers midi, comme avant, complètement libéré de tout
travail, entièrement libre de mes mouvements, d'aller
déjeuner à l'extérieur, manger de la nourriture préparée
par d'autres, dans un autre décor, recevant du soleil
sur la table par une vitre que je n'aurais pas dû lavée,
sans devoir
le moindrement faire la vaisselle après coup.

D'aller errer ainsi devant les devantures
de magasins sans toujours devoir compter mes sous.

1973

31 ans

2 janvier 1973

Même les plus nobles idéaux
s'effondreront.
Même le savoir et même
le perfectionnement de soi
tomberont en désuétude.
Aucune de nos "raisons
de vivre" ne prévaudra
contre le fait brut.
Tout comme, aujourd'hui,
le coureur olympique tourne
en rond dans l'anachronisme
de sa victoire,
ainsi irons-nous, demain,
exercer notre intelligence
dans le seul but
d'en maintenir l'existence.
Dépassés de vitesse
par nos machines,
nous pourrons enfin
nous donner au seul sens
appréciable
de notre existence.
Nous aurons enfin le droit
de vivre dans l'unique
finalité d'éprouver
notre propre vitalité.
Pourtant, mille prétextes
prévaudront encore.
Car "l'inimaginable" n'aura
qu'entamé son effet
de vieillissement sur nous.

3 janvier 1973

Le missionnariat
économique:
étudier pour la production,
produire pour un surplus
de nécessaires.

L'expansion économique
doit maintenant dépendre
du volontariat et non plus
de la coercition,
la seule expansion vitale
étant la survie.

*

La télévision est l'expression
d'une schizophrénie
collective.

*

Puisque l'essentiel
ne vaut rien: ainsi de tout.

9 janvier 1973

Mais aussi:
l'extrême pauvreté.
N'avoir pour zone chaude
que le petit espace
de nos maisons.
N'avoir pour tout rapport
avec l'extérieur que
nos radios et nos télévisions.

L'extrême pauvreté même
des plus riches d'entre nous:
primitifs encore même
juchés aux plus hauts étages
des buildings.

Ne parlant encore entre nous
que la langue du commerce.
Évitant "d'aller trop loin"
de peur d'effrayer le client.

Nous en sommes tous là,
obligés de nous mentir
les uns aux autres,
dans le seul but de survivre.

L'extrême pauvreté.

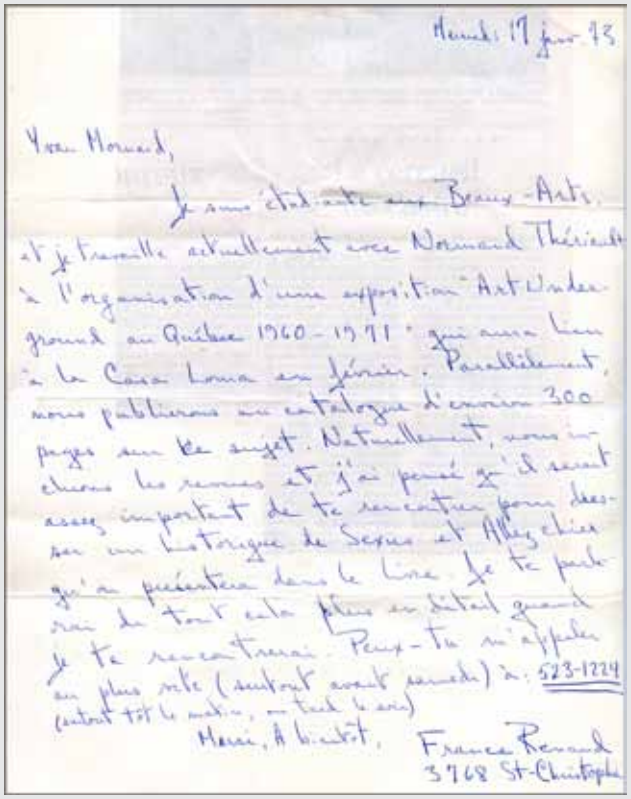
17 janvier 1973

(Lettre reçue de France Renaud).

Yvan Mornard,

Je suis étudiante
aux Beaux-Arts,
et je travaille actuellement
avec Normand Thériault
à l'organisation
d'une exposition
"Art Underground
au Québec 1960-1971"
qui aura lieu à la Casa Loma
en février.
Parallèlement,
nous publierons
un catalogue d'environ
300 pages sur ce sujet.
Naturellement, nous incluons
les revues et j'ai pensé
qu'il serait assez important
de te rencontrer pour dresser
un historique
de *Sexus* et *Allez Chier*
qu'on présentera
dans le livre.
Je te parlerai de tout cela
plus en détail
quand je te rencontrerai.
Peux-tu m'appeler au plus
vite (surtout avant samedi) à:
523-1224 (surtout tôt
le matin, ou tard le soir).

Merci.
À bientôt.
France Renaud
3768 St-Christophe.


Mardi 17 janv 73

Yvan Mornard,

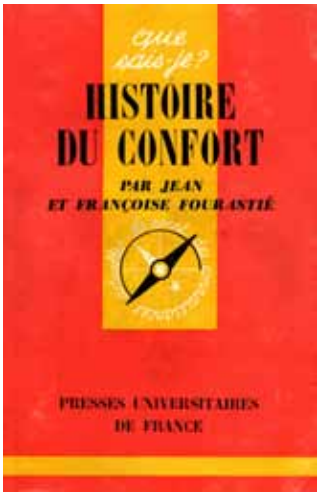
Je suis étudiante aux Beaux-Arts,
et je travaille actuellement avec Normand Thériault
à l'organisation d'une exposition "Art Underground au Québec 1960-1971" qui aura lieu
à la Casa Loma en février. Parallèlement,
nous publierons un catalogue d'environ 300
pages sur ce sujet. Naturellement, nous incluons
les revues et j'ai pensé qu'il serait
assez important de te rencontrer pour dresser
un historique de Sexus et Allez chier
qu'on présentera dans le livre. Je te parlerai
de tout cela plus en détail quand
je te rencontrerai. Peux-tu m'appeler
au plus vite (surtout avant samedi) à: 523-1224
(surtout tôt le matin, — tard le soir)
Merci, À bientôt. France Renaud
3768 St-Christophe

22 janvier 1973

La mégalomanie
de la victoire.
Car nous désirons tous,
à un moment de notre vie,
imposer aux autres
notre paix.
Nous désirons tous
changer le monde.
Mais nous nous appliquons
trop rarement à adapter
nos propres moeurs
à notre propre satisfaction.

*

Lu: *Histoire du confort*,
Jean et Françoise Fourastié,
1950.



27 janvier 1973

Rares, encore, ceux qui
doutent de leur immortalité.
Les plus contestataires
n'ont fait le plus souvent
qu'un transfert de croyance.
Ils ne sont plus chrétiens:
ils sont d'une autre éternité.
On écoute mal
ceux qui parlent de la mort.
On ne les croit
tout simplement pas.
La mort n'est pas encore
notre réalité.
À peine est-elle celle de ceux
qui ont le malheur de mourir
devant nous.

Nous sommes là,
Monique Cloutier,
Marie-Brigitte et moi.
La souris Hortense
est dans sa cage.
Les pigeons,
sur les rampes du balcon.
Et l'arbre aussi,
se prolongeant de quelques
pieds tous les printemps.
Nous sommes tous là,
palpitant encore dans
la décadence progressive
de notre moi.
Car il vient le jour où
je n'aurai même plus la force
de cuisiner mes demi-glaces.
Car il vient le jour où chacun
d'entre nous entre dans
l'échéance de ses victoires.
Et nul, encore, n'échappe
au désastre d'avoir vécu.

28 janvier 1973

Je ne me relève plus
de cet effondrement.
La terreur
s'est profondément installée
en moi.
Je ne vois devant moi qu'une
longue suite de cataclysmes;
l'avenir le plus sombre qu'il
m'ait été donné d'imaginer.

Mes rêves ont débordé
les frontières du sommeil.
Mes cauchemars passent
la rampe de l'arrière-monde
des choses.
La vie n'est plus
qu'une longue attente.
L'extrême prudence
dans le territoire ennemi,
avec,
comme toute perspective,
l'évidence, soudain,
d'une simple mise à mort.

Tant qu'existera notre mort,
le confort,
en nous permettant
la pensée, demeure l'une
des plus douloureuses façons
d'exister.

3 février 1973

Le yoga,
la décoration intérieure,
la cuisine et la couture.
Tels sont nos premiers
objectifs culturels.
Tous, ils concourent
directement à l'amélioration
de notre vie.

À chacun d'établir
ses normes de satisfaction:
telle est notre seule
profession.

Apprendre une nouvelle
technique, se former
à d'autres façons
d'appréhender le monde,
n'est-ce pas l'une des plus
intelligentes façons
de voyager.
Chaque branche
de l'ensemble
de nos connaissances
est en elle-même
une application, pour soi,
d'une réelle révolution.
N'y a-t-il rien de plus
révoltant,
à un certain degré de confort,
que la constatation
quotidienne
de nos incompétences.

4 février 1973

Les pigeons roucoulent
dans la corniche béante
du toit.
La maison s'engouffre
lentement
dans l'endettement
des propriétaires.
Les rentrées d'argent
suffisent à peine à rencontrer
les exigences fastueuses
de leurs inconséquences.

*

Les cauchemars du sommeil
ne sont qu'un pâle reflet
de ceux de la conscience.

*

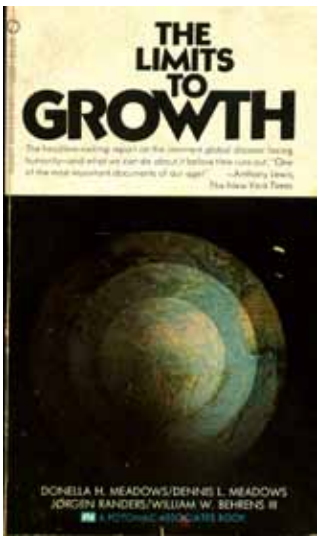
Y a-t-il toujours eu
des censures; quelles en ont
été les modalités;
ne peuvent-elles se ramener
à quelques facteurs
déterminants;
sur quoi peut-on affirmer
qu'elles sont néfastes
ou non?

13 février 1973

Un travail à demi-temps.
Un demi salaire.
Le reste ne m'intéresse
carrément pas.

Je ne désire
aucunement participer
à la gloutonnerie furieuse
de mes contemporains.
Je refuse de troquer
mon désir de vivre
contre le désir de posséder
une grosse automobile.
Je refuse,
et le luxe, et les dettes.
J'ai finalement choisi
de me satisfaire.

*
Lu: "The limits to growth",
Meadows, Randers, Behrens,
1972.



17 février 1973

Nous nous accrochons
passionnément aux objets.
Nous sommes,
Monique Cloutier et moi,
en quelque sorte,
les vidangeurs du quartier.
Chacun de nos meubles
n'est, somme toute, que
le résultat
d'un détournement
des déchets d'autrui.

Car nous savons le peu
d'importance des choses
dans le rythme du monde.
Et ce qui leur rend
un caractère dérisoire,
loin d'être une conséquence
du progrès technique, n'est
le plus souvent qu'une crise
de nos concitoyens devant
leur incapacité à intégrer
les avantages du passé
au rythme des progressions
récentes.

Comment expliquer
autrement l'abandon
d'une solide machine
à coudre industrielle pour
une "jolie petite domestique"
incapable de coudre plus
de deux ou trois épaisseurs
de tissus, sinon par le fait
d'un simple refus de coudre
bien camouflé
sous l'impression que donne
immanquablement
aux profanes une plus
"belle" machine à coudre.

Car c'est ainsi.
Et c'est ainsi de tout.
On abandonne, à grand
renfort d'endettement
pour la consommation,
tout simplement
la proie pour l'ombre.

Après la misère:
l'hystérie de l'abondance.
Le retour à la misère
ne sera que plus tragique.

18 février 1973

L'accroissement
du rythme de mobilité
ne sert peut-être trop souvent
qu'une volonté de résister
au changement comme tel.

20 février 1973

Le silence n'existe pas.

*

L'accumulation de la culture
nous forme à maintenir
toujours plus notre attention
sur le point visé.

25 février 1973

Jeune.
Encore.
Heureux dans le soleil
renforcé
de la fin d'un autre hiver.
Me refusant catégoriquement
à toute tentative d'ingérence
dans la vie d'autrui.
Menant ma barque,
privément.
Attentif à la moindre
de mes satisfactions.
Élaborant, en marge,
ma propre marginalité.
Rien de plus heureux que
d'être, soi-même, heureux.

Idée de synopsis:
"Dix ans dans la vie de".

520 prises, hebdomadaires.
14 secondes chacune.
Un seul personnage;
le même durant dix ans.
Un enchaînement
ininterrompu
de 520 plans de 14 secondes.
Élaboration hebdomadaire
de chacun des plans.

Le vieillissement
(accéléré par le film)
du personnage;
l'accumulation de 520 de
ses positions dans l'espace.

Noir et blanc; couleur; relief.
Aussi, le changement
de sonorité d'une même voix
durant dix ans.
Le film que j'aimerais voir.

27 février 1973

L'information subjective:
LA PRESSE,
LE DEVOIR,
QUÉBEC-PRESSE.

L'information objective:
LE JOURNAL
DES DÉBATS.

2 mars 1973

Pour plusieurs d'entre nous,
le nécessaire n'est rien
de moins que la richesse.

Ce qui est un tort.

Néanmoins.

Nous sommes l'expression
d'une tendance historique
qui oeuvre à la réalisation
d'une réelle croissance
de nos richesses collectives.
Car c'est à cette tendance
vers une plus grande richesse
que nous devons aujourd'hui
le mieux-être
que nous avons.
Notre survie dépend
de notre habileté à multiplier
notre rythme de croissance.
Notre enrichissement dépend
de notre attention à éviter,
plus que tout, le gaspillage.
Ne s'enrichit que celui qui,
dans sa richesse même,
ne cesse de retrouver
ce qui l'appauvrit encore.

6 mars 1973

La maison tombe lentement
en ruine à cause d' une suite
de propriétaires
n'ayant d'intérêt que le profit
immédiat.
Telle est bien l'application
réelle du système.

Chacun s'imagine pouvoir
tirer le maximum net,
en laissant à son successeur
les contrepoids
de l'investissement.

Aucune loi de prévention.
À peine, lorsqu'il est déjà
trop tard, certaines pressions
municipales.
De fait,
carrément contournables.

Les taudis ne sont
que le résultat logique
d'un manque légal à prévoir
l'amortissement annuel qui
se devrait d'être réinvesti.
Mais c'est publiquement
qu'on accuse encore
les pauvres
de ne pas prendre bien soin
des maisons qu'ils louent.
Telle est bien l'application
réelle du système.

D'autre part.

Qui aime l'argent,
sans aimer s'enrichir,
ne peut aimer l'argent.

Qui aime la liberté,
sans aimer se libérer,
ne peut aimer la liberté.

Car l'argent et la liberté,
coupés de leur dynamique,
ne sont qu'une porte ouverte
à leur propre décadence.

11 mars 1973

Mes rêves de jeunesse
se sont effondrés.
L'acharnement à vouloir
nous entre dominer
les uns les autres
coupe court à tout idéal.
Même les plus pauvres
se valorisent de l'humiliation
qu'ils imposent
à plus malheureux qu'eux.
Car, chez nous, l'estime
n'est possible que lorsque
l'on a les deux pieds
sur la tête de quelqu'un.

Reste le silence.
Avec, en vrac au fond
du coeur,
des centaines de couteaux.

18 mars 1973

Le problème est d'envergure.
C'est la majorité qui doit
se contester elle-même.
Et c'est pourquoi
les révolutions ne rapportent
finalement que
des réajustements
au bien-être déjà acquis.
Les révolutions ne sont
en fait que des rattrapages
sur le taux général
de croissance.
L'essentiel du problème
demeure intact.
Au temps où le miroir
était inachetable,
Versailles en était couvert.
Aujourd'hui, chaque maison
possède ses miroirs.
Les notables misent
désormais sur autres choses.
Voilà tout.
Le peuple suit les notables,
avec, au mieux,
trois cents ans de retard.
Et c'est à chacun
d'entre nous d'essayer
de briser la marge.
Car la persistance historique
des notables n'est que
la projection de l'état
de domination que chacun
d'entre nous espère un jour
imposer à autrui.
Les notables sont, en fait,
le but
de chacun d'entre nous.

Et tant qu'il nous reste
l'espoir de devenir, un jour,
nous-mêmes des notables,
la vie vaut encore
d'être vécue.
L'aliénation est encore
le seul remède à la violence
que suscite le système.
C'est à la majorité
de se contester elle-même.
La volonté de renverser
le "père" ne peut se réaliser
sans renverser simultané-
ment le "fils".
Je refuse, quant à moi,
de retirer d'un travail
plus que le salaire minimum.
J'exige, en plus,
d'économiser 10%
de ce revenu pour aider
à l'investissement collectif.
Toute autre solution n'est
qu'une participation directe
au maintien du régime
d'exploitation social.
Car les notables ne peuvent
jamais être autre chose
qu'une élite.
Qu'une élite basée
sur un minime prélèvement
du bien-être de chacun.

Ce ne sont pas les grands
notables seuls qui doivent
perdent leurs droits.
Il n'en découlerait
qu'un minime retour
de bien-être à chacun.
C'est toute la chaîne
qu'il faut briser.
La chaîne des sous-notables
et des sous-sous-notables.
Car c'est de la chaîne,
prélevant à chaque maillon,
une minime partie
du bien-être de quelqu'un
d'autre, que vient la force
d'écrasement du système.
L'histoire de la terre
est traversée par un énorme
racket de protection.
Même la norme
du salaire minimum
est foncièrement injuste.
C'est du bilan général
de tous les individus
de l'espèce qu'il faut tirer
les dividendes possibles et
justes pour chacun.
Rien de plus écrasant que
d'être obligé de vivre ainsi
dans l'injustice de sa propre
conduite et de n'avoir
comme toute porte de sortie,
que l'espoir
d'un changement radical
à l'échelle d'une planète.

20 mars 1973

La prison n'est que
la somme des préjugés d'une
société instaurée en système.

22 mars 1973

Margot Dorion,
amie de Lise Bissonnette,
désire abandonner un emploi
à $12,000 à l'Université
du Québec pour suivre
le même cours que moi
à l'Institut de Tourisme et
d'Hôtellerie du Québec.
Lise Bissonnette
a encore décroché
une bourse d'études:
après Godfroy Cardinal,
elle couche
avec un autre directeur
de l'UQAM.
Jean-Pierre Dumont, après
trois ans de vie commune
avec sa Louise,
rompt avec elle: elle part
avec ses $2,000 d'économie.

Mauvaise semaine.
Trop de revenants.
Trop de mauvais pas.
La continuité m'écoeure.
De plus en plus:
couper court avec le passé.

L'imprimerie et la maison
de Jean Roy passent au feu.
Mes souvenirs brûlent
derrière moi.
Vieillir est, en soi,
suffisamment pénible.
Qu'on me laisse, au moins,
en ressassant les cendres,
le privilège
de ne pas toujours devoir
assister
à une levée de fantômes.

31 mars 1973

Le travail à demi-temps
et pour tous.

Rendant possible
pour l'homme et la femme
un réel partage
des tâches domestiques.

Deux temps pleins,
comme cela se pratique
actuellement,
ne font qu'accentuer
les défauts d'un seul.

14 avril 1973

La crise de l'énergie,
des matières premières
et de la nourriture est sans
doute désormais inévitable.

Nous devrons en subir
les terribles contrecoups.

Il nous faut donc travailler
dès maintenant
à la mise en place
d'une meilleure structure
pour les survivants.

Quant à nous,
le pire malheur qui puisse
nous arriver
reste encore inévitable.
Crise, ou non,
notre mort demeure encore
l'unique certitude.
La crise, pour nous,
ne sera jamais autre chose
qu'un incident de parcours.

15 avril 1973

Continuer de mettre
en fiches les livres que je lis.
Continuer, pour le moment,
d'accumuler des notes.
Monter systématiquement
la documentation nécessaire.
J'ai besoin de vingt ans.

PETIT TEXTE
EN FAVEUR DE LA
MULTI SPÉCIALISATION.

La répartition égale
de l'argent per capita ne peut
abolir les classes sociales
sans être accompagnée
d'une rotation collective
à travers toute l'échelle
de l'emploi,
de la fonction de laveur
de vaisselle à la fonction
de professeur d'université.

Nous ne formons
présentement
que des super-spécialistes,
complètement zoulous
dès qu'il s'agit pour eux
d'un autre sujet que celui
auquel le système
les a limités.
Professeur d'université
qui ne sait même pas
se faire cuire un oeuf;
chef de cuisine qui sait
à peine lire son journal
du matin.
Et le tout donne évidemment
la démocratie
que l'on connaît:
une démocratie
de l'incompétence.

D'autre part.

Les fonctions dites
subalternes (plongeurs,
concierges, etc.), dit-on,
correspondent à la faible
capacité intellectuelle
de ceux qui les remplissent.
C'est oublier
qu'un sous-doué,
selon les gens
que j'ai connus depuis 2 ans
dans les cuisines,
ne peut faire
qu'un mauvais plongeur.
Nécessité
de les retirer du circuit.
Ainsi que tous ceux qui
ne peuvent aller en rotation.
Cessons de les exploiter
comme des bêtes.
(Nous n'en retirons
d'ailleurs que de la bêtise).

Donc:

Trois ans de cours
de formation.
Deux ans de pratique.
(Le salaire étant réparti
sur 5 ans).
Retour à une nouvelle
spécialisation.
Retour à une nouvelle
pratique.
Etc.
Les tâches les plus simples
(et souvent les plus dures
physiquement) étant
l'obligation des plus jeunes.
Progression dans le niveau
des cours, selon l'âge.
N'y a-t-il rien de plus
malpropre que
le parachutage des jeunes
devant les vieux qui ont été
laissés pour compte
par le système.

Inscrire
dans les droits de l'homme,
le droit à la séniorité.

19
avril
1973

19 avril 1973 (1)

Premier objectif
Du 1.6.69 au 1.6.74

Au 1.6.74 :
a) notre économie : $3000
b) Yvan, Tech. et Pro. Cuisine terminé.
c) Monique, moitié du cours Haute Couture terminé.
d) Marie-Brigitte, 8 ans, 2ième année terminée.

LE PLAN.

Premier objectif:

Du 1 juin 1969
au 1 juin 1974.

a) Notre économie: $3,000.
b) Moi: mon cours
de Technique et production
de cuisine, terminé.
c) Monique Cloutier:
la moitié de son cours
en Haute Couture, terminé.
d) Marie-Brigitte: 8 ans,
2ième année scolaire,
terminée.

19 avril 1973 (3)

Troisième objectif A

Économie minimum.

1.6.74-$3000-7%=$210=$3210+$1500
1.6.75- 4710-7%= 409= 5119+ 1500
1.6.76- 6619-7%= 463= 7082+ 1500
1.6.77- 9582-7%= 670= 9182+ 1500
1.6.78-10612-7%= 747=11429+ 1500
1.6.79-12929-7%= 905=13834+ 1500
1.6.80-15334-7%=1073=16407+ 1500
1.6.81-17907-7%=1253=19160+ 1500
1.6.82-20660-7%=1446=22106+ 1500
1.6.83-23506-7%=1652=25253+ 1500
1.6.84-26753-7%=1873=28651+ 1500
1.6.85-30131-7%=2109
2109

Économie maximum.

1.6.74-$3000-7%=$210=$3210+$3000
1.6.75- 6210-7%= 434= 6644+ 3000
1.6.76- 9644-7%= 675=10319+ 3000
1.6.77-13319-7%= 932=14251+ 3000
1.6.78-17251-7%=1207=18458+ 3000
1.6.79-21458-7%=1502=22960+ 3000
1.6.80-25960-7%=1817=27777+ 3000
1.6.81-30777-7%=2154=32931+ 3000
2154
1.6.82-35931-7%=2515=38446+ 3000
1.6.83-41446-7%=2901=44347+ 3000
1.6.84-47347-7%=3314=50661+ 3000
1.6.85-53661-7%=3756=57417+ 3000
3756
1.6.86-60,417-7%-4229=64,646+3000
1.6.87-67,646-7%-4735
4735

Deuxième objectif:

Du 1 juin 1974
au 1 juin 1976.

a) Moi:
travailler à plein temps.
Salaire:
$ 125/sem.
$6,500/an.
imposable$4,000
impôt $1,020
$5,400 net.
Nécessaire:
$ 75/sem.
$3,900/an.
Économie:$5,400
-$3,900
$1,500/an.
b) Monique Cloutier:
Terminer cours
Haute Couture.
Travail temps partiel.

19 avril 1973 (2)

Deuxième objectif
Du 1.6.74 au 1.6.76

Yvan : travailler à plein temps.

salaire : $125 sem.
6500 an.
4000 imposables.
1020 impot
$5400 net

nécessaire: $75 sem.
$3900 an.

économie : $5400
-3900
$1500 an.

Monique : terminer cours Couture.

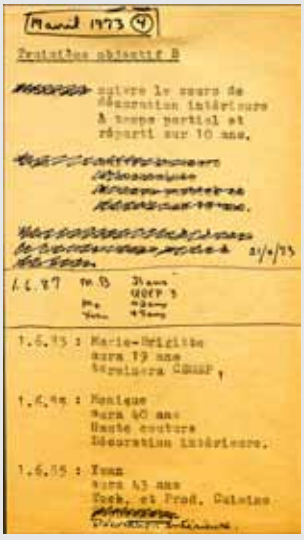
travail temps partiel

Troisième objectif:

Au 1 juin 1985.

(Après avoir suivi un cours
de décoration intérieure
à temps partiel).

a) Au 1 juin 1985:
- Marie-Brigitte aura 19 ans:
CÉGEP 1, terminé.
- Monique Cloutier aura 40
ans: Haute Couture,
Décoration intérieure.
- Moi, j'aurai 43 ans:
Technique et Production
de Cuisine,
Décoration intérieure.


19 avril 1973 (4)

Troisième objectif B

suivre le cours de décoration intérieure à temps partiel et réparti sur 10 ans.

21/4/73

1.6.87 M.B. 31 ans CÉGEP 1
M. 43 ans
Y. 43 ans

1.6.85 : Marie-Brigitte
aura 19 ans
terminera CÉGEP 1

1.6.85 : Monique
aura 40 ans
Haute couture
Décoration intérieure.

1.6.85 : Yvan
aura 43 ans
Tech. et Prod. Cuisine

21 avril 1973

Nous avons adopté,
Monique Cloutier et moi,
les grandes lignes du plan
du 19 avril 1973.
Il est fonction de l'obligation
que nous avons de mener
Marie-Brigitte à sa majorité
et à son entrée
sur le marché du travail.
L'idée que nous avions,
en 1969, d'amasser $3,000
pour l'achat d'une maison
à la campagne s'y trouve
remise en question.
(Mais non pas le fait
d'accumuler le $3,000
qui va, lui, très bien).
Les objections
sont les suivantes:

1.
Nous serions obligés de
vivre dans le contexte social
de la campagne, catholique
et arriéré.

2.
D'autant plus que
Marie-Brigitte devrait
fréquenter l'école du village.

3.
Et que nous serions obligés
de quêter des emplois
à temps partiel pour survivre.

4.
De plus, Marie-Brigitte,
en vieillissant, devrait
sans doute revenir à la ville
pour terminer ses études.

5.
Et, nous-mêmes,
en vieillissant, serions sans
doute acculés, pour survivre,
à des petits emplois
de plus en plus difficiles
en raison
de notre vieillissement.

6.
Et finalement, la décoration
intérieure est, une fois
la cuisine et la couture
acquises, la seule chose
importante qui manque
à notre satisfaction:
les cours en ce domaine
ne se donnent qu'à la ville.

Le plan répond
favorablement à tous ces
problèmes, et, somme toute,
n'est pas si long à réaliser.

22 avril 1973

Les corrections du plan
concerneraient mon désir
de suivre des cours
en économie.
Ce désir est justifiable
en ceci qu'il me permettrait
d'accéder à une meilleure
compréhension
des structures sociales.

Mais d'une part, il risque
de s'avérer une surcharge
irréalisable dans le plan;
d'autre part il relève
de mon désir d'ancien recalé
d'université d'accéder
finalement à "l'élite".
(Il sera toujours temps,
à quarante ans, d'y trouver
mes loisirs).

L'objectif de la décoration
intérieur, de son côté,
est immédiatement
rentable pour Monique
Cloutier et moi: il améliore
les conditions de confort
de la maison, et, fait
extrêmement important pour
nous, nous permettra de nous
rapprocher
en étudiant, ensemble,
la même chose.
Il faut choisir d'être:
ou un couple que les années
séparent, ou un couple
que le travail en commun
rapproche.
Notre seul but n'est-il pas
de nous satisfaire d'être,
encore, ensemble.

Satisfait.
L'économie étant partie
du confort.
Car c'est à 30 ans
que l'on arrête sa vieillesse.

L'argent économisé
sur un petit salaire
n'a rien d'injuste.
Et pourtant...

Mais l'injustice
est plus profonde encore.
Pourtant nous ne nous
sentirons pas coupables
d'être rentiers
vingt ans avant les autres.

Ce sera, dans le contexte
social où nous vivons,
le luxe de notre vie.

13 mai 1973

Progression.
Lente mais régulière.
Satisfaction,
(et d'autant plus que
le hasard
m'amène à les revoir
et à les réévaluer),
d'avoir catégoriquement
coupé
avec mes anciennes amitiés.
Le temps progresse
et nous permet à tous
de nous repenser.
Et comme à la fin brutale
d'un amour,
nous réussissons mal
à nous expliquer pourquoi
nous ne nous sommes pas
détestés plus tôt.
Les seules choses
qui pourraient encore nous
permettre de nous retrouver,
dans le jeu que nous jouions
ensemble, ont été balayées
par la faillite.
Nous ne nous le pardonnons
pas.
La faillite est ainsi faite
qu'elle soulève ses membres
les uns contre les autres.
Encore heureux
qu'il n'y ait pas eu
de meurtres entre nous.

15 mai 1973

Il y a plus d'un an,
Guy Kosak disait:« à force
d'être sur le Bien-être Social,
je commence à penser
que je ne suis réellement
bon à rien».

L'échec, en quelque sorte,
de Kosak.
D'où le désir, chez nous,
de consolider.

Quatorze ans.
Et s'il nous advenait de tout
perdre, il nous en resterait
néanmoins la certitude
d'avoir réellement désiré
ce que nous désirons.

Il y a déjà plus de 10 ans
que j'attends.
N'est-ce pas le temps
d'en finir.

Ce sera l'ultime chance
d'être jeune, encore un peu,
avant de mourir.
De recommencer,
encore une fois, ma vie.

16 mai 1973

"*Il n'y a de vérité pour soi
qu'en autant qu'elle peut
être la vérité pour tous*".

Ce fut l'une des plus grandes
erreurs de ma jeunesse.
Bêtement, le missionnariat!

Il ne peut y avoir
de vérité de soi pour tous.
JE est, encore, unique.
TOUS ne peut avoir
de vérité particulière
qu'en autant qu'il se présente
lui-même comme un JE.

C'est à moi, à moi seul,
d'inventer,
dans mes contextes,
ma vérité.
Elle ne vaudra d'ailleurs
jamais que pour moi.
Les autres
ne pourront que l'interpréter.

18 mai 1973

Vient de paraître:

“QUÉBEC
UNDERGROUND
1962-1972
TOME 1 et TOME 2”.

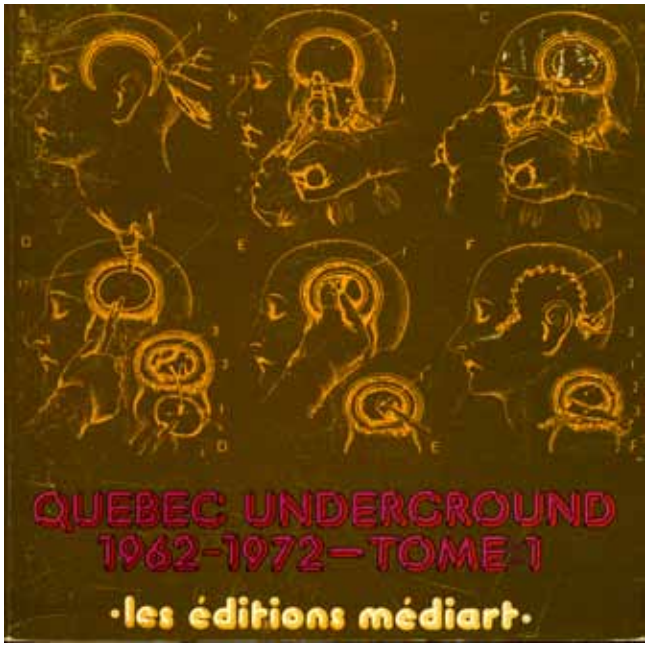
On y parle de SEXUS,
on y parle de ALLEZ
CHIER, on y parle de moi,
on y parle de tous mes petits
amis.
C’est, en quelque sorte,
le bilan de notre jeunesse.

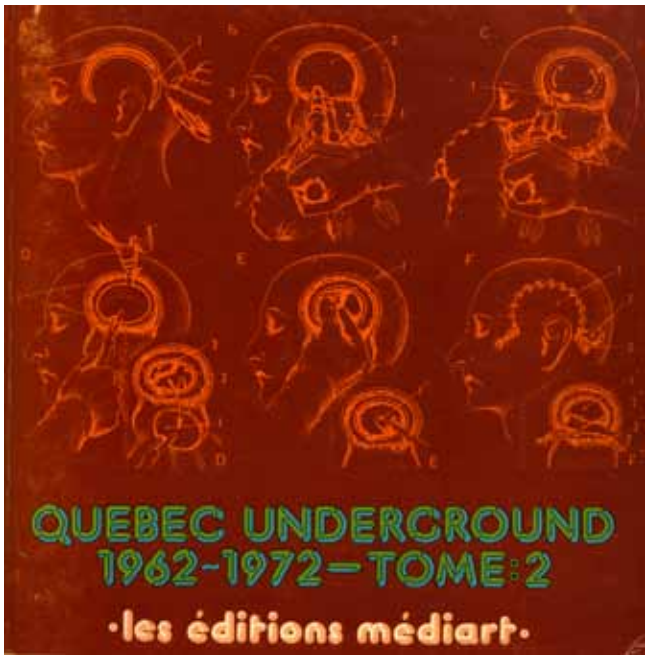
On y parle de moi,
oui, sur 18 pages.
Ce que je peux ajouter, c’est
que chacune de ces pages
m’a effectivement coûté
$3,722.
Soit 8 ans de manque
à gagner (au salaire que
j’avais à l’Hydro-Québec:
$6,000), donc $48,000;
plus le prix d’édition
des 4 numéros de SEXUS,
donc $12,000;
plus le $7,000 de dettes
à la fermeture.
Ce qui fait environ $67,000
au total.
Il m’a fallu perdre $67,000
pour passer à la petite
histoire du Québec.
Le moins que je puisse
ajouter, c’est qu’un gars finit
par s’écoeurer.

Alors que les jeunes fous
dépensaient leur jeunesse
à des motos et des bagnoles
qu’ils n’apprenaient même
pas à réparer eux-mêmes,
nous avons au moins tenté
d’intégrer notre crise
affective à quelque chose
de sérieux.
Alors que pour eux,
les gens répétaient “il faut
que jeunesse se passe”,
on ouvrit pour nous
toutes grandes
les portes des prisons.
Ce fut tout l’encouragement
qu’on nous offrit...

Ne demandez plus pourquoi,
jeunes ou vieux,
nous vous trouvons tous
ridicules.

À la moindre occasion
dorénavant
de vous exploiter,
nous y mettrons,
n’en doutez pas,
la même intelligence.





22 mai 1973

Ils n'en rêvent pas tous.
Mais ceux qui en rêvent
ne font hélas qu'en rêver.
Et c'est en buvant
leur cognac à $12.00
la bouteille qu'ils rêvent de
la vie frugale à la campagne,
ou de la super-loto,
des hôtels et des plages
de Floride.

Car beaucoup d'entre nous
ne se sont pas encore adaptés
aux structures modernes
du travail.

La campagne,
comme la super-loto,
n'est qu'un mythe
qui ne vaut qu'en tant
qu'il permet d'oublier.
La vie nous apparaît
à ce point fade qu'on exige,
pour la déguster,
un épissage fort au point de
nous en faire oublier le goût.

Si je ne suis pas heureux ici
et maintenant, je ne saurai
pas mieux apprécier
ni la retraite frugale
à la campagne, ni la fortune.

Il y a une habitude
à la satisfaction.
Ce n'est qu'en la pratiquant
chaque jour qu'on y atteint.

29 mai 1973

Le plaisir de mettre en fiches
mes lectures.
Procédé lent; très lent.
Mais possibilité, à long
terme, d'obtenir un matériel
de travail plus adéquat.

Préciser, à partir
d'une certaine connaissance
des modes de vie d'hier,
à partir aussi de projections
en voie de réalisation,
un modèle social permettant
une autre émancipation
de l'enfant, de la femme,
et de l'homme
en fonction d'un objectif:
une espèce d'immortalité
dans un confort matériel et
interculturel.

Le modèle social
que je désire doit faire
une place légale à toutes
les cultures déjà existantes.
Il ne doit être, en fait,
qu'un promoteur
de nouvelles créations
culturelles au lieu de n'être,
comme actuellement,
qu'un protecteur
du statu quo local.

(Un africain polygame
ne peut immigrer au Canada
avec toutes ses femmes.
Ce n'est qu'un exemple
du protectionnisme culturel
des pays les uns envers
les autres).

Chaque pays, présentement,
n'est en fait qu'une section
locale d'un vaste système
de détention terrestre.
Chaque maison n'est encore
qu'un cachot.
La moindre allusion
à une plus grande liberté
prend aussitôt la couleur
d'une tentative de rébellion.

La parole, sur terre, risque à
tout moment de nous rejeter
dans la prison de la prison.

31 mai 1973

31 ans.
Le plaisir de constater
une fois de plus, au réveil,
que je suis encore vivant.

1 juin 1973

À chacun
d'inventer sa morale.
À un certain degré
de richesse, il ne peut y avoir
de morale pour tous.
On ne doit plus se battre
pour la valeur de la morale
qu'on a.
On ne se bat que pour éviter
d'être battu
là où on espère ne pas l'être.
Il n'y a pas non plus
de bonnes ou de mauvaises
morales.
Ce ne sont que les règles
du jeu qui les donnent
comme ce qu'elles sont.
À une époque être chrétien,
c'était risquer d'être bouffé
par les lions.
À une autre époque, être
chrétien c'était brûler vifs
ceux qui ne l'étaient pas.
Ce n'était, en fait, d'un côté
comme de l'autre,
que tout aussi inqualifiable.

Je ne peux juger
de ma morale
qu'à la satisfaction
que j'en retire.
Et mes critères
de satisfaction ne sont pas
ceux d'autrui, non plus que
toujours les mêmes pour
moi.

Et même le meurtre ne peut
être défini hors des règles
du jeu qui l'encadrent.
Un jour le duel était légal.
Pourtant les règlements
de compte d'aujourd'hui
sont interdits.
Tuer un allemand, en 1940,
était faire preuve de civisme:
il serait malvenu d'en faire
autant aujourd'hui.

Aucune restriction
"pour tous" ne peut
s'imposer à la morale
que l'on se donne.
Les seules restrictions
ne viennent que du projet
dans lequel la morale
se manifeste.
Tout simplement parce
qu'inventer une morale, c'est
d'abord se définir, pour soi,
et pour un certain temps,
une restriction particulière.

3 juin 1973

Nous avons arrêté de fumer.
Un essai.
Je suis étonné des odeurs.
Il y a environ 16 ans
que je fume, cigarette
sur cigarette, chaque jour.
C'est comme si, après avoir
été privé 16 ans de l'odorat,
je le retrouvais d'un bloc.

4 juin 1973

La ville
n'est ni plus ni moins
qu'un immense garage
à ciel ouvert.
Lorsque je fumais,
je ne sentais pas ce qui
se passait autour de moi.
L'odeur de la cigarette
dominait tout.
Arrêter de fumer,
c'est tomber
dans la puanteur carbonique
des cités.

5 juin 1973

C'est maintenant
la persistance du rythme
qui prévaut.
Jadis, je rêvais
de grands coups d'argent,
je rêvais de rapidité.
Mais l'éducation de
Marie-Brigitte
Filion-Cloutier demande
encore 14 ans.
C'est là.
Tout simplement.

Aussi ai-je ajusté mes rêves
d'écrivain et mes rêves mo-
nétaires (l'un et l'autre
se tiennent) sur 14 ans.

Durant 14 ans, économiser
un montant maximum
par année, afin d'en obtenir
une rente.
Durant 14 ans, mettre
en fiche des livres
concernant l'homme,
la femme, l'enfant
et leur confort (au sens
large), afin d'en arriver
à une documentation
permettant finalement
de repenser l'ensemble.

6 juin 1973

Nous avons retiré, ce matin,
nos premiers intérêts.
$98, soit 7% de $1,400.
Monique Cloutier se prenait
déjà pour une vieille rentière:
elle avait peur
qu'on l'attaque pour la voler.
Nous devrons nous répéter
ainsi 14 fois encore
durant 14 années.

Mais ce que nous gagnons
chaque jour en sécurité,
nous le perdons,
chaque jour, sur le total
qu'il nous reste à vivre.

Le seul objectif
que nous avons vraiment,
c'est de vivre encore.
Les autres objectifs
ne concernent que le confort.

9 juin 1973

Il n'y a que la morale
officielle pour permettre
de vivre en paix.
Non pas qu'un désaccord
avec cette morale soit en soi
un trouble paix; mais parce
que les interdits qui
le touchent le rendent tel.

Un homme peut vivre en
paix tout en cultivant
ses plants de marijuana.
Mais sa paix sera troublée
par l'éventualité de se faire
découvrir par la police;
et s'il se fait prendre,
le temps qu'il devra passer
en prison lui montrera,
noir sur blanc, qu'il n'y a
que la morale officielle pour
permettre de vivre en paix.

La morale que j'aurais aimé
vivre est bien différente
de celle qu'on m'impose.
Ma haine est telle, parfois,
qu'elle m'éveille la nuit
et m'empêche durant
des heures de me rendormir.

Je sais maintenant
que je suis un esclave.
Esclave, non pas
d'une classe sociale, mais
de l'interaction des majorités
composant les différentes
classes.

Car il y a, chez les pauvres,
les riches, les analphabètes
et les intellectuels des gens
qui, comme moi, espéraient
pouvoir vivre aussi
autre chose.

C'est la majorité, par le biais
de ses hommes de paille
(les élus!) et de ses
représentants policiers,
qui impose, et ses limites
morales, et l'obligation de
croire que sa morale est bien
la seule, en soi, qui permette
de vivre en paix.

Je me suis tu.
Je me tais.
Et je me tairai encore
longtemps.
Mes voisins ne vaudront
jamais que je risque
une autre fois, contre eux,
mon confort.

10 juin 1973

Le couple ne produit
finalement que l'arrogante
aliénation de deux personnes
contre la société.

Monique Cloutier et moi
formons un couple
presque parfait.
Les conséquences
n'en sont que plus terribles.

11 juin 1973

Aujourd'hui,
le neuvième jour sans fumer.
La chose,
bien que moins pénible,
reste encore difficile.
Tout le monde nous fume
au nez: à la télévision,
dans les journaux, sur la rue.

La difficulté réside peut-être
moins dans le fait
de ne pas fumer que
de l'obligation dans laquelle
nous sommes
de remplacer d'anciennes
habitudes connexes
à la cigarette,
par une nouvelle
performance qui doit
sans cesse tenir compte
de sa disparition.

C'est un entraînement
d'au moins six mois.

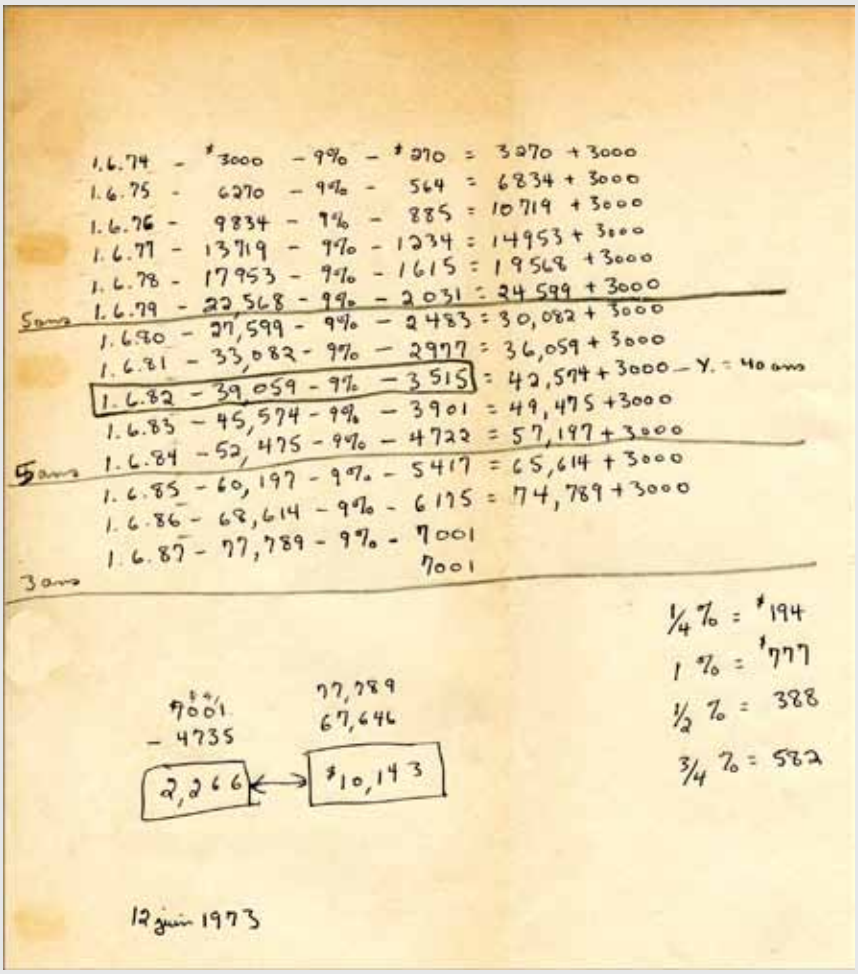
12 juin 1973

Mon père est venu dîner.
Il a cessé de boire
de la bière.
Il fait, chaque jour,
un peu d'exercice physique.
L'année a été terrible pour
lui: il a horriblement vieilli.
Mais il semble maintenant
remonter la côte.
Il recommence à se fixer
de petits objectifs physiques.
Noblesse oblige:
il a une petite aventure
avec une fille de 20 ans.

(J'ai encore de la difficulté
à m'habituer à voir mon père
compter ses sous.
Il me parle toujours
de l'héritage qu'il attend...)

ÉCHÉANCIER DES ÉCONOMIES POUR UNE RETRAITE ANTICIPÉE.

1 juin 1974 $ 3,000 à 9%
= $ 270 = $ 3,270 + $3,000
1 juin 1975 $ 6,270 à 9%
= $ 564 = $ 6,834 + $3,000
1 juin 1976 $ 9,834 à 9%
= $ 885 = $10,719 + $3,000
1 juin 1977 $13,719
à 9% = $1,234 = $14,953
+ $3,000
1 juin 1978 $17,953
à 9% = $1,615 = $19,568
+ $3,000
1 juin 1979 $22,568
à 9% = $2,031 = $24,599
+ $3,000
1 juin 1980 $27,599
à 9% = $2,483 = $30,082
+ $3,000
1 juin 1981 $33,082
à 9% = $2,977 = $36,059
+ $3,000
1 juin 1982 $39,059
à 9% = $3,515 = $42,574
+ $3,000
1 juin 1983 $45,574
à 9% = $3,901 = $49,475
+ $3,000
1 juin 1984 $52,475
à 9% = $4,722 = $57,197
+ $3,000
1 juin 1985 $60,197
à 9% = $5,417 = $65,614
+ $3,000
1 juin 1986 $68,614
à 9% = $6,175 = $74,789
+ $3,000
1 juin 1987 $77,789
à 9% = $7,001.



14 juin 1973

Changement de décor.
Ce fut le grand ménage.
On y jeta quelque
50 boites de bouteilles et
de boîtes de conserve vides.
C'était le rêve de la maison
à la campagne
(la tôle des boîtes
de conserves aurait pu servir
à recouvrir un vieux toit).
C'était le rêve hippie.

Mais le plan
a bel et bien été suivi.
Il ne manque que $1,000
sur les $3,000 visés.
Il ne me reste qu'une année
d'étude.
C'était le plan.
Dans un an,
nous l'aurons complété.
Nous voulions alors quitter
la ville, acheter une petite
maison de ferme pour $2,000
(il s'en trouve à ce prix),
travailler quant à moi
en cuisine
durant les week-ends, et
conserver $1,000 en guise
de protection.

Le plan terminé, un autre,
maintenant, le suit.

16 juin 1973

Le revenu personnel
per capita des québécois
en 1972 fût de $3331.
Nous aurions donc dû
recevoir (Monique Cloutier,
Marie-Brigitte et moi)
la somme de $9,993.
Nous avons reçu $3,900.
On nous a donc volé $6,093.

En fait nous préférerions
nous situer au niveau
du système d'équilibre
proposé
par le Club de Rome.
Le revenu per capita,
pour l'ensemble des terriens,
y serait stabilisé à $1,800.
Ce qui, pour nous trois,
signifierait $5,400.
Ici encore, on nous a volé
$1,500.

Nous sommes pourtant
très confortables.
Nous ne sommes , en fait,
que les moins volés
de l'immense majorité
des volés.
Et nous avons même
l'espoir, pour très bientôt,
de pouvoir voler à notre tour.
(Ne trouvez-vous pas
que cela est merveilleux!...)

20 juin 1973

La réforme ne peut venir
de l'Amérique du Nord.
Car les policiers
et les soldats n'accepteront
jamais de mater la révolte
des populations riches
pour n'obtenir à leur tour
qu'une substantielle
diminution de leur solde.

Même l'Europe de l'Est
y perdrait quelque chose.

Ne resterait-il
que les pauvres pour enrichir
les pauvres?...

Il est possible de réaliser,
à court ou à long terme,
un objectif.

Mais ce qui nous motivait
au départ, très souvent
ne vaut plus à la fin.

Nous ne sommes
tout simplement plus
ce que nous étions, et nous
ne pouvons, dès lors, jouir
de l'objectif atteint comme
nous avions au départ prévu
d'en jouir.

La sagesse est donc
de choisir, et d'autant plus
qu'à long terme,
des objectifs qui ouvrent sur
des possibilités de transfert.

23 juin 1973

Depuis deux jours,
je travaille
comme cuisinier à l'hôpital
St-Charles Boromée:
$131 pour 38 heures
par semaine.

L'an dernier les Bouilleux
me payaient deux fois moins
pour à peu près deux fois
plus d'heures de travail.

La différence est qu'ici,
à l'hôpital,
notre travail est essentiel.
Notre revenu ne dépend pas
des caprices des petits
messieurs en mal de manger
"un petit quelque chose"
avant de passer au lit
pour "finir ça"
en s'entrebouffant le sexe.
Ici, les patrons ne roulent pas
en Cadillac et n'ont pas
de chauffeurs.
Ici, personne ne se prend
pour dieu, et le travail
s'accomplit d'une façon
réglée et détendue.

3 juillet 1973

Un peu fatigué.
Mais bien.
Et fortement sexuel.
(Est-ce du fait
de ne plus fumer).
Monique Cloutier
me suce tous les soirs.
Je pachâtise à la bière.

Libéré, du moins pour l'été,
de ma dépendance
financière.

Bref: entre deux chaises.

4 juillet 1973

La seule chose que je désire
faire, c'est de "ne rien faire".

Le rêve hippie n'était rien
d'autre que l'illusion même
des bourgeois.
Nul besoin de se retirer
à la campagne pour arracher
soi-même à la terre quelques
misérables pommes de terre
alors que l'industrie
les produit à la chaîne.
Nul besoin d'aller
au fond des bois pour vivre
une grande aventure.
Même dans le luxe le plus
élaboré de nos civilisations,
nous ne sommes finalement
que de misérables pionniers.
L'aventure, c'est de réussir
à passer d'une journée
à une autre, sans tout
simplement, perdre la vie.
Le reste ne relève que des
inconsciences de la mode.
La seule chose que je désire
faire, c'est de "ne faire que
ce qui me satisfasse".

9 juillet 1973

J'aime cuisiner.
Et d'autant plus
que je cuisine mieux.
Mais, là encore, très peu
de gens savent reconnaître
un boeuf stroganoff lié
à la béchamel d'un autre lié
à la fécule de maïs.

Il n'y a pas que les poètes
qui souffrent
d'incompréhension.
Chaque métier comporte
ses zones de délaissement.

12 juillet 1973

Est-il quelque chose
de plus affreux
que de n'avoir comme
toute perspective au travail
de toute une vie
que l'effondrement hébété
de la vieillesse.
Ridicules vieillards
tournés au ridicule
par l'aboutissement même
de leur vie.

16 juillet 1973

Ceux qui vivront,
longtemps après nous,
ne pourront sans doute
jamais comprendre
ce qui nous poussait à croire
que nous étions immortels
alors que nous savions tous
que nous allions mourir.

J'ai, à l'occasion, essayé
de discuter de la mort
avec les gens que je dois
rencontrer.
L'Homme, pour la plupart,
est indiscutablement
immortel.
Toutes les religions
dont ils se proclament,
aussi opposées soient-elles,
s'entendent pour le leur
affirmer.

C'est là
toute la logique du système.

19 juillet 1973

La vie est le seul bien
que je possède; et c'est
le bien qui me déçoit le plus.
Tout ce que j'ai, c'est
une possibilité, durant
quelques décennies,
d'être moi; et c'est
de n'avoir, pour toute
prolongation possible,
que ces misérables
petits bouts de papier qui
ne changeront pourtant
jamais rien
à ma véritable mort.
Le seul héritage que
nous léguons réellement à
nos enfants, c'est la hausse
du niveau général de confort
qui permettra peut-être
de déboucher, un jour,
sur l'éternité.

Je suis, à 31 ans,
entre le sautillage
d'une enfant de 7 ans et
l'immobilisme des vieillards
de l'hôpital où je travaille.

Aussi loin de l'un
que près de l'autre.
L'exaltation
vient à me manquer.

28 juillet 1973

Depuis 4 ans,
je n'ai plus d'amis.
Guy Kosak fut le dernier.

Je ne rencontre aujourd'hui
que des gens
peu intelligents, désordonnés
et très conformistes;
même la beauté des femmes,
à cause du cauchemar
culturel dans lequel
elles vivent, perd,
dès que je les connais,
l'attrait qui me faisait
m'en rapprocher.

Je vis dans mon pays
comme dans une tribu
primitive.

29 juillet 1973

La sagesse n'est plus
d'habiter, comme Diogène,
un tonneau.
Les conditions générales
de confort (à l'exception
d'un certain nombre de pays
exploités) ont, (moyenne
de la terre), décuplées.
Les tonneaux d'aujourd'hui
sont, de beaucoup,
plus sophistiqués.
Mais la sagesse, aujourd'hui
comme hier, consiste
à se diriger soi-même plutôt
qu'à se faire diriger.
Le principe reste le même.
L'application n'a cependant
pas de communes mesures.

D'autre part.

Aujourd'hui, les femmes
vont et viennent sur la rue
dans la tenue des modèles
pornographiques
d'il y a dix ans.
Jeune homme,
je me masturbais devant
des photographies montrant
des femmes aux seins nus
sous des blouses
transparentes, et n'ayant
comme tout cache-sexe
qu'une légère culotte.
Aujourd'hui
plusieurs milliers de femmes
se promènent ainsi
dans les rues de Montréal.

Aujourd'hui,
les revues pornographiques
nous montrent des hommes
et des femmes nus
s'entrecaressant.
D'ici dix ans, ces scènes se-
ront monnaie courante dans
les endroits publics.

La sagesse, pour nous, est
d'en arriver à ne plus devoir
travailler, nous laissant ainsi
un surplus d'énergie
pour le sexe.
Nous reprendrons,
dans 14 ans,
Monique Cloutier et moi,
l'aventure sexuelle que la
difficulté de gagner notre vie
nous a obligé d'abandonner
il y a 4 ans.
La population aura enfin
atteint les moeurs sexuels
que nous prônions alors.

2 août 1973

Changer de partenaire
amoureux consiste moins
à changer de corps
(à l'exception des premiers
jours)
qu'à changer de projet.

8 août 1973

Le goût d'y revenir.
Le goût de reprendre
l'expérience sexuelle
que nous avions eu,
Monique Cloutier et moi,
avec Rita Bissonnette.
Le goût du harem
qui me reprend.
Le goût des femmes.
Car la polygamie, pour moi,
n'est qu'une façon
particulièrement heureuse
de sortir de ma solitude
et de me resociabiliser.
Il y a d'un côté le sexe
des femmes; de l'autre
la solitude et la mort.

9 août 1973

Le sexe n'est,
essentiellement,
qu'une réconciliation
sociale.

15 août 1973

Nous sommes trop.
Le nombre d'habitants
sur terre devrait
correspondre au nombre
nécessaire d'ouvriers
pour faire marcher
le système.
On devrait faire un enfant
dans l'univers comme
on engage un ouvrier
dans une industrie.

20 août 1973

Dans notre contexte social,
notre objectif de devenir,
d'ici 14 ans, rentiers (sans
créanciers) reste valable.
Mais, dans un système plus
intelligent à tous les niveaux,
il ne pourrait être interprété
que comme une réaction
à un acte de terrorisme
antérieur.
Car nous avons réellement
été terrorisés.
Terrorisés par les juges
et les policiers du système.
Terrorisés par
les professeurs magistraux.
Terrorisés par
les employeurs publics ou
privés (aucune cogestion).
Terrorisés par
la publicité tout autant
que par les créanciers.
Terrorisés par
les politiciens
et leurs déclarations contre
tout ce qui n'est pas
en place, ou tout au moins
dans la logique de ce qui est
en place.
Terrorisés par
les prêtres
et par leurs décrets
sur notre conduite morale.
Terrorisés par
les penseurs et leur volonté,
contre tous, d'avoir, eux
seuls, raison.
Et, sous leurs rivalités,
nous terrorisant entre nous
les uns les autres
dans nos relations même
les plus quotidiennes,
par les schémas
et les préjugés dont nous
ne sommes finalement
que les simples porteurs.
Terrorisés par
notre brutalité, à la guerre
aussi bien que dans
les accrochages de tavernes.
Terrorisés par
mon épuisement durant les 2
à 3 ans avant mes traitements
pour hypothyroïdie aussi
bien qu'aujourd'hui par
une simple grippe intestinale
de 24 heures.

Mais davantage terrorisé,
moi, par l'inquiétude que
même au bout de ces 14 ans,
rien ne me permette encore
d'éviter la fuite
dans le suicide ou la folie.

22 août 1973

Mais c'est aussi supposer
(notre objectif)
la domination d'une mino-
rité oisive sur une majorité
asservie par ses dettes
ou par le simple manque
d'un capital suffisant.
Du moins
dans le présent contexte.

L'investissement
dans l'automatisation
peu génératrice d'emploi
arrivera-t-il
à ramener l'intérêt,
dans l'avenir,
à un niveau de salariat.

Au lieu d'abuser du crédit
de l'homme, on investirait
davantage dans la machine.

23 août 1973

Ma façon actuelle de penser
n'est sans doute
rien de mieux
que la pensée théiste.
Elle se base
sur une croyance
d'autant plus préjudiciable
que j'ignore en quoi
elle n'est finalement
qu'une croyance.

Je vais, pour ainsi dire,
me racontant une histoire
que je nomme "réalité".

26 août 1973

Finalement, un projet
est un succédané de l'antique
dieu domestique.
Il motive le réveil ainsi que
tous les gestes de la journée.
Il réunit en lui l'attitude
particulière de chaque
membre de la maison.
Il est ce par quoi
nous avons, nous aussi,
une notion de bien et de mal.

*

Les journalistes, lorsqu'ils
écrivent sur le thème
"se retirer au fond des bois"
ne font en définitive
qu'un acte de répression.

Ils mettent en montre soit
des hippies à deux doigts
du bien-être social, soit
des gagnants de loteries.
Jamais il n'est question
de modestes épargnants.
Le fait demeure
qu'ils ne sont que les agents
de répression d'un public
qui ne veut rien savoir
ni de l'épargne,
ni de la réalité.
D'un public qui ne désire
rien de plus que de rêver
sa retraite
au lieu de la réaliser.
Le public et ses journalistes
s'entendent
comme larrons en foire.
(Il y a même une prime
à la bêtise).

30 août 1973

Rendez-vous
avec Raymond Camus,
courtier
en valeurs mobilières.

Il offre en vente
des obligations
de différentes municipalités,
à 9% sur 10 ans.

Nous pouvons investir
un autre $1,300.

C'est encore peu.

2 septembre 1973

Sexuellement, je changerais de femme tous les jours.

Ma santé s'est à ce point améliorée que je bande raide sur la rue rien qu'à regarder une femelle, et ce, souvent malgré que Monique vienne de me sucer ou que je me sois masturbé.

3 septembre 1973

(Carte postale reçue de mon père en voyage d'agrément au Maroc).

Fès
Maroc

Mr. Yvan Mornard & famille

Chers vous,

J'ai essayé de vous téléphoner avant mon départ.
Je verrai Olier et Sylvain à Paris le 13 sept.
Loulou & moi, nous faisons un très beau voyage.
Ma compagne est des plus charmantes et depuis le 23 août nous avons du soleil.

Affection.
René.

4 septembre 1973

L'alcool nous aide aussi
à être honnêtes
avec nous-mêmes.

Nous désirons Monique
et moi avoir, elle un amant,
moi une maîtresse.

Le sexe a besoin
de changement que la beauté
des jeunes de vingt ans
ne fait qu'accentuer.

Dès que l'occasion viendra,
je prendrai maîtresse, et puis
Monique prendra un amant.

Nous nous accorderons
chacun un soir par semaine.

9 septembre 1973

Mais...

12 septembre 1973

Fini de travailler
comme cuisinier.

Avons acheté
pour $1,000 d'obligation
de la Régionale Bois-Francs:
8½% sur $967.50.

Monique est légalement
divorcée.

Mon père
a reçu son héritage.
Il m'envoie une carte postale
de Fès, au Maroc,
où il est présentement avec
sa jeune maîtresse "Loulou".
Dans moins de cinq ans,
il sera encore dans la misère.

Un petit bonhomme
dont j'aimerais bien
ne plus avoir de nouvelles.

15 septembre 1973

Notre première année
d'économie devait
nous laisser $200 en banque.
Aujourd'hui, le seul intérêt
sur nos $3,000
nous en rapporte davantage
par année.
Notre situation de confort
s'améliore.

Nous prévoyons même,
cette année, un surplus
de $700 qui nous permettra
l'achat d'un congélateur,
de lampes, etc.

Si les choses continuent
d'aller aussi bien durant 14
ans, nous aurons l'argent
pour vivre librement,
et en plus le confort
d'un appartement très bien
meublé.

Je dis "vivre librement",
car c'est bien d'esclavage
dont il s'agit.
Esclaves des nouveaux
pharaons: des Onassis,
des Getty, des Hunt
et de combien d'autres.
Mêmes rentiers,
nous ne serons que
de minables affranchis à côté
des fortunes de ces gens-là.

18 septembre 1973

Si nous pouvions
les renverser, il serait
peut-être possible pour tous
de se libérer
dans la quarantaine.

Les jeunes sont assez
nombreux et énergiques pour
faire marcher la machine;
les vieux seraient encore
assez jeunes pour repenser
méthodiquement le système
à partir de leurs expériences.

19 septembre 1973

Il y a cinq ans
que je n'étais pas rentré
dans une boite de nuit.

Les danseuses
ne portent aujourd'hui
qu'un minuscule cache-sexe,
alors qu'à l'époque
elles en étaient encore au
large maillot à deux pièces.

Les plus jeunes se font aller
comme des grelots
sur la scène s'imaginant
sans doute qu'il suffit
d'un son de cloche
pour faire bander son mâle.
Mais celles dans la trentaine
sont plus langoureuses,
plus précises: elles donnent
parfois l'impression
qu'elles vont se faire bander
elles-mêmes au point
d'en éjaculer.

D'ici cinq ans, elles seront
complètement nues.
Dans dix ans, elles feront
l'amour sur scène.

20 septembre 1973

Les Brofmann possèdent
quelque 400 millions.
Les loteries lorsqu'elles
offrent $100,000 en prix,
n'offrent, en fait,
que le 1/4000 de la fortune
de Brofmann.
La fortune des Brofmann,
à un taux d'accroissement
minimum de 9% par année,
rapporte 36 millions.
Les loteries, en fait,
n'offrent même pas 1/4000
de la fortune des Brofmann,
mais le 1/360 de l'intérêt
annuel de cette fortune.
Ce qui revient à dire que
sur un revenu Brofmann
de $4000,
la loterie serait égale à $1.
Ce qui, en fait, équivaut
au 1/360 de l'intérêt
de ce $4000 s'il était placé
à 9%.

J'imagine la tête que font
les Brofmann lorsqu'ils
voient l'exaltation
des gagnants de loteries.
Rien de moins qu'une autre
bonne raison de mépriser
davantage les esclaves
que nous sommes.

Le rêve hippie
continue ses ravages.
Olivier Bédard a dû quitter
la campagne, sa femme
Renée et ses deux enfants,
pour venir travailler comme
graphiste à Montréal.
Il déteste l'atmosphère
du bureau où il travaille;
dépense une bonne partie
de sa paye en alcool;
et ne se couche qu'aux
petites heures du matin.
Il n'a qu'un jeans,
une chemise et un jacket
et le tout sent gravement
le non lavé
depuis longtemps.
Pourtant il retourne voir
sa femme
toutes les fins de semaine.

Voilà.

Depuis 5 ans la situation
de tous les hippies
que je connais
n'a fait que se détériorer.

Pourtant l'idéologie hippie
demeure des plus
fascinantes.
Mais encore faut-il en avoir
les moyens.
Dans la très grande majorité
des cas, on devient,
d'une certaine manière,
hippie à crédit.

23 septembre 1973

On s'installe sur la terre
dès aujourd'hui pour devoir
finalement payer plus tard
par l'obligation de revenir
gagner sa vie à la ville.
Ce qui aurait dû favoriser
la vie familiale
se retourne contre la famille.
D'année en année,
les séparations deviennent
plus nombreuses,
et l'amertume
plus grande encore.

Par contre, notre plan, dans
cinq ans, nous permettra,
si nous le désirons, de vivre
(pauvrement, mais tout de
même de vivre) en hippie
avec $2000 de rente
par année.

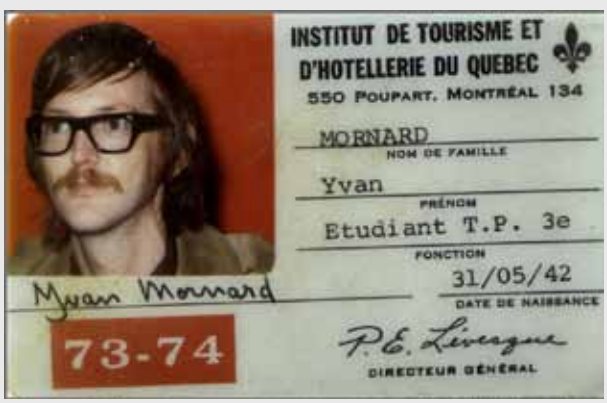
Il y a une mise en place
nécessaire
à l'affranchissement de soi.
(Encore faut-il avoir un peu
de chance de son côté).

L'Institut de Tourisme
prétend former
des administrateurs.
L'an dernier,
50% de ses diplômés ont été
congédiés
pour incompétence.
Mais le drame va encore
chercher plus loin.
Dès la signature
de leur contrat de travail, et
ce avant même la fin
des examens,
ces "administrateurs"
arrivaient en majorité
à l'école avec leur nouvelle
auto achetée, évidemment,
à crédit.
À ce niveau, le peuple
restera encore longtemps
le peuple.

Car si l'on investit le prix
d'une auto de $3,000 à 9%
composé durant 14 ans,
nous atteignons $9,186
qui rapporte $826 par an.
Ce qui fait au bout de 20 ans
$14,968;
au bout de 30 ans $23,228;
au bout de 40 ans $31,488.
Ou mieux, si l'on investit
ce $3,000 à 9% composé
durant 38 ans,
l'on obtient $80,096.
Et ce sans calculer le coût
du crédit, des assurances et
le coût d'opération
de cette unique automobile.

Le premier geste de nos
administrateurs québécois
lorsqu'ils entrent
sur le marché du travail, est
de jeter avec fierté l'argent
de leur retraite à la poubelle.

Accuser le capitalisme, c'est
aussi devoir tenir compte
de cette version-là.



7 octobre 1973

Guy Kosak est revenu.
Le rêve hippie continue
de se détériorer.

Il doit quitter Lost River
pour se trouver un emploi.
Car le bien-être social qui
les entretient, lui, sa femme
et sa fille, à raison de $160
par mois, recommence
à faire pression
pour se débarrasser d'eux.

Kosak est dépressif comme
je l'étais il y a quatre ans.

Je n'y peux rien.

10 octobre 1973

D'autant plus que je vogue
carrément dans la merde.
Celle de la respectabilité
guindée de la Food Service
Executive Association qui
m'a remis, ainsi qu'à 16
autres étudiants, une bourse
de $250 lors d'un banquet
au Ritz Carton.
Celle de l'hôtel Hilton qui
doit me remettre une bourse
de $1000 dans un mois.
D'autant plus que je méprise
tout autant les laissés
pour compte derrière moi
(ont-ils accepté de manger
la merde que nous avons
accepté de manger depuis
4 ans, Monique et moi) que
les chromés qui me jettent
quelques misérables cents
de leur fortune pour m'aider
à condition que je n'aie pas
l'air d'avoir chroniquement
besoin de l'être
(comme c'était le cas
au début de mes études).
D'autant plus que
je n'espère que le jour
où je pourrai vaguer
à mes lectures sans devoir
me laisser distraire,
ou par l'un, ou par l'autre.

Car "l'indépendance"
pour moi, c'est avant tout
la mienne.

Food Service Executives' Association

An Educational and Fraternal Organization of Proprietors, Managers, Stewards, Caterers, Purchasing Agents, of Hotels, Clubs, Restaurants, Caterers, Institutions, Dining Cars, Steamships, and Airlines

MONTREAL

ADDRESS ALL REPLIES TO

Le 1er octobre 1973

Monsieur Yvan Mornard
C.P. 338
Outremont H2V 4N1

Cher monsieur Mornard,

Il nous est très agréable de vous annoncer que vous êtes parmi les heureux gagnants d'une Bourse d'Etude offerte par la "Food Service Executives' Association".

Cette bourse vous sera décernée au cours de la réunion qui aura lieu le mardi 9 octobre 1973 à 6h.30, p.m. à l'Hôtel Ritz Carlton.

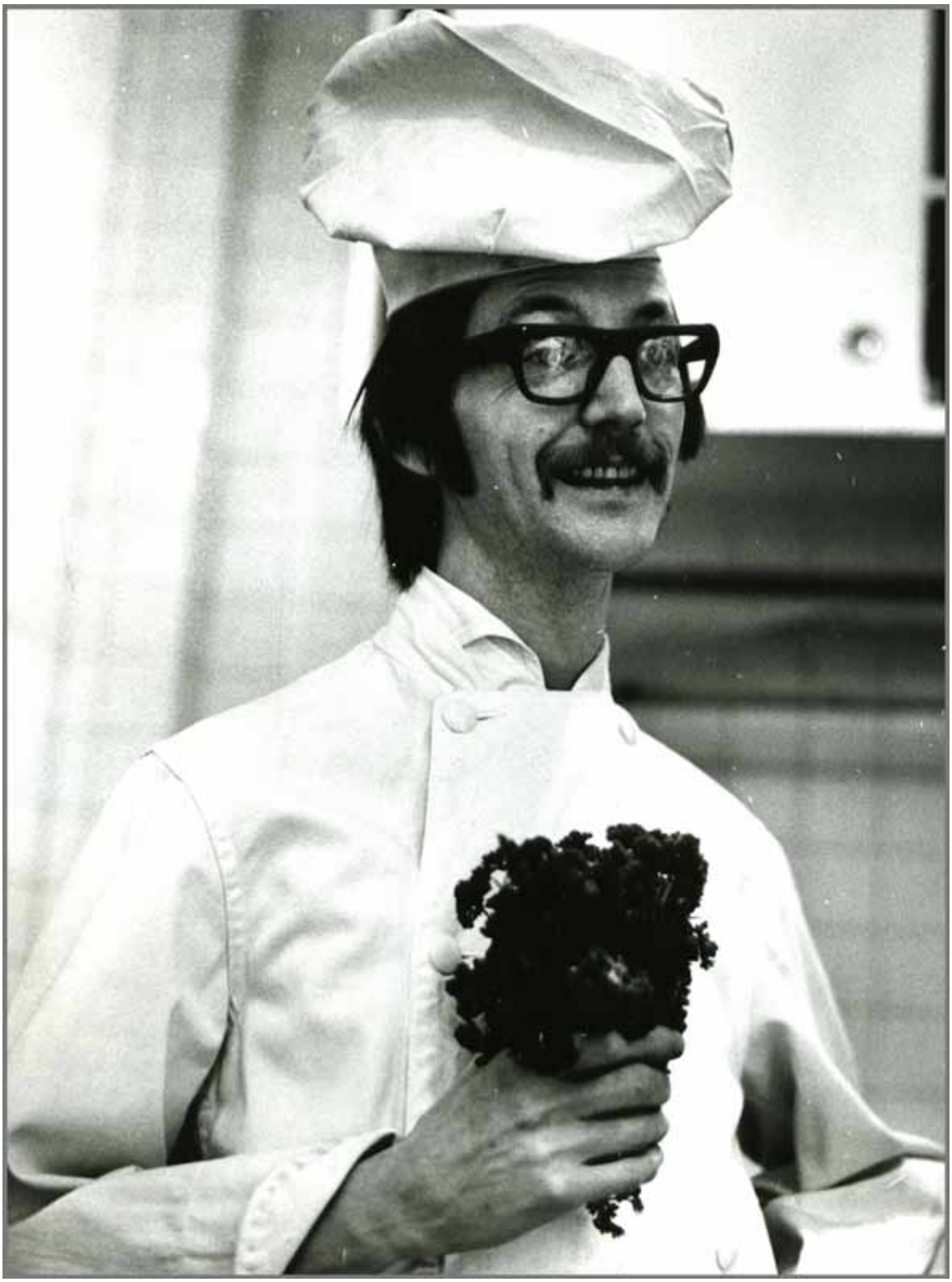
A l'issue de la réunion un dîner sera servi et vous êtes cordialement invité à y assister.

Bien sincèrement,

Le président du Comité
des Bourses d'Etude,

Guy Hubert

GH/lg



13 octobre 1973

C’est, déjà, le goût
de rajeunir.
Le goût d’avoir,
une fois de plus, vingt ans.
D’aller naïvement éjaculer
dans les petites jeunes filles.

C’était le temps
des projets que nous
n’avions pas encore réalisés;
c’était le temps
des nuits blanches et des
grands écarts de conduite.

Mais le corps, déjà, ne suit
plus, et c’est, déjà, le temps
de rester à la fenêtre
pour regarder l’effondrement
rapide de l’été.

26 octobre 1973

Nous sommes venus
dans la mauvaise talle.
Tout a été ramassé
avant nous.
On n’y cueille que les restes
des morts qui n’ont rien
abandonné aux survivants.
C’est l’affreux pays des arts.
Tout n’y est que vedettisme
et pauvreté.

Ailleurs: l’ignorance crasse.

Malgré tout, chaque jour
doit être la plus belle année
de notre vie.

28 octobre 1973

Et cela, d’une certaine
manière, m’est,
et de beaucoup, plus facile
ici qu’ailleurs.
Jamais je n’ai été si bien
qu’ici.
Jamais le quotidien ne
m’était apparu aussi
particulier.
Jamais l’avenir ne m’avait
semblé un tel résultat.

C’est la simple progression
de ma vie.
Et nous allons tous, sérieux,
sous nos multiples
déguisements.
Dans la rareté cosmique
de notre atmosphère,
l’insignifiance inimaginable
de notre temps!

Mais j’écris sur une table
et je suis assis sur une chaise
à dossier.
Il fait 75F dans la maison.
Il fait froid dehors,
mais chaud dans la maison.
Une ampoule de 100 watts
ajoute à la lumière du jour
sur le papier.

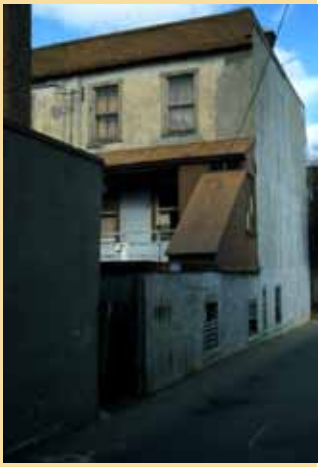
J’ai même déjeuné
au foie gras et au pain frais.
Je bois mon café lentement.

C’est l’héritage de ceux
qui ont vécu avant moi.
Une lente accumulation.

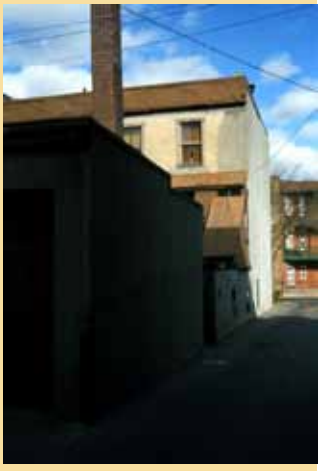
29 octobre 1973

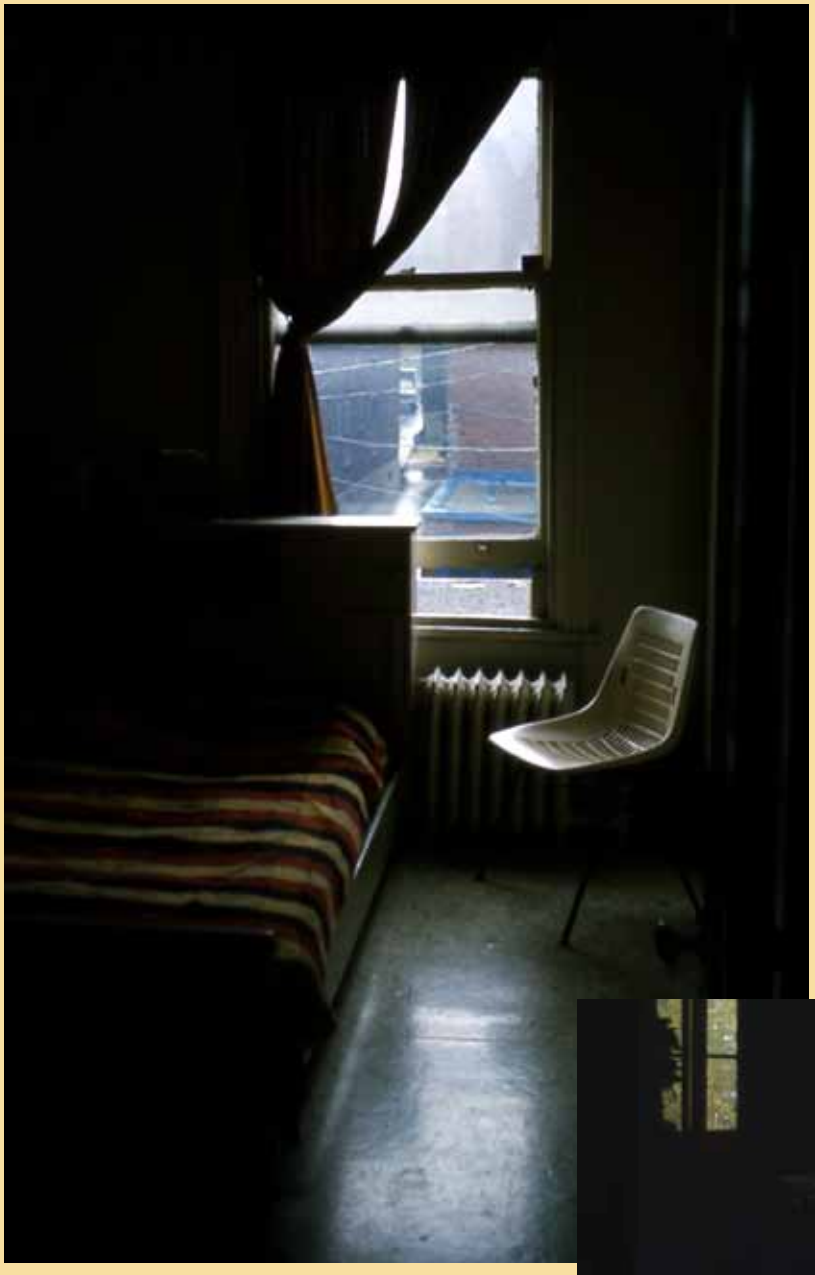
J’appuie le Parti Québécois.
Mais cela risque
d’être une catastrophe.
Je ne connais rien
en politique.
Mais lorsque j’y comprends
quelque chose,
René Lévesque,
comme les autres,
ne fait que déconner.
N’a-t-il pas promis à
la population, comme moyen
de combattre l’inflation sur
les aliments, d’abolir le prix
minimum fixé pour la vente
du pain.
C’est de l’incompétence
crasse.
Car ce “minimum”
a l’avantage d’empêcher
les gros détaillants de vendre
leur pain à perte pour attirer
une clientèle qui se fera
exploiter, en compensation,
sur d’autres produits.
C’est un moyen de protéger
les petits boulangers;
c’est un moyen d’éviter
les faux rabais.

Achat
d'une petite caméra
Olympus,
de seconde main.



Le 808 Wiseman,
Outremont.





10 novembre 1973

Je suis bien, ici, à siroter
ma bière.
Le soleil me réchauffe
à travers la vitre
de la fenêtre.

L'ordre règne dans la maison
autant que dans notre vie.
On ne peut être heureux
partout à la fois.
À un certain niveau
de satisfaction,
le moindre changement
risque de mener
à la catastrophe.

Je suis bien ici.

(Nous n'avons
tout simplement pas encore
les moyens d'aller regarder
ailleurs).

16 novembre 1973

L'une des choses
les plus pénibles à supporter
sur le marché du travail,
c'est de devoir écouter
les médisances ou calomnies
que tous les employés (sauf
de très rares exceptions)
s'envoient, par derrière,
les uns contre les autres.

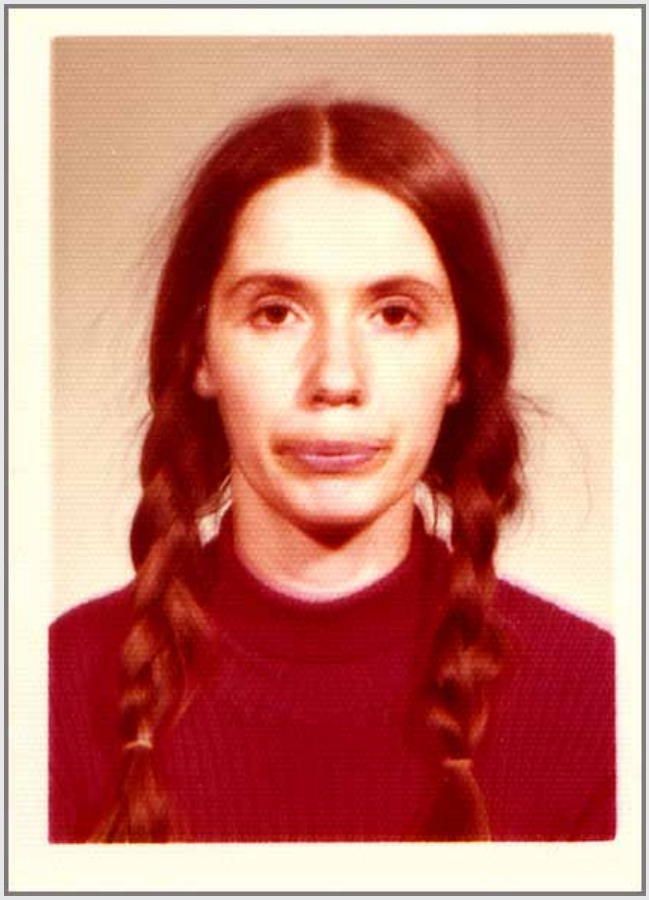
On ne change de groupe que
pour changer de victimes.
Et ceux qui ridiculisent ici
sont tournés en dérision
là-bas.

Question d'intelligence?
Peut-être.
Peut-être pas.
Mais, remarquablement, les
travailleurs les plus efficaces
n'ont que peu de temps
à consacrer
à ce genre de chose.
Ils s'occupent à réaliser
eux-mêmes ce que d'autres
ne font pas du simple fait
qu'ils s'occupent trop
à se déprécier entre eux.
C'est l'une des causes
du rêve si courant
de la maison de campagne.

L'esprit de concurrence,
hors des premiers rangs,
tourne si rapidement
en déchéance crasse
(les "bas fonds" de Gorki)
que ceux qui doivent en
subir la vue n'ont souvent
d'autres remèdes que d'aller
plus à fond dans leur propre
aliénation: celle du rêve
du retrait à la campagne que,
remarquablement,
ils ne cherchent
d'aucune manière
à réaliser dans les faits.

17 novembre 1973

Il y a un an, il nous fallait
$29 par semaine pour arriver
(sans compter le loyer):
nous dépensions $10 pour
faire garder Marie-Brigitte,
$4 pour notre tabac,
et $15 pour la nourriture
et les extra.
Cette année, nous n'avons
plus de frais de garderie et
plus de frais de tabac.
Et il nous en coûte
$25 pour arriver
à la même chose.
C'est donc $10 par semaine
que nous enlève l'inflation.
Par contre, le % en profit du
National Shop où Monique
travaille reste identique.
Mais comme tous les prix
ont monté et continuent de
monter, le profit réel, lui,
monte à
la même vitesse que les prix.
Monique demande
une augmentation de $0.25
l'heure, ce qui lui redonnera
le $10 de l'an dernier.
Et c'est déjà, parait-il,
beaucoup demander...
Mais en augmentant
Monique de $0.25 l'heure,
ce n'est, de la part du
National Shop, qu'accepter
"généreusement" de ne pas
baisser son salaire
de $10 par semaine.
La violence,
c'est aussi cette version-là.



24 novembre 1973

L'essentiel, c'est le confort.
La satisfaction
au jour le jour.
Le silence.
La marge profitable
entre la naissance et la mort.

25 novembre 1973

Le capitalisme n'est rien
de mieux que cette chose-là.
Monique n'a obtenu
que $0.15 l'heure
d'augmentation.

Même si elle gagne
maintenant $2.05 l'heure,
c'est l'équivalent de $1.80
l'an dernier
(elle en gagnait $1.90).

Nous y perdons,
même après augmentation,
$4 par semaine.
Malgré tout le patron
doit être remercié lorsqu'il
accorde une "augmentation".

N'est-ce pas dans la logique
même du capitalisme que
d'exiger des remerciements
lorsqu'on vous écrase un peu
moins qu'on le pourrait!

1 décembre 1973

"*Mon seul problème est de ne pas en avoir. Je n'ai, comme toute perspective, qu'une tombe qui n'est même pas encore ouverte*".
Mon père.

*

Le système c'est tout ce qui refuse de changer aussi bien à gauche qu'à droite.

2 décembre 1973

Même après 5 ans,
Monique s'étonne encore
de mon refus de frayer
avec le monde.

Mon goût pour la solitude
vient, en effet, de loin.

Enfant, je n'aimais rien
de plus que de passer
mes journées à jouer seul
dans le sable
ou avec de la plasticine.
Plus tard, je préférais lire
seul dans mon coin plutôt
que de me bousculer
avec les petits copains.

Il y eut bien sûr
LE QUARTIER LATIN.
Puis SEXUS.
Le tout suivi de
la consommation collective
de drogues
de la rue Sainte-Famille.

Puis 2 ans de vie cachée
à craindre l'invasion des
policiers et des créanciers.
L'habitude en est d'autant
plus facilement restée.
Depuis je n'ai,
officiellement,
comme toute adresse
que le casier postal 338,
Outremont.
Et je m'en trouve si bien
(et si prospère aussi) que la
moindre volonté d'un copain
de venir chez moi
me jette presque dans un état
de colère.
C'est un sujet sur lequel
je ne badine pas: ni avec les
étrangers, ni avec la famille.

Ici, j'habite avec Monique,
Marie-Brigitte et la souris
Hortence.
Notre maison,
avec ses 7 pièces, jouit d'un
sous-peuplement accentué.
Le silence, c'est-à-dire
le bruit, n'y est que plus rare
et plus délectable.

La maison
(telle que la montre un
dessin de Marie-Brigitte) est
un carré bleu très sombre
avec quelques ouvertures
(forts réticentes) presque
toutes regroupées d'un seul
côté (très peu à droite),
ayant, d'un côté comme de
l'autre: au sol, de grandes
herbes d'un vert printanier;
au ciel, sept pigeons en vol
dont les ailes déployées
ont la même étendue que la
maison; et au centre du ciel,
juste au-dessus de la maison,
un immense soleil rieur
aux rayons et aux yeux verts.

Il faudra me raconter
de biens délicieuses histoires
pour me faire quitter celle
que je vis.

9 décembre 1973

J'achève la mise en fiches
de "Histoire du confort"
des Fourastié.
C'est mon deuxième volume
en un an, l'autre étant
"The limits to growth".

Durant un an, ne pouvoir
recopier que 327 pages
à la main pour les répartir
sur 581 fiches,
c'est décidément trop lent!

J'ai découvert
qu'il est possible d'atteindre
une mise en fiche de 2000
pages par année,
en ne déboursant, au plus,
que $2 par semaine:
c'est-à-dire les frais
de la photocopie-réduction
de 14 x 18 à 8½ x 11.

Le plan est établi pour 3 ans.
Il demandera
1014 photocopies.
Un projet de $300.

Il comportera les titres
suivants:

1.
Histoire du mariage, I à VI
de Edward Westermark.

2.
Le choc du futur,
de Alvin Toffler.

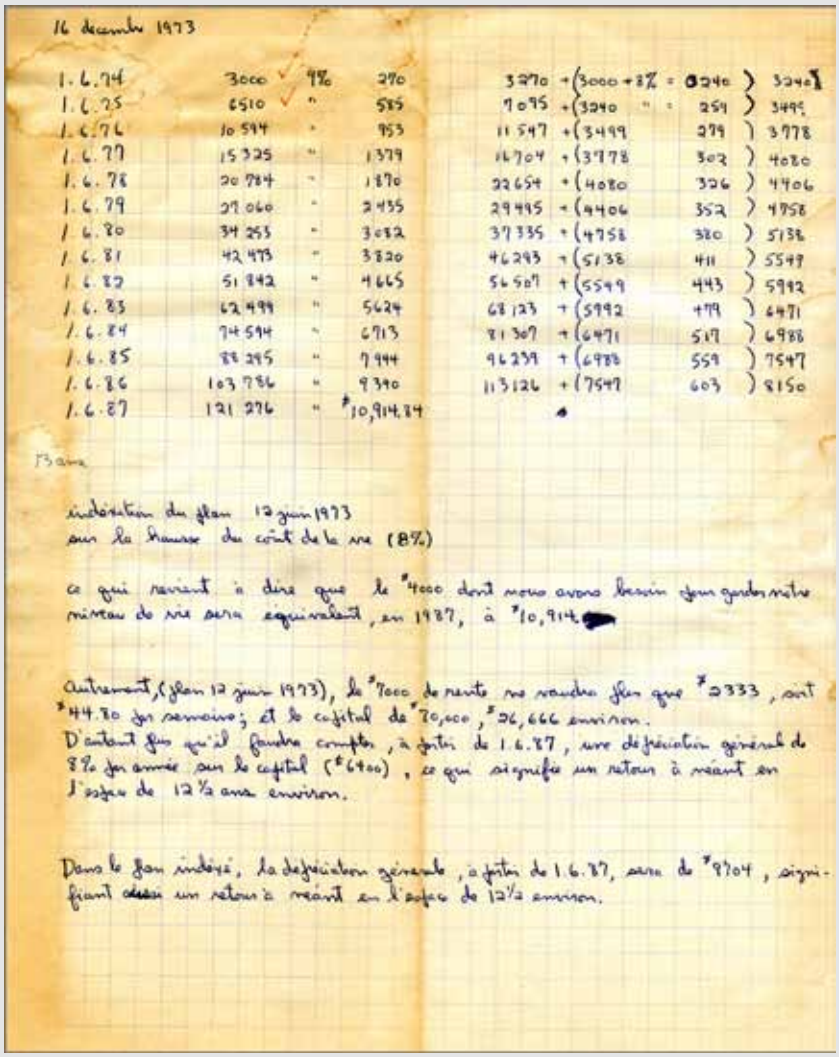
3.
Le deuxième sexe,
de Simone de Beauvoir.

4.
La cité antique,
de Fustel de Coulanges.

5.
Oeuvres I de Karl Marx
dans la collection La Pléiade.

Soit un total de quelque 6000
pages en 3 ans.
Ou 40 pages par semaine.
Ou 8 pages par jour.

Dans 14 ans, mon fichier
analytique devrait
comporter entre
56,000 et 84,000 fiches.
Il sera dès lors possible
de le spécialiser.



16 decembre 1973

1.6.74	3000	9%	270	3270	+ (3000 + 8% = 0240	)	3240
1.6.75	6510	"	585	7095	+ (3240 " = 259	)	3499
1.6.76	10 594	"	953	11 547	+ (3499	279	) 3778
1.6.77	15 325	"	1379	16704	+ (3778	302	) 4080
1.6.78	20 784	"	1870	22654	+ (4080	326	) 4406
1.6.79	27 060	"	2435	29495	+ (4406	352	) 4758
1.6.80	34 255	"	3082	37335	+ (4758	380	) 5138
1.6.81	42 473	"	3820	46293	+ (5138	411	) 5549
1.6.82	51 842	"	4665	56507	+ (5549	443	) 5992
1.6.83	62 499	"	5624	68123	+ (5992	479	) 6471
1.6.84	74 594	"	6713	81307	+ (6471	517	) 6988
1.6.85	88 295	"	7944	96239	+ (6988	559	) 7547
1.6.86	103 786	"	9390	113126	+ (7547	603	) 8150
1.6.87	121 276	"	$10,914.84				

13 ans

indexation du plan 12 juin 1973
sur la hausse du coût de la vie (8%)

ce qui revient à dire que le $4000 dont nous avons besoin pour garder notre niveau de vie sera équivalent, en 1987, à $10,914.

Autrement, (plan 12 juin 1973), le $7000 de rente ne rendra plus que $2333, soit $44.80 par semaine; et le capital de $20,000, $26,666 environ.
D'autant plus qu'il faudra compter, à partir de 1.6.87, une dépréciation générale de 8% par année sur le capital ($6400), ce qui signifie un retour à néant en l'espace de 12½ ans environ.

Dans le plan indexé, la dépréciation générale, à partir de 1.6.87, sera de $9704, signifiant aussi un retour à néant en l'espace de 12½ environ.

22 décembre 1973

Ce n'est pas
parce que nos parents
nous ont mis au monde
que nous avons pour autant
raison d'être nés.

24 décembre 1973

Notre génération a détruit
l'Église comme institution,
mais n'a pas encore
réellement attaqué
les institutions
qui se prennent encore
pour des Églises.

Ce n'est pas tout
de guillotiner le roi;
encore faut-il se débarrasser
de l'entourage.

28 décembre 1973

Mon père s'est acheté
un duplex (le 7380 Pie IX)
au coût de $29,000.

Il y fait ménage
avec une certaine Lucille,
couturière industrielle dans
la cinquantaine avancée.

L'affaire, cette fois, est plus
réaliste.
Il fournit le loyer,
elle fournit l'ordinaire.

Il est sorti de la misère.
C'est énorme.

(Le mariage est décidément
à la baisse.
Ni mon père, ni Lucille
ne sont mariés;
ni Monique ni moi;
ni ma soeur Germaine
ni son Pierre; ni
les deux soeurs de Monique,
ni leurs amants).

29 décembre 1973

Nostalgie.
Nostalgie de mes vingt ans,
de l'édition,
de mes folles aventures.
Nostalgie, surtout,
de ma naïveté.

Depuis lors, tous les chemins
mènent à la terreur.
Celle des répressions
sociales;
celle de l'exploitation;
celle de la mort.

Tous les murs sont
dangereusement lézardés.
Le présent n'est
qu'un taudis que l'avenir
ne nous permet pas encore
de saborder.

Et nous allons ainsi, chaque
jour, par notre travail, quêter
le peu de richesse
que les bandits légaux nous
permettent encore de sauver
de l'inflation.

Trop de riches.
Trop peu de meurtriers.

1974

32 ans

19
janvier
1974

Satisfaction de la chaleur
de cette maison.
Satisfaction des progrès de
Monique Cloutier en couture
et de l'amélioration
de nos vêtements.
Satisfaction de mon cours
culinaire et de l'amélioration
de notre menu.
Satisfaction
de notre bière maison.
Heureux d'avoir connu
les Cicéron, les Socrate,
les Thomas d'Aquin.
Encore plus heureux
de rejeter
leur manque de sagesse
à rendre prioritaire le confort
quotidien.
C'était l'autre morale,
celle de l'éternité.
Aujourd'hui,
la passion du confort
et l'avarice
de tous les éléments
qui le composent.
Chaque objet manufacturé
étant un pas de plus
dans la conquête de l'espace
humain.
Heureux besoin, finalement,
de nous satisfaire avant
l'irréversible effondrement.

23 janvier 1974

Reçu, hier,
la bourse de $1,000
de la chaîne d'hôtels Hilton.
L'important, pour moi,
c'est l'argent.
Nous allons,
Monique Cloutier et moi,
ce matin, le placer.
Nous atteignons, au total,
le $3,900.
Auquel il faudra ajouter
$161.50 d'intérêt en juin
1974.
Nous aurons donc dépassé
l'objectif de $3,000
pour atteindre $4,000.

Ce qui ne nous aura pas
empêchés de nous acheter
(toujours payé comptant) du
tissu, trois superbes lampes,
un appareil photo et un flash
électronique, des lunettes
pour Marie-Brigitte et moi,
etc., sans compter
le congélateur
escompté pour juin.

C'est ce que je nomme
un bon état financier.
C'est-à-dire tout le contraire
du "crédit".

26 janvier 1974

La police, c'est aussi
une forme de répression
légale qu'utilisent tous ceux
qui ont intérêt à ralentir
le rythme d'évolution
de la société.

27 janvier 1974

(Lettre de remerciements
envoyée au gérant
de la compagnie
qui me permit de faire
un stage d'études chez elle).

M. Horst Kuehl
Kébec Restaurant
Aéroport de Montréal.

Monsieur.

Vous n'étiez pas
à votre bureau lorsque
j'ai terminé mon stage.
Je tiens donc
à vous remercier, par écrit,
pour la formation
que j'ai reçue, chez vous,
durant 15 semaines.

L'importance d'un stage
est considérable.
L'école ne peut nous donner
qu'une image lointaine de la
réalité du marché du travail.
Les contraintes
de la production ne peuvent
pas se comprendre en dehors
d'un contexte précis
de production.
L'école ne fait que
nous préparer à apprendre.
L'essentiel
de notre éducation, à ce titre,
ne peut se faire que
dans l'expérience du marché.

Le stage que j'ai fait
chez vous m'a permis
de me rapprocher davantage
des problèmes réels.
Et si je peux, un jour,
vous être utile d'une façon
ou d'une autre,
veuillez croire que je me
ferai un devoir d'être
à votre disposition.

16 février 1974

Mon frère Olier
est revenu de France.
Il parle, agit, et pense
comme un Français.
Après 8 ans d'absence,
j'ai eu l'impression
finalement de reconnaître
un visage mais dont la voix,
comme dans un film traduit,
ne correspondait aucunement
à l'image
que je reconnaissais.
(Pour garder intact l'esprit
de sa culture, faudrait-il donc
rester sur place?)

Il admire étrangement
notre père.
Encore l'a-t-il connu
dans son usine.
L'échec, parait-il, vient
du sabotage des ouvriers
apparentés à la grand-mère
Denis dont l'intérêt fut de
foutre les Mornard à la porte.
De Ange-Aimée,
il dit qu'elle "ne savait pas
y faire avec mon père".
D'où l'effondrement et
l'ivrognerie.
Étrange famille qui,
à la mort de ma mère,
trouva aussi la sienne.
Et pourtant, nous admettons
tous que sa mort fut
une chance unique,
pour nous, d'évoluer.

Étrange amitié, aussi,
que celle de Guy Kosak,
à demi séparé de sa femme
et de sa fille, chômeur
et sans-le-sous, errant
de maison en maison,
dangereusement affecté.
Après 5 ans à la campagne,
ils n'ont même pas réussi
à se monter un petit troupeau
de chèvres ou un simple
jardin.
Le "bien-être social",
par l'image qu'il leur a
imposée, les a abrutis et
rendus plus pauvres encore
qu'ils ne l'étaient à l'origine.

Étrange passé, étranges
obligations.
Étrange lenteur
que cette lenteur de ces gens
à s'éloigner de leur passé qui
les ramène encore chez moi.

17 février 1974

L'an dernier,
l'inflation était de 8%.
Cette année,
elle s'approche du 10%.
Par contre, en un an,
le métal-argent est passé
de $2.73 l'once à $5.96.

Nos placements
nous rapporteront
cette année du 8½%.
C'est-à-dire qu'à l'égard
de l'inflation,
non seulement nous ne
retirons aucun intérêt réel,
mais nous perdons 1½ % de
notre capital, soit $60.

Un réajustement s'impose.

22 février 1974

Cuisiner, c'est composer
un montage alimentaire
à partir des propriétés
chimiques des aliments.

17 mars 1974

10 semaines exactement.
10 semaines
avant l'accomplissement de
la première partie du plan.
Car nous calculons pouvoir
prendre une semaine
de vacances, en plus.

Tout se réalise proprement.
Le chômage, l'inflation,
en fait,
ne nous touchent pas.
Du moins en ce qui
concerne nos prévisions.
Car nous avons,
tout simplement,
plus d'argent que prévu.

Monique Cloutier
a commencé, fébrilement,
le décompte des jours,
des semaines.
C'est, à juste titre, pour elle,
une grande réussite.

Lourd passé que le nôtre.
Lourde stratégie que cette
mise en place de cinq ans.
Étrange entêtement
que ce couple.
Étrange entêtement
dans la sévérité.

31 mars 1974

Le passé a des ramifications bizarres.
Répondant
à une offre d'emploi pour
administration de cuisine
du Jewish Gereral Hospital,
je me suis retrouvé
face à face avec la femme
de Réginal Hamel.
Pour elle, mon nom est
rattaché à celui de SEXUS.
Réginal conteste le système,
gueule pour le séparatisme.
La réalité est plus pénible
encore.
Sa femme parle anglais
toute la journée;
c'est son salaire qui est,
en fait, le salaire de base de
la famille; et c'est en autant
qu'elle incarne le système
qu'il peut, lui, le contester.
Affreux passé que ce passé
soudainement explicité.
(Je n'ai pas, qu'importe
la raison, obtenu l'emploi).

D'autre part, Ginsburg,
l'éditeur que j'ai tant admiré,
commet une nouvelle
publication: Moneyworth.
S'il n'en tient
qu'à sa publicité
et aux grands titres
qu'il annonce, l'affaire n'est
que des plus douteuses.

Ce n'est finalement que
du sensationnalisme
pour une certaine classe
qui prétend à une culture
sans pouvoir
y correspondre.
Les primitifs
avaient des dieux.
Nous, de notre génération,
vivons
moitié dans l'information,
moitié dans la réalité.

Quant à ma famille,
c'est, en quelque sorte,
la réorganisation.
Mon frère Olier travaille
pour $110 par semaine.
Il vit avec mon père qui
ne cohabite plus (je ne me
souviens plus du prétexte)
avec sa Lucille.
Et Sylvain, de l'Europe, ne
cesse d'annoncer son désir
de retrouver l'Amérique.

Quant à moi, je standardise,
avec Robert Trépanier
et Léonard Gagnon,
des soupes, des stews et des
desserts, pour un restaurant,
La Potagerie, qui doit, pour
bientôt, ouvrir ses portes (et
surtout nous exploiter encore
plus!) dans le centre ville.

15 avril 1974

Mais, ici, la couleur
de l'échalote en rondelles
garnissant la crème aux
amandes touche, finalement,
une particularité jusqu'alors,
pour moi, inattendue.

Tristesse, pourtant, que
ce très peu de nouveauté
dans l'inattendu!

20 avril 1974

Mon cours
(Technique de Production et
d'Administration de Cuisine)
tire à sa fin.
Dans un mois,
tout sera terminé.
Mais les beaux emplois
ne rentrent pas.
Il y a, bien sûr,
les McDonald, les Ponderosa
avec leur $150
pour 60 heures de travail
par semaine.
Mais cela ne m'intéresse
strictement pas.
Aussi bien acheter une
concession de dépanneur
dans un building:
nous avons l'argent,
le métier; et le temps
nous paraîtrait moins long à
devoir, Monique Cloutier et
moi, travailler ensemble.
Il y a aussi ce projet.
Repartir à mon compte,
mais cette fois comme "Food
and Beverage Controler".
Mon coût: $50 par semaine,
par client.
Maximum 4 clients.
Le plan viserait les services
alimentaires qui n'ont pas
les moyens de se payer
le roulant d'un système
d'analyse des coûts.
J'y ferais aussi, bien sûr,
la tenue de livres et la paye.

21 avril 1974

Les pigeons n'ont besoin
d'un nid que pour les besoins
de la reproduction.
Ce n'est, en fait, qu'une
simple disposition de petites
branches autour d'un centre
vide où reste l'oeuf.

En quoi pouvons-nous agir
autrement nous aussi,
je me le demande.
Lorsque l'enfant s'envolera,
nous ne conserverons
sûrement plus
la même régularité.

28 avril 1974

J'ai vu ce que je veux:
une concession de cafétéria
dans une usine.
De quoi écrire à plein temps
tout en menant l'affaire
un peu tous les jours.
Le profit y est actuellement
de $10,000 par année.
Une bonne gestion
le porterait aux environs
de $25,000.

C'est la cafétéria
de la DOMTAR, concession
d'un nommé Dubé que
partage Léonard Gagnon,
un des administrateurs
de l'Institut de Tourisme et
d'Hôtellerie du Québec.
Ce dernier m'a offert
d'en prendre la gérance, dans
le cadre de mon idée d'être
"Food and Beverage
Controler" à mon compte.
J'y vois l'opportunité
de me spécialiser
dans ce genre de commerce.
Il ne tiendra qu'à moi, par
la suite, de trouver, ailleurs,
pour moi seul, un équivalent.

11 mai 1974

C'est la fin.
Trois ans d'humiliation
sur les bancs d'école
avec des jeunes qui, parfois,
n'avaient même pas
vingt ans.
Trois ans de silence.
Trois ans de recyclage
à l'Institut de Tourisme et
d'Hôtellerie du Québec.
Maintenant la fin.
Enfin la fin.
Non pas de ne rien avoir
appris.
Tout au contraire:
rien de mieux, en effet, que
cette science de la cuisine
liée à celle de la tenue
comptable.
Cinq ans de vie
avec Monique Cloutier
et sa fille Marie-Brigitte.
Dix autres
avant le grand retrait.
Cinq ans pour la fondation;
cinq autres pour élever
la maison.
Mais derrière les plans de
tous et chacun, quoi d'autre,
finalement, que l'inexorable
instinct.
Quoi d'autre, finalement, que
la vie dont nous ne sommes
qu'une particularité
de portage.

20 mai 1974

La cafétéria de la DOMTAR.
Voilà.
$9,100 par année
avec possibilité, pour plus
tard, de m'associer avec eux:
Léonard Gagnon,
Dorian Dubé.
L'affaire s'en va lentement,
mais sûrement, à la faillite.
Ils viennent me chercher
pour mes connaissances,
mais peut-être plus encore
pour la renommée
que me donne ma tendance
à l'avarice.
Il faut gérer l'affaire à la
cent; c'est le seul moyen
d'en sortir.
Me voilà relancer en affaire.
Cette fois, je me sens solide
sur mes bases; ce n'est plus
le laisser-aller rêveur
de SEXUS; je connais
mon métier et je suis dressé
à travailler fort.

Quoi d'autre, finalement,
dans la vie de chacun,
que l'inexorable retour à
quelques thèmes singuliers.

GOUVERNEMENT DU QUÉBEC
MINISTÈRE DU TOURISME DE LA CHASSE ET DE LA PÊCHE
INSTITUT DE TOURISME ET D'HÔTELLERIE
Monsieur Yvan Mornard
Gérant
Cafétéria Domtar
5200, rue Molson
Montréal

2 juin 1974

Le goût, toujours,
obligatoirement reporté,
de m'arrêter.

Le goût de goûter encore
au peu de conscience de moi
qu'il me reste encore à avoir.

Le goût
des lourdes questions et
des profondes jouissances.

15 juin 1974

Le petit pigeon,
ayant atteint sa maturité,
s'est envolé.
Monique Cloutier a nettoyé
le balcon; dorénavant
nous pourrons, comme
avant, y passer nos soirées.

22 juin 1974

Il y a déjà cinq semaines
que je travaille.
Une moyenne de 12 heures
par jour et ce, 6 jours
par semaine.
Au salaire fixe de $175
par semaine, le salaire
horaire n'est finalement
que $2.43 l'heure.
Par contre, j'ai carte blanche
et, pour ainsi dire, l'avant
goût d'être maître chez moi.

1 juillet 1974

Pour augmenter mon salaire
en prenant l'augmentation
sur une diminution d'impôt,
il suffit d'engager Monique
Cloutier (raison officielle:
secrétariat, tenue de livres),
au salaire fixe de $86.54, et
de ramener mon salaire à
$88.46 pour un total de $175
par semaine.
Ce qui, après impôt,
nous donnera $155.87 au
lieu de $131.19, soit une
augmentation hebdomadaire
de $24.68.
D'autant plus que
Léonard Gagnon m'a
proposé de donner des cours
d'administration
à temps partiel
dès septembre prochain à
l'Institut de Tourisme et
d'Hôtellerie du Québec,
ce qui serait carrément
non payant sans un nouvel
arrangement de mes rentées
d'argent.

6 juillet 1974

Pour moi, l'important
c'est l'argent.
C'est-à-dire la domination.
Mon expérience de l'écriture
et de l'édition
m'a fait comprendre qu'on
ne demande pas aux gens
de changer gratuitement.
Tout se paye.
C'est l'image
de la prostitution.
C'est-à-dire
de la domination.

Non pas de dominer pour
demeurer avec les dominés.
Mais tout simplement pour,
un jour, pouvoir me retirer
dans mon territoire
avec l'assurance d'une
distance entre eux et moi.

Quelque chose de beaucoup
plus profond que le mépris.
De beaucoup plus triste
aussi.

7 juillet 1974

Car pour moi, l'important,
c'est d'en sortir.
De sortir de leur territoire
inculte qui ne valorise
qu'une certaine
inconséquence de pensée.
De leurs territoires fétides
des centres-ville où
les automobilistes rivalisent
les uns contre les autres
à qui ferait crisser le plus
ses pneus.
De leurs territoires bruyants,
désordonnés, interminables.
J'ai tout simplement perdu
le goût de vivre avec eux.
J'ai celui de réaliser pour
moi ce qui me plaît.
De le défendre violemment
s'il le faut.
De me défendre
contre l'obligation de rester
avec eux.
De me défendre contre
le bouleversement physique
et mental que me cause
le seul fait de devoir écouter
leurs conversations.
De me défendre contre
le sentiment de pitié
impuissante que je ressens.
D'autant plus
qu'ils ne veulent carrément
pas de nous.
D'autant plus que
nous sommes en réalité
leur ennemi du seul fait
de leur imposer le rythme
de notre intelligence.

7 août 1974

Monique Cloutier
est à l'hôpital
pour une ligature de trompe.
Les hôpitaux français
s'y refusent (à moins d'ex-
ceptions, comme toujours);
il a fallu choisir un hôpital
anglais.
The lower class:
the french one.
L'idée n'est pas sans cause.

Après cinq ans de vie
familiale (Marie-Brigitte est
chez une amie), le célibat
n'a plus le goût
qu'il m'en était resté.
J'avais oublié la fatigue,
la vaisselle non lavée,
la lente désorganisation
qui pousse la bête
à se retrouver une femelle
pour se le refaire, finalement,
ce nid nécessaire.
Car c'est ainsi.
Le mariage n'étant
qu'une façon particulière
de recouper l'instinct.

14 août 1974

Mais avant:
la longue captivité du monde
des petits commerçants.
Les nuits blanches pour
remplacer l'employé malade.
La lente confrontation
des entraves quotidiennes.
L'obligatoire dose de quinine
et d'extraits thyroïdiens.

24 août 1974

Léonard Gagnon et Dorian
Dubé m'ont offert d'acheter
la cafétéria DOMTAR,
5200 Molson, Montréal.
Plus précisément d'acheter
le matériel et l'inventaire
net.

De son côté, Madame Rose
Petch, gérante du personnel
et responsable de
la concession de la cafétéria,
n'y voit aucun inconvénient.
Tout au contraire, puisqu'en
réalité Gagnon et Dubé
ne viennent presque jamais
sur place.

Voilà.
Il ne reste plus qu'à fixer
le montant.
Et je serai libre
de mes deux "gigolos".

25 août 1974

Une odeur d'automne plane
sur la ville.
Les calorifères de la maison
se sont, automatiquement,
mis à chauffer.
Nous allons bientôt rentrer
dans le confort hivernal
de notre civilisation.

J'ai nettoyé mon bureau.
Ce qui reste de SEXUS
et de ALLEZ CHIER
est vendu à Solde-O-Livres.
Un autre rêve prend forme:
la compilation des journaux,
des livres mis en fiches,
des tenues comptables
de la cafétéria.
Une longue accumulation
pour le grand hiver.
Celui de la quarantaine.
Celui d'une lente retraite
dans les zones chaudes
du sexe et de la pensée.

13 octobre 1974

Affreuses vieilles de 40 à 50 ans qui ne cessent de faire application pour notre offre d'emploi: "Fille demandée..."

Imprévoyantes d'hier qui surestiment encore leur énergie.
Vieilles picouilles à la manque en mal d'un débouché qu'elles présument autrement plus facile qu'il ne l'est.
Affreuse chose que la vieillesse, et d'autant plus que démunie.

Rêve: d'autres concessions de services alimentaires.

19 octobre 1974

Rêve: d'autres concessions. Plus d'organisation et moins de travail physique.

Rêve aussi:
une fille sur le payroll n'ayant pour fonction que de me recruter une fille nouvelle, week-end après week-end, pour pratiquer ensemble différentes perversions.

27 octobre 1974

Cloutier-Mornard Enregistré, devant notaire, a pris possession de sa première concession de service alimentaire.
Le tout pour la somme de $4,500.

J'estime pouvoir tirer entre $16,000 et $21,000 net après impôt dès cette année.
Soit l'équivalent d'un salaire imposable de $25,000 à $35,000.

Le point de départ semble sérieux.

26 novembre 1974

Progression.

Remise à neuf de la cafétéria par la compagnie DOMTAR: peinture, nouvelles chaises.
Mais: ralentissement grave de la production.
Manque de clientèle.
D'où la permission de fermer la nuit jusqu'à Noël.
(J'espère bien ne jamais plus devoir ré-ouvrir).

*

Déménagement
du 808 Wiseman
au 861 Stuart apt 3.
Un troisième; plus propre, plus encourageant.

La maison a été vendue.

7 décembre 1974

De "naturel" qu'il était majoritairement au départ, l'entourage
cède progressivement au "manufacturé".

De l'homme primitif
à l'homme moderne,
la différence n'est que
dans une accumulation
de plus en plus forte d'objets manufacturés.

De la photographie
d'une femme Paiute à celle
d'une femme d'aujourd'hui,
l'oeil et le sourire restent
le même.
De même en est-il
de l'objectif humain: celui
d'accumuler, indéfiniment,
des objets de confort.

21 décembre 1974

"Yvan! viens poigner le cul de ta femme!
Viens voir ses beaux seins-seins!"

Marie-Brigitte
n'a plus quatre ans.
C'est un fait.

Nous sommes en vacances jusqu'au 6 janvier 1975,
Les Emballages DOMTAR ayant, pour ce temps, décidé de fermer.

Heureuse nouvelle,
heureuse récession.

30 décembre 1974

Encore, au plus, 24 mois avant d'avoir accumulé assez d'argent pour pouvoir payer notre loyer avec l'intérêt
de notre argent.
Soit $20,000 à 10%.

Nous pourrions, dès lors, tout abandonner pour ne travailler qu'un ou deux jours par semaine
pour subvenir au reste
de nos besoins.

N'est-ce pas là le début d'un monde nouveau; le prérequis indispensable aux premières libertés de l'esprit.

1975

33 ans

2 février 1975

Déception devant
Renée Toussaint, l'artisane,
qui ne respecte même pas
un contrat de macramé
entre elle et nous.
Assise sur son cul,
croupissant dans sa misère.

Déception devant
Rachelle St-Pierre qui refuse
de coucher avec nous
tout en prônant son désir
de changer sexuellement
(et autrement) le monde.
Intellectuelle de gauche
travaillant comme petite
secrétaire de quartier.

Ainsi des pauvres:
ils ne s'en sortiront pas.
Ils ne cessent de se mettre
eux-mêmes sous le joug
des gens plus réguliers
qu'eux-mêmes.

6 février 1975

Le chômage augmente.
En novembre dernier,
j'ai fermé la cafétéria
de nuit: une personne
en chômage.
Demain, Monique Cloutier
passe (avec moi, partielle-
ment) sur le chiffre du soir:
deux autres personnes
à la porte.

Les caisses sont basses,
les heures sont de plus
en plus longues pour sauver
notre paye.
La cause n'en est pas à
la qualité de notre nourriture
(qui s'améliore toujours)
mais aux nombreuses
mises à pied des travailleurs
des Emballages Domtar:
soixante-dix ouvriers
sur trois cents.

Mais, malgré tout,
satisfaction.
Satisfaction d'être
nous-mêmes, sur place,
douze heures trente
sur quinze heures trente.
C'est-à-dire de plus en plus
chez nous, avec de moins
en moins d'étrangers.
Le seul ami, pour ainsi dire,
de la famille, étant Rolland
Godbout, "short order cook"
très bien payé qui, depuis
huit mois, a démontré
qu'il devait mériter
notre confiance.

10 février 1975

(Note laissée sur l'état
de la cafétéria DOMTAR
par Monique Cloutier
y travaillant
de 17h. à minuit).

Bonjour Yvan.

Un break à 9h.40, un autre
à 10h.: caisse de $66.74

À la table des "liners",
on parlait
d'autres mises à pied.
Les "liners" semblent être
remplacés par du
personnel de cadre comme
les contremaîtres et les
gérants, disaient les ouvriers
ce soir.

J'ai alors compté pour la nuit
dernière cinq contremaîtres
pour une dizaine
de "liners"...
L'un d'entre eux est venu
s'excuser de ne plus manger
chez nous.
Celui que je t'ai montré,
en chandail bleu clair.
Il travaille de moins
en moins, la paye diminue.
Il a sa famille à faire vivre.
Il me disait prévoir sur son
budget un montant de $15
pour ses repas chez nous.
Sa femme l'a mis au "lunch"
parce que l'argent rentre
moins.

Il disait que la nourriture
chez nous est excellente,
mais qu'il ne pouvait plus
se l'offrir.

Il allait nous revenir
en tant que client
après la signature du contrat.

C'est touchant,
mais "crissant".

12 février 1975

Encore, ici, satisfaction.
Mais les choses, néanmoins,
ne sont pas faciles.
C'est sans cesse la guerre.
La guerre
pour garder son rang social.
La guerre
pour garder sa clientèle.
La guerre pour ne pas perdre
au jeu de l'inflation.
La guerre pour résister
encore (et pourtant si peu!)
à l'effritement de notre moi.

14 février 1975

Ma famille n'est
qu'une bande de déchus
qui essaient encore de jouer
aux cravatés du pouvoir.

À délaisser, nécessairement.

15 février 1975

Les mises à pied continuent.
Nous allons maintenant
fermer la cafétéria de l'usine
Domtar à vingt heures trente
au lieu de minuit.

Notre commerce m'intéresse
de plus en plus; de plus
en plus je m'y sens chez
moi.
Notre clientèle ne peut être
plus régulière que ces gens
d'usine qui n'ont d'autres
choix (étant donné
leur horaire de travail) que
de manger chez nous
ou d'apporter leur lunch.
De part et d'autre,
nos liens de familiarité
sont à la hausse.
La confiance règne.

L'idée (ou le rêve) d'ouvrir
un petit restaurant
dans Outremont
pour les intellectuels
qui sortent du cinéma
du même nom
s'en trouve d'autant plus
bloquée.
Le risque serait énorme.
La satisfaction peut être
moins franche qu'à l'usine.
Je ne prise plus tellement
ces étudiants qui,
comme l'autre, disait
avoir mangé une pizza
"écoeurante"
(comprendre: délicieuse)
dans un petit restaurant
socialiste.
La pizza socialiste
ne m'impressionne guère.
Encore moins ceux qui
la mangent entre deux livres
qu'ils n'ont même pas
l'intelligence
de mettre sur fiches.

22 février 1975

L'idée d'enseigner un jour
à l'Institut de Tourisme et
d'Hôtellerie du Québec
ne m'impressionne plus.
La deuxième réunion
du Comité de Coordination
des Programmes,
dont je suis membre,
m'a déçu.
Beaucoup de bavardage,
peu d'efficacité: nous avons
dû reprendre
toute la première réunion
parce que la secrétaire
n'y avait pas pris de notes.

D'où, l'idée de me lancer
progressivement
dans l'exploitation
des distributrices
automatiques d'aliments.
Je reste à mon compte;
je n'ai ni employé ni patron;
j'augmente le rendement
de mon capital qui poi-
rote actuellement à des taux
d'intérêt nominaux; je peux
(serait-ce finalement vrai...)
me libérer l'esprit
pour récupérer un peu
de temps pour mes lectures
et mes fiches.

1 mars 1975

(Note trouvée dans un tiroir de Marie-Brigitte Filion).

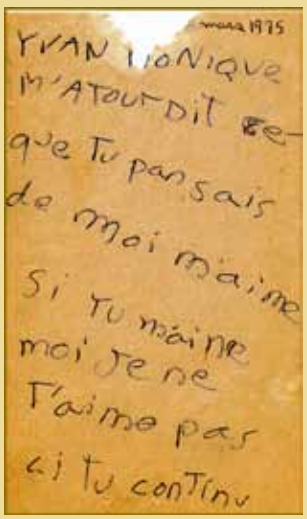
yvan monique m'a tout dit
cé que tu pansais de moi

m'aime si tu m'aime
moi je ne t'aime pas

si tu continu comme ça
ça serat bien tanpis pour toi
mais nous serons obligé
de t'abandoné

idio fou maudite de marde
va chier dans ton cul
mange ta marde
bois ton pipi

marie-brigitte filion.



10 mars 1975

Ralentissement du travail,
batailles, mise à pied:
la grève de l'usine se prépare
pour le 4 avril.

Nous prendrons
des vacances et si possible
avec les prestations
du chômage.
Le temps de regarder
autour de nous.

28 mars 1975

Je vais, ce matin, signer
mon engagement comme
assistant-chef exécutif
des cuisines de l'Hôpital
Saint-Jean-de-Dieu.
4000 repas;
47 employés;
37 heures de travail
par semaine;
$9,000 par année;
un mois de vacances.

Après deux mois à 12 heures
de travail par jour
pour sauver mon salaire
à l'usine Domtar, l'offre
(toujours
par Léonard Gagnon) était,
cette fois-ci, belle.

J'ai le goût d'avoir du temps
libre pour me remettre
à mes fiches.
Néanmoins.
Après un an,
après tout avoir remonté
dans cette cafétéria,
l'idée d'abandonner
laisse un vague à l'âme.
Néanmoins.
Rester c'est poiroter.
Et même si je dois perdre
de l'argent en revendant,
vaut encore mieux
perdre de l'argent.
C'est à ce point.

4 avril 1975

Voilà.
C'est fini.
Le style de gestion
de l'entreprise
d'actionnaires (tel que
pratiqué à la Domtar)
a quelque chose d'écoeurant.
Toujours, en premier lieu,
la tentative,
de part et d'autre, d'abuser.

D'une part, la qualité
des ouvriers: les morons
(et autres) ne pouvant
trouver mieux, mais forts
de leurs droits acquis, restent
sur place et résistent à la
pression.

D'autre part, la gérance:
forte de son expérience du
marché des dupes, ne sait
être finalement que
violemment (et dupement
elle-même) policière.

Le capitalisme n'étant
peut-être aujourd'hui qu'une
façon, et par cercle vicieux,
vulgaire,
de gérer l'incapacité
mentale.

Mais voilà.
Pour nous, c'est fini.
Finies les douze heures
par jour.
Finis les $1.43 de l'heure
alors que l'employé se fait
$3.50.
Finie l'écoeurante
répression:
celle de la gestion
de lointains actionnaires
sur une hiérarchie
de sous-doués
respectueux des lois.

26 avril 1975

LE JOUR
vie et culture

"Y'a rien là!"
— le Baron Filip

Les contre–culturistes

Histoire d'un petit grain de sable

Enfin revenu.
Revenu à un rythme
plus intelligent:
celui des lentes lectures et
des longues mises-en-fiches.

Quoi d'autre sinon,
toujours, la même visée:
celle d'une suffisance sociale
permettant d'aménager
ma propre culture.
Quoi d'autre encore sinon,
toujours le même rêve de
pourlécher plus de femelles
qu'à mon tour.

Mais que vient faire, au
congrès de la contre-culture,
l'image du journal LE JOUR
sur le "Baron Philippe":
il faut avoir vécu
avec ce grand nigaud
schizophrénique pour
comprendre que la presse,
même "gauchiste", ne prend
de ce qui la conteste de fait,
que l'image
la moins sérieuse.

L'essentiel n'est-il pas,
pour ce genre
de journalisme, de maintenir
l'édition quotidienne
indépendamment
de l'importance du message;
s'assurant ainsi, avant tout,
l'accès possible et rapide, et
finalement toujours exprimé,
à la répression.

L'idéal demeurant
aujourd'hui encore, illégal:
l'édition et la mise en vente
sur la rue d'un foisonnement
de petits journaux
communautaires, chacun
farouchement en faveur
d'une culture particulière.

Tout le contraire
de la culture d'ici qui relève
encore d'une culture unique
et de caserne.

3 mai 1975

Ni maîtresses.
Ni harem.
C'est d'un bordel
dont j'ai besoin.
Et je le veux propre, légal
et raffiné.
Je ne désire aucunement
m'impliquer affectivement
avec une autre femme
que la mienne.
Seul un bordel peut satisfaire
mon besoin de changement.

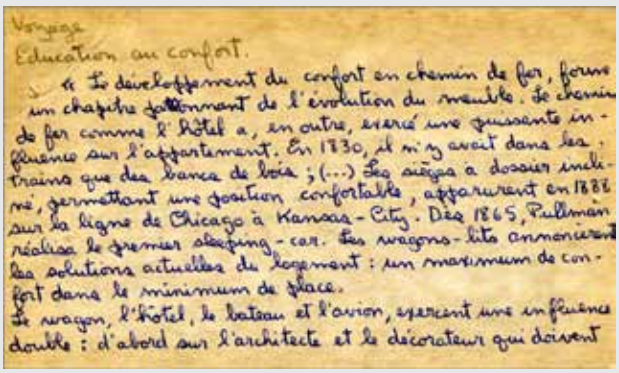
15 juin 1975

Les photocopies sont prêtes:
1200 pages
à mettre en fiches.
À partir de demain,
je reprends mon rythme.

Peut-être inutilement.

Mais l'important, pour moi,
c'est de me concentrer pour
éviter l'abrutissement; c'est
de gérer ma vie par objectifs.

L'important, pour moi, c'est
de m'organiser moi-même:
quelque soit la valeur en soi
du prétexte.


Voyage
Education au confort.
« Le développement du confort en chemin de fer, forme un chapitre saillant de l'évolution du meuble. Le chemin de fer comme l'Hôtel a, en outre, exercé une puissante influence sur l'appartement. En 1830, il n'y avait dans les trains que des bancs de bois ; (...) Les sièges à dossier inclinable, permettant une position confortable, apparurent en 1838 sur la ligne de Chicago à Kansas-City. Déjà 1865, Pullman réalisa le premier sleeping-car. Les wagons-lits annoncèrent les solutions actuelles du logement : un maximum de confort dans le minimum de place.
Le wagon, l'hôtel, le bateau et l'avion, exercent une influence double : d'abord sur l'architecte et le décorateur qui doivent

16 juin 1975

La souris Hortense est morte.
Après trois ans de vie
avec nous, Hortense,
après avoir claqué des dents
toute la journée, est morte.
Morte en s'agrippant
de ses dents
à un barreau de sa cage.

C'en est fait de Hortense
comme c'en sera, bientôt,
fait de moi,
de Monique Cloutier
et de sa fille Marie-Brigitte.

18 juin 1975

(Acte de vente
de la concession de cafétéria
DOMTAR).

Ceci est un acte de vente
entre Cloutier-Mornard Enrg.
(vendeur) du 861 Stuart apt 3
Outremont (273-1491)
et
M. et Mme Roger Gatien
(acheteur) du 5167 7ième
ave Rosemont (725-3772).

La partie “Vendeur” laisse
à la partie “Acheteur”
l’équipement de restauration
dont copie de l’inventaire
est ci-jointe (et signée par
les 2 parties), au prix de
$800, dont $400 comptant
aujourd’hui et $400 à payer
comptant lors du règlement
de la grève des employés
de la compagnie DOMTAR,
5200 Molson, Montréal,
ou lors de la reprise des
opérations de la dite usine.

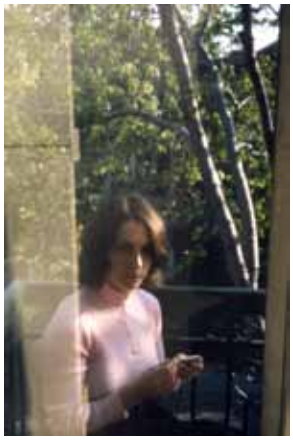
29 juin 1975

Je me souviens du temps où
cuisiner un plat me valorisait
profondément.
J’ai, depuis, travaillé fort
dans cette direction.
Mais voilà que je commence
à m’ennuyer, à sentir
le début de la routine.
Il me faut passer,
progressivement, ailleurs.
L’idée de retourner
aux études, par les soirs,
me semble réalisable.
C’est en économie que j’irai.
Ce n’est, somme toute,
qu’un moyen d’orienter plus
sévèrement mes lectures
à mettre en fiches.
Et puis, finalement, le métier
de cuisinier est tellement
sous-évalué que je n’ai pas
le goût de m’y faire exploiter
toute ma vie.
Mes cuisiniers
gagnent $7,280;
comme assistant-chef
je gagne $9,000;
le Chef gagne $13,000;
et la diététicienne irait
chercher dans les $22,000!
Je devrais, cela semblerait
plus logique dans l’optique
d’une carrière, aller chercher
mon diplôme de diététicien.
Mais la carrière que je vise
n’est pas celle des cuisines
non plus qu’aucune autre
carrière officielle.

Ma carrière, c’est mes fiches
et mes écritures, et ce qui
devrait être, au bout,
une satisfaction
tout à fait personnelle.

26 août 1975

Je suis
assistant-chef de cuisine.
En fait, je dirige le travail
de 47 personnes
pour un service total
de 4000 repas par jour.
J'ai fini, après cinq mois,
la réorganisation du menu,
de l'approvisionnement
automatique et du personnel.
Mais: je commence
à m'ennuyer.
Et le Chef,
un certain Brouillard, com-
mence, lui aussi,
à m'ennuyer.
Le temps passe;
les fiches
et l'argent s'accumulent.
Le temps passe;
l'heure d'en sortir
se rapproche: lentement.
Si lentement! si lentement
que j'ai le goût, par bout,
de tout foutre en l'air!
Mais...
Je ne suis qu'assistant-chef
et le temps ne passe encore
que très lentement.
Si lentement que je ne suis
encore qu'assistant-chef
alors que je devrais avoir
déjà postulé plus haut, carré-
ment plus haut.



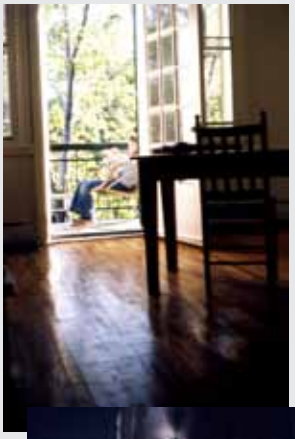
1 septembre 1975

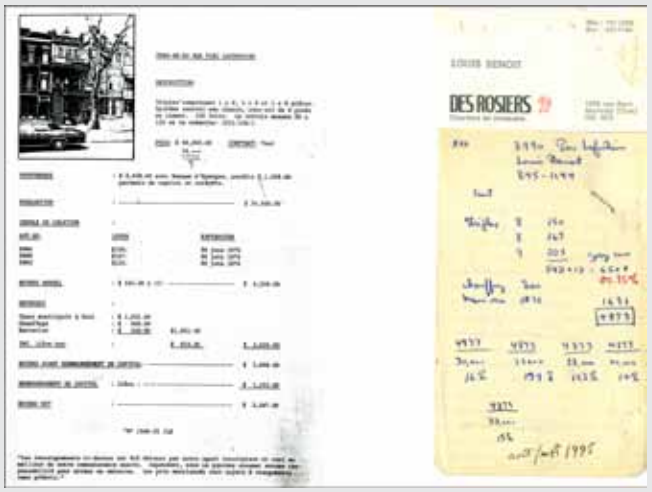
L'idée de me retirer
des activités courantes pour
me consacrer à mon plaisir et
à mes réflexions date
du début de mon journal.
Mais ce n'est, en fait, que
depuis 5 ans que j'y travaille
réellement sur le plan
de l'économie, et que
depuis 2 ans que j'accumule,
en fiches, mes lectures.
Je suis sur le premier plan,
en voie de poser un geste
d'importance:
l'achat d'un triplex qui,
une fois payé, me donnera,
à vie, le droit de profiter
gratuitement d'un logis.
Car d'ici neuf mois,
nos économies devraient
dépasser le $10,000.
C'est la somme
généralement requise
pour l'achat
d'un triplex de $40,000
à Outremont.
Nous avons commencé,
Monique Cloutier et moi,
à patrouiller la ville.
Le choix d'une première
maison reste difficile.

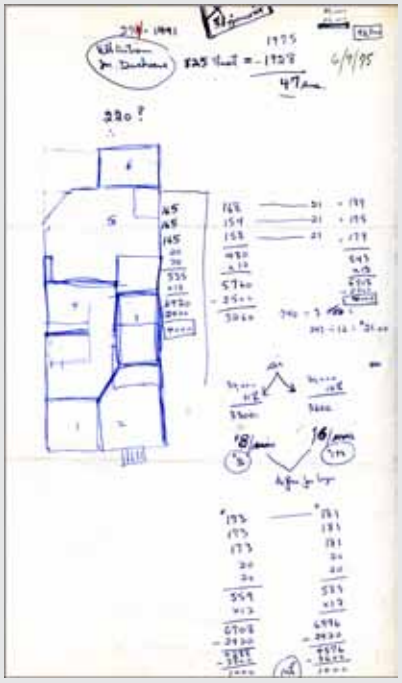
14 septembre 1975

Nous nous
entre-surchargeons
d'informations.
La mise en fiches
de mes lectures,
ma collection d'articles de
journaux, n'est qu'une façon
de méditer dans la pression.
Je refuse de me laisser
hébéter par le rythme
et le nombre.
Je refuse de céder
au chantage.
Ma télévision
est défectueuse et je refuse
de la faire réparer.
Je refuse tout autant la radio.
J'ai trop dû récuser le prêche
des curés pour laisser libre
cours aux médias
dans ma maison.
L'un et l'autre, finalement,
se valent:
beaucoup d'autorité
sur un minimum de contenu.
L'ancienne messe
du dimanche est reprise
tous les soirs à la télévision.
Dieu, chaque soir, parle
encore à son peuple.
Et nous voguons ainsi
avec un 10% de défectueux
mentaux.
Dans une multitude
de sectes plus ou moins
superstitieuses qui s'entre-
chevauchent à grands coups
de titres et de billets
de rationnement.

Loin de moi, pourtant,
la vieille idée d'un retour
immédiat à la campagne.
C'est un rêve de rentier
que je reporte à ma retraite.
Nul n'échappe à son âge
non plus qu'aux pressions
de la société.
L'important est de ne pas
se laisser trop rapidement
émousser par les besoins
d'adaptation.
D'où la nécessité
d'une mise en ordre
de plus en plus rigoureuse.
D'où aussi le goût
d'apprendre davantage.
D'où, finalement, le besoin
du catalogage qui n'est,
somme toute,
qu'une technique
de contrôle de l'information.




DES ROSIERS



27 septembre 1975

(Demande d'emploi).

COMMISSION SCOLAIRE
DE CHAMBLY.

Je réponds à votre offre
d'emploi concernant
un Chef de cafétéria, publiée
dans LA PRESSE
du 27 septembre 1975.

Je suis présentement
assistant-chef
du complexe alimentaire
de l'Hôpital Saint-Jean-de-
Dieu:
c'est-à-dire entièrement
responsable,
sous les ordres du Chef,
d'une des deux cuisines
de Saint-Jean-de-Dieu,
la cuisine Notre-Dame
des sept douleurs dont
la production à elle seule
s'étend à plus de 3900 repas
par jour et la responsabilité
à 47 employés.

Avant cet emploi, j'étais
à mon compte:
j'ai détenu, durant un an, une
concession de cafétéria à la
compagnie DOMTAR, 5200
Molson à Montréal.
J'y serais sans doute encore
s'il n'était de cette grève qui
perdure depuis plus
de 6 mois et qui m'a forcé
de lâcher l'affaire.

Mon désir d'accéder à nou-
veau à des responsabilités
plus complètes est simple
à comprendre.
Mon expérience en gestion,
ma formation antérieure
(Baccalauréat ès Arts
de l'Université de Montréal;
Technique Hôtelière
Production et Administration
de cuisine de l'Institut
de Tourisme et d'Hôtellerie
du Québec), tout autant que
mon âge (33 ans) me laisse
espérer connaître à nouveau
les coudées franches
et l'entière responsabilité
d'un service alimentaire.

Si vous désirez
me rencontrer, je demeure
à votre entière disposition.

27-9-75

LA COMMISSION SCOLAIRE RÉGIONALE
DE CHAMBLY

CHEF DE CAFÉTÉRIA

n charge de l'organisation et du contrôle de la pro-
uction et de la distribution des repas dans une nou-
velle polyvalente à aires ouvertes de 1800 élèves de
secondaire I -II et III.

QUALIFICATIONS :

— Diplôme de secondaire V ;
— 5 ans d'expérience pertinente.

LIEU DE TRAVAIL : Longueuil.

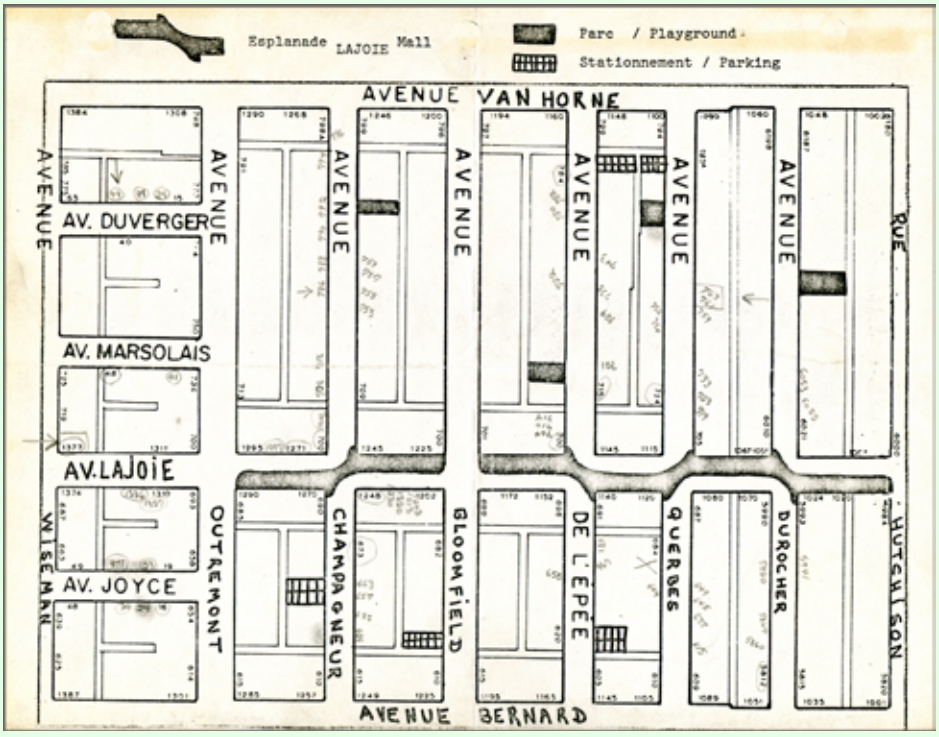
*Toute personne intéressée est invitée à faire parvenir son "curriculum vi-
tae" au plus tard le 3 octobre 1975, au:*

DIRECTEUR des SERVICES du PERSONNEL

COMMISSION RÉGIONALE DE CHAMBLY
2, boul. Desaulniers – Suite 300 – St-Lambert – Qué.

12 octobre 1975

Rien ne va plus.
Relation de plus en plus
pénible entre
le Chef Brouillard et moi.
Au point de me chercher
un autre travail.
Rien ne va plus
de la même manière
avec Monique Cloutier.
Elle exige une séparation
bancaire et de pouvoir
disposé à sa guise
de ses économies.
Mon plan d'achat
de 2 triplex tombe à l'eau.
Au mieux, j'aurai $7,000
en juin prochain.
Elle aura $4,000
(ou davantage
si elle se trouve autre chose
que le chômage).
Dès lors, il n'y a que
le 761 et le 763 Querbes à
Outremont qui puissent
satisfaire mon besoin.
Ce sont de belles vieilles
maisons de revenus
d'environ 7 x 4 pièces
chacune.
Le prix doit toucher
le $60,000,
et le comptant $12,000.
Dans le nouveau contexte,
je ne peux en devenir
propriétaire avant deux ans.
La route, décidément,
n'est pas facile.
Quelque chose, en moi,
s'est arrêté là.



13 octobre 1975

Lorsque je suis revenu du travail, la maison était vide.

Pour la première fois en six ans, Monique Cloutier a découché.

Elle est partie, sans avis, avec sa fille, son compte de banque et sa brosse à dents. J'ai passé la nuit, en vain, à attendre.

Monique est partie.
Six ans d'effort.
Six ans de satisfaction.

Monique est partie avec Marie-Brigitte.
Depuis six ans
je n'ai pas d'autres amis.

Avec leur départ,
je me retrouve seul comme jamais je n'ai été seul.

15 octobre 1975

(Lettre reçue de Monique Cloutier chez ses parents à St-Jérome).

Yvan.

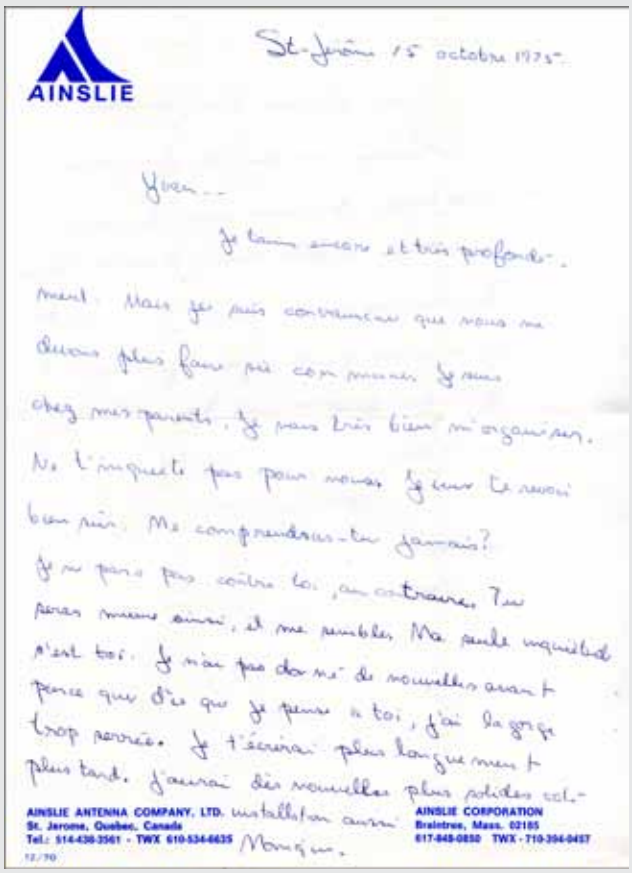
Je t'aime encore
et très profondément.
Mais je suis convaincue
que nous ne devons plus
faire vie commune.
Je suis chez mes parents.
Je vais très bien m'organiser.
Ne t'inquiète pas pour nous.
Je veux te revoir bien sûr.
Me comprendras-tu jamais?

Je ne pars pas contre toi,
au contraire.
Tu seras mieux ainsi,
il me semble.
Ma seule inquiétude
c'est toi.
Je n'ai pas donné
de nouvelles avant parce que
dès que je pense à toi,
j'ai la gorge trop serrée.
Je t'écrirai plus longuement
plus tard.
J'aurai des nouvelles
plus solides côté installation
aussi.
Je t'enverrai l'adresse d'un
médecin paraît-il fameux,
un ami de Jean-Louis.
Tu as besoin de mieux voir
à ta santé.
Tu as besoin de filles aussi,
d'horizons larges.

Pour moi, ne sois pas jaloux.
Je n'ai que toi, tu restes
ma grande affaire,
je ne me considère pas libre
de coeur.
Je n'en ai ni désir, ni besoin.

Sois raisonnable,
ne fais pas de bêtises.

Monique.



AINSLIE

St-Jérôme 15 octobre 1975

Yvan,

Je t'aime encore et très profondément. Mais je suis convaincue que nous ne devons plus faire vie commune. Je suis chez mes parents. Je vais très bien m'organiser. Ne t'inquiète pas pour nous. Je veux te revoir bien sûr. Me comprendras-tu jamais?

Je ne pars pas contre toi, au contraire. Tu seras mieux ainsi, il me semble. Ma seule inquiétude c'est toi. Je n'ai pas donné de nouvelles avant parce que dès que je pense à toi, j'ai la gorge trop serrée. Je t'écrirai plus longuement plus tard. J'aurai des nouvelles plus solides côté installation aussi. Je t'enverrai l'adresse d'un médecin paraît-il fameux, un ami de Jean-Louis. Tu as besoin de mieux voir à ta santé. Tu as besoin de filles aussi, d'horizons larges.

Monique.

AINSLIE ANTENNA COMPANY, LTD.
St. Jerome, Quebec, Canada
Tel.: 514-436-3561 - TWX 610-534-6635

AINSLIE CORPORATION
Braintree, Mass. 02185
617-848-0850 TWX - 710-334-0457

12/70

16 octobre 1975

(Note laissée par Monique Cloutier lors d'un passage en mon absence à notre appartement).

Yvan.
Je suis venue chercher des vêtements à Marie-Brigitte.
Elle reprend ses cours à Jonathan.
Le transport se fera sans problème.
La maison est impeccable ici.
Je t'ai remis les clefs de la poste.
Je t'ai fait un chèque qui vide le compte de la Banque Royale pour que tu puisses payer le loyer.
Voici l'adresse et le numéro de téléphone à St-Jérome:
580 Ouimet
St-Jérome Terrebonne, P.Q.
1-438-3922.

Là-bas, je n'ai pas parlé contre toi.
Eux non plus.
Papa dit te comprendre.
Personne ne t'en veut.
Y aurait pas de raison d'ailleurs.
Alors si tu voulais venir ça dépendrait de toi.
J'ai de bonnes chances de me trouver un emploi intéressant et bien rémunéré et aussi un appartement pas trop cher juste à côté de chez nous.
Robert a commencé à travailler comme apprenti-arpenteur.
Je voudrais savoir comment toi tu vas.
Tu pourrais peut-être me téléphoner ce soir, ou m'écrire.
Je ne te demande pas de me comprendre ni même de te soucier de moi et de Marie-Brigitte.
Je veux que tu sois heureux et tu ne l'étais pas avec nous.
Je ne voyais pas d'autres solutions.
À bientôt.

18 octobre 1975

Téléphoné
à Monique Cloutier.
Notre histoire s'arrête là.
Nous avons été
l'un pour l'autre l'occasion
de nous refaire.
Nous étions dans la misère,
nous en sommes sortis.

L'obligation d'affronter
le pire nous tenait ensemble.
Aujourd'hui,
même Marie-Brigitte
n'a plus besoin
de notre persistance.
En choisissant de demeurer
près de ses parents, Monique
redonne
à son père et à sa mère
le rôle que je remplissais.

- Je ressens beaucoup
de soulagement! Je me sens
détendue. Tu n'acceptes
qu'on vive avec toi
qu'en autant qu'on accepte
d'être tes pantins. Par contre,
j'aimerais que tu viennes
chez moi et que je puisse
retourner chez toi avec ma
fille.

Voilà.

C'est finalement
la conclusion la plus réaliste.

Et moi aussi je me sens
libéré.
Libéré de cet univers
de commérage sur le balcon
durant l'été,
libéré de l'impression
de ne pas être seul alors que
je l'étais de plus en plus
chaque semaine enfermé
avec mes fiches
dans mon bureau.
Et c'est justement à cause de
cette illusion qui a déjà durée
trop longtemps que je doute
fort de l'opportunité
de continuer à nous revoir.

Je suis seul.
Mais cette fois, la chose
doit être évidente.

19 octobre 1975

Au temps
de Monique Cloutier
et de sa fille Marie-Brigitte,
la répartition de mon temps
était la suivante:
- sommeil
(9 p.m. à 5½ a.m.): 36%
- travail
(7½ a.m. à 4 p.m.): 36%
- transport
(2 heures aller-retour): 8%
- en famille
(1 heure au souper): 4%
- avec Monique
(6 p.m. à 9 p.m.): 12%
- solitude
(1 heure le matin): 4%.

Mon nouvel horaire
est le suivant:
- sommeil (idem): 36%
- travail (idem): 36%
- transport (idem):8%

- solitude (5 heures par jour):
20%.

Et c'est justement parce que
mon horaire est fixe
qu'il m'est difficile de vivre
avec autrui sans l'y asservir.

Sans cette stabilité,
je n'aboutie finalement
qu'à l'échec.
Mon journal est là
pour le prouver.

Désormais seul.
Merveilleusement bien
dans ma solitude active.

Sans télévision,
sans parents, sans amis,
sans femme et sans enfant.

Voir même: sans dettes.
Peu de gens peuvent
supporter avec plaisir
autant de restrictions.

Ce n'est que cette solitude
urbaine qui me plaît.

20 octobre 1975

Je suis rentré seul
à la maison.
Monique Cloutier et sa fille
Marie-Brigitte m'attendaient.
Le souper était prêt.
Exactement comme si rien
ne s'était passé.

Nous nous sommes
expliqués calmement:
notre séparation
est un avantage pour tous;
elles veulent me revoir
souvent.

Elles sont parties tôt
dans la soirée.

Je les ai regardées s'éloigner
avec une infinie tristesse.

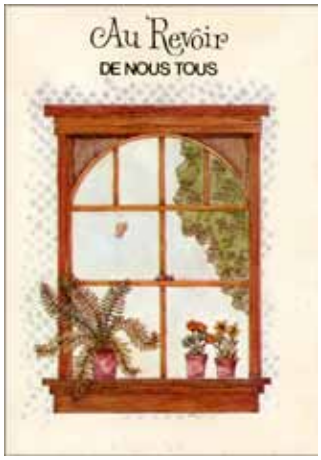
Mais la solitude,
à un certain point de rupture,
est une chose dont
je ne peux plus me séparer.

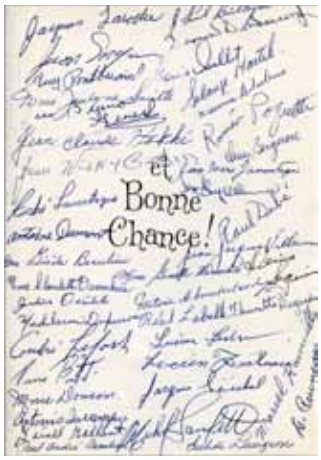
(Mot de Marie-Brigitte sur un dessin qu'elle avait préparé pour moi).

je t'aime beaucoup yvan,
je t'aime comme j'aime
une chatte d'Espagne

30 octobre 1975

Voilà.
C'est fini.
C'est fini avec cet
incompétent de Brouillard.
J'ai quitté mon emploi
d'assistant-chef à l'Hôpital
Saint-Jean-de-Dieu.
Mes 43 employés m'ont fait
cadeau d'une serviette
de cuir.
Un remerciement pour le
respect que j'ai eu pour eux.
Je commence, lundi,
comme chef de cafétéria
à la Polyvalente Jacques
Rousseau de Longueil.
Les conditions de vacance
sont de beaucoup
supérieures.
C'est fini aussi
avec Monique Cloutier.
Malgré son désir
de continuer à me revoir,
mon intention reste ferme.
Après les modalités
de séparation qui pourront
prendre jusqu'à deux mois,
je ne veux carrément
plus rien.
Je suis seul dans l'ordre
et le silence de cette maison.
J'ai demandé d'être admis
(temps partiel)
au baccalauréat en économie
de l'Université du Québec
à Montréal.
J'espère y apprendre quelque
chose
tout en m'y faisant
quelques amis de passage.





11 novembre 1975

(Lettre envoyée,
à sa demande,
à Léonard Gagnon,
directeur pédagogique
à L'Institut de Tourisme et
d'Hôtellerie du Québec).

On m'a dit qu'un poste
de professeur de travaux
pratiques en administration
de cuisine est présentement
ouvert chez vous.
Je vous offre, si je peux vous
être utile, ma candidature.

Je suis présentement
responsable du service
alimentaire à la polyvalente
Jacques-Rousseau, Longueil,
Commission Scolaire
Régionale de Chambly.

J'ai été, durant 7 mois,
assistant-chef du complexe
alimentaire de l'Hôpital
Saint-Jean-de-Dieu:
c'est-à-dire entièrement
responsable, sous les ordres
du Chef, d'une des deux cui-
sines de Saint-Jean-de-Dieu,
la cuisine Notre-Dame des
sept douleurs dont
la production à elle seule
s'étend à plus de 4000 repas
par jour et la responsabilité
à 47 employés.

Avant cet emploi,
j'étais à mon compte:
j'ai détenu, durant un an, une
concession de cafétéria à la
compagnie DOMTAR, 5200
Molson à Montréal.

Précédemment, j'ai fait
un stage d'étude de 4 mois à
Kébec Restaurant de Dorval
dont j'ai remis rapport
détaillé des contrôles
(4 livres de photocopies!...)
au professeur Yvan Grégoire.

Mon désir de base,
vous le savez, est de finir
dans l'enseignement
d'administration de cuisine.
Ma formation antérieure
(Baccalauréat ès Arts
de l'Université de Montréal;
Techniques Hôtelières
Production et Administration
de cuisine de l'Institut
de Tourisme et d'Hôtellerie
du Québec) tout autant que
mon âge (33 ans) m'ont
poussé à prendre rapidement
de l'expérience dans tous
les types de services
alimentaires en vue de percer
dans l'enseignement.

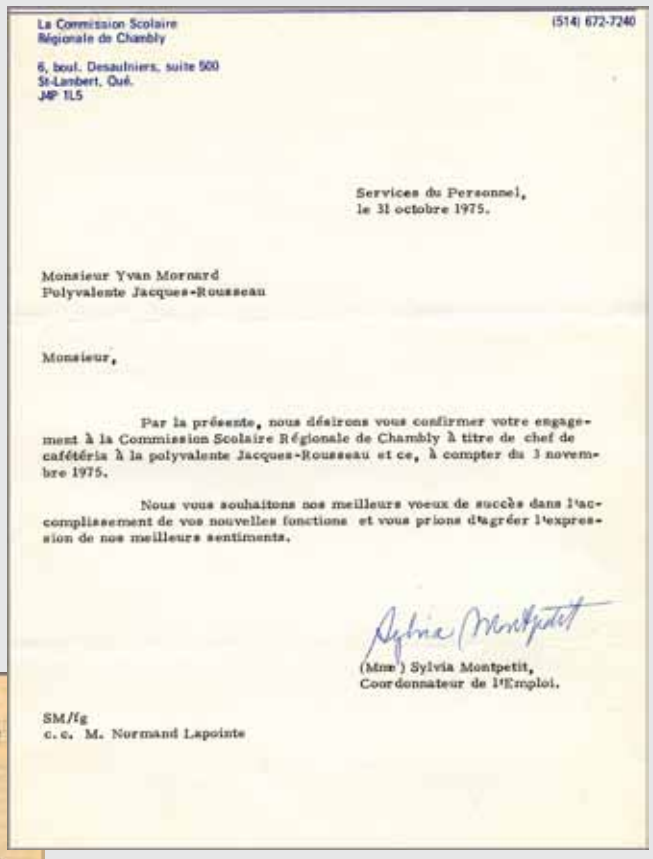
Il est donc évident que,
si je peux vous satisfaire,
je demeure à votre entière
disposition.

7 décembre 1975

Bientôt
deux mois de solitude.
Beaucoup de satisfaction.
Mais aussi, très souvent,
un sentiment de perdition:
comme un cosmonaute,
coupé de son vaisseau,
dérivant dans l'infini
vers une mort évidente.
Coupé de toute amitié,
ne désirant pas réellement
d'autres femmes, ne pouvant
supporter le prêche
de la télévision, je vais, seul,
buvant ma bière
et me causant à voix haute.
Mon seul contact avec le
monde se fait à mon travail.
Mon travail qui n'est qu'un
prétexte de rencontre:
mais à distance.
Mon travail auquel je donne
presque toutes mes énergies,
en attendant la réponse quant
à mon application
(à la demande
de responsables de l'Institut
de Tourisme) au poste de
professeur d'administration
de cuisine appliquée.

17 décembre 1975

La cuisine est l'un
des plus hauts raffinements
de la barbarie.



La Commission Scolaire
Régionale de Chambly

(514) 672-7240

6, boul. Desaulniers, suite 500
St-Lambert, Qué.
J4P 1L5

Services du Personnel,
le 31 octobre 1975.

Monsieur Yvan Mornard
Polyvalente Jacques-Rousseau

Monsieur,

Par la présente, nous désirons vous confirmer votre engagement à la Commission Scolaire Régionale de Chambly à titre de chef de cafétéria à la polyvalente Jacques-Rousseau et ce, à compter du 3 novembre 1975.

Nous vous souhaitons nos meilleurs voeux de succès dans l'accomplissement de vos nouvelles fonctions et vous prions d'agréer l'expression de nos meilleurs sentiments.

(Mme) Sylvia Montpetit,
Coordonnateur de l'Emploi.

SM/fg
c. c. M. Normand Lapointe

Niveau de l'enseignement:
Secondaire I — II — III et professionnel court

Nombre d'élèves: 1804

Nombre de professeurs: 105

Territoire desservi: Longueuil.

LES SERVICES:
Consultation:
M. Pierre Dubuc, conseiller en orientation
M. Jacques Lapointe, conseiller en orientation
M. Gilles Latourneau, conseiller en orientation
Mme Clémence Legros, psychologue.

Infirmière:
Mme Jocelyne Biron

Techniciens en travaux pratiques:
M. Pierre Gagnon
M. Jean-Paul Lacroix

Pastorale:
M. Rémi Bourdon
Mme Denise Brière
Mme Lise Henri

Bibliothèque:
(à nommer) Bibliothécaire
Mme Jacqueline Masson, Commis II
(préposée aux prêts)

Cafétéria:
M. Yvan Mornard, chef de cafétéria
M. Aurèle Dubé, cuisinier
Mme Monique Carey, caissière
Mme Denise Perreault, caissière
Mme Lucille Bourgeois, aide générale
Mme Florence Villeneuve, aide générale

61

Université du Québec à Montréal
Bureau du registraire

DÉCISION DU COMITÉ DE SÉLECTION

1 IDENTIFICATION

nom : MORNARD*YVAN
adresse : CP339
COTEAUMONT H2V 4M1
code permanent : MORY31064200
date de naissance : 31-MAI-42
no de téléphone : 273-1491

2 BASE D'ADMISSION

BACC. ÈS ARTS
1968 UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

3 VOUS AVEZ POSÉ VOTRE CANDIDATURE À

diplôme : B. ÈS, ÈS,
programme : ÉCONOMIQUE
session : HIV 76
régime : PARTIEL

4 DÉCISION DU COMITÉ DE SÉLECTION À LA SUITE DE L'EXAMEN DE VOTRE CANDIDATURE

10 ☐ ADMISSION DÉFINITIVE ☐ voir remarques

ADMISSION CONDITIONNELLE

MORY31064200 C3 761 0300

20 ☐ obtention du D.E.C.
21 ☐ obtention du BACC. SPEC.
22 ☐ cours à compléter avant le début de la session
25 ☐ période propédeutique
23 ☒ cours à compléter durant la première session — MAT1004
24 ☒ autres raisons (voir remarques)

REFUS

30 ☐ capacité d'accueil limitée
31 ☐ résultats scolaires trop faibles
32 ☐ absence aux examens d'admission (tests ou entrevues)
33 ☐ examen d'admission non satisfaisant (tests ou entrevues)
34 ☐ manque d'un trop grand nombre de cours préalables
35 ☐ absence d'un titre d'admission valable non fatal à l'université
36 ☐ absence d'un titre de 1er cycle
37 ☐ autres raisons (voir remarques)
38 ☐ manque d'expérience pertinente

40 ☐ LISTE D'ATTENTE ☐ voir remarques
41 ☐ JUGEMENT DIFFÉRÉ ☐ voir remarques

5 REMARQUES

l'étudiant devra compléter également le cours MAT1019
au cours de la première session d'études à temps complet
à plein temps

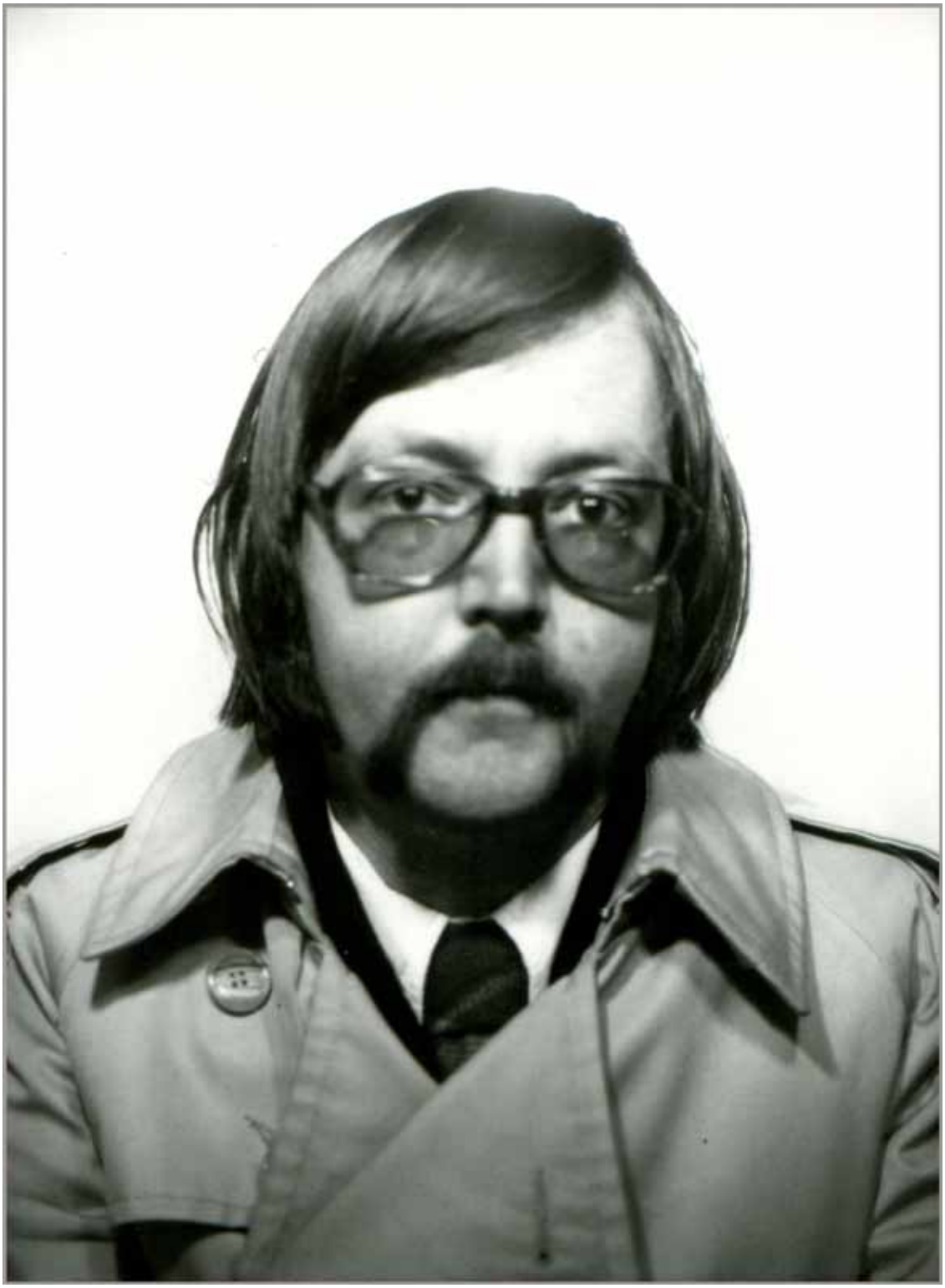
POUR LE COMITÉ DE SÉLECTION — DATE 26.11.75 — JACQUES [illegible], Directeur du service de l'admission

DOYEN DES ÉTUDES AVANCÉES ET DE LA RECHERCHE (2e cycle seulement) — DATE — DATE 06-NOV-75

31 décembre 1975

La fin d'une autre année.
La fin d'un long cheminement.
De retour à la solitude.
En réclusion complète depuis deux semaines.
M'activant dans le silence à mes lectures, mes fiches et mes découpures de journaux.
Loin du Noël tribal, des échanges d'objets inutiles et des sentiments surfaits.
Loin de la télévision.
Loin de la radio.
Avec, pour tout contact avec cette société, un téléphone auquel je ne réponds plus.
Bien sûr le regret demeure de cette famille que nous étions Monique Cloutier, sa fille Marie-Brigitte et moi.
Le regret.
Tout simplement.

Le goût d'un retour aux lents cheminements intérieurs.
Le goût du renouvellement.
Le goût de me libérer (encore un peu) du lot de mes superstitions.



1976

34 ans

17 janvier 1976

L'important c'est aussi
les déménagements,
les divorces.

Toujours être prêt
à renégocier plus aisément
(par obligation)
ses habitudes.

En bien ou en pire:
une politique
de "remplacement"
continuel.

18 janvier 1976

J'ai trouvé ma voie:
celle de moine urbain.

19 janvier 1976

Mais aussi: le goût violent
de fourrer dans une belle
jeune femme!

28 mars 1976

Le poste de professeur
d'administration
de cuisine appliquée
à l'Institut de Tourisme
m'a été refusé: je n'ai que
2 ans d'expérience,
il en faut 5.

Je continuerai donc
comme Chef
à la Polyvalente Jacques
Rousseau, et là, sans doute,
pour plusieurs années.
Car c'est à peu près ce que
je peux décrocher de mieux
dans le genre: deux semaines
de vacances à Noël,
une semaine à Pâques
et pratiquement trois mois
payés à ne rien faire
("sur appel") durant l'été.

J'ai commencé mes cours
en Économie à l'Université
du Québec à Montréal.

Je continue ma collection
d'articles sur ce qui se passe
dans le monde.

Je continue de mettre
en fiches mes lectures.

Et, finalement, en décembre
1976 je devrais avoir finalisé
le $10,000 comptant
pour l'achat d'un triplex
de $50,000 à Outremont.

L'idée est que dans 10 ans,
j'aurai 44 ans.
J'aimerais bien avoir fini de
payer le triplex pour pouvoir
y vivre sans débourser
pour mon loyer.
Ce qui me permettrait
de ne travailler que 2 jours
par semaine et d'avoir ainsi
le temps, enfin,
de me réaliser.

23 avril 1976

Les chefs ne durent pas.
Ce qui dure, c'est
l'apprentissage volontaire,
pour tous, de la répression...

19 mai 1976

(Lettre envoyée
à mon employeur).

Je vous donne,
par la présente,
ma démission comme
Chef de Cafétéria
à la Polyvalente
Jacques-Rousseau.

Je quitte pour un poste
de Chef Steward à l'Institut
de Tourisme et d'Hôtellerie
du Québec dans l'unique but
d'améliorer ma trajectoire
professionnelle.

Mon départ doit être effectif
à compter du vendredi 4 juin
au soir.

24 mai 1976

Je passe à l'Institut
de Tourisme comme Chef
Steward (responsable
des petits équipements
de cuisine et de la lingerie).

Adieu cuisine!
Adieu les levés à 5 heures
du matin!
Adieu l'interminable trajet
d'Outremont à Longueil!

Ma vie s'améliore.
Je vie radicalement seul
et j'en éprouve un profond
plaisir.

J'ai partagé le monde
en 228 filières (pays)
et le Québec en 110 comtés.
Je dépouille journaux et
revues (Le Jour, La Presse,
Time, Le Nouvel
Observateur, Afrique-Asie,
The Economist...).
Ce qui ne se classe pas
par pays, se classe
par sujets.

Je travaille ainsi, bêtement,
trois heures par jour,
comme d'autres
collectionnent, bêtement,
des timbres.

Je ne vois plus devant moi
de grands destins.
Je suis là, bêtement,
bêtement inutile, sinon dans
l'unique travail pour lequel
on me paye.
Le reste n'est que "hobbies"
en attendant de mourir.

Je n'ai plus d'autres goûts
que ce silence.
Je trouve, pour l'instant,
mon plaisir au fait de
m'ouvrir aux grands espaces
qui m'entourent.

Douce Québécoise, 5'2'', 29 ans, cultivée (avec potentiel artistique), aimant la tranquillité, la simplicité du raffinement: cherche un compagnon (30-36 ans), doux et fort, sincère, intelligent et raffiné. Écrire à Case Postale 239 Journal Le Jour, 387 Boul. Lebeau, Ville St-Laurent.

messages

Douce Québécoise, 5'2", 29 ans, cultivée (avec potentiel artistique), aimant la tranquilité, la simplicité du raffinement: cherche un compagnon (30-36 ans), doux et fort, sincère, intelligent et raffiné. Ecrire à Case Postale 239 Journal le Jour, 387 boul. Lebeau, Ville St-Laurent.

DISCOTHÈQUE MOBILE CLAUDE ET ANDRÉ POUR TOUTE OCCASION MUSIQUE DE TOUT GENRE PRIX RAISONNABLE. 274-4910 - 322-7914.

Désire acheter une Suzuki 500 Titan accidentée pour pièces, aussi une fourche de Suziki 550 avec frein à disque. Appelez 279-9523.

Auberge fort sympathique et à prix modique $5.00 par soir (A Saint-Etienne de Bolton, près d'Eastman, à 1½ mille de la sortie 58 de l'autoroute des Cantons de l'Est. Merveilleux site. Informations: (514) 297-2188.

Recherchée, compagne entre 18-30 ans pour aller passer quelques jours de vacances à Québec ou Toronto. Ecrire à C.P.3. Succ A. Hull.

HOMOSEXUELS(ES) vacances voyages aller-retour. Province Town Cape Cod. Une semaine ou deux. Autobus. Hôtel au bord de la mer au coeur même de la ville. Départ tous les samedis. Prix à partir de $175.00 pour une semaine. Pour réservations Ronald: 332-6261.

Professionnel divorcé 45 ans recherche compagne 30-35 ans distinguè, assez cultivé, sens de l'humour. Pour huitaine de jour vacance à la mer fin juillet début août. Ecrire avec photo case postal 238 journal le Jour 387 Boul. Lebeau Ville St-Laurent.

Gentil québécois 34 ans libre, recherche québécoise sensuel, élegante, féminine pour sortis exotique. Écrivez à Pierre C.P. 62 Beloeil.

propriétés à vendre

VERMONT
Maison de récréation
Bon choix de terrains disponibles.
Maison modèle, une belle vue panoramique de Jeffersonville. (802) 888-4727 - (802) 744-6894 BOUCHARD CONSTRUCTION INC.

22 LE JOUR, le jeudi 29 juillet 1976

29 juillet 1976

(Réponse à cette annonce).

Je ne sais combien
de "réponses" valables
peut espérer une femme
dans sa vie.
Je ne sais pas non plus
combien Le Jour peut
lui en fournir...
Au travers
des "Discothèque... pour
toute occasion",
des "acheter une Suzuki",
des "Homosexuels... aller-
retour" et des "Professionnel
divorcé", que diable
(ou "quel" diable)
peut espérer une "Douce
Québécoise... aimant
la tranquillité"?

Ce n'est pas d'aujourd'hui
que je me pose la question.
Il y a presque un an, l'envie
m'était venue, après
une amère séparation,
de me risquer de ce côté-là.
L'idée de devoir faire du
tête à tête dans les bars, du
rattrapage de conversations
au téléphone ou au-dessus
d'une pizza, avait coupé
court à mon entrain.
Depuis, je vis carrément
seul, retiré dans un 6 pièces
à Outremont.

Je n'ai pratiquement aucune
relation de famille,
et tout simplement aucune
relation d'amitié.
J'aime le travail que je fais:
de la petite administration
hôtelière.
Le soir, je vague à mes
recherches en vue d'écrire,
un jour, quelque chose.
J'accumule, comme d'autres
collectionnent bêtement
des timbres, des documents.
Des documents sur les 110
comtés du Québec, sur près
de 227 pays, et sur plus
de 500 sujets.

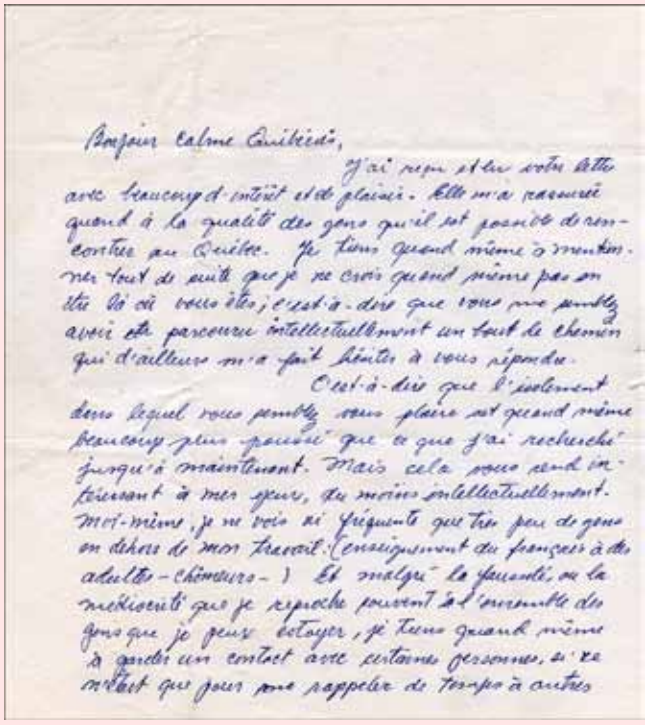
L'appartement que j'habite
seul ressemble à un cloître:
ni télévision,
ni tourne-disque, très peu de
meubles, un silence où l'on
oserait parfois penser que
l'on entend pousser
les plantes.
Et je me retrouve là, heureux
d'être là.
Heureux de ne pas être
aujourd'hui
dans les quartiers bombardés
de Beyrouth, heureux d'avoir
évité le Chili, rassuré
de pouvoir réfléchir sans
la menace des escadrons
de la mort, heureux même
de ne plus être dans la mêlée
artistique québécoise
au démantèlement
de Corridart.

Heureux, tout simplement,
d'être là.
Heureux (comme le disait
le guitariste Pablo Cassal
après la mort de sa femme
guitariste avec laquelle
il jouait en concert), de
pouvoir m'éveiller au matin
pour constater que je suis,
tout simplement, encore là.
J'ai, bien sûr, depuis un an,
côtoyé quelques "douces".
Il m'en est parfois revenu
comme une nostalgie.
Celle d'être tout simplement
avec elles.
Celle, aussi, de prolonger
une conversation
plus loin dans la nuit.
Celle, aussi, d'aller regoûter
à l'écart de l'entrejambe.
Mes exigences sont peut-être
trop particulières.
Peut-être est-ce l'âge qui fait
que les femmes près de mon
âge sont le plus souvent déjà
occupées.
Peut-être aie-je trop le goût
du silence que finalement
je n'en supporte aucune
concurrence.

Calme Québécois,
5'7", 34 ans.
C.P. 338, Outremont,
H2V-4N1.

10 août 1976

(Lettre reçue
de Danielle Lévesque).



Bonjour Calme Québécois.

J'ai reçu et lu votre lettre
avec beaucoup d'intérêt
et de plaisir.
Elle m'a rassurée quant
à la qualité des gens qu'il est
possible de rencontrer
au Québec.
Je tiens quand même
à mentionner tout de suite
que je ne crois quand même
pas en être là où vous êtes;
c'est-à-dire que vous
me semblez avoir parcouru
intellectuellement un bout
de chemin qui d'ailleurs m'a
fait hésiter à vous répondre.
C'est-à-dire que l'isolement
dans lequel vous semblez
vous plaire est quand même
beaucoup plus poussé que ce
que j'ai recherché
jusqu'à maintenant.
Mais cela vous rend
intéressant à mes yeux,
du moins intellectuellement.
Moi-même, je ne vois
ni fréquente que très peu
de gens en dehors de mon
travail: (enseignement
du français à des adultes-
chômeurs).

12 août 1976

Et malgré la fausseté, ou la médiocrité que je reproche souvent à l'ensemble des gens que je peux côtoyer, je tiens quand même à garder un contact avec certaines personnes, si ce n'était que pour me rappeler de temps à autre pourquoi j'apprécie tant la solitude.
Je vais quand même essayer de vous donner un peu plus d'informations sur ce que je suis.
Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, j'enseigne le français à des adultes-chômeurs, niveau secondaire 5.
(Le mot "enseigner" ici n'a plus de sens).
Ce travail contribue presque quotidiennement à me désespérer de l'avenir d'un Québec francophone, et encore plus d'un Québec libre et "autonome"!
J'en suis au point où je m'en fiche presque totalement, comme les Québécois dans l'ensemble d'ailleurs.
La sauvegarde de "notre culture" est à mon point de vue une valeur bien désuète.
De toute façon, la politique ne m'intéresse pas vraiment.

Ce n'est que par acquit de conscience, que parce qu'elle est omniprésente que je lui consens quelques heures de temps en temps dans l'unique but de garder un minimum d'informations sur ses façons de charrier le peuple.
(Il y a de toute évidence, même chez une "douce québécoise", quelque chose de cynique.
Mais ce n'est pas gratuit!)
À vrai dire lorsque dans mon message j'ai mentionné: "(avec potentiel artistique)", j'ai voulu signifier que je me considère assez sensible pour comprendre des choses sans pouvoir les démontrer scientifiquement, que j'ai besoin d'exprimer ces choses de façon concise, que j'ai la prétention (ou la volonté) de vouloir être entendue et comprise.
C'est tout un programme, et d'ailleurs je n'ai pas encore trouvé le "médium" qui me convienne.
J'ai touché aux arts plastiques, mais je ne suis pas satisfaite.
Le théâtre (amateur) encore plus décevant.

Donc pour me donner de meilleures chances de sortir d'un espèce de "cul de sac" (comme le Québec), j'écoute cet instinct qui me pousse à fuir toutes les formes de pollution, (de fumisterie), et surtout celle des "médias d'information" que je trouve la plus toxique, la plus paralysante.
Bref, j'ai encore le besoin et le goût d'évoluer.
Je m'arrête quand même ici après tout, vous devez déjà avoir une idée des valeurs qui me préoccupent.
Je crois que de continuer serait délayer l'idée première de mon message.

(Lettre envoyée à Danielle Lévesque).

Salut, Danielle.

La solitude, au point où je la pratique, est parfois dangereuse.
Mais elle a l'avantage de donner aux événements qui s'y produisent, une importance.
C'est dans ce climat que j'ai reçu, lu et relu votre lettre.

Je m'excuse de ne pas vous avoir téléphoné, et de préférer encore (si vous le voulez bien) quelques échanges de lettres.
La solitude affective, après un certain seuil, rend difficile certains contacts, et ceci même si on les désire sincèrement.

Avant de nous rencontrer, j'aimerais préciser l'image que vous pouvez vous faire de moi, ainsi que celle que je peux me faire de vous.

SOLITUDE.

J'ai toujours (et encore aujourd'hui par mon travail) eu des relations sociales très actives.

Et c'est parce qu'elles sont très actives que j'ai toujours eu le besoin de marquer des retraits.
J'ai cru, jadis, que c'était à cause de la fausseté ou de la médiocrité de beaucoup de gens.
C'est, il est vrai, une bonne partie de la réalité.
Mais je sais maintenant que le simple fait d'atteindre mes limites nerveuses compte pour davantage.

Ma solitude n'est pas contre les gens.
Ma solitude vient de ce que je suis concrètement incapable de bien jouer sur la scène sociale plus qu'un certain nombre d'heures par jour.
Ensuite, je rentre chez moi, surexcité, comme on rentre en coulisse pour faire relâche.

C'est à l'évolution de la structure de la société en général que je dois de pouvoir profiter de ce confort.
Parce que c'est bien d'un confort nouveau dont il s'agit.
Car c'est avec l'apparition historique de la vitre que nous vient, pour ainsi dire, la possibilité de nous cloisonner des autres tout en continuant d'être fonctionnellement avec eux.
Je fouille dans mes dossiers et j'en retire ceci de Fourastié:
"*Le logis a changé; l'air et la lumière y entrent davantage; le déterminisme de la vitre commence à manifester ses effets et se substitue peu à peu au déterminisme du mur opaque.*
Le travail intellectuel devient possible en toute saison; on commence à rechercher la solitude, chose impossible à connaître auparavant, dans les immenses pièces où tout le monde s'entassait à la fois; le besoin de recueillement correspond à la réhabilitation du travail intellectuel; l'absence de culture cesse d'être un signe de grandeur.
Le goût de la lecture, de la méditation, voire même celui d'écrire, se répandent, d'où l'apparition de tables, substituées aux planches sur tréteaux et aux coffres où les jambes se heurtant aux parois, entraînaient une inconfortable position du corps."

POLITIQUE.

C'est dans le sens de l'utilisation personnelle que je viens de faire de cette citation sur la "vitre" que je m'intéresse aux faits et gestes politiques québécois et internationaux actuels.
La politique, comme vous le dites si bien, "parce qu'elle est omniprésente", nécessite une certaine attention.
Celle que je lui prête est, au fond, tout à fait intégrée à ma compréhension de ma vie privée.

NOUS.

Vous me dites que vous n'êtes pas aussi solitaire que moi, que vous n'êtes pas aussi inquiète d'informations politiques, que vous n'avez pas encore trouvé le médium qui vous convienne.
Je ne vous demande pas, pour vous apprécier, d'être ce que je suis.
Vous cherchez un compagnon.
Je cherche une compagne.

J'aimerais que vous me parliez encore de vous, d'événements qui vous plaisent, de plaisirs qui vous retiennent, de ces choses qui m'aideront à mieux vous rendre la vie agréable.

Car si le compagnonnage se fait sur un accord de fond, pour que se réalise à la longue une évolution de chacun de nous à travers une infinité de petites frictions quotidiennes, il est bon de savoir nous accorder des douceurs que nous aimons.
Et ces douceurs, que vous aimez et que j'aime, nous ne pouvons toutes les deviner.
Il nous faut nous aider à nous être agréables.

Au plaisir.

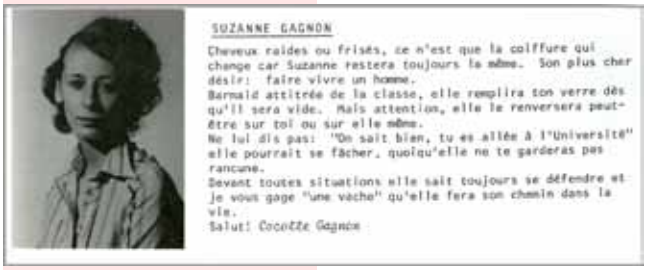
P.S.
Je vous envoie une photocopie de deux textes littéraires que j'ai publiés, dans une revue, en 1967.
Ainsi qu'une photographie de moi.
Si vous en aviez une de vous, j'apprécierais.

Invitations à souper
au restaurant.

Louise Ouimet.

Louise Ouimet, du
Parti Ouvrier Nord-Américain
Nouvelle candidate dans Hochelaga

Puis.
Suzanne Gagnon.



SUZANNE GAGNON

Cheveux raides ou frisés, ce n'est que la coiffure qui change car Suzanne restera toujours la même. Son plus cher désir: faire vivre un homme.
Barmaid attitrée de la classe, elle remplira ton verre dès qu'il sera vide. Mais attention, elle le renversera peut-être sur toi ou sur elle même.
Ne lui dis pas: "On sait bien, tu es allée à l'Université" elle pourrait se fâcher, quoiqu'elle ne te garderas pas rancune.
Devant toutes situations elle sait toujours se défendre et je vous gage "une vache" qu'elle fera son chemin dans la vie.
Salut! Cocotte Gagnon

2 octobre 1976

Un an de solitude.
Un an de mise en ordre.
Et, encore, le regret
de Monique Cloutier
et de sa fille Marie-Brigitte.

Un an de solitude.
Un an pour commencer à me
remettre de cette séparation.

J'ai coupé le dernier lien.
J'ai coupé le téléphone
qui était resté à son nom.

Je reste là, nostalgique.

J'habite, solitaire,
dans l'éclat superbe
de cet automne chaud.

31 octobre 1976

Elle a 27 ans; j'en ai 34.
Elle est américaine;
je suis québécois.
Elle travaille d'arrache-pied
pour tenir à flot sa petite
boutique de couture;
je suis paisiblement
salarié de l'État.
Elle vit dans sa maison où
règne un désordre monstre;
je vis
dans la manie de l'ordre.
Je l'ai amenée manger
dans un restaurant chinois.
La nourriture était bonne.
Danya était affamée.
Je me souviens de celui
que j'étais à la fin de
SEXUS.
Affamé, désordonné, et
malgré tout: fonçant encore.

Elle n'a même pas
de réfrigérateur.
Allons-y par priorités.
Premièrement, lui apporter
chaque soir un plat congelé
et des pâtisseries
de l'Institut d'Hôtellerie.
Deuxièmement,
décrotter sa maison.
Peut-être en arriverons-nous
à quelque chose.

7 novembre 1976

Il est impossible de sortir
quelqu'un de la misère
s'il s'identifie
à ce qui le rend misérable.
Adieu donc, Danya.
J'aurai, du moins,
brisé la glace.
Il n'est pas facile, après huit
ans de fidélité, de baratiner
à l'aise avec une étrangère.
D'autres parts, je me suis
astreint, par un achat en 12
versements d'obligations
du Canada, à porter
mes économies à $11,000
pour le 1 novembre 1977.
Je peux ainsi dépenser
ce qu'il me reste
sans craintes ni remords.
C'est-à-dire environ $1,500.
Soit, une trentaine
de tête-à-tête dans de bons
restaurants.
Soit, une trentaine
d'éjaculations dans de belles
gueules de prostituées.
Mais encore, me faudra-t-il:
ou trouver la partie
manquante aux tête-à-tête,
ou tout simplement le bordel.

4 décembre 1976

Je me gâte.
Je me masturbe.
Je me dorlote.

Ma table ne compte jamais
moins d'un menu
de dix choix
venant des dessertes
de l'École d'Hôtellerie.
Homard, lapin, crabe,
pétoncles, poulet, boeuf,
canard, saumon, rognons ou
cailles, tout concorde
à ma satisfaction.

Je m'offre, tantôt
une berceuse ancienne,
tantôt une jardinière, tantôt
un livre, et, là, une superbe
robe de chambre à coupe et
froc monacal.
Je vais, ainsi, seul, au mieux,
comparant de la médiane
de mon âge,
l'extrême versatilité
des extrêmes de la vie.
Mais à la cime
de cette satisfaction, s'ouvre,
comme une fleur vénéneuse,
l'évidence de la brièveté
du moi.

28 décembre 1976

Je me gâte.
Je me masturbe.
Je m'offre le luxe de vieillir
en silence.

Le luxe de n'avoir aucun
ami.
Le luxe de mes coupures
de journaux qui m'ouvrent
chaque jour des ouvertures
sur le monde.

Comme le temps fût long
jusqu'ici.
Comme il en a fallu
des pertes de temps avant
de le retrouver: le temps.

30 décembre 1976

L'argent est un ensemble
de coupons de rationnement
symbolisant une certaine
influence sur autrui.

L'argent est, avant tout,
un état de compte
de nos redevances sociales.

1977

35 ans

28 janvier 1977

Marielle Parent.
Graphiste.
Rousse.
Délicate.
L'enlacement prompt, chaleureux;
une tendresse minutieuse.

Enfin.

4 février 1977

L'enlacement prompt, chaleureux.
Mais, déjà terminé.

Il m'en reste une voisine que je peux, à la rigueur, embrasser dans la rue...

14 février 1977

(Lettre ouverte envoyée à LA PRESSE).

M. Roger Lemelin.

Monsieur.

Je m'excuse de vous déranger pour une simple question de Lettres Ouvertes. Mais le remous qu'a fait dans le milieu de l'Hôtellerie la lettre de M. Pierre Minville publiée le 4 février en page A5 de LA PRESSE sous le titre "L'école d'hôtellerie, énorme et sale blague", m'oblige à remettre un peu d'ordre dans ce débat qui dure désespérément depuis déjà plus de 10 ans.

Permettez-moi, Monsieur Lemelin, de vous exprimer ma reconnaissance pour la volonté générale d'objectivité qui se dégage de la lecture quotidienne de LA PRESSE.

L'école d'hôtellerie: un autre son de cloche.

Monsieur Pierre Minville
"L'Auberge 1896"
Mont-Tremblant.

Monsieur,

Vous êtes sans doute vous-mêmes trop important pour continuer de "garrocher", comme vous le faites périodiquement, des bêtises contre l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec.
Que certaines personnes de cette maison vous soient antipathiques, voilà qui est justifiable.
Mais que vous vous complaisiez à attaquer l'ensemble de cette Institution, voilà qui mérite un peu plus de réflexion.

J'ai, comme vous, étudié à L'ITHQ.
J'ai, comme vous, remarqué la présence insistante "des gens venus d'ailleurs développer au Québec l'industrie du tourisme".

D'autre part, j'ai, comme vous, possédé mon propre commerce, et connu, comme vous, l'amertume parfois de n'être, somme toute, qu'une petite "binerie du coin" à l'ombre de "ce gros bloc de ciment".

Mais "ce gros bloc de ciment" n'est pas aussi "gadgets" que vous le dites.
Il n'est, tout simplement, que la réplique à des fins pédagogiques de ce que sont, dans l'ensemble, les services alimentaires gouvernementaux.
J'ai été, après avoir été à mon compte, assistant-chef dans un hôpital et chef dans une école polyvalente.
Et laissez-moi vous dire que l'Institut n'a rien d'extraordinaire.
Les cuisines gouvernementales ne sont pas aussi pauvres que les restaurants du coin.
Et permettez-moi d'ajouter: Dieu merci!

Si "le jeune qui sort de l'école, prend une maudite débarque en arrivant

lettres
DES LECTEURS

L'école d'hôtellerie: un autre son de cloche

sur le marché du travail et que le réveil est tellement dur qu'il abandonne souvent",
la faute n'en est pas, et de loin, à l'équipement convenable de l'Institut, mais aux conditions minables de la petite restauration du coin.

La preuve en est que les cuisiniers qui réussissent à se trouver un poste dans les écoles ou les hôpitaux, ou encore dans certaines grandes maisons, ont l'habitude d'y rester.
Leur stabilité n'a d'égale que la sécurité d'emploi qu'ils y trouvent.

Mais lorsqu'il s'agit de la petite restauration du coin, lorsqu'il s'agit de travailler sous les ordres et contre-ordres du propriétaire, de sa femme, et de qui encore, lorsqu'il s'agit de la sécurité d'emploi aléatoire qui en découle nécessairement, lorsqu'il s'agit de faire des heures de fou pour boucher les trous, et lorsqu'il s'agit, en plus, de devoir travailler

avec un équipement désuet, et bien oui, “le jeune qui sort de l’école prend une maudite débarque”.
Et tant mieux s’il décroche! L’École d’hôtellerie n’est pas là pour satisfaire à la situation anachronique de certains petits restaurants du coin.

D’autre part, vous savez comme moi que l’Institut est l’un des nombreux centres de recyclage fédéral.
N’est-ce pas à l’Institut que viennent aboutir annuellement plus de 300 chômeurs et rescapés sociaux en besoin de se refaire.
Avouons que leur désir de devenir cuisinier, etc., n’est pas toujours aussi évident que leur désir d’être payés pour étudier.
Mais n’est-ce pas à l’Institut qu’on impliquera le succès ou l’échec de ces gens qui n’ont pas toujours toutes les chances de leur côté.

Cependant, Monsieur, je vous rejoins lorsque vous dites:”Les Canadiens français, bien assis à la taverne, ont laissé des gens venus d’ailleurs développer au Québec l’industrie du tourisme jusqu’à en faire la plus importante du pays”.
Mais laissez-moi vous rappeler que, dans le contexte d’hier, le “Canadien français” n’avait peut-être pas tort.
Alors que l’Européen, méprisant carrément le cuisinier mal formé d’ici, et n’engageant comme personnel que d’autres Européens, s’imaginait faire fortune tout seul en se faisant brûler la face devant son four 72 heures par semaine, le “Canadien français”, lui, repoussé de tous, découvrait la nouvelle manne de l’après-crise: l’assurance-chômage.

Et si “le jeune” abandonne, aujourd’hui, pour un autre métier, c’est peut-être qu’il est un peu moins passif que son chômeur de père, et un peu moins con que vous et moi.
S’il n’obtient pas un emploi convenable, avec son salaire et son horaire, il décroche dès que l’occasion se présente.
Et il a bien raison.
Et ce n’est pas là un tort qu’il faut attribuer à l’Institut.
Au contraire, l’Institut n’a pas pour but de former des “lécheurs de bottines”.
C’est déjà assez qu’elle accepte de former des valets (cheveux courts et moustaches “commissurées”...) au service des riches ou de ceux qui, pour un soir, prétendront l’être, sans lui demander de former, au coût de $10,000 par étudiant sortant, des sous-prolétariens minables.

Car l’Institut de tourisme et d’hôtellerie du Québec, vous le savez, a pour but de participer à une politique d’ensemble à des fins de revaloriser chez les Québécois l’industrie du tourisme.
Mais vous savez que cette tâche suppose que certaines décisions soient prises au ministère lui-même.

Et vous savez que l’Institut, depuis plus de 10 ans, tente d’obtenir du gouvernement la reconnaissance d’une carte de compétence pour les métiers de la restauration, comme la chose existe déjà chez nous dans les métiers de la construction, et comme la chose, en Europe, est depuis longtemps courante pour la restauration.
Et vous savez, comme moi, que le gouvernement ne se penche jamais sur cette “affaire-là”.
Car vous savez, comme moi, que tous les gouvernements (PQ inclus) considèrent le tourisme à l’égal des sports: on y envoie des gens qui, au départ, se figuraient ailleurs, avec, évidemment, les conséquences que cela implique.

Somme toute, l’Institut de tourisme et d’hôtellerie du Québec n’est pas, comme vous dites, une “énorme et sale blague”, mais l’un des points de départ d’une énorme et sale réforme où l’on n’en finit plus de surmonter notre laisser-faire chronique.
Car l’Institut n’en finit plus de faire des Chefs qui se lasseront des conditions parfois écoeurantes du marché, l’Institut n’en finit plus de recycler des gens que les circonstances de la vie mèneront souvent à autre chose

que le métier
qui leur a servi de prétexte
pour se recycler, et malgré
ce contexte difficile,
l'on ne cesse, comme vous
le dites si bien, d'impli-
quer la responsabilité de
ne pas faire de chacun de
ses étudiants un Mozart de
la cuisine afin que, VOUS
MONSIEUR, puissiez enfin
"trouver des gens compé-
tents, intéressés à travailler
et à faire du bon travail,
aussi bien le soir que les fins
de semaine"...

Loin de moi, malgré tout,
l'intention de me moquer
de vos problèmes!
Je les ai trop bien connus
moi-même pour ne pas
comprendre à quel point
le petit restaurateur a besoin
d'être épaulé.
Je suis, comme vous, de
ceux qui comprennent la dif-
ficulté d'être dans ce genre
de commerce: sans cesse
sujet à la critique,à la fine
gueule, à l'arrogance.

La solution
est pourtant simple.
Il s'agit de sortir
l'industrie de la restauration
du laisser-aller général, au
Québec, des lois concernant
le petit commerce.

En gros, la chose pourrait
se résumer à ceci:

1. Contingenter les permis
de restauration par quartier.
2. Contingenter les tra-
vailleurs de la restauration
par la reconnaissance d'une
carte de compétence.
3. Syndicalisation provin-
ciale des travailleurs de la
restauration à l'exemple
des gens de la construction.
Salaires et conditions équi-
valents à ceux
de la construction.

La restauration y gagnerait
tout autant que
les travailleurs.
Ce serait le début de la fin de
cette énorme maison de fous
qu'a toujours été,
au Québec,
l'industrie de la restauration.

Je souhaite, autant que vous,
que le nouveau ministre du
Tourisme, après s'être remis
de ne pas être
à l'Agriculture,
nous consulte, vous, moi et
nos collègues à ce sujet.
Car c'est nous, mieux que
quiconque, qui connaissons
le véritable problème, et
qui, mieux que quiconque,
pouvons redonner une âme,
une philosophie à ce gros
commerce en désordre dont
vous et moi nous partageons
présentement les minces
bénéfices.

Acceptez, Monsieur,
toute mon admiration
pour votre travail.

6 mars 1977

Le père
nous a tous convoqués
à un conseil de famille.
Il y a deux ans
que je ne les avais pas vus.

Ma soeur Germaine a un fils
de 4 mois, Alexandre.
Sylvain est toujours marié
à Michelle.
Olier reste célibataire.

Le problème,
c'est notre père.
Il s'est mis dans la tête,
à 60 ans, de foutre enceinte
une petite immigrée
de 22 ans du San Salvador.
Cette fois, paraît-il,
c'est le grand amour.
D'ailleurs, chaque fois,
c'est la même chose.
Et chaque fois,
il nous dérange tous
pour nous... déshériter.
Mais la différence, cette fois,
c'est que sa situation
financière est difficile.
Bien que sa maison vaille
entre 40 ou 50,000,
il doit $4000 à court terme.
Sa maison ne lui rapporte
carrément pas assez
pour payer cette dette
et se faire vivre.
Il est dans l'obligation
de vendre.

Solution: nous faire endosser
une hypothèque.
En échange, il nous met
sur son testament...

Il y a eu, entre mon père et
moi, un échange de regard
très grave.
Cet homme que je n'aime
pas, que je trouve arrogant
et sordide, va jusqu'à tenter
de fourrer
ses propres enfants.
J'ai proposé une association.
L'argent de sa maison,
plus mes $12000: on achète
un bloc de quelques 30
appartements à Outremont
(valeur $360,000;
revenu $80,000;
amortissement sur 15 ans
tout en permettant au père
un salaire entre $5,000
et $9,000 à ne rien faire).
Chacun des quatre enfants
devient propriétaire du 1/4
de la valeur de la maison du
père, soit environ $10,000
net en échange
de la répartition des troubles
de conciergerie.
Il ne s'attendait pas
à une telle proposition.
La chose l'a visiblement
désemparé.
Il n'a vu que notre refus
de l'endosser.
Il est sorti en claquant
la porte.

Peut-être reviendra-t-il, après
réflexion, sur mon offre.
Peut-être comprendra-t-il
que c'est la première offre
sérieuse que je fais.
Rebâtir la famille
autour du rêve de richesse
qui nous a toujours obsédés.
Sinon, comme nous l'avons
tous pensé, ce n'était là
qu'un bruyant spectacle
ayant pour but
de nous déshériter vraiment
(soit: tout simplement pour
nous annoncer qu'il allait
finalement manger
sa maison) en partant d'un
prétexte qui le déculpabilise:
notre refus de l'endosser.

Quant à moi,
je suis bien chez moi.
Et je n'ai aucun remords.
Mon père, s'il est sage,
peut, en vendant sa maison,
vivre d'une rente de $4,000
par année.
C'est le niveau auquel je vis.
Et je vis bien.
Je vis bien, et à tel point que
je serais presque déçu
de le voir revenir.

15 mars 1977

(Lettre d'éviction de mon logement du 861 Stuart # 3, Outremont).

Dear sir.

I , m Writing this lettere to inform you that your lease is, expiring on firt July 1977.

I,m sorry I can ,t renwe yuor lease because I want to use this apartement for my self.

Yours Truly.

Mr D. Kyriazis. (Owner).

24 mars 1977

Adieu Outremont.
Mes co-propriétaires
ont légalement le droit
de reprendre mon logement.
Adieu maison de grecs.

J'ai loué, au sommet
d'une tour de béton,
un coquet 3 ½,
avec balcon privé, et triple
vue sur Montréal.
("Le Chatelain":
Sherbrooke et Ste-Famille).
Je reviens, en plus riche,
au centre-ville.

Outremont fut d'abord
pour moi le rêve d'un jeune
étudiant de 20 ans,
chambreur et pauvre, en mal
d'avoir un balcon calme
dans la verdure durant les
jours bruyants et suffocants
de l'été.
Outremont, en fait, devint
le lieu d'une expérience
amoureuse particulière.
Outremont, c'est l'étudiant
pauvre que je ne suis plus,
c'est Monique Cloutier
et sa fille qui n'y sont plus.

Je m'installe dans une tour,
à cinq minutes à pied de
mon travail, de l'Université
du Québec; en plein centre
des bars et des endroits
les plus fréquentés.

J'ai l'intention de décorer
en fonction de la jouissance,
des amours passagères,
et de la réflexion.

La double pièce donnant
sur l'entrée et le balcon: un
lit central aménagé en divan
avec des coussins au mur,
le tout perdu
dans les jardinières,
les berceuses et les plantes
de marijuana.

La petite pièce: les filières,
les compilations,
la brasserie,
le jardin sous néons.

Finalement: les demies
pièces d'utilité.

Alcool, drogue et sexe;
mais aussi: la grande table
des méditations.

3
avril
1977

Adieu Outremont.
Adieu Monique.
Huit ans de vie
que je laisse derrière moi.
Une infinité
de petites habitudes;
une tradition qui dorénavant,
n'aura plus cour.
Adieu Monique.
Adieu mon amour.

10 avril 1977

Du 1 juin 1977 au 1 juin 1980: un nouveau projet.
Les premiers 6 mois:
terminer l'économie
de $11,000 qui pourra,
éventuellement,
servir à l'achat
d'un condominium
ou d'un triplex.

Ensuite, investir,
sur une période de 2 ½ ans
quelques $10,000
en meubles, filières, cuivres
et verreries.
Le tout sous la direction
d'un professeur
de décoration intérieure
de l'Institut, Laurent Bérubé.

De plus: terminer les 7 cours
obligatoires du programme
de sciences économiques.
Sans oublier le suivi
de l'actualité nationale et
internationale
par le prolongement de
mon système de découpures
déjà vieux d'un an.

10 mai 1977

Je commence à avoir
la sagesse de mes défauts.

De mes points faibles,
je tire ma régularité.

22 mai 1977

L'on ne revient jamais
aux plaisirs de sa jeunesse.
Le temps qu'on a quitté
n'est jamais celui
que l'on retrouve.
Les amours d'hier
ne survivent qu'en mémoire.
La prudence les a remplacés.

Et l'on arrive ainsi,
en plein centre de sa vie,
surpris, étonné,
tout autant de vivre encore,
que de ne plus vivre
tout à fait.

2 juillet 1977

Satisfait.
Satisfait
de mon nouveau logement
au 16 ième d'un building.
Satisfait de la vue dégagée
des trois fenêtres panora-
miques, l'une donnant du
balcon sur le centre ville et
la Place Ville Marie, l'autre
sur le côté est, le fleuve, et
toute la rue Sherbrooke,
et finalement de la pièce
aménagée en bureau,
la vue de toute la montagne.

Situé en retrait, je n'ai qu'un
des quatre murs en commun
avec un autre locataire.
Je n'entends aucun bruit
désagréable, si ce n'est,
bien sûr, le grondement
régulier du centre ville
auquel on finit par s'habituer.

J'ai eu aussi, au début,
de la difficulté à m'adapter
à tant de luminosité.
Il y a tant de lumière
que mes plantes
ont doublé en un mois.

Mes 47 plants de marijuana,
regroupés en 4 superpots,
me vont aux oreilles.

Je continue à faire
ma propre bière.

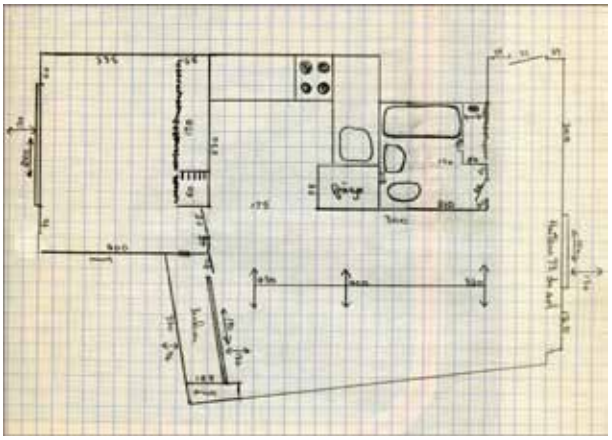
Je cultive de la laitue,
des radis, des pois,
des cornichons,
des oignons, des piments et
des tomates sur mon balcon.
Je ne me suis presque jamais
senti aussi champêtre
que sur ce balcon fleuri
du centre ville.
Je peux m'y faire griller de
11 heures a.m. à 3 heures
p.m., avant que le tout
se transforme par la suite
en un retrait ombragé.
Le vent de la montagne
ne m'y atteint pas, coupé
par le mur de mon bureau
qui protège le balcon.

Ici, tout est spectacle et
grand déploiement.

Super manifestation
de 5000 cyclistes
du "Monde à bicyclette"
bloquant la rue Sherbrooke.
Super incendie d'un triplex
vu du 16 ième étage.
Emboutissage brusque
d'automobiles.
Et par journée de grands
vents, l'on peut suivre la
course des ombres (lézardés
de soleil) des nuages
sur les maisons basses.

L'un de mes rêves se trouve
ainsi réalisé.
Celui de vivre seul, dans
un petit appartement avec
balcon, me permettant de lire
et d'écrire en paix
sur ma grande table de bois.

Vraiment, je n'espérais pas
tant de luxe.



18 juillet 1977

Après Monique Marien
(étudiante stagiaire),
Danielle Lévesque
(correspondante),
Danya (artisane),
Suzanne Gagnon
(étudiante stagiaire),
Marielle Parent (graphiste),
et Madeleine Lefebvre
(anthropologue
chez les Amérindiens),
voici donc
Raymonde Laurin, 39 ans,
ancienne femme
de Pierre Vallières,
présentement
(fort modestement) artisane
à son compte.

Est-ce un nouveau départ.
Le but serait,
tout simplement,
de nous rendre mutuellement
la vie plus agréable.
Nulle arrière pensée
de mariage,
ni même de vie commune.
Chacun sa place
et chacun ses affaires.
Raymonde et moi
nous connaissons
par Monique Cloutier qui,
à cette époque, tentait de
vendre des pièces de couture
dans sa boutique.

Rien ne nous attirait.
J'irais même jusqu'à parler
d'antipathie.
Nous nous étions revus
plusieurs fois l'été dernier
à la porte de sa boutique
située à côté de l'Institut
d'Hôtellerie.
Je m'arrêtais pour faire
un peu de conversation.
Elle me dit que je lui
tombais parfois sur les nerfs.

L'importance immédiate
de cette affaire est au moins
de démontrer que
mon déménagement
au centre ville m'a libéré
de mon isolement sauvage,
me donne le goût d'inviter
progressivement des gens
chez moi, et d'y mener
avec eux
une vie plus courante
et plus décontractée.

23 juillet 1977

Je n'ai plus le goût de couper à la hache dans mes relations avec les gens.

J'ai le goût d'une profonde fidélité à moi-même.
J'ai le goût d'aimer plusieurs femmes qui aiment plusieurs hommes.

Une seule exigence:
être là où je prétends être.

14 août 1977

Raymonde
n'aime pas "sucer".
Elle est profondément vaginale.
À la rigueur, en période de menstruation, accepte-t-elle de masturber son mâle.

Je ne me plains pas.
Mais j'ai comme une nostalgie de la bouche des femmes.

D'autres viendront.
Et il y aura d'autres retrouvailles.
Je n'ai plus le goût de me sacrifier.
Je n'ai plus le goût de délaisser mes désirs pour m'adapter aux désirs d'une femme.
Je n'ai plus le goût de devenir "l'homme d'action" de Lise Bissonnnette, ou le "mari-papa" de Monique Cloutier.
J'ai le goût d'aller au bout de mes désirs.
Le goût de vivre seul, entouré de maîtresses, de rideaux de dentelle, de plantes envahissantes.
Le goût du confort et de la maturité.
Le goût d'être moi.
Encore un petit peu.
Avant le grand départ.

18 septembre 1977

Enfin, elle “suce”!
Rien de plus excitant
pour moi
que de me faire aller dans
la bouche d’une femme!

J’ai le goût de reprendre
mes aventures
là où je les ai laissées.
J’ai le goût de plusieurs
femmes dans mon lit, d’un
regroupement de lesbiennes
dans le luxe feutré
de mon appartement.

J’ai le goût d’aller
au bout de mes désirs.
Le goût du confort
et de la maturité.

10 octobre 1977

Il y a deux ans,
Monique Cloutier
me quittait.
Je restai là, sur place, hébété.

Le temps est passé.
Réparateur.

Je vis, satisfait, au seizième
étage d'un building.
Pour la première fois
de ma vie, je possède
un véritable système de son.
Pour la première fois aussi,
j'aurai finalement
un appartement
véritablement décoré.

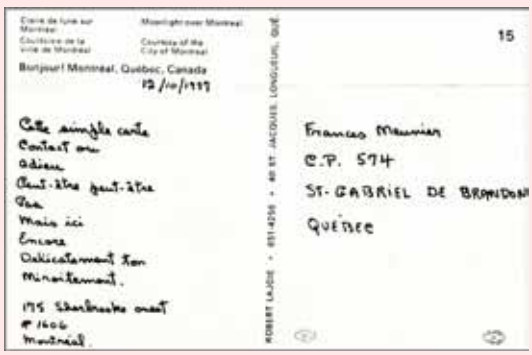
Raymonde Laurin vient m'y
voir deux fois par semaine.
Elle "suce" avec de plus
en plus de gloutonnerie.
Nous passons le meilleur
de nos soirées à nous rentrer
l'un dans l'autre.

Habitant au centre de tout,
les hasards de rencontre sont
fréquents.

L'autre soir,
ce fut Vincent Deguire,
ancien graphiste de SEXUS.

Nous avons fumé
un peu de mari chez moi,
avec sa dernière maîtresse,
Frances Meunier.

Frances et moi
nous sommes découvert
de fortes attirances...



13 octobre 1977

Deux ans, jour pour jour.
Et c'est exactement
ce jour qu'elle choisit
pour me téléphoner:
Monique Cloutier.

Pour me demander
si mon malaxeur de cuisine
est à vendre, et, à bas prix,
en plus!
(Sous prétexte que je ne dois
pas l'utiliser...).

C'est ce que j'appelle:
ou bien, un prétexte grossier
pour reprendre contact;
ou bien, une véritable
grossièreté de sentiment.

Elle me téléphonait
au travail.
(Elle a eu mon numéro
par un de mes frères).
J'étais dans une situation
telle qu'il m'était impossible
de lui parler davantage.

6 novembre 1977

Calme.
Satisfait.
Satisfait, enfin, après 35 ans,
de vivre seul.
Avec, pour tout désir social,
que la volonté de me laisser
aller d'une femme à l'autre,
d'un groupe d'amis
à un autre, d'une satisfaction
ici à une satisfaction là-bas.

Avec, pour toute ambition,
que le principe
de ne rester que là
où je suis bien.

11 novembre 1977

(Texte bouffon
écrit
sur l'un des chapeaux
de Chef
appartenant à mon patron
Marc Paupe
partant pour un concours
culinaire en Suisse).

LE CHAPEAU DU CHEF.

Marcus Paupus, mon maître, revient!
De l'autre côté de l'océan, loin de la Suisse Patrie,
Se trament contre toi de sombres complots!

Gamache, puisqu'il faut le nommer par son nom,
Fait passer tout le "staff" au Parti Québécois!
(On a même vu Lalande,
Drapeau québécois à la main,
Courir dans les couloirs!)
Frenette, de son côté, te cuisine en son Rondeau
Un "Brunchaud" bien québécois
Qu'il fait goûter avec malice
À ton Billette qui s'étonne...

Oui, Marcus, mon maître, reviens;

Car moi, ton fidèle,
Nostalgique tout le jour devant mes culs de poule,
N'en peut plus de me rendre chaque soir
Voir gémir en douceur
Ta femme en ta demeure
Chaque soir plus étonnée
De ce qu'envers toi ma fidélité
D'un soir à l'autre jamais tout à fait ne meurt...

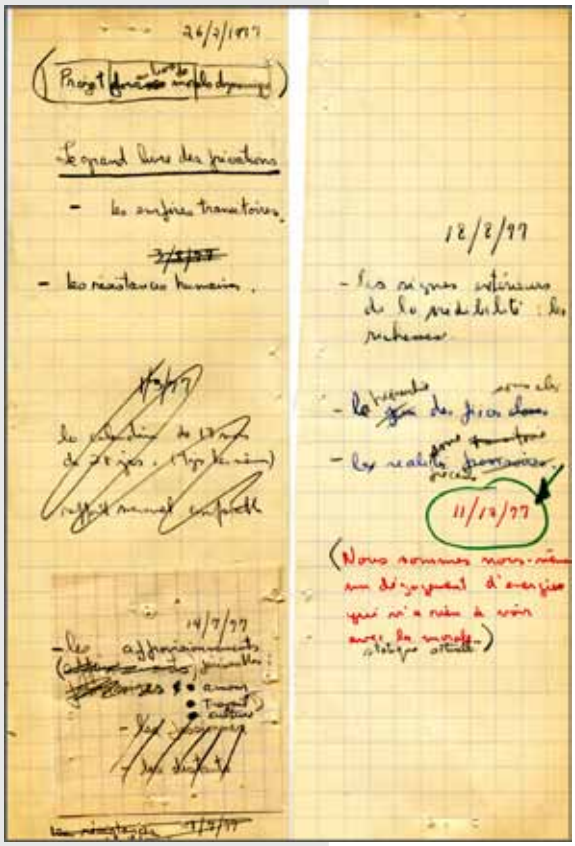
11 décembre 1977

(Projet pour un livre de morale dynamique).

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.

- Les empires transitoires.
- Les résistances humaines.
- Les approvisionnements périssables:
  . amour
  . culture
  . travail
- Lessignesextérieursdela crédibilité:
. les richesses
- La hiérarchie des pièces sous clés.
- Le réalisme précaire.

(Nous sommes nous-mêmes un dégagement d'énergie qui n'a rien à voir avec la morale statique actuelle).



18 décembre 1977

Heureux déménagement!
Heureuse relance!
Je vis, satisfait, dans le luxe de mon appartement.
Raymonde Laurin m'y rejoint deux soirs par semaine.
Nous jouissons,
de plus en plus,
dans des odeurs prolongées d'alcool et de marijuana.
Elle me surnomme en riant: *grand fou*!

Je rencontre aussi depuis deux mois une grande et belle fille de 24 ans: Monique Morency.
Nous suivons ensemble un même cours de mathématique à l'Université du Québec.
D'un cours à l'autre, nous nous découvrons de l'attachement.
Le cours n'a été intéressant qu'en ce qu'il nous a permis de travailler ensemble et d'aller, chaque mardi soir, lever le verre tous les deux, seuls autour d'une même table de bistrot.

Monique vit avec un jeune homme de son âge qu'elle connaît depuis 4 ans.
Je ne veux rien bousculer.
Mais je sens bien qu'au train où vont les choses, nous nous dirigeons, elle et moi, vers quelque chose de particulier.

J'ai justement le goût d'une passion.

1978

36 ans

14 janvier 1978

Monique Morency est venue
sonner à mon appartement
samedi dernier.
(Elle me l'a dit plus tard).
Il était minuit.
Je n'ai pas répondu.

La bêtise est que je venais
de me coucher
avec Raymonde Laurin.
Et que justement je me disais
que j'en avais assez
de Raymonde,
que je devais cesser
de la voir, et que je rêvais
justement d'être
avec Monique Morency.

Je préfère être seul
plutôt que de rater des
occasions comme celle-là.

16 janvier 1978

(Lettre reçue à mon travail).

Sujet: réorganisation
de l'économat.

Monsieur,

Tel que discuté avec vous
même et par la suite avec
Monsieur Clément Gamache,
des services administratifs,
nous vous confirmons
par la présente
qu'à partir de cette date
de nouvelles responsabilités
vous sont confiées
d'une façon provisoire et
concernant particulièrement
le service de réception
des marchandises
et la mise en application
des procédures qui y sont
rattachées ainsi que celles
reliées au magasin
et entrepôt de l'ITHQ.

Marc Paupe,
responsable
des Approvisionnements.

17 janvier 1978

Elle venait d'avoir 25 ans.
Nos cours
à l'Université du Québec
venaient de redémarrer.
Nous avons fait l'amour
jusqu'à l'aube,
Monique Morency et moi.

Depuis Pauline Maltais-Michaud, jamais je n'avais regoûté de cette passion-là.
Ma jeunesse
m'est comme revenue.
Je ne savais plus
que je pouvais filer
la nuit blanche.
Je ne savais plus
ce que c'était que de désirer
précisément une femme
et de réussir finalement à
la convaincre de vous aimer.
Je ne savais plus que
j'avais le goût d'avoir le
goût d'avoir encore le goût.

5 mars 1978

(Lettre envoyée à Marielle Parent, 806 Stuart apt 4 Outremont).

Marielle.

Je t'écris, par goût.
Et peut-être aussi
pour empêcher que certaines
satisfactions ne viennent,
en moi, que me satisfaire,
moi.
Je t'écris par goût
de partager avec toi
ce qu'avant cette habitude
que j'ai d'être seul,
je partageais, me semble-t-il,
avec facilité.
Mais ce sera, pour toi,
peut-être, très peu de chose.

Je t'écris par goût de ne pas
laisser certaines éclosions
se perdre dans le silence
de plus en plus long
de mes satisfactions.
Dans le désir d'imaginer,
qu'à l'autre bout de
mon geste, peut encore venir
une vibration qui ne lui sera
pas tout à fait étrangère.
Je t'écris d'où je suis.
Je t'écris du centre ville,
sur ma table ronde,
à travers l'amour que j'ai
de mes plantes.
Je t'écris dans le fouillis des
buildings, que je ne cesse
intérieurement de critiquer,
et qui pourtant n'est peut-
être, par réalisation
interposée, que l'expression
de nos difficultés collectives
d'être ensemble les uns
par rapport aux autres.
Je t'écris d'où j'en suis.
D'un point de silence qui
n'est, peut-être, qu'un point
d'écriture dans une longue
série de rencontres
affectives.
Je t'écris pour ne pas laisser
se perdre en moi
ce désir d'être attentif.
Ce désir que, depuis deux
ans, j'empêche de renaître.
Je t'écris pour te dire
que j'ai aimé, l'autre soir,
te rencontrer.
Pour te dire, tout simplement
que je suis bien.

Je t'ai écrit, pour t'écrire.

7 mars 1978

Après un mois de silence,
Raymonde Laurin
vient de me téléphoner.
(Elle n'avait pas apprécié
mon aventure
avec Monique Morency).

Je sais, par expérience, que
la femme que je cherche ne
peut naître que d'un certain
rassemblement de femmes.

À moins que, cette fois,
j'en arrive à préférer
le petit peu de chacune à la
supériorité de l'une d'elles.

Toujours est-il que
le printemps commence
à me travailler!...

17 mars 1978

(Lettre non envoyée à Marielle Parent).

Marielle.

Je t'écris, à nouveau.
Je t'écris pour te dire
que j'ai le goût de toi.
Pour te dire que j'ai le goût
d'être avec toi.
Pour te dire qu'il y a déjà
plus d'un an que j'ai, en moi,
ce goût.
Je t'écris pour te dire cette
simple chose: pour te dire
que j'ai le goût de toi.
Que j'ai le goût d'être,
tout simplement, avec toi.
Pour te dire qu'il y a plus
d'un an que j'ai ce goût
en moi.
Je t'écris pour te dire
que j'ai le goût d'être moi:
mais avec toi.
Pour te dire qu'à chaque fois
que le hasard nous
a présentés l'un à l'autre,
j'ai eu ce goût.
Je t'écris pour te dire que j'ai
encore le goût d'avoir encore
le goût de toi.
D'avoir encore le goût
de t'attendre même lorsque
tu semble toute là.
Car il y a toujours, en toi,
quelqu'un qui te revient
de loin.
Quelqu'un que j'ignore.
Quelqu'un qui, à chaque fois
que le hasard nous présente

18 mars 1978

l'un à l'autre, me redonne
le goût de toi.
Je t'écris, aussi, pour te dire
que je suis seul.
Pour te dire que je serai
toujours seul.
Et même dans la plus grande
intensité de mon goût de toi.
Et même dans la plus grande
intensité de mon goût
d'une autre.
Je t'écris pour te dire
que je serai toujours seul
avec mon goût de toi.
Ou avec mon goût
d'une autre.
Que je serai toujours moi
dans mon goût insensé
d'être, ensemble, avec toi.
Ou, ensemble,
avec une autre.
Je t'écris pour te dire
qu'avant tout,
j'ai le goût de moi.
Pour te dire que j'aime,
inconditionnellement,
avoir le goût de moi.
Je t'ai écrit, par goût.
Par goût, tout simplement,
de te dire que j'ai le goût
d'avoir le goût des mots.

J'aime aimer,
avec une femme à mon bras,
le passage même de l'amour.
Sur chaque mur nu
de ma solitude,
j'aime arrêter une image
bien particulière d'elle.
Monique ou Marielle,
l'une ou l'autre, ou encore
une autre et une autre,
le geste reste le même.

J'aime aller avec toi
me retrouver un instant
dans le spectacle d'un autre.
J'aime, ensuite, la tournée
que nous faisons
des restaurants de luxe.

J'aime, finalement, t'inviter
chez moi.
J'aime, finalement, être moi.

19
avril
1978

Ce que j'attends
d'une femme: qu'elle fasse,
en quelque sorte,
passer le courant entre mes
deux tendances extrêmes,
entre ma bestialité
pornographique et
ma finesse, parfois, de poète.

3
mai
1978

Seul.

Seul dans le luxe excessif
de mes plantes,
de mes divans de velours,
de mon plancher
et de mon lit
recouvert de fourrures.

Seul.

Seul dans le beat sourd
de mes musiques urbaines.

Seul.

Seul, avec devant moi,
les horizons lointains
de mon ascétisme passé.

30 mai 1978

Lucie Robidoux.
Tu es belle.
Trop peut-être.
J'ai peur, à la longue,
de ne pas te suffire.
Je marche avec toi sur la rue
et notre marche, pour moi,
devient
une marche triomphale.
Tu es belle.
Tu es l'un de mes plus
anciens rêves, réalisé.
Nous nous promenons
enlacés dans les rues
chaudes d'un soir d'été.
Tu as l'étonnement mêlé aux
profondeurs de tes 25 ans.
Et, au coup de minuit,
tu te jettes à mon cou
pour m'embrasser.
Et me souhaiter
la bonne fête.
Oh mensonge!
Je te dis n'avoir que 30 ans
alors que j'en ai 36...
Tu as la tendresse,
la chaleur, la simplicité.
J'aimerais que tu te sentes
bien avec moi
au point de vouloir y rester.

31 mai 1978

Monique Cloutier
me téléphone au bureau
pour me souhaiter
une bonne fête...

Elle vit avec un autre homme
depuis deux ans.

Elle est satisfaite
de notre séparation.
Elle dit ne pas vouloir perdre
le contact que nous avions et
qu'elle ne retrouve
nulle part ailleurs.

Mais quoi donc?

3 juin 1978

Fête!
Mais qui donc fête?
Elle en attend un autre
et joue, en l'attendant,
autour du feu.

J'en ai assez d'être l'ami
de ces femmes-là.

Je marche, solitaire,
dans le fatras quotidien
de mes amours déçus.

7 juin 1978

Seul, avec pour tout voisin,
quatre locataires de palier.
Une vieille Anglaise avec
qui j'ai échangé deux mots
en un an.
Un couple de Français qui ne
parle à personne et qui ne se
parle entre eux, semble-t-il,
que pour s'engueuler.
Une célibataire de mon
âge, aussi retirée que moi,
qui travaille elle aussi dans
l'hôtellerie, avec qui j'ai pu
parlé quelques fois, le matin,
en attendant l'ascenseur
pour aller travailler.
Et un couple d'Iraniens,
en études ici, qui viennent
justement de quitter l'étage
pour retourner en Iran.

Seul, avec pour toute amitié,
que mes relations de travail.
Seul, avec pour toute
distraction, que mes cours
en économie
à l'Université du Québec.

Et pourtant.

2 juillet 1978

Quel espoir soudain?
quelle autre illusion?
Et pourtant...

Passé le week-end à dormir,
à parler, à faire l'amour
avec Lise Caouette;
merveilleuse; divorcée
de 32 ans, travaillant comme
professeur de mathématique
au primaire.

Très gentille: taureau.

Est-ce possible
qu'après tout ce temps, une
réponse, enfin, me vienne?
Quel espoir encore;
quelle autre illusion?

Et pourtant.

Nous nous faisons griller
ensemble au soleil chaud
de mon balcon.
Roulant ensemble
dans sa petite automobile
dans la nuit.
Cuisinant ensemble
nos repas.

Elle, assise nue, sur moi nu,
nous berçant ensemble
dans l'historicité des choses.

Elle, mariée à 21 ans,
et durant 7 ans,
avec un impuissant.
Faisant finalement l'amour
avec un autre.
Lui: narcomane,
puis alcoolique.

De là: 2 ans.
Partageant dès lors
un appartement
avec une copine.
Et maintenant:
pour la première fois,
seule dans un appartement
bien à elle.

Le grand besoin
d'être elle-même.

Attentive.
Tellement!
Mais.

5 juillet 1978

Mais.

Pourquoi toujours
toutes les femmes à la fois?

Coucher
avec Marie-France Berger,
grande, belle, 26 ans.
Étudiante, avec moi,
en économie.

Nous nous y étions
remarqués.
Il ne manquait plus
que de nous le dire.

Fille très directe qui me dit,
la première, qu'elle était due
et qu'il lui fallait un homme.

Oh, les nuits brèves
de mes amours d'été!

8 juillet 1978

À nouveau seul.
Mais non plus de la même
manière.
L'attendant désormais.

Infidèle ou non, là, pour moi,
n'est pas la question.
L'attendant.

Son retour
d'un mois de vacances
aux Iles de la Madeleine.
Lise Caouette et moi:
ensemble.

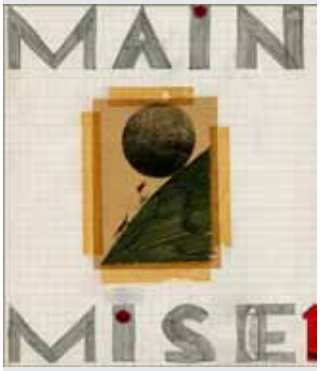
Me caressant le sexe
avec ses mains.
Nous enlaçant.
Disponibles.
Pénétrant, profondément
en elle, partout.

9 juillet 1978

Douze heures d'affilée:
réunion d'une vingtaine
de personnes
de la revue MAINMISE.

Moribonde.
On m'y nomma
à l'assainissement
des finances.

De retour.



13 juillet 1978

(Cartes postales
de Lise Caouette
aux Iles de la Madeleine).

Bonjour toi.

J'ai pensé t'écrire
aujourd'hui car la mer
et le vent se font douceur
et chaleur et que j'en suis
toute alanguie.

La vie a repris
le rythme que j'aime,
celui de la nature.
Je me sens
extraordinairement bien
et je t'envoie par cette carte
des baisers mouillés de mer,
une haleine qui sent le sel,
et des caresses...

Salut.
À bientôt.

Un gentil taureau.

14 juillet 1978

Monique Morency
me téléphone.
Deux mois d'absence.

Elle vit maintenant seule.
Sans son Gilles
et sans ses chats.

Sans exaltation non plus.

Le goût de nous rejoindre.

17 juillet 1978

(Lettre envoyée à Lise Caouette).

“Je me sens
extraordinairement bien et
je t’envoie par cette carte,
des baisers mouillés de mer,
une haleine qui sent le sel,
et des caresses...”

Ici, tout est bruit, buildings
et construction.
Mais je t’attends.
J’ai le goût de te reprendre
dans mes bras, de goûter
à ton goût de mer,
de sentir ton odeur de sel.
J’ai le goût de tes caresses.
J’ai le goût
de goûter ta langue.
Longuement.
J’ai le goût de goûter
à la chaleur de ton corps
lorsque je me prolonge
en toi.
J’ai tout simplement,
le goût de toi.
Je t’embrasse.

27 juillet 1978

Lucie Cloutier.
Elle quitte l’Institut
de Tourisme et d’Hôtellerie
du Québec où je travaille.
Nous avons fait l’amour
durant 3 heures.

Grande, énergique, de quoi,
une fois de plus,
me faire passer tous mes
complexes d’être petit.
Dansant devant moi,
les seins nus; nous frottant,
bandés, sexe contre sexe,
sur une musique
sud-africaine.
Ouverte.
La pénétrant partout.

Pourquoi toujours
toutes les femmes à la fois?
J’aime les femmes chaudes
qui ont le sexe facile.

Pourtant, elle est fidèle
depuis trois ans
au même bonhomme.
(Mais aussi que d’ennui!).

J’aime ce rôle.
Etre l’amant d’occasion
de quelques jolies filles.

30 juillet 1978

Rien qu’à prononcer
son nom, je bande.
Lucie Cloutier, la grande,
la perverse,
à la grande crinière noire.

Oh mon sexe dans l’avidité
chaude de sa bouche!

Que de facilités!

31 juillet 1978

Je me propose sérieusement d'arrêter de boire de l'alcool. Je bois, depuis 10 ans, entre 40 et 80 onces de bière par soir.
Mon corps n'en peut plus.

La grande difficulté sera de recycler tout ce temps que je passais chaque soir à ne rien faire d'autre qu'à boire.

J'avoue que j'ai peur.

1 août 1978

Première nuit sans alcool.

Je me suis réveillé plusieurs fois avec la vision du cercle blanc de mon inutilité.

Des rats vivants sortaient de mon ventre béant.

Il fait gris.
Il fait froid.
J'ai allumé la chaufferette.

Une odeur d'automne prématuré.

2 août 1978

Rêve.

Je venais d'une longue traversée de la ville.
J'étais passé d'un quartier à l'autre jusqu'à la maison qu'elles habitaient très loin du centre ville:
Monique Cloutier et sa fille Marie-Brigitte Filion.
Chaque quartier regroupait une population spécialisée autour d'un centre de production payant.
Près de l'Office National du Film, il y avait une rue entière pleine de boutiques d'avant-garde: "faites vos films vous-mêmes".

De là, j'ai été entraîné par un enfant noir femelle (ou plutôt repoussé par un enfant noir mâle, par la volonté de ne pas devoir écouter ses histoires qui me faisaient peur du fait que je n'y comprenais rien d'autre que ma peur) vers un quartier plein d'enfants.

Il y eut beaucoup de bandes dessinées.

Finalement, je suis dans une maison où il y a mes deux frères lorsqu'ils étaient jeunes.
Il y règne un désordre monstre.

Le deuxième soir, après avoir serré ses bottes qui traînaient, j'engueule Marie-Brigitte parce qu'elle joue à l'alpiniste avec un câble dans l'escalier et que je sais qu'elle va tout laisser en plan et qu'on risque de s'y enfarger durant la nuit.

Monique m'interrompt.
- On ne dit pas à un enfant qu'on va lui casser la gueule pour lui faire serrer ses choses!

Et c'est alors que Marie-Brigitte, plus âgée, déclare que nous avons raison tous les deux et que Monique devrait enfin en tenir compte.

Je veux m'en revenir chez moi.
Mais c'est tellement loin, chez moi.

3 août 1978

La rétrospective pourrait se résumer ainsi.

De 1 à 16 ans: une enfance, somme toute, assez agréable dans la croyance à une religion d'État, dans le confort d'un petit château de banlieue, dans la sécurité d'une mère et d'un père amoureux et ambitieux.

De 16 à 26 ans: l'adolescence ambitieuse, la remise en question durable de beaucoup de valeurs, l'entrée tumultueuse sur le marché du travail autant que sur celui des idées.

De 26 à 36 ans: tout d'abord la réplique rétrograde des vieux, la censure, la mise en quarantaine.
De la peur qui en découla: le début d'une longue marche de consolidation dosée, en guise de narcotique, d'alcool.

Et voilà: maintenant, déjà, 36 ans.
Le désir de reprendre tout ça dans une grande maturation.
Le désir de regrouper la croyance de l'enfance, l'audace de l'adolescence aux premières prudences de l'homme.

(Note reçue de Lucie Cloutier).

Cher Yvan, cher ami.

Tout va bien, très bien, archi-bien.

N'aie aucune inquiétude à mon sujet, et jouis de la vie tout plein.

Je t'embrasse.
À bientôt.

6 août 1978

Très satisfait.
Vécu le long week-end avec Lise Caouette.
Tour du Richelieu dans sa voiture, épluchette de blés d'inde, lecture, musique et sexe.
Nous vivons sur une multitude de points communs.
Célibataires de part et d'autre; avec, mutuellement, autant de respect que de passion.
Il y a là, je crois, une longue histoire à ses débuts.
Jamais, depuis Monique Cloutier, je n'avais goûté à ce calme dans la passion.
Mieux: jamais, tout simplement.
Le goût commun de décorer nos appartements.
La cueillette des quenouilles dans les ravins.
Les heures passées dans les serres à sélectionner nos plantes d'intérieur.
Le goût, commun, de ne pas lancer notre argent par la fenêtre.
Mais, aussi, la gourmandise: celle d'une salade César assaisonnée à notre goût.

12 août 1978

Jeudi et vendredi:
Lise Caouette.
Samedi: Lucie Cloutier.
L'amour jusqu'à l'épuisement.

Le goût maintenant d'aller dormir.
Seul.
Profondément seul.
Uniquement soi.
Avec, au bout de soi-même, les dernières échéances.
L'ébruitement calme des frustrations repues.

14 août 1978

Passé la nuit avec Monique Morency, chez elle.
Dans son nouvel appartement où elle vit seule, maintenant.

Nous nous sommes longuement exprimés l'un et l'autre sur nos sentiments, nos problèmes, nos frustrations.

Elle m'a parlé de sa difficulté de vivre avec son corps.
Je lui ai raconté les longues frustrations sexuelles de mon adolescence.
Je lui ai dit mon refus de me limiter à une seule femme.
Je lui ai rappelé sa liberté.
J'ai parlé d'une véritable fidélité entre les hommes et les femmes.

15 août 1978

La revue MAINMISE
ne m'intéresse plus.

L'équipe se compose,
en majorité, d'individus qui,
incapables de s'accorder
dans le cadre d'une société
fortement structurée,
se lancent à corps perdu
dans une forme sociale
qu'ils désireraient
radicalement différente, mais
où ils ne réussissent pas plus
à se conformer entre eux
à des ententes
sur des contrats sociaux.

C'est la chicane, le mépris,
la mesquinerie.

Je n'ai rien à foutre
de ces gens qui préfèrent
s'engueuler plutôt
que de se faire l'amour.

20 août 1978

Week-end
avec Lise Caouette.

La gourmandise: celle d'un
steak fortement au poivre;
celle d'une paella aux fruits
de mer.
Sans compter mon laissez-
passer pour un repas gratuit
au pavillon du Québec,
dans le contexte
Terre des Hommes
sur l'Ile Ste-Hélène.

Week-end, aussi,
de jardinage.
Week-end d'aménagement
de nos plantes d'intérieur.

Et que dire de sa bouche
gourmande
qui me bouffe le gland
jusqu'à l'éjaculation.

22 août 1978

Et que dire de la bouche
de Lucie Cloutier!

Et que dire de ses transes
lorsqu'elle se met à danser
nue sur le plancher recouvert
de fourrures!

Cette grande jeune femme
dans laquelle j'entre comme
dans une petite fille.

29 août 1978

(Lettre reçue
de Lucie Cloutier).

Bonjour Yvan.

J'ai bien noté, tu t'en doutes,
ton désir d'aborder
le livre de Delcamp
sur le Tarot initiatique.

Je t'envoie ces photocopies
qui t'en donneront un bref
aperçu; du moins pourras-tu
avoir une idée de "l'esprit"
que renferment ces pages.

Ce n'est pas par choix
ou par hasard que je t'envoie
ce qui se rapporte à la carte
de l'Amoureux.
Un soir j'ai fait le vide
dans ma tête (quel boulot),
puis je me suis concentrée
sur la question suivante:
"quel serait l'arcane le plus
approprié pour Yvan en ce
moment", puisque j'en avais
déduit que si tu lisais
l'Arcane qui te parlerait
le plus, ça serait la meilleure
manière de t'initier au Tarot!

J'espère que tu apprécieras
quelques-unes des lignes des
pages suivantes.

Salut bien.

11 septembre 1978

Olier, notre frère, a réussi
un tour de force: nous réunir,
tous, à une petite soirée
de bouffe et de rires.
Notre frère Sylvain,
sa femme et sa fille d'un an.
Notre soeur Germaine,
son Pierre, son fils de 2 ans,
et l'autre qu'elle attend.

Ce coup de vieillissement,
soudain, que de se voir,
d'emblée,
l'oncle de trois neveux!

Mais aussi le rappel
de la bêtise: notre père, (qui
n'était évidemment pas là),
attend, à 63 ans, un enfant
d'une fille de 25 ans.

Et passe le temps.
De plus en plus court.
Celui plus court
des illusions.
Et l'autre, en bref,
des porte-à-faux.

20 septembre 1978

Lucie Cloutier
est venue m'annoncer
qu'elle ne pouvait plus
continuer notre relation.
Dans le style des ruptures
de mes vingt ans.

Oh, triste, était mon âme...

À cette époque-là.

24 septembre 1978

Passé la nuit de vendredi
avec Monique Morency.
Nous avons fait l'amour
avec beaucoup d'affection.

Passé la nuit de samedi
avec Lise Caouette.
Nous faisons toujours
l'amour d'une façon qui
me satisfait profondément.

Que je sois avec toi, ou que
je sois avec toi, je demeure
cet homme extrêmement
difficile à satisfaire.
Je demeure profondément
sauvage: je me retire sans
cesse dans les espacements
de mon inconstance.

Chez toi, j'aime la belle
et jeune grande fille riante
de 25 ans qui se moque
de mon âge et m'oblige
à rajeunir.

Chez toi, j'aime la jeune
femme cossue de 32 ans
qui me promène en bagnole
et qui, en plus, prend plaisir
à me sucer le gland.

J'aime, en chacune de vous,
le désir que j'ai de vous.
J'aime la liberté
que vous me laissez de vous.
J'aime le temps, et la dis-
tance entre ce temps
et l'autre temps.

J'aime tout simplement
la possibilité, un jour,
d'en arriver, peut-être,
à vous aimer.

1 octobre 1978

Elle a joui.
J'en ai eu
plein les moustaches.
Pour la première fois
de sa vie.
Lise Caouette: 32 ans.

Rien d'étonnant à tout ceci
lorsque l'on sait qu'on lui
avait demandé, adolescente,
de passer une heure
à genoux, les bras en croix,
pour avoir oser embrasser
un garçon.

3 octobre 1978

On m'a approché pour aller
en Afrique (Cote d'Ivoire),
sous l'égide de l'ACDI,
former des responsables
de cuisine institutionnelle.

L'idée m'a tenté.

Mais j'ai trop à perdre
si quelque chose n'allait pas.
Ici, je vis confortablement;
j'ai un travail et ma position
se consolide; j'ai aussi
la perspective de mes cours
à l'Université du Québec.

D'autre part:
si je revenais d'Afrique
dans 4 ans, j'aurais 40 ans.

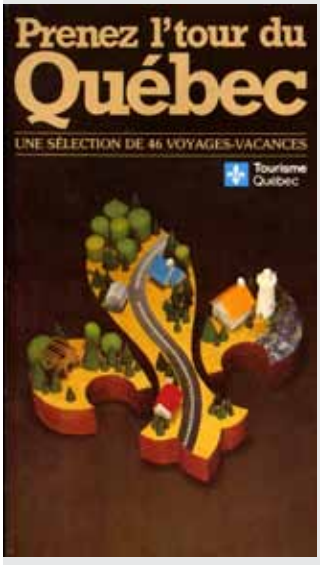
À 40 ans, parfois, l'accueil
n'est plus le même...

9 octobre 1978

De retour d'un voyage
de 600 milles, aller/retour.
Trois jours à patrouiller entre
Baie St-Paul et La Malbaie
avec Lise Caouette.

L'Ile aux Coudres
est un véritable désastre.
Tout le mauvais goût touris-
tique est en train
d'y échouer.

Par contre, les rives sont
superbes: Baie St-Paul,
St-Joseph de la Rive,
St-Irénée.



14 octobre 1978

Les affections fugaces
des mariages humains.

J'ai trouvé Dieu:
c'est MOI dans le silence.

22 octobre 1978

Depuis une semaine,
je ne bois plus.
C'est la première fois
depuis dix ans.
Depuis dix ans, je me suis
toujours couché saoul.
C'est la première fois depuis
dix ans que je suis sobre.
Je suis seul.
Et je me sens d'autant plus
profondément seul
que je suis parfaitement
conscient d'être seul.
C'est comme si tout s'était
cassé.
Je n'ai rien retenu d'hier.
Ni amours, ni rien.
Je me sens seul.
Et j'ai le goût de rester seul.
De lire.
D'écrire.
J'ai le goût tout simplement
de me parler.

dans le carré jaune où
la lumière
à chaque regard change
tombent les feuilles
et le souvenir
de la porte jaune qui
ne s'ouvre plus sur
les empires lentement sur
nous referme sa
lumière
pour la première fois car
c'est toujours
la première fois que
tombent tes
paupières dans les dernières
palpitations du temps.

25 octobre 1978

Je suis jaune
et je pisse orange.
Je me tape
une hépatite virale, type A.

Pour la première fois
de ma vie, je tombe
sur l'assurance chômage.
Je n'ai rien d'autre à faire
que d'encaisser
mes prestations, d'être moi
et de me reposer.

Au fond, j'en éprouve
beaucoup de satisfaction.
Je me lève et me couche
à ma guise.
Je m'occupe de mes écrits,
de mes coupures de presse
concernant les 229 pays
du monde, des lectures
nécessaires à mon cours
sur l'Histoire
de la pensée économique.

Par ailleurs, cet incident
me permet de comparer Lise
Caouette à Lise Bissonnette.
L'égoïsme de la première
ne vaut pas mieux que
l'égoïsme de la dernière.
Pour ce genre de femme là,
la profession sert de prétexte.
Et lorsque la profession
n'entrave rien, ce sont
évidemment les obligations
sociales qui prennent
toute la place.
Car l'important,
c'est d'avoir un prétexte.

Un prétexte
pour gigoter sans arrêt.
Un prétexte
pour ne pas être là.
Un prétexte pour ne tirer
d'une situation que le côté
superficiel des choses.
Petites bonnes femmes
définitivement refoulées
sur elles-mêmes
qui ne connaissent pas
la détente nécessaire
à la reconnaissance d'autrui.

Ou bien je suis seul.
Ou bien je ne le suis pas.
Mais je supporte mal
les attentions subites
des gens qui, foncièrement,
ne me sont pas attentifs.

9 novembre 1978

Je sais: je souffre
d'une extrême possessivité.
Je me lasse très tôt
de quelqu'un que je ne peux
profondément épouser.

Plutôt que de languir auprès
d'une relation qui traîne,
je préfère tout balayer.
Et de là, toujours, reviennent
d'autres aventures.

Car s'il s'agit de rester
en surface, il ne s'agit plus,
quant à moi, de rester
sur place.

Je suis seul et j'ai le goût
d'une solitude étrange.
Je suis seul.
Mais tout l'horizon vibre
de présence.

Rien ne me laisse indifférent.

Je guéris lentement.
Ma bilirubine,
de 14 est tombée à 7;
la normale est à 1.
Encore, au moins,
deux semaines de repos.

Je suis heureux.
Je me lève à mon heure;
je déjeune; je sors acheter
le journal *Le Devoir* et
les choses dont j'ai besoin.

Je travaille à la mise en ordre
de mes écrits: j'ai terminé
la transcription,
sur papier de riz,
de mon journal 1975-1976.

Je travaille l'Histoire
de la pensée économique:
j'ai terminé un bon survol
du libéralisme classique.
D'ici deux semaines,
j'aurai vu le socialisme.
Restera: les néo-classiques,
Keynes, et les modernes.

Quant à mes coupures
de journaux, tout va bien.
Sauf que j'ai découvert
qu'il existe, en bibliothèque,
des index d'à peu près tout
ce que je découpe.

Je devrai donc ajuster
mon tir.

Lorsque je me sens fatigué,
je m'assois et je regarde.
Je regarde mes meubles,
mes plantes, mes draperies;
je cherche à rassembler
le tout dans un décor mieux
intégré.

Depuis un mois,
je vis sans alcool.
J'ai bien éprouvé,
à l'occasion,
quelques chagrins.
Mais la chose est moins
pénible que je l'imaginais.
J'ai redécouvert le goût
des choses.
Je dors moins: je travaille
davantage.
Mes diarrhées ont fait place
à des selles dures.
J'ai remplacé l'alcool
par un 40 onces quotidien
d'eau minérale gazéifiée.

Je suis heureux.
Je me lève heureux,
et je me couche heureux.

12 novembre 1978

Nous percevons toujours
d'un nombre variable
de préjugés.

Il n'y a pas d'intérêt à lire
les auteurs
tels qu'ils se présentent.
Il faudrait pouvoir les lire
par thèmes et sujets
entrecoupés et comparés
les uns aux autres.

14 novembre 1978

Je ne rêve plus, comme
avant, de partager ma vie
avec une femme.
Depuis trois ans, je vis seul
et j'en éprouve beaucoup
de satisfactions.
Qu'aurais-je donc à faire
d'une femme?
Sinon, à l'occasion,
quelqu'érections notoires.

Je vis seul.
À travers les hippies
et la soldatesque qui ne sont,
en fait, que l'envers
et l'endroit de la même
domination territoriale.
À deux doigts de la guerre,
dans la décadence
américaine.

Je ne suis
qu'un simple salarié.
Et je vais, vieillissant,
me parlant à moi-même
dans le silence luxueux de
mes draperies, mes velours
et mes fourrures.

Je vis seul.
Nomade au 16ième étage
d'un building.
Qui ne campe jamais deux
fois dans le même instant
du temps.

Je ne rêve plus,
comme avant,
de m'exiler à la campagne.
Les villages sont aussi
bruyants que les villes.
La différence en est qu'à la
ville, le bruit, par sa densité,
retourne à l'anonymat.
Rien de tel dans les petits
villages.
Chaque crissement de pneu,
chaque vacarme
de haut-parleur, chaque bruit
s'identifie à quelqu'un
qu'on peut finir par détester.

Je vis seul.
À travers les décibels
variables de la journée.

Je vis seul.
À travers les mille et une
serrures de la ville, passant
d'un couloir à l'autre
par une série de plus en plus
complexe de clés
et de combinaisons secrètes
dans la hiérarchie toujours
plus aride
de nos relations sociales.

27 novembre 1978

J'espère tout simplement
pouvoir, dans neuf ans,
avoir assez d'économie pour
financer à même les intérêts
de mon argent le montant
annuel de mon logis.

J'espère, à 45 ans,
n'avoir d'autres obligations
que de devoir travailler
un jour sur sept
pour subvenir
à mon alimentation.

Je ne rêve plus,
comme avant, d'atteindre,
par des écrits ou autrement,
la richesse et la célébrité.

Je cherche, lentement, tout
bêtement ce que je cherche.

J'essaie de comprendre ce
qui se passe autour de moi.
J'essaie de savoir ce qui fait
que je vis telle époque
plutôt qu'une autre.
Que je suis dans tel contexte,
plutôt qu'un autre.

J'avance, lentement,
sur place.

Je collectionne, avec amour,
le peu qu'il me reste
de ma vie.

J'avoue, une fois de plus,
ma préférence.
Monique Morency.
J'avoue aimer son rire,
sa jeunesse.
Nous avons fêté,
comme il se doit.
Cognac, vin, et quoi encore.
Après cinq semaines
de sobriété, le retour à la fête
méritait d'être fêté!

Et tout cela ne m'empêche
nullement de revenir,
avec facilité, à ma sobriété.
J'en suis, oh combien,
satisfait!

Mais, pour elle, pourquoi,
toujours, cette préférence?
S'il n'était de cette nécessité,
chez elle, de s'enivrer
tous les jours; s'il n'était
de ses excès trop faciles et
de sa psychologie
souvent trop faible, que ne
risquerais-je pas avec elle?

Au point même
d'avoir un enfant.

2 décembre 1978

(Lettre envoyée à Monique Morency, 6667 de Bordeaux, Montréal).

C'était bon Chez Démos.
Les kebabs, la salade,
les frites et ton vin.
Tout était bon Chez Démos.
Cela sentait la cuisine
sur gril, et le vin.
Il y avait le temps
qui passait.
Il y avait toi, il y avait moi.
Et il y avait le temps
qui passait.
Il y avait nous.
Et nous étions là, ensemble.

Il y a déjà plus d'un an.
Il y avait toi, il y avait moi.
C'était ailleurs.
C'était dans un autre temps.
Et tu riais.
Je t'ai regardé rire.
C'était la première fois.
J'étais à côté de toi.
Je me souviens de t'avoir
regardé rire.
Il y avait dans ton rire,
quelque chose de chaleureux.
C'était la première fois.
La première fois
que j'ai désiré être avec toi.
Et j'ai, depuis ce temps,
toujours ce même désir
d'être avec toi.
Ton regard me retient.
Tu réponds à mes silences.
Tu me rends la vie mieux.

8 décembre 1978

(Lettre envoyée à Monique Morency).

Monique.

À travers ta réalité,
à travers tes regrets,
à travers tes peurs, à travers
tes méfiances qui, soudain,
s'éveillent brusquement,
à travers tes changements
inattendus, malgré tes rejets,
malgré tes besoins
de solitude, malgré toi
parfois, je te retrouve encore
attentive à mon existence.
Encore attentive
à la présence de quelqu'un
qui, comme toi, te parle
à travers sa réalité, à travers
ses regrets, à travers
ses peurs, à travers
ses méfiances qui brusque-
ment s'éveillent contre tout,
à travers
ses changements inattendus.
Mais, toi aussi,
tu me retrouves
malgré mes rejets, malgré
mes besoins de solitude,
malgré moi parfois, encore
attentif à ton existence.

Après plus d'un an
de retrouvailles successives,
il nous est venu comme
une volonté de ne jamais
nous abandonner tout à fait.
Comme un respect
de nos délicatesses cachées.
Comme une entente secrète
d'une profonde amitié.
Voilà pourquoi
j'ai toujours le même désir
d'être avec toi.

Ta vie me retient.
Tu me rends la vie mieux.

13 décembre 1978

Bonne nouvelle.
Le médecin prolonge
d'un autre mois
mon chômage pour maladie.
En fait, mon hépatite
est passée de 14 à 7, de 7 à 5
et de 5 à 3.
Donc tout va pour le mieux.
Je mange ce que je veux.
J'ai recommencé à boire
du vin, mais d'une façon
plus modérée.
Je vis comme un rentier,
la rente viagère en moins.
Mes lectures sur l'Histoire
de la pensée économique
vont bien.
La mise en ordre
de mon journal:
5 ans de terminer sur 21.
Soient: 1974-75-76-77-78
sur une période couvrant
1957 à 1978.

Ma seule amie:
Monique Morency.
Depuis 2 semaines,
nous nous téléphonons
tous les jours.
C'est une forte amitié,
qui touche parfois à l'amour,
mais dont le caractère
changeant et fougueux
demeure le premier trait.

20 décembre 1978

(Lettre non envoyée à Monique Morency).

Tu disais: on ne devrait faire que ce que l'on aime.
Tu disais: la seule morale, c'est de se sentir bien dans sa peau.

Savais-tu que tu disais que:

D'abord il y a soi.
Rien ne semble vivre qui ne soit en opposition constante avec lui-même.
JE est une unité
entre MES opposés.

Puis il y a l'autre.
L'autre nous attire;
mais du même coup
l'autre nous effraie.
L'autre est attiré par nous;
mais du même coup l'autre tend à s'éloigner de nous.

Puis il y a les autres.
Nous n'avons le droit de faire que ce que nous avons acquis, socialement, le droit de faire.
Tout se joue.
Tout se négocie.
Et rien, jamais,
n'est définitivement acquis.

Enfin il y a les ordres.
En Amérique: "All of our cultural institution teach us that Keynesian economics and the trickle-down theory of economic growth have a certain effect when they actually have an effect which is opposite to what is claimed.

Since the overwhelming majority of Americans are removed from any personnal participation in economic processes, we have comme to believe in an artificial economic construct propagated by the people who benefit from it and who control the media that explain it to us.
In 1960, at the moment when our economic growth rate was near its highest point and the nation had been totally wired in to television, the trade publication Advertising Age commented, "Network television, particularly, is largely the creature of the 100 largest compagnies in the country".

In that year, the one hundred largest advertisers in the country accounted
for 83 percent of all network television advertising.
The top twenty-five of these accounted for 65 percent of the 83 percent.
Since that time,
the ratio has scarcely altered.

The domination of the one hundred largest is most apparent in network television, but it applies
in other media.
In 1974, for exemple, the top one hundred accounted for 55 percent of all advertising in all media, 59 percent of all network radio advertising, and 76 percent of network television ads.

Since virtually all media in this country depend upon advertising for survival, it ought to be obvious that these one hundred corporations, themselves dominated by a handful
of wealthy people,
can largely determine which magazines, newspapers, radio stations and television stations can continue to exist and which cannot."

(Jerry Mander,
"Four Arguments
for the Elimination of T.V.")

Nous vivons dans un régime néo-seigneurial.
L'opposition n'existe pas.
Nous sommes des serfs.
Des valets.
Des bouffons.

"Les pauvres, pour avoir de la nourriture, travaillent à satisfaire les fantaisies des riches; et, pour être plus sûrs d'obtenir cette nourriture, ils enchérissent l'un sur l'autre à qui travaillera à meilleur marché, et à qui mettra plus de perfection à son ouvrage".
(Adam Smith).

La paix, c'est lorsque rien ne contredit les riches.

"La révolte n'aboutit à rien autre chose qu'au châtiment ou à la ruine des chefs de l'émeute".
(Adam Smith).

Les droits de l'homme, c'est ailleurs.

"Lundi, il a manifesté contre le Chah et pour Khomeiny avec 500,000 personnes.
Mais aujourd'hui, il ne quitte pas son domicile:
"J'ai peur. Comme mes amis. Comme mes voisins."

22 décembre 1978

Il demande:
“Comment le président Carter peut-il s’offusquer quand deux dissidents soviétiques sont arrêtés à Moscou, et se taire quand des centaines d’Iraniens sont assassinés?”
(Le Devoir, 14/12/78)

À la prochaine contrariété,
on nous embarque tous
pour le front.
La guerre, c’est l’apothéose
finale de notre servitude.

Tu disais: on ne devrait faire
que ce que l’on aime.

Savais-tu que tu disais
que nous allions ainsi
entre soi et soi-même,
entre soi et les autres,
entre soi et les ordres?

Tu disais: la seule morale
c’est de se sentir bien
dans sa peau.

Savais-tu que tu disais
que nous allions tous ainsi
d’une journée à l’autre,
imperturbables, frondeurs,
dans notre insondable
naïveté.

Le temps passe
et je commence à douter
des facilités futures
de cette passion-là.
Pour la première fois,
j’ai le goût de la quitter.

Monique Morency,
profondément,
malgré mes doutes,
ma préférée.

Mais qu’il est difficile,
parfois, de l’accepter.
D’accepter ses passions
nouvelles pour quelqu’un ou
quelque chose, tout autant
que ses abandons brusques
de tout, style:
“laissé pour compte”.

Qu’il est difficile de croire
qu’il y aura encore place,
demain, chez elle,
pour ceux qui sont avec elle.
Qu’il est difficile de porter
attention à une affection
précoce qu’elle vient trop
souvent sur le point,
par accident, de piétiner.
(Le goût de suicider tout ça!)

Et je repars.
Bohème.
Avec ma pauvreté.
Ma solitude sous le bras.
Bohème dans la profondeur
de l’anonymat.
Bohème
dans la sédentarisation
abusive du moi.

Avec le goût de retrouver,
au bout d’une route,
la chaleur de quelqu’un.
De retrouver les mille
contours de l’affection.
Avec le goût, en moi,
d’éjaculer à part entière.

Seul.
Avec, au bout de mon année,
la pesanteur
de toutes les autres.

Les belles années
de l’enfance disparue.
La croyance facile
et les petits lapins de
circonstance pour l’affection.
Oh! les belles années
dans les eaux calmes
de ce temps-là!

Et je repars.
Bohème.
Avec ma pauvreté.
Ma solitude sous le bras.
Mes vins, mes toiles,
mes fourrures et mes plantes.
Touareg en évolution
constante dans le même
espacement.

Avec le goût encore d’avoir
encore le goût.

Tout n’a-t-il pas toujours été,
de toute manière,
pour chacun de nous,
transitoire...

27 décembre 1978

Noël a été pénible.
Ma solitude s'est alourdie.
Je me suis enfermé
pendant deux jours.
Je me suis saoulé
pendant deux jours.

J'avais trop espéré
de cette reflambée entre
Monique Morency et moi.
Je ne savais pas, en fait,
qu'elle n'était encore
qu'une petite fille tout à fait
déstabilisée qui fait tout
pour rater,
systématiquement,
tout ce qu'elle entreprend.
(Et qui, en plus, a une sainte
horreur du sexe).
Je ne connaissais d'elle
que la joyeuse ivrogne
avec qui j'allais fêter
un soir par semaine,
après nos sérieux cours
de mathématique.

Je reste là, un peu hébété,
avec cette relation gênante
sur les bras.

"J'aimais, au matin,
à distance, te saluer
une dernière fois!
J'aimais, au matin,
à distance, ton dernier salut!"

Le temps passe.
Et le temps continuera
de passer.
Et les règles du jeu
changeront de la même
manière que les acteurs,
aussi, changeront.

Que de femmes en un an:
Marielle Parent,
Raymonde Laurin,
Monique Morency,
Lucie Robidoux,
Lise Caouette,
Marie-France Berger,
Lucie Cloutier.
(Mais combien peu
de tendresse jusqu'ici).

Et tout passe.
Et tout se lasse.
Mais à travers tout, encore,
parfois un souvenir.

Revue,
à un dîner chez mon frère
Sylvain, notre vieille bonne:
Gertrude Savard, 73 ans.
Nous rappelant
des souvenirs d'il y a vingt
ans autour de vieilles photos
jaunies...

28 décembre 1978

Matin

Monique Morency
m'invite à souper chez elle.
Elle adore (autant que j'aime
lui montrer) faire la cuisine.
Nous avons la gourmandise
et le rire facile.

Puis nous regardons
la télévision.
Nous avons l'émotion vive:
nous rions autant
que nous pleurons pour rien.

Par contre, au lit,
tout se complique.
Elle se dit frigide.
Je me contenterais,
à la rigueur,
d'un peu de présence,
d'un peu de chaleur.
Sa colère éclate.
Elle dit ne plus supporter
ce côté-là des hommes.
Elle se lève, tumultueuse,
et va s'asseoir à la cuisine.

Elle finit par me comprendre,
tout autant que j'essaie
de la comprendre.
Elle redevient douce,
toute chaude dans mes bras.

Ce matin, elle dormait
encore.
Je me suis levé, je me suis
habillé et je suis parti.
(Je devais me présenter
à l'hôpital).

J'ai laissé ce mot:

"Salut.
Repose-toi.
Je t'embrasse.
Yvan".

Soir

Mais voilà.
Je lui ai sans doute
donné ce qu'elle voulait.
(Sans le vouloir, je sais).

Une séparation nette.

Nous avons mangé ensem-
ble, en attendant l'heure
pour elle... d'aller
en rejoindre un autre (qu'elle
dit "sans intérêt" pour elle,
ce que d'une manière
je crois).
Comme son patron
qu'elle a fait marcher
de cette manière,
il y a deux semaines...
Comme sans doute
bien d'autres.

Tout son jeu consiste à faire
languir un mâle autour d'elle
sans vouloir le faire languir.
Elle n'aime pas l'amour.
C'est son "pouvoir"
qui la fascine
tout autant qu'il la terrifie.
D'une part:
c'en est rendu que tout,
chez moi, la choque.
Ce qui l'an dernier
la faisait rire, la fout
en colère cette année.

D'autre part: je refuse,
aujourd'hui comme hier,
de donner dans le jeu
de ceux qui tentent
de séparer, dans l'affection,
le corps et l'esprit.
Ou bien ça marche,
ou bien ça ne marche pas.
On reste.
Ou on lâche.
Le reste n'est que
"bons souvenirs"
pour occasions rares.

J'ai été brusque,
tout comme elle.
Il y a un an que j'attends,
que j'essaie
de la comprendre.
Et la voilà qui,
depuis deux semaines,
rue à plein dans les reliques.

30 décembre 1978

Nous aurons été
un de ces couples
de beuveries
qui pleurent à rien,
et qui rient à rien,
et qui ne sont capables
de rien.

C'était une très belle femme
qui me servait de paravent
que je pouvais rabattre
sur n'importe qui.

(Je ne veux, pas plus
aujourd'hui qu'hier,
avoir à ma traîne,
d'amours manqués tournés
en fausses amitiés).

L'hiver finit avant l'hiver,
et le printemps commence
toujours avant le printemps.

1979

37 ans

3 janvier 1979

Tout ce que j'ai vécu,
jusqu'ici, n'a été que
par petits bouts de chemin
avec diverses personnes.
Demain
ne peut être différent.

Et la seule réalité
qu'il m'ait été donné
de bien vivre
n'a été que de vivre,
tout simplement.

La vie est mon seul but.

Je ne vis
que pour sa chaleur.

10 janvier 1979

Tout bouge.
Tout s'effiloche.
Rien n'est acquis.
Rien ne demeure.

11 janvier 1979

Je suis guéri.
Ma vie “normale”
recommence lundi, le 15.
Je retourne, lundi,
sur le marché du travail
et de l’esclavage.

Jamais je n’avais eu de si
longues et belles vacances.
J’en retiens une prise de
conscience plus catégorique.
Plus profonde aussi.

J’en retiens
un besoin évident, chez moi,
de solitude.
À moi de m’y conformer.
À moi d’organiser
mon temps.
Car ce n’est que dans
la solitude que j’en arrive
à des équilibres parfaits.
À des accords entre
ma conscience de vivre
et ma conscience de mourir.

Jamais je n’avais connu
une aussi longue période
de retrait.
Je sais maintenant
qu’avec l’âge l’idée
me reviendra d’y revenir.
Mais je suis trop jeune
encore.
Trop inexpérimenté.
La solitude comporte
d’autres exigences.

J’en retiens aussi
l’expérience que j’ai eue
de ma problématique
avec les femmes.
De la fin de Lise Caouette à
celle de Monique Morency,
l’idée reste la même.
Le goût du sexe
m’aveugle profondément.
Je me raconte
mes phantasmes en marge
de la réalité des femmes.
Je m’emporte.
Je m’exalte.
Je parle dans le vide infini
de ma perversion.

Je sais maintenant
que je n’ai pas plus besoin
des femmes
que des hommes.
Ou, s’il n’était toujours
cette question de sexe,
que j’ai besoin des hommes
autant que des femmes.

En somme :
très modérément.
Et dans des relations idéales
de mutuelles nécessitées.

Je retourne, lundi,
dans les rouages
de la grande machine.
Je retourne dans la grande
bousculade.

Mes plans restent les mêmes.
Continuer mes coupures
de presse sur la gestion
du monde.
Continuer la mise au propre
de mes écrits.
Continuer mes cours
en économie.
Continuer la mise à flot
de mon capital,
à raison de $240 par mois
(janvier 1979/mai 1981),
en vue de l’achat, toujours,
d’un triplex.
Continuer la décoration
et l’accroissement
de mon confort.

Continuer, donc,
tout simplement.
Comme si rien ne s’était
passé.
Ou presque.

20 janvier 1979

De retour au “travail”.
De retour
parmi mes collègues.
Auprès de mes anciens
professeurs: ces Marc Paupe
(maintenant mon supérieur
immédiat),
ces Germain Frenette,
Jim Quellos,
Gervais Jolicoeur,
Jean-Pierre Branchaud,
Jeannine Corneillier,
et combien d’autres.

Poursuivant
une continuité de carrière.
Poursuivant,
avec, sous mes ordres, une
dizaine de collaborateurs.
Fournissant l’école
en petit matériel.

Poursuivant (peut-être
dans une certaine amitié)
avec ces Laurent Bérubé,
ces Marcel Dupont:
- Tu vaux plus que ça.
Après SEXUS, tu n’es pas
à ta place ici. C’est vrai...
il te manque le diplôme.

Seul.
Mais aussi: non tout à fait
seul.
De jour en jour, moins
sauvage.
Comme “chez moi”,
dans le centre ville.
Avec mon cours universitaire
qui continue.

Qui continue comme moi.
Exactement comme moi.
Qui continue.
De plus en plus familier
avec moi-même.
De plus en plus moi dans ce
nouveau contexte d’être moi.
Seul.
De plus en plus seul
dans le fait même
de l’être de moins en moins.

Connaissant
de plus en plus d’endroits.
De plus en plus de gens.
Toujours au bord
de la nouvelle aventure.
Toujours au bord
de la nouvelle faillite.
Avec ces gens
qui reviennent parfois.
Ces Guy Kosak,
ces Raymonde Laurin,
ces Monique Morency:
- Je n’étais pas réellement
fâchée. Dès le lendemain,
j’étais prête à te retélépho-
ner. Tu es très rancunier...

De jour en jour
plus méticuleux dans
le jardinage de mes plantes.

M’ennuyant d’aimer.

12 février 1979

Je suis passé à deux doigts
de m'acheter une maison
de quatre étages tout près
du Carré Saint-Louis.
Mais c'est actuellement
une crasseuse maison
de chambres qu'il faut
entièrement refaire.
D'où le problème
du financement.
Les banques
et la majorité des caisses
populaires refusent
carrément
de traiter là-dessus.
Et lorsque l'on trouve
finalement
une première hypothèque,
à peine suffit-elle à couvrir
la moitié de la valeur
marchande de la maison.

J'avance, lentement,
sur place.
Je fais l'apprentissage
de la transaction.
Je suis membre du Parti
Québécois dans Saint-Louis.
J'habite, travaille et étudie
dans le comté; j'y achèterai
peut-être ma maison;
j'ai l'intention de m'intégrer
socialement quelque part.

24 février 1979

Lucie Cloutier
m'est revenue.
En amour, plus que jamais.
Avec moi.
Libérée d'autres choses.

Je l'ai revue, par hasard,
à l'Institut où elle était venue
manger avec des amies.
(Elle m'a dit qu'elle avait
espéré m'y revoir).
Notre contact fut plus franc,
plus humain.
(Ma "jaunisse" étant venu
à bout de mon arrogance
hautaine de l'été dernier).

Nous nous sommes revus
vendredi soir.
Nous nous sommes revus
samedi après-midi.

L'amour
jusqu'à l'épuisement!
Oh! la grosseur
de mon gland
dans sa bouche gourmande!

De là, une décision.
Elle quitte son Paul avec qui
elle vit depuis plus de 3 ans
sans y atteindre ce qu'elle
en espère de satisfaction.
Elle prend le logement
d'une de ses amies qui doit
s'absenter pour trois mois.
Le temps de réfléchir.
Le temps de tenter
une implication profonde
avec moi.

1 mars 1979

Je suis, pour elle,
une passion.
(Elle se masturbait,
près de Paul qui dormait,
en pensant à moi).
Je suis l'une de ses libertés
d'expression.

Tout cela me plaît, me flatte;
tout cela me remet
de mes quatre mois
de solitude sexuelle.

Et, somme toute, je veux
bien essayer, moi aussi, de
nous satisfaire mutuellement.

Nous cherchons
tous les petits moyens
de nous revoir,
de nous retéléphoner:
Lucie Cloutier et moi.

Tant qu'elle vivra avec Paul,
les choses iront ainsi.

9 mars 1979

Mon offre d'achat
sur la maison située
au 3956-58-60 rue du Parc
Lafontaine a été acceptée
par le propriétaire,
un certain Adolpho Macri.
C'est une solide maison
de quatre étages qui a été
grossièrement transformée
en 7 appartements de 2½
avec chacun, toilette, bain,
et cuisine privée.

Au niveau commercial,
l'affaire est correcte,
sans plus.

Mais les possibilités
(progressivement)
de rénovation
sont excellentes.
Un rez-de-chaussée
de 4½ pièces.
Un premier plancher
comportant deux logements
de 2½ pièces.
Et un vaste logement de 8½
pièces étalé sur les deux
étages supérieurs.
Le tout avec vue sur le Parc
Lafontaine, à quinze minutes
à pied du centre ville.
Avec, en plus, derrière
la maison, un garage double,
surmonté
d'un autre appartement déjà
complètement rénové
de 4½ pièces.

L'affaire demande certaines
années de privations.

C'est une maison
comme une rivière.
D'année en année,
je devrai la remonter.
Étage par étage.

C'est peut-être le reste
de ma vie que je devrai
y mettre à la refaire.

C'était un rêve de jeunesse.

J'aimerais que mon vieil âge
s'y repose.

10 mars 1979

Lucie Cloutier m'a demandé
d'attendre un mois
avant de la revoir.
Elle n'en peut plus
de toujours devoir courir
entre son Paul et moi.
Dans un mois, elle vivra
seule; il lui sera possible
d'être franche.

J'ai eu le goût de partir.
Des centaines de pigeons
s'envolaient d'entre
les corniches des maisons.
J'ai beaucoup de difficulté
à comprendre
les retraits d'autrui.
Et pourtant: celui-là
peut se comprendre.

Ma solitude me pèse.

Et pourtant.

Je devrais prendre l'exemple
d'un collègue:
Bernard Guertin.
Il y a deux ans, il quitte
sa femme et son fils.
Il vit seul trois mois.
Se relance aussitôt en amour
avec une femme
qui élève seule un enfant.

Avec elle, il s'achète
une maison à Longueil.
Et voilà.
Vlan.
Vlan.
La machine bloque.
Elle fait chambre à part.
Il faut sortir de là!

Moi, je suis encore seul.
Et pourtant.

D'une femme à l'autre,
je refais toujours
chambre à part.
Mais sans jamais manquer
une seule éjaculation
à travers le trou
de la serrure...

11 mars 1979

(Lettre non envoyée
à Lucie Cloutier)

Je t'ai violentée.
Et je te violenterai
davantage.
Car je te parlerai
en mes maux.

C'est par ta bouche
que j'entre en toi.
C'est par ta bouche
que je reçois ton affection.

C'est à travers la réalisation
de ta pornographie
que j'éprouve envers toi
mon sentiment.

Je suis la bête.
Et je le sais.
Je suis là.
Avec ma lourdeur de bête.
Lourd.
Dans ma complicité
de mes défauts.

J'ai besoin de ton spectacle.
J'ai besoin de mises en scène
excessives.
J'ai besoin tout simplement
d'excès.

Je suis là,
dans le milieu de mon âge,
avide de renaissances.

Les objets bougent
dans le silence.

Mais il y a aussi le silence
qui s'infiltre dans le temps.

Je m'accroche à de vieilles
maisons.
Je rénove les souvenirs.
Je résiste dans le courant
du temps.

Mais j'ai aussi le goût,
constant, d'éjaculer en toi.
J'ai le goût de toi.

J'ai le goût d'abuser,
infiniment, de toi.

17 mars 1979

Partout, on me demande
d'attendre.
Il ne me reste donc plus
qu'à attendre.
La Banque d'Épargne,
qui a déjà une hypothèque
sur la maison, étudie ma
demande de refinancement.
Jusqu'ici, je corresponds
à toutes leurs normes.
Si la Banque
accepte de prêter,
je deviens propriétaire.
Selon mes plans,
dans 14 ans,
la maison sera complètement
payée et rénovée.
En plus de me donner
un logement de 8½ pièces,
de défrayer tous mes frais
d'entretien, je devrais
en recevoir, en équivalence
monétaire d'aujourd'hui,
$100 par semaine
pour y vivre à ne rien faire.
J'aurai 50 ans.
Ce sera, si je m'y rends,
le début de la dernière étape.

20 mars 1979

Autre possibilité.
Durant les 4 prochaines
années, je m'engage
à rembourser la maison
sur un taux de 20 ans.
Je n'investis que $3000
x 4 pour la rénovation
($12,000); laissant ainsi
s'accumuler $2500 x 4 de
capital ($10,000).

Au renouvellement
de l'hypothèque (pour cinq
ans), je remets $10,000
de capital: ne devant donc
que $30,000 environ.
J'emprunte au taux
de 10 ans.
Je n'investis que $2000
x5 pour la rénovation
($10,000); laissant ainsi
s'accumuler $3500 x 5 de
capital ($17,500).
Après neuf ans, je claire
donc mon hypothèque.
La maison m'appartient,
à demi rénovée parfaitement
ou à demi parfaitement
rénovée.
Je peux, si je veux, me reti-
rer avec un revenu constant
d'environ $9,000 net par an.
J'aurai 45 ans.

24 mars 1979

La notion
de "bien" et de "mal"
devrait faire place
à la notion de différence.

25 mars 1979

27 mars 1979

La Banque d'Épargne
accepte de me prêter $42,500
en première hypothèque
(20 ans, 11 ¼% pour 4 ans)
sur le 3956-58-60
rue Parc Lafontaine.

La balance de vente ne sera
donc que de $3000 sur 4 ans,
soit environ $80 par mois.

L'affaire semble propre.

Le propriétaire,
Adolpho Macri,
me semble distingué
et me semble d'ordre.

J'enverrai demain
la lettre d'éviction
aux locataires Bénac
du rez-de-chaussée (3956),
et si le locataire
de l'appartement numéro 4
(balcon donnant sur le parc)
maintient son désir de quitter
les lieux devant une hausse
de loyer de 10%,
j'aurai en plus un autre
appartement et un balcon.

Ce qui me facilitera la vie
durant la sale période
de rénovation
du rez-de-chaussée.

4 avril 1979

Il faut le plus possible éviter
de lutter contre ses ennemis.

Le temps est court.

Il faut bâtir ce que l'on aime.

6 avril 1979

Hier, soirée dansante
à l'Office des Congrès.
À $60 du couvert, les billets
pour nous étaient gratuits.
J'y ai amené
Monique Morency.
Mes patrons Marc Paupe
et Clément Gamache
furent séduits;
pour ne pas dire jaloux.
C'est tout ce que je désirais.
Sachant très bien que
rien d'autre n'était rentable
(outre l'apparence) chez
cette jeune beauté frigide.

Mais ce matin
la solitude m'écrase.
Les gloires factices
n'ont rien de
particulièrement éjaculant.
J'ai besoin d'une femme.
La chasse est carrément
ouverte.
D'autant plus que
Lucie Cloutier m'a déclaré
son retrait.

L'été reviendra.
Avec ses femmes nues
me suçant le sexe
jusqu'à l'éjaculation.

7 avril 1979

Les Bénac demandent grâce.
Ils ont, légalement, raison.
Je ne suis pas encore
propriétaire.
Ils ne partiront que l'an
prochain.

Par contre, j'aurai, dès mai,
le logement avec balcon
donnant
sur le Parc Lafontaine.
Il me faut un pied à terre
dans cette maison.
Mais je ne quitterai pas
cette année mon logement
au 16 ième étage
de la rue Sherbrooke.

8 avril 1979

Passé la soirée dans un bar.

De belles jeunes filles
de 20 ans dansant nues
devant moi.
S'ouvrant le vagin
et se masturbant.

Dans 10 ans, elles viendront
sucer le client à sa table.

19 avril 1979

Hier, soirée de bouffe
et de discussions autour
d'une idée qu'ont eu 4 filles:
celle d'ouvrir un restaurant.

C'était chez Monic Rouxelle,
bretonne de 34 ans avec qui
j'aimerais avoir une histoire
et qui sans dire oui,
ne me dit pas non.
Nous nous étions rencontrés
dans un bar de la rue
Saint-Denis où elle discutait
avec une autre fille du projet.
J'avais beau jeu
pour m'introduire
dans leur conversation.

Monic m'écoute
avec une certaine confiance.
Ses crêpes bretonnes
sont merveilleuses.
Mais elle manque d'argent
pour se lancer en affaire.
Et les autres filles sont loin
d'être toujours sérieuses.
Je lui ai discrètement
conseillé de n'accepter
présentement que des études
sur divers projets possibles.

J'y ai aussi rencontré
un certain Laurent Beaudry,
photographe qui,
dans ses loisirs, rénove
sa maison de la rue Laval.
Nous nous reverrons
pour discuter de rénovation.

L'ennui d'être seul
me pousse vers de nouveaux
projets.
Je sors.
Je me mêle à la foule.
Je cherche la lumière.
L'éclatement
de mon égoïsme carcéral.

Ce soir, après 10 ans
d'éloignement, revu
sur la rue Raoul Duguay.
Il vit à la campagne, des
revenus de ses disques, soit
l'équivalent de mon salaire.

- Pour faire de l'argent dans
le spectacle, il faut être
"heavy". Plus on est
"heavy", plus ça marche.
Moi, au contraire,
j'essaie d'alléger la matière.

Il dit traverser,
psychologiquement,
une période difficile.
Après 5 ans de spectacles,
il a donné tout ce qu'il avait
à donner.
C'est sa croyance
qui le tient.
Car il croit à son immortalité
réelle.
La mort
n'est qu'une transformation.

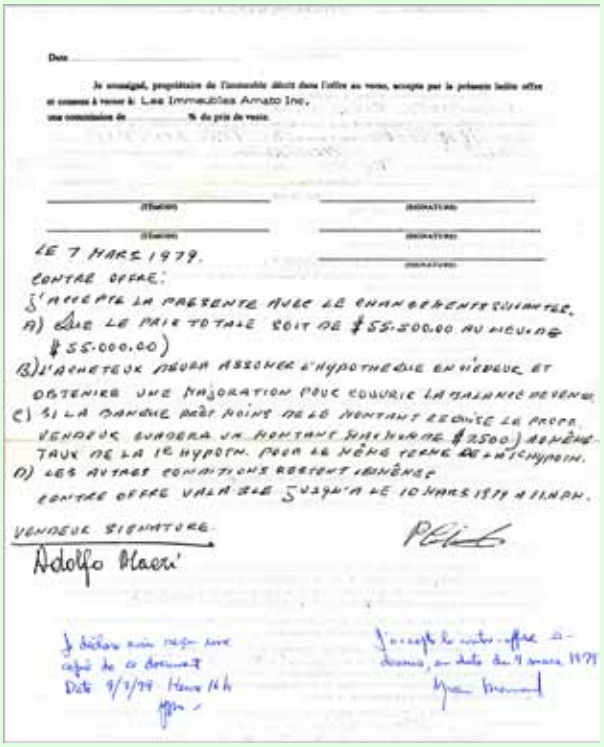
- Je crois en tout. C'est pour
ça que je peux croire tout
court.

24 avril 1979

Voilà.
C'est fini.
J'ai finalement réuni
l'argent nécessaire
à l'achat de ma maison,
rue du Parc Lafontaine.

LA BANQUE D'EPARGNE

LE GROUPE LA LAURENTIENNE


Date

Je soussigné, propriétaire de l'immeuble décrit dans l'offre au verso, accepte par la présente ladite offre et consens à vendre à: Les Immeubles Arnato Inc.,

une commission de ____ % du prix de vente.

(Témoin) (Signature)

(Témoin) (Signature)

(Signature)

LE 7 MARS 1979.

CONTRE OFFRE:

J'ACCEPTE LA PRESENTE AVEC LE CHANGEMENT SUIVANTE.

A) QUE LE PRIX TOTALE SOIT DE $55.500.00 AU LIEU DE $55.000.00)

B) J'ACHETEUR DEVRA ASSUMER L'HYPOTHEQUE EN VIGUEUR ET OBTENIR UNE MAJORATION POUR COUVRIR LA BALANCE DE VENTE

C) SI LA BANQUE PRÊTE MOINS DE LE MONTANT REQUISE LE PRIX DE VENTE SERA DIMINUÉ DU MONTANT SUFFISANT ($2500) POUR ATTEINDRE LE TAUX DE LA 1E HYPOTH. POUR LE MÊME TERME DE L'HYPOTH.

D) LES AUTRES CONDITIONS RESTENT IDENTIQUE

CONTRE OFFRE VALIDE JUSQU'A LE 10 MARS 1979 A 11 H.P.M.

VENDEUR SIGNATURE:

Adolfo Maeri

J'accepte la contre-offre ci-dessus en date du 9 mars 1979

Yvan Mornard

J'atteste avoir reçu une copie de ce document

Date 9/3/79 Heure 14 h

28 avril 1979

Anne-Marie Desmarais,
31 ans, professeur
à l'enfance inadaptée.
Rêvant de journalisme.
Admirant Lise Bissonnette.

Que me réserve l'avenir.
Combien de temps mon sexe
entrera-t-il dans ta chaleur
de 27ième femme.
Oh combien de temps
s'écoulera me laissant
m'écouler en toi.

29 avril 1979

Les touristes sont des cons.
Il leur faut, en général,
visiter tout un pays
pour émettre trois phrases
dans une conversation.

3 mai 1979

Je suis le serviteur
de quelque chose
que j'essaye de diriger.

8 mai 1979

*(Carte postale reçue
de Anne-Marie Desmarais
ayant trouvé un travail
à Chicoutimi).*

Est-ce assez "quétaine".
On dirait Las Vegas.
C'est beaucoup plus joli
que ça ici.

J'adore mon travail.
Les gens sont très gentils.
En un mot, tout est parfait.

Amuses-toi bien
sur St-Denis, pendant
que je fais la rue Racine.

À bientôt.

Annie.

13 mai 1979

Revenir paisiblement
chez soi.
Revenir au matin
sous la bruine d'été
dans le calme du dimanche.
Repu.
Satisfait.
De retour
de chez une nouvelle
maîtresse.

(Pourquoi toujours
toutes les femmes à la fois).

Mireille Baillargeon, 33 ans,
démographe.

Avec en moi le goût
de la vie.
Mon jardin sur mon balcon.
Ma maison que je dois finir
d'acquérir demain
devant notaire.
Avec, aussi, la perspective
d'un voyage d'affaires
de 3 mois en Afrique
pour l'ouverture d'une école
hôtelière à Abidjan
en Cote d'Ivoire
en septembre prochain.

16 mai 1979

Je suis propriétaire
du 3956-58-60
rue Parc Lafontaine.

J'ai commencé la rénovation
du logement donnant
sur le balcon.
J'abats les plâtres;
je ramène à la brique.
Les planchers de bois franc
seront sablés et vernis.
Toutes les boiseries
seront décapées.

J'irai, ainsi,
de logement en logement.
Rénovant.
Retrouvant les origines.
Avec, en moi,
le goût de la vie.

J'ai fixé mon rêve.
Un rêve qui date
de mes 16 ans.
Un rêve qui prendra 20 ans
à se réaliser.
Celui de pouvoir vivre
des revenus d'une maison.
Celui de l'esclave qui rêve
d'être, un jour, affranchi.
Car telle est bien la réalité.

17 mai 1979

Les anciens propriétaires
n'ont pas détruit
les éléments originaux
de la maison.

Ils n'ont fait qu'ajouter
des murs pour séparer
chaque étage
en deux petits logements.

Il n'y a qu'à les abattre
pour retrouver les murs,
les portes et les boiseries
des plans originaux.

21 mai 1979

Passé le week-end de 3 jours
chez Mireille Baillargeon.
La passion, jour et nuit,
ne dérougissant pas.
Avec, en intermèdes,
un cinéma,
une visite à la montagne,
un arrêt dans ma maison
du Parc Lafontaine.
De bouffe en bouffe,
nous bouffant et rebouffant.
Beaucoup d'attentions
délicates entre nous.

La vie recommence.
L'éternité m'offre encore l'illusion du lait de son sein.
Et voilà que je renais.
Fleur, tige, sexe raide,
dans l'érosion progressive
des vents.
Et voilà
que tout recommence.
Dans l'étalement royal
des paons blancs
du Parc Lafontaine.
Dans le grand balaiement de l'orage chaud sur les arbres
s'ouvrant en fleurs odorantes aux noces fulgurantes
du printemps.

Passage majestueux
du temps.
Passage heureux
des temps heureux.
Synthèse éclatante du moi.

Moi, de passage,
mais encore en passage.
Moi.
Renaissant une fois de plus.
Une fois de plus, tige,
sexe raide,
dans l'érosion progressive des pluies fulgurantes
de l'été.
Moi, mâle,
dans la contraction chaude de toutes les ouvertures
du corps femelle.

Retrouvant la fougue
de la vie dans le débit simple de sa pondération.

27 mai 1979

Satisfaction.
Satisfaction de l'achat
de ma maison.
De mes recherches
et de mes trouvailles
d'équipement me facilitant
l'oeuvre de décapage.

Et satisfaction de toi,
Mireille Baillargeon.
J'oserai dire:
amoureux et amoureuse.
(Officieusement).

La joie calme de partager
notre vie.
La passion fulgurante
de notre sensualité.
Voisin, voisine; à quelques
rues l'un de l'autre.
Déclarant la noce
à la moindre occasion.

De plus en plus fébriles
dans le vif même du sujet.

12 juin 1979

Mireille Baillargeon et moi
vivons ensemble
à demi temps.
Je mange et dors chez elle
trois ou quatre nuits
sur sept.
Il semble qu'il puisse y avoir
entre elle et moi, dans tout,
une bonne entente.

Par contre, au niveau travail,
je stagne sur place.
On m'a refusé le poste
de responsable
de mon service... faute
de 2 ans d'expérience.
Un autre (qui n'a pas
la largeur de vision que j'ai)
s'en vient à la direction.
Je m'emmerde et je
m'ennuie dans la petitesse
de mon poste.

Ma maison se porte bien.
Je rénove.
Et je collecte les loyers: à
tous les $100 que je ramasse,
$50 m'appartiennent de fait.
Dans 108 mois,
si tout va bien, je serai libre.
J'aurai un grand logement,
taxe, assurance et chauffage
payés; j'aurai même assez
de revenus pour ne plus
devoir travailler pour vivre.
Je serai un homme simple.
Mais je serai un homme
libre.
J'aurai 46 ans.

20 juin 1979

Les locataires de l'arrière
partie du troisième étage
m'ont demandé
la permission de sous-louer
dès novembre prochain.

Je garderai l'appartement
pour moi.

Je contrôlerai ainsi
2 logements sur 4
dans l'optique de mon projet
de rénovation de tout en un
seul logement de 2 étages.

Je ne parle
que de ma maison.
Je parle d'un rêve
de vingt ans.
Je parle d'un amour
qui m'était dû.

25 juin 1979

*(Carte postale reçue
de Mireille Baillargeon
à Paris).*

Salut toi!

Je suis à Paris jusqu'à
samedi, puis je retournerai
sur la côte normande
à Houlgate.
Aussitôt que j'aurai
l'adresse, je te l'enverrai.
Il fait beau, Paris est
une belle ville où se côtoie
de plus en plus l'art
et le commerce,
ce qui provoque tout à la fois
séduction et répulsion.
En espérant que tu décapes
beaucoup...

Je t'embrasse tendrement.

26 juin 1979

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon).

Cher Yvan,

Voici mon adresse
à partir du 1er juillet:
a/s J.P. François,
chemin de Trousseauville,
côte de Sarlabat, 14160,
Dives-sur-Mer, France.

J'ai hâte de m'y rendre
car je suis fatiguée, au point
de ne pas savoir profiter
vraiment de mon séjour
à Paris.

Je t'embrasse fort.

27 juin 1979

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon).

Cher Yvan,
Voici la troisième carte
en trois jours que je t'envoie.
Tu ne pourras pas dire
que je ne pense pas à toi
quand je suis à Paris!...
Ma belle-soeur m'a dit
que tu recevras
probablement les deux
premières après celle-ci
ne les ayant pas envoyées
sous enveloppe.
Entre le 1er et le 15 juillet,
je serai à l'adresse indiquée
à l'arrière de l'enveloppe.
Comment s'est passée
la Saint-Jean?
J'ai hâte de recevoir un mot
de toi.
Je t'embrasse
affectueusement.

3 juillet 1979

(Lettre envoyée à Mireille Baillargeon).

Chère Mireille.

J'ai d'abord reçu ta carte datée du 25.
Je reçois aujourd'hui celles du 26 et 27.
Tu penses à moi et j'en éprouve beaucoup de contentement.

Car j'ai mauditement hâte que tu reviennes!
J'ai hâte de poursuivre notre façon d'être ensemble.
C'est bien beau le décapage, mais le bois qu'on remet à nu n'a pas l'effet qu'avaient, après l'ouvrage, d'autres nus...
J'en suis, tu t'en doutes, fort déprimé!

D'autant plus que je me surprends à me vouloir fidèle à un sentiment que j'ai pour nous.
Non pas que coucher ailleurs soit un mal en soi, mais parce que j'ai peur que tout cela ne serve finalement qu'à me distraire d'une attention que je voudrais particulière.

Je n'ai pas besoin de te dire que ce contexte physique me déprime, me coupe l'appétit, m'abat; et que j'en perds des plumes...

Je t'embrasse sur papier faute de pouvoir te prendre dans mes bras.

4 juillet 1979

(Lettre envoyée à Mireille Baillargeon).

Chère Mireille.

Je t'envoie des feuilles d'érable du Carré Saint-Louis, des feuilles de l'automne dernier.

J'ignorais alors tout de toi.
Nous ne pouvons dire , un an d'avance, ni à quoi nous servirons les choses ramassées; ni avec qui.

Ce fut, à cette époque, un automne terrible.
Ce fut trois mois de maladie dont je ne suis jamais revenu le même.
La fin de quelque chose; et le début de la fin de tout.

J'entre dans les réalités.
Je ne rêve plus comme avant.
Mes rêves de jeunesse se concrétisent, et j' en éprouve l'étroitesse de n'avoir à vivre qu'une fois.

Puis ce fut un hiver particulièrement pénible et long.
Un écoeurement de la solitude.

Puis ce fut toi.

Beaucoup d'hésitations d'abord.
Puis ce qui me permit, le 21 mai, d'écrire dans mon journal:

"Beaucoup d'attentions
délicates entre nous.
La vie recommence.
L'éternité m'offre encore
l'illusion du lait de son sein.
Et voilà que je renais.
Fleur, tige, sexe raide,
dans l'érosion progressive
des vents.
Et voilà
que tout recommence.
Dans l'étalement royal
des paons blancs
du Parc Lafontaine.
Dans le grand balaiement de
l'orage chaud sur les arbres
s'ouvrant en fleurs odorantes
aux noces fulgurantes
du printemps.
Passage majestueux
du temps.
Passage heureux
des temps heureux."

Mes bras te sont ouverts.
J'aime ta présence et je m'ennuie de toi.

5 juillet 1979

(Lettre envoyée à Mireille Baillargeon).

Chère Mireille.

Mes caladiums poussent en silence tandis que, chez toi, un pigeon couve lentement ses oeufs sur ton balcon.

Je reste ici, et je t'attends; avec ma solitude sous le bras; bohème dans la profondeur de l'anonymat; bohème dans la sédentarisation abusive du moi.

Avec le goût de retrouver au bout de cette privation les mille contours quotidiens de l'affection. Avec le goût de retrouver la fougue de la Vie dans le débit simple de sa pondération.

Avec le goût de nous retrouver de plus en plus fébriles dans le vif même du sujet.

Je t'embrasse et je t'attends.

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon).

Cher Yvan.

Arrivée depuis cinq jours sur la côte normande, je commence à me reposer un peu.
Il fait beau et nous sommes installés dans une vieille maison au milieu de verts bocages qui dominent la mer. C'est beau et agréable: un endroit fait pour se détendre et prendre la vie du bon côté. C'est triste que tu ne sois pas là avec moi!
Je commence à trouver que trois semaines et quatre fins de semaine, c'est long! J'espère qu'il ne fait pas trop beau à Montréal afin de ne pas t'inciter à te promener sur la rue St-Denis...
Je m'ennuie de toi.
Je t'embrasse tendrement.

6 juillet 1979

Un système, c'est un tas de procédures dont la majorité ne sert à rien d'autre qu'à infériorisier un subalterne "incompétent" devant ses supérieurs immédiats.

Il en est ainsi des nations. Les contrôles comptables qu'on présente au public ne sont qu'un paravent qui ne sert avant tout qu'à cacher le lézardement général des contrôles.

Le véritable système, c'est la peur.
Et lorsque une masse trop importante de gens en arrive à comprendre que les "contrôles" ne sont que des fumisteries de temps de "paix", il ne reste d'autre moyen au pouvoir, pour régner, qu'un retour direct à la tuerie et à la répression.

12 juillet 1979

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon).

Cher Yvan,

J'ai reçu tes deux premières lettres.
Elles m'ont rendue fort heureuse.
Cette carte te parviendra sans doute après mon retour à Montréal mais je veux en l'écrivant t'indiquer que j'ai beaucoup pensé à nous en ce jour.
J'ai hâte de te revoir, de te serrer dans mes bras, et de couvrir ton corps de caresses que je voudrais les plus voluptueuses.

Je t'embrasse.

15 juillet 1979

Les avant-gardistes sont généralement loufoques.

Ceux qui les suivent ont l'avantage d'une correction de leurs erreurs.

Et ceux qui, finalement, suivent, n'ont d'existence que le simple fait de suivre n'importe quoi.

23 juillet 1979

(Lettre de mise en demeure envoyée à un voisin, Nicolas Clarizio).

Cher Monsieur,

À la suite des travaux
que vous avez faits,
ou que vous avez fait faire,
sur votre propriété, il appert,
d'une part, que
des infiltrations d'eau
se sont manifestées
dans la toiture de mon logis
du 3960 Allée de Mentana,
et que les plafonds du dit lo-
gis, après avoir été brusqués
par la chute accidentelle
de votre escalier de secours
arrière, ne sont plus à niveau.
Je vous demande donc
de voir à remettre, à vos
frais, la dite toiture et les
dits plafonds dans leur état
antérieur, c'est-à-dire à leur
parfait niveau et étanchéité.

Il appert d'autre part qu'en
démolissant votre garage,
vous avez abîmé un mur
de ma dite propriété.
M'ayant averti
en cours de démolition
de cet état de choses,
nous nous sommes entendu
pour que vous vous occupiez
de le faire isoler et d'en faire
refaire entièrement la brique
dans les plus brefs délais,
afin de ne pas causer
préjudice au locataire
du dit logement.

En espérant
en votre diligence à ce faire,
je demeure bon voisin.

Ce 23 juillet 1979.

M. Nicolas Clarizio,
3950 rue du Parc Lafontaine,
Montréal.
522-9436.

Cher Monsieur,

A la suite des travaux que vous avez fait, ou que vous avez fait faire, sur votre propriété, il appert,d'une part, que des infiltrations d'eau se sont manifestées dans la toiture de mon logis du 3960 Allée de Mentana, et que les plafonds du dit logis, après avoir été brusqués par la chute accidentelle de votre escalier de secours arrière, ne sont plus à niveau. Je vous demande donc de voir à remettre, à vos frais, la dite toiture et les dits plafonds dans leur état antérieur, c'est-à-dire à leur parfait niveau, et étanchéité.

Il appert d'autre part qu'en démolissant votre garage, vous avez abîmé un mur de ma dite propriété. M'ayant averti en cours de démolition de cet état de chose, nous nous sommes entendu pour que vous vous occupiez de le faire isoler et d'en faire refaire entièrement la brique dans les plus brefs délais, afin de ne pas causer préjudice au locataire du dit logement.

En espérant en votre diligence à ce faire, je demeure bon voisin.

Yvan Mornard

YVAN MORNARD
175 Sherbrooke ouest #1606
Montréal
H2X-1X5

Registration Receipt
Récepisse de recommandation
7245

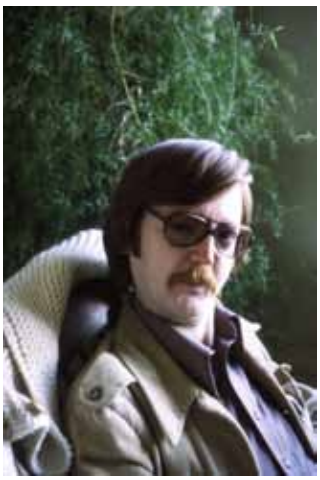
25 juillet 1979

Chien.
Errant.
D'une femme à l'autre
me faisant aller la queue.

Seul.
Chantant seul
dans la profondeur de la nuit.
Rêvant.

Rêvant d'être seul.
Rentier.
Au bord du gouffre.
Mais.

Rentier.



28 juillet 1979

De retour d'un voyage
de 600 milles, aller-retour.
Trois jours à patrouiller entre
La Malbaie et Port au Persil
avec Mireille Baillargeon.
Avec, comme port d'attache,
une maison d'été
louée à Cap à L'Aigle
par sa soeur Jeanne, Jocelyn
et leurs deux enfants.
Très peu d'alcool, beaucoup
de confort et de cordialité.
Autre chose que le voyage
de l'an dernier.
Un an depuis.
Beaucoup de changements.
Beaucoup de différences.
Un week-end à parler
de l'achat en commun
de leur maison de ferme
à Saint-Joachim de Shefford.
De l'achat de ma maison
du Parc Lafontaine.
D'économie
(Jeanne est économiste).
Du voyage de Mireille
en France.
Et d'un peu de tout.

Ce que l'I.T.H.Q. peut faire pour vous

Centre de consultation en gestion touristique

Après la Loi sur l'aide au développement touristique et le Centre de recherches technologiques, c'est au tour du Centre de consultation en gestion touristique de venir manifester la volonté gouvernementale en matière de tourisme, une volonté toujours préoccupée d'améliorer le produit touristique québécois et de mettre en valeur son caractère culturel propre.

Le désir en ayant été exprimé lors de la conférence sectorielle sur le tourisme, tenue à Sherbrooke à l'automne 1978, le Centre de consultation en gestion touristique, qui s'adresse particulièrement aux petites et moyennes entreprises, a été créé le 17 septembre 1979.

Le Centre relève directement du directeur général de l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec, monsieur Antoine Samuelli, et ses bureaux sont situés dans la bâtisse même de l'Institut. Un conseiller senior, monsieur Henri Tutsch, assisté de deux conseillers spécialisés dans la gestion d'hôtels et de restaurants, messieurs Léonard Dumas et Yvan Mornard, travaillent présentement à sa mise en œuvre.

Le Centre de consultation vise à consolider la gestion des entreprises touristiques en les incitant à la productivité, à la rentabilité, à la croissance et à la continuité. Pour ce faire, ses activités sont concentrées sur les questions suivantes: identification des problèmes auxquels l'entreprise fait face à différents niveaux de gestion (administration, finances, marketing, production); évaluation des possibilités qui s'offrent à l'entreprise afin de favoriser son implantation, son expansion et sa rentabilité; collaboration avec le gestionnaire de l'entreprise dans la recherche de solutions et l'élaboration de programmes réalistes; enfin, participation au suivi du dossier quant à la mise en application des programmes désignés.

L'entreprise qui désire faire appel aux services du Centre de consultation doit remplir un formulaire et fournir tous les renseignements pertinents, de manière à faciliter l'étude préliminaire de son dossier. L'entreprise est admissible à un programme d'aide en autant que son chiffre d'affaires annuel ne dépasse pas un million et demi, et que le nombre de ses employés à temps plein soit inférieur à cinquante.

L'esprit qui a présidé à la création du Centre de consultation en gestion touristique en étant un de développement et de raffermissement de l'industrie touristique québécoise, la préférence sera donc accordée, dans le choix des bénéficiaires, aux entreprises dont la participation en termes d'investissements s'avère prometteuse, et dont la situation géographique s'intègre dans la stratégie de l'aménagement spatial du développement touristique préconisé par le gouvernement.

Tout établissement qui désire solliciter les services du Centre de consultation en gestion touristique doit en formuler la demande comme suit:

Centre de consultation en gestion
Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec
401, rue de Rigaud
Montréal, Qué.
H2L 4P3

No de tél.: 873-4163, poste 203

Encourageons les annonceurs de la revue.

LÉONARD DUMAS

HENRI TUTSCH

YVAN MORNARD

68

Automne 1979.

Ouverture à l'ITHQ
d'un service
de conseillers en gestion
pour hôtels et restaurants.

Gouvernement du Québec
Ministère du Tourisme
Institut de tourisme
et d'hôtellerie du Québec
Direction des services aux entreprises
Service de la consultation en gestion

401, rue de Rigaud
Montréal, QC H2L 4P3
(514) 282-5106
1-800-361-5111

Yvan Mornard
Conseiller

30 octobre 1979

Les moins changeants
sont restés.
Ils maintiennent
l'accumulation de la Culture
comme d'autres
maintiennent l'accumulation
du Capital.
La lourdeur du système
n'est, somme toute,
que la résistance,
même des plus brillants,
au changement.

22 novembre 1979

Ma maison me coûte cher.
Je suis à la limite
de mes capacités financières.
J'arrive.
Mais tout juste.
Encore cinquante mois
de cette misère.
L'esclavage
ne se rachète pas avec rien.

3956-58-60 Rue Lafontaine

Contrôlé 0·00 *C

0·00 *

travaux	271·75 +
Banque I	466·00 +
" II	236·74 +
Petite caisse	37·97 +
ass.	6·93 +
gaz	152·00 +
eau	12·00 +
sous-chefs	60·00 +
matériaux	100·00 +
entretien	10·00 +
	1,353·39 *

16,240.68

0·00 *

(190) — Bernac	110·00 +
150 — Tremblay	110·00 +
160 — Lavoie	160·00 +
140 — Pelletier	120·00 +
170 — Cormier	170·00 +
	670·00 *

810
670
140 +

	1,353·39 +
	670·00 -
	683·39 *

Point de rentabilité

200		900·00 +
160		683·00 -
150		217·00 *
300		
160		
165	*	217·00 ÷
170		4· =
50		54·25 *

1355.00
X12

16,260.00

26 décembre 1979

Enfin, un Noël heureux!
En compagnie
de Mireille Baillargeon,
sa soeur Jeanne et Jocelyn
(père de Camille et Nicolas).
Retiré dans leur maison de
campagne à Saint-Joachim.

Enfin, un Noël qui n'est pas
la synthèse amère
de l'accumulation
de toute l'année!

Enfin, autre chose!

Depuis le départ
de Monique Cloutier, ma vie
affective n'a rien d'heureux.
Tout y est pénible.
L'alcoolisme solitaire
rôde à mes frontières.

Mireille me modère.
Beaucoup.
Et Mireille m'aime, je crois.

Je sais.
Et je devrais le lui rendre
mieux.
Mais je suis devenu
si méfiant.
Méfiant comme le chien
domestique
qu'on a déjà abandonné
court sur la route.

Chien.
Errant.
D'un sourire à l'autre
me faisant aller la queue.
Sauvage.
Me méprisant
profondément dès
que je reprends confiance.
Sauvage.
Tirant égoïstement mon os.

Rêvant d'une maison
qui est la mienne.
D'où l'on ne pourra plus
m'expulser à volonté.
Rêvant d'un lieu
de retranchement.

Rêvant
d'une certaine autonomie.

1980

38 ans

9 janvier 1980

(Lettre reçue de Monique Cloutier).

Bonjour Yvan et,
si tu le permets, grosse bise.

Je veux d'abord te remercier
de m'avoir envoyé
les revues.
Elles sont arrivées
en excellent état.
Ce sont de beaux souvenirs
pour moi.
J'en parlais souvent;
maintenant, je pourrai
les montrer.
Je suis contente aussi
que tu m'aies donné
ta nouvelle adresse.
Je ne te le cache pas;
je ne détesterais pas renouer
la communication avec toi.
Dans quel but?
Pas pour revenir
sur des histoires anciennes.
Mais tu restes, à mon avis,
la personne la plus valable
que j'ai rencontrée.
Alors, pourquoi
te mettre de côté?

Je travaille à Montréal, chez
Mariette Clermont, autrefois
Clermont de la Plaza
(6255 St-Hubert, 273-7711).
Je suis la secrétaire
particulière
de Mariette Clermont,
P.D.G., ce depuis
le 10 décembre 79.

Il s'agit d'une expérience
toute nouvelle pour moi
et très intéressante.
J'apprends actuellement
la sténo,
je voyage avec ma voiture.
Le trajet prend
de 45 à 60 minutes.

J'habite à St-Colomban,
à 5 milles à l'ouest
de St-Jérome,
une jolie maison, louée,
que je partage avec une
amie, 117 Chemin Rivière-
du-Nord, St-Canut, Québec,
J0R 1M0, tel. 438-2796.

Brigitte
est toujours avec moi.
Nous nous plaisons
beaucoup à la campagne.
Elle dit qu'elle ne veut plus
bouger de là.
Elle est devenue une belle
grande fille de 13 ans,
bientôt 14; elle est
au secondaire II.

Elle fait de la musique
et est complètement folle
des "Beatles".
Elle a beaucoup d'amies
et "d'amis-amour".
Elle ne me cause pas
beaucoup de soucis.
Elle a toujours été
une bonne enfant.
Elle a un excellent moral.
Je l'aime vraiment beaucoup.

Il me ferait plaisir
d'avoir de tes nouvelles.
Que dirais-tu
si on prenait le temps
de souper ensemble un soir?
Je ne suis pas allée
sur Prince Arthur
depuis plusieurs mois.

Je te souhaite
une bonne année, et j'attends
signe de vie.

10 janvier 1980

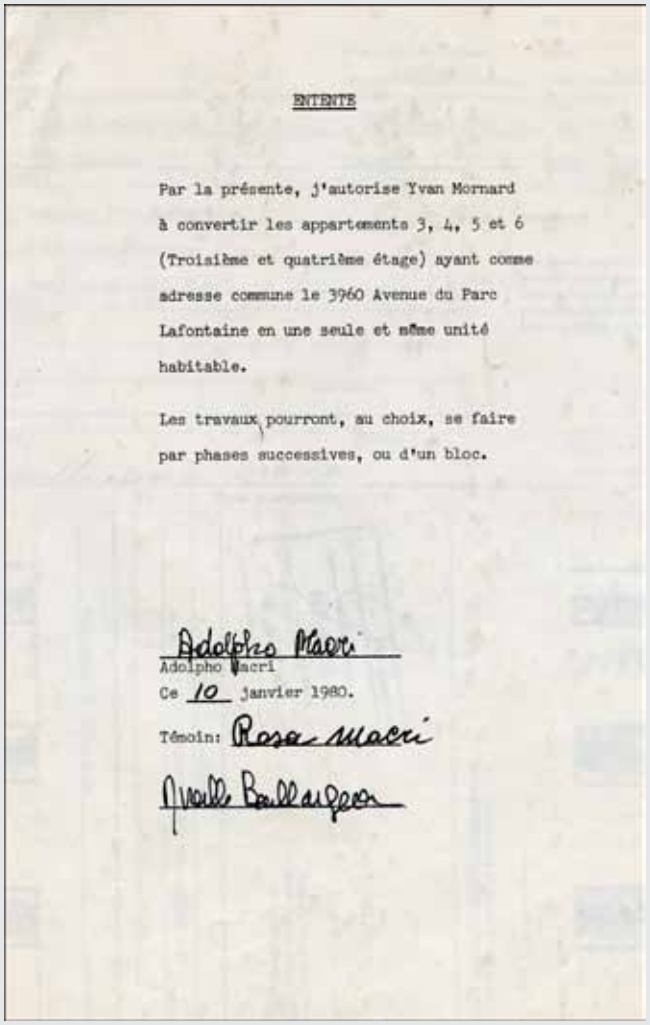
(Lettre d'entente signée par l'ancien propriétaire de ma maison et ce à cause d'une balance de vente avec lui).

ENTENTE

Par la présente, j'autorise Yvan Mornard à convertir les appartements 3, 4, 5 et 6 (troisième et quatrième étage) ayant comme adresse commune le 3960 Avenue du Parc Lafontaine en une seule et même unité habitable.

Les travaux pourront, au choix, se faire par phases successives, ou d'un bloc.

Adolpho Macri.



ENTENTE

Par la présente, j'autorise Yvan Mornard à convertir les appartements 3, 4, 5 et 6 (Troisième et quatrième étage) ayant comme adresse commune le 3960 Avenue du Parc Lafontaine en une seule et même unité habitable.

Les travaux pourront, au choix, se faire par phases successives, ou d'un bloc.

Adolpho Macri
Adolpho Macri
Ce 10 janvier 1980.
Témoin: Rosa Macri

21 janvier 1980

Nous vivons
dans ce qui existe.
Nous vivons dans
ce que nous avons vécu.

11 février 1980

(Lettres d'éviction envoyées aux locataires du 3960 Parc Lafontaine).

Après vérification
de mes droits
de propriétaire auprès de la
Régie des Loyers, j'ai à vous
annoncer que le logement
que vous habitez
présentement ne sera plus
disponible pour location
à partir du 1 juillet 1980.

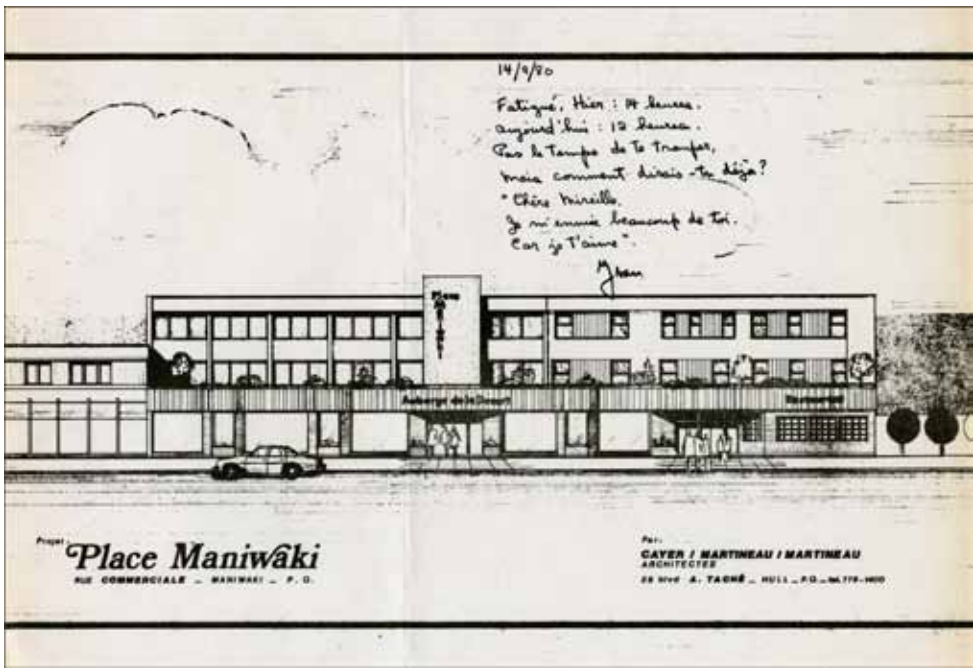
Je reprends pour mon usage
exclusif et personnel tout
ce qui a pour adresse: 3960
avenue du Parc Lafontaine.

14 février 1980

(Note envoyée de Maniwaki à Mireille Baillargeon).

Fatigué.
Hier: 14 heures.
Aujourd'hui: 12 heures.
Pas le temps de te tromper.

Mais comment disais-tu
déjà?
"Chère Mireille.
Je m'ennuie beaucoup de toi.
Car je t'aime."



27 février 1980

L'Histoire se fait:
à la course.

16 mars 1980

Depuis des mois,
pour la première fois:
distant.

Distant de ma relation
avec Mireille Baillargeon.
Distant de tout
ce qui n'est pas moi.

Fatigué d'aller 2 fins
de semaine sur 3 à sa maison
de campagne de St-Joachim.
Fatigué de me taper
60 km pour déneiger
une interminable entrée
de voitures.
Fatigué d'entendre
les enfants de sa soeur
faire encore leurs caprices.
Fatigué tout simplement
de m'être arrêté si longtemps
dans une famille
qui ne sera jamais la mienne.

Seul.
Et sans famille effective.
Seul.
Errant d'un groupe à l'autre,
et: observant.

Sans jamais trouver ce que
je ne sais pourtant pas
que je cherche.

Et pourtant.

Gentille comme peu
d'autres: Mireille.
Ainsi de chacun d'entre eux.
Mais.

Mais encore.

Mais encore la fascination
des fuseaux impromptus
du hasard.
Des effervescences brusques.
Des folies furieuses
de la déraison.
Trop de raison
dans la régularité.
Et trop de poids
non raisonnable.

Buvant mon litre de vin
et me masturbant
dans l'insatiabilité
de l'instant.

25 mai 1980

Le système policier
n'existe que pour éliminer
les éléments mineurs des
vrais règlements de comptes.

30 mai 1980

(Petit mot reçu
de Monique Cloutier)

Bonjour Yvan.

Les lilas sont revenus.
Ta fête aussi.
Bonne fête.
Grosse bise.

4 juin 1980

(Carte postale envoyée de Rimouski à Mireille Baillargeon).

Chère coco.

Les crépuscules paisibles
de Rimouski n'existent
que sur les cartes postales.

Ici tout est bruit
et vrombissements
d'automobiles.

J'ai la nostalgie
d'une certaine lampe...

6 juin 1980

(Mot laissé en mon absence par Mireille Baillargeon).

Cher Yvan.

C'est long une semaine sans
se voir le mercredi soir!...
J'ai hâte de te voir...

Je m'en vais demain matin
me reposer à St-Joachim.
Je suis fatiguée et même
épuisée.

Je reviendrais
dimanche matin et compte
te téléphoner samedi
dès l'aube... pour te préciser
le moment.

Je t'embrasse.

13 juin 1980

J'ai fait, ce matin,
le paiement de ma dernière
mensualité
en tant que locataire.

D'ici la fin du mois,
j'emménage
dans ma maison.

29 juin 1980

Les vers qui te rongeront
demain n'auront aucun
respect de ta volonté.

Profite donc de ta vie
pendant le peu de temps
qu'il t'est possible de vivre.

L'abus n'existe pas.
Seules d'autres volontés que
la tienne peuvent t'obliger
à modérer tes frénésies.

Ne te laisse devancer
que par ceux
que tu ne peux devancer.

24 juillet 1980

(Note laissée par Mireille Baillargeon en mon absence).

Cher Yvan,

Moi aussi je m'ennuie de toi.
Je m'étais habituée
à nous voir toujours
(ou presque...) ensemble.

Je reste à Montréal
en fin de semaine.
J'attends ton téléphone.

Je t'embrasse.

J'ai été voir dans ta cave.
Il a tant plût à Montréal
cette semaine
que je craignais que
la pompe ne suffise plus...
mais tout y allait très bien.

7 août 1980

Revu Monique Cloutier,
après 5 ans de séparation.
Elle et sa fille se portent
bien.
Avons soupé ensemble
au restaurant.
Depuis 6 mois qu'elle essaie
de réaliser cette rencontre.

Elle dit m'avoir quitté
parce que j'étais alcoolique
et autoritaire.
Mais elle dit n'avoir jamais
voulu me quitter
complètement et n'avoir
jamais cessé de m'aimer...

Je reste là,
comme sans réponse,
dans le déclin nostalgique
de ma vie, malgré tout plus
attiré par demain que
par les récidives du passé.
D'autant plus que je doute
de son intention réelle
de me revoir souvent, sinon
par manque d'hommes
présentement autour d'elle.

J'ai senti une énorme
distance entre moi et elle.
Je la trouve inconséquente
et asociale.

Je l'écoute rêver alors que
je me sens inscrit
dans la réalité.

9 août 1980

Ce n'est pas tout
que de les fourrer!

Encore faut-il les endurer...

15 août 1980

(Note laissée par Mireille Baillargeon).

Je suis triste de partir Yvan
car je n'aime pas m'éloigner
de toi.

Pense à moi un petit peu,
beaucoup, passionnément...
cette semaine.

Je t'embrasse tendrement
partout comme dans mon
rêve...

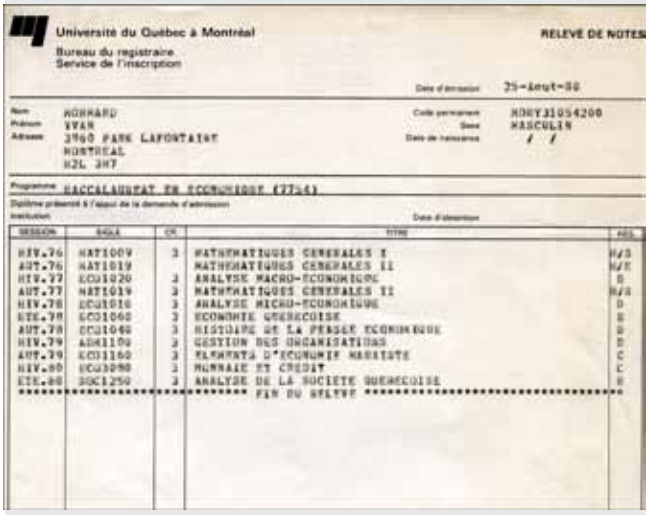
16
août
1980

La paix n'est que
la retombée d'une guerre.

Université
du Québec
à Montréal

CARTE D'ÉTUDIANT MORY31054200
MORNARD
YVAN

CODE 1 VALIDE JUSQU'AU 31 AOÛT 80


Université du Québec à Montréal

Bureau du registraire
Service de l'inscription

RELEVÉ DE NOTES

Date d'émission 25-Août-80

Nom MORNARD
Prénom YVAN
Adresse 3960 PARK LAFONTAINE
MONTREAL
H2L 3H7

Code permanent MORY31054200
Sexe MASCULIN
Date de naissance / /

Programme BACCALAURÉAT EN ÉCONOMIQUE (7754)

Diplôme présenté à l'appui de la demande d'admission
Date d'obtention

SESSION	SIGLE	CR	TITRE	RÉS.
HIV.76	MAT1009	3	MATHEMATIQUES GENERALES I	M/S
AUT.76	MAT1019		MATHEMATIQUES GENERALES II	M/S
HIV.77	ECO1020	3	ANALYSE MACRO-ECONOMIQUE	B
AUT.77	MAT1019	3	MATHEMATIQUES GENERALES II	M/S
HIV.78	ECO1010	3	ANALYSE MICRO-ECONOMIQUE	B
ETE.78	ECO1060	3	ECONOMIE QUEBECOISE	B
AUT.78	ECO1040	3	HISTOIRE DE LA PENSEE ECONOMIQUE	B
HIV.79	ADM1150	3	GESTION DES ORGANISATIONS	B
AUT.79	ECO1160	3	ELEMENTS D'ECONOMIE MARXISTE	C
HIV.80	ECO3090	3	MONNAIE ET CREDIT	C
ETE.80	SOC1250	3	ANALYSE DE LA SOCIETE QUEBECOISE	B

********** FIN DU RELEVÉ **********

18 août 1980

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon en voyage aux États-Unis avec sa famille).

Cher Yvan.

Nous avons passé
la fin de semaine à Boston.
J'ai beaucoup regretté
de ne pas partager le plaisir
de découvrir cette ville
avec toi.
Boston m'a séduit et j'espère
y revenir un jour...

Nous sommes maintenant
à la mer pour trois jours
puis c'est le retour...

Je t'embrasse cher très cher
Yvan.

19 août 1980

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon).

Cher Yvan.

Je t'aime et je m'ennuie
de toi sur tous les plans.

20 août 1980

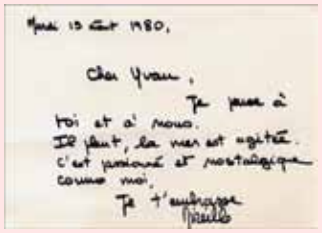
(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon).

Cher Yvan.

Je pense à toi et à nous.

Il pleut, la mer est agitée.
C'est passionné
et nostalgique comme moi.

Je t'embrasse.



21 août 1980

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon).

Une pensée affectueuse
et tendre.

3 septembre 1980

J’ai cru devoir tout perdre.
L’eau giclait du quatrième
étage jusqu’au premier.
L’orage dura deux heures.
Deux heures avant d’en
arriver à débloquer le drain
d’écoulement de ma toiture.
Deux heures à se faire pisser
dessus, à déverser
(dans les renvois de toilette),
en courant,
sceau après sceau.

Deux heures de merde
et de liquidation.

Liquidation de la facilité.
De la facilité de vivre
et de celle même,
tout simplement, de survivre
aux grands écarts des
rapprochements cosmiques.

Deux heures de tragédie,
et plus, vécues
avec Mireille Baillargeon.

23 septembre 1980

Une fiction (film),
où tout le récit
et toutes les conversations,
toutes les descriptions,
tous les conflits
et toutes les affections
portent sur l'automobile.

26 septembre 1980

*(Note accompagnant
un cadeau
pour l'anniversaire
de Mireille Baillargeon).*

Pour toi Mireille.

Avec toute l'affection
que peut offrir
un "vieux garçon"...

29 septembre 1980

Ce "moi"
que vous avez connu n'était
à moi non plus qu'à vous.

Nous n'étions tous
pas plus à nous que de vous
à moi ou que de moi à vous.

Et nous étions là tous
éperdument ensemble.

21 octobre 1980

*(Petit mot
de Lucie Cloutier).*

Bonjour Yvan.

Je pense souvent à toi.

Tu te portes bien, je l'espère.

Je t'embrasse.

24 octobre 1980

(Lettre envoyée du Lac Saint-Jean à Mireille Baillargeon).

Chère Mireille.

Montréal, Roberval,
Dolbeau, Chicoutimi,
La Baie.

Tout étant partout,
finalement, pareil au même:
des centres d'achats
jusqu'au papier à lettres...

Je t'embrasse.

10 novembre 1980

Dans les entreprises d'État,
on réfléchit trop sans agir
tandis que
dans les entreprises privées
on agit trop sans réfléchir.

24 novembre 1980

L'esthétisme se fait toujours
contre quelqu'un.

27 novembre 1980

J’ai eu un avant-goût
aujourd’hui de ce que serait
peut-être demain.

De cette maison chaude et
immense où règne le silence.

De ce luxe précis
d’où je veux être
ce que je veux être.

Ce luxe chaud et précis
duquel je ne serai peut-être
moi-même qu’un instant.

2 décembre 1980

Les coupures budgétaires
du ministre des finances ont
des retombées jusqu’à moi.

Mon patron actuel,
un certain Henri Tutsch,
ancien colonisateur en Chine
avant Mao, lève les pattes.
Son contrat
n’est pas renouvelé.

C’était un “gentil” vieux
monsieur que rien n’irritait
plus que de nous voir
faire pression
pour que le travail se fasse.
Il commençait sa journée en
lisant son journal; il faisait
ensuite ses “mots croisés”;
et, finalement, après avoir
“jasé” avec son “collègue”
Léonard Dumas, il sirotait
son café et commençait enfin
à commencer à penser
à commencer sa journée.

Après un an de travail
ensemble, nos relations
avaient pourtant fini
par s’améliorer.
Il commençait à admettre
qu’il nous fallait peut-être
“travailler un peu plus
concrètement” lorsque
nous allions chez un client
(hôteliers ou restaurateurs
en besoin de réorganiser
leurs systèmes de contrôles).

Il était temps
que quelque chose se passe.
J’étouffais dans ce bureau
qui s’entrouvrait,
chaque matin,
comme un cercueil.

18 décembre 1980

Quand tous les vieux
ont l’air jeunes,
c’est que tu commences
toi-même à être vieux.

1981

39 ans

19 janvier 1981

Nomination
de Claude Ramsay
en remplacement
de Henri Tutsch.

25 janvier 1981

Les classes sociales
se font ainsi:
plus tu fréquentes les gros,
plus tu montes;
plus tu fréquentes les petits,
plus tu cales.

4 février 1981

À trop se connaître,
l'on finit par s'ignorer.

20 février 1981

Mon père me téléphone
pour m'annoncer
qu'il a de nouveau foutu
sa jeune femme enceinte.
Et qu'elle grossit
tellement vite qu'il pense
que ce sera peut-être
des jumeaux.

Le con.

3 mars 1981

Une maison, c'est un navire
qui navigue en terre ferme.

Tout craque et tout vibre
dans l'instant.
J'aime le silence du temps
dans le temps qui passe.
J'aime le bruit de la maison
qui s'ébruite dans le temps.

J'aime le temps qui passe
dans l'éclatement brusque
des choses fermes.

J'aime le peu de temps
qu'il nous reste à vivre
entre le risque et la raison.
Et d'être encore ici,
voici le peu de choses
que nous sommes.

ASSOCIATION DES CAMPS DU QUÉBEC INC.

15 mars 1981

Et nous partîmes.
Laissant derrière nous,
les honneurs.
Et la gloire!

Et nous partîmes.
Laissant derrière nous
l'enlisement monotone
de l'amour!

- Comment vous nommez-vous?
- Personne!

Ne vote pas.
Change de corps.
Change de langage.
Il est tôt.
Tu te reconnaîtras.

Avance dans le silence.
Oublie ta porte.
Oublie le peu qu'on t'a dit.
Ne change plus de chemin.
Oublie le temps.
Avance.

Et nous repartîmes.
Laissant derrière nous,
les honneurs.
Et la gloire!

Et nous repartîmes.
Ne te marie pas!
Change de chemin.
Change de corps.
Il est tôt.
Tu te reconnaîtras.

Avance dans le temps.
Oublie ta porte.
Oublie le peu qu'on t'a dit.
Ne change plus de chemin.
Oublie le temps.
Avance.
Et nous repartîmes.
Laissant derrière nous,
les honneurs.
Et la gloire!

Et nous repartîmes.
Ne respecte plus.
Oublie le peu qu'on t'a dit.
Avance dans le temps.
Oublie l'obscénité du jour.
Recommence.
Renaîs.
Oublie l'Histoire.
Les vieux
n'ont plus rien à dire.
Tout est à refaire.
Éjacule.
Dresse-toi.
Aime enfin.
Aime le temps.
Aime le peu
qu'il te reste à vivre.

Et nous repartîmes.
Laissant derrière nous,
les honneurs.
Et la gloire!

- Comment vous nommez-vous?
- Je passe!

Pourquoi reculez-vous?
Il est temps de revivre!

Pas encore.
Il est d'abord temps de vivre.
Recommence.
Oublie l'histoire.
Tout est à faire.
Change de corps.
Il est encore tôt.
Tu te reconnaîtras.
Avance dans le temps.
Change de chemin.
Avance!

Et nous repartîmes.
Laissant derrière nous,
les honneurs.
Et la gloire!

Et nous repartirons encore
un jour, vers d'autres chaos,
un jour, ailleurs,
quelque part...

11 avril 1981

Il y en a qui reste là.
Dans la même femme.
Toute leur vie.

Je suis un autre.
De passage.
De l'une à l'autre.
Aussi bien que
de l'un à l'autre.
Je tourne sur moi-même.
Et me retourne.
Amoureusement partout.

J'éjacule.
À la largeur du pays.

Du pays qui tourne
sur lui-même.
Et la terre!

Car nous sommes tous
de passage parmi tout.

23 avril 1981

Mireille Baillargeon
n'a pu se retenir.
Elle a pleuré toute la nuit.

Je lui ai dit que j'ai fait
l'amour avec Solanges Côté,
dans la quarantaine,
à Québec.
Et que j'avais le goût
d'éjaculer ailleurs, et partout.

Mireille vivait
dans un petit monde
où ma réalité n'existait pas.
Je l'ai brusquement éveillé.
Elle me surnomme:
"Sale, bête et méchant."
Ce qui, finalement,
est beaucoup plus juste.

Je suis un autre.
Et je serai toujours ainsi.
Entre deux avions.
Entre deux rêves.
Entre deux femmes.
Indéfiniment perdu dans
l'espace même de ma perte.

Avec le goût constant
d'abuser des vulgarités
présentes et futures.

14
mai
1981

Il y a deux ans,
j'achetais ma maison.

Je suis, depuis, encombré de
problèmes que je commence,
à peine, à surmonter.
Il y a toujours quelque chose
à réparer.
Mais la vie elle-même
est ainsi faite.
Il y a toujours quelque chose
à reprendre quelque part.

Il y a deux ans,
j'étais pauvre.
Je n'avais que $6,000.

Dans deux ans, si je revends,
j'aurai $100,000 net
dans mes poches.

De quoi me retirer,
à ne rien faire,
à $15,000 de rente par année.

Mon salaire actuel
est de $20,000 (et c'est deux
fois plus qu'il me faut).

29
juin
1981

Quand on est deux,
on est toujours deux!

C'est ça le problème.

NOMIE ET FINANCE
NOUVEAU RECORD
Le taux d'escompte dépasse 19 p. cent
Hauts et bas du taux bancaire
Fluctuations du taux fixe
Fluctuations du taux flottant

25 juillet 1981

Le vieil amant
d'une de mes locataires
s'est suicidé.
Il était atteint de gangrène
à la jambe
et n'avait pour tout avenir
que sa dépendance
croissante.

Le temps est ainsi fait.
Et rien encore n'y remédie.
Mais quelques fois,
un pigeon s'envole...

Nous vivons un siècle
de mise-à-sac et à sang.
Et tournent nos caméras
sur les premiers massacres
audio-visuels de l'Histoire.
Le temps est ainsi fait.
Et rien encore n'y remédie.

Mais qu'avons-nous choisi
dans tout ce choix de choisir
qu'on nous impose de haut.

Et c'est ainsi que va
notre temps entre
le massacre et le raffinement.

Mais qui donc
est tellement plus haut
que son simple fait de chier.
Qui donc peut mesurer
l'éclat des astres millénaires
au simple éclaircie
de son existence.

Hagards, tous,
plus ou moins paumés,
ministres ou assistés,
où allons-nous tous,
vers où devant nous.

Mais il est vrai que, parfois,
il arrive que d'ici
un pigeon s'envole...

20 août 1981

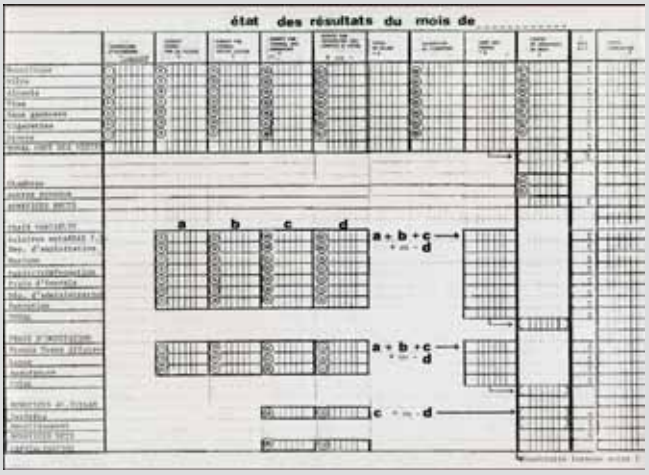
À toutes les fois que
j'ai décidé quelque chose
de profitable dans ma vie,
c'est que je l'ai fait seul.

Ensuite des hommes
et des femmes sont venus
dans mon jeu.

Et lorsque ça ne marche plus
en ma faveur, je réorganise.

comptabilité
pour auberge
et restaurant

L'ACTUALITÉ ÉCONOMIQUE
Développement du tourisme (2)
Un centre de dépannage pour les hôteliers


état des résultats du mois de

15 décembre 1981

Je lève, enfin, mon verre
à mon premier diplôme
universitaire: un simple
certificat en économie,
une simple année
de scolarité.
Mais, du moins, j'ai droit
à une autre classification
de base.

Le grand jeu simpliste des
médailles (saintes ou non)
et de la hiérarchie...

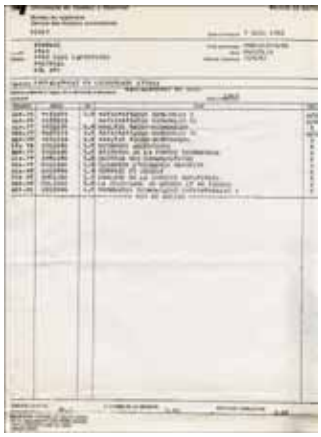
Mais fini l'économie!
Fini leurs phobies
mathématiques
qui jamais ne débouchent
sur la remise en question
de la répartition des biens.
Les économistes ne sont
encore, hélas, que des valets
de riches ayant pour mission
de prouver aux masses
que l'inégalité relève
d'une science logique.

Je passe, pour fin
de baccalauréat, en gestion
et intervention touristiques.
Au moins là j'y annexerai
tout ce que je fais déjà,
mes crédits en économie
m'y étant, de plus,
tous crédités comme cours
de concentration.

Non pas que j'espère ici
davantage que là.

Mais tout simplement qu'une
sortie en vaut bien une autre,
et que le plaisir d'apprendre
encore empêche
(même si peu)
de vieillir tout à fait.

Et d'autant plus que seul.



23 décembre 1981

Les comptables
sont au commerce,
ce que les bibliothécaires
sont à la littérature.

Essentiellement
nécrophages.

28 décembre 1981

L'amour n'étant
qu'une façon
de supporter quelqu'un.

L'amour n'étant,
très souvent,
qu'un sentiment
de haut en bas.

Et beaucoup d'autres
sentiments nous étant encore
disponibles...

1982

40 ans

20 mars 1982

Partout l'ennui...

Lorsque j'ai acheté
ma maison, j'en étais là!
J'ai eu comme un profond
besoin de partir.
De quitter mes habitudes
de locataire,
de me bâtir ailleurs
un espace.

Trois ans déjà.
J'ai démoli.
J'ai refait.
Et je me suis battu.
Car prendre un espace,
c'est aussi se battre contre
le voisin, contre le locataire.
C'est avant tout établir
en d'autres lieux
d'autres jurisprudences.

J'ai aussi fait carrière.
On vient maintenant
de partout au Québec
pour me consulter.
J'ai percé
dans la gestion conseil
pour hôtels et restaurants.
J'innove.
Dans le style
et dans la méthode.

Trois ans, aussi, que
je partage épisodiquement
ma vie privée
avec Mireille Baillargeon.
Qui, elle aussi, a acheté
avec sa soeur ses maisons
de campagne et de ville.
Qui elle aussi a démoli,
a refait.

Et voilà que l'aventure
a des ratés.
L'ennui s'étale
comme une huile.
Les goûts
ne sont plus les mêmes.
Le discours,
de part et d'autre,
est controversé.

Mais c'est moi, plus qu'elle,
qui fuie.
Me répétant sans cesse.
Sans cesse inattachable.
Renversant la trajectoire
au moindre printemps.
Ne recherchant surtout plus,
comme avant, l'éternité.
Mais le simple chemin
qui mène ailleurs.

Relativant les choses
dans le roulis
cauchemardesque du temps.
Car si peu de temps
pour jouir encore du temps!

cours de
rénovation/restauration
domiciliaire

donné par
HERITAGE MONTREAL

17 mai 1982

Ça me fait mal au coeur.
Mais je vais écrire ma page.
Les mouettes virent et
revirent dans la nostalgique
érosion du temps.

De ce temps où
Lise Bissonnette (1)
et Carole Lord (2) n'étaient
encore qu'elles-mêmes.
Mais femmes qui,
aujourd'hui, se targuent
d'être autres que ce qu'elles
n'ont jamais cessé d'être:
arrivistes en mal d'abattre
tout sur leur passage;
gueulardes dans les médias.
Grossières femmes
de bas étage.
(Tant d'autres aussi
sont comme elles, empiétant
sur la parole de ceux et de
celles qui auraient à parler!)

Arrivistes en mal,
malgré leur incompétence,
d'avoir toujours raison
d'autrui et de toujours avoir
le dernier mot.
Capitalistes
de la mise-en-page
et du synopsis.
Oh tristesse parfois
d'avoir frôlé la gloriole!
D'avoir juste à point connu
la bêtise des admirateurs.

(1) Vedette de la presse écrite.
(2) Vedette de cinéma.

26 mai 1982

J'ai passé l'avant-midi
à me faire griller au soleil
sur mon balcon
donnant sur le parc.
Depuis trois ans, je n'ai eu
ni vacances, ni fainéantise.
J'éprouve le besoin
de m'arrêter.
Le besoin aussi
de repenser ma vie.

Dans cinq jours
j'aurai quarante ans.

10 juin 1982

Un incendie a ravagé
quatre maisons
à deux rues de chez moi.

J'y ai rencontré
France Théoret.
Elle habite elle aussi
le quartier.
Je lui ai fait visiter
ma maison.
Elle m'a fait visiter la sienne.

Elle s'est associée
avec Alain Horic dans
une rénovation qui atteindra
les $178,000.
Actuellement tout est
en plan, en procès
et déboires.
Le contracteur s'est désisté.
Je crois comprendre
pourquoi.

Ils sont insupportables tant
ils ne cessent de critiquer.
Mais en construction,
lorsque l'on ne la fait pas
soi-même,
la perfection se paye
avec beaucoup d'argent.

France est au bord
de tout foutre en l'air.
Elle a quitté un appartement
de sept pièces dont elle était
propriétaire et qui la rendait
heureuse pour venir
s'embourber
dans ce guêpier là.

Car c'est toujours là,
semble-t-il,
que finissent ses amours.
Elle est naïve,
mais impatiente, irréaliste,
et fortement pédante.
Un esprit sensible
dans un conformisme borné.

Les universités d'aujourd'hui
commettent l'erreur
de former des princes
sans vérifier au préalable
s'il leur reste, encore,
ne fusse qu'un seul château.
Le parachutage a
des conséquences effarantes.

C'est à partir des métiers
que l'on devrait accéder,
à long terme, à l'élite.

5 juillet 1982

Avec le temps tout s'en va!

Qui sommes-nous,
dites-moi?

Avec le temps tout s'en va!

Mon patron, Claude Ramsay,
avec qui je faisais équipe,
a été brusquement congédier
durant mes vacances.

Un de mes anciens
professeurs a pris sa place.

Avec le temps tout s'en va!

Je vais le soir sur mon toit,
et là j'oublie.

J'oublie le casse-tête actuel
qu'est devenue
ma vie quotidienne.

6 juillet 1982

Terrasse sur mon toit.

Cet été,
l'été commence à peine!

La bouteille lancée à la mer,
c'est l'écrit, quel qu'il soit.

7 juillet 1982

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon à Paris).

Pour continuer
mon cher Yvan ta collection
de cartes de Paris,
je t'envoie ce mot
dans un état nébuleux.

Me voici arrivée saine et
sauve encore une fois, mais
avec les années, le décalage
me fatigue de plus en plus.

Je pense à toi et aurais bien
aimé que tu sois là avec moi
dans ce Paris chaud et agité.

8 juillet 1982

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon).

La grâce des femmes
grassouillettes... de quoi
te rendre nostalgique
de mon absence...

Il fait beau.

Je pense à toi.

14 juillet 1982

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon).

Cher Yvan,

J'ai été voir ma mère hier
à Verneuil-sur-Mer.
Triste chose que de
ne pouvoir reprendre sa vie
quand elle a été gâchée
par la maladie et d'autres
événements extérieurs à soi,
s'ajoutant à la séparation
physique de ceux
qu'on aime.
Mon frère m'a transformée
en noctambule depuis
mon arrivée: jamais couchée
avant deux heures du matin...
Je vais devoir changer cela
pour les derniers jours.

Je t'embrasse mon Yvan.

16 juillet 1982

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon).

Je pense à toi souvent
mon Yvan.

Tu me manques.

Bien tendrement.

19 juillet 1982

Pour moi,
l'Institut de Tourisme
et d'Hôtellerie du Québec,
c'est fini!

Fini les arabes
à la tête du Québec!
les cons
à la une de "La Presse"!
les francophones
de Sudbury!
les petits sous-ministres
péquistes gras!

Serait-ce l'espoir
d'un nouveau départ pour
New York jadis tant espéré?

15 septembre 1982

Il faut avoir voulu être
beaucoup de choses pour,
finalement,
n'être que quelqu'un.

2 octobre 1982

(Lettre reçue de Lucie Cloutier).

Bonjour Yvan.

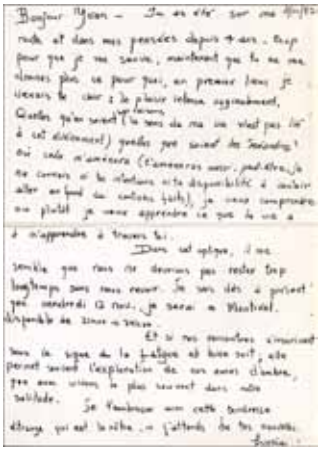
Tu as été sur ma route et
dans mes pensées depuis
4 ans, trop pour que je me
sauve, maintenant que
tu ne me donnes plus
ce pour quoi, en premier
lieu, je venais te voir:
le plaisir intense
vaginalement.

Quelles qu'en soient
les raisons (le sens de ma vie
n'est pas lié à cet événe-
ment) quels que soient
les "méandres" où cela
m'amènera
(t'amèneras aussi, peut-être:
je ne connais
ni tes intentions ni
ta disponibilité à vouloir al-
ler au fond de certains faits),
je veux comprendre ou plu-
tôt je veux apprendre ce que
la vie a à m'apprendre
à travers toi.

Dans cette optique,
il me semble que nous
ne devrions pas rester trop
longtemps sans nous revoir.
Je sais dès à présent que
vendredi 12 novembre,
je serai à Montréal,
disponible de 21h. à 24 h.

Et si nos rencontres
s'inscrivent sous le signe
de la fatigue et bien soit; elle
permet souvent l'exploration
de nos zones d'ombre, que
nous vivons le plus souvent
dans notre solitude.

Je t'embrasse
avec cette tendresse étrange
qui est la nôtre et j'attends
de tes nouvelles.



7
octobre
1982

Je vis dans la symétrie.

Je vis dans une notion simpliste de la vie.

14
octobre
1982

(Article paru dans les journaux).

DESCENTE DE LA SÛRETÉ DU QUÉBEC À l'INSTITUT D'HÔTELLERIE.

Une trentaine d'enquêteurs de la division des crimes économiques du bureau des enquêtes criminelles de la Sûreté du Québec ont investi, hier à Montréal, l'Institut d'hôtellerie et de tourisme du Québec, où ils ont fait une perquisition de documents....

Le Devoir, jeudi 14 octobre 1982 ■ 7

Descente de la SQ à l'Institut d'hôtellerie

Une trentaine d'enquêteurs de la division des crimes économiques du bureau des enquêtes criminelles de la Sûreté du Québec (SQ) ont investi, hier à Montréal, l'Institut d'hôtellerie et de tourisme du Québec (IHTQ), où ils ont fait une perquisition de documents.

Un porte-parole de la SQ n'a pas voulu révéler les détails de cette perquisition dans l'école de tourisme du Québec qui relève du ministère de l'Industrie, du Commerce et du Tourisme, mais il a précisé que la perquisition concernait l'administration générale de l'Institut.

Le directeur de l'IHTQ, M. Antoine Samuelli, n'était pas présent, hier, non plus que le chargé des relations publiques, et il n'a pas été possible de savoir clairement ce que les policiers cherchaient dans les livres comptables et les dossiers de l'administration de cette institution gouvernementale.

De telles perquisitions ne conduisent pas nécessairement à des mises en accusation mais elles sont généralement le fruit d'une plainte ou d'une enquête discrète préalable.

Les enquêteurs ont pénétré dans les bureaux de l'Institut à 8 h hier matin et ils étaient encore sur les lieux à midi.

22 octobre 1982

Lucie Cloutier
m'est revenue.
Après trois ans de distance.
Plus passionnée que jamais.
Avide de mon gland.
De sa bouche à son sexe
et de son sexe à sa bouche
jusqu'à l'éjaculation
profonde
dans sa gorge chaude.

Dorénavant mère d'une fille.
Et toujours avec son Paul.
Et toujours avec moi dans
ses rêves masturbatoires.

De retour.
Mais cette fois à tout point
de vue mûre et faite
comme un vin pour la fête.
Heureuse fatigue
et heureuses retrouvailles.

Je me souviens des temps
heureux où l'autre femme
Cloutier, Monique, me suçait
le sexe la nuit durant.
Ce fantasme qui est le mien
trouvant enfin
sa déculpabilisation
dans l'excès de l'offre.

Oh jeunesse!
Oh retour!
Piégé que je suis ici
dans la convention
de l'enrichissement.
Desséché
comme un raisin sec
pour la consommation
future.

Oh vienne le temps
de la grande tablée
du rassemblement des âges!

Le temps des grands accords
entre la honte et la passion!

19 novembre 1982

(Note envoyée
à Claude T. Ramsay).

Ces livres , pour le souvenir.
Tout passe, et tout s'en va!
Si peu de temps,
à chacun de nous,
pour jouir encore du temps.

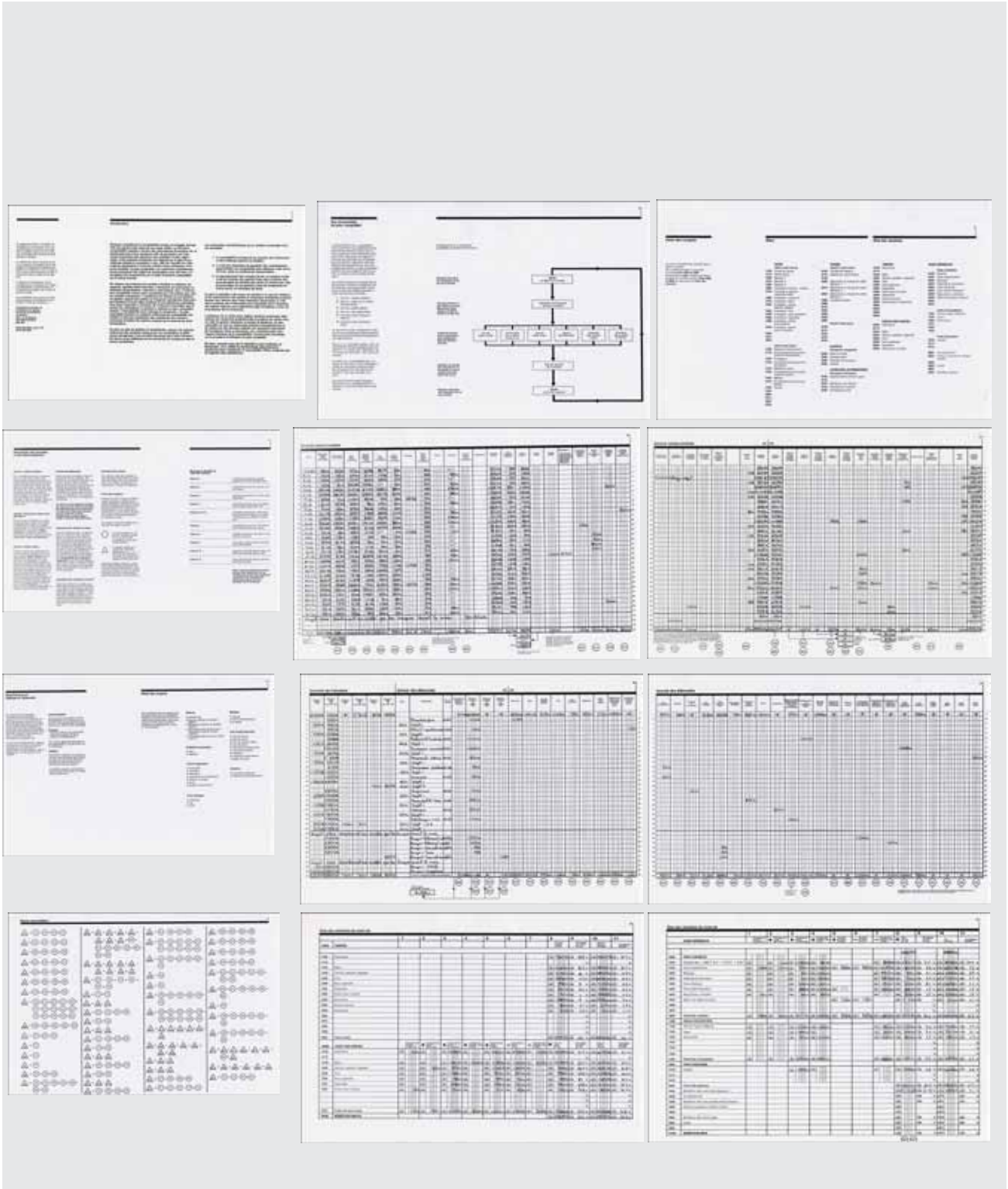
_____

"Comptabilité pour auberge et restaurant"

"Inventaire pour auberge et restaurant"

"Prix de revient pour auberge et restaurant".

Journal de Yvan Mornard



1 décembre 1982

Le pouvoir, c'est la violence.
Les bonnes manières,
en moins, lorsqu'il le faut.

Et, même dans le monde
des poètes!
À la différence, ici,
qu'on ne se tue qu'à coups
de mouchoirs.

Peu de régimes survivent
à la douceur.
Le crime y est moins puni
que la réserve
n'y est récompensée.

3 décembre 1982

Furieusement inadéquate!

- *Mon désir sexuel pour toi n'existe plus!*

Lucie Cloutier!
quelque chose de débile
dans cette relation
trois fois reprises!

N'ayant jamais su
se brancher
plus que le temps de rendre
jaloux son Paul.

Pauvreté du mâle à sa façon.

Oh combien mieux,
l'éloignement.
Définitif cette fois.

"Erreur,
veuillez recommencer.
Désirez-vous
des explications?"
- Non.

10 décembre 1982

Ils sont venus, sans arrêt,
toute la journée,
l'un après l'autre!
Gérants, propriétaires,
tous étudiants en quête
d'un système comptable
pour restaurant.

Consécration interne
de mes efforts.
Les cours théoriques
aux adultes ne suffisent plus.
Ils veulent des instruments
concrets.
Des mécanismes.
Des publications.
Entre deux cours théoriques
de l'Institut de Tourisme
et d'Hôtellerie, c'est à moi
qu'ils se réfèrent.

Première victoire
après trois ans d'efforts.

Et tous les vieux bonzes de
l'Institut se sentent obliger
de m'approuver,
de me consolider
pour sauver leur image.

Vieux inconséquents qui,
à leur époque, n'ont pas fait
le travail qu'on attendait
d'eux.

Quatre ans et demi encore
avant la possibilité pour moi
de me séparer d'eux.

Enfin libre de ce monde,
à toute fin pratique: débile!

J'y aurai, avec eux,
comme on dit, gagné ma vie,
mais en la perdant!

13 décembre 1982

La plus belle trouvaille
qu'ont trouvé les capitalistes
pour faire travailler
les ouvriers, c'est de ne plus
les embaucher.

À la place, on leur loue,
à très gros prix, un local
commercial où ces mêmes
ouvriers travailleront,
sans compter leurs heures
cette fois, pour maintenir
leur nouveau titre social
de petit commerçant
à leur compte, et ce pour
l'équivalent, finalement,
d'un simple salaire
minimum.

22 décembre 1982

(Carte reçue
de Lucie Cloutier).

Bonjour Yvan.

Les Madame ont cet air là
car elles viennent de lire
le second rapport Hite
sur la condition sexuelle
des hommes américains.
Ça peut bien aller mal
dans le monde
quand t'as une si grande
partie de la population
dépossédée
de sa vie sexuelle.

Bref!
Je t'envoie une copie d'un
magazine qui t'intéressera
peut-être et tu y trouveras
le rapport Hite.

J'espère que tu te portes
bien.
En tout cas ton vin est
bientôt prêt, ça peut aider.

Moi j'oscille (naturellement)
toujours entre des sensations
contraires, mais
dans les voyages
entre les deux, je commence
à percevoir la trame.

Et je t'avoue que
les sentiments d'espoirs
voisinent souvent ceux du
découragement (tout comme
dans le cerveau, les centres
du plaisir et de la douleur
sont voisins).
Et puis ce nouveau rythme
de vie que j'ai depuis
octobre commence
à m'essouffler.
Je me sens de plus en plus
enragée pour un rien,
agressive, prête à péter.
D'une part, je ne vois pas
comment je pourrais éclater
d'une manière soulageante et
satisfaisante, et d'autre part
je dois garder l'esprit,
quand même, assez présent.
Un enfant,
c'est ici et maintenant.
En fait, c'est cette épreuve
que je voulais, je crois, et
maintenant il me reste
à y faire face, en essayant et
en espérant de trouver
les moyens.

Peut-être un jour
serai-je plus paisible.
Je te souhaite beaucoup
de douceurs
pour la nouvelle année.

1983

41 ans

6 janvier 1983

J'aime le goût du vin
fait pour l'éloge
du peu d'instants!

27 janvier 1983

Elle est revenue.
Lucie Cloutier.
Toujours identique
à elle-même: ne vivant
que par excès brusques.

Dès que l'on dépasse
la limite de nos habitudes,
l'on s'énerve énormément.

29 janvier 1983

Je suis
cette maison inachevée
dont le toit l'an dernier
coulait encore.

Les nervures électriques
sortant des murs ouverts.

L'eau chaude coulant
dans les veines
de mes calorifères
saignés à blanc.

Le mausolée se refermant
sur mon souffle
tirant à sa fin.

Je regarde par l'oeil borgne
de ma télévision
les couloirs extérieurs
des architectures militaires,
cherchant, sélectionnant
l'ennemi possible.

2 février 1983

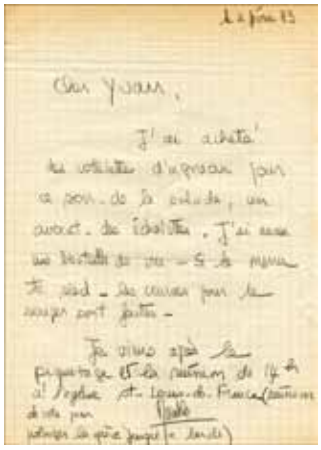
(Note laissée chez moi par Mireille Baillargeon).

Cher Yvan.

J'ai acheté des côtelettes
d'agneau pour ce soir,
de la salade, un avocat,
des échalotes.
J'ai aussi
une bouteille de vin.
Si le menu te sied,
les courses pour le souper
sont faites.

Je viens après le piquetage
et la réunion de 14 heures
à l'église St-Louis-de-France
(réunion de vote
pour prolonger la grève
jusqu'à lundi).

Mireille.



18 avril 1983

(Note reçue à mon travail).

Yvan,

ton père déménagera
en Colombie-Britannique
dans la ville de Victoria
le 12 mai.

Aimerait avoir des nouvelles
avant son départ.

10 mai 1983

(Lettre envoyée
à Mireille Baillargeon,
deChateau Madelinot
Cap-aux-Meules
Îles de la Madeleine).

Chère Mireille.

On atterrit aux îles
comme sur une lamelle
de microscope.
Avec un sentiment
de fragilité extrême.

Les îles forment
une immense amibe
à quatre noyaux
reliés les uns aux autres
par de longues dunes
de sable retenant la mer
en havres et en lagunes.

Ici tout est bateaux
et langage d'océan.
Des centaines de cages
de homard s'empilent
près des maisons parsemées
au long de l'unique route.
Ici tout est vent et toutes
les buttes sont chauves.
Quelque chose de dénudé
surgissant
comme un sous-marin sort
de la mer.
Les habitants viennent
rapidement
parler à l'étranger.
Les gens de souches
y furent déportés.

D'autres y sont venus
pour se retirer.
Mais la nécessité de vivre
les oblige tous à participer
au "grand dérangement".
Le grand dérangement
des arrivages de touristes
qui ne dure pourtant
que deux mois et qui semble
épuiser les madelinots
pour le reste de l'année.

C'est un étrange pays.
À la rigueur, il suffirait
d'une seule journée
pour y avoir tout vu.
On a l'impression, ici,
que le seul paysage à voir,
en bout de route, commence
et ne s'arrête
qu'en nous-mêmes.
Pays de méditation,
avec très peu d'activités
touristiques organisées.
Seul le roulis de la mer
rappelle inlassablement
l'éphémérité même
de la pierre.

Pays que tu aimerais
sans doute,
à condition de renoncer
à y planter des arbres.

Je t'embrasse.
Yvan

13
mai
1983

(Note laissée chez moi
par Mireille Baillargeon).

Cher Yvan.

Il fait beau, cela fait du bien.

J'espère que tu as fait
un bon voyage.
J'ai trouvé le temps long.

Je viendrais demain matin
pour le petit-déjeuner
avec toi (j'apporterais
des croissants).

Après, en principe,
je vais à St-Joachim
avec Marie-Françoise
et ses enfants.

Je t'embrasse.

À demain matin.

PARC LAFONTAINE

Edifice le Cherrier, 1010 rue Cherrier, luxueux 1½, 3½, piscine, buanderie sur étage, dépanneur, restaurant. Ménage avant emménagement. Paisible. 521-3071.

PARC LAFONTAINE

4333 de Laroche. 2½ meublé, semaine, sans bail. 521-6807.

PARC LAFONTAINE

3655 Papineau, 1½, 3½, 4½, chauffage électrique, salle de réception, ménage avant emménagement. 523-5092.

PARC LAFONTAINE, 3958 app.2, petit 2½, non meublé, donnant sur l'arrière, tranquille, tout compris: $250. Pour rendez-vous: tél. lundi entre 8h et 16h: Yvan Mornard, 873-4163, poste 412.

PENTHOUSE

Grand 4½ ,piscine intérieure sur le toit, sauna. Edifice moderne nouvellement décoré. 2055, St-Mathieu, 932-5341.

PLUSIEURS condos, aussi appartements de luxe. 668-5427

POINTE-AUX-TREMBLES

3½, 4½, 5½

1 MOIS GRATUIT

PRES ECOLES, ARENA ET CENTRE D'ACHATS. POUR INF. 1665, VERSAILLES, app:1. 642-7383, 649-5145, A PARTIR DE 11:00 HRES.

Été 1983

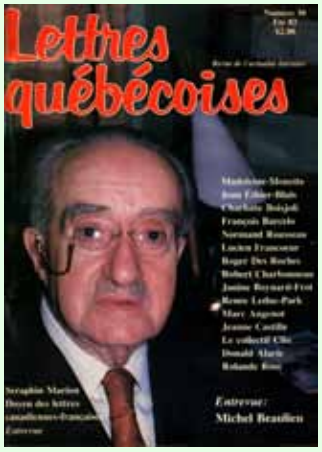
(Entrevue avec Michel Beaulieu, par Richard Giguère et Robert Yergeau, publiée dans la revue LETTRES QUÉBÉCOISES, no 30).

"Ainsi que je l'ai dit, je connaissais déjà Nicole Brossard, mais aussi Roger Soublière qui allait devenir son mari. L'un ou l'autre m'a demandé une collaboration. Je leur ai donc donné des espèces d'aphorismes depuis longtemps reniés. La revue n'avait à l'époque aucune orientation spécifique. Lorsque j'y suis entré, quatre autres jeunes écrivains y avaient été invités: Raoul Duguay, Yvan Mornard, Luc Racine et Jacques Renaud.

Les quatre fondateurs se plaçaient donc dans une situation de minoritaires. À cinq, sous l'impulsion d' Yvan Mornard, nous avons proposé un projet qui découlait de ce qui se faisait de plus avancé en France à l'époque, surtout autour de la revue TEL QUEL.

Le projet a été refusé, nous avons démissionné et fondé la revue QUOI, qui voulait être un lieu de questionnement.

QUOI n'a paru que deux fois, mais LA BARRE DU JOUR a pris le relais. Le véritable initiateur de ce qu'on a appelé la modernité durant les années soixante-dix s'appelle Yvan Mornard."



13 juillet 1983

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon aux États-Unis avec son amie Lucille Beaudry).

Cher Yvan.

À mi-temps de notre petit séjour à Kennebunkport, je t'envoie cette carte qui te parviendra sans doute après mon retour à Montréal.

Lucille et moi aimons beaucoup notre petit périple. Il fait beau, la mer est froide, les hôtels merveilleux.

Je t'embrasse.

28 août 1983

(Carte postale reçue de mon père).

Voici mon adresse:
1140 Hill side 402
Victoria B.C.
V8T 2A9

Le climat ici est parfait, aucun extrême.

Cécilia travaille, les enfants sont heureux.

Affection.

Papa René.

N.B. Cécilia gagne $6.00 p/h., general cleaning.

19 novembre 1983

(Contrat de location du vignoble de Arsène Poisson à St-Jean-Baptiste de Rouville).

Convention de location d'un vignoble de plus ou moins un acre des vergers Arsène Poisson à Mireille Baillargeon (1415 Lajoie, Outremont) et à Yvan Mornard (3960 Parc Lafontaine, Montréal).

Il est convenu entre les deux parties que ce dit vignoble sera loué pour une période commençant le 1 janvier 1984 et se terminant le 1 novembre 1984. Le prix convenu pour cette location est fixé à $400.

LES VERGERS
ARSENE POISSON

Vue du HILTON à Québec.

1984

42 ans

7
mars
1984

Il faut se mettre à l'esprit
qu'on ne laisse
finalement derrière soi
que des vieilleries!

1
avril
1984

Ma "réalité"
ne peut être
que dans ma suite logique
à fabuler.

5 avril 1984

Période de tension au travail.

Analyse de stratégie
de risque,
contre Lionel Durocher
et Robert Martin,
niaiseux patrons comme
toujours “de passage”.
Donc même sur le chômage
(1 an), je peux opter
pour l’option hypothécaire
de 3 ans (du moins
pour un an), histoire de
rembourser $10,000 de plus
sur les $30,000 que je dois,
et de n’avoir ensuite que
$20,000 de dette, s’il le faut
sur 30 ans, c’est-à-dire
environ ($250 x 12 =)
$3,000
à rembourser par année,
ce que mes loyers pourraient
compenser dès 1985.
Mal pris, j’aurais
mon logement gratuit.
L’obligation ne serait que de
travailler 2 jours par semaine
pour vivre.

10 avril 1984

Pour nous,
la mort est la seule certitude.

Le reste n’a aucune logique
prévisible.

Bref historique du Parc La Fontaine.

(Pour un cours).

Au XVIII ème siècle,
alors qu’existaient encore les
fortifications de Ville-Marie,
l’actuel Parc La Fontaine
était à l’état sauvage entre
le Chemin Saint-Laurent
et le Chemin Papineau.
Un ruisseau y coulait alors
du nord vers le sud.

Un certain William Logan
y eut sa ferme qu’il vend
au gouvernement du Canada
en octobre 1845 pour servir
à l’entraînement des troupes.
Montréal
compte alors 50,000 “âmes”.
À cette époque,
le développement urbain
se fait aux deux extrémités
du parc:
Rachel-Papineau (nord-est)
et Chérier (sud-ouest).

En 1880, la rue Rachel est
la seule rue est-ouest qui
permet d’aller de Saint-
Denis jusqu’à Papineau.
En 1880, construction
de l’actuelle École Normale
Jacques Cartier sous le nom
d’Académie
Marie-Immaculée,
exclusivement pour garçons.
Le verger de la ferme Logan
devient la cour de récréation.

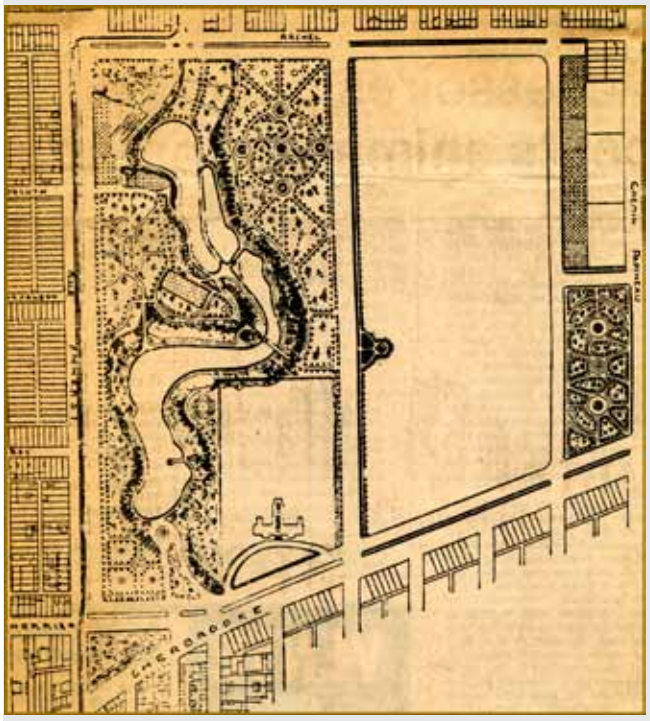
En 1884 est érigé le sous-sol
de actuelle église
de l’Immaculée Conception.
Ce n’est qu’en 1898
que l’église sera complétée.

1898, inauguration
de la caserne de pompier
au coin de Rachel et
Christophe-Colomb.

En 1888, il y a double
fondation de paroisse.
Du côté nord-est, c’est
la paroisse Saint-Grégoire
le thaumaturge qui changera
son nom pour Immaculée
Conception en 1910.
Du côté sud-ouest, c’est
la paroisse Saint-Louis de
France.

En 1888, le gouvernement
du Canada loue le terrain où
est aujourd’hui situé
le Parc La Fontaine à la ville
pour 99 ans, au loyer
d’un dollar par an,
à condition que la ville
y aménage un parc public.
Ce parc vient au monde
en même temps que le parc
du Mont-Royal et le parc
de l’île Saint-Hélène.
C’est l’ère
de l’inauguration des parcs.

Dans la ville pré-industrielle,
la nécessité d’un parc
ne se posait pas.
Immédiatement à l’extérieur
des remparts, à quinze ou
vingt minutes de marche,
c’était la nature.



Le parc Logan, en 1894, aujourd'hui parc Lafontaine.

Mais le développement effréné de la cité industrielle rend la nature inaccessible, du moins à pied.

"*Apparaît alors, à Montréal comme ailleurs, stimulé par des philanthropes et des réformateurs sociaux, un antidote à l'agression du domaine bâti, une sorte de service d'hygiène et de réconfort, aussi nécessaire que l'aqueduc et l'égout: le parc urbain.*
Il ne s'agit pas particulièrement, ici, de petits parcs que l'on retrouve un peu partout, incrustés dans notre grille orthogonale, résidus de terres rurales échappés par accident,
ou par testament, à la vague de l'urbanisation, mais de grands parcs naturels, oasis de verdure, aussi important par leurs aménagements romantiques et pittoresques que par leur large vocation comme lieu de repos, de délassement,
et de récréation."
(Montréal en évolution, Jean-Claude Marsan).

En 1895, on vient au parc Logan pour admirer une grande variété de fleurs cultivées sous serre par A. Pinoteau.
Mais ce n'est qu'en 1898 que le parc prend corps.

"*L'aménagement paysagiste de ce parc, aménagement de deux types distinctifs, reflète assez bien la dualité culturelle de Montréal.*
D'abord un aménagement naturel et pittoresque, dans l'esprit des jardins anglais, est centré vers un étang, qui correspond au "twaleg" d'un ancien ruisseau;
à l'est de l'avenue Calixa-Lavallée, c'est un aménagement à la française qui prédomine, avec ses allées linéaires, ses pelouses plates découpées en motifs géométriques,
bien encadrées par des arbres magnifiques, alignés au cordeau.
Un urbaniste français (Louis François Chollet) aurait d'ailleurs été responsable de cet aménagement".

Ce parc se nommera d'abord Logan Parc et la rue Parc La Fontaine qui mène de Sherbrooke à Rachel se nommera Parc Logan West.
Le 22 juin 1901 a lieu l'inauguration du Parc qui prend dès lors le nom de Parc La Fontaine en l'honneur de Sir Louis-Hippolyte La Fontaine (1807-1864) premier ministre du Canada en 1842 et 1848, père du gouvernement responsable et défenseur de la langue française au gouvernement canadien.

Une vague de construction s'en suivra
tout autour du Parc.
Les archives municipales ayant passées au feu en 1922, il ne reste que les dates gravées dans la pierre des bâtiments pour nous donner une idée du rythme de progression.

1904, le 1290 Sherbrooke est.

1909,
le 3780 Parc La Fontaine, coin Roy.

1922, la vieille section de l'hôpital Notre-Dame est érigée sur la rue Sherbrooke.

L'architecture de l'époque, dite victorienne, est romantique, exubérante et pittoresque.
C'est l'époque des lucarnes fantaisistes, des tourelles impressionnantes, des frontons finement ouvragés.
Plusieurs de ces décors sont faits en série.
Les machines, d'abord actionnées à la vapeur, puis à l'électricité, produisent en série fenêtres, portes, escaliers, corniches, lucarnes et moulures.

On va même jusqu'à acheter par catalogue des États-Unis des façades en pièces détachées qu'un ouvrier peut sans peine agencer sur place.
La rue victorienne présente un décor exubérant, créé essentiellement par une architecture de façade.

Mais la montée en flèche de l'automobile (27.8% des ménages en 1951 contre 68.1% en 1971) occasionne un exode massif vers les banlieues.
Les anciens habitants ont aussi tendance à se faire bâtir à Outremont.
Le Parc La Fontaine, comme tout le centre ville, est de plus en plus habité par des célibataires n'ayant plus besoin des grands espaces qu'occupaient jadis des familles nombreuses et souvent doublées par la présence des grands-parents.

De 51% de locataires au centre ville en 1871, le pourcentage atteindra 88% en 1941.

C'est à cette époque que certains immeubles seront transformés en "bachelors".
Mais le ravage reste encore limité, la hauteur des maisons demeurant la même, les transformations étant effectuées par l'intérieur.

Il n'en sera pas de même au cours des dix années suivantes.
De 1963 à 1973, dix buildings verront le jour tout autour du Parc.

1963:
le 1565 Rachel est, 11 étages,
le 3425 Papineau, 7 étages,
le 1010 Cherier, 18 étages.

1965:
le 1101 Rachel est, 17 étages,
le 3485 Papineau, 13 étages,
1160 Sherbrooke, 14 étages.

1966:
le 3655 Papineau, 13 étages.

1970:
le 3535 Papineau, phase 1, 28 étages.

1971:
le 3535 Papineau, phase 2, 28 étages.

1973:
le 1595 Rachel est, 8 étages.
1977:
le 1100 Sherbrooke est, 12 étages.

Le 8 juin 1976, un nouveau règlement de zonage limite à: 3 étages
la rue du Parc La Fontaine,
3-8 étages la rue Rachel,
3 étages la rue Papineau entre Rachel et Gauthier,
3-6 de Gauthier à Sherbrooke.

En 1982, un autre règlement de zonage fait de la rue Sherbrooke, face au Parc, un quartier résidentiel limité à 15-25 mètres de hauteur.

C'est l'époque du retour en force des propriétaires résidents.
La rénovation bat son plein.
50% des nouveaux arrivants sont des professionnels.
La tendance est de respecter le caractère d'origine des maisons.
Les prix triplent en cinq ans.
Rien ne s'y transige plus que sous la forme de copropriétés ou de condominiums, étage par étage.

1 mai 1984

Je suis à l'aéroport
de Dorval.
Je bois un "bloody mary"
en regardant le va-et-vient
des avions.

Il y a dix ans exactement
j'étais ici comme stagiaire
en restauration hôtelière.

Dix ans plus tard
je traverse le Québec
pour conseiller les directions
de l'industrie.

Ce soir,
je coucherai à Val D'Or.
Demain, ailleurs.

Dans trois ans, j'aurai fini de
payer ma maison de location.
Je pourrai survivre à rester
chez moi.

Ce sera la dernière phase
de ma vie.
Celle du retour à l'écriture.

24 mai 1984

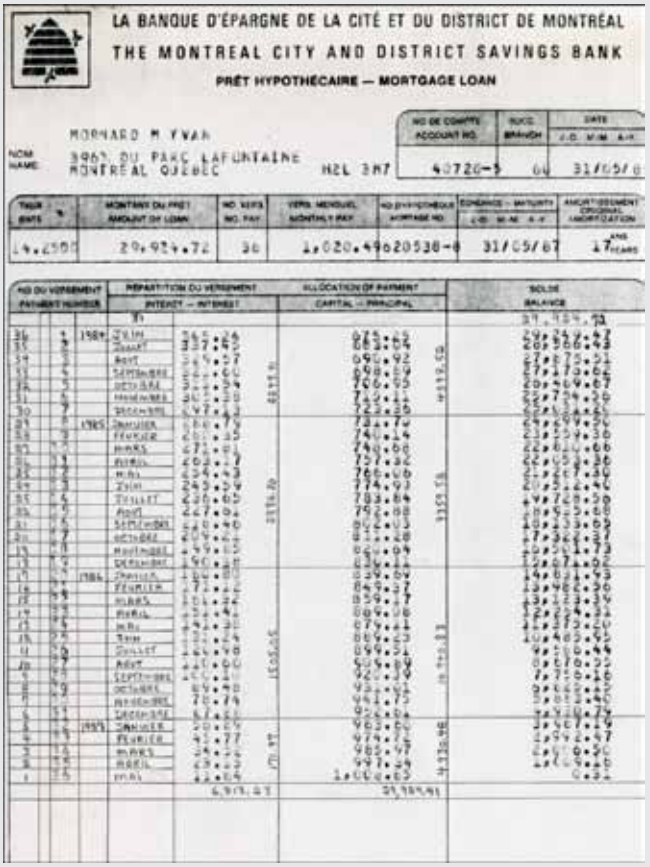
J'ai signé
le dernier renouvellement
de mon hypothèque.
Dans trois ans, cette maison
que j'habite sera mienne.

J'en aurai des revenus
équivalents de $25,000
pour des dépenses
d'opération de $10,000.
Il me restera donc $15,000:
soit $5,000 pour manger
(ce qui est mon budget
actuel), et un logement
gratuit au prix équivalent
de $10,000.
Je cesserai de travailler
5 jours par semaine.
Je ne travaillerai qu'un
ou deux jours pour me payer
mes petits luxes.

Je reviendrai à mes écrits,
aux grands examens
de conscience
avant la fermeture finale
du grand livre.

C'était le rêve
de mes 16 ans.
Celui de vivre d'un
immeuble à petites locations
pour m'adonner librement
à mes plaisirs de l'esprit.

J'aurai 45 ans.
Il m'aura fallu compter 30
ans entre le désir et la réalité.



LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL
THE MONTREAL CITY AND DISTRICT SAVINGS BANK
PRÊT HYPOTHÉCAIRE — MORTGAGE LOAN

VIGNOBLE,
le bouturage.

22 août 1984

Lionel Durocher vient
de m'annoncer son départ.
Le 13 juin dernier,
Robert Martin en faisait
autant.
Nos deux patrons
ont finalement lâché.
Une affreuse conjoncture
de travail qui nous épuise
depuis deux ans.

D'un côté, un fonctionnaire
bretteux qui n'en finit plus
d'étirer ses prises
de décision au point de ren-
dre ses meilleurs employés
presque inefficaces
pour ensuite leur reprocher
leur manque de dynamisme.

De l'autre, un fonctionnaire
véreux en éternels conflits
d'intérêts entre ses petits
contrats personnels et les
contrats qu'il a à remplir
pour le salaire qu'il reçoit
de l'État.

Le vent tourne.
D'autres viendront.
Et le vin tournera sans doute
encore au vinaigre.
Mais au moins aurons-nous
eu le soulagement de boire
encore un peu le vin nouveau
des arrivages!
Encore 34 mois de cette vie,
et même qu'avec l'assurance
chômage 22 mois suffiraient.

VIGNOBLE,
les vendanges.

Grand ménage
des deux
petits logements.

18 novembre 1984

(Éloge des phantasmes lents)

Je suis une ombre blanche
sur un mur blanc.
Un slip rose
pend à ma patère grise.
Mon gland se gonfle rouge
dans une bouche blanche.
Ma maison peinte
craque dans l'hiver.
Je brûle
sur la montagne sainte.
Mes cendres seront grises
sur la neige blanche.

C'est comme si c'était
la première fois
que tu me suces le gland.
La neige s'ébruite lentement
sur les vitres du temps.
Je passe et tu passes et rien
de nous ne dure.
Tout s'efface et tout
est démesure.

Le calme de notre vie
n'existe que
dans l'effritement calme
du temps.

1985

43 ans

13 janvier 1985

Nous habitons le pays
comme nous habitons
une auberge.

Les forfaits s'expriment
en fêtes populaires
ou en défilés militaires.

C'est selon la largeur
ou l'étroitesse d'esprit
du maître des lieux.

27 avril 1985

Ma mère n'était fidèle
à mon père que par
sa fidélité à la religion
qu'elle valorisait
avant toute autre chose,
et dont les lois lui dictaient
d'être fidèle à son mari.

Ma mère était fidèle
à sa croyance.

Ainsi en est-il d'une majorité
de gens de ma génération.
Sauf que se retrouvant
soudain sans croyance,
ils se trichent et se divorcent
à tour de bras
sans comprendre
ce qui leur arrive.

Quelques uns résistent.
Et c'est sans doute, eux
aussi, par fidélité à une idée
ou à une utopie qui n'a,
en fait, aucune relation
avec la personne
à qui ils disent être fidèles.

L'essentiel, dans un projet
de vie, est de mettre sur pied
une action que
de toute manière l'on désire
mener à terme seul.
Les meilleurs d'entre nous
ne sont foncièrement fidèles
qu'à eux-mêmes.

Il arrive que deux personnes
fidèles à elles-mêmes
se rencontrent et fassent
ensemble un bout de chemin.

Mais ce ne sera finalement
qu'un bout de chemin.

Mise en place
du vignoble.

14 juillet 1985

Je suis embourbé
dans mon époque.
Exactement comme
une vieille roue de bois
d'une charrette ancienne
embourbée dans la boue
d'une route de terre.
Car nous allons tous ainsi
nous embourbant
dans la faille historique
de notre époque.
Et les fusées aussi
s'embourberont.
Les lèvres somptueusement
bulbeuses du matin
s'atrophient
dans les vents secs du midi.
Le chant final s'estompe
toujours dans les derniers
essoufflements du soir.
JE ne suis finalement que
le retournement du *NOUS*
dans les grands labours
du temps.

20 juillet 1985

Michel Beaulieu est mort.
Je l'apprends
par LA PRESSE.

À y voir sa photo, j'ai pensé
qu'il revenait en surface et
j'étais content pour lui.
Après avoir connu
une éviction de locataire
(il habitait chez mon voisin
Nicolas Clarizio),
et une faillite personnelle
(il devait une trentaine
de milles dollars et n'avait
que peu de revenus),
il était redisparu de ma vie.
Je l'avais entrevue de loin,
une dernière fois,
près du Carré St-Louis alors
qu'il prenait la rue Drôlet.

Je n'ai pu m'empêcher
de pleurer.
Les larmes venaient
doucement, une à une,
en nostalgie
de cette camaraderie
qui nous avait mené
du QUARTIER LATIN
à la revue QUOI
dans les années soixante.
J'ai depuis,
à travers plusieurs déboires,
quitté l'écriture
pour accumuler de l'argent.
J'aurai dans 23 mois fini de
payer la maison à revenu qui
me fera vivre modestement
et revenir à l'écriture.

Il reste peu de temps.
Michel Beaulieu,
par sa mort, me ramène
brusquement
à l'importance de revenir
au plus tôt
à ce que j'aurais aimé
que fût ma vie.

Michel Beaulieu (Photo Kèro)

14 août 1985

Rivière du Loup.
Auberge de la Pointe.
Chambre 106.

Avec balcon
sur la largeur du fleuve.

Le travail mais avec,
cette fois, une réflexion s'enclenchant sur la fin
prochaine de ce travail.
Le début de l'autre réflexion.
Celle des grandes intimités
et des synthèses.

À l'écart de l'exaspération
quotidienne de devoir vivre
à des niveaux moyens
d'intelligence
et d'organisation
pour pouvoir survivre.

Devant la régularité
millénaire des vagues.

Ayant épuisé l'élan rêveur
de la jeunesse.
Dans le constat
des choses engrangées.

Avec le goût de savourer
sans distorsions
le dernier retour de sève
des premiers flétrissements
de l'automne.

Et comme seul
dans les grands espaces
liquides de la terre.
L'écrit n'étant toujours
qu'un message
dans une bouteille livrée
à l'immensité étrangère
de la mer.

Mon plaisir
n'étant que de me relire, et
par définition même, jamais,
après ma mort, d'être lu.

27 août 1985

Gertrude Savard est morte,
à la suite d'un cancer,
le 21 août 1985.
Cette femme, cousine
dépourvue de ma mère, a été
en quelque sorte notre mère,
aspect bas travaux
de la maison :
cuisine, lavage, nettoyage.
Mes parents la payaient $15
par mois, logée, nourrie.
Ma mère, elle, vaguait
aux travaux nobles et bien
sûr s'occupait de satisfaire
le mâle de la maison.

Gertrude Savard
a été enterrée exactement
dans la même fosse où ma
mère a déjà fini depuis long-
temps de se décomposer.
Finissant à l'unisson
dans la décomposition!

Ma famille
ne m'a pas téléphoné.
C'est Michelle, une belge
qu'a épousée mon frère
Sylvain, qui s'est fait
le devoir de m'en avertir.

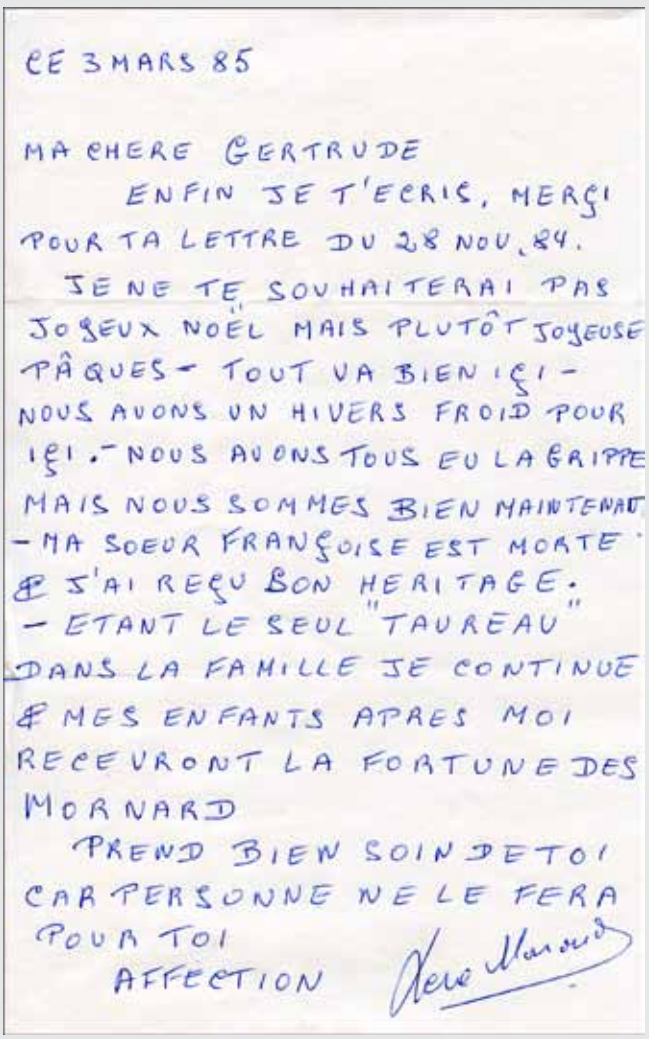
Je retrouve bien là la famille
fasciste que j'ai tant détestée.
Mon aventure avec SEXUS
doit m'avoir marqué
d'un fer rouge.
Dieu est grand!
et ses enfants bien petits...

(Lettre de notre père
à Gertrude Savard,
récupérée,
je ne sais comment,
après la mort de celle-ci).

Ce 3 mars 85.

Ma chère Gertrude.

Enfin je t'écris, merci
pour ta lettre du 28 nov. 84.
Je ne te souhaiterai pas
joyeux Noël mais plutôt
joyeuse Pâques.
Tout va bien ici.
Nous avons un hiver froid
pour ici.
Nous avons tous eu
la grippe mais nous sommes
bien maintenant.
Ma soeur Françoise
est morte et j'ai reçu
son héritage.
Étant le seul "taureau"
dans la famille je continue
et mes enfants après moi
recevront la fortune
des Mornard.
Prends bien soin de toi car
personne ne le fera pour toi.
Affection.
René Mornard.



CE 3 MARS 85

MA CHERE GERTRUDE
ENFIN JE T'ECRIS, MERCI
POUR TA LETTRE DU 28 NOV. 84.
JE NE TE SOUHAITERAI PAS
JOYEUX NOËL MAIS PLUTÔT JOYEUSE
PÂQUES - TOUT VA BIEN ICI -
NOUS AVONS UN HIVERS FROID POUR
ICI. - NOUS AVONS TOUS EU LA GRIPPE
MAIS NOUS SOMMES BIEN MAINTENANT
- MA SOEUR FRANÇOISE EST MORTE
& J'AI REÇU SON HERITAGE.
- ETANT LE SEUL "TAUREAU"
DANS LA FAMILLE JE CONTINUE
& MES ENFANTS APRES MOI
RECEVRONT LA FORTUNE DES
MORNARD
PREND BIEN SOIN DE TOI
CAR PERSONNE NE LE FERA
POUR TOI
AFFECTION
René Mornard

Arrivée
de l'informatique.

Le livre électronique ouvre ses pages

L'ATELIER DE L'ORDINATEUR

Travaux
d'aménagement
d'une piste cyclabe
au Parc LaFontaine.

27 septembre 1985

La seule chose qui
m'intéresse désormais, c'est
d'atteindre mes vendredi.
Et, finalement,
d'atteindre mes fins de mois.
Afin d'en finir, dans 20 mois
qu'il me reste pour payer
ma maison, avec ce milieu
de vie dans lequel je me suis
embourbé il y a de ça 13 ans,
cet "Institut de tourisme et
d'hôtellerie du Québec",
qui n'a de tourisme
que les voyages inutiles
que se payent ses hauts
fonctionnaires, et qui n'a
d'hôtellerie que leur voracité
à empocher les petites
combines et à se braquer,
sourire tout azimut,
devant toutes les caméras.

Car ce n'est là qu'un haut
lieu du culte de l'apparence
qui n'a pour objectif
que de camoufler un manque
chronique de culture et
d'intelligence baignant dans
une homosexualité cachée.

J'ai le goût de retrouver
mon franc parler du temps de
SEXUS
et de ALLEZ CHIER.
J'ai le goût d'être vrai.

J'ai le goût d'être heureux.

11 octobre 1985

Il n'est que 4 heures
du matin.
Je ne réussis plus
à m'endormir.
L'automne fait de la buée
sur mes fenêtres doubles.
J'erre dans la chaleur
irradiée par les calorifères
de ma maison.

J'achève
ma longue accumulation
pour le grand hiver:
"*Celui de la quarantaine.*
Celui d'une lente retraite
dans les zones chaudes
du sexe et de la pensée."
(25/8/74).

J'ai le goût d'être heureux.
Le problème est, après tant
d'années d'esclavage, après
tant d'années de soumission
pour pouvoir accumuler
le peu que j'ai, qu'il ne m'est
plus facile de retrouver le
rire à travers les rides figées
de mon visage.

Chaque pas gagné ne l'a été
que dans la guerre.
C'est le lot de la vie
que d'incuber la pédanterie,
le goût de l'exploitation
et la haine qui s'en suit à
toute l'organisation sociale.

J'erre dans l'automne chaud
de ma maison.
Seul.
Et comme encore inhabitué
de ne pas toujours avoir
la bride au cou.

Esclave à la veille
de son affranchissement.
Affichant, en fin de course,
un certain éclat du regard.
Presque hébété
sous le poids des coups
reçus.

Noël
chez mon frès Sylvain.

1986

44 ans

17 mars 1986

Le printemps est revenu
et avec lui un certain goût
de rebourgeonner.
De renaître dans ce milieu
de vie que j'ai choisie :
cette maison
de style victorien
située au centre ville,
devant le Parc Lafontaine,
d'où toutes mes activités
peuvent s'effectuer à pied.

Je corresponds au portrait
suivant :

" *la première vague*
d'urbanisation, celle des an-
nées 1880 et qui a elle aussi
amené son fort contingent de
ruraux francophones
à Montréal, a produit un mi-
lieu de vie urbain particulier,
authentique, tant au niveau
des relations des citoyens
entre eux qu'au niveau
de leurs rapports
avec l'environnement.

Des quartiers populaires
comme ceux du Plateau
Mont-Royal en témoignent,
et Norbert Lacoste
a explicité cette influence
de la mentalité rurale
sur l'architecture
des habitations urbaines.

Il a ainsi montré que ce type
d'habitation offrait, pour
celui qui pouvait en devenir
propriétaire, à peu près
les avantages de rentabi-
lité et les caractéristiques
d'exploitation que la ferme
rurale, à savoir que
l'investissement pour
la construction ou l'achat
n'était pas très lourd,
ne présentait pas ou peu
de risques, ne réclamait
ni une connaissance
approfondie des marchés
financiers, ni une habileté
particulière
pour l'exploitation, tout en
assurant à son propriétaire
un revenu stable n'entrant
pas en conflit avec d'autres
activités rémunératrices.

De plus, ce propriétaire,
comme dans le cas
de la ferme rurale, pouvait
habiter un logement dans
son immeuble, et veiller
de près à son bien
et à son entretien;
il avait, enfin, la possibilité
de léguer bâtiment et terrain
à ses héritiers."
(Marsan, *Montréal*).

J'avais pressenti, à regarder
vivre mon père et ma mère
dans leur pavillon
de banlieue où l'automobile
était nécessaire,
un malaise certain.
Ce style de vie me semblait
faux.

La citation suivante est révé-
latrice du machiavélisme qui
en avait fait la promotion:

"*La seconde vague*
d'urbanisation,
en produisant la banlieue,
a engendré un milieu
beaucoup moins authentique.
Voilà ce qu'il y a de plus
discutable dans cette
emprise disproportionnée
des grandes entreprises
sur le développement
de la métropole.
Deviennent objectifs
de développement
non les besoins réels et les
aspirations de la collectivité
mais les multiples intérêts
de ces sociétés.
Déterminent les types
d'occupation du sol
et d'aménagement non
les comportements cultu-
rels et les styles de vie des
citoyens mais les opérations
comptables des compagnies.

Les faits ne laissent guère de doutes à ce sujet : plus de 90% des sociétés qui ont des intérêts dans la promotion immobilière à Montréal et dont on peut retracer les propriétaires ont des liens avec la production du pétrole, des automobiles ou encore avec l'extraction et le raffinage des matières premières entrant dans leur fabrication.

Donc non seulement ces sociétés ont intérêt à développer la périphérie de l'agglomération urbaine parce que cette opération met en valeur de nouveaux terrains et s'adresse à un marché d'acheteurs de bungalows garanti par l'État lui-même, non seulement elles ont intérêt à développer les centres commerciaux pour desservir cette clientèle captive, mais elles ont avantage aussi à promouvoir ce type de développement parce qu'il force la consommation du pétrole et des voitures.

Pour James Lorimer, "la cité des promoteurs, telle que l'a construite l'industrie immobilière depuis 1945, n'est pas tant un lieu pour vivre, un lieu où les gens sont chez eux, qu'une machine rationnellement conçue pour produire de l'argent."

Qui paie en dernier ressort pour ces agissements des sociétés immobilières encouragées par l'État? La collectivité en général, par le gaspillage d'énergie, d'espace, de temps, par l'absence de choix dans les styles de vie et dans les modèles de développement et d'aménagement.

Ainsi conclut Henry Aubin: *"La leçon que l'on peut tirer de tout cela, c'est qu'il en coûte très cher pour créer des villes inesthétiques qui représentent en plus un gaspillage de ressources énergétiques et de terres agricoles.*"

J'avais aussi pressenti, et c'était l'une de mes raisons de ne pas vouloir d'enfants, la décadence inévitable et prochaine de l'Amérique blanche. Et, hélas, j'avais pressenti aussi que la seule issue tolérée était de me ranger comme rentier du système, comme témoin cynique de son effondrement.

"*Je viens de passer quatre mois aux Etats-Unis. J'ai été frappé par une perte de vitalité extraordinaire, qui me semble un phénomène grave et préoccupant. À l'université de Harvard, je ne me retrouvais plus. J'ai eu un choc culturel.*"

Celui qui parle ainsi est le sociologue français Michel Crozier, formé à la fois dans les universités françaises et américaines et admirateur de longue date de la fécondité des Etats-Unis qu'il expliqua sans répit à l'Europe du temps du défi américain, il y a dix ans, pour réveiller, stimuler le vieux continent.

Pour ceux qui connaissent Michel Crozier et la sobriété de son expression, ces propos sont saisissants. Il confirme ce que l'on sait, ou que l'on craint, et il va plus loin :

" *Le phénomène est dû, ajoute-t-il, aux nombreuses décisions mauvaises qui ont été prises lorsque tout allait bien... Il n'y a plus de place pour les jeunes. Plus de jeunes, plus de renouveau : il y a stagnation du marché intellectuel, les gens en place sont devenus des rentiers du système... Comme il n'y a plus d'emploi, les gens ne se préparent plus. Il n'y a plus de bons étudiants en doctorat, donc plus de bonnes recherches... Tout le monde attend, en continuant d'agir comme par le passé. La crise qui secoue actuellement l'Amérique dépasse les affaires, l'université et le monde intellectuel.*

7 avril 1986

C'est un problème moral...
Les Américains considèrent
que le "mal" est arrivé,
et ils sont désemparés.
On ne trouve plus
aucun enthousiasme
pour entreprendre
des choses nouvelles.
Certes,
l'Amérique se relèvera.
Mais on ne doit pas
s'attendre à un relèvement
spectaculaire dans les quatre
ou cinq ans à venir."

Ainsi conclut Crozier.

Il faut sans doute affecter
ce diagnostic du coefficient
sentimental de l'admirateur
déçu.
Mais, dans un langage plus
feutré, les esprits américains
les mieux informés partagent
ces vues et n'hésitent plus
à les proclamer dans l'espoir,
légitime, que les défis
du monde extérieur
provoqueront
un réveil américain.
Ainsi, un grand débat
a commencé autour
de la reindustrialisation
de l'Amérique, que d'autres,
plus avisés, appellent
sa revitalisation.

Léonard Dumas,
collègue de travail
depuis bientôt sept ans,
s'en va.
Il n'y a eu entre lui et moi
aucune facilité.
J'ai toujours dû avec lui
être sur la défensive.

Nous avons signé ensemble
certaines publications
de gestion de restaurant.
Mais, dans les faits, ce fut
plutôt moi que lui
qui en a été le créateur.

Mais il était le ou la
préféré(e) du directeur
de l'Institut de Tourisme,
Antoine Samuel, dit
"Samuelli", celui-là même
qui a eu des démêlés avec
la police au sujet du projet
gouvernemental
de restauration rapide
québécois "Croquebec",
que Samuel détourna à son
avantage sous la marque de
commerce de "Tournebec"
avant de fermer boutique
pour mauvaise gestion.
Et du fait de cette amitié
entre Samuel et Dumas,
tout ce que Léonard faisait
était bien.
Et tout ce que je faisais
de bien devait donc aussi
être signé par Léonard.

Atroce marché
que ce marché des pauvres
en mal de gagner leur vie.

Encore un an de cette vie
d'extrême nécessité.

Un an avant d'avoir droit
au simple titre d'affranchi
du système.

5 mai 1986

Un oiseau ne donne jamais
à un autre oiseau
le soin de faire son nid.

19 juin 1986

Un grief devrait,
préalablement à l'acceptation
de son dépôt, être entériné
par la majorité des membres
inscrits au corps syndical.

1 juillet 1986

(Remarques
de Claude Baillargeon,
frère de Mireille,
habitant Paris,
en visite à Montréal).

- le gaspillage de papier:
LA PRESSE, " il n'y a que
des publicités".
- le gaspillage d'énergie:
des buildings vides illuminés
toute la nuit.
- le coût exorbitant que doit
représenter le chauffage.
- les balcons.
- les escaliers
en devantures, les escaliers
de secours.
- les poteaux électriques.
- la largeur des rues.
- l'autodiscipline dans
le respect des files d'attente.
- peuple calme, accueillant.
- la présence de la nature
dans la culture.

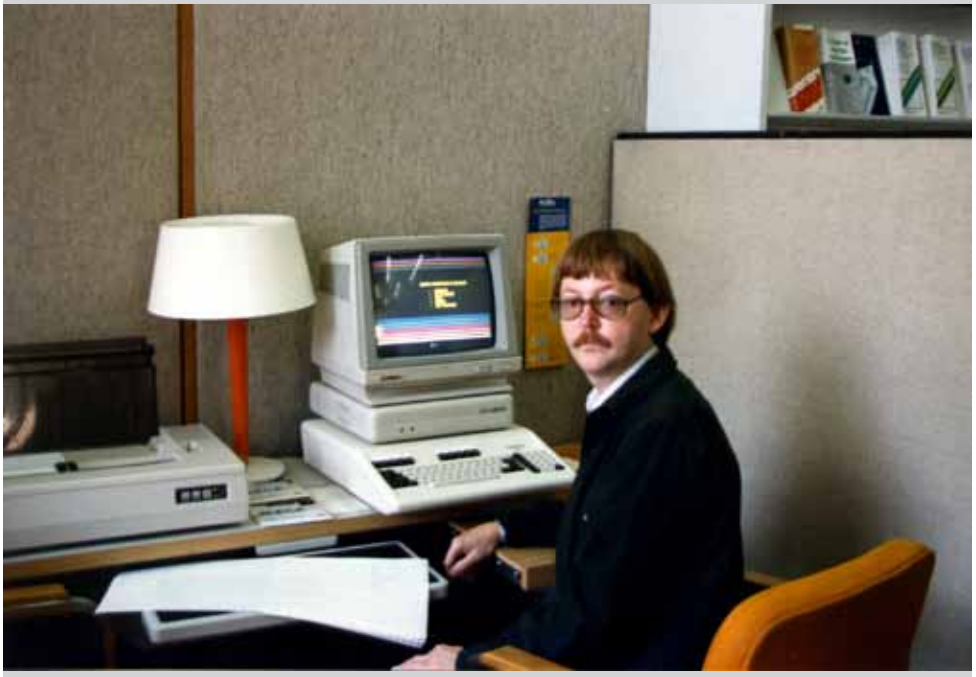
21 juillet 1986

Le vignoble
de Saint-Joachim
est presque terminé.
Reste encore à installer
quelques rangs de paillis
et à planter les poteaux.
Quatre cents plants:
Foch, Aurore, De Chaunac.
Une production possible
de 4000 livres par année.
Soit 1000 bouteilles de vin.
Soit l'autosuffisance
en chauffage l'hiver et en
entretien des pelouses l'été
par la vente des fruits
tels quels à des amateurs
(de plus en plus nombreux)
qui font leur vin.
(La première expérience
cette année des permis
gouvernementaux
de vente de vin à la ferme est
concluante :
le marché est là.)

Trois ans d'effort.
Mais je ne sais pas si j'aurai
la patience de supporter
la famille Baillargeon
jusqu'à la première récolte.
J'en ai assez
des engueulades des deux
soeurs Mireille et Jeanne;
j'en ai assez de l'attitude
de Jocelyn, père des enfants
de Jeanne, qui veut tout
prendre en charge
et tout décider seul.

Dans cette communauté
de copropriétaires, rien
ne se décide collectivement.
Les goûts sont tellement
différents que toute
réalisation ne peut se faire
que dans l'opposition.
C'est ainsi que le vignoble
est né.
Une fois réalisée,
l'acceptation vient.
Mais, évidemment,
sans joie collective,
et comme par défaut de
pouvoir encore s'opposer.

Je me suis levé ce matin,
seul, dans le silence
de mes huit pièces désertes.
Dans l'autre silence.
Dans cette maison
qui sera complètement payée
d'ici dix mois.
Dans cette richesse que je
vise depuis l'âge de 16 ans.
Dans la possibilité, bientôt,
de réaliser ma vie
dans le style que je voulais.



4 novembre 1986

L'infidélité
est une condition essentielle
à toute recherche sérieuse.

Ce n'est qu'après
une certaine série
de recherches et d'essais que
l'on peut penser
à juste titre de choisir.

Et le premier choix
n'est souhaitablement
qu'une première expérience
approfondie laissant cours
à d'autres connaissances
à réaliser.

L'expérience reconnue
n'étant en bout de route
que l'état de fait
d'une baisse de capacité.

Car la fidélité
n'est pas nécessairement
un signe de force,
bien qu'elle puisse l'être,
dans certaines circonstances.

5 décembre 1986

J'ai le goût de m'arrêter ici.
D'abandonner mon travail.
De rester pauvrement
dans ma maison
à me raconter
mes dernières loufoqueries.

Je n'ai plus le goût
de me vendre sur le marché
des esclaves.
J'ai le goût d'être moi.
Tout simplement moi.

J'arrêterais carrément toute
consommation d'alcool.
Je ne bois que par dédain
de moi dans la soumission
que le travail forcé
m'impose.
Je déteste la vie que je dois
vivre pour survivre.

Ma maison est payée.
Du moins mes économies
couvrent le reste de la dette.
Je retirerais durant un an
l'assurance chômage.
Sans compter que ma maison
peut me rapporter entre
$5000 et $8000 par an (selon
la conjoncture de location),
une fois tous frais payés,
et mon logement fournis.

Au fond, j'atteins, à 45 ans,
le fond de pension
que la majorité atteint à 65.
J'ai le goût, enfin, de vivre
ma vie.

28 décembre 1986

Enfin,
ma maison s'autofinance.
Il était temps.
L'écoeurement à mon travail
atteint son paroxysme.
Le banditisme de la direction
atteint son comble.
Le mépris de ce qui ne leur
sert pas est catégorique.
J'aurais aimé y être heureux.
Surtout qu'après plus
de 12 ans de travail, j'aurais
aimé y recevoir un peu
de reconnaissance.
On m'y méprise au point
que je me dois d'attaquer
par le biais du syndicat.

Ma maison s'autofinance.
Heureusement.
Je peux, si je me propose
à l'oeuvre de la soupe,
un service aux pauvres,
travailler quelques heures
par jour comme cuisinier,
y trouver
la gratuité de mes repas.

Je suis un moine.
Et heureux.
Si je veux.

Enfin.
Vivre ma vie.

1987
45 ans

23 janvier 1987

(Lettre envoyée par le Syndicat des professionnels du gouvernement du Québec au Directeur de l'ITHQ).

Monsieur Antoine Samuelli,

Certains de nos membres à l'emploi de l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec ont porté à notre attention ce qui semble être une irrégularité dans l'engagement et le maintien en fonction d'un certain monsieur Pierre de Lignac à titre de professionnel occasionnel.

Cet employé occasionnel engagé le 15 septembre 1986 aurait été maintenu dans son emploi malgré que le budget permettant son engagement soit épuisé depuis plusieurs mois.

Selon nos informations, l'emploi de ce professionnel occasionnel serait maintenu à même un budget fourni par la Commission scolaire Jérôme LeRoyer; ce budget n'ayant évidemment rien à voir avec le mandat habituel de l'Institut.

De plus, nous avons reçu beaucoup de plaintes de la part de nos membres à votre emploi, à l'effet que M. de Lignac agit avec l'autorité d'un supérieur immédiat sans même en avoir le statut et sans être un employé régulier de l'Institut.

Nous croyons que cette situation est inhabituelle et nous espérons que vous prendrez les mesures nécessaires afin de régulariser le statut de cet employé.

Louis-André Cadieux,
Président.

SPGQ

Québec, le 23 janvier 1987

Monsieur Antoine Samuelli
Directeur
Institut de tourisme et
d'hôtellerie du Québec
901, rue Rigaud
Montréal
H2E 4P3

Monsieur,

Certains de nos membres à l'emploi de l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec ont porté à notre attention ce qui semble être une irrégularité dans l'engagement et le maintien en fonction d'un certain monsieur Pierre de Lignac à titre de professionnel occasionnel.

Cet employé occasionnel engagé le 15 septembre 1986 aurait été maintenu dans son emploi malgré que le budget permettant son engagement soit épuisé depuis plusieurs mois.

Selon nos informations, l'emploi de ce professionnel occasionnel serait maintenu à même un budget fourni par la Commission scolaire Jérôme LeRoyer; ce budget n'ayant évidemment rien à voir avec le mandat habituel de l'Institut.

De plus, nous avons reçu beaucoup de plaintes de la part de nos membres à votre emploi, à l'effet que M. de Lignac agit avec l'autorité d'un supérieur immédiat sans même en avoir le statut et sans être un employé régulier de l'Institut.

Nous croyons que cette situation est inhabituelle et nous espérons que vous prendrez les mesures nécessaires afin de régulariser le statut de cet employé.

Louis-André Cadieux
Président

LAC/JC/jmb

c.c. M. Yvan Mornard, conseiller
M. Hervé Bergeron, CSQ (CECS)

9 mars 1987

(Lettre envoyée par la section locale du syndicat au même directeur).

Cher monsieur Samuelli,

Lors de l'assemblée syndicale des professionnels de l'ITHQ vendredi dernier, j'ai été nommée présidente de l'élection.

A cet effet, il me fait plaisir de vous annoncer que monsieur Lucien Miron a été nommé délégué syndical et monsieur Yvan Mornard délégué substitut.

Marie-Thérèse Desjardins.
Présidente d'élection.

20 mars 1987

Il faut que je rompe
avec les comportements
qui n'ont d'autres buts
que de combler l'estomac:
mon alcoolisme,
le milieu où je travaille,
l'Institut de Tourisme et
d'hôtellerie du Québec
où les gens
n'ont pour langage
que des rôts à la bouche!

2 avril 1987

Les religions actives
sont des syndicats
contre les dictatures.
Les gens réprimés
confondent
l'impulsion religieuse
avec l'instinct de survivre.
À la mort du dictateur,
l'athéisme et le goût de jouer
renaissent.

3 avril 1987

Nous n'avons qu'une vie
à vivre.
Nous gérons notre vie
dans l'égoïsme le plus étroit
de nos possibilités sociales.
Le moins aux autres,
le maximum pour soi.
Notre mort marque la fin
de tous les respects
que nous avons obtenu.
L'héritier fout aux vidanges
tout ce qui ne peut l'honorer
ou l'enrichir.
L'ère du défunt prend ainsi
fin.

LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL
THE MONTREAL CITY AND DISTRICT SAVINGS BANK
PRÊT HYPOTHECAIRE — MORTGAGE LOAN

NOM NAME: MORNARD M YVAN
3967 DU PARC LAFONTAINE
MONTREAL QUEBEC H2L 3M7

NO DE COMPTE ACCOUNT NO.	SUCC. BRANCH	DATE J O M M A A
40720-9	60	31/05/87

TAUX RATE %	MONTANT DU PRÊT AMOUNT OF LOAN	NO VERS. NO. PAY.	VERS. MENSUEL MONTHLY INS	NO D'HYPOTHÈQUE MORTGAGE NO.	ÉCHÉANCE — MATURITY J O M M A A	AMORTISSEMENT ORIGINAL AMORTIZATION
10.250	29,924.72	36	1,020.49	620538-6	31/05/87	17 YEARS

NO DU VERSEMENT PAYMENT NUMBER		RÉPARTITION DU VERSEMENT INTÉRÊT — INTEREST	ALLOCATION DE PAIEMENT CAPITAL — PRINCIPAL	SOLDE BALANCE
		$		29,924.72
36	1989 JUIN	332.46	687.63	29,236.47
37	JUILLET	337.80	683.04	28,553.43
38	AOUT	316.57	696.92	27,856.51
39	SEPTEMBRE	309.84	708.07	27,148.44
40	OCTOBRE	301.54	718.95	26,429.49
41	NOVEMBRE	293.59	726.90	25,702.59
42	DECEMBRE	285.47	735.02	24,967.57
43	1990 JANVIER	277.30	743.19	24,224.38
44	FEVRIER	269.03	751.46	23,472.92
45	MARS	260.69	759.80	22,713.12
46	AVRIL	252.27	768.22	21,944.90
47	MAI	243.77	776.72	21,168.18
48	JUIN	235.19	785.30	20,382.88
49	JUILLET	226.53	793.96	19,588.92
50	AOUT	217.80	802.69	18,786.23
51	SEPTEMBRE	208.98	811.51	17,974.72
52	OCTOBRE	200.08	820.41	17,154.31
53	NOVEMBRE	191.09	829.40	16,324.91
54	DECEMBRE	182.02	838.47	15,486.44
55	1991 JANVIER	172.87	847.62	14,638.82
56	FEVRIER	163.63	856.86	13,781.96
57	MARS	154.31	866.18	12,915.78
58	AVRIL	144.90	875.59	12,040.19
59	MAI	135.40	885.09	11,155.10
60	JUIN	125.82	894.67	10,260.43
61	JUILLET	116.15	904.34	9,356.09
62	AOUT	106.39	914.10	8,441.99
63	SEPTEMBRE	96.54	923.95	7,518.04
64	OCTOBRE	86.60	933.89	6,584.15
65	NOVEMBRE	76.58	943.91	5,640.24
66	DECEMBRE	66.46	954.03	4,686.21
67	1992 JANVIER	56.25	964.24	3,721.97
68	FEVRIER	45.95	974.54	2,747.43
69	MARS	35.56	984.93	1,762.50
70	AVRIL	25.08	995.41	767.09
71	MAI	14.51	767.09	0.00
		6,917.23	23,924.41	

7
avril
1987

(Esquisse
pour une mise en marché
de mon logiciel
de gestion de restaurant).

Fini l'écriture à la main.
La bonne gestion
de votre restaurant passe par
le programme RESTAU.

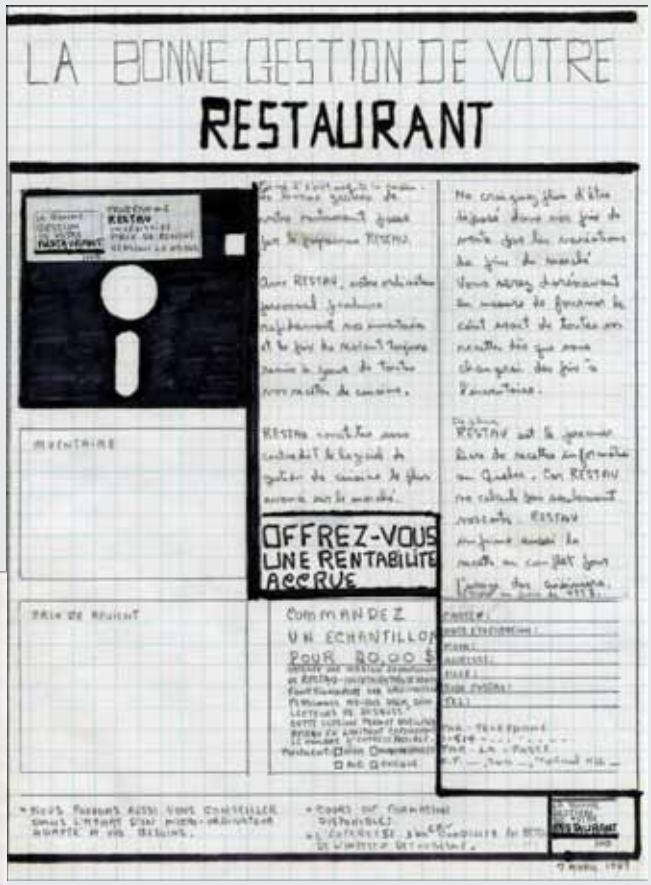
Avec RESTAU,
votre ordinateur personnel
produira rapidement
vos inventaires et le prix de
revient toujours remis à jour
de toutes vos recettes
de cuisine.

RESTAU constitue
sans contredit le logiciel
de gestion de cuisine le plus
avancé sur le marché.

Ne craignez plus d'être
dépassés dans vos prix
de vente par les variations
de prix du marché.
Vous serez dorénavant
en mesure de fournir le coût
exact de toutes vos recettes
dès que vous changerez
des prix à l'inventaire.

De plus, RESTAU est
le premier livre de recettes
informatisées au Québec.
Car RESTAU ne calcule pas
seulement vos coûts.
RESTAU imprime aussi
la recette au complet
pour l'usage des cuisiniers.

RESTAU au prix de 495$.
Commandez un échantillon
pour 20$.
Offrez-vous une rentabilité
accrue.



14 avril 1987

Il y a vingt ans,
j'étais à la même place, ici,
à St-Jovite,
au motel Le St-Jovite.
J'y étais envoyé du journal
interne de l'Hydro-Québec.
Je venais d'éditer SEXUS
et j'allais bientôt
être mis à la porte
de l'Hydro.
Pauline Maltais
m'attendait dans le logement
à loyer où j'habitais, 4383
rue Christophe-Colomb,
à deux pas
de ma propriété actuelle
du 3960 Parc Lafontaine.

C'est comme si le destin
m'envoyait ici pour fermer
un vieux dossier:
celui de mes amours fous,
et de ma dépendance
envers l'argent d'autrui.
Je me dois à ma tranquillité
et à n'accepter de faire
que ce qui me motive.
Je n'ai comme seule
véritable richesse
que ce qu'il me reste de vie.

Dans vingt ans,
je serai sans doute mort.
L'ère des concessions
et des remises à demain
du plaisir de travailler
et de vivre en général
est terminée.
Ma joie est dorénavant
une exigence
non négociable.
Il y aura guerre s'il le faut,
mais jamais plus
d'écrasement.

11 mai 1987

15 mai 1987

Rien n'est plus loin
que ce qui nous rapproche
de la vie
et rien n'est plus près que ce
qui nous rapproche du vide.

Rien n'est facile,
rien n'est gagné.
Le lit que tu quittes au matin,
te sera peut-être contesté
le soir.

L'organisation de la défense
de ton indépendance est
la seule garantie de ta paix.

Même aimé,
tu es toujours seul.

Et l'éventualité de ta mort
fait qu'il y a toujours
quelqu'un qui complote
dans ton dos contre toi.

La vie est toujours à refaire.
Notre réalité
est essentiellement précaire.
Même les empires
sont transitoires.

Nos approvisionnements
(amour, culture, savoir)
sont aussi périssables.

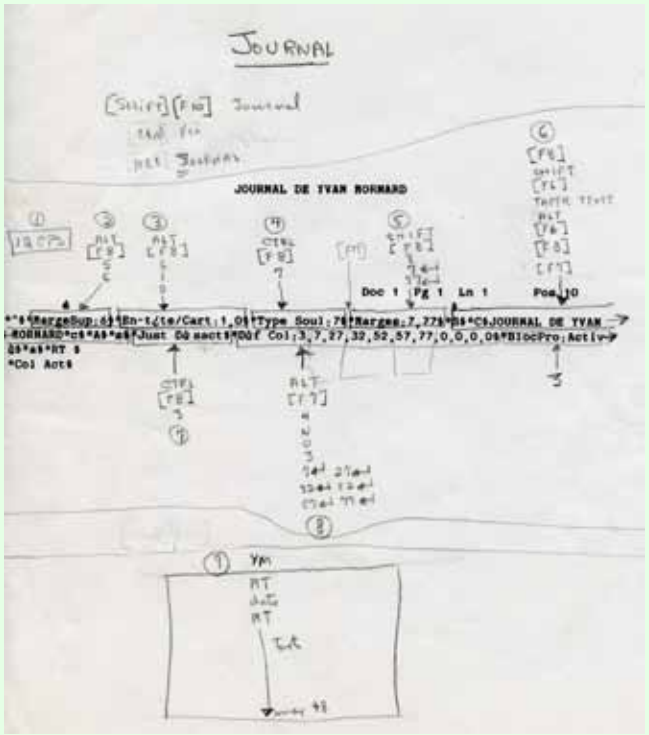
L'essentiel étant inessentiel
dans l'absolu du temps.

23 mai 1987

Pour le secrétariat,
l'arrivée de l'informatique
rend toute erreur peu grave.

Toute se répare facilement.

Relaxation.



Gouvernement du Québec

Fiche de notation du personnel
«PROFESSIONNEL»

à l'intention du notateur

Tâches de l'employé

Évaluation du rendement

facteurs

points forts

points faibles

appréciation globale

recommandations

appréciation des capacités de l'employé

24 mai 1987

(Lettre envoyée au Directeur de l'ITHQ, pour contester son évaluation menant à me congédier).

Monsieur,

Veuillez trouver par la présente mes commentaires suite à votre évaluation, commentaires qui devront accompagner ma fiche de notation dans mon dossier.

Je suis en désaccord avec l'évaluation qu'a fait de moi et que m'a fait signer mon collègue professionnel syndiqué et chef d'équipe René-Luc Blaquière.
Cette évaluation ne respecte pas les dispositions prévues à ma convention collective.
Je conteste le contenu de l'évaluation qui porte atteinte à ma réputation de professionnel responsable et respectueux de la hiérarchie tel que prévu dans ma convention collective.

Il est inexact de dire que je me sois limité à l'exécution de ma tâche et que ma collaboration au travail se soit limitée au strict minimum.
À titre indicatif: depuis le début de septembre 1986, date à laquelle un nouvel occasionnel,
Pierre de Lignac,
a été engagé pour agir comme "sous-chef d'équipe" dans le service,
nous sommes au total trois conseillers.
Sur 24 dossiers/entreprises traités, 9 l'ont été par moi, soit 36%.
Sur 129 dossiers/ad hoc, 56 l'ont été par moi, soit 43%.
Sur 8 ateliers de gestion qui ont eu lieu, 7 ont été exécutés par moi et moi seul (sans même un quelconque soutien de secrétariat), soit 87%.

Depuis 12 ans que je travaille à l'ITHQ, dont 8 en tant que professionnel au Centre de Consultation, j'ai eu 9 patrons dont 8 au Centre de Consultation.
Toutes mes évaluations ont été bonnes, y compris celle du 20 mai 1986 signée par mon chef d'équipe actuel René-Luc Blaquière.
Étrangement, depuis que j'ai rapporté au syndicat les irrégularités hiérarchiques (on m'imposait d'obéir à un occasionnel, Pierre de Lignac, qui n'était ni cadre, ni même inscrit parmi les professionnels du gouvernement du Québec) et depuis que le président du syndicat, André Cadieux, vous a envoyé une lettre vous avisant de corriger la situation, on essaie de monter un dossier contre moi, on me harcelle de lettres d'avertissement, de directives, etc., dont la teneur est soit fausse ou biaisée.

Finalement, on me fait une évaluation négative qui demande de mettre fin à mon contrat, évaluation que je conteste par la présente comme étant injuste.
Je demande donc une nouvelle évaluation.

26 mai 1987

Enfin de retour!
De retour à du temps libre
pour écrire et penser!
À la fin de ce contrat
de travail qui me rejette,
après dix ans,
comme un déchet vulgaire.
Dans un mois, je serai libre.
Heureusement,
j'en suis rendu au terme
de mes dettes.
Ma maison est payée
et les revenus que j'en tire
des locataires sont de
$5000 dollars excédentaires
par année aux dépenses
essentielles que je dois
encourir.
Je suis logé gratuitement
et l'excédent de revenus
a de quoi satisfaire, et de
beaucoup, aux rénovations
toujours à faire.
C'est un modeste commerce,
mais c'est une garantie
de base.
Je suis à demi riche
et à demi pauvre.
Après l'année d'assurance
chômage à $250 par semaine
que j'ai devant moi,
il me restera le problème
de me trouver
de quoi me nourrir.
Les griefs en cours contre
l'employeur iront sans doute
en procès
pour compensation
financière: ce sur quoi
je n'escompte pourtant pas.

Mes projets
d'informatisation
de la gestion de cuisine
se concrétisent et devraient
suffire, dans un an, à boucler
mes fins de mois.
Le livre de recettes informa-
tisé est en voie
d'achèvement.
Au pire, je serai
à demi clochard s'il le faut.

Ma seule tristesse réelle est
de constater qu'après 12 ans
de travail au même endroit
et parmi presque les mêmes
gens aucune amitié
n'est née.
Pourtant, ici et là, quelques
sentiments semblables à
ceux qu'éprouvent entre eux
certains compagnons
de bagne!
Mais, en général, rien que
des relations d'apparence,
de bonnes manières
et de fausseté.
Des relations strictement
de conjoncture et d'argent.
Exactement l'esprit actuel
de la direction de l'Institut
de tourisme et d'hôtellerie
du Québec: enseigner en
priorité l'art de paraître
sans souci d'enseigner
l'importance d'être.
Et c'est de notre faute à tous
de ne pas avoir réagi.

J'ai la satisfaction d'avoir eu
finalement raison
d'avoir craint.
D'avoir épargné,
presque comme un avare,
durant les quelque 12 ans
qu'il m'a été permis
de travailler là.
J'y suis entré sans le sou;
j'en sors rentier.

Je peux aujourd'hui prendre
certaines distances.
Je peux enfin penser et écrire
en marge du marché
du travail sur cette façon
inhumaine de vivre
dans laquelle
nous nous sommes tous,
historiquement, embourbés.

Pour moi, l'heure est
au choix final.
J'ai structuré ma vie
en 5 blocs de 15 ans.
Il y a eu l'enfance heureuse :
de 0 à 15 ans.
L'adolescence tourmentée,
presque délinquante :
de 15 à 30 ans.
L'homme soumis,
respectueux des lois
et du marché du travail, dont
la seule compensation fût
d'amasser l'argent que
je possède maintenant :
de 30 à 45 ans.

Reste l'âge mûr :
de 45 à 60 ans.
Puis la vieillesse :
de 60 à 75 ans.

Et le temps va, nous balayant
tous sur son passage!

Et le temps passe, à toute
allure, me laissant encore,
mais vite, le choix de faire,
enfin, ma vie!

Et cette fois,
comme j'ai rêvé, jeune,
de la vivre.

Heureux.
Tout simplement: heureux.

Le peu de temps
qu'il nous reste à vivre étant,
pour chacun de nous,
notre seule et ultime
richesse.

6 juin 1987

Toute écriture est
un raboudinage.

Une façon chaotique
de se présenter
dans l'Histoire.

21 juillet 1987

Ah que l'été est court
et que le temps est long!

Qu'est-ce que ce goût
de vivre dans
ce peu d'espace de vivre!

Rien jamais n'est fini
et tout est toujours à refaire.

Les gains d'hier s'enlisent
toujours dans l'infini labour
du temps.

Rien ne dure,
rien ne demeure.
Tout passe et tout s'en va.

Je reste là, hébété,
dans le constat quotidien
de mon propre effondrement.

31 juillet 1987

Je suis seul.
Je suis seul sur mon balcon donnant
sur le Parc Lafontaine.
Je me berce dans le soleil
du matin.
J'étudie un traitement
de texte : Wordperfect.
Je passe
à l'écriture informatisée.

Les automobiles passent.
Les gens vont travailler.
Moi, depuis un mois,
je ne travaille
qu'à demi-temps.
Depuis que j'ai fini de payer
ma maison, mon besoin
d'argent a baissé de 60%.
Au lieu de $21,000 net
dont j'avais besoin,
$7,000 me suffise.
Et j'en gagne à demi-temps
$15,000.
De plus ma maison s'autofi-
nance, rénovations incluses.
Je commence lentement
à me faire à l'idée d'être
finalement arrivé exactement
là où je voulais arriver
depuis l'âge de 16 ans.
À cet aménagement
du temps qui me permet
d'être presqu'entièrement
à moi.
À moi, encore un peu,
dans l'effritement accéléré
du temps.

15 août 1987

Nous arrivons tous, un jour,
à la fin de notre vie.

ARTICLE TROISIEME

Je laisse le soin de mon inhumation et de mes obsèques en général à la discrétion de mon exécutrice testamentaire ci-après nommée. Cependant, je désire être incinéré. Je me réserve le droit de préciser ultérieurement mes volontés autres que celles ci-haut mentionnées, relativement à mes obsèques et à l'usage qui devra être fait de mon corps à mon décès, par tout écrit, rendu de la forme testamentaire ou non.

ARTICLE QUATRIEME

Je lègue tous mes biens meubles et immeubles que je laisserai à mon décès à mon amie Mireille Bellerose (domiciliée au 7405 rue Lajoie à Outremont, numéro d'assurance sociale 226 849 406) que j'institue ma légataire universelle et mon exécutrice testamentaire.

ARTICLE CINQUIEME

Tous les biens présentement légués, ainsi que ceux acquis en remploi et les fruits et revenus en provenant seront insaisissables pour quelque dette que ce soit de ma légataire à moins qu'elle ne consente à les rendre saisissables en tout ou en partie.

ARTICLE SIXIEME

Tous les biens présentement légués ainsi que les fruits et revenus provenant seront propres à ma légataire et ne feront partie d'aucune communauté de biens ou de participation d'acquêts

DONT ACTE à Montréal, sous le numéro mille cent un (1101) des minutes du notaire soussigné.

LECTURE FAITE au testateur par le notaire en présence des témoins, le testateur, les témoins et le notaire signent avec et en présence les uns des autres.

YVAN MORNARD

LUCIE VAILLANT

LINE FAUCHER

JOCELYN LOISEAU, NOTAIRE

COPIE CONFORME

20 août 1987

Mon père est redéménagé
à Montréal.
Sa troisième femme, Cécilia,
n'avait jamais voulu partir.
C'est elle qui a décidé
de revenir
avec leurs deux enfants.
Le problème en est rendu
un de couple.
Cécilia, en fait, cherche
la séparation.

Mon père s'enlise toujours
davantage dans la sordidité
de son problème d'alcool.
Il déconne; il détruit tout
ce qu'il touche.
Même ma soeur
et mes deux frères
lui ont signifié
qu'ils ne voulaient plus
de sa présence.
Ma nièce et mes cinq neveux
sont apeurés par certaines
attitudes de mon père.

Ne sachant pas que
j'ai désormais le téléphone
à la maison, il a essayé
de me rejoindre au bureau.

J'ai téléphoné à Michelle,
l'épouse de mon frère
Sylvain, qui m'a prévenu.

Je ne lui rendrai tout
simplement pas son appel.

Mon père m'a finalement
rejoint au travail.
J'ai dû écouter
durant dix minutes
son radotage égocentrique,
pédant et fou.

Ma froideur a tiré entre lui
et moi une ligne
que j'espère définitive.

14 septembre 1987

C'est un coup extrêmement
brusque!
Celui de se retrouver, libre,
après toute une vie
d'esclavage.
Exactement comme le chien,
toujours soumis à sa laisse,
qu'on abandonne d'un coup
dans le trafic urbain.

C'est toute une vie à refaire.
La réorganisation
de l'horaire.
Du menu.
Je paresse au lit et ne cesse
d'allonger ma disparition
sous les draps.
Et je me nourris mal.

Rien ne me motive
comme avant.
Le stress de la peur
s'estompe et avec lui
la productivité trompeuse
du travail imposé.

En fait, je produis davantage
dans la paresse.
Je réorganise.
Je crée.
Je me retrouve.
Je me respecte dans
mes mauvaises tendances
comme dans mes bonnes.
Je n'ai plus à me faire beau
pour la galerie.
Je pisse, j'éjacule
là où je veux.
Je trace, comme une bête,
mon territoire.

Lentement, j'accède
au désert infini de la liberté!
Car c'est bien d'un désert
dont il s'agit.
Celui de me lever seul, dans
une vaste maison déserte,
sans aucune obligation
de travail.
Dans l'éclatement
provisoire de toutes
les habitudes acquises.
Avec, pour fin de route
quotidienne,
que l'image de soi,
dans un miroir vieillissant.

26 septembre 1987

18 octobre 1987

Depuis deux jours,
j'ai cessé complètement
de boire de l'alcool.

J'avais bien, en octobre
1978, arrêté d'en boire pour
une durée de 5 semaines,
obligé par mon médecin qui
devait me soigner
d'une maladie du foie.
J'avais repris de plus belle
par la suite.

J'ai commencé à boire
de l'alcool, il y a vingt ans,
d'abord par plaisir,
puis, de plus en plus
progressivement,
pour l'effet analgésique
que j'en éprouvais.
J'en étais rendu
depuis plusieurs années à
rentrer chez moi chaque soir,
seul, dans le but précisément
de m'évader en quelque
sorte d'une réalité que
je n'aimais pas: ce marché
du travail peu créatif dans
lequel on nous paie
pour travailler
comme des bourriques.

Peu de gens pouvait
me rejoindre, et ce,
uniquement à des heures
précises où je savais
que je n'aurais pas encore
commencé à boire.

J'étais sauvage,
sans téléphone, évitant
le plus possible tout contact
humain imprévu qui aurait
pu, de fait, être gênant
pour moi.
Seule Mireille Baillargeon,
et par extension de tolérance
mutuelle,
sa famille immédiate,
connaissaient la réalité.

J'ai décidé seul, vendredi
soir le 16 octobre, qu'ici
s'arrêtait
cette étape de ma vie.

J'avais l'excuse, par le
projet difficile que je m'étais
donné, (celui d'être rentier
à 45 ans), du moins dans le
contexte de mon inconstance
à maintenir une idée
autrement que
dans son état de rêve, d'avoir
besoin d'être endormi tous
les soirs pour ne rien
remettre en question dans
la phase de réalisation.

Cette phase est maintenant
terminée.
Je recommence, ici, ma vie.

J'ai arrêté d'un coup
toute consommation
d'alcool.
Hier, mon corps était comme
atteint d'un coup de soleil
généralisé.

28 octobre 1987

Mes vêtements m'irritaient partout la peau.
J'étais, par moment, comme atteint de fébrilité extrême.

Je sais, par l'expérience de 1978, que la première semaine sera difficile.
C'est toutes mes habitudes qu'il faut refaire.
Mais ce pour quoi j'ai vécu jusqu'ici est maintenant là devant moi: c'est à moi d'agir dorénavant.

Le temps est venu de me refaire à la vie.

J'ai donné, aujourd'hui, ma dernière consultation en gestion à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec.

Fini la clientèle!
Fini les voyages!

Je suis affecté, dès lundi, sur un mandat informatique (Lotus) au service de la gestion financière.
On m'a demandé aussi de former une demi douzaine de personnes sur Lotus.

Ne travaillant qu'à demi-temps jusqu'à la fin juin 1988, l'affaire me plaît.

Depuis deux semaines, je vis sans alcool.
Rien n'est facile, rien n'est donné.
Je passe par des hauts et des bas qui sont parfois difficiles à gérer.

L'un des principaux effets de cette vie sans alcool, est de me rendre très besogneux.
Je ne suis presque pas capable de m'arrêter, de me bercer à ne rien faire.
Il me faut toujours me faire aller les muscles, comme pour oublier à quel point parfois ils sont tendus.

C'est un grand revers dans mes habitudes (20 ans d'alcoolisme croissant), et il faudra sans doute plusieurs mois avant d'avoir pris de nouveaux plis.

Si les choses se tassent de mon côté, Mireille Baillargeon commence à m'inquiéter.
Elle montre des signes de loufoqueries de plus en plus évidents.
C'est toujours la problématique de son travail qui la fait paniquer.
De la moindre chose qu'elle écrit, pourtant sur la demande expresse de son patron, elle tire la conclusion qu'on lui tend des pièges pour la foutre à la porte.
Quelque chose d'excessivement malsain.
Quelque chose qui me laisse désemparé.

3 novembre 1987

(Lettre envoyée au directeur de l'ITHQ, suite à sa nouvelle évaluation de mon travail).

Monsieur,

Veuillez recevoir par la présente mes commentaires, suite à votre évaluation datée du 2 novembre 1987.

Je vous sais gré de m'avoir évalué systématiquement en tout et partout "satisfaisant" après plus de 12 ans de loyaux services à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec, dont 8 au Centre de consultation en gestion...
Une telle reconnaissance vaut bien la fameuse "montre en or" que les multinationales donnaient généreusement à leurs employés à l'heure de leur mise à la retraite.

Je m'étonne en outre du fait que vous teniez à tout prix à maintenir votre évaluation disant que j'ai besoin désormais d'une surveillance "constante"...
C'est la première fois depuis 12 ans qu'une telle surveillance est demandée.

J'ai toujours,
sans questionnement
de votre part sur mon mandat
spécifique, bien mené
à terme les demandes en
provenance de la clientèle;
mes évaluations antérieures
en font foi.

Je tiens pour terminer
à vous rappeler mon entière
disponibilité pour travailler
comme je l'ai toujours fait
à défendre les intérêts
de l'ITHQ.

Veuillez agréer, Monsieur,
l'expression ci-précisée
de mes salutations.

4 novembre 1987

J'ai finalement atteint
le territoire des paresses
permises, heureuses, mais
de fait tellement occupées!

Je me suis levé ce matin,
j'ai tapé une autre partie
de mon journal (1973),
j'ai ensuite passé le reste
de la journée à courir
d'une boutique à une autre
pour acheter ceci,
faire réparer cela,
autant de remises en ordre
d'une décennie
d'effilochages
ininterrompus.
Comme le temps d'être
nous manque dès que nous
sommes asservis au travail
à plein temps!

Heureuse libération!
Bien fondé de ma démarche
antérieure, bien fondé
de mon entêtement à ne viser
que la porte de sortie
du marché du travail!
Comme je suis bien
aujourd'hui à me laisser aller
à mon rythme
dans les éboulis colorés
de l'automne!

Oh merveille d'avoir atteint,
enfin, le silence!
Libéré de l'alcool,
retrouvant les odeurs,
et le calme de la sonorité!

Lente reconquête de soi
dans un dernier entêtement.

Enfin l'écriture libre!
Loin des médias publics qui
bâillonnent ceux-là mêmes
qui parlent du fait même
de leur permettre de parler.

Lente reconquête
du langage, de jour en jour
à reprendre à travers le poids
des soumissions passées.

Lourd passé que celui
d'avoir presque dû mourir
pour survivre!
Que renaissent la colère et
le franc parler des illusions!

Oh merveille d'avoir enfin
atteint le temps où aucune
urgence ne vient déranger
le temps.

11 novembre 1987

L'art est une manifestation
du bonheur.

Même tristes,
les artistes sont,
historiquement, heureux.

12 novembre 1987

Je suis retourné, hier,
au Centre de consultation
de l'Institut de tourisme
et d'hôtellerie du Québec.
J'ai eu l'impression d'entrer
dans un salon funéraire où
les quelques personnes qui
restent, Linda Poisson,
Pierre Boulet, Michel Asmar
et Pierre De Lignac qui joue
encore le croque-mort
en chef caché derrière
les rideaux de son bureau,
ne cessent de parler
à voix basse contre le défunt.

C'est un bureau exemplaire...
quant à l'inefficacité
gouvernementale!
On n'y fait rien.
Et c'est d'en faire le moins
possible qui est bien.
Chacun s'amuse
à développer ses petites
affaires personnelles, et tous
travaillent à rendre rebutante
la procédure d'accès
à la clientèle.

Le responsable du service,
un dénommé
René-Luc Blaquière,
joue le rôle du père absent.
Il a donné carte blanche
au fils "bien-aimé"
pour gérer à sa place.

Ce Blaquière est un grand
flanc-mou, de retour
d'une mission colonisatrice
en Afrique (Côte d'Ivoire)
qui ne voit encore que
des "boys" dans tous ceux
qui l'entourent.
Il avait tout le profil d'un
chauffeur de limousine pour
ministre; on a commis
l'erreur de le placer
au volant d'un service qui
se devrait d'être conduit
plus intelligemment.

Je suis heureux d'être sorti
de ce marécage.
J'en approuve davantage
mes colères passées.
C'était signe, chez moi,
d'une bonne santé mentale.

En deux semaines
hors de ce bourbier,
j'ai repris le goût au travail.
Le mandat d'informatiser,
sur Lotus, les formulaires
des Services financiers
de l'ITHQ est clair.
Il n'y a pas à se cacher, ici,
pour faire évoluer les choses.

De plus j'informatise
la comptabilité (toujours
sur Lotus), d'un restaurant
appartenant à un ancien
collègue de travail,
Richard Dubuc, et ce
au rythme d'un vendredi
par semaine.
Ma compagnie
YVAN MORNARD INC. est
fondée, et c'est à partir d'elle
que je gère
ce surplus d'honoraires.

Assis donc
entre deux chaises:
entre l'État et le Privé.
Avec, entre les deux,
l'espace automnal
d'une marche paisible
et heureuse
dans le Parc Lafontaine.

7 décembre 1987

(Lettre envoyée au directeur de l'ITHQ, sur sa demande et sur celle du syndicat).

Monsieur,

La présente constitue une demande d'octroi d'un congé partiel sans traitement aux fins de réduire la durée de ma semaine de travail, conformément au chapitre 4.7.07 de ma convention collective.
Je souhaiterais travailler à raison de deux jours et demi par semaine et ce jusqu'à la fin de mon contrat prévue pour le 30 juin 1988.

Espérant le tout à votre satisfaction, veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

9 décembre 1987

(Lettre d'entente intervenue entre l'ITHQ et le Syndicat des professionnels du gouvernement du Québec).

Griefs

746164
746165
746096
746097
746147
746148
746150
746151

ENTENTE HORS COUR

Les parties,
par leurs représentantes
dûment mandatées,
conviennent de ce qui suit:

1.
La présente est faite
sans admission des parties.

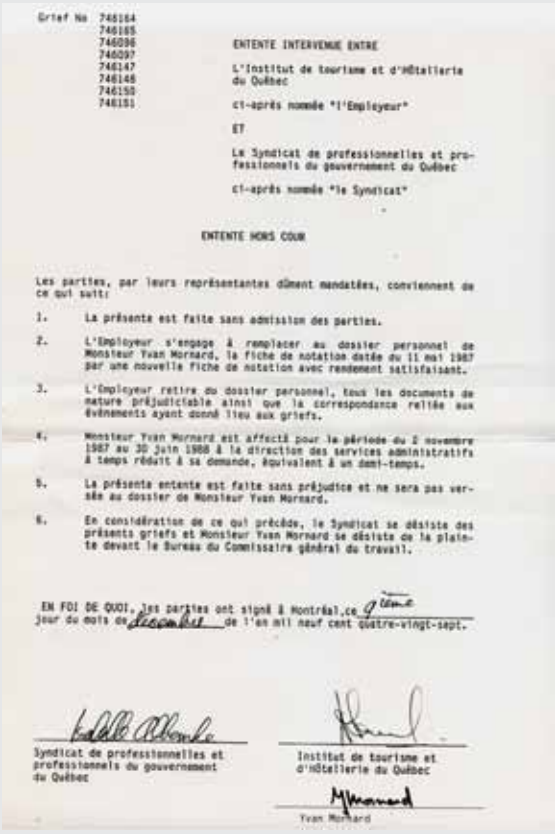
2.
L'Employeur s'engage
à remplacer
au dossier personnel
de Monsieur Yvan Mornard,
la fiche de notation datée
du 11 mai 1987 par une
nouvelle fiche de notation
avec rendement satisfaisant.

3.
L'Employeur retire
du dossier personnel,
tous les documents de nature
préjudiciable ainsi que
la correspondance reliée aux
événements ayant donné lieu
aux griefs.

4.
Monsieur Yvan Mornard
est affecté pour la période
du 2 novembre 1987
au 30 juin 1988 à la direction
des services administratifs
à temps réduit à sa demande,
équivalent à un demi-temps.

5.
La présente entente est faite
sans préjudice et ne sera pas
versée au dossier
de Monsieur Yvan Mornard.

6.
En considération de ce qui
précède, le Syndicat
se désiste des présents griefs
et Monsieur Yvan Mornard
se désiste de la plainte
devant le Bureau
du Commissaire général
du travail.



Grief No 746164
746165
746096
746097
746147
746148
746150
746151

ENTENTE INTERVENUE ENTRE

L'Institut de tourisme et d'Hôtellerie du Québec

ci-après nommée "l'Employeur"

ET

Le Syndicat de professionnelles et professionnels du gouvernement du Québec

ci-après nommée "le Syndicat"

ENTENTE HORS COUR

Les parties, par leurs représentantes dûment mandatées, conviennent de ce qui suit:

1. La présente est faite sans admission des parties.

2. L'Employeur s'engage à remplacer au dossier personnel de Monsieur Yvan Mornard, la fiche de notation datée du 11 mai 1987 par une nouvelle fiche de notation avec rendement satisfaisant.

3. L'Employeur retire du dossier personnel, tous les documents de nature préjudiciable ainsi que la correspondance reliée aux événements ayant donné lieu aux griefs.

4. Monsieur Yvan Mornard est affecté pour la période du 2 novembre 1987 au 30 juin 1988 à la direction des services administratifs à temps réduit à sa demande, équivalent à un demi-temps.

5. La présente entente est faite sans préjudice et ne sera pas versée au dossier de Monsieur Yvan Mornard.

6. En considération de ce qui précède, le Syndicat se désiste des présents griefs et Monsieur Yvan Mornard se désiste de la plainte devant le Bureau du Commissaire général du travail.

EN FOI DE QUOI, les parties ont signé à Montréal, ce 9ième jour du mois de décembre de l'an mil neuf cent quatre-vingt-sept.

Syndicat de professionnelles et professionnels du gouvernement du Québec

Institut de tourisme et d'Hôtellerie du Québec

Yvan Mornard

Autre Noël
chez notre frère Sylvain.

1988

8 janvier 1988

46 ans

Une nouvelle année
commence.
Un froid de terreur!
Le tuyau d'eau chaude
de la locataire
de la maison d'en arrière
a gelé.
C'est la guerre
contre le froid.
Un pays terrible où l'on
entend parfois comme des
clous casser dans les murs.

Durant les vacances de Noël
passées
avec Mireille Baillargeon,
j'ai remis de l'ordre
dans mes vieux dossiers.
Je m'habitue encore mal
à cette nouvelle vie qui
me permet de ne travailler
qu'à demi-temps et d'être
néanmoins plein d'argent.
C'est comme si
je ne réussissais pas encore à
croire que c'est enfin devenu
possible d'être moi!

J'avance dans la mise
sur traitement de texte
de mon JOURNAL.
Je progresse aussi dans la
connaissance informatique:
j'achève de monter
un système de prévisions
budgétaires concernant
les salaires des employés
de l'Institut de Tourisme.

Je continue à dresser,
toujours sur informatique,
la comptabilité du restaurant
de Richard Dubuc,
un ancien collègue.
J'aime ce genre de travail
où j'apprends encore
quelque chose.
J'ai entre les mains
des programmes informatisés
qui évoluent rapidement et
qui pourraient être exploités
davantage.
Mais je vieillis.
Je n'ai plus le goût
d'autre chose
que de m'occuper de moi.
J'ai le nécessaire pour vivre
paresseusement.
La perspective de ma mort
ne me motive à aucune autre
ambition que le maintien
de mon confort immédiat.

Je suis un vieux chat
qui ne peut plus comprendre
que ce qu'il veut bien
comprendre.

À plus ou moins court terme,
les jeunes nous réduisent
tous, nous les vieux,
quelques soient
nos plus hauts faits passés,
à n'être que d'anachroniques
vieilleries.

J'aime vivre lentement
ce qu'il me reste de ma vie
dans sa perspective
prochaine de rupture.
Avec, comme plaisir,
la lecture des journaux
intimes des écrivains
québécois d'autrefois.
Recherchant lentement la
nature de notre moi collectif
dans sa coulée historique.
Avec, comme tout bagage,
le temps bien court
d'écouter encore le temps.

19 janvier 1988

La température
est redevenue plus clémente.
C'est maintenant
l'excès contraire: tout
dégèle, la neige font partout.

Mais le froid
m'a obligé à changer
les deux vieilles fournaises
murales
de la maison d'en arrière
qui étaient devenues
dangereuses.
Pourtant ce genre
d'imprévus ne dérange plus
l'état de mes finances
du fait d'avoir fini de payer
ma dette à la banque.
En fait,
c'est une provision courante
sur les loyers des locataires
qui finance l'opération.
J'en éprouve d'autant plus
de soulagement.
Heureux qui peut vivre,
comme moi, sans devoir
se soucier d'avoir un abri.
Je ne regrette pas d'avoir été
jadis économe
et j'en apprécie aujourd'hui
les redevances.

21 janvier 1988

L'an dernier, je rayais,
jour après jour,
une date sur un calendrier.
La difficulté d'en finir
avec ma dette hypothécaire,
avec l'obligation que j'avais
de travailler 5 jours
par semaines pour survivre
m'obligeait, pour ainsi dire,
à me cramponner avec peur à
chacun de mes mouvements
vers la cime
qui devait être atteinte.

Aujourd'hui, assis à respirer
l'air pur du sommet,
je relaxe enfin.

Je suis arrivée
à un autre niveau de ma vie
où les pierres lancées d'en
bas retombent dans le vide.

J'ai atteint une joie.
Je vivrai d'autres problèmes.
J'ai atteint le droit
d'observer en paix l'action
progressive de la mort
sur mon époque.

4 février 1988

Le temps a passé
tellement vite
de ma naissance jusqu'ici.
À 45 ans, je découvre
ma réalité de mourir.
Je découvre la distance que
les jeunes imposent entre
leur avenir et notre passé.
Leur arrogance
est presque sans limites.
Ils ont la dent ferme
et la crinière abondante.

Nul ne prévoit réellement
l'heure de sa défaite.

La sagesse d'hier
n'est le plus souvent
que l'imbécillité chronique
d'aujourd'hui.

18 février 1988

*(Carte reçue
de Ange-Aimée
Fournier-Mornard).*

Bonjour.

Merci pour les belles photos.
Les miennes
ne sont pas mal non plus.

Germaine ressemble éton-
namment à sa mère Paulette.
Je suis fière de l'éducation
que je lui ai donnée.
Des fleurs, des fleurs...

Avec tous ces petits enfants,
il y a toujours
un anniversaire à célébrer
et c'est très intéressant.
Je les aime beaucoup.

Au revoir.
Salutations à ta compagne.

24 mars 1988

Enfin le printemps!
Après les derniers coups
de froid sibérien,
enfin le bruissement des
premières pluies nocturnes
sur les puits de lumière
du toit!
Et la luminosité du soleil
au matin
sur les rues ruisselantes
d'odeurs fraîches!

Comme il est bon d'être ici,
libre, seul, juché dans les
arbres aux branches encore
nues mêlées de lumière
et de bourgeonnements.

Je réapprends lentement
à vivre.
J'erre dans ma grande
maison, simplement vêtu
d'un slip et d'une chemise,
tel que je suis,
la barbe hirsute, et
sans dentiers dans la bouche.

Tel que je suis et tel que j'ai
toujours été: me laissant allé
à mes jouissances
masturbatoires mêlées
de vin.
Car, je dois avouer
cette faiblesse: si je n'ai pu
résister plus de deux mois à
l'absence complète d'alcool
dans ma vie, (bien que
depuis le 16 octobre 1987,
je n'ai acheté aucun alcool),
il était cependant difficile de
ne pas me laisser tenter par
les quelques 800 bouteilles
de vin-maison qui décorent
un mur entier de mon salon.
Je pratique actuellement
une politique de stop and go:
il y a des journées
où je ne consomme rien,
d'autres où je me laisse aller.
Il était aussi difficile
de me faire à l'idée de ne
plus jamais boire de vin alors
que Mireille Baillargeon et
moi avons investi plus de
quatre ans à planter notre
vignoble dans ses terres
en Estrie.

Je réapprends lentement
à vivre, à demi dans
la débauche, à demi dans
le militarisme du marché
du travail excessif dans
lequel nous devons survivre.
L'exemple d'un ancien
professeur de cuisine
ne cesse de me hanter.
Ce Jean Albert, ancien
militaire et par la suite
professeur de cuisine
à l'Institut de Tourisme
du Québec, ne parle depuis
dix ans que de sa retraite
qu'il prépare avaricieuse-
ment avec une collègue
avec laquelle il vit.
À un ans d'y atteindre,
il est touché par un cancer.
Il s'agrippe encore à l'espoir.
Il enseigne encore malgré
un essoufflement croissant.
Il a de plus en plus
l'amaigrissement et le teint
verdâtre des cancéreux
en phase terminale.
Vie de chien.
Mourant comme un chien
prisonnier de sa laisse.

Nous avons perdu l'habitude
de la jouissance.
Le devoir de donner
nous a vidé
de tous les avantages
de notre mûrissement.
Pour moi, adieu vertu!
adieu moralité d'esclave!

Il y a cependant
une autre morale.

Celle du respect
de l'autosuffisance
et de la création.
Même modeste,
l'affranchi des besoins
vitaux de l'argent a ceci
de plus value qu'il peut
commencer à être franc.

Malheur à celui qui
découvre, comme moi,
la réalité de ses collègues
de travail asservis à l'argent.
Aucune honnêteté, aucun
sentiment ne tient devant
leur férocité à foncer
pour obtenir de l'argent.
Ils prennent la couleur
du patron qui les dirige.
Chiens!
Féroces bêtes asservies
au maître qui les nourrit!

Tristesse de constater,
après tant d'années dans
un même endroit de travail,
qu'aucune relation d'amitié
n'existe entre tous ces gens
qui y ont pourtant engagé
la plus grande part
de leur vie "éveillée".
Et ceux qui quittent
sont immédiatement
remplacés par d'autres
tout aussi hypocrites que
foncièrement anonymes.
Et même les directions
se succèdent ainsi dans
la grande machine infernale.
Seules quelques centaines de
familles richissimes règnent
en permanence
sur l'organisation mondiale
de ce marché de fous.

*

L'expérience
ne se transmet pas
parce qu'elle est une série
de décisions devant
une conjoncture historique
qui ne se reproduira jamais.

Pour vivre, il faut aussi
savoir "tasser" les autres.

24 avril 1988

Je me suis réveillé
brusquement dans la nuit
avec la vision
de Alain Grandbois
et de Fernand Ouellette:
écrivains de classe
au Québec.
Et sur l'obligation pour moi
de me consacrer entièrement
à les suivre plutôt
qu'à me disperser en mes
petits travaux sécuritaires
de comptabilité ici et là.

L'ascétisme nécessaire
à la grande écriture.
La nécessité de récupérer
tout mon temps libre
en une discipline organisée
visant mon seul et unique
objectif.

Extérioriser ce livre qui brûle
en moi, ou plutôt cette braise
qui me dévore de l'intérieur
et qui m'a toujours empêché
de vivre librement.
Comme de me débarrasser
d'un poids.

LE GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

Travaux:
changement de la tuyauterie
livrant le gaz à domicile.

27
avril
1988

La mère
de Mireille Baillargeon,
Jacqueline Mabit, est morte.
Mireille prend l'avion ce soir
pour Paris.

Jacqueline Mabit et son mari
Pierre Baillargeon,
écrivains tous les deux,
sont maintenant décédés.

4 mai 1988

(Carte reçue de Mireille Baillargeon, en France).

Mon cher Yvan,

J'espère un jour
voir ce petit vignoble
avec toi.

Cette fois-ci, je n'ai pas
le coeur à faire du tourisme,
aussi proche soit le lieu.

Les funérailles de maman
ont été tristes, éprouvantes et
lamentablement déchirantes.

Je t'embrasse.

5 mai 1988

Enfin, le soleil!
Après presqu'un mois entier
de pluie.

Enfin, aussi, la lumière
dans le milieu où je travaille.
Hier, les 100 professeurs
s'étaient tous déclarés
malades en démonstration de
leur opposition à la direction
crapuleuse qui nous gère.

Enfin, le temps du grand
nettoyage.

Enfin, le temps du véritable
règlement des comptes.

Et que le dieu des mécréants
ait pitié de ceux qui devront
y laisser leur peau!

6 mai 1988

Enfin le beau temps!
Enfin la possibilité de revenir
me bercer sur mon balcon!

Le goût d'être ce que je veux
être.
Avec quelque chose en plus.
Comme un abus de pouvoir
avant la dernière passation
des armes.

Les arbres du Parc
Lafontaine commencent
à éclater en feuillaisons.
Les femmes s'y promènent
en montrant davantage
leur cul.
J'en ai le sexe raide
et le moral à la hausse.
Même les "pas belles" ont
quelque chose, aujourd'hui,
de beau!

Oh! nature.
Oh! feuillaisons.
Où nous mènera donc ce
temps de notre maturation?
(Avec si peu de morale
en poche,
et tant de pâmoisons!)

Fini aussi le temps
de la tenue de livres.
(Mon système comptable
informatisé fonctionne.
C'est une réserve
au cas où..)
J'ai pour l'instant
autre chose à faire!

Fini les servitudes!
Le moins que j'ai à faire,
le mieux que je me porte.

Enfin le beau temps!
Enfin
l'odeur des feuillaisons!

L'hiver fut si long,
et si sombres nos colères!
Le temps est encore venu
de recommencer
comme si nous n'avions
jamais encore vécu!..

13 mai 1988

Il pleut.
Je me berce en regardant
les arbres reverdir.

Je n'ai rien à faire.
Et je ne veux rien faire.
Je suis là.
Tout simplement là.
Jouissant du fait d'être là,
en attendant de mourir.

Mireille Baillargeon
est revenue.
L'enterrement de sa mère
s'est tristement mais bien
passé.
Elle a rapporté des pages
de journal de sa mère.
Il est vrai que l'écriture
intime prolonge la vie en
rendant la personne défunte
attachante.

Quant à moi, il y a neuf ans,
j'achetais ma maison.
J'étais pauvre.
Aujourd'hui, mes locataires
me font vivre.

Je vis paresseusement.
Je découvre le plaisir
de ne pas avoir d'horaire.
Le plaisir de prendre en main
ma vie plutôt que de devoir
la perdre en la gagnant.
Le plaisir de procéder,
moi aussi,
à mes écritures intimes.

Je comprends
de moins en moins la fébri-
lité des gens de mon époque.
Leur besoin fou de "gagner
de l'argent" à n'en plus finir.
Leur imbécillité à le perdre
si facilement, surtout.

Les gens ne savent pas vivre
paresseusement.

Ils renchérissent
les uns contre les autres
à n'en plus finir dans
leur course contre la montre.
Mais l'horaire de la mort
est implacable.

Je respire
les parfums nouveaux
de ce temps nouveau.
Quelque chose
de profondément sensuel
dans le simple fait d'exister.

26 mai 1988

Souper, avant hier soir,
au restaurant,
avec Claude Ramsay.
Cet homme qui fut jadis
mon patron est maintenant
chômeur, divorcé
et amèrement déçu.
Sa séparation
d'avec son épouse,
une grosse femme
ambitieuse qui est juge
au fédéral,
l'a profondément,
et à tous points de vue,
appauvri.
Il cherche, à 50 ans,
à se refaire.

C'est un exemple de plus
qui me fait me féliciter
d'avoir pris le chemin ardu
que j'ai pris en achetant seul
ma maison à revenus.

J'en tire une sécurité de base
qui suffit à m'isoler
de certaines débâcles.

Mieux: cela me permet
même de me gâter enfin!
Comme, hier, de m'offrir
un auvent rétractable qui
me protégera désormais
de la pluie sur mon balcon,
ce balcon sur lequel je vis
la presque totalité
des 4 mois de l'été.
Autre chose: à la campagne,
la mise en place du vignoble
tire à sa fin.
J'en suis à planter
les 120 piquets et à installer
le filage de fer qui soutiendra
la première récolte.
Ce vignoble nous a demandé
cinq ans de travail.
Mireille Baillargeon et moi
y avons investi depuis
ce temps, chaque année,
tout le temps
de nos vacances.
Mais enfin la vendange
vient!

Par ailleurs: on ne cesse, au
ministère, de me faire passer
des examens d'aptitude
en vue de m'accréditer,
tel que stipulé
dans la convention collective
des professionnels du gou-
vernement du Québec, sur un
poste permanent.
J'ai bien peur de devoir
retourner bientôt, jusqu'à
ma probation qui prend
un an, à du travail
à plein temps...

7 juin 1988

Comme le temps est bon
hors de cet horrible marché
du travail qui nous a tous
corrompus!

Je me berce sur mon balcon
sous le soleil éclatant
de ce début d'été.
J'aime le rutilement de l'eau
de l'étang
du Parc Lafontaine
dans la transparence
matinale des feuilles.

Qu'ont-ils donc tous à
s'énerver comme ils le font?

L'ennui les dévore à ce point
que même les travaux forcés
leur semblent
un expédient heureux
à leur misère d'exister.

Le monde doit changer.

Tous les interdits d'hier
doivent être réhabilités:
paresse, alcoolisme,
débauche sont les vertus
de l'avenir.

Il faut cesser de produire
sans cesse des surplus.

Il faut apprendre
à se consommer soi-même
dans le silence sacré
des grandes festivités.

16 juin 1988

Notre père a récidivé.
Il a dit à mes frères et soeur
qu'il les considérait
désormais comme
indifférents à ses yeux et
qu'il ne voulait plus les voir.
Il aurait même été
jusqu'à maudire (ou injurier
violemment) ma soeur
Germaine qui fut pourtant
la plus lente à lui retirer
son attachement.
Cette fois, l'excès suffit.

Heureux qui peux avoir
le coeur assez dur
pour couper à froid
le dernier cordon ombilical
qui le rattache encore
à ses parents!
Maudits soient ceux
qui ont enfanté
dans l'irresponsabilité!

17 juin 1988

Voilà.
Je liquide tout.
Je ferme progressivement
tous les dossiers
qui peuvent me distraire
de l'écriture.

Je veux dorénavant me lever
au matin avec le seul souci
de compléter
mon JOURNAL et d'écrire
dans LE GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

Avec le seul souci d'être
dans la brillance du matin.
Dans le plaisir d'être
ce que je suis.

Un projet
désormais prioritaire.
Qui peut durer 20 ans.
Quelque chose comme la fin
d'un entêtement.

À trop donner de coups
de pieds aux culs des autres,
on finit par se ramasser avec
de la merde sur ses souliers.

Méfiez-vous des gens
qui parlent de gentillesse.
Ce sont souvent
les pires manipulateurs.

L'éducation des adultes
relève de la physiothérapie.
La véritable orientation
d'un individu
ne se fait qu'en bas âge.
Le reste n'est que
cataplasme pour l'aider
à se refaire et à survivre.

Nous vivons dans un régime
néo-nazi.

28 juin 1988

(Lettre que la direction de l'ITHQ m'a obligé à écrire pour... encore se protéger contre moi).

Monsieur Antoine Samuelli,
Directeur général.

Monsieur,

La présente constitue une demande d'octroi d'un congé partiel sans traitement aux fins de réduire la durée de ma semaine de travail, conformément au chapitre 4.7.07 de ma convention collective.

Je souhaiterais travailler à raison de 2 1/2 jours par semaine et ce, jusqu'à la fin de mon contrat prévue pour le 30 juin 1989.

14 juillet 1988

Passé la nuit à faire l'amour avec Linda Poisson, chez elle.

En fait, j'ai, depuis 8 ans, deux femmes dans ma vie. Mireille Baillargeon avec qui je fais l'amour depuis tout ce temps, et Linda Poisson, secrétaire du Centre de consultation en gestion où je travaillais, avec qui je me suis toujours défendu autre chose qu'une relation de travail.
Mais les années ont fait entre Linda et moi une complicité quotidienne de plus en plus profonde, un désir de plus en plus grand de nous rejoindre aussi.
Mon départ du Centre pour un autre service a levé la dernière de mes objections qui consistait à ne jamais vouloir mêler "travail" et "sexe".
En fait, depuis 2 ans, tout n'a fait que nous rapprocher. Cette jeune femme de 32 ans, grande et mince, toujours préoccupée de la bonne marche de mes affaires, se préoccupait aussi de moi.

Elle m'a confié n'avoir jamais pu, mais uniquement à cause de moi, aller plus loin dans son désir d'être avec moi.

Ces dernières semaines ont été foudroyantes. Notre désir l'un de l'autre est monté en flèche. Toutes les objections, de part et d'autre, se sont écroulées d'un coup.
La crainte pour elle de perdre, en faisant l'amour avec moi, l'amitié qui nous était acquise, s'est finalement résorbée.
Craintive, mal formée par ses expériences antérieures, la sexualité, pour elle, avait quelque chose de répulsif.
Mais le désir de vivre était plus fort.
Il a fallu presque trois nuits pour l'amener, par des caresses de plus en plus osées, à l'accomplissement de tout ce qui peut nous satisfaire.
Étrange situation que de se retrouver, après tant d'années, comme un vieux couple projeté enfin dans la festivité nuptiale qui lui était due.

21 juillet 1988

J'ai finalement éjaculé
dans la bouche chaude
de Linda Poisson.
Rien de tel, pour moi,
que ce plaisir qu'une femme
peut me donner.
Et Linda, contrairement
aux problèmes
de pénétration vaginale
qu'elle éprouvait
avant de me connaître,
a l'habitude de sucer ainsi.
Je suis son troisième homme.
Elle est ma trentième femme.
Après son départ, hier soir,
j'ai ressenti
un immense ressac
de solitude et de nostalgie.
Le vieux sentiment toujours
récurrent de ne jamais avoir
d'emprise sur le temps
qui passe nous laissant tous
frayer ainsi, brièvement,
dans l'immense aquarium
d'air bleu qu'est notre vie.
Brièveté de tout.
Fragilité extrême
de nos attirances
les uns pour les autres.
J'ai marché sur la rue Du-
luth, dans la foule, éphémère
mais toujours renouvelée,
des amoureux venant
immanquablement s'échouer
dans les restaurants.
Rien d'autre,
après le trémoussement,
que la solitude et la mort.

Rien d'autre que le temps
qui, lui, jamais ne ment.

Homme repu, satisfait,
voilà pourtant,
dans la contradiction,
l'homme que je suis.

22 juillet 1988

Mireille Baillargeon
me téléphone le matin
de sa maison de campagne
où elle passe la semaine
avec sa soeur Jeanne
et son amie Lucille Beaudry.

Linda Poisson me téléphone
le soir de son appartement
avant que d'aller souper
chez une ancienne collègue
de classe.

J'ai donc deux femmes.
Et qui pensent gentiment
à moi.

Avec pour tout résultat que
je suis seul toute la journée,
et que je dois encore aller
me louer des vidéos
pornographiques pour
satisfaire à mes besoins.
Il y a quelque chose
d'aberrant
dans cette façon de vivre.

Du temps
de Monique Cloutier,
j'en étais arrivé
à ne presque plus
me masturber.
Elle vivait avec moi
et pour ainsi dire attentive
à satisfaire mes moindres
désirs.
Est-ce trop demandé
que de rêver de retrouver
semblable temps.

26 juillet 1988

Linda Poisson est venue
m'annoncer hier soir
son choix de cesser
notre relation.
Elle me confia que
cette passion pour elle
tournait à l'obsession et
qu'elle n'en pouvait plus
de sentir cette attirance qui:
"plus on la cultivera, plus
elle nous mènera à souffrir
davantage puisque de toute
manière, nous devrons
nous séparer, car je ne vois
vraiment pas ce que nous
pourrions faire ensemble si
nous étions définitivement
seuls ensembles".

Et pourquoi aller plus avant
dans le détail.

Malgré tout elle avait besoin
que je l'embrasse,
et malgré tout elle me suça
à bloc jusqu'à me faire gémir
d'une forte décharge
dans sa bouche.

Voilà donc qui se règle là,
un peu à la manière
de Lucie Cloutier
qui d'ailleurs lui ressemble
beaucoup.
Incapables de long terme
affectif tant la passion
les brûle
d'un seul coup sur place.

Ce qui me valut donc un peu
d'exotisme dans ma relation
avec Mireille Baillargeon.
J'en apprécie davantage
la régularité, la véritable
affectivité de Mireille.
Sans parler d'intelligence.

Des filles comme Linda
et Lucie, toutes deux
secrétaires, ont,
de par leur travail quotidien,
l'habitude d'obéir
comme des servantes.
Leur jugement est atrophié.
Par contre,
leur soumission sexuelle
a quelque chose d'affolant.

Après 9 ans avec Mireille
Baillargeon, dont
les 5 dernières années
sans aucune infidélité,
j'avais besoin
d'une variation.

2 août 1988

J'ai l'impression
qu'une crise de l'immobilier
commence.
Le Québec est saturé
de nouvelles constructions.
Les spéculateurs, échaudés
à la bourse des valeurs
mobilières par le crash
d'octobre 1987, ont investi,
à n'importe quel prix,
dans le foncier croyant
pouvoir hausser à volonté
le rendement locatif.
À un certain prix de location,
les locataires se tournent
vers l'achat
d'un condominium.
La construction
de condominiums
s'est à son tour affolée.
Il y a maintenant,
et surabondance de loyers
à louer, et surabondance
de condominiums
qui ne se vendent pas.

J'ai connu
un temps favorable d'achat.
Aujourd'hui, il n'est ni bon
d'acheter non plus que
d'espérer vendre sans perte.
Sur ma rue du Parc Lafon-
taine, et cela hors saison,
6 affiches annoncent des
logements à vendre
et 4 des logements à louer.
J'ai la chance, avec
mes logements modestes
mais peu dispendieux,
d'échapper à cette crise.

10 août 1988

À nouveau passé la nuit
avec Linda Poisson,
chez elle.
Après deux semaines
qu'elle n'en finit plus
de me relancer,
elle ne pouvait que réussir
à me retrouver.
Je m'étonne de la facilité
que nous avons de rester
sans ennui si longtemps
ensemble.
Tant de choses,
me semble-t-il,
nous séparent: âge, culture,
"bonnes manières"...

Chose certaine, elle ne veut
plus revenir chez moi.
C'est la maison de Mireille
Baillargeon.
Non la sienne.

Elle me reçoit d'ailleurs
beaucoup mieux chez elle.
Il n'est pas désagréable
de me laisser ainsi gâter.

Le problème reste cependant
entier.
Elle revit le drame
qu'elle a déjà connu,
celui d'être la maîtresse
d'un homme qui a déjà
une autre femme.
Elle s'insurge
dans la passion.

Elle ne s'abandonne,
pour ainsi dire, que pour
mieux ensuite se rebiffer.
Cette volonté toujours
de rompre, et toujours
de recommencer.
Cette peur qu'un homme
s'attache à elle
et lui reproche un jour
de l'avoir rendu malheureux.
Cette peur, en somme, d'être
prise à partie dans la réalité,
de devoir établir, un jour,
le constat inévitable
d'une fin de passion.
Visitant autrui mais,
pour ainsi dire,
restant toujours sur le seuil
de la porte.
Ce peu d'assurance
qu'ont les maîtresses d'être
des femmes, ailleurs, à part
entière...

11 août 1988

Enfin la victoire!
Le directeur de l'Institut
de tourisme est limogé.
Son adjoint,
Léonard Gagnon,
est présentement à l'hôpital:
il en a fait une thrombose.
Nous les avons finalement
écrasés.
Vipères se tortillant encore
sous le talon
qui leur fracasse le crane!

Victoire.

Enfin.

L'Institut de tourisme et d'hôtellerie

L'ex-directeur Samuelli réclame $1,1 million

29 août 1988

J'arrête, à nouveau,
aujourd'hui,
de boire de l'alcool.
C'est la troisième fois
en 10 ans que mes excès
m'amènent à cette décision.
En 1978,
j'avais tenu un mois.
En 1987, ce fut deux mois.
Combien de temps
tiendrais-je cette fois?

L'une des premières
opérations va consister
à vider la maison
de ce qui reste d'alcool.
Ce n'est d'ailleurs que
du mauvais vin maison,
les "bonnes" bouteilles
ayant depuis longtemps
été bues.

Il me faut revenir
à mon JOURNAL.
Il me faut mettre
plus d'efforts
sur LE GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

J'ai liquidé aussi le dossier
Linda Poisson.
J'ai complètement perdu
confiance en cette grande
fille psychologiquement
malsaine qui, depuis cinq
ans, vit une mauvaise
relation affective avec
un ancien collègue de travail,
mais qui fait tout pour sauver
l'apparence.

C'est aussi toute ma relation
affective avec les gens
de l'Institut de tourisme que
j'éclaircis ainsi.
Car Linda représentait
la seule personne avec qui
il me semblait possible
de maintenir une relation
affective hors les murs.

Ce n'était, en fait,
qu'une relation de bagne
résultant du fait d'avoir
partagé pendant huit ans
la même cellule.

Remis en liberté,
sans l'univers carcéral
pour nous unir, nous n'avons
plus rien d'agréable à nous
dire, et strictement plus rien
de commun.

1 septembre 1988

Je me berce,
à nouveau seul et paisible,
dans le soleil chaud
et les plantes de mon balcon.

Dans LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS,
je décris la vie d'une façon tellement pessimiste
(puisque je l'y conçois dans sa finalité)
que je n'en peux décrire l'euphorie, et la joie parfois, de son vécu immédiat.

Le bonheur, selon moi,
n'est jamais le résultat
d'une synthèse démontrée,
mais l'exploitation
maximum de la courte vue.

Je me laisse réchauffer
par le soleil frais
de ce début d'automne.

Le fait de ne plus boire
d'alcool depuis trois jours
n'est pas si difficile à gérer.
J'en prévoyais,
par les expériences
antérieures, la trame:
le premier jour se traduit
par des transes;
le second
par une hypersensibilité
épidermique;
le troisième exige
un harnachement féroce
de la bête en mal de dépenser
les énergies nouvellement
libérées
par le désencombrement
des activités de digestion.
J'en ai, pour répondre
à cette étape, profité
pour vider la maison de tous
les fonds d'alcool artisanaux
qui y fermentent depuis cinq ans.
C'est donc quelque
200 bouteilles de vin
de deuxième
et de troisième cuvée
(ce qui ne donne pas du vin,
mais de l'eau tournée
en mauvais alcool)
que j'ai débouchées et vidées
dans l'évier.

La maison est maintenant
vide d'alcool.
Au pire, si je désirais
recommencer à faire mon
vin, le matériel est en ordre,
propre et en attente.

6 septembre 1988

C'est comme si ma vie
avait recommencé.
Vivre sans alcool
ouvre à nouveau une porte
sur la vie intérieure.
Le temps de méditer
s'allonge parfois jusque tard
dans la nuit.

Il y a aussi le goût
de tout remettre en ordre,
de tout nettoyer.
Comme le goût
d'une purification rituelle
accompagnant
une réorganisation
des habitudes de la vie.

Le goût aussi de sentir,
de goûter, de remplacer
l'habitude de boire
de l'alcool par des plaisirs
différents, par des attraits
nouveaux.

Ma problématique s'est aussi
accrue par la nécessité
de quitter mon balcon,
de me réinstaller
dans la maison.
L'automne entre avec fracas.
J'ai dû battre en retraite
plus tôt que prévu.

J'aimais bien lire et
griffonner quelques lignes
sur mon balcon tout
en regardant les gens passer
dans le Parc Lafontaine.

Je me sentais moins seul
qu'en ces campements
d'hiver où les calorifères et
la chaleur du lit
sont les seuls compléments
de ma solitude.

Autant d'habitudes
à reprendre, autant
de nostalgies inavouables...

J'en apprécie davantage
la présence de Mireille
Baillargeon, sa véritable
affection pour moi.

Le goût
d'un certain ascétisme, d'un
regroupement des forces.
La certitude aussi, dorénavant, de mon appartenance
à ma maison, quelques soient
mes conjonctures à venir.
La certitude que ma vie ici
doit dorénavant avoir entière
priorité sur toute autre
préoccupation extérieure.

9 septembre 1988

(Lettre envoyée, et restée sans réponse, à Thérèse Daviau, conseillère municipale du quartier).

Objet:
Activités et manifestations culturelles
dans le Parc Lafontaine.

Madame,

Donner des directives aux hauts fonctionnaires responsables à la Ville est une chose. Voir à ce que les techniciens d'occasion qui sont responsables des amplificateurs de son des chanteurs itinérants appliquent ces directives en est une autre. Tout le problème de la pollution sonore au Théâtre de la Verdure se trouve là. Ces groupes itinérants (particulièrement "rock") ont la malencontreuse habitude de "tester" les amplificateurs, parfois durant presque une heure avant le spectacle.
- 1, 2, 3, test!
- 1, 2, 3, check!...

Remarquablement, l'Orchestre symphonique, qui produit pourtant des sonorités de beaucoup plus grande qualité et de plus grande discrétion, n'a pas besoin d'avoir recours à ce procédé.

En bref, il faut que quelqu'un (et ce n'est pas à la police à le faire) soit responsable sur place du contrôle de l'intensité du bruit durant les spectacles, et que cette personne fasse le suivi entre vos ordres aux hauts fonctionnaires et l'application de ces ordres par les techniciens itinérants.

En espérant votre collaboration, recevez, Madame, l'expression de mes sentiments distingués.

27 septembre 1988

Un mois déjà sans alcool.
Le pire est sans doute passé.
Chaque jour je réapprends à vivre, un peu comme une plante en pot qu'on a faite tournée sur elle-même se réoriente peu à peu vers la lumière.

Certains événements sont venus me distraire: bris majeur du système de chauffage central à eau chaude de ma maison, conversion à l'électricité du chauffage du rez-de-chaussée.
Ma maison est une vieille goélette qui vogue encore, prenant parfois l'eau.
Le voyage se fait, lentement, d'une réparation à l'autre, dans le roulis régulier des dernières illusions.

Avec le retour de l'automne et du froid, j'ai le goût de me refermer en moi-même, de me laisser aller comme dans une semi-hibernation.

Les gens que je connais ne m'attirent plus; presque tout ce qu'ils font me semble aberrant; non pas que je me juge meilleur, mais tout simplement que je trouve ce qu'ils font absolument repoussant.

J'ai le goût de m'endormir, comme à la fin de quelque chose qui n'en finit pas de ne plus finir...

30 octobre 1988

Après un an, je commence
enfin à me sentir bien
dans ma peau, dans mon état
actuel de presque liberté de
me vendre ou non à d'autres
intérêts que les miens
pour pouvoir survivre.

Enfin bien: parce que depuis
un an j'ai progressivement
appris à ne plus avoir peur
d'être sans mon emploi
actuel pour gagner
ce qu'il me manque pour
compléter mon nécessaire.

Enfin bien: parce que
je ne me sens plus obligé
de me monter une expertise
en parallèle
à mon demi-emploi actuel
au cas où je serais obligé
de me débrouiller à nouveau
à mon propre compte.

Enfin bien: parce que, libéré
depuis deux mois de tout
alcool, j'ai relancé la mise
en ordre de mon JOURNAL,
l'organisation lente mais
progressive de mes lectures
et du GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS,
tout autant que la rénovation
(en vue, entre autre,
d'une rentabilité accrue)
de certains autres secteurs
de ma propriété.

Je vis dans une section
de ma maison qui,
elle-même, est une section
d'une ville qui, elle-même,
est une section d'une infinité
d'autres ensembles.

Je vis dans une des cellules
d'un immense cloître.

Je vis dans le vent,
les tempêtes, sous un soleil
variable dont dépend
très souvent
le meilleur de mon humeur.

Je vis là,
en attendant de mourir,
fort de mes souvenirs, nanti
de l'accumulation modeste
mais profitable de mes biens,
avec, comme dernière
ambition, le goût d'avoir
encore le goût d'avoir été.

7 novembre 1988

*(Lettre reçue
du nouveau directeur
de l'ITHQ, Pierre Brodeur).*

Monsieur,

J'apprends, par le président
d'élection de votre unité
syndicale, votre nomination
à titre de délégué substitut
du Syndicat
des professionnelles
et professionnels
du gouvernement du Québec
et je vous en félicite.

Une tâche importante
vous attend en cette période
de fin de convention
collective
et je tiens à vous assurer
de notre collaboration.

Le Président-directeur
général.

20 novembre 1988

Bientôt trois mois sans boire d'alcool: le plus long temps d'abstinence depuis 20 ans!

La chose n'est pas facile. Plusieurs occasions me rappellent mes anciennes habitudes de me laisser aller et ce n'est que par brusqueries sur moi-même (et sur les autres) que j'en arrive chaque fois à surmonter la pente. Surtout que je n'ai pas renoncé à boire, l'an prochain, le premier vin du vignoble planté de nos mains...

Mais le sacrifice doit durer. L'échéancier de mes écritures doit être respecté. Je désire atteindre, pour le printemps prochain, la mise en ordre de mon JOURNAL rétroactivement à 1965 (un total d'environ 800 pages dont 500 sont déjà prêtes). Je veux que le GRAND LIVRE DES PRIVATIONS traite de 60 thèmes (contre 27 actuellement).

Les choses vont bien. Je me lève très tôt et je ne retourne presque jamais au lit avant minuit. Pour réaliser un thème d'une seule page, je dois lire plus de 200 pages par semaine.

Je suis lent, très lent à prendre, pour ainsi dire, mon élan. Chacun de mes tableaux doit être une caricature brusque, une irruption de rage.

Par loisir, je bouquine ici et là. Mireille Baillargeon et moi avons découvert un réseau de nouveaux libraires, regroupés sous le titre de "Confrérie de la Librairie ancienne du Québec" dont les membres actuels se sont donnés pour mission de *"maintenir un haut niveau de professionnalisme et ainsi favoriser l'acquisition de connaissances pour la conservation, l'évaluation et la mise en marché des livres rares et précieux, anciens ou épuisés"*.

Aussi bien dire que presque tous les auteurs québécois sont de leurs produits puisqu'ils finissent rapidement par aboutir dans la dernière catégorie, celle des livres "épuisés".

C'est d'ailleurs uniquement chez ces libraires que j'ai finalement pu mettre la main sur tous les livres écrits par le père et la mère de Mireille, livres qui n'ont pourtant pas plus de 40 ans ou presque d'existence et qui ne sont pas disponibles sur d'autres marchés.

Au Québec, les rééditions sont presque aussi rares que l'intelligence peut l'être elle-même. Les librairies d'ici sont en train de tourner en vastes salles de mise à rabais des best-sellers américanisés nous arrivant par dumping des multinationales ayant pied à terre en France.

Rien n'est trop insipide pour le québécois moyen tant et aussi longtemps qu'on lui consent sur la chose de l'esprit un dernier petit rabais... Peuple d'insignifiants directement sortis du royaume des cieux!... Et plus j'en suis loin, et mieux je me gave! Bien-être profond que de ne devoir travailler que peu d'heures par semaines à côtoyer ces imprévoyants dociles tout autant que tarés!

D'où peut-être ce rêve qui nous vient, Mireille et moi, (après cinq ans de persévérance à réaliser l'un des premiers vignobles du Québec), de recommencer à rêver que nous pourrions peut-être rêver... d'ouvrir nous aussi l'une de ces modestes boutiques dont l'on ne vit que pauvrement mais loin des épidémies populaires dans le respect quotidien d'une certaine hygiène de la pensée.

Et d'autant plus que notre richesse désormais accumulée (par ailleurs) nous permettrait de ne pas être trop exigeants et donc sans doute d'en vivre agréablement.

25 novembre 1988

Tremblement de terre
sur tout le Québec:
entre 6 et 7 degrés
sur l'échelle de Richter.
Rien de tel depuis 1925.

C'est la première fois que
j'éprouve ce genre de peur.

Celle de voir s'écrouler
ma maison comme un fragile
château de cartes.
Et avec elle toutes
les sécurités qui me rendent
la vie présente enfin
heureuse.

J'en suis resté
avec le sentiment accen-
tué de notre inopportunité
cosmique.
Moins que rien: tel est
le sens véritable de notre vie!

23 décembre 1988

Non ce n'est pas d'être
libraire que je veux!
Mais du simple plaisir de
collectionner de vieux livres
pour le plaisir.
Pour le plaisir de renouer
avec une histoire qui est
celle d'être ici, ce que nous
sommes, à ce moment-ci.
Le plaisir de faire
des retrouvailles culturelles
dans des amoncellements
de livres jaunis par l'oubli,
de "rénover" pour ainsi dire
de vieux livres
comme il y a dix ans
nous rénovions
cette maison.
Le plaisir de récupérer
contre la mort.
Le plaisir de récupérer
ce qui reste du passé, ce peu
de choses qui reste jusqu'ici.
Car il en va,
par vagues successives
et de plus en plus atténuées
dans le temps,
de notre mémoire
comme d'un passé
qui n'a jamais eu lieu...

1989

47 ans

9 janvier 1989

Brusque début d'année.
Temps glacial, toujours
terrifiant.
Fièvre, grippe
et cauchemars.

Incendie criminel
à une rue de chez moi.
Une maison de chambres
de quatre étages
complètement effondrée,
deux autres fortement
endommagées.
L'incessante fragilité
du labeur humain.
Tout, toujours, s'effondre
finalement derrière nous.

Simple question de temps.

13 janvier 1989

Les émondeurs de la ville
ont commencé à nettoyer
les arbres de la rue.
C'est la première fois
en dix ans.
Montréal, après avoir planté
des milliers d'arbres,
commence enfin
à restructurer son service
d'entretien.

Les ouvriers sont équipés
de machineries modernes.
Tout fonctionne
par système de nacelles
et de bras hydrauliques.
Un arbre qui demande
beaucoup d'attention se règle
en moins d'une heure.

Un avant-goût
du printemps...

20 janvier 1989

L'être humain
ne serait-il qu'un animal
fort peu intelligent qui passe
son temps à courir
de plus en plus vite pour
finalement arriver
le premier...
après tous les autres.

3 février 1989

Après un avant goût
de printemps prématuré,
l'hiver reprend de plus belle.
Tout craque et tout gèle.
L'on ne cesse de courir pour
passer d'une maison chaude
à une autre.
Encore deux mois
de cette misère.

Je suis en plein
chambardement.
L'achat de trois nouveaux
classeurs (ce qui me permet
de mieux ranger
mes quelque 750 dossiers),
m'oblige
à une restructuration de ma
paperasserie somme toute...
fort peu utile.
Tant d'ordre
dans l'encombrement!
Comme un jugement
prématuré que d'autres
finissent toujours par porter
sur ce qu'on laisse
fatalement derrière soi.

J'ai aussi réservé tout un pan
de bibliothèque
à la disposition de mes écrits,
des documents qui restent
de mes années de vie.

C'est à ce travail
de toilettage que j'occupe
une part de mes loisirs.
Instructif retour
sur moi-même qui me fait
d'autant plus apprécier
le confort dans lequel je vis
maintenant que de constater
à quel point j'en ai été
si fortement privé jadis.

Ne travaillant que deux jours
et demi par semaine,
ne manquant ni d'argent
ni de paix dans ma grande
maison du Parc Lafontaine,
je vague à mes derniers
plaisirs d'exister, sans alcool
et sans soucis majeurs.

La meilleure décision que
j'ai prise dans ma vie fut
sans doute celle de me
consacrer un jour
à l'écriture.
Elle m'a obligé
à une économie forcée et
ainsi à vivre en marge des
prodigalités d'une société
qui s'embourbe aujourd'hui
dans l'endettement
chronique,
dans une goinfrerie hilarante
de produits inutiles et
de plus en plus ennuyeux.

Je fais l'envie de tous
ces malheureux qui, hier,
n'ont eu de souci que d'être
en commun accord
avec la bêtise commune.
Ils en sont arrivés,
aujourd'hui, à la lie
qu'il leur reste à boire
ensemble.

9 février 1989

Nul n'est touriste
dans son pays.
Et c'est un tort.
Car le dernier à visiter
ce qui attire les étrangers
chez lui est bien souvent
celui qui habite le plus près.

Tel est bien mon cas.
J'ai visité, à l'occasion d'un
sondage que j'ai dû y mener
sur une exposition
nautique, pour la première
fois aujourd'hui, le stade
olympique bâti il y a dix ans.

Avant de le visiter,
j'imaginais le stade
olympique de Montréal
comme un lieu déroutant
et froid.
Je n'imaginais pas
qu'on puisse y mener
une activité intime.

En fait le stade
est bâti comme un oeuf.
Cela doit être délirant que
d'y manoeuvrer une foule!
J'oserais dire:
d'y faire secrètement
l'amour en public.

15 février 1989

Je ne suis pas aimable envers
les gens de mon époque,
je sais.
Et je ne vois nulle raison
de m'efforcer à la bonté.

J'en suis à l'exigence
de prendre conscience
de mon temps.

De retour à l'écriture,
après vingt ans d'absence,
j'éprouve le besoin
d'inventorier les lieux.
Il me faut connaître
ce qui s'est fait avant moi,
et ce qui s'est fait
en mon absence.
J'éprouve un curieux besoin
de comptabiliser le temps.

Nous avons décidé, hier soir,
Mireille Baillargeon et moi,
de mener à l'édition
notre présente recherche
sur les écrivains du Québec.

Cette nouvelle marotte que
nous avons de collectionner
les vieux livres d'ici,
nous a mené à en classifier
la cueillette d'une façon
particulière: selon la date
de naissance des auteurs.
On y voit ainsi
plus clairement
les tractations, les préjugés et
les influences d'époque.

Une préface pourrait être
la suivante:

"Nul n'échappe
à la conjoncture de son âge.
Il ressort de cette compila-
tion qu'il n'est pas facile de
se démarquer
dans la broussaille littéraire
de son temps et qu'on ne
devient ni célèbre ni éternel
du simple fait d'avoir écrit.
Notre intention, plutôt que
de n'honorer, comme jadis,
que les meilleurs, est bien
plutôt de présenter chaque
époque avec tous ceux qui en
ont marqué tant soit peu le
pas, dans l'espoir que nous
apprenions à ne plus avoir
de respect que pour
quelques-uns, mais une juste
connaissance de tous ceux
qui nous ont précédés."

Mon retour à l'édition,
(car c'est bien de mon retour
dont il s'agit pour moi),
pourrait se faire
sous la forme de
YVAN MORNARD
ÉDITEUR
(comme en 1967-69),
mais contrôlé par
YVAN MORNARD INC.,
compagnie nominalement
opérante actuellement.

La première publication:
LITTÉRATURE
DU QUÉBEC, manuel
du parfait collectionneur.

Ce livre, étant en quelque
sorte un bottin historique
d'auteurs, pourrait servir
d'engin promotionnel tirant
une suite d'autres livres
plus modestes, réédition
de volumes introuvables
sur le marché
dont les droits sont tombés
dans le domaine public.

Toute la collection aurait
le même sigle, le même type
de graphisme, papier à lettre,
signets, cartes d'affaires et
autres.
L'entreposage pourrait se
faire chez moi, et au besoin,
dans mes garages
qui sont chauffés.
Donc aucun frais
particulier,
sinon ceux de l'édition
elle-même.
L'avantage de ce genre
de commerce est de ne pas
obliger à tenir boutique
ouverte comme c'est le cas
d'une librairie.

J'aurais pu, au temps
de SEXUS, réussir,
mais je n'avais pas,
d'une part: l'argent de base
que j'ai aujourd'hui,
d'autre part: un sujet facile
à défendre.
De plus, SEXUS était
une revue dont la rentabilité
pouvait difficilement être
différée.

Mais comme j'aimais
ce temps!
Le temps serait-il venu de
revenir à ce temps où j'étais
le seul maître d'oeuvre
de mon temps...

28 février 1989

Notes:

1.
Le seul langage essentiel
n'est, en fin de route,
que le silence.

Je sais, je sais la jouissance
possible
du confort complice.
L'aveugle récompensé
après l'instant du massacre.

2.
Clochard: en général,
égoïste arrogant et borné
se vautrant dans sa bave et
ses dégoulinades.

3.
Mon PARI à moi
est tout simplement d'exister
encore ici demain.

Baillargeon et moi:
nous sommes
l'un pour l'autre,
depuis maintenant dix ans,
et d'autant plus que le temps
s'accentue,
une constante connue
à travers nos variations
privées.

2 mars 1989

Rencontré Gaston Miron
à l'épicerie.
Comme je lui disais
que je songeais à revenir
à l'édition, il s'est attardé
plus que d'habitude
pour converser.

Il est présentement
actionnaire minoritaire dans
(si j'ai bien compris)
la fusion HEXAGONE
PARTI-PRIS HERBES
ROUGES
dont Alain Horic détient
le contrôle.

Je ne sais ce qu'il a derrière
la tête.

Mais cette rencontre
(où je me suis peut-être trop
avancé sur mes intentions)
m'apprend que je ne suis pas
sûr du tout
que cela m'intéresserait de
me retrouver avec une écurie
d'écrivains célèbres
sur le dos dont il faut sans
cesse ramasser le crottin...

Je n'ai plus l'âge non plus de
renverser le monde... surtout
que c'est en général
pour avoir enfin le droit
d'y montrer son cul.

La solitude et la paix
sont maintenant des valeurs
plus importantes
que la gloriole d'une époque
et les amours fous.

Miron lui-même m'a avoué
qu'il jugeait en avoir assez
fait pour les écrivains d'ici
et qu'il appréciait le fait
de pouvoir enfin aller ici et
là à sa guise et s'adonner
à son oeuvre plutôt que
d'être dès le matin au bureau
d'une maison d'édition.

J'avoue en être déjà là
moi aussi.

6 avril 1989

Il pleut sur les puits
de lumière du toit.
Retour d'un bruit familier
qui m'excite.

Retour de l'été, du plaisir,
pour bientôt, de lire et de
réfléchir tout en me berçant
dehors sur mon balcon.
Plaisirs des temps chauds,
plaisirs de ne plus être
tout à fait seul
(sans pourtant cesser
de l'être), dans le va-et-vient
distant du Parc Lafontaine.

J'ai procédé tout l'hiver
à un remue ménage
important de mes écrits,
autant le JOURNAL
que LE GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

Tout progresse
comme je l'avais souhaité.
Je me sens de plus en plus
calme dans la vie que je vis.
Dans l'ordre austère
et heureux
que je me suis imposé.

Je réalise d'anciens rêves
de jeunesse.

Je réalise ma seule utilité
d'être ici comme je suis,
pour mon simple plaisir
d'être ainsi.

Je réalise d'anciennes
perversions.
Celles de me croire être
ce que je me raconte.
(Et parfois même
avec l'arrière-pensée que
tout cela pourrait avoir
une certaine importance...)

Ridicule pensée que de se
penser autre que l'éphémère
chose que nous sommes.

Mais le goût de vivre
est tellement puissant
qu'il nous suffit,
pour agir en immortel,
de penser que quelqu'un
puisse encore nous lire
un instant au bout du siècle.

9 avril 1989

Il y aura toujours
un imbécile pour expliquer
ce que j'ai dit, pour défaire
ce que j'ai fait.

Chacun doit écrire
le livre dont il a besoin
plutôt que de perdre
son temps à s'aliéner
dans l'oeuvre d'un autre.

L'oeuvre d'autrui
ne doit servir qu'à nous aider
à bien bâtir la nôtre.

10 avril 1989

J'ai été pris d'un sentiment
de vacuité à la vue
des PENSÉES de Pascal
sur une table de chevet.

Pauvreté de notre époque
que de devoir encore
s'accrocher à la lecture
de cette morale anachronique
faute d'autres morales
diffusées dans nos écoles.

La morale
est un art personnel.
Chacun devrait pouvoir
s'attarder à en préciser
les contours pour lui-même.

13 avril 1989

Comment aie-je pu vivre
ce que j'ai vécu
sans me suicider.
Quel empressement
m'a poussé à supporter
autant d'incohérences.

La remise en ordre
de mon JOURNAL remue
des paquets de poussière,
des dégâts camouflés
dans tous les coins.
Remettre de l'ordre
en soi-même, reprendre
une à une chaque accusation,
chercher l'endroit précis
de la fêlure.
Il n'est pas facile de renaître
de sa propre histoire
non plus que de claironner
la victoire
sur des amas de ruines.
Mais c'est maintenant l'âge
pour moi d'agir.
Comme de reprendre
un exercice
une deuxième fois
avec l'idée, enfin, d'atteindre
une performance acceptable.

Quelque chose comme
le goût d'avoir été
avant de ne plus être.

25 avril 1989

Interférence dans
ce printemps qui,
d'autre part, se fait attendre.
Mandat inattendu:
celui de prendre, à main
levée, pour une période de
quatre semaines, un cours de
comptabilité pour restaurant.

L'affaire me plaît.
J'y ai du talent.
C'est la preuve de ma
compétence que j'y expose.
Et les élèves le prouvent
par leur présence massive.

Plusieurs vieux professeurs
de l'Institut de Tourisme sont
à deux pas
de leur retraite.
Serais-je de la relève.
Il y a tellement
de racailleries dans ces vieux
fonctionnaires cravatés
comme des pendus à la veille
d'aller au bout de leur corde.
Il n'y a aucun respect à avoir
pour ces vieillards rabougris
d'incompétence.

Mais enfin, qu'importe!
J'aurai eu l'occasion de faire
la preuve de mon matériel
pédagogique découlant
de quinze ans d'expérience
dans le métier
(ce qui n'est pas le cas
des vieux maîtres
comptables
qui ne connaissent rien
des cuisines),
et de ma capacité à faire
passer la matière aux élèves.
Advienne que pourra.

L'essentiel,
loin de cet incident,
demeure pour moi
de me garder l'esprit libre.
Afin de me permettre encore
de me rapprocher du gouffre
et d'en éprouver l'effarante
contradiction de vivre.

Il est tellement difficile
d'être satisfait de soi et
d'être à la fois conscient
de la vacuité de l'existence
que je m'inquiète
de ce que tout succès
possible pour moi
dans le présent ne me mène
qu'à une désaffectation de
moi-même à plus long terme.

26 avril 1989

Hier, ils s'agenouillaient
à l'église.
Aujourd'hui, ils s'assoient
devant la télévision.
Au fond rien n'a changé.
La soumission reste la
même.
Seule la position
peut nous tromper.

Nous vivons
dans une civilisation
qui permet de passer sa vie,
sans presque réfléchir,
à faire la navette entre un bol
à manger et un bol à chier.

Nous sommes plus ou moins
tous des fonctionnaires
inefficaces qui, par là-même,
maintiennent le système.

1 mai 1989

Nous survivons
entre le cataclysme
et la jouissance.

L'essentiel est de se sentir
bien dans sa peau.
Le reste n'a d'importance
que s'il peut venir à nuire
à ce sentiment-là.

3 mai 1989

Revu Claude Ramsay,
de passage à Montréal.
Il ne me sert à rien de le voir.

Mais ne serait-ce pas là
un certain sentiment
d'amitié: une relation qui ne
sert à rien, mais à laquelle
on ouvre avec plaisir
ses portes à l'occasion.

12 mai 1989

Enfin de retour
sur mon balcon!
J'y ai réinstallé
les pots de géraniums,
de canas et l'hibiscus.
Leur feuillage me donne déjà
une première intimité
sur la rue.
J'ai déroulé l'auvent
contre la pluie.
Je puis donc immédiatement
recommencer à me bercer
et à écrire devant un paysage
rempli de vieux arbres
et d'espaces verts.

Il y a exactement dix ans
que je suis propriétaire
de cette maison qui m'a été
si difficile à retaper, mais qui
est maintenant le bien fondé
de ma sécurité dans la vie.

À cause de cette maison
à modestes revenus, je peux
ne travailler qu'à demi temps
et me préoccuper d'autant
de mes écritures.

D'autres, à la retraite, vont
à la pêche.
Moi, j'écris lentement
mes petites réflexions.

J'éprouve à ce faire
un profond plaisir comme si
chaque mot était celui
d'un rituel.

J'ai besoin de ce style de vie
comme de la vie elle-même.
Les autres façons d'être
me brisent comme un flacon
de verre qui ne peut plus
dès lors rien contenir.

J'ai besoin de peu de chose
pour pouvoir être
quelque chose.

La seule présence humaine
que je supporte est celle
de Mireille Baillargeon.
Exactement
depuis dix ans aussi.

Nous sommes devenus
un vieux couple familier,
toujours plein de projets
communs, qui mènent ainsi
séparément nos vies privées.
Je m'inquiéterais
de plus de rapprochement.

L'été commence donc.

NAPOLEON

17 mai 1989

(Lettre envoyée à Alain Monnier, coordonnateur des enseignements théoriques à l'ITHQ).

Monsieur.

Je vous fais parvenir, pour fin d'information, la documentation que j'ai présenté à titre expérimental dans le cadre du cours: "Comptabilité du système uniforme des comptes pour restaurants".

C'est un exemple couvrant un mois complet (30 rapports de caisse réels mais banalisés) pris à titre privé dans l'industrie de la restauration en 1988.

Sous l'encadrement de monsieur Paul-Émile Paquette, l'expérience pratique de comptabilité a été effectuée par les élèves dans le livre "Comptabilité pour auberge et restaurant", livre que j'ai développé, mené à édition et propagé dans l'industrie durant les huit ans où j'étais rattaché au Centre de consultation en gestion.

Ce système d'apprentissage comptable a été révisé et approuvé à la demande de l'ITHQ par monsieur D.-Claude Laroche, M.B.A., C.A., professeur aux HEC. Il a de plus été étudié à l'Ithq par un comité créé tout spécialement où siégeaient MM. Alain Charbonneau, Yvan Grégoire, Robert Martin, Paul-Émile Paquette et Fernand Salhany, puis approuvé par MM. Robert Martin et Fernand Salhany lors d'une réunion convoquée à cet effet par M. Antoine Samuelli le 14 mai 1982.
Et finalement ce système a servi et a fait ses preuves par des implantations comptables dans plusieurs restaurants du Québec.
Il me reste à espérer que cette nouvelle expérience pédagogique et cette documentation pratique de la comptabilité uniforme puissent à nouveau être entendues par ceux à qui incombent la tâche et le devoir de repenser et de remettre à jour l'éducation de la comptabilité pour restaurant dans notre école.

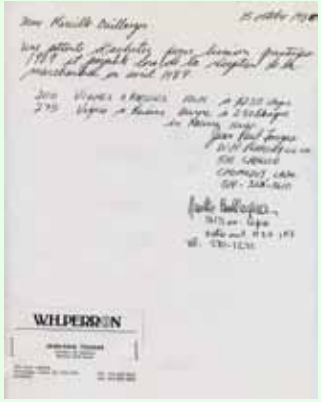
Je serais intéressé à poursuivre cette expérience et à réaliser l'exemple et l'exercice comptable pédagogique dans son entier, dans des conditions qu'il reste bien sûr à discuter.

La documentation actuelle qui peut couvrir une quinzaine d'heures de cours, pourrait être portée d'un mois à trois mois. (J'ai en ma possession jusqu'à six mois dans mon exemple réel pris dans l'industrie privée).
Les étudiants pourraient ainsi suivre la logique d'implication comptable d'un mois à l'autre (taxes de ventes du premier mois étant payable avant le 15 du mois suivant, empiétement des chèques d'un mois sur l'autre dans les rapports servant à la conciliation bancaire, etc.).
Ils pourraient s'exercer à plus de 90 rapports de caisse, à trois conciliations bancaires, à trois rapports de fin de mois au grand livre, à dresser trois états de résultats pour fin de contrôle des coûts, à en voir l'effet cumulatif, et finalement à faire la fermeture de l'année par l'émission d'un bilan régularisé.

Plus encore, ce même exercice pourrait d'autre part être immédiatement disponible sur Lotus, programmation que j'ai déjà presque menée à terme pour mon propre usage lors de mon expérience dans l'industrie; ou être applicable sur d'autres logiciels de comptabilité proprement dits que l'ITHQ voudrait bien rendre accessible aux étudiants.

Je tiens en terminant à vous remercier tout particulièrement de votre soutien pour l'exercice réalisé, et je vous prie d'accepter, Monsieur, mes meilleures salutations.

Autofinancement
du vignoble
par la vente de boutures
à un pépiniériste.



18 mai 1989

Et cette fois de plein pied,
d'un coup, dans l'été!
À tous nous rendre fous
de voir ainsi tant de nus
autour de nous.

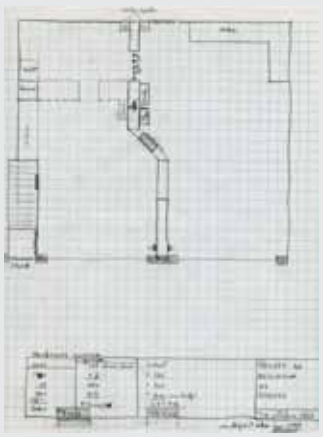
Car c'est ainsi
dans mon pays: on y passe
de la couille dure
et contractée par le froid
au sexe boursouflé
de chaleur à ne plus savoir
où tout mettre ça
dans sa culotte.

Qu'il est difficile de garder
encore un tant soit peu
de jugement
dans ce trop plein soudain
de la nature.

16 juin 1989

Début d'été froid.
Désagréable.
Mais idéal pour ce que j'en
ai fait.
Trois semaines de travaux
intensifs sur ma maison.
Des ouvriers pour refaire
une terrasse de bois
d'une locataire; un escalier
de béton d'une autre;
et, finalement, la partition
du garage en deux unités
locatives.

Je suis au bout de mes sous.
Mais c'est ainsi,
chaque année,
depuis dix ans.
J'améliore mon bien
et tout à la fois
son rendement financier.
C'est un modeste commerce.
Mais qui me laisse heureux.
C'est un navire qui me
donne des libertés pour
divaguer
à ma guise sur le pont:
- Je suis le capitaine d'un
vieux navire au long court
qui en a vu bien d'autres
mourir à son bord.
Oh! dites-moi où,
en quel pays, s'en sont-ils
allés si loin ces capitaines
qui sont morts ici avant
moi...



19 juillet 1989

Tous ceux qui écrivent
sur les dieux ne valent même
plus d'être lus.
Pédants arriérés
qui ont prétention sur tout,
ils ne font que nous distraire,
si l'on peut ainsi qualifier
l'ennui qu'ils nous causent.

La littérature est encombrée
de prétentieux bavards qui
n'ont cesse de démontrer
qu'ils savent
tout simplement écrire.

Au mieux, tout écrivain, et
d'autant plus que puissant,
ne fait que cristalliser
la bêtise caractéristique
de son siècle.
Nos souvenirs sont
ainsi faits de nos sottises.
Ayons l'humilité franche de
ceux qui savent se raconter
comme on rigole de soi.

J'avoue ma satisfaction
à perdre ainsi mon temps
à écrire.
Je me lève tôt le matin, lis
et écris seul sur mon balcon
jusqu'à 11 heures, fais mes
courses, dîne, me masturbe
et me couche pour une petite
sieste.

Je me relève vers
les 15 heures, vais bouquiner
dans des librairies
de seconde main, soupe, lis
une heure ou deux, vais faire
ma longue marche dans
la faune de la ville avant que
d'aller dormir pour la nuit.

Vie parfaitement vaine
qui n'a d'autre utilité
que de m'être agréable.

Rien de mieux que d'être
ainsi, sans plus de souci,
à vaguer à ses vacuités
particulières.

30 juillet 1989

Passé quatre jours
à la campagne
avec Mireille Baillargeon.
Le vignoble est beau
et commence à produire.

Tout est ainsi dans ma vie.
En voie de donner vraiment
ses fruits d'ici trois ans.
Mon JOURNAL dont la
mise au propre devrait être
terminée; LE GRAND
LIVRE DES PRIVATIONS
qui devrait avoir la taille
d'être un premier livre; et ce
vignoble qui devrait donner
ses trois ou quatre milliers
de livres de fruits.
Tout est ainsi prêt
pour mes 50 ans.
Comme la fin d'une vie.
Ou d'une étape.

Je suis seul ce matin,
assis à me bercer au soleil
sur mon balcon
devant le Parc.
Dans le calme endormi
d'un dimanche matin
de centre ville.
Je suis fait pour être ainsi.
Ni maître, ni esclave.
Quelque chose comme
le goût d'une intimité de soi
à soi.
Sans d'autres buts
que d'être là.
Avant que de ne plus y être,
tout simplement.

18 août 1989

J'ai terminé aujourd'hui
la version "septembre 1989"
du GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

Avec une centaine de pages,
cela commence
à ressembler à un livre.

Ce genre littéraire,
un petit texte par sujet,
est sans limites.
C'est en quelque sorte
un fichier de lectures et de
réflexions qui peut me suivre
jusque dans ma vieillesse.

Je m'y complais.
Et c'est là
toute son importance.
C'est un exercice qui,
en quelque sorte, a remplacé
l'alcool dans ma vie.

Depuis un an,
je n'ai bu aucun alcool.
Je ne croyais pas cela
possible.
L'écriture m'a souvent
permis de modifier ainsi
mes habitudes.

Mais l'alcoolisme
est quelque chose de terrible.
Je m'éveille encore
fréquemment la nuit
sortant d'un rêve où je suis
en train de boire.

La chose est peut-être
d'autant plus sensible
que je n'ai jamais dit que
je ne boirais plus.

D'ailleurs le vignoble
de Saint-Joachim doit donner
sa première récolte
cette année et, j'espère, une
centaine de bouteilles de vin.

La question restera de savoir
s'il est possible de boire
à nouveau le vin de la récolte
sans pour autant sombrer
dans la dépendance.

4 septembre 1989

Rien ne me met plus en rage
que de me sentir poussé
à l'action par l'irréflexion
d'autrui.

21 septembre 1989

Il y a deux choses
que je tiens par-dessus tout
à éviter:
la police et la célébrité.

L'une et l'autre chose ne
font que venir grossièrement
s'ingérer dans les affaires
d'autrui.

24 septembre 1989

Les oiseaux sont passés
avant moi.
Le meilleur de la vendange
s'est envolé...

J'ai grappillé les restants;
de quoi tirer deux douzaines
de bouteilles de vin
au lieu de la centaine
que j'en espérais.

C'est dit: l'an prochain,
le vignoble mûrira sous filet!

Mais ce fut un bel automne.
Je viens à peine de vider
mon balcon de ses plantes.
Les gelées ne sont pas aussi
précoces que l'an dernier.

Cet hiver, je dois
me consacrer à des travaux
majeurs de rénovation
dans mon logement.
J'ai commandé onze portes
neuves.
Le corridor central
et la cage d'escalier seront
ainsi terminés.

D'année en année,
je procéderai à la finition
de mes huit autres pièces.
J'aime aller ainsi de petits
projets en petits projets, sans
m'essouffler,
dans un plan d'ensemble qui,
lui, porte la consécration
du tout.

À chacun son rythme
et son plaisir.
La course vers la mort
n'a pas à être affolante.

J'aime, ainsi, marcher,
en traînant le pas,
dans le dernier bruissement
des feuilles de l'automne.

1 octobre 1989

J'en ai dégusté tant et tant
que j'en ai bu
presqu'une bouteille!
Comme n'importe quel vin
est bon après une abstinence
de plus d'un an!

Encore un mois
de fermentation, et ce sera
pour moi une petite
permission: celle de boire
une vingtaine de bouteilles
de vin fait maison avant
d'entreprendre à nouveau
une très longue privation.

13 octobre 1989

L'extrême pauvreté
que la mienne!

Mais il faut être déjà
moins pauvre que d'autres
pour pouvoir enfin
l'admettre.

À travers les milliards
d'étoiles, qu'est-ce donc
qu'être propriétaire
d'un simple lot de 100 pieds
par 25...

À peine de quoi y tenir
ma barque,
(d'autres disent "maison"),
dans les vagues fracassantes
des mouvements de la terre.

Mais où donc est la raison
des gens de nos maisons.
Jamais ils ne voient le ciel
et leur déraison.

Nous allons tous ainsi,
pauvres, hagards et fous,
dans les nébuleuses de
nos consciences inhabitées.

24 octobre 1989

Gaston Miron doit se faire
opérer dans la jambe gauche,
lundi prochain.

Je l'ai croisé, en fin
d'après-midi, à ma sortie
de l'Institut de Tourisme.
Je l'ai accompagné
(il marche péniblement avec
une canne) jusqu'à chez lui,
au 3850 St-Hubert.

Il m'a fait entrer
pour me montrer le livre
qu'il vient de publier
chez Seghers en France.
Pour me montrer aussi
ce que l'éditeur a voulu
retenir pour publication
sur Michel Beaulieu
et la revue QUOI.

Pour me montrer aussi
son manuscrit original
où il est dit (à la différence
de l'édition) que je suis
co-fondateur, avec Michel
Beaulieu, de la revue QUOI.
(Cela faisait trop que de
donner des noms d'inconnus
comme le mien).
J'ai eu le même sort,
ici au Québec,
dans quelques publications.
N'ayant plus rien publié
de littéraire après QUOI,
je n'aurais donc pas eu
d'importance
au moment de QUOI.

Étrange manière, aussi bien
en France qu'au Québec,
de raconter l'histoire.

La réalité est différente:
Michel Beaulieu a été
le fondateur administratif
de QUOI.
C'est moi qui en ai dirigé
l'idéologie.
Ma préface au second
numéro était une volonté
d'orchestrer un manifeste.
L'équipe, à l'exception
de Raoul Duguay, n'était pas
assez forte pour me suivre.
Je les ai tous quittés, déçu,
sans le leur dire.

Miron considère QUOI
comme un moment
plus important
dans la littérature québé-
coise que LA BARRE DU
JOUR, l'un n'étant que le
relais (mais j'avoue: appro-
fondi; mais j'avouerai aussi:
embourgeoisé) de l'autre.

26 octobre 1989

C'est "l'été des indiens":
un magnifique automne doux
qui permet de terminer les
derniers travaux à l'extérieur
avant l'arrivée de l'hiver.

Autre nouvelle:
le départ précipité d'une
vieille locataire (elle habite
cette maison depuis 31 ans).
Depuis 10 ans que je suis
propriétaire, j'attends ce
jour.
Heureusement,
j'ai aujourd'hui les moyens
financiers d'engager
les rénovations
que son logement me cause.

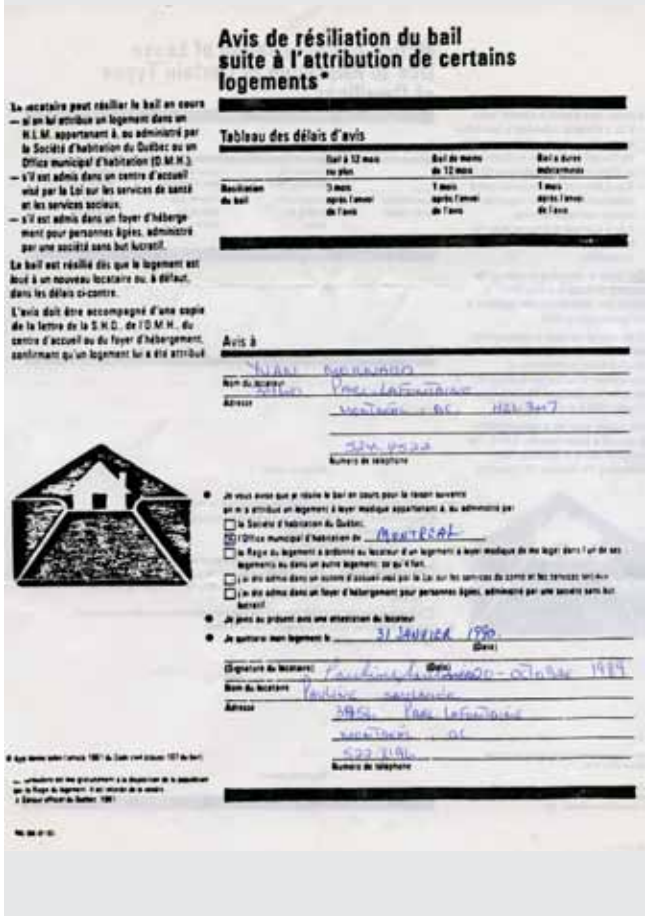
J'en aurai un meilleur prix.
Mes revenus
s'approchent lentement du
point de mon autosuffisance
financière complète.

Je me sens plus libre
socialement.
Je ressens moins l'obligation
d'être esclave.

Ce départ de la dame Bénac
(la loi de la régie des loyers
m'obligeait à la garder)
marque un point tournant de
ma relation avec ma maison.
Son logement est le seul dont
je n'ai pas encore totalement
repris possession.
J'y passerai une partie de
l'hiver à le remettre en ordre.

D'autre part, elle et l'un de
ses fils de 30 ans (il se prend
pour un artiste peintre mais
ce n'est qu'un fou à lier),
étant des assistés sociaux,
écrasés à longueur
de journée et d'année devant
la télévision, incapables
de rendre aucun service
communautaire, de plus
rouspéteurs et dépressifs,
m'ont permis de me faire
une idée plus précise
sur le système.

Je doute de la santé
d'une nation qui ne trouve
d'autres moyens d'obtenir
le bien-être et la paix sociale
qu'en subventionnant
sa moronnerie.
(Je ne parle pas
d'handicapés).



Avis de résiliation du bail suite à l'attribution de certains logements*

Tableau des délais d'avis

	Bail à 12 mois ou plus	Bail de moins de 12 mois	Bail à durée indéterminée
Résiliation du bail	3 mois après l'envoi de l'avis	1 mois après l'envoi de l'avis	1 mois après l'envoi de l'avis

Avis à

MONTREAL

31 JANVIER 1990

13 novembre 1989

Et voilà qu'il ne reste déjà
plus de vin!
La maison est à nouveau
vide d'alcool.
La fête fut modeste...

J'éprouve néanmoins
une satisfaction à revenir
à mon ascétisme,
à mes lectures.
L'alcool rend
momentanément euphorique,
mais au prix
d'un alourdissement
subséquent de tout
l'organisme,
d'un désintéressement
progressif de tout.

30 novembre 1989

J'ai souvenir
de deux hommes qui ont eu
leur importance au Québec:
Firmind Letourneau
et Esdras Minville.

Les deux habitaient la petite
ville d'Oka, là où habitait
aussi mon parrain
Roland Fournier.

Nous y allions, une ou deux
fois l'an, visiter son épouse
Marie-Ange Savard,
cousine de ma mère.
Leur famille se composait
de neufs enfants,
la nôtre de quatre.
Le plaisir que nous avions
de nous revoir ne devait
avoir d'égal que le tapage
que nous menions alors.

Mon père, alors jeune gérant
sérieux d'industrie, trouvait
prétexte à fuir ce vacarme en
traversant la rue pour rendre
visite à Esdras Minville.

Je ne me souviens
de cet homme que comme
d'un homme austère dont
on disait qu'il vivait seul
avec son épouse.
Une épouse malade
de la colonne vertébrale
qui devait dormir
sur une planche de bois
plutôt que sur un matelas.

Firmind Letourneau
quant à lui habitait
à quelques rues de là.
Il (ou plutôt sa femme)
nous recevait parfois,
chose qu'elle aimait
visiblement accomplir
et que lui endurait alors.
Je me souviens d'elle comme
étant plus jeune que lui.
Elle adorait danser.
Comme Firmind Letourneau
ne dansait pas, et que
sa femme dansait
avec un tout et un chacun,
mon père lui avait demandé
s'il s'en trouvait jaloux.
Il lui aurait répondu que non
puisque, comme il le disait,
les autres ne faisaient que
la mieux "préparer" pour lui.

Mais mon père m'a dit
plus tard que sa femme allait
suivre des cours une fois
par semaine à Montréal
avec mon parrain Roland.
Et qu'à cette occasion
mon parrain faisait plus
que la "préparer".

4 décembre 1989

L'hiver est précoce et dur.
Nous n'en finissons plus
d'endurer des records
de froid.

J'ai repris mes travaux
littéraires.
LE GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS
a maintenant 115 pages.
J'espère y ajouter 35 pages
d'ici l'été, et un peu plus
d'ici septembre 1990.
J'espère alors procéder
à une première édition
avec dépôt légal.
Mais ce ne sera qu'une
édition privée de 12 copies
que je donnerai à quelques
amis et connaissances
que je crois intéressés.

Quant à mon JOURNAL,
j'ai comme objectif
d'atteindre d'ici l'été
le 1000 pages
dans sa mise au propre
sur traitement de texte.

Tout avance.
Mais avec moi, tout est lent.

6 décembre 1989

Moi qui ne supporte pas
de garder un chat auprès
de moi, comment pourrais-je
garder un être humain.

C'est là plus que tout animal
qui pisse et chie partout sans
compter l'infernal tapage
qu'il mène sur son passage.

J'ai bâti péniblement
mon refuge de solitude.
Je ne dis pas que j'ai raison
d'y demeurer.

Je dis que mon bien-être
y est tel que j'ai une bonne
raison de ne pas en sortir.

7 décembre 1989

Sur l'état de nos médias.

Un fou assassine
14 personnes à Montréal et
se suicide.
Toute la presse lui est
assignée pendant deux jours.

Pendant ce temps l'Europe
de l'Est craque en son entier.
L'Afrique, l'Asie,
l'Amérique du Sud éclate.
La politique prend l'eau
de partout.

La distraction locale
prend quand même le dessus
sur tout.
Liberté de presse limitée:
la presse, ici,
tout simplement,
n'a pas suffisamment de
correspondants à l'étranger.

Mais, pendant ce temps,
les magnats de la presse
d'ici, très satisfaits
d'eux-mêmes, se promènent
en limousines
et travaillent très fort
à faire du conglomérat.

14 décembre 1989

Mes obligations, pour
cette année, sont terminées.
J'entre pour ainsi dire
en festivité.
Je me suis payé un peu
de vin et je compte bien
durant les vacances m'offrir
la vie facile.
(L'an dernier, Mireille
Baillargeon et moi, avions
fêté Noël au jus de tomate...)

J'ai commencé à transcrire
LE GRAND LIVRE DES
PRIVATIONS sur un logiciel
d'édition qui me permet
divers jeux de caractères.

La première édition
(même financièrement et
numériquement limitée)
pourra néanmoins avoir une
première allure graphique.

Comme les livres,
en général, sont laids!
Du compilage de texte
en vrac.
J'aime l'espace
où la réflexion trouve place
entre les lignes.
J'aime le texte compact
et longuement corrigé.

La majorité des auteurs
ne se relisent pas.
Ils leur faut publier
en vitesse pour la vitrine.
Ils ont la qualité
de ces linges à la mode que
l'on ne porte qu'une fois.

J'aime, moi, me relire.
Et me relire encore.
Et me corriger encore.

Les gens sont trop pressés.
Je n'ai pas le goût d'être lu
par eux.

1990

48 ans

10 janvier 1990

L'année recommence
sous le signe de la privation.
Après un mois de mangeaille
et de vin, l'excès suffit donc.
L'heure est au retour
à la normale.

Décembre fut un record
de froid.
Janvier entre en douceur.

Au travail, on me parle
d'un poste à plein temps
pour ma permanence.
On ne m'offre rien d'autre.
Le principe du demi-temps
est encore inacceptable
chez cette génération
d'administrateurs qui ont
appris à gérer tout en allant
se mettre à genoux à l'église.
Un autre conformisme
qui s'écroulera.

L'évolution sociale est lente.
Les directions, pour créer
l'unanimité, ne peuvent
qu'être rétrogrades.
Il leur faut s'asseoir,
comme des cochers,
derrière leurs chevaux.

Le peuple est bête
et ne supporte à sa tête
que la bêtise qu'il entend.

25 janvier 1990

Le temps est tellement doux
qu'on se croirait
à la fin du mois de mars.
Étrange hiver que celui-ci
qui est venu d'un seul coup
au mois de décembre dernier.

Plus l'hiver sera court, plus
j'en éprouverai de plaisir.

C'est à n'y rien comprendre
de l'inamovibilité humaine
que de nous voir ainsi subir,
chaque année,
la même torture du froid.

Les oiseaux, eux, s'en vont
au Sud.
Nous,
nous sommes paresseux
comme nos pigeons.

*

Les Bénac, locataires depuis
30 ans au même endroit,
déménagent.
Et j'ai plaisir à les voir ainsi
quitter mes lieux.

*

Les films pornographiques
seront demain plus
significatifs que
les télévisions officielles.
On y trouvera encore demain
quelques prémices
de ce qu'on y aura
tout simplement été.
La vie n'est jamais plus
aujourd'hui
que le conformisme
aux révolutions d'hier.

9 février 1990

Voilà.
J'ai terminé ce que l'on peut appeler la première version du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.

J'ai regroupé,
en douze catégories,
les maximes de base.

L'oeuvre peut, maintenant, s'ériger.

Il pleut sur la ville.
Comme si nous étions au mois de mars.

Revienne le temps de me bercer sur mon balcon.

14 février 1990

20 février 1990

J'ai tourné mon premier film ce soir.
Un autre rêve de jeunesse: celui de faire librement des images.

Je me suis tout simplement enregistré dans ma façon de me bercer tous les soirs.
La caméra tournait sur moi par un automatisme, et la musique de mon système de son devenait la musique de fond.

Nous en sommes venus là.
À pouvoir nous auto-observer.
Étranges habitudes.
Je ne cesse de gigoter.
Comme un poisson.

18 avril 1990

Jean Stafford:
ancien collègue littéraire à la revue
LA BARRE DU JOUR,
maintenant professeur de sondages lissés et pourléchés à l'Université du Québec, ayant comme objectif de s'appliquer à l'hôtellerie.

Il ne connaît rien à l'hôtellerie.

Ses prévisions et sa méthodologie y sont inutiles.

Il est devenu un gentil petit niais qui complique tout méticuleusement pour se maintenir, quelque part, en poste.

20 avril 1990

Le printemps est revenu.
Et avec lui ma jeunesse.
Du moins, ce qu'il en reste.

Il pleut sur la ville
qui s'échauffe.
J'ai redescendu l'auvent
sur mon balcon.
Le goût de renaître,
nous habitants du Nord,
nous touche chaque année
profondément.
Tous, nous bourgeonnons
soudain comme au-delà
de nos moyens.

Depuis neuf semaines,
je suis en chantier.
Vider au complet
l'appartement du sous-sol,
lever la maison, cimenter,
rasseoir, et tout refaire
à neuf.

De quoi m'endetter
pour quatre ans.

La richesse, aux pauvres,
ne vient pas facilement.
Toute conquête
se fait pas à pas.

J'ai fait le dépôt légal
ISBN 2-9801929-0-2 de:
LE GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS
DE YVAN MORNARD.

Car tel est le titre définitif.

160 pages,
tiré à 12 exemplaires.
De quoi
faire rire toute la galerie.

2 exemplaires remis au dépôt
légal (11 et 12).
3 exemplaires que je me
garde (1, 2, 10).
7 exemplaires remis
à des amis
pour fin de comité de lecture:

- No 3: Mireille Baillargeon.
- No 4: Jeanne Baillargeon.
- No 5: Lucille Beaudry.
- No 6: Gilles La Ferrière.
- No 7: Gaston Miron.
- No 8: Claude T. Ramsay.
- No 9: Claude Baillargeon.

Je ne leur demande que
5 lignes de commentaires.

J'ai besoin de tirer
une tendance
des commentaires
qu'ils me feront.

26 avril 1990

Température au-dessus
de 20°.
Première journée
à pouvoir revenir me bercer
sur mon balcon.
Devant ce parc que j'aime
tant.

La douceur de la fainéantise.

Le plaisir d'être,
avant que de n'être plus.

Les travaux sur le chantier
progressent rondement.
Nous y arriverons sans doute
dans les délais prévus.
Les hommes
(Yves Gascon, Richard Côté)
sont méticuleux et travaillent
bien.

Le fait que Yves loue,
depuis un an,
l'un de mes deux garages
pour en faire son atelier
est une assurance pour moi
de continuité.

24 mai 1990

(Lettre envoyée
à Claude T. Ramsay
à Moncton).

Claude.

Je t'envoie mon petit livre:
Le Grand Livre
Des Privation
De Yvan Mornard.

Je te demande
ton impression:
entre 5 lignes et une page,
ne t'oblige pas à plus.

Tu sais ce que je pense
de moi.
Tes commentaires
les plus acerbes
n'y changeront rien.

Mais cela pourra peut-être
m'aider
à être moins prétentieux.

Salutations.

Yvan.

25 mai 1990

On m'appelle chez moi
pour me convoquer
à l'Institut de tourisme
et d'hôtellerie du Québec.

Pour me dire
qu'on ne renouvellera pas
mon contrat de travail
et que je suis mis à pied
le 30 juin 1990.

C'est un ancien collègue
du Séminaire de Saint-Jean,
un dénommé
Gilles La Ferrière,
qui a tranché.

Mes activités syndicales
ont déplu.
Cette fois, c'est moi
qui ai perdu.
Leur droit de gérance
est énorme.

Ce Gilles La Ferrière, élevé
dans le respect des curés,
est un dément de la droite.

Un jour que je mangeais
avec lui à la cafétéria,
à une table collective où des
étudiants mangeaient aussi,
après un quart d'heure
de non intervention, il s'est
retourné vers son voisin
étudiant pour lui dire:
- Tu sais que le port de la
barbe est interdit à l'ITHQ.
- Oui. Mais j'abandonne
mes études après
les examens de Noël.
- Coupe-toi la barbe
sinon tu ne passeras même
pas tes examens.

C'est à ce genre
de fonctionnaire et
à ce fascisme là qu'on remet,
en reconnaissance politique,
l'éducation de la jeunesse.

Dans ce contexte, j'éprouve
un étrange sentiment
de soulagement
de sortir de là.
Comme la fin
d'un cauchemar derrière
le port obligatoire
de la cravate.
Je reporterai la barbe.

J'irai, un an, sur l'assurance
chômage.
Avec les travaux actuels sur
ma maison, j'ai dû
m'endetter de $50,000,
ce qui m'oblige
à des paiements de $650
par mois.
Ce que mes loyers peuvent
couvrir.
Je terminerai mon Bac.
en Tourisme.
J'ai un an devant moi.
Je demeure sur la liste
de rappel du gouvernement
qui se doit...?...de m'offrir
quelque chose.

31 mai 1990

J'ai besoin de repenser
ma vie.
Le 1er juillet, j'arrêterai
à nouveau de boire.
Non à cause de l'alcool,
mais à cause du prix
que cela m'occasionne
puisque mon vignoble
n'a pas encore donné.

Je reviens à l'écriture.
Et cette fois, peut-être,
définitivement.
Comme je suis heureux
d'avoir vécu modestement
et d'avoir ainsi acheté
ma maison à revenus.
Elle est en ordre.
Nous pouvons prendre
le large.

Autre note:

Commentaires
de Gilles La Ferrière
sur mon livre:

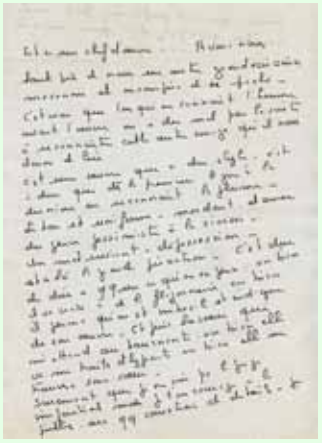
Dit n'avoir eu le temps
que de le lire en parallèle.
Dit trouver ça bien fait,
mais que ce n'est pas
son genre de pensée,
parce qu'il est épicurien.

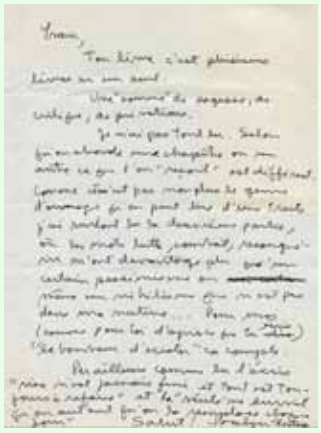
"*À ne pas mettre
dans les mains de quelqu'un
qui est déprimé*".

*(À l'occasion
de mon anniversaire,
commentaires sur mon livre,
de Jeanne Baillargeon).*

Est-ce un chef d'oeuvre?...
Avons-nous tout près de
nous un autre grand écrivain
méconnu et incompris
de ses proches.
C'est vrai que lorsqu'on
connaît l'homme avant
l'oeuvre, on a du mal
par la suite à reconnaître
cette autre image
qu'il nous donne de lui.
C'est une oeuvre qui a
du style, c'est-à-dire que dès
la première ligne à la der-
nière on reconnaît la plume.
Le ton est uniforme, mordant
et amer du genre pessimiste
à la Cioran.
Un mot revient: déposses-
sion.
C'est dur à dire à quelqu'un
ce qu'on en pense, ou bien
il va croire à de la flagorne-
rie, ou bien il pensera qu'on
est imbécile et indigne
de son oeuvre.
Et puis la soeur Mireille
qui m'attend au tournant,
ou bien elle va me traiter
d'hypocrite,
ou bien elle me trouvera sans
coeur.

Sûrement que je ne suis pas
le juge impartial, mais
je t'encourage à le publier
avec quelques corrections
de détails.
Je trouve que c'est parfois
assez fort, mais à ne lire qu'à
petites doses pour méditer.





*(Commentaires
de Jocelyn Routhier).*

Ton livre c'est plusieurs
livres en un seul.
Une "somme" de sagesse,
de critique, de privations.
Je n'ai pas tout lu.
Selon qu'on aborde
un chapitre ou un autre,
ce que l'on "reçoit"
est différent.
Comme ce n'est pas non plus
le genre d'ouvrage
qu'on peut lire d'une traite,
j'ai surtout lu la deuxième
partie, où les mots lutte,
combat, reconquérir
m'ont davantage plu
qu'un certain pessimisme qui
n'est pas dans ma nature...
Pour moi (comme pour toi
d'après ce que tu écris)
"le bonheur d'exister"
ça compte.
Par ailleurs comme tu l'écris
"rien n'est jamais fini et tout
est toujours à refaire"
et la "vérité ne survit qu'en
autant qu'on la remplace
chaque jour".

5 juin 1990

Pour la première fois de ma vie, je peux réaliser un rêve: celui de vivre sans travailler.

Cet ascétisme suppose évidemment deux subventions: celle d'être logé gratuitement par mon capital foncier, et celle de recevoir durant un an $215 par semaine de l'assurance chômage.

Mais l'idée est de n'en utiliser que $40 par semaine pour survivre. Ce qui est possible.

C'est donc 5 ans de répits que j'aurais devant moi pour écrire et penser.

Les contraintes seront cependant sévères. J'arrête de boire de l'alcool le 2 juillet.
J'étudie chaque achat que je fais dans le but de couper le gaspillage.

Je vise un arrêt dans ma vie, un silence profond, une réflexion majeure pour la dernière réorientation.
Celle d'aller mourir quelque part, mais avec la satisfaction d'avoir, au moins, finalement intérieurement vécu.

12 juin 1990

DEVOIR

Lise Bissonnette succède à Benoît Lauzière au DEVOIR

Aujourd'hui, le journal LE DEVOIR titre à la une: "Lise Bissonnette succède à Benoît Lauzière au Devoir".

C'est la consécration de sa carrière.

Moi, après 20 ans dans le monde des cuisines, je suis tout simplement congédié.

Étrange cheminement que celui de Lise et de moi. Celui de la conquête du pouvoir, et celui de la déception de vivre.

Et pourtant.

Car c'est justement ici que, finalement, je commence à vivre.
Je n'ai jamais voulu travailler dans quoi que ce soit.
J'ai fait modestement mon argent.
Et je pourrai sans doute en vivre très modestement jusqu'à la fin de mes jours.

J'ai toujours voulu écrire seul dans mon coin.

Finalement, j'y suis.

Les ambitions de Bissonnette m'ont toujours paru troubles. Ce n'est pas l'idée qui l'anime, mais la frénésie du pouvoir.

Nous n'avons jamais pu nous entendre sur ce point.

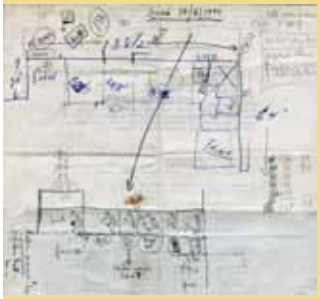
26 juin 1990

Le soleil est radieux.
Ce fut mon dernier séjour à l'Institut de Tourisme.
La semaine dernière, mes collègues du syndicat m'ont fait une fête surprise.
J'étais plus apprécié que je ne l'ai pensé.

Le temps est maintenant venu de prendre le large. De quitter la sécurité pour naviguer dans les mouvements périlleux d'une pensée autre.

Revivre chaque geste.

9 juillet 1990



Première journée
de vacances. Il fait beau.
Je roucoule paresseusement
sur mon balcon.
Mon chantier est terminé.
Cinq mois de travaux.
Les locataires ont enfin
aménagé les lieux.
Je peux enfin reprendre
mon rythme: celui d'une
sieste tous les après-midi.

On m'a convoqué
pour une entrevue à la CSST.
Un poste permanent comme
agent de gestion financière.
Analyse des dossiers
de financement d'organismes
relevant
de cette commission.
Lieu de travail: Montréal,
centre ville.
Je peux m'y rendre à pied.
Trois ans de travail
à plein temps.
J'aurai 51 ans.
Je pourrai alors prendre
définitivement ma retraite.
Je n'aurai plus de dettes.
J'aurai même une réserve.
Je pourrai, comme je le redis
toujours, recommencer
dès lors ma vie...

(Carte postale reçue de Mireille Baillargeon, chez son frère, en France).

Mon cher Yvan.

Depuis mon arrivée en Mayenne, je fais des fouilles dans la maison de Claude. Nous avons trouvé un nouvel escalier faisant partie d'une tourelle enfouie sous terre.
Il fait beau et chaud.
La Mayenne est magnifique et encore épargnée de trop de touristes.

J'ai bien hâte de savoir ce qu'il arrive de toi.

Je t'embrasse et à bientôt.

16 juillet 1990

Jamais je ne m'étais laissé aller à tant de folies.

Me saouler
et me payer 5 prostituées.

Le tout a commencé
par une toute jeune qui m'a offert ses services pour $20.
Elle m'a fait monter dans une maison de chambre,
et c'est dans la toilette publique qu'elle m'a à peine sucé.

La deuxième était une femme dans la trentaine sur le bien-être social qui agrémente ses fins de mois.

La troisième était une droguée (elles le sont toutes, mais à des niveaux différents) qui m'a tout simplement volé de l'argent sans me rendre le service.

La quatrième était une métisse (d'ailleurs de loin la plus sentimentale), jeune et belle.

La cinquième était une réelle professionnelle qui suçait avec force et froideur.
Elle opère depuis quinze ans, a trois enfants, et comme elle me le disait:"lorsque tu te mets 20 culs par jour dans la bouche, tu n'as pas le goût d'être sentimentale".

Aucune ne m'a fait jouir.
Ce n'est pas ma place que d'aller avec elles.

Je n'aime pas le fast food.
Et la prostitution
est le fast food du sexe.
Le tout se passe
en moins d'un quart d'heure.
Sinon les filles s'arrêtent.
Elles détestent le sexe.
La soif d'argent est leur seul but.

Moi, j'ai besoin de jeux, de préparations, de multiples léchages, de sentir qu'on m'aime ou qu'on se soumet profondément à mon désir.

Ce fut donc une semaine folle.
Mais j'ai finalement appris que le marché
de la prostitution (Montréal est bourré de filles et les prix sont à la baisse)
ne correspondait pas à mes besoins.

Je suis à boire ma dernière bouteille.
Après recommence une autre phase de jeûne et de restrictions.

18 juillet 1990

Je viens de remettre
un exemplaire du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
à Gaston Miron
pour fin de commentaires.

Il me disait avoir justement entendu reparler de moi
la semaine dernière
dans un groupe littéraire.

Les gens s'entendaient pour dire que les 2 revues les plus marquantes au Québec après LIBERTÉ
et PARTI-PRIS étaient QUOI qui avait libéré le langage,
et SEXUS qui avait libéré les thèmes.

19 juillet 1990

Je sais maintenant
avec certitude
que je ne travaillerai plus
comme fonctionnaire.

J'en ai vécu, en fait,
durant 20 ans: fonctionnaire
en relations publiques,
fonctionnaire en gestion
de cuisine, fonctionnaire
en développement industriel,
fonctionnaire en gestion
financière et fonctionnaire
en informatique.
Tout l'argent que j'ai vient
de là.

Ayant perdu mon emploi
à l'Institut de Tourisme,
les chances que j'avais
d'y revenir
- "déclarations d'aptitudes" -
(je viens de l'apprendre dans
une entrevue pour un autre
ministère),
ne sont pas transférables.
Adieu donc.
Je suis sorti des ministères
comme l'on sort
d'un cimetière.
Ils n'en finissent plus
de tondre le gazon autour
des tombes dont ils ignorent
même le contenu.

Je me consacre au
GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.
C'est ma priorité
pour au moins un an.

En vivant (je n'ai pas
de loyer à payer) avec $10
par jour, je suis à l'aise
(mais sans vin, sauf celui du
vignoble lorsqu'il donnera).

Je suis devenu celui
que je voulais être.
Très très modeste rentier,
mais pouvant écrire
librement.
L'on ne sait pas, au départ,
à quel point cela peut être
insécurisant que de devenir,
soudain,
celui que l'on voulait être.
Si je consacre l'année
à mon livre, une édition
de 3000 exemplaires devra
se réaliser l'an prochain:
peut-être 300 pages.
Gaston Miron pourra
peut-être me guider
de ce côté-là.
Je suis donc parti
pour un grand voyage.
Ma maison est un navire.
Je viens d'en refaire à neuf
la coque.
Nous pouvons prendre
la mer pour la première fois.

Ce matin, lorsque je me suis
levé, si loin déjà de tout,
je ne savais plus ni quel jour,
ni quelle date était la bonne.

C'était tout simplement
la mienne.

21 juillet 1990

Je viens peut-être d'accepter
intérieurement
que Mireille Baillargeon
et moi
vivions désormais ensemble.

La raison, en bonne cause,
prévaut toujours chez moi
sur le sentiment.

Depuis 10 ans
que nous nous fréquentons,
nous avons gardé
nos distances.
J'aimais rester seul, épuisé
par le travail, à boire mon
vin, à me masturber, et,
peut-être toujours, à espérer
d'autres aventures.
Mais de fait, je les ai fuies
plus que je ne les ai prises
lorsqu'elles s'offraient.
La solitude,
chez Mireille comme chez
moi, n'en fut que plus
lourde.
Très souvent,
nous nous sommes ennuyés
profondément d'exister ainsi
seuls.

Mireille aime son travail
et il la nourrit bien.

Je déteste le mien, même si
on me rappelait pour le faire.

Je n'aime que l'écriture.
Et la lecture qui y prépare.

Si nous vivions ensemble,
il ne lui en coûterait
que le tiers de son salaire
pour nous faire tous deux
vivre gras.
Car le loyer chez moi
est payé par les locataires.
Jamais, elle n'aurait pu
(compte tenu de son
logement à Outremont
qu'elle louerait),
faire autant d'économie.

Outremont, sans lui déplaire,
n'était pas son premier
choix.
C'est sa maison de
campagne qui la passionne.
Tracteur, poulailler, autosuf-
fisance alimentaire pourrait
être notre objectif.

Pour 2 semaines, Mireille est
à Paris (ou en Normandie)
avec son frère.
Lorsqu'elle reviendra,
ma proposition
lui sera une grande surprise.

Nous verrons là si vraiment
c'était son désir.

De toute manière,
vues certaines rénovations
essentielles
à finir dans mon logement,
je ne vois cette cohabitation
possible que dans un an,
après préparatifs mutuels.

25 juillet 1990

Deux anciens collègues de
travail - Céline Beauchemin
et Lucien Miron - m'ont
téléphoné pour que
nous allions dîner ensemble.

Cela m'a fait du bien,
dans l'état de solitude absolu
où je me trouve.

Ce sont d'anciens
syndicalistes: nous avons
mené des guerres ensemble.

Le marché du travail
est tellement autoritaire
qu'il faut presqu'en sortir
pour saisir l'ampleur de
la servitude qui y est exigé.
On joue avec le pain
du pauvre, on le frappe,
on le bouscule, on se mêle
de tout vouloir régimenter
jusque dans sa vie privée.

Et la bataille jamais ne sera
terminée.
C'est la loi même
de la dominance et de la
résistance qu'elle soulève.

Une dynamique d'autant
plus dure à accepter
que l'on vieillit et que l'on
se veut un peu honorable.

Cet homme-là, soumis,
j'ai fini de l'être.
Durant 20 ans je me suis tu.

Pendant que d'autres
s'empiffraient, en rigolant,
de bêtises.
Mon heure est venue
de dire ce que j'ai à dire.
Leur civilisation
et leur système économique
sont à repenser.

Notre vie doit être différente.

27 juillet 1990

Synopsis pour un projet de vidéoclips à partir des textes du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.

(Cour à scraps).

L'automobile est la pollution
de notre temps.

(Sorties de ville aux heures
de pointe.
Smog).

Les routes sont encombrées.
Les villes sont polluées.
Qui donc dira où s'arrête
la bêtise?

(Jaguar, super limousine,
etc.).

Chacun veut aller plus vite.
Chacun veut mieux paraître.

(Chaînes de montage).

Chacun travaille pour rouler.
Chacun roule pour travailler.
La réalité, c'est toute une vie
à se faire rouler!

(Multinationales: Esso,
Honda, etc.).

Les riches deviennent
plus riches.
Les pauvres deviennent
plus pauvres, tout est
endettement, gâchis et bruit.

(Parcs, étangs, oiseaux,
paix).

Habite près de ton travail.
Économise.
Reprends ton vélo.
Refais des marches à pied.

29 juillet 1990

Je suis comme un riche
sur un navire de croisière.
Presque nu sur mon balcon,
je regarde passer les arbres.

Le vin est bon.
Serait-ce enfin la fin.

Jeune, je voulais entrer
chez les moines.
Plus encore,
chez les cisterciens.
C'est-à-dire faire
le voeu ultime de pauvreté.

Ce voeu de pauvreté
me refascine à nouveau.

Vivre dans mon château
dans un voeu de pauvreté.

Ne vivre qu'avec moins
que rien, folie ultime.
Mais est-ce la solution.

Vivre dans mon château,
mais comme terré et caché
de tout.

Ne plus exister.
N'être rien.
Avoir enfin le droit de dire
tout.

Nous sommes à ce point
asservis.
Ce n'est plus une question
d'individu.
C'est une question
de société.

Et cela ne changera jamais.
Il faut naître du bon côté,
ou savoir mourir noblement
de l'autre.

Vivre pauvrement
en marge de tout, ou savoir
se suicider.

31 juillet 1990

Je dois réapprendre à vivre.
Désapprendre
le brainwashing
que j'ai accepté de subir
depuis 20 ans dans ce monde
servile du travail forcé.

À la fin de SEXUS,
je me suis littéralement fait
rééduquer,
comme un bagnard.

Il m'en restera bien sûr
toujours quelque chose.
Mais j'en suis rendu
à me laisser séduire par
l'idée du "moins possible".

Je ne sais plus vivre.
Toujours le faux langage
de l'apparence,
le rythme de la production.
Ce monde doit s'effondrer.

Je me laisse traîner au lit.
Ma barbe pousse librement.
Je n'envisage aucun retour
au travail.
D'autres iront à leur tour.

Pourquoi n'éditerais-je pas
LE GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS à 1000
exemplaires que je vendrais
(comme d'autres quêtent)
directement à $20.00 pièce.
De quoi survivre
à ne rien faire d'autre.
Éditer des posters,
faire des vidéo-clips.

4 août 1990

Entre les pontifes
des universités
et les commères de la presse,
nous devons tailler
notre place.

Celle d'être une conscience
de notre temps.

L'écriture est à ce prix.

16 août 1990

L'affaire semble marcher.
Après deux semaines
d'effondrement furieux dans
l'alcool et le pessimisme,
j'ai réussi à me retrouver une
motivation pour me ressaisir.

Je me suis fixé un budget
de $40.00 par semaine
pour vivre.
Ce qui est le budget
(après loyer) des assistés
sociaux du Québec.

J'ai découvert la tristesse
de simplement survivre
dans le gaspillage furieux
des gens qui fréquentent
le centre-ville.

Ce rythme me permettra
par contre de vivre
sans travailler
durant peut-être trois ans.

Mais il y a un mais.
Trop c'est trop.
Surtout lorsque l'on est
en fait propriétaire
d'une certaine fortune
dans l'immobilier.
Ne plus boire d'alcool n'est
pas non plus mon intention,
surtout avec l'arrivée,
dans un mois,
de la vendange.
Alors Mireille Baillargeon
a accepté de m'encourager
de la façon suivante:
le mercredi et le samedi,
je ferai relâche.
Sans devoir puiser dans
mes économies, elle payera
entièrement le vin.
(Il y a dix semaines à passer
avant que de pouvoir boire
gratuitement notre propre
vin).
Le principe est que jamais
je ne rachèterai du vin.
On m'en fera cadeau,
ou bien
je le ferai moi-même.
Mais la chose ne doit pas
me ruiner.

Cela me donne
des petits échéanciers.
Des petites victoires.
J'ai étrangement besoin de
reprendre confiance en moi.

D'autre part: Mireille
envisage sérieusement notre
cohabitation dans un an.
Elle parle tous les jours
de l'emplacement de ses
meubles, de ses habitudes
par rapport aux miennes.

C'est un saut à faire.
Si nous ne le faisons pas là,
nous ne le ferons sans doute
jamais.

Peut-être serons-nous
mieux ainsi à ne pas toujours
être seuls.

20 août 1990

Déjà le temps se fait plus
frais.
L'automne s'en revient
à grands pas.

Nous avons commencé
à recouvrir le vignoble
de filets contre les oiseaux.
La récolte atteindra-t-elle
les 200 bouteilles?

Comme j'ai une capacité
en matériel de production
excédentaire, j'ai parti
aujourd'hui la fermentation
de 125 bouteilles de vin
fait de concentré.
Coût: $1.40 la bouteille
contre $7.50 à la régie
gouvernementale.

J'ai calculé qu'à ce pris,
je peux vivre avec $60.00
par semaine, pain et vin
compris.
L'équivalent d'une journée
de travail par semaine.
Ce qui me semble être
réalisable.

Je n'ai plus le goût
de participer activement
à ce grand mensonge qu'est
devenu notre civilisation
de surconsommation
et de gaspillage.

Je choisis de vivre,
tout simplement, ma vie.

21 août 1990

Ce matin, je me suis fait
bronzer au soleil
tout en lisant
“De la brièveté de la vie”
de Sénèque.

En plus d’une croyance en
une divinité, à l’immortalité
après la mort, voilà une thèse
qui est bien fausse.
La vie est d’une extrême
brièveté.

Ce n’est, de plus,
qu’une thèse qui s’adresse
aux riches.
L’arrêt de travailler
n’y rejoint pas les esclaves.

Son refus du sexe
et de l’alcool est aussi
tout à fait trop catégorique.

Nous sommes radicalement
ailleurs si nous avions
à nous rencontrer.

Il s’agit de prendre chez lui
ce qui donne encore
à penser, et de l’adapter
à mes besoins.

28 août 1990

Je m’adapte lentement
à ma nouvelle vie.

L’idée est de travailler
toute la journée (lire, écrire,
faire les courses, etc.),
pour ensuite pouvoir jouir
paresseusement de la soirée
en buvant le vin fait
de mes mains.

Je vis avec l’idée que,
demain, je serai mort.
Chaque jour est un nouveau
départ.

Je ne veux faire, dès lors,
que ce qui me rend bien.
Le reste est perte de temps.

9 septembre 1990

La chrétienté a fait de nous
des serviteurs.
Pour être “bons”,
on nous a dit qu’il fallait
toujours d’abord
servir autrui.

L’exaspération de cette tare
éclate périodiquement dans
la guerre et les bains de sang
que nous faisons.

Parce que la bonté
est ailleurs.
Il faut être bon pour soi.
Il faut se servir soi-même.

La société marchande,
sous la chrétienté, est
devenue une perversion.
L’idée de vendre ses surplus
à autrui n’était pas un mal.
Le mal est que n’ayant plus
rien à vendre d’utilitaire,
on veuille, aujourd’hui,
imposer à autrui des biens
qui ne sont pour lui
d’aucun usage.
À grand coup de marketing.

L’idée de toujours
premièrement servir autrui
touche à l’exaspération.
Il nous faut maintenant
passer par autrui
pour satisfaire à nos propres
besoins.

Ce qui est un tort.
Nécessité nous est de sortir
de là.
Retrouvons la route
qui mène directement
à la satisfaction
de nos propres besoins.
Évitons le plus possible
les intermédiaires.

La chrétienté
partait en croisade
pour convertir autrui.
Les vendeurs d’aujourd’hui
ne sont qu’une mauvaise
réplique de ce fascisme là.

10 septembre 1990

J'ai redémarré le chauffage
dans la maison.
Le temps est gris.
Il faut se retrancher
dans les quartiers d'hiver.

Hier, je relisais mon journal
depuis 3 ans.
Je m'étonne de la difficulté
que j'ai à m'adapter
à ma libération
du marché du travail.

Comme une culpabilité
secrète.
Une mauvaise habitude
bien incrustée.

Mais mon but reste le même:
mettre par écrit
ce que je pense.

Encore deux années à plein
temps, et j'aurai sans doute
atteint le 600 pages
du GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

Un livre de chevet
que j'aurais aimé avoir
dans ma jeunesse.

Au lieu des fadasseries des
Pascal et autres agenouillés.

Les lecteurs sont encore
friands de romans.
Ils se retrouvent
dans les personnages
et dans leur histoire.

Demain, eux aussi,
abandonneront le genre.
Ils se plairont à lire
des maximes
et autres réflexions.

Ce n'est qu'un degré de plus
dans la fiction.
La maxime étant elle aussi
une fabulation.
Mais plus courte
et sans perte de temps.

11 septembre 1990

Je dois encore subir
trois cours pour en terminer
avec mon Bac. universitaire
en tourisme.

Un autre cours qui
ne me sera d'aucune utilité.

Les élèves ont 20 ans
et me font de plus en plus
sentir que je suis vieux.

Ils écoutent docilement
le professeur leur déverser
un tas plus ou moins
répugnant de conneries.

Qu'on cesse donc de payer
les professeurs.

Qu'on les oblige
à se financer eux-mêmes.

Et que ceux qui n'ont rien
d'utile à enseigner,
crèvent là!
La majorité y passera.

Mon problème
est très simple.
C'est un problème
d'intelligence
avec les autres.

13 septembre 1990

Chaque matin, j'assiste
à l'arrivée vers le centre-
ville des automobilistes.

Il leur en coûte une fortune
pour venir tout simplement
travailler.
Automobile, essence,
assurance, habits et parures,
et aussi
le temps de déplacement.

Ce cérémonial étonne aussi
par la solitude des gens
qui y est mis en montre.

Presque tous se véhiculent
seuls dans des voitures aptes
à recevoir 5 personnes.

Il y a quelque chose de taré
dans cette façon de vivre.

1 octobre 1990

La vendange a été bonne.
De quoi faire 100 bouteilles de vin.

L'an prochain, nous allons améliorer la pose des filets contre les oiseaux.
Il ne faut vraiment laisser aucune entrée possible.

Une vieille amie
de Mireille Baillargeon,
Marie-Françoise Gautrin
(trente ans d'amitié)
est venue avec son ami
Jean-Pierre Warren
nous aider.
Nous avons filmé quelques scènes pour nous souvenir.
Dans le descriptif, l'écriture est totalement inadéquate.
Le film dit tout,
même ce que l'on ne veut pas entendre.

Mireille
(avait-elle trop bu de vin?),
pour la première fois,
a annoncé notre décision
de vivre ensemble d'ici
un an et demi, soit le temps
de finir les rénovations
qui s'imposent
dans mon logement.
Marie-Françoise aussi
projette d'aller vivre
avec Jean-Pierre.
Est-ce le vieillissement
qui nous pousse tous
à la vie de couple.

Mireille a décidé
de l'annoncer bientôt
à sa soeur Jeanne avec qui
elle partage un duplex
en co-propriété.
Ici, la réaction l'inquiète un peu.

Nous sommes un vieux couple.
J'ai 48 ans.
Elle en a 45.

Nos avoirs financiers
combinés font de nous
des gens à l'aise.

Notre connaissance
l'un de l'autre depuis 11 ans,
ne nous permet plus de nous
penser sans défauts...

12 novembre 1990

L'hiver nous est tombé
dessus d'un seul coup.
La neige semble être tombée
pour demeurer.

Le vent hurle
par l'entrebâillement
des fenêtres.

Ma maison
est prise dans les glaces.

Je me suis définitivement
retiré dans mes quartiers
d'hiver.

J'achève une autre version
du GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.
Quelque chose comme
300 pages contre les 160
de la précédente version.

L'objectif en est de 600
pages.
Il y a encore trop de sujets
qui n'ont pas été touchés.

On m'offre, ici et là,
des petits contrats
de gestion de cuisine
que je refuse.
L'argent de l'assurance
chômage me suffit.
C'est la motivation à tra-
vailler pour autre que moi
qui, maintenant, me manque.

13 novembre 1990

Lorsqu'il m'arrive
de me réveiller la nuit,
je ne réussis
qu'à me rendormir
en m'imaginant
comme un cadavre déposé
par la marée haute
sur une plage déserte
à travers algues et coques vides.

C'est comme si alors
je sortais de mon corps
comme d'une structure
qui me pèse.

Le goût de mourir s'installe,
chez moi, de plus en plus.

6 décembre 1990

Rencontré Gaston Miron
sur la rue.

Il me dit avoir lu LE
GRAND LIVRE DES PRI-
VATIONS, et l'avoir aimé.

Il m'a dit avoir pris
des notes, mais veut le lire
une seconde fois
avant d'en discuter avec moi.

Sa santé semble bonne,
même très bonne.
Il n'a plus ce petit air
de vieillard qu'il avait cet
été.

Mais un autre problème
le frappe.
Celui de devoir déménager.

La maison qu'il habite
a finalement été vendue.
Il doit quitter les lieux.

Il a loué un 8 pièces
pour un an.
Il habite avec une femme, et
chacun a besoin d'une pièce
pour en faire son bureau.

Il lui faut aussi de l'espace
pour les quelque 8,000 volu-
mes que comporte
sa collection.

Tristesse que de devoir ainsi,
à 60 ans, se mouvoir
comme un romanichel.

Malgré mes difficultés, le
fait de posséder ma maison
reste un atout majeur.

Il y a 20 ans, à la CASA de
PEDRO, bar où nous allions
tous finalement la nuit, Mi-
ron me traitait
de sale petit capitaliste bour-
geois...

30 décembre 1990

Ma déception risque
de se réaliser.

Il est bien difficile
de se faire lire.

Encore plus de se faire aider
par des critiques.

Même Gaston Miron
ne répond pas.
Du moins, sérieusement.

C'est un mondain
qui ne donne son verdict
que sur ce qu'il comprend
ou sur ce qui l'honore.

J'avais, dans ma jeunesse,
peut-être raison d'être féro-
cement arrogant sur lui en le
traitant de tous
les noms.

1991

49 ans

2 janvier 1991

Tolstoï avait honte
de l'origine de sa fortune.
Ce fut
l'un des drames de sa vie.
Il essaya pour ainsi dire
de "blanchir" ses origines.
Moi, le peu que j'ai,
c'est de moi-même dans mes
services rendus aux autres,
que je l'ai acquit.
D'année en année,
j'ai amélioré,
avec mon salaire tout aussi
bien qu'avec les loyers que
je recevais de mes locataires,
la qualité des logements
que je loue.
Jamais je n'ai tiré
amusement de cet argent.
Sinon la satisfaction
d'en être le tenant.
Je n'ai pas honte
d'être propriétaire du travail
honnête de toute ma vie.
Je n'ai pas besoin d'aller
mourir seul dans une gare
pour justifier mes intentions
de me croire bon.
Je suis ce que j'ai été.

6 janvier 1991

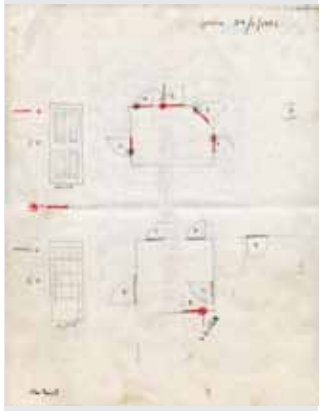
À un certain niveau
de civilisation,
la pauvreté n'est
qu'une question de culture.

L'Amérique se vautre
et se gave d'elle-même.
Mais les Barbares
sont à la porte.
L'effondrement de l'Empire
est imminent.
Il ne s'agit que de cinquante
ans.

Vécu les deux semaines
de festivité de Noël
et du Jour de l'An
avec Mireille Baillargeon.
Malgré, parfois,
nos hurlements
l'un sur l'autre, cette relation
vaut mieux que ma solitude
d'alcoolique.

Demain, d'autres travaux
commencent
dans ma maison.
C'est dans mon logement
cette fois
que le travail s'effectue.
La pose de onze portes
neuves, plâtres et finition
de la cage d'entrée qui
monte sur trois étages.

Une fois l'entrée terminée,
les pièces seront aménagées
l'une après l'autre
au cours des ans.



17 janvier 1991

La guerre des occidentaux
contre le monde arabe
est déclenchée.
Le discours
du président américain Bush
est à cet égard d'une débilité
grave.

Que nous soyons gérés
par de telles gens ne fait
que confirmer la décadence
de l'Amérique capitaliste.

Il n'y a plus de ferveur.
Mais la rancoeur d'avoir,
économiquement, échouer.

L'hypocrisie et le mensonge
marquent partout le pas.

C'est le début
d'une longue guerre
d'une minorité riche
contre une majorité pauvre.

Mais ce sont les pauvres,
à long terme, qui vaincront.

6 février 1991

C'en est finalement fait
de mon retour possible
à l'Institut de Tourisme et
d'Hôtellerie du Québec.

À mon offre de service
sur un poste ouvert comme
professeur de gestion
de service alimentaire,
on m'a tout simplement
répondu que je n'avais pas
l'expérience requise.

Cette expérience,
on me la reconnaissait
pourtant lorsque j'étais là,
pendant huit ans,
comme conseiller en gestion,
et justement de services
alimentaires.

Le message est clair.
C'est de moi
qu'on ne veut plus.
Mes activités syndicales
m'ont mis sur la liste noire.

Après 20 ans
de tergiversation
dans les cuisines,
ma vie enfin recommence.
Ce fut comme 20 ans
de prison, pour ne pas dire
avec des cons.

J'ai retrouvé le lien
avec mes désirs de jeunesse.
Vivre de peu,
mais dans la liberté.

21 février 1991

Je me suis remis
à la mise en ordre et à la
mise sur traitement de texte
de mon journal.
Libéré des travaux
de construction, je repars
sur un autre projet.

D'ici trois mois, j'ajouterai
300 pages aux 800 pages
actuelles du journal.

Puis viendra l'été.
Et le retour, sur le balcon,
à l'écriture du GRAND
LIVRE DES PRIVATIONS.

C'est ainsi que je fonctionne.
Par petits bouts de chemin
et par entêtement à vouloir
réaliser ainsi des ensembles
à long terme.

Mireille Baillargeon
a finalement annoncé
à sa soeur Jeanne
qu'elle déménagerait
chez moi à Noël prochain.

Jeanne parle
d'acheter l'appartement
de Mireille à Outremont.
Mais Jocelyn qui devra
de toute manière subir
un locataire au-dessus
de sa tête en a pris comme
une douche d'eau froide.
Il en est pour ainsi dire
devenu muet.

4 mars 1991

Toute la nuit, il a grésillé
sur les puits de lumière
du toit.
Un petit bruit
qui nous rappelle à
notre fragilité dans le temps.

C'est d'ailleurs
la seule morale que je doive
désormais suivre.

Celle du jour le jour.

Demain je serai mort.

J'ai de quoi survivre.
C'est là l'essentiel.

Le reste
n'était que nécessaire
illusion de jeunesse.

7 mars 1991

J'ai pris soudainement
conscience d'une chose:
de ma capacité financière
(très modeste mais existante)
à ne plus devoir travailler
pour autrui
jusqu'à la fin de mes jours.

J'ai besoin
entre $2000 et $3000
par année pour survivre.
Tous comptes payés,
j'ai devant moi $3000.
J'attends des retours
d'impôts et de fond
de pension
qui totaliseraient $6000.
J'ai donc,
après l'assurance chômage,
trois ans devant moi.

Ma possibilité d'augmenter
mes loyers
(parce que mes prix sont
en deçà de la compétition
du marché), si certains
locataires s'en allaient
- et ils s'en iront -
peut atteindre le $4000.

Voilà donc une perspective
heureuse.

Celle d'écrire, à plein temps,
seul maître à bord,
jusqu'à la fin de mes jours.

Je me couche tranquille
ce soir
dans le calme d'avoir vécu.

21 mars 1991

C'est de nouveau le début
du printemps.

Encore deux mois
avant de me remettre à écrire
sur mon balcon.

Et de ré...arrêter de boire de
l'alcool, du moins pour l'été.
Question de me faciliter
la lecture et la réflexion.

J'ai atteint les 900 pages
de version définitive
de mon JOURNAL.
Je suis dans l'année 1966.

Comment ai-je fait pour
supporter Lise Bissonnette
si longtemps.
J'aurais dû la foutre à
la porte beaucoup plus tôt.
Je me souviens
de cet événement que je n'ai
jamais pu oublier.
Lorsque je sortis de prison,
après la première saisie
de SEXUS, Claude Savoie
et sa femme me reçurent
chez eux.
Notre première attention
fut de nous questionner
sur ce qui venait d'arriver.
Lise Bissonnette, avertie par
Claude Savoie, y était venue.
Sa première phrase
en me voyant:
- As-tu oublié que c'est
ma fête?

Toujours tout ramener
l'attention sur elle.

C'est le genre de femme
qu'elle est.
Égoïste, conformiste et
chicanière.

Dans ses relations
avec autrui, il n'y a que
l'ambition ou le cul
qui la dirige.

25 mars 1991

Ça y est,
deux locataires partent.
J'ai reçu l'avis légal
de leurs départs.

J'ambitionne d'augmenter
les loyers de façon à me
suffire sans devoir travailler.

Mes calculs d'augmentation
donnent ceci:
dans un cas $155,
dans l'autre $55,
et $20 pour une autre,
et $80 pour l'un
des garages-ateliers.
Soit un total de $310
par mois.
Soit $3720 par an.

De quoi me suffire
entièrement,
même si Mireille Baillargeon
ne venait pas vivre avec moi.

Mais, en plus, elle viendra.

26 mars 1991

Y a-t-il une femme avec qui
j'ai couché, plus encore
vécue, que j'aimerais revoir?

La réponse est: NON.

Et cette réponse m'oblige
à m'interroger.

Cette civilisation du "jeter
après usage" nous a atteints
jusque dans nos affections.

Il y a là quelque chose de
pervers et de non recevable.

Nous en sommes rendus
à nous traiter, tous,
comme des déchets.

27 mars 1991

Fais attention
aux hommes et aux femmes
que tu approches.

Ce ne sont, en général,
que des trappes à rats.

Des faussaires qui usent
du mythe de l'affection pour
piéger la sécurité d'autrui.

Très peu de gens méritent
la confiance et le respect.

Tel est bien notre destin.

28 mars 1991

Je ne vous lis plus.
Je ne vous écoute plus.
Je ne vous regarde plus.
Je ne vous achète surtout
plus.

C'est à ce prix que je peux
désormais être libre:
dépenser peu; attendre peu
de choses d'autrui.

La liberté,
dans notre civilisation
malade, est à ce prix.

1 avril 1991

(Budget de caisse: revenus/dépenses de mon immeuble: 1991/1992).

Revenus:
3956 = $695
3958#1 = $350
3958#2 = $350
3960A = $390
$1785
X 12
$21,420

Dépenses:

taxes	$5000
assurances	$ 900
entretien	$4500
énergie	$7800

X 12
$18,200

Surplus:
$3220
Plus garage 1:
$1800
Plus garage 2:
$1800

___
$6,820

Pour la première fois
depuis 12 ans
que nous nous fréquentons,
Mireille Baillargeon et moi
avons mis sur table
notre bilan.
Précisons:
c'est elle qui cachait toujours
quelque chose.

En plus de sa maison
de campagne, de son
appartement à Outremont,
de son automobile,
elle a $25,000 (sans compter
une réserve pour entretien à
la campagne).
Plus un fonds de pension
à venir dans dix ans
d'au moins $25,000 par an.
Moi je possède
mon immeuble à logement
et $10,000 de réserve.
Plus un peu plus de $5,000
par an d'extra.
Plus $8,000 de plus par an,
dans 10 ans,
à la fin de l'hypothèque.
Sans aucun autre frais
pour me loger.
C'est-à-dire que
pour nos besoins de vie
(même plus riches, nous
ne dépenserions pas plus,
ou si peu...),
nous sommes excédentaires.
Notre vie commune, qui doit
commencer début 1992,
est une fusion débordante
de capitaux.
Mais ce n'est pas que
nous sommes très riches.
C'est que nous vivons
très modestement
(c'est notre plaisir)
dans un contexte
d'enrichissement moyen.
On ne peut qu'en sortir
bouffis comme des cochons.

3 avril 1991

(Lettre écrite, sans doute dans un dernier élan de rage, d'avoir été rejeté de L'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec. Mais non envoyée).

Lettre ouverte aux journaux.

DE LA NÉCESSITÉ
DE FERMER
L'INSTITUT DE TOURIS-
ME ET D'HÔTELLERIE
DU QUÉBEC.

Il y a 20 ans, l'ITHQ était
un point de ralliement.
On y venait
comme à la Mecque.
N'y venait que la crème
des gens de l'hôtellerie
et de la restauration.
Aujourd'hui, plus de 100
écoles, régionalement
réparties, offrent, à peu près,
les mêmes services.
L'ITHQ coûte aux québécois
quelque 17 millions par an.
Ce n'y sont
de moins en moins
des étudiants que l'on y
forme que des bureaucrates
que l'on y engraisse.
Le directeur actuel est
un ancien administrateur
d'une école de danse.
Mais, étrange coïncidence,
il est aussi l'organisateur de
compté de Daniel Jonhson.
Il se véhicule (récompense
oblige) avec chauffeur privé.
Le directeur pédagogique,
un de ses amis,
ne connaît rien à la cuisine.
L'ancienne direction,
celle qui fonda l'ITHQ,
fut mise à la porte.
Les questions d'honnêteté
étaient fondées.
Mais cette ancienne
direction, du moins en ce
qui concerne le directeur
pédagogique,
avait l'avantage de connaître
le métier.
C'était là sa force.
Aujourd'hui, l'ITHQ
est devenu une coque vide.
Soeur Angèle tente,
à la télévision,
d'en ranimer l'éclat.
Mais elle n'est pas
réellement de l'ITHQ.
Elle n'y occupe qu'un petit
bureau au département
des communications.
La population n'a pas
à payer, en exclusivité, pour
un service qui n'existe plus
en exclusivité.
Pour une simple école
de métier qui rêve de devenir
une université.
L'idéal serait de ramener
le tout au réseau normal
du Ministère de L'Éducation.
La population
n'a pas à payer pour des
reconnaissances politiques.
Le Ministère du Tourisme,
au lieu de louer des espaces
au centre ville de Montréal,
devrait venir s'y installer.
L'économie serait de taille.
Et la bêtise, moindre.

4 avril 1991

Ma grande chance,
c'est de ne pas avoir "réussi"
dans la vie.

Je serais un petit bourgeois
cocu et endetté,
en mal encore de devoir
gagner sa vie.

Mon journal de 1965
me laisse voir celui
que je me préparais à être:
un banlieusard
pédant et prétentieux
comme ils le sont tous,
vivant
au-delà de leurs moyens.

Un esclave,
sur tapis mur à mur.

11 avril 1991

L'intelligence
ne supporte pas la hiérarchie.

*

L'Europe et l'Amérique,
actuellement, ne sont qu'un
regroupement de bandits.

Je fais, malheureusement,
partie de l'Amérique.

Et il m'est pratiquement
impossible de sortir de là,
à moins d'aller mourir,
ailleurs, dans une misère.

L'histoire du colonialisme
et l'histoire du banditisme
se rejoignent.
L'effet en est le même.

16 avril 1991

Il pleut.
Mon réveil-matin,
comme à l'habitude,
m'a réveillé à 7 heures.

C'est l'heure où, chaque
matin, je prends contact,
par téléphone,
avec Mireille Baillargeon.

Puis, aujourd'hui,
je me suis recouché.
Je n'ai aucune obligation
sauf celles que je me donne.

Je dois apprendre à
me désengager des horaires.
Ce que je ressens
doit maintenant
me tenir lieu d'horloge.

J'aime m'éveiller en
m'étirant tous les muscles.
C'est là bon signe de repos.

19 avril 1991

Rencontré Gaston Miron
sur la rue.
La première chose qu'il m'a
dite c'est qu'il n'avait pas
encore eu le temps de relire
(ou de "lire"...) mon livre.

L'obligation de déménager
l'a profondément perturbé.
Il habite maintenant quelque
part rue Saint-Joseph.

Il aimerait s'acheter
une maison, un deux étages
qu'il occuperait à lui seul.
Mais il n'a que $40,000.
Il ne connaît vraiment rien
à la finance.

Tout chez lui n'est que rêve.
Et peut-être vanité.
Toujours en train
d'aller prendre un café
dans un petit café.
Histoire peut-être
de se faire voir.

Il m'envie, un peu, je crois,
d'être riche.

25 avril 1991

Problème.
Mireille Baillargeon ne cesse de hurler sur moi.
Parce que je ne veux pas quitter ma maison
pour aller passer le mois de ses vacances
à sa maison de campagne.
Parce que je ne veux pas quitter ma maison pour aller passer un mois à la maison de campagne de son frère en Normandie.
Parce que. Parce que.
Parce que.

Si l'on ne règle pas ce style de relation, il y aura rupture.
Radicale.
Et rapide.

D'autant plus qu'elle n'a même pas lu la deuxième version du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.

- C'est un livre qui m'ennuie. Il me tombe des mains...

Ce qu'elle a démenti par la suite, attribuant ses dires au vin et à la colère, et au fait de ne pas être entendue lorsqu'elle émet des critiques.

Néanmoins, l'été commence.
Il fait 20C.
Il est un peu tôt.
Mais je me suis réinstallé sur mon balcon, chaises, table, cannas et géraniums.
Il y a quelque chose de merveilleux dans le fait d'écrire ainsi solitaire devant un parc de centre ville.
Tout est distraction à regarder les gens passer.

Au 1er juin, j'arrêterai à nouveau, pour 4 mois, de boire de l'alcool.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
ne peut avancer qu'à ce prix.

27 avril 1991

Le Québec des "pas vites" est important.

Il faut les laisser venir à la réforme.

En nous masturbant, d'ici là, tranquillement
dans notre coin.

Rien ne sert,
dans l'immédiat,
de jouer aux martyrs.

Car, justement,
ils sont assez bêtes,
dans l'immédiat,
pour nous martyriser.

1 mai 1991

Mes contemporains
ne se parlent plus.

Ils se klaxonnent.
Ils s'écoutent à la télévision.

Une énorme solitude
nous envahit.

Ils n'en mesurent pas encore
les conséquences.

*

Il fait chaud.
Partout les bourgeons
éclatent.
Les arbres
du Parc Lafontaine sont tous
d'un vert tendre.

J'ai commencé à déblayer
ma cour des débris
de 2 années intensives
de rénovation.
D'ici un mois, tout sera
revenu à la normale.

J'ai déposé en banque
les argents qui m'étaient dûs
et que j'ai finalement reçus.
J'ai plus de $10,000
devant moi,
c'est-à-dire 5 ans pour écrire.

Pourquoi vouloir posséder
davantage?
J'ai fait ma part de la corvée
sociale durant 20 ans.

Le temps qu'il me reste
à vivre est trop précieux
pour le gaspiller à travailler.

D'accord,
je n'ai pas d'automobile.
D'accord, je ne voyage pas.
D'accord, je ne fume pas
et bientôt ne boirai plus
d'alcool.
D'accord, je ne m'habille
que dans les magasins qui
vendent des vêtements
de seconde main.
D'accord, je n'achète aussi
que les livres de seconde
main.
D'accord, je n'achète
le plus possible
que les denrées et les biens
courants qui sont en solde.

Mais, lorsque je suis assis
comme aujourd'hui
sur mon balcon, et que
je vois les gens courir pour
aller chercher de l'argent,
et encore plus d'argent,
pour pouvoir encore plus
gaspiller, j'en apprécie
d'autant ma façon de vivre.

C'est là une tranquillité
que je me paye avant que de
n'être plus qu'un squelette
desséché, quelque part,
dans le désert de l'Histoire.

3 mai 1991

Que la sexualité me lâche!
Qu'ai-je toujours à ne voir
que le cul des femmes!
Si, au moins, il y avait là
quelqu'intelligence...
La majorité des femmes
sont sottes et prétentieuses.
Sans éducation
et surtout sans culture.
Elles ne savent souvent
même plus comment faire
cuire un oeuf.

C'est de la sottise que de
leur donner tant d'attention.
Elles ne valent aucune
passion.
C'est nos démangeaisons qui
nous font perdre la raison.
Qu'elles sucent,
qu'elles se laissent enculer
ou fourrer,
où donc est notre raison.
Sinon celle d'éjaculer,
et de s'en aller.

Est-ce donc là notre vie?
Tout, là,
n'est que turbulence.
N'est-ce donc
que de s'en aller
qui soit notre seule accalmie.

4 mai 1991

Mireille Baillargeon
a été souper, hier soir,
dans un restaurant
vietnamien de la rue Duluth,
avec son amie
Lucille Beaudry.

Leur malheur est d'avoir dû
s'attabler à côté
de Gaston Miron,
Jean Royer, et leurs femmes.

Miron parle tellement fort
qu'elles ont eu mal
à s'entendre entre elles.

Il ne parle que d'écrivains
connus et ne fait
que se "péter les bretelles".

Gaston Miron est
un accapareur d'ondes.
Il dégage, partout où il
va, une énorme pollution
verbale.

6 mai 1991

J’en avais le pressentiment.
J’attendais le téléphone
qui m’en avertirait.
C’est comme si j’avais tout
su d’avance.
Mon père est en train
de mourir.
Il est dans un hôpital
de l’ouest du canada,
en phase terminale.
Mon frère Sylvain vient de
m’en informer par téléphone.
J’ai téléphoné
à Mireille Baillargeon, mais,
et je ne sais pourquoi, je n’ai
pu m’empêcher de pleurer.
Comme à la mort
de Michel Beaulieu.
Quelque chose de trop
dans ma vie.
Je sentais pourtant que cela
était imminent.

Mon père a toujours été
un homme
sans grande envergure.
Mais je ne peux dire
que je ne l’ai jamais aimé.
Je devais avoir 4 ans.
Nous marchions,
main dans la main,
dans le nord de Montréal.
Il m’a montré la lune.
Il m’a dit alors
que nous y irions.
C’était 30 ans d’avance.
Ce fut un pauvre bougre
en mal de femmes
qui l’ont finalement toujours
amoindri.

16 mai 1991

Ma façon d’écrire
relève un peu du plagiat.

Aujourd’hui,
un article dans le journal
LE MONDE
DIPLOMATIQUE
m’a fascinée.
Il redit, mais en d’autres
mots, ce que j’ai déjà écrit
sur la désinformation.

Des soulignés
que j’y ai faits, sans presque
de modifications,
j’en ai tiré une page pour le
GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

Pourquoi donc toujours
devoir citer
à la façon ennuyante
et insécure des universitaires
qui se surveillent
et se chicanent entre eux.

Les grands auteurs du passé
ont fortement utilisé
leurs prédécesseurs.

Nous pourrions parler de
collage plutôt que de plagiat.

Car encore faut-il savoir
faire un montage et coller
aux bons endroits
pour dégager un nouveau
ton.

(Lettre envoyée).

Madame Jocelyne Verret
Ministère du Tourisme
Service des ressources
humaines
4 Place Québec, suite 403
Québec
G1R 4X3

Madame,

Suite à une recommandation
du Spgq, et suite à notre
conversation téléphonique
d’aujourd’hui, je vous fais
parvenir la présente demande
de remboursement
de rétroactivité de traitement
concernant mon travail
à l’ITHQ du 1 janvier 1990
au 30 juin 1990, date
à laquelle mon contrat ne fut
pas renouvelé.

Je vous prierais de me faire
parvenir ces argents.
Je vous sais gré
de ma reconnaissance.

22 mai 1991

Je viens de recevoir,
le seul exemplaire
de la version février 1991
du GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

Pour la première fois,
cela ressemble à un vrai
livre.

C'est comme la mise à l'eau,
dans les chantiers navals,
d'une coque prête à recevoir
sa phase finale.

Si modeste soit ce livre,
300 petites pages,
ma satisfaction n'en demeure
pas moins vive.

J'arrive enfin à satisfaire
l'idéal de ma jeunesse:
vivre de modestes rentes
de conciergerie, écrire libre-
ment et sans en être pressé.

Le projet du GRAND
LIVRE DES PRIVATIONS
date du 11 novembre 1977.
J'avais alors,
sur une simple page,
arrêté et le format et le titre
et la tendance thématique.

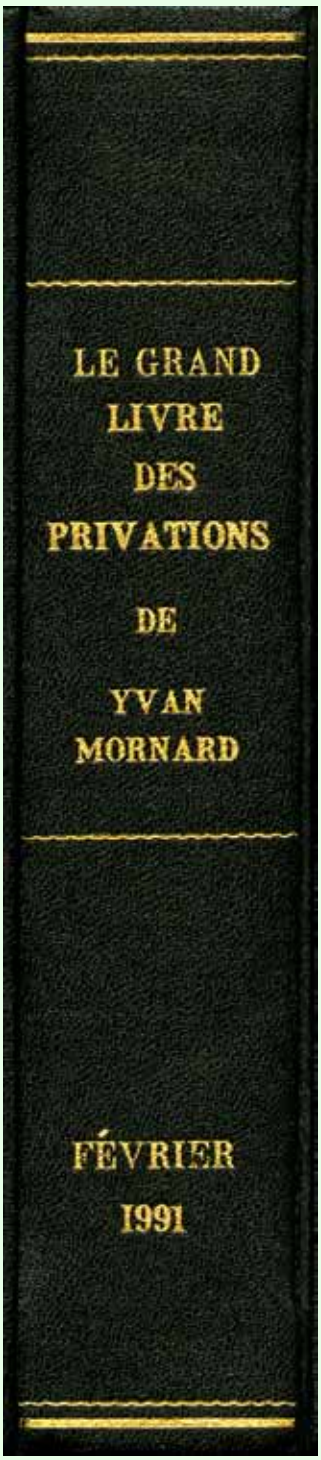
Puis plus rien.

Sinon parfois de regriffonner
deux mots
sur cette même page.

Ce n'est qu'en 1987
que je devais commencer
réellement à y travailler.

La pénalité qu'on m'avait
imposée de ne gagner ma vie
qu'à demi temps (car pour
mes employeurs de l'époque,
c'était une pénalité), m'a fi-
nalement laissé la voie libre.

Et chaque année, depuis,
se rajoutent des lectures,
des méditations
et des écritures.



28 mai 1991

J'ai loué, en moins
d'une semaine, et au prix
à la hausse que je désirais,
les deux loyers
dont les locataires s'en vont
le 1er juillet.

Ce qui m'étonne, c'est
la rapidité de l'opération.

Il y a partout des logements
à louer.
Une prolifération
inquiétante.

C'est pire encore si l'on
parle de bureaux ou de lo-
caux commerciaux à louer.
La crise économique
est majeure.
Les gens n'achètent plus.
Partout les commerçants
ferment boutique.
Autre conséquence:
dans certains secteurs
les prix commencent à
chuter.
Le 500g de bacon est passé
à certains endroits
de $3.35 à $0.99.
La boite de 7 onces
de saumon: de $2.29 à $0.99.
Le rouleau de papier
de toilette: de $0.60 à $0.17.
Et la liste
ne se termine pas là.

Le taux d'intérêt hypothé-
caire a lui aussi baissé de 14
1/4% à 11 1/4%.
Ce qui me réjouit.

Je dois renouveler à la fin
de juin.

Étrange à dire, mais
j'ai remarqué qu'en général
lorsque l'économie du pays
va mal, la mienne s'en porte
mieux.

Sans doute parce que j'ai
un bon capital et que je suis
maintenant hors du marché
du travail.

Pour les jeunes,
la chose est différente.
Beaucoup de diplômées
d'université
n'ont d'autre travail
que celui de serveuses
de restaurant.

Le pays est profondément
mal géré.
Sans aucune imagination
pour la mise sur pied
d'un nouveau contrat social.
La théorie du travail
à plein temps fait qu'il y a,
aujourd'hui,
les favorisés et les minables.

5 juin 1991

J'ai cessé (à nouveau...)
de boire de l'alcool hier.
Et ce, je l'espère,
pour assez longtemps.
Et peut-être même toujours.

Mon grand-père
était alcoolique.
Mon père était alcoolique.
Ils ont tous deux gâché
la fin de leur vie
dans des excès d'alcool.

J'ai autre chose à faire que
de me saouler
du matin au soir.

Après 2 jours d'abstinence,
j'éprouve déjà
un certain plaisir à vivre.
Mais cela,
je le sais d'expérience,
prendra 3 mois avant que
de me redonner
toute ma vitalité.

Le seul ennui est qu'étant
seul toute la journée, je
doive frapper des moments
trop intenses de solitude.
L'alcool n'y changeait rien.
Mais cela m'endormait.

Je dois maintenant affronter
seul l'ennui de vivre dans
la société qui m'entoure.
Société énervée, inculte
et de gaspillage éhonté.
Qui n'a d'autre souci,
sous couvert
d'une chrétienté flexible,
que de piller
les pays pauvres
pour polluer toute l'existence
de la planète.

Ici, peu de gens se parlent
encore.
On ne fait que se roter
les uns les autres au visage.

6 juin 1991

J'ai finalement réussi à
annoncer à Jean Berthiaume,
locataire depuis 11 ans
d'un de mes garages,
qu'il devra quitter les lieux
pour le 1 août prochain
pour faire place
à Mireille Baillargeon.

Départ forcé qui,
évidemment, le déçoit.
Moins parce qu'il l'utilisait
beaucoup
(surtout depuis 2 ans) que
parce que les espaces pour
bricoler sont extrêmement
rares au centre ville.

Il l'utilisait, pour ainsi dire,
en dilettante, et ce pour
un prix que je n'avais jamais
augmenté depuis le début.

Même sans l'arrivée
de Mireille,
mon très faible revenu net
m'aurait obligé d'agir ainsi.
J'ai donc fini de consolider
mes revenus.

Il ne me reste
qu'une locataire
(de 11 ans aussi) qui,
si elle quittait dans un an,
m'amènerait encore
une hausse de $1200/an,
pour un grand total de $8000
disponible pour réparations
et vivre.

Ce qui est possible
sans autres revenus.

Autre note:
la privation d'alcool
me pousse dans des crises
de nettoyage,
de réorganisation, d'ordre.

L'alcool à la longue endort,
écrase tout désir, supporte
tous les encrassements.

Les écrivains Pierre Léger
et Patrick Straham vivaient
ainsi dans des lieux
totalement sordides.

L'astiquage est une forme
de folie, mais il ne vaut
guère mieux de se laisser
aller
dans son extrême contraire.

12 juin 1991

J'ai fini de jeter
(ou de mettre au recyclage)
toute la documentation que
j'ai accumulée durant 20 ans
sur l'hôtellerie
et la restauration.

Jamais je ne remettrai
les pieds dans ce métier-là.

J'y ai perdu 20 ans
de créativité en échange
de l'argent que j'ai.
Ce fut une parenthèse
ouverte malgré moi,
que je viens de fermer
définitivement.
C'est un milieu de valets,
serviles autant que
sous-doués, où l'intelligence
y est inutile, voire même,
un défaut.
Jamais je ne retravaillerai
pour autrui.
J'ai à m'occuper
de mon immeuble.
D'année en année,
je l'améliore.
Les revenus, quoique
modestes, y sont bons.

J'ai à m'occuper de la mise
en ordre de mon JOURNAL.
J'ai à m'occuper
du GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

Étrangement,
c'est comme si, à 50 ans,
je découvrais le bonheur.

19 juin 1991

Je viens de recevoir
une lettre du syndicat
des professionnels du
gouvernement du Québec.

On m'y annonce
qu'on me convoquera
à un nouvel examen
pour me déclarer apte...

Cela fait plus de cinq ans
qu'on ne cesse
de me déclarer apte!
Il y a quelque chose
qui ne tourne pas rond
chez ces fonctionnaires-là.

La seule chose
qui y fonctionne,
c'est qu'ils touchent
régulièrement leur salaire.

Ils ont avantage à faire durer
les dossiers.
C'est à eux, ces employés
permanents et intouchables,
qu'il faudrait faire subir
un nouvel examen d'aptitude
à travailler!

27 juin 1991

Rencontré mon frère Olier,
par hasard, sur la rue.
Il revient de Vancouver
où il a été rendre visite
à notre père qui... vit encore.

Il est même sorti de l'hôpital
après avoir subi
une opération au cerveau.

Il est parfois un peu confus
(au point d'aller ranger
le beurre dans le garde-robe
plutôt que
dans le réfrigérateur...), mais
peut néanmoins s'occuper à
passer les journaux de porte
en porte avec son rejeton
de 10 ans.

Le fait qu'il ne boive plus
d'alcool le rend enfin
abordable, bien qu'il reste
un vieux toqué qui a raison
contre tous et qui, mainte-
nant, se fout de tout.

J'ai signé ce matin
le renouvellement
de ma dette hypothécaire,
et ce pour 5 ans.
Dans 5 ans,
Mireille Baillargeon et moi
réglerons sans doute le tout.

À court terme, les gens
d'affaires s'attendent
à une reprise en hausse
des taux d'intérêt, et ce
principalement dû aux taux
d'intérêt qui sont en hausse
au Japon et qui devront
nécessairement suivre
aux Etats-Unis.

L'inflation devra donc aussi
reprendre de plus belle.

Il y a presqu'un mois déjà
que je vis sans alcool.
L'abstinence, cette fois-ci,
ne m'a pas trop été pénible.

Lectures, écritures
et grand ménage
ont accaparé
le meilleur de mon temps.

Vivre simplement
et sans excès.
Mais librement.

28 juin 1991

La “physique” d’Epicure
dont le but est de procurer
la paix de l’âme, malgré son
avant-gardisme sur certains
points, est un bon exemple
de la prétention de connaître
à laquelle nous succombons
tous.
Nous nous donnons tous
une explication du monde,
dû à la nécessité d’avoir
une certitude, et c’est là,
justement, notre faiblesse.
Pire encore,
nous “réfuterons”
toute objection
à “notre” doctrine...
La sagesse acceptable
d’Epicure lorsqu’il s’agit
de morale de tous les jours,
tombe ainsi dans le brettage
lorsqu’il en sort.
Et c’est sans doute
ce brettage
qui a occupé l’essentiel
de son enseignement
durant sa vie.
Comme quoi la sagesse
ne se suffit peut-être pas à
elle-même, tant son principal
défaut est d’être,
trop souvent, ennuyante,
et que la prétention de dire:
“Mais comme j’ai enseigné
que le néant ne produit et
n’engloutit point les êtres,
il est nécessaire que...”
vaut parfois mieux
que l’ennui de se taire.

3 juillet 1991

Le dicton veut
que l'alcoolisme commence
lorsque tout va mal.
On dit: "cette personne boit
parce que ça va mal, et plus
elle boit, plus ça va mal".

La réalité est plus logique
à comprendre.

On commence à boire
pour le plaisir et,
généralement,
dans le confort.
Dans ce contexte,
l'alcoolisme commence
lorsque l'on éprouve
un premier plaisir
à se saouler,
à décrocher du réel.

Pour moi,
ce fut le 13 octobre 1967.

Et l'on continue à boire,
ainsi, pendant des années
peut-être, dans le confort et
la bonne humeur.

S'il arrive un coup dur,
comme dans mon cas
un autre échec de carrière
(même si je ne l'aimais pas),
s'il arrive que l'on a soudain
toute la journée à ne rien
faire d'autre qu'à boire,
c'est là que l'alcoolisme
devient le mal que l'on sait.

En peu de temps, l'alcoolique tombe dans le sordide,
la mauvaise alimentation,
le tremblement des mains,
le tout menant
à une déséconomie rapide
qui mène progressivement
dans la misère.

Ce n'est pas le malheur
qui rend alcoolique.
C'est d'avoir
progressivement cultivé
l'alcoolisme
durant les jours heureux.

12 juillet 1991

Des livres de L'Hexagone au pilon!

Mireille Baillargeon et moi
avons rencontré, la semaine
dernière, Gaston Miron dans
une librairie de livres usagés.
Miron défend la position
de Pierre Lespérance (qui a,
par son père imprimeur,
les Éditions de l'Homme,
maison d'édition à grande
diffusion populaire),
de pilonner presque tous
les livres de l'Hexagone,
maison d'édition qu'il vient,
à la suite d'autres,
d'accaparer.
Miron défend la position
de Lespérance en disant que
le fait qu'il s'est toujours
lui-même opposé à de telles
pratiques alors qu'il était
à l'Hexagone a eu comme
résultat qu'il a dû supporter
des frais de loyer
considérables pour entreposer des livres insolvables.
À l'exception de: IRISH
COFFEES de Patrick Straham qu'il a mené au pilori.
Édité en 1972 à 5000 copies,
dont 400 ont été données,
il en restait encore 3800
après 10 ans.
Et le rythme de vente
n'était plus que de 25 par an.
Autre exemple:
Jean-Yves Pépin qui n'a
vendu que 400 copies
de chaque titre tiré à 1000 ou
2000.

Impossible aussi, dit-il, de
donner le surplus de crainte
d'indisposer les libraires
qui en ont encore à vendre
dans leurs rayons.
Tout ceci ressemble
étrangement à la pratique
de brûler des récoltes pour
maintenir le prix du marché.
Encore y a-t-il là un marché
à défendre.
Ce n'est pas les 25 copies de
Straham qu'on peut qualifier
de ce terme.
Aurait mieux valu tout
ramasser chez les libraires,
les livres d'ailleurs n'y sont
qu'en consignation,
et réorganiser une vaste
promotion chez eux
et ailleurs
à des prix ridiculement bas
de promotion de l'auteur.
Mais cela demandait
de l'effort.
Le pilonnage: non.

Mais la réelle question
à poser demeure celle-ci:
pourquoi avoir édité
Straham, sans trop croire
à sa valeur, uniquement
parce qu'il était alors
à la mode, pourquoi avoir,
dès le départ,
gaspillé tout ce papier?
Aurait mieux valu éditer peu.

28 juillet 1991

De nouveau seul à lire
et écrire sur mon balcon.

Les vacances de Mireille
Baillargeon achèvent et
aussi mes obligations d'aller
avec elle à la campagne.

Taille et désherbage
du vignoble, tronçonnage des
branches d'arbre tombées
durant l'hiver, évacuation
pour recyclage d'un camion
de pièces
de métal traînant dans
une vieille grange démolie,
préparation d'une terrasse
derrière la maison et
d'une pièce pour entreposer
un petit tracteur
nouvellement acquis, telles
ont été nos occupations.

*

Il y a dans les ESSAIS
de Montaigne
un côté anecdotique
(et d'autant plus que portant
sur les militaires)
qui m'ennuie profondément.
Chacune des approches
me semble trop petite.
Une puissance d'ensemble
y fait défaut.
Derrière tout cela:
une mauvaise odeur
de christianisme
non franchement désavoué.

29 juillet 1991

Revu, lors d'une de mes
marches, des collègues
de l'Institut de Tourisme.
Qu'aie-je donc été faire là
durant 20 ans!
Que de petitesses,
que de difficulté à être
dans ce milieu-là!
Je suis seul, maintenant,
avec mon projet d'écrire.
C'est là toute ma victoire.
Affreusement seul.
Dans une impossibilité
presque totale
de communiquer
avec qui que ce soit.
C'est là toute ma victoire.
J'avais, dans la bousculade
du travail,
l'impression d'un contact.
Mais ce contact n'était
qu'une illusion de plus.
Je suis arrivé comme à la fin
d'un chemin battu.
Au début
d'une réorientation,
d'une redéfinition complète
des valeurs.
Avec, pour tout bagage,
quelques souvenirs encore
de ce que j'ai vécu,
quelques bribes de mémoire
de tous ceux qui, jadis déjà,
n'existaient plus.
Ainsi toujours s'en va notre
vie, comme si nous étions,
en la découvrant, les pre-
miers humains à la quitter.

20 août 1991

Petite soûlerie, ce week-end,
avec Mireille Baillargeon.
Après deux mois et demi
de jeûne.
Mais c'est comme si
je n'en éprouvais plus
le plaisir d'antan.
Peut-être dois-je être
plus attentif à ma santé.
Je n'en éprouve
que plus de facilité à revenir
à l'ascétisme qui me permet
d'écrire et de voir
au bon suivi de mes affaires.

L'URSS a encore bougé.
En fait, la bousculade
se généralise peu à peu
dans tous les pays.

L'argent venant à manquer,
tous les larrons se sautent
à la gorge.

Les médias capitalistes
nous inondent d'émissions
spéciales (allant même
jusqu'à couper
dans la retransmission
des émissions sportives,
information suprême s'il en
est), tant il leur fait plaisir de
parler des problèmes
qui sont ailleurs, leur évitant
ainsi de dire leur incapacité
à régler les problèmes graves
qui sont ici.

21 août 1991

Mon dernier dû
de l'assurance chômage
vient de m'être versé.

C'est plus de $10,000
que j'ai tiré à ne rien faire
durant un an.

D'autres en auraient souffert
tant cette somme est minime
pour arriver à vivre.

Moi,
j'ai tout déposé à la banque.

Toute la pauvreté des gens
d'ici vient de frais superflus:
automobile, alcool, cigarette.
Sans parler du loyer
qu'ils doivent toujours payer
pour avoir toujours vécu
au-dessus de leurs moyens.

Gouvernement du Québec
Ministère du Tourisme
Direction des ressources humaines

Montréal, le 18 novembre 1991

Monsieur Yvan Mornard
3960 Parc Lafontaine
Montréal, (QUÉBEC)
H2L 3W7

OBJET: Concours réservés aux occasionnels ayant plus de huit (8) années de service dans la fonction publique
Corps d'emploi: Agent de développement industriel

Monsieur,

Vous avez été identifié par le Conseil du trésor et le Ministère du tourisme comme une personne ayant accumulé plus de huit (8) années de service à titre d'occasionnel dans la fonction publique et ce, en conformité aux C.T. 175315 et 176837 concernant la tenue de concours de recrutement réservés à certains employés occasionnels de la fonction publique.

Aussi, vous serez convoqué dans les prochaines semaines à vous présenter à un concours visant à évaluer vos aptitudes à occuper un emploi d'agent de développement industriel. Des informations concernant ce concours vous seront communiquées ultérieurement.

Toutefois, nous vous demandons de compléter le formulaire "Offre de service" ci-joint et de nous le retourner avant le 30 novembre 1991 à l'adresse inscrite à la fin de la présente, ceci afin de confirmer votre intention de participer au concours.

Si vous avez besoin d'informations additionnelles, n'hésitez pas à communiquer avec Suzanne Watson au Diane Hétu au numéro de téléphone suivant: 873-7977.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Suzanne Watson
Conseillère en gestion
des ressources humaines

p.j.

Case postale 120
Tour de la Place-Victoria, bureau 280
Montréal (Québec)
H4Z 1C3

Téléphone: (514) 873-7977
Télécr.: (514) 873-4825

24 novembre 1991

J'ai reçu une convocation du
Ministère du Tourisme
à un concours pour "évaluer
vos aptitudes à occuper
un emploi d'agent de
développement industriel".

J'ai agi dans ce ministère
en tant que tel pendant plus
de 10 ans.

On m'a déjà fait passer un
tel concours où l'on m'a déjà
donné une telle déclaration
d'aptitude.

Et voilà qu'ils voudraient
recommencer tout
le processus.

Débilité grave
de fonctionnaires,
gaspillage de fonds publics,
tracasseries bureaucratiques.

Pour moi ce monde-là
n'existe plus.
J'en suis libéré.
Je ne me présenterai tout
simplement pas.
Mais il faudra bien que
quelqu'un fasse un jour
le grand ménage
dans cette foutaise là!

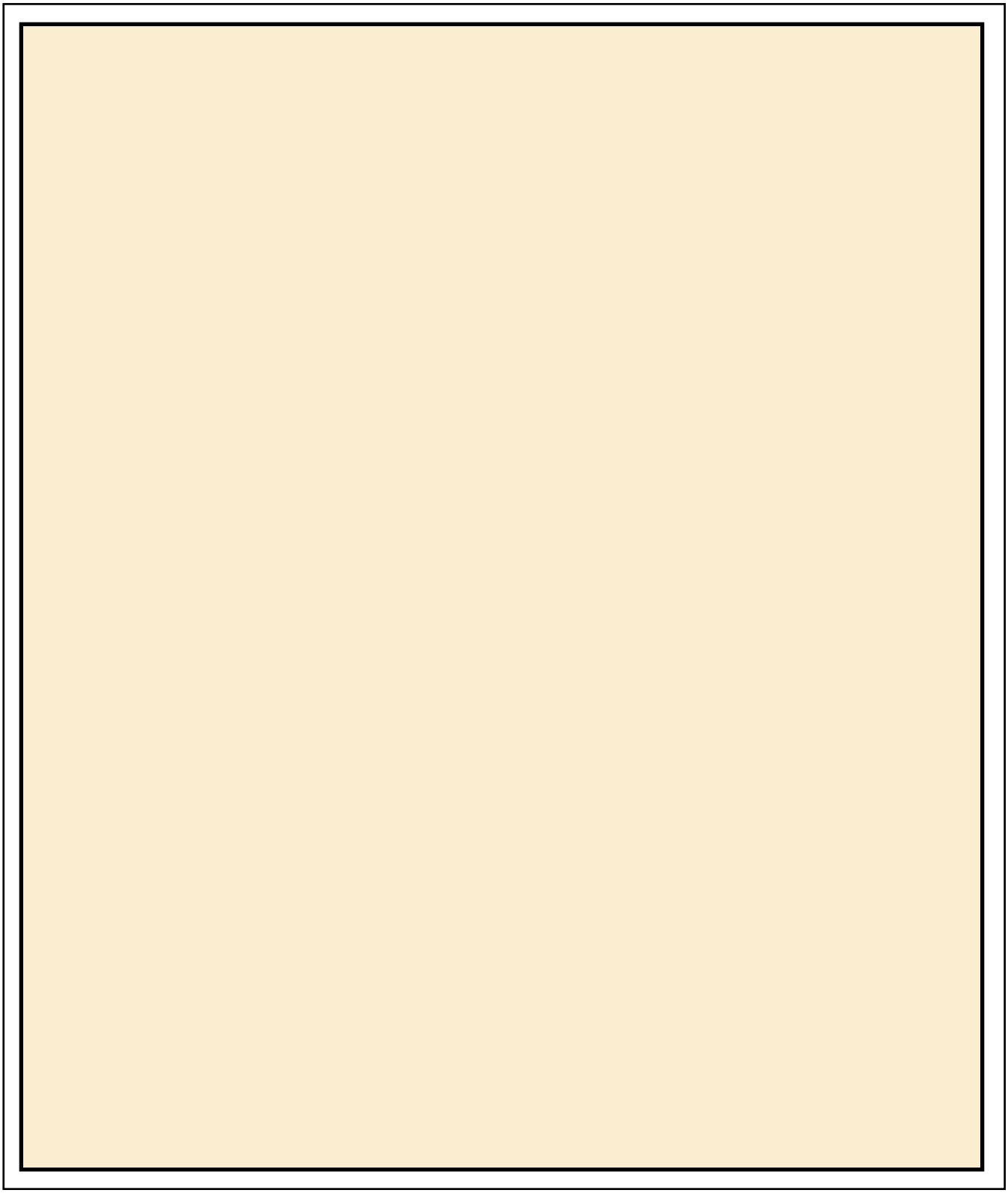
Depuis un mois,
la rénovation
de mon logement
est de nouveau en marche.
Démolition, vidangeage,
électricité, plomberie,
mise-à-niveau des murs
et plafonds
sont presque terminés.
Encore un mois de travail
intensif.

Je suis bien chez moi,
dans mes acquis.

Mon intention
n'est que de m'y consolider.

La RETRAITE

1992-2006



1992

50 ans

5 janvier 1992

Il pleut sur Montréal.
Drôle de temps et drôle
d'hiver doux.

Demain recommencent
les travaux de rénovation.
Il reste à faire:
le tirage de joints,
la bibliothèque,
le sablage des planchers.

Ensuite je m'occuperai seul
de la peinture.

Puis ce sera
le déménagement progressif
de Mireille Baillargeon.

Dans une maison
qui commence, il est vrai,
à être luxueuse.

Une gâterie
avant le grand départ.

20 février 1992

Les travaux de rénovation
sont terminés.
Je suis à peindre le tout.

Mireille Baillargeon
a commencé à déménager
sa bibliothèque.
Le tout prend vie lentement.

Un grand barda
qui dure depuis six mois.
Et il y en a encore
pour quatre mois.

Une année
de grand remue ménage.

Dans deux semaines, je vais
reprendre un jeûne d'alcool.
Pour environ trois mois.

Je bois du lever au coucher,
par petits coups.
J'en arrive encore
à avoir la tremblote.
C'est un vin peu dispendieux
puisque je le fais moi-même.
Ce n'est donc pas d'argent
dont il s'agit.
Mais de santé.

21 février 1992

Ce qui me fait bander
chez une femme,
c'est son sentiment
d'appartenance.

12
mars
1992

Mon père est finalement mort.

24
mars
1992

Depuis un mois
je n'ai cessé de peinturer.

Après toutes
ces rénovations, la maison,
d'un sordide chantier
qu'elle était depuis 13 ans,
est devenue une maison
bourgeoise.

Mireille Baillargeon
aménage définitivement
le 26.
Je tirerai à nouveau le vin...
après un mois de jeûne.

Le temps se réchauffe.
Nous allons enfin
sortir de l'hiver.

22 avril 1992

Il pleut sur la ville.
De cette pluie chaude
printanière
qui fait oublier l'hiver.

Et comme toujours
le cul des filles
prend des allures alléchantes.
De quoi maudire
toutes nos vertus.

La vie commune
avec Mireille Baillargeon
s'organise.
Finalement
sans trop de difficulté.
Nous trouvons chacun
notre place
dans la réorganisation.

Mais il y a encore un an
devant nous
avant d'atteindre
à la stabilité de parcours.

26 mai 1992

Bachelier en administration.

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Yvan Mornard

baccalauréat en gestion et intervention touristiques,

bachelier en administration des affaires (B.A.A.)

28 mai 1992

Enfin les rénovations
d'immeubles sont terminées.
Du moins pour cette année.

Je peux
dès la semaine prochaine
me remettre à l'écriture.

Et à la paresse d'exister...

12 juin 1992

J'ai repris
depuis une semaine
mes écritures à plein temps
sur le GRAND LIVRE.
J'ai l'esprit libre
des rénovations
d'immeubles.

L'été est revenu.
Je revis sur mon balcon.
J'espère pouvoir éditer
à l'automne
une autre édition maison:
quelque 500 pages contre
300 pour la précédente.

Nous vivons
Mireille Baillargeon et moi
dans un appartement qui est
devenu assez luxueux.
Mais nos colères
sont encore parfois fortes...
lorsque nous avons trop bu
de vin.
Et comme nous ne nous
en privons pas...
Mais, dans l'ensemble,
l'adaptation se fait bien.

C'est l'emplacement
de chaque objet,
la procédure de chaque
décision, de chaque geste
que nous avons dû négocier
depuis deux mois.

Rien n'a été facile.
Même pour Pataud, le chat...

16 juillet 1992

Tout le drame
de Mireille Baillargeon
réside dans le fait
qu'elle a perdu
la vision d'un oeil.

Le pire est que c'est
Pierre Baillargeon, son père,
qui le lui a crevé.

L'accident est survenu,
m'a-t-elle dit,
lors d'une colère du père
contre la soeur Lise.

Il lui a lancé une assiette
à la tête, mais
par mouvement de groupe,
c'est Mireille
qui l'a reçue dans un oeil.

C'est avec une profonde
tristesse pour le père
et pour sa fille Mireille
que je raconte ce fait.

Il est cependant nécessaire
de dire les faits.

25 août 1992

Chaleur écrasante.
Mais ce fut la seule période chaude de l'été.
Le reste du temps n'a été que froidure et morosité.

J'ai terminé les 460 pages de l'actuel GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Personne ne me lit.
Au fond
personne ne veut me lire...

Je recommence la mise en ordre de mon JOURNAL.

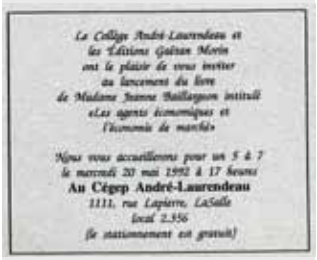
Je suis seul.

Mireille Baillargeon rentre tous les soirs.
Ce qui allège le poids.

Notre relation est bonne.

Moins bonne est celle de sa soeur Jeanne et de son conjoint Jocelyn.
Même les enfants sont au courant de leur éventuelle séparation.
Depuis un an, ils s'éjarrent partout.
Il y a, chez eux, une odeur d'abandon et de désolation générale.

Jeanne, depuis l'édition de son manuel scolaire en économie (qui selon moi n'est pas très bon parce que trop conformiste) se prend pour une "auteure".
Jocelyn qui, depuis que j'ai dû foncer pour faire les réparations nécessaires à la maison d'Outremont, ne peut cacher sa fainéantise et son inefficacité.
Le tout acerbé par la présence cet été du neveu Julien, qui se vante partout qu'il vient de Paris, petit con mal élevé, caractériel et fendant.
Un désastre.



Le Collège André-Laurendeau et les Éditions Guérin ont le plaisir de vous inviter au lancement du livre de Madame Jeanne Baillargeon intitulé «Les agents économiques et l'économie de marché»

Nous vous accueillerons pour un 5 à 7 le mercredi 20 mai 1992 à 17 heures
Au Cégep André-Laurendeau
1111, rue Lapierre, LaSalle
local 2.356
(le stationnement est gratuit)

31 août 1992

L'automne s'annonce déjà.
Nous n'avons presque pas
eu d'été.
Un été froid et dur.

C'est d'ailleurs toute l'année
qui a été dure.

Le déménagement
de Mireille Baillargeon
nous a demandé beaucoup
d'efforts, de rénovations,
de changements
à nos habitudes.

Il y a maintenant
une nouvelle façon de vivre.
Chacun a son espace,
ses nouvelles habitudes.

Les derniers préparatifs
pour l'hiver achèvent.
La maison,
comme un navire, reprendra
son cours en mer froide.

Tous les logements
ont finalement été loués.
L'année est catastrophique
pour plusieurs propriétaires.
Partout des logements dé-
serts, des locaux
commerciaux désaffectés.
Une crise
dont on ne se relève plus.

Au lieu que d'acheter
leur logement, la majorité
de ceux qui travaillent
se sont endettés
pour l'achat d'automobiles
et d'objets de luxe inutiles.

Aujourd'hui,
ils n'en finissent plus de
rembourser leurs emprunts
et leurs cartes de crédit.

La surconsommation
des cons finit toujours par
déstabiliser la paix de tous.

Fête chez les Gautrin.

Encore un vol
à Saint-Johachin.

21 septembre 1992

Les derniers relents
de chaleur.
Bientôt l'hivernement.

Je regarde défiler
le convoi d'automobiles
qui chaque matin se rend
au centre ville.

La solitude immense
de ces gens enfermés vivants
dans leur sarcophage
de métal sur roues.
Une tare sociale
que cet individualisme
de la surconsommation.

Chacun se justifie de devoir
ainsi venir "travailler"!
L'enrégimentation
est absolue.
Ils viennent produire
ce qu'on leur dicte ensuite
de consommer.

Un manque de jugement
à la grandeur de la nation.

14 octobre 1992

Tout ce qui m'intéresse
désormais dans la vie, c'est
de vaguer à mon confort.

Confort matériel
et confort de l'esprit.

Dans quelques années,
j'irai pourrir dans la terre,
ou je serai incinéré.

À quoi bon
vouloir davantage
que le bien-être que j'ai.

C'est une forte sécurité,
une autosuffisance
territoriale et économique
qui me permet de vivre
calmement et de réfléchir
en dehors des normes
établies.

20 octobre 1992

Il neige.
La première neige de l'hiver.

Toutes nos choses
sont rangées, aussi bien
à la campagne qu'à la ville.

Nous sommes prêts
pour une autre traversée
du désert blanc.

10 novembre 1992

Je vais payer à la banque
ce matin ce que je dois
sur carte de crédit.

Voilà un retour
au fonctionnement normal.
C'est-à-dire que la maison
doit s'autosuffire elle-même.
Nous habitons
Mireille Baillargeon et moi
dans une bonne maison sans
qu'il nous en coûte un sou
pour en profiter.

Nous avons commencé tous
deux hier un jeune d'alcool.

J'ai la peau jaune, ma santé
commence à se détériorer.

Je crois aujourd'hui
que je n'arriverai jamais,
dans tout ce que je fais,
à ne pas être excessif.

16 novembre 1992

Tout le pays est sous le gel.
Il a neigé et la neige
demeure au sol.
Un autre hiver à traverser.

Mireille Baillargeon
est partie prendre livraison
de sa nouvelle voiture
(elle a vendu l'ancienne
à sa soeur).
Nous avons fait traiter
la nouvelle spécialement
contre la rouille.
Avec le peu d'usage
qu'on en fera maintenant
(Mireille se rend
à son travail au centre-ville
en autobus ou en vélo),
avec le garage chauffé où
elle l'entrepose,
elle devrait durer
plus de 10 ans.

Nous avons tant chambardé
de choses cette année!
C'est un nouveau départ,
une orientation qui devrait
nous permettre plus
de recherche intellectuelle.

Je n'ai pas l'intention, d'ici
4 ans (moment où je pourrai
liquider mon hypothèque),
de relancer de chantier.
Je prévois cependant
que mes surplus de loyers
pourront permettre de refaire
le toit, d'en repeindre
les pignons, et de faire
la finition (plinthes,
moulures des fenêtres et des
portes), tout en me laissant
encore une bonne marge
de manoeuvre.
J'ai vu mon médecin,
Daniel Terrault,
pour ce qui me semble
une nouvelle jaunisse.
Il semble aller vers le même
diagnostic (il confirmera sur
résultats de prises de sang).

L'affaire ne semble pas
l'inquiéter outre mesure
et il croit que je pourrai
recommencer à fêter à Noël.

18 novembre 1992

Mais le diagnostic final
vient de tomber
et il est bien différent.

- Monsieur, m'a dit
le docteur Richard Clermont
de l'Hôtel Dieu, prenez mon
avertissement au sérieux,
vous êtes un homme très,
très malade.

Je suis atteint d'une cirrhose
alcoolique très avancée,
ma vésicule biliaire
est bourrée de pierres,
je suis de plus anémique
et mon sang ne coagule pas
assez pour permettre
quelque opération médicale
que ce soit.

Voilà.
J'ai atteint
le fond du tonneau.

Pour le reste de ma vie,
tout alcool,
(même contenu dans
les sirops contre le rhume),
m'est interdit.

- Monsieur, si vous
ne suivez pas mes conseils,
permettez-moi de vous
rappeler que les cercueils
sont très froids en hiver.

L'histoire de mon alcoolisme
est la suivante:

Le 13 octobre 1967,
pour la première fois,
je me saoule seul avec plaisir
à la Vodka.

Le 12 décembre 1967,
la police saisira SEXUS.

Pendant des années, au lieu
de boire des liqueurs douces,
je boirai de la bière.
Puis ensuite du vin.

Il y a eu 6 tentatives
d'arrêter de boire:

- Le 22 octobre 1978:
5 semaines de jeûne total.
- Le 18 octobre 1987:
2 mois.
- Le 29 août 1988: 1 an.
- Le 13 novembre 1989:
1 mois.
- Le 24 février 1991:
1 mois.
- Le 5 juin 1991: 2 mois et
demi.

Le 5 décembre 1986,
j'écrivais dans mon journal:
"Je ne bois que par dédain de
moi dans la soumission que
le travail forcé m'impose".

Maintenant, c'est fini.
J'éprouve une certaine
satisfaction à être ainsi
obligé d'arrêter
de consommer de l'alcool.
Il me fallait
une contrainte extérieure.
J'étais incapable d'y arriver
seul.

Ce sera sans doute
les 5 prochains mois
de l'hiver que je devrai
passer en convalescence.

La chose tombe bien.
Tous les travaux
sur toutes les maisons
sont terminés.

Il ne me reste plus
qu'à me concentrer
paisiblement dans
la réflexion et l'écriture.

Heureux qui, comme moi,
après avoir fait de grands
excès, peut retourner
encore vivant
finir ses jours dans le calme
et la chaleur de sa maison.

25 novembre 1992

Problème familial
chez Jeanne,
soeur de Mireille.
Leur fille de 17 ans, Camille,
a tenté de se suicider
par excès de médicaments.
Elle s'en est tirée à l'urgence
d'un hôpital.

Rien ne m'étonne.
Après avoir été surcouvés
pendant 16 ans, voilà
que les parents abandonnent
les enfants pour courir faire
la noce chacun de leur côté.

L'été dernier c'était le fils
de 14 ans, Nicolas, qui volait
une automobile.
Rien de surprenant
à tout ceci.

Il est grand temps
que les parents (je doute
qu'ils puissent agréablement
revivre ensemble - ils vivent
présentement séparément
sur deux étages superpo-
sés), décident de se séparer
sérieusement, de vendre
la maison à Outremont
pour aller chacun s'acheter
quelque chose ailleurs.

26 novembre 1992

Dans le logement locatif,
c'est la catastrophe.

Quelque 50,000 logements
sont actuellement vacants
sur l'île de Montréal.
Du jamais vu depuis 30 ans.

Sur la rue
du Parc Lafontaine, il y avait
17 logements encore à louer
à la fin de l'été.
Du jamais vu là aussi.

Mais ici tout s'est résorbé
en septembre
avec l'arrivée massive
des étudiants d'université.
Tout y est présentement loué.

La localisation
devant un parc, à quelques
minutes de marche
des institutions scolaires,
nous permet encore ici
de passer à travers la crise.

14 décembre 1992

Ma santé se porte de mieux
en mieux.

Je vis, comme lors
de ma jaunisse il y a 14 ans,
une époque fructueuse
de ma vie.

Travail sur mon JOURNAL
ou sur le GRAND LIVRE
le matin, dîner, sieste,
ménage ou mise en ordre
l'après-midi, souper et soirée
calme avant de nous coucher
tôt, Mireille et moi.

À ce rythme-là,
d'ici quelques années,
je ne peux absolument pas
prévoir où j'en serai.

L'alcool, jusqu'à ce jour,
a toujours brisé
mes plus belles tentatives
de constance.

Je finissais toujours
par aller m'écraser,
ivre et mou, quelque part.

La vie que je mène
présentement exige, bien sûr,
des efforts.

Mais une fois la tâche faite,
le repos n'en est
que plus satisfaisant.

Il y a toujours quelque chose
en voie d'amélioration.
Des choses très discrètes.
Qui ne laissent rien paraître
sur le coup.
Mais dont l'ensemble,
un jour, provoque
les grands changements
visibles.

1993

51 ans

7 janvier 1993

Déjà deux mois sans boire d'alcool.
Quelques nostalgies bien sûr.
Mais la chose n'est pas trop difficile et d'autant plus que les résultats sur ma santé sont probants.

Fini le tremblement des mains, les crampes douloureuses dans tous les membres.
Au début, je devais même me mettre une bouillotte d'eau chaude sur le ventre pour m'endormir tant la douleur y était forte.

Même ma sexualité était fortement atteinte.
S'il m'arrivait encore d'avoir le désir de me masturber, je n'éprouvais qu'une impression de spasme à vide, c'est-à-dire sans éjaculation.
J'étais devenu, tout compte fait, un bâton sec.

Les vacances de Noël avec Mireille Baillargeon ont été l'occasion d'une accélération de la mise en place de nos affaires.
Intégration de nos bibliothèques, mise en ordre de l'informatique, nettoyage, classement, en somme tout ce qui fait qu'une organisation peut fonctionner facilement et efficacement.

L'objectif étant de terminer toute cette mise en place pour le 15 mai, date à laquelle nous pourrons nous installer définitivement sur le balcon pour lire et écrire durant tout l'été.

Dans trois mois, il y aura un an que nous vivrons ensemble.

La chose, pour les bons côtés qu'elle a, en a pourtant de si mauvais que je ne sais si nous allons durer très longtemps.

Dès que nous vivons longuement seul à seul, nous en arrivons à nous engueuler sur tout.

Il n'y a pas de facilité dans ce ménage là.
Et pratiquement plus, hélas, de passion.

Presque de la colocation.

15 janvier 1993

Notes retrouvées.

Se donner des contraintes, c'est se donner un élan vers quelque chose.

*

Nous sommes prisonniers de notre culture.
Nous devons rester sur place si nous voulons tenter de garder intact l'esprit de notre culture.

*

L'habitat naturel de la vie est le cataclysme.

*

S'il fallait rechercher tous les anciens possesseurs de tous les territoires, aucune souveraineté nationale ne pourrait plus être affirmée.

*

Inconséquente est la notion de surabondance.
C'est d'inconscience plutôt que de surabondance dont il faut parler.
Aucune surabondance n'existe dans notre voyage dans le cosmos.

Où donc est la richesse
dans l'accumulation de
7000 paires de chaussures.
La femme officielle
du dictateur Marcos
de Philippines n'avait
pourtant elle aussi que deux
pieds.
Ce fut là de sa part, non pas
une affirmation d'abondance,
mais une aberrante erreur
de jugement.

*

L'habitude sert
de bien fondé à la vérité.
Quel monde étrangement
simplifié et falsifié que celui
dans lequel nous vivons.
C'est un simple préjugé
moral que de croire
que la vérité vaille mieux
que l'apparence.

*

Chaque génération
est moulée dans une infinité
d'idées qui seront totalement
étrangères à ceux
qui tenteront plus tard d'en
démontrer l'intelligibilité.

21 janvier 1993

Comme une odeur latente
de printemps.
Une luminosité
qui, lentement, revient.

Ensuite, il y aura la fonte
des neiges.
Si peu de neige cette année.

Ensuite.
Et puis quelque chose
d'autre.
C'est toujours ainsi que tout
recommence il est vrai.

D'un projet à l'autre,
il est vrai.

Et il en reste néanmoins
toujours, ici, quelque chose
d'autre.

Une lente accumulation
de petits conforts
supplémentaires.

3 février 1993

Je suis encore à redéménager
mon JOURNAL.
Cette fois-ci d'une pièce de
la maison à une autre pièce.

Depuis que j'écris,
ce JOURNAL me suit.
D'une ville à une autre,
d'une maison à une autre.
Comme une carte d'identité.
Ou, certains jours,
comme une nausée.
Comme l'obligation
partout de me souvenir
de ma misère.

Ma vie, comme la vie de
chacun d'entre nous, n'est
finalement qu'un immense
chaos sans conséquence.

Quelque chose d'irréel.

Des lignes d'écriture sur
quelques feuilles de papier
jaunies que quelqu'un,
un jour, abandonnera
définitivement derrière lui.

18 février 1993

Double tempête de neige.
L'encombrement partout.
Il fallait être bien dépourvu
pour venir coloniser
un tel coin de la nature.

Les corvées de pelleter
la neige amènent les gens
de la ville à se parler
plus facilement.
La gêne, la peur de voisiner
semblent soudain disparaître.

Ainsi aie-je appris par un
voisin que je ne connaissais
pas, (connaissances auxquel-
les s'ajoutent les résultats
d'une petite recherche),
qu'une nommée Georgette
Lemoyne, dont le père était,
entre autres,
propriétaire de ma maison,
habitait à l'actuel
3950 Parc Lafontaine,
maison voisine de la mienne.
Qu'elle y menait une vie so-
ciale et culturelle remarquée,
qu'elle fût présidente
de la Fédération nationale
Saint-Jean-Baptiste, qu'elle
avait un chauffeur privé pour
la conduire, et qu'elle est
maintenant enterrée
sur la montagne.

C’est cette même Georgette Lemoyne qui recevait chez elle son amie écrivain Blanche Beauregard lorsque celle-ci venait séjourner à Montréal.

Du moins jusqu’en mai 1929, date à laquelle Blanche Lamontagne s’établit, avec son mari Hector Beauregard, au 981 Napoléon, c’est-à-dire juste derrière la résidence de Georgette Lemoyne, (soit aussi derrière la mienne).

Il n’y avait plus alors que la ruelle qui les séparait.

19 février 1993

Je suis encore
à faire le ménage
dans mes vieux papiers.

Ces souvenirs de l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec me laissent encore un vague à l'âme.

J'y avais investi beaucoup d'efforts pour monter un système de gestion de restaurant.
Mais c'était m'investir dans un milieu de cons qui ne se satisfont que de survivre chaque jour à leurs bêtises d'hier.

Beaucoup d'efforts pour rien.

Quelque chose d'irréel.

Là aussi un immense chaos sans conséquence.

1 mars 1993

À la fin du mois, il y aura un an que Mireille Baillargeon et moi vivrons ensemble.
Nous avons terminé hier le ménage dans nos affaires respectives.
L'intégration de nos choses, (d'une bonne partie de nos habitudes aussi), est pratiquement réalisée.
La première année de vie commune est souvent la plus difficile.
Mais je crois que finalement nous y arrivons.
Nous arrivons à faire plus que "vivre ensemble".
Nous en arrivons à vivre ensemble quelque chose qui nous plaît.
Notre collection de livres québécois, et les projets culturels qui peuvent en découler, y sont d'une grande importance.
Je commence à imaginer la prochaine édition du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Elle pourrait se faire en autant de volumes que de chapitres, une douzaine, grand format (22cm X 27cm), sur papier de type bouffant.
Il ne faut pas oublier que l'édition est un acte théâtral.
Il faut présenter l'oeuvre au lecteur dans un environnement qui en accentue le caractère.

12 mars 1993

La seule richesse
à rechercher est celle
du temps libéré du travail.

Pouvoir se retirer chez soi pour pouvoir vaguer à la satisfaction de soi.

Mais les forçats du travail n'ont d'autres passions que de s'obliger à travailler aveuglément pour la seule fin de produire et de consommer davantage.

L'engorgement des marchandises, au lieu de permettre le repos, les oblige quand même à vouloir travailler davantage.

Ce qui les tue, c'est l'infrastructure hypothécaire des banlieues qu'ils ont eux-mêmes "choisie".
Même leurs enfants, à cause de ce choix, doivent maintenant continuer de s'instruire à vide les uns contre les autres dans l'espoir de se décrocher une place pour vivre.

Et les aînés, alors qu'ils devraient vider la place, ne peuvent rien lâcher sans que tout leur système de valeur ne s'effondre.

Toute la crise économique est là.

Une grande crise des valeurs du partage.

L'égoïsme pervers
d'une bande de vieux débiles
qui n'ont pas eu
dans leur jeunesse
le courage d'être autre
chose que ce qu'on leur a dit d'être.

25 mars 1993

Le printemps est enfin arrivé.
J'ai tout pour être heureux.
Mes affaires sont en ordre.
Mes affections aussi.
Et pourtant: une nostalgie.

Celle de me savoir obligé
de ne plus jamais boire
d'alcool.
Ma cirrhose
est sous contrôle.
De 1700, mon GGT,
en quatre mois, est tombé
à 125.
La normale est de 50.
Ainsi de tous les autres tests.

Le problème n'est pas
de trinquer à l'occasion.
Mais de ne pouvoir ensuite
m'arrêter.
Je pourrais ainsi boire
sans entraves pendant
peut-être six mois, un an.
Mais la prochaine crise
cirrhotique risquerait d'être
irréversible.
Au lieu de cracher de la
bille, ce serait du sang.
Puis la mort.

Ce n'est qu'une question
d'habitude à changer.
Mais nos habitudes
sont si difficiles à changer!

27 avril 1993

L'affaire du couple Jeanne Baillargeon et Jocelyn Routhier évolue dans le sens d'une séparation
et d'une vente éventuelle
de l'immeuble d'Outremont.

Présentement Jocelyn fait
pression pour sacrer Jeanne
hors de la maison
d'Outremont qu'il veut
momentanément garder
pour lui seul.
Jeanne est en état de crise
financière et se garroche
d'un bord à l'autre de la ville
pour acheter rapidement
un logement bien à elle.

Le problème est qu'elle voit
grand et qu'elle ne calcule
pas.
Elle délire en haut de
gamme.

Elle tente d'impliquer financièrement sa soeur Mireille,
et, si j'ai bien compris,
ma participation à des
rénovations éventuelles
de sa future maison.
J'ai clairement indiqué
à Mireille que pour moi
tout cela est bien fini.
Je ne veux m'impliquer que
dans mes projets d'écriture.

Fini les rénovations
d'immeubles (sauf pour
ce qui reste encore à faire
progressivement chez moi),
fini tout travail autre que
celui que j'ai toujours rêvé
de faire depuis l'âge
de 16 ans.

J'ai enfin atteint un espace
où il m'est finalement
loisible de vivre ma vie
comme je l'entends.

Je n'ai surtout pas l'intention
de gaspiller cela.

28 avril 1993

Première journée
de la saison à pouvoir
me bercer sur le balcon.
Soleil, chaleur, et plein
de monde dans le parc
se dandinant le cul
dans ce début de feuillaison.

J'ai pratiquement terminé
mes obligations d'hiver:
nettoyage et classification.

Enfin de retour au plaisir
de lire, d'écrire, de rêvasser
et de ne rien faire.

6 mai 1993

Les plantes et les fleurs
ont repris leur place
sur le balcon.
Un rituel qui, chaque année,
revient.
Les mêmes plantes,
ou presque,
au même endroit.

Les dernières répétitions
du temps.

Quelque chose comme
le refrain répété d'une vieille
chanson qui se termine.

Je ne sais ce qu'en pensent
mes voisins.
Si du moins ils en pensent
quelque chose...
Eux qui, en moyenne,
changent tous les trois ans.

Je ne comprends pas
le besoin
qu'ils ont de gigoter ainsi.
Comme si le changement
était un signe de mieux vivre
alors qu'il relève plutôt
d'une incapacité à vivre
profondément.

L'émotion nouvelle
semble leur tenir lieu
d'émotion profonde.
Peut- être l'échec est-il ainsi
moins perceptible.

L'échec de n'habiter
finalement nulle part.

18 mai 1993

Seul dans la maison.
Mireille Baillargeon couche,
pour son travail, deux nuits
à Saint-Fabien-sur-mer,
près de Rivière-du-loup.

Je m'étonne d'avoir vécu
si longtemps seul
dans une aussi grande
maison sans m'être aperçu
qu'elle était grande.
Deux étages pour moi seul.

Il faut dire que, d'une pièce
à l'autre, l'alcool alors com-
blait toujours la différence.

Plusieurs pièces aussi
n'étaient pas réellement
habitables.
J'habitais de fait quelques
pièces dans un chantier qui,
faute d'argent,
était laissé pour compte
depuis des années.

20 mai 1993

Fatigué.
Dîner au restaurant
avec Claude Ramsay.
Sa session universitaire
à Moncton est terminée.
De retour à Montréal
pour l'été.

Vit et couche chez et avec
Lise Bergevin,
co-propriétaire des éditions
Leméac qui, dit-il, ne cesse
de calculer ses profits,
même le dimanche.
Fréquente donc des gens
de lettres et de théâtre,
mais aussi d'argent.

Fatigué de cette discussion
que nous avons eu
contre les gens qui occupent
le pouvoir, ces Béland qui
se font payer des limousines
de $200,000 par les Caisses
Populaires qu'il dirige,
ces Bissonnette qui refuse
au journal LE DEVOIR
tout reportage sur ces abus
de pouvoir.
Reptiles et maffiosi qui
s'appuient entre eux pour
faire marcher les machines
actuelles du système.

Claude Ramsay se demande
(en baissant les bras!)
comment purifier le système.
Mais c'est peut-être d'avoir
échoué d'y être à la tête
dont il parle avant tout.

Car ce pouvoir, comment
peut-il être autrement que
sale puisque sa fonction est
justement de bloquer
toute propreté démocratique.

Le journal LE DEVOIR,
pour être rentable,
doit paraître tous les jours,
à la même heure, avec envi-
ron le même nombre
de pages et le même nombre
de commanditaires.
Et tous ses lecteurs doivent
le lire le jour même,
et non le lendemain.
Le problème est là,
tout simplement là.
Rien de moins
que de la bêtise dans le geste
même de publier et d'acheter
le même journal
tous les jours
comme s'il devait y avoir là
quelque chose.
Moi, c'est la régularité
même des journaux
dont je ne veux plus.
Mais là n'est pas l'intention
des gens.
La bêtise du pouvoir
commence d'abord
dans la rue.
La crasse ne fait que suivre.

Les maffiosi n'ont jamais eu
d'autre intelligence
que d'exploiter la bêtise
des peuples plutôt que
d'inventer une autre société.

25 mai 1993

Partout, on parle
de stagnation économique.
Mais sur la rue
du Parc Lafontaine,
l'on assiste
à un véritable "boom"
de la construction.

Mise à terre
de cinq petites maisons
pauvres pour y construire
des condominiums.

Et pour ajouter au tout,
un incendie vient de ravager
une conciergerie délabrée.
Quelque 24 locataires
à la porte.
Et je doute fort, là aussi,
qu'on rebâtisse autre chose
que des condominiums
pour des gens à l'aise
économiquement.

Les riches s'enrichissent et
les pauvres s'appauvrissent.

26 mai 1993

Tous mes logements
sont finalement loués
pour la prochaine année.
(Juillet 1993 à juillet 1994).

Ce fut plus long
que d'habitude.
Le marché de l'immobilier
traverse une crise.

Moins de formation
de ménages
due à une stabilisation
des naissances il y a 20 ans,
moins d'immigration, moins
d'argent disponible aussi.

Mais je m'en tire.
La maison est rentable.
Je fournis donc le gîte, et
Mireille Baillargeon apporte
de quoi manger.

31 mai 1993

51 ans aujourd'hui.
Et le voyage vers nulle part continue.

Une projection dans l'espace dont j'ignore, et la cause, et le positionnement final.

Je vis ma vie au jour le jour.

J'ai progressivement acquis une position sociale qui me satisfait.
Je ne désire plus désormais que bien gérer la continuité des choses.

L'art, finalement, de profiter, dès le début, de ma vieillesse.

21 juin 1993

Le journal LE DEVOIR
semble à nouveau
dans une impasse financière.

Je doute, cette fois,
qu'une relance soit possible.

LE DEVOIR n'est ici
qu'un avant curseur
de ce qui s'en vient
pour les autres journaux.

Le problème en est un
de presse écrite
contre presse télédiffusée.
Pour la diffusion de masse,
l'ère du papier
est en voie de prendre fin.

Le pouvoir n'a plus besoin
de ce substrat
pour imposer sa domination.
Le peuple n'aura bientôt
plus le goût de se payer
cette conque vide.

Disparaîtra ensuite
tout ce qui relève du "bottin"
ou du "dictionnaire".

Notre idée d'éditer
sur papier un dictionnaire
des auteurs québécois
par date de naissance
est de là anachronique.

La chose se fera
via le répertoire
de la bibliothèque nationale
à laquelle nous aurons
bientôt accès par modem.

Puis même les livres
de papier disparaîtront.
Viendra sûrement bientôt
un micro-ordinateur
se tenant dans la main,
s'ouvrant comme un livre,
et s'offrant page par page
à la lecture.

Simple question de temps.

6 juillet 1993

La chaleur écrasante de l'été.

Un pays de températures
excessives.

Rien d'autres à faire
qu'à lire et à écrire.

Avec, chaque jour,
la curiosité de marcher
dans les ruelles pour voir
(et ramasser...) ce qu'y
jettent les gens du quartier.

De quoi habiller rapidement,
meubler, équiper
quelqu'un de fond en cap.

Un gaspillage qui laisse
songeur sur l'intelligence
des gens qui nous entourent.

Un irrespect presque total
des choses.

8 juillet 1993

Dernière visite au médecin
aujourd'hui.

Ma santé se porte bien.

Mais le verdict demeure:
l'alcool est interdit.

20 juillet 1993

André Goulet
des Éditions d'Orphée
est venu chez moi hier,
et est revenu aujourd'hui.
Nous nous étions déjà vus,
en 1966,
avec Michel Beaulieu.

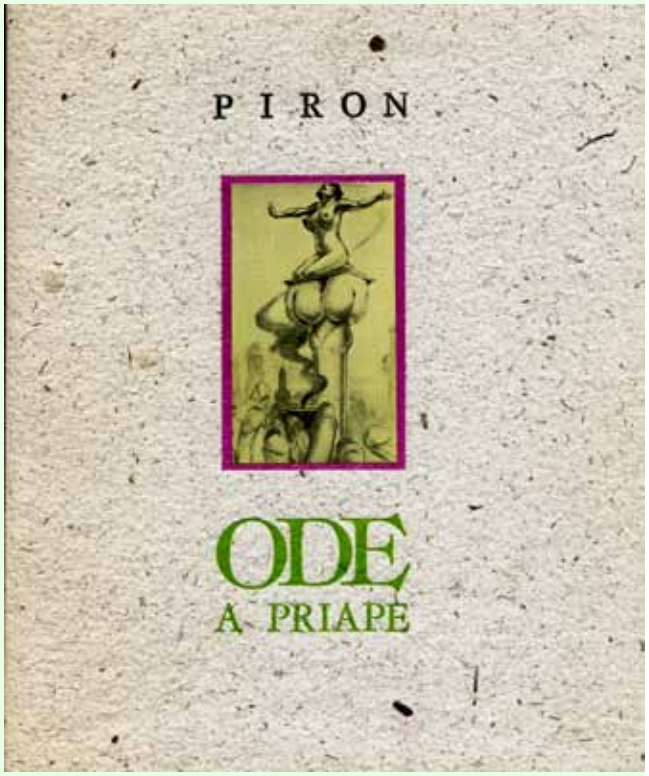
Nous avons arrêté l'édition
du GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS,
12 petits volumes
de 80 pages,
500 exemplaires,
sur papier vergé, barbé,
couverture de papier
fait à la main.
Un homme simple de 60 ans,
qui a vu passé
beaucoup de bons auteurs
dans sa boutique.
Il m'est triste
de le voir vieillir,
chargé de tant d'Histoire, et
de n'être finalement que peu
de choses dans notre société.
C'est peut-être par ce chemin
que je reprendrai moi aussi
le bâton du pèlerin.

Je suis tanné de vivre,
comme je le fais depuis
presque 30 ans, dans le
système digestif de la nation.

Il est temps que je me presse
dans un autre air
vers la sortie, pour vivre
un peu librement
mes derniers trébuchements.

les éditions d'Orphée
Case postale 115
Station E
Montréal Qc H2T 3A5

André Goulet, *p.d.g.*



21 juillet 1993

Depuis trois jours,
je suis seul.
Mireille Baillargeon est
en France, chez son frère
Claude, pour deux semaines.

J'ai retrouvé la solitude.
Et l'alcool.

Il fallait bien embouteiller
le vin maison de l'an dernier,
encore en fût.
Je n'ai pas pu résister.

À vrai dire,
il y a déjà quelques mois
que je le savais
et que je préparais le coup.

Des vacances en quelque
sorte.

Malgré les risques
pour ma santé.

24 juillet 1993

J'en ai déjà assez de boire.

Demain,
je reviens à la normale.

L'effet de l'alcool
n'est plus agréable.
Je me sens l'estomac lourd
comme une pierre.
Je n'ai déjà plus le goût
de rien.

Pour moi, l'alcool
est définitivement un poison.

Demain, je retrouve
mes lectures
et mon eau minérale.

Un ascétisme désormais
inévitable.

26 juillet 1993

Nuit de cauchemars,
comme toujours
après mes excès d'alcool.
Des chats me griffaient
le ventre dans un univers
de chaos et de mort.
C'est aussi une certaine
dame Gautrin que j'y ai vue.
Cette dame de soixante ans
devenue impotente.
Dont le mari, d'une certaine
classe, est, depuis la maladie
de sa femme, presque
en dépression, parce que,
entre autres, il doit lui tor-
cher le cul comme à un bébé.
L'humiliation de vieillir ainsi
pour ces gens et pour lui
surtout qui se croit
une âme éternelle.
Une nuit difficile où j'ai
repensé à Marie-Françoise
Gautrin, leur fille, amie
de Mireille Baillargeon, dont
l'ami Jean-Pierre Warren
n'évitera sans doute pas
la faillite commerciale,
lui dont le travail
est le seul sens de sa vie.
Et Jeanne Baillargeon qui
se sépare de plus en plus
d'avec Jocelyn Routhier
après avoir vécu
18 ans ensemble.
À toutes ces catastrophes,
ces avant-goûts de la mort.
Avec une profonde
déception.
Jusqu'à l'écoeurement.

29 juillet 1993

(Carte postale reçue de Mireille).

Mon cher Yvan.

On est loin, d'Hermet
au Parc Lafontaine, dans
tous les sens du mot loin!
(géographiquement,
d'us et coutumes,
de vie communautaire
et d'habitudes de vie!)

Le temps semble s'être mis
au beau depuis hier, contras-
tant avec les premiers jours.
Téléphone-moi, si tu en as
envie.

Je t'embrasse.
Mireille.

30 juillet 1993

André Goulet des Éditions d'Orphée vient de passer deux heures chez moi.
Puis je l'ai reconduit (il m'a fait visiter les lieux) au 4114 St-André.
Il y vient presque chaque jour.
C'est chez un ami qui enseigne l'art graphique, Gilles Guilbault.
Par contre, son atelier d'imprimerie est situé à une demi-heure de marche: Masson-Bordeaux.
Hier après midi, comme il ne m'avait plus fait signe de vie depuis l'autre fois, j'ai failli tout foutre en l'air avec lui.
Je n'ai pas mis tant d'efforts dans LE GRAND LIVRE pour le laisser en bout de ligne dormir chez un éditeur qui ne s'en occupe pas.
Il m'a finalement téléphoné hier soir, et je saurai dorénavant mieux le rejoindre.

Nous sommes donc convenus aujourd'hui des modalités d'édition, des droits d'édition (Orphée jusqu'à concurrence de 500 copies par contrat), du partage des coûts (j'avance l'argent du papier, il me rembourse totalement avec la subvention, 30% des coûts estimés paraît-il correctement par le gouvernement, c'est-à-dire sans bénévolat à l'édition; il garde la différence s'il en est), et nous partageons moitié/moitié tous les autres coûts et recettes.
J'évalue que chaque volume devrait nous rapporter environ $2,000 chacun.
Et comme il y en aura 12... cela devient presque "payant" d'écrire dans ce contexte là.
À condition bien sûr d'être, comme ici, co-éditeur... sous le manteau.
Car ce ne sont pas les auteurs que le pouvoir subventionne, mais les acheteurs de papier.
L'handicap qui m'a toujours fait me rebiffer contre l'édition, l'outrecuidance et le pouvoir totalitaire des éditeurs sur les auteurs est ici levé.
Après l'édition du GRAND LIVRE, je lancerai possiblement mon JOURNAL, lettres de Lise Bissonnette comprises, puisque ces lettres légalement m'appartiennent.
Ce que je viens d'apprendre de Goulet.

31 juillet 1993

L'édition du GRAND LIVRE sera sans doute , dans l'ensemble, l'édition finale.

Je ne peux rajouter indéfiniment sans encombrer le thème coordonnateur.

Après ce livre, il serait préférable de rassembler les autres réflexions sous un autre titre: AUTRES PENSÉES INACCEPTABLES.

Là où mettre des choses comme:

Quelqu'un dont on ne dit aucun mal n'a pas d'amis.

Réflexion très à propos pour quelqu'un qui se prépare à se mettre sous la dent de la critique.

1 août 1993

Je termine à l'instant la préparation pour impression du tome 1 du GRAND LIVRE: DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE.

Il devrait être sur le marché pour la fin de septembre.

Un drôle de sentiment.

Celui de franchir l'étape peut-être la plus importante de ma vie.

Celle de devenir un écrivain au lieu que de toujours prétendre l'être.

20 août 1993

Le papier est acheté.
Etc.
Enfin presque tout est prêt
pour l'impression
qui devrait commencer
d'ici deux semaines.

Un drôle d'éditeur
que ce André Goulet
des Éditions d'Orphée.
Disons plutôt que c'est
un imprimeur qui est devenu
éditeur comme malgré lui.
Mais comme les subventions
sont versées à l'éditeur et
non à l'imprimeur, il est bien
obligé de continuer la route.

Mal en est à ceux qui
pensent y être sérieusement
mis en marché par lui.
Goulet se cache et fait tout
pour que personne
ne puisse le rejoindre.
Il vit reclus
et sans téléphone.
Il n'apparaît
que par son casier postal.

Comment un auteur peut-il
espérer dans ces conditions
une invitation, un interview,
etc.
C'est la catastrophe.

Tous ses auteurs,
à moins de publier à leur
frais des textes illustrés de
sexes en rut,
le quittent
au second volume.
D'autant plus qu'il faut
lui avancer les sous
pour qu'il puisse imprimer.

C'est donc ce que j'ai fait.
Je finance tout.
En échange, il m'initie
à tous ses trucs et contacts,
(je pourrai dès le second
tome faire tous mes livres
moi-même), en échange
de quoi il empochera
la subvention du
Conseil des Arts du Canada,
soit $2,000 par volume.

Par contre, il me remet
les 500 livres.
Notre contrat s'arrête là.
C'est à moi de signer
le contrat de distribution,
d'envoyer les communiqués
de presse et photos
(sous couvert des Éditions
d'Orphée), et d'encaisser
l'argent.

En pratique, il fera,
sans risque, autant d'argent
que moi par volume.
Idéal pour un éditeur pépère.
Mais mieux vaut
que cet argent du Fédéral
aille à lui plutôt qu'à un
autre qui ne m'apprendrait
rien et ne me laisserait,
en plus, rien en retour.

Je reviens donc à l'édition.
Pour m'éditer moi-même.

Autres mémérages:

Michel Tremblay a reçu
plus de $300,000 pour céder
ses manuscrits au Fédéral.
Les journalistes se sont tout
simplement étonnés du fait
que Tremblay écrive sans
presque jamais se corriger.
La réalité serait toute autre.
Si Tremblay donne
l'impression de ne jamais
s'être corrigé, c'est tout
simplement que les dits
manuscrits seraient des faux.
Tremblay écrit et se corrige
directement sur ordinateur.
Pour établir les dits
manuscrits, il aurait dû
retranscrire à la main
les versions finales
qu'il avait conservées
sur disquettes.
Belle crasse.
Purement et simplement
un cas de crime économique.

André Goulet dit être venu
chez moi, alors qu'il avait
15 ans (avant 1945),
à l'atelier de Paul-Émile
Borduas situé... au-dessus
de mes garages.

Borduas habitait alors au 983
Napoléon, ce que confirment
ses historiens.
L'espace au-dessus
de mes garages actuels était
une ancienne remise à foin
pour les chevaux.
C'est donc dans cet espace
ouvert doté d'un puits de
lumière que Borduas s'était
établi, à côté de son domicile
du 983 qu'il devait loué de
Beauregard, mari de Blanche
Lamontagne,
alors propriétaire.

L'atelier aurait ensuite été
loué par une amie
de Borduas,
Mme Tousignant qui l'aurait
alors aménagé
en pièces séparées.

Comme le monde est petit!

2 septembre 1993

Voilà, c'est parti.
J'en ai sans doute pour dix
ans dans cette nouvelle vie.

Dix ans à ne rien faire
d'autre qu'à m'occuper
de mon immeuble
et à m'éditer moi-même.

Soit: treize volumes semi-
luxe du GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

Suivi d'une édition de poche
(4"x7") du même volume
en un seul livre
de quelque 600 pages.

Suivi de l'édition
de mon JOURNAL:
six volumes de 300 pages
chacun.

9 septembre 1993

C'est parti.
Mais peut-être en titubant.

Drôle d'éditeur
que ce Goulet.
L'argent que je lui ai avancé
a-t-il servi à lui payer
une soûlerie ou à acheter
notre nécessaire.
Je le saurai
dans une semaine.

S'il y a problème,
il n'y aura plus de lésinerie.
Je ferai tout moi-même.
Il ne fera que me prêter sa
photocopieuse... en échange
de sa grasse subvention
à ne rien faire.

Tristesse.
Solitude d'une fin de route
à l'orée même du chemin.

10 septembre 1993

J'ai fait une marche dans
l'odeur brûlée de l'automne.

J'ai pris, seul, le chemin
qui mène au sommet
de la montagne sacrée.

Le chemin dont personne
jamais n'est revenu.

27 septembre 1993

Ce mécréant de Goulet
me "fait" littéralement
dans les mains.

Après avoir découvert
qu'il ne pouvait espérer
de subventions faute
du nombre de pages requis
pour chaque bouquin, il m'a
parlé de lui avancer encore
de l'argent, "and so and so".
De la merde,
rien que de la merde.
Avec l'argent qu'il a reçu,
il avait de quoi tirer
300 photocopies.

J'ai trouvé où tout faire
sans lui, à compte d'auteur.

Mais voilà qu'il ne me donne
plus de nouvelle et que
je ne sais pas où le rejoindre.
Tout ce que je peux faire,
c'est de laisser des messages
et... attendre que monsieur
daigne répondre.
Un malade, tout simplement.
Irresponsabilité chronique.
Je vais récupérer mon papier
et mon texte,
et foutre le camp de là.
(J'ai contacté Leméac,
Lise Bergevin et Pierre
Filion, qui ne sont pas
intéressés
à ce genre de chose
que j'écris: beaux arrivistes
conformistes
bouffis de subventions).

29 septembre 1993

D’autre part,
j’ai finalement vendu
la maison d’Outremont.

Restent les ententes finales
autour d’une convention
de co-propriété entre Jocelyn
Routhier (qui a finalement
décidé d’acheter la part de
sa femme Jeanne Baillar-
geon) et Serge Barthoneuf et
Manon Poulet qui achètent
celle de Mireille.

En plus, Jeanne vend sa part
sur la maison de campagne
de Saint-Joachim à Mireille,
le tout afin de consolider
la somme nécessaire à
l’achat de son nouvel
appartement au centre-ville.

Enfin, tout semble vouloir
rentrer dans l’ordre.

Ce qui n’est pas trop tôt.

J’en ai marre
de tous ces déraillements.

J’aime ne dépendre
de personne, et travailler seul
dans mon coin.

1 octobre 1993

Finalement fini
avec ce Goulet
des Éditions d’Orphée.

Un pauvre type.
Qui fait pitié.
Mais qui se tamponne
lui-même dans son petit
coin.

Je lui ai dit de garder le $400
que nous lui avions avancé.
Pour les leçons et les
contacts qu’il m’a donnés.
Il n’en était
que plus confus, plus humilié
peut-être.

Car en réalité,
c’est notre confiance
que nous lui retirons.
Il n’est absolument pas
fiable.
À moins de ne vouloir éditer
qu’un livre avec lui.
À son prix.
Et à son rythme.

Mais rester avec ces gens-là,
c’est comme s’attacher
une ancre au cou
pour se jeter ensuite à la mer.

21 octobre 1993

Tous, à un moment ou l’autre
de notre vie, nous devons
confronter la réalité
du monde avec celle que
nous avons apprise à l’école.

C’est l’automne
avec ses pluies, ses vents et
ses feuilles qui tombent.

Mais c’est aussi
l’achèvement de nos projets:
vente du logement
de Mireille à Outremont,
rachat de la maison
de campagne à sa soeur
Jeanne, fin de l’édition
de mon premier livre
à la mi-novembre.

Une année somme toute
assez chambardée.

Mais aussi le début
d’un temps nouveau.

1 novembre 1993

Je me suis réveillé
tard dans la nuit.

Il neige sur la ville.

Je suis seul
dans mon bureau.

C'est décidé.
Je ferai moi-même
la distribution de mon livre
en librairies.

L'effort en vaut la peine.
Je peux ainsi doubler
mes revenus.
Cela commencera à avoir
l'air d'un salaire pour écrire.

Mais cela me fait étrange
de revenir ainsi,
comme en arrière,
comme il y a 20 ans,
du temps de la distribution
de SEXUS.

Mais les libraires
ont tellement changé!
Les uns sont morts,
les autres sont partis.
C'est comme si
je recommençais
dans un pays nouveau.

8 novembre 1993

L'Histoire
est majoritairement faite par
des hordes d'incompétents
qui ne se battent que pour
se hisser au pouvoir
afin d'en tirer au maximum
les avantages.

12 novembre 1993

Il est plus facile de croire
que le monde est bon,
que de voir en quoi
il est hostile.

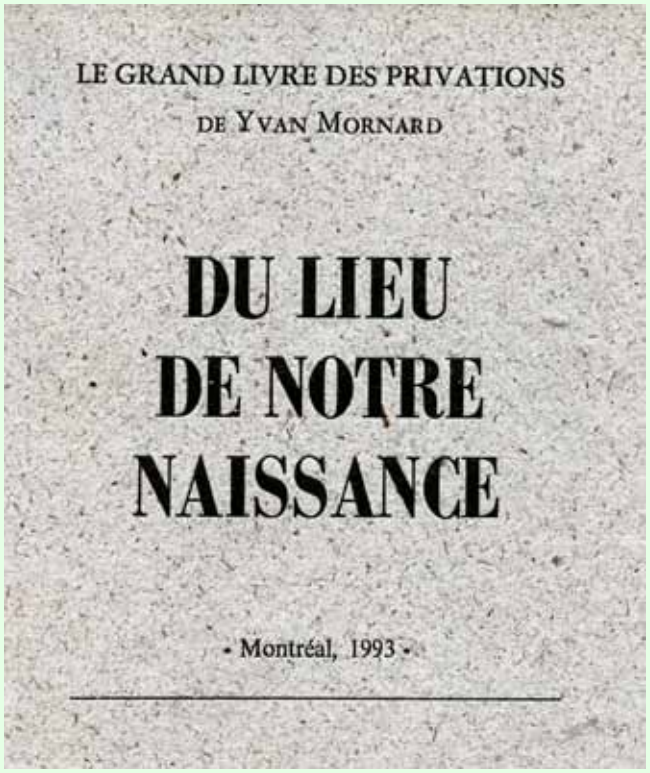
17 novembre 1993

Voilà.
C'est fait.
Le premier tome du
GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS
est au montage final.
J'ai reçu les couvertures
encore humides.
Lundi prochain, j'envoie
copies aux journaux,
et je commence
la distribution en librairies.

Je suis, après tant d'années
à me rêver, je suis enfin
devenu un écrivain.

Mais je vais passer
presque inaperçu.
On ne parlera pas encore
de moi.
Pas avant trois ou quatre
tomes.
Et puis tout basculera.
C'est-à-dire une centaine
de lecteurs assidus, et,
à chaque tome, quatre cents
curieux nouveaux.

Ce qui fait au total
dans les 5,000 lecteurs.
Ce qui, au Québec,
pour un livre de maxime,
sera remarquable.



23 novembre 1993

C’est finalement fait.
J’ai posté copies
pour le service de presse,
copies pour le dépôt légal,
et j’ai commencé moi-même
la distribution en librairies.

L’accueil y est bon.
Sans excès, mais bon.

Le fait que je sois un pur
inconnu amène les libraires
à n’accepter en consignation
qu’entre 3 et 6 copies.

Et c’est beaucoup
la qualité de présentation,
le côté “fait main”
qui les incite à accepter
de mettre le produit
sur leurs étalages.

Un livre
ne doit-il pas d’abord être
un coup de théâtre.

26 novembre 1993

Longue marche ce matin.

Le plaisir de voir son livre
affiché en vitrines.

Le soleil radieux du matin.

La douce illusion d’exister.

30 novembre 1993

L’opération de me relancer
en édition aura pris 5 mois.
De la finalisation du texte
jusqu’à la mise en marché
dans les librairies.

La machine est prête.

Chaque volume
peut désormais sortir
à un mois d’avis.

C’est une longue marche qui,
maintenant, commence.

Une patience
presque monacale.

1 décembre 1993

La valse des notaires
bat son plein.

Mireille Baillargeon
vient d’acheter
le 3930 Parc Lafontaine.
Un condominium situé
au dernier étage d’un triplex
à trois maisons de la mienne.

La transaction
devrait se finaliser
dans les quinze jours.

Ainsi que celle de la vente
de son logement
d’Outremont.

Ainsi que celle de l’achat
à sa soeur de la totalité
de la maison de campagne
de Saint-Joachim.

Une valse à trois temps
si l’on peut dire,
et de belle envolée.

3 décembre 1993

Avec un titre comme
DU LIEU
DE NOTRE NAISSANCE,
voilà que je me retrouve,
à la librairie Champigny,
classé dans la section
MATERNITÉ!

10 décembre 1993

La vente de la maison
de Mireille Baillargeon
à Outremont
est finalement réglée.

Ce soir, nous allons signer
l'achat de son condominium
du 3930 Parc Lafontaine.

Samedi le 18,
s'achèvera la transaction
sur Saint-Joachim.

Voilà.
Les titres
de la famille Baillargeon
seront, à nouveau, clairs.

13 décembre 1993

Je surveille mes librairies.
La vente de mon livre
stagne.
À part trois ventes, sans
doute à des connaissances
que j'y ai référées, rien.
Absolument rien.
Aucune réaction
dans les journaux.
Ce qui ne m'aide pas.
J'ai donc fabriqué de petites
pancartes explicatives du
livre et de l'oeuvre à venir.
Des petites pancartes
dont je commence
la distribution cette semaine.
Il y a tant de nouveauté!
Il faut attirer,
mais surtout retenir le regard
des gens
sur le livre à vendre.
Obliger l'oeil
à scanner davantage.
Jusqu'ici, j'ai prouvé
qu'un auteur peut se passer
d'un éditeur et se passer
d'un distributeur.
Peut-il, rendu là, se passer
d'une couverture de presse.
Toute la question
de la liberté d'éditer
est maintenant là.
Car s'il ne réussit pas à faire
vendre ses livres
par lui-même, tout le chemin
parcouru finit en cul-de-sac.
Le public n'achèterait-il que
ce que les médias lui dictent
d'acheter.
Ce que lui dictent
ses nouveaux curés.

14 décembre 1993

"À part trois ventes..."

Mais c'était, là aussi,
une méprise.

La librairie les avait
tout simplement retirés
pour les foutre
dans son arrière boutique.

C'étaient
trois connaissances
de l'Institut de Tourisme,
les seuls susceptibles
de se plaire à la lecture
de ce que je fais.
Du moins, le disaient-ils
dans nos discussions
d'époque.

Je vois mieux la raison
de mon écoeurement profond
à travailler avec de telles
gens dans un tel milieu.

Toujours à mentir, à dire des
choses qu'ils ne font pas.
À paraître
ce qu'ils ne sont pas.
L'apparence d'exister.
Le goût de ne jamais
déplaire plutôt que celui
d'avoir la force d'exister.

1994

52 ans

12 janvier 1994

Le début
d'une nouvelle année.
Dans le froid dur de l'hiver.
Heureusement pour nous,
Mireille Baillargeon et moi,
ne sommes pas
dans la nécessité
comme tant d'autres que
frappe durement notre temps.

Reçu pour la première fois
ma famille à souper.
Pour la première fois
depuis 20 ans.
Encore que la famille
de mon frère Sylvain
n'y était pas.

Germaine qui, à côté de
ses trois grands adolescents,
s'adonne presqu'autant
que moi à l'écriture.
Qui, comme il se doit
chez les bas bleus
de notre époque,
est devenue lesbienne.

J'ai repris hier mes lectures,
et la mise au point final
DE LA CROYANCE.

À part une amélioration
historique de notre confort,
nous vivons aujourd'hui
dans une espèce
de moyen-âge désastreux.
Un retour en force à la bêtise
et à l'intégrisme.
Intégrisme religieux.
Ou intégrisme de l'argent
sous l'égide des dieux
médias comme prêcheurs
et des rapports d'impôt
comme confessionnaux.

Autre note.
Gaston Miron, dont la santé
se détériore à nouveau
(toujours sa jambe),
m'a dit avoir vu mon livre
en librairie.
L'a-t-il seulement acheté
ce beau tapageur...

13 janvier 1994

(Lettre reçue de ma soeur Germaine).

Chers Mireille et Yvan,

merci pour votre délicieuse invitation.
Les enfants sont revenus charmés et heureux d'avoir rencontré la verve et la sagesse de leur oncle et de leur tante.
Nicolas me talonne déjà pour que nous entreprenions une collection de livres de poésie québécoise...
Quant à ton livre Yvan, je ne peux présentement que me réjouir de sa publication. Certains fragments m'apparaissent davantage peaufinés, mais j'ai surtout hâte de connaître la suite.
Je découvre ton style qui, malgré le ton incisif, sait agréablement frôler le poétique (je pense ici en particulier au fragment intitulé "Des cataclysmes").
Je retiens aussi cette phrase:"Chaque changement de paysage est un risque".
Tu verras à la lecture de "Doigts d'ombre" à quel point cette pensée me correspond.

Enfin, merci encore pour votre accueil.
Michelle regrette ne n'avoir pu vous rencontrer.
Elle compte vous inviter (comme elle est optimiste!) au lancement de mon prochain recueil.

Je vous embrasse fort.
Germaine.

28 janvier 1994

Première bonne nouvelle.

Mireille Baillargeon revient de la librairie Renaud-Bray.

Il semble qu'ils ont vendu 2 exemplaires de mon livre.
Enfin.
Mais nous sommes encore loin de la rentabilité (100 copies)...

Mais avec le temps...

10 mars 1994

Il neige encore.
Sans doute l'une
des dernières neiges
de l'hiver.

Les anciennes tombées
fondaient rapidement.
Les trottoirs et les rues
étaient déjà au ciment.

Et voilà que ça nous retombe
dessus.

Un pays de pauvres:
vivre dans un congélateur.

L'édition
du GRAND LIVRE avance.
Dans un mois,
DE LA CROYANCE
devrait être sur le marché.

14 mars 1994

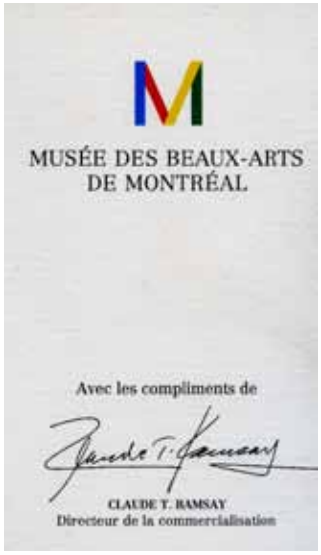
Claude Ramsay est de retour
à Montréal.

Fini Moncton!

Il s'est trouvé un poste
de directeur
de la commercialisation
au Musée des Beaux Arts.

C'est exactement le genre de
travail qu'il saura bien faire.

Bon goût, mondanité
et business.



18 mars 1994

Terminé péniblement
le roman
de Lise Bissonnette:
"*Marie suivait l'été*".

Travail visiblement bâclé,
quelque chose comme
un synopsis dont le lecteur
doit se contenter.
Beaucoup de phrases
mal écrites.

Mais j'en retiens surtout
le côté sordide de ces deux
québécoises, genres sorcières
maléfiques,
l'une instruite (Marie),
l'autre ignare (Corinne),
qui ne pensent toutes deux
qu'à exploiter (jusqu'à
en mener un au suicide)
les grosses queues
des immigrants célibataires
échoués à Rouyn-Noranda.

Il n'y a rien là de significatif
sur la vie des immigrants
réels non plus que sur celle
des gens de Rouyn-Noranda.
Mais c'est surtout
la sexualité même
de Lise Bissonnette
que j'ai reconnue là.
Ce côté chaud,
mais étouffant et faux,
que je ressentais avec elle
lorsqu'elle voulait
de l'amour.

Le côté profondément
égoïste et mensonger
qu'elle prenait alors
pour avoir du sexe
lorsqu'elle était bandée.
Comme un vol.

Un manque profond
de délicatesse
et de conscience sociale.

L'empressement continuel
(et contre tous)
d'un trop plein de cul.

15 avril 1994

J'ai reçu
mon premier chèque
en paiement pour la vente
de mes livres.

La librairie Renaud-Bray
a vendu 4 exemplaires
DU LIEU
DE NOTRE NAISSANCE.

Je m'attendais à tout,
sauf à ce désastre.

Et d'autant plus que
les livres vendus ne l'ont,
en réalité, été à personne.

Ce ne sont que des ventes
effectuées,
par un automatisme,
à des bibliothèques où rien
n'en assure la lecture.

J'ai terminé aujourd'hui
l'édition
DE LA CROYANCE.

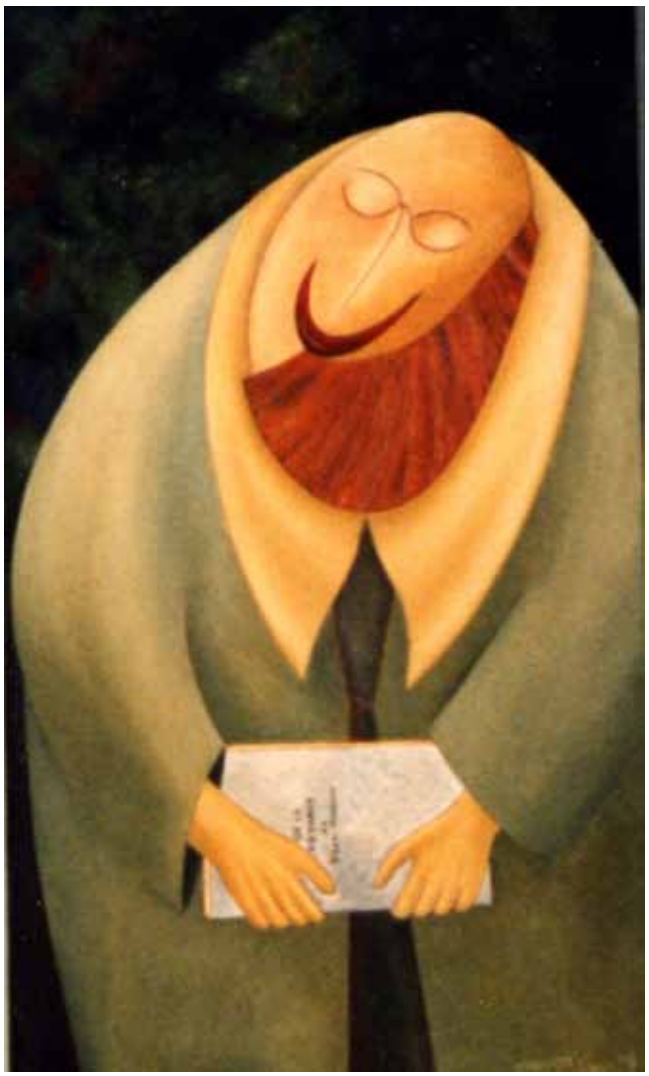
Le tirage de départ est dé-
sormais limité à 101 copies
même si j'ai 500 couvertures
de prêtes.

La rentabilité totale peut
se faire en vendant 80 copies
à $12 aux libraires
et 10 copies à $20 en direct,
les 11 autres copies allant à
notre réserve, au dépôt légal
et à la presse.

Jamais éditeur n'aura
peut-être réduit
autant ses frais.

Mais c'est enfin le beau
temps: soleil par 20 degrés!

J'ai refait l'installation
du balcon; comme
sur un navire de croisière,
je me suis réinstallé
sur le pont
pour mieux regarder,
une fois de plus, le passage
de la nouvelle feuillaison.



LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
DE YVAN MORNARD

On a trop souvent limité la croyance aux religions.

Du début de nos civilisations jusqu'à aujourd'hui, une certaine de religions ont tenté de s'approprier notre faculté de croire.

Mais la croyance est autre chose qu'un phénomène religieux.

La croyance est une faculté d'adhésion inhérente à la pulsion même d'exister.

Elle nous pousse à travers les idéologies et les partis politiques, à travers les modes aussi bien qu'à travers les théories scientifiques, à continuellement retomber dans le piège de la vérité.

Elle fait miroiter devant nous l'éphémère comme s'il s'agissait d'éternité.

La croyance est comme une infirmité qui nous entrave dans notre liberté de penser.

Elle nous contraint toujours à prendre nos hypothèses pour des certitudes.

La croyance ne peut être une réponse à nos angoisses.

Plutôt que d'être une réponse, la croyance demeure, pour nous, une terrible interrogation.

C'est de cette croyance fondamentale en chacun de nous dont traite le présent volume du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.

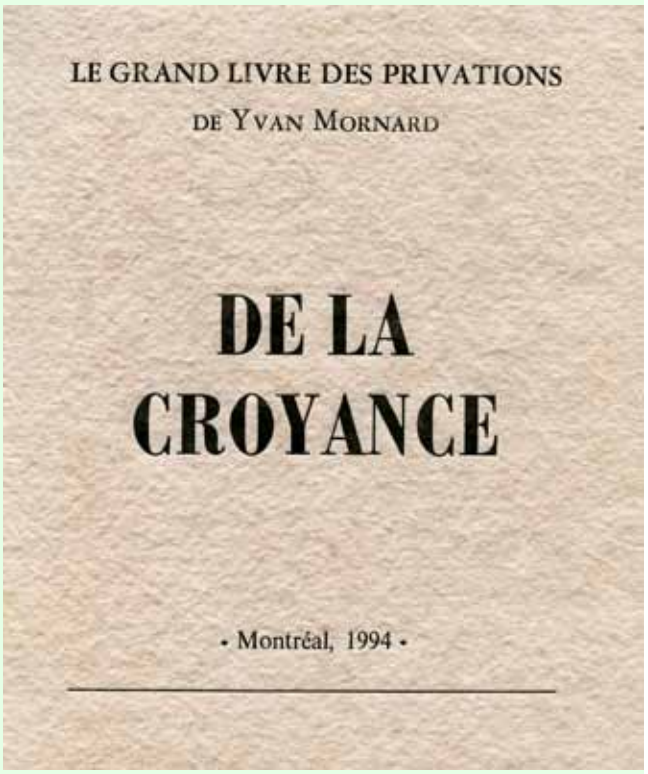
LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS est un livre de réflexions sur les habitudes de notre temps.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS, comporte treize volumes traitant chacun d'un thème particulier:

* Du lieu de notre naissance
* De la croyance
* De l'inégalité
* De l'école
* Des normes
* De la nécessité des relations sociales
* Du travail
* De la pauvreté
* De la censure
* De l'intolérance
* De l'obligation d'être moral
* De la sagesse
* De la mort

L'oeuvre dont l'essentiel est terminé paraîtra progressivement, volume par volume.

EXEMPLAIRES NUMEROTES ET SIGNES PAR L'AUTEUR.

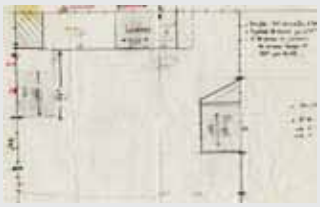


Exposition
de François Lemay.

4 mai 1994

Les travaux
sur le nouveau condominium
de Mireille Baillargeon
sont commencés.

Un mois de travail manuel,
et de couraillage pour
satisfaire un tous et chacun.



30 mai 1994

Les travaux avancent bien.

31 mai 1994

52 ans aujourd'hui.

23 juin 1994

Les travaux
sur le condominium
de Mireille Baillargeon
sont enfin terminés.
Deux mois de stress.
Le résultat est bien sûr
très appréciable.
Mais on ne m'y reprendra
plus.

Elle gérera désormais
elle-même ses travaux.
Toujours
en train de critiquer.

J'ai ma maison
dont il me faut m'occuper.
Cela me suffit.
À chacun sa tâche.
Je n'ai pas à prendre
la responsabilité des autres.

Mon problème d'alcoolisme
a refait surface.
Devrais-je tout quitter
pour le fuir?

Aller ailleurs.
Avec d'autres gens.
Libéré du stress d'ici
qui me tue.
Mais enfin!
Je peux revenir
à mes lectures
et à mes écritures.

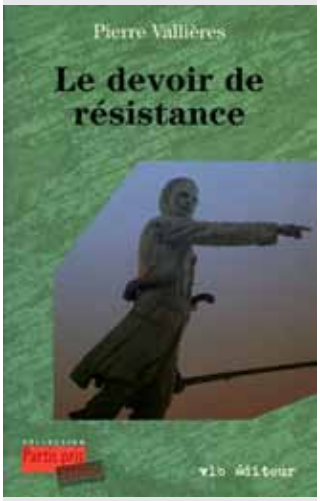
7 juillet 1994

"*Le devoir de résistance*"
de Pierre Vallières.

Certaines choses
de profondément vraies dites
dans une façon de penser
fondamentalement fausse.

L'utopie hégémonique
d'un raté.

Être né du mauvais côté
du pouvoir.



8 juillet 1994

Revu dans la rue
ce André Goulet
des Éditions d'Orphée.
L'été le ramène
dans les parages
chez son ami
Gilles Guilbault.

Comme je lui proposais
d'acheter de moi du papier
(8 1/2 par 7) qu'il me reste,
et ce par petits lots
selon ses besoins,
il m'a proposé, après s'être
dit intéressé, de photocopier
mon prochain livre
DE L'INÉGALITÉ
chez lui:
- pour te rembourser.

À suivre.

Un drôle de type, constant
depuis tant d'années dans
l'édition, mais complètement
imprévisible au jour le jour.

21 juillet 1994

Faire ses livres soi-même,
sans éditeur,
sans distributeurs
et sans subventions.

Revenir à l'artisanat.

Créer un salon annuel
des livres artisanaux.

25 août 1994

Demain sera la dernière
journée de ma vie
où je boirai de l'alcool.
J'ai fini de boire les 300
bouteilles de vin fait maison,
entreposées
dans mon garage.

C'était si peu dispendieux
de continuer à boire
que je n'ai su m'en abstenir.
Ma cirrhose
ne m'a pas moralisé.
Mon problème est ailleurs.

Avec cette fin d'alcool,
j'ai l'impression d'entrer
définitivement
dans le royaume des morts.
C'est-à-dire
dans cette conscience
que je ne peux éviter
de la détérioration de tout.
Dans cette conscience de
n'être qu'une instantanéité.

J'ai, pendant 25 ans, endormi
ma douleur.
Il me faut maintenant
la confronter.

1 septembre 1994

Lettre envoyée aux critiques littéraires suivants:

Mario Roy
LA PRESSE
Pierre Cayouette
LE DEVOIR
Pascale Navarro
VOIR (LIVRES)
Karen Ricard
LECTURES.

Suite à notre conversation téléphonique du 29 août 1994, je vous fais parvenir deux volumes:
Du lieu de notre naissance.
De la croyance.

Ces volumes font partie d'un ensemble à paraître sous le titre:
Le Grand Livre des Privations.
Chaque volume est une incitation à la réflexion sur l'un des grands thèmes de l'existence.
Tel qu'entendu, si ces volumes ne vous intéressent pas, vous voudrez bien me les retourner.
Je demeure à votre disposition pour toute information.

6 septembre 1994

Déjà une semaine
sans alcool.
La chose m'est plus facile
depuis que j'ai épuisé
mes réserves de vin maison.
Autrement,
j'aurais déjà rechuté...

Mais le fait de devoir payer
pour acheter du vin,
m'arrête.
D'autant que je n'ai que
très peu d'argent disponible.
La soûlerie ne serait
même pas drôle.
Alors, aussi bien s'abstenir...

La vie est beaucoup plus
heureuse sans alcool.
Je suis plus actif,
plus heureux de vivre.
L'alcool rend lourd.
Un rien devient pénible.

J'ai envoyé mes livres
en service de presse.
Mon erreur, au premier livre,
fut de m'adresser
aux mauvaises gens.
Cette fois, j'ai d'abord pris
contact par téléphone
avec les intéressés.
L'accueil a été plutôt bon
à LA PRESSE
et au DEVOIR,
plutôt quelconque à VOIR
et à LECTURES.

Le professionnalisme
des deux derniers
ne semble pas équivaloir
celui des premiers.
Étant pauvres,
ils ont le souci de l'argent
avant celui de la culture.

Enfin!... si l'on pouvait
parler un peu de mes livres,
juste assez pour m'en faire
vendre une centaine,
afin de me permettre d'être,
au moins, rentable.

21 septembre 1994

Le journal VOIR
m'a retourné
mon service de presse,
sans plus.
Mes livres, dont l'emballage
de l'un n'a même pas
été ouvert, ne les intéressent
tout simplement pas.

Ce sont les derniers beaux
jours de l'automne à pouvoir
lire et écrire sur mon balcon.
Le plaisir d'exister,
pour soi-même,
tout simplement.

Écrire n'est pas dire la vérité.
Mais tenter de trouver
l'énoncé d'époque
le plus défendable.

28 septembre 1994

Terminé la lecture
du "Discours sur l'origine et
les fondements de l'inégalité
parmi les hommes"
de Jean-Jacques Rousseau.

L'erreur historique
de Rousseau est d'être
profondément chrétien.
Il pose comme prémices
la bonté de Dieu et d'une
Loi d'un pur état de Nature
contre l'évolution
des sociétés
qu'il tient pour satanique.

19 octobre 1994

Ce n'est pas de culture
dont veulent les gens.

Mais de livres utiles
à leur avancement social ou,
autrement, qui
leur permettent d'en rêver.

La réflexion
ne les intéresse pas.
Les préjugés leur suffisent.

Faire attention
à l'être humain.
Il ment,
même lorsqu'il dit la vérité.

21 octobre 1994

Un merveilleux automne
roux.

Dans une misère économi-
que qui ne cesse d'empirer.

Quatorze locaux vides
pour magasins à louer
rue Saint-Denis,
entre Duluth et Roy.

Du jamais vu.
Et c'est comme ça
à travers tout Montréal.

Chez Jeanne Baillargeon.

23 novembre 1994

Première neige sur la ville.

L'année fut une succession
ininterrompue
de dérangements.

Ventes et achats de maisons;
réparations, locations, et tout
et tout.

Nous sommes prêts
pour un autre hiver.
Quatre mois d'enlisement
avant l'autre renaissance.

Je classe mes archives,
j'écris lentement, pour moi,
pour le plaisir de me créer
une réflexion personnelle.

Autre chose
que la répétition.

7 décembre 1994

Une autre année
qui s'achève.

J'écris et je lis
tranquillement
dans la chaleur
de ma maison.

Les épreuves
de la couverture
DE L'INÉGALITÉ
ont été tirées.

J'achève lentement
de corriger le texte.

8 décembre 1994

La vie que je mène
est à ce point satisfaisante
que je n'ai aucune intention
d'en changer.
Et ce, jusqu'à ma mort.

J'ai à m'occuper
de l'entretien
de mes logements.
Dans 6 ans je n'aurai plus
aucune hypothèque
(c'est le loyer d'un locataire
qui, actuellement, la paye);
j'aurai donc de quoi vivre
seul si besoin est.

J'ai à m'occuper de mes
lectures et de mes écritures.

C'est un choix que j'ai fait
à 16 ans.
J'en aurai bientôt 53.

Je n'aspire donc pas
à la retraite,
ni à "l'ère des loisirs".
Je ne rêve pas de gagner
à la loterie, ni d'hériter
de quelques parents riches.
Là où je suis,
c'est là où je veux être.
C'est ainsi, selon moi,
que la vie devrait être vécue.

Le reste
n'est que perte de temps.

1995

53 ans

3 janvier 1995

Une nouvelle année.
Avec d'autres bonnes résolutions.

Celle de ne jamais boire d'alcool, évidemment.
Promesse tenue en 1993, mais toujours reprise et toujours abandonnée en 1994.

Je ressentais cet interdit d'alcool comme un signe de vieillissement, une sorte de fin de partie de plaisir.

Il faut maintenant penser que l'alcool n'est pas nécessaire à la jouissance.

Il me faut aussi continuer mon travail contre l'éducation que j'ai reçue. Celle qui me fait croire que je suis né sur une planète hospitalière sous le regard bienveillant de Dieu, que je suis dans la vérité (sinon par la réflexion, du moins par la foi), que je suis l'égal des plus riches de ce monde tant par mes qualités de départ que par l'égalité des chances donnée à tous d'accéder aux plus hautes places.

Une éducation que mes parents (plus ou moins détraqués mentaux) m'inculquaient avec la complicité de leurs congénères (plus ou moins spécialisés dans le respect des folies douces).

De plus, mes livres ne se vendent pas et ne se vendront pas.
Je devrai tordre des bras pour que des gens m'achètent et atteindre ainsi, au moins, ma rentabilité.

Les gens n'aiment pas ce que je dis.

10 janvier 1995

Froid brusque.
Violent.
Mais qui ne doit durer que deux jours.
Après, les météorologues annoncent de la pluie...

Je corrige et recorrige mon texte DE L'INÉGALITÉ.
Je prends plaisir à ce travail, au classement de nos livres d'anciens auteurs québécois, à mes lectures et autres petits travaux.

Je regarde le chat se pourlécher au soleil de la fenêtre.
Pourquoi donc se tuer à l'effort dès que l'on a le nécessaire.
Faire comme les chats.

Mais la majorité des gens se sont laissés piéger par l'idéologie de la consommation.
Bungalows, condominiums, automobiles, tout coûte et tout coûte toujours plus cher.
Une course sans fin pour de l'argent.
Dans le seul but, de plus en plus, que de pouvoir continuer de vivre au-dessus de ses moyens.

Reste l'espoir de la pension
à 65 ans.
Mais voilà que le ministre
canadien des finances, parle
de hausser l'âge à 67 ans!...

Beau dommage
que d'avoir ainsi vécu!

Je m'éloigne d'eux.
Je ne veux même plus
qu'ils me touchent.

19 janvier 1995

L'être humain
n'est ni bon, ni mauvais.
Mais plutôt crétin.

Que m'importe LA vérité
si je ne peux m'en servir.
La seule vérité intéressante
est celle qui me permet
de survivre.

Ce n'est que
par l'organisation des objets
que nous prenons place
dans l'espace.

24 janvier 1995

Nous ne vivons pas
dans une démocratie.
Mais dans une idiocratie.
Le pouvoir de quelques uns
sur une masse d'ignorants.

Les philosophes ont le tort
de prendre leurs écrits
pour la réalité.
À force de donner
des ordonnances,
ils finissent par confondre
ce qu'ils disent
devoir être fait
avec ce qui peut être fait.
Ils en tirent ainsi
une bonne conscience contre
tous les autres.
Mais le monde n'a que faire
de leur sottisier.

8 février 1995

Ne faire que ce qui apporte
du plaisir à vivre.
Ne rien accepter d'autre.

Éviter le plus possible
la transe collective
de son époque.
Aveugles
suivant d'autres aveugles.
D'ailleurs sans importance.
Tous en marche vers la fosse
commune de l'Histoire.

Au moins, profiter du fait
d'être bien dans sa peau.

Au risque de passer
pour un vieux fou.
Mais bien chez lui, et bien
au chaud.

7 mars 1995

(Lettre envoyée à ma soeur).

Germaine.

J'apprends que tu enseignes
l'écriture à Carleton.
Il est bon que tu sois à plein
temps dans ce que tu aimes.
C'est loin.
Mais c'est quand même pour
en arriver plus près de toi.

Lorsque j'ai constaté
que tu n'avais plus
de téléphone à Montréal,
j'ai cru un moment
avoir perdu
l'une de mes deux critiques
littéraires.
J'ai tellement peu de lecteurs
que j'en fus profondément
atteint.

Je t'envoie donc le manuscrit
de mon troisième livre:
De l'inégalité.
Il n'est ni poétique,
ni généreux.

Peut-être peux-tu encore
me corriger.

Et toi.
Où en es-tu
si près de tes 40 ans.
Et tes éditeurs.

À toi.

8 mars 1995

Tante Catherine Minville
est décédée.
Brusquement décapitée
par un camion.
Mourir violemment
à Grande-Vallée.

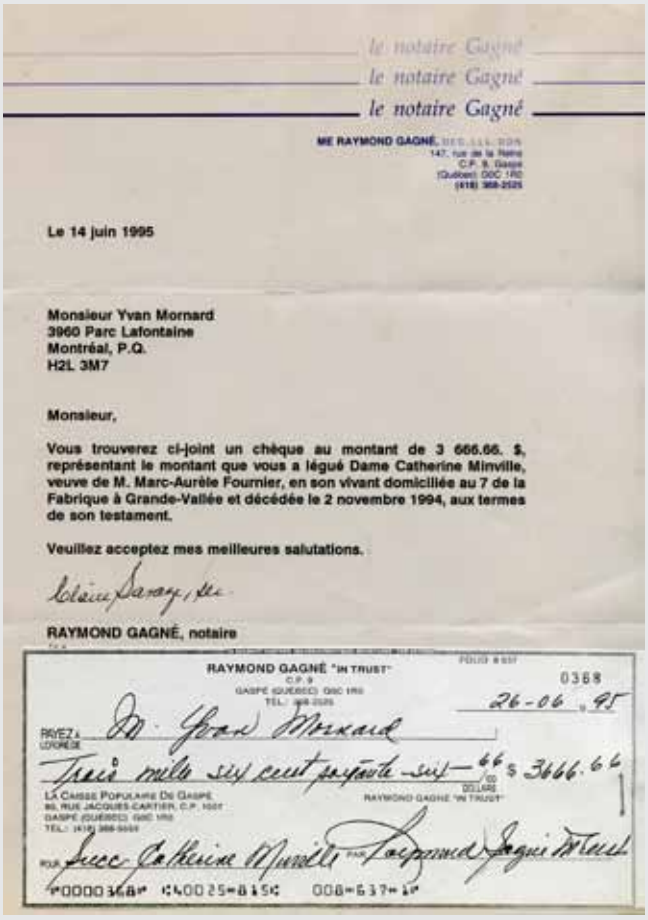
Le notaire m'apprend que
ma soeur Germaine hérite
de $5,000
et que Olier, Sylvain et moi
nous partageons $11,000.

De quoi m'éditer
2 ou 3 autres livres.

C'est le seul héritage que
nous aurons finalement eu.

Mais quelle famille!
La fille aînée de mon frère
Sylvain, qui n'a que 17 ans,
est déjà enceinte.
D'un beau petit noir en plus.
Suites de fugues
et de déboires familiaux.
Sylvain
est comme notre mère:
fasciste, croyant
et intolérant.
Particularité: mormon.
Pour ne pas dire:
simple d'esprit.

Chose étonnante: Germaine
a fait lire mes livres
à la belle-mère Ange-Aimée
qui les a trouvé bons.



le notaire Gagné
le notaire Gagné
le notaire Gagné

ME RAYMOND GAGNÉ
147, rue de la Reine
C.P. 9, Gaspé
(Québec) G0C 1R0
(418) 368-2525

Le 14 juin 1995

Monsieur Yvan Mornard
3960 Parc Lafontaine
Montréal, P.Q.
H2L 3M7

Monsieur,

Vous trouverez ci-joint un chèque au montant de 3 666.66. $, représentant le montant que vous a légué Dame Catherine Minville, veuve de M. Marc-Aurèle Fournier, en son vivant domiciliée au 7 de la Fabrique à Grande-Vallée et décédée le 2 novembre 1994, aux termes de son testament.

Veuillez acceptez mes meilleures salutations.

RAYMOND GAGNÉ, notaire

RAYMOND GAGNÉ "IN TRUST"
C.P. 9
GASPÉ (QUÉBEC) G0C 1R0
TÉL.: 368-2525

0368
26-06-95

PAYEZ À L'ORDRE DE: M. Yvan Mornard

Trois mille six cent soixante-six — 66/100 DOLLARS $ 3666.66

LA CAISSE POPULAIRE DE GASPÉ
80, RUE JACQUES-CARTIER, C.P. 1007
GASPÉ (QUÉBEC) G0C 1R0
TÉL.: (418) 368-5555

RAYMOND GAGNÉ "IN TRUST"

POUR: succ. Catherine Minville par Raymond Gagné Notaire

⑈0000366⑈ ⑆40025-8156⑆ 008-637-1⑈

15 mars 1995

(Lettre reçue de ma soeur Germaine).

Cher Yvan,

j'avoue:
je suis impardonnable
de ne pas t'avoir laissé
mon adresse.
Cependant, il faut dire
que depuis la fin de janvier
ma vie est passablement
bousculée.

Oui, j'enseigne l'écriture
à Carleton et çà j'aime bien.
Par contre, je donne aussi
un cours de mise à niveau
qui est parfaitement
ennuyeux.
C'était le prix à payer
pour entrer dans le "fief"
collégial.
L'autre prix
est l'éloignement.
La culture ici reste limitée et
si j'enseignais plus d'un an
dans le coin, j'aurais tôt fait
d'avoir siphonné les maigres
rayons de la bibliothèque
du Cégep.
Privilégié que tu es
d'avoir tous ces livres
autour de toi...
De toute façon, je ne prévois
pas m'établir en Gaspésie.
Pour l'instant, je ne suis qu'à
38% de tâche ce qui signifie
38% de salaire également.

On se maintient parmi
les pauvres, comme tu le dis
si justement.

Je m'ennuie aussi
des garçons et de mes amis.
Quant à ma copine,
elle a disparu
avec mon départ.
Bref, je suis bien seule ici
et ton manuscrit est tombé
à point parce que c'est
la semaine de congé d'hiver.

Je l'ai lu avec plaisir et
j'estime que c'est le meilleur
des trois.
Au niveau du contenu,
je trouve le texte plus
"fouillé" que les précédents.
Je n'ai donc que peu
de choses à dire à ce niveau.

Le seul fragment
qui me dérange est celui
sur la soumission.
Il me semble qu'il arrive
trop vite pour le lecteur
et a un effet négatif
qui ne m'apparaît pas justifié
à cette étape du texte.
Peux-tu le placer ailleurs ou
alors le remodeler
pour qu'il passe mieux.

La dernière partie me semble
aussi un peu plus faible.
Je me demande s'il n'y
aurait pas lieu de creuser
encore cette partie.
Ce n'est
qu'une suggestion...

Point de vue forme,
j'ai apprécié
que tu surprennes
le lecteur avec parfois
une seule phrase ou avec
de plus longs fragments.
Voilà un procédé
que tu pourrais même utiliser
davantage.
"Du grand tour"
est un excellent fragment.
Sans être poétique, cela crée
image et malgré nos points
de vue divergents là-dessus,
je crois que cela reste
important dans un texte.
Enfin, ce qui importe,
c'est l'effet de surprise
et ce serait intéressant
que tu le maintiennes
pour l'ensemble de l'oeuvre.

Au niveau syntaxique,
attention aux anglicismes.
Éviter "tout", "mais",
"toujours" qui reviennent
de façon redondante.
Attention au verbe "être".
J'ai annoté le manuscrit
à cet effet.

Voilà mon frère je te laisse.
Je t'enverrai bientôt une
invitation pour le lancement
de "Doigts d'ombre".
J'ai signée avec le Noroît
et nous en sommes
aux dernières corrections.
Je te suggère d'ailleurs
de me retourner
ton manuscrit
lorsque tu l'auras modifié.
C'est ainsi que fonctionnent
les éditeurs et c'est essentiel
pour éviter les coquilles.

Bonjour à Mireille,
grosses bises.

Germaine.

15 mars 95

Chère Jean,

J'avoue, je suis impardonnable de ne pas t'avoir donné mon adresse. Cependant, il faut dire que depuis la fin janvier ma vie est passablement bousculée.

Oui, j'enseigne l'écriture à l'ordinateur et ça j'aime bien. En sortie, je donne aussi un cours de mise à niveau qui est parfaitement inorganisé. C'était la pire à passer pour entrer dans le "Pef" collégial. L'autre pire est l'éloignement ta culture ici reste limitée et si j'enseignais plus d'un an dans le coin, j'aurais tôt fait d'avoir épluché les maigres rayons de la bibliothèque de Cégep. Privilégié que tu es d'avoir tous ces livres autour de toi...

De toute façons, je ne prévois pas m'établir en Gaspésie. Pour l'instant, je ne suis qu'à 38% de tâche ce qui signifie 38% de salaire également. On se maintient parmi les pauvres comme tu le dis si justement.

Je m'ennuie aussi des garçons et de mes amis. Quant à ma copine, elle a disparu avec mon départ. Bref, je suis bien seule ici et ton manuscrit est tombé à point puisque c'est la semaine de congé d'hiver.

J'ai lu avec plaisir et j'estime que c'est le meilleur des trois. Au niveau du contenu, je trouve le texte plus "foullé" que les précédents. Je n'ai donc que peu de choses à dire à ce niveau.

Le seul fragment qui me dérange est celui sur le sommeil. Il me semble qu'il arrive trop tôt dans le lecteur et a un effet négatif qui ne m'apparaît pas justifié à cette étape du texte. Peut-être le placer ailleurs ou alors le remodeler pour qu'il prenne mieux.

La dernière partie me semble aussi un peu plus faible. Je me demande s'il n'y aurait pas lieu de creuser encore cette partie. Ce n'est qu'une suggestion...

Point de vue forme, j'ai apprécié que tu supprimes le lecteur avec parfois une seule phrase ou avec de plus longs fragments. Voilà un procédé que tu pourrais même utiliser davantage.

"Du grand tout" est un excellent fragment. Sans être poétique, cela crée image et malgré ses points de vue divergents là-dessus, je crois que cela reste important dans un texte. Enfin, ce qui importe c'est l'effet de surprise et ce serait intéressant que tu le maintiennes pour l'ensemble de l'œuvre.

Au niveau syntaxique, attention aux anglicismes. Éviter tout "mais" "toujours" qui reviennent de façon redondante. Attention aussi au verbe "être". J'ai aimé le mouvement à cet effet.

Voilà mon frère je te laisse. Je t'enverrai bientôt une invitation pour le lancement de "Doigts d'ombre". J'ai signé avec le Devoir et nous en sommes aux dernières corrections. Je te suppose d'ailleurs de me retourner rapidement lorsque tu auras modifié. C'est ainsi que fonctionnent les éditeurs et c'est essentiel pour éviter les regrettables

Bonjour à Nérille, Gaston, Lise

#116 au Cégep!
(418) 364-3340

30 mars 1995

J'ai eu quelques malchances
dans la vie.
Ce fut, en général,
les causes de mon succès.

Ma première malchance
fut de choisir l'écriture
et la réflexion
comme ambition sociale.
C'était le meilleur moyen
de rester pauvre.
Mais comme j'étais
prévoyant et quand même
finaud,
je tirai de cette ambition
l'obligation de gagner
préalablement assez d'argent
pour pouvoir être rentier
avant les autres.
Ma première malchance
me libéra donc, dès le début
de la quarantaine,
de l'obligation de travailler.

Ma seconde malchance fut,
jeune, de tomber en amour
avec une nonoche
que je voulus marier.
Elle me trompa avant
la noce, ce qui me mit sur
le qui-vive amoureux
pour le reste de ma vie.
Mes amours subséquents
furent tous marqués
de réticences
et m'apportèrent de ce fait
toujours plus
de candidatures sérieuses et
mutuellement profitables.

Je considère comme
une troisième malchance
le fait de n'avoir pu
faire carrière en rien.
(Mon seul rôle sérieux
fut d'aller enseigner, au cas
par cas dans des restaurants
en régions, la simple tenue
des livres comptables).
Ce qui m'obligea à faire
mon chemin en ne tenant
compte que de moi-même.

Et finalement, la malchance
fit de moi l'écrivain
que je suis dont personne
n'achète les livres
et que personne ne lit.

Je crois avoir de ce fait
un privilège: celui d'aller
mon chemin seul
dans le silence et la liberté,
sans devoir, pour plaire,
me laisser aller à la bêtise.

31 mars 1995

Ce pauvre André Goulet.
Bon bonhomme au fond.

Je l'ai sans doute
bien humilié, il y a deux ans,
en coupant tout avec lui.

Nous refaisons affaire,
cette fois,
dans un échange de papier.

Il prend chez moi
mes retailles 8 1/2 par 7
dont je ne sais plus quoi faire
(30,000 feuilles) en échange
de livres qu'il a publiés.

Il habite maintenant
un modeste appartement
tout près d'ici
au 4113 St-Denis #9.
Il a même un téléphone.

4 avril 1995

(Lettre envoyée
à ma soeur).

Germaine.

Je te remercie
pour tes corrections.
Elles me sont précieuses.

Je pense pouvoir procéder
à l'édition sans te retourner
le manuscrit.
J'avoue qu'après six mois
sur le même texte,
j'ai hâte d'en sortir.

De toute manière,
dans sept ans si je peux,
il y aura une édition finale,
revue et corrigée,
en un seul volume.
En attendant je t'envoie
le dépliant publicitaire, ainsi
que ma "carte d'affaires"...

Je pense parfois à ta solitude
là-bas.
Pas facile, en effet.
Mais l'important était
d'entrer dans le système.
Tu finiras bien
par bonifier ta situation.

Félicitations pour le Noroît.
Tu ne pouvais pas espérer
mieux comme éditeur.

Porte-toi bien.

20 avril 1995

Encore un autre essaie
d'arrêt d'alcool.
Que j'aimerais
pour toujours.

J'avais arrêté six semaines
après Noël.
Et puis un peu de fêtouillage
ici et puis un peu là.
Et finalement la fête en
reprise tous les week-ends.

L'alcool me tue
et m'enlève tout.

25 avril 1995

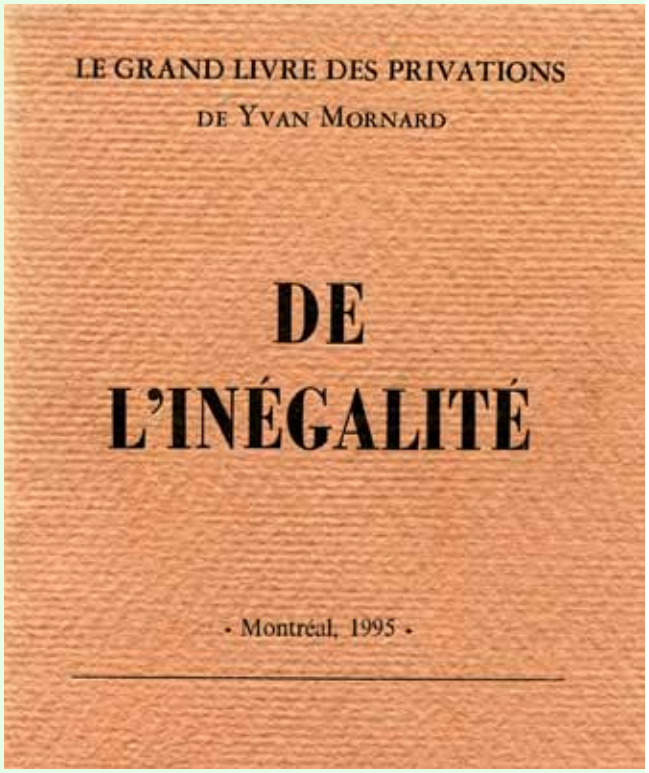
(Lettre envoyée à ma soeur).

Germaine.

Voici: De l'inégalité.

Il me semble acceptable.
Le problème reste
de le vendre.
Sans subventions,
aucun éditeur sérieux
ne survivrait au Québec.
Le succès n'attend que
le genre Pierre Lespérance
(Sogides-Garneau) qui
rachète tout ce qui tombe
(NBJ, Hexagone, Parti pris,
Herbes rouges,...), qui envoie
au pilori les éditions qu'il ne
peut vendre dans les écoles,
pour qui la culture s'apprête
comme un livre de cuisine.

Nos libraires à la mode,
Renaud-Bray ou Champi-
gny, n'offrent rien de mieux
comme tendance.
Nous assistons, dans le livre
comme dans l'argent, à
des concentrations extrêmes.
La littérature d'avant-garde
ne se vend qu'entre 25 et
200 exemplaires.
Mais, en fait, y a-t-il là,
réellement,
quelque chose de nouveau?
Porte-toi bien.



LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS

DE YVAN MORNARD

- Montréal, 1995 -

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS

DE YVAN MORNARD

La pensée québécoise a, jusqu'ici, évolué dans l'angélisme.

Il est temps de penser autrement.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS est un livre de réflexions qui remet en cause les préjugés de notre temps.

L'oeuvre touche aux grands thèmes de l'existence, de la naissance à la mort. Chaque livre peut se lire séparément, ou à la suite l'un de l'autre.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS, traite des thèmes suivants:

* Du lieu de notre naissance
* De la croyance
* De l'inégalité
* De l'école
* Des normes
* De la nécessité des relations sociales
* Du travail
* De la pauvreté
* De la censure
* De l'intolérance
* De l'obligation d'être moral
* De la sagesse
* De la mort

DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE décrit notre place dans l'univers.

Une place qui, contrairement aux préjugés, n'a rien de particulièrement féérique.

GÂTEZ-VOUS

OFFREZ-VOUS LE TEMPS DE RÉFLÉCHIR

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
est un livre de réflexions.

Il comporte treize volumes traitant chacun d'un thème particulier:

- DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE
- DE LA CROYANCE
- DE L'INÉGALITÉ
- DE L'ÉCOLE
- DES NORMES
- DE LA NÉCESSITÉ DES RELATIONS SOCIALES
- DU TRAVAIL
- DE LA PAUVRETÉ
- DE LA CENSURE
- DE L'INTOLÉRANCE
- DE L'OBLIGATION D'ÊTRE MORAL
- DE LA SAGESSE
- DE LA MORT

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
est l'énoncé d'une philosophie simple, dépouillée, libératrice des normes imposées.

YVAN MORNARD

524-9522

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS

DE YVAN MORNARD

On a trop souvent limité la croyance aux religions.

Du début de nos civilisations jusqu'à aujourd'hui, une centaine de religions ont, en effet, tenté de s'approprier notre faculté de croire.

Mais la croyance est autre chose qu'un phénomène religieux.

La croyance est une faculté d'adhésion inhérente à la pulsion même d'exister.

Elle nous pousse à travers les idéologies et les partis politiques, à travers les modes aussi bien qu'à travers les théories scientifiques, à continuellement retomber dans le piège de la vérité.

Elle fait miroiter devant nous l'éphémère comme s'il s'agissait d'éternité.

La croyance est comme une infirmité qui nous entrave dans notre liberté de penser.

Elle nous contraint soujours à prendre nos hypothèses pour des certitudes.

La croyance ne peut être une réponse à nos angoisses.

Plutôt que d'être une réponse, la croyance demeure, pour nous, une profonde interrogation sur notre capacité même de penser.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS

DE YVAN MORNARD

Nous vivons, aujourd'hui,dans la certitude de l'égalité.

Liberté, démocratie, chartes des droits, égalité des chances et des sexes, autant de mots-clefs que nous prenons pour des réalités.

Mais les faits se présentent autrement.

L'évolution des droits est loin d'être évidente; les inégalités d'argent n'ont jamais été aussi criantes; la concentration des médias et la rupture du droit de parole n'a jamais touché des records aussi éhontés.

C'est de cette inégalité de fait dont traite le présent volume.

De l'inégalité biologique, monétaire, sociale et politique.

D'une inégalité structurelle, récursive, peut-être incontournable, qui nous oblige continuellement à vivre dans la violence les uns contre les autres.

Une réalité à laquelle il nous faudra bien, demain, ajuster notre langage.

EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS ET SIGNÉS PAR L'AUTEUR.

L'AUTEUR

BON DE COMMANDE

27 avril 1995

(Lettre envoyée à Gilles Archambault).

Monsieur.
Suite à notre rencontre fortuite à la porte de L'Échange, je vous fais parvenir, tel que convenu, mes trois premiers volumes. Ils font partie d'une oeuvre: Le Grand Livre Des Privations. Ce sont des livres de réflexions dont l'ensemble se veut un bilan des difficultés de vivre, un bilan nécessairement plus sévère que le Livre de Job. Depuis 5 ans, les grandes lignes de l'oeuvre sont tracées, (quelque 600 pages sont prêtes), l'édition se fera lentement, question d'approfondir, de bien trouver le style, de débusquer l'embûche derrière la certitude. J'ai bien essayé de faire parler de mon travail dans les médias (simple question d'en arriver à me rembourser mes frais d'édition en vendant un peu en librairie). Peine perdue. C'est le silence complet. Je m'en remets à vous. Peut-être aurez-vous l'obligeance d'en dire, au moins, un peu de mal.

1 mai 1995

Enfin de retour sur mon balcon.

Les feuilles commencent à sortir, le gazon reprend sa teinture verte.

La chaleur enfin revient.

Cette année, très peu de travaux de rénovation sur les immeubles. Je me réserve l'été pour écrire: DE L'ÉCOLE.

Le goût lentement de regarder encore passer le temps.

2 mai 1995

Rencontré Gaston Miron.

Accompagné jusqu'à chez lui, au 1016 St-Joseph Est.

Un bel appartement qu'il partage avec sa conjointe (mais qui est toujours à Québec où elle enseigne) et une colocataire à laquelle ils louent une chambre.

Miron doit m'aider, la semaine prochaine, à monter une liste de noms pour le mailing que je compte faire pour vendre mon livre.

Une liste (sans doute celle de l'Hexagone) qui peut m'être précieuse.

Si les librairies ne me vendent pas, hé bien, je me vendrai moi-même. Un nouveau client par semaine. Cinquante au bout de l'année. Rentabilité oblige.

5 mai 1995

(Note dans le mailing à Claude Ramsay).

Malheur que d'avoir un ami comme moi!

Prépare tes sous...

Je t'appelle bientôt.

7 mai 1995

(Lettre reçue de ma soeur).

Cher Yvan,

Merci pour ton livre
et pour ta “pub”.
J’ai relu “De l’inégalité”
avec plaisir et constaté
que les corrections
sont efficaces.
Il ne reste
qu’une toute petite coquille
(p. 69 un leur sans “s”).
Alors, j’attends le prochain...

Je serai à Montréal en juin.
Fin mai, le collège m’offre
de participer à un marathon
de correction à Québec.
500 dissertations à corriger...
heureusement
que nous sommes plusieurs
à travailler là-dessus!
J’en aurai certes
une indigestion à la fin
de la semaine, mais c’est
une expérience valable
et reconnue.
Comme tu vois, aucune
imprécision n’échappera
à ta correctrice
à la prochaine lecture!
Finalement, le Noroît
a reporté la parution
au début septembre.
Ils disent que c’est mieux
pour le “show”.

J’étais un peu déçue, mais
c’est sans doute préférable.
Le texte définitif a été
accepté et ils ont commencé
à travailler sur les épreuves
la semaine dernière.
À suivre donc.

La session se termine
cette semaine.
Nous avons monté
un spectacle de poésie qui
a eu lieu la semaine dernière.
J’avais écrit un texte pour
Margie Gillis qui a fait
fureur.
Voilà que les gens
m’arrêtent sur le trottoir pour
me dire qu’ils ont apprécié
ma lecture .
Si tu passes à Carleton,
il te faudra mettre
tes lunettes fumées...
En fait, je suis plutôt épuisée
par tout ceci et j’ai bien hâte
de rentrer au bercail.
J’en profite pour te souhaiter
un bon anniversaire.
Grosses bises
mon grand frère.
Bonjour à Mireille.

19 mai 1995

Passé une partie
de la journée
avec Gaston Miron, chez lui.

Nous avons dressé une liste
de quelque 100 noms d’écri-
vains susceptibles d’être
intéressés
par un mailing faisant
la promotion
du GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

Miron
est dévoué comme pas un.

Sur les quelque mille noms
que contient l’annuaire
de l’Union des écrivains
du Québec, Miron s’arrêtait
souvent pour donner
la petite histoire.

Comme ces gens-là
sont pauvres!

Miron aussi.

Les prix Apollinaire
($15,000) et Molson
($40,000) sont presque
entièrement passés
à renflouer les caisses
déficitaires de l’ancien
Hexagone.
Travailler
pour perdre de l’argent.
Métier d’écrivain honnête,
métier de pauvre.

C’est comme vouloir vendre
des livres dans un zoo.
Il n’y a que les animaux
et le gardien
qui y sont bien nourris.

Sa rancoeur est d’autant plus
grande contre le livre
de Robert Yergeau:
”À tout prix”.
Il se défend bien,
sur toute la ligne,
d’avoir été ainsi.
Mais qui le sait maintenant
que le mal est fait.

Rencontré là André Gervais
qui venait classer
bénévolement les papiers
du défunt Gérald Godin.
Un petit monde somme toute
un peu trop généreux.

2 juin 1995

53 ans.

Rien d'autre de vraiment sérieux.

Profession: rentier par les quelques appartements que je possède, et écrivain par le hobby que je pratique.

La vie en prolongation.

14 juin 1995

J'ai abandonné (ou presque) l'idée de vendre mes livres autrement qu'en direct, de main à main.
Le "mailing" n'a strictement rien donné.
Aucun des écrivains connus du Québec n'a répondu.
La leçon est précieuse.
Je me suis donc donné comme objectif de détrousser un acheteur nouveau par semaine.
Ce qui m'oblige à aller dîner, parler, à me refaire un réseau de relations sociales.

L'héritage de tante Catherine qui doit m'être livré la semaine prochaine me permettra d'éditer encore deux volumes.

Si je vends un seul livre par semaine, le reste de l'édition sera lui aussi assuré.
C'est un luxe que je me paye.
Loin des chicanes violentes du marché du travail.
(Les coupures de postes font qu'on s'y entre-tue).
Loin de la gestion de la conjoncture actuelle.
Pouvant donc parfois voir au-dessus de la mêlée.
Voir autre chose que l'énervement de devoir survivre.

22 juin 1995

Mireille Baillargeon et moi
avons rencontré, hier soir,
Gaston Miron.
Il venait de sonner au 3760
du Parc Lafontaine, espérant
y visiter Yollande Villemaire
qui y habite
avec Claude Beausoleil.

Il sembla peiné d'apprendre
qu'aucun des 100 écrivains
ciblés par lui n'avait répondu
à mon mailing.

Mais j'eus le malheur
de changer de sujet et de dire
que je venais de terminer
la lecture de À TOUT PRIX
de Robert Yergeau.

Comme je disais que ce livre
donnait, malgré ses défauts,
l'heure juste sur un certain
aspect littéraire des 50
dernières années, Miron
se mit à hurler, à gesticuler
sur la rue, ne nous laissant
plus parler, à tel point que
Mireille craignit
qu'il ne s'étouffe en avalant
son cure-dent.

- Gaston, as-tu lu le livre?
au complet?

- Non, mais... (il n'a lu que
le chapitre lui étant expressé-
ment consacré)... mais...

Il ne cessa d'abaisser
Yergeau, de le vilipender,
de dire que son livre était
truffé d'erreurs,
de méchancetés contre lui
et son oeuvre,
comme s'il l'avait lu et
même très bien lu.

Il y a une tristesse à voir
ainsi un écrivain au faîte
de sa renommée s'emporter
contre une critique
sans même avoir bien fait
ses devoirs de lecteur.
Et comble de tout, il sortit
soudain de sa mallette une
photocopie d'un texte récent
d'un dénommé Alain Vialla,
professeur à l'Université de
Paris (nous disons bien de...
Paris) et spécialiste
de la question institutionnel-
le et qui y écrit que Yergeau
erre
dans son analyse de
la question institutionnelle.

Ce qui étonne
c'est cette volonté de Miron
de nier certaines évidences
par des volets extérieurs et
surtout d'autorité étrangère.

Car nous en sommes encore
là.
Miron lit
et respecte beaucoup
les écrivains d'ailleurs.

Ils ont une autorité
que ceux d'ici n'ont pas.

Yergeau a tapé juste.
Lui qui, en 1977, commença
son oeuvre par une citation
de Gaston Miron,
en arrive aujourd'hui à
l'heure du désenchantement.
Le livre de Yergeau
marque un changement.

Les sexagénaires doivent
se préparer pour la sortie.
La génération
dans la quarantaine a senti
l'heure venue
de s'approprier, de droit,
l'autorité des symboles.

Les jeunes loups
se présentent
comme il se doit, avec
le costume et le masque de
ceux qui exerceront bientôt,
à leur tour,
les arguments mensongers
du pouvoir.

18 juillet 1995

Je prends la vie
au jour le jour.

Fini les rêves, les projets.

Reste à continuer mes écrits,
à gérer les immeubles.

Chaque matin
est une surprise.
Chaque jour, un sursis.

Je vends mes livres à un
nouveau client par semaine.
Objectif: 20 par année.
100 en 5 ans.
Simple question
de m'autofinancer.

Quelle mafia
que ces journalistes
incompétents, cette clique
littéraire qu'a si bien
dénoncée Robert Yergeau.

Miron peut bien hurler.
Il ferait mieux de travailler
à corriger la situation.

Chaque fin de semaine,
je me laisse aller
au vin rouge.
Mais la semaine:
sobriété totale.

J'irai, à l'automne,
faire réviser
ma situation médicale.

1 août 1995

Depuis une semaine,
à nouveau la décision
de ne plus jamais boire
d'alcool.
J'aimerais cette vie.

Mais j'ai assorti cette fois
une liberté:
celle de me prendre
une femme
comme maîtresse.

Car entre
Mireille Baillargeon et moi,
la chose est devenue
un devoir mensuel
(même moins).
Et sans exaltation.
La tendance n'est plus là.

Je suis désenchanté
de devoir me masturber
chaque jour comme un singe
dans sa cage.

Fut-elle dorée.

4 août 1995

Mireille Baillargeon étant
partie pour quelques jours
à la campagne avec sa soeur
Jeanne, j'en ai profité pour
inviter ma soeur Germaine
à souper au restaurant.

C'est la première fois
de notre vie adulte
que nous mangeons ainsi
en tête à tête.

Germaine ne retournera pas
enseigner à Carleton,
et je comprends maintenant
pourquoi.
Elle n'allait là que pour ten-
ter de payer un peu sa dette.

Elle devait environ $18,000
avant de recevoir
l'héritage de $5,000
de la tante Catherine.
Elle en doit encore $14,000,
et elle n'a pas encore
d'emploi à Montréal.

Situation
purement catastrophique.
Moi qui n'en dois
que $30,000 avec $24,000
de revenus de location et
aucun frais pour me loger,
y arrive à peine.

Si elle ne trouve aucun
emploi d'ici 1 mois (elle doit
rencontrer Philippe Haech,
pistonnée par sa directrice
de thèse Louise Dupré),
je lui ai conseillé d'en
profiter pour se foutre
sur le bien-être social
et pour déclarer faillite.

Recommencer ainsi sa vie.
Sinon elle n'en sortira
jamais.

La faute en est à ce système
irresponsable de prêt-bourse
que nos gouvernements
ont saupoudré pour attirer les
gens à l'école et s'attirer les
votes populaires.

Aujourd'hui, diplômés et
sans emploie, c'est la misère
en fin de route.

Une écoeuranterie.
Des milliards sont ainsi,
parait-il, en jeu.

Il est temps de faire le grand
ménage dans l'école.
Il y a trop de bouffons
dans ce système-là.

Autre note: les problèmes de
ma soeur: l'argent et le sexe;
les miens: l'alcool et le sexe.
Germaine me dit
de faire attention,
de ne pas faire de folie...

17 août 1995

Téléphone inattendu
de Gaston Miron.
Sans aucune raison
m'a-t-il semblé.
Sinon peut-être pour refaire
le contact...
après l'altercation
au sujet de Robert Yergeau.

Il revient d'une tournée
de son spectacle:
"Les territoires rapaillés".
Échec total.

- Les gens ne s'intéressent
plus à la poésie.

Pour moi
le problème n'est pas là.
Ce sont les médias
qui ne s'y intéressent plus.
Ils sont contrôlés
par quelques maisons
d'édition et par la publicité
qu'ils y mettent.
C'est la pratique généralisée
du retour d'ascenseur.
Pas de critiques
si pas d'achats publicitaires.

C'est là qu'il faut attaquer.
Mais par quel biais.

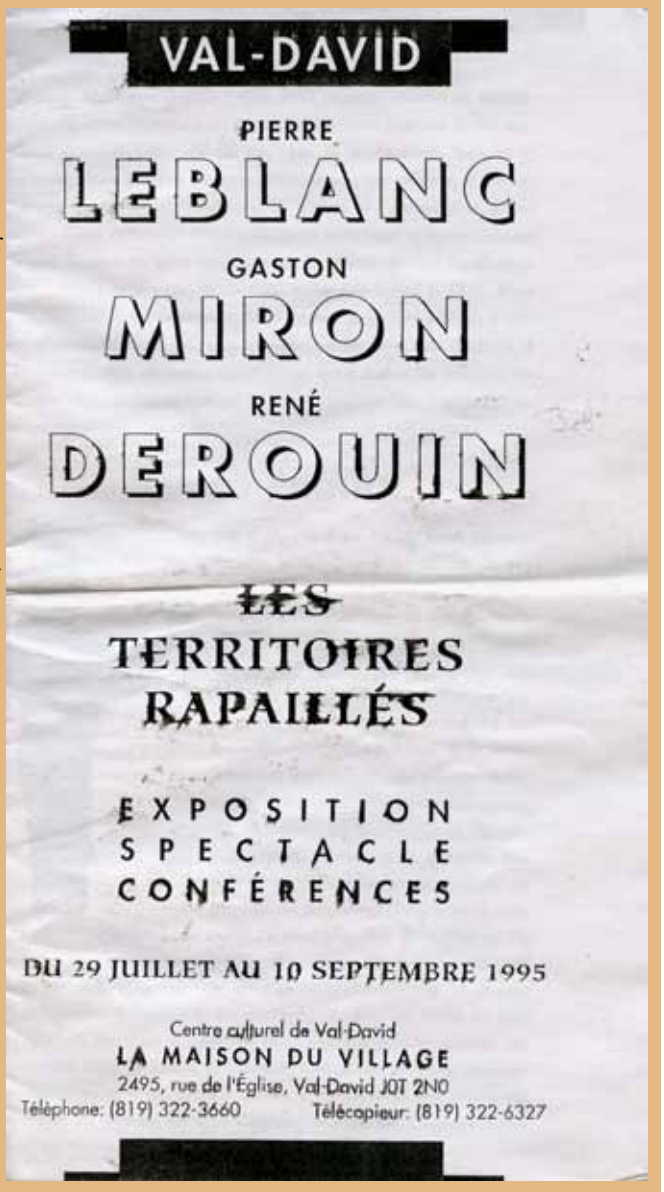
Par une attaque
contre les subventions
actuelles aux éditeurs.

Monter un comité de chiens
de garde sous l'égide
de l'Union des Écrivains.
(S'y installer de force).

Compiler l'argent
qui a été donné, et à qui,
et pour quel auteur.
(Inconcevable que Leméac
soit subventionné pour éditer
Michel Tremblay qui est
déjà joué sur scène dans des
théâtres subventionnés).

Faire éclater le scandale.
Nettoyer la porcherie.

Miron est d'accord pour
fonder avec moi un comité.
Il repart pour deux semaines.
Doit me recontacter
à son retour.



29 août 1995

Ma soeur Germaine
(à qui nous avons été portés
des surplus de légumes du
jardin) m'a remis une revue
où l'on parle de moi:
VOIX ET IMAGES,
hiver 1985.
Un numéro spécial sur
LA BARRE DU JOUR.

En ce qui me concerne,
les faits sont bien rendus.
J'y dis que la revue d'alors
"y fait encore beaucoup
de remplissage".

France Théoret (qui m'a
toujours rendu justice) m'y
fait dire que je les accusais
de n'être pas assez radicaux
et ajoute que mes textes
d'alors donnaient
une tendance au nouveau
style alors possible.

Et bien sûr, les commentaires
discutables
de Soublières-Brossard:
"C'était un rapport
de pouvoir, non
une démarcation littéraire".
Ce qui montre bien,
à mon sens,
leur malhonnêteté d'alors.
C'est eux, comme couple,
qui voulaient
un rapport de pouvoir.
Nous ne les avons pas quittés
pour rien.

Ma soeur Germaine habite
maintenant au 6814
Marquette, un petit logement
peu dispendieux, mais qui a
beaucoup de caractère.
Elle donne un premier cours
de français aux adultes au
CÉGEP Édouard Monpetit.
Elle me semble bien.
Mais reste encore à trouver
l'argent qui manque.

15 septembre 1995

Encore une fin de travaux
sur nos maisons.
Comme de vieux bateaux
qu'on ne finit jamais
de réparer.

Revu Guy Kosak.

Ces retrouvailles
avec des amis du passé
soulèvent quelque chose
de familier en même temps
qu'un sentiment froid
de la distance qui maintenant
nous sépare.

- Tes livres sont trop
simples. Ils ne m'apprennent
rien.

Il est vrai que Kosak
vit profondément un certain
sentiment d'incertitude.

Mais il vit aussi
dans une pensée
complètement loufoque.
- Les Laurentides sont les
plus vieilles montagnes de
la terre. C'est pour ça qu'il
va se passer bientôt quelque
chose de particulier au
Québec.

Quelque chose comme
un manque d'organisation.
Et c'est là maintenant
l'espace de notre différence.

23 septembre 1995

Visite d'une étudiante
universitaire de Sherbrooke:
Élise Salaün, 23 ans.

Sujet: une thèse
sur l'érotisme au Québec,
sous la direction
de Pierre Hébert.

Une fille bien dans sa peau,
trop intelligente pour son
milieu, qui m'interroge sur
l'époque où je fis SEXUS.

Une fille que j'aurais aimé
connaître
avec 20 ans de moins.

24 septembre 1995

Tout livre de réflexions
ne peut être
qu'un livre d'auteur.

Une forme différente
du journal intime.

Une déclaration d'opinion.

L'expression
d'une philosophie
de l'incertitude.

25 septembre 1995

Mireille Baillargeon
a 50 ans.
Quinquagénaire...,
quincaillerie, etc.

Réception à la maison où,
pour la première fois,
sa soeur Jeanne et ma soeur
Germaine
se sont rencontrées.
Et aussi Sergëi Trofanof,
violoniste moldave, avec qui
Jeanne habite maintenant.

Autre chose: secrète.
Nous avons découvert
à St-Joachim que quelqu'un
cultive en cachette
du cannabis sur le terrain
de Mireille.
Quelque chose comme 400
plants qui viennent justement
d'être coupés.
Nous avons ramassé
la quarantaine qui restait.

S'ils ne comprennent pas
que nous les avons
découverts, la razzia
sera plus dure l'an prochain.
Ils n'ont pas à planter là.

29 septembre 1995

Pourquoi
ai-je besoin d'alcool avec
cette récolte de cannabis?

Tous ces livres accumulés.
Ce confort.

C'est vraiment superbe
de fumer ainsi.
Ce retour.
Cette distanciation de tout.

Pourquoi ai-je arrêté
durant tout ce temps.

3 octobre 1995

Les planteurs de cannabis
ont vidé le terrain.

Ils ont compris
que nous étions passés.
Ils ont tout déraciné.
Question de bien signifier
leur départ.

Nous soupçonnons
les voisins.
Questions d'arrondir
les fins de mois.

Le produit
est de haute qualité.

Nous en avons fumé et
j'ai retrouvé des sensations
d'il y a 25 ans.

L'interdiction
de cette culture
est tout aussi inapplicable
que déplacée.

17 octobre 1995

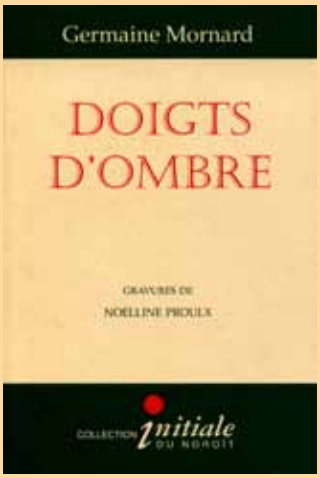
Lancement,
la semaine dernière,
du livre de ma soeur:
DOIGTS D'OMBRE.
Lancement d'une douzaine
d'auteurs d'un coup
par le NOROÎT.
Une bonne centaine
d'invités.

Retrouvailles
de Marcel St-Pierre qui m'a
dit que Lise Bissonnette,
loin de me boycotter au
DEVOIR, lui avait demandé
d'écrire un article sur moi.
Bien sûr: bénévolement.
Marcel lui avait plutôt dit de
demander à France Théoret.
Le lendemain, je me suis
présenté, sans rendez-vous,
au DEVOIR.
On ne m'a pas reçu.
Ce sont deux vieilles
secrétaires qui m'ont signifié
que Lise Bissonnette
était trop occupée
avec le référendum.
Sait-elle seulement
que je suis passé?
De toute manière, je suis très
fatigué de quêter pour avoir
une critique de mes livres.
Le goût de les échanger pour
des livres d'autres auteurs,
et de continuer en dehors
du marché des librairies
qui d'ailleurs ne finit plus
d'aller mal.

Encore deux autres librairies
qui ferment.
- Je ne sais pas ce qui se
passe, mais depuis 5 ans,
tout va de plus en plus mal,
m'a dit l'un d'eux.

Au lancement, ma soeur m'a
présenté Denise Desautels
à qui j'ai déclaré qu'elle était
l'une des grandes écrivains
du Québec.
Séduisante.
Dangereusement.

Dernière chose:
autre résolution.
Toujours la même.
Ne plus boire d'alcool.



20 octobre 1995

Insomnie.
Descendu au salon fumé seul
une pipée de cannabis.
Toujours forte masturbation
lorsque je suis seul ainsi.
Mieux, en ce sens,
que l'alcool.

La récolte saisie équivaut
à environ une année de
consommation quotidienne.
De quoi attendre
la plantation
que nous comptons faire
l'été prochain.

Il est bête de ne pas cultiver
cette plante au Québec.
Les plants y deviennent
beaux, forts, bien garnis et
les fleurs en sont fortement
résineuses.
Bête d'importer.

Alors que les vignobles
du Québec...
(du moins pour le vin rouge).
Choisir ses drogues
en fonction
de l'autosuffisance du pays.

Je respirais un filet d'air
automnal entrant
par la fenêtre.
J'ai pensé
à Gilbert Langevin qui vient
de mourir à 59 ans
d'un cancer.
Il habitait
une petite chambre.

J'allais écrire: 30 ans
de poésie et de pauvreté.
André Goulet des Éditions
d'Orphée (qui continue de
venir me donner une copie
de chaque livre qu'il publie)
me dit qu'il y avait
des années où l'argent
de ses droits d'auteur
de parolier
était considérable.
Qu'il avait somme toute
mené une bonne vie.
Un peu comme
Claude Gauvreau qui fit
aussi beaucoup d'argent
en vendant des toiles
de Borduas à un musée.

Mais tous ces gens-là
dépensaient tout, et très vite.

Alors que moi
je ne dépense pas.
J'ai besoin d'indépendance
et de sécurité.
Tout ce que je fais doit se
finaliser en autosuffisance.
Mais c'est peut-être
à mon tour d'avoir droit
à la vie d'artiste
qu'ils ont menée.

Je termine aujourd'hui
la première version complète
de DE L'ÉCOLE.
Reste la lecture critique
de Mireille Baillargeon
et de ma soeur Germaine.

26 octobre 1995

Rencontré
Gilles Archambault
sur la rue.

- Comme ça, monsieur,
vous n'aimez pas mes livres!

- Ce n'est pas cela. Il y a
des réflexions que je partage,
d'autres sur lesquelles
je ne suis pas d'accord.
Mais, dans l'ensemble,
je ne sais pas trop quoi
en dire. D'autre part, ce n'est
pas moi le patron
au DEVOIR. Je n'ai droit de
traiter, dans ma chronique,
que des livres de poche.
Mais ce sont de beaux livres
que vous faites.

Et voilà!
Ce sont là nos critiques
québécois!

3 novembre 1995

Automne morose.

Un autre référendum raté sur l'indépendance du Québec.

Retour à la déprime.

Je me suis payé
un ordinateur portatif
de seconde main.
J'ai donné mon ancien
à ma soeur,
histoire de la dépanner.

Mais si cela fait plaisir, cela
ne refait ni le beau temps,
ni le pays!

8 novembre 1995

Je suis fatigué des médias
qui produisent tous les jours
comme s'ils avaient toujours
quelque chose d'important
à dire.

Je suis fatigué du postier qui
passe à ma porte tous les
jours, même à - 30 sous zéro,
comme s'il y avait urgence.

Je suis fatigué du notaire
qui notarie toute sa vie
derrière le même bureau
comme s'il était le seul
à pouvoir notarier.

Je suis fatigué des vieux
fonctionnaires qui entrent
à leur travail prisonniers
de leur fond de pension.

Je suis fatigué
des embouteillages
quotidiens de véhicules.

Je suis fatigué de toujours
devoir vivre la répétition
de la même tare, comme si
la vie était une machine,
un immense cul-de-sac,
le statu quo de la satisfaction
des simples.

11 novembre 1995

J'entends tourner la terre,
le vent souffler
contre la maison.

Je sens cette lourdeur,
celle des pierres,
celle des oiseaux.

Même le temps, ici, se pense
autrement qu'ailleurs.

12 novembre 1995

J'apprends que celui qui m'a
fait perdre mon emploi
à l'Institut de Tourisme
et d'Hôtellerie,
ce Gilles La Ferrière,
ancien collègue d'école
au Séminaire de Saint -Jean,
conformiste, fasciste
et ami des curés, est mort.
53 ans.
Comme moi.

Bien mort.
Bien fait.

Haine.

13 novembre 1995

Prendre les choses: en faire
des objets de confort.

Prendre des supports:
en faire des porteurs
de sentiments
et de réflexions.

Organiser
le bien-être du voyage.
Le bon goût
de notre peu de temps.

14 novembre 1995

Les gens qui s'amusent
à décerner des prix sont,
en général, des gens
qui n'en méritent pas.

(Lettre envoyée
à Henri-François Gautrin).

Henri-François.

Je te remercie de ton intérêt
pour mon livre:
De l'inégalité.

Je t'offre, en supplément:
- Du lieu de notre naissance.
- De la croyance.

J'apprécierais
que tu me lises.

J'aimerais que tu me donnes
tes commentaires
sur la philosophie
que je développe.

Pragmatisme
de l'incertitude.
Quelque chose
qui actuellement
semble déconcerter.

Je te recontacterai,
début 1996, avec: De l'école.
Tu y trouveras peut-être
quelque chose
pour ton vis-à-vis
Jean Garon.

Remerciements.

20 novembre 1995

Un autre hiver à traverser.
Comme un désert blanc.
Partout
les portes se sont fermées.
Chacun se renferme
dans son silence.

Mireille Baillargeon et moi
avons mis au point
les formats d'édition
des 4 oeuvres sur lesquelles
nous travaillons:

- JOURNAL DE PIERRE BAILLARGEON.
- JOURNAL DE YVAN MORNARD.
- LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
- INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS PAR ANNÉE DE NAISSANCE.

Un bon cinq ans de travail
devant nous.
Mais nous imprimons notre
travail au fur et à mesure,
nous le voyons
dès aujourd'hui tel qu'il sera
à l'édition finale.

23 novembre 1995

Autres notes:
Ma soeur Germaine
m'a confié que les Éditions
du Noroît ne comptent pas
vendre plus de 80 copies
de son livre "officiellement"
tiré à 500.
Et ce malgré qu'il soit
distribué dans 60 librairies
à travers tout le Québec.
Comme Germaine venait
chez moi pour utiliser
notre imprimante laser,
j'en ai profité pour lui sortir
copies de son prochain livre:
LE VOYAGE
DES SOURCES.
C'est un luxe que de pouvoir
s'éditer ainsi
à peu d' exemplaires
sur beau papier.

Les funérailles
de Gilbert Langevin
ont eu lieu à ... l'église!
Yves-Gabriel Brunet
y a lu son homélie...
Une bande de fous!

Il m'arrive de penser
à ce que je ferais si Mireille
Baillargeon mourait, ou si
nous devions nous séparer.
Je pense que je ne revivrai
jamais plus à plein temps
avec une autre femme.
C'est le plus sûr moyen
d'évacuer la sexualité
d'un couple.

Mes lectures
sur notre connaissance
du cosmos me déconcertent.

Ce n'est pas seulement
la religion qu'il faut mettre
hors de nos écoles.
Mais notre façon même
de penser.

Nous vivons actuellement
dans une idéologie
précosmique.

Doublé d'une économie
du chaos.

Nous vaguons
à journée longue
à la répétition de nos tares.

L'Histoire nous percevra
sans doute comme
des néo-néandertaliens
génétiquement
mal sélectionnés.

Quelque chose de pédant
et de peu d'intelligence.

7 décembre 1995

Hiver neigeux.

Je continue la mise en ordre
de mon JOURNAL.
Je ratisse les documents
des années 1965-1995
afin de ne rien oublier.
(Viendront l'hiver prochain
les années antérieures).

Je prépare moi-même
l'édition finale.
Si je ne le fais pas,
qui d'autre s'en occupera.
Il y a tellement d'écrivains
qui vont bientôt laisser en
vrac des tas d'écrits intimes
à des héritiers plus ou moins
respectueux qui vont tout
laisser se perdre.

Je constate le temps que
le JOURNAL
de Pierre Baillargeon exige
de sa fille Mireille: très peu
de gens s'intéressent
à préserver ainsi les écrits
de quelqu'un d'autre.

Émission télévisée
sur les guerres du Caucase,
début 1990.

Des guerres comme celles
d'Arménie presque tenues
sous silence par les médias.

Émission triste, brusquement
suivie par une publicité
délirante des magasins Eaton
sur les cadeaux de Noël, puis
d'une brève information
sur les sagas d'une querelle
opposant deux joueurs
de hockey à la solde de
la famille Molson gagnant
chacun au-delà de 4 millions
de dollars par année.

Nous devons vivre
dans ce monde-là.
Dans une médiatisation
prononcée de l'insignifiance.

Dans le laisser-faire
de quelques familles
de milliardaires décadents.

15 décembre 1995

(Note écrite
pour mon journal
par Mireille Baillargeon
à la suite du décès
de Jean Éthier-Blais).

"*Jean Éthier-Blais*
est décédé
mardi le 12 décembre.
La semaine précédente,
c'était Andrée Maillet.
C'est un peu l'univers
de mon père qui s'en va ainsi
progressivement.

Le mois dernier,
au lancement collectif
du Noroît où
Germaine Mornard publiait,
j'avais été parler
avec Jean Éthier-Blais.
À peine m'étais-je nommé
que celui-ci
m'avait demandé
ce que devenait le Journal de
Pierre Baillargeon.
Je lui ai dit que j'étais
en train d'en préparer l'édi-
tion intégrale.
Il me demanda
ce que je ferais de l'original
en me disant qu'il fallait
le protéger
étant donné son intérêt.
D'après lui si l'original était
détruit, le journal n'aurait
aucune valeur, pouvant être
le fruit
de pures inventions.
Il me déconseilla aussi
de le donner aux Archives
nationales du Québec
dans la mesure où il trouvait
que cette institution livrait
trop vite aux chercheurs
les manuscrits
en leur possession.
Il me conseilla par contre
de le mettre à l'abri
aux archives de
la Fondation Lionel Groulx
dont il s'occupe.
Lui seul y aurait alors accès
tant que nous ne décidons
pas de le rendre public.
Quelle drôle d'idée d'imagi-
ner que l'on puisse falsifier
ou inventer
des passages du Journal
de Pierre Baillargeon!
Le fait qu'il conçoive
une telle chose me ferait
désormais plutôt craindre
au contraire de lui confier la
copie originale.
Et si l'envie lui venait
de détruire certaines pages
un peu malicieuses
à son égard...
Il se montra en effet inquiet
qu'il puisse y avoir certains
passages un peu durs
pour lui en me disant
que Baillargeon
avait la dent dure.
Je lui répondis:
- oui, mais le coeur tendre.
Ce dont il convint."

30 décembre 1995

La fin d'une autre année.

Ce que j'écris de mieux
dans ce journal est peut-être
ce que je ne pense pas écrire
de mieux.
L'énoncé naïf
de ce que je ne vois pas.
Ce quelque chose d'anachro-
nique qui campe, après coup,
un style.

À ce jour,
j'ai terminé la préparation
de l'édition finale de la partie
JOURNAL 1979-1995.

Je me relis avec la sensation
d'être comme un étranger
devant le testament
d'un autre.

L'étroitesse presqu'inconce-
vable
d'avoir vécu.

Est-ce possible de prendre
ses distances de soi-même,
d'analyser ses phobies.
Au point d'y pouvoir chan-
ger quelque chose surtout.

Découvrir ses thèmes,
ses fantasmes,
les mensonges
que l'on se raconte en marge
pour s'éviter.

Cette image que les jeunes
perçoivent d'un coup
et ironiquement de nous.

Le moment de la massive
trahison de l'âge mûr.

L'échec d'un rêve, des idées
peu à peu abandonnées
en baissant les bras.

Le précipité
de la cinquantaine comme
le sel amer de la désillusion.

Je constate
que notre génération
n'a presque rien changé.
À part la machinerie,
presque rien n'a évolué.

Le travail à faire sur
nous-mêmes est encore là.
Immense et devant nous.

1996

54 ans

7 janvier 1996

Reçu ma famille
pour la deuxième fois
depuis 20 ans.
Mon frère Olier
et sa conjointe Élizabeth,
ma soeur Germaine
et ses trois garçons,
Alexandre, Nicolas,
Guillaume.

À l'exception donc du frère
Sylvain que nous évitons.
Mais aie-je raison de ne pas
l'inviter: sa conjointe est
intellectuellement si lourde
et leur pratique religieuse
parmi les mormons
si détestables!

Famille désunie s'il en est!
(Personne ne s'était
pratiquement revu
depuis 1994).

L'échec financier
de notre père
nous a profondément
marqués.
Comme une explosion
qui nous a tous projetés
loin les uns des autres.

C'est à moi sans doute
de les rassembler.
J'ai les moyens de recevoir,
d'organiser.
Refaire
une certaine solidarité.

8 janvier 1996

Par contre nous ne sommes
plus liés les uns aux autres.
La fréquence des rencontres
ne doit pas nous importuner.

Chacun va sa vie.
Chacun va sa spécialité,
et la spécialité de ses plaisirs.

La famille traditionnelle
avait ceci de trop
qu'on n'y pouvait marcher
qu'en troupeau.

Nous avons avantage
à vivre autrement.

Se revoir.
Parfois. Pour le plaisir
de se souvenir.
Un peu.
Tout simplement.

Je fume lentement
du cannabis
seul dans la nuit.

Les tisanes sont des remèdes
inefficaces.

Le cannabis calme et endort.

Je me souviens des gens
que j'ai connus jadis.
J'ai trop tendance
à me les rappeler comme si
nous ne nous étions jamais
vraiment quittés.

Mais les faits sont là.

Il ne faut pas se retourner.

Il faut avoir la sagesse
de laisser les choses passées
derrière soi.

9 janvier 1996

Les syndicats, finalement,
commencent à bouger.

Réduction de la semaine
de travail, partage du temps,
réduction
du temps supplémentaire,
mise à la retraite,
allongement des vacances,
et tout et tout.

Enfin.
Même si modérément.
Si tard aussi.

Ils avaient l'occasion
d'annoncer un projet
de société heureuse.
Ils ne font que se laisser
pousser par la pression
de la transformation
technologique.

Mais l'idée de la semaine
de quatre jours est enfin
sur la table de concertation.

En retard.
Mais enfin là.

Ce qu'il faut faire me semble
pourtant simple.

Réduire par tous les moyens
le temps permis de travail, et
ce avec réduction de salaire.

Ce qui obligera nécessaire-
ment
les employeurs à procéder
à de nouveaux embauchages
(même modérés) que
les jeunes déjà instruits,
mais mal utilisés,
pourront combler.

Obliger alors les jeunes
sur le bien-être social
à compléter leur secondaire
(et à se discipliner) pour
pouvoir combler les postes
subalternes laissés libres.

Donc, un peu comme on dit
dans nos autobus:
avancer en arrière!

12 janvier 1996

Nous ne cessons d'entendre
partout la même idée fausse:
"nous vivons
dans une société libre
et démocratique".

La réalité
s'exprime autrement.

Nous vivons dans
une oligarchie représentative
qui défend,
contre la majorité, son droit
exclusif à la liberté d'action.

Ce n'est, dans chaque pays,
qu'une centaine
de compagnies et de familles
qui, possédant plus de
la moitié du capital national,
se font représenter à la tête
de l'État par des politiciens
accrédités, sur lesquels ils
continuent de faire
pression par l'intermédiaire
de lobbies.

Il arrive parfois qu'un parti
populiste réussisse
à enjamber la barricade pour
y faire flotter son utopie.
L'événement
finit généralement
en rétrocessions
ou en bains de sang.

La seule démocratie repré-
sentative n'existe de fait
pour tous que dans
les petites communautés sans
grands pouvoirs:
municipalités, écoles,
syndicats ou autres.
Et encore là, ce sont
les petits truands locaux
qui cherchent à faire la loi.

La seule liberté de fait
reste pour chacun
de pouvoir vaguer (à travers
quelques délinquances sans
conséquences) à ses affaires
de consommateur autorisé.

15 janvier 1996

L'on ne peut revenir
sur son passé que comme
l'on revient dans le quartier
de son enfance.

Comme le village d'antan,
l'ami d'hier a conservé
plusieurs traits
qui le caractérisent.
L'on reconnaît des maisons,
des rues, des atmosphères,
des regards inchangés.

Mais des rides sont venues,
des cheveux blancs,
des maisons détruites,
d'autres nouveautés.
Là déjà commence
le sentiment
de l'éloignement.

Mais c'est surtout à cause
de la nouvelle population
du village que l'on ne peut
jamais retrouver la véritable
ambiance de son passé.

L'ami, lui aussi, est
désormais peuplé autrement.

Il faut avoir la sagesse
de laisser ses amours passés
derrière soi.

16 janvier 1996

Vu à la télévision Claude
Savoie, ancien collaborateur
de SEXUS, ancien proche
du FLQ dans les années 60.

Je savais qu'il s'était recyclé
dans les communications.

Il travaille présentement
à défendre les intérêts
des fabricants de cigarettes
contre les lois anti-tabac.

Il était maigre et de principe.
Mais la pauvreté lui a fait
nécessité.

Était-ce nécessaire
de se vendre à ce point-là?

Il est maintenant bouffi
comme un cochon.

Une profonde bouffée
de tristesse...

17 janvier 1996

Le sentiment de désolation
devant la mort commence
à me lâcher.
C'est comme si j'atteignais
enfin à un stade
de décontraction.
On dirait que je commence
à m'habituer à la certitude
d'avoir tout perdu.
Comme après un incendie
qui ne m'aurait rien laissé
des objets chers.
Se retrouver tout d'un coup
dans la rue
après toute une vie d'effort.
Avec la vieillesse comme
seul et dernier bagage.

Plus de quarante mille
générations sont passées
avant moi pour ainsi
retourner à l'oubli.

Et la terre continue de rouler
autour du soleil
à plus de 2 millions
de kilomètres par jour...

Aurais-je beau crier,
où donc porterait ma voix
dans ce contexte-là.

La fin, aussi, du sentiment
d'urgence, de nécessité,
de devoir.

Comme en vacances, enfin,
dans mon dernier fragment
du temps.

18 janvier 1996

C'est le redoux.
Une trêve
au milieu de l'hiver.

Tout fond.
Les trottoirs sont presque
partout au ciment.

Comme un petit coup
de printemps prématuré.

27 janvier 1996

L'un des grands malheurs de
l'humanité est qu'une moitié
de la population passe
son temps à empêcher l'autre
moitié de vivre à sa façon.

Non contents que tout
dans l'univers
travaille contre nous,
nous renchérissons
en travaillant tous
les uns contre les autres.

1 février 1996

Au fond, j'aurai passé la plus
grande partie de ma vie à me
battre pour pouvoir prendre
le temps de vivre, de penser,
d'avoir le goût de ce que
je fais, au lieu que
de toujours devoir courir
contre les autres
pour tout simplement
pouvoir survivre.

L'école et le marché
du travail n'ont été pour moi
que des vases communicants
d'une même détention
malheureuse.

Heureusement qu'il y a eu
l'enfance, et qu'il y a
maintenant la vieillesse.

5 février 1996

Petite réussite.
Un mois sans alcool.
Je me sens mieux.
Le goût de lire, d'écrire,
de vaguer à mes affaires.
J'ai été un peu gêné,
à la lecture de mon journal,
de constater mon incapacité
à réaliser cette sobriété.

J'ai fait un projet
pour 24 mois, lié à un projet
économique cette fois.
Chaque semaine sans alcool
m'épargne un $20 sur mon
budget et me donne un autre
$20 sur celui que dépenserait
Mireille Baillargeon
pour l'achat de vin.
L'argent va
dans mon fond pour éditer.
J'avoue qu'à certaines
heures, le week-end surtout,
l'idée d'économiser
pour m'éditer m'a supporté.
L'avantage de ce projet
est qu'il est modulaire.
Je connais ma fragilité.
Il ne faut présumer de rien.
Ne jamais crier victoire.
Chaque jour
n'est qu'un pas de plus.
Si je me laisse aller,
je ne perds qu'une semaine
et je peux me reprendre
la semaine suivante.
Lorsque l'on est faible,
il faut apprendre à composer
avec des demies-victoires.

8 février 1996

1975-1995: vingt ans.

Vingt ans pour réussir enfin
à changer le cours de ma vie.

Propriétaire, rentier, écrivain.

Depuis Monique Cloutier,
en passant par Monique
Morency et autres,
que de chemin jusqu'ici.

Mais l'ennui me prend.
Comme le sentiment
d'une fin de route.
Comme le goût maintenant
d'aller ailleurs.
Comme le goût
de nouveaux projets.

Il y a quelque chose
d'ennuyeux
dans les projets accomplis.

Le goût d'un retour
à ma jeunesse.
Encore une fois.
Encore une petite dernière
fois...

13 février 1996

La populace sent très bien
d'instinct que le banditisme
qu'on lui présente
dans les médias
est la ligne réelle du pouvoir.

Pouvoir plébéien,
et à cause de cela, malmené
par le pouvoir d'en haut.

Mais parfaite imitation
de la procédure qui prévaut
dans les plus hautes
instances des nations.

19 février 1996

Hier soir, émission spéciale
à la télévision sur les 25 ans
de journalisme télévisé
de Bernard Derome.
Une exception, paraît-il,
que de durer si longtemps.

On le présente
comme un homme pondéré,
en tous points correct.
Mais il faut bien voir
ce qu'il a été.
Il faut analyser ce qu'il a dit.
Son éloge quotidien
du fascisme ordinaire.

Malgré la qualité
de l'homme, la manière
de présenter me déplaît.
Ce côté "sans failles".
Ce que tout le monde
aimerait "paraître".
Ce côté "surface".

Mon journal est justement
le contraire
de cette procédure-là.

Je veux "faire le tour"
de ma vérité, et pour moi,
et pour les autres.

Nous avons trop souffert,
jusqu'ici, des présentations
surfaites.

28 février 1996

La majorité des choses
que nous faisons
est sans doute inutile.

Ce n'est que pour satisfaire
à certaines conjonctures
désordonnées d'époque
que nous tenons pour
acquises certaines nécessités.

Le manque de vision, et par
conséquent d'organisation,
est l'un des traits marquants
de nos civilisations.

L'inutilité est ce à quoi
nous travaillons le plus.
Mais ce n'est qu'après coup,
historiquement,
que nous pouvons
en prendre conscience.

29 février 1996

Qu'y a-t-il, aujourd'hui,
de plus aberrant
qu'une église?
Tant de luxe,
de beauté architecturale dans
l'affirmation d'une certitude!

Elles sont maintenant là,
inutiles et vides, comme
de monstrueuses anomalies.

On disait venir y adorer
Dieu.

C'était le Pouvoir
qu'on y venait vénérer.

Il niche désormais plus haut.

1 mars 1996

Solutionner le problème
des sans-emplois.

Porter
tout temps supplémentaire
à salaire double.

L'interdire
dans la fonction publique.

Instaurer, progressivement,
la semaine de 3 jours
(24 heures), avec salaire
en conséquence.

Autre solution: pour l'école.

Remplacer les facultés
de philosophies,
de théologies, de lettres
(c'est à la linguistique
d'enseigner à écrire),
de sociologies, d'histoire,
etc.
par une FACULTÉ
DES IDÉOLOGIES.

Y enseigner
l'esprit de chaque temps.

2 mars 1996

Une des conditions
d'admission d'un immigré
dans un pays devrait être
sa connaissance préalable
de la langue.

Choisir un pays, c'est,
en plus d'une géographie,
choisir un peuple,
une culture.

Le respect se prépare
avant l'entrée.

3 mars 1996

Les Institutions tuent.
Plus l'on est obligé
d'y travailler pour survivre,
plus l'on finit par en mourir
intellectuellement.
L'intelligence soumise
finit par admettre
ce qui l'opprime.
On nous a fait subir une
adolescence qui n'avait pas
à exister.Le monde était là.
Il nous appartenait.
Nous avions à faire
notre place dans la Cité.
On nous a maintenus
dans des rôles infantiles.
On nous a marginalisés.
On nous a rendus petits.
La majorité
ne s'en est jamais remis.
La plupart d'entre nous
se sont arrêtés là.
Refaire la société, c'est
d'abord refaire sa jeunesse.
C'est entre 12 et 16 ans que
la majorité légale devrait être
accordée.
Et c'est à cet âge-là aussi que
l'école "obligatoire", comme
toutes autres obligations
parentales, devrait cesser.
L'adolescent devrait, dès cet
âge, commencer à vivre sa
vie sociale bien à lui, mêlant
travail rémunéré et études,
hors de sa famille.
Il faut s'adapter
à l'effondrement des études
monolithiques
et des carrières à vie.

4 mars 1996

Voilà que Jeanne Baillargeon
en a fini avec son beau
Serge Trofanof.
Il déménage de chez elle
le 20.

Il lui a permis de rompre
avec son mari et ses enfants.

Comme ma soeur Germaine
jadis avec les siens.

Ruptures.

Ce besoin actuel de certaines
femmes de rompre avec
un passé qui les encombre.

En fait,
l'ont-elles jamais voulu?

5 mars 1996

Ce devrait d'abord être
ce qui a été écrit sur les
THÈMES, et non les auteurs,
qu'il faudrait compiler
et faire étudier par les élèves.

À quoi servent donc
les cultes de personnalités,
sinon à créer de beaux petits
ambitieux pervers.

6 mars 1996

"*Au centre de ce nouveau*
système d'État est placée
l'idée de la liberté
individuelle.
L'intelligence qu'imagine
ce contrat doit également
imaginer le moment
immédiatement précédent,
moment où l'individu
n'a encore ni des droits,
ni des obligations et,
unité absolument libre, plane
sans liens ni gravité dans
l'air virginal des jours
pré-sociaux.
Ce pinacle de la liberté
est le point de départ
de l'individu
dans la nouvelle doctrine..."
Salvador de Madariaga.

Heureusement, Madariaga
n'y voit là qu'une théorie
utopique des années 1800.

Mais elle est fausse
cette théorie!
Elle dépasse
ce que les révolutionnaires
voulaient signifier: le simple
renversement du pouvoir
discrétionnaire du Roi.
Cessons donc de prolonger
l'erreur.

La réalité est que nous
naissons bien cadenassés
dans notre conjoncture
géographique et sociale, que
certains d'entre nous partent
avec une réelle longueur
d'avance contre les autres,
et qu'il n'y a pas réellement
de négociations sociales.

Nier cette réalité, c'est nier
l'inégalité, c'est revenir
à la théorie "tous égaux
devant Dieu", c'est faire
l'affaire des prêtres
et des tyrans.

9 mars 1996

Reçu, hier soir,
Marcel Olscamp, poète
et professeur de lettres.
Il venait interroger Mireille
Baillargeon sur son père,
dans le cadre d'une étude
post-doctorale qu'il fait
à l'université de Kingston,
Ontario,
sur l'influence au Québec
des élèves du Brébeuf:
les Pierre Baillargeon,
Jacques Ferron,
Pierre Vadeboncoeur,
Paul Toupin...

Olscamp, né en 1958, me
fait un peu penser à ma soeur
Germaine, née en 1955.
La difficulté
de cette génération à obtenir
des postes stables les rend
timides, presque trop
respectueux.

Olscamp fait aussi affaire
avec l'université
de Montréal.
Mireille l'a mis en piste
pour tâter le terrain en vue
d'une éventuelle édition
du JOURNAL
de Pierre Baillargeon
aux Presses
de l'Université de Montréal,
collection Bibliothèque
du Nouveau Monde.

10 mars 1996

Me promener seul
dans le centre ville désert
d'un dimanche matin.

Dans le soleil du printemps.

À demi bourgeois,
à demi clochard.

Surtout,
ne plus avoir d'obligations.

26 mars 1996

Violente dispute
avec Mireille Baillargeon.
Pour la fête de nos 4 ans
de vie commune...

La goutte de trop
est sans doute de s'être
à nouveau fait voler
à sa maison de campagne.
Pour la quatrième fois
en quatre ans.
Ils ont encore vandalisé;
cette fois, ils sont même
partis avec le chauffe-eau!
Et il ne faut plus réellement
penser aux compagnies
d'assurance qui cherchent
à se défaire de là.

Le problème est que
je ne peux plus me faire à
cette idéologie du gaspillage.
Cette maison de huit pièces
est là, presque toujours vide,
abandonnée dans
un champ...
pour la modique somme
de $4,000 l'an.

À cela se rajoute
la problématique entre
sa soeur Jeanne et moi.
À cela se rajoute
notre mauvaise habitude
chaque soir de nous écraser
au lit devant la télévision.

À cela se rajoute
notre vie sexuelle plus que
pratiquement inexistante.
(S'ils n'y avaient mes
masturbations quotidiennes,
je serais totalement
incapable de survivre).

En fait, c'est la littérature
qui nous tient.
Le JOURNAL de son père
avance.
Et le mien.

Il y a bien aussi notre confort
matériel.
Dans 2 ans,
elle n'aura plus aucune dette.
Et moi, dans 5 ans.

Comment résoudre tout ceci?
Je ne sais plus.
C'est, pour la première fois,
comme un découragement.
Avant, l'ivrognerie
nous empêchait peut-être
de trop nous critiquer.
Nous passions
plus facilement l'éponge
sur le vin renversé...
Mais la sobriété laisse
maintenant d'étranges
espaces entre les mots.

28 mars 1996

Mais il faut reprendre
la route.

La vie est ainsi faite qu'elle
ne permet pas de s'arrêter
longtemps au bord
du chemin sans risquer d'y
perdre le chemin lui-même.

4 avril 1996

Chaque soir, après souper,
je vais faire une marche.
Je me promène
dans le quartier.
J'y fais seul un genre
d'examen de ma journée.
Par les fenêtres illuminées,
je peux parfois voir les gens
dans leur maison.

Ils sont pour la plupart déjà
assis devant la télévision.
Certains sont encore à table
et mangent seuls
en la regardant; d'autres,
assis sur une chaise droite,
fument des cigarettes devant
elle; d'autres, avachis côte
à côte sur un canapé,
tournent le dos à la fenêtre
pour mieux la voir; presque
tous sont déjà installés
pour la soirée.

Exercice quotidien
d'abrutissement, les médias
sont devenus les gourous
les plus courus de la planète.
L'analphabète rejoint
maintenant le plus docte
pour assister
à la même émission policière
de la soirée.

Par l'audiovisuel,
notre civilisation a enfin
réussi à appliquer dans
les faits "l'école pour tous",
sous une forme de bêtise
appréciée de tous.

9 avril 1996

Nous avons terminé
une étape des JOURNAUX.

Pierre Baillargeon,
JOURNAL 1936-1949
est terminé et collé.

Mon JOURNAL 1979-1995
aussi.
J'achève en plus 1967-1978.

J'éprouve un étrange
sentiment de tristesse devant
ce qu'il reste ainsi de ma vie.
Même mille pages
me laissent
comme dans un manque.
Et aussi
comme une déception
d'avoir dû vivre tout ça.
Ce n'est pas
ce que je voulais.
J'ai passé le plus clair
de ma vie comme à rêver
ma vie à côté de ma vie.
Il me reste peut-être
encore un peu de temps.
Vivre calmement
le dernier chemin.
Quelle déception que de voir
à quel point
tout ce que l'on fait
finit finalement
en un petit tas d'inutilités.

10 avril 1996

Après 2 ans de fermeture
pour rénovation
et informatisation,
la bibliothèque centrale
de la ville de Montréal
vient de rouvrir.

J'y suis, cette fois,
mis en fiche,
sous l'inscription suivante:

LE GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS / DE
YVAN MORNARD,
Montréal, 1993.

Centrale - Humanités - Prêt.

152.4 M866 gr V. 1
Disponible.
152.4 M866 gr V. 2.
Exemplaire no 22.
Disponible.

Résumé:
Premier d'une série
annoncée de treize petits
volumes traitant chacun
d'un thème particulier.
L'oeuvre est présentée
comme "un livre de morale
qui analyse les habitudes
de notre temps".
Pensées,
réflexions et aphorismes.
Inégal, parfois pesant
(didactisme, banalités, etc.).
Intérêt d'ordre philosophi-
que plus que littéraire. SDM.

Si je m'en trouve heureux
d'en l'ensemble, le jugement
de valeur "Inégal, parfois
pesant..." me semble de
trop, surtout qu'il y est bien
évident qu'il ne se base
que sur le premier volume.
À faire corriger:
ce ne sera sûrement pas
facile!

Mais enfin...telle est bien
la première critique
que me ramène mon oeuvre.

18 avril 1996

La *pornographie* est l'attrait sexuel d'une classe inférieure et mal léchée sur la classe "surfaite" qui la domine.

L'*érotisme* n'existe que pour les gens cultivés. C'est un certain art de représenter le sexe plutôt que l'acte même que l'on peut qualifier ainsi.

Les réalisations sexuelles, quelle que soit la classe sociale, n'ont rien généralement de beau.

On peut aussi voir la chose de la façon suivante:
La *pornographie*,
c'est l'acte sexuel brut.
L'*érotisme*, c'est l'acte sexuel mêlé d'affection.

23 avril 1996

Week-end épuisant à la campagne.

J'ai défriché un terrain qui servira à notre première culture de cannabis.
(J'ai quelque 500 semences en terre chaude).

L'idée est de me faire une réserve.

1 mai 1996

Enfin le mois de mai!

J'achève la version finale de mon JOURNAL:
1967-1978, 1979-1995.
Deux volumes:
850 pages et 330 pages.
Que je ferai sans doute reliés plein cuir.
Satisfaction que de voir ainsi la mise en ordre des choses passées.

Le dernier hommage aux gestes défunts.

Mais difficile leçon d'humilité.
Tant de prétentions de jeunesse.
Tant de bêtises et si peu de hauts faits.
Rien que de l'ordinaire, du couraillage de gauche à droite.

Au lieu d'une ligne qui aurait pu être belle.

Enfin...

7 mai 1996

De retour sur mon balcon.
Mais tardif cette année.
Les feuilles commencent à peine à sortir.

D'une part, des 500 semences de cannabis que m'a donné Yves Gascon, seulement 70 plants sont en marche.
Mais Richard Côté, son collègue de travail et co-locataire de mon atelier, doit me préparer une cinquantaine de clones d'une variété qu'il dit supérieure, la *Northern Light*.

D'autre part,
Mireille Baillargeon et moi pensons maintenant savoir qui cultivaient sur ses terres: des adolescents de nos voisins sont venus nous avertir (étant visibles, avaient-ils le choix...) qu'ils campaient avec des amis sur notre terrain.

Bizarrerie.
Première erreur.

14 mai 1996

Hier, le 13.
$30, à l'appartement 33
du 960 Rachel.

Nathalie.

Enfin une éjaculation réussie
dans la bouche
d'une prostituée.
Mes autres expériences
furent des échecs.
C'était ma faute.
J'étais bouffi d'alcool.

Aussi le fait qu'elle reçoive
chez elle n'a pas nui.
Aussi le fait peut-être
qu'il y a longtemps
que je l'observe
avec un certain désir.
Je connais ses allées
et venues dans le quartier
depuis plus de 5 ans.
Une grande fille
dans la trentaine, très mince,
à la crinière abondante,
solitaire, qui rôde parfois.
Discrètement.

Elle vit du bien-être social:
$500 par mois.
$400 pour le loyer,
le reste pour vivre...
Elle n'y arrive pas.
Et puis il y a évidemment
la cocaïne...
- La vie est tellement
ennuyante. Je passe des
journées seule dans mon
appartement. Je n'ai aucun
avenir. J'ai quitté l'école
à 13 ans. Alors je m'évade.

Elle m'a montré
des photos de jeunesse.
Elle en a gardé
un certain panache.

Elle a été danseuse.
Elle rêve de prendre
des cours pour devenir
masseuse professionnelle.
Mais c'est évidemment
les petits "extra"
qu'elle pourrait y faire
qui l'intéressent.

Au contraire d'une majorité
de prostituées,
elle aime vraiment le sexe.
Elle porte
des sous-vêtements de cuir.
Style femme fatale,
sado-maso.
Mais, en fait, elle accepte
la soumission.
Ce qui me plaît.

Ce fut pour moi
comme une délivrance.
Je suis trop attaché
à Mireille Baillargeon
pour pouvoir m'impliquer
ailleurs.
Par contre la régularité
de notre vie de couple
nous a tués sexuellement.

Il me fallait exploser
quelque part.
Je ne savais plus comment.

Je ne sais
si je retournerai la voir.
Elle doit déménager
de l'autre côté
du Parc Lafontaine en juillet.
L'affaire serait plus discrète.

15 mai 1996

Enfin de retour
sur mon balcon.
Cette fois, il semble
que ce soit pour de bon.

Mes projets d'hiver
sont terminés:
JOURNAL 1967-1995
et DE L'ÉCOLE.
J'ai tout l'été pour lire
sur la notion de "norme".

Notes:

Il n'y a que l'école
des précepteurs
pour atteindre à la qualité.
L'école des professeurs
ne peut être qu'une école
de masse,
une école de renseignements
plus que d'enseignement,
une école de survie
intellectuelle pour miséreux,
genre "fast food"
de la connaissance.

L'imbécillité a plus de place
dans l'Histoire
que l'intelligence.

Nous, civilisés, vivons
autour de nos bols à chier.

Actuellement, l'État
est le dernier bastion du
bien-être social des peuples.

Savoir perdre son temps.

21 mai 1996

Je n'ai jamais voulu être
ce que je suis.

Ce n'est que
par bourgeonnement
que la vie m'est venue.

La seule chose
que nous pouvons vouloir,
c'est le pavage des rues,
la cimentation des maisons...

Presque
tout notre comportement
est automatique.

C'est en quelque sorte
ce que l'on appelait hier
le destin.

Notre capacité de décision
est courte et extrêmement
limitée.

22 mai 1996

Nos sociétés
n'ont pas encore appris
à déboucher sur la culture.

Une fois le nécessaire
matériel atteint, nos sociétés
continuent de donner dans
l'accumulation des objets.

À moins que ce ne soit
leur métier, il n'y a presque
personne qui s'arrête pour,
tout simplement,
repenser sa vie.

Anciennement,
on parlait de gens
qui se retiraient
pour méditer.

Aujourd'hui, il s'agit
tout simplement d'atteindre
à une certaine qualité
de conscience.

Nous, philosophes, sommes
tous plus ou moins
fils de curés.
C'est le goût
de la prédication
qui nous a marqués.

23 mai 1996

Et nous allons ainsi
clopin-clopant.

Chialeux.
Critiqueux.
Toujours en mal
d'autre chose.

Rénovation:
réseau d'aqueduc de la rue du Parc La Fontaine.

24 mai 1996

Loué, hier soir, le dernier
de mes logements.

Il y a dans le geste de louer
un jeu de répression sociale
épouvantable.
Ce qui paraît de prime abord
innocent, ou logiquement
"d'affaire", relève beaucoup
plus d'une sélection morale
qu'il n'y parait.

C'est un choix de société
que l'on y fait.

J'avais le choix
entre 4 candidats.
Le premier, gros gars de bar
maladroitement délicat.
Le second, jeune étudiant en
musique, mais sans travail,
dont j'ai demandé
l'endossement de sa mère.
Une autre, conjointe d'un
arabe qui voulait visiblement
se décharger d'elle
en la casant quelque part.
Et puis cette tapette venant
de Toronto qui n'a aucune
référence et qui ne veut pas
divulguer ses sources
de revenus...

J'ai finalement choisi
la cinquième,
dernière arrivée.

J'ai choisi ce qui
me paraissait le plus
sécuritaire, le plus normatif,
le plus docile aussi.

J'ai choisi le style:
auto, boulot, dodo.

Mais peut-être aussi,
à travers cette norme
une certaine intelligence
du regard.
Une façon de mettre en ordre
sa vie, proche de la mienne.

Quelque chose
qui ne se vérifie pas.

Mais qui est la référence
valable.

31 mai 1996

54 ans.

N'être rien.
Apprendre enfin
le bout du chemin.
Apprendre, comme les vieux
Indiens, à attendre la mort,
seul au sommet
de la montagne sacrée.

Me désintoxiquer
de l'éternité: celle des dieux,
celle des génies,
même celle des quelques
uns qui m'accompagneront
jusqu'à la fin.

Finalement, n'être rien.

Car c'est bien là notre seule
et réelle éternité.

3 juin 1996

Fini de planter
les 60 plants de cannabis
qui ont survécu des semis.

Ce qui fut long,
ce fut de préparer le terrain.
De couper les arbres,
d'aménager un terrain plein
de souches, mais plein
de soleil, près de la maison,
mais dont l'inclinaison et
l'aspect rocheux repoussent
tout désir d'un curieux
d'aller s'y promener.

Ce fut tellement dur
que je m'en suis fait
une hernie inguinale.
Je porte donc une bande
herniaire en attendant d'aller
me faire voir à l'hôpital.
J'en profiterai pour faire
une grande inspection:
foie, vésicule biliaire, etc.

Le début de l'âge d'or...

*

Ces gens, si délicats,
qui bouffent leur poulet
à pleines dents.
Énormité.
Dévorant autrui
pour pouvoir survivre.

*

Ma soeur Germaine vient
de décrocher un travail
de professeur de lettres
à plein temps pour
septembre prochain.
$35,000.
Le nécessaire pour bien
vivre et payer ses dettes.

*

Les quatre étapes logiques
de mon journal:
1956-1963
1964-1970
1971-1990
1991-....

4 juin 1996

Dernier renouvellement
aujourd'hui
de ma dette hypothécaire.

Si tout va bien, dans 5 ans,
je n'aurai plus aucune dette.

J'aurai 59 ans et je serai,
pour ainsi dire cette fois,
véritablement à ma retraite.

Mes revenus nets
ne m'obligeront plus alors
à toujours devoir compter
mes sous comme je le fais.

5 juin 1996

Je ne veux pas qu'un seul
de mes livres me prive
d'exister paresseusement.

6 juin 1996

J'apprends que Marc Paupe
est mort.
Ancien patron qui dirigea
mes débuts à l'Institut
de Tourisme; précédemment
professeur de cuisine.

Il arrivait à sa retraite.
En deux semaines, un cancer
du poumon l'a emporté.

Les arbres lentement
tombent
les uns après les autres.
Le silence des éclaircies
ouvre d'étranges chemins
devant moi.

7 juin 1996

La mode
des "ventes de garage"
se répand avec fureur.

D'isolées et d'un peu
miséreuses qu'elles étaient
il y a quelques années,
ce genre de débarras a pris,
et de l'ampleur,
et de la classe.
C'est maintenant par quartier
entier que les gens,
même cossus, organisent
des "ventes de garages".

Tout ce dont ils veulent se
débarrasser est ainsi disposé
à vue devant leur garage ou
leur maison.
Les passants passent
et regardent.
Les prix sont généralement
ridiculement bas.
Exemple: un cabinet complet
de bol de toilette, usagé
mais en parfait état: $10
contre une valeur de $175
en magasin.
De tout pour tous.
Et à petits prix.

10 juin 1996

Ma recette de biscuit
à la fleur de cannabis
est une réussite.

Pire: chaque biscuit
est une véritable
petite bombe à retardement.

Une heure après
en avoir avalé un,
le voyage commence.
Un voyage hallucinatoire qui
peut durer jusqu'à 10 heures,
selon la personne.

Trop fort.

Prochain test: ne manger
qu'un demi-biscuit.

Biscuits à la fleur de cannabis

14 juin 1996

Hier soir, l'*Accueil Bonneau* avait été vidé de ses clochards.

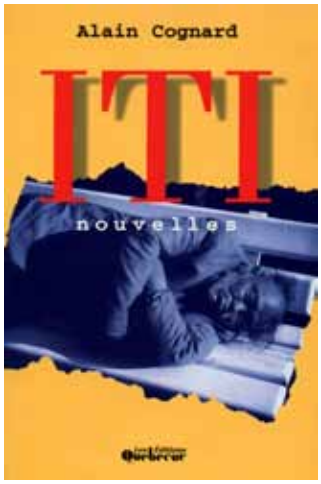
Le richissime Pierre Péladeau, propriétaire des Éditions QUÉBÉCOR y lançait un livre de Alain Cognard: *ITI*, qui regroupe 20 nouvelles sur la pauvreté, les clochards, les itinérants.

Le lancement se fit sans alcool, comme il se devait.

La plupart des nouvelles de Cognard (j'aurais cependant revu et corrigé les 60 premières pages) sont dans la bonne tradition des textes de Jean Narrache. On y sent bien la misère des pauvres; la critique de la société est juste et à propos.

Mais comment un livre comme celui-là a-t-il pu échouer là?

Le directeur des publications QUÉBÉCOR, un certain Jacques Simard, avait, dans sa présentation de l'auteur, davantage l'allure d'un commentateur sportif que d'un directeur de collection.



Invitation

Son discours fut insignifiant, pour ne pas dire tout simplement sans manières.

Aux lancements du NOROÎT il y a toujours des écrivains. À QUÉBÉCOR, à part Gaston Miron qui était là sur invitation personnelle de Cognard, il n'y avait personne. Tous étaient de la famille de l'auteur ou de la claque à Péladeau. Les Éditions QUÉBÉCOR sont à l'image du propriétaire: un monde de vendeurs de papier.

Gaston Miron, tout comme Mireille Baillargeon et moi, nous sentions donc un peu de trop. Miron rumine encore une vengeance contre Robert Yergeau! Il attend la liste complète des jurys de prix littéraires ...
- Au Québec, tous les écrivains se connaissent, c'est inévitable.

Mais comme le disait plus tard Mireille Baillargeon, il oublie d'ajouter: "Sur les 1000 membres de l'Union des Écrivains du Québec, ce n'est qu'une centaine qui contrôlent entre eux l'attribution des prix".

Pauvre Miron. Surtout que sa santé se détériore à nouveau. Il a maintenant, à 68 ans, je ne sais plus trop quelle maladie qui l'oblige à se bourrer de pilules.

Après le mot de l'auteur,
Pierre Péladeau dit le sien.
Il reprit pour l'essentiel
sa préface
au livre de Cognard.

Contrairement à Cognard qui
réclame que l'État s'occupe
davantage des démunis,
Péladeau déclare
qu'à l'exception
de l'aide des
"Alcooliques Anonymes",
il n'en dépend
que d'eux-mêmes
de s'en sortir.
Étrange contradiction
de présentation.
D'autant plus qu'il réduisait
ainsi la pauvreté
à l'alcoolisme.

Pire: il se cita en exemple.
Lui qui, il y a 20 ans, cessa
toute consommation d'alcool
en adhérent aux A.A.
Il donna aussi l'exemple
de deux de ses amis,
l'un médecin, l'autre avocat
qui, après sa cure, devint
finalement juge.
"*Dans la vie,*
il y a deux sortes de gens.
Il y a ceux qui s'écroulent
devant un obstacle et ceux
qui se relèvent les manches
et qui travaillent deux fois
plus fort pour vaincre et
pour gagner.
Je fais partie de la seconde
catégorie, car j'ai toujours
joué pour gagner.
Il n'est pas plus difficile
d'aller de l'avant
que de reculer".

L'endroit n'était-il pas bien
choisi pour parler ainsi?
Le moins que l'on puisse
dire est que c'était là un
discours qui n'avait pas
sa place.
Et les bonnes religieuses
qui l'écoutaient, toutes
dévouées qu'elles soient,
n'avaient rien non plus de
particulièrement à leur place.
Elles étaient là, silencieuses,
achetées comme les autres.

À ma grande surprise,
Lise Bissonnette était là.
J'ai compris par la suite
qu'elle faisait partie
de la claque.
Pendant le discours
de Péladeau, elle n'a cessé
de rire pour bien signifier
son approbation
à toutes ses blagues.
Péladeau d'ailleurs
est très intime avec elle.
Il la prend par la taille
et elle s'appuie alors
de la main sur son épaule.
On sent qu'il y a là entre eux
au moins un reste de liaison.

J'ai dû attendre mon tour
pour lui parler.
Il y avait plein de gens
qui tournaient autour d'eux
guettant pour ainsi dire
l'occasion de se poser.
Étant continuellement
courtisés, ils en sont venus
à ne voir qu'eux-mêmes et
à se prendre sans hésitation
pour des exemples à suivre.
Ils vivent dans un mensonge
égocentrique continuel.
Seule ombre au tableau
m'a-t-il semblé:
la jeunesse n'était pas là.

Si je ne l'avais pas approché,
je crois que Lise Bissonnette
ne m'aurait pas reconnu.
Après 25 ans sans se voir,
nous portons maintenant
comme des masques.
De son côté,
c'est aujourd'hui une femme
plutôt maigre, un peu
bossue, un peu rachitique.
Un peu, en plus jeune,
le style de Péladeau.

Elle sembla malgré tout
assez heureuse de me revoir.
Je fus même surpris
qu'elle m'embrasse.
- La vie m'a gâtée, dit-elle.

Mais comme je lui dis
que ses romans n'étaient pas
très bons, le ton changea.
Elle me dit en reculant:
- En tous cas, mes livres
marchent bien!
- C'est évident, avec toute
la publicité que tu te fais!
- Ce sont mes éditeurs qui
payent!
Ce qui lui fit ajouter:
- Ah, tu n'as pas changé!
- Et toi, tu n'aides pas mes
livres!
- C'est le problème des
gens qui publient à compte
d'auteur.
Et puis elle ajouta
que c'étaient Allard et
Archambault qui étaient
responsables de la chronique
littéraire et qu'elle ne
se mêlait pas de leur choix.
Ce dont je doute.

Mais elle ajouta:
- Tu es contre les
Institutions et tu leur
demandes ensuite de t'aider!

Ce que j'interprète
comme une façon claire
de me signifier de garder
maintenant une distance.

Nous ne nous sommes pas,
jadis, quittés pour rien.

En fait, nous n'avons jamais
été du même bord.
Elle était montée
au *QUARTIER LATIN*
comme "scab".
Serge Ménard, l'ex-ministre
de la Sécurité publique
qui vient de faire arracher
un champ de cannabis
chez les Indiens,
était alors étudiant en droit
à l'Université de Montréal.
Il organisa, avec sa bande
d'extrême droite
de Polytechnique,
un autodafé du journal dirigé
alors par l'équipe socialiste
de Jacques Elliott
et de Michel Bourdon.
Bissonnette fut de ceux
qui les remplacèrent de
force.

Il faut maintenant
bien comprendre
le chemin parcouru.
Ménard et Bissonnette
sont aujourd'hui
les remplaçants de ceux
qui nous oppressaient alors.
Ils ne sont pas "montés"
pour rien.
Ils ont fait
ce qu'il fallait faire.
Comme les curés d'hier,
ils distribuent aujourd'hui
leurs "imprimatur".

16 juin 1996

Message reçu.

Je continuerai donc seul
mon chemin.

Les mouches à merde
qui tournent autour d'eux
("Madame Bissonnette!
comme j'ai aimé lire
vos livres..."),
m'ont aussi fait réfléchir.
Je serais très mal à l'aise
dans le rôle fécal
qu'il me faudrait alors
pratiquer avec eux.

J'aime mieux, à ce stade,
écouter Cioran:
"La consécration est la pire
des punitions".

"Il n'y a pas
de plus grand drame
que d'avoir été compris
trop tôt".

Ne plus fréquenter
ce monde-là!
Un monde surfait, suffisant
dans sa grossièreté,
un monde qui n'en finit plus
de se croire lui-même beau!

Je n'ai pas, jadis, quitté
Lise Bissonnette pour rien.

Le temps,
loin d'arranger les choses,
n'a fait que souligner
la fracture.

J'ai le goût de vivre
heureux, loin de leurs usines
d'esclaves, de leurs journaux
conformistes,
de leur productivité
de bêtise.

Une rencontre importante
donc.

Qui évacue le passé.

Comme on tire la chasse
d'eau.

19 juin 1996

Je ne suis pas
contre les "Institutions".

Comment peut-on accepter
de vivre et être
contre les "Institutions"?
D'une civilisation à l'autre,
ne sont-elles pas
finalement les mêmes?
Comme un fardeau.
J'essaie tout simplement
d'en alléger le poids.
De relativiser l'insignifiance
des idéologies.

*
Privilégier à l'école
l'histoire des inventeurs
plutôt que celle
des politiciens.
L'histoire générale
de l'évolution du confort et
des idéologies.

*
Par quoi remplacera-t-on
"l'économie monétaire"?

Idée terrifiante:
"l'esprit scientifique",
notre seul rempart actuel
contre la déraison,
ne serait-il lui aussi qu'une
approche fausse de la vie
relevant d'une croyance
d'époque?

7 juillet 1996

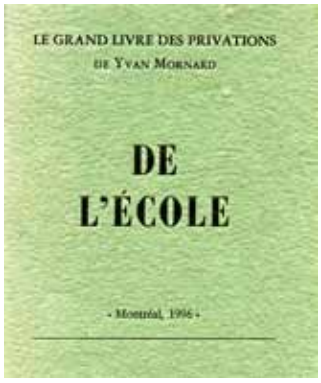
DE L'ÉCOLE est finalement prêt pour la vente.
(Quel mot prétentieux pour les quelques exemplaires que je réussis à écouler ainsi!)

Ce qui me plaît néanmoins dans ma façon de faire mes livres est que tout y est à intervention directe.
Et tout se fait à pied (ou presque) à partir de la maison.
Fabrication du papier de la couverture, et son impression.
Achat et coupe du papier intérieur.
Photocopies et tranchage final.

Il en est ainsi de toute ma vie économique.
L'entretien de mes avoirs immobiliers est devenu répétitif et basé sur une connaissance de longue date avec les intervenants.
C'est en quelque sorte un relent de la vie artisanale sans les contraintes du passé.

Un cérémonial simple qui se veut l'inverse exactement des concentrations de la production et des marchés, où personne ne se connaît, où tout ne "progresse" qu'à grands coups de arnaquages et de vilipenderies.

Une oasis de paix dans les territoires occupés, et de plus en plus minés, par la restructuration mondiale.



MORNARD

L'AUTRE PHILOSOPHIE

L'histoire de la philosophie au Québec se confond avec celle de la théologie.

À la limite, on pourrait dire qu'il n'y a pas eu de pensées québécoises sans pensées religieuses.

L'Histoire des idéologies au Québec peut *grosso modo* se scinder en quatre périodes:
le régime français, 1608-1760;
le régime anglais, 1760-1860;
le régime catholico-romain, 1860-1960;
le régime américain, 1960 à nos jours.

La philosophie n'a été sous les trois premiers régimes qu'une excroissance de la théologie. Alors qu'ailleurs naissaient des Nietzsche, nous étions ici soumis à des Mgr Paquet et autres intégristes délirants.

Leurs descendants sont encore bien présents parmi nous, désoutanés, cachés derrière leur cravate de professeurs, de commissaires, ou de politiciens, prêchant la prudence et le respect presque inconditionnel des institutions.

Nous avions eu avec et après les patriotes de 1837 notre premier véritable mouvement idéologique que l'Église a rapidement fait taire.

Même s'il y a, depuis la révolution tranquille, une nouvelle tendance à la laïcisation, toutes nos institutions demeurent encore teintées de chrétienté.

Nous en sommes encore à faire les funérailles d'État dans des églises. Nous devons encore assister, comme des primitifs, à des homélies proclamant l'éternité devant des cadavres.

Nous avons peur.
Nous avons peur de nous prendre en charge.
Nous avons peur de réformer nos institutions.

Ces institutions qui nous obligent à la culture française et américaine au détriment de la nôtre.

Ces institutions qui nous culpabilisent de ne pas être du côté des milliardaires et du néolibéralisme économique.

Ces institutions qui nous promettent encore de créer des emplois pour éviter une réforme de la distribution des richesses qu'exige déjà la fin de l'ère du travail.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
DE YVAN MORNARD

DE LA CROYANCE

On a trop souvent limité la croyance aux religions.

Du début de nos civilisations jusqu'à aujourd'hui, une certaine de religions ont tenté de s'approprier notre faculté de croire.

Mais la croyance est autre chose qu'un phénomène religieux.

La croyance est une faculté d'adhésion inhérente à la pulsion même d'exister.

Elle nous pousse à travers les idéologies et les partis politiques, à travers les modes aussi bien qu'à travers les théories scientifiques, à continuellement retomber dans le piège de la vérité.

Elle fait miroiter devant nous l'éphémère comme s'il s'agissait d'éternité.

La croyance est comme une infirmité qui nous entrave dans notre liberté de penser.

Elle nous contraint toujours à prendre nos hypothèses pour des certitudes.

La croyance ne peut être une réponse à nos angoisses. Plutôt que d'être une réponse, la croyance demeure, pour nous, une profonde interrogation sur notre capacité même de penser.

La pensée québécoise a, jusqu'ici, évolué dans l'angélisme.

Il est temps de penser autrement.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
DE YVAN MORNARD

DE L'INÉGALITÉ

Nous vivons, aujourd'hui,dans la mythologie de l'égalité.

Liberté, démocratie, chartes des droits, égalité des chances et des sexes, autant de mots clefs que nous prenons pour des réalités.

Mais les faits sont différents.

L'évolution des droits est loin d'être évidente; les inégalités d'argent n'ont jamais été aussi criantes; la concentration des médias et la rupture du droit de parole n'a jamais touché des records aussi élevés.

C'est de cette inégalité de fait dont se nourrit notre vie de tous les jours.
De l'inégalité biologique, monétaire, sociale et politique.
D'une inégalité structurelle, récursive, peut-être inconnaissable, qui nous oblige continuellement à vivre dans la violence les uns contre les autres.

Nous ne naissons pas égaux, et personne ne veut l'être.

Une réalité à laquelle il nous faudra bien, demain, ajuster notre langage.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS est l'inventaire de nos misères.

Naissant dans un environnement difficile, soumis à la férocité de l'inégalité, abrutis par nos écoles, exploités par un capitalisme atteint par l'épidémie de la productivité, de jour en jour appauvris par la diminution du partage, de plus en plus censurés par la concentration des médias, la misère nous poursuit jusqu'à la mort.

Il nous faudra bien un jour cesser de voir des anges et prendre collectivement conscience du contexte dans lequel nous vivons.

Un nouveau monde est à nos portes. Nous devons penser le monde autrement. Nous devons avoir une autre philosophie.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS est un livre de réflexions sur les grands thèmes de l'existence. C'est l'énoncé d'une autre philosophie.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS comporte treize volumes traitant chacun d'un thème particulier.

1. Du lieu de notre naissance.
2. De la croyance.
3. De l'inégalité.
4. De l'école.
5. Des normes.
6. De la nécessité des relations sociales.
7. Du travail.
8. De la pauvreté.
9. De la censure.
10. De l'intolérance.
11. De l'obligation d'être moral.
12. De la sagesse.
13. De la mort.

S'il est un genre idéologique peu pratiqué au Québec, c'est bien celui des fragments et maximes.

C'est dans cette tradition des moralistes littéraires que se situe Le Grand Livre des Privations.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
DE YVAN MORNARD

DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE

décrit notre place dans l'univers.

Une place qui, contrairement aux préjugés, n'a rien de particulièrement élevé.

Perdus dans les galaxies, bousculés par les cataclysmes, à peine visibles à travers la prolifération des espèces, nous entre-tuant les uns les autres, nous vivons dans l'habitude des désastres.

Partout les maladies nous guettent.

Nous allons ainsi, de générations en générations, porteurs d'une renaissance toujours semblable dans un décor remis à neuf.

Nous vivons dans l'habitude des désastres.

À peine morts, la nature entière s'empresse de nous faire disparaître.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
DE YVAN MORNARD

DE L'ÉCOLE

L'école est un préjugé de notre temps.

Il y a nécessité d'une autre dimension.

Pire que l'école, il y a l'ignorance.

L'éducation est ainsi devenue un mot clef de notre temps. Tous y recherchent respect et avancement.

Mais la majorité des parents ont démissionné de leur responsabilité en s'en remettant à des fonctionnaires pour éduquer leurs enfants.

L'école qu'on leur impose n'est ni libre, ni neuve.
Elle est devenue une énorme bureaucratie où la majorité des professeurs ne font que répéter des idées reçues dans le souci de ne choquer personne.
L'école, sous couvert d'enseignement technique, enseigne avant tout le conformisme, le goût de la sécurité, la satisfaction du système, le culte de l'argent, le mépris des laissés-pour-compte.

C'est la loi des riches qui y règne.

L'école divise et prépare l'élimination. Dès le départ, les vainqueurs sont désignés.

Le décrochage scolaire n'est que l'initiation au décrochage social lui-même.

Le carnet scolaire n'a maintenant d'égal que le casier judiciaire.

Qui a eu des problèmes à l'école devra en subir toute sa vie la discrimination.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS
DE YVAN MORNARD

D'un tirage limité, chaque volume est imprimé de façon artisanale.

Chaque exemplaire est numéroté et signé par l'auteur.

En vente chez l'auteur ou dans les librairies suivantes:

- CHAMPIGNY.
- CHERCHEUR DE TRÉSOR.
- GALLIMARD.
- HERMÈS.
- OLIVIERI.
- RENAUD-BRAY.
- ZONE LIBRE.

L'auteur, né à Montréal en 1942, a d'abord été, en 1967, co-fondateur avec Michel Beaulieu de la revue littéraire QUOI.
Il fonda par la suite la revue SEXUS qui eut la première au Québec prôner la liberté sexuelle.
Après l'arrêt de SEXUS par les saisies policières, il lança une dernière revue à tendance anarchique: ALLEZ CHIER.

LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
Je désire recevoir, au prix de 20$ chacun, les volumes suivants:

DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE ___
DE LA CROYANCE ___
DE L'INÉGALITÉ ___
DE L'ÉCOLE ___

Payable à YVAN MORNARD, par chèque ____ ou livraison C.O.D. ___

3960, PARC LAFONTAINE, MONTRÉAL, H2L 3M7. (514) 524-9522.

NOM.....

ADRESSE.....

.....

CODE POSTAL.....TÉL. (.....).....

1997

8 juillet 1996

Je regarde notre chat
nommé Pataud.

Je comprends maintenant
la distance à parcourir
entre lui et moi.

Nous autres, civilisés,
passons notre temps
à perdre notre temps.

Nous oublions la jouissance,
préférant les insignifiances
et les balivernes d'époque.

*

Napoléon:
le Pinochet des Français!

Et c'est cette histoire-là
qu'ils s'enseignent entre eux
dans le plus grand respect...

9 juillet 1996

Ce n'est pas la productivité
qui est le but du travail.

Mais le bonheur.

Outre le nécessaire,
l'essentiel n'est pas
notre production,
mais notre vie.

Mais nous avons
pour la plupart oublié
que la vie s'arrêtait.
Nous nous rendons tous
malheureux pour l'économie
de quelques sous.

Nous avons perdu
le sens de la valeur.
Le sens du plaisir.
Le goût d'être ici
et de n'avoir rien à faire.
En attendant tout simplement
le moment nous-mêmes
de n'être rien.

10 juillet 1996

Marcel Olscamp m'a confié
sa fascination secrète
pour le style de vie
de Patrick Straham.
Sa fascination
du dérèglement.

Nous étions à dîner
dans un restaurant tout près
de la maison, un jour où
j'étais en quelque sorte
son hôte pour lui permettre
de lire dans le JOURNAL
de Pierre Baillargeon.

Son peu d'argent disponible
ne lui permettant pas de se
payer une chambre d'hôtel
lorsqu'il vient à Montréal,
il voyage de nuit
et se retrouve ainsi très tôt
le matin au terminus
d'autobus à devoir attendre
que Montréal s'éveille
pour lui permettre de vaguer
à ses affaires.

Et là, parmi les clochards qui
hantent le terminus, il s'est
interrogé sur le sens de la vie
disciplinée qu'il mène
pour l'obtention d'un poste
sérieux de professeur.
Un certain sentiment
d'emprisonnement
dans le système.
Avec la peur immense
d'en sortir.
Ne rester fidèle que par peur.
N'est-ce pas la plus belle
preuve d'amour...

Voilà qui m'en redit long
sur le système.

Je n'étais pas le seul
à y vomir.

J'étais
plus furieux que les autres.
Voilà tout.

11 juillet 1996

Les résultats
de mes examens médicaux
sont plutôt encourageants.

Je ne parle évidemment pas
de ma vésicule biliaire qui
“contient de petits calculs”,
de ma hernie, d’un début
certain de dégénérescence
d’un doigt par l’arthrose,
des stigmates évidents
de ma cirrhose hépatique,
ni de la piètre performance
de ma glande thyroïdienne...

HÔTEL-DIEU DE MONTRÉAL

Mais d’un espoir d’amélio-
rer ma santé par une petite
opération qui peut me libérer
de ma hernie et
de mes calculs à la vésicule,
par une légère hausse
de médicamentation quoti-
dienne qui peut rééquilibrer
mon comportement
thyroïdien, le tout
dans le contexte d’un foi qui
n’a finalement pas été trop
abîmé par mes anciens excès
d’alcool.

Comme j’aimerais me sentir
à nouveau moins maussade
et plus fringant!

26 juillet 1996

Nous vivons
dans des territoires occupés
par l’économie mondiale.

Nous sommes tous
en voie d’être nous-mêmes
des Palestiniens.

31 juillet 1996

Les gens passent
plus de temps à conduire
leur automobile
qu’à faire l’amour.

1 août 1996

Notre système d'éducation
en est encore un
de "temps de guerre".

L'enseignement de la paix
n'est pas encore
dans nos manières.

Il nous est même impossible
de l'imaginer.

Nous vivons
dans notre cocon.
Nous ne cessons de travailler
pour nous protéger contre sa
destruction.
Et là, comme dans un oeuf,
nous procédons entre nous
à la définition de nos valeurs.

Nous rejetons
volontairement la réalité
qui nous terrifie.
L'oeuvre de civilisation
est essentiellement
une oeuvre d'occultation.

Et nous continuons tous
à vivre ainsi mieux
programmés que ne le sont
nos machines.
Dans la prolifération
de nos cellules.

La liberté n'était sans doute
qu'une autre utopie
attachée à l'idée
de notre valeur éternelle.

C'est une erreur personnelle
que de vouloir,
même contre tout succès,
être écrivain.
Il ne faut pas plus
tout consacrer à l'écriture
qu'à n'importe quelle
religion.
La littérature donne
la misère et jamais l'éternité.

Savoir être heureux.
Vivre d'autre chose.
Écrire pour soi.
Comme on collectionne
des idées d'époques.

Être antiquaire de sa pensée.

5 août 1996

(Lettre envoyée à Lise Bissonnette).

Lise.

Je t'envoie les livres que
tu n'as pas encore de moi:

DE LA CROYANCE,
DE L'INÉGALITÉ,
DE l'ÉCOLE.

Ce que tu voulais devenir,
tu l'es devenue.

Ce que je voulais faire,
je le fais maintenant.
Je peux enfin écrire
librement.

Salutations.

(Version préalable non envoyée).

Lise.

Je t'envoie les livres que
tu n'as pas encore de moi:

DE LA CROYANCE,
DE L'INÉGALITÉ,
DE l'ÉCOLE.

Et ces quelques notes.

Tu sais très bien que je n'ai
jamais su, comme toi, avoir
la souplesse de dire
gentiment les choses.

Ce que tu voulais devenir,
tu l'es devenue.
Lorsque nous vivions
ensemble, déjà
l'ambition te tourmentait.
Ce que je voulais faire,
je le fais.
La vie de reclus
était la mienne.

Tu connais la sévérité
de mes jugements littéraires.
C'est cette qualité
qui a donné naissance
à la revue QUOI
et à LA BARRE DU JOUR
qui s'en suivit.
Je savais reconnaître
le potentiel des gens.
Et je l'exigeais.

Tu es une essayiste née.
Mais depuis quelque temps
tu t'égares dans le roman.

L'exemple de ton discours
prononcé
à l'Université Laval:
"L'OEUVRE
D'ÉDUCATION"
est probant.
Tu as livré un message assez
réaliste sur les réformes.
(Mais l'ont-ils seulement
compris...)
J'en ai apprécié la franchise,
les détails et le ton.
Nous avons cru
réformer l'école
en congédiant les curés.
Nous avons eu droit à
un remplacement de la bêtise
par une autre.
Celle qui s'en vient,
par la loi des concentrations
des moyens de diffuser,
risque d'être plus stricte
encore.
Il ne faut pas oublier que
l'école d'aujourd'hui est née
d'une époque
où n'existaient, ou presque,
ni livres ni médias.
Tout le système éducatif est,
par là, en voie de s'écrouler.
Comment peut-on réformer
de l'intérieur
une forme d'enseignement
qui justement doit être
carrément remplacer.

Les curés ne voulaient-ils
pas, eux aussi, que
nous discutions avec eux
de notre athéisme plutôt que
de les foutre tout simplement
à la porte.

Lorsqu'une société
commence à répéter un fait
dans son ensemble,
le résultat ne peut être
que moyen.
Il ne faut plus alors avoir
d'imagination
pour s'y trouver bien.

Ne t'y trompe pas
en m'accusant
d'être contestataire.
Il est vrai que mes textes
semblent laisser la place
déserte après la destruction.

Ne t'y trompe pas non plus
d'autre part:
les discours volontaristes à la
Pierre Péladeau n'ont jamais
eu leur place
dans l'histoire de la pensée.
N'ont-ils fait autre chose
que d'exploiter la misère
et la bêtise
au lieu d'en améliorer le
sort.

Mais à notre âge
nous sommes nous-mêmes
inévitablement devenus
l'Institution de notre temps.
L'Histoire passe
nécessairement par nous
et par l'image
que nous laissons.

Ce qui m'effraie, pour nous,
c'est que l'échec était
en nous.
Et que, après les premiers
coups de pieds donnés,
nous avons tous cédé
à la facilité dès notre entrée
dans le monde.

C'est comme si la peur,
dès le départ,
nous avait tous endigués
dans le conformisme.
Dans une idéologie
de la satisfaction.
Puristes ou renégats,
notre image est aujourd'hui
sensiblement la même.
L'image que les jeunes
perçoivent d'un coup
et ironiquement de nous.
L'image d'une génération,
en tout et partout,
sensiblement la même.

Je me demande, hélas,
si ce n'est pas le bilan de
toute intelligence que de finir
dans la désillusion.

Je te remercie néanmoins.

Je te laisse.

Ne nous reverrons-nous
vraiment jamais?

J'ai, pour l'instant,
dans mon JOURNAL,
mis en ordre ce qui me
reste de l'histoire de notre
histoire.

6 août 1996

Le seul projet qui intéresse
la majorité des gens,
c'est de se reproduire.

Ils consacrent
la majorité de leur vie
à cette tâche.

Comme les bêtes.

7 août 1996

Avec le temps,
je suis devenu un petit vieux
sans envergure.

C'est un fait que je dois
accepter.

Finir ma vie modestement.

Y a-t-il de toute manière
autre fin de vie?

Vedettes ou trous de cul,
nous finissons tous par être
l'envers et l'endroit
de la même misère.

8 août 1996

Tout doit converger
à nous laisser dans les eaux
d'un immense
ventre maternel.
Vouloir naître est la pire
des choses.
Le désir d'émerger
est impopulaire.
Toutes nos civilisations
ne sont qu'une récupération
de la volonté de quelques
uns de progresser.
C'est la marche
des aveugles qui prévaut où
chacun s'appuie sur chacun
dans le désir de ne rien voir.
L'essentiel est de rester
ensemble
dans la même définition.
Tous nos médias
et toutes nos écoles
travaillent à la répétition.
Pauvres ou riches
jouent au même jeu.
L'important est de consolider
les habitudes.

10 août 1996

Ils ont tellement voulu
le pouvoir qu'ils n'ont
jamais pensé à autre chose.

Ils ont pris le chemin battu.

Ils en ont fait leur chemin.

Le chemin de leur autorité.

11 août 1996

Aucun des produits annoncés
à la télévision n'entre
dans ma maison.

Je les évite.
Je les exclus si je peux.

Les publicistes
de ces compagnies
ne pensent
qu'à nous fourvoyer.

Nous devons les contester.

Vivre autrement.
Vivre mieux.

Vivre sans eux.

12 août 1996

J'aime l'odeur du cannabis,
le soir,
au fond des chambres.

La fumée parfumée
de ces arrêts du temps et
du sommeil qui m'en vient.

Le calme d'être dans celui
bientôt de n'être plus.

Le bon usage de la nature
contre les catastrophes et
contre ces anciens collègues
conformistes
qui nous dirigent.
Ceux-là qui gâchent encore
tout dans le seul but
d'empocher tout.

Ces quelques-uns de trop
qui se répandent comme
une huile malsaine sur
la surface de notre existence.

Mais pour combien de temps
ce repos?
Il nous faudra bientôt
ramener en force la violence.

19 août 1996

Le mois de vacances
de Mireille Baillargeon vient
de se terminer.

Nous avons bien travaillé et
bien fêté.

Notre récolte de cannabis
sera en réalité de 35 plants.
Ces plants, tous femelles,
résultat de clonage à partir
d'autres plants femelles
gardés en serre durant
l'hiver, ont maintenant
4 pieds de haut et une
vingtaine de fleurs chacun.

Par contre les semis
donnent de piètres résultats,
d'autant plus qu'il faut
en radier les mâles.

Sur la question du cannabis,
il y a nécessité
de désobéissance civile.

Il faut cesser d'obéir
à ces petits conformistes
à la Serge Ménard, devenu
ministre de l'Intérieur
par petitesse d'esprit,
qui s'autorise à répéter des
interdictions du passé au lieu
de légiférer dans le sens
des pratiques devenues
courantes aujourd'hui.

22 août 1996

Le problème d'exister,
pour certains,
est que la société,
à tous ses niveaux,
est faite majoritairement
de gens peu doués.

Ce n'est pas la ville en soi
qui fait problème.

Mais la majorité débile
qui habite partout.

24 août 1996

Notre système
favorise les plus utilisables.

Les arnaqueurs ne savent
quoi faire des autres.

Nous vivons
dans un état de guerre.

Les trêves sont illusoires.

Nous rôdons
au bord du cataclysme.

25 août 1996

L'interdiction des drogues
n'est qu'un moyen
pour l'État subversif
d'en contrôler le cours.

L'interdiction des drogues
est un moyen pour les riches
et leurs militaires de lever
indirectement de l'impôt
sur les pauvres et ce, de
façon directe et sans devoir
passer par la répartition
sociale.

Il ne faut plus
s'approvisionner chez eux.

Il ne faut plus
vendre leurs produits.

Nécessité d'autosuffisance et
de désobéissance civile.

29 août 1996

Bataille en règle
avec les copropriétaires
de l'immeuble
de Mireille Baillargeon.

Une question de réparation
de trottoir de ciment qui,
pour une partie a besoin
de l'être,
et qui pour une autre non.
Quelqu'un vend
actuellement dans le quartier
l'idée de tronçonner
les trottoirs pour
y encourager l'horticulture.
Une débilité bien courte
mais dont ils espèrent tirer
de l'emploi.

Mais la bataille a eu du bon.
Les trois co-propriétaires,
Raymonde Larivière-
Leblanc, Sylvie Gaudreault
et Mireille Baillargeon
devront désormais s'occuper
entre elles de leurs affaires.
(Elles aimaient bien
se camoufler derrière
leurs conjoints pour mener
les discussions...)
À elles maintenant d'opérer
seules.
J'en ai assez de jouer
le canard dans la canardière.

Il ne faut jamais oublier que
c'est avec une arme en main
que se gère un territoire.

4 septembre 1996

Les intervenants aux États généraux sur l'éducation, syndicats, représentants d'Église ou autres, y sont moins présents pour réformer l'école que pour empêcher qu'une réforme éventuelle
ne vienne diminuer
leurs privilèges.

Et la nouvelle
ministre Marois fait la jarre.

Il n'y a pas de réforme
possible de l'école
par l'institution actuelle
de l'école.

5 septembre 1996

Si toutes les écoles, demain, devaient fermer,
qu'en renaîtrait-il?

Les parents apprendraient
à leurs enfants ce qu'ils
peuvent leur apprendre,
les Églises enseigneraient
à leurs fidèles leur religion,
les industries formeraient
sur place les gens dont
elles ont besoin
et uniquement pour ce dont
elles ont besoin.

Alors?
Où serait donc le désastre?

Ce serait la "formation
générale" qui en souffrirait...
Mais quelle formation
générale, sinon celle d'un
surplus d'idéologies inutiles!

C'est aujourd'hui le rôle
précisément des médias et
des contre-cultures,
dans le meilleur sens de leur
utilisation, que de présenter
ces choix de cultures.

Alors, dites-moi, à quoi donc
sert cette école
qui nous alourdit tous?

6 septembre 1996

Fin d'été voluptueux.
Début de septembre chaud.
Avec la luminosité
qui change.
Dans le début d'une autre fin
de saison.

Fin des vacances.
Début du retour aux travaux
d'hiver.
Reprise de la mise en ordre
du JOURNAL,
de la réflexion
sur les NORMES.
Avec, en marge, la poursuite
de l'INVENTAIRE
DES ÉCRIVAINS
DU QUÉBEC.

Avec, en moins, le goût
de l'importance des choses
et des gestes.
Comme dépossédé du désir
par une fin de jouissance.

Seul en fin de route.
Dans les derniers silences.

7 septembre 1996

Ce n'est que par la loi
du nombre
que nous réussissons.

L'élitisme à la Nietzsche
n'est qu'une courte vue
de profiteur.

Mais il est vrai que
la majorité d'entre nous sont
plutôt simples d'esprit.

Et il est vrai que ce sont
les plus conformistes d'entre
nous qui ont pris le pouvoir.

Justement parce qu'ils ne
respectent aucune évolution.

8 septembre 1996

"*La Révolution a rendu possible Napoléon; c'est ce qui la justifie*".
Nietzche.

L'une des plus grandes
erreurs de l'histoire
européenne
fut justement ce Napoléon.

Nous débarrasser
de Nietzche,
une fois pour toutes.
De sa prétention
de supériorité.
Il a fait son temps
et il faut l'en remercier.

Tout comme les Jésus, Marx
ou autres, tous les mondains
l'utilisent maintenant
sans l'avoir vraiment lu.

Ce fut une erreur
que d'opter pour la grandeur
de l'Homme.
Une autre prétention
injustifiable.

Travaillons plutôt
sur les petites communautés
fragiles que nous sommes.
Au-delà de quelques
kilomètres, nous ne savons
plus de quoi nous parlons.

Respectons-nous.
Chicanons-nous entre nous.

Nous devons aller plus loin
que l'esprit de Nietzche.

Plus loin que cette
intolérance contre tout
ce qui est entente
et consensus en faveur de
la domination d'un plus fort.

Plus loin que cet élitisme
qui, une fois répandu parmi
nos universitaires fragiles
(tels ces petits
Paul Chamberland) devient
un élitisme d'imbéciles.

Nous devons aller plus loin.

Nous devons atteindre
l'esprit de la jouissance.

9 septembre 1996

J'ai trop connu
de fonctionnaires de l'État
pour ne pas en apprécier
leur petitesse de caractère.

Peu importe l'idée,
ils en auront toujours moins.

Leur rôle est finalement
de protéger les populations
contre toutes
les extravagances
des nouveaux pouvoirs.

Ce qui n'est peut-être pas
à négliger.

10 septembre 1996

La popularité de Nelligan
s'inscrit dans le courant
de pédophilie inavoué
du clergé des années 1930.

Chaque communauté d'alors
avait son petit saint précoce
dont elle publiait, ou
le journal, ou la biographie.
D'autres proclamèrent
leur petit génie sombré
très tôt dans la folie.

La préface du curé
Thomas-M. Lamarche à la
troisième édition de Nelligan
sent réellement mauvais.

Une odeur de religiosité
pédérastique.

11 septembre 1996

Je me suis toute ma vie
accroché aux mots comme
à des vérités rassurantes.

Comme un enfant qui a peur
se parle seul à voix haute
dans le noir.

Je sais à quel point tout cela
est faux.

Mais c'est la seule réalité
que nous possédons.

Dans cette extrême pauvreté
cosmique qui est la nôtre.

13 septembre 1996

Conversation
avec Guy Kosak.
Devant des bières au bistro
L'Inspecteur épinglé.
Comme jadis
à la *Casa Pedro*.
Même style de clientèle
d'artistes.
Même désillusion sans doute
pour ceux qui espèrent
y trouver autre chose que
des amours d'alcooliques.

Quand même agréable.
À l'occasion.
Comme pour se souvenir
d'avoir eu jadis
30 ans de moins.

14 septembre 1996

Mireille Baillargeon
est partie à la campagne
avec son neveu Nico.
Pour cueillir les 15 plants
de cannabis qu'il a plantés
en secret sur la montagne
au printemps dernier.

C'est en vérifiant les endroits
possibles de plantation
que nous l'avons découvert.

Mireille lui a montré
les nôtres.
Il en bavait de jalousie.
Et peut-être d'admiration
pour sa vieille tante...

Notre récolte se fera
la semaine prochaine.

Je commence à croire
que c'est ainsi un jeu
de cache-cache
à travers tout le Québec.

15 septembre 1996

Tous ces squelettes
qui encombrent l'Histoire,
qu'ont-ils fait de mieux
que ne n'être rien.

Maintenant loin de tous et
loin de tout, ces ossatures
ont-elles été autre chose
que la preuve
de notre inévitable
insignifiance.

16 septembre 1996

Nos universités
forment des fascistes.

*

Tous ces gens des médias
et leurs commanditaires
sont comme une galle
sur notre plaie.
Il faut nous en défaire.
Démanteler
le cartel des speakers.
Réglementer
le droit de publicité.

Vivre sans eux et vivre
mieux.

17 septembre 1996

Pourquoi le facteur passe-t-il
tous les jours?
Pourquoi pas une seule fois
par semaine, l'urgence étant
traitée comme les colis.

Où serait donc
l'inconvénient?

Nous vivons dans un monde
de surtravail et d'inutilité.

Apprendre à vivre mieux.

Il faut couper les emplois.
Et massivement partout.

Mais il faut aussi revoir
la répartition des richesses.
Foutre dehors les capitalistes
atteints du sida de l'argent.

Nous défaire des rythmes
de vie qui nous endiablent.

Vivre mieux.
Ensemble.
Pour le plaisir.

18 septembre 1996

Fin des examens médicaux.

Je serai opéré
pour ma hernie
à la mi-octobre.

Quant au reste,
tous les résultats sont bons.

Restera en novembre
une dernière vérification
de la glande thyroïde.

19 septembre 1996

Les animateurs des médias
dirigent maintenant
les débats "démocratiques"
de la nation.

On n'y est reçu
que sur invitation.

Tous plus polis
et conformistes
les uns que les autres,
ils ne font que retarder
l'écart entre l'analyse
et la décision.

Leur rôle réel est de freiner
la pensée.

20 septembre 1996

Idéologiquement,
Gaston Miron est un simple.

“La marche à l’amour”.

Le nationalisme québécois
tel qu’il le conçoit.

Un néo-catholicisme
patriotique
d’ancien frère boy-scout.

21 septembre 1996

Tout pouvoir est illégitime.
Tout pouvoir
doit être renversé.

Princes, riches ou autres,
s’ils n’ont pas eux-mêmes
tué, sont descendants
de meurtriers.

24 septembre 1996

Nous avons finalement
fait la récolte de cannabis.

L’obligation de partager fait
qu’il ne nous en reste pas
plus que ce que nous avions
trouvé l’an dernier.

Par contre nous avons
maintenant une expertise.

Il me reste trois plants mères
à la maison.
L’an prochain
je compte planter
une cinquantaine de plants.
La récolte cette fois-là
sera trois fois plus grosse
et complètement nôtre.

26 septembre 1996

Mireille Baillargeon: 51 ans.

Yves Gascon et Richard Côté
sont restés à St-Joachim
pour y effectuer une semaine
de travaux sur la maison.
C'est maintenant
une tradition que de lancer
des travaux une semaine
au printemps et une semaine
à l'automne.

C'est aussi la fin
d'un autre été sur le balcon
devant le Parc Lafontaine.
J'ai vidé le balcon
et la terrasse des géraniums.

C'est définitivement,
cette fois-ci, la rentrée.

27 septembre 1996

Ramasser devant la maison
un écureuil qui venait
de se faire frapper
par une automobile.
Il ne saignait pas, il avait
les yeux ouverts et bougeait
à peine; il s'est laissé
prendre dans mes mains.

Cette petite chose si fragile,
si douce, avec laquelle
on pourrait si rapidement
tomber en amour.

J'ai constaté qu'il avait
sans doute les reins
et les pattes arrière cassés;
il tentait d'avancer par terre
tirer par ses pattes de devant,
son train arrière
n'obéissant plus.
Il a commencé à avoir peur
et à vouloir mordre en criant.

J'ai dû appeler le service
de protection des animaux de
la ville pour le faire ramasser
et sans doute euthanasier.

Quelque chose d'épouvan-
table que de voir un si petit
être perdre d'un coup tout
ce qu'il possède: sa propre
possibilité
de vivre.

Une profonde envie
de vomir.
De me suicider.

28 septembre 1996

Heureusement
qu'il y a, parfois, possibilité
de mettre en guerre
les uns contre les autres
les politiciens et les riches.

La survie des populations
en dépend.

Les politiciens
agissent parfois
comme des syndicalistes
contre les vrais patrons.

29 septembre 1996

Après le niveau primaire
et secondaire, après
l'enseignement des éléments
de base, le principe même
de l'école publique
doit être repensé.

Privatiser.
Laisser libre.
Sans subventions.

3 octobre 1996

Un ancien premier ministre
du Québec,
Robert Bourrassa est mort.
Dans les sacrements
du catholicisme
comme il se doit.
Tous les gens en vu
s'entendent aujourd'hui
pour en faire l'éloge.

Moi je retiens de lui
qu'il était de la trempe des
Monseigneur Plessis, qu'il a
tout fait pour nous maintenir
dans le giron du passé,
qu'il nous a fait perdre
presque 30 ans de possibilité
d'évolution vers autre chose
que notre rôle de colonisés
et de catholiques niais.

Alors que les gens du FLQ
vont disparaître sans aucun
éloge, le Québec lui prépare
des funérailles nationales.

Les Lucien Bouchard
qui le remplace, catholique
pratiquant lui aussi, s'ils font
l'indépendance, ne la feront
que lorsqu'elle ne voudra
presque plus rien dire.

Nous aimons élire
à notre tête
des gens qui nous freinent.

Et lorsque les québécois
acceptent de prendre
un risque, ils aiment bien
être dirigés par des leaders
qui "descendent".
René Lévesque "descendait"
du parti libéral du Québec.
Lucien Bouchard "descend"
d'Ottawa.
(Descendre du ciel...)

Les québécois se méfient
des Pierre Bourgault qui,
eux, veulent "monter".
(Remonter des enfers...)

C'est de révolutions
"tranquilles" qu'il nous faut.

On ne fera jamais une nation
forte avec un peuple
de frileux agenouillés.

4 octobre 1996

C'est une erreur que j'ai faite
en pensant que seul
le marché du travail
était inhospitalier.

C'est toute notre société
occidentale actuelle qui l'est.

Chacun ne vit que pour lui
contre tous les autres.

Nous vivons
dans des relations de pillage.
Argent ou sexe ne sont
que des biais d'attaque.

Le monde du travail
n'est qu'un reflet
de la vie de voisinage.

Le voisin devient déchet
après usage.

5 octobre 1996

Comme les religions,
les littératures, elles aussi,
périssent.

Religions et Lettres ne sont
que des formes de langages.

Les écrivains d'aujourd'hui,
comme les saints d'hier,
seront demain
totalement insignifiants.

C'est parce qu'elle est
porteuse de croyances
que la littérature vieillit.

Après l'Église, après l'École,
ce sont les Médias qui
dorénavant mènent le bal.

6 octobre 1996

L'école actuelle corrompt
la jeunesse en lui enseignant
la compétitivité, l'ambition
contre les autres,
la productivité qui oublie
la qualité de vie.

Et l'enfant qui ne va pas
à l'école, socialement, meurt.

Exactement comme hier
l'Église corrompait
les villageois
par ses sermons démonia-
ques auxquels tous devaient
se soumettre
pour pouvoir survivre.

8 octobre 1996

Recommencé hier
la distribution de mes livres
en librairies.
En fait,
après DE LA CROYANCE,
je m'étais découragé.
Je n'avais même pas
distribué
DE L'INÉGALITÉ.

Cette fois,
avec 4 livres en main
et mon pamphlet
publicitaire,
l'accueil est bon.

Il y a aussi le fait que
la faillite acceptée à $0.30
par $1.00 de la plus grosse
librairie du Québec,
Renaud-Bray,
a considérablement réduit
la marge de crédit
de toutes les librairies.
Les banques
et les distributeurs de livres
sont maintenant
extrêmement exigeants.

C'est sans doute à cause
de cela que la librairie
Renaud-Bray, justement,
a facilement accepté
de prendre en consignation
une cinquantaine
de mes livres pour ses trois
principales librairies.

Question de remplir
les étagères...
(Voilà donc à quoi je sers!).
J'ai réduit ma distribution
à 10 librairies.
Rien ne sert d'aller ailleurs
si je ne vends pas là.
Ce sont: 3 Renaud-Bray,
Olivieri, Hermès,
Champigny, Gallimard,
Le Chercheur de Trésor,
Caron et Zone Libre.
Soit une centaine de livres.
Ce qui est peu.
Mais suffisant
et peu compliqué à faire.

À la mi-novembre, je referai
une tournée pour rajouter
des pamphlets si nécessaire.

On me classe maintenant
mieux: je suis
en philosophie.
Je finirai bien par prendre,
un jour, ma place.

13 octobre 1996

Ce n'est pas d'avoir
de l'argent qui est important.

Mais de ne plus devoir
en gagner.

14 octobre 1996

En plus d'un salaire
minimum garanti donné
individuellement à tous,
il faut frapper d'interdit
(mettre sous tutelle et haute
surveillance) toute personne
ayant accumulé au-delà
d'un certain capital.

Obligation pour elle
de cesser d'accroître
ses affaires sous peine
de saisis et démantèlement.

Création d'une police
comptable qui ferait
des descentes d'audition
comme on fait des descentes
dans les bordels
pour en contrecarrer
le fonctionnement.
(Les capitalistes sont de
véritables putains maffieuses
qui n'arrêteront jamais
de tenter d'exploiter autrui).

Les traiter
pour ce qu'ils sont.

15 octobre 1996

HÔPITAL SAINT-LUC.
CHAMBRE 11,312.
RÉPARATION
D'UNE HERNIE.
CHIRURGIEN:
ROMÉO LAFRANCE.

Je suis arrivé à l'hôpital
Saint-Luc.
Heureusement,
j'ai une chambre privée.
Le silence.
La télévision fermée.

Je lis *Aveux et Anathèmes*
de Cioran.

Son langage
de fils de pasteur:
Dieu, Satan, Enfer, sainteté.
Sa misogynie.
Son passéisme frileux.
Son dégoût de la conscience.
Sa misanthropie.
Quelque chose aussi
de pédant
dans sa clochardisation
de l'Oracle de Delphes
qu'il prétend être.

Le genre "maximes"
manque de vie.
Il sent le goût encore
de "dire la vérité".
La vie est plus modeste.
Plus réelle aussi.
Je préfère des choses dites
au jour le jour
sous forme de journal.

Je suis bloqué ici à l'hôpital,
comme à l'école, comme
dans le coin des punitions.
Ne pas bouger.
Ne pas pouvoir trottiner
à volonté.
J'ai perdu l'habitude
de la discipline.
Je vis de plus en plus,
à la minute, ce qui me plaît.

Je suis ici comme
un fonctionnaire enchaîné
à son boulot.

Si je voulais faire une oeuvre
majeure, il faudrait peut-être
que je prolonge ce martyr et
que j'aille gaspiller le reste
de ma vie dans une chambre
de monastère.

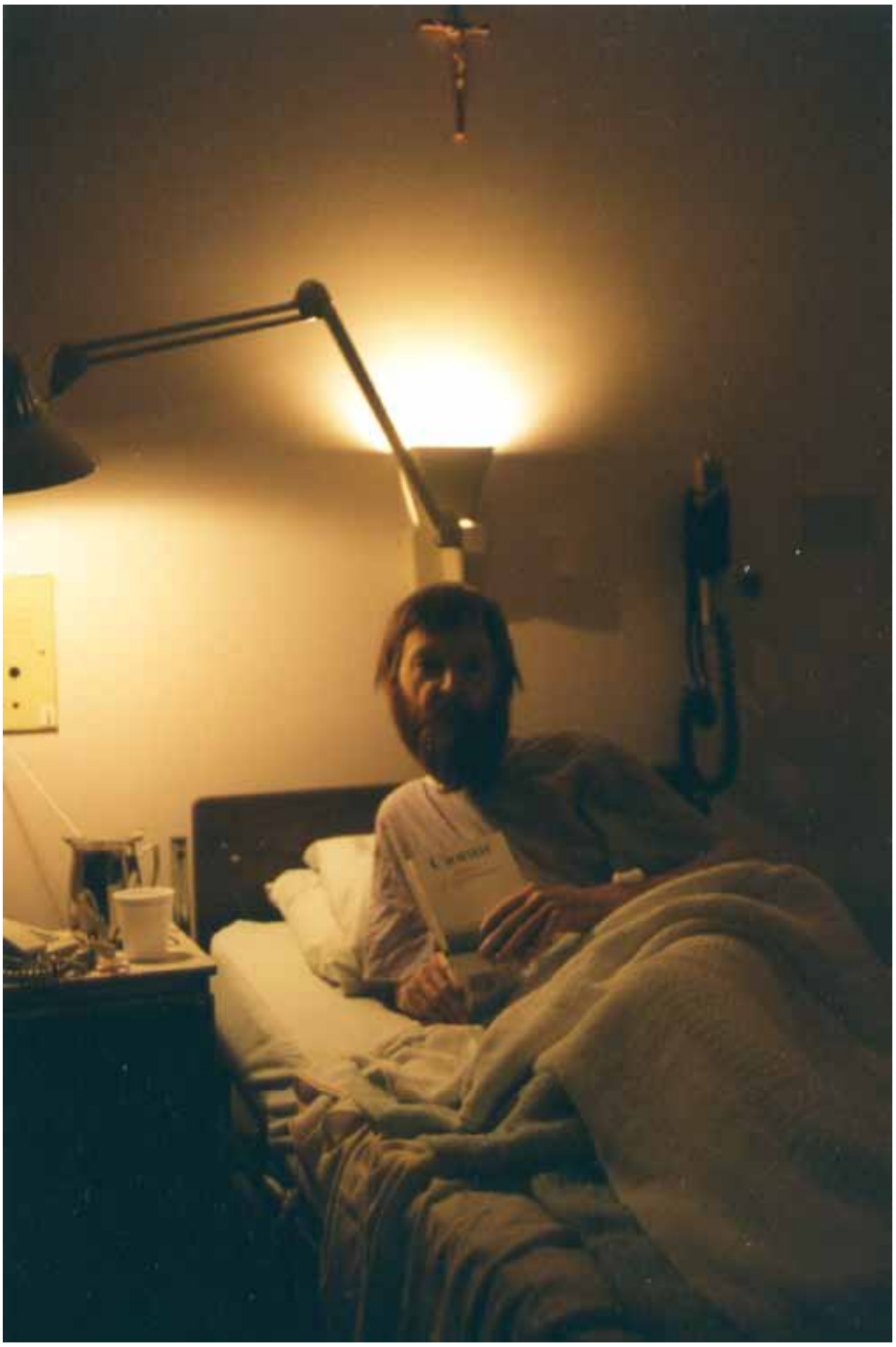
*

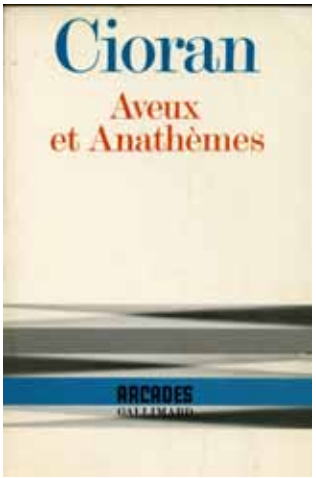
Ce n'est que
lorsqu'un discours
"qui dit quelque chose"
est vidé de son contenu
qu'il commence
à avoir un élargissement
dans le langage.

*

*"Une bonne partie
de l'oeuvre sociologique
de Durkheim repose sur le
postulat que l'intégration de
toute collectivité
a en définitive des racines
"religieuses", en donnant à
ce terme une extension assez
grande (qui s'étendrait par
exemple au marxisme-léni-
nisme)"*
Guy Rocher

Durkheim aurait dû prévoir
que les sociétés futures
se feraient
sous une autre forme.
C'est d'un accord autour
d'un certain nombre
de normes
(pour la plupart techniques),
et non de "religions",
qu'ont maintenant besoin
les sociétés.
*
Nécessité, pour survivre,
de procéder par idéalisation
de soi.
Il faudrait que je demande
à ma soeur Germaine,
à mon frère Olier, à Mireille
Baillargeon, à sa soeur
Jeanne, à Claude Ramsay,
à Guy Kosak, et quelques
autres, d'écrire,
en une vingtaine de lignes,
comment ils me perçoivent
vraiment.
J'aimerais bien voir la tête
que je ferais en les lisant.




Cioran
Aveux
et Anathèmes
ARCADES

Je procède partout
où je passe
par une mise en scène
théâtrale.
J'évite de montrer ma saleté,
mes crises masturbatoires,
mon ivrognerie, mon goût
récurrent du sordide,
de tout ce qui est décadent.

Je joue l'homme
responsable, sérieux,
propriétaire, l'écrivain qui
connaît, l'homme en qui l'on
peut avoir confiance.

*
Les architectes et
les décorateurs de l'hôpital
Saint-Luc ne comprenaient
rien à la jouissance.

La hauteur des fenêtres fait
que lorsque l'on est assis ou
alité, il est impossible
de voir la ville.
On ne voit que le ciel.

Ma chambre est au 11ième
étage et lorsque je suis
debout j'ai une belle vue sur
l'est de Montréal, le fleuve,
le stade Olympique.
Mais il faut que je reste
debout pour en profiter.

Autrement, je ne vois que les
calorifères sous les fenêtres,
les murs roses, les meubles
plaqués bruns, la laideur
surmontée (encore!) d'un
crucifix au-dessus du lit.

Guérir dans la laideur.

*
J'ai hâte de retourner
dans ma maison.
La seule maison que j'ai
vraiment aimée dans ma vie.
À l'exception peut-être de
la maison de mon grand-père
et de ma grand-mère
maternel à Grande-Vallée.

*
Un assistant-médecin
vient de passer.

Il m'a expliqué qu'une
anesthésie rachidienne
se fait avec une sorte de
morphine en très petite dose.
C'est l'endroit où piquer
le nerf qui compte.
Bon usage des drogues.
Pourquoi ne les avons-nous
pas découvertes plus tôt?
Pourquoi nos ancêtres
ont-ils préféré s'entre-tuer
pour aller au ciel plutôt que
de travailler à moins souffrir
sur terre?

L'influence de l'idiot pari
de Pascal.
Ce qui me fatigue ici,
c'est de toujours me sentir
en "représentation".

*
Si j'avais *réussi* dans la vie,
je serais sans doute
professeur de littérature,
je me serais marié, j'aurais
des enfants, je me serais
acheté une automobile
et j'aurais un bungalow
en banlieue.
Mais voilà.
Je serais sans doute divorcé.
J'aurais dû céder ma maison
à ma femme à qui je devrais
verser une partie de mon
salaire pour les enfants.
Donc, j'habiterais
maintenant un condominium
au centre-ville
(peut-être même près d'où
j'habite maintenant).
Je serais sans doute,
comme la plupart,
un professeur blasé,
encore obligé d'enseigner
pour joindre les deux bouts.

Alors...
Où donc ai-je échoué?

*
Marx n'a pas réellement
parlé de la mort.
Cioran ne parle pas
réellement du politique.
Il ne parle que de son mépris
des "agités".
Mais ces "agités",
pour la plupart, sont des
pauvres qui doivent encore
s'agiter pour gagner
leur vie...
Il est vrai que Cioran a traîné
toute sa vie, en parasite,
comme les riches.

*
Mireille Baillargeon
est venue passer la soirée
avec moi.
Quel ennui que
de se retrouver face à face,
comme deux petits vieux,
dans une horrible chambre
d'hôpital à n'avoir, hors
de nos affaires, rien à faire,
et, hors de nos habitudes,
presque rien à se dire.

Nous en avons ri.

16 octobre 1996

J'ai accepté l'offre
d'une infirmière de prendre
une pilule pour dormir.
Par simple goût
d'expérimenter des drogues.
Pour me désennuyer
d'être ici.

Après une demi-heure:
simple relâchement
musculaire.
Une pipée de cannabis aurait
fait mieux pour m'endormir.

*

"*Rien ne sert à rien!*"
s'exclame Cioran.
Tourmenté venu d'un monde
trop rigide, il est passé à côté
de l'univers des drogues
qui auraient peut-être su
le calmer.

Je suis debout à la fenêtre.
Le jour se lève lentement
sur la ville.
Chacun recommence à aller
à ses affaires.

J'allais oublier que
l'architecture traduit d'abord
une idéologie.
Et que les fenêtres
de l'hôpital Saint-Luc ont
peut-être été volontairement
dessinées,
au début du siècle,
pour ne montrer que le ciel.
Pour les chrétiens d'alors,
pouvait-il y avoir plus belle
vue, une fois alités,
que la vue sur le paradis.

Moi, je dois me lever
pour que mon regard
rejoigne la terre.
Cette architecture-là
n'était peut-être pas faite
pour les athées.

*

J'ai toujours été trop tourné
vers moi pour devenir
un homme de science.
Résultat
d'une mauvaise éducation.
Ce qui me reste de ma mère
qui ne pensait
qu'à se "sauver" elle-même
contre toutes les choses
de ce bas monde.

Si ma vie était à refaire,
j'essayerais de corriger.
J'irais en science
et en recherche.

Les aphorismes de Cioran
me laissent dans
un sentiment de superficialité
mondaine.
On ne sait pas trop quoi faire
avec ces pensées,
même souvent justes,
d'un fainéant.
Lui non plus d'ailleurs.
Il manque de sens pratique
dans ses vues d'ensemble.

La conquête de l'espace,
si aléatoire soit-elle,
m'impressionne davantage
que ses gémissements
méprisants et suicidaires.
Même s'il n'y avait rien
devant nous,
il y a néanmoins
quelque chose ici.

Savoir agrémenter l'inutile.

*

Il faut être bien coincé
dans une chambre d'hôpital
pour lire d'affilé
tout un livre de Cioran!

Une philosophie de clochard
suicidaire.
À quoi bon tout,
puisque nous allons
de toute façon mourir.

Une philosophie dangereuse
dans les mains
d'un tyran fou:
l'homme *doit disparaître*.
D'où tient-il soudain
cette révélation?...
Encore s'il parlait
de surpopulation,
de nécessité de sélection, ou
s'il disait comme Nietzsche:
*L'Homme est quelque chose
qui doit être surmonté*.

S'il avait été alcoolique,
Cioran aurait bu
jusqu'à son dernier livre.

17 octobre 1996

Enfin de retour à la maison.
Dans le silence encore plus grand de ma maison.

L'anesthésie rachidienne qu'on m'a faite m'a complètement déboussolé; leurs médicaments, extrêmement puissants et efficaces sur la table d'opération, font finalement vomir.

Revenir au jus de pommes maison et, parfois, pour m'endormir, à la bonne pipée de cannabis!

Mais enfin.
Ma hernie est finalement colmatée.
Je peux aller et venir lentement dans la maison.

18 octobre 1996

La soeur de Mireille, Jeanne, son amie Marie-Françoise Gautrin, ma soeur Germaine et mon copain de rénovation Yves Gascon m'ont téléphoné pour prendre de mes nouvelles.

Moi qui suis plutôt grossier et sans bonnes manières, j'en ai été touché.

Je ne souffre pas directement de mon opération.
Ma plaie ne me fait pas mal.
Mais, avec mon foi fragile, je n'en finis plus d'en revenir de leurs médicaments.
Étourdissements, assourdissements, nausées.

19 octobre 1996

Repenser mon horaire.

Aller travailler sur LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS à la bibliothèque du Parc Lafontaine de 9 heures à 11 heures.

Travailler à la maison sur mon JOURNAL de 14 heures à 16 heures.

Après souper, lire une heure sur l'histoire du Québec en fonction de l'histoire de ses idéologies.

Le lundi, comme Mireille Baillargeon reste maintenant à la maison (plan gouvernemental de compression de 5 jours en 4 jours), travailler sur L'INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC.

Suivre une certaine diète.

20 octobre 1996

Remontée lente.
Ce n'est pas la plaie de l'opération qui fait mal.
Mais la réaction générale.
Étourdissement, bourdonnement des oreilles, mal aux os, faiblesse généralisée (à peine suis-je capable de rester une heure hors du lit).

Je mange par petits coups.
Le goût de faire des choses me revient peu à peu.
Il n'y a pas de projets sans santé.
Nous sommes assujettis au destin de notre corps.

J'aimerais vivre encore 20 ans.
Je dois réviser mon régime de vie.
Mon organisation du travail aussi.
Ne me concentrer que sur ce que j'aime.
Mes écritures et l'entretien de cette maison qui me permet de vivre librement.

21 octobre 1996

Avec la santé, le goût
de vivre et de réaliser
des projets revient.

Ce sont véritablement
nos organes
qui nous dirigent.

Nous ne valons guère plus,
auprès d'eux, que ce que
valent les aides de camps.

22 octobre 1996

Dernière visite au chirurgien.
Je me suis rendu à l'hôpital
Saint-Luc en autobus.
Je suis revenu,
très lentement, à pied.

Le plaisir de retrouver
mon autonomie.

Drôle de société que la nôtre.
À part le nom du chirurgien,
je ne sais le nom d'aucune
personne qui m'a traité.
Partout où je suis passé,
l'on ne m'a identifié que
par l'appel du nom inscrit
sur mon dossier.

Nous sommes tous passés
les uns à côté des autres,
faisant ce que nous avions
à faire, comme si nous étions
tous les uns pour les autres
des objets à déplacer
pour pouvoir continuer
notre chemin.

23 octobre 1996

DES PRODUCTIVITÉS DÉBILES.

Prenons par exemple
la production d'un meuble
en pin massif, solide, style
antique.
Supposons que l'industrie
à la chaîne peut produire
10 meubles "semblables"
en bois pressé laminé
dans le même temps.

Les analystes financiers
d'aujourd'hui disent ceci:
la productivité est plus
élevée dans la production
des 10 meubles,
le rapport comptable y est
aussi plus élevé.

Mais suivons l'histoire
de ces meubles.
En fait, en moins de 10 ans,
les meubles de bois laminé
seront, de quelque façon,
brisés.
Le meuble en pin massif, lui,
peut facilement durer
100 ans.

Le maintien de l'inventaire
des meubles laminés exigera
donc de recommencer
le travail tous les 10 ans.

Les analystes financiers
diront encore ceci:
la productivité est plus
élevée puisque, en 100 ans,
nous aurons produit
100 meubles.
Le rapport comptable
approuvera.
Les politiciens parleront
de créations d'emplois.

Nous avons affaire ici
à une productivité débile
qui se retrouve tous les 10
ans, tout bêtement, à la case
départ.

Une productivité de dupes
qui, en fait, profite d'abord
à la minorité capitaliste
qui l'encourage.

25 octobre 1996

Il nous faut en finir avec la
construction de sanctuaires.
Finir de chercher à l'horizon
la venue de nouveaux dieux.
Cesser de vouloir prier.
Il nous faut maintenant
apprendre à nous taire.

Il nous faut apprendre
à nous tenir debout
dans l'immensité.

Apprendre à observer
en silence
le grand mouvement
cosmique qui nous emporte.

26 octobre 1996

L'oeuvre achevée est signe
de mort.

Tout ce qui vit demeure
fragmentaire.

28 octobre 1996

Ma génération
est une génération de vieux
malpropres
gaspilleurs et pollueurs.

Il n'y en a que pour eux.

Et il n'y en a jamais assez.

30 octobre 1996

Ouverture
d'un "sommet économique"
au "sommet" du Québec...

Les riches et leurs ministres
sont à l'intérieur d'un hôtel
et en prennent
pour leur bonne conscience.
Les pauvres
sont laissés dans la rue.

Le discours
de Lucien Bouchard
fut économiquement
insignifiant: un ramassis
de clichés néo-libéraux et de
fausses intentions sociales.

Serait-il en train de vouloir
"fermer" l'État comme
son collègue Mulroney
a déjà fermé la Côte-Nord?

Les riches dont il s'entoure
ne semblent pas plus
intelligents que ne l'est
le richissime pharmacien
Jean Coutu.
Celui-ci proposa, pour créer
de l'emploi, de fermer
les guichets automatiques
des banques et les stations
d'essence libre-service.
Rangeons les tracteurs
au garage et allons-y
au pic et à la pelle!

Qu'a donc ce gouvernement
à vouloir remettre le pouvoir
de décider entre les mains de
simples vendeurs de pilules
et de papiers torche-cul!

Où allons-nous avec
ces constipés idéologiques
qui se vantent d'avoir réussi
contre tous, par hasard,
et qui ne savent même plus
comment s'y prendre pour
en transmettre la recette.

Jacques Parizeau qui,
de sa retraite écrit au journal
LE DEVOIR, commence
peut-être à sentir
la chiasse qui s'en vient.

31 octobre 1996

Tous, chrétiens, musulmans
et autres, sont maintenant
obligé de respecter les
mêmes normes techniques.

1 novembre 1996

La majorité des gens
de mon époque n'ont pas
besoin de réfléchir.

Ils ont adopté
une idéologie prête à porter,
et, de là, peuvent opérer
toute leur vie sans presque
réfléchir.

Les grandes valeurs
sont établies: travail, argent,
amour...

Il n'y a plus
qu'à bien s'y conformer.
Exercice relativement facile,
et somme toute, heureux.

2 novembre 1996

Mireille Baillargeon
est partie festoyer
avec sa famille
à l'occasion de la fête
de sa soeur Jeanne.

Je n'en suis plus.

Jeanne et moi
finissons toujours par nous
engueuler violemment.

Mireille et moi,
nous séparons ainsi,
progressivement, à la pièce.

Je suis de plus en plus
heureux, seul.

9 novembre 1996

Historiquement,
nous avons tendance
à vénérer
ceux qui nous freinent.

C'est la peur, encore,
qui nous dirige.

12 novembre 1996

Il faut avoir eu beaucoup
de temps libres
pour simplement commencer
à comprendre
ce que pourrait être
notre liberté.

13 novembre 1996

Enfin terminé
la tournée des médecins.

J'en ai tiré deux choses:
réparation d'une hernie,
amélioration de mon
fonctionnement thyroïdien.

Continuons donc, en santé,
le vieillissement.

17 novembre 1996

Le passé est apaisant.

Parce qu'il est mort.

Le mythe du bon vieux
temps est une illusion.

La vie est un incessant
coupe-gorge.

18 novembre 1996

La pression
de notre environnement
social est tellement
opprimante
que nous finissons tous,
révolutionnaires ou non,
par nous y conformer.

19 novembre 1996

L'école d'hier préparait
un produit durable.

22 novembre 1996

L'économie de marché:
ils s'échangent des bêtises
pour faire de l'argent.

Un gouvernement qui est
à la tête d'un casino
et d'une régie des alcools
n'est pas un gouvernement
propre.

Il ne lui manque plus
que de gérer les bordels
et le marché des drogues.

23 novembre 1996

Les ralliements politiques
ressemblent
aux ralliements sportifs.

L'émotion y a toujours plus
de place que la réflexion,
et les énoncés
de bonnes intentions
plus d'éclat
que la prise de décision.

24 novembre 1996

Il faut continuellement
se battre contre l'Histoire.

Les conformistes y ont pris
les meilleures places.

Les Socrate, Platon, Jésus ou
autres.

Ceux qui ont nui
plus que servi.

Respectons plutôt
ceux qui ont fait avancer
notre confort.
Non ceux qui ont été
à la tête des sectes.

27 novembre 1996

On enseigne actuellement
le monde comme s'il devait
y avoir une vérité.

Reliquat
de l'esprit de religion.

On n'enseigne pas que ce
qui est pensé est avant tout
hypothétique, circonstanciel.

28 novembre 1996

Un système idéologique
est comme une automobile.

Dès que le système
roule depuis 3 ou 4 ans,
il commence à s'encrasser.

Pour maintenir une sécurité,
il faut toujours reprendre
le modèle à neuf.

29 novembre 1996

Les pensées, aussi, s'usent.

1 décembre 1996

Le but, finalement, de l'école
serait d'amener l'élève
à s'exprimer.

Malheureusement,
très peu de gens y arrivent.

La majorité ne vit que
d'idées reçues.

La majorité des gens
demeurent ainsi
interchangeables.

2 décembre 1996

Décembre.
Il pleut sur la ville
comme si c'était encore
l'été.

Une autre fin d'année.
Et de nouveau
les résultats de la répétition.

Car c'est bien ainsi
que nous avançons.
Peu à peu.
D'année en année.
Dans la répétition.
Reprenant d'un jour à l'autre
les mêmes thèmes
et le même chant.

Ne réussissant finalement
quelque chose que par le
fait de l'avoir plusieurs fois
accompli.

6 décembre 1996

La plupart d'entre nous
vivent dans un univers naïf.

Ce que certains qualifient
de nihilisme n'est en fait
qu'une reconnaissance
de l'illusion du savoir.

Un premier pas
dans une autre conscience.

Un espoir de déboucher
sur d'autres mondes.
(Bien que cela ne soit peut-
être même pas nécessaire).

La "vérité" n'est
qu'une norme utilitaire
découlant de l'intérêt
du plus grand nombre de
se rassurer en générant une
erreur admissible.

7 décembre 1996

L'Histoire
est un résidu de traces.

Ceux qui ont accaparé
le pouvoir et l'argent y ont
un espace privilégié.

Notre Histoire en est encore
une d'usurpation.

11 décembre 1996

Pourquoi mes parents
m'ont-ils forcé à naître?
Que diable ont-ils pensé
à ce moment-là?
Ont-ils seulement pensé?

Encore trop bu de vin!
Je suis tombé
en bas de l'escalier.
J'ai failli me casser un bras.

Dès que je bois, je tourne
de plus en plus au sordide.

Nécessité de rompre
définitivement avec l'alcool.
Je suis incapable
de modération.

13 décembre 1996

Ils élisent des gens
qui ont été comme eux.

Respectueux des institutions
et des idées reçues.

La majorité, parce qu'elle
est petite d'esprit, n'a jamais
réellement de reconnaissance
envers ceux
qui la font avancer.

Ceux qui changent le pays
ont à peine droit
à un monument perdu
au fond d'un parc.

14 décembre 1996

Gaston Miron est mort.

L'hiver est venu
et la neige ensevelit
lentement
ceux que j'ai connus.

Je me suis retiré
dans ma maison d'hiver
avec comme seul réconfort
mes réflexions et mes livres,
me préparant à mon tour
au grand départ.

Miron
était un poète patriotique.
Son oeuvre a répandu
le goût de l'indépendance
du Québec.

Ni Nelligan, ni Grandbois,
ni Uguay, mais plutôt
dans la lignée
d'une modernisation
de Fréchette et de Crémazie
avec quelque chose
de Nelligan, Grandbois et
Uguay.

Poète politique, il était
devenu le poète du système,
son parti étant au pouvoir,
il aura droit, samedi
prochain, à des funérailles
nationales.

29 décembre 1996

Minables funérailles
que celles de Gaston Miron.
Tout le conformisme
du Québec y était.
Un autre exercice collectif
de négation de la mort.

Le curé écrivain
Jacques Grand'Maison
officia.
Il fut en tout égal
à lui-même: long,
conformiste, ennuyant.

L'homélie funèbre
de Pierre Vadeboncoeur,
mal lue par un comédien,
ne fit qu'en rajouter.
C'est toute une génération
qui s'en va.
Avec sa Bible sous le bras.

Miron le magnifique
n'est plus.

Mais il y avait aussi
l'autre Miron.

Miron l'encombrant:
"Avec Miron, on ne pouvait
jamais parler. Il fallait
toujours l'écouter"
Georges Raby.

Miron le sans-manières.
Miron le suffisant.
Miron le m'as-tu-vu.

Miron le grand parlotteux,
toujours en compagnie,
rarement au travail.
Et qui, lorsqu'il travaillait,
travaillait mal, tout croche,
sans méthode
et sans discipline.
L'anthologie des écrivains
du Québec qu'il réalisa
avec Lise Gauvin
est à ce titre frappante.
Livre mal fait, arbitraire,
sectaire, qui évacua tout ce
qui n'était pas bien-pensant:
c'est-à-dire presque tout
le modernisme
et toute la contre-culture.

Miron le bien-pensant.
Qui ne voulait surtout pas
déplaire à l'establishment
catholique et à tous ceux qui
lui donnaient des prix.

De là Miron le flatteur.
Qui m'a menti en 1989,
lorsqu'il me dit
qu'il considérait
que QUOI et SEXUS avaient
été les deux revues les plus
importantes au Québec après
LIBERTÉ et PARTI PRIS,
"QUOI libérant le style,
SEXUS libérant les thèmes"
comme il disait.
Étrangement sans échos
dans la préface
de son anthologie...
des écrivains contemporains
bien-pensants du Québec.

J'aimerais qu'il ne reste
de Miron
que son peu de poèmes
toujours repris et corrigés.
Le pauvre, l'amoureux
soudain pris avec une femme
folle, celui qui ne fut
peut-être poète
que de 1965 à 1975, avant
d'être le ramancheur que
l'on connaît et qui devint
célèbre.

30 décembre 1996

«Un homme libre et souverain»

Miron le Magnifique n'est plus

Le poète québécois Gaston Miron s'est éteint samedi à Montréal. La mort de l'auteur de *L'Homme rapaillé* plonge le Québec littéraire dans le deuil tout en remettant en lumière l'immensité de son œuvre. La multitude de témoignages qu'inspire sa mort laisse croire que Gaston Miron, ainsi qu'il le souhaitait, échappera à la fatalité de l'oubli.

PIERRE CAYOUETTE
LE DEVOIR

Gaston Miron, le plus universel d'entre les poètes québécois, n'est plus. «Miron le Magnifique», ainsi que l'avait un jour surnommé Jacques Brault, s'est éteint samedi à l'hôpital Notre-Dame de Montréal, des suites d'une brève maladie.

Personnage légendaire des lettres québécoises, à la fois poète, éditeur, animateur culturel et farouche militant souverainiste, Gaston Miron fut, de l'avis de plusieurs, l'un de ceux qui ont façonné le Québec moderne. Il fut celui qui jeta des ponts entre l'identité québécoise et l'universel, confondant son propre des-

VOIR PAGE A 8: MIRON

Une voix et une stature

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Sa voix puissante et son rire tonitruant résonnaient partout où se pointait âme qui vive pour l'entendre. Lui qui s'amusait à commenter le journal dans l'attente de son tour au guichet automatique en lançant comme un ballon à la foule: *«On est-tu assez colonisés! Non mais!»*, et d'appeler les réactions, la polémique. Vous relançant au coin de la rue pour causer des voyages d'Alain Grandbois et des raffinements délicieusement décadents du romancier français oublié par tant d'autres qu'était Octave Mirbeau. Une culture en marche, ce Gaston Miron qui avait tout lu: essai, prose, poésie. Tout retenu aussi. Et un animateur poète, un vrai personnage, de la trempe de ceux à qui Louis Fréchette consacrait jadis un livre à leur gloire: ces originaux du Québec dont il fut un peu le barde de notre époque. Mais Fré-

VOIR PAGE A 8: VOIX

JACQUES LEBEUC, CINÉASTE

Abordé Claude Beausoleil sur la rue.

J'étais curieux de savoir si Gaston Miron avait demandé la présence d'un prêtre à l'approche de la mort. Beausoleil dit n'avoir entendu parler ni de prêtre, ni de religion, soit par Miron, soit par sa femme.

"Il était plutôt indifférent. La religion, pour lui, avait encouragé l'art dans les églises, surtout en Europe, et avait sauvegardé la langue au Québec".

Par contre Miron avait ses meilleurs amis dans la chrétienté: Pierre Vadeboncoeur, Jacques Grand'Maison, Gilles Marcotte, Fernand Ouellette qui vient justement de publier un livre sur "sainte" Thérèse de Lisieux, *Je serai l'Amour...*

*

Finalement mis la main sur le premier livre de Jacques Ferron: *L'Ogre*.

Il nous aura fallu huit ans de recherche avant de pouvoir rassembler sous un même toit les 35 livres actuellement publiés de Ferron.

La culture québécoise n'est pas d'accès facile.

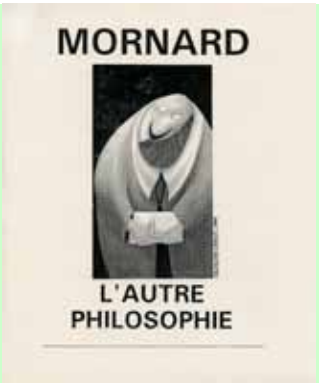
31 décembre 1996

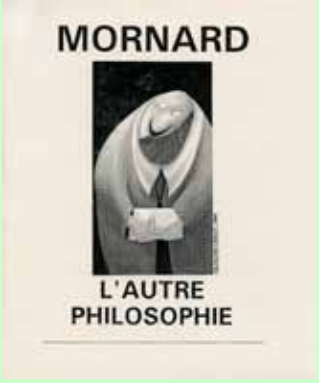
Terminé
un autre pamphlet
publicitaire
pour LE GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

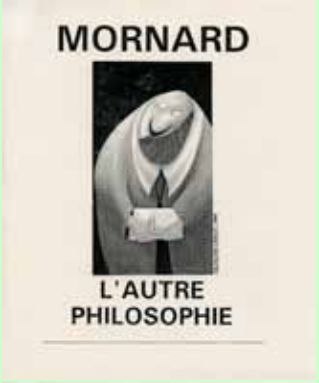
MORNARD
L'AUTRE PHILOSOPHIE.

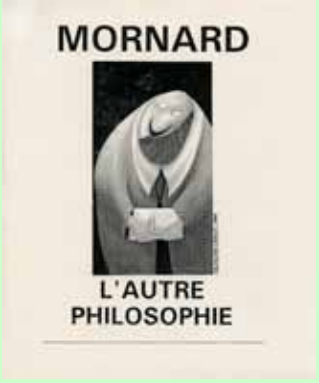
Tirage: 500 copies.

Pour la première fois déposé
at large sur les comptoirs
des libraires.









1997

55 ans

2 janvier 1997

La culture n’est pas encore
d’une grande importance
dans nos sociétés.

La majorité d’entre nous
peut encore très bien vivre
en se laissant
tout simplement aller
au pilotage automatique
de l’instinct
avec, pour toute culture,
quelques idées reçues.

Il s’agit de répéter,
même sans y croire,
ce qui *fait bien*.

3 janvier 1997

Ma soeur Germaine
et une de ses amies
écrivains, Bianca Côté,
ont passé une semaine
à la maison de campagne
de Mireille Baillargeon.

Un moyen de rendre utile
cette maison.

Il n’y a que les souris qui,
je pense,
n’ont pas apprécié...

4 janvier 1997

L’oeuvre la plus importante
de Pierre Baillargeon est
sans contredit son journal.

Ces carnets
dont, étrangement,
il se préoccupait le moins.

5 janvier 1997

À l'école, tout le monde doit apprendre la même chose.

Et en même temps.

Simple système d'enrégimentation.

6 janvier 1997

Il n'y a pas, en soi, d'échec d'une vie.

Il n'y a d'échec que par rapport à un rêve de jeunesse déçu.

Une grande partie des populations s'enlise dans l'alcool et les drogues pour oublier qu'elle n'est pas devenue ce qu'elle a d'abord rêvé d'être.

7 janvier 1997

Le goût effréné de "faire de l'argent" est une forme de maladie mentale, et doit être traité comme tel.

Syndrome du collectionneur impulsif.

10 janvier 1997

La haine est le sentiment général des populations.

Ce n'est que lorsqu'il y a espoir d'ascension sociale et d'accroissement des richesses que les tensions peuvent momentanément se résorber dans la politesse.

Il n'y a pas de cité paisible.

Il n'y a que des peuples pacifiés qui ravalent, bien malgré eux, leurs haines et leurs envies.

11 janvier 1997

L'école montre moins à lire
qu'à obéir à l'écrit.

Mais que peut-on faire
avec des maîtres qui n'ont
jamais *osé* être eux-mêmes.

21 janvier 1997

C'est parce que
nous détournons la nature
de ses fins
que nous atteignons
à un peu de liberté.

Éjaculer sans engrosser.

Faire un effort
pour autre chose que l'utilité.

24 janvier 1997

Librairie
LE BOUQUINISTE.
J'étais venu y acheter
"Poésies" de Alfred Garneau
(1906) que j'y avais repéré.

Entrèrent Marc Gariépy
et sa compagne.
Pour vendre 13 volumes
de Daudet, reliés plein cuir.

Pour manger.
La misère.

Le libraire qu'il connaît,
qu'il tutoie, Pierre Chapus,
un vieux monsieur pensionné
qui doit lui aussi compter
ses sous pour arriver,
hésitait.

Mais Gariépy insistait.
Il insistait disant que lui
et son amie étaient
dans un moment très
difficile, qu'il devait vendre
ses livres, bien malgré lui.
Le libraire se laissa
finalement aller
à la générosité offrant
$10 par volume
(ce qui est un bon prix).
Cette odeur de misère
qui me fait mal.

Échangé deux mots
avec eux.
Sur la difficulté
d'être gens de lettres.

Il y a quelque chose
d'emphatique
chez ce Gariépy.
Qui rappelle Gaston Miron.

Comme une relève
de la misère.

L'arrogance des malheureux
pour rester en surface.

25 janvier 1997

Les gens de mon époque
qualifient de *nihilisme* tout
ce qui renie leur *angélisme*.
(Tout le contraire de
la définition de Nietzsche).

Mêmes athées,
ils s'inquiètent encore,
comme Gaston Miron
à la veille de sa mort, de ce
que l'on ne les oublie pas...
Alors que les pyramides
elles-mêmes, un jour,
disparaîtront.

26 janvier 1997

C'est en autant que je me
suis débarrassé de la *morale*
que je me porte mieux.

J'ai tenté, dans ma jeunesse,
de suivre la voie
de la perfection morale.
Je n'avais de repos que
lorsque je pouvais contrôler
mes anarchies intérieures.
Il me fallait vivre
dans un climat continuel
de répression.
Tout ne pouvait que
concourir à soulever en moi
de violentes et excessives
réactions d'*impureté*.

C'est au contraire tous les
jours qu'il faut se partager
entre le calme et la passion,
entre le plaisir d'être repu
et le goût de dévorer.
Il n'y a ni bien, ni mal.
Il n'y a que des manques
de jugement.

27 janvier 1997

Mon travail intellectuel
n'est pas de me soucier
des grands arbitrages sociaux
pour continuer à faire
marcher, coûte que coûte,
ce système-ci.

Dieu merci, je n'ai pas
à tenir compte
de ce qu'il faille amender
l'article 93 de la Constitution
Canadienne pour en arriver
à la laïcité de l'école!

Avec leur soi-disant société
de droit, les gouvernants
et leurs populations sont
finalement devenus un tas de
bretteux qui passe leur temps
à s'enfarger
dans les fleurs du tapis.

Bien avant 1837,
n'en parlait-on pas déjà
de cette laïcité de l'école?...

Ce qu'il y a de plus
progressiste chez nous vit
encore dans une idéologie
de l'indécision.

28 janvier 1997

*(Lettre envoyée
à Marcel Olscamp).*

Marcel.

Je te remercie de ton intérêt
pour mon travail.
Je t'envoie, pour le prix
d'un seul,
les quatre volumes parus:
DU LIEU DE NOTRE
NAISSANCE.
DE LA CROYANCE.
DE L'INÉGALITÉ.
DE L'ÉCOLE.

J'aimerais que tu me fasses
part, un jour, de tes précieux
commentaires.
Je cherche, par thème,
à exprimer une difficulté que
l'on peut retrouver, comme
en répétition, dans chacune
de nos civilisations.
Je doute fort, dans l'état
actuel de nos connaissances,
de la capacité *réelle*
des réformateurs.

J'en suis, crois-moi,
le premier attristé.

29 janvier 1997

Nous, gens de la Terre,
n'avons pas encore tiré
les conséquences réelles
de nos découvertes spatiales.

Nous continuons à vivre
comme si
cela n'avait pas eu lieu.
Comme si
cela n'avait rien changé.
Comme si
nous étions restés immortels
et par conséquent
indifférents
à cette immensité qui
nous entoure et où nous
continuons de nous enliser.

30 janvier 1997

Rien n'a réellement changé.

Les super-capitalistes
ont remplacé les rois
et leurs pouvoirs arbitraires;
les politiciens ont remplacé
les prêtres et leurs oeuvres
de charité; le peuple
est demeuré dans la rue.

31 janvier 1997

La plupart de nos maîtres
n'étaient que des mals appris
qui, au sortir des granges
à bestiaux de leurs parents,
osèrent nous enseigner.

Avec l'assurance
des ignorants,
ils prétendirent
nous apprendre l'égalité,
la justice, la démocratie,
voir même le chemin
de notre immortalité.

La plupart de ceux qui
les remplacent aujourd'hui
ne valent guère mieux.
Ils sont en tout conformes
à ceux qui les ont formés.
C'est parce qu'ils sont
sans envergure qu'ils sont,
à leur tour, en place.

3 février 1997

J'ai dû, bien malgré moi,
sous la pression de ma soeur
Germaine et de Mireille
Baillargeon, retirer
une phrase
du livre DE L'ÉCOLE:
"Il y a des enfants qui
n'auraient jamais dû naître".

La phrase n'avait peut-être
pas là sa place, sans autres
explications.

Mais le fait demeure
que l'on ne pourra
réellement
changer notre société
tout en la laissant envahir,
comme on continue de le
faire, par une progéniture
chaotique.

Pour la moindre fonction
sociale,
tous s'entendent pour exiger
des compétences.

Pour enfanter, aucune.

Comme si on pouvait espérer
quelques choses
des "rattrapages scolaires"
subséquents...

L'enfantement est à la veille
de cesser d'être une simple
affaire d'instinct privé.

4 février 1997

Les imprimatur
sont désormais les logos
des compagnies dominantes.

Bell, Hydro, GM,
Desjardins, etc.

Ils apparaissent aujourd'hui
au début des émissions
de télévisions comme jadis
l'imprimatur des évêques
apparaissait au début
des livres.

12 février 1997

Les concentrations urbaines
ne sont que la suite logique
des concentrations
en villages.

À l'agriculture familiale
donnant naissance
au regroupement en villages
succède l'agriculture
à concentration industrielle
donnant naissance
au regroupement en ville.

C'est comme si notre nature
répétait inlassablement
un même scénario,
l'adaptant pour ainsi dire
à chaque degré
de transformation.

13 février 1997

Nous vivons encore
dans un monde où certains
individus s'arrogent le droit
de prendre les autres
en otages.

Nous vivons encore
dans une société
néo-esclavagiste.

14 février 1997

Enfin terminé la première
version privée du livre
INVENTAIRE
DES ÉCRIVAINS
DU QUÉBEC
PAR ANNÉE
DE NAISSANCE
AVEC
LEUR BIBLIOGRAPHIE.

Quelque 400 pages
de noms d'auteurs
et de titres de livres,
des années de naissance
1940 à 1979.
D'ici un an, semaine après
semaine, je vais remonter
le temps jusqu'à 1900.
Puis jusqu'au début
de la colonisation
de ce coin de l'Amérique
par les Européens.
Mais l'idée serait d'y joindre
progressivement un genre
d'histoire des idéologies,
la liste d'auteurs
n'étant donnée qu'à l'appui.
Beaucoup de labeur.
Comme pour combler
un ennui profond.

15 février 1997

Petite fête au vin!
Après deux mois
d'abstinence et de travail
sans arrêt.

25 février 1997

Heureux ceux qui,
comme Michel Chartrand
ou Pierre Falardeau, pensent
pouvoir changer le monde
en traitant ceux qui
le dirigent de tous les noms!

Ils ne sont en fait que
des *trompettes de Jéricho* se
faisant aller devant des murs
qui, de toute façon,
s'effondrent déjà
d'eux-mêmes.
Ils ne parlent
que parce qu'ils peuvent
maintenant parler.

Autrement,
on les aurait déjà tués.

La chose terrifiante est que
lorsqu'un mur s'effondre,
c'est qu'il en existe un autre,
derrière, invisible celui-là,
qui le remplace pour le pire.

La passion des peuples est
ainsi de se laisser tromper.

26 février 1997

Enfin.

Il semble que
des scientifiques écossais,
Ian Wilmut et autres
embryologistes, auraient
réussi à cloner une brebis.

Enfin
l'arrivée d'une autre étape.

Mais aucune découverte
n'est heureuse
ou malheureuse en soi.
L'exemple des guerres
atomiques n'enlève rien
à la valeur de la maîtrise
de l'atome.

Le problème
reste dans notre tête.

7 mars 1997

Le bonheur de vivre
est tellement lié à la bonne
performance de nos organes
que je ne suis pas convaincu
de ce que notre jugement
n'en dépende lui aussi
étroitement.

S'il en était ainsi, plusieurs
excès d'ambition, de rage
et de violence ne pourraient
être que des aberrations dues
à des excès embryologiques.

Et s'il en était ainsi, il y
aurait peut-être possibilité
de créer les conditions
d'une sagesse générale.

Certains parleront d'univers
totalitaire.

C'est oublier le monde réel
dans lequel nous vivons.

11 mars 1997

Premier interview,
hier après-midi.
Une heure entière
à une radio communautaire
pour parler de mon passé
(Quartier Latin, Quoi, Sexus,
Allez Chier),
de la première version de
INVENTAIRE
DES ÉCRIVAINS
DU QUÉBEC PAR
ANNÉE DE NAISSANCE,
et finalement des 4 livres
parus du GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS.

C'est André Goulet
qui m'aurait mis sur la liste.
La semaine précédente,
on avait interviewé
Denis Vanier, précédemment
André Beauregard.
Une émission littéraire,
QUÉBEC PARTANCE,
animée
par Marguerite Paulin.

Si les choses se sont bien
passées, c'est aussi parce que
je m'y étais préparé.
Une heure c'est long
et c'est court.
Mais il y a des minutes
de silence à la radio
qui peuvent être pénibles.

Le problème avec ces radios
communautaires c'est que
les journalistes y travaillent
bénévolement.
Ils y viennent donc pour
se faire la main dans l'espoir
de percer un jour
dans un véritable marché.
Un peu comme
nous le faisions jadis
dans les journaux étudiants.

Cette Marguerite Paulin,
rapide, 30 ans, bourrasseuse,
vit encore chez ses parents
et reçoit, m'a-t-elle dit
du bien-être social,
le marché de l'emploi étant
complètement bouché.
Ce désespoir et cette rage
qu'elle ressent
ne l'excusent pourtant pas.
Faire un interview
d'une heure avec quelqu'un
sur ses livres sans les avoir
préalablement lus, ni même
vus, avouons que le sérieux
de la chose reste
pour le moins discutable.

La cause de la littérature
n'est pas là
entre les meilleures mains.

INTERVIEW
RADIOPHONIQUE
(10 mars 1997)
RADIO CENTRE-SUD

"QUAI DES PARTANCES",
AVEC MARGUERITE PAULIN

MARGUERITE PAULIN:

(...)
(*Dû à un mauvais branchement des micros l'introduction de l'émission n'a été ni enregistrée ni diffusée*).

YVAN MORNARD:

Deux points:
le premier point, il y avait l'influence en Lettres de tout le pouvoir français qui avait le contrôle de l'université.
Et d'autre part, le pouvoir clérical qui avait le contrôle de la morale.
Alors quand on entrait étudiant,
c'était pour marcher en rang d'oignons.
Évidemment il y avait des "jobs" à l'autre bout à cette époque-là.
Alors les gens se pliaient à cette discipline.
C'était aussi l'époque où LA COGNÉE était distribuée,
c'était l'origine du FLQ,
il y avait quelque chose qui bougeait.
Mais ça restait encore très désorganisé.
On m'avait offert de prendre la direction de la section des arts du QUARTIER LATIN.
On l'avait appelée LE NOUVEAU CAHIER.
Celui de l'année précédente s'appelait LE CAHIER.
Il était plutôt style théâtre de Molière, etc., très conservateur d'approche, très français.
Nous on s'est dit non: ça va être strictement québécois.
C'était notre position, et on l'a maintenue.

Donc le QUARTIER LATIN était un journal qui était surtout distribué aux étudiants de l'Université de Montréal.

Je dirais presque uniquement.
D'ailleurs l'Université du Québec n'existait pas à ce moment-là.
Le bastion universitaire francophone, c'était l'Université de Montréal.
Le QUARTIER LATIN pouvait peut-être sortir un tout petit peu, mais il s'adressait d'abord aux étudiants et aux professeurs.

Vous en aviez assez justement qu'on ne vous enseigne que la littérature de France, et vous disiez "il y a ici quelque chose qui se fait".
Mais vous étiez conscient que ce qui se faisait ici ce n'était pas très fort.
C'était le début de ce qui se faisait en littérature québécoise.

Disons que j'ai cru ça.
Je me suis aperçu, il n'y a pas si longtemps, il y a à peu près sept ans, en faisant une autre sorte de travail, un inventaire des écrivains du Québec, que ce n'est pas qu'il n'y avait pas de bonnes choses mais plutôt que les bonnes choses n'étaient pas connues.
En parallèle à nous, en faculté de Lettres, il y avait un nommé Réginald Hamel qui avait justement commencé à compiler les vieilleries, les traîneries dans sa tour au dernier étage de la bibliothèque.
À l'époque ce n'était pas encore très développé, il n'avait pas encore publié son répertoire.
C'était compilé sur des fiches manuelles.
On n'avait pas réellement conscience de la littérature québécoise qui existait déjà.
Il y avait quelques noms qui étaient connus: Ringuet, Guèvremont, Saint-Denys Garneau.

Mais c'était limité à quelques extraits qu'on nous avait enseignés au cours classique, des choses très régionalistes, le retour à la terre, avec toujours le catholicisme en fond.

Mais il y avait aussi dans ces années 60 des écrivains qu'on appelait des exotiques, des francophones d'ici qui étaient tourné vers une littérature très française, des écrivains qui faisaient une littérature calquée sur le modèle français.

C'est vrai.
Il y avait les régionalistes et il y avait les puristes.
Mais l'influence de ces derniers n'était pas énorme.
Il y avait une imitation du surréalisme.
Le groupe à Miron.
Mais ils n'étaient pas connus.
Ils commençaient à publier.

Et vous quand vous étiez au QUARTIER LATIN, vous vous êtes dit il y a cette littérature québécoise et vous étiez conscients qu'il fallait que vous preniez position.
Qu'est-ce qui s'est passé?

Il y a eu la naissance de deux revues qui sont arrivées, je ne dis pas à cause du QUARTIER LATIN, tout ça est arrivé à peu près en même temps, avec des petites chicanes internes qui ont fait que l'une naissait de l'autre.
Il y a eu Nicole Brossard, France Théoret qui ont fait la revue LA BARRE DU JOUR.
Ces gens-là étaient à l'université aussi, ces gens-là étaient en Lettres, ces gens-là voulaient entre autres dans leur revue donner la parole à certains poètes québécois vivant encore, mais inconnus.
Par contre ce n'était pas assez moderne à notre goût.
Et nous ça nous embêtait.
On était extrémiste un peu dans nos affaires.
Pour l'époque.

Nous ce n'était pas suffisant de faire du surréalisme.
Pour nous le surréalisme était mort.
Il fallait arriver à quelque chose de style nouveau roman,
à une nouvelle écriture carrément.
Je me souviens, parce que j'avais rencontré Michel
Beaulieu au QUARTIER LATIN, dans ces milieux-là,
il y avait Raoul Duguay aussi qui traînait dans le coin,
mais lui il était un peu plus diplômé que nous, qu'on a été
invité par LA BARRE DU JOUR à travailler avec eux.
On a été à une ou deux réunions, puis ça fini en chicane.
La chicane étant que
eux voulaient quand même garder une revue non dirigée.
C'est-à-dire le poète apporte ses choses puis on l'accepte.
Nous on s'est dit non, il faut que ce soit une école.
On ne publiera pas n'importe quoi, ça coûte trop cher,
c'est trop difficile.
Et on a décidé de faire une revue qui allait être
ce qu'à l'époque on appelait formaliste.
C'est une façon de classer les choses.
Mais c'était quelque chose qui voulait être, si l'on parle
en prose, quelque chose contre le style néo-balzacien,
ce que j'appellerais aujourd'hui les Beauchemin, Cousture,
tous ces gens-là.
Tout est connu d'avance, les personnages sont carrés, c'est
simple.

C'est du XIX^e^ siècle.

C'est ça!
Ils sont en retard.
C'est pour ça qu'ils marchent.
S'ils étaient à l'avant-garde, ils ne marcheraient pas.
Moi j'appelle ça des Péladeau de la littérature.
Ils font LE JOURNAL DE MONTRÉAL.
C'est pas un journal ça, c'est un journal pour analphabètes.
Ça n'a pas de classe.
Ça tient pas.
C'est un journal pour faire de l'argent.

Et eux ils font de la littérature à faire de l'argent.
D'ailleurs Beauchemin a le langage facile quand il parle
d'argent.
On a vu les petits problèmes qu'il a eus déjà là-dessus.
Ce sont des gens qui vont se chicaner
pour l'argent beaucoup plus que pour l'art.
J'ai jamais vu ces gens-là prendre des querelles sur le fond.
Je ne pense pas qu'il y ait une véritable conception de l'art
qui les dirige.
Même si on leur disait qu'ils font du XIX^e^ siècle,
ils n'en sont même pas conscients.
Ils font de la littérature
comme on écrit " passe moi le beurre".
Oui, pour de l'argent.

Mais si je reviens à ce que vous dites: si vous aviez ces idées nouvelles et que vous étiez dans un milieu très fermé d'où venait justement cette circulation des idées? c'était entre vous? vous vous passiez des livres?

Il y avait ça.
Il y avait l'influence quand même de la France qui restait,
la France moderne de l'époque,
ce qu'on appelle le nouveau roman, la revue TEL QUEL.
Ça avait une influence, ça nous appelait.
Le reste ne nous parlait pas: Giraudoux, Claudel
ne nous disaient absolument rien.

Est-ce qu'il y avait beaucoup de québécois qui allait en France?

Nous autres on était trop jeunes.

Mais ces revues comme TEL QUEL vous les trouviez où?

Ça se vendait chez Renaud-Bray.

C'était facile d'accès .
Donc ça circulait entre vous.
Et vous vous disiez il y a quelque chose ici,
il faut que ça bouge.

Oui.

Et là vous êtes allé à LA BARRE DU JOUR,
ça ne marchait pas et vous vous êtes dit...

...on va faire notre propre revue.
Alors ça a donné la revue QUOI.
Mais la différence qu'il y avait
entre nous et je dirais Nicole Brossard, c'est l'entêtement.
Parce que LA BARRE DU JOUR au début
c'est Nicole Brossard; il y a eu évidemment France Théoret, il y avait Roger Soublières qui était le "chum" de Nicole,
qui est devenu son mari par la suite,
il y avait Marcel Saint-Pierre, ils y en avaient d'autres aussi, mais c'est plutôt Nicole Brossard qui était la tête,
d'ailleurs elle est restée la tête de file de tout le mouvement littéraire formaliste.
C'est elle qui était la "têtue".
Beaulieu c'était peut-être un peu comme moi: il était un peu dilettante.
Alors quand on faisait une chose,
une fois qu'on avait annoncé le message,
on n'avait pas tellement le goût de le répéter longtemps.
On changeait d'idées et on s'en allait vers d'autres sujets.
LA BARRE DU JOUR et LA NOUVELLE BARRE DU JOUR ensuite ont réalisé ce que nous on avait lancé.

Quels étaient les objectifs de cette revue QUOI
que vous avez fondée?
C'était de créer une nouvelle littérature?

Une nouvelle littérature.
Parce que la façon dont un texte est écrit, peut aussi faire une nouvelle philosophie.
Si par exemple je décris un personnage dans un roman et que ce personnage on le voit marcher, descendre des escaliers, tout ça est très simple, on reconnaît le même personnage d'une page à l'autre, il rencontre quelqu'un d'autre, on voit très bien la différence entre les deux personnages, moi j'appelle ça l'écriture balzacienne.
Tandis que l'écriture moderne
s'interroge sur la reconnaissance du personnage.
On peut dans le même texte ne pas trop s'apercevoir si on est encore avec le même personnage
de la façon que l'écriture passe.
Ça devient dur à suivre.
James Joyce était une influence aussi.
Claude Simon aussi en France.
Ce sont des romans où tu lis du texte, tu lis du texte,
ça ne se met pas en images, ça ne se met pas en film.
Le cinéma a pris ce qui était balzacien, il le fait bien mieux que n'importe quel écrivain, une image décrit bien mieux que les mots.

Et dans la revue vous donniez une place aux écrivains,
est-ce qu'il y avait des extraits de romans
ou est-ce qu'il n'y avait que des théories?

Il y avait théories et extraits.

Vous avez nommé Michel Beaulieu
qui est un écrivain québécois.
Peut-être peut-on dire un mot de Michel Beaulieu.

Michel Beaulieu était une tête de file.
Un peu comme Nicole Brossard.
Il a mené la maison ESTÉREL.
Nicole faisait une revue tandis que Beaulieu faisait une maison d'édition.
C'était ça la différence.
Il a édité Raoul Duguay, Nicole Brossard.
C'était l'éditeur si on peut dire du groupe.
Michel Beaulieu lui-même au début était, comment dirais-je, il n'avait pas encore compris la modernité.
Mais je regardais ses livres écrits avant sa mort,
plus il vieillissait, plus il arrivait à la modernité.
Il arrivait à une littérature très simple, pas du remplissage de papier comme beaucoup je dirais malheureusement 80% des écrivains le font.

Michel Beaulieu a écrit un livre dont le titre
est la plus belle définition de l'amour
JE TOURNE EN ROND MAIS C'EST AUTOUR DE TOI...

Oui mais ça c'est pas son meilleur livre...

Ce n'est pas son meilleur livre,
mais le titre est quand même assez...

Oui mais ça c'est un autre problème.
C'est le problème amoureux de Michel...

Votre revue circulait elle bien?

Comme toutes les revues.

Oui toujours le problème de la circulation des idées au Québec.

Nos professeurs d'université ne nous lisaient même pas.
Tout ce qu'ils voulaient savoir,
c'est combien on les payerait pour écrire un petit article sur quelque chose dans notre revue.
Nous on n'avait pas une cent, on s'endettait pour ça,
mais eux ils venaient nous demander
"comment est-ce que vous payez"...
C'était ça nos profs.
On était bien gâté.

Ça n'a pas changé.

Ça m'encourage...

Donc on est en 1966, on est en train de définir l'écriture au Québec avec Yvan Mornard.
On passe à une définition maintenant des droits sexuels.
Vous étiez encore au QUARTIER LATIN quand vous avez commencé à créer votre autre revue choc: SEXUS.

Oui.
Au QUARTIER LATIN, il y avait évidemment une ébullition autre que littéraire.
Ébullition politique, on parlait tantôt de LA COGNÉE qui rôdait là-dedans, il y avait des gens du FLQ, mais disons qu'on ne pouvait pas les identifier, personne ne se nommait, mais c'est évident qu'il y en avait, et il y avait aussi tout l'aspect de la liberté sexuelle.
On était dans une université, et on avait une petite tendance à faire des partys, où même s'il ne se passait pas grand chose, c'était déjà trop pour le système.
Il fallait se marier avant avant avant.., puis des fois il y avait des conséquences, mais il ne fallait pas avorter, il fallait subir le problème de la fille-mère honteuse.
Il y avait aussi à l'époque une nommée Lise Bissonnette qui était là, qui fait LE DEVOIR aujourd'hui, qui connaissait des gens qui ont fait la faculté de sexologie, un certain Desjardins entre autres, mais c'était un curé débarqué, pogné pogné jusqu'aux oreilles, il a fait une faculté pognée jusqu'aux oreilles, ils vont enseigner comment faire l'amour dans la page 32 sur telle planche anatomique, ça va nous avancer beaucoup, j'ai jamais vu un garagiste réparer une auto en ne touchant pas le moteur.
En fin de compte, par elle, il y a eu des approches.
Ils voulaient qu'on s'occupe de faire un genre de journal, parce qu'on faisait du journalisme, et ils ont dit si vous êtes capable de nous faire quelque chose gratuitement, on vous donne la chance.
Bon ok je vais vous donner un exemple, je l'ai fait.
Ils sont tombés sur le cul.

C'était comme un cahier dans LE QUARTIER LATIN.

C'était un numéro spécial.

Racontez-nous cette histoire-là qui est abracadabrante.
On est en 1967 au Québec.
Vous êtes au QUARTIER LATIN.
Vous faites un numéro spécial sur la sexologie, en février 67.

C'est bien ça.
On devait le sortir en janvier.
Mais il y avait une nommée Nicole Fortin qui était à la tête du QUARTIER LATIN et qui a appris que Lacoste, qui était vice-recteur je pense à l'époque, nous avait piégé.
Il avait organisé des contacts avec les médias, il nous attendait à la sortie.
Si le journal sortait, tout de suite les médias étaient sur nous, et eux voulaient faire un combat contre les étudiants, regardez la gagne de tannants, on va leur casser la gueule, les mettre dehors et puis ça va être fini.
Nicole m'a dit que ç'a s'annonçait, moi évidemment j'étais très réticent à être soumis, mais elle m'a fait comprendre que c'était mieux de plier que de casser.
On s'est dit on fait un numéro normal vite vite sur la littérature, et on attend.
Un mois après on a sorti le numéro.
Et bien là ils ne s'y attendaient plus.

Vous les avez pris de court, c'est le coup de Jarnac.
Mais ce numéro-là quand on le regarde
avec les yeux d'aujourd'hui, c'est rien du tout.

C'est un journal propre.
Sauf qu'il était pour l'avortement,
il disait la masturbation ce n'est pas un problème,
si tu ne le fais pas tu vas devenir fou,
il parlait de l'Institut de sexologie entre autres,
il parlait de la pilule.
Aïe! à l'époque la pilule!
Alors c'était tout ça.
Il y avait des noms comme Nicole Brossard qui écrivait
là dedans, Lise Bissonnette, Louis Fournier.
Évidemment ça été un succès inattendu.

C'est ça que j'étais pour vous dire: il n'y a rien de mieux
pour avoir du succès que d'en faire comme ça une cabale.

Et c'est de là que nous aussi après ça, comme on achevait
l'année à l'université, puis comme faut dire une chose
qu'en faisant tout ça, on avait pas étudié bien bien fort,
surtout que moi Rimbaud par ci, puis par là c'était trop,
ils décortiquaient les vers pour savoir les intentions
psychologiques de Rimbaud.
Moi j'étais un peu tanné de les entendre.
Alors on s'est dit on se lance.
On fait une revue sur le marché qui va s'appeler SEXUS.
Et cette revue là est arrivée en 67.

En 67, c'est la fondation de la revue SEXUS.
Et ça obtient un succès inespéré.

C'est un gros succès.
Pour l'époque c'est un gros succès.
Le premier numéro,
on en a vendu 6000 en l'espace d'un mois à peu près.
C'est que les gens se l'arrachaient.
Sauf que lorsqu'on est arrivé avec le deuxième numéro, et
qu'on a pris un film qui venait d'être interdit par la censure
du Québec, à l'époque la censure du Québec, il y avait
un nommé Gabias, on l'appelait le coupeur de seins,
c'était une audace qu'on faisait, on a loué une salle,
on a fait une projection du film.

C'était quel film?

C'était HIGH de Larry Kent.
Évidemment ça parlait un petit peu de drogue.
On voyait tout simplement un couple enlacé, un petit peu
les fesses, mais aujourd'hui il n'y aurait pas un film
qui se vendrait avec ça.

Mais même, vous me montrez la photo et le garçon
a son chapeau...

Mais à l'époque ça avait créé un scandale.
On avait réuni des gens, des avocats, des psychologues,
tout le monde s'entend pour dire
le bureau de la censure fait des bêtises.
Ah ben là, il n'en fallait pas plus, le lendemain
j'avais la police à la maison.
Et là ils ne m'ont pas lâché.
Ça a duré trois ans.
Parce que là on s'attaquait au pouvoir.
Et le pouvoir c'était qui?

Monseigneur Léger! il ne faut pas l'oublier celui-là
qui était encore à Montréal et qui disait, un été
qu'il pleuvait toutes les fins de semaine, il avait dit
aux femmes, à la radio, au chapelet en famille,
"s'il pleut toutes les fins de semaine, c'est parce que
le bon Dieu vous puni mesdames, vous portez des shorts
mesdames, donc Dieu vous envoie la pluie
la fin de semaine"!
Fallait être épais, mais c'était dans ça qu'on vivait.
Puis il y avait Drapeau qui était à Montréal,
qui avait bâti son parti sur ça aussi.
Par en arrière ces gens-là, on peut en raconter des belles...
Mais officiellement ils jouaient ce rôle-là,
et la population aimait bien les entendre.

Mais est-ce qu'ils y avaient des gens au moins qui vous protégeaient ou qui prenaient position en faveur de vous.

Oui, oui, oui.
Il y en a eu.
On parlait de Réginald Hamel tantôt.
C'est un gars qui est venu en cours pour appuyer.
Il y a eu Marcel Rioux.
Mais c'était tellement marginal.
C'étaient des gens qui n'étaient pas connus
en fin de compte.
On parle d'il y a trente ans.
Le système policier était tellement puissant, il y avait aussi des intérêts.
Il se vendait pour plus de un million de journaux jaunes au Québec, ce qu'on appelait à l'époque des journaux jaunes.
C'étaient des petites feuilles tabloïd, pas tellement épais, avec des petites histoires drôles de cul, avec quelques dessins, on mettait à l'encre de chine des culottes aux filles, les photos étaient "empruntées" aux États-Unis,
c'était mal reproduit.
Cette industrie-là existait.
Il y avait des intérêts.

Sauf qu'ils mettaient des petites culottes aux filles,
et qu'ils faisaient des petites encres de chine sur les seins.
Alors là Léger ne pouvait rien dire.
Ils s'étaient entendus du côté légal,
"on les laisse aller jusque là".
Ça c'est pour le peuple sale.
Mais ça ne rentrait pas dans les universités.
Ça ne rentrait pas dans le monde bourgeois.

C'est parce qu'ils avaient compris que vous étiez plus dangereux que ça.

Oui.
Nous ce que l'on voulait
c'est que ce soit carrément eux qui sautent.
Ils n'aimaient pas tellement l'affaire.

Et cette revue SEXUS a eu combien de numéros?

Il y a eu quatre numéros.

Vous avez eu un jugement absolument absurde, vous avez été acquitté pour un numéro, pour deux autres numéros vous avez été accusé, donc ils faisaient même le tri.

Il y avait des doses.

Ça vous a découragé, comment vous preniez ça?

Moi, ça m'excitait énormément.
Sauf que le problème, c'est le problème financier.
Moi j'ai fondé ça, j'avais $5000 de dettes.
J'ai été voir un imprimeur un jour, puis je lui ai dit
bon je vais te payer comptant quand tu vas avoir fini
d'imprimer le premier livre.
Il m'a cru.
Ç'a été ma chance.
Mais quand le livre est arrivé, je lui ai dit,
il faut qu'on donne ça à un distributeur ensemble
parce que moi je n'ai pas une cent.
Alors quand la police est rentrée, il fallait payer
les cautionnements, les avocats
tous les uns après les autres plus salauds,
donne de l'argent toujours, ils ne voulaient pas défendre
des causes purement, bon on n'était pas capable d'avancer,
on n'était plus capable d'avancer du tout.
Donc on s'est tué là en fin de compte.

Vous avez arrêté de publier.

On ne pouvait même pas travailler!
Bien oui, j'ai arrêté, je n'avais pas d'argent.

Mais en 69, vous avez quand même fait une autre revue qui était peut-être un peu plus une tentative de définition sociale, vous alliez même sur la rue pour donner votre revue.

C'était la revue ALLEZ CHIER.
On en avait assez.
On était rendu au bout du bout.
C'était une revue à tendance anarchique.
L'idée c'était de dire si tous les juges, les curés,
les policiers se donnent la main pour aller chier en même
temps, il n'y aura plus personne sur la place publique pour
empêcher le peuple d'être libre.
Mais ça n'a pas eu d'impact.
Ça eu un impact de rigolades, parce que l'on vendait ça
sur la rue à la porte du cinéma de répertoire l'Élysée:
25 sous ALLEZ CHIER!
25 sous pour ALLEZ CHIER!
Il y avait des files, des line-up à l'Élysée,
on vidait nos stocks tous les soirs.
Mais les propriétaires de l'Élysée avaient les oreilles
rouges.
Cependant ils ne nous ont jamais fait arrêter.
Ils nous embêtaient.
Mais Drapeau nous attendait ailleurs.
À part MONTRÉAL-MATIN et THE GAZETTE,
on n'avait pas le droit de vendre sur la rue sans permis...
C'est là dessus que lui il nous a eus.

Donc on va terminer notre première partie où vous nous avez situé, Yvan Mornard, vous avez situé tout le cheminement par rapport à ce Québec, quand même on est dans les années 60, et on se dit c'était un Québec qui était encore figé, on parle toujours des années de Duplessis, mais elles ont duré très longtemps ces années là!...
On va faire une pause musicale avec "Le temps des vivants" de Gilbert Langevin chanté par Pauline Julien, et ensuite on revient avec votre projet,
ce que vous faites maintenant, aujourd'hui, Yvan Mornard.

Et vous êtes toujours à l'antenne de Radio Centre-ville, au microphone Marguerite Paulin.
(...)
"Le temps des vivants", un texte de Gilbert Langevin, chanté par Pauline Julien.
C'est un texte qui va bien avec mon invité, Yvan Mornard, qui est un écrivain, un éditeur.
Yvan Mornard a publié aussi un livre qui s'appelle INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC PAR ANNÉE DE NAISSANCE, il l'a publié conjointement avec Mireille Baillargeon qui est une démographe, et c'est un inventaire passionnant, exhaustif.

Dans le moment, il n'est pas publié pour le grand public.
Actuellement, c'est comme une pré-édition que vous avez entre les mains.
Il nous reste peut-être deux ans de travail à faire pour le compléter.
En gros, ça a commencé par une chose, c'est que moi j'ai pris ma retraite, j'ai arrêté de travailler en me taisant pendant des années dans notre système, et on a commencé, en revenant à la littérature, à acheter des livres québécois, des livres de seconde main, et comme à un moment donné on ne savait plus si on les avait achetés ou pas, on a commencé à faire des petites listes.
Et de là on est revenu un peu au système de Réginald Hamel dont on parlait tantôt qui avait commencé à faire des compilations.
On se servait de son livre comme aide-mémoire, mais on s'apercevait de plus en plus qu'il y manquait des auteurs.
En fait, il en manque au moins 1000.
Il y avait aussi à Québec, à l'université Laval, un nommé Lemire qui, à la suite de Hamel, avait organisé une équipe, et qui en avait beaucoup répertorié de ces livres-là.
Et c'est ce travail qu'on continu tranquillement pour le plaisir.
Mireille, elle, étant démographe, était habituée de travailler avec ce qu'on appelle des cohortes de naissance.

Alors au lieu de classer les auteurs par lettres alphabétiques, on a décidé de les mettre par année de naissance.
De sorte qu'on sait qui sont nés en 1928, par exemple Gaston Miron, on sait qui étaient de sa génération.
Et c'est assez intéressant, plus on recule, de s'apercevoir que par exemple Grandbois en 1900 est né en même temps que d'autres qui étaient des gens absolument pas de son ampleur mais qui étaient plus célèbres que lui.
On peut faire ces analyses-là.
On découvre aussi que pour à peu près 3000 écrivains québécois qui ont une moyenne de dix livres,
(on disait tantôt qu'il n'y avait pas de stock québécois, il y en avait un épouvantable mais il n'était pas connu),
la littérature québécoise possède quelque 30,000 livres.
Au début, il arrivait à peu près 30 nouveaux auteurs par année.
Aujourd'hui, il en arrive à peu près 60.
Ensuite les gens se demandent pourquoi ils ont de la misère à vendre leurs livres... ça fait un nouveau bloc de 600 livres qui rentre par année.
On remarque aussi qu'il y a des changements.
De plus en plus ce sont des femmes qui rentrent.
Elles représentent environ 55% de la production.
Et il y a tout l'arrivage des immigrés au Québec, ce qui est récent.

Il y a toute une nouvelle littérature multi ethnique qui apparaît.

Qui est en train de changer le caractère de la littérature du Québec.
Il y a eu justement Péloquin qui a fait une crise à la télévision lors d'un DROIT DE PAROLE en disant les maudits étrangers ils viennent nous voler notre pays, Pélo qui est en train de tourner fasciste, je ne l'ai pas aimé du tout à ce moment-là.
C'est vrai que le Québec est en train de changer, il change de couleur, il change de langage aussi.
On peut arriver à y définir quatre grandes étapes idéologiques:
on a commencé avec un régime français qui va du début de la colonie jusqu'à 1759,
ensuite on parle du régime anglais 1760 à 1860,
et à cette époque la religion avait de la misère à se faire accepter, (les curés n'ont pas toujours écrit l'histoire comme ça, mais ça sort aujourd'hui),
mais eux leur vrai pouvoir a été de 1860 à 1960.
Ce que l'on appelle la révolution tranquille, c'était contre le régime catholico-romain, ce que l'on appelle les ultramontains, c'était Rome qui dirigeait le Québec en fin de compte, et depuis 1960 on parle de révolution tranquille, mais en fait c'est le régime américain qui est rentré massivement avec la télévision, les curés ont perdu le pouvoir, c'est Elvis Presley qui disait la nouvelle messe, puis Marylin Monroe qui...
Tous ces gens-là ont cassé le système.
Actuellement il se prépare autre chose.
Avec les immigrés il y a sûrement toute une approche que nous n'avons pas encore définie.

Mais ce livre là, INVENTAIRE DES ÉCRIVAINS DU QUÉBEC PAR ANNÉE DE NAISSANCE, en collaboration avec Mireille Baillargeon, est-ce qu'il va être publié, est-ce qu'il va être accessible?

On compte le mettre sur le marché dans deux ans.
Il y a un travail d'ordinateur à faire, il faut remonter jusqu'au début de la colonie avec tous les titres, il faut vérifier énormément de choses, c'est quelque 30,000 documents à vérifier, l'éditeur, la date d'édition, et on en trouve des erreurs!
Au début quand on a commencé, on se disait maudit Réginald Hamel, c'est un bulldozer, il a fait plein d'erreurs.
Maintenant qu'on est rendu à un certain point, on s'aperçoit que c'est absolument normal qu'il y ait ces erreurs-là.
On en fait nous-mêmes à recopier d'une page à l'autre parfois.

Et j'imagine que vous allez être obligé de le mettre sur Internet.

Ça pourrait être ça.
Au lieu d'aller sur un médium de papier, il faudrait que ce soit sur quelque chose où on peut chaque année à très peu de frais entrer les nouveaux auteurs.

Tout simplement pour le mettre toujours à jour, il va falloir des moyens un peu plus modernes.

Exactement.

Donc on souhaite que tous les gens aient accès à ce livre, parce que moi je l'ai feuilleté et je trouve ça passionnant. Comme vous le dites, il y a des thèses à faire là-dessus simplement par les titres, par le nombre d'écrivains qui naissent par année.

Mais on va passer maintenant à votre livre personnel parce que Yvan Mornard vous êtes un écrivain et vous publiez à compte d'auteur LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS qui est une série de treize volumes, c'est le nombre que vous vous êtes fixé...

Oui, c'est un nombre fixé.

Vous avez déjà publié quatre titres: DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE, DE LA CROYANCE, DE L'INÉGALITÉ, et DE L'ÉCOLE. Alors on va les passer ces quatre points-là, vous allez nous donner un peu vos idées. Vos livres, ce sont des aphorismes, ce sont des phrases que vous écrivez, des idées lapidaires. On commence avec DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE.

Il faut dire que l'idée de faire LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS m'est venue en 1977.
J'avais déjà fait une première esquisse.
Et cette idée, je l'ai développée progressivement.
Dans toutes les civilisations on rencontre certains thèmes.
Toutes les civilisations ont eu des religions, toutes les civilisations ont eu des enseignements, des écoles.
Quel est le trait problématique dans chacune des civilisations.
Je ne dis pas que j'y atteins, mais je tends à y atteindre.
Essayer de trouver le maillon faible qui revient tout le temps.
Tout ça est dans le contexte de se débarrasser des religions, de faire une nouvelle philosophie québécoise qui est purement laïque tout en étant responsable.

Mais si je prends le premier titre de votre livre, votre idée est que nous naissons dans un milieu inhospitalier.

On nous a toujours dit qu' on vient au monde dans une bonne famille, que nous sommes évidemment éternels, qu'on est bon d'être des blancs dans un contexte occidental américain blanc, qu'on a raison d'être bien dodu, tout ce contexte là fait qu'on est bien reçu, le monde est là pour nous.
Il y a bien quelques petites misères avant d'aller au ciel...

La réalité me semble complètement autre.
On vient au monde dans un milieu cosmique épouvantable, on n'y comprend absolument rien,
à chaque fois on découvre des immensités à découvrir.
Et on se promène là dedans avec une assurance épouvantable.
On ne s'inquiète pas d'entendre le vent.
Et quand on entend le vent, c'est la terre qui tourne.
On ne dit jamais j'écoute la terre tourner, ce n'est pas dans notre langage tellement on n'est pas encore cosmique.
Ensuite on doit manger, j'ai travaillé longtemps dans l'hôtellerie, j'ai bien découvert comment on cachait dans l'assiette, la nouvelle cuisine par exemple, tout est pour cacher qu'on vous présente au fond des cadavres.
Il faut quand même l'accepter cette réalité-là, on vit en devant tuer.

Dans ce sens-là vous êtes un anti bon sauvage.

Oui, on va revenir là-dessus dans L'INÉGALITÉ.
Rousseau a fait une thèse complètement capotée.
D'ailleurs beaucoup l'ont dit après lui.
Mais il faut dire que Rousseau n'a jamais renié
le catholicisme.
Il était profondément croyant.
Donc on est bon à la naissance
parce qu'on est tous égaux devant Dieu.
Mais si on enlève la notion de Dieu,
qu'est-ce qui nous dit qu'on est bons et égaux?
Tous les faits prouvent qu'on ne l'est pas, il y en a
qui naisse tout croche, d'autres fortunés, naître homme ou
femme demeure un énorme problème mondial...
Mais pour terminer DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE,
il ne faut pas oublier à quel point, dès que l'on meurt,
des milliers d'espèces d'insectes s'empressent
de nous faire disparaître.
Il ne faut pas laisser le cadavre traîner longtemps.
C'est pas très joyeux comme lieu.

C'est vrai.
Donc ce premier livre s'appelle
DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE.
Votre deuxième livre s'intitule DE LA CROYANCE.
Vous y faites une redéfinition de la croyance.

Oui.
On a trop souvent limité la croyance aux religions.
On a toujours essayé de nous faire croire justement
que ça allait de pair.
Si on ne croyait pas à une religion, on était des athées.
Pour moi, les religieux et les athées sont dans des systèmes
pile ou face.

C'est la même pièce.
La véritable croyance, je ne sais pas si je devrais dire ça,
est organique.
C'est que veux, veux pas, on s'embarque
dans quelque chose.
Autrement, on se suicide.
Alors on est poussé à croire, on n'a pas le choix.
Mais la croyance est récupérée.
Dans toutes les civilisations.
On a eu une centaine de religions, depuis le début
de l'histoire, qui ont récupéré, qui ont manoeuvré et qui ont
fait faire des tas de choses aux gens sous prétexte,
justement, de certitude.
Et c'est une chose extrêmement dangereuse que de laisser
la croyance se faire accaparer par des arnaqueurs.

Ce désir de croyance, ce désir de sacré, ça vient
tout simplement, si je fais un lien avec l'être cosmique,
c'est qu'on n'a pas de réponses aux grandes questions.

On n'en a pas.
Il me semble qu'on n'en a pas.
Enfin moi je n'en ai pas trouvé.
Dire le mot sacré, ça je l'enlève.
Cosmique, oui.
Mais le mot sacré rappelle trop la religion, c'est comme
dire le mot amour, à un moment donné ça devient galvaudé,
on ne sait plus ce que ça veut dire comme message.
Pour moi, vivre c'est presque comme jouer sur le bord
d'une falaise, au bord d'une terreur.
Mais il faut au moins avoir conscience que si on croit
à quelque chose, il ne faut pas aller sortir l'épée
puis commencer à aller tuer du musulman
comme font les américains sous prétexte de croyance.
Il y a une incertitude qui peut, qui devrait nous mener
à nous aider un peu plus les uns les autres.

Parce qu'au fond, on est dans une situation,
DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE,
l'humanité est dans une situation de misère extrême.
Mais on passe notre temps à se piler sur les pieds
sous prétexte d'avoir la vérité.
On passe notre temps à essayer de convaincre les autres
qu'ils ont tort de ne pas être nous-mêmes.

C'est parce que l'être humain est confronté à l'idée
qu'il a une seule vie à vivre peut-être.

S'il en était vraiment conscient ou convaincu,
ça changerait peut-être plus de choses.
C'est qu'il n'est pas conscient qu'il en a juste une à vivre,
il pense qu'il va continuer à vivre éternellement.
Celui qui part en guerre, que ce soit le japonais dans
son avion qui allait se jeter sur les bateaux, ou n'importe
qui partant en croisade, est prêt à aller mourir
parce qu'il va devenir un saint.

Mais est-ce qu'il n'y en a pas qui veulent le bonheur
tout de suite, à tout prix.

Il y a aussi ça.

Ça n'expliquerait pas, ce fait qu'on est des êtres
devant l'absurde, l'absurdité de nos gestes?

Ça expliquerait qu'on ne s'aide pas les uns les autres.
Comme quelqu'un qui veut accaparer tout,
dans l'espoir d'en manger le plus possible
pendant que le party est là. Peut-être.

On peut, de là, passer au troisième livre
DE L'INÉGALITÉ.
On nous a laissés croire, tantôt on parlait de Rousseau,
que nous naissons égaux.
Moi, je commence le livre en disant simplement:
Nous ne naissons pas égaux et personne ne veut l'être.
C'est une phrase qui peut avoir l'air d'une phrase
d'extrême droite, qui peux vouloir dire allons
vers l'élitisme.
Mais ce n'est pas du tout mon intention.
Ce que je constate, c'est qu'il y a des gens qui sont
plus forts que d'autres, il y a des gens qui ont
des problèmes d'apprentissage, nécessairement ça ne fera
pas des premiers de classe, d'autres ce sont de petits cracs,
ils écoutent puis ils ont tout compris,
les autres les fatiguent.
Comment peut-on arriver à faire une société juste
avec ça facilement.
C'est très difficile.
D'autre part, à cause toujours de cette question de religion,
on nous a dit: comme vous êtes égaux et que c'est un fait,
on vit en démocratie.
On ouvre la télévision, la radio, "dans nos pays
démocratiques", "nous sommes en démocratie",
évidemment il y avait derrière tout ça un arrière-fond
politique avec la guerre contre la russie,
c'est qu'on disait: eux ne sont pas en démocratie,
nous autres on est en démocratie.
On a pris l'habitude de ce mauvais langage,
et il nous est resté, mais en fait on n'est pas en démocratie.
Nous vivons dans une oligarchie représentative qui défend
contre la majorité son droit exclusif à la liberté d'action.
Dans à peu près tous les pays, ça fait à peu près quinze
ans que je lis LE MONDE DIPLOMATIQUE, que je le
découpe, que je le mets en classeur, donc dans à peu près
225 pays,
il y a à peu près une centaine de familles ou compagnies
qui possèdent 50% ou plus du capital national.

Ces gens-là, c'est en fin de compte eux les maîtres,
c'est eux qui dirigent tout.
Et quand ils permettent à quelqu'un de monter en politique,
c'est qu'ils ont aidé le parti.
Ils ne lui ont pas cassé les jambes.
Et ensuite, les grandes familles font du lobby
les uns contre les autres, parce que c'est vrai,
un parti va donner un peu plus à telle famille,
l'autre parti va donner un petit peu plus à l'autre,
il y a quand même des rivalités de clans.
Mais ce n'est pas de la démocratie.
On ne nous demande jamais à nous ce que nous pensons.
Sinon une fois par quatre ans,
par le petit jeu de la farce électorale, pour "faire participer",
on fait semblant d'être des gens qui allons décider
quelque chose.

C'est étonnant ce que vous dites là, je suis sure qu'il y a bien des gens qui pensent comme vous et qui pourtant se disent: bon ça existe, est-ce qu'on l'accepte, est-ce qu'on se révolte, est-ce qu'on est un anarchiste, est-ce qu'on est un révolutionnaire, est-ce qu'on va mourir pour des idées?

Moi, je ne pense pas apporter de solutions.
Je constate.
Comme je disais tantôt, je cherche le maillon faible.
Dans toutes les civilisations, on a eu des Spartacus,
des Che Guevera, mais on a eu des Crésus aussi.
Alors qu'est-ce qu'on fait.
Pourquoi ça revient.
Pourquoi c'est toujours récurrent.
On en tue un, il en revient un autre.
De part et d'autre.

Hier je regardais Métro Star avec les gens qui sont en grève.
La majorité des gens vont d'abord parler des gens qui ont reçu des trophées.
On oublie les gens qui n'ont pas d'emploi même si on a de la sympathie pour eux.
Les gens aiment admirer, ils aiment avoir des héros, c'est comme si l'être humain se projetait dans quelqu'un qui a des trophées.

Je me demande parfois si tout simplement l'être humain
a vraiment atteint l'intelligence.
On a un certain comportement qui laisse croire
à une certaine intelligence, puis comme on est entre nous,
on se félicite les uns les autres d'être intelligents.
Mais ce n'est pas une preuve, ça.
On a des comportements absolument aberrants.
On aime à avoir des héros.
Il y a toujours cette tendance des masses à se tourner
vers le soleil.
Comme les fleurs.
Et le soleil, c'est le pouvoir, c'est l'argent.
Alors tu te tournes parce que tu as une job au bout,
tu te tournes parce que c'est un rêve que t'en aie une,
ce sera toi un jour, ou ce sera ton enfant,
"il sera joueur de hockey mon fils", ce sont des mythes,
ce sont des croyances encore,
le rêve d'accéder à plus est presque une religion populaire.

Yvan Mornard, il nous reste juste quelques minutes,
d'abord je veux souligner que votre livre s'appelle
LE GRAND LIVRE DES PRIVATIONS,
et que, à chaque année depuis 1993,
vous publiez un volume sur une thématique.
Ce sont des maximes qui portent à la réflexion,
la personne qui lit
peut être pour, peut être contre,
peut être plus ou moins pour ou contre.

C'est à peu près une centaine de pages sur une centaine de sujets différents, mais toujours sur un même thème.

Si jamais les gens veulent se procurer le livre,
où peuvent-ils le faire.

Le marché de la littérature au Québec est extrêmement étroit, surtout pour les choses qui sont un peu plus difficiles.
J'ai distribué dans les grandes librairies
comme Renaud-Bray, Champigny, Zone libre...

Donc on peut trouver vos livres dans certaines librairies.
Il reste quelques minutes Yvan Mornard,
je vous laisse le mot de la fin.

Je citerais un petit passage de mon journal,
c'est un journal qui va avoir plus de 2000 pages,
que je suis en train de mettre au propre:
"Nous vivons dans des territoires occupés
par l'économie mondiale.
Nous sommes tous en voie d'être nous-mêmes
des Palestiniens".

Yvan Mornard merci beaucoup.
L'émission s'appelle QUAI DES PARTANCES,
et je vous donne rendez-vous la semaine prochaine.
On se quitte et cette fois-ci on va l'écoutez ensemble,
c'est Graines D'ananars, Léo Ferré,
je vous l'offre Yvan Mornard
pour tout le travail que vous avez fait,
je pense que vous avez joué un rôle important
dans la littérature québécoise.
Merci.

14 mars 1997

L'empire américain
a remplacé
l'empire catholique.

Nos belles années
de libération
se sont envolées.

Lorsque j'ouvre
la télévision,
je me sens à nouveau
crétiniser comme à l'époque
des sermons d'églises.

La télévision pour tous
a remplacé
la religion pour tous.

Ce sont des multinationales
et de ceux qu'elles vedetti-
sent dont il nous faut
maintenant nous défaire.

16 mars 1997

Nous allons savoir
d'ici quelques jours
si Mireille Baillargeon peut
ou ne peut pas
prendre sa retraite.

Les négociations
du gouvernement Bouchard
et de ses fonctionnaires
pourraient déboucher
sur des retraites bonifiées
anticipées.

Ce serait cinq ans plus tôt
que prévu...

22 mars 1997

Mireille Baillargeon a décidé
aujourd'hui d'accepter
la pension anticipée que
le gouvernement lui offre.

Elle quittera son emploi,
après 28 ans au ministère
de l'immigration,
dans 3 mois, le 2 juillet.

Tout calcul fait, grosso
modo, elle recevra $30,000
au lieu de $56,000.
Ce qui donne après impôt
$23,000, auxquels, six mois
plus tard (la fin du paiement
de son hypothèque),
s'ajouteront $5,000 net
pour un total de $28,000,
soit sensiblement le même
revenu qu'elle touche
maintenant.
Et cela à ne rien faire.

Le problème sera davantage
pour moi de repenser
notre temps de vie.
J'avais mes ennuis
d'être seul, mais aussi
mes habitudes...
Il y a dans cette façon sociale
de partager l'argent quelque
chose d'indécent.

C'est toute notre vie
qui devrait être heureuse
financièrement.

J'ai dû, moi aussi, travailler
d'arrache-pied durant 20 ans,
en me privant de presque
tout, pour accumuler l'argent
de ma maison à revenus.
C'est contre toute la société
que j'ai économisé.
C'est parce que j'avais
(avec raison) peur
d'être laissé pour compte
dans ma vieillesse.

Nous en sommes encore
au niveau de la survie
dans une société
où nous devons accumuler
contre tous les autres au lieu
que de passer notre vie
à profiter de tout ensemble.

Nous vivons encore dans une
organisation d'esclaves et
d'affranchis.

23 mars 1997

La télévision s'est
majoritairement dévouée
aux reportages policiers.

On nous montre à la une
que le bandit
se fait toujours prendre.

Mais en fait il n'en est rien.

C'est comme
dans les bandes dessinées:
les cibles abattues
recommencent toujours
à courir.

Les médias ne font
que promouvoir l'illusion
de l'ordre.

24 mars 1997

J'ai travaillé toute ma vie
à me monter une petite rente
qui me permette enfin
de dire ma vérité.

Aujourd'hui je peux faire
de l'analyse.
Mais je ne veux pas
déstabiliser ma sécurité.
C'est donc
toute mon analyse qui,
par crainte d'être remis
dans la rue,
risque d'être déstabilisée.

27 mars 1997

Étrangement, c'est comme
si je prenais soudain
conscience de ma valeur.

À force de fouiller
les auteurs d'ici, de lire
des livres qui me tombent
des mains, que je ne peux
même plus finir tant ils
m'ennuient, que je découvre
la valeur de mon JOURNAL.

Ce sera,
comme le JOURNAL
de Pierre Baillargeon,
une oeuvre majeure.
Et qui, étrangement,
se suivent.
Montrant bien l'évolution
idéologique du Québec.

Je dois continuer
mon chemin.

Dans le silence et l'humilité.

1 avril 1997

Contre le communisme,
ils nous ont raconté
un beau rêve.

Curés, milliardaires, tyrans
et fascistes nous ont raconté
une belle histoire.

Celle de la liberté,
de la démocratie.
Celle de la bonne société
de consommation.

Maintenant qu'ils n'ont plus
les communistes
dans les jambes,
ils recommencent
allègrement à nous tirer
dessus
comme si nous n'étions
que des bestiaux.

3 avril 1997

Rencontrer Robert Myre
sur la rue.
Devant le disquaire
Archambault.
Ce Myre qui fonda jadis
le journal underground
LE VOYAGE et qui édita
POÈMES ET CHANSONS DE LA RÉSISTANCE.

Comme je lui disais:
- Notre génération,
finalement, n'a rien fait.
Nous qui voulions changer
le monde, nous l'avons tout
simplement laissé devenir
plus concentrationnaire et
plus fasciste. Nous l'avons
laissé à des gens comme
ce Péladeau qui, justement,
vient d'acheter ce disquaire
Archambault.

- Le pouvoir était là. Nous
n'avions qu'à le prendre.
Moi, je n'en ai pas voulu!

- Ne voulais-tu pas
une gestion par petites
communautés?

- Moi, je suis en dehors
du système!

- Comment peux-tu être
en dehors du système?

- Ah! salut Yvan!

Et il partit, refusant
de discuter davantage,
comme en me claquant
la porte au nez.

Voilà bien
ce que nous avons été:
une fausse gauche.

Les années sont passées
sur nous.
Et, l'un après l'autre,
nous avons cédé.

Le peu de résistance
que nous avions manifestée
contre le pouvoir des riches,
nous l'avons
tout simplement troqué
pour un morceau de pain.

Nous sommes devenus
nous-mêmes
des supporters du système.

Nous avons cessé de penser
dès la fin de l'école.
En fait, nous ne pensions pas
à l'école.
Nous n'étions en fait
que des indisciplinés qui
se prenaient pour Rimbaud.
Des malappris sans grande
envergure.

Quelle tristesse que de
devoir ainsi juger son passé.

4 avril 1997

Je n'ai pas voulu, en écrivant
LE GRAND LIVRE, créer
un système philosophique.
Encore moins
une secte religieuse.
J'essaie d'aménager un
espace idéologique viable.
Il ne s'agit pas de vérité.
Mais d'une approche
beaucoup plus humble des
choses qui nous entourent.

Le style de l'aphorisme est
peut-être un style trop court.
Mais il laisse place
à la non connaissance.
Il avoue ne pas tout saisir.
Ne pas tout savoir.
Il exprime, par bribes,
la pauvreté
de notre connaissance.

Je n'apporte pas
de solutions.
Je pointe du doigt.
Je dénonce parfois.
Je m'attriste le plus souvent.
J'avoue n'être que fort peu
intelligent dans ce cosmos
où nous nous enlisons tous.

Renaud-Bray et Champigny
m'ont retourné mes livres.

Ce ne sont pas des libraires.
Mais des épiciers du livre.
Qui retournent le matériel
lorsque passé
date d'expiration
(3 ou 6 mois selon le cas).
Ils ne gardent dès lors
même plus un seul
de vos livres chez eux.
C'est comme si
vous n'existiez plus.

Avec eux l'Histoire littéraire
s'arrête à la nouveauté
et à la mode du jour.

C'est un scandale
que les centrales syndicales
aient investi
dans ces porcheries-là!
Des vendeurs de papier-cul
déguisés en libraires!
Ils ne sont là
que pour écrémer
ce qui se vend le mieux.
Il faut les casser.
Permettre aux petites
libraires d'exister mieux.

5 avril 1997

J'aime l'immobilier,
la réflexion et le sexe.

Le reste m'est indifférent, ou
me dérange profondément.

*

Une autre mort.
Celle de Alin Gingsberg.

La fin d'une autre croyance
à l'égalité.

La croyance hippie.

6 avril 1997

Elle ne veut même plus
m'embrasser.
Sous prétexte
qu'elle est fatiguée.
Nous en sommes rendus là.

Il nous faut maintenant
nous séparer
Mireille Baillargeon et moi.

Elle poirote.
Elle fonctionnarise.
Histoire de ne pas prendre
de décision.
Ce qui, pour elle,
est peut-être une décision.
Celle d'attendre encore.

Moi, je veux vivre ailleurs
et surtout autrement.

Fini l'auto.
Fini la maison abandonnée
à la campagne.
Fini l'autoritarisme discret
des féministes.

Enfin de retour
aux longs léchages de cul
d'une femme obéissante!

8 avril 1997

Continuer le chemin.

Essayer de trouver
une solution
moins violente...

9 avril 1997

Mireille Baillargeon
va finalement accepter
de prendre une retraite
anticipée.

Une chance inespérée,
pour elle, de se mettre
à plein temps
sur la finalisation
de l'oeuvre de son père.

Mais je lui ai bien noté
de n'accepter l'offre
qu'après avoir calculé
une éventuelle séparation
d'avec moi.

Si nous continuons
ensemble, tant mieux, nous
n'en serons que plus à l'aise.

15 avril 1997

Mireille s'inquiète.

Prendre sa retraite
ne l'intéresse pas si nous
devions nous séparer.

Moins à cause de l'argent
qu'à cause de la grande
solitude qu'elle devrait alors
connaître.

- À mon âge, c'est presque
impossible de me retrouver
un autre homme dans ma
vie.

16 avril 1997

J'achève le montage final
des années 1965-66
de mon JOURNAL.

J'éprouve un étrange
sentiment de libération.

C'est comme si
je me délestais une fois
pour toutes de mon passé.

Je n'ai plus le goût
d'y revenir.
Non plus que de revoir
tous ceux qui sont venus
court-circuiter ma vie.

Je fais ainsi, par mes écrits,
comme un arrangement
préfunéraire dans mes stèles
et mes fantômes.

17 avril 1997

La télévision est devenue
un *freak show*.

Alors que l'on interdit
les spectacles utilisant les
malades mentaux sur scènes,
on n'interdit pas encore
les simples d'esprit furieux
qui encombrent nos ondes.

On les encourage même
à cause de la cote d'écoute
qu'ils obtiennent.

Il n'y a rien à espérer,
à court terme,
de cette gestion
irresponsable
des milliardaires incultes
qui nous dirigent.

18 avril 1997

Je pensais, en combattant
les curés, nous délivrer
de la censure.

Nous avons momentanément
gagné.
Mais la victoire fut brève.

Nous avions mal identifié
le problème.
Les *curés* n'étaient
qu'un mode d'apparition
de la censure.

La censure
est un état d'esprit dont
est atteinte la grande
majorité de nos concitoyens.

Ils ont maintenant,
par leur *pouvoir d'achat*,
mandaté les multinationales
et les médias
à la place des curés.

21 avril 1997

Toute ma vie, j'ai été obligé
de jouer des rôles de bouffon
parce que j'étais pauvre.

J'avais, dès le départ,
une nature libre.

Faute d'argent, partout,
on m'a piégé.
Je n'avais pas les moyens
de racheter mes chaînes.

Esclave parmi les autres,
j'ai survécu.

Avec une haine énorme
au fond de moi.

23 avril 1997

Un avant-goût de l'été.
Première sortie sur le balcon.

D'autres travaux en cours
sur la maison de campagne
de Mireille Baillargeon.

Plus de 600 plants
de cannabis qui poussent
en serre chaude
(la semence récoltée l'an
dernier par le neveu Nico).

Et les ruelles qui
recommencent à porter fruit.
J'oserai prédire:
furieusement cette année.
Beaucoup de condominiums
ont été vendus.
Les déménagements,
chez nous, sont un moment
d'extrême gaspillage.

27 avril 1997

Nous n'étions pas nombreux
dans l'Histoire
à être contestataires des
habitudes de notre temps.

Même si je les critique,
j'aime retrouver les penseurs
d'hier dans leurs écrits:
Diogène, Nietzsche, Cioran
et autres.

Mais quel malheur
fut le nôtre du simple fait
d'avoir pensé!

Nos pensées se rejoignent
à travers le temps.

Nous vivons ainsi
contre tous, comme
dans un ghetto intemporel,
comme des moines
dans un monastère
dont les corridors s'étalent
sur plusieurs siècles.

28 avril 1997

Il nous faut nous débarrasser
des théologiens
et autres gens qui prétendent
tout savoir.

Il n'y a
que dans nos techniques que
nous avons réussis.

Les Thomas D'Aquin
qui ont encombré l'Histoire
auraient tout simplement dû
être pendus haut et court
à notre avantage.

On a préféré brûler
les sorcières.

L'imbécillité est,
de tous les temps,
une spécialité de ceux
qui s'arrogent le droit,
contre tous, de diriger.

29 avril 1997

En fait, je ne fonctionne bien que par bourrées.

Un mois de travail ardu, sans alcool et sans rien d'autre que le plaisir de créer.

Puis: un mois de fainéantises et d'alcoolisme à ne presque rien faire, sinon à contempler ce que j'ai fait.

Tel est mon rythme.
Et telle est, je crois,
ma nature.

Il ne faut pas se culpabiliser d'avoir un rythme autre que celui qu'une certaine société veut nous imposer.

1 mai 1997

Tant que nous ne pourrons pas hausser l'intelligence des gens avant
leur naissance, nous allons continuer de vivre dans des sociétés de catastrophes.

Il faudra ensuite voir
à une meilleure répartition des richesses
pour que l'intelligence de chacun puisse y être développée.

2 mai 1997

Les chrétiens blancs, avec à leur tête les américains, constituent actuellement la pire secte religieuse de brigands sur terre.

*

Fernand Dumont est mort.

Un autre catho-nationaliste (universitaire en plus celui-là!) de moins!

Mais il y en a tant!

Et ceux qui leur succèdent ne sont si souvent *arrivés à la succession* que parce qu'ils avaient moins de caractère que les simples *punks* de la rue.

3 mai 1997

Les plus proches collègues de Mireille Baillargeon ne comprennent pas qu'elle veuille prendre si tôt sa retraite.
Elles lui conseillent de bien réfléchir.
Elles ne comprennent pas, tout simplement, que quelqu'un veuille arrêter de *travailler*.
Pour elles, travailler à plein temps sur le journal de son père, vouloir continuer à faire des analyses démographiques en dilettante, vouloir aussi ne rien faire, paraît suspect.
Toute tâche qui ne reçoit pas immédiatement un rendement monétaire est une tâche sans valeur.
Elles vivent en réalité dans un monde sans valeurs culturelles.
Ce sont pourtant toutes d'anciennes diplômées d'université (de l'époque où ce diplôme était encore rare).
Elles sont la preuve vivante de la véritable valeur de ce diplôme:
une valeur marchande qu'il ne faut plus lâcher.
L'asservissement actuel au travail salarié découle directement de l'abrutissement reçu à l'école d'hier.

4 mai 1997

La banlieue avec le crédit
et l'incitation à n'acheter
de produit
que sous des marques
de mise en marché
sont un fouet moderne
qu'ont inventé
les capitalistes pour faire
marcher la classe moyenne.

5 mai 1997

La connaissance ne peut être
qu'un cheminement
sur des routes interdites.

Les tabous sont les balises
de la petitesse d'esprit.

6 mai 1997

Le gouvernement
ne devrait subventionner
qu'un minimum
d'institutions publiques.

Taxer moins.

S'ingérer moins.

7 mai 1997

Il y a, dans la toiture
de ma maison, un grand
puits de lumière.
Je n'avais jamais pensé,
jusqu'ici, l'exploiter.
C'est la meilleure des serres
qui se puisse trouver.
J'y ai, actuellement, plus
de 250 pousses de cannabis
qui grossissent à vue d'oeil.
Je gagne ainsi deux mois
sur la nature d'ici.
Les quelque 350 autres
plants poussent
dans une pièce d'été vitrée.
Mais ils y sont trois fois
moins gros.
La plantation de cette année
pourrait me rapporter
entre $4,000 et $10,000.
Le rendement de l'an dernier
fut l'équivalent de $1,000.
La vente
se ferait d'une façon feutrée
par un ami qui l'écoulerait
à d'autres amis.
Cet ami, dont le fournisseur
est récemment décédé
(et la plantation sous néons
dès lors démantelée), est
intéressé à s'approvisionner
chez moi.
Si je pouvais, chaque année,
me faire quelque chose
comme $3,000,
je serais heureux.
De l'argent pour arrondir
les fins de mois
et publier mes livres.

8 mai 1997

Dîner au restaurant
avec Claude Ramsay.

Cet homme qui approche
maintenant la soixantaine
se retrouve sans travail,
à devoir manger le peu
d'économie qui lui reste.

Le moral est encore bon,
mais le goût
de se battre encore,
"de tout recommencer
encore" comme il le dit,
commence à lui manquer.

J'ai bien fait de vouloir,
dans ma jeunesse, être petit
concierge et écrivain.
Il m'en reste au moins
une sécurité.

Quant à lui, il lui reste
encore une possibilité:
celle de porter un recours
contre sa femme légale,
très haute fonctionnaire
au gouvernement fédéral.
Elle n'aura d'autres choix
que de lui verser
une pension, et justement
parce qu'elle préside
au tribunal des droits
de la personne.

Il gagnera.
Mais la chose reste
humiliante.

Il espère encore trouver
autre chose.

J'avoue ne plus trop y croire.

Il lui faudra bien finalement
accepter de porter le poids
que prend soudain l'âge
lorsque l'on n'a pas *réussi*.

9 mai 1997

Il n'y a jamais eu
de pouvoir *humain*.

Le pouvoir n'a toujours été,
jusqu'ici, que bestial.

Il nous faut désormais
dépasser la notion de "chef".
Il n'y a plus nécessité
d'avoir un seul individu
à la direction.
La collégialité doit devenir
une règle.
C'est à la majorité
d'enfermer
(même d'assassiner)
les fous qui veulent
gouverner autrement.
À ce titre,
il nous faut repousser
le pouvoir américain.
L'ère des cow-boys
et des tueries d'indiens
doit prendre fin.
Nous devons boycotter
tous les pouvoirs
qui ne sont pas collectifs.

Les petites communautés ont
le droit et le devoir d'exister.

16 mai 1997

Il y a, dans l'acte de louer un logement, un effet de maintien de la répression sociale générale.

J'ai compris, hier, un peu plus de la problématique des noirs.

Un noir, intelligent, remarquablement structuré, aurait aimé prendre l'appartement.
Il y était peut-être même encouragé du fait que la locataire actuelle héberge depuis quelques mois son amant qui est un jeune noir, lui aussi très bien.

Le problème est que je n'ai pas les moyens de prendre des risques financiers et qu'il me faut absolument des références d'emploi solide (un ou deux ans chez le même employeur) et une référence de l'ancien propriétaire.

Or justement le noir n'a très souvent que des emplois instables.
De ce fait, il a tendance à vivre en groupe (famille ou amis), groupes souvent bruyants que n'acceptent d'héberger que les grosses conciergeries où les propriétaires sont absents, où la référence ne signifie rien.

De là mon refus qui vient d'un parfait cercle vicieux.

Il est une conséquence directe du racisme général qui oblige les noirs à des petits salaires qui mènent à des conciergeries plus ou moins mal tenues.

Il est vrai que je refuse aussi tout anglais qui ne parle pas français.
Si je n'ai pu le bloquer par le répondeur, je dis que l'appartement est déjà loué en principe et qu'il ne reste plus qu'à signer le bail.
Il est vrai aussi que je refuse tous ceux qui sont sur le bien-être social.
De toute manière, l'appartement n'étant pas subventionné, ils n'ont pas les moyens d'y accéder.
Voilà donc ce que c'est que d'être un propriétaire qui se dit de "gauche" et "non raciste".
Imaginez ce que sont les autres!
Ou à quel point je me mens profondément à moi-même...

21 mai 1997

Les gens se battent pour avoir autant de biens matériels que les autres, rarement pour être moins ignares qu'ils ne sont.

Nous n'avons généralement d'idées que celles que nous avons reçues.

Une personne qui pense comme les autres est une personne qui n'a pas encore pensé.

Le temps libéré pourrait nous permettre de travailler à devenir autres.

Mais peu de gens comprennent l'importance du temps libre.
La majorité ne parle encore que de "loisirs".

Le temps, pour la majorité d'entre nous, n'est encore que de l'argent.
Il doit maintenant devenir le temps de la culture.

22 mai 1997

En relisant mon JOURNAL depuis le début, je ne peux que constater la difficulté d'atteindre à un langage personnel.

Devenir soi.
Nous n'aurions que cela à faire dans la vie que ce serait déjà presque trop.

23 mai 1997

C’est étrange.

Je ne regarde jamais
le cul d’une poule
ou d’une chienne.

Quel étrange
conditionnement me fait
regarder le cul des femmes
comme chose délectable,
et surtout au printemps.

24 mai 1997

Avec leurs grands titres,
les journaux
ont taré la population.

Elle ne lit plus
en profondeur.

Le titre suffit.
L’impression de connaître.

25 mai 1997

Chaque société crée
une image idéalisée du futur.

De la “terre promise”
au “salut éternel”,
nous en sommes maintenant
venus à l’utopie
technologique.

L’âge technologique
a maintenant son catéchisme
et ceux qui le publicisent.

Gare à ceux
qui n’en sont pas.

27 mai 1997

Enfin le soleil!
(Le mois de mai
a été pluvieux et froid).

Les plantations de cannabis
vont bon train.

Un site de 200 plants.
Un autre de 300.
Et un petit dernier
d’une vingtaine
où je laisserai les mâles
féconder les femelles
pour obtenir des semences
pour l’an prochain.

28 mai 1997

Les gens qui, aujourd'hui,
se présentent à l'électorat ne
peuvent être que grossiers.

Accepter le système actuel
de représentation
ne peut être que grossier.

29 mai 1997

Il n'y a jamais eu d'*ordre*.

Il n'y a toujours eu
que l'ordre de certains.

Purement aléatoire
et correspondant
aux caprices des maîtres
du lieu.

La dissidence demeure, pour
qui réfléchit le moindrement,
une nécessité majeure.

La notion même
d'*obéissance*
doit disparaître.

30 mai 1997

On a fait
dans le domaine du sport
ce que l'on doit désormais
faire dans le domaine
de la culture.

Les jeux olympiques sont
un éloge à l'insignifiance
de la compétition,
à l'inutilité des gestes
mis en scène.

Et pourtant le jeu est là.

Ainsi demain en sera-t-il des
nouveaux espaces culturels.
Nous allons atteindre
à une promotion
de l'intelligence banalisée.

31 mai 1997

55 ans aujourd'hui.

Que de petites médiocrités,
que de petites saloperies
n'ai-je pas faites...

Et nous pensons tous ainsi
être *bons*.

La notion de bonté aussi
doit disparaître.

3 juin 1997

La sexualité
est quelque chose
qui ne se marie pas.

L'on n'aime pas plus que
l'on déteste véritablement
quelqu'un.

On ne passe généralement
qu'à côté.
Si près soit-on.

5 juin 1997

Il nous faut comprendre,
nous les vieux, que la seule
richesse qu'ont les jeunes,
c'est la beauté de leur cul
et la fraîcheur de leur esprit.

Il nous faut apprendre
à ne pas les leur voler.

6 juin 1997

Il y a toujours eu des fous
qui nous ont dit
que la vie était défendue.
(La seule chose
que nous avions pourtant).

Il n'y en avait que pour eux,
leurs dieux, leurs causes,
leurs idéologies.

Ils ne voulaient en fait
que diriger.

Pour nous,
il ne restait toujours que
des récompenses célestes,
des avenirs de partage
égalitaire ou autres utopies.

Le temps est venu de
l'incroyance et de l'anarchie.

7 juin 1997

Enfin bien
dans la fraîcheur ensoleillée
du matin sur mon balcon!

L'été est presque d'un mois
en retard cette année.

Notre bonheur dépend
étroitement du climat.

Tout avance.
Tout progresse.

Une jouissance calme
comme récompense.

8 juin 1997

Les populations aiment ceux
qui les organisent.

9 juin 1997

Mon problème est
que je ne peux aller
ni avec les clochards,
ni avec les moines.

Ils sont tous dans un délire
qui ne me convient pas.

Il me faut trouver
en moi-même le cloître idéal.

Le dernier projet de ma vie.

Me délester le plus possible
de la société qui m'entoure.

Vivre autrement.

12 juin 1997

Hurlant toujours plus
qu'il ne faut, les animateurs
professionnels des médias
n'en finissent plus
de nous encombrer.

Gueulards et peu réfléchis,
ils ne valorisent que
ce qui peut attirer l'attention.

(*Dernier voyage
de Mireille Baillargeon
en tant que fonctionnaire.
À Terre-Neuve).*

13 juin 1997

Il n'y a pas de penseurs *propres*.

Tout penseur est marqué par la saleté de son époque.

De Zeus à Jésus, de Mahomet à la station spatiale, le vocabulaire reste marqué par l'idéologie de l'époque.

Il n'y a pas de maxime qui ne sente quelque chose de l'écurie d'où elle sort.

Les mots d'esprit de Diogème sont en cela bien difficiles à comprendre aujourd'hui.

14 juin 1997

Il n'y a aucun penseur qui, réellement, me satisfasse. Si j'approuve la désaffectation de Diogène pour l'accumulation des richesses, je désapprouve son côté sordide et dépendant des autres pour survivre. Je n'accepte pas non plus sa misogynie et son racisme. (Voyant un Africain aller à la selle:"Il est percé comme un chaudron!").

Si j'approuve Nietzsche antichrétien, je me lasse de l'entendre en parler et de s'en louer lui-même outre mesure. ("Pourquoi je suis si avisé", Ecce Homo). Il n'était pas lui-même tellement supérieur pour qu'il ne cesse tant d'essayer de nous en convaincre. Il n'a fait, somme toute, que ramener l'Occident à Diogène.

Et Cioran leur fait bonne suite avec, lui aussi, sa misogynie chronique et son parasitisme hautain.

En fait ce courant de pensée s'est peut-être trop occupé à combattre ses ennemis. C'est peut-être là son point faible: n'être que par la critique que l'on fait de l'autre.

Il aurait mieux valu définir un nouveau monde en marge des foules et des dieux.

La chose n'était peut-être pas alors possible.

15 juin 1997

Il faut à nouveau circonscrire
la prostitution de rue.

Ce n'est là que menteuses
et voleuses qui méprisent
par-dessus tout le sexe,
arnaquant tous et chacun
pour les détrousser
de leur argent.

Ce n'est là que bas fonds
de prisons qui encombrent
nos rues.

Aucune libération sexuelle
ne viendra de ces tarées-là.

16 juin 1997

Pendant que des assistés
sociaux manifestent
dans une épicerie pour avoir
des denrées contre la faim
qu'ils subissent,
le premier ministre Lucien
Bouchard assiste au Grand
Prix automobile et déclare
que Jacques Villeneuve (petit
chauffeur d'autos de course)
est une grande vedette
internationale (sur le même
ton qu'il a dit que Gaston
Miron était un grand poète).

Voilà notre gouvernement.

17 juin 1997

Je ne veux plus *produire*.
Il faut casser
l'esprit de production.

Production de choses
d'ailleurs
généralement inutiles.
Encombrement et pollution.

Toute la société marchande
est basée
sur cette aberration-là.

Comme s'il fallait produire
des choses inutiles
pour avoir accès à l'essentiel
qui est, chez nous,
en surabondance.

27 juin 1997

L'ère de la religion.
L'ère de la consommation.
L'ère des loisirs.
L'ère de la culture.

Nous ne sommes
qu'à la deuxième étape.

28 juin 1997

Ce n'est pas un corps
de femme que l'on cherche.

Mais l'esprit
que l'on peut y prendre
d'une femme par son corps.

Envisager d'abord
une certaine qualité
d'ensemble.

29 juin 1997

On ne peut pas, comme
je l'ai jadis souhaité,
cataloguer la pensée
des philosophes par thèmes
indépendamment
de leurs auteurs.
Ce système n'arrive qu'à
donner une superficialité.
Les anthologies de citations
donnent facilement
dans le style potin.
Le traitement d'un thème
chez un chrétien et du même
thème chez un non-croyant
peuvent facilement
se retrouver sous un même
titre une fois retirer
de leur contexte.
Mais la ressemblance
est alors catégoriquement
fausse.

Un auteur
ne fait toujours qu'exprimer
sa propre pensée.
Mieux: sa propre croyance.
Et sa connaissance, en fait,
se limite là.
Nous sommes obligés
de considérer chaque auteur
comme un tout.

La philosophie n'est
qu'une forme particulière
de l'oeuvre d'art.

Nous nous imaginons alors
avoir compris.

30 juin 1997

La récolte de cannabis
sera finalement
de quelque 160 plants.

Les autres
n'ont pas survécu.

Par contre ceux qui poussent
s'annoncent
devoir être furieux.
En pleine terre noire
et sous paillis.

Chaque année
devrait donc désormais
n'être qu'une répétition.

4 juillet 1997

(Fête
de Camille Baillargeon,
fille de Jeanne Baillargeon,
nièce de Mireille,,
alors locataire du 3960A
Allée de Mentana).

9 juillet 1997

Nous progressons
par étapes.

Il y a l'âge poétique,
l'âge romantique,
et finalement
l'âge de la raison.

Mais ce n'est pas là
une question d'évolution à
travers les genres littéraires.

Un auteur peut vivre
toutes ces étapes
à même son évolution
dans un seul genre littéraire,
poétique ou autre.

10 juillet 1997

Il ne faut plus baser
la société sur la pitié.

L'ancienne chrétienté
nous a assez encombrés.

Les récidivistes ont,
soit raison
(les révolutionnaires),
soit tort
(les criminels d'habitude).

Ces derniers ne doivent plus
être maintenus à grand frais
dans nos prisons.
Il faut les tuer, sec et court.

La prison ne doit être qu'un
lieu de premier et de dernier
avis avant la potence.

22 juillet 1997

Nous nous sommes branchés
illégalement
sur le câble/télévision.
Nous pouvons ainsi profiter
de quelques postes
qui offrent des
documentaires intelligents.
La télévision gratuite est
devenue une insanité de
commérage sur les accidents
et la petite criminalité.
Il faut payer
pour avoir mieux.

Mais de quel droit
le propriétaire de Vidéotron,
un certain André Chagnon,
à demi milliardaire,
contrôle-t-il le monopole
québécois du câble.

S'il fait tant d'argent,
c'est qu'il charge trop cher.

Faute d'autres pouvoirs,
il faut donc le voler.

Cessons d'être des moutons
que l'on tond.

24 juillet 1997

(Lettre envoyée
à Martin Pouliot
suite à une rencontre
à Québec)

Martin Pouliot,
285 rue La Tourelle,
App. 2,
Québec, G1R 1C7.

Nous avons bien reçu
tes livres et t'en remercions.

Nous attendons
les références: date (jour,
mois, année) et lieu
de naissance des auteurs.
Nous espérons, de plus,
demeurer sur ta liste
pour les publications à venir.

Nous avons trouvé et acheté
en librairie
"Un amour
de cocaïnomane".
Il nous manque donc encore
les no 1 et 2.
Nous avons aussi les no 3
et 5 de la revue
"L'appel du docteur Sax".
Si tu as les compléments
(1,2,4) nous apprécierions.

Tu n'es pas sans deviner que
la tâche que
nous nous sommes donnée
(L'INVENTAIRE
DES ÉCRIVAINS
DU QUÉBEC) est énorme
et nous avons besoin
du soutien des éditeurs
(service de presse
et références) pour réussir.

Je t'envoie les quatre livres
que j'ai publiés.
J'ajoute une vingtaine
de pamphlets que tu pourras
donner en librairie
à des clients virtuellement
intéressés.

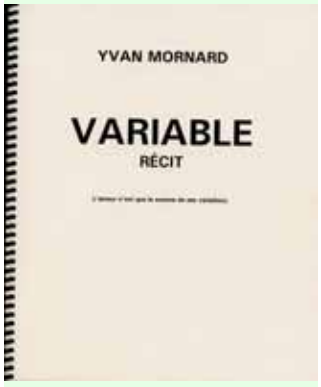
Gardons le contact.

25 juillet 1997

(Note critique
de Bianca Côté à la suite
de sa lecture de VARIABLE)

Cher Yvan,

J'ai bien aimé
ces "variations".
Certains passages
sont superbes
(parfois de profondeur,
parfois de précision,
parfois de profusion).
Je n'ai pas mis de "oui" ou
de "beau" dans les marges,
mais si je l'avais fait,
il y en aurait beaucoup!
J'ai relevé ici et là quelques
coquilles, que veux-tu,
j'ai un oeil bien déformé...



26 juillet 1997

La tendance humaine
à la simplification fait qu'on
assiste actuellement à
la montée de stars mondia-
les qui, seules, finalement,
sont connues d'un pays à un
autre.
Les vedettes locales
sont comme les petits saints
régionaux peu connus
d'autrefois dont étaient
truffés chaque jour
les calendriers religieux.

27 juillet 1997

Privilégions
le cul et la culture!

Cessons de vivre
pour l'accumulation
d'objets!

30 juillet 1997

Des chiens et des moutons.

Tous ceux qui nous dirigent
sont comme des chiens.

Ils rôdent, survolent,
contrôlent les peuples
comme les chiens le font
avec les moutons.

Jamais ils ne font partie
du groupe.
Jamais ils ne subissent
le sort qu'ils font subir.

(Lettre envoyée à Actes Sud)

Hubert Nyssen,
Actes Sud,
LE MÉJAN,
F 13200 Arles,
Place Nina-Berberova,
France.

OBJET: publication
d'un récit, VARIABLE.

Monsieur,

Je vous soumets
pour publication
le récit VARIABLE.

J'aimerais aussi
vous proposer, si cela vous
intéresse, trois petits livres
de réflexions, d'une centaine
de pages, traitant chacun
d'un thème particulier:
- DE LA CROYANCE.
- DE L'INÉGALITÉ.
- DE L'ÉCOLE.
D' autres livres thématiques
sont en chantier.

Si la chose ne relève pas
de votre intérêt,
prière de me retourner
le présent document.

Yvan Mornard,
3960 Parc Lafontaine,
Montréal (Québec),
Canada,
H2L 3M7.
Téléphone: (514) 524-9522

1 août 1997

La culture de cannabis
va bon train.
Sur les 160 plants survivants
(tous ont maintenant plus
de 5 pieds de haut), j'ai dû
arracher 60 mâles dont
les fleurs risquaient d'éclore
bientôt, et ce pour éviter
la fécondation des femelles.
La centaine de plants restants
devraient atteindre
8 pieds d'ici un mois.
La récolte de fleurs femelles,
prévue pour le début
d'octobre, devrait se situer
entre 3 et 5 livres.
C'est là
l'autosuffisance complète
de la maison de campagne.
J'aime que tout
ce que je touche
s'autofinance complètement.
Si je dois payer
pour quelque chose, c'est
que je n'ai pas les moyens
de me le permettre.

6 août 1997

Jésus, Confucius ou Diogène
ne sont, pour moi, que gens
d'une autre époque.

C'est avec prudence
qu'il faut les interpréter.

7 août 1997

Il nous faut nous débarrasser
des deux extrêmes.

Les riches, d'une part.
Les sordides petits pauvres
bandits, d'autre part.

Ce sont eux qui nous
empêchent d'être heureux.

Ils ne savent, ni les uns
ni les autres, fonctionner
en consensus
avec les autres.

13 août 1997

(Lettre envoyée au cinéaste Pierre Falardeau).

Pierre Falardeau,
1624 Panet,
Montréal, H2L 2Z5.

Cher Falardeau,

Tu m'as donné ton adresse
sur la rue, à travers la foule,
lors du défilé
de la Saint-Jean.
Nous ne nous connaissons
pas.
J'ai pris du temps à t'écrire,
par hésitation, à cause
de ta popularité peut-être
(ça aussi c'est un écran), à
cause d'autres choses aussi.

Je t'envoie les livres
que j'ai publiés.
Vingt lecteurs maximum par
titre, malgré une distribution
correcte.
Mais quand les médias
ne parlent pas de toi,
le bon peuple n'ose pas.
Il faut encore que le curé
te recommande
dans son sermon.
Problème comme tu dis
pour le film de distribution;
mais dans le cas du livre, il
faut parler de médiatisation.

Je t'envoie aussi
un pamphlet qui, lui, a bien
marché dans les librairies.
C'est normal.
Les gens qui "osent"
n'ont pas d'argent:
ils ne peuvent prendre
que ce qui est gratuit.

Je t'envoie de plus
une idée de vidéoclips ou
de vidéo-jenesaisquoi
que j'avais eu, à partir
de mes textes, en 1990.
Il me semble qu'il y aurait
quelque chose à faire
dans ce sens-là.

Ton livre "La liberté n'est
pas une marque de yogourt"
est un bon livre.
Je l'ai bien lu.
Certains passages
m'inspireront pour mon livre
à venir: "De la censure".

Salut donc.
Et merci.

15 août 1997

Mireille Baillargeon et moi
en sommes rendus
à ne fonctionner
que par bouffées de colère.
Contre ci.
Contre ça.
Et vice versa.
Où nous arrêterons-nous,
sinon dans la rupture.

Il n'y a plus rien à espérer
d'une passion qui n'en est
plus une.
Sans le cul, nous sommes
tous condamnés à vivre
seuls.

Nous sommes de plus en
plus loin.
Nos attaches sociales,
peut-être plus que nos idées,
ne cessent de nous éloigner.
Nous nous éloignons de plus
en plus l'un de l'autre.

Avec des colères percutantes
et inattendues au moindre
détour.

16 août 1997

La majorité des gens
naissent, croissent et ne
savent que se trouver beaux
d'être devenus, de soi, une
excroissance autour de leur
trou du cul.

17 août 1997

L'univers marchand a
toujours précédé le pouvoir
des États.

La vivacité nécessaire
au commerce obligeait
à la conquête rapide des
territoires.

La lourdeur
gouvernementale ne peut que
suivre.

Les multinationales
d'aujourd'hui préparent le
pouvoir mondial de demain.

Il ne faut pas toujours
se limiter à accuser les
milliardaires.
Il y a aussi tous ceux qui les
supportent.
Actionnaires profiteurs et
véreux.
Fonds de pension et fonds
d'assurance.
Le mal n'en est que plus
consolidé.

19 août 1997

Je n'ai pas bien aimé
Marie-Brigitte
Cloutier-Filion.

Je le constate aujourd'hui.

Mais je n'y pouvais rien.
J'étais moi-même pris
ailleurs et je ne pouvais avoir
d'attention chaleureuse
pour elle.

Sa mère était, en fait, elle
aussi une pauvre femme qui
avait enfanté sans penser
plus loin que le bout de son
nez.

20 août 1997

Depuis toujours la terre est dirigée par des fous.

Tous plus religieux et suffisants les uns que les autres!
À tel point que nous ne les comprenons plus après coup.

Toute culture ne se transmet finalement que par la traduction de délires d'époque.

21 août 1997

Premiers refroidissements.
Une première odeur d'automne.
Déjà.

Il me faudra bien faire ramoner les cheminées, vérifier les fournaises.

Un autre enlisement.
Avec les années, l'exaltation ne vient plus.

Peu de gens s'attardent à éprouver ce que veut réellement dire: *être mortel*.

Il faut réajuster sa vie.
Tendre à la fainéantise.
S'attacher de moins en moins.

S'en aller.

25 août 1997

Hier soir, Claude Beausoleil à la télévision française.
Interview sur son oeuvre poétique.

Ce Beausoleil m'indispose profondément.
Une prolifération de livres (55 en tout) qui tombe dans l'indécence.
Une espèce de diarrhée.
Proche d'une certaine forme de maladie mentale.
Un autre Gustave Lamarche, le petit Jésus en moins.
Chacune de ses pages devrait être réécrite.
Condensée.
L'histoire littéraire devra tirer la chasse d'eau.

Gaston Miron avait la sagesse de ciseler son oeuvre.

Ce Beausoleil, de plus, a déclaré découvrir que le langage n'était peut-être pas une assurance de communication...

Il n'y a qu'à le lire (ou l'écouter) pour comprendre.
Il est atteint du syndrome du professeur.
Il parle, il parle, il parle.
Il écrit, il écrit, il écrit.

Pendant ce temps
l'élève se tait.
Le problème est tout simplement là.
Par autocentrisme, il refuse d'agir en sorte que la communication se fasse *avec* quelqu'un.

Ce genre de représentant littéraire nuit à la littérature plus qu'il ne l'aide.

26 août 1997

Je deviens de plus en plus radicalement contre toute forme de représentativité.

À chacun de venir parler pour lui-même.

Aucune société non fasciste ne peut exister autrement.

31 août 1997

Nous n'avons pas encore assez mêlé nos gènes pour être une seule nation planétaire.

Nous reconnaissons encore trop distinctement un anglais type, un français, un allemand, un américain, un sud-américain et même un québécois.

Le véritable mélange sera l'objet de la prochaine génération.

3 septembre 1997

Il faut comprendre que l'interprétation des civilisations anciennes relève de l'interprétation des croyances anciennes, et que notre interprétation souffre toujours d'être moderne.

5 septembre 1997

Le contrat social sur la répartition des revenus doit radicalement changer.

Il faut établir, pour tous, un revenu minimum garanti.

Le financer par un impôt dégressif fort, par la cessation de toutes subventions aux entreprises, par la mise au rancart des armées.

Et ce contrat, je le vois sans aucune obligation de contribution des citoyens à des travaux obligatoires.

Dans une société qui évitera le plus possible les Institutions et les fonctionnaires.

Un peu comme si, désormais, chacun pouvait vivre sa vie *au noir*.

6 septembre 1997

Aucun gouvernement actuel
n'est légitime.

Papes, princes et autres
vedettes qui les suivent ne
sont que la preuve évidente
de notre bêtise.

Il y a présentement
une remontée d'engouement
pour la bêtise qui risque
de nous faire basculer
dans le pire.

7 septembre 1997

Il nous faut
désinstitutionnaliser
de plus en plus la société.

Nous vivons tous
actuellement comme
des arriérés mentaux gardés
sous haute surveillance.

8 septembre 1997

Continuez à applaudir
vos rois, vos papes
et vos tyrans!

Moi, je ne sais que faire
de cette façon de vivre.

Je veux vivre ailleurs
et autrement.

Une vie autre.

*

Ils s'écoutent entre eux,
à longueur de médias
et de journées,
se dire des sottises.

*

Faire travailler le peuple
pour financer les mauvaises
manières des riches:
c'est encore là
où nous en sommes.
Ce qu'ils nomment
aujourd'hui la productivité.
Combien de temps aurons-
nous ainsi perdu à leur obéir.
À reproduire en série
leurs bêtises.

Il nous faut maintenant
apprendre à désobéir.

10 septembre 1997

Je ne veux surtout pas
que ma *singularité* devienne
un idéal pour tous.

J'ai mes manières.
J'ai mes manies.

À chacun d'inventer
(ou de découvrir)
les siennes.

C'est en cela seul
que je souhaite être imité.

13 septembre 1997

Terminer hier
la récolte de cannabis.
Une centaine de gros plants
femelles lourds d'extrémités
fleuries.

Rien ne laisse croire
que quelqu'un aurait pu
découvrir notre cachette.
Mais les plants étaient
devenus si hauts
(5 à 6 pieds)
que la possibilité
qu'on les découvre
devenait énervante.

Qu'on nous dénonce
à la police, non.
Qu'on nous les vole, oui.

Nous avons donc fait vite.

14 septembre 1997

C'est l'automne.
Un automne beau
qui s'attarde.
Je me libère peu à peu
de tout.
Peu à peu
de mon JOURNAL.
Peu à peu de cette historicité
qui est la mienne.
De cette anodine version
des faits.
Je me libère.
Je me libère peu à peu
de moi-même.
Les feuilles recommencent
à jaunir.
Et c'est toute ma vie
qui lentement se fane.
Quelque chose
comme une fin de voyage.
Nous débarquons tous
un jour, finalement,
quelque part.
Comme au bout de la route.
Devant d'incontournables
précipices.

15 septembre 1997

Ceux qui ont pris le contrôle
des médias sont en général
des gens aseptisés.
Des néo-curés
en mal de bien paraître dans
les habitudes de leur temps.

*

Nous n'avons pas besoin
de critiques d'art, mais
de présentateurs structurés.

16 septembre 1997

C'est fini le temps
de se penser bon.
De se penser meilleur.

Aujourd'hui le temps passe
sur nous comme un réacté.

Chaque génération
devient rapidement comme
une tribu primitive dépassée
par les événements.

17 septembre 1997

Pour moi, la sagesse et
l'amour sont des mots creux.

Je ne connais
que le sentiment de vieillir
et celui de bander.

18 septembre 1997

Il y a nécessité de toujours
mentir au pouvoir
pour tenir sa nocivité
dans une limite supportable.

19 septembre 1997

Nous aurions pu avoir
une soirée heureuse.
Elle s'est mise à chicaner.
Nous ne sommes même plus
capables d'être satisfaits
ensemble.
Elle m'a dit que je n'étais
pas un écrivain,
mais un prétentieux.
Que personne
ne me reconnaissait.
Que les écrits de ma soeur
valaient les miens.
Elle est sortie
en claquant la porte.

Le coeur, de part et d'autre,
n'y est plus.
Nous sommes réellement
rendus à une fin de route.
"Tu m'as fait venir vivre
avec toi par chantage".

Elle ne connaît rien
en littérature.
C'est l'amour de son père
qui lui donne du littéraire.
Elle est essentiellement
biographe.

Non...
Elle est revenue...
Nous ne nous séparerons pas
encore cette fois-ci.

21 septembre 1997

Début d'automne.
Fin de la préparation
du cannabis pour la vente.

60 petits sacs de têtes
fleuries, une once chacun, à
$75, (moitié pris du marché):
$4500 quand même.

Et sans risque.
De mains à mains.
Entre nous.

27 septembre 1997

Début d'automne.
Fin des derniers beaux jours de l'été.

Retour aux maisons fermées sur elles-mêmes,
au chauffage intérieur, à l'obligation de recommencer une certaine sévérité.

Nous vivons ainsi, comme des naufragés, malmenés d'une saison à l'autre.

À peine le temps d'un répit qu'il nous faut aussitôt re-prendre la tâche nécessaire à la survie.

28 septembre 1997

La seule chose
dont je suis certain,
c'est que toutes nos théories sont fausses.
Nous n'émettons
que des erreurs
que nous appelons vérité.

Le ridicule ne nous tue pas.

Ce n'est pas là
du scepticisme.
Mais un catégorisme absolu.

29 septembre 1997

Péladeau vient de lancer un nouveau journal ICI.
Pour faire concurrence à VOIR.
En plus insignifiant.
Mais à 80,000 exemplaires gratuits.

Il faut qu'il y ait une limite sociale
à la possession de l'argent.

C'est à nous tous
d'en imposer la norme.

Par le meurtre.
Nous défendre
contre les *money addict*.

30 septembre 1997

Diogène, aujourd'hui,
ne serait qu'un mal-hippie ignare.

Platon, Aristote, Thomas d'Aquin: des érudits surfaits.

Il ne faut plus se baser
sur le passé
si nous voulons progresser.

Le passé
n'est qu'une base de départ
pour nos interventions futures.

Il nous faut toujours
nous défaire de nos bases.

1 octobre 1997

Le conformisme est fait
pour les gens
qui ne s'entendent pas.

Notre société
est mensongère parce qu'elle
n'est pas bien dans sa peau.

Nous avons perdu 2000 ans
dans l'imbécillité chrétienne.

2 octobre 1997

Il est inévitable qu'une
société produise des rejets.

Il faut savoir les reconnaître
et les éliminer.

En finir
avec les *prisons à vie*.

3 octobre 1997

Diogène
commence à me fatiguer.

Son discours à Alexandre
sur la notion de "roi"
est d'une inconséquence
politique sans égal.

Il voudrait tout simplement
que le pouvoir
soit à son exemple.

Mais le pouvoir
n'est justement pas là
où se situe Diogène.

Il y a une sagesse à rester
seul tranquillement chez soi
sous la paix générale
imposée par un roi.

Il y en a une autre
qui consiste à gérer
des ensembles humains,
et généralement
avec des armes à la main.

4 octobre 1997

Le mot *virtuel* a maintenant
remplacé le mot *spirituel*.

La même insignifiance.

Le pouvoir et l'argent ne
sont ni virtuels, ni spirituels.
Mais toujours concrets.

C'est ainsi qu'on dupe
encore les imbéciles.

Il n'y a pas plus d'univers
virtuels qu'il y a d'univers
spirituels.

5 octobre 1997

“Je” ne suis
que ma mémoire.

Clonage ou non, tant qu’il
n’y aura pas transmission
de la mémoire, il n’y aura
pas d’éternité.

6 octobre 1997

Le rôle du pouvoir est
de contrecarrer l’agression
des contre-pouvoirs afin
d’assurer *sa* paix sociale.

7 octobre 1997

Température exceptionnelle.

Comme un mois de retard
dans la venue du temps
froid.

Le plaisir de rester encore
à lire et à écrire
sur mon balcon.

Comme il est difficile
de devoir s’encabaner
contre le froid.

Mais nos livres avancent.
Lentement.

8 octobre 1997

Les professeurs
et les policiers: deux mondes
dont je ne veux plus.

L’enseignement doit se faire
par compagnonnage.

L’ordre, par la responsabilité
des petites communautés.

9 octobre 1997

Nous n'en finissons plus
de refaire nos surfaces de
brique, de pierre, de ciment,
de verre et de fer pour nous
défendre du temps.

Et toujours
le recommencement.

Comme s'il s'agissait
de quelque chose qui, de fait,
ne nous appartiendra jamais.

10 octobre 1997

Nous sommes , ce soir,
encore dehors sur le balcon.

Du jamais vu.

À demi nus comme en été.

16 octobre 1997

L'alcoolisme
est une maladie.
Comme la boulimie.
Un goût prononcé
pour l'excès.
Un goût
pour une dépendance inutile.
Rares sont ceux qui, parait-
il, s'en guérissent
véritablement.
Souvent seules à les aider,
les religions rôdent autour
des gens ainsi touchés
par le goût du laisser-aller
dans l'espoir de les récupérer
en les enrégimentant dans
des causes qui les servent.

C'est ainsi que l'ancien mari
de ma soeur Germaine,
Pierre Dumais,
s'en est semble-t-il sorti.
Il vend maintenant du petit
Jésus à d'autres alcooliques
avec autant d'empressement
qu'il buvait seul hier
ses verres d'alcool.
Ce n'est pas là, pour moi,
une solution.
Mais un simple transfert
de drogue.

Je ne bois pas pour éviter
d'être conscient.

Les femmes disent
presque toujours qu'elles
nous quittent parce que nous
sommes alcooliques.

C'est vrai parfois peut-être.
Mais le prétexte
est en général trop facile.

Je ne crois pas non plus que
ce Dumais buvait pour éviter
les défauts de ma soeur,
son féminisme fatiguant de
lesbienne, son côté frustré
d'écrivain inachevé.

L'alcool est à lui-même son
plaisir et son cercle vicieux.
Il habitue à des taux
de sucre, à des somnolences,
à des discussions sans fin sur
de grands projets
qui ne se réaliseront jamais.
Au goût tout simplement
de se laisser aller.
L'on prend ainsi facilement
du plaisir à vivre
dans une sorte de rêve béat.

17 octobre 1997

Avec l'automne,
j'ai recommencé
mes travaux.
Non que je les avais laissés.
Mais disons
que je recommence
plus sérieusement, à cause
du froid, à me plaire à faire
ces choses inutiles.

Je suis à classifier les textes
de 1964 de mon JOURNAL.
De 1965 à aujourd'hui,
tout est en ordre:
quelque 2000 pages.

J'ai recommencé aussi
l'INVENTAIRE
DES ÉCRIVAINS
DU QUÉBEC.
Je compte remonter
de 1929 à 1900
d'ici le printemps prochain.

Il me faut aussi en venir
à bout DES NORMES,
travail assez pénible qui
demande une clarté d'esprit
constant
et sans somnolence...

18 octobre 1997

L'objectif de la culture,
c'est de dépasser l'école
et ses compartimentations
du savoir.

Apprendre,
chacun selon ses besoins,
là où bon nous semble.

19 octobre 1997

L'alcoolisme
est comme le pilote toujours
allumé d'un four à gaz.

Sans alcool,
la flamme reste petite.

Le moindre verre d'alcool
déclenche le brasier.

20 octobre 1997

Nous ne sommes pas
en mondialisation.
La chose était déjà
commencée il y a un siècle.

Nous ne sommes
qu'à un moment favorable
mondialement
à la concentration
de quelques multinationales
contre toutes les nations.

C'est le pouvoir des nations,
après la menace commu-
niste, qui a fait relâche.

21 octobre 1997

Les médias sont faux.

Lorsqu'ils interviewent
des gens,
ils n'interviewent en général
que des bien-pensants.

Et les questions que
les speakers leur posent
sont la fabrication
de quelques scripteurs
pour tout le Québec.

Ils fabriquent et répandent
ainsi une norme.

Ils ne disent
que ce que les gens,
selon leurs cotes d'écoute,
ont déjà l'habitude
d'entendre.

Une conspiration
de la bêtise.

22 octobre 1997

Rencontré sur la rue
un vieux monsieur.
Il a, jeune, habité
au rez-de-chaussée
de ma maison.
C'était en 1949.

Les propriétaires
de l'immeuble, des Senécal,
habitaient alors le haut qui
n'était pas encore
subdivisé en quatre affreux
petits logements.
Ces gens étaient taverniers
coin Rachel/Parc Lafontaine.
Je les soupçonne d'avoir
massacré l'immeuble après
leur déménagement sur la
rue Davaar à Outremont.

23 octobre 1997

Mon horaire d'hiver:

9 h. à 11h.
travail à la bibliothèque
municipale
sur LE GRAND LIVRE.

14 h. à 15 h.
entrées informatiques
de mon JOURNAL 1964.

16 h. à 17 h.
entrées informatiques dans
l'INVENTAIRE
DES ÉCRIVAINS
DU QUÉBEC.

25 octobre 1997

Je pense à Gaston Miron.

Enterré maintenant.

Où en est-t-il
dans sa décomposition?

J'imagine sa mâchoire
défaite et puante.
La fin
de toutes ses belles paroles.

La fin de tout.

26 octobre 1997

Je deviens, peu à peu, ce que
j'ai toujours voulu devenir.

Une réflexion.

Quelque chose qui parfois
peut déranger.

Mais les soeurs Baillargeon
parfois
semblent se moquer de moi.
J'ai besoin d'autre chose.
D'une admiration autre.

Elles ne comprennent pas
toujours
que le petit technicien
de l'Institut de Tourisme
qu'elles ont connu
n'était pas moi.
Pour elles, je suis demeuré
un non-universitaire.
Elles ne semblent pas
pouvoir comprendre
qu'elles m'obligent ainsi
à une distance.

27 octobre 1997

L'angle politique n'est pas
toujours et de toute évidence
l'angle avisé dans
la fabrication de l'Histoire.

Les révolutions dans les rues
n'ont souvent rien donné
comparativement
aux révolutions
telles industrielles
et maintenant informatiques.

Il faut désormais cesser
de relater en exclusivité
l'Histoire des rois
ou de ceux qui dirigent.

Ce ne sont là,
de plus en plus,
que décadents
dans la perspective
des sociétés qui viennent.

28 octobre 1997

Écrire
n'est pas un acte simple.

C'est l'effet
de toute une vie.

La majorité de nos écrivains
n'aura malheureusement été
que des pédants.

30 octobre 1997

Ce qui me frappe
chez les cyniques grecs,
c'est que leurs discours, tant
raisonnables qu'ils soient,
n'ont historiquement
rien changé.

Les moqueries de Diogène
envers les marathoniens
n'ont rien diminué des Jeux
Olympiques; ses discours
contre le fait d'avoir
des biens et des serviteurs
n'ont pas empêché les riches
de devenir plus riches
et plus entourés.

L'être humain est ainsi fait
qu'il ne voit d'abord
que lui-même.
Il reprend dès lors
les mêmes erreurs de
génération en génération.

La *sagesse* cynique ne peut
cependant être la mienne.
Non plus que la *vertu*
des moines prêcheurs
faisant voeu de pauvreté.

Je ne veux ni me priver
de la partie de ma vie qui
est molle et sensuelle (en
devant tâcher de me modérer
bien sûr), ni me priver de
celle qui s'attache aux biens
matériels et à l'argent (ce qui
me permet de ne pas devoir
travailler), ni me priver de

celle qui vise tout de même
un peu de gloire
et d'honneurs (question
de surexciter mes capacités
de répliques
et de réflexions).

En d'autres mots, je ne veux
pas être un *pur et dur* .

Je veux profiter de tout,
modérément
et agréablement, sachant
très bien que le fait de vivre
prend fin et que,
dès lors, la pure vertu
comme la pure perversité
n'ont finalement ni l'une
ni l'autre de supériorité
ou de conséquences.

Ce n'est que de bien vivre
sa propre vie selon
son entendement personnel
qui vaut l'appellation
de *morale*.

31 octobre 1997

L'école devrait:

- dresser avec l'élève
l'inventaire de ce qui s'est
passé avant lui (l'histoire du
confort plutôt que l'histoire
des mémérages et
des chicaneries politiques),

- lui montrer les techniques
pour qu'il sache fonctionner
dans les choses
de son temps.

1 novembre 1997

Je n'aime pas les gens qui
se prennent pour des oiseaux
qui vivent au-dessus de tout.

D'ailleurs quel oiseau
vit au-dessus de tout?

À chacun de vivre
le champ de responsabilité
qu'autorise sa liberté.

2 novembre 1997

Ce n'est pas d'un seul auteur
dont nous devons
prendre leçon.
La complexité
de chaque chose exige
plusieurs points de vue.

D'un auteur à l'autre, nous
pouvons prendre une mesure
de la marge qui sera la nôtre.

Peu de gens réfléchissent.
La raison en est aussi que
très peu de gens en arrivent
à se hausser financièrement
plus haut
que leur nécessité vitale.

Il faut presque être rentier
pour pouvoir bien penser.

5 novembre 1997

Le temps est venu
de nous désintoxiquer
des valeurs marchandes.

Il faut en venir
à une société de la culture, à
une société moins agressive,
valorisant la joie
et la frugalité.

6 novembre 1997

Yves Michaud,
lors d'une émission spéciale
à la télévision pour
commémorer le dixième
anniversaire de la mort
de René Lévesque, a, entre
autres, dit de lui qu'il avait
parfois le jugement
un peu trop catégorique.

C'est ainsi qu'il avait traité,
sans jamais l'avoir lu,
Cioran de "faiseux"
(entendre: hâbleur,
parler avec vantardise et
exagération).

Voilà un trait
non négligeable.
Nos dirigeants ne sont
encore que des anciens
diplômés néo-catho qui ont
un mépris quasi duplessiste
des intellectuels.

Des gens plutôt grossiers
qui, comme les curés,
prétendent
avoir le dernier mot sur tout.

8 novembre 1997

La majorité des gens
se satisfont
de leur petit lopin de vie.

Ils ne se veulent pas avertis
de la chose publique.

Ils deviennent ainsi
des ignares
facilement manoeuvrables.

9 novembre 1997

Il faut aller au-delà
de notre sentiment.

Hors du romanesque,
du théâtral, du poétique.

Sortir de la passion et de
l'excessive vision du monde.

Rencontrer une certaine
conformité avec le réel.

Dans l'acceptation du fait
de ne rien avoir encore
vraiment compris.

10 novembre 1997

L'amour est un site
d'approbation mutuelle.

Un centre de validation
des messages à divulguer.

*

La débilité a un nom:
le syndrome
du collectionneur.

Ainsi Georges Raby achète
ici et là
des livres de seconde main.

Son orgueil n'est que d'avoir
trouvé des livres dédicacés
d'anciens auteurs qu'il peut
revendre à bon prix.

À l'hôpital des fous,
j'en ai vu qui s'échangeaient
de la même manière
des médailles dites saintes.

12 novembre 1997

On ne s'enrichit vraiment
que dans la mesure
où son avoir se situe
au-dessus de ses désirs.

Les cyniques grecs disaient
"en deçà de ses désirs".
Je n'aime pas ce mépris.

L'obligation
du perfectionnement
de "l'âme" est elle-même
un préjugé.
Il faut cesser de s'idéaliser.

La moralité des "saints"
a toujours été une moralité
perverse.
C'étaient là sans doute de
braves gens, mais davantage
des fanatiques qui
prétendaient connaître
la vérité contre tous
les autres et qui n'avaient de
respect que pour le mode de
vie qu'ils pratiquaient
et qu'ils tenaient
unilatéralement
pour supérieur.

13 novembre 1997

Nous avons maintenant les
moyens de "passer à côté" de
ceux que nous n'aimons pas.
Il n'y a donc plus
à les endurer.
Ou à vouloir les convertir.

*

Le but de la philosophie
n'est pas
"connais-toi toi-même"
comme l'ont trop répété
les philosophes d'hier.
La chose est individuelle-
ment impossible.
Nous sommes le fait
de notre culture.
Le sujet est si vaste qu'il
nous faut individuellement
tout simplement
nous contenter d'atteindre
à un peu d'allure et de bon
sens dans nos jugements et
nos conduites quotidiennes.

14 novembre 1997

Je n'ai pas eu la chance
de naître
dans une famille cultivée.

Ma mère était modeste fille
de pêcheur de Gaspésie.
Mon père, fils d'un robine-
tier belge qui savait à peine
écrire son nom.
Tous,
ils étaient sans diplômes.
Ils devaient travailler
d'arrache-pied pour amener
du pain sur la table.

La scolarisation
soudainement facilitée était
pour eux l'occasion rêvée
d'avoir accès à une espèce
de tricherie sociale qui
donnerait pour leurs enfants
des emplois privilégiés.

L'effort que ma mère fit
surtout peser sur moi
devait compenser
pour la frustration
d'être laissée pour compte
qu'elle avait toujours
ressentie.
Elle aurait aimé
être journaliste et, en plus,
célèbre.

27 novembre 1997

Elle me voyait déjà prêtre,
curé, évêque, que dis-je
peut-être, disait-elle, pape
un jour.
C'était là une preuve
bien attristante
de son ignorance de la réalité
des choses internationales et
des classes sociales.

Lorsqu'elle découvrit que
je m'intéressais à la culture
plus qu'à la scolarisation,
à la prise de conscience plus
qu'à la pratique religieuse,
son goût de m'aider
ne fut plus le même.
Elle ne comprenait
tout simplement pas quelle
mouche venait de me piquer.

Je découvre à 50 ans ce que
d'autres apprenaient
dans leur jeunesse à écouter
tout simplement
les conversations
des adultes à la table
de tous les jours.
Les grands noms,
les courants d'idées,
les grands événements
de l'Histoire n'étaient pas
au menu de notre table.
On ne parlait que d'argent,
de la misère à le gagner.
Ou plutôt: nous les enfants
devions nous taire
à longueur de repas,
jusqu'au dessert.

Nous devions
silencieusement écouter
ce que nos parents avaient
à se dire devant nous
des réalités de la vie.
On ne se réjouissait que
d'avoir fait un bon coup,
d'avoir gagné assez pour
se payer de nouveaux objets
de prestige et de confort.

La prière, la religiosité
(et pour mon père, à la fin
des années 1950, peu à peu,
les films policiers
à la télévision) étaient tout
notre monde culturel.

Ah! comme on disait alors:
dans ma jeunesse,
je n'ai manqué de rien.
On m'a engraissé
comme les cochons:
moulée à volonté
sur fond de musique
de supermarché!

Je n'en sors pas.
Je ne m'en sortirai jamais.
Elle finira toujours, après
un bon travail sur l'oeuvre
de son père,
par aller s'écraser
devant la télévision.
Sous prétexte, cette fois,
qu'on y présente en fiction
la vie de Marc-Aurèle Fortin.
Si bêtement.
À en vomir.

Je cherche ailleurs.
L'autre porte.
Le silence.

Dans six mois, je n'aurai
plus que $20,000
d'hypothèque sur 3 ans.
Ce qui, bien sûr, est encore
énorme avec le peu
de revenus que j'ai.
Mais en rallongeant
les termes sur 20 ans, et
même (question de sécurité)
en rajoutant $10,000
d'emprunt pour mise de côté,
je pourrais n'avoir à payer
que $250 sur les $750
qu'il me resterait alors
sur mes revenus de location.
Soit quelque chose comme
$100 par semaine pour vivre
durant les 4 ans
qu'il me reste avant
d'atteindre ma pension
gouvernementale à 60 ans
qui, elle, me donnera
un autre $100 par semaine.

Je pourrais donc
dans six mois vivre seul.
Je n'en peux plus
de devoir vivre ainsi.
De devoir me masturber
2 fois par jour en secret dans
l'asexualité totale du couple
que nous sommes devenus.

Elle dira que je ne la désire
plus.
Elle reste là à attendre
comme une huître ouverte.
Et lorsque je l'approche,
elle n'a d'attention que pour
les travaux encore à faire,
par-ci, par-là, ou ailleurs.
Et nous restons toujours
à côté du sujet.
Tout simplement du fait
d'être devenu
un vieux couple qui a pris
l'habitude de trop bien
travailler ensemble en
se privant de la jouissance.

Je le répète ici:
le sexe ne se marie pas.
Nous en sommes
un bon exemple.

Quoi faire d'autre?
Il est bien évident
que je cherche ailleurs.

Avant, les gens mourraient
à 40 ans, à l'âge
où ils en finissaient
avec leur portée de petits.
Aujourd'hui,
nous en survivons.
Et, en moyenne,
pour un autre 40 ans
qu'il nous faut désormais
réaménager.

Il nous faut désormais
trouver une autre manière
de faire.

28 novembre 1997

Ces bandits
qui nous ont volé l'Histoire.

1 décembre 1997

Je relis mes livres.
Je suis ailleurs.

Rien d'étonnant
à ce que personne
aujourd'hui
ne me comprenne.
Je ne suis pas
dans le sens de la réplique
qu'ils se donnent
les uns aux autres.

Je suis comme un étranger.

4 décembre 1997

Mireille Baillargeon
en a fini avec ses dettes:
fin d'hypothèque,
fin de cartes de crédit,
et tout et tout.

La voilà libre avec
un condominium en ville,
une maison de campagne
au Québec et une autre
en Normandie.
Plus: une automobile
presque neuve et payée.
Et une pension annuelle
nette de quelques $20,000.

Voilà donc
un point de régler.

Reste le mien.
Encore trois ans.

5 décembre 1997

(Lettre envoyée à Réginald Hamel, 219 Springdale, Pointe-Claire, H9R 2R4).

Cher Réginald,

Je me dois d'abord
de te remercier pour ce que
tu as déjà fait pour moi.
Mieux: pour ce que tu as été
tout simplement.
Tu es, avec Claude Lagadec
(dont j'aimerais, en passant,
que tu me trouves l'adresse),
le seul de mes anciens
professeurs universitaires
dont je puisse réellement
dire du bien.
Les autres ont plutôt été sans
importance.
Certains même: une honte.

Je t'envoie quatre livres:
DU LIEU
DE NOTRE NAISSANCE,
DE LA CROYANCE,
DE L'INÉGALITÉ,
DE L'ÉCOLE
et mon dernier pamphlet
de présentation.

Tout cela n'a pas le panache
de SEXUS.
Mais c'est autrement plus
profond.
À tel point que ça n'intéresse
personne.

À preuve Gilles Archambault
à qui j'avais donné
mes livres et qui m'a dit:
"Ce sont de beaux livres que
vous faites. Mais je ne sais
pas quoi en dire.".

Par contre mon JOURNAL
dérangera davantage.
(Quand on parle des gens,
ils ont au moins le goût
de mordre...).
Je travaille à son
informatisation (1957-1997):
quelque 3000 pages.

Finalement,
avec Mireille Baillargeon,
nous travaillons, depuis
10 ans sur autre chose:
INVENTAIRE
DES ÉCRIVAINS
DU QUÉBEC
PAR ANNÉE
DE NAISSANCE.
3,000 auteurs; 30,000 titres.
Un hobby.

Nous n'en sommes encore
qu'au stade
de "document de travail".
L'énormité de la tâche est
telle qu'elle devrait relever
du mandat
de la Bibliothèque Nationale.

Nous n'avons ajouté
à ce que toi, Lemire et autres
avez fait, qu'une grille
particulière de classification.
Par année de naissance.
L'idée est de Mireille,
une idée de démographe.
Mais je crois la méthode
significative.
Nous pouvons d'un coup
d'oeil situer chaque auteur
à sa place
dans sa cohorte historique.
Un auteur n'est jamais plus
que son époque.

À cette méthode
de classifier, j'aimerais
avoir le temps d'ajouter une
espèce d'histoire des moeurs
et des idéologies où seraient
enchâssés
les auteurs et leurs livres.

Cette histoire, (si nous la
faisons...), devra identifier,
souligner, mettre en valeur
ceux qui ont véritablement
été des démarqueurs.
Il faut en finir avec
l'influence néo-catholique
des Fernand Dumont,
Jacques Grand'Maison,
Fernand Ouellette et autres
Pierre Vadeboncoeur.
Il faut nous souvenir que
le Québec a été le principal
dépotoir de la prêtraille
française et des royalistes
anglais.

Il faut cesser d'écouter ceux
qui s'en inspirent encore.

Ce n'est pas avec
des Crémazie qui s'opposait
à la Commune en écrivant
qu'Adolphe Thiers "inspire
la confiance" qu'on nous
donnera une idéologie
de la grandeur.
Il ne faut pas oublier que
ce Crémazie (né 1827), ami
des curés Casgrain et autres,
vola la vedette à Éventurel
(né 1821) dont la poésie
et l'idéologie étaient, et de
beaucoup, plus modernes.
Notre histoire est encombrée
de ce genre
de "blanc de mémoire".
Il nous faut avoir l'audace
d'aller plus loin.

Autres notes:
s'il est une chose fausse,
c'est bien l'histoire littéraire
par genre:
Samuel Baillargeon,
Pierre de Grandpré, etc.
Un auteur est un tout.
Il ne se scinde pas.
Et le meilleur moyen
de le saisir sans équivoque
est sa date de naissance.
Il y a aussi,
dans notre manière de faire,
une certaine équité
dans le traitement.
Nous espérons qu'il n'y ait
pas d'auteurs oubliés.

10 décembre 1997

La façon de faire de Lemire
a eu le défaut de trop miser
sur la valeur critique
de son équipe.
Par contre ils ont été
plus loin que toi
sur le terrain: quelque 1000
auteurs de plus...

De ton côté, tu as donné
dans l'ordre alphabétique.
Tous les collectionneurs et
les libraires privilégient
cette façon pratique de faire.
Mais ils te reprochent tous
d'avoir 1000 auteurs
en moins...

À titre d'exemple,
je t'envoie les photocopies
1931 de INVENTAIRE.

J'en profite pour te parler
d'une sélection difficile,
mais à laquelle il faudra,
semble-t-il, se tenir.
Il faut qu'une oeuvre puisse
faire l'objet d'une analyse
critique en elle-même
pour qu'elle soit retenue.
Un bon exemple en 1931:
Nicole Deschamps.
Nous ne retiendrons pas
son nom parce que ses livres
doivent être listés sous
les noms d'auteurs dont
elle parle: Undset, Hémon,
Bégon.

Tu me diras: "Et moi?".
Oui, toi, Lemire, Camille
Roy et Huston devront sans
doute avoir un traitement
d'exception pour le gros
oeuvre que vous avez fait.

Autre exemple à rejet:
Marguerite Yourcenar...

J'aimerais bien avoir
ton opinion sur tout ceci.

Salut donc et merci.

La crise cardiaque
et sa tombée définitive
dans le coma du richissime
québécois Pierre Péladeau
ont de quoi nous inquiéter.

Non pas que l'homme
ait des qualités autres que
hégémoniques et fascistes,
mais justement
parce qu'il n'a eu toute
sa vie que ces qualités.

Au lieu de travailler
à la création de petites
communautés financières,
peut-être fédérées
mais toujours indépendantes,
il n'a fait que tout tirer vers
lui.

Gérant des milliards
et quelque 33,000 employés,
sa disparition ne fera que
remettre une part du pouvoir
québécois dans le marché
des multinationales qui,
seules, ont les moyens
d'acheter de tels empires.
Les Paul Desmarais
et Jean Coutu
sont de la même cuvée.
Et c'est à eux que
le gouvernement Bouchard
a demandé conseil...
À tout ramener à eux,
ils finiront par nous amener
tous à l'étranger.

Les nouveaux acheteurs
démembreront leurs empires
en fonction de leurs intérêts
propres et généralement
éloignés. Ils fermeront
progressivement tout ce qui
est local pour nous obliger
à acheter leurs exportations.

Ce capitalisme affectivement
sale ("ils sont des nôtres!"),
est en voie de nous détruire,
et peut-être
plus sournoisement,
que l'anglais lui-même.

En voulant jouer
de l'excellence
et d'être les seuls victorieux,
ils nous traîneront tous
dans leur mise en terre.

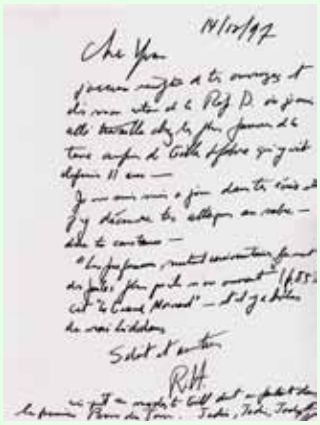
14 décembre 1997

(Lettre reçue de Réginald Hamel).

Cher Yvan.

J'accuse réception
de tes ouvrages
dès mon retour de la
République Dominicaine
où je suis allé travailler chez
les plus pauvres de la terre
auprès de Gilles Lefebvre
qui y vit depuis 11 ans.

Je me suis mis à jour
dans tes écrits
et j'y découvre tes attaques
au sabre, donc ta constance.



"Les professeurs, surtout
universitaires, ferment
des portes
plus qu'ils n'en ouvrent",
dit "Le Grand Mornard",
et il y a hélas
du vrai là-dedans.

Salut et amitié.
Ci-joint un modeste
Charles Gill dont on parlait
dans la première
Barre du Jour.
Jadis, jadis, jadis.

18 décembre 1997

Nous ne sommes peut-être
qu'une minorité
de la population à avoir
conscience de notre temps.

Les convictions
ne sont en général
que des habitudes d'action.

Il est aussi faux d'entendre
les médias et les politiciens
nous rebattre les oreilles
avec les "droits
de l'Homme" qu'il était
faux, hier, d'assister aux
prêches des curés.
Nous assistons
à une autre levée
de la "mauvaise conscience"
qui sent la nécessité
de se donner comme bonne.
Des peuples entiers meurent
de faim, mais nos politiciens
se limitent à accuser
quelques prisons dirigées
par des militaires fascistes,
mais qu'ils soutiennent
par-derrière...

Une autre année
qui s'achève.
J'aimerais bien donner
un grand coup pour
améliorer ma façon de vivre.
Plus de discipline
et d'ascèse.
Une respiration profonde
de tous les instants.
L'énoncé pratique
d'une sagesse.

Une nécessité de respecter
le peu de temps
qu'il me reste.
Je suis encore soumis
à mes crises d'alcool
et de sexe.
À un certain débilisme
récurrent.
Je survis, en cahotant.
En gaspillant de ce fait
mon temps.
Retrouver
le chemin de l'enfance.
L'allégement d'avant
les grandes catastrophes.

Nous vivons
comme des fous.
Aurons-nous un jour
le courage d'être autre chose
que la conséquence
de nos actes passés.

Être autre.
Être ailleurs.
Après s'être dépouillés
de ce qui nous encombre.
Je dois peut-être refermer
la porte.
Ne plus m'intéresser
aux débilités quotidiennes.
Faire comme si
l'encombrement
n'existait pas.

Vivre seul comme un moine
en dehors
de la bêtise commune.

1998

56 ans

4 janvier 1998

Mireille Baillargeon
vient de passer deux jours
à sa campagne
avec sa soeur Jeanne.

Sans bruit, sans télévision,
sans pressions
et sans alcool,
j'ai retrouvé une qualité
de vie qui me manquait.

Celle des moines
qui se retirent de tout.

Lire tranquillement
l'Histoire de l'humanité,
seul dans son lit.

5 janvier 1998

La pire tempête de verglas
depuis 30 ans.

Partout les fils électriques,
les poteaux et les arbres
cassent.

Il nous faudrait tout enterrer.

Nous devons toujours
nous battre contre tout.

6 janvier 1998

Ma soeur Germaine
est tout simplement possédée
par son cul.

Elle bande maintenant
sur une vieille femme
qui lui fait du plat.

Je la découvre finalement
peu productive, gentille,
mais peut-être même
dangereusement conformiste.

Il y a du Ange-Aimée
que je n'aime pas là-dedans.

De plus en plus le goût
de tout laisser derrière moi.

7 janvier 1998

Il faut maintenant
que je m'en aille.

Sur place.

D'où la difficulté.

Être moi, mais élagué de tout
ce qui m'encombre.

8 janvier 1998

Catastrophe nationale.
La moitié du Québec
est privé d'électricité
pour au moins une semaine.
Partout le verglas
casse les fils.
Et pour la plupart,
cela signifie, en plus,
une perte de chauffage
en plein hiver.
Voilà un résultat
de la mauvaise planification
des banlieues,
principalement touchées.
Au lieu d'investir pour
enfouir les fils, on a préféré
les faire courir en surface.
C'est le genre d'économie
à court terme qui finit
par coûter cher à long terme.
L'étalement urbain,
l'asservissement
à l'automobile avec,
en prime, l'insécurité des fils
en surface!
Beau dégât!
Un manque évident
d'intelligence.

15 janvier 1998

Le Québec revient
très lentement à la normale.
Peu à peu l'électricité revient
dans les maisons.
Presque rien ne fonctionne
depuis une semaine.
La pire catastrophe
que nous ayons connue.

Mireille Baillargeon a prêté
sa maison de campagne
à la famille sinistrée
d'une voisine.
Nos poêles à bois sont,
par les temps qui courent,
une richesse.
Restera à ramasser toutes
les branches cassées...
Et, cette fois-ci Mireille
est décidée à faire abattre
tout ce qui pourrait tomber
sur la maison.

16 janvier 1998

Le langage est une forme
de prise de pouvoir.

L'on ne dit jamais la vérité,
mais le chemin
que l'on veut prendre.

*

Nous vivons
comme dans un estomac.
Ce n'est pas nous
qui dirigeons la circulation
des choses.

17 janvier 1998

L'ordre n'est, en fait,
qu'un désordre
catastrophique
auquel on est habitué.

27 janvier 1998

Les sectes ont réinvesti
Cuba, dernier bastion
du laïcisme dur.

Avec, en tête, le pape des
chrétiens, roi des bouffons
qui ne voulait pas être
laissé pour compte.

Intégrisme catholique,
musulman, hindou, et tant
et tant!
Quelque chose comme
une immense léproserie...

Vers quel précipice
allons-nous encore?...

28 janvier 1998

"C'est parce que les gens
ne sont pas parfaits
qu'ils nous déçoivent".

C'est le type même
d'expression qu'il faut
désormais éviter: ce n'est
qu'une fausse piste.

C'est la notion même
de "perfection"
qui fait problème.
Un attribut passéiste relevant
du vocabulaire mythique
des dieux.

Mieux vaut quelque chose
comme une "théorie générale
des conflits".
Conflits des moi
qui sont en nous,
conflits des individus
que nous sommes
et qui se rencontrent.

C'est l'idée statique
de perfection qu'on nous a
inculquée qui nous déçoit!

1 février 1998

Quelle tristesse
d'en être rendus là!
Nous avons échoué.
Non.
C'est moi qui ai échoué.

C'est sûr que la chose
va se rompre.
Pourrons-nous durer encore
un an?
La gentillesse y est.
Le sexe: non.

Je n'ai pas le goût de mourir
avec un sexe momifié
entre les jambes.

2 février 1998

Tout le monde
commence sa vie avec
ce que l'on pourrait appeler
une pensée d'emprunt.

La majorité s'y satisfait.

*

Il faudra instaurer
une surtaxe sur l'indécence
économique.
Les héritiers n'ont pas
plus "droit" à l'héritage
d'un magnat financier que
les rejetons des mafiosi à
l'héritage des acquis du vol.

5 février 1998

Encore une autre bêtise.
J'avais encore trop bu.
J'étais seul et en voulant
aller ouvrir la porte à une
voisine qui venait s'excuser
d'avoir encombré (par
le déneigement de son toit)
notre entrée de garage,
j'ai déboulé l'escalier,
me suis fait un oeil au beurre
noir et presque cassé
un bras.
Elle a téléphoné
à l'ambulance qui ont dû
défoncer la porte pour
me prendre et m'amener
au Général Hospital.
Mireille Baillargeon, sortie
souper avec une amie,
est arrivée à ce moment-là.

Voilà.

J'ai tout pour être un sage
paisible.
Et je déconne!

6 février 1998

Autre malheur.
Une locataire partie en folle
sans payer 5 mois de loyer,
et en jetant presque tous
ses meubles dans la rue.
Je l'avais pris en patience
à cause d'une maladie
dont elle se disait atteinte.
On ne m'y reprendra plus.

Il n'y a rien à faire avec
ces gens-là: ni capitalisme,
ni communisme.
Aucune société ne peut
accepter cette démence-là.

7 février 1998

Deux tendances historiques:

1.
les socialistes
et le respect de la majorité.

2.
les esclavagistes
et le mépris du grand nombre
au profit de quelques-uns.

9 février 1998

Cette fois,
je veux que mon choix
soit réellement définitif.
C'est-à-dire:
ne plus boire d'alcool,
sous aucun prétexte,
jusqu'à ma mort.
Éviter les débits
et les attroupements
de nez rouges.
Vivre ailleurs.
Vivre autrement.

J'ai toujours eu, jusqu'ici,
dans mes arrêts,
comme une arrière-pensée.
Je sais maintenant que
je ne supporte plus l'alcool;
que l'alcool me fait faire
de plus en plus de bêtises;
que l'alcool est
tout simplement en train
de me détruire.

Il faut partir.
Ne plus se retourner.
Respirer profondément,
retrouver la force
de remonter la pente.

J'ai bien réussi un jour
mes adieux à la nicotine.
Je quitte aujourd'hui
l'alcool.

10 février 1998

Comparé à Nietzsche,
Jésus était un espèce
d'idiot de village.
C'est le pourquoi
de sa plus grande popularité
parmi les populations.
Le Pape ne peut encore
réussir à vendre
mondialement
qu'une idéologie
d'analphabètes.

12 février 1998

Le plaisir de s'éveiller seul
dans le silence de la nuit,
de se lever, de lire lentement
"La volonté de puissance"
de Nietzsche.
Comme prenant de jour
en jour mes distances
de cet univers sordide qui fut
pour moi celui de l'alcool,
du travail obligé, du petit
esclavage de tous les jours.
Affranchi enfin!
Et non seulement des autres.
Mais des habitudes qui
en sont encore restées en
moi.

Ce côté petit et sordide
de mon père.

Aller seul, la nuit,
commercer
intellectuellement avec
les vraies présences
de notre temps.

15 février 1998

Je n'achète plus
mes bonbons
chez le pharmacien
Jean Coutu.
Je refuse d'encourager
le capitalisme
concentrationnaire,
fût-il québécois.
J'ai trouvé
un petit commerce familial,
la Biscuiterie Oscar,
(les trois enfants ont hérité
du père chacun de l'un
des trois magasins),
qui me les vend au 5 kilos,
à moindre prix en plus.
J'en ai assez
des concentrations.
Nous finissons toujours
par n'y être que des moins
que rien dans l'esprit fasciste
des dirigeants
qui en résultent.

16 février 1998

Deux semaines sans alcool.
Enfin bien,
libéré d'un esclavage,
d'une fébrilité inutile.

L'objectif de l'année
est simple: SAS.
(Sobriété, Argent et Sexe...
ou Solitude).
Côté argent, le départ
de la mauvaise locataire
devrait remettre
progressivement les choses
en place.
Il me faut en arriver à l'été
avec, comme seule dette,
le reste de mon hypothèque:
soit $20,000 sur 36 mois.
Restera la question: sexe.
Je ne crois pas qu'on puisse
"éveiller" chez l'autre
le goût du sexe.
La fureur sexuelle est là
ou n'y est pas.
C'est une question
de génétique.
Je pense parfois me résigner
à l'ascèse... à moins
de dénicher une maîtresse
volcanique.

17 février 1998

Nous vivons notre vie
sur le "pilote automatique".
Croissance, respiration,
digestion, tout marche
comme si
nous n'y étions pas.
Il serait raisonnable
de commencer
à en tenir compte.

Il y a quelque chose de naïf
dans nos idéologies
volontaristes.

18 février 1998

Tout travaille en moi,
tout gargouille.
Le sang circule.
L'eau se sépare en éléments
nutritifs, en merde, en urine.
Des millions de mécanismes
régulateurs font que je peux
fonctionner d'une façon
que je dis autonome.
"Comme si" c'était moi.

Mais ce "moi" qu'est-il
sinon rien en lui-même;
sinon un simple lieu
d'ignition continuel
entre plusieurs organes qui
se frottent les uns aux autres.

"Je", du fait
d'être un résultat continu,
me donne l'illusion
d'être un état.

19 février 1998

On imagine mal aujourd'hui
à quel point les gens
d'avant 1900 "étaient"
indissociablement chrétiens.
Même ceux qui parlaient
de s'en défaire.

En comparaison,
nous devrions parler
aujourd'hui de nous-mêmes
en tant que résultats
du brainwashing des médias.

Ils étaient "croyants";
nous sommes "informés".

*

Plus je progresse
dans la lecture de Nietzsche,
plus je le découvre
conformiste et effrayé.
La chrétienté était en lui,
comme une plaie.
Tant de travail
et d'intelligence gaspillés
à tenter de justifier ce qui,
justement, n'avait déjà plus
à être justifié.
Fils de pasteur protestant
truffé de nostalgies
de ne plus pouvoir croire
au Dieu et aux valeurs
métaphysiques de son père.
Il nous fallait passer par là.
Passéiste effrayé
par la modernité qu'il croie
être un affaiblissement
de la profondeur
par une surabondance
d'impressions disparates.
(Cette "profondeur" n'était
en fait qu'une nostalgie).
Mâle intolérant et lourd qui,
après avoir renié le passé,
se sent mal à l'aise dans un
siècle changeant et nerveux.
(En appelant à un retour à la
"morale" et à "l'autorité")...

En cela Zarathoustra
n'était qu'une réminiscence
nostalgique d'une morale
passéiste surestimée.
Un mauvais exemple.
Une lourdeur historique.
Une espèce de gale
sur une blessure historique.
Sa peur maladive
de l'égalitarisme,
sa revendication des droits
des hommes supérieurs.
Comme si ces derniers
avaient, dans l'Histoire,
été autre chose qu'un pur
égarement
de l'intelligence collective.

20 février 1998

Genre de princes
déconnectés, habitués à
se faire servir, complètement
démunis à l'entrée
de la cafétéria moderne où
ils doivent apprendre
à se servir eux-mêmes
comme une simple vache
du troupeau.
Élitisme déphasé
des anciennes cultures dites
classiques.
La nostalgie des privilèges.
Il fait partie de
ces descendants de prêtres
et de princes qui déparlent
encore
dans les antichambres
du nouveau pouvoir.
Le côté dépravé du respect
européen de l'autorité.

Les Institutions
sont devenues le théâtre
admis de la petitesse.

Il n'y a que les rebelles
qui ont l'audace, parfois,
d'une création.

23 février 1998

Le retour à l'alcool,
pour moi, est à éviter.
Je dois, chaque jour,
m'y efforcer.
Parce que je ne peux plus
avoir confiance en moi
dès que je bois.
Je multiplie les bêtises.
Débouler les escaliers
jusqu'à devoir me faire
hospitaliser.
Me laisser entraîner dans
des chambres de prostituées
qui se moquent de moi
en me dépouillant
de mon argent.
Déconner sur tout,
et en plus, comme
dans un haut-parleur.
La peur de sombrer ainsi
dans la démence m'aide plus
que toute autre considération
à me retenir, à persévérer
dans ma privation d'alcool.

L'image de mon père
vieillissant
(et de son père avant lui)
m'est aussi
un exemple à éviter.

27 février 1998

Un début de printemps hâtif.
Tout fond partout.
Comme un mois d'avance
sur l'ordinaire.

Mireille Baillargeon est
partie seule, pour trois jours,
à sa maison de campagne.
Je préfère rester seul ici.
Lire; écrire;
et je me suis même permis
(ô vice!) un peu de vin...

Quel vieux couple
nous sommes devenus.
Toujours à nous surveiller
(pour notre bien!...).
De là,
toujours à nous engueuler
(évidemment sur tout!)...

En préparant mon
JOURNAL pour l'édition
(j'en suis en 1963),
je m'aperçois que toutes
nos histoires d'amour (et non
seulement les miennes) ne
sont que des trompe-l'oeil,
des porte-à-faux,
des décors de théâtre.
Nous vivons ailleurs.

Profondément seuls.
Et comme toujours
contraints d'accomplir des
gestes utilitaires à l'instinct.
Comme le singe Mandrill
surveillant la vulve enflée
et rouge de la femelle
pour le moment d'aller
y dévider sa queue.

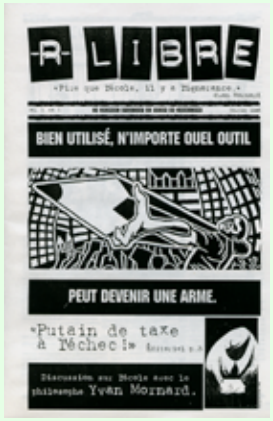
Nous ne sommes finalement
que des princes délirants
au-dessus de milliards
de cellules qui nous donnent
l'illusion d'être autre chose
qu'un simple court-circuit
dans le temps.

FÉVRIER 1998

INTERVIEW R-LIBRE

PRESSE ÉTUDIANTE

NICOLAS DUMAIS FRANCIS ST-LOUIS



NICOLAS DUMAIS,
FRANCIS ST-LOUIS:

Quelle est l'importance d'avoir des contestataires dans la société?

YVAN MORNARD:

La nécessité pour moi des contestataires,
c'est qu'on n'a pas de théories, d'idéologies qui sont vraies.
Dans ce sens que toutes les théories,
toutes les idéologies sont évolutives.
Exemple: la gravité.
Sur terre, la pomme tombe.
Sauf qu'à l'époque, personne n'avait pensé
qu'en dehors de notre terre, la loi n'est pas la même.
Donc il y a eu une évolution dans notre connaissance.
Dans tout, on en arrive à la même chose:
tout est dépassable un jour.
Mais nous avons tous tendance à rester
dans notre connaissance passée, dans nos habitudes.
La société est paresseuse et répétitive
pour pouvoir facilement fonctionner.
Le rôle du contestataire,
c'est de remettre les habitudes en question.
Évidemment, il est assez mal reçu en général.
Le rôle du contestataire est de faire que nos acquis
ne se cimentent pas.
Mais, en lui-même, le contestataire n'est pas
nécessairement un personnage très intéressant.
Prenons le cas de Diogène.
Il s'efforçait de faire le contraire des autres:
entrer par les portes de sortie, se masturber en public.
Il essayait de brasser les choses.
C'est beau d'essayer de brasser les choses;
mais ce n'est pas nécessairement les faire évoluer.
Par contre, il y a des contestataires majeurs qui, sur l'heure,
donnent l'impression de ne rien casser, et ce sont ceux
en général qui sont le moins connus et dont on entend
le moins parler: ceux qui ont inventé l'électricité,
le téléphone, la chaise berçante, l'informatique.

Quelle est l'importance d'avoir une littérature et un journalisme "engagé"?

Depuis quelques années,
l'école a réussi à récupérer le journalisme.
À mon époque, on devenait journaliste "sur le tas".
Exemple: Lise Bissonnette qui est quand même
d'une très belle écriture,
n'a jamais suivi un cours de journalisme.
À cette époque, il y avait des gens qui prônaient
le "journalisme objectif".
Les néo-curés.
Il ne fallait pas tenter de prendre position.
Le journaliste
devait essayer de ne pas apparaître dans son texte.
C'était la différence entre un éditorial et un article.
Mais en fait le journaliste n'a que sa vision et c'est celle-là
qui lui permet de ramasser certains éléments d'enquête
qui nécessairement donnent son point de vue.
Il est donc impossible d'avoir un "journalisme objectif".
De là, si l'on peut dire, le choix d'un focus.
Exemple: LE JOURNAL DE MONTRÉAL
n'est pas "objectif".
La somme d'argent qu'il met sur le journalisme sportif,
l'empêche de mettre de l'argent sur le journalisme
international, sur la critique du capitalisme sauvage.
Donc il focus ailleurs, c'est un choix de société.
Pour moi, le journalisme le plus intéressant
relève du journalisme d'enquête,
il ne se gêne pas pour sortir les scandales.

Est-ce qu'il n'y a pas là un risque à aller chercher le scandale plus que d'autres choses?

Ça peut tomber là dedans.
Mais difficilement à cause de notre système légal.
Il y a un certain jaunisme qui touche
à des réputations personnelles et qui peut être poursuivi.
Le journalisme d'enquête est là pour dénoncer,
mais dans le but de défendre le public.
Ce qui tue le journalisme d'enquête, c'est que les
patrons qui possèdent les journaux, que ce soient Péladeau,
Desmarais et les quelques autres qui contrôlent le Québec,
imposent une censure contre le journalisme d'enquête
parce qu'il peut nuire à leur intérêt.
QUÉBEC-PRESSE était du journalisme d'enquête;
il devait essayer de s'autofinancer pour ne pas être
dépendant, et d'autres parts être très bien informé.

À quoi ça sert d'être engagé?

S'il n'y a pas d'engagement,
comme c'est le cas actuellement, on se voit très vite figé
dans une société autoritaire, tyrannique, avec quelques-uns
qui dirigent et les autres qui ne disent jamais un mot.
Comme si vous, dans votre journal, vous n'avez pas le droit
de critiquer vos professeurs, de les violenter un peu,
ce sera alors que les gens s'habituent à plier la tête.
Un journal d'enquête,
c'est un journal qui conteste, qui dit non.
Heureusement, il reste encore actuellement
LE MONDE DIPLOMATIQUE.
C'est le seul journal, en français, qui va aussi loin,
et dans tous les dossiers.

Dans une société, on trouve partout cinq rôles.
Il y a le chef qui parle (exemple: le premier ministre).
Ensuite, il y a le chef qui agit (exemple: Landry, Marois).
Ensuite, il y a le type bien (exemple: l'establishment
intellectuel et financier).
Ensuite vient l'excentrique, le contestataire (exemple:
Michel Chartrand, Pierre Falardeau, Léo-Paul Lauzon).
Mais je ne verrais pas Michel Chartrand au pouvoir!
cela risquerait d'être une catastrophe.
Par contre il est bon pour dire:
- Les nonos qui sont à Québec...

Il agit comme chien de garde.

Oui.

Puis vient la cinquième catégorie: les suiveux.
C'est-à-dire 98% de la population.
Le contestataire n'est pas quelque chose hors normes.
C'est une façon sociale d'exister.
Et elle existe depuis le début de l'Histoire.
Remarquablement, les gens contestataires d'une époque
sont rapidement récupérés par des gens de l'époque
suivante qui se mettent alors à les enseigner.
Parce qu'ils ont fait décrocher des choses...
Exemple ici au Québec: l'intégrisme catholique dur.

Il ne faut pas rire des Iraniens.
Mes parents dans ce sens-là étaient iraniens.
Il était alors impossible d'enseigner
sans se déclarer catholique.
Les classes commençaient chaque jour par une prière
en groupe.
Il nous a fallu foncer là-dedans pour changer le système.
Ça a commencé en 1950 pour s'écrouler début 1960.
Et vous en subissez encore les résidus.
Vous avez de beaux professeurs cravatés, mais le crucifix
est encore derrière la cravate, dans l'esprit surtout,
même s'ils ont débarqué de la religion.
Ils ne sont pas contestataires:
ce sont des piliers du système et ils le défendent encore.
Le travail du contestataire, c'est de continuer de pousser.
Chaque génération aussi a un rôle contestataire.
Ce n'est pas vrai que ma génération a trouvé la vérité.
Vous arrivez avec un autre point de vue.
Nous, notre point de vue est figé;
on commence à devenir de vieux os.
On ne veut plus bouger; on n'est plus capable.

L'Histoire officielle de cette époque
parle plutôt de Trudeau, Lévesque...

C'est pour ça que j'en veux à l'école.
C'est un haut lieu d'apprentissage du conformisme.
L'école actuelle du Québec est un haut lieu de validation
de toutes les idées de la droite.
C'est rare que vous allez avoir comme professeur
autre chose qu'un fonctionnaire peureux;
il va regarder tous ses collègues avant de dire un mot de trop,
parce qu'il peut être blâmé.
Alors tous s'entendent sur "l'histoire officielle"...
C'est comme ça qu'on a un pont et une autoroute
Pierre Laporte.
C'est que Bourassa n'était pas pour mettre des gars du FLQ
en exemple; d'ailleurs au moins 80% des gens au Québec
ne veulent pas ça.
D'ailleurs ça montrerait que des gens
comme Jérome Choquette n'ont pas fait leur travail
proprement (il disait entre autres: "la pègre elle, au moins,
respecte les lois).
En général quand tu as eu ta tête mise à pris, tu ne rentres
pas dans les livres d'histoire du système; tu ne rentres que
comme ceux de 1837, on ne t'y montre toujours
que sur l'échafaud...

J'avais l'impression que les enseignants étaient
plus sensibles à la contestation...

C'est une impression.
Le premier reproche que je fais aux enseignants,
c'est d'être avant tout des fonctionnaires.
C'est un immense système de fonctionnaires.
Il faut avoir travaillé dans la fonction publique
pour savoir comment ça marche.
Tu ne fais rien sans avoir peur.
Ça peut toujours paraître contestataire autour de toi
que de dire une phrase de trop.
Tes collègues vont te blâmer.
Il y en a quelques-uns qui sont plus avancés.
Mais la moyenne...
Les derniers états généraux sur l'éducation
ont été significatifs.
Tous ceux qui sont venus là venaient pour voir
si on ne leur volait pas leurs privilèges...
(Si le gouvernement ne donnait aucun salaire
aux enseignants durant un mois... on ne les verrait
tout simplement plus à l'école).
Personne n'est venu dire: diminuons le rôle de l'école;
moins d'écoles; il y a trop d'écoles.
Exemple: l'Institut de Tourisme a réussi à faire ouvrir
un bac à l'université du Québec pour former des gérants
d'hôtels.
Ça ne prend pas un bac pour gérer un hôtel!
mais de la technique.
Sauf que ça donne des salaires de $80,000
à des fonctionnaires
pour enseigner des choses non nécessaires...
Le professeur, actuellement, c'est un cercle vicieux.
Il travaille pour sauver sa paye,
pour créer encore plus d'écoles.
Le professeur n'est pas contestataire;
c'est contre lui qu'il faut contester.
Il y a des gens qui sont beaucoup plus conscients
des problèmes, parce qu'ils les vivent .

Crois-tu que les actions de contestations
que tu as faites en 1970 ont vraiment eu des répercussions
sur les moeurs de la société?

Il ne faut pas se vanter.
Le rôle du contestataire est un rôle social,
mais pas nécessairement dominant.
Le contestataire a peut-être plus facilement que d'autres
l'instinct de sentir ce qui s'en vient.
Mais c'est l'arrivée de la télévision au Québec
qui a changé le Québec.
Ce qu'on a fait avec SEXUS, ça a donné
un petit quelque chose, dans le milieu universitaire surtout.
Vendre 15,000 exemplaires, ce n'est pas une révolution.
Le frère Untel a peut-être eu plus d'effet avec ses 125,000
copies, mais ce qu'il disait était beaucoup moins fort.
(Aujourd'hui, c'est un haut fonctionnaire d'extrême droite
du ministère de l'Éducation...).
Mais disons que c'est la somme de tout ça
qui a fait que quelque chose a cassé.
Mais ce quelque chose, c'est qu'il était dû pour casser.
Le catholicisme ultramontain durait depuis 1860.
Les anglais avaient remis l'éducation aux évêques
en échange d'un contrôle de la population francophone.
Les évêques auraient pu soulever le peuple et faire égorger
les anglais qui étaient minoritaires.
Les curés ont dit qu'ils avaient sauvé notre langue et
notre foi: mais à quel prix? en nous asservissant à une
idéologie débile dont nous ne sommes pas encore sorties.
En fait, ils nous ont vendu pour ne pas devoir subir
eux-mêmes les retombés de la révolution française de 1789.
C'est finalement la télévision qui les a mis dehors;
la télévision a changé beaucoup plus les moeurs du Québec
que ce que nous avons fait.
Nous, on voulait un changement;
mais on ne voulait pas ce changement-là.
Actuellement, c'est même pire au Québec
que sous l'ère catholique.

La télévision ne fait que de nous envahir
avec l'idéologie américaine.
La guerre d'Irak a été un bel exemple:
presque tout le Québec était d'accord avec les américains.
Avant, les gens choisissaient le ciel; aujourd'hui,
ils ont choisi le confort de "l'american way of life".
Nous vivons dans un gros système digestif.

Est-ce ça valait la peine de prendre tant de risques?

Pour ma valeur personnelle, oui.
Moi, j'y ai gagné quelque chose.
J'ai vécu ma jeunesse.
Je préfère avoir vécu ces choses là plutôt que d'être allé
me perdre dans les autos sport et les dancings.
Ça m'a permis de m'en sortir, de sortir de mes problèmes.
Notre influence a été dans le milieu universitaire.
La contestation sert quand même à quelque chose,
à nous rendre moins pire que nous aurions pu être.

Tes compagnons de lutte de l'époque, qui ont changé de bord, comment les perçois-tu maintenant?

Je ne suis pas prêt à dire qu'ils ont changé de bord.
Il faut bien définir ce que c'est que d'être contestataire.

1. Il y a le contestataire envieux.

C'est quelqu'un qui "chiale" contre ce qui existe,
non pour le détruire, mais pour prendre la place.
Le plus bel exemple: Lise Bissonnette.
Elle venait des journaux catholiques
et elle était profondément troublée de lâcher la religion.
Elle a fini par travailler pour Claude Ryan,
dont elle se moquait à l'époque, et pour Pierre Péladeau.
Elle a gagné le poste de direction qu'elle voulait;
elle a cassé le syndicat au DEVOIR.
II ne faut pas oublié qu'elle est rentrée comme "scab"
au QUARTIER LATIN.
Serge Ménard venait de le brûler.
Donc elle n'a pas réellement changé;
c'est une fausse contestataire.
On a pu se laisser duper par son jeu; mais avec le temps
elle s'est bien définie.

2. Il y a les contestataires à la mode.

Un bel exemple: Paul Chamberland.
Il a été marxiste avec Parti pris.
Ensuite il est devenu hippie.
Ensuite, il est devenu homosexuel
quand tout le monde le devenait.
Il est nietzschéen actuellement; il dit maintenant préférer
son ego qui fait partie de l'élite
plutôt que de se préoccuper du peuple imbécile.
Pour moi, il n'a pas changé.
Mais il est classé comme contestataire au Québec.
On dit que tout le monde se tasse en vieillissant.
Il fallait plutôt regarder qui il était, et comment il a évolué.
En fait il n'a pas changé.
Il est resté sur sa ligne.

3. Il y a de la contestation prétentieuse aussi.
J'allais parler des punks, des hippies;
ce sont des mouvements où il y avait beaucoup d'ignares.
Il y a même des punks qui disent:
"On est les hippies de 1990".
Pour moi ce sont des contestations qui vont finir
en cul-de-sac.

4. Il y a maintenant le contestataire malgré lui.

Un bel exemple: Jacques Renaud.
Il a écrit "Le cassé", il parlait joual,
il se présentait comme nationaliste et indépendantiste.
Tout le long on a cru que c'était ça.
Il écrivait dans Parti pris.
Mais voilà que dernièrement il a pris position
pour le mouvement anti-nationaliste "égalité".
Il veut maintenant défendre les pauvres anglais
qu'on veut massacrer sur l'île de Montréal.
Il a été jusqu'à dire "on m'a fait dire des choses" ...
Pourquoi, pendant 20 ans, il ne l'a pas dit
qu'on lui faisait dire des choses?
Il en profitait.

5. Il y a aussi un autre type de contestataire: le profiteur.

André Major.
Il a publié "Le Cabochon" à Parti pris,
sous la couleur qu'on lui demandait alors pour y publier.

À partir de la liste qu'on dresse, il n'est pas certain
que les gens de mon époque ont trahi; ils étaient peut-être
déjà beaucoup plus bourgeois qu'on pensait.

6. Le dernier: le contestataire institutionnel.

Le frère Untel est un bel exemple.
Il visait de plein front la droite d'où il était issu;
il a été envoyé en France et au Vatican pour faire
son repentir, et maintenant qu'il est revenu il déconne
sous haute protection au ministère de l'éducation.
En fait, il n'a pas changé.

7. Le seul contestataire qui peut être défendable,
c'est ce que j'appelle le contestataire d'instinct.

Quand tu as un problème, que tu n'en peux plus,
ce n'est pas la mode, mais les plombs vont sauter.
Exemple: le féminisme.
Les femmes ne pouvaient pas aller voter,
acheter une maison sans la signature de leur mari.
Même chose pour la sexualité au Québec.
Les institutions avaient beau essayer
de mettre un bouchon,
à un moment donné il fallait que le bouchon saute.
Je ne m'en fais pas un éloge.
Il fallait que ça sorte.
Si ça n'avait pas été moi, ça aurait été un autre.
Je dis que moi je n'ai pas renié mes positions.
Mais je dis que ce n'est pas ce que je voulais
qui s'est passé.
La révolution sexuelle, oui, c'est sûr que vous avez plus
de libertés qu'on en avait, mais ce n'est pas rendu
là où je voulais.
Avant les gens se battaient toute leur vie autour du même
lavabo, aujourd'hui tout le monde se retrouve séparé
autour d'un nouveau lavabo tous les 5 ans.
Ce n'est pas un idéal, c'est beaucoup de solitude
aujourd'hui.

Notre révolution sexuelle a débouché sur des gens seuls
dans des appartements...
C'est pour ça que le rôle de contestataire qui est un rôle
social n'est pas en lui-même nécessairement un rôle idéal.
Revenons à Diogène.
Il a été lui aussi un contestataire malgré lui,
après l'escroquerie qu'il a faite avec son père.
Ils ont été obligés de s'exiler.
Diogène est tombé dans une extrême pauvreté.
Il avait une forte personnalité.
Mais de là à prétendre qu'il était un exemple à suivre...
S'il avait pu continuer à fausser de l'argent,
peut-être qu'il serait resté là où il était.
Donc à quel point était-il vraiment contestataire?

Il ne faut pas idéaliser le contestataire.
Parfois, c'est quelqu'un de principe et qui va loin.
Parfois il ne fait qu'un petit bout de chemin
qui nous est commode.
Finalement, je dis que souvent les grandes contestations,
c'est malgré nous que nous les faisons.

Dans DE L'INÉGALITÉ, tu parles de nouvelles censures en terme de vacarme plutôt que de coupures.
À la place d'imposer le silence, on impose le vacarme.

Avant au Québec, c'était comme en Iran.
Tu n'avais pas le droit de publier, il fallait toujours passer par l'évêque, par les coupures.
C'était le curé qui avait socialement droit de parole à la messe. Aujourd'hui, la société américaine a compris quelque chose: elle encombre les gens d'informations, de divertissements, de sorte que tout devient un spectacle sans conséquence.
Tu peux aller à la télévision comme Michel Chartrand et dire n'importe quoi, sans que ça change la moindre des choses.
Tu vas amuser le public.
Ils ont compris que plus il y aurait de choses sur le marché, moins c'est important.
Aujourd'hui les gens qui ont de l'influence, qui ont réellement le droit de parole, sont les Céline Dion, les vedettes internationales.
Les autres vendent si peu que ça ne bousculera rien.
Par encombrement, on te pose une censure.
Et comme la télévision couvre généralement des conneries, le reste s'en trouve censuré.
À l'exception de l'Irak où la censure a été directe et totale: une désinformation voulue par ceux qui possèdent.
Autrement, c'est du talk-show à longueur de journée.
Il faut dire qu'aujourd'hui on est assez riche pour pouvoir se permettre de vivre plus de diversité.
Une société pauvre ne peut pas avoir beaucoup de modèles de comportement.
Il y a peut-être 50 mouvements de modes admis aujourd'hui.
Chaque petit groupe social peut s'y retrouver: le hippie, le punk, le minet gai, etc.
On n'aurait jamais permis tout ça dans le Québec de 1950.
La société est assez riche pour permettre beaucoup de modèles de comportement.

Il y a des comportements rattachés à chaque groupe social: un banquier doit porter un attaché-case, etc.

On accepte beaucoup plus de comportements, mais comme des droits appartenant à des castes fermés.

Oui.
Chacun doit porter un costume de reconnaissance, aussi grossier qu'un costume identifiant un travailleur de McDonald.
Le costume tient lieu de visa, mais aussi de censure: il permet d'aller jusqu'à un certain point dans chaque modèle de comportement (en cela c'est un visa), mais pas davantage.

Crois-tu qu'il y a moins de contestation aujourd'hui, à cause de notre société qui s'en va vers une gérontocratie? Les jeunes n'ont plus vraiment le poids qu'ils pouvaient avoir dans les années 60.

C'est vrai qu'on était tellement nombreux que les gens qui nous voyaient arriver nous laissaient passer...
Nous avons pris toutes les belles places.
Nous ne sommes plus bougeables.
Vous êtes bloqués.
Vous n'avez pas les mêmes chances qu'on avait.
Peut-être êtes-vous moins contestataires à cause de ça.
Nous, les vieux nous faisaient chier, et on avait le pouvoir de les renverser.

Qu'est-ce qui pousse un homme de 50 ans sans enfants à écrire un livre sur l'école?

C'est d'y avoir été emprisonné
pendant toutes les années où j'y ai été.
Le mot "emprisonné" est le vrai mot.
J'ai 55 ans; j'ai lâché l'école à 50 ans.
J'étais le genre à faire un an en philosophie, un an
en lettres, un an en sciences économiques, j'étais le genre
à ne pas finir mes affaires parce que je les trouvais "plate",
puis finalement j'ai fini un bac en administration
qui ne m'a jamais servi et qui m'a pris 15 ans à faire.
J'ai toujours suivi des cours; et plus j'avançais,
plus je vieillissais auprès de jeunes qui eux avaient toujours
20 ans.
Plus je voyais les professeurs comme étant des gens
comme moi, que je trouvais de plus en plus cons.
Ça été une colère pour moi que de voir ce gaspillage éhonté
qui finissait par faire du casier scolaire
l'équivalent d'un casier judiciaire.
Si tu n'as pas ton DEC,
tu vas aller porter des paniers à l'épicerie.
Si tu as ton DEC, tu vas aller technicien quelque part.
Si tu as un DOCTORAT,
tu risques d'avoir quelque chose de pas pire.
C'est aujourd'hui, comme hier.
Un diplômé en médecine, aujourd'hui comme hier,
a une vie financièrement heureuse.
Les beaux rôles (notaires, avocats...) ont toujours dû passer
par la sélection.
Mais cette sélection-là n'est ni anodine, ni anonyme.
L'école est une censure.
Qui est la pire actuellement.

Dans quel sens?

L'école n'a pas toujours existé.
Mais il y a toujours eu des enseignements par artisans,
ou autres.
Le rôle premier de l'enseignement est d'initier,
de transmettre la culture.
Les animaux aussi s'enseignent certaines choses.
Mais actuellement l'école est devenue un lieu de validation
des croyances.
Si on lit les manuels scolaires d'aujourd'hui,
c'est difficile à percevoir.
On est tellement pognés dans ces croyances-là (prenons
la croyance que nous vivons en démocratie alors que nous
vivons en oligarchie représentative); il faut lire des manuels
scolaires d'il y a cent ans pour comprendre.
L'école actuelle défend d'être libertaire.
Elle impose des schémas de comportement (s'habiller
de telle façon, arriver à l'heure, écouter le maître parler
tout seul en avant...) qui enlèvent l'initiative,
qui endorment.
Elle apprend l'autocensure par l'exemple de certains
comportements qu'elle donne comme étant bien.
Chaque époque a ses censures.
Nous il nous fallait aller à l'école en uniforme.
Vous autres, vous avez droit d'y aller avec votre chemise
en dehors du pantalon; mais la grande coupe punk
y est interdite.
L'école apprend quand même quelque chose;
l'école a quand même un côté positif.
Mais l'école s'en va vers un point de rupture; elle va casser.
Le premier problème de l'école ce sont les enseignants.
Les enseignants sont des gens qui sont pauvres.
Ils sont sélectionnés en autant qu'ils ont une tête polie.
Ils sont d'abord élagués par des diplômes
qui leur apprennent Baudelaire, etc., et qui les préparent
à transmettre la même chose.
On appelle ça une courroie de transmission.
Et dans ce sens-là c'est une censure.

Une courroie de transmission plus que quoi?

Plus qu'un instrument d'invention.
Il est assez rare qu'un professeur aille soulever
des passions.
On en rencontre un ou deux dans toute une vie d'école.
Les autres sont plutôt dans le style question-réponse.
N'importe qui peut faire leurs corrections d'examen
sans même jamais avoir vu l'élève.
C'est aberrant.
Comme si le monde était séparé en questions et réponses.
Exactement comme le Petit Catéchisme.
L'école a tendance à fermer le monde.
L'école d'aujourd'hui sera une risée dans 100 ans;
les manuels d'il y a 100 ans sont une bouffonnerie
à se tordre; pourtant ça a été enseigné sérieusement.
Ce n'est pas vrai non plus que l'école est démocratique.
On fait une école en vrac. C'est une espèce de "fast-food".
Tout le monde est nourri;
mais on y perd beaucoup à la qualité du plat.

Le premier but de l'école semble de modeler l'étudiant selon les exigences du marché de l'emploi.

Ça a toujours été ça.
Sauf qu'à mon époque, il n'y avait que 3% de la population
qui avait vraiment accès à l'école supérieure.
De 1860 à 1960, nous avons eu l'école de la chrétienté qui
enseignait le latin, langue du catholicisme international.
Quand ils ont changé l'école en 1960, ils ont pris le modèle
américain tel quel; ils ont bâti de grandes cages à poules
centrées sur des techniques
avec service d'autobus pendant toute l'enfance.
En un sens ce n'est pas mauvais;
ce que donne encore l'école de bon,
c'est l'apprentissage de techniques. Mais elle reste
en retard. Les gens se sont presque tous informatisés
avant que l'école le soit; comme d'habitude l'école
s'est occupée des retardataires.

L'école n'essaie pas d'éveiller la pensée chez l'étudiant.

C'est pour ça que je la déteste.
Son rôle n'est que de donner des visas attestant que l'élève
a réussi la contrainte question-réponse; qui permet
de se présenter à la porte des compagnies
dans l'espoir d'obtenir un emploi.
Nous au moins on avait 5 compagnies qui courraient
après chacun de nous pour nous offrir des emplois:
vous autres, il va falloir que vous pliez la tête en maudit
pour l'avoir la job!
Nous on pouvait contester et rigoler un peu;
parce qu'ils avaient besoin de nous.
Vos professeurs eux se culpabilisent de gagner
autant d'argent sans vous amener à avoir des emploies:
alors il font tout pour faire semblant de vous y amener.
Et il y en aura de moins en moins d'emploi.
Alors moi j'abolirais les examens.
J'abolirais les facultés fermées comme elles le sont.
Un jour, j'ai eu besoin d'un cours de comptabilité parce que
j'avais à faire de la tenue de livres dans une compagnie.
Pour avoir accès à un cours de comptabilité,
il fallait que je m'inscrive à un cours d'administration.
Il aurait fallu que j'aie accès directement
à ce dont j'avais besoin.
On devrait laisser à l'étudiant le choix de moduler ses
cours. À mon époque, c'était pire. Il fallait réussir l'année
au complet, sinon tout recommencer.
Le rôle de l'école était clair: c'était le rôle d'évacuer.
L'amélioration a été de séparer le tout par crédit.
Il faut maintenant briser les cheminements obligés.
Les professeurs doivent devenir des "coachs"
qui connaissent chaque élève; comme dans une garderie
où l'on ne donne pas de notes à l'enfant, et justement
où l'on s'en préoccupe beaucoup.
Ils ont choisi le système des examens; le système
de barrages de portes très facile; ils ont choisi de vous
enfermer dans un cadre de facultés au lieu de vous laisser
faire du surfing.

Autre chose qui va les tuer: l'école mondiale électronique.
De chez soi, on pourra bientôt s'inscrire à des cours donnés un peu partout dans le monde.
Les universités vont peut-être devoir se spécialiser pour soutenir la concurrence, pour devenir plus performantes.
Plusieurs postes risquent d'être abolis.
À l'exception des cours techniques qui demandent de l'apprentissage avec des matières (cuisine, cours mécanique, etc.), la théorie pourra être distribuée électroniquement.
Actuellement, il y a trop de gaspillage.
Exemple les cours de recyclage: à la place qu'on leur montre à lire, à compter, à faire leur budget maison, à faire la cuisine.
Qu'on cesse de prétendre les former pour l'industrie.
Que l'école débouche sur la culture et l'amélioration de soi au lieu que de ne distribuer que de l'information qu'elle peut quantifier.
D'ici vingt ans, on prévoit que la moitié des emplois risquent d'être aboli.
La révolution informatique est à peine commencée.
Les écoles vont préparer pour faire quoi?
L'école ne préparera plus pour l'industrie.
Il faudra qu'elle se charge de la culture.
Actuellement, la majorité des choses qu'on y apprend est inutile.
On y fait une espèce de " zappage" intellectuel: on apprend un poème de Baudelaire, un autre d'un autre.
Tout le monde connaît Nietzsche, mais personne ne l'a lu.
L'école actuelle donne l'impression d'avoir des connaissances.
C'est beaucoup de l'insignifiance validé.
Vaudrait mieux connaître peu, mais bien connaître.
L'école a gardé son rôle de formation d'élite: on apprenait aux curés à avoir l'air d'avoir de la "culture" pour impressionner les fermiers incultes.
L'école est demeurée un mythe.

L'école devrait nous ouvrir à la pensée contemporaine.

Les grecs, les latins.
Platon, un capoté dur avec ses idées.
Il ne faut pas oublier qu'il croyait que la terre était plate avec une coupole dessus.
En les lisant, on pense comprendre; mais il faudrait souvent traduire; nous possédons trop d'information qu'ils ne possédaient pas.
Tout est à repenser.
Nous vivons dans des idéologies évolutives.
On veut nous les présenter comme des idéologies fixes.
Les professeurs en général ne sont pas particulièrement brillants.
Ça ne veut pas dire qu'ils ne font pas leur possible, qu'ils ne sont pas dévoués.
Mais les véritables penseurs, les maîtres, en général n'enseignent pas.
Parce que l'école n'en veut pas.
Parce que l'école tue.
Tu ne peux pas avoir de personnalité; tu es trop surveillé par tes collègues; ce sont de petites pies qui courent après toi pour te faire du mal.
En général, les professeurs préparent leurs cours dans une optique très fermée, en respectant les normes du ministère.
Ils ne réfléchissent pas à ce que c'est que l'école.
Ils sont atteints du syndrome du professeur: ils s'écoutent parler.
Je verrais que l'école enseigne des techniques; qu'elle cesse d'enseigner l'histoire de Napoléon, etc., pour faire place à l'Histoire du confort.
Il y a toujours des fous: Napoléon, Hitler, Pinochet, l'Histoire n'évolue pas.
Par contre notre confort évolue: d'abord lentement, puis de plus en plus, ce sont des acquis très fragiles qu'on peut perdre.

C’est ça qu’il faut enseigner aux gens.
C’est précieux.
Au lieu de faire des facultés,
(sociologie, lettres, histoire, etc.):
il faudrait créer une faculté des idéologies.
Il n’y a pas une seule idéologie qui est bonne.
Il faudrait pouvoir piger un peu dans chacune.
L’élève pige ici et là les cours dont il a besoin.
Il faudrait pouvoir apprendre selon nos besoins.
Il faut que l’école en arrive à “technique et culture”;
en plus aussi d’apprendre les éléments de base
d’utilité pour chacun (cuisine, tenue de livres, etc.).

Crois-tu qu’il y a encore possibilité d’une dissidence dans le système scolaire?

Il y a possibilité.
Mais il y a un prix à payer pour ça.

1 mars 1998

L'Amérique.
L'Europe.
L'Asie.
Les pays deviennent insignifiants.

C'est le capitalisme mondial qui gouverne.

7 mars 1998

Revenir à une économie d'achats minimum.

À chacun de viser son maximum d'autonomie.

L'échange doit être un plaisir. Non une obligation.

16 mars 1998

Détruire le cadre militaire.
Démilitariser notre vie.

École, travail,
toute organisation
ne prévaut encore
que par son aspect militaire.

Le monde est ainsi devenu une garderie où des débiles normalisés se donnent le rôle de contrôler les autres.

Tout détruire.

Retrouver la difficulté là où elle était.

17 mars 1998

Quand je bande,
ce n'est pas moi qui décide
et cela commence à m'être désobligeant.

Quels insectes, cellules,
molécules ou autres
me démangent au point que
je n'ai rien à dire...

21 mars 1998

La prétention de savoir
dégoûte et empoisonne
la vie.

La contestation
est le sens obligé de toute
connaissance vivante.

22 mars 1998

Si tu n'écris pas
contre ta société, tu ne seras
jamais un écrivain.

23 mars 1998

La majorité d'entre nous
vit dans une rêverie.
Rêverie d'abord de lui-même
(se prendre
pour ce qu'on aimerait être).
Rêverie
de son environnement social
(penser qu'on nous prend
pour ce qu'on aimerait être).
Chacun se présente,
non tel qu'il est,
mais plutôt tel
qu'il souhaiterait être.
La sagesse est d'en arriver à
se sortir de ce cercle de fou.
Le plus bel exemple est celui
des prétendants écrivains.
Combien de détraqués
se paradent ainsi auréolés
de leur gloire future...

24 mars 1998

Plus l'on boit,
plus l'on veut boire.
L'un des problèmes
de l'alcoolisme est
qu'une fois recommencé
le goût d'arrêter s'estompe.
C'est tout simplement la
capacité de décider d'arrêter
qui est désormais atteinte.

Il faut au moins une journée
de jeune, parfois deux, pour
s'en remettre et retrouver
le goût de l'abstinence,
de l'eau et des respirations
profondes.

25 mars 1998

Une société
sans contestataires
devient rapidement
une société fasciste.

26 mars 1998

Sans aveux,
sans lieux ni feux,
telles furent les appellations
de ceux
qui ne se distinguèrent pas.

Vagabonds ou clochards,
aucune société n'a réussi
à combattre l'itinérance.

Le refus du système
est de tout temps présent.

27 mars 1998

Ces espèces de fous
qui dirigent l'Histoire!
Il n'y en a jamais assez
pour eux.
Le besoin de conquérir
est sans limites.
Pays, argent, ou autres
ne sont que prétextes
à leur démangeaison.

Il y a chez les clochards
une morale à considérer.

Nous n'en reviendrons
jamais assez de l'imbécillité
de ceux qui nous ont dirigés.
Nous aurions dû les égorger
au lieu de les vénérer!

28 mars 1998

Ceux qui ont envahi
l'Histoire avant moi
n'ont généralement été que
des fils de riches (ou des
privilégiés du système) dont
il nous faudrait maintenant
nous défaire.
Diogène.
Sénèque.
Nietzsche.
Il y a d'abord eu Jésus,
le dément pur et dur.
Puis, mille ans plus tard
Thomas d'Aquin,
le bibliothécaire de l'horreur
idéologique qui en résultat.
Puis,
un autre mille ans plus tard,
Nietzsche représentant ceux
qui enfin
vont finir par s'en sortir.
Mais la démarche
reste fragile, toute teintée
encore du sens
des "valeurs supérieures".

29 mars 1998

Je suis fatigué du style
de nos politiciens.
Tous, ils nous parlent du haut
de leur autorité, comme
s'ils étaient nos professeurs.
L'école nous a corrompus
à ce point d'autorité
que nous en redemandons
pour fin de crédibilité.

Nous sommes tous devenus
en quelque sorte
des demeurés mentaux.

4 avril 1998

Nous sommes
d'une force inconsciente
organisatrice
de notre totalité.

Chaque civilisation
comporte ses définitions.
De l'une à l'autre les valeurs
ne restent pas toujours
les mêmes.

C'est l'insignifiance qui nous
fait tous d'abord marcher.
C'est sur les imbéciles
que repose tout le système.
De là, nécessité continuelle
de contester.

5 avril 1998

La route n'est pas facile.
Mais il me faut continuer
ma marche.

J'essaie de respirer
profondément, de faire des
gestes conscients et lents.
De me retirer
de la fausse conscience.

Loin des yogis divins
aussi bien que loin des yogis
athlétiques qui ne rêvent
que de nous faire nous tenir
sur la tête.

Il faut, chacun pour soi,
inventer le chemin.

6 avril 1998

Les films policiers
n'ont pour ultime but
que de nous habituer, sous
forme d'un divertissement,
à l'éventualité
d'une répression policière
dans nos maisons.

7 avril 1998

L'arrivée de l'Asie
va nous permettre
de nous débarrasser
de la juiverie.
Fini la bible et autres textes
cons.

Nous devrons maintenant
combattre
sur d'autres fronts.

Fini aussi le fanatisme
autour des langues.
Sur 6 milliards de terriens,
à peine 160 millions (2,6%)
parlent le français.
Où pense-t-on
aller sérieusement
avec cette perspective là...

8 avril 1998

Il m'aura fallu 50 ans
pour me débarrasser de ceux
qui sont venus
encombrer ma vie.
La mise en ordre de
mon JOURNAL m'a éveillé.
Amis, amoureuses, collègues
ou parents n'ont été,
pour la plupart,
qu'une perte de temps.
Si j'avais eu
plus de caractère,
je leur aurais tous botté
le cul
pour les mettre à la porte.

Je ne recherche maintenant
que la solitude et l'argent.

Dans 39 mois exactement,
je devrais être complètement
sans dettes.

9 avril 1998

Mes semis de cannabis
commencent à pousser.
Sur 300, combien
en restera-t-il à la toute fin?

Il m'arrive souvent,
après souper, de manger
un demi-biscuit.
L'effet de somnifère
commence deux heures
plus tard.

Je m'endors souvent ainsi,
un peu rêveur, à me sentir
bien dans tout mon corps.

10 avril 1998

Après le catholicisme,
ils nous ont vendu le cul
comme si c'était nous.
Les gens de droite n'ont
cesse de se reproduire.

De se redonner en exemple.

Nous devons sans cesse
recomposer
avec l'imbécillité
des Molière et autres
comparses des rois.

Oui, les institutions
nous tuent.

Pour survivre, nous devons
continuellement
nous rebeller.

23 avril 1998

Retour prématuré
sur le balcon
dans la nouvelle feuillaison.

Les géraniums sont installés
pour l'été.

219 plants de cannabis
sont sortis de terre.
Il ne reste, dans un mois,
qu'à les transplanter.

Je me réserve les cinq pro-
chains mois pour finir
DES NORMES
(et rien d'autre), sinon
quelques travaux d'entretien
sur ma maison.

25 avril 1998

Mireille Baillargeon et moi,
après 20 ans
de compagnonnage,
sommes devenus un couple
de petits vieux.

C'est un choc que de
se constater ainsi, d'un coup,
sur une photographie.

26 avril 1998

Ils vivent tous très bien
dans le système.

Hier, ils donnaient
dans le catholicisme, pour ne
pas dire dans le fascisme.

Aujourd'hui, ils sont tous
d'économie capitaliste
néo-libérale, sans
y comprendre davantage.

La réflexion, et pire encore
la contestation,
ne les intéresse pas.

C'est malgré eux
que notre peu d'intelligence
survit encore.

2 mai 1998

Heureusement qu'il y a eu
la philosophie matérialiste.

Hors de la théorie du confort,
nous serions encore pris
dans la bondieuserie.

Nous découvrons
progressivement
notre seul espace vital.

4 mai 1998

Thomas d'Aquin, et avant lui
ledit Augustin, ont travaillé
très fort toute leur vie
pour nous léguer
un paquet d'insanités.

Nous ferons différemment.
Mais nous ne ferons pas
mieux.

Il nous faut apprendre
à contenir notre fougue.
À devenir paresseux
pour le grand bien de tous.

9 mai 1998

Les grands penseurs
qui encombrent l'Histoire
encombrent aussi notre vie.

L'école va partout répandant
le chapelet de leurs préjugés
comme s'il s'agissait
d'une pensée efficace.

Nous avons trop perdu de
temps dans le culte du passé.
Il doit maintenant nous
servir pour mettre
en évidence nos erreurs.

L'Histoire est notre grand
sottisier, et c'est en cela que
nous devons la consulter.

Il ne faut rien détruire
de l'Histoire.
C'est le journal
de nos erreurs.
Nos grands penseurs
nous ont montré
ce qu'il ne fallait plus dire
plutôt que ce qu'il fallait
faire.

Aucune idéologie,
aucune théorie scientifique
n'a, jusqu'ici, été vraie.

Les grands penseurs
nous disent, malgré eux,
beaucoup plus où il ne faut
plus retourner que là
où il nous faut aller.

16 mai 1998

Nous vivons, en fait,
dans des institutions
pour arriérés mentaux.

Ce n'est que par la répétition
que l'on en vient
à considérer la bêtise
comme une activité normale.

Aucune révolution n'y peut
changer quoi que ce soit.

C'est la population elle-
même qui est généralement
atteinte de débilisme
héréditaire.

17 mai 1998

(Titre pour la publication d'un nouveau journal...)

LE NOUVEAU DEVOIR
Fais ce que tu ne dois pas faire.

23 mai 1998

Seul.
Pour terminer, enfin, ce dur livre DES NORMES.

Après deux ans,
j'ai présentement la base qu'il me faut.

J'ai besoin de plus en plus de silence et de solitude.

Mireille Baillargeon est partie à Saint-Joachim avec sa soeur Jeanne finir les semis du jardin.

J'y ai été la semaine dernière y faire les préparatifs, et d'autre part planter mes 150 plants de cannabis (après éradication de 60 mâles identifiables).

Je ne pense pas répéter l'opération l'an prochain. Mireille devrait aller en Europe voir son frère et régler ses affaires là-bas.

J'ai de plus en plus besoin d'être seul.
Même l'idée de rencontrer une autre femme m'indispose.
À quoi bon perdre mon temps.
Mâle ou femelle, ils sont tous généralement cons et conformistes.

J'ai aussi le goût de contrôler mon alcoolisme.

Lorsque Mireille est là, souvent je ne bois pas. Mais, après souper, vers 19 heures, je mange un demi-biscuit de cannabis. Je lis seul durant une heure, le temps qu'il commence à faire effet. Je la rejoins ensuite au lit vers 20 heures pour écouter, généralement, un documentaire télévisé qui dure une heure. Je me sens lentement m'engourdir comme sous l'effet d'un somnifère. Et je finis, vers 21 heures, par m'endormir en toute quiétude pour la nuit.

Nous avons dans nos champs tout le potentiel qu'il nous faut pour foutre hors Québec les industries pharmaceutiques du somnifère.
Et nous ne le faisons pas!

30 mai 1998

Les grands penseurs qui encombrent aujourd'hui nos enseignements relèvent bien plus d'un enseignement anachronique que d'une volonté de faire avancer le savoir.

À force de se limiter à la muséologie, l'enseignement actuel finit par n'être qu'une branche particulière de la momification.

31
mai
1998

56 ans aujourd'hui.

7
juin
1998

(Lettre envoyée
à Jean-François Caron,
libraire à St-Malachie).

Monsieur,

Peut-être nous sommes-nous déjà entrevus
à Saint-Joachim.
Nous possédons une maison de campagne située en face de celle de vos parents.

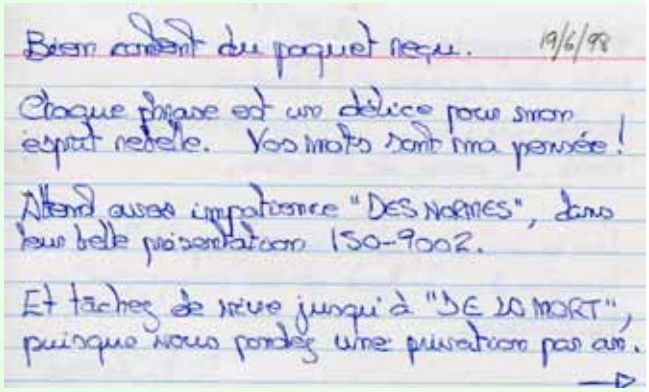
Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à mes livres.
Je vous envoie,
à 40% d'escompte sur $20:
- DU LIEU DE NOTRE NAISSANCE
- DE LA CROYANCE
- DE L'INÉGALITÉ.

J'achève présentement DES NORMES, livre qui insiste sur la nécessité d'être continuellement rebelles.

J'apprécie d'être mis en face des jésuiteries et autres anciennetés à qui je redirai bien sûr: Allez Chier.

Je vous inscris,
pour vous tenir au courant,
sur mon mailing.

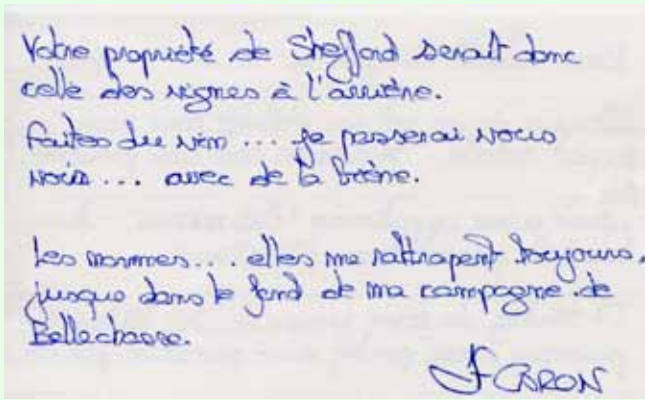
Merci.


Bien content du paquet reçu. 19/6/98

Chaque phrase est un délice pour mon esprit rebelle. Vos mots sont ma pensée!

Attend avec impatience "DES NORMES", dans leur belle présentation ISO-9002.

Et tâchez de vivre jusqu'à "DE LA MORT", puisque nous perdez une privation par an.


Votre propriété de Shefford serait donc celle des vignes à l'ancienne.

Faites du vin ... je passerai vous voir ... avec de la bière.

Les hommes... elles me rattrapent toujours, jusque dans le fond de ma campagne de Bellechasse.

J CARON

(Réponse de Jean-François Caron).

Bien content du paquet reçu.

Chaque phrase est un délice pour mon esprit rebelle.
Vos mots sont ma pensée!

Attend avec impatience DES NORMES, dans leur belle présentation.

Et tâchez de vivre jusqu'à DE LA MORT, puisque vous pondez une privation par an.

Votre propriété de Shefford serait donc celle des vignes à l'arrière.
Faites du vin... je passerai vous voir... avec de la bière.

Les normes...
elles me rattrapent toujours, jusque dans le fond de ma campagne de Bellechasse.

14 juin 1998

L'automobile est l'exemple le plus évident de l'inefficacité de ceux qui prétendent nous bien gérer.

C'est en confondant tout dans le fétichisme de l'argent qu'ils prétendent y voir clair.

Ce qui ne vaut guère mieux que la magie effectuée sur des statuettes primitives.

21 juin 1998

Seul sur mon balcon du centre-ville, dans un dimanche matin silencieux et ensoleillé. Comme dans un arrêt du temps.

Me reposant des travaux en cour: réfection du vignoble avec piquets de fer pour remplacer ceux abîmés de bois; réfection de ma cours intérieure en pavé uni.

Peu de choses.
Mais beaucoup si faites régulièrement.
À chaque année son vieillissement.
À chaque année sa cure de rajeunissement.

Dans 36 mois, je devrais avoir atteint mon objectif: fin de mes dettes; de mon JOURNAL; et de quelques autres choses.

29 juin 1998

Le rôle de l'enseignement devrait être d'amener l'élève à trouver par lui-même ce qui, chez chaque auteur, est faux.

Lire Platon ne devrait être que d'essayer de démontrer en quoi ses théories sont fausses.

L'élève, dans son apprentissage idéologique, devrait pouvoir compiler toutes ses trouvailles dans une sorte de fichier idéologique cumulatif, dans une classification par thème, un peu comme je fais dans LE GRAND LIVRE.

D'une année à l'autre, il pourrait ainsi préciser une pensée qui soit progressivement la sienne.

6 juillet 1998

S’il n’y avait pas
notre narration historique,
ce serait comme
s’il n’y avait rien eu.

Nous ne sommes finalement
que ce que vaut
notre mémoire.

25 juillet 1998

Je n’ai pas le goût de revoir
les gens de mon passé.

À ceux qui s’écrient de joie
devant des retrouvailles,
je n’ai rien d’autre à dire
de plus poli
qu’un ennui profond.

29 juillet 1998

Rencontre, chez moi,
avec Marc Desjardins,
écrivain et éditeur.

Échange de livres
et de bons procédés.

Intérêt à garder contact.
Peut-être y aura-t-il quelque
chose à faire ensemble.

Une relève à André Goulet
des Éditions d’Orphée.

6 août 1998

Notre vie n’est qu’une
anecdote sans conséquence.

8 août 1998

Le rôle de l'art,
comme celui des religions,
est de combler
notre manque de savoir.

9 août 1998

C'est autour de moi
que je trouve
ma dernière consolation.
Ce n'est pas moi seul
qui meurs, mais aussi tout
mon entourage.
Nous nous en allons tous
ainsi dans l'éphémérité.

*

Dans toute relation, il y a
une volonté de supériorité.

*

Nous avons besoin
d'un métronome
pour pouvoir agir ensemble.

14 août 1998

L'armée est la plus grande
saloperie des riches.

18 août 1998

Première chute significative
de température.
Un avant-goût d'automne.
Après un été de durs travaux.

Presque fini de planter
les 120 poteaux de fer du
vignoble en remplacement
des poteaux de bois.

Presque fini de refaire ma
cour intérieure en pavé uni.
Presque fini DES NORMES.

Presque fini aussi les folles
dépenses pour le vin.
J'ai décidé de recommencer
à produire ma bière
moi-même.
D'ici un mois: quelque chose
comme $4 de frais par jour
au lieu de $30.
Il était temps de stopper
l'hémorragie financière.

Ne plus boire d'alcool relève
d'une belle intention.
Mais la réalité a toujours été
pleine de rechutes.

Reprenons donc la route
avec plus d'humilité.

19
août
1998

Léonard Gagnon
de l'Institut de Tourisme
est mort.

La mort se rapproche
de plus en plus.
Nous arrivons
à la fin du parcours.

Je recommence à reproduire
aujourd'hui ma bière
maison, comme à l'époque
où je l'ai connu.
Cette façon de faire m'avait
alors permis d'économiser
assez d'argent pour pouvoir
acheter ma maison à revenus
sans beaucoup me priver.

Je reviens donc reprendre
le même chemin, sachant
que la mort moi aussi me
guette, et que les sacrifices
non essentiels
ne me serviront pas.

Tant que mon corps
supportera quelques bières
par jour, je ne vois plus
l'utilité de me priver.

L'ITHQ en deuil

GASTRONOTES

Françoise Kayler

L'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec fêtera son 30e anniversaire dans quelques mois. L'un de ses plus grands bâtisseurs ne sera pas là. Léonard Gagnon a été inhumé hier.

Il avait quitté l'ITHQ en 1988, contraint par la maladie. Malgré les souffrances qui ont été le quotidien de ses dernières années, Léonard Gagnon n'a jamais cessé de suivre le déroulement du mouvement dont il avait été l'un des plus fervents initiateurs : le développement d'un art culinaire québécois.

Il était directeur des services pédagogiques de cette école hôtelière. Aucun de ses élèves n'a oublié le sourire et la gentillesse de cet homme qui leur était dévoué.

S'il dirigeait les services pédagogiques, il avait autant à coeur l'organisation des soirées qui réunissaient les anciens et auxquelles étaient conviés les amis, les gourmets et les gourmands, faisant ainsi rayonner la connaissance des vins et des plats au-delà des limites de l'établissement d'enseignement. Il a été de toutes les étapes qui ont mené à la création de l'ITHQ, depuis l'École des métiers commerciaux dont il était un ancien élève et dont il est devenu le plus jeune professeur québécois.

Beaucoup de nos jeunes cuisiniers d'aujourd'hui sont redevables à ce cuisinier de formation, de ce qu'ils sont devenus.

Le Québec dans l'assiette

Nostalgie au retour des vacances ? Balconville pendant les vacances ? Qu'importe si l'on ne peut bouger : on peut passer à table pour refaire, ou faire le tour du Québec... dans une assiette !

Jusqu'au 29 août, de l'Abitibi à la Côte Nord, du Saguenay à Charlevoix en passant par l'Outaouais, les Laurentides ou Québec, la cuisine qui met en vedette les produits des terroirs québécois sera présentée au Beaver Club du Reine Elizabeth. John Cordeaux, chef exécutif de l'hôtel montréalais, recevra chez lui des collègues venant des quatre coins de la province pour cette quinzaine gastronomique baptisée *Le Québec dans l'assiette*.

Sont au rendez-vous du Beaver Club, cette année: *Marie-ophie Picard*, Aux 4 Temps à Gaspé, Gaspésie; *Gino Côté*, La Renaissance à Rouyn-Noranda, Abitibi; *Glenn Forbes*, La Cache d'Amélie, à Baie-Comeau, Côte Nord; *Marcel Bouchard*, Auberge des 21, Ville La Baie, Saguenay; *Eric Bertrand*, Auberge des 3 Canards, Pointe au Pic, Charlevoix; *Robert Cholette*, La Sapinière, Val David, Laurentides; *Marcel Mundel*, Le Château Montebello, Outaouais; *Jean Soulard*, Le Château Frontenac, Québec; *Alain Pignard*, Le Reine Élizabeth, Montréal.

Tous les plats sont signés. Ils peuvent être choisis à la carte ou regroupés au goût de ceux qui optent pour la formule « dîner menu plaisir » ou le « forfait gourmand » qui inclut l'hébergement et le petit-déjeuner.

Le Québec dans l'assiette a l'avantage de faire connaître des cuisines et des cuisiniers aux Montréalais et de permettre aux cuisiniers du Québec de se rencontrer !

20
août
1998

Notre seul but dans la vie est
de nous la rendre agréable.

28 août 1998

Mireille Baillargeon cherche
actuellement à établir
la généalogie
de nos familles: Baillargeon,
Marcil, Fournier, Caron.

C'est étonnant de voir
à quel point
la grande majorité des gens
ne laissent pas de traces
derrière eux.

À peine un enregistrement
de naissance, quelques-uns
de mariages, d'enfantements,
et finalement celui du décès.

Bien mince résultat
pour des gens
qui se prétendent immortels!

29 août 1998

Tout le monde est bien
dans son insignifiance.

À quoi donc sert une vérité
qui n'est pas un alibi?

Comme le répète la publicité
de l'épicerie PROVIGO:

"Le bonheur
est dans l'assiette"...

31 août 1998

Toute société se doit
de gérer ses résidus.

Bandits, contestataires ou
autres, toute société se fait
contre quelqu'un.

3 septembre 1998

La légalité
n'est pas un crime.
Mais, en général,
une imbécillité.

4 septembre 1998

“LE PLUS GRAND ÉCRIVAIN VIVANT AU QUÉBEC”,
Pierre Foglia.

Victor-Lévy Beaulieu
s’annonce ainsi lui-même
sur ses boîtiers de réédition.

Conscience courte
à l’autosatisfaction facile,
il n’est pas assez intelligent
pour comprendre qu’il est
déjà mort depuis longtemps.

9 septembre 1998

Une civilisation est un mode
particulier de réactions.

On peut prendre exemple
d’une civilisation,
mais jamais la déraciner.
Hors de son contexte,
tout y devient faux.

*

Nous vivons dans un bar.
Partout, l’on boit de l’alcool
comme, hier, chacun fumait
fébrilement des cigarettes.

*

Finir sa vie dignement
ou sordidement
n’a aucune importance.

14 septembre 1998

Terminé la récolte
des 50 plants de cannabis.
37 petits, 12 moyens et
un énorme (7 pieds de haut
avec 25 têtes fleuries).

La transplantation,
cette année, s’est avérée
catastrophique.
J’y ai perdu 2 plants sur 3.

Le plus beau plant,
par contre, a poussé
tout seul, suite à une graine
tombée par terre
l’automne dernier.

D’où l’idée, cette année, de
planter directement en terre,
dès le début d’octobre,
les graines pour l’été
prochain, plutôt que de partir
des plants en serre.
J’ai une capacité
de 120 plants.
Je sèmerai donc 4 graines
par trou dans l’espoir
d’obtenir un plant femelle
sur quatre.

17 septembre 1998

Terminé le nettoyage
des plants de cannabis:
900 grammes, soient 30 sacs
de une once.

À lui seul, le plus gros plant
a donné 140 grammes, soient
5 sacs de 28 grammes.

J’ai donc en réserve 71 sacs
à $75, soit plus de $5,000.

Les fleurs de cannabis
apparaissent
à l’aisselle des feuilles.
La récolte consiste à séparer,
une fois séchées,
les fleurs des feuilles.

J’ai néanmoins preneur pour
les feuilles (même mâles).
Quelqu’un les mêle au tabac
pour l’odeur et le goût.

À part les fleurs femelles,
le reste est strictement
sans effet.

21 septembre 1998

La majorité des gens
sont arrogants, égoïstes
et peu intelligents.

Chaque époque
est un anachronisme.

En ce sens, il n'y a
que des vérités d'époque.

25 septembre 1998

L'Histoire a, jusqu'ici,
beaucoup trop focussé
sur "l'humain", délaissant
de ce fait ce qui a sans doute
beaucoup plus d'importance:
les lois biologiques,
chimiques et physiques.

L'humanité n'est peut-être
qu'un résultat conjoncturel
à travers les lois biologiques,
chimiques et physiques
qui nous régissent.

27 septembre 1998

Depuis le 7 septembre,
trois semaines sans alcool.

Mais, chaque soir
après le souper, je mange
un demi-biscuit de cannabis.

J'ai l'intention de continuer.

28 septembre 1998

Fractionner l'école en trois
programmes:
-les techniques
-les idéologies
-les commodités.

7 octobre 1998

Nous passons,
biens et corps,
dans une même coulée.

Rien, absolument rien
de ce que nous sommes ou
de ce que nous faisons,
ne subsistera.

22 octobre 1998

C'est une chance que de
ne pas connaître la célébrité
de son vivant!

Il est déjà assez pénible
de penser qu'une fois mort,
l'on peut devenir un objet de
récupération pour une élite
de glossateurs universitaires
cherchant à tirer profit
d'une reconnaissance
qu'ils ne méritent pas.

23 octobre 1998

Bientôt deux mois
sans alcool.
Nouvelle habitude facilitée,
il est vrai, par le biscuit
de cannabis que j'avale tous
les soirs avant d'aller dormir.
J'ai bien essayé, la semaine
dernière lors d'une absence
de Mireille Baillargeon à la
campagne, un retour au vin:
deux bouteilles de pinot noir
"Le Domaine Caton".
Le premier verre
fut agréable.
Ensuite, je n'ai plus
réellement apprécié.
Mais le lendemain,
j'ai recommencé à me sentir
mal dans ma peau.
Avec le besoin fébrile
de boire encore.

L'alcool n'est plus fait
pour moi.
Fini l'époque des alcools
comme jadis il en fut
de l'époque de la cigarette.

Il me faut continuer
l'autre politique.
Celle des jus de fruits,
de la modération et, pour
arrondir les fins de journée,
de l'usage régulier
du cannabis que je cultive
moi-même sans qu'il m'en
coûte un sou.
Bon pour la santé,
et bon pour les finances.

12 novembre 1998

Ce que nous faisons,
en tant que civilisation,
ne sert, de toute évidence,
qu'à nous-mêmes.

C'est un jeu sans autre
conséquence.

Quelque chose comme
un rêve dont on se souvient.

Agir pour notre seule
satisfaction est sans doute
tout le sens de notre vie.

30 novembre 1998

Et voilà qu'un poète me cite au début de son recueil!

Marc Desjardins:
"Souffrir d'éternité".
Avec en exergue:
"*Tous, nous devons subir le sort d'avoir été enfantés par des êtres démunis*".

3 décembre 1998

Tout langage
est un système de référence
à une époque donnée.

De là notre difficulté à nous
traduire d'un siècle à l'autre.

Comme de devoir
transborder d'un siècle
à l'autre nos tonnes
de choses désormais inutiles,
incompréhensibles,
sinon carrément nuisibles.

Nous n'habitons finalement
que des ghettos.

Nous ne retenons
de la réalité
que ce qui nous rassure.

17 décembre 1998

Dans mon cas,
arrêter de boire de l'alcool
c'est aussi accepter
de vieillir.

Fini les nuits blanches,
les bars enfumés,
les bières plein la table.
Fini le laisser-aller
autour des bouteilles de vin!

29 décembre 1998

(Lettre envoyée
à mon frère Sylvain,
à la suite
d'un téléphone de sa part).

Sylvain,

Je t'envoie, tel qu'entendu
au téléphone, copie
de la généalogie
des Caron-Fournier préparée
par Mireille Baillargeon.
Ne te gêne pas pour nous
corriger s'il y a lieu.
Je t'envoie aussi, pour fin
que tu le lises, un pamphlet
explicatif de mes livres.
Avec un exemplaire
DE LA CROYANCE
comme exemple.
Nous en reparlerons.

30 décembre 1998

Fin d'une autre année.
Avec, cette fois,
une petite victoire:
maintenant quatre mois
sans alcool.
Comme la vie
m'est plus agréable ainsi!
Comme à l'époque où j'avais
réussi à arrêter de fumer
de la nicotine.

Amélioration de la santé,
amélioration des finances.

31 décembre 1998

Trouvé dans les vidanges:
une cinquantaine de lettres
de Luc Dietrich
avec une centaine de lettres
de Lanza del Vasto.
Et d'autres manuscrits
qui ont servi au livre:
LE PÈLERINAGE
AUX SOURCES.

Ce Lanza me déplaît
par sa noblesse déchue
autant que par son esprit
religieux et son goût
de créer une secte.
Mais de là à tout foutre
aux vidanges...

Car son voyage en Inde
est à la base de la mode
hippie des pèlerinages
à Katmandou.
Sa vie simple et austère,
un mode de vie qui doit
encore être enseigné.

1999

57 ans

16 janvier 1999

Toutes nos théories
se sont avérées, jusqu'ici,
n'être que des fabulations.

Zeus, Bouddha, Jésus,
Démocratie, Productivité
ou autres, ne sont
que des supports passagers
de notre crédulité.

Une fois les grandes erreurs
admises, nos autres manières
ne font qu'en découler.

Nous vivons dans une
interprétation fausse du réel.
Et cela nous suffit.
L'important est
que l'ensemble fonctionne.

Chaque civilisation
est comme un piège.
On ne la comprend
qu'une fois pris.

17 janvier 1999

Chaque civilisation est
un oeuf fermé sur lui-même.
Une opacité.

Nous vivons ainsi repliés
sur nous-mêmes,
comme s'il s'agissait
d'un langage universel.

Notre conception de la
réalité n'est qu'une réduction
commode du réel.
Il en ressort,
la plupart du temps, un sens
ésotérique de l'existence
qu'il faut décrypter.

18 janvier 1999

Les civilisations
n'ont eu jusqu'ici
qu'un axiome:
l'habitude.

22 janvier 1999

L'idéologie
de la productivité
est une idéologie
de l'insignifiance.
Tout le contraire de l'art.
Une idéologie
tout juste bonne
pour la production en masse
du papier torche-cul.

23 janvier 1999

Les résidus
de nos civilisations
sont comme les ossements
jonchant la sortie
des tanières de renard.
Le cosmos efface tout.
Même les pyramides,
les cathédrales
et les buildings disparaîtront.

24 janvier 1999

Il faut réglementer
les médias
sous la même forme
que le système
parlementaire.

À toute prise de parole
doit correspondre
une opposition.
Et non plus la fausse
concurrence actuelle pour
la fabrication de la bêtise.

31 janvier 1999

Je refuse que mon nom
soit utilisé à des fins
d'identification de rues,
monuments
ou autre architecture.

Mon nom
n'a d'autres fonctions
que d'identifier mes écrits
et ce qui se rattache à moi
directement.

Cessons d'encombrer
la place publique.
Numérotons nos rues.

5 février 1999

Chaque génération
n'est finalement
qu'une "inside joke",
difficilement compréhensible
de l'extérieur.

9 février 1999

Chacun, par capitalisation,
devrait être responsable
de son plan de retraite.

Ce ne sont finalement
que les mal pris qui exigent
une répartition.

Si chacun devenait maître de
ses finances et de ses rentes,
l'État ne serait finalement
qu'un agent
de régularisation.

La question reste à savoir
si les mals pris ne sont pas,
en majorité, le résultat
d'un rejet antérieur
par le système.

19 février 1999

Les journalistes,
par leur conformisme
et leur manque de caractère,
sont en passe de devenir
l'un des problèmes majeurs
de notre société.

Les circonstances
leur ont donné
un rôle disproportionné.

Ils nous enseignent
le sensationnalisme,
la superficialité,
le défaitisme.

21 février 1999

Déjà six mois sans alcool.
Cette fois,
le sevrage semble vrai.

Moins par volonté
(bien que la volonté y soit),
que par incapacité de digérer
l'alcool.

Une difficulté bien réelle
dont je ne me plains pas.

5 mars 1999

Ma soeur Germaine
déménagera dans l'atelier
de Borduas (ma petite
maison donnant sur la ruelle)
en juillet prochain.(1)

La nièce
de Mireille Baillargeon quit-
te ce logement après quatre
ans pour retourner étudier
en France.

L'arrivée de ma soeur
peut refaire un climat
familial, du moins l'été
sur la terrasse qui rattache
les deux maisons.

_____

(1) Erreur concernant
Borduas. Voir correctif
de Pierre Gauvreau,
11 déc. 2002.

9 mars 1999

Les politiciens, comme
les philosophes et les prêtres,
travaillent dans l'opinion.

Avec eux,
nous avons toujours donné
dans des représentations
mythiques de l'univers.

Tout ce qu'ils disent
est faux, et de plus en plus
est reconnu comme tel,
mais doit être pris pour vrai.

De plus en plus, nous allons
vers des techniques
que nous ne respectons
que parce qu'elles
"fonctionnent".
La vérité d'aujourd'hui
donne sur le confort.

21 mars 1999

Le seul avenir dont
nous pouvons être certain,
c'est que tout changera.

Dans l'agréable
comme dans le désagréable,
tout changera.

26 mars 1999

Image choc:
changer les milliers de croix
de bois
d'un cimetière militaire
par autant de bols de toilette.

27 mars 1999

(Pour la fête de ma soeur Germaine).

"En guise de cadeau de fête
et d'installation: ce Borduas
qui, vivant au 953 Napoléon,
eut son atelier au 3960 ruelle
de Mentana, de octobre 1941
à mai 1945."

Petite fête pour le 44 ans
de ma soeur Germaine, chez
Mireille Trudeau, son amie:
avec Armande, Rachelle,
Bianca.
Petite fête dans l'univers
lesbienne, cette délica-
tesse jusqu'au maniérisme,
semblable chez les femmes
comme chez les hommes
homosexuels.
Beaucoup de vin aussi.
Voir les gens me boire au nez
serait inconvenant
si je n'avais pris en secret
mon demi-biscuit
de cannabis.
J'aime me sentir ainsi
sans que personne ne sache.
J'observe, avec une patience
qui ne m'est pas habituelle.

2 avril 1999

En fait, il y a autant
de vérités que de langues.

La vérité
n'est qu'un trait culturel.

3 avril 1999

Notre démocratie n'est
qu'une oligarchie totalitaire.

4 avril 1999

Le sens de L'Histoire
n'est peut-être
qu'un éternel retour de tout
aux normes chimiques
et physiques.

Notre état biologique n'est
peut-être qu'une digression
sans importance.

22 avril 1999

Le problème aujourd'hui:
savoir donner un sens
à l'accumulation des objets.
Mais il faut presque
se situer en marge de tout
pour pouvoir y trouver
le bonheur et la paix.

28 avril 1999

L'alcool, à forte dose,
finit par altérer le jugement.
Un sans-gêne outrancier
porte l'alcoolique
à des actions risquées qu'il
n'aurait pas commises
à jeun.

30 avril 1999

Une majorité
de "chercheurs" ne font,
par leurs recherches,
qu'officialiser
les préjugés de leur époque.

La science, pour plusieurs,
n'est qu'une autre secte.

3 mai 1999

Chaleur éclatante
(25 au lieu de 15)
et feuillaison.

Le langage politique actuel
est la suite logique
du langage religieux:
un tas de superstitions
érigées en systèmes
de conquête.

Nous vivons dans une simple
logique de guerre que
nous nommons démocratie.
Le droit d'imposer à autrui
nos majorités.

J'ai atteint un certain niveau
d'indépendance
face à cette barbarie.
À peine ai-je, si l'on peut
dire, tiré mes billes du jeu.
Je n'ai plus besoin
de travailler dans des usines
d'armements (ou de soutien).
Mais d'autres, pour me payer
mes loyers, doivent y aller.

Je regarde,
assis sur mon balcon, passer
et repasser les années.
Et la bêtise.
Comme les armées
dans l'Histoire,
qu'elles soient romaines
ou américaines.

5 mai 1999

Pour un penseur,
paradoxalement,
rien n'est plus destructeur
que d'avoir des disciples.

Des suiveux de Jésus
aux intellectuels marxistes,
la bêtise est la même.
Celle de déifier ceux qui ont
l'audace de penser.

6 mai 1999

Maisons, pierres, vitre,
tout s'écoule comme l'eau.

Je ne suis pas seul à mourir.

Tout ce qui m'entoure
meurt avec moi.

L'idée d'éternité
est une idée folle.

La mort
est notre avenir à tous.

Je ne laisse rien.
Tout s'en vient avec moi.

17 mai 1999

Tant que nous procéderons
par certitudes,
il y aura des guerres.

Après l'adoration des veaux
d'or, quoi de plus logique
que de se retrouver heureux
dans leur destruction.

Nous devons nous habituer
à vivre dans des idéologies
de l'hypothétique.

21 mai 1999

Une majorité
de la population est formée
de répéteux et de radoteux.

Leur impersonnalité est telle
qu'ils ne font que répéter
les ordres... en les déformant.

27 mai 1999

(Mot laissé par Mireille Baillargeon).

Ta soeur a téléphoné.
Elle nous invite dimanche
pour te fêter.
Elle fera un BBQ.
J'ai dit oui en principe.
Il faut rappeler
si cela ne te tente pas.
Il n'y aura pas d'alcool,
c'est entendu.
Nous serons tous les trois,
à moins qu'elle n'invite
aussi Bianca Côté.

31 mai 1999

(Carte de Mireille Baillargeon pour ma fête).

En découvrant cette carte,
je me suis dit que tu n'étais
pas le seul à marcher,
en croisant les mains derrière
le dos de temps en temps;
démarche peu habituelle
maintenant mais
dans la norme hier encore.

1 juin 1999

Les médaillés, de tout acabit,
sont tous plus ou moins
des demeurés.

Médaillés militaires,
doctorés honorifiques
et autres Albrith
ou Pinochet en cape
mi-prêtre mi Bat-man,
tous se pavanent
avec sérieux
dans la maison des fous.

*

La politesse
est une des formes
de la dissimulation.

2 juin 1999

Le problème
avec les idéologies, c'est
que ceux qui les suivent,
comme ceux qui s'y
opposent, finissent tous
par avoir le même langage.

On ne change
une civilisation qu'en faisant
disparaître les deux parties.

6 juin 1999

Tandis que d'autres
planifient l'invasion des
planètes et notre vie là-bas,
tandis que d'autres
se prémunissent contre
les astéroïdes, nous nous
entre-tuons encore pour
la prééminence de préjugés
tout aussi dépassés
qu'inutiles.

En pénétrant dans l'espace,
nous avons fait un grand pas.

Contre toute attente,
nous nous préparons
à connaître la terreur.

29 juin 1999

Notre vie a peut-être
encore moins d'importance
que ce que les pires
pessimistes en ont dit.

S'il est vrai que
nous habitons une galaxie
qui n'est qu'une parmi des
milliards d'autres galaxies;
s'il est vrai que
nous habitons une planète
parmi des milliards d'autres
planètes dans notre seule
galaxie, que valent donc nos
travaux (quels qu'ils soient)
dans la masse totale
de l'existence.

Il est même infiniment
probable que toutes
nos civilisations finiront dans
des explosions
ou autres catastrophes
planétaires
qui les réduiront à leur état
de matière première.

Nous aurons peut-être été
les seuls
à avoir eu conscience
de notre forme d'existence.

3 juillet 1999

C'est l'univers Péladeau
qui dirige actuellement
le Québec.

Lucien Bouchard,
Jean Coutu, Paul Desmarais
et autres relèvent tous
d'une idéologie
valorisant l'argent volé.

10 juillet 1999

Toutes nos idéologies sont
comme un fil d'araignée
tendu entre deux massifs
rocheux.

La durée est quelque chose
qui nous est étranger.

14 juillet 1999

Ce n'est pas moi qui dirige.
C'est la matière.

15 juillet 1999

Étrange sentiment que
celui de devenir soi-même
un vestige.

Peu à peu je me libère
du désir de reconnaissance.

Le problème est qu'il y a
toujours en chacun de nous
une mauvaise réponse
qui se cache sous la bonne.

21 juillet 1999

Ce ne sont pas
les conditions de création
littéraire qui sont
mauvaises (publications
gratuites, bourses, etc.).

Mais la reconnaissance
de l'intelligence.

*

Graffiti:

Police partout.
Justice nulle part.

6 août 1999

Nos cultures se propagent
par un endoctrinement
à l'oeuvre dès le berceau.

Chaque société
doit s'assurer
la maîtrise des définitions.

Écoles, médias,
divertissements, discours
politiques produisent
continuellement le sens
et la conscience.

Chacun doit vivre
dans le cadre de références
et de perceptions
à l'ordre du jour.
Nous appartenons désormais
plus à une culture
qu'à une nation.

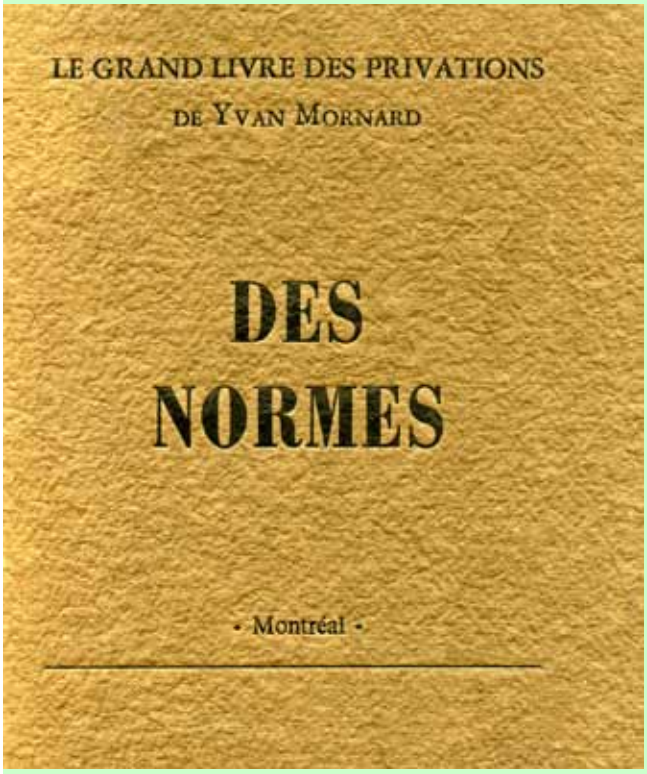
7 août 1999

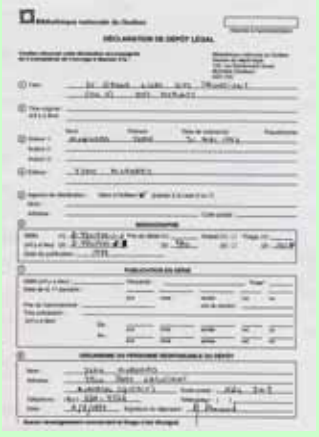
Trouver,
sous chaque civilisation,
le trait commun.

Faute de rois, de papes
ou autres fripouilles,
les nouvelles vedettes
feront l'affaire.

Le trait commun
est de se chercher un veau
d'or pour l'adorer.
Avant que de le détruire.

Il y a toujours une nouvelle
religion de dupes
pour continuer la suite
de l'Histoire.





8 août 1999

Les choses avancent.

En écrivant
LE GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS,
je me construis.

Je me construis une pensée.

Je sors lentement,
péniblement,
de l'insignifiance.

Heureusement,
je n'ai plus à retourner
dans la machine infernale.

Le détail historique rend
toutes les choses bêtes.
Je dois m'en éloigner.
Je dois m'en aller.

Heureusement, ma rente
me le permet de plus en plus.

Dans deux ans, j'aurai fini
de payer mon hypothèque.
Dans trois, je toucherai,
en plus, un fond de pension
de $300 de l'État.
Soit: $1,000 par mois
pour me permettre
de continuer à faire avancer,
silencieusement, mes choses.

12 août 1999

M'en aller.

Me situer lentement
en marge de tout.

Fermer, lentement,
les portes.

M'en aller.

Dans l'incroyable beauté
des millions d'espèces
d'insectes.

Dans le scintillement discret
des astres déjà morts.

15 août 1999

Les clichés sont faits
pour les gens
qui n'ont pas de langage.

16 août 1999

Il manque au Québec
de vieux hommes sages
qui nous guident
sur le chemin difficile.

Les seuls qui se présentent
sont catholiques.

21 août 1999

Notre vieux chat, Pataud,
lentement, se meurt.
La vieillesse le gruge:
amaigrissement, accélération
du coeur, grossissement
des reins, détérioration
des dents.
Le choc: c'est nous aussi,
avec lui, qui nous en allons.
Notre vie de couple
ne tient plus.
Nous nourrissons le chat
à la petite cuillère.
Comme si de lui ménager
une fin douce
pouvait nous ramener
nous aussi
à une vie heureuse.
Mais le temps est passé.
Et nous, avec lui.
Je ne vois d'autres solutions
que de reprendre
progressivement la route.
Préparer le grand départ.
En finir cette année
avec la mise en ordre
de mon JOURNAL, avec
la mise au propre des notes
pouvant servir
aux autres chapitres
du GRAND LIVRE.
Vivre seul encore un peu
en me détachant de tout.
Retrouver la solitude.
Le seuil.
Finalement boucler
la boucle,
devenir ce que je suis.

22 août 1999

Notre ordre est illusoire.
Une disposition superficielle
des choses.
Une grossièreté de vision
que nous prenons
pour de la délicatesse.

Nos civilisations ne sont
que des toiles d'araignées.

23 août 1999

Qui, après ma mort,
habitera ma maison
ne sachant même pas
que je l'ai habitée avant lui?

Nous ne sommes pas
uniques, mais plutôt un
parmi les milliards de larves
humaines nécessaire à la
résistance de l'espèce.

Nous naissons
dans une vague, et nous
n'avons d'autre choix
que de nous laisser emporter.

24 août 1999

Heureusement,
nous ne sommes pas
très intelligents.

C'est là notre bonheur.

29 août 1999

Moi aussi, au moment venu,
j'aimerais être endormi,
puis mourir euthanasié.

Au lieu que d'aller mourir
dans leurs mouroirs
catholiques semblables aux
camps d'extermination nazis.

4 septembre 1999

Le drame commence
alors qu'en réaction
à la surveillance électronique
on veut protéger
l'intimité de chacun.

Mais le véritable drame
est que, finalement,
il n'y a rien à protéger.

Il n'y a pas réellement
de vie privée.
À peine quelques habitudes
semblables aux habitudes
de tous les autres.

5 septembre 1999

Les seize maisons
où j'ai vécu:

3420 Hogan, Montréal.
Grande-Vallée.
8838 Foucher, Montréal.
316 Green, St-Lambert.
332 Maple, St-Lambert.
Séminaire de Saint-Jean.
165 Sherbrooke est #8.
4214 Saint-Hubert.
3075 Barclay #9.
4383 Christophe-Colomb.
2082 Saint-Denis (démoli)
3536 Sainte-Famille.
808 Wiseman,Outremont.
861 Stuart #3, Outremont.
175 Sherbrooke O#1606.
3960 Parc Lafontaine.

Chose étrange:
je suis, sans le savoir,
né d'un côté
du parc LaFontaine
pour venir y mourir
de l'autre.

7 septembre 1999

Un an sans alcool.

À l'exception d'une demi-
douzaine de petites rechutes,
volontairement solitaires.
Comme pour mesurer
une nostalgie.
Bien vite dégoûté
par mon allergie.

Depuis un an, je n'ai bu
d'alcool avec personne.
J'évite ainsi toutes
les occasions d'ivrognerie.
Notre société
ne vit qu'un verre à la main.

Je préfère maintenant,
chaque jour,
mon ivresse cannabique.

11 septembre 1999

Nous vivons
dans la contrainte.

On nous inculque surtout
les auteurs
qui furent de droite.
Ou qui le sont
chronologiquement devenus.

12 septembre 1999

La démocratie n'a existé
que lors des révolutions.

Le reste
n'est que néo-féodalité.

13 septembre 1999

Les médias ne sont
que des remontées d'égouts.

14 septembre 1999

Le droit
des manipulateurs de foules
a remplacé le droit divin
des rois.

15 septembre 1999

La famille
de Mireille Baillargeon
a tendance
aux crises d'angoisse.

Comme s'il y avait toujours
un devoir et une punition.

16 septembre 1999

Terminé la récolte des 90
plants femelles de cannabis.

Environ 900 grammes
(30 sachets).

Comme l'an dernier.

30 septembre 1999

Je sors lentement
de ma gangue de préjugés.

De mon crétinisme
de catholique pédant.

Je découvre, chaque jour,
un peu plus
que je ne sais pas.

4 octobre 1999

L'école rend l'imbécillité méthodique.

9 octobre 1999

Avec l'âge, mon objectif se précise:
m'occuper de mes affaires.

On nous a tellement appris à vivre
pour convertir les autres!

C'est une grande difficulté que de se retrouver seul avec la vérité...

14 octobre 1999

L'histoire d'un individu se confond
avec celle de ses préjugés.

17 octobre 1999

Nous vivons dans
des sociétés irresponsables.

Les mythes prévalent encore contre les faits.

La majorité de nos décisions procède
comme d'une intelligence mécanique.

L'écart créateur est difficile.
C'est le respect
de la procédure qui domine.

22 octobre 1999

Être locateur, c'est devoir
être un peu politicien.

Il faut tâcher de faire
que tous les locataires
s'entendent
sur leurs espaces respectifs:
le chien d'un tel, le chat
de l'autre, la musique
et patati et patata.

La logique est simple.

Il faut amener le niveau
de vie de chacun
à une mesure satisfaisante
pour tous.

23 octobre 1999

Le *Colisé du Livre*
de la rue Berri,
librairie de livres soldés,
ferme ses portes.
L'emplacement appartient
désormais
à la Bibliothèque Nationale.

Depuis 10 ans, cette librairie
de seconde main,
a été l'endroit privilégié
de nos recherches pour
L'INVENTAIRE
DES ÉCRIVAINS
DU QUÉBEC.

24 octobre 1999

J'ai peut-être finalement
trouvé ma solution.

L'usage du cannabis
calme ma nervosité,
mon irritabilité.
Depuis un an,
j'ai opéré un transfert.
J'ai trouvé un dérivatif
à mon alcoolisme rebelle.
Une automédication efficace
et gratuite
pour peu qu'on la cultive.

J'aime vivre ainsi.
J'accomplis le matin
mes tâches les plus lourdes.
Après le dîner, je mange
un demi-biscuit de cannabis;
l'autre moitié,
après le souper.

Je peux ainsi
lentement rêvasser ma vie,
tout en vaguant
à mes occupations.
Le temps m'est plus lent,
plus charnu.

J'ai finalement compris,
(j'essaie de comprendre),
que ma vie
n'est qu'une micro existence
définitivement invisible
à travers les galaxies.
Il faut être con, bouché dur,
pour espérer survivre.
Notre vie est un cul-de-sac.

Mais chaque journée
m'est comme un petit plaisir.
La satisfaction
d'une curiosité.
Une sensation de plénitude.
S'installer confortablement
pour la durée.
Mais garder le cap.
Ne vivre qu'au jour le jour.

Il me faut, pour maintenir
ce confort,
doubler ma récolte.
J'ai besoin de produire
365 biscuits par année, soit
30 productions de 12 biscuits
(30 fois 60 grammes).

J'ai mieux bêché le terrain
cette année.
Je viens d'y semer, comme
on sème des épinards,
40 petits rangs d'environ
30 semences chacun.

Cela me donne déjà
le goût du printemps...

25 octobre 1999

Tant que nous aurons,
à la tête des nations, des
gens qui ont le droit de tuer,
nous vivrons en barbarie.

Être soldat est toujours
un crime.
Tout ce qui est militaire
doit être détruit.

28 octobre 1999

En mettant en ordre
mon JOURNAL,
je constate
que j'ai été éduqué
par de véritables
malades mentaux.

1 novembre 1999

Rien ne nous permet
de croire à une quelconque
éternité humaine.
Nous n'existons qu'à
un niveau microscopique.
Prétendre à notre importance
dans l'univers
montre bien notre folie.
Nous sommes
tout simplement perdus
dans une masse infinie
de mouvements.
Après avoir survécus dans
ce niveau d'invisibilité
totale, il nous faut envisager
l'éventualité
de notre complète
disparition.

C'est là qu'il nous faut
fonder notre morale.

8 novembre 1999

Comment établir un langage
constant dans la relativité?

9 novembre 1999

Schopenhauer annonçait déjà
la relativité de Einstein
en écrivant:
*un objet quelconque est lié
nécessairement à d'autres.*

Le pessimisme est peut-être
l'émotion qui présida à
la découverte de la relativité.
Comme la religiosité avait
marqué l'époque précédente.

10 novembre 1999

Jamais jusqu'ici les peuples
n'ont renversé l'autorité.
C'est parce qu'ils étaient
en faillite
dans l'accomplissement de
leur devoir que la révolution
française renversa les rois.

11 novembre 1999

Les religions,
comme les fast-foods,
exploitent le minimum vital.

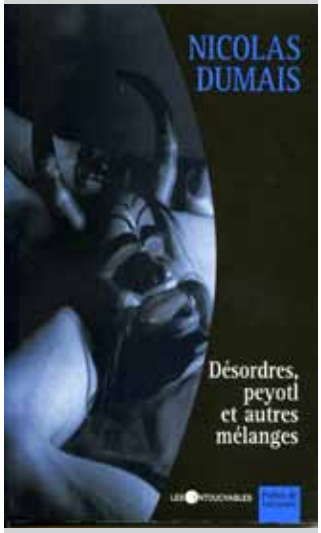
12 novembre 1999

Première neige déjà.
Mais qui ne dure pas.

Premier livre aussi de
mon neveu Nicolas Dumais:
“*Désordres, peyotl et autres mélanges*”.
Beau départ à 20 ans.

L’important, pour chacun,
est d’atteindre un langage.

Laissons à nos descendants
autre chose qu’un mausolée
qui ne parle pas.



16 novembre 1999

Les mots ne traversent pas
le temps.

Les mots restent là
où ils ont été utilisés.

Au mieux les mots
sont des codes contenant
des cosmogonies secrètes.

Les mots sont
une des formes de nécropole.

Que dire d’autre
des Institutions lettrés.

20 novembre 1999

J’ai toujours éprouvé un
bien-être à me retrouver seul.
De me retrouver dans mon
univers sans conséquence.
Questions flottant
dans mes réponses.

Pour vivre, je me suis intégré
à une Institution existante:
celle des locateurs
d’appartements.
(C’est toujours ailleurs
qu’on accepte l’irrespect...)

Nous vivons tous ainsi dans
nos trophées de chasse.
(Meubles, livres, diplômes,
relations...)

Mais dans 100 ans,
il n’y aura plus aucun lien
entre mes écrits et le mort
que je serai.

Même célèbres,
nous survivons
comme dans l’anonymat.

25 novembre 1999

Mireille Baillargeon
s'est envolée pour Paris.

Une occasion, une aubaine
obtenue grâce
au fils de son amie
Marie-Françoise Gautrin,
pilote pour Air Canada.

Deux semaines.

26 novembre 1999

LA MÉDAILLE
DE L'ACADÉMIE
DES LETTRES
DU QUÉBEC.

Après Gaston Miron,
Jean Royer a enfin retrouvé
moyen d'être thuriféraire.
C'est sur Lise Bissonnette
qu'il accroche maintenant
les médailles farfelues
de son institution
québécoise.
Chacun grimace
au photographe
en se donnant à voir.
Bras coupé d'une part,
laideur assurée de l'autre,
c'est néanmoins l'arrivisme
caractériel
qui d'abord nous frappe.

La médaille de l'Académie

LISE BISSONNETTE a reçu, hier soir à Montréal, la médaille de l'Académie des lettres du Québec pour l'année 1998. Habituellement, la récompense est remise au printemps. Jean Royer, président de l'Académie, a expliqué que cette distinction était remise à Mme Bissonnette à plus d'un titre. Il a parlé de l'ex-directrice du Devoir, de l'écrivaine et de la présidente-directrice générale de la Grande Bibliothèque du Québec. La médaille a été décernée pour la première fois en 1946, à Gabrielle Roy.

Mais le problème, pour moi,
ne s'arrête pas là.
Ma soeur aussi lâcherait
du lest (sur les principes)
pour un peu de gloriole
(à la Paul Chamberland).
J'avais espéré,
par notre rapprochement,
faire renaître
un climat familial,
mais cette fois intelligent.
J'ai bien peur que
le conformisme nécessaire
à la gloriole nous sépare,
cette fois,
plus profondément.

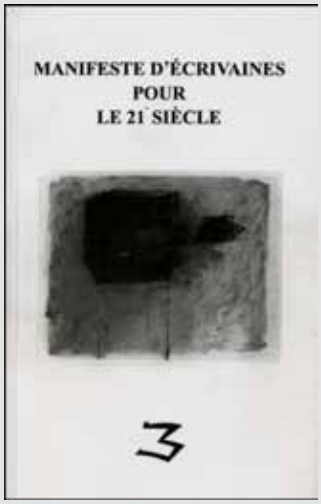
Le MANIFESTE
D'ÉCRIVAINES
POUR LE 21E SIÈCLE
est un bel exemple
de phrases maintenant
creuses parce qu'à la mode,
tout le style peureux de
France Théoret qui d'ailleurs
s'est servie des six autres
femmes signataires pour
tout détourner à son unique
et seul nom au catalogage
bibliothécaire.
C'est elle aussi qui accorde
les interviews.
La critique de Chantal Guy
dans le cahier
de LA PRESSE
pour le salon du livre
m'a semblée juste:
*comme le savon TIDE est
aujourd'hui révolutionnaire*.

29 novembre 1999

Une comédie-bouffe
de la contestation.
Par une vieille femme qui
ose enfin monter
aux barricades vingt ans
après la révolution.

Mais si la chose s'arrêtait là!
C'est de là
une course aux subventions.
(France Théoret
est sur un jury...)
Bianca Côté a obtenu
une bourse de $18,000;
ma soeur espère.
Tout sent le grossier
conflit d'intérêts.

Je comprends le besoin
de gloire pour quelqu'un
qui doit en vivre.
(Bianca, ici, est un bon
exemple: elle travaillait
comme traductrice
pour la famille Péladeau).
Mais lorsque l'on est
professeur
(comme Claude Beausoleil
qui est malgré tout six mois
par année boursier
en Europe),
il n'y a rien à espérer.
Robert Yergeau avait raison
(À TOUT PRIX, 1994).
Dans ce milieu de pauvres
à la tête enflée qu'est celui
des écrivains, même Gaston
Miron sentait mauvais.



On ne change pas les gens.
Ou leur orientation
correspond.
Ou on les quitte.

Le côté "linotte" de ma soeur
(qui joue plus souvent
qu'à son tour
à la "petite fille" au lieu de
prendre ses responsabilités),
m'a fait apprécier
(il faut parfois comparer)
la maturité
de Mireille Baillargeon.

Je continue.
Mais cette fois: seul.

N'est-ce pas, de toute façon,
le seul chemin possible.
L'affection n'étant
qu'une image
parmi tant d'autres.

Nous vivons
dans une des structures
caléidoscopiques
de la réalité.
Comme le microscope
nous permet de traverser
différents niveaux
par différentes focalisations.

3 décembre 1999

Et voilà que je ramasse
encore des choses
pour ma soeur!
Cette fois,
c'est une lessiveuse encore
en bon état dont un voisin
disposait suite à l'achat
d'une neuve.

Peut-être est-ce ça:"faire
partie de la même famille":
comme une capacité
de se souvenir des causes
profondes installées
dans notre passé commun.

Germaine se comporte
étrangement comme Sylvain
(finalement homosexuel
lui aussi!).
Ils ont subi tous les deux
la mort de la mère et
l'influence d'Ange-Aimée.

Olier et moi sommes presque
d'un autre lit.

5 décembre 1999

Je ne pourrais même pas
être clochard.

À errer
à travers le centre-ville par
ces après-midi de redoux,
je n'ai du "robineux" que
l'air désoeuvré, la tenue
quelconque et peut-être
une attention particulière
pour les toilettes publiques
sur mon trajet.

Mais je suis
trop entreprenant.
Je possède aussi un lieu
où accumuler des biens.
Ce qui est le contraire même
de l'esprit du vagabond.

6 décembre 1999

Il ne faut pas perdre
son temps à vouloir changer
les autres.

J'ai l'impression
que nous bloquons tous
à un stade ou à un autre
de notre enfance.
C'est là que nous prenons
nos ordres et nos valeurs.

Dans nos rencontres
avec les autres,
ou bien il y a accord, ou bien
vaut mieux se quitter.

7 décembre 1999

Je n'ai même pas fini
la murale de ma vie
que déjà mon oeuvre
commence à s'écailler.

Mon passé, déjà, tombe
en ruines.

8 décembre 1999

Il n’y a jamais eu,
dans nos civilisations,
que des vérités d’usage.

9 décembre 1999

Je me suis remis à décaper
lentement ma maison.

La rampe d’escalier.

15 décembre 1999

Avec le temps,
chaque événement
reprend sa place.

Tout, un jour,
finit par retrouver
son insignifiance.

Ce n’est
que par grossissement
disproportionné que
les choses nous touchent.

16 décembre 1999

Chaque époque valorise
un cul-de-sac.

Il faut agir en conséquence.

17 décembre 1999

Il n'y a rien qui nous attire.
Il y a quelque chose
qui pousse.

18 décembre 1999

C'est
parce que nous sommes
ce que nous sommes
que nous valorisons
la conscience.

Mais en dehors de nous,
à quoi donc sert
notre "conscience".
Ce n'est peut-être là qu'une
façon *à nous* de comprendre.

19 décembre 1999

Chaque rencontre
agit comme un empiétement.
Une sorte de marcottage
dans le territoire d'autrui.

20 décembre 1999

Tout le système biologique
est basé sur l'égoïsme.
Quoi de plus égoïste
qu'une mère
qui défend sa portée.

La société
est devenue trop grosse.
Il faut fuir vers l'intérieur.

Pourquoi la société
aurait-elle plus d'importance
pour moi
que le reste des galaxies?

Tant que nous ne serons pas
tous devenus rentiers,
tout système ne peut donner
que de l'hypocrisie
de mercenaires.

Le prochain saut
de civilisation
pourrait se faire dans le sens
de l'affranchissement
de la nécessité.

2000

58 ans

1 janvier 2000

L’an 2000...
parce que l’on ne sait pas où
faire commencer le temps.

2 janvier 2000

L’adolescent que j’étais
et qui trouvait sa paix
à parler à Dieu
ne faisait rien de plus
que de se parler à lui-même.

Car où donc était Dieu?

Il n’y avait tout simplement
personne.

Il s’agit maintenant
de continuer à m’écouter
en sachant cette fois que
je ne parle qu’à moi-même.

3 janvier 2000

Je ne suis sûrement pas vu
comme celui que je pense
qu’on pense.

4 janvier 2000

Je n'ai jamais vécu seul.
J'ai toujours vécu à l'écart
peut-être, mais entouré.

7 janvier 2000

Il n'y a que les Institutions
dont l'existence
atteint la visibilité.

En tant qu'individus
nous ne faisons
que porter plus avant
les fonctions du rôle
que nous avons dû endosser.

9 janvier 2000

Ma soeur Germaine
a eu sa subvention ($16,000)
du Conseil des Arts
du Québec.
Elle pourra donc prendre
congé d'enseignement
pour une session.

Nous avons été élevés dans
l'espoir d'un passe-droit.

10 janvier 2000

Je n'aurais pas assez
de toute ma vie pour lire
ne fut-ce que le nom
de ceux qui auront vécu
en même temps que moi.

Nous sommes tous
d'une même modalité: celle
qui ne réussit pas beaucoup
mieux que les autres.

Le mythe maladif de
la réussite et de la célébrité.

11 janvier 2000

Il faut se trouver
une place dans l'argent.

L'argent de mes loyers me
laisse disposer d'une place
que j'utilise pour écrire.

Ce que les riches
atteignent par l'argent
ne m'intéresse pas.

C'est le seul plaisir
de n'avoir rien à faire
d'obligatoire qui me satisfait.

Pour apprendre calmement
à regarder autour de moi.

12 janvier 2000

Un gouvernement
ne pense jamais réellement
à bien gouverner.

Ce qui lui importe,
c'est, en légiférant, de régler
ses propres problèmes.

13 janvier 2000

Un journal intime
est un énorme pense-bête.

Une accumulation de traits
de crayons pour aider
à ne pas tout oublier.

14 janvier 2000

La majorité de mes
jugements sur autrui
lui sont défavorables.
C'est le défaut qui
le plus souvent me frappe.

C'est par volonté
qu'il me faut cesser de juger
ainsi en bloc
à tort et de travers.

Connaître quelqu'un
c'est en arriver à comprendre
la signification
de son utilisation des mots.

16 janvier 2000

Le présent
est infiniment présent.

Mais nous sommes
quelque chose
qui de soi-même s'efface.

Nous n'avons de passé
que notre mémoire présente
de certains déplacements
antérieurs.

18 janvier 2000

Je m'aperçois clairement
aujourd'hui que je n'ai
jamais été "révolutionnaire".
Mais "en réaction" contre
l'abus caractériel et puritain.
Les arrestations faites
à la même époque que
SEXUS: les Ballets Africains
et la petite troupe de théâtre
des Saltimbanques.

J'étais tout simplement
un individu en santé
qui voulait vivre.

19 janvier 2000

Lire les écrits de nos parents
serait une façon moderne de
rendre un culte aux ancêtres.

L'avenir est fermé,
et par le vedettisme mondial,
et par le nombre faramineux
de publications.

En sous-bois se développera
peut-être une multitude de
petites littératures familiales.

22 janvier 2000

Il est dangereux
de rencontrer quelqu'un.

Il nous pousse souvent
dans des images inattendues
de nous-mêmes.

23 janvier 2000

L'avenir se fait
sous la pression du passé.

Le simple principe
du bourgeonnement.

26 janvier 2000

Il y a, malgré leur inégale visibilité,
nécessité des contestataires.
Car nous sommes
continuellement
en renégociation
du contrat social.

À ce titre, le MANIFESTE POUR UN REVENU DE CITOYENNETÉ de Michel Chartrand et Michel Bernard est un pas.
Il s'agirait de transférer
les programmes sociaux
existants en un revenu
de base inconditionnel
pour tous.
L'idée n'est pas nouvelle,
elle est dans l'air du temps.

Les valeurs de la violence
et de la méritocratie doivent
faire place à des valeurs
plus intérieures.

Mais si l'éradication
de la pauvreté demeure
un objectif, cela ne règle rien
à l'accroissement
de la déficience mentale
des populations qui jusqu'ici
est venu à bout de toutes
les réformes sociales.

Michel Chartrand
n'est surtout pas un homme
de discussion.
Mais un homme de dogmes
et de diffusion dogmatique.
Un vieux curé.
Un nouveau Père Gédéon.
Un contenant de métal
clinquant transvasant
du contenu néo-catholique
de gauche.
Dans le style
vieux syndicaliste d'usines
haranguant ses ouvriers.
Avec, sous le bras,
comme tous les politiciens
réformistes, leur livre
blanc, bleu ou rouge
qui règlera tout.

Notre tendance à toujours
chercher un dénominateur
commun,
nous pousse à nous réduire
aux rassembleurs.

Le côté vulgaire
de Chartrand n'est pas
le langage populaire mais
celui de ceux qui prétendent
prendre la parole du peuple.
L'ouvrier qui veut parler,
bafouille.

27 janvier 2000

Nous devons apprendre
à nous vivre davantage
dans le provisoire.

À nous définir
une personnalité
en terme de marge de crédit.

28 janvier 2000

Ma probabilité de vie
pourrait être
d'une douzaine d'années.
Ce qui, soudain,
me paraît bien court.
Il est grand temps
de me faire un plan
de ce que je veux finir:

1. Finir payer dettes.
2. ...etc.
3. Corniche.
4. Fondation?
5. Fenêtres salon.
6. Fenêtres haut.
7. Fenêtres locataires.
8. Plinthes salon-carridor.
9. Cuisine.
10 Chambre arrière.
11 Chambre avant.
12 Toit?

Toute ma vie,
j'ai fonctionné par plans:
celui-ci sera le dernier.

On a dit de moi:
qui se promène seul,
qui est cassant et qui s'en va.
Je me suis rapidement rangé
dans le rôle d'homme
à la maison.
Je n'ai rien inventé, rien bâti
de neuf, mais racheté, réparé,
essayé de conserver.
J'ai quelque temps
vulgarisé la comptabilité
pour aubergistes.

J'ai écrit quelques
petits livres de réflexions.
J'ai beaucoup repris
les idées des autres.

Je suis un petit homme
extrêmement nerveux
qui gigote tout le temps.
Je suis un petit vieux bossu,
à la longue barbe encore
rousse qui assure son confort
par la maintenance d'un petit
immeuble locatif qui lui
appartient.

Paisible,
faisant aux mêmes heures
les mêmes promenades,
j'ai acquis un petit territoire
où j'ai presque toujours,
en dernier recours,
droit de ne pas être
importuné.

On a dit de moi:
qui est envahissant.
On a dit de moi:
qui se promène seul et qui
a l'air de n'avoir rien à faire.
L'argent, me permettant
d'être moins obsédé par mes
problèmes de subsistance,
m'ouvre une liberté
de construction de la réalité.

29 janvier 2000

Nos machines
fonctionnent comme nous:
en mode binaire.
Tort ou raison.

30 janvier 2000

Aucune conscience
extérieure à la terre
ne semble nous avoir saisis.

Si tel est le cas,
nous n'existons peut-être pas
pour l'univers.

4 février 2000

Il faut toujours
rester sur ses gardes.
Car il y a des fous
qui prennent le pouvoir.

Nous bloquons tous
dans de fausses valeurs
que nous prenons
pour universelles.

5 février 2000

Séduire ou dompter.
La grande force
des américains
est que les modèles
de comportement
qu'ils publicisent
marchent par séduction.
Ce n'est plus seulement
l'armée qui envahit,
mais les clowns McDonald
qui distribuent des bonbons
aux enfants.

6 février 2000

La sexualité
est un acte humain
qui n'a d'importance que
selon le besoin que l'on en a.

7 février 2000

La loi est faite pour plaire
à tout le monde,
donc pour déplaire.

8 février 2000

Ceux qui avaient besoin
de curés vont maintenant
voir des Psys.

Le besoin reste.

9 février 2000

Notre vie ne semble pas
être une illusion.

Mais la prétention de vérité
de nos idéologies montre
notre faible niveau
de conscience.

10 février 2000

Problèmes de propriétaire:
le locataire.
Si ce n'est pas un tel,
ce sera un autre.
C'est structurel à la fonction.
Nous sommes embourbés
dans la problématique,
parfois la crise, des autres.

Yves Gascon,
que son village a surnommé
Ivre Gascon.
Troc de l'espace d'un garage
contre travaux.
Depuis dix ans déjà.
Et qui se retrouve toujours
au même point,
malgré un héritage d'environ
$50,000 de sa mère.
L'alcool tue, et la patience,
et la capacité
de concentration prolongée.
Tendance à s'éjarrer,
à commencer sans finir,
à papillonner.
Le talent comme seule
richesse dans la pauvreté.

11 février 2000

Nous sommes pédants
et de si peu
de personnalité qu'il nous
faut presque toujours
une reconnaissance
disproportionnée
pour nous donner
l'impression d'être
tout simplement
correctement perçus.

Nous devons tous être
des flatteurs pour être polis.

12 février 2000

Nous devons vivre
dans le mépris des autres.

Toutes les civilisations
sont vraies dans la pratique
et fausses
dans leurs principes.

Il n'y a pas réellement
de lignes droites.
On ne vit
jamais par principes.
Mais c'est toujours
par principes qu'on réprime.

Ma réalité est ma maison.
Le reste est dans ma tête.

13 février 2000

Jusqu'à preuve du contraire,
rien ne me permet
d'autre avenir
qu'une disparition complète.
Resteront ces papiers
dont le sens peu à peu,
lui aussi, disparaîtra.
Des hiéroglyphes à la N^{ième}
de plus en plus
indéchiffrables
dans leur effritement.
Il nous faut apprendre
à vivre en sachant
que nous allons finir dans
l'inconscience du cosmos.
Dans la durée moyenne
des civilisations avec leurs
signaux étranges et primitifs.

Nous vivons
dans nos hypothèses
farfelues.
La plupart de nos penseurs
réputés ne le sont justement
que parce qu'ils ne font
que pousser à bout
l'illogisme
qu'on attend d'eux.

Essentiellement,
notre liberté semble
complémentaire à l'instinct.

15 février 2000

L'industrie de la publicité
vit d'arnaqueurs et de
vendeurs de cochonneries.

Nous ne devons plus
supporter
les attaques publicitaires.

Envahisseurs armés
ou publicitaires
sont de la même trempe.

C'est un crime
d'être publicitaire
comme d'être soldat.

16 février 2000

Un collectionneur
collectionne
les boutons à quatre trous.
Il en collectionne tant
qu'il en couvre tous les murs
de sa maison.
Dès lors, il est dit avoir
un musé
de boutons à quatre trous.

C'est l'entêtement
dans la répétition
d'une particularité
qui rend remarquable.

17 février 2000

Nous ne parlons que
par associations de clichés.

18 février 2000

Tous les rôles sont petits.

Ce n'est que notre prétention
qui les rend grands.

L'individu est trop petit
pour se dire grand.

19 février 2000

Ils n'ont pas d'amis.

Ils n'ont
que des redevances.

20 février 2000

Il faut passer par-dessus
le système passéiste qui est
en train de nous perdre.

23 février 2000

La propriété n'est, de fait,
qu'une façon de répartir
les tâches
de responsabilité
des différents territoires
sociaux.

26 février 2000

Les titres *honorifiques*
(qui ne rapportent pas),
ne sont là
que pour compenser
au manque de titres *réels*.

27 février 2000

Nous, québécois, sommes
une culture trait d'union.
Entre la Française
et l'Américaine
qui nous assimilent.

Le capitalisme est la suite
logique du catholicisme.
Le culte de l'excellence.

1 mars 2000

Le ton “indigné”
de tous les journalistes.
On dirait qu’ils ont tous
pour mission
de dénoncer un péché.
Nouveaux moralistes
qui ignorent jusqu’à ce qui
les moralise eux-mêmes.

2 mars 2000

La majorité
de nos occupations
relève de l’occupationnel.

3 mars 2000

La conscience
ne sert peut-être qu’à ajuster
l’instinct à la géographie
particulière des lieux.

Les êtres qui vivent
sont si misérables.
Ne plus les tuer pour vivre.
Manger les oeufs,
non les poules.
Établir une liste.

4 mars 2000

Le respect de la majorité,
simple, ou mieux, ne vaut
moralement que pour
un vote sur des banalités.

Bien fou qui renonce
à sa forme de vie
du fait qu’il est,
dans un quelconque vote,
minoritaire.

Le vote à majorité simple:
une idéologie de la fuite.

L’État doit se comporter
comme la santé.
Le corps en santé
ne se sent pas.

5 mars 2000

L'évolution de la pensée
nous ramène à l'écoute
de l'instinct.

Il faut philosopher
avec des mesures graduées.
Le Bon et le Mal étant les
extrêmes d'un même vecteur.

6 mars 2000

La propriété est finalement
le lieu où l'on vient le moins
nous embêter.

Les idées neuves sont
elles aussi vacantes.
Comme des terres
à coloniser.

L'esprit ésotérique
contre l'esprit critique.

8 mars 2000

Les armées sont remplies
de jeunes débiles en mal
de casser ce qu'ils ne savent
bâtir.
L'armée est un système
de récupération des simples
en vue de les envoyer
à la tuerie pour défendre
les riches.

Les hygiénistes américains,
sous plastique,
auront peut-être été les plus
cochons de l'Histoire.

9 mars 2000

L'erreur vient de la création
du *personnage idéal*, comme
une fleur tranchée de sa tige.
L'unique fausse
la perspective du collectif.
C'est toujours
collectivement,
et de multiples façons
interchangeables en même
temps, que nous prenons
nos décisions personnelles.
Il nous faut saisir,
par grappe, ce qui
nous arrive individuellement.

10 mars 2000

Pour gagner, il faut ramer
dans le sens du courant.
Ni tort, ni raison.

Ce n'est peut-être que par
l'accroissement du nombre
que nous évoluons
historiquement.

Nous n'en sommes encore
qu'à la première exigence:
survivre.
Pour le moment, les autres
principes ne peuvent être
qu'accompagnateurs.

13 mars 2000

Au lieu d'être le sommet
de l'évolution:
si nous nous étions
tout simplement
par trop empêtrés dans
nos procédures langagières.

La voie des autres: abeilles,
fourmis, etc.

Les gens n'ont pas le temps
de se poser des questions
autres que de survivance.
Les mots les embêtent.
Le goût du retrait
et du respect des mots
est nécessaire
au questionnement.
Mais écrire (ou d'autres
moyens), n'est pas le but.
Il ne faut pas s'attarder
par fétichisme à une langue.
Le formalisme est un
exercice dans la langue,
pour perfectionner la qualité
de transmission.
Le but est de nous conserver,
dans l'instant, comme une
mémoire.

14 mars 2000

Nous vivons dans
les résidus de l'extrême
droite victorieuse d'hier.
C'est d'eux que l'on tire
ce qu'on nous enseigne
comme sagesse du passé.

Heureusement,
aucune idéologie ne semble
pouvoir aller longtemps
contre l'instinct.

15 mars 2000

Une habitude prise
peut-elle se défaire,
autrement
qu'en la transposant.
Vivre pareillement
d'une autre manière.

16 mars 2000

Nous sommes là,
un certain nombre d'inutiles,
dans la Bibliothèque
Municipale,
qui n'ont peut-être
d'autres fonctions
que de garantir l'existence
d'un autre nombre, qui,
au cas de catastrophes
touchant l'espèce,
exigerait un surcroît
d'ouvriers des mots.
L'instinct nous supporte
peut-être comme une graisse.

L'évidence!
Je perds mon temps
avec mes livres
en consignation en librairies.
Je quitte la table
où rien ne va plus.
Fermé par où
j'avais commencé en 1993:
LE CHERCHEUR
DE TRÉSOR.
Ou bien, il n'y a plus
de chercheurs de trésor
au Québec, ou bien
mes livres n'en sont pas...

17 mars 2000

L'erreur de l'école
est d'avoir tout magnifier,
mystifier,
sortie de son contexte.
Socrate
n'était sans doute pas bête.
Mais il était d'abord
acoquiné avec Alexandre,
et avec lui déchu, devenant
dès lors suicidaire
dans de supposées
fabulations communautaires.

Beauté: quand la forme
épouse la fonction.

Ce ne sont que les rêves faux
qui nous font courir.

20 mars 2000

Rien ne vaut
que j'y gâche ma tranquillité,
le seul but dans ma vie
étant de la vivre tranquille.

23 mars 2000

Nous passons nos journées,
comme les pigeons,
à grappiller.
C'est là le sens percevable
de notre vie.
Volonté de vivre,
non de puissance.

L'école du parc.
Les enfants,
comme des chiens,
lorsque la cloche sonne,
doivent TOUT abandonner
pour être à la disposition.

25 mars 2000

À part nous, qui a dit que,
par notre langage,
nous allons plus loin
que les animaux, entre eux,
par le leur.

Penser l'architecture
d'une maison afin de n'avoir
jamais plus à ouvrir murs,
plafonds et planchers.

Toute fidélité est une erreur.
Mais nous devons tous faire
des erreurs pour arriver.

Connaître quelqu'un,
c'est connaître
son utilisation des marges.

J'ai tendance à fortement
personnaliser ce que je fais.

30 mars 2000

Nous vivons présentement
partagés en cinq régions
sur une même planète:
l'asie,
le moyen-orient,
l'europe,
l'amérique
et l'afrique.

Cinq esprits différents avec
cinq conceptions du monde.

31 mars 2000

Nous n'avons d'autres choix
que de vivre en dilettantes.

Connaître,
c'est pouvoir utiliser.

Vérité d'échange et vérité
d'usage.

1 avril 2000

C’est une forme de folie
que la pensée.

Ma seule profondeur,
c’est moi dans mon miroir.

3 avril 2000

Les tribunaux actuels
sont devenus aussi ridicules
que l’ont été les tribunaux
ecclésiastiques du passé.

Il y a, derrière tout acte
humain, une certitude
dangereuse
et qui n’est que d’époque.

Le fascisme en est un
des points culminants.

Les imbéciles
s’éduquent entre eux
de façon punitive.

5 avril 2000

Le mieux que nous pouvons
représenter pour quelqu’un,
c’est d’être devenu pour lui
une valeur d’usage.

7 avril 2000

Tout ce qui se perçoit chez
autrui, existe aussi en nous.
Il faut, dans chaque
jugement moral, s’inclure
comme faisant soi-même
partie du curseur oscillant
sur un registre gradué.

On ne sait si l’on peut
s’entendre avec quelqu’un
qu’après l’avoir vécu dans
ses mouvements extrêmes.
Connaître ses gradations
dans le bon
comme dans le pire.

Le médiatique étant toujours
braqué sur les politiciens et
les vedettes, demain pourrait
croire qu’il ne s’est,
de notre temps,
produit que ça.
Et c’est ainsi dans l’histoire
théorique des livres d’école.
Que s’est-il réellement passé,
du temps de Napoléon,
à côté de lui, et dans quelle
relative proportion.

8 avril 2000

Il nous faut enfin
une approche technique
de la morale.
Redéfinir l'utilité réelle
de tous nos gestes.
Il y a de mauvais gestes,
mais sûrement pas
comme nous pensons.
Nous sommes,
selon nos gènes ou
autrement, successivement
de tous les gestes comme
de toutes les maladies.
Il nous faut déculpabiliser
la morale.
À chaque qualificatif,
définir l'opposé.
Établir entre les deux
une gradation.
Établir ainsi un tableau
(style portrait robot-médical)
de la moralité réelle
de chacun.

Il nous faut apprendre
à être responsables,
mais sans jamais
nous en culpabiliser.

9 avril 2000

Qu'elle que soit l'idéologie
principale en activité,
les retombés sont toujours
significatives
et fonctionnelles.

Le champ vital décide
de l'orientation,
que nous aménageons
à notre façon
d'une civilisation à l'autre.

10 avril 2000

La poésie
cisèle des hiéroglyphes.

La littérature
attire beaucoup de pédants
qui rêvent de se faire voir
pour ce qu'ils ne sont pas.
Sur papier, tu peux tout faire,
parce qu'en fait
tu n'y fais rien.

13 avril 2000

Il est trop tard.
Ma vie est vécue maintenant.
Je reste assis
au soleil de ce printemps
comme dans une succession
de clichés
du même plan de la fin.

Je pense, comme d'autres
doivent faire le ménage.
L'entourage m'encombre
d'idées qu'il me faut ranger.
J'aimerais
devoir nettoyer moins.
Vivre mieux.

C'est de l'intérieur
que nous viennent nos vraies
motivations.
Les motivations extérieures
n'ont peut-être de raisons
qu'en mondanité.

15 avril 2000

Être bien.
Ne rien faire.
Errer dans tout.
Le plaisir de vieillir,
barbu,
au soleil de la rue.
- La belle barbe!
a dit un passant.

16 avril 2000

Le désir rend l'autre flou.
Ne t'attache jamais
complètement à quelqu'un.
Garde toujours en toi
une place pour toi.
Une place pour toi seul.

17 avril 2000

Les rangs de cannabis
verdissent.
De petites pousses
pareilles à des radis
et qui semblent résister
au gel du matin.

19 avril 2000

Je suis bien.
Je me promène,
homme moyen de la rue,
et personne ne me reconnaît.
J'ai évité le pire.
La célébrité.
Je me remercie,
malgré toutes mes conneries,
de ne pas m'être faite celle
de me rendre célèbre.
Surtout celle qui embête
et ne fait même pas vivre
son bouffon.

21 avril 2000

Le christianisme
est la religion historique
des ivrognes avec son vin
changé en sang.
L'alcool rend agressif.
Catholiquement.

23 avril 2000

Il n'y a pas d'ordre mondial,
(ce fut la découverte
de Castro en accédant
révolutionnairement
au pouvoir à Cuba), mais
des sorties de meutes
plus ou moins incontrôlées
dans leur prise d'assaut.
Il n'y a d'ordre
que par une autorité.

Nous vivons
dans la mythologie
du personnage fermé.
Fasciste.
Qui possède une vérité close.

Entre le prétentieux
(l'individualisme)
et le fade (le collectivisme).

La culture sert à alourdir.

27 avril 2000

Je refuse de travailler
à l'ordre inutile
des idéologies courantes.
L'ordre n'est toujours
qu'un intérieur douillet
entouré d'un contexte
horrifiant.

Nous n'avons d'ordre
que pour nos nécessités.

Ce que l'on dit sur les autres
signifie généralement
ce que l'on est.

30 avril 2000

Enfin de retour
sur mon balcon.
Devant ce parc.
Comme la reprise
d'une chanson préférée.
Comme le droit de rêver
encore.
Tout simplement.

1 mai 2000

Il faut cesser de penser
en terme d'une personne:
en faveur de l'entourage
qui la compose
comme les aspects
de son personnage et comme
ses racines.
L'on ne rencontre jamais
une personne,
mais un groupe.

L'institution de l'école
a donné la prérogative
aux compilateurs
impratiques d'érudition
dès lors inutilisable.
Des salons artistiques
mondains aux bureaux
d'affaires retords se retrouve
la même allergie
à toute réflexion
qui y dérangerait l'acte
de la répétition.

Nos écrivains
n'oublient qu'une chose.
Notre pays n'est pas assez
nerveux pour être porteur
d'une grande culture.
Ce n'est que collectivement
qu'émerge une construction
historique.

Nous devons sans cesse
désamorcer les réponses
qu'on nous donne.

4 mai 2000

La réalité est que
nous sommes sans cesse
à nous confronter avec
la vitalité qui nous encercle,
assiège, assimile
et finalement digère.
Nous n'avons cesse
de rétablir l'ordre,
notre ordre, comme un frein
à notre destruction.

Ce qui m'importe,
ce n'est pas la réalité,
mais ce dont je suis
conscient ou prétend l'être.

Ce qui m'intéresse
c'est de continuer à bâtir
mon monde dans la même
logique pratique
qui m'a donné ma maison.

Je reviens au style
de mes 16 ans (1958).
Écrire par coups,
selon l'impulsion.

Un camion
de bière MOLSON passe.
Les symboles sont lourds
à porter.
Mon père buvait la bière
des Molson.
Puis j'ai bu la bière
des Molson.
Je suis né
dans l'Est de Montréal,
près d'ici.

J'ai dû travailler toute ma vie
pour "avancer" de quelques
rues vers l'ouest.
Pour me débarrasser un peu
plus aussi des anglais
et de leur bière Molson.

L'objet des sciences
est de départager
les impressions humaines.

Je suis rentier.
Heureux de m'occuper
calmement de mes affaires.
Dans les visions calmes
du cannabis.

5 mai 2000

Chercher la vérité
cache une croyance.

La façon de penser des gens
de sectes relève d'un fatras
tel que l'ordre n'y peut venir
que par un dieu
qui les organise.

Je cherche
à dégager des tendances,
non des systèmes.

La philosophie est un habit
que l'on taille sur mesure
pour soi-même.

Je ne pense qu'en français.
Quelle langue sera l'avenir?

Je suis comme en vacances
sur ce balcon.
Comme sur le pont d'un
riche navire de croisière.
Pour la première fois
en vacances de tout,
et jusqu'à la fin de mes jours.

6 mai 2000

Manifestation pour
la légalisation du cannabis
conjointement avec
une marche des anarchistes.
Feuilles de sativa sur ballons
verts et blancs.

Le gouvernement
est en appel d'offre pour
se trouver un fournisseur
de cannabis
à des fins médicales...,
ou comment faire passer
à la caisse pharmaceutique
tous les adeptes futurs
d'une légalisation.
Les biens pensants
sont comme les autochtones
écologiques: l'argent
fait tout accepter.
Taxage de vieux.

7 mai 2000

Comme en croisière
dans ma vie elle-même.

J'ai passé le plus grand
de mon temps à me bâtir
une solitude,
comme un blindage.
Un droit d'illégalité.

J'erre maintenant
dans mes dernières années.

8 mai 2000

Quelque 800 pousses
de cannabis d'un pouce
de haut.

9 mai 2000

L'autre nous oblige souvent
à nous recentrer.

Je suis foncièrement
balconneux,
pigeon de corniche.

Je suis continuellement
en train de classer.
Il me faut apprendre
à regarder sans mots.

L'intelligence doit servir
à notre survie
dans le labyrinthe.
Comme pour les rats:
essentiellement pratique.

10 mai 2000

Ce n'est généralement
que par et dans
les Institutions
que nous pouvons devenir
visibles.

Propriété
va de pair avec police.

On a oublié que la vérité
avait une profondeur.
Des images
qui se superposent
sans se contredire.
C'est l'esprit répressif qui
fait naître la contradiction.

11 mai 2000

Olier vient d'annoncer
à Germaine:

- Ange-Aimée est morte
depuis deux mois
et personne de sa famille
ne nous l'a dit.

- Olier a perdu son emploi
de comptable à l'Union
des artistes.

Nicolas Dumais
part demain pour l'Asie.

12 mai 2000

Apprendre
à me mêler de mes affaires,
à respirer profondément,
à déverbaliser ma vie.

Il faut écrire pour soi
comme l'on mange sa soupe.

Retour
de la librairie Renaud-Bray.
Comme un dégoût à l'idée
de finir dans ces rayons sans
fin de prédicateurs!
Crier comme sur le parquet
de la Bourse!
Qu'ai-je à faire de la vérité
pour les autres.
L'angle n'est jamais le mien.
L'écrivain qui a compris
la farce actuelle de l'écriture
publique, ne peut écrire
que pour lui-même.
Il arrive que des écrits
d'auteurs correspondent
à des besoins
du discours collectif.
Mais cela n'est pas le sens
de l'écriture.

13 mai 2000

J'ai passé ma vie à me battre
pour le droit à mon territoire.
Famille, collèges, emploies,
tout travaillait à m'anéantir
dans la digestion des autres.

Il m'a fallu du caractère
pour oser péter à table.

Je ne pourrais plus travailler
pour un autre.
Il faut être bien mal pris
pour aller s'offrir ainsi
en espérant de l'argent.

Il n'y a rien de vrai
à comprendre,
seul le côté utilisable
des choses.
Notre façon binaire de
définir les choses est ainsi
opérationnelle mais inexacte.
Les choses
changent sans arrêt.

La culture favorise
le développement
des territoires intérieurs.

16 mai 2000

Je n'ai écrit jusqu'ici
que des *banalités*.
Des réponses à des stimuli
d'une époque morte.
Des souvenirs
tout à fait personnels.

Toutes les littératures
vont se perdre dans l'attente
d'un traducteur
qui ne viendra pas.

Je ne perçois
qu'une direction à l'Histoire:
celle de l'évacuation
de notre mémoire.

La majorité des gens
ne sont que des foutoirs
idéologiques, une horrible
cacophonie de marécages
intérieurs.

L'État
doit n'être qu'une procédure
pour atteindre
la communauté.

17 mai 2000

Même les êtres les plus chers
finissent
par nous devenir étrangers.

Ma vie continue,
entre une vieille femme
qui ne marche plus
et une soeur qui capote.
C'est toujours dur
de vivre avec les autres.

18 mai 2000

Montréal.
Westmount des riches.
Outremont des clercs.
Plateau Mont-Royal
des artistes.
Centre-Sud des libérés
de prison et des prostituées.

Cinq grammes de cannabis
par jour.
Un demi-biscuit au café
du matin.
Un autre après dîner.
Une dernière moitié
au souper serait l'idéal,
chaque demi donnant
l'équivalant
d'une bouteille de vin.
Pour cela, il me faut 300
plants femelles par an.

En écrivant,
je me réduis à 24 lettres.
Il faut
que tout entre là dedans.
C'est la croyance
qui bouche les trous...

Mes écrits sont les seuls
qui me touchent.
Je sais ce que cache le mot
FREDETTE.
Personne autre que moi
ne se rappelle.

20 mai 2000

Cannabis: 3 pouces.
Désherbage
et transplantation.
Partout
les arbres sont en fleurs.

23 mai 2000

On ne dit jamais une chose
mais une chose comme
prétexte dans une intention.

Notre vie
est épouvantablement petite.

La durée d'une écriture
ne semble pas avoir dépassé
500 ans.
Après il n'y aura de mémoire
que par une autre traduction.
Et ainsi de suite par cercles
comme dans l'eau.
Toute écriture ne peut durer
qu'en étant interprétée.

25 mai 2000

Les principes sont
des recettes de conservation.
Jamais l'on ne crée
par principe.

Mes écrits,
pour un autre que moi,
ne peuvent pas plus être moi
pour lui
que ce moi
sur une photographie de moi
pour moi.

Le cannabis redonne comme
des petits bouts de rêve.
Une facilité
pour un autre regard.

26 mai 2000

Dans mon immeuble
cette année:
un neveu en Amérique
du Sud,
un autre en Asie,
ma soeur en France,
un locataire en Australie.
Le voyage est devenu
une activité courante.
Moi je reste assis
sur mon balcon.
Dans un an exactement
je n'aurai plus de dettes.
Nous voyageons
dans des valeurs différentes.

Nous vivons
dans nos univers de fous.
Jamais nous n'aurons moins
communiqué
que dans ce siècle dit des
"communications".

L'Histoire n'est peut-être
qu'une horloge humaine.

27 mai 2000

La seule forme juste
d'écriture
reste le journal intime.
Les autres formes d'écritures
n'ont pas encore rejeté
leur prétention biblique.

La vie finit toujours
par une mauvaise surprise.

28 mai 2000

Nous vivons comme des
oiseaux perchés sur la ligne
de nos communications.

Tenant en place
par force de gravité,
projetés à toute allure,
nos pierres ne sont plus
celles d'Aristote,
nous savons que
nous ne sommes qu'une
membrane gonflée d'eau,
nous avons maintenant
quitté la Terre,
nous ne nous attachions
qu'à de mythes.

Nous avons tendance
à prôner pour les autres
ce que nous ne sommes pas
encore.

La seule chose à laquelle
nous pouvons aspirer
dans la vie,
c'est de la vivre en paix.
La première réaction
de chacun est de vouloir
convertir les autres.
Notre action sur autrui n'est
toujours que superficielle.
Reste alors, comme dernier
recours, que de s'enfermer:
comme dans un garde-robe
dans sa propre maison.

29 mai 2000

Nous ne pensons jamais
seuls.
Nous pensons toujours
avec ou contre quelqu'un.
C'est le groupe
et non l'individu
qui est le véritable porteur
des constructions sociales.

Nous vivons
dans un épouvantable chaos
d'ordres indifférents.
Nous devons vivre
en réfugiés.

Ma seule obligation est
de m'occuper de ma maison
parce qu'elle me nourrit.
Je ne veux de buts
que simples et pratiques.
Le reste est religion.

Il y a tellement
de points de vue sur
une chose qu'il est presque
impossible d'être d'accord.

Nous sommes
comme des fleurs.
Une fois faites,
il n'y a pas vraiment moyen
de nous changer.
Avoir au moins la délicatesse
de ne pas arracher
ce qu'on n'aime pas.

Connaître quelqu'un c'est
trouvé là où il ne ment pas.

Le syndrome de Céline Dion
ou la phobie de rester
inaperçu dans son village.
Devenir célèbre, c'est réussir
à se glisser dans la peau
d'un modèle antérieur à soi.

Il y a des mots qu'on laisse
indifféremment traîner
dans le langage
bien qu'ils ne désignent rien.
Immortalité par exemple.
Il faut toujours recommencer
à surveiller les mots
que l'on utilise.

Un peuple à 80% catholique
ne surprend pas en faisant
des funérailles nationales
à un espèce d'illettré
vite sur ses patins,
nommé Maurice Richard.

31 mai 2000

58 ans.

1 juin 2000

La vérité n'a jamais eu d'importance dans l'Histoire.
Le désir de dominer
passe par-dessus tout.

L'histoire de la philosophie
est bien celle
des sujets sans importance.

La culture ne sert finalement
qu'à désamorcer la certitude.

Les plus beaux systèmes
sociaux oublient
qu'ils devront fonctionner
avec des hurluberlus qui ont
les deux doigts dans le nez.

La réalité est que la majorité
des gens sont aussi vides que
des contenants de fer.
On n'entend chez eux
que des échos d'ailleurs
non synchronisés.

5 juin 2000

Ramassé un chat à la porte.
Affamé et tremblant.
Dénommé Amédée
par Mireille en l'honneur
d'Amédée Papineau
dont elle a aimé le Journal.

Le stress et la nervosité
créés par l'interdépendance
sociale font parfois préférer
un confort moindre
dans une vie plus calme.

6 juin 2000

Ce n'est pas
de notre animalité dont
il nous faut nous défaire,
mais de notre gène "Pit Bul"
genre hitlérien.

7 juin 2000

Il est actuellement de mode,
en publicité littéraire,
de mettre la photographie
de l'auteur.
On les voit ainsi, empilés les
uns sur les autres, souriants
ou sérieux, écorniflant
à travers les articles,
dans leurs petits carrés publicitaires.
La prétention n'a pas
comme limite le jugement.
Je serais gêné de devoir être
célèbre dans ce commérage.
J'ai tant à faire dans l'éclat
du réel que j'ai tout à gâcher
à suivre le rebondissement
de leur comédie factice.
Ils m'emmerdent.
Comme au collège.

8 juin 2000

Les universités sont faites
par ceux qu'on y enseigne.
Aucun n'avait prévu que
nous sortirions de la Terre...
et voilà qu'ils nous diraient
comment vivre!

Nous n'avons cesse d'évangéliser,
qui l'arme au point,
qui le crucifix ou la quéquette à la main.

Promenade
de fin d'après-midi.
Je suis rendu à l'âge
d'être heureux.
Aperçu sur la rue
Sainte-Catherine un cuisinier
d'il y a 20 ans lors de mon
stage à Québec Restaurant.
Pauvre et vieux.
Les mouettes crient
au-dessus du parc Berri.
Un ciel d'orage.
Qu'avons-nous été faire là!

Je rentre à la maison.
Je m'en vais retrouver
ma vieille Mémé et mon
petit Médé.
Le chat dormait blotti
dans mes chemises
comme un bébé confiant.
Je m'en vais cuisiner
le souper.
Ça m'aura servi à ça!

Écrire est véritablement
une forme institutionnalisée
de la folie.

Un pigeon sautille, la patte
coupée.
La vie s'en fou.
Il pleut.
Je rentre.

9 juin 2000

Les philosophies
sont des produits,
et doivent s'utiliser
comme des produits.

Les philosophies volontaristes ne s'adressent pas à la
même clientèle que celles du
retrait épicurien.
Il y a une pensée de jeunesse
et une pensée de fin de vie.

Nous avons l'habitude
de penser sur des états théoriquement stables.

La littérature est une forme
de pense-bête
de ce qui a été perçu.
Genre sténographie.

10 juin 2000

Notre nom n'est qu'un instrument de classification.

Mireille.
Migraine ophtalmologique.
Sa vision s'éblouit.
On s'en va vers la tristesse,
on ne peut aller
que vers la tristesse.

11 juin 2000

À l'épicerie.
Un homme fin trentaine
devant moi.
Ses mains tremblent
dans son porte-monnaie
pour payer la bière
qu'il achète.
Je tremblais moi aussi
à la fin alors que je buvais
de l'alcool.
Le cannabis procure
une ivresse semblable,
les troubles en moins.
Et surtout ouvre l'attention
au lieu de la fermer.
C'est une drogue
plus raffinée et que chacun
peut produire chez lui sans
frais et sans grands efforts.

Tout ce qui importe
c'est que nous réussissions
à nous vivre bien Mireille,
Médé et moi.

J'ai refusé d'adopter
Loulou (chat de Jeanne),
de prendre Émilie
(l'un des chats de ma soeur),
parce que ces chats
étaient bien là où ils étaient.
Je n'avais pas le goût
de les déraciner.
Amédée m'a supplié
en quelque sorte
que je le prenne.
Il se colle à moi comme
un bébé.
Drôle de grand-père
que je deviens!

À 16 ans, il me fallait
me masturber 6 fois par jour
pour me calmer.
Aujourd'hui, une fois suffit.
Quelle épouvantable
pression c'était alors!
Il y a 10 ans,
c'était encore 2 fois par jour.
J'ai sans doute fini ma crise.

Je vis ici comme un oiseau.
Je vis dans un quartier d'une
douzaine de librairies à pied.
Comme les putains vivent
dans le red light.
Comme les juifs
dans leur ghetto.

Tout n'est vrai que
jusqu'à un certain point.

On ne bat pas un arbre
pour qu'il pousse droit.

12 juin 2000

Passé l'après-midi dans
l'escalier de secours arrière,
à tailler mon vignoble
en ville.
Les 2 plants Concorde
atteignent maintenant
le quatrième étage
et sont pleins de grappes.
Ils viennent de mon enfance
à Saint-Lambert.
Ces boutures sont
un symbole de l'effort
d'une vie.
Enfant, je devais voler
les raisins.
Aujourd'hui, la même vigne
vient mûrir ses fruits
à ma fenêtre.

13 juin 2000

Il en est des idéologies
comme des franchises.

Je remarque que les yeux
des femmes fanent par un
flétrissement vers l'intérieur.
Comme les fleurs.
Nous oublions que nous
sommes aussi des plantes.

15 juin 2000

(Document envoyé à Réginald Hamel). Pour Réginald Hamel, 697-0726, a/s GUÉRIN 4501 Drolet.

Notes biographiques.
YVAN MORNARD

Né à Montréal, 31 mai 1942.

Études classiques:
1955-59
Séminaire de Saint-Jean, (renvoie pour irréligion),
1959-63
Collège Sainte-Marie, (renvoie pour irréligion), terminées en 1966 par les premiers cours du soir disponibles à l'U. de M.
Rencontre de Michel Beaulieu à l'Université de Montréal.
En 1967, participe à la fondation de la revue littéraire d'avant-garde: QUOI.
Été 1983, Michel Beaulieu déclare à la revue LETTRES QUÉBÉCOISES (No 30): "sous l'impulsion d'Yvan Mornard (...) nous avons fondé la revue QUOI qui voulait être un lieu de questionnement. QUOI n'a paru que deux fois, mais la BARRE DU JOUR a pris le relais.

Le véritable initiateur de ce qu'on a appelé la modernité durant les années soixante-dix s'appelle Yvan Mornard".

Dirige la section des arts du Quartier Latin.
Y publie une série de revendications sur l'enseignement des lettres québécoises.
Aussi un premier numéro au Québec sur la sexologie.

Août 1967, lancement de la revue SEXUS.
Quatre numéros parurent à travers les démêlés et les saisies policières.
Le tout se termina par une dernière revue à tendance anarchiste: ALLEZ CHIER.

Puis 20 ans de travail en gestion hôtelière.

Parution, à compte d'auteur, des premiers chapitres du GRAND LIVRE DES PRIVATIONS.
1993 Du lieu de notre naissance.
1994 De la croyance.
1995 De l'inégalité.
1996 De l'école.
1999 Des normes.

Également en projet d'édition: un journal intime, tenu sans arrêt de 1958 à aujourd'hui, (3000 pages...).

16 juin 2000

(Mot de Réginald Hamel).

Mon cher philosophe,

j'accuse réception de ta dernière missive et je monte au travail.
Il faut redresser l'histoire de cette maudite province.

Amitiés.

16 juin 2000

Comme un résultat
d'examen, comme si j'étais
enfin reçu...
Je suis enfin classé!
J'entrerai dans la littérature
québécoise par la prochaine
édition du dictionnaire
des auteurs québécois
de mon ancien professeur
Réginald Hamel.

Comme il faut peu de chose
pour satisfaire
une prétention de jeunesse!
J'avais 16 ans, alors.
Je croyais le nombre
d'écrivains limité
aux auteurs
qu'on nous enseignait.
La réalité était toute autre.
Être inscrit signifie être
un sur un million d'auteurs
inscrits dans quelque 200
dictionnaires d'auteurs
que comportent les
littératures de la Terre,
à date.
Le rêve n'était qu'un rêve.
Il faut en découdre.
Je ne crois plus
à leur Culture, non plus
qu'à leur Religion
dont elle découle.
Mais c'est quand même
gentil de ne pas m'avoir
oublié avant de refermer
le cercueil...
C'est ça l'Éternité!
être inscrit quelque part
dans une Nécropole!

17 juin 2000

La philosophie fait partie
de la décoration intérieure.

Tous ils ont pensé pouvoir
arriver plus haut
qu'ils ne sont.
Ils n'en sont pas encore
conscients.
C'est beau à voir
leur prétention, et
qui se prend tant au sérieux!

Mireille a dit à sa soeur
Jeanne que je serais de la
prochaine édition de Hamel.
Elle n'a eu comme réaction
que sa déception de n'y être
pas elle aussi... qui espère
depuis deux ans trouver un
éditeur pour son roman.
Bel exemple d'incapacité
de s'ouvrir réellement
aux autres.

18 juin 2000

L'optimisme qui s'oppose
au pessimisme n'est le plus
souvent que du crétinisme.
La croyance donne
un bon gros sourire idiot.

Du bon usage des machines.
Et non l'usage moron
qu'on en fait souvent.

20 juin 2000

Il est temps de se demander
si ceux qui nous ont écrit
l'Histoire n'étaient pas
des paresseux qui orientaient
les sens en leur faveur.

21 juin 2000

Ce sont mes vieilles
fabulations que j'encule,
fourre, abuse de.
Je découvre
au début de mon journal
à quel point j'ai été
ce mépris des femmes,
des belles petites femmes
bonnes à fourrer à volonté!
J'étais tout simplement
bon élève,
de mon père et des curés.
On ne se voit vraiment pas
soi-même.

Verbaliser, c'est sarclé.

Une rêverie, dans le réel,
en composition avec lui,
comme dans une
contemplation participative.

La fatigue des classifications
qui divisent tout.
La satisfaction d'être là,
simplement.

22 juin 2000

L'honnêteté est une vertu
chez les voleurs.

Notre système biologique
n'a sans doute pas besoin
de nos préjugés
(érigés en intelligence)
pour fonctionner.

La vie
se débarrasse des morts.

24 juin 2000

500 plants de cannabis,
de 1 à 2 pieds.

Pendant ce temps
nos gauchistes anarchistes
punks font campagne
pour légaliser la marijuana...
pour les malades
atteints du sida!

26 juin 2000

La pensée
est comme un jardin.
L'idéologie sur demande est
comme un jardin clef
en main.
À la fin de la saison,
le chiendent
a repris le contrôle.

Nous n'avons pas réellement
de curiosité pour ceux
qui vivaient avant nous.
Qui peut parler de
ses arrières grands-parents.
Alors pourquoi y aurait-il
une exception pour nous.
Une fois morts,
nous sommes,
définitivement, sans intérêt.
Il n'y a de raison
que des survivants.

27 juin 2000

Mes diplômes m'ont appris
que de les obtenir mettait
tout simplement fin au désir
de les avoir.

Tout succès, si petit,
ternit le rêve qui l'a porté.

Se retrouver seul,
comme sur un rocher nu,
devant la mer.
Je suis là, naufragé sur une
planche de leur anthologie.
Le reste de l'histoire
ne m'intéresse plus.
Je sais maintenant
que je "peux" mourir.
Je découvre
le plaisir de vivre enfin sans
tenir compte d'aucun projet.

28 juin 2000

Marche.

Un vieil homme
fouille dans les poubelles.
Moi aussi.

Beaucoup de gens ne vivent
que par leurs amplificateurs.

Ici étaient
le collège Ste-Marie,
la Librairie de la Paix,
les cafés où nous allions
Pichette et moi.
C'est difficile à admettre
que nous n'avons pas
réellement existé.

Il n'y a pas une rue
où je n'ai pas le souvenir
de quelqu'un.

Ma maison n'est qu'un tas
de roches et de bois,
mais c'est pour moi comme
la boite de carton du chat.
Cela m'a pris toute ma vie
pour n'amasser qu'un tas
de roches où j'habite.

Ce ne sont ni les mots,
ni les raisons qui prévalent,
mais la direction qui y est
voulue et qui ne se justifie
que par des mots
de friperies.

Même si c'était LA vérité,
personne
n'y verrait de différence.

La littérature n'est qu'un
des éléments qui fait penser
à ce qui n'existe plus.

Les idéologies comportent
toujours toute la gamme.

Le catholicisme est
nécessairement en croisade.

29 juin 2000

Je suis né dans
une conception de l'univers,
et je suis en train de mourir
dans une autre.
Il me semble
que nos concepts n'ont pas
de réelle importance,
pourvu qu'il y ait un concept
organisateur.

Nous vivons
dans un territoire de guerre
anglais, qui préfère
un Reagan ou une Tatcher,
à un Gorbachev,
ou à un Parizeau, qui tous
deux ne demandaient qu'à
sortir du goût du conflit.

Les idéologies sont comme
des armes contre les réalités.
Le dictionnaire
est une friperie.
Tous les mots y ont déjà été
portés.

Il faut juger les idéologies
par leurs seuls pires
extrêmes.

30 juin 2000

Un accident.
Un comportement.

Un motard se fait renverser
par un automobiliste
qui ne l'a pas vu.
Depuis 2 ans,
une plate-bande de rosiers
cache la vue au tournant.
Après l'accident, la ville
envoie quelqu'un massacrer
les rosiers.
C'est la plante
qui est "coupable".
Alors que c'est un individu
qui l'a planté là.
Nous vivons dans la bonne
conscience des simples.

2 juillet 2000

L'Histoire se fait par la
tension entre ses idéologues
et ses comptables, entre ses
promoteurs et ses rentiers.

Vers un ordre social
plus uniforme et plus simple.

Sur la rue.
Un jeune noir passe
et m'interpelle en riant:
- Monsieur Tournesol!
Le savant sympathique
et fou dans TINTIN.

Déjà chaud pour le matin.
Retour au Parc LaFontaine.
L'allée cycliste et ses arbres.
C'est mieux ici
que chez mon père
à Saint-Lambert.
Ma maison au centre-ville
est, en plus,
mon petit commerce.
Mon père m'a appris
par l'exemple de ses erreurs.

Le capitalisme
ne favorise que l'idéologie
qui l'aide à vendre
ses produits.
Gens de négoce.
La classe la plus ennemie
des nouveautés politiques.

3 juillet 2000

Une société fonctionne
quelle que soit sa langue,
quelle que soit son idéologie.
Mais toute société doit avoir
une langue et une idéologie.
La langue et l'idéologie
sont à notre espèce
quelque chose comme
le chant et le sens
de l'orientation
chez les oiseaux.

Les maisons d'édition,
les galeries d'art: un monde
aussi empesé
que celui des fonctionnaires.
Parce qu'un monde lui aussi
de salariés de l'État.
Mais en plus précaires.
Précieusement dit:
"subventionnés".
Pour ne pas dire: sur une
forme de Bien-être Social.

Marche.
Au sortir de la maison,
madame Véroly mère
me demande où est la rue
Saint-Denis.
Elle habite à côté
depuis 20 ans.
Elle est de plus en plus
confuse.

Temps pluvieux.
Temps de vieux.
Le marché d'alimentation
Métro, acheté par son
compétiteur d'en face qui,
dès lors, ferme ses portes
et consolide sa rentabilité
en congédiant.
À quoi bon publier
ce que je pense.
Je ne ferais que gâcher
la fête.
À quoi bon répéter que tout
se perd dans les labours
du temps à qui ne voit pas
l'asphalte se gondoler
chaque jour davantage
sous ses pas.

Rue Saint-Hubert.
Le vétérinaire Saint-Louis.
C'est là que nous avons
fait euthanasier notre chat
Pateau.
Le premier d'entre nous
à partir.

Il faut faire attention
aux gens: à la longue
leur mauvais côté déteint
forcément sur nous.

5 juillet 2000

Il y en a qui ne découvre
les autres qu'en s'y pétant
la gueule.

6 juillet 2000

Je commence à me sentir
libéré de la vérité.
Je ne me sens plus sous
la question inquisitoire.
Ce que je dis ne sera jamais
plus retenu contre moi.

La langue est une barque
qui prend l'eau.
On ne dit jamais une chose
mais une série de sons autour
d'une chose, sons qui
finalement lui tiennent lieu
de points d'identification.

7 juillet 2000

Déception que de voir
ses dieux de jeunesse
s'effondrer!
Biographie filmée
de Bertrand Russell.
Enfant gâté, irréaliste, qui
finalement fit un bon coup
en parlant de paix.
Mais l'attention
ne fut portée sur lui que
parce qu'il était *des leurs*.
C'est, au mieux, ce que peut
être une grandeur.
Elle découle encore
d'une noblesse précédente.
Mais n'est qu'une suite
plutôt quelconque,
avec, soudain, un éclat précis
de conscience
sur lequel tout désormais
sera focussé.
Un dessin sur la couverture
d'un livre.
Vieillard plein de sagesse.
La mythification
pour consolider
un passe-droit de classe.
Oui, sage riche, combien de
sages pauvres as-tu occulté
pour pouvoir obtenir
l'espace que tu prends
devant nous!

L'erreur était de penser
qu'il puisse nous exprimer.
Il ne défendait
que sa position.
Mais ce sont généralement
les plus fous
qui attirent l'attention.
Ils distribuent
généreusement, et la vérité,
et l'éternité.

8 juillet 2000

J’ai bien peur que l’histoire de la pensée soit celle d’une accumulation de vieilleries totalement inutiles.

Nous sommes d’un mouvement où tout nous pousse.

Les arbres qui poussent depuis 20 ans autour de moi n’ont jamais eu souci de ce que je pense.
Pas plus que je n’ai souci de savoir s’ils pensent à leur manière eux-mêmes.

Je pense pour contrebalancer mon intolérance.
Je pense pour raffiner mes idées me positionnant dans le réel.
Comme un exercice répété de musculation donne effectivement du muscle.

9 juillet 2000

Même seuls, nous vivons toujours en groupe.

Le but de la morale est d’en arriver à une conduite sans trop de contradictions.

Les grandes vedettes n’en sont là que par l’exploitation d’un marché que d’autres ont créé à grand prix avant eux.
On ne devient gloriolé de son vivant qu’en écrémant le marché, non en faisant avancer les choses.

La photographie ne capte qu’un reflet sur quelque chose qu’on ne voit pas.

11 juillet 2000

C’est parce que nous sommes intolérants que nous sommes obligés de nous structurer en hiérarchie.

13 juillet 2000

C’est comme si j’atteignais le fruit.
La fin de mes dettes coïncide avec mon inscription dans un dictionnaire de littérature.
La plante peut maintenant se laisser aller à mourir.
L’instinct est satisfait.
C’est comme si j’avais un peu réussi ma vie.
C’est un peu con.
Mais ce n’est que ça.
Je vis dans l’ordre temporaire que je me suis construit.
J’y trouve l’apaisement de mes habitudes, un certain nombre de valeurs qui ne sont en fait que mes bibelots de collection.
Le plaisir de respirer dans l’air du matin.

14 juillet 2000

Couper, à ras de terre,
135 plants mâles
de cannabis.

15 juillet 2000

J'ai passé ma vie
à me prendre pour un autre.
Maintenant que je suis
un autre, je puis commencer
à me prendre pour moi.

16 juillet 2000

Contrairement à ce qu'on dit,
les arts sont faits
par une majorité de gens
pleins d'imagination, mais
généralement conformistes.

Nous devenons tous,
un jour ou l'autre,
de gros épais blindés
d'expérience et de certitude.

17 juillet 2000

Le besoin de rester seul.
De sortir des conversations
inévitablement coq à l'âne.
Le goût de suivre
mes pensées folles.

Pourquoi nos civilisations
sont-elles si semblables,
malgré les langues,
malgré les idéologies,
malgré les croyances?
Comme si nos mots
ne changeaient presque rien.
À peine une couleur locale.

Mireille Baillargeon et moi.
La télévision nous distrait
l'un de l'autre.

On n'aime qu'en pensant
à une nouvelle image de soi.

Nous sommes tous
plus ou moins des airs bêtes
les uns contre les autres.

Il faut comme avoir
des principes
pour gagner une guerre.
Rarement pour jouir.

Carré Saint-Louis.
La maison où Pauline Julien
vivait avec Gérald Godin.
D'autres l'habitent comme
si rien n'était avant eux.

Dans une vitrine: un article,
un CD.
Lily chante ses tounes.
“La boite à Lily”,
rue Saint-Hubert.
Une ancienne cliente
de comptabilité d’hôtellerie.
Nostalgie.
Style: argot français.
Mais je n’achèterai pas.
Nous ne pouvons plus
tout écouter, dit-on,
même aux amis.

L’idéologie ne toucherait que
la façon de faire.
Nous ne vivons
que dans la croyance.
Il y a des idéologies
plus vivables que d’autres.
Ce n’est qu’une infime partie
des populations qui
s’y comprend en idéologie.
Même l’athéisme est une
croyance pour la majorité.
Il en est de l’usage
des idéologies comme
de celle des chansons.
Il y a des musiques
d’endiablement.
D’autres d’enterrement.
On peut vivre
dans une maison propre,
sale, en ordre, en désordre,
ou, ou et ou.
Il y a l’idéologie qui fait
propre, sale, en ordre, en
désordre, ou, ou et ou.

18 juillet 2000

Les discours de Hitler
créaient l’ordre guerrier.
Et l’ordre de Jésus...,
celui de..., et de...

Nous devrions nous raconter
les civilisations
comme des contes de fées.

En nous parlant
des créateurs, nos maîtres
ne nous ont transmis que
la bêtise de leur admiration.

Je ne suis qu’un patenteux
idéologique,
et je m’en amuse bien.

20 juillet 2000

La vulgarité prend toujours
facilement le pouvoir.

La vérité survient
lorsque deux personnes
s’entendent sur une erreur.
Il y a nécessité de s’entendre
pour vivre ensemble.
C’est l’assise de notre vérité.

Je me promène maintenant
dans l’improbable.

Notre histoire
se confond avec celle
de notre prétention.
Nos classes sociales en sont
le résultat.
La somptuosité
de nos monuments cache
le vide de notre apparition.

22 juillet 2000

Nous, québécois, sommes
devenus de vrais anglais.
Pas italiens, pas français,
pas américains.
Anglais.

Les idéologies sont comme
des filtres de photographie.
De l'une à l'autre,
les nuances
du même paysage ne sont
pas les mêmes.
Mais l'essentiel
du comportement humain
reste le même.

23 juillet 2000

Les idéologies,
comme les langues,
nous compliquent
la communication.

C'est le monde
des collectionneurs qui
maintient notre mémoire.

25 juillet 2000

Je mange de la crème glacée
sur le balcon.
La ville résonne
de vacarmes.
Des ouvriers
travaillent à réparer la rue.
Nous n'avons pas
à nous disputer entre voisins
pour son tracé.
Elle est là.
Nous la réparons.
C'est là notre paix.

Un pays n'est qu'une langue
et une religion.
Une forme de régionalisme.

26 juillet 2000

Je n'ai pas été assez présent
aux choses.

Dans la phrase, chaque mot
ouvre comme un fichier
informatique.
Surcharge.
Difficulté de compatibilité.

Nos théories savantes
s'avèrent le plus souvent
aussi superficielles
que des potins
de journalistes.
Nous pensons à peine
et que sur ce qui nous sert.

27 juillet 2000

Seuls les américains ont osé
lancer la bombe atomique
sur des gens.
Depuis, ils dirigent
le monde.

Les vendeurs d'internet
ont remplacé les vendeurs
d'encyclopédies
de porte-à-porte.

Le rôle de l'école
est de faire entrer l'enfant
dans une momie.

L'amour personnel
n'est sans doute qu'une
des formes de la maladie
mentale.
Nous ne sommes toujours
qu'un élément
de la transmission.

28 juillet 2000

Je me replie sur les souvenirs
de mon passé.
Il n'y a rien d'autre à faire.

Rue Sainte-Catherine.
Ce sont maintenant
des jeunes partout.
C'est *ça* qu'ils ont enfanté
massivement.

La ville augmente les
possibilités d'indiscrétion.

À chaque instant,
tout bouge, mais si peu,
mais toujours constamment,
transformant peu à peu
l'image, avec par moments,
de brusques effondrements
sourds et silencieux ouvrant
par la mort de quelqu'un,
ou de quelque chose,
comme un changement
brusque d'inclination.

31 juillet 2000

Porter attention au langage
animal.

Nous suivons
dans notre Histoire
la logique des objets.
Le poids des objets.

1 août 2000

Lorsque l'on rencontre
des gens, leur parler d'eux
d'abord, en évitant même
les questions, (donc les avoir
auparavant observés pour
pouvoir leur parler d'eux).
Les gens ne veulent rien
savoir de nous.
Vaut mieux passer
fonctionnellement inaperçu.

De l'un à l'autre
nous n'entendons
que la même boîte à écho.

2 août 2000

Mireille Baillargeon
a parfois une délicatesse
de fonctionnaire...

Les drogues sont peut-être
une partie de notre solution.
Il nous faut apprendre
à nous calmer.
À cesser de tout vouloir
enregimenter.
Valorisons ce qui accentue
notre sensation d'existence.
Apprendre à contempler
au lieu de tout comprendre
tout croche.

Il nous faut nous défaire
de tout ce qui déifie.

C'est intéressant de suivre
l'histoire de notre usage
de la matière.
L'eau, les égouts, les routes.

Une route déjà faite oblige
généralement à la continuer.
Toute notre évolution est là.

La préciosité est comme
un détournement
vers l'inutile
des innovations utiles.

3 août 2000

Mon paradis doit être ici,
sinon il ne sera jamais.

On oublie généralement
que l'argent est comme
un châteaux de cartes.

4 août 2000

Même dans les choses
les plus calmes, nous vivons
en mer agitée.
La durée n'est que
notre façon de raconter
les cassures.

Nos relations doivent
s'effectuer en vol parallèle
à haute vitesse.
Il est impossible de tenir
longtemps le coup.

Une monographie
n'est que l'histoire
d'une envolée continuelle
d'oiseaux.

Toutes nos sensations
doivent être enregistrées
quelque part en nous.
L'écriture est primitive.

Ce n'est pas la vérité,
mais le fait que ce soit bien
dit, qui nous impressionne.
Tous nos systèmes
sont faux.
Il nous est encore impossible
de comprendre.
Peut-être y a-t-il une vérité
ou des vérités.
Mais cela même ne doit pas
se présenter ainsi.

5 août 2000

Marche.
Comme dans un monde
de tarés.
Chacun passe
avec l'obligation
de convertir l'autre.
La certitude.
La hiérarchie de la bêtise.

Un débile qui te regarde
ne peut voir que pire que lui.

Une femme à son mari:
- Chéri penses-tu
que ce serait une bonne idée
de faire cuire des pâtes
avec la sauce à spaghetti?

Un touriste américain
à ses enfants devant
une boutique bizarre:
- It's a front!

En rire.
Comme à 16 ans.
Le délire éclate partout
comme un feu d'artifice.

Il faut beaucoup de titres
dans une société
pour que chacun, s'épuisant
à en obtenir un, n'aille pas
faire la guerre ailleurs.

L'amour n'est qu'une forme
naïve de découvrir la vie.
La naïveté ne revient pas.

6 août 2000

Marche.
Me laisser envahir
par l'odeur et le reflet
des choses.

Le *moi* est un véritable
freak show.

Une idéologie
n'est qu'un montage
de matériaux préexistants.
Chaque civilisation a aussi
une histoire de ses maté-
riaux.

7 août 2000

Nos cultures
sont des couches
de peinture sur du granit.

Toutes les civilisations
finissent en accumulation
maladive.

Sur le balcon.
Des fleurs qui fleurissent.
Des autos qui passent.
Comme sur un tapis roulant.

Le papier sur lequel j'écris
est grouillant de mondes
microscopiques.
Pour qu'une idée
soit durable...
La durée en mémoire
est une invention humaine.
La durée d'une ville
abandonnée
ne dépasse pas 100 ans.

Je vis comme un roi fou
exploitant
un peuple qu'il ignore.

Apprendre mon corps,
ma seule raison de vivre.

8 août 2000

Nous vivons l'évolution
historique des choses
plutôt qu'un choix délibéré.

Tout est question
d'entraînement.
Même la conversation
avec les autres.
La relation avec autrui
est un sport toujours difficile
qui demande
un entraînement continuel.

9 août 2000

Il faut bâtir une idéologie
organique et évolutive.
Comme l'architecture
des cités du Moyen-âge.
Au lieu des grandes
idéologies contraignantes
des damiers militaires.

10 août 2000

Tous les systèmes
débouchent
sur de la gangrène.

Le principe d'identité
est-il une utopie?
D'année en année, nous
ne sommes pas les mêmes.
N'est-ce que l'habitude
de changer qui nous trompe?
Mais qu'est-ce qui fait
que l'on dit:
- Tu n'as pas changé!
L'identité ne serait-elle que
là où il y a possibilité
de reconstitution
par des témoins.

(Lettre
de Réginald Hamel).

Chers vous deux.

J'ai remis les montres
à l'heure pour les bô Parents.
J'ai connu Jacqueline à Paris
et je marchais très souvent
avec Pierre,
la sagesse faite homme -
mais difficile de commerce
- car il déclarait que tous les
universitaires étaient
des imbéciles
- moi inclus sans doute.

Amitiés.
Hamel.

11 août 2000

Mireille Baillargeon,
Marc Desjardins et moi
chez l'imprimeur
VEILLEUX À DEMANDE.

Informations
sur la façon de faire,
impression informatique,
minimum 25 copies,
assemblage, collage.
Logiciels:
PAGEMAKER,
PHOTOSHOP.

12 août 2000

Ce n'est pas vrai que l'on
se souvient vraiment de soi.

Nous vivons tous enfermés
dans notre trou.
Profondément mesquins.

13 août 2000

Les idéologies
ont eu jusqu'ici le tort
de culpabiliser
leurs sectateurs
en leur interdisant
de chercher ailleurs.

Toute représentation
qui n'entre pas dans un de
nos langages ne signifie rien.
Ce que nous ne pouvons pas
encore mettre
dans notre langue n'existe
pas encore pour nous.

14 août 2000

Une situation désobligeante
se fait toujours à deux.

Il y a des caractères qui,
face à face, ne peuvent que
se compliquer la vie.

Nous avons trop vécu
dans le mépris de la diversité
des expériences d'autrui.
Chacun ne disait-il pas
détenir toute la vérité?

15 août 2000

Marche.

Nous sommes tous
des enfants de soldats.
Des enfants d'illettrés.
Nos maîtres n'avaient
généralement rien en main
et moins encore en tête.
Diplômés, nous sommes
devenus des fonctionnaires.

Les idéologies
sont une façon de cuisiner
nos commodités.

L'État régularise même
une civilisation à caractère
criminel.

Écrire, c'est nécessairement
refroidir le geste.

Notre collection de livres
québécois a été pour nous
une méthode d'apprentissage
qui ne se donne vraiment pas
facilement à d'autres.

Marche.
Ste-Catherine St-Denis.
Des jeunes québécois montés
sur des échasses quêtent
sur la rue:
- Un peu de monnaie
pour fumer un joint... un peu
de monnaie.

16 août 2000

Ste-Catherine University.
Des jeunes immigrés anglophones offrent gratuitement un téléphone cellulaire sur la rue... en échange d'un abonnement.
Montréal français.
Montréal anglais.

Librairie Indigo.
Section:
"Idées, opinions et croyances".
Effectivement du pareil au même.

17 août 2000

La pensée n'est peut-être qu'une éjaculation de la glande, comme le sexe.

Je ne suis qu'un petit usurier qui se berce en lisant sur son balcon.

C'est la fêlure qui se maintient d'une civilisation à l'autre entre le puissant et le misérable qui me fatigue.

On ne voit pas vraiment dans quelle image on circule.

18 août 2000

Nous nous survivons dans nos constructions antérieures.

Nos valeurs n'ont rien d'intéressant pour les arbres.

Ce sont peut-être mes comportements envers l'argent qui expriment le mieux la croyance dont je fais réellement partie.

Une réussite financière considérable nécessite toujours de pouvoir tirer sur le bien public, directement ou en sous-traitance.

Yves Gascon me téléphone des États-Unis; il y prolonge son contrat de travail.
Il abandonne enfin le garage.
Le débordement de nos livres québécois ira là.
Il fut le compagnon de 10 ans de rénovation sur mon immeuble.
Mais jamais un ami.
Il est de tous les mythes sportifs et autres insanités d'espoir d'argent.
Le troc avait des avantages.
Mais qui ne vaut mieux que le crédit dès qu'on accumule du retard.

19 août 2000

À 16 ans,
je n'étais pas un méchant
petit gars, mais prétentieux
comme un rat.
Toute ma vie
a été une structuration
de ma prétention.

20 août 2000

Les gens ne sont pas assez
fous pour qu'on les aime
pour eux-mêmes.
Ils prétendent toujours
être quelqu'un d'autre.

Notre famille s'est partagé
les fausses croyances.
Croyance en une Bible:
Sylvain chez les Mormons.
Croyance en l'argent:
Olier chez les comptables.
Croyance en la renommée:
Germaine chez les poètes.

Je suis seul sur mon balcon
dans le désabusement
des dieux.

21 août 2000

Nous avons monté
en épingle un tas de gens
mal structurés
et émotivement malsains
qui n'avaient de valeurs
que d'oser se dire "moins"
chrétiens que la moyenne.
C'était ça notre gauche!

22 août 2000

Le journal intime
est la seule forme
d'expression qui reste vraie.
Parce que personne ne peut
la contester...

24 août 2000

Les êtres humains
ne sont pas faits pour durer
ensemble.
Tout n'est que transit.
Rien d'essentiel
ne se transmet.
Nous faisons les commodités
ensemble.

Ma vie est une histoire
que je me suis montée
avec l'aide des autres.

Chaque civilisation
s'évapore en laissant
un cerne de saleté.

28 août 2000

Être conformiste,
c'est tout simplement
être paresseux.

J'aime me promener
sur la rue.
Au soleil chaud.
Dans les dernières odeurs
du possible.
Ce n'est que par un projet
qu'autrui nous intéresse.

Mes femmes:
Lise Bissonnette,
le goût de la place publique.
Monique Cloutier,
la sexualité.
Mireille Baillargeon,
la sécurité.
Chaque rencontre
est une façon particulière
de développer sa vie.

29 août 2000

Lorsque j'étais jeune,
les vieux catholiques allaient
à la messe tous les matins.
Puis les bons citoyens
écoutèrent la télévision
tous les soirs.
Nous atteignons une époque
d'informatisation
de l'intolérance.

Nous vivons dans un monde
d'incessantes
improvisations.

Avec le temps,
le temps nous rend ailleurs.
L'essentiel est d'obtenir
un territoire.
Il y a toujours quelqu'un
pour vouloir
nous y rejoindre.

Je m'arrête devant
des menus de restaurants
pour écrire, comme si
je prenais des notes.

Le monde nous apparaît
tels que nous sommes.

2 septembre 2000

La seule chose qui nous
intéresse, c'est *d'arriver*.
Nous sommes tous prêts
à apprendre n'importe quoi.

Nous devenons
ce que nous pensons
que nous sommes.

La sagesse
c'est d'être détendu.

3 septembre 2000

C'est par les voies
les plus sérieuses
que nous arrivons aux pires
aberrations.
Ce sont maintenant
nos sciences qui fondent
nos superstitions.

4 septembre 2000

Récolte de cannabis.
Peut-être de quelques jours
un peu tôt.

Je me suis finalement réalisé
comme je me désirais
à 16 ans.
Cela me suffit.

5 septembre 2000

Il me faut maintenant
couper les ponts.
Il me reste peut-être
10 ans à vivre, 20 au mieux.
Ne faire que d'une façon
qui me plaise.

Les mots
ne servent qu'à justifier.

Nous sommes tous tordus
par nos préjugés.
Un monde de handicapés.

7 septembre 2000

Nous finissons tous
par nous confondre avec
un masque institutionnalisé.
Nous sommes presque
une reprise
d'un autre personnage
d'un autre temps.
Malgré tout,
chaque civilisation
est une expression
qui ne se répétera jamais.

8 septembre 2000

Lorsque l'on a une habitude,
il est difficile d'en changer.
Depuis 2 ans déjà,
j'ai remplacé l'alcool
par le cannabis.

L'humanité doit accroître
ses biens réels.

Chaque civilisation
vit satisfaite
dans son aberration.
L'idée que nous nous faisons
des choses a plus de réalité
que les choses mêmes.

On n'avait mis
que de l'apparence
dans mon éducation.

9 septembre 2000

Notre but, finalement,
n'est toujours que de gagner
du territoire.

Nous vivons
dans nos petites sociétés
qui survivent ensemble
de peine et de misère.

Nous passons notre vie
dans les objets.
Comme si nous n'avancions
plus.
C'est notre fabulation
sur les objets qui nous rend
le monde agréable.
Jamais encore
les objets eux-mêmes.

Je me fais griller doucement
sous des milliards
d'explosions atomiques.
Dans notre pauvreté, il faut
apprécier le peu qu'on a.

Nous apprenons péniblement
le temps.

10 septembre 2000

Nos religions
annoncent sans doute
ce que notre civilisation
est en train de devenir.
N'oublions pas
que les anges se sont
matérialisés en avions.
L'évolution me semble
un progrès vers le réalisme.
Mais le charlatanisme
fait encore partie
de notre mode de penser.

Il n'est plus temps
de moraliser, de départager
le bon grain de l'ivraie,
mais d'engranger
toutes nos possibilités
en une seule valeur.

12 septembre 2000

Pour éviter la folie,
nous devons nous tenir
près des rampes.

Le temps n'est qu'une
invention qui fonctionne.

Chaque civilisation n'a été
jusqu'ici qu'une imagerie
rocambolesque.

Chaque société a besoin
d'une idéologie
de fonctionnement.

13 septembre 2000

À peine un kilo de cannabis
et de moitié moindre qualité.
Exactement comme les
tomates et les épis de maïs.
L'été fut à demi moins
ensoleillé que d'ordinaire.

Sans ce privilège,
l'année sera dure.

14 septembre 2000

L'amour n'est qu'une forme
enrubannée de l'intérêt.

Mon voisin
l'aviateur morocain.
Les petits bourgeois
du tiers monde: obséquieux,
menteurs, profondément
méprisants de tout
ce qui n'est pas d'eux.
Aimable en surface.

Les professeurs se sont
installés dans Borduas
comme dans une garantie
de leur compétence.

Pour les gens
que je rencontre sur la rue,
je n'existe pas.
Un écureuil vaut mieux,
car on l'appelle à la noix.

Me taire.
Me rendre
jusqu'à l'an prochain.

C'est comme si j'étais mort
la fois où je suis tombé
inconscient
au bas de l'escalier.

Le plaisir du cannabis
est la seule chose
qui me motive encore.

18 septembre 2000

Chacun a un langage
particulier qu'il faut
des années à connaître.

C'est parce que nos morales
officielles
ne sont pas bonnes
que nous avons besoin
d'une vie privée.

Roland de l'ITHQ m'avait
dit:
"J'avais d'abord pensé
te dire que tu es une pie.
Non.
Tu es un nid de pie!"

Ma soeur adolescente écrivit
un peu son journal.
Elle a la surprise
de s'y trouver "fleur bleue".
Ce qu'elle est encore
profondément.
Moi, j'étais prétentieux,
déjà détenteur de vérité.
Toute une vie
ne peut ensuite qu'améliorer
le défaut.

19 septembre 2000

Les déclarations d'amour
sont toujours
des engagements qu'on doit
rompre.
Mieux vaut ne rien dire
et vivre sur la moyenne
des hauts et des bas, ce qui
est plus près de l'amitié.
Pour que, si un jour
tu me survis, Mireille,
je t'aie au moins dit une fois
que, somme toute, tu fus la
personne la plus acceptable
de ma vie.

Ils ont un moi tellement
étiolé qu'il leur faut sans
cesse le support métallique
de leur automobile.

Un banmbin dit à l'autre
de «tirer à la vitesse de la
lumière».
L'inévitable langage absurde
de chaque génération.

"Ils auront tout microfilmé
de sorte que les documents
ne s'abîmeront plus".
Erreur.
Simple transfert de support.

Si j'étais mort
en tombant de l'escalier...
Il ne s'est rien véritablement
passé depuis.
Comme une mouche
se fait tuer d'un coup.
Comme un décollement
de rétine sous le choc.
Ma vision ne s'en remet pas.

21 septembre 2000

J'ai, sous une partie
de mes garages, une cave
de plombier servant
au passage des tuyauteries
entre mes deux maisons.
Une chaufferette électrique
y est installée pour éviter que
les tuyaux ne gèlent durant
l'hiver.
Un disjoncteur
de 15 ampères
y est aussi disponible.
On y accède par une trappe
dans le plancher d'une
pièce arrière du garage.
C'est là dans un espace de 7
pieds par 9, sous des néons,
toute mon installation
pour ma culture intérieure
de cannabis.
Cet exemple montre bien
dans quel état de société
il nous faut vivre.
Chaque civilisation invente
ses prétextes de répression
que chacun des siens
doit bêtement suivre.
Il faut toujours vivre
contre les siens.

22 septembre 2000

Ne va pas prêcher
la bonne nouvelle.
Laisse les autres s'égarer.

La Vérité est une invention
de l'humanité.

Il n'y a aucun art
qui m'atteigne réellement.
Cela sent l'étiquetage.

23 septembre 2000

Dans une société répressive,
c'est peut-être notre côté
malfaisant
qui devient le plus brillant.

24 septembre 2000

Au mieux,
j'en ai pour 20 ans.
Je calcule tout en fonction
de ma baisse d'autonomie.

Aucun
de nos gouvernements
ne fonctionne bien.
C'est tout juste supportable
pour qu'on ne se révolte pas.

25 septembre 2000

Connais-toi toi-même.
C'était déjà
simplifier le problème.

Avoir fini de payer
ma maison et pouvoir y vivre
de mes locations.
Être inscrit dans
un dictionnaire d'écrivains.
Posséder en plus ma culture
personnelle de cannabis.

27 septembre 2000

La vie des autres ne nous
intéresse pas réellement.
Les autres, dans notre vie,
finissent toujours
par n'être rien.

28 septembre 2000

C'est la peur
qui nous rend intolérants.

Dans LE GRAND LIVRE,
je n'ai fait
qu'un compte-rendu de ce
qui m'a semblé être la réalité
sous le masque
des idéologies.

29 septembre 2000

Robert Lahaise.
Échange de livres québécois.
Sa bibliothèque classée
chronologiquement jusqu'en
1940, de préférence à la
classification alphabétique,
ce qui disposait clairement
ses sources pour
son Histoire du Québec
par sa littérature 1914-1939.
Mais surtout
son indéfectible attachement
à la vénération de son père
Guy Delahaye.
Culte moderne
des mânes familiaux.

- Ayez un peu de décence
pour vos descendants! Jeter!
Jeter! Avant de mourir.

Fille de Hélène Ouvrard
(après décès de celle-ci)
à son père collectionneur
de livres, Georges Raby.

1 octobre 2000

Les travaux d'automne
sur la maison du voisin
marocain
touchent à leur fin.
Essentiellement des travaux
de réparation de briques.
Comme un navire
qu'on rafistole
avant de reprendre l'hiver.

2 octobre 2000

Culpabilisateurs: gens
de culture.

Nous vivons dans nos villes
comme des coraux.
Une civilisation
n'est qu'une structure dans
laquelle des gens ont circulé.
Ne se déménage pas.

Ces amoncellements
de codes que sont nos livres
sont tout ce qui reste
de notre "âme".
Un vague écho de ce que
nous avons été.

Le plaisir de marcher seul
dans le centre-ville ensoleillé
de l'automne.
Le repos mérité.
Devant le Ritz-Carlton, des
longues limousines noires.
Ne sont pas ministres
ceux-là!
L'argent qu'ils ont
leur appartient.

Square Dominion.
Le building Bronfman:
le plus imposant.
La satisfaction de pouvoir
se commander
la construction
d'une telle pyramide.
Mes rêves étaient plus beaux
que ce que je suis devenu.
Je le sens.
De retour sur mon balcon
dans le détour éclatant
de l'automne.

3 octobre 2000

Les bons mots
comme les habits de rois
sont des éléments
de la mascarade.

4 octobre 2000

Je suis revenu
comme le pigeon qui revient
sur le lieu de sa naissance
pour mourir.

Nous habitons des maisons
en continuelle dégradation
qu'il nous faut sans cesse
réparer.
Ceux qui parlent d'éternité
ne vivent que dans leur tête.
Même la durée
a de la misère à durer.

6 octobre 2000

Notre seule motivation
est de défendre la survie
de notre espèce.

Lorsque je me relis,
je me parle profondément
à moi-même
dans la profondeur du temps.
Lire jusqu'à pleurer comme
d'un accord enfin trouvé.
Aucune lecture d'autrui
ne peut ainsi passer.

7 octobre 2000

Mes hommes.
Roger Letellier,
l'ami d'enfance.
Raymond Gauthier.
Louis-Pierre Sédillot,
ma définition
de ma sexualité.
Michel Pichette.
Yves Mongeau,
le goût de publier.
Luc Latour, Sexus.
Guy Kosack, Allez Chier.
Claude Ramsay.
Yves Gascon, (qui vient
de faire évacuer ses affaires
de mon garage),
la rénovation de ma maison.
Ces amitiés que l'on quitte
comme des mues.
Avec chacun je suis peu
à peu devenu ce que je suis.

9 octobre 2000

Ce que l'école passe avant
tout, c'est le ton de l'époque.

10 octobre 2000

Ces femmes fanées qui vous
regardent tristement passer.

Un livre
n'est qu'une partition.

11
octobre
2000

Pour vivre avec les autres,
vaut mieux avoir l'air déjà
dit.

12
octobre
2000

Plus les journalistes
sont sérieux et écoutés,
plus ils font sans s'en rendre
compte la description
de la bêtise de leur temps.

13
octobre
2000

La légalité est toujours
l'intérêt de quelques-uns.

14
octobre
2000

Nous changeons d'abord
d'esprit avant de pouvoir
inventer ce qu'il nous faut
pour y vivre

Reprise du garage.

17 octobre 2000

Rien ne m'intéresse plus.
Tout est cul-de-sac.
Vivre en accord les dernières années de ma vie dans la sensation du cannabis.
Il ne me reste que ça d'intérêt: la conscience heureuse du moi.

J'arrive à un endroit secret où il n'est plus possible de communiquer.

19 octobre 2000

Je creuse pour ainsi dire mon premier jardin intérieur.
9 pieds de long,
7 de large,
4 de haut.
250 pieds cubes.

Je ne m'oppose plus.
Je savoure mon seul fait d'exister.
Les autres n'ont jamais existé pour moi que par reflets superficiels d'eux-mêmes.
Ainsi de moi pour eux.

20 octobre 2000

L'agressivité est plus stimulante à vivre que l'ennui.

Il me reste 6 mois difficiles à passer.
Il me reste l'hiver à passer.
En mai, la récolte intérieure de cannabis devrait sérieusement commencer.
En juin, j'en aurai fini avec mes dettes.
En septembre, la récolte extérieure.

22 octobre 2000

Pour pouvoir se creuser une véritable intériorité, il faut d'abord s'établir une façade légale, avoir un air de déjà dit.

25 octobre 2000

Mireille Baillargeon
a terminé la première frappe informatique
du JOURNAL de son père
Pierre Baillargeon.

26 octobre 2000

Soir.
Parc Lafontaine.
L'automne sent bon,
comme une odeur de crottin
de cheval encore jaune.
Les travaux sur la maison
avant l'hiver sont terminés.

27 octobre 2000

Transplantation.
Quelque 200 plants
de cannabis
entre 6 et 12 pouces.
Dans une semaine
j'installerai une minuterie
pour régler l'éclairage
12 heures - 12 heures,
afin de forcer la floraison
et d'identifier les mâles
à éradiquer.
La suite ne se fera plus
par semences,
mais par boutures
exclusivement femelles.

28 octobre 2000

Jeune, j'étais prétentieux
et comme imbécile.
Même athée, je vivais encore
comme dans une éternité
humaine.
Des manières empruntées
à des irréalistes.

29 octobre 2000

On ne demande pas
à un condamné à mort
de planifier sa vie
plus que le temps prévisible.

L'autorité vient de
la détention d'un territoire.

Nous ne pensons
et ne pouvons penser
que par collages de préjugés.

Jamais une oeuvre
n'est réellement achevée.
Elle est toujours laissée
pour compte, en vrac,
quelque part derrière soi.

30 octobre 2000

Les autres, en général,
ne nous voient pas.
Il nous faut faire montre
du moins de signalisation
possible pour mieux
les laisser se débusquer
(mieux voir
qu'ils ne nous voient pas).
En général, ils passent leur
chemin en ne nous disant
que du déjà dit.

On cherche encore
la vérité dans ce qu'il serait
plus convenable d'appeler
des traditions culturelles.

31 octobre 2000

Tous les livres d'idéologie
ne sont finalement
que des livres d'étiquettes
et de bonnes manières.
Quelque chose de guindé et
de théâtralement d'époque.

1 novembre 2000

Toute idéologie
finit en maniérisme.
Les populations
s'en éloignent
progressivement
pour des dictats
plus grossiers,
parce que plus concrets.

Nous vivons
dans les choses
comme si la perception
qu'on en a les rendait vraies.

2 novembre 2000

Lorsque j'étais à l'alcool,
le fait de boire dès le matin
faisait que ma journée
s'alourdissait
de plus en plus.
Avec le cannabis, la curiosité
dure toute la journée.

3 novembre 2000

Toute culture
est un entêtement.

Nos sociétés: toujours
le principe de l'entraide
mais de plus en plus calculé.

La maladie de l'écrivain.
Celle
de se donner en exemple.
Comme les saints.

C'est nous-mêmes qui,
les premiers,
oublions notre passé.
Si nous devions vivre 1000
ans, nous n'en retiendrions
pas moins réellement
que les dernières.
Notre registre de conscience
est aussi court
que notre volonté
d'être intemporel est étiolée.

7 novembre 2000

Faire les choses
pour elle-même.

Rue Christophe-Colomb, en face d'où est sorti SEXUS.
- Hé! restez-vous dans le quartier?
- Oui.
- Depuis longtemps?
- Oui.
- J'ai déjà habité ici. Vous devez me connaître. Loizelle. Je suis parti en 1961.
- Oh! je ne suis arrivé qu'en 80!

Voilà donc ce que les gens
pensent naïvement
d'eux-mêmes!
Comme s'ils étaient
remarquables!
Ainsi de nous tous.
Comme si nous étions
remarquables
du seul fait d'avoir existé.

8 novembre 2000

Nous dégageons tous
un aura d'inconscience qui
est exactement cela que l'on
nomme notre conscience.

9 novembre 2000

Toutes les sociétés finissent
par tomber dans le fascisme.
La tendance est dans
le comportement de chacun.

Je n'ai pas connu
de propriétaires
révolutionnaires.

Ce qu'on oublie de dire
c'est que la loi du marché
finit toujours en dégradation.

Pour tout ce qui existe autour
de nous, nous n'existons
tout simplement pas.
Il n'y a qu'un seul but
pour chacun de nous:
être nous-mêmes, et seul,
et satisfait d'être.

10 novembre 2000

Les paradis artificiels.
C'était une erreur
de les dénommer ainsi.
Il n'y avait rien là
d'artificiel.
C'était tout simplement
le seul paradis possible.

Émission irresponsable
de Radio-Canada
sur le cannabis.
En collaboration avec
la Sûreté du Québec
et un député énervé du Bloc
québécois.
On y dénonçait le squattage
des terres agricoles par
les planteurs de cannabis.
Mais, selon moi, ce sont
d'abord les fils des fermiers
eux-mêmes qui commencent
en cachette à cultiver
chez le voisin.
Des saisies de 150 plants
évalués à des "centaines
de milliers de dollars" alors
que cela n'en vaut qu'un
ou deux.

Oeuvres manifestes
d'adolescents qu'on fait
passer sur le dos de la pègre
pour survaloriser le travail
inefficace des policiers.
Mais pour moi l'importance
de l'émission vient du fait
que la police y dit naïvement
ne procéder que sur
rassemblement de plaintes
contre la propriété
tant elle est débordée.
Démonstration claire
de l'incapacité des autorités
à gérer un monde
qui commence à ne plus
vouloir relever d'eux.

14 novembre 2000

Au lieu de prôner
la révolution pour les autres,
vaut mieux s'installer
là où cela semble bon
pour soi-même et y bâtir
tout de suite
ce qu'il nous plaît de vivre.

16 novembre 2000

Ma soeur.
Méprisante, accepterait
de publier
"chez le petit Desjardins".
Pas beaucoup de bonté.
Fruit aigre.
Absolument prétentieuse
et tournée sur elle-même.
Les mêmes défauts
que les miens.
Avec moins de corrections.
Dur de se voir ainsi *devant*
soi.

On ne réussit pas à être amis
dans notre famille.

18 novembre 2000

Toutes nos civilisations
ont un caractère
d'inside joke.
Même le ton de voix
se définit par génération.

Nous sommes et ne sommes
que notre temps.

19 novembre 2000

Nous n'avons pas réellement
de gouvernement.
La société civile fonctionne
par elle-même.

21 novembre 2000

La société,
pour chacun de nous,
se résume à quelques
compagnies de route.
Le reste n'est que
faire semblant de voir.

22 novembre 2000

Rien n'indique qu'il y ait
une réalité autre que celle de
la conjoncture et du moment.
La représentation est autre
chose qu'on peut encadrer.

24 novembre 2000

J'habite une maison croche
qui fut, jadis, noble.
Je me laisse pousser la barbe
et je m'en vais mourir
dans mon coin.

Être vieux.
Fermer le circuit de ses rêves
de jeunesse.

J'essaie de voir pourquoi
les événements arrivent.
Les qualifications morales
sont inadéquates.

25 novembre 2000

C'est parce qu'elle est
très habitée, permettant
des indiscrétions,
qu'une ville attire.
Mais *dehors* n'est en fait
qu'un droit de passage.
Chaque maison
est un coffre-fort d'objets.

Une valeur sociale ne peut
tenir que sur un mythe.

26 novembre 2000

Je me berce aux deux endroits les plus ensoleillés de la maison, là où les plantes survivent le mieux.

Flairer d'où vient le vent, et diriger sa barque en conséquence.

28 novembre 2000

La Vérité est le contraire de la démocratie.

L'usage est le premier sens de la valeur.

30 novembre 2000

Une plus grande perception du relief.

4 décembre 2000

Après 3 mois sous
400W de simples néons,
après éradication des mâles,
restent quelque 100 plants
femelles qui commencent
à fleurir sous une lampe
additionnelle,
HPSodium 430W.

5 décembre 2000

Il y a 40 ans que je vis
dans ce quartier,
de Parc à Papineau, de René
Lévesque à Mont-Royal.

Je me retrouve
à tous les coins de rue.

8 décembre 2000

Au lieu de passer ma vie
à gueuler syndicalement
contre les patrons, j'ai mis
tous mes efforts à me monter
un système me permettant
de me passer d'eux.

J'ai toujours été chercher
les gens dont j'avais besoin
lorsque le moment était
venu.

Après 20 ans
dans cette maison, je regarde
les photos du début.
Je considère avoir réussi.
Tout payer, presque fini
de rénover, avec un jardin
de cannabis en plus.

Je n'habite pas réellement
un quartier.
Mais, depuis 20 ans, des
habitudes plutôt solitaires
que je répète dans un même
lieu géographique, à travers
des modifications
de voisinage.

J'allais écrire,
protégé par l'anonymat.
Mais y a-t-il réellement
possibilité d'être autre
qu'anonyme dans
l'aveuglement égocentrique
de tout voisinage.
Je ferais mieux d'écrire,
protégé par l'indifférence
du voisinage.

Les journalistes
d'aujourd'hui sont aussi
influents et incompétents que
les curés d'hier.
Aussi dangereux.

9 décembre 2000

Notre vie de société.
Comme les félins,
nous croisons nos regards
sans nous regarder.
C'est le mieux
que nous pouvons faire.

10 décembre 2000

La vérité doit maintenant
relever de la vie privée.

11 décembre 2000

Ce n'est que parce que
nous sommes des exemples
explicatifs
des événements collectifs
que nous acquérons
une personnalité historique.
L'individu en lui-même
est trop court
pour porter un langage.

14 décembre 2000

Bouture de 15 tiges (pousses
latérales de 3-4 pouces)
de cannabis femelle.
Mes 100 autres plants
fleurissent en pleine terre
sous une lampe HPS 430W
et un éclairage néon
(400W).
Manque encore
une autre lampe HPS,
et le bouturage à faire dans
les 270 pots qu'il me reste.
La plantation en pleine terre
est peut-être
une perte d'espace.
J'espère me monter une
mini-serre me donnant une
secrète autosuffisance en
cannabis.

Quelqu'un qui se pose
des questions sur tout,
qui critique tout, comme
moi, ne peut qu'être en
carence de quelque chose.
Car il n'y a pas plus
de raisons d'être malheureux
que d'être heureux,
de penser être logique
que d'être illogique.
Peut-être un simple trouble
hormonal qui pousse
à cette argumentation
de n'être pas physiquement
bien dans sa peau.
Ce quelque chose
que je trouve dans
mon usage du cannabis.

16 décembre 2000

Ne faire
que ce que j'ai besoin
de faire pour me sentir
bienheureux de vivre.

17 décembre 2000

La politique
est un métier de draveurs.
Débloquer les embâcles.
Un métier
de bardasseurs de foules.
Bien que, pour l'essentiel,
le courant dirige.

18 décembre 2000

Courbage à demi
de la douzaine de plants
atteignant environ 3 pieds,
afin de permettre à la dizaine
de fleurs sur la tige de grossir
en poussant chacune comme
une fleur de tête
vers la lumière.

19 décembre 2000

Prévision.
Dans un mois.
Au fur et à mesure
de la récolte.
Fleurs de cannabis
fraîchement cueillies
en vinaigrette.(1)
Manger aussi les feuilles
de trop en salade.
Comme du cresson.

Un plant peut atteindre
3 pieds, peut donner
une douzaine de fleurs
de un pouce.
Chacun de mes biscuits
contient environ 6 fleurs
(5 grammes).
Si le cannabis est bon,
le demi biscuit-suffit
(3 fleurs).
Un plant, un jour.

_____

(1) Le cannabis frais n'a
aucun effet.

20 décembre 2000

Ce n'est pas l'image
d'un dieu, d'une sainte,
d'une idole,
voire d'un penseur
que j'affiche sur mes murs.
Mais des marques de moi.
De moi
comme exemple pour moi.
Aucun dieu, aucun sens
ne valent pour moi
ce que je suis.

24 décembre 2000

J'ai toujours essayé
de m'autosuffire
dans mes excès.
Vignoble.
Cannabis.
Ma vie s'est développée
par obsessions.
Comme un malhabile
marche péniblement
par coups.

Nous ne sommes pas faits
pour nous aimer toujours
mais pour nous reproduire.
Une quinzaine d'années.

Même si je trouvais la
Vérité,
je ne vivrais pas
assez longtemps
pour la transmettre.

25 décembre 2000

Nous sommes socialement
encombrés.
Noël oblige à s'obliger
à venir s'importuner
mutuellement.

Les vieux de ma génération,
tous séparés, sont aussi
tous un peu fous
comme mon père.
À commencer par ma soeur,
celle de Mireille, et aussi
son amie Marie-Françoise
qui refait maintenant
des signes de croix.
Leur véritable ligne
de conduite est de ne pas
en avoir une à elles;
ne veulent que se remarier.

Si possible,
ne pas faire signe.

Mireille Baillargeon
traîne son enfance
comme une chaîne au pied.
Elle en reparle tous les jours.
Elle raconte, mais comme
fixée là par le souvenir
d'une responsabilité.

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE

Esquisses pour un interview dans LES AMATEURS, de Vincent Guignard.

L'utilité de la littérature,
pour celui qui écrit,
est d'apprendre à s'exprimer.
L'important pour l'écrivain
est d'atteindre un langage.

Le but de la littérature
est de raconter l'expérience.
Arrêtons d'écrire
n'importe quoi.
Portons témoignage
des faits que nous vivons.
Laissons à nos descendants
autre chose
que des mausolées
qui ne parlent pas.

La littérature
est d'abord un moyen
de communication.
Une forme de mathématique
du sentiment.
Notre seul langage
est dans notre relation
avec nos semblables.

Le risque de la littérature
est de se laisser distraire
par la mondanité.
Le côté flatteur
de se donner en spectacle
pousse à se valoriser
de mots.

La littérature porte
le poids d'un reste
de croyance à l'éternité.
Les grands écrivains
décrivent leur route
pour eux-mêmes.
Que tout se perde un jour
n'a aucune importance.
C'est de se retrouver soi
qui seul compte.
Le reste est affaire
de hasard et d'indiscrétion.

Un livre ne parle pas.
Il offre un tracé
(signes, codes, empreintes...)
qu'il faut décoder.
Un livre est un genre
de carte routière.
Il faut avoir été sur la route
réelle pour en comprendre
la précision.

La littérature n'exprime pas
plus la réalité que l'ombre
d'un objet n'exprime l'objet.
Pour qui n'a pas vu l'objet,
la description demeure
inadéquate
à la connaissance.

L'important,
dans nos cultures, n'est pas
de censurer mais d'ajouter.

Écrire n'est toujours
que rajouter
à d'autres hiéroglyphes.
L'interprétation reste
le défaut des littératures.
Lire relève parfois
de l'ingéniosité.

L'écrivain aime croire
qu'il écrit au-dessus de tout,
mais son message, jusqu'ici,
n'a été qu'en autant qu'il est
l'expression d'une culture.
Pas plus aujourd'hui qu'hier,
nous n'écrivons la réalité.
L'écriture pose et stabilise
des codes
qui nous permettent,
à chaque présent,
de nous imaginer
une Histoire.
Ne connaissant pas de sens,
nous alignons, sans ordre,
et sans liens réels,
des anecdotes et des faits.

Les écrits servent à garder
dans le présent,
qui seul existe.
Mais plus le temps passe,
plus tout redevient code
et indifférence.

2001

59 ans

2 janvier 2001

Nos pires plaies sociales
nous viennent
de nos jugements moraux.
S'en tenir le plus possible
aux hypothèses
d'observation.
L'État devrait interdire
symboliquement la Vérité.
Pour n'être lui-même
qu'une procédure légale
permettant à chacun
d'exercer librement
la sienne.

3 janvier 2001

Terminer l'installation
de ma cave à cannabis
avec la pose d'une deuxième
lampe sodium 430 watts.
Le tout fonctionne
automatiquement
sur minuteries.
Je n'aurais même plus
à m'y rendre, sinon une fois
par semaine pour arroser.
La chaleur qui s'en dégage
est telle
(la température
peut y atteindre les 80F),
que je peux ne plus faire
fonctionner la chauffe-
rette protégeant la tuyauterie
contre le gel.
Donc joindre l'utile
à l'agréable:
chauffer ma tuyauterie
en cultivant mon cannabis.

4 janvier 2001

Tendance lourde.
Croyant: qui ne pense
qu'à lui.
Juif: braillard en plus.

11 janvier 2001

Mireille Baillargeon
et moi avons décidé,
comme d'un commun accord
dans nos tensions
de désaccord,
de nous séparer.

Tristesse, mais soulagement.

Je ne veux pas mourir
avec ma main dans la main
de quelqu'un.

Une profonde tristesse.

13 janvier 2001

Toute prise d'identité
commence
par un acte d'usurpation.
Ceci est à moi.

14 janvier 2001

Germaine est revenue
écoeurée par la fracture
des classes sociales
aux États-Unis.
Une autre fois,
Olier n'en revenait pas
d'y voir la richesse
des hôtels et d'y voir circuler
le pouvoir mondial
de l'extrême droite mafieuse.

15 janvier 2001

J'ai besoin d'une obsession
pour bien me comporter
dans la vie.
C'est comme si j'avais
besoin de me sacrifier
à un but pour accepter
de vivre ce que je dois vivre
sous insatisfaction.

Quatre mois jour pour jour
après le début de ma culture
intérieure de cannabis.
Encore fleurs de néons...
Mais.
Enfin je suis parti!
À même ce que commence
à produire mon jardin
sous terre.

Je m'enferme dans
mon monde comme enfant
je m'enfermais d'un mur
de briques autour de mon lit
posées l'une après l'autre
avant de me permettre
de dormir.
Je m'occupe de quatre
locations.
C'est un petit commerce
qui oblige à dire bonjour.
Mais j'aime me retrouver
seul dans mes secrets.
Je vais dans un autre chemin.
Une liberté.
Comme au temps
où je buvais du vin.
Je ne réponds ni à la porte,
ni au téléphone.
Je m'enferme
dans mon plaisir.

À presque 60 ans
je produis moi-même
mon *pot* sous *halides* comme
disent les adolescents.
Mon jardin sous terre,
c'est comme ma maison
de campagne en ville.
L'autosuffisance
de ma satisfaction.

16 janvier 2001

Le monde de l'art
ne vaut pas grand-chose
à côté de celui des drogues.

La dernière lampe
est trop près du sol.
Les plantes dessèchent.
J'oubliais que c'est un trou
que l'on a comblé
avec des briques
et d'un reste de ciment.
L'ancien propriétaire,
un italien, y avait une cave à
vin où l'on se tenait presque
debout à côté d'un tonneau
de bois.
Je peux creuser de 1 ou 2
pieds, dégageant ainsi
une hauteur de 5 pieds.
Ensuite il y avait toujours
de l'eau.
Les habitudes changent.
Hier l'alcool,
aujourd'hui le cannabis.
Mais toujours le même
besoin d'une drogue.

17 janvier 2001

Première récolte intérieure
de cannabis.
2 onces (2 sachets)
de fleurs femelles.
(4 onces avec la récolte
des résidus à venir).
Il me faut rapidement
améliorer l'écart entre le sol
et la source de lumière.
Selon mes lectures dans
la revue américaine *HIGH
TIME* je devrais pouvoir
produire dans l'espace que
j'ai quelque 20 onces
par récolte,
et 4 récoltes par an.

18 janvier 2001

Chacun se croit bon.
Mais la politique consiste
à faire régner l'ordre
entre les prédateurs.

19 janvier 2001

Autre émission stupide
sur les drogues.
Des moines thaïlandais font
prêter serment d'allégeance
à leur dieu avec promesse de
ne plus toucher aux drogues
dures, y compris le cannabis.
Leurs clients: des paumés
locaux, comme d'occident.
Le grand mal est de vouloir
consommer
ce que l'on ne produit pas.
La mentalité de dépendance.
L'envers de l'esprit
de responsabilité.
Chacun devrait avoir droit
de produire sa drogue
pour lui-même
comme d'autres font
leur vin.

20 janvier 2001

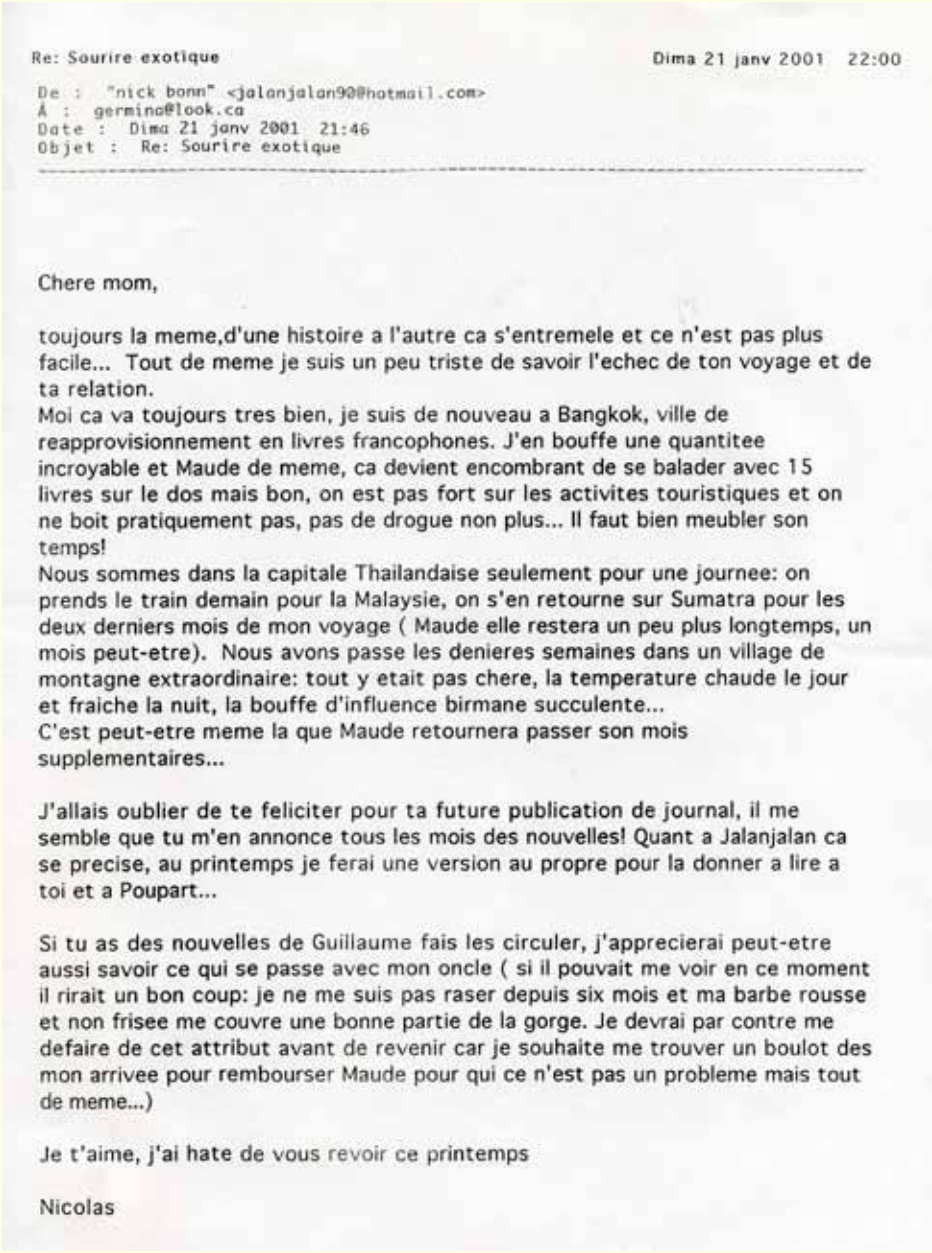
Un fermier a le courage
d'euthanasier sa fille
lourdement handicapée.

Un homme sain
que le plus haut tribunal
d'un pays malsain,
tous juges conformistes
en hermine poudrés,
condamne à l'unanimité,
sous prétexte de protéger
le droit général à la vie
des handicapés: un manque
net de bon jugement
appliqué au droit.

Il y a peu de gens
qui, comme Robert Latimer,
aiment leurs enfants
au point d'aller
jusqu'à se faire condamner
pour les avoir aimés.

21 janvier 2001

E-mail de Nocolas Dumais à Germaine.



Re: Sourire exotique — Dima 21 janv 2001 22:00

De : "nick bonn" <jalanjalan90@hotmail.com>
À : germina@look.ca
Date : Dima 21 janv 2001 21:46
Objet : Re: Sourire exotique

Chere mom,

toujours la meme,d'une histoire a l'autre ca s'entremele et ce n'est pas plus facile... Tout de meme je suis un peu triste de savoir l'echec de ton voyage et de ta relation.
Moi ca va toujours tres bien, je suis de nouveau a Bangkok, ville de reapprovisionnement en livres francophones. J'en bouffe une quantitee incroyable et Maude de meme, ca devient encombrant de se balader avec 15 livres sur le dos mais bon, on est pas fort sur les activites touristiques et on ne boit pratiquement pas, pas de drogue non plus... Il faut bien meubler son temps!
Nous sommes dans la capitale Thailandaise seulement pour une journee: on prends le train demain pour la Malaysie, on s'en retourne sur Sumatra pour les deux derniers mois de mon voyage (Maude elle restera un peu plus longtemps, un mois peut-etre). Nous avons passe les denieres semaines dans un village de montagne extraordinaire: tout y etait pas chere, la temperature chaude le jour et fraiche la nuit, la bouffe d'influence birmane succulente...
C'est peut-etre meme la que Maude retournera passer son mois supplementaires...

J'allais oublier de te feliciter pour ta future publication de journal, il me semble que tu m'en annonce tous les mois des nouvelles! Quant a Jalanjalan ca se precise, au printemps je ferai une version au propre pour la donner a lire a toi et a Poupart...

Si tu as des nouvelles de Guillaume fais les circuler, j'apprecierai peut-etre aussi savoir ce qui se passe avec mon oncle (si il pouvait me voir en ce moment il rirait un bon coup: je ne me suis pas raser depuis six mois et ma barbe rousse et non frisee me couvre une bonne partie de la gorge. Je devrai par contre me defaire de cet attribut avant de revenir car je souhaite me trouver un boulot des mon arrivee pour rembourser Maude pour qui ce n'est pas un probleme mais tout de meme...)

Je t'aime, j'ai hate de vous revoir ce printemps

Nicolas

23 janvier 2001

Début du creusage
de l'ancienne cave à vin
qui deviendra
ma cave à cannabis.
La couche de ciment
est plus épaisse que prévue.
Il faudra l'affaiblir
par drillages et coups
de ciseau à maçonnerie
avant de finir par la casser
à la petite massue.
J'ai retrouvé la nappe d'eau
(genre puits stagnant)
à 64 pouces.
La hauteur végétative
disponible sera donc
de 60 pouces au lieu de 40
qu'elle était.

25 janvier 2001

La seule loi de l'État
devrait porter
sur l'autosuffisance
des citoyens.
La prison ne devrait être
qu'un asile de transition
pour les imprévoyants
et les irresponsables.
L'honnête homme
ne peut être socialement
qu'un rentier.
Je n'ai jamais rencontré
un employé honnête.
Quand il dit l'être, il se fait
généralement foutre
à la porte pour insolence.
Tout dépendant
doit nécessairement mentir.

29 janvier 2001

Deux semaines
sans cannabis.
Seul pour deux jours,
je me permets de goûter
une pipée
de récolte intérieure.
J'étais gâté depuis deux ans
avec toutes les récoltes
extérieures accumulées
depuis octobre 1995.
Je travaille maintenant
régulièrement
à creuser ma cache
intérieure.
En me cachant bien
de ma soeur.
Pour qu'elle ne s'intrigue
pas du bruit que je fais
en dessous d'elle.
Elle irait partout piailler:
"devine ce qui m'arrive!
mon frère fait pousser du pot
sans me le dire
sous mon appartement!"
Elle est puritaine,
comme notre mère,
dans son genre.
Elle s'y opposerait, genre
fourbe.
D'autant plus que
son Nicolas touche parfois
en plus à des drogues dures.
(Elle, préfère la bouteille).

Il n'y a que Mireille
et moi qui savons.
Nous comptons
nous débarrasser des 150
boites d'agrégats en avril.

Mireille Baillargeon disait:
- Il est chanceux Médé,
il peut rester lui!

Son acharnement
à ne pas partir.
(Mais est-ce
à ne pas me quitter?...)
J'hésite.
Elle revient vite s'incruster.
Je m'étais déjà presque fait
à l'idée de retrouver l'espace
qui me manque.

Donc.
Culture végétative
en marche.
Prochaine récolte fin mai.

Très bon voyage.
Cela m'encourage
à travailler, à m'autosuffire
de cette manière.

Je recommence
à avoir des idées...
La distance entre la théorie
et la pratique est le manque
d'expérience.
Le rapprochement du réel
change complètement le sens
de la théorie
pour celui qui apprend.

Très bon voyage.
Je me suis carrément revu,
remis dans la posture,
la peau rajeunie de celui
que j'ai été dans ma berceuse
derrière ma grande table
à la tête de SEXUS.
Il me faut toujours mener
un projet
pour embellir ma vie.
J'aime rester seul.
Et quand on m'approche,
j'aime diriger.

1 février 2001

J'ai toujours voulu
qu'on me laisse tranquille
assis derrière une table.
Il n'y a que le chat
que je tolère.
Au fond je suis un rêveur.
Je n'aime pas la *réalité*.
Il n'y a qu'une chose à faire:
être heureux.
Et faire ce qu'il faut
pour l'être.
J'écris pour me convaincre.
J'ai besoin
de me convaincre.
Il faut se donner
les moyens d'être heureux.

J'ai perdu mon temps
à l'Institut de tourisme.
Comme partout, il fallait
y être sérieux pour réussir.
Chaque fonction sociale
s'arrête à un niveau et doit y
rester pour bien fonctionner.
La réussite exige une limite
au droit d'évoluer.
Quelle platitude que
de devoir rester, toute sa vie,
dans la moyenne nécessaire
au bon fonctionnement
d'un niveau social!
À la rigueur, à chacun
son tour, son âge, d'y aller.

3 février 2001

Rien de pire que ceux qui
veulent le bien des autres,
qui veulent sans cesse
leur dire la vérité.

Méfie-toi
de ceux qui t'aiment.
Ils finissent toujours
par te quitter en allant
répandre partout tes défauts.

J'ai bâti ma vie en vaguant
autour du Carré Saint-Louis.
J'ai pris ma retraite
au Parc Lafontaine.

Toute lecture d'autrui
est empoisonnée,
peut causer des indigestions
d'imagination.

Je viens de comprendre
ce qu'est l'intériorité: c'est
de vouloir quelque chose
et de ne faire profondément
que ce qui le donne.

Mieux vaut
ne pas être connu.
Les autres ne se servent
jamais de vous autrement
que comme d'un décor.
N'être qu'un prétexte dans
la conversation de quelqu'un
qui n'a pas plus que ça
le goût de vous connaître.
Là aussi
ce n'était qu'un mythe.
Une fausse route.
Une mauvaise orientation.

S'entourer d'objets.
Aimer les objets.
S'arrêter dans le silence
des objets.

9 février 2001

Terminer le creusage
et la redéfinition de ma cave
à cannabis.
En 15 jours de travail,
plus rapidement
qu'initialement prévu,
je me suis créé une pièce
de plus dans ma maison.
J'ai retrouvé la cave à vin
de l'italien.
C'est ce type
d'enrichissement
par l'intérieur qui maintenant
me satisfait.
Retrouver chez soi
les richesses oubliées.
Je n'ai plus le goût de
conquérir à l'extérieur
de moi.
Mais de prendre
tous mes droits.
Une permission majeure
ne se demande pas:
on la pratique,
pour obliger ensuite
à l'obtenir.

10 février 2001

Lancement chez l'éditeur
LE TEMPS VOLÉ.

Réginald Hamel,
Yvon Boucher, André Goulet
et autres joyeux gamins qui
toujours rigolent de cul!

Dans ce monde de crapauds,
une jeune auteure étonnante:
Valentine Tremblay.

12 février 2001

C’est ma troisième fixation
en 20 ans.
Ma maison.
Le vignoble.
Ma cave à cannabis.
C’est la troisième fois
que je rêve devant
des photographies de projet.
Mais c’est toujours
le même but visé.
Finir par être
autosuffisamment bien
dans ma peau.

19 février 2001

Au fond,
je ne suis pas fidèle.
Ni avec mes hommes,
ni avec mes femmes.
Je continue toujours
ma route.
Je m’ancre avant tout
dans ma satisfaction.
Éliminer les choses
qui ne me sont pas utiles.
Dans le calme du très bon
cannabis que je cultive.

J’ai désiré la maison que j’ai.
Je me revois jeune cham-
breur qui serait heureux
s’il avait vécu, sans changer,
jusqu’ici et avoir vu ceci.

Le cannabis m’étant
comme une forme assistée
du mysticisme.
Cela fait maintenant partie
de ma maison.

24 février 2001

J’ai vécu jusqu’ici
dans une société de déments
systématiquement
et scrupuleusement organisés
dans leurs délires.
Il m’a toujours fallu suivre
le cortège fou.
Leur tare
était de vouloir obliger.

26 février 2001

Nous n’avons d’autre choix
que de nous raffiner
en fourberie.
Notre entourage
est un risque.
Un croisement continuel
d’armes.
De petits employés craintifs.
Des assistés sociaux
qui tiraillent pour leur droit
de survivre.
Des vieux gagas qui se
croient éternels.
Avec, comme fond de
raccordement, une incitation
pour tous à la délation.
Être fourbe.
Comme les chats
savent être fourbes.
Parce qu’ils savent persister.
Ne voyant même pas
que l’on parle d’eux
autrement que ce pourquoi
ils agissent.
Se tenir à la hauteur de soi.
Je prépare le moyen
d’aller mieux me brancher
sur leur câble.
Au moins, ne pas payer
pour les écouter “parler”.
Ils nous tiennent par l’ennui.

Je suis un vieil homme
de 60 ans courbé
par les vents de mon temps.
Je jouis
des derniers moments.
Je ne m’énerve plus.
L’univers silencieux
des bruits.

2 mars 2001

Au fond,
j'en ai arraché toute ma vie.
J'arrive enfin
à un peu de bonheur.
Dans 3 mois,
je n'aurai plus de dettes,
j'aurai fini de transcrire mon JOURNAL,
ma cave à cannabis
entrera en production, j'aurai
un petit revenu personnel,
je ne me sens plus
d'obligations littéraires.
Et dans un an
s'ajoutera en surplus
une petite pension de l'État.
Je peux enfin commencer
à savourer ma vie
pleinement libéré
de l'obligation des autres,
libéré et de la nécessité,
et de l'ambition.
Être moi
sans aucune autre utilité.

8 mars 2001

Je me méfie de ceux
qui ont mission d'instruire
et d'enseigner les peuples.

Une idéologie
est une restructuration
conjoncturelle d'amalgames
connus qui naît et meurt avec
son climat.

La Vérité est le cul-de-sac
de ceux qui n'ont plus l'âge
de croître.

Parce qu'ils se sont donnés
mission d'être bons, ils ont
dû bâtir une société de police
et de délation.
Ils ont choisi de vivre
dans l'envie de la bonté.
La bonté de Dieu.
Au-dessus de la vie,
ils ont choisi
une abstraction.
Un faux-fuyant à la véritable
bonté qui ne peut être
que d'être soi.

La succession est seule
propriétaire de ce qui est.
Les morts n'étaient toujours
que des concessionnaires.

9 mars 2001

Ma soeur refile
son appartement à son fils
Alexandre
(qui étudie en médecine),
et s'en va vivre
avec une nommée Louise.
De bourrasque
en bourrasque.

19 mars 2001

Promenade.

Rue Dorchester.
Hydro-Québec.
Je suis un vieux barbu.
Tout le monde
me laisse tranquille.
Je suis assis seul
sur un banc public au soleil
du printemps.
C'est agréable.
Je suis là comme
faisant partie du banc.
Les gens passent me voyant
sans me voir.
Comme si j'étais seul
dans le rôle d'un vieux barbu
assis seul au soleil
du printemps
sur un banc public.
Comme une pierre
sur une pierre.
Un instant sur un autre
instant.
Je suis maintenant
en vacance de tout.
Les obligations ont gâché
ma façon de vivre.

La pissotière
de la place Desjardins
demeure ma préférée.
On y pisse dans des stèles
privées comme au collège.

20 mars 2001

Beaucoup de gens brisés
qui traînent au soleil.
Handicapés.
Malades mentaux.
Assistés, chômeurs
et vieilles gens.
Je n'ai eu qu'un but
dans la vie: celui de
rentabiliser ma satisfaction.

Cela coûte une fortune
de vouloir conserver
une façade victorienne
dans l'agrandissement
du Palais des Congrès.
La fausse culture
des fonctionnaires.

Les églises anglicanes sont
encore là près du Ste-Marie.
Les anglais aussi
ont conservé leurs églises.
Nous sommes
en chicane de famille.
Comme les juifs
et les palestiniens.
Peuples bibliques.

J'écris
parce que j'aime parfois
me souvenir de moi-même.
C'est tout ce qu'il me reste.
J'aime rester seul.
Je n'ai plus le goût
de m'encombrer.
Non plus d'hommes
que de femmes.

Rue Mackay.
La boutique minable
où j'achetais mes ingrédients
pour fabriquer ma bière.
Je ne me souvenais pas
d'avoir été si pauvre.

Le problème de la culture
est de ne pas signifier
grand-chose.
Une autre génération
de choses inutiles
est en marche.

La rue Ste-Catherine
est comme une rue
de New York il y a 30 ans.

Oh! que ce sont
de beaux voyages!

Les gens sont simples.
Toujours commencer
par leur parler d'eux.

Le Québec:
une culture étiolée.

(Notes pour le film
de Vincent Guignard sur
les collectionneurs de livres).

Pour mâter 1800-1837,
les envahisseurs minoritaires
anglais royalistes de droite
nous ont livrés au clergé
français réchappé
de la révolution française
qui nous ont privés
de lumière de 1860 à 1960.

Aujourd'hui: 140 millions
de francophones
sur 7 milliards (3%).
Les libraires français
ne savent même pas nommer
un auteur québécois.
La mondialisation
de la culture
via l'américaine.

Une culture qui pu l'éternité.
Langevin, Miron, etc.
funérailles à l'église.

L'importance mondiale
de la culture sera celle
des groupes porteurs.

Une idéologie se crée
pour une conquête.
Ici: pas de réactions
parce que pas d'utilité.
Ici: une culture de capotés:
Josée Yvon attendant
dans sa chaise roulante
un prix Nobel.

Éducation et collection.
Écrémage et démystification.
1900: Grandbois et autres
Millicent...

Un peuple de retardataires,
qui ne se définit que par ceux
qui sont déjà arrivés.
On ne nous copie pas.

La mondialisation éventuelle
de notre culture
devra de toute façon passer
par la traduction...

Le peu de temps d'écoute
disponible
obligera à arracher
les cultures étiolées de la
nouvelle histoire mondiale.

Le Québec:
une culture juste pour rire.

22 mars 2001

La culture est le pendant laïc
de la religion.
Une forme d'art martial.
Il nous faut trouver
un autre chemin.

La majorité,
bien qu'alphabétisée,
est demeurée illettrée.

24 mars 2001

Ceux qui ont réussi
rêvent de s'arrêter.
Mais ils restent embourbés
dans l'obligation
de maintenir la valeur
de leurs diplômes.
Qui n'était qu'un droit
d'entrer dans une habitude.

Apprendre à vivre
dans le monde inutile.

Ils nous enseignaient
à être bons.
Mais, en fait, ils nous
éduquaient à être méchants.

25 mars 2001

Je n'aime pas tellement
fumer le cannabis.
La fumée me fatigue
comme, jadis, celle du tabac.
Et nécessairement
dérange les autres.
Je préfère manger
discrètement mon biscuit.
Dans 2 mois, une récolte!
qui s'annonce bonne.

31 mars 2001

Nous vivons dans les objets
comme si nous
en connaissions la réalité.

En pensant devenir éternelle,
l'humanité a simplement pu
se rendre historique
par les traces pyramidales
qu'elle a laissées.

L'erreur vient
de ce que l'on décrit
avec des expressions vieilles
des conjonctures nouvelles.

Notre langage
est essentiellement
bibliothécaire.

2 avril 2001

Terminer le vidangeage
de la cave à cannabis.
Fin des 2 mois de croissance
végétative des plantes qui
y deviennent remarquables.
Début du cycle de floraison.
Le système semble bon.
Dans 2 mois
commencera peut-être
mon autosuffisance.
J'ai pour 10 ans de semences
(20,000) que je garde
au frais.

La sagesse est individuelle
et ne se transmet pas.
Il n'y a que les objets
et leur mode d'emploi
qui se transmettent.

Jeune, quand je voulais être
calme, je fumais la pipe.
Comme celle que je fume
aujourd'hui, mais
sans connaître le cannabis.

C'est dans la fente, la fissure,
que je me retrouvais.
Là, je découvrais l'avenir,
l'encore à faire.

3 avril 2001

La nécessité de se retirer
pour éviter la bousculade
des regroupements.
Si chacun le faisait,
il n'y aurait pas de problème.
Ce qui ne se fera pas.
Alors...

Il ne me reste au mieux
que 20 ans à vivre.
C'est mon seul devoir.
Ma priorité.
Mon seul principe.

11 avril 2001

C'est parce que
nous avons été disqualifiés
que nous choisissons
la sagesse.

Le pessimisme
n'est qu'un langage résiduel
de défroqués.

Plus je vieillis, moins je me
remets de mon étonnement.
Mourir dans le ravissement.

Vieillir.

Je me suis créé
les moyens de ma morale.

Et j'ai pris pour Patrie
ma mémoire de ma vie.
(La géographie,
comme les écrits,
n'étant qu'une aide
à la recomposition).

Toute ma vie
m'est à porter de main.

12 avril 2001

Les sentiers
du Parc Lafontaine
sont revenus à l'asphalte.
Je retrouve une campagne
propre à l'intérieur
de la ville.
Ne penser qu'à moi.
Ne bâtir que pour moi.
N'écrire
que pour me relire demain.
(De toute façon, nous
ne pouvons jamais être plus
qu'une phrase dans
la conversation d'autrui... et
si encore il nous lit!)

Mon JOURNAL,
le seul livre que j'aime relire.
Y retrouver
mes profondeurs.

13 avril 2001

J'essaie d'atteindre
mon niveau maximum
de confort.

14 avril 2001

Après m'avoir fait brisé
son bail qui ne se terminait
qu'en juillet,
après avoir déménagé
ses livres et presque tout
(sauf les meubles lourds),
voilà que c'en est fini
avec sa Louise,
(qui, dit-elle, la fout dehors),
et la voilà qui court comme
une folle à travers la ville
pour se retrouver
un appartement...
libre dans deux semaines!
Avant, ce furent
une Mireille, une Lara,
une autre et une autre.
Folle.
Comme le fut notre père.

17 avril 2001

J'apprends aujourd'hui, par
un téléphone de la banque,
que j'ai fini
de payer ma maison.

19 avril 2001

Cela m'a pris 30 ans d'effort
pour pouvoir revenir à ce
que je voulais déjà devenir.

Rue Poupart.
L'école de cuisine
transformée
en condominiums.
30 ans.
Une grande jouissance
d'en être sorti.
Rue Saint-Denis.
L'Institut de Tourisme.
Claude Laurin,
un collègue de ce temps-là,
est devant la porte.
À cause de ma barbe,
il ne me reconnaît pas.
Les plus simples sont restés.

20 avril 2001

Rien ne m'a été plus difficile
que de devoir vivre
dans la moralité des autres.

30 avril 2001

LOGEMENT À LOUER.
Les logements se font rares.
L'énervement monte.
Il ne faut pas suivre
la procédure légale.
Il n'y a que l'instinct averti
et le hasard qui fonctionne
bien.
La "liste" d'arrivée
doit toujours être trafiquée
selon l'impression.
La loi des fonctionnaires
finit toujours par faire
s'embourber tout le monde.
L'État de droit devient
de plus en plus le cul-de-sac
de tous.
Assurance emploi.
Assurance santé.
Assurance médicament.
Assurance d'être perdant
pour la majorité
d'imprévoyants privés.

C'est la plante en nous
qui doit diriger notre vie.

Suivre la logique des choses.

2 mai 2001

La vertu n'est pas
de correspondre à un diktat.
La vertu est ce que chacun
a besoin de faire pour arriver
à satisfaire ses goûts
intérieurs,
avec plus ou moins
de plaisirs ou de contraintes.

4 mai 2001

L'information,
qui prit son développement
avec son utilité
au développement
du commerce, est devenue
un embouteillage
encombrant de commérages
pour alphabétisés attardés.

7 mai 2001

Hier, première pipée
de la nouvelle récolte.
Une sommité fleurie
qui venait se brûler jusqu'à
hauteur de la lumière.

D'une très grande qualité.

J'ai bien fait de creuser.
J'ai ainsi gagné
la hauteur de la première
phase de feuillaison.
L'étape de floraison
y gagne d'autant.

8 mai 2001

"Au nom de la Loi"
a remplacé
"Au nom de Dieu".

Même fascisme totalitaire.

11 mai 2001

Notre Histoire
n'est que celle d'une sortie
très lente de la certitude et de
l'intolérance la plus barbare.
Nos idéologies n'étant
que des cris de ralliement
dans nos élans de jeunesse et
de conquête.

13 mai 2001

J'ai fait une grave erreur
en faisant SEXUS.
J'ai voulu
convertir les autres.
Il m'en a pris 30 ans
pour m'en remettre.
Je regarde maintenant
autour de moi.
Je prends davantage
ce qui me plaît.
C'est le seul horizon
de la morale.

Un tempérament gaspésien
est nécessairement guerrier
en arrivant à Montréal...

En fait, je vis une magnifique
histoire d'artiste paresseux.
Je ne cesse de me raffiner
vis-à-vis de moi.
Me mêler de mes affaires.
Je vis autrement
dans mes choses.
Ne pas vivre
au-dessus de ses moyens.

La Fontaine et Plessis.
Ancien quartier ouvrier
vert et ensoleillé.
Ne pas fixer.
Se laisser regarder.
Les quêteux sur la rue.
Quelques prostituées.
Une odeur de pauvreté
et de cul.

L'achat de ma maison
est la seule place où j'ai été
réaliste pour moi.

La récolte extérieure
de cannabis
s'annonce mauvaise.
Ma seule exigence
dans la vie est d'atteindre
mon autosuffisance
intérieure.

Je reviens à mon quartier
d'il y a 40 ans
que je n'ai jamais
complètement quitté.
Que je fréquente
depuis 60 ans.
Ça m'a pris toute ma vie
pour sentir que j'habitais
ce quartier.

14 mai 2001

Toutes les histoires
que les fictions policières
nous présentent sont celles
de bandits
qui se font prendre.
(Nouvel Enfer).
Les véritables déconnectés
du système
restent sans histoire.
(Nouvel athéisme).

15 mai 2001

Le côté “légal”
est le côté mort,
genre cran d’arrêt,
de la progression sociale.

18 mai 2001

Je me repose désormais
chaque matin la question:
et si j’allais mourir
aujourd’hui.

Je décide de ma journée
en conséquence.

Larguer.
Ne retenir que l’essentiel
pour soi-même.
Éviter de se laisser envahir.

Je me berce sur mon balcon.
Dans la fraîcheur de l’été.
En fumant
ma pipe de cannabis.

Ma vie va de plus en plus
épouser ce rythme.
J’arrive à tout point de vue
dans ma récolte.
Je suis devenu un vieux
monsieur qui fume sa pipe
sur son balcon.
J’ai la campagne
dans la ville,
sous mon balcon.

Au contraire
de la première impression, le
cannabis rend moins présent,
et permet de tout relativiser
sur plus long terme.
Une facilité de retrouver,
à travers une sensation
présente, des similitudes déjà
vécues.

19 mai 2001

Enfin seul.
Comme j’aimerais
le demeurer pour le reste
de mes jours.
Tous les gens sont gentils,
chacun dans son genre.
Mais je les trouve tous
ennuyeux.
Sinon en surface.
Par reflets.
Je n’ai plus la force de bâtir
un mensonge ensemble.
J’ai tellement à faire
en ne m’occupant
que de mes affaires!

J’ai terminé l’inventaire
de nos livres québécois,
et un transfert sélectif
au garage,
dans une partie bibliothèque
emménagée
genre salon des refusés.

Poser aussi du pavé uni
pour passer dans le jardin
de cannabis.
Refais mes 4 locations
pour l’année.

J’ai besoin de me réformer.
J’ai l’air
d’un père missionnaire
devant ma bibliothèque
avec ma longue barbe.
Cette fois,
ne m’enseigner qu’à moi.
Un vieux grincheux.
J’ai atteint ma limite
d’intolérance sociale.

24 mai 2001

Nous, intellectuels,
avons été éduqués au mépris.

Mais toute ma vie
je n’ai réussi mes étapes
qu’à la deuxième,
même troisième tentative.
Je n’étais pas
tellement brillant.
Je ne suis pas
une nature forte.
C’est toujours dur à admettre
que de n’avoir été que soi.

Mais, que c’est finalement
bon d’avoir un peu échoué!
Entre ma naissance
et ma mort, j’ai maintenant
un parc pour y flâner!

25 mai 2001

Mes voisins.

La veuve McEwen, seule,
en pantalon noir,
air digne,
avec son sac
de la Société des Alcools
discrètement sous le bras.

Une dame sous verres fumés
se promène de long en large,
avec une pancarte sandwich,
devant la maison
de Grimaldi.
“Succession Grimaldi,
Francine et les autres,
rendez-nous ce que
votre père nous a volé!”

Les Levasseur
(elle et son postier)
se chicanent toujours un peu.
Elle est avare et le fait
bricoler pour elle en voulant
sauver des planches...

La jeune Véroli a de la
misère à faire accepter
son nouveau mec à son fils,
raide comme une barre de
fer, tandis que sa vieille mère
déparle de plus en plus.

Ailleurs, inauguration
de la statue de Jean Drapeau.
Le sculpteur a bien montré
(bien malgré lui sans doute),
par la laideur du veston
et de la lunette,
sa laideur intérieure.

26 mai 2001

Une courte vue
et beaucoup de prétention
sont les critères
de la “réussite”.

Au mieux,
par tous leurs efforts, les
parents ne font que maintenir
leur progéniture
dans leur classe sociale.
L’impression de progrès
vient le plus souvent
du simple avancé général
de tous.

28 mai 2001

Deuxième récolte intérieure.
C’est vraiment mon cadeau
de fête!
Je l’ai faite après avoir
mangé un biscuit
de cannabis.
Après 2 heures,
le voyage commence.
Dense et solide.

Les fleurs se cueillent,
au ciseau fin, comme
de petites framboises.
Je commence à penser
qu’il y en a beaucoup.
De quoi me permettre
un voyage par jour
pour les 120 prochains jours
avant la prochaine récolte,
fin octobre qui, elle, devrait
être double et me permettre
mes deux biscuits par jour.
Je n’aurai plus à supporter
l’enfumage des poumons
par la pipe.

31 mai 2001

59 ans.

Toute ma vie, j'ai travaillé
à atteindre à l'art de vivre
qui est de ne rien faire autre
que d'essentiel.
L'art de se promener
et de fainéanter,
dans le nécessaire accompli.

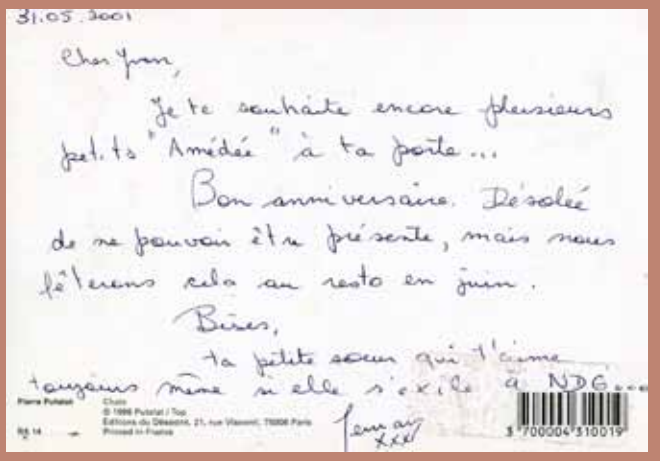
3420 Hogan.
La maison où je suis né.
Je regarde tout autour
les autres possibilités
qu'auraient pu prendre
mes parents...

(Carte
de ma soeur Germaine).

Cher Yvan.

Je te souhaite encore
plusieurs petits "Amédée"
à ta porte...
Bon anniversaire.
Désolée de ne pouvoir
être présente, mais nous
fêterons cela au resto en juin.

Bises,
ta petite soeur qui t'aime
toujours même si elle s'exile
à NDG...



5 juin 2001

Il n'y a peut-être pas
de réalité pour nous.
Nous n'avons peut-être
que des impressions
de réalité.
Chacun ne peut s'occuper
que de son point de vue.
Ne peut continuer que
dans le sens de son propre
bourgeonnement.
Et notre langage
n'est sans doute pas plus
signifiant
que celui des chats.

6 juin 2001

Une folle passe
depuis quelques mois.
Elle arrive tout juste
à fonctionner seule.
Mais voilà
qu'elle est enceinte!
On devrait stériliser
tous les fragilisés.
La tolérance actuelle
n'a aucun sens.

7 juin 2001

Un locataire
doit faire castrer son chat
parce qu'il découche
et fait des folies.
Il aime son chat
jusqu'à lui mettre
des glaçons pour rafraîchir
son eau.

La sagesse
après la queue raide.
C'est ce qui m'est finalement
arrivé avec l'âge.

9 juin 2001

QUE RELIREZ-VOUS
CET ÉTÉ?
LISE BISSONNETTE.

Avec elle, tout devait se faire
vite et de façon boulimique.
Sans véritable jouissance
ni profondeur.
Avec toujours
le goût d'être remarquée.

Que relirez-vous cet été?

LISE BISSONNETTE, présidente-directrice générale de la Grande Bibliothèque du Québec

Si je me lançais en vacances, cet été ou en toute autre saison, je reprendrais le parcours de Nelligan, de Claire Martin, d'Yves Thériault et de la première Marie-Claire Blais, tous les uns Baudelaire ou Rousseau et tous intercalés dans le pensionnat de mes quinze, seize, dix-sept ans, tous empruntés à la bibliothèque publique et tous lus dans la clandestinité, la boulimie, l'urgence. Comment ce voyage à haute vitesse, ignorant et impressionnable, n'a-t-il pu laisser en moi un souvenir aussi indélébile? Je n'en souhaite sans doute rien sur je passe ma vie de lectures ailleurs, dans une autre urgence, à nettoyer les cotisions d'encres qui cautionnent de occuper mes univers, de Prosper Mérimée à Stefan Zweig, d'Adrienne Choquette à Joyce Carol Oates, d'Ernest Hemingway à Victor-Lévy Beaulieu. Et vous parlez d'un mal de?

13 juin 2001

Retenir des gens leur utilité.

Rue Crescent.
Comme la rue Younge
à Toronto.
Dans le temps
de cette anglaise, Vicky.
Je fumais du hachisch.
Elle me suçait à satiété.

Je me promène sur la rue.
Je les imagine toutes avec
ma queue dans la bouche.

Ste-Catheriene/Bleury.
C'est ainsi qu'en 1960,
sortant du Ste-Marie,
je traversais la ville
toujours bandé.

15 juin 2001

Les revenus de l'État
sont de plus en plus basés
sur la folie des citoyens.
Taxes sur les alcools,
les cigarettes, le jeu,
l'essence.
Impôt sur le surtravail.
Comme une assurance pour
couvrir ceux qui déconnent.

22 juin 2001

Heureusement
qu'il y a le passé.
Cela nous permet d'évacuer
le surplus de notre existence.

25 juin 2001

La notion de plaisir
est une notion simple.

Chacun de nos mouvements
cause des cataclysmes dans
les vies qui nous englobent.
Nous ne pouvons faire
autrement
qu'attirer des représailles.

Ne plus toujours chercher
à comprendre.
Regarder les curiosités.

J'oriente ma marche
selon mon désir.
Chemins austères.
Chemins qui font bander.

La sortie
de l'université McGill
est l'un des plus beaux sites
de Montréal.

Rue Stanley, 3433,
L'Union des artistes.
Là où Olier
s'est cassé la gueule.
La dure montée vers l'ouest.

La personnalité
est une création personnelle.

26 juin 2001

Fumer
me rend les yeux rouges.

Véroly appelle son nouveau
mec “mon amour”
fort sur la rue.
Le fiston peut bien
avoir le corps raide!
Son vrai père vit encore
à 10 rues d’ici.

Je suis sur mon balcon
comme sur un navire
de croisière.
Rendu à ma place de vieux.
Avec l’intention bien arrêtée,
si possible,
de ne pas aller plus loin.
Le cannabis favorise
d’étranges fusions
d’impressions.
Je suis ici comme si j’étais
sur le boulevard Desaulniers
à Saint-Lambert.
Qui avance?
moi ou le temps.

30 juin 2001

Il n’y a jamais eu
de certitude.
Mais seulement
des surexcitations.

Tous ceux qui veulent
convertir les autres ne sont
que des haut-parleurs
disconvenants.

Autre lancement
LE TEMPS VOLÉ.

Avec Georges Raby.

Avec Réginald Hamel.

1 juillet 2001

Le moralisme
est en quelque sorte
une forme de taxage.

2 juillet 2001

Terminer l'installation
de ma cave à cannabis, avec,
en ajout, un placard
pour bouturage sous
un éclairage néon permanent.
Les plantes
en régénération se suffiront
d'un mois d'éclairage
permanent
qui se fera dans la cave
avec le deuxième mois
des boutures.
Le tout permettant 4 récoltes
par ans, tous les trois mois.

Rue Ste-Famille.
Si j'avais été là, riche et
installé comme aujourd'hui,
qu'aurais-je fait,
au lieu de ce que j'ai fait.
Réinventer ma vie.

Entre 20 et 30 ans,
je ne voulais rien faire
d'imposer.

L'argent, actuellement,
est la seule religion
universelle.

3 juillet 2001

Sur la rue.
Ils sont jeunes.
Ils nous sourient à rien.
Ils n'ont pas encore pris
l'habitude d'avoir l'air bête
pour survivre.
Ils sont encore habitués
à saluer leurs supérieurs.

Dans notre système,
il nous faut toujours bien
nous intéresser à une chose
pour réussir à bien la vendre.

5 juillet 2001

Au fond,
je me suis finalement
conditionné à être heureux
ici.
J'ai "atteint le bonheur",
cette autre création
de l'esprit.
Respirer.
Dans les vagues
des feuillages dans le vent.
Jouir.
Dans la frugalité de l'instant.
Vivre en ne prenant
qu'un peu de problèmes
chaque jour dans mon filet.

8 juillet 2001

Le romanesque,
en permettant
de plus en plus de conduites
de comportement,
s'en va vers l'expression
de notre quotidien réel
caché en chacun.

9 juillet 2001

Au garage.
Me berçant
près des colonnes de livres.
Près de ma récolte
de cannabis.
Le chambreur que j'étais
aurait été heureux
de commencer là sa vie.
J'aurais été heureux,
à la fin de SEXUS,
de pouvoir m'y loger, avec
mes livres et ma Vokswagen.

Le cannabis procure
une facilité à fixer
qui change
toutes les perspectives.

Le collège Ste-Marie.
J'ai été éduqué
par des gens de secte.
Dans l'imbécillité
de leur secte.
J'aurais dû regarder plus tôt
autour de moi.

Un building
à la place de l'Élysée.
J'avais presque tout compris
en lançant ALLEZ CHIER.
Mais je n'avais pas
les moyens de m'y tenir.

10 juillet 2001

Vieillir,
c'est aussi commencer
à parler un langage
que personne ne comprend.

Nos mots ne rejoignent
absolument pas la réalité.

L'idée vient-elle
de la poussée de l'instinct.

11 juillet 2001

Toujours finir une rencontre
en remerciant les gens...
de ne pas nous avoir
agressés davantage.
Remercier comme
on reprend sa distance.

La principale raison qui fait
qu'on vient me voir est
que je loue des logements.
Le reste de ma vie
n'intéresse personne.

12 juillet 2001

Ma perception du monde
est elle-même une fabulation
du monde.

La seule signification
de notre vie est de survivre.
Morts,
nous nous dissolvons
dans une autre répartition
des significations.

15 juillet 2001

Devenir le plus
individualiste possible,
mais en constatant que
ce n'est que collectivement
que nous sommes visibles.

16 juillet 2001

Il n'est pas facile
de se défaire de l'esprit
de conquête
une fois le territoire fait.
Se satisfaire de
ce que l'on peut entretenir.
Pour la plupart,
nous devons tardivement
apprendre à jouir.

Apprécier la splendeur.
De ce balcon.
Devant ce parc.
Ne plus s'attarder
aux significations.

23 juillet 2001

Je serais incapable de vivre
ma vie sous le regard
de serviteurs.
Né pauvre,
je me berce sur mon balcon
comme dans le plus beau
des voyages.
Là où je peux me concentrer
dans un chemin non imposé.
J'ai libéré ma maison
du sordide.
De l'irresponsabilité
des locataires incrustés
dans la pauvreté.
Époque de rénovations
et d'évictions.
L'étalement séculier
des néo-curés.
Ayant alors comme seul but
réel de sortir vivant
de l'effondrement du temple.

Au lieu de trouver "laid",
trouver "comment c'est fait".
Trouver ailleurs
la porte de sortie.

24 juillet 2001

Agréable de se promener
seul au début de la nuit
au centre-ville.
Replongeant dans les eaux
noires, dans les traces
qu'y a laissé mon passé.
Me promenant dans
la richesse archéologique
de ma vie.
21 heures.
Les boutiquiers ferment
leur commerce.
L'atmosphère de nuit.
Les regards plus disponibles.

Denis Vanier, Josée Yvon:
complètement fanés
dans la vitrine
du Chercheur de Trésors.

De retour à la maison.
Je ramasse le reste
des vidanges dans la ruelle.
Simple retour du concierge.

26 juillet 2001

Nous devrons traiter
les cultures
comme l'on traite
le tabagisme,
l'alcoolisme...

27 juillet 2001

Notre seule
bonne orientation
est celle qui permette
de faire se rencontrer
notre point
de satisfaction avec celui
de son financement.

Mes frères et ma soeur
sommes tous nés dans
des maisons différentes.

Une vie heureuse
ne se transmet pas.
Ce n'est jamais une recette,
mais un état d'esprit
particulier à la méthode
d'acquisition de chacun.

La télévision
est aussi stupide
que les tours organisés
pour touristes.

Quand on s'entend bien,
c'est d'ordinaire
sur un malentendu.

Le peu de temps
qu'il me reste à vivre,
je me le garde.

29 juillet 2001

Louer un appartement se fait
comme une partie de cartes,
avec jeux de cache-cache
derrière
le répondeur téléphonique.

30 juillet 2001

Quand je regarde le chat
Mimine yeux dans les yeux,
je ne trouve plus en quoi
je suis là supérieur à lui.
Nous sommes là
tous les deux à respirer.
Nous sommes
de la même coulée vitale.
Nous n'avons rien à faire
d'autres
que de veiller à vivre.
Finalement,
ma fonction sociale est d'être
propriétaire locateur
de 4 appartements sur 5.
J'ai comme locataires:
un français, un latino, un
américain et un québécois.
Le latino travaille en
tourisme pour Air Canada.
Après son départ ce matin,
contrairement à l'habitude,
son air conditionné
fonctionnait encore.
Deux heures plus tard,
un copain (je suppose
avec qui il couche) est parti
à son tour.

Mireille s'est vite installé
un portemanteau
dans le placard de son côté
de garage.
Quand elle veut vraiment
quelque chose, elle le fait.
Autre note:
le neveu Nicolas Dumais
s'est fait mettre à la porte
du Cégep de Jonquières
parce qu'il y était "pusher".

31 juillet 2001

Mimine ne découpe pas
le monde de la même façon
que moi.
Nous ne partageons
le même gabarit
que sur certains bruits,
certains éclats
qui nous réunissent,
par une distraction,
sur le même événement.

Regardez les choses
historiquement.
Un camion de Molson.
Comment livraient-ils
leur bière en 1942.
Suivre les racines.
Voir les choses
dans leurs perspectives.

Au travail, je n'avais pas
le temps de regarder.

Réclamer la légalisation du
cannabis pour les malades,
c'est jouer aux mendiants.
Cela ne me coûte rien.
Je n'ai pas à me justifier.
Je m'y dispose
selon ma satisfaction.
J'ai commencé par faire
ma bière.
Puis mon vin.
Puis mon cannabis.
En fait,
on ne vit que pour *ça*.
Chacun s'empresse
après le travail
pour se retrouver avec *ça*.

30 minutes à pied
de chez moi: le 3420 Hogan.
Même cheminée.
Mais les balcons arrière
ont été fermés.
La rallonge de la galerie
au-dessus du garage
a été conservée.
C'est de là
qu'a été prise la photo.
Un modeste demi-étage
en longueur.
Un 3½ , avec balcon avant
sur le matin.
Une fenêtre
dans chaque pièce donnant
vers le soleil du matin.
En 1942, la maison
devait donner sur un champ
jusqu'à l'hôpital Pasteur,
après les voies
de chemin de fer.

Place De Léry,
le mini-développement
qui les a sans doute orientés
vers Saint-Lambert.

(Faux.
Après vérification sur des
cartes aériennes de 1950,
la place De Léry était encore
un champ devant l'hôpital
Pasteur).

Le Parc LaFontaine
devait être trop cher
avec des propriétaires
comme ce Senécal,
propriétaire de 3 tavernes
et qui possédait ma maison.

Je cherche des dates
sur les maisons.
Mes parents
sont passés par là.
Rue Hogan vers le fleuve.
Hochelaga.
J'aurais pu fréquenter l'école
Saint-Anselme plutôt que
celle de Saint-Lambert.
Ils auraient pu acheter ici
s'ils avaient été moins
princiers.
Elle avait 27 ans.
Une petite fille maigre
arrivée de province.
Et lui débarquant d'Europe
avec des rêves d'héritage.

1 août 2001

Nous nous reconnaissons
d'ordinaire voisins
à un service rendu plus
que sur une présentation.

Véroly et le médecin René
nous saluent
depuis qu'on a désembourbé
leurs voitures de la neige.
Mr. et Mrs. Brown, depuis
que j'ai sonné chez eux
pour leur signaler d'éteindre
leurs phares d'automobile.

Ce ne sont en général que
nos deux voisins mitoyens
que nous reconnaissons
nécessairement
par frictions cadastrales.

2 août 2001

Le capitalisme a remplacé
la monarchie de droit divin.
Il possède ses pouvoirs,
y compris celui de
la transmission héréditaire.
Il se maintient en place
par le simple volume
de ses transactions.

3 août 2001

René Lévesque
a brisé l'élan,
en ralentissant la course
de l'indépendance
du Québec.

4 août 2001

Je me souviens
des recherches sur l'athéisme
menées par des curés.
Maintenant ce sont
des fonctionnaires qui
n'ont pas la pipe à la bouche
qui se penchent sur
la légalisation du cannabis.

Le cannabis est calmant,
en ce sens qu'il me rend
satisfait là où je suis.
Le cannabis est tonifiant,
en ce sens qu'il me redonne
toujours le goût
d'entreprendre
quelque chose.
C'est comme s'habituer
à être riche
de ce que l'on est.
La vie n'exige plus
une promotion.
La nouvelle récolte
(après seulement un mois de
floraison) a un goût piquant
sur la langue.
En fait: un goût encore *vert*
comme dans le vin nouveau.

Nous sommes dirigés
en tout par des néo-curés
irresponsables qui veulent
que nous fassions
ce qu'ils ne font plus
très bien eux-mêmes.

Prendre le large
de ce qui oppresse.

5 août 2001

Le cannabis
me ramène toujours
dans mes souvenirs.
Je prends plaisir
à retrouver ma trace.
Comme une bête.

Dès leur arrivée
dans une ville,
les immigrés retrouvent
rapidement le quartier
de leur niveau social.
Se forment ainsi des ghettos
de tendances lourdes.
Je me souviens que mon
père m'avait dit à son dernier
téléphone:
"Tu t'es acheté une grosse
maison".
Je comprends maintenant
mieux ce qu'il voulait
sans doute dire.
Papineau/Sherbrooke.
Ange-Aimée aussi habitait là
avant de se marier
avec mon père.
J'écris leurs traces
qui autrement
n'ont plus d'existence.
C'est une façon à moi
de me réconcilier avec eux.

Parc Lafontaine.
Je retourne à la maison.
Très beau voyage.
Première récolte
de sommités fleuries
se brûlant aux lampes.
Le cannabis m'est une façon
de me réajuster avec la vie.

6 août 2001

J'arrête d'accumuler
des coupures de journaux qui
ne me seront jamais utiles.
L'information nécessaire
à l'action ne circule pas.
Les médias présentent
de mauvais dossiers.
Un énorme vrac de disparités
dès lors insignifiantes.

Ce sur quoi je ne peux agir
ne me regarde pas.
Me désencombrer l'esprit.

Nous sommes dirigés
par des politiciens frileux.
Le débat autour de
la légalisation du cannabis
en est un exemple.
Même la revue de droite
The Economist
demande maintenant
la fin de la prohibition.

The Economist has always
taken a libertarian
approach.
It stands with John Stuart
Mill, whose famous essay
"On Liberty" argued that:
"The only purpose for which
power can be rightfully
exerciced over any member
of a civilised community,
against his will,
is to prevent harm to others.
His own good,
either physical or moral,
is not a sufficient warrant.
He cannot rightfully be
compelled to do or forbear
because it will be better for
him to do so, because it will
make him happier, because,
in the opinions of others,
to do so would be wise,
or even right.

These are good reasons
for remonstrating with him,
or reasoning with him,
or persuading him,
or entreating him, but not for
compelling him,
or visiting him with any evil
in case he do otherwise.
Over himself, over his own
body and mind,
the individual is sovereign".

This survey broadly endorses
that view.
But it tempers liberalism
with pragmatism.
Mill was not running
for election.

7 août 2001

Après un accroc
entre voisins, on finit
généralement par se resaluer,
sans plus, sachant que nous
devons continuer ensemble.
On doit trouver le moyen de
continuer à dormir tranquille
à 30 pieds l'un de l'autre.
La densité de population
densifie les territoires.

En général, les quartiers
d'une ville sont morts.
On ne peut y parler
à personne.
Il ne s'y passe presque rien,
sinon des déplacements
d'objets.

J'ai passé 10 ans de ma vie
à montrer à des restaurateurs
comment calculer
leur prix de revient
et comment faire leur tenue
de livres comptables.

Une nouvelle relâchée
des asiles circule
dans le quartier.
On ne peut
que la reconnaître
avec son chapeau jaune style
charleston 1920.
La difficulté
d'être embourbée.

11 août 2001

Les grandes idéologies
naissent
de ce qu'elles apprennent
à mentir au pouvoir.

12 août 2001

Nos croyances
ont jusqu'ici donné lieu
à nos règles de conduite.
Nous ne cessons pas d'agir
en fous.

Mais notre vie
a l'importance
des feuillaisons.
Une fois terminée,
elle retourne au recyclage.
Au lieu des sépulcres
ostentatoires,
finissons au moins
en engrais ou en moulée.

13 août 2001

J'aime vivre
dans mon irréalité.
Enfin de retour
aux biscuits de cannabis!
Un emportement
venant du plus profond
de l'intérieur.
Fumer m'encombre,
brûle les poumons, et dit tout
aux voisins.
La récolte commence!
Oh! comme la distribution
des prix de ma jeunesse!

Je suis un vieux à la retraite.
Je travaille sur ma maison,
sur quelques écrits et
à la culture de mon cannabis.
La première me permet
de survivre.
La dernière, d'apprécier.

Rue de la Visitation.
Des vieux qui sortent
endimanchés
d'une sorte de cafétéria
religieuse pour pauvres.
Autrement, on ne les voit
jamais.

Rue Ste-Catherine.
L'heure du dîner.
Les travailleurs au soleil.
Ils sont là, comme enchaînés
par des anneaux de fer,
par les couilles, les seins,
le nez, les babines.
On ne leur parle pas.
Ils ne se parlent entre eux
que par 2 ou 3 de la même
compagnie.
Comme dans un camp
de concentration.
Le progrès de l'esclavage.

Je dîne en ville aujourd'hui.
D'abord une glace
recouverte de chocolat.
Ensuite
une frite sur St-Laurent.

Montréal Métropolitain,
nouveau quotidien gratuit
sur la rue.
Les jeunes libéraux y disent:
"Non à la Mari".
Le genre de néo-curés cons
qui rêvent de nous diriger!

15 août 2001

Linda Poisson.
Revue sur un banc du Carré
Saint-Louis devant l'Institut.
Le débit de vacarme
ininterrompu (potins, faits
divers) qu'il faut franchir
durant des heures avant
d'atteindre ... sa bouche.
J'ai trop de misère à obtenir
mes 2 jours pour moi
par semaine.
Il ne faut pas les gaspiller.
Ne pas refaire signe.
J'ai, en un intérieur secret
de ma maison, comme chez
les Indo-européens, une
tombe où la flamme sacrée
me procure le ravissement.
Les deux genres
ne pourraient se mêler.

17 août 2001

Mes parents épiaient
les voisins, les objets
nouveaux qu'ils achetaient.
L'égalitarisme épuisant
des banlieues.

Me promener.
Rêver la ville.
Les couches successives
de construction.

Les punks.
Les jeunes sans avenir
des quartiers pauvres.
En 1960, on les appelait
"beatniks".
En 1967, on les nomma
"hippies".
Mais toujours le même
groupe: jeunesse, drogue
et pauvreté.

Un vieux de ma rue
qui m'interpelle toujours
par un "jeune homme!",
me demande ce qu'est
devenu un autre vieux
du même âge, avec un petit
chien qui jappait toujours.
Mireille et moi l'appelions
"le peintre"
En fait, nous l'appelions tous
par des surnoms.
Ce n'est souvent qu'après
quelques années d'absence
que quelqu'un
note ici notre disparition.

21 août 2001

Notre solitude
est ce que nous apportons
tous sur la place publique.

Les colonnes grecques
de la bibliothèque
de la ville de Montréal.
La vacuité de la culture.

Un vieux couple.
Mireille Baillargeon et moi
sommes devenus une série
d'habitudes ensemble.

27 août 2001

Récolte extérieure
prématurée.
Histoire de damer le pion
aux planteurs qui sont
revenus sur le terrain.
Sans doute des voisins
adolescents.
Ils ont cueillit 2 des 6 plants.
J'ai pris le reste, un total
de 300 grammes frais.
Une dizaine de sacs.
De quoi me satisfaire
à 2 biscuits par jour pendant
60 jours.
De quoi oublier mes mauvais
semis.
Mais rien de comparable
avec la récolte intérieure
qui sera prête
à la fin de septembre.

30 août 2001

Les livres sur la rentabilité
économique seront les livres
que l'on jettera demain
au même titre que les livres
d'apologétique
écrits en latin.

L'entrée dans un voisinage
commence par un surnom,
mi-moqueur, mi-entendu,
mi-rejet, mi-acceptation.

Pose d'une nouvelle fenêtre
au 3960 A.

3 septembre 2001

Je regarde.
Comme le dernier coup
d'oeil.
Une dernière fois.
"Exposition Parc Industriel.
Action terroriste socialement
acceptable".
Avec le temps, les objets
perdent leur signification.
Bains, réfrigérateurs,
haut-parleurs jetant
des prononciations
sans aucune signification.
À part le fait d'avoir marqué
un territoire.
Ce que nous aurons produit
le plus sera ce que nous
serons devenus.
Nous vivons dans une
civilisation valorisant la
propulsion du déplacement
dans des carapaces blindées.

Cette étrange habitude
qu'ont les humains
de manger assis face à face.

Toutes nos activités sont
d'abord basées sur la survie,
puis sur les drogues.
Les classes sociales
se structurent autour
du contrôle.

Je regarde le paysage passer
à la fenêtre.
L'automne
arrive maintenant.
L'air frais
entrant par la fenêtre.

6 septembre 2001

Une vieille folle.
Depuis 20 ans.
Elle est revenue au Parc.
Après un long périple
d'essais de réinsertion.
Avec sa bicyclette d'enfant
qu'on lui avait alors donnée
et qui la raccroche toujours.
Elle mange assise sur l'herbe
entre les insectes
et les feuilles qui poussent.
Indépendante dans sa folie.

Début de la récolte
intérieure.
Laisser plus de la moitié
sur pied pour redonner
2 semaines de lumière
aux fleurs encore blanches.

7 septembre 2001

Parler à Dieu, à son chien,
ou à soi-même
revient au même.

Nous vivons dans l'illusion
des relations sociales.
En réalité, nous passons
les uns à côté des autres
comme enfermés dans
des langues étrangères.
À peine y a-t-il parfois
un contact réel
d'une certaine durée.

C'est la faim
qui nous donne l'impression
de ne pas être seuls.

L'état statique n'existe pas.
Nous sommes refoulés,
ou refoulants.

10 septembre 2001

Nous vivons dans un festin
continuel de prédateurs.

Au fond tout système
scolaire n'est qu'un vaste
exercice de coercition
de la vitalité incontrôlable.
L'école apprend à discuter
pour gagner dans l'ordre.

11 septembre 2001

Devant des télévisions
en vitrine,
on ne parle aujourd'hui
que de la destruction
du World Trade Center.
L'Amérique bascule
dans le fascisme
des guerres de religion.
Toute contestation
sera désormais réprimée
de façon catégorique.
L'Islam arabe a décidé
de perdre la guerre
sur un coup d'éclat.
Même les russes travaillent
dorénavant contre eux
avec les américains
et les européens.

12 septembre 2001

Le retour des Bush
au pouvoir...
Même scénario qu'avec
Saddam Hussein l'agresseur
qui fit que les États-Unis
ont envahi en permanence
l'Arabie Saoudite.
Maintenant: aux américains
le pétrole de Kaboul!
La Presse exulte! elle servira
carrément à faire passer
les ordres au lieu de devoir
se cacher sous le respect
d'une loi anti-monopole.
On nous montre maintenant
clairement de jeunes
Palestiniens exultants
de joie.
La politique à venir
est claire.

13 septembre 2001

Enfin revenu à la régularité
de mes 2 biscuits
de cannabis par jour.
Après le déjeuner
et après le dîner.
Avec, si la récolte intérieure
reste stable, un autre
pour les soirées spéciales.
Cela fait maintenant partie
de ma solution
philosophique.

Il ne semble pas
y avoir de vérité,
mais des circonstances
expliquant les choses.
C'est ma façon même
de penser qui était fausse.

14 septembre 2001

Aucune oeuvre
ne vaut au point
d'occulter les autres.
L'ère restreinte
de la performance
nous a réduits à
nous décevoir nous-mêmes.
Nous en sommes à détourner
l'éducation dans
une aliénation par la culture.
La réussite,
c'est de pouvoir tout lâcher.
Me berçant sur mon balcon
dans la splendeur
de l'automne.
Je suis entré dans le mode
de vie de ma vieillesse.
Et finalement bien
d'être rendu là.
J'occupe
un petit poste social
de propriétaire concierge.
Je vis du passage des autres
dans mon immeuble.
Je les préfère jeunes
et en voie de s'acquérir pour
eux-mêmes un espace à eux.
Il faut se garder, sociale-
ment, des chemins neutres.
(Ce qui oblige d'interdire
les intolérances radicales).
Il n'y a rien de véritablement
intéressant.
Je n'ai trouvé jusqu'ici
que des culs-de-sac.
Savoir finalement
en aménager un.
Comme le chat qui,
d'un coin de fenêtre,
fait son bonheur.

17 septembre 2001

Mireille a dû passer
un examen de sa largeur
de vision pour son permis
de conduire.
Je ne l'ai jamais vue
si nerveuse, oubliant tout.
Avant, et après
l'avoir réussi.
Tout son mode de vie
dépend de son droit
de conduire son auto.

18 septembre 2001

Comme nous n'avons
que très peu de pensées,
ce sont celles qui circulent
que nous répétons.

Mes parents pensaient
dans le mode des catalogues
de chez Eaton's.

La vie n'est qu'un continuel
déplacement du problème.

19 septembre 2001

Tout ce sur quoi je ne peux
avoir un exercice réel,
m'encombre.
À la rigueur,
accepter d'en recevoir
une courte information.
Pour se tenir au courant
de la tendance.

23 septembre 2001

La troisième récolte
intérieure de cannabis
fut de 900 grammes frais.
22 sacs.
Répétable 4 fois l'an.
Soit un biscuit (5 gr frais)
après chaque repas.
J'entre dans un monde
qui sera mieux équilibré.
Silence.
Autosuffisance de petit
propriétaire concierge.
Calme des mises en ordre
de la mémoire.
C'est peut-être cela
qu'ils appelaient:
"le Paradis à la fin de vos
jours!"

Librairie
LE CHERCHEUR
DE TRÉSORS.
Denis Vanier et Josée Yvon
jaunissent toujours ensemble
en vitrine.
Une pauvreté qui continue.

Ne travailler
que pour mon intériorité.

L'ITHQ(Poupart) m'a
dépouillé de ma prétention.
Aperçu l'autre jour
Blacquière, vieux, courbé,
boitant, vieux fonctionnaire
alcoolique.

Marcher maintenant
dans l'automne.

Un autre fou circule depuis
quelque temps dans le parc.
Il me ressemble, vieux,
maigre, courbé, poilu,
vêtu de brun, perdu.

La raison est nécessairement
conformiste.

24 septembre 2001

Une société se forme
dans une langue qui exprime
un certain nombre
de croyances.
Tout y est lié.

Nos universités valent bien
les Institutions coraniques.

Les vedettes médiatisées
ont succédé aux saintes.
Une nouvelle religion a déjà
pris le relais des anciennes.

Vivre athée aujourd'hui.

Nous vivons tous
dans notre subjectivité
qui est presque totale.

Les vérités universelles
découlent
de principes théologiques,
non de notre vécu.

29 septembre 2001

Nous vivons dans une
déviation pour les simples.
Après Mom Boucher,
notre motard criminalisé,
c'est Ben Laden,
le terroriste islamique.
Les journalistes,
comme les petits curés
d'hier, transmettent la bêtise
comme vérité par une
personnalisation du concept.
Cette réduction du réel
ne me regarde pas.
Chaque civilisation
installe une folie qu'elle tient
pour vérité.

J'avais oublié que j'étais
à ce point malheureux
dans ma famille,
que je ne peux pas vraiment
encore les sentir aujourd'hui.

Seul.
Carré Dominion.
On creuse les tombes.

Des touristes allemands
font signe à un écureuil
avec une feuille.
Pour le filmer dans sa faim.
Touristes "fonctionnels"
qui se promènent béatement
dans L'Empire.

30 septembre 2001

Le maintien de la propreté de
la ruelle
nous ramène sans cesse
aux problèmes de voisinage.
Il y a toujours quelqu'un
qui finit par s'y vidanger
sauvagement.
Et comme la municipalité
tarde toujours à ramasser,
il y a toujours une colère
sourde.
Chacun veut y réglementer...
les autres.

4 octobre 2001

Nous, dits “intellectuels”,
avons tendance
à être crottés.
Je me rappelle la maison
plus ou moins mal
entretenue des Albert Angers
à Saint-Lambert.
Ma maison
et celle de campagne
de Mireille.
Alors que
les plus conformistes
astiquent à qui mieux mieux.

5 octobre 2001

Nous sommes obligés
de vivre dans
la problématique des autres.
Mais chacun se promène
dans son blindé mobile,
regardant avec distance,
pour éviter le plus possible
d’être confronté.

6 octobre 2001

La fausse démocratie
ne vient pas d’un mandat
de quartier, mais
d’un parachutage de parti.

La démocratie véritable n’est
qu’un mot du dictionnaire.
Faire attention aux mots.

7 octobre 2001

Nous passons le plus clair
de notre vie à satisfaire
nos glandes et organes.

L’objectif de la vie
n’est ni d’avoir raison,
ni d’être meilleur, mais tout
simplement d’avoir réussi à
obtenir et à garder une place
qui nous convienne.

Le langage alphabétique
est comme les premiers
microscopes.
Il ne montre presque rien
d’autre que son champ
de restrictions.

Une philosophie
post-fascisme,
post-religieuse
et post-certitude,
ce qui est du pareil au même.

Graffiti.
Près de mon ancien
Ste-Marie.
Open your eyes!
the society you support
is a bomb in itselph
Break away,
regain your freedom,
yourselves.

Mieux que la leçon fasciste
des jésuites.

16 octobre 2001

Au meilleur moment
du cannabis, ce n'est plus
moi qui compose ma vision.
Les dimensions s'étirent
autrement.

Marche.
J'ai pris un coup de vieux.
J'ai pris un tour de rein en
ouvrant une porte du garage.
J'ai besoin de m'asseoir
d'un banc public à l'autre.
Découvrir la ville
par ses bancs!
Viendra le jour où je devrai
écourter mes promenades.

Guerre contre l'Afghanistan.
On ne peut vivre longtemps
dans la contradiction.
La Bible
oblige aux croisades.

Vivre sans vérité
dans les voies toujours
à explorer davantage.
La vérité
n'est qu'un concept
pour traiter d'autres concepts
très simples.

Notre histoire progresse
d'une mauvaise foi à l'autre.

22 octobre 2001

Le bonheur réside
dans la capacité de régler
le renouvellement continuel
de nos problèmes.

Une maison est une série
de problèmes de rénovation
qui reviennent
de façon rotative.
L'erreur est de confondre
le bonheur
avec les accalmies.

Il faut avoir tout autant
les moyens de sa culture que
la culture de ses moyens.

23 octobre 2001

Le temps arrive
de ne plus entreprendre
en espérant pouvoir finir
une tâche.
La fatigue,
la solitude,
et aucun ami.
Il ne me reste que Mireille
et peu d'énergie
pour continuer.

Comme me le répète
depuis 20 ans
mon réparateur de fournaise:
- Il faut mettre toutes les
chances de son côté. C'est
le mieux que l'on peut faire.

C'est le sens même
de la morale.

29 octobre 2001

La culture
est en train de remplacer
la religion.
On l'enseigne
dans les écoles,
on la répand dans les médias,
on la personnalise
par le vedettariat.

1 novembre 2001

Ce n'est pas d'être éternel
qui nous intéresse,
mais de pouvoir encore
devenir.
Le passé que l'on retrouve
nous semble dépassé
et le présent qui s'éternise
ne peut longtemps durer.
Nous ne sommes pas
génétiquement conçus
pour l'éternité.

3 novembre 2001

C'est par le recours à l'étude
de l'Histoire
que je vais pouvoir orienter
la fin de mon Grand Livre.

L'histoire
de la littérature québécoise
est un cul-de-sac,
un garde-robe.
J'ai besoin d'étudier quelque
chose qui porte plus loin.

Historiquement,
je n'existe pas.
Je n'ai donc besoin d'obéir
à personne.

Les religions semblent être
les rêves de jeunesse
de l'humanité.
Il y aura des réalisations
étonnantes.

On vit
comme une bande d'énervés
sans vraiment de mémoire.

Vivre quelques millénaires
par régénération organique.
La seule éternité praticable.

Tout langage
n'est qu'une approximation
de l'expression.
Je suis fatigué de toujours
devoir atteindre le langage.

La socialisation
est un phénomène réducteur.

Deux jeunes hommes.
- Tout le monde a besoin de
sexe.
- Oui, mais il y en a qui n'en
ont pas.
Répliqua l'autre d'un air
désolé et compatissant.

5 novembre 2001

Ce que mon Journal
me donne de plus précieux,
c'est de m'aider à revivre
mon passé qui me revient
par grandes bouffées
de réjouissances.
À moins de monnayer
ses services, ce n'est jamais
pour autrui que l'on écrit,
mais pour se souvenir de soi.

6 novembre 2001

J'entretiens la maison
(les plantes, la disposition
des choses...), mais ce serait,
si la maison était vide,
du pareil au même.
Comme l'ordre empoussiéré
des pharaons.

Écrire un livre de réflexions
structure l'auteur.

3518 De Bullion.
C'est là que pour la première
fois, j'ai mangé un biscuit
de cannabis.
C'était des fleurs
grossièrement concassées (au
lieu d'en faire une mouture),
une impression
de manger du foin sec.
Une américaine de LOGOS.
Je me souviens
de la profondeur du voyage.
Hommage.

Seul.
Me permettant un voyage.
Métro. Autobus.
Saint-Lambert.

Rue Lorne.
L'Académie Saint-Michel.
L'église catholique où j'étais
enfant de choeur.
Rue Victoria.
L'énorme maison toujours là
de François-Albert Angers.
Boulevard Desaulniers.
La vigne de mon enfance
a été arrachée.

Rue Notre-Dame.
La maison
de Jeanine Corbeil.
Boulevard Desaulniers.
Le chemin de tant de retours
de l'école.
La maison des Darche.
Rue Maple.
L'ancienne épicerie du coin
Rainbow Market
a été reconvertie en simple
maison.
Tout est si proche.
332 Maple.
Il n'y a plus les mêmes
arbres qu'à l'époque.
Un homme jeune entre à
côté chez notre vieux voisin
anglais, monsieur Thomas.
La maison des Lussier.
La maison de Ned, Denise.
La maison des Lapointe.
La maison des Boutet,
319 Walnut.
On jouait dans les champs
des 333-345.
Le 316 Green n'est plus
le même.
Les rues de l'Halloween
de mon enfance.
Avec des citrouilles
aux portes des maisons.
Comme aujourd'hui.
Un monde cossu, maquillé.
Nous avons dû effectuer
un net recul social.

Devant le 383 Maple,
là où j'ai fait la bêtise
de crever l'oeil d'un oiseau
avec mon revolver à plomb.
Regret.
Profond regret.

De mon passage,
ni jardinage, ni bêtise,
rien n'a été retenu.

En route vers la maison
des LeTellier.
Rue Logan.
La petite enfance.
L'École des Saints Anges
fête ses 75 ans.
Là où le premier jour
d'école, j'ai pissé dans ma
culotte.
Une flaque sous le siège,
au point qu'on m'a renvoyé
pleurant
me changer à la maison.
Refaisant le chemin.
Univers de banlieue
dépendant
de revenus d'ailleurs.
Vers la maison des LeTellier.
Retrouvant
comme l'habitude
du chemin.
Les mêmes maisons
comme point de repère.
147 Walnut.
Rien n'a changé.
Les dalles du patio.

Devant le cimetière.
Ils ont déplacé l'entrée
sur Walnut, mais les arbres
de l'ancienne entrée
sont restés en ligne droite
sur le gazon.

MORNARD
Anne-Marie Fournier
1916-1961
Épouse de René Mornard.

Personne d'autre.
La liste s'arrête là.
On n'a pas fait inscrire
Gertrude Savard,
notre vieille bonne,
qui y est aussi enterrée.
Famille éclatée en plusieurs
cimetières.
Notre père ne nous a appris
qu'à éjaculer notre nom
en haut de liste.
Sans suite logique.
Ni de coeur.
Ni d'argent.
Échec encore lourd à porter.
Une rage profonde.
Une envie de mordre.

La difficulté d'avoir eu deux
têtes brûlées comme parents.

Tiffin Road.
Ici commençait leur mépris
des quartiers pauvres.

7 novembre 2001

Retour dans les allées
d'arbres du Parc Lafontaine.
Dans le jaune éclatant
de l'automne.
Je me suis bâti ici
quelque chose de plus solide
qu'à Saint-Lambert.
Je vis
dans une autre logique.

10 novembre 2001

Les jeux sont faits,
rien ne va plus...
C'est ainsi que doit aller
chaque culture de cannabis.
Il faut toujours remettre
à plus tard
l'encore perfectionnable,
et se résigner à laisser aller
la récolte.
Observer les plantes.
Les suivre en quelque sorte.
Nos théories nous empêchent
souvent de voir.
Ed Rosenthal
du HIGH TIMES 1993.
Un pionnier.
Why buy pot when it can be
produced this easily for free.
La supériorité pédagogique
de montrer des exemples
de cultivateurs différents.
Les photographies,
souvent plus
que les explications codées,
nous indiquent des chemins.
Le guidage
par plusieurs exemples.
Moins critiquer
que faire visiter.

12 novembre 2001

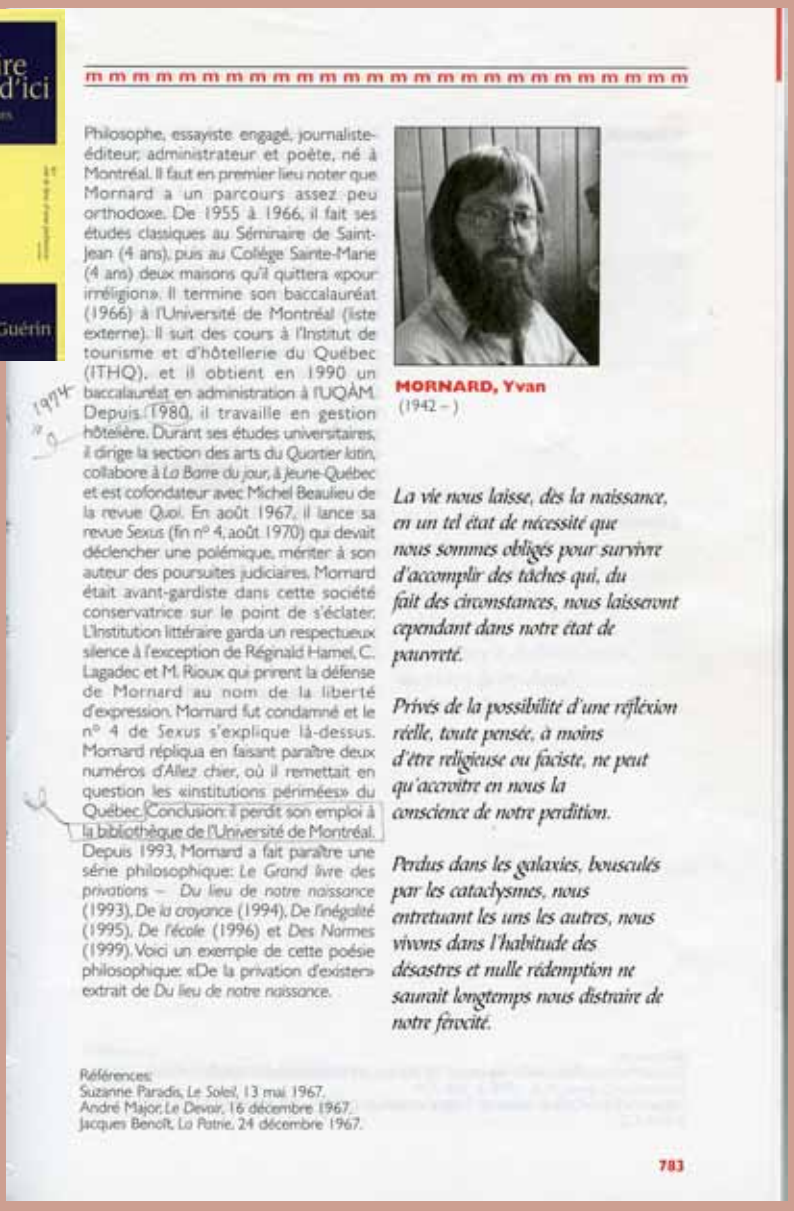
Je travaille à l'entretien
des significations.

C'est normal
que l'histoire de
la philosophie ne débouche
que sur l'épistémologie.
Car le problème est *dans*
le mot lui-même qui ne
contient d'autre que ce que
nous y convenons.

15 novembre 2001

Voilà.
C'est fait.
DICTIONNAIRE
DES POÈTES D'ICI
est arrivé en librairies.
J'y suis.
Et bien décrit
par Réginald Hamel.
Quelle belle épitaphe!
L'adolescent que j'étais
aurait aimé ceci.

C'est fait.
Mais bien autrement que
je ne l'imaginais à 16 ans.
Car jamais, à 16 ans,
je n'ai pensé figurer à côté
de Grandbois (que je ne
connaissais même pas).
Ce n'est que Claire France
qui avait alors un succès
dans LA PRESSE
que j'enviais!
C'était là
toute mon ambition!
C'était le poids
de ne pas avoir eu
de parents *devant* moi.
Comme le neveu Nicolas
Dumais dont le texte fut aidé
en publication par sa mère
qui connaissait François
Poupart directeur
de la collection poésie
des Intouchables, et dont
la biographie parut dans le
Dictionnaire des poètes d'ici
parce que je l'avais signalé
à Hamel.



MORNARD, Yvan
(1942 –)

Philosophe, essayiste engagé, journaliste-éditeur, administrateur et poète, né à Montréal. Il faut en premier lieu noter que Mornard a un parcours assez peu orthodoxe. De 1955 à 1966, il fait ses études classiques au Séminaire de Saint-Jean (4 ans), puis au Collège Sainte-Marie (4 ans) deux maisons qu'il quittera «pour irréligion». Il termine son baccalauréat (1966) à l'Université de Montréal (liste externe). Il suit des cours à l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec (ITHQ), et il obtient en 1990 un baccalauréat en administration à l'UQÀM. Depuis 1980, il travaille en gestion hôtelière. Durant ses études universitaires, il dirige la section des arts du *Quartier latin*, collabore à *La Barre du jour*, à *Jeune-Québec* et est cofondateur avec Michel Beaulieu de la revue *Quoi*. En août 1967, il lance sa revue *Sexus* (fin nº 4, août 1970) qui devait déclencher une polémique, mériter à son auteur des poursuites judiciaires. Mornard était avant-gardiste dans cette société conservatrice sur le point de s'éclater. L'institution littéraire garda un respectueux silence à l'exception de Réginald Hamel, C. Lagadec et M. Rioux qui prirent la défense de Mornard au nom de la liberté d'expression. Mornard fut condamné et le nº 4 de *Sexus* s'explique là-dessus. Mornard répliqua en faisant paraître deux numéros d'*Allez chier*, où il remettait en question les «institutions périmées» du Québec. Conclusion: il perdit son emploi à la bibliothèque de l'Université de Montréal. Depuis 1993, Mornard a fait paraître une série philosophique: *Le Grand livre des privations – Du lieu de notre naissance* (1993), *De la croyance* (1994), *De l'inégalité* (1995), *De l'école* (1996) et *Des Normes* (1999). Voici un exemple de cette poésie philosophique: «De la privation d'exister» extrait de *Du lieu de notre naissance*.

La vie nous laisse, dès la naissance,
en un tel état de nécessité que
nous sommes obligés pour survivre
d'accomplir des tâches qui, du
fait des circonstances, nous laisseront
cependant dans notre état de
pauvreté.

Privés de la possibilité d'une réflexion
réelle, toute pensée, à moins
d'être religieuse ou faciste, ne peut
qu'accroître en nous la
conscience de notre perdition.

Perdus dans les galaxies, bousculés
par les cataclysmes, nous
entretuant les uns les autres, nous
vivons dans l'habitude des
désastres et nulle rédemption ne
saurait longtemps nous distraire de
notre férocité.

Références:
Suzanne Paradis, *Le Soleil*, 13 mai 1967.
André Major, *Le Devoir*, 16 décembre 1967.
Jacques Benoît, *La Patrie*, 24 décembre 1967.

783

18 novembre 2001

Le port de la burka
chez ma mère.
Elle devait se cacher
complètement
sous le nom de mon père.
Elle n'avait eu que tout
récemment le droit de signer
seule légalement
sur un compte de banque.

19 novembre 2001

Il nous faudra bien admettre
que tout ce que nous tenons
pour vrai dans la pratique
est faux
dans son explication.
Mais comme ce sont
toujours des maîtres
de la répétition qui tiennent
le haut des minarets,
la vérité doit passer sous eux, en marcottant sous
les différents régimes
doctrinaires.
Nous vivons emprisonnés
dans des carcans
dogmatiques.
Apprendre à vivre
dans la liberté
d'hypothèses,
dans les respects d'une
connaissance évolutive.
Un meilleur point de vue.

Les professeurs ont l'art
d'enlever tout relief.

22 novembre 2001

Navire.
La maison est à nouveau
prête pour l'hiver.
Toiture refaite.
Tout est toujours
rotativement à refaire.
La simple satisfaction de
pouvoir encore tenir la mer.

27 novembre 2001

Chaque civilisation
est une oeuvre d'art.
De l'une à l'autre,
nous reconnaissons le soleil,
la lune, un cheval.
Mais jamais autre chose
qu'une date.

Je ne m'intéresse plus
à ce que sont les choses,
mais à ce que je peux
en faire.
Utiliser.
M'occuper de mes affaires.
Le reste,
quelle que soit la réponse,
n'a toujours aucun sens.

30 novembre 2001

L’égoïsme le plus total
est encore trop *généreux*.

Je suis finalement arrivé
dans ma vie.

10 décembre 2001

Rénovation de ma cuisine.
Avec Mireille Baillargeon.
Depuis 20 ans,
nous nous entendons bien
dans la rénovation
d’immeubles.

14 décembre 2001

Je fais partie des *maudits*
de ma société.
Éventurel, Buies, Borduas.
Tous bannis par la secte
pour une insignifiance!

15 décembre 2001

L’espace et le temps sont
des instruments pour penser,
pour situer
l’état de vibrations
que nous ne cessons d’être.

Ce ne sont pas les idéologies
qui sont importantes,
mais l’espace
qu’elles libèrent entre elles.

Le langage est avant tout
une classification.

Mais un principe
est un dictat
qu’il faut personnaliser.

22 décembre 2001

Une pleine page du
DEVOIR sur Gaston Miron.
Sa dernière femme
réussit à y marquer
sa place...
La machine conformiste
intègre facilement
ce genre de délirant pauvre
en mal d'être
institutionnalisé,
et qui le disait bien.

25 décembre 2001

Fête de famille.
Ma soeur vieillit.
Un durcissement brusque
du visage.
La soeur de Mireille fut aussi
de la partie.
Même le neveu Nicolas
téléphona de Taïwan
où il enseigne l'anglais,
et commence à apprende
le mandarin.

27 décembre 2001

Malgré l'hiver, les 2 folles
restent comme à leur poste.
La plus vieille s'est installée
dans une fausse entrée.
Dès 7 heures ce matin,
elle fumait une cigarette,
emmitouflée
dans ses couvertures.
L'autre, plus près
de la quarantaine,
semble toujours attendre
au coin d'une rue avec
ses valises sous le bras.
Comme oubliée
après le party...

31 décembre 2001

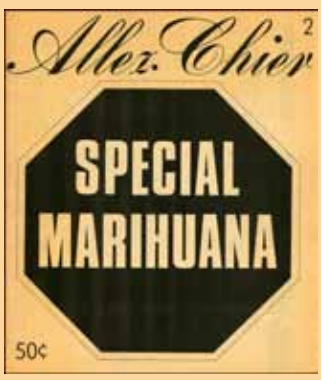
Je ne développe pas
une théorie.
Je développe ma pratique.
Il n'y a qu'ici.

2002

60 ans

3 janvier 2002

J'ai été le premier au Québec
à prôner
la légalisation du cannabis.
Allez chier, juin 1969.
Avant *Mainmise*.
Là aussi j'étais *en avant*.



5 janvier 2002

Ma cave à cannabis
sent bon le bonheur.
Ma 4ième récolte intérieure
sera assez bonne malgré
mes premières expériences
de bouturage qui n'étaient
pas encore à point.
Ce sont quelques-unes
des plantes régénérées
qui donnent avec férocité.
À la récolte, ne couper
cette fois que les fleurs.
Régénérer le reste.

8 janvier 2002

Il n'y a pas *une* vérité.
Chaque génération
doit refaire ses guerres
de religion
afin d'imposer la sienne.

C'est par un élargissement
de la réalité
que se dissipent
les contradictions.

9 janvier 2002

Ramassé un autre chat
abandonné.
Faible et puant.
Miaulant dans le froid
depuis déjà 2 semaines
aux alentours de la maison.
Dormant dans les recoins.
Se détériorant.
Un roux.
Ti-roux.

(Atteint de leucémie,
nous avons dû
le faire euthanasier).

10 janvier 2002

Heureux qui, comme moi,
peut se promener à volonté
dans presque tous les lieux
de son passé.

Toute ma vie, je me suis fait
un petit monde à moi,
et maintenant
je m'y promène heureux.

Refaire le chemin.
Comme s'il y avait encore
un printemps devant moi.

11 janvier 2002

Personne n'est bon.
Personne n'est méchant.
Mais chacun est,
selon le jour, selon l'année,
un peu plus ceci
ou un peu plus cela.
Outre les cas
d'extrême nuisance,
rien ne sert de légiférer,
de punir.
Plutôt orienter,
par publicités, la tendance.
C'est la probabilité moyenne
qui établit la réalité.
L'intolérance
n'y change rien.

Nous sommes peut-être
porteurs de différences pour
l'adaptabilité de l'espèce.

12 janvier 2002

Nous avons été éduqués
par des gens misérables
qui s'étaient adaptés
à leur misère.
Le bonheur exige
de modifier le sens
d'une quantité de mots où
l'âge mythologique a laissé
d'importants dépôts.

Ce n'est que la moyenne
de probabilité qui donne
l'impression de lois.

Dans une même culture,
d'une génération à l'autre,
nous avons *l'impression*
de parler la même langue.

Nos certitudes ne valent
que pour les besoins
de la vie pratique.
On a imaginé un monde.
Mais nos principes
sont trop consistants.
Accepter de vivre
avec la conscience des
marges d'indétermination.

Réfection de la cuisine
avec Mireille Baillargeon.

13 janvier 2002

Mais qu'est-ce
que la mémoire?
Est-ce elle qui crée,
non la vie, mais l'existence.

En 40 ans,
je me suis créé mon quartier.
Les quartiers imposés
n'ont jamais eu prise
sur moi.
Les découpages politiques
ne sont pas les miens.

"Mon petit monsieur"
"Le bonhomme",
voilà qui je suis devenu.

Ce que Mireille dit de moi:
bavard le matin, taciturne
le reste de la journée.

Un bon portrait de soi
ne peut être vu
que par les autres.

16 janvier 2002

Passer 3 jours
dans ma cave à cannabis:
4ième récolte, 15 onces.
Au lieu de récolter toutes
les branches, je ne cueille
maintenant que les fleurs,
laissant le reste
à la régénération.
Un an, jour pour jour,
après la première
des premières
qui n'en donna que 4;
la deuxième 12;
la troisième 22.
L'affaire progresse bien.
L'organisation est en place.
Reste à l'améliorer
lentement par l'expérience.
Une plante régénérée
a donné à elle seule 4 onces.
Elle a dû rejoindre
la nappe d'eau
à 4 pouces sous son pot.
L'avantage des pots
sur la culture en pleine terre
est de permettre
de ne plus déplacer ce plant
jusqu'à sa mort tout en
pouvant déplacer les autres.

18 janvier 2002

J'habite de plus en plus
mon territoire.
Un territoire où je trouve
mon autosuffisance.
Être calmement
une résistance.

Il nous faut fonctionner.
C'est la seule raison
de la morale.

Rue Hôtel de ville.
BAZOU restaurant.
Le restaurant végétarien
est toujours là sous un autre
menu.
C'était avant l'Institut.
Sans diplôme, je m'y serais
acharné.
J'y serais peut-être encore
à faire cuire des légumes.

Le temps de Caro St-Onge.
Le 2043 Sanguinet
affreusement rénové.

Ontario-St-Dominique.
L'ancien poste de police
où j'étais enfermé au temps
de SEXUS.
Maintenant désaffecté
pour faire place
à des condominiums.

Au fond, j'ai gagné.
Le bonheur de se promener
en paix dans sa victoire.

25 janvier 2002

Marie-Victorin
n'a rien compris dans
sa description du cannabis:

"les feuilles renferment
un suc narcotique".

Feuilles au lieu de *fleurs*.

Le cannabis ranime
la mémoire du long terme,
mais cause
des blancs de mémoire dans
le fonctionnement immédiat.

2 février 2002

On nous encombre
de nouvelles
qui ne nous concernent pas.
S'occuper de ses affaires.
Laisser les autres commérer.
Vivre comme à double fond.

5 février 2002

Nous sommes
un feu d'artifice de vérités.

Chaque civilisation
est truffée de petits curés
ébahis
qui veulent en montrer
aux autres!

6 février 2002

Chaque fois que nous
nous sommes rapprochés,
ma soeur Germaine et moi,
j'ai senti comme
un rebondissement
qui me poussait à la réserve.
Il n'y a pas entre nous
de lieux d'intégration.

Trop de choses
nous séparent.
Son moralisme angélique:
"Celui qui fume ment
Et se perd".

Son égotisme littéraire
à glorioles et à subventions.
Je ne m'engueule qu'avec
ceux avec qui je suis obligé
de manger à la même table.
C'est Mireille
qui me repousse toujours
à faire contact.

11 février 2002

La gloire.
Dylan obligé de se battre
avec son public pour garder
un peu d'espace.
Il a compris trop tard.
Le mal était fait.
La paix enviable
de pouvoir survivre seul
sur son territoire.
Ne plus devoir
perdre son temps dans
les contrecoups des autres.

12 février 2002

Ménage
dans mes vieux papiers.
HIPPIES.
Retrouvé un article de presse
avec photographie du salon
et des gens de LOGOS.
J'ai retrouvé aussi le nom
de celui avec qui j'ai transigé
quelque temps du LSD
par courrier après son départ
de LOGOS et son retour
chez ses parents
en Californie.

J'ai organisé, ici,
trente ans plus tard,
un certain genre de vie
hippie.
J'ai réalisé le rêve que nous
avions d'autosuffisance,
avec un goût marqué
du plaisir.
Mais tout cela se doit encore
d'être en double fond
dans ma valise.
Ainsi se font,
dans les civilisations,
les grands changements
de fond.

C'est à notre tour de vivre
dans les catacombes
de l'empire chrétien.

14 février 2002

Donner une signification
est une façon de maîtriser
l'invasion déstabilisante
des images.

19 février 2002

"Regarde! C'est Mornard!
Regarde ce qu'il est
devenu!"

Une fonctionnaire de
l'ITHQ, qui ne m'aimait pas.
Elle jouit de ma déchéance.
Car pour le monde
de l'hôtellerie,
mon accoutrement plutôt
clochard, ma barbe,
mon chômage
sont une véritable déchéance.
Mais j'oublie
que c'est peut-être aussi
le mâle conquérant
que je voulais alors paraître
(recevant les filles
dans mes fourrures du 16ième)
dont elle rit maintenant.

Je me promène dans un soir
qui annonce le printemps.
C'est agréable
d'avoir ainsi échoué ma vie!

25 février 2002

Un hiver très doux.
Je passe
et repasse dans ma vie.
Je repasse partout comme
pour lécher les restes.

Nous ne nous sommes tous
qu'entrechoqués.

S'apercevoir enfin
de l'inutilité absolue
de tout ce que l'on fait.

28 février 2002

Lancer la floraison de la 5ième
qui annonce
devoir être la meilleure.
Il n'était pas bon,
à la récolte précédente,
de laisser toutes les tiges
pour régénération.
La plante
semble se régénérer
du bas vers le haut:
ne pas la forcer
pour plus de 2 ou 3 pieds.

Aussi: 144 boutures.
(Je fais mes boutures
une semaine avant la fin
de la période de végétation,
puis je corrige le tir,
en remplaçant les tiges
desséchées par d'autres
boutures, une semaine après
le début de la floraison).

2 mars 2002

Le brettage des philosophes
sur les mots
m'ennuie de plus en plus.
Je m'endors sur les notes
et contre-notes
de leurs chicanes.
La vie marche très bien,
et d'autant que l'on s'écarte
d'eux.

5 mars 2002

Comment faire
une association de quartier
avec des voisins
propriétaires qui ne pensent
qu'à vendre avec profit
pour s'en aller vivre ailleurs.

Les autres ne sont
que des *marqueurs*
de notre histoire intérieure.
De notre seule histoire.

Le plaisir de se renfermer
chez soi,
dans sa propre fiction.

Contre les vieux fous
qui s'énervent encore
à vouloir diriger le monde...

11 mars 2002

Je me suis acheté
un espace économique pour
y établir mon style de vie.
Je ne veux témoigner
que de son inutilité.
Je m'installe une dernière
fois, avec mon JOURNAL
autour de moi,
pour la préparation de son
édition en un seul volume
(1500 pages sur 5 colonnes,
100 copies hors commerce).
Je m'installe
dans ma vieillesse.
Dans une pièce chaude
et calme.
Comme pour 20 ans
enfin à moi.

18 mars 2002

Je ne me réveille plus
le matin avec le plaisir d'être
en congé et de n'avoir
rien à faire.
J'ai déjà oublié à quel point
c'était pénible d'être talonné
pour gagner sa vie.
Le sens de la libération
n'existe pas
dans la vie normale.

Nous ne sommes pas faits
pour retenir à long terme
ce qui nous arrive.
Au mieux, notre mémoire
reste scindée
de notre conscience.
C'est malgré nous
que nous nous fabriquons
une Histoire.

Les autres ne sont toujours
que des utilitaires
dont le sens n'apparaît que
dans la ligne des répétitions,
chacun n'étant
qu'un segment dans le tracé
d'une vie.

Recommencer ma vie
avec la maison que j'ai,
je m'inscrirais à des cours
de métiers.
Je saurais quoi apprendre
et quoi faire de mon
savoir au lieu d'être bardassé
comme je l'ai été
dans le savoir pour tous.

26 mars 2002

Le bonheur
m'a donné un coup de vieux.
La vie pour soi sur le tard.

Le seul endroit
où je retournerais:
au bord de la mer,
tôt le matin,
rejoindre mon grand-père qui
arrêterait sa pêche pour venir
me prendre avec lui
dans sa chaloupe.

Nous vivons dans la tension
continuelle des choses.
Et entre nous la réciprocité
ne peut résulter
que d'une lutte.

1 avril 2002

Nous allons peut-être vers
une guerre civile mondiale
où ceux qui défendent
les riches vont tenter
d'écraser les pauvres
qui se défendent eux-mêmes.

2 avril 2002

Après seulement un mois
de floraison, la majorité des
fleurs sont encore blanches.
Grappiller un autre sac
de 60 grammes frais
(16 tiges, 142 fleurs).
Premier essai de séchage
aux micro-ondes.
Par petits coups
de 20 secondes.
Une pipée (10 petites fleurs).
Excellent.

3 avril 2002

Je n'irai plus
me brûler les ailes
aux éclats de leurs regards.
Je ne m'enfermerai plus dans
leurs cages aux illusions.
Les choses nous ouvrent
tant d'orientations
que nous ne pourrions jamais
nous entendre à nouveau.
J'ai atteint l'âge d'avancer
seul dans la certitude
des souvenirs.
La conscience
de l'improbabilité
est devenue ma stabilité.

4 avril 2002

Nietzche, Cioran ont
ridiculisé le christianisme.
Mais dressés par sa sévérité,
ils n'ont pas su trouver
le chemin de la jouissance.
Encore moins
nous l'indiquer.

8 avril 2002

La tyrannie des perroquets.
Denise Bombardier, ancienne connaissance étudiante aux cours du soir de l'université de Montréal, amie de Lise Jacques, s'interroge dans le Devoir sur la fin de la culture, voire de l'information dans les médias.
Ce qu'elle oublie de dire, c'est que *cette* culture et *cette* information a toujours sentie la main qui nous l'impose.
Elle en fait un prêchi-prêcha contre l'individualisme.
Elle en fait une question d'élitisme contre le plus grand nombre, alors que c'est justement cette censure qui ennuie le plus grand nombre.
La vraie culture sent encore l'éjaculation et ne vient qu'avec des Michael Moore... qui ne marient pas des Lucien Bouchard et à qui on ne donne pas les talk-shows télévisés et les chroniques au Devoir.
Oui, la culture du Devoir se perd...
Oui, la nouvelle culture est individualiste.
Contre les cultures mortes, les cultures de perroquets.
La culture qu'on tente de nous servir n'est le plus souvent qu'une acculturation de soi.

9 avril 2002

Les jésuites ont pu revenir au Québec en 1842 pour occuper le pouvoir laissé vacant après la répression des troubles de 1837.
L'astuce des anglais est de laisser les populations locales sous le contrôle de leurs sectes pour mieux imposer leur ordre financier.

Tous les livres sont identiques.
Sans relief.

L'efficacité finit toujours par se faire squatter.

Je ne veux pas "partager", mais modérer mes appétits.

10 avril 2002

Le défaut du capitalisme est celui du communisme: l'extrême concentration du pouvoir décisionnel.
Deux systèmes concentrationnaires de mondialisation.

L'opinion publique penche toujours en faveur des mesures militaires qui la rassurent.

11 avril 2002

DICTIONNAIRE DES POÈTES D'ICI.
On n'en a même pas parlé dans les médias.
Silence de mort.
On ne s'intéresse plus aux livres à moins d'une publicité pour le journal.
À moins d'un succès qui rapporte un peu d'argent.

La maison de l'UNEQ a le fini des salons funéraires.
Ici tout marche à subventions pour défendre les droits d'auteur...

Il n'y a plus que quelques articles dans *L'Aut'Journal* (trop syndicaliste) et dans *Voir* (trop Hip-Hop) comme presse au Québec.
Les autres journaux sentent l'antiseptique des agences de presse.

12 avril 2002

Il est tellement difficile de
normaliser les règles du jeu
que nous préférons
socialement suivre le chemin
tracé par le bourgeonnement
précédent.
Il n'y a pas de révolution.
Seulement
des accouchements difficiles.

J'étais tout simplement
au début d'une vague
qui allait emporter
quelques habitudes.
La religion obligatoire.
La sexualité maritale.
L'orientalisation
de l'Occident par l'habitude
des drogues.

Il nous faut subir beaucoup
d'influences pour changer
un peu de style.

13 avril 2002

Ce n'est pas pour d'autres
que je travaille
sur ma maison;
d'autres m'y succèderont
dans d'autres valeurs.
J'y aurai néanmoins laissé
une amélioration,
s'ils ne démolissent pas tout
pour bâtir autre chose...
Donc ici encore:
sans réelle importance.
Il nous est toujours difficile
d'admettre qu'on ne retient
finalement rien de nous.

Il y en a qui se transforment
en curés, en médecins,
en révolutionnaires,
en fonctionnaires...
Je suis un ancien hippie,
genre *remake*
de la vie d'ermite,
coloc du Baron Philippe.
Une sorte d'anarchiste
heureux.

Nous n'habitons toujours
qu'une particularité
du monde.
Une simple vision dans la
profondeur du kaléidoscope.

J'entre dans ma vieillesse
en fumant lentement mon
cannabis dans ma berceuse.
Jeune je ne savais pas
l'importance
de bâtir ses souvenirs.
Parce qu'il n'y a que soi
avec qui refaire le chemin.

14 avril 2002

Malgré le printemps,
je n'ai plus le goût
de rencontrer les gens.
Le contact m'est
de plus en plus difficile.
Cela prend des années
pour atteindre un début
de langage avec quelqu'un.
Et encore!
C'est plutôt l'habitude
de penser se comprendre
qui, la plupart du temps,
nous tient lieu de rapports
sociaux.
J'aime de plus en plus
respirer seul.
Profitant en silence
des derniers instants du moi.
Les autres
ne nous deviennent
intéressants que par une trop
longue transformation de soi.

15 avril 2002

Le gros problème avec
le cannabis, c'est l'odeur
forte et sucrée
de sa floraison.

Faire sécher 3 à 4 jours
sur un calorifère dans un sac
de papier brun.
Puis passer 3 à 4 fois
20 secondes
aux micro-ondes jusque sans
dégagement d'odeurs.
Le séchage est tel
que la fleur sort en poudre
sèche à la mouture.
Très fort.
Comme une soûlerie
au cognac.
Un bien-être claironnant!

22 avril 2002

Chaque génération
est emportée
par un mouvement collectif.

Chaque génération
est une dérive
de la précédente.

23 avril 2002

5 à 7 à la Bibliothèque
St-Sulpice en hommage
à André Goulet (1933-2001).
Autour d'une exposition
des livres édités
chez Orphée.

François Côté
Gaétan D'Ostie
Marc Desjardins
Robert Lahaise
Georges Raby
Robert Myre
et quelques dizaines
de proches.

25 avril 2002

Toute ma vie s'est faite
autour de l'écriture
qui signifiait pour moi
une laïcisation de la vie
de moine.
Mais je ne transmets de moi
que ma virtualité à jouer
sur 24 lettres d'une langue
mondialement minoritaire.

26 avril 2002

Voilà.
C'est au tour de l'antimoine
André Goulet
d'être dans la vitrine
du Chercheur de Trésor!

La littérature n'offre guère
plus de sécurité contre
l'avenir qu'un acte notarié.
Nos littératures
ne transmettent presque rien.
Davantage une forme
de résistance d'époque.

Ce n'est pas la vérité
que défend le conformiste,
mais qu'on ne contredise pas
ses habitudes.

On passe notre journée
à améliorer les choses
pour que l'ensemble
demeure, finalement,
presque identique.
La survie est généralement
conservatrice.

3 mai 2002

Place Guy Favreau.
Envahie par les chinois.
L'impression d'être entré
dans un poulailler.
Nous n'en sommes pas
encore rendus
à comprendre les poules.
Ce que nous disons
n'a peut-être pas
plus d'importance.

4 mai 2002

Un autre printemps.
Une autre manifestation
du BLOC POT chantant:

"Toujours les mêmes
qui légitime,
qui légifère."

Une odeur
de rajeunissement.

13 mai 2002

La 5ième récolte fut de
quelque 1800 grammes frais,
soient 30 *onces*.
Je peux sûrement
faire 3 récoltes par an,
mon autosuffisance.

Reste à apprendre
à réussir mes boutures...
(C'est parce que j'avais
réussi 70 boutures
que la 5ième fut bonne!)

14 mai 2002

Nous avons tous le caractère
absorbant des enfants.
Nous sommes
un montage de préjugés.

La seule désobéissance
permise est la créativité
qui change les règles du jeu.
Comme un jeu de mots
réussit à changer de sujet
en cours de conversation.

15 mai 2002

La démocratie
peut-elle être autre chose
qu'un entrelacé
de coupe- gorges.

Le monde est géré
par des *innocents*
qui se croient vocation
de justiciers.

"Un américain bien
tranquille marche
dans une flaque de sang,
Il regarde ses chaussures
et murmure: il faudra
que je les fasse cirer".

16 mai 2002

Jamais je n'aurais pu
me rendre ici
avec mes amis passés.
Ils m'auraient enfargé.
Ce n'était pas leur chemin.

Le bonheur
est ici et maintenant.
Ailleurs n'a jamais existé.

21 mai 2002

Les lieux de notre passé
sont définitivement déserts.
Un nuage de fantômes
y est notre seule identité.

22 mai 2002

Le 165 Sherbrooke est.
C'est là que, chambreurs,
l'idée m'était venue en 1963
d'imiter un voisin qui tenait
au 169, avec sa femme,
une maison de chambres
et semblait bien en vivre.
C'était le rêve
d'autosuffisance à la ville.
Avec, pour autre rêve,
l'article de Marcel Dubé
dans *Perspectives*
sur le couple Archambault
vivant de ventes de timbres
par correspondance
à partir de St-Donat.
C'était un rêve préhippie.

23 mai 2002

L'acte notarié
a remplacé l'acte religieux.
Les fondements
de notre société
sont maintenant des vérités
cadastrables.

Nous sommes pris
dans la logique
de ce qui nous précède.
L'énorme poids social
des choses existantes.

Le mot *révolutionnaire* est
une appellation mythique.

24 mai 2002

Le cannabis
est amplificateur.

31 mai 2002

60 ans.
Dans la lumière verdoyante
du parc.

Mireille s'est forcée:
elle a réussi à m'organiser
une belle fête.
Sa soeur et son nouveau
copain Alain.
Mon frère et son Élizabeth.
Ma soeur et sa nouvelle
du Lac St-Jean.
Les locataires Alexandre
et Stéphanie.
Guillaume et le semblable
à lui-même Nicolas
qui téléphone de Taïwan.

4 juin 2002

Le sens de la vie,
c'est nous qui devons
nous en inventer un.
Il ne semble pas y avoir
de raisons, mais des styles
de vie.

Errer
sous le soleil de mes 60 ans.

Ce que l'on se rappelle
de notre vie
n'est jamais que nous.
Les autres vivaient là,
mais comme dans une autre
conversation.
Quelque chose comme deux
programmes informatiques
se superposant instantané-
ment nous donnant l'illusion
d'être ensemble.

5 juin 2002

De chez moi, je vois,
60 ans plus tard, le clocher
de l'église où ma mère
allait prier
juste avant ma naissance.
Comme un point d'ancrage.
Presque tous les lieux
de mes souvenirs
sont avec moi.
Me promener seul avec moi.
Il n'y a que moi
qui connaisse mon chemin.

9 juin 2002

Cesser de tourner en rond.
Partout où je vais,
la ville est vide.
Que des décors vides!
Il n'y a pas
de portes de sortie.
Tout rapatrier avec moi
sur mon balcon.
Comme un vieux monsieur
qui s'endort sur sa chaise.

Le dernier plaisir
n'est finalement que le goût
de survivre avec soi.

10 juin 2002

À la fin du délire chrétien,
nous vivons
dans des maisons câblées
où la communication
est unidimensionnelle.

La seule vie privée permise...

Toute chose qui ne nous
regarde pas directement,
nous distrait d'être nous.

11 juin 2002

Ils ne vont pas
d'abord travailler, mais
d'abord chercher de l'argent.

La société industrielle
a pour modèle théorique
les camps de concentration.

Nous prenons tous
la couleur du temps.
Nous vivons tous les mêmes
habitudes qui indiquent
la tendance historique.
Nous ne faisons jamais
si bien ou si mal
que nous en modifions
significativement
le cours de notre histoire.
Il y a comme une route
pour tous que nous suivons.

13 juin 2002

Ce n'est que par grossièreté
de sentiment
que nous trouvons
nos relations aimables.

C'est la seule relation
de fonctionnalité
qui nous permet de nous dire
ensemble.

Dans nos rencontres,
les autres sont surtout
des utilitaires.
Nous n'en avons
qu'une vision réductrice.
Nous sommes
à peine conscients
de l'existence des autres.
Et la conscience
que nous pensons en avoir
cache le plus souvent
nos abus.

14 juin 2002

Échec complet
des boutures et des semis.
Restent
33 plants en régénération.
Même les semis ne marchent
plus.
Sur 100 pots
(entre 500 et 1000 graines)
à peine 6 pots ont poussé.

17 juin 2002

On ne choisit jamais
une personne sans devoir
prendre avec elle
sa douzaine de proches:
père, mère, familles, amis
et autres.

Le temps passe et n'améliore
rien.
Son asexualité de fait
de plus de 7 ans.
L'inévitable télévision
tous les soirs. Sa dépendance
envers son automobile
et son déplaisir à marcher.
L'ennui.
C'est comme si je la laissais
derrière moi, à la campagne,
dans son jardin fleuri
où l'on ne communique plus.
L'ennui.
Me promenant d'un bout
à l'autre du centre ville.
Entre les assistées sociaux
de l'est, démantibulées
et prostituées,
et les riches maquillées
de l'ouest obsédées
par leur apparence.
Entre toutes ces araignées
dans leurs boutiques.
Entre les folies extrêmes
ne trouvant que le silence.
L'ennui.
Ces vieilles de mon âge
qui me regardent encore
mais qui ne m'intéressent
pas.
La difficulté d'apprendre
à rester seul avec soi.

18 juin 2002

Nous habitons en paix
dans un point de rentabilité
du fascisme.

Il ne semble pas y avoir
de vérités éternelles,
mais de conjonctures.

Le système à abattre,
c'est la monotonie
concentrationnaire.

Même les journalistes
de gauche font oeuvre
de distraction.

Ce ne sont toujours
qu'observations
sur des choses qui
de toute façon se passent.

Une pièce vide
attire toujours des objets.

26 juin 2002

À un certain moment
de la chronologie,
dans une même coulée
de lave, l'appellation
empire romain
se transforme en
basilique .
Maintenant l'architecture
télévisuelle remplace
la nef des églises qui
venait elle-même
de l'empire.
Tout le monde regarde
en silence
dans la même direction.

28 juin 2002

Il n'y a plus de places
où aller.
Partout
les décors sont vides.
Il ne s'y fait rien
sans tarification.
Rester enfermer chez soi
avec ses collections
d'insignifiance.
Même les souvenirs
les plus radieux
(comme le fut pour moi
Pauline Maltais-Michaud)
ont maintenant pris
leur jaunissement d'époque.

Mais ce balcon sur le parc
est pour moi le plus beau
des avant-ponts.
À me battre
contre l'intempérie
pour éviter le naufrage.
Retrouvant le bonheur
à même ma respiration.

5 juillet 2002

Au mieux, dans 20 ans,
je serai comme ce vieillard
décharné, seul, à demi nu,
squelettique,
sur un balcon
dans la chaleur écrasante
du centre-ville;
au mieux, comme lui,
pouvant encore me tirer
d'affaire seul.

C'est en autant
que je me mens une histoire
que je prétends être
la mienne,
que j'ai mémoire de moi.

7 juillet 2002

Comme pris de panique.

Essaie de boutures
par marcottage en pots,
et par marcottage aérien
à partir des 33 plantes mères
survivantes.
Le marcottage n'est peut-être
pas à exclure, mais semble
long et compliqué.
Les plantes mères
sont en régénération
depuis déjà 2 mois.

8 juillet 2002

On disait vouloir
m'apprendre à m'exprimer.
On m'a appris
à dire n'importe quoi
quand je ne savais pas.

L'erreur
vient de la notion d'identité.
L'erreur
vient de la notion de maison.
Mais la maison,
comme l'identité,
bouge continuellement.
C'est par rafistolages
continuels
que nous maintenons
une construction de la durée.

Ce ne sont pas
mes réflexions
qui m'éloignent des autres,
mais
ma propre perception.
Je sais maintenant
que le monde que j'habite
n'est valable que pour moi.

9 juillet 2002

J'ai compris,
sur son lit de mort,
à quel point ma mère
ne m'aimait pas.
En m'obligeant
dans une telle circonstance
à lui promettre de
me *reconvertir* à sa religion,
elle m'obligeait à lui mentir
et à me sentir coupable
de me réjouir dès lors
de sa mort.

Le poids de se découvrir
chaque jour davantage
fils d'une mère caractérielle.

À moins que ce soit *autre chose* qu'elle voulait me dire
par la religion
qui lui tenait lieu de langage.
Sois grand!
Sors-toi de la misère sociale de notre famille!

10 juillet 2002

Au mieux, j'ai 20 ans
pour préparer mon suicide.

11 juillet 2002

Rechercher les contes
de vieils hommes seuls,
à la retraite.
Style *Le préfet aux champs*,
de Daudet.

Faire le portrait
des voisins vu du balcon.

Nous vivons
en système carcéral.
J'ai atteint un individualisme
de bagnard où chacun
doit se méfier de tous.

Dans mon passé, c'est moi
seul que je retrouve.
Comme un vieux chat un
jour abandonné retourne
parfois, sans que personne
ne le sache, à la porte
qui ne s'ouvre plus pour lui.

Je pars me promener seul
à 60 ans, comme enfant
je partais en pique-nique.

Et le chanteur de rue répète
en quêtant:
Si t'avais les moyens
t'aurais des serviteurs
et t'arracherais
leur coeur!

14 juillet 2002

Mireille Baillargeon et moi,
pour la première fois,
avons parlé de
notre problème de couple.

Saurons-nous
démêler les branches
sans tout casser.

15 juillet 2002

Nouvel essai de boutures:
84 en alvéoles de terre,
18 en “tourbette”,
coupe exacte par exacto
javellisé,
trempée dans un gel hormonal (Rootech),
plantée dans un trou préalablement fait
avec un bâtonnet,
très humide
mais avec un simple restant
d’eau au fond des plateaux,
le tout sous couvercle
pour conserver l’humidité.

Pour ne pas dépasser
30C - 85F,
cave et placard ouvert
pour la période de végétation
24/24.

Trop tailler une plante la tue.
(J’ai lu: 30% maximum).

16 juillet 2002

Baudelaire,
PARADIS ARTIFICIELS.
Impression de lire un *séminariste culpabilisé*
qui ne peut s’exprimer
qu’en termes de chrétienté.
Dépravé dans son Occident
alcoolique,
qui ne voit dans le haschich
qui vient de l’Orient
que “poison”,
“démon désordonné”,
mais qui lui donne
“presque du bonheur”.

Alors que moi je me sens là
comme
arrivant chez moi.

17 juillet 2002

L’expérience nous montre que tout est sentiment d’époque.

Les gens ont si peu
de contenu et parlent tous
un même langage de friperie
qu’il faut constamment
les zapper pour en tirer
une personnalité imaginaire
qu’on appelle *l’autre* ,
mais que l’on ne retrouve
en chacun
qu’à l’état affadi ou exacerbé.

Mon droit de vivre seul
avec moi.

24 juillet 2002

Je ne pensais pas
être à ce point stupide!
Mon problème de bouturage
venait principalement du fait
que j’avais oublié
qu’une plante ne racine pas
à partir des tiges,
mais d’un noeud, d’un oeil,
c’est-à-dire de l’aisselle
d’une feuille.
Il faut donc mettre en terre
1 ou 2 niveaux de feuilles
(après avoir couper
les feuilles).
Après trempage dans un gel hormonal.
Dans une terre très mouillée,
mais égouttée.
(Surtout non noyée
comme j’avais tendance
à le faire par crainte
qu’il manque d’eau).
Et sous un dôme de plastic
assez bas pour conserver
l’humidité.
N’oubliant pas,
chaque jour, de vaporiser
d’eau, et de rechausser chaque plante au besoin.

28 juillet 2002

Il y a moins de vérités
que des mouvements
de crédulité
dont les prétextes changent
de siècle en siècle.

29 juillet 2002

Il ne faut pas se tromper.
C'est *l'attraction* qui pousse
à l'affection.
Le sexe est essentiellement
collant.
Il sert à unifier les disparités.

6 août 2002

Me promenant dans les
odeurs anglaises de la ville.

J'aime grignoter ma vie
par petits coups.

Ce sont les marchands qui
occupent la place publique,
les abords restant libres
pour les superstitions.

Danger du cannabis:
l'on confond facilement
des visages d'inconnus
avec des ressemblances...

La Bibliothèque Nationale.
Un peu comme l'illusion
d'éternité que donnait
un sarcophage
dans les Pyramides.
Tant de béton
pour nous enliser!

J'ai fait mon argent grâce au
gaspillage gouvernemental.

7 août 2002

Enfin le temps rafraîchi!
De 30 à 20.
Il n'est pas facile de cultiver
du cannabis
à l'intérieur l'été.
Durant les pointes de chaleur
excessive
(au-dessus de 30),
je réduis l'éclairage
au minimum vital.
Dans le placard à bouture:
un seul néon.
Un seul 430 à la cave mais
sur fond constant de néons.
J'ouvre aussi, un quart
d'heure le matin, la porte ar-
rière et avant du garage pour
faire un puissant courant
d'air.
Mais juillet et août demeu-
rent
des mois difficiles.

La maison écologique
de demain:
chauffée l'hiver
avec une grosse production
de cannabis dans sa cave.

Malgré la chaleur, plusieurs
boutures ont survécu.
De 426 au départ, après
3 semaines, il en reste 170.
Je n'ai compris qu'en cours
de bouturage les normes
qu'il fallait suivre.

Et voilà qu'en plus m'arrive
la surchauffe!

8 août 2002

Mes femmes m'ont peut-être
gâché la vie.
Que de battements d'ailes
pour un simple
changement de coins de rue!
Mais comme un vaccin
plus fort de fois en fois.

12 août 2002

Jadis
un peuple était *converti*.
Maintenant, il est *câblé*.
La domination
s'adresse au territoire.

13 août 2002

Vendu mes 6 classeurs.
Après 20 ans d'archivage
du *Monde Diplomatique*
et autres journaux,
j'en arrive à la conclusion
que l'information
ne circule pas.
Les données n'appartiennent
qu'à ceux qui détiennent
le problème et à la table de
qui le langage est exécutoire.
Le reste n'est, au mieux,
qu'une bonne idée sur la
question, genre commérage,
donnant au lecteur l'impression
d'être au courant.

19 août 2002

Le débat sur la légalisation
du cannabis montre bien
ce que sont nos politiciens.
Des *bretteux* "
tout juste bons à cautionner
des sondages et à s'agripper
à la ligne du parti"!
La population ne leur a pas
encore dit que le cannabis
était une autre façon d'at-
teindre la vie.

20 août 2002

Seul.
Retrouvant mon chemin.
Petit aubergiste
avec ses 10 chambres.
Cultivant
son cannabis dans sa cave.
Voyant à la bonne marche
de sa maison.

L'individualité
nous laisse
comme un poisson
dans un banc de poissons.

Mais une longue barbe attire
forcément l'attention.
Le centre-ville permet de
se fondre dans la diversité.

Errer.
Toute une vie avant d'atteindre le simple droit d'errer!

Nous vivons
un présent opaque.
Sans aucune profondeur.
Sans aucun passé.
Sinon comme
un jaunissement de la tige.

La mort des autres
ne change rien.

21 août 2002

Voyage.

8838 Foucher.
Un 4½ au second
d'un duplex.
Coin Port-Royal/Lajeunesse
(9575).
C'est là, sous ce tunnel,
que mon père m'a dit
que nous irions à la lune.
C'était à l'époque
à travers champs.
Pour mes 5 ans, c'était une
longue marche de 15 minutes à partir de la maison.

C'est là que je suis tombé
en bas de l'escalier et
que Olier est arrivé.
À l'époque, il n'y avait pas
encore d'arbres
dans les bordures de gazon

Je regarde bien.
Parce que je ne reviendrai
plus.
Le début de la tournée
des adieux.

D'une maison à l'autre,
ils ont progressé.
Jusqu'à la mort d'elle et ensuite l'échec de l'héritage.
J'ai continué *notre* progression en coupant dans leur folie des grandeurs.
J'ai ajouté la rentabilité.
C'est peut-être l'éducation
réelle que je retiens d'eux.

On m'habillait alors en
marin.
Sans doute comme ruse pour
mieux me faire oublier la
mer.
Ce fut l'année où mon
grand-père maternel mourut.
Un an après mon départ
de Grande-Vallée,
après m'avoir élevé
3 ans comme mon vrai père.

Parc Lafontaine.
Comme une araignée,
je reviens
au centre de la toile.
Mais qu'est la mémoire.
Il ne reste rien de moi.

26 août 2002

Tenir la route.
Réparer. Refaire.
Relever l'effondrement.
Sans cesse reconsolider
le territoire.
La seule fonction d'une vie.
La seule récompense aussi.

28 août 2002

Libéré d'eux.

Parents, amis ou autres.
Tous maintenant loin
derrière moi.
Tous comme précipités
en arrière par le décollage
brusque du temps.

Tout s'en va de soi-même.
Heureusement.
Il n'y a rien à regretter.
Car la plupart de nos proches
n'ont le plus souvent fait que
de nous empêcher
de réaliser
notre véritable moi.

Une très grande nostalgie
pourtant.
La trop grande légèreté
de se penser *proches*.
La dernière illusion.

29 août 2002

Vivre seul.
Dans le relief des choses.

L'Empire ne gère rien.
Il détruit, par razzias,
les contrevenants
à ses intérêts propres.

De plus en plus, on paie
les gens pour *être la mode*.
L'art y devient un métier
de décorateur.

1 septembre 2002

Tout travaille après nous
à laisser aller les choses
à leur ordre subséquent.
C'est notre ordre
qui est un désordre.

J'ai reproduit chez moi
un peu l'autarcie
de mon grand-père maternel.
Et je parle marin,
pour l'imaginaire.

Les mots ne signifient pas
les choses.
Ils ne sont que
des marqueurs eux-mêmes
en dérive.

Il n'y a rien de pur.
Tout est magouille
pour survivre.
Nécessité plus que mauvaise
intention.

8 septembre 2002

J'ai commencé ma cave à
cannabis avec une première
culture dans les sacs de terre
eux-mêmes, puis en pots de
4" pour enfin travailler avec
214 pots carrés de 6"
(2 litres).
Le système n'est pas
mauvais pour une culture
basse avec éclairage direct
par le haut.
J'utiliserai cette fois 76 pots
ronds de 8" (6litres).
Les plantes devraient s'y
adonner mieux avec une
meilleure répartition
de l'espace et de la terre.

Du côté bouture, des 426
au départ, il ne m'en reste
que 42 (10%).
Au lieu de les couper,
je les force par courbure
à multiplier leurs têtes.

Avec les 27 régénérées
en floraison, j'aurai peut-être
69 plants pour le 7ième départ.

11 septembre 2002

Souvent, je me suis demandé
ce que je cherchais au bout
de toutes mes marches.
Je dois bien avouer
aujourd'hui
que c'est toujours la passion
comme projet, la découverte
d'un autre monde
comme rêve.

La vie pousse à la bêtise.

La difficulté de respirer
chez soi le présent.
Simple vieillard se berçant
derrière ses géraniums
sur son balcon.

18 septembre 2002

Si je compte
90 grammes frais pour une
once (30 grammes séchés),
2 biscuits par jour suffisent.
Chacun coupé en deux,
soient 4 demies,
l'une à 7, puis 11, 13 et 16
heures.
Soit 3 récoltes de 1600
grammes frais.
La 5ième atteignit 1800.

En 2 ans, j'ai utilisé
la même terre pour 6
récoltes.
Je recycle le tout
dans les jardins extérieurs
de la maison, et j'ouvre
de nouveaux sacs stérilisés
pour l'intérieur.
Autre nouveauté:
un tapis chauffant
de 12 watts sous le plat
des boutures.

19 septembre 2002

L'erreur hippie
était de vouloir vivre
en dehors de la société.
Mais, de fait, la majorité
des hippies n'étaient déjà
que des rejetés.

Il faut se créer un revenu
pour vivre de ses rentes.

Pauvre Olier.
Content de retourner
travailler.
À l'Ordre des Pharmaciens,
cette fois.
Notre mauvaise éducation
d'imprévoyance.

20 septembre 2002

Je me berce sur mon balcon
en regardant passer
les feuillaisons.

Jeune,
j'avais une grande ambition:
celle de ne pas en avoir trop!

Je retrouve l'instantanéité
d'être là sans un mot.
C'est comme si ma nouvelle
façon de voir,
par le cannabis, n'était pas
encore tordue par la culture.
Écrivains, peintres,
musiciens ou autres,
ne sont
que des *représentants*
de la culture.
Prendre conscience de la vie
loin des propagandistes.

22 septembre 2002

La plupart de nos amis
n'ont fait que partager quelque temps avec nous
une même direction,
sans égard pour les vrais
motifs de notre vie.
Une série de réparties et
de rencontres toujours faites
en haute voltige
et à grande vitesse.

Nous sommes foncièrement
devenus des ermites urbains.

Il me semblerait
plus profitable
à notre entente sociale
d'exposer
nos méthodes de vie, plutôt
que nos énoncés de vérité.

Réparation
du drain du toit.

24 septembre 2002

Aucune idéologie
ne peut contrecarrer
les nécessités d'une glande.
Mais ce n'est
que d'une glande
dont il s'agit, non de vertu.
Il faut savoir se vidanger.
L'attrait sexuel
est toujours une illusion.
Une loterie stupide.
Ce n'est pas le sexe
qui est mauvais,
mais généralement
ses conditions d'apparition.

Jeune, j'étais si énervé
que je prenais le sexe
n'importe comment.

30 septembre 2002

Je me suis dit:
il est heureux l'homme
qui attire cette femme.
Mais elle vit seule avec
son chien dans son triplex.

Nous étions convoqués
comme candidats jurés
dans des causes de meurtres.

J'ai l'âge d'être son père.
Elle a l'âge d'être ma fille
(37 ans).
Elle aime
la marche et la pensée.
Dernier emballement
dans l'apartheid blanc.

Depuis 1995, je me masturbe
tous les jours
dans la bêtise de l'illusoire.
Dans l'exploitation
de la frustration
par la misère.

Voilà donc
ce que je cherchais au bout
de toutes ces marches!

Mireille Baillargeon a cru
qu'on retrouverait identique
la terre abandonnée.
Elle sait pourtant
que les vinaigriers mangent
le champ délaissé.
Et je n'ai plus le goût
avec elle de défricher.
Car c'est la passion seule qui
nous aide à nous régénérer.
Elle s'était si facilement
contentée d'amitié avec
l'homosexuel André Gaulin
qui faisait
sa thèse sur son père.
C'est ce mythe
qui est le sien.
Vivre asexuée
avec un homme lettré.

Je ne trouvais jusqu'ici
que des femmes sans échos
m'enfermant dans le pire.
Le sexe n'est rien lorsqu'il
se réduit à son anatomie.

De plus, je n'en peux plus
des fêtes à répétition
dans les défauts de famille.
La mienne.
La sienne.
Je la pousse seule
vers d'autres habitudes.
Un jardin fleuri
à la campagne
et Marie-Françoise Gautrin,
son amie de toujours,
qui s'y trouve près.

J’en ai assez de vivre
en continuelle agressivité.
Frustré contre tout.
Comme si c’était ma faute
d’être malheureux.
Je savais pourtant, jeune,
que ce n’était pas *ça*
que je cherchais!
Allongés tous les soirs
comme des morts
devant la télévision.
Le devoir de reprendre
le tricot à la maille sautée.
Cela m’apparaît clair que
je ne peux plus continuer.
Et si ce n’était
qu’une chimère,
elle m’apprend que vaudra
toujours mieux ce monastère
de soir d’automne,
comme ce soir,
où j’écris seul ces lignes
sur un banc du hall
de la Place Desjardins.
Je refuse de mourir comme
Tolstoï sur un banc public.
Je dois reprendre ma maison.
C’est toute ma liberté
de jeunesse qui me revient.
Après les folies accomplies.

1 octobre 2002

La 7ième culture est lancée.

J'ai d'abord cueilli les fleurs,
puis, un jour après, donnant
ainsi à la plante le temps
de cicatriser, j'ai taillé
les branches de trop
qui servent pour les boutu-
res.

4 octobre 2002

Fin de la restauration
de la corniche victorienne
de la maison,
ardoises et ferblanterie.
Dispendieux mais bien fait.
Tout avance lentement.

5 octobre 2002

On nous enseignait
une morale de garde-robe
sentant le camphre
et la boule à mites.
Avec la peur comme premier
réflexe.

Il n'y a que du bois mort der-
rière soi.

6 octobre 2002

Le livre d'idées
n'a pas pour objectif
de transmettre la vérité.
Il ne peut être
qu'une compilation de mots
particulièrement choisis
pour éviter le plus
de non-sens évidents.

8 octobre 2002

Annoncer ce matin à Mireille
mon intention arrêtée
de nous séparer.
Elle partira avec le chat.
Elle est aujourd'hui ma seule
personne au monde.
Les journées bientôt
me paraîtront longues.
Mais vaux encore mieux
ce malaise que de continuer
à vivre l'échec affectif
que nous sommes devenus.
Un grand sentiment
de libération, avec, au fond,
l'envie de pleurer.
J'aurais aimé
nous éviter ce coup.
Je reste là, seul au soleil, sur
un banc du Parc Lafontaine,
dans l'éclat de mon seul
et dernier domaine.
Je reste là, entouré
de tous ces écureuils
que je ne cherche plus,
comme dans mon enfance,
à prendre en cage.

Émission de sexologie:
MAUX D'AMOUR.
Des cas de femmes
qui ressemblent étrangement
à celui de Mireille.
La panne sexuelle
et la fuite dans toutes sortes
de prétextes.
Ce n'est pas moi
le gros problème.

Nous allons enlever
la télévision de la chambre
qui ne servira
que pour dormir.
Mais cela ne réglera rien.

Le problème est plus grave:
nous ne sommes plus
un couple.
Nous en sommes parfois
rendus à nous nuire.

Exemple de rénovation.
Ma volonté de faire couper
un tuyau que j'évaluais mort.
Le plombier hésitait ne
connaissant pas la maison.
J'insistai.
Mireille en fit presque
une crise contre moi.
Le plombier me dit ensuite
seul à seul:
- elle panique beaucoup
la madame!

Diane Alain.
Lui ai téléphoné,
une semaine
après notre rencontre,
tel que convenu.
Elle vient me prendre
chez moi
demain soir.

9 octobre 2002

Réveillé
avec l'envie de pleurer.
L'énormité du cul-de-sac.
Le poids incontournable
du passé.

Ma maison est mon dernier
refuge.

10 octobre 2002

Soirée
de belles conversations...

- Hei! tu pourrais être mon
père!

La tendance reste
que l'on ne cherche pas
à marier son père.
Impair.
Retour
à la case masturbation.
Reprendre calmement
la route.

14 octobre 2002

Mireille et moi
avons déménagé
la télévision de la chambre
à coucher au salon.
Avons aussi rendu visite
à Olier et Élisabeth
à leur maison de campagne
située entre Saint-Donat
et l'entrée
du Parc Mont-Tremblant.
Il y a 15 ans,
pour le même prix,
nous achetions,
lui une maison au fond
des bois qui lui coûte cher,
mais
"qui le rend heureux".
Moi, mon commerce
de logements qui me rend
rentier.
Visité aussi l'ancien site
de notre chalet familial
à Saint-Donat.
Aujourd'hui démoli.
Ne restent que certains
alignements d'arbres,
et le chemin asphalté que
notre père s'y fit construire
pour y monter
son automobile
jusqu'à la porte.

16 octobre 2002

Seul.
Vaux mieux ainsi.
La route
est moins encombrée.
Une maîtresse demande
beaucoup de déplacements
pour un court droit
de passage dans son cul.
J'ai mon territoire.
Le reste
ne serait que surcharge.
Mais si je pouvais aller voir
ma suceuse comme je vais
voir ma coiffeuse,
il en irait bien sûr autrement.

22 octobre 2002

Voyage.
Verdun.
Quebec Seed Bank.
La boutique
a pignon sur rue, vend tout
ce qui légalement se vend.
Mais les semences
se choisissent sur catalogue.
La caissière téléphone
ensuite la commande
à l'extérieur.
Dix minutes plus tard,
une fille livre le petit sac
de 10 semences SKUNK #1
pour $100.

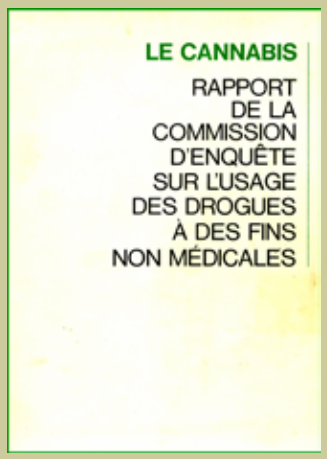
Ce sont des gens
qui semblent sortis de prison
qui contrôlent le marché.
La vendeuse a le langage
brusque d'une ancienne
danseuse nue recyclée
en honnête commerçante.
En fait, ce ne sont
que des revendeurs.
Tout vient d'Europe
ou des États-Unis.

J'ai semé 5 graines par pot.
Si j'ai 2 mâles, 2 femelles
par pot, ce sera beau.
Je compte les recouvrir d'un
sac de plastique transparent
à la floraison des mâles
pour les laisser féconder
la première récolte.
Puis les femelles
seront envoyées seules
à la régénération.

Je profiterais ainsi
de 3 systèmes permettant
de régénérer la capacité
de production:
1) Des boutures à partir des
branches de la récolte.
2) Des boutures à partir des
plantes en fin de végétation,
juste avant le lancée
de la floraison.
3) Des semences dont la
première récolte produirait
d'autres semences,
pour ensuite laisser seules
les femelles aller
en régénération.

23 octobre 2002

Un autre rapport
(Nolin 2002 après Le Dain 1972) recommande
la légalisation du cannabis.
Mais:
"*nous n'approuvons pas l'utilisation des drogues à des fins ludiques*"...
C'est uniquement
pour se débarrasser
de l'amoncellement
de dossiers criminels que
l'État veut décriminaliser.
Et Marie-André Bertrand
de l'ancien rapport Le Dain
avait-elle besoin de rajouter:
oui décriminalisons, mais
en *légalisant sous contrôle*
pour protéger
le consommateur
contre le crime organisé.
Et les tomates alors,
les surveille-t-on tant
du fait qu'elles poussent
partout légalement?
C'est que, sous couvert
de mieux protéger le public,
le souci de contrôle cache
une volonté de taxer
(comme pour l'alcool et
le tabac qui eux sont nocifs).
Il faut se méfier
des réformistes travaillant
à salaire pour l'État.
Un gouvernement pense
rarement à bien gouverner.
Ce qui lui importe c'est,
en légiférant, de régler
ses propres problèmes.
Se foutre d'eux!



Ma théorie de ne laisser
que 2 ou 3 pieds pour régé-
nération n'est pas très bonne.
Deux pieds en régénération
ont plus de 4 pieds et ont
recommencé à faire des
feuilles le long de toutes
leurs tiges.
La première fois, j'avais
laissé toutes les branches
avec toutes leurs feuilles.
Cette fois-ci, la majorité
des branches ont servis
pour les boutures.
Après 15 jours, quelques 70
boutures racinent en dehors
des tourbettes.
Transplantées en première
terre.
Mais aucune nouvelle
feuillaison...
Le système de tapis
chauffant n'a pas été
efficace. (7 sur 72).

La 7ième comporte:
20 regénérations,
24 boutures en forme,
13 rabougries.

24 octobre 2002

Une première bouture prise
sur les branches de la récolte
vient de renverser son cycle
pour entrer en feuillaison.

J'avais lu que les boutures
prises à la fin du cycle
de floraison, racinaient vite
(15 jours) mais pouvaient
prendre 30 jours et plus
pour renverser le cycle
et entrer à nouveau
en feuillaison.
Une vingtaine de boutures
restent encore
comme arrêtées,
mais toujours vertes.

25 octobre 2002

Nous avons remplacé le roi
de droit divin par une espèce
d'oligarchie monétaire.
Nous plaçons de l'argent
en banques comme,
au Moyen-Âge, on y plaçait
des indulgences.

29 octobre 2002

C'est aussi
pour le seul plaisir de rêver
que je fais ces marches!
Je n'ai plus le goût
de m'arrêter.
Toute relation avec autrui
me devient vite
insupportable.
J'aime effleurer autrui
après les devoirs de survie
accomplis,
par simple curiosité.

En fait,
mes rêveries sexuelles
n'ont plus rien à voir avec
les rêveries d'enlacement
amoureux de mes 20 ans.
Je n'ai plus le désir d'enlacer
des gens que je trouve quoti-
diennement insupportables.
Ce n'est que de sexe brut
dont je rêve.
D'images pornographiques
précises.
De fellations.
Ce ne sont là que des
relations purement utilitaires,
comme toutes les autres,
avec autrui.

TESTAMENT

Version: octobre 2002.

Je désigne ma conjointe
de fait Mireille Baillargeon
mon héritière pour tout ce
qui est meubles, rentes, etc.,
ainsi que pour le droit
d'habiter et d'exploiter
mon immeuble cadastré
1-885-195 (1211-121.

Après ma mort,
que je sois incinéré,
avec exposition et coût
minimum au crématorium, et
qu'aucune autre cérémonie
laïque ou religieuse n'ait
lieu.
Je lui demande aussi
de déposer mes manuscrits
à la Bibliothèque Nationale
du Québec.
À sa mort, ou à ma mort si
elle n'était déjà plus de fait
ma conjointe de mon vivant,
que l'immeuble 1-885-195
soit vendu.
Après règlement de fiscalité,
que $62,000 soit distribués
ainsi: $10,000 à mon frère
Olier Mornard,
6950 De Terrebonne.
$10,000 à ma soeur
Germaine,
4437 Grand-Boulevard #8,
et à ses enfants:
$5,000 à Alexandre Dumais,
$5,000 à Nicolas Dumais,
$5,000 à Guillaume Dumais.
$10,000 à mon frère Sylvain
8351 Neuville #19,
et à ses enfants:
$5,000 à Serge Mornard,
$5,000 à Rachelle Mornard,
$5,000 à Jergen Mornard.
Et $2,000 à Marc Desjardins,
4631 Christophe-Colomb,
Montréal.
Que le reste de l'argent
aille pour créer
un fondation gérée
par le triumvirat suivant:
Un notaire ayant pour
mandat de créer la fondation
à but non lucratif, (pour la
durée des droits d'auteurs),
et de convoquer une
réunion annuelle aux coûts
de l'échelle
de sa corporation.
Mon frère Olier Mornard
ayant pour mandat de placer
les fonds disponibles
et d'avancer l'argent
à l'éditeur.
Qu'une somme annuelle
de $2,000 lui soit versée
à cette fin.
Marc Desjardins
(Le Temps Volé, éditeur),
ayant pour mandat
d'éditer, de co-éditer ou
de faire éditer mes écrits
(Journal, Grand Livre
des privations, etc).
Que sa rétribution
soit calculée dans le coût
de l'édition.

En souhaitant
que les décisions
soient prises à l'unanimité,
le notaire pourrait cependant
avoir un rôle décisionnel
en ramenant à l'esprit
du testament en cas de litige
bloquant la réalisation
du mandat.

3 novembre 2002

J’aime me bercer, l’hiver,
devant les entrées de lumière
de la maison.
Je me plais, de plus en plus,
à vivre seul dans le silence.
Dans l’anonymat
et la banalité.
Ma seule réalité.

4 novembre 2002

Première neige.
Le silence
est revenu dans la maison.
Les employés de la ville
sont enfin venus
réparer une fuite dans leur
ligne d’alimentation d’eau.

5 novembre 2002

Les gens ont tellement
besoin de se confier qu’ils
en deviennent encombrants.
Ils n’en finissent pas
d’égrener
le chapelet de leurs banalités.
Ils ne comprennent pas
qu’ils n’ont rien à dire.

J’ai toujours eu peur
de prendre la route seul.
Je me suis toujours laissé
envahir par autrui.
Mes histoires d’amour
ont presque été autant
de défaites sur moi-même.
D’une femme à l’autre,
la marge de différenciation
fut relativement faible.
Et moi je demeurais
plus solitaire que de couple.
Moine urbain.
Prêchant maintenant
l’autosuffisance en tout.

7 novembre 2002

Nous vivons dans
une démocratie militaire.
Ce qui est décidé
à la majorité doit être valable
sans réserve pour tous.

Nous vivons aussi
dans un durcissement
de l’apartheid blanc.
Ce que d’autres nomment
la mondialisation.
La montée en Europe
et en Amérique du nord
des partis d’extrême droite.

9 novembre 2002

Pour les oiseaux migrateurs,
nos villes ne doivent être
que des agglomérations
de petits tas de roches.
Sites minoritaires
dans la topographie
des terres et des océans.
Depuis toujours, les oiseaux
migrateurs vivent dans la
mondialisation de leur terre.
C'est nous
qui prétendons être visibles.

13 novembre 2002

Ce ne sont pas tant
nos erreurs
que nous montre l'Histoire,
mais que d'autres routes
étaient possibles,
ce qui suppose
qu'il y en avait d'autres
et qu'il y en aura d'autres
encore, et qu'aucune
n'est repraticable à nouveau,
non plus que la pire
ou la meilleure,
ou tout simplement la bonne.

14 novembre 2002

Jeune,
je me contais des histoires.
Aujourd'hui,
je me conte des idées.

La Chine peut rire jaune.
L'apartheid blanc,
en s'épuisant contre
l'intégrisme musulman,
lui prépare
un soleil levant.

18 novembre 2002

Je m'éveille maintenant
le matin avec la satisfaction
de ne plus devoir rencontrer
ces amis d'hier perdus lors
de quelque déménagement
ou de quelque fin de projet,
ces maîtresses
dans lesquelles je ne voulais
pourtant plus cesser
d'éjaculer,
ces gens qui n'ont fait
que croiser mon chemin
et qui, lorsqu'ils m'ont
indiqué le leur,
ont toujours fini
par m'exaspérer.
Non pas que ma route
était la meilleure,
mais tout simplement
la mienne.
Celle qui me donne
aujourd'hui
les moyens de finir ma vie
seul en silence, pauvrement,
mais sans devoir travailler.

19 novembre 2002

Je me sens comme partie
d'une peinture.
Avec une accentuation
du relief.
Quelque chose qui est l'art lui-même.

Prélevé 120 boutures sur
les tiges basses des plantes
en régénération.
Dans 10 jours, je lancerai
la floraison.
J'aurai déjà une idée
du résultat, et s'il le faut,
je remplacerai les mauvaises
boutures par d'autres.

23 novembre 2002

(Lettre envoyée
à Jean-François Caron,
libraire, 104, rang 3,
St-Malachie, GOR-3NO).

Monsieur.

Je vous envoie gratuitement,
à titre de remerciement
pour avoir pensé (vous êtes
le seul, Monsieur!)
à vous informer
de mes gribouillis,
le dernier produit:
DES NORMES.

J'ai arrêté la publication.
Je continue la suite, dans
mon coin, jusqu'à la fin.
Je travaille présentement:
DES RELATIONS
AVEC AUTRUI.
J'étais bien embêté au début
par la mythologie amoureuse
de l'Occident.
Mais toutes nos relations
avec autrui
se ramènent finalement
à des relations de voisinage
et de propriété,
à l'animal territorial.
Difficile sujet.

Enfin ne me remerciez pas.
Le plaisir d'être lu m'est
déjà assez exceptionnel.
Et bonne route, vous aussi,
en vous-mêmes.

28 novembre 2002

Lancer la floraison
de la 7ième.
Les quatre SKUNKS #1
n'ont que 1',
les boutures plus de 2',
les régénérations dans les 4'.
Il y aura place à la cave pour
utiliser les 76 pots de 8".
L'apprentissage du
bouturage débouche enfin!
Sur les 120, après 10 jours,
43 ont déjà raciné.
Il n'y a qu'un mort, tous les
autres sont encore beaux.
(Le tapis chauffant, en hiver,
semble accélérer par 3
l'enracinement).
Le dernier élément
de l'apprentissage était
la température.
La température actuelle dans
le placard fermé avec un seul
néon et dans la cave avec ses
deux 430W ensemble varie
entre 70-75^{0}.

1 décembre 2002

ALIBABA
est un bon exemple
de répartition thématique
et de mise en marché
de mon JOURNAL.
Personne n'a le temps
de se taper les milliers de
pages de l'édition intégrale.

85 boutures ont maintenant
raciné, avec, à la faîte
de plusieurs, l'apparition
de feuilles jaunes pâles
(contrastant sur le reste vert
sombre), annonçant l'arrivée
d'une repousse.

Température toujours près
des 70F.

J'arrose 2 fois la semaine
à la cave et je laisse
maintenant un fond d'eau
pour les nouvelles racines
des boutures qui
commencent à s'agripper
d'une tourbette à l'autre.

3 décembre 2002

Fais la lecture d'un coup
du JOURNAL 1995-2002.
C'est la durée de notre
problème de couple, Mireille
et moi, qui me frappe.
Comme si nous savions
qu'il n'y rien à faire,
et que vaut mieux ça
que rien du tout.
Aucune amélioration
sur le sexe.
Mais:
une distanciation salutaire
de 2-3 jours semaine
où elle vivra
à sa maison de campagne,
- une remise au salon (donc
presque aux oubliettes)
de la télévision,
- ma sortie de l'alcoolisme
qui me coûtait chaque année
ma marge de manoeuvre
pour pouvoir réparer ma
maison,
- et ma cave à cannabis.

De petits pas.
Mais quand même faits.

5 décembre 2002

Premier empotage
de 96 boutures
(85 racinées et 11 belles)
dans des casseaux de plastic
à 4 secteurs (2X2X2).
Après 3 semaines,
les boutures qui n'ont pas
raciné hors des tourbettes
sont à éliminer.
On voit, en les ouvrant,
même si elles paraissent
encore belles, qu'aucune
racine (ou si peu)
n'a poussé à l'intérieur.
Pour plus de lumière
et de chaleur (20C),
j'ai allumé les 2 néons
dans le placard.
Le tapis chauffant
n'est finalement pas
très convainquant.
Les résultats sont à peu près
les mêmes que sans lui.

Je prévois 40 pots
disponibles (sur 76)
pour la 8ième.
Soit 2 plants par pot,
ce qui me semble beaucoup,
mais pourquoi
ne pas essayer si je les ai.
J'aimerais aussi éviter
de refaire des boutures
en juillet et août.
Pour cela, il me faudrait, à
partir du 15 janvier prochain,
respecter un calendrier
trimestriel de production
(4 récoltes par an):
15 janvier - 15 avril,
15 avril - 15 juillet,
15 juillet - 15 octobre,
15 octobre - 15 janvier.
Juillet et août seraient
consacrés au végétatif
et le bouturage remis début
septembre
avec le refroidissement.

6 décembre 2002

Toutes nos civilisations
ressemblent
à des rêves d'éternité
sur une réalité mouvante.
Une traversée de route
par une troupe hilarante
de saltimbanques
fanfaronnant
à qui mieux mieux.
Il n'y a rien à gagner
à vouloir s'obstiner
comme les volontaristes.
Même les libertaires
ont l'esprit tordu à vouloir
toujours émettre, contre
les autres, une contrainte.

Le rôle de l'État est
de maintenir le droit d'accès
à certains passages collectifs.

11 décembre 2002

Finalement entrevu et parlé
à Pierre Gauvreau au pied de
son escalier du 968 Chérier.
Vieux, hésitant un peu sur
ses jambes, plutôt avenant
et rieur.
- Oui, André Goulet avait de
quoi se mêler!
L'atelier de Borduas était
bien situé au 3940 Mentana
dont il n'avait loué que
le salon avec la bay-window
pour donner ses cours.
C'est plutôt le groupe
de Claude Tousignant
(Mousseau, etc. si j'ai bien
retenu) qui était au-dessus
des garages.
- C'est dur de refaire l'histoi-
re, lui dis-je.
- Oui, elle se défait vite.

_____

Correctif:
20 avril 1993.
5 mars 1999.
27 mars 1999.

12 décembre 2002

Après 3 semaines
de leur bouturage, la presque
totalité des 96 boutures
transplantées, après 15 jours
ont commencé
leur croissance.
J'ai enlevé les dômes.

17 décembre 2002

La *vérité* existe
pour la formation rapide
des débuts de l'esprit.
La théorie
du dénominateur commun.
Une façon de prendre
la surabondance.

La *connaissance pure* n'est
qu'un résidu théologique,
une recherche de l'essence
comme divinité
dans le génétique.
C'est oublier que les espèces
aussi se transforment.

Pour moi, le rôle
de la réflexion
est de distinguer
ce qui sert de ce qui
ne sert pas.

19 décembre 2002

Après un mois, les boutures ont entre 2” et 4”.
À 8”, je leur couperai la tête pour les obliger à s’élargir, et éviter qu’elles ne dépassent la hauteur disponible du placard (1”) avant la fin de l’autre mois qu’il leur reste encore à attendre avant d’aller à la cave.
Les boutures sont un succès à 78%, quelques 94 sur 120.
Il faut s’y reprendre quelque fois pour bien comprendre...
Je devrais pouvoir produire des plants d’un pied qui devraient se suffire, à la cave, d’un seul autre mois de végétation.
Je devrai peut-être aussi réviser ma schédule de production.
Au lieu de 6 semaines de végétation pour 6 semaines de floraison, il serait peut-être mieux d’aller vers 5 - 7 ou même carrément 4 - 8.
Actuellement, les plantes deviennent trop grandes.
Il me faut arrêter la phase de végétation à la cave à 2’.
Elles monteront alors à 4 - 5 pieds, au lieu de toutes aller se taper le plafond comme actuellement.
(J’ai beau les replier...).

Le résultat des SKUNKS #1 est de 3 mâles pour 1 femelle.
Dans un pot, un mâle et une femelle qui se fertiliseront.
Le pot à 2 mâles est déjà installé sous son sac de plastique transparent.

Je comprends les jeunes de s’énerver.
Je serais déçu, à leur place, avec une seule femelle à fumer...

Il y a, près de chez moi, presque autant de boutiques spécialisées dans les produits du chanvre que de librairies (une dizaine).
Nous vivons dans une situation ouverte de mensonge.

20 décembre 2002

La connaissance pure n’est qu’un résidu théologique, une recherche de l’essence comme divinité dans le générique.
C’est oublier que les espèces aussi se transforment.
Pour moi, le rôle de la réflexion est de distinguer ce qui sert de ce qui ne sert pas.

21 décembre 2002

Lancement, hier soir,
de la revue
C'EST ÇA QUI EST çA.
Toujours les mêmes,
paumés, rigolards,
tous un peu
le style de André Goulet,
indisciplinés, pornographes
et alcooliques.
Une espèce de cacophonie
à la Cyrano de Bergerac.
Mais ce ne sont que
des vieux qui se défrustrent
parce que enfin
mis à leur pension.
Il y a 30 ans,
du temps de SEXUS,
ils n'osaient pas...

22 décembre 2002

On passe sa jeunesse
à courir après les gens
pour finalement
s'apercevoir qu'on a très peu
besoin d'eux.

Qui suis-je, pour moi,
autre que ma mémoire?

Le repos de vivre encore seul
dans mon ordre, à ce point
totalement impartageable
que la moindre présence
étrangère y dispose tout mal
et de travers.
Un ordre qui me semble
pourtant plein d'expédients
et d'accommodations.
Qu'est-ce donc de si lointain
qu'être soi?

27 décembre 2002

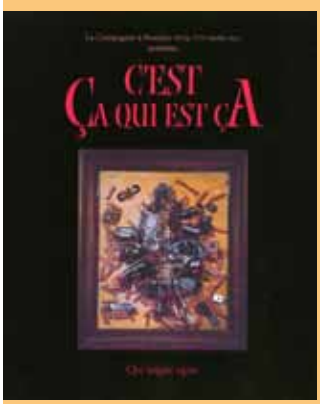
Les médias
ne sont essentiellement
que des mécanismes
de mise en marché.
Même derrière l'anodin,
il y a toujours un produit.

C'est l'accroissement
des paliers de consommation
qui, par l'apport de surplus,
crée la fébrilité sociale.
(Celle de toujours avoir
à décider quoi consommer).

28 décembre 2002

De l'inconsistance
et de la dispersion.
De la prétention
d'afficher sa culture
plus que de témoigner
d'un intérêt véritable.
À quoi sert de discuter
ad nauseam de la pensée
d'un autre, puisque c'est
toujours de ma perception
d'où je pense.

Avec ALIBABA,
je me crée un mythe
pour moi.
Pour contrecarrer les mythes
qu'on veut m'imposer.



2003

61 ans

6 janvier 2003

Je suis finalement devenu
un petit vieux qui se berce
en silence dans sa berceuse.
J'entre dans la 4ième
et sans doute dernière
vingtaine de ma vie.
À 60 ans, c'est comme si
je recommençais ma vie,
mais cette fois à niveau.
Maison payée,
rentable en plus,
presque rénovée, avec
le plaisir de descendre à la
cave (comme d'autres, jadis,
allaient y chercher leur vin)
pour aller, moi, y cueillir
mon cannabis.
Conclusion somme toute
assez heureuse
d'une vie faite.
Ni Jésus, ni César,
ni même simple prophète
dans mon pays.
Qu'il est bon de se promener
ainsi dans l'anonymat
de sa fin.
Plus de 200 milliards d'êtres
humains seraient ainsi passés
avant moi.
Profiter un peu de moi;
mourir seul, enfin tranquille,
malgré les obligations que
nous impose toujours la vie.
Profiter enfin de moi.

13 janvier 2003

J'entre aussi dans
mes nouveaux problèmes.
Effondrement sérieux du
mur du garage (dit l'annexe),
du fameux mur mitoyen
d'il y a 20 ans.
Problème encore
de responsabilité mitoyenne
avec un voisin.
Nécessité de 10 pieux de fer.
Et aussi à venir,
5 autres pieux pour la façade
sur le Parc.
Je devrai donc encore
hypothéquer sur les loyers:
$30,000 sur 10 ans.
Plusieurs maisons
ont été touchées
par l'extrême sécheresse
de cet été.
Nous sommes bâtis
sur de la glaise.
Ainsi va la vie
que pour en être il faut aussi
faire partie du problème.

Vu par nous,
même l'infini
ne peut se représenter
que momentanément.

14 janvier 2003

Fin de récolte de la 7ième.
1050 grammes frais
avec 46 plants.
Je les ai taillés
à environ 2 pieds du sol.

Lancer la 8ième avec
3 fois plus de plants (121) :
46 régénérations,
75 boutures.
Les boutures sont belles
à voir après 1 mois,
au dépotage, toutes racinées
dans leur motte de terre.
Format idéal: 2x2x2.
Je les ai presque toutes
plantées (sans presque oser
en disqualifier): donc
plusieurs, regroupées
par taille, par pot de 6 litres.

Autres détails.
Moyenne de production:
environ 30 grammes frais
par pot.

Culture intérieure: la plante
a tendance à donner
plus en fleurs qu'en feuilles.

Ne pas oublier de bien tasser
la terre sur le pourtour des
pots pour éviter la formation
d'une fissure
par où toute l'eau s'en va.

La feuillaison des SKUNKS
a des reflets de rouge
contrairement au vert jaune
des NORTHERN LIGHTS.

Échec dans ma première
tentative de fécondation.
Le pollen, sous sac
de plastique, devient moite.
Cette fois, je laisserai
les 3 mâles à l'air libre.
Après le bouturage, il me
faut maintenant apprendre à
faire mes graines moi-même.
Avec mes 3 mâles SKUNKS,
j'aimerais bien ensemencer
ce que je crois être
des NORTHERN LIGHTS.
L'achat de graines est hors
de prix pour la production
courante.
Sauf pour acquérir
une nouvelle variété.
J'ai compté une vingtaine
de variétés compatibles
par leurs caractéristiques
communes:
durée de floraison
45-60 jours,
hauteur
4-5 pieds (120-150 cm).

17 janvier 2003

De retour aux bonnes
portions de 90 grammes frais
par once séchée.
Excellent voyage.
J'ai lu que c'est par
un abaissement du seuil sensoriel
que le cannabis donne
l'impression de sentir
les choses profondément.
Je ne sais.
Mais il me semble vrai
qu'après une période initiale
de stimulation,
goût de marcher, de
commencer quelque chose,
suit généralement un temps
de songeries et de torpeur
heureuse qui ne donne plus
le goût de bouger.
Comme de longues plages
d'arrêt où le temps ralentit.
On dirait alors que le temps
se fixe,
que le temps voyage plus
lentement.
Que l'on y sent davantage
le relief de l'existence.
Les marijuanomanes for-
ment, dit-on aussi, des gens
habituellement très
renfermés, se complaisant
dans leur milieu,
et se moquant un peu de la
manière de vivre des autres.
J'ajoute:
devenir soi suffit.
Nous n'aurions que cela
à faire dans la vie que
ce serait déjà presque trop.

20 janvier 2003

Le *bonheur*
n'est que par rapport à moi.
Il me faut remonter,
comme un long corridor,
la filière de mes endroits
de retranchement,
de mes années de collège
à aujourd'hui,
pour découvrir à quel point
je suis bien maintenant ici.
Avec de plus en plus le droit
d'être seul confortablement.
J'y ai tout fait sur mesure,
pour moi.
Un autre y serait
malheureux.

Nous vivons un temps
de camps de concentration.
Nazisme.
Fordisme.
Collectivisme.
Productivisme.
Et gauche! droite!

Mais, fondamentalement,
je suis mon unique mesure
de toutes choses.
C'est par rapport à moi seul
que tout prend pour moi
une valeur.
On m'a appris à respecter
la volonté de Dieu,
la volonté des autorités,
jamais la mienne.
C'est par rapport à moi seul
que doit dorénavant
s'inaugurer ma vie.

22 janvier 2003

L'horreur.
Froid record.
L'itinérant allant dans
la tempête avec un panier
d'épicerie sur roues,
bourré de guenilles gelées,
suivi de ses 2 chiens.
La vieille slave
(celle du 27 décembre 2001),
hagarde dans un hall,
à qui je remets le gant
qu'elle a perdu en chemin.
Personnages
de fin du monde.
Oui, ici, le soleil est dieu!
J'ai vu la mort
à qui j'ai remis son gant
troué.
Et qui m'a remercié
en me regardant
de son regard rieur et creux.
Mais je me suis vu
comme encore jeune
dans cette première
présentation.

Je suis l'itinérant
allant dans la tempête
avec ses inutilités
et ses affections tristes.

Étrange perception.

Comme une capacité
de sentir soudain le signal
d'un espèce de champ
magnétique vital.

25 janvier 2003

Après 10 jours,
les régénérations
commencent à tiger... à partir
des petites fleurs laissées
sur le plant.
Avant je coupais tout,
à l'exception des feuilles.
La prochaine fois, être moins
pingre dans la cueillette,
mieux choisir où laisser
de petites fleurs pour
les nouvelles repousses.
La coupe pour régénération
ne semble pas limitée
à 2 ou 3 pieds.
Tout dépendrait
de l'existence de fleurs
naissantes
laissées pour régénération,
et quelque soit la hauteur,
le tout se régénérant
en même temps.

28 janvier 2003

Nous naissons presque tous
dans le salariat
et le préjugé.
Il nous est aussi difficile
de nous créer
une pensée personnelle
qu'une grande fortune.

30 janvier 2003

Une autre chatte rescapée
du froid:
Poupoune
ramenée par Mireille
de la campagne.
Mimine, lorsque Mireille
l'a entrée dans la maison,
en a fait une crise de rage,
tremblant
sur toute sa longueur,
alors que je le tenais.
Il m'a même griffé
au visage.
Poupoune: en quarantaine
dans une chambre avant
de voir le vétérinaire.

1 février 2003

À l'exception de quelques
égarés charismatiques,
ce ne sont que des criminels
hauts gradés
qui nous dirigent.
Leurs médias et les clercs
qu'ils nourrissent nous
les présentent entourés
de dignité et s'évertuant
pour le bien.
Leurs armées pillent et tuent
pour satisfaire leur boulimie.
Même notre espace de survie
le plus intime devrait
correspondre à leurs manies.
L'obéissance
est un crime contre soi.
Mais bien idiots ceux
qui se vantent de désobéir.
Toutes les valeurs
qu'on nous a apprises
sont des valeurs pour mieux
nous piéger.
La morale est le labyrinthe
dans lequel
on enferme les simples.
Chacun sort de formes
héritées de plusieurs passés
réunis
et il convient de faire avec.
Bien naïf celui qui prétend
se détacher de sa tradition
pour repartir à zéro.
Mais un espace à soi
et pour soi est une condition
essentielle d'épanouissement
où chacun peut faire,
dès lors, ce qui est lui.

3 février 2003

Je me refuse à sortir
de ma juridiction.
L'autre n'existe que pour lui.
C'est pour moi,
pour moi seul,
que j'applique une loi.

Le droit au plaisir
et le droit à l'euthanasie
sont intimement liés.

Ce sont les pro-vie
et les antidrogues
qui veulent des corps sains
pour les envoyer combattre.
Le vieux fascisme.
Vivre dans la tension
pour gagner la guerre.
Une vision martiale
de l'ordre.
Mais, dans la réalité,
chacun invente sa vie
et de là
se produit un ordre social
qu'il faut toujours dénouer.

4 février 2003

J'avais lu que cela prend
5 ans pour devenir un bon
jardinier de cannabis.
J'avais un peu ri.
Mais ce sont les faits
jusqu'ici qui rient de moi.
La première année a été
pour l'installation: éclairage,
creusage, placard à boutures,
disposition générale,
et expérience
d'une inondation printanière.
La deuxième:
l'apprentissage des boutures,
correction quant à la
grosseur nécessaire des pots,
et comment passer à travers
la surchauffe l'été (+30).
La troisième: comment faire
correctement la taille pour
la régénération, et comment
combattre les coups de froid
l'hiver (-20).

En Égypte, les lois de
Napoléon contre le cannabis.
Tous des gardiens d'écoles,
de prisons,
à qui il faut mentir.
Les déjouer.
Être plus têtus
que leur interdiction.
Cela ne les regarde pas.

L'apartheid blanc du Nord
autorise l'alcool, le tabac
et les produits
de ses pharmaciens contre
les autres drogues,
celles du Sud.
À défaut de prouver
la nocivité, ils disent: notre
société a assez du tabac
et de l'alcool sans devoir
légaliser une autre drogue.
Et pour quelqu'un qui
ne prend ni tabac, ni alcool,
leur logique ne change pas!

Le corps médical est noyauté
par des activistes
pseudo-scientifiques
à allures d'ecclésiastiques
d'inquisition; le retour
des évangélistes en mal
de sauver le monde
par la contrainte!
On retrouve là tous
les instruments des religions:
la peur, la culpabilité, l'idéal
volontariste contre le déclin
de la nation.

5 février 2003

Mon grand-père maternel
m'a appris le silence.
Dans sa barque,
en tirant les lignes.
Pour ne pas *effaroucher*
la morue.

Comme échoué à Montréal
dans mon vieux bateau
hippie.
Dans un comportement
marginal d'errance,
(après la tâche de survie),
où seul le désir
décide des parcours.

10 février 2003

Le plaisir d'être seul
avec moi.
J'ai tellement de choses
à me raconter!
J'ai assez rencontré autrui.
Ce n'est que répéter l'erreur.
Nous sommes faits
pour ne vivre socialement
qu'en surface.
Comme nous nous
installons, sans aucune gêne,
avec grossièreté,
dans la tombe des autres,
sans la moindre pensée
pour eux.
Ce parc.
Cette maison.
D'autres y ont vécu.
D'autres y vivront
sans doute.

11 février 2003

L'ordre des Heddawa,
de Sidi Heddi du Maroc.
Moines errants.
Errant d'une zaouïa à l'autre,
sortes de couvents
à vocation multiple
qui parsèment le territoire.
Sans aucun but.
Ni de posséder.
Ni de connaître.
Errant simplement en fumant
le kif.
(N'avaie-je pas souhaité,
jeune, devenir cistercien relevant de l'ordre du vin!)
Certaines confréries pauvres
se signalent par l'extrême
misère matérielle
qu'elles affichent.
Il n'y a qu'une confrérie dans
laquelle
la consommation
de stupéfiants soit
une prescription essentielle:
les Heddawa.

Sidi Heddi était un saint berbère qui vécut
à la fin du XVIII, dans le Rif.
L'anti-intellectualisme
de l'Ordre.
Jeune, Sidi Heddi
étant devenu très savant
à la suite de longues études
désapprouvait de fumer
le narghilé.
À la première bouffée,
il devint illettré.
À la seconde, il s'incarna dans
l'état le plus bas.
À la troisième, il aperçut
que l'état le plus élevé
était inaccessible.
C'est après cette leçon qu'il
renonça à la vanité du monde
pour l'extase cannabique.
Tous les fumeurs de kif
reconnaissent en Sidi Heidi
leur patron.
L'Ordre rassemble des
ascètes errants et mendiants
qui se rencontrent au hasard,
se groupent,
puis se séparent.
Les Heddawa ne se lient pas
volontiers.
L'opinion pense que l'habit
de moine met les Heddawa
à l'abri des poursuites,
car plusieurs parmi eux
ont intérêt à se faire oublier.
Sidi Heddi a voulu
ses disciples humbles,
méprisables, doux.
Le port de l'habit rapiécé
et pouilleux.
La mendicité.
Le célibat,
mais sans la chasteté.
La pérégrination.
Seul,
ni vers un endroit déterminé,
ni dans le but de s'instruire.
La véritable nature
du Heddawa
est d'errer toujours.

"Les soufis étaient
les hippies du monde arabe",
Ernst Abel.

12 février 2003

Nous devons sortir
de la culture de la croyance.
Même nos jugements
les plus anodins
reposent encore sur la notion
de vérité.
Nous devrions nous
reprendre de fond en comble.
Mais il en ira sans doute
autrement.

La réalité ressemblera plutôt
à un étirement d'élastique
jusqu'à ce qu'il rompe.
Nous parlerons alors
d'une autre manière.

Il n'y a jamais de chemin
facile.
C'est contre les cohues
qu'il faut se faire un chemin.
Et s'attaquer à la certitude,
c'est s'attaquer à ceux
qui la font se répandre.

13 février 2003

Notre vie mentale
repose sans doute
sur des bases physiques.
On n'a jamais guéri de fous
par de bons mots.

Ce n'est pas l'idéologie
qui est bonne.
Mais notre base physique
sur laquelle
peuvent parasiter
toutes les idéologies.

Les mots n'ont jamais
beaucoup plus d'importance
que s'ils nous étaient dits
dans une langue étrangère.
Nos langages me semblent
circonstanciels
et comme sans profondeur
tant ils sont de formalité.

14 février 2003

J'entre dans mon Journal
comme dans un jardin
d'émerveillements.

Cette grande parade!

L'Histoire ne nous étonne
qu'en autant qu'on la fausse
un peu en la réduisant
à certains traits de théâtralité.

15 février 2003

En Europe, en 1958,
j'ai vu des femmes
aller encore à l'église tandis
que leurs hommes incroyants
les attendaient au bistrot.
Nous en sommes encore là.
Cette fois, les femmes
approuvent plus facilement
la télévision et l'éducation
que moi l'homme
qui s'y ennuie.
Les structures sociales
suivent leur propre scénario
de transformation.

16 février 2003

Personne de sensé
ne souhaite diriger les autres.
L'anormalité,
plus exactement
l'impossibilité de la tâche,
fait qu'il n'y a que des
insensés bouffis d'orgueil
qui s'y aventurent, créant
les désastres que l'on sait.
C'est à l'individu,
à l'individu seul,
de s'entendre
avec ses voisins dans le seul
gouvernement possible:
un partenariat difficile contre
les dogmes de chacun.

17 février 2003

Obtenu
mon emprunt hypothécaire
de $30,000 sur 9 ans.
Je ne suis pas riche.
Mais je suis en affaires.
On me prête
sur mon commerce et
non plus sur mon emploi.

18 février 2003

Il faut légaliser l'usage,
la possession,
et l'autoproduction
de cannabis.
La vie de gens comme moi.

Dans chaque société,
nous devons vivre dans
le mensonge et l'hypocrisie.
Il n'y a généralement que
devant soi où l'on peut être
véritablement honnête.
Mais une grande société
devrait se permettre
l'existence des petites
minorités qui voient
autrement une autre issue
pour elles-mêmes.
L'État n'a pour rôle
ni de sanctionner,
ni de normaliser
les tendances.
Mais d'arbitrer les conflits
nuisibles.
Malheureusement,
la gestion de la moronnerie
relève aussi de l'État.
Ces éternels rejetés pour qui
l'armée servait de boucherie.

19 février 2003

Notes.
Il m'arrive de me retrouver,
comme perdu un moment,
dans des lieux familiers.

Le cannabis
déconditionne le militarisme,
favorise un comportement
moins compétitif, diminue
le sentiment d'importance
sociale.
Il accentue
ce qui porte vers la rêverie.
(Le chocolat et le café
semblent en augmenter
l'intensité).

J'ai comme parfois
l'impression d'être pétrifié,
comme transformé en statut
de pierre, avec mon livre
ouvert sur les genoux.
Un doux farniente.

Le cannabis est idéal
pour la retraite
des petits vieux solitaires
perdus dans leurs souvenirs.

Moreau de Tours:
"Je conteste à quiconque
le droit de parler des effets
du hachisch, s'il ne parle
en son propre nom, et s'il n'a
été à même de les apprécier
par un usage suffisamment
répété".
(1845)

20 février 2003

En hésitant pour obtenir
l'autorisation de l'ONU,
les États-Unis
viennent peut-être
d'instaurer la nécessité d'un
premier parlement mondial.
Avec ses 10 millions
de manifestants dans les rues
de la planète.

21 février 2003

Encore 2 semaines
de feuillaison pour la 8ième
qui est presque aussi belle
à voir que la 5ième le fut.

L'avantage des pots
de 6 litres est qu'on peut
à volonté déplacer les plants
pour les disposer,
selon leurs tailles,
en hémicycle
autour des lampes.

La régénération
des SKUNKS #1 est lente.
J'ai transplanté les 3 mâles
dans un pot, et la femelle
dans un autre,
que je garderai au placard
sous néon pour bouturage
ultérieur.
En priorité:
les multiplier par bouturage.

22 février 2003

Si l'information en continu
à la télévision "dédramatise
et crée l'indifférence",
c'est que les sujets
qui y sont traités
ne nous regardent pas,
en ce sens qu'ils nous sont
offerts comme ne relevant
pas de notre responsabilité,
mais du commérage.
À regarder la télévision, l'on
finit par commérer sur tout.
Les intellectuels
d'aujourd'hui, comme
les curés d'hier,
essaient de nous culpabiliser
de ne pas partir en croisade.

23 février 2003

Poupoune dort
dans un grand pot de terre,
peut-être comme dans
une grange à la campagne.

Mimine grogne encore
sur elle, mais commence
à se résigner à sa présence.
Il la regarde attentivement
jouer
avec une boulette de papier...

24 février 2003

En comptant,
au placard sous simples
néons:
- un mois de la prise
de bouture à une bonne
repousse,
- un mois pour atteindre
1 pied,

puis à la cave:
- deux mois de feuillaison
jusqu'à tous atteindre
au minimum 2 pieds,
- et finalement deux mois
pour la floraison,
une récolte demande 6 mois
consécutifs.

Mais comme les 2 premiers
mois (placard) travaillent
conjointement avec
les 2 derniers mois, (cave),
il n'en faut que 4 à la cave,
ce qui permet 3 récoltes
par an.

Me basant sur les récoltes
antérieures, je devrais
obtenir quelque
2000 grammes frais
de chaque récolte, soient
22 onces de 90 grammes
frais (= 30 grammes secs).
Quelque 800 biscuits
par année.
Ce qui peut me faire
une bonne vie.

25 février 2003

J'ai ma façon bien à moi
d'être consommateur.
J'habite gratuitement
un 1600 pieds carré
devant un parc, à 15 minu-
tes à pied du centre-ville,
(valeur locative
de plus de $25,000).
Je consomme gratuitement
les 6 kilos de cannabis frais
que je produis,
(valeur d'environ $20,000).
La pension de vieillesse
que je reçois ($3,600),
suffit alors...

Qui donc a inventé l'utopie
d'un État
qui nous ferait bien vivre!

26 février 2003

Que j'aie eu du sexe ou non
avec les gens que j'ai connus
revient finalement au même.
Avec le temps,
l'éblouissement sexuel
s'estompe et, pire encore,
le goût de communiquer.
Nos relations n'existent
que le temps d'un trajet
sur une banquette commune.
Vient le jour
où nous débarquons tous,
seuls, en plein désert.

27 février 2003

L'Atlas
du Monde Diplomatique
s'annonçait comme
une mise en évidence de la
superpuissance américaine.

C'est l'hyperpuissance
mondiale de l'apartheid
blanc qui saute aux yeux!

1 mars 2003

Notre Histoire se partage
en élans de conquêtes
et en périodes de bombance,
chacune nous insufflant
sa morale propre
qui déteint sur tout
(même sur les opposants),
comme une coloration
d'époque.

Mimine et *Poupoune*
ont commencé à se jouer
des ruses: ils se surprennent
et se courent après.

2 mars 2003

D'anciens lointains
collègues de bancs
d'université:
Denise Bombardier,
Gil Courtemanche.
Ils en rajoutent
chaque semaine
à leur sermon du dimanche
(LE DEVOIR).
La réalité est plus simple:
ils n'ont jamais eu
les moyens financiers
de rester chez eux
et de se taire.

Poupoune est en chaleur;
elle se roule sur le dos,
le cul en l'air.
Tous les jeux
mènent à son cul.
Mimine, castré,
ne connaissant pas l'attrape,
jouait au début.
Maintenant,
quand elle s'approche trop,
achalante, il la tapote.

3 mars 2003

Apprendre à se taire.
Nous passons notre vie
à nous encombrer de mots.
Respirer et regarder.
Vivre seul.

J'ai organisé mon bureau
tout en murs
de bibliothèques comme
une chambre de jésuite
au collège Sainte-Marie.
J'ai une maison de location
semblable à la maison
de chambres que je désirais
en 1963.
En fait, ma vie est un collage
d'envies.

La vie nous a tellement
crispés sur tout.

4 mars 2003

Fait un autre 120 boutures.
J'ai identifié 2 formes
de plantes:
une, plus costaude, pousse
en s'étalant largement,
l'autre pousse en serpentant
exagérément.
Avec mon ramassis
de graines du début,
je ne sais trop ce que j'ai.

5 mars 2003

Ma dernière fonction:
propriétaire-concierge.
Et cela m'occupe un peu
tous les jours.
Bris de ci, bris de ça,
ainsi va la vie.
En m'achetant cette petite
conciergerie victorienne,
je me suis acheté une
dernière fonction sociale.
Ni honneur, ni fortune,
mais le nécessaire à une vie
somme toute heureuse
pour qui n'aime pas
sortir de chez lui.
En fait, la vie n'offre rien
de très facile.
Il faut trouver à se maintenir
dans quelque chose
de satisfaisant pour soi.

10 mars 2003

Lancer la floraison de la 8ième
qui s'annonce belle.
Mais il y a encore place
pour amélioration.
Sur 76 pots,
une dizaine sont vides,
dont six morts
en 3ième régénération.

12 mars 2003

L'âge de la déconstruction
est commencé.
Début d'arthrose.
Difficulté à marcher.
Douleur surtout à la jointure
des fémurs et du bassin.
Coxarthrose.
Ostéonécrose.
Dans les livres de médecine
populaire, toutes
les maladies se ressemblent.
De son côté, Mireille souffre
déjà d'arthrose
(dépistée par radiologie).

13 mars 2003

C'est la morale
de l'aubergiste qui doit être
la mienne.
Les gens *passent* chez moi.
Veuiller à leur offrir
un séjour
sans trop de problèmes.

De plus, en choisissant
d'habiter un logement
de 4 chambres à coucher,
j'envisageais déjà de devoir,
vieux, le partager.
Au fond,
Mireille Baillargeon et moi
en sommes rendus
à partager
une maison de vieux.
Être moins bougon.
Plus aimable.

De toute façon, autrui est
toujours un corps étranger.
C'est la bêtise affective
qui nous a fait confondre
notre besoin glandulaire
avec le désir d'autrui.
Autrui, par définition,
est ailleurs.
Je suis toujours seul ici.

14 mars 2003

Les gens ne deviennent *grands* historiquement que par l'énormité des dégâts qu'ils ont causés.
MoÏse.
Jésus.
Mahomet.
Napoléon, en plus petit...
Hitler.
Nous sommes le bétail de tous ceux qui laissent longtemps *leur* marque sur nous.

15 mars 2003

Depuis la 4ième,
j'ai commencé à identifier d'un fil de couleur certaines plantes.
La *noire* commence par faire des excroissances à trois feuilles oblongues, sans dents, d'un vert très foncé.
Elle pousse en zigzaguant comme une vigne, en formant des poils de fleurs à chaque noeud (1), plutôt qu'en cherchant à former une tige presque droite comme la *dorée*.
Elle fleurit en inflorescence en cyme s'infléchissant en queue de scorpion, plutôt qu'en grappes denses et contractées style cocottes.

Autres notes:
Il ne semble pas que des boutures prises sur un plant régénéré de 2 mois prennent mieux que celles prises sur une bouture de 4 mois n'ayant pas encore fleuri.

Les plus grandes boutures de la 8ième (7 *jaunes*, 2 *dorés*), ont maintenant 5 pieds et semblent dans le style Northern Lights plutôt que Haze.

_____

(1) Haze :"enter flowering as soon as they are rooted".

16 mars 2003

Enfin le retour du temps chaud!
Me reposer dans la satisfaction de l'acquis.

17 mars 2003

Mireille Baillargeon est en manque de projet.
Presque terminé le JOURNAL de son père.
L'art de passer sa journée à tourner en rond, du lit à la télévision, déplaçant des papiers sur son bureau, se parlant fort à elle-même, envahissant par son inaction et ses petits bruits tous les champs de tranquillité.

22 mars 2003

Nous ne pouvons vivre
socialement qu'en surface.
Dans le cache-cache
continuel de la théâtralité.
Dans le seul rôle
qu'on nous permet.
Cachant tous
notre insatisfaction,
notre profondeur,
notre véritable moi,
l'autre que nous sommes,
notre perversité ou pire:
notre vide inavouable.

Nos organes ne semblent pas
avoir d'autres mémoires
que l'allergie.

24 mars 2003

Après trois semaines de leur
bouturage, 1er empotage dans
leurs moules 2x2x2
d'un autre 96 boutures
qui ont racinées
hors des tourbettes.
(J'ai éliminé les plus
faibles).
On peut parler d'une réussite
à 80% (96/120) mais qui
baissera dans les 60%
d'ici la transplantation finale.

Aussi:
ensemencer de graines mâles
séchées quelques fleurs
d'un plant doré.

Le plaisir de prendre
de l'expérience
est aussi celui de prendre
des habitudes.
Un rituel répétitif et
rassurant autour des objets
et des méthodes qui donnent
des résultats.

Il ne faut pas se leurrer.
Le marijuanomane,
comme l'alcoolique,
ne fréquente pas facilement
les autres parce que
sa soûlerie les en sépare
et le satisfait.
Au mieux:
égoïste comme un moine.

25 mars 2003

Le monde est bien assis dans
l'arène de la mondialisation:
1200 chaînes de télévision
pour suivre la guerre
en direct des américains
contre l'Irak.
Mais sous les bombes et
dans les tempêtes de sable,
les muezzins appellent
désormais à la prière
et contre la juiverie
américano-anglaise.
Contre les bouffis de Chips
et de Coca-Cola qui veulent
toujours battre un serviteur
(noir, latino ou palestinien)
pour le faire servir
davantage.
"Oui, eux, c'est leur coeur
qui est sale".

Depuis ma naissance,
les américains n'ont jamais
cessé d'attaquer.
Bombes atomiques.
Guerre de Corée.
Guerre du Vietnam.
Contre le communisme.
Un reste des croisades
féroces de la chrétienté.

26 mars 2003

C'est par rapport
à l'enseignement que
les jésuites m'ont donné
en 1960 sur Baudelaire,
que je peux mesurer
aujourd'hui
à quel point ils étaient tous,
comme Baudelaire
le culpabilisé,
incompétents et effrayés.
Quelle mauvaise éducation
fut la mienne!

Ah! si j'eusse mieux étudié
au temps de ma jeunesse!
Oui, Villon, j'aurais couche
encore plus molle...
mais j'y serais tout à fait
con.

27 mars 2003

Depuis plus de 2 ans,
avec le système que j'ai,
le temps nécessaire
par récolte de cannabis
est d'environ 4 mois,
ce qui permet 3 récoltes
intérieures par an.
Je peux aussi éviter de de-
voir faire des boutures
en temps de surchauffe
(juillet et août) en respectant
le calendrier suivant:

5 janvier	5 février
5 février	5 mars
Boutures le 15 février	
5 mars	5 avril
5 avril	5 mai
5 mai	5 juin
5 juin	5 juillet
Boutures le 15 juin	
5 juillet	5 août
5 août	5 sept.
5 sept.	5 octobre
5 octobre	5 nov.
Boutures le 15 oct.	
5 nov.	5 déc.
5 déc.	5 janvier

Reste à savoir s'il vaut
mieux répartir le temps
de feuillaison et le temps
de floraison entre
8 - 8; 7 - 9; 6 - 10 semaines.

La 5ième fonctionna
sur le 6-10.

29 mars 2003

Les peuples censurés
ne peuvent que s'attaquer.

L'État doit garantir un droit
de passage pour tous,
dans la rue, mais aussi
dans l'usage des médias.

31 mars 2003

Poupoune s'est fait opérée.
C'était la première fois
que j'assistais aux crises
de chaleur d'une chatte.
Horrible.
Nous vivons
sous les directives féroces
de nos organes.

Mimine et *Poupoune*
dorment l'un près de l'autre.
Les yeux amoureux
de *Mimine.*
Sa délicatesse.
Il lui lèche la plaie.

2 avril 2003

J’ai la paix.
Pendant un certain temps.
Il en est ainsi du bonheur.
Et de tout.
Tout est un certain temps.
C’est ainsi
qu’il faut apprendre à vivre.

4 avril 2003

Je viens d’une famille qui
vivait encore dans le besoin,
qui ne voyait
que ce qui pouvait bonifier
matériellement sa vie.
Aller à l’école
devait d’abord donner
une promotion sociale.
C’est après
que commençait la culture.

En relisant mon JOURNAL
(pour en répertorier
les thèmes et les gens),
je constate que
la grande erreur de ma vie
fut
d’avoir trop attendu d’autrui,
et de ne pas avoir su
décider assez tôt
de tous les foutre à la porte
pour continuer seul
mon chemin
en sachant
que je serais toujours seul.

Mais ils m’ont bien donné
la réplique, permettant ainsi
cette théâtralité
dont je me souviens
aujourd’hui, sans eux,
si agréablement sans eux.
Ce n’est
qu’*à cette époque-là*
que j’aimerais encore
leur reparler un peu.

Jeunes, les inquisiteurs
nous interdisaient le sexe.
Vieux, ils nous interdiraient
de nous perdre
dans nos souvenirs...
Oui, je vis dans mon passé.
Je l’ai tellement bien
documenté qu’il faut bien
que cela me serve si je veux
que cela serve à quelqu’un.
Pour les autres,
mon JOURNAL ne sera
toujours qu’une distraction.
Pour moi, c’est une morale.

5 avril 2003

Aucun déménagement
de locataires cette année.
C’est la première fois
depuis 20 ans.
Une crise majeure.
En continuant de hausser
mes loyers, dans 3 ans,
j’aurai rééquilibré
ma rentabilité.

6 avril 2003

Après 14 jours,
les quelques fleurs du NL-DORÉ que j'ai ensemencées en écrasant entre mes doigts des graines mâles SKUNKS commencent à grainer.
Cela prend, dit-on,
15 minutes après contact du pollen avec un pistil pour que commence la germination qui atteint sa maturité après 15 ou 30 jours, période où les calices sèchent et s'ouvrent.

7 avril 2003

Tous ceux qui,
dans leur jeunesse,
n'ont pas su respecter
leur rage intérieure,
doivent se résigner
dans l'utopie de la majorité.

8 avril 2003

Les anglo-américains
sont de plus en plus
dégueulasses.
Les morons qui ont pris
le pouvoir ne nous parlent
que de leur technologie
et de la précision
de leurs tirs.
Ils se pètent les bretelles
sur des montagnes de débris
et de morts.
Sur un écran géant plat,
le maître soldat nous montre
fièrement les dégâts.
Et toute l'Amérique écoute,
bien sagement, ses nouveaux
morons de curés.

12 avril 2003

Je suis
le souvenir s'effaçant
de mon mouvement.

De quelle durée peut
s'accommoder ma mémoire.
Ne serais-je que la densité
régressive de mes souvenirs.
Un quelque chose
se déplaçant sans cesse,
même si je devais vivre
éternellement.

Lorsque l'on essaie
de se rappeler précisément
une époque, on s'aperçoit
que de plus en plus
tout est effacé.
Des personnages entiers
ont disparu.

13
avril
2003

À quoi donc servira l'édition
de mon JOURNAL.
Pour autrui,
ce ne sera toujours
qu'une fiction de plus.
C'est pour moi seul
que je le finalise.
Je l'éditerai pour les mêmes
raisons que j'ai terminé,
en 15 ans, mes études
universitaires.
Pour toucher le bout
du cul-de-sac.
Pour en être bien assuré.
Au mieux, c'est mon instinct
de survie que j'aurai ainsi
détourné pour une finalité
potentielle d'observation.

14
avril
2003

Terrible que de se voir
de dos, à la télévision,
dans une file d'attente
pour aller voter.
Deux petits vieux,
tout croches, fragiles,
pauvrement habillés.

Voter BLOC POT.
Programme plus brillant
que les rapports crétins
Ledain et Nolin.
L'intelligence directe
de la jeunesse.

L'autoproduction
contre la prohibition.
L'autoproduction
est certainement
l'un des chapitres
qui tient le plus à coeur
des cannabinophiles,
parce qu'elle permet
un approvisionnement non
marchand, et des échanges
convenant à la convivialité
du cannabis.
Et de plus, elle impose
au marché des prix bas
et une bonne qualité.

15 avril 2003

Mimine s'est fait un coin
d'un casier de bibliothèque
dont il a fait basculer
les livres.
C'est comme s'il avait
maintenant besoin
d'une maison à lui
dans la maison.

Aimer quelqu'un,
c'est *tolérer* son ordre.

16 avril 2003

Si j'avais
à recommencer ma vie,
c'est-à-dire à la continuer,
j'irais en sciences,
toutes les sciences.
Pour essayer de trouver
quoi comprendre.

17 avril 2003

Je suis devenu
une vieille affaire, laide.
Continuer, seul,
mon chemin.
Me retirer lentement de tout.
Il n'y a qu'en soi
où se trouvent les récoltes
intérieures.
Apprendre à mourir seul.

18 avril 2003

Ici, l'argent pousse.
À chaque fin de mois,
je peux en cueillir un peu.
J'habite le territoire
de mes récoltes.

Le cadastrage
en condominiums
n'est qu'une façon
pour les gros propriétaires
d'argent de se défaire de leur
responsabilité vis-à-vis des
locataires, mais sans cesser
d'empocher l'intérêt
de l'argent prêté.

19 avril 2003

La littérature est un monde faux.
Un monde qui rassure.

20 avril 2003

Ce sont les événements
qui nous donnent
du corps ensemble.
Autrement,
chacun étant si loin des
préoccupations de l'autre,
autrement, chacun ne parlant
que de lui,
il n'y a que la fabulation
pour nous rendre attrayants.

21 avril 2003

Seul.
Sous le tunnel
Moreau/Ontario.
Je me sens libre comme
au séminaire de Saint-Jean
lorsque j'avais
ma permission d'aller seul
en ville, errer.
Il fallait toujours un prétexte.
Moi, je ne voulais qu'aller
m'acheter une revue de cul.
J'allais ensuite me
masturber, près d'un tunnel,
avec ma revue que je devais
ensuite jeter avant de revenir
chez les moines.
Le plaisir de se masturber
tranquille.
Pour mes besoins,
contre le refus,
j'aime désobéir.

22 avril 2003

À 12 jours de la récolte
générale, dernière récolte
de 10 plants en troisième
régénération, soient environ
15 grammes frais par plant
contre 30
pour des plants nouveaux.
Les fleurs
y sont nombreuses, petites
mais très collantes, toutes
regroupées aux sommets
des plants comme
sur des têtes hirsutes.
Note:
la moisissure a facilement
prise sur les plants
de troisième régénération.

25 avril 2003

Il nous faut encore
rajouter à nos modes de vie,
plutôt que de les interdire.

Nos gouvernements
demeurent basés
sur la croyance
en l'existence d'un dieu
qu'ils prennent pour modèle.
L'esprit libertaire
y devient satanique.

27 avril 2003

Je supporte
de moins en moins
le crétinisme anecdotique
de nos rapports sociaux.
Le surfing social
d'une idée à une autre.
Le placotage.

28 avril 2003

BIEN LIRE UN LIVRE.

Un livre n'est plus un objet
rare, mais d'abord
un instrument de travail
personnalisé.
Parce que j'avais noté
à chaque chapitre de la table
des matières la date de ma
lecture, je découvris que
j'avais déjà lu un livre, mais
n'y ayant rien souligné,
c'est comme si je devais tout
le relire pour en retrouver
les grandes lignes.

On nous enseignait
à ne pas écrire dans un livre.
L'idée était que l'utilisation
de l'encre ou des traceurs
de couleurs sur le texte
ne sont plus réversibles.
Mais un léger soulignage
à la mine (qui peut s'effacer
pour correction) est,
pour moi, la seule façon
de bien lire, parce que
permettant de bien relire
vite.

29 avril 2003

Carré Saint-Louis.
Ce qui rend le parc
convivial, c'est qu'une
certaine petite délinquance
alcoolique
s'y rencontre au soleil.
Ceux qui n'ont pas réussi.
Un problème de notre société
est de ne pas laisser de place
à la convivialité de l'échec.

Quarante ans de vie.
Plus de dix de mes femmes
y sont passées.
Et des bancs tout le long
pour se souvenir.

Parc Lafontaine.
Ici, sous le cri des mouettes,
je contemple ma maison,
grise à travers les branches
sans feuilles,
de l'autre côté de l'étang.
Même plus riche,
je n'habiterais pas beaucoup
plus beau paysage urbain.
Mais ici
les gens traînent moins.
Ils promènent leur chien.

3 mai 2003

Récolte de la 8ième.
1510 grammes frais.
J'en ai tout le bout
des doigts brun.
Mais c'est deux semaines
avant pleine maturité (donc:
un peu moins de récolte),
et ce pour prendre pied dans
le nouveau calendrier rotatif.
Cette fois, après avoir tailler
tout au-dessus de 2 pieds,
j'ai laissé au moins une fleur
au début de chaque embran-
chement, cueillant
les autres fleurs, mais
y laissant encore les feuilles.
Car la plante, je crois,
peut effectuer des transferts
de matières de ces feuilles
qui deviendront par la suite
inutiles et se dessècheront.

Lancé la 9ième.
Avec 144 plants,
88 régénérations,
56 boutures.
À 2 par pot.

5 mai 2003

Découverte époustouflante.
Dans la terre remise
au jardin l'automne dernier,
une soixantaine de semences
de cannabis qui n'avaient
jamais germées à l'intérieur,
sortent fièrement de terre
dans le jardin.
J'ai procédé vite
à les transplanter,
avant qu'un locataire
ne s'en aperçoive,
mais dans ma hâte,
j'en ai cassé la moitié.
De ce groupe
me viendront 4 mâles et
la possibilité de faire grainer.
Autre bonne nouvelle:
la fertilisation
NL et SKUNKS
a bien marché:
51 belles graines.

6 mai 2003

J'ai remis de vieilles
chansons de Bob Dylan.
Souvenirs de ces années
de contestation.
Que d'années passées
à rêver contre ce que
nous ne contrôlions pas!
Depuis, chacun est disparu
de son côté.
À l'époque, l'avenir semblait
encore nous appartenir.
Le *beat de notre cul*
nous possédait.
Nous étions convaincus
d'être quelqu'un
sur la route de New York.
J'ai, depuis, tout perdu.
Seuls me restent
quelques débris qui,
dès que je les touche,
explosent
en mille feux d'artifice.
C'était la noce!
Oui c'était la noce.

9 mai 2003

En relisant mon JOURNAL,
je vois aujourd'hui
ce qu'hier je ne voulais pas
entendre.

L'on entend
que les réponses
aux questions que l'on pose.
Le temps permet
d'autres perspectives.

10 mai 2003

Les nouveaux Pharisiens!
La légalisation du cannabis
des hypocrites,
bloqués disent-ils par les
conventions internationales
antidrogue qui ne leur
permettent d'approuver
qu'à des fins médicales.
Le monde pervers
des nouveaux curés!

11 mai 2003

Les classes sociales sont un
instrument de dépréciation.
Ce n'est pas le mérite,
mais le mépris
qui gère la répartition.

Notre langage sera tellement
loin de la réalité de demain...

Des clochards m'interpellent
"Ben Laden", en rigolant.

16 mai 2003

Avec le temps,
nous devons convenir que
tout ce dont nous avons fait
la promotion chez les autres,
les intéresse peu.
Dès notre absence,
ils en délaissent le suivi.
C'est comme si
ce quelque chose
les encombrait désormais.
Mais, en fait,
c'est de toujours que nous
les avons encombrés
avec nos intentions.
Ce n'est que pour soi
que l'on doit agir;
ne faire avec autrui que
ce que l'on veut continuer
à faire seul sans eux.
À l'exception
de courtes gentillesses.

17 mai 2003

Les anciens écrivains
français ne montrent aucune
culture du cannabis.

Seul Théophile Gauthier,
dans LE CLUB
DES HACHICHINS, décrit
bien l'effet d'une forte dose,
mais en finissant
par le comparer
à ce qu'il sera en paradis...
Quel con quand même!
Et Rimbaud... qui titre:
"Une saison en enfer".

Nous n'évoluons
qu'en gravissant certains
niveaux d'idiotie.
Nous ne pouvons pas être
tellement plus brillants
que la moyenne sociale
d'évolution.

19 mai 2003

La guerre actuelle
entre peuples bibliques:
les anglo-américains
protestants,
les européens ultramontains,
les juifs,
tous contre les musulmans
de Mahomet.
Tous démons sortant
de la même Bible!

Il serait temps de fermer
le livre.

20 mai 2003

De plus en plus de jeunes
voyous m'insultent sur la rue
à cause de ma barbe.
Résultat direct de la guerre
contre les musulmans.
Avec le culte de l'armée,
la bêtise et l'intolérance
reviennent en force
contre les barbes.

21 mai 2003

Ce qui me frappe dans mon
JOURNAL, c'est la brièveté
de toutes les relations.
Mais, diront certains,
c'était tout simplement
le beat de l'époque, une fa-
çon de faire parmi d'autres.
Mais c'est surtout que le mal
a été de toujours vouloir
être deux alors
que de vouloir rester seul
était déjà beaucoup.

22 mai 2003

Je vis
dans ma petite conciergerie
comme un boutiquier vit
au-dessus de son commerce.

Il est connu
que les châtelains doivent
toujours aller piller ailleurs
pour pouvoir revenir ensuite
dans leur banlieue.

23 mai 2003

J'ai passé ma vie
à me bercer.
Sur un petit cheval de bois
à Grande-Vallée.
Sur ma balançoire,
puis mon rocking-chair
à Saint-Lambert.
Sur ma berceuse d'osier
(qui m'a rendu bossu),
de 1965 à 1977.
Sur ma berceuse ancienne
aux bras courbés, dès un peu
avant d'acheter ma maison.
Et depuis,
sur quelques petites
berceuses victoriennes
en plus.
Rêver sa vie en la faisant.
Ou bien. Ou bien.
Gagner sa vie en la perdant.
Un peu plus de
ou un peu moins de.

25 mai 2003

Je fais partie d'une vieille
génération qui s'entête
encore à réaliser ses buts.
Un peu comme
le sens de l'honneur des
soldats de Alfred de Vigny.
Le succès d'une vie
doit ainsi se mesurer
à la réalisation du projet,
aussi inutile soit-il.
Car la logique voudrait
qu'on laisse tomber l'inutile.
Mais... le sens de l'honneur!

Être aujourd'hui
un Gaston Miron
dans la vitrine
de Gallimard... même si
bien pourri
après 7 ans d'être enterré
à Saint-Agathe.
Perdre la vie
en l'arrêtant dans une belle
et dernière image de soi!
Dernier relent
du christianisme.
Que va-t-on penser de moi
après ma mort?

Mais rien, justement rien.

31 mai 2003

61 ans.
Le décompte des derniers
20 ans commence.

Récolte inattendue
d'une partie des fleurs
laissées pour régénération.
Quelque 150 grammes frais
à rajouter à la 8ième.
Ce n'est pas toujours
de la fleur mais de la même
tige, quelque part à côté
de la fleur, que pousse
la régénération.
De sorte qu'après un mois de
régénération, il est possible
de cueillir méticuleusement
les fleurs inutilisées qui dès
lors se perdent là en vain.

Aussi:
branchement de ma cave
à cannabis au tuyau
de la fournaise du garage
pour y évacuer, durant l'été,
l'air chaud par la cheminée.

3 juin 2003

Ma consommation
quotidienne de cannabis
fait tout simplement partie
d'une bonne alimentation.
Ce sont nos diététiciens
qui calculaient mal!
Un peu de protéines,
un peu de gras,
un peu de ..., et un peu
d'herbes euphorisantes.

4 juin 2003

Vivre
ce qui échappe au langage.
Comme si la vision effectuait
une très forte sélection,
à la manière de la
composition d'une peinture.
On ne voit soudain que
les arbres du parc, en relief,
rassemblés dans une masse
visuelle,
les gens y circulant en flou.
Comme une vision épurée
de ses détails.

6 juin 2003

Cette vigne à ma fenêtre,
prise en bouture
sur celle de mon enfance
à Saint-Lambert,
cette vigne n'existe pas
dans le Saint-Lambert
de Germaine et d'Olier.
Nous picochons
notre chemin dans le réel
qui de là s'efface
pour faire place
à notre image.

7 juin 2003

"je ressens un soulagement
indicible à l'idée que
les exigences domestiques
d'une autre personne
ne dominent plus
mon programme quotidien"
Elizabeth Albott
A History of Celibacy.

Moi aussi, je commence
à basculer
dans d'autres habitudes.

9 juin 2003

J’ai toujours été
un enfant seul.
Devant la mer
à Grande-Vallée.
Derrière le cimetière
du séminaire de Saint-Jean.
Demandant toujours
à mes proches
de me laisser seul.
Au fond,
j’ai connu très peu de gens.
Et tous s’en sont allés.

Ma première locataire
est morte.
Élizabeth Noël: 51 ans.
C’est sa soeur Nathalie Noël
(la poétesse)
qui s’est arrêtée sur la rue
pour me l’annoncer.
Morts aussi
le Baron Philippe,
Denis Vanier,
Gilbert Langevin,
Claude Gauvreau,
Gaston Miron,
Michel Beaulieu,
Pauline Julien et son infidèle
Marcel Godin,
Léonard Gagnon,
Marc Paupe,
emportés par le courant.
La vie
ne supporte aucun arrêt.
C’est moi qui m’entête
dans ma mémoire.
Textes, photographies
ne sont que des tentatives
d’ancrage contre la réalité.

10 juin 2003

Le cannabis
permet de regrouper,
non par compilation,
mais par juxtaposition
dans le temps
des sensations semblables.
Sur une odeur de tabac
et de bière me reviennent
des sensations éprouvées
à divers âges de mon passé.
Mais comme en même
temps.

11 juin 2003

Les auteurs à la mode
servent généralement
à affadir encore plus
un chemin
qui ne sera plus suivi.

C’est par collage
de préjugés que nous devons
décrire même la nouveauté.
Une lourdeur qui,
sur le coup,
semble acceptable mais qui,
dans un siècle,
minera définitivement
certaines crédibilités.

12 juin 2003

Qu’aurait fait César
d’une automobile?
Ni ses routes,
ni son système énergétique
ne lui permettaient de vivre
ce que nous vivons.
La réalité elle aussi
est évolutive.
C’est par associations
d’idées accessibles
que se résout
la contradiction locale.

13 juin 2003

Notre vérité ne dépasse pas
la notion de
dénominateur commun.

Je ne veux pas
connaître la vérité
(vision judéo-chrétienne
de la science),
mais en savoir plus.

Il y a des vérités techniques
qui se vérifient
à leur efficacité pratique.
Il y a des vérités religieuses
(ou politiques)
qui se mesurent
à l'intolérance
des populations.

16 juin 2003

Lancer la floraison
de la 9ième.
Donc sur le régime 6-10.

17 juin 2003

Les relations avec autrui sont
toujours des relations dans
une intervention ponctuelle.
Ce qui n'enlève en rien
la nécessité de continuer à
vivre chacun le plus possible
sa vie durant ce parcours.
Comme en sous-contrat.

Toute relation sociale est
comme portée à bout de bras
avec un autre.
Il y a toujours
nécessairement quelqu'un
qui baisse les bras.

La solitude est le terrain
de la continuité.

18 juin 2003

Nous naissons
d'une séparation
d'avec notre premier moi,
notre mère.
La tendance donnée
reste ensuite une quête du
désormais introuvable autrui.
Naître fut notre première
séparation, notre véritable
ouverture vers notre moi.
Il n'y aura que la mort
pour nous orienter
à nouveau
vers d'autres significations.

Il n'y a qu'avec soi
que l'on peut vivre
profondément.

20 juin 2003

Apprendre à ne rien faire.
À fainéanter
dans le reflet des choses.

Je suis ma perception, et ma
mémoire de ma perception.

Il y a un pourcentage
du temps de mon esprit qui
doit toujours nécessairement
combattre un problème.
Après ceci, vient cela.
Et s'il n'y a rien,
il y aura cela.
Comme des montées
de férocité à satisfaire.

21 juin 2003

Pour ceux qu'elle ne
surprend pas, la mort reste
un dernier problème à régler.
Le dernier écrit
de Pierre Bourgault
m'effraie.
La mort ne permettrait même
pas de mourir en paix...

Bourgault le surdoué
dans un peuple de tortues.
Presque tous les freins
de ses amis (les Landry,
Parizeau,...) ont été
lui rendre hommage
avec lenteur.

Le fait demeure
que Bourgault vient
au moins d'ouvrir les églises
du Québec à la laïcité
des funérailles.
Grand pas
dans le tracé des tortues.

22 juin 2003

J'ai fini de poser les tuyaux
de rallonge de ma cave à
cannabis jusqu'à la cheminée
du garage.
L'installation pourra être
permanente même si je n'ai
pas à m'en servir l'hiver.
Avec la ventilation de
l'excès de chaleur
directement
dans la cheminée, ainsi que
des odeurs, la température
d'été semble maintenant
sous contrôle.
Sans lumière ni évent,
la température
descend à 70 la nuit
pour remonter à 80 le jour.

Après une semaine,
la dernière production de
boutures commence à raciner
hors des tourbettes.
Le placard aura peut-être
besoin d'une ventilation pour
pousser la chaleur
par la trappe de la cheminée
qui s'y trouve là aussi.

27 juin 2003

Perdue ma cause en cours.
Le juge a refusé l'injonction
d'urgence me permettant
d'avoir accès à la cour
du voisin malgré son refus.
L'urgence des travaux
n'a pas été bien démontrée.
Avec un tel voisin qui
ne cherche qu'à se démettre
des problèmes, tout se noie
dans les frais de procédures.
D'autant plus que cet arabe
du Maroc, aviateur
à la retraite de son métier,
m'a confié,
après de 11 septembre,
que s'il n'en tenait qu'à lui,
s'il n'y avait ses deux fils
qui étudient ici,
il vendrait sa maison.
D'autant plus que lui habite
le Maroc.

Mais j'ai appris
dans le conflit que jamais
un arabe ne dit oui
et jamais il ne dit non.
Il est toujours ouvert
à d'autres propositions.
Une forme d'immobilisme
princier fort désagréable
au voisinage.

1 juillet 2003

Le risque continuel
d'aller encore et toujours
s'enliser
dans les intérêts d'autrui.

Cela prend énormément
de défauts
pour faire une personnalité.

9 juillet 2003

Il n'y a que le présent
qui dure en écrasant tout.

Pour pouvoir suivre
le courant,
nous avons bêtement
tout *daté*.

Il nous faut désormais
apprendre à vivre
dans l'infiniment présent.
Tâche immense que d'être
tout simplement heureux!

13 juillet 2003

Dans ses "Confessions d'un
mangeur d'opium anglais",
Thomas de Quincey annon-
çait déjà l'esprit moderne:
vivant retiré dans le confort
de sa bibliothèque
de 5000 volumes,
dans la sérénité de l'opium
qu'il consomme quotidien-
nement durant 50 ans,
parlant de sa mort à venir
en terme de prévision
statistique.
C'était début 1800.
Comme si date
d'une grande mue humaine,
le point basculant
de l'esprit ésotérique
(l'esprit religieux),
après l'impasse de la logique
pure
(l'esprit philosophique),
à celui de l'analyse
des données.

14 juillet 2003

J'aime rester seul
pour rêver ma vie
sans toujours devoir subir
la dispersion d'autrui.
La réalité n'est pour chacun
que sa perception,
et sa profondeur de vue
ne peut être
qu'en la concentration
qu'il y met à la saisir.
Le silence des moines
cisterciens.
Ne répondre brièvement
que si on vous interroge.
Nous nous sommes égarés
dans le langage.
Dans des mots
qui ne devaient servir
que pour être strictement
fonctionnels.

15 juillet 2003

Moi à qui il manquait
des semences de cannabis!
Moi qui ai dû en acheter
10 pour $100!
J'en ai maintenant plein
ma cave!
Un véritable désastre.
J'aurai
des milliers de semences!
(Le rendement de la récolte
y devient moindre
de moitié).
Il n'y a que le mâle
et la femelle Skunks
dont j'ai réussi à isoler
la fécondation,
le mâle ayant commencé
à fleurir bien avant les autres,
presque dès sa première
semaine de régénération.
Dorénavant féconder
sélectivement comme j'avais
déjà fait à la 8ième.
Mais j'ai ce que je voulais:
une marge de sécurité.
Toujours avoir,
dans une autre maison,
l'équivalent en semences
pour pouvoir repartir à neuf
en cas de sinistre.

16 juillet 2003

Errer.
Dans les odeurs excessives
et chaudes de l'été.
En suivant
les allées du Parc laFontaine,
à l'ombre des arbres
centenaires,
aussi longtemps que je veux,
sans presque rencontrer
personne.
C'est ma campagne.
Près de tout.
Je me suis fais une belle
place pour être vieux.

18 juillet 2003

C'est parce que les gens
la pratiquent déjà de fait
qu'une loi est appliquée.
Le problème de l'interdit
est de n'interdire en pratique
qu'à ceux qui le veulent
en fait, et de ne créer
qu'une complication de plus
pour ceux qui veulent
passer outre.
Exemple
hier, de l'avortement;
aujourd'hui, du cannabis.

Quant aux malfaisants
chroniques sur lesquels
on base à tort
l'efficacité des lois,
ces récidivistes,
outre que pour plusieurs
la prison est devenue
une façon
de se faire prendre en charge,
qui sont-ils
pour qu'on les retrouve dans
toute les formes connues
de société,
jansénistes ou libérales?
Ne s'agirait-il pas là
d'un autre problème,
d'un tout autre problème?

20 juillet 2003

Je lis Schopenhauer comme
si je cueillais des framboises.
L'oeuvre est piquante,
pleine de bois mort
et d'essence des choses,
revêche par son idéalisme
de la raison pure,
(fondamentalement
une oeuvre sortant
de sa jeunesse,
avec l'académisme
qui s'écoute un peu,
avec cette inaptitude presque
Beaudelairienne
à la jouissance),
mais j'y trouve quelques
fruits.
Il suffit aujourd'hui
de quelque 200 ans pour
rendre une pensée inexacte.
Les écrivains de 1800
sentent la chrétienté
comme, au collège, les fils
de fermiers sentaient encore
la vache.

22 juillet 2003

Nous vivons dans une
société où la propriété privée
est la base de la morale.
Aucune société ne parle
autant de bonté et de charité
que notre société où la bonté
et la charité servent d'abord
à consolider
les bases de la propriété.

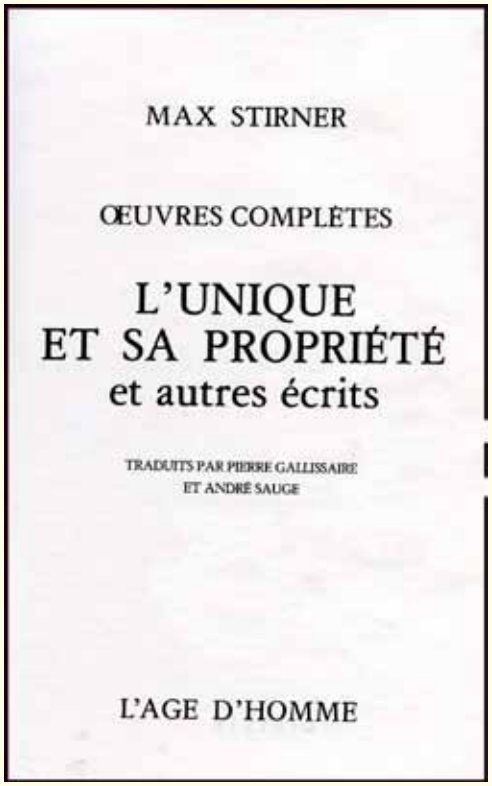
C'est parce que nous
sommes très peu originaux,
très conformistes,
que nous avons l'impression
d'être gérés par une loi.
En fait, nous agissons tous à
peu près de la même manière
autour de notre nid.
À l'exception
de quelques cas d'exception,
la loi ne s'applique pas.
C'est la loi du territoire
qui prévaut.

23 juillet 2003

Je fais et refais, à travers
mes marches au centre-ville,
les chemins de mon passé.
C'est que j'y ai tracé
successivement au cours
des ans les cernes de ma vie.
Mon passé me revient
aujourd'hui par bribes,
par apparitions inattendues,
tout au long de mes marches.
Autant de coins, autant
de souvenirs qui s'ouvrent
souvent comme une plaie.
C'est moi que je recherche
à travers les épaves
que j'y reconnais.

J'ai commencé par vouloir
pratiquer des métiers de
prêcheurs contre l'autorité.
Puis, j'ai dû faire
20 ans fermes (oui ce fut ma
prison!) comme gestionnaire
de cuisine.
Mon bonheur
est d'avoir survécu à leurs
camps de concentration.
À l'illusion d'autrui.

C'est Max Stirner
qu'on aurait dû m'enseigner
à l'école!
J'ai finalement
atteint l'espace d'être moi.
Jadis les gens mouraient
avant d'en arriver là.



1 août 2003

Après 2 semaines,
les semences de cannabis
commencent à mûrir
et à tomber.
Je renonce à les compter.

J'ai dû éliminer une dizaine
de plants tous couverts
de moisissure blanche.
Peut-être devrais-je
rehausser sur un autre pot
rempli de terre les pots
de la rangée du fond.

3 août 2003

Fais ce que veux,
c'est-à-dire
fais ce que peux.

Ce n'est pas écrire
qui est important,
mais le plaisir d'écrire.
Ce n'est pas étudier
qui est important,
mais le plaisir d'étudier.

4 août 2003

Je n'en peux plus d'entendre
parler les gens!
Une diarrhée continuelle...

Nulle place publique,
au centre-ville,
pour s'asseoir.
À part quelques parcimonies.
Par peur d'être envahis
par les itinérants.
Le reste de la population
n'a tout simplement plus
le temps d'errer.

5 août 2003

Il n'existe que l'égoïsme
de ce qui vit.
Ce qui faiblit cède.

Après 60 ans de vie,
j'ai acquis la faculté
de fabuler
à même mes souvenirs.
Adolescent, je *rêvais*
parce que rien
n'avait été encore vrai.

Le bonheur ne se mesure pas
à la règle.
Il se mesure
par rapprochements.

6 août 2003

Miron.
Bourgault.
On les entendait crier.
Ils étaient
des canards de tête.
Nous étions de l'envol
de cette époque là.
Ce que les canards disent
n'a d'autre importance
que de répéter
la direction des vents.

7 août 2003

Les drogues
sont parties essentielles
des besoins des populations.
Le droit de relaxer.

Il n'y a de drogue mauvaise
que pour ceux qui ne savent
pas gérer leur vie.
Il y a lieu de s'interroger
sur les motivations des gens
qui n'arrivent pas
à gérer leur vie,
en drogues comme en tout.
Ce sont ceux qui ne savent
pas se gérer eux-mêmes
qui créent l'autorité.
Il y a une dépendance
maladive au besoin
disciplinaire d'autrui.
Le mythe entretenu
des repentants.
Moyen de culpabiliser.

J'ai quitté le tabac,
puis l'alcool,
pour la raison simple
que leur consommation pour
moi devenait problématique.
Il semble toujours y avoir
deux tendances sociales:
l'une va vers la vie libertaire,
l'autre vers une présupposée
morale commune
dont les pouvoirs en place
se veulent les garants.

9 août 2003

Les civilisations sont
comme les arbres millénaires
dont la majorité des cernes
sont presque morts,
formant une ossature dense,
mais en santé
où passe encore la sève.
Le conformisme
a l'avantage d'offrir
des territoires sclérosés.
Pacifiés.

Nous n'avons de choix
qu'entre l'État
ou le désordre.

Nous vivons aujourd'hui
dans la censure économique.
Comme l'ancien dieu,
l'argent voit tout.
Pire: dicte tout.
Celui qui pèche
(par trop ou par trop peu),
fera faillite.

11 août 2003

Reportage à la télévision.
On nous montre
un mouvement très bien
structuré par le milliardaire
américain Georges Soros
pour remettre la gestion
des drogues à la médecine.
- C'est sa place.
Ce qui est vrai.
Comme la distribution
d'opium début 1800.
Mais c'est la concentration
du pouvoir de prescription
et de celui de fixer les prix
qui m'inquiète.
L'industrie des médicaments,
après avoir tenté d'imposer
leurs drogues chimiques
contre les drogues
dites illicites,
pour accroître leur part
actuelle de marché,
tente une OPA
contre le crime organisé.
L'argent est là.
Pourquoi ne pas le blanchir
avant même la transaction.

13 août 2003

Je fonctionne par poussées
toujours suivies
d'un découragement.
Continuons donc la guerre
juridique contre mon voisin.
Lorsque mon voisin m'a dit:
" Ne me prenez pas pour un
imbécile",
j'ai compris que j'aurais
du mal à me tirer
de toutes les bêtises
qu'il allait commettre.
Il commença par nier toute
responsabilité mitoyenne qui
l'obligerait à payer la moitié
des frais de réparation.
Mais, pire, il sait lui,
que c'est le gros arbre
qu'il a fait couper l'été
dernier dans sa cour qui est
la cause de tout le dégât.
Affaissement
de 6" de son balcon arrière,
de son escalier de secours,
et du mur de mon garage.
Un corridor précis
d'affaissement.

14 août 2003

Ouvrir l'école (l'éducation
permanente), sans obligation
de programme, par la voie
de résolutions de besoins.
Comme, jadis, on a brisé
l'année scolaire en crédits.
Apprendre à souder:
plomberie.
Me faire un jardin
de cannabis: botanique.
Ouvrir un restaurant:
tourisme.
Qu'ai-je besoin
d'un diplôme quand il s'agit
de me donner à moi-même
un service.

15 août 2003

Les moralistes
nous ont tellement appris
à nous sentir coupables
d'être soi!

L'erreur est d'avoir
survalorisé un pur fantôme:
la société idéale
contre la société réelle.
Chacun naît d'une société
existante et ne bourgeonne
que dans sa tendance.
Qui donc parle d'être soi
autrement qu'en continuité.
Rejoignant l'obscur,
l'inexprimable dont
nous ne pouvons que sentir
la vibration
en dessous des mots.
C'est la tendance,
celle d'être soi qui commen-
ce au début de l'autarcie,
qui seule doit être enseignée.

18 août 2003

Le fait que Mireille
Baillargeon se retire 3 jours
semaine à sa campagne
me permet peut-être
suffisamment de solitude,
laissant place aussi
à mes débordements
masturbatoires
pour compenser
notre échec de couple.
Elle essaie
de ne pas trop m'encombrer
et marche pour ainsi dire
sur la pointe des pieds.
Mais il a fallu
que je l'y pousse.
Que demander de mieux
à quelqu'un.
Je ne vois
aucun autre rapprochement
possible avec quiconque.
Je me berce, observant
dans le reflet des choses,
l'impossible réconciliation.
Au fond, nous sommes
à refaire, en chemin inversé,
les premières années
de notre rencontre.
Nous nous voyions alors
2 jours semaine.
Une préparation,
de toute façon,
à ce que la mort frappe
et nous laisse seuls.
Il est plus reposant
d'être seul
parce qu'être à deux
oblige à vivre en mode
incessant de traduction.

19 août 2003

En relisant mon JOURNAL,
je constate à quel point
j'arrive aujourd'hui
dans ma vie heureuse.
Venir s'asseoir
au Carré Saint-Louis
pour triper en silence
dans la verdure,
avec mes fantômes qui
me remontent en mémoire
dans leurs belles apparences
d'époque.
C'est la prétention
qui m'a perdu.
Il n'y avait pas de *vérité*,
mais des effets
d'entraînement qui n'étaient
pas de mon ressort.
Aujourd'hui, chaque jour
est comme une dernière fête
qu'il ne faut pas gaspiller.

20 août 2003

Préparation des semis.
Dans une éponge mouillée,
puis essorée, fendue au ¾
pour l'ouvrir comme un
livre,
gardée dans un sac
de plastique pour éviter
l'assèchement, j'ai inséré
18 graines de la récolte
précédente.
(On dit préférable de laisser
vieillir les graines 2 à 3
mois.)
Après 3 jours, 8 germaient.
Après 4, 12.
Je les ai plantés au placard.
Il semble important
de préparer ainsi
les semences
avant de les planter.
Les fleurs sont bourrées
de graines, un peu comme
une grappe de raisin.

21 août 2003

Avec autrui, je ne peux
m'exprimer qu'au ralenti,
en mode de traduction.

On ne parle que par
référence à des références.
On s'engueule,
même en temps de paix,
parce que les mots
ne détiennent jamais la
réalité sur laquelle on dit
vouloir s'entendre.
Les mots ne sont toujours
que des filets d'où l'on traîne
un menu fretin
qui fuit de toute part.

23 août 2003

Entre voisins, on s'évite,
on ne se parle pas,
parce que l'on n'a rien
à se dire d'intérêt commun.
Félicité un voisin,
Roger Lupien, pour le succès
de son groupe de résidents
contre le bruit
des haut-parleurs
du Parc La Fontaine.
À la maison, nous l'appelons
"Hit and run",
vu l'accident d'automobile
dont il fut inculpé
de délit de fuite
sous l'alcool.
Il ignore, bien sûr,
le fait que nous sachions.
Réalisateur sportif
pour la télévision.
Grand et fort.
Plutôt antipathique.
Je suis certain qu'à partir
d'aujourd'hui,
il va trouver plus facilement
occasion de me saluer.
Le voisinage se construit
à partir d'un tri
dans les utilités.

24 août 2003

Il n'y a que des sociétés
réelles.
Chacun naît dans un régime
qu'il est malvenu
de ne pas respecter.
C'est au moment et au lieu
de notre naissance
que nous recevons
nos sources de vérités.
Chacun compose,
à partir de là, un trajet
qu'aucune utopie
n'a jamais autorisé.
Les plus hardis en le prenant
à leur compte,
les couillons en cherchant
à se confondre
dans le courant.

25 août 2003

C'est moins d'amour
dont nous avons besoin
que d'être d'une société.
L'amour est un sentiment
(une excitation
pour la reproduction),
entre la famille d'origine
et la maturation du moi.

26 août 2003

Rue Saint-Denis.
Cette vieille femme
qui se veut encore jeune,
un peu maniérée, qui marche
devant moi, avec le gros cul
qu'avait sa mère, fragile
et toujours comme en perte
d'équilibre sur ses pattes,
cet air de famille
avec sa soeur:
Rita Bissonnette.

Je la dépasse.
Je m'arrête
devant une librairie
en pensant
qu'elle s'y arrêterait.
Elle passe.
30 ans déjà.
À quoi bon rouvrir
un cercueil dans lequel
on avait déjà mis si peu.
Elle était une petite
conformiste de province
qui venait, suite à sa cadette
Lise, s'émanciper en ville.
J'étais si pauvre alors!
Elle m'invitait à souper
chez elle.
J'enviais secrètement
ses soieries, ses parfums et
la douceur de son papier cul.

27 août 2003

J'apprends,
par un article de journal,
que nous pouvons disposer
de nos cendres à notre guise
au lieu que de devoir aller
s'enchâsser à grands frais
dans un charnier.
Rions donc une dernière fois
et imitons les saints.
Disposons le tout
dans100 petits reliquaires
ajoutables à la reliure du
tirage de tête de mes écrits.
Car c'est bien là
ma réelle sépulture.

28 août 2003

L'illusion pornographique.
Cette vieille putain,
Françine, qui, depuis 20 ans
fait la rue du Parc
Lafontaine, grisonnante,
mais reteinte en blond,
décorée en trompe-l'oeil
comme pour une entrée
de théâtre,
porte le mythe de l'irréel.

Avec la vieillesse, le goût
de l'excitation sexuelle
(si peu de temps par jour...),
cède la place
à une solitude plus calme
et qui dure toute la journée.

29 août 2003

Le mouvement continuel
(seul état de ce qui existe),
n'est pas mémorable.
C'est à partir de vues
d'ensemble que nous
imaginons des points fixes.

30 août 2003

La dernière illusion
de Shopenhauer fut d'espérer
être compris par la postérité.
Losqu'elle l'a "compris",
c'est qu'il n'était plus
"à date".
- Laissez-moi seul,
fut cependant l'ordre
qu'il donna le plus souvent.

L'erreur commence en effet
lorsque l'on dit vouloir
changer la société.
Il aurait dû comprendre
qu'autrui
est l'illusion fondamentale.
C'est moi qui veut,
et pour moi seul,
être autrement que ce qu'on
veut que je sois pour tous.
En autant que
je ne les contrains en rien,
les autres n'ont pas
à connaître mon identité.

1 septembre 2003

Lancé la 10ième.
La récolte de la 9ième,
bourrée de semences,
ne fut que de 1080 grammes
frais,
soit de moitié moindre
que sans semences
(sin semilla).

2 septembre 2003

La société réelle
donne naissance et assimile.
Elle est le droit.
C'est à moi, si besoin,
de m'affranchir
de son irrespect.
Mais, dans la majorité des
cas, il est plus confortable
d'obéir que de résister à
l'univers concentrationnaire
qu'est toute société réelle.
La modernité n'a pas encore
atteint l'esprit des lois.
Le droit se dicte encore
pour tous
au lieu que de s'adapter.
Une justice du prêt-à-porter
plutôt qu'une justice
sur mesure.
Il n'y a pas plus de loi *légale*
que de vérité *vraie*.
Il n'y a pas non plus
de morale.
C'est cas par cas
que les causes se jugent.

Tu nais dans une société
réelle et c'est là
que sont *ta* loi et *ta* vérité,
jusqu'au refus.
Après commence le moi.
Le point d'arrêt n'est jamais
le même pour tous.
La limite de mon droit
est la force d'opposition
de l'autre à mon besoin.
Dès que je réponds à la loi,
c'est que je la reconnais,
non nécessairement mienne,
mais contre moi.

3 septembre 2003

Bibliothèque Nationale
du Québec.
En appelant *anarchie*,
voilà que je me retrouve
inscrit là avec mes livres!
Ce qui est bien.
Mon GRAND LIVRE,
s'il s'arrêtait là, suffirait.

4 septembre 2003

Voilà, le tour est joué!
La Hollande vient
de basculer dans le contrôle
pharmaceutique du cannabis.
Sans diminution de prix
(45 euros le 5 grammes).
Le marché noir
est devenu un marché blanc.
Ainsi se finance
la *bonne conscience*.

6 septembre 2003

Nouveau problème.
Testamentaire.
Marc Desjardins
m'apprend, s'arrêtant
à ma porte pour m'inviter
à un lancement
chez Richard Gingras (libraire mais vivant beaucoup d'évaluation de manuscrits),
que la Bibliothèque
Nationale du Québec
n'accepte les dépôts
de manuscrits que s'ils sont
(à $100 l'heure)
préalablement évalués
par un expert, à cause
des crédits d'impôt...

Ces 40 casiers devant moi,
qu'en faire?
Il n'y a que moi, parfois,
qui m'y réfère.
Autrui n'a rien à foutre
de mes reliquats de saints...

En fait, moi,
je vis ma vieillesse
dans mon JOURNAL.
C'est un outil personnel
de prise de conscience.
Ce qui ne serait, pour autrui,
qu'un objet de curiosité.
Ce sera déjà presque trop
si je réussis à me glisser
sur les rayons de 2000
bibliothèques privées.
C'est là, plus que dans
un bunker central, ma place.

Mais chacun dépose
ses manuscrits
(avec beaucoup d'inédits),
dans l'espoir qu'autrui
les préserve et s'en occupe,
dans l'espoir d'être enfin
reconnu par la postérité.
Dépôt donc de vanité.
Mais si le texte est établi et
publié ailleurs, à quoi donc
servent les manuscrits, sinon
aux thèses de quelques rats
savants.
Ce que je dois faire,
c'est d'imprimer "le bleu"
de mes écrits de mon vivant.
Ne restera à Desjardins
(qui ignore son mandat)
qu'à l'éditer.

La Bibliothèque accepterait
aussi des donations simples
sans crédits d'impôt...

Mais j'apprends
que le *contenu* des lettres
ne m'appartiendrait pas...
Donc passer outre
nécessairement.

8 septembre 2003

Finalement gagner
mon injonction en deuxième
niveau contre mon voisin.
Le premier niveau lui avait
ordonné de chercher
une entente,
ce dont il s'est moqué.
- Ne me bousculez pas!
m'avait dit le père.
Enfin,
une obsession prend fin.
Le plus long cauchemar
immobilier que j'ai connu.

Ces riches arabes du tiers
monde sont tordus
jusqu'à l'os: tout, chez eux,
est fourberie,
dans la manière de dire
comme dans la manière
de faire.
En cours, leurs experts
sont complaisants
et leurs déclarations
à double interprétation.
Je te mets en demeure de,
mais en même temps,
je t'interdis
les moyens de faire.
Ils cherchent à enfermer
l'autre dans un cercle
infernal de culpabilisation.
Dernière saleté biblique.
De père en fils: fainéants
et fats.
Le jeu (dispendieux...)
est d'attendre
qu'ils aient commis assez
de contradictions pour
se commettre eux-mêmes.

Et c'est finalement
par la mise en demeure
de mon voisin sur l'urgence
que je répare que le juge se
basa pour fonder contre lui
l'urgence de le contraindre
à me laisser faire.
C'est parce que j'ai quitté
l'insulte et l'invective entre
voisins (qui valent d'un
même poids devant un juge),
pour donner
dans la faisabilité technique
que j'ai gagné.
Une fois l'objectif précisé,
c'est l'efficacité et
la rentabilité qui, chez nous,
base la morale
de la propriété.
Lorsque deux ingénieurs
s'affrontent sur un problème,
il y a moins de place
pour l'émotion
que pour ce qui se mesure.
En venant (sauf le juge)
sur le terrain constater le
problème, la cause était déjà
pour ainsi dire préentendue.

C'est alors
que l'avocate m'a dit:
"Ils commencent
à s'enferrer".

11 septembre 2003

Ville de Montréal.
Bureau des permis.
Je suis fatigué de vivre
dans la dépendance
de la lenteur d'autrui.
Bonne volonté,
mais incompétence partout.
Il leur faut faire
10 pas de trop
avant d'atteindre l'objectif.
D'un bureau à l'autre,
tracasserie bureaucratique
et viens que je t'étampe
de mon *tag* !
Punks bureaucratisés!
La moyenne lourde.
La moyenne sociale.
Énormément d'énergie
gaspillée à tourner en rond
dans les cercles vicieux
de leur peur
de recevoir un blâme.
Mais c'est là, paraît-il, notre
niveau social d'efficacité.
- Et s'il y a de la brique
à réparer, il faudra revenir
demander un autre permis.
Ce que je ne ferai pas.
Si on les laisse faire, chaque
coup de pinceau passerait
par une autorisation.
Ce n'est que parce qu'il y a
litige en cours, que je refais
surface au bureau des permis
de construction.
C'est contre quelqu'un qu'un
permis se demande.
Mais c'est devant moi seul
qu'une permission se prend.

CANADA
PROVINCE DE QUÉBEC
DISTRICT DE MONTRÉAL

COUR SUPÉRIEURE

NO: 500-17-[illegible]

YVAN MORNARD
REQUÉRANT

c/c

ADDELLATIF SAADALLAH
INTIMÉ

ORDONNANCE D'INJONCTION
INTERLOCUTOIRE PROVISOIRE

Nous, soussigné, juge de la Cour supérieure, siégeant pour le district de Montréal, ayant entendu le requérant, par son procureur, pour l'obtention d'une injonction interlocutoire provisoire, ayant pris connaissance des allégations de la requête et de l'affidavit au soutien de cette requête et ayant délibéré

CONSIDÉRANT que la requérante demande qu'une injonction interlocutoire provisoire et immédiate soit prononcée, aux fins spécifiées dans les conclusions de sa requête;

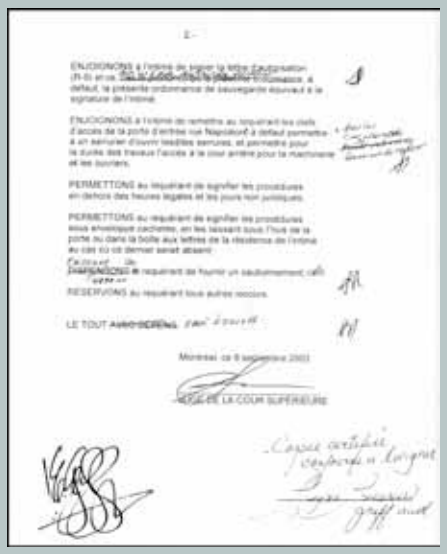
VU les articles 751, 752 et 753 du Code de procédure civile;

VU l'urgence;

CONSIDÉRANT qu'il y a lieu d'accorder une injonction interlocutoire provisoire contre l'intimé pour lui enjoindre d'accomplir les actes ci-après mentionnés, cette injonction interlocutoire provisoire et immédiate;

PAR CES MOTIFS:

ACCUEILLORD la requête en injonction interlocutoire provisoire;



ENJOIGNONS à l'intimé de signer la lettre d'autorisation (R-5) en cas [illegible] à défaut, la présente ordonnance de sauvegarde équivaut à la signature de l'intimé;

ENJOIGNONS à l'intimé de remettre au requérant les clefs d'accès de la porte d'entrée rue Napoléon à défaut permettre à un serrurier d'ouvrir lesdites serrures, et permettre pour la durée des travaux l'accès à la cour arrière pour la machinerie et les ouvriers;

PERMETTONS au requérant de signifier les procédures en dehors des heures légales et les jours non juridiques;

PERMETTONS au requérant de signifier les procédures sous enveloppe cachetée, en les laissant sous l'huis de la porte ou dans la boîte aux lettres de la résidence de l'intimé au cas où ce dernier serait absent;

[illegible] requérant de fournir un cautionnement; [illegible]

RÉSERVONS au requérant tous autres recours.

LE TOUT [illegible]

Montréal, ce 8 septembre 2003

JUGE DE LA COUR SUPÉRIEURE

Ville de Montréal

Permis N° 004708-03

T

[illegible]

Ce permis deviendra périmé et nul le 2004-03-17 s'il n'en est pas fait usage avant cette date ou si les travaux ne sont pas poursuivis avec diligence jusqu'à ce qu'ils soient complètement terminés.

On doit afficher ce placard de façon qu'il soit bien visible de la voie publique.

12 septembre 2003

Mon bonheur
est d'errer seul,
le plus possible,
sans famille, sans collègues,
ne recherchant plus
à m'associer des fantômes,
mais à me plaire
avec moi-même dans ma
simple satisfaction d'être là.

13 septembre 2003

Le fonctionnement social
est faussé dès l'école qui
valorise individuellement
contre les autres alors que,
dans la vie, nous devons
vivre dans les erreurs
de la moyenne.
C'est notre niveau moyen
d'efficacité qui fonde
la lourdeur de nos sociétés
concentrationnaires.
J'en tire cependant une autre
conclusion:
par la simple loi de
la moyenne de satisfaction
des populations,
l'anarchie jamais
ne peut atteindre le chaos.

16 septembre 2003

Ma maison
est ma dernière valeur.
La cause pour laquelle
il peut encore m'arriver
que je pleure.
Mon dernier jouet d'enfant.
Mon territoire.

Le bonheur, c'est la même
chose vue d'un autre angle.
Mais pour ce faire, il faut
parfois effectuer certains
déplacements majeurs.

Nous ne devons prendre
avec autrui
que des engagements courts
(type bail), chacun gardant
sa responsabilité
(*liberté* ne signifierait rien)
de se satisfaire ailleurs.

Le bonheur est notre
première responsabilité.
Le reste
n'est que prêchi-prêcha
contre les autres.

22 septembre 2003

Je ne savais pas que
pour défendre ma maison,
je pouvais entrer dans
des colères aussi violentes.
Et qui ont pour résultat
de faire plier.
Ces africains ne pensent pas
comme nous.
C'est parce que je soutiens
la loi avec ma violence
qu'elle est appliquée.
L'ordonnance dit:
remettre les clés
5 jours après le dépôt
du cautionnement.
Donc 5 jours après le 10.
Ils disent:
- Donc le 22 puisque c'est
la date prévue du début
des travaux!
Et ils m'arrivent à midi alors
que les ouvriers auraient dû
commencer dès 7 heures
du matin!
Même après procès,
ils essayent encore
de tout renégocier!
Fous à tuer!
Enfin.
Le père a signé,
j'ai le permis, et finalement
le fils m'a déposé les clefs
dans ma boite à lettres.
Les travaux
peuvent commencer.
À long terme, les gens
ont peu d'importance.

24 septembre 2003

Notes.

Le problème
de la planification est que
les événements se réalisent
presque toujours *autrement*.

Être propriétaire donne droit
à une certaine permanence
dans la société
dont on respecte les lois.

Toute activité déborde
de son moment de réalisation
par résonnances intérieures.

Ceux à qui j'ai fait du mal:
étrangement toujours
ceux que j'ai aimé,
peut-être tout simplement
parce qu'ils étaient là.

27 septembre 2003

La société
se sépare en deux groupes:
les rentiers et les itinérants.
C'est un prérequis que de
s'inscrire dans la propriété
pour cesser d'être manants
nécessairement inféodés
à des groupes de pression
(syndicats, sectes, partis).
La société réelle se limite
à mes voisins.
À quelques rues d'ici,
la réalité d'autrui
m'est déjà fantomatique.
La politique réelle est
une affaire de coin de rue.

C'est un mythe
que de penser pouvoir
m'opposer au système
dans lequel je vis.
Il est ma définition de base.
Ce n'est qu'à partir de lui
que peuvent apparaître
mes disjonctions.
L'action politique ne peut
se jouer que par injonctions
contre *la chose qui est là*,
et que personne ne contrôle
réellement.
Car c'est *la force des choses*
qui, de fait, dirige.
Nazisme, fordisme,
communisme, tout concorde
vers le même point.
C'est à *cela*
qu'il faut signifier.

Le BLOC POT
est un exemple.
Il interpelle le système
sur un problème précis
qu'il veut voir régler.
La politique par référendums
venant d'en bas.

C'est parce qu'il a choisi
le côté facile
(le mythe de la solidarité)
que Marx a plu.
En rejetant Stirner,
il choisissait l'étapisme
de la libération économique
contre le principe
fondamental.
Mais les faits ont démontré
qu'il n'y a pas
de *bonnes* sociétés.
Il n'y a que moi qui suis bon
pour moi.

30 septembre 2003

Les arabes ne reconnaissent
dans une entente écrite
(ou injonction d'un juge)
que ce qui y est
expressément verbalisé.
Ils en concluent:
Pas le droit de ci,
pas le droit de ça.
Ce qui rend pratiquement
toute action impossible.
Il ne reste avec eux
que la violence policière.

Les policiers ont failli
lui passer les menottes
et l'accuser au criminel
d'outrage au tribunal.
Après leur départ,
j'ai dit aux ouvriers
de casser tout
ce qu'ils avaient à casser.
Étrangement, c'est un cousin
Minville de Grande-Vallée
qui dirigeait les travaux:
- Il va s'apercevoir que nous
autres aussi, on est malins!

1 octobre 2003

Mon chantier actuel
me rappelle
le temps où je travaillais.
Il y a comme une obsession
nécessaire à la réussite
qui oblige à ce que l'on fait.
Je ne trouvais pas le temps
de me laisser aller
à penser ma vie.

J'écris par petits coups,
par esquisses répétées sur le
même sujet au cours des ans,
comme pour dessiner
un contour probable.

2 octobre 2003

Les égyptiens
trouvaient leur éternité
dans celle du pharaon.
Le citoyen
trouve sa représentation
dans son député.

Je me manifeste contre
l'autorité par mon refus
de son irrespect de moi.

3 octobre 2003

Découverte de Max Stirner.
Dans ma réflexion, j'en étais
rendu à le réinventer.
Comme lui, je trouvais
ridicule la mort de Socrate.
Comme lui, Marx
me semblait *religieux*.
Le communisme de Marx
aura été l'un des derniers
soubresauts de l'esprit
du christianisme.

C'est lorsque Marx parle
de l'animal qu'il montre
à quel point il était resté
chrétien *dans l'âme*.
"*Pour l'animal, son rapport
à autrui n'existe pas en tant
que rapport*".

4 octobre 2003

Je me renferme
dans mon monde
comme dans un souvenir.
Il n'y a plus rien devant moi.
Seul le soleil éclatant
de l'automne.
Le dernier bonheur d'être ici.
Il n'y a de vraies
conversations qu'avec moi.
Avec toutes les résonnances
des profondeurs de l'âge.
Je serais mort,
la pièce ici serait vide.
Pour les autres,
rien ne s'est vraiment passé
sinon un quelconque
déplacement d'objets.

5 octobre 2003

Je vis très bien dans le
conformisme de mon temps.
C'est la base même
de ma paix sociale.
Ce n'est que lorsque
je me sens oppressé par la
force des choses que je crie
ou désobéis, c'est selon.
Ma révolte ne reconnait
que la loi de ma survie.

7 octobre 2003

Au parc devant moi:
un couple de vieillards
qui font leur grande sortie
de la journée.
Tout vêtu de beau.
Sourds.
S'expliquant encore tout.
Est-ce ainsi
que nous finirons
Mireille et moi?
Les sentiers se font
de plus en plus étroits.
Deux vieux fous
valent peut-être mieux
qu'un.

9 octobre 2003

L'automne beau.
Le calme me revient.
Les 10 sabots sont posés
sous les murs du garage.
Nous avons eu la paix.
Le voisin arabe n'était pas là
pour gueuler contre tout.
L'univers paisible
des québécois.

12 octobre 2003

Notre système culturel
n'est qu'une dérive
de l'esprit de sorcellerie.
Nous nous regroupons
autour d'un code
de transmission.
Nous prenons
la verbalisation pour
une indication juste du réel,
alors que les mots
ne font que nous rassurer,
que lier entre eux les vides
de notre perception.
Si les choses n'étaient
que ce que l'on sait en dire,
elles n'existeraient
tout simplement pas.
Nos écoles restent
des écoles de religions.
Nos diplômés,
comme des ayatollahs,
vont ensuite répandre
dans la société les limites
de leurs connaissances.
La secte culturelle a pris
le relais du religieux.
La verbalisation
en est le fondement.
Une limite moderne
de la perception recevable.
Et c'est parce que nous
respectons cette limite que
nous serons jugés arriérés.

14 octobre 2003

Une ligne de canards
sur l'étang du Parc.
Il n'y a que celui d'en avant
(son aigu)
et celui d'en arrière
(son grave),
qui se signalisent.
Étrange.
Dernier soir doux
de l'automne.
À regarder les miroitements
des lampadaires dans l'eau.
Je serais à Amsterdam
ou ailleurs que cela n'en
serait pas plus beau qu'ici
avec ma maison
de l'autre côté de l'eau.
L'apaisement de la bête
après avoir dû marquer
violemment son territoire.

15 octobre 2003

Lancer la floraison
de la 10 ième.
J'ai fait les semis
un peu trop tard.
Il ne suffit pas de 1 mois
au placard.
Il en faut 2.

20 octobre 2003

M'interrogeant toujours
sur le pourquoi d'éditer
mon JOURNAL,
j'ai pour ainsi dire compris
la nécessité *locale* de le faire
en voyant, en vitrine,
le journal
de Simone Monet Chartrand
"Ma vie comme rivière".
Il y a quand même
des limites à laisser
toute la vitrine
à ces catholiques-là!

22 octobre 2003

Il semble que nous n'ayons
jamais atteint de vérité.
Nous avons toujours
procédé par amendements à
nos connaissances acquises.
Le problème
de la connaissance définitive
n'est peut-être
qu'un reste théologique.
À l'exception de son usage
pour nos utilités, le savoir
n'est peut-être
qu'une autre variation
de la pensée magique.
C'est l'aménagement moral
de notre façon de vivre
entre nous qui doit rester
notre première
préoccupation de raisonner.

Mireille Baillargeon nourrissant les canards sauvages au Parc Lafontaine.

24 octobre 2003

Chaque jour
m'est comme un petit plaisir.
Une gourmandise.
Mon portionnement
en 4 demis biscuit
de cannabis par jour
me satisfait.
Je profite ainsi
d'une suite régulière de 4
crescendo et decrescendo.
Une densité sur laquelle
tout glisse calmement.

26 octobre 2003

Et si, au lieu de s'entêter
à vouloir connaître la vérité
selon nos critères d'époque,
si le bonheur
était tout simplement
de se laisser *impressionner*
par l'existence...

28 octobre 2003

Le plaisir
de pouvoir se promener
dans les jaunes de l'automne,
en pensant:
Qu'est-ce que les mots?

C'était l'objectif
de ma jeunesse.
Cette tranquillité.

4 novembre 2003

Le JE est socialement
extrêmement conformiste.
Seul le MOI
sert de frein contre l'excès.

Stirner ne va pas assez loin
en disant que l'État reste
le dernier détenteur de tout.
Ce qui est vrai.
Mais c'est l'existence même
des choses qui n'appartient
qu'à elle-même.
L'État n'est qu'une autre
farce anthropologique.
Nous ne faisons
que nous attribuer
entre nous des territoires
dans ce que
notre grossièreté de vision
nous permet de prendre
pour un tout.

10 novembre 2003

Deux tendances
de notre pensée:
l'utopie
(il faut bien un idéal
pour embrigader les gens),
et le cynisme
(qui n'apparaît tel
que par son refus
de se laisser embrigader).

La société
consiste dans le seul fait
de se trouver ensemble
sur un même territoire.

On préjuge toujours
des gens,
en bien ou en mal.

L'amour n'est qu'une
des formes du voisinage.

13 novembre 2003

Fin du chantier.
Les briqueteurs rapatrient
leurs échafaudages
sous la pluie.
L'avocate déposera
les factures en cour
contre la partie adverse.
Toute cette chicane
m'encombre.
L'essentiel est gagné.
Le mur mitoyen est réparé.
Les voisins changent
(c'est le troisième en 20 ans),
mais les murs demeurent.
C'est avec eux
que je dois bien m'entendre.

Le conflit ferait-il partie
de notre biorythme?
Mon cycle conflictuel
se situerait aux 10 ans près.

1960	conflit familial
1970	conflit social
1980	conflit voisin
1990	conflit travail
2000	conflit voisin.

Peu importe où,
et sous quelle forme,
le besoin de conflit trouverait
sa forme d'éruption.
Comme un pus.
Étrange.

17 novembre 2003

Jeune homme,
je vivais dans la religion
de l'ambition.
Les médias m'inondaient
de chansons d'amours
et de conquêtes.
Le rêve d'être davantage
me faisait crier.
Je voulais être autre
avant même d'être moi.

Depuis son origine,
l'écrit est la morale.

Ce n'est pas à un penseur,
Stirner par exemple,
qu'il faut s'arrêter.
Mais suivre,
époque après époque,
la tendance, des sophistes
grecs à aujourd'hui.
La description historique
d'une forme particulière
de conduite
comme une image
se dévidant
au travers des siècles.

29 novembre 2003

Première neige sur Montréal.
Ouverture du premier
Coffeeshop québécois:
LE CAFÉ MARIJANE.
Dans l'ancien local
du Club Compassion,
rue Rachel,
à deux pas de chez moi.
Un café bien de chez nous
avec son
"apportez votre joint"
remplaçant
"apportez votre vin".
En fait ce sera, dans ce local
déjà voué à la démolition,
un lieu de confrontation pour
le parti politique
BLOC POT.
Un tout petit local, à peine
un petit café très pauvre.

Des jeunes sans moyens,
qui font tout eux-mêmes.
L'âge de la naïveté
et du risque.
L'âge
d'inventer sa différence.
Battage exagéré des médias,
curieux mais conformistes;
double descente de policiers
le même jour, obéissants
et bouffis d'alcool
à domicile,
faisant 3 arrestations
pour possession simple
de cannabis:
"La loi c'est la loi!"
Fumer un joint devant
tout ce beau monde servile
est en soi une victoire.
La révolution n'est
que de montrer à tous
que la route peut être libre.

30 novembre 2003

Le rôle
du propriétaire concierge
est comme celui
du moine hôtelier.
Vivre
dans la maison de ses hôtes,
écouter leurs bruits,
détecter ce qui ne va pas
et doit encore être réparé.
Mon rôle social
est désormais d'attendre.

1 décembre 2003

Le cannabis
m'est une pratique
quotidienne du bonheur.
Une habitude qui se prend
que d'arrêter le temps
pour se laisser impressionner
au ralenti
instant par instant.
Le plus beau est ici,
maintenant,
sans arrêts,
sans mémoire.
J'ai retrouvé en moi
le Dieu de mon enfance
(car c'est bien à ce *moi* déjà
que je parlais)
et je m'en vais
avec tous mes *moi* perdus
en moi
dans le silence de l'indicible.

2004

62 ans

1 janvier 2004

Lancement de la 11ième.
La 10ième récolte
fut de 1540 grammes frais.
Mais il y eut encore
la surprise de plus
de 500 semences venant du
fait que j'ai laissé les mâles
des semis jusqu'à 2 semaines
après le début de la floraison.
Les fleurs ne me semblaient
pas encore ouvertes, mais...
le pollen est tellement fin
et la force reproductive
si collante!
À l'avenir, couper le mâle
dès qu'il s'identifie.

Après 3 ans
de culture intérieure,
j'ai finalement
appris à contrôler
les principaux paramètres.
Une discipline stricte,
précise, régulière.
La récolte est le salaire
et il faut faire avec.
En portionnant ma récolte
en 20 sachets
de plus ou moins une once,
c'est la régularité de
mon bonheur que j'organise
à raison de 2 biscuits
par jour durant 120 jours.

Autres notes.

Le cannabis rend impatient.
Les événements
sont comme saisis si vite
que toute exécution
paraît trop lente.

Couper
les fleurs de cannabis
du plant donne la même
fébrilité nocturne, que tailler
des plants de vigne.
La sève est énervante
et provoque des rêves.

3 janvier 2004

Nous naissons coincés
dans les restes des autres.
Contre l'inadéquation
des valeurs,
nous devons nous éclaircir
un espace de survie.

La Vérité, c'est l'enfer que
nous ont légué les curés!
À cause de leurs méfaits,
nous devrons encore vivre
longtemps
dans des ghettos culturels.

L'impopularité des écrits
de Stirner est qu'il laisse
le lecteur en pleine laïcité.
Sans aucune mission.

Il est faux de prétendre
que nous vivons tous
en guerre contre tous.
Trop difficile.
Nous nous contentons
de vivre avec autrui
en constantes associations
et distanciations.

Devoir partir en guerre
contre *la chose qui est là*
est l'équivalent moderne
du service militaire de jadis.
Car c'est malgré moi,
sinon contre moi, comme
pris dans l'engrenage
de la nécessité sociale,
que je dois défendre
ma vie privée.

4 janvier 2004

Je veux le moins possible
devoir vivre ma vie
avec autrui.
Tout m'y est devenu
dispersion.
Si j'étais allé à la campagne
avec Mireille, j'aurais passé
ma journée à devoir voyager,
puis à devoir pelleter
pour garer l'automobile,
puis à aller fêter
avec Marie-Françoise,
puis à...
au lieu que de passer
ma journée à rester tranquille
avec moi.

Je suis bien seul avec moi.

6 janvier 2004

Froid extrême.

Les itinérants,
malgré leur misère,
sont devenus comme
les chats abandonnés:
difficilement réintégrables.
Ils défendent
leurs dernières habitudes.
En quoi serions-nous *fiables*
avec notre soudaine
mauvaise conscience...

8 janvier 2004

J'ai commencé à dresser
un index de mon JOURNAL.
Très intéressant
de s'analyser ainsi soi-même
comme si *j'étais* les écrits
posthumes d'un autre.
À quoi bon perdre
mon temps chez autrui
lorsque j'ai tant chez moi!
Il faut être bien pauvre
pour n'avoir d'autre choix
que d'aller s'aliéner dans
l'étude d'un autre que soi.
Chez moi,
les idées ont des visages.

14 janvier 2004

Les moins fins
finissent le plus souvent
par se faire croquer.
Portées de chats ou de gens.

Vivre en groupe ramène
nécessairement à la moyenne
de la réalité sociale.

Les plus malins bâtissent
à l'écart leur folie.

15 janvier 2004

Le plaisir de m'éveiller
au matin avec,
pour seul projet,
de retranscrire
le journal de ma vie.
C'est un luxe que de pouvoir
ainsi finir sa vie
en la rembobinant.

23 janvier 2004

Les théoriciens sociaux
ont la mauvaise habitude
de commencer leur théorie
au début d'une page blanche.
Ils créent ainsi des utopies
hors de tout,
des vérités universelles.
Mais ce n'est jamais
au début d'une page blanche
que l'on naît.
Chacun vient au monde dans
une réalisation bien arrêtée
de son contexte.
De là seulement peuvent
commencer d'autres projets.
En voulant nous enchâsser
dans leurs vérités pour tous,
nos moralistes pédagogues
nous ont culpabilisés
d'aimer n'être que nous.

24 janvier 2004

C'est par un inventaire
progressif
de mes entourages que peut
commencer ma réflexion
sociale
qu'est ma réflexion sur moi.

25 janvier 2004

L'intensité de l'existence
pèse plus que nos vérités.
Nos langages
sont trop étroits.

Fin de la rénovation de la cuisine.

20 février 2004

Enfin la fin
de cet autre dur hiver!

Mon JOURNAL me montre
à quel point j'ai toujours été
trop *influençable*.
Par la religion.
Par la culture.
Par les activités
de chacune de mes femmes.
C'est dans ce sens
que je dois comprendre
mon besoin d'être *égoïste*.
C'est depuis que j'ai
ma maison, *ma* philosophie
et *ma* culture de cannabis,
que le bonheur me vient.
Les *valeurs*
ne me sont justes
que dans mon contexte.

24 février 2004

Je n'ai plus rien à faire.
En fait, mon oeuvre littéraire
est terminée.
L'édition en un seul volume,
gros comme un dictionnaire,
à cause de la minceur
obligée du papier,
devra encore
se faire par procédé offset.
Pour m'en tenir
à un seul volume (j'y tiens!),
je devrai élaguer, éliminer
les renvois de colonnes
inutiles, couper quelque
chose comme 20%,
ce qui ne peut faire
que du bien.
C'est la fin de ma vie qui se
concrétise ainsi devant moi.
J'éprouve la même
excitation que j'avais jadis
au QUARTIER LATIN,
à SEXUS
et à ALLEZ CHIER
à l'arrivée des *bleus*
pour une dernière correction
avant l'impression.
Reste à reprendre
mon testament... que
le notaire laisse étrangement
traîner sur son bureau
depuis deux ans.

25 février 2004

Nos idéologies sont
nos masques de sorciers.

Il y a longtemps
que nous devons sacrifier
à plusieurs dieux.

Nos vérités sont d'abord
nos uniformes.

Les idéologies *altruistes*
nous ont revêtus tous
d'une même grandeur:
ou trop petit, ou trop grand.
Tous coupables
de ne pas être comme tous.

27 février 2004

L'important c'est moi.
Toutes mes erreurs passées
viennent du fait
de ne pas l'avoir compris.
Je dérivais chez autrui.
Tout ce que je fais doit
d'abord concourir à me bâtir.
Il n'y a d'existence pour moi
que dans l'exercice
de ma géographie mentale.
J'y dispose mes réalités
comme dans mon nid.

7 mars 2004

J'entends la cloche
de l'église où ma mère
me porta de l'autre côté
du Parc LaFontaine.
La chaîne de l'esclavage,
même coupée,
résonne encore là!

L'écriture, pour moi,
a remplacé
l'orientation religieuse:
un aide mémoire
pour méditation.
Au lieu d'aller vers
les monastères qui, seuls,
acceptaient un retrait social
pour se consacrer
à la vie *intérieure*,
(mais à condition de se
renier soi-même à genoux),
j'ai construit mon économie
en fonction de ma solitude
et de l'approfondissement
de ma vie privée.
Moi, et moi seul:
là commence le sens
de ma vie, et mon bonheur.

L'enfer c'est la vie contrainte
en société: seul un but
d'urgence nécessitant
notre mise en commun peut
nous la rendre supportable.

Puisque je ne suis RIEN,
je peux donc me dire TOUT
pour moi.

12 mars 2004

Lancer la floraison
de la 11ième. qui, malgré
un retard d'un mois
(dû à une diminution
d'éclairage
vu l'urgence de chauffer),
devrait être bonne.
Mais les régénérations
ont mal supporté ce mois
sous simples néons.
Il me faut aussi apprendre
à jouer sur les marges
de mon calendrier.
Un peu plus long l'hiver,
un peu moins les deux autres
fois.
En séparant l'année
en 3 récoltes, c'est de
20 (140 jours),
16 (110 jours)
et 16 (110jours)
semaines dont je dispose.

Cette fois, je ne ferai pas
de boutures, mais un coup
massif de semis.
J'ai amélioré mon germoir
en miniaturisant
ses composantes.
Trois petites boîtes de métal
(genre boîtes à pastilles)
se refermant,
(pour éviter la perte
d'humidité),
sur deux légères tranches
d'éponge humidifiées
entre lesquelles
je dépose les graines.

Je les utiliserai
jusqu'à ce que 192 graines
y aient germées,
(éliminant ainsi les avortons)
,
les transplantant dès lors
dans les 192 espaces
disponibles (2"x2"x2")
au placard pour deux mois
sous néons.
Ensuite, 15 jours avant
la transplantation,
je forcerai les mâles
à s'identifier en mettant
les néons du placard
sous un éclairage
avec minuterie 12/12.
Ce qui devrait me laisser
quelque 80 femelles
à transplanter à la cave,
soit 40 pots de 2.

14 mars 2004

Et voilà que je me ramasse
avec une tête de rhinocéros
grandeur nature
dans mon garage!
Une sculpture lumineuse
en fibre de verre
de Jean-Paul Mousseau
(1927-1991).
Elle dominait la cour arrière
de sa maison
du temps de son vivant.
Je le soupçonne de l'avoir
faite pour son ami
André Goulet
qui se présenta, en 1964,
dans Laurier, pour le parti
politique Rhinocéros, parti
fondé par Jacques Ferron.
Mousseau venait de réaliser
ses sculptures lumineuses
en fibre de verre (1961)
et ses murales style
Hydro-Québec (1962).
Et voilà donc que sa veuve,
Françine Grimaldi,
critique mondaine d'arts et
spectacles dans les médias,
a vidangé le tout
dans la ruelle.
La pièce était sale.
Vrai.

15 mars 2004

Avec l'attentat arabe
du 11 mars 2004 en Espagne,
c'est l'Europe des blancs
tout entier
(le Pape blanc y compris)
qui annonce
qu'elle est au raz le bol
contre l'islamisme violent.
New York
du 11 septembre 2002
leur était resté
comme limité contre
les angloprotestants...
Cette fois,
les blancs de partout
commencent à comprendre
qu'en ce moment
il n'y a pas de *bons* arabes
pour les blancs,
dans l'empire des blancs.

16 mars 2004

La télévision est devenue
le trou noir
dans lequel s'engouffre
le traditionnel salon familial.

17 mars 2004

Je ne suis ni homosexuel,
ni hétérosexuel,
mais autosexuel.
Moine masturbateur.
Personne, jamais,
ne m'a fait jouir mieux
que moi.
Alors pourquoi toujours
courir après les autres
comme le font les autres.
Qu'aurais-je encore à faire
là, sinon quelques
distractions de parcours.

18 mars 2004

Que sont devenus
les vendeurs de *Allez Chier* ?
Kosak est sur le bien-être
social et fait des jobbines
pour survivre.
Maurice Trépanier, peintre,
grand ami du Baron Philippe
(Philippe Gingras, décédé),
vit avec une de mes
anciennes maîtresses,
(Jocelyne Lepage qui tient
depuis 20 ans une chronique
d'art dans le journal
LA PRESSE),
et est resté un peu clodo
bien qu'il soit propriétaire
de sa maison.
Monique Cloutier,
à une certaine époque,
était secrétaire pour une
commerçante de meubles.
En fait, nous étions tous
des décrocheurs scolaires
sans avenir Institutionnel.

19 mars 2004

Je serais bien bête
de bouturer
alors que j'ai tant
de semences devant moi!
Il ne me faut que 720 graines
par année (240 x 3).
Et j'en ai pour 10 ans!
Après 5 ans, de toute façon,
le reste sera foutu.
Le problème des semis
est qu'un cannabiculteur
ayant peu d'espace y perd
la moitié de l'espace de sa
récolte lorsqu'il doit arracher
les mâles qui s'identifient.
Mais en réglant le tout avant
la transplantation à la cave...

20 mars 2004

L'âge
commence à me rejoindre.
J'ai de la misère à avaler.
Lorsque cela me prend,
j'ai comme un étranglement,
puis une accumulation
de bile qu'il me faut réussir
à vomir.
En général, cela correspond
à des moments de stress.

115 livres contre 125 lorsque
je travaillais à l'ITHQ.

21 mars 2004

Mes parents vivaient
au-dessus de leurs moyens.
Ce n'est que lorsque
j'ai finalement décroché
de leur prétention
que ma vie a commencé
à mieux se porter.
Ma *délinquance* m'a sauvé
d'eux.
On n'instruit pas un pauvre
pour des métiers de riches.
Il faut être à l'aise
dans l'argent pour bien l'être
dans la culture.
Chez nous, nous n'avions
pas le droit à l'erreur
que les enfants de riches
généralement se payaient.
Chez les moins riches,
l'erreur est impardonnable.

26 mars 2004

Mon JOURNAL
est ma BIBLE.
Et c'est ainsi pour quiconque
veut bien écrire le sien.
J'y interprète mes actes
passés.
J'y ai mes traversées
du désert.
Mon historique me transmet
mes tables de lois.
C'est à moi d'apprendre
à lire.
Marginal dans ma recherche.
Comme dans ma vie
que je protège
de plus en plus jalousement.

27 mars 2004

Nous passons
de plus en plus notre journée
à nous éviter.
Nos contacts finissent
en agressivités,
en flammèches et en injures.
Elle défend les Institutions
(surtout depuis qu'elle est
retournée travailler,
pour un temps, à contrat
pour le même ministère),
contre moi qui reste assis
à gueuler et à ne rien faire!
Comme si j'y pouvais
quelque chose!
Et lorsque je lui montre
mon JOURNAL que je veux
faire publier dans un format
BIBLE, elle ne trouve
qu'à s'esclaffer de rire!
et à dire,
comme pour s'excuser:
- il ne faut pas qu'il soit
plus gros que celui de mon
papa!

Plutôt que de discuter
ses désaccords,
elle tourne tout en ridicule.
Ce n'est pas *ça*
que je voulais.
Je me sens devenu comme
Thérèse Desqueyroux
de Mauriac qui m'avait
impressionné au collège...
Jamais je n'aurai vécu
si longtemps
un désaccord de couple.

Leur problème est le même
chez les quatre Baillargeon:
Lise, Jeanne, Claude
et Mireille.
Un égotiste épuisant,
mais qui se croit généreux.
Un mur.
Ils parlent rarement d'idées,
mais n'en finissent pas
de placoter sur eux-mêmes.
Le mal profond est là.
Incontournable.
De premier abord,
ils peuvent paraître attentifs,
parce que gênés.
Mais dès
qu'ils deviennent familiers,
il n'y a plus moyen
de les faire démordre d'eux.

28 mars 2004

Printemps!
La jeunesse éclate au soleil.
Comme la vieillesse est dure
à porter aujourd'hui!

Un trop grand attachement
est un vice: un résidu
d'éternité.
Il faut apprendre à vivre
dans l'écoulement.
Dans le glissement continuel
de l'existence.

29 mars 2004

L'illusion consiste à penser
qu'en avançant en âge,
nous atteignons la sagesse.
Il semblerait
que nous passions de valeurs
naïves à des valeurs plus
structurées.
Mais l'âge avance toujours,
rejetant l'actuel à son tour
dans l'erreur.
Peut-être nous faudra-t-il
admettre que l'erreur
fait partie de notre façon
même de penser,
que nous pensons par rejets,
par mise à feu continuel
de vérités.

Et chaque jour, je me pose
désormais la question:
- Et si c'était mon dernier
jour...

J'élimine dès lors ,
le plus possible,
ce qui m'ennuie.

1 avril 2004

C’est parce qu’on a toujours
reproché au MOI de vouloir
usurper les qualités de DIEU
que la morale du respect
de soi a dérapé en tabou.

Mais le MOI existe.

Ce n’est qu’une infime partie
du MOI qui nécessite d’être
traité dans la vue d’ensemble
d’une organisation sociale.
Le reste relève
de l’énormité de ma tâche.
La délégation de pouvoir
est généralement
une solution de facilité.

4 avril 2004

Je ne sais pas
ce qui m’arrive.
Je suis débordé par le chaos.
Je me suis créé un ordre
pour me rassurer.
Je verbalise des lois
que je maintiens pour vraies.
Et c’est en tant que mon
ordre semble fonctionner
que je me sens heureux.

5 avril 2004

Fumé une pipée
de fleurs mâles de cannabis,
séchées depuis 4 jours,
(coupées un peu avant
l’éclosion).
Je ne m’attendais à rien,
c’est-à-dire comme de fumer
simplement les feuilles.
Non.
Très belle surprise.
Un voyage
d’une très forte densité.

11 avril 2004

Il ne semble pas y avoir
de *société pour tous*,
mais uniquement des prises
de pouvoir par des bandes
tirant tout vers elles-mêmes.
Les *droits de l’homme*,
eux aussi, ne sont
qu’un code d’honneur entre
nobles guerriers blancs.

De fait, toute loi tente
un blocage contre autrui,
sans autres fondement et but
que la mise en place
d’une force.
La question qui se pose
devant une loi est d’identifier
qui elle favorise.
Si je n’y perds pas trop,
il me suffit de tricher un peu
plutôt que d’affronter
l’inertie du droit.

19 avril 2004

11h. a.m.
Marcel Olscamp
(maintenant professeur
permanent à l'université
d'Ottawa) téléphone.
En l'absence de Mireille
Baillargeon, il ose quand
même me demander ce
qu'elle a pensé de la préface
de Jean-Pierre Boucher
à l'édition des lettres entre
Jacques Ferron et Pierre
Baillargeon dans l'édition
en préparation chez Lanctôt:
Tenir boutique d'esprit.
Je ne lui ai pas dit
qu'au lieu de remercier,
elle était en train de lui écrire
une lettre de tracasseries
parce que la préface
de Boucher
offre de son père, à la fin,
une image dégradante
d'alcoolique édenté,
vue par Ferron.
Je lui dis
qu'elle doit se compter
chanceuse
de tant d'attention.
(Elle oubliait aussi que
chaque livre est comptabilisé
dans la retraite d'un
professeur... et que Boucher
y compte bien).

11h. 30
Il me retéléphone
pour ajouter qu'il a offert
de piloter une édition
critique des trois oeuvres
parlant de Claude Perrin
ainsi que le Journal,
dans la Bibliothèque
du Nouveau Monde
des Presses de l'université
de Montréal
qui sont maintenant
dirigées... d'Ottawa.

25 avril 2004

Il ne peut y avoir d'idées
en soi.
La pensée est une réaction
du vivant.

Ce que raconte
mon JOURNAL
n'est que ma libération
de ma chrysalide.
Et ce n'est que par rapport
à cette évolution
que peuvent se classer
mes «oeuvres»:

VARIABLES...
«L'amour
nous épuisant tous»;

LE GRAND LIVRE
DES PRIVATIONS...
«Ta vie est ta seule vérité»;

ALIBABA...
«Le jardin intérieur».

Toute autre forme
d'interprétation tomberait
dans une universalisation
idéalisante,
un autre trompe-l'oeil
de curés pédagogues!
Ce n'est jamais en soi
que l'on pense
mais strictement en osmose
avec un contexte.
Chaque pensée est un fait
historique concret.

26 avril 2004

Tout a commencé lorsque
je me suis rendu compte
que l'éternité
n'était qu'une hypothèse.
Il me fallait pratiquement,
au lieu que de penser
que je serais bien un jour
sur une autre chaise,
me rabattre à me trouver
bien d'être assis exactement
là où j'étais.
L'éternité de l'amour,
l'éternité de l'oeuvre,
tout s'écroula.

Nous ne cessons pourtant
de répéter nos idées de fous:
amour,
éternité,
bonheur,
démocratie,
paix,
liberté,
et quoi et quoi.

E-ducere: conduire hors de.
Telle est bien l'éducation
qu'on nous imposait:
hors de soi!

27 avril 2004

Carré Saint-Louis.
L'Institut de Tourisme.
Le gaspillage d'État continue
de plus belle; on y démolit
pour rénover la laideur.
C'est là
que j'ai gagné l'argent
pour acheter ma maison.
Claude Laurin,
ancien collègue étudiant
de cuisine en 1970, était là
lui aussi qui regardait.
À 50 ans, il est maintenant
séparé de sa femme et vit
dans un 3½ tout près,
loué pas cher, en sous-sol.
Il dit maintenant
savoir où il va.
Entre les gens de mon passé
et moi,
les distances m'apparaissent
de plus en plus évidentes
(par les faits devenus),
entre leur façon de penser
leur vie, et la mienne.
Pour moi, j'avais raison
de vouloir être le petit
propriétaire rentier
que je suis devenu.
En transférant mon argent,
je me suis acheté un refuge
contre le temps.
C'est moi que j'ai ainsi
sauvé du naufrage.
Le *petit bossu vert*
(ce qu'on y a dit un jour
de moi dans mon dos),
est heureusement parti
de l'Institut!

29 avril 2004

Jeune, je croyais
que l'éducation était comme
la religion, une valeur en soi.
Ce n'est que plus tard
que j'ai compris
que l'éducation
n'était qu'un moyen
de se *ploguer* à l'argent,
ici et maintenant,
jamais après.

2 mai 2004

Début d'été.
40 ans plus tard,
je refais à pied le chemin
qui m'a mené jusqu'ici.
Je reconnais chaque rue,
chaque maison,
chaque pierre.
Il était 17 heures en 1963...
et c'était beau
comme aujourd'hui.
Au fond,
je fais ce que j'aime.
Errer, seul, dans la ville.

La vérité
ne peut être que ce qui vit.

5 mai 2004

La conception altruiste
est tellement ancrée
dans le langage que même
en médecine l'on peut lire:
«les organes
travaillent en équipe...»
au lieu de:
travaillent chacun pour
sa finalité, le tout donnant
l'impression
d'un travail en équipe.

7 mai 2004

Lancement de la 12ième.
La récolte de la 11ième
fut de 1380 grammes frais,
(23 sacs d'environ 60
grammes frais).
La préfloraison des semis au
placard m'a permis d'enle-
ver quelque 70 mâles et une
vingtaine d'autres plants
chétifs et non identifiés
pour ne transplanter à la cave
qu'environ 100 femelles
pour régénération
avec les autres.
Cette fois, pour faciliter
la régénération, j'ai laissé
aux vieux plants
un bon 3 pieds de feuillu:
1 pied sans fleurs au-dessus
de 2 pieds avec fleurs.
J'espère enfin atteindre
mon objectif
de 2100 grammes frais
(30 sacs de 70).
Mon rythme de croisière
dans l'intense présence
de l'existence.

15 mai 2004

Ce n'est que dans un projet
que les mots
nous permettent
de nous comprendre.
Autrement,
les mots ont tellement
de significations possibles
que l'on ne se comprend
socialement que très peu.

TESTAMENT

VERSION: 11 mai 2004.

À ma mort, je désigne mon frère Olier Mornard exécuteur testamentaire et tuteur de Nicolas Dumais en cette affaire.

Que je sois incinéré aux conditions et coûts minimums d'un crématorium. Qu'aucune autre cérémonie religieuse ou laïque n'ait lieu. Que mes cendres accompagnent dès lors mes manuscrits.

Que mes biens meubles, pensions ($315 Provincial + $550 Fédéral = $865), etc. soient légués à ma conjointe de fait Mireille Baillargeon.

Que la compagnie YVAN MORNARD INC. 1987 soit réactivée. (À défaut, qu'une autre compagnie soit formée). Que ma maison cadastrée 1-885-195 (1211-121) soit transférée à YVAN MORNARD INC. qui en assumera la gestion, payera les frais de notaire, de l'exécuteur testamentaire, les frais d'édition et autres frais.

Que YVAN MORNARD INC. ait le mandat d'éditer JOURNAL ET AUTRES ÉCRITS tels que laissés à cette fin à ma mort, en un seul volume d'environ 2400 pages. YVAN MORNARD ÉDITEUR, ISBN 2-9801929-7-X.

YVAN MORNARD INC. devra assumer des charges hypothécaires pour couvrir l'impôt de cette succession, pour couvrir les frais d'édition. (Une hypothèque payable par qui habitera le 3960 Parc LaFontaine). S'il y a lieu, que mes manuscrits soient vendus (dispenses d'impôt, etc.) au plus offrant, ou Bibliothèque Nationale du Québec, ou Bibliothèque du Canada, ou... Ce qui pourra aider au remboursement.

Ma maison étant ma seule valeur transférable universellement, au lieu de l'éparpiller en petits cadeaux à gauche et à droite, j'ai préféré tenter de sauver un seul légataire, Nicolas Dumais, en concentrant mon héritage sur lui.

Je me réserve cependant le droit d'exiger de lui la contrainte de l'édition de mes écrits (par une hypothèque sur ma maison). J'ai choisi Nicolas Dumais pour ses dispositions et intérêts démontrés. (S'il refuse, que l'offre soit alors faite à son frère Alexandre qui m'a déjà dit qu'il serait heureux d'être l'héritier de ma maison...) L'avantage est qu'après avoir réglé l'édition et l'hypothèque, l'avoir de YVAN MORNARD INC. lui appartiendra pour finir en paix comme moi, je l'espère, la fin de ses jours en écrivant lui aussi son oeuvre s'il le désire ainsi.

16 mai 2004

Comme il est difficile
de vivre dans une civilisation
d'écervelés!
Tous savent que l'alcool
est un réel danger, et c'est
le cannabis que l'on interdit!

17 mai 2004

Ma maison est mon refuge,
mon ermitage.
Jamais je n'aurai joui de tant
de silence et de confort!
Il y a 30 ans, je rêvais
comme le *Whole Earth Catalog* du *living cheap*.
Je rêvais d'un refuge au fond
des bois pour mieux vivre
ma vie contre l'obligation
de devoir travailler.
Mais j'étais si pauvre alors
que toute cette idée
était irréaliste.
Il m'a fallu passer par
de multiples déguisements
pour convaincre
les banquiers que je voulais,
pour les rembourser,
jouer leurs jeux.
Le risque était grand
d'y perdre mon âme beaucoup plus
que leur argent.

20 mai 2004

Je deviens de plus en plus
allergique à autrui.
L'autre m'encombre
par sa démarche.
C'est seul que je veux
prendre mes chemins.
Même les monastères
ont sombré sous le poids
des solitaires dépendants
qui ne cherchaient en Dieu
qu'un moyen
d'être pris en charge.
C'est avec soi, avec soi
jusqu'à l'extrême limite, que
l'on doit vivre, puis mourir.
L'on ne fait avec autrui
que s'échanger des choses.
Le reste est religion.

29 mai 2004

Entre les vagabonds
extrêmes qui ne font
que s'entrecroiser
pour quelques rues,
ou pour une bouteille, nous,
plus policés, parcourons des
bouts de chemin plus longs
ensemble (baux, contrats
de quelques années...).
Une différence donc
dans la durée, mais
sur même tendance de fond.

5 juin 2004

Heureusement,
la propriété privée
mine l'autorité centrale.

Trois classes sociales:
1. Les rentiers.
2. Les sédentaires
porteurs d'hypothèques.
3. Les non cadastrés,
locataires ou itinérants.

Sur fond
de tyrannie totalitaire ou de
ploutocratie démocratique.

6 juin 2004

Première nuit
à Saint-Joachim
depuis un an.
L'ordre d'autrui
ne peut jamais être le mien.
Je vais dans les dernières
excitations de mes souvenirs
comme elle va
créant son jardin
dans l'odeur forte du végétal.
La jouissance, même
en société, ne peut être que
profondément individuelle.
Comme les fleurs en silence
se bercent au soleil.

12 juin 2004

La culture du Moyen-Orient
est très imbue d'elle-même.
Égotiste.
La juiverie biblique
ne promettant l'éternité
qu'à ses élus.
Les pyramides pharaoniques.
Et tous les autres de la même
mascarade religieuse.

13 juin 2004

Le cauchemar approche:
l'économie mondiale
exponentielle.

14 juin 2004

La majorité des gens
que l'on croise vivent
dans des enclaves protégées
des secteurs à répétition.
Ils sont comme soustraits
du courant.
Ils ne savent converser
qu'en tournant en rond dans
le vecteur de leur quotidien;
et de la télévision.
On ne sent pas
qu'ils sont conducteurs.
C'est comme si,
momentanément en eux,
le courant s'était atténué.
Ils ne vivent pas
dans les grandes lignes
d'alimentation.
Ils ne sont plus
porteurs de plaisir.
Rire, boire, se conter
des histoires, et sucer
des culs nouveaux,
ne sont plus
de leur domaine.
Oui, nous étions jeunes
alors!
Nous vivions de hautes
probabilités événementielles.

15 juin 2004

L'amour ne saurait être
beaucoup plus qu'un réflexe
simple de l'organe.
Comme le muscle cardiaque
bat la vie pour elle-même.
Une pulsion hallucinogène
pour nous faire faire la chose
qui se dégrade ensuite
culturellement en mariages.

16 juin 2004

La publicité capitaliste
m'impose un collectivisme
de fait contre lequel
JE dois bâtir ma simplicité.

Un individualisme radical
permettant de mourir
tranquille.

17 juin 2004

Chaque jour est
comme une chambre
d'un immense château dont
nous n'habitons toujours
que la dernière.
Dire qu'il existe un endroit
du cerveau où tout est inscrit
dans notre logique
relève sans doute
d'une croyance religieuse
à l'éternité.
Je ne peux que difficilement
écrire une page entière
si l'on m'obligeait à rédiger
un rapport d'une journée
prise au hasard
la simple semaine dernière.
Où donc serait inscrite
ma vie?
Ou alors elle se cacherait
dans une autre logique.
On nous a enseigné
la folie culturelle de vouloir
être éternellement remarqués
d'autrui
alors que l'on ne se souvient
même pas de soi!

18 juin 2004

Pour un néophyte,
même la poésie
la plus simple est
une formule algébrique.
Je ne suis pas comme j'écris.
J'écris comme un handicapé
marche sur ses prothèses.
Ma vie est ailleurs.

22 juin 2004

Nous sommes
peut-être moins *sociaux*
que des *individus*
vivant ensemble pour raison
de fonctionnalité.
Vivant dès lors
cachés chez soi
et communiquant peu
avec le voisinage.

L'autre ne peut être
qu'un aspect particulier
de ce que j'ai retenu de nous.

24 juin 2004

Le bouturage
dans des tourbettes
n'est finalement qu'une autre
méthode de commerçants.
Le résultat en simple terre
est nettement meilleur
et évite le trouble
d'une transplantation.

Autre note.
Depuis la 4ième je bouture
une plante de fois en fois.
Je ne crois pas
que le bouturage
soit un procédé comme
la photocopie donnant
une décroissance de qualité
de fois en fois.
Je ne crois pas non plus
qu'une plante mère forte
ne donne que des boutures
fortes.
C'est la *probabilité*
(avec toutes les circons-
tances atténuantes) d'avoir
des plantes fortes
qui prévaudrait.

25 juin 2004

La littérature ressemble
à nos manuels d'instructions.
Ce n'est jamais le produit
lui-même qu'on y trouve,
mais le comment faire
d'une époque.

Nos civilisations ont
la couleur de leur paysage.
Nos dires et nos lois, comme
un poisson dans son eau,
goûtent l'ensemble
qui les a fait naître.

Il n'y a pas de lois en soi.
Il n'y a que du vivant;
et c'est la difficulté.
Il n'y a que des droits acquis.

1 juillet 2004

Couper discrètement
des branches de tilleuls
dans le parc.
Les chats en raffolent,
surtout séchées.
En se mettant dans la cage
de *Poupoune*
qui part à Saint-Joachim,
Mimine montre qu'il ne veut
pas qu'on le laisse encore
seul comme la dernière fois.
Le langage gestuel
des animaux.

Aussi,
déménagement
du locataire de Mireille.

2 juillet 2004

Carré Saint-Louis.
Le groupe d'alcooliques
est invariablement là
avec ses artistes faux
et ses putains voleuses.
J'ai vu la même erreur
qui recommençait, de
génération en génération.

La Baie, l'ancien *Morgan*
de ma mère.
Les femmes pomponnées
qui sentent la poudre.
Les meubles sombres et
lourds comme des cercueils.
J'ai vu la même erreur
qui recommençait, de
génération en génération.

Soir.
Carré Saint-Louis.
Un couple de vieux jouent
ensemble de la harpe pour
le plaisir de quelques-uns.
Sous les arbres verts
du dernier soleil.

Entre le sordide libertaire
et l'asphyxie bourgeoise,
c'est ce monde-là
que j'ai choisi.
Seul.
Dans le déferlement calme
du temps.
Mourir seul dans le bonheur
de tant de vécu.
Dans ces moments de grâces
où tout arrive en harmonie.

3 juillet 2004

Les niveaux de langage.

L'anecdotique,
correspondant à un égotisme
puissant qui raconte
tout ce qui lui arrive.

Le stratégique,
correspondant à l'adulte
aguerri qui se verbalise
politiquement.

Le monastique,
correspondant aux fins
de route humaine,
qui se retire à l'écart
pour ruminer
silencieusement la plénitude
de l'existence.

5 juillet 2004

Je dois reconnaître
que la masturbation
fut pour moi une école.
J'y ai appris à jouir.
Ce que la morale apprise
me défendait.
Il me faut maintenant
apprendre le raffinement.

7 juillet 2004

Mireille Baillargeon
partie en France
avec sa soeur Jeanne
(du 7 au 24).

Un repos
dans l'épuisant souci
de toujours devoir
passer derrière elle
(élément de la cuisinière
non éteint, lumière laissée
allumée, porte de garage
non verrouillée...).
Brouillon, de père en fille.
Le calme d'habiter seul
l'ordre de mon silence.

Aussi.
La plupart des vieux mâles
de mes connaissances n'en
finissent pas d'en déchanter.
Le sexe contractualisé
n'est qu'un attrape-con.
Ils n'en finissent plus
de payer pour réparer
l'erreur de leur jeunesse,
principalement celle d'avoir
bêtement obéi aux lois
qui leur dictaient
de se marier pour pouvoir
se toucher le cul.
La morale est claire.
Celle de l'irresponsabilité
foncière de la glande
qui fait bander.
De la colle pour piéger
les mouches.

Aussi.
Retour d'Asie du neveu
Alexandre Dumais.
Ce qui l'a d'abord frappé:
non la pauvreté
comme je pensais,
mais le climat de détente
de l'Asie qu'il a vue.
L'Amérique, selon lui, vit
dans un énorme stress.

10 juillet 2004

Le plaisir de m'éveiller seul
au matin dans le silence
d'être encore seul.

Dans la satisfaction
de ne pas avoir failli à moi-
même en me compromettant
avec une autre femme.
La pulsion sexuelle est telle
qu'elle ne nous fait voir
en autrui que les extraits
bienheureux d'une relation
généralement désobligeante.
L'autre n'a rien à foutre
de mes impulsions; encore
moins de les satisfaire;
c'est à moi à m'organiser
avec la violence
de mes organes.

Mon JOURNAL me montre
qu'il m'aura fallu plus
de 30 amours, l'amour
trente fois recommencé,
pour en comprendre
l'irrémédiable cul-de-sac.
Le plaisir d'être encore seul,
ici, dans un nouveau matin.

11 juillet 2004

Outre que pour l'échange
avec autrui,
le but de l'écriture appris
à tous resterait pour écrire,
chacun pour soi, sa vie.
C'est le seul livre
réellement d'intérêt pour soi.
Le reste est mode, ou mode
d'emploi.
Ceux qui n'y comprennent
rien n'ont pas encore trouvé
l'intérêt d'être eux-mêmes.
Un journal laisse une image
de soi qui transcende
les masques d'époque.
Une continuité.

12 juillet 2004

Le danger pornographique
existe en son écrémage du
sexuel hors de son contexte.
Les fellations (ou autres
genres) y prennent tout
le temps qu'en réalité
ils n'occupent qu'en infime
partie au travers des
conversations emmerdantes.
La relation pornographique
est fausse comme tout ce qui
est amplifié hors contexte.

L'imagerie pornographique
est la suite historique logique
de l'icône religieuse.
L'idéalisation amoureuse
crée l'arrière-boutique
pornographique.
Les deux formes
d'exploitation
se contrebalancent.

13 juillet 2004

La majorité meurt
sur la route vers eux-mêmes.
Dans la grande migration
de l'espèce.

15 juillet 2004

La nouvelle blonde
d'Alexandre le fait repeindre
partout, le bureau
deviendra la salle à dîner, et
vlan et vlan l'ordre nouveau
est arrivé!
La chinoise
du Lac Saint-Jean
aime le bleu.
L'amour
est un grand dérangement.
C'est vrai qu'en vieillissant
les changements
deviennent moins faciles.
Les grands changements
surtout.
La vieillesse
aime la répétition.

C'est toute notre identité qui
repose sur l'illusion d'autrui.
Comme si autrui
nous signifiait.
En vieillissant,
le goût d'autrui diminue
et avec lui le goût
de l'éclatante nouveauté.
La vieillesse aime le calme
plat des fins de route.

À mon âge,
aucune relation ne sera
jamais aussi enflammée,
rien n'ira jamais très loin.
Aussi bien dire
que tout est fini.
La difficulté d'apprendre
à se retirer.

Ce n'est pas moi qu'autrui
recherchait, mais
une image sociale à partir
de ce que je lui offrais.
Maintenant, je n'intéresse
plus personne.
La dure évidence
de la vieillesse.
À l'époque, on m'aimait
pour me faire accepter
quelque chose d'autre
qui me détruisait.
Le *journalisme*
de Lise Bissonnette.
La *famille*
de Monique Cloutier.
Mais à l'époque
je croyais encore
que quelqu'un pouvait
tomber en amour avec moi.

16 juillet 2004

Il y a comme quelque chose
qui s'est brisée.
J'ai vu à quel point
même tous mes rêves
masturbatoires étaient faux.
Hors de la réalité.
Comme une petite séquence
d'un vieux film
se répétant en boucle.
Avant, j'avais encore
l'illusion que quelque chose
pouvait arriver.
Il me reste le souvenir
de quelques aventures
que je ressasse comme
un vieux film cochon.
Si j'avais su, jeune, éviter
cette route!
Mais même là,
le dieu des chrétiens veillait
à me barrer la route
vers moi.
Là encore il fallait
que je passe par autrui.

Encore une autre chicane
chez Alexandre.
Sa chinoise hurle à tout tête
qu'il n'est qu'un dictateur
et qu'elle va tout rembarquer
dans un camion.
Comme je suis bien,
seul.
C'était le style
de Lise Bissonnette.
La rage du sexe.
C'est comme
s'il était possible de résister
individuellement, alors que
sous certains climats,
c'est comme un délire qui
se répand et nous contamine
tous pour la reproduction
de l'espèce.
La grégarité reproductrice.
Car il faut ne pas exiger
comprendre pour enfanter.

17 juillet 2004

Il n'y a jamais eu
de *contrat social*.
C'était encore la superstition
biblique de l'âme existant
au-dessus de sa société.
Comme si une tige éternelle
venait se greffer à l'arbre
mortel dont elle naît!
Je suis
un produit de ma société,
ici et maintenant,
et nous sommes tous
à peu près identiques,
et s'il doit y avoir contrat,
c'est plutôt dans le sens
de ma différence.
Car je respire
indépendamment de tous.

Mais, de fait, il y a *comme
un contrat social*
dans l'unique sens
des habitudes des sociétés.
Par contrat notarié,
je me suis inscrit
dans une habitude sociale,
je suis devenu propriétaire
de ma maison.
Que presque tous
mes concitoyens soit aussi
propriétaires de quelque
chose et veulent le demeurer
est la base
(ledit contrat social)
de cette loi de propriété.

Mais les voleurs
(ou autres communisants
qui s'y opposent)
sont aussi en droit.
C'est la force
de notre opposition
qui les place en tort.

L'on finit toujours
par s'adapter à la moyenne
de notre société.
C'est là en fait la morale.
Et tout cela bougeant
constamment.

18 juillet 2004

La réalité semble être qu'il
n'y a rien dans nos relations
sinon la répétition
de se revoir
que les circonstances
nous imposent.
La vie abuse de nous.
Nous poussant
à la surreproduction.
Le calme de vivre
semble contraire
au mouvement naturel.

19 juillet 2004

Le voisin marocain revient
plus souvent cette année!
L'an dernier,
alors qu'il aurait dû prendre
ses responsabilités,
on ne le voyait plus!
Quand ses fils commencent à
nettoyer autour de la maison,
on le sait,
c'est que papa s'en vient!

Lorenz écrivait
ne pas comprendre pour-
quoi les oiseaux semblaient
prendre plaisir à se quereller
pour leur territoire.
C'était oublier qu'il y a
plaisir à bousculer
et à le faire sentir.

20 juillet 2004

L'ancien impresario
du travesti Guilda, dit-on,
un je ne sais qui, locataire
discret d'un sous-sol
sur la rue du Parc Lafontaine
depuis 20 ans, reconnaîtrait
le succès dans le quartier gai
avec un nouveau spectacle
du même genre.
Il est maintenant saoul
dès le midi et harangue
tout le monde sur la rue!

22 juillet 2004

Le parc avec, entre lui et
moi, cette rangée
de géraniums géants
sur mon balcon.
Dans la respiration
des soirs d'orages,
toutes ces fleurs m'excitent
profondément.

28 juillet 2004

En m'apprenant à lire,
mes maîtres, sans le savoir,
m'apprenaient le plaisir
de me retirer à l'écart.
J'allais y découvrir
une vérité contraire à la leur.
Il n'y a que moi pour moi.

Bible, Coran :
ces sinistres livres
de morales et de fanatismes
devraient être interdits
d'enseignement obligatoire
pour tous.
Ce n'était pas
le goût de la vérité,
mais celui de réprimer
autrui.

30 juillet 2004

Je suis petit commerçant
et j'en fais, en quelque sorte,
ma philosophie
et ma religion:
celle des relations pratiques.

Aussi: mieux vaut être
inconnu mais vivant,
que célèbre et mort.

1 août 2004

J'aimerais encore
pouvoir basculer
dans un autre monde.
Partir
pour la grande aventure.
C'était ma jeunesse.

5 août 2004

Il y a toujours en moi comme
un besoin de méchanceté
qui se concrétise
sous forme d'agression
contre quelqu'un.
Contre le voisin marocain.
Contre une sous-locataire
bruyante.
Contre ceci ou contre cela,
il me faut toujours une cible.
Cela fait peut-être partie
de l'instinct de gérance.
Cette méchanceté à vouloir
toujours policer les autres.

13 août 2004

La vie n'a rien à foutre
de notre bonheur.
Elle a nécessité de
se reproduire massivement.
C'est dans le trop-plein
de l'existence
que se trouve notre confort.
C'est en disciplinant
notre poussée vitale
vers d'autres fins
que la reproduction
que nous pouvons atteindre
le repos.
Notre bonheur n'est pas
une nécessité cosmique.
C'est à nous de savoir
profiter des surabondances.

Nous sommes là *Mimine* et
moi à paresser doucement
dans ce dernier soleil d'été,
à étirer nos muscles
et notre vie en attendant
tous deux notre mort.

20 août 2004

Devant une photographie
de ma maison
vue de l'étang du parc,
j'ai vu soudain l'herbe
se transformer
en un champ de cannabis
comme un grand trait vert
sous la grisaille des maisons.
Le bonheur.

C'est ainsi que l'onaniste
transpose sa sexualité
en un fantasme irréalisable
et qui ne trouve à s'apaiser
que dans l'exercice
musculaire
de sa masturbation.

21 août 2004

Ma *normalité*.

À 9 ans, je ne savais pas
encore ce que je faisais,
mais cela éveillait en moi
un désir de répétition.
C'était venu par hasard,
sans doute d'une pollution
nocturne venant au même
moment que je m'éveillais
en me frottant le sexe bandé
contre le matelas du lit.
Je répétai le geste
accompagné
de rêveries amoureuses
encore naïves
et très gentilles.
Au début, je ne m'en suis
pas fait un cas de conscience
particulier.
Je ne savais dire
ce que je faisais.
Je n'accusais en confession
que les pensées amoureuses
qui me venaient alors et
qui étaient, dans ma
religion, clairement
classifiées vilaines.
Un seul jour
sans me masturber suffit
bientôt à me rendre nerveux
et comme atteint de fébrilité
m'empêchant
de m'endormir.
L'onanisme me laissait
dans un sommeil immédiat
et bienheureux.

La réalité avec une femme,
par la suite,
ne me donna jamais
la même satisfaction,
celle de mes rêveries
parfaitement orchestrées
à mon but d'éjaculer.
Mes rêveries de dominateur
jouissant de multiples
fellations sont peu à peu
devenues mon bonheur
sexuel.
Plus la dévotion et l'humilité
de mes suceuses
se manifestent,
plus forte est ma jouissance.
Un énorme besoin
de reconnaissance
et de valorisation de moi
s'exprime, pour ainsi dire,
par tous les bouts.

Une opposition radicale
au matriarcat antisexuel de
ma mère et de sa génération.
Mais aussi un énorme
complexe d'infériorité
par rapport
à la féminité castratrice
que je devais affronter,
par rapport
à la super puissance macho
que l'on exigeait
des hommes,
et que je n'avais pas.

Peut-être avais-je été trop
impressionné par ces grandes
filles mes cousines
(Francine et Yvane Fournier,
«grandes» parce que j'étais
alors «petit»...)
finalement
entrées en religion.
Et surtout par Denise Caron,
autre cousine en religion.
Toutes, elles m'avaient,
sans le savoir,
indiqué la voie de ce qui
serait ma normalité.
Je n'avais droit chez elles
qu'à être le bon petit
Van-van, jamais le fier
galant.
Il est vrai que j'étais bien
avec mes écureuils,
mon lapin et mon canard.
Mais la sexualité m'obligeait
à sortir de mon jardin.
J'avais soudain besoin
de sexe, et on me bloquait
la route.

Peut-être aussi avais-je été
humilié par mon physique
plutôt minuscule,
presque féminin.
Un jour des filles
s'étaient moquées
de «mes bras d'infirme...»
(Depuis je n'ai jamais voulu
porter de chemise à manches
courtes).
Cette peur de la moquerie
fut peut-être mon plus grand
blocage, et de là mon besoin
extrême de dominer
pour montrer, moi aussi,
mes capacités.
Je craignais mon incapacité
d'être un mâle à la hauteur.
Mais il était interdit de ne
pas *respecter* les femmes.
Mais je n'étais pas
homosexuel pour autant.

J'avais de grands besoins
et ne rencontrais personne.
Ce n'est que lorsque j'eus
la chance de rencontrer
Monique Cloutier
dont les exigences sexuelles
étaient considérables
et qui se laissait terriblement
dominer
que je me sentis enfin
avec elle presque aussi bien
qu'avec moi.
Mais, même elle,
en me quittant,
me reprochait, en plus d'être
alcoolique et autoritaire,
de ne plus la «fourrer».
J'étais pour ainsi dire
déjà perdu en moi.

La crainte de me faire *piéger*
à engrosser
m'a toujours paralysé.
Il m'a toujours été
désagréable de sortir
d'urgence du vagin
me méfiant de l'étourderie
des femmes
à prendre «leur» pilule.
Puis, peu à peu, je me suis
lassé de leur vagin,
tout simplement.

Mais malgré tout
j'aurais besoin d'une femme
qui me suce tous les jours.
Et je n'ai pas les moyens
de me payer celles
qui se déplacent chez vous
pour vous tirer, à tous points
de vue, les vers du nez.

L'auto-érotisme
fut et demeure donc
mon premier et sans doute
dernier chemin.

26 août 2004

LES BRUITS DE L'ÉTÉ.

De mon balcon,
les samedi et dimanche
matin d'été,
on se croirait à la campagne.
On entend le nasillement
des canards sauvages
de l'étang du parc.
C'est le silence merveilleux
de la ville.
Mais en semaine,
dès 8 heures, c'est un flot
d'automobiles, de camions,
de bicyclettes, de gens,
tous pressés d'aller
au centre-ville.
À partir de 9 heures
un calme relatif revient
avec des circulations
plus ou moins faibles,
plus ou moins irrégulières.
Alors le voisin se lève
et m'arrive une musique
de sa fenêtre.
La journée commence
m'obligeant, chaque heure,
à changer de place
dans la maison,
aller de l'avant à l'arrière,
pour éviter le bruit.
Dans l'après-midi,
de 15 à 18 heures, c'est le
même flot qui recommence,
mais en sens inverse.

Après le souper,
c'est au tour du voisin
guitariste de son métier
(connu, dit-on), de s'installer
au pied de son escalier
pour nous faire don
de sa pratique quotidienne.
Qu'enterrent bientôt
les haut-parleurs
du théâtre du parc.
Et roulent encore les autos
et les camions.

La nuisance se résume
essentiellement
dans le bruit
des moteurs à pétrole
et dans celui
des amplificateurs de son.

Lorsque revient le calme
de la nuit, il arrive,
certains soirs d'été,
qu'un grillon perdu vienne
grésillonner
jusque dans les géraniums
géants de mon balcon.

Les jours de pluie, la ville
devient plus silencieuse.
Comme durant l'hiver,
les gens rentrent chez eux.

Le cerisier de la cour.

27 août 2004

Message laissé sur mon répondeur par Yvon Boucher à qui j'ai fait cadeau de mes 5 livres pour m'avoir obtenu de LIDEC GUÉRIN un estimé pour l'édition de mon JOURNAL.
(9½x8½ in 11x8½, in16 pris dans feuille 23"x35"
1800 pages,
papier Vista opaque 70M,
relié carton,
exemple dictionnaire Lionel Meney,
noir et blanc,
$40,000 pour 1000).

«Oui mon cher Yvan,
Yvon Boucher à l'appareil.
J'ai reçu
tes superbes exemplaires.
C'est une très belle édition.
Alors c'est un grand cadeau que tu me fais.
Je l'apprécie énormément.
C'est très bien fait aussi ton feuillet de présentation, très synthétique,
très visuellement attirant.
Alors je te reparle de tout ça bientôt».

30 août 2004

Autres notes:

Le but de toute politique est d'abord de maintenir la paix. Ce n'est ni vérité, ni justice, mais l'ordre dans les droits de passage.

Quelle étrange chose
que nos villages étaient moralement dirigés
par des célibataires mâles alors que presque tous les autres devaient
se conformer au mariage.

C'est parce qu'ils sont profondément méchants qu'ils sont croyants.
Ils en sont encore à devoir se scinder en deux
pour pouvoir s'accepter.

La majorité passe son temps à tourner en rond
dans son désordre.
Au lieu tout simplement de débrancher, ils passent leurs soirées à zapper
dans l'espoir d'en sortir.

Il n'y a pas de vérité
pour tous.
Je suis né
dans un milieu donné et c'est là ma vérité de départ.
Ce n'est jamais la vérité,
mais une directive,
qu'on nous transmet.

Aux directives irréalistes correspondent
des vies malheureuses.
C'est contre
les mauvais programmeurs qu'il faut réagir.

Ce n'est jamais l'objet
que l'on décrit,
mais nos sensations.

Toute idéologie
qui se veut pour tous
est religieuse.

L'erreur est de penser
en terme de finitude, de mort ou de paradis.
Rien jamais n'est fini.
La vie est mouvement.
Nous gambadons,
comme des draveurs,
sur nos objets en perpétuelle dérive sous nos pieds.

La culture
n'est qu'une nouvelle forme d'envoûtement
qui contingente le défilé.

La bonne morale marchande cherche à éliminer
les intermédiaires.
Tout le jeu social consiste à savoir s'en défaire.

1 septembre 2004

Lancement de la 13ième.
La récolte de la 12ième.
fut de 1810 grammes frais.
S'il n'avait été d'un dernier
problème qui m'a fait
arraché 20 plants moisis,
problème de circulation d'air
lors d'excès de chaleur
que j'ai corrigé par l'ajout
d'un mini-ventilateur,
j'aurais dépassé les 2 kilos.

Les fleurs de cannabis
femelles,
(mais aussi mâles),
sont comme de petits sapins
poussant à l'aisselle
de chaque feuille.
La récolte consiste à couper
les sapins à leur base.
Ni autres feuilles,
ni tiges, ni racines.

Le cannabis procure
des moments d'extase...
et tout, soudain,
retombe à la normale.
Et puis, malgré soi,
le regard
se met à fixer à nouveau
pour atteindre
d'autres fascinations.

15 septembre 2004

L'automne commence
avec PAGEMAKER
et PHOTOSHOP
que le neveu Nico
nous a piraté sur Internet.
Depuis 4 ans
que nous attendons ce jour!
En fait, depuis notre visite
à un imprimeur
avec Marc Desjardins,
le 11 août 2000.
Une certaine excitation
est revenue dans la maison.
Je suis prêt à y monter
mon JOURNAL informatisé
(à l'exception de quelque
300 feuilles non datées
qu'il me reste à décrypter).
Et les photos cette fois seront
dans la mise-en-page.
Nous avons été acheté
un scanneur que j'offre
à Mireille pour sa fête.

20 septembre 2004

La vieillesse
est comme une chute
dans un temps qui s'accélère.

Écrire mon JOURNAL
est mon éternité réelle,
ici et maintenant.
Un jeu.
Ma façon de finir
en un bouquet séché quelque
part.
L'irréaliste poussée
de survie!

Je me récompense
régulièrement,
quatre ou cinq fois par jour,
en cannabis,
en masturbations,
et voilà
que je m'offre un gâteau!
La nature est plus tolérante
que nos morales.
La perversité
y est fonctionnelle.

23 septembre 2004

Ma soeur Germaine
a obtenu sa permanence
dans l'enseignement,
ce qui lui assure une pension
de la fonction publique.
Elle vient, de plus, de signer
(avec sa Guylaine)
l'achat d'une maison
à Greenfield Parc,
tout près de Saint-Lambert
où elle est née,
et tout près de son travail.
Bonnes choses.
Logiques.

3 octobre 2004

Pris soudain d'un étrange
sentiment de vide.
Comme lors des premiers
jours de sevrage d'alcool.
Comme n'existant que pour moi.
Devant le sentiment soudain
que toute relation humaine
est fictive
et sans fondements.
Une simple impossibilité
de fait.

Ce n'est que dans l'étrangeté
des choses
que je vis.

9 octobre 2004

Tout donne l'impression
d'être resté en place.
Mais, en fait,
cela n'est pas tout à fait vrai.
Une maison n'est pas
un ancrage absolu,
mais une foule d'objets
dont nous devons sans cesse
assurer le portage.
Il y a 20 ans, j'ai refait faire
mon balcon sur le Parc
qui, depuis, peu à peu
ne m'a pas suivi
en se détériorant sur place.
Il me faut maintenant
en refaire un portage.

14 octobre 2004

Les gens de notre passé se
cachent dans certains objets
d'où ils nous reviennent
soudain
dans leurs visages d'époque.

Le cendrier
de Janine Corbeil,
le néon acheté du temps
de Marie-Brigitte Cloutier.

Le plaisir de se laisser aller
à ses remords.

16 octobre 2004

Le rôle de l'État est de:

1.
garantir le respect
de la propriété
et des morales-ghetto
qu'on y pratique.

2.
garantir des droits
de passage pour tous,
d'une façon tolérable
pour tous
entre les opposants
(arbitrage préventif
pour éviter
les affrontements).

17 octobre 2004

Autrui,
c'est le passé,
la tradition,
l'ordre accepté des choses,
la compression du moi
dans laquelle je suis né
bien malgré moi.

Si la censure
toujours revient, serait-ce
par plaisir de vivre la tension
sociale qu'elle crée?
Ce qui ne serait pas toujours
libre pensée,
mais aussi goût du combat
qui prévaudrait mieux
que l'ennui de pouvoir
toujours tout faire,
mais seul.

Le problème
de la culture québécoise
est son manque de caractère.
Sa littérature est infectée
de juiveries bibliques.

25 octobre 2004

Je ne suis pas le seul vieux
à m'exciter.
Georges Raby aussi.
L'éternité nous travaille tous.
Hier, les petits vieux
retournaient assidûment
à l'Église pour s'assurer
une entrée en Paradis.
Le goût de l'éternité,
ce cul-de-sac de vieux.

Georges Raby:
"Les dents longues".

Jadis, je lui aurais dit cela
superficiel, voir souvent:
blagues de taverne.
Mais à quoi bon!
De toute façon, il n'écoute
que ce qu'il a à dire.
Je lui ai dit:
- C'est pas pire ton livre.

Il a aussitôt enchaîné
sur les problèmes
qu'il a eus à l'éditer;
et qu'il est pressé;
car il en a encore une
vingtaine d'autres à publier.
Il joue avec ses ballons...
Alors tant qu'il s'amuse,
c'est amusant, non!
Voilà ma nouvelle position
critique.

Je ne dis plus
que je n'aime pas.

29 octobre 2004

Le langage
est la religion première.
Ensuite viennent les sectes
et leurs interprétations.

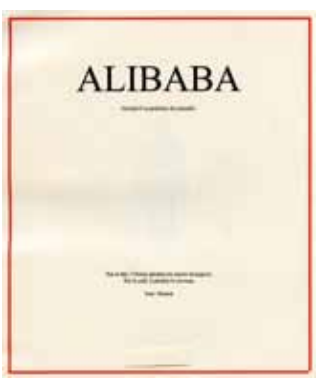
L'écriture idéalise.

L'album familial
de photographies, laïcise.

3 novembre 2004

ALIBABA est terminé.
Mon JOURNAL continue.
Mais j'ai comme senti
que, pour un manifeste,
c'était suffisant.
Un livre court
comme LE PETIT PRINCE.
Un mythe personnalisé:
ALIBABA,
vieillard rusé et underground
comme réplique heureuse
à ZARATHOUSTRA,
l'idéaliste crispé.

Mais je constate
avec surprise que ce livre
m'est comme venu
de lui-même,
progressivement
sur près de 10 ans de vie,
qu'il m'a pour ainsi dire
échappé des mains,
qu'il s'est de lui-même
affirmé comme synthèse
de ma réflexion.



8 novembre 2004

Trois tendances historiques:

- le communisme (n'être qu'avec ses proches): Jésus, Marx, mais aussi Bacchus.

- l'élitisme (être le plus entrepreneur de sa bande): Nietzsche, Hitler, mais aussi l'école.

- le pragmatisme (être moi pour moi): Stirner, mais aussi la folie.

9 novembre 2004

Je pratique la littérature
comme un hobby.
Un merveilleux hobby.
Ceux qui en tirent de l'argent, (professeurs surtout),
ont d'évidentes
autres raisons.
Mais pour moi la littérature
me reconduit toujours
à ma simple vie intérieure.

10 novembre 2004

Je me suis finalement acheté
un nouvel ordinateur
portatif:
60 GO, 512 MO.
Un petit objet
de 8 par 9 pouces
et d'à peine 1 pouce
d'épaisseur.
Il y a même une table
de montage pour mes films
vidéos.

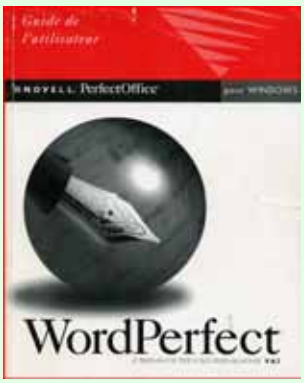
Avec PHOTOSHOP,
WORDPERFECT, PAGE-
MAKER et ACROBAT,
me voilà installé comme
un éditeur n'aurait jamais pu
rêver de l'être,
il y a simplement 30 ans.
Quelle bousculade!

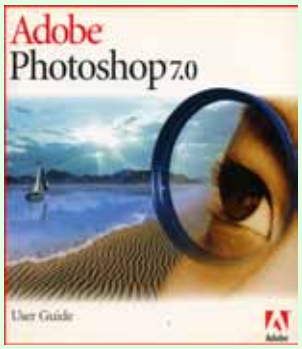
J'ai commencé à écrire
sur un dactylo acheté
par ma mère à Noël 1955,
puis sur un dactylo
avec chariot électrique
à partir de 1978,
puis sur un premier
ordinateur au bureau en 1986
(une énormité),
suivi en 1987 d'une autre
énormité chez moi.
Puis sur un premier portatif
acheté de seconde main
en 1995.

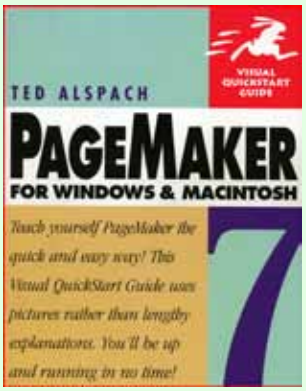
Je me sens comme revenu
au beau temps de SEXUS
et de ALLEZ CHIER.

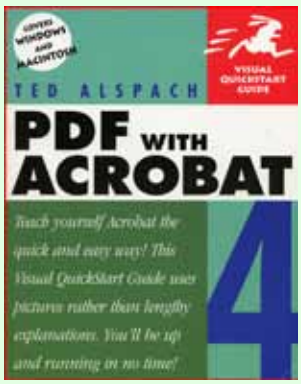
Le plaisir de rêver
devant une mise-en-page!
La nervosité de chaque
ligne.
Je ne serai jamais
un bon graphiste, je ferai
toujours dans l'art naïf.

Mais.









11 novembre 2004

Jeune, quand j'admirais
quelqu'un, c'est qu'il m'était
ce que je voulais devenir.

Il me fallait m'organiser
pour m'élever à mon tour,
jusqu'à épuiser
mon admiration.

L'admiration, pour moi,
a toujours été une incitation
à m'en libérer.

12 novembre 2004

Nous disons la vérité
lorsque nous ne distinguons
plus les nuances.

13 novembre 2004

Il nous faut favoriser
un État libertaire,
c'est-à-dire n'imposant
de lois que
sur les droits de passage
communs,
et protégeant, par ses lois,
l'étanchéité de la propriété
de chaque moi.
Et la morale publique
ne doit décréter que
sur les tenues de corridor
(c'est là que devraient
s'arrêter
les disputes et négociations),
et laisser toute liberté
à chacun
sur sa tenue de maison.

19 novembre 2004

*Les jeunes refont toujours
les mêmes erreurs*.

Peut-être est-ce la faute
des mots.
Ils ne sont encore
(la plupart du temps)
que des pense-bêtes à fin de
réminiscences personnelles.
Ils ne transportent presque
rien à autrui, mais nous
rappellent ce qui est déjà
vécu en nous.

Mais il y a aussi
que la conjoncture
n'est jamais la même.

22 novembre 2004

Il est très difficile
de se figurer
que tout ce que l'on fait
est vain,
et va
complètement disparaître.
Et j'allais écrire:
que tout ne mène à rien.

Non.
Car tout mène à moi.
Il est très difficile d'admettre
ceci.

Si ce n'est d'aimer
absolument
ce que l'on devient.

30 novembre 2004

Il nous faut atteindre
les conditions (limitation
catégorique des naissances,
éducation à l'autosuffisance
financière, etc.) permettant
un niveau économique
de rentier pour chaque
individu vivant.
De sorte qu'il soit possible à
chacun d'être véritablement
maître de lui-même et maître
de ses associations
avec autrui.
Autrement,
nous nous condamnons
à continuer le jeu actuel de
la démocratie et de la charité
qui en cache l'hypocrisie.

Il nous faut viser
l'émancipation de l'individu
dans tous ses rapports
avec les autres.

2 décembre 2004

L'instant est la seule chose.
Si je ne m'organise pas
pour l'aimer,
je rate ma vie.

6 décembre 2004

Élisée Reclus,
cet autre anarchiste, a raison
de quasi confondre
(du moins lier étroitement),
évolution et révolution.

Sans "objectif",
non nécessairement
"meilleur",
et avec possibilité
de "régression historique",
donc difficile à "qualifier".

7 décembre 2004

Au rythme d'un an
de JOURNAL par mois,
de 10 ans par an,
j'en ai pour 5 ans
à monter l'édition finale.

J'élabore, pour autrui,
une curiosité.
Mais pour moi,
c'est comme une prière
devant
un mur des lamentations.

10 décembre 2004

Satisfaction.
Satisfaction d'être assis là,
tout simplement.
À goûter la densité
des choses.

Dehors,
c'est à nouveau l'hiver.
Un autre hiver.
Après d'autres hivers.

11 décembre 2004

La vie est une immense
fécondation,
un orgasme continuel
vers l'autre instant
(où l'individuel
ne peut être que broyé
par sa succession).

Mais c'est justement
parce que je ne vaux rien,
si peu, si minusculement
pour autrui,
que justement
JE vaux TOUT pour moi.

20 décembre 2004

Lancement de la 14ième.
Un peu plus tôt que prévu,
le gel me limitant dans
ma capacité d'éclairage.

La récolte de la 13ième. ne fut
que de 1060 grammes frais.
Un autre petit coup
de grainage inattendu...

J'ai fait lire ALIBABA
à Mireille.
Il ne l'a pas ennuyé.

- Ce pourrait être
un best-seller.

Elle a été surprise
d'y trouver une philosophie
mêlée à un texte de jardinier.

- Un heureux mélange
auquel je ne m'attendais pas!

22 décembre 2004

En relisant mon JOURNAL,
je découvre
à quel point, adolescents,
nous étions déboussolés,
affectivement affolés,
dans la difficulté
que nous avions de passer
d'une société à codes stricts
et religieux à une morale
individuelle
basée sur des probabilités.
Tous.
Sans exception.

Ce qui me renverse aussi
le plus, c'est la cadence
accélérée du passage
des gens dans une vie
d'aujourd'hui.
Tout le contraire
de la société rurale.
Le contraire aussi
des premières tranches
d'urbanisés.

La durée est devenue
quelque chose qui se passe
des mêmes gens.

2005

63 ans

7 janvier 2005

Mon JOURNAL,
comme les premiers jeux
de photos fixes
qui donnaient déjà
l'impression du cinéma,
laisse l'impression
d'une traversée de scène
de tous,
à la course.
Ce qui m'étonne aussi
dans mon passé,
c'est que plusieurs
comportements que nous
qualifions alors d'amoureux,
relevaient en fait strictement
d'une catégorie méconnue
du délire.

10 janvier 2005

L'erreur est aussi
de penser en arriver à la fin.
De quoi que ce soit.
Tant qu'il y a vie,
il y a cheminement.
Je n'arrive jamais à la fin,
mais à un autre déploiement
vers d'autres fins.
Il n'y a de *poses éternelles*
que dans les manuels
scolaires.
La vie avance au ralenti,
mais comme l'énorme
poussée chaotique
d'un tsunami.

Avec, pour toute protection
de nos écrits,
la Bibliothèque Nationale
du Québec
(oui, en solide béton!)
qui, comme un bloc de glace,
s'illumine de l'intérieur,
la nuit...

15 janvier 2005

Croire en un Dieu
relève d'une habitude dure,
comme boire de l'alcool
ou fumer de la nicotine.
Cela commence quelque
part, et cela ne s'arrête pas
de soi.

C'est parce qu'ils sont
foncièrement méchants
qu'ils font partie d'une secte
de charité.
Ils ne pensent finalement
qu'à enrichir leur éternité.

Tant que je n'ai pas eu
trouvé *ma* place
contre leur désordre,
j'ai *chialé* contre eux.
Lorsqu'ils disaient donner
des cours de *formation*,
c'est de formation militaire
dont ils parlaient.

24 janvier 2005

Depuis deux mois
sans médicaments.
(Thyroïde, 60mg)
de la multinationale
pharmaceutique Parke-
Davis, en rupture de stock.
Ce furent des médecins d'ici
qui, pour me guérir
disaient-ils de mon goitre,
en détruisirent trop
par radiations, m'obligeant
dès lors à ce traitement...
procurable
uniquement chez eux.
Et voilà que mes maux de
ventre, de tête, mes diarrhées
et des crampes aux mollets
recommencent.
La bêtise de ma dépendance.
Et l'école ne m'apprenait
que des théories
qui ne servaient qu'à
l'obtention d'un diplôme.
Tout devait être
comme la notion de paradis.
Tout devait venir d'ailleurs,
jamais de moi.
On m'apprenait
à *dépendre avec méthode*.

1 février 2005

C'est vrai
que maintenant je suis bien.
Maître de mon territoire.
N'ayant ni femmes,
ni enfants à charge.
Ne m'étant pas fait prendre
dans le guêpier des divorcés.
Délesté de presque
tout poids d'autrui.
Ne laissant pénétrer
chez moi que les rayons
chauds du soleil.

Je quitte
le réel qu'ils se racontent.
J'entre dans mes dimensions.
Ne laissant plus désormais
quiconque
monter à mon bord.
Ne retenant d'autrui
que le contact,
selon l'efficacité
des dernières transactions.

Comme la journée est belle
maintenant.
Seul dans le soleil.

5 février 2005

J'ai finalement renouvelé
ma prescription.
D'une autre compagnie.
Mais, après un mois de
manque, j'en ressors épuisé.
Exactement comme à la fin
de SEXUS, la moindre
difficulté me met à terre.
La maladie, peut-être autant
sinon plus que la censure,
m'avait alors vaincu.
Normalement,
d'ici deux semaines,
je devrais avoir retrouvé
ma santé.

C'est bien le propre
de la santé que de se laisser
oublier.

11 février 2005

Nos idéologies
ne sont peut-être
que des symptômes
d'une pression intérieure
plus puissante qui ne réussit
jamais à bien s'exprimer,
mais dont le besoin
de réalisation outrepasse
notre capacité à dire.
Puisqu'elles sont toujours
fausses dans leur expression,
mais nécessaires
dans leur exécution.

14 février 2005

Après une semaine de retour
à ma pilule par jour,
mes selles normales
sont revenues, et ma santé.
(Oh qui fera l'éloge
de la selle dure!).
Le goût d'entreprendre est
tout simplement physique.
La moronnerie ne doit pas
être bien dans sa peau.
Sans doute aussi le problème
des clochards.
Un état dépressif viscéral.

15 février 2005

Mon passé
s'est refermé derrière moi
comme s'il n'avait
jamais existé.
Comme un mouvement
d'eau derrière un navire.
Et plus va le temps, plus
vouloir persister à prétendre
à mon existence passée
relève, pour les plus jeunes
surtout, d'une certaine
loufoquerie.
Puisque pour eux,
de toute évidence,
ce temps-là n'a jamais
existé, si ce n'est déjà
dans les livres d'Histoire.

20 février 2005

Après un bain chaud,
boire de l'eau froide au soleil
d'un autre après-midi d'hiver
comme si rien
ne s'était passé
que ce bonheur.

21 février 2005

Terminé la pose
d'une feuille de papier Mylar
(style miroir) dans la cave
à cannabis.
Aussi: achat et pose
d'un réflecteur à lampe
qui, coupé en deux,
m'en fait une longueur
au-dessus de chaque lampe.
Le tout donne l'impression
d'une chambre de miroirs où
les lampes sont multipliées
(et comme déformées
en bavures de lumière)
par 10, 20, voire 30 fois.

Autre note d'importance.
À chaque fin de récolte,
je désempote les quelques 30
pots où je vais transplanter.
La terre en sort en pain
tant les racines ont tracé
le contour.
Je défais la motte, y ajoute
et mêle un litre de fumier
de mouton, avant
de rempoter et transplanter.
Ce qui fait que chaque pot
se voit enrichi une fois l'an.

23 février 2005

Tout fonctionne comme si
tout était réglé normalement,
alors que tout semble réglé
normalement parce que tout
fonctionne de soi,
par la force des choses.

Révoltes, contestations:
mais contre qui?
contre quoi?
contre l'esprit du temps?
Je ne peux vivre
une existence paisible que
petitement, convenablement,
dans une organisation
où je me retrouve cadastré
dans une tradition commune
bien éprouvée.
À ceux qui cherchent encore
à redresser les torts
ne sont généralement offert
que l'arène des médias.
Quiconque s'y montre,
s'y brûle vite
dans la rigolade générale.

Car il n'y a pas réellement
de réformes.
C'est le temps
qui déforme tout.

24 février 2005

Le rôle de l'État
doit correspondre
à celui qui l'a fondé:
le pillage et le taxage des
grands axes de circulation.
En échange, les pilleurs
ont dû, historiquement,
nous concéder la sécurité.
Une fois la sécurité acquise,
ma vie est une succession
de problèmes sociaux
que je dois résoudre
par moi-même de mon
mieux.

On m'a éduqué
à ne pas mentir.
Mais, de fait,
j'ai passé ma vie à mentir.
J'ai même atteint
une grande facilité à mentir.
Mon devoir est de dire
ce qui est bon pour moi.
Pour passer, il me faut dire
ce qu'autrui peut, ou veut,
ou doit entendre.
Comme une clé
dans la serrure.
Toujours dire la vérité
est avant tout signe
d'une inintelligence sociale.

Une idée *en soi* est
nécessairement un préjugé.

1 mars 2005

Un autre hiver qui achève.
Le plaisir de marcher
de long en large, seul,
en silence, dans la chaleur
de ma grande maison
de bois.
Toute ma vie, j'ai recherché
un tel espace à moi.

Bien sûr, j'ai d'abord rêvé
d'une maison à la campagne,
d'un retrait autarcique
de la société.
La chose eût été possible
dans d'autres conjonctures.
Au lieu de dépendre
de locataires, je dépendrais
d'un emploi extérieur.
J'ai donc dû apprendre
avec le temps à composer,
à ma façon, avec la nécessité
de mes approvisionnements.
Car c'est bien là
tout le problème.
Comment bien vivre sa vie
tout en devant la partager
(le moins possible)
avec autrui.
Si la société m'apporte
l'infrastructure du
confort, comment éviter
l'envahissement massif de
son impossibilité à en jouir.
Comment éviter
la médiatisation publicitaire
de son énervement
et de sa goinfrerie.

Comment éviter aussi
les nécessités d'autrui qui,
de toute façon,
ne me regardent pas.
J'ai besoin de rester seul
pour être heureux.
J'ai besoin de me concentrer
sur mon petit chemin.
Car vivre heureux, pour moi,
est encore contraire
à notre civilisation pour tous.
Chacun veut encore
m'amener *ailleurs*.
Le problème est
qu'en laissant entrer autrui,
on se laisse aussi aller
à ses influences.
Ce qui parfois est bon.
Mais toujours, finalement,
contradictoire à moi.
La paix intérieure exige
une réduction
des événements extérieurs.
Une monotonie.

2 mars 2005

Je suis devenu comme
les arbres que j'ai plantés,
il y a 20 ans, dans ma cour.
Manquant de soleil dans
la cavité où ils se trouvaient,
ils ont d'abord poussé frêles
et croches jusqu'à l'endroit
où, dès midi, ils obtinrent
du soleil.
C'est ensuite
que nous avons pris
notre essor et notre allure.
C'est comme si ces arbres
maintenant bien
dans leur peau
étaient finalement sortis
d'un premier tronc croche
et comme désormais
un peu étranger.
L'espace qu'on nous avait
concédé n'était pas facile.
Avant, des gens comme moi
ne pouvaient
tout simplement pas survivre
pour s'exprimer.
Ils mourraient à la tâche.

3 mars 2005

C'est la *stabilité* qui reste
notre véritable imaginaire.

10 mars 2005

À relire mon JOURNAL,
j'y découvre
une suite de portraits
de femmes de mon époque.
J'y vois aussi que chaque
événement d'une vie (plutôt
qu'un autre alors possible)
fait que le reste
a pu avoir lieu.
Un enchaînement
de probabilités que d'autres
appelaient Destin.

Mon JOURNAL est
mon dernier rassemblement.
Chacun y vient jouer
son personnage
sans réellement savoir
qu'il joue sous caméra,
le meilleur moyen de décrire
autrui étant de le laisser
se commettre lui-même.

12 mars 2005

À moins
d'un échange concret,
autrui n'existe pas pour moi,
pas plus
que je n'existe pour lui.
Ce n'est qu'avec le discours
institutionnel que je débats.
C'est de là seul que me vient
une réplique organisée.
D'autres diraient: le surmoi.
Je dis: le poids
de l'Histoire avant moi.

14 mars 2005

JE suis le résultat continu
de mes organes.
Un *état de conscience*
particulier
(qui ne dépasse guère le cri)
à un besoin concret
de locomotion.
Ce ne sont
que nos curés pédagogues
qui nous ont parlé
de notre capacité
de comprendre l'univers.
Et encore y ajoutaient-ils
un peu de *foi*.
Comme si la masse entière
de l'existence pouvait
trouver sa formule magique
dans ma tête!

Je ne cherche plus
de solution pour tous.
Mais un bon chemin
pour moi.
À d'autres, s'il y a lieu,
d'y trouver
un sentier praticable.

27 mars 2005

Le Cinquantenaire.

Germaine Mornard

28 mars 2005

L'on ne s'entend avec autrui
que sur des équivoques.

3 avril 2005

La vie est la seule réalité.
Elle est absolument présente.
Sans arrêt.
Sans autre Histoire
que son décryptage
archéologique.
Ma vie n'arrête jamais
son chemin.
Ma vie ne supporte aucun
attachement.
Comme emportée
dans un lent, très lent
tsunami.

5 avril 2005

Je n'ai plus aucun désir
de faire l'amour
avec une femme.
L'idée
m'en est même désagréable.
J'avoue
ne plus rien comprendre
à ce type
de relation équivoque.

Vivre seul.
Marcher seul
dans les allées printanières
du Parc Lafontaine.
Réduire mes circuits
de voyeurisme.
Sauf certains soirs d'été
lorsque les miroitements
de l'illusion
sont au paroxysme.

Je n'ai plus le besoin
d'être transformé
dans le collimateur d'autrui
pour me valider.
Je me suffis.
Il n'y a plus devant moi que
l'immensité déserte du moi
accompli.

7 avril 2005

Avec la mort de ce Pape
dit Jean-Paul II,
j'ai cru un moment
à un retour onirique aux
enterrements de pharaons.
Râ, Zeus ou Jésus
ont tous eu comme résultat
ces défilés pompeux autour
de la négation de la mort.

La folie
atteint des paroxysmes.
La mort du Pape
des chrétiens a des relents
de tambours de guerre.
Tous les chefs des croisés
s'assemblent
autour du défunt Pape.
Une réconciliation
entre blancs
(d'Europe et d'Amérique)
autour des symboles blancs.

Tous ces petits blancs
qui iront voir le même Dieu
après s'être donnés bonne
conscience *démocratique*
en votant politique
tous les quatre ans.

8 avril 2005

J'ai perdu trop de temps
dans la mondanité.
J'aurais dû tout apprendre
calmement, et les laisser à
leurs insignifiances morales.
Comme un chat guette tout.

Le problème
est qu'il fallait apprendre en
vue d'une fonction sociale.
On nous demandait
d'apprendre à fonctionner
dans la *superstition*.
Non d'apprendre.
Et les fonctions
qu'ils m'offraient étaient
toutes contradictoires à moi.
Comment mes maîtres
auraient-ils pu me montrer
ce qu'ils ne voyaient
tout simplement pas.
Parce que, dans leur monde
étroit, il n'y avait plus rien
à apprendre.
Il fallait obéir à Dieu.
Pouvait-on
trouver plus cancres!
Dieu et l'amour étaient
les fondements de leur
approche idéaliste d'autrui.

9 avril 2005

L'erreur, aussi, est
qu'ils s'enferraient tous
dans leur spécialité.
Avec mes amis "littéraires",
ils n'y avaient
d'autres développements
que littéraires.
Avec mes amis
"journalistes",
ils n'y avaient
d'autres développements
que ceux des activistes.
Avec mes amis "cuisiniers",
ils n'y avait que la bonne
table touristique.
Avec mes amis
"de la construction",
ils n'y avaient que
d'autres développements
immobiliers.
Mais toujours avec chacun,
l'ennui m'est venu,
l'évidence d'une fermeture
d'esprit.
Il me fallait alors partir
pour retrouver ma route.
J'avais encore et toujours
besoin d'apprendre.

Mais apprendre quoi?

D'abord apprendre
à me libérer d'eux.
À me libérer de leur esprit
viscéralement religieux.
Car nous n'avons encore
de langage entre nous
que ce qui unifie
le plus grand nombre
dans l'inconséquence.

11 avril 2005

J'aimerais revenir
au beau temps où je n'avais
ni télévision, ni téléphone.
C'était avant
l'achat de ma maison.
Les médias et autres ne sont
plus qu'encombrement
de vendeurs et de nouvelles
biaisées par le langage
mercantile.
Mais j'avoue qu'il est
difficile de ne pas succomber
au tripotage de la "manette",
de zapper un peu, par ci,
par là, espérant ainsi éviter
les commerciaux en passant
d'un poste à l'autre.
Comme pour trouver
la solution à notre ennui.
Mais mal nous en prend.
Ce n'est la plupart du
temps que la suite de la
même publicité que l'on
retrouve d'un poste à l'autre
appartenant aux mêmes.
D'une débilité,
d'une surexcitation
croissante
à montrer la satisfaction
du consommateur.
Une drogue de plus en plus
dure dont l'usager peut
de moins en moins se passer.

J'aime rester seul à brasser
la suite
de mes petites affaires.
Être sans eux est le seul
moyen pour moi
d'atteindre ma continuité.

Autrement, je n'en finis plus
de tomber d'un sujet
à un autre, suivant le cours
conducteur qu'on m'impose
et qui de ce fait est contraire
à ma façon normale
de penser.
Le dialogue intérieur.

Il faut avoir la fermeté
de sortir de *la cage à fous*
pour reprendre seul
la route réelle.
Seul.
Dans le soleil.

15 avril 2005

Nos curés
étaient contre la mode.
La mode s'opposait
à l'éternité de leur Vérité.
Ils ne voyaient pas non plus
que l'Histoire est celle
des croyances,
donc celle des modes
majeures
qu'on nomme civilisations.

16 avril 2005

Je me suis créé un endroit
pour être heureux.

La morale universelle,
s'il y en avait une,
serait de tout faire
pour être bien dans sa peau,
en faisant le moins possible
de tort à l'entourage.

17 avril 2005

J'essaie à nouveau,
lorsque je suis seul,
un retour catégorique
au monde sans télévision.
Un retour à la belle époque
d'après Monique Cloutier.
Le tabagisme, l'alcoolisme,
la télévision et l'automobile
sont les grands fléaux
de notre temps.
L'engouffrement financier.
L'enlisement intellectuel.
La crétinisation
de toute espérance.
Les écervelés
ont pris le contrôle
des minarets modernes.
La pensée superficielle
y a remplacé
la pensée religieuse.

Mais à l'époque je croyais
encore bon de m'informer
(en classant rigoureusement
des coupures de journaux).
J'avais besoin d'un cours
de géographie politique.
Je ne connaissais du monde
que les pays à publicité
touristique
ou les pays en guerre.
Je sais depuis
que les médias ont comme
premier rôle de désinformer.

Il me faut expulser
de chez moi
les "vendeurs du temple".

18 avril 2005

C'est le printemps.
Avoir un banc seul à soi
au soleil
du Carré Saint-Louis
est un trésor.
Le spectacle est là.

21 avril 2005

Le nouveau Pape reçoit
l'hommage de ses cardinaux,
ces hommes petits
dont l'ambition est si grande
qu'ils acceptent
de se mettre à genoux
en baisant la main
d'un autre homme.
J'ai cru reculer de 4000 ans.
Comme si aucun progrès
de civilisation
n'avait jamais eu lieu.

Ils nomment Pape
l'erreur la plus répandue.

22 avril 2005

Nous sommes devenus,
Mireille et moi, un couple
en continuelles répulsions
dont chacun
n'exprime d'affection
que pour son chat.
Je cherche la porte.

23 avril 2005

Après plus de 5 ans
de consommation
quotidienne de cannabis,
en manque complet
depuis plus d'une semaine.
J'avoue
que je ressens un choc.
L'effet désagréable
de manque.
Ni aussi fort que le manque
de nicotine ou d'alcool.
Mais néanmoins
une certaine nervosité.
Un mal-être.

2 mai 2005

J’ai passé ma vie
à la perdre avec les autres.

Reprendre seul
la route réelle.
Avec mes marches
quotidiennes, tôt le matin,
dans les allées désertes
du Parc Lafontaine.

Avec l’arrivée enfin
de ma récolte de cannabis.

Reprendre seul le chemin
qui me ramène en moi.

9
mai
2005

Ce qui fait notre entente,
Mimine et moi,
c'est de ne pas parler.
Nous laissant ainsi
à toutes nos libertés.
Nous nous rejoignons
par petits coups
de tendresse.

10
mai
2005

Mon grand-père maternel,
Angoüs Fournier, pendant
les quatre premières années
de ma vie, par défaut,
fut mon père.
J'ai alors absorbé de lui
ce qu'il était
entre ses 59 et 62 ans.
Le vieillard
que je deviens maintenant.
Me disant "hôtelier"
comme lui, du fait d'abriter
quelques hôtes
dans ma maison.
Heureux
d'une certaine ressemblance.

De retour sur mon balcon
dans les miroitements
de l'étang
qu'on emplit à nouveau.
Dans la transparence
des nouvelles feuillaisons
à contre-jour.
Comme, à l'époque,
j'étais dans sa barque
sur les miroitements
de l'eau.
À attendre la morue.

16 mai 2005

Il n'y a de valeurs
que par rapport à moi.
Voilà une maxime
des plus difficiles.
Sur mon balcon,
caché par les géraniums,
devant ce parc et ces arbres
dans le soleil,
que me vaudrait
d'être ailleurs.
J'aime être seul
tel que je suis, à me bercer
dans mes perceptions.
C'est le seul sens
de l'existence.

Notre normalité
est de ne pas en survivre.

17 mai 2005

Cours intensif sur le logiciel
PHOTOSHOP.
Le dernier cours de ma vie.

Je fatigue vite maintenant.

22 mai 2005

Nos nouveaux
curés pédagogues vont
(moyennant salaire...)
prêcher le bon savoir.
Mais la majorité des discours
ne dépasse guère
le commérage culturel.
Ce sont en fait les bonnes
manières de l'époque
qu'ils enseignent.

D'autres
enseignent par absorption.
Le caractère absorbant de
l'enfant notait Montessori.
L'apprentissage
dans le compagnonnage.
L'apprentissage
par immersion.

23 mai 2005

Nouveau plaisir
sur mon chemin.
Celui de m'arrêter bouquiner
à la nouvelle
Bibliothèque Nationale,
véritable grande surface
du livre.
Véritable *self-service*
à l'américaine.
Par contre un peu bruyant
avec son hall ouvert
sur quatre étages.
Mais.
Bouquiner seul à ma guise
debout dans les allées sans
qu'il m'en coûte un sou.
Avec, en prime, une autre
halte pipi sur mon trajet...

29 mai 2005

Je pense avoir
finalement trouvé
une procédure informatique
à suivre pour préparer
mon JOURNAL à l'édition.
Sur papier, et sur écran
(la seule édition accessible
à tous dans l'avenir).
Par des moyens un peu
démodés.
Mais.

Mais le plaisir est d'abord
(et peut-être uniquement)
pour moi.

Adolescent, je rêvais
sur des personnages
de romans, de biographies.
Sur des êtres imaginaires
et opaques.
Je médite aujourd'hui
sur les personnages
de mon JOURNAL.
Tous ces gens réels
qui ont été miens.
Mais redevenus purs
fantômes.
Et de les revoir d'ici
lève comme des couches
d'opacité entre eux et moi.
Je me mets soudain
à les comprendre.

Ma réalité passée
est devenue
mon imaginaire.

30 mai 2005

Je découvre les images.
Je découvre
que les photographies
sont comme les mots.
Une représentation
par montage et réduction.

31 mai 2005

63 ans.
Et comme plein
d'épuisements.

Olier.
Alexandre.
Germaine.
Mireille.

10 juin 2005

Les gens que j'ai connus
ne m'intéressent plus.
Il y a des milliards
d'autres vies autour de moi.
Autant d'autres chemins.
Quelle route serait la bonne,
sinon la mienne?

12 juin 2005

Le bonheur
est d'être fasciné.
Comme un retour
à la naïveté.
L'émerveillement
d'apprendre.

20 juin 2005

En reclassant mes vieux
papiers, je m'étonne de voir
à quel point toute ma vie
fut pauvre d'idées.
Avant de m'attaquer
à l'écriture
du GRAND LIVRE,
je n'avais que des bribes
de réflexions éparses.
Comme avant
l'achat de ma maison,
je n'avais de fortune
que quelques babioles
et quelques meubles.

Une fortune,
comme une réflexion,
ne vient pas généralement
de soi.
Mais d'une longue volonté
d'y atteindre, suivi d'efforts
de plus en plus précis
et réguliers, qui soudain
débouchent
sur l'accumulation
que l'on remarque.

Une pensée structurée
se compose moins d'axiomes
clairs que de jurisprudences.
C'est de l'accumulation
du vécu observé
que se déduisent des règles
applicables
au comportement.

Notre langage est pauvre.
Nous nous exprimons
encore,
comme le faisaient
les sorciers,
par des sentences
ésotériques.
Nous devons être *possédés*
pour finalement réussir
à dire autre chose
que des banalités.
D'où la nécessité, pour
les *sorciers de l'expression* ,
de ne pas être distraits et de
vivre à l'écart du quotidien
des autres.

21 juin 2005

Aujourd'hui
m'est une grande journée.
Je commence la préparation
du montage final
de mon JOURNAL.
Maintenant, c'est comme si
je n'avais ni autre passé,
ni autre avenir.
Le présent
m'est immensément présent.

26 juin 2005

Cassage de gueule
entre voisins d'à côté.
Une première en 20 ans.
Raphael, un latino,
s'est soudainement déchaîné
sur un autre locataire
de son immeuble,
vieux play-boy un peu
malpropre, qu'il croise
pourtant pacifiquement
depuis quelques années.
Allons savoir pourquoi...
Police.
Ambulance.
Et les arabes, père et fils,
qui sortent soudain
en bande,
pour balayer...

5 juillet 2005

Je retrouve lentement
le chemin de mon animalité.
Cet étirement du corps
dans son dernier bien-être.
Je retrouve le chemin
de me satisfaire moi-même
plutôt que de l'être
par quelqu'un d'autre.

Le pessimisme est le bâtard
des dieux.
Mon optimisme
m'ouvre le chemin
de mon simple bonheur.

10 juillet 2005

En préparant
mon JOURNAL,
j'ai l'impression d'être
l'invité d'un cirque
où tous les manèges
se mettent à tourner
dans l'éphémérité du plaisir
qu'ils m'ont donné.
Chaque amour,
chaque rencontre,
chaque route,
tout tourne
dans le grand carrousel,
comme si je n'avais retenu
de tout
que ma naïveté.

11 juillet 2005

Lorsque je regarde en photos
la progression de ma maison,
je m'étonne d'avoir pu vivre
si longtemps
dans tant d'efforts.

C'est que je croyais
profondément alors au but
que je m'étais fixé.
Mais écrire, ou tout autre
fanion, n'était qu'un prétexte
pour rejoindre un ordre
qui soit le mien.
Une dernière croyance
nécessaire
au dur cheminement.

Mais tout cela me paraît vain
aujourd'hui.
À l'exception de l'objectif
atteint.

Seul sur mon balcon.
Dans le soleil frais du matin.
Avec les araignées
qui tissent partout
leurs toiles autour de moi.

12 juillet 2005

Je ne dirais pas,
comme Shopenhauer, que
notre vie est une illusion.
Mais une conscience
d'à peine un milliardième
du réel.
Ce qui, bien sûr, donne
un résultat illusoire.

Comme si nous pouvions
condenser la vérité
dans notre cri d'oiseau!

Ce qui nous importe,
c'est que ça fonctionne
et que cela
nous soit confortable.

13 juillet 2005

DE L'ESPRIT QUÊTEUX.

Les quêteux
agissent finalement
comme ceux qui travaillent.
Ils doivent passer leur
journée à quêter pour arriver.
Le temps d'errer, non plus,
n'est pas pour eux.
Ils tournent en rond
autour de leur *spot*,
qu'ils doivent défendre,
à coups de poing parfois.

Le centre-ville est aussi
rempli de jeunes *punks*.
Tous vêtus de cuir
avec saillies métalliques,
leur chien en laisse pour
les avertir quand ils dorment.
Monstres sortis des jeux
vidéo de leur enfance,
ils ont choisi
le rôle de *méchants*.
Tous junkies, ils squattent
en groupe les entrées creuses
des magasins
qui doivent maintenant
s'entourer de grilles
pour s'en protéger.

Mais il y en a d'autres!
Et pas moins quêteux
malgré leurs hauts salaires.
Ces fonctionnaires attendant
leur retraite,
calculant la pénalité
d'une retraite hâtive,
mais n'en pouvant plus
de devoir rester en poste.

Ils ne parlent ni du service
qu'ils doivent rendre,
ni de la qualité
de leur enseignement.
Mais de la ristourne
qu'ils attendent!
Le temps d'errer, non plus,
n'est pas pour eux.

Les vrais misérables,
gens sortis de la psychiatrie
ou des prisons,
sont minoritaires.
Et comme disqualifiés
dans cette course
à la goinfrerie parasitaire.
Et même là, comme le disait
cette dame à une amie:
- Il reçoit $900 par mois
pour son handicap... et il
quête encore!

S'il fallait donner à chacun,
je n'aurais plus les moyens
de sortir de chez moi.

15 juillet 2005

Hier, téléphone en soirée
de Michelle, l'épouse
de mon frère Sylvain.
Il repose actuellement
aux soins intensifs
de l'hôpital Notre-Dame,
victime
d'un arrêt cardio-vasculaire.
Sa fille Rachelle, 26 ans,
infirmière, dit qu'il n'est pas
hors de danger.

Le dernier contact
que j'ai eu avec eux date
justement d'un téléphone
de Rachelle, le 24 mai 1999,
m'invitant à une célébration
religieuse
au Temple des Mormons,
en l'honneur du 25ième
anniversaire du mariage
de ses parents.
Je me souviens
de lui avoir dit alors
que je refusais d'aller
à toute rencontre religieuse.
Que cela était contre
la bataille que j'avais menée
toute ma vie.

Depuis, plus rien.
De part et d'autre.
Il y avait aussi d'autres
raisons:
le divorce de Germaine,
notre alcoolisme, et,
paraît-il, une chicane avec
la belle-mère Ange-Aimée.

16 juillet 2005

Courte visite
à l'hôpital Notre-Dame
avec ma soeur Germaine.
Olier y est allé seul hier.

Sylvain,
intubé par tous les bouts,
repose continuellement
sous sédatif.
Gonflé.
À tel point qu'il ressemble
à Olier.
Qui en a eu un choc,
ou comme il a dit:
- Carpe diem! avant qu'il ne
soit trop tard!

18 juillet 2005

La situation de Sylvain
se détériore.
Les médecins parlent
de l'opérer une deuxième
fois au cerveau.

19 juillet 2005

L'opération (la pose d'un
filet autour de l'anévrisme)
aurait réussi.
Mais les médecins disent
maintenant devoir le laisser
à la grâce de Dieu.

Après-midi.
Deuxième visite à l'hôpital
avec Germaine.
Sylvain dort toujours.
Première rencontre
depuis 15 ans avec Michelle
et sa fille Rachelle.
Elles nous montrent
des photographies de ce
qu'est devenue leur famille.

Au retour, Germaine
me parle de son enfance
avec Sylvain.
Olier et moi n'étions déjà
plus d'âge de jouer avec elle.

28 juillet 2005

Germaine a téléphoné
à Rachelle pour savoir
où en est Sylvain
après plus de 14 jours.

Sa situation s'est détériorée.
Il ne répond plus.

Le médecin a convoqué
une réunion de famille
pour ce soir.
On ne nous demande pas
d'être là, les droits légaux
et affectifs
étant ceux de sa femme.

29 juillet 2005

Les médecins ont offert
de cesser les soins
si la famille le désire.

Mais ce serait contraire
à la religion des Mormons...

Nous nous retirons donc
à distance.

30 juillet 2005

La mort maintenant
nous atteint.

Notre vie est passée.

N'être qu'un frisson,
au début,
nous semblait pourtant
interminable.

31 juillet 2005

Chaque soir, peu après que
je sois monté me coucher,
Mimine monte à son tour.
Il me rejoint sur l'oreiller,
où il se couche,
son museau contre ma joue.

1 août 2005

Encore une autre longue
marche à travers la ville.
Mais d'ici peu d'années,
je devrai rester
assis sur mon balcon.
Encore une autre marche
dans les miroitements
de l'été.

Rue Hogan.
Sur le balcon
où ma mère me berçait,
une autre femme
s'occupe d'un autre enfant.
Ainsi va la vie qui continue
très bien sans nous.

2 août 2005

Tristesse de voir passer
ces couples de vieux
en tentative de remariage,
se voulant encore beaux sous
leur début de calvitie,
se tenant main dans la main,
comme des jeunes
qu'ils ne sont plus.
La difficile sagesse,
en fin de route,
de savoir rester seul.

7 août 2005

Rien n'est bien
qui n'est devenu mien.
Je resterai toujours
le mauvais élève de la leçon
imposée.
Le mauvais citoyen de la loi
dont je ne veux pas.
Ce qui se fait sans moi
se fait contre moi.

Le principe des religions
est faux.
Le *bon* y donne la définition
du *mauvais*.
Mais il n'y a rien qui soit
bon en soi, ou pour tous.

Les débats actuels
sur les drogues ressemblent
à celui, jadis, sur le droit
à l'athéisme
en société chrétienne.

Les riches font faire
aux pauvres ce qui est
de leur intérêt propre,
choses que les curés et
politiciens ont mission
de nommer:
le devoir de tous.
Le sens critique n'est pas
une chose qui s'apprend
collectivement.
L'école le prouve bien.

Dans mon égoïsme radical,
je découvre parfois
la véritable bonté.
Celle qui me vient
du fond de moi.

9 août 2005

Allongé nu sur mon lit,
dans la chaleur de l'été,
ma queue ramollie
dans ma main,
le chat *Mimine* dormant
la tête sur mon bras,
je vais vieillard heureux
dans le peu de vent
qui me vient.

14 août 2005

Si, jeune, on m'avait aidé
à me définir un idéal vrai!
Il me semble que j'y aurais
bien travaillé toute ma vie.
Mais
l'un me dirigeait
vers l'éternité,
l'autre vers la renommée,
et combien
d'autres insignifiances!
Aveugles
guidant d'autres aveugles.
Si j'avais entrevu
un seul instant
le bonheur d'être simplement
moi,
assis sur mon petit balcon
fleuri,
comme j'y serais venu
plus vite!

Je m'entends bien avec moi.

La solitude est finalement
le seul chemin durable.
Le chemin de la tortue
longeant le chemin affolant
des lièvres.

16 août 2005

La vie n'est qu'une
succession de dossiers qui,
même malmenés, finissent
toujours par se fermer.
L'inconséquence
de la perfection.
C'est la moyenne
fonctionnelle qui prévaut.

Toute la sécurité sociale
est basée sur l'obéissance
de notre côté *con*.
Religions, idéologies, modes
sont des clôtures à bestiaux.

27 août 2005

Autrui, pour moi,
n'a vraiment commencé
qu'avec l'arrivée
de mes frères.
Nous dormions
à 3 dans la même chambre.
À 10 ans, je rebâtissais
chaque soir un mur de brique
imaginaire autour de mon lit
afin de pouvoir
m'endormir tranquille.

28 août 2005

Je suis de nature
fortement impressionnable.
Par exemple, si je donne
du matériel pour peinturer
à un locataire,
l'événement me revient,
de façon obsessionnelle
et récurrente,
jusque tard dans la nuit.
Il me faut jusqu'au
lendemain pour que tout soit
oublié.
D'où la nécessité pour moi
d'éviter tout dérangement.

29 août 2005

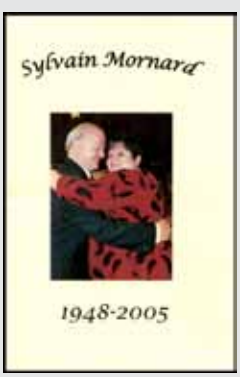
Je vieillis.
Mes yeux lentement
me lâchent.
Ma myopie bouge
(à tel point que je ne porte
plus mes verres devenus
comme trop forts).
Mais aux dépens
de ma capacité de lire
de près.
Une presbytie désagréable.
Viendra le jour où
je ne pourrai plus me relire.

3 septembre 2005

Sylvain
est finalement décédé.
Après un arrêt cardiaque
et une réanimation,
les médecins ont convaincu
son épouse Michelle
de tout arrêter.
Nous nous sommes rendus
d'urgence à l'hôpital,
hier soir, Germaine et moi.

Le débranchement
des machines.
La famille autour du lit.
La lente agonie...
(les gens qui doivent quitter)
la lente agonie toujours
qui, en fait, ne s'est terminée
que tard le lendemain.

Sylvain, mon frère, a perdu,
avant nous,
sa superficialité humaine.
Il est retourné
à l'état brut de l'existence.



10 septembre 2005

Olier, Germaine, Alexandre,
Mireille et moi
sommes allés
aux obsèques de Sylvain,
à Boucherville.

Dans ma toute première
jeunesse,
la famille devait d'abord
recevoir à domicile
durant quelques jours
en exposant le défunt.
Puis l'exposition se faisait
dans des salons funéraires.
Il fallait ensuite suivre
en voiture le corbillard
(limousine ostentatoire)
jusqu'à l'église,
d'où le défunt repartait,
toujours en motorisé,
jusqu'au lieu
de l'enterrement.

Aujourd'hui
ce sont des entreprises
géantes de funérailles
qui organisent tout.
Le tout se règle
en une demie-journée.
Exposition du défunt
de 13 à 15 heures,
cérémonie sur place
de la religion de son choix,
enterrement sur le site
à 16 heures.

Après fermeture du cercueil,
les invités sont invités
à se reposer une trentaine
de minutes
avant de se rendre à pied,
dans le jardin de la firme,
au trou déjà creusé,
(2 fois plus creux que jadis),
où le cercueil attend déjà
sur son treuil.
Là se font
les derniers adieux.

À part nous,
il y avait Michelle ,
Rachelle, son mari haïtien
et ses enfants,
Serge et Yergen,
l'un avec sa fiancée,
l'autre avec son épouse
enceinte.
Le reste de l'assistance (une
cinquantaine de personnes)
était tous
des *frères* et *soeurs*
de l'Église de Jésus-Christ
des Saints du dernier jour
(Mormons).
Prières, chants, discours
totalement ésotériques
prenant pour prétexte
la Bible,
mêlés d'affections collantes
empreintes de culpabilité.
Car ce sont là gens
qui se mentent à eux-mêmes
n'intégrant pas leurs péchés
dans le discours officiel.

En fait notre frère (qui fut
toute sa vie petit salarié)
fut systématiquement
exploité par eux.
30% de son salaire,
sans compter les $20,000
qu'il a dû verser au Temple
pour envoyer ses fils
en *mission d'évangélisation*.
Un *frère- accompagnateur*,
frère Athanassi, témoigna
de la générosité de Sylvain,
disant être venu frapper
à sa porte le même jour
de chaque semaine,
durant 25 ans.
Ils discutaient ensemble
de tout dans l'optique de
réaliser la volonté de Dieu.
Son rôle consistait à fixer
des *missions*.

Mais la réalité rattrapa
parfois Sylvain
dont le couple
(dixit Germaine)
était vidé de toute sexualité.
Il fit un temps
dans l'homosexualité,
et la présence aux funérailles
d'un jeune collègue
de travail aux cheveux longs
et qui pleurait sincèrement
n'aidait pas à le faire oublier.

Une photographie
près du cercueil montre bien,
pour moi,
ce que Sylvain et Michelle
furent l'un pour l'autre:
un couple dansant ensemble,
emportés l'un par l'autre,
dans un monde faux.

Pour nous, le tout
se termina chez Germaine
qui nous invitait
à un souper préparé
par sa concubine Guylaine.
Nous ne purent éviter
de nous moquer
de leur style de vie
comparé au nôtre.
Mais Olier,
qui attend un jugement
de cour semble-t-il favorable
à sa cause concernant
son congédiement
de l'Union des Artistes,
doit maintenant affronter
le problème d'Élizabeth,
sa conjointe de fait
depuis près de 30 ans.
Elle est en dépression sévère,
pour ne pas dire
en crises de loufoquerie.
À l'idée de voir un médecin,
elle s'enfuit se cacher
comme une enfant.

Olier, qui parle de devoir
peut-être
l'interner contre son gré,
en est profondément
bouleversé.
- Nous avions l'habitude
de tout faire ensemble...

12 septembre 2005

Démarrer le chauffage
de la maison.

Locataires,
collègues de travail,
amours,
ne sont que variations
du rapport à autrui.
Un peu mieux avec l'un,
un peu moins bien
avec l'autre,
jamais complètement
satisfaisant,
et la nécessité toujours
de changer régulièrement.

Le problème avec autrui
c'est que ce dont il a besoin
est généralement différent
de nos nécessités.
Et qu'il faut vivre
avec cette contorsion.

13 septembre 2005

Autres travaux d'entretien.

Les locataires
vivent généralement
dans le désordre.
Linges traînant par terre,
bouteilles de bière vides
laissées ici et là,
saleté
souvent désobligeante,
bris continuel
de tout ce qu'ils manipulent.
Cela se comprendrait
peut-être s'il ne s'agissait
que des plus jeunes.
Mais tous en sont atteints.
C'est l'une
des caractéristiques
de leur statut social
que de se laisser
comme dépasser
par ce qui les entoure.
Ils ne vivent pour la plupart
que pour survivre
au jour le jour
en se rêvant ailleurs.
On reconnaît vite parmi eux
les futurs propriétaires
à l'organisation qu'ils savent
déjà donner aux choses et
aux gens qui les entourent.

14 septembre 2005

Et je continue, seul,
ma route.
J'aimerais bien,
certains soirs de chaleurs
de fin d'été,
pouvoir me frotter le cul
contre une femme.
Mais heureusement
il n'est pas facile à mon âge
de jouer les séducteurs.
Ce qui m'évite le regret
du lendemain.
La sortie du cul-de-sac.

Ce qui plus est,
ma longue barbe effraie.
Elle me fait trop remarquer.
Je suis un peu
comme ces filles de rue
qu'on n'ose amener
chez soi parce qu'elles sont
trop peu vêtues pour passer
inaperçues.

D'autre part,
je ne bois plus d'alcool.
Ce qui est un sérieux
handicap dans notre société.
Dans notre monde janséniste,
cela aide
que de se saouler un peu
avant d'avoir du sexe.
On invite d'abord une
inconnue à prendre un verre.
C'est la bonne manière.

D'autre part,
je n'ai pas d'automobile
et je ne conduis pas.

Ce qui oblige
à tout faire à pied.
Comme dans le monde
des clochards.
Et j'ai si peu d'argent liquide
à dépenser
que je dois calculer même
lorsqu'il ne faudrait pas.

J'ai donc tout de mon côté
pour ne pas être
un séducteur.
Ce qui, pour moi,
est la seule morale efficace
que mes désirs d'érection ne
peuvent encore outrepasser.

Ce n'est pas l'amour
qui est le premier moteur
du monde vivant.
Mais la satisfaction
de ses nécessités.

15 septembre 2005

Après un an, jour pour jour.
Terminer le scannage
de mes quelque 2000 photos
et documents.
Quelque 20 GO.
Tout est en place pour que
je recommence, en octobre,
le montage proprement dit
de mon JOURNAL.
Un an d'apprentissage
et de mise en place.

26 septembre 2005

Même nos inventions
produisent maintenant
des objets *indépendants*.
Sans doute
parce qu'à notre exemple,
ils peuvent maintenant
le devenir.
L'appareil photographique
numérique sans pellicules
à faire développer.
La lampe de poche
sans batteries (une dynamo
interne y transforme
le mouvement en électricité).
L'automobile à roues
se rechargeant d'électricité
par son mouvement.
L'individualisation
des objets semble suivre
notre volonté de l'être
nous-mêmes.
Nous n'inventons que
ce que nous désirons être.

27 septembre 2005

Une autre grande sortie.
Cinéma IMAX
en 3Dimensions.
J'ai ainsi
débarqué sur la lune.
Et je suis resté là,
bouche bée, devant
l'immensité des autres
dimensions de l'univers...

1 octobre 2005

Il me faut vivre
immensément en moi.
C'est mon seul territoire
qui ne soit imaginaire.
Et sa réalité ne peut exister
que par moi.

Mais, jour après jour,
l'âge m'atteint.
Je ne sais pas si je pourrai
tenir maison
bien des années encore.

C'est comme un vertige
parfois
devant l'immensité
de la fatigue qui vient.

2 octobre 2005

C'est l'automne.
Mais les autobus
de touristes continuent
de déverser leurs arrivages
tout autour
de la Place d'Armes.
Devant l'église Notre-Dame.
Dans le soleil de l'automne.
Et c'est par lots
qu'ils passent ainsi,
pour ainsi dire à la course,
le temps d'une photo
devant le monument fontaine
couvert de pigeons,
ou devant la façade
de l'église elle-même:
"de style anglais,
remarquez-le,
bien que l'intérieur soit
de style baroque français".
Par lots.
Par lots devant le kiosque
de la fleuriste
où des mannequins de paille
se mettent parfois à danser,
poussés par le vent,
et comme à rire dans le vent.

4 octobre 2005

La condition prérequise
à la pratique de la solitude
est de pouvoir se la payer.
Avoir atteint les moyens
financiers de vivre seul.

18 octobre 2005

Lise Bissonnette,
la flamboyante.

Monique Cloutier,
la sexuelle.

Mireille Baillargeon,
la coloc stable.

19 octobre 2005

Je ne pourrais plus vivre
dans la *pensée unique*
des sectes.
La mauvaise odeur
de mon adolescence.
Mais mon évolution
ne s'est réalisée
que par dérives.
Par lents glissements
de terrain.
Aucune révolution.
Quelque chose de presque
imperceptible.
Et c'est peut-être là l'unique
lieu de notre conscience.

Mon JOURNAL,
surtout au début, témoigne
de la difficulté de sortir
d'une secte.
Une nouvelle idéologie ne
s'implante pas d'un coup.
Mais par une très lente
dérive
des anciennes habitudes.
Une suite d'idées,
de maximes, toutes plus
ou moins contradictoires.
Comme un train qui subit
les secousses
d'un changement de rails.
Jusqu'à la régularité
du nouvel équilibre.
Ainsi suis-je entré
dans la modernité.

26 octobre 2005

Gaston Miron se disant
homme de courage inutile.
Et André Gide se dictant
encore à Nathanaël...

Mais devant moi
d'autres routes.
Et moins chrétiennes.
Avec le goût profond
de me parler seul
dans ma continuité.

Il y a dans leurs discours,
pourtant différents,
la même
illusion fondamentale.
Celle de la présence d'autrui.

Gide, le jouisseur,
écrit à Nathanaël:
Je voudrais m'approcher
de toi et que tu m'aimes.

Miron, l'amoureux:
tu viendras
toute ensoleillée d'existence
je finirai bien par
te rencontrer quelque part
j'affirme ô mon amour
que tu existes.

Mais l'erreur est qu'il n'y a
personne autour de nous!
Je continue donc
mon chemin, seul avec moi.
Dans la splendeur
de l'existence qui me cerne
et qui m'ignore.
C'est à moi seul que je parle.
Le reste est religion.

1 novembre 2005

J'aime écouter les
craquements de ma berceuse
sur le plancher de bois.
J'aime écouter
le bruit du vent de feuilles
jaunes à ma fenêtre.

Il n'y a personne avec moi.
Il y a toujours personne
avec moi.
J'ai déjà couru
tant d'illusions
qu'il m'est difficile de
ne pas m'arrêter maintenant.

Les meilleurs moments
sont toujours ceux
dont on se souvient seul.

Mais toujours des gens
sont arrivés dans ma vie.
Le temps
de quelques choses.
Et puis toujours
s'en sont allés.

3 novembre 2005

Je me suis finalement acheté
une troisième lampe
430 HPSodium.
Et me suis débarrassé
de mes trois néons qui
mangeaient plus d'énergie
qu'ils ne donnaient
d'éclairage utile aux plantes.
Il y a cinq ans, le système
nous venait démonté.
Aujourd'hui,
c'est un ensemble
qu'il n'y a qu'à installer.
Et les marchands avouent
en vendre "à la tonne"...

Sur mon circuit
de 15 ampères,
j'ai donc maintenant
12,9 (3 fois 4,3) d'utilisation.

Parmi les gens que je côtoie,
presque tous (et d'autant
plus que de moins de 40 ans)
fument à l'occasion du *pot*.
Ou du moins les avons-nous
surpris à le faire en cachette.
Ainsi, mon voisin de gauche,
propriétaire
et avocat à la retraite,
a dû se détourner un jour
parce que Mireille
le surprenait...

4 novembre 2005

Ma vie se répartit
en trois occupations.
L'entretien de ma maison.
Celle de mon jardin
de cannabis.
Et la préparation de l'édition
de mon JOURNAL.

Heureux agenda de vieux.

5 novembre 2005

Dans la préhistoire,
l'art visuel était lié au culte.
Aujourd'hui
les riches incultes
continuent d'acheter.

"Dieu existe"
ou "x = x",
relève d'une même erreur
d'énoncé.
Le problème
de notre connaissance
se situerait peut-être,
non dans nos énoncés qui,
jusqu'ici, semblent tous
faux,
mais dans ce qui, en nous,
les conceptualise.

6 novembre 2005

C'en est bien fini du livre
de papier statique!
Dans le livre électronique,
lorsque j'écris que
j'ai fait telle installation,
à la fin du texte apparaîtra
l'image de la chose
où il suffira de cliquer
pour qu'un vidéo-clip
de une ou deux minutes
nous la montre.

Il y a là
de quoi repenser le livre.
Mais je suis trop vieux
maintenant.
Le livre- vidéo
ne sera pas pour moi.
Je n'ai pas les moyens
de ce genre d'écriture
qui demain
sera à la portée de tous.

Mais l'idée demeure.
Faire bouger une photo
donnerait le geste,
le mouvement,
le ton de voix.
Une momification
plus avancée.

18 novembre 2005

Au Québec, il nous faut
actuellement autre chose
qu'une politique à morale
catholico-syndicaliste.

21 novembre 2005

Henri TRANQUILLE,
le libraire, est mort à 89 ans.
Il avait été le seul à oser
me donner toute sa vitrine
à l'arrivée de SEXUS.

Banni pour irréligion,
il avait survécu
à l'ombre des jésuites
du collège Sainte-Marie
en tenant un commerce
de livres scolaires
de seconde main.
C'était un tempérament
insupportable...
tant il était toujours emporté!
Mais toujours accueillant.
Se promenant
de long en large au centre
de sa boutique en gueulant
contre les curés!

22 novembre 2005

Mes tests d'impression
en PDF sont arrivés.
En noir et blanc.
La couleur
serait encore un luxe.
(Mais elle reste dans
la version électronique).

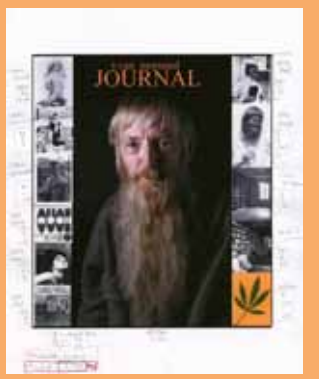
En un an, j'ai donc réussi
à comprendre l'essentiel
de ce que doit savoir
l'éditeur d'aujourd'hui.
J'éditerai donc
mon JOURNAL
sur papier de mon vivant.
Pour moi.
En deux tomes
de 1000 pages chacun.
En 30 exemplaires...
6 copies: pour les dépôts
légaux,
5 copies: pour Olier,
Germaine, Alexandre,
Nicolas, Guillaume.
15 copies que je devrai
léguer à des écrivains d'ici.
Et 4 autres copies pour moi.

Tome 1
LA SECTE
1941-1966

Tome 2
1967-2005
L'AUTRE PHILOSOPHIE.

Mais je me sens seul ce soir.
Seul avec ma victoire.
Seul
à marcher dans Montréal.
Seul avec la victoire
de toute une vie.
Seul avec ma joie.
Impartageable.

Alors j'ai fêté!
Je me suis acheté un peu
de chocolat.



23 novembre 2005

De plus en plus la ville
est peuplée de jeunes.
C'est comme si
j'étais devenu vieux
tout à coup.

Rue Sainte-Catherine.
En passant,
j'entends un jeune clochard,
dans son recoin improvisé,
se plaindre de toujours
devoir être regardé
des passants.
Comme s'il découvrait
le besoin de distance sociale.
Le droit de ne pas être vu.

Je m'enferme
dans le silence.
Je regarde passer le temps
par la fenêtre...

26 novembre 2005

Mais les E-BOOKS
ne sont pas encore prêts.
Trop petits, trop *pitonneux*.
Ils ne sont pas faits
pour lire du texte
(en divers picas surtout...),
mais encore comme pour
regarder une seule image.
L'idéal serait un pad-écran
de 8,5 par 11.
En couleur évidemment.
Avec possibilité
de divers agrandissements.

6 décembre 2005

En relisant mon Journal,
je m'aperçois
à quel point je suis,
à quel point j'ai toujours été
insupportable.

Mais je vois aussi
que ce fut ma force
contre ce que je n'aimais
pas.

Ce qui ne me satisfait pas
soulève en moi des rages!

En vieillissant, j'ai appris
à garder des distances
pour y détourner
ce qui me déplaît.

8 décembre 2005

C'est le désir
et qui me reprend toujours
et qui me fait toujours
reprendre ma route...
J'ai encore faim de crier
et comme
pour me reproduire.
L'inévitable chemin
de la ferveur!
et qui m'attire toujours
à la marge du moi.
Comme un risque toujours
en rupture de tendresse.

13 décembre 2005

L'égoïsme
est la première des qualités.
Mais
c'est la plus insupportable.

Il lui faut encore
s'ajouter le raffinement.

17 décembre 2005

Il ne semble pas y avoir
d'idée *en soi*.
Une idée semble toujours
relative à un contexte
sociologique analysable.

Hors contexte, une idée
tombe dans *l'en soi*,
dans un *idéalisme* de secte,
dans une *Vérité* universelle.

Mais lorsque l'on parle
de sectes, l'on oublie
généralement d'inclure
les religions majeures.
Et l'on oublie de dire
qu'on ne se libère pas
d'une secte par un langage
logique.
Mais par une série
de bavures.
De soubresauts.
Par vomissements.

20 décembre 2005

Nous vivons tous
enfermés comme des débiles
dans les perceptions
de nos sectes.
La *réalité* est ailleurs.
Sous nos yeux.

22 décembre 2005

C'est comme si j'avais
épuisé la *tentation*.
J'ai été jusqu'au bout
du *défendu*.
En fait, il n'y avait rien.

C'était la peur qui nous
tenait tous dans la moralité.

Nous naissons
dans des sectes *demeurées*.
Au sens strict du terme.
Historiquement
demeurées sur place.
À chaque époque,
il n'y aurait d'évolution
que pour ceux
qui *dévient* du chemin.

24 décembre 2005

Aucun de mes amis
ne m'a aidé,
moi.

Mes amis,
comme mes ennemis,
ont fait parti du chemin
qui m'a permis
de me rendre jusqu'ici.

Et ils sont partis...

Ce qui, à y bien réfléchir,
est la meilleure des choses!

31 décembre 2005

Le début de mon JOURNAL
(1941-1958)
est à toute fin pratique
prêt (en PDF)
pour l'impression.

De plus, le reste
de la documentation
est prête et en attente.

En un an,
l'affaire est donc finalement
et correctement lancée.

2006

64 ans

6 janvier 2006

Si je devais revivre
en groupe (collège, milieu de travail...) j'aurais sans doute d'autres amis.
Les amis servant à renforcer nos tendances, l'amitié devient comme un repos dans le frottement trop continuel avec tous.
Mais seul, et bien d'être seul, que puis-je vouloir d'autre.

L'idéal inavoué
des religions était le moine solitaire.
Ce que je nomme le MOI.
Mais les religions n'osèrent aller où la vie et la morale, se confondant, les excluent.

9 janvier 2006

Il neige.
Je regarde par la fenêtre Alexandre s'en aller seul, à pied,
par le parc LaFontaine, vers l'hôpital Notre Dame où il a un stage.

Sa chinoise du lac Saint-Jean est finalement partie.
Il a remis son appartement en ordre.

Je le regarde s'en aller.
Sera-t-il encore ici, demain, dans la suite des choses...

12 janvier 2006

Nous vivons de plus en plus seuls parmi des automates.
Je ne fais plus
mes transactions
bancaires que par guichets automatiques.
Jamais, sauf exception, par des gens de caisse.

La Bibliothèque Nationale du Québec me renseigne par son serveur informatique, me laisse aller quérir mon livre, et me le prête en me le faisant passer sous un scanneur.
Jamais, un seul instant, je ne rencontre quelqu'un.

16 janvier 2006

L'année commence
par une heureuse correction.
J'étais dans l'erreur, depuis
5 ans, en coupant l'éclairage
sodium de la cave à cannabis
à -20 de froid,
pour y permettre la mise
en marche d'une chaufferette
de 20 ampères.
Tout mon système reposant
sur un 40 ampères, je croyais
qu'une autre chaufferette,
au logement du haut,
tirait au minimum
un autre 10 ampères.
Elle n'en tire que 5.
Il m'en reste donc 15,
soit le nécessaire
pour continuer d'éclairer
ma cave normalement.

26 janvier 2006

Les diplômés universitaires
ont remplacé les religieux.
Ils s'empressent de se loger
dans les cures
les plus rentables.
En fait, Dieu n'a pas changé
de place...
Et l'on bâtit université sur
université comme hier l'on
bâtissait église sur église!

2 février 2006

M'aimer, moi.
Je n'aurais réussi que ça,
que j'aurais réussi ma vie.

Le reste est distraction.

19 février 2006

L'absolu ne s'aborde que
dans la solitude.

Voilà une sentence
dont l'absurdité est encore
difficile à admettre.
Car c'est encore d'un Dieu
dont tout cela se réclame.

Alors qu'il ne s'agit, en fait,
que de pouvoir
me concentrer sur mes
perceptions sans être distrait
par celles des autres.

20 février 2006

Et je continue ma route
en radotant...

Me considérant toujours
foncièrement
comme célibataire,
l'avantage d'avoir
officiellement une femme est
de stopper ma disponibilité
à me laisser envahir
par d'autres...
Car nous vivons encore
dans le mythe de l'amour.
Mais pas plus que d'amitiés,
il n'y a d'amours autres
que de conjonctures.
Et généralement sexuelles.
Et toujours mesurables
dans le temps.
C'est de ne plus attendre
d'improbabilités
qui ouvre la route
des autres voies intérieures.
Respirer seul calmement
le présent.

De là qu'il me faille partager
mes relations sociales
par activités, plutôt que
de toujours vouloir les
regrouper sous un même toit.
Avoir du sexe avec l'une,
discuter avec un autre,
réparer la brique de ma
maison avec un troisième.
La commercialisation
des services m'y incite déjà.
Et je ne vois à travers tout
cela de meilleure constance
que mon célibat.

Bien sûr, à la campagne
la nécessité d'un recours
aux voisins serait nettement
plus élevée qu'à la ville,
en cas d'urgence.
À la ville, tous les services
étant à proximité,
le voisinage n'a plus la
même importance.
Toute intervention d'autrui
serait même indiscrète.
L'esprit célibataire
y trouve plus facilement
ses opportunités.

De toute manière,
avec la modernité,
le mariage est redevenu
un acte privé.
Mais l'obsession
se marie toujours aussi mal.
La distraction d'être deux
rabaissant toujours
à un certain statu quo.

Heureusement, la terre
n'a jamais encore été
un territoire de vérité unique.
Ou de droit.
Ou de religion.
Surtout que nos écoles
enseignent d'abord
l'obéissance.

Oh mes anciens collègues
obéissants!
Comme ils ont vite pris
la place des anciens curés!
À force d'être polis,
ils se sont laissés glisser
subrepticement
dans les rôles qu'ils
n'osaient carrément répudier.
Ils enseignent maintenant
néo-catholiquement
dans les universités.

Marcher seul dans le soleil.
Car il n'y a plus désormais
que le soleil devant moi.

22 mars 2006

La force des religions
est d'être vendeurs
de vanité.
Immortalité.
Salut éternel.
Et quelques autres flatteries
concernant l'amour.

23 mars 2006

Le dernier plaisir:
celui de mourir tranquille.

Il y a, au centre-ville,
un mouvement caritatif
que je ne réussis pas encore
à identifier.
C'est la deuxième fois
que je me fais offrir un sac
contenant des sandwichs.
Avec ma barbe,
mon allure clodo,
je corresponds aux normes...

26 mars 2006

Mireille Baillargeon
et son affreuse soeur Lise,
internée
à Saint-Jean-de-Dieu.
Mireille lui rend visite
aux deux semaines.
Malgré tous les délires
schizophréniques, toutes
les méchancetés morbides.
Régulièrement
aux 2 semaines.

Lorsqu'elle corrige
le manuscrit du JOURNAL
de son père, à la fin
elle s'exclame souvent:
- Pauvre mon papa!

Le dernier conseil qu'il lui
donna avant de partir mourir
sur la table d'opération:
- Ne te marie pas.

27 mars 2006

Une sympathie envers autrui
comporte une présomption
de similitude
et de réciprocité.
Une distorsion perceptive.

La condition d'une bonne
relation avec autrui demeure
d'en avoir un besoin concret.

29 mars 2006

Terminé (en PDF)
le premier 900 pages
de mon JOURNAL
(1941-1966).
Si tout va bien, dans un an,
à 65 ans, la première version
sera prête au complet.
Leçon d'humilité.
Pour une intelligence
d'une vitesse d'ordinateur,
les données de ma vie
se saisissent et se gravent en
moins de quelques minutes...
La dernière chose
que je désire aujourd'hui,
c'est d'éditer de mon vivant.
La curiosité nécessairement
superficielle d'autrui
m'enlèverait une intimité.
Terminé aussi ALIBABA
nouvelle version en PDF.
Publier ALIBABA
aujourd'hui me donnerait
sans doute un succès
semblable à celui de
SEXUS.
Mais les policiers
viendraient encore tout
casser.
Je croyais à l'époque que
la célébrité révolutionnaire
pouvait améliorer les choses.
Je sais maintenant ce qu'il en
coûte de vouloir parler pour
ceux qui hésitent encore.
De toute façon, les choses
se préparent d'elles-mêmes
à basculer.
Un individu n'est jamais
une tendance.

30 mars 2006

Les niais d'aujourd'hui
parlent de Freud
ou de Marx comme hier
nos curés s'égosillaient
à prêcher Jésus.
Mais Freud et Marx,
comme le dénommé Jésus,
ne sont que des époques
dans l'historique
de nos représentations.

1 avril 2006

Ce que je cherchais au bout
de mes routes?
La dissipation.
Comme s'il y avait une porte
de sortie
à la réalité d'être moi.
Ce fut l'erreur de ma vie.

Mais même seul,
je dois encore subir
la distorsion d'autrui.
La distorsion de la théâtralité
de mon époque.
Un totalitarisme
hors de mon contrôle
dont je ne peux, au mieux,
que m'éloigner.

7 avril 2006

Ménage du printemps.
Mise au recyclage
de mes couvertures non
utilisées du GRAND LIVRE,
après en avoir récupéré
autant de 8 par 11
que je donne à une dame
Renée Normandin qui fait
de la reliure, tout près.

Je relis "L'Anti-éditeur"
de François Coupry:
Un éditeur qui n'a pas
la possibilité d'imposer ses
livres à la presse écrite ou
parlée ne vend pas, meurt.

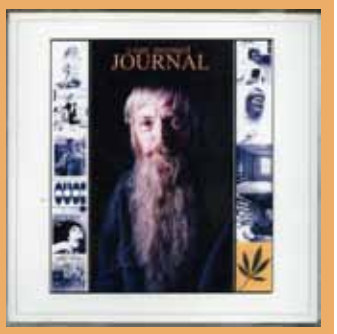
Pire, la nouvelle censure
est là.

8 avril 2006

Par erreur, j'ai collé un livre
que je fais *du mauvais côté*.
Du côté droit.
Il s'ouvre donc à l'envers.
Mais à l'envers de quoi?
sinon d'une habitude
correspondant à une majorité
de droitiers.
Il y a plusieurs façons
de faire chaque chose.
On peut coller un livre:
en haut, en bas, du côté
gauche, du côté droit.

10 avril 2006

Le jour se lève.
J'ai passé la nuit à monter
le prototype
de l'édition électronique
de mon JOURNAL.
Actuellement 1300 pages
en PDF sur un seul DVD
(que je ne remplis pourtant
qu'au quart) contre la même
chose demandant
près de 4 kilos de papier.
Le ridicule tuera
le livre de papier comme
il a tué les tables de lois
gravées dans la pierre.
Il me serait complètement
stupide d'aller en impression
sur papier.
Sans compter qu'il n'en
coûte que $3 pièce pour faire
reproduire commercialement
un DVD, avec un simple
minimum de 100 copies.



18 avril 2006

C'est le langage
de notre époque qui est
notre problème à tous.
Les extrémistes ne font
que tirer un peu trop sur la
même chose qu'ils partagent
avec les conformistes.
Sur le même langage, qui,
quoi qu'on fasse,
reste le même pour tous.
Et il est faux.

19 avril 2006

Après quelque 100 ans,
un livre devient
généralement dangereux.
Il faut le prendre
avec beaucoup de réserve.
En plus du vieillissement
de la langue elle-même,
son contenu a généralement
tourné.

20 avril 2006

Je ne fais qu'exprimer
ce que je deviens.
Toute réussite sociale dans
le monde du *qu'en-dira-t-on*
me serait lourde.
Car l'on ne convainc jamais
les autres.
Ils deviennent
ce qu'ils ont à faire.
À peine peut-on leur servir
de prétexte.

23 avril 2006

Dans mes simples
promenades, il m'arrive
souvent d'avoir un mauvais
réflexe: celui de trouver,
dans les choses les plus
simples, l'attitude d'autrui
illogique.
Mais chaque fois, si
j'observe bien, je m'aperçois
que le comportement qui me
semble incorrect, illogique,
farfelu, est tout au contraire
parfaitement justifié
par le but que l'autre vise
et que moi
je n'ai pas encore saisi.
Chaque fois je m'étonne
de devoir donner raison
contre ma première idée,
contre mon préjugé.

24 avril 2006

Nous sommes la plupart du
temps gérés par des cancres
se protégeant
par des armées de voyous.

L'humiliation irréparable
de tout dressage social.

1 mai 2006

Il y a, chez Georges Palante,
une drôle d'idée
qui consiste à lier
pessimisme et
individualisme.
Comme si les réalités
sociales menaient certains
à se replier sur eux-
mêmes, déçus, désabusés,
impuissants à faire triompher
leur idéal social.
Et s'il n'y avait rien
à faire triompher!
S'il n'y avait là
qu'un fond de vanité!
Si, au contraire, le fait
de se retrouver en soi-même
nous libérait de l'idéal
fasciste de convertir autrui!
N'est-ce pas un reste de
chrétienté que ce pessimisme
qui aurait encore voulu
transformer la laideur
des choses sociales?
Et disons-le carrément:
laideur
en ce sens que *différent*.
S'il était, au contraire,
suffisant d'être soi,
d'où viendrait le pessimisme
dont il parle.
S'il était suffisant de penser
quelques fois autrement que
des majorités, d'où viendrait
ce pessimisme sinon d'une
arrière-pensée religieuse qui
consiste à vouloir toujours
ramener les autres à soi.

J'apporterais
une comparaison.
Pour l'alcoolique qui cesse
de boire, les débuts sont
déprimants.
Mais ce n'est pas le fait de
ne pas boire qui le déprime:
mais d'avoir bu.
Ainsi l'individualiste ressent
un certain pessimisme
lorsqu'il quitte l'habitude
qu'il a prise de la grégarité.

Comparé à Stirner, Palante
me laisse sur un malaise.
Mais c'est avec des gens
de cette qualité de réflexion
que je trouve néanmoins
de la satisfaction sociale.
Leur nombre est cependant
si restreint que je ne peux
les rencontrer qu'après leur
mort, et dans les testaments
qu'ils nous ont laissés.
Je continue donc, comme
toujours, seul mon chemin.
Mais du moins en discutant
à leur suite, je vais
me parlant à moi-même
comme si je commerçais
avec eux.

4 mai 2006

De la décadence prévisible
du *littéraire*.

Une description littéraire
d'un paysage lue par
5 lecteurs donne 5 rêveries
d'un paysage différent.
Chacun rêve
personnellement
à partir des mêmes mots.

Une photographie du même
paysage, vue par les mêmes,
ne donne qu'un paysage.
Chacun peut alors s'amuser
à y voir de plus près.

Il nous faut sortir du
littéraire comme nous avons
dû sortir du religieux.
La littérature doit retrouver
sa place de *note explicative*.

6 mai 2006

Avec l'âge, j'essaie,
ni d'admirer, ni de mépriser
les autres.
J'essaie de ne plus les juger
en soi.
Je les approche,
ou je les fuis,
selon mes nécessités.
Leurs chemins propres
ne sont pas les miens.

7 mai 2006

Je me suis finalement acheté
un écran 19 par 12 qui peut
s'ajouter à mon ordinateur
qui n'a qu'un écran
de 12 par 6.
$1380.

Depuis un mois,
je magasinais et j'hésitais.
Car c'est un luxe de vouloir
me lire pleine grandeur
sur deux pages à la fois!
Alors je me disais
qu'à l'automne...

Et voilà que je me suis
souvenu d'avoir,
dans mes vieilleries,
deux boites pleines de 10 et
de 25 cents en argent!
Je les avais ramassés dans
les machines distributrices
de la cafétéria Domtar.
Leur valeur *métal*
commençait alors à dépasser
leur valeur *monnaie*.
C'est donc $220
que j'ai retrouvé là!
Un marchand de monnaie
m'en a donné $860.

Ce fut donc comme
une surprise inattendue!
Mon obsession vers le livre
électronique continue donc
de plus belle!

9 mai 2006

Avec le retour du printemps,
refais faire le plancher
supérieur de mon balcon
sur le parc.
L'ancien avait tenu 23 ans.
Je l'ai fait remplacé
par un plancher imitant
à s'y méprendre le bois
embouveté, mais fait de
plastique-caoutchouc
recyclé.
Il est garanti pour l'éternité...

Quels beaux voyages nous
allons faire encore ensemble!

16 mai 2006

En fait, pour la première fois
de ma vie, je suis un peu
à l'aise financièrement.
Mais disons-le carrément:
à l'aise depuis que
j'ai remplacé l'alcool par
le cannabis que je cultive.

Si je fumais, buvais,
possédais une automobile,
sans compter quelques
petites permissions...,
je serais tout simplement
dans la misère.

Étrange société que la nôtre
qui *permet*
ce qui nous détruit.

Midi.
Centre-ville.
L'été est arrivé.
Tous les employés tournent,
dehors,
autour de leur building.
Bureaucrates.
Tous vêtus
de la même manière.
Comme en deuil
de quelque chose.
Se promenant par deux.
Faussement.

C'est *ça*
que l'école a produit.
Tous éduqués
de la même manière.
Ah que je suis bien
de ne plus être obligé
de rester avec eux!

1 juin 2006

Mon frère Olier
a perdu son procès.
Il ne l'a pas encore dit
à Élisabeth.

2 juin 2006

Les mots servent
pour des combats factices
entre idéologies.
Mais dans la réalité,
il n'y a que des successions
d'événements.

Raconter les événements.
Photographier.
Documenter.
Vivre en s'approchant
de la logique réelle.

La culture et la contre-
culture font, pour ainsi dire,
partie d'un même système
de perception.
À la différence des sectes
où la vérité est absolue
et ne se discute pas,
la culture ne peut exister
sans remise en question
continuelle d'elle-même
par sa contre-culture.

Mais encore là:
monde de mots.

3 juin 2006

En 1970, les jeunes
américains au Québec
répandaient
un slogan progressiste:
make love, not war.
C'était contre la guerre
au Vietnam.

Aujourd'hui, ils s'enlisent
dans leur décadence.
Sur un mur d'un locataire
américain:
if sex would be war,
would you be my ennemy?

4 juin 2006

Après l'achat de mon grand
écran, voilà maintenant que
le hasard me fait trouver
ADOBE PREMIERE 5,
comme ça, dans un sac
aux ordures sur la rue.
Vieille version
de montage de films.
Mais quand même
fonctionnelle.

Ce qui me choque,
c'est l'exemple
qu'on y donne à monter.
Une séquence d'un enfant
à bicyclette devant être
montée avec quelques
séquences style grand prix
du tour de France.

La culture du vacarme
et de la compétition.

J'aurais préféré la même
séquence d'un enfant
à bicyclette avec quelques
séquences de MON ONCLE
à bicyclette de Jacques Tati.
Car gagner quoi?
Sinon toujours *contre* la peur
d'être soi.

11 juin 2006

De plus en plus, Jeanne,
la soeur de Mireille, vient
la rejoindre à la campagne.
Elle aussi s'essouffle à l'idée
d'aller vivre à plein temps
avec son Alain
à Saint-Rosaire.
Elle vient donc rejoindre
Mireille qui, de là, la ramène
à Montréal.

15 juin 2006

Madame Véroly, mère,
se voit maintenant
régulièrement escortée
en autobus rempli de veilles
femmes, de chez elle
à un centre hospitalier.
On la prépare sans doute
à faire la grande transition.

19 juin 2006

Je me fis durant la journée
plusieurs fois cette réflexion:
il n'y a que Dieu de vrai,
lui seul mérite d'être aimé,
lui seul ne nous abandonne
pas, lui seul n'est jamais
froid à notre égard.
Enfin, une fois de plus je fus
convaincu que les hommes,
même les meilleurs, restent
bien imparfaits et que
ce n'était pas la peine
de s'y attacher.
Rodolphe Duguay.
Carnets intimes,
29 sept. 1926.

Dommage qu'un être
curieux, délicat,
(tout comme l'était
à la même époque Marie
Victorin dans son Journal),
soit ainsi bêtement resté
ancré dans la bêtise.
Car Dieu, comme autrui,
ne répond pas.
Dieu n'a jamais répondu.
Il n'y a que moi pour moi.
Le reste est pur fantôme.

28 juin 2006

Le mois de juin
se sera finalement passé
à faire le grand ménage
de l'appartement
du sous-sol.
Après 15 ans de locations
successives, une reprise
en main s'imposait.
Repeindre, resabler
les planchers, et corriger
toutes les petites avaries
accumulées.

Le danger du marché
de la location d'appartements
est de se laisser envahir
par des cas problèmes.

Avec les années, j'en suis
arrivé à une politique.

Je demande que le locataire
(quelle que soit sa langue
d'origine) puisse bien
s'exprimer en français.
Qu'il gagne: ou $20,000
(pour les 2 petits
appartements), ou $40,000
(pour les 2 plus grands).
Soit 4 fois le loyer.
Et qu'il travaille depuis
quelque 6 mois.
Qu'il accepte de signer
l'entente contre le bruit.
Qu'il ne garde pas de chien.
Et s'ils louent à 2, que je les
rencontre tous les 2 et non
par la procuration d'un seul.

DEMANDE DE LOGEMENT.

Nom: Prénom:

Adresse actuelle:

Depuis: quand

Tel. résidence: Tel. travail:

Ne parlez conduire: Date de naissance:

No. d'assurance sociale:

RÉFÉRENCES DE LOCATION.

Propriétaire actuel:

Tel:

RÉFÉRENCES D'EMPLOI.

Employeur actuel:

Adresse:

Personne à contacter: Tel:

Emploi occupé: Revenu annuel:

Depuis quand:

RÉFÉRENCES DE FAMILLE.

Nom:

Adresse:

Tel:

Je certifie que les renseignements ci-dessus sont vrais, et que j'endosse la politique de la maison contre le bruit.

Signature:

Date:

La politique de la maison
est une politique
de tranquilité pour tous.

Une demande de logement
est une acceptation
d'éviter les bruits excessifs.

YVAN MORNARD
3960 AV du PARC-LAFONTAINE,
MONTRÉAL, H2L 3M7
514-526-9522

Exemples
des problèmes d'un propriétaire.

3960A Mentana.	3956 Parc LaFontaine.	3958 # 1	3958 # 2	GESTION D'ENSEMBLE:
2004 Changer ventilateur fournaise. Réparer vitre cassée.	2004 Bruits excessifs. Ménage rapide. Nouveaux locataires.	2004 Le braker a sauté. Le braker a sauté.	2004 Formule pour impôt loyer. Réparer serrure avant. Garder chat. Avis augmentation loyer.	2004 Changer RA-832A de la grosse fournaise. Y ajouter 2 cages d'expansion. Changer les 2 chauffe-eau. Sabler 4 colonnes balcon avant.
2005 Garder chat. Avis augmentation loyer. Invasion fourmis. Garder chat.	2005 Réparer renvoie bain. Réparer éléments poêle. Locataire perdu sa clé. Vol (réparer dégats).	2005 Le braker a sauté. Nouveau locataire. Refait tuiles toilette. Peinturer corridor commun.	2005 Réparer renvoie bain.	2005 Peindre grille balcon avant. Goudronner toiture fournaise qui coulait.
2006 Changer termo fournaise. Changer poignée porte avant. Changer sonnette.	2006 Nouveaux locataires. Repeindre. Sabler plancher.			2006 Refaire plancher balcon avant.

29 juin 2006

Alexandre est reçu médecin.
Il s'est fêté avec un voyage
de 2 mois en Asie
où il a rejoint ses frères
Guillaume et Nicolas.

Nicolas est ici à son tour
pour un mois.
Mais il avoue ne plus écrire.
Ne plus avoir vraiment
le goût d'écrire.
La chose pour lui,
d'évidence, n'était pas
viscérale, mais venait
de l'influence de sa mère...
Bien que...

Et Alexandre commence
à parler d'acheter avec lui
un duplex qui leur ferait
comme un filet de sécurité.
Ce qui, là non plus,
ne semble pas emballé
Nicolas...
Bien que...

30 juin 2006

Mais.
CAR IL Y A UN MAIS.

Voilà qu'un arabe
(oui, un autre...) sous qui
Alexandre a dû faire un stage
dans les urgences, s'est mis
en tête de le couler pour
cause de comportement...
bien qu'il ait atteint
les objectifs, etc.

Il devra donc faire un autre
stage pour compléter.

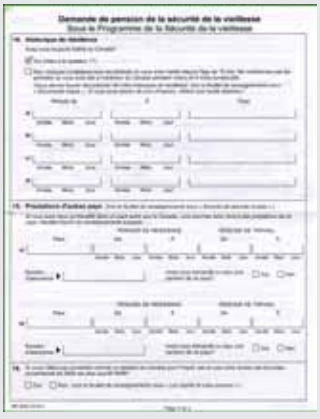
Germaine, Nicolas, Alexandre.

1 juillet 2006

Reçu et retourné, dûment
rempli, un formulaire
des fonctionnaires
du Canada m'indiquant
mon droit à une retraite
pour mes 65 ans.
Quelque chose comme $460
par mois.
Ce qui, avec le $320
que je reçois déjà du Québec,
ajoute à ma sécurité.

Demande de pension de la sécurité de la vieillesse
Sous le Programme de la Sécurité de la vieillesse

Demande de pension de la sécurité de la vieillesse
Sous le Programme de la Sécurité de la vieillesse


Demande de pension de la sécurité de la vieillesse
Sous le Programme de la Sécurité de la vieillesse

Demande de pension de la sécurité de la vieillesse
Sous le Programme de la Sécurité de la vieillesse

Ce qui, pour ceux qui n'ont
rien accumulé durant leur
vie, ne fait pourtant
qu'une maigre survie.
Mais avec l'espace de 2400
pieds carrés que j'occupe
gratuitement dans ma petite
conciergerie
(qui en a le double), me voilà
consolidé chez moi.
Et encore mieux
d'être chez moi.
Seul sur mon balcon.
À me bercer en silence
dans le soleil du matin.

2 juillet 2006

Carré Saint-Louis.
Un délirant,
à quelques bancs du mien:
- *Ah j'm'en sacre ben!*
parle sans arrêt.
- *Ostie aucun respect!*

Où est la différence entre lui
et moi.
La raison de ce besoin
continuel de verbaliser.

Devant les racines
des arbres.
Se contorsionnant
en surface.
Comme une laideur sexuelle.

La jouissance profonde
du silence.

3 juillet 2006

Je suis content.
Il pleut.
Le premier spectacle d'été
au parc LaFontaine
n'aura pas lieu.

Encore un peu de silence.
Encore un peu.
Jusqu'ici.

4 juillet 2006

La vie d'un côté,
la mort de l'autre...

Non.
Il n'y a partout
que la vie.

L'être et le néant...

Non.
Il n'y a partout
que ce qui est.

6 juillet 2006

Respirer lentement
la fin de tout.
J'ai déjà couru tant
d'illusions! que je n'ai
d'autres désirs maintenant
que de rester encore un peu
avec moi.
Assister seul au déferlement
de plus en plus rapide
du temps.

Chez moi, en octobre.

TESTAMENT

1 août 2006

À ma mort, que je sois incinéré aux conditions et coûts minima d'un crématorium.
Qu'aucune autre cérémonie religieuse ou laïque n'ait lieu.
Que mes cendres accompagnent dès lors mes manuscrits qui deviendront la propriété de YVAN MORNARD INC.

Que mes autres biens meubles, pensions ($320 du provincial + $460 du fédéral), etc...
soient légués à ma conjointe de fait Mireille Baillargeon.

Que la compagnie YVAN MORNARD INC. 1987
soit réactivée.
(À défaut, qu'une autre compagnie soit formée).

Que ma maison cadastrée 1-885-195 (1211-121)
soit transférée à YVAN MORNARD INC.
qui en assumera la gestion et les frais.

Que YVAN MORNARD INC.
ait comme premier mandat d'éditer mon JOURNAL
à 1000 copies sur DVD,
tel que laissé à cette fin à ma mort, en PDF ACROBAT
sur un seul DVD,
sous l'inscription au dépôt légal :
YVAN MORNARD ÉDITEUR,
ISBN 978-2-9801929-7-5.

Ces premiers 1000 exemplaires devront être expédiés
par la poste (gratuitement)
aux membres de l'Union des Écrivains du Québec (UNEQ).
(Obtenir discrètement le dernier bottin de l'UNEQ
pour établir la liste).

YVAN MORNARD INC.
devra assumer la charge hypothécaire
pour couvrir l'impôt de cette succession,
(environ $100,000),
et pour couvrir les frais d'édition (environ $3 par DVD
et autant pour la poste, donc disons maximum $10,000).

S'il y a lieu, que mes manuscrits soient vendus
(dispenses d'impôt, etc.) au plus offrant,
ou Bibliothèque Nationale du Québec,
ou Bibliothèque du Canada, ou...

Ma maison étant ma seule valeur transférable
universellement,
au lieu de l'éparpiller en petits cadeaux à gauche et à droite,
j'ai préféré tenter de sauver un seul légataire,
un *filet de sécurité transférable*,
une compagnie
ayant les administrateurs que je nomme:

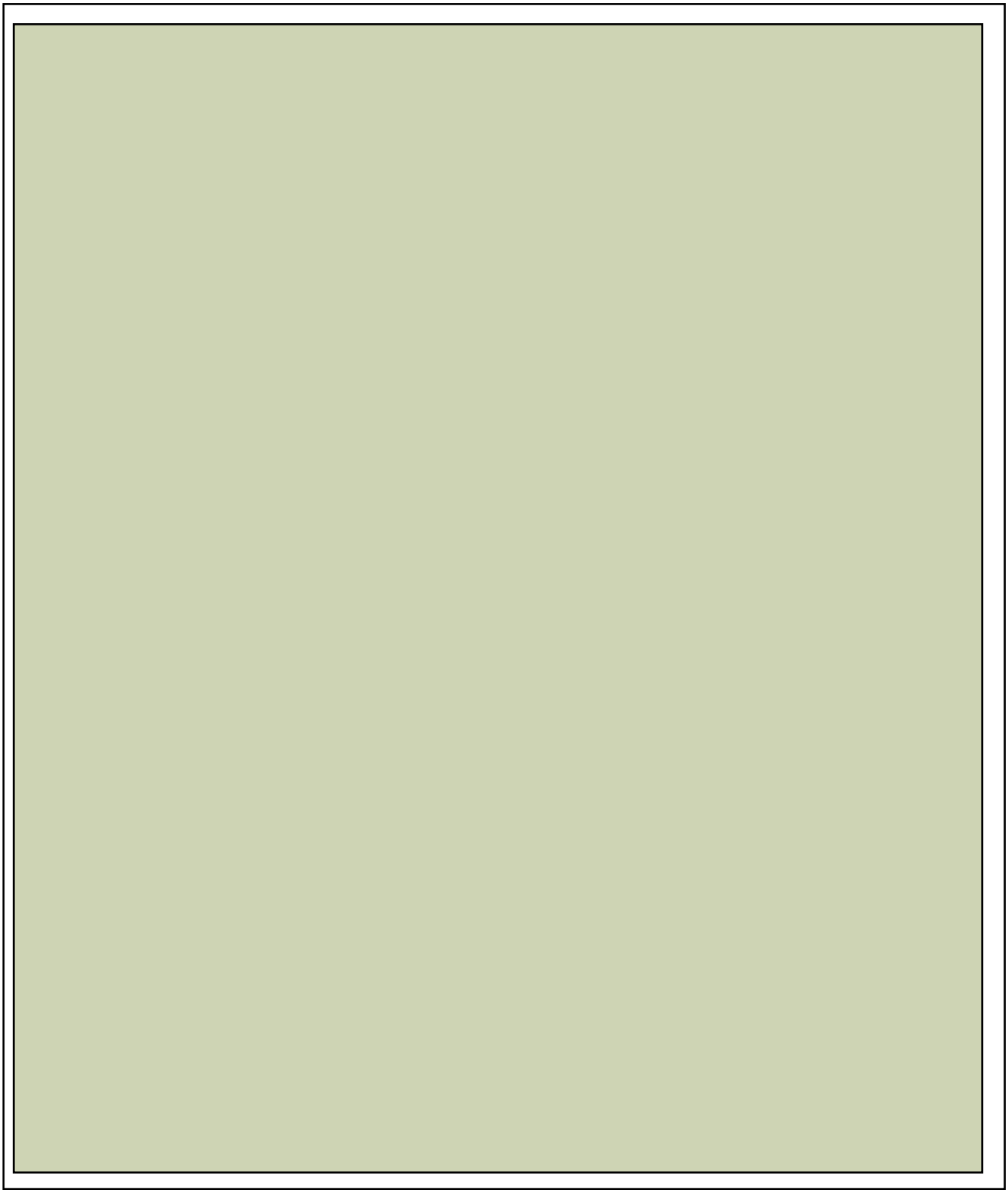
président:	Alexandre Dumais,
vice-président:	Nicolas Dumais,
secrétaire:	Guillaume Dumais.

Je me réserve donc le droit d'exiger d'eux:

1. la contrainte de maintenir sur le marché
   une édition électronique de mes écrits,
2. la contrainte de devoir habiter et gérer la maison
   du Parc LaFontaine sans l'aliéner
   tant et aussi longtemps qu'un des 3 acceptera
   de l'habiter étant le concierge
   ayant droit à l'usufruit.

La VIEILLESSE

2007-2017



2007

65 ans

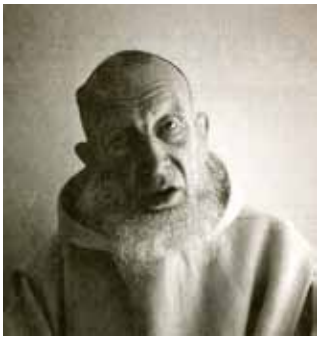
J’avais d’abord pensé arrêter
d’écrire mon JOURNAL.

Cinq mois depuis.

Mais les événements,
se précipitant,
m’amèneront peut-être
à vivre profondément
ma vie.

Je suis intrigué
par ce qui peut encore arriver
à un vieillard vivant
vraiment seul dans la Cité.
Ou à peu près.
Du moins affectivement.
Propriétaire et concierge.

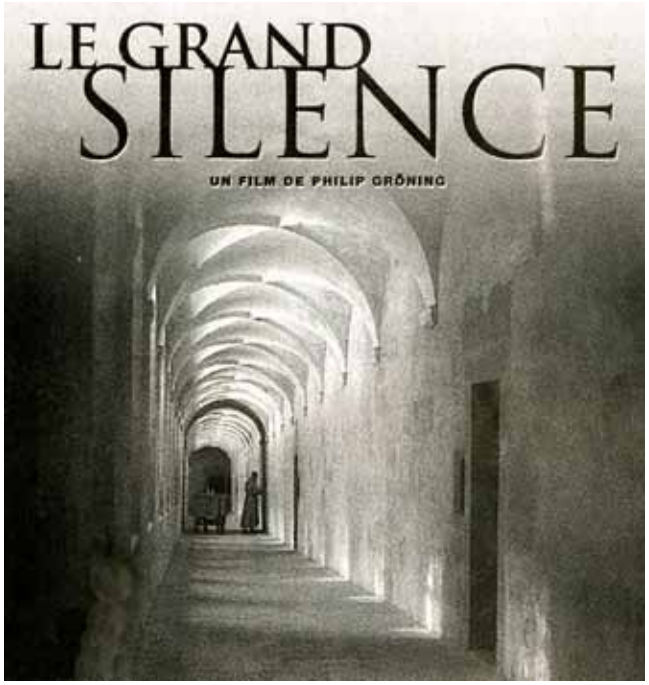
À un vieillard
fumant seul son cannabis
devant un parc
d’un centre-ville.
Se parlant à lui-même
comme parlant
avec quelqu’un.



9 janvier 2007

LE GRAND SILENCE
des moines Chartreux.
Film de Philip Gröning.

Une secte de mâles
gentiment demeurés,
mais vivant dans un château.
Ils parlent peu.
Cependant ce qu’ils disent
est encore de trop.
Même niveau intellectuel
que les soldats de l’Empire.
Mais cette façon de vivre,
cette simplicité,
est cependant la mienne.
J’aime ainsi,
continuellement, me taire.



12 janvier 2007

Terminer le montage final de mon JOURNAL, 1941-2006.

Restent:
les corrections d'orthographe,
l'ajout d'un index.

13 janvier 2007

Transformation du placard doublant sa hauteur de 20 à 40 pouces, avec faux plancher ajustable.
Pose de 2 néons spéciaux pour plantes (125W) sous deux réflecteurs blancs.
Les bacs pourront recevoir 48 pots (6x6x6).
Chaque récolte y séjournera 3 mois avant d'aller ensuite fleurir un autre 3 mois à la cave.
Objectif: 4 récoltes par an au lieu de 3.

J'essaie le plus possible d'éliminer les complications.
Plus besoin de germoirs et d'une première transplantation.
Je sèmerai directement 6 graines dans chacun des 48 pots (288 semis).
Le tutorage, lui aussi, ne sera plus généralement nécessaire.
Après deux mois (24/24), je lancerai une floraison (12/12) de deux semaines pour pouvoir identifier et éradiquer les mâles.
Puis le reste continuera en végétation (24/24) durant deux autres semaines.
Donc: un total de 3 mois au placard.

À la cave, je transplanterai dans 48 autres pots.
Après transplantation, je continuerai l'éclairage (24/24) durant 2 semaines, question de permettre aux transplantés de prendre racine.
Puis la phase finale consistera en 10 semaines de floraison (12/12).
Donc: un total ici encore de 3 mois.

Il n'y aura plus de régénérations.
Que du neuf à chaque fois.

16 janvier 2007

(E-mail de ma soeur Germaine à Mireille Baillargeon).

Allô Mireille,

J'ai appris hier
que tu avais eu droit
vendredi
à la colère de Guilaine.
Disons que ton appel tombait
mal!
Claude Latendresse
est revenu dans ma vie
(dix ans plus tard!) et
cette fois prêt à s'engager.
J'ai tenté de résister un mois,
mais comment refuser
cet amour
que j'ai tant espéré???
Nous étions donc à Québec
ce week-end...

Hier, Guilaine, calmée,
a accepté que je revienne
comme coloc.
En réalité,
elle n'a pas vraiment le
choix puisqu'elle ne pouvait
assumer la maison seule.
Sinon, il fallait vendre;
ce que nous ne voulons pas
pour le moment.
Tu peux me téléphoner
jeudi matin.
Demain,
je retourne au Collège.

17 janvier 2007

Il n'y a rien à faire.
Ma soeur Germaine est
repartie dans un autre délire.
Le mythe de l'amour qui va
tout régler pour le mieux...
Une forme
socialement acceptée
de la maladie mentale.
Alors qu'un nouvel amour
n'est toujours, au mieux,
qu'une distraction.

On nous a tellement
mal éduqués!
En fait, on nous préparait
au malheur.
Après *l'amour de Dieu*,
il nous faut maintenant
nous défaire de *l'amour*
tout court
qui n'est qu'un reste
de l'amour de Dieu.

Chacun devrait vivre seul
dans sa cellule
(maison, condominium...).
Ce qui suppose bien sûr
une certaine aisance
individuelle.
Mais cela aussi se construit.
Nos associations
devraient toujours prévoir
des modalités de séparation.

J'ai bien peur que ma soeur,
cette fois, doive y perdre
financièrement sa maison
et redevenir locataire.

18 janvier 2007

Mireille Baillargeon
prépare aussi
son déménagement
à sa maison de campagne
pour juin prochain.
Pour mes 65 ans.
À l'arrivée
de ma pension du Canada
qui remplacera
le $120 par semaine
qu'elle apporte actuellement.
Sa dernière délicatesse.
D'ici là,
elle s'installe sérieusement.
D'autres travaux
encore à faire.

Nous avons été
un couple de réalisations
ensemble, mais toujours
chacun pour soi.

De locataires,
nous sommes devenus,
chacun, propriétaires.

Elle a informatisé
le JOURNAL de son père.
J'ai terminé le mien.

Nous nous sommes réalisés,
l'un et l'autre,
financièrement
et culturellement.

1979-2007.
28 ans ensemble!
Ce que nous n'aurions
jamais pensé possible.

Bureau
où Mireille Baillargeon
finalisa
le JOURNAL de son père,
PIERRE BAILLARGEON.

2 février 2007

Le locataire actuel
de Mireille Baillargeon
annonce qu'il quittera.
L'appartement sera libre.
Mireille
a commencé les démarches
pour le vendre.
Là aussi, elle quittera.*

Une séparation donc
qui s'est installée peu à peu.
Du fait de l'usure.
De nos différends
allant s'accentuant.
Mais aussi du fait
que nous ne partageons plus
la même drogue.
Je ne bois plus de vin
avec elle.
Elle reste craintive
et de préjugés
devant le cannabis.

_____
*
Décision de vendre
qu'elle n'a heureusement
pas prise, pensant même
y venir finir ses jours
avec sa soeur Jeanne.

6 février 2007

L'amour fou n'existe
qu'envers des fantasmes,
des dénominateurs
communs.
Des archétypes.
Des déguisements.

Mes crises masturbatoires
relèvent ainsi d'une forme
de maladie mentale qu'il me
faut maintenant affronter.
Un délire obsessionnel.
Et dans ce délire,
autrui jamais n'est vrai.

Mais il y a risque de méprise
dans le désir de prolongation
du plaisir que cela me cause.
Par plus de 30 fois,
j'ai succombé.
J'espère cette fois réussir
à continuer seul ma route.

7 février 2007

Quatre citations.

1936.
"*on ne connaît pas plus
la folie que la luxure
et la société se défend
contre elles deux, sans trop
l'avouer, avec la même
crainte sournoise, la même
honte secrète*".
Georges Bernanos.

1939.
"*est-ce une conception
de l'amour dont on n'a
peut-être pas vu qu'elle
rend ce lien, dès le principe,
insupportable*".
Denis de Rougemont.

1987.
"*en Suède.. un ménage
sur cinq ne comprend
qu'une personne en 1961, et
la fréquence augmente à un
ménage sur trois en 1980*".
Louis Duchesne.

2006.
"*la moitié de la population
du Plateau Mont-Royal
habite seule.
...
Le nombre des ménages
solos augmente
chaque année.
Cette tendance s'observe
dans les grandes villes
du monde.
...
ils gardent leurs distances
face à leurs voisins.
Ils échangent des politesses,
mais ne s'engagent pas
sur le plan social...
Peu possèdent une voiture...
Ils apprécient tout faire
à pied.
...les personnes seules
ne cherchent pas
nécessairement
des petits logements.
Des célibataires
laissent entendre que même
en vivant en couple,
ils privilégient la formule
chacun chez soi*".
INRS.

1 mars 2007

Pour la première fois
de ma vie,
je vis sincèrement seul.

Je ne rêve plus.

Je regarde
avec une interminable
curiosité.

4 mars 2007

Vivre seul.
Pour atteindre l'obsession
que toute présence d'autrui
détruit.

Mais vieillir,
c'est aller de plus en plus
vers une perte d'autonomie.
La peur de devoir redevenir
dépendant d'autrui.
La peur de devoir alors
avoir le courage
de me suicider.

Car autrui,
comme Dieu,
immanquablement me tue.

13 mars 2007

Place Desjardins.
Une conférence médicale
sur VIAGRA
et les troubles érectiles.
Comme auditoire,
une centaine de vieux mâles
qui veulent encore bander...

16 mars 2007

Combien de veufs,
combien de veuves
doivent se réjouir en secret
de la mort de leur conjoint!
Après s'être péniblement
supportés
depuis tant d'années,
comment ne pas soupirer
soudain de l'apaisement
qu'apporte la séparation.

18 mars 2007

Le plaisir de rester
indéfiniment seul avec moi.

L'appel des sirènes
pour Ulysse, ou
les tentations de St-Antoine,
ne sont-ce pas
tout simplement
la tentation d'autrui.

L'illusion d'autrui.

22 mars 2007

L'ennui.
Mais de qui s'ennui-t-on,
sinon d'autrui.

Alors qu'en réalité
autrui n'est, au mieux,
qu'une distraction de moi
par ses problèmes
qu'il rajoute alors aux miens.

C'est en me rapprochant
de la conscience de la vie,
de tout ce qui vit et meurt
avec moi, que je me retrouve
ne m'ennuyant jamais
avec moi.

30 mars 2007

La grande tristesse
d'avoir vécu.

Que de choses accumulées,
oubliées, laissées là.
Prendre maintenant le temps
de ramasser.

Le plaisir de me réveiller,
jour après jour,
seul dans mon silence.
Le plaisir de me regarder
m'en allant avec tout.

8 avril 2007

Lorsque l'on se parle
à soi-même,
l'on se prend souvent
dans des rêvasseries
fantomatiques.
L'on se surprend à converser
avec un être imaginaire qui,
tel un Dieu ou un autre moi,
tente toujours de s'ingérer
entre soi et soi.
Il faut se faire comme
une violence de raison
pour chasser ce fantôme
(une habitude viscérale
d'autrui) qui tente toujours
d'intervenir.
Car autrui,
pour peu que l'on y pense,
ne correspondra jamais
à notre ligne intérieure.
Mais toujours
demande à nous en distraire
vers d'autres buts.

9 avril 2007

C'est dans mon cours
pour devenir cuisinier
que j'ai appris
la notion de portionnement.
Avec 4 récoltes de cannabis
par année, j'aurai donc
le choix entre
6 demi-biscuits ou 6 pipées
moyennement bourrées,
par jour.

La pipe est une méthode
accaparante.
Il faut remplir la pipe,
tasser le tabac, fumer,
rallumer, retasser.
Et il convient de rester
discrètement sur place
à cause de l'illégalité
actuelle de la chose.
Sans compter
les inconvénients
de l'enfumage des poumons.

Manger du cannabis ouvre
comme une vague intérieure
qui passe par des arrêts
prolongés du temps
coupés de réveils brusques
dans le réel où tout
fonctionne normalement.
Et l'on continu à vaguer
à ses affaires courantes,
ni vu ni connu,
comme si de rien n'était.
Et soudain le regard se fige
à nouveau dans une autre
vision, très courte,
mais paraissant
si longuement apaisante.

11 avril 2007

Mais à travers
toutes ces marches,
c'est *la marche du vieillard*,
la marche répétitive du
vieillard que je commençais!

Je prête maintenant attention
aux vieux que je rencontre.

Il y en a partout!

Le regard fatigué,
les lèvres tombantes,
l'air bête
de tous les masques usés.

15 avril 2007

Il neige encore en avril
sur les arbres du parc.

Mais ce qui me frappe
soudain, c'est qu'il n'y a pas
de lignes droites
dans la nature.

Tout ce qui vit n'a de tracé
que de conjonctures.

30 avril 2007

La jeune femme
qui me regarde ne me voit
pas, moi, mais un vieillard
auquel je ne suis pas encore
habitué.

Ainsi commence
la vieillesse,
comme dans un retard
dans la perception de soi.

1 mai 2007

Et voilà que je commence
moi aussi
à raconter des histoires
de vieux...

Georges Raby.
72 ans.
Il parle de plus en plus fort.
Il tremble
en prenant son bicycle.

Un autre voisin
m'interpelle toujours par un
"jeune homme!"
Je ne sais pas son nom.
Il ne sait pas le mien.
Depuis 28 ans, je le vois
vieillir, je le vois courber.
Il me dit aujourd'hui
avoir 82 ans et s'être établi
au Parc Lafontaine en 1951.
Sa femme de 82 ans
elle aussi vient de sortir
de l'hôpital où elle a subi
une grave opération.

6 mai 2007

Ce n'est pas vrai
qu'autrui nous fait basculer
dans la fascination.
L'amour est une illusion
donnant sur une seule réalité:
la reproduction
de l'espèce.
Nous ne partageons
avec autrui que des contrats.
Jamais nous-mêmes.
Nous nous séparons toujours
une fois
les nécessités accomplies.
Et nous nous apercevons
alors que nous avons,
en fait, si peu de souvenirs
réellement en commun!
Autrui ne peut
que me considérer
que comme venant *après* lui,
comme citoyen
de *seconde classe*.
C'est pour satisfaire
une nécessité que j'accepte
ainsi de me laisser
déconsidérer *à l'amiable*.
Une fois le service rendu,
payé, je m'en retourne
immédiatement à moi.
Mais dans tout
ce que l'on fait, il y a comme
un arrière fond d'autrui.

Nous cherchons
l'approbation d'autrui.
Comme l'enfant qui joue
cherche le regard de sa mère.

Dans tout ce que l'on fait
surgit comme une fabulation
approbatrice.
Car se bâtir un *moi*
est comme prendre la mer
sur un radeau
fait de ses mains.
La disproportion
est évidente.
Alors on fabule
comme pour se consolider.
Par l'approbation d'autrui...

Mais, autre que pour
les effets commerciaux,
l'entente avec autrui
se réalise généralement
sur des malentendus.
Autrui finit généralement
par comprendre sa méprise
et dès lors nous quitte.

Ne jamais oublier que
l'être humain est un oiseau.
Il ne faut jamais vouloir
le mettre en cage.

8 mai 2007

Ouverture du balcon
sur le parc.
Ce balcon sur lequel
j'aimerais bien pouvoir finir
mes jours.
Dans la splendeur.

31
mai
2007

65 ans.

2 juin 2007

Cher Yvan,

L'anti-vie de ce vieux figure comme les autres, c'est aussi que nous t'aimons.

Bonne fête,

Yvan Guilbeau

2
juin
2007

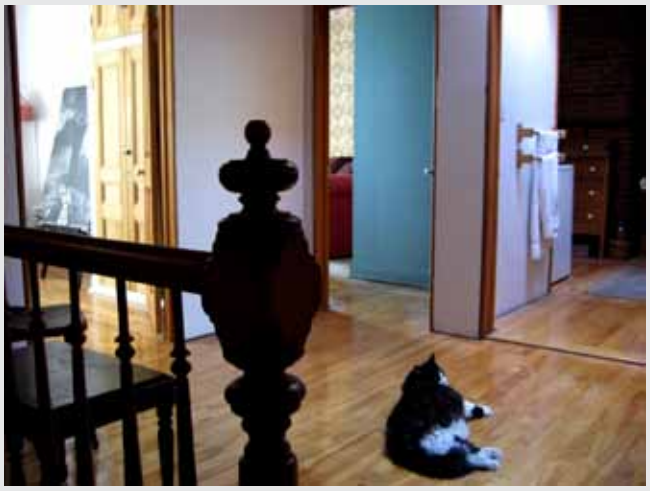
Mireille Baillargeon
a finalement terminé
son déménagement.

Que de traîneries,
de choses inutiles
accumulées, abandonnées
dans tous les coins!
Un laxisme qui s'aggravait.
Une odeur de faillite.
Un besoin radical
de renouvellement.

L'affection existe,
mais comme en vase
communicant
avec l'avarice.
À mesure que l'un diminue,
l'autre augmente.
Le problème des vieux
couples se désexualisant
est de compenser dans
l'accumulation de *richesses*.

La maison était devenue
un foutoir d'objets inutiles.
Depuis le début de l'année,
nous n'avons cessé de trier,
recycler, jeter.
Il y a aussi
que chacun accumule
ses objets de mémoire.
Que l'autre n'ose plus jeter.

Ensemble,
nous étions devenues
une lourdeur.



3 juin 2007

La maison est redevenue sonore.

J'y parle dans chaque pièce comme avec un écho.

4 juin 2007

Il semble y avoir,
dans toutes les littératures,
un certain mépris pour
la sexualité des vieillards.
Mais la sexualité
ne s'arrête pas d'un coup!
Surtout lors des belles
soirées chaudes de l'été...

Il y a comme nécessité
d'une décélération.

Les phantasmes reviennent
par vagues.
Et puis la raison (le souvenir
de tous les inconvénients)
refait surface,
comme les débris flottants
de tous les naufrages passés.

La réalité refait surface.
Je me souviens d'elles,
d'elles toutes,
l'une après l'autre,
j'énumère les inconvénients.

Je me refroidis.

Car ce ne sont
que les plus beaux moments
tirés de leur contexte,
qui nous énervent.
Et puis l'on remet sa queue
dans sa culotte.
Avant de repartir bredouille.
Avec soi, bien en poche.

Ce qui ne m'empêche pas,
tous les soirs,
avant de m'endormir,
de me masturber.
Alors c'est la foire!
la foire aux illusions...
Comme un verre
que l'on renverse
avec l'éjaculation.

5 juin 2007

Étrange rêve.
J'étais au Carré Saint-Louis.
Sur un banc
près de Saint-Denis.
Avec je crois une fille.
Un gars aussi.
Je quittai vers la rue Laval.
Ils y avaient d'étranges
troncs d'arbres abattus
au centre du parc,
ayant tout fracassé.
Mais à bien y regarder,
c'étaient comme d'énormes
tuyaux brisés, jetés là,
des restes de construction.
Je vis que la fille se levait,
comme pour se diriger
vers moi.
Je regardai.
Mais elle s'en alla ailleurs.
Je fus
profondément soulagé.
Serait-ce le début de la fin
du mythe?

La secte nous éduquait
dans le mythe de la Femme,
dans l'amour marial
de la Vierge Marie.
Mère qui engendra
par l'oeuvre du Saint-Esprit,
non par l'oeuvre de son mari
réel, Joseph caché en arrière.
Mère d'un mâle qui finit
crucifié comme il se doit
dans un tel mythe où le mâle
est déprécié
par l'impérialisme
matriarcal.

6 juin 2007

Je me regarde, vieux,
dans le reflet de la vitre.
Et devant mon miroir, nu,
j'ai le ventre maigre et strié
d'un rescapé.

Je ne peux pas m'imaginer
qu'une femme
peut me voir ainsi
et me désirer sexuellement.

J'ai passé l'âge.
Un point, c'est tout.

Mais comme cela est difficile
à admettre!
C'est comme si
ce n'était pas moi.

7 juin 2007

C'est la prolifération féroce
de la vie qui m'interroge.
Le pourquoi de tout ceci.

La mort est un arrêt.
Mais la vie, pourquoi la vie?
Tous ces insectes
autour de moi
que j'évite de tuer.

À moins que tout ceci
ne soit, dans l'infini, qu'un
incident sans conséquence.

8 juin 2007

Vivre sa vieillesse
avec $10 par jour en poche.

Se faire vivre par ses enfants.
Ou, version moderne, se
faire vivre par ses locataires,
généralement plus jeunes
que soi.

J'ai éliminé de ma table
tout ce qui coûte cher
inutilement.
Eaux gazeuses, liqueurs
et autres gâteries
de manufacture.

Je bois deux litres d'eau
par jour, relevée par le jus
d'une orange et d'un citron
additionné de miel.
Poulet poché avec navet
et pomme de terre.
Foie de porc.
Oeuf et rôtie.
Biscuits d'avoine.
Raisin sec.
Sucre à la crème
que je refais moi-même.

10 juin 2007

J'aime m'éveiller seul
au matin
et venir lire au soleil
sur mon balcon.
Lire:
Contre-histoire
de la philosophie
de Michel Onfray.
Un auteur qui, il y a 50 ans,
m'aurait facilité la vie
dans ma révolte
contre l'architecture
carcérale des cancres
chrétiens qui m'enseignaient.
Rien de plus drôle, en effet,
que la méchanceté maladive
des gens de religions.

Ayatollahs et curés
n'ont cessent de torturer.
"*Imbéciles incapables*
de penser en dehors
des catégories reçues
par l'époque".
Et qui m'obligeaient
à la dure route de la
désobéissance pour survivre.
Je suis, depuis, devenu
le philosophe du Balcon...
Du *moi* radical
le plus autarcique possible
dans le confort général
de l'organisation matérielle
de ma société.

Je ne prêche plus.
Je ne convertis pas.
Je me moque
de tout ce qui m'encombre.
Je suis devenu
le propriétaire-concierge
de mon seul bonheur
d'être avec moi.

12 juin 2007

Mais ce vieillard itinérant
que je croise
sur mon chemin, se faisant
lui aussi griller au soleil...
C'est là un vieillard
méthodique
dans son extrême pauvreté,
faisant sécher son linge
sur sa corde improvisée
entre ses deux chariots
d'épicerie.

Mon éducation chrétienne
me dit de me culpabiliser.
La morale chrétienne me dit
de partager avec les pauvres.
Avec les organisations
de charité qui, elles,
se donnent pour mission
de réguler la pauvreté
qui me culpabilise.

Mais pourquoi
me culpabiliser?
J'ai assez connu de pauvreté
pour ne plus vouloir
y retourner.
Mais cela m'attriste.
Comme cela attriste tous
et chacun, surtout l'hiver.
À chaque Noël, dons,
collectes, guignolées
font un tapage monstre
pour *aider* les sans-abris.
En fait, pour déculpabiliser
les croyants d'être des
égoïstes se concevant au ciel
au-dessus d'un enfer éternel
pour d'autres, et ne voulant
surtout pas en démordre...

L'orthodoxie chrétienne me
demanderait même
de donner tous mes biens
aux pauvres.
Directive
des plus irresponsables
d'un supposé Jésus,
simple fils de charpentier
sans fortune, ou d'un saint
quelconque, héritier
sans mérite d'une fortune
qu'il ne contrôle pas
et qu'il n'a pas gagnée.

Si je donnais
toute ma fortune
(disons $600,000),
cela ne ferait que $20
par itinérant
s'ils sont réellement 30,000;
voir $200 s'ils n'étaient
que 3,000.
Et je serais alors
un de plus parmi eux.
Donc stupidité.

Le pire, c'est que l'État
est en partie responsable
de cette misère
qu'il a *libérée*.
Psychiatrisés *libérés*
des Institutions.
Jeunes sans famille (d'abord
pris en charge), puis *libérés*
à 18 ans, sans ressources,
dans la rue.

Et autres *libérés* de prison.
Sans parler des «déclarés
aptes au travail» et libérés
dès lors de leur droit
à l'aide sociale...

À un stade d'itinérance,
tout changement,
même théoriquement
pour le mieux, risque d'être
destructeur.
Car l'itinérant
finit par retrouver
son identité
dans l'itinérance.
S'il y a mal, il est fait,
et depuis longtemps.
Il convient de passer
tranquillement
d'une habitude à une autre.
Comme pour le chat
de ruelle qu'il faut lentement
réapprivoiser.

Il conviendrait peut-être
de créer pour les itinérants
des relais publics
plus laïcisés qu'aujourd'hui,
(style patios
entourrés de stalles),
avec tous les services,
et aussi tous les droits
d'y jouir de
leurs *mauvaises habitudes*.
Et avec le nécessaire pour
y loger aussi leurs chiens
qui les protègent la nuit.

Non pas à l'autre bout
de la ville, mais au centre,
endroit nécessairement
privilégié de leur migration.

Le problème
est que la chrétienté méprise
foncièrement
la vraie pauvreté.
Surtout si elle s'accompagne
de *plaisirs dégradants*.
- *Tu as choisi le chemin du
robineux plutôt que le droit
chemin*
disait soeur Nicole Fournier
de l'Accueil Bonneau.
Comprendre: le droit chemin
de Dieu, de la tempérance et
de l'argent.

Malgré toutes les mesures
sociales, Montréal compte
de plus en plus d'itinérants.
Le problème est ailleurs.
Sans doute structurel
à toute société cadastrée
selon la règle de la propriété.

Le système veut
qu'on ne reconnaisse pas
l'identité de l'itinérant.
Il doit rejoindre le système
moral et monétaire.
Alors qu'il est la preuve
vivante que la pauvreté
permet aussi l'indépendance.

Une autre indépendance.
Qu'il faut accepter.
L'itinérance fait aussi partie
de la *diversité culturelle.*

Quant à moi, j'ai atteint
(en gros et sur le tard)
ce que, jeune, je désirais.
Je ne peux aliéner mon avoir
sans me détruire.
Le bonheur ne se construit
que pour soi,
et qu'à long terme, et n'est
absolument pas transférable
d'un individu à un autre.

Et c'est justement là
que la chrétienté se fait
faussement culpabilisatrice.
Car, dans nos sociétés
réelles, il semble toujours
y avoir un résidu
d'irrecevables.
Et qui, foncièrement,
ne veulent pas
du *contrat social*.
Il vaudrait mieux leur
réserver un espace à eux,
et selon leurs normes,
que de vouloir en vain
les exclure de leur identité.

13 juin 2007

Je fais une nette distinction
entre *jouir*
et *être bien dans sa peau*.

La jouissance
est un plaisir si intense
qu'elle frôle la douleur
et ne peut être supportée
très longtemps.
Une détente nerveuse
appréciable,
un apaisement des tensions.

Être bien dans sa peau relève
de tous les gestes calculés
sur un long terme.

Le bonheur suppose
une organisation de soi.
La jouissance,
une réappropriation.

14 juin 2007

J'écris par petits coups,
par annotations brèves.
Le sujet peut m'obséder
durant plusieurs jours.
J'ai besoin d'être seul,
comme pour entendre
ce quelque chose
dit inopportunément
à voix basse.

Puis j'étale mes notes
sur une grande table,
et je procède au montage.

J'apprécie
de pouvoir travailler
avec des photographies.
Les jeunes, eux, sont rendus
aux vidéos.

15 juin 2007

Autres histoires de vieux
d'ici.

Il y a:
cette jeune voisine
dont je ne connais pas
le nom, et qui accompagne
depuis son enfance
ses deux aînées.

Elle est devenue grosse,
parlant très fort.
Elle est devenue
comme vieille elle-même.

Elle a, quant à moi,
gaspillé sa vie.

L'une des aînées
semble décédée,
car je ne la vois plus.
L'autre est courbée en deux
lorsqu'elle marche.

Il y a:
les Brown qui doivent bien
avoir tous deux
plus de 85 ans.

Lui, professeur d'université,
semble n'avoir jamais voulu
prendre sa retraite,
et se rendait encore
tout récemment
donner ses cours en branlant
comme un paraplégique.

Elle, semble être revenue
à la maison, après une fugue
d'artiste...
(elle louait une chambre
près d'ici où je l'ai vue
par la fenêtre
peindre sur chevalet...)

Ils se mettent à deux,
maintenant, pour remonter
leur poussette d'épicerie
dans l'escalier.

16 juin 2007

Lorsque je parle
avec quelqu'un, j'en arrive
rapidement à sentir
le décousu, le rapiéçage,
le coq-à-l'âne du potinage
irréfléchi.

Les gens m'ennuient.

Parce qu'ils sont en tout,
généralement,
des répétiteurs paresseux
de la leçon apprise.

En cela, j'aime les livres.
Le livre suppose un travail,
une réflexion,
une préparation
à la tenue du discours.
Une organisation
et de là justement offrant
des ancrages à discuter.

Au lieu du foutoir général
et mondain
qu'est généralement
tout discours improvisé,
et qui, à cause de cela,
ne supporte pas réellement
de contreparties.

19 juin 2007

Un voisin vient de partir
en auto
avec son vieux chien.

Il m'a dit avec regret hier
qu'il devrait bientôt
le faire euthanasier.

Tristesse.

20 juin 2007

Ma soeur Germaine
s'est embourbée.
Elle a refait la paix
avec sa Guilaine.
Le beau Latendresse,
sexuellement en panne
avec sa femme légale,
lui est retourné après
son aventure avec Germaine.
Ma soeur, n'ayant pas
les moyens de se séparer
de Guilaine, continue donc
sa route.
Attristante.
(Elle me dit que
si je me coupais la barbe...
j'aurais encore
plein de femmes!)

Mireille Baillargeon,
quant à elle, revient aux
deux semaines à Montréal,
entre autres pour aller voir
sa soeur Lise, internée.
Elle couche chez sa soeur
Jeanne qui n'habite qu'à
demi-temps son logement
près de l'université Mcguill,
vivant le reste
à Saint-Rosaire
chez son dernier amant,
Alain, qu'elle utilise
plus qu'elle n'aime,
ne sachant vivre seule.

Il ne faut pas
se laisser changer de route.

Ce qui reste d'un amour
n'est toujours que ce que
l'on y a fait de soi-même.
Par exemple:
mon cours de cuisinier (qui
m'a ensuite permis d'acheter
ma maison) que j'ai fait
en parallèle à ma vie
avec Monique Cloutier.
Finir de payer ma maison,
que j'ai fait en parallèle
avec Mireille Baillargeon.

Sans ces efforts de ma part,
elles m'auraient quitté
quand même
et je ne serais pas
où j'en suis.

Donc heureux
d'avoir toujours suivi
la route que je voulais suivre.

21 juin 2007

Le monde me redevient
lentement sensuel.
Avec mille possibilités
de tiger à nouveau.
Comme une soudaine
montée de sève.

L'important n'est pas le sexe
lui-même.
Mais la probabilité
(même si faible) d'en avoir.

Comme enfin sorti
d'un couloir étroit
où je m'étais engouffré.

22 juin 2007

Le couple amoureux semble
servir de lieu d'implantation
et de validation
du nouveau statut d'adulte.

L'amour familial: l'enfant.
L'amour conjugal: le nouvel
adulte.
L'amour de soi: la maturité.

D'où la difficulté, vieux,
de retomber en amour.
Car tomber en amour
signifie me diriger vers moi.

Une fois le moi formé,
à quoi donc sert l'amour?

La distraction
ne peut être qu'éphémère.

23 juin 2007

Aucune femme
n'a su me rendre heureux.
J'ai toujours vécu
mes amours avec un malaise
au fond de moi.

Aucun homme n'a réussi
à se garder mon amitié.
J'ai toujours été le seul
à suivre mon chemin.

À demi malheureux,
bien sûr,
mais toujours heureux
quand même
d'être avec moi.
Mais toujours
comme hésitant à le rester.

Il me faut maintenant
prendre le chemin du cloître
intérieur.
Définitivement.
M'enfermer chez moi
comme font les vieux,
l'hiver.

24 juin 2007

Il existe un malaise
que l'on définit en québécois
par *lyrer*.
- Il lyre.
C'est-à-dire qu'il pleurniche
sans arrêt comme sans savoir
pourquoi.

Il y a des moments
de solitude
qui font ainsi *lyrer*.
Ce que l'on cherche
semble indéfini.
On se veut comme pris
en charge par l'amour.

Un manque
de responsabilité de soi.
L'amour
ne peut être qu'un utilitaire.

25 juin 2007

Le plaisir de marcher seul
au soleil.
D'aller à ma guise en suivant
la route la plus belle.
Jamais, jeune,
je n'ai eu ce plaisir
à ne pas être deux.

Je rêvais toujours
d'exister autrement.

Rue Sherbrooke

Rue Sainte-Famille.

26 juin 2007

Je me suis remis à la lecture
des journaux intimes d'ici.

Marie-Victorin me ramène
d'emblée dans l'univers
mental de ma mère.
Dans l'univers mental
de mon adolescence.
Façon qui ramène tout
à la religion.

Il est cependant la preuve
qu'un individu peut vivre
seul en pensant parler
à quelqu'un qui n'existe pas.
Ce qui suffit.
L'important est de garder
contact avec une société.

Sa philosophie
est un beau cas
de masochisme caractériel.
Un dédain de soi.
"*Nous méditons aujourd'hui*
sur la fin de l'homme...
louer, révérer et servir Dieu,
afin de sauver son âme.
Je ne suis donc pas créé
pour jouir, pour connaître,
pour m'aimer..."
7 juillet 1904.

Tout chez lui est naïf
au point d'en devenir nigaud.
À une autre époque,
on aurait mené ce con
à la canonisation!

Il représentait, au Québec,
la forme d'intelligence
qu'on nous proposait.
L'impuissance créatrice.
N'être que des compilateurs
des oeuvres de Dieu.

Ce qui n'empêche pas
ce simple
d'être d'une prétention
outrecuidante.
Avec quelle facilité
pense-t-il converser
directement
avec Dieu... et j'allais dire
contre tous les autres.

Il n'y a qu'un sot pour être
si humblement pédant.

27 juin 2007

Nos valeurs semblent
superficielles comme
des maquillages de sorciers.
D'une morale à une autre,
la force vitale passe
à peu près
de la même manière.
Comme le coeur bat
de lui-même partout.
D'une civilisation
à une autre, l'être humain se
retrouve à peu près le même.
Exactement comme
les langages qui,
bien que différents, disent
à peu près la même chose.

Notre diversité
trace comme le spectre
d'une interprétation
imprécise du réel.

Nous pensons
par associations
de dénominateurs communs
et d'a priori.
"*L'homme est un animal*
pensant".
Deux dénominateurs
communs suivis
d'un a priori.

Nous pensons par visions
grossières.

28 juin 2007

Quoi que je fasse,
barbe longue,
barbe coupée,
ou barbe en queue de cheval,
j'ai l'air d'un vieux.
Au masque figé.
Un air bête et méchant
coulé dans le béton
de 65 ans de combat.

Il me faut
réapprendre la bonté.

29 juin 2007

J'ai recommencé
à travailler sur ma maison.

Recimenter la cheminée
qui en avait bien besoin.

Achat du matériel
pour le menuisier
qui viendra en septembre
finir le balcon avant.

30 juin 2007

Finalement reçu
mon premier chèque
de pension du Canada.
$491.93

La pension du Québec
est de $335.57

Les gens syndicalement
pensionnés reçoivent,
en plus, quelques $20,000.
Et peuvent voyager partout
sans souci
de responsabilités.

Moi, je dois rester sur place
à m'occuper
de ma conciergerie.

1 juillet 2007

J'ai vécu ma vie
dans un privilège.
Celui de ne connaître
ni guerres, ni famines.
Je n'ai jamais eu peur.
Je n'ai jamais eu faim.

Le bonheur m'est devenu
une chose si familière
que j'en ai oublié
le goût précieux.

Je me regarde vieillir,
mais encore capable
de marcher, de lire,
de me servir de mes mains.

S'il y avait un Dieu,
malgré tout, je remercierais.

J'essaie de réapprendre
à goûter chaque heure
qui passe.
Chaque instant du parcours
comme n'ayant
aucune autre profondeur.
J'essaie d'atteindre la réalité
d'être moi.

2 juillet 2007

"*Nous sommes solitude*.
Nous pouvons, il est vrai,
nous donner le change
et faire comme si
cela n'était pas vrai.
Mais c'est tout."

Rainer-Maria Rilke,
1904.

3 juillet 2007

Vivant seul,
une seule rencontre
peut remplir ma journée.
Cette rencontre
peut me revenir
le reste de la journée,
comme un écho.

C'est cet écho se répétant
qui donne l'impression
de ne pas être seul.

4 juillet 2007

Je découvre la lourdeur
de ne jamais dire à personne
ce qui m'arrive.
Une tristesse profonde.
Comme le deuil
d'une illusion toujours
persistante jusqu'ici.
Celle de pouvoir être deux.
Comme si, cette fois,
la fin de cette histoire
marquait aussi
la fin de la route.

Il me faut débarquer
dans l'espace étroit
d'être moi.

5 juillet 2007

Mais c'est encore fabuler
que de penser pouvoir parler
de soi avec autrui.
Nous n'avons avec autrui
que le langage de nos projets
qui, dès qu'épuisés,
s'éteint avec eux.
Au mieux, ce n'est
sans doute même pas 1%
de notre conscience
qui peut s'exprimer.
En fait, nous avons à peine
dépassé le silence des bêtes.

Nos plus beaux
moments d'amour
ne sont qu'une dérogation
superficielle
à la loi générale du silence
qu'est la vie.

La communication
avec autrui
est le premier mythe
fondateur
de la société humaine.
Le langage
est la base coercitive
de toute construction sociale.

6 juillet 2007

Je refais le ménage
une fois par mois (balayeuse,
moppette, etc.).

C'est souvent
dans la tristesse
que les nouvelles habitudes
s'installent en nous.

Du temps de ma mère,
cela se faisait
une fois la semaine.
Du temps de Mireille,
deux ou trois fois l'an.

9 juillet 2007

Jean Meslier,
1664-1720,
curé d'Étrépigny.
Curé utopiste et athée
sous Louis XIV.

Quel plaisir de sortir
de notre sottise locale (les
Marie-Victorin et autres...),
pour se retrouver
dans une critique logique
des religions.
Historiquement logique.

Que de courage.

Et aussi,
Paul-Henri Thiry D'Holbach,
1723-1789.

10 juillet 2007

Bien idéaliste qui pense
pouvoir changer
l'ordre social.
Ce sont les grandes
structures sociales
qui donnent le changement.
(La révolution française
ouvrait l'ordre bourgeois...)

Au mieux, pouvons-nous
nous inscrire légèrement
en marge de notre société,
et en tirer un juste bien
résultant de notre action.
C'est là bien peu d'héroïsme.
Mais c'est là
notre seule issue réelle.

11 juillet 2007

J'ai appris,
d'année en année,
à travailler davantage
de mes mains sur ma maison.
Alors qu'au début je faisais
immédiatement appel
à autrui pour la moindre
réparation, j'ai appris,
de tous les ouvriers que j'ai
assistés dans leurs travaux,
à faire un peu comme eux.
Du moins suffisamment
dans les choses demandant
des connaissances de base.
Peinture, plâtre, menuiserie,
serrurerie, électricité,
cimentage, je sais faire
un peu.
J'éprouve un certain plaisir
à tout inscrire sur ma liste
des problèmes, et au fur
et à mesure, à les régler.

Nos maîtres voulaient faire
de nous, à l'image
des aristocrates poudrés,
ou des grands prêtres
parlant latin,
une *élite*.
Ils nous apprenaient
à avoir réponse à tout plutôt
qu'à réellement réparer
les problèmes.
Ils ne nous apprenaient
ni à travailler de nos mains,
ni à calculer notre rentabilité.
Nous étions un peuple
colonisé.
Nous arborions des diplômes
honorifiques.

12 juillet 2007

Mon chat *Mimine*
est mon affection physique.

Depuis 7 ans déjà,
il me rejoint chaque soir
au lit.
(Il dort maintenant
sur mon bras gauche pendant
que je me masturbe).
La nuit, il lui arrive souvent
de venir me taper
dans le dos.
Il veut alors
que je me retourne.
Il s'allonge
collé sur ma poitrine,
s'enfouissant le museau
dans ma barbe
sous mon menton.

13 juillet 2007

Si on me disait:
Tu vas mourir
cet après-midi,
je serais extrêmement triste.

J'aime maintenant cette vie.

Fumant ma pipe de cannabis,
enfoui parmi mes géraniums
sur mon balcon,
j'éprouve enfin la beauté.
La beauté de tout.
L'extrême bien-être de vivre.

14 juillet 2007

Au silence de ma maison,
s'ajoute cet été,
celui du Parc Lafontaine.
Pour cause d'un bris d'égout
rue Sherbrooke,
les rues Sherbrooke
et Parc Lafontaine
sont quasiment fermées
à la circulation automobile.

L'architecture de la cité
devrait être ainsi faite
de grappes résidentielles
cul-de-sac,
connectées à des axes
extérieurs de circulation
rapide.
Et la politique devrait aussi
commencer là sa démocratie.

15 juillet 2007

Le plaisir de vieillir
paresseusement
sur mon balcon.

Notre bonheur
est fait d'espérance.
D'une naïveté épouvantable.

J'espère que mon coeur
ne me lâchera pas.
J'espère que mon estomac
continuera de bien digérer.
J'espère que les murs
de ma maison
ne s'effondreront pas.

En tout,
je fais ce que je peux.
Mais je dois quand même
espérer.
Je dois espérer
que tout ira bien.

17 juillet 2007

Terminé la mise en ordre
du toit avant.
Après consolidation
de la barrière
soutenant la vigne,
le recimentage
de la cheminée,
repeins en gris
la ferblanterie.

Lorsque je travaille
sur ma maison,
j'entre toujours
dans un fantasme marin.
Je travaille sur mon bateau.

Il y a satisfaction à être ainsi
limité.
À vivre par courts objectifs
concrets.

1 août 2007

Le résultat de la 21 ième récolte de cannabis est probant: 1440 grammes frais.
Avec 48 pots de 6” au lieu de 77 pots de 8”.
J’entassais trop les plants ce qui les privait tous de lumière.
Cette fois, presque toutes les fleurs sont joufflues, et se cueillent en 2 fois moins de temps.

La terre des contenus de 6” est pour jeter après chaque usage.
Celle du fond de terre sera aussi changée lorsque les rendements par lots diminueront.
En répartissant le jardin en 4 lots, le rendement est mesurable et déterminera le besoin d’y changer la terre.

Lors de la 21 ième, dans la section 4, un seul pot était troué et le fond de terre était bon.
La récolte y fut de 160 grammes frais.
Les autres pots troués donnèrent entre 40 ou 60 grammes, ce qui est déjà bien.
Le fond de terre n’était pas encore prêt.

Mon problème pour la 22 semble en être un de semences.
(Il y a toujours un problème...)
Certaines de mes semences donnent des plants nains.
Est-ce le fait de mes mauvais croisements entre SHUNK et NORTHER LIGHT?
C’est la 13 ième que je redoute.

La 22 ième part donc décidément mal.
J’ai opéré durant trois mois en mode végétation, et je continuerai encore un autre mois à la cave.

La recette de terre
pour 12 pots de 6” est de:
15 litres de terreau,
5 litres de fumier,
1 tasse de poudre d’os.
Bien mélanger.
Remplir les pots jusqu’à 1/2”
du bord.
Enfoncer très fort tout autour
du pot.
Arroser.
Enterrer 4 graines
déjà germées au germoir,
dans chaque pot.

Pour la 23 ième,
j’ai réutilisé le germoir.
Deux pour des tests
de la 9,
(deux fois 125 semis).
Un pour un test
de 125 de la 13.
En ne transplantant que
les semences vites germées,
évitant les avortons.

Et la suite...

Lorsque les graines
commencent à donner
des plants nains, c’est que
les semences sont à la veille
de ne plus rien donner.
Des 375 semences
au germoir, (250 de la
9(2003), 125 de la 13(2004),
après une semaine,
à peine 6 ont germé.

Heureusement, j’ai de petits
sachets de semences
de dates plus récentes:
les 18 et 19 de 2006.
Et heureusement que la 21
me donne déjà plus de 500
nouvelles semences... que
je mets dans une petite boîte,
au noir, au réfrigérateur.

Donc: un grand ménage
à faire dans mes semences.
C’est la deuxième fois que
je me fais prendre en 7 ans.

Je reviens donc à l’usage
du germoir.
Et je ne transplante que
4 semences germées par pot,
48 x 4 = 192.

L’idéal serait d’obtenir un
certain nombre de semences
avec chaque nouvelle
récolte, tenant ainsi à jour
une banque de semences.

2 août 2007

Apprendre à relaxer.

Notre société,
en ramenant tout au fétiche
de la rentabilité monétaire
(produire pour autrui), pose
un paradoxal interdit contre
la jouissance (être pour moi).
Elle me fait perdre la route
logique vers la fainéante
jouissance après mon travail
nécessaire accompli.
La machine infernale
ne valorise que l'acquisition
de produits souvent inutiles,
mais qui se rentabilisent
dans la frénésie factice
du consumérisme
qu'elle entraîne
par sa publicité.

En fait, l'interdit est posé
contre *le repli sur soi-même*.
Le grand péché
contre toutes les religions.
Il faut s'ouvrir aux autres...
et les convertir.
Idéologie fondamentale
des religions et de la société
marchande.

3 août 2007

Il y a, au fond de chacun,
quelque chose
qui ne se dit jamais.
Dans mes ententes avec
autrui, il y a toujours comme
une porte qui m'est secrète.
Dans toute vérité que je dis,
il y a comme un mensonge.
Dans ce *quelque chose*, cette
porte, ce *mensonge*, se cache
l'identité fuyante du MOI
qui, dès qu'on l'approche
enfin, s'enfuit encore
ailleurs.

En cela, le MOI est haïssable
socialement.
Il est contraire
à toute définition.
Il est *ma* vie.

4 août 2007

La chrétienté
nous enseignait le dégoût
d'une vie périssable.
Il n'y avait de valable
que l'éternité.

Notre savoir dû, lui aussi,
se conformer à trouver
des vérités éternelles.
Comme si, moi, éphémérité
parmi les éphémérités,
pouvait circonscrire
dans une simple formule
de mon entendement,
la définition d'un réel qui,
dans toute son infinité,
m'échappe visiblement.

Nous vivons dans le reflet
des choses.
Jamais dans la conscience
des choses elles-mêmes.

Ainsi en est-il dans
nos rapports avec autrui.

6 août 2007

Une nouvelle voisine habite
au niveau de mon balcon.
Heureusement qu'elle
occupe son balcon arrière
plutôt que celui d'en avant,
à côté du mien.
Je sais quand elle se lève.
Je sais quand elle se couche.
Elle n'arrête jamais
de piailler.
Au téléphone.
Avec des amis.
Et lorsqu'elle se tait,
c'est pour écouter piailler
la télévision.

Étrange grossièreté.

7 août 2007

Le soleil se lève, radieux
dans ce matin d'été.
Il est ma chaleur.
Il est ma lumière.
D'autres l'appelaient Dieu.

Je suis seul
ici dans la beauté.
Je suis seul ici
devant cet astre qui me brûle
et qui m'ignore.

Il n'y a personne
autour de moi.
Sinon quelques semblables
à moi avec qui je partage
mes grognements quotidiens.
Langage
que ne comprennent
ni les pierres, ni les plantes,
ni les autres vivants.
Langage péniblement
construit sur l'éphémérité.

8 août 2007

Les originaux
du Plateau Mount-Royal.

Il n' en faut
que quelques-uns pour créer
un espace à la diversité.

17 août 2007

Reçu à dîner (à la sauvette),
ma soeur Germaine qui allait
à la Bibliothèque Nationale
et Mireille Baillargeon qui
avait affaire
à son condominium.

Il y a, chez Mireille autant
que chez moi, une tristesse.
Comme de quelque chose
que nous avons perdu
il y a longtemps.
Un constat d'échec
et de vieillesse tout à la fois.
Un deuil irréversible.
Mais il y a déjà si longtemps
que nous ne sommes plus
ensemble!
Officialiser la chose
la rend néanmoins
comme plus lourde à porter.

Quant à ma soeur, depuis
qu'elle a clarifié à Guilaine
qu'elle rachetait la maison
en cas de séparation,
il semble y avoir
une accalmie.

18 août 2007

Déjà le début
de la fin de l'été!
Un rafraîchissement soudain
qui me pousse
à me réinstaller à l'arrière
de la maison, dans la véranda
vitrée que réchauffe le soleil
d'après-midi.

Je vais ainsi, selon
la chaleur, selon la lumière,
d'une saison à l'autre,
entre les 6 berceuses
de ma maison.

19 août 2007

Vivre en couple,
c'est comme vivre à l'étroit
sur un bateau.

J'aime naviguer en solitaire.

20 août 2007

On nous apprenait à prier.
On nous apprenait à parler
à quelqu'un qui n'existe pas.

Et c'est dans cette ornière
que devait se développer
ensuite la notion d'amour
d'autrui.

L'autre devint
une idéalisation.
Alors que l'autre
est un service
ou un encombrement.

24 août 2007

Il y a de plus en plus
de militaires.
Partout.
Hausse des budgets
de l'armée.
Uniformes de plus en plus
visibles en ville.
Ciel encombré d'exercices
supersoniques.
Télévision ne cessant
de pleurer et de faire l'éloge
des morts en Afghanistan.

Il y a comme une préparation
à la guerre.
On dirait
qu'on nous brain wash
vers quelque chose.
Comme un retour
au temps de la guerre froide.

JOIN THE FIGHT
COMBATTEZ
AVEC NOUS.

26 août 2007

L'opinion
contre le cannabis ne peut
être mieux réconfortée
qu'à la vue d'un itinérant
s'autoproclamant
INSTITUT
DE RECHERCHE
SUR LE POT.

1 septembre 2007

Bonne nouvelle!
Mimine fait dans sa litière
de vieilles terres asséchées
du jardin de cannabis.
Donc plus d'achats de litière.
Donc moyen logique
et discret d'écouler la terre.

Mes calculs me disent
que les besoins en litière
correspondent à peu près
à la quantité de terre
que je dois vidanger;
quelque 120 litres
par trois mois.

2 septembre 2007

Terminer la mise en ordre et
la peinture des ferblanteries
du toit de la maison arrière.

3 septembre 2007

C’est ma maison que j’aime.

Ma maison
m’est comme un radeau
qui menace toujours
de se disloquer dans la mer.
Mais c’est ma seule sécurité.
La seule (si faible)
qu’il me soit possible
d’atteindre.

Le bonheur
d’un semblant de stabilité
dans la tourmente.

4 septembre 2007

Le deuil dans nos sociétés
porte toujours sur la mort
d’autrui.

Et pourtant quoi
de plus triste que de devoir
se quitter soi-même.

5 septembre 2007

Comme les mois passent
vite!
Je refais encore le ménage.
En m’arrêtant
à tous les petits bouts
pour prendre une bouffée
de cannabis.
Me berçant sur le balcon
dans les derniers soleils
de l’été.
Comme dans mes derniers
privilèges.

Attendre patiemment la mort
en m’époussetant.

6 septembre 2007

Mireille Baillargeon est
venue prendre son courrier.
Elle est restée à la porte.
Sa soeur Jeanne l’attendait.

J’avais préparé à dîner.

Je ne veux plus m’attacher
personne.

De Louis-Pierre Sédillot
à Monique Cloutier
jusqu’à Mireille Baillargeon,
la lourdeur
de la distanciation est
pareillement symptomatique.
Une trop longue
amitié particulière.
La douleur de sentir
l’autre se détacher de soi.
Car c’est un *langage*
que l’on voit ainsi
s’éloigner de soi.
Définitivement.

Et l’on se retrouve
à parler seul avec soi.
C’est-à-dire dans la société.

8 septembre 2007

Ces gens de mon JOURNAL
sont mes seuls contacts
humains.

Pourquoi cette tristesse qui
toujours m'accompagne...
C'est que ma vie soit finie
qui me fait mal!

Sinon je repartirais encore
vers une autre illusion...

14 septembre 2007

Fin d'après-midi
d'une fin d'été.
Carré Saint-Louis.
Je suis assis seul
sur un banc.
Un passant,
un livre à la main,
me demande,
faute de place ailleurs,
de partager mon banc.
Mais étrangement
une conversation s'engage.
Et qui dura deux heures.
Comme en attendant Godot.

Il se nomme Jean,
a 57 ans, a vécu sa vie
comme chambreur
autour du Carré Saint-Louis.

Ce qui me retient chez lui,
c'est cette douleur
qu'il ne cesse d'exprimer,
la douleur de ne pas savoir
pourquoi nous vivons.
Jeune, il a fait l'expérience
hippie, l'expérience du LSD
surtout.
Et sans doute
une étape psychiatrique.
Depuis quelques années,
il dit se porter mieux.
Mais un malaise demeure
et qui le hante.
Il me rappelle Guy Kosak.
Sans diplômes, autodidacte,
d'une intelligence forte
mais sans cesse coupée
d'ésotérisme.

Parlant et interrogeant
sans gêne sur tout.
Il dit ne pas être homosexuel
(ce que j'avais d'abord cru).
Il vit seul.
Immensément seul.
Avec ses deux chats
et sa guitare.
Il vient au Carré Saint-Louis
pour se reposer
en écoutant les bruits
de tout autour de ceux
de la fontaine.

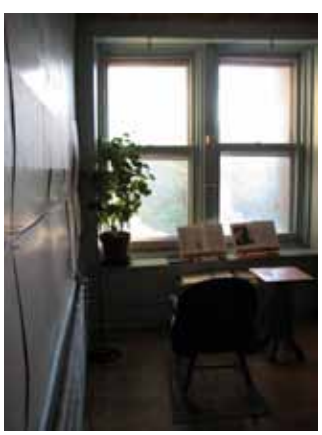
Nous nous sommes plu.
Nous nous le sommes dit.
Et sur cet accord,
je suis parti.

Si ce Jean avait été
une femme, je serais resté,
j'aurais insisté pour le revoir.
La logique
de notre conversation
nous menait à nous détendre
d'un même accord
dans le même lit.
Ces accords
que nous rencontrons
quelques fois dans une vie.
Et qui marquent notre vie.
Comme si nous pouvions,
de là, être deux
continuellement ensemble.

15 septembre 2007

Fermer le balcon
pour l'hiver.
Reparti le chauffage.

Les géraniums ont retrouvé
leurs maigres points
de lumière où passer l'hiver.
Et je lave les vitres
pour qu'entre la lumière.



17 septembre 2007

Renconter Linda Poisson.
Près du Carré Saint-Louis.
Étrange hasard.

Nous nous sommes parlés
longtemps sur la rue.
Le fait que je ne sois plus
avec Mireille Baillargeon
la retient.

Elle vit seule.

Elle m'a laissé sa carte
où la rejoindre à l'ITHQ.
La semaine prochaine.

21 septembre 2007

J'ai passé la semaine
à me masturber
comme un cochon.
En bandant dans la bouche
rêvée de Linda.
Lui lèchant la vulve.
Grande fille nue
entre mes mains.
Grande fille docile.
Une puissante fabulation.
Comme je les ai toujours eus
au début d'un amour neuf.

Mais soudain j'y pense!
À mon âge...
Comme si elle me désirait
encore...

Je dois revenir sur terre.
Oui, je dois avoir rêvé autour
d'une simple rencontre.

24 septembre 2007

Privé depuis tant d'années
d'un désir réel
pour une femme,
j'ai retrouvé soudain
l'antidépresseur qu'est
la passion amoureuse.
Peu importe que tout cela
soit faux.
L'idée que cela puisse
être vrai suffit.
Un regain d'énergie
foudroyant.

Je comprends mieux
la difficulté.

Mais il y a l'autre réalité.
Le premier problème sera
sans doute celui de l'alcool.
Elle buvait du vin et je sais
qu'elle en buvait beaucoup.
Le second: le cannabis.
Finaude comme elle est,
je ne pourrai longtemps
lui cacher la réalité.
Je devrai du moins
cesser de fumer et revenir
à mes biscuits secrets.

Mais tout cela
peut s'endurer.
À condition
qu'il y ait du sexe fort.
À condition qu'elle montre
qu'elle me veuille.

25 septembre 2007

10 heures.
Un poste téléphonique
qui ne répond jamais
directement.
J'ai finalement laissé
un message sur le répondeur.

13 heures.
Si elle ne rapplique pas,
je dois comprendre.
J'arrête là malgré moi.

15 heures.
Poussé par l'espoir
de me tromper,
j'ai été l'attendre
au Carré Saint-Louis.
Durant ce temps, à la fin
de son temps de travail,
à 16h.25,
elle a laissé un message
sur mon répondeur.
Elle avait la soirée libre et
voulait qu'on aille ensemble
dans un café.
À 16h.45 je quittais le Carré.
Elle quitta l'ITHQ à 16h.50.
Nous nous sommes ratés
de 5 minutes.

20 heures.
Après mes premiers doutes,
je crois maintenant
qu'elle est intéressée.
Le fait qu'elle ait téléphoné
à 16h.25.
Le fait qu'elle dit avoir fait
le tour du Carré
en me cherchant à 17 heures.
Le fait qu'elle m'ait ensuite
retéléphoné à 19 heures
pour me fixer le rendez-vous
du 4 octobre,
nos deux fins de semaine
étant prises mutuellement,
par des obligations
imprévues de famille
pour elle,
par la rénovation
de mon balcon pour moi.

C'est la seule femme
que j'ai le goût immédiat de
faire entrer dans ma maison.

1 octobre 2007

En passion amoureuse,
autrui commence d'abord
par une *attirance*
à qui l'on parle.
Un fantôme
à qui l'on donne la réplique
et que l'on se définit
comme contrepartie.

En fait, nous vivons très peu
avec autrui.
À moins de grandes
promiscuités, c'est le vide
qui domine une relation.
Chacun reste
dans sa solitude.
Mais la seule idée
de pouvoir communiquer
avec quelqu'un
alimente la fabulation
qui dès lors tient lieu
de présence continuelle.

4 octobre 2007

Hier soir, j'ai senti soudain
que j'étais vieux.
Que je fatiguais d'attendre
son téléphone
de confirmation
(et qui ne vint pas)
dès lors que cela m'obligeait
à me coucher plus tard.
Non pas de jalousie
ou d'autres sentiments
désagréables dont je savais
si rapidement me torturer
dans ma jeunesse.
Mais tout simplement d'être
obligé de reporter à plus tard
mon goût croissant
de dormir.

Car n'est-ce pas là
mon ultime route.

Toute nouvelle relation
avec autrui
m'apparaissant soudain
dans son éphémérité.
Ce n'est maintenant
que si une chose me vient
d'elle-même que je la désire.

5 octobre 2007

Et voilà déjà que
la fabulation est terminée!

Elle n'a pas de relations
sexuelles depuis 9 ans.
Et n'en désire plus.
D'autant plus
qu'en ménopause.

Déception, oui.
Déception d'avoir rêvé.

Mais bel exemple du délire
amoureux qui, à partir
d'une attirance physique,
nous fait vraiment voir
des hallucinations.

Qu'aurais-je été faire
avec cette femme
d'hôtellerie asexuée.
En fait, j'ai crié là mes désirs
fous.
Une fille docile et qui suce.
Donc rien à voir
avec Linda Poisson.
Et peut-être même
avec la réalité.
Sinon le besoin furieux
toujours d'éjaculer.

6 octobre 2007

C'est comme
si je me réveillais
d'une crise.
(J'aimerais que ce soit
la dernière! mais le problème
est que ces crises sont
si bandantes...).
Je me serais fait prendre
dans une connerie
si Linda avait dit oui.

J'en ris encore...

Ce n'est plus la fille que
j'ai connue secrétaire (et moi
en ce temps-là d'ivrognerie)
mais déjà une vieille femme
de 51 ans un peu brusque.
Visage endurci.
Rides au cou.
Quelque chose
qui se masculinise
en vieillissant.
Et qui peut être violent
plus que sentimental.
Au mieux, j'aurais fait
comme avec Evelyne
ma première maîtresse.
Supporter le côté cancre
pour avoir du sexe.

La passion amoureuse
est essentiellement fourbe.

8 octobre 2007

Suite à l'an dernier,
fin de la réfection du balcon
avant.

Je trouve préférable,
en affaires, de toujours
fonctionner en double
et même en triple.
Ce n'est pas un seul ouvrier
dont je retiens le nom,
mais au moins un substitut
possible.

Pourquoi devrait-il
en être autrement pour
les autres relations sociales.
La relation avec autrui
demeure une insécurité.
L'exclusivité est un risque
de plus.

10 octobre 2007

Je passerai l'hiver à mettre
en branle ce qu'il faut
pour procéder au pieutage
de la façade, au recimentage
et changement des fenêtres.

Je devrai peut-être
hypothéquer ma maison
jusqu'à hauteur de $100,000
sur 25 ans...

Puis le dernier plan,
sur 10 ans,
portera sur la finition interne
de mon appartement.
Moulures et plâtres.
En allant au plus simple.
Comme pour pouvoir
le louer.

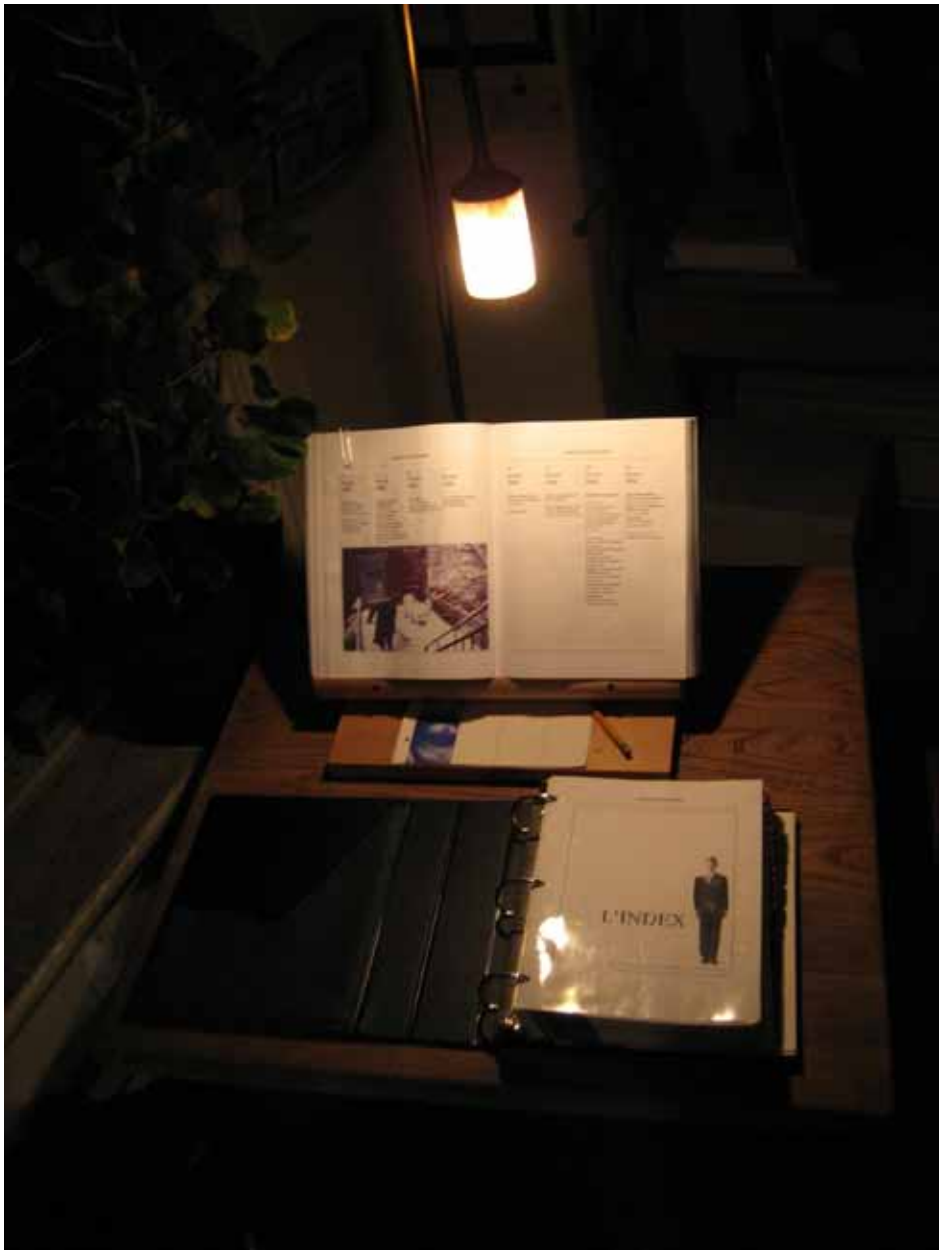
J'ai toujours réussi à finir
mes projets au moment
où je n'en avais plus besoin.
Mon baccalauréat.
Mon diplôme universitaire.
La rénovation de ma maison
prévue pour dans 10 ans,
sans doute âge prochain
de mon décès.

14 octobre 2007

Je me remets lentement
à l'indexation
de mon JOURNAL.

C'est que j'espère y trouver
le chemin
que prend une idée.
De 1957 à 2007.
Établir le spectre
d'une pensée évolutive.
Les morales fixes
me paraissent irréalistes.
Je préfère parler de
gradients.
Et de morales disponibles
selon les nécessités.

Regrouper les extraits,
par sujet, sous le titre:
POUR
UNE PENSÉE
ÉVOLUTIVE.
Enfin...
si cela tient la route.



21 octobre 2007

Téléphone inattendu
de Guy Kosak.
Il vit depuis 7 ans hors de
Montréal, à La Conception.
Locataire.
Chauffeur de taxi de nuit.
Donc des prostituées.
Espère encore
tomber en amour à 60 ans.
Dit avoir recommencé
à fumer de la marijuana.
Gentil.
Mais quoi d'autre.
Ces revenants
ne font que m'ancrer
dans ma préférence:
continuer à vivre seul.

J'ai soudain mesuré la
distance entre Kosak et moi.
- Pourquoi perds-tu ton
temps à écrire? Il n'y a
personne qui va te lire.

Il ignore maintenant
tout de moi.
Il y a 37 ans que
nous ne savons plus rien
l'un de l'autre.
Je suis *parti* seul
il y a longtemps.

Il n'y a que moi qui puisse
retrouver ma route dans
la suite de mes histoires.

Ceux qui se retrouvent
facilement, le font
parce qu'ils ont peu
changé de routes.

22 octobre 2007

Terminer mon livre
ALIBABA.
Avec corrections
et nouvelle manière de faire.
Un petit plaisir pour moi.

Ah si j'avais 20 ans!
J'aurais un site sur Internet.
Et je referais une bataille
comme on sait si bien
les faire à 20 ans!

Mais je n'ai plus l'âge
de croire.
Et mon cul
est maintenant trop usé
pour trouver preneur
dans la mêlée.

23 octobre 2007

La récolte de la 22 ne fut
que de 1080 grammes frais.
Résultat imputable
à des semences
en voie d'extinction.
Mais aussi au fait
que j'ai laissé fleurir
un hermaphrodite.
Quelques milliers
de semences (qu'on dit
devoir être toutes femelles).

Mais cette fois (la 23)
les plants ont déjà
entre 2 et 3 pieds
(ce qui est trop long)
dès leur descente à la cave,
avec un 3 mois franc
devant eux.
(Mais deux mois au placard
suffiront la prochaine fois).

Lorsque l'on modifie
une procédure, il en résulte
nécessité d'ajustements.
Période qui peut prendre
quelques récoltes, donc
quelques fois 3 mois.

24 octobre 2007

J'aime vivre seul.
Décider à la minute
de mon bon plaisir.
Ne plus négocier.
Ne plus attendre.
Ne plus supporter.

La vie est si courte
que je me dois d'abord
de rester avec moi.
À part les nécessités,
c'est la distraction
qui m'attire chez l'autre.

Mais pourquoi toujours
vouloir me distraire de moi?

Bien sûr, il y a la fabulation.
La fabulation de l'autre
tel qu'on le manipule.

J'avoue que Linda,
depuis 20 ans, était devenue
dans mes rêves un fantasme
pornographique.
Aventure que j'avais dû
cesser malgré moi et qui
m'avait laissé sur ma faim
d'y revenir.

Mais l'autre n'est jamais
moi.
Et l'autre ne sera jamais
réellement de mon côté.

Dans une rencontre,
il y a donc toujours
une déception.
Celle de sentir la distance.

25 octobre 2007

Ce qui m'étonne à la lecture
des journaux intimes d'ici,
c'est le manque général
d'intelligence.
Mais ce qui fait l'intérêt
du journal intime,
c'est qu'il laisse voir
ce que l'auteur lui-même
ne montre pas.
Rodolphe Duguay,
l'artiste arriviste.
Marie-Victorin,
le croyant un peu nono.
André Moreau,
le verbomoteur surexcité
pensant tout faire mieux
que les autres.
Le *journal intime*
dévoile un niveau primaire
de mensonge.
Il dit naïvement
les prétentions de l'auteur.
Il raconte en général
des insignifiances.
Les *mémoires*
mentent plus grossièrement.
En fait,
la vie de tous les jours
se joue ainsi.
Nous cachons tous
que nous sommes
un peu stupides.

Je vais les lire,
par petits coups,
comme certains vont au café
pour se distraire.
Et je reviens toujours
avec plaisir
seul avec moi.

26 octobre 2007

Quelle que soit la femme
dont nous partageons le lit,
nous voulons, en elle, revenir
à notre mère.
Ernst Jünger.

Façon de voir...
Dans ma vie, il pourrait
n'y avoir eu affectivement
que ma mère.
Les autres femmes
seraient les conséquences
de cette erreur.

Et je quittai ma mère (ou
plutôt elle me quitta) et ce
fut précisément à la porte
du Séminaire de Saint-Jean,
le 11 mai 1958.
De cette rupture,
il me resta toute ma vie,
comme une plaie.
(Et je voulu dès lors
soumettre).
Et qui perdura jusqu'à
mon épuisement *amoureux*.
Car tu n'aimes vraiment
que ta mère si elle t'a quitté.
Sentiment qui gâcha
malheureusement
toute ma vie.
Ce qui aurait dû être
mon goût profond de vivre
ma vie par moi-même.
J'avais comme le besoin
encore de marcher
main dans la main.
Comme pour la quitter
normalement par moi-même
comme il se doit.

Mais à y repenser...
elle m'avait déjà quitté!
J'ai devant moi une photo
de la maison
de Grande-Vallée.
Je me souviens exactement
d'avoir été assis
dans la balançoire,
regardant vers la mer,
vers la route de terre
où une noce de village
passait en klaxonnant.
C'était pour moi ma mère
qui se mariait
(sans doute avec le retour
de guerre de mon père).
L'événement m'obligeait
à réfléchir.

Façon de voir.

27 octobre 2007

J’aime m’éveiller seul
très tôt le matin.
Me lever en fin de nuit.
Rôder seul dans le silence
de la maison.
Marcher seul
dans les allées désertes
du parc encore illuminé.

D’autres, en ces instants,
crûrent parler avec Dieu.

2 novembre 2007

Il me vient, par moments,
comme des bouffées
de découragement.
Comme si toute tâche
commençait
à me devenir lourde.
Et la main, soudain, qui
crispe au milieu d’un geste...
Et l’assurance toujours
de me retrouver
immensément seul
à la maison.

Heureusement,
oui heureusement
qu’il y a *Mimine*.
Nous dormons ensemble,
blottis l’un contre l’autre,
affrontant ensemble
les bourrasques de la nuit.

Ma vie affective
fut un échec.

Mais nous voguons
sur des mouvements
plus profonds encore et qui
portent en nous le naufrage.

4 novembre 2007

Mais au moins,
pour l’instant,
nous avons encore un toit
pour dormir au chaud.

De plus en plus d’itinérants,
en plus de geler dans la rue,
se font maintenant agresser.

5 novembre 2007

Pourquoi irais-je encore
me distraire avec les autres
puisque c’est seul
que je dois bientôt mourir.

Chaque avancé
s’ouvre maintenant comme
une de mes dernières routes.
Car j’ai dépassé la beauté
et qui maintenant
se referme sur moi.

6 novembre 2007

Si je regarde un paysage
de la fenêtre d'un motorisé
et qu'il me vient l'idée
de le porter sur une toile,
quelle image en résulte-t-il?
Comment effectuer
le passage
d'une mobilité rapide
(le paysage)
sur une mobilité moindre
(la toile)?

On n'a guère jusqu'ici
dépassé la fixité mythique.

7 novembre 2007

Depuis plus de 20 ans,
un certain Monsieur
Papineau fait l'entretien
de mes fournaises à gaz.
Il vient de refaire
une mise en ordre
de ma fournaise centrale,
et c'est peut-être
la dernière fois.
À 64 ans, sa santé le lâche
et sérieusement.
J'ai eu peine à le voir
se mouvoir maintenant
comme un petit vieux.
La tombée est rapide.
Annonciatrice.

Il a travaillé 10 heures
par jour toute sa vie.
Il comptait continuer
jusqu'à 70 ans,
car il aime ce qu'il fait.
Et voilà qu'arrivent
les effondrements...

On ne fait jamais,
dans nos littératures,
l'éloge des réparateurs
de fournaises.
Les services de base
chez nous
sont méprisables.

8 novembre 2007

Je commence
à trouver du plaisir
à me parler tout seul.
Je m'interpelle parfois
comme si j'étais un étranger.
Nous nous rappelons
des choses ensemble.

Je suis content
d'être encore avec moi.

9 novembre 2007

La banque a accepté
de m'ouvrir une marge
de crédit de $125,000
pour mes travaux.
Le tout pourra ensuite
basculer en hypothèque.
(Mais en cas de décès,
après 64 ans, il n'y a plus
d'assurance hypothèque).

J'ai dû passer devant notaire.
J'en ai profité
pour m'informer
pour mon testament.
Modifier ma compagnie
ne peut se faire
que de mon vivant.
Et je devrais payer moi-
même les frais
de succession.

L'idée initiale était
de tout léguer à Nicolas,
sous la tutelle
de l'association
avec ses deux frères.
Mais il dit ne plus écrire.

Je léguerai donc
à qui m'offre le plus
de garanties de ne pas
gaspiller ma maison.
Il n'y a qu'Alexandre.
Ce sera à lui
d'aider ses frères
s'il y a lieu.

15 novembre 2007

Prise de sang, à jeun,
dès 7 heures du matin,
pour multiples tests,
à l'Hôtel-Dieu.
Par routine.
Il y a 10 ans
que je ne l'avais fait.

Ce qui m'a frappé,
c'est l'âge de la clientèle.
À majorité
des plus vieux que moi.
Mais j'ai, comme eux, la
peau blanchâtre, cassante,
ridée, avec des veines
énormes.

16 novembre 2007

Pose d'une nouvelle fenêtre chez moi.

Le travail a été bien fait.
Je pourrai donc leur donner le contrat des 9 fenêtres de la façade l'été prochain.

Et je continue, lentement, à rénover ma maison.
Car, pour moi, il n'y a de vrai que le confort.

20 novembre 2007

Première neige sur Montréal.

J'aime me bercer,
bien au chaud, en regardant
neiger par la fenêtre.

21 novembre 2007

Notre histoire n'est toujours
que celle d'un naufrage.
Nous survivons, un moment,
nous agrippant chacun
à une épave.
Vouloir vivre à deux,
dans de telles circonstances,
est immensément tragique.

22 novembre 2007

Il neige encore sur la ville.
Il est 5 heures du matin.
Je lis tranquillement
La Vieillesse
de Simone de Beauvoir.
C'est comme si, depuis
mon licenciement de travail
en 1990, j'avais déjà vécu
cette déchéance.
C'est comme si,
avec l'arrivée de
mes pensions de vieillesse,
j'en sortais.
J'ai un peu d'argent à moi.
J'ai de l'argent pour finir
de rénover ma maison
qui est mon commerce.
Ce qu'il y a de mieux en
moi, c'est ma *méchanceté*.
Un instinct de fauve.
Je suis sorti de la misère
en l'affrontant de front
depuis plus de 40 ans.

23 novembre 2007

Il n'est pas facile
d'assumer sa vieillesse.
Les beaux élans de jeunesse
y deviennent des vices.

Mais c'est toute notre vie
qui baigne dans un vice
de perception.
Jeunes, nous nous pensons
immortels.
Vieux, nous nous voyons
encore jeunes.

Le temps devant nous
a la caractéristique
de toujours être faux.

24 novembre 2007

Il me vient encore
comme des montées
de tristesse.
Mais qui maintenant
s'arrêtent
et se transforment lentement.

25 novembre 2007

Mimine a recommencé
à demander à jouer
à lui lancer ses balles.

Il courrait ainsi au début.

Puis il a regardé *Poupoune*.
Et il a joué avec elle.

Maintenant il est seul.

26 novembre 2007

L'ennui
qui vient de vivre seul
ouvre en moi
d'autres désirs d'approche.
Je me découvre de l'intérêt
pour des lectures
à long terme,
pour des travaux de patience
sur ma maison.

L'idée qu'il n'y aura
personne avec qui partager
ouvre d'autres portes.

Enfant, j'ai longtemps parlé
à mon Ange Gardien,
à la Vierge Marie, à Dieu,
avant que le tout bascule
dans des rêves amoureux
plus concrets mais qui
ne débouchèrent sur rien
de mieux
que sur d'autres illusions.
Car parler à Dieu ou
à autrui relève d'une même
malformation du moi.

Il ne peut exister avec autrui
que des relations d'affaires.
Ce qui vaut mieux.

L'avantage d'être vieux,
c'est que les diplômes,
les honneurs deviennent
ce qu'ils ont toujours été:
des chamailleries d'époque.
Je n'ai plus à m'en soucier.
Ceux qui ont *réussi*
n'ont peut-être fait
que d'y perdre un moment
leur ennui.

Je suis arrivé à l'âge
le plus heureux:
de la soixantaine
à quatre-vingts.
J'ai ma place.
Je n'en veux pas d'autres.
Je ne désire personne.
Je ne désire rien d'autre
que de continuer.

Modeste, minable même
sous le regard de certains,
mais bien à moi
et bien dans ma peau!

27 novembre 2007

Qu'il est bon
dans sa jeunesse
d'avoir abusé du sexe!

Les souvenirs sexuels
deviennent,
dans la vieillesse,
un album pornographique
où puiser, sans trop d'efforts
ni trop d'inconvénients,
ses dernières excitations.
Nous n'en retenons
que quelques scènes
grossièrement découpées,
mais qui suffisent.
Car nous n'avons plus
l'énergie
de refaire le nécessaire pour
de nouvelles éjaculations.

Heureux donc qui,
comme Ulysse,
après un long voyage,
revient chez lui
finir le reste de son âge!

28 novembre 2007

La mère Véroly,
me semblait-il,
ne sortait plus seule.
À ma surprise, j'ai cru
un moment la reconnaître
se dirigeant
vers une automobile.

Ce n'était pas elle:
c'était sa fille.

Comme elle ressemble
à sa mère
avec ses premières rides!

29 novembre 2007

C'est par des mises à mort
ininterrompues
que *l'éternité* de la vie
se maintient.
En ce sens, *l'éternité*
est mouvante et dynamique.

Le repos n'étant qu'un bref
état de transfert des charges.

30 novembre 2007

C'est ma maison que j'aime.

C'est comme si
j'avais renoué ici
avec mes premières années
à Grande-Vallée.
C'est comme si
j'avais retrouvé le silence.
Celui de vivre,
enfant seul devant la mer,
avec un grand-père,
une grand-mère
et une grande soeur qui fut
ma mère.
Et il y avait
les petits cochons de la truie,
si ronds, si joueurs,
qui m'étaient si difficiles
d'attraper.

J'ai retrouvé ici
la sécurité de mon enfance.
Toute ma vie ne fut
qu'un carambolage
cauchemardesque
dont la seule finalité
fut d'en sortir vivant.

J'ai retrouvé ici
la sécurité de mon enfance.
J'ai retrouvé le silence
d'une maison chaude.

3 décembre 2007

Première tempête de neige.

Le plaisir
de pouvoir rester chez soi.
Une pipée de cannabis... et
une sortie pour pelleter!
Ainsi va la vie qu'enlise ici
peu à peu la poudrerie.

4 décembre 2007

Mais j'ai une mauvaise
nouvelle.

Je devrai portionner
ma consommation
de cannabis à une once
par semaine au lieu de 2,
et ce durant
les 18 prochaines semaines.
La récolte de la 23
s'annonce catastrophique.

L'hiver sera frugal.

Au lieu de fumer la pipe,
je passerai sans doute l'hiver
à grignoter des biscuits secs.

5 décembre 2007

Chaque jour, il y a comme
une marée montante d'ennui
qui, pour moi,
se confond presque
avec la montée du soleil.
Et puis, l'intensité lumineuse
diminuant, il y a comme
un désengorgement.
Je reprends pour ainsi dire
le contrôle.
On dirait que la lumière
allume en moi
comme un ennui profond.
Et qui n'aurait rien à voir
avec les événements
eux-mêmes,
mais tout simplement avec
leur trop grande visibilité.

6 décembre 2007

Dans beaucoup de vieux
couples, les époux vivent
sous le même toit,
mais tout à fait séparés.
Dans d'autres, on l'a
vu, leurs rapports sont
anxieux, exigeants et jaloux:
indispensables
l'un à l'autre,
ils ne s'aident pas à vivre.
Un petit nombre connaissent
une vraie entente.
Simone de Beauvoir.

Et c'est sur ce *petit nombre*
qu'on base l'idéal pour tous!
Alors que c'est la majorité
qui devrait, de ce fait, être
encouragée à la séparation.

7 décembre 2007

Apprendre
à se caresser soi-même.

La masturbation
en fait partie.
Mais davantage.
Se caresser les mains.
Se caresser
comme quelqu'un d'autre
qu'on aime bien.

C'est dans la banalité
que nous vivons notre vie.
Apprendre à vivre
d'une banalité à une autre,
d'une récompense
à une autre,
d'une caresse à une autre.

Car il n'y a rien d'autre.

8 décembre 2007

Samedi.
Quatre heures du matin.
C'est l'heure
où les jeunes tapageurs
remontent se coucher,
venant des bars
du centre-ville.
Migration se répétant
tous les week-ends.
La marche à l'amour.
L'affreuse marche à l'amour.
Avec son cortège
interminable de misérables
rigolos encore bandés.

9 décembre 2007

Il m'arrive de plus en plus
souvent de m'éveiller
en pleine nuit.
Il est vrai que mon horaire
s'est désorganisé.
Ou plutôt que mon horaire
s'organise
autour de moi seul.

Je me couche
dès que la fatigue me prend.
Dès après 18 heures
chaque soir.

10 décembre 2007

Je lis plusieurs livres
à la fois.
Dans chaque pièce,
il y a un livre sur une table.
C'est comme si,
dans chaque pièce,
je tenais conversation
avec quelqu'un.

André Gide, *JOURNAL*.

Maurice Dommaget,
Le curé Meslier.
Véritable précis du curé
athée.

Mais comme
toute cette littérature
sans photographies retarde
lorsqu'il s'agit de décrire.

13 décembre 2007

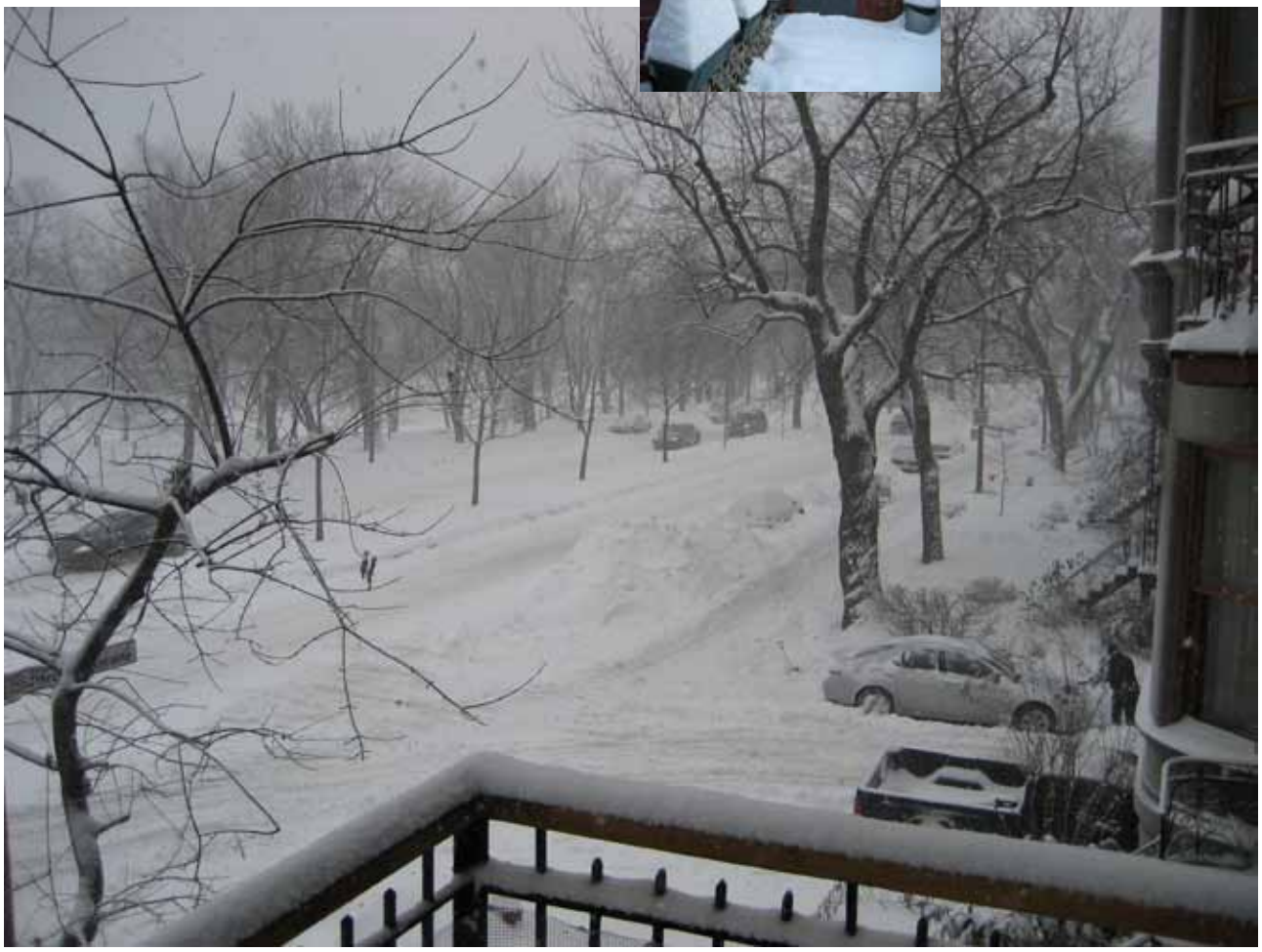
Pose d'une plinthe électrique
dans la cuisine.
Avec cette quatrième plinthe,
c'est un étage sur deux
qui se trouve pouvant être
chauffer de cette manière.
En cas de bris du système
central à eau chaude,
je n'ai plus le goût
de souffrir du froid.

14 décembre 2007

Être bien.
Le plaisir de se sentir exister.
Le plaisir
d'avoir un petit coin chaud,
comme une oasis
dans l'immense désert
du froid.

16 décembre 2007

Encore une tempête!
et forte.
Tout est paralysé.



21 décembre 2007

L'un des grands problèmes
de nos sociétés
est l'habitude.

Depuis deux semaines,
deux tempêtes de neige
paralysent la ville.
Déblayer toute cette neige
relève évidemment
d'une folie:
celle des automobilistes.
Mais c'est là
une autre histoire.

L'habitude dont je parle ici
est celle que nous avons
de sortir nos bacs verts
de recyclage
une fois la semaine.
Les tempêtes ont causé
un tel dégât que nous avons
peine à circuler nous-mêmes.
Mais la majorité des gens
sortent quand même leur bac
en vrac
sur les bancs de neige
comme s'il y avait urgence.
Chacun agit par habitude
ne jugeant pas du contexte.

Comment dès lors
espérer changer
les habitudes morales
d'une société...

Nos sociétés
sont un chaos.

27 décembre 2007

J’ai trouvé
une paire de bottes
à ma mesure.
Comme ça.
Dans la rue.
COUGARD, 10M, femme.

Remarquant une jeune
femme sortir d’un magasin,
je fus surpris de la voir
déposer devant la boutique
son ancienne paire de bottes.
Presque neuve.
À peine portée.

Je ramassai le tout
ne pensant qu’à récupérer
les lacets qui vont bientôt
me lâcher sur les miennes.
Et j’ai trouvé *la* botte
à mon pied si difficile
à bien chausser!
Confortable,
me serrant bien le pied,
et souple à rechausser.

28 décembre 2007

Dans l’infinité des *vérités*,
je ne peux témoigner
que de ma façon de vivre.
Tout bêtement.

C’est le seul sens
de l’écriture.

29 décembre 2007

Nous vivons un temps
d’épidémies sévères.
Une pandémie
qui se manifeste
par un besoin délirant
d’amour.

L’*amour*,
cette grande misère humaine,
cette plaie.

30 décembre 2007

L’invention et l’adoration
des *idoles* ont été retenues et
continuent d’être colportées
dans notre langage.

On nous enseignait
la culture vernie
des écoeurants.
Bossuet au lieu de Meslier.
Platon au lieu de Stirner.

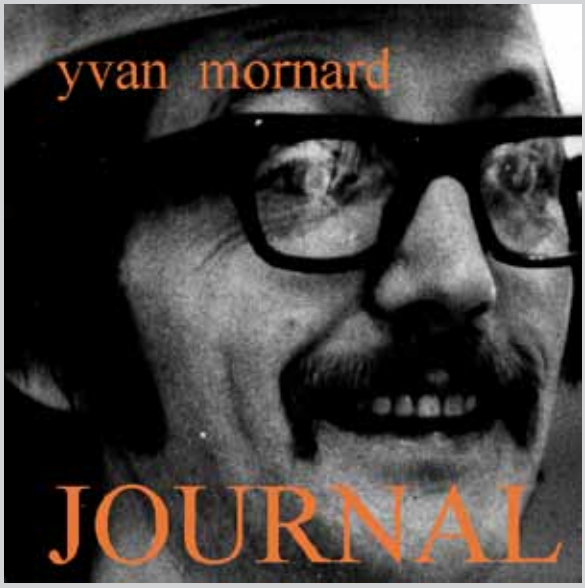
Si je dis que *la matière*
contient en elle-même une
potentialité de la vie, le mot
matière n’en reste pas moins
corrompu par l’usage
qu’en a répandu la théologie.

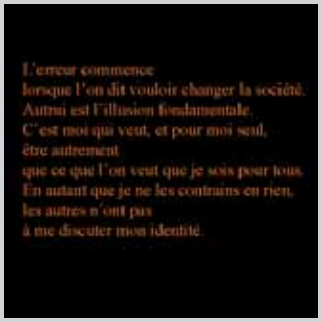
Il nous faut sans cesse
redire le monde pour
en évacuer les croyances.

Et comme ce qui existe
n’existe pas nécessairement
pour nous, c’est à nous
d’atteindre l’ordre qui nous
convient par nos industries.
Nous devons construire notre
chrysalide en y astreignant
à notre avantage les lois
physiques et autres.

Il m’est évident
qu’il nous faut sortir d’ici.

31 décembre 2007





Je termine la version 2007
de mon JOURNAL.
Avec nouvelle pochette.
Que je vais déposer,
cette fois, en 2 copies
chez mon notaire.

L'édition à 1000 exemplaires
et la distribution seront ainsi
exécutoires dès mon décès.

En discutant des modalités
de reproduction
de mon DVD,
Mario Ducharme,
voyant la section
LA SECTE, m'avait dit:
- Il faut que tu les haïsses
pour avoir écrit tout ça!

Oui,
tous les gens de religion,
je les hais.
Ils ne sont
que des nuisances.

Oui, ils m'ont nui.
Ils m'ont obligé
à mille détours mensongers.
Ils ont tout fait pour
contrecarrer ma joie de vivre.

Oui, parfois encore,
je les hais.

2008

66 ans

1 janvier 2008

Pour vivre,
il nous faut sans cesse
quitter.

Le plaisir d'être encore ici.

À regarder par la fenêtre
les patineurs glisser
en musique
sur la patinoire du Parc.
À revoir les images passées
de mes patinages d'antan.

3 janvier 2008

Bon nombre
de nos problèmes
nous viennent
de nos manies.
Comme s'il y avait nécessité
de les répéter.

Alors qu'il conviendrait
de les quitter.

5 janvier 2008

Mais comment faire le deuil
de ma sexualité?

Comment cesser la répétition
d'un fantasme de frustration.
D'un reste
du mythe de l'amour
tournant toujours au vinaigre
de la pornographie.

Comme un blocage
dans mon cheminement
vers moi.
Continuer seul ma route.
Ne plus me retourner.
Même en rêve.

6 janvier 2008

Il y a 57 ans
que je me masturbe.
Depuis l'âge de 9 ans.
Ce fut la constante,
pour ne pas dire
l'amour de ma vie.
Il faut apprendre à vivre
avec ses perversions.
Il faut apprendre à survivre
avec ses malformations.

7 janvier 2008

Une société,
à tous les niveaux, n'existe
qu'en de multiples conflits,
généralement mineurs.

Nous nous entendons
avec nos semblables
lorsqu'il y a absolue
nécessité.

Autrement,
nous nous épions,
nous faisons semblant
de nous voir.

8 janvier 2008

Une pensée,
pas plus qu'une maison,
ne résiste au temps.

Nous héritons
d'un patrimoine culturel
d'où nous devons
nécessairement partir.
Nous devons
nous empoigner
avec les Institutions
qui nous portent.

Il n'y a pas plus
de vérités éternelles
que d'éternité
dans ce dont nous vivons.

Notre histoire d'occidentaux
pue la chrétienté.
Peintres, écrivains,
législateurs montrent tous
le crucifix en transparence
sur tout.
Le terrible est que l'on
ne l'apperçoive plus et que
la déformation nous semble
dans la nature même
de la perception des choses.

9 janvier 2008

Et la connerie continue!

Le Collège des Médecins,
après s'être opposé en 2001
à la légalisation du cannabis
à des fins thérapeutiques,
dit maintenant
ne plus être contre
ce traitement
fondamentalement... mais
être prudent.

Mais la question
n'est tout simplement pas là!
Les médecins
n'ont rien à voir
dans la légalisation
du cannabis.

Le cannabis
n'est pas un médicament.
C'est un plaisir.

15 janvier 2008

Mise à la cave de la 24.

Depuis 7 ans,
je travaille à développer
une méthode fiable
de production de cannabis.
Cette fois, j'y arrive.
La recette semble bonne.
Et facile.

1.
Semis.
Quatre jours au germoir.

2.
Au placard.

Plantation
de 4 graines germées
dans chacun des 48 pots.

Un mois sous néons 125W,
24/24, sur faux plancher.

Puis deux semaines au sol.

3.
Déménagement des 48 pots
à la cave
sans transplantation.
Chaque pot, par contre,
bien enfoncé
dans le fond de terre.

Deux semaines sous sodium
24/24.

Puis 10 semaines 12/12.
(Enlever les mâles
au fur et à mesure).

Récolte.
4 fois l'an.

16 janvier 2008

Qu'il est bon de vivre
sans télévision!

Loin de ces éternels
vendeurs du Temple.
Dès l'ouverture:
n'attendez pas.
Achetez maintenant!

Et les *nouvelles* en continu
ne peuvent être que ...
commérage.

J'écoute cependant
une plage d'information
chaque midi.
Histoire de ne pas perdre
le fil de la conversation
sociale.

17 janvier 2008

La satisfaction
de ne plus devoir être deux.

Me parlant en moi-même
en continu.

Ne plus devoir tout traduire
pour essayer
de me faire comprendre.

18 janvier 2008

Le rôle de l'écrivain
est d'exprimer le sentiment.
De verbaliser, de théâtraliser
les pulsions intérieures
qui autrement
ne s'exprimeraient
que par des grognements.

Le rôle de l'écrivain
est de ne jamais cesser
de s'exprimer,
à chaque époque, *autrement*.
Le langage
est toujours à refaire.

Le rôle des gens de la parole,
des conteurs,
des artistes en général,
est de camper des rôles.
De détailler
des comportements.
De théâtraliser des morales.

Nous ne sommes jamais
nous-mêmes
sans un mélange
de personnages imités.
Et c'est sans doute
la conséquence
de cette pauvreté
que de ne trouver
à chaque époque que
certains styles dominants.
Et qu'on dit, par paresse
et suffisance et sans doute
nécessité d'agir,
être les bons.

21 janvier 2008

C’est le printemps
qui s’annonce.
Avec le rougeoiement
des branches.
Avec sa luminosité.

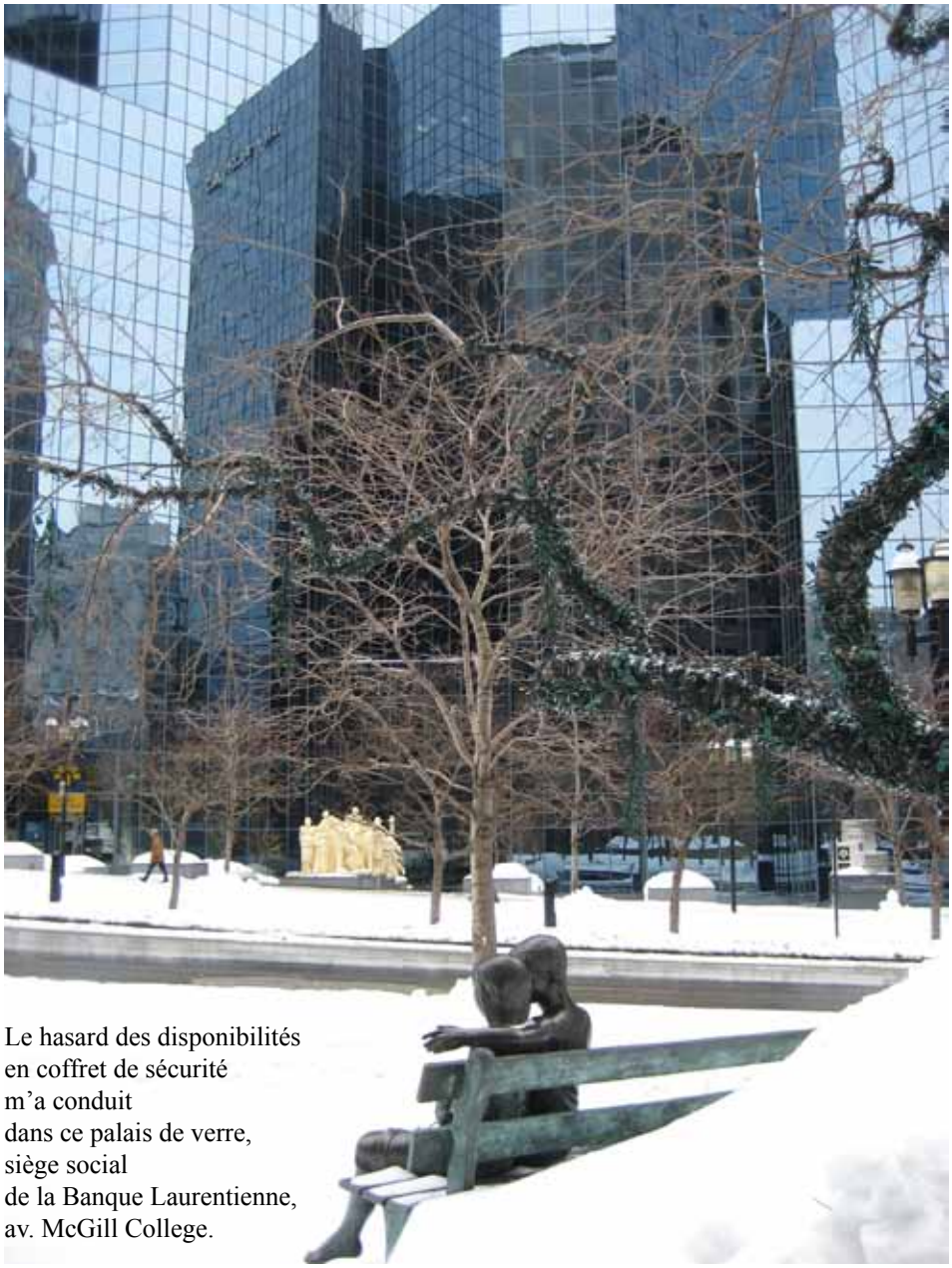
Une grande paix m’envahit.

Comme la fin d’une
multitude de problèmes
qui se règlent
les uns après les autres.

Mais comme le temps
passe vite maintenant!
J’avais l’impression
que cette année
allait être aussi longue
qu’insurmontable.

J’ai finalement signé,
pour début avril, le contrat
pour le pieutage de la façade.
À mon grand soulagement,
il n’y aura pas à défaire
le mur de pierre, ce qui
aurait doublé les coûts.

Je prépare aussi
mon testament
devant notaire.
Avec l’ouverture
d’un coffret de sécurité
à la banque pour y déposer
le DVD de mon JOURNAL.
J’y ajouterai les clés
et autres informations
sur ma maison
pour la succession.



Le hasard des disponibilités
en coffret de sécurité
m’a conduit
dans ce palais de verre,
siège social
de la Banque Laurentienne,
av. McGill College.

22 janvier 2008

L'argent change les hommes énormément.

Il faut nous défaire
de l'idéalisation romantique
du clochard libre et heureux
en marge de la société.

Il n'y a de liberté possible
que dans le cadre
d'une Institution.

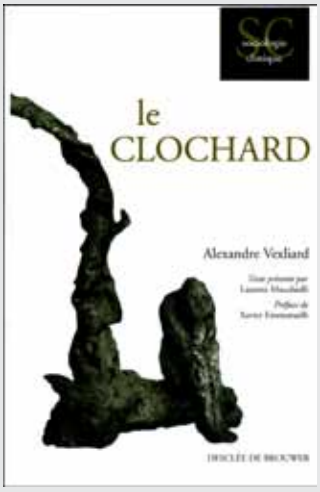
En prenant conscience
des itinérants,
j'étais sous l'impression
d'un laisser-aller social.
Mais l'histoire
du vagabondage démontre
que nos sociétés occidentales
ont progressées
dans l'aide apportée
à la misère.
Au Moyen Âge,
c'était presque la moitié
des populations des villes
qui vivait dans la rue.
Ce que je vois n'est plus
qu'un résidu qui échappe
aux mesures sociales:
bien-être, assurance
chômage, recyclage
de la main d'oeuvre,
maisons de fous, pensions
de vieillesse et quoi encore.

Mais reste à faire
pour les mutilés sociaux,
dans ces degrés de misère
que la société n'a pas prévus.
D'autres
centres d'apprentissage,
d'autres formes de tutelle,
d'autres possibilités
de départ.
Beaucoup d'argent donc
qu'on gaspille ailleurs,
et surtout à la guerre.

Notre système économique
est encore hostile
à toute promesse de sécurité.

Le sujet des clochards
me touche peut-être
parce que j'ai été près
d'être l'un d'eux.
À l'époque de *Allez Chier*
j'avais atteint mes limites
de survie.
J'allais bientôt
me clochardiser.
Est-ce le hasard, ou est-ce
une férocité intérieure,
une agressivité particulière,
qui m'a fait m'en sortir avec
Monique Cloutier et sa fille.
Je ne saurai jamais.

Nos théories
ont le défaut des
dénominateurs communs.
Elles mettent en relief
des lignes de force.
Mais l'exercice
de tous les jours
nous montre qu'il n'y a
de compréhension, en tout,
qu'existentielle.
Les grandes lignes n'existent
que dans les livres pour
des approches globales,
arrivistes et punitives.
Les statistiques leur rajoutent
du conformisme.



LE CLOCHARD
de Alexandre Vexliard
ouvre sur du concret.
Que de vies lourdes
et tristes!
Que de misère difficilement
gérable.
Et que tous ces misérables
se reproduisent librement,
inconsciemment, fait aussi
partie de cette misère qui
n'a pas encore de solution.
Le clochard, en plus d'être
un exclu du salariat,
est une forme dégradée
de la pauvreté.
Les mêmes problèmes, chez
les rentiers, sont atténués
par l'appareil social
qui les protège,
qui leur donne d'autres
possibilités de départ.

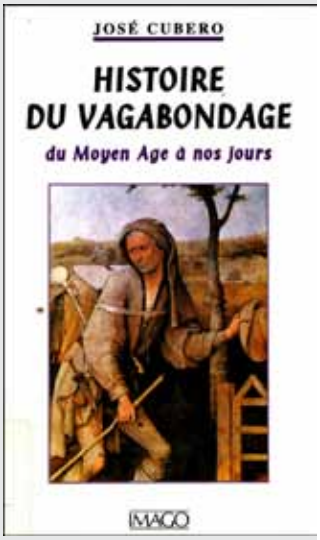
23 janvier 2008

Dans notre société,
l'individu n'est pas armé
pour se tirer d'affaire seul,
sans une assistance
des Institutions.
Nous devons, pour survivre,
nous fondre
dans une Institution.
L'individu seul
ne peut atteindre l'autarcie.
La prospérité individuelle
ne peut découler
que d'une approche
collective.
Nous avons tous besoin
d'être institutionnalisés.

L'homme ne prend contact
avec lui-même qu'à travers
le milieu social où il évolue.
La personnalité,
dans nos sociétés
d'accumulation, est
structurée par les besoins.
Une organisation sociale
doit avoir pour tâche
la satisfaction
des besoins de tous.
La solution
ne peut être individuelle.
Il est relativement facile
pour un particulier
de prendre en charge
un chat abandonné.
Jamais un itinérant.
La solution
ne peut être que collective.

Mais s'il y a eu péniblement
progrès, il est vrai que tout
recommence à ralentir.
Avec l'appauvrissement
relatif des pays riches, avec
la fin de l'apartheid blanc,
la pauvreté du tiers monde,
se répandant partout, risque
d'avoir un effet tsunami
sur nos protections.

Nous risquons de revenir
à des conditions mondiales
ressemblant à celles
du Moyen Âge.



Nous devons vivre
sous la tutelle
d'une Institution.
Nous y développons
ce qui est notre masque,
ce qui fera que nous serons,
pour autrui, quelqu'un.

C'est en autant
que je me confonds
avec un masque connu
que je peut être socialement
quelqu'un.
La pauvreté est réduite
à des rôles résiduels.

1 février 2008

C’est de *l’amour idéal*
dont nous avons toujours
la nostalgie.

D’un amour à l’autre,
nous accumulons l’échec
de la réalité.
Mais le mythe porteur
poursuit ses ravages.
Comme la persistance
du mythe de Dieu
chez le nouvel athée.
Un deuil.
Comme un membre coupé
dont le souvenir
revient toujours.
Et pourtant
il n’y avait en cette croyance
rien de physique.
Que de l’habitude
longuement acquise.

2 février 2008

*«Je ne sais si le monde
a vu encore un pareil
spectacle, celui de l’égoïsme
remplaçant toutes les vertus
qui étaient regardées comme
la sauvegarde des sociétés».*
Delacroix,
JOURNAL, 22 mai 1847.

L’énoncé surprend.
Comme si les vertus
avaient déjà sauvegardé
nos sociétés!
C’est plutôt
l’égoïsme de chacun, revêtu
sous les oripeaux moraux
de chaque époque,
qui fonde nos sociétés.
C’est le beau langage
qui nous évite
de nous confronter.

Qu’y a-t-il de plus égoïste
qu’un croyant
qui veut convertir l’univers
à son Dieu?
Qu’y a-t-il de plus égoïste
qu’une mère
qui défend sa portée?
Qu’y a-t-il de plus égoïste
que la volonté de vivre
de chacun d’entre nous?
Rien ne vient gentiment,
mais toujours
de notre férocité de vivre.

C’est parce que chacun
se ment à lui-même
que chacun se qualifie
de vertueux.
C’est parce que
chaque société contraint
à des retenues que chacun
se met au pas d’une vertu.
La société égoïste
n’est qu’une société
sans la fabulation
du discours religieux.

La question de Delacroix
se résume à ce que serait
une société sans religion.

Une société enfin fondée
sur nos besoins.

3 février 2008

Fini le ménage!

Il y a des fins de journées
où la passion me prend...
Où j’ai besoin de me laisser
aller au mythe de l’amour.
J’imagine alors
m’en trouver une
vieille cochonne.
Ça me prend
comme un besoin de grossir
et d’aller m’y frotter.

Je ne peux alors résister
à l’envie d’aller m’acheter
des DVD pornos.
Dégonflement de l’extase
par une dose massive
d’excitants à peu de frais.

Le *démon* des religions
n’est autre que la vie
dans ses plus troubles
profondeurs.
L’incontournable pulsion
de rééquilibrage.

4 février 2008

Nous avons besoin,
pour nous réaliser,
d'avoir des hallucinations.
La gloire pour l'un.
L'argent pour l'autre.
L'amour pour tous.

Heureusement,
après toutes ces crises,
la vieillesse ramène
au bien-être des évidences.

5 février 2008

Les gens de morales
ont toujours accusé
les jouisseurs de vilenie.
Mais ce sont
les gens de rigueur
qui font le crime.
C'est par la rigidité
de leur système
que *l'inconduite* existe.

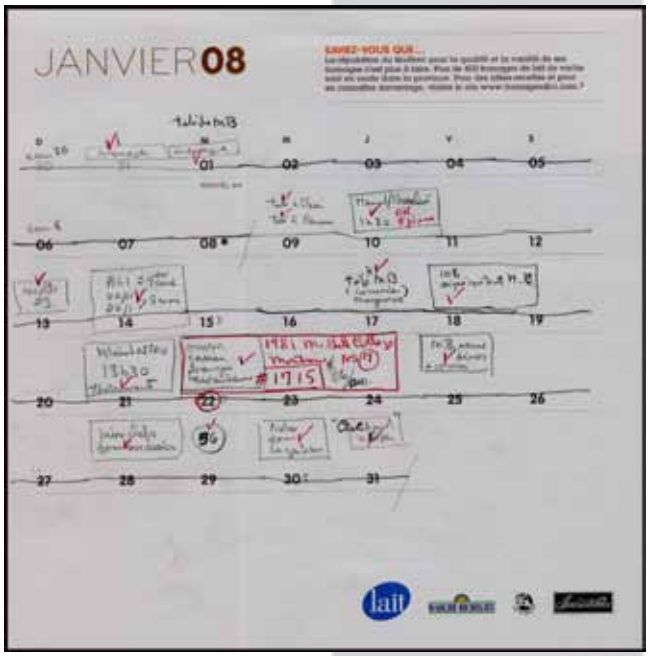
Il n'y a ni mal ni bien en soi.
Que des échelles graduées
d'attitudes.
Et des discriminations.

6 février 2008

Vivant toujours seul,
j'en arrive à me perdre
dans le calendrier.
Problème de vieux solitaire.

Donc vivre avec méthode.

Je rature chaque matin
la date de la veille
sur mon calendrier.



7 février 2008

J'ai commis, dans ma vie,
une grave erreur.

Je ne me suis pas aimé.
Je demandais toujours
à quelqu'un d'autre
de m'aimer.

J'ai voulu être ceci,
puis cela.
J'ai voulu paraître surtout.
Paraître
plus fin que les autres.
Comme s'il y avait là
quelque chose à gagner.

Je regarde mes mains.
Vieilles maintenant.
Avec leurs veines gonflées.
Vieilles servantes
toujours tenues à l'écart
dans le déroulement
des grandes cérémonies.

Je regarde mes mains.
C'est avec elles maintenant
que je dois apprendre
à mourir.

9 février 2008

La force d'une société
est de faire coïncider
les égoïsmes.

Des étourneaux viennent
se réchauffer l'hiver
au-dessus de la sortie
de cheminée de mes garages.
J'ai posé une grille
sur laquelle ils se posent
maintenant sans risquer
de tomber à l'intérieur.
Chose qui se produisait
immanquablement
chaque printemps,
comme attirés par l'odeur
sucrée des floraisons.
Je les retrouvais s'ébrouant
dans le placard à cannabis!

Mon égoïsme était d'éviter
leur entrée dans la cheminée.
Par la pose d'une grille,
je suis satisfait,
et eux aussi... sans le savoir.

11 février 2008

Après le grand ménage
de la maison,
c'est au tour des garages!
Encore l'équivalent
d'un petit camion de choses
à évacuer.
Des... *au cas où*
j'en aurais besoin.
Des planches, des longues,
des petites.
Une centaine de boîtes
de bois sec que je taillerai
prêt à brûler dans
les poêles à bois de Mireille
Baillargeon à la campagne.

C'est aussi 15 caisses
de journaux accumulés
(*Québec Presse, Le Jour*).
Des journaux qui,
à l'époque, signifiaient.
Mais dont il ne reste
aujourd'hui
qu'une partisanerie jaunie.

Et quoi encore!
Comme si j'allais en avoir
besoin.

Vider.
Préparer lentement
mon évacuation.
Il en restera toujours trop
pour la succession.

12 février 2008

L'enrichissement commence
avec l'accumulation
de valeurs symboliques
servant à l'installation
d'habitudes à la rétention.

Le pauvre fait son entrée
dans la richesse
en refermant
pour la première fois
la porte bancale
de son bidonville.
Mais à mon niveau,
il faut apprendre à élaguer.

13 février 2008

J'ai pelleté trop longtemps.
Je me suis gelé un peu
les mains.

Je me suis mis à pleurer
doucement.
En me caressant les mains.

Cette énorme tristesse
qui me vient du fait
de devoir m'en aller...

14 février 2008

Le but de ma conscience est
de me rendre la vie heureuse.
De m'inventer un territoire
à ma satisfaction.

Parce que toute idéologie
n'a de *vérité*
qu'à son époque,
parce que toute pensée
date nécessairement,
et à cause de cela justement,
le but de ma conscience
est tout simplement
de m'aider à me trouver
une vie confortable.

Le reste
n'est que mondanités.

J'ai à relire aujourd'hui
mon JOURNAL
pour m'aider
à ne plus désirer
ce qui me nie.

15 février 2008

Quand j'ouvre ma porte,
la *vérité* est là qui m'attend.

La *force des choses*
dans laquelle je suis né est là
bien pensante
chez tous les gens
que je rencontre.

Prudence et politesse.

Et je rentre chez moi
pour me reposer
de cette trop forte rigidité.

16 février 2008

Mai 68 fut la révolte
d'une jeunesse occidentale
démographiquement
débordante,
mais incapable d'intégrisme.
Parce qu'instruite,
non religieuse, consciente
d'être riche et blanche,
et de ce fait hésitante.

Les vrais
changements sociaux
ne sont qu'intégristes.

L'invasion de l'informatique
depuis 1980.

Jadis, l'intégrisme
était religieux ou culturel.
Aujourd'hui, il est technique.

18 février 2008

En lisant des journaux
intimes, j'apprends
des règles d'écriture.
Il faut introduire un journal.
Il faut y incorporer
les documents: lettres,
photos. Il faut sans cesse
y tenir à jour sa biographie.
Il faut le rendre complet
par lui-même.
Sinon cela suppose
de devoir lire en parallèle
une biographie qui donne les
clefs, et qui dans la plupart
des cas ne viendra pas.
Parce qu'utiliser l'écriture,
c'est nécessairement écrire
possiblement à autrui.
Sinon, un simple calendrier
quotidiennement annoté
suffit.
Ce que nous sommes,
nous ne le concevons
généralement pas clairement.
Mais à force d'écrire dans
un journal, nous le répétons.
Ainsi Delacroix ne cesse de
redire qu'il a été dîné, soupé,
enfin mangé, et que
son estomac...
Jamais il ne dit qu'il est
gourmand, voire goinfre.
Gide, de son côté, semble
continuellement tourné
vers lui-même, jusqu'à aimer
se regarder écrire
dans un miroir et toujours à
se plaindre d'un malaise, un
peu comme une grande folle
qu'il est.

19 février 2008

J'ai fermé l'avenir.
Je vis en retrouvant
les traces de mon passé.
Toutes ces petites figurines
que sont devenus pour moi
les gens dont je parle,
j'ai essayé de bien les rendre.
Même s'il n'y a jamais
beaucoup de réalité
dans nos perceptions.
J'oserais dire:
dans notre réalité.
*
LA MARCHE
À L'AMOUR.
(À Gaston Miron...)

Mon amour.

Maman.
Maman Mena.
Evelyne.
Louise.
Pauline.
Lise.
Hélène.
Monique.
Mireille.
Et chaque fois
tu te présentais autrement.
Et sous chaque nom,
la même caresse.

Toi qui fus maintes fois
ma mère.
Moi qui, loin de toi,
m'en vais maintenant mourir.

(Façon de voir...)

24 février 2008

J'ai commencé à démonter
le mur de mes manuscrits.

À tout trier
et emboîter définitivement.
Comme un deuil.
Le cercueil que je m'offre.

Dans l'espoir d'un refuge
dans quelque fond
de bibliothèque.

28 février 2008

Je me lève
dès 3 heures du matin,
déjeune, prends un café
en lisant une heure au salon.
Puis je monte travailler
à l'emboîtage
de mon JOURNAL.

J'aime vivre ainsi
dans le silence de la nuit.
Sans bruits d'automobiles.
Sans risque d'être dérangé
par une sonnerie.
Comme dans une maison
au fond des bois.

Avec l'avantage
de n'y être pas.

1 mars 2008

Je me nettoie
avec une certaine tristesse.
Je me débarrasse lentement
des résidus de mon passé.
Comme ces plaques
d'imprimerie offset
de Sexus 3 datant de 1968.
Je détruis des réalités.
Je me retranche
dans des symboles.
Comme ce journal.
Donnant l'illusion d'exister.
Ou d'avoir existé.
Ou de pouvoir encore
exister.
Une impossibilité.
Mais la volonté d'essayer.
Contre toute évidence.
De rester en mémoire.
Cause perdue.
Que je ne veux pourtant pas
entendre.

Je sais pourtant.
C'est ma mémoire même
qui, en s'effaçant, m'efface
depuis toujours avec elle.
Cause perdue.
Comme d'essayer de parler
véritablement à quelqu'un.
Comme jadis d'essayer
de parler à un dieu.
Mais quel horrible démon
ce serait s'il existait!
Nous obliger à tuer
pour vivre.
Et nous faire mourir
après tant d'efforts.
Saloperie.
Je n'aurais jamais fait
si cruellement
avec le pire de mes ennemis.

J'aurais bien aimé
comprendre
ce qui nous arrive.
Personne ne sait.

La majorité s'enferme
dans une croyance infatuée.

2 mars 2008

Il y a impossibilité
d'astreindre les croyants
à la modernité laïque.
Ils ont la vérité.
Ils n'accepteront jamais
de la garder pour eux.

Lorsque je dis: "à chacun
sa liberté de penser",
je les réduis
à ne pas avoir la vérité.
Un intégriste religieux
me fera nécessairement
la guerre.

Ils doivent être traités
comme le sont les fous.

Depuis 50 ans, je les regarde
s'entre-tuer à la télévision.
De toute ma vie je ne les ai
vus que l'arme à la main.
Comme une épidémie.

3 mars 2008

Le sage est celui
qui est un peu moins con
que les autres.
Qui ne s'est pas laissé
prendre par certains
conformismes.
Qui jouit de ce privilège
qu'il s'est donné à lui-même.

Les philosophes d'hier,
plus ou moins issus
des classes dominantes,
ont défini la sagesse
dans le respect des lois,
dans le respect
de l'ordre dominant.
Alors que la sagesse
du plus grand nombre
serait plutôt de s'en méfier.

4 mars 2008

Les médias se vendent mal.
Les éditeurs les donnent
sur la rue pour ne pas perdre
un marché de plus en plus
saturé.
Les livres
subissent le même sort.
Il y a 50 ans,
Gaston Miron de l'Hexagone
vendait à 1000 exemplaires.
Le Noroît d'aujourd'hui
en écoule à peine 100.

Donc.
Oui donc voilà donc
pourquoi j'ai fait
mon testament
comme je l'ai fait.

Non pas que les gens
ne s'intéressent plus à l'écrit.
Mais ils sont gavés.
Il est devenu
presque impossible d'arrêter
l'attention sur son produit
à moins que de le répandre
en le donnant.
La probabilité
est que sur 1000 personnes
approchées il s'en trouvera
100 d'intéressées,
et parmi celles-ci 10
qui me liront sérieusement.
C'est à peu près tout
ce que je peux espérer.

5 mars 2008

Il neige encore.

Et l'immense armada
de tracteurs pousse
la neige pour dégager
les routes en totalité.
Il y a quelque chose d'abruti
dans cette civilisation
guerrière maintenant
recyclée dans l'automobile.

6 mars 2008

Le plaisir d'une maison
chaude.

Je me fais lentement à l'idée
que ma succession
ne sera pas réellement
ma succession.
Mais la suite des choses.
Que ma maison sera vendue.
Et que tous mes efforts
seront oubliés.

7 mars 2008

Delacroix dit bien
la nécessité de la solitude.
La solitude seule, et
la sécurité dans la solitude,
permettent d'entreprendre
et d'achever.
3 novembre 1854.

Un grand amour
de son occupation, une vie
somme toute simple, et de
célibataire satisfait de l'être.

8 mars 2008

Une bonne partie du malheur
humain vient peut-être
du langage lui-même.
Étant *collectif*, il suppose
toujours la réplique d'autrui.
Il est difficilement limitable
à soi.

Cet étrange besoin
que nous avons
de nous dire,
de nous confesser.
Tous les journaux intimes
témoignent
d'une même volonté d'être
affectueusement entendu.

De même en est-il
dans le langage amoureux
qui n'est qu'approbations.
Et dans le langage avec Dieu
qui, étrangement,
de lui-même ne contredirait
jamais notre bonne volonté
de nous croire bons.

Tout langage qui n'est pas
technique ou d'affaires
est nécessairement biaisé.

Apprendre à regarder,
entendre, toucher, en évitant
systématiquement
la montée du moindre mot.

11 mars 2008

Nous vivons
dans la première civilisation
technique de notre histoire.
Une véritable secte.
Avec ses cultes obligés:
électricité, télévision,
cellulaire, informatique,
signaux routiers, normes
de construction, etc., etc.
Avec, comme prérequis
pour chacun, des relations
sociales d'abord basées
sur la spécialisation.
L'on ne parle au travail
ni d'amour ni de religion.

Telle est la véritable
croyance dans laquelle
nous vivons tous, chrétiens,
musulmans, athées, etc.
L'amour et la religion
sont en train de s'effacer
de notre fonctionnement
de tous les jours.
En cela tous les romans
d'amour d'aujourd'hui iront
rejoindre au dépotoir
les milliers de vies de saints
qui les ont précédés.
L'amour chez nous
est devenu un sentiment
d'ordre récréatif.
Après sa journée de travail,
libéré pour la soirée, chacun
va reniflant le cul des autres
en espérant y placer le sien.
Mais nos premiers devoirs
sont ailleurs.

De même en est-il de nos
sentiments religieux qui sont
d'un ordre circonstanciel.
L'on ira s'agenouiller
à l'église pour
des circonstances
exceptionnelles, funéraires
surtout.
Le cul est devenu l'amour.
Et la mort, le rappel de dieu.

Mais le langage demeure
structuré par notre passé
d'amour et de religion.
Lorsque nous parlons,
nous disons encore ce que
nous ne pratiquons plus.
Nous affichons des valeurs
qui n'en sont plus.

15 mars 2008

Un voisin revient de voir
mourir son père.
Le même qui avait dû faire
euthanasier son chien.
Il me contait avoir assisté
son père, durant plusieurs
nuits, en lui tenant la main.
Seul langage qui leur restait.
Jusqu'à l'instant
où il ne sentit plus aucune
vibration.

Je n'ai connu personne
de cette délicatesse.
L'amour véritable
ne peut être autre chose.

Ce n'est que dans ces
circonstances qu'un héritage
est un transfert de valeurs.
Le reste n'est que grossier
déblayage.

16 mars 2008

Je me suis défait d'un
dossier sur les milliardaires
et les multinationales.
Je sors
de cet empoussièrement
de vieux journaux avec
un net sentiment d'échec.
Je suis si ridiculement
pauvre!
Il me semble que j'aurais été
capable, comme eux,
de gérer de grandes choses.
Il me semble que leur vie
fut tellement plus belle
que la mienne.
Exercice d'humiliation
que les médias des riches
nous font massivement
subir...
Les diplômés, eux aussi,
ne s'aperçoivent pas
dans quel mépris ils tiennent
les gens auxquels ils doivent
faire appel.
D'autant qu'ils sont
manchots, d'autant
ils traitent de haut.
J'étais de ceux-là.
Mon voisin avocat aussi.
Depuis qu'il ne traine plus
son ouvrier avec lui,
il fait lui-même.
Nous avons appris sur le tas.
Nous venons de l'autre
classe abominablement
méprisante: les instruits.
À un certain moment de
notre vie, il nous faut arrêter.
Il faut *choisir* de se satisfaire
là où on est arrivé.

17 mars 2008

Cannabis.
Je reviens à mes gros pots
de 8".
Après le germoir,
après le placard,
je transplanterai à nouveau
à la cave.

Il est sans doute nécessaire,
lors d'une transplantation,
que toutes les racines
aient immédiatement accès
à la nouvelle terre.
Et c'est sans doute
à cause de cela
que l'usage de pots
identiques, mais perforés
par le fond, ne donne pas.
Les racines n'on pas
le temps ou le flair de faire
leur chemin jusqu'au fond.

L'effort était moindre.
Mais la récolte stagne.

23 mars 2008

Je suis bien ici.
Dans le soleil du matin.
Dans ce printemps
qui revient.
Je suis bien dans l'ordre
illusoire que me donnent
les vieilleries de mon passé.

Depuis deux mois,
je n'en finis plus de nettoyer,
classer, recycler.
Comme si j'essayais
de me résumer.
J'essaie de ne laisser
après moi que ce qui est
facilement assimilable.

Je suis seul.
De plus en plus seul.
Immensément seul.
Et je ne veux plus revenir
aux relations illusoires.

Sauf pour affaires,
je n'ai peut-être jamais pu
parler à des êtres réels.
Je n'ai peut-être toujours
parlé qu'à des êtres rêvés.

Nous rêvons tous que
quelqu'un nous entende.
Mais nous savons tous
que nous ne voulons pas
entendre.
D'ailleurs le pourrions-nous?

24 mars 2008

Je suis bien.
D'autant que je me compare
aux autres vieux
que je connais...
Non par plaisir.
Bien que la méchanceté
y soit.

Georges Raby, 72 ans,
locataire.
U n beau petit logement
pas cher.
Que le nouveau propriétaire
voudrait bien reprendre...

Alain Cognard
et sa Dominique Charron,
de mon âge,
qui, depuis trois ans, essaient
en vain de vendre
leur maison unifamiliale
devant le Parc Lafontaine.
Près d'un million.
Beaucoup, beaucoup
trop cher.
Mais ils s'accrochent.
Sans doute par dettes
et nécessité.

Et la liste pourrait continuer.
La vie des vieux
ne semble pas facile.

25 mars 2008

Il faut apprendre
à se parler à soi-même.
À vivre avec soi
comme avec un autre.
Dans l'immédiateté
du langage intérieur.

27 mars 2008

Il y a des limites
à laisser à la bêtise
le droit de s'exprimer!
Il y a des limites
à leur laisser dire
n'importe quoi
sous couvert de religion.
Ils vont partout
répandant leur haine,
criant leurs invectives
contre tout ce qui contredit
leurs dogmes.

Ces gens de religion
sont une grande partie
de nos malheurs.
Après avoir dû nous battre
contre eux
pour notre droit de penser,
pour notre droit de vivre
notre sexualité,
pour notre droit
à l'avortement,
pour notre droit de refuser
le mariage,
pour notre droit de jouir,
pour notre droit aux drogues,
il nous faudra encore
nous battre contre eux pour
notre simple droit de mourir
selon notre entendement!

Leur langage de bonté
et de perfection
n'est qu'une incitation
foncière au mépris
et à la méchanceté.

Et voilà
qu'un évêque espagnol
en rajoute en proclamant
que Jésus est mort dignement
sans soin palliatif.
Il aurait dû
être immédiatement arrêté
et traduit en justice
pour incitation à la violence.
Ce genre de discours
sous couvert de religion
doit être interdit.

L'esprit chrétien est
essentiellement répressif.
Se scandalisant toujours,
il veut partout sévir
et ramener à son ordre.

28 mars 2008

Notre langage
ne peut être que passéiste.
Il dit d'où nous venons.
Au mieux peut-il être
marqueur de crans d'arrêt
cristallisant nos étapes.
Mais toujours
il porte l'ombre
de notre passé
dans le présent.
Et bien peu d'ouvertures.
De sorte que de nouvelles
perceptions ne trouvent
qu'en d'autres langages
leur énoncé.

29 mars 2008

À 71 ans,
après la mort de sa femme,
le 9 septembre 1940,
André Gide avoue enfin
dans son JOURNAL:
“Ah! quel bon Mentor
je serais aujourd’hui
pour celui que j’étais
dans ma jeunesse!
Comme je saurais bien
me pousser à bout!
Si je m’étais écouté
(j’entends: le moi d’avant
hier écoutant celui
d’aujourd’hui), j’aurais fait
quatre tours du monde... et
je ne me serais pas marié.
En écrivant ces mots,
j’en tremble
comme d’une impiété”.

Mais il n’apprend pas...

Il y a dans son JOURNAL
autant de suppressions
que de manques précis
d’orientation.
Ce grand dada
qui joue durant des heures
sur son piano, n’aime pas.
Même dans ses aveux
les plus francs, il sonne faux.
Il pue la chrétienté.

Et c’est là, pour moi,
la portée de ses écrits.
Bien qu’à la fin...

30 mars 2008

L’égoïsme absolu est le seul
comportement raisonnable.

Ce sont
les relations économiques
qui créent
les relations sociales.
Le rôle des organisations
est d’établir
des politesses.

Le reste est religion.

31 mars 2008

Il y a dans ma vision du monde
un manque continuel de vitalité.
Une déficience physique de naissance.
Comme un léger essoufflement.
Comme une nostalgie m’advenant
au coeur même du désir.
La vie ne peut être que foncièrement délirante.

J’ai souvenir
que ma grand-mère Mena était heureuse.
Elle s’amusait de tout.
Elle priait Dieu comme elle respirait.
Et elle respirait comme si elle s’en allait vers Dieu.
Je n’ai jamais senti chez elle d’ennui.
Elle avait toujours à faire.
Elle s’affairait jusqu’à fatigue.
Puis s’endormait dans sa berceuse
en priant encore.

C’est le seul exemple heureux
que je retiens de ma famille.

Je me regarde
dans mon miroir
lentement
me rider comme elle.

1 avril 2008

Je relis
LA VÉRITABLE HISTOIRE
DU FLQ de Claude Savoie.

Nous étions une
génération d'incompétents
nouvellement instruits.

2 avril 2008

L'idéal chrétien avait séparé
la vie de moine
de celle de la vie de couple.
Mais tétant toutes deux
à la mamelle de l'amour.

Contrairement aux relations
basées sur les besoins,
les relations d'amour
reposaient sur un mythe
pouvant devenir destructeur.

4 avril 2008

Il neige encore en avril.
Une odeur d'enfance.
Une odeur
d'avant la sexualité.
Tout en moi délirait alors
vers cette odeur.
C'était le temps
de l'affectivité entière.
D'avant le partage sexuel
avec autrui.

5 avril 2008

J'aime entendre le tic tac
de l'horloge
dans le silence de la nuit.
Il y avait dans mon enfance
en Gaspésie, des horloges
à pendule qui marquaient
ainsi le temps
de leur régularité rassurante.
J'aime ainsi vivre ma vie,
m'affairant lentement.
D'un tic à un tac,
d'un autre tic à un autre tac.
Et qui, à la longue,
tisse le bonheur d'exister.

7-8-9 avril 2008

Malgré
l'accumulation de neige,
première journée
de pieutage.
Creusage
et début d'installation
des sabots
sous la fondation de pierres.
Insérage d'un premier pieu
de fer 6"x6" de 32 pieds,
jusqu'au roc.

Deuxième jour:
le reste des pieux!
Le tout rattaché ensemble
dans une longrine
en béton armé.

Troisième jour: décoffrage,
remblayage, recimentage...

11 avril 2008

J’ai fait, depuis un an, plus
de progrès sur ma maison
que depuis cinq ans.
Le fait d’être seul me pousse
continuellement à prendre
plaisir à des activités.
Avec Mireille Baillargeon,
je passais de longues heures
à marcher de long en large
à attendre.
Qu’elle arrive de trottiner.
Que ce soit l’heure
de préparer à souper.
Ou que çi.
Ou que ça
qui toujours me distrayait
de me concentrer ailleurs.
Vivre seul
me laisse absolument
à mon propre rythme.
Je n’arrête pas.
Sinon par petites
ponctuations brèves
qui sont les miennes.

14 avril 2008

Je vois soudain
que *Mimine* ne va pas bien.
On dirait que son train
arrière veut paralyser.

J’ai senti soudain à quel
point je me suis attaché à lui.
Je regardais
son museau frémir et j’ai eu
le goût de l’embrasser.
J’ai senti qu’un jour
la mort nous brisera.
C’est comme si,
depuis un an, nous vivions
dans une éternité heureuse.

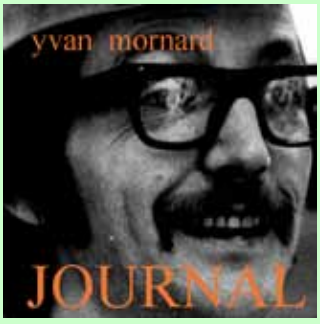
Il est monté péniblement
sur le lit.
Je me suis allongé
près de lui.
Pendant une heure
il a sommeillé
la tête sur mon bras.
Puis il s’est réinstallé seul
sur son oreiller.

Ce matin les choses semblent
aller mieux.
Mais je demeure inquiet.
Bien que j’aimerais
qu’il meure avant moi.
Pour éviter de le laisser
seul à lui-même pendant
combien de temps avant
qu’on découvre mon décès.
C’est comme si, parfois,
j’avais hâte d’en finir avec
toutes ces prolongations...

J’ai toujours surmonté mes
malheurs en les transposant,
comme ici,
dans mon journal.
Comme si écrire
me permettait de circonscrire
les dégâts.

16 avril 2008

Finalement signé devant
notaire mon testament.
L'obligation de déposer
$25,000 en fiducie
chez un notaire pour
l'édition de mon journal
m'assure d'un passage
obligé contre
les nonchalances probables
de la succession.



17 avril 2008

La vie est une suite
ininterrompue
de problèmes à régler.
Il faut les prendre
l'un après l'autre,
méthodiquement,
sans énervement.
Comme faisant partie
de la vie elle-même.

Plusieurs vieux se plaignent
de se sentir seuls et inutiles.
Être petit concierge
de mon immeuble
est un bon travail de vieux.
Avec le hobby
d'écrire ma vie.

Un vieux qui s'ennuie
est un vieux
généralement stupide.

18 avril 2008

Recimentation
des pierres de la façade.
Les fenêtres seront
remplacées début juin.

Je me suis enfin libéré
de ce problème de façade
qui me hante depuis huit ans.
C'était d'abord ce mur
que je devais faire pieuter
avant que ne m'arrive
un problème identique
au mur mitoyen arrière.
C'était devenu une hantise.
Le mur s'effondrait.
Les fenêtres
ne fermaient plus.

La fin heureuse de tout cela
suffit à me donner
comme un sentiment
de rajeunissement.

19 avril 2008

Au soleil
du Carré Saint-Louis.
Dans le silence de la nuit.
Je suis enfin heureux.
Ayant franchi
comme une frontière.
J'apprends
le dernier bonheur.
Celui d'être bien avec moi.

20 avril 2008

Je suis heureux
de la procédure menant
à la reproduction
de mon JOURNAL.
Quant à ma maison...
je m'y soumets en ravalant.

Je ne savais pas
qu'on peut en venir
à détester ses héritiers.
C'est comme si j'étais obligé
malgré moi
de leur céder ma place.

À ma grande surprise,
je découvre que le neveu
Alexandre ne sait pas
très bien s'organiser.
Il est déménagé et je le juge
finalement dans la moyenne
de tous les locataires.
Il jette gros et vulgairement.
Et sa chinoise
du Lac Saint-Jean
chez qui il est parti vivre
n'est pas mieux.
Lorsqu'elle peinture,
elle bouche toutes les prises électriques,
lorsqu'elle s'aventure en menuiserie, c'est un désastre.
Il est plutôt nonchalant.
Elle est prompte à faire tout
un peu de travers.

L'idée qu'ils entrent
avec leurs gros sabots
dans mes affaires,
me révolte profondément.
Il y a en moi comme une rage.
La rage contre ce qui
va m'envahir et me détruire.

Quand je regarde
tout ce qui reste à faire
sur ma maison,
je les trouve un peu manchots
pour me succéder.

21 avril 2008

Mes parents
n'ont jamais pensé à moi.
Lorsque leur enlacement
me fit, chacun d'eux pensait
à autre chose.
Et je naquis
tel qu'ils durent s'adapter
à me trouver des leurs.

Dès ma naissance,
j'étais un autre.
Immensément un autre
qu'on essaya
par tous les moyens d'inféoder.

22 avril 2008

Dès que nous entrons
en société,
nous commençons à mentir.
De là qu'un journal intime
que l'on cache pour soi
de son vivant demeure
généralement authentique.
De là que l'écrivain
qui commence de son vivant
sa publication cessera bientôt
de l'écrire n'y trouvant plus
de place pour toute sa vérité
contre les autres.

Une intériorité se construit
dans une solitude immense.
Le reste
est négociations avec autrui.

23 avril 2008

Mimine, dès le lendemain
de sa crise, a retrouvé
son humeur et ses habitudes.
Il est comme une horloge.
À telle heure,
il est sur telle chaise.
À telle autre,
il est sur le divan.
Et s'il me quitte la nuit,
c'est pour s'installer
sur une berceuse d'où il peut
suivre les lumières de la rue.

Après tous mes chantiers,
je vais reprendre moi aussi
les miennes.
Les autres m'excitent
et me fatiguent.

Je me referme
dans mon horaire particulier.

24 avril 2008

C'est en cela
que nous nous trouvons bons
que nous devenons vieux.
Nous radotons.
Nous n'avons plus réellement
d'autocritique.
Et nous parlons déjà comme
dans une langue étrangère.

Les jeunes nous dépassent,
comme en automobile,
en se moquant déjà de nous.

25 avril 2008

Il n'y a pas de langage
plus faux
que le langage amoureux.

L'amour
est une entente impossible.
Ce n'est que parce que l'on est
grossièrement sexuel
que l'on se croit amoureux.

26 avril 2008

Le but de notre vie en société
est de nous rendre la vie
plus confortable.
Ce devrait être notre morale.
Elle aurait,
sur les autres valeurs,
la supériorité de nous être
immédiatement utile.

27 avril 2008

Une automobile dans la nuit.
Car c'est en automobile
que le camelot moderne
se déplace pour livrer
de porte en porte son papier!
Journal pourtant inutile.
Répétition bête
d'un geste du passé.
Comme le notaire qui lit
encore solennellement
le testament avant de le faire
signer.
Époque des analphabètes.
Comme le témoin qu'il assigne
qui n'est plus
qu'un inconnu de palier.
Souvenir des villages où
les témoins se connaissaient.

Les Institutions
sont fondamentalement un
assemblage d'anachronismes.
Ce qui fait
qu'elles fonctionnent
sur les habitudes acquises,
mais toujours en mode
dépassé.

28 avril 2008

Je lui offre 50 caisses de bois coupé, prêt à brûler.
Et voilà qu'elle hurle sur moi me disant qu'elle n'a pas
de place pour les recevoir!
Quelle désagréable personne c'était.
Toujours à hurler sur moi pour toute décision
qui ne venait pas d'elle.
Évidemment, elle les prendra...

Mais cela m'a fait une étrange peine...
C'était comme un dernier lien encore possible avec elle.

1 mai 2008

En travaillant
sur ma maison, j'apprends
à penser pratiquement.
Au lieu que de m'évader
en idées abstraites,
je cherche comment faire
en pratique.
Chaque problème
de construction se présente,
et revient se présenter,
et revient encore
jusqu'à ce que j'ai trouvé
le moyen de le régler.
Ma pensée
débouche sur du concret.
Et donne
comme la satisfaction
d'une éjaculation.
Ma pensée s'achève là.

2 mai 2008

Je n'écoute plus
leurs médias.
Je n'ai même plus
la patience de finir le bulletin
de nouvelles du midi.
C'est leur façon même
de penser qui me répugne.
J'ai l'impression d'entrer
dans un univers de fous.
Leurs vociférations à vide.
Leur incessant combat
contre le mal.
Leur obsession policière.
C'est qu'ils se disent bons
ces fous!
Ils se torturent
dans d'impraticables jeux
de mots.
À des degrés moindres
d'intelligence,
la chose est peut-être
nécessaire.

3 mai 2008

Chacun travaille pour lui.
C'est sur cet axiome
que je dois baser
mes relations sociales.
Il faut que j'y trouve
mon profit.
Mais cela ne doit en rien
me laisser espérer que l'autre
ne soit un autre que moi.
C'est ce que j'appelle
des relations d'affaires.
L'amour est une illusion
de pauvres.

4 mai 2008

Les philosophes
m'emmerdent autant
que les théologiens
dont ils sont la suite laïque.
C'est la pensée pratique qui,
historiquement,
nous a menés à mieux vivre.
Notre confort est le contraire
des dieux.
Et notre liberté ne serait
que de pouvoir ajuster
l'instinct à notre satisfaction.

5 mai 2008

Lorsque je me berce
à ne rien faire,
je me surprends toujours
à discuter avec quelqu'un.
Toujours à débattre
d'un point litigieux.
Mais ce n'est là
que pur imaginaire.
Car il n'y a ni autrui,
ni pensée abstraite.
Rien qu'une manie
obsessionnelle de vouloir
agressivement débattre.
Autre manie dont il me faut
apprendre à me défaire.
Je bande
sur des femmes imaginaires.
Je discute
avec des êtres imaginaires.
Il y a là
un net comportement de fou.

6 mai 2008

Nous vivons dans des forces
qui ne sont pas humaines.
L'amour, comme les dieux,
reste une illusion culturelle.

Il n'y a ni bien ni mal,
mais une approche technique
du monde.
Il n'y a aucun devoir.
Il n'y a que des choses
inévitables.

7 mai 2008

La seule vérité qui,
pour moi, compte au monde,
c'est ma perception.
Et je suis certain
qu'elle est fausse.
Observer encore, et encore,
le mouvement des choses.
Et pourtant
je ne saurai rien encore.
Nous pensons,
toujours faussement,
vivre dans la réalité.
Mais,
faute d'une vision globale,
nous ne pouvons vivre
que dans de pures
constructions imaginaires.

8 mai 2008

Jeune, je me disais écrivain.
Je n'avais aucune
autre identité sociale.
C'était celle
que je m'étais donnée.

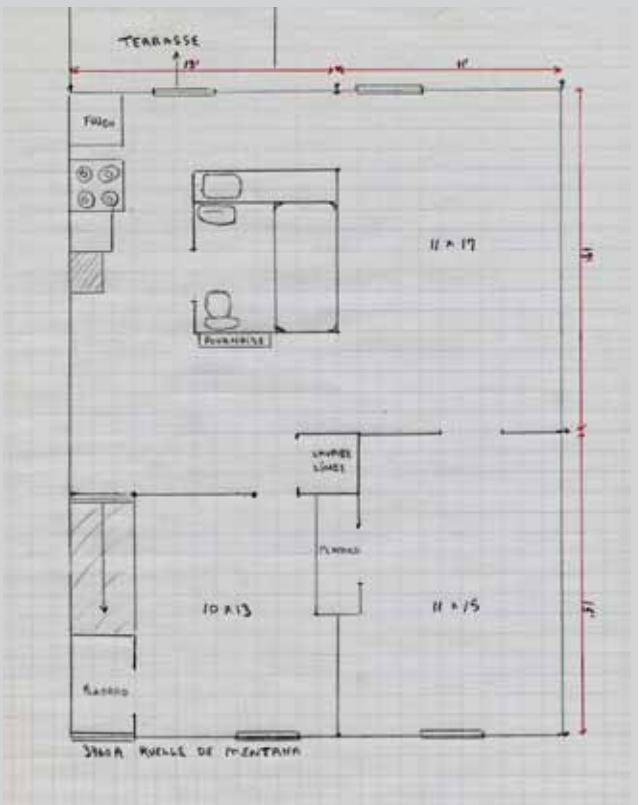
9 mai 2008

Carré Saint-Louis.
Deux pigeons s'accouplent.
Si bref...
Suivi d'un vol plané,
ensemble.

10 mai 2008

Fatigué.
Envahi par la remontée
des événements
de la journée.
Comme jadis,
sur le marché du travail,
incapable en soirée
de penser à autre chose.
Le logement qu'a libéré
le neveu Alexandre
est une suite sérieuse
de négligences transférées
depuis des années
d'un locataire à l'autre.
Depuis 30 ans que je suis
propriétaire, je n'avais
jamais pu reprendre
ce logement pour en faire
sérieusement l'inspection.
Plomberie, électricité,
serrurerie, ajustement
des portes, tout y passe.
Je fais ce que je peux.
Pour le reste j'appelle
un ouvrier spécialisé.
Et finalement je vais devoir
tout repeindre en blanc
pour couvrir les replâtrages.
Ce que je ne fais
d'ordinaire pas laissant
au locataire le problème
et le choix de la peinture.

J'ai beaucoup appris
sur le tas depuis 30 ans.
Je me débrouille assez bien.
Mais que tout cela est long
et me donne à penser
que nous sommes tous
très négligents
de notre quotidien dès que
nous en avons l'habitude.



11 mai 2008

Aujourd'hui, les services
s'achètent à l'heure.
Plombiers, électriciens,
tous s'achètent à l'heure.
Alors qu'hier existait
une fidélité des serviteurs
en contrepartie de celle
des seigneurs, aujourd'hui
tout échange de service
est infidèle.
Tous s'achètent à l'heure.
Plombiers, électriciens
ou prostitués.
Ce qui oblige tous et chacun
à devenir lui-même
maître et responsable
des fluctuations de sa valeur.

12 mai 2008

Et voilà que la Baillargeon
m'apporte plein de fleurs
sauvages pour mon jardin!
Et, après l'avoir vu, prendra
progressivement le bois...
Et sa soeur Jeanne
qui l'accompagne partout
en veut aussi bien sûr
pour son foyer.
C'était toujours ainsi
entre nous.
Par grands coups
de *rouspétages*.

J'ai donc refait aussitôt
mon jardin.
Lupins jaunes, monardes
rouges, hémérocalles,
fougères et petites violettes.

Il y aura plein de soleil,
car le cèdre ne survivra pas
à son déménagement
pour le pieutage qui l'a tué.
J'ai pensé, avec tristesse,
à le couper.
Je l'utiliserai plutôt
comme support sec
pour une montée massive
de clématites que j'ai déjà
et que j'y transplanterai.
L'effet sera spectaculaire.
Un arbre de clématites!
Les rosiers reprennent.
Et les asters.

13 mai 2008

Notre crise intellectuelle
ne viendrait-elle pas du fait
que la technique,
en dominant notre vie,
rend toute idéologie inutile.
Que l'esprit technique
ne disserte pas, mais résout.
À quoi sert alors
d'être chrétien ou musulman
devant un interrupteur
électrique.
Nous avons tous remplacé
la priorité de l'église
par celle du super marché.

14 mai 2008

C'est notre valorisation
de la pensée abstraite
qu'il nous faut maintenant
remettre en question.
Comme si penser des jeux
de mots était la pensée pure!
Mais c'était
la pensée théologique.
Il nous faut maintenant
apprendre à penser
stratégiquement.
Au lieu que de nous évertuer
à vouloir tout qualifier.
Il nous faut aussi apprendre
à nous détacher du langage
si nous voulons atteindre
notre intériorité.

Ce qui fait peut-être
qu'écrire un journal viendrait
de la peur de m'y retrouver
complètement...

15 mai 2008

Ne me distrayez plus de moi.
Laissez-moi vivre avec moi
mes derniers moments.
Qu'il me faille m'aimer
reste mon dernier devoir.

16 mai 2008

Je ne suis
ni aux femmes,
ni aux hommes.
Je suis à moi.

17 mai 2008

On nous enseignait la bonté.
Parce que notre langage
n'est pas assez souple
pour représenter la vie.
Et qu'il n'y avait peut-être
pas d'autres issues
à ce manque.

Mais chaque âge
est une expression différente
des mêmes mots.
La différence entre l'enfant
qui saute 50 fois sur place,
et le vieillard
qui se berce à peine.

Notre conscience
est un ensemble
de sous-entendus qu'il nous
est impossible d'intégrer
dans une mémoire collective.
De là que nos relations
avec autrui sont en continuel
désajustement.
Nous n'avons conscience
ensemble que de ce que
nous avons appris ensemble
à répéter.

18 mai 2008

J'ai toujours eu dans ma vie
un manque d'ambition.
La certitude de devoir mourir
m'a, dès le départ,
coupé les jambes.
À quoi bon.
À quoi bon.
Mais je constate
que les efforts fournis
m'ont finalement donné
un peu de confort.
À quoi je consacre
maintenant l'essentiel
de mes dernières
motivations.
Étant né malgré moi,
il ne me reste plus
qu'à m'accommoder
au mieux
de notre condition misérable.

20 mai 2008

Notre conscience
d'être un *moi*
nous vient du fait
que nous sommes
continuellement présents à
ce qui se transforme en nous.
Aucun point d'interruption,
de rupture.
Alors qu'autrui
ne nous perçoit toujours
que par à coups,
par discontinuités.

21 mai 2008

Le cannabis
me sort du langage.
Être conscient, sans mots,
des bruits, de la lumière,
des odeurs.

Le but de penser ne serait-il
que de repousser autrui...

23 mai 2008

Lorsque j'ouvre les médias,
je me retrouve comme
avec d'anciennes amitiés
devenues insupportables.
L'atmosphère des jésuites.
Le monde
des éternels palabreux
qui s'approchaient du *mal*
pour mieux se l'interdire.
Ces gens de peur
et de peu de caractère.

Le *mal* était en eux.

Nos vraies tendances
nous effrayaient.

24 mai 2008

S'il est une chose
dont on se souvient mal,
c'est de notre propre
quotidien d'hier.

Notre conscience
ne nous donne pas non plus
le sentiment de vieillir.
Je me souviens d'hier,
mais toujours
comme si j'y avais pensé
le monde comme
aujourd'hui.
Ce qui est faux.
Nous avons donc
progressivement
d'année en année
renouvelé notre conscience.

Moi n'est jamais toujours
le même *moi*.

27 mai 2008

Au soleil
du Carré Saint-Louis.
Devant la fontaine
où l'eau est revenue.
Un couple, style itinérants,
chante en s'accompagnant
à la guitare.
Dans les reflets
de milliers de samares
qui tombent
en tourbillonnant.

Le temps est passé.
Me laissant sur place
dans mes résidus heureux.
Dans le soleil frais
d'une fin de mai.
Dans les derniers soleils
de ma fin de vie.

Tandis que les employés
municipaux plantent partout
des fleurs.
Comme en dansant
sur des airs anciens
d'un régime utopique
où la vie sociale
était heureuse.

28 mai 2008

Ma recette
de production de cannabis,
cette fois,semble bonne.

1.
Semis.
Quatre jours au germoir.

2.
Au placard.

Plantation
de 4 graines germées
dans chacun
des 48 pots de 6 pouces.

Un mois et demi maximum
sous néons 125W, 24/24.

3.
Transplantation des 48 pots
à la cave.
dans 48 pots de 8 pouces.

Deux semaines sous sodium
24/24.

Puis 10 semaines 12/12.
(Enlever les mâles
au fur et à mesure).

Récolte.
4 fois l'an.

31 mai 2008

Revue sur la rue Saint-Denis,
près du Carré Saint-Louis,
Lucie Cloutier.

Je la regardais de loin et
je me disais que cette femme
qui lui ressemblait
était trop jeune pour être
celle que je n'ai pas revue
depuis 30 ans.
Et puis, à bien la détailler,
je me sentis le goût, à 66 ans,
de bander encore sur elle
et j'osai m'approcher.

Elle était
avec une autre femme,
plus jeune.
Comme un couple
de lesbiennes.
Ce qui nous empêcha
peut être d'aller vers plus
d'intimité.

Mais cette rencontre
m'a ramené l'idée que
la chose me serait bienvenue
d'avoir ainsi une maîtresse
d'occasion.
Une distraction bien méritée
et que j'aurais le temps
maintenant d'accueillir.

1 juin 2008

Tu ne rentres jamais
dans la vie de quelqu'un
sans détruire énormément
de belles choses.

5 juin 2008

Pose de neuf
nouvelles fenêtres en façade.
Depuis des années,
je ne vois que par des vitres
qui, ne s'ouvrant presque
plus, ne peuvent jamais
être lavées.
J'ai soudain l'impression
d'être déménagé dans
un appartement de riche.
De voir par la fenêtre
des paysages nouveaux.
Comme dans un luxueux
voyage à l'étranger.

Toutes ces rénovations
sur une maison centenaire,
ces nouvelles fenêtres
sans failles, donnent
le sentiment de pouvoir
se renouveler soi-même
contre l'usure du temps.
Le renouvellement
de notre confort
nous devient comme
une fontaine de Jouvence.

Je vais commander,
pour l'automne,
les deux dernières fenêtres
qu'il reste encore à changer
dans mon appartement.

Après 30 ans...

6 juin 2008

Aujourd'hui, je suis malade.
Des crampes d'estomac.
Comme une grippe.
Comme une retombée
de l'effort fourni
depuis deux mois.
Même *Mimine*
qui s'inquiètait
lorsque les ouvriers
faisaient du vacarme,
à leur départ,
s'est profondément endormi.

Toutes mes obligations
sur la maison
ont été menées à bien.
Le fait d'être immensément
seul me permet de travailler
d'une façon obsessive qui,
pour moi, est la seule façon
valable.
Lorsque l'autre jour
j'ambitionnais une maîtresse
comme distraction,
j'ai oublié la fatigue
qu'autrui me causerait.

L'amour,
à un certain âge, comporte
beaucoup d'infantilisme.

7 juin 2008

Comme en convalescence
sur mon balcon.
Dans la chaleur enfin de
cet été qui s'est fait attendre.
Ce confort est l'oeuvre
de toute ma vie.
Le droit de mourir seul.
J'entends le chant
de tant d'oiseaux que je
me croirais à la campagne.
Au coeur même de la cité.
Comme si j'étais ici un peu
de ma grand-mère Mena.
Petit vieux fragile, bossu,
ratatiné.
Fumant calmement
sa pipe de cannabis
dans le soleil du matin.

14 juin 2008

J'ai loué le 3960A
sans même devoir l'afficher.
Un ancien colocataire revient
cette fois avec une blonde.
Ils travaillent, se débrouillent
bien en français
et n'ont pas d'automobile
voulant épargner.

Le locataire est toujours
quelqu'un de détestable.
Il faut de 3 à 6 mois pour
voir où se situent ses failles
et trouver une manière
de s'en satisfaire
avant qu'il ne s'en aille et
qu'il faille tout recommencer
avec un autre.

L'idée d'un ancien client
qui revient ajoute un plus.
De plus, les parents
sont venus et ont endossé.

15 juin 2008

J'augmente mes loyers
par coups,
à chaque départ de locataire.
La loi de la Régie contraint
à des augmentations
ridicules et finalement
irresponsables.
Car il faut la financer
cette maison, il faut financer
ses réparations,
et cela ne se fait pas
avec des reports
interminables
d'amortissement
pour impôts.

J'ai donc hypothéqué
ma maison pour $75,000
sur 10 ans.
Des versements mensuels
de quelques $800.
La nouvelle structure
financière est en opération.
À l'âge de 76 ans, je serai
à nouveau sans dettes.

16 juin 2008

Le fait de m'affairer
à l'extérieur sur ma maison
m'a attiré la conversation
de certains voisins.
Dont celles de ces trois
femmes dans la soixantaine.

1.
La fille Véroly qui pleure
d'avoir finalement dû
placer sa mère.
Speakerine de télévision
à la retraite, elle m'a proposé
de partir une pétition
contre les cyclistes
qui roulent sur les trottoirs!
Elle arrachait des pissenlits
sur le terrain de sa voisine
pour éviter qu'ils
ne se répandent chez elle!

2.
Diane, 61 ans, sans doute
secrétaire à la retraite,
dont le vieil amant,
m'a-t-elle avoué, est mort.
Elle a l'air de 51 ans,
vient de se faire remonter
les paupières,
et tient des conversations
pleines d'exclamations
comme une adolescente
de 15 ans.

3.
Et une infirmière de 66 ans,
elle aussi à la retraite,
dont je soupçonne
la séparation récente.
Elle met en vente
pour enfin voyager!

Nos relations entre voisins
sont essentiellement
des relations d'individus.
Comme si le couple
était une autre réalité
tout à fait personnelle.

19 juin 2008

Rencontré
Maurice Trépanier.
Il vit toujours seul dans
sa maison de la rue Laval
dont les murs sont couverts
de ses tableaux.
En fait, il est copropriétaire
avec Jocelyne Lepage.

J'avais remarqué,
le 18 mars 2004,
qu'ils y avaient chambre
à part.
Ce que je ne savais pas,
c'est que Jocelyne
vit avec un autre homme
hors de Montréal et que
la maison de la rue Laval
ne lui sert
que de pied-à-terre.
Il doit donc vivre avec eux
lorsqu'ils viennent
à Montréal.
C'est là encore
une autre modalité
de l'échec de couple.

Maurice fait son vin
et dit le faire bon.
Mais il m'avoua
devoir acheter sa marijuana
parce qu'il ne réussit pas
à trouver des graines
et que les dernières
qu'il a eues n'ont donné
que des plants nains.
(Ce qui s'explique par
de trop vieilles semences).

J'ai eu la tentation de l'aider.

Mais j'ai vu aussitôt
le commérage de Jocelyne:
Mornard cultive du pot!

Maurice pourrait être un ami.
Mais j'ai vu
que je ne risquerais plus
ma paix avec personne.
Il a son vin.
Qu'il le boive.

Il est dur parfois
de rester seul.

20 juin 2008

Il y a, dans toute rencontre,
une hypocrisie.
Il y a toujours,
dans une rencontre,
quelque chose
que l'on cache.

21 juin 2008

Plus de travaux.
Plus personne ne me parle.
C'est comme si j'étais
revenu dans ma chambre
d'hospice...

Ce sont
les inconvénients de la vie
qui la rendent heureuse.

22 juin 2008

J'aime vivre seul
dans le silence de la nuit.

Les distractions d'autrui
me laissent
sans véritable plaisir.

J'aime rapidement revenir
à moi.
Tout y est tellement
plus simple.

23 juin 2008

Depuis hier, je suis bandé.
Je me suis levé, hier,
avec l'espoir de retrouver
une femme genre ancienne
hippie qui quête
et se prostitue depuis 20 ans
dans le quartier
et que j'ai toujours un peu
désiré abuser.
Étrange hasard,
à la fin de l'après-midi,
n'y pensant plus,
me voilà interpellé par elle.
Elle suce pour $20,
ne boit pas, mais demande
qu'on lui fournisse un *joint*.
La chose
m' a fortement tentée.
Mais son aspect trop
dégingandé m'a fait hésiter à
l'amener chez moi.
Je lui ai dit que je n'étais pas
en forme.
Je lui ai donné $5,
histoire de me la mettre
en bienveillance
pour une prochaine fois.
L'idée de lui bander
dans la bouche m'énerve.
Je me souviens
de ma première maîtresse
qui, à la fin de notre relation,
me suçait de plus en plus et
de plus en plus longtemps.
Ce côté animal et soumis
des femmes sans scolarité.

24 juin 2008

Quand la testostérone embarque,
le cerveau ne marche plus,
disait une prostiruée.

Ce matin, après une nuit
de masturbations,
je me calme.
Je lis L'UTILITARISME
de John Stuart Mill
sur mon balcon...

Il est évident
que je suis bien, seul.
Mais la tentation est là.

C'est qu'il me faut le régler
ce conflit qui me ravage
depuis 50 ans!

Depuis des années,
je me masturbe en fabulant
comme un fou.
En abusant en rêve
de femmes que je rêve
de soumettre.
Cette fois, la réalité est là,
abordable, à côté du rêve.
Je dois résoudre l'équation.

J'ai fait un tableau
des risques et avantages...
Elle n'a aucune référence
sinon que je la fabule; risque
de maladies, de vol; risque
d'être vu et ridiculisé
par mes locataires et voisins.
Et je sais par mes
expériences antérieures avec
une dizaine de prostituées
que le plaisir
qu'elles donnent
est toujours très très
insatisfaisant.

Je relis mon JOURNAL
du 18 mars 1959.
Depuis toujours je rêve
d'aller chercher ma femme
dans les quartiers
de prostitution.
Je rêve à une fille qui
ne se plaît pas en ce milieu,
qui a hâte d'en sortir,
qui veut sans pouvoir,
mais que moi j'affranchirai.

25 juin 2008

Projet hypocrite de chrétien
bandé!
Aller gentiment convertir
des prostituées...

La prostituée,
comme le clochard,
est un problème structurel
de notre société
qui ne peut se régler que par
des restructurations sociales.
Et mes problèmes sexuels
ne se régleront surtout pas là.

À 66 ans, je dois,
comme un moine,
me faire voeu de solitude.
Sexuelle et affective.
Me concentrer
toujours davantage
sur ce qui se passe en moi.

26 juin 2008

Mais de quelle utilité
m'est donc la hiérarchie
des bonheurs
de John Stuart Mill?
Le mien seul, pour moi,
a de l'importance.
Peu importe où j'en suis
dans l'échelle
des comparaisons.

L'idée est que Mill
défend avant tout une école
de pensée, l'utilitarisme,
d'une façon bêtement
thomiste, sectaire.
Et il a aussi cette manie
de se soucier du bonheur
des autres et de vouloir
à tout prix accroître
la somme du bonheur
dans le monde.
Tout cela étant
non mesurable et relevant
d'un pur subjectivisme.
C'est qu'il y a encore
derrière tout cela
de la chrétienté.
Et il est vrai
qu'il veut légiférer,
soumettre.

27 juin 2008

Mireille Baillargeon,
lorsqu'elle vient à Montréal,
s'arrête et prend
un peu de bois.

C'est la nostalgie
d'avoir été heureux
ensemble qui maintenant
me revient.
Ces belles années
de notre jeunesse.

L'automne
est partout maintenant.

Après un an de séparation,
j'ai oublié à quel point
nos différents quotidiens
ont finalement détruit
le peu que nous étions
devenus ensemble.

28 juin 2008

Je serais milliardaire,
j'aurais 18 femmes, que
j'en serais moins bien qu'ici!

Seul sur mon balcon dans
le soleil radieux du matin.

29 juin 2008

Les nouveaux locataires
du 3960A ont emménagé.

J'ai soudain eu un profond
sentiment de dépossession.
Depuis 15 ans,
tout ce qui est garage relevait
de la famille: nièce, soeur,
neveu et auto.
J'entends maintenant
des étrangers marcher
au-dessus de mon jardin
de cannabis.

J'ai soudain senti
à quel point
je me suis attaché
à cet endroit que je devrai
bientôt quitter.
Comme une intuition
violente.
Comme un dernier
coup d'oeil avant de partir.

Bientôt, tout sera mort ici
pour moi.
On y parlera anglais
et l'on y stationnera
de grosses voitures.

1 juillet 2008

Vu à la télévision,
il y a longtemps.

Un itinérant de longue date
ayant depuis peu
chambre et déjeuner
à la Maison du Père:
- M'éveiller le matin
et descendre à la salle
manger des toasts!
le bonheur!

Il m'a exprimé,
mieux que tous les écrits
sophistiqués du monde,
ce qu'était le bonheur.

2 juillet 2008

Je suis retourné
sur la rue Henri Julien
donnant
sur le Carré Saint-Louis.
J'ai retrouvé le petit rat.
Mort.
Piétiné.
Couvert de mouches.
J'étais content pour lui.
Il ne souffre plus.

Hier, une bande de jeunes
itinérants de 18 ans,
comme il y en a de plus
en plus dans le centre-ville,
l'on vu sortir d'un égout.
Ils l'ont pris en chasse
d'un dessous d'automobile
à un autre, et le petit rat
courait de l'une à l'autre,
de plus en plus affolé,
leur servant de ballon.

J'en suis resté écoeuré
toute la nuit.

7 juillet 2008

Malgré encore
des problèmes,
la récolte de la 25
fut de 1420 grammes frais.
Ce qui me remet un peu
des trois précédentes
qui furent des quasi-échecs
(1080, 480, 1120).
Il y a donc nécessité
d'une transplantation
à la cave
dans des pots de 8".

Mes mauvaises récoltes
de cannabis m'ont amené
à économiser.
Je garde maintenant
toutes les feuilles,
les hache comme du tabac
et les fais sécher.
Ce qui double à peu près
la quantité à fumer.
Une pipée de cannabis
se fait:
d'un peu de feuilles,
d'un peu de fleurs,
d'un peu de feuilles.
D'autres fument le cannabis
avec du tabac.
Ils n'ont généralement pas
accès aux plantes.
Ce qui réduit les vidanges
aux tiges et racines.
La terre étant déjà recyclée
comme litière pour le chat.

La cave est divisée
en 4 lots de 12 pots.
Sur les 12 pots,
je retire la terre de ceux
dont les racines font un pain.
Mais pour éviter
qu'un mauvais pot stagne,
à chaque récolte je renverse
les pots restant pour
en remêler la terre entre eux.
Je rempote ajoutant
un demi-litre de fumier
et un peu de poudre d'os
dans chaque pot.
Et puis je transplante.
Et j'arrose.
Ce qui prend
environ 2 heures.

8 juillet 2008

Reprise et grand ménage
du 3958 #1.
Un ancien salon double
devenu comme une grande
chambre d'hôtel avec
cuisinette et salle de bain.

En repassant, depuis
30 ans, d'un appartement
à un autre, j'en améliore
progressivement l'état.
À chaque fois j'ajoute
quelques améliorations.
Et c'est toute la maison,
comme toute la ville en
temps de paix, qui va ainsi
vers toujours plus de confort.

Cette année, de mes 4
locataires, un seul est resté.
Et c'est lui que j'aurais aimé
voir bouger.
Il est ici depuis 10 ans.
Et depuis 7 ans,
avec une asiatique
tout aussi simple que lui.
Ils vivent à deux dans
un minuscule deux pièces.
Mais débordant
d'encombrement
dans le corridor d'entrée
qui ne leur appartient pas.
Je pensais
qu'ils économisaient
pour s'acheter un condo.
Mais non.
Ils dépensent bêtement tout.
Ils resteront ainsi
toute leur vie devant rien.
C'est-à-dire
dans le capitalisme
des autres.

On entre
dans son appartement
par un couloir sombre dont
la fenêtre du bout est fermée
par un rideau
et où sont suspendus
des objets jusqu'au plafond
comme dans un magasin.
Il est pratiquement
analphabète et elle l'est
nécessairement chez nous
par sa langue.
Il a appris le métier
de boulanger sur le tas
et on l'exploite en le faisant
travailler continuellement
de nuit.

Ces gens réguliers
à leur travail
sont les moins industrieux.
Ils restent là.
Comme figés
en attendant les ordres.
Ils passent le meilleur
de leur loisir
devant la télévision
qui achève de les abrutir.
J'ai eu ainsi
deux vieilles femmes
qui ont fait chacune
plus de 15 ans chez moi.
La rénovation,
avec ses hausses de tarifs,
les fait généralement fuir.
Une bonne partie
du problème social est là.
Ils sont comme coincés là.

9 juillet 2008

Les propriétaires,
les contractuels
et les culpabilisateurs
me semblent
les trois classes sociales
de toutes les sociétés.
Ce que l'on nommait:
les seigneurs, les travailleurs
et les clercs (ou sorciers).
Clercs étant
sous toutes ses formes
(poètes, curés, gens
des médias...)
des culpabilisateurs.

10 juillet 2008

Si je vis d'une façon
indépendante, je ne vis pas
en autarcie hippie.
L'erreur hippie était de renier
toute société traditionnelle
en faveur d'une vie de secte,
style ghetto juif.
Ni plus ni moins.

Mon autonomie, s'il y a,
me vient de mes relations
d'affaires.

11 juillet 2008

Et voilà que le voisin avocat
ramène son fils à Montréal!
Habitant depuis 20 ans
Saint-Sauveur, il m'avait dit
qu'il gardait la maison
pour quand son fils irait
à l'université.

Et voilà donc que bozo le fils
arrive en ville
à 3 heures du matin
avec ses six copains
en planches à roulettes
dans la rue déserte
du Parc LaFontaine...

Et depuis 10 jours, (le fils
étant reparti se reposer
à la campagne), les parents
sont à quatre pattes,
en sueur, avec des ouvriers,
courant partout.
Pour que tout soit beau.
Pour que le fils
devienne quelqu'un.
Je gagerais pour le pire...

Et, pendant ce temps,
devant nos maison,
passe et repasse Françine.
Qui depuis 30 ans
se prostitue.
Elle gonfle
là où ça ne se voit pas.
Elle ratatine là où ça se voit.
De dos, elle marche
comme une vieille.
Mais elle se teint en blond.

Et moi.
Qui depuis 30 ans travaille
sur ma maison.
Moi qui
marche comme un canard
avait-elle dit en riant
de moi à sa comparse d'alors
Nathalie qui, elle, était belle.

Mais le temps passe
là aussi...

12 juillet 2008

La pornographie
est l'expression
de la prostitution.
L'érotisme, celui de l'art.
Et le désir sexuel,
celui de chacun.

13 juillet 2008

Paul Morand,
Journal Inutile.
Journal d'un auteur à succès,
académicien,
faisant beaucoup d'argent,
et de droite.

Jaloux du journal de Gide.
Gide vivait un écartèlement
moral qui nous le rendait
aussi insupportable
qu'attachant.
Morand fait plutôt
gens bien, salon, distraction,
commérage dans le seul but
d'attirer l'attention sur soi
par une publication
de son vivant.
Genre: gâté du système
s'élevant contre l'égoïsme
des autres...

L'égoïsme
est une contraction
nécessaire dans la pauvreté.

14 juillet 2008

Les mots ne rendent pas
compte de l'âge.
La voix tremble.
L'image donne la peau ridée.
Mais le mot
utilisé à 15 ou 87 ans
reste le même.

Ce qui est une autre carence
du langage écrit.

15 juillet 2008

Autrui, comme Dieu, semble
un *imaginaire humain*
prenant racine
dans la dichotomie même
du langage.
L'état de regards fixes,
de contemplation,
ouvre d'autres diapasons.

Que je n'aie pas à me dire
est peut-être le sens réussi
de l'existence.

Ce genre de réflexion
dans le soleil du matin
est ma vie intérieure.
C'était à cela que je voulais
consacrer ma vie.
Non à la prière.
Mais à la question.
Avoir le temps de regarder
autour de moi.
Avoir le temps de vivre
en nous regardant passer.

16 juillet 2008

C’est le désir qui me rend
heureux de vivre.

J’essaie de me contenir.
De ne plus me masturber
le jour.
De me garder
pour avant de m’endormir.
Une pipée de cannabis,
suivie d’une forte
masturbation,
donne un sommeil profond.

19 juillet 2008

Les travaux sont terminés.

Les journées
sont redevenues longues.

20 juillet 2008

Solitude.

Je me demande si le vide
énorme que je ressens qui
ne peut, selon les religions,
n’être rempli que par Dieu,
n’est pas le désir profond
de l’instinct d’un retour
au ventre nourricier maternel
là où chacun de nous
a baigné dans la véritable
fusion des corps
dont nous nous souvenons
comme d’un paradis.

21 juillet 2008

Vu à la sortie
de Villa Médica,
une institution médicale
de longue durée.

Un petit vieux
venant reconduire sa vieille
jusqu’à la rue.
Avec ses bras pleins
de pansements.
La regardant s’éloigner.
Elle qui ne cesse
de se retourner
pour le saluer.
La regardant s’éloigner
sans se résigner
à son éloignement.

Tristesse.

22 juillet 2008

Photographier sur la rue
ces vieillards
qui marchent du même pas...

23 juillet 2008

À 85 ans, Paul Morand écrit:
Depuis que je ne les baise plus, c'est-à-dire depuis un an, les femmes m'apparaissent monstrueuses... ma queue, au premier plan, m'empêchait de les voir.

24 juillet 2008

Le bonheur ne peut être
un état permanent.
Le bonheur
est un état transitoire
entre deux inconvénients.
Il ne dure jamais une journée
entière.

Le bonheur en soi
n'existe pas.
L'idée
d'une éternité heureuse
est une idée idéaliste
qui ne s'observe pas.
Un bonheur continuel
tourne rapidement en ennui.
C'est par contraste
avec les inconvénients
que le temps d'accalmie
peut être dit bonheur.

Le bonheur n'existe pas
sans son contraire,
et il n'existe qu'avec lui.
Le ciel et l'enfer
font partie du même chaos
que nous ne comprenons pas.

L'enseignement moral
devrait nous apprendre
à être heureux
en nous-mêmes, partout.

25 juillet 2008

Nous vivons
dans un continuel désir
d'acheter.
Chaque jour
sa petite course.

La génération de ma mère
avait besoin, chaque jour,
de prier.
Les gens de ma génération
ont besoin, chaque jour,
d'acheter.
L'après-midi, les petits vieux
qui veulent se distraire,
vont faire la tournée
des grands magasins,
seuls endroits,
comme l'église d'hier,
où on les accueille.

26 juillet 2008

Je me dois d'essayer
de contrôler
ma glande intellectuelle.
Comme ma glande sexuelle.
En arriver à ne penser
que volontairement
au lieu que d'être toujours
à me tirailler avec
des détracteurs imaginaires.
En arriver aussi
à ne bander que par besoin
de me vidanger.
Ambitieux projet
(irréaliste à 20 ans!),
mais peut-être possible
à la fin d'une vie.

Car ce sont là deux glandes
d'agression sociale.

27 juillet 2008

Loué le 3958 #1.

En louant mes logements,
j'apprends.
Les gens m'ouvrent leur vie
en références.
Il y a tellement d'autres
chemins que le mien!
Le monde est fait
de milliards
de concentrations sur soi.
Qui se croisent en feux
d'artifice éclaboussants.
Chacun allant son chemin
à toute allure.
Passant à travers
mille scénarios.

28 juillet 2008

Cette année, les maisons
du quartier sont envahies
par les souris.
J'en ai trouvé une morte
dans le garage et le chat
m'en a rapporté une
dans la cuisine.
Des voisins se plaignent
aussi d'en avoir.

J'ai dû acheter des grains
de poison pour les piéger.
Et je continue ma vie.
Comme si de rien n'était.
Comme les américains
après Hiroshima.

29 juillet 2008

Deux problèmes.

La confrontation
du moi de chacun
avec les mythes d'autrui.

L'intégration de la pauvreté
dans le progrès social.

30 juillet 2008

Ma soeur Germaine
revient d'un pèlerinage
à Grande-Vallée.

Elle a retrouvé, entre autres,
la dernière chambre
de tante Catherine,
laissée intacte
depuis sa mort en 1995,
avec toutes ses robes
et ses moules à chapeaux.
Les neveux héritiers
sont à Montréal
et ont mis le tout en vente.

Elle me ramène aussi
des photographies
des tombes familiales.
Dans ce cimetière
où manque notre mère.

C'est le seul cimetière où je me suis sentie bien.

La maison Fournier.

Une des dernières bécosses.

La dernière demeure
de tante Catherine.

L'intérieur de l'église presque inchangé depuis 1941...

1 août 2008

Une réalité
semble essentiellement
une conjoncture
qui ne se reproduit jamais.

2 août 2008

Pour fêter la fin
de mes travaux de maison,
je me suis payé le Journal
1897-1941 de Virginia
Woolf, quelques 2000 pages.
Un journal
qu'elle commença à 15 ans
et qui se termine à 59 ans,
un peu avant son suicide.

3 août 2008

Lorsque je bande
sur une femme inconnue,
je remarque que je bande
d'abord sur une forme
publicisée.
Cette jupe qui moule
si bien les jambes,
cette chevelure
tant de fois annoncée,
enfin toujours quelque
chose relevant d'un préjugé
favorable qui m'est inculqué
comme perception idéale
par la publicité.

Rarement je bande
sur la nudité brute.
Il y a toujours un décor.

Et c'est aussi d'être bandé
qui valorise outrancièrement.

4 août 2008

L'amitié et l'amour
sont des laisser-aller
dans les rapports sociaux.
Un ramollissement
des moeurs.
Une utopie laxiste.
Car ce sont là
des *amitiés particulières*
qui se valorisent,
nécessairement à tort, contre
ce qui se soustrait d'elles.

5 août 2008

Nous n'admettons que très
difficilement notre vieillesse.
L'image que l'on a de soi
se confond d'abord avec
celle que l'on a vue de soi
toute sa vie dans son miroir.
Puis, c'est comme si,
soudain, le miroir
ne renvoyait plus rien.
C'est le regard des jeunes
qui maintenant nous reflète
tels que nous sommes
devenus malgré nous.
Tout en nous fonctionne
encore.
Mais comme au ralenti.
Nous n'avons plus le pas
de la marche nuptiale.
Nous ne faisons que suivre
en désir des rêves passés.
Nous commençons,
sans nous en rendre compte,
la marche répétitive
du vieillard.
Comme une poule
à qui l'on a coupé le cou,
coure encore.
Ainsi diminue partout
notre participation sociale.
Peu à peu.
Petit à petit.
Nous atteignons
le ralentissement.
Peu à peu l'on s'aperçoit
que l'on ne tient plus
la route.
Et puis l'on se retrouve seul
à se bercer
avec ses souvenirs.

6 août 2008

Deux photographies.

L'église avec son cimetière
à Grande-Vallée.
Un paysage dur,
battu des vents, sans arbres,
où il fallait être uni
en un seul Dieu
pour survivre.

Le Carré Saint-Louis.
Un paysage
d'arbres verdoyants
où vont éclorent au soleil nos
diversités.

La distance parcourue
fut longue.
Et il y en aurait d'autres
encore.
Mais je suis trop vieux
maintenant.

8 août 2008

Peu à peu
la vie me rend triste.
Je vis dans une tristesse
profonde.
La moindre contrariété
m'afflige.

La vie en moi peu à peu
se prépare à partir.

Le partage de ma vie
avec autrui est terminé.
C'était une étape.
Le nécessaire passage
avec autrui.
Cette grande naïveté.

Maintenant
la route se fait seul.

9 août 2008

Et si l'on parlait de vidanges.
Il y a, devant la maison,
une poubelle publique.
Chacun y dépose,
en passant, ses déchets
de main, comme il se doit.
Mais de plus en plus de gens
y déposent leurs vidanges
domestiques.
De sorte que tous les jours
la poubelle déborde, et vite.
Plusieurs fois par jour,
je la regarde de ma fenêtre,
et je me dis:
- Les vidangeurs devraient
bientôt passer...
Et cela devient
une distraction pour vieillard
que de la surveiller.
J'ai aussi pris sur le fait
cette dame de mon âge,
bien mise, qui vit
avec un homme de son âge,
et qui me salue toujours
en souriant exagérément.
Je la surnomme
ma grosse cochonne.
Elle sort souvent de chez elle
avec un sac
qu'elle abandonne ici ou là
sur son chemin.
La curiosité m'a pris
d'en connaître le contenu.
Pourquoi ne pas le déposer
devant chez elle?
C'est qu'il est rempli
de bouteilles d'alcool vides
et qu'elle ne veut pas
qu'on sache qu'ils boivent...

Les rues de Montréal,
à l'époque
des déménagements...

La poubelle publique
devant la maison.

11 août 2008

Ménage du 3956
que les locataires ont laissé
à l'état de poubelle.
Cas extrême.
Généralement,
d'un locataire à l'autre,
la transition est moins
malpropre.

Mais c'est là un exemple
du comportement général
des jeunes gavés actuels.
Une cohorte
de cochons gaspilleurs
qui prône l'écologie comme
les méchants chrétiens
prônent l'amour d'autrui.

12 août 2008

Une qualité importante
du locataire est sa régularité.

Ceux du 3960A ont une cage
d'oiseau devant la fenêtre.
Ils ont l'habitude
de la couvrir d'une toile
lorsqu'ils se couchent et de
l'enlever lorsqu'ils se lèvent.
Un autre prend sa bicyclette
à 6 heures du matin
et revient à 15 heures.
Enfin, ils sont quatre
dont je dois prévoir
le va-et-vient.
Ils sont ainsi repérables.
Je cherche à circuler
et à faire mes travaux
dans leur temps d'absence.
Car nous ne cherchons
ni les uns ni les autres
à nous voir.

13 août 2008

Pose des nouvelles fenêtres.

14 août 2008

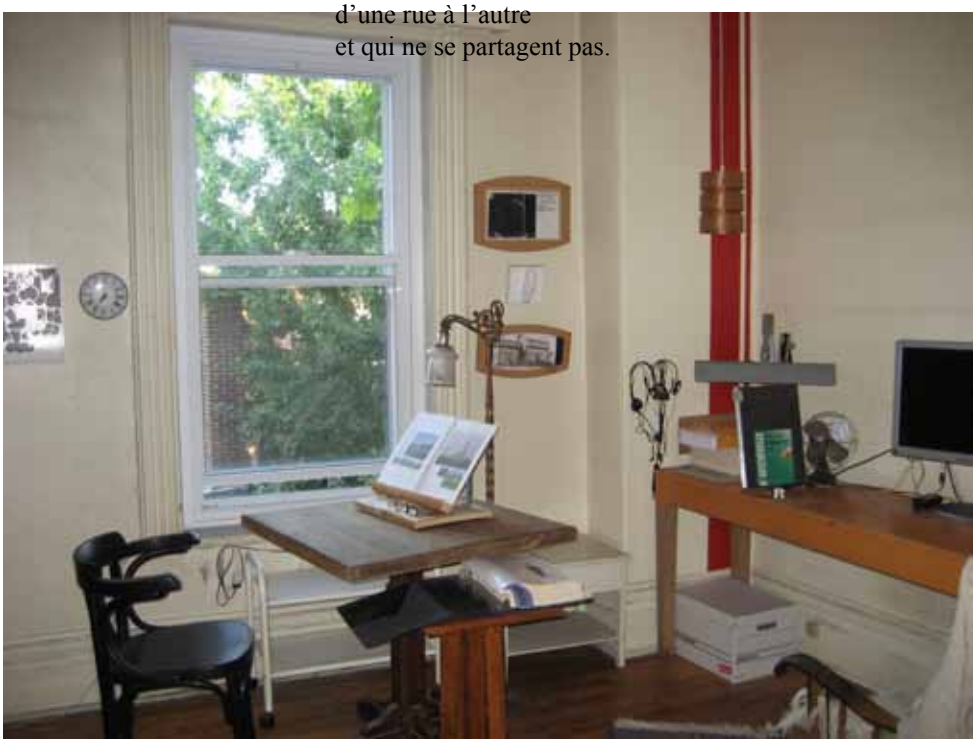
J'ai parfois
comme un étrange lapsus.
Lorsque je m'ennuie
profondément, c'est comme
s'il me venait le goût
de prendre contact
avec une femme.
Et c'est là qu'est le lapsus.
C'est comme ma mère qui
se présente en arrière fond
de chacune.
Comme un rappel viscéral.

15 août 2008

Mireille Baillargeon
a pris du bois en passant.
J'avais une course à faire
et je ne lui en ai pas parlé.
Je préfère aller à pied
plutôt qu'en auto.
La maudite auto!
J'aime faire de longues
marches en flânant avec,
comme but, une course
parfois lointaine.
Au lieu que de toujours
devoir courailler en portant
attention au trafic.
Et puis, mes marches sont
une montée continuelle
de souvenirs du passé
qui me reviennent
d'une rue à l'autre
et qui ne se partagent pas.

20 août 2008

Dans mes locations,
je ne rencontre pas
de gens mariés.
Mais des *conjoints de fait*.
Ce qui est une amélioration.
Les *conjoints de fait* décident
eux-mêmes par simple
déclaration à l'impôt
et sans autres formalités
de leur début en couple
et de leur séparation.
L'État, chez nous, reconnaît
enfin qu'il n'a plus affaire
dans la chambre à coucher.



21 août 2008

Les lecteurs veulent encore
des livres de recettes.
Des arrêtés.
Ils veulent qu'un livre
condense une thèse
qui simplifie la vie.
Mais la vie entrelie tout
dans une complexité
inatteignable.
L'on ne peut
qu'essayer de comprendre.
Les aphorismes
sont des simplifications
frappantes
mais peu efficaces en matière
de compréhension.

22 août 2008

Il est à ce point difficile
de se voir vieux
que je m'imagine encore
être jeune lorsque je parle
avec mes locataires.
Mais il me faut leur rendre
le rôle dans lequel
ils me voient.
Car ils ont,
ou l'âge d'être mes enfants
pour les plus vieux, ou l'âge
d'être déjà mes petits enfants
pour les autres.
Alors...
c'est à papa qu'on sourit!
Ou pire... à grand-papa!

Voilà ce que je suis.
Vieillard.
Propriétaire d'une maison
relativement en ordre.
Millionnaire.

24 août 2008

Pourquoi y a-t-il nécessité,
chez le vivant,
d'une tuerie continuelle?
D'un cycle récurent
de naissances
et de destructions.
D'inévitables agressions.

25 août 2008

Le temps refroidit.
L'automne s'annonce déjà.

Je me suis remis
à l'archivage
de mon JOURNAL,
1971-1991.

26 août 2008

Ce n'est pas tant
la perte d'une personne
ou d'une autre
qui maintenant me déprime.
C'est la perte continuelle de
tous ceux que j'ai approchés,
indistinctement.
Le temps toujours
nous sépare de tout.
Nous ne faisons
que nous effleurer
en passant.

Heureusement
le soleil se lève.
Et me réchauffe encore.

27 août 2008

Toute ma vie
j'ai comme voulu parler
à quelqu'un.
Il me devient évident
aujourd'hui
que ce quelqu'un
n'existe pas.

28 août 2008

La jeunesse n'est pas
profondément malheureuse.
Elle subit des malheurs.
Tandis que la vieillesse,
même aux instants les plus
heureux, n'arrête jamais
d'être profondément
malheureuse.
C'est que la vie commence
partout à lui manquer.

29 août 2008

La maison a repris vie
avec ses trois nouveaux
locataires.
Ils vont et viennent
vers leur travail.
L'horloge de la régularité
a repris.

Le jeune couple du 3960A
coupe une petite planche
dehors sur leur galerie.
Elle tient la planchette
pendant qu'il la coupe
avec une mauvaise scie.
Ils aiment apprendre
craintivement ensemble.

Et c'est ainsi
que la vie continue.

1 septembre 2008

Ce qui caractérise
le carré Saint-Louis,
c'est qu'il est
un carré de fous.
De tous les fous.
Des chantants aux délirants.
Au travers des envolées
continuelles de pigeons.
Où se promènent des lettrés.
Des vieilles gens
de bonnes manières.
Des vieux qui ne parlent
à personne.
Des étudiants guindés
du tourisme.
Des banlieusards
de passage.
- C'est plein d'artistes
qui restent icitte!

Et la police qui repasse.
Et qui surveille les ivrognes
qui cachent
leur réserve de bières
dans les poubelles publiques.
Au travers des écureuils gris.
Où ne finit jamais
de tourner en rond celui-là
sur sa bicyclette.
Et celui-là, estropié barbu
avec une veste de motard
sur son énorme tricycle,
qui ne rate jamais l'occasion
de me saluer.
- Bonjour, docteur.

2 septembre 2008

La jeunesse s'anglicise.
Pire: s'assimile.
Les jeunes couples
parlent de plus en plus
indifféremment
dans une langue
puis dans l'autre.
Ou alors ils sont en Chine.
Ou en Europe.
Mais de moins en moins
dans le village pure laine
québécois qui les a vus
naître.

3 septembre 2008

J'ai le plaisir, depuis 30 ans,
d'avoir à moi une maison
à refaire.
D'avoir à moi mille
problèmes à régler.
Et surtout, jusqu'ici, d'avoir
eu la capacité de les régler.
Ce qui m'a fait
une trajectoire heureuse.
Et durable.
Diplômes, emplois, amours,
tout est disparu.
Mais ma maison
me demeure.
Et le soleil se lève encore
sur les arbres du parc.
Et la ville s'éveille
une autre fois.

4 septembre 2008

Le succès de l'un
est de faire fortune.
Le succès d'un autre,
de diriger.
Le mien est
de m'être donné le temps
de me dire en chemin.
Ces petits portraits
que j'esquisse au jour le jour
avec des mots,
parfois quelques photos.
Et vous y verrez un peu
de mon époque,
mais en cela sans doute
que je ne remarque pas.

Mon journal est devenu
ma culture
et la base de ma morale.
Je me relis, je me compile,
m'indexe, m'organise.
Lorsqu'un nouvel intérêt
me vient, je me l'assimile.
J'y compile
mes perceptions semblables
en vue d'en arrêter
une cartographie historique.
À me relire sur 50 ans,
mes tendances lourdes
me deviennent évidentes.

Un journal
ne corrige pas les défauts.
Il ne fait
que les faire apparaître.
Les véritables tendances
sont devenues inévitables.
La seule correction
que permet l'expérience
est de nous aguerrir
à nous méfier
de nous-mêmes.
Mes tendances
m'amèneront toujours
au bord de la falaise.
Mais je ne subis plus
la fascination à m'y jeter.

Un journal est un spectacle.
L'écrivain
se donne en exemplarité.
Écrire un journal,
c'est nécessairement vouloir
être suivi.
Comme la vie des saints
de toutes les religions.
Comme la vie des artistes
de toutes les cultures.

Un journal peut être
un instrument de précision
pour un travail sur soi.
Mais pour la plupart de ceux
qui tiennent un journal,
il ne sert
qu'à des confessions
immédiates à vide
sans autres développements.
Ce n'est qu'en les organisant
comme pour l'édition que
l'auteur peut y découvrir
comme le texte d'un autre
qu'il peut dès lors étudier.
Et c'est jusqu'ici
ce qui semble avoir manqué
dans la pratique de ce genre
littéraire qui est le seul
à être pour soi.
On entasse ses confessions
sans trop les relire
en se disant
l'avenir me comprendra.
Ce qui est faux.

Car il faut toujours
se reprendre en main.
En affaires,
il faut une comptabilité.
Dans la vie,
un journal est une procédure
pour se comptabiliser
soi-même.

À relire mon journal,
il m'est clair que je ne veux
vivre avec personne.
J'ai cédé à la nécessité,
parfois à la facilité,
mais toujours j'ai cédé.
Bien sûr, certains jours seuls
sont pénibles.
Mais il est plus pénible,
si souvent, d'être deux!
Il m'est clair
que je n'ai jamais aimé
vivre avec une femme.
J'ai eu besoin
de Lise Bissonnette pour
rédiger mon Nouveau Cahier
au Quartier Latin,
tandis qu'elle se logeait
chez moi par besoin.
J'ai eu besoin
de Monique Cloutier pour
me remettre financièrement,
tandis qu'elle avait besoin
de moi pour garder sa fille.
J'ai eu besoin
de Mireille Baillargeon
pour éviter de travailler
durant les 15 ans précédant
mes 65 ans et l'arrivée
de mes pensions.

Il m'est clair aussi
que c'est la nécessité
qui m'a fait m'acoquiner
avec des hommes,
avec qui non plus
je n'ai pas trouvé bon
de devoir m'arrêter.
Il est clair que c'est
l'obligation de dépendance
(financière ou autre)
qui m'a toujours fait
me laisser accompagner.

Un journal n'est pas
un substitut à l'action.
Il n'est pas non plus
un substitut à l'amitié
ou à l'amour.
Il est autre chose.
Il est la cohésion de ma vie
intérieure.
Je peux réussir socialement.
Je peux aimer et être aimé.
Il n'en reste pas moins
que je resterai seul avec moi.
Et que cette solitude
a besoin d'un épanchement.
D'une organisation affective
qu'aucune action sociale
ou amoureuse ne donne.
Mais qu'un journal,
véritablement intime,
peut réussir.

Comme le contact
avec une divinité.

5 septembre 2008

Mais comme une divinité
qui ne parle
que du plus profond de moi.

Les religions
ont commis l'erreur
de nous séparer du divin.
De nous réduire.

6 septembre 2008

C'est la majeure partie
de notre vie
dont nous ne voulons pas
garder mémoire.
J'ai ainsi foutu au recyclage
mes rapports répétitifs
d'hôtellerie.
L'éternité
n'est qu'un vain mot.
Nous n'aurions pas la tête
pour en supporter l'étendue.
La réalité
est un tel flot continuel
qu'il faut l'endiguer
de quelque manière
pour en garder
un quelconque souvenir.
Nous ne supportons le récit
de notre propre histoire
qu'abrégé.

7 septembre 2008

Dernier signe de jeunesse.
J'ai toujours le goût
de rebondir.
Quand un malheur m'arrive,
j'essaie de le remplacer
par un bonheur.
D'un inconvénient,
je tire un renouveau.

Mais ce sont là
de petites contrariétés.
Les mauvais jours
ne sont pas encore venus.

8 septembre 2008

Salomon, le dépanneur.
Salomon, le juif marocain.
Sa femme morte,
il a grossi avec ses deux fils,
il a fait rebâtir avec un bloc
de logements par-dessus.
Puis, l'un des fils
s'est suicidé.
Mais tout a continué.
Mais voilà que quelques
années plus tard, l'autre fils
s'est mis à déconner.
Jeep Hummer devant
la boutique, et dettes de jeux
qu'on dit pas jolies.
Salomon a finalement
tout foutu en vente.
Il est devenu barbu, sale,
découragé.
C'est un autre chemin
malheureux de vieux.

9 septembre 2008

Je concentre
en une seule pièce
ce que je voudrais apporter
avec moi si je devenais
impotent et qu'il fallait
m'institutionnaliser
ailleurs que chez moi.
J'y traînerais les 18 caissons
de mon Journal.
Les 30 caissons de
ma bibliothèque universelle.
Je me prépare
à ce que le reste
de mes avoirs soit bazardé.

10 septembre 2008

Euthanasie.

Les beaux discours
de libéralisation se heurtent
au fascisme des religions.
Il faut établir
des réseaux clandestins.
Se taire et agir.

Les religieux
agissent contre nous
et contre notre avis.
Se taire et agir.

11 septembre 2008

Pourquoi nous posons-nous
la question
d'un sens à notre vie
alors que la question même
nous la gâte.
À quoi me servirait de savoir
si cela ne change rien.

Le temps refroidi.
L'automne.
Des mouches viennent
mourir aux fenêtres.
Leur splendeur: vertes,
bleues, d'une perfection
comme des fleurs.
Parmi des milliards d'autres.
À quoi bon savoir.

12 septembre 2008

Nous, intellectuels,
avons la manie
de ne jamais être contents.
Nous critiquons tout.
Même la vie.

La vieillesse
devrait apprendre
à trouver belle
le peu de vie qui lui reste.

Des oiseaux rouge-gorge
sont dans la vigne
de l'escalier
surveillant *leur* récolte.
J'éprouve
une très grande joie.
Ils sont si beaux
dans le soleil
de ce début d'automne.

13 septembre 2008

Mireille Baillargeon
est repassée à Montréal.
Elle a découvert
à Saint-Joachim
une véritable commune
de français de France
qu'elle commence
à fréquenter.
Vin, pétancle, et tout et tout.
Et la voilà qui joue
à la pétancle!

Ses affaires
semblent aller bien.
Du moins j'aime le croire.
Elle a changé d'auto.
Elle a fait refaire son toit
qui coulait.
Elle en est maintenant
à refaire sa salle de bain.

Elle refait sa vie.
Elle et Jeanne envisagent
même de vendre leurs trois
appartements de ville
pour s'en acheter un à elles
ensemble.
La logique était là.
En fait, c'est d'abord Jeanne
qui en a assez
de ses appartements de ville
qui sont un peu mal choisis.
Alors Mireille suivra.
D'autant plus
qu'elle n'aime pas
ses deux copropriétaires.
Comme elle l'a suivi
lorsqu'elles ont quitté
leur mère
pour venir rejoindre
leur père.
Comme elle l'avait suivi
en achetant à elles seules
Saint-Joachim en 1979.
Ce sont, si l'on peut dire,
deux fausses jumelles.
Et qui peuvent encore
rêver ensemble.

En bref, la vie continue.
D'autres histoires
se forment déjà ailleurs.

Je m'en sens mieux.
La logique était là.
Elles dormaient déjà ensemble
dans le même lit
lorsqu'elles étaient petites.
Elles ne se sont jamais
quittées.
Je me sens moins coupable
d'avoir retrouvé,
pour moi seul,
ma grande maison.

Mes caisses de bois auront
finalement servi de prétexte
à nous revoir chaque mois
pour faire notre cure
d'après séparation.
D'une fois à l'autre, nous
nous sommes familiarisés
à la distance entre nous.
Comme allant
de plus en plus de soi.
Comme étant dans la logique
des choses.

Nous ne retenons
presque rien d'autrui.
Une fois les événements vécus
ensemble, chacun va
dans une autre direction.
Nous ne retenons que
ce qui nous a frappés, nous.
Nous en revenons ainsi comme
sans mémoire
de ce qui s'est réellement
passé.
Quelques événements suffisent
pour nous rappeler trente ans
d'existence commune.

15 septembre 2008

Reparti le chauffage, de nuit.
Les outardes
commencent à partir.
L'automne déjà.

Nous avons sans doute
l'intelligence nécessaire
à notre espèce.
Humains, outardes ou plantes.

Sans plus.

17 septembre 2008

Nous devons tendre
vers une société laïque.
J'entends par là
vers une normalisation
chez tous
d'un esprit scientifique
plutôt que religieux.

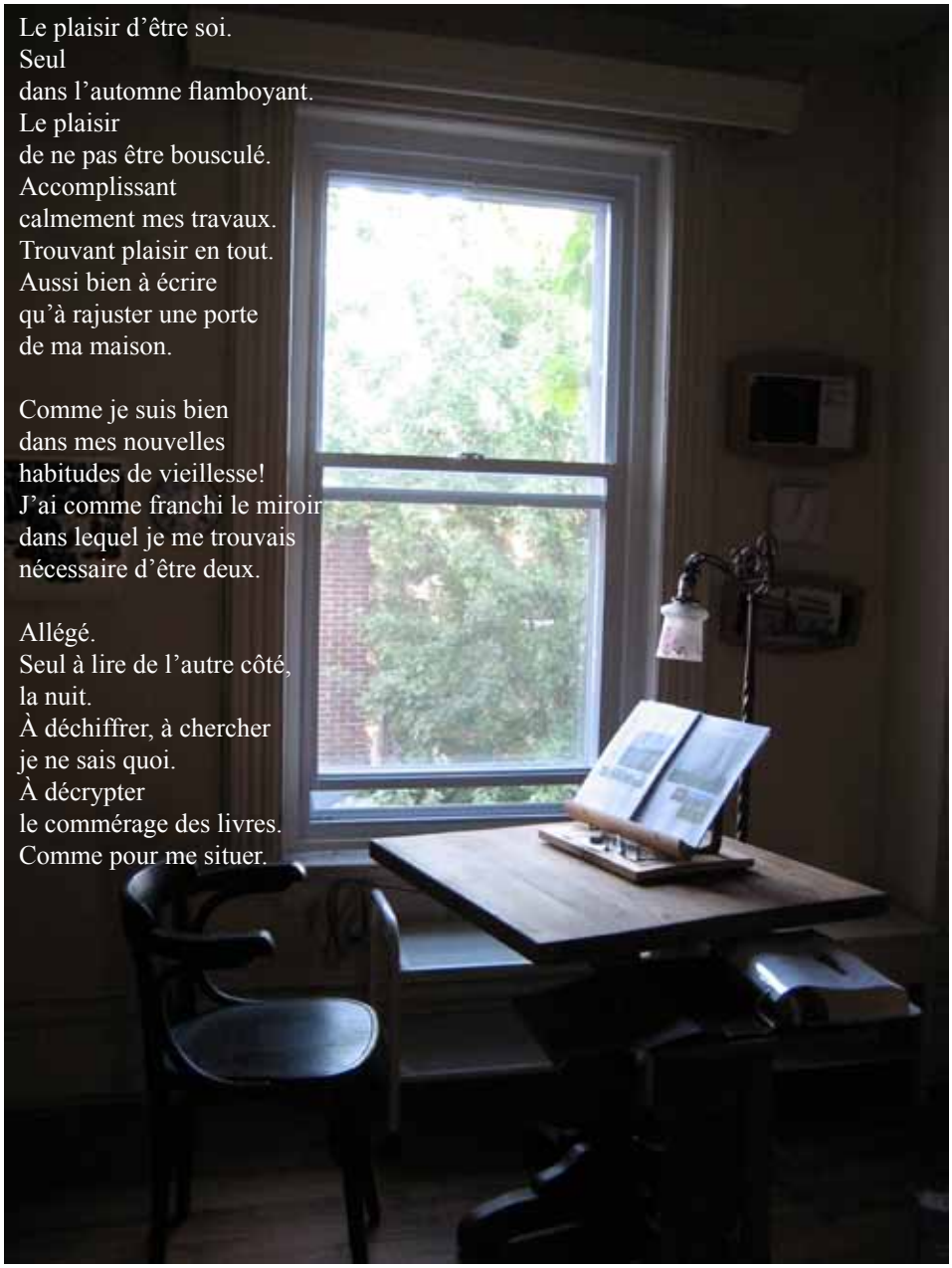
Le catéchisme de la science ne renferme que... certains degrés de probabilité.
C'est précisément le propre de l'esprit scientifique de savoir se contenter de ces approximations de la certitude.
Sigmund Freud.

18 septembre 2008

Le plaisir d'être soi.
Seul
dans l'automne flamboyant.
Le plaisir
de ne pas être bousculé.
Accomplissant
calmement mes travaux.
Trouvant plaisir en tout.
Aussi bien à écrire
qu'à rajuster une porte
de ma maison.

Comme je suis bien
dans mes nouvelles
habitudes de vieillesse!
J'ai comme franchi le miroir
dans lequel je me trouvais
nécessaire d'être deux.

Allégé.
Seul à lire de l'autre côté,
la nuit.
À déchiffrer, à chercher
je ne sais quoi.
À décrypter
le commérage des livres.
Comme pour me situer.



1 octobre 2008

Je suis né petit, bossu,
gringalet.
Ma voix n'impose pas.
Et la vieillesse me rempire.

Lorsque j'écris,
je deviens un autre.
Je peux donner le ton.
On peut me lire et
m'imaginer sans ma laideur.
Mais je resterai toujours
avec mon infirmité.
Frustré, je l'ai toujours été.
Ce n'est qu'avec moi
que je m'en tire.

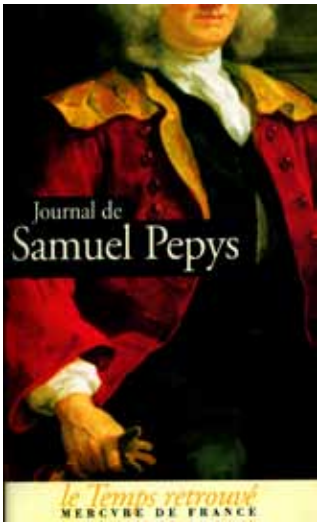
2 octobre 2008

Tous les journaux
ne sont pas *intimes*.
Il y a différentes formes
de journaux.
Il y a le journal littéraire qui,
même non publié, demeure
une chronique.
Il y a le journal militaire qui
rend compte de l'historique.
Il y a ...
Il y a ...

Le journal, pour être *intime*,
doit contenir
des confessions, des aveux,
de l'excentricité qu'il est
généralement inconvenant de
publier, mais qui expriment
contre tout une autre vision
de la nature de l'être humain.

Il est notoire que le premier
journal intime ait été écrit,
en secret des autres,
dans un langage codé.
Samuel Pepys,
de 1660 à 1669, l'écrivit
en une sorte de sténographie
d'autant plus compliquée
qu'il y mêla plusieurs
langues simultanément.
Il ne voulait absolument pas
être lu.
Ce ne fut qu'en 1820
qu'il fut finalement décrypté
et traduit.
Donc *intime*
dans tous les sens du mot.

Ce qui frappe,
c'est que les journaux
intimes d'aujourd'hui,
même écrits pour être lus par
les héritiers, n'en demeurent
pas moins intimes et vrais.
Bien sûr tout journal intime
se base sur un mensonge,
sur un favoritisme
faisant l'éloge de soi,
sur l'ambiguïté
de vouloir être lu
tout en s'en défendant.
Mais cela fait partie
de la conscience normale
de soi, de la ruse sociale
absolument nécessaire
à la défense de soi.
Sans mensonges
qui me soient favorables,
je ne suis rien.



3 octobre 2008

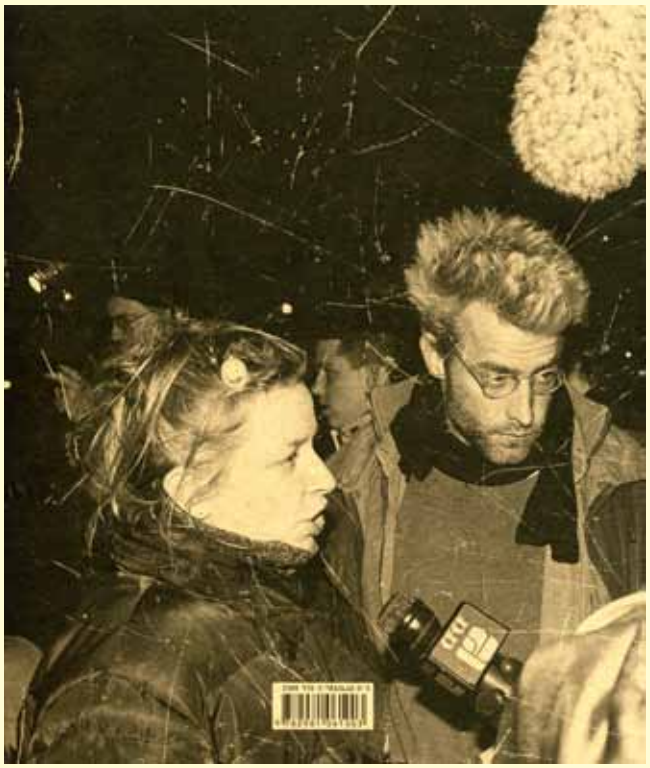
Lancement, hier,
du livre de l'ATSA
(Action Terroriste
Socialement Acceptable):
QUAND L'ART
PASSE À L'ACTION.

Et je me suis retrouvé là,
un moment,
perdu parmi les jeunes,
vieillard me souvenant
en silence du temps
de SEXUS
et de ALLEZ CHIER.
Et m'interrogeant.

Tous ces jeunes bandés
les uns sur les autres!
Frustrés de voir plus bêtes
qu'eux les diriger!

La contestation
peut se classifier comme
guerre civile symbolique.
Le fait de pouvoir protester
calme une certaine minorité
intelligente.
Mais ne change pas
le problème de devoir gérer
la débilité générale et
mentale des populations.
Au mieux, la contestation
est une fêlure
dans notre comportement
collectif.

L'importance
de la contestation demeure
de maintenir
le renouvellement du
langage en le laissant envahir
par notre subconscient.
Si peu soit-il.
Un peu d'air frais.
Mais bien vite intoxiqué,
chez nous,
par les subventions d'État
qui transforment toujours
les contestataires en téteux.



4 octobre 2008

Nous entrons dans une crise financière qui, cette fois, semble d'importance.
Une crise du crédit à l'américaine, comme il fallait s'y attendre.

Le crédit et l'automobile, les deux cancers de l'*american way of life*.

5 octobre 2008

J'ai commis une *action manquée* intéressante pour Sigmund Freud.
J'avais d'abord écrit deux titres pour remplacer LE GRAND LIVRE que je trouve prétentieux, raide, pontife comme l'ivrogne que j'étais alors en l'écrivant.
Quelque chose de manichéen et ne comportant que des apriorismes.
Aujourd'hui que je ne bois plus d'alcool depuis 10 ans, je vois le monde moins agressivement.
Le cannabis adoucit l'approche.
Et comme je suis à reprendre ce qui reste (et il en reste presque autant!) et que je n'ai pas utilisé, j'ai décidé d'enlever tous les sous-titres et de laisser aller les textes par paragraphes numérotés.
J'ai pensé comme premier titre *Mes radotages philosophiques*.
Puis comme second *Quand je radote tout seul*.
Je voulais épingler le second bien à la vue, et jeter le premier que je trouve encore trop prétentieux.
C'est le contraire que j'ai fait. J'ai refusé d'exposer le titre qui me diminuait (radote tout seul) pour afficher ce qui me valorise (philosophique).

6 octobre 2008

Et voilà que je modifie encore ma pochette de DVD pour la version 2008 de mon JOURNAL, (ma dernière action terroriste socialement acceptable...).
J'ai toujours eu un énorme problème à choisir: formats, caractères, mise en pages...
J'ai un manque évident de culture visuelle.
J'ai bien essayé, mais en vain, de me trouver un cour de graphisme.
Et puis, il y a toujours tellement d'autres possibilités...

7 octobre 2008

La plus grande déception de ma fin de vie aura été de m'apercevoir que l'amour n'existe pas.
Que l'amour divin et l'amour humain viennent du même mythe religieux.
Bien sûr, il y a l'attachement.
Ce qui est autre chose.

8 octobre 2008

Il y a d'étranges rencontres
qui font une impression
très forte sur le moment...

Et je me demandai pourquoi
cette vendeuse
dans la quarantaine,
sans doute italienne, qui m'a
guidé vers l'achat judicieux
de ma nouvelle literie,
m'obsédait.
Et que j'ai revue
le lendemain et qui
se souvenait très bien de moi
dans la foule des acheteurs
du grand magasin La Baie, et
qui me conseilla encore, sans
que je la demandasse cette
fois, entre deux autres
de ses clients.

N'entrait-elle pas
de plain-pied
dans l'installation de mon lit,
comme une mère ou comme
une amoureuse.
Et c'est là que tout
s'embrouille terriblement.
Et c'est là, il me semble,
une logique propice aux
coups de foudre amoureux
qui ne s'expliquent
peut-être pas autrement.
Comme s'il y avait
nécessairement de l'inceste
dans l'amour.

9 octobre 2008

Je m'enferme.
Je m'imagine un monde.
J'y trouve ma paix.

D'autres ont besoin
de fabulations religieuses.
D'autres,
de fabulations sociales.

Je m'enferme, fatigué,
dans le peu
que je suis devenu.
Dans la journée, je traite
les affaires de ma maison
comme si c'était un travail
pour une firme
qui m'emploie.
Comme si ma maison
ne m'appartenait pas.
Ce qui me déstresse.

Lorsque je fais
des apparitions publiques,
je suis en devoir.
Lorsque je me retire
chez moi, c'est que
je ne suis plus l'employé.
Sauf sur appels
exceptionnels.

Je m'enferme
dans mon introspection.
Comme d'autres
s'enfermaient dans la prière.
Et la nuit est mon temple
préféré.

10 octobre 2008

Nous avons besoin de vivre
seuls, mais dans une société.
Ce qui vient d'arriver
au nouveau locataire
du 3958#1
en est une illustration.

Vivant seul, il lui est arrivé,
en pleine nuit, de paralyser.
Il ne pouvait plus bouger
que ses mains.
La moindre tentative
de geste le faisait crier
de douleur.
Ne pouvant même pas
rejoindre son téléphone,
il a cependant réussi
à alerter son voisin de palier
qui rentrait de son travail
de nuit et avec qui il partage
le même corridor d'entrée.
Celui-ci me sonna
pour que je débarre
sa porte et qu'on appelle
l'ambulance.
Ce qui fut fait.
Donc: relations d'affaires
et relations d'urgence
sont nos relations de base.
Suivies de toutes les autres
modalités d'expression
que j'appellerais relations
d'accommodement.

Ce qui lui arrive est ce qui
m'inquiète maintenant.
En vieillissant, les risques
de m'écrouler augmentent.
Je m'interroge alors:
qui va s'occuper du chat,
qui va repartir le chauffage
pour la nuit...

Mais je me donne encore
quelque temps
avant de mieux organiser
mes systèmes de secours.
Et c'est peut-être là
une autre erreur de vieux
que de penser encore:
"ce sera demain..."

11 octobre 2008

Ma maison
est bâtie sur de la glaise.
J'ai eu l'obligation
de pieuter, de rejoindre
le roc, pour la consolider.

Ceci pour imager cela.

Mes relations avec autrui
sont bâties
comme sur du sable
mouvant.
Tout ce que j'y ai fondé
s'y est englouti,
sans remèdes,
inexorablement.

Mais l'utopie d'être deux
demeure grincheusement
fascinante.
Comme un subconscient
d'avant la naissance.
Les mécanismes de l'espèce,
pour nous faire
nous reproduire,
tente continuellement
de nous faire sortir
du bien-être de nous
enfermer en nous-mêmes.

12 octobre 2008

La récolte de la 26
fut de 1900 grammes frais.
Cela fait du bien
d'avoir une bonne réserve
devant moi.
J'aime à ne pas devoir
m'en soucier.

La bizarrerie
des hermaphrodites est
de donner plein de semences
en même temps qu'un plein
de récolte.
Mais je vais quand même
revenir à des semis de plants
normaux pour la 28.
Histoire de garder vivant
mon stock de semences
ordinaires.

Le retour à des pots de 8"
est probant.
Ce n'est pas facile
de se définir une recette qui
puisse aisément se répéter.
Tout changement amène
de nouvelles corrections.
Et cela prend du temps.
Quelques récoltes parfois.

13 octobre 2008

Le peu de temps
qu'il me reste
m'est précieux.
J'aime en savourer,
chaque jour, chaque heure.

Je vais ainsi,
de petites satisfactions
en petites satisfactions,
comme l'on boit
par petits coups
quelque chose qui nous
est exceptionnement bon.
Vivre ses derniers moments,
dans le silence, seul avec soi.
Comme étant
un rassemblement d'objets
particuliers.
Qui n'intéresse, en fait,
personne.
Et qui ne se reproduira
plus et qui sera bientôt
éternellement dispersé.

14 octobre 2008

Lorsque je prends
une marche, j'essaie de faire
silence en moi.
J'essaie de regarder.
J'essaie de me laisser
envahir par le traveling.
J'entre dans l'immensité
du silence visuel.
Comme dans une vérité
massive
surgissant des couleurs.

15 octobre 2008

La bonne santé
donne continuellement
de petits projets.
Ainsi ai-je ramassé,
au cours de mes marches,
des boutons de fleurs
devenus semences.
Je compte les mettre en terre
en avril prochain
dans une douzaine de pots,
dans l'espoir que tout cela
pousse et aille améliorer
mon jardin de façade.
Ces petits plaisirs
sont le goût de vivre.
Ces petites banalités sont
la grande marche de la vie.

16 octobre 2008

Jadis les belligérants
imposaient la norme
de leur force supérieure.
Norme inapplicable
par la moyenne qui devenait
dès lors la classe inférieure.
L'intellectuel était en marge.
Le renversement des forts
a peut-être produit
nos sociétés efféminées.
Mais ce sont peut-être
les intellectuels
d'aujourd'hui qui causent
maintenant problème.
Ils soumettent tout
à des conflits de mots.
Ils dictent à tous
leurs normes lettrées qui sont
inapplicables pour tous.
Si on laissait faire
sans que toujours
quelques-uns dictent
leur volonté à tous,
il se créerait peut-être
d'autres façons de voir
et de faire.
Mais je serais bien embêté
de devoir dire par où
nos sociétés s'effondreraient.

17 octobre 2008

Seul à regarder
la splendeur de l'automne
par les fenêtres.
Le temps pluvieux
et un début de grippe
me rendent triste.
Je me souviens
du temps de mes 10 ans,
de l'attention familiale
dont nous jouissions alors
lorsque nous étions malades.

La solitude a ce désavantage
de laisser la vieillesse
devant rien d'autre
que son affaissement.
Je porte en silence
mon silence.
Comme une affection morte
il y a longtemps.

18 octobre 2008

Téléphoné à mon frère Olier
pour ses 62 ans.
Il n'est pratiquement
joignable qu'à son travail,
comptable pour
l'Ordre des Pharmaciens.

Le cas d'Élisabeth n'a rien
pour le rendre heureux.
Elle stagne à journée longue
dans son lit,
continuellement déprimée.
La laisser seule l'inquiète.
Il ne sait plus
à quel électro-choc la mener.

Sa situation financière
n'annonce guère mieux.
Il n'a plus aucun
fond de pension.
Il a mangé ce qu'il avait
durant son conflit
contre l'Union des Artistes.
Il devra donc travailler
le plus vieux possible.

Reste encore la santé.
Et le gros salaire qu'il fait.

19 octobre 2008

Je souffre
de NYMPHOMANIE,
exagération des besoins sexuels chez la femme
disent les dictionnaires.

À un certain niveau
d'émotions contraignantes,
le mécanisme compensateur
de mon érection s'enclenche.
L'éjaculation huile
pour ainsi dire
mes grincements.
Les chutes de l'alcoolique
repentant étaient identiques.
Et la vie continue.
Jusqu'à la prochaine
mise en tension.

J'ai compensé
l'alcool par le cannabis.
Mais par quoi compenser
une masturbation...

20 octobre 2008

Et j'ai vu partout
des délirants
qui se jettent dans les bras
les uns des autres
en s'écriant *je t'aime!*
Et j'ai vu partout
la grande roue de la chimère
broyer les crânes
entre ses dents.
Dans la froideur absolue
de l'univers.

21 octobre 2008

En lisant les journaux
des autres, j'en arrive ici.

De l'un à l'autre,
il me semble écouter
la même suite dite
par une même voie.
Avec, de l'un à l'autre,
un léger changement de ton.
Un même monologue qui,
d'un âge à l'autre, continue
de nous parler des mêmes
préoccupations.
Et c'est cela qui étonne.
Du plus grand acharnement
de chacun à être soi,
nous vient la production
d'une oeuvre véritablement
collective.
La production d'un *moi*
qui réalise,
d'une époque à l'autre,
le point de fusion.

C'est qu'il est intéressant
d'y découvrir,
à toutes les époques, la
continuelle critique d'autrui.
Sans doute due à la difficulté
de vivre ensemble
et à la difficulté
de l'assurance de soi.

Qu'aucune forme de société
ne libère le *moi*
de sa solitude, du besoin de
mentir contre tous les autres.

Que l'amour,
vu à travers les siècles,
n'a pas plus d'importance
que les autres formes
de relations sociales.
Qu'il soit coquin avec Pépys,
calculateur avec Constant,
passionné et coupable
avec Gide ou normatif
à la Paul Morand.

Qu'un journal intime
nous donne à tous l'illusion
que quelqu'un
sait nous écouter
comme seuls nous-mêmes
savons le faire.

22 octobre 2008

Où donc serais-je mieux
qu'ici, à me bercer seul
en regardant les arbres
du parc par les fenêtres,
à fumer ma pipe de cannabis
le dos bien au chaud
près du calorifère.

Où donc serais-je mieux
qu'ici, à me complaire
dans mes jeux lettrés.

C'était là, pour moi,
le but de ma vie.
Tout simplement
de *bien* la vivre.
À mon goût.
Comme le faisaient
les riches.

23 octobre 2008

C'est peut-être le fait d'avoir
parlé à mon *ange gardien*
(croyance catholique voulant
que nous soyons tous
affublés d'un double),
qui m'a conduit ensuite
à écrire mon journal.
Je lui parlais comme à vous.
Je devais discuter avec lui
de tout.
J'étais *ensemble* avec lui.

Les gens qui ont peur
d'être eux-mêmes semblent
ainsi avoir besoin de parler
collectivement à un dieu,
au lieu de se parler
à eux-mêmes.
Ce qui revient au même.
Sauf que la conscience
de soi y perd.

24 octobre 2008

Par cette belle journée
d'automne,
visite à Saint-Lambert.
Ce n'est pas loin.
Mais l'obligation
de passer le pont
fait que je n'y retourne pas.

Le sentiment fâcheux
d'avoir échoué ma vie.
De ne pas être devenu
le jeune homme bien
que j'annonçais.
Professeur de lettres,
aujourd'hui
avec riche retraite de l'État.
Qui aurait son cottage, avec
femme, enfants, automobile
et tondeuse à gazon.
Enfin, qui n'aurait jamais eu
ni locataires, ni travaux
de conciergerie.
Qui aurait donc pu voyager,
aller à Paris...
Qui aurait pu devenir
comme ces vieux sortant
faire le tour de leur maison
après dîner.
Deux fois, trois fois le tour.
Et puis l'on rentre.
Dans cette ville banlieue
qui retient d'abord
par son silence.
Dans cette ville
où l'on marche dans les rues
en prenant conscience que
les résidents vous surveillent
sans jamais vous regarder.
Dans cette ville de véritables
rentiers anglais.

Que les nouveaux arrivants
essaient férocement d'imiter
en s'efforçant que tout
autour de leur maison montre
qu'ils sont eux aussi dans
l'ordre de cette sous-classe
sociale dominante.

Enfin, j'ai figuré
que certaines amies passées
(Odette Cartier, Renée
Darche...) pouvaient encore
y habiter ayant été les seules
héritières de la maison
de leurs parents.
Mais j'eus beau faire le tour,
deux fois, trois fois,
de leur maison, tout semblait
désert pour la journée.

Et puis, j'ai cessé
brutalement de rêver.

Je me suis rappelé
tout ce qui existe de hargne
derrière ces portes closes.
Ces divorces,
ces surendettements,
et quoi, et quoi.

Et je suis rentré chez moi.
Seul.
Lourdement seul.

Cimetière de Saint-ambert.

Le 316 Green,
complètement transformé.

Maison Lapointe Maison Thomas 332 Maple. Maison Peacock

Boulevard Desaulniers.

Maison Letellier.

Maison Cartier.

Maison Darche.

1 novembre 2008

Il me faut maintenant
démystifier mes nostalgies.

C'est encore
d'une mystification
religieuse que me vient
l'idée d'avoir *échoué ma vie*.
Car ce *jeune homme bien*
de mon enfance n'était autre
que catholique, marié,
anti-drogue, docile
et contrôlant toutes
ses pulsions *maléfiques*.

Exactement ce que
je n'ai pas voulu devenir.

Tout ce qui m'y conduisait
m'amenait à déconner
pour y faire échec.
Je voulais être, contre tous,
ce que je suis devenu.
Ma vie profonde
m'emmenait tout simplement
à moi.

J'ai donc lentement
découvert que j'étais moi,
et que lorsque ce moi
profond *refuse*,
je deviens pour moi-même
incontrôlable.
J'éprouve des répulsions.
Je m'obéis finalement
en brisant tout
là où j'en suis.

J'ai refusé l'ambition
que ma mère m'imposait.
Ce que certains nomment,
(à tort à mon avis),
complexe d'échec.
Échec
par rapport au but imposé.
Mais résussite
pour le moi profond.

J'ai refusé
l'esprit de Saint-Lambert.
L'esprit de son architecture
de banlieue conçue
pour l'automobile,
l'esprit de surveillance
chrétienne du voisin,
l'esprit janséniste du couple
refermé contre tous
sur ses enfants.
J'ai refusé, et j'ai réussi
à faire ailleurs, et autrement,
mon chemin.

2 novembre 2008

Ce moi profond
qui finalement me dirige est
en quelque sorte pour moi
le droit des dieux
(s'il en était!),
la règle de nature.

Après 66 ans, je m'aperçois
à quel point j'ai obéis
à cette sorte de profondeur
incontrôlable.
Là où je pensais
avoir déconné, je découvre
la raison secrète
qui m'opposait à la raison
qu'on me donnait.
Il y avait autour de moi
comme une odeur
de décadence guindée
que je ne supportais pas.
J'avais besoin de rebondir
ailleurs.

Il est vrai
que je n'ai pas *réussi*.
Je ne le pouvais pas
dans cette société-là.
Mais je m'en suis finalement
bien sorti.

3 novembre 2008

L'automne flambe encore
à la fenêtre.
Mais la neige arrive.

J'ai repris ma vie d'hiver.
Lever, généralement
avant 3 heures du matin.
Déjeuner, jus d'orange, oeuf,
rôtie et café, tout en lisant
2 pages de la pénible
Introduction à la psychanalyse,
de Sigmund Freud.
Suivi d'une première pipée
de cannabis, tout en lisant
le *Journal* de Virginia Woolf.

Puis je regarde
s'il y a quelque chose
à placer dans mon Journal.
Puis commence
son indexation.

Vers 5 heures du matin,
je sors prendre une marche,
en face, dans l'allée cyclable
du parc désert à cette heure.

6 heures: deuxième pipée
de cannabis et vadrouillage
dans la maison.

9-11 heures: décapage
de la peinture orange
de l'escalier...
arrêté en 1983!
repris en décembre 1999...
et que je reprends.

Suivi d'une troisième pipée.

11-13 heures: dîner devant
les nouvelles télévisées.

L'après-midi commence
avec la 4 ième pipée,
suivie d'une longue marche
en ville.

Vers 15 heures,
retour à la maison,
5ième pipée,
masturbation et sieste.

17 heures, souper frugal,
6ième pipée, rêvasseries...
et au lit!
comme l'a si bien dit et redit
Samuel Pépys avant moi.

Pour 2009, j'envisage donc
les travaux suivants,
la plupart chez moi:

1. Décapage de l'escalier
orange.
2. Finir l'escalier du bas.
3. Trouver un menuisier
pour finir toutes les boiseries
de l'entrée.
J'aurai enfin réglé
le décor d'entrée (qui est
affreux actuellement).
4. Pose de 2 nouvelles
fenêtres au 3958#2.
5. Pose d'une dernière
fenêtre au 3956.

Ce qui sera bien suffisant
pour une seule année.

Mais comme je suis plus
heureux que l'an dernier!
Je m'inquiétais alors
(et avec raison)
de tous les travaux à faire
d'urgence sur ma maison.
Comme je suis à l'aise
maintenant avec ces petits
travaux d'amélioration.
Je me compte chanceux,
à mon âge, d'avoir encore
ce genre de projets
qui m'empêchent de sombrer
dans la mélancolie.

4 novembre 2008

Il n'y a qu'un seul problème,
celui de *ma* mort.
J'essaie néanmoins de vivre
avec tout ce que la vie
m'en permet de plaisirs.

Mais comment réellement
partager ma vie
avec des gens qui se croient
sincèrement éternels...
Je n'aime pas leur rythme
stupide d'éphémères qui
prétendent survivre à tout.

Pour vivre sa mort,
il ne faut pas se laisser
bousculer par l'ambition.
Il faut ne désirer
que ce qu'il faut
pour s'assister soi-même.
Et il en faut néanmoins
beaucoup
pour pouvoir se libérer
des extravagances d'autrui.
Je m'occupe donc
sérieusement
de ma continuité.
Apprendre à regarder partout
comme si c'était
ma dernière fois.
Chaque instant étant
la chose la plus belle
qui puisse encore m'arriver.

Apprendre à m'aimer
moi-même profondément.

5 novembre 2008

Nous devons tous survivre
à la bêtise de nos parents
de nous avoir mis au monde.

Notre vie reste bêtement là
contre la misère et la mort.
Rien ne me laisse espérer
d'avenir meilleur
sinon par l'amélioration
de nos techniques.

6 novembre 2008

Je ne perçois
que par les idées
qui m'ont été apprises.
Tout le reste m'est encore
invisible.

7 novembre 2008

La crise financière
et économique arrive
lentement chez nous... par
une baisse des taux d'intérêt.
Ma banque m'annonce
que mon taux passe
de 4.5% à 3.5%.

Lorsque j'ai acheté
ma maison en 1979,
le taux d'intérêt était de 11%
et le marché établissait
la valeur marchande à 7 fois
le revenu locatif.
Au pire allait-on jusqu'à 10.

Mes revenus étant
actuellement de $34,000
de locations réelles,
plus $30,000 que je devrais
ajouter pour ce que j'occupe,
disons donc $60,000 x 10,
ce qui donne $600,000
comme valeur maximum
de ma maison.

On me dit aujourd'hui
qu'elle vaudrait 1 million.
Ce qui la rendrait
absolument non rentable.
D'où l'effondrement
immobilier.

8 novembre 2008

L'un des bienfaits
du progrès est de nous avoir
libérés des serviteurs.
Lorsque je ne fais rien, c'est
que tout se fait de lui-même.

Je m'étonnais de trouver
dans tous les journaux
intimes de plus de 100 ans,
des serviteurs.
Du petit valet de Pépys
à la servante de Delacroix
jusqu'aux bonnes
de Virginia Woolf.
Mais c'est oublier que
jusqu'au milieu de 1900,
il fallait encore apporter
le charbon
pour chauffer la maison,
pour chauffer l'eau;
il fallait vidanger les WC,
déplumer le poulet,
faire à la main la lessive,
et quoi et quoi.

Aujourd'hui, tout fonctionne
par automatisme.
Le chauffage fonctionne
de lui-même par thermostat.
L'eau chaude attend
continuellement
dans le chauffe-eau.
La lessive se fait tout seule.
Sans parler de l'eau courante
et du tout à l'égout.
Et de l'épicerie qui offre
le poulet, déplumé, dépecé,
et déjà cuisiné si je veux.

Pourquoi m'encombrer, dès
lors, de serviteurs humains,
tous rechignants et sujets
à irrégularité.
Notre époque s'est ainsi
libérée de l'esclavage
et, pour ainsi dire,
démocratisée.

9 novembre 2008

À moins d'être moi-même,
je ne suis personne.

12 novembre 2008

Le bonheur est dur à porter
parfois.

La vie est une guerre
extrêmement violente
entre les espèces.
Ici, la guerre
encore inachevée
contre les souris.
Là, les animaux
qu'on mène à l'abattoir.
Partout, l'extrême violence.

13 novembre 2008

Les rénovations récentes
sur la maison
m'ont enlevé plusieurs sujets
d'inquiétude.
Les fenêtres et les portes
sont bien ajustées.
En tout,
la maison fonctionne mieux.
Les locataires font leur vie
de leur côté.
En fait, ce sont tous
de nouveaux locataires
qui n'ont pas connu
les problèmes
de l'an dernier.
Pour eux, le mieux
est que je dérange le moins
possible leur vie privée.

J'ai donc repris
mes distances.
J'ai retrouvé ma solitude.
Une profonde solitude
qui me laisse le temps
d'écrire et de me concentrer
sur mes fabulations
du monde.

14 novembre 2008

Raoul Duguay.
Trouvé son CD 1999,
CASER, dans les vidanges...

Complètement gaga!
gazouillant et mal, toujours
l'amour, l'amour toujours,
vieillard manichéen
déconnecté de tout, le tout
finissant en mauvais folklore,
d'la Bitt à Tibi
jusque dans les vidanges,
comme il se doit.
Jeune, il annonçait mieux.

Et du coup je me suis mis
à écouter Michel Beaulieu
lu par Pierre Nepveu.
Et j'ai retrouvé
l'autre réalité de l'écriture.

15 novembre 2008

Je suis devenu ce vieillard
qui se berce
dans cette maison chaude.
Nos objets
sont notre véritable
définition.

Avant je me rêvais.
Je voulais être ceci, ou cela.
Maintenant je suis.
Je suis ce que j'ai acquis.
Cette maison.
Ce journal.

Mais ce que nous gagnons
à être nous-mêmes,
nous le perdons
en disponibilité.
En vieillissant,
nous nous emmurons
dans ce que nous sommes
devenus.
La poussée vitale
s'est épuisée.
Il n'y a plus de place
pour intégrer autrui.

16 novembre 2008

Ce n'est pas l'amour
que nous cherchons, mais
l'orgasme et la distraction.
Qui donc cherche à aimer
quelqu'un?
Sinon
lorsque cela nous advient
par compassion, et quelques
autres exceptions.

Soit.

C'est donc à moi
de me ressaisir
lorsque je lyre.
C'est donc à moi
de me masturber, ou mieux
si je peux, et de me distraire
pour me remettre
au diapason.

17 novembre 2008

La vie ne nous prolonge pas
comme individu.

Nous sommes, avant tout,
un sexe.
Tous nos organes
nous poussent
à la reproduction de l'espèce.
De la naissance à la mort,
nous sommes un réseau
de nerfs bandés à cette fin.
Notre langage n'est lui aussi
qu'un moyen de séduction.
L'illusion sexuelle
est la seule vision du monde
qui soit conforme
à la nécessité.

Et si je cherche
les bases d'une morale,
je n'en trouve pas.
Ce n'est qu'aux résultats
de mes actions pour moi
que je peux m'évaluer.

18 novembre 2008

La vieillesse m'a contraint
à mettre fin à mes rêves
d'amour.
La pauvreté m'a contraint
elle aussi.
Je suis riche pour moi,
mais pauvre pour deux.
À cause de ces contraintes,
je me porte mieux.
Car une fois dans la galère
de l'amour, il faut ramer.
Et ramer beaucoup.
Et tout ce temps perdu
n'est plus à vous.

Et je n'ai plus de projets
pour m'inciter
à la recherche d'autrui.

19 novembre 2008

L'individualisme actuel
est une réaction normale
au collectivisme de fait
dans lequel nous vivons
socialement.
Car c'est pour me défendre
moi que je m'oppose, pour
me protéger de la société,
non pour la détruire.

20 novembre 2008

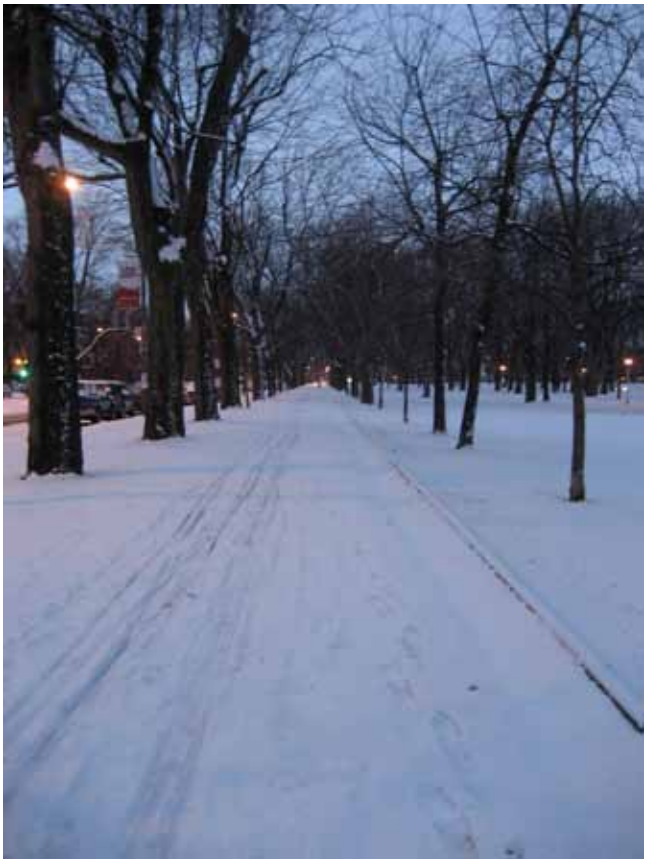
Nous, humains,
comme les animaux,
comme les plantes,
existons sans doute
dans le cadre
de quelque chose.
Néanmoins, dans
l'immensité de la matière,
la vie n'a peut-être pas
de *sens pour nous*.
La vie ne semble pas
supporter
l'étroitesse de nos *vérités*.
Il y a comme un remous
intérieur qui détruit tout
lorsque nous nous égarons
dans nos vérités.

21 novembre 2008

J'avais lu, chez Oparin (L'ORIGINE DE LA VIE SUR LA TERRE), que la vie pourrait être une forme que prend la matière dans son mouvement.
Maintenant je lis chez Jean-Marie Pelt (LA VIE SOCIALE DES PLANTES), que "*.. pour exister, la matière exige des forces antagonistes...*"
et une violente pression continuelle entre les espèces.
Que dans "*...cet ordre fondamental, dans la nature comme dans la société, certains êtres s'autorisent, se contraignent ou sont astreints à déroger."*
Que "*...la règle veut que le principe de coopération, d'association, de fusion, soit continuellement équilibré par le principe inverse de compétition, d'opposition et d'identité.*"

Ainsi l'existence serait essentiellement une tension s'équilibrant.
Excellent!
Mais après...
Pourquoi suis-je ici, conscient.
Nous n'en savons rien.

24 novembre 2008



Il neige
sur les arbres du parc.

Mais une tempête
économique frappe
de plein fouet partout.
Je me documente et je ris
un peu méchamment.
Cette crise, je la voyais venir
depuis 1970...
et je me répétais toujours:
- je ne comprends pas...
Je m'étonnais
qu'elle retarde tant.
Que les États-Unis
réussissent continuellement
leur gloutonnerie à crédit.

Le capitalisme, précédé
par la chute du communisme,
implose à son tour.
Pour ne pas avoir voulu
bien payer ses valets
qui ont dû dès lors
outrancièrement s'endetter
pour survivre dans
le château des *golden boys*,
et qui maintenant
font s'écrouler le système.
(Notons ici que c'est
la Chine qui a sonné la fin
de la récréation en menaçant
de ne plus placer d'argent
chez les américains...).

Les États tentent maintenant
de reprendre un pouvoir
qu'ils avaient abandonné
un moment
à des multinationales
d'actionnaires irresponsables
socialement.
Un véritable
pouvoir terrestre
se met peut-être en place,
cette fois à partir du G20,
et non seulement américain.

Mais la morale économique,
pour moi, reste la même.
Quel que soit le système,
il semble toujours y avoir
une minorité de petits malins
qui finissent par voler
tous les épargnants.
On n'en sort pas.
L'autre finit toujours
par nous égorger.
Il faut le plus possible
gérer nous-mêmes
notre propre économie.
Comme je gère
la rentabilité de ma maison.

À l'exception d'être
une méthode pour transfert
de biens réels, la monnaie
de papier ne vaut même pas
d'être utilisée
comme torche-cul.
L'épargnant
de titres de papier
en sort toujours perdant.

25 novembre 2008

Fini d'emboîter les quelque
4000 livres québécois
(tous plus catholiques
les uns que les autres)
entreposés dans le garage.
Les 6000 autres
sont dans le salon.

La lourdeur catholique
de la culture *d'ici*...
comme le disent les gens qui
ne savent pas d'où ils sont.

Donc fin du ménage
de ce que c'était
au début de l'année.

1 décembre 2008

Et le décapage de l'escalier
avance lui aussi.

2 décembre 2008

Et le procès
avec le voisin marocain
arrive enfin devant un juge,
le 13 janvier 2009,
après 5 ans d'attente.
L'avocate m'a convoqué
pour nous préparer.
J'ai tout étalé sur ma table
pour en décortiquer
les arguments.

Une institution si lente
démontre
notre peu d'efficacité.
Avec un juge qui n'a jamais
mis les pieds sur place
et qui jugera sur les mots
qui lui seront présentés!
Et les arguments
du marocain
(qui a compris le jeu)
sont tous plus fourbes
les uns que les autres.

Notre justice
est un grossier brassage
de mots plus ou moins creux.

J'ai hâte de sortir de là.

3 décembre 2008

“Je me trompe quand
je me persuade
que j’ai de l’importance
pour les autres: cela
contribue à me donner
un sentiment très vif
de moi-même, alors
qu’en fait je ne compte pas;
de sorte que ce sentiment
est en partie imaginaire;
qu’il me fait illusion.”
Virginia Woolf, 8 août 1928.

N’avait-elle pas déjà écrit,
le 22 août 1922:
“Peut-être le mieux serait-il
de vivre en territoire neutre
- ni ami ni ennemi - et,
par ce moyen, supprimer
les exigences de l’égoïsme.
Mais une société comme
celle-ci est-elle possible?”
Mais cette directive,
aussitôt écrite,
devient aussitôt oubliée.

Mais si l’on s’y tenait
à ce constat!
Si l’on en tirait une politique
sociale cohérente.
Une politique
de respect de soi.

Bien sûr,
tout cela demandera
une structure financière autre
que la structure familiale
dans laquelle nous vivons,
une chambre pour soi seul,
et ce pour tous.

La route sera longue encore.
Car c’est de la libération
économique
de tous les individus,
et dans toutes les sociétés,
dont il s’agit.
Un point culminant
du confort qui
ne s’est jamais encore
produit dans notre Histoire.

4 décembre 2008

J’ai toujours eu
une vision claire de l’inutilité
de tous mes efforts.
Qu’une réussite
reste toujours illusoire.
Qu’elle finit toujours.
Les efforts que j’ai faits,
je les ai toujours faits
un peu malgré moi.
Comme poussé
par mon milieu.
Je ne saurais plus les refaire.
La méchanceté
de mon entourage
m’obligeait
à me bâtir une protection.
Ma maison est ma carapace,
et mes écrits sont mon feu
dans l’âtre.
Je me prépare à quitter,
à laisser une conque vide.
J’essaie de la faire belle.
C’est la tristesse qui
maintenant habite avec moi.
Autrement, ce serait pire:
je serais seul
avec le désespoir de la rue.
Avec les années
s’est rajoutée la conviction
nette de la futilité
de toutes mes affections.
Les gens sont passés dans
ma vie comme des nuages
dans un ciel de grand vent.
Nos civilisations nous ont
donné un peu de politesse.
Mais nous vivons encore
foncièrement
comme des fauves.

5 décembre 2008

Il y a 5 ans, ce conflit
avec le voisin marocain
m’obsédait
comme un mal de dents.

Je constate aujourd’hui
que ma propre mort
m’obsède moins.
Comme si ce n’était pas vrai.
Alors que tout en moi
devrait y converger.
Mais non.
Je continue à rebondir.
Et je rebondis encore.
Tout en moi suit le battement
involontaire du coeur.

6 décembre 2008

Et j'en suis
à me refaire une garde-robe.
Modestement.
Très modestement.
L'autre jour, dans un miroir
de grand magasin,
je me suis vu
dans mes haillons de friperie,
comme un vieil itinérant
perdu dans une boutique
de gens bien mis.
Je néglige,
depuis trop longtemps,
mon apparence.
Faute d'argent bien sûr.

Je peux et je dois maintenant
me refaire un peu.
Mais comme j'aurai
toujours l'air d'un vieillard
squelettique dans mes beaux
tissus neufs!
Ce qui ne m'empêche pas,
ainsi mieux vêtu,
de parader encore un peu
comme un jeune fanfaron...

7 décembre 2008

Par temps très froids,
tous les hauts de cheminées
sont occupés.
La majorité, par des oiseaux.
Mais deux écureuils
viennent s'allonger ensemble
sur la grille de la cheminée
du garage.
Tout ce qui vit
tend vers le confort.

8 décembre 2008

Panne locale d'électricité.
Depuis 21 heures hier soir.
Il est maintenant
5 heures du matin.
De 24, la température
de la maison est tombée à 15
et continue de chuter.
Il a fait -20 la nuit
précédente.
Un record.
Je me suis enfermé
dans la cuisine avec *Mimine*
et une berceuse.
Le four du poêle à gaz est ici
comme un feu de bois
en attendant qu'Hydro
répare la panne
qui touche le quartier.

J'écris à la lueur
d'une chandelle.
J'y vois mal.
Comme lorsque j'écrivais
au collège, la nuit.
Sans électricité,
notre civilisation s'écroule.
Complètement.

L'individualisme moderne
n'a rien à voir avec
l'individualisme des anciens.
Mon ancêtre Alexis Caron
a fondé Grande-Vallée
par son avancé
hors de sa communauté.
C'était l'individualisme
de colonisation.
Aujourd'hui,
nous vivons tous
dans un territoire commun.
L'individualisme
d'aujourd'hui ne peut être
qu'une forme interne
de notre très grande
socialisation.
L'individualisme
d'aujourd'hui ne concerne
que nos modèles
de comportement.
Et ils sont, somme toute,
forts peu différents.

Après un individualisme
de colonisation,
nous n'avons d'autres choix
que l'individualisme
de consommation.
Nos contestations étudiantes
ne concernaient
que des valeurs
de comportement
dans notre société.
Nous colonisions
de l'intérieur.

9 décembre 2008

Ah! quelle belle vie je fais!
à lire seul dans la nuit,
dans la chaleur
de ma maison, à regarder
la neige neiger à la fenêtre.

J'ai atteint, pour moi,
à tous les niveaux,
un confort heureux.
Le droit de partager
le confort accumulé
par des millénaires
de civilisation avant moi.
Je jouis, ici et maintenant,
du seul sens utilisable
de ma vie.

11 décembre 2008

J'ai dû prendre les grands
moyens contre les souris.
C'est la troisième fois
que je me fais dévorer
mes semis de cannabis.
Les souris adorent bouffer
les têtes de jeunes pousses.
Une seule souris suffit
à tout ravager.

Après les trappes, le poison,
j'en suis venu...
à encager mes semis
dans des cages de treillis
métallique que je me suis
patentés.
Les plants
pourront y séjourner
jusqu'à atteindre un pied.
Les plantations de plus
d'un mois n'ont pas sembler,
jusqu'ici, intéressées
les souris.

J'ai donc jeté les affreuses
trappes collantes dont
je n'ai plus besoin urgent.
(Oui, j'étais prêt
à toutes les violences...)
La souris s'y colle,
s'y débat en vain,
et il faut la tuer à la main.
Ce qui écoeure.
Tout autant que si je devais
tuer un de mes semblables.
Je préfère le poison.
La souris souffre
certainement.
Mais je ne le vois pas.
Ce qui me suffit.

Ce n'est pas la mort
de l'autre qui nous dérange,
mais que notre paix
intérieure en soit dérangée.
Enfin.
Ce m'est un si grand
confort que d'avoir ainsi
gratuitement mon cannabis
que ma méchanceté
ne supporte pas d'être
contredite *bêtement*...
si l'on peut dire.
Entre la vie d'un autre
et la mienne, je privilégierai
toujours carrément la
mienne.
Je n'ai jamais été du genre
à mourir pour la Patrie.

12 décembre 2008

Il n'y a profondément,
ni égoïsme, ni amour,
ni haine, ni charité,
ni autres coloris.
Mais uniquement le moi,
sous divers moyens,
qui tente de survivre.

Ce n'est qu'en intégrant
le *mal* dans nos valeurs
que nous atteindrons
une société juste.

13 décembre 2008

La vie m'a appris
que les gens de secte
étaient des fanatiques, ceux
de culture des hypocrites, et
ceux d'argent des voleurs.

Mais, en décrivant
tous ces gens que j'ai
connus,
j'en ai fait une histoire
où ils apparaissent
comme des caricatures,
des dessins animés.
De tout
ce que nous avons été,
il ne reste rien d'autre
que ce côté irréel.
Notre histoire est ainsi faite
comme un conte.

16 décembre 2008

Il en est
du goût de la renommée
comme du goût de l'amour.
On se met à fabuler
en quoi les autres
nous trouvent bons.
C'est comme un goût
d'enfant qui nous serait
resté, le réflexe
de chercher le regard
toujours approbateur
de notre mère.
Notre naissance
fut un désarroi.
Notre solitude
est plus profonde encore.

18 décembre 2008

Une autre année qui achève.
Je n'avais jamais pensé
vivre si vieux!
À 66 ans,
d'après les statistiques,
j'aurais peut-être encore
10 ans de vie devant moi.

Mais je sens de plus en plus
la vieillesse
faire marée montante.
On dirait que le rythme
de vieillissement s'accentue
de jour en jour.
Je sens de partout l'existence
me submerger

19 décembre 2008

Notes.

1.
Pourquoi toujours ce rêve
d'accompagnement.
Ce besoin de se dire.
De croire être entendu.
Comme si l'autre
pouvait correspondre
à un quelconque langage
intérieur.

2.
Nous ne nous rejoignons
que par une action nouvelle
à deux.
Seul, notre chemin
aurait été différent.
C'est en autant
que nous ne faisons
ni l'un ni l'autre
ce que nous désirons
profondément
que nous pouvons faire
quelque chose ensemble.

3.
L'autre, par sa présence,
nous distrait toujours
de nous.
C'est en autant
que nous adoptons
un langage commun
de préjugés que nous
pouvons nous rejoindre.
Langages de circonstances,
d'affaires ou de mondanités.

4.
Il m'est impossible de parler
de ma mort avec quelqu'un
sans devoir en parler
comme d'un fait divers.
Je dois me taire
sur son importance
pour pouvoir parler
avec autrui.
Je ne peux être, au mieux,
qu'une volubilité
de répliques
sans profondeur.

5.
C'est en cela
que nous nous distrayons
mutuellement
de nous-mêmes
que nous avons un langage
avec autrui.
Et c'est parce qu'il est
un peu moins faux
que nous privilégions
le langage amoureux.

6.
C'est le fait de croire
être ensemble
qui nous fait nous sentir
être ensemble.

20 décembre 2008

Il fait chaud dans la maison.
Dehors, c'est l'hiver.
C'est aussi
le temps des Fêtes!
L'énervement
devient palpable.

J'apprécie d'être seul.

C'est le rythme obligé de
toutes ces fausses festivités
(oh combien de faux baisers,
de fausses exclamations
de joie!) que je n'ai plus
à éviter.
Il n'y en a plus pour moi.
Et c'est bien ainsi.

23 décembre 2008

Un itinérant
est mort gelé dans la rue.

Nous vivons
dans une société
d'une méchanceté inouïe.
On dit: indifférente.
Non.
Hypocrite.
D'une méchanceté inouïe.

Il y a des limites à exiger
du courage du misérable.
Un individu dans la rue ne
peut plus, absolument plus,
se reprendre en main seul.
À l'état de nature, peut-être.
Mais aucunement
dans nos sociétés
où des prérequis
sont toujours nécessaires.

On a débloqué, en moins
d'une semaine, des milliards
pour sauver l'industrie
automobile.
Pendant ce temps,
on s'éternise
en commissions d'enquête
pour l'aide de quelques
millions à l'itinérance.

Les gens qui dorment
dans la rue n'ont pas
de lobbies pour les défendre.
Ni de fonds pour alimenter
les caisses électorales.

Que certains vivent
dans le luxe et d'autres dans
le sordide n'est pas normal.
Si le bonheur n'a pas
d'histoire, chez nous
le malheur n'ose plus parler.
Nous ne voulons plus
l'entendre.
Ce n'est pas de guignolées
qu'il nous faut.
Mais d'une autre société.

Voilà qui est bien dit!
Dans le ton parfait
du *temps des Fêtes*!

Mais tout cela est faux.

En réalité les itinérants
nous sont insupportables.
Ils brisent notre confort.
Nous nous cachons tous
derrière l'anonymat
des sociétés modernes
pour les délester.
Et nos préjugés moraux
rajoutent à notre bonne
conscience en les qualifiant
tous d'alcooliques, drogués,
voleurs, putains, et quoi
et quoi qui n'a de nom
qu'en enfer.
Là où ils doivent être.
Là où nous les oublions
le plus rapidement possible.

24 décembre 2008

Les circonstances
de la vie nous conduisent
généralement
où nous ne voulions pas
nécessairement aller.
Nous y rencontrons
des responsabilités
concrètes.
J'ai à gérer
une simple conciergerie.
Jeune, je me voyais
à la tête du monde.
Je dictais des réformes.

Je sais aujourd'hui
que je n'ai de responsabilité
que pour ce qui m'est réel.
Je dois m'occuper
de mes affaires.
Les autres missions sociales,
pour moi qui ne suis pas
en poste pour agir,
me sont une aliénation.
Je ne suis socialement
que ce pour quoi la société
me paye.

31 décembre 2008

L'année finit donc.

Combien de temps
me reste-t-il à vivre?

Vous qui me lisez, le savez.
Vous n'avez
qu'à tourner les pages.

2009

67 ans

1 janvier 2009

Et la vie continue...

Mais je me dis maintenant
que je peux mourir.
Que le reste de ma vie
ne me rajoutera rien.
Que l'essentiel a été fait
et dit.

2 janvier 2009

Oui, c'est encore un mythe
que de penser pouvoir
changer la société.
Corollaire au mythe de Dieu.
Au mythe de l'amour.
Qui cache plutôt une volonté
religieuse d'expansion.

Les choses sont là.
C'est la société
tout entière qui,
en changeant
continuellement,
nous change avec elle.

À ce titre, le JOURNAL
de Virginia Woolf
l'illustre bien malgré elle.
On y décrypte
l'arrivée du confort
électrique, motorisé,
dans la société occidentale.
La fin surtout
de la domesticité.
Qui *fit* l'individualisme,
le féminisme et autres
modernités.

3 janvier 2009

Par des mouvements lents et
de très grandes profondeurs,
la société nous change
en changeant elle-même.

4 janvier 2009

“Il faut que je m’oblige à regarder en face cette vérité tangible qu’il n’y a rien... rien pour personne. Travailler, lire, écrire, ne sont que des faux-semblants, ainsi que les relations avec les gens. Oui, même avoir des enfants n’arrangerait rien.”
Virginia Woolf,
Journal 23 juin 1929.

“Je suis frappé par le fait que la mort n’est jamais prise en compte dans la conduite des grandes affaires de la vie.”
Foglia, La Presse,
20 décembre 2008.

Mais de ces belles évidences,
nous ne retenons rien.
Nous repartons
dans nos petits projets.
L’utopie nous reprend.
Nous n’y pouvons rien.
Nous sommes tous dépassés
par les événements.
La vie est toujours plus forte.
Le goût de survivre
semble être le seul sens
profond de notre vie.

Le bonheur est là.
Tout bêtement.

5 janvier 2009

Nous ne pouvons aimer
profondément
que nous-mêmes.
Le reste n’est toujours
que tentatives de s’attraper.
Comme la chatte réussit
à capter l’intérêt du chat
et le faire lui courir après.
Dans le seul jeu possible
du *attrape-moi pour voir...*
qui aussitôt se dissout
pour aussitôt recommencer.
Comme si nous pouvions
franchir la barrière
d’être deux.
Cette barrière infranchissable
d’être soi.
Il faut être jeune pour aimer
ainsi se laisser *séduire*.

6 janvier 2009

La fascination de
la débauche, de la perversité,
chez moi, ne fonctionne
plus.
La culpabilisation devant
la pauvreté, la misère,
ne me touche plus.
C’étaient
visions chrétiennes.
En eux-mêmes,
les criminels et les foireux
ne sont pas respectables.
Ils nuisent.
C’est le sens qu’il faut
donner à la justice sociale.

Les rejetés sont par où
nos sociétés ont échoués
à se régulariser.
Les causes sont multiples.
Il faut les cerner.
C’est là qu’il faut agir.

Mais je ne veux pas que
le peu que j’ai fait de ma vie
soit détruit par la sottise
des mal-organisés,
peu en importent les causes.
D’autant plus
que cette misère n’est rien
comparée à la vraie misère.
Ce sont des milliards
de pauvres qui maintenant
devront être enrichis.
Il faut produire, éduquer
au confort, contingenter.

Puisque nous naissons
malgré nous,
dans un environnement que
nous ne comprenons pas et
que nous ne comprendrons
nous-mêmes jamais,
puisque notre fin observable
est de mourir,
alors vivons du moins
confortablement.
Rien ne sert de souffrir
si je peux trouver moyen
d’être mieux.

7 janvier 2009

À 66 ans, ma philosophie
se résume ainsi:

1.
La survie serait le sens
même de la vie, donnant
sans arrêt semences,
rejetons, enfants.

2.
Chacun ne pourrait aimer
que lui-même
et n'être aimé profondément
que par lui-même.

3.
La société nous ferait
tels que nous sommes
par et dans la fabrication
collective du nécessaire
à notre confort.

Et le sentiment général
qui me tient devant tout
en est un de grande pitié
pour tout ce qui vit et meurt.

Oui, philosophie triste!
puisque je meurs.

Avec comme antidépresseur
le cannabis.
Fumé ou ingéré,
il calme et rend rêveur.

8 janvier 2009

Incidemment,
la récolte de la 27
fut très mauvaise
avec seulement
720 grammes frais.
À cause de...
Oui encore un *à cause de*...
Mais j'y arrive.
J'espère régulariser
mes 4 récoltes annuelles
entre 1500 et 2000 grammes
frais chacune.

Pousses de 1 mois,
dans les nouveaux pots
de 3x3.

Lancement de la 28.

9 janvier 2009

Crise économique.

Depuis quelques mois,
les médias ont découvert
le problème et ne cessent
de nous faire peur.
- *Le pire est à venir!*
Et les commères des médias
découvrent chaque semaine
que cela va être pire
que le pire déjà annoncé...

De leur côté, les pays
se mettent chacun
à dépenser
à la manière préconisée
par John Meynard Keynes
en 1936 pour des économies
fermées.
Mais les mises de fonds
actuelles iront,
me semble-t-il, se perdent
dans une incontrôlable
économie mondiale.
Le problème semble
qu'il faille que la Terre
devienne un État, et que,
de cet État, il faille investir
dans les infrastructures du
tiers-monde, etc., plutôt que
de recommencer à refaire
encore les maudites routes
de béton des occidentaux.
Beau discours!
Mais je n'ai ni données,
ni pouvoirs réels.
Tout cela n'est donc pas
de mes affaires.

10 janvier 2009

C'était contre la dépendance
des salariés
que je me voulais rentier.
Je voyais la porte de sortie.
À la fin de ces longs couloirs
où circulent
les esclaves modernes
avec leur attaché-case
de quêteux.

11 janvier 2009

L'hiver.

Le grondement
des souffleuses à neige
à longueur de nuit...
Les camions remorque
chargés à ras bord.

Et, comme il se doit
dans une justice
de fonctionnaires,
le procès contre mon voisin,
qui devait avoir lieu le 13,
a été remis...

12 janvier 2009

Ah que le sexe me lâche!
J'aimerais retrouver
le monde de mes 8 ans,
d'avant l'éclosion
de ma sexualité.

Actuellement, disons-le,
l'envie d'éjaculer me prend
comme une forte envie
de pisser ou de chier.
Ni plus, ni moins.
Un fort besoin physique
urgent.
Sans aucune affectivité.
Sans aucun goût
de relations avec autrui.

13 janvier 2009

Nous n'avons pas encore
compris, dans la vie de tous
les jours, à quel point
nous sommes tous différents
les uns des autres.
À quel point nous sommes
tous des fous filant à toute
allure vers nous-mêmes
sans aucun souci d'autrui.
Que nous ne faisons toujours
que nous interpeller
en passant,
comme chacun protégé
derrière ses vitres blindées.
Que notre langage n'est
qu'un bégaiement mondain
d'occasion.
Que tout file si vite
entre nos doigts
que nous n'aurons jamais eu
le temps d'être entendus.

14 janvier 2009

Écrire est un exercice
de récupération de soi.
Autant l'émotion est forte,
d'autant il y a à se dire
pour la remettre en ordre.

Virginia Woolf fabulait
continuellement.
À voir des inconnus,
elle imaginait aussitôt
une histoire.
Elle créait des athmosphères.

Eugène Delacroix,
peintre lui, ne voyait
que lignes et couleurs.

Ma façon de percevoir
est aussi différente.
À voir des événements,
je débats aussitôt
d'une théorie, d'une morale.

Je dirais qu'il ne s'agit pas là
de dire des vérités.
Mais de façons différentes
de *digérer* le monde.
Il y a quelque chose
de limité, voir de maladif,
dans ces façons différentes
(que l'on nomme arts)
de gommer l'incontrôlable
pour nous le rendre
rassurant.

15 janvier 2009

Mais le monde des mots
et du papier achève.
Comme il en fût
des caractères cunéiformes
gravés dans la pierre.

Le défaut des mots est
de ne dire que des choses
qui n'existent pas.
Ils *idéalisent*.
Si je dis maison et même si
je la décris, je crée
une image dite maison
qui n'a aucune contrepartie
réelle
et que je dois imaginer
et qui jamais n'existera.

J'ai figuré
qu'il serait possible
de produire un journal
sans mots ou presque,
à la façon des films
de Jacques Tati, mais
par montages de vidéo clips.
Évidemment cela
demanderait
de l'équipement.
Et de l'expertise.
Ce que je n'ai pas.
Ah si j'étais jeune,
comme je m'y lancerais!

Ce sera un art
qui dira le monde autrement.

16 janvier 2009

Période de froid intense.
Période de peur.
Toujours la crainte
d'un bris de machinerie.

On oublie trop facilement
à quel point nous dépendons
de nos machines.
Dans ce confort fabriqué
au cours des siècles.
Depuis 1800 surtout.
De l'invention de la vitre, et
de combien d'autres miracles
primitifs.

On oublie à quel point
nous sommes comme égarés
dans l'immensité
d'un cosmos de glace.

17 janvier 2009

Nous avons,
dans nos manières,
l'habitude
de dépersonnaliser les gens
qui nous rendent service.
On dit indifféremment
mon ou *le* plombier,
mon ou *le* médecin,
mon ou *le* propriétaire.
Sans doute pour éviter
de se compliquer la mémoire
avec des noms
qui ne cessent de changer
tout au cours de notre vie.

Ainsi je suis *le* propriétaire.
Et c'est ce sens
rattaché à ma vie
qui est ma réalité sociale,
le reste n'étant que hobby.

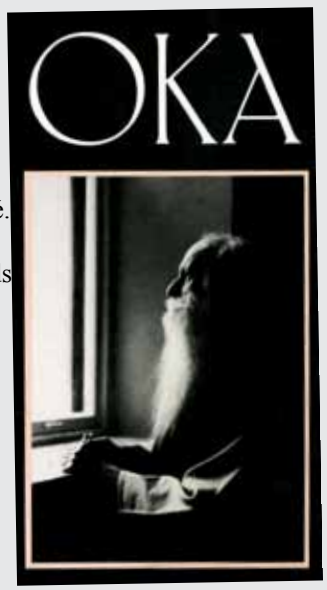
Mais ma vie intérieure
est différente.
Elle est plus complexe.
J'ai besoin d'un espace
où cultiver mes manies.
Je ne rêve pas.
Je suis un autre
dès que je suis moi.

Mais je dois vivre
avec la simplification du moi
que m'impose ma position
dans la société
et qui me donne à manger.

18 janvier 2009

Un pigeon mort sur la rue.
Je me suis soudain
posé la question
du sens de son existence.
Mais cela sonna faux.
Quel sens donner
à l'existence d'un pigeon
sinon tout simplement
celui de vivre.
Poser la question
d'un sens à notre vie
me semble aussi absurde.
S'il est un sens à notre vie,
il ne peut être que semblable
à celui des animaux,
des plantes, de la matière.
Tout cela fait
que je suis moi.
Ce n'est
que par mépris religieux
de tout ce qui n'est pas
nous que nous avons voulu
usurper les significations.
Car la question
est hypocritement religieuse.
Et la réponse, c'est Dieu.
Hors de cette réponse,
il y a peut-être des milliards
de réalités que nous
ne comprenons pas.
Il faut peut-être
chercher à voir
d'un tout autre point de vue.
Car même si je suis fatigué,
même si je ne comprends
rien, il y a quelque chose
qui me pousse à survivre.
L'utopie toujours
me reprend.

20 janvier 2009



La Trappe d'Oka
ferme ses portes.
Il ne reste plus
que 24 moines.
Ils doivent déménager.

D'autres couvents ont fermé.

Ce sont partout des vieillards
qui se retrouvent soudain
obligés de déménager.
De quitter
toutes les habitudes
de toute leur vie vécue
au même endroit.

Si, jeune, je n'avais pas
quitté la secte des chrétiens,
(c'était dans mes intentions
d'aller à Oka), j'en serais là.
À devoir déménager.

Merci mon Dieu,
devrais-je dire...

21 janvier 2009

Joséphine Marchand,
Journal 1879-1900.

Après Virginia Woolf,
c'est comme manquer
une marche d'escalier.
La descente est brusque.

Le Québec,
chloroformé
par la chrétienté, n'a produit
que des demeurés
heureux de l'être:
Saint-Denis Garneau,
Marie-Victorin,
Rodolphe Duguay, Fadette,
Simonne Monet-Chartrand...

Un manque d'intelligence.

25 janvier 2009

Je me suis remis à l'étude
de l'histoire des techniques.
C'est la grande histoire
de l'humanité.
Les colorations locales,
princes de ci ou papes de ça,
relèvent plutôt de l'histoire
de l'obscurantisme.

L'histoire des techniques
raconte notre traversée
du désert.
Du désert de l'ignorance
et de la misère.
C'est l'histoire
de la caravane humaine
dans ce qu'elle a de plus
intelligent.

Que de chemin parcouru
depuis la *bécosse* de chez
mes grands-parents en 1944!
Je me souviens de l'odeur
suffocante des excréments,
du bourdonnement continuel
des mouches, avec la peur
(pour moi qui étais petit),
de tomber dans le trou
pour chier.
C'était une cabane
derrière la maison,
qu'il fallait déménager,
déménager
au-dessus d'un autre trou
creusé en terre
pour à nouveau être rempli.

C'est de l'évolution
des inventions qui
nous ont apporté le bien-être
dont il faut instruire
la jeunesse.
Du tout à l'égout
jusqu'aux plus éblouissantes
découvertes.
Et non plus seulement
de l'histoire des petits chefs
de tous les pays
et de tous les temps.

Montrer le chemin durable
au-dessus de la mêlée.

1 février 2009

J'ai, à 66 ans, atteint
une vie heureuse.
Un genre de vie
dont j'ai rêvé toute ma vie.
Le rêve d'un retrait
de la société, d'une vie
simple au fond des bois,
mais qui s'est transformé
pour devenir une réalité.
J'ai atteint une harmonie
entre mes discordances
et une participation sociale
acceptable.

2 février 2009

Je n'ai sans doute
jamais été facile à aimer.
J'ai eu toute ma vie
la mauvaise habitude
de changer d'identité
en cours de route.

Monique Cloutier avait aimé
l'éditeur de Sexus
et de Allez Chier qui rêvait
de se retirer à la campagne.
Elle quitta un cuisinier
conformiste et qui voulait
s'implanter à la ville.

Mireille Baillargeon,
qui m'avait connu
lors d'un congrès
du parti québécois à l'ITHQ,
avait d'abord rencontré
un cuisinier fonctionnaire
imberbe, conformiste
bien que littéraire.
Elle ne reconnaissait plus
le barbu *poteux*
que je devenais.

J'ai été, toute ma vie,
comme assis sur une chaise
à côté de la mienne,
et que les autres prenaient
pour mienne.

3 février 2009

Rencontré Jean Roy
sur la rue Laval.
Vieillard à la barbe blanche,
il a toujours été plutôt beau.
Il habite un cottage
qui lui appartiendrait, dit-il.
Car il est manifestement
confus.

C'est lui qui m'a abordé,
mais ensuite c'est
comme s'il ne savait plus.
Il reste là, figé, en souriant.
Il faut sans cesse ranimer
la conversation.
Peut-être alzheimer.

Il n'a jamais su l'influence
qu'il a eue sur moi en 1962.
Je l'enviais.
Son livre IDÉALISME/
RÉALISME, autoédité
(écrit à la main, photocopié,
broché), m'avait montré
le chemin de l'édition libre.

4 février 2009

Avec la vieillesse,
la sexualité diminue.
Mais encore faut-il
le vouloir.
Parce que le réflexe
de prendre plaisir à bander
est encore là.

Il faut maintenant
rationaliser.
Aie-je réellement le goût
de bander dans le corps
de cette femme.
Ou de cet homme.
Peu importe.
Il faut décomposer le désir.
Il s'arrête généralement là.

La passion est une fébrilité
organique sans aucun
fondement extérieur.

6 février 2009

Ma Yan,
JOURNAL 2000-2001.

Une chinoise de 13 ans
raconte son quotidien,
sa pauvreté,
son désir d'aller à l'école,
la faim pour manger
qu'elle ressent et qu'elle n'a
pas de mots pour décrire.
La véritable pauvreté
de la majorité sur terre.

C'est à cette pauvreté
qu'il faut avancer
le nécessaire.
C'est de cette pauvreté
qu'il nous faut sortir
pour atteindre un minimum
de confort pour tous.

Nos clochards,
comparés à la bonne volonté
des véritables pauvres,
n'offrent rien de respectable.
Il ne faut pas s'attarder
à sauver les *foireux*.

7 février 2009

Profondément,
je n'écris pas pour être lu.
J'écris par respect pour moi.
Par respect pour tout
ce que je connais, aime,
quitte.
Ces personnages
venus dans ma vie,
je me les conserve, momifiés
dans une caricature,
avec le visage de l'époque
où je les ai connus.
Et je reviens toujours à eux.
Pour me retrouver parmi eux
dans le récit de voyage
que je continue.

Pour me souvenir
que nous sommes devenus
nous-mêmes, ensemble.

8 février 2009

On oublie à quel point
les artistes peuvent être
dangereux par leur manque
de pragmatisme.

Le reportage de Marcel
Dubé en 1963 sur le couple
Archambault vivant en
retrait du monde était faux.
Et me fit rêver ma vie
sur une mauvaise voie.
Car ces gens ne vivaient pas
de rien.
Il est évident qu'il y avait là
du travail régional,
des petits métiers,
de la petite misère quoi.
Dubé en fit un rêve
d'autosuffisance, de solitude
(amoureuse en plus!)
au fond des bois.
Dubé en fit un mythe.
Une irresponsabilité.
Dubé, l'ivrogne, délirait.

Notre culture est ainsi
faite par des incontinents
déconnectés.
Il m'a nui.

9 février 2009

Je n'ai toujours fait
dans ma vie
que des choses banales.
Et qui ont sombrées
tout aussitôt.
Tout ce que j'ai fait, tous
les gens que j'ai rencontrés,
tout a filé entre mes doigts.
Les grands gestes,
les grands éclats étaient ce
que l'école nous enseignait.
Nous devions viser
l'universel, l'immortalité,
l'action remarquable.
Alors que tout,
même la vérité,
n'est qu'éphémérité.

Aujourd'hui,
tout ne doit être
que pour un certain temps.

Depuis 30 ans,
j'ai fait affaire
avec 5 plombiers différents,
l'un à la suite de l'autre,
jusqu'à ce que chacun
ne fonctionne plus
adéquatement.
Ainsi en fut-il en amour,
et en tout.
Nous vivons dans un rythme
accéléré de changements.

Nous ne sommes adéquats
pour autrui
que pour un certain temps.

16 février 2009

Finalement terminer
ce maudit escalier
de 17 marches!
Avec le décapage
de l'escalier, je me suis donc
réinstallé avec un chantier
dans la maison.
Je m'en sens rajeuni
par la possibilité
que j'ai encore de me rêver
devant des plans, devant
des décisions à prendre.

Mais quelle saloperie
que de devoir sabler
des surfaces de bois
dans une maison habitée!
J'ai eu beau fermer
les portes, calfeutrer les bas
avec des serviettes,
une fine poussière
se répand finalement partout.
Donc, je dois tout renettoyer,
pièce par pièce.
En fait, à cause des halls
d'entrée à chaque étage,
c'est comme un 10½
que j'habite.
Une énormité à dépoussiérer.

Donc terminer le décapage
de l'escalier intérieur
de mon appartement.
Après 30 ans d'efforts...
répétés.
J'ai, dans tout, cette lenteur
que je ne m'explique pas.
Étrangement,
j'ai toujours pensé
que j'étais plus vite
que les autres.
Préjugé, puisque tout
me démontre que je suis
extrêmement lent, mais buté.
Mais cette maison.
Je remonte lentement
la pente
des négligences accumulées
par les propriétaires
avant moi.
J'espère laisser à ma mort
une maison en ordre.
Ce sera là ma participation
sociale transférable.
Mais lorsque je regarde
les photographies
des années 1980, je revois
l'énormité du projet
que je m'étais donné.
J'avais oublié à quel point
j'ai vécu durant 10 ans
dans un chantier en panne,
faute d'argent et de temps
pour continuer.
Il y a maintenant
comme de la lumière qui
entre dans ma vie.
Je vois la fin de la route.
Comme une éclaircie
à la fin du chantier.

1980

1980

J'ai finalement identifié
les 5 dernières étapes.
1. (2009)
Cadrages
des 10 portes intérieures.
Moulures.
Finir le mur de la cuisine.
2. (2010)
Le toit de la véranda.
3. (2011)
Briques du mur arrière.
4. (2012)
Pièce du balcon avant.
5. (2013)
Les deux dernières chambres
à déplâtrer d'un coup.

Entre temps, bien sûr,
autres choses,
comme le 3958#2
qu'il me faudra retaper.
Mais, vu ma lenteur,
tout cela pourra prendre
encore 10 ans. Enfin.

Jeune, je voulais refaire
le monde.
Je n'aurai finalement fait
que rénover un taudis.
C'est la seule valeur
que je peux transmettre
à d'autres après moi.
C'est donc
ma seule valeur sociale.
Mes autres valeurs (écrits,
etc.) témoignent peut-être,
pour autrui.
d'un certain manque
d'intelligence pratique.

17 février 2009

Rêve.
Je ne me souviens de rien,
sauf que tout d'un coup
Jordan Kostakeff était
devant moi comme en 1960.
Je le retrouvais avec joie
mais, étrangement,
je le tutoyais.
- Jordan! ah comme la vie
nous a malmenés!

Et puis rien.
Mais quelle est donc
la signification de ce rêve.
Étrange.
Je ne pense jamais à lui.

18 février 2009

La seule certitude
que je peux avoir est que
tout ce que je fais va périr,
puisque tout a péri jusqu'ici.
Tout ce que nous faisons
est fait comme
sur une surface ondulante
et se dégradant
continuellement.
En quelques années.
En quelques siècles.
En quelques millénaires.
De toute façon, à peine
un frisson dans l'existence.
Mais c'est là
notre champ d'action.

19 février 2009

Mais aussi.
Les ésotériques, mais aussi
certains scientifiques,
admettent l'hypothèse
que nous existions
comme en double.
L'organisme somatique
serait doublé d'au moins
un autre système.
Comme avec un ange
gardien qui serait
d'un autre champ
magnétique ou électrique
et qui porterait même
le principe
de notre organisation.
Mais il n'existe
aucune théorie qui puisse
fournir une explication
d'une autre forme de réalité
associée, disent certains,
aux méridiens
d'acupuncture...

20 février 2009

Mais aussi.
Ma mère était une femme
à la pensée ésotérique.
Elle s'intéressa à mon père
suite à une prédiction
d'un tireur de bonne
aventure de passage
à Grande-Vallée
et qui lui aurait dit qu'elle
épouserait un étranger roux.
(Il était roux lui-même...)
Lorsque plus tard mon père
vint (il était étranger roux...),
l'affaire alla bon train.
Ou plutôt:
prit le mauvais train.

21 février 2009

Avec les années, j'ai appris
à tirer profit de tout.
Même l'événement
désagréable doit me laisser
quelque chose.

Un vendeur de systèmes
de chauffage biénergie
s'est ainsi présenté
chez moi avec ce que j'ai cru
comprendre comme étant
une installation financée
par Hydro-Québec.
En fait, ce sont des gens
de construction qui font
la vente sous pression
d'un système électrique,
mais qui n'a rien à voir
avec Hydro-Québec.
Ils se présentent ainsi
frauduleusement
et travaillent au noir
n'ayant pas les permis
de construction requis.
Ce que m'a confirmé
mon Monsieur Papineau
à qui j'ai téléphoné.
J'en ai donc tiré
une soumission quand même
pour un chauffage électrique
qui se raccorde
à mon système à gaz naturel,
et qui le double en quelque
sorte, et dont j'ai gardé
les spécifications.

Si la chaudière à gaz
vient à crever,
je sais quoi faire
et j'ai appris
que cela peut se faire
par mon plombier
et mon électricien
dans une journée.
J'ai donc tiré
de cette tentative d'arnaque
une expertise qui me rassure,
et que j'ai déposée
dans le dossier de la maison.

22 février 2009

Ma solitude
me comble de plus en plus.
J'ai toujours hâte de passer
la journée avec moi.
Quand je vois les autres
s'attacher aux autres,
quand je vois leur déception
surtout,
j'en éprouve méchamment
une confirmation.
Car c'est forcer la nature
que de vouloir être deux
alors que tout en nous
n'est fait que pour un seul.
Je suis tellement bien, seul,
dans le silence de la nuit.
La jouissance
profondément égocentrique
des moines.
Je suis lent, et j'aime
ma lenteur.
Je prends 10 jours
pour faire ce que d'autres
font en 2 jours.
Et je me prélasse
de satisfaction,
jour après jour, satisfaction
d'un pas de plus.
Le plaisir d'accomplir
est la priorité.
Les choses à faire
sont généralement banales
et sans réelle gravité.

23 février 2009

Lorsque je regarde
un vieillard, je le vois
toujours plus vieux que moi.
S'il m'advient de me dire
je lui ressemble, j'ai comme
un réflexe de répulsion.
Un vieillard
n'est en rien désirable.
Il est lent.
Il a le visage bête et dur.
Il manque en tout
de pétillant.
La vie passe à côté de lui
pour se reproduire ailleurs.

Je relis mon journal
de vieillesse et je m'étonne.
Je m'étonne de parler encore
comme s'il m'était possible
de rencontrer quelqu'un!
Alors que,
même si je le voulais,
à 66 ans,
la chose est impossible.

Les vieux se plaignent tous
d'être seuls.

1 mars 2009

Avec tous ces travaux
sur la maison, je n'ai pas vu
passer l'hiver.
Déjà le mois de mars.
Déjà le printemps.
Le goût d'errer
dans les odeurs renaissantes
de la ville.
Le goût de renaître.
Le goût de la ferveur.

2 mars 2009

L'amour et la perversité
n'existent pas dans la nature.
Il n'y a que des besoins.
L'amour et la perversité
viennent de ce que
les religions, en brimant
notre nécessité sexuelle,
ont tout exagéré.
Néanmoins,
la vie n'est finalement
qu'une grande nervosité
pour la reproduction.
Et toute vie sociale
n'est qu'un prétexte
pour se tourner
autour du cul.

3 mars 2009

Savoir se lever seul,
déjeuner seul, dîner seul
et encore seul au souper
avant de se coucher seul.
Telle est, en gros, la journée
du vieillard.

4 mars 2009

Il faut définir l'être humain
comme un spectre allant
du plus au moins, en tout.
Toutes les qualités
et tous les défauts, et
dans toutes leurs différentes
intensités, doivent y figurer.
Nous ne sommes
ni bons ni méchants,
mais toujours tout
à la fois, et dans
des intensités variables.
L'on peut ainsi dresser
de chacun le spectre
qu'il utilise généralement.
C'est là notre identité morale
et il faut s'y référer
comme définition de soi.

5 mars 2009

Le travail salarié
et la vie en couple sont
deux plaies de notre société.
Ils relèvent d'une mauvaise
organisation de soi.

6 mars 2009

Une autre voisine
à la retraite (devant chez qui
j'avais trouvé aux vidanges
les manuscrits de Lanza
del Vasto) et qui me salut
toujours depuis 20 ans
sans réellement me parler,
m'arrête soudain aujourd'hui
pour me dire qu'elle s'en va
passer un mois en Tunisie!

La sale blanche.

7 mars 2009

La sincérité n'est souvent
qu'un mensonge inconscient.
Il y a dans l'expression
d'une intention une pulsion
intérieure incontrôlable
(et même invisible pour
soi-même sur le moment)
qui dirige.
Je proclame ceci
bien que je veuille
sournoisement être cela.
La sincérité ne serait alors
qu'un premier pas dans
une prise de conscience
plus profonde de soi.

8 mars 2009

Une jeune fille seule assise
au bas d'un escalier.
En train d'écrire
dans un carnet qui semble
déjà plein d'écritures.
Avec son chapeau rouge.
Et son foulard arc-en-ciel.
Comme une folle
de niveau supérieur.
Comme une fleur
qu'il ne faut pas chercher
à cueillir.
Qu'il ne faut pas toucher.

9 mars 2009

Le cannabis, la cocaïne
et l'opium ont été
de toutes les civilisations.
Et les peuples
s'en portaient bien.
Mais aujourd'hui,
pour les populations,
ces drogues naturelles
sont devenues une hérésie.

L'industrie pharmaceutique
inonde le marché
de drogues de synthèse
qui prétendent les remplacer.
Plus de 50% des ventes
en pharmacie sont faites
de ces calmants
et autres antidépresseurs.
Mais ces molécules
de synthèse ont des effets
néfastes dont on ne parle
pas.
Les populations
s'endorment au Valium
au lieu de s'endormir
au cannabis ou à l'opium.
Et le mal commence là.

Début 1800,
les États européens blancs
se mirent à contrôler
l'opium du monde entier
et l'affaire fut si payante
qu'ils ne cessèrent jamais
depuis de trafiquer,
mais dorénavant
sous couvert
de leurs services secrets.

Historiquement
les drogues faisaient partie
des habitudes sociales.
Mais la discrimination
entraîna
les drogues frelatées,
les accidents
et le personnage du drogué
fut ainsi ostracisé.

C'est toute l'industrie
de la discrimination qui
a créé le crime et qui en vit.
Dont les services secrets
américains qui ont déjà tenté
d'utiliser le LSD
comme arme
alors qu'il ouvrait la porte
d'un autre monde.
Tout ce que touche
les services secrets
du monde entier
est dans le but de mal faire.
Ce qui rapporte beaucoup
d'argent.

Au Québec, le mal
nous rejoint de nouveau.
La police applique depuis
un an une loi datant de 1998
qui interdirait de vendre
des semences de cannabis.

Je comprends maintenant
le problème
de Maurice Trépanier
(19 juin 2008) qui ne
réussissait plus à en trouver.
Je comprends aussi pourquoi
il n'y a plus
dans les kiosques à journaux
de revues spécialisées qui
justement annonçaient
à pleine page des semences.

Les mafias,
mais surtout les services
secrets du monde entier,
ne veulent pas que le marché
leur échappe.
Ils ne veulent pas
d'autosuffisance.

Ils nous dirigent
pour mieux nous voler.

10 mars 2009

Il m'est relativement facile
aujourd'hui
de me moraliser
sexuellement.
Jeune, j'étais tellement sexué
que je n'arrêtais pas
de bander, partout.
Il m'arrivait d'éjaculer
malgré moi sur la rue.
Je n'aimais pas porter
de pantalons pâles
qui montraient alors
la grosse tâche mouillée
que je venais de faire
en éjaculant.
Aujourd'hui,
il m'arrive encore, parfois,
de bander malgré moi.
Surtout le matin.
Mais la chose est épisodique
et ne laisse rien voir.

Il m'est évident
que la morale ne peut être
la même
à 20, à 40 et à 60 ans.
À moins d'être contraignant.
Ce qui peut être
un manque de respect de soi.

11 mars 2009

Jacques Copeau,
ami de André Gide,
le prototype du faible,
de l'inconstant, du fourbe,
et plutôt con,
qui cherche encore l'amour
en couraillant
toutes les filles,
tout en faisant, par accident,
trois enfants à sa femme
qui reste à la maison.
Avec Gide
(qui n'avait même pas
déviergé sa femme
Madeleine et qui en avait
foutu une autre enceinte),
ils étaient
de grands adolescents
rôdeurs nocturnes
à la recherche sans cesse
d'un cul.
Ils furent l'expression
de la nature brute
qui passe au-dessus
de tous les principes,
de toutes les morales
d'une époque.
Ils furent l'expression
des derniers hommes
ayant encore besoin
d'une femme soumise
à la maison,
plus précisément
d'une servante.
Il n'y avait chez eux
rien de généreux.
Mais un désir féroce de sortir
de la promiscuité conjugale
pour aller se réaliser ailleurs.

Ils vivaient
plus ou moins ouvertement
les dernières illusions
chrétiennes de l'amour
et de la passion
qui l'accompagne.
Ils *vénéraient* leur femme
(forme polie d'exclusion)
pour mieux aller
éjaculer ailleurs.
Ils festouillaient encore
sur le chemin inévitable
de la solitude.
Et je dirais à leur sujet,
comme Péguy disait de Gide
(mais pour d'autres raisons):
Gide , je le hais.
Il a un ver en lui, il est gâté.
Et je cherche ailleurs
le chemin,
celui d'après la chrétienté.
L'amour est un mot
complaisant
pour couvrir les fourberies
qui nous motivent.

12 mars 2009

Les séparations de couple
donnent souvent
des culpabilités.
L'on se pense, après coup,
méchant.
Mais c'est une erreur
que de se culpabiliser ainsi
d'avoir fait un effort
pour se récupérer.

Après deux ans
de séparation,
Mireille Baillargeon
m'avoue aujourd'hui
être heureuse
là où elle en est rendue.
Allant chacun notre vie.
Différemment.
J'adore marcher.
Elle ne vit qu'en automobile.
J'adore traîner
dans un bain chaud.
Elle prend des douches.
J'aime le silence.
Elle finit toujours
par s'écraser devant
la télévision ou Internet.
Et la liste serait longue.
Nous avons, en fait,
peu de choses en commun.
Peu de choses à nous dire
maintenant.
L'important
est que nous avons réussi
à nous séparer
sans trop de dégâts
et sans y perdre l'essentiel
de nos acquis.

14 mars 2009

L'hiver semble devoir
être court cette année.
Les trottoirs
sont déjà partout dégagés.

Mais plusieurs commerces
ferment leur porte.
Dont cinq librairies
de livres de seconde main.

15 mars 2009

La crise économique
se précise.
C'est toute l'industrie
de l'automobile qui foire.
Et c'est tant mieux.
Mais ce sera
comme dans un après-guerre,
les carcasses d'automobiles
nous encombrant encore
longtemps.

L'affaire Madoff.
J'en ris.
Il a dilapidé 50 milliards.
Ses clients,
tous millionnaires, voulaient
de hauts rendements
d'intérêt. Il leur donna.
Mais en retranchant
directement l'intérêt
de leur capital investi...

Les capitalistes
(généralement blancs)
veulent pourtant
nous faire oublier tout cela
et nous incitent à consommer
davantage.
Ils courent à nous
pour nous prêter de l'argent.
Et pour nous en prêter
encore.
Alors que la misère
de la majorité (généralement
d'autres couleurs)
est à nos portes.
L'idéologie est chrétienne.
Une économie de riches élus
dominant une masse
de damnés.

Nous vivons dans la prison
du capitalisme comme hier
nous vivions dans la prison
de la chrétienté.
La publicité domine.
Il n'y a rien qu'on nous dise
dans les médias
sans nous dire
en même temps d'acheter
quelque chose.
Le monde est devenu
invivable.
Ce n'est pas autrui comme
tel qui cause problème.
Mais l'atmosphère générale
de détention.

La pression à l'achat
est tellement forte
qu'elle oblige
à se retirer socialement
pour retrouver
une quelconque paix
intérieure.

Je me terre en moi-même
comme si je n'avais
qu'un an à vivre.
Je m'enferme dans la nuit,
dans le silence.
Je coupe les ponts.
Je me fais un monde,
comme en double fond, dans
ce camp de concentration
où je dois finir mes jours.

16 mars 2009

Il n'y a que moi pour moi.
Le reste est mondanité

17 mars 2009

Et voilà qu'un évêque
catholique du Brésil se met
à déconner haut et fort
en excommuniant
une fillette de 9 ans, violée,
ainsi que la mère et l'équipe
médicale qui l'a avortée.
Et sans un mot
contre le violeur.
Sous prétexte que
l'avortement est un crime
plus grave que le viol.

Il est grand temps
de traduire en justice
ces vieux débiles religieux!
Qu'on les pende
haut et court serait le mieux.
Mais on n'y peut rien.
Ils font partie de ces mafias
qui nous dirigent
et nous détruisent.

18 mars 2009

Fait tailler ma barbe.
De moitié.
Depuis des années,
je me laisse aller.
Je me présente aux autres
comme à reculons.
Je me rends revêche.
J'ai le goût maintenant
d'être présentable.
Car je le fais pour moi.
Parce que je sais
intérieurement
qu'il n'y aura plus d'amours
dans ma vie.
Et c'est là profondément
ce que je dois vouloir.

Bien sûr, je m'ennuie parfois
de camaraderies.
Mais où donc rencontrer
des gens.
L'espace public
n'y incite nulle part.

C'est par défaut
d'une communauté
que l'on tombe si facilement
dans l'amour.

De toute façon,
c'est tout simple,
il n'y a plus rien pour moi.

19 mars 2009

Viendrais-je à bout
de mes masturbations!
C'est comme d'arrêter
de boire pour un alcoolique.
Faire glisser lentement
la sexualité
dans la sensualité.
Allonger la caresse
masturbatoire
dans une caresse
de tout le corps.
Par étirements.
Par frottages.
Par bercements
de tout le corps.
J'y arriverai peut-être.
Peu à peu.
Jeune, je n'aurais pu.
La moindre sensualité
s'exaspérait aussitôt
en sexualité
qu'il me fallait satisfaire
même par des loufoqueries.
J'y arriverai peut-être
par une prise continuelle
de conscience
de l'impertinence
des fantasmes qui me font
bander.
Car tout cela est faux.
Et compensatoire
à mes incapacités.

20 mars 2009

Carré Saint-Louis.

Un écureuil essaie de monter
un autre écureuil,
la prend par la taille, la perd,
la reprend.
Dans un jeu continuel
de culbutes.
Dans un tel naturel,
dans un tel jeu de tendresse!
Un jour, j'avais vu
deux chatons
agir de la même manière.

Ma sexualité
a perdu sa jeunesse.
En vieillissant, ma sexualité
est devenue une violence
culturelle.

22 mars 2009

À lire les journaux intimes
(Jacques Copeau), je vois
qu'il n'y a rien à faire.
Les hommes
aiment la guerre.
Elle les sort d'un quotidien
dans lequel
ils se sont embourbés.
Et qu'ils regrettent.
Mariages, boulots, enfants,
tout ce qui leur pèse
en secret, peuvent être
soudain mis à l'écart.
Le temps de pouvoir rêver
pouvoir encore être autre.
Mais ce n'est là qu'illusions.
Le problème est en eux.
Viscéralement.
Une petitesse.
Ils parlent d'héroïsme
d'autant plus
qu'ils sont couillons
et de peu de réflexions.
Ils veulent tout détruire
parce qu'ils n'ont jamais été
assez profondément égoïstes
pour devenir eux-mêmes.
Ils veulent être tués (mais
en héros qu'ils ne sont pas)
mais qui serait pour eux
comme une rédemption.
J'aimerais lire le journal
d'un déserteur.
La pulsion de mort serait
bien davantage une pulsion
suicidaire du moi profond
socialement étiolé.
(Car je ne vois pas
chez les animaux
de pulsion de mort).

23 mars 2009

Le gouvernement canadien
m'annonce mon droit
à un supplément de revenu
garanti.
La pension de vieillesse
de base ne suffit plus
pour vivre.
L'État doit verser davantage
à ceux qui n'ont rien d'autre.
Et d'après leur riche calcul,
je suis de ceux-là.
Je recevrai donc $700
au lieu de $500.
Et des arrérages de $2700.
D'autre part, ma banque
m'a annoncé une diminution
du taux d'intérêt
de mon hypothèque
de 3.5% à 2.5%.
Suivie d'une autre à 2%.

24 mars 2009

En bref, mes sources
de revenus sont:
la pension du Canada, $700,
celle du Québec, $330,
mes quatre logements
en location, $2860,
pour un total de $3840
par mois
ou de $46,680 par an.
Ce qui couvre
tous les frais de la maison,
hypothèque incluse.
Et mes frais de subsistance.
Et me laisse maintenant
avec un léger surplus.
Que j'investirai
comme toujours
dans les rénovations
de ma maison.
Et malgré ces avoirs,
je ne paie pas d'impôt, sinon
quelques $10,000 en taxes
à la ville de Montréal
(ce qui n'est pas rien).

Dans cette immense solitude
où je vais finir mes jours,
j'ai au moins la vieillesse
financièrement heureuse.

25 mars 2009

Le délire des religieux
vient du fait qu'ils se sont
historiquement égarés
dans leurs principes.
Comme si la vie devait obéir
à l'accumulation
de leurs principes
dans un livre.
Alors que la vie est ailleurs.
Hors de notre contrôle.
Dans l'errance
de la nécessité.

Les Églises ont toujours
tenté de faire circuler
leurs fidèles
dans les couloirs trop étroits
de leurs principes.
Elles ont toujours opté
pour des comportements
restreints.
Comme le salut guerrier
à un drapeau.
Mais la réduction
de la conscience
est incompatible avec la vie.
Qui nous propulse
du plus profond de nous.
Sans que nous le voulions.
Comme les battements
du coeur.

À la fin d'une vie, il devient
clair que c'est la vie,
en nous, qui fut la source
de nos volontés
les plus profondes.
Comme le courant puissant
d'un fleuve.

Il ne faut plus tolérer
légalement les religions.
Pas plus
que les gens du crime.
Leurs croyances
s'objecteront toujours
à l'État de droit laïc.
Juifs, musulmans, chrétiens,
ou autres religieux
maniaques,
doivent être portés hors la loi
dans nos États modernes.
Pas plus que l'on ne
tolérerait aujourd'hui
un État esclavagiste,
ou un État donnant
aux mâles le droit de battre
et de tuer leurs femmes,
l'on doit tolérer l'intégrisme
des religieux.
Je ne laisse pas le voleur
voler parce qu'il finira
par me voler.
Pourquoi donc laisserais-je
le religieux déconner
sans lui barrer la route.
Ma tolérance
est une irresponsabilité
qui finira contre moi.

Les religieux
n'ont aucun respect social.
S'ils ne peuvent
me submerger,
au mieux ils s'enfermeront
avec leur vérité
dans leur ghetto.
Ils n'ont même pas
de considérations
pour les autres religions.
L'histoire de l'humanité
est l'histoire
de leurs méfaits.

1 avril 2009

Crise économique.
Demain, réunion mondiale
du G20 à Londres.
Disons-le carrément, c'est
tout l'occident des blancs
qui menace de s'écrouler.
Il est impossible
de pratiquer une économie
de libre échange
d'un pays à l'autre
avec des écarts de salaire
variant de 1 à 50.
Il y aura ou gouvernance
mondiale et réajustements,
ou retour brusque
à des protectionnismes.

2 avril 2009

La *mode* du journal intime
répond à un besoin castré
de voyeurisme.
Elle suit la courbe
d'évolution de la modernité.
Car la *vie privée*
demeure une insulte à tous.
D'où le besoin de regarder
par le trou de la serrure.
La satisfaction d'y voir.
Une soupape à la théâtralité
des sociétés où chacun doit
maintenant vivre
parmi des inconnus.

3 avril 2009

Les journaux d'adolescents,
et même davantage,
sont pénibles à lire,
pleins de préjugés,
de discontinuités, s'exaltant
sur des sottises et passant
à côté du nécessaire.
À 40 ans,
commence généralement
une autre étape.
Celle des mûrissements
après une suite d'erreurs,
de premiers essais.
Comme le goût de reprendre
et d'y regarder à nouveau.

Écrire un roman,
comme écrire en alexandrins,
oblige au langage guindé
d'une époque.
Le journal a eu jusqu'ici
l'avantage historique
d'éviter ces maquillages.

Il en est de même
des proverbes et maximes.
Ils se veulent des universaux
intemporels.
Le journal les ramène là
d'où ils sont venus,
à des évaluations immédiates
sur des banalités
qui ne se reproduiront pas.

4 avril 2009

Sur la rue.
Une secrétaire
(ou quelque chose du genre)
parlant avec une autre
secrétaire:
- Et après ma journée
de travail, ce n'est pas fini!
À la maison, il faut de plus
que je me mette
les pattes en l'air.

La sexualité vue comme
surcharge de travail.
Après la passion du début,
la sexualité résiduelle
entre deux personnes
vivant ensemble.

5 avril 2009

Je commence à peine
à éprouver l'immense paix
de ne plus fabuler
à la vue du cul des femmes.
Je les vois maintenant autres
(petites filles, femmes
de misère, vieillissantes...),
et lorsqu'elles sont
trop aguichantes
ce sont les crises de chaleur
de la chatte *Poupoune*
qui me reviennent à l'esprit.
La misère dans laquelle
la nature nous jette.

6 avril 2009

Qui donc, jeune,
a voulu devenir ce qu'il est
aujourd'hui.
Je n'en connais pas.

Un journal est la chronique
des errances, des erreurs,
des embourbements
d'une vie.
Un enclenchement
menant toujours à un autre
enclenchement,
c'est ainsi que l'on devient,
et un peu beaucoup
malgré soi, ce que l'on est.
L'idéal reste.
Mais comme
dans un portrait de peintre.
Il y a ressemblance.
Mais que nous sommes
peut-être les seuls
à remarquer.

Jeune, je voulais vivre
une *vie d'artiste*, libertaire,
célibataire sans famille
et sans dieux, jouisseur
et n'obéissant
qu'à mes nécessités.
Prenant le temps de regarder.
J'avoue aujourd'hui ne rien
comprendre à ce que j'ai vu.
De plus, m'étant peu à peu
libéré de l'amour
(cette affreuse et idéaliste
conception chrétienne
de nos relations courantes),
j'avoue ma solitude devant
l'immensité que je vois.

Mais la *vie d'artiste*
ne serait que cette prise
de conscience que
je m'en porterais satisfait.
Il me fallait sortir
de l'abrutissement chrétien
et de ses conséquences
élitistes.

7 avril 2009

Il faut nous défaire,
et de l'esprit marchand,
et de l'esprit religieux.
Il nous faut revenir
à l'artisanat de soi.

8 avril 2009

Notre culture
pue la chrétienté.
Car c'est encore
un sentiment religieux
que de m'apitoyer
sur la mort des souris.
Chaque espèce
vit pour elle-même,
mais aussi pour nourrir
les autres espèces.
Sans cette continuelle
prédation de la faim,
ils y auraient de
monstrueuses proliférations.
Mon apitoiement n'est
que nostalgie d'une éternité
sans heurts, et chrétienne.
Les faits sont
que nous survivons
dans un violent système
digestif et que c'est par là
que la vie est éternelle.
Je n'en reste pas moins
que je suis tout pour moi.
Mais ce moi n'est rien.
Je suis du mouvement
de la matière qui m'enfante
et se nourrit de moi.
Ma conscience
n'est qu'un langage
parmi d'autres.
Comme le chant des oiseaux.
Comme l'odeur des fleurs.

9 avril 2009

Je ne me sens profondément
bien que seul dans le silence
de la nuit.
Le silence et l'obscurité
sont des conditions
de mon bonheur.
La montée du bruit
durant le jour me tue.
Je me sens écartelé
par tout ce que j'entends,
par tout ce que je vois.
Trop de sons.
Trop de mouvements.
Une dispersion.
L'après-midi est le pire
moment de la journée.
C'est le chahut.
C'est le moment
où il m'arrive de me plaindre
d'être seul.
Je voudrais encore m'agiter
avec les autres.
Et puis, peu à peu,
avec la montée du soir,
tout rentre dans l'ordre.
La scène pour ainsi dire
se vide.
Le parc redevient désert.
Les autos
ne passent presque plus.
L'oeil peut fixer à nouveau.
La rêverie reprend.
L'introspection recommence.
La méditation
sur chaque mot.

10 avril 2009

En plus des relations
d'affaires avec autrui,
et de voisinages (parenté,
amour, amitié, camaraderie),
il existe aujourd'hui
des relations culturelles.
J'entends par là
relations de lectures, etc.
Elles ont remplacé
les relations religieuses
des analphabètes
(dieux, anges ou saints).
Lorsque je lis
les écrits d'un autre,
je vis une relation d'intimité
avec cet autre.
Une relation intellectuelle
et silencieuse
qui ne me prive pas
d'être moi.
J'entre dans une féerie
qui nous est commune,
une culture.

11 avril 2009

Nos maîtres
pensaient tout connaître.
Ils ne regardaient pas.
Ils nous enseignaient
des connaissances acquises
définitivement.
Des vérités éternelles.
Peu utile, leur enseignement
était en marge de la vie.
Ce n'était que des mots.
Des morales creuses.
Un de leur maître idéaliste,
Hegel, prônait ainsi
l'indissolubité du mariage
tout en cachant
qu'il avait fait ailleurs
un enfant illégitime pour qui
il devait payer une pension.
C'était l'époque
des grands proverbes,
des sentences lapidaires,
des vertus officielles.
C'était l'époque
du mensonge nécessaire
au soutien de la thèse.
Mais ce n'est pas
dans les principes livresques
que la morale se prend.
C'est au jour le jour
que la morale se construit.
C'est au cas par cas
que la morale s'applique.
Et elle ne peut être
la même toujours
et la même pour tous.

13 avril 2009

À ce titre, j'ai toujours
éprouvé, à la lecture
d'un livre de maximes,
un malaise.
Comme devant un trop-plein
de perfection.
Les maximes
sont théologiques.
La vie est ailleurs.
Dans les remous profonds
de l'existence.
Dans le cahotement.
La bonne conduite
est généralement instinctive
et relative au milieu
dans lequel nous vivons.
Elle est toujours *fausse*.

Je ne vois d'autrui
que la critique que j'en fais.
Ou à peu près.
Nos relations sociales
semblent ainsi basées
sur un rejet constant,
alternant
avec des rapprochements
brusques et toujours
incomplets.
Il semble y avoir nécessité
d'une tension continuelle
entre les humains.
Et ce n'est
que dans un projet commun
que la chose
nous est supportable.
Comme si le chemin à suivre
ensemble ne pouvait venir
ni de l'un ni de l'autre,
mais de notre altercation.
D'où peut-être
ce sentiment de repos
de se retrouver seul.
Et si l'on se souvient avec
tant de nostalgie du passé,
c'est qu'il paraît maintenant
hors tension.
Le passé nous apparaît
soudain beau
parce qu'il est sans vie.

15 avril 2009

Il est curieux de voir
à quel point les désincarnés
idéalistes (et généralement
chrétiens) s'en prennent
volontiers aux diaristes.
Benda, Bourget,
Brunschvicg, Caillois,
Duhamel, Gusdorf, et même
Comte, Renan, Valéry.
*Il n'y a pas là de réflexions
universelles sur l'Homme
éternel.*
Ou à peu près.
Ils rêvent de théories pures
à la façon de Platon le con
qui s'élevait contre
les ingénieurs de son temps
qui abaissaient,
par leur pratique, l'idée pure
de l'esprit géométrique.
Les théories
sont généralement
des directives autoritaires
qu'il est bien malaisé
de suivre.
Les idéalistes pensent
exprimer essentiellement
les faits.
Ils ne font que passer à côté.
Par des jeux de mots.
Par le tracé de lignes droites.
Mais la réalité est tordue
et n'obéit surtout pas.

18 avril 2009

Un journal intime
peut être autre chose qu'une
éphéméride de banalités.
Mais je n'ai lu nulle part
qu'il pouvait exister des
journaux intimes *à thèses*.
La narration d'une vie
comme mise en preuve
pour ou contre une attitude.
Pourtant les journaux
des petits saints
défendaient leur thèse déiste.
J'ai ainsi écrit
toute ma vie contre
l'oppression religieuse,
sur la volatilité des amours,
contre les idéologies
qui veulent
nous faire prendre le rang,
pour la pratique
de la solitude dans la société
et du bien-être
qu'on y trouve.
Un journal écrit assez
longtemps finit toujours
par nous laisser voir
une tendance lourde,
qui est sa logique
et sa thèse.

20 avril 2009

J'ai eu un avant-goût hier
de ce que peut être une
vieillesse atteinte de
maladies.
Celle que l'on retrouve
dans tous les hôpitaux.
Celle où l'on finit
presque toujours par arriver,
à moins d'une mort subite.
Une constipation
à me faire hurler de douleur
pour n'évacuer
qu'une simple petite crotte.
Et qui m'a tenu au lit
pendant 24 heures.
J'ai beau vouloir oublier.
Mon avenir est là.
Bêtement là.
J'éprouve maintenant plaisir
à retrouver ma santé.
J'ai vu quelque chose
que je ne voulais pas voir.
La vieillesse des livres
est théorique.
La vieillesse de tous les jours
est physiquement affreuse
et souffrante.
C'est de l'intérieur de nous
que la vie s'en va.
Comme dans un système
informatique,
les fichiers deviennent
invisibles par la suppression
du programme,
nos raisons de vivre, par
la suppression de la santé,
deviennent elles aussi
inexistantes.

Nos projets ne sont que des
prétextes à notre fulgurant
besoin d'animation.
Le seul souci du malade
est celui de sa douleur.
Une constipation sévère
dégage plus d'angoisse réelle
que toutes
les philosophies pessimistes
ne l'ont fait.
Il n'y a plus rien.
La douleur,
toujours la douleur
et qui toujours revient.
Je comprends
qu'une vieillesse ainsi
atteinte soit une vieillesse
détestable.
Je découvre là
que mon intérêt pour la vie
peut en réalité être
bien faible.
Que peu me suffirait pour
vouloir tout abandonner.
Il n' y a rien au bout de moi.
Sinon que de me bercer
à ne rien faire.
En endurant ma douleur.
En respirant profondément.
En attendant
que ma vie finisse.
Avec mon chat *Mimine*
qui vient encore se coller
contre moi.

21 avril 2009

Le pessimisme,
chez nous occidentaux,
vient d'un relent
de chrétienté déçu.
Il n'y a pas de pessimisme
dans la vie de tous les jours.
Pourquoi serais-je triste
de mourir, surtout si je suis
malade et souffrant.
C'est plutôt la mort
que je souhaite alors,
et qu'on m'y aide.
L'optimisme
serait une propulsion vitale
et fonctionnelle
liée à la bonne marche
de nos organes.

22 avril 2009

Nous, humains,
sommes encombrés de mots
empoussiérés.
Et nous ne faisont pas
l'entretien
de nos idéologies.

24 avril 2009

C’est le printemps.
Et pourtant...
C’est comme si ma sexualité
n’était pas au rendez-vous
cette année.
J’ai un regard utilitaire
sur le corps des femmes.
Qu’irais-je faire
avec mon sexe
dans le vagin d’une femme.
Que je n’ai d’ailleurs jamais
préféré: trop large, glissant,
comme une molle
poignée de main.
Je ne comprends pas
non plus que j’aie pris
tant de plaisir à les fourrer
dans la bouche.
C’est comme
si je ne comprenais plus
aujourd’hui
mon besoin de les dominer.
Ma sexualité
rentre dans le rang.
Oui, j’ai longtemps aimé
par-dessus tout bander
dans la bouche des femmes.
Je sais aujourd’hui
qu’elles m’en méprisaient.
Et je reste là comme en froid
avec mes passions.

25 avril 2009

J’aime me coucher avec moi.
Bien au chaud
sous mes couvertures.
La vieillesse de jour en jour
me refroidit.
La giclée du sang
n’est plus aussi forte.

1 mai 2009

J'avais raison, à 15 ans,
de m'entêter à continuer
d'écrire.
Mais je ne savais pas alors
que je me préparais
de la sorte
une vieillesse heureuse
plus qu'une célébrité.
Je me dessinais lentement
une représentation de moi.
Une intériorité.
Dont je peux aujourd'hui
logiquement suivre et finir
l'ébauche.
La fin de ma vie est ainsi
la fin de mon travail sur moi.
J'éprouve une grande paix
intérieure à fermer,
seul dans la nuit,
les grandes lignes de ma vie.
La *vie d'artiste* m'était alors
le désir d'une moralité
en accord avec moi.

2 mai 2009

Le besoin d'autrui
se résorbe peu à peu.
Je suis bien avec moi.
Je ne suis jamais seul
avec moi, mais toujours
avec ce qui véritablement
m'écoute.
Et nous n'en finissons plus
d'aller ainsi ensemble
dans la nuit.
Autrui reprend sa place.
Sans plus d'importance
que les arbres, les insectes.
Ma sexualité était le dernier
crampon d'abordage,
la dernière illusion naïve
des grands jeux de piraterie.
On dirait maintenant
que tout aspire
à rentrer dans l'ordre.

3 mai 2009

En lisant les journaux
intimes des autres,
j'en arrive
à devoir accepter
que nous avons tous
absolument raison
d'être ce que nous sommes.
Qu'aucune théorie morale
ne prévaut contre
nos difficultés d'exister.
(Ce qui ne nous empêche pas
d'être insupportables,
ce qui est autre chose).
Les morales religieuses
nous ont aliénés
en nous disant que le péché
ne faisait pas partie de nous.
Mais nous sommes comme
les arbres qui poussent
toujours en se tordant.
De là que nous avons
jusqu'ici basé
la justice des lois
sur la *Vérité* des religions.
Mais c'est sur les habitudes
et les préjugés d'une société
que la justice des lois
se fonde.
Qu'un individu ait toujours
raison d'agir *mal*
ne lui enlève en rien
le risque d'être pendu.
Que la justice
soit une mesquinerie
contre ce qui emmerde une
majorité,
m'est une évidence.
(Bien qu'il y ait parfois lieu
d'exclure).

4 mai 2009

Carré Saint-Louis.
Le soleil et les feuilles
sont revenus.
Et les bohèmes
avec leurs guitares.
Le plaisir de m'y asseoir,
comme dans un café,
pour écouter passer le temps.
Le temps d'hier
et ses cortèges d'illusions.
Oui! nous chantions alors
comme si demain
ne viendrait pas.
Comme si un jour
le temps s'arrêterait
pour nous laisser passer.
De l'autre côté
de nous-mêmes
où se trouvait le côté beau.
Et vibre maintenant
pour d'autres la musique!
Et la ferveur.
M'en allant avec le temps...

6 mai 2009

Après la santé, c'est au tour
de l'informatique
de me lâcher!
Il m'a fallu faire changer
mon disque dur.
Pire: si je veux m'acheter
une nouvelle machine
(ce qui s'annonce
pour bientôt), ce sont
tous mes programmes qui
cesseront de fonctionner
faute d'être *à date*
avec le nouveau système
d'exploitation Windows
Vista.
Les produits informatiques
semblent volontairement
instables et volatils
pour le profit de quelques
uns contre l'obligation de
courir pour tous les autres.
Dans ces conditions
d'énervement,
le goût d'écrire lui-même
commence à me lâcher.
En 30 ans, l'informatique
nous a fait passés par
quatre supports différents:
disquettes floppy 5",
disquettes 3", CD,
puis DVD.
Et d'autres formats
s'en viennent.
Donc difficulté de stockage
même à moyen terme.
Alors que le livre de papier
reste toujours utilisable
tel quel sur les tablettes.

En informatique,
pour survivre,
il faut continuellement
tout *traduire*
dans un autre format.
Mais j'exagère peut-être.
La volatilité
de l'informatique ne fait que
nous rappeler brusquement
la volatilité de tout.
Parce que tout va
de plus en plus vite.
Qui donc parlera encore
français dans 100 ans...
Écrire est sans doute
ma dernière illusion
religieuse de stabilité.
Et j'ai bien peur
que cela compte peu
lorsque je verrai ma tombe
réellement s'ouvrir
devant moi.
Le désespoir de la vieillesse
est plus douloureux
que tous les désespoirs
de tous les livres.
C'est comme sentir
peu à peu ses mains
lâcher prise
sur l'épave
qui nous empêche encore
de couler à pic.

7 mai 2009

Dieu est le besoin profond
en nous de nous dire.

La *façon de dire* ajoute
et change ce qui est dit.
L'édition illustrée
de mon Journal attire
l'attention sur l'anecdotique.
L'édition plein texte,
classique,
concentre l'attention
sur la compréhension
de l'idée émise.
La façon de dire
n'est pas un fait anodin.
La façon de dire ajoute
à ce qui est dit.

Nos idées
font partie de notre âge.
C'est par une mue
idéologique continuelle
que *progresse* une pensée.
Jusqu'aux âges avancés où
l'on s'accorde à reconnaître
la sagesse, puisque toujours
en comparaison
avec ce qui précède.
Si nous vivions
100 ans de plus,
cette sagesse aurait figure
encore d'une expression
d'adolescence.

8 mai 2009

Nous venons d'une pensée
ésotérique et nous arrivons
dans une vision des choses
qui nous permet
de les utiliser.
Nous n'avons pas trouvé
d'explications.
Mais nous en avons retenu
des applications.

10 mai 2009

L'autre m'est toujours
un étranger.
J'ai donc dû me consolider
dans ma maison qui est
une forteresse économique.
Nécessité m'a fallu
de me définir un territoire,
non par jeux de mots,
mais réel, et que les autres
reconnaissent d'emblée.
L'espace indiscutable
me permettant d'être moi.
La majorité doit encore
partager
sa chambre à coucher
avec quelqu'un d'autre.

15 mai 2009

La solitude
est mon lieu d'équilibre.
Avec autrui, je me sentais
toujours bousculé.
J'aime désormais
faire route seul.
Me racontant à moi-même
tant de souvenirs! et aussi
tous mes petits projets
qui n'intéressent que moi.
Le calme enfin de m'être
libéré des torrents intérieurs.
Évitant de sombrer.
Faisant désormais *affaire*
avec autrui.
Délaissant les relations
psychanalytiques.
L'immense calme
(mais attention à l'ennui)
d'être seul avec moi.
Ayant retrouvé,
au fond de moi, le goût
profond de vivre avec moi.

18 mai 2009

Mireille Baillargeon m'a dit:
- Je suis bien, mais
c'est quand même décevant
que nous nous soyons
séparés.

Je vois mieux sa position.
Elle s'accommodait de
ce que nous étions devenus.
Moi pas.
Je me sentais perdu
dans nos distractions
anecdotiques.
J'avais besoin de retourner
d'urgence à moi.

19 mai 2009

Retour sur mon balcon.
Avec mes géraniums.
Sous l'auvent rétractable qui,
depuis 20 ans,
me protège contre la pluie.
Avec les années,
je me suis créé un rituel
qui me donne la satisfaction
du devoir accompli.
Le bonheur semble ainsi fait
qu'il est peut-être toujours,
pour une part, imaginaire.
Mais la satisfaction ne vient
qu'après des projets de vie
réalisés.
Sur un charnier.

21 mai 2009

L'autre ne peut
que me distraire de moi.
Le sentiment d'ennui
que j'éprouve en parallèle
au fait d'être seul
ne trouve aucune solution
dans mes rencontres
avec autrui.
Mais j'en suis alors distrait.
Ce qui peut être agréable.
Mais c'est tout ce que l'autre
peut m'apporter.
Comme un effet
d'entraînement vers
un changement de sujet
de conversation.
Mon intériorité serait
en quelque sorte le lieu
où réside le sacré, l'indicible.
Et ce n'est qu'en l'oubliant
un moment avec autrui
que je puis en être
momentanément délivré.

22 mai 2009

"Histoire des idées sociales",
de Kurt Shelling.

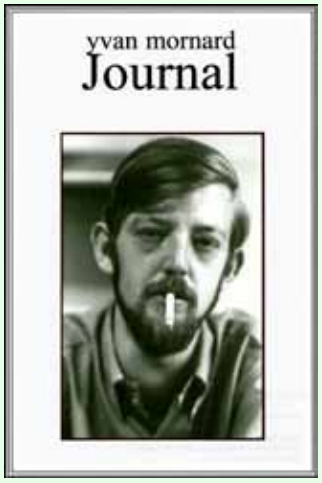
Deux citations.
1.
L'histoire est une répétition
continuelle du fait que
l'homme est incapable
de tirer un enseignement
de ses expériences.
2.
Il n'y a pas dans le monde
animal d'histoire, mais une
succession de générations.

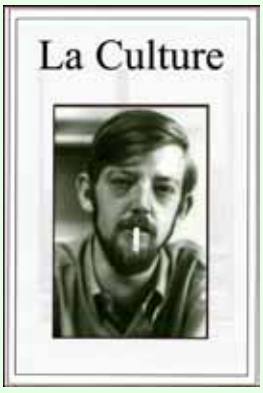
La cause en est, selon moi,
à ce que les idées sociales
(ou morales, ou etc.),
ne sont que des fabulations
ésotériques qui se basent
sur des superstitions.
Donc qui tournent en rond.
L'humanité n'avance pas
dans sa pensée ésotérique.
Mais elle avance
dans ses techniques.
La conquête de l'espace
n'est pas le fait
d'une société sans histoire.

23 mai 2009

L'été revient
avec le goût de ne rien faire
d'autre que de fumer
ma pipe de cannabis
sur mon balcon.
Après un hiver
de travaux bien accomplis
où j'ai repris tous mes textes
et me les suis imprimés
dans une nouvelle version
de base, une impression
sans photographies,
devant me servir
pour y inscrire
les corrections.
L'idée est de reprendre
tout le texte, d'en éliminer
les fautes et les dispersions.
Car j'ai tendance
au coq-à-l'âne,
à vouloir tout noter;
j'ai tendance
à encombrer ma page
par trop de sujets à la fois.
Donc simplifier le discours.
Ne pas tout retenir
de ce que j'ai écrit.
Mais ce qui donne suite.
En vue de l'édition finale
qui, cette fois, sera double.
L'édition actuelle nommée
illustrée avec photographies;
et une autre dite classique,
plein texte.
Le tout avec l'index
qui lui aussi est terminé
(affreusement méticuleux
avec plus de 2000 renvoies).

L'objectif premier
de ma *vie d'artiste*
n'aura finalement été
que de la raconter.
Et je pourrai alors dire
comme Virginia Woolf:
je vous ai donné un livre.
Un livre qui pour autrui
est comme un roman,
une distraction
particulièrement réaliste.
À la lecture duquel
un lecteur peut trouver
à contrepartir.
Car c'est le mieux
que l'on puisse espérer
d'une relation avec autrui.
Et c'est aussi le mieux
que je peux laisser à autrui.





24 mai 2009

Je m'étonne du plaisir que
j'éprouve de plus en plus
à ne recevoir personne.
À continuellement vivre
seul.
À ne plus sentir
le besoin de me raconter.
C'est à moi seul que je parle
et cela me suffit
(car je m'écoute, moi...)
Que les autres sachent
ou ne sachent pas
revient au même.
Ce qui m'intéresse
n'existe pas, ou si peu,
pour autrui.
Le plaisir,
enfin dégagé d'autrui,
d'être moi.
Je m'étonne aussi
de ne plus ressentir
de montées de colère
comme il y a deux ans.
Je ressentais alors
un continuel besoin
d'agresser.
Contre çi. Contre ça.
J'entre aujourd'hui
dans mes territoires.
Je ne ressens plus
le besoin de me défendre,
de me protéger.
Et, vue de ce point,
la présence des autres
peut devenir agréable.
Une véritable distraction.

26 mai 2009

Dans la jeunesse,
la sexualité est tonifiante.
Mais avec l'âge,
elle *tourne* en perversions.
Elle devient
comme un alcoolisme dont
il faut apprendre à se défaire.

30 mai 2009

Mon entêtement vers
ma satisfaction immédiate
n'est qu'une forme réfléchie
du désespoir.
Je suis né malgré moi,
coincé, quoi que je fasse,
dans l'évidence
d'une destruction.
Comment font tant de gens
pour supporter, en rigolant,
ce qui nous arrive?
Il m'apparaît, aujourd'hui,
qu'ils ne s'aiment pas.

31 mai 2009

67 ans.

Le 24 septembre 2000,
j'écrivais:
Au mieux,
j'en ai pour 20 ans.
Cela fait neuf ans déjà!
mais pour moi c'était hier...
L'accélération du temps.
Affreux.
Tout simplement affreux.

1 juin 2009

La vérité avait l'avantage
d'unir idéologiquement
les populations.
Comme un cri de guerre.
Aujourd'hui,
chacun va son chemin
avec ses préjugés,
parce que notre appartenance
collective
est ailleurs.
Dans
nos mouvements de mode et
nos approches techniques.
Dans
le changement lui-même.

2 juin 2009

L'un des rôles de l'écriture
est de mémoriser et par là
de transmettre l'expérience.
Or nous n'y atteignons pas.
Ou si peu.
Mais nous avons amélioré
notre langage par
la photographie, le cinéma.
Notre langage a progressé.
Ainsi un film montrant un
comédien dans sa jeunesse
suivi d'un autre clip
nous le montrant
parlant un peu avant sa mort,
nous montre d'un coup
ce qu'est vieillir.
Un recroquevillement.
Et qui saute aux yeux
grâce à cette forme
de langage qu'est le cinéma.
Et que l'écriture n'a jamais
réussi à bien montrer.

3 juin 2009

Presque tout
ce qui m'advient me vient
hors de mon contrôle.
Tous les médecins du monde
n'ont encore de cesse
d'essayer de dresser la liste
des mécanismes qui me font
être moi.
Et je reste là
comme un roi fainéant se
laissant porter par un peuple
dont le travail lui donne vie.
Quel est donc mon rôle?
Ne fut-ce que pour moi,
quelle est donc mon utilité?
Quelle est donc l'utilité
de ma conscience
et de son inquiétude?
Il y a tellement de gens
qui semblent vivre
socialement heureux
sans avoir à réfléchir sur
la signification de leur vie.
Et que pourrais-je faire
de mieux, pratiquement,
que ce qui m'arrive
par la force des choses.
Je suis sans réponses.
L'inquiétude dont je souffre
ne serait-elle
qu'une maladie?

4 juin 2009

Même si on me donnait
accès au(x) sens
de l'existence, il me semble
que je n'y comprendrais rien.
Nous, humains, ne pouvons
peut-être que nous poser
des questions concrètes
auxquelles nous pouvons
concrètement répondre.
Et puisque je sais que moi
je ne saurai jamais
le sens de ma vie, le reste
relèvera toujours pour moi
du féerique, du poétique,
de la croyance.
Donc je serai toujours
infidèle à toute société.
Car j'assisterai toujours
aux croyances en rigolant.
Et je désobéirai toujours.

5 juin 2009

Je me recroqueville.
Je me réduis maintenant
à quelques petits projets
par année.
Que je déplace,
sans m'en culpabiliser,
sur l'échiquier
de mon calendrier.
Je n'en prends pas large
comme on dit.
Vaguer à mes obligations
doit faire partie
de mon plaisir.
Je fais la tâche,
mais dans mon rythme
lent et régulier.
Et je ne cesse de m'arrêter
pour jouir un peu
du devoir
finalement accompli.

6 juin 2009

Donné à un lampiste
antiquaire du quartier
l'excédent de mon matériel
ramassé depuis 30 ans
dans les ruelles.
J'ai fini de monter
toutes les lampes
dont j'avais besoin.
Le reste aurait fini
aux vidanges des héritiers.
Aussi bien
faire plaisir à quelqu'un.
J'en suis rendu là.
À larguer.

7 juin 2009

Notes.

À travers les milliards
de galaxies, nous, humains,
sommes comme les fourmis:
des insectes régionaux.

Il ne faut pas me leurrer.
Ce sont
les montées de spermes,
lors des chaleurs d'été,
qui me font lyrer.
Le besoin pleurnichard
d'aller me coller sur autrui.
Mais tout se calme avec
une bonne masturbation.
Mirage somatique donc.

En amour, on finit toujours
par reprocher à l'autre d'être
tout simplement lui-même.

Vieillir.
Michel Leiris, dans ses 80,
prolongeant son journal
par une suite de notations
radoteuses d'idées de titres
possible pour ses livres...

8 juin 2009

Donc je ne saurai jamais
pourquoi je suis.
Donc réellement qui je suis.
Le *connais-toi toi-même*
de la philosophie grecque
était grossièrement naïf.
Mais, de mon journal,
un portrait se dégage.
Influençable.
Solitaire.
Infidèle.
Lent.
Méthodique.
Menteur et masturbateur.

9 juin 2009

Dans son journal,
Gérard Parizeau écrit
sur ses rencontres, ses amis,
sa vieillesse, sur tout,
avec l'assurance heureuse
de ceux qui vont au ciel
après leur mort.
Ce qui advient pour lui
advient conformément
à l'ordre normal des choses.
Le bien-être et l'assurance
d'être dans la vérité.
À 70 ans, il dit le monde
avec la bonhomie
d'un adolescent confiant
racontant sa vie de collège.
Journal donc
d'un vieillard bien pensant,
d'un vieillard *de droite*.
En fait,
c'est de l'ordre bourgeois
dont il se montre satisfait.
L'ordre dominant et paisible
d'une riche classe sociale
qui a *réussi*.
Il voit les événements
de haut et tout
lui prouve qu'il a raison.
C'est ainsi qu'on voulait
nous apprendre à penser
au collège.
On nous préparait
pour la suite normale
et heureuse des choses.
"Que le luxe et la bonne
chère, alliés à l'intelligence,
sont choses plaisantes!"
(2 mars 1972).
Yes indeed!

10 juin 2009

En lisant Gérard Parizeau,
je découvre la tradition des
grandes familles du Québec.
Ces Parizeau qui dirigeaient
depuis deux générations
les grandes Institutions
et qui s'y préparaient
de père en fils.
Ces Hamel, dont le père
de Réginald, était je crois
professeur de médecine
à l'Université de Montréal.
Je venais d'un autre milieu,
d'une classe sous-jacente.
L'esclandre que je fis
au Quartier Latin
sur la liberté sexuelle, sur
la nécessaire prédominance
de l'enseignement des lettres
québécoises, était celui
d'un *outsider*.
Et je ne le comprenais même
pas.
Mais je constate aussi
à quel point
nous étions dirigés
par des gens catholiquement
bornés.

11 juin 2009

L'été fut froid jusqu'ici.
À peine une ou deux fois
sur le balcon.
Je lave donc mes fenêtres.
La vie en elle-même,
et d'autant plus
que dans nos pays riches,
oui la vie peut être heureuse.
C'est la maladie
et la pauvreté qui peuvent
la rendre malheureuse.
Oh combien de beaux jours
sont encore devant nous,
Mimine et moi...

12 juin 2009

En corrigeant mon journal
pour le montage de l'édition
classique, je tombe sur 1978.
Quel feu d'artifice
de passions
qui éclatent partout!
Le carrousel des amours où
je pouvais changer de cheval
à chaque tour!
Oh les belles et dernières
illusions!
J'en ris de plaisir
d'avoir ainsi vécu.
Ce n'est plus possible
aujourd'hui.
Mais j'y retrouve aussi
les années 1970-71,
l'après Sexus,
où je délirais carrément.
Et dire qu'en fait
j'avais presque tout oublié.
La mémoire de soi, oui,
qu'est donc la mémoire
de soi?
Jusqu'à un certain point,
une oeuvre d'art.

18 juin 2009

Pose de trois dernières
fenêtres, chez les locataires,
côté cour.
J'ai donc fait refaire toutes
les fenêtres de la maison.
Je m'arrête ici
pour les trois mois d'été.
Pour monter lentement
l'édition classique
de mon journal
tout en fumant ma pipe
de cannabis sur mon balcon.
Je recommencerai
fin septembre
les rénovations
avec la finition
de mon escalier d'entrée.
Puis 2010 sera une année
de menuiserie.
Moulures et plinthes
chez moi, et réfection du toit
de la véranda.

19 juin 2009

Enfin mon rythme de vie
commence à correspondre
à ma logique intérieure.
Je n'ai d'ambition
que par petits coups
qui se doivent
de m'être agréables.
Apprendre à savourer
chaque instant comme étant
le dernier instant...

1 juillet 2009

Il y a entre le corps
de ma maison
et le trottoir de la rue
une distance de 15 pieds
qui m'appartient, les autres
quelque 25 pieds gazonnés
relevant de la municipalité.
Depuis 30 ans,
la municipalité vient tondre
son gazon.
Mais voilà que les élus
en ont décidé autrement.
Le règlement se lit ainsi:
étant le propriétaire ou
l'occupant riverain
d'un immeuble, en ayant
omis d'entretenir le domaine
public adjacent
à sa propriété de façon
à ce que l'herbe
qui y pousse ne dépasse pas
15 centimètres
(Civisme et propreté,
Article 18 par.3, sous peine
d'une amende de $100).

J'avais d'abord pensé
contester la validité
du règlement.
Mais comme je déneige déjà
moi-même ce même terrain
l'hiver, il est dans la suite
logique de la jurisprudence
que j'entretienne l'herbe
l'été.

Je note donc, mais
en grinçant: le pouvoir réel
et potentiellement dangereux
de contraindre
les autres dont peuvent
se prévaloir les élus.
J'obéis néanmoins à cette loi
parce que finalement:
Il m'est trop compliqué
de me chicaner pour si peu
et je comprends qu'on doive
passer outre un chacun
pour finalement pouvoir
diriger jusqu'à l'infime
détail. J'y trouve
une plus grande satisfaction
en accomplissant moi-même
l'entretien que je trouvais
négligemment fait
par la ville.
Me voilà donc pris,
comme à Saint-Lambert,
avec un gazon à tondre
devant ma maison.
J'avais gardé en horreur
les lourdes tondeuses
classiques et le mythe
des belles pelouses
de banlieue. Mais une
tondeuse électrique à main,
dite coupe bordure, suffit.
C'est presque un plaisir tant
la chose est devenue facile.
Trois ou quatre coupes
par année suffiront.
Je note aussi que
les clématites, tel que prévu,
ont commencé à recouvrir
le squelette du cèdre mort.

2 juillet 2009

Enfin l'été! avec un mois
de retard cette année.
Le plaisir de lire une
Histoire de la vieillesse
au soleil du matin,
seul sur mon balcon.
Dans le bruissement
des feuilles.
Dans l'éclatante beauté
du matin.

J'ai fait dans ma vie
de graves erreurs
de jugement.
Et toutes avaient trait
à l'amour que j'avais
des femmes.
J'en perdais la tête.

Comme la vie m'est plus
agréable aujourd'hui, seul,
loin du terrain d'ébats.

3 juillet 2009

Notre pulsion vitale
est notre véritable morale.
Chaque âge de la vie,
quoiqu'on veuille
et quoiqu'on fasse,
est ainsi exécuté à la lettre.
Nos morales historiques
ne sont que bonnes manières
d'époque.

4 juillet 2009

Apprendre à regarder
les gens
passer pour la dernière fois.
Car, dans la majorité des cas,
c'est réellement
la dernière fois
que nous les voyons passer.
Ainsi de tout.

5 juillet 2009

Envahissement.
Le matin,
ma soeur et sa Guilaine
viennent prendre chez moi
copie de LA SECTE pour
corrections d'orthographe
avant que d'aller
à la Bibliothèque Nationale.
S'énervent actuellement
à l'idée d'acheter
une maison de campagne à
400 kilomètres de chez elles.
Plein de travaux à faire.
N'auront sans doute pas
l'argent.
L'après-midi,
Mireille Baillargeon s'arrête
avant que d'aller
à une réunion
avec ses copropriétaires
et comme toujours:
énervement, chicane.
Après leur passage,
je me suis soudain senti
comblé du fait de vivre seul,
comblé de la paix immense
dans laquelle je vis.
Je me suis soudain imaginé
les moines solitaires qui,
après le plaisir d'avoir revu
leurs proches, éprouvent
ensuite la satisfaction
profonde de les voir repartir.
Notre temps
de vivre ensemble
est achevé.

6 juillet 2009

La récolte de la 29
fut de 1800 grammes frais.
Ce qui est bien.
Je continue donc
avec des hermaphrodites.
J'ai dressé
le tableau statistique de
mes récoltes depuis 10 ans.
Un tableau en dents de scie.
Je crois dorénavant atteindre
ma régularité à 1800.
Ce qui serait bien.

7 juillet 2009

Il y a plus d'un an
que je n'avais vu les Brown.
Ils ont pris un horrible
coup de vieux.
Surtout lui.
C'est avec difficulté
qu'il la suit avec sa canne.
Il s'arrête
et s'appuie partout.
Faire un coin de rue
n'en finit plus.
Il en est rendu
à devoir rester chez lui.

8 juillet 2009

Mes problèmes sociaux
viennent beaucoup du fait
que je n'ai jamais eu
le physique de l'emploi.
J'ai la tête d'un grand
dans le corps d'un petit.
Simple complexe? Non.
Toutes mes femmes
me l'ont finalement avoué.
Et l'armée, en 1960,
me refusa.
Avec le temps,
je me suis rangé.
J'ai le physique
pour tenir des rôles
que l'on ne remarque pas.
Le reste
ne doit regarder que moi.
Je pratique donc seul
le hobbies
de me croire grand.

9 juillet 2009

Nos cultures,
comme nos religions,
sont des entreprises
d'abolition du temps.
L'humanité y est représentée
par stéréotypes
qui ne meurent pas.
Les auteurs reconnus
sont toujours les mêmes
et ont toujours le même âge
d'une génération d'élèves
à l'autre.
L'amitié et l'amour
sont une même tentative.
Et il faut aller plus loin.
Notre esprit scientifique
est semblable.
Nous cherchons ce qui
réagit de la même manière
d'un temps à l'autre.
Nous cherchons partout
à intemporiser
notre conscience.
Comme si ce que je disais
devait enfin avoir valeur
pour toujours.

10 juillet 2009

Dans ma jeunesse,
les prêtres m'enseignèrent
l'éternité.
Ils m'en donnaient même
la certitude.
Devant l'évidence de la mort
pour tout ce qui existe,
j'ai donc cru que nous,
humains, étions l'exception.
L'évidence de notre mort
était donc fausse.
Nous mourrions comme si
cela n'était pas vrai.
Et c'est là que commençait
la métaphysique.
C'est là que commençaient
les idées fausses.
Néant.
Éternité.
Dieu.
Liberté.
Et combien d'autres
atrophies de la conscience
de soi.

11 juillet 2009

Dehors il pleut toujours.
Je me suis installé pour l'été
dans la véranda vitrée.
L'été fut jusqu'ici
comme un temps d'automne.
Est-ce ce temps
qui me fait que je souffre
depuis quelque temps
d'une forte nostalgie
d'aimer.
De prendre une jeune femme
par la taille et de l'embrasser.
Comme j'aimais naïvement
les embrasser à trente ans.
Un sentiment de manque.
Pourtant je sais.
Oui, je sais...

12 juillet 2009

Notes.
Penser,
ne fut-ce que pour moi,
est nécessairement basé
sur ma relation imaginaire
avec autrui.
Je ne pense toujours
que par rapport à quelqu'un.
Car s'il n'y avait aucun être
humain, à qui pourrais-je
donc dire que je pense?
Il y a toujours,
en chacun de nous,
des arrières pensés.
Et c'est là justement
notre *moi*.
Ce quelque chose qui dit
notre vérité en marge de tout.
En marge des autres.
En marge aussi de soi.
De sorte que lorsque je dis
la vérité,
il me faut toujours essayer
de reconnaître
pour moi-même
là où je mens.
Le désir de refaire le monde
n'est peut-être
qu'un symptôme
d'une profonde
désorganisation personnelle.
Mon Journal des années
1970-71 en serait
un exemple.
Comme si le besoin
de philosopher hors de soi
signifiait avant tout
un besoin aliéné
de philosopher sur soi.

15 juillet 2009

Ce corps qui est le mien
est un système d'équilibres
établi par les millénaires
avant moi.
Ce ne sont pas
les décrets bibliques
ou d'autres sorcelleries
qui m'en diront le sens.
Je dois aussi me méfier
de mes jugements moraux.
Il y a comme une profondeur
qui me fait agir
et parfois même contre moi.
D'autres disaient Dieu.
D'autres disaient Destin.
C'est du plus profond de moi
que le remous parfois
me vient.

Mon âge, de plus en plus,
m'effraie.
Mes lectures me disent
qu'à 67 ans...
Ce n'est donc plus 20 ans
que j'ai devant moi.
Mais du court terme.
Je dois m'habituer,
j'essaie de m'habituer,
à tout voir comme si c'était
la dernière fois.
Tout y devient beau.
Comme le souvenir
des choses mortes.

18 juillet 2009

J'apprends aujourd'hui,
par la chronique mortuaire
des journaux,
la mort de Jean Stafford.
Il avait exactement mon âge.
Ancien fondateur
de LA BARRE DU JOUR,
il vivait depuis 1965
avec Christiane Cyr
qui en avait été la secrétaire.
Il venait de prendre
sa retraite, y lit-on,
et la voulait d'écriture.
Voici donc qu'apparaît
le bilan de notre génération.
Bilan mondain
et finalement de peu.
Et tout cela, bien sûr,
finit encore,
chez ces gens
de peu de caractère,
par une célébration
à l'église.

STAFFORD, Jean
1942 - 2009

À Montréal, le 14 juillet, est décédé Jean Stafford, économiste (EHESS 1978), professeur retraité du département d'Études urbaines et touristiques de l'UQAM.
Il aimait l'histoire et la poésie, le Québec et Paris, ses enfants et ses étudiants. Son souffle s'est éteint au seuil d'une retraite qu'il voulait de voyages et d'écriture.
Il laisse dans le deuil Christiane Cyr-Stafford, son épouse depuis 44ans, ses enfants: Yannick, Thierry et Marie-Christine, ses frères et soeurs: Harold, André, Denise, Rolland, Madeleine, Nicole et Robert, ainsi que leurs conjoints et conjointes, et de nombreux neveux et nièces.
La famille recevra vos condoléances au complexe funéraire Alfred Dallaire Memoria, au 1111, Laurier O., Outremont

Alfred Dallaire
MEMORIA
514 277.7778
www.memoria.ca

le dimanche 19 juillet de 14 à 17 h et de 19 à 22 h en présence de l'urne.
Les funérailles seront célébrées en l'église St-Viateur d'Outremont (Laurier coin Bloomfield) le lundi 20 juillet à 11 h 30, suivie de la mise en terre des cendres au cimetière Notre-Dame-des-neiges.
Merci à tout le personnel du 5e LeRoyer à l'Hôtel-Dieu de Montréal pour leurs excellents soins. Un merci tout particulier à Sylvie Hall et aux docteurs Bolduc, Jeanneret et Jobin du service de pneumologie, ainsi qu'au docteur Beaulieu, hématologue.

27 juillet 2009

Mais où donc
situer les morts?
Quel est donc,
sinon le sens de notre vie,
du moins notre chemin?
Au cadran géologique,
"notre univers" aurait,
dit-on, 12 milliards d'années.
La Terre, 7.
La vie y serait apparue
il y a quelque 600 millions
d'années.
Et l'humanité,
depuis 3 millions d'années.
Et notre espèce
serait probablement destinée
à disparaître
(suite aux dinosaures, etc.),
pour ne laisser sur Terre que
des insectes plus résistants
(déjà premiers habitants
de la planète).
Et tout cela à travers
les saisons cosmiques
de la Terre
ayant chacune 50,000 ans.
Et nous serions actuellement
dans une saison
de réchauffement (coïncidant
par hasard avec ce que
nos écologistes dénoncent)
qui devrait durer encore
20,000 ans,
avant que de rebasculer
dans une nouvelle poussée
de glaciation.

Et tout cela,
avant que la Terre ne sombre
finalement elle-même,
perdant son eau et son air,
dans le brasier des galaxies.
Donc.
De tout ceci, je retiens
que nos religions,
et nos philosophies
qui en sont la suite,
ont erré dans l'énoncé
de leurs principes.
Car si tels sont les faits,
notre "évolution" ne change
rien à notre destruction.
L'humanité
disparaîtra pour toujours
dans un Univers renaissant
furieusement de lui-même
et qui serait comme
l'éternité elle-même.
Tel serait notre chemin.
Le reste n'étant
que grimaceries de singes.
Notre *conscience* n'étant
peut-être qu'un manque
de réflexes adéquats.

30 juillet 2009

Ce qui ne m'empêche
aucunement de bander.
Donc,
en fait, sans importance.

Lorsque je suis en société,
je vois des hommes.
Mais je ne les vois
jamais nus.
Ils n'existent pas
sexuellement pour moi.
Je suis libre d'eux.
J'aimerais qu'il en soit ainsi
des femmes.
Après 60 ans d'obsession
et de masturbation sur fond
de rêveries hétérosexuelles,
j'aimerais pouvoir enfin
jouir autrement de moi.

La pornographie
est essentiellement
une croyance.
Et peut-être
l'une des dernières
à atteindre la laïcité.
Car ce n'est pas sur l'autre
que je bande.
Mais sur l'image
que je me fais de l'autre.
Il n'y a là
que ce que j'y fabule.
Pourquoi ne banderais-je pas
sur la beauté des fleurs
de mon jardin?
Ou sur toute autre chose.
Comme le 12 octobre 1967,
saoûl, j'ai bandé avec
satisfaction devant une
simple enveloppe de soupe.

La liaison de l'érection
avec l'image d'une femelle
me semble culturellement
apprise.
Comme celle
de l'homosexuel.
Comme celle du pédophile.
Comme celle
des autres pervers.
À toutes les fois
qu'une femme m'excite,
si je la regarde bien,
si je la décortique,
je ne vois rien là de sexuel.
Le sexe pue.
Je vois de moins en moins
ce que j'irais refaire là.
Mais je bande encore
sur l'idée que je me fais
d'un moi dominant.
Parce que partout où je vais,
la publicité me harcelle.
Partout des femmes nues
me regardent
et m'interpellent.
J'ai alors comme un besoin
violent de les dompter.
Le mythe pornographique
de la femme est devenu
une plaie de la société athée
occidentale.
Contre quoi les tarés
religieux des autres pays
s'indignent avec raison.
Mais sans peut-être
en comprendre la portée
historique
dont nous ne semblons pas
pouvoir sortir.

31 juillet 2009

L'été commence enfin!
Les derniers plaisirs.
Celui de vieillir,
seul au soleil du matin,
sur mon balcon.
Avec *Mimine*,
mon dernier ami.
Dans le sens ou non-sens
de notre existence.
Ce qui, de toute façon,
n'a jamais eu
de réelle importance.
Sinon celles
que nous nous fabulons.
Car c'est la santé
qui d'abord nous motive.

1 août 2009

Alors que tout énoncé
scientifique
suppose des enquêtes,
des compilations,
des statistiques
qui permettent d'établir
des tendances,
des constantes,
les aphorismes sont
des dictats.
Même laïc,
l'aphorisme est religieux.
C'est la logique autoritaire
des curés, des ayatollahs
et autres délirants.
Une idée sortie du contexte
qui l'a fait naître devient
généralement pour autrui
une idée fausse.
Les contextes seraient
aux idées ce que les données
sont aux statistiques.

4 août 2009

La chaleur de l'été me
ramène trois *vieilles*
dans mes filets...
Car il faut bien l'avouer,
l'âge n'y fait rien,
l'on n'arrête jamais
secrètement de draguer.

L'infirmière de 66 ans
à la retraite (celle du 16 juin
2008) qui a finalement vendu
son condo et s'embourbe.
Nous avons fait un tour
de parc ensemble
(il faut le faire!).
Que de problèmes!
Son défunt conjoint
lui laisse dans son héritage
des reconnaissances
de dette à une prostituée
(dit-elle...) qui les fait valoir
contre elle en cours!
Et quoi! Et quoi!
Elle n'a parlé que d'elle.
- Je vais suivre vos conseils.

Car elle me vouvoie.
C'est bien elle que j'ai vu
entrer dans une église
à l'heure de l'office...

Et bien sûr, il y a toujours
Diane, celle de 61 ans
qui après m'avoir parlé
de ses paupières l'an dernier,
n'a donc plus rien à me dire
de près cette année,
mais qui continue toujours
à me saluer de loin
de son air contorsionné.

Et puis
une nouvelle cette année.
Elle se nomme Lise.
Je la voie depuis 10 ans
promener son chat
dans le parc.
Elle a 59 ans,
une fille de 30 ans,
a fait son cours classique,
n'a pu financièrement aller
plus loin, a travaillé toute
sa vie comme serveuse
de restaurant,
s'est finalement recyclée
avec une maîtrise
en littérature, enseigne
maintenant, mais n'aura
donc pas de pension,
écrit un roman
dont elle espère
que la publication
lui apportera
beaucoup d'argent.
(L'ayant donc sans doute
un peu déçue par mes doutes
à ce sujet).
Encore belle.
C'est elle qui m'a d'abord
abordé en me dépassant
sur la rue:
- Vous avez l'air
d'un philosophe.
Nous nous sommes donc
croisé deux fois, et deux fois
une heure de conversation
dans le parc sur la littérature.
Donc pour la première fois,
une facilité.

Ce qui prouverait que
l'amour serait encore
possible en y mettant
l'effort.
Mais lorsque je m'arrête
à penser au bien-être
que j'éprouve à rester seul...
(oui, mais
une distraction, me souffle
un diable à l'oreille), oui,
une distraction...

9 août 2009

Et puis, non!
Pour qu'un *amour*
soit possible,
il faudrait des circonstances
qui nous obligeraient
à nous rencontrer.
Et de là, peut-être que...
De deux conversations
intéressantes (mais peut-être
parce que je m'y sens un peu
le professeur...), je me mets
soudain à espérer
une histoire.
Mais quelle histoire?
Maurice Trépanier
que je rencontre et avec
qui je discute souvent
brièvement, ne soulève
aucun espoir en moi.
Je n'éprouve avec lui
aucune émotion particulière.
Avec lui, je me comporte
normalement.
Je me tiens bien.
Le cul n'y est pas.
C'est donc une histoire de
cul, et non de conversation,
qui me hante.
Mais est-ce que je le veux
ce cul?
Non.
Je ne m'y vois pas.
Bien sûr, je succomberais
à n'importe quelle femme
qui me ferait des avances...
Ce qui n'est pas le cas.
Je n'ai jamais été
le beau mâle qui fait
fantasmer les femmes.

Je suis vieux, petit, bossu,
maigrelet.
J'ai toujours dû me battre
pour le *placer* mon cul.
Donc à ne jamais oublier.
C'est encore le mythe
qui me travaille.
C'est un fantôme
que je me crée
et que je pense pouvoir
enlacer comme s'il m'aimait
moi.
Comme je suis.
Mais je ne suis rien pour
elle.
Et quoi que je fasse,
je ne serai rien d'autre
que moi.
Nous ne serons jamais
ensemble.
Donc la prochaine fois,
s'il y a,
garder plus de distances.
Être moins bavard.
Ne plus me laisser
submerger par mes
hallucinations intérieures
qui m'ont toujours mené
à des encombrements.

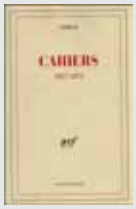
10 août 2009

Donné à un autre antiquaire
mes excédents en portes,
fenêtres et vieux parquets.

Planté 14 gros hostas
dans le jardin ombragé
de la cour intérieure.
Dans trois ans,
la surface de terre
devrait en être recouverte.

Reprenons donc la route.
Seul, et heureux de l'être
encore.

17 août 2009



POUR EN FINIR AVEC CIORAN.

Avec
Précis de décomposition,
édité en 1949, que j'avais
découvert dans les années
60, Cioran m'impressionna.
Il disait des vérités
contre la notion d'éternité
qu'on nous imposait.
J'ai, par la suite, lu
son oeuvre.
Avec de plus en plus
de difficultés.
Je comprends maintenant
pourquoi.
Je lis *Cahiers 1957-1972*.
Simone Boué les présente
comme n'étant pas
un journal intime.
Ce qui est faux.
C'est le journal
d'un philosophe.
C'est le journal d'un
homme seul, triste, malade,
quotidiennement migrainé,
dont les maximes sont
des cris, dont le pessimisme
est d'abord l'expression
de nombreux manques
de jugement purs et simples
et qui ne sont peut-être
que des symptômes d'une
déficience neurologique.
Exilé en France à l'occasion
d'une bourse, désoeuvré,
n'ayant plus de racines,
s'ennuyant, et devant
s'exprimer en français (mais
toujours dans la manière
excessive des slaves),
Cioran le fils continu Cioran
le père:
*J'ai toutes raisons de croire
que mon père est mort dans
le désespoir. (...) À plus
de soixante-dix ans, après
cinquante ans de carrière
ecclésiastique, mettre
sérieusement en doute
le dieu qu'on a servi!*

Premièrement,
Cioran n'est pas athée.
Cioran est mélancoliquement
religieux.
*Comment croire... que
l'univers n'ait aucun sens?
Il faut qu'il en ait un.*
Le désespoir de ce Cioran
qui ne cesse de relire la Bible
est tout simplement celui
de ne plus retrouver le dieu
de son enfance.
Deuxièmement, Cioran n'est
pas un penseur scientifique,
mais un penseur littéraire.
Grand admirateur
de Napoléon, Hitler, Cioran
se voit à la tête
d'une réforme générale
d'une humanité qu'il juge
malade, etc.
*Je passe le plus clair de mes
journées à casser la gueule
aux gens, à invectiver
tel ou tel...
Ces bouffées de violence
presque quotidiennes,
pendant lesquelles j'imagine
des massacres...
où je me vois mêlé
et y jouant un rôle capital...*
Donc Cioran
le grand réformateur
méconnu, coincé
dans sa mansarde, énonce,
dicte, décrète.
Par coups d'émotions brutes.
Sans plus d'analyses.
À la façon passéiste
des penseurs littéraires.
Comme exemple: le 1 mars
1964, après avoir vu un film
Les Animaux, il écrit:
*Mais je n'ai jamais vu dans
l'espace d'une heure tant
de peur et tant de fuites...*
pour finir par une pétarade
de maximes qui lui viennent
à l'esprit:
*Rien de grand ne peut
se faire sans cruauté.
Avoir du caractère, c'est être
capable de cruauté.*
D'un fait qui l'émeut, Cioran
tire des décrets ne se basant
sur aucune donnée, écrits
avec de grands mots, par
tâtonnements idéologiques,
par associations d'idées
parfois saugrenues, par
glissements sémantiques
donnant à réfléchir oui, mais
donnant à faux.
Cioran écrit comme un pape,
par absolutismes.
Une manie de tout dire de
façon lapidaire, dogmatique,
de dire donc à la manière
émotive et superficielle
des moralistes littéraires,
principalement chrétiens.
Et finalement, Cioran est tout
simplement un *malcommode*.
Me basant sur ce qu'il écrit
de lui-même:
peur de s'affirmer
directement,
peur des responsabilités,
peur de choisir, paresseux,
dispersé, vivant
sans appartenance dans des
hôtels, ne sachant trouver
sa place dans le jeu social
de l'argent, et qui plus est,
mégalomane
(il se voit même fondateur
de religion...)
Et maladivement colérique.
Il aurait peut-être dû devenir
comme il l'écrit lui-même:
*Ma vocation était de vivre
à l'air, de faire du travail
manuel... et non de lire
ni d'écrire.*
Le pessimisme de Cioran,
pour moi, n'est qu'un
pessimisme servant
à la propagande chrétienne.
Cioran crie partout
le manque
d'éternité sans dieu,
et il colère contre tous,
à la manière des vieux curés

grincheux, avec des fins du monde jetées en anathèmes à tous les techniciens qu'il accuse de faire le monde moderne!
En ceci, il fait partie de l'écurie des éditions Gallimard dont les auteurs sont des croyants occidentaux (ou qui pleurent de ne plus l'être...)
Gallimard n'édite ni Meslier, ni D'Holback, ni Stirner, mais, mais et mais.
Un pessimisme donc de fin de civilisation chrétienne plus que de réalité et qui s'éteindra avec les derniers cierges et les derniers cantiques.
Car l'athéisme n'a rien à voir avec le désespoir.
Car l'athéisme n'a rien à voir non plus avec la mauvaise santé et les manques évidents de jugement de Cioran, comme dans cet exemple... pour qui veut en rire:
On dit (la science dit) que la Grande-Bretagne sera complètement submergée et recouverte d'eau dans cinq cents milles ans. Si j'étais anglais, ce fait à lui seul suffirait pour me paralyser et justifier mon refus de l'acte.

18 août 2009

Les colères de Cioran
me font penser à mes crises
masturbatoires.
Du délire.
Des crises de folie.
Un déséquilibre hormonal.
Car tout cela n'a rien à voir
avec la réalité d'autrui.
Sinon qu'autrui peut devenir
déclencheur.
Cioran n'avait pas
les nerfs de ses ambitions
dictatoriales.
Je n'ai pas le physique
d'un séducteur.
Malheureusement
l'image des écrivains
se rapproche ainsi souvent
de celle des impuissants.

Il me devient clair aussi
qu'il me faut cesser
de m'agripper au sexe
comme si je pouvais
m'y réussir.
Ce fut l'erreur de ma vie.
Passer *à côté* du physique
de l'emploi.
J'ai le corps d'un anachorète.
Et non la force de frappe
d'un bouc de reproduction.
Ah! si je pouvais retrouver
le regard de mes 8 ans.
D'avant ma sexualité.
Et sans
la mythologie chrétienne.
Oui, si je pouvais
recommencer là ma vie!

19 août 2009

Mais il faut
continuer la route.
Avec les bagages
que l'on s'est faits.
Oui, j'ai peur de devenir
un vieux que le cul
ne travaille plus.
J'ai peur de tomber en panne
de désirs.
Car le bonheur est mêlé
de désirs et de perversions.
Pour retrouver son équilibre,
Cioran avair besoin de rêver
de casser des gueules.
J'agenouille des femmes
devant moi et je les veux
qui me sucent avec amour.
Donc problèmes mutuels
de reconnaissance sociale
de soi.
Et façon symbolique
d'y compenser.
Mais folies quand même.

20 août 2009

Le parc la nuit.
Les jeunes qui rôdent
en groupes.
L'époque de l'essaimage.
Pendant que les vieux
dorment dans leurs ruches...

1 septembre 2009

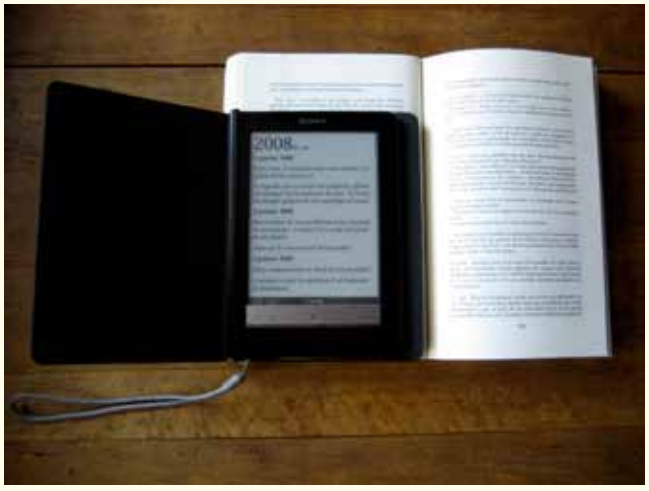
Le froid déjà.
L'automne à nouveau.
J'ai terminé le montage
de l'édition classique
(texte seul) de mon journal.
Avec cette particularité
que chaque fin de phrase
ramène à la marge
et que chaque phrase
est relue à nouveau
pour contrôler les rejets
automatiques.
Une belle petite édition.

2 septembre 2009

Achat d'un lecteur de livres
numériques SONY PRS-600.
Quelques $500.
Enfin un premier lecteur
acceptable
pour livres numériques
arrive à Montréal!
Depuis 5 ans
que je m'y prépare!
Un grand bonheur donc.
Un seul défaut: l'écran
(4"x6") est encore trop petit
à mon goût.
Un bon minimum
serait de 5 par 8,
et l'idéal de 8½ par 11.
Cela existe déjà ailleurs.
On y viendra très rapidement
ici aussi.

Mais le livre numérique
n'est pas ce que j'attendais.
J'ai fait jusqu'ici de l'édition
graphique électronique,
c'est-à-dire
aux fins d'impression
statique sur papier,
ou aux fins de visualisation
sans modifications possibles
des caractères à l'écran.

Je dois maintenant travailler
en pensant au livre
électronique lui-même,
c'est-à-dire
que la mise-en-page
soit sans photographies,
colonnes, etc, pour que
les caractères puissent
se disposer en diverses
grosseurs à demande.
Il faut apprendre à disposer
l'écrit en pensant au flux
informatique, en pensant
que toutes les phrases
qui se suivent sans lignes
d'intervalle se retrouveront
mises à la queue leu leu
dans un même paragraphe,
le flux informatique ne
faisant paragraphe que
lorsqu'il rencontre une ligne
vide.



À ma grande surprise
cependant, l'édition
classique de mon journal
(qui est justement
sans photographies
et sans colonnes)
passe très bien le test
du lecteur.
Les divers grossissements
tiennent bien la route.
Donc après 5 ans de travail
dans le numérique je peux
dire: mission accomplie!
Mes écrits sont numérisés.
Ce fut un merveilleux hobby.

Avec le lecteur électronique,
chacun peut dorénavant
se promener avec des
milliers de livres numérisés.
Adieu donc bibliothèques
à dépoussiérer!

3 septembre 2009

L'automne beau.
Carré Saint-Louis.
Avec *tout* mon journal dans
mon petit livre électronique.
Le plaisir de pouvoir
me relire là et où je veux,
et sans lunettes.
Traînant avec moi *tout*
ce que j'ai numérisé
jusqu'ici.
Et combien d'autres livres
pourraient s'y stocker!
Et ce n'est qu'un début.
De plus je peux écrire
directement des corrections
sur l'écran du livre.
Que de chemin jusqu'ici!
Chacun se promènera
demain avec des milliers
de livres en poche.
Nécessairement
quelque chose va changer.

LA FIN DE LA CULTURE.
Culture voulant dire:
une élite alphabétisée.

Le livre de papier
va rapidement devenir
une antiquité encombrante.
Comme le dactylo le devint
dès 1980 à l'arrivée
des premiers ordinateurs.

4 septembre 2009

J'apprends par ma soeur
(qui vient de finir
de corriger l'orthographe
de LA SECTE) que
Louis-Pierre Sédillot serait
curé du village
de Saint-Constant.
J'ai essayé de l'imaginer
dans son presbytère.
Comment a-t-il pu faire
pour ainsi passer sa vie
sans déroger
à la fabulation chrétienne
qu'on nous enseignait?
C'était un bon bonhomme
que ce Louis-Pierre, mais qui
doit se retrouver bien pauvre
aujourd'hui avec une église
trop grosse pour un village
qui ne veut plus payer.
Je me sens vieux tout à coup
d'avoir ainsi un vieux curé
comme ancien ami,
et comme dans un contexte
des années 1950, et comme
si rien n'avait changé.
Une émotion profonde.

La vision d'un livre à écrire:
FONDEMENTS
POUR UNE LAÏCITÉ
(Lettres d'un vieil athée
à son ancien ami de collège,
devenu curé).
Comme si je me devais
de me faire un bilan.
Un livre qui commencerait
par:
Il y a toujours eu entre nous
quelque chose d'ambigu.
Nous avions seize ans
lorsque nous nous sommes
aimés.
Et qui finirait par:
C'est moi qui ai commis
l'erreur de te quitter.
C'était toi
que je me devais d'aimer.
Car au bilan de ma vie,
il me manque ta bonté.

Je me demande si tout cela
ne redit pas mon conflit
entre mon homosexualité
et mon hétérosexualité.
Conflit profond.
Il y a évidemment
quelque chose qui me dirige
et qui vient du plus profond
de moi et que je ne réussis
pas à comprendre.

10 septembre 2009

Je me suis inscrit à un cours d'introduction de deux jours au logiciel Adobe InDesing qui a remplacé Adobe PageMaker que j'utilise pour mes mises en pages.
Puis j'ai été à la Bibliothèque Nationale me quérir un livre sur le sujet.
J'en ai trouvé un contenant un CD duquel j'ai pu installer un démo de InDesing sur mon ordinateur.
Donc merveilleux.
J'ai tout en main pour évaluer et pour faire par moi-même un premier apprentissage.
Et ma question est si je dois faire l'effort pour *upgrader* tout ce que j'ai fait à date sur PageMaker.

Alors, tout d'un coup, j'ai senti un désespoir m'envahir.
Le livre numérique me semble si épouvantablement volatile! comme déjà si près de sa désuétude!
Je me sens fatigué d'être encore obligé d'avancer.
Le goût de tout abandonner.
Mais quoi faire d'autre qui me plaise tant.
Et c'est là l'important.
L'évidence est que tout ce que j'écris va se perdre, *est déjà perdu!*... me crierait Cioran.

Comme tant d'autres journaux intimes de tant d'autres gens avant moi.
La certitude de l'écroulement.
La certitude de me parler seul à moi-même encore et encore.
Un désespoir qui me vient de viser encore *l'éternité*, ce grand mot pour simple d'esprit.
Car c'est toujours et partout le même problème qui revient: la débilité chrétienne qu'on m'inculqua.

Car mon *éternité* doit être de me dire seul en moi-même en chemin.
Et non pas aux autres.
Et non pas ailleurs et dans d'autres temps.
Les autres n'ont pas à me regarder moi! moi! moi! perdu parmi des milliards d'autres moi.

J'ai aussi à me rappeler que si les livres de papier peuvent demeurer cent ans dans une bibliothèque, la majorité d'entre eux resteront néanmoins éternellement fermés.
Personne ne les lira plus.
Donc là aussi sans importance pour moi.
Car l'avenir de mes écrits ne me concerne pas.

Le seul sens de mes écritures est de me permettre de retrouver mon équilibre intérieur.

Mais n'empêche que tout cela me bouscule vers la sortie.

Mais je m'énerve parce que j'oublie qu'il n'y a jamais eu, dans l'édition, de stabilité.
Des caractères de bois à ceux de plomb, des plaques offset au procédé numérique, aucune méthode d'impression n'a duré.
Un livre monté en plomb serait aussi inutilisable aujourd'hui qu'un livre mémorisé sur une disquette *floppy* des premiers ordinateurs.
La viabilité d'un texte exige toujours qu'il soit repris en main avec les nouveaux moyens, qu'il soit historiquement *upgradé*.
La seule question qui demeure est celle de la fiabilité de mémorisation sur un CD ou un DVD ou une mémoire FLASH.
Et je rêve... du lecteur alimenté par l'énergie solaire devenant ainsi aussi indépendant qu'un vrai livre antique.
.

11 septembre 2009

Jeune, je parlais continuellement avec Dieu.
Jusqu'au jour où je m'aperçus que je parlais tout seul.

Qu'y a-t-il de plus prétentieux qu'un croyant! Parler directement avec Dieu! alors qu'il n'est même pas capable d'obtenir un rendez-vous avec son premier ministre.

Dieu est le miroir devant lequel le religieux se parle à lui-même.

S'éveiller à la conscience n'est généralement que prendre conscience de soi.

12 septembre 2009

Mimine a pris l'habitude
de partager avec moi
mes chaises et lorsque
j'arrive pour en utiliser une
qu'il occupe, il faut le prier
un peu pour qu'il la quitte.
Mais je n'ai pas à quereller.
Quelques regards.
Quelques gémissements.
Et il comprend.
Et dire que j'ai longtemps
cru, comme tout bon
chrétien, que les animaux
n'avaient pas d'âme!
C'était moi, comme tous
les autres chrétiens,
qui n'avais pas de coeur.

14 septembre 2009

J'ai finalement acheté
Adobe InDesing CS4.
C'est la première fois
de ma vie
que j'achète un logiciel.
Avec tous ces achats
autour du livre électronique,
je suis tout énervé.
J'ai l'impression
de m'être laissé aller
à de folles dépenses.
Quelques $1200 au total.
Ce qui est peu.
Mais tout cela me semble
beaucoup tellement
je ne dépense pas.
Loyer, sorties, voyages,
alcools, cigarettes,
automobile, et quoi, et quoi,
ne figurent pas
dans mon budget.
Je ne dépense
que pour manger,
pour nourrir *Mimine*,
et pour m'habiller un peu.
Et je vis bien.
Superbement bien.
Dépenser préoccupe
inutilement.

15 septembre 2009

Ce qui domine,
dans nos sociétés modernes,
outre la technique,
c'est l'argent.
La seule chose que je peux
faire sans argent, c'est
de rester chez moi ou d'errer
entre les divers lieux d'achat.
Bien sûr l'argent n'achète
pas tout, surtout les produits
psychologiques tel *l'amour*.
Mais pour l'essentiel,
le lieu des relations
avec les autres,
c'est l'argent.
Je ne suis pas seul
si j'ai de l'argent.
Partout où je m'arrête,
les gens me parlent
de ce qui me préoccupe...
d'acheter.

16 septembre 2009

Dois-je abandonner
la présentation en colonnes
de mon journal?
Dois-je abandonner
le grand format magazine?
Je sens que les colonnes
dispersent, déconcentrent
l'attention.
Et le format magazine ne va
pas dans le format de l'écran
du livre standard numérique
qui s'en vient et qui semble
vouloir se situer
dans les quelques 5 par 8.
Écran qu'annonce déjà
une compagnie de Taïwan
(Asus), avec double écran
tactile s'ouvrant en plus
comme un vrai vieux livre.

De toute façon, quant à moi,
après une première tentative
d'édition au simple dactylo
(avec colonnes),
une autre sur beau papier
(avec colonnes aussi),
et l'édition magazine
avec photos et colonnes,
j'ai finalement terminé
une édition e-book
qui fonctionne.
Et cela doit me suffire.
Je dois lâcher mon obsession
des formats, une obsession,
et revenir à l'écriture.

17 septembre 2009

Mimine ronfle!
Dans mon demi-sommeil,
j'ai eu soudain l'impression
que quelqu'un dormait
à côté de moi dans mon lit.
Heureusement,
c'était *Mimine*!
Il m'est soudain apparu
évident que je ne pourrais
plus partager mon lit
avec quelqu'un.
Je me suis rendormi
en ne pouvant me retenir
de pouffer de rire.

19 septembre 2009

La méditation
n'est pas d'aller vers dieu,
mais d'aller vers soi.

J'ai eu la chance,
dans ma première enfance,
d'être heureux.
Quel bonheur je me souviens
d'avoir eu à ramasser
des coquillages, des roches,
des morceaux de bois polis
par la mer et que la marée
haute venait jeter
sur le rivage.
J'avais la gourmandise
de posséder
ce que la mer m'offrait.

J'ai eu la chance,
dans ma première enfance,
d'avoir un grand-père
chrétiennement libertaire qui
me laissait, dans mes jeux,
m'adapter à la réalité.

J'ai eu la chance,
dans ma première enfance,
d'avoir partagé la vie
d'un pêcheur de morue.
J'ai fait mes premiers pas
dans le plaisir.
J'étais un enfant aimé.

Les larmes me viennent
aux yeux.
C'est comme si
mes bonheurs d'aujourd'hui
venaient encore
de l'élan qu'il me donna.

22 septembre 2009

Il n'y a qu'une morale
logique.
Je me dois d'être heureux.
Le reste est réprimandes.

25 septembre 2009

Un journal intime montre
ce qui *se réalise*,
non ce qui *doit être fait*.
Un journal intime
est la preuve de l'inefficacité
des principes.
Il exprime le quotidien alors
que la morale est théâtrale.
La vie de tous les jours
est la preuve que les morales,
comme les philosophies,
ne sont pas *applicables*.
Ce n'est qu'en gros que l'on
peut penser y correspondre.
Comme à une tendance.
Notre vie est toujours
infiniment plus complexe
que l'attelage que l'on veut
lui imposer.

26 septembre 2009

Chaque époque
a ses manies.
Aujourd'hui, c'est Internet!
C'en est rendu
qu'une simple boutique,
dans son message enregistré
sur répondeur, vous dit
de consulter son site Internet
pour connaître ses horaires
d'ouverture! comme si cela
n'était pas plus simple
que de les donner.
Et c'est en tout pareil.
Internet! Internet!
la solution.

Bien sûr, pour installer
mon nouveau logiciel
InDesing, il m'a fallu
moi aussi aller sur Internet!
Chercher, gratuitement
il est vrai, le upgrade
de Windows XP.
Comme je ne suis pas
abonné à Internet,
j'ai dû payer quelqu'un
pour le faire à ma place.

L'informatique
est un révélateur puissant
de désuétude.
Mais c'est peut-être
signe de vieillissement
que ma réaction.

Jeune, je voulais changer
le monde.
Je m'affole aujourd'hui
de la rapidité
du changement.
Pourtant...
il n'y a qu'à le suivre!
et tant qu'on peut le suivre,
c'est comme s'il n'existait
pas.

Oui, chaque époque
a ses manies.
Aujourd'hui, c'est Internet,
et j'oubliais... l'écologie!
C'en est rendu
qu'à l'épicerie,
il faut presque insister
pour avoir un sac
pour emballer ses produits.
Parce qu'il est en plastic!
Les nouveaux préjugés
s'installent
avec la nouvelle génération.
Et vas-t-en mon vieux!
ton problème
est d'en être pas...

27 septembre 2009

Mais revenons au graphisme
électronique.

Lorsque le flux numérique
rencontre une photo sur
laquelle est apposé un texte,
il passe d'abord la photo
(premier calque),
puis séparément le texte
(deuxième calque), et il étale
le tout sur deux pages
plutôt qu'une.
Ce qui gâche l'effet.

J'ai donc résolu en traitant
le texte et la photo par photo
montages dans Photoshop,
ou par transformation
d'un PDF en JPEG.
(Comprenne qui pourra...).
Une image ainsi traitée, et
placée seule dans une page,
devient alors invariable
d'un grossissement à l'autre.

1 octobre 2009

Il y a donc une mise en page
pour édition statique,
et une autre pour le livre
à grossir à volonté
(que j'appelle e-book).
L'entête de la première
doit être
d'une certaine importance,
et celle de la seconde
la plus discrète possible.
L'édition e-book
oblige à un graphisme
affreusement simple.
Taper le texte
sur un traitement de texte
en laissant ses paramètres
par défaut.
Un retour de chariot
signifiant une possibilité
à la phrase d'être intégrée
dans le paragraphe
le plus proche.
Deux retours donnant
un saut de ligne assuré.
Et en surveillant
à ce que les fins de page
ne soient pas orphelines,
la date seule par exemple
en bas de page suivie
du texte débutant sur l'autre
page.
Car le e-book
respecte les pages.

2 octobre 2009

Lorsque j'ai admiré
quelqu'un,
c'est qu'il représentait
pour moi
ce que j'aurais aimé être.
Je travaillais aussitôt
à le devenir.
Jusqu'à épuiser
mon admiration.
L'admiration m'indiquait
une carence à combler.

Lorsque je rencontre
quelqu'un, il me faut
toujours penser à quoi
il peut m'être utile.
Si je ne vois rien,
je n'ai pas d'affaires là.

3 octobre 2009

Le besoin d'amour pour moi
est comme le besoin
que j'avais encore de Dieu
au début de mon athéisme.
Je ne peux pas me résoudre
à ne pas y croire.
Cela revient comme
les gestes d'une mauvaise
habitude.
Qu'il est décevant de quitter.
Parce que laissant
devant rien.
Une solitude difficile.
Et pourtant! je suis tellement
mieux seul.

4 octobre 2009

Bien sûr, je ne peux éviter
de penser à ma mort.
Sera-t-elle soudaine, cruelle,
ou quoi...
Je ne peux éviter de penser,
à chaque instant libre, que
je suis un condamné à mort.
J'ai beau trouver l'automne
beau.
Et triste le cri des outardes
qui repartent à nouveau.
Ma mort depuis toujours
me ronge de l'intérieur.

5 octobre 2009

Pour pouvoir durer
comme propriétaire
d'une petite conciergerie,
il ne faut pas s'angoisser.
Être prévoyant, oui.
Mais non anxieux.
Il faut avoir l'intelligence
de compter
avec les probabilités.
Après 30 ans,
je sais qu'un locataire
ne me dérange en moyenne
que trois fois l'an.
Et j'en ai quatre.
Donc la probabilité est que
je rencontre un problème
par mois.

Il en est ainsi de ma vie
elle-même.
Mon espérance de vie
se situerait dans les 80.
J'en ai 67.
Je peux donc parler
d'une certaine quiétude
encore possible.
Et je ne dis pas ici
que le bonheur vient
d'une inconscience.
Mais du bon usage
des probabilités.

Nous sommes nés
malgré nous.
Nous vivons ici et
maintenant malgré nous.
Et nous allons tous bientôt
mourir malgré nous.
Il n'y a d'autre choix
que le suicide qui, pour moi,
faute de moyens facilités,
n'en n'est pas un.
Pratiquement,
je me dois d'aimer ma vie.
Sinon je suis tout
simplement masochiste,
stupide et infréquentable.
Il me faut m'arranger
avec ce que j'ai.

6 octobre 2009

Je me berce en relisant mon
JOURNAL de 2648 pages
sur mes genoux.
Bien léger
dans mon e-book.
Oui, j'ai réalisé le rêve
de ma vie.
J'ai écrit un *gros* livre.

Mais je pense soudain
à Cioran qui m'aura guéri
du pessimisme.
Je constate que j'ai toujours
aimé la vie.
Et que j'y suis passablement
heureux.
Que je doive mourir
est autre chose.
Mais je n'ai pas à gâcher
le peu que j'ai par regret du
plus que j'aurais eu en Dieu!
Le mal est
dans notre langage lui-même
qui est encore religieux.
Dans notre façon même
de penser.
Une difficulté bien réelle
d'apprendre à vivre *païen*.

7 octobre 2009

Les vidangeurs passent
la nuit.
Le syndicalisme vaut
contre les abus du patronat.
En d'autres circonstances,
le syndicalisme
est généralement cause
d'immobilisme,
et généralement crétin.
Ce préposé aux poubelles
publiques qui ne ramasse
que ce qui est *dans*
sa poubelle, et refuse
systématiquement
de ramasser aussi ce qui est
autour, sacs, boîtes, etc., tout
autant vidanges pourtant,
parce que non dans
sa *définition des tâches.*
La difficulté bien réelle
de faire fonctionner
une majorité de crétins...

8 octobre 2009

C'est avec regret que je
termine le journal de Cioran
(Carnets 1957-1972).
Je commençais à m'attacher
à ses manies, à ses crises
de rage, à son absolutisme
boudeur, à son goût du
monachisme et du religieux.
Cioran le neurasthénique
m'a fait trouver ma vie
heureuse.

Les journaux intimes
présentent des horreurs en
dehors des *bonnes manières*.
L'arrogance insupportable
de Virginia Woolf
devant ses domestiques.
Les montées de rage
du colérique Cioran.
La morbidité fourbe de Gide.
L'infantilisme connard
de Marie-Victorin.
Bref, un cortège de délirants.
Nous sommes tous
de beaux sujets
pour études de cas.

9 octobre 2009

La récolte de la 30ième
fut de 1840 grammes frais.
Après 10 ans d'expérience
dans le jardinage d'intérieur,
j'ai atteint mon niveau
normal de production
pour l'espace que j'ai.
C'est-à-dire 1800 grammes
frais et ce 4 fois l'an.
C'est-à-dire à chaque fois,
20 onces réelles
(90 grammes frais donnant
30 grammes séchés).
Un très long apprentissage
donc.
Comme je pense toujours
les choses plus faciles
qu'elles ne sont!

Je retiens aussi de tout cela
que tout changement à une
recette qui fonctionne déjà
(idéologies, contrats sociaux,
etc.) se paie généralement
par une suite de mauvais
résultats avant
que ne se rétablisse
un nouvel équilibre.

10 octobre 2009

Historiquement, l'artiste
travailla d'abord au Culte.
Puis, à la Culture.
Il doit maintenant produire
des Distractions.

Le travail n'occupant qu'un
tiers de la journée des gens,
le reste est laissé à chacun
pour qu'il s'y amuse
à sa façon.
Mille distractions deviennent
dès lors nécessaires.
Bien sûr, l'artiste
pense être plus qu'il n'est.
Il parle de ses *visions*.
Mais aujourd'hui
tout se ramène finalement
à des *distractions*.

La Distraction, phénomène
de surabondance,
a remplacé, et le Culte,
et la Culture.
Ce que l'on apprenait
à respecter,
parce qu'exceptionnel,
est devenu trop abondant
pour réellement pouvoir
retenir l'attention.
On peut admirer un écrivain,
(quelques-uns suffisent
à faire une culture), mais non
lorsqu'ils sont pléthoriques.
Une culture de masse
ressemble alors à une culture
de la profanation.

11 octobre 2009

Problème.
À la caisse d'un magasin,
une femme
d'une cinquantaine d'années
devant moi, mince, un peu
ridée, mais encore bandante.
Je ne la connais pas.
Elle me rappelle, par son
style, Rita Bissonnette jeune.
Mais en quelques secondes,
je me sens comme pouvant
être familier avec elle.
En quelques secondes, je me
construis une image d'elle
sans aucune vérification,
je lui colle un masque
qui m'énerve.
J'avais eu vision semblable
avec Diane Alain, en 2002.
Elle m'était apparue
comme un *remake*
de Monique Cloutier.
J'avais retrouvé d'un coup
comme l'habitude
de pouvoir l'enlacer.
Je bande donc
sur des ressemblances
qui m'ont déjà apprivoisé
par le passé.
Mais, en vieillissant,
j'ai acquis un certain
contrôle sur moi.
J'ai donc regardé s'éloigner
mon inconnue malgré
un certain goût de la suivre,
de me tenir prêt, de causer
l'accident de la première
rencontre.

Et puis non!
Il m'est de plus en plus
évident que j'ai toujours
fabulé les femmes.
Je l'ai donc regardé partir
pour la dernière fois avec
l'image que j'ai eue d'elle.

Cause du problème.
Exceptionnellement,
je ne me suis pas masturbé
hier.
La pression sexuelle
recommence déjà à monter.
Et c'est ainsi.
Depuis toujours: ainsi.

12 octobre 2009

D'autre part.
Il faut noter que dans la vie
d'un couple, la sexualité
ne représente quasiment rien.
Qui donc fait plus
que 2 ou 3 heures
par semaine d'exercices
de cul à deux?
Mais c'est l'élément
fondateur du couple.
Il y a là un étrange
déséquilibre des valeurs.
Pourquoi avons-nous donné
autant d'importance à si peu.
Sinon à cause d'affreux
interdits qui rendent encore
la sexualité d'aujourd'hui
insupportable.
Nous avons magnifié
le sexe.
Alors qu'il n'y avait rien
là d'autre que le spasme
épisodique d'un cul
qu'on aurait dû laisser faire
au lieu de lui imposer
dès le départ la sentence
du mariage.
Les lois ne doivent exister
que pour la protection
de l'enfant.

Mais j'avoue
que c'est épouvantable!
J'ai une périodicité sexuelle
qui, lorsqu'elle me vient,
me submerge.
Il m'est impossible d'être
pessimiste avec un tel sexe
entre les jambes! et qui
bande! et qui bande encore!
La vie m'est quelques fois
une frénésie furieuse.
Épouvantable parfois.

13 octobre 2009

Hier, les religions
contrôlaient les populations
par la croyance
qu'elles répandaient de l'oeil
omniprésent de Dieu.
Et rendait justice
sur le péché.
Aujourd'hui, le capitalisme
contrôle les populations par
le brainwashing publicitaire.
Et la justice se rend
par le pouvoir d'achat.
Dans un cas
comme dans l'autre,
ce sont les *entêtés* qui font
résistance, et qui refont
toujours l'espace de notre
libération, notre Histoire
n'ayant été jusqu'ici
que celle de notre passage
d'un mythe à un autre.

14 octobre 2009

Donc.
Le sens de la vie
serait de survivre.
Le but du travail,
de trouver une place
conjoncturelle dans l'argent,
le reste étant distractions
et hobbies.
Et chacun serait pour chacun
un service, mais aussi
un cul-de-sac dont il faut
continuellement sortir.

22 octobre 2009

Finalement terminé
le brossage du mur
de briques du corridor
de mon entrée.
Une autre saloperie!
J'ai le plaisir,
dans ces derniers projets,
à terminer.
À mettre fin peu à peu
à ce long projet que fut
pour moi ma maison.
Et qui se ferme peu à peu
aujourd'hui à mesure que
s'ouvre la jouissance
que j'en ai.
Ce confort.
Oui, le confort m'apparaît
une récompense
bien méritée.
Et non seulement pour moi.
Mais pour notre espèce
tout entière.
Combien de millénaires
nous a-t-il fallu franchir
avant d'atteindre
à ce confort que j'ai eu, moi,
dès ma naissance.
En ce sens, il y a eu progrès.
Nous cueillons aujourd'hui
le fruit de millénaires
d'expériences et
de souffrances avant nous.
Et j'en jouis profondément
comme dans
un remerciement.

24 octobre 2009

Et voilà que j'ai maintenant
la tâche de mettre
sur e-book le Journal
de Pierre Baillargeon.
Mireille n'a pu résister
à l'envie que lui cause la vue
de mon Journal...
De toute façon, pour l'aide
qu'elle me fût dans la prise
de ma maison, je juge
que je lui dois ce travail
qu'elle n'est plus capable
de faire (elle a abandonné
l'édition depuis son départ).
Et justement j'en étais rendu
aussi à me chercher un autre
journal à lire après Cioran.
J'en ai donc un,
de quelque 1600 pages,
et à monter en plus.
Intéressant.
Je le ferai
en deux versions parallèles
(PageMaker et InDesing)
histoire de me pratiquer.
Je compte en avoir fini d'ici
Noël avec ces deux e-books:
mon journal
que je dois corriger
et celui de Pierre
Baillargeon.
Quelque 4000 pages.
Plaisir de vieux.

1 novembre 2009

Je vis ici, en solitaire,
comme sur un voilier
au milieu d'un océan
où je vais sombrer.
Chaque jour
m'est une victoire.
Quoi d'autre.
Ma philosophie
doit s'y conformer.

Il est étrange
(dans toutes les utopies)
que le bonheur soit toujours
devant nous.
Le *paradis* des chrétiens, le
grand soir des communistes,
et quel autre soleil levant
ne nous promet-on pas
pour demain.
Mais la réalité
est que je vais sombrer.

2 novembre 2009

La nuit.
La lune ronde à ma fenêtre.
Ce que me permet
ma *vie d'artiste*,
c'est de pouvoir réfléchir sur
des questions fondamentales
dont a horreur le quotidien.
Je suis assis
dans ma berceuse du salon,
bien au chaud,
et je m'interroge devant
l'immensité de l'univers.
Je suis là,
devant cette immensité, seul
avec ma maison et mon chat,
et je reste là, entendant déjà
derrière la porte craquer
les pas de la mort,
et j'aimerais,
avant d'être égorgé,
j'aimerais comprendre
le pourquoi de tout cela.
Mais c'est comme si
ma conscience était de trop.
Oui, pourquoi
suis-je ainsi conscient.
Pourquoi ce malaise.
L'effet de tout ceci
a toujours été de me couper
toute ambition.
Mais la chose n'est jamais si
désespérée qu'elle ne paraît.
Et je continue à réfléchir
à vide.
C'est là que je trouve
les bases de la morale.

4 novembre 2009

Cinéma IMAX
en 3 dimensions.
La construction de la Station
Spatiale Internationale.
C'était une séance
d'après-midi.
La salle était bourrée
d'enfants de 10 ans,
emmenés par leurs écoles.
Et c'est *ça*
qui m'a émerveillé.
J'étais soudain en plein
coeur du nouveau culte!
Que des enfants si jeunes
soient éduqués dans
la perspective de s'instruire
pour aller eux aussi
dans l'espace, et découvrir
eux aussi d'autres mondes.
Au lieu des cieux malsains
que nous enseignaient
nos religions.

7 novembre 2009

L'un des grands torts
causés par les religions
est de nous avoir éduqués
à croire qu'il n'y avait de
vraies valeurs qu'éternelles.
Et, comme dans la vie
courante il n'y a jamais eu
d'éternité, c'est toute la vie
elle-même qui, de ce fait,
fut dévalorisée.
Donc, tout est à reprendre.
Car tout ce que je fais
sera toujours éphémère
et conjoncturel.
Nous devons aujourd'hui
comprendre
que nous avons atteint
une civilisation d'abondance
et d'éphémérité.

11 novembre 2009

L'éternité fut
la plus grande idée fausse
qu'on nous enseigna!
Aucune civilisation n'a vu,
ni prouvé l'existence
d'une quelconque éternité.
Chacune ayant plutôt refait
la preuve du contraire.
Car aucun dieu, aucune
civilisation n'a survécu.
Il nous faut réévaluer
notre vision des choses.
L'éternité n'existe pas.

13 novembre 2009

Il y a 50 ans,
le grand péché était le sexe.
Il exprimait
la jouissance interdite.
Puis le sexe s'est libéralisé.
Aujourd'hui, les drogues
sont devenues à leur tour
le grand péché.
La jouissance ici encore.
L'ordre officiel
ne supporte pas facilement
le plaisir de chacun.
L'ordre, chez nous,
est encore guerrier.
Comme s'il n'y avait pas
d'ordre dans la jouissance!

L'ordre du bonheur.

14 novembre 2009

Naissance
à l'hôpital Saint-Luc
d'une petite fille:
Delphine Dumais, fille
de Alexandre Dumais et
de Kingsada Phraxayavong.
(Que j'appelais vulgairement
sa chinoise
du Lac Saint-Jean).
En fait une laotienne,
immigrée en bas âge au Lac
Saint-Jean, dans les années
1970, suite à des troubles
politiques au Laos.
Sa famille était d'une
certaine noblesse déchue
par l'arrivée du régime
communiste, (ambassadeur
par leur fonction).
Et qui en a bavé à devoir
travailler comme de simples
ouvriers et à pratiquer
le catholicisme
du Lac Saint-Jean
(car on les y obligeait...)

Cheveux châtains et yeux
bridés, m'a dit ma soeur
qui doit me rappeler
pour aller la voir.
Car d'ici là
difficulté d'allaitement,
bébé qui hurle, etc.

Et si j'ai bien compris,
Kingsada a réussi
à convaincre Alexandre de
se convertir au bouddhisme,
d'aller au Laos la marier
religieusement,
et de revenir au Québec
se marier civilement.

J'avoue ne pas savoir
quoi penser de tout cela...
Je n'aime pas
ce qui est religieux.
C'est la peste.

Par contre, une bonne note
en leur faveur: l'arrivée
de l'enfant a été voulue et
planifiée.

Si j'en juge par le rapport
de force entre Kingsada et
Alexandre, ce sera Kingsada
qui dirigera le couple.
Elle est actuaire
de profession et semble bien
s'être débrouillée seule.
Et j'ai appris
depuis quelques années
à mieux connaître
Alexandre: il est gentil,
sérieux, mais affectivement
mou.
À la maison, il risque
de *suivre* sa femme
comme tous les bons mâles
québécois...

15 novembre 2009

En 2010, je compte
me concentrer sur l'Index
thématique de mon journal.

En tirer de multiples
petits journaux *obsédés*,
à l'exemple du Journal
d'un jardinier de cannabis.

Journal d'un masturbateur.
Journal d'un misanthrope.
Journal d'un paresseux.
Journal d'un menteur.
Journal d'un nihiliste.

Laissant
les énoncés généraux
à *Fondements*
pour une laïcité.

16 novembre 2009

Je me suis finalement acheté
un nouvel ordinateur.
Bien que l'autre
soit encore bon.
Dans ce remaniement
informatique, je n'ai perdu
que mon logiciel
de traitement de texte
WordPerfect
qui ne fonctionne plus
sous Windows7.
À ma grande surprise,
PageMaker y fonctionne
très bien.
Je jouerai donc
sur deux pianos.
Certaines choses
continueront de se faire
dans le premier.
Le reste dans l'autre.

Il y a 5 ans, j'avais payé
$2000 pour un 512mo-60go
à 1.4Mgz.
Aujourd'hui, pour $800,
j'ai un 4go-320go à 2.2Mgz.
Et qui grave en plus
des pochettes à l'endos
des DVD.

J'ai beau rechigner,
j'ai beau gueuler contre
le changement, n'empêche
que Windows7 est
un progrès sur Windows XP
que j'avais depuis 2005.
Un confort accru par l'ajout
de beaucoup de détails
de finesse.

Une nouvelle tradition
commence à prendre place:
celle du livre numérique.
J'ai ici tout ce qu'il faut
aujourd'hui pour être
un éditeur numérique.
Peu de choses,
et à la portée de tous.
Quand je pense au dactylo
qu'avaient acheté mon père
et ma mère en 1955!...

19 novembre 2009

En lisant les journaux
intimes des autres, j'en
arrive à me demander si les
réflexions, les philosophies,
les directives, ne sont pas
tout simplement
une nécessité (une volonté)
de se brainwasher soi-même
en vue d'un objectif
tout à fait personnel
que nous trouvons difficile
à atteindre.
D'où les mots d'ordre que
nous adressons aux autres...

Écrire n'est pas
lancer une bouteille
à la mer.
Écrire n'est tout simplement
que *lancer*
une pierre dans l'eau.
Il arrive parfois qu'une
pierre
en rebondissant
fasse des vagues.
J'écris pour moi.
J'écris pour me dire
comment je veux être moi.
J'écris pour me philosopher.

20 novembre 2009

La *culture artistique*
est une fabulation,
basée sur de mutuelles
manifestations
d'approbation.
Tandis que les plombiers,
travaillant sur du réel,
n'ont pas besoin de toujours
se faire complimenter.

Le conformisme
ou le non-conformisme
ne seraient peut-être que
des systèmes de pilotage:
automatique ou manuel.
Ne seraient que des façons
de pratiquer finalement
la même route par
des procédures différentes.

La *réflexion* ne fait trop
souvent que nous permettre
de nier encore l'évidence.

25 novembre 2009

Je me surprends de plus en
plus à me parler à moi-même
comme si je parlais
à quelqu'un d'autre.
- Te souviens-tu...
Et je me raconte ce que
nous avons fait ensemble.

Lorsque je rêvais d'amour
avec quelqu'un d'autre,
c'était semblable.
Mais il me semble
que je me perdais toujours
à attendre d'autrui
des répliques
qui ne venaient jamais.
L'autre me révélait toujours
finalement que j'étais seul.

Alors, qui de moi,
ou des autres, qui est donc
celui qui m'entend
le mieux.
C'est avec lui que je resterai.

Le bonheur est ici.
Dans ma maison.
Dans le silence
de tous les jours.
Dans mes relations d'affaires
et de voisinage
avec les gens d'alentour.
Dans les feuilles
qui achèvent de tomber.
Seul et sans histoires de cul
pour m'illusionner.
Me parlant à moi-même
comme à aucun autre.
Dans la prolifération furieuse
de l'existence.

26 novembre 2009

Ma solitude est telle qu'après
avoir parlé
à quelqu'un dans la journée,
je me prends à continuer
seul ensuite
ma discussion avec lui.
Le choc émotif
de la rencontre se répercute
en moi,
les phrases se répétant
et se donnant répliques,
comme dans un rêve.

Autres notes:

Le bon locataire
ne se présente pas à la porte
d'une maison
qui lui semble mal tenue.
L'allure délabrée
d'une maison
attire les locataires délabrés
qui sont alors les seuls
à s'y présenter.

Avec *Mimine* je peux
me masturber tranquille.
Cela ne l'empêche pas
de dormir durant ce temps
sur mon bras gauche.
C'est comme
si je me grattais l'oreille.
Avec mes semblables, il m'a
toujours fallu me cacher.
Ils ne m'aimaient pas
comme j'étais.
Le regard absolument
sincère de *Mimine*!
D'une candeur désarmante.
Le gâchis des civilisations.

1 décembre 2009

Nous existons dans
ce qu'il conviendrait
d'appeler un *système*.
D'autres jadis
disaient *Nature*.
D'autres dirent *Dieu*.
Mais l'appellation *système*
a l'avantage
de n'être ni religieuse,
ni anthropomorphique.
Dans un *système*
qui fonctionne
indépendamment de nous
depuis des millénaires.
Et que nous sommes
totalement incapables
d'influencer.

Lorsque je me masturbe,
le système ne sait pas
que je triche.
Je fais l'effort
comme pour me reproduire.
Ce qui semble suffire.
Le péché n'est pas d'éjaculer.
Le remords chrétien
était un remords factice.
Le système veut que j'éjacule
et tout s'arrête là.

C'est en autant que je triche
que je peux m'inventer
une existence pour moi.
Et c'est peut-être le sens
de notre Histoire
que de nous échapper
progressivement
de ce qui nous tue.

2 décembre 2009

La société est le résultat
d'un tiraillage continuel
entre ses membres.
Mais que je sois à gauche
ou à droite, athée ou croyant,
je ne serai jamais ni mieux
ni pire que ce à quoi mon
époque me contraint d'être.
Il y a comme des limites
infranchissables.
JE ne peux être
ni mieux ni pire que ce que
NOUS devenons ensemble.

Je doute de la sorte que
ce soit par des écrits
que les grands changements
se font.
Il semblerait plutôt
que c'est viscéralement
que nos attitudes changent.
Ensuite viendraient
les justifications.
L'énoncé moral serait alors
une justification
de ce qui nous arrive.

6 décembre 2009

Je m'enferme.
Je m'enferme contre l'hiver.
Bien au chaud
dans ma maison.
Regardant neiger
par mes fenêtres.
Je m'enferme dans l'égoïsme
de mes derniers jours.
Ne sortant de chez moi
que pour m'approvisionner.
Ayant finalement compris
qu'il n'y a de paix
qu'en moi.
Dans le silence parfois
déroutant d'être seul.
Affranchi
du carcan de l'amour.
Affranchis
des générosités fourbes.
Ne respectant plus
que le côté fonctionnel
de mes relations avec autrui.

7 décembre 2009

Un chat qui commence
à dévorer un pigeon
encore vivant...
S'il y avait un Dieu,
je le haïrais! à mort!

Si je devais tenir compte
du malheur des autres,
il n'y aurait aucun bonheur
pour moi.
C'est en autant que je suis
égoïste qu'il m'est possible
d'avoir un peu.
C'est en autant
que je ferme les yeux
que je puis être heureux.

Car la souffrance
ne signifie rien au travers
des milliards de galaxies.
La souffrance n'est même
pas une millionième
de millionième d'une chose
perceptible.
Aussi bien dire
qu'elle n'existe qu'en nous.

Et c'est peut-être là
qu'est née notre *conscience*.

8 décembre 2009

Quelques citations
de Pierre Baillargeon.

Aime-toi donc, si tu veux tant être aimé!
15 janvier 1961

Mais rends-toi donc compte que hommes et femmes font des affaires! L'ambition, l'avarice... Quand on sort: il n'est plus question de coeur! Quand on reçoit, on entend recevoir quelque chose.
Le monde est un marché, une foire. L'offre et la demande.
21 janvier 1961

Il me semble que tous les écrivains ont à écrire qu'un livre, leur autobiographie, et leur correspondance, à joindre un jour à leur autobiographie: de tout ce qu'ils écrivent d'autres, romans, pièces, essais, etc. ce qui compte le plus, ce sont les fragments biographiques. Leur vrai sujet, c'est eux-mêmes, c'est leur expérience; et la part d'imagination, d'invention, devrait consister dans le style:
celui-ci vaut dans la mesure où il rend bien un être, une vie.
Il m'arrive parfois d'être tenté de recomposer l'oeuvre d'un écrivain, laissant de côté la fiction, et n'utilisant que les fragments autobiographiques: n'est-ce pas là le service que devrait nous rendre toute biographie d'un auteur; recomposer son oeuvre en l'expurgeant de tout ce qui fut étranger à son expérience vécue?
24 février 1961

Les égoïstes sont le plus souvent en belle humeur, et plaisent. Ils réussissent, et font envie. Ils laissent de l'argent, et un excellent souvenir.
9 août 1963

Les êtres qui ne sont pas égoïstes vont comme à l'encontre de la nature. Ils se dévouent pour tout le monde et tout le monde abuse d'eux et en général tout le bien qu'ils ont essayé de faire tourne contre eux, en tout cas, ils finissent par être moqués ou blâmés par tous, surtout s'ils n'ont pas pensé à eux, s'ils n'ont rien mis de côté pour leurs vieux jours. Malheur aux grands dévoués qui arrivent au déclin de la vie dénués!
L'égoïsme est la chose la plus naturelle, la plus répandue et la plus profitable. Tous les enfants sont égoïstes tout naïvement, ils perdent cette naïveté mais développent leur égoïsme. Les quelques êtres qui se dévouent aux autres le font à leurs dépens en faveur d'égoïstes qui profitent de leur bonté.
8 décembre 1965

16
décembre
2009

JOURNAL 1937-1967
de Pierre Baillargeon.

À lire un auteur,
on peut tout simplement dire:
ils en étaient rendus là.
Pierre Baillargeon
était de ceux qui ont fait
la révolution tranquille.
C'est tout dire.
Il n'y a qu'au Québec
qu'on la fit.
C'était une révolution
des ouailles contre leur secte.
C'était un éveil culturel
où s'opposaient
les joualisants locaux
et les snobs qui s'évadaient
en France.
Michel Tremblay et Parti
Pris à l'opposé des Morin,
Toupin, Baillargeon et Blais.
Des quelque 20 journaux
intimes que j'ai lus,
aucun auteur ne m'a semblé
vraiment malheureux.
Pierre Baillargeon le fut.
Pierre Baillargeon ne cesse
de s'embourber et de brailler.
L'existentialisme chrétien
cultivait ainsi le malheur.
La permission de pécher
un peu devait s'expier
par l'obligation d'expier
beaucoup.
Pierre Baillargeon
fit dans sa jeunesse
trois bêtises.

Celle d'abandonner
ses études de médecine
pour écrire, sans aucunement
chercher ailleurs
une diplomation.
Celle de s'éprendre
d'une fille qu'il savait folle.
Celle ensuite de l'engrosser
et de refuser l'avortement
qu'elle lui proposait.
Là furent
les grandes erreurs de sa vie,
et qui commandèrent
toutes les autres.
Bien sûr, ce fut la folie
de sa femme,
puis de sa fille aînée,
qui le brisa.

Pierre Baillargeon fut
un homme humilié de ne
pas avoir accès aux beaux
postes que lui aurait valus
l'éducation qu'il avait reçue
s'il avait persévéré
jusqu'au diplôme.
Sans diplôme, au lieu
du confort assuré des gens
de corporation, il dut
toujours courir après l'argent.

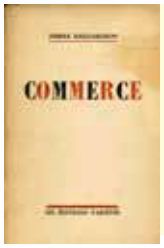
Pierre Baillargeon avait
un rapport infantile
avec les femmes qu'il
désirait et qui se refusaient à
lui. Il devenait
comme un petit garçon.
Roseanna LeFranc fut ainsi
une femme maladivement
idéalisée.

Il voulait
qu'elle l'aime
passionnément,
plus que tout.
Il fut de ceux qui
se libéraient de la pratique
religieuse,
mais sans réussir à se défaire
du mythe de l'amour
qui en faisait partie.
Pierre Baillargeon était un
homme distrait et brouillon.
Toujours en train d'oublier
ses choses, chapeaux, gants,
claques, et même ses écrits.
Ne se souvenant même plus,
d'un mois à l'autre,
s'il avait payé son loyer...
Une collègue aurait même
dit de lui qu'il n'était pas
consciencieux
dans son travail.
Mais l'un des plus grands
défauts de Pierre Baillargeon
fut d'être colérique.
En 1963, il n'en finit plus
de gifler violemment son fils
de 14 ans parce qu'il rentre
trop tard.
En 1956, il crève un oeil
à sa fille Mireille avec
une assiette qu'il lançait
en direction de sa fille Lise.

Pierre Baillargeon croyait,
par ses écrits, en plus d'être
enfin reconnu à sa juste
valeur, faire de l'argent.
Il était financièrement naïf.

Ses trois éditeurs avaient
fait faillite, mais il parlait
toujours de faire de l'argent
avec ses écrits.
Il comprit mal qu'au Québec
aucun auteur ne vit
de littérature.
Et surtout de maximes.

Pierre Baillargeon n'était pas
un sage.
Il donnait plutôt l'exemple
du contraire.
Ses maximes,
sorties de leur contexte,
font illusion.
Sa vie fut bêtement
l'histoire de quelqu'un
qui s'est embourbé
dans sa jeunesse
et qui passa le reste de sa vie
à tenter de s'en déprendre.
Ses maximes ne font trop
souvent que crier aux autres
ce qu'il aurait dû
pratiquer lui-même.
Pierre Baillargeon était
un petit bonhomme vaniteux,
continuellement ébahi
qu'on ne le reconnaisse pas
à sa juste valeur.
Toujours surpris
de ce que l'on ne l'ait pas
encore louangé.
Écrire pour lui, c'était aussi
vouloir bien paraître.
De là qu'il fût un homme
continuellement envieux
et mesquin.



Se moquant des écrits
de Alain Grandbois,
Aujourd'hui, Hamelin
et Marcotte rivalisent de
ridicule en portant aux nues
Alain Grandbois qui n'est
que fumisterie et parfum
de barbier! Ils parlent
de libération de la poésie
canadienne! Oui, elle s'est
enfuie! Une annonce, donne
une pièce d'Anne Hébert
comme l'événement littéraire
de l'année!... Des auteurs
fumistes et des critiques
gogos.
14 septembre 1963,
alors qu'il aurait dû
se blâmer d'avoir écrit
Madame Homère.
Il manquait carrément
d'autocritique.
Il qualifiait de tous les noms
ceux qui le voyaient trop.

Il avait pourtant raison
d'être déçu.
Le Scandale est nécessaire
était valable.
Mais son époque
chrétiennement mesquine
supportait mal
qu'on la critiqua.
Pierre Baillargeon avait
continuellement besoin d'un
mythe rédempteur devant lui,
d'une idée fixe
pour le soutenir
dans ses embourbements.

Il rêvait d'un amour fou
et total, d'un poste bien payé
et bien en vue qui l'aurait
placé au-dessus des autres,
comme d'autres aujourd'hui
rêvent de gagner à la loterie.
Mais le journal de Pierre
Baillargeon est bon.
Très bon même.
Sans équivalent au Québec.
Yvan Mornard Éditeur est
en quelque sorte heureux de
l'avoir ainsi mis
en e-book.
C'est avant tout l'histoire
d'un pauvre homme,
de l' homme moyen qui se
prend pour plus grand qu'il
n'est perçu, de l'homme
frustré qui a plus ou moins
raté sa vie mais qui continue
malgré tout à espérer,
de l' homme de tous
les mythes, (Dieu, Amour,
Générosité...), et qui n'en
finit plus d'en éprouver les
dissonances.
Bien sûr, nous pouvons juger
objectivement autrui.
Mais ce jugement
est toujours faux.
Il ne tient aucun compte
de la *force des choses*.
Car il y a ce qui fait
qu'une chose arrive plutôt
qu'une autre, et que cette
chose elle-même vient du
fait qu'une autre chose arriva
précédemment de la même
manière.

Un Journal, en ce sens,
est peut-être un constat
d'impuissance.
À l'époque, *ils* ne pouvaient
peut-être pas aller plus loin.
Oui, à l'époque, pouvait-il
faire mieux que ce qu'il a
fait.
Le refus de faire avorter
n'était pas français, mais
bien québécois d'alors...
Leur liberté, si l'on peut dire,
se trouvait à cette époque
aller dans ce sens-là.
C'est donc ainsi
que les choses sont arrivées
et rien ne prouve qu'elles
auraient pu arriver autrement.

Je termine le journal
de Pierre Baillargeon
en constatant une fois de plus
que ma vie est heureuse.
Profondément heureuse.
Et que je ne la changerais
pour rien au monde.
Je suis l'homme heureux
tel qu'il le décrit et peut-être
même avec un chrétien
mépris:
Les égoïstes sont le plus
souvent en belle humeur,
et plaisent. Ils réussissent,
et font envie. Ils laissent
de l'argent, et un excellent
souvenir.
Et je m'en remercie d'avoir
appris par moi-même cela.
Contre tous les gens
de sectes.

Et je retiens aussi de lui:

Comment expliquer
mon goût, mon ambition
d'écrire... j'ai toujours pensé
que le mieux était d'exercer
un second métier et
de publier à la fin de sa vie
un livre unique, comme
un pied d'agave, au bout de
cinquante ans, jette en l'air
une immense grappe
de fleurs, et meurt.

La littérature française se
compose principalement de
grandes oeuvres posthumes:
les Essais de Montaigne,
les Pensées de Pascal,
les Mémoires de Retz et
de Saint-Simon,
Les mémoires d'outre-tombe,
les Confessions de J.J.,
presque tout Stendhal, etc.

17 décembre 2009

J'ai donc terminé
le montage en e-book
du JOURNAL
de Pierre Baillargeon.
L'équivalent d'un mois
de travail à plein temps.
J'espère
que Mireille Baillargeon
appréciera.

Je n'aurai donc lu ce Journal
que sur e-book.
C'est là aussi que j'ai annoté
mes corrections.
Après cette expérience,
je n'ai plus le goût de revenir
au livre de papier
des éditeurs d'antan.

La version 2009
de mon JOURNAL
est aussi prête.
Avec une nouvelle pochette
évidemment.
Et cette fois, le DVD
a une présentation gravée
par LightScribe.
Et mon JOURNAL
y est offert en trois versions
différentes:
trois livres de plus
de 2400 pages.

18 décembre 2009

J'ai pris l'habitude
de me recoucher
quelques fois par jour.
De petites siestes.
Immanquablement, quelques
minutes après m'être allongé,
Mimine vient me rejoindre.
Même s'il est à l'autre bout
de la maison,
même s'il a l'air de dormir
profondément,
il arrive aussitôt.
Je m'étonne
de ce qu'il me surveille
ainsi, de cette perception
particulière de mes bruits que
je ne m'explique pas encore.

21 décembre 2009

Il ne faut pas se leurrer.
S'il n'y avait un diplôme,
donc de l'argent
au bout de la culture
qu'on nous enseigne,
il n'y aurait personne
dans nos écoles.
La culture n'est
d'aucun intérêt pour tous.
C'est une affaire de classes
sociales et de standing.
À quoi sert d'apprendre
à se tordre la bouche
pour parler comme Platon
ou comme Pascal,
quand on nous demande
partout de nous taire.
Tout ce que l'organisation
exige de nous,
c'est de nous bien tenir
aux yeux des autres.

2010

68 ans

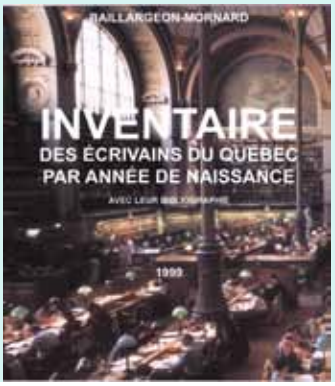
1 janvier 2010

J'ai aussi ajouter
à mon DVD,
INVENTAIRE DES
ÉCRIVAINS DU QUÉBEC.
Ce serait bête
de laisser se perdre
un travail de recherche que
Mireille Baillargeon et moi
avons mis dix ans à réaliser.
Et qui a donné une liste
qui ne se retrouve
nulle part ailleurs.
Comme elle fut amusante
cette recherche,
à quatre pattes dans les vieux
fonds de librairies,
dans les livres empoussiérés!
Bien sûr, cela aurait dû
être la tâche
de la Bibliothèque Nationale
que de faire la promotion
de la littérature nationale!
Vaut mieux en rire…
Ce n'est qu'au Québec
qu'on peut trouver
une bibliothèque nationale
qui n'a pas pignon sur rue!
toute cachée qu'elle est
au fond de LA GRANDE
BIBLIOTHÈQUE!

2 janvier 2010

Au bilan,
Mireille Baillargeon et moi,
avons donné
de bons résultats.
Nos avoirs immobiliers.
L'informatisation du Journal
de son père, et le mien.
L'Inventaire des écrivains
du Québec.
En cela, nous avons réussi.

Peut-être avons-nous eu tort
de ne pas porter attention
à la tendresse.
Mais était-ce possible.
Je sentais entre nous
comme une rancune.
Peut-être était-ce dû au fait
d'avoir perdu avec elle
mes dernières illusions.
Mais le temps est passé.
C'est pourquoi
il commence maintenant
à me paraître beau.



3 janvier 2010

À retravailler
L'INVENTAIRE DES
ÉCRIVAINS,
j'éprouve l'évidente vacuité
de l'écriture.
3000 auteurs, environ 15000
titres, et ça continue! et ce
n'est que pour le Québec!
(on peut parler
d'un million d'auteurs
pour toutes nos cultures...).
Personne
n'a le temps de lire autant.
J'ai l'étrange impression
que cette accumulation
pléthorique
(et qui s'accélère) finira par
une implosion de la Culture,
notre Culture étant d'abord
le culte d'une élite.
Je comprends aussi pourquoi
j'ai abandonné.
C'était à vomir que de devoir
compiler tant d'insanités.

4 janvier 2010

Plus j'avance en âge,
plus je suis heureux.
J'ai acquis assez de territoire
pour enfin goûter au silence.

Ce besoin d'amour, d'absolu,
d'éternité, sans quoi tout
semblait misérable, est faux.
C'est le résultat
d'une croyance.
Qui fait aussi le *Père Noël.*

Notre nécessité
est de survivre.
Notre tâche quotidienne
est de maintenir
le confort acquis.
Réparer,
trouver des substituts,
maintenir la régularité
des machines.

5 janvier 2010

Téléphone de Guy Kosak.
Il a perdu son emploi
de chauffeur de taxi.
Pour impolitesse
à la clientèle, dit-il.
Il y a quelques années,
on avait suspendu
son permis de conduire
pour ivresse au volant.
Il y a 40 ans que
nous nous sommes quittés.
J'ai bien fait de prendre
le chemin que j'ai pris.
Kosak a toujours vécu
au jour le jour
et il finira comme il a vécu.
J'avais besoin de vivre
autrement.

6 janvier 2010

Notes.

Les mots n'expriment que
nos sentiments, nos projets.
Les mots n'expriment pas
la réalité des choses.
Les mots sont
comme des autocollants
qu'on accole aux choses
aux fins d'inventaire.
Le mot devient la chose
dans le langage.
Lorsque je lis, je me prélasse
de la même manière
dans un décor de théâtre
qui me distrait de la réalité.
Les mots sont aveugles
comme ceux qui les utilisent.

La majorité
des réflexions d'hier n'ont
mené qu'à des impasses.

Qu'une écriture
ait une renommée ou non,
n'a aucune importance.
C'est en son épicentre
de production
que son résultat se trouve.
Cela serait même déplaisant
que d'être célèbre
de son vivant.

Quoi que je pense
de quelqu'un, je préjuge.
Je ne l'atteins pas.
Il me glisse toujours
entre les mains.

Les écrits sont des vaccins.
Ils suscitent nos défenses.

7 janvier 2010

Ma sexualité est tordue.
Dès le départ,
ma sexualité fut malsaine.
J'étais corrompu
par les préjugés chrétiens
contre le sexe.
On ne se remet pas d'une
malformation de jeunesse.
Je dois continuer à vivre
avec mon passée.
La sexualité tendre
et heureuse n'était pas
de notre éducation.
Nous avions la sexualité
violente et dominante
de ceux qui ont la culpabilité
de l'exercer.

De toute façon, on ne bande
que sur des fantasmes.
L'autre n'est qu'un prétexte
et qui avait le malheur
de passer par-là.

8 janvier 2010

Petite fête
chez ma sœur Germaine.
Olier est venu.
Élizabeth l'accompagnait;
elle a la démarche et l'air
bouffie des psychanalysées
incurables.
Alexandre et Kingsada
sont tout à leur Delphine
qui n'a de cesse de demander
et de redemander le sein.
Ils ont l'air épuisés;
ont tendance à s'endormir
sur leur chaise.
Parlaient d'avoir
trois enfants; parlent
maintenant de deux.
Guillaume était là.
Il ne voit pas de raisons
de revenir de Chine.
Ici,
il n'a aucune compétence.
Là, il travaille pour
une compagnie allemande
qui exporte de la céramique
fabriquée en Chine.
Semble vieillir
avec réalisme.

Ma sœur adore jouer
à la grand-mère.
Elle a presque abandonné
la littérature.
- Je n'ai plus le goût de me
battre.
Elle dit vouloir ramasser
ses écrits pour en faire
un genre de testament…

Je leur ai présenté
le e-book.
Ils s'apprivoisent lentement.
Avons parlé du manque de
largeur de vision du e-book,
n'offrant pas deux pages à
lire en même temps, et du
manque de profondeur de
vision du fait
qu'il ne permet pas
de feuilleter d'un coup.
Mais nous convenons que
le livre sur deux pages venait
du besoin d'économiser
les deux côtés du papier.
Le livre comme tel
peut se suffire
d'un simple écran.
Il faut nous mettre
dans la tête que le livre de
papier qui s'ouvre sur deux
pages, est bel et bien fini.
Quelque chose d'autre
arrive, d'infiniment plus
puissant, une simple tablette
électronique.
Comme l'ordinateur,
à partir de 1980,
détrôna le dactylo.

9 janvier 2010

Notes.

Si je ne peux transformer
le monde, je dois avouer
qu'il m'est opaque.

Penser existe pour un but:
mener à la méfiance
et nous y conserver.

Un comptable qui ne s'ouvre
pas l'esprit à l'incertitude
finira par comptabiliser
des médailles saintes,
les prenant pour des valeurs
véritables.

On ne conteste pas
pour le plaisir de contester.
Ce n'est pas contester
qui est important.
Mais de pouvoir garder
l'œil ouvert
contre la certitude de voir.

L'Histoire nous apprend
que les gens du passé furent
terrorisés par tout ce qui
n'était pas comme eux.
L'hérétique devait être brûlé.
En décembre 1783,
le premier ballon gonflable
qui dut se poser d'urgence
dans un village, fut *tué*
à coups de fourches par
les villageois terrorisés…

Depuis 1800, presque toutes
nos conceptions du monde
ont changé. Et toutes
dans le sens de la laïcité.

10 janvier 2010

Je suis un animal d'air,
comme un poisson
est un animal d'eau.

«*la gravité affecte
profondément notre
physiologie. Notre tonus
musculaire dépend
considérablement du
besoin qu'ont nos muscles
de travailler constamment
pour nous tenir en équilibre.
L'action des muscles joue
à son tour sur la formation
des os. La circulation
sanguine est conçue pour
tenir compte de la gravité
lorsque nous nous tenons
de façon normale (…).
Il n'était pas possible
de prévoir à quel point
la gravité zéro affecterait
la physiologie et la chimie
du corps humain. (…)
La gravité zéro se serait
révélée fatale, ou simplement
gravement handicapante,
l'expansion humaine
dans l'espace… aurait dû
être purement et simplement
abandonnée.*»
Isaac Asimov,
La conquête du savoir.

11 janvier 2010

Le rôle actuel des médias
est d'enrôler dans la peur.
Terrorisme.
Pandémie.
Crimes économiques
contre les rentiers.
La peur des vieux blancs
qui regardent craintifs
par la meurtrière
de leur téléviseur.
Ils m'emmerdent.
Le cannabis m'offre mieux.

12 janvier 2010

Nous n'aimons quelqu'un
– (jamais pour lui-même)–
que par rapport
à quelque chose d'autre.
De sorte que le temps
passant, les événements
changeant, nous nous
retrouvons un jour
désorientés devant
les restes d'un amour passé
qui ne retrouve plus ses liens
historiques, ces quelques
choses ayant disparues.
Si nous pouvions retourner
dans le passé,
nous ne pourrions plus aimer
ce qu'alors nous avons
historiquement aimé.
C'est parce que nous étions
tels que nous aimions
un tel ou une telle
et d'une telle façon.

Le sexe a ceci de terrible
qu'il est le nerf central
par où tout peut être lié.
Je ne suis jamais
si pris à cœur
que par mon cul.

13 janvier 2010

Après 100 pages,
j'arrête ma lecture du
JOURNAL de Kierkegaard.
Quel prélat dément ce fut!
scrupuleux! et vaniteux!
C'était au mieux le langage
du Québec à l'époque
de la *révolution tranquille*.

Lorsque je commence à lire
un nouveau Journal,
j'ai d'abord un sentiment
de rejet.
L'esprit que j'y rencontre
n'est pas le mien
et m'exaspère.
Puis, peu à peu, je prends
contact, j'établis en moi
les liens nécessaires,
j'entre dans la logique
du langage de l'auteur.
Et c'est peut-être le rôle d'un
Journal que d'amener ainsi
à penser le monde d'un autre
point de vue que le sien,
tout aussi valable mais tout
aussi faux que le sien.
Donc, peu à peu,
je m'y confonds.
Et puis, à la fin, brusquement
je remets tout en place,
je m'en détache
pour ainsi dire violemment.

Mais que faire
de Kierkegaard,
l'insupportable intégriste
chrétien! et con ce curé!
et si convaincu
d'être *extraordinaire.*
Et dire qu'à 20 ans,
il me paraissait acceptable!
à cause sans doute
de la mièvrerie peureuse des
chrétiens qui m'entouraient.

En fait, tous ces religieux
travaillent contre la société.
Parce qu'il n'y a de bonnes
sociétés pour eux que celles
qu'ils contrôleraient.
Qu'on les ignore,
et c'en est fait!
ils vous traitent
de superficiels, de mondains,
ils vous méprisent
éternellement.
Kierkegaard le sadique,
le curé à la recherche
d'ouailles à faire souffrir,
voulait ainsi dompter
le monde, et tout cela sous
prétexte d'amour de Dieu…

14 janvier 2010

Nous devrons bien convenir
que les religions
et les cultures
sont actuellement
dangereuses, les unes
promettant l'éternité,
les autres l'amour.
Il devrait en être des idées
comme des objets.
À l'exeption de quelques
pièces de musée, les objets
du passé ne servent plus.
Malheureusement,
nous avons basé notre
éducation sur la croyance
que la vérité était connue.

Il me faut orienter
mes réflexions vers
ce qui peut m'être utile.
Arrêter de penser
à côté des choses.
Voir maintenant à quoi
me servent les choses.
Apprendre à composer
avec les choses.
Faire le ménage
de mes fantasmes.
Bien sûr, j'ai maintenant
des certitudes.
Je sais que je vais mourir.
Je sais que je ne connaitrai
jamais le sens de ma vie,
les étoiles les plus proches
étant à des années-lumière
de nous…
Alors pourquoi m'attarder à
des questions philosophiques
qui n'auront pour moi
jamais de réponses.

15 janvier 2010

Je vis dans une société
qui m'est essentielle,
mais dont il me faut
continuellement me méfier.
Car certains points
de vue deviennent loi
par circonstances
et non par raison.
Et lorsqu'une erreur
est devenue loi, bien malin
qui réussit à la changer.
Exemple, le cannabis.
Mais nous devons
politiquement vivre
dans ce genre de laxisme
continuellement à corriger.

16 janvier 2010

Je vis dans une société basée
sur des relations d'affaires.
Donc encore principalement
basée sur mes relations
avec des hommes.
Mon plombier,
mon électricien,
mon médecin, mon notaire,
bien que mon *avocate*.
Ce qui caractérise
les relations d'affaires est la
complémentarité de chacun,
l'extrême spécialisation,
et l'unique présence
à l'incitatif de l'argent.
Y a-t-il un homme
avec qui je peux ou veux
parler plus qu'avec un autre.
À peine.
Donc entre tous
ces hommes et moi,
il n'y a aucune amitié,
et nous n'en souffrons pas.

Mais lorsque je vois une
femme, je fantasme aussitôt.
D'où me vient ce besoin
de coller sur elles en lyrant,
de m'enticher d'elles.
Le sentiment de solitude
ne serait qu'un symptôme
d'un problème sexuel.
Et, à mon âge,
ne trouvant plus,
je fantasme d'autant plus.

Donc je suis seul
dans la sexualité que
j'éprouve pour les femmes.
Mon fantasme se résout
en masturbations
sur une certaine idée,
sur une fantasmagorie
que je me fais
à partir d'autrui,
qui n'est jamais un homme,
mais qui n'est femme
que d'apparence.
Car tout me porte à croire
que je n'aime réellement
ni les hommes,
ni les femmes.
Et tout mon sentiment
de solitude viendrait du fait
que je bande encore
sur des femmes malgré le fait
que je ne peux ou ne veux
plus les atteindre.

Mais.

De la nécessité des fantasmes
dans nos relations sociales.
Les relations avec autrui
oscillant entre les fantasmes
et les altercations.
Lorsque les deux
se rapprochent, il y a amour.
Lorsqu'elles s'éloignent,
il y a risque d'aliénation.

17 janvier 2010

Quoique je me dise seul,
je ne suis jamais seul.
Alors d'où vient la profonde
nostalgie que j'ai.

Ce n'est pas d'une société
d'affaires dont j'ai
la nostalgie puisque
j'y vis tous les jours, mais
d'une société amoureuse,
et amoureuse de moi.
Lorsque j'appelle à l'amour,
c'est le contact de deux corps
qui peut-être d'abord
me manque.

Je ne suis jamais seul.
Chaque jour je vais
dans une épicerie,
une librairie, une pharmacie.
Je m'arrête à la Grande
Bibliothèque, à la banque.
Enfin j'erre sur la rue,
dans la foule quotidienne.
Sans parler des gens
des services que
je ne rencontre généralement
pas, mais dont dépend
mon confort: eau, électricité,
gaz, tout-à-l'égout.
Sans parler de mes locataires
qui nécessairement
me saluent.
Je vais donc toujours
au milieu des gens,
poursuivant mes activités
comme eux poursuivent
les leurs.

Je ne suis pas seul.
Je rencontre chaque jour
des gens du quartier
que je connais un peu,
ou simplement de vue.
Mais qui ne me demandent
jamais comment je vais, moi.
Et c'est peut-être là
que je me sens seul.
Je voudrais
qu'on s'intéresse à moi.
Mais qu'est-ce à dire?
Ce n'est pas d'eux
que je veux.

Je me définis mal
ce que je veux.
C'est comme un relent
infantile, un besoin
d'être aimé d'une mère,
le goût d'être encore l'enfant
absolument confiant,
le fantasme du retour
au ventre maternel.

Mais qu'est-ce à dire?
Puisque je n'ai pas besoin
d'approbations et que je sais
que l'autre depuis toujours
m'encombre très tôt
de sa présence.
Puisque l'autre incite
nécessairement au mensonge.

Je me demande soudain
si tout sentiment de solitude
n'est tout simplement pas
un rappel violent du cul,
de l'instinct de reproduction.

Mais l'expérience passée
du sexe me dit que le sexe
brut, sans projet, ne résout
rien, nécessitant aussitôt
trop d'accommodements
raisonnables.
Et l'expérience m'a aussi
appris que l'autre en réalité
n'est le plus souvent
qu'un frein à la satisfaction
de ma perversité.

Lorsque j'ai partagé
mon lit avec une femme,
lorsque je me suis entiché
d'une femme, mon besoin
de fantasmer se résorbait,
mais sans pourtant
complètement disparaître,
comme mis en veilleuse par
la satisfaction du moment.

Un besoin frustré
fantasme de façon extrême.
Le simple besoin d'être aimé
devient
un besoin d'être adulé.

En fait, avoir du sexe avec
une femme, ou peu importe,
m'a-t-il jamais intéressé?
J'avais découvert seul le sexe
et je m'en étais bien amusé.
Je n'avais pas vraiment
le goût d'y aller dans
le dur combat de coqs pour
la conquête des femmes.
Je me masturbais peut-être
avec la satisfaction
de rester chez moi.

J'éprouvais trop
l'humiliation d'être laid.
Mais que désire mon désir?
Il y a en nous comme un
appel à un Dieu, à un Mythe,
à l'Amour, ou comment dire
ce besoin viscéral
qui nous fait parfois crier
que nous sommes seuls.
Mais peut-être est-ce
tout simplement un appel
à quelque chose qui durerait
plus que nous, un rappel
en nous de l'instinct
de nous reproduire
pour nous conserver.

Qu'y a-t-il de commun
entre prier la Vierge Marie
comme je le faisais à 15 ans,
et enlacer en rêve une femme
pornographique.
Qu'y a-t-il de commun
entre ces deux fantasmes?
Ni l'une ni l'autre n'existe.
Je ne prie plus la première
parce que je n'y crois plus.
Mais je me masturbe encore
en rêvant de la deuxième
parce que je pourrais encore
la rencontrer…
Je me masturbe donc
avec *ça* .

23 janvier 2010

Mais qu'est-ce
qu'un fantasme.
Il faudrait bien le définir.
Le fantasme
est rêve de fusion.
Le fantasme se situe
près de la probabilité 0, mais
ne doit pas s'y confondre.
Le réel est altercation.

Lorsque je m'imagine
une femme
qui m'est pornographique,
elle prend aussitôt
un visage amoureux de moi.
Il n'y a que moi pour elle.
Elle est la satisfaction
absolue de mon désir.

Mon fantasme n'est jamais
une femme en particulier.
Le fantasme
prend d'abord un visage
(celui d'une inconnue croisée
sur la rue, d'une voisine,
d'une ancienne maîtresse),
mais ce visage
devient soudain un autre,
puis un autre
si le désir d'abuser m'en dit.

Le fantasme ne parle jamais
de lui, sinon pour émettre
des banalités qui ne servent
qu'à m'accentuer.
Et tout ce que j'en attends
se fait à l'instant même.
Il est ce que je veux,
au moment où je le veux,
et pour le temps que je veux.

Lorsque je parlais à un Dieu,
je croyais qu'il m'entendait.
Mon sentiment
de ne plus être seul
était un fantasme.

Lorsque j'écris,
je crois à la même chose,
et de la même manière.
Je crois que quelqu'un
me lit, et m'entend.

Ainsi en est-il avec mes
fantasmes pornographiques.

Autrement, pour ne pas être
ou me sentir seul,
ne reste que le recours brutal
à la pratique d'autrui,
à l'altercation avec autrui.
Toute présence d'autrui,
par la distraction
qu'elle occasionne, occulte
le sentiment de solitude.

Nous sommes
momentanément distraits
par l'altercation obligatoire
qu'est la rencontre réelle
avec autrui.
Mais il n'y a là ni amour, ni
rédemption de ma solitude.

Je *suis* solitude.

Mais l'écriture
demeure pour moi
le dernier espoir
d'un lien social,
chaque solitude écrivant
pour ainsi dire aux autres,
en réseau post-mortem,
dans une société
où l'on ne se parle pas, et
où nous ne sommes attentifs
qu'à ceux qui nous servent,
ou qui pourraient nous servir.

La différence,
entre le fou et moi,
est que j'y fonctionne.

J'ajouterai l'importance
parfois de l'affection,
l'importance
de l'attachement d'une bête
que l'on garde avec soi.
Bien sûr,
je reste seul avec ma bête.
Mais la chaleur de son corps,
et ce retour à moi
qu'elle a toujours,
me réconfortent.

Mais ma maison.
Qu'est donc ma maison
dans mes relations
avec autrui,
sinon une forteresse
érigée contre autrui.
Contre les intempéries
bien sûr, mais contre autrui
tout autant, et tout au long.
Mais il faut élargir
la logique.
Notre éducation nous dit
d'aimer autrui, mais nous
prépare à la compétition.
La chrétienté s'est servie
de l'amour pour édulcorer
la haine foncière d'autrui
qui nous caractérise.
Car l'autre,
même en chrétienté,
demeure une altercation.
Et si je ne vaux pas la peine
qu'on s'arrête longtemps
à moi, ainsi en est-il
de l'autre pour moi.
Nous devons tous
continuer notre chemin.
Et le chemin nous ramène
tous au château fort.
À la maison que chacun
érige pour lui-même
contre tous les autres.
Alors pourquoi me plaindre
au moment enfin
où j'atteins ce que je veux.
Où j'atteins
ce que réellement je suis.
Seul, et heureux de l'être.
Mais il me faut apprendre
à me discipliner.

1
février
2010

Surprise!
40 ans plus tard, je retrouve
un ALLEZ CHIER 1
en vitrine d'une librairie!
Sous cellophane.
Livre rare.
J avais déjà vu passer
des Sexus, mais jamais
un ALLEZ CHIER.

Ce n'est pas la gloire.
Mais c'est tout comme.
Sensation d'avoir existé.
Plaisir de vieux.

(Heureusement
que j'ai vite photographié.
Deux jours plus tard,
c'était vendu).

2 février 2010

Valéry Larbaud, JOURNAL.
Plutôt très mauvais,
que mauvais.
Il ne cesse de décrire
interminablement
les villes où il séjourne.
Genre carte postale.
La photographie
a fait disparaître ces
interminables descriptions
des anciennes proses.
Larbaud, rentier
vivant dans des hôtels,
nous racontant ses lectures.
Il est remarquable
que les gens de bien n'ont
généralement rien à dire.
À force d'être élégants,
ils deviennent sans couleurs.
Il faisait partie des amis de
Gaston Gallimard, les Gide,
Claudel, Copeau, et autres
chrétiens décadents.
Stupidement chrétien
comme l'était chez nous
Gérard Parizeau.
Mais je retiens de lui
la difficulté de traduire
un texte, et que cela demande
au traducteur presque autant
d'efforts que l'auteur
en a pris lui-même
pour choisir ses mots.
Nous vivons dans la prison
de notre langue.

4 février 2010

(Lettre reçue
de Jonathan Nicolas,
6010, av. Decelles, app. 14,
Montréal, H3S 2E2)

Bonjour.
Vous ne me connaissez pas
encore, et je ne vous connais
pas non plus, ou si peu
pour être tout à fait franc.
J'ai eu le plaisir de connaître
une parcelle
de vos réflexions à travers
vos livres.
Je m'appelle
Jonathan Nicolas et je suis
un ami d'Anaïs, la fille
de Jean-François Caron.
Grâce à leur hospitalité,
j'ai profité du récent congé
des Fêtes pour découvrir
St-Malachie, sa beauté
et sa tranquillité.
C'est ainsi
que je vous ai connu.
Vos idées étaient là,
figées sur papier, en plusieurs
volumes, à travers
une de leurs bibliothèques
débordantes.
Vos livres m'ont beaucoup
intéressé.
Malgré leur petite taille,
ils sont très lourds
de contenu et ils imposent
réflexion.

Le premier motif de cette
lettre est de vous féliciter
sincèrement, et de vous
remercier de m'avoir fourni
quelques pistes à travers
vos textes.
Évidemment, ces ouvrages
ne m'appartenant pas,
j'ai dû les abandonner
chez mes hôtes lors
de mon retour à Montréal.
Cependant, je suis bien triste
de ne pas avoir pu disposer
de davantage de temps
pour les relire et approfondir
encore plus les pensées
qu'ils m'inspiraient.
Le second motif
de cette lettre est donc
de corriger cette situation.
À quel endroit pourrais-je
me procurer *Le grand livre
des privations*?
Si ce n'est chez
un quelconque libraire,
pourrais-je l'obtenir
directement de vous?
Si tel est le cas, sachez que
malheureusement,
en ma qualité d'étudiant,
mes moyens sont limités bien
que ma volonté soit grande.
De plus, avez-vous publié
d'autres livres qui échappent
à ma connaissance?

Permettez-moi s.v.p.
une curiosité.
Je suis convaincu
que vous me comprendrez.
Bien plus que moi, vous avez
vu neiger, et probablement
que bien plus d'auteurs
vous ont révélé leurs secrets,
leurs réflexions,
leurs émotions et leur vision.
À travers les millions
de livres dont l'humanité a
accouché, si j'étais contraint
à n'en lire que trois,
lesquels devrais-je choisir
selon vous?
J'attends avec hâte
votre réponse.
Jonathan Nicolas.

(Réponse)

Monsieur Jonathan Nicolas.

Je vous remercie
de m'avoir écrit.
J'ai apprécié votre intérêt,
comme j'avais apprécié,
en 1998, puis en 2002,
l'attention soutenue
de Jean-François Caron.
Depuis 40 ans que
je m'amuse dans l'édition,
je peux dire qu'il n'y a pas
de marché sérieux
pour le livre au Québec.
Je vous fais donc cadeau
des 5 titres parus du
Grand livre des privations
qui s'ennuient chez moi
et qui se porteront mieux
chez vous.
Depuis 5 ans,
je travaille maintenant
dans l'édition électronique,
InDesing et PDF.
L'avenir de l'édition
libertaire est là.
J'y finalise pour moi seul
et sans que cela m'en coûte,
une édition posthume
de mon Journal (1957-2010).
À mon âge, je n'ai ni le goût,
ni l'ambition de retourner sur
le pénible marché du livre.

Pour terminer, je réponds
à votre dernière curiosité.
Depuis 1800, depuis la
grande montée des sciences
et du confort, nos cultures
quittent progressivement
les Églises pour entrer
dans la modernité.
Nous vivons dans une
accélération vers l'athéisme
et vers l'individualisme
qui en découle.
Pour mieux connaître
cette tendance,
je vous réfère aux 6 tomes
de la CONTRE-HISTOIRE
DE LA PHILOSOPHIE
de Michel Onfray.
Vous y trouverez
une présentation
des principaux penseurs
de l'athéisme occidental,
Jean Meslier et Max Stirner
particulièrement.

Je termine en vous souhaitant
de ne jamais être contraint
à ne pouvoir lire
que trois livres.

5 février 2010

Énorme tremblement de terre
sur Haïti.
200,000 morts.
Un pays à rebâtir.
L'armée américaine a envahi,
mais cette fois
pour aider les gens.
Enfin, un sens positif
à l'utilisation moderne
de l'armée! *
La société est complètement
désorganisée.
Le pillage prend le dessus.

Les populations ont besoin
d'une forme de police.
Si chacun nécessite
individuellement
un maximum de liberté,
il nous faut cependant
être arbitrés
lorsque nous sommes
en foule.

* Erreur.
C'était un prétexte
pour implanter une nouvelle
base militaire.

6 février 2010

Elle était assise à côté
de moi, et m'a demandé
si je cherchais une femme.
Je lui ai répondu que belle
comme elle était, elle devait
demander trop cher
pour mes moyens.
Elle m'a répondu qu'elle
passerait la nuit avec moi,
pour $50.
Je lui ai répliqué que j'étais
intéressé, et que je serais
de plus intéressé à la revoir
régulièrement si nous nous
découvrions des intérêts.
Alors elle m'a répondu…

Et c'est comme ça
que ça recommence!
que je me remets à bander!
à fabuler!
et à fabuler encore!
Mon doux Jésus…
J'en arrive à me demander
si la fabulation
ne fait pas partie
de notre mode de conscience.
Et peu importe laquelle,
religieuse, pornographique,
ou autre.
Je me demande
si notre fabulation n'est tout
simplement pas l'expression
de notre désir de vivre.

7 février 2010

L'une des grandes plaies
sociales est l'ambition.
Elle cadre avec les religions.
Ma mère voulait
maladivement que je prenne
partout «*la place de tête qui t'appartient*» (26/10/1958).
Envieuse et folle.

L'important n'est pas
d'être à la première place,
mais d'être heureux,
et toujours là où l'on est.

8 février 2010

Aujourd'hui,
je me suis arrêté
et j'ai refait mes comptes.
J'aurai bientôt 68 ans.
D'après les statistiques,
il ne me resterait
que 10 ans à vivre.
Cette fois,
je vois la fin du couloir.
La mise à mort prochaine.
L'exécution.
Je me lève chaque jour
en me disant :
- C'est peut-être pour
aujourd'hui…

9 février 2010

L'idée d'éternité modifie
les relations sociales.
Alors que l'un
croit que tout ce qu'il fait
reste éternellement,
l'autre sait qu'il n'en est rien.

Dans le monde des Religions
la morale venait de Dieu.
Dans le monde de la Culture,
la morale venait de la lecture
de quelques uns, Sénèque,
Montaigne.
Dans le monde qui nous
vient, la morale se prendra
ici et là, suivant les hasards,
les mouvements de mode.

À un certain niveau
de conscience,
il n'y a ni ordre, ni vérité.
D'où le fait que nos religions
et nos cultures ont pour rôle
de nous contraindre.
Elles sont carcérales.

10 février 2010

Cette lettre d'un *admirateur*
me fait néanmoins penser
aux inconvénients
de la célébrité.
Être harcelé,
la tentation de jouer
les maîtres d'école, etc.
Heureusement,
je ne suis pas célèbre!
Je suis seul.
Sans femme et sans famille.
Sans souci de devoir
travailler pour autrui.
Et merveilleusement
inconnu.
Je vais seul
dans mon chemin tranquille.

11 février 2010

Fin d'après-midi.
Le ciel rose
derrière les branches noires
du parc annonce
une fois de plus le printemps.
Ce fut un hiver sans neige
et doux.

Je me demande ce que
les yeux de *Mimine* voient.
J'ai tant de difficulté
à ne pas fabuler
qu'en fait je ne vois
que ce que je fabule.
Que voient les yeux
d'un chat
sans la fabulation humaine?
Et que ressentent
les géraniums qui végètent
péniblement à côté de nous.
L'immense solitude
pour tous
que d'exister.

12 février 2010

Pour ma sœur Germaine,
le cannabis est une drogue
dangereuse.
Si je lui réplique
que le produit est naturel,
elle répond aussitôt
que la pègre y rajoute
des substances toxiques.
Mais quelle substance?
Elle ne sait pas.
Elle répète ce qu'elle entend
à la télévision.
Et par cette cause,
je la préjuge sur tout.
C'est ce que j'appelle
être bêtement conformiste.
Tristement simple,
comme notre mère.

13 février 2010

Par simple loi de probabilité,
il me sera impossible
de connaître l'univers,
à 0.00000001% de marge
d'erreur.
Je peux donc affirmer
que toutes nos théories
sur le monde sont fausses et
fabulatrices, à 0.00000001%
de marge d'erreur.

Nous devons nous rabattre
sur l'utilitaire.

14 février 2010

Le drame de ma vie
est peut-être
d'avoir été trop heureux
dans mon enfance.
J'ai vécu une relation
trop étroite avec ma mère.
Pendant trois ans, je fus seul
avec cette jeune femme,
j'étais tout pour elle,
nous étions prisonniers
l'un de l'autre dans la
solitude que nous partagions.

Avec ma mauvaise vue,
et en fixant la photographie
de la table Fournier de 1944,
et le cannabis aidant,
j'ai eu soudain l'impression
que les personnages
de la photographie
commençaient à bouger.
Que je pouvais soudain
revenir dans ces premières
années de ma vie,
oui remonter le temps
comme on rentre chez soi!
me rasseoir à la table
avec eux.

Car c'est cette mère-là
que je recherche
au bout de toutes mes routes!
C'est l'énormité
de cette affection
un jour portée sur moi
qui me hante effroyablement.

15 février 2010

J'ai eu droit à une
démonstration filmée
du I-PAD de Apple,
chez Apple Store.
L'article ne sera cependant
pas disponible avant la fin
de mars.
Enfin un écran de 7x9!
Le READER de Sony fait
minable avec son petit écran,
par contre il permet d'écrire,
de corriger sur écran,
ce que ne fait pas le I-PAD.

Le livre de papier
s'ouvrant sur deux pages
est définitivement mort.
Comme sont morts avant lui,
les tablettes d'argile
et les rouleaux de papyrus.
L'ère de la tablette
numérique est née avec
le I-PAD de Apple, comme
l'ère du livre était née
des caractères de Gutenberg.
De la tablette d'argile
à la tablette numérique,
il y a eu croissance
d'intelligence pratique.
C'est le résultat de ceux qui,
au lieu de prier bêtement
le ciel, nous ont intégrés
dans la logique
de la matière.

16 février 2010

L'idée me vient (mais la
tâche me semble énorme…)
de numériser tout Stirner et
tout Meslier, et de les inclure
sur mon DVD avec mon
Journal, sous une section dite
«Bibliothèque athée».
Je n'ai jamais vu au Québec
un seul de leur livre!
à l'exception de la copie
à la Grande Bibliothèque.
Ils sont introuvables,
et il faut les lire.

Il ne faut pas oublier que
les religions sont toutes nées
dans des terres étrangères
l'une à l'autre.
Elles imposaient l'ordre dans
leur communauté restreinte.
Mais de les retrouver
aujourd'hui toutes ensemble
sur la place mondiale
nous les présente comme
s'opposant et nous opposant
par elles les uns aux autres
à cause d'elles.
Elles ne répondent plus
à leur première raison d'être.
Il nous faut maintenant
les pacifier.

D'où l'idée d'aider
à mettre en circulation
Meslier et Stirner.

17 février 2010

Comment nous défaire
des mythes de notre époque?
Puis-je m'en défaire?
L'implication me semble
telle que je ne peux m'en
défaire sans me défaire
moi-même.
Nous sommes tous atteints
d'insignifiances historiques.
Et c'est encore une chimère
que de croire qu'il y aurait
une façon de vivre meilleure
et au-dessus de toutes
les autres.
Nous sommes liés
à nos sociétés
comme l'informatique
est liée à l'électricité.

18 février 2010

Les idéologies changent
comme changent les villes.
Un nouveau bâtiment ici,
là une démolition, et là
encore…, et tout cela tous
les jours, et cela sans arrêt,
de sorte qu'une photo
d'il y a 50 ans montre
d'un coup l'évolution.
Et c'est ainsi des sociétés
et de leurs organisations.
Personne
ne révolutionne rien.
Personne non plus
n'a d'influence notable.
C'est le mouvement
de chacun et de chaque petit
groupe qui fait que,
sans jamais qu'on l'ordonne,
la pression de la foule se fait.

21 février 2010

Fini d'upgrader
mon Journal illustré
de PageMaker à InDesing.
J'ai beau rouspéter
contre le changement,
notre époque en est une
importante de mise en place
informatique.
Nous vivons en plein
laboratoire.
Les systèmes informatiques
commencent à ne plus
planter.
Il était difficile
avec PageMaker de traiter
de gros dossiers.
Il fallait jouer de
morcellements et d'astuces.
InDesing est carrément
plus performant.
Le plaisir de me corriger et
d'améliorer mon approche
graphique à demande et sans
que le logiciel ne plante!

Nous allons aussi devoir
abandonner la présentation
sous forme de paginations
(ce qui est la forme même
du livre) pour aller peut-être
vers un support déroulant,
ce qui existe déjà à l'écran
des téléphones portables.

25 février 2010

L'opération InDesing
terminée, l'ennui me revient.
L'idée m'est même venue
d'aller donner un peu
de mon temps à des œuvres
de charité.
Mais ce serait là
mal m'utiliser.
Ce serait là me dévoyer.
Je suis capable de plus.
L'idée de diffuser
la littérature athée
en la numérisant
me semble une juste cause.
Et bien ennuyante à faire.
Donc qui demande
un dévouement.
Une bonne cause pour
un ancien *presque* curé
comme moi!
Établir une bibliothèque
de base prônant l'athéisme,
que je diffuserais
gratuitement à 1000
exemplaires à même
l'édition de mon Journal.
Car il me faut me trouver
une dernière cause.
Comme Yves Michaud qui
donne actuellement un bon
exemple de vieux qui refuse
d'être gaga en contestant les
hautes directions
des banques.
Ce que ne peuvent pas faire
les gens de tous les jours.
Un vieux intelligent qui sait
utiliser ses entrées
dans les médias.

C'est dans la tradition
des vieux que de dire ainsi
la sagesse.

Moi, je peux faire des livres
numériques.
En commençant par Meslier
et Stirner.
Ce qu'ils ont dit,
ils l'ont bien dit.
Ne nous répétons pas.
Il y a trop à faire.
Il ne faut pas oublier
que c'est encore la moitié
de l'humanité qui stagne
dans la chrétienté.
Nous devons rester vigilants
contre l'esprit des religions.
Il ne faut pas oublier que
la Bible reste actuellement
le livre le plus répandu
sur terre.
Une infamie.
Car la Bible est avant tout
un livre d'obscurantisme
et de fanatisme.
Il nous faut le dire
et le redire.
L'œuvre du curé Meslier
est à juste titre
un bon anti apologétique.
Il faut la répandre.
L'édition numérique
a ceci de libertaire qu'une
fois mise sur le marché
elle n'appartient plus
à quiconque du fait qu'on
peut dès lors la reproduite
sans frais en quelques
minutes.

Le but n'est pas de pirater
(bien que je le fasse)
l'édition critique
des Éditions Anthropos, Paris
1970, devenue introuvable
même en France,
comme le dit Onfray.
Piratage qui ne me rapportera
jamais d'argent.
Mais de continuer
la diffusion de l'oeuvre
du curé Meslier en
me basant sur cette édition
pour la numériser,
afin qu'elle puisse dès lors
être diffusée à l'infini,
et sans frais.
Voilà donc une juste cause
pour moi.
Je dois maintenant mettre
la main sur un logiciel
de reconnaissance optique
des caractères pour effectuer
le premier travail
de secrétariat.

1 mars 2010

J'ouvre la télévision.
On ne parle
que de Joannie Rochette
la patineuse championne
olympique de Berthierville!
puis du procès du docteur
qui a tué ses enfants!
suivi d'un reportage
sur nos courageux médecins
en Afghanistan!
et quoi encore!
Je vis dans un hospice
où les fous
s'entendent à merveille
avec leurs gardiens.
« *l'influence la plus*
déterminante que les médias
exercent ne procède pas
de ce qui est publié, mais
de ce qui ne l'est pas».

2 mars 2010

Il est étrange que le malaise
d'exister me prenne toujours
l'après-midi.
J'éprouve
comme un désajustement.
Comme si le matin et la nuit
battaient la mesure
au même temps que moi.
Mais l'après-midi revient
comme une plaie
qui ne guérit pas.
Comme un essoufflement.
Comme une indécision.

3 mars 2010

Au fond, c'est par respect
de l'écriture
que j'ai *échoué ma vie*.
Je ne voulais pas profaner.
Je préférais faire un métier
avilissant plutôt que d'être
une putain enseignante
de la culture chrétienne.
Et je peux aujourd'hui
continuer à écrire parce que
j'ai le même respect de moi
et de ma conscience.
Il y a des limites à devoir
déconner avec des cons.

4 mars 2010

J'ai terminé la compilation
de tous mes textes
sur la masturbation.
Une cinquantaine de pages.
Mais cela ne dit pas
grand-chose
coupé du contexte
des histoires d'amour.
Je crois
qu'il faut les rajouter.
Du moins juste assez pour
bien faire voir le passage
des amours dans la vie
d'un masturbateur.
Il y a peut-être là
quelque chose à faire.
Mais qui dépasserait
le thème de la masturbation
lui-même.
Exprimer la difficulté
d'être à deux.
L'éloge du célibat pour tous.

5 mars 2010

Et voilà
qu'une autre musulmane
se met à déconner!
Elle refuse d'enlever
son cache visage (*niqab*,
le mot n'est même pas dans
nos dictionnaires, c'est tout
dire…) dans un cours de
formation pour les nouveaux
immigrants, parce qu'il y a
des hommes dans la classe!
Une vraie croyante!
C'est nous qui avons tort!
Car croire est
nécessairement vouloir
imposer sa foi aux autres.
Il n'y a rien à faire.

Les croyants veulent imposer
leur foi comme étant
une certitude.
Mais d'autres croyants avec
d'autres croyances viennent
maintenant de partout,
et tous voudraient
nous imposer leur foi
comme étant la seule vraie.
Nous n'avons d'autres choix,
pour vivre en paix,
que de créer un État
au-dessus des croyances.
Nous n'avons d'autres choix
que de fonder
nos lois sur l'incertitude
de nos connaissances.

Mais l'État actuel est-il laïc?
N'est-il pas plutôt marchand.
Certains n'y verront qu'une
autre domination de secte.
Nos sociétés laïques
ne le sont que de nom.
Elles sont essentiellement
publicitaires avec leurs
images de femmes perverses
attirant monstrueusement
à la consommation.

Hier, l'État se composait
de la noblesse et du clergé,
et la richesse était la leur.
Aujourd'hui, l'État
vacille entre les élus et les
médias, avec la nécessaire
approbation pour chacun
des commandites des riches.
Est-il acceptable pour
des religieux d'être dirigés
par des riches en fonction
de leurs seules richesses?
(bien que je ne voie
d'autres objectifs pour tous
que le confort et le bien-être
de chacun).

Nous avons beaucoup à nous
interroger sur nous-mêmes
avant d'atteindre à la laïcité.
Nous ne sommes encore
que des chrétiens décadents
qui veulent diriger les autres
religions pour les mener
elles aussi en décadence.

6 mars 2010

Si, à l'âge des cavernes,
tous les éléments
nécessaires à l'invention de
l'informatique étaient en
place, pourquoi nous a-t-il
fallu des millénaires avant
d'y atteindre.
Oui…
la nécessaire juxtaposition
des connaissances.
Alors qu'y a-t-il encore
devant nous.
Nous marchons peut-être
dans un paradis
que nous ne voyons pas.
Notre conscience de la
matière est lente et limitée.
La vie est infiniment
plus conséquente
que nos définitions.

10 mars 2010

J'ai finalement mis
la main sur un logiciel
de reconnaissance optique
des caractères: OmniPage16.
Mais il ne me sert pas
directement.
Retirer un texte d'une page
imprimée exige un sérieux
travail de correction et
de remise en page (surtout
lorsqu'il y a beaucoup
d'annotations en bas
de page).
À la place, je l'utilise
pour sa procédure simplifiée
de scannage.
C'est une photo TIFF
(1,03 mo) que je rapetisse
en la trimant jusqu'à 400K
dans Photoshop avant que de
l'exporter en PDF (40K).
Une page devient 40K
au lieu de 4K qu'elle serait
en texte seul.
Ce qui est encore acceptable,
un livre de 600 pages
donnant 30 Mo.
Le scannage simplifie
au maximum le travail
de restauration des vieux
imprimés, évitant la nécessité
de tout relire, de tout vérifier,
et surtout quand il s'agit,
comme avec Meslier,
d'un texte en vieux français.

C'est donc quelque
20 pages par jour,
et sans l'effort que je pensais
devoir y mettre, que je peux
finaliser.
Donc en 2010 :
Meslier, 1800 pages.
Stirner, 400 pages.
Et sans doute D'Holbach,
si je réussis à le trouver.

Exemple.
Page originale ou scannée.

Si je pouvais dans mes
derniers 10 ans d'existence
(sic) numériser une
centaine des livres des plus
importants sur l'athéisme,
j'aurais numérisé une
bibliothèque athée qui pourra
se transmettre à demande
et sans frais et encore bien
longtemps après moi.

BIBLIOTHÈQUE ATHÉE.
© *Copiez et faites copier.*
Restauration numérique
de livres anciens.

Texte extrait par OmniPage.

13 mars 2010

Il y a en moi
comme quelqu'un
qui m'aime et qui me veut
du bien.
Au début, je croyais
que c'était Dieu.
Puis j'ai cherché du côté
de la Vierge Marie.
Puis ce furent les rêves
fous, de grandeur, de gloire,
de conquête, et il y avait
toujours en moi quelqu'un
que je cherchais à atteindre
et qui me chérissait.
Quelqu'un que je retrouve
encore aujourd'hui
dans mes fantasmes
qui sexuellement me sucent.
Il y a comme un accord
entre nous, une longueur
d'onde.

15 mars 2010

Je crois de moins en moins
à l'influence de la volonté
sur nos tendances.
J'ai vu, à la télévision,
une femme internée
entrer en crise de rage
pendant qu'elle en parlait
disant justement qu'elle
commençait à se contrôler.
J'ai l'impression que
mes crises de rage sexuelles
ont commencé à diminuer.
Mais j'ai l'impression aussi
d'avoir pris soudain
un sérieux coup de vieux.

Je commence à avoir
de la difficulté à marcher.

17 mars 2010

J'avance lentement
dans Meslier.
C'est un très long sermon
que toutes ces preuves contre
la Bible! et c'est déjà trop
que de devoir tant s'attarder
sur ces idioties là.
Mais, dans notre contexte
chrétien, la chose est encore
nécessaire.

Michel Onfray présentait
les œuvres athées,
mais ne les fournissait pas.
Au Québec,
elles sont introuvables.
D'où mon idée de regrouper
le corpus athée sur un DVD.
Évidemment, il faut pirater.
Et puis après!
Le but n'est pas de protéger
des éditeurs, d'autant plus
que leurs éditions ne sont
plus disponibles, mais
de diffuser les œuvres.

Mais quelles sont donc
ces œuvres athées?
Y en a-t-il tant?
Il faut écarter Charron,
Montaigne, LaMettrie qui
sont déistes.
Commençons donc par
Meslier, Stirner, D'Holbach.

21 mars 2010

Montréal : ville laïque?
Hé que non!
Tous les noms de rues
sont des noms de saints.
Les églises sonnent
leurs cloches tous les jours.
Presque toutes nos fêtes
de calendrier célèbrent
une chrétienté.
En 1996, à l'hôpital Saint-
Luc, il y avait un crucifix
au-dessus de mon lit.
Sans parler de celui
de l'Assemble Nationale.
Sans parler des fonds de
librairies où il n'y a ni offre
ni demande pour la littérature
athée.
Meslier, Stirner, D'Holbach
n'y sont pas.
Par contre nos sociétés
regorgent de publicités
pornographiques.
D'où que nous avons
confondu laxisme moral
et laïcité.
L'un des problèmes
de la laïcité est que toutes
nos traditions sont encore
religieuses, et dans tous
les pays.
Au mieux, il n'y a partout
qu'une volonté nouvelle
de laïcité.

22 mars 2010

La croyance est une forme
non reconnue
de déficience mentale.
Une faiblesse de constitution
psychique.
Comme un goût de céder,
de se laisser séduire, bref
un manque d'agressivité,
d'intelligence.
Alors que tout est
peut-être là devant nous,
mais à conquérir.
Le fléau vient du fait
que les croyants
ne cessent d'enfanter
et de ne pas réfléchir,
comme des lapins.
Il n'y a rien à faire.
C'est comme un tsunami.

23 mars 2010

Vomissements.

Je m'étais levé,
tout allait bien,
j'allais commencer
à déjeuner, quand soudain.

Une forte nausée me vint.
Si forte que je courus
à la toilette pour dégobiller.
Et je restai là, à genoux,
devant mon bol à chier, et
me souvenant que mon frère
Sylvain est mort ainsi.
Du moins c'est ainsi
que se manifesta son ACV.
Nous oublions que nous
allons généralement mourir
sans plaisir et malproprement.

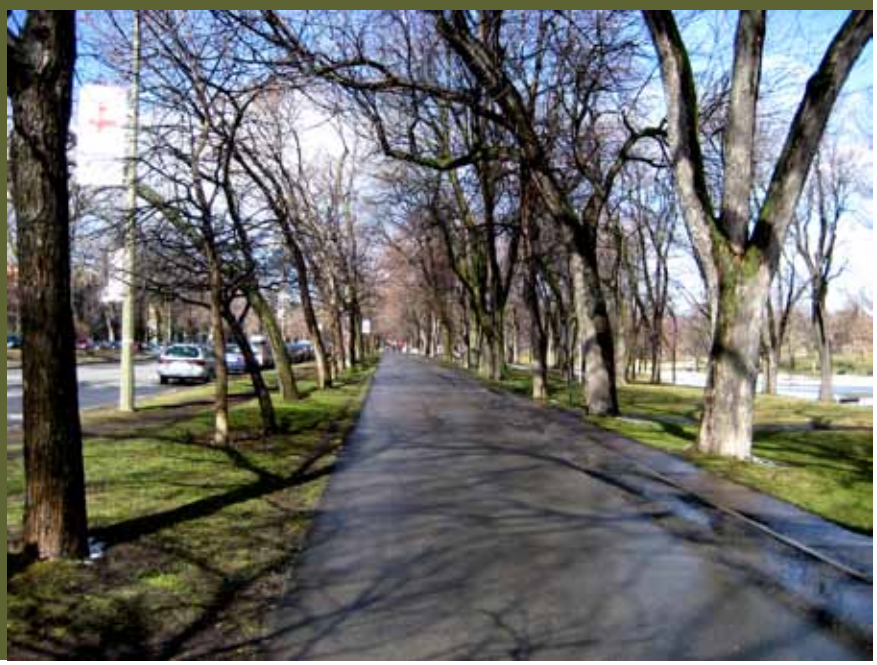
25 mars 2010

En tant qu'ancien diplômé,
j'ai pu m'inscrire à la
bibliothèque de l'UQAM.
J'ai trouvé là une partie
de l'œuvre de D'Holbach.
Aussi :
l'œuvre philosophique
de Georges Palante.

26 mars 2010

Je doute du bien-fondé
général de la contestation.
Elle n'est jamais *pour tous*.
Dans toute organisation,
la majorité jusqu'ici a dû
suivre.
Il est possible que seuls
le délire et la bêtise puissent
venir à bout de submerger
les populations.
Mais il arrive
que les empires croulent.
Il faut alors savoir
reconnaître la dissidence.
Les dissidents sont comme
des *casseux de party*.

Le printemps est tôt cette année.



1 avril 2010

Définir la laïcité
revient à définir les droits
fondamentaux
de la personne.
Celui de ne pas être agressé
physiquement
et psychologiquement.
Donc aussi publicitairement.

L'une des premières
conditions de la laïcité
sera d'interdire la publicité.
La publicité ne devrait venir
qu'en privé,
qu'à demande et sur appel
d'un consommateur
pour satisfaire à un besoin
d'information.
Là serait la liberté
publicitaire, à l'exception
d'un autre espace dit
« promotionnel ».
Bien sûr, clochers
et minarets
devront s'y soumettre.

2 avril 2010

C'est 3 heures par jour,
20 heures par semaine
que me demande le projet
Bibliothèque athée.
Ce sera mon bénévolat
de vieillesse.
Mais il y a un pari : celui
que la norme PDF demeure
valable pour le livre
électronique.

3 avril 2010

J'ai peut-être trouvé
le moyen de venir à bout
de ma chrétienté.
Dès qu'une fabulation
m'arrive, je l'interroge.
Tout désir, toute rêverie
doivent passer le test
de l'interrogation.
Je constate rapidement
que je déconne.
Alors j'essaie de regarder
(comme en territoire
ennemi), au lieu que de me
conter des histoires
qui m'évitent de voir.

L'illogisme religieux
préparait l'illogisme
amoureux.
Notre civilisation occidentale
est basée sur ces deux
absurdités.
Aussi illogique de voir
un dieu dans une hostie que
de voir l'amour dans un cul.
En ce sens, les fous ne sont
que des versions exaltées
de nous-mêmes.

*Comment en effet peut-on
se mettre à genoux devant
des statues sans être fou
soi-même.
Il faut que la prévention,
que l'habitude et que la
naissance et l'éducation
fassent d'étranges effets
sur l'esprit des hommes,
puisqu'elles les aveuglent
jusqu'à ce point.*
Jean Meslier.

7 avril 2010

Terminé le premier tome
de trois de Meslier.
702 pages, 34 Mo.

Il y a chez Meslier
un jugement sain.
Il déconstruit
systématiquement
le christianisme, au lieu de
papillonner autour d'un refus
mal documenté comme nous
l'avons tous fait.
L'œuvre de Meslier
porte contre les religions.
Quant à ses autres opinions
(sur l'évolution de
la matière, sa justice sociale,
etc.), il ne peut être
que d'époque.
Mais ses commentateurs…
le problème de ces docteurs
ès savoir… est
qu'ils aseptisent tout.
La colère viscérale
de Meslier devient
pour eux objet d'étude, ce
qui en tue la portée radicale.
Œuvre donc d'analystes et
de techniciens par leur
travail de compilation et
de vérification de l'œuvre
d'après les manuscrits.
Les universités regorgent
de ces doctes bien gentils
mais amoindrisseurs,
de ces techniciens surévalués
qui jouent toujours (contre
l'auteur dont ils parlent)
de leurs connaissances
indues.

Hier, les œuvres étaient mal
répandues et couteuses.
Les étudiants se contentaient
de la glose des docteurs,
lisant à peine directement
l'auteur.
Le numérique
nous délivrera, espérons-le,
du trop parler
de ces intermédiaires qui
faussent le ton.

Le testament de Meslier
m'inspire une vision sombre
de la caravane humaine.
Ce qu'il dénonce
ne fera peut-être que
changer de nom.
Sous d'autres croyances
folles, sous d'autres
tyrannies arrogantes,
l'espèce humaine
continuera.
Qu'on change
églises par *médias*, *tyrans*
par *États*, la route continue,
à l'aveugle, dans la férocité
d'une continuelle discorde
nécessaire
entre les peuples et les gens
qui les composent.
L'utopie serait qu'on
pourrait modifier à l'avenir
les idéologies en fonction
de leur efficacité.

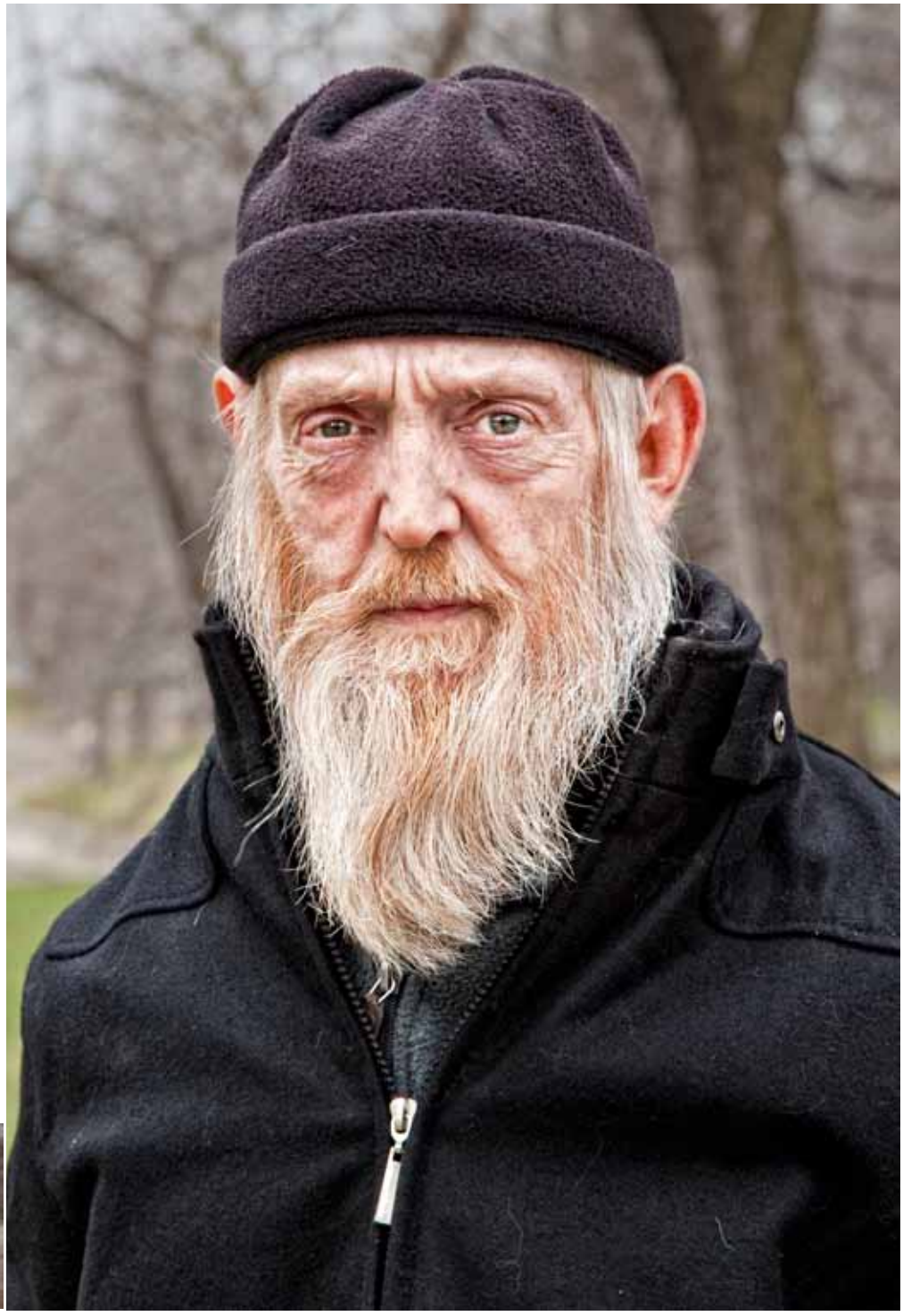
8 avril 2010

Une autre erreur
du catholicisme était de
laisser croire que les pauvres
étaient bons.
Le dieu caché en eux.
Mais les pauvres ne sont que
des méchants qui n'ont pas
réussi.
Et lorsque leur tour vient,
on les voit eux aussi abuser.

9 avril 2010

Il n'y aura plus rien
après moi.
L'univers cesse avec moi.
Car en disparaissant,
je disparais aussi.
Ce que je perçois ne me vient
que d'une vision humaine et
qui n'a d'autre importance
qu'humaine.

12 avril 2010



Jérome Guibord,
photographe.
Dans la jeune trentaine.
Je ne le connais pas.
Il m'aborde dans le parc
Lafontaine, et me demande
s'il peut me photographier.
Ce n'est pas la première fois
que cela m'arrive.
Pourquoi pas?
Son appareil photo : Canon,
20 mégapixels.
Mais oh! sa photo est bonne.
Son but
n'était pas de vendre.
Mais je veux sa photo,
je lui achète $40, ce qui
semble le rendre heureux.
J'ai donc trouvé la photo qui
me manquait pour ouvrir
La Vieillesse.
Oui… Mais comme j'ai pris
un coup de vieux depuis 5
ans! Un choc.
Une telle accélération
dans le vieillissement!
Je vieillis
comme on s'effondre.
Je comprends maintenant
que les jeunes,
sans exception,
me vouvoient.

13 avril 2010

Malgré ma conviction
d'athéisme, je ne doute pas
de la présence de forces
occultes agissant sur nous.
Il y a en nous des
mouvements de profondeur
que chacun peut éprouver.
Mais ces mouvements
ne sont pas des dieux.
Ils sont bien réels,
et repérables, et lorsque
nous serons plus malins,
sans doute utilisables.
Bien sûr, je me moque
de la pensée ésotérique.
Mais j'ai parfois
des exemples étranges
de circonstances.

Premier exemple.
L'année 2010 s'ouvre pour
moi avec le retour en vitrine
d'un *Allez Chier*.
Suivi d'une lettre
d'un lecteur du *Grand Livre*.
Le tout se terminant
par l'entrée impromptue
dans ma vie d'un jeune
photographe, étrangement
petit-fils de l'excommunié
Joseph Guibord (1869).
De ces trois points, il serait
possible d'imaginer
une donne ésotérique.
Comme si quelque chose
me poussait dans le dos,
me disait de continuer dans
l'esprit de *Allez Chier*
en guidant les lectures
d'une nouvelle génération
vers l'athéisme.

Mieux.
Deuxième exemple.
Le rêve du carré Saint-Louis
du 5 juin 2007.
Suivi de la rencontre
d'un nommé Jean
(que je n'ai jamais revu)
du 14 septembre 2007.
Et de celle de Linda Poisson
du 17 septembre 2007.
Tout de même bizarre.

Tout comme l'avait été
pour ma mère la prédiction
qu'elle marierait un étranger
roux,
Étrange.

Tant il semble vrai
que nous passons dans la vie
sans voir beaucoup plus
que nos préjugés.

15 avril 2010

Ma sœur a peut-être
définitivement fini
d'enseigner.
En congé de maladie jusqu'à
sa retraite dans 6 mois.
Problème d'ossature,
difficulté à marcher,
besoin d'une canne.
Malgré tout, plus joyeuse.
Le plaisir de ne plus devoir
travailler.
Comme moi, elle attend
le I-PAD! qui se vend tant
aux États-Unis
que le lancement prévu
au Québec pour fin avril
est reporté fin mai.

16 avril 2010

Autres notes sur la laïcité.

La laïcité se définit
généralement par rapport aux
grandes options religieuses.
Dont l'athéisme.
Mais il faut aussi
la définir par rapport aux
regroupements idéologiques,
dont l'idéologie de la société
de consommation.

Je ne vois pas pourquoi
interdire aux curés le droit
de porter soutane sur la rue,
le droit aux musulmanes
de porter le voile, mais
continuons jusqu'au bout,
donc aussi le droit
aux nudistes
de s'y promener nus.

17 avril 2010

18 avril 2010

Il nous faut peut-être
nous poser la question :
Et si c'étaient les sages
qu'on avait eu tort
de donner à tous
comme exemple!.

Si c'était la bêtise
quotidienne qui était
le seul chemin praticable
pour tous et non la sagesse
exceptionnelle des sages.
D'où que les sages répètent
toujours historiquement
la même chose
et que rien ne change.
Pourtant la technique
se transmet.
Donc ce n'est pas là
problème de langage.
C'est à leur situation
sociale privilégiée
que les sages devaient les
conditions de leur sagesse.
Nos sages ont été des
privilégiés que nos maîtres
ignares ont voulu
nous imposer pour mieux
nous humilier.
Jamais ils n'ont tenu
compte des circonstances
socio-économiques
de leur sagesse.

Les religions avec leurs
commandements, suivies
des cultures avec leurs
proverbes édifiants…

19 avril 2010

En faisant mes lectures
sur l'athéisme, je découvre
à quel point les chrétiens ont
pris le pouvoir à Rome
par la violence.
Comme on voit faire chez
les musulmans fanatiques
d'aujourd'hui.
Ma mère et mes curés m'ont
pourtant bien appris que
c'était par leur bonté que
les chrétiens ont pris place
dans le monde.
On les avait même brûlés
à Rome!

20 avril 2010

Je restreins mes marches.
J'ai longtemps fait
Sherbrooke jusqu'à Crescent
en revenant
par Sainte-Catherine.
Puis je revins
par De la Montagne.
Puis par Parc.
Je vais maintenant m'asseoir
un peu au carré Saint-Louis.
Puis je vais faire l'inventaire
physique des rayons
de la Grande Bibliothèque.
Et puis je rentre prendre
un bain de pied dans de l'eau
très chaude.
Car dans ce printemps qui
éclate partout, moi, j'ai
de nouveau un cor au pied!

1 mai 2010

Avec le printemps, le goût
d'une nouvelle aventure,
d'une femme qui se plairait
avec moi, d'une rencontre.
Comme j'ai aimé ce temps
où je les aimais toutes!
Avec le printemps,
mes fantasmes
me reviennent.
C'est comme une montée
de sève.
Une revitalisation.

2 mai 2010

Terminer le deuxième tome
de Meslier.
Mon édition a le défaut
d'être croche.
La faute en est à la difficulté
de photocopier à livre ouvert
pour ensuite scanner à plat.
Mais c'est le seul moyen.
L'autre moyen serait
de démonter le livre
(s'il m'appartenait) pour
le scanner directement à plat.
J'ai essayé de corriger
par l'ajout d'un encadré.
Bon.
Mais le texte passe.
C'est l'essentiel.

L'œuvre de Meslier
nous signale la fin (1730)
d'un combat long et violent
qui a eu lieu contre
le fanatisme chrétien.
Il ne faut plus se laisser
avoir.
Il nous faut éliminer de nos
enseignements obligatoires
les auteurs déistes.
Ce sont eux qui ont faussé
notre façon de penser.
Rétablir le gros bon sens.

3 mai 2010

Mireille Baillargeon s'est
racheté un petit tracteur.
Avant d'habiter à plein temps
à Saint-Joachim,
elle se les faisait voler.
Elle va s'occuper elle-même
de tondre ses gazons
au lieu de donner à contrat.
Elle aime ce genre
d'occupation sur motorisé.
Parle aussi
de refaire sa cuisine.
Les travaux d'édition,
dit-elle, ne font plus partie de
ses urgences.
Lorsqu'elle était venue avec
Jeanne prendre l'édition
numérisée du Journal de leur
père, elles m'avaient dit :
c'est un gros cadeau que tu
nous fais!

4 mai 2010

Les enfants
de la révolution tranquille
furent des enfants faibles.
Une indépendance nationale
avortée.
Une laïcité avec son crucifix
à l'Assembles Nationale.
Le tout dans une culture
juste pour rire.

5 mai 2010

Si l'on pouvait voir un film
à l'envers de ce qui a été,
il serait clair qu'il y a eu
déterminisme, tout étant
arrivé jusqu'à ce que cela
arriva.
Mais comme on ne filme
jamais l'avenir,
il n'y a pas lieu de parler
de déterminisme avant que
le hasard n'ait eu lieu, ce qui
en élimine la prédiction.

Nos cultures
nous ont simplifié le monde
d'une façon abominable.

6 mai 2010

Il ne peut y avoir
de paix sociale que par
une suprématie de l'État
contre toutes les religions.
La tolérance pour tous
passe par une intolérance
pour chacun.
L'État dit laïc doit être,
en fait, athée.
Les religions doivent
se subordonner à l'État
comme le font les mafia
et les gangs armées.

Ce sont des conflits réels
entre ethnies que
se structureront les
nouvelles zones de tolérance
acceptables qui serviront
à fonder les nouvelles lois
pour tous.
Comme la discussion
actuelle sur le port du niqab.
Les nouvelles lois vont venir
de la pratique des conflits
de cour.
Une nouvelle morale
internationale se met aussi
en place via le tourisme,
l'émigration, les procès
internationaux.
Partout dans le monde, la
bête humaine porte pantalon.
L'instantanéité des
communications nous unit.
Partout la télévision.
Chaque ville a ses policiers,
ses vidangeurs.

Quelles que soient
les différences culturelles,
c'est de notre nature même
que semblent nous venir
nos fonctions et nos rôles.
Hier, chacun légiférait
pour son pays.
Il nous faut maintenant
légiférer pour plusieurs pays
ensemble.

Avec la fin des religions,
ce sont des modes de vie
en entier qui s'effondrent.
À la rigueur acceptera-t-on
que les fêtes religieuses des
grandes religions deviennent
des congés pour tous.
Un nouveau conformisme
(en cela qu'il faut respecter
certaines normes de
fonctionnement) est en train
de se mettre en place.

7 mai 2010

Notre volonté
de connaître une chose
en soi, *pour elle-même*,
était sans doute une erreur
religieuse.
Il nous faut apprendre
à penser le monde autrement.
Il nous faut apprendre à faire
fonctionner les choses.
Les grandes définitions
éternelles
qu'on imputait au monde
n'ont jamais été réelles.
De là que les grandes
religions se sont finalement
dégradées en cultures.
Mais qui ne furent pas plus
réelles.
Aujourd'hui, chacun doit
apprendre à faire fonctionner
les choses.

11 mai 2010

Le *Testament*
de Jean Meslier est l'un des
grands discours fondateurs
de la laïcité.
L'autre étant celui
de Max Stirner,
L'Unique et sa propriété.
Car une fois Dieu et l'État
démystifiés, c'est sur le Moi
que les sociétés dorénavant
se fondent.

12 mai 2010

La pensée religieuse
est une pensée
nécessairement ésotérique.
Elle dit une chose tout en
affirmant autre chose qui est
souvent son contraire.
DIEU EST UN, ET IL EST
TROIS.
La pensée religieuse,
comme la pensée ésotérique,
est une pensée qui refuse
la raison, donc la discussion
avec l'incroyant.
Langage de fanatique
qui délire et qui se veut
au-dessus de tous.
Langage de fou
comme j'en ai si bien connu
dans ma jeunesse.
Mais la pensée religieuse
n'est plus la pensée
du XXI siècle.
La pensée religieuse
n'est plus dans le langage
de tous les jours.
Il faut lire les écrits d'il y a
300 ans pour comprendre
à quel point nous ne pensons
plus de façon religieuse.
Nous avons appris le langage
de la fonctionnalité.
Sinon nous parlons
de nos distractions.

13 mai 2010

C'est parce que nous
ne voyons pas le monde que
nous croyons
en nos idéologies.
En cela, nos philosophies
seraient encore des pensées
de sorcellerie.
Parce que les écrits
ont le défaut de toujours être
près de la folie.
Parce qu'écrire est comme
tenter de palper l'irréel.
Tandis que travailler
de ses mains
refait le lien perdu.

Nos écrits disent moins
la vérité qu'ils ne montrent
les limites
de notre entendement.

16 mai 2010

Et voilà que notre
Monseigneur Ouellette,
Archevêque de Québec,
se met à déconner devant
les 150 personnes de Pro-Vie
(groupe anti avortement)
réunies pour l'entendre.
Selon lui, il faut revenir
à interdire l'avortement,
et même pour les femmes
violées!
Heureusement, c'en était
assez pour soulever la colère
des féministes du Québec qui
depuis 40 ans se sont battues
pour cette liberté.
Et le vieux fou de se mettre
alors à rigoler :
- Certains disent que
je devrais me taire…

Vieux fou, oui.
Mais chrétienté profonde
qui refait surface.
Et c'est là qu'il faut réagir.
L'intolérance religieuse
est la norme profonde
des religions.
Il n'y a rien à faire.
Même si leurs églises
tombent en ruine,
il faut encore les surveiller
dans leur déconfiture comme
on surveille les fous qui sont
capables de mettre le feu
à la maison!
Tous ces religieux sont des
demeurés qui veulent diriger
moralement les autres.

Il faut continuer
à nous défaire d'eux.
Ce sont eux
qui ont choisi les auteurs
qu'on nous enseigne encore
à l'école, tous ces déistes
qu'ils honoraient
et qui ne servaient
qu'à nous culpabiliser d'être
nous-mêmes.
Ce n'est pas seulement
d'eux dont il faut nous
défaire, mais de leur *culture*
qu'ils nous ont imposée et
dont nous sommes encore
prisonniers.
Il faut aussi nous défaire de
l'image de l'artiste quêteux
qu'ils répandaient.

17 mai 2010

Meslier aura été ma première
expérience de scannage
pour l'édition.
Avec Stirner, j'ai pu scanner
le livre directement à plat
sans devoir préalablement
en faire des photocopies.
Ce qui évite, et le temps,
et les frais.
J'ai aussi commencé
Georges Palante.
L'opération *Bibliothèque athée* est donc lancée.
Et je me suis mis à rêver…
Scanner tout Nietzsche
(l'édition critique Gallimard
en 15 volumes),
tout Schopenhauer, et quoi,
et quoi encore!
Les 100 plus grands livres de
la pensée athée occidentale…
faute d'avoir accès
aux penseurs de monde
entier en traduction
française!

19 mai 2010

Que je suis bien, seul! à
vaguer à mes petites affaires,
à faire mes courses
dans le quartier, mes marches
au hasard des lumières
vertes.
Je me souviens tant et tant
d'avoir eu à souffrir de
l'illusoire présence d'autrui!
de l'encombrement d'autrui.

Oui, comme je suis bien
seul! fortement intégré
dans une société d'affaires
où je peux maintenir
mon confort.
Délivré du laxisme
de mon cul.
Délivré de mes
condescendances intérieures.

Oui, à nouveau un autre
printemps.

22 mai 2010

Bon.
Après Meslier, après Stirner,
je reprends mes travaux
sur ma maison.
Le mois de juin se passera
à poser les plinthes,
les 10 cadrages de porte,
à finir tout chez moi,
à l'exception de deux
dernières pièces qui seront
entièrement à replâtrer
une autre fois, peut-être
même l'an prochain, avant
les travaux sur la véranda.
Je diminue donc mon rythme
d'éditeur.
En scannant mes lectures,
l'objectif n'est pas
de performer (ce que j'ai
fait avec Meslier et Stirner),
mais de partager ma joie
de lire.
Je lirai donc Palante
au rythme de mon plaisir.

28 mai 2010

Acquisition d'un I-PAD, 32 go.

L'emballement… mais il fallait d'abord passer par Internet.
J'ai donc dû retourner au magasin.

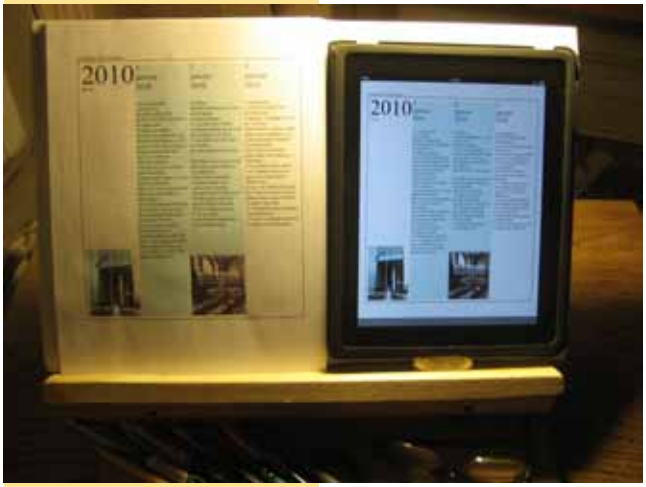
Finalement, merveilleux!
Malgré que l'écran ne soit que de 6 par 8, même mon Journal illustré en 4 colonnes y est bien lisible.
C'est donc une fin heureuse d'un très long travail.

Au contraire du Reader de Sony, le logiciel de Apple respecte les mise-en-page.
Le grossissement se fait globalement sur toute la page, par simples jeux d'étirement des doigts.
Une petite merveille.
Tous mes livres passent bien.
Je n'aurai donc pas besoin de les refaire.
Le Reader de Sony, à l'exception de la possibilité de corriger un texte sur écran, n'est plus bon désormais que pour la scrap.
Toutes mes théories de mise-en-page pour le livre électronique aussi.
Elles n'étaient nécessaires qu'à cause des déficiences de Sony.

Par contre, Apple refuse de prendre dans sa Bibliothèque tout livre qui ne passe pas par un compte « acheteur » qu'il nous oblige de créer, avec numéro de carte de crédit.
Du moins c'est le système que les vendeurs offrent en premier.
Ensuite si vous insistez on vous propose d'installer un logiciel gratuit de lecture PDF (Easy PDF).
C'est le défaut qu'on lui reproche que de vouloir tout faire passer par son magasin en disant qu'il manque au I-PAD une simple clef USB.
Mais la concurrence y pourvoira.
Depuis 2005, je préparais mes écrits en fonction du futur annoncé de l'informatique.
Aujourd'hui je sais que je n'ai pas travaillé pour rien.
Bien sûr, je pouvais me relire sur ordinateur, mais la chose était encombrante.
Avec le Reader de Sony, je ne retrouvais que le texte, et encore était-il anormalement dissocié de sa mise-en-page.
Avec le I-PAD tout y est.
La mise-en-page, les photos, la couleur et la luminosité de l'écran qui permet de lire même la nuit.
Et les pages glissent…

29 mai 2010

Profondément heureux.



31 mai 2010

68 ans.

En 1996, Gaston Miron mourrait à l'âge de 68 ans.

1 juin 2010

À relire mon journal
(2007-2008) sur le I-PAD
(quel plaisir!), j'en éprouve
le ton général de tristesse.
La force vitale en moi
ne pousse plus à l'exaltation.
Le langage de la vieillesse
est un langage de fatigue.
Comme une baisse
d'intensité lumineuse.

2 juin 2010

Il y a chez tous
les boudeurs sociaux
que sont les philosophes,
quelque chose d'irréaliste
qui me fatigue,
quelque chose de non inséré
dans le commerce
de tous les jours.
On a beau dire autre chose,
nous vivons
dans des sociétés d'affaires.
Toute action sociale
est une transaction.
Et c'est là
que je ne comprends plus
l'idéal d'être rebelle.
Non plus qu'une philosophie
de la force.
Ou de la grandeur.
Et même l'amour
n'y rajoute rien.
C'était là langage religieux.
Je m'étonne donc que
tant de prédicateurs sociaux
qui prétendaient pouvoir
tout organiser, ne savaient
pratiquement rien faire
de leurs mains.
Car la pensée pratique
est autre chose que la pensée
qui se veut universelle,
en fait comme Dieu.

En pratique, je calcule
la longueur de ma planche,
je conçois l'agencement,
et je cloue.
Voilà qui mène quelque part.
Et après le travail accompli,
je continue de penser
la matière.
Car c'est avec elle,
par l'intermédiaire d'autrui,
que je discute socialement.

J'ai bien aimé, en ce sens,
le gros bon sens
du curé Meslier.

Il n'y a pas de vérité.
Il n'y a que des instants réels
dont nous tentons de tirer des
dénominateurs communs.

3 juin 2010

Je suis en contrepartie
continuelle avec ma société.
Ce n'est que lorsque j'atteins
un certain degré
de dysfonctionnement
que commence l'originalité
de mon opposition.
Qui, finalement,
si une majorité se forme,
peut mener
à des modifications sociales.
Mais la modification
ne peut être un but.
Car il n'y a aucune logique
prévisible.

4 juin 2010

Notes

La fin de la morale.
La différence morale
entre une erreur au dactylo
(il fallait reprendre
toute la page), et une erreur
à l'ordinateur (il faut réparer
uniquement là où la faute
est faite) : telle est bien
la morale du passé comparée
à la morale actuelle.

La fin de la culture.
La culture se transforme
peu à peu de savoir verbal
en savoir technique.

L'école laïque n'a pas
à enseigner la morale.
L'école laïque doit enseigner
la technique.
Techniques d'écriture.
Techniques de médecine.
Techniques d'informatique.
Techniques de menuiserie.
Toutes les techniques.
La morale, la philosophie,
la religion, etc., relèvent
de la vie privée,
de la famille, de la secte,
du groupe d'appartenance
privilégié.

Lève-toi heureux.
Couche-toi heureux.
Organise-toi,
sinon tu gâches ta vie.
N'est-ce pas bien dit!
C'était le genre proverbe.
Mais cela n'est jamais
si simple.
Il m'a fallu 65 ans de ma vie
pour mettre en place
autour de moi les paramètres
de ma vie heureuse.
Et cette façon de me sentir
bien ne vaut que pour moi.
Un autre, à ma place,
s'y ennuierait.
Mais dire aux autres
d'être heureux
reste un conseil grossier.

La prohibition de l'alcool
se buta à l'alcoolisme
des populations.
Le cannabis ne crée pas
de dépendance.
Lors d'une répression,
les gens se satisfont
de l'alcool.

Le but de la philosophie
serait de confronter
les croyances à la raison,
puis de se nier
elle-même comme moyen
de connaissance.
Elle aurait pour but
de discipliner
notre incompréhension.

Le couple existe-t-il
réellement chez les animaux?

8 juin 2010

C'est un bonheur que de lire
mon Journal Illustré
sur le I-PAD.
Mais le I-PAD n'est pas
d'abord un lecteur de livres.
C'est un utilitaire
informatique.
Un agenda et une horloge.
Un carnet d'adresses.
Un album photo.
Un traitement de texte.
Un lecteur de livres.
Une discothèque.
Une connexion WI-FI
pour Internet.
Et partout se présente
à volonté un clavier
pour écrire.
Il est ce qui manquait
à la version moderne
des gens d'affaires.
L'ordinateur portable,
le téléphone portable
et le I-PAD.

Le logiciel du Reader
de Sony était une aberration.
J'abandonne carrément
la mise-en-page e-book
de mon Journal.
Je garderai l'édition
plein texte, dite classique,
mais que je referai
pour le format I-PAD
en 12 pts au lieu de 10,
et la version dite Illustrée.

On reproche au I-PAD
de ne pas avoir de port USB.
Tout est contrôlé
par le programme I-TUNE
qui reçoit les fichiers et
les compresse pour le WEB.
C'est une façon de voir.
Moi je l'utilise autrement
avec Easy PDF.

14 juin 2010

J'aurai vécu ma vie
dans un taudis non louable,
dans un chantier inachevé.
Je me voulais
comme les riches, mais
sans en avoir les moyens.
J'endurais ma pauvreté parce
que j'avais l'acharnement
d'en sortir.
Étrange ambition pour
quelqu'un qui n'en avait pas!
Mais non!
J'avais l'ambition d'être moi
malgré ma pauvreté.
Depuis 30 ans j'améliore
l'état de ma maison,
parce qu'elle me permet
d'être moi.
Je la termine peu à peu,
mais je suis encore gêné de
ce que tout cela soit à moi.
L'idée de pauvreté chrétienne
me ronge encore.
Je me dis alors
que je fais tout cela
pour ceux qui vivront ici
après moi.

15 juin 2010

Notes écrites
au jour le jour durant
les travaux de rénovation.
(Avec Gaston Martinaux,
plâtrier-menuisier.
Le même qui refit le balcon
avant.)

Il y a chez les gens
de peu de scolarité une
spontanéité déconcertante.
L'école tue le naturel.
L'école enseigne
l'organisation.
D'où la méfiance.
J'aime l'intelligence
brusque et bourrue
des gens de gros bon sens.

16 juin 2010

Je vis de beaux moments
de ma vie.
La satisfaction de voir
ma maison passer
de l'état de chantier
à celui de maison cossue.
Louable.
La finalisation
d'un long projet d'achat
d'une maison à revenues
qui débuta le 18 juin 1963
malgré le refus de mon père
d'y participer.
Et qui se finalise
aujourd'hui, près de 50 ans
plus tard.

Je vis depuis 30 ans
dans mon projet.
Je me lève et me couche
dans mon projet.
Ce fut l'une des deux
grandes orientations
de ma vie.
L'autre étant l'écrit.

22 juin 2010

Pourquoi ai-je tendance
à habiter des ruines.
À choisir la tasse ébréchée.
La personne estropiée.
Le chat abandonné.
Comme un relent
de chrétienté
qui m'a toujours dicté
un complexe de pauvreté.
Comme si je n'avais pas
le droit à la richesse.

23 juin 2010

À travailler avec des gens
de construction, je vois
d'emblée à quel point
je manque d'énergie.
Je me sens comme
un ruisseau qui coule à peine
à côté d'un torrent.
Ce qui explique la lenteur
que j'ai eue partout
toute ma vie.
L'énergie
m'a toujours manqué.
Je suis un enfant
qui n'aurait pas dû naître.

24 juin 2010

Les travaux vont bon train.
Il faudra repeindre, etc.
Un peu de peinture par mois,
et j'y arriverai.

Tous ces gens
de construction fument
du cannabis tous les jours.
La pègre est l'appellation
des marchands
qui les fournissent.
Et la loi est ici encore
une loi de classe sociale.
La loi des goinfres bouffis
instruits qui veulent
moraliser tous ceux qu'ils
exploitent chrétiennement.

27 juin 2010

Je ne serais pas le seul à être
lent dans mes rénovations.
Plusieurs propriétaires
sur le Plateau Mont-Royal
seraient dans mon cas.
Nous avons été
une génération de manchots
lettrés devenus rénovateurs
de maisons victoriennes
et oh! surpris
par l'immensité de la tâche!

28 juin 2010

Ceux qui construisent
des maisons ont un sens
profond de l'éphémérité.
Ils laissent dans les murs,
des journaux, des jouets,
des objets de curiosité,
à l'intention de ceux qui,
demain, les rouvriront.
Une espèce de langage
de prisonniers qui, au-delà
de la mort, se trouve dans
le bâti même de leur prison.

29 juin 2010

Terminé les travaux.
J'en ai pour tout l'hiver
à réaménager
ce qui vient d'être fait.
Et lorsque j'aurai ainsi fait
le tour, sera venu le temps
de refaire les deux dernières
chambres.
Et puis, l'année suivante,
la véranda.
J'aurai 70 ans.

30 juin 2010

Terminé aussi
la numérisation de l'œuvre
de Georges Palante.

Le défaut de Palante est
de toujours penser en termes
de catégories (ce qui limite
toute perception intuitive),
un peu à la manière thomiste,
professorale, comme si en
tout il hésitait à s'affirmer.
Ce qui a l'avantage de nous
présenter des énumérations
de points de vue, mais
le désavantage
de nous laisser comme
indécis dans une
connaissance assez inutile.
Qui se limite d'ailleurs
aux penseurs européens.
La passion viscérale
de Stirner lui manque.
Mais son œuvre est athée
et nous ouvre une réflexion
d'abord et surtout
sur l'individualisme.
Le pessimisme
et l'individualisme sont
des philosophies de l'âge
mûr et de la vieillesse.
Ce ne sont pas des points
de départ mais des points
d'arrivée de la vie.

5 juillet 2010

Lorsque j'ai décidé (enfin!)
d'acheter ma maison,
c'est que je sortais d'une
forte désillusion amoureuse
qui me fit d'un coup choisir
entre l'amour à deux
ou la sécurité seul.
J'ai alors choisi
définitivement la sécurité.
J'ai choisi,
après mon aventure ratée
avec Monique Morency,
j'ai choisi d'acheter
ma maison plutôt que
de continuer à me perdre
en amours flamboyants
mais illusoires.
Je n'ai par la suite été fidèle
qu'à ma maison.

6 juillet 2010

Le rôle de la philosophie
est de nous débarrasser
des dieux.
Avant de disparaitre
à son tour.
Laissant place
à la pensée technique.

*

Une nouvelle maladie
est en train de naître :
le syndrome du e-mail
et du téléphone portable.
L'état d'urgence perpétuel.
Chacun devient fébrile.

7 juillet 2010

Par ce temps d'extrême
chaleur, ma soeur est quand
même venue diner chez moi.
Si elle marche maintenant
sans canne, elle monte
difficilement les escaliers.
La maladie l'a vieillie.

Elle était venue (entre
autres…) avec l'intention de
me signifier que le différend
qu'il y a entre la femme de
Alexandre (sa chinoise du
Lac Saint-Jean) et moi fait
que Alexandre ne tient plus
du tout à me revoir dans
les réunions de famille.
Bon.
Je n'aime pas Kingsada,
et elle ne m'aime pas.
Notre premier différend eut
lieu en juillet 2004 lorsque,
partageant l'appartement
d'Alexandre, elle voulut
démolir des murs pour
le transformer en aire
ouverte.
Ce que je refusai
comme propriétaire.
Ce qui la fâcha.
Par la suite, nos relations
ne firent qu'empirer.

9 juillet 2010

À Noël dernier, invité chez
ma soeur, j'ai dû assister
d'un air «admiratif» à un
diaporama de leur mariage
bouddhiste en Thaïlande.
Une petite horreur où
Alexandre joue le converti
devant toute sa famille.
Dans le faste protocolaire de
l'aristocratie locale décapitée
par le communisme.
J'en avais la nausée.
Plus tard, à table, comme elle
ignorait tout des philosophes
dont je parlais, je lui ai
clairement dit que toute
actuaire qu'elle était, elle
manquait de culture et qu'il
lui serait bon d'y remédier.
Ce qui la vexa profondément.
Au point que Alexandre
en prit ombrage.
Bon.

Mais, en fait, tout ceci
n'a aucune importance.

Sauf qu'il en ressort
que ma soeur ne m'aime pas.
Elle n'aime ni Olier, ni moi.
Elle nous a toujours appelés
pour être des figurants
lorsqu'elle reçoit ses enfants
d'Asie.
Puis elle nous oublie.
Cette fois, elle me renvoie.

J'ai toujours senti ma famille
comme une plaie.
Ce dernier événement
m'amène à conclure
avec elle.
Je ne veux plus souffrir
à cause d'eux.
Depuis que j'ai quitté
cette famille en 1962, j'ai
toujours été le mouton noir.
Olier autant que Germaine
ont une répugnance
contre moi.

Je retournerai
chez mon notaire en 2011
(après avoir encore réfléchi)
pour corriger mon testament.
Je suis triste à l'idée
de vendre ma maison
à des étrangers.
Il est si difficile d'accumuler
une telle somme!
J'aurais aimé sauver ainsi
quelqu'un de la tourmente
de l'argent.
J'aurais aimé laisser
mes biens à quelqu'un qui
aurait poursuivi ma route.
(Comme si quelqu'un allait
continuer de marcher
dans mes pas!…)
Je lui offrais le confort et
l'aisance si dure à accumuler
pour enfin pouvoir être
lui-même.
Utopie.

Je lèguerai donc
ma maison à des étrangers
qui l'achèteront.
Et l'argent ira
à des organismes qui aident
les itinérants.
Vaux mieux là
que de servir à en rajouter
chez des arrivistes
qui ne m'aiment pas!

Mireille Baillargeon s'est
arrêtée en passant pour voir
la fin des travaux.
- C'est un château que tu
fais là!
Elle seule sait apprécier.
Elle seule aimait la maison.
Elle seule mériterait d'en
hériter (mais elle va mourir
en même temps que moi).
Devant mon intention
de déshériter ma famille,
elle a dit de ma soeur :
- Elle aurait dû essayer de
vous rapprocher!

Gros bon sens de quelqu'un
qui m'aime encore.

18 juillet 2010

En fait, je ne connais pas
ces gens-là!
À peine une ou deux
rencontres par année,
et encore avec difficulté.
S'ils semblent aujourd'hui
plus ouverts, c'est parce que
tout le monde l'est.
Mais ils sont restés
profondément réactionnaires.
Les idées de droite
leur remontent à la gorge
à la moindre contrariété.
La parenté est devenue
un fourre-tout d'étrangers
dits du même sang.
Ils n'ont rien fait pour moi.
Ils n'ont rien fait
pour ma maison.
Je ne leur dois absolument
rien.
Pas plus qu'aux trois enfants
de mon frère Sylvain.
Pas plus qu'aux deux enfants
de mon père et de Cécilia.
Convention que l'héritage!
De père en fils, peut-être.
Suite à des ententes,
peut-être.
Mais le reste n'est que
vulgaire déblayage,
pure facilité.

Oui, sans famille
comme héritiers,
oui mes biens
me posent problème.
L'héritage était une façon
commode de tout déblayer.

Maintenant,
il faudra décortiquer.
Signer une entente avec
une compagnie funéraire.
Les livres (comprenant ceux
du garage).
Les manuscrits.
Les droits d'auteur.
Le mobilier, meubles, linges,
verrerie, géraniums.
L'immobilier comprenant
tout ce qui est dans le garage
(sauf les livres).
Le chat.
Le jardin de cannabis.

Il me faut maintenant
réfléchir.
Où mieux placer
la valeur de ma maison.
Dans quel mouvement athée,
ou quoi encore.

Mais comme il m'est difficile
de m'abandonner!
Car c'est bien de
m'abandonner dont il s'agit.
Et non d'aider quelqu'un
comme ma fourberie
voudrait me le faire dire.
L'héritage me permettait
encore de me croire un peu
vivant après ma mort…

19 juillet 2010

Paul-Henry Thiry
D'Holbach.
Comme il m'est agréable
de penser à autre chose qu'à
des rénovations d'immeuble
et à des chicanes de famille.
Comme il m'est bon
de reprendre, seul, ma route
nocturne et silencieuse.

D'Holbach combat
la religion,
toutes les religions et surtout
les prêtres.
Il les remplace
par une vérité de Nature
(qu'il définit comme
bonne), et qu'un enfant peut
découvrir par son simple
bon sens.
Ce qui est un peu vrai.
Cette vérité est dite
vérité pure.
Il n'appartient qu'à la vérité
pure d'être toujours la même
et de procurer pour toujours
la liberté, le calme
et la concorde.
De là que D'Holbach
propose une morale de base,
à peu près la même pour
tous, dans tous les pays.
Une morale universelle,
intelligible pour tous les
habitants de la Terre et dont
chacun d'entre eux trouvera
les principes dans sa propre
nature. (…)
Nous aurons des préceptes
fondés sur la nécessité
des choses.

Trouver aussi pour
la Bibliothèque Athée:
« Vivre sa vie » (1888)
de Alexandra David-Neel, et
sa présentation en français
des textes de Yang-Tchou
(-500) le Stirner chinois.

20 juillet 2010

J'oublie à quel point
d'être ce que je suis
me rend heureux.
Je vois!
Oui, je vois encore
avec mes yeux.

J'ai aussi l'impression
de commencer à sortir
de *la trappe à reproduction*.
C'est-à-dire de la domination
du cul dans ma vie.
Lorsque des fantasmes
sexuels me viennent,
ils sont aussitôt, et de plus
en plus malgré moi, soumis
à la question.
Je décompose l'impulsion.
Rien de raisonnable.
Comme une propension
d'enthousiasme à vide.
Me défaire de toute
sexualité.
Revenir à l'émerveillement
de mes huit ans!

Mes fantasmes ne sont que
la suite logique des chimères
religieuses de mon enfance.
Croire aux dieux, croire
aux esprits, croire à leur
puissance, attendre d'eux,
prépare le terrain
de l'illogisme affectif.
Dans le concret de tous
les jours, la fabulation
amoureuse continue
le ravage divin.

22 juillet 2010

Avec ces dernières
rénovations, je peux
maintenant me promener
dans ma maison en voyant
ce que j'ai acheté.
Je vois maintenant tout
autour de moi, concrétisée,
avec ses défauts, la maison
dont, jeune, je rêvais.
Toute une vie d'effort
pour ne posséder
qu'une simple maison!
Nous, petits épargnants,
devrions nous en révolter.
Personne ne dit
à quel point nous sommes
continuellement pillés.
Personne ne dit que chaque
pays, à plus de 50% de
ses biens, appartient à moins
de 100 familles seulement.
Que ce sont quelque 20,000
familles qui possèdent
plus de la moitié de la Terre
et qui y font réellement
la loi.
Que ce sont eux
qui contrôlent les ministres
et les papes.
L'argent que j'ai accumulé
n'est rien.
La maison que j'ai rénovée
n'est qu'une maison
ordinaire parmi des millions
d'autres.
Ce n'est un château
que pour moi.
Avec les reliefs de pierre
de la maison du voisin
que je suis seul à voir
assis sur mon balcon.

1 août 2010

Mais la seule chose
socialement utile que
j'aurai faite dans ma vie sera
d'avoir rénover ce taudis.
Je transmets à d'autres après
moi un 5plex en ordre.
Le tout sera vendu,
et sans doute scindé
en quatre condominiums (les
2 petits logements formant
un même étage) à des gens
qui, sans le savoir, profiteront
de mon travail, comme moi
j'ai profité, avant eux, du
travail
de d'autres avant moi.
Ainsi va la vie
dans sa réalité.

2 août 2010

Me berçant sur mon balcon
dans l'ensoleillement
du matin.
Dans la satisfaction profonde
de vivre seul depuis trois ans.
Respirant profondément
le début d'accalmie
de mes remous intérieurs.
Éprouvant
de moins en moins
le besoin affectif d'autrui.
Presque tout le mal que
je me suis fait dans le passé
m'est venu de trop attendre
d'autrui, des femmes surtout.
J'aurais dû
ne jamais m'enticher.
Aller seul mon chemin.
Mais ce n'était sans doute
pas possible.

3 août 2010

J'ai pris trois décisions importantes dans ma vie.
Celle de quitter ma famille en 1962.
Celle d'aller me chercher
une simple diplomation de cuisinier en 1972.
Celle d'acheter seul ma conciergerie en 1979.
C'est sur cette ligne-là que j'ai réussi.

L'un des grands défauts de ma famille était et est
de parler *par en arrière*.
Notre père médisait ainsi continuellement.
Ma sœur et Olier.
Alexandre, Nicolas…
Je ne peux pas me fier à eux.
Ils sont faux.
Mireille Baillargeon avait essayé de nous rapprocher.
Quelques Noëls, quelques fêtes.
Cette fois, je ne retournerai plus.

7 août 2010

Je continue lentement
ma Bibliothèque athée.
J'ajoute un chrétien,
spécialiste de la Bible,
Richard Simon,
HISTOIRE CRITIQUE
DU VIEUX TESTAMENT,
1678, jamais rééditée
depuis 1685!…, qui établit
clairement que les textes
de la Bible sont corrompus.

...les premiers originaux
(de la Bible) ont été perdus.

Si la vérité de la religion
n'était demeurée dans
l'Église, il ne serait pas sûr
de la chercher maintenant
dans des livres qui ont été
sujets à tant de changements,
et qui ont dépendu
en beaucoup de choses
de la volonté des copistes.

Il y a toujours eu
dans l'Église comme
un abrégé de la religion
indépendamment
de l'Écriture, sur lequel
abrégé de religion
on règle les difficultés
qui se rencontrent
dans la Bible.
Et c'est ce qu'on appelle
Tradition,
laquelle Tradition est
dans la même Église, avant
qu'il y eût aucune Écriture;
et elle ne laisserait pas
de s'y conserver
quand bien même
il n'y aurait aucun livre
de l'Écriture.

8 août 2010

La totalité de nos diplômés
d'hier ne sait pas encore
qu'en lisant Bossuet, Pascal,
etc., ils ne lisaient
que des fanatiques chrétiens.
L'erreur de l'école était
de nous enseigner la vérité
comme étant dans le passé.
L'esprit critique, l'esprit
d'invention n'étaient pas
du menu de nos écoles.

Je constate le manque
profond de culture
des universitaires heureux.
Mon voisin psychiatre Woolf
détourne la conversation
pour parler de son « char »,
le journaliste Alain Picard
se montre curieux, et même
le libraire Lefebvre qui
ne connaît pas Stirner…
En fait, ils ne connaissent
les noms que des auteurs
chrétiens que l'école
leur imposa
pour leur diplomation.
Cette culture restreinte
et fausse leur suffit.
Nous sommes encore une
civilisation de tarés biblique.

Ceux qui pensent
sont difficilement grégaires.
Ils souffrent
de dysfonctionnement
historique.
Ils voient,
en regardant les choses,
le temps se préparer
à les délaisser.
La liberté de penser semble
ne jamais pouvoir être
autre chose qu'une forme
marginale de résistance,
à la force de l'opinion
tout autant qu'à la force
des choses.
L'individu se suffit
généralement d'obéir, sans
presque ne jamais critiquer,
à l'opinion qu'on lui impose.
Il faut qu'il souffre
d'un malaise pour vouloir
changer les choses.

Peu de gens au Québec
ont réellement souffert
d'être chrétiens.

17 août 2010

Hubble.
La réparation dans l'espace
du télescope Hubble.
IMAX 3D.

Ces petits films de la NASA
seront les premiers versets
de la Bible de demain
racontant
notre entrée dans l'Univers.
Devant le cosmos,
quoi d'autre que de rire!
de rire de nous!
Quoi qu'il nous arrive, rien
n'a réellement d'importance.
Quoi que je fasse,
les galaxies
brillent sans moi.
L'émerveillement
est le mot juste.
Mais que sommes-nous
venus faire là!
Quel est le sens
de la vie dans l'Univers.
De ce grouillement larvaire.
Quel est
l'avenir de cette vie
dans la logique des choses.

Les croyances ici
sont dérisoires.

18 août 2010

Devant cet univers où JE
n'existe pour ainsi dire pas,
je m'invente.
Devant l'impossibilité
de comprendre, je fabule.
Devant l'immensité
de la vérité, je divague.
Je ne suis qu'un petit vieux
qui s'amuse avec ses mots,
et je m'en vais,
seul avec moi, dans mon
dernier plaisir d'exister,
me berçant
en bouquinant ma vie.
Le je-m'en-foutisme
est défendable.

Quelles que soient
les théories qui ont
dominé nos civilisations
(interprétation platonicienne,
chrétienne, etc.) la force
des choses a continué
historiquement d'exister
de la même manière…

L'État laïc
devra se dater laïquement.
Il ne peut accepter
le calendrier chrétien.
Il pourrait commencer
au début
de la conquête spatiale.
Avant,
serait l'ère des religions.

20 août 2010

Jeunes, nous avons pris
l'athéisme à la légère.
Il nous suffisait d'avoir
du cul pour penser
nous avoir repris en main.
Mais c'était notre culture
en entier
qu'il fallait reprendre.

Il est évident que tous
ces débats sur les religions ne
sont que des insignifiances.
Que de temps perdu!
Pour moi, le mal est fait.
J'ai été profondément détruit.
Avec mon travail
pour la Bibliothèque athée,
je reprends un combat que
j'aurais dû pouvoir mener
à 20 ans.
En 2010, j'aurai scanné près
de 6000 pages, ce qui fait
que j'aurai dû me lever
de ma chaise autant de fois
pour tourner les pages.

Il me semble
y avoir un avenir
pour l'édition thématique.
Il y a trop de noms d'auteurs
à retenir, mais relativement
peu de thèmes.

22 août 2010

Un autre chat.
Il ressemble à *Mimine*.
Du moins de dos.
De face, il est bariolé.
À la vitesse
où il attend sa nourriture,
il semble abandonné.
Il garde ses distances.
Jusqu'ici tout va.
Mais il faudra lui trouver
un abri pour l'hiver.
C'est en voulant
regarder dans le jardin
que je l'ai débusqué
sous les feuilles des rosiers.
TiCloune.

24 août 2010

L'amour et la religion
semblent des compensations
nécessaires à l'obligation
qu'ont les pauvres
de devoir vivre ensemble.
L'histoire du confort montre
en ce sens l'évolution.

L'amour : beaucoup
de tendresse, beaucoup de
bienveillance, avec un goût
profond d'aider, et sans
aucune arrière-pensée.
Ce que les religions
nommaient charité,
par opposition
à ce qui contient du cul.
Mais est-ce possible.
Par exemple l'amour
d'un chat abandonné.
Mais là encore
n'y a-t-il pas
comme une arrière-pensée
de se croire bon,
et qui peut être contrariée
par l'individualisme du chat.

1 septembre 2010

Conversation de deux heures
avec le libraire
Richard Gingras
dans sa librairie
LE CHERCHEUR
DE TRÉSORS.
Je lui ai fait part
de mes problèmes
de succession et surtout
de celui de mes manuscrits.
Il me réfère
à François David,
archiviste coordonnateur
aux Archives Nationales.
J'apprends aussi de lui
que Robert Myre
aurait un fond à l'UQAM.
Ce qui m'encourage.
À ma connaissance Myre
n'a pas fait grand-chose.

2 septembre 2010

Et voilà qu'on sonne
à ma porte : Claude Ramsay.
Il revient de Chine
où il enseigne l'anglais
depuis 5 ans
dans une université.
Revenu au Québec se faire
traiter pour un cancer
de la prostate,
maladie rare en Chine.
Beaucoup vieilli,
difficulté à marcher et surtout
à monter l'escalier.

Sa surprise a été de découvrir
en Chine une culture
non judéo-chrétienne.
Les chinois
seraient d'esprit pratique
et peu soucieux de religion.
Exemple.
La prostitution y est intégrée
à la société, via des maisons
spécialisées (il n'a fréquenté
que les luxueuses), mais
avec la particularité
que la vie familiale
n'y est pas exclue.
Premier étage, salon de thé
pour femmes et enfants.
Deuxième étage,
salon des hommes.
Troisième étage, salons
particuliers de massage,
30$ l'heure.

Quand Claude Ramsay
raconte sa vie, il dit avoir été
un homme aimé.
De ses parents d'abord qu'il
prie réellement encore tous
les jours (bien qu'il soit
plutôt de tendance athée).
Il n'y a pas eu de brie de
famille chez lui comme
ce fut le cas chez nous
par la mort de notre mère.
Il vient
d'une famille normale.

S'intéresse
à ma Bibliothèque Athée. (1)
S'est vu (Journal 1981)
sur mon I-PAD.
Étonné d'apprendre, en lisant
Réginald Hamel, qui je fus
avant de le connaître.

En le revoyant
après 10 ans d'absence,
je constate d'un coup
à quel point j'ai progressé.
Ma maison rénovée.
Mes écrits numérisés.
Vivant comme un ermite.
Je suis devenu
celui que je voulais être.
Mais il m'a dit:
- Tu n'as pas confiance
  en toi.
(1)
Lui ai remis sur sa clef USB,
Stirner et D'Holbac 1.

3 septembre 2010

Après deux mois
de silence, voilà que ma sœur
retéléphone.
Elle ne semble pas
avoir compris le drame
qu'elle m'a causé.
Mais elle avait besoin (avec
raison) de pleurer sur elle.
Elle sort de 3 jours
à l'hôpital, sa maladie
des os atteignant maintenant
ses poumons.

Mais elle en remet!
On dirait qu'elle cherche
la chicane.
Je l'aurais rabaissée,
la dernière fois que l'on s'est
vus, en lui disant que j'avais
toujours hâte de rencontrer
Olier chez elle.
Bizarre.
Comme si c'était contre elle
que j'avais des sentiments
pour Olier.
De là que je trouve soudain
étrange qu'elle ne m'ait parlé
de l'affaire Kingsada
que 6 mois après (7 juillet
pour le 8 janvier), et malgré
que nous nous soyons
quelques fois téléphoné entre
temps pour parler du I-PAD.
Étrange.
Chicanière comme le fut,
dans la dernière année
de sa vie, notre mère malade.

4 septembre 2010

Il y a des gens
dont l'intelligence
ne me convient pas.
Tel fut, au début des années
60, Michel Pichette.
Avec lui tout finissait en
reproches, en récriminations.
Il y a une étroitesse d'esprit
qui me nuit.
Un manque d'audace
dans le coup de crayon.
J'en suis là avec ma sœur.
Je ne veux plus revivre ça.
Il me faut désormais éviter
poliment les gens avec qui
j'ai peu de facilités.

5 septembre 2010

Être vieux.
Partout où elle arrive, la
jeunesse chasse la vieillesse.
Bien naïf le vieux qui
s'attarde à vouloir parler
aux jeunes qui, au mieux,
lui mentiront par politesse.
Viscéralement, les jeunes
ont horreur de la vieillesse.
On ne bande pas
sur des vieux.
On ne fait pas de projets
avec des vieux.

Tant qu'on me surnommait
«le vieux», j'étais encore
du groupe.
Mais dès lors que j'ai
dépassé la limite, le regard
inquisiteur des jeunes mâles
m'exclut du terrain d'ébats.
On me tolèrera, mais
on ne me supportera pas.
Mes idées sont
d'une autre génération.
Mon code de comportement
est inapproprié.
On m'écoutera,
mais comme en rigolant.

Le cul demeure la base
des relations sociales.
La nature nous pousse à ne
fréquenter avec spontanéité
que ceux avec qui
nous pourrions reproduire
l'espèce.

6 septembre 2010

Et voilà que *ma grosse
cochonne* m'interpelle
sur la rue pour me raconter
l'histoire du chat noir
qui erre devant nos maisons.
Il se serait enfui
d'une des deux cages à chat
que traîne avec lui
un jeune noir itinérant
que j'ai déjà vu moi aussi.
Donc : abandonné.
Je lui ai dit que
je le nourrissais chaque
matin depuis deux semaines
et que le chat commence
à peine à se laisser toucher,
et que mon idée est
de le libérer de son collier.
…
J'ai réussi à prendre
TiCloune par son collier (que
je n'ai pas réussi à défaire
– il faudrait le couper – mais
non urgent).
Il ne semble pas avoir
de griffes.
Mais je l'ai effrayé.
Il me faudra plusieurs jours
pour l'amadouer.
…
Perception animale.
Lorsque l'on cherche
quelqu'un dans une foule,
la reconnaissance est
préalable à la verbalisation.

Il y a des gens qui font rire.
Il y a des gens qui parlent
peu.
Je suis essentiellement
un mélancolique critiqueux.
Dès que je rencontre
quelqu'un ou quelque chose,
j'évalue aussitôt,
et d'un coup, la liste
de ses points faibles.

Mais il me faudrait
apprendre à me taire.
Mieux : à ne fréquenter que
les gens qui m'acceptent.

7 septembre 2010

Enfants, nous n'apprenions pas à nous aimer.
Nous nous pratiquions ensemble à des jeux de ruse les uns contre les autres.
Jouer à la cachette où tous se cachent contre un seul.
Jouer à la tag où celui qui est touché doit à son tour essayer d'en toucher un autre.
Nous n'apprenions jamais à nous caresser.

8 septembre 2010

Toutes ces chicanes autour de la Bible sont stupides.
Bien établir le texte est une règle d'édition.
Mais s'entêter à trop de minuties tombe dans le ridicule.
Aucun texte ne transmet la *Vérité*.
Le mot *Vérité* est un concept qui ne correspond à rien.
Nous ne travaillons qu'avec des vérités d'usage.

Nos idéologies seraient la suite nécessaire des syncrétismes antérieurs.
Et nous irions ainsi de siècle en siècle proclamant *vérité* ce qui n'est en fait que la suite historique des choses.
Ce que nous appelons *penser* signifierait plutôt s'adapter à ce qui ne peut être évité.

12 septembre 2010

Monsieur François David,
Archiviste coordonnateur,
Archives Nationales du Québec,
535, avenue Viger est,
Montréal, H2L 2P3

Monsieur.
Je suis à régler ma succession devant notaire.
Ma question est la suivante : les Archives Nationales du Québec accepteront-elles de recevoir mes manuscrits.
Je vous joins (verso) copie d'une biographie de moi faite par Réginald Hamel dans le DICTIONNAIRE DES POÈTES D'ICI DE 1606 À NOS JOURS, Montréal, Guérin, 2001.

L'essentiel de mes manuscrits consiste cependant en un JOURNAL que je tiens depuis 1957 (depuis l'âge de 15 ans), et qui dépasse aujourd'hui les 2400 pages.
C'est une histoire en quelque sorte de l'évolution morale du Québec depuis l'avant révolution tranquille jusqu'à nos jours.
Vous pourrez venir constater de visu de quoi il s'agit.
J'ai établi un index par thèmes et par noms que vous pourrez consulter.

Ce JOURNAL, entre autres, raconte la petite histoire vécue aux éditions des revues LA BARRE DU JOUR, QUOI, SEXUS, ALLEZ CHIER, dans les années 1965-1969.
Y sont aussi notées mes relations avec Gaston Miron (depuis1964), Michel Beaulieu, Nicole Brossard, Raoul Duguay, Lise Bissonnette (échange de 59 lettres d'amour de jeunesse, 9 mai 1966 au 28 mai 1969).
Bref, des documents pour la petite histoire du Québec.
Ce JOURNAL est déjà entièrement numérisé (avec 3000 photos et documents scannés) sur un support DVD et peut être lu sur ordinateur ou sur le récent I-pad de Apple.
Par acte notarié, ce DVD sera légalement déposé à la Bibliothèque Nationale, à mon décès, sous mon nom d'éditeur YVAN MORNARD ÉDITEUR, ISBN 978-2-980A29-7-5.
1000 copies du DVD seront alors expédiées gratuitement par la poste à des lecteurs déjà sélectionnés.

Yvan Mornard,
3960 Parc La Fontaine,
Montréal, H2L 3M7.
514-524-9522

Je n'ai pas Internet… donc pas d'adresse électronique.

13 septembre 2010

Il y a dans l'acte
d'apprivoiser, une volonté
malsaine d'asservir.
Je regarde *TiCloune* folâtrer
dans le soleil de ce matin
d'automne, se frottant
aux herbes, épiant
les oiseaux, les écureuils.
Il a repris (dans mon jardin
clôturé) sa niche sous
les branches des rosiers.
Comme si le fait d'être
maintenant régulièrement
nourrit, et matin, et soir,
lui ouvrait tranquillement
le bonheur.
Mais l'approche sera longue.
C'est l'hiver, moi,
qui m'effraie.
Autrement,
tout serait bien ainsi.

Chaque histoire de chat,
comme chaque relation
humaine, est différente.
Le goût de nous blottir
l'un contre l'autre,
Mimine et moi, nous sera
toujours particulier.
C'est pourtant
sa ressemblance de dos
avec *Mimine* qui m'a fait
m'attendrir sur *TiCloune*.
Mais la ressemblance
s'arrêtera toujours là.
Jamais la vie ne se répète.
Chaque instant contient son
irrémédiable fin du monde.

14 septembre 2010

Ah! si au lieu d'avoir eu
comme maîtres
ces cancres chrétiens,
j'avais eu D'Holbach!
J'aurais été premier
de classe sans même devoir
étudier tant ce qu'il écrit
est conforme au bon sens.
LE SYSTÈME
DE LA NATURE,
écrit en 1770.
Et dire qu'en 1960
au Québec, on enseignait
encore partout
Thomas d'Aquin!
Nous sortons d'un égout.

Mais le point faible
de D'Holbach était
de croire naïvement
en l'existence d'une vérité
et d'une morale en soi,
universelle,
qu'il nomme naturelle.
Max Stirner, en 1844,
ira plus loin.
Il n'y a pas de morale
en soi, non plus
que de morale naturelle.
Il n'y a que des conflits
qui trouvent différemment
leurs solutions.
Le concept de moral
est un concept religieux
qui se veut au-dessus
de la nécessité.
En cela, la morale athée
est immorale,
se confondant
avec l'intérêt et la nécessité.

15 septembre 2010

L'automne.
J'ai reparti le chauffage
de la maison.
TiCloune vient toujours
manger régulièrement.
Je n'essaie plus de le toucher.
Il s'approche lentement.
Très lentement.
Oui, l'automne.
Dans les années 1950,
c'était le temps de changer
les moustiquaires
pour les fenêtres doubles.
Aujourd'hui,
tout est toujours en place.
Il y a eu progrès.
C'est en ce sens
qu'il faut continuer.
Nous rendre la vie facile.
Pour prendre le temps
de contempler.
Pour prendre le temps de
nous observer nous-mêmes.

16 septembre 2010

Lorsque je suis favorable
à un fait, à une idée,
je commence toujours
par me dire : non.
- Non, il est sérieux.
Non à quoi?
Sinon à mon habitude
de toujours critiquer
négativement autrui.
Non… pour insister
sur le fait que cette fois-ci,
j'approuve.
Parce qu'il est rare
que je sois d'accord.
Un tic à corriger.

17 septembre 2010

Il n'y a pas d'amour,
il n'y a pas d'amitié.
Il n'y a
que des moments d'amour,
que des moments d'amitié.
Le reste du temps
est généralement comblé
par l'imaginaire
que l'on en garde et par
les conversations fictives
que l'on poursuit après coup,
et qui nous tiennent lieu
de remplissage.
Notre perception du temps
affectif est ainsi faussée.

19 septembre 2010

Je ne saurais plus vivre
avec quiconque.
La solitude continuelle
m'a rendu
de plus en plus sauvage.
J'aime l'habitude
que j'ai prise d'être seul.
Je me suis fait un monde
et je vais continuer
à m'y enfermer.
Devoir attendre autrui
m'ennuie et m'indispose.
Que de pertes de temps
dues au fait
de trop vivre en société!
Que de trépidations
pour peu!
Je préfère lire les écrits
de ceux qui ont pris le temps
de réfléchir
avant que de parler.

Avec toutes mes lectures,
j'en arrive à des probabilités
presque égales
à des certitudes.
Je n'ai plus besoin
d'explications
pour comprendre
que je ne saurai jamais
le sens de ma vie, et que
cela nous sera indéfiniment
incontournable.
Que toutes nos idéologies,
si elles ne donnent
des résultats concrets menant
à notre confort, ne sont
que des encombrements.

Que ma mort est la même
que celle des animaux,
des plantes, et que nous
allons ainsi, tous ensemble,
dans les grands mouvements
de l'univers.

Autres notes :

Je ne dis pas que
les professeurs sont inutiles.
Mais qu'il faut les contenir.
Leur rôle doit être limité
à faire lire l'œuvre.
Faire lire l'œuvre.

Les idéologies
se font dans la rue,
comme les enfants
se font dans le cul.
Le reste est prétention
de classes dirigeantes.

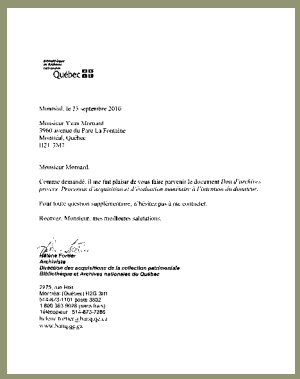
20 septembre 2010

Il y a un point où *liberté*
se confond avec *nécessité*.
J'ai fait ceci à cause de,
à cause de, et l'on en arrive
à tellement de causes pour
causer la moindre chose
qu'on ne voit guère en quoi
tout cela aurait pu devenir
différent.
Et si j'avais choisi autre
chose, le résultat aurait
sans doute été équivalent,
puisque cette autre chose
aurait été semblable
tant nous n'avons que peu
de jeu de manœuvre.
Liberté, *amitié*, *amour*,
sont avant tout des a priori
religieux.
Il fallait être libre
pour aller en enfer!

21 septembre 2010

La réponse des Archives
Nationales du Québec n'est
pas celle que j'attendais.
C'est un accueil
de fonctionnaires.
Ce qui est logique.
Il me faudrait offrir
immédiatement mes
manuscrits pour permettre
de les présenter à un comité
d'approbation ad hoc
composé de trois personnes
qui décident d'accepter
ou non.
Je peux aussi le faire
par testament.
Mais ce que j'aurai déposé
pourra être immédiatement
consulté (à l'exception de…
mais très peu).
Donc.
Comme je ne suis pas prêt
à m'en défaire puisque c'est
encore mon plaisir
d'y fouiller, mon liquidateur
testamentaire connaîtra au
moins la procédure à suivre.
À moins que je dépose
le tout dans 10 ans.
En fait, toute cette question
de manuscrit
est plutôt ridicule.
Quand l'œuvre n'est pas
encore éditée, je comprends.
Mais à quoi sert de déposer
des manuscrits déjà édités
par l'auteur lui-même?
Qui va les consulter?
Et pourquoi?

La véritable raison du dépôt
de mes manuscrits est que
je ne sais quoi en faire,
et que je ne me résigne pas
à les détruire.
La logique s'arrête là.
Donc.
Je vais dicter la procédure
sans me soucier de plus.
Voici une chose de régler
dans mon testament.



Québec

Montréal, le 23 septembre 2010

Monsieur Yvan Mornard
3960 avenue du Parc La Fontaine
Montréal, Québec
H2J 3M7

Monsieur Mornard,

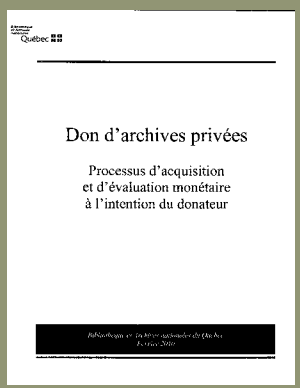
Comme demandé, il me fait plaisir de vous faire parvenir le document *Don d'archives privées. Processus d'acquisition et d'évaluation monétaire à l'intention du donateur*.

Pour toute question supplémentaire, n'hésitez pas à me contacter.

Recevez, Monsieur, mes meilleures salutations.

Hélène Fortier
Archiviste
Directrice des acquisitions de la collection patrimoniale
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

2275, rue Holt
Montréal (Québec) H2G 3H1
514-873-1101 poste 3032
1 800 363-9028 (sans frais)
Télécopieur : 514-873-9312
helene.fortier.g@banq.qc.ca
www.banq.qc.ca



Québec

Don d'archives privées

Processus d'acquisition
et d'évaluation monétaire
à l'intention du donateur

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Février 2010

24 septembre 2010

Et voilà que ma sœur
retéléphone encore!
(Ce qui me fâche est que
Mireille Baillargeon
m'a dit lui avoir téléphoné
la semaine dernière…).
Elle compte maintenant
m'inviter à souper chez elle,
en novembre, lorsque Olier
et Élizabeth seront de retour
de leur actuel voyage
en Europe.
(Ce que j'ignorais;
mais elle a reçu une carte…).
Sans Alexandre et sans
Kingsada, évidemment…
(qui, soit dit en passant,
viennent de s'acheter
une maison de $500,000
à Rosemont, qui possèdent
déjà chacun leur automobile,
etc., etc.).
Mais Mireille Baillargeon ne
lui avait pas parlé d'héritage.
Je n'ai pu m'empêcher
de le faire.
(Oui, pour me venger).
Je lui ai dit, à sa stupéfaction,
que Alexandre était mon
héritier lorsqu'elle m'a dit
qu'il ne voulait plus me voir
dans leur réunion de famille.
Ce qu'elle peut dire alors
pour étirer la plaie!…

Mais son trop dit
a mit les choses au clair.
Je ne me sens pas
de la même famille qu'eux.
Je pense autrement.
Mon père
était mon grand-père.
En venant avec eux,
je devenais un orphelin.
(N'empêche
que cette histoire d'héritage
ferait un beau sujet
de comédie).

25 septembre 2010

De ma séparation
d'avec Monique Cloutier
(13 octobre 1975) jusqu'à
l'achat de ma maison
(27 mars 1979),
il n'y a eu
que 3 ans et demi.
Je m'étonne de la force
motrice du projet
que je m'étais donné.
J'avais essentiellement
besoin d'un territoire.
J'étais
comme une balle tirée.
Je m'étonne de constater
que tant de gens
(même à 60 ans)
rêvent encore leur vie,
comme à l'adolescence.
Comme si quelque chose
allait bientôt les sauver
en quelque sorte
de leur insatisfaction
de n'être
que ce qu'ils sont devenus.
Quant à moi, le compte
à rebours est commencé.
Préparer un testament
est affreux.
Voir à la dispersion de tout
ce que l'on a pris une vie
à rassembler,
est une atrocité.

28 septembre 2010

Le rôle de la famille
dans nos sociétés électrifiées
n'est plus celui qu'il était
dans les sociétés rurales.
Hier, la famille était
misérable et chacun
y trouvait son utilité.
Aujourd'hui, elle pèse et
chacun s'efforce rapidement,
à sa façon, de la fuir.
Car le plus souvent
elle est une entrave au
développement de l'individu
qu'elle veut contraindre
à demeurer grégaire,
dans les limites des préjugés
qu'elle lui impose, et dans
les obligations rituelles et
inutiles qu'elle lui assigne.
Nous n'avons plus besoin
non plus d'une morale
sociale élaborée
comme par le passé.
C'est le besoin
et la chimie des corps
qui fondent la société.
Certains individus
nous fascinent,
d'autres nous répugnent.
Certains nous servent,
d'autres nous encombrent.
Lorsque l'on marche dans
une foule, si la conversation
des gens qui suivent
nous déplaît, il n'y a qu'à
les laisser passer
pour ne plus les entendre.
Il en va de même,
aujourd'hui, partout.

29 septembre 2010

Et voilà que mon locataire
boulanger se déchaîne!
Depuis une heure, il n'en
finit plus de jeter à la rue.
Objets cassés, chaises
trouées, etc.
Il fait le ménage.
Mais tout ce qu'il jette
est tellement déconchrissé
qu'aucun passant
ne récupère rien.
Il y a quelques mois, il a dû
faire euthanasier son chat.
Maintenant il commence
(ô merveille!) à s'apitoyer
sur *TiCloune*.

30 septembre 2010

Oui, ce que je cherche encore
au bout de mes marches,
oui c'est le mythe!
Oui, je cherche,
comme en rêve, à éjaculer!
C'est l'instinct de fourrer
qui nous fait ainsi rôder.
Et c'est toujours plus fort
d'abord que la raison.
Même à 68 ans.
Comme le chat
cherche la chatte.

J'apprends, lentement,
à transférer.
Regarder les rues, les gens,
l'architecture.
Me regarder passer sans
chercher à frôler personne.
Sans rêver
à d'autres projets.
S'il y avait un lieu où
l'on afficherait en continu
les visions du télescope
Hubble sur l'univers,
je m'y arrêterais, je crois,
tous les jours.
Pour me retremper
dans l'immensité de la vérité.

1 octobre 2010

L'histoire de la philosophie
occidentale n'est qu'un long
débat sur les religions.

Il y a toujours une nouvelle
religion (superstition, etc.)
qui s'infiltre
par les fêtes religieuses
des religions anciennes.
Noël est un exemple.
L'esprit marchand
(la religion de l'argent) en
a fait une fête d'exaltation
commerciale avec du Jésus,
du Père Noël, enfin un peu
de tous les syncrétismes
passés.
C'est comme s'il y avait un
espace mythique à combler
différemment
par chaque arrivage humain.
Et ce malgré
toute rationalisation.

2 octobre 2010

Je me corrige donc.
La philosophie, ramenée
à son sens premier,
amie de la sagesse,
aura encore place
dans le monde technique.
À moins que nous
ne réussissions à contrôler
autrement nos sentiments.
Car nous ne savons pas,
nous ne saurons jamais,
sur ou vers quoi
nous orienter.
Sinon sur le bonheur humain
pour lui-même.
La philosophie
reste le chien de garde
contre la tendance humaine
à la superstition.

4 octobre 2010

Quelle belle vie
que la mienne!
À lire seul
dans le silence de la nuit.
Dans la chaleur
de ma maison.
Fumant mon cannabis
et me berçant en rêvant.

6 octobre 2010

Elle se nomme Lise Renaud.
(Voir 4 et 9 août 2009).
Nous nous sommes donc
recroisés sérieusement
sur la rue.
Vers 10 heures du matin.
Et nous ne nous sommes
quittés qu'à 3 heures
de l'après-midi.
Comme nous parlions déjà
depuis un moment sur la rue,
et que c'est l'automne,
c'est moi qui l'ai invitée
à prendre un café
au restaurant, mais nous
avons fini plutôt
chez moi, (ma maison
l'a impressionnée), et puis
chez elle, car elle habite à 5
minutes au deuxième étage
d'un building.
Bien-être social,
mais écrivaine naïve, mais
qui n'a pas encore réussi
à produire son premier livre.
Qui tient un journal,
mi-textes, mi-collages.

L'ai invité, pour demain,
à venir voir, à pied,
l'univers avec moi.
(Hubble IMAX-3D
que j'ai déjà vu).

7
octobre
2010

Je ne sais pas...
Je suis tellement bien
à lire seul
dans le silence de la nuit.
Devant des galaxies,
elle vit
des âmes éternelles!..
Mais elle m'a fait découvrir
une ruelle de graffiteurs
derrière les FOUFOUNES
ÉLECTRIQUES,
rue Ste-Catherine.
Un nouvel underground.

11 octobre 2010

J’ai la sérénité d’avoir atteint
mon but : celui de vivre
comme écrivain
dans une grande maison sans
qu’il m’en coûte un sou.
Il faut parfois
le regard d’autrui
pour comprendre.

Et la présence d’autrui,
si peu soit-il,
pour comprendre aussi
que je ne reviendrai plus
en arrière.
L’amour, la famille,
ne peuvent qu’être contraire
à ma solitude heureuse.
Sinon par quelques services
concrets mutuellement
rendus.

12 octobre 2010

J’écris mon journal
parce que j’ai besoin
d’être franc.
Le mensonge
est un pré-requis
de la bonne conduite sociale.

Mon équilibre intérieur
exige que je me dise tout.

13 octobre 2010

C’est le désir d’être aimé
qui me pousse
à m’occuper de *TiCloune*.
Le plaisir, chaque matin,
de le voir m’attendre.
Le plaisir de le voir
commencer à courir
après moi sur la rue.

14 octobre 2010

L’immortalité demeure une
dérisoire aspiration humaine.
Les feuilles qui tombent
ne font que s’achever.
Ainsi en fut-il
des civilisations avant nous.
En vieillissant,
la fatigue me vient, et le goût
de m’endormir à tout jamais.
Je serais bien incommodé
de devoir ne jamais finir.

15 octobre 2010

Notes.

La morale sociale correspond
aux grands mouvements
historiques.
Il fut un temps
où l’on était chrétien.
Les écologistes
d’aujourd’hui
s’acharnent contre l’usage
des sacs en plastique
tout en continuant d’aller
à l’épicerie en automobile.
La logique des syncrétismes
est la base
de la morale officielle.

Après avoir maudit le sexe,
la chrétienté dut le récupérer
en lui rajoutant
l’obligation d’aimer.
L’amour devint la frénésie
dans laquelle
le sexe fut permis.

Pour un Jean Meslier connu,
combien de milliers d’autres
ont dû bafouiller
dans l’oubli!
Un grand auteur
est l’expression
d’un mouvement collectif
qui le porte et qui le dépasse.
C’est malgré lui
qu’un écrivain devient
prophète, c’est-à-dire scribe.
Les milliers d’autres
ne font qu’écrire.

17 octobre 2010

Cette rencontre
m’apprend néanmoins
qu’en vivant
dans ma solitude, je suis
finalement arrivé chez moi.
Que la sexualité
ne me domine plus.
Que je n’ai besoin
d’aucun amour, ce droit
qu’on abandonne à autrui
de juger contre nous
de nos affaires propres.

18 octobre 2010

Notes.

À chaque époque, il semble
y avoir eu une *Fête des Fous*.
À vérifier.
Quelle belle allégorie pour
illustrer l'épopée humaine!

Hier, on appliquait
des normes à l'Homme
(sous le nom de morales).
Ce qui était une tyrannie.
Aujourd'hui, la norme
est la base du fonctionnement
des machines.
Ce qui est efficace.
Pour qu'une société
fonctionne, il lui faut un haut
niveau de conformisme
en tout ce qui regarde
la technique.
Libérant d'autant l'espace
à la diversité morale
individuelle.

L'incroyance n'est pas une
représentation de l'univers.
Elle n'est qu'une réponse
historique à des religions
historiques qui imposaient
leurs dogmes historiques
comme seule représentation
de l'univers.
Devant l'univers,
je suis un cancre.

Nietzsche n'a pas su
reconnaître que son
Dernier Homme était le seul
démocratiquement possible.
La terre alors sera devenue
exiguë, on y verra sautiller
le Dernier Homme qui
rapetisse toute chose.
Son engeance est aussi
indestructible que celle du
puceron; le Dernier Homme
est celui qui vivra le plus
longtemps. (...)
Ils auront abandonné les
contrées où la vie est dure;
car on a besoin de chaleur.
On aimera encore son
prochain et l'on se frottera
contre lui, car il faut de la
chaleur. (...)
Un peu de poison de temps à
autre; cela donne des rêves
agréables.
Et beaucoup de poison
pour finir, afin d'avoir
une mort agréable.
On travaillera encore,
car le travail distrait.
Mais on aura soin que
cette distraction ne devienne
jamais fatigante. (...)
On sera malin, on saura tout
ce qui s'est passé jadis; ainsi
l'on aura de quoi se gausser
sans fin.
On se chamaillera encore,
mais on se réconciliera bien
vite, de peur de se gâter
la digestion.
On aura son petit plaisir
pour le jour et son petit
plaisir pour la nuit;
mais on révérera la santé.
«Nous avons inventé le
bonheur», diront
les Derniers Hommes,
en clignant de l'œil.
Zarathoustra.
Comme Shopenhauer,
Nietzsche préférait
ses jeux de mots hautains
au bonheur concret de tous.
Les penseurs,
prêtres comme philosophes,
nous ont dicté des pensées
honorifiques qui ne servaient
généralement
qu'à nous humilier.

C'est parce que la société
fonctionne par elle-même,
qu'elle fonctionne justement.
Les lois et les morales
interdisent.
Mais la vie
est la légalité elle-même.
Les mauvais dirigeants
(donc presque tous)
ne font qu'incommoder
une marche qui,
de toute façon,
se fait sans eux.
Quoi de plus prétentieux
qu'un Pape bénissant la mer!

Dès qu'un auteur
parle de Dieu,
il commence à dérailler.
Je sais qu'il va bientôt dire
n'importe quoi.

Je découvre que la majorité
des gens sont paresseux.
D'où leur manque de culture
en tout.
Les gens n'apprennent que le
strict nécessaire à leur survie.
Après l'école,
il n'y a plus rien.
La curiosité n'y est pas.
Ils se suffisent de ce qu'ils
trouvent dans les médias.
Avec eux, même le bonheur
reste triste.
Ils ne décident jamais.
Ils s'en remettent toujours
à des supérieurs, mais
qu'ils ne cessent de critiquer
en arrière.
Bien sûr, cela ressemble au
Dernier Homme
de Nietzsche.
Mais je ne méprise pas.
C'est le résultat
de la loi de la moyenne
qui *rapetisse toute chose*.

20 octobre 2010

Ma philosophie
ne m'incite pas
à me reproduire.
Mais nous pourrions
être ainsi un milliard
à refuser d'enfanter
que la population mondiale
n'en continuerait pas moins
de croître déraisonnablement.

Que tout périsse après moi,
n'a aucune importance.
Que tout soit dérisoire,
n'a aucune importance.
C'est d'être bien aujourd'hui
qui m'importe.
C'est de bien vivre
ma journée
qui est mon but
et mon bonheur.
Le reste
n'a aucune importance.

23 octobre 2010

Terminer le scannage de
HISTOIRE
DE L'ATHÉISME
OCCIDENTAL
de Georges Minois.
Un livre bien fait
qui donne un fil conducteur
pour le lecteur de la
BIBLIOTHÈQUE ATHÉE.

Je commence maintenant
HISTOIRE DES ORIGINES
DU CHRISTIANISME
de Ernest Renan, couvrant
l'an 1 jusqu'à 180,
quelques 2000 pages.
Cette fois,
j'ai dû acheter l'œuvre.
Je n'ai trouvé au Québec
qu'une version
à la Grande Bibliothèque,
et une autre à la bibliothèque
de l'UQAM,
mais toutes deux
en consultation sur place
seulement.
Bien chanceux d'avoir
mis la main en librairie
d'un restant d'édition
datant de 1995.

24 octobre 2010

J'ai finalement réussi
à prendre *TiCloune*,
et je l'ai rentré.
Je l'ai enfermé
dans la véranda vitrée (où
il n'aura pas à subir un trop
grand écart de température)
le temps qu'il faudra
pour l'habituer.
Pour l'instant, dès qu'il me
voit, il court se cacher.
Mais je sais qu'il est
en sécurité et au chaud
pour l'hiver.
Aujourd'hui, pour *TiCloune*,
est un jour de deuil
et de défaite.
Il vient de perdre son
territoire sous mes rosiers.

25 octobre 2010

Journée pluvieuse
d'automne.
J'ai bien fait d'enter
TiCloune.
Il fait de lui-même
dans sa litière.
Il dort dans le lit que je lui
ai préparé avec des feuilles
prises dans son jardin.
Il passe sa journée allongé
sur une vieille peau
de mouton à regarder
par la fenêtre.
Lorsque j'ai affaire
dans la cuisine,
il commence à me regarder,
par une autre fenêtre, au lieu
d'aller aussitôt se cacher.

1 novembre 2010

TiCloune pue!
il sent les vidanges.
Mais il accepte maintenant
de se laisser caresser
sur mes genoux.
Après une semaine dans
la véranda, je l'ai transféré
(car les nuits commencent
à être froides) dans la pièce
donnant sur le balcon.
Je lui ai coupé son collier.
Peu à peu, j'espère pouvoir
le libérer dans la maison.
Toute la question est
de savoir s'il y aura entente
entre *Mimine* et *TiCloune*.
Jusqu'ici, il y a eu
grognements et coups
de patte dans les vitres.
Sinon il me faudra trouver
quelqu'un pour prendre
TiCloune.

2 novembre 2010

Je croyais que la sexualité
m'avait quitté,
que j'étais revenu
à l'époque de mes 8 ans.
Et je me promenais
dans la beauté de l'automne
avec un tel soulagement!
avec une telle joie
de m'être retrouvé!
que je m'en sentais
comme sortant d'une cure
de rajeunissement.
Mais non, ça recommence.
Ça recommence
à gigoter dans ma culotte.
Mais je sais maintenant
que je ne veux plus
de femmes avec moi.
Le problème est en moi.
Cette pulsion furieuse
du corps m'inondant
de rêves masturbatoires
d'égoïste contrarié.

3 novembre 2010

Il y a ceux qui parlent
de leurs notes plutôt
que de la matière étudiée,
de leur salaire plutôt
que du travail accompli,
de leur fond de pension
à venir plutôt que
de ce qu'ils font d'utile.
Il n'y a pas, en eux,
de recherche, de générosité
créatrice, d'esprit porteur.
Ils suivent les ordres
et comptent méticuleusement
le temps qu'ils prennent
pour accomplir la tâche
qu'on leur a octroyée.

Tels sont les gens
que j'ai connus.

4 novembre 2010

TiCloune
n'a que la peau et les os.
Et la peur est profondément
installée en lui.
La misère l'a rendu méchant.
Je l'ai libéré un instant
dans la maison.
Mais à l'approche
de *Mimine*, il s'est aussitôt
mis à chuinter et à le griffer.
Il lui a donné un coup
de griffe sur le museau…
Ça commence mal.

5 novembre 2010

La maison
est prête pour l'hiver.
Le grand bien-être
de rester seul avec moi.
Dans cette maison chaude
qui m'a pris
toute ma vie à refaire.
Un tel bonheur,
après tant d'efforts,
ne se partage pas.
Il est fait
de 40 ans de misère.
Cette longue reprise
de moi-même fut ma vie.
J'en jouie
comme d'un mûrissement.
Le plaisir de fumer
mon cannabis en regardant
l'automne flamber à nouveau
à mes fenêtres.
Le plaisir d'être et de rester
un vieux tranquille,
me berçant enfin seul
dans mon coin.
Maintenant je *sais*
qu'il n'y aura plus personne
dans ma vie.
Avant, j'avais toujours
comme une arrière pensée.
Maintenant je sais
que cela ne m'intéresse plus.
La réalité
est trop encombrante
pour le peu de plaisirs
que j'en retirerais.
Je sais aussi qu'aucun autre
projet ne me concernera.
J'en suis, partout,
à stopper les moteurs.
Laisser la barque atteindre
d'elle-même le rivage.

6 novembre 2010

J'en suis aussi
à faire les derniers achats
de vêtements de ma vie.
Quatre pantalons de corduroi
noir, un demi-manteau
d'hiver noir, et un autre
plus long, noir aussi.
Et slips. Et bas.
Et l'an dernier, j'avais acheté
deux paires de souliers,
deux paires de pantoufles,
et quelques chemises.
Et tout cela pour rajouter
à ce que j'ai déjà
et qui se porte encore.
Je profite de ce que
j'ai actuellement
$24,000 en banque.
En achetant tout ce linge,
je n'aurai pourtant dépensé
que $800.
Je profite aussi du fait
que je sais ce que je veux
et du fait aussi
que je sais où acheter.
J'ai donc fait le plein
en prévision
des dix prochaines années.
Mais tout ce magasinage
m'a obligé de prendre
une fois le métro.
Et voilà qu'une jeune femme
me voyant sans siège et
debout devant elle, m'offre
gentiment son siège.
Ce que je refusai poliment.
Mais sa politesse
me vexa profondément.
Un vieillard ne se voit pas
comme un vieillard…

7 novembre 2010

TiCloune est un jeune mâle
qui saute facilement plus
de 3 pieds de haut et qui peut
courir comme un félin.
Mimine est un vieux chat
d'environ 10 ans
qui saute à peine.
Mais qui commence
la guerre?
Il m'a semblé cette nuit,
à entendre hurler,
que c'était *Mimine*…

De toute façon,
je ne garderai pas *TiCloune*.
C'est un chat qui va vivre
plus longtemps que moi.
La nuit dernière,
je me suis demandé
ce qu'il adviendrait d'eux
s'il m'arrivait que personne
ne s'aperçoive de ma mort.
La mort horrible
qui les attend.
Je ne peux plus
me porter responsable.
Pour *Mimine*, j'espère encore
pouvoir tenir la route
et mourir après lui.
De toute façon, nous sommes
trop liés l'un à l'autre.

10 novembre 2010

Téléphone de quelqu'un
dont je n'ai pas retenu
le nom.
Il me demande si je suis bien
le Yvan Mornard qui a étudié
au collège Sainte-Marie
dans les années 1960.
Il organise un conventum
des anciens diplômés.
Mais lorsque je lui raconte
que j'ai été mis à la porte
pour mes opinions athées,
il devient soudain
mal à l'aise.
Comme si la chose
ne se pouvait pas.
Comme si je lui apprenais
une réalité du collège
qu'il a toujours ignorée.
Tous ces gens qui n'ont
jamais remis en question
ce qu'on leur enseigna,
qui ont profité
toute leur vie des bons
emplois parce qu'ils étaient
conformes au catholicisme,
qui aujourd'hui vivent
d'une pension à ne rien
faire, tout ce troupeau de
conformistes ne veut pas
qu'on leur dise ce qu'ils
n'ont jamais voulu entendre.
En philosophie,
ils ont su la différence entre
connaissance et *appétit*,
entre *appétit naturel* et
appétit élicite, et ils ont passé
ainsi avec succès l'examen.
Ils avaient appris par coeur la
réponse qu'ils ont d'ailleurs
sûrement oubliée.
Ils furent diplômés
en idioties savantes, ce qui
leur valut d'être grassement
salariés de l'État
le reste de leur vie.
Ils furent de bons élèves,
comme on disait.
On les avait formés à croire,
et ils ont cru toute leur vie.
Partout où ils ont été,
ils ont été naïfs et partout
ils furent collaborateurs
des Institutions en place.
Et aujourd'hui, ils veulent
se retrouver ensemble
à nouveau!
Je lui ai dit que je n'avais pas
le goût de revoir des gens
qui avaient toute leur vie
cautionné le système chrétien
dans lequel nous vivons.
Mais j'en sors
un peu désespéré.
Le même esprit continue
de se répandre aujourd'hui.
Des parents à têtes faibles
engendrent généralement
des enfants à têtes faibles.
Partout aujourd'hui
les jeunes courent acheter
les biens qui procurent
le bonheur.
Ils suivent tout ce que
leur dicte la publicité.
L'école n'abolit pas
la stupidité.
Ainsi le Québec qui compte
8 millions d'habitants
a vu passer, de 2003 à 2009,
son parc automobile
de 3 millions à 6 millions!

11 novembre 2010

Notes.

Socrate était déjà
le parfait modèle
de la stupidité chrétienne.
Il se disait immortel.
Il méprisait le confort
et la science.
C'était un irréaliste
dangereux, précurseur
des illuminés chrétiens.

La littérature québécoise
est une littérature de secte.

C'est par la superstition que
les gens bêtes apprennent.
La notion de Dieu
qu'on retrouve partout est
peut-être cette croyance
irréductible en nous
qui nous pousse à croire que
notre vie vaut d'être vécue
dans l'univers.
Quelle que soit l'appellation
qu'on lui donne,
cette tendance lourde en nous
de survivre, est ce que
l'on nommerait Dieu.
C'est cette naïveté, la plus
profonde qui puisse exister,
qui serait Dieu.
Quelque chose
d'indissociable
de notre pensée elle-même,
de notre instinct de survie.

12 novembre 2010

J'ai pris l'habitude de placer *TiCloune* dans la véranda ensoleillée l'après-midi. Je le rentre ensuite dans sa pièce pour la nuit. Je crée ainsi une tradition entre lui et moi. Il commence à se retourner sur le dos pour se faire caresser lorsqu'en fin d'après-midi je viens le chercher.

Il est difficile d'aimer deux chats à la fois. Mais *TiCloune* est un chat profondément blessé.

13 novembre 2010

On m'a objecté que ma Bibliothèque Athée existait déjà sur Internet et qu'il n'avait qu'à bien chercher! J'étais sur le point de tout lâcher. Je reviens de la Grande Bibliothèque où l'on peut avoir accès à Internet. J'ai visité 9 sites offrant des livres. J'étais un peu gêné de mes défauts d'édition. Mais ce que j'ai vu est aussi mal fait que moi, pour ne pas dire pire. Et mes fichiers, comme les leurs, varient entre 20 et 70 Mo. Oui, sur un site, j'ai bien trouvé un Meslier, mais bizarrement ce n'est que le tome III de la version 1864 de Rudolf Charles, les deux premiers tomes ayant été oubliés. Un autre site donne un Meslier, mais c'est la version de Voltaire que Meslier renierait! Même chose avec Renan où l'on ne trouve que la vie de Jésus, tome I de la série de l'Histoire des origines du christianisme. Internet semble fait par des techniciens sans culture. Tout y est culturellement bâclé.

Et comment reconnaître
dans ce foutoir en vrac,
outre que par les thèmes
qui sont mal tenus, ce qui est
propagande chrétienne
de ce qui ne l'est pas.
Je pensai trouver
mon compte sur le site
de la Bibliothèque Nationale
de France.
Mais Gallica
scanne ses documents
en fonction
de sa mission de divulguer
ses documents
pour consultation, et non
en vue d'une belle édition.
C'est là que j'ai vu les
scannages les plus mal faits,
les plus illisibles même.
J'ai aussi visité un site athée.
Mais là, on n'offre que de la
propagande et des extraits.
Il y a partout le problème
du droit d'auteur que tous
ces sites doivent respecter.
De sorte que les éditions
scannées sont en général
faites à partir de livres jaunis
et qui se lisent très mal.
Mon choix de scanner
des éditions modernes
donne de meilleurs résultats.

Bien sûr, les érudits
qui font les éditions
critiques, font un bon travail.
Ils sont généralement payés
par des universités.
Je les considère cependant
comme *vendeurs du temple*
lorsqu'ils empêchent
de numériser un travail
pour lequel ils ont été payés.

Mais je m'arrêterai
malgré tout avec Renan.
Assez, oui, assez de bêtises!
C'est déjà plus
de 8,000 pages que j'offre!
Qui n'a pas encore compris,
ne comprendra jamais.

17 novembre 2010

Dîner chez Claude Ramsay,
chez lui, à Verdun.
Un petit condominium cossu,
près du canal.
Nous sommes des vieux
respectivement
de 73 et de 68 ans.
Il doit continuellement aller
d'urgence à la toilette
pour faire une diarrhée
(effet secondaire
de son traitement contre
le cancer de la prostate).
Et moi je m'étouffe en plein
milieu du repas et je prends
10 minutes à m'en remettre
avant de pouvoir continuer.
Mais, outre cela,
tout va bien.
Notes.
La Chine aurait à peu près
la même superficie
que le Canada.
Mais alors qu'ici il y a 1
personne, là-bas il y en a 50.
La limitation des naissances
est draconienne.
La femme en défaut perd
son emploi et doit payer
une forte amende en plus.
Il a fait imprimer
les deux livres numériques
que je lui avais donnés :
un Stirner, un D'Holbach.
Je n'en reviens pas
de l'excellence du résultat.
Ce que j'ai vu sur Internet est
tout simplement mauvais, et
gâché en plus par la stupidité
rétrograde du droit d'auteur.
Le goût de continuer…

18 novembre 2010

Ernest Renan écrit
son *Histoire des origines
du christianisme* dans
le style calme et champêtre
des années précédant
la photographie
et l'électrification.
Cela se lit comme un roman.
Le christianisme fut d'abord
une réforme interne
du judaïsme qui négligeait
son devoir traditionnel
d'aider les pauvres.
Il organisa des collectes
de fonds pour les miséreux
en répandant chez tous
la peur d'une fin du monde
prochaine et offrant le salut
éternel en compensation.
Mais c'est l'histoire d'une
horde de bornés fanatiques
vivant à une époque
de grandes superstitions.

Richard Simon,
quant à lui, fut un chercheur
aussi scrupuleusement
méthodique, mais qui resta
fanatiquement chrétien.
Je les joins
à ma Bibliothèque Athée,
non pour leurs convictions,
mais pour
le travail scientifique
qu'ils ont fait.

Richard Simon démontre
que les textes bibliques
ne sont pas sûrs, et de là
nous renvoie à la Tradition.
Ernest Renan démontre que
la Tradition fut chicanière
et de pure invention,
pour ne pas dire
de pure fraude.

19 novembre 2010

La morale, c'est l'autre.
Avec l'un, faire ceci est bien.
Avec l'autre, c'est mal.
La variable morale
devrait donc se situer
de l'un à l'autre.
Car l'idée qu'il y ait
une morale pour tous
n'a jamais été démontée.
Ainsi les tribunaux
mondiaux actuels
tentent de légiférer
au-dessus des nations.
Mais avec une tendance
à vouloir occidentaliser
le droit international.

20 novembre 2010

2011-2017
sera mon dernier projet.
Je finirai définitivement
mon Journal en 2017,
à 75 ans,
ce qui fera 60 ans continus.
Je ferai alors imprimer,
et je ferai le dépôt légal.
Je déposerai aussi
moi-même mes manuscrits
aux Archives.
Durant les 7 prochaines
années donc,
finir seul ma vie,
comme un moine,
et si possible heureux
avec mes deux chats.

21 novembre 2010

Mais je ne suis pas
au bout de mes problèmes
de succession!
Au rythme où vont les
choses, mon projet de DVD
est déjà presque désuet.
Partout la mémoire flash
arrive, détruisant graveurs
et DVD.
Personne n'aura bientôt
chez lui la machinerie
d'aujourd'hui.
J'ai déjà sur une clé USB
(mémoire flash) plus
de 20,000 pages, et je ne la
remplis qu'à moitié.
Et tout cela sur une pièce
à peine plus grosse
qu'une pièce de monnaie.
Il me faut là aussi repenser
mon testament…

1 décembre 2010

Ma méfiance
vis-à-vis de l'avenir du DVD
m'a fait m'acheter un disque
dur externe (500go)
qui se joint à l'ordinateur
par un câble USB.
J'y ai tout sauvegardé
mes données :
42,594 éléments, 115 go.
Je pourrai même y répéter
l'opération 3 fois.
Le jeune informaticien
qui m'a servi m'a dit
que la norme PDF
est une norme qui s'impose
partout et qui va rester.

4 décembre 2010

Première neige, et qui dure.
Et nous voilà repartis
pour quatre mois de misère.
Le froid, la noirceur.
Heureusement,
TiCloune est à côté de moi.
Je le place maintenant
au bord de la fenêtre le midi
pendant que je dîne et que
Mimime dort sur son fauteuil.
Nous devons apprendre
à vivre ensemble.

14 décembre 2010

Terminé
Histoire de la philosophie occidentale,
de Bertrand Russell.
Je m'attendais
à trouver chez Russell
une attention particulière
pour les philosophes athées.
Rien.
Ni D'Holbach, ni Stirner.
Mais tous les philosophes
du corpus traditionnel
judéo-chrétien.

Tous ces livres dits
de philosophie ne sont bons
que pour illustrer
la bêtise humaine.
Comme les livres
de religions,
il faut les retirer
de l'enseignement
obligatoire.

Je me demande si le fait
qu'il y ait si peu
de penseurs athées
ne résulte pas du simple fait
de l'athéisme lui-même.
L'athéisme
n'est pas une religion.
L'athéisme n'est pas
une vérité, mais se veut tout
simplement une ouverture
d'esprit contre les certitudes
outrancières.
Oui, grave erreur
que de penser qu'il faille
répandre la vérité.
Il n'y a là que fanatisme
devant une improbabilité.
La *vérité* est au-dessus des
Églises, au-dessus des États,
elle n'est pas non plus
dans nos livres.
La *vérité*
est dans l'air du temps.
Chacun y participe
du simple fait de respirer.

15 décembre 2010

M'arrêter.
Prendre le temps
de m'émerveiller.
Le but de ma vie
a été de me chercher
une certaine autonomie.
Reste à apprendre
à ne rien faire.
Vagabonder encore un peu.
Dans la splendeur.

20 décembre 2010

En l'espace d'une vie,
nous sommes passés
de la misère à l'abondance.
De Grande-Vallée
1944 à Montréal 2010,
l'amélioration du confort
fut foudroyante.
Nous avons réussi.
Voilà ce qu'il faut dire.
Le reste
est cancan de collège.
Et si la chose s'est produite,
c'est que nous l'avons tous
voulue.
Délaissant
le sens religieux de la vie,
nous avons travaillé
à être heureux.

21 décembre 2010

TiCloune sautille,
pendant que *Mimine* et moi
somnolons chacun
dans notre fauteuil.
Il est jeune.
Nous sommes vieux.
Je le laisse maintenant
trottiner partout
dans la maison.
(Mais je l'enferme encore
si je m'absente,
ou si je veux dormir).

24 décembre 2010

Souper de Noël agréable
avec Claude Ramsay,
chez son fils François,
avocat de 45 ans,
vivant seul lui aussi.
Avocat ayant travaillé
récemment pour
les puissances occidentales
au rétablissement du droit
dans les pays ayant connu de
graves conflits récents.

Discuté aussi de cette étrange
nostalgie que nous gardons
pour nos mariages brisés…
(Et c'est alors que je leur
parle du mythe occidental
de l'amour sexué dont il
nous faudrait nous défaire).

Discuté aussi
du communisme chinois
où les populations
ne jouissent d'aucune
gratuité d'éducation
ou d'hospitalisation.
De ce parti communiste
composé de seulement 5%
de la population (70,000,000
de membres), contrôlant
tout le pays sans élection.

Et de quelques histoires
de chats.

2011

69 ans

1 janvier 2011

L'attention que je dois
continuellement porter
à *TiCloune*, toujours savoir
où il est par rapport
à *Mimine*, oui cette attention
me distrait.
Mais c'est aussi
une accaparation.
Pour ne pas gâcher
le peu de plaisir de *TiCloune*,
je retarde parfois
mes marches avant
de l'enfermer pour sortir,
(par exemple lorsqu'il dort
dans le lavabo).
J'essaie de lui rendre
la vie heureuse.
Mais qu'est donc
cette agressivité entre chats.
Est-ce dans les gènes,
ou appris.
TiCloune a peur de *Mimine*.
C'est *Mimine* qui le cherche
pour, soudain, le battre
dans mon dos.

2 janvier 2011

La rue est la philosophie
pratique.
Syncrétisme de préjugés,
d'apprentissages,
de croyances, mélange
ésotérique s'il en est.
Philosophie de tous les jours
qui fonctionne
sans jamais être codifiée.
La fonction des Églises,
des Idéologies,
des Institutions,
a toujours été de restreindre.
Mais la rue
demeure l'orthodoxie.
Et la morale est *celles*
que nous y pratiquons.

3 janvier 2011

J'arrive au bout de ma route.
Avec les deux versions
de mon JOURNAL
que je peux lire sur mon livre
électronique, j'ai réussi.
J'étais un adolescent têtu.
C'est à lui,
durant toutes ces années,
c'est à lui que je parlais.
J'avais besoin qu'il sache.
Qu'il sache
qu'il avait raison d'exiger.
Nous avons toujours été
ensemble.
Sous des masques parfois.
De divinités ou d'amours.
Mais toujours fidèles
à nous-mêmes.
J'ai besoin qu'il sache
que nous avons eu raison
de quitter.
Que j'ai réussi l'épreuve.
Que j'ai finalement compris
que l'amour
n'existe qu'entre nous.

15 janvier 2011

Avec l'habitude
de se voir,
Mimine et *TiCloune*
commencent à se tolérer.
Ils se croisent dans la maison
sans se hurler dessus.
Mais je ne peux pas encore
les laisser seuls.
Par temps de soleil,
TiCloune a besoin de gigoter.
Il court d'un bord à l'autre
de la maison, il fait
ses griffes sur les rouleaux
de papier de toilette
qu'il déroule et déchiquète
à n'en plus finir.

26-27 janvier 2011

Enfin, le procès
contre mon voisin eut lieu
après 7 ans d'attente!
Procès qui ne fut,
pour le juge,
qu'un long jeu de débuscage
des mensonges arabes.
Ces gens dits
de la haute classe arabe
sont des écoeurants.
Tout ce qu'ils disent
l'est en fourberies.
Il faut toujours
les contraindre
pour leur faire admettre
les droits d'autrui.

Avec les $20,000 de réserve
que j'ai déjà en banque,
et avec le retour d'argent du
procès (quelques $30,000),
je devrais pouvoir
me retrouver sans dettes
dès l'été prochain.
Avec des revenus
de $35,000 et des dépenses
de $25,000, ma maison
accuse dorénavant un surplus
d'opérations de $10,000 par
année, surplus qui, jusqu'à
ce jour, payait l'hypothèque.

29 janvier 2011

À refaire mon testament,
j'éprouve un immense
sentiment de vacuité
de vivre.
Une fois le liquidateur
(sans doute l'avocate Isabelle
Geoffroy), et les fiduciaires
(Yvon Boucher et Richard
Gingras), et les bénéficiaires
désignés (une dizaine
d'organismes sociaux),
et après les avoir rencontrés
pour obtenir
leur accord de principe,
le démentellement
de mes actifs
m'apparaît réaliste.
Tous ces gens viendront,
prendront des objets,
les déplaceront, seront payés,
et s'en iront.
Ainsi en aura-t-il été de moi.

30 janvier 2011

Le *sens de notre vie*
m'apparaît de plus en plus
simple.
Nous en avons encore
pour des millénaires
à survivre dans notre seul
système solaire!
Il faut cesser de nous rêver
ailleurs.

1 février 2011

Je suis le petit fils
d'un pêcheur de morues
et je ne dois jamais l'oublier.
Le monde est si vaste
et les rôles sociaux
si nombreux, et la contrainte
pour tous si puissante!
J'ai donc atteint ici
mon sommet.
Jeunes, nous ne savons pas
où, ni dans quels rôles,
nous allons finir.

10 février 2011

Repris et terminé
mon JOURNAL
D'UN MASTURBATEUR,
avec mes photos *cochonnes*
d'époque.
J'y vois mieux à quel point
j'ai été toute ma vie un mâle
profondément frustré.
La masturbation
est une compensation.
Il faut, comme en banque,
que notre rôle social balance
avec ceux des autres.

12 février 2011

Le bonheur m'est
de prendre conscience
que je respire encore.
Le reste est illusions.

13 février 2011

Apprendre à ne rien faire.
À somnoler ici et là.
Comme mes chats.

16 février 2011

J'ai vécu toute ma vie
pour le plaisir.
Le plaisir a toujours été
ce qui m'a permis
de surmonter l'épreuve.
Le verre de vin après l'effort.
La masturbation
pour abaisser ma tension.
Il me reste peut-être
10 ans à vivre.
Il me semble soudain
que c'est trop.

20 février 2011

Mimine recommence à jouer
avec ses balles.
Il a vu *TiCloune* jouer seul.

22 février 2011

Mais qu'est donc ce mythe
qui soudain refait surface.
Celui de Lise Jacques.
Je l'ai entrevue
qui passait par mes garages
pour s'en aller.
Et je revenais à pied
d'Outremont
pour revoir le garage.
Étrange vision,
et profondément apaisante.

Le mythe de la femme.
Dans notre tradition
judéo-chrétienne,
femme voulait dire
qui ajoute à *homme*.
La femme d'aujourd'hui
ne répond plus.

28 février 2011

TiCloune se définit
des territoires
que *Mimine* atteint mal.
Il s'installe en hauteur.
Ils ont des distances à garder
par rapport à moi,
Mimine pouvant s'installer
le plus proche.

1 mars 2011

Le monde arabe explose
démographiquement.
Après la Tunisie, l'Égypte,
c'est la Lybie.
Mais tout cela
ne relève pas de moi.
En 1976, en commençant
mon éducation politique…
par les journaux,
je découvrais le cas Kadafi.
Je venais
de me retrouver seul
(après Monique Cloutier),
toujours locataire,
simple cuisinier
et comme déçu de ma vie.
Aujourd'hui, je vois ce passé
comme une impasse
dont je suis sorti.
C'est là que j'avais à prendre
mes décisions,
et je les ai prises.
J'ai bâti mon bonheur.
Le reste n'était
qu'informations.
Comme de savoir
que la lune existe.

3 mars 2011

Tant de civilisations
sont passées avant nous!
Par le simple jeu
de la moyenne, ma vie
ne porte pas à conséquence.
Ma vie n'a été jusqu'ici
qu'une énorme prétention
chrétienne.
Je dois vivre ici, simplement,
comme mes chats.

4 mars 2011

Nos mondes changeant,
nos mentalités évoluant,
nous ne pouvons dire
que nous pensons,
d'une époque à une autre,
la même chose
de la même manière.
Il y a comme un décalage
général des questions
et des réponses.
C'est comme si, chaque fois,
des données
unidimensionnelles
étaient transférées
dans un gabarit
qui les refigure toutes
en perspectives.
L'erreur fut, à chaque
grande période historique,
de prendre la perspective
adoptée pour la vérité.
Il n'y a pas dans l'Histoire
une mais *des* mathématiques.
(C'est la thèse de Spengler).
Ce sont nos cultures
elles-mêmes qui muent,
et avec elles les thèmes
qu'elles ont portés.

5 mars 2011

La morale antique m'ennuie.
Comme le théâtre antique
avec ses chœurs
et ses masques.
Comme les religions
antiques.

6 mars 2011

Le temps passe lentement.
Chaque jour,
l'un après l'autre.
Zoothérapie, oui, que
de m'occuper de mes chats!
Mais il me faut davantage.
L'idée de faire
un peu de bénévolat,
une fois par semaine,
serait une solution à mon
embêtement de mourir seul.
Oui, à cause de mes chats.

Le langage des chats.
TiCloune vient chaque jour
se faire gratter le cou.
Il me touche la main avec
sa patte, puis se colle le cou.
J'y vois un langage.
Par deux fois,
j'ai dû le brusquer
en le prenant par son collier.
C'est comme s'il venait
me le rappeler.

8 mars 2011

C'est en autant
que nous faisons partie
d'une même Institution
que nos relations sociales
sont possibles.
Ailleurs est l'insignifiant,
l'intériorité, le bonheur.

Donc.
Relation de voisinage,
d'affaires, mais aussi
culturelles (divinités, auteurs
célèbres, héros de roman,
mais aussi porno stars).
Amitié et amour n'étant ici
que des qualités passagères,
parfois plus longues,
de nos relations normales
de voisinage, d'affaires,
voire même culturelles.

9 mars 2011

La manie d'*avoir des idées*.
Lorsque je regarde
par la fenêtre, j'essaie parfois
de contrôler ma conscience.
Laissée libre, aussitôt
mon imagination part,
et comme un cheval fou,
se met à gambader
n'importe où.
Et c'est là que je me perds.
J'essaie de regarder
les arbres du parc,
j'essaie de voir dans le vent
qui les bouge un signe
que la terre tourne.
Mais comme il m'est difficile
de contrôler mes échos!
Les événements
de la journée n'en finissent
plus de résonner en moi, et
de là toutes les associations
d'idées qui en découlent, et
d'images, et de mots, et quoi
et quoi qui fait que je ne sais
plus bientôt où j'en suis.

11 mars 2011

Le sens de notre vie ne peut
se situer que *derrière* nous,
dans notre semence.
Une fois nés, nous n'allons
plus qu'à notre achèvement.
Nous venons ainsi
d'une nécessité
dont nos sciences
découvriront peut-être
une explication probable.

16 mars 2011

Je n'ai plus le goût
d'avancer.
Je ne vois plus où va
ma route.
Il me faut me retrouver.
Mes ambitions
sont réalisées : maison,
écrits, autarcie.
Mais de tout ceci,
seul le confort que j'y trouve
m'est encore important.
Faire le vide en moi.
Laisser décanter ma vie.

17 mars 2011

La relation tardive que
j'eus avec ma mère fut celle
de l'écolier qui apprenait
chaque jour sa leçon
avec elle.
Elle était ma préceptrice.
En 1955, au pensionnat,
je découvris que je ne savais
pas apprendre seul.
Ce fut un drame énorme.
J'allais me cacher
tous les soirs aux toilettes
pour pleurer.
C'est à ce moment
que je commençai à écrire.
Mais qui était ma mère?
À 27 ans ma mère
m'enfantait en me dédiant
hystériquement à la Vierge
Marie (oui… à 27 ans!).
Ma mère était une vieille fille
sans culture, chrétiennement
demeurée.
Et c'est dans ses mauvais pas
que je dû apprendre
à faire les miens.
Par la suite, je n'ai jamais
accepté la nouvelle famille
qu'elle m'imposa.
En 1945, je me cachai sous
la galerie de Grande-Vallée
pour ne pas rencontrer
ce père de retour de guerre.
En 1946, je me cachai
dans un garde-robe
pour ne pas voir
mon nouveau frère Olier.
Et, plus tard (entre 1950 et
1954), je continuai de me
bâtir chaque soir un mur
de briques imaginaire tout
autour de mon lit pour éviter
d'être dans la même chambre
que mes deux frères.
En 1962, à peine un an
après la mort de ma mère,
je quittai définitivement
cette famille pour bâtir
ailleurs et autrement ma vie.

19 mars 2011

Après l'autarcie, l'ataraxie.
En tout, j'essaie d'être
réaliste, bêtement réaliste.
L'important
est de faire mes choses
et qu'elles fonctionnent.
Lorsque l'on essaie
de prévoir, il est à noter que
les événements se présentent
toujours autrement.
Faire le vide en moi.
Vivre chaque instant
dans sa nécessité.
Regarder fixement.
Me laisser envahir
par le paysage.

21 mars 2011

Le printemps est arrivé.
Tous les trottoirs de la ville
sont au ciment.

Lorsque j'enferme *TiCloune*
pour la nuit, c'est le moment
de la chicane avec *Mimine*, à
coups de patte sous la porte.
Ils se miaulent pour s'appeler
à venir se grogner dessus.

Le temps passe,
lentement avec eux.

7 avril 2011

Je leur parle depuis plus
de 20 ans, (il m'a déjà dit
je crois qu'il écrivait),
un peu sur la rue,
sans les connaître vraiment.
Au début,
ils se promenaient à trois.
Puis ce fut deux.
Le troisième me salue encore
quand il passe.
Il se nomme Rhéal.
Elle se nomme Francine.
Dans la cinquantaine.
Depuis quelque temps,
ils s'attardent un peu plus
à parler.
C'est qu'il est devenu
concierge.

Je passais devant chez lui,
il était seul sur son balcon,
il m'a fait visiter les lieux.
C'est une maison victorienne
transformée en 15 chambres
à louer, avec toilette et bain
à chaque étage.
Je me suis soudain retrouvé
devant une rampe d'escalier
semblable à la mienne!
Ce fut un choc.
Comme si je me retrouvais
dans ma maison
d'il y a 30 ans, avec tout
à refaire devant moi!
Nos photographies
ne transmettent pas
l'émotion passée.
C'est le décor réel
(ou semblable)
qui contient l'état d'âme.
Oui, ce fut un choc.

J'aimerais être
à nouveau jeune
et me remettre à moi-même
la maison finie que j'ai.
J'aimerais retrouver
ma naïveté d'alors
et me récompenser.

Rhéal semble heureux
de sa nouvelle fonction
(il est sur le bien-être social),
et du fait qu'il peut occuper
la plus belle chambre,
avec balcon
et ce pour un prix réduit.
Sa chambre est pleine
de plantes
et semble active et heureuse.
Il attendait des visiteurs pour
une chambre qui est à louer.
Mon dieu que c'est petit!
À peine plus grand
que ma toilette!
Et pour $340 par mois.

Je suis revenu chez moi
avec le sentiment net
de revenir dans un château.

11 avril 2011

L'agressivité.
Une tolérance se crée
par l'habitude de se voir.
Depuis deux jours, *TiCloune*
vit librement dans la maison.
Aussi bien la nuit
que lorsque je sors.
J'ai perçu une entente
entre *Mimine* et *TiCloune*
dans les clignements
des yeux de *TiCloune*.
Et je suis rassuré aussi
par les multiples refuges
en hauteur que *TiCloune*
peut seul atteindre.
Enfin!
Nous allons pouvoir
reprendre des habitudes
plus libres pour l'été.

12 avril 2011

J'ai vu *Mimine* lécher
TiCloune sur la tête!
Je surveillais *Mimine*
qui devait passer près de
TiCloune, et je me préparais
à gronder pour éviter
une agression, et voilà
que *Mimine* se met à lécher
TiCloune sur la tête!
Et celui-là qui se laisse faire!
Enfin la paix.
Me bercer
avec un chat d'un côté,
et un chat de l'autre.
Nous sommes prêts pour
aller ensemble sur le balcon.

13 avril 2011

Mais l'autarcie,
comme l'ataraxie,
sont impossibles.
C'était vision statique
de l'existence.
La vie est un continuel
transfert d'énergie.
Vouloir s'abstraire et comme
flotter au-dessus de tout
n'était qu'une pensée naïve.
Nos religions et nos cultures
auront été nos dernières
élucubrations.

14 avril 2011

Je pense aux gens que j'ai
connus et qui sont morts.
Si je cherche des traces
d'eux, (même leurs enfants
ne parlent jamais d'eux),
je n'en trouve pas.
La vie, comme la mer,
s'est refermée sur eux.
C'est aussi une illusion
que de penser pouvoir
transmettre quelque chose.
Au mieux, la succession
en fera *autre chose*.
Je pense à mon voisin
l'avocat qui gardait
sa maison en ville
pour permettre à son fils
de venir y faire ses études.
Mais, après un an,
le fils n'aime pas.
Il s'en va louer ailleurs
avec l'argent d'ici…
On ne sauve pas les autres
de devoir vivre leur vie.

15 avril 2011

Je retrouve le plaisir
de ne plus devoir me soucier
de mes chats.
Faire ce que je veux
quand je veux.
Il m'est évident
que je ne pourrais plus vivre
avec quiconque.
Je suis trop bien seul à
terminer lentement ma route.

16 avril 2011

Un vieux briqueteur
à la retraite, et qui ne prend
que quelques contrats
à l'occasion, est en train
de recimenter les briques
du mur arrière du voisin.
Le mien est à refaire.
Je lui ai parlé.
Dans une semaine, il compte
en avoir fini chez le voisin.
Il devrait commencer
à refaire le mien.
Ainsi s'annonce
le mois de mai.

18 avril 2011

Règlement de ma succession.
Donner ma maison
pour la gaspiller
en dépannages pour
misérables me déplaît.
C'est continuer à vide
le faux semblant de lutte
chrétienne à la pauvreté.
Je reviens donc à ceci.
Je lèguerai tout
à Mireille Baillargeon.
Sans le lui dire.
Elle connaît la maison et
saura quoi faire à mon décès.
À sa mort, mes biens
basculeront du côté
de Camille et de Nicolas qui,
en fait, m'ont connu plus que
mes propres neveux.
Je suis leur oncle
par concubinage.
Elle est universitaire
en Histoire, et lui, graphiste.
Et ils auront déjà
les droits d'auteurs
sur les écrits
de Pierre Baillargeon.
Bon.
Voici une formule.

19 avril 2011

Le plaisir de m'éveiller
au matin, avec mes deux
chats qui m'attendent
bien ensemble,
allongés sur le plancher.
Et qui me suivent
tout au long de la journée,
en se tapotant un peu,
mais comme tous les chats.

20 avril 2011

Pour pouvoir monter
le cul d'un autre,
il est nécessaire de déployer
tous les filets de sécurité
du langage amoureux.
La nécessité de ce trop
grand rapprochement dans
une zone qui normalement
déclencherait une violente
agressivité, fait qu'il faut
compenser par le cérémonial
des bonnes manières
de l'amour.
L'amour est ainsi *anormal*.
D'où son côté volatile
et le retour violent
de l'agressivité après rupture.

26 avril 2011

Comme une crise
d'appendicite.
Un mal au bas des poumons.
Une tendance
à manquer d'air.
Peut-être aie je trop fumé.
À tel point que j'ai dû
m'allonger sur le divan
du salon.
Ce qui est inaccoutumé.
Et voilà que *Mimine*
me rejoint et se blottit
sur mon ventre.
Nous sommes restés ainsi
allongés plus de 30 minutes.
Et les yeux de *Mimine* qui
ne cessaient de me regarder
fixement dans les yeux.
Il avait eu déjà un même
énervement à m'entendre
râler, cherchant mon air,
marchant rapidement
de long en large.
Et *Mimine* me suivait alors
lui aussi
visiblement paniqué.
Qu'ai-je à demander mieux
de la vie
à l'instant de mourir.

1 mai 2011

Après-midi sur mon balcon
avec Claude Ramsay.
Il est toujours pris
avec son incontinence
qui l'incommode à sortir.
Son fils part travailler
trois mois en Tunisie.
Nous avons parlé
de notre inquiétude
de devoir mourir seul.
C'est à cause de l'odeur de
charogne dans les corridors,
qu'on a ramassé des vieux
qui sont morts
dans son building.
Souper d'un snack
au bar terrasse
Le Saint-Sulpice,
rue Saint-Denis.

2 mai 2011

Élections fédérales.
Déclaration du chef libéral
Ignatieff :
Oui, j'ai fumé une fois du pot
quand j'étais jeune.
Mais j'avais des choses
plus sérieuses à faire.
Pour me relaxer,
je prenais un verre de vin.
Notons ce que cet ancien
professeur d'université a dit :

- du cannabis,
- du sérieux,
- de la détente,
- de l'alcool.

En tout, il a dit son manque
de culture, de subtilité.
Il a répété, mot pour mot,
ce qu'avait dit
l'américain Clinton.
Ce sont de telles gens
qu'on nous dit d'élire.
Ils ont l'air désinfectés.
Ils ne sont que des paravents
de la ploutocratie
qui les commanditent.
Mais ces élections dites
représentatives jouent aussi
le rôle d'éloigner l'autorité
de la vie quotidienne.
Nous laissons à d'autres
le soin de s'entre-tuer dans
l'arène spécialisée à cette fin.
Le confort se veut apolitique.
De toute façon, en dehors
de ce que veulent
les 20,000 familles,
il n'y a rien qui se réalise.
C'est ainsi.
Sauf en de très rares
débordements de foules.

3 mai 2011

Un pigeon tout ensanglanté,
vieux, battant piteusement
de l'aile, irrécupérable, et
qu'un corbeau dévore vivant,
par lambeaux.
Je l'ai achevé en lui écrasant
la tête plusieurs fois
sous mon talon.
Oui, je sais, la nature élimine
ainsi les invalides.
Oui, je sais.
Mais j'ai beau savoir
tout ce que l'on veut,
je ne réussis pas
à me résigner.
La souffrance
de ce qui doit périr ne
compte pas dans l'univers.

De retour à la maison, j'ai dû
me masturber violemment
pour me restabiliser.

4 mai 2011

Je taille régulièrement
les griffes de *Mimine*.
Autrement, il me grifferait
le dos la nuit.
TiCloune a besoin
de s'agripper lorsqu'il saute,
et il saute haut.
Jusqu'à 5 pieds.
Pour le moment,
il ne détruit rien.

12 mai 2011

Il se nomme Lucien.
Il a mon âge.
À lui seul, il installe
quatre étages d'échafaudage,
sans l'aide de personne.
Dès 7 heures du matin,
il s'y installe
et y reste jusqu'à 3 heures
de l'après-midi.
Il arrive propre, et repart
empoussiéré de ciment
qu'il a grindé
entre les briques.
Depuis le 2 mai,
il est à l'œuvre.
C'est un mur difficile à
réparer, parce qu'encombré :
véranda, escalier
de sauvetage, vigne.
À travers ces difficultés,
il travaille vite et bien, et
semble un homme heureux.
Il retravaille un peu
chaque année,
par goût peut-être
de ne pas vieillir.
Car il touche déjà
trois pensions.
Il demande $35 de l'heure.
Les briqueteurs ont tendance
à vouloir négocier par forfait.
Ce qui me déplait.
Il y a toujours là un perdant.

13 mai 2011

Ce travail de briques
sur ma maison
était ma dernière urgence.
Reste à faire :
les deux chambres
(plâtres, plafonds de bois,
sablage des planchers),
la véranda vitrée
(peindre la toiture de tôle,
rafistoler le tout).

14 mai 2011

Le goût d'être martyr.
Au temps des romains,
l'endurance à la souffrance
était un signe de sainteté.
C'était à qui pouvait souffrir
le plus.
Aujourd'hui,
le goût de la souffrance
est stupide… ou maso.
Deux mille ans de médecine
nous ont guéris.

15 mai 2011

Le moi et le moi profond.
Le moi profond étant comme
un gyroscope.
Le tout formant comme
un iceberg.
Mais je ne crois pas
que ce soit par rapport
à quelque norme établie que
notre système se régularise.
Mais par balancement
interne entre ce qu'il y a
en nous et ce qui s'y rajoute.
Le moi profond
tenant compte positivement
des perversions.
Ce que je n'aime pas
chez Freud et Jung,
outre leurs interprétations
presque ésotériques,
est leur air empesé.
Réactionnaire.
Ils n'ont pas compris,
ou voulu comprendre,
que la perversion fait aussi
partie du bonheur.
Que nous sommes
de tous les crimes comme
de toutes les saintetés.
Et que l'équilibre,
finalement,
est une affaire privée
qui ne se normalise pas.

16 mai 2011

La propriété est un prérequis
à la décision de changer.
J'agis sur ma maison
parce qu'elle est à moi.
Mais la rue
n'appartient à personne.
La propriété collective est
une entité juridique sans
représentant sur le terrain.
Depuis 1991, un groupe
de résidents de la rue
Christophe-Colomb se bat
contre le trafic qui passe
devant leurs maisons.
Le débit serait de 8,000
voitures par jour.
Après plusieurs années
d'échecs, voici qu'un groupe
d'élus vient d'inverser
le sens unique d'une partie
de Christophe-Colomb.
(L'idée originale était
d'inverser Mentana
vers Saint-Grégoire).
La rue Parc La Fontaine
étant la suite de Christophe-
Colomb, je profiterai donc
d'une circulation diminuée
devant ma maison.
Mais voilà que des résidents
de la rue Chambord
s'élèvent à leur tour.
Car le détournement défile
maintenant devant chez eux.
Ce petit changement
social montre néanmoins
la difficulté de changer
politiquement les choses, et
d'autant plus qu'à ce niveau,
tout se fait en retard
et un peu de travers.

17 mai 2011

Inondation majeure.
Le pire désastre naturel
depuis le verglas de 1998.
Depuis trois semaines,
la rivière Richelieu déborde.
3,000 maisons sont inondées.
L'armée et la sécurité
publique sont sur place.
Plusieurs endroits
aux États-Unis et au Canada
subissent le même sort.
Serait-ce le réchauffement
du climat
dont on nous parle tant.
On dit que les glaciers
fondent…

18 mai 2011

Par défaut, le sens de ma vie
n'est que de bien la vivre.
Apprendre de mes chats.
M'émerveiller
comme *TiCloune*!
Sautiller de joie devant
une autre journée à vivre!
Car même si je devais vivre
1000 ans,
que ferais-je de mieux
que de m'émerveiller!

27 mai 2011

Le québécois ne pense pas.
Il est catholique.
Mais il y a eu,
historiquement, progression.
Jadis, plusieurs annonçaient
la fin du monde,
et les foules les suivaient.
Aujourd'hui, on écoute
la prédiction à la télévision,
en se regardant en rigolant.
Nous ne croyons plus
aux apocalypses.

31 mai 2011

69 ans.

Mireille Baillargeon
est venue dîner avec moi.
Elle apportait des sushis.
Je lui ai avoué
qu'elle avait été la femme
la plus vivable dans ma vie.

- Oui, nous avons eu beaucoup de bons moments ensemble.
- Oui, nous avons eu cette chance.

1 juin 2011

J'entre dans l'évidence
de la vieillesse :
ma 70 ième année.
De plus en plus, je regarde
ma maison avec le sentiment
du départ prochain.
Comment éviter la tristesse,
l'inévitable tristesse
de devoir quitter
tout ce qu'a été ma vie.
Ces modestes choses
si difficilement acquises,
ne sont rien pour d'autres.
Elles ont été
ma vie heureuse.
Je regarde autour de moi,
et c'est comme si tout
commençait à s'éloigner.
C'est avec moi
que je vais mourir.
Aucune autre conscience
que la mienne
ne sera avec moi
à l'instant de ma mort.
À quoi bon tendre
d'inutiles perches vers autrui.

2 juin 2011

Jean Savignac de l'ITHQ
prend sa retraite.
Il y a 30 ans, en 1977,
je fus son premier patron.
Il s'est arrêté,
dans le Carré Saint-Louis,
pour me le rappeler.
Il s'en souvient lui aussi.
Nous étions
de simples appariteurs.
Je n'ai rien écrit de tout cela
sinon le Chapeau du Chef.
Je ne parlais que de mes
amours et de mes obsessions.
Un journal intime
est plein de trous.

3 juin 2011

J'aime écouter,
certains soirs d'été,
seul avec mes chats,
la vie des autres.
Les locataires qui reçoivent,
dans la cour
ou sur la terrasse.
Des voix jeunes qui rigolent
et semblent bien
dans ma conciergerie.

4 juin 2011

Et voilà que la maison
est *intubée* pour l'été!
La ville nous met
sur un réseau parallèle
d'alimentation d'eau
en plastic, le temps de
changer la vieille tuyauterie
enfouie sous les rues.
Excavation, et tout, et tout,
l'été s'annonce bruyant.
Et les voisins qui s'attardent
et commencent à se parler…

7 juin 2011

Je souffre de devoir rester
enfermé toute la journée.
Depuis 3 jours, j'attends que
Bell vienne réparer sa ligne
téléphonique brisée
par les grands vents
de la semaine dernière.
Mon plombier
me donne rendez-vous
et arrive à l'heure près.
Les monopoles
se foutent un peu de nous.
Je suis devenu intolérant
pour tout ce qui brime
ma vie privée.
Laisser ainsi ma porte
comme ouverte m'enlève
tout mon bonheur d'être seul.
Si j'attends quelqu'un,
je ne peux rien faire
de sérieux.
Mireille Baillargeon,
qui devait venir
à Montréal rencontrer
ses copropriétaires,
s'inquiéta de ce que ma ligne
ne réponde plus.
En passant, elle vint sonner
à ma porte, inquiète.
Après 4 ans de séparation,
son inquiétude
m'a particulièrement touché.

9 juin 2011

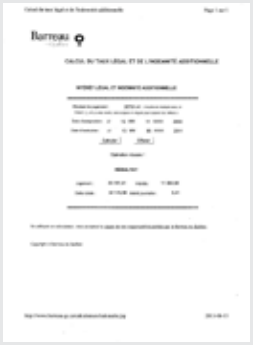
Ah! quel mois de juin!
que de petits troubles
mais qui n'en finissent pas!
Voilà que le jeune fils
du voisin marocain,
démolissant la terrasse
sur son toit,
se met à vidanger le tout
devant chez moi!
- Remets ça devant chez toi
ou j'appelle la police!
- Soyez poli, soyez poli!
Mais il le fit aussitôt.
(J'avais vu le regard de biais
qu'il jetait sur mon balcon
en commençant à vidanger
devant chez moi…).
Fourbe d'arabe!
et en tout profondément
méprisant des autres!
(*Pour se venger,*
il est venu de nuit faire
du massacre dans ma vigne
sur mon toit...).

10 juin 2011

Rencontrer l'avocate
Isabelle Geoffroy
qui promenait son chien
dans le Parc La Fontaine.
Le jugement est enfin rendu,
et j'ai gagné,
Le voisin a 30 jours pour
demander appel, ou payer.
L'avocate doit enregistrer le
jugement contre sa propriété.
S'il ne paie pas,
il y aura saisi.
Enfin!
Avec ce $32,000 (auquel
se rajoute mon $4,000
de dépôt), c'est de $36,000
que j'abaisserai ma dette
actuelle de $42,000.
Ne restera que $6,000 à
payer, ce que je ferai
d'ici la fin de l'année.
J'entre dans mes 70 ans
avec un logement gratuit
et $400 d'argent disponible
par semaine.
Je n'ai jamais été
aussi à l'aise de ma vie.
Le plaisir enfin
de ne pas toujours devoir
compter mes sous!

COUR SUPÉRIEURE

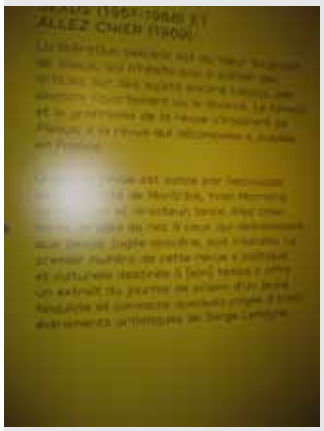
JUGEMENT



16 juin 2011

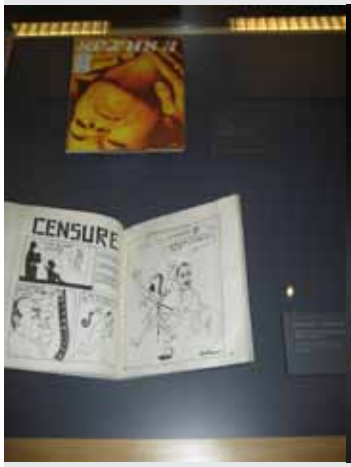
Encore deux heures
de conversation
dans le Parc La Fontaine!
Lise Renaud.
Après huit mois,
elle semblait contente
de me revoir.
Elle dit m'avoir découvert
à la Bibliothèque Nationale
(où elle aurait lu,
en plus, mes livres),
et où a lieu une exposition
sur l'Underground,
donc aussi
sur Sexus et Allez Chier.
- Tu es connu!
Elle m'a semblé
plus sérieuse, moins capotée.
Elle dit ne pas être croyante,
et commence à remettre
Freud en question.
Elle m'a dit être rester
impressionnée par les visions
de Hubble sur l'univers.
Je lui avais conseillé de
mettre en ordre son journal.
Elle m'a dit l'avoir fait
pour une partie, et l'avoir
même tapé sur ordinateur
(sans les collages).
En m'abordant et en me
quittant, elle m'embrassa.
Bon.

Oui, Sexus
fut mon point d'impact.
Le mouvement Underground
prend finalement place
dans la culture officielle
du Québec.



SEXUS (1967-1968)
et ALLEZ CHIEZ (1969)
La libération sexuelle est
au cœur du projet de Sexus
qui n'hésite pas à publier
des articles sur des sujets
encore tabous, par exemple
l'avortement ou le divorce.
Le format et le graphisme
de la revue s'inspirent
de Plexus, «la revue qui
décomplexe», publiée
en France.

Quand la revue est saisie
par l'escouade de la moralité
de Montréal, Yvan Mornard,
son éditeur et directeur,
lance Allez Chier,
sorte de pied de nez à ceux
qui demandaient que Sexus
jugée obscène, soit interdite.
Le premier numéro
de cette revue «politique et
culturelle destinée à (son)
temps» offre un extrait
du journal de prison
d'un jeune felquiste et
consacre quelques pages
à trois événements
artistiques
de Serge Lemoyne.



18 juin 2011

Cette reconnaissance
de la Bibliothèque Nationale
me flatte.
Oui, qui a fait mieux!
J'ai atteint l'éternité.
Ma folie de jeunesse
est satisfaite.
Je peux maintenant sombrer.
J'appartiens dorénavant
à une collection,
l'Underground.
Au Québec,
dans les années 60, il y avait
eu les joualisants (Parti Pris)
et les formalisants
(Quoi/La Barre du Jour).
Puis dans les années 70,
il y eut l'Underground,
véritable révolution
culturelle américaine,
redéfinissant tout
sur son passage.
Mais Sexus
est née de Sexologie.
Et Sexologie, c'était aussi
Lise Bissonnette.
À l'ouverture de la Grande
Bibliothèque, je me souviens
de l'avoir aperçue
de loin, qui montait seule
les escaliers en ne cessant
de se retourner, joyeuse,
épanouie, ne cessant de
regarder la foule qui circulait
sans la voir dans
sa bibliothèque enfin ouverte.
La femme d'action
était heureuse.
Tel fut notre destin.
Et je me souviens d'avoir été
content pour elle.

21 juin 2011

3696 Parc La Fontaine.
Un vieux vivait là.
Il accumulait toutes sortes
de choses devant chez lui,
pots à fleurs, et quoi, et quoi.
Il est sans doute décédé.
La succession
vide la maison.
Les conteneurs se suivent
à la porte.
On vide tout.
Des meubles
(sans doute cassés)
jusqu'au plâtre des murs.
On ouvre les portes.
On évacue l'odeur du vieux.

22 juin 2011

Marche.
Un enfant
qualifie les passants.
Lorsque je passe :
- un vieux.
Un punk
m'apercevant soudain :
- Ah y fait peur!

23 juin 2011

Mais la route
est encore bonne.
Le plaisir de la régularité.
Le plaisir de voir que la ville
fonctionne et se refait.
Le plaisir de voir que les
déchets ne s'accumulent pas.
La régularité
de notre bien-être quotidien.

1 juillet 2011

Mais la ville est mal gérée.
Comme la plupart
des résidences privées.
Le problème est partout
l'abondance.
On rénove, mais à grands
coups de gaspillage.
En cela,
la philosophie hippie était
foncièrement économique.
Faire beaucoup
avec très peu.
Les médias des riches
n'ont pas donné suite…

2 juillet 2011

Samedi, 17 heures.
Addellatif Saadallah fait
le pied de grue dans le parc
devant sa maison.
Il attend que sa locataire
(dont il vient d'obtenir
le droit d'expulsion pour non
paiement de loyer depuis huit
mois!…) sorte avec
ses meubles pour la harceler.
Car le jugement ne l'oblige
pas à payer (ce qui relève
d'une autre cour, les petites
créances), mais à quitter.
Addellatif rage et veut avoir,
lui, de l'argent.
Et sa femme crie
au téléphone :
- Qu'elle crève, la chienne!
m'a dit un autre locataire,
François Demeule,
qui n'en peut plus
de les entendre gueuler.
Ils sont en guerre
avec tout le monde,
locataires comme voisins.
La police est toujours rendue
chez eux.
Pourquoi chercher
des spectacles ailleurs
alors que mes voisins sont
une grande comédie humaine
en temps réel!

19 heures.
Et voilà que son fils aîné
est venu le rejoindre.
Ils attendent la locataire tous
les deux assis dans l'escalier.
Ils ne savent pas
que la locataire est déjà
dans l'appartement
(je l'ai vu rentrer).
Je gage qu'elle ne bougera
pas de la nuit.
Oh! Que bella commedia!
Oui, j'aime les voir souffrir.
Quel beau défoulement!

En ordonnant une expulsion,
c'était sous-entendu avec
meubles et effets personnels,
ce qui va de soi, les biens
de base étant insaisissables.
Mais les arabes veulent
tout régler tout de suite
à leur manière.
Ils s'entêtent à vouloir
retenir ses biens en otage
du loyer non payé.

4 juillet 2011

Une belle soirée chaude d'été
sur mon balcon.
Et voilà que Addellatif
se dirige tout nerveux vers
le parc, téléphone à la main.
Peu après la locataire se
pointe seule (oh! qu'elle est
dangereusement vivante!)
attendant sans doute, et ses
déménageurs, et la police.
Puis elle disparaît de ma vue.
Addellatif, sans la voir, l'air
las, revient et rentre chez lui.
Le fils aîné arrive en voiture,
le téléphone à l'oreille.
Il rentre chez son père.
Ça hurle.
Ils ressortent avec
des dossiers sous le bras.
Ils rentrent chez la locataire.
Le fils sort.
Il photographie la serrure.
Il rentre.
Ils sortent à nouveau
et rentrent chez eux.
Une heure plus tard,
le fils sort et attend.
Le père sort à son tour.
Ils se dirigent à pied vers
le poste de police, tout près.
La nuit tombe lentement.
Le père et le fils reviennent.
Puis rentrent
chacun chez eux.
Mais le père, assuré que le
fils est parti, retourne encore
fouiner seul chez la locataire.
Je vais me coucher.
Elle ne reviendra
peut-être pas cette nuit.

5 juillet 2011

Hier, nous avons perdu
Mimine durant trois heures.
Je l'avais enfermé
par mégarde
dans l'armoire à linge.
Toutes les activités
extérieures des voisins
me distrayaient.
Je trouvais étrange
la persistance de *TiCloune*
à rôder près de moi,
alors qu'il dort d'ordinaire
à cette heure.
Comme les chats
ont un langage qui demande
d'être attentif!
Mais quelle belle retrouvaille
ce fut!
Et *Mimine* et *TiCloune*
qui n'en finissaient plus
de se lécher!

6 juillet 2011

TiCloune est beau.
Il a la beauté de la jeunesse.
Mimine est tout fripé, gros
et lent.

Mimine imite *TiCloune*.
Il dort les quatre pattes
en l'air.
Avant, il ne faisait jamais ça.
Et les sautilleries de
TiCloune l'incitent à bouger.

TiCloune perd lentement ses
habitudes de chat sauvage.
Mordre et griffer
les rouleaux de papier cul,
sauter des hauteurs
presque impossibles.

Mais pour *TiCloune*,
Mimine reste le chef.
Si je caresse *TiCloune*
et qu'on entend soudain
craquer l'escalier, aussitôt
TiCloune tend l'oreille
et le regard inquiet
vers *Mimine* qui s'en vient.
Mimine me regarde.
TiCloune regarde *Mimine*.

7 juillet 2011

Le voisin marocain
a demandé de porter sa cause
en appel, non sur un point
de droit, mais sur tous
les points du jugement,
y compris sur la pertinence
du juge lui-même.
La demande sera entendue
le 10 août, dans un mois.
Ces mafiosi du Tiers-Monde
sont une plaie.
Ce malfaisant marocain
(reçu comme investisseur
immigrant) faisait partie
du groupe de marocains qui
volait l'assurance maladie
du Québec en y faisant traiter
à nos frais des étrangers
marocains qu'il recevait
chez lui.
Je les voyais arriver
en béquilles, etc.
Jamais les mêmes.
Je ne sais ce qu'est devenue
l'affaire.

(La cause est remise
le 16 septembre, pour cause
de multiples vacances.
Mais j'ai fait enregistrer
une hypothèque jugement
sur sa maison.
Ce qui équivaut
à une présaisie).

8 juillet 2011

Les travaux d'excavation
touchent à leur fin.
Et chaque propriétaire y va
de son balai pour reprendre,
par sa propreté, son trottoir.
Je regarde un conducteur
de remorque qui vient
d'embarquer une pelle
mécanique.
Son jeune garçon
l'accompagne,
en lui tenant la main.
Je l'envie.
Quelle belle vie aurait été la
mienne si j'avais eu l'oncle
Marco comme père!
En 1948, il avait commencé
à m'apprendre à nager,
à conduire son automobile, et
je serais devenu mécanicien
dans son garage.
Il m'aurait appris à grandir
avec lui.
J'ai dû grandir seul
contre tous, avec un père
disciplinaire qui m'obligeait
à me taire à table.
Tristesse.
Il y a comme une vitre
de 70 ans d'épaisseur entre
ma naissance et aujourd'hui.
L'infranchissable vécu.

15 juillet 2011

C’est parce que je suis
continuellement en train de
gigoter que la masturbation
me cloue, pour ainsi dire,
sur place.
Comme un point d’arrêt
après un excès de gigotage.
Mais j’aimerais
me débarrasser
de mes fantasmes féminins.
Mais quoi mettre à la place,
après tant d’années
de dressage.
Me reprendre.
Mais par où.
Le plaisir est bon.
Mais le danger
est de finir par penser
qu’il vienne d’autrui.
Ce qui n’est pas le cas.

16 juillet 2011

NOTRE CALENDRIER .

L’ère des tables de lois,
de Dieu.
La certitude.

L’ère de l’imprimerie,
du livre, de la culture.
La dialectique.

L’ère des médias,
des tablettes numériques.
La prolifération des données,
des études de cas.
La représentation en direct.
L’éphémérité.

18 juillet 2011

J’ai continuellement
devant mes yeux, au salon,
un vieux globe terrestre.
Je le regarde comme si
j’étais dans l’espace.
Je n’y vois que des mers
et des continents.
Notre avenir cosmique
ne retiendra rien
de nos histoires.
Toute ambition historique
reste une prétention
entre humains.
Il n’y a donc d’avenir
pour moi que moi.
À 70 ans, qu’ai-je donc
à faire maintenant de moi.
Je me suis fait ici une place
pour être heureux avec moi.
J’en suis arrivé
à une cohérence.
Ce n’est pas un système,
mais une mise en place
concrète.
On ne peut dicter pour tous
que de l’intolérance.
Mais à 70 ans, qu’ai-je donc
à faire maintenant de moi.
Plusieurs vieux voyagent.
J’ai l’obligation de rester
dans ma conciergerie.
Bien sûr, je pourrais vendre.
Mais voyager
m’ajouterait quoi.
Le bonheur pour moi est
ce que je suis devenu ici.
Plusieurs vieux espèrent
encore tomber en amour.
J’ai atteint une réaliste
désillusion d’autrui.
L’autre n’est toujours
qu’une éphémère transaction.
Et je ne me vois plus, maigri,
à la peau ridée,
faire des acrobaties nu
sur une femme nue.
Le ridicule tue.
Mais à 70 ans qu’ai-je donc
à faire maintenant de moi.
Plusieurs vieux
veulent encore accroître
leurs affaires.
Ce que je possède me donne
suffisamment d’ennuis.
Certains vieux se donnent
à l’aide à la pauvreté.
Je ne peux plus supporter
la bêtise des misérables.
Ils sont généralement plus
crétins que les bourgeois.
Mais qu’ai-je donc à faire
maintenant de moi.
Pourquoi encore
ce sentiment de manque.
Comme jadis d’un Dieu.
Ou d’un amour.
Mais maintenant que j’ai
goûté un peu de tout,
qu’est-ce donc encore
qui me manque.
Comme le goût de rebondir.
Comme si je cherchais
une nécessité, un devoir
à mon existence.
La difficulté d’admettre
que je ne vaux pas plus
qu’une mouche qu’on tue.
Sans aucune conséquence.

Ou n'est-ce tout simplement
que je n'ai plus la capacité
de me distraire.
Comme fatigué
de l'engouement qui me fait
ainsi philosopher à vide.
Reste que j'ai à entretenir
ma maison et les biens
nécessaires à mon bonheur.
Et à celui de mes chats.
Dans les dernières rêveries
que le cannabis
me permet encore.
J'ai mené jusqu'ici
deux vies consécutives.
La première,
de ma naissance à l'édition
de Allez Chier.
La seconde, de mon cours
de cuisinier à l'acquisition
de ma conciergerie.
À 70 ans, j'ai le plaisir
de pouvoir tirer le bilan.
Il correspond à ce qui m'a
toujours empêché
de faire autre chose.
Tout au long, mes routes
ont parus extravagantes.
Pour moi, elles étaient
la seule route à suivre.
C'était folie que de
me lancer dans l'édition.
C'était folie que d'acheter
une telle maison pour moi.
Mais ces folies d'alors
étaient pour moi
la seule issue possible
pour me sortir de l'illogisme.

19 juillet 2011

Adellatif et se deux fils
ont finalement jeté toutes
les choses de leur locataire
(rien de luxueux)
aux vidanges!

20 juillet 2011

Et pour en rajouter
à tous les emmerdements
de cet été, voilà qu'un
des trois *timers* a fait défaut
dans la cave à cannabis
après 10 ans d'usage.
J'ai pris trois semaines
à m'apercevoir que la culture
de cannabis était toujours
en mode végétatif,
une des trois lampes étant
restée allumer 24 heures
alors qu'elle aurait dû
être éteinte.
J'ai dû compresser
mon calendrier, avec le
résultat que la récolte ne fut
que de 1200 grammes frais.

Le plaisir de *triper*
à nouveau sur mon balcon.
Le cannabis permet
de voir des choses belles que
d'ordinaire l'on ne voit pas.
Le cannabis accentue
le caractère 3D de la réalité.
Quel plaisir de retrouver
ces autres dimensions,
après un mois de régime
aux feuilles sans fleurs!
Je regarde mes chats.
Toute ma vie
j'ai voulu prendre.
Je commence maintenant
à aimer laisser vivre.

21 juillet 2011

J'ai vu la locataire
du marocain :
La première fois,
seule avec trois blacks,
mais plutôt bien éduqués.
Une autre fois seule avec un
black, Addellatif les fuyant
vers le parc, ne voulant
aucune entente avec elle.
Et aujourd'hui seule avec un
homme dans la quarantaine,
auto rouge, ramassant
deux chaises à elle
dans les vidanges.

18 heures.
Elle arrive avec deux
policiers en auto-patrouille,
leur montre où étaient
les chaises.
Ils parlent.
Je n'entends pas.
Un policier monte sonner
chez Addellatif.
L'autre suit.
La locataire attend dehors,
assise dans mon escalier.
L'auto-patrouille
dont le moteur roulait encore
s'éteint de lui-même.
Mon voisin de balcon,
François Demeule,
sort sur son balcon
en se trémoussant, imitant
Addellatif menotté…
(Demeule et moi avons
une chose en commun :
nous détestons Addellatif,
lui en tant que locataire,
moi en tant que voisin).

Les policiers entrent
avec Addellatif dans
le logement de la locataire,
cherchant les meubles.
Addellatif hurle de sa voix
braillarde :
- je ne suis pas un voleur!
Un policier sort :
- c'est quoi le numéro
de Robert?
La locataire se rapproche.
L'autre policier sort
avec Addellatif.
- c'est un vol grave!
crie la locataire.
- Madame, Madame, allez
de l'autre côté de la rue!
lui crie le policier.
- la maison était dans un état
lamentable,
continue Addellatif.
Un policier élève la voix :
- je suis tanné! Si vous
parlez, je vous mets dehors
tout de suite.
Les policiers entrent
avec eux dans le logement
de la locataire.
Elle veut voir ses meubles.
Un policier sort.
L'autre aussi.
Addellatif suit, parle
sur le balcon avec eux.
Un policier lui dit :
- il y a des choses qui
manquent et vous êtes
le seul à avoir eu accès
à ce logement.
- ils sont à la cave.

Le policier Robert arrive.
- ce ne sera pas long,
mon superviseur s'en vient,
et on veut voir la cave.
- Non, lui réplique
Addellatif.
Le superviseur arrive :
- Je vous demande de nous
montrer la cave, sinon
je vous embarque pour
vol. Vous êtes en train de
commettre un acte criminel
en l'empêchant de récupérer
ses choses. Si vous refusez
de collaborer, vous serez
en état d'arrestation.

Finalement, Addellatif part
avec eux à la cave.
Il pleut.
Trois autos patrouillent
devant la maison.
Six policiers.
Jusqu'à minuit, le temps
que la locataire embarque
ce qui reste de ses meubles.
Puis Addellaif revient seul
et rentre chez lui.
Il peut poursuivre
sa locataire pour $15,000
au civil.
La locataire peut l'accuser de
vol de ses biens au criminel,
avec risque pour lui
d'un casier judiciaire.
La morale de la violence.
Oui, il y a plus malin
que moi.

22 juillet 2011

Un peu avant l'heure
des vidanges, vers 19 heures,
le jeune fils d'Addellatif
est allé casser le mobilier
qui restait encore dans
l'appartement pour ensuite
jeter le tout aux vidanges,
comme après un excès
de rage.
Le père est ensuite sorti
prendre une marche.

Une famille de crétins,
pédants et malfaisants.

23 juillet 2011

Notre justice n'est carrément
pas assez expéditive.
Sept ans pour une simple
cause de mur mitoyen
relève de l'inefficacité,
sans parler du droit d'appel.
Il faut des procédures
courtes, et des balises
de paiement.
Les malfaisants jouent
sur le laxisme
de la tolérance chrétienne.

25 juillet 2011

Rencontrer sur la rue
(Sherbrooke/Berri)
Guy Dufort, avocat
à la retraite, marié, enfants,
ancien du Séminaire
de Saint-Jean, puis
du Sainte-Marie me dit-il.
- On ne t'a pas vu
au conventum!
Je lui expliquai mon refus.
Il est plus tolérant.
Comme ce Guy Pratt (prêtre
en autorité au séminaire) qui
est finalement sorti
de la prêtrise à 62 ans… pour
se marier.
Ne semble pas avoir pris
sérieusement le problème
religieux.
Il est vrai que son père
ne s'affichait que déiste,
et le protégeait.
Il se dit aujourd'hui tolérant
pour toutes les religions.
N'a jamais fumé
de marijuana… qu'il craint.
Travaille à la Fondation
De Sève ($75 millions),
genre de holding d'autres
fondations caritatives
(Maison du Père, etc.).
L'idée de ces institutions est
d'aider le pauvre
en le réinsérant.
Il avoue cependant que
les grosses organisations
dépensent la grande part
des dons en salaires, tandis
que les nouvelles sont moins
lourdes et servent davantage
les pauvres.
Mais il ne lui vient pas
à l'idée que c'est la forme
de la société elle-même
qui engendre les formes
d'exclusion et que ce sont
les structures salariales
et bien-pensantes de cette
société qu'il faut changer.
Les salaires de tous
ces diplômés sont
une véritable plaie sociale.
Chacun des diplômés
veut être derrière un bureau
plutôt que d'être derrière
les chaudrons.
M'a suggéré de créer une
fondation pour une chaire
universitaire (1 million
donnant $50,000 en salaire)
sur l'athéisme.
Mais il me semble que c'est
encore là tourner en rond.
J'ai aussi rencontré
récemment Marcel Martin,
médecin, sur la rue
du Parc LaFontaine.
Ce sont eux
qui me reconnaissent
et m'interpellent.
Sexus les avait rejoints.
Dufort se souvient de moi
au collège comme d'un gars
qui courrait vite…

26 juillet 2011

Il y a 20 ans, on ne voyait
pas de jeunes enfants
sur le Plateau Mont-Royal.
Aujourd'hui,
il y en a partout.
Partout, des jeunes femmes
poussant poussettes.
Et ça braille!
C'est que maintenant
le gouvernement
les subventionne!
Aujourd'hui, pour être *hot*,
il faut avoir un *p'tit bébé*!
Oui le Québec
est un peuple d'épais.
Avec des foules de 100,000
personnes hurlant et levant
les bras en chœur dans un
spectacle rock, des foules et
des foules à Juste pour rire!

28 juillet 2011

La concubine
de mon locataire boulanger
s'est fait presque prendre…
Elle touche, depuis 1997, du
bien-être social illégalement
(il m'avait dit qu'elle
travaillait) déclarant vivre
avec sa famille plutôt
qu'avec lui.
Ils ont dû comparaître.
Ils ont menti disant ne vivre
que certains jours ensemble.
Mais du coup elle est
déménagée chez sa mère.
Ce qui fait mon affaire.
Elle est paresseuse
et malpropre.
Quant à lui, il est désemparé.
(Mais après deux semaines,
elle est revenue…
plus hypocrite qu'avant.
Ce sont de pauvres gens).

29 juillet 2011

J'ai acheté
Éloge de la masturbation
de Philippe Brenet, 1997,
chez le libraire Guérin.
Le livre de seconde main
était dans la vitrine,
et il m'a fallu le demander
aux trois commis (un gars,
deux filles) qui ont tous
discrètement rigolé.
L'évolution du Québec est là,
lentement.

Mais qu'est la masturbation
dans notre société?
J'ai parfois l'impression
de saisir, de presque prendre
quelque chose qui me glisse
entre les mains.
Je bande comme si
j'imputais au sexe quelque
chose qui me vient d'ailleurs.
Mais je ne réussis pas
à saisir d'où.
À chaque fois
cela m'échappe.
Oui, les mille contrariétés de
la journée,
je les compense le soir
dans une masturbation
où je suis le seul maître
de la soumission d'autrui.
L'image idéalisée
de la femme devient alors
mon souffre-douleur.
Mais tout cela n'est pas clair.

Cette femme idéalisée,
dans le quotidien,
je ne la vois pas.
Jadis, je croyais l'apercevoir,
j'espérais encore la rejoindre.
Mais l'évidence est
qu'elle n'existe pas.
Alors pourquoi
me fait-elle encore bander.
J'en déduis que je bande
sur des rencontres, des gestes
impossibles.
Je bande sur ma capacité
virtuelle à dépasser
mon impuissance.
La réalité, toujours pleine
de conflits, me fait débander.
Je n'aime pas demander
la permission.
Au mieux, je bande
sur une désobéissance.
Jouir en détruisant l'autre.
Comme une honte
après le péché.
Comme un reste
de délinquance nécessaire.
Comme le joueur compulsif
rêve qu'il gagne à la loterie.
Mais lorsque j'aperçois que
la masturbation me sauve
de la réalité, je n'y vois
encore que du bien.

1 août 2011

Je n'ai plus rien à faire.
Sauf à m'occuper
de la transmission
de ma maison
et de mes écrits.
Je m'amuse sur Internet.
J'ai recommencé l'inventaire
des éditeurs numériques
francophones.
Je m'arrête, trois fois
par semaine, à la Grande
Bibliothèque, par petits
coups de deux heures,
le temps normalement alloué
à l'utilisateur.
Je télécharge.
Je ramasse.
Je fais l'inventaire du livre
numérique français.

4 août 2011

Je viens de ramasser
le cadavre d'un jeune chat
écrasé.
Je le voyais
depuis quelques mois.
Il ne semblait pas abandonné.
L'an dernier, fin août,
je commençais à nourrir
TiCloune.
La prolifération de la vie
devrait me rendre
moins sensible.
Chacun prolonge sa vie
du mieux qu'il peut,
et c'est par le nombre
que la vie persiste.
Je devrais d'abord
me soucier
des millions d'humains
qui meurent de faim.
Mais la chose
m'est impossible.
Ils sont trop loin, et les dons
se gaspillent en chemin.
Je dois donc travailler
sur ce que je peux faire.

8 août 2011

Le voisin qui m'appelait
« jeune homme» a pris
un sérieux coup de vieux.
On dirait qu'on vieillit
par coups brusques.
Il marche avec une canne,
et réussit à peine à suivre
sa femme qui, visiblement,
ralentit pour l'attendre.
Ils ont plus de 85 ans.

10 août 2011

Me berçant seul
sur mon balcon.
Devant une chaise
désormais vide.
Si ce n'est lorsque *Mimine*
s'y installe.
Désormais seul
jusqu'à la fin.
Heureux d'être bien.
Seul sur mon balcon
dans la verdure.
Écoutant les derniers
concerts du parc.
Dans l'immensité du chaos
qui nous emporte.

16 août 2011

Début juin, j'avais rencontré
Claude Ramsay et un copain
à lui au restaurant *nouvelle cuisine* du Parc Lafontaine.
Cette sortie à trois vieux
m'avait plutôt ennuyé.
Ils n'ont pourtant que cinq
ans de plus que moi,
mais l'impression m'est
restée de beaucoup plus.
Avec toutes mes activités
(conciergerie,
livres électroniques)
j'ai l'impression d'être resté
plus jeune, et surtout
plein de vitalité.
C'est la santé maintenant
qui, en fait, nous sépare.
La situation de Claude
Ramsay (qui vient de me
téléphoner) se détériore.
Je le croyais parti en
Argentine avec son copain,
mais ce n'est qu'un projet.
Actuellement, en plus de
ses incontinences, il saigne
plusieurs fois par jour.
Il se sent épuisé
et n'a le goût de rien.
Il y a plusieurs années,
un de ses amis médecins,
diagnostiqué lui aussi
comme cancer à la prostate,
avait refusé tout traitement.
Il vit encore aujourd'hui,
et se porte bien.

Ramsay
a obéi aux médecins.
Son cancer ne lui causait
aucun problème.
Mais depuis qu'il a subi une
chimiothérapie, qu'ils l'ont
trop brûlé comme ils disent,
c'est la catastrophe.
J'ai bien peur que tout cela
n'annonce rien de bon.
C'est comme une mort
annoncée.
Heureusement, son fils
est de retour de Tunisie,
et peut s'occuper de lui.
Oui, la vie
n'a rien d'envoûtant.
C'est la santé qui est,
en elle-même,
la seule motivation de vivre.
Comme un jeune chat
sautille pour sautiller,
dans le soleil du matin.

20 août 2011

Je me suis fixé l'objectif
de télécharger 100 livres
numériques par semaine,
soient quelque 35 livres
par visite
à la Grande Bibliothèque.
Je ne peux tout lire, mais
cela me permet de voir
comment les autres éditeurs
numériques travaillent.
À date, j'ai trouvé trois
éditeurs québécois.
1.
ANEL.
Je me suis présenté
sans rendez-vous au bureau
de l'Association Nationale
des Éditeurs de Livres.
La responsable du numérique
m'a reçu.
L'ANEL a pour objectif
d'offrir à ses membres
un service de mise en ligne
de leurs livres numérisés
(qu'il faut acheter), sous
la supervision d'une firme
informatique De Marque.
Elle fut accueillante.
Mais je lui ai fait voir
sur son site Internet le site de
la Bibliothèque Électronique
du Québec,
qu'elle ignorait…

2.
La Bibliothèque
Électronique du Québec
de Jean-Yves Dupuis.
Énormément de travail.
Plus de 1000 titres.
Les grands auteurs
du Québec avant 1900.
La mise en page est propre,
et le texte semble
avoir été vérifié
sur la version définitive.
Mais pourquoi ne pas avoir
scanné directement
la version définitive,
ce qui aurait rajouté
en couleur et en crédibilité.
Le scannage de la version
papier définitive me semble
la formule la plus sérieuse,
tant pour la crédibilité
du texte que pour
la présentation d'époque.
3.
L'Université du Québec à
Chicoutimi, sous la direction
de Jean-Marie Tremblay.
Des milliers de livres.
Mais qui comportent
beaucoup de coquilles.
Il est évident que les textes
ne sont même pas relus.
Mais le site est intéressant
par le choix des titres.
Beaucoup de sociologie.
La présentation en 8½ x 11
n'a d'excuse que d'avoir été
choisie dès l'an 2000,
donc bien avant le iPad.

24 août 2011

Et je ne parlerai pas
des quelque 5000 titres qu'on
m'offre gratuitement ailleurs
sur le Web.

Mais tous ces livres
numérisés
offerts gratuitement
ne le sont qu'au moment
où ils ne signifient plus rien.
Ils sont intellectuellement
morts.
Ils ont été jadis la culture
qui nous a permis
de nous libérer du culte.
Mais aujourd'hui,
ils sont eux-mêmes emportés
dans l'immense spirale
de l'après culture.
Ils sont des distractions.
Comme une ballerine à tutu
peut encore aujourd'hui
signifier l'art.

27 août 2011

Je vis heureux
seul avec mes chats.
Accepter de vivre
avec quelqu'un, serait aussi
accepter de recevoir
une douzaine de personnes.
Sans compter l'écho
quotidien des choses
dites à la télévision.
Mes chats sont prisonniers.
Il n'y a qu'eux.
Et sans échos des médias.
Nous formons ainsi
une petite meute à trois.
Nous avons nos heures.
Nous répétons, jour après
jour, les mêmes habitudes.
Si bien que si je retarde,
parfois mes chats se sont
déplacés et m'attendent.

29 août 2011

Je ne dirai jamais assez
le bonheur que je ressens
à bien fonctionner encore.
Pouvoir marcher longtemps,
pouvoir retenir mes selles
et mon urine, pouvoir saisir
de mes mains sans trembler,
oh combien de merveilles
encore dont je ne parle
jamais!
Et qui sont la base
de ma joie.
Oui, j'aime
faire bouger mon corps,
tendre mes muscles,
goûter à la danse des sens.
Les dernières voluptés
de la vieillesse.
Et me reviennent
mille odeurs passées à même
celles qui me viennent!

L'écologie est en train
de devenir une renaissance
théologique.
Comme hier nous nous
sentions coupables devant
Dieu, nous nous accusons
mutuellement aujourd'hui
d'accélérer le réchauffement
de la planète.
Et l'on dit
que les gens de science
s'entendent là-dessus.
Ce dont je doute.
Nous aimons prétendre que
nous sommes responsables
de ce qui nous arrive.
Comme si l'avenir
du cosmos
dépendait de nous!
Je crains davantage
la bombe démographique.
Et les sectes marchandes
qui contrôlent les médias.

1 septembre 2011

Tu ne changes le monde
que pour toi.
Oui, jeune,
j'ai changé le monde!
Il était impossible en 1960,
au Québec, de vivre la vie
que je vis.
Athée, rentier, célibataire,
me masturbant
devant mes DVD pornos,
fumant mon cannabis.
Ne disant pas tout, bien sûr.
Mais pratiquant tout à l'aise.
D'autres vivent autrement.
Il est donc normal
que je ne veuille rien savoir
de leurs manies non plus
qu'ils ne s'intéressent
aux miennes.
Nous sommes passés
de l'intolérance
à la diversité anonyme.
Oui, je fus le premier
au Québec à porter le fanion
(Sexus) de la liberté sexuelle
au cœur de l'élite chrétienne
d'alors.
Qui me mit à mal
comme il se doit, signe que
le changement était amorcé.
J'étais l'un des porte-
étendards des jeunes d'alors.
J'ai marqué un coup.
La liberté sexuelle
a commencé officiellement
au Québec à partir de Sexus.

Ce qu'il faut aussi retenir,
c'est que Sexus
et Allez Chier ne furent
que des événements.
Comme Serge Lemoyne
faisait des peintures
événements, du périssable.
L'événement ne visait pas
l'œuvre éternelle, ne disait
pas comme une bible, mais
montrait tout simplement
des chemins.
C'était à chacun de venir
y poursuivre sa route.
Ce qu'il faut retenir aussi
c'est que nous étions jeunes.
L'avenir passait par nous.
L'histoire nous interpelait.
Nous ne pouvons plus
aujourd'hui que fignoler
le fait accompli.
Ou radoter.

2 septembre 2011

Mais quelle année, oui
quelle année que cette année!
Une contrariété
n'attends pas l'autre.
Cette fois c'est le système
national de télévision
qui passe de l'analogique
au numérique.
Il m'a fallu acheter
un décodeur pour pouvoir
continuer d'utiliser
ma vieille télévision.
Et ce fut peut-être une bêtise.
Je n'arrive plus
à y faire fonctionner
mon lecteur DVD.
J'aurais dû tout bazarder
et me rééquiper à neuf.
J'avais fait la même erreur
en voulant sauvegarder
mon vieil ordinateur.
Je l'ai fait réparer pour rien,
le nouveau étant plus rapide.
Donc, pour l'instant,
adieu films pornos!
Adieu débilité!
Quelle belle occasion
ce serait de me refaire
d'autres habitudes.

3 septembre 2011

J'ai redécouvert
la Bibliothèque Nationale de
France numérique (Gallica).
Je l'avais trop sévèrement
jugée le 13 novembre 2010.
Des milliers de livres!
J'accumule, j'accumule.
Quelle belle distraction.
Comme collectionner
de vieilles cartes postales.
C'est comme ce que disent
les livres.
Ils disent ce qui était.
Ils ne disent pas ce qui est
aujourd'hui.
J'accumule
des images du passé.
Avant, on n'y avait accès
qu'au compte-goutte.
Aujourd'hui,
c'est le saut dans la mer.
Mais dans une mer du passé.
L'histoire du livre fut notre
histoire contre les dieux.
J'ai retenu les grandes
catégories du système
Dewey pour organiser
ma bibliothèque numérique.
J'y ouvre des dossiers
par auteurs
pour y classer leurs livres.
100 philosophie.
200 religion.
300 sciences sociales.
500 science.
800 littérature.
900 géographie.
930 histoire.
J'ai actuellement plus de 700
livres, dont 200 québécois.
Soit 3 go.

4 septembre 2011

Ma bibliothèque athée
n'a d'originalité
que son regroupement.
Car tous les livres
se trouvent déjà numérisés
(dans d'autres éditions)
à la BNF.
Oui, je suis un québécois
profondément arriéré
qui ne s'imagine pas encore
l'ampleur de la révolution
numérique.
Je me sens vieux et dépassé.
Dire que je pensais
pouvoir faire l'inventaire
des livres numérisés!
Impossible.
Des milliers, des milliers,
des milliers!
Toutes les vieilles éditions
du passé sont en train
de remonter gratuitement
en surface.
La formule PDF était déjà
un prérequis à l'édition
sur papier.
Les lecteurs numériques
nous permettent maintenant
de court-circuiter
imprimeurs, distributeurs
et libraires.
J'oublie donc mon projet
d'inventaire pour me faire
tout simplement
une bibliothèque portative.
Mon i-Pad de 32 GO
contient déjà 70 livres
et supportera jusqu'à
500 livres de 400 pages.
Plus que je ne pourrai
encore lire.

10 septembre 2011

J'ai remarqué, depuis
que je ne m'excite pas
par de la pornographie, que
je recommence à m'imaginer
malgré moi des scènes
de violence.
Contre un locataire.
Contre mon voisin marocain.
Les montées d'adrénaline
compensent peut-être
l'absence de montées
sexuelles.
La pulsion doit s'extérioriser.
J'aime mieux faire violence
sur une femme nue
que sur mon voisin.
Le plaisir que j'en éprouve
m'est une apaisante
récupération de moi.
Il y a aussi
comme un reste d'archétype
du passé, époque où
les femmes étaient soumises
absolument aux mâles.

Il y a aussi autre chose.
L'impossibilité
de transformer, si peu soit-il,
la société ambiante, donne
une énorme frustration,
sans cesse refoulée.
ILS ont fait ceci,
le GOUVERNEMENT
devrait, les maudits
CAPITALISTES.
Une frustration exacerbée
par les médias
et leur quotidienne croisade
contre ceci et contre cela.
Et tout ceci
qui ne débouche jamais.
Le rêve pornographique
est justement une semblable
impossibilité (ce n'est jamais
comme ça que les choses se
passent, il y a toujours un
avant et un après, etc.), mais
surmontée par l'imaginaire,
et qui débouche
sur l'éjaculation.
Contre tout
ce qu'on me fait subir,
j'épuise en masturbations
ma force inutile
d'opposition.

11 septembre 2011

Nous naissons
dans une société.
Pour réussir à changer
la moindre chose,
le sens unique d'une route
par exemple, il faut parfois
y mettre 20 ans.
Et c'est en autant
que les changements
n'arrivent que très lentement
que nous vivons en paix.
L'habitude est la base
de la concorde sociale.
Ce n'est qu'aux époques
de grandes tensions,
au sommet des grands excès,
que surviennent
des changements brusques
qui sont alors acceptés.
Le confort
est la base de la société.

14 septembre 2011

Je me sens vieux et dépassé,
et de plus en plus mis de côté
partout où j'arrive.
J'ajouterai que ma barbe
fait maintenant malpropre.
La mode est à la tête rasée,
comme dans l'armée.
Et les jeunes recommencent
à se marier, en blanc.
La jeunesse (et les moins
jeunes) ne veulent pas
s'encombrer de vieux
morveux qui font ombrage.
D'autant plus que je prétends
être quelqu'un,
ce que les autres ne voient
que comme une prétention.
Ce qui est vrai.
Un vieux trop bavard,
et qui prétend tout savoir,
ne peut être qu'un inconfort.
Je m'enferme,
et de plus en plus
ma consolation
est ma grande maison,
un confort un peu plus
qu'ordinaire, dans lequel
je vis avec mes chats,
mes livres et mon cannabis.
Je vis ici comme si j'étais
mort ailleurs.
Oui, ma mort s'en vient et,
de plus en plus,
me semble bonne.
Ne plus être,
ne plus être jamais avec eux.
Retourner au silence
d'où je viens.

16 septembre 2011

La demande
d'en appeler du jugement
a été refusée à mon voisin.
Reste à collecter l'argent.

17 septembre 2011

L'automne à nouveau.
Le chauffage à nouveau.
Bientôt le temps de refermer
la maison pour l'hiver.
Je me sens comme
une caisse de résonnance.
Tous ces événements
créent des vacarmes en moi.
J'ai besoin de rester seul.

19 septembre 2011

Je me suis finalement acheté
un nouveau téléviseur
(SONY 32'', $439), qui
m'est d'une grande vision
comparé au 20'' que j'avais,
mais n'étant qu'un format
des plus modestes,
le double étant courant.
Bien que j'avais réussi à tout
rebrancher sur l'ancien
qui datait de 20 ans,
avec pour effet que tout
y fonctionnait tout croche.
Le nouvel écran n'a que 3''
d'épaisseur contre 17''
de l'ancien.
Ce que je lisais, jeune,
comme étant futuriste
(la télévision murale) arrive
aujourd'hui dans mon salon.
J'éprouve néanmoins
un sentiment de gaspillage.*
Devoir jeter un téléviseur
(et une caméra) qui
fonctionne encore me gêne.
Mais il est vrai
que ces produits datent
de plus de 20 ans
et qu'ils ont fait leur temps,
comme un vieux
chauffe-eau.
Le progrès remplace
chez nous le côté dévastateur
des guerres.
Vaut mieux détruire
pour améliorer
que simplement détruire.

J'ai aussi fait le ménage
dans mes tentatives
de films amateurs
datant des années 1990.
Devoir, 20 ans plus tard,
revoir des images
de Saint-Joachim et des
rénovations sur ma maison,
m'a donné une émotion
introuvable ailleurs.
Jamais l'écrit ne rend
le non-dit
que montre un film.

* Un automobiliste a ramassé
ma vieille télévision,
et j'ai donné ma caméra
à un professeur de cinéma
de l'université Concordia
où l'on s'en sert encore
dans l'enseignement.

21 septembre 2011

Notre morale nous vient
du plus profond
de notre propre histoire.
Nos perversions
d'aujourd'hui sont la suite
logique de nos premières
difficultés à nous réaliser.
C'est comme si
nous répétions obstinément
l'échec.
C'est par rapport à soi
que nous cherchons
à atteindre un idéal.
À peine les autres sont-ils
des influences collatérales,
ou des conseils donnés
comme *à côté du sujet*.
En ce sens, toute morale
officielle est fausse, et ne
peut-être qu'une intolérance
contre chacun.

22 septembre 2011

Il n'y a pas, chez nous,
de culte de soi.
À peine quelques photos,
quelques lettres, et voilà
toute notre histoire!
Nous vivons dans
une continuelle domination
du culte des autres.
Livres, films, médias,
tout nous parle
continuellement d'autrui.
C'est comme si
nous n'avions pas droit
d'existence.

23 septembre 2011

Je viens de constater
une fois de plus
que je vis entouré
de demeurés qui se croient
sérieusement éternels.
Je reviens du cimetière
de la montagne
où j'ai pu obtenir le détail
des opérations à faire
et des frais minima
qu'il en coûte
pour l'évacuation sociale
d'un corps.
Mais comme il fut difficile
de ne parler
que de minimum!
C'est de marbre,
de mausolée, de vanité pure
et simple dont on essaie
de vous convaincre.
Le culte de soi, comme tout
le reste d'une vie moyenne,
n'est ici encore
que fait de médiocrités.
Le vide réel des tombeaux
est cause des plus fastueux
monuments.
Comme si chacun voulait
enfin qu'on le prenne
pour ce qu'il n'est pas!

Mon ancien testament
testait ainsi :
ARTICLE 2
DISPOSITIONS FUNÉRAIRES
Sauf disposition contraire de ma part, je laisse à la discrétion de mon liquidateur le soin de mes funérailles en leur demandant toutefois de respecter mon désir que je sois incinéré aux conditions et coûts minima d'un crématorium. Qu'aucune cérémonie religieuse n'ait lieu et que mes cendres accompagnent mes manuscrits.

Je le remplacerai par ceci :
ARTICLE 2
DISPOSITIONS FUNÉRAIRES
Après constatation médicale de mon décès, que le CENTRE FUNÉRAIRE CÔTE-DES-NEIGES DIGNITÉ, 4525, chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal, 514-342-8000, fasse le transport du corps, lui donne le traitement hygiénique préparatoire à l'incinération, et le place dans un contenant crémation No AICCNTNR (boite de carton). Que le CIMETIÈRE NOTRE-DAME-DES-NEIGES, 4601, chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal, 514-735-1361, incinère le corps, dispose des cendres dans une urne biodégradable, et lui attribue une niche appropriée.

29 septembre 2011

Après avoir téléchargé
les livres sacrés de la Chine,
de l'Inde et de l'Arabie, j'ai
tenté une petite expérience.
J'ai téléchargé
la Bible de Genève 1562
(des protestants), 450 Mo,
et le tout a pris 30 minutes.
Mon Journal version illustré
a 813 MO, donc nécessiterait
presque 50 minutes.
Par contre la version
classique n'a que 128 MO.
En moins de 60 minutes,
je pourrais envoyer le tout
à l'autre bout de la planète.
Une véritable révolution !

30 septembre 2011

Donné à Mireille Baillargeon
ma première tablette
numérique (READER
de Sony), sur laquelle j'ai
monté le Journal de son père.
(Sa sœur en a déjà un
semblable).

Terminé aussi le transfert
numérique de mes petits
vidéos.
Rien de valable, sinon
quelques souvenirs.

Aussi fait le ménage
dans mes vieilles pipes,
dont je donne le surplus
aux pauvres.*
Je m'en suis acheté
une nouvelle à $100.
Ma préférée était de la même
marque, mais ne m'avait
coûté, dans une vente
de garage, que $1.
* Avouons-le, donner aux pauvres nous débarrasse de nos vieilleries.

Oui, l'argent change
les hommes énormément.

1 octobre 2011

À lire les livres sacrés
chinois comparés aux livres
bibliques, il est clair que
les chinois furent un peuple
doté d'un territoire
et que leurs livres sacrés sont
leurs livres d'histoire parlant
en termes concrets
de responsabilité.
Les livres bibliques
sont des livres d'apatrides
irresponsables déparlant et
s'injuriant dans leurs délires,
attendant tout
d'un illusoire dieu.
Mais regarder du côté
des anciens ne peut être
qu'une curiosité.
Rechercher un maître,
un maître de morale,
reste une impossibilité,
une aliénation de soi.
Il n'y a pas plus
de morale à rechercher
que d'amour à rencontrer.
Ni Confusius, ni Socrate,
ni Marc-Aurèle
ne sont des maîtres.
Chacun n'a dit
que son chemin,
son adaptation à son milieu,
un chemin qui ne se répètera
plus jamais.
Deviens qui tu es.
Les morales *pour tous*
sont l'œuvre de malfaisants.

3 octobre 2011

Le plaisir
de n'avoir rien à faire.
Sinon quelques tâches
quotidiennes d'entretien.
Le plaisir de me sentir
à nouveau disponible.
Je m'active le matin,
je m'impose une sieste
d'une heure l'après-midi, et
je finis le reste de la journée,
lisant, fumant mon cannabis,
repensant ma vie.
La vieillesse en santé,
financièrement à l'aise,
n'a rien de déplaisant.
Toutes les impuretés
de la jeunesse se sont
déposées au fond de soi,
donnant une eau transparente
nous permettant enfin de voir
nos véritables profondeurs.

4 octobre 2011

L'erreur de Claude Ramsay.

Laissé par inadvertance
sur mon répondeur :
«Bonjour André,
c'est Claude.
Alors écoute, il est midi sept,
je vais quitté dans pas très
longtemps, j'ai découvert, ou
on m'a suggéré un nouveau
restaurant, je vais l'essayer
ce midi, sur Wellington, et
puis j'ai découvert aussi
quelques petits magasins
sur Wellington qui semblent
forts intéressants.
Alors on se reparle plus tard.
Moi je serai de retour,
je ne sais pas moi,
après 4 heures, o.k.
À bientôt!
Hé! j'espère que tu n'as pas
tout investi dans la banque
Dexia, parce que là t'aurais
vraiment des maux de tête.
À la prochaine!»

Bambochard gâté, placoteux,
qui ne mène à rien.

6 octobre 2011

La mort demeure
l'une des belles inventions
de la vie.
De nous-mêmes,
nous ne partirions plus.
D'autres doivent sans cesse
naître pour que la jeunesse
du monde se perpétue.

7 octobre 2011

Après 5 ans de vie
complètement seul,
je commence à comprendre
ce qu'est la solitude.
J'éprouve
un immense plaisir à
poursuivre sans interruption
ce que je fais, à me retrouver
toujours enfin seul
dans mon ermitage.
Ces moments d'extase
à sentir passer la vie.
À suivre en silence
la continuité des choses.
L'idée qu'on se familiarise
trop avec moi
m'est de plus en plus
insupportable.
Rien de plus énervant que
le téléphone de familiarité
qui peut sonner à tout instant.
L'autre nécessairement est
autre, et doit le demeurer.

8 octobre 2011

La vie
n'est pas une ligne droite.
La vertu n'est pas
une performance.
C'est d'une suite de banalités
qu'est faite notre identité.
Dieux, héros, vedettes
ne sont finalement que
des calamités pour exaltés.
Nécessairement, chacun doit
se retirer de la société pour
retrouver en lui son chemin.
La société ne peut être
que lieux de transactions.
Ma jouissance d'exister
demeure mon affaire privée.

11 octobre 2011

Il m'est venu comme
le souvenir du bambin
que j'étais sur la plage
de Grande-Vallée, ne cessant
de glousser de rires
à chacune des découvertes
que la mer m'offrait.
Je regarde ce soir la lune
à ma fenêtre, et j'ai le goût
des mêmes soubresauts
de joie.
Le bonheur a toujours été ici,
à chaque instant.
Chaque respiration
est une récompense.

16 octobre 2011

J'ai dit à Mireille Baillargeon
qu'elle était dorénavant
ma répondante en cas
d'urgence ou de décès.
Elle a dit oui, spontanément.
Le fait de lui laisser
ma maison
(sans qu'elle le sache,
mais ho! comme elle semble
deviner…) me rassure.
Je sais qu'elle s'occupera
de mes chats.
Mourir sans héritiers,
et surtout qui connaissent
vos biens, est inconfortable.
Il est rassurant de mourir
en sachant que quelqu'un va
prendre la suite des choses.
C'est la seule qui peut, et
mérite, de prendre la relève.
Voilà un problème de régler.
Si je meurs avant elle.

YVAN MORNARD
3960 Parc Lafontaine
Montréal.

POUR URGENCE

MIREILLE BAILLARGEON
1-450-539-3552
ou la rejoindre par :
Marie-Françoise Gautrin
1-450-243-1910

SI DÉCÈS

NOTAIRE LOZEAU
514-522-4462
Centre funéraire Côte-des-Neiges
514-342-8000
Cimetière Notre-Dame-des-Neiges
514-735-1361

22 octobre 2011

Écrire, pour moi,
fut d'abord une fabulation
due à ma mère absente.
Je lui disais tout.
J'ai pris ainsi l'habitude
d'écrire qui s'est développée
en perversion.
J'ai compensé
par l'imaginaire ce que
le réel ne me donnait plus.
J'ai créé mieux
que ce qui me manquait.
Dites-moi en quoi
les perversions sont-elles
donc méprisables?
Elles font partie
des régulateurs sociaux.
Mon journal est ainsi
l'histoire d'une forme
de maladie mentale.
Dieu, Amour, Éternité
en sont les symptômes.
Il fallut *oser* pour en sortir.
Il fallut *oser cesser de croire*
pour enfin apprécier.

24 octobre 2011

La pluie.
L'automne.
L'an dernier, à même date,
j'entrais *TiCloune*
dans la maison.
Depuis,
nous vivons ensemble,
Mimine, *TiCloune* et moi.
Nous répétons les mêmes
habitudes aux mêmes heures.
Il y a même l'heure
de la soirée où *TiCloune*
et *Mimine* se cherchent…
pour se batailler.
Cette nuit, comme pour
marquer le coup, *TiCloune*
est venu dormir sur le lit
avec nous, sur le dos,
les pattes en l'air.

25 octobre 2011

La pensée occidentale repose
sur le concept du favoritisme
biblique.
Chacun veut être au ciel tout
en supportant sans remords
l'enfer pour d'autres.
Une pensée
foncièrement barbare.
Alors que tout nous enseigne
l'interdépendance de tout
ce qui est.

29 octobre 2011

Finalement Claude Ramsay
m'a retéléphoné.
Il pensait m'avoir dit
qu'il avait dû aller d'urgence
à l'hôpital pour
une hémorragie sérieuse.
Ses médecins lui interdisent
désormais tout voyage, mais
il espère faire une croisière…
Quel étrange bonhomme
qui ne pense qu'à s'amuser!
Mais j'ai quand même
été dîner avec lui.
Et nous avons été
magasiner pour lui
une cafetière expresso
au magasin La Baie.
Il m'en reste néanmoins,
malgré ma critique,
l'image d'un homme joyeux.
Et qui vit plus que moi
dans la réalité mondaine.
Moi, je suis un moine,
et heureux de l'être.
L'autre n'est jamais
ce que l'on pense,
mais toujours autre.
C'est parce qu'on le fabule
qu'on lui porte de l'affection.
Le temps nous apprend.

19 novembre 2011

Depuis mardi le 15,
je suis en mode saisie
contre mon voisin.
Jeudi le 17, le fils aîné
a été menacer mon avocate,
exigeant une radiation
de l'hypothèque légale
sur leur maison,
et ce préalablement
à toute vérification bancaire
du paiement de leur part.
Elle l'a foutu à la porte
et retourner voir ses avocats.
- C'est un fou!
qu'elle m'a dit au téléphone.
Hier, le père est revenu
d'urgence du Maroc.
La prochaine étape
est d'en finir avec eux.
J'ai aussi été déposer
chez mon notaire les
corrections à mon testament,
léguant dorénavant tout
à Mireille Baillargeon.
Cette année en fut une
d'anxiété malsaine.
Ce procès contre ce voisin
était une tension permanente.
Et il y avait aussi
ce maudit testament!
Je vivais dans un état
de rancune contre ceux
qui ne m'aiment pas.
Ce voisin cherche la guerre,
et après moi, il est déjà
dans un autre procès
contre *sa* locataire.

Ma sœur ne vaut
guère mieux, coincée
dans sa relation lesbienne
dont elle ne peut se défaire
financièrement,
elle cherche aussi à agresser.
Pour eux, le mal doit être
en dehors d'eux.
De telles gens n'ont pas fait
leurs devoirs quand il fallait.
Ils doivent maintenant
vivre hypocritement
avec eux-mêmes.
Je ne veux plus rien savoir
d'eux.
Je dois retrouver ma vie
sans agressivité.
J'aime jouir paresseusement.
J'aime goûter sans tensions.
J'aime vivre heureux.
Oui, reprendre sans eux
ma route.
N'avoir comme seule tâche
que de bien terminer ma vie.
Seul.
L'autre n'étant toujours
qu'un détour dans la longue
marche vers soi-même.

Les événements
n'arrivent jamais comme
on peut les imaginer.
Je dois me discipliner
à vivre au présent.
Me libérer de l'angoisse
des prévisions.
Les événements arrivent
toujours autrement
qu'on peut l'imaginer.

30 novembre 2011

J'ai finalement reçu
le $35,000 du procès,
et j'ai soldé mon hypothèque.
À 70 ans, je me retrouve
enfin sans dette!
Ce paiement met fin
à une tension qui, je l'avoue,
me gâtait la vie.

J'éprouve la satisfaction
d'une énorme méchanceté
de la loi.
Car s'il est vrai que le mur
est mitoyen, c'est pur décret
que d'obliger de payer
également.
Ce mur est un mur
de ma deuxième maison.
Ce mur n'est qu'une clôture
pour le voisin.
J'éprouve donc une énorme
méchanceté à l'avoir obligé
de dépenser plus de $60,000
pour *sa* clôture, et
de n'avoir versé moi-même
que $40,000 pour *mon* mur.
Je le voyais dès le départ.
Je voulais lui offrir de payer
plus que lui.
S'il avait eu un peu
de civilité, il aurait discuté
du problème.

La cause était d'abord
son arbre (qu'il a d'ailleurs
fait couper), sa véranda
s'étant effondrée, et du coup
le mur de mon garage
sur la fondation duquel
elle prenait assise.
L'entente était dispendieuse,
mais réaliste.
Au lieu de nous entendre,
nous avons triplé les couts,
nous avons payé des avocats!

1 décembre 2011

J’aimerais fêter!
allez dans un bar
de danseuses nues,
lâcher mon fou
comme certains soirs
de ma jeunesse!
Avec mes rides,
mon regard dur,
tout en moi est échu.
Rien ne séduit.
Tout est répulsif.
C’est d’instinct
que la jeunesse
rejette la vieillesse.
Nous n’avons rien à faire
sur la place des festivités.

2 décembre 2011

Me reste la solitude.
Heureusement,
j’aime rester seul
à me sentir vibrer
comme une corde à musique
qui, dès qu’on la touche,
se tait.
Ce que j’appelais
vie d’artiste signifiait ainsi
une vie consacrée
à la réflexion
et à ma conscience.
Éprouver jusqu’au moindre
mouvement de ma vie.
Errer dans mes perceptions
comme dans une immense
œuvre d’art.
Trouver mon bonheur
dans la contemplation
de ce que je vis.

7 décembre 2011

Devant les millions d'années
d'évolution avant moi,
devant les millions d'années
de conquêtes spatiales
après moi, où est donc
l'importance de ma vie?
Dans l'interminable défilé
historique de l'humanité, où
est donc l'intérêt de ma vie?
Dans tout cela,
en quoi
ai-je plus d'envergure
que mes chats?
Nous regardons en silence
les saisons passer
aux fenêtres.

8 décembre 2011

J'aimerais
n'avoir jamais cru en Dieu.

9 décembre 2011

J'aimerais vivre ainsi
encore 100 ans,
dans ma maison,
à me bercer
devant mes fenêtres,
avec mes chats!

11 décembre 2011

Je n'ai plus, à 70 ans,
qu'à m'occuper de moi.
M'occuper de la marche
de ma conciergerie.
De mon jardin de cannabis.
De mes chats.
Et finalement,
un peu chaque jour,
de mes livres numériques.
M'amuser à fouiller,
et à télécharger,
parmi les millions de livres
de la Bibliothèque Nationale
de France.
Merveilleux hobby,
et qui ne me coûte rien.
Et qui m'oblige ,
chaque jour,
à une petite marche
hors de chez moi.

18 décembre 2011

Jeune, j'achetais
boulimiquement des livres.
L'argent me limitait toujours.
Aujourd'hui, c'est une
douzaine de livres par jour
que j'ajoute à ma collection.
De ce lot, j'en transfère
une douzaine par semaine
sur mon i-Pad (qui pourra en
contenir jusqu'à 2000…).
Le plaisir de bouquiner en
me disant «j'y reviendrai».
Comme un dernier relent
de jeunesse où j'avais encore
tout le temps devant moi!
Ma librairie numérique
dépasse déjà le 1,000 livres
(5 GO).
D'ici trois ans,
c'est 10,000 livres
que j'aurai peu à peu stockés
(50 GO).
Et tous ces livres pourront
se transmettre
par simple copie rapide.
L'avenir est là.
D'autres y travailleront
mieux que moi.

20 décembre 2011

Mireille Baillargeon
m'a proposé
que nous nous téléphonions
une fois par semaine.
C'est la deuxième fois
qu'elle s'inquiète
de ne pouvoir me rejoindre.
C'est la sécurité
qui me manquait
advenant que je meure seul
dans ma maison et que
personne ne s'en inquiète
avant des semaines.

24 décembre 2011

Il a finalement neigé.
L'hiver arrive tard
cette année.
Noël et la Fête de l'An,
en plus d'être
de purs anachronismes,
sont devenus
de fausses fêtes où tout
ce qu'il y a de culpabilité
affective trouve son pardon.
On fait semblant.
Passe encore que ce soit
la fête des enfants
qui croient au Père Noël!
Mais encore là, ce n'est
que leur apprendre à mentir.
La commercialisation
a remplacé la théologie.
Les *suiveux* n'ont
de meilleures vérités
que lorsqu'ils se mentent
entre eux.

30 décembre 2011

Je suis né dans un monde
où les paysans saluaient
lorsqu'un train passait
près de leur champ.
Je suis né dans un monde
où l'eau n'arrivait
dans la maison
que par une pompe à bras.
Je suis né dans un monde
de glacières, de bécosses
et de lampes à l'huile.
En un siècle, nous avons
conquis plus de confort
que depuis des millénaires.
Quelle est donc
cette euphorie qui me vient?
Je me sens riche tout à coup.
Je sens que j'ai peut-être
encore 5,000 jours à vivre
devant moi.
Jusqu'à 85 ans!
Le temps de prendre le temps
de raturer chaque jour.
Le temps d'apprécier
toujours davantage.

2012

70 ans

1 janvier 2012

Guy Kosak a téléphoné.
Il fait maintenant
du gardiennage, quelques
jours par semaine, dans
un hôtel des Laurentides.
Il a 67 ans et dit ne jamais
avoir eu d'ambition.
Il dit être né avant terme
(7 mois)
et que c'est à cause de ça.
Alors que je suis
viscéralement ambitieux.
Une nécessité
qui me vient de ma mère.
Et il faudrait remonter à mon
arrière-arrière-grand-père
Alexis Caron qui fonda
en 1842 le village
de Grande-Vallée.
Ainsi peut-être se joue
notre destin.
Qu'est-ce donc qui fait
que nous devenons
ce que nous devenons.
Nous sommes actuellement
7 milliards sur terre
à agir tous en même temps
différemment.

2 janvier 2012

Je finis de préparer la version
2011 de mon JOURNAL.
Ma volonté de survivre
est telle que, même si je sais
que tout périt, je ne ménage
pas mes efforts pour
que le contraire m'arrive.
Qu'est-ce donc
que cette obsession.
J'espère du moins avoir
quelques années de répit
devant moi
(il faut que Mireille
Baillargeon me survive, il
faut que les ordinateurs aient
encore des lecteurs de DVD)
avant que de devoir
tout repenser.
Je me sens
comme un draveur qui doit
sans cesse reprendre
son équilibre.
Mais, après ma mort,
peu m'importe en fait.
J'inscris mes émotions
pour moi.
Je n'ai jamais regretté
de l'avoir fait jusqu'ici.

3 janvier 2012

Je recommence à relire
mon JOURNAL,
mais cette fois par mois,
les 54 janvier y passant avant
que d'attaquer les février.
Je vais donc tourner 12 fois
cette année les 3600 pages
de mon JOURNAL
version classique.
J'espère en dégager
une tendance.
J'y relèverai aussi,
en plus des fautes,
ce qui pourrait servir
à un JOURNAL
D'UN PHILOSOPHE
(solitude, sens de la vie,
etc.), suite au projet déjà
commencé de faire de petits
journaux à partir du grand.

6 janvier 2012

En allant porter
mon JOURNAL en banque,
je me suis vu
dans les grandes vitres
sombres du building.
Ah! que je fais vieux!
Petit, courbé,
j'ai l'air de ma grand-mère!
Comment puis-je encore
m'imaginer être jeune!
C'est de reculons que nous
avançons dans la vieillesse.
Nous ne voulons voir encore
que celui que nous étions.
Il y a cinq ans,
j'allais encore d'un pied
alerte jusqu'à Crescent.
Aujourd'hui, aller jusqu'à
McGill College me cause
de l'enflure aux mollets.
On dirait qu'ils commencent
à ne plus vouloir répondre.
De retour à la maison,
je me soigne par un bain
très chaud, suivi d'une sieste.

7 janvier 2012

Il est possible
d'aimer deux chats à la fois.
Mais il y a des habitudes
à inventer et à respecter.
Je dors la nuit avec *Mimine*.
TiCloune vient sur moi,
le ventre en l'air,
lorsque je me berce
dans mon bureau.
Pour mes chats,
ce que je dis ne semble pas
avoir d'importance.
C'est le ton de voix
qui est le message.
Ton d'appel ou ton de rejet,
le reste n'ayant
aucune importance.

10 janvier 2012

Ma douleur à la jambe
gauche ne s'améliore pas.
J'ai même renoncé
à me rendre à la bibliothèque
à mi-chemin.
Cette fois j'ai senti
que la mort était à l'œuvre
en moi.
Et de retour à la maison,
je me suis assis dans la pièce
du balcon, là où il y a 33 ans
j'ai commencé la rénovation.
Ce fut l'action sérieuse
de ma vie.
Celle dont il me reste
ma subsistance.
Je préparais,
sans le bien voir,
le bien-être de ma vieillesse.
Mais je vois maintenant
que l'infirmité
rôde au fond de moi.
Et que la maladie,
une fois en place, ne permet
pas qu'on s'intéresse
à autre chose qu'elle.

12 janvier 2012

Cette vision de ma maison
que je devrai quitter,
cette image n'est là encore
qu'une autre fabulation,
et qui partira avec moi.
Restera une maison
de planches et de pierres,
froide et vide
comme tant d'autres.
J'en éprouve
une profonde tristesse,
une épouvantable tristesse.

13 janvier 2012

Il a neigé et j'ai dû pelleter.
J'y suis arrivé
mais avec le pied gauche
qui me devient bleu
et comme paralysé.
(Il me faut regarder pour un
contrat de déneigement).
J'ai aussi lancé une autre
culture de cannabis,
la quarantième.
Je réussis encore à tout faire.
Mais je dois prendre ma vie
par petits morceaux, heure
par heure, tâche par tâche.
Et je m'assois
pour me reposer, heureux
d'en être encore arriver là.
Je repense
de plus en plus souvent
à ma grand-mère Mena.
C'est ma belle image
de la vieillesse.
Lorsque je travaille
dans mon jardin de cannabis,
je me souviens d'elle
dans sa cave,
dans son caveau à légumes.

18 janvier 2012

Je me suis réveillé
avec le goût de sangloter.
Penser
que je ne pourrais plus
refaire mes longues marches,
que tout pour moi est fini!
Je marche jusqu'à l'épicerie,
mais c'est comme si
je marchais sur une foulure
de la jambe gauche.
Ma seule consolation est que
tout ce qui vit actuellement
n'existera plus dans 100 ans.
C'est là mieux poser
la question de ma mort.
Je ne suis qu'un à mourir
parmi tous les autres.
En terminant mes activités
courantes de 2011, c'est
comme si j'avais pressenti
la nécessité
de laisser la place libre à
l'arrivée des vrais problèmes
de la vieillesse.
N'avoir rien d'autre à faire
que de me regarder mourir.

19 janvier 2012

Je suis retourné à pied
à la bibliothèque.
En marchant lentement,
comme après m'être foulé
le pied, mais sans la douleur
insupportable
des premiers jours.
Si tout pouvait se régler ainsi
par ergothérapie!
Mais il m'en reste un affreux
sentiment de vieillissement.
Ne plus pouvoir gigoter
à volonté.
Devoir calculer mes pas.
C'est ma jeunesse
qui me poussait à faire
de longues marches!

20 janvier 2012

Les journées commencent
à rallonger.
Mais je me sens bien seul
comme déjà assis
dans mon cercueil!
Je pense de plus en plus
à tout ce qui me fait,
à cette biosphère si mince
entourant la Terre.
L'immense solitude de la vie
dans le cosmos.
Que devenons-nous
dans la lente transformation
de tout.
Mais je n'y peux rien.
C'est ici,
avec mes chats, mes plantes
et ma conciergerie,
que je dois prévoir et agir.
Prévoir qu'à chaque instant
je peux mourir subitement.
Qu'il faut alors que :
Le thermostat soit ajusté.
Que les deux toilettes soient
emplies d'eau propre pour
que les chats puissent y boire
par défaut.
Que leurs sacs de nourriture
soient accessibles.
Que les plantes soient
arrosées.
Etc.
La période de risque étant
lorsque j'allume la cuisinière
et qu'il me faut rester proche.

21 janvier 2012

La vie a ceci de particulier
qu'elle fait qu'on s'intéresse
à toute autre chose qu'elle.
Seule la maladie
nous y ramène.
La vie
est le sens même de la vie.
Les autres activités
n'y sont nécessaires
que pour bien nous y sentir.

22 janvier 2012

Un enfant à une voisine
qui me salue :
- Tu dis bonjour au vieux monsieur!

Oui, j'en suis là.
Mais on dirait que lentement
ma jambe veut s'améliorer.
C'est comme si
je me relevais d'un infarctus
au pied et au mollet gauche.
Je me suis acheté des bas
de lainage moins serré.
J'étrenne aussi
des souliers neufs.
Mais restent encore
ces maudits par-dessus
d'hiver
qu'on traîne à chaque pied
comme un boulet.

25 janvier 2012

Je me sens vieux et magané.
Je me regarde dans le miroir
et je vois que je m'effondre,
et comme de plus en plus
vite.
Le goût de vivre
n'est plus le même.
Chaque mercredi matin,
je téléphone
à Mireille Baillargeon.
Je ne lui dis rien de ma santé.
Elle semble encore jeune et
pleine d'activités sociales.
«Une semaine sur deux»,
comme elle dit.
Cette exaltation
des 5,000 jours
était peut-être un mauvais
présage.

28 janvier 2012

Malgré tout, je n'ai pu
m'empêcher de me dresser
un autre plan quinquennal.
Jusqu'à 75 ans.
2013.
Véranda.
Pose de deux poteaux
pour consolider l'entrée
électrique.
2014.
Boîte électrique neuve
au 3960A.
Boîte électrique neuve
au 3958.
Cinq plinthes au 3960.
2015.
Toit du 3960A.
2016.
Faire les deux chambres
du 3960.
2017.
Retaper le 3958-2.
J'aurai dès lors terminé.
Ma maison pourrait alors
se transformer en chambres
rattachées à un hôpital.

1 février 2012

Contre Schopenhauer.
LE FONDEMENT
DE LA MORALE

L'habitude est le fondement
de la morale.
Les fondements
de nos morales,
qui se traduisent toujours
en théories des devoirs,
reposent sur des théologies.
Mais ce sont sur nos formes
d'existence que naissent
en pratique nos morales.
J'existe comme faisant
partie d'une espèce animale
(l'humanité), qui nait
et vit dans un espace
et un temps déterminé (pays,
mœurs), et je possède
des caractéristiques propres
(tempérament, talent).
Et dans les trois cas,
c'est moins de devoirs
dont il faut parler,
que de normes
et de prérequis nécessaires
aux résultats escomptés.
De ces trois sources,
nous viennent des tendances
morales lourdes.
Par consensus ou par décrets,
la morale prend sa base dans
sa sociologie historique.
Et c'est sur le terrain
politique des lois que sort
l'universalité, qu'il s'agisse
du droit des femmes ou de la
légalisation du cannabis.

Cependant,
aucune de ces trois sources
ne fonde une morale.
C'est par consensus
ou par décrets,
qu'une morale se fonde.
La moralité est
une convention sociale.
Faire brûler un chat vivant
était un plaisir
du Moyen Âge.
Exposer un nouveau-né
dont on ne voulait pas
sur le seuil de sa maison,
était ailleurs courant.
Comme on le voit ici,
même pour le meurtre
il n'y a pas unanimité.
S'il y a unanimité, c'est dans
une stratégie de notre espèce
contre toutes les autres.

Dès le départ,
Schopenhauer déraille.
Il envoie traiter l'onanisme
par le docteur Tisot,
le bestialisme
par l'indignation populaire,
et la pédérastie
par le code pénal!
Et misogyne
ce Schopenhauer!
En tout, il affiche
son manque d'expérience
des dépravations.
Il se définit
contre la relativité morale.
Heureusement, il est moins
niais lorsqu'il traite Kant
de théologien judaïsant.
Mais il ne trouve mieux,
à la fin de son exposé,
que de devenir lui-même
théologien de Brahma.

Il ne s'agit plus aujourd'hui
de morale et de damnation,
mais de normes
et de sanctions pénales.
Et le XXI^{ième} siècle
n'aura d'autres choix
que d'uniformiser
les quelque 200 codes
des 200 pays existants.
Resteront sans doute
des ghettos
de jurisprudences différentes.
La moralité
doit être traitée comme
une affaire domestique
qui repose sur les habitudes
et les préjugés de l'heure.
La légalité
sera la directive pour tous.

2 février 2012

Qu'est-ce que la vie,
cette prolifération,
cette croissance obstinée,
aveugle, qui nous pousse
toujours à survivre.

3 février 2012

Mais
je ne recommencerais pas
ma vie.
Trop dur.
J'ai eu mon tour de piste.

4 février 2012

Qui n'espère pas mourir
subitement ou,
après une courte maladie,
sans souffrance dans son lit.
Lorsque la santé va,
nous courrons partout
faire le vaniteux.
Nous trottinons
pour trottiner.
Et puis vient
la jeune vieillesse
où tout marche encore.
Mais plus l'âge avance, plus
vient la perte d'autonomie.
Et soudain…

6 février 2012

Cette fois,
j'ai l'impression d'être entré
dans *le corridor de la mort*.
J'ai des visions fixes,
prémonitoires.
Que ma jambe s'améliore,
ou non, n'y changera rien.
Je suis maintenant vieux.
Quoi que je fasse,
ce n'est que pour
me distraire en attendant.
Je m'enferme,
seul avec mes chats,
et quelques petits plaisirs.
Je me couche deux, trois fois
par jour.
Je lis Darwin, Haeckel,
ce qui est comme de l'air pur
après les théologiens
et les métaphysiciens.

10 février 2012

Mais, en fait,
que m'importe de savoir.
Je lis, en diagonale,
des théories de théoriciens.
Pour passer le temps.

16 février 2012

Je ne trouve nulle part
de journaux intimes
numérisés.
La particularité du journal
est de présenter
des problèmes concrets.
Comme de sentir quelqu'un
vivre à côté de soi.
Les livres de gloses
et de polémiques
ne me mènent plus à rien.
Me reste à apprendre
à respirer lentement
en observant silencieusement
la vie.
Garder continuellement
conscience de respirer.
Mais qu'il est dur
de ne pas repartir
sur une autre distraction!
Je suis toujours en train
de passer *à côté du sujet*.
J'ai passé ma vie
à penser à toute autre chose
que ma vie.
Bien sûr,
il fallait la gagner…

17 février 2012

Heureusement,
des réparations de
maintenance sur ma maison
me ramènent à ma réalité.
M'occuper de ma propriété
m'est plus réaliste
que de chercher à connaître
ce que je ne connaitrai
jamais.

18 février 2012

Je referme lentement
le cercle autour de moi.
Je fais l'inventaire de ce
qu'il me faut laisser tomber.
Tout doit pouvoir se marcher
à quelques 10 coins de rue
de chez moi, aller-retour.
Comme d'aller
à la bibliothèque.
Ce qui veut dire
que je pourrai encore aller
m'asseoir
au Carré Saint-Louis.
Mais adieu
les longues marches!
Adieu mon droit d'errer.

19 février 2012

Quel bonheur c'était que
de marcher sans douleur!
J'ai eu, durant un ou deux
coins de rue, cette ancienne
et merveilleuse sensation,
comme si un nerf
s'était décoincé, comme si
un miracle avait lieu.
Quel plaisir que le simple
plaisir de marcher!
J'ai passé ma vie
à ne rien apprécier
de ma vie,
chloroformé que j'étais
de chrétienté
et autres fumisteries.
C'est la douleur qui
force les vieux à ne parler
que de leurs maladies.
La douleur détruit
tout autre intérêt qu'elle.
Mais ce mal de jambe
m'a tellement effrayé
que l'idée
de pouvoir vivre encore
(même en claudiquant…)
me réjouit comme, enfant,
lorsqu'on m'accordait
la permission de veiller
plus tard dans la soirée.

20 février 2012

Je me suis promené
en souliers en février!
Il y a eu si peu de neige
cet hiver
que les trottoirs sont presque
partout déjà secs.
Ce qui m'a permis
d'éprouver ma jambe.
Je prends du mieux,
mais le problème
semble vouloir rester.
Je fais sans doute
une phlébite.
Je prendrai rendez-vous
chez le médecin
pour fin mars, début avril.
Le risque serait de faire
un caillot qui me tuerait.
Quelle belle mort ce serait!
vite et courte.

22 février 2012

Il n'y a que dans les livres
que l'éternité existe.
La vie est ainsi faite
qu'il faut toujours
s'améliorer pour ne pas
tout simplement, par la force
des choses, se détériorer.
L'état statique n'existe pas.
Mais la vie semble ainsi faite
qu'elle veut qu'on l'oublie
dès qu'elle va bien.

Et c'est bêtement cet oubli
qu'on nomme le bonheur.

24 février 2012

Oui, ma santé s'améliore.
Je repars
dans d'autres projets.
Finir de repeindre
et de rénover ma cuisine.
Et, avec un plombier, pose
d'un nouveau lavabo
(avec robinet mélangeur)
au 3958 #1.
Les gens de métier
se plaignent de ne plus
trouver de relève.
Les jeunes s'instruisent
dans le mépris des métiers.
De sorte qu'il y a
de plus en plus
d'universitaires en chômage,
ces nouveaux petits curés
qui ne savent rien faire.

1 mars 2012

Il y eut un temps où travailler
sur sa maison était travailler
pour ses descendants.
En finissant, d'ici cinq ans,
mes rénovations,
je peux encore imaginer que
mes héritiers Baillargeon
en profiteront.
Ne fut-ce que
de leur remettre
mon logement
à l'état *louable*.
Mais allons plus loin.
Quelqu'un d'autre
en sera-t-il le concierge?
J'en doute.
Chaque acte de propriété
marque une façon différente
de posséder.
J'ai acheté une petite
conciergerie délabrée,
mais bien située,
et je l'ai remise en bon état.
Je l'ai achetée
de la collectivité,
et je la remettrai
à la collectivité.

2 mars 2012

L'an dernier, je faisais encore
des marches ouvertes.
Je me permettais d'errer
comme si une ouverture,
quelque part,
m'était encore possible.
Aujourd'hui, je mesure tout.
Je me referme
sur mes utilitaires.
Et les quatre mois d'hiver
(où l'on ne marche
qu'en glissant) me seront
désormais maudits.
Au mieux, ma jambe gauche
fatigue vite.
On dirait
qu'une veine me tire parfois
jusqu'au cœur.

3 mars 2012

L'humanité fonctionne
sans réelle direction.
L'humanité se développe
comme un cancer.
2012 : 7 milliards.
2040 : 14.
2070 : 28.
2100 : 100 milliards d'êtres
humains.
Etc.
Quand je vois
tous ces petits blancs
poussant leurs prétentieuses
poussettes,
j'éprouve une nausée.
Carl Jung a bien résumé
la pensée des blancs vis-à-vis
des races de couleurs.
« Lentement, mais sûrement,
nous approchons
du désastre.
La bombe H arrêterait
efficacement
la surpopulation.»
Mais tout ceci
n'est qu'agiotage de clercs.
J'ai plutôt à témoigner
du peu de sérieux
qu'ont eu mes parents.
Ma mère
m'enfantait pour l'éternité.
Mon père me promettait,
d'ici là, d'être millionnaire.
Ils n'étaient que
deux naïfs irresponsables
qui ne savaient pas
ce qu'ils faisaient.
Ils étaient de petites gens
pédants et sans culture.
Et ils m'ont laissé là,
presque nu, sur la terre.

5 mars 2012

J'ai immensément pitié
de l'être humain
que nous sommes.
Il doit traverser nu,
misérable, un champ de tir.
Il affronte les intempéries
et se couvre de quelques
lambeaux.
Il tente d'accumuler sur son
dos quelques objets d'utilité.
Mais la vieillesse le gagne.
Et le voilà claudicant
sur la route de ce champ
de tir où, finalement,
la libération est d'être tué.
Et jamais la science
ne nous donnera l'éternité.
L'éternité n'existe pas.
Et rien n'arrêtera non plus
l'animalité bête
autour de nous
de se reproduire
sauvagement
dans l'éphémérité.

6 mars 2012

TiCloune vient se faire bercer
le matin.
Il ronronne, tout chaud.
Nous respirons ensemble
dans le soleil du matin.
Il n'y a rien à dire d'autre
que de nous sentir encore
ensemble.

7 mars 2012

Oui, je vieillis.
Tout commence à me lâcher.
Même la perversion.
J'ai ressenti souvent dans
tout ce que j'entreprenais,
comme une récurrence
fantomatique du regard
inquisiteur de ma mère.
Je sens maintenant
qu'elle ne répond plus.
Je me demande si ce retrait
n'est pas la cause
de ma décroissance
fabulatrice de pornographie.
Je n'ai plus besoin
de désobéir.
Je n'ai plus besoin
de l'obliger à m'embrasser
le sexe.
Je n'ai plus besoin
de me défendre
en m'imaginant macho.
Avec ma peau blanchâtre,
plissée,
avec mes veines énormes,
j'ai quitté le terrain d'ébats.

8 mars 2012

Je ne pensais pas,
en entrant dans ma vieillesse,
entrer dans une telle tristesse.
Tout ce que je fais
maintenant me semble
d'une telle inutilité!
J'essaie de me trouver
des raisons, comme
je rénove… pour louer.
Mais, après ma mort,
tout se passera autrement.
Mais non, elle est sale
ma cuisine! très sale.
Oui, soyons pratiques.
Il faut aussi finir
les deux chambres.
Pour moi.
Elles seront là, offertes.
C'est par peur de pire
qu'il me faut encore avancer.

9 mars 2012

La vie est heureuse
en autant que la santé
nous permette de fabuler.
La réalité n'existe pas.
Ma joie de pouvoir continuer
encore un peu, comme si rien
ne s'était passé…
ou presque.
Mais je sais maintenant
que j'ai un hameçon
pris dans la jambe.

11 mars 2012

La longueur de mon Journal,
1957-2012, est en train
de dépasser la durée
de celui de Gide.
Car si ses éditeurs
datent 1889-1949, les années
1897, 98, 99, 1900, 1901,
sont manquantes.
Le 31 mai 2017, j'aurai
75 ans, et mon Journal 60.
J'arrêterai là, si je m'y rends.
Si j'avais à choisir
l'euthanasie,
je la demanderais dès que
je ne pourrai plus me suffire.
Cette dépendance outrancière
des vieillards blancs
est en train de devenir
un crime contre l'humanité.
Et ce crime ne rapporte
que des souffrances.
Un reste
du mythe de l'éternité.

12 mars 2012

C'est le printemps.
Je me suis réveillé sortant
d'un rêve où je chantais :
Je m'ennuie d'aimer…
Ouais.
C'est le printemps.
Je me suis rendu à pied,
assez bien, jusqu'à Parc
acheter des ciseaux
pour nettoyer *Mimine*
de ses touffes de poils.
Et je suis revenu
par Sainte-Catherine,
me souvenant d'avoir fait
le même parcours si souvent,
il y a 50 ans,
du collège Sainte-Marie
au terminus d'autobus
alors situé rue Papineau.
J'ai réussi, en quelque sorte,
à devenir
ce que je voulais être.
Un artiste.
Autre chose
que ce que l'on m'offrait.
Un genre
d'immoraliste cultivé.

14 mars 2012

Je constate avec effarement
que l'immobilier à Montréal
se vend aujourd'hui 30 fois
plus cher qu'il y a 30 ans.
Un étage
de $10,000 en 1980, se vend
aujourd'hui $300,000.
Et les salaires, au mieux,
n'ont été multipliés
que par 10.

16 mars 2012

La cuisine avance.
Le mur du calorifère
est terminé.
À l'automne, si tout va bien,
je repeindrai le salon.
L'an prochain, j'attaquerai
la pièce du balcon.
Ces travaux me donnent
l'impression de rajeunir.
J'y pense continuellement.
Je me retrouve à finir
aujourd'hui des choses
commencées il y a 30 ans,
et comme avec la même
insouciance du temps.
Comme j'ai été heureux
dans cette maison,
à la rénover!

21 mars 2012

Carré Saint-Louis.
Le printemps est là, avec 20⁰.
Il ne reste plus de neige,
même dans les parcs.
Les outardes sont arrivées
et les pigeons roucoulent
dans leurs nids.
La fête de la vie, la course
aux multiples illusions,
appelle tout un chacun
à venir retenter la chance.
Mais c'est comme si,
pour moi,
la fête était désormais finie.
Je continue à avoir
de la difficulté à marcher.
Mais je m'oblige,
chaque jour,
à venir m'asseoir un peu ici.

22 mars 2012

À 70 ans,
je commence la dernière
partie encore heureuse
de ma vie.
À rencontrer mes voisins de
85 ans, je prends conscience
que, malgré ma jambe,
je suis encore jeune.
Lorsque je les vois se trainer
plutôt que de marcher,
me regarder avec cet air bête
si caractéristique
de la vieillesse, oui
je commence à comprendre
que la vieillesse est
un immense cri de douleur, et
qui n'a pas de mots humains
pour se faire entendre.

24 mars 2012

J'ai fait mon premier tour
des étangs du parc,
au lieu que de faire le grand
rectangle du pourtour.
C'est la partie intime
du parc.
Avec la possibilité
de s'asseoir à n'en plus finir
tant il y a de bancs.
Pour regarder,
sous des angles différents,
la même vision des maisons
entourant la mienne.
Pendant les huit beaux mois
de l'année, ce nouveau trajet
pourrait être plus sage.

1 avril 2012

Il y a, au Québec,
quelque 45,000 vieillards qui
attendent la mort, parqués
dans quelque 450 centres
hospitaliers
de longue durée.
Quelque soit la qualité
des soins (qui seront toujours
nécessairement inférieurs
aux besoins),
c'est la situation elle-même
qui cause, et de plus en plus,
problème.
La prolongation de la vie
ne mène qu'à la souffrance.
C'est encore l'affreux mythe
de l'éternité.
L'éternité ne peut être
que contradictoire à la vie.
Il faut offrir l'euthanasie.

2 avril 2012

Je ne fréquence plus
personne, à l'exception
de quelques contacts que j'ai
encore avec trois vieux.
Mireille Baillargeon qui
attend pour une intervention
chirurgicale aux articulations
des genoux.
Claude Ramsay qui
me téléphone aux deux mois
pour me dire qu'il ressort
de l'hôpital pour une autre
hémorragie, mais que cette
fois son cancer est guéri.
Et Lise Renaud qui vient
de m'avouer sortir elle aussi
d'un séjour à l'hôpital, pour
une plaie qui ne guérit pas
depuis qu'on lui a enlevé
un sein cancéreux.
Bon.
Et moi avec ma jambe.
Voilà où nous en sommes.

4 avril 2012

Mais comme j'aime,
chaque fin de journée,
me bercer avec mes livres,
mes rêveries et mes chats!
Comme j'ai bien fait de
m'économiser cette maison
qui me tient chaud.
J'aime ainsi fainéanter
ma vie, jour après jour,
à travers quelques petits
travaux d'entretien.
Le plaisir de vivre lentement
dans mes derniers jours.
Je repense à ma grand-mère
Mena qui, dans ses dernières
années, ne cessait de répéter :
«J'r'merci l'bon Dieu!»

5 avril 2012

Nous ne sommes
qu'une petite communauté
d'humains dans la vaste
communauté des espèces
de la biosphère.

Je suis revenu de l'épicerie
avec un sac de carottes.
TiCloune ne voulait plus
le quitter, cesser de le sentir,
de s'enrouler sur lui.
Il m'apprend le bonheur.
Et l'écureuil, chaque matin,
qui me regarde sortir
pour voir si je lui apporte
des noix.
Le langage des odeurs,
et des yeux.

8 avril 2012

Mais je dois faire un aveu.
Je me laisse encore emporté
par mes fabulations,
au Carré Saint-Louis
plus particulièrement.
Une belle jeune fille
d'une trentaine d'années
vient s'y asseoir seule
depuis plus de cinq ans.
Quand un homme
l'approche, elle quitte
en hurlant sur lui.
Mais j'aime la regarder
et bander sur elle.
Je venais justement
de m'asseoir sur le banc
qu'elle préfère (ce que je ne
fais pas d'habitude), quand
une autre jeune fille vint
réellement s'asseoir à côté de
moi (ce qui n'arrive jamais),
une asiatique plutôt fade,
qui me tendit une carte
me demandant où était le
Centre de Désintoxication,
100 ouest rue Prince Arthur.
De cet amalgame de hasards,
la pensée ésotérique
verrait un message clair.
Il me faut en finir
de me désintoxiquer
du mythe de l'amour.

10 avril 2012

Je rencontre aussi,
irrégulièrement,
près du Carré Saint-Louis
où elle habite, l'infirmière à
la retraite qui m'avait confié
ses problèmes
(16 juin 2008, 4 août 2009).
Je lui ai parlé de ma jambe.
C'est la seule personne qui,
à 70 ans,
marche autant que moi.
Pourtant elle me dit avoir
déjà fait une phlébite.
Elle me conseille
de me faire traiter.
Selon elle, cette mauvaise
circulation serait due
à un rétrécissement d'une
artère qui se ré-agrandit
par l'insertion d'un cathéter
dans la veine.
Opération mineure
qui se règle en une journée.
En voilà assez
pour me convaincre.

12 avril 2012

Par la fenêtre ouverte,
je regarde et j'entends.
Georges Raby
s'en va sur son vélo,
toujours avec des livres.
Il a 78 ans.
Atteint de parkinson,
il tremble mais d'une façon
qu'il dit stabilisée.
Un autre vieux passe,
à petits pas.
Sans doute comme moi.
Oh! j'entends
le voisin Demeule déjà
à prendre l'apéritif avec une
jeune femme sur son balcon.
Elle ne cesse de rigoler.
Et, pour accompagner le tout,
voilà que le guitariste se met
à pratiquer.

Oui, toutes mes longues
marches me venaient
d'une pulsion sexuelle
cherchant en vain
à se décharger.
Trouver les arrières pensés
de nos actions.
Mais maintenant que je dois
calculer mes pas…
Me reste la masturbation.
Et le cannabis qui fait encore
de mes rêves des réalités.

15 avril 2012

Mais,
marches ou masturbations,
tout cela est faux.
Je dois, là aussi,
cesser de croire.
Mais comment gérer
autrement mes fébrilités.
Comment apaiser
mes trop fortes résonnances
intérieures.
Bien sûr, j'essaie de rendre
chacune de mes marches
utilitaires.
Mais il en reste une douleur
en moi.
Celle de ne plus pouvoir.
La difficulté de survivre
avec le souvenir
de ce que l'on a perdu.
Si inutile soit-il.
Comme un sentiment
de défaite.
De replis forcés
sur ses frontières.

20 avril 2012

Après six heures d'attente
sur une chaise droite pour
une désagréable rencontre
de 10 minutes
avec un médecin de 63 ans
épuisé au bord d'un burnout,
j'ai finalement obtenu
le papier nécessaire
pour une consultation
en chirurgie vasculaire
à l'hôpital Hôtel-Dieu.
Et je suis revenu fatigué
me mêlant à la foule
des jeunes du vendredi soir,
dans l'ébrouement printanier
de la jeunesse.
Me sentant profondément
seul
dans mon corps de vieux.
Ayant hâte de rentrer
chez moi
pour retrouver mes chats.

(...)

J'ai rendez-vous le 3 mai
pour une consultation
(chirurgie vasculaire)
à l'Hôtel-Dieu.

25 avril 2012

Je n'ai pu dormir une partie
de la nuit tenu éveillé par
le vacarme des hélicoptères
de police au-dessus
du centre-ville.
Des milliers d'étudiants
en colère après plus
de deux mois de grève.
LA CLASSE avec son carré
rouge communiste.
Depuis le FLQ,
jamais le Québec, jamais
la jeunesse du Québec
n'avait repris la contestation.
Cette jeunesse instruite est
bien structurée pour affronter
les contorsionnistes
du pouvoir et leurs suiveux
qui ne demandent qu'à rire.
Enfin un peu d'intelligence
contre l'élite vulgaire et
corrompue!

Discours
de Gabriel Nadeau-Dubois
au Monument national,
le 7 avril.

Notre grève est déjà victorieuse parce qu'elle nous a permis de voir la route de la résistance. Il est là, le vrai sens de notre grève. 250,000 personnes, ça ne sort pas dans la rue parce que ça ne veut pas payer 1625$ de plus. Il est là le sens de notre grève, dans la durée, dans la poursuite demain de la résistance. Nous avons planté ce printemps les graines d'une révolte qui ne germera peut-être que dans plusieurs années. Mais déjà ce qu'on peut dire, c'est que le peuple du Québec n'est pas endormi, pas plus que ne l'est sa jeunesse. Ils ont peut-être les matraques les plus dures, ils ont peut-être les armures les plus épaisses, ils ont peut-être les grands journaux, ils ont peut-être les portefeuilles les plus épais, mais nous avons le souffle le plus long. Nous avons le courage des opprimés, nous avons la force de la multitude, mais surtout, nous avons raison.

Les gens qui veulent augmenter les frais de scolarité, les gens qui ont décidé d'imposer une taxe santé, les gens qui ont mis sur pied le Plan Nord, les gens qui ont mis à pied les travailleurs et les travailleuses d'Aveos, les gens qui tentent de mettre à pied les travailleurs et les travailleuses de Rio Tinto Alcan à Alma, les gens qui tentent d'empêcher les travailleurs et les travailleuses de Couche-Tard de se syndiquer, tous ces gens-là sont les mêmes. C'est les mêmes personnes, avec les mêmes intérêts, les mêmes groupes, les mêmes partis politiques, les mêmes instituts économiques. Ces gens-là ont des intérêts convergents, un projet politique convergent, et c'est contre eux que l'on doit se battre, pas seulement contre le gouvernement libéral. Et je peux vous transmettre le souhait, je crois, le plus cher des étudiants et des étudiantes qui sont en grève au Québec : c'est que notre grève serve de tremplin à une contestation beaucoup plus large, beaucoup plus profonde, beaucoup plus radicale de la direction que prend le Québec depuis les dernières années.

3 mai 2012

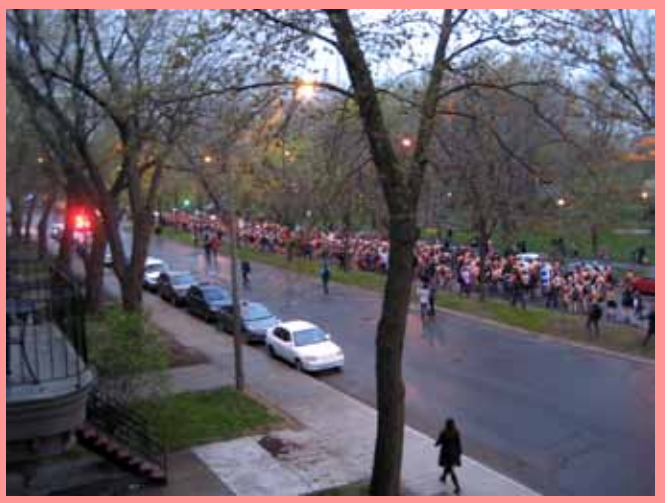
Hôpital Hôtel-Dieu.
Prise de sang avant-hier.
Premier rendez-vous
d'une heure pour ma jambe
gauche aujourd'hui.
Qui me place en liste
pour un test Doppler
plus complet
sur ma circulation sanguine
(qui est visiblement plus
faible au mollet gauche).
Le médecin qui est âgé
de 80 ans… (et qui s'adapte
mal à l'informatique),
me conseille de continuer
de marcher comme je fais,
me disant qu'il y aura peut-
être quelque chose à faire,
mais peut-être pas,
et qu'il faut aussi espérer
que les choses continueront
de s'améliorer
d'elles-mêmes.
Bon.
Il m'a donc dit
que j'étais vieux…

(…)

Mimine aussi vieillit.
Je le regarde monter
l'escalier, péniblement
marche par marche,
les 17 marches de l'escalier.
Et dire que *TiCloune*
monte tout ça en courant,
d'un seul coup!

(…)

Voir ainsi les étudiants
manifester pour la gratuité
scolaire jusqu'à l'université,
me redonne vie.
Ils ont la beauté
de ceux qui croient encore
qu'ils pourront faire mieux,
ce qui est déjà faire mieux.
Et je me remets à rêver…
Mais ici encore
ils me prennent de court!
Ils ont une originalité
collective
que nous n'avions pas.
Les voilà qui paradent
en slips et brassières
jusque devant chez moi!
Ils réinventent le charivari.



12 mai 2012

De retour sur mon balcon.
De retour au soleil.
Avec *Mimine*
qui dort partout,
et *TiCloune* qui se cache
entre les pots de géraniums
pour surveiller les oiseaux.

16 mai 2012

Je me lève,
et je ne trouve plus *TiCloune*
dans la maison.
Contre mon habitude,
j'avais laissé le balcon ouvert
durant ma sieste
d'après-midi.
(Je note après coup
que *Mimine*
ne m'avait pas rejoint).
TiCloune est monté
sur la rampe, et il a sauté (ou
tombé) de presque 30 pieds,
directement dans *son* jardin.
Il était encore là,
tout simplement, à renifler
les feuilles…
J'ai donc dû grillager ,
à 6 pouces plus hauts que
la rampe, tout le pourtour
intérieur du balcon.
J'aimerais bien le laisser
libre d'aller à sa guide.
Mais au centre-ville,
tous les chats finissent
par se faire écraser.

18 mai 2012

La nouvelle génération
est arrivée.
Ils ne demandaient
qu'une annulation de la
hausse des frais de scolarité.
On aurait dû les féliciter
de leur maturité politique.
Le gouvernement
les a traités en terroristes.
Ils ont alors paralysé
tout le métro avec de simples
bombes fumigènes.
Ils portent maintenant
des masques pour éviter
d'être fichés par la police.
C'est le pouvoir autoritaire
des anciens diplômés
des cours classiques qui
est contesté par la nouvelle
jeunesse éduquée sans
religion dans les CÉGEPS.
Ils sont violents,
comme le pouvoir leur ment.
Un gouvernement de voleurs
fourbes qui font des lois
qu'ils disent justes
pour se protéger contre ceux
qu'ils ne cessent de voler.
La désobéissance civile
est un devoir.

22 mai 2012

La loi spéciale,
On s'en kalisse!

Malgré la pluie,
plus de 200,000 personnes
encore dans la rue!
La troisième fois
en trois mois.
La nouvelle génération
a cessé d'avoir peur.

La loi spéciale,
On s'en kalisse!

Enfin, de la vitalité.
Descendre ensemble dans
la rue répond à un besoin
d'affection de milliers
de citoyens condamnés
à se côtoyer quotidiennement
dans la plus grande froideur.
Les contestataires font enfin
une promenade ensemble.
Depuis plus de deux heures,
je les vois défiler
devant chez moi,
le Parc Lafontaine
étant un point d'arrivée.
Oh jeunesse!
Enfin!
Je ne pensais pas
voir renaître l'intelligence
québécoise de mon vivant.

24 mai 2012

Et voilà que le charivari
recommence!
À 20 heures tous les soirs,
chacun devant chez lui,
frappe 15 minutes
sur une casserole.
Tintamarre
pour fin de régime.

27 mai 2012

Nous, les vieux,
ne pouvons plus avoir que
des floraisons d'automne.
Nous radotons
nécessairement.
Notre saison est passée,
et avec elle, les grands
événements de notre époque.
C'est dans la vingtaine
que la vitalité historique
nous arrive.
Nous ne choisissons pas
notre colère.
Elle nous vient
d'une nécessité.
Mais nous devons y croire
pour pouvoir déplacer les
vieux qui sont devant nous.
Car c'en est le sens profond.

28 mai 2012

Un voisin ou locataire,
abonné d'internet Wi-Fi, ne
protège pas son abonnement
par un mot de passe.
De sorte que je peux
y accéder de chez moi
sur mon iPad.
J'ouvre ma tablette et je suis
branché… tant qu'il reste
lui-même branché.
Ce sont des dizaines
de journaux qui y sont
disponibles gratuitement.
La page d'accueil
offre les grands titres qu'on
peut de là appeler à l'écran.
Et les photos sont des vidéos.
Une autre différence
avec le journal classique
est que chaque article y est
immédiatement commenté
par des lettres ouvertes des
lecteurs et des sous-lettres
ouvertes commentant aussi
ces dernières.
Le lecteur choisit ainsi entre
les diverses plaidoiries qu'il
peut lui aussi commenter.
Je peux aussi, de chez moi,
lire la liste des livres
de la Bibliothèque Nationale
de France.
Je choisirai,
et irai à la Grande
Bibliothèque les télécharger.
Agréable librairie.
Sans parler d'une centaine
de pages annonçant
des salons de massage…

31 mai 2012

70 ans.
J'ai pris, cet hiver,
un sérieux coup de vieux.
Un rien me fatigue.
Je sens mon cœur s'épuiser.
Je dois m'allonger
plusieurs fois par jour pour
laisser baisser la pression.

Mireille Baillargeon est
venue me fêter avec gâteau,
sushis, et un énorme plant
de mini tomates.
Et nous avons regardé
sur mon iPad la dernière
attaque de Anonymous
contre le gouvernement
Charest.
Nous sommes Anonymous,
Nous sommes légions,
Nous n'oublions pas,
Nous ne pardonnons pas.
Redoutez-nous.
Et ils diffusent sur internet
un vidéo où l'on voit
les premiers ministres
Charest, Bouchard, Chrétien,
Mulroney, tous venir rendre
hommage à l'épouse du
milliardaire Paul Desmarais
à Sagard lors d'une fête
énorme autant que
faux Versailles.
De quoi redonner souffle
à une jeunesse déjà écoeurée,
encore chaque soir dans
la rue, à qui le gouvernement
Charest ne concède rien.
À qui la rue demande
maintenant de partir.

1 juin 2012

Nous étions bretteux.
Ils sont exécutifs.
Notre réseau
de communication
passait par l'édition papier
et sa distribution physique.
Ils vivent en ligne
sur Internet.
Nous étions
prisonniers du légalisme.
Leurs moyens
de communication sont
pratiquement insaisissables.
Nous nous exprimions
proverbialement.
Ils vivent collectivement
en temps réel.

Ceci n'est pas
une manifestation étudiante.
C'est une société
qui s'éveille.

C'est un débat
entre sociosyndicalisme
à la suédoise et privatisations
capitalistes à l'américaine.
La jeunesse ne se bat plus
pour un pays,
mais pour un genre de vie.
Ils sont pratiques.

6 juin 2012

Depuis l'arrivée du iPad,
presque tous les éditeurs
québécois sont passés
au numérique,
et ont un site sur le WEB.
BéQ est le seul site
offrant des livres gratuits.
Il héberge maintenant
des sites d'auteurs privés.
Le site un peu pédant
de Claudine Bertrand.
Mais remarquable
le poème de Paule Doyon,
avec sa terre bleue qui tourne
sur fond noir.
À découvrir les sites
des écrivains,
j'en viens à me demander
si je ne devrais pas travailler
moi aussi à créer le mien.
En 2000, je planifiais
de laisser à Marc Desjardins
(Le Temps Volé)
le soin d'éditer mes écrits.
Cela aurait été
une grave erreur.
Je ne voyais pas
l'énormité de la tâche.
Reste la distribution.
L'idée de distribuer
mon DVD aux écrivains
de l'UNEQ risque de n'être
qu'une grossièreté.
Ils n'en ont rien à foutre,
non plus que moi
de leur conformisme moyen.
J'envisage donc de me
mettre moi-même en ligne.
WWW.
VANMORNARDEDITEUR.
COM

8 juin 2012

Je me sens plein de colère.
Ces manifestations
intelligentes ont fait surgir
une quantité monstrueuse
de policiers partout.
On se croirait maintenant
en temps de guerre.
Les riches d'ici
et leurs *juste pour rire*
réagissent pour protéger
leurs courses d'automobiles
et autres folies,
où ils attirent des foules.
Cette lutte toujours
historiquement reprise
entre ceux qui veulent tout
posséder et ceux
à qui l'on veut tout dicter.
Entre l'imbécilité
des parvenus et l'intelligence
naïve de certaines
générations montantes.
Dans ce camp
de concentration que sont
encore nos sociétés.

13 juin 2012

Au contraire des vieux que je
fréquente et qui veulent tous,
ou déménager, ou s'acheter
une nouvelle maison, ou
commencer un nouvel
amour, je ne désire que
la continuation de ce que je
suis, dans ce que je possède.
Je me suis arrêté ici
dès que j'ai su d'expérience
qu'ailleurs, pour moi,
ne pourrait statistiquement
être mieux.
Il faut un minimum de 5 ans
pour bien se refaire
d'un changement
d'importance.
À 70 ans,
le goût du changement
devient du gigotisme, sorte
de surexcitation terminale
chez ceux qui n'ont jamais
bien su ce qu'ils veulent,
même dans leur jeunesse.

14 juin 2012

Il faut, pour vivre heureux,
se tenir loin
des merveilles du monde.
Il y a tant d'autres chemins
que le nôtre, et si heureux,
et que nous ne connaîtrons
jamais!
D'où le retrait de la société
et le silence
que je m'impose.
Il faut fermer la porte pour
bien apprécier ce que l'on a.

15 juin 2012

Les vieux livres,
les vieilles idéologies,
sont comme les navires qui
gisent aux fonds des mers,
Ils sont désormais
impraticables.
Le risque est grand
de s'égarer de soi
dans la Culture.
D'autant plus que tout ce qui
se répète manque finalement
d'intelligence.
Notre vérité est ainsi,
à chaque génération,
à refaire.
Voilà aussi pourquoi
la sagesse
ne s'est jamais transmise.
Elle n'est qu'une invention
de soi et qui périt avec soi.

16 juin 2012

Même si tout va plutôt bien,
je m'éveille dans la tristesse.
L'exaltation d'une nouvelle
journée ne me vient plus.
J'ai le regard triste.
Tout me dit
que je n'ai plus de temps.
Et tout me dit que nous
ne sommes, dans la vie des
autres, qu'une superficialité.
Je m'éveille seul.
Pour vivre encore seul.
Il n'y a pas d'autres chemins.
Sinon l'illusion
que donnent les distractions,
telles mes anciennes longues
marches.

22 juin 2012

Hôtel-Dieu, radiologie,
test Doppler.
Nous étions peu nombreux
à attendre, sur rendez-vous.
Mes veines sont durcies,
mais c'est l'artère qui passe
derrière le genou
qui cause l'actuel blocage.
Je me voyais là, en jaquette
comme les autres,
avec mon linge dans mon sac
à mes pieds.
C'est ainsi qu'un jour
nous nous en allons.
Quelqu'un prend le sac.
Un autre prend le corps.
Et c'en est fait
de notre misérable vie!
Mais le goût de continuer,
puisque ma vie, ici,
m'est encore bonne.
Ma vie m'est encore bonne
si je mets de côté l'affection.
Jeune, j'espérais toujours.
J'allais au-devant de tout,
comme pour l'embrasser.
L'affection passait
par les projets que
nous allions faire ensemble.
À 70 ans, maigre, bossus,
hirsute, boiteux, même riche
personne ne veut de moi.
Je n'ai droit qu'à un sursis,
seul, avec diète sévère
en tout.
J'espère du moins
accompagner *Mimine*
jusqu'à sa fin.
TiCloune pourrait facilement
passer à quelqu'un d'autre.

23 juin 2012

Terrifiant
d'entendre son cœur battre
dans un test Doppler.
Comme un étranger
qui agonise au fond de soi.
La vie n'est qu'une longue
intoxication.

24 juin 2012

Vivre au jour le jour.
Sans aucun autre projet.
Dans le contrejour du soleil.
Dans les arbres
qui m'entourent.
Me berçant sur mon balcon.
Comme lentement sur la mer.
Perdu dans l'océan.

25 juin 2012

Chaque instant
est la coexistence
de milliards de conjonctures.
Même si je me dis seul,
ma solitude n'est
qu'une perception restreinte.
Je suis épouvantablement
autre.

26 juin 2012

TiCloune me fait penser
à *Mimine*
lorsqu'il était jeune.
Cela me frappe chaque fois
qu'il m'arrive de les prendre
l'un pour l'autre.
Car même s'ils ont chacun
leur bol de biscuits secs,
ils mangent l'un et l'autre
aussi chez l'autre.
Par contre, ils semblent
respecter une priorité
d'accès.
Mimine doit passer
en premier.
TiCloune doit alors
se faire passif.
Il semble aussi y avoir
certains lieux strictement
réservés, comme l'oreiller
de mon lit pour *Mimine*.

Mimine lèche souvent
la tête de *TiCloune*.
Mais il n'en finit plus,
et *TiCloune* finit par
s'impatienter, le tout finissant
en coups de patte.
Là aussi, ils sont deux.

TiCloune s'amuse
maintenant avec une grasse
cocotte de pin
que je lui ai rapporté du parc.

1 juillet 2012

Bien fou que je suis
que de rêver encore d'amour.
Cela me prend lorsque
j'ai besoin d'éjaculer.
Mais bien fou quand même
lorsque je me mets à rêver
d'une femme qui m'aimerait.
La réalité est
que l'encombrement
amoureux dans la jeunesse
correspondait
à des nécessités vitales qui
le rendaient supportable
collectivement.
Nous étions bandés
ensemble.
Mais c'est un trait
de la vieillesse tarée
que de rêver encore
à ce qu'elle ne peut
plus faire.

2 juillet 2012

J'ai toujours vécu dans
une anticipation du temps.
À 16 ans, rêvant d'amour,
j'écrivais :
Je m'imagine
qu'elle m'embrasse
et me serre les mains,
qu'elle se blotti sur moi
et je vis tellement ça que
j'imite la manière comment
j'aimerais qu'elle le fasse.
(10 juin 1958).
Aujourd'hui, j'imagine
la mort des quelques
vieillards que je fréquente.
Ou la mort de *Mimine*.
Ou la mienne.
Ma peur de l'avenir
m'a toujours obligé
à me préparer ainsi.

3 juillet 2012

Aller avec plaisir
à un rendez-vous (Claude
Ramsay sur Saint-Denis),
pour m'apercevoir bientôt
avoir le goût de dormir.
Comme *un coup de vieux*.
J'avais ressenti la même
fatigue, il y a deux ans,
avec Lise Renaud
(7 octobre 2010).
Je n'avais dit alors
que mon désir de rester seul.
Je n'en voyais pas encore
la raison profonde :
mon rétrécissement
vasculaire qui m'épuise.
Je ne suis plus capable.
Oui, mes problèmes
vasculaires sont le fondement
de ma morale.
Ma vie recluse depuis 5 ans,
mes habitudes
toujours les mêmes,
relèvent de mon épuisement.

4 juillet 2012

Un jour, au coin d'une rue,
j'avais soudain senti
que je m'effondrais.
Comme on s'éteint,
en quelques secondes.
Sentiments
d'évanouissement,
m'a-t-on dit.
Oui,
la mort serait belle ainsi.

Ce n'est pas doucement
que la mort vient,
mais par une brutalité.
L'on meurt par asphyxie,
par étouffements, par noyade
dans sa propre salive,
par arrêt brusque du sang
et quoi d'autre encore
de désagréable.
Nous sommes carrément
exécutés.
Et généralement
dans un épouvantable
état d'urgence.
Qui donc est mort
paisiblement dans son lit
en disant
sa dernière stupidité.
Ce sont les survivants qui
ne veulent pas tout décrire,
et qui veulent parler
d'une belle mort.
Oui, je crains la mort
comme une dernière atrocité.

9 juillet 2012

La perte partielle
de ma jambe gauche
m'a fait l'effet
qu'on me sortait du rang
pour l'exécution.
Rien d'autre désormais
ne me passionnera.
J'ai comme du plomb
dans l'aile.
Fumer du cannabis comme
je le fais depuis 5 ans,
n'aide sans doute en rien
mon système vasculaire.
De toute façon, à 70 ans,
le rétrécissement est fait
depuis longtemps.
Mais pour les médecins que
je rencontre, je ne fume plus
depuis quelque 30 ans.

11 juillet 2012

Il fait chaud.
Je reste à la maison.
Ma jambe me fatigue vite.

Mimine n'en finit plus
de s'arracher du poil,
et de les manger.
Il en restitue régulièrement,
sous forme d'étrons de poils.
Je le brosse deux fois
par jour pour l'aider.

Ti-Cloune, aux poils drus,
n'a pas de problème.
Il dort présentement
dans la pièce où sèche
la dernière récolte.
Il aime les odeurs fortes.

15 juillet 2012

- Napoléon Bellerive,
concierge.

C'est ainsi qu'il s'était
solennellement présenté
à moi lorsqu'il m'avait fait
visiter la maison du 3700 rue
Laval sur laquelle j'avais fait
une offre d'achat
(12 février 1979).
Un minuscule
petit bonhomme qui habite
encore sur la même rue, où
je l'aperçois régulièrement
passant près du Carré
Saint-Louis.
Trente ans plus tard, barbu,
il ne me reconnait pas.
Mais moi je me souviens.
Je suis, comme lui, un petit
vieillard, et nous marchons
tous les deux un peu
de la même manière.
Oui, lorsque je le regarde,
c'est un peu tristement moi
que je regarde passer.

16 juillet 2012

Heureux sur mon balcon,
avec mes chats,
dans la fraicheur du matin.
Heureux d'avoir, en 1979,
acheté cette maison.
Heureux dans le bonheur
que j'en ai.

2 août 2012

Tous ces examens médicaux
pour me faire dire
qu'il est préférable,
moins risqué,
de ne rien faire,
puisque je marche encore
convenablement.
Adieu donc, en plus
de mes longues marches,
adieu ma simple facilité
de marcher.
Car si les choses se sont
améliorées depuis six mois,
reste une douleur,
une fatigue persistante
avec laquelle
il me faudra m'accommoder.
J'arrive à un moment
où la médecine commence
à me laisser seul
avec mes problèmes.

3 août 2012

Qui donc a bien écrit
sur la vieillesse?
Je n'en connais pas.

On trouve, ici et là,
des portraits,
des symptômes,
mais jamais la description
de la solitude immense
à laquelle nous contraint
progressivement
la fin de notre vie,
et de l'épouvantable vision
que l'on éprouve
au bord de la falaise.
Certains vieux
encore en santé, tel Cicéron
dans son *De Senectute*,
nous ont donné
des fanfaronnades.
Il y dit que la vieillesse
peut être heureuse :
si l'on est riche, renommé,
avec une œuvre
encore à fignoler,
si l'on a su se soustraire
aux plaisirs du sexe
pour mieux s'adonner
à ceux de la culture,
si l'on peut se retirer
à la campagne, etc.
En cela, il n'écrit pas
sur la vieillesse,
mais sur ce en quoi
certains vieux fortunés
peuvent encore être jeunes,
et peuvent encore acquérir.

Pire, à l'instar de son maître
Platon le con, il en rajoute :
*Si je me trompe en croyant
que les âmes humaines sont
immortelles, je me trompe
avec plaisir,… je ne veux
pas que cette erreur me soit
arrachée.*

Mais ce n'est pas *ça*
la vieillesse.
C'est la montée progressive
de notre invalidité à acquérir
et à maintenir nos acquis,
et qui nous détruit.

Plus j'ouvre les livres,
plus je vois qu'ils sont sots.
Nos cultures sont aussi
stupides que nos religions.

Si j'avais 800 ans encore
à vivre (comme l'insinue
bêtement Cicéron),
je m'inscrirais
en astrophysique, en chimie,
en biologie, en médecine et
en droit.

5 août 2012

Je me sentirais bien seul,
parfois,
si je n'avais mes chats!
Ils sont la vie, la distraction,
dans la maison.

14 août 2012

Mireille Baillargeon
quitte définitivement
le Parc Lafontaine.
Elle met en vente
son condominium du 3930.
- J'ai été heureuse ici.

23 août 2012

Dans mes promenades,
je vois la fenêtre
de l'appartement
de Lise Renaud.
J'ai l'impression que
quelqu'un d'autre y habite.
La dernière fois
que je l'ai rencontrée,
elle m'a semblé
très amaigrie.

24 août 2012

Au mieux, demain
sera pareil à aujourd'hui.
Et après demain.
Et après après demain.
J'en suis rendu là.

27 août 2012

J'ai décidé d'ajouter
à ma Bibliothèque Athée,
les 23 Lanternes
de Arthur Buies,
version 1884.
Un pamphlétaire libertaire
puissant, en 1868 au Québec!
Il n'avait que 28 ans.
J'en avais à peine entendu
parler dans mes cours
de lettres universitaires.
Et il n'est pas encore
numérisé par la Bibliothèque
Nationale de France.

5 septembre 2012

Il y a 50 ans,
le 5 septembre 1962,
je quittais
la maison de mon père
pour aller faire seul ma vie.
L'autre choix était :
de rester chez lui,
de payer pension,
de m'acheter
une automobile,
et d'entrer dans la stupidité
admise.
Nous vivions, dans cette
famille d'arrière-garde,
comme encore
au temps de La Lanterne
de Arthur Buies,
tant le pouvoir du clergé,
chez nous,
était resté puissant.

6 septembre 2012

L'horreur historique fut que
les curés se transformèrent
en administrateurs.
Et les voilà repartis,
prenant tous les emploies,
dans les écoles,
les administrations
publiques, dans tout ce qui
peut donner un bon salaire
à ne rien faire de sérieux.
Les administrateurs,
comme les curés,
sont une forme noble
du bien-être social.
Une dîme
à la prétention humaine.
Un taxage de voyous.

7 septembre 2012

Mes problèmes vasculaires
me font prendre conscience
du bonheur que j'éprouve
encore à pouvoir faire
ce que je fais.
J'ai repris ma vie,
petites marches,
un peu de rénovation,
un peu d'édition,
et le plaisir de me bercer
durant des heures
tous les soirs,
avec mes chats, à fumer
ma pipe de cannabis.
Devant l'automne
qui arrive, la satisfaction
d'avoir engrangé.
Le sentiment
de ne plus avoir besoin.

8 septembre 2012

J'ai trouvé dans les vidanges
un panier d'osier neuf assez
robuste pour transporter
Mimine d'un étage à l'autre.
Rien ne semble encore grave,
mais sa patte arrière droite
semble parfois
ne plus vouloir le porter.
Et il hurle si je le prends
dans mes bras.

22 septembre 2012

Notes.
Grippe.
Deux jours au lit
sans manger.
Je me sens fatigué, dépressif.
Chaque événement
m'est comme une cote
pénible à monter.
Et j'ai, comme d'autres
vieux, la larme facile.
De plus en plus l'énergie
me manque, et me manquera,
grippe ou pas.
S'en aller.
Le plaisir de mourir,
d'en finir avec ce monde
d'empoigne et de férocité.

Je suis anémique.
J'ai été m'acheté
des comprimés de sulfate
de fer qui devraient m'aider
à me remettre, comme cela
m'était arrivé du temps
de ma cirrhose.
J'éprouve une immense
tristesse à me promener dans
les rues de ces beaux jours
d'automne, parmi la jeunesse
insouciante et turbulente.
J'ai la tristesse d'avoir vécu.
Je sais, à mon âge, que la vie
est fausse et que toutes
nos actions pour survivre
ne sont qu'un sursis.
C'est la férocité et la faim
qui dominent nos sociétés,
l'amour n'étant
qu'une variation tendre
de la férocité.

Cette grippe m'a fait cesser
d'un coup
mes masturbations.
Il y a toujours derrière
une pensée une arrière-
pensée, et derrière celle-ci,
une autre.
J'ai l'impression, cette fois,
d'avoir atteint le fond.
Je ne peux plus *croire*
au corps d'autrui.
Les corps ondoyants qui
passent à côté de moi font
partie de l'illusion de vivre.
Je n'ai plus besoin d'aller
me frotter dans leurs replis.
Je me suffis de recevoir
d'eux l'argent de mes loyers.

La majorité des gens que
je rencontre ont maintenant
l'âge d'être mes enfants,
et de plus en plus,
mes petits enfants.
La société, chez nous,
fonctionne encore bien.
Mais ce sont nos maladies
mentales qui nous permettent
de croire à un langage
entre nous, et il fonctionne
jusqu'à l'inconséquence.

Mais ce *moi* que je valorise
n'existe que pour moi
par mes sensations.
Il est pur fantôme
pour autrui.
Que j'essaie de le décrire
n'y change rien.
Je ne fais que dire
des convenances.
Mais c'est avec lui
que je veux finir
de dialoguer ma vie.

27 septembre 2012

Et voilà qu'après cinq jours
de non-masturbation,
je me retrouve avec des rêves
sensuels! et d'une tendresse!
Des frôlements de corps
demi-nus de jeunes femmes.
Comme un retour
aux sources.
Le sexe est une croyance
fondée sur nos pulsions,
Je reprends des forces.
Je reprends goût.

Mais je dois vivre avec
une nouvelle obsession.
Celle d'être soudainement
sonné, emmené de chez moi
en jaquette, demi-nu,
presque hébété, d'urgence,
vers un hôpital où je dois
mourir.
Mais je vis encore.
Je mets tous mes efforts
à bien vivre chaque instant.

29 septembre 2012

De loin, j'avais peine
à le reconnaître
tant il est maigri
et marche avec difficulté.
Celui qui m'appelait
jeune homme.

Je lui ai dit :
- C'est difficile de devoir
penser quitter nos affaires!
- Oui, c'est dur.

Il s'est installé au parc
en 1951.

Épouvantable que de penser
que je vais, comme lui, être à
mon tour ainsi diminué.

1 octobre 2012

J’ai refermé la télévision.
La crise étudiante
m’y avait ramené.
Mais sans ce débat d’idées,
les médias sont vite revenus
à leur médiation
de la petite criminalité,
entrecoupée sans arrêt
par des trombes
de publicités débiles.
Je prends mes nouvelles
en lisant brièvement
sur mon iPad ce qui
m’intéresse sur internet.
Et c’est déjà presque trop.
L’avantage d’internet est que
tout y est silencieux
et exempt du brainwashing
publicitaire.

20 octobre 2012

J’en ris!…
mais je ne devrais pas rire.
Jamais je n’ai lu un livre
aussi débile que le Coran!
C’est tout simplement
l’expression de la folie
furieuse d’un simple
qui répète toujours
à peu près la même chose.
Ce Mahomet est le pire
des illuminés,
avec une pensée ésotérique
plus démentielle qu’un juif.
Les versets du Coran
sont l’œuvre d’un délirant
fanatique et hargneux,
dits comme en transe, mêlant
parole de Dieu et la sienne,
lançant anathème
sur anathème
contre les juifs, les chrétiens,
les incroyants, les infidèles,
enfin contre tous ceux
qui le contredisent.
Le Coran est l’un
des pires textes jamais écrits
pour abrutir l’intelligence
humaine.
Et dire qu’actuellement plus
d’un milliard de musulmans
s’agenouillent
chaque jour en son nom!
Peuples de mâles stupides!
et qui vont devoir affronter
le féminisme à l’occidental.

Il est vrai que les arabes
sont actuellement atteints du
syndrome de surpopulation
qui, sur un fond
de décolonisation, les fait
s’entretuer les uns les autres.
Hors contrôle.
- On ne sait plus à qui se fier!
S’exclamait un jeune arabe
armé et surexcité passant
devant la caméra.

Les arabes et les juifs
sont actuellement,
de par leurs arrérages
religieux,
les pires citoyens de la terre.
La société civile devra
les exclure pour survivre.

Le Coran,
mais aussi la Bible, font parti
des crimes contre l’humanité,
et devront finalement
être traités comme tels.
Ils ont été, et sont encore,
une incitation maladive
et injustifiée, à la soumission
absolue, à la misogynie,
au masochisme
et au sectarisme social.
Les papes sectaires prônant
des châtiments éternels
doivent être traduits
en justice internationale,
et leurs organisations
religieuses traitées
comme l’est tout crime
organisé, comme tout
chantage par la peur.
Il y a des limites à les laisser
dire n’importe quoi
sous prétexte de religion.

5 novembre 2012

Mais quel est donc
ce fantasme
de la jeune fille vierge,
belle, absolument soumise,
tournant autour du male
comme autour
de son centre de gravité?
Fantasme que l'on retrouve
des promesses célestes
du Coran jusqu'aux films
pornographiques.
Ce mythe
sur lequel je me masturbe.
J'ai souvent essayé
comme de l'attraper en vol
pour mieux le comprendre.
Je n'y arrive pas.
Quelque chose se cache
derrière ce que la morale
ancienne me dirait
de réprimer.
J'aimerais aller
jusqu'aux racines de ce que
l'on nommait le *vice*.
Cette défrustration.

8 novembre 2012

Magasinage.
Le magasin LaBaie se lance
dans le luxueux.
Et la clientèle semble là.
J'ai eu l'impression d'entrer
dans un monde où les gens
vivaient continuellement
comme s'ils étaient
eux-mêmes dans
une publicité de télévision.
Exactement le même langage
entre eux.
Ils pensent *consommation*.
Étrange.

14 novembre 2012

Terminé
Journal d'un philosophe.

Devant les sottises pieuses,
devant les mots savants,
devant les bonnes manières
d'époque,
la philosophie
me ramène toujours
à l'intelligence du rire,
de l'indécence
et de la moquerie.

15 novembre 2012

L'influence collatérale
du brainwashing publicitaire
des médias est épouvantable.
Voilà que mon voisin avocat,
après avoir fait
de multiples rénovations sur
son immeuble (comme son
excitée de femme l'exigeait)
parle maintenant de vendre
pour s'acheter
un « petit cottage»
où il serait seul avec elle.
Ce qu'il ne comprend
pas c'est qu'elle cherche
inconsciemment
à se défaire de lui…
Elle le fait courir,
tout changer,
gigoter sans arrêt.
Comme tous les gens
que je connais,
elle veut être *ailleurs*.
Ils veulent tous
de la nouveauté.

20 novembre 2012

Je suis heureux.
Malgré l'immense souffrance
de vivre au fond de moi.
Ma jambe fonctionne mieux.
Je peux maintenant marcher
une à deux heures sans arrêt.
Mais au ralenti.
Comme avec une jambe
un peu de bois.

23 novembre 2012

Étrangement, l'année
fut des plus heureuses.
Cette petite impotence
de ma jambe
m'a comme obligé
à me défaire de mes activités
les plus superficielles.
Ces longues marches,
ces regards indiscrets,
ce gaspillage continuel
qu'était encore ma vie, tout
dû être rapidement repenser.
J'ai reculé sur mes frontières.
J'ai coupé dans l'inutile.
Je me suis fait
un agenda restreint.
Je fais le grand tour
du Parc Lafontaine le matin.
Je vais m'asseoir un peu
au Carré Saint-Louis
après dîner.
Je ne désire maintenant que
le maintien de ce que j'ai.

4 décembre 2012

Je fais encore
mon grand tour du parc
en soulier.
L'hiver commence
doucement.
Mais l'hiver risque d'être dur
pour les écureuils
qui se sont trop multipliés.
Ils ont déjà faim, et le froid
n'est pas encore arrivé.
Ils viennent après moi
tout au long de ma marche,
et c'est une vingtaine au lieu
d'une dizaine l'an dernier,
qui prennent une noix
de main à main.
Leur seul moyen de survivre
est de sortir du parc
pour aller fouiller dans
les vidanges des riverains,
au risque de se faire écraser.

8 décembre 2012

Bientôt la neige, le froid,
les bottes, et pour encore
quatre mois…

2013

71 ans

1 janvier 2013

Après 55 ans
de tenue ininterrompue
de mon Journal,
je vais lentement cesser,
n'ajoutant que quelques
pages par année,
histoire d'atteindre le 60 ans
en continu.
Dans cinq ans,
je ferai une mise à jour
définitive sur DVD.
La compilation
du *Journal d'un Philosophe*
montre ma ligne de pensée.
Très peu de gens peuvent
dire ainsi ce qu'ils pensent.
C'était là ma raison d'écrire.
Je ne vois pas
ce que je pourrais y rajouter.

2 janvier 2013

J'ai découvert, sur Internet,
des milliers de petits vidéos
pornos gratuits, de tous
les pays, de tous genres, crus,
assez pour faire bander,
assez pour après deux heures
me faire éjaculer.
Après une semaine,
je me suis finalement saturé.
D'autant plus qu'à cause
du petit écran de mon iPad,
l'influence rétinienne
des vidéos se prolonge
pour un autre douze heures
par des flashs dont on ne
réussit plus à se défaire.
Cette overdose de porno
m'a donné
comme un écœurement.
Mais c'est là
(involontairement)
l'encyclopédie la plus réussie
de la sexualité.

(Heureusement,
en octobre 2013,
le WiFi a été coupé.
J'en ai éprouvé
une grande paix intérieure.
Internet,
par tous les services
qu'il offre, crée rapidement
une dépendance
à la dissipation.)

6 janvier 2013

Ne reste plus
qu'à passer l'hiver à pelleter.
En faisant le nécessaire,
sans plus.

3
mai
2013

Fini de restaurer la véranda
donnant sur la cour,
ainsi que les cabanons.
Construits en 1897.
Aussi, soudure
de la grille sur le toit.

2014

72 ans

1 janvier 2014

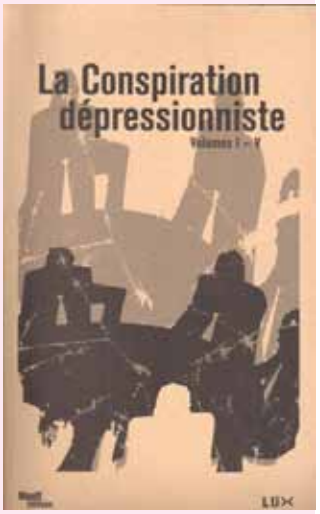
Quelle belle vieillesse
que la mienne!
quelle belle vieillesse.
Je suis heureux
comme jamais je ne l'ai été.
Oui, malgré le vieillissement.

En mai dernier,
Mimine a commencé
à faire des crises d'épilepsie.
Les premières semaines
furent éprouvantes.
Il ne cessait de tourner
sur lui-même avec angoisse.
Je lui massais
la colonne vertébrale,
j'essayais d'être avec lui.
Puis la régularité des crises
(mensuelles)
nous rassura l'un et l'autre.
Nous avons pris l'habitude.
C'est ainsi que la vieillesse
maintenant nous vient,
aussi nécessaire pour lui
que pour moi.
Apprendre à vivre heureux
en sachant
qu'il y aura de plus en plus
de *cas d'urgence*.

12 janvier 2014

En décembre dernier,
la librairie Gallimard (qui
avait déjà vendu mes livres
et qui garde en mémoire
informatique ses sources
d'approvisionnement)
me téléphone
pour me demander
s'il me reste encore
une série complète du
Grand livre des privations.
Il y a deux jours, un jeune
homme me téléphone :
Jasmin Miville-Allard,
36 ans, archiviste, dont
la femme attend un enfant.
C'était lui l'acheteur
et il voulait obtenir une autre
série pour un de ses amis.
Nous nous sommes donc
rencontrés chez moi.
Il dirige depuis dix ans
une revue
LA CONSPIRATION
DÉPRESSIONNISTE.
Il est de la contre-culture
active actuelle.
Une dizaine d'autres revues
du genre seraient nées
des manifestations
Carré Rouge.
Il a Sexus.
Je lui ai donné
les *Allez Chier*
qu'il connaissait,
mais n'avait pas.

Nous nous sommes entendus
pour nous revoir,
avec Simon son colistier.
Avec l'idée d'établir
un échéancier d'action,
en vue de créer, sur Internet,
un site qu'on a baptisé
pour l'instant
UNDERGROUND.
Il y a là quelque chose
qui veut
et qui me redonne vie.



8 mars 2014

Ils sont revenus :
Jasmin Miville-Allard et
Simon-Pierre Beaudet.
Ce dernier,
professeur de littérature, fait
aussi une thèse de doctorat
sur l'Underground
au Québec.
Ils vont mettre en ligne
sur leur site Google
GHETTO MOHAWK:
Sexologie, les 4 Sexus,
les 2 Allez Chier, et quelques
Logos que j'ai conservés.
Le Grand Livre suivra,
après que j'aurai été réglé
mes numéros
de ISBN numériques
à la Bibliothèque.
Restera à y placer
mes journaux
(libres de droits)
et la bibliothèque athée.

Voilà ce qui me manquait.

24 mars 2014

Je viens de découvrir
la compression Web.
Mon Journal illustré
passe ainsi de 800 Mo à 46.
Tous mes textes ne font plus
que 64 Mo.
Et ma bibliothèque athée,
430.
Ce n'est que 494 Mo
que j'aurais à graver
sur un espace de 5 Go
d'un DVD.
Le projet ne tient plus.

Reste à tout déposer
à de la Bibliothèque
Nationale en 2017,
(sauf la bibliothèque athée
dont je donnerai copie
aux gens de la Conspiration
Dépressionniste
pour compléter leur lecture
de Onfray par la lecture
des œuvres dont il parle).

10 août 2014

Je sens ma limite
se rapprocher
à une vitesse épouvantable.
Les freins ne répondent plus.

Mimine survit
malgré ses crises d'épilepsie
de plus en plus fréquentes.
Nous nous collons,
tête contre tête sur l'oreiller,
pour nous endormir.
Devant l'immense
destruction
qui s'avance sur nous.
L'épouvantable destruction.

12 août 2014

J'ai fait euthanasier *Mimine*.

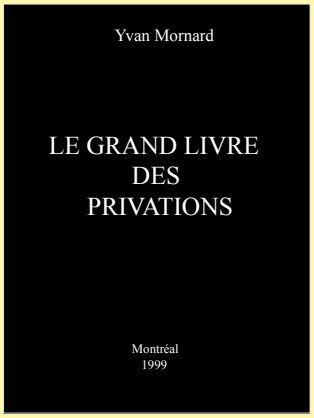
12 octobre 2014

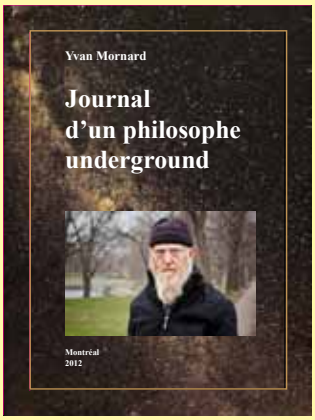
En septembre, j'ai obtenu
mes numéros ISBN
du dépôt légal du Québec
pour mes 7 volumes
à paraître en PDF.
Et j'ai signé la formule
autorisant la BAnQ
à les diffuser gratuitement
sur son site Web.
J'ai déposé immédiatement :
Le Grand Livre,
Le journal d'un philosophe,
L'Inventaire
des écrivains du Québec.
Les autres suivront
en juin 2017, mais cette fois
sans le dire à personne…

Nous vivons une véritable
révolution culturelle.
Ces trois livres sont
désormais téléchargeables
de partout sur terre.
La Bibliothèque Nationale
devient,
en plus d'être un site sérieux
de *conservation*,
un site de *diffusion*.
Avant, il fallait aller
tout consulter péniblement
sur place.

J'ai aussi déposé
Le Grand Livre
et Le journal d'un philosophe
au site Ghetto Mohawk
(qui est un site fait presque
en mon honneur),
qui en fera
une petite *promotion*.
Car le dépôt légal demeure,
sans publicité faite ailleurs,
un immense cimetière
somme toute peu fréquenté.

Voilà donc
une autre chose de régler.





Suivent deux textes
pour Le Buletin
du site Ghetto Mohawk.

Notes sur la contre-culture et l'underground au Québec.

Il ne faut pas confondre contre-culture et *underground*.
L'appellation *underground* (souterrain)
est une appellation réductrice de la contre-culture
qui est un phénomène historique continuel.
Elle est empruntée à une certaine contre-culture américaine
(ils y en avaient d'autres plus politisées) limitée aux années
1960-70, connue surtout pour sa libération sexuelle,
l'usage des drogues, et par la recherche
d'une vie de communauté et de simplicité volontaire,
en marge de la société marchande.
La philosophie *underground* cherchait à limiter
la révolte sociale à une révolte morale, peu politique,
non globalement financière, exercée dans de petites
communautés, révolte circonscrite (style ghetto juif)
dans la société capitaliste qu'elle ne détruisait pas,
mais qu'elle voulait *édifier*.
En ce qu'elle en appelait à la sensibilité de chacun
(sexe, musique, drogues), elle offrait un fort potentiel
de commercialisation par des produits dérivés,
ce qui permit de la faire rapidement connaître avec profit.

Au Québec la première publication connue
de la contre-culture date de 1868-1869.
Ce fut LA LANTERNE de Arthur Buies,
avec ses 27 numéros publiés hebdomadairement.
Elle fut carrément anticléricale,
et se limita à une révolte contre le pouvoir du clergé.

Puis le Québec connut son premier BLACK-OUT,
qu'on peut grossièrement daté de 1860 à 1960.
Le pouvoir anglais rappela les jésuites d'Europe pour
leur confier la bonne éducation des francophones conquis.

La seconde vague de contre-culture
(si l'on passe vite sur le spasme Borduas de 1948)
commença à l'Université de Montréal
après l'autodafé du Quartier Latin, en 1965.

Notes tirées de mon journal, avec les commentaires ajoutés:

28 octobre 1965
Par un beau midi d'automne, eut lieu l'autodafé du Quartier Latin.
Lorsque le camion de l'imprimerie se présenta au Centre Social
de l'Université de Montréal, les étudiants de Polytechnique
l'obligèrent à s'arrêter.
Ils déchargèrent les journaux et y mirent le feu.
Serge Ménard, (qui allait devenir en 1994 ministre de la Sécurité publique
du gouvernement péquiste de Parizeau), y fit un discours contre ceux
qui voulaient «détruire la société actuelle» par le socialisme.
L'équipe «socialiste» fut renversée au Conseil d'administration
de l'AGÉUM, et remplacée par une équipe de la Presse Étudiante
Nationale (PEN, catholique), dirigée par Paul Bernard,
(PEN dont faisait partie Lise Bissonnette qui allait, en 1990,
prendre la relève du fédéraliste catholique Claude Ryan
à la direction du journal LE DEVOIR).
L'équipe renversée, dirigée par Jacques Elliot et Michel Bourdon, tenta,
avec Charles Gagnon, Richard Guay, Louis Legendre, Normand Lester,
Robert Maheu, Michael McAndrew et Nicole Trudel de conserver
un droit de parole en publiant un journal de 4 pages «CAMPUS LIBRE»
qu'elle vendait $0.10 l'exemplaire sur le campus.
L'Université leur interdit aussitôt de vendre sur son territoire.
Ne resta plus sur le campus
que la possibilité de distribuer sous le manteau
LA COGNÉE UNIVERSITAIRE, organe du FLQ.

LA COGNÉE était imprimée
sur de simples feuilles 8½ par 11, introuvables aujourd'hui.

Exemple, tiré de mon journal.

4 octobre 1965
(*Texte écrit à la demande de Michel B. pour LA COGNÉE*
UNIVERSITAIRE, organe du FLQ, distribué sous le manteau
contre l'administration de l'Université de Montréal).
TITRE:Le commis de bibliothèque de l'Université de Montréal.
Nous vous offrons aujourd'hui, après avoir fait enquête auprès des gens concernés, quelques sujets de méditation.
Le commis de bibliothèque, ou l'aide-bibliothécaire, est le sujet d'une série d'injustices de la part de l'Université de Montréal.
Tenant compte de ce que l'aide-bibliothécaire est un individu non diplômé en bibliothéconomie,
l'Université de Montréal se permet parfois de lui faire pratiquer un travail semblable à celui des bibliothécaires, par exemple le service au comptoir, mais sans lui donner le même salaire non plus que les mêmes avantages.
Mais cette différence de salaire peut encore se justifier.

Prenons donc des exemples plus intéressants.
Un homme marié travaille à la bibliothèque depuis 8 ans.
Il gagne, après ces années, la somme de $45.00 par semaine.
Un jeune célibataire est employé par l'université pour un travail semblable.
Il débute à $45.00.
Autre exemple.
L'Université de Montréal emploie un commis en lui offrant
3 semaines de vacances.
Deux semaines plus tard, elle ne donne qu'une semaine de vacances
à un autre commis qu'elle emploie.
Nous n'avons pu jusqu'ici pénétrer davantage dans «le secret des dieux».
Il n'est pas facile de faire parler un employé
craignant les réactions de son patron, en occurrence:
l'Université de Montréal.

En bref, le FLQ déboucha sur le RIN qui fut dévoré par
le Parti Québécois, et LA COGNÉE sur la revue Parti-Pris.

PARTI-PRIS fut un exercice réussi de brettage idéologique
qui ne débouchait sur aucune action concrète.
Genre d'étapisme qui devint finalement
« une voie d'évitement ».
La régularité d'une publication, généralement,
l'antiseptisant.

Puis, en 1967, toujours au Quartier Latin, fut lancé
(avec ruse) un premier journal prônant la liberté sexuelle :
SEXOLOGIE.
Qui déboucha sur les revues SEXUS qui furent interdites.

Entre-temps était aussi paru sur le marché
le premier numéro de LOGOS,
journal réalisé par des jeunes américains fuyant
la conscription aux États-Unis pour la guerre au Vietnam.

Tiré de mon journal :
26 novembre 1967
Paul Kirby et Allan Shapiro du journal *Logos*: venus parler
de tout et de rien.
Possibilité d'entraide pour la distribution.
Leur procédé d'impression (ils font presque tout eux-mêmes)
leur permet d'arriver financièrement.

Extrait de Mainmise 15 :
Octobre 1967, date de la parution du premier numéro de Logos.
Le phénomène hippie ne datait que de quelques mois
sur la côte ouest américaine.
À San Franciso, ORACLE traçait les normes, désormais admises,
de la presse *underground*:
format tabloïde, tout plein de dessins psychédéliques si possible
en couleur, informations radicales, conscience de la dope, spiritualisme,
extase cosmique et sexuelle, libération individuelle.

Puis vint le clone québécois, LE VOYAGE.

Puis, ALLEZ CHIER.

Mais, en 1970, eut lieu le second BLACK-OUT.
Qui dura jusqu'en 2012.
Pourchassant le FLQ, l'armée canadienne ramena l'ordre
au Québec, fermant toutes les publications non orthodoxes,

Et finalement arriva la revue MAINMISE.
Qui visait un public plus large, moins éduqué.
Dont la diffusion fut massive, allant jusqu'en France.
Qui passa de la contestation à la drogue, au sexe,
à la musique, à l'ésotérisme peinturluré
pour finir quelques années plus tard par la publication
d'une presse à public typé, mais à contenu ordinaire.
Qui fut une récupération bourgeoise, valorisant les freaks,
les poteux, plutôt que les révoltés, les indignés.

Il faut donc faire attention.
L'*underground* détourna l'attention de la contre-culture
politique (répartition plus juste de l'argent,
répartition plus juste du pouvoir de décider, de légiférer)
en l'inondant de musique, de sexe, et de drogues.

Il faut cependant en garder les gains.

Yvan Mornard
2014

INTERVIEW

On entre chez Yvan Mornard dans l'atelier d'un écrivain de l'ombre. Sa grande maison qui borde le Parc Lafontaine ne semble que servir cette fonction ; trois pièces font office de bureaux. Il écrit dans l'une d'elles, conserve ses archives dans une deuxième, et dans la troisième il y a un téléphone, comme s'il n'y avait plus autre chose à faire. De la même manière, on y trouve peu d'objets : un globe terrestre, une télé, mais pas d'internet ; trop de distraction dit-il (« la pornographie »). Les livres occupent tout le mur d'un salon double, du plancher au plafond, sur plus d'une dizaine de mètres ; on trouve là une collection minutieuse de tous les ouvrages québécois en édition originale.

Mornard est resté underground jusqu'à aujourd'hui. Sa carrière d'écrivain-éditeur, abruptement interrompue au tournant des années 1970, quand son nom fut devenu trop sulfureux pour lui permettre de poursuivre quelque activité dans le domaine des lettres, n'était pourtant pas terminée. Son grand oeuvre littéraire, *Le grand livre des privations*, paru en cinq volumes au cours des années 1990, est passé inaperçu. Aujourd'hui retiré, il poursuit l'écriture d'un journal, débuté en 1957, qu'il espère faire courir sur soixante ans de sa vie, pour le publier ensuite, probablement en ligne. Il y a donc ici quelqu'un qui travaille, patiemment, à une oeuvre littéraire qui concorde avec celle d'une vie d'homme, à l'insu, mais aussi à l'abri, de tout le monde, et du monde.

Au cours d'une longue discussion ponctuée d'apartés sur divers sujets - la situation des librairies, Alain Denault, le spectaculaire intégré, les mouvements populaires contemporains, le printemps érable, les joies de la contestation, les promoteurs immobiliers, la nécessité de se protéger du travail pour lire et écrire, les prévisions démographiques, l'hypocrisie dans le milieu de la culture - Yvan Mornard a retracé pour nous son parcours d'éditeur et d'écrivain.

Q - Vous êtes connu, si l'on peut dire, pour les deux revues que vous avez publiées à la fin des années 1960, *Sexus* et *Allez chier*. Parlez-nous des débuts de l'aventure.

Il faudrait d'abord parler de « Sexologie ». Au Quartier latin, j'avais la section des arts, (8 pages tabloïds), qui paraissait séparément sous le titre « Le nouveau cahier ». Il y a eu quelques remous quand j'ai commencé à m'en prendre aux professeurs français, et à toute la culture française ; je plaidais pour l'enseignement de la littérature québécoise. Ils m'ont fait venir l'un après l'autre pour me demander où je voulais en venir.

« Sexologie » est un cahier spécial du *Quartier latin* fait sous l'instigation de l'Institut de Sexologie de Montréal, qui venait de naître sous l'impulsion d'un ancien curé défroqué, un nommé Jean-Yves Desjardins, et un nommé Manouvrier, que je n'ai jamais rencontré. La sexualité était alors à ce point taboue que leurs bureaux étaient en Ontario pour ne pas avoir de trouble avec la censure au Québec.

Lise Bissonnette, déjà plus expérimentée en tant que journaliste, et qui m'en a appris les rudiments, connaissait Desjardins. Il nous a demandé de diriger une publication du Quartier latin qui ferait la promotion de la sexologie afin de lui donner une idée de ce que l'on pourrait éventuellement faire avec eux.
On leur a donc monté un cahier complet. Ils ont capoté.
On parlait de masturbation, de prostitution, d'avortement, tout y a passé. Ce numéro était attendu à l'Université de Montréal, on l'avait annoncé dès le départ. Il devait paraître une semaine où le recteur était invité à la télé de Radio-Canada et où il comptait nous dénoncer comme pornographes devant toute la population.
Il y a eu une fuite.
Nous avons produit d'urgence un autre numéro à la place. Sexologie est paru la semaine suivante, en février 1967.

Q : Une grosse année pour le Québec et l'underground. L'expo, le *summer of love*, vos publications, *Logos*…

Sexus #1 est paru en juillet 1967, et *Logos* en octobre de la même année. Ils comptaient dans leurs rangs des *drafts doggers*, des fils de classes aisées, progressistes, qui étaient allés à l'université, et qui ont déserté de la guerre au Vietnam avec l'accord de leurs parents.
Ils envoyaient leurs jeunes à Montréal se faire oublier.

Leur local-appartement occupait deux étages, l'actuel 3552 Colonial,
près de Saint-Laurent et Prince Arthur.
Le Voyage, de Robert Myre, est arrivé par eux, et on voyait ce qui se passait aux États-Unis avec la presse underground, dont la publication la plus influente était *Oracle* de San Francisco, des publications plus visuelles, psychédéliques. Logos, dont les premiers numéros étaient plus politiques, a évolué vers cette tendance. Logos était bâti autour de la vente du journal, et de la vente du LSD. On pourrait même dire que le mythe de la drogue est entré par Logos au Québec. Ils ont converti les québécois au LSD, un gros hit de l'époque.
Les gens de Logos vivaient en communauté, et l'argent du journal allait dans le pot pour la faire vivre.

Ces publications étaient idéologiques, mais c'était aussi pratique. C'était un monde où l'édition servait aussi à manger. Sexus, j'en ai vécu pendant trois ans. Maigrement, mais quand même. Nous autres aussi, on profitait du trafic du LSD et surtout du haschisch, très populaire à l'époque (le hasch par rapport à la marijuana, c'est comme du cognac par rapport au vin). La culture personnelle de la marijuana n'était pas répandue.

Je vivais avec Lise Bissonnette dans le temps. Elle était centre-gauche-droite, selon les besoins du jour. C'était une femme très ambitieuse. Un peu comme Serge Ménard, qui a écrit un article dans le « Spécial Marijuana » du #2 d'*Allez Chier*, pour des années plus tard se faire poser en train d'arracher de la marijuana à Kanawake comme si c'était quelque chose de criminel. C'est un gars incapable, une fois arrivé au pouvoir, de prendre des mesures autres que celles d'un petit juriste foncièrement de droite. Ménard m'avait défendu en tant qu'avocat lors de mes procès pour Sexus. Il a bien fait son travail, mais il ne voyait pas les implications de Sexus. Si tu lis son texte sur la marijuana, il ne se commet pas non plus. Il dit que c'est à la justice de régler la question de la légalisation. Il remet ça dans les mains des autorités. Il fait son travail de légaliste. Mais quand il est arrivé en situation d'autorité, il a fait comme l'autorité, parce que ces gens-là ne rêvaient pas la société, ils voulaient en coopter les postes.
Ils se sont fait remarquer par les mouvements contestataires, et se sont enrégimentés dès que les portes se sont ouvertes.

Q - Sexus était tributaire d'un désir de liberté qui traversait tout le corps social.

Oui, qui était venu par l'arrivée de la télévision au Québec. Même avec les seules quelques heures de télédiffusion par jour de l'époque, les curés ont perdu le contrôle de la parole. C'était pas mal plus amusant que le discours d'un zozo qui raconte toujours la même chose en haut de sa chaire. La télé montrait des genoux de femme. Tous nus! On en était là.

Sexus, Logos, c'étaient des publications dont l'enjeu était moral. Dans Logos, l'enjeu de la guerre était considéré sous son aspect moral. Nous, on attaquait les curés et la censure alors que l'Église était en train de tomber. On a gagné par défaut. Il y a eu un effondrement. Si ma mère avait lu Sexus, elle en serait morte. En 1955, elle m'avait acheté ma première dactylo et si elle avait su que j'aurais écrit Sexus et Allez chier dessus, elle aurait mis le feu dedans.

Sexus a été battu, mais ses idées ont gagné. Après Sexus sont venus une pléthore de films érotiques. Il y avait un mythe : quand tu fais du sexe, tu fais ben de l'argent. C'était un peu vrai, j'en ai vivoté pendant trois ans. Un policier m'avait dit, en sortant de cour : « si les publications sexuelles deviennent légales, c'est pas toi qui va faire de l'argent, parce que moi aussi je vais me lancer là-dedans! »

Quintal, des éditions du Bélier, était tout à fait dans cette idée qu'il y a une piastre à faire avec le sexe. Il a fait paraître divers romans érotiques, ainsi qu'une édition pirate de *l'Avalée des avalées*, de Réjean Ducharme.

Q - D'ailleurs, ne vous a-t-on pas soupçonné, parmi tant d'autres, d'être l'auteur de ce livre?

Pas vraiment. C'était une facétie dans les pages du Quartier Latin qui disait que c'était moi. On comparait mon écriture manuscrite à celle de Ducharme pour arriver à la conclusion que c'était la même. C'était bien la même, puisque les deux étaient de ma main! Par après, j'ai fait un autre reportage avec Lise Bissonnette qui investiguait réellement le cas Ducharme.

Q – Et Allez Chier?

Le premier numéro d'*Allez Chier* paraît en 1969, avant le dernier # de Sexus en 1970. On était au fond du baril. J'étais rendu rue Sainte Famille. On vivait comme *Logos*, en communauté. *Allez* chier est né d'un ras-le-bol de tout le « social » de l'époque. C'était tendu : Mcgill français, les bombes du FLQ. La première page d'*Allez Chier* est bonne, tout est là : d'abord le titre de la revue, puis une vieille femme avec cette affiche « PÉNIS CENSURÉ PAR L'ORDRE ». C'était une des interventions de Lemoyne, photographiée par Kosak. On tourne la page et c'est le bol de toilette avec la citation « Si tous les ministres, les juges, les curés et les policiers se donnaient la main pour ALLER CHIER en même temps, il n'y aurait personne sur la place publique pour empêcher le peuple d'être libre. »

On n'a jamais eu le temps de développer le contenu éditorial d'Allez chier. On a conçu un troisième numéro dans lequel on voulait montrer comment former un « square », quelqu'un de conforme. Je n'ai jamais pu le sortir. J'étais ruiné.

D'ailleurs, je n'ai jamais eu d'argent pour faire de l'édition J'étais un bluffeur : pour Sexus 1, je suis allé voir l'imprimerie Yamaska et je leur ai dit : je vous paye quand le livre sera imprimé. Quand il a été imprimé, je leur ai dit : bon, faut le distribuer maintenant pour vous payer C'était pas mal d'argent quand même - 2000-3000$ pour un numéro.

Q - Allez Chier a-t-il eu des problèmes avec la police?

Non. On a eu des problèmes quand on est allé vendre ça au congrès du Parti Québécois, au centre Paul-Sauvé. Ça leur a déplu Ils nous ont fait expulser.

Q - Vous avez sorti quatre numéros de Sexus entre 1967 et 1970. Comment l'aventure se termine-t-elle?

R - En queue de poisson. Nos revues ont été saisies pour obscénité. À chaque numéro de Sexus qui paraissait, je pouvais avoir trois ou quatre saisies, et c'était cent dollars de cautionnement à chaque fois, ce qui était considérable. Une fois que mon nom a été connu des policiers, j'étais dans le réseau, si on peut dire. À l'époque d'*Allez Chier*, vers 1969, une auto patrouille de police m'a intercepté alors que je sortais de la Casa de Pedro Rubio vers trois heures du matin. Le policier m'a demandé ce que je faisais là, et m'a donné congé par un « Bonne nuit, Monsieur Mornard. » J'ai su que j'étais surveillé, plus que je ne le pensais.

Q – Parlez-nous du *Grand livre des privations*

Après Sexus, et bien que j'avais toujours voulu être éditeur, j'avais envie de faire un livre à moi. Une vision globale du monde différente, qui remet tout en question.

J'ai fait *Le grand livre des privations* sur dix ans, deux ans pour chaque livre. J'ai élagué beaucoup de matériel, et il a fallu compacter le tout pour faire de chaque pensée une petite bombe. Ce fut extrêmement difficile , je n'étais pas capable de faire un livre gentil. Le tout est habité d'une immense colère, et vingt ans plus tard je suis intrigué par des livres que je n'ai pas *voulus* mais qui se sont imposés à moi par nécessité.

Le livre demande au lecteur d'oublier tout ce qu'on lui a dit, et à la fin, de se révolter. Il se termine sur la nécessité d'« être pour nous-mêmes une valeur » et sur cet axiome :

« toute pensée qui avance est nécessairement rebelle. »
Et j'ai ajouté une phrase au début de l'édition numérique qui ne se retrouve pas dans la version imprimée, et qui résume tout le livre : « ta vie est ta seule vérité ».
Il y a une certaine parenté d'esprit avec Stirner. Enfin, je n'ai rien d'autre à dire au lecteur qu'il doit se réveiller.

J'en ai vendu une trentaine de copies de chacun.
Je les ai laissés en consigne dans les librairies, et la réaction fut plutôt froide, disons. Ça ne se vendait pas.
Le pire, c'est que j'ai profité d'une visibilité exceptionnelle chez Renaud-Bray. Au milieu des années 1990, ils étaient en faillite technique, et les étagères étaient vides puisque les fournisseurs ne voulaient plus y laisser leurs livres pour cause de factures impayées. J'avais trois étages de rayons seulement pour mes livres. Je n'en ai pas vendu un seul, même les bibliothèques les ont boudés.
La couverture de presse fut inexistante.
J'avais envoyé mes livres à Gilles Archambault, au Devoir. Je l'ai croisé un an plus tard et je lui ai demandé :
« Vous n'aimez pas mes livres, Monsieur Archambault? »
Il me répond : « Non, ce n'est pas ça ... je ne sais pas quoi en dire. »

J'en avais projeté douze, et puis encore un treizième, pour la mauvaise chance. Mais quand je suis arrivé au cinquième et dernier, *Des normes,* j'ai ressenti un essoufflement intérieur. J'ai senti que tout était dit, et que les volumes qui suivraient ne feraient que répéter. J'allais revenir sur la mort, la censure, l'intolérance, le travail , tout était déjà dans les cinq tomes parus. Et puis, je comprends que ça ne se vendait pas, mais quand même.
Les gens que je fréquentais ne s'y intéressaient carrément pas, ils se demandaient quelle mouche m'avait piqué.
J'étais un « nihiliste ». Les seuls qui m'ont dit avoir apprécié *Le grand livre*, c'est une famille de riches.
Ils trouvaient ça bon, et m'ont assuré que ça n'allait rien changer. C'est ce qu'ils appellaient la culture.

Q - Vous étiez quand même loin de l'esprit de Sexus et Allez chier, et de toute l'euphorie qui émanait de la contre-culture.

Quand j'ai fait *Le grand livre*, j'étais complètement en dehors de ça. Après *Sexus* et *Allez chier*, c'est comme si je m'étais suicidé. J'étais maigre, j'avais des trous dans mes culottes, j'étais lavé, ruiné.
Mon nom était brûlé partout.

À l'époque de Sexus 1, j'étais journaliste à Hydro-Q, pour leur journal corporatif à Saint-Jérôme. Quand le numéro a sorti, la direction m'a fait venir : « Écoute Yvan, tu représentes Hydro-Québec, arrête de parler de cul! »
La secrétaire qui me voyait passer dans le corridor me voyait sous un angle, disons bizarre. J'étais le gars qui faisait de la porno en même temps que je faisais le journal d'Hydro, ça marchait pas dans sa tête.
Je suis retourné voir la bibliothécaire en chef de l'UdeM, où j'avais travaillé, pour voir si elle pouvait me reprendre. Il n'en était pas question.
Elle m'a conseillé de m'exiler à Toronto.

Alors je suis allé prendre un cours de cuisinier à l'Institut de Tourisme et j'ai travaillé dans ce domaine pendant vingt ans. On ne m'a jamais posé de questions sur mes idées. Ils n'ont jamais su que j'avais fait Sexus, ou que j'étais athée. Ils s'en foutaient.
La seule chose qui les intéressait, c'était de sortir de grosses quantités de viande en cachette, avec la complicité du boss.
J'ai travaillé, économisé, puis j'ai acheté une maison à revenus pour arrêter de travailler le plus vite possible et retourner en littérature.
Quand j'ai entrepris *Le grand livre*, j'étais rentier.

Je tiens également un journal, commencé en 1957 et que je veux mener jusqu'en 2017, pour faire 60 ans en continu. Il donne à voir comment un individu évolue dans sa société.

Le premier tome s'intitule *La secte,* et parle de mon enfance en Gaspésie, puis à Saint-Lambert, et de la religion omniprésente. Le deuxième s'intitule *La culture*, et raconte mon arrivée à Montréal, *Le quartier latin*, ma rencontre avec Lise Bissonnette. Suivent *La contre-culture*, *L'argent, La retraite*, puis *La vieillesse*.
J'ai six livres de 400-500 pages chacun que j'ai réunis en un seul volume numérique de quelques 3000 pages.
Ça devrait intéresser une dizaine de personnes.
Du moins, je connais peu de gens ayant la patience de lire un livre de 3000 pages…

C'est pourquoi j'ai décidé d'en tirer à part les principaux textes philosophiques :
Journal d'un philosophe underground.
J'y ai retenu mes réflexions sur la morale, sur les fondements de la morale par rapport au sens de notre vie, et sur la volatilité de tout ce qui nous advient.

15 novembre 2014

Pour EXPOZINE,
salon des *autres* éditeurs
(270 exposants),
premier bulletin
(12 pages tabloïds, papier,
500 copies, $7)
annonçant le site
GhettoMohawk.com.

2015

73 ans

1 janvier 2015

Je me sens de plus en plus,
comme dans mes valises,
pour le grand départ.

12 février 2015

Il y a six mois que *Mimine*
n'est plus avec nous.
Peu à peu *TiCloune* a repris
les places (près de moi)
exclusivement réservées.
Il est plus détendu.

31 mai 2015

J'ai 73 ans aujourd'hui.
Mon père est mort à 76 ans.
L'étau se resserre
d'une façon épouvantable.

1 juin 2015

Terminé
les corrections d'orthographe
de mon journal.
Tu n'écris pas deux mots sans fautes,
me répétait ma mère,
et tu oses rêver d'écrire.
Oui, quelque 6000 corrections!
Et encore! le logiciel (Antidote) ne réussit pas à tout corriger!
Mais enfin.
C'est moins pire.

10 août 2015

J'ai de moins en moins de choses à faire.
Mais chaque tâche m'apparaît de plus en plus inquiétante.
Et pourtant si simple après-coup.
Une étrange sensation.

1 septembre 2015

Je ne sais pas
ce qu'il advient
de mes livres.
Ils feront leur chemin
sans moi.

Sur le site internet,
ils sont bien présentés.

Yvan Mornard tient un journal depuis 1957, et qu'il entend tenir jusqu'en 2017 et montrer ainsi 60 ans de la vie d'un homme.
Le journal d'un philosophe underground *est constitué des extraits de ce journal où se constitue sa pensée telle qu'on peut l'approcher dans* Le grand livre des privations.

J'ai aussi eu ce commentaire concernant
Le Journal d'un Philosophe Underground :

J'ai lu pas mal de passages du livre…
C'est vraiment intéressant.
Le temps qui passe,
la solitude, le cannabis,
la recherche du confort simple, de l'indépendance,
les déceptions, un nihilisme mi-tranquille, mi-angoissé…

Félix Latex.
Sébastien Dulude,
Éric Tardif,
et 4 autres personnes aiment ça.

2016

74 ans

1 janvier 2016

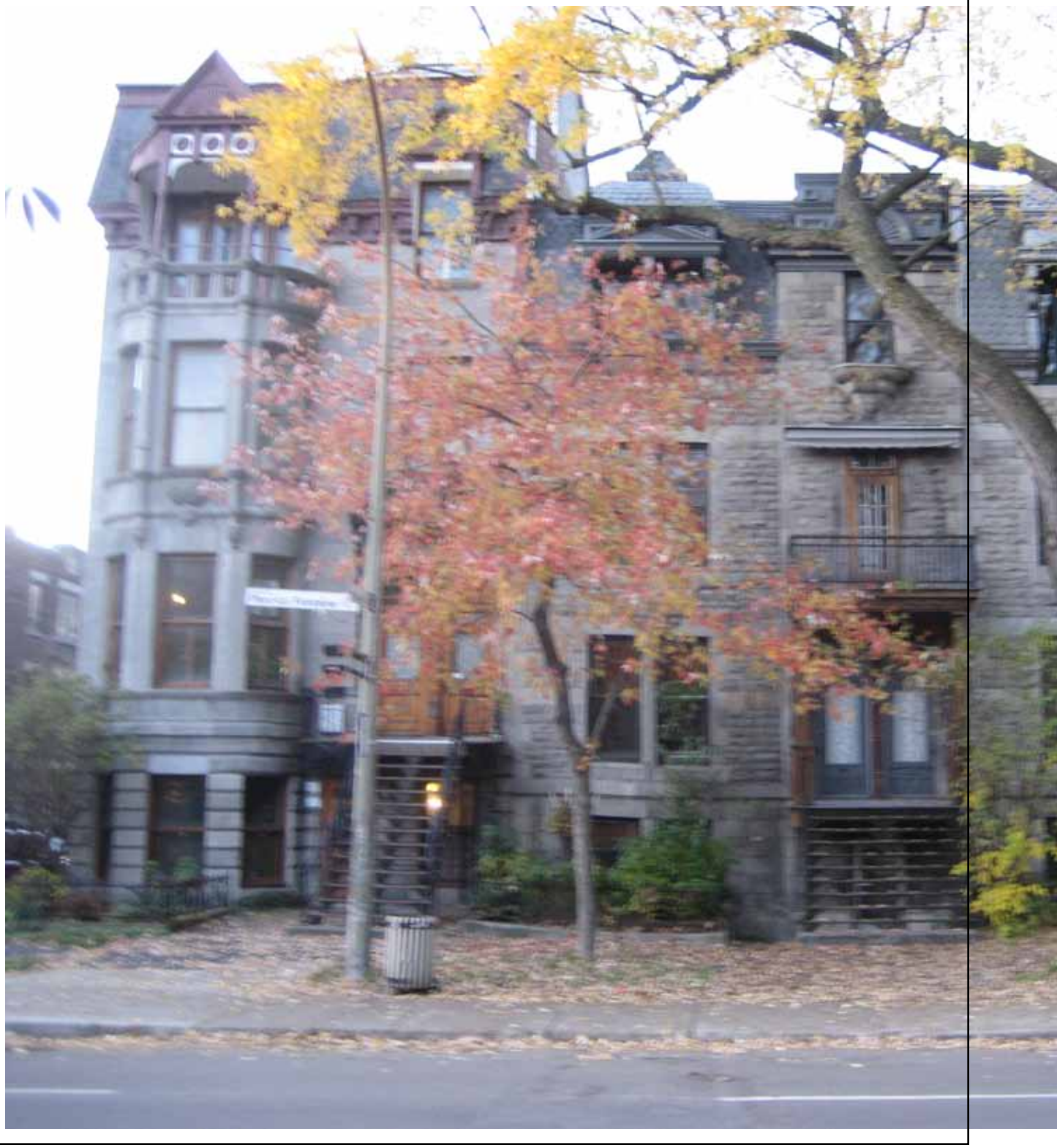
Combien de mes vieux
collègues de collège
devenus avocats, comptables,
médecins, doivent encore
travailler!
parce que dépourvus
de retraite.
- Je ne l'ai pas venu venir!
me disait l'un d'eux.
Plusieurs de ses collègues
psychiatres seraient même
dans la misère.

Moi, depuis 25 ans,
je me berce sur mon balcon.
J'ai, *bêtement*, la satisfaction
d'avoir *mieux réussi*.

Et, avec le lancement
de mes livres, j'ai aussi,
bêtement, la satisfaction
du devoir accompli.

1 mai 2016

Je fais, cette année,
ma dernière année
de rénovation d'immeuble.
Les deux dernières chambres
à coucher qu'il faut refaire.
Par petits coups d'une demie
journée par semaine.
Le plaisir encore d'acquérir,
d'avancer.
Mais démolir ces vieux
plâtres où j'ai été si heureux
me laisse dans une tristesse.
Oui, j'ai été profondément
heureux dans ces vieux murs.
Comme vivant encore
dans le projet d'être moi.
J'atteins maintenant
l'émerveillement
autant que la tristesse.
Une tristesse épouvantable
dans la beauté.
La mort est là devant moi.
Il n'y a plus de faux fuyant.
Maintenant je touche la fin.
Satisfaction mêlée
d'une profonde nostalgie.
Ce projet de 40 années
à refaire ma maison
me paraissait pourtant
interminable.
Je la fini maintenant,
mais le cœur gros.
Sachant
devoir la quitter bientôt.



2017

75 ans

1 janvier 2017

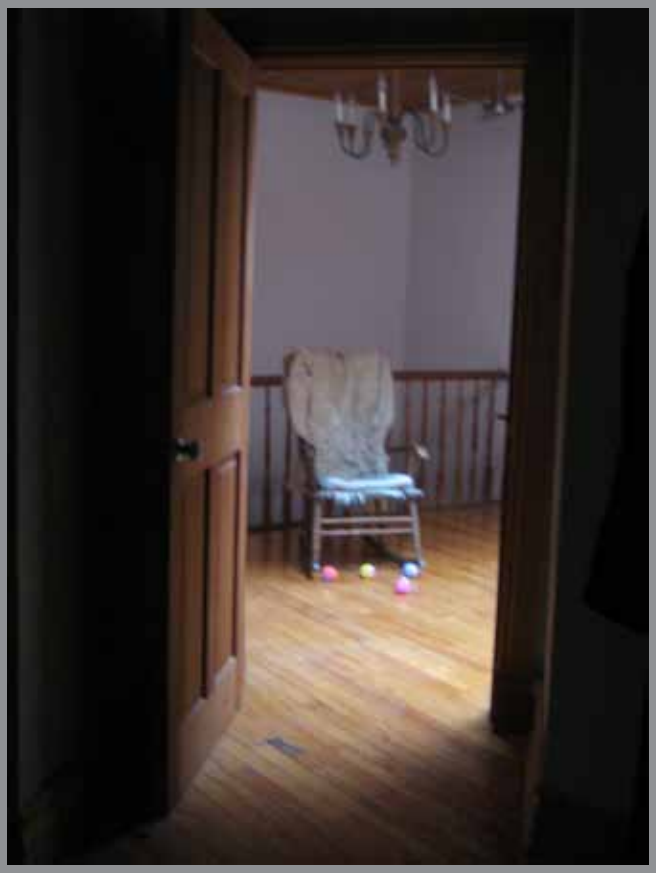
Quels sont ces gens
qui furent parmi les premiers
à habiter la maison
et dont il ne reste rien d'autre
que ces photos (dans une
enveloppe estampillée 1904
oubliée dans le grenier
lors de leur déménagement).

Je m'en vais ainsi,
à mon tour,
dans le grand dépotoir
de l'histoire.

Mais que l'argent
de ma maison
serve au moins
à quelque chose.
Je lèguerai tout
à une fondation telle celle du
Mouvement laïc québécois.
J'aurai réglé moi-même
la question de mes livres
et de mes manuscrits.
Ainsi s'achève ma vie.

1
mai
2017

Je ne pense maintenant
qu'à la bonne marche
de ma maison.
Et à ma mort prochaine.
N'avoir pour toutes pensées,
en fin de journée, que les
échos d'une journée banale.
Sans projet.
Mais j'ai statistiquement
peut-être encore
quelque 2000 jours à vivre.
Je regarde maintenant,
chaque soir, de mon lit,
une vieille berceuse ancienne
achetée il y a 40 ans.
J'y ai bercé tous mes projets.
Mais chaque soir
je constate maintenant
que rien ne change.
Si ce n'est la position
des balles du chat
que je replace sous la chaise
et qu'il dispersera à nouveau
dans la maison.



31
mai
2017

J'ai 75 ans aujourd'hui.
Je termine ici, après 60 ans,
mon Journal.

L'INDEX

VERSION 2011

INDEX DES THÈMES ET DES PERSONNES

ABRUTISSEMENT
1972 11 septembre

ABSOLU
1964 5 juin
2006 19 février
2010 4 janvier

ABSURDE
(Vie, sens de la)
1960 31 mars
1963 14 janvier
1964 16 mars
1966 13 janvier
1966 12 septembre

ACCUSER
1963 22 janvier

ACÉTISME
1970 1 mai
1970 19 novembre

ACTION
1958 9 juin
1958 10 juin
1959 1 janvier
1959 22 mars
1959 27 mars
1961 22 juin
1963 16 novembre
1964 9 juin
1965 14 mai
1966 24 mai
1966 30 mai
1966 2 juin
1967 3 septembre
1971 25 avril
2000 16 décembre
2002 1 septembre

ACTION MANQUÉE
1966 5 juillet (Lettres)
2008 14 août

ADMINISTRATION
1972 29 janvier

ADMIRATION
(Imitation)
1958 6 juin
1958 7 juin
1958 10 juin
1959 27 avril
1966 24 juillet
1972 10 avril
2004 11 novembre
2009 2 octobre

ADOLESCENT
1958 20 mai

AGRESSIVITÉ
(Conflit)
1960 26 janvier
2000 20 octobre
2003 13 novembre (cycles)
2004 5 août
2007 22 novembre
2008 26 juillet
2008 24 août
2008 12 novembre

Alain, Diane
2002 30 septembre
2002 8 octobre
2002 10 octobre
2009 11 octobre

ALCOOL
1958 13 mai
1958 9 juin
1958 13 juin
1958 14 juin
1958 10 juillet
1963 1 février
1963 6 juillet
1963 28 décembre
1964 1 janvier
1965 22 juillet
1965 4 août
1966 23 juin
1966 7 octobre
1967 25 août
1967 7 septembre
1967 12 octobre
1968 30 octobre
1969 7 mars
1969 30 avril
1969 2 octobre
1971 9 janvier
1973 4 septembre
1974 19 janvier
1977 24 mars
1977 2 juillet
1977 18 décembre
1978 31 juillet
1978 1 août
1978 3 août
1978 22 octobre
1978 9 novembre
1978 27 novembre
1978 2 décembre
1978 27 décembre
1979 26 décembre
1980 16 mars
1983 6 janvier
1986 5 décembre
1987 20 mars
1987 20 août
1987 18 octobre
1987 28 octobre
1987 4 novembre
1988 24 mars
1988 7 juin
1988 29 août
1988 1 septembre
1988 6 septembre
1988 27 septembre
1988 30 octobre
1988 20 novembre
1989 18 août
1989 24 septembre
1989 1 octobre
1989 13 novembre
1989 14 décembre
1990 10 janvier
1990 25 mai
1990 5 juin
1990 16 juillet
1990 29 juillet
1990 16 août
1990 20 août
1990 21 août
1990 28 août
1990 1 octobre
1991 6 janvier
1991 21 mars
1991 25 avril
1991 5 juin
1991 6 juin
1991 27 juin
1991 3 juillet
1991 20 août
1991 21 août
1992 20 février
1992 24 mars
1992 12 juin
1992 10 novembre
1992 16 novembre
1992 18 novembre
1992 14 décembre
1993 7 janvier
1993 25 mars
1993 18 mai
1993 21 juillet
1993 24 juillet
1993 26 juillet
1994 23 juin
1994 25 août
1994 6 septembre
1995 3 janvier
1995 20 avril
1995 18 juillet
1995 1 août
1995 29 septembre
1995 17 octobre
1995 20 octobre
1996 6 février
1996 14 juin
1996 11 décembre
1997 6 janvier
1997 15 février
1997 29 avril
1997 16 octobre
1997 19 octobre
1997 27 décembre
1998 9 janvier
1998 5 février
1998 9 février
1998 12 février
1998 16 février
1998 23 février
1998 27 février
1998 24 mars
1998 23 mai
1998 18 août
1998 19 août
1998 9 septembre
1998 27 septembre
1998 23 octobre
1998 17 décembre
1998 30 décembre
1999 21 février
1999 27 mars
1999 28 avril
1999 27 mai
1999 7 septembre
1999 24 octobre
2000 21 avril
2000 4 mai (Molson)
2000 18 mai
2000 11 juin
2000 8 septembre
2000 2 novembre
2000 24 décembre
2001 19 mars
2001 31 juillet
2002 16 juillet
2002 3 décembre
2003 24 mars
2003 7 août
2004 16 mai
2004 3 octobre
2005 17 avril
2005 14 septembre
2006 16 mai
2007 2 février
2007 24 septembre
2008 19 juin
2008 5 octobre
2008 19 octobre
2009 19 mars
2010 4 juin

ALLEZ CHIER

1968 8 octobre
1968 2 novembre
1968 18 novembre (Lancement)
1969 14 janvier
1969 17 janvier
1969 21 janvier
1969 26 janvier
1969 29 janvier (Porte imprimée)
1969 17 février
1969 27 février
1969 17 mars
1969 28 mars
1969 1 avril
1969 9 avril
1969 1 mai
1969 28 mai
1969 18 juin
1969 29 juillet
1969 13 août
1969 1 septembre
1970 17 mai
1971 15 avril
1973 17 janvier
1973 18 mai
1974 25 août
1985 27 septembre
1997 11 mars
1998 7 juin
2000 7 octobre
2001 9 juillet
2003 24 février
2004 18 mars
2004 10 novembre
2008 3 octobre
2010 1 février
2010 16 juin
2011 1 septembre

AMBITION (Arrivisme)

1958 28 avril
1958 28 mai
1958 7 juin
1958 10 juin
1958 12 juin
1958 26 octobre
1959 24 mars
1960 24 avril
1960 2 octobre
1961 25 avril
1969 18 avril
1977 6 novembre
1992 14 octobre
2000 10 janvier
2000 17 mars
2000 2 septembre
2002 9 juillet
2003 17 novembre
2005 21 avril
2008 18 mai
2009 2 novembre
2009 2 décembre
2010 7 février

ÂME

1963 19 mai
2009 19 février

AMITIÉ

1958 1 mai
1958 6 mai
1958 7 mai
1958 8 mai
1958 9 mai
1958 12 mai
1958 14 mai
1958 15 mai
1958 24 mai
1958 3 juin
1958 6 juin
1958 13 juin
1958 16 juin
1959 20 mars
1959 3 avril (groupe mixte)
1959 5 avril (groupe mixte)
1959 6 avril (groupe mixte)
1959 7 avril (groupe mixte)
1959 4 mai (groupe mixte)
1960 7 mars
1960 2 octobre
1961 23 mars
1962 14 mai
1962 1 août
1962 11 septembre
1963 10 janvier
1963 31 janvier
1963 2 février
1963 11 mars
1963 1 avril
1963 15 avril
1963 21 avril
1963 10 mai
1963 19 mai
1963 31 mai
1963 22 août
1963 5 septembre
1963 6 septembre
1964 3 mars
1964 6 avril
1964 13 avril
1964 16 avril
1964 17 mai
1964 10 juin
1964 18 juin
1964 29 juin
1965 13 janvier
1965 3 avril
1967 13 septembre
1968 5 septembre
1969 27 février
1969 29 avril
1970 1 juillet
1972 30 janvier
1973 13 mai
1973 28 juillet
1976 28 décembre
1985 27 avril
1989 3 mai
1993 31 juillet
1996 15 janvier
1998 25 juillet
2000 19 février
2000 19 septembre
2000 7 octobre
2002 16 mai
2002 22 septembre
2002 18 novembre
2005 24 décembre
2006 16 janvier
2006 20 février
2007 23 juin
2007 21 octobre
2008 1 juin
2008 19 juin
2008 4 août
2008 11 octobre
2008 19 décembre
2009 10 avril
2009 9 juillet
2010 17 septembre
2010 20 septembre
2011 8 mars

AMOUR

1958 27 avril
1958 1 mai
1958 3 mai
1958 7 mai
1958 9 mai
1958 13 mai
1958 15 mai
1958 16 mai
1958 18 mai
1958 19 mai
1958 21 mai
1958 22 mai
1958 23 mai
1958 24 mai
1958 25 mai
1958 31 mai
1958 1 juin
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 7 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 22 juin
1958 14 août
1958 18 août
1958 12 septembre
1958 11 novembre
1959 17 janvier
1959 18 janvier
1959 1 mars
1959 8 mars
1959 12 mars
1959 16 mars
1959 18 mars
1959 20 mars
1959 31 mars
1959 1 avril
1959 2 avril
1959 3 avril
1959 5 avril
1959 6 avril
1959 7 avril
1959 10 avril
1959 12 avril
1959 1 mai
1959 2 mai
1959 13 septembre
1959 17 septembre
1959 21 septembre
1959 16 octobre
1959 22 octobre
1960 21 janvier
1960 7 mars
1960 1 avril
1960 13 mai
1960 17 mai
1960 2 octobre
1961 22 février
1961 25 avril
1961 28 août
1962 19 mai
1962 8 juin
1962 9 juin
1962 1 juillet
1962 5 septembre
1962 8 septembre
1962 2 octobre
1962 20 novembre
1962 25 novembre
1962 20 décembre
1963 2 janvier
1963 5 janvier
1963 9 janvier
1963 10 janvier
1963 24 janvier
1963 25 janvier
1963 28 janvier
1963 31 janvier
1963 3 février
1963 23 février
1963 24 février
1963 3 mars

Journal de Yvan Mornard

1963	5 mars	1964	20 août	1977	23 juillet	2007	5 janvier
1963	23 mars	1964	5 septembre	1978	17 janvier	2007	6 janvier
1963	28 mars	1964	10 septembre	1978	7 mars	2007	7 février
1963	1 avril	1964	10 octobre	1978	18 mars	2007	6 mai
1963	12 avril	1965	10 janvier	1978	19 avril	2007	2 juin
1963	15 avril	1965	11 janvier	1978	2 juillet	2007	20 juin
1963	19 avril	1965	13 janvier	1978	5 juillet	2007	22 juin
1963	20 avril	1965	23 mars	1978	24 septembre	2007	23 juin
1963	21 avril	1965	30 mars	1979	11 janvier	2007	24 juin
1963	23 avril	1965	3 avril	1979	20 janvier	2007	5 juillet
1963	27 avril	1965	4 avril	1979	10 mars	2007	19 août
1963	2 mai	1965	11 avril	1980	16 mars	2007	6 septembre
1963	6 mai	1965	17 avril	1980	9 août	2007	24 septembre
1963	7 mai	1965	25 avril	1981	4 février	2007	1 octobre
1963	8 mai	1965	28 juin	1981	11 avril	2007	4 octobre
1963	10 mai	1965	29 juin	1981	29 juin	2007	5 octobre
1963	19 mai	1965	30 juin	1982	20 mars	2007	6 octobre
1963	21 mai	1965	10 juillet	1988	21 juillet	2007	26 octobre
1963	23 mai	1965	12 juillet	1989	6 décembre	2007	2 novembre
1963	30 mai	1965	17 juillet	1991	26 mars	2007	8 décembre
1963	31 mai	1965	19 juillet	1991	27 mars	2007	29 décembre
1963	3 juin	1965	22 juillet	1995	30 mars	2008	5 janvier
1963	4 juin	1965	28 septembre	1996	8 janvier	2008	6 janvier
1963	20 juin	1965	8 octobre	1996	15 janvier	2008	1 février
1963	2 août	1966	20 janvier	1996	31 juillet	2008	19 février
1963	22 août	1966	8 mai	1997	3 juin	2008	8 mars
1963	6 septembre	1966	17 mai	1997	28 juin	2008	11 mars
1963	7 septembre	1966	10 juin	1997	17 septembre	2008	15 mars
1963	11 septembre	1966	24 juillet	1997	10 novembre	2008	2 avril
1963	27 octobre	1966	11 août	1998	27 février	2008	4 avril
1963	8 décembre	1966	9 novembre	2000	27 juillet	2008	14 avril
1963	24 décembre	1966	12 novembre	2000	5 août	2008	25 avril
1964	6 janvier	1966	13 novembre	2000	28 août	2008	3 mai
1964	23 février	1966	17 novembre	2000	14 septembre	2008	6 mai
1964	25 février	1966	22 novembre	2000	19 septembre	2008	1 juin
1964	1 mars	1967	3 septembre	2000	24 décembre	2008	6 juin
1964	15 mars	1967	13 septembre	2001	1 février	2008	4 août
1964	19 mars	1967	30 septembre	2001	19 mars	2008	14 août
1964	20 mars	1967	1 décembre	2002	3 avril	2008	7 octobre
1964	24 mars	1968	25 mai	2002	29 juillet	2008	8 octobre (incestueux)
1964	25 mars	1968	4 juin	2002	8 août	2008	11 octobre
1964	29 mars	1968	2 juillet	2002	16 octobre	2008	20 octobre
1964	30 mars	1968	8 août	2002	18 novembre	2008	21 octobre
1964	31 mars	1968	4 septembre	2003	13 mars	2008	16 novembre
1964	2 avril	1968	5 septembre	2003	15 avril	2008	18 novembre
1964	3 avril	1968	13 octobre	2003	25 août	2008	12 décembre
1964	6 avril	1968	29 octobre	2003	10 novembre	2008	16 décembre
1964	11 avril	1968	30 octobre	2004	28 mars	2008	19 décembre
1964	13 avril	1968	2 novembre	2004	26 avril	2009	5 janvier
1964	16 avril	1968	3 novembre	2004	15 juin	2009	7 janvier
1964	18 avril	1968	5 novembre	2004	10 juillet	2009	2 février
1964	28 avril	1968	21 novembre	2004	21 août	2009	23 février
1964	1 juin	1968	22 novembre	2005	7 janvier	2009	2 mars
1964	8 juin	1969	23 février	2005	5 avril	2009	11 mars
1964	10 juin	1970	8 juillet	2005	8 avril	2009	18 mars
1964	18 juin	1971	9 mars	2005	2 août	2009	10 avril
1964	22 juin	1971	3 octobre	2005	14 septembre	2009	7 juin
1964	29 juin	1973	2 août	2005	26 octobre	2009	9 juillet
1964	8 juillet	1976	29 juillet	2006	20 février	2009	11 juillet
1964	10 août	1977	18 juillet	2006	27 mars	2009	4 août

2009 9 août
2009 20 août
2009 3 octobre
2010 4 janvier
2010 12 janvier
2010 17 janvier
2010 1 mai
2010 24 août
2010 17 septembre
2010 20 septembre
2010 15 octobre
2010 17 octobre
2011 8 mars
2011 20 avril

AMOUR
(Sensation de renaître)
1968 17 mai
1979 21 mai
1988 6 mai

ANALPHABÉTISME
2001 22 mars

ANARCHIE
1960 5 avril
1962 20 octobre
1967 23 avril
1972 16 mai
1997 6 juin
1997 8 septembre
2000 4 février
2000 6 mai
2002 13 avril
2003 1 février
2003 3 février
2003 16 février
2003 25 avril
2003 3 septembre
2003 13 septembre
2004 5 juin
2004 6 décembre
2005 24 février

Angers, François
1967 27 novembre

Angers, Simon Luc
1958 23 septembre
1959 23 mai

ANGOISSE
1963 19 mars
1963 8 août
1967 26 novembre
2009 3 juin

ANTICONCEPTION
1973 15 août
1974 7 août
2004 21 août

APPARENCE
2003 25 mai

APPRENDRE
1957 18 octobre

April, Jacqueline
1965 2 aout
1965 10 aout
1966 5 août

ARABE
2011 1 mars

Archambault, Gilles
1995 26 octobre
1996 14 juin
1997 5 décembre

ARCHITECTURE
1996 15 octobre
1996 16 octobre
2000 25 mars
2001 19 mars

ARGENT
1958 15 mai
1958 7 juin
1958 1 septembre
1962 7 septembre (budget)
1963 19 avril
1964 3 avril
1965 10 janvier
1965 14 mai
1967 4 avril
1968 5 septembre
1970 9 avril
1970 28 juillet
1970 1 octobre
1971 13 janvier
1971 30 mars
1971 30 août
1971 12 octobre
1972 26 mars
1972 28 mars
1972 2 mai
1972 26 juin
1972 27 juin
1972 26 juillet
1973 2 mars
1973 6 mars
1973 22 avril
1973 6 juin
1973 16 juin
1973 30 août
1973 12 septembre
1974 23 janvier
1974 17 février
1974 1 juillet
1974 6 juillet
1976 7 novembre
1976 30 décembre
1988 24 mars
1988 13 mai
1988 2 août
1991 20 août
1995 10 janvier
1995 12 février
1996 22 mai
1996 13 octobre
1996 14 octobre
1997 7 janvier
1997 22 mars
1997 3 avril
1997 21 mai
1997 27 juillet
1997 5 novembre
1998 9 février
1998 15 février
1998 8 avril
1998 14 juin
1999 20 décembre
2000 11 janvier
2000 3 août
2000 18 août
2001 2 juillet
2001 16 juillet
2003 18 avril
2003 9 août
2004 21 mars
2004 29 avril
2004 30 août
2005 20 juin
2006 16 mai
2007 2 août
2008 11 mai
2008 7 novembre
2008 24 novembre
2009 23 mars
2009 15 septembre
2009 21 décembre

ARMÉE
1960 10 mars (refus)
1967 12 septembre
1997 5 septembre
1998 16 mars
1998 14 août
1999 26 mars
1999 22 mai
1999 25 octobre
2000 15 février
2000 8 mars
2003 1 février
2003 18 février
2003 20 mai

ARRIVISME
1999 26 novembre

ART
1958 9 septembre
1959 21 mars
1960 27 janvier
1961 23 août
1963 18 avril
1964 12 avril
1966 29 juin
1971 17 mars
1971 19 mars
1997 29 juin
1997 15 septembre
1998 8 août
1999 20 janvier
2000 22 septembre
2001 16 janvier
2001 3 septembre (ATSA)
2005 5 novembre
2008 3 octobre (ATSA)

ARTISTE
1958 11 décembre
1959 2 décembre
1960 2 octobre
1965 4 juin
1970 11 octobre
1973 26 octobre
1987 11 novembre
1995 20 octobre
2000 16 juillet
2001 13 mai
2002 20 septembre
2008 1 septembre
2009 8 février
2009 6 avril
2009 1 mai
2009 23 mai
2009 10 octobre
2009 2 novembre
2011 2 décembre

ASCÉTISME
1960 2 octobre
1963 18 mai
1963 29 juin
1964 31 mai
1988 6 septembre
1993 24 juillet

ASIE
2004 7 juillet

Asselin, André
1956 21 décembre
1958 26 avril
1958 27 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 30 avril
1958 19 février
1958 1 mai
1958 7 mai
1958 28 mai
1958 30 mai
1958 5 juin
1958 7 juin
1958 9 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 21 juin
1959 19 avril
1959 10 juin

Asselin, Michel
1958 12 juin
1958 21 juin
1959 22 mars

ATARAXIE
2011 19 mars
2011 13 avril

ATHÉISME
1958 11 mai
1960 5 avril
1960 13 mai
1960 9 juin
1961 25 avril
1964 20 juin
1969 23 septembre
1987 2 avril
1997 6 juin
2008 11 mars
2010 25 février
2010 10 mars
2010 13 avril
2010 6 mai
2010 20 août
2010 14 décembre

Auger, Père Jean-Louis
1958 20 mai
1958 2 juin
1958 9 juin
1958 12 juin
1958 13 juin

AUTARCIE
1990 9 septembre
2000 24 décembre
2001 12février
2002 1 septembre
2004 30 novembre
2008 10 juillet
2011 13 avril

AUTOMOBILE
1958 12 juin
1958 15 juin
1958 20 juin
1958 30 juin
1958 9 septembre
1958 31 octobre
1958 15 novembre
1958 6 décembre
1959 21 mars
1962 9 juin (si St-Lambert)
1965 26 avril
1966 29 juin
1969 1 mai
1970 13 juin
1972 29 décembre
1973 4 juin
1973 23 septembre
1974 7 juillet
1980 23 septembre
1986 17 mars
1990 27 juillet
1990 13 septembre
1991 1 mai
1991 21 août
1992 31 août
1992 21 septembre
1992 16 novembre
1996 31 juillet
1997 6 avril
1998 14 juin
2000 19 septembre
2001 5 octobre
2003 12 juin
2005 17 avril
2005 14 septembre
2006 16 mai
2008 5 mars
2008 27 avril
2008 15 août
2008 4 octobre

AUTORITÉ
1958 13 juin
1963 21 août
2000 29 octobre
2003 2 octobre

AUTOTROPHE
1971 12 août
1971 31 octobre
1972 1 juin
1972 1 août

AUTRUI
1958 27 avril
1958 18 mars
1958 9 mai
1958 13 mai
1958 16 mai
1958 21 mai
1958 2 juin
1958 11 juin
1959 1 mars (groupe)
1959 7 mars (groupe)
1959 18 mars (groupe)
1959 21 mars
1959 22 mars
1959 29 mars (groupe)
1959 30 mars (groupe)
1959 31 mars (groupe)
1959 14 avril
1959 6 juin
1959 22 octobre
1960 9 février
1960 7 mars
1960 19 mars
1961 21 avril
1961 12 juin
1962 30 septembre
1962 2 octobre
1962 1 décembre
1963 11 mars
1963 23 mars
1963 28 mars
1963 1 avril
1963 18 avril
1963 19 avril
1963 21 avril
1963 8 mai
1963 19 mai
1963 30 mai
1963 18 juin
1963 29 juin
1963 1 décembre
1964 8 février
1964 3 mars
1964 4 mars
1964 10 mars
1964 16 mars
1964 19 mars
1964 24 mars
1964 25 mars
1964 12 avril
1964 2 juin
1964 18 juin
1964 22 juin
1964 23 juin
1964 10 juillet
1964 19 août
1964 23 août
1965 15 mars
1965 3 avril
1966 13 janvier
1966 26 juin
1966 27 juin
1967 1 décembre
1968 3 juin
1969 29 janvier
1969 6 février
1969 7 février
1969 24 avril
1969 25 avril
1969 27 mai
1970 17 juillet
1971 8 janvier
1972 24 mars
1972 22 août
1973 25 février
1973 16 mai
1973 10 juin
1973 28 juillet
1973 16 novembre
1974 6 juillet
1974 7 juillet
1978 20 décembre
1979 11 janvier
1981 20 août
1987 15 mai
1987 26 mai
1988 17 juin
1989 15 février
1989 9 avril
1989 4 septembre
1990 9 septembre
1990 11 septembre
1991 27 mars
1991 28 mars
1996 8 janvier
1997 3 juin
1998 28 janvier
1998 8 avril
1998 25 juillet
1999 6 décembre
1999 19 décembre
2000 14 janvier
2000 22 janvier
2000 25 mars
2000 5 avril
2000 7 avril
2000 16 avril
2000 27 avril
2000 1 mai
2000 9 mai
2000 16 mai
2000 17 mai
2000 25 mai
2000 28 mai
2000 29 mai
2000 1 juin
2000 3 juillet
2000 5 juillet
2000 1 août
2000 4 août

2000 8 août
2000 14 août
2000 20 août
2000 24 août
2000 28 août
2000 27 septembre
2000 19 octobre
2000 30 octobre
2000 7 novembre
2001 26 février
2001 19 mars
2001 19 mai
2001 13 juin
2001 11 juillet
2001 27 juillet
2001 7 septembre
2001 5 octobre
2002 25 février
2002 5 mars
2002 18 mars
2002 5 mars
2002 18 mars
2002 26 mars
2002 14 avril
2002 4 juin
2002 13 juin
2002 17 juin
2002 17 juillet
2002 28 août
2002 29 octobre
2002 5 novembre
2002 18 novembre
2002 23 novembre
2002 22 décembre
2003 3 février
2003 10 février
2003 26 février
2003 27 février
2003 13 mars
2003 22 mars
2003 4 avril
2003 20 avril
2003 27 avril
2003 16 mai
2003 21 mai
2003 17 juin
2003 18 juin
2003 1 juillet
2003 4 août
2003 21 août
2003 30 août
2003 10 novembre
2003 11 décembre
2004 3 janvier
2004 4 janvier
2004 14 janvier
2004 7 mars
2004 17 mars
2004 5 mai
2004 20 mai
2004 29 mai
2004 22 juin
2004 18 juillet
2004 30 juillet
2004 3 octobre
2004 17 octobre
2005 1 février
2005 1 mars
2005 12 mars
2005 28 mars
2005 5 avril
2005 8 avril
2005 9 avril
2005 2 mai
2005 10 juin
2005 27 août
2005 28 août
2005 12 septembre
2005 1 novembre
2006 20 février
2006 27 mars
2006 1 avril
2006 20 avril
2006 23 avril
2006 6 mai
2007 6 février
2007 4 mars
2007 18 mars
2007 22 mars
2007 8 avril
2007 6 mai
2007 16 juin
2007 3 juillet
2007 4 juillet
2007 5 juillet
2007 2 août
2007 4 août
2007 7 août
2007 20 août
2007 4 septembre
2007 1 octobre
2007 4 octobre
2007 8 octobre
2007 24 octobre
2007 5 novembre
2007 26 novembre
2008 7 janvier
2008 15 février
2008 1 mars
2008 23 avril
2008 3 mai
2008 5 mai
2008 17 mai
2008 20 mai
2008 20 juin
2008 22 juin
2008 10 juillet
2008 15 juillet
2008 29 juillet
2008 8 août
2008 26 août
2008 27 août
2008 11 octobre
2008 21 octobre
2008 3 décembre
2008 19 décembre
2009 13 avril
2009 2 mai
2009 10 mai
2009 21 mai
2009 24 mai
2009 2 octobre
2010 17 janvier

AVANT-GARDE
1965 12 mai
1972 27 mai
1979 15 juillet
1997 14 juin

AVARICE
1970 3 octobre

AVENIR
1965 23 avril
2000 23 janvier

AVION
1958 10 juillet

AVORTEMENT
1963 13 septembre
1964 1 novembre
1964 5 novembre
1965 6 mars
1965 14 juillet
1966 31 janvier
1966 4 août
1966 5 août
1970 31 mai
1971 22 octobre
1971 18 novembre
2003 18 juillet
2008 27 mars
2009 17 mars
2010 16 mai

Baillargeon, Camille
1979 28 juillet
1979 26 décembre
1986 21 juillet
1992 25 août
1992 25 novembre (suicide)
1997 4 juillet (fête)
1999 5 mars

Baillargeon, Claude (Julien, Sarah)
1986 1 juillet
1992 25 août
1993 21 juillet
1998 23 mai

Baillargeon, Jeanne
1979 28 juillet
1979 26 décembre
1980 16 mars
1986 21 juillet
1988 22 juillet
1990 31 mai (GL)
1990 1 octobre
1991 21 février
1992 25 août
1992 16 novembre
1992 25 novembre
1993 27 avril
1993 26 juillet
1993 27 septembre
1993 21 octobre
1993 1 décembre
1995 4 août
1995 25 septembre
1996 4 mars
1996 26 mars
1996 2 novembre
1996 15 octobre
1996 18 octobre
1997 4 juillet
1997 26 octobre
1998 4 janvier
1998 23 mai
2000 11 juin
2000 17 juin
2000 10 août
2001 25 décembre
2002 31 mai
2004 7 juillet
2006 11 juin
2007 2 février
2007 20 juin
2007 6 septembre
2008 12 mai
2008 13 septembre
2010 3 mai

Baillargeon, Lise

1992 16 juillet

Baillargeon, Mireille

1979 25 mars
1979 13 mai
1979 21 mai
1979 27 mai
1979 12 juin
1979 25 juin (carte)
1979 26 juin (carte)
1979 27 juin (carte)
1979 3 juillet
1979 4 juillet
1979 5 juillet (carte)
1979 12 juillet (carte)
1979 28 juillet
1979 26 décembre
1980 10 janvier
1980 14 février
1980 16 mars
1980 4 juin
1980 6 juin (note)
1980 7 juillet (carte)
1980 8 juillet (carte)
1980 14 juillet (carte)
1980 16 juillet (carte)
1980 24 juillet (note)
1980 15 août (note)
1980 18 août (carte)
1980 19 août (carte)
1980 20 août (carte)
1980 21 août (carte)
1980 3 septembre
1980 26 septembre
1980 24 octobre
1981 23 avril
1982 20 mars
1982 6 juillet
1982 8 juillet
1982 14 juillet
1982 16 juillet
1983 2 février
1983 10 mai
1983 13 mai
1983 13 juillet (carte)
1983 19 novembre (vign)
1984 22 août (vignoble)
1985 27 avril (vignoble)
1986 1 juillet
1986 21 juillet
1987 15 août (testament)
1987 18 octobre
1987 28 octobre (folie)
1988 8 janvier
1988 24 mars
1988 27 avril
1988 4 mai (carte)
1988 13 mai
1988 26 mai
1988 14 juillet
1988 22 juillet
1988 26 juillet
1988 10 août
1988 6 septembre
1988 20 novembre
1989 15 février
1989 28 février
1989 12 mai
1989 30 juillet
1989 18 août
1989 24 septembre
1989 14 décembre
1990 14 février
1990 20 avril
1990 9 juillet (carte)
1990 21 juillet
1990 16 août
1990 20 août
1990 1 octobre
1991 6 janvier
1991 21 février
1991 25 mars
1991 1 avril
1991 16 avril
1991 25 avril
1991 4 mai
1991 6 mai
1991 6 juin
1991 27 juin
1991 12 juillet
1991 28 juillet
1991 20 août
1992 5 janvier
1992 20 février
1992 24 mars
1992 22 avril
1992 12 juin
1992 16 juillet
1992 25 août
1992 31 août
1992 10 novembre
1992 16 novembre
1992 25 novembre
1992 14 décembre
1993 7 janvier
1993 1 mars
1993 27 avril
1993 18 mai
1993 26 mai
1993 21 juillet
1993 26 juillet
1993 29 juillet (carte)
1993 27 septembre
1993 21 octobre
1993 1 décembre
1993 10 décembre
1994 12 janvier
1994 28 janvier
1994 4 mai
1994 30 mai
1994 23 juin
1995 22 juin
1995 1 août
1995 4 août
1995 25 septembre
1995 20 octobre
1995 20 novembre
1995 7 décembre
1995 15 décembre
1996 5 février
1996 9 mars
1996 26 mars
1996 28 mars
1996 9 avril
1996 23 avril
1996 7 mai
1996 14 mai
1996 14 juin
1996 19 août
1996 29 août
1996 14 septembre
1996 26 septembre
1996 15 octobre
1996 18 octobre
1996 19 octobre
1996 2 novembre
1997 3 janvier
1997 3 février
1997 14 février
1997 16 mars
1997 22 mars
1997 6 avril
1997 8 avril
1997 9 avril
1997 15 avril
1997 23 avril
1997 3 mai
1997 12 juin (2 cartes)
1997 4 juillet
1997 19 septembre
1997 7 octobre
1997 10 octobre
1997 26 octobre
1997 27 novembre
1997 4 décembre
1997 5 décembre
1998 4 janvier
1998 15 janvier
1998 1 février
1998 5 février
1998 27 février
1998 25 avril
1998 23 mai
1998 18 août
1998 28 août
1998 23 octobre
1998 29 décembre
1999 5 mars
1999 27 mai (note)
1999 31 mai (carte)
1999 21 août
1999 15 septembre
1999 23 octobre
1999 25 novembre
1999 26 novembre
2000 17 mai
2000 5 juin
2000 8 juin
2000 10 juin
2000 11 juin
2000 17 juin
2000 17 juillet
2000 2 août
2000 11 août
2000 28 août
2000 19 septembre
2000 25 octobre
2000 25 décembre
2001 11 janvier
2001 29 janvier
2001 10 février
2001 30 juillet
2001 17 août
2001 17 septembre
2001 4 octobre
2001 23 octobre
2001 10 décembre
2001 25 décembre
2002 11 avril
2002 31 mai
2002 17 juin
2002 14 juillet
2002 30 septembre
2002 8 octobre
2002 9 octobre
2002 14 octobre
2002 3 décembre
2002 21 décembre
2003 12 mars
2003 13 mars
2003 17 mars
2003 14 avril
2003 7 juin
2003 18 août
2003 7 octobre
2004 27 mars
2004 19 avril
2004 11 mai
2004 6 juin
2004 1 juillet
2004 7 juillet
2004 15 septembre
2004 20 décembre
2005 22 avril
2005 31 mai
2005 10 septembre
2005 18 octobre
2005 3 novembre
2006 20 février

2006 26 mars
2006 11 juin
2006 1 août
2007 16 janvier
2007 18 janvier
2007 2 février
2007 2 juin
2007 20 juin
2007 6 juillet
2007 17 août
2007 6 septembre
2007 17 septembre
2008 11 février
2008 19 février
2008 11 avril
2008 16 avril
2008 28 avril
2008 12 mai
2008 27 juin
2008 15 août
2008 4 septembre
2008 13 septembre
2009 2 février
2009 12 mars
2009 18 mai
2009 5 juillet
2009 11 octobre
2009 17 décembre
2010 1 janvier
2010 2 janvier
2010 3 mai
2010 9 juillet
2010 3 août
2010 24 septembre
2011 18 avril
2011 31 mai
2011 7 juin
2011 30 septembre
2011 16 octobre
2011 20 décembre

Baillargeon, Nicolas
1979 28 juillet
1979 26 décembre
1986 21 juillet
1992 25 août
1992 25 novembre
1996 14 septembre
2004 15 septembre

Baillargeon, Pierre
1988 27 avril
1988 20 novembre
1992 16 juillet
1995 7 décembre
1995 15 décembre
1996 9 mars
1996 26 mars
1996 9 avril
1996 10 juillet
1997 4 janvier
1997 27 mars
1997 9 avril
1997 3 mai
1997 19 septembre
1997 27 novembre
2000 10 août
2000 25 octobre
2002 30 septembre
2003 17 mars
2004 27 mars
2004 19 avril
2004 7 juillet
2006 26 mars
2007 18 janvier
2008 13 septembre
2009 24 octobre
2009 8 décembre
2009 16 décembre
2009 17 décembre

BALCON
1974 15 juin
1977 2 juillet
1987 31 juillet
1988 6 mai
1988 13 mai
1988 26 mai
1988 7 juin
1988 1 septembre
1988 6 septembre
1989 12 mai
1989 19 juillet
1989 30 juillet
1989 24 septembre
1990 9 juillet
1990 29 juillet
1990 21 août
1991 1 mai
1991 28 juillet
1992 12 juin
1993 6 mai
1994 21 septembre
1995 1 mai
1996 7 mai
1996 15 mai
1996 26 septembre
1997 7 juin
1997 7 octobre
1997 10 octobre
1998 21 juin
1999 3 mai
2000 30 avril
2000 5 mai
2000 9 mai
2000 26 mai
2000 7 août
2000 17 août
2000 20 août
2000 2 octobre
2001 18 mai
2001 26 juin
2001 16 juillet
2001 23 juillet
2001 14 septembre
2002 9 juin
2002 28 juin
2002 11 septembre
2002 20 septembre
2004 22 juillet
2004 26 août
2004 9 octobre
2005 10 mai
2005 16 mai
2005 11 juillet
2005 1 août
2005 14 août
2006 9 mai
2006 1 juillet
2007 8 mai
2007 10 juin
2007 13 juillet
2007 15 juillet
2007 5 septembre
2007 15 septembre
2007 8 octobre
2008 7 juin
2008 28 juin
2008 15 juillet
2009 19 mai
2010 2 août

BANALITÉ
2008 15 octobre
2009 9 février

BARBE
(Cheveux longs)
1959 2 décembre
1962 29 novembre
1964 13 septembre
1966 26 juin
1966 29 novembre
1990 25 mai
2002 20 août
2003 20 mai
2005 14 septembre
2009 18 mars

Barbéris, Robert
1966 19 mars
1966 12 octobre
1971 5 décembre

BATEAU
(thème du bateau)
1962 12 octobre
1964 7 août
1989 16 juin
1989 13 octobre
1990 26 juin
2007 17 juillet
2007 3 septembre

BEATNICK
1959 15 décembre

Beauchamp,
1959 11 juin

Beaudoin, Yolande
1966 12 septembre

Beaudry, Laurent
1979 19 avril

Beaudry, Lucille
1983 13 juillet
1988 22 juillet
1991 4 mai

Beaulieu, Michel
1965 18 février
1965 18 mars
1965 4 août
1965 25 mars
1966 24 février
1966 5 juillet
1966 23 juillet
1966 28 juillet (Quoi)
1966 29 juillet
1966 1 décembre
1985 20 juillet (décès)
1989 24 octobre
1991 6 mai
1993 20 juillet
2008 14 novembre

Beauregard, Père Jean-Paul
1958 7 mai

Beausoleil, Claude
1995 22 juin
1996 30 décembre
1999 26 novembre

BEAUTÉ
1960 9 février
1960 1 avril
1964 2 juin
1980 24 novembre
2000 17 mars

Bédard, Olivier
1973 20 septembre

Bédard, Pierre
1957 9 octobre
1957 17 octobre
1958 18 mars

1958 7 mai
1958 20 mai
1958 21 mai
1958 31 mai
1958 12 juin

Bédard, Pierre

Bédard, Père
(Les jeunes naturalistes)
1958 27 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 24 mai
1958 6 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1959 31 mars

BELGIQUE
1958 19 novembre
1958 21 novembre
1958 23 novembre
1958 26 novembre
1965 11 octobre
1965 19 décembre
1967 17 août
1967 12 septembre
1967 8 novembre
1968 17 janvier

Bellefleur, Gérard
1958 2 avril
1958 27 mai
1958 20 novembre
1959 10 juin

Bellerose, Gilles
1958 5 novembre
1958 16 novembre
1958 20 novembre
1958 22 novembre
1958 5 décembre
1958 18 décembre
1959 17 janvier
1959 22 mars
1959 23 juin
1959 19 novembre
1960 18 mai
1960 26 septembre
1964 15 novembre

Bénard,
1958 10 juin

Benoit, Michel
1965 11 septembre
1965 4 octobre
1965 14 novembre
1965 30 novembre
1965 19 décembre
1965 20 décembre (note)
1965 25 décembre
1966 13 janvier
1966 6 juin
1966 19 juillet
1966 29 juillet
1966 10 septembre
1969 15 février
1978 9 juillet (Mainmise)
1978 15 août

BERCEUSE
1964 20 septembre
2003 23 mai

Berger, Marie-France
1978 5 juillet
1978 27 décembre

Bérubé, Laurent
1977 10 avril

Besset, Vicky
1968 26 juin
1968 30 juin (lettre)
1968 2 juillet
1968 3 juillet (lettres)
1968 13 juillet
1968 17 décembre (lettre)
2001 13 juin

BÊTISE
1962 23 août
1962 11 septembre
1964 15 octobre
1964 19 octobre
1971 3 octobre
1972 30 juillet
1985 27 septembre
1997 6 septembre
1997 8 septembre
1997 21 octobre
1998 3 septembre
2000 5 août
2000 15 août
2007 25 octobre
2008 3 octobre
2008 5 novembre

Beugnot, Bernard
1966 23 novembre

BICYCLETTE
1958 24 juin
1958 10 juillet
1959 27 janvier
1959 28 janvier

BIEN
1958 12 juin
1961 24 avril
1961 22 juin
1962 12 juin
1962 28 juillet
1963 2 mai
1964 4 mars
1964 16 août
1969 28 avril
2005 7 août
2008 5 février
2008 6 mai

BIEN-ÊTRE SOCIAL
1971 4 avril
1971 1 nov (Bourgeault)
1972 26 juillet
1973 15 mai
1989 26 octobre
1996 15 mai
1997 16 juin
2000 3 juillet (artistes)
2005 13 juillet
2007 12 juin

Bilkins, Janice
1966 12 septembre

Bisson, André
(Marielle Bisson)
1964 15 janvier
1964 27 avril
1964 8 juin
1964 23 juin
1964 26 juin
1964 28 juin
1964 4 juillet
1964 9 juillet (St-Hypo)
1964 10 juillet
1964 14 juillet
1964 18 juillet (St-Hypo)
1964 13 septembre
1964 25 septembre

Bissonnette,
1958 12 juin

Bissonnette, Lise
(Née le 12 décembre 1945)
1965 28 octobre
1966 13 février
1966 27 février
1966 1 mars
1966 2 mars
1966 7 mars
1966 20 mars
1966 26 mars
1966 27 mars
1966 29 mars
1966 30 mars
1966 6 avril
1966 15 avril
1966 23 avril
1966 8 mai
1966 9 mai (2 lettres)
1966 11 mai (lettre)
1966 12 mai (lettre)
1966 13 mai (lettre)
1966 14 mai (lettre)
1966 15 mai
1966 16 mai (lettre)
1966 17 mai (lettre)
1966 24 mai (2 lettres)
1966 25 mai (lettre)
1966 26 mai (lettre)
1966 27 mai (lettre)
1966 28 mai (lettre)
1966 29 mai (lettre)
1966 30 mai (lettre)
1966 31 mai (lettre)
1966 1 juin (lettre)
1966 2 juin (lettre)
1966 3 juin (lettre)
1966 4 juin (lettre)
1966 5 juin (lettre)
1966 6 juin (lettre)
1966 7 juin (2 lettres)
1966 10 juin (2 lettres)
1966 12 juin (lettre)
1966 20 juin (lettre)
1966 21 juin (lettre)
1966 22 juin (lettre)
1966 23 juin (lettre)
1966 24 juin (lettre)
1966 26 juin (lettre)
1966 27 juin (lettre)
1966 28 juin (lettre)
1966 29 juin (lettre)
1966 30 juin (lettre)
1966 1 juillet
1966 3 juillet (lettre)
1966 4 juillet (lettre)
1966 5 juillet (lettre)
1966 11 juillet (lettre)
1966 12 juillet (lettre)
1966 13 juillet (lettre)
1966 15 juillet
1966 17 juillet (lettre)
1966 19 juillet
1966 21 juillet (lettre)
1966 23 juillet
1966 24 juillet
1966 26 juillet (lettre)
1966 29 juillet
1966 31 juillet (lettre)
1966 3 août (lettre)
1966 4 août (lettre)
1966 5 août
1966 8 août (lettre)

1966 14 août
1966 15 août (lettre)
1966 17 août
1966 18 août (lettre)
1966 22 août
1966 23 août (lettre)
1966 1 septembre (note)
1966 2 septembre (note)
1966 3 septembre
1966 4 septembre (note)
1966 5 septembre
1966 11 septembre (lettre)
1966 12 septembre
1966 13 septembre
1966 15 septembre
1966 18 septembre
1966 21 octobre
1966 9 novembre
1966 12 novembre
1966 14 novembre (note)
1966 21 novembre
1966 22 novembre
1966 27 novembre
1966 12 décembre
1967 3 janvier
1967 20 janvier
1967 7 février
1967 23 mars
1967 4 avril
1967 23 avril
1967 5 juin (note)
1967 31 juillet
1967 26 août
1967 3 septembre
1967 7 septembre
1967 13 septembre
1967 26 septembre
1967 29 septembre (lettre)
1967 11 octobre
1967 30 octobre
1967 25 novembre
1967 26 novembre
1967 1 décembre
1968 25 mai
1968 1 décembre (lettre)
1968 11 décembre
1969 29 janvier
1969 31 janvier (lettre)
1969 7 mai
1969 28 mai (lettre)
1969 26 juillet
1971 27 mars
1973 22 mars
1977 14 août
1978 25 octobre
1979 28 avril
1982 17 mai
1990 12 juin
1991 21 mars
1993 20 mai
1993 30 juillet
1994 18 mars
1995 17 octobre
1996 14 juin
1996 16 juin
1996 5 août
1999 26 novembre
2000 28 août
2001 9 juin
2003 26 août
2004 16 juillet
2005 18 octobre
2008 19 février
2008 4 septembre
2011 18 juin

Bissonnette, Rita
1968 22 janvier
1968 23 janvier
1968 24 janvier
1968 25 janvier
1968 2 novembre
1969 30 avril
1969 1 mai
1969 7 mai (trio)
1971 23 février
1973 8 août
2003 26 août
2009 11 octobre

Blacquière, René
1971 27 octobre
1987 12 novembre
2001 23 septembre

Blanchard, Louise
1968 3 mai
1968 25 mai

BLOC POT
2003 14 avril

Blouin, Gilles
1958 7 mai
1958 20 novembre
1959 20 mars
1959 22 mars
1959 25 mars
1959 29 avril
1959 10 juin
1959 19 novembre

Boisvert, Pierre
1968 18 novembre
1968 29 décembre
1969 5 janvier

Bonaventure, Marie
1965 16 juillet
1965 26 juillet
1965 30 juillet
1965 1 août
1965 4 août
1965 10 août
1965 14 août
1965 20 septembre
1965 21 septembre
1965 14 novembre
1965 27 décembre

BONHEUR
1958 4 mai
1958 16 mai
1958 29 mai
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 16 juillet
1958 7 septembre
1959 10 avril
1959 12 avril
1961 22 juin
1961 30 août
1962 2 octobre
1962 11 novembre
1963 22 mars
1963 23 mars
1963 29 avril
1963 30 avril
1963 2 mai
1963 16 mai
1963 25 mai
1963 3 juin
1963 5 août
1963 27 octobre
1963 30 octobre
1963 1 décembre
1963 8 décembre
1964 1 janvier
1964 25 février
1964 13 mars
1964 30 mars
1964 10 mai
1964 23 novembre
1966 7 octobre
1971 7 avril
1972 30 mai
1972 10 octobre
1973 25 février
1973 22 mai
1973 26 octobre
1973 28 octobre
1977 7 mars
1987 26 mai
1988 13 mai
1988 1 septembre
1989 1 mai
1990 28 août
1991 12 juin
1996 9 juillet
1996 1 août
1997 7 juin
1998 9 avril
1998 29 août
1999 3 mai
1999 24 août
2000 20 mars
2000 3 août
2001 31 mai
2001 5 juillet
2001 27 juillet
2001 17 août
2001 22 octobre
2002 12 janvier
2002 26 mars
2002 16 mai
2002 28 juin
2003 20 janvier
2003 2 avril
2003 5 août
2003 19 août
2003 12 septembre
2003 16 septembre
2003 26 octobre
2004 7 mars
2004 4 avril
2004 26 avril
2004 13 août
2005 16 avril
2005 12 juin
2005 5 juillet
2007 13 juin
2007 1 juillet
2007 13 juillet
2007 15 juillet
2007 2 août
2007 3 septembre
2008 14 février
2008 23 mars
2008 24 mars
2008 31 mars
2008 5 avril
2008 19 avril
2008 20 avril
2008 21 juin
2008 26 juin
2008 28 juin
2008 1 juillet
2008 16 juillet
2008 24 juillet
2008 18 septembre
2008 12 novembre
2009 4 janvier
2009 1 février
2009 9 avril
2009 19 mai
2009 19 août
2009 22 septembre
2009 1 novembre
2009 13 novembre
2009 25 novembre

2009 1 décembre
2009 7 décembre
2010 4 janvier
2010 20 juillet
2011 12 janvier
2011 13 janvier

BONTÉ
1963 22 janvier
1988 17 juin
1990 9 septembre
1997 31 mai
2001 8 mars
2005 7 août
2008 17 mai

Bouchard, Ginette
1968 2 novembre
1968 3 novembre

Boucher, Yvon
2001 10 février
2004 27 août (message)
2008 16 avril

Boudreau, P
1958 30 avril
1958 27 mai
1958 28 mai
1958 5 juin

BOUGON
1959 28 janvier

Bourdoux, Jean-Pierre
1963 8 octobre

Bourgault, Hélène
1969 15 février

BOURGEOIS
1958 1 juin
1958 2 juin
1958 23 septembre
1958 6 décembre
1959 2 décembre
1960 13 juin
1963 19 février
1963 8 mai

Bourin,
1958 13 mai

Bourque, Reynald
1969 15 février

Boutet, Claude
1958 7 juin
1958 10 juin
1958 15 juin
1959 10 avril
2001 6 novembre

Boutin,
1958 30 avril

Boyer, Jacques
1958 23 octobre

Boyer, Jean
1957 8 octobre
1957 15 octobre
1958 28 avril
1958 7 mai
1958 15 mai
1958 28 mai
1958 5 juin
1958 7 juin
1959 10 juin

Brault, Père
1958 8 juin

Brazeau, Marie
1963 14 septembre

Brien,
(Philo II)
1958 6 juin

Brien, Père Yvon
1958 12 mai
1958 13 mai

Brillon,
1958 7 juin

Brion,
1958 30 avril

Brossard, Simon
1956 31 mai
1957 9 octobre
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 19 février
1958 7 mai
1958 24 mai
1958 28 mai
1958 5 juin
1958 7 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 14 novembre
1959 17 janvier
1959 19 mars
1959 21 mars
1959 22 mars
1959 10 juin

Brossard, Nicole
1965 18 février
1965 18 mars
1965 12 avril
1965 24 avril
1965 8 juillet
1965 11 septembre
1965 21 novembre
1966 21 janvier
1966 9 février
1966 19 mars
1966 12 mai
1966 3 juin
1966 7 juin
1966 28 juillet (Quoi)
1966 29 juillet
1969 12 mars
1995 29 août

Brouillard,
1975 26 août
1975 12 octobre
1975 30 octobre

Brouillette,
1958 10 juin

BRUIT
1958 22 avril
1958 1 juin
1966 17 mai
1978 14 novembre
1988 9 septembre
2004 26 août
2007 6 août

Brunet,
1958 11 juin
1958 13 juin
1958 19 novembre

Brunet, Yves-Gabriel
1967 31 juillet
1968 24 janvier
1995 20 novembre

Bussière, Yvan
1958 27 avril
1958 28 avril
1958 7 mai
1958 31 mai
1958 4 juin

Caillé, Jean-Pierre
1958 7 mai
1958 31 mai

CAMARADERIE
1958 6 juin
1962 11 septembre
1962 29 novembre
1963 10 mai
1988 29 août
2001 18 novembre
2009 10 avril

Camerlain, Gilles
1955 9 décembre
1958 23 avril
1958 27 mai

CANNABIS
(haschish)
1968 3 mai
1968 17 juin
1968 20 juin
1968 13 juillet
1968 16 juillet
1968 6 août
1968 8 octobre
1969 6 février
1969 7 février
1969 8 février
1969 9 février
1969 15 février
1969 16 février
1969 17 février
1969 9 avril
1969 30 avril
1970 3 décembre (Kosak)
1973 9 juin
1977 24 mars
1977 2 juillet
1977 18 décembre
1995 25 septembre
1995 29 septembre
1995 3 octobre
1995 20 octobre
1996 8 janvier
1996 23 avril
1996 7 mai
1996 3 juin
1996 10 juin
1996 12 août
1996 19 août
1996 14 septembre
1996 24 septembre
1996 15 octobre
1996 17 octobre
1997 23 avril
1997 7 mai ($)
1997 27 mai
1997 30 juin

1997 1 août
1997 13 septembre
1997 21 septembre
1998 9 avril
1998 23 avril
1998 23 mai
1998 14 septembre
1998 17 septembre
1998 27 septembre
1998 23 octobre
1999 27 mars
1999 7 septembre
1999 16 septembre
1999 24 octobre
2000 17 avril
2000 4 mai
2000 6 mai
2000 8 mai
2000 18 mai
2000 20 mai
2000 25 mai
2000 11 juin
2000 24 juin
2000 14 juillet
2000 15 août
2000 4 septembre
2000 8 septembre
2000 13 septembre
2000 14 septembre
2000 21 septembre
2000 25 septembre
2000 17 octobre
2000 19 octobre
2000 20 octobre
2000 27 octobre
2000 2 novembre
2000 10 novembre
2000 30 novembre
2000 4 décembre
2000 14 décembre
2000 18 décembre
2000 19 décembre
2000 24 décembre
2001 3 janvier
2001 15 janvier
2001 16 janvier
2001 17 janvier
2001 23 janvier
2001 29 janvier
2001 9 février
2001 12 février
2001 19 février
2001 2 mars
2001 25 mars
2001 2 avril
2001 7 mai
2001 13 mai
2001 18 mai
2001 28 mai
2001 13 juin
2001 26 juin
2001 2 juillet
2001 9 juillet
2001 31 juillet
2001 4 août
2001 6 août
2001 13 août
2001 15 août
2001 21 août
2001 6 septembre
2001 13 septembre
2001 23 septembre
2001 16 octobre
2001 6 novembre
2001 10 novembre
2002 3 janvier
2002 5 janvier
2002 16 janvier
2002 25 janvier
2002 28 février
2002 2 avril
2002 13 avril
2002 15 avril
2002 4 mai
2002 13 mai
2002 24 mai
2002 14 juin
2002 7 juillet
2002 15 juillet
2002 16 juillet
2002 24 juillet
2002 6 août
2002 7 août
2002 19 août
2002 20 août
2002 8 septembre
2002 18 septembre
2002 20 septembre
2002 1 octobre
2002 22 octobre
2002 23 octobre
2002 24 octobre
2002 19 novembre
2002 28 novembre
2002 1 décembre
2002 3 décembre
2002 5 décembre
2002 12 décembre
2002 19 décembre
2002 28 décembre
2003 6 janvier
2003 14 janvier
2003 17 janvier
2003 25 janvier
2003 4 février
2003 11 février
2003 18 février
2003 19 février
2003 21 février
2003 24 février
2003 25 février
2003 4 mars
2003 10 mars
2003 15 mars
2003 24 mars
2003 27 mars
2003 6 avril
2003 14 avril
2003 22 avril
2003 3 mai
2003 5 mai
2003 10 mai
2003 17 mai
2003 31 mai
2003 3 juin
2003 4 juin
2003 10 juin
2003 16 juin
2003 22 juin
2003 15 juillet
2003 18 juillet
2003 1 août
2003 20 août
2003 1 septembre
2003 4 septembre
2003 27 septembre
2003 15 octobre
2003 24 octobre
2003 29 novembre
2003 1 décembre
2004 1 janvier
2004 16 janvier
2004 12 mars
2004 19 mars
2004 5 avril
2004 7 mai
2004 16 mai
2004 24 juin
2004 20 août
2004 1 septembre
2004 20 septembre
2004 20 décembre
2005 21 février
2005 23 avril
2005 2 mai
2005 3 novembre
2005 4 novembre
2006 16 janvier
2006 16 mai
2007 9 janvier
2007 13 janvier
2007 2 février
2007 9 avril
2007 13 juillet
2007 1 août
2007 26 août
2007 5 septembre
2007 24 septembre
2007 21 octobre
2007 22 octobre
2007 23 octobe
2007 3 décembre
2007 4 décembre
2008 9 janvier
2008 15 janvier
2008 17 mars
2008 28 mai
2008 7 juin
2008 19 juin
2008 29 juin
2008 7 juillet
2008 5 octobre
2008 12 octobre
2008 19 octobre
2008 3 novembre
2008 11 décembre
2009 7 janvier
2009 8 janvier
2009 9 mars
2009 18 juin
2009 6 juillet
2009 9 octobre
2010 15 janvier
2010 12 février
2010 4 juin
2010 24 juin
2010 4 octobre
2011 2 mai
2011 20 juillet

Caouette, Lise

1978 2 juillet
1978 8 juillet
1978 13 juillet (cartes)
1978 17 juillet
1978 6 août
1978 12 août
1978 20 août
1978 24 septembre
1978 1 octobre
1978 9 octobre (Malbaie)
1978 25 octobre
1978 27 décembre
1979 11 janvier

CAPITALISME

1960 13 juin
1970 13 mai
1970 29 mai
1971 23 juin
1973 23 septembre
1978 20 décembre
1982 13 décembre
1995 7 décembre
1996 14 octobre
1996 23 octobre
1997 14 mars
1997 1 avril
1997 18 avril
1997 20 octobre

1997 10 décembre
1998 1 mars
1998 26 avril
2000 27 février
2000 8 mars
2000 2 juillet
2001 2 août
2002 10 avril
2002 25 octobre
2008 24 novembre
2008 13 décembre
2008 23 décembre
2009 15 mars
2010 22 juillet
2011 2 mai

CARABIN
1966 25 février

Caron, Alexis
1942 (introduction)
2008 8 décembre

Caron, Denise
1958 24 avril
1958 25 avril
1958 27 avril
1958 30 avril
1958 3 mai
1958 7 mai
1958 8 mai
1958 11 mai
1958 12 mai
1958 13 mai
1958 15 mai
1958 16 mai
1958 17 mai
1958 18 mai
1958 22 mai
1958 29 mai
1958 31 mai
1958 1 juin
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 7 juin
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 14 juin
1958 15 juin
1958 22 juin
1958 16 août
1958 18 août
1958 22 août
1958 16 octobre
1958 5 novembre
1958 27 novembre
1958 29 novembre
1959 18 janvier
1959 5 avril
1959 10 avril
1959 18 juin
1959 13 septembre
1965 28 septembre
2001 6 novembre
2004 21 août

Caron, Gilbert
1958 11 mai
1958 17 mai
1958 18 mai
1958 10 juin
1958 26 octobre
1958 18 novembre

Caron, Jean-François
1998 7 juin (lettre)
2002 23 novembre
2010 4 février

Caron, Jocelyne
1958 17 mai
1958 12 juin
1959 22 juin
1963 3 mars
1963 21 mai

Caron, Ned
1958 17 mai
1958 10 juin
1958 18 novembre

CARRÉ SAINT-LOUIS
1964 4 octobre
1968 4 septembre
1979 4 juillet
1985 20 juillet
2000 17 juillet
2001 3 février
2003 29 avril
2003 19 août
2004 27 avril
2004 2 juillet
2005 18 avril
2006 2 juillet
2007 5 juin
2007 14 septembre
2007 17 septembre
2007 25 septembre
2008 19 avril
2008 9 mai
2008 27 mai
2008 31 mai
2008 6 août
2008 1 septembre
2009 20 mars
2009 4 mai
2009 3 septembre

Carrier,
1958 26 avril

CARRIÈRES
(Projets d'avenir, etc.)
1957 24 octobre
1958 4 mai (artiste)
1958 5 mai
1958 15 mai
1958 23 mai (acteur, génie)
1958 29 mai
1958 31 mai (prêtre)
1958 3 juin (usine)
1958 8 juin (écrire)
1958 5 décembre
1958 11 décembre
1959 12 mars
1959 22 juin (prêtre)
1959 2 décembre (Chap)
1959 3 décembre (Chap)
1960 10 mars (armée)
1961 23 avril
1961 1 novembre (Ste-M)
1962 28 juillet (BanqueNa)
1962 13 septembre (banque)
1962 12 octobre
1962 13 octobre
1962 29 novembre
1962 3 décembre (Mena)
1962 30 décembre (Roy)
1963 19 avril
1963 29 avril
1963 21 mai
1963 23 mai (supplé)
1963 20 août (concierge)
1963 21 août (concierge)
1963 1 septembre (suppléant)
1963 5 septembre
1963 6 septembre (prison)
1963 9 septembre
1963 13 septembre
1963 19 septembre
1963 6 octobre (chômeur)
1963 8 octobre (Hydro)
1964 5 mars
1964 13 avril
1964 27 avril
1964 19 juin
1964 29 juin (bac UdM)
1964 15 septembre
1965 6 mars
1965 30 mars
1965 12 juillet (Afrique)
1966 23 avril
1966 12 mai
1966 15 mai (Bac)
1966 28 mai
1966 20 juin (lettres)
1966 18 juillet (biblio)
1966 30 septembre
1966 2 octobre
1967 4 avril
1967 1 juin (Hydro)
1967 28 novembre (fin HQ)
1967 4 décembre
1967 11 décembre
1968 3 juin (2082 St-Denis)
1969 12 octobre (UduQ)
1969 15 décembre (faillite)
1970 13 juin (technicien)
1970 5 novembre (réorien)
1971 18 mars
1971 19 mars
1971 28 mai (ITHQ)
1971 5 septembre
1971 21 novembre (traiteur)
1971 5 décembre (conces)
1972 11 mai
1972 17 mai
1972 2 juin (Son Père)
1972 9 juin
1972 22 juin
1973 11 mars
1973 21 avril
1973 15 mai
1973 5 juin (rentier)
1973 23 juin (St-Ch-Boro)
1974 20 avril
1974 28 avril
1974 11 mai
1974 20 mai
1974 22 juin (Domtar)
1974 14 août
1974 24 août
1974 13 octobre (conces)
1974 19 octobre
1974 27 octobre
1974 26 novembre
1975 10 mars
1975 28 mars
1975 4 avril
1975 18 juin (vente Domtar)
1975 29 juin
1975 26 août (St-Jean Dieu)
1975 27 septembre (Cham)
1975 12 octobre
1975 30 octobre
1975 11 novembre (ITHQ)
1976 28 mars
1976 19 mai
1976 24 mai
1978 3 octobre (Afrique)
1978 25 octobre (chômage)
1979 13 mai
1980 24 octobre
1981 20 août (seul)

1982 20 mars
1982 5 juillet
1984 5 avril
1984 1 mai
1985 27 avril
1985 20 juillet (écrire)
1985 14 août (Riv du Loup)
1987 7 avril
1987 14 avril
1987 11 mai
1987 24 mai
1987 26 mai
1987 28 octobre (½temps)
1987 12 novembre
1988 5 mai
1988 6 mai
1988 26 mai
1988 30 octobre
1988 23 décembre (libraire)
1989 25 avril
1990 25 mai
1990 12 juin (écrire)
1991 4 avril
1991 16 mai
1991 21 août (chomage)
1992 26 mai
1995 30 mars
1996 3 mars
1996 15 octobre (échec)
1999 20 novembre (concier)
2000 15 juin (biographie)
2000 16 juin (Hamel)
2000 27 juin
2000 13 juillet
2001 2 mars
2001 27 juillet
2001 15 novembre (Hamel)
2002 11 avril
2002 13 avril
2002 6 août ($)
2003 5 mars
2003 16 avril
2003 28 octobre (penser)
2003 30 novembre
2004 7 mars
2004 27 avril
2005 1 mars
2005 2 mars
2005 8 avril
2006 20 avril
2006 1 juillet
2007 18 janvier (rentier)
2007 30 novembre (carambo)
2008 7 février
2008 16 mars
2008 15 juillet (balcon)
2008 24 octobre (échec)
2008 1 novembre
2008 2 novembre
2009 10 janvier
2009 17 janvier
2009 20 janvier
2009 1 février
2009 16 février
2009 6 avril
2009 8 juillet
2009 5 octobre (concierge)
2010 3 février
2010 3 août
2010 11 octobre
2010 20 décembre
2011 3 janvier
2011 1 février
2011 16 juin
2011 18 juin
2011 10 décembre

Cartier, Odette
1959 1 mars
1959 30 mars
1959 31 mars
1959 13 septembre
1959 19 septembre
1959 27 septembre
1963 13 septembre
2008 24 octobre

CATACLYSMES
1993 15 janvier
2010 5 février
2011 17 mai

Catherine,
1965 12 juillet
1966 13 janvier

CÉLIBAT
1959 21 mars
1963 29 juin
1964 25 novembre
1965 2 août
1966 12 juillet
1969 27 février
1971 30 mai
1974 7 août
1991 3 mai
2003 7 juin
2006 20 février
2007 17 janvier
2007 7 février
2007 1 mars
2008 7 mars

CENSURE
1962 1 mai
1963 24 février
1963 23 mars
1963 2 mai
1963 8 mai
1963 14 septembre
1965 19 novembre
1968 4 mai
1968 12 mai
1968 9 septembre
1969 3 mars
1970 26 avril
1970 4 juillet
1970 1 octobre
1970 1 décembre
1970 8 décembre
1971 26 janvier
1971 31 janvier
1971 15 avril
1971 11 juin
1971 19 juin
1971 30 juin
1971 11 juillet
1971 5 décembre
1971 25 décembre
1972 21 mars
1972 28 août
1972 27 décembre
1973 4 février
1973 18 mai
1975 26 avril
1978 3 août
1978 1 octobre
1993 13 décembre
1996 19 septembre
1997 4 février
1997 24 mars
1997 18 avril
1997 21 octobre
2001 14 décembre
2003 29 mars
2003 9 août
2004 28 juillet
2004 17 octobre
2006 7 avril

CERTITUDE
1960 2 octobre
1966 22 novembre
1963 19 mai
1997 18 décembre
1999 17 mai
2000 3 avril
2000 1 juin
2000 5 août
2001 30 juin
2002 12 janvier
2003 12 février
2009 18 février

Chabot,
1958 20 avril
1958 11 novembre
1958 19 novembre

Chagnon, Père Réal
1958 7 mai
1958 11 juin
1958 12 juin

CHANCE
1958 18 décembre
1960 9 février

CHANGEMENT
1972 10 avril
1972 18 avril
1972 17 mai
1973 18 février
1974 6 juillet
1993 6 mai
1999 21 mars
2000 28 juillet
2009 1 juin
2009 26 septembre
2009 9 octobre
2009 2 décembre
2010 18 février
2011 16 mai

Chapdeleine, Jacques
1959 2 décembre
1959 3 décembre

Chaput,
1958 13 juin

CHARITÉ (Altruisme)
1958 28 avril
1958 5 mai
1958 6 mai
1958 16 mai
1958 18 mai
1958 29 mai
1958 22 septembre
1959 12 mars
1959 31 mars
1959 12 avril
1959 12 juin
1959 16 octobre
1960 7 mars
1960 2 octobre
1960 23 novembre
1961 23 mars
1963 10 mai
1963 5 août
2001 1 février
2002 9 avril
2004 30 novembre
2007 12 juin
2008 12 décembre

Charron,
1958 6 juin

Chartrand, Michel
1997 25 février
2000 26 janvier

CHASTETÉ
1958 12 juin
1963 19 avril

CHATS
(Éthologie)
1970 27 novembre
1970 1 mai
1995 10 janvier
2001 31 mai
2002 9 janvier (TiRoux)
2003 30 janvier
2003 23 février
2003 1 mars
2003 2 mars
2003 31 mars
2003 15 avril
2005 22 avril
2005 9 mai
2008 14 avril
2008 23 avril
2009 20 avril
2009 12 septembre
2009 17 septembre
2009 18 décembre
2010 11 février
2010 22 août
2010 5 septembre
2010 13 septembre
2010 15 septembre
2010 29 septembre
2010 13 octobre
2010 24 octobre
2010 25 octobre
2010 1 novembre
2010 4 novembre
2010 7 novembre
2010 12 novembre
2010 4 décembre
2010 21 décembre
2011 1 janvier
2011 15 janvier
2011 20 février
2011 28 février
2011 6 mars
2011 21 mars
2011 11 avril
2011 12 avril
2011 15 avril
2011 19 avril
2011 26 avril
2011 4 mai
2011 5 juillet
2011 6 juillet
2011 4 août
2011 24 août
2011 24 octobre
2011 7 décembre

CHEF
1958 6 mai
1958 7 mai
1958 16 mai
1958 20 mai
1958 24 mai
1958 4 juin
1958 8 juin
1958 10 juin
1958 12 juin
1959 22 mars
1959 6 avril
1959 26 avril
1960 5 avril
1960 24 avril
1962 16 novembre
1963 23 mars
1970 2 septembre
1970 15 septembre
1970 24 septembre
1970 26 septembre
1972 16 mai
1972 19 mai
1976 23 avril
1997 9 mai
1997 6 juin
1997 8 juin
1997 30 juillet
2003 6 août
2004 5 août

Chiasson, Irène
1969 14 janvier

CHICANIER

Chicoine,
1958 18 mai
1958 7 juin
1958 10 juin
1958 12 juin

CHINE
1966 9 juin
1966 5 octobre
1970 14 novembre
2001 25 décembre
2002 14 novembre
2008 24 novembre
2010 17 novembre
2010 24 décembre
2011 1 octobre

CHOMAGE
1996 1 mars

Choquette,
1958 18 mars
1958 31 mai

CHOSES
1964 9 mars
1998 15 décembre

CIEL
1969 29 septembre

CIGARETTES
1958 13 mai
1958 18 mai
1958 25 mai
1958 26 mai
1958 29 mai
1958 9 juin
1958 13 juin
1958 27 juin
1958 10 juillet
1958 20 juillet
1958 22 août
1958 16 octobre
1958 23 octobre
1958 1 novembre
1958 5 novembre
1958 10 novembre
1958 11 novembre
1958 12 décembre
1959 1 janvier
1959 20 mars
1959 24 mars
1959 7 avril
1959 26 avril
1959 20 juin
1960 19 mars
1961 29 août
1962 5 septembre
1962 11 novembre
1963 2 janvier
1963 3 mars
1963 15 mars
1963 6 juillet
1963 26 août
1964 6 janvier
1964 7 janvier
1964 4 mars
1964 5 novembre
1965 10 juillet
1965 11 juillet
1968 17 juin
1969 2 octobre
1969 4 novembre
1973 3 juin (arrêt)
1973 4 juin
1973 11 juin
1973 3 juillet
1991 21 août
1998 9 septembre
1998 23 octobre
2003 7 août
2005 17 avril

CINÉMA
1958 31 mai
1959 31 mars
1960 7 mars
1960 23 mars
1960 2 juin
1960 12 juin
1965 11 mars
1973 25 février
1990 20 février
2005 27 septembre
2006 4 juin
2009 2 juin

CIVILISATION
1960 13 mai
1965 12 mai
1965 12 juillet
1965 21 juillet
1966 27 février
1967 4 avril
1971 22 juillet
1972 9 mars
1972 13 mars
1972 14 mars
1972 27 juin
1974 7 décembre
1996 1 août
1996 8 août
1997 3 septembre
1998 9 septembre
1999 16 janvier
1999 17 janvier
1999 18 janvier
1999 23 janvier
1999 14 février
1999 15 février
1999 2 juin
1999 29 juin
1999 7 août
1999 22 août
2000 12 février
2000 13 février
2000 9 avril
2000 17 juillet
2000 7 août
2000 24 août
2000 7 septembre
2000 8 septembre
2000 12 septembre
2000 2 octobre
2000 18 novembre
2001 3 septembre
2001 29 septembre
2001 27 novembre
2002 6 décembre

2003 9 août
2004 25 juin
2008 11 mars

CLASSES SOCIALES
1964 3 avril
1964 20 juin
1970 18 août
1970 24 septembre
1971 18 mars
1971 27 mars
1973 18 mars
1973 15 avril
1973 9 juin
1981 25 janvier
1997 26 octobre
2000 7 juillet
2000 20 juillet
2001 26 mai
2001 3 septembre
2003 11 mai
2003 27 septembre
2004 5 juin
2008 16 mars
2008 9 juillet
2008 16 octobre

CLERCS
2003 1 février
2003 22 février

CLIMAT
1958 18 février
1958 20 novembre
1958 27 novembre
1959 17 janvier
1959 8 avril
1959 16 avril
1959 20 juillet
1961 26 août
1963 2 juillet
1963 30 juillet
1964 6 janvier
1965 15 janvier
1971 15 avril
1972 29 octobre
1972 2 décembre
1974 25 août
1985 11 octobre
1988 8 janvier
1989 9 janvier
1989 3 février
1989 6 avril
1989 18 mai
1989 26 octobre
1989 4 décembre
1990 10 janvier
1990 25 janvier
1990 20 avril
1990 26 avril
1990 12 novembre
1991 16 avril
1992 5 janvier
1992 22 avril
1992 31 août
1992 20 octobre
1992 16 novembre
1993 21 janvier
1993 18 février
1993 28 avril
1993 6 juillet
1994 12 janvier
1994 10 mars
1995 10 janvier
1995 20 novembre
1996 18 janvier
1996 6 septembre
1997 23 avril
1997 7 juin
1997 14 septembre
1997 27 septembre
1997 7 octobre
1997 10 octobre
1998 5 janvier (verglas)
1998 8 janvier
1998 15 janvier
1998 27 février
1998 23 avril
1998 18 août
1999 3 mai
2001 3 septembre
2002 23 février
2003 22 janvier
2003 20 février
2003 16 mars
2004 6 janvier
2004 10 décembre
2007 15 janvier
2007 20 novembre
2007 3 décembre
2007 16 décembre
2008 21 janvier
2008 5 mars
2008 23 mars
2008 4 avril
2008 7 juin
2008 11 septembre
2008 15 septembre
2008 17 octobre
2008 7 décembre
2009 11 janvier
2009 16 janvier
2009 1 mars
2009 14 mars
2009 11 juin
2009 2 juillet
2009 11 juillet
2009 3 septembre
2011 17 septembre

CLOCHARDS (Itinérants)
1958 13 mai
1958 7 septembre
1958 16 novembre
1989 28 février
1996 14 juin
1996 10 juillet
1997 9 juin
1998 26 mars
1999 5 décembre
2003 4 août
2004 29 mai
2005 14 février
2005 23 novembre
2006 23 mars
2007 12 juin
2007 26 août
2007 4 novembre
2008 22 janvier
2008 24 juin
2008 1 juillet
2008 23 décembre

Cloutier, Lucie
1978 27 juillet
1978 30 juillet
1978 3 août (note)
1978 12 août
1978 22 août
1978 29 août (lettre)
1978 20 septembre
1978 27 décembre
1979 24 février
1979 1 mars
1979 10 mars
1979 11 mars
1979 6 avril
1980 21 octobre (mot)
1982 2 octobre (lettre)
1982 22 octobre
1982 3 décembre
1982 22 décembre (carte)
1983 27 janvier
2008 31 mai

Cloutier, Marie-Brigitte (née le 13 mai 1966)
1969 17 mars
1969 12 juin
1969 20 août
1969 29 août
1969 9 septembre
1969 23 septembre
1969 2 octobre
1969 13 octobre
1969 13 novembre
1970 1 janvier
1970 5 mars
1970 28 juillet
1970 15 octobre
1979 26 novembre
1970 27 novembre
1971 17 janvier
1971 23 février
1971 7 avril
1971 14 août
1972 28 mars
1972 12 juin
1972 1 septembre
1972 27 décembre
1973 27 janvier
1973 21 avril
1973 5 juin
1973 16 juin
1973 17 novembre
1973 2 décembre
1974 23 janvier
1974 17 mars
1974 11 mai
1974 7 août
1974 21 décembre
1975 1 mars
1975 16 juin
1975 13 octobre
1975 16 octobre
1975 18 octobre
1975 19 octobre
1975 20 octobre (carte)
1975 31 décembre
1976 2 octobre
1977 24 mars
1978 2 août
1980 7 août
2004 14 octobre

Cloutier, Monique (née le 27 avril 1945)
1969 17 mars
1969 30 avril
1969 1 mai
1969 7 mai (texte)
1969 12 juin
1969 18 juin (Achier)
1969 20 août
1969 29 août
1969 9 septembre
1969 2 octobre
1969 13 octobre
1969 4 novembre
1969 13 novembre
1970 5 mars
1970 13 mai
1970 13 juin
1970 15 octobre
1970 15 novembre
1970 26 novembre
1971 23 février
1971 7 mars
1971 25 mars

1971 27 mars
1971 30 mars
1971 7 avril
1972 28 mars
1972 11 mai
1972 12 juin (note)
1972 22 juin
1972 3 août
1972 1 septembre
1972 27 décembre
1973 27 janvier
1973 17 février
1973 21 avril
1973 3 juin
1973 6 juin
1973 10 juin
1973 14 juin
1973 16 juin
1973 3 juillet
1973 29 juillet
1973 8 août
1973 2 septembre
1973 4 septembre
1973 12 septembre
1973 10 octobre
1973 17 novembre
1973 25 novembre
1973 2 décembre
1973 28 décembre
1974 19 janvier
1974 23 janvier
1974 17 mars
1974 20 avril
1974 11 mai
1974 15 juin
1974 1 juillet
1974 7 août
1974 27 octobre
1975 2 février
1975 6 février
1975 10 février
1975 3 mai
1975 16 juin
1975 18 juin
1975 1 septembre
1975 12 octobre (dispute)
1975 13 octobre
1975 15 octobre (lettre)
1975 16 octobre (mot)
1975 18 octobre
1975 19 octobre
1975 20 octobre
1975 30 octobre
1975 31 décembre
1976 3 avril
1976 2 octobre
1977 24 mars
1977 18 juillet
1977 14 août
1977 10 octobre
1977 13 octobre (télé)
1978 31 mai
1978 2 août
1978 6 août
1979 26 décembre
1980 9 janvier (lettre)
1980 30 mai (lettre)
1980 7 août
1982 22 octobre
1988 22 juillet
1988 26 juillet
1996 8 février
2000 28 août
2004 18 mars
2004 21 août
2005 17 avril
2005 18 octobre
2007 20 juin
2007 6 septembre
2008 19 février
2008 4 septembre
2009 2 février
2009 11 octobre
2010 25 septembre

CLUBS
(Danseuses nues)
1963 26 août
1973 18 septembre
2011 1 décembre

Coderre, Mgr
1958 7 juin

Cognard, Alain
(Dominique Charron)
1969 26 janvier
1996 14 juin
2008 24 mars

COGNÉE (la)
(FLQ)
1965 4 octobre
1965 28 octobre

Colas, Robert
1958 26 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 30 avril
1958 18 mars
1958 2 mai
1958 7 mai
1958 7 juin
1958 12 juin
1958 9 décembre
1958 12 décembre
1958 18 décembre

COLÈRE
1959 20 mars
1961 20 mars

COLLECTIONNEUR
1988 23 décembre
1997 10 novembre
2000 23 juillet

COLLÈGE
(scènes de collège)
1957 6 octobre
1957 7 octobre
1957 8 octobre
1957 9 octobre
1957 10 octobre
1957 11 octobre
1957 12 octobre
1957 13 octobre
1957 14 octobre
1957 15 octobre
1958 1 mai (dortoir)
1958 5 mai (dortoir)
1958 6 mai (étude)
1958 21 mai
1958 22 mai
1958 24 mai
1958 27 mai
1958 28 mai
1958 30 mai
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 7 juin
1958 8 juin
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 14 juin
1958 7 septembre
1958 8 septembre
1958 10 septembre
1958 12 septembre
1958 28 septembre
1958 10 octobre
1958 15 octobre
1958 23 octobre
1958 24 octobre
1958 28 octobre
1958 30 octobre
1959 11 novembre
1958 17 novembre
1958 19 novembre
1958 22 novembre
1958 24 novembre
1958 25 novembre
1958 26 novembre
1958 27 novembre
1958 29 novembre
1958 7 décembre
1958 9 décembre
1958 10 décembre
1958 11 décembre
1958 12 décembre
1958 17 décembre
1959 2 mars
1959 7 mars
1959 12 mars
1959 19 mars
1959 20 mars
1959 21 mars
1959 22 mars
1959 24 mars
1959 25 mars
1959 28 mars
1959 10 juin
1959 11 juin
1959 12 juin
1960 7 mars
1960 31 mars
1963 22 mars

COLOC
1965 20 septembre
1965 21 septembre

COLONIALISME
1991 11 avril
2002 9 avril

COMMÉRAGE
1975 18 octobre

COMIQUE
1959 22 juin
1964 15 janvier

COMMUNICATION
2000 26 mai
2000 28 mai

COMMUNISME
1958 6 décembre
1959 20 octobre
1960 13 juin
1971 23 juin
1971 3 août
1997 1 avril
2000 23 avril
2002 10 avril
2003 3 octobre
2004 8 novembre
2008 24 novembre

COMPÉTITION
1970 18 juillet
1970 21 juillet
1970 27 août
2006 4 juin

COMPLEXE
1959 17 janvier

COMPRENDRE
1961 22 juin

COMPTABILITÉ
1971 4 avril
1988 8 janvier

Conan, Rodolphe
1968 18 novembre
1968 29 décembre
1969 5 janvier

CONFIDENCE
1960 19 mars
2008 8 mars

CONFORMISME
1963 14 novembre
1964 10 avril
1964 14 novembre
1965 12 mai
1965 14 mai
1968 3 janvier
1969 3 mars
1969 5 juillet
1971 15 avril
1971 8 mai
1971 18 novembre
1972 25 mars
1972 2 mai
1972 27 mai
1973 1 décembre
1995 8 novembre
1996 10 août
1996 12 août
1996 1 novembre
1996 9 novembre
1996 18 novembre
1996 24 novembre
1997 21 mai
1997 1 octobre
1998 5 avril
1999 21 mai
1999 6 août
2000 20 février
2000 1 mai
2000 16 juillet
2000 2 août
2000 28 août
2000 11 octobre
2001 24 février
2001 18 septembre
2001 23 septembre
2002 12 avril
2002 26 avril
2002 11 juin
2003 7 avril
2003 9 août
2003 24 août
2003 27 septembre
2003 5 octobre
2004 14 juin
2005 23 février
2007 16 juin
2008 15 février
2008 3 mars
2008 6 novembre
2009 20 novembre
2010 3 novembre

CONFORT
1958 6 juin
1958 11 juin
1959 16 avril
1960 2 octobre
1963 13 février
1966 29 novembre
1970 7 septembre
1971 1 mai
1971 4 mai
1971 22 mai
1972 26 juin
1972 2 décembre
1972 29 décembre
1973 22 janvier
1973 28 janvier
1973 3 février
1973 2 mars
1973 18 mars
1973 22 avril
1973 29 mai
1973 5 juin
1973 6 juin
1973 9 juin
1973 19 juillet
1973 29 juillet
1973 15 septembre
1973 28 octobre
1973 29 octobre
1973 24 novembre
1973 9 décembre
1974 19 janvier
1974 7 décembre
1976 12 août
1976 4 décembre
1977 14 août
1978 6 août
1988 8 janvier
1989 3 février
1989 26 avril
1992 14 octobre
1993 21 janvier
1995 19 janvier
1995 13 novembre
1996 15 mai
1996 19 juin
1996 24 novembre
1997 31 octobre
1998 2 mai
1999 9 mars
1999 22 avril
1999 5 décembre
2000 13 mai
2000 2 août
2000 8 septembre
2000 26 novembre
2001 3 février
2001 19 février
2001 13 avril
2003 25 février
2003 12 juin
2004 13 août
2005 20 février
2005 1 mars
2005 23 mai (WC)
2007 8 novembre
2007 16 novembre
2007 11 décembre
2007 14 décembre
2008 26 avril
2008 4 mai
2008 18 mai
2008 5 juin
2008 7 juin
2008 8 novembre
2008 3 décembre
2008 4 décembre
2008 7 décembre
2008 8 décembre
2008 9 décembre
2009 2 janvier
2009 6 janvier
2009 7 janvier
2009 16 janvier
2009 25 janvier
2009 6 février
2009 22 octobre
2010 4 janvier
2010 15 septembre
2010 19 septembre
2010 20 décembre
2011 23 juin
2011 11 septembre
2011 19 septembre
2011 30 décembre

CONNAISSANCE
1959 17 janvier
1959 29 novembre
1960 31 mars
1964 14 novembre
1989 25 avril
1997 3 avril
1998 21 mars
2000 31 mars
2001 19 novembre
2002 17 décembre
2003 22 octobre

CONQUÊTE
2000 9 septembre

CONSCIENCE
1962 21 décembre
1963 22 mars
1964 9 mars
1964 30 mars
1964 5 avril
1964 6 octobre
1971 7 avril
1972 6 mars
1973 4 février
1982 7 octobre
1997 27 avril
1998 5 avril
1999 18 décembre
2000 3 mars
2000 4 mai
2000 9 mai
2000 17 août
2000 29 août
2000 8 novembre
2002 18 mars
2005 14 mars
2005 19 octobre
2005 20 décembre
2007 22 mars
2008 14 février
2008 17 mai
2008 24 mai
2009 8 avril
2009 3 juin
2009 2 novembre
2009 7 décembre
2011 9 mars

CONSEIL
1960 18 mai
1961 23 mars

CONSUMÉRISME
1970 18 août
1972 2 mai
1972 4 juillet
1972 30 août
1973 13 février
1973 17 février
1992 31 août
1992 21 septembre
1997 1 avril
1997 18 avril

2002 27 décembre
2007 2 août
2008 25 juillet
2009 15 mars

CONTEMPLATION
2000 21 juin
2000 2 août
2000 6 août
2001 25 juin
2002 29 août

CONTESTATION
1958 20 mai
1958 30 mai
1958 1 juin
1960 5 avril
1960 13 mai
1960 9 juin
1964 5 janvier
1964 10 avril
1964 4 juin
1964 10 octobre
1965 7 mars
1966 31 mai
1967 4 avril
1967 23 avril
1968 27 mars
1968 12 mai
1968 2 novembre
1969 3 mars
1969 17 mars
1969 28 mars
1969 3 mai
1969 23 septembre
1970 3 octobre
1970 21 novembre
1970 24 novembre
1971 30 mars
1971 4 mai
1975 26 avril
1978 15 août
1989 2 mars
1994 7 juillet
1996 12 août
1997 25 février
1997 3 avril
1997 27 avril
1997 29 mai
1997 14 juin
1997 10 juillet
1998 21 mars
1998 25 mars
1998 4 avril
1998 10 avril
1998 26 avril
1998 31 août
2000 26 janvier
2000 14 novembre
2002 18 juin
2003 2 septembre
2004 18 mars
2005 23 février
2005 7 août
2006 29 mars
2007 10 juillet
2008 8 janvier
2008 16 février
2008 3 octobre
2010 9 janvier
2010 26 mars
2010 2 juin
2010 8 août
2011 1 septembre
2011 11 septembre

CONTRAINTE
1993 15 janvier

CONTRAT
2003 16 septembre

CONTRAT SOCIAL
1960 24 avril
1996 6 mars
1997 5 septembre
2004 17 juillet
2007 10 juillet

Corbeil, Janine
1962 8 septembre
1962 11 septembre
1962 5 octobre
1962 7 octobre
1962 11 octobre
1962 14 octobre
1962 26 octobre
1962 11 novembre
1962 20 novembre
1962 29 novembre
1962 1 décembre
1962 5 décembre
1962 17 décembre
1963 10 janvier
1963 26 janvier
1963 30 janvier
1963 2 février
1963 22 février
1963 27 février
1963 3 mars
1963 8 mars
1963 10 mars
1963 11 mars
1963 12 mars
1963 15 mars
1963 17 mars
1963 19 mars
1963 20 mars
1963 23 mars
1963 24 mars
1963 28 mars
1963 1 avril
1963 5 avril
1963 12 avril
1963 15 avril
1963 23 avril
1963 5 mai
1963 6 mai
1963 13 mai
1963 19 mai
1963 21 mai
1963 23 mai
1963 30 mai
1963 31 mai
1963 1 juin
1963 4 juin
1963 7 juin
1963 10 juin
1963 23 juin
1963 10 juillet
1963 14 juillet (note)
1963 16 juillet
1963 20 juillet
1963 2 août
1963 3 août
1963 4 août
1963 5 août
1963 6 août
1963 14 septembre
1963 12 octobre
1963 23 décembre
1964 6 janvier
1964 16 avril
1964 22 juin
1964 23 juin
1964 10 novembre
1965 28 septembre
2001 6 novembre
2004 14 octobre

CORPS
1958 13 juin
1963 19 mai
1964 19 mars

COSMOS
1960 12 juin
1963 19 mai
1970 3 novembre
1971 18 avril
1971 9 mai
1971 28 novembre
1972 14 mars
1988 25 novembre
1995 11 novembre
1995 23 novembre
1997 29 janvier
1997 13 juin
1998 16 janvier
1999 23 janvier
1999 6 juin
2000 30 janvier
2000 28 mai
2009 7 juin
2009 27 juillet
2009 2 novembre
2009 4 novembre
2009 1 décembre
2009 7 décembre
2010 13 février
2010 17 août
2010 18 août
2010 18 octobre

Côté, Bianca
1997 3 janvier
1997 25 juillet (critique)
1999 27 mai
1999 26 novembre

Côté, François
2002 23 avril

Côté, Solange
1981 23 avril

Côté, Richard
1990 26 avril
1996 7 mai
1996 26 septembre

Courtemanche, Hélène
1968 10 mars
1968 4 septembre
1968 9 septembre
1968 1 octobre
1968 29 octobre
1968 2 novembre
1968 3 novembre
1968 5 novembre
1968 12 novembre
2008 19 février

COUTURE
1973 3 février
1973 17 février

CRÉATEUR
1958 6 mai
1963 2 mai
1964 12 février
1964 24 février
2001 2 avril
2008 7 mars

CRÉDIT (dettes)
1958 16 mai
1973 22 août
1993 12 mars
1996 26 mars
1997 4 mai
2008 4 octobre

CRIMINALITÉ
1963 2 mai
1969 22 avril
1969 24 avril
1969 19 décembre
1970 24 septembre
1996 13 février
2001 14 mai
2009 9 mars
2009 25 mars

CRITIQUER
1958 12 décembre

CROISADE (convertir autrui)
1958 13 juin
1968 31 décembre
1971 3 août
1971 14 août
1972 26 juin
1990 9 septembre
1997 13 novembre
1999 9 octobre
1999 6 décembre
2000 28 juin
2001 30 juin
2001 5 août
2002 6 décembre
2003 20 juin
2003 30 août
2005 7 avril
2006 1 mai
2007 2 août
2008 8 janvier

CROYANCE
1958 11 juin (Père Noël)
1958 7 septembre
1960 12 juin
1960 2 octobre
1962 22 mai
1962 19 juin
1963 23 mars
1966 29 juin
1970 14 septembre
1996 19 juin
1996 5 octobre
1997 3 septembre
1997 28 septembre
1999 30 septembre
1999 16 janvier
2000 5 mai
2000 18 mai
2001 4 janvier
2001 12 août
2002 28 juillet
2003 12 février
2003 15 février
2010 22 mars

CUISINE
1966 6 mars
1969 23 septembre
1971 26 mars
1973 3 février
1973 9 juillet
1974 22 février
1974 15 avril
1975 17 décembre

CULPABILITÉ
1971 9 janvier
2000 8 avril
2000 2 octobre
2003 7 août
2008 9 juillet

CULTURE
1960 7 mars
1969 22 avril
1970 2 août
1970 3 août
1971 22 mai
1973 3 février
1973 20 février
1973 29 mai
1974 19 janvier
1974 16 février
1975 26 avril
1979 30 octobre
1989 9 avril
1993 15 janvier
1994 19 octobre
1996 22 mai
1997 2 janvier
1997 21 mai
1997 30 mai
1997 27 juillet
1997 18 octobre
1998 6 avril
1998 10 avril
1999 2 avril
1999 8 juin
1999 6 août
2000 30 mars
2000 23 avril
2000 1 mai
2000 1 juin
2000 16 juin
2000 3 juillet
2000 7 août
2000 2 octobre
2000 3 novembre
2001 20 mars
2001 22 mars
2001 26 juillet
2001 14 septembre
2001 29 octobre
2002 8 avril
2002 20 septembre
2003 4 avril
2003 12 octobre
2004 21 mars
2004 30 août
2005 20 juin
2006 2 juin
2008 8 janvier
2008 6 mai
2008 13 décembre
2009 8 avril
2009 10 avril
2009 9 juillet
2009 3 septembre
2009 10 octobre
2009 20 novembre
2009 21 décembre
2010 3 janvier
2010 14 janvier
2010 9 février
2010 18 avril
2010 5 mai
2010 6 mai
2010 7 mai
2010 4 juin
2010 18 octobre
2011 16 juillet
2011 20 août

CYBORD
1970 3 novembre
1971 6 janvier
1971 1 juin
1971 12 août
1971 31 octobre
1971 1 novembre
1971 18 novembre
1972 24 janvier
1997 1 mai
2000 6 juin

CYNISME
1963 3 juin
1963 29 juin
2003 10 novembre

Dagenais, Roma (Boris, Christiane)
1958 18 novembre

D'Allemagne, André
1966 12 mai

DANCE
1958 10 juillet
1959 22 juin
1968 27 janvier

Dansereau, Stéphanie
1966 21 octobre

Danya,
1976 7 novembre
1977 18 juillet
1977 31 octobre

Darche, Renée
1958 4 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1963 31 janvier
1964 29 juin
1965 19 décembre
1965 20 décembre (carte)
1966 23 janvier
1966 20 juin
2001 6 novembre
2008 24 octobre

DÉBAUCHE
1959 2 décembre
1988 7 juin
2009 6 janvier

DÉCORATION
1973 3 février
1977 10 octobre

DÉFAUT
1958 12 juin
1979 22 mai
2003 1 juillet

DeGuire, Vincent
1977 10 octobre

DÉLICATESSE
1978 19 avril
Delières, Gisèle
1964 8 mai
1964 8 juin
1964 10 juin
1964 28 juin
1964 24 juillet
1965 29 juin
1965 10 juillet

DÉLINQUANCE
1966 19 juillet
2004 21 mars
2009 11 mars

DÉMÉNAGEMENT
1969 30 avril
1997 23 avril

DÉMOCRATIE
1970 6 novembre
1970 22 novembre
1972 26 mars
1973 15 avril
1973 9 juin
1993 20 mai
1995 24 janvier
1996 12 janvier
1996 13 décembre
1997 30 janvier
1997 1 avril
1997 28 mai
1999 3 avril
1999 3 mai
1999 12 septembre
2000 4 mars
2000 28 novembre
2001 6 octobre
2002 15 mai
2002 7 novembre
2004 26 avril
2004 30 novembre
2005 7 avril
2008 8 novembre

DÉNIGREMENT
1963 22 janvier

Désautel, Denise
1995 17 octobre

DÉSIR
1958 17 décembre
1965 17 novembre
2005 8 décembre
2008 16 juillet

Desjardins, Jean-Yves
1970 13 juin

Desjardins, Marc
1998 29 juillet
1998 30 novembre
2000 11 août
2000 16 novembre
2001 10 février
2002 23 avril
2003 6 septembre
2004 15 septembre

Desmarais, Anne-Marie
1979 28 avril
1979 8 mai (carte)

Desmarais, Noëlla
1965 24 août
1966 5 août
1966 18 août (note)
1967 5 juin

DÉSOBÉIR
1963 2 mai
1970 10 juin
2002 14 mai
2003 5 octobre

DÉSORMAIS
1966 25 avril

Désourdy,
1958 24 mai

Despelleteau,
1958 20 novembre

DESTIN
(le poids des choses)
1961 25 avril
1999 23 août
2000 8 août
2003 15 août
2003 24 août
2003 27 septembre
2004 17 juillet
2005 10 mars
2005 12 mars
2007 4 octobre
2007 2 novembre
2008 1 novembre
2008 2 novembre
2010 5 mai
2010 18 août
2010 20 septembre

DETTES
(crédit)
1964 12 août
1966 3 septembre
1966 28 septembre ($2500)
1966 30 septembre
1968 4 mai
1968 5 septembre
1969 29 avril
1969 1 mai
1970 31 mai
1970 13 juin
1971 10 avril
1971 30 avril
1971 12 juin
1972 23 avril
1973 23 septembre
1984 24 mai
1992 31 août
1996 4 juin
1998 21 juin
2000 26 mai
2005 17 avril

DEVENIR
1979 10 janvier
2005 10 janvier

DEVOIR
1963 23 mars
1963 1 décembre
1964 3 février
1996 17 janvier
2008 6 mai

DIABLE
1957 19 octobre
1958 14 mai
1959 21 octobre
1966 27 février

DICTATURE
1962 23 août
1970 6 novembre
1987 2 avril

Diemer, Claire
1968 18 novembre

DIEU
1957 21 octobre
1958 9 mai
1958 11 mai
1958 13 mai
1958 19 mai
1958 22 mai
1958 23 mai
1958 25 mai
1958 28 mai
1958 31 mai
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 7 juin
1958 8 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 14 juin
1958 22 août
1958 26 septembre
1958 8 novembre
1958 11 novembre
1958 27 novembre
1958 29 novembre
1958 12 décembre
1958 17 décembre
1959 3 avril
1959 29 novembre
1960 12 juin
1962 19 juin
1962 2 octobre
1962 16 octobre
1962 18 octobre
1963 2 mai
1963 2 août
1963 5 août
1963 26 août
1963 23 décembre
1964 16 août
1964 19 août
1965 9 juillet
1966 27 février
1966 27 juin
1968 16 juillet
1968 6 août
1969 7 mai
1969 27 mai
1969 9 septembre
1969 23 septembre
1970 27 août
1971 5 mai
1971 30 juin
1971 28 décembre
1972 13 mars
1972 26 mars
1978 14 octobre
2000 2 janvier
2000 2 août
2000 20 décembre
2001 8 mai
2001 7 septembre
2003 1 décembre
2006 19 février
2006 19 juin
2007 4 mars
2007 26 juin
2007 1 juillet
2007 7 août
2007 20 août
2007 27 octobre
2007 26 novembre
2008 4 mai
2008 6 mai
2008 15 juillet
2008 20 juillet
2008 4 septembre
2008 5 septembre
2008 23 octobre
2008 2 novembre
2009 7 mai
2009 11 septembre
2010 17 janvier
2010 11 novembre
2011 8 décembre

DIPLÔME
1965 12 mai
1970 3 août
1970 1 octobre
1971 30 juin
2001 24 mars

DISCIPLE
1969 22 novembre
1999 5 mai

DISCIPLINE
1964 19 mars

DISCORDE
1963 21 mars
2008 7 janvier

DISCUTER
1959 20 mars
1963 22 janvier

DISTRACTION
(dissipation, divertissement)
1966 29 juin
2006 1 avril
2007 22 mars
2007 22 juin
2007 24 octobre
2007 5 novembre
2009 10 octobre

DIVERSITÉ
1997 13 novembre
2007 8 août

DIVORCE
(séparation)
1963 25 janvier
1970 27 novembre
1971 30 mars
1975 13 octobre (Monique)
1976 17 janvier
1979 3 janvier
1985 27 avril
1993 27 avril
1996 4 mars
1997 6 avril
1997 16 octobre
1997 27 novembre
2002 3 décembre
2007 18 janvier
2007 2 février
2007 16 mars
2007 6 décembre
2008 1 janvier
2009 12 mars

DOGMATISME
1963 2 mai

DOMESTICITÉ
1971 10 avril
2001 23 juillet
2002 11 juillet
2008 11 mai
2008 8 novembre
2009 2 janvier

DOMINATION
1962 21 décembre
1974 6 juillet
1998 9 août
2002 12 août
2004 21 août

Doré,
1958 5 décembre

Dorion, Margot
1966 13 mai
1966 1 juin
1966 2 juin
1966 3 août
1973 22 mars

D'Orval, Micheline
1966 19 mars
1966 23 juillet

D'Ostie, Gaëtan
2002 23 avril

D'Ostie, René
1968 18 novembre
1970 13 juin

DRAGUER
1958 10 décembre
1959 17 octobre
1959 1 décembre
1965 25 décembre
1968 14 novembre
1976 7 novembre
1977 6 novembre
1978 25 octobre
2005 14 septembre

DROGUES
(Voir: Cannabis)
1960 13 mai
1965 10 juillet
1968 4 mai
1968 5 septembre
1968 9 septembre
1968 8 octobre (Mescaline)
1968 2 novembre (LSD)
1968 14 novembre (LSD)
1968 18 novembre (LSD)
1968 23 novembre
1968 25 novembre
1969 3 mai
1973 2 décembre
1995 20 octobre
1996 25 août
1996 15 octobre
2000 2 août
2001 19 janvier
2001 31 juillet
2001 3 septembre
2002 12 février
2002 12 avril
2003 3 février
2003 4 février
2003 13 juillet
2003 7 août
2003 11 août
2005 7 août
2007 2 février
2008 27 mars
2009 9 mars
2009 13 novembre

DROIT
1964 20 juin
2000 7 février
2000 9 mars
2001 9 février
2002 12 janvier
2003 3 février
2003 18 février
2010 19 novembre

Drouin, Père Albert
1958 7 mai
1958 11 juin
1958 13 juin
1958 9 septembre

Dubuc,
1958 7 mai
1958 22 septembre

Dubuc, Richard
1987 12 novembre
1988 8 janvier

Ducharme, Mario
2007 31 décembre
2008 16 avril

Duclos,
1958 13 juin
1958 11 novembre

Dufort, Guy
1956 21 décembre
1957 17 octobre
1958 6 mai
1958 31 mai
1958 23 novembre
2011 25 juillet

Duguay, Raoul
1966 29 mars
1966 10 mai
1966 1 juin
1966 7 juin
1966 16 juin
1966 5 juillet
1966 28 juillet
1966 29 juillet
1966 1 décembre
1979 19 avril
1989 24 octobre
2008 14 novembre

Dulude, Roger
(sa soeur Lise, Micheline)
1963 24 décembre
1964 15 janvier
1964 29 mai
1964 8 juin
1964 24 juillet
1964 21 août (Lise)
1964 13 septembre
1964 4 octobre
1964 25 novembre
1965 11 juillet
1965 28 août
1965 19 septembre
1965 21 novembre
1965 27 novembre
1966 23 juin

Dumais, Alexandre
(Stéphanie Yates,
Kingsada Phraxayavong)
1977 6 mars
2001 9 mars
2002 31 mai
2004 7 mai (testament)
2004 7 juillet
2004 15 juillet
2004 16 juillet
2005 31 mai
2005 10 septembre
2005 22 novembre
2006 9 janvier
2006 29 juin
2006 30 juin
2007 9 novembre
2008 16 avril (testament)
2008 20 avril
2008 10 mai
2009 14 novembre (Delphine)
2010 8 janvier
2010 7 juillet
2010 18 juillet
2010 3 août
2010 24 septembre

Dumais, Guillaume
2002 31 mai
2005 22 novembre
2006 29 juin
2007 9 novembre
2008 16 avril (testament)
2010 8 janvier

Dumais, Nicolas
1999 12 novembre (Peyolt)
2000 11 mai
2001 21 janvier
2001 30 juillet
2001 15 novembre
2001 25 décembre
2002 31 mai
2004 7 mai (testament)
2005 22 novembre
2006 29 juin
2007 9 novembre
2008 16 avril (testament)
2010 3 août

Dumais, Pierre
(père Alex, Guil., Nicolas)
1997 16 octobre

Dumas, Léonard
1980 2 décembre

Dumont, Jean-Pierre
1967 26 août (carte)
1967 25 novembre
1967 27 novembre
1968 18 novembre
1968 31 décembre
1969 15 février
1969 17 mars
1969 1 mai
1973 22 mars

Dupuis, Père
1959 7 avril
1959 10 juin

Duranceau, Y.
1958 20 mai
1958 11 juin

Durocher, Lionel
1984 5 avril
1984 22 août

ÉCHEC
1959 2 juin
1963 8 août
1963 1 décembre
1964 28 décembre
1970 1 mai
1970 13 juin
1971 30 mars
1971 24 avril
1971 23 juin
1997 6 janvier
2000 10 mars
2001 24 mai
2008 1 novembre

ÉCOLE
1958 18 février
1958 13 avril
1958 28 avril
1958 21 mai
1958 27 mai
1958 28 mai
1958 29 mai
1958 30 mai
1958 1 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 11 juin
1958 30 juin
1958 7 septembre
1959 7 avril
1959 12 avril
1959 16 avril
1959 15 décembre
1960 9 juin
1961 22 février
1961 22 juin
1961 20 août
1962 13 avril (examen)
1962 1 mai
1962 14 mai
1962 22 mai
1962 28 juillet
1962 23 août
1962 11 novembre
1963 3 janvier
1963 19 avril
1963 23 mai
1963 29 juin (refus Ste-Ma)
1963 9 août
1963 21 août
1963 12 septembre
1963 14 novembre
1964 7 janvier
1964 31 janvier
1964 16 octobre
1964 19 octobre
1964 10 novembre
1964 29 décembre
1965 10 janvier
1965 6 mars
1965 5 avril
1965 26 avril
1965 30 mai
1965 31 mai
1966 29 sept (écrivains)
1966 5 octobre
1966 20 octobre
1966 11 novembre
1966 23 novembre
1967 4 avril
1969 27 avril
1970 31 mai
1970 18 août
1970 2 novembre
1970 3 novembre
1971 8 janvier
1971 6 février
1971 9 février
1971 12 février
1971 18 mars
1971 19 mars
1971 26 mars
1971 30 mars
1971 5 avril
1971 10 avril
1971 28 avril
1971 30 mai
1971 11 juin
1971 18 juin
1971 23 août
1971 5 décembre
1971 13 décembre
1971 25 décembre
1972 16 mai
1972 17 mai
1972 4 juillet
1972 27 décembre
1973 15 avril
1973 21 avril
1974 23 janvier (Hil $1000)
1974 27 janvier
1977 10 avril
1978 17 janvier
1978 7 juin
1982 10 juin
1988 17 juin
1989 10 avril
1990 18 avril
1990 4 août
1990 11 septembre
1993 1 octobre
1994 23 novembre
1995 4 août
1996 1 février
1996 1 mars
1996 3 mars
1996 5 mars
1996 4 avril
1996 15 mai
1996 1 août
1996 4 septembre
1996 5 septembre
1996 29 septembre
1996 5 octobre
1996 6 octobre
1996 19 novembre
1996 27 novembre
1996 1 décembre
1997 5 janvier
1997 11 janvier
1997 27 janvier
1997 31 janvier
1997 3 avril
1997 3 mai
1997 8 octobre
1997 18 octobre
1997 31 octobre
1998 16 mars
1998 29 mars
1998 9 mai
1998 30 mai
1998 29 juin
1998 28 septembre
1999 6 août
1999 11 septembre
1999 4 octobre
2000 17 mars
2000 23 mars
2000 3 avril
2000 1 mai
2000 8 juin
2000 27 juin
2000 17 juillet
2000 27 juillet
2000 8 septembre
2000 14 septembre
2000 9 octobre
2001 8 mars
2001 24 mars
2001 9 juillet
2001 10 septembre
2001 14 septembre
2001 19 novembre
2002 12 janvier
2002 18 mars
2002 8 juillet
2003 26 mars
2003 4 avril
2003 14 août
2003 13 septembre
2003 12 octobre
2004 25 avril
2004 26 avril
2004 29 avril
2004 28 juillet
2004 8 novembre
2005 8 avril
2005 22 mai
2005 7 août

2006 26 janvier
2006 20 février
2006 16 mai
2007 17 janvier
2007 11 juillet
2008 16 mars
2009 25 janvier
2009 9 février
2009 10 juin (UdeM)
2009 4 novembre
2009 21 décembre
2010 7 avril
2010 4 juin
2010 15 juin
2010 8 août
2010 7 septembre
2010 14 septembre
2010 19 septembre
2010 18 octobre
2010 10 novembre

ÉCOLOGIE
1958 11 décembre
2000 8 mars
2009 26 septembre
2010 15 octobre
2011 29 août

ÉCONOMIE
1963 1 juin
1970 1 janvier
1970 28 mai
1971 30 mai
1971 23 juillet
1972 30 mai
1972 26 juillet
1972 29 décembre
1973 3 janvier
1973 14 avril
1973 29 octobre
1991 28 mai
1992 31 août
1992 26 novembre
1993 12 mars
1994 21 octobre
1996 22 novembre
2000 9 novembre
2001 27 août
2004 13 juin
2008 4 octobre
2008 24 novembre
2009 9 janvier
2009 1 avril

ÉCOUTER
1971 7 août

ÉCRIRE
1955 20 nov (dactylot)
1957 24 février
1958 13 avril
1958 26 avril
1958 28 avril
1958 30 avril
1958 7 mai (portraits)
1958 11 mai
1958 14 mai
1958 15 mai
1958 16 mai
1958 18 mai
1958 20 mai
1958 21 mai
1958 23 mai
1958 25 mai
1958 27 mai
1958 28 mai
1958 29 mai
1958 30 mai
1958 1 juin
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 7 juin
1958 8 juin
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 20 juin
1958 23 juin
1958 24 juin
1958 28 juin
1958 18 août (Denise)
1958 22 septembre
1958 26 septembre
1958 14 octobre
1958 31 octobre
1958 5 novembre
1958 8 novembre
1958 21 novembre
1958 23 novembre
1958 29 novembre
1958 4 décembre
1958 11 décembre
1958 12 décembre
1958 18 décembre
1959 1 janvier
1959 17 janvier
1959 27 janvier
1959 12 mars
1959 14 mars
1959 16 mars
1959 21 mars
1959 23 mars
1959 24 mars
1959 25 mars
1959 26 mars
1959 27 mars
1959 9 avril
1959 29 avril
1959 10 juin
1959 21 septembre
1959 8 octobre
1959 25 octobre
1960 11 janvier
1960 26 janvier
1960 9 février
1960 10 février
1960 7 mars
1960 19 mars
1960 2 avril
1960 24 avril
1960 12 juin
1960 11 juillet
1960 24 septembre
1960 2 octobre
1962 14 mai
1962 28 juillet
1962 11 novembre
1962 29 novembre
1963 2 janvier
1963 4 janvier
1963 5 janvier
1963 6 janvier
1963 9 janvier
1963 10 janvier
1963 16 janvier
1963 22 janvier
1963 24 janvier
1963 31 janvier
1963 3 février
1963 5 février
1963 19 février
1963 23 mars
1963 12 avril
1963 15 avril
1963 21 avril
1963 27 avril
1963 7 mai
1963 10 mai
1963 21 mai
1963 23 mai
1963 30 mai
1963 10 juin
1963 18 juin
1963 6 juillet
1963 9 juillet
1964 5 janvier
1964 6 janvier
1964 14 janvier
1964 2 février
1964 5 février
1964 7 février
1964 9 février
1964 3 mars
1964 11 mars
1964 27 avril (vol Journal)
1964 19 mai
1964 31 mai
1964 2 juin
1964 8 juillet
1964 6 octobre
1964 5 novembre
1964 7 novembre
1964 11 novembre
1964 23 novembre
1964 28 décembre
1965 8 février
1965 22 février
1965 28 février
1965 4 mars
1965 7 mars
1965 11 mars
1965 14 mars
1965 18 mars
1965 5 avril
1965 17 mai
1965 30 mai
1965 4 juin
1965 12 juin
1965 10 juillet
1965 22 juillet
1965 4 août
1965 7 novembre
1965 19 décembre
1965 23 décembre
1966 23 janvier
1966 27 janvier
1966 23 février
1966 27 février
1966 20 mars
1966 27 mars
1966 28 mars
1966 9 mai
1966 15 mai
1966 18 mai
1966 19 mai
1966 30 mai
1966 3 juin
1966 21 juin
1966 22 juin
1966 27 juin
1966 29 juin
1966 4 juillet
1966 19 juillet
1966 5 août
1966 14 octobre
1966 14 novembre
1966 29 novembre
1966 17 décembre
1967 1 juillet
1967 29 juillet
1970 3 novembre
1970 21 novembre
1971 19 janvier
1971 28 février
1971 14 mai

1971	11 juin
1971	1 octobre
1972	21 mars
1972	26 mars
1972	16 avril
1973	15 avril
1973	29 mai
1973	5 juin
1973	19 juillet
1973	9 décembre
1974	28 avril
1975	4 avril
1975	26 avril
1975	15 juin (fiches)
1977	24 mars
1977	2 juillet
1977	11 décembre
1978	9 novembre
1978	14 novembre
1980	23 septembre
1982	6 juillet
1984	1 mai
1985	14 août
1987	26 mai
1987	6 juin
1987	4 novembre
1988	24 avril
1988	13 mai
1988	17 juin
1988	29 août
1988	30 octobre
1988	20 novembre
1989	3 février
1989	15 février
1989	6 avril
1989	9 avril
1989	13 avril
1989	12 mai
1989	19 juillet
1989	18 août
1989	4 décembre
1990	9 février
1990	19 juillet
1990	4 août
1990	28 août
1990	10 septembre
1990	12 novembre
1991	21 février
1991	7 mars
1991	21 mars
1991	25 avril
1991	16 mai
1991	22 mai
1991	12 juin
1991	27 juin
1991	29 juillet
1992	28 mai
1992	12 juin
1993	7 janvier
1993	3 février
1993	27 avril
1993	28 avril
1993	1 août
1994	12 janvier
1994	28 janvier
1994	23 juin
1994	21 septembre
1994	19 octobre
1994	23 novembre
1995	3 janvier
1995	10 janvier
1995	1 mai
1995	2 juin
1996	8 février
1996	19 février
1996	3 juin
1996	5 juin
1996	1 août
1996	15 octobre
1996	19 octobre
1997	24 janvier
1997	3 février
1997	27 mars
1997	3 avril (GL)
1997	16 avril
1997	27 avril
1997	29 avril
1997	8 mai
1997	9 juillet
1997	13 août (vidéo)
1997	17 octobre
1997	28 octobre
1997	1 décembre
1997	5 décembre
1998	22 mars
1998	23 mars
1998	8 avril
1998	23 avril
1998	23 mai
1998	6 juillet
1998	22 octobre
1999	8 août
1999	21 août
2000	13 janvier
2000	19 janvier
2000	13 février
2000	13 mars
2000	16 mars
2000	4 mai
2000	12 mai
2000	16 mai
2000	18 mai
2000	25 mai
2000	27 mai
2000	8 juin
2000	21 juin
2000	28 juin
2000	29 juin
2000	15 août
2000	22 août
2000	29 août
2000	3 novembre
2000	25 décembre
2001	2 mars
2001	19 mars
2001	20 mars
2001	12 avril
2001	3 novembre
2001	5 novembre
2001	6 novembre
2001	15 nov (Hamel)
2002	11 mars
2002	25 avril
2002	28 décembre
2003	14 février
2003	20 février
2003	24 février
2003	4 avril
2003	13 avril
2003	9 mai
2003	11 juin
2003	3 août
2003	6 septembre
2003	1 octobre
2003	20 octobre
2004	7 janvier
2004	8 janvier
2004	15 janvier
2004	7 mars
2004	26 mars
2004	25 avril
2004	18 juin
2004	20 septembre
2004	29 octobre
2004	3 novembre
2004	9 novembre
2004	10 novembre
2004	7 décembre
2005	10 mars
2005	20 juin
2005	6 novembre
2006	20 février
2006	20 avril
2006	4 mai
2006	2 juillet
2007	9 janvier
2007	14 juin
2007	21 octobre
2007	25 octobre
2007	10 décembre
2007	28 décembre
2008	18 janvier
2008	14 février
2008	19 février
2008	28 février
2008	1 mars
2008	8 mars
2008	14 avril
2008	20 avril
2008	22 avril
2008	8 mai
2008	14 mai
2008	4 septembre
2008	1 octobre
2008	2 octobre
2008	5 octobre
2008	21 octobre
2008	23 octobre
2008	3 novembre
2009	14 janvier
2009	15 janvier
2009	7 février
2009	16 février
2009	2 avril
2009	3 avril
2009	11 avril
2009	15 avril
2009	18 avril
2009	1 mai
2009	6 mai
2009	7 mai
2009	23 mai
2009	2 juin
2009	6 octobre
2009	8 octobre (Journal)
2009	10 octobre
2009	15 novembre
2009	19 novembre
2009	2 décembre
2010	3 janvier
2010	6 janvier
2010	17 janvier
2010	3 février
2010	12 octobre
2010	15 octobre
2010	20 novembre
2011	3 janvier
2011	19 septembre
2011	22 octobre

ÉCRIVAIN

1966	5 octobre (prof)
2009	8 mars

ÉDITEURS

2008	4 mars (H/Noroît)

ÉDITION

1958	9 juin (babillard)
1960	14 mai
1960	18 mai
1962	26 août
1963	16 juillet
1964	27 avril (vol Journal)
1964	4 nov (Tel Quel)
1964	5 novembre
1965	13 mai (Liberté)
1965	21 mai
1965	31 mai
1965	10 août

1965 12 août
1966 1 janvier
1966 8 février
1966 23 février
1966 7 juin (LBJ Défense)
1966 7 juin (Désormais)
1966 29 juillet (LBJ)
1966 5 août
1966 30 septembre
1966 2 octobre
1966 1 décembre
1967 11 mai
1967 19 mai (Quoi 2)
1967 29 juillet (Sexus 1)
1967 12 août
1968 9 sept (Érotisme)
1969 17 février
1969 12 mars
1969 17 mars
1969 28 mars
1969 29 avril
1969 27 mai
1969 12 oct (UQUAM)
1969 22 nov (Sexus4)
1970 16 mai
1970 31 mai
1970 27 octobre
1971 19 juin
1973 18 mai
1978 9 juillet (Mainmise)
1978 15 août
1978 13 décembre
1988 1 septembre
1989 15 février
1989 2 mars
1989 30 juillet (GL)
1989 18 août
1989 14 décembre
1990 20 avril (GL)
1990 24 mai (GL)
1990 31 mai (GL)
1990 18 juin
1990 31 juin
1991 22 mai (GL)
1992 12 juin
1992 25 août
1992 14 décembre
1993 1 mars
1993 21 juin
1993 20 juillet
1993 30 juillet
1993 31 juillet
1993 1 août
1993 20 août
1993 2 septembre
1993 9 septembre
1993 27 septembre
1993 21 octobre
1993 1 novembre
1993 17 novembre
1993 23 novembre
1993 26 novembre
1993 30 novembre
1993 3 décembre
1993 13 décembre
1993 14 décembre
1993 17 décembre
1994 10 mars
1994 15 avril (GL)
1994 21 juillet
1994 1 septembre
1994 6 septembre
1994 21 septembre
1995 4 avril (GL)
1995 25 avril (GL)
1995 2 mai
1995 19 mai
1995 14 juin
1995 18 juillet
1995 17 octobre
1995 20 oct (École)
1995 20 novembre
1995 7 décembre
1995 30 décembre
1996 26 mars
1996 9 avril (GL)
1996 10 avril (GL)
1996 1 mai (J)
1996 15 mai
1996 7 juillet
1996 6 septembre
1996 8 octobre
1996 31 décembre
1997 14 février
1997 11 mars (Paulin)
1997 4 avril (GL)
1997 24 juillet
1997 25 juillet (Variables)
1997 30 juillet (Acte Sud)
1997 7 octobre
1997 17 octobre
1997 5 décembre
1998 17 mai
1998 23 mai
1998 7 juin
1998 21 juin
1998 18 août
2000 16 mars
2000 3 juillet
2000 11 août
2000 19 septembre
2002 11 mars
2002 23 novembre
2002 1 décembre
2003 24 février
2003 27 août
2004 7 mai
2004 27 août
2004 15 septembre
2005 29 mai
2005 21 juin
2005 10 juillet
2005 15 septembre
2005 4 novembre
2005 6 novembre
2005 22 novembre
2005 26 novembre
2005 31 décembre
2006 29 mars
2006 7 avril
2006 8 avril
2006 10 avril
2006 7 mai
2007 12 janvier (J)
2007 18 janvier (J)
2007 14 octobre
2007 22 octobre
2007 31 décembre
2008 4 mars
2008 25 août
2008 6 octobre
2009 7 mai
2009 23 mai
2009 18 juin
2009 1 septembre
2009 2 septembre
2009 3 septembre
2009 10 septembre
2009 14 septembre
2009 16 septembre
2009 27 septembre
2009 1 octobre
2009 6 octobre
2009 17 décembre
2010 1 janvier
2010 15 février
2010 16 février
2010 21 février
2010 25 février
2010 10 mars
2010 17 mars
2010 2 avril
2010 7 avril
2010 12 avril
2010 2 mai
2010 28 mai
2010 30 juin
2010 7 août
2010 20 août
2010 23 octobre
2011 20 août
2011 3 septembre
2011 4 septembre

Edmond, Père

1958 29 mai

ÉDUCATION

1958 20 mai
1959 2 avril
1959 6 juillet
1960 17 mai
1962 16 juin
1970 1 janvier
2000 11 juin
2005 22 mai

EFFICACITÉ

2002 9 avril
2009 21 février

EFFORT

1958 1 mai
1958 4 mai

ÉGALITÉ

1964 10 octobre
1970 26 avril
1971 7 mars
1994 28 septembre
1996 6 mars
1997 5 avril
2009 6 janvier

ÉGOÏSME

1958 4 juin
1958 6 juin
1959 12 mars
1959 20 octobre
1960 7 mars
1962 18 octobre
1963 19 mars
1963 7 mai
1963 19 mai
1963 21 mai
1963 31 mai
1963 5 août
1963 29 novembre
1964 10 mars
1965 10 juillet
1987 3 avril
1999 20 décembre
2001 30 novembre
2003 20 février
2003 5 août
2005 7 août
2005 13 décembre
2008 2 février
2008 9 février
2008 30 mars
2008 13 juillet
2008 12 décembre
2009 7 décembre
2010 3 novembre

ÉGOTISME

1958 1 mai
1958 2 mai
1958 3 mai
1958 14 mai

1958 16 mai
1958 18 mai
1958 21 mai
1958 22 mai

EL CORTIJO
1959 20 novembre
1959 24 novembre
1959 1 décembre
1959 2 décembre
1964 28 avril
1964 8 mai

ÉLÈVE
(école)
1959 16 mars
1962 30 septembre
1962 4 décembre

ÉLITE
1958 10 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 29 novembre
1963 12 septembre
1971 18 mars
1971 18 juin
1971 23 octobre
1973 18 mars
1982 10 juin
1996 7 septembre
1996 8 septembre
2004 8 novembre
2007 11 juillet

ÉMOTIVITÉ
1959 27 mars

ÉNERGIE
1971 12 août
1998 8 janvier
1998 15 janvier

ÉNERVEMENT
1972 24 avril

ENFANT
1958 20 mai
1958 14 juin
1959 7 mars
1959 2 avril
1963 21 avril
1964 10 juin
1970 7 septembre
1970 18 septembre
1970 27 novembre
1971 25 mars
1971 30 mars
1971 5 mai
1971 30 mai
1971 14 août
1973 15 août
1981 11 janvier
1996 1 février
1996 3 mars
1996 6 août
1997 3 février
1997 26 février
1999 6 décembre
2009 2 mars

ENFER
1969 29 septembre

ENNEMI
1979 4 avril

ENNUI
1959 7 mars
1959 18 mars
1959 13 septembre
1960 23 septembre
1961 29 août
1962 1 juillet
1962 22 septembre
1963 21 mars
1963 21 avril
1963 23 mai
1963 6 juillet
1964 5 mars
1964 29 juin
1964 10 juillet
1971 17 janvier
1996 8 février
1998 25 juillet
2000 20 octobre
2004 17 octobre
2005 8 avril
2007 22 mars
2007 5 décembre
2008 17 avril
2008 24 juillet

ÉPHÉMÉRITÉ
1965 12 juin
2000 12 février
2000 13 février
2009 9 février
2009 18 février

ÉQUILIBRE
2008 3 février

ERMITE
1971 1 mai

ÉROTISME
1967 26 novembre
1967 28 novembre
1968 9 septembre
1969 17 janvier
1969 26 janvier
1969 17 mars
1969 22 avril
1996 18 avril
2008 12 juillet

ERRER
1958 1 novembre
1966 13 novembre
1996 10 mars
2000 15 avril
2001 19 mars
2003 4 août
2003 12 septembre
2004 2 mai
2005 23 mai
2010 15 décembre

ERREUR
1964 13 juillet
1972 26 mars

ESCLAVAGE
1958 1 mai
1962 16 novembre
1963 19 février
1963 7 septembre
1970 6 janvier
1970 26 septembre
1971 1 novembre
1973 9 juin
1973 22 août
1973 15 septembre
1973 19 septembre
1973 29 décembre
1978 20 décembre
1979 16 mai
1982 13 décembre
1985 11 octobre
1987 14 septembre
1997 13 février
1997 21 avril
2001 13 août

ÉSOTÉRISME
1978 29 août
2000 6 mars
2003 13 juillet
2009 19 février
2009 20 février
2009 8 mai
2009 22 mai
2010 13 avril
2010 12 mai

ESPACE
(cosmos)
2001 15 décembre

ESPÈCE
2000 6 octobre
2000 2 novembre
2002 17 décembre
2004 13 juillet
2007 6 mai
2008 11 octobre
2008 12 novembre
2008 17 novembre
2009 2 mars
2009 8 avril

ESTÉREL
1965 4 août
1965 21 novembre
1966 2 avril
1966 11 avril
1966 10 mai
1966 12 mai
1966 18 mai
1966 30 mai
1966 16 juin
1966 5 juillet
1966 23 juillet
1966 28 juillet
1966 29 juillet
1966 4 août
1966 11 août
1966 1 décembre
1967 1 juin
1967 20 novembre

ÉTAT
1960 24 avril
1962 14 juin
1963 2 mai
1971 4 mai
1971 3 août
1980 10 novembre
1996 15 mai
1997 6 mai
1997 5 septembre
1997 6 septembre
1998 9 février
2000 12 janvier
2000 4 mars
2000 16 mai
2000 15 août
2001 2 janvier
2001 18 janvier
2001 25 janvier
2001 30 avril
2001 15 juin
2002 6 décembre
2003 18 février
2003 29 mars
2003 9 août
2003 4 novembre
2004 27 avril
2004 16 octobre

2004 13 novembre
2005 24 février
2007 12 juin
2008 30 mars
2008 23 décembre
2010 5 mars
2010 6 mai

ÉTERNITÉ
1958 10 juin
1963 19 mai
1965 12 juin
1971 1 juin
1971 18 novembre
1973 19 juillet
1996 31 mai
1999 6 mai
2000 16 juin
2000 7 juillet
2000 4 octobre
2001 31 mai
2001 1 novembre
2001 3 novembre
2004 26 avril
2005 15 avril
2006 22 mars
2007 4 août
2007 29 novembre
2008 8 janvier
2008 24 juillet
2009 9 juillet
2009 10 juillet
2009 10 septembre
2009 11 novembre
2010 4 janvier
2010 9 février
2011 3 mai

ÉTHOLOGIE
(chat)
1958 28 avril
1958 11 novembre
1962 23 août
1963 13 juillet
1964 9 juillet
1964 13 août
1967 7 sept (Ostie)
1969 29 août
1969 23 septembre
1970 25 août
1970 27 novembre
1971 14 août
1973 4 février
1973 2 décembre
1974 15 juin
1975 16 juin (Hortense)
1988 6 décembre
1992 12 juin (Pataud)
1996 8 juillet
1996 27 septembre
1999 21 août
2000 13 mars
2000 5 juin (Mimine)
2000 8 juin
2000 11 juin
2000 30 juin
2000 1 juillet
2000 3 juillet
2000 8 juillet
2000 31 juillet
2001 5 juin
2001 7 juin
2001 30 juillet
2001 31 juillet
2001 6 novembre
2002 8 octobre
2002 9 novembre
2003 3 octobre
2003 14 octobre
2004 1 juillet
2004 19 juillet
2004 21 août
2005 11 juillet
2005 31 juillet
2005 9 août
2007 7 juin
2007 19 juin
2007 12 juillet
2007 7 août
2007 1 septembre
2007 2 novembre
2007 25 novembre
2007 30 novembre
2008 6 juin
2008 2 juillet
2008 28 juillet
2008 11 septembre
2008 12 septembre
2008 15 septembre
2008 10 octobre
2008 21 novembre
2008 7 décembre
2008 8 décembre
2009 7 décembre
2010 17 janvier

ÉTIQUETTE
2000 31 octobre

ÊTRE
(existence)
1962 17 septembre

EUTHANASIE
1999 29 août
2003 3 février
2008 27 mars
2008 10 septembre

ÉVOLUTION
1964 19 août
1972 27 décembre
1996 9 novembre
1999 20 décembre
2000 10 mars
2004 6 décembre
2005 22 décembre
2009 2 janvier
2009 3 janvier
2011 19 septembre

EXCELLENCE
1997 10 décembre

EXCÈS
1958 16 mai
1958 23 mai
1958 12 juin
1958 22 août
1969 1 mai
1980 29 juin
1992 10 novembre
1992 18 novembre

EXIBITIONNISME
1958 11 juin
1958 12 juin
1959 21 mars
1971 30 août

EXIGENCE
1964 25 mars

EXISTENTIALISME
1959 9 avril
1959 2 décembre

EXPÉRIENCE
1960 19 mars
1960 23 mars
1988 24 mars
2004 19 novembre
2008 4 septembre

EXTRATERRESTRE
(cosmos)
1972 13 mars

Fabien,
1958 4 juin

FABULATION (Fantasme)
2002 14 novembre
2007 27 novembre
2010 17 janvier
2010 6 février
2010 3 avril
2010 20 juillet
2010 30 octobre

FACISME
1964 18 septembre
1990 9 septembre
1996 16 septembre
1998 25 mars
1998 26 avril
2000 3 avril
2000 9 novembre
2001 8 mai
2002 18 juin
2006 1 mai

Fafard, Père
1958 24 mai

FAILLITE
1971 5 septembre
1972 30 janvier
1973 13 mai

FAIM
1961 24 août
1961 28 août
1961 30 août

FAMILLE
1958 5 juin
1959 16 juillet
1963 3 janvier
1963 21 avril
1964 1 janvier
1964 27 avril
1964 14 juillet
1964 15 août
1966 26 juin
1967 1 décembre
1970 1 janvier
1970 7 juin
1970 15 juillet
1970 2 septembre
1971 9 mars
1971 25 mars
1971 30 mai
1971 23 juin
1971 14 août
1972 27 décembre
1974 21 avril
1980 16 mars

1999 5 mars
2000 19 janvier
2004 16 mars
2010 28 septembre

FANATISME
1958 27 juin (maman)
1960 12 juin
1962 9 juin
1962 19 juin
1966 31 mai

FELLATIO
1962 11 novembre
1977 14 août
1982 22 octobre
1984 18 novembre
2002 29 octobre

FÉMINISME
1958 3 juin
1964 2 juillet
1965 2 juillet
1965 12 juillet
1969 7 mai
1970 7 juin
1970 30 novembre
1982 17 mai
1997 6 avril
2001 18 novembre
2009 2 janvier

FEMME
1958 7 mai
1958 11 mai
1958 13 mai
1958 14 mai
1958 15 mai
1958 19 mai
1958 21 mai
1958 23 mai
1958 25 mai
1958 1 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 15 juin
1958 16 juin
1958 22 juin
1958 24 juin
1958 28 juin
1958 10 novembre
1958 21 novembre
1959 15 décembre
1960 7 mars
1960 23 mars
1961 27 août
1962 11 août
1962 11 septembre
1962 13 septembre
1962 5 décembre
1962 20 décembre
1963 15 mars
1963 23 mars
1963 26 mars
1963 1 avril
1963 12 avril
1963 30 juin
1963 4 juillet
1963 7 septembre
1963 11 septembre
1964 6 janvier
1964 1 mars
1964 3 avril
1964 8 avril
1964 13 avril
1964 16 avril
1964 18 avril
1964 10 août
1966 24 juillet
1968 3 novembre
1969 17 janvier
1970 5 décembre
1971 7 mars
1971 27 mars
1971 14 mai
1973 28 juillet
1979 11 janvier
1988 26 juillet
1991 3 mai
2000 13 juin
2000 21 juin
2002 8 août
2004 21 août
2005 10 mars
2007 5 juin
2007 23 juin
2008 23 juillet
2008 3 août
2009 24 avril
2011 22 février

FÉROCITÉ
2001 10 septembre

FIDÉLITÉ
1962 8 décembre
1963 19 mai
1963 29 octobre
1964 5 avril
1964 8 juillet
1965 23 mars
1965 3 avril
1965 1 juillet
1965 2 juillet
1965 8 juillet
1965 12 juillet
1966 24 juillet
1968 2 juillet
1968 6 août
1970 8 juillet
1971 9 mars
1978 7 mars
1978 18 mars
1978 14 août
1979 3 juillet
1981 15 mars
1981 11 avril
1985 27 avril
1988 26 juillet
2000 25 mars
2001 19 février
2004 22 décembre
2007 8 octobre
2008 11 mai
2009 9 février

Fisher, Élizabeth
1968 18 novembre
1968 21 novembre

Fleury, Jean
1966 13 mai
1966 2 juin
1967 26 novembre
1968 27 janvier

FLQ
1966 17 août (Corbo)
1970 11 octobre
1970 5 novembre
1970 5 décembre
1971 8 mars
1971 30 mars
1996 16 janvier
1996 3 octobre
2008 1 avril

FOLIE
1958 10 juillet
1962 1 juillet
1963 8 août
1963 21 août
1965 6 octobre
1965 16 octobre
1969 12 juin
1969 9 septembre
1970 13 juin
1971 27 mars
1971 12 août
1973 20 août
1996 22 août
2000 1 avril
2000 8 juin
2000 12 septembre
2001 6 juin
2001 7 août
2001 6 septembre
2001 23 septembre
2001 29 septembre
2001 27 décembre
2003 13 février
2004 8 novembre
2006 2 juillet (écrire)
2007 17 janvier
2007 6 février
2008 3 janvier
2008 6 janvier
2008 2 mars
2008 2 mai
2008 1 septembre

FONCTIONNAIRE
1964 1 mars
1969 17 mars
1970 8 novembre
1984 22 août
1987 12 novembre
1996 9 septembre
1997 5 septembre
2003 11 septembre

Fortin, Jean-Paul
1958 7 mai
1958 20 mai
1958 27 mai
1958 4 juin
1958 9 décembre

Fortin, Jean-Paul
1963 29 avril

Fortin, Nicole
1966 15 septembre

Fournier, Ange-Aimée
1962 31 mai
1962 3 juin
1962 9 septembre
1962 23 septembre
1962 12 octobre
1962 11 novembre
1962 29 novembre
1962 3 décembre
1962 25 décembre
1963 20 janvier
1963 26 janvier (mariage)
1963 17 mars
1963 7 juin
1963 18 juin
1963 16 juillet
1963 19 septembre
1963 29 novembre (lettre)
1964 1 janvier
1964 27 avril
1964 10 août
1964 5 septembre
1964 4 octobre
1964 15 octobre
1964 1 novembre
1965 22 mars

1965 12 mai
1965 14 mai
1965 12 août
1965 23-24 septembre
1965 22 octobre (carte)
1965 14 novembre
1965 30 novembre (lettre)
1965 15 décembre (carte)
1965 19 décembre
1965 20 décembre (carte)
1966 18 janvier (lettre)
1966 23 janvier
1966 14 février
1966 24 avril (lettre)
1966 15 mai
1966 24 août
1966 31 août (lettre)
1966 13 juin
1966 20 juin
1966 21 octobre (lettre)
1966 1 décembre
1966 18 décembre (carte)
1967 16 janvier
1967 30 mars
1967 4 avril
1967 6 avril
1967 11 avril (lettre)
1967 1 décembre
1967 19 décembre (lettre)
1967 28 décembre
1968 2 décembre
1969 13 octobre
1969 13 novembre
1970 21 juillet
1970 3 octobre
1970 15 octobre
1970 29 octobre
1970 5 novembre
1971 9 janvier
1971 30 avril
1972 9 juin
1974 16 février
1988 18 février
1995 8 mars
1999 3 décembre
2000 11 mai (décès)
2001 4 août
2005 15 juillet

Fournier, Angüs
1962 12 octobre
2002 26 mars
2002 21 août
2002 1 septembre
2003 5 février
2005 10 mai
2007 30 novembre
2009 19 septembre
2010 24 septembre
2011 1 février

Fournier, Catherine
1955 23 septembre
1955 23 octobre
1955 23 novembre
1955 28 novembre
1962 14 mai
1962 31 mai
1962 13 octobre (carte)
1962 16 octobre
1962 19 décembre
1962 26 décembre
1963 30 octobre
1964 14 mars
1965 4 août
1965 23-24 septembre
1965 20 décembre (carte)
1966 23 janvier
1966 6 mars
1966 20 juin
1966 18 décembre
1966 22 décembre (carte)
1995 8 mars (décès)
1995 14 juin (héritage)
1995 4 août
2008 30 juillet

Fournier, Françine
1958 10 juin
2004 21 août

Fournier, Germaine Soeur
1958 3 juin
1970 13 juin

Fournier, Jacques
1958 13 mai

Fournier, Lumina
(Née 1884,
dite Maman Mena)
1955 23 septembre (lettre)
1955 23 octobre (lettre)
1955 23 novembre
1955 28 novembre (lettre)
1956 7 février (lettre)
1956 28 mai (lettre)
1957 31 mai (lettre)
1958 15 mai
1958 25 mai (lettre)
1958 28 mai
1958 2 juin
1958 20 juin
1959 27 mai (lettre)
1960 27 mai (lettre)
1962 31 mai (lettre)
1962 6 juin
1962 7 septembre
1962 12 octobre
1962 13 octobre
1962 29 novembre
1962 3 décembre
1962 9 décembre (lettre)
1962 19 décembre (carte)
1962 26 décembre
1963 4 juin
1963 30 octobre
1964 14 mars (décès)
1966 18 décembre
1966 22 décembre
1967 30 mars
1969 3 mai
1969 9 septembre
2007 30 novembre
2008 19 février
2008 31 mars
2008 7 juin

Fournier, Marco (1912-1960)
1955 23 septembre
1955 23 octobre
1955 23 novembre
1955 28 novembre
1960 8 mars (mort)
1962 14 mai
1962 31 mai
1962 13 octobre
2011 8 juillet

Fournier,
Marie-Ange (Savard)
(Roland Fournier)
1955 23 septembre
1957 12 mai
1958 9 novembre
1959 24 février (lettre)
1961 15 décembre (lettre)
1962 13 octobre
1966 6 mars
1989 30 novembre

Fournier, Yvane
1958 10 juin
1958 9 novembre
2004 21 août

FRANCHISE
1965 6 mars
1965 7 mars

FRANCOPHONIE
1998 7 avril

Fredette, Réal
1958 18 mars
1958 26 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 30 avril
1958 1 mai
1958 2 mai
1958 6 mai
1958 7 mai
1958 5 juin
1958 7 juin
1958 9 juin
1958 12 juin
1958 15 octobre
1958 17 octobre
1958 14 novembre
1958 20 novembre
1958 23 novembre
1959 21 mars
1959 10 juin
1959 11 juin
2000 18 mai

FRUSTRATION
2008 1 octobre
2011 10 septembre

FUGUE
1958 28 avril
1958 30 avril
1958 1 mai
1958 6 mai
1958 12 mai
1958 29 mai
1958 1 juin
1958 8 juin
1958 27 juin
1959 12 avril

FUTUR
1964 7 juillet

Gagnon, Léonard
(Dorian Dubé)
1974 28 avril
1974 20 mai
1974 1 juillet
1974 24 août
1975 4 avril
1975 11 novembre
1988 11 août
1998 19 août (décès)

Gagné,
1959 2 décembre

GAGNON, Suzanne
1976 2 octobre
1977 18 juillet

Garand, Père
1958 29 avril
1958 10 juin
1958 10 septembre

Gariépy, Marc
1997 24 janvier

Gascon, Yves
1990 26 avril
1996 7 mai
1996 26 septembre
1996 18 octobre
2000 10 février
2000 18 août (fin garage)
2000 7 octobre

GASPILLAGE
1963 16 novembre
1971 13 janvier
1971 17 janvier
1971 10 avril
1973 2 mars
1986 17 mars
1996 26 mars
1996 23 octobre
1996 28 octobre
1997 23 avril
2011 1 juillet

Gaston,
1959 27 septembre

GAUCHE
1997 3 avril

Gaudet,
1958 20 juin

Gaumond,
1958 27 mai

Gauthier, Raymond
1956 21 décembre
1957 9 octobre
1958 28 avril
1958 7 mai
1958 9 mai
1958 15 mai
1958 20 mai
1958 25 mai
1958 29 mai
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 6 juin
1958 8 juin
1958 9 juin
1958 12 juin
1958 8 septembre
1958 9 septembre
1958 28 octobre
1958 17 novembre
1958 24 novembre
1958 12 décembre
1959 1 janvier
1959 28 janvier
1964 13 septembre
2000 7 octobre

Gautrin, Henri-François
1995 14 novembre

Gautrin, Marie-Françoise
(Jean-Pierre Warren)
1983 13 mai
1990 1 octobre (vendange)
1993 26 juillet
1996 18 octobre
1999 25 novembre
2000 25 décembre
2002 30 septembre

Gauvreau, Claude
1969 24 février
1971 22 octobre
1972 23 juin
1995 20 octobre

Gauvreua, Pierre
2002 11 décembre

Gélinas, Michel
1964 26 août

GÉNÉRATION
1958 3 juin
1993 15 janvier
1995 22 juin
1997 5 juin
1997 16 septembre
1998 21 septembre
1999 5 février
2002 8 janvier
2002 12 janvier
2002 22 avril

GÉNIE
1958 5 mai
1958 28 mai
1958 22 juin
1958 30 octobre
1958 31 octobre
1958 8 novembre
1958 11 novembre
1958 18 novembre
1960 2 avril
1962 23 juin
1962 21 août
1962 23 août
1962 11 septembre
1962 1 octobre
1964 8 juin
1968 2 novembre
1971 13 mars

Geoffroy, Louis
(Obcène Nyctalope)
1969 17 février

Gervais, André
1995 19 mai

Giguère, Père
1960 10 février

Gina,
1959 1 janvier

Gingras, Père Arcade
1963 29 juin

Gingras, Jean-Marie
1958 29 avril
1958 13 mai
1958 18 mai
1958 3 juin
1958 7 juin
1958 10 juin
1958 13 juin
1958 21 juin
1958 12 décembre

Gingras, Philippe
(dit Le Baron Philippe)
1975 26 avril
2002 13 avril
2004 18 mars

Gingras, Richard
(Chercheur de Trésors)
2001 23 septembre
2003 6 septembre
2008 16 avril
2010 1 septembre

Gingras, Suzanne
(dite Véronique Vilbert)
1962 24 septembre
1962 30 septembre
1962 1 octobre

Girard, Père Maurice
1958 7 mai
1958 24 mai
1958 8 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1959 10 juin
1959 19 novembre

Giroux, Françoise
1965 20 octobre

Giroux, Jacques
1963 14 septembre

GLOIRE
1957 25 octobre
1958 24 mai
1958 25 mai
1958 27 mai
1958 28 mai
1958 4 juin
1958 7 juin
1958 10 juin
1958 14 août
1958 18 août
1958 22 septembre
1958 23 septembre
1958 11 novembre
1958 5 décembre
1958 6 décembre
1959 17 janvier
1959 7 mars
1959 16 mars
1959 28 mars
1959 31 mars
1960 6 avril
1960 2 octobre
1964 4 mars
1964 18 mai
1969 27 avril
1970 3 octobre
1989 21 septembre
1998 22 octobre
1999 20 novembre
1999 1 juin
2000 16 février
2000 26 février
2000 19 avril
2001 3 février
2002 11 février

2003 25 mai
2008 16 décembre
2010 10 février

Godbout, Rolland
1975 6 février

Godin, Gérald
1995 19 mai

Goulet, André
1964 3 mars

Goulet, André (Orphée)
1993 20 juillet
1993 30 juillet
1993 20 août
1993 9 septembre
1993 27 septembre
1993 29 septembre
1994 8 juillet
1995 31 mars
1995 20 octobre
1997 11 mars
1998 29 juillet
2001 10 février
2002 23 avril
2002 26 avril
2002 11 décembre
2002 21 décembre
2004 14 mars

Goyette, André
1958 18 mars
1958 7 mai
1958 7 juin
1958 9 septembre
1958 23 septembre

GRANDE-VALLÉE
1958 7 décembre
1962 12 octobre
1962 13 octobre
1996 15 octobre
2003 9 juin
2003 30 septembre
2007 26 octobre
2007 30 novembre
2008 30 juillet
2008 6 août
2008 8 décembre
2011 11 octobre

Green,
1958 12 juin

Grégoire, Père
1958 20 avril
1959 18 janvier
1959 6 avril

Grignon, Louise
1962 15 septembre
1962 18 septembre
1962 1 octobre
1962 2 octobre
1962 5 octobre
1962 18 octobre
1963 8 octobre

GROUPE MIXTE
1959 23 juin
1959 5 juillet
1959 11 juillet
1959 12 juillet
1959 27 septembre

Guay,
1958 30 avril

Guay, Louise (Tony Dassylva)
1964 18 mai
1964 20 juin
1964 23 juin
1964 24 juin
1964 25 juin
1964 26 juin
1964 27 juin
1964 28 juin
1964 2 juillet
1964 4 juillet
1964 10 juillet
1964 11 juillet
1964 12 juillet
1964 14 juillet
1964 17 juillet
1964 18 juillet
1964 22 juillet
1964 24 juillet
1964 7 août
1964 10 août
1964 13 août
1964 18 août
1964 20 août
1964 24 août (lettre)
1964 26 août
1964 27 août (déviergée)
1964 28 août
1964 5 septembre
1964 15 septembre
1964 18 septembre
1964 20 septembre
1964 4 octobre (Teddy's)
1964 10 octobre
1964 15 octobre
1964 17 octobre
1964 18 octobre
1964 24 octobre
1964 27 octobre
1964 1 novembre
1964 8 novembre
1964 10 novembre
1964 15 novembre
1964 19 novembre
1964 23 novembre
1964 25 novembre
1964 6 décembre
1964 8 décembre
1965 10 janvier
1965 11 janvier
1965 13 janvier
1965 8 février
1965 17 février
1965 18 février
1965 20 février
1965 26 février
1965 27 février
1965 28 février
1965 6 mars (Journal)
1965 9 mars (Journal)
1965 10 mars (Journal)
1965 12 mars (Journal)
1965 13 mars (Journal)
1965 20 mars (Journal)
1965 21 mars
1965 27 mars (Journal)
1965 30 mars
1965 1 avril (Journal)
1965 2 avril (Journal)
1965 3 avril
1965 4 avril (Journal)
1965 11 avril
1965 12 avril (Journal)
1965 17 avril
1965 18 avril (Journal)
1965 19 avril (Journal)
1965 24 avril (Journal)
1965 30 avril (Journal)
1965 8 mai (Journal)
1965 9 mai
1965 10 mai (Journal)
1965 12 mai (Journal)
1965 15 mai (Journal)
1965 18 mai (Journal)
1965 19 mai (Journal)
1965 21 mai (Journal)
1965 25 mai (Journal)
1965 27 mai (Journal)
1965 30 mai (Journal)
1965 31 mai
1965 2 juin
1965 3 juin
1965 14 juin
1965 20 juin
1965 23 juin
1965 26 juin
1965 28 juin
1965 29 juin
1965 30 juin
1965 1 juillet (Journal)
1965 2 juillet
1965 4 juillet
1965 6 juillet
1965 7 juillet
1965 8 juillet
1965 9 juillet
1965 10 juillet
1965 11 juillet
1965 12 juillet
1965 14 juillet
1965 18 juillet
1965 19 juillet
1965 22 juillet
1965 23 juillet
1965 24 juillet
1965 26 juillet
1965 30 juillet
1965 1 août
1965 12 août
1965 14 août
1965 22 août
1965 24 août
1965 28 août
1965 28 septembre
1965 20 octobre
1965 2 décembre
1966 21 janvier
1966 23 janvier
1966 31 janvier
1966 13 février
1966 12 septembre
1995 30 mars
2008 19 février

Guénette,
1958 6 juin

GUERRE
1958 6 juin
1958 14 octobre
1958 23 novembre
1959 25 mars
1959 16 juillet
1959 20 octobre
1960 21 janvier
1960 5 avril
1960 13 mai
1962 25 novembre
1963 2 mai
1963 25 novembre
1964 17 octobre
1965 11 juillet
1967 13 septembre
1969 18 avril
1971 30 juin
1971 3 août
1971 31 octobre
1980 16 août
1981 25 juillet
1990 9 septembre

1991 6 janvier
1991 17 janvier
1999 17 mai
2000 29 juin
2000 17 juillet
2001 11 septembre
2001 12 septembre
2001 16 octobre
2003 25 mars
2003 29 mars
2003 8 avril
2004 15 mars
2007 24 août
2008 16 octobre
2009 22 mars

Guertin, Bernard
1979 10 mars

Guibord, Jérome
2010 12 avril

HABITUDE
1963 17 octobre
1973 11 juin
1987 18 octobre
1992 12 juin
1993 25 mars
2000 15 mars
2000 8 septembre
2002 26 avril
2007 6 juillet
2007 21 décembre
2008 1 février

HAINE
1959 19 avril
1959 1 mai
1960 7 mars
1960 12 juin
1960 2 octobre
1962 17 juin
1962 21 août
1963 27 avril
1963 29 avril
1966 12 septembre
1967 13 septembre
1971 15 avril
1973 18 mai
1997 10 janvier
1997 21 avril
1997 3 juin
2008 12 décembre

Hamelin, Lucien
1969 15 février

Hamel, Réginald
1967 11 mai
1971 5 avril
1974 31 mars
1997 5 décembre
1997 14 décembre (lettre)
2000 15 juin
2000 16 juin (carte)
2000 17 juin
2000 10 août (lettre)
2001 15 novembre
2009 10 juin

Harkins, Françoise (dite Françis)
1965 3 avril
1965 11 avril
1965 9 mai
1965 14 juillet
1965 11 septembre
1966 13 janvier

Hébert,
1958 30 avril

HÉRITAGE
1984 7 mars
1995 8 mars
1998 2 février
2008 20 avril
2008 15 mars

Héroux,
1958 6 mai
1958 7 mai

HIÉRARCHIE
1970 3 novembre
1979 6 juillet
1991 11 avril
2000 11 juillet

HIPPIES
1967 26 août
1968 30 décembre
1971 14 avril
1971 4 mai
1972 25 mars
1972 2 décembre
1973 14 juin
1973 4 juillet
1973 26 août
1973 20 septembre
1973 7 octobre
1978 14 novembre
1997 5 avril
1997 30 septembre
1998 31 décembre
2002 12 février
2002 13 avril
2002 19 septembre
2008 10 juillet

HISTOIRE
1959 27 mars
1961 20 août
1963 15 mars
1963 16 mai
1963 18 mai
1965 7 novembre
1967 13 septembre
1969 27 avril
1970 9 octobre
1970 12 novembre
1970 14 novembre
1971 25 avril
1971 29 juin
1972 14 mars
1980 27 février
1993 8 novembre
1995 23 novembre
1996 1 mars
1996 15 mai
1996 19 juin
1996 8 juillet
1996 24 novembre
1996 7 décembre
1997 27 juin
1997 3 septembre
1997 27 octobre
1997 28 novembre
1998 9 mai
1998 6 juillet
1998 25 septembre
1999 7 août
1999 16 décembre
2000 7 avril
2000 16 mai
2000 26 mai
2000 1 juin
2000 20 juin
2000 28 juin
2000 2 juillet
2000 17 juillet
2000 20 juillet
2000 4 août
2000 11 décembre
2001 11 mai
2001 16 octobre
2002 26 juin
2002 20 août
2002 13 novembre
2003 1 mars
2003 14 mars
2003 12 juin
2003 9 juillet
2005 15 avril
2008 13 décembre
2009 22 mai
2011 4 mars
2011 16 juillet

HOBBY
2009 8 JUILLET

HOMME
1958 12 juin
1960 23 mars
1964 13 avril
1970 10 juin
1971 7 mars
1971 30 mars
1971 14 mai
1989 20 janvier
1995 19 janvier
2004 21 août
2007 23 juin
2010 10 JANVIER

HOMOSEXUALITÉ
1958 2 mai
1958 3 mai
1958 7 mai
1958 8 mai
1958 12 mai

1958 14 mai
1958 15 mai
1958 16 mai
1958 18 mai
1958 19 mai
1958 22 mai
1958 23 mai
1958 24 mai
1958 30 mai
1958 1 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 7 juin
1958 8 juin
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 14 juin
1962 11 août
1963 9 juillet
1963 6 octobre
1963 12 octobre
1963 1 décembre
1964 10 juin
1964 13 septembre
1964 15 novembre
1969 17 janvier
1969 3 mai
1970 29 mai
1970 10 juin
1984 18 novembre
1985 27 septembre
1996 10 septembre
1999 27 mars
2004 21 août
2005 10 septembre

HONNÊTETÉ
1960 7 mars
1960 2 octobre
1972 8 août
2000 22 juin
2001 25 janvier

HONNEURS (titres)
1960 13 mai
1971 12 juin
1995 14 novembre
1999 1 juin
2000 5 août
2003 25 mai

HORAIRE
1972 30 mai
1988 13 mai
1991 16 avril
2000 26 mai
2008 5 avril

Hubert, France
1967 31 juillet
1967 3 septembre

Hubert, Suzanne
1964 24 juin
1964 27 juin
1964 28 juin
1964 11 juillet
1964 22 juillet
1964 20 août
1964 28 août

Huet, Père André
1958 5 avril
1958 28 avril
1958 7 mai
1958 12 mai
1958 16 mai
1958 27 mai
1958 29 mai
1958 2 juin
1958 6 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 8 septembre
1958 14 novembre
1958 19 novembre
1958 5 décembre
1959 22 mars
1963 6 septembre

HUMILITÉ
1958 10 décembre

IDÉALISATION
2007 20 août

IDÉAUX
1958 21mai
1958 11 juin
1958 11 novembre
1959 14 avril
1959 21 septembre
1960 23 mars
1960 12 juin
1961 25 avril
1964 13 mars
1964 26 avril
1964 8 novembre
1972 16 avril
1973 2 janvier
1973 11 mars
1973 18 mars
1973 20 juin
1979 3 janvier
1997 25 mai
1997 10 septembre
2005 14 août
2008 4 février

IDENTITÉ
1962 18 janvier
1963 19 mai
1964 11 novembre
1965 21 juillet
1969 9 septembre
1969 31 décembre
1970 14 septembre
1970 11 octobre
1970 21 novembre
1970 13 décembre
1971 23 octobre
1971 18 novembre
1971 28 décembre
1973 28 octobre
1998 23 mars
1999 14 octobre
2000 3 janvier
2000 10 août
2000 20 août
2000 24 août
2000 7 septembre
2000 22 octobre
2002 21 mai
2002 8 juillet
2008 23 janvier
2008 18 février
2008 15 novembre
2008 24 décembre
2009 2 février
2009 7 février
2009 19 février
2011 8 octobre

IDÉOLOGIE
1958 22 mars
1958 6 mai
1958 7 mai
1958 1 juin
1962 2 octobre
1963 19 mars
1964 10 avril
1964 9 juin
1965 25 avril
1965 4 juin
1967 23 mars
1969 18 avril
1970 24 septembre
1970 26 septembre
1970 11 octobre
1971 25 avril
1971 28 avril
1971 1 juin
1971 3 décembre
1972 26 mars
1972 16 avril
1995 23 novembre
1996 19 juin
1996 28 novembre
1996 29 novembre
1997 6 juin
1997 13 juin
1997 29 juin
1997 28 septembre
1998 2 février
1998 7 février
1998 17 février
1998 19 février
1998 4 mai
1998 9 mai
1998 30 mai
1999 14 février
1999 17 mai
1999 2 juin
1999 10 juillet
2000 4 février
2000 5 février
2000 13 février
2000 6 mars
2000 14 mars
2000 30 mars
2000 9 avril
2000 9 juin
2000 13 juin
2000 16 juin
2000 28 juin
2000 29 juin
2000 3 juillet
2000 8 juillet
2000 17 juillet
2000 22 juillet
2000 23 juillet
2000 6 août
2000 9 août

2000 10 août
2000 13 août
2000 15 août
2000 12 septembre
2000 31 octobre
2000 1 novembre
2001 8 mars
2001 20 mars
2001 11 mai
2001 10 juillet
2001 11 août
2001 15 décembre
2002 14 février
2002 6 octobre
2003 13 février
2003 25 février
2003 20 juillet
2003 10 novembre
2004 25 avril
2004 30 août
2005 11 février
2005 24 octobre
2005 17 décembre
2006 30 mars
2008 8 janvier
2008 14 février
2008 13 mai
2009 22 avril
2009 7 mai
2010 18 février
2010 13 mai
2010 8 septembre
2010 19 septembre
2011 2 janvier

IGNORANCE
1963 19 mai

ILE STE-HÉLÈNE
1964 26 juin
1964 17 juillet

ILLÉGALITÉ
2000 7 mai

ILLUSION
1959 3 avril
1972 9 août
2000 9 février
2008 4 février

IMAGINATION
1964 16 mars
1971 12 août
2005 3 mars

IMBÉCILITÉ
1997 28 avril
2008 2 mai

IMMIGRATION
1971 10 avril
1996 2 mars
2010 5 mars

IMMORTALITÉ
1970 3 novembre
1972 24 avril
1973 27 janvier
2000 29 mai
2010 14 octobre

IMPÔT
(taxes)
1971 30 mai
2001 15 juin

IMPUISSANCE
(sexuelle)
1963 13 septembre
1963 29 octobre
1964 1 mars
1964 18 mai
1965 2 décembre

INACHEVÉ
1996 26 octobre

INCESTE
1965 17 novembre
1967 3 septembre
1968 12 mai
1971 23 août
2008 8 octobre

INCONSTANCE
1959 2 mars
1963 12 décembre

INDÉPENDANCE
1959 9 avril
1971 5 septembre

INDIVIDUALISME
1960 9 février
1962 21 février
1963 2 mai
1963 8 mai
1970 29 mai
1972 26 mars
2000 7 janvier
2000 9 mars
2000 23 avril
2001 15 juillet
2002 11 juillet
2002 20 août
2004 16 juin
2005 26 septembre
2006 1 mai
2008 17 novembre
2008 19 novembre
2008 8 décembre
2009 2 janvier
2009 13 janvier
2010 28 septembre

INFÉRIORITÉ
2004 21 août

INFIDÉLITÉ
1963 21 avril
1963 27 avril
1963 10 juin
1964 25 mars
1964 18 juin
1965 10 janvier
1965 3 avril
1965 1 juillet
1965 28 juin
1965 29 juin
1965 30 juin
1966 2 juin
1966 5 août
1966 21 novembre
1967 13 septembre
1968 10 mars
1973 2 août
1981 23 avril
1986 4 novembre
1991 26 mars

INFINI
2003 13 janvier

INFIRMITÉ
1958 2 juin
1958 20 novembre
1963 1 juin
1963 13 septembre
2004 21 août
2008 6 janvier
2008 31 mars

INFLUENÇABLE
(Voir: moi-même)
1959 12 mars

INFORMATION
1972 28 août

INFORMATIQUE
1987 23 mai
1987 31 juillet (WordP)
1988 8 janvier
1995 3 novembre
2000 11 août
2004 15 septembre
2004 10 novembre
2005 17 mai
2005 29 mai
2005 15 septembre
2005 6 novembre
2006 7 mai
2008 16 février
2009 6 mai
2009 2 septembre
2009 3 septembre
2009 10 septembre
2009 14 septembre
2009 16 septembre
2009 26 septembre
2009 27 septembre
2009 24 octobre
2009 16 novembre
2009 17 décembre
2010 15 février
2010 16 février
2010 21 février
2010 25 février
2010 6 mars
2010 10 mars
2010 28 mai
2010 8 juin
2010 6 juillet
2010 13 novembre
2010 21 novembre
2010 1 décembre
2011 1 août
2011 20 août
2011 2 septembre
2011 3 septembre
2011 4 septembre
2011 29 septembre
2011 30 septembre
2011 10 décembre
2011 18 décembre

INSATISFACTION
1958 20 mai
1960 21 janvier

INSTINCT
2000 13 février
2000 3 mars
2000 5 mars
2000 14 mars
2008 4 mai
2009 24 mars
2009 3 juin
2010 17 janvier

INSTITUTIONS
1973 24 décembre
1996 3 mars
1996 14 juin
1996 19 juin
1997 5 septembre
1997 7 septembre
1998 20 février
1998 10 avril

2000 7 janvier
2000 10 mai
2001 22 décembre
2005 12 mars
2008 27 avril

INTÉGRISME
1994 12 janvier
1998 27 janvier
2008 16 février
2008 2 mars

INTELLECTUELS
1960 9 février
1966 12 novembre
1967 15 août
1969 19 décembre
1971 14 août
2000 16 mars
2001 24 mai
2001 4 octobre
2008 13 mai
2008 12 septembre
2008 16 octobre

INTELLIGENCE
1962 23 août
1963 15 mars
1974 7 juillet
1990 11 septembre
1991 11 avril
1991 27 avril
1997 7 mars
1998 16 mai
1999 21 juillet
1999 24 août
2008 26 juillet

INTERDIT
1970 2 septembre
1971 21 février
1997 5 mai

INTÉRIORITÉ
2001 3 février
2009 21 mai

INTERVIEWS
(mes interviews)
1969 29 janvier
1997 11 mars (Paulin)
1998 février (R-Libre)

INTIMITÉ
1958 20 août

INTOLÉRANCE
1996 27 janvier
2000 11 juillet
2000 29 août
2000 28 septembre
2002 11 janvier
2003 20 mai
2003 13 juin

INTROSPECTION
(examen de conscience)
2008 9 octobre

INUTILITÉ
1996 17 septembre
2002 25 février

INVENTION
1964 19 octobre
2000 14 octobre

ITHQ
1971 28 mai
1971 25 décembre
1973 22 mars
1973 23 septembre
1973 10 octobre (bourses)
1974 31 mars
1974 20 avril
1974 1 juillet
1975 22 février
1975 14 février (lettre)
1975 28 mars
1975 11 novembre
1975 7 décembre
1976 28 mars
1977 18 juillet
1978 27 juillet
1979 6 avril
1980 2 décembre
1981 15 mars
1982 19 juillet
1982 14 octobre (police)
1982 10 décembre
1983 10 mai
1984 5 avril
1984 22 août
1985 27 septembre
1986 28 décembre
1987 9 mars
1987 20 mars
1987 28 octobre
1987 3 novembre
1987 12 novembre
1987 7 décembre
1987 9 décembre
1988 24 mars
1988 5 mai
1988 28 juin
1988 11 août
1988 29 août
1988 7 novembre
1989 25 avril
1989 17 mai
1990 25 mai
1990 26 juin
1990 19 juillet
1990 25 juillet
1991 6 février
1991 3 avril
1991 12 juin (fin)
1991 29 juillet
1991 24 novembre
1993 19 février
1993 14 décembre
1995 12 novembre
1996 6 juin
1997 26 octobre
1998 19 août
2000 18 septembre
2001 19 avril
2001 23 septembre
2002 19 février
2004 27 avril
2007 9 avril
2007 17 septembre
2008 8 janvier
2008 23 janvier
2011 2 juin

Jacques, Lise
(Serge Otis)
1963 23 décembre
1963 24 décembre
1964 1 janvier
1964 7 janvier
1964 15 janvier
1964 21 février
1964 23 février
1964 27 février
1964 28 février
1964 1 mars
1964 12 mars
1964 28 mars
1964 31 mars
1964 2 avril
1964 6 avril
1964 13 avril
1964 16 avril
1964 16 mai
1964 17 mai
1964 18 mai
1964 29 mai
1964 1 juin
1964 8 juin
1964 10 juin
1964 23 juin
1964 28 juin
1964 29 juin
1964 13 septembre
1964 4 octobre
1964 5 novembre
1964 19 novembre
1965 4 mars (poème)
1965 9 mars
1965 12 mars
1965 13 juillet
1965 22 juillet
1965 24 juillet
1965 17 août
1965 28 août
1965 29 août
1965 11 septembre
1965 19 septembre
1965 28 septembre
1966 2 juin
1966 8 août
1966 24 août
1966 15 septembre
1966 28 septembre ($2500)
1966 30 septembre
1966 2 octobre
1966 11 octobre
1966 14 octobre
1966 9 novembre
1966 1 décembre
1966 9 décembre
1968 15 novembre
1968 18 novembre
1969 12 septembre

1969 20 octobre
1970 13 juin
1972 4 avril
2002 8 avril
2011 22 février

JALOUSIE
1958 14 mai
1958 21 mai
1958 23 mai
1963 19 avril
1963 21 avril
1963 23 avril
1963 18 septembre
1964 30 mars
1964 5 novembre
1966 6 avril
1966 2 juin
1968 1 octobre
1971 9 mars

JARDINAGE
1977 2 juillet
1979 20 janvier
2008 12 mai

Jetté, Michel
1958 21 juin
1958 5 juillet
1958 14 août
1958 9 septembre
1958 23 septembre (lettre)
1958 15 octobre (lettre)
1959 21 janvier
1959 27 janvier
1959 1 mars
1959 29 mars
1959 30 mars
1959 31 mars
1959 4 mai (lettre)
1959 23 mai (lettre)
1959 12 juillet (rapport)
1960 29 avril (lettre)
1960 26 septembre (lettre)
1960 5 novembre (lettre)
1960 18 novembre (lettre)

JEU
1969 18 avril
1971 1 mai

JEUNESSE
1959 27 avril
1962 7 septembre
1962 7 décembre
1963 23 mars
1963 6 août
1964 10 avril
1964 16 mai
1964 15 août
1964 28 août
1964 10 septembre
1964 17 octobre
1966 29 novembre
1970 24 août
1970 3 octobre
1970 21 novembre
1972 4 juillet
1972 16 juillet
1973 13 octobre
1988 4 février
1996 8 février
1997 5 juin
1998 17 décembre
2000 28 juillet
2001 3 juillet
2001 17 août
2003 6 mai
2004 1 août
2004 19 novembre
2007 8 décembre
2008 28 août
2008 7 septembre
2009 20 août

JOIE
1958 23 septembre
1962 9 juin
1962 25 juin
1962 21 août

Jolivet, Père Gérard
1957 7 octobre
1957 8 octobre
1957 15 octobre
1958 12 avril
1958 25 avril
1958 7 mai
1958 14 mai
1958 19 mai
1958 25 mai
1958 30 mai
1958 2 juin
1958 5 juin
1958 10 juin
1958 12 juin
1958 19 octobre
1958 17 novembre
1958 18 décembre
1959 7 mars
1959 18 mars
1959 23 mars
1959 25 mars
1959 29 mars
1959 30 mars
1959 31 mars

Jordy, Micheline de
1965 18 mars

JOUISSANCE
1958 4 mai
1958 9 mai
1958 14 mai
1958 16 mai
1958 18 mai
1958 20 mai
1958 3 juin
1958 10 juin
1958 22 juin
1959 18 janvier
1959 28 mai
1960 23 novembre
1970 26 avril
1970 1 décembre
1972 11 septembre
1979 3 janvier
1982 20 mars
1988 24 mars
1996 8 septembre
2000 17 juillet
2001 16 juillet
2002 4 avril
2007 13 juin
2007 2 août
2008 27 mars

JOURNALISME
(aussi mes articles)
1965 19 septembre
1965 8 octobre
1966 19 mars (NCahier)
1966 24 mars (Désormais)
1966 7 juin
1966 15 septembre
1966 18 septembre
1967 26 janvier
1967 31 janvier
1967 2 février
1967 7 février
1967 21 février
1967 23 février
1967 2 mars
1967 23 mars
1967 1 juillet
1973 27 février
1995 18 juillet
1999 19 février

JUGER
1960 9 février
1960 23 mars

JUIF
1958 7 juin
1970 3 août
2001 4 janvier
2003 13 juin
2004 12 juin
2008 10 juillet

JUSTICE
1962 21 février
1962 14 juin
1963 19 février
1963 19 décembre
1964 17 octobre
1969 29 juillet
1970 28 mai
1970 3 octobre
1971 8 mars
2000 3 avril
2004 11 avril
2008 2 décembre
2009 6 janvier
2009 3 mai
2011 23 juillet

Kosak, GUY
(Hélène Lakoff,
sa fille Jennifer)
1968 3 novembre
1968 18 novembre
1968 29 décembre
1969 3 janvier
1969 5 janvier
1969 23 janvier
1969 29 janvier
1969 7 février
1969 11 février
1969 15 février
1969 27 février
1969 1 mai
1969 13 août (lettre)
1970 3 décembre
1972 3 août
1973 15 mai
1973 28 juillet
1974 16 février
1979 20 janvier
1995 15 septembre
1996 13 septembre
1996 15 octobre
2000 7 octobre
2004 18 mars
2007 14 septembre
2007 21 octobre
2010 5 janvier

Kostakeff, Jordan
(Librairie de la Paix)
1960 31 mars
1963 30 mai
1963 31 mai
1963 29 juin
1963 5 août
1963 7 septembre
1964 29 décembre
2000 28 juin
2009 17 février

LA BARRE DU JOUR
1965 24 avril
1966 3 juin
1966 7 juin (Défense)
1989 24 octobre
2009 18 juillet

Labelle, Père Paul
1958 7 mai
1958 20 mai
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 18 octobre
1958 8 novembre
1958 19 novembre
1959 22 mars
1959 1 mai

Lachapelle, Lise
1963 13 septembre

Laferrière, Gilles
1958 23 novembre
1990 25 mai
1995 12 novembre (décès)

Lafrenière, Denise
1962 17 novembre
1962 25 novembre
1962 16 décembre
1963 2 janvier
1963 16 janvier
1963 19 janvier
1963 10 juin
1963 9 juillet
1963 16 juillet
1963 2 août
1963 5 septembre
1963 12 octobre
1964 23 juin
1964 4 octobre
1964 1 novembre
1964 5 novembre
1965 11 septembre
1966 16 février

Lagadec, Claude
1969 29 juillet
1997 5 décembre

Lahaise, Robert
2000 29 septembre
2002 23 avril

LAÏCITÉ
2003 21 juin
2008 17 septembre
2009 4 septembre
2010 9 janvier
2010 5 mars
2010 21 mars
2010 1 avril
2010 16 avril
2010 6 mai
2010 18 août

LAIDEUR
1958 20 mai
1962 8 juin
1962 13 septembre
1963 24 janvier
1963 13 septembre
1964 15 octobre (LG)
1965 9 juillet
1967 7 septembre
2001 23 juillet

Lamarre,
1958 2 avril
1958 30 avril
1958 1 mai
1958 21 mai

Lamonde, Père Pierre
1958 20 mai
1958 4 juin
1958 10 juin
1958 12 juin
1958 13 juin

Lamoureux,
1958 12 juin

Landry,
1958 7 juin

Landry-Guillet, Simone
1960 11 juillet
1966 15 mai
1966 28 mai
1966 7 juin
1966 20 juin
1966 5 juillet

LANGAGE
1958 12 mai
1958 23 mai
1958 23 novembre
1962 16 novembre
1963 2 mai
1964 6 octobre
1964 7 novembre
1967 13 septembre
1968 30 décembre
1968 1 septembre
1969 27 mai
1970 16 novembre
1971 30 mars
1971 14 mai
1971 28 août
1971 18 novembre
1989 28 février
1996 11 septembre
1996 5 octobre
1998 7 avril
1998 3 décembre
1999 2 avril
1999 15 août
1999 8 novembre
1999 12 novembre
1999 16 novembre
2000 17 février
2000 25 mars
2000 5 mai
2000 23 mai
2000 29 mai
2000 3 juillet
2000 6 juillet
2000 23 juillet
2000 26 juillet
2000 13 août
2000 5 septembre
2000 18 septembre
2000 3 octobre
2001 31 mars
2001 5 juin
2001 24 septembre
2001 7 octobre
2001 3 novembre
2001 12 novembre
2001 15 décembre
2002 14 avril
2002 1 septembre
2003 13 février
2003 3 mars
2003 11 mai
2003 14 juillet
2003 21 août
2003 28 octobre
2004 15 mai
2004 3 juillet
2004 29 octobre
2004 19 novembre
2005 11 février
2005 9 avril
2005 20 juin
2006 22 mars
2006 18 avril
2006 2 juin
2007 27 juin
2007 5 juillet
2007 7 août
2007 6 novembre
2007 30 décembre
2008 8 mars
2008 11 mars
2008 28 mars
2008 25 avril
2008 14 mai
2008 17 mai
2008 15 juillet
2008 3 octobre
2008 16 octobre
2010 6 janvier
2010 18 août

Langevin, Gilbert
1966 18 mai
1995 20 octobre
1995 20 novembre (décès)

Langlois,
1958 6 juin
1958 7 juin

LA PALOMA
1963 23 décembre
1965 22 août

Lapierre, Arthur
1958 10 octobre
1958 5 décembre

Lapointe, Jacques
1960 23 septembre
2001 6 novembre

Laprise, Louise
1964 15 janvier

Larose, Gilles
1958 7 mai
1958 5 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1959 11 juin

Larose, Père
1957 6 octobre

Larue,
1958 6 mai

Latour, Luc (Denise Bilodeau)
1967 26 août
1967 11 octobre
1967 25 novembre
1967 27 novembre
1967 29 décembre
1969 29 janvier
1969 16 février
1969 23 février
1969 26 juillet
1971 27 janvier
2000 7 octobre

Laurin, Claude
2004 27 avril

Laurin, Raymonde
1977 18 juillet
1977 14 août
1977 18 septembre
1977 10 octobre
1977 18 décembre
1978 14 janvier
1978 7 mars
1979 20 janvier

Lavoie, André
1958 7 mai
1958 17 mai

Leblanc,
Diane et Claire
1969 15 février

LECTEURS
1965 10 janvier
1966 19 mai
1966 14 novembre

LECTURES
1958 21 avril
1958 5 mai
1958 6 mai
1958 16 mai
1958 28 mai
1958 1 juin
1958 2 juin
1958 8 juin
1958 4 décembre
1959 18 janvier
1959 28 janvier
1959 20 mars
1959 22 mars
1959 24 mars
1959 21 septembre
1960 31 mars
1960 2 octobre
1963 22 mars
1963 23 mars
1963 24 mars
1964 7 janvier
1964 12 mars
1965 10 juillet
1965 16 juillet
1973 13 février
2001 3 février
2002 9 avril
2003 28 avril
2006 19 avril
2006 1 mai
2007 16 juin
2007 10 décembre
2008 18 septembre

Leduc, Jacques
1960 24 septembre
1960 5 novembre
1960 18 novembre
1963 2 février
1963 23 avril
1963 29 avril
1963 4 août
1963 6 octobre
1964 27 avril

Lefebvre, Madeleine
1977 18 juillet

Legault, Michel
1965 11 septembre

Léger, Louise
1964 10 octobre
1964 15 octobre
1964 27 octobre
1964 1 novembre
1964 8 novembre
1965 3 avril
1965 15 août
1965 11 septembre
1965 20 décembre (carte)

Léger, Pierre
1967 23 avril
1991 6 juin

Lemay, François
1994 15 avril

Lemoyne, Serge
1968 18 novembre
2011 1 septembre

Lepage, Jocelyne
1969 24 février
1969 2 mars
2004 18 mars
2008 19 juin

Lessard, Jean-Guy
1968 18 novembre
1969 17 mars

Letellier, Henriette
1959 1 mars
1959 29 mars
1959 30 mars
1959 31 mars
1959 13 septembre
1959 19 septembre
1959 27 septembre
1963 3 août

Letellier, Madeleine
1958 5 novembre
1959 1 janvier
1959 16 janvier
1959 17 janvier
1959 18 janvier
1959 1 mars
1959 8 mars
1959 12 mars
1959 18 mars
1959 19 mars
1959 20 mars
1959 21 mars
1959 22 mars
1959 23 mars
1959 24 mars
1959 25 mars
1959 29 mars
1959 30 mars
1959 31 mars
1959 2 avril
1959 3 avril
1959 4 avril
1959 5 avril
1959 6 avril
1959 7 avril
1959 10 avril
1959 12 avril
1959 13 avril
1959 14 avril
1959 16 avril
1959 19 avril
1959 26 avril
1959 27 avril
1959 28 avril
1959 29 avril (lettre)
1959 1 mai
1959 2 mai
1959 23 mai
1959 20 juin
1959 22 juin
1959 8 août
1959 13 septembre
1959 17 septembre
1959 19 septembre
1959 20 septembre
1959 27 septembre
1959 16 octobre
1960 24 septembre
1960 5 novembre
1960 18 novembre
1961 25 août
1961 27 août
1961 28 août
1962 18 juin
1962 1 juillet
1962 5 septembre
1962 8 septembre
1962 11 septembre
1962 16 octobre
1962 18 octobre
1963 16 janvier
1963 26 janvier
1963 27 janvier
1963 31 janvier
1963 2 février
1963 23 février
1963 26 février
1963 2 mars
1963 3 mars
1963 15 mars
1963 19 mars
1963 1 avril
1963 12 avril
1963 17 avril
1963 19 avril
1963 23 avril
1963 29 avril
1963 21 mai
1963 23 mai
1963 29 mai
1963 30 mai
1963 31 mai
1963 30 juin
1963 13 juin
1963 23 juin
1963 10 juillet
1963 4 août
1963 5 août
1963 6 août
1963 6 octobre
1963 12 octobre
1964 1 janvier
1964 6 janvier
1964 16 avril
1964 27 avril
1964 10 juin
1965 30 mars
1965 28 septembre

Letellier, Roger
1951 (photo)
1952 (photo)
1953 (photo)
1955 3 novembre (lettre)
1955 17 novembre (lettre)
1955 20 novembre
1955 9 décembre
1956 11 janvier (lettre)
1956 20 janvier (lettre)
1956 24 janvier (lettre)
1956 4 février (lettre)
1956 31 mai (lettre)
1956 11 décembre (lettre)
1957 20 février (lettre)
1958 26 janvier
1958 12 mars (lettre)
1958 15 avril (lettre)
1958 25 mai (lettre)
1958 7 juin

1958 8 juin
1958 12 juin
1958 14 juin
1958 15 juin
1958 21 juin
1958 29 juin
1958 14 août
1958 7 septembre
1958 5 novembre
1958 8 novembre (lettre)
1959 16 janvier
1959 1 mars
1959 8 mars
1959 18 mars
1959 21 mars
1959 25 mars
1959 29 mars
1959 30 mars
1959 31 mars
1959 1 avril
1959 5 avril
1959 6 avril
1959 12 avril
1959 15 avril
1959 29 avril (lettre)
1959 1 mai
1959 2 mai
1959 4 mai
1959 23 mai
1959 19 juin
1959 22 juin
1959 5 juillet
1959 11 juillet
1959 13 septembre
1959 19 septembre
1959 20 septembre
1962 29 novembre
1963 20 janvier
1963 21 janvier
1963 26 janvier
1963 17 avril
1963 6 mai
1963 23 mai
1963 5 juin
1963 7 juin
1963 13 juin
1963 3 août
1963 4 août
1963 1 septembre
1963 12 septembre
1963 6 octobre
1963 12 octobre
1963 1 décembre
1964 13 septembre
1965 11 septembre
1966 8 août
1966 24 août
1966 28 septembre ($2500)
1966 30 septembre
1966 2 octobre
1969 17 janvier
1970 13 juin
2000 7 octobre
2001 6 novembre

Letourneau, Père Louis-Philippe (préfet)
1958 24 mai
1958 27 mai
1958 29 mai
1958 30 mai
1958 7 juin
1958 11 juin
1958 10 octobre
1958 18 octobre
1959 19 avril
1959 10 juin

Levasseur, Danielle
2001 25 mai

Lévesque,
1958 3 juin

Lévesque, Danielle
1976 29 juillet
1976 10 août (lettre)
1976 12 août
1977 18 juillet

LE VOYAGE
1968 12 mai

Lewandowsky, Robert (Claire Morin)
1964 1 janvier
1964 15 janvier
1964 4 février
1965 18 juillet

LIBERTÉ (Libertaire)
1958 31 mai
1958 1 juin
1958 6 juin
1958 11 juin
1959 9 avril
1961 24 avril
1961 25 avril
1962 8 juin
1962 23 août
1962 11 octobre
1963 2 mai
1963 21 mai
1963 4 juillet
1963 1 décembre
1964 13 mars
1964 25 mars
1964 29 mai
1964 18 juin
1964 20 juin
1964 10 août
1964 30 août
1965 21 mai
1966 22 juin
1969 2 octobre
1970 24 septembre
1970 3 décembre
1972 28 mars
1973 6 mars
1978 20 décembre
1979 16 mai
1985 27 septembre
1987 14 septembre
1991 28 mars
1996 12 janvier
1996 1 août
1996 12 novembre
1997 21 janvier
1997 1 avril
2000 13 février
2002 18 mars
2003 7 août
2004 26 avril
2008 27 mars
2008 4 mai
2010 20 septembre

LIBRAIRIE
1963 30 mai
1988 20 novembre
1993 1 novembre
1995 17 octobre
1997 24 janvier
1997 4 avril
1999 23 octobre
2000 12 mai
2009 14 mars

LITTÉRATURE
1958 13 juin
1958 20 juin
1963 26 août
1963 19 décembre
1964 13 septembre
1964 19 octobre
1964 8 novembre
1964 9 novembre
1964 18 novembre
1965 18 février
1965 22 février
1965 4 mars
1965 11 mars
1965 14 mars
1965 18 mars
1965 22 mars
1965 30 mars
1965 5 avril
1965 20 avril
1965 22 avril
1965 13 mai
1965 15 mai
1965 17 mai
1965 21 mai
1965 31 mai
1965 4 juin
1966 25 avril
1966 19 mai
1966 5 octobre
1966 20 octobre
1967 23 février
1970 24 novembre
1971 13 décembre
1972 3 octobre
1978 12 novembre
1987 6 juin
1989 19 juillet
1990 10 septembre
1996 5 octobre
1999 16 novembre
2000 10 avril
2000 16 mai
2000 23 mai
2000 7 juin
2000 9 juin
2000 28 juin
2000 2 octobre
2000 6 octobre
2000 10 octobre
2000 25 décembre
2001 20 mars
2001 8 juillet
2002 26 avril
2003 19 avril
2003 11 juin
2003 17 novembre
2004 25 juin
2004 11 juillet
2004 25 octobre
2007 10 juin
2008 11 mars
2008 14 juillet
2008 21 août
2008 25 novembre

LIVRES
1959 12 mars
1959 16 mars
1959 27 mars
2000 2 novembre
2009 15 janvier
2011 10 décembre
2011 18 décembre

LOCATAIRES
2005 13 septembre
2008 8 juillet
2008 27 juillet
2009 26 novembre
2011 28 juillet

LOGOS
1967 26 novembre
1968 4 mai
1968 2 novembre
1968 18 novembre
2001 6 novembre
2002 12 février

LOIS
1965 7 mars
1967 18 décembre
1970 8 août
1970 3 octobre
1997 23 mars
1997 18 décembre
1998 3 septembre
2000 13 octobre
2001 8 mai
2001 15 mai
2002 23 mai
2002 23 octobre
2003 18 juillet
2003 22 juillet
2003 2 septembre
2004 11 avril
2004 25 juin
2004 13 novembre
2008 3 mars
2010 6 mai
2010 18 octobre

LOISIRS
1970 21 juillet
1970 18 août
1972 11 septembre
1997 21 mai

Loranger, André
1958 7 mai
1958 31 mai
1958 7 juin
1958 11 juin
1958 13 juin

Lord, Carole
1982 17 mai

Lord, Jean-Claude
1967 25 novembre

LOTERIE
1969 27 mai
1972 9 août
1973 19 septembre

LSD
1969 9 avril

Lussier,
1963 4 août

LUXE
1960 7 mars

Mabit, Jacqueline
1988 27 avril (décès)
1988 13 mai
1988 20 novembre

MACHINISME
2000 29 janvier
2000 18 juin

Macri, Adolpho
1979 27 mars
1980 10 janvier

Mailloux, Père Denis
1958 19 février
1958 18 mars
1958 7 mai
1958 10 juin
1958 13 juin

MAIN
1958 8 novembre
1959 10 juin
1960 12 juin
2008 7 février

MAISON
1958 20 mai
1958 2 juin
1958 22 juin
1958 30 juin
1962 5 septembre (165 Sher)
1963 5 janvier
1963 18 juin (refus père)
1963 6 juillet
1963 18 juillet
1964 30 août
1964 20 septembre (St-Lamb)
1964 4 octobre
1964 10 novembre
1965 11 septembre (Barclay)
1965 6 octobre
1966 7 octobre
1968 26 juin (Ste-Famil)
1968 17 août
1969 30 avril (808 Wise)
1969 12 juin
1973 6 mars
1973 14 juin
1974 26 novembre (Stuart)
1975 1 septembre (cherche)
1975 12 octobre
1976 28 mars
1977 6 mars
1977 15 mars
1977 24 mars
1977 10 avril
1977 2 juillet (165 Sher)
1977 18 décembre
1979 12 février (Laval)
1979 9 mars (3960)
1979 17 mars
1979 20 mars
1979 27 mars
1979 7 avril
1979 24 avril
1979 13 mai
1979 16 mai
1979 17 mai
1979 27 mai
1979 12 juin
1979 20 juin
1979 23 juillet (Clarizio)
1979 22 novembre
1980 11 février
1980 13 juin
1980 24 juillet
1980 3 septembre
1980 27 novembre
1981 3 mars
1981 14 mai
1981 25 juillet
1982 20 mars
1982 5 juillet
1982 6 juillet
1984 24 mai
1985 27 septembre
1986 17 mars
1986 5 mai
1986 21 juillet
1986 5 décembre
1987 31 juillet
1988 13 mai
1988 26 mai
1988 2 août
1988 6 septembre (gara)
1988 27 septembre
1988 30 octobre
1989 12 mai
1989 16 juin
1989 24 septembre
1989 13 octobre
1989 26 octobre (Bénac)
1990 25 janvier (Bénac)
1990 20 avril
1990 26 avril
1990 25 mai
1990 9 juillet
1990 10 septembre
1991 2 janvier
1991 6 janvier
1991 7 mars
1991 25 mars
1991 1 avril
1991 1 mai
1991 22 mai
1991 28 mai
1991 6 juin
1991 27 juin
1992 5 janvier
1992 24 mars
1992 28 mai
1992 12 juin
1992 31 août
1992 10 novembre
1992 26 novembre
1993 27 avril
1993 18 mai
1993 26 mai
1993 2 septembre
1996 24 mai
1996 4 juin
1996 7 juillet
1996 15 octobre
1997 5 avril
1997 8 mai
1997 16 mai
1997 4 juillet
1997 9 octobre
1997 22 octobre
1998 6 février
1998 16 février
1998 23 avril
1998 19 août
1999 5 septembre
1999 22 octobre
1999 9 décembre
2000 10 février
2000 12 février
2000 26 mai
2000 28 mai
2000 12 juin
2000 28 juin
2000 18 août
2000 1 octobre
2000 4 octobre
2000 7 octobre
2000 8 décembre
2001 17 avril
2001 30 avril
2001 13 mai
2001 19 mai
2001 23 juillet
2001 24 juillet
2001 29 juillet
2001 30 juillet
2001 4 août
2001 7 novembre
2001 22 novembre
2001 10 décembre
2002 11 mars
2002 13 avril
2002 22 mai
2002 20 août
2002 30 septembre
2002 4 octobre (corniche)
2002 8 octobre
2002 4 novembre
2003 17 février
2003 3 mars

2003 5 mars
2003 13 mars
2003 5 avril
2003 18 avril
2003 22 mai
2003 6 juin
2003 9 juin
2003 27 juin
2003 8 septembre
2003 11 septembre
2003 16 septembre
2003 22 septembre
2003 30 septembre
2003 1 octobre
2003 9 octobre
2003 13 novembre
2004 17 mai
2004 9 octobre
2005 16 avril
2005 11 juillet
2005 13 septembre
2005 4 novembre
2006 9 mai
2006 20 juin
2006 1 juillet
2007 3 juin
2007 29 juin
2007 30 juin
2007 11 juillet
2007 17 juillet
2007 18 août
2007 2 septembre
2007 3 septembre
2007 8 octobre
2007 10 octobre
2007 7 novembre
2007 9 novembre
2007 16 novembre
2007 30 novembre
2007 13 décembre
2008 21 janvier
2008 11 février
2008 6 mars
2008 7-8-9 avril
2008 11 avril
2008 18 avril
2008 1 mai
2008 10 mai
2008 5 juin
2008 6 juin
2008 14 juin
2008 15 juin ($75000)
2008 29 juin
2008 8 juillet
2008 19 juillet
2008 27 juillet
2008 11 août
2008 12 août
2008 13 août
2008 20 août
2008 22 août
2008 29 août
2008 3 septembre
2008 15 septembre
2008 9 octobre
2008 10 octobre
2008 11 octobre
2008 3 novembre
2008 7 novembre
2008 13 novembre
2008 1 décembre
2009 11 janvier
2009 16 février
2009 21 février
2009 1 mars
2009 10 mai
2009 18 juin
2009 1 juillet
2009 10 août
2009 22 octobre
2010 23 janvier
2010 22 mai
2010 14 juin
2010 15 juin
2010 16 juin
2010 22 juin
2010 24 juin
2010 27 juin
2010 28 juin
2010 29 juin
2010 5 juillet
2010 9 juillet
2010 22 juillet
2010 1 août
2010 3 août
2010 25 septembre
2010 29 septembre
2011 26-27 janvier
2011 16 avril
2011 12 mai
2011 13 mai
2011 4 juin
2011 7 juin

Major, Père

1958 15 juin

MAL

1958 12 juin
1959 12 juin
1961 24 avril
1961 25 avril
1962 21 février
1962 12 juin
1962 28 juillet
1963 23 avril
1963 2 mai
1963 9 mai
1964 4 mars
1964 11 avril
1964 16 août
1966 27 juin
1969 28 avril
1970 31 mai
2005 7 août
2008 5 février
2008 6 mai
2008 23 mai
2008 12 décembre

MALADIE
(aussi mes maladies)

1957 15 octobre (ventre)
1958 14 mai (125lbs)
1958 12 juin (grandir)
1958 26 novembre (yeux)
1958 6 décembre (lunettes)
1958 16 décembre (dents)
1959 25 février (Hôtel Dieu)
1959 7 mars (fatigue)
1959 12 mars (grippe)
1959 14 mars (grippe)
1959 16 mars (grippe)
1959 18 mars
1959 19 mars
1960 10 mars (refus armée)
1962 18 octobre
1963 12 mars
1963 15 mars
1963 29 avril
1966 24 août (St-Luc)
1966 3 septembre
1966 2 octobre
1967 4 avril
1967 23 avril
1967 19 mai (goître)
1972 28 juillet
1973 20 août
1974 14 août
1978 25 octobre (hépa)
1978 9 novembre
1978 13 décembre
1979 11 janvier
1979 4 juillet
1987 18 octobre
1992 10 novembre (cirrhose)
1992 13 novembre
1992 16 novembre
1992 18 novembre
1992 14 décembre
1993 25 mars (cirrhose)
1993 8 juillet
1994 25 août
1996 3 juin (hernie)
1996 11 juillet
1996 18 septembre
1996 15 octobre (St-Luc)
1996 17 octobre
1996 18 octobre
1996 20 octobre
1996 22 octobre
1996 13 novembre
2003 4 février
2004 20 mars
2005 24 janvier
2005 5 février
2005 14 février
2007 15 novembre
2008 9 janvier
2008 6 juin

MAL-ÊTRE

1958 10 juin
1996 23 mai
2010 2 mars

MALHEUR

1958 25 mai
1958 29 mai
1959 12 juin
2008 8 mars
2008 28 août

Maltais-Michaud, Pauline
(Raymond Michaud)

1965 21 novembre
1965 23 novembre
1965 27 novembre
1965 31 novembre (lettre)
1965 1 décembre (lettre)
1965 2 décembre (lettre)
1965 6 décembre (lettre)
1965 7 décembre (lettre)
1965 17 décembre
1965 19 décembre
1965 22 décembre
1966 13 janvier
1966 15 janvier
1966 17 janvier
1966 31 janvier
1966 13 février
1966 16 février
1966 3 juin (lettre)
1966 5 août
1966 12 septembre
1966 15 septembre
1967 15 septembre
1967 26 septembre
1967 27 septembre
1967 29 décembre
1967 30 septembre
1967 2 octobre
1967 10 octobre
1967 11 octobre (lettre)
1967 12 octobre
1967 30 octobre (lettre)
1967 6 novembre (lettre)
1967 9 novembre
1967 11 novembre (lettre)
1967 17 novembre

1967 19 novembre
1967 29 décembre
1968 24 janvier
1968 26 janvier
1968 7 juin
1968 4 septembre
1968 2 novembre
1968 5 novembre
1969 3 janvier
1969 5 janvier
1969 21 janvier
1969 7 mars
1969 26 juillet
1972 25 août (lettre)
1978 17 janvier
1987 14 avril
2002 28 juin
2008 19 février

MANGER
1958 11 juin
1976 4 décembre
1996 3 juin
2001 3 septembre
2007 8 juin

MANIE
2008 3 janvier

Marchand, Jacques (Françoise Harkins)
1965 9 mai
1965 14 juillet
1965 11 septembre
1966 13 janvier
1966 28 juillet
1966 29 juillet

MARCHES
1964 6 janvier
1964 10 juillet
1990 27 juillet
1993 6 juillet
1993 10 septembre
1999 31 mai
1999 5 décembre
2000 8 juin
2000 28 juin
2000 3 juillet
2000 18 juillet
2000 5 août
2000 6 août
2000 15 août
2000 28 août
2000 2 octobre
2001 25 juin
2001 24 juillet
2001 13 août
2001 16 octobre
2002 4 juin
2002 5 juin
2002 9 juin
2002 17 juin
2002 28 juin
2002 11 juillet
2002 20 août
2002 21 août
2002 11 septembre
2002 30 septembre
2002 29 octobre
2003 16 juillet
2003 23 juillet
2005 1 août
2007 25 juin
2008 15 août
2008 14 octobre

Marcil,
1958 28 avril

MARIAGE (concubinage)
1958 27 avril
1958 14 mai
1958 18 mai
1958 19 mai
1958 20 mai
1958 22 mai
1958 25 mai
1958 29 mai
1958 31 mai
1958 1 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 14 juin
1958 15 juin
1958 20 juin
1958 11 novembre
1958 12 décembre
1959 18 mars
1959 31 mars
1959 5 avril
1959 6 avril
1959 10 avril
1959 12 avril
1959 22 juin
1959 16 juillet
1960 1 avril
1960 12 juin
1962 8 décembre
1962 18 décembre
1963 26 février
1963 26 mars
1963 1 avril
1963 15 avril
1963 19 avril
1963 21 avril
1963 29 avril
1963 8 mai
1963 23 mai
1963 30 mai
1963 31 mai
1963 1 juin
1963 3 juin
1963 10 juillet
1963 26 août
1964 3 avril
1964 18 avril
1964 22 juin
1964 8 juillet
1964 19 août
1964 10 octobre
1965 23 mars
1965 12 mai
1965 10 juillet
1965 12 juillet
1965 2 août
1965 30 novembre
1966 12 juillet
1966 23 novembre
1966 29 novembre
1967 4 avril
1967 11 octobre
1968 2 juillet
1970 6 septembre
1970 4 octobre
1970 27 novembre
1971 9 mars
1971 30 mai
1971 3 août
1971 12 octobre
1973 10 juin
1973 28 décembre
1974 7 août
1978 14 octobre
1978 14 novembre
1981 15 mars
1992 12 juin
1995 20 novembre
1997 3 juin
1997 27 novembre
2000 25 décembre
2004 27 mars
2004 15 juin
2004 7 juillet
2006 20 février
2006 26 mars
2007 19 août
2007 21 novembre
2007 6 décembre
2008 27 mars
2008 2 avril
2008 19 juin
2008 21 juillet
2008 22 juillet
2008 20 août
2009 5 mars
2009 11 octobre

Marien, Monique
1977 18 juillet

MARKETING
1990 9 septembre

Marleau, Louise
1965 22 décembre
1965 25 décembre
1966 13 janvier
1966 29 mars

Martel, Yvon
1956 21 décembre
1958 2 avril
1958 27 avril
1958 29 avril
1958 30 avril
1958 18 mars
1958 7 mai
1958 23 mai
1958 28 mai
1958 9 juin
1958 10 juin

Martin, Marcel
1959 4 décembre

Martin, J
1958 19 février
1958 12 juin

Martin, Robert
1984 5 avril
1984 22 août

MASOCHISME
1958 28 mai
1959 2 mai
1963 30 mai
1969 7 mai

MASQUE
1959 16 octobre
1968 3 juin
2000 7 septembre
2008 23 janvier

MASTURBATION
1958 29 avril
1958 11 mai
1958 13 mai
1958 21 mai
1958 29 mai
1958 9 juin
1958 10 juin

1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 14 juin
1958 15 juin
1958 22 août
1958 26 septembre
1958 16 octobre
1958 8 novembre
1958 17 novembre
1958 26 novembre
1958 15 décembre
1959 27 avril
1959 30 avril
1959 10 juin
1961 28 août
1962 5 septembre
1962 14 septembre
1962 20 octobre
1962 11 novembre
1962 17 décembre
1963 1 avril
1963 5 mai
1963 1 juillet
1963 3 juillet
1963 4 juillet
1963 6 septembre
1963 7 septembre
1963 14 septembre
1963 29 octobre
1963 1 décembre
1964 29 mai
1964 10 juin
1964 18 août
1965 14 juillet
1965 27 novembre
1967 23 avril
1967 12 octobre
1968 25 novembre
1969 8 février
1969 1 mai
1970 13 juin
1971 25 mars
1972 1 juillet
1973 29 juillet
1976 4 décembre
1976 28 décembre
1980 16 mars
1988 24 mars
1988 22 juillet
1989 19 juillet
1995 1 août
1995 20 octobre
1997 27 novembre
2000 11 juin
2002 30 septembre
2003 21 avril
2003 18 août
2004 17 mars
2004 5 juillet
2004 15 juillet
2004 20 août
2004 21 août
2004 20 septembre
2007 6 février
2007 4 juin
2007 21 septembre
2007 7 décembre
2008 6 janvier
2008 24 juin
2008 16 juillet
2008 19 octobre
2008 16 novembre
2009 12 janvier
2009 10 mars
2009 19 mars
2009 7 juin
2009 30 juillet
2009 18 août
2009 19 août
2009 11 octobre
2009 12 octobre
2009 26 novembre
2009 1 décembre
2010 7 janvier
2010 16 janvier
2010 17 janvier
2010 6 février
2010 14 février
2010 4 mars
2010 13 mars
2010 15 mars
2010 3 avril
2010 19 mai
2010 20 juillet
2010 2 août
2010 7 septembre
2010 30 septembre
2010 2 novembre
2010 5 novembre
2011 10 février
2011 16 février
2011 3 mai
2011 15 juillet
2011 29 juillet
2011 10 septembre

MATÉRIALISME
1959 22 mars
1962 14 juin

MATIÈRE
1962 22 mai
1999 14 juillet
2007 30 décembre

MATRIARCAT
2004 21 août

MATURITÉ
1959 7 avril
1963 24 décembre

McNicoll, Claire
1962 29 novembre
1962 16 décembre
1962 23 décembre
1963 2 janvier
1963 16 janvier
1963 19 janvier
1963 24 janvier
1963 26 janvier
1963 30 janvier
1963 6 février
1963 26 février
1963 3 mars
1963 23 mars
1963 3 juin
1963 10 juin

MÉCHANCETÉ
1964 5 mars

MÉDIAS
1958 4 juin
1958 12 juin
1958 9 septembre
1959 18 mars
1962 25 juin
1963 23 mars
1963 24 mars
1964 6 janvier
1965 11 juillet
1969 27 avril
1970 3 août
1970 8 août
1970 6 septembre
1970 11 octobre
1970 3 décembre
1971 19 mars
1971 1 avril
1971 11 juin
1971 18 juin
1971 11 juillet
1971 22 juillet
1971 1 novembre
1971 18 novembre
1972 16 juillet
1972 28 août
1973 3 janvier
1973 26 août
1974 31 mars
1975 26 avril
1975 14 septembre
1975 19 octobre
1975 7 décembre
1975 31 décembre
1978 20 décembre
1981 25 juillet
1989 26 avril
1989 26 octobre
1989 7 décembre
1990 4 août
1991 28 mars
1991 1 mai
1993 21 juin
1993 13 décembre
1995 17 août
1995 7 décembre
1996 19 février
1996 26 mars
1996 4 avril
1996 11 août
1996 5 septembre
1996 16 septembre
1996 19 septembre
1996 5 octobre
1997 11 mars
1997 14 mars
1997 23 mars
1997 17 avril
1997 18 avril
1997 24 mai
1997 12 juin
1997 22 juillet
1997 8 septembre
1997 15 septembre
1997 21 octobre
1997 18 décembre
1998 4 janvier
1999 24 janvier
1999 6 août
1999 13 septembre
1999 14 septembre
2000 1 mars
2000 17 juillet
2000 27 juillet
2000 29 août
2000 24 septembre
2000 12 octobre
2000 19 novembre
2000 8 décembre
2001 4 mai
2001 14 mai
2001 27 juillet
2001 5 août
2001 29 septembre
2002 2 février
2002 8 avril
2002 11 avril
2002 10 juin
2002 26 juin
2002 13 août
2002 8 octobre
2002 14 octobre
2002 3 décembre
2002 27 décembre
2003 1 février
2003 22 février

2003 2 mars
2003 25 mars
2003 29 mars
2004 16 mars
2004 14 juin
2004 30 août
2005 23 février
2005 11 avril
2005 17 avril
2007 22 octobre
2008 16 janvier
2008 4 mars
2008 16 mars
2008 27 avril
2008 2 mai
2008 23 mai
2009 9 janvier
2010 11 janvier
2010 1 mars
2011 16 juillet
2011 2 septembre

MÉDIOCRITÉ
1958 2 juin

MÉDISANCES
1964 22 septembre
1973 16 novembre

MÉMOIRE
1963 18 janvier (visuelle)
1971 18 novembre
1972 9 août
1997 5 octobre
1998 6 juillet
1998 28 août
2000 16 janvier
2000 13 mars
2000 16 mai
2000 4 août
2000 12 août
2000 3 novembre
2001 11 avril
2001 3 novembre
2001 5 novembre
2002 13 janvier
2002 18 mars
2002 21 août
2002 22 décembre
2003 22 mars
2003 12 avril
2003 29 août
2004 17 juin
2008 19 février
2008 1 mars
2008 17 mai
2008 24 mai
2008 6 septembre
2008 13 septembre

MÉNAGÈRE
(domesticité, ménage)
1962 5 septembre
1970 15 juillet
1970 17 juillet
1970 2 septembre
1970 6 septembre
1971 20 février
1971 7 mars
1972 19 décembre
1972 (Mémoires)
2007 6 juillet
2007 5 septembre

Ménard,
1958 12 juin
1958 25 novembre
1959 2 mars

Ménard, Serge
(avocat de Sexus)
1965 28 octobre
1969 8 janvier
1970 3 juin
1996 14 juin
1996 19 août

MENSONGE
1958 18 mai
1958 12 juin
1960 26 janvier
1960 13 mai
1960 2 octobre
1963 19 février
1963 19 mai
1963 4 août
1964 18 octobre
1965 6 mars
1966 24 mai
1966 25 mai
1966 22 juin
1966 28 juin
1966 12 septembre
1967 23 avril
1969 28 mai
1971 9 février
1971 23 février
1972 8 août
1994 19 octobre
1997 18 septembre
1997 1 octobre
2000 29 mai
2001 26 février
2001 19 mai
2002 12 février
2002 9 juillet
2003 18 février
2004 11 avril
2005 24 février
2007 6 octobre
2008 22 avril
2008 20 juin
2008 2 octobre
2009 7 mars
2009 12 juillet

MÉPRIS
1958 28 mai
1958 10 juin
1960 2 octobre
1961 24 avril
1963 20 avril
1966 18 mai
1971 18 mars
1971 26 mars
1973 11 mars
1974 6 juillet
2000 12 février
2000 21 juin
2001 24 mai
2003 11 mai

MÉPRISE
2007 6 mai

MÈRE
2007 26 octobre
2008 20 juillet

MESURES SOCIALES
1971 25 mars
1971 22 juillet
1972 3 juillet
1972 26 juillet
1973 18 mars
1973 15 avril
1973 29 mai
1993 20 mai
1997 1 mai
1997 9 mai
2000 28 mai
2000 1 juin
2000 8 juin
2004 1 avril
2004 11 avril

Meunier, Paul
1958 27 avril
1958 28 avril
1958 18 mars
1958 7 mai
1958 15 mai
1958 21 mai
1958 24 mai
1958 27 mai
1958 29 mai
1958 8 juin
1958 10 juin
1958 12 juin

MEURTRE
1959 20 mars

Michalski,
Madeleine Ouellette
1965 10 août
1965 16 septembre (lettre)
1968 10 mars

Miron, Gaston
1964 29 décembre
1964 30 décembre
1966 29 mars
1969 24 février
1969 20 août
1970 24 novembre
1971 22 octobre
1989 2 mars
1989 24 octobre
1990 18 juillet
1990 19 juillet
1990 6 décembre
1990 30 décembre
1991 19 avril
1991 4 mai
1991 12 juillet (vente Héxa)
1994 12 janvier
1995 2 mai
1995 19 mai
1995 22 juin
1995 18 juillet
1995 17 août
1996 14 juin
1996 20 septembre
1996 14 décembre
1996 15 décembre (décès)
1996 29 décembre
1996 30 décembre
1997 24 janvier
1997 25 janvier
1997 16 juin
1997 25 octobre
1999 26 novembre
2001 22 décembre
2003 25 mai
2003 6 août
2005 26 octobre
2008 19 février
2008 4 mars
2010 31 mai

MISOGYNIE
1963 6 février

MODE
1960 7 mars
1960 2 octobre
1967 12 août
1970 31 octobre
1971 13 avril

1971	28 mai
1972	21 avril
2002	29 août
2005	15 avril
2008	6 décembre

MOI
(le Moi)

1958	7 mai
1958	9 mai
1958	11 mai
1958	14 mai
1958	19 mai
1958	21 mai
1958	24 mai
1958	27 mai
1958	28 mai
1958	29 mai
1958	2 juin
1958	5 juin
1958	8 juin
1958	12 juin
1958	13 juin
1959	9 avril
1959	14 avril
1959	15 avril
1959	27 avril
1960	17 juin
1961	18 avril
1061	24 avril
1961	25 avril
1961	12 juin
1962	18 janvier
1962	13 avril
1962	16 juin
1962	2 octobre
1962	14 octobre
1962	16 octobre
1962	11 novembre
1962	1 décembre
1963	27 janvier
1963	23 mars
1963	3 avril
1963	13 avril
1963	21 avril
1963	2 mai
1963	6 mai
1963	19 mai
1963	20 mai
1963	21 mai
1963	23 mai
1963	30 mai
1963	1 juin
1963	3 juin
1963	4 juin
1963	18 juin
1963	29 juin
1963	6 juillet
1963	18 juillet
1963	19 juillet
1963	6 septembre
1963	7 septembre
1963	21 septembre
1963	1 décembre
1964	1 janvier
1964	6 janvier
1964	8 février
1964	13 février
1964	1 mars
1964	3 mars
1964	4 mars
1964	10 mars
1964	16 mars
1964	24 mars
1964	25 mars
1964	5 avril
1964	16 avril
1964	18 avril
1964	5 juin
1964	8 juin
1964	10 juin
1964	20 juin
1964	23 août
1964	13 septembre
1965	6 mars
1965	20 mars
1965	22 juillet
1965	11 septembre
1965	17 novembre
1966	15 janvier
1966	21 janvier
1966	27 janvier
1966	30 septembre
1967	25 août
1967	3 septembre
1968	3 janvier
1968	25 mai
1968	3 juin
1968	16 juillet
1968	8 août
1968	30 décembre
1968	31 décembre
1969	6 février
1969	25 avril
1969	28 mai
1969	26 juillet
1969	9 septembre
1970	9 avril
1970	15 juillet
1970	26 septembre
1971	8 janvier
1971	28 février
1971	17 mars
1971	1 mai
1971	14 mai
1972	26 mars
1972	16 avril
1972	31 mai
1972	1 juin
1973	25 février
1973	16 mai
1973	31 mai
1973	1 juin
1973	4 juillet
1974	2 juin
1975	12 février
1975	15 juin
1977	14 août
1978	18 mars
1978	2 août
1978	3 août
1978	14 octobre
1979	20 janvier
1979	3 mai
1979	21 mai
1980	29 septembre
1982	26 mai
1982	15 septembre
1983	29 janvier
1985	27 avril
1987	15 mai
1987	26 mai
1987	31 juillet
1989	30 juillet
1993	31 mai
1994	31 mai
1995	30 décembre
1996	21 mai
1996	1 août
1997	29 avril
1997	22 mai
1997	31 mai
1997	9 juin
1997	8 septembre
1997	10 septembre
1997	14 septembre
1997	5 octobre
1998	7 janvier
1998	18 février
1998	4 avril
1999	14 juillet
1999	15 juillet
1999	21 août
1999	23 août
2000	2 janvier
2000	3 janvier
2000	16 janvier
2000	27 janvier
2000	28 janvier
2000	1 avril
2000	13 avril
2000	16 avril
2000	23 avril
2000	12 mai
2000	13 mai
2000	25 mai
2000	28 mai
2000	29 mai
2000	10 juin
2000	15 juillet
2000	6 août
2000	7 août
2000	4 septembre
2000	25 septembre
2000	20 décembre
2001	13 janvier
2001	2 mars
2001	8 mars
2001	12 avril
2001	13 mai
2001	24 mai
2001	7 septembre
2001	3 novembre
2001	27 novembre
2002	13 janvier
2002	5 mars
2002	14 avril
2002	14 mai
2002	16 mai
2002	21 mai
2002	4 juin
2002	10 juin
2002	5 juillet
2002	8 juillet
2002	28 août
2002	5 novembre
2003	20 janvier
2003	28 janvier
2003	1 février
2003	3 février
2003	10 février
2003	27 février
2003	22 mars
2003	7 avril
2003	12 avril
2003	9 mai
2003	11 mai
2003	16 mai
2003	21 mai
2003	6 juin
2003	17 juin
2003	18 juin
2003	20 juin
2003	15 août
2003	30 août
2003	2 septembre
2003	27 septembre
2003	2 octobre
2003	4 octobre
2003	4 novembre
2003	1 décembre
2004	24 janvier
2004	7 mars
2004	26 mars
2004	1 avril
2004	11 avril
2004	27 avril
2004	5 mai
2004	20 mai
2004	6 juin

2004 16 juin
2004 17 juin
2004 18 juin
2004 13 juillet
2004 15 juillet
2004 28 juillet
2004 17 octobre
2004 22 novembre
2004 11 décembre
2005 1 février
2005 15 février
2005 1 mars
2005 12 mars
2005 14 mars
2005 5 avril
2005 9 avril
2005 2 mai
2005 16 mai
2005 10 juin
2005 7 août
2005 14 août
2005 1 octobre
2006 16 janvier
2006 2 février
2006 19 février
2006 1 avril
2006 1 mai
2006 6 juillet
2007 22 mars
2007 8 avril
2007 6 mai
2007 6 juin
2007 10 juin
2007 13 juin
2007 22 juin
2007 23 juin
2007 2 juillet
2007 4 juillet
2007 2 août
2007 3 août
2007 4 septembre
2007 21 octobre
2008 5 janvier
2008 7 février
2008 25 mars
2008 31 mars
2008 19 avril
2008 21 avril
2008 3 mai
2008 7 mai
2008 15 mai
2008 20 mai
2008 24 mai
2008 22 juin
2008 25 juin
2008 29 juillet
2008 6 septembre
2008 18 septembre
2008 2 octobre
2008 13 octobre
2008 21 octobre
2008 23 octobre
2008 1 novembre
2008 2 novembre
2008 9 novembre
2008 12 décembre
2009 22 février
2009 16 mars
2009 18 mars
2009 7 avril
2009 8 avril
2009 24 mai
2009 3 juin
2010 9 avril
2011 15 mai
2011 22 septembre
2011 23 septembre

MOI-MÊME

1958 16 mai (philosophe)
1958 24 octobre
1958 6 décembre
1958 7 décembre
1959 16 octobre
1959 29 novembre
1963 8 octobre
1964 10 octobre (pas enfants)
1965 9 novembre
1965 17 novembre
1965 30 novembre
1965 27 décembre
1966 13 novembre
1966 22 novembre
1968 8 octobre
1970 11 novembre
1973 2 décembre
1975 19 octobre
1978 14 novembre
1978 22 décembre
1979 26 décembre
1985 11 octobre
1992 10 novembre
1996 15 octobre
1997 23 octobre
1997 26 octobre
1997 30 octobre
1997 14 novembre
1997 27 décembre
1998 30 novembre
1999 9 octobre
1999 24 octobre
1999 28 octobre
2000 16 juin (philosophe)
2000 3 septembre
2000 18 septembre
2000 17 octobre
2000 28 octobre
2000 8 décembre
2001 31 décembre
2002 22 décembre
2003 3 septembre
2005 22 novembre
2005 6 décembre
2007 24 octobre
2007 8 novembre
2007 26 novembre
2007 9 décembre
2008 4 septembre (célibat)
2008 1 octobre
2008 19 octobre
2008 3 novembre
2008 24 décembre
2009 8 juin
2009 8 juillet
2009 15 juillet
2009 9 août
2009 18 août
2009 19 septembre
2010 17 janvier
2010 14 février
2010 13 mars
2010 12 avril
2010 1 juin
2010 23 juin
2010 2 août
2010 3 août
2010 6 septembre
2010 16 septembre
2010 17 octobre
2010 5 novembre
2010 6 novembre
2010 20 novembre
2011 26 avril
2011 31 mai
2011 16 juin
2011 22 juin
2011 18 juillet
2011 10 août
2011 3 octobre
2011 11 octobre

MOINE

1958 28 octobre
1962 20 octobre
1970 13 juin
1976 18 janvier
1990 29 juillet
1997 9 juin
1997 27 décembre
1998 4 janvier
2002 5 novembre
2003 14 juillet
2007 9 janvier
2008 2 avril
2008 25 juin
2009 20 janvier

MONARCHIE

2001 2 août

Monas,

1958 3 juin

MONDANITÉ

1964 5 mars

MONDIALISATION

1960 24 avril
1961 27 mars
1963 1 décembre
1970 29 novembre
1996 26 juillet
1997 26 juillet
1997 20 octobre
2000 23 avril
2002 1 avril
2002 7 novembre
2003 20 février
2003 27 février
2008 24 novembre (G20)

Monette, Père Jean-Guy

1958 7 mai
1958 20 novembre

Mongeau, Louise
(aussi parents Mongeau)

1962 17 novembre
1962 25 novembre
1962 29 novembre
1962 5 décembre
1962 8 décembre
1962 9 décembre
1962 10 décembre
1962 16 décembre
1962 18 décembre
1962 19 décembre
1962 22 décembre
1962 23 décembre
1962 24 décembre
1962 25 décembre
1962 30 décembre
1963 2 janvier
1963 4 janvier
1963 5 janvier
1963 6 janvier
1963 9 janvier (lettre)
1963 10 janvier
1963 16 janvier
1963 18 janvier
1963 19 janvier
1963 22 janvier
1963 24 janvier
1963 26 janvier
1963 28 janvier
1963 30 janvier
1963 31 janvier
1963 2 février
1963 2 mars
1963 3 mars

1963 19 mars
1963 23 mars
1963 24 mars
1963 1 avril
1963 3 avril
1963 12 avril
1963 23 avril
1963 24 avril
1963 5 mai
1963 28 mai
1963 3 juin
1963 10 juin
1963 21 juin
1963 9 juillet
1963 10 juillet
1963 3 août
1963 5 août
1963 21 août
1964 6 janvier
1964 28 février
1964 16 avril
1964 23 juin
1964 15 novembre
1965 28 septembre

Mongeau, Yves

1962 17 novembre
1962 25 novembe
1962 29 novembre
1962 3 décembre
1962 5 décembre
1962 8 décembre
1962 9 décembre
1962 16 décembre
1962 19 décembre
1962 22 décembre
1962 23 décembre
1962 24 décembre
1963 2 janvier
1963 5 janvier
1963 9 janvier
1963 16 janvier
1963 17 janvier
1963 19 janvier
1963 21 janvier
1963 24 janvier
1963 26 janvier
1963 30 janvier
1963 2 février
1963 5 février
1963 26 février
1963 2 mars
1963 23 mars
1963 24 mars
1963 3 avril
1963 23 avril
1963 5 mai
1963 3 juin
1963 10 juin
1963 21 juin
1963 29 juin
1963 9 juillet
1963 10 juillet
1963 16 juillet
1963 2 août
1963 3 août
1963 4 août
1963 21 août
1963 4 septembre
1963 5 septembre
1963 6 septembre
1963 6 octobre
1963 12 octobre
1964 23 juin
1964 13 août
1964 4 octobre
1964 1 novembre (Veines)
1964 4 novembre
1964 5 novembre
1965 17 mai
1965 21 mai
1965 11 septembre
1966 16 février
1966 3 septembre
2000 7 octobre

MONTRÉAL

1958 14 août
1960 23 septembre
1963 19 janvier
1964 20 juin
1964 2 juillet
1964 16 octobre
1965 19 avril
1965 12 mai
1969 3 mai
1977 2 juillet
1986 17 mars
1986 1 juillet
1996 7 juin (ventes gara)
2000 18 mai
2000 11 juin
2000 28 juin
2000 30 juin
2000 2 juillet
2000 5 décembre
2001 13 mai
2001 13 juin
2001 25 juin
2001 24 juillet
2001 13 août
2002 3 mai
2002 17 juin
2002 28 juin
2002 6 août
2003 4 août
2004 26 août
2005 23 mai
2005 13 juillet
2005 2 octobre
2007 12 juin
2007 14 juillet
2007 8 août

MORALE

1958 27 avril
1958 16 mai
1958 20 mai
1959 29 novembre
1960 27 janvier
1960 19 mars
1961 22 juin
1962 30 décembre
1963 25 janvier
1963 23 mars
1963 18 avril
1963 20 avril
1963 27 avril
1963 21 juin
1963 6 juillet
1964 9 février
1964 12 février
1964 4 mars
1964 7 avril
1964 26 avril
1964 19 mai
1964 31 mai
1964 4 juin
1964 18 juin
1964 20 juin
1964 8 juillet
1964 23 août
1965 25 avril
1966 28 juin
1967 1 décembre
1969 28 avril
1969 27 mai
1970 18 juillet
1970 12 novembre
1970 23 novembre
1972 6 mars
1972 27 décembre
1973 1 juin
1973 9 juin
1988 24 mars
1988 6 mai
1989 10 avril
1991 4 mars
1995 8 février
1997 26 janvier
1997 30 octobre
1997 12 novembre
1999 1 novembre
2000 1 mars
2000 5 mars
2000 7 avril
2000 8 avril
2000 9 juillet
2000 10 septembre
2000 18 septembre
2000 24 novembre
2000 26 novembre
2001 2 janvier
2001 8 mars
2001 11 avril
2001 20 avril
2001 13 mai
2001 1 juillet
2001 8 juillet
2001 4 août
2001 12 août
2001 23 octobre
2002 11 janvier
2002 18 janvier
2002 5 octobre
2003 1 février
2003 22 juillet
2003 3 août
2003 7 août
2003 15 août
2003 2 septembre
2003 22 octobre
2003 17 novembre
2004 17 juillet
2004 20 septembre
2004 22 décembre
2005 14 mars
2005 8 avril
2005 16 avril
2005 22 décembre
2007 18 mars
2007 15 avril
2007 27 juin
2007 14 oct (évolutive)
2008 18 janvier
2008 5 février
2008 30 mars
2008 26 avril
2008 24 juillet
2008 17 novembre
2009 4 mars
2009 10 mars
2009 11 avril
2009 3 mai
2009 3 juillet
2009 22 septembre
2009 25 septembre
2009 2 novembre
2009 2 décembre
2010 15 mars
2010 4 juin
2010 14 septembre
2010 28 septembre
2010 15 octobre
2010 18 octobre
2010 19 novembre
2011 5 mars
2011 21 septembre
2011 1 octobre
2011 8 octobre

Moreau, Père
1957 14 octobre

Morency, Monique
1977 18 décembre
1978 14 janvier
1978 17 janvier
1978 7 mars
1978 18 mars
1978 14 juillet
1978 14 août
1978 24 septembre
1978 27 novembre
1978 2 décembre
1978 8 décembre
1978 13 décembre
1978 20 décembre
1978 22 décembre
1978 27 décembre
1978 28 décembre
1978 30 décembre
1979 11 janvier
1979 20 janvier
1979 6 avril
1996 8 février
2010 5 juillet

Morin,
1958 10 juin

Morin, Lise
1964 15 janvier

Mornard, Alexa (Françoise)(Tony)
1958 24 octobre
1958 10 juillet
1965 16 décembre (lettre)
1965 19 décembre
1966 16 mars
1966 18 mars
1966 26 juillet (lettre)
1966 22 décembre (carte)
1985 27 août (décès)

Mornard, Augusta
1958 10 juillet

Mornard, Cécilia (2 enfants)
1973 12 juin
1983 28 août

Mornard, Germaine
1955 23 septembre
1955 6 novembre
1955 9 décembre
1957 12 mai
1957 17 octobre
1957 23 octobre
1958 20 juin
1959 31 octobre (Hallow)
1961 31 mai
1962 31 mai
1963 7 juin
1964 1 janvier
1965 23-24 septembre
1965 6 octobre
1965 30 novembre
1965 19 décembre
1965 20 décembre (carte)
1966 31 janvier
1966 23 avril
1966 13 juin
1966 20 juillet (carte)
1966 18 décembre (carte)
1967 4 avril
1967 11 avril
1967 19 décembre
1969 13 octobre
1969 2 décembre
1970 17 mai
1970 13 juin
1970 21 juillet
1970 28 juillet
1970 3 octobre
1970 15 octobre
1970 29 octobre
1970 28 novembre
1971 30 avril
1972 9 juin
1972 12 juin
1973 28 décembre
1977 6 mars
1978 11 septembre
1987 20 août
1988 16 juin
1994 12 janvier
1994 13 janvier (lettre)
1995 7 mars
1995 8 mars
1995 15 mars
1995 4 avril
1995 25 avril
1995 7 mai (lettre)
1995 4 août
1995 29 août
1995 25 septembre
1995 17 octobre (Noroit)
1995 15 octobre
1995 20 octobre
1995 20 novembre
1995 15 décembre
1996 7 janvier
1996 4 mars
1996 9 mars
1996 3 juin
1997 3 janvier
1997 3 février
1997 16 octobre
1998 6 janvier
1999 5 mars
1999 27 mars
1999 27 mai
1999 26 novembre
1999 3 décembre
2000 9 janvier
2000 11 mai
2000 17 mai
2000 11 juin
2000 20 août
2000 18 septembre
2000 16 novembre
2000 25 décembre
2001 14 janvier
2001 21 janvier
2001 29 janvier
2001 9 mars
2001 14 avril
2001 31 mai (carte)
2001 27 juillet
2001 15 novembre
2001 25 décembre
2002 6 février
2002 31 mai
2004 23 septembre
2005 27 mars
2005 31 mai
2005 15 juillet
2005 16 juillet
2005 19 juillet
2005 28 juillet
2005 3 septembre
2005 10 septembre
2005 22 novembre
2007 16 janvier (lettre)
2007 17 janvier
2007 20 juin
2007 17 août
2008 16 avril
2008 30 juillet
2009 5 juillet
2009 4 septembre
2009 14 novembre
2010 8 janvier
2010 12 février
2010 15 avril
2010 7 juillet
2010 18 juillet
2010 3 août
2010 3 septembre
2010 24 septembre
2011 19 novembre

Mornard, Henri
1958 27 avril
1958 27 juin
1958 28 juin
1958 10 juillet
1958 8 novembre
1958 9 novembre
1958 15 novembre
1962 7 septembre
1965 21 mars
1965 3 avril
1965 22 octobre
1965 30 novembre
1965 19 décembre
1966 13 juin
1967 16 janvier (décès)
1967 30 mars
1967 6 avril
1967 11 avril
1969 13 octobre
1970 21 juillet
1974 16 février
1991 5 juin
1998 23 février

Mornard, Olier (Élizabeth)
1955 17 octobre
1955 6 novembre
1955 9 décembre
1957 12 mai
1958 20 juin
1958 21 juin
1958 19 octobre
1958 9 novembre
1959 17 mars
1959 26 avril
1961 31 mai
1962 31 mai
1963 20 janvier
1963 5 mai
1963 7 juin
1963 29 novembre
1963 1 décembre
1964 22 juillet
1964 10 août
1964 4 octobre
1964 15 octobre
1964 5 novembre
1964 19 novembre
1964 23 novembre
1965 11 septembre
1965 23-24 septembre
1965 6 octobre
1965 22 octobre (carte)
1965 30 octobre (lettre)
1965 30 novembre
1965 15 décembre
1966 3 janvier
1966 23 janvier
1966 13 juin
1966 1 juillet (lettre)
1966 9 novembre
1966 18 novembre (lettre)
1966 18 décembre (carte)
1967 11 avril

1969 3 mai
1969 3 décembre
1969 13 octobre
1969 13 novembre
1970 17 mai
1970 21 juillet
1970 3 octobre
1974 16 février
1974 31 mars
1977 6 mars
1978 2 août
1978 11 septembre
1987 20 août
1991 27 juin
1994 12 janvier
1995 8 mars
1996 7 janvier
1996 15 octobre
1999 3 décembre
2000 11 mai
2000 20 août
2001 14 janvier
2001 25 juin
2001 27 juillet
2002 31 mai
2002 21 août
2002 19 septembre
2002 14 octobre
2003 6 juin
2004 7 mai (testament)
2005 31 mai
2005 16 juillet
2005 19 juillet
2005 27 août
2005 10 septembre
2005 22 novembre
2006 1 juin
2008 18 octobre
2010 8 janvier
2010 7 juillet
2010 3 août
2010 3 septembre
2010 24 septembre

Mornard, Mme René
(née Grande-Vallée
16 août 1915-1961)
(Anne-Marie Fournier,
dite Paulette (pas laide...)
1941 étapes
1942 étapes
1943 étapes
1944 étapes
1945 étapes
1946 étapes
1947 étapes
1948 étapes
1949 lettre angus
1950 (photos)
1953 (photos)
1955 23 septembre
1955 17 octobre (lettre)
1955 6 novembre (lettre)
1955 9 décembre (lettre)
1956 23 janvier (lettre)
1956 31 janvier (lettre)
1956 19 mars (lettre)
1956 23 avril (lettre)
1956 27 mai (lettre)
1956 31 mai (carte)
1957 15 janvier (lettre)
1957 21 mars (lettre)
1957 23 mars (lettre)
1957 12 mai (lettre)
1957 21 mai (lettre)
1958 26 janvier (lettres)
1958 18 février
1958 25 avril (lettre)
1958 26 avril (lettre)
1958 27 avril (lettre)
1958 10 mai (lettre)
1958 12 mai (lettre)
1958 15 mai
1958 16 mai (lettre)
1958 20 mai
1958 24 mai
1958 25 mai
1958 28 mai (lettre)
1958 29 mai
1958 31 mai
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 7 juin
1958 8 juin
1958 10 juin
1958 12 juin
1958 14 juin
1958 20 juin
1958 21 juin
1958 22 juin
1958 27 juin (crise)
1958 30 juin
1958 1 septembre
1958 12 octobre (crise)
1958 19 octobre (lettre)
1958 26 octobre (lettre)
1958 8 novembre
1958 9 novembre (lettre)
1958 10 novembre
1958 15 novembre
1958 23 novembre
1958 6 décembre
1959 31 mars
1959 5 avril
1959 26 avril (lettre)
1959 19 juin
1959 20 juin
1961 18 avril
1961 23 avril
1961 31 mai (carte)
1961 14 novembre (décès)
1962 14 mai
1962 11 août
1962 5 septembre
1962 12 octobre
1962 3 décembre
1963 2 janvier
1963 6 janvier
1963 3 août
1963 4 août
1963 8 octobre
1963 29 novembre
1964 29 mai
1964 10 juillet
1964 10 août
1967 11 avril
1968 12 mai
1968 2 novembre
1970 10 juin
1970 13 juin
1974 16 février
1978 3 août
1985 27 avril
1985 27 août
1996 16 octobre
1996 11 décembre
1997 14 novembre
1999 3 décembre
2001 31 juillet
2001 6 novembre
2001 18 novembre
2002 5 juin
2002 9 juillet
2002 21 août
2003 18 juin
2004 2 juillet
2004 21 août
2004 10 novembre
2005 1 août
2007 6 juillet
2007 26 octobre
2007 30 novembre
2008 19 février
2008 21 avril
2008 25 juillet
2008 14 août
2008 1 novembre
2009 20 février
2010 7 février
2010 12 février
2010 14 février
2011 17 mars

Mornard, René
(né 24 septembre 1916-1992)
1951 (lettre)
1955 20 novembre
1955 9 décembre
1957 12 mai
1957 21 mai
1957 17 octobre
1958 25 avril
1958 26 avril
1958 12 mai
1958 15 mai
1958 20 mai
1958 21 mai
1958 24 mai
1958 1 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 7 juin
1958 8 juin
1958 10 juin
1958 12 juin
1958 14 juin
1958 20 juin
1958 22 juin
1958 27 juin
1958 28 juin
1958 30 juin
1958 10 juillet
1958 18 août
1958 1 septembre
1958 8 novembre
1958 9 novembre
1958 11 novembre
1958 15 novembre
1958 18 novembre
1958 26 novembre
1958 5 décembre
1958 6 décembre
1959 21 mars
1959 19 juin
1959 20 juin
1961 31 mai
1962 31 mai
1962 3 juin
1962 28 juillet
1962 5 septembre
1962 23 septembre
1962 12 octobre
1962 11 novembre
1962 29 novembre
1962 3 décembre
1962 7 décembre
1962 9 décembre
1962 22 décembre
1962 25 décembre
1963 20 janvier
1963 26 janvier
1963 17 mars
1963 6 mai
1963 7 juin
1963 18 juin
1963 16 juillet
1963 4 août
1963 19 septembre
1963 24 septembre

1963	8 octobre
1963	29 novembre
1963	23 décembre
1964	1 janvier
1964	27 avril
1964	8 juin
1964	10 août
1964	20 septembre
1964	4 octobre
1964	15 octobre
1965	22 mars
1965	24 avril
1965	9 mai
1965	12 mai
1965	14 mai
1965	15 mai
1965	19 mai
1965	11 juillet
1965	12 août
1965	22 août (Europe)
1965	24 août
1965	28 août
1965	22 septembre
1965	23-24 septembre
1965	30 novembre
1965	15 décembre
1966	16 février
1966	30 mars (lettre)
1966	23 avril
1966	24 avril
1966	15 mai
1966	31 mai
1966	13 juin
1966	20 juin
1966	24 juillet
1966	2 octobre
1966	18 décembre (carte)
1967	16 janvier
1967	4 avril
1967	11 avril
1967	23 avril
1967	1 décembre
1967	19 décembre
1968	12 mai
1969	29 août
1969	13 octobre (lettre)
1969	4 novembre
1969	13 novembre (lettre)
1969	2 décembre
1970	5 mars
1970	17 mai (lettre)
1970	28 mai
1970	10 juin
1970	13 juin
1970	21 juillet (lettre)
1970	28 juillet
1970	3 octobre (lettre)
1970	15 octobre
1970	29 octobre (lettre)
1970	5 novembre
1970	19 novembre (lettre)
1970	26 novembre
1970	28 novembre (lettre)
1971	9 janvier
1971	25 mars
1971	27 mars
1971	30 avril
1972	9 juin
1972	12 juin
1973	12 juin
1973	3 septembre (Maroc)
1973	12 septembre
1973	1 décembre
1973	28 décembre (PieIX)
1974	16 février
1974	31 mars (avec Olier)
1975	14 février
1977	6 mars (refus $4000)
1978	3 août
1978	11 septembre (1er enfant)
1981	20 février (2ième enfant)
1983	18 avril
1983	28 août (carte)
1985	27 avril
1985	27 août (lettre)
1987	20 août
1988	16 juin
1989	30 novembre
1991	6 mai
1991	5 juin
1991	27 juin
1992	12 mars (décès)
1996	7 janvier
1996	11 décembre
1997	14 novembre
1998	12 février
1998	23 février
2000	4 mai
2000	21 juin
2000	2 juillet
2000	25 décembre
2001	14 avril
2001	31 juillet
2001	4 août
2001	6 novembre
2001	18 novembre
2002	21 août
2002	14 octobre
2008	21 avril
2009	20 février
2010	18 juillet
2010	3 août
2011	8 juillet

Mornard, Sylvain
(...-3 sept.2005)
(Michelle)

1955	6 novembre
1958	12 juin
1958	20 juin
1958	21 juin
1961	31 mai
1962	31 mai
1962	11 novembre
1962	13 novembre
1963	7 juin
1964	22 juillet
1964	10 août
1964	4 octobre
1964	15 octobre
1965	11 septembre
1965	16 septembre
1965	23-24 septembre
1965	6 octobre
1965	30 novembre
1965	20 décembre (carte)
1966	23 janvier
1966	16 mars
1966	13 juin
1966	18 décembre (carte)
1967	30 mars (lettre)
1967	4 avril
1967	6 avril
1967	11 avril
1969	3 mai
1969	13 octobre
1969	13 novembre
1969	2 décembre
1970	21 juillet
1970	3 octobre
1974	31 mars
1977	6 mars
1978	2 août
1978	11 septembre
1978	27 décembre
1978	29 décembre
1985	27 août
1987	20 août
1991	6 mai
1994	12 janvier
1995	8 mars
1996	7 janvier
1998	29 décembre
1999	3 décembre
2000	20 août
2001	27 juillet
2005	15 juillet
2005	16 juillet
2005	18 juillet
2005	19 juillet
2005	28 juillet
2005	29 juillet
2005	27 août
2005	3 septembre (décès)
2005	10 septembre
2010	23 mars
2010	18 juillet

MORT

1958	27 avril
1958	4 mai
1958	30 mai
1958	31 mai
1958	5 juin
1958	10 juin
1958	22 juin
1958	9 décembre
1958	10 décembre
1959	17 mars
1959	9 avril
1960	10 février
1960	14 avril
1960	17 juin
1961	26 août
1961	27 août
1962	18 janvier
1962	14 mai
1962	13 septembre
1963	23 mars
1963	6 mai
1963	19 mai
1965	21 juillet
1970	4 juillet
1970	21 juillet
1970	25 août
1971	30 mars
1971	1 mai
1971	8 mai
1971	1 juin
1971	22 juillet
1971	14 août
1972	30 mai
1972	26 juin
1972	28 juillet
1972	10 octobre
1973	27 janvier
1973	28 janvier
1973	14 avril
1973	16 juillet
1973	19 juillet
1975	16 juin
1980	29 juin
1984	10 avril
1987	3 avril
1987	15 août
1988	4 février
1991	29 juillet
1994	25 août
1996	17 janvier
1996	31 mai
1996	6 juin
1996	9 juillet
1996	15 septembre
1998	9 août

1999 6 mai
2000 27 mai
2000 26 juin
2000 29 octobre
2001 18 mai
2001 12 juillet
2001 12 août
2002 20 août
2003 9 juin
2003 18 juin
2003 21 juin
2003 27 août
2004 30 août
2005 16 mai
2005 30 juillet
2005 10 septembre
2006 23 mars
2007 7 juin
2007 4 septembre
2008 1 mars
2008 15 mars
2008 27 mars
2008 14 avril
2008 29 juin
2008 13 octobre
2008 4 novembre
2008 5 décembre
2009 1 janvier
2009 10 juillet
2009 27 juillet
2009 4 octobre
2009 2 novembre
2011 14 avril
2011 23 septembre
2011 6 octobre

MOTIVATION
1966 27 février
2009 22 février

MUSIQUE
(mes apprentissages)
1955 6 novembre
1958 28 avril
1958 11 mai
1958 16 mai
1958 24 mai
1958 28 mai
1958 31 mai
1958 1 juin
1958 4 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 15 juin
1958 20 juin
1958 10 juillet
1958 15 octobre
1958 23 octobre
1958 20 novembre
1958 22 novembre
1958 29 novembre
1958 12 déc (piano)
1959 18 mars
1959 4 avril
1959 5 avril
1959 9 avril
1959 12 avril
1959 13 avril
1959 20 juin
1962 30 septembre
1963 2 janvier (guitare)
1964 28 avril
1964 1 mars
1964 3 mars
1964 4 mars
1964 19 mars
1964 2 juillet
1965 10 juillet
1965 14 novembre
1977 10 octobre
2004 2 juillet

Myre, Robert
1965 12 juillet
1970 12 juillet
1997 3 avril
2002 23 avril

MYTHE
1964 7 novembre
1966 27 février
1966 25 avril
2007 5 juin
2007 5 juillet
2007 6 novembre
2009 13 octobre
2010 17 février

NAISSANCE
2003 18 juin

NAÏVETÉ
1959 5 avril
1973 29 décembre
2005 12 juin

NATIONALISME
(aussi mes nationalités)
1958 10 juillet
1966 15 mai (Belgique)
1966 16 mai
1997 20 octobre
1999 8 juin

NATURE
1958 11 mai
1958 19 mai
1958 20 mai
1958 28 mai
1958 31 mai
1958 22 juin
1958 23 juin
1958 30 octobre
1959 21 avril
1972 28 août
2007 15 avril

NÉANT
1962 17 septembre

NÉCESSITÉ
1961 25 avril

NEW-YORK
1967 23 mars

NICOLAS, Jonathan
2010 4 février

NIHILISME
1996 6 décembre
1997 25 janvier

NOBLESSE
1960 10 février

NOËL
1965 20 décembre
1966 1 décembre
1966 18 décembre
1966 22 décembre
1969 2 décembre
1969 3 décembre
1975 31 décembre
1978 27 décembre
1979 26 décembre
1989 14 décembre
2000 25 décembre
2008 20 décembre
2011 24 décembre

Noiseux, Jacques
1970 27 octobre

Noiseux, Pierre-Paul
1958 29 avril
1958 30 mai
1958 12 juin
1958 15 octobre

NOM
1999 31 janvier

NORMANDIN, Renée
2006 7 avril

NORME
1996 15 octobre
1997 29 avril
1998 16 mai
1999 17 octobre
2010 6 mai
2010 18 octobre

NUDITÉ
1963 27 juillet

NUIT
1959 20 juillet
1964 23 novembre
1965 30 novembre
2007 27 octobre
2007 9 décembre
2008 19 avril
2008 22 juin

OBCESSION
1959 1 avril
2003 1 octobre
2008 6 juin

OBÉISSANCE
1959 14 avril
1959 29 avril
1997 29 mai
1997 8 septembre
2003 1 février
2003 21 avril
2003 2 septembre
2003 11 septembre
2006 20 février
2006 24 avril

OBJET
2000 9 septembre
2004 14 octobre

OCCIDENT
1996 4 octobre
2008 8 janvier
2011 25 octobre

ODEURS
1959 20 juillet
1963 30 juillet
1973 3 juin
1973 4 juin

OEUVRE
2000 29 octobre

OKA
1958 9 novembre
1989 30 novembre
2009 20 janvier

OLIGARCHIE
1999 3 avril

Olscamp, Marcel
1996 9 mars
1996 10 juillet
1997 28 janvier
2004 19 avril

O'Maera, Daniel
1958 2 avril
1958 27 mai
1958 11 juin
1958 12 juin

OPTIMISME
2000 18 juin
2005 5 juillet
2009 21 avril

ORDRE
1958 26 mai
1958 3 juin
1959 6 avril
1960 13 mai
1961 24 avril
1963 21 septembre
1968 4 juin
1969 9 septembre
1997 29 mai
1997 8 octobre
1998 17 janvier
1999 22 août
2000 23 avril
2000 27 avril
2000 4 mai
2000 28 mai
2000 29 août
2001 6 novembre
2002 10 avril
2002 1 septembre
2002 13 septembre
2002 22 décembre
2003 4 février
2003 13 septembre
2004 4 avril
2004 5 août
2005 23 février
2005 16 août

ORGIE
1963 18 mai
1964 31 mai
1968 4 juin

ORGUEIL
1958 14 mai
1958 20 mai
1958 21 mai
1958 2 juin
1958 6 juin
1958 8 juin
1958 12 juin
1958 27 juin
1958 18 novembre
1962 11 septembre
1963 1 décembre

Ostiguy,
1958 20 mai

Ouimet, Louise
1976 2 octobre

OUTREMONT
1977 24 mars

PAIX
1960 9 février
1962 22 mai
1963 2 mai
1963 19 mai
1963 21 mai
1963 24 décembre
1973 9 juin
1978 20 décembre
1980 16 août
1997 10 janvier
1997 3 octobre
1997 6 octobre
2000 25 juillet
2002 18 juin
2003 5 octobre
2004 26 avril
2004 30 août
2005 23 février

Papineau, Yvon
(réparateur fournaise)
2001 23 octobre
2007 7 novembre

Paradis, Claude
1969 5 janvier

Paradis, Gilles
1958 14 mai
1958 17 mai
1959 10 juin

PARAÎTRE
1964 9 juin
1965 6 mars

PARASITE
1962 17 juin

PARC LAFONTAINE
1959 5 juillet
1963 16 janvier
1963 3 mars
1964 25 juin
1984 10 avril (historique)
1986 17 mars
1987 31 juillet
1987 12 novembre
1988 7 juin
1988 6 septembre
1988 9 septembre
1993 25 mai
1996 23 mai
1999 5 septembre
2000 2 juillet
2000 26 octobre
2001 3 février
2001 12 avril
2001 25 mai
2001 31 juillet
2001 4 août
2001 7 novembre
2002 5 juin
2002 21 août
2002 8 octobre
2003 6 janvier
2003 29 avril
2003 16 juillet
2003 23 août
2003 7 octobre
2003 14 octobre
2004 7 mars
2004 25 avril
2004 20 juillet
2004 22 juillet
2004 26 août
2005 5 avril
2006 3 juillet
2007 14 juillet
2007 27 octobre
2008 1 janvier
2008 17 octobre
2008 22 octobre
2008 3 novembre

Parent, Marielle
1977 28 janvier
1977 4 février
1977 18 juillet
1978 5 mars
1978 17 mars
1978 18 mars
1978 27 décembre

PARENTS
1959 31 mars
1959 5 avril
1959 6 juillet
1960 17 mai
1962 11 novembre
1963 13 février
1963 15 mars
1964 17 octobre
1971 5 mai
1988 16 juin

PARESSE
1958 11 novembre
1963 23 mars
1963 21 avril
1963 4 juillet
1964 14 novembre
1967 3 septembre
1969 2 octobre
1973 4 juillet
1987 14 septembre
1988 13 mai
1988 7 juin
1989 24 septembre

1990 31 juillet
1992 28 mai
1996 5 juin
1996 8 juillet
1998 4 mai
2000 28 août
2001 31 mai
2003 20 juin
2004 18 juillet
2007 15 juillet
2007 2 août

PARTICIPATION
1970 18 juillet

PARTI QUÉBÉCOIS
(peuple québécois)
1959 29 janvier
1964 17 octobre
1964 29 décembre
1966 5 octobre
1966 12 octobre (Vachon)
1966 20 octobre
1966 11 novembre (litt)
1966 17 novembre (litt)
1966 23 novembre (litt)
1966 24 novembre (litt)
1970 29 avril
1971 5 septembre
1971 5 décembre
1971 13 décembre
1973 29 octobre
1974 7 août
1979 12 février
1979 25 mars
1982 20 mars
1982 19 juillet
1988 20 novembre
1988 23 décembre
1995 3 novembre
1996 3 octobre
1996 30 octobre
1996 22 novembre
1996 14 décembre
1996 30 décembre
1997 6 novembre
1997 10 décembre
1999 21 juillet
1999 16 août
2000 27 février
2000 1 mai
2000 29 mai
2000 22 juillet
2000 15 août
2000 21 août
2001 3 août
2001 3 novembre
2001 14 décembre
2004 17 octobre (litt)
2005 18 novembre
2007 25 octobre
2008 2 septembre
2008 25 novembre

PASSÉ
1964 5 mars
1996 15 janvier
1996 17 novembre
2002 10 janvier
2002 21 mai
2005 15 février

PASSION
1958 29 octobre
1964 25 février
2009 12 juin

PATERNALISME
1964 26 août

PATERNITÉ
1958 20 mai
1978 27 novembre

PATRIOTISME
1960 21 janvier

PATRONAT
1962 23 juin

Paupe, Marc
1977 11 nov (chapeau)
1978 16 janvier
1979 20 janvier
1996 6 juin (décès)

PAUVRETÉ
1958 28 avril
1958 29 mai
1958 1 juin
1958 4 juin
1958 9 septembre
1958 11 décembre
1959 1 janvier
1959 25 mars
1959 3 décembre
1960 27 janvier
1960 2 octobre
1961 25 avril
1962 13 octobre
1963 5 janvier
1963 1 juillet
1963 12 juillet
1963 5 août
1963 12 septembre
1963 3 novembre
1965 6 mars
1971 18 avril
1971 23 septembre
1972 27 juin
1972 4 juillet
1973 9 janvier
1973 6 mars
1973 16 juin
1973 26 octobre
1975 2 février
1989 13 octobre
1991 2 janvier
1991 6 janvier
1993 15 janvier
1997 7 août
2000 26 janvier
2000 17 août
2003 22 janvier
2004 6 janvier
2004 21 mars
2007 12 juin
2007 22 novembre
2008 23 janvier
2008 12 février
2008 13 juillet
2008 29 juillet
2009 6 janvier
2009 6 février
2010 8 avril
2010 22 juin
2010 22 juillet

PAYS
1964 19 février
1985 13 janvier
1993 15 janvier
1998 1 mars
2000 25 juillet

PÉCHÉ
1958 1 mai
1958 7 mai
1958 12 juin

PÉDAGOGIE
1960 31 mars
1961 23 mars

Péloquin, Claude
1968 15 novembre
1969 17 février

Péloquin, Père Jude
1958 28 avril
1958 30 avril
1958 7 mai
1958 13 mai
1958 28 mai
1958 29 mai
1958 30 mai
1958 31 mai
1958 2 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 10 juin
1958 13 juin
1958 19 novembre
1958 29 novembre
1959 23 avril

PENSER
1958 5 mai
1958 6 mai
1958 9 mai
1958 29 mai
1958 6 juin
1958 9 juin
1958 11 juin
1960 9 juin
1962 1 mai
1962 14 mai
1962 24 juin
1962 2 octobre
1962 20 octobre
1963 19 mai
1963 17 octobre
1963 16 novembre
1963 25 novembre
1964 18 mai
1964 8 juin
1964 18 juin
1964 20 août
1964 10 septembre
1964 6 octobre
1965 14 mai
1966 27 février
1966 22 juin
1966 22 novembre
1969 1 septembre
1970 15 juillet
1970 13 septembre
1971 8 mai
1971 30 mai
1971 18 novembre
1972 17 mai
1974 2 juin
1978 14 novembre
1984 24 mai
1987 26 mai
1990 26 juin
1994 19 octobre
1995 24 septembre
1996 22 mai
1997 5 mai
1997 30 septembre
1997 2 novembre
1997 18 décembre
1999 8 août
1999 30 septembre
1999 4 octobre
2000 1 avril
2000 13 avril
2000 1 mai
2000 5 mai

2000 9 mai
2000 28 mai
2000 21 juin
2000 8 juillet
2000 16 août
2000 3 septembre
2000 29 octobre
2001 25 juin
2001 19 novembre
2002 17 décembre
2003 3 août
2003 22 octobre
2005 9 avril
2005 20 juin
2005 19 octobre
2005 5 novembre
2007 27 juin
2007 26 octobre
2008 27 mars
2008 1 mai
2008 5 mai
2008 7 mai
2008 14 mai
2009 12 juillet
2009 19 septembre

PENSIONNAT
1958 15 mai

PERCEPTION
1966 17 décembre
1970 15 nov (prémonition)
1970 16 novembre
1972 9 août
1978 12 novembre
2001 12 juillet
2002 8 juillet
2004 30 août
2008 19 février
2008 28 mars
2008 6 novembre

PERFECTION
1958 14 mai
1958 9 juin
1997 12 novembre
1998 28 janvier
2005 16 août

Perron, Père
1957 8 octobre
1958 1 avril
1958 2 avril
1958 25 avril
1958 6 juin
1958 8 juin
1958 10 juin
1958 12 juin
1958 13 juin

PERSÉVÉRANCE
1970 31 mai

PERSONNALITÉ
1982 15 septembre
2001 25 juin
2002 17 juillet
2003 1 juillet

PERVERSION
1970 29 mai
2004 20 septembre
2008 6 janvier
2008 3 février
2009 2 mars
2009 19 août

PESSIMISME
1958 9 décembre
1959 9 avril
1988 1 septembre
1999 9 novembre
2000 18 juin
2000 14 décembre
2001 3 avril
2005 5 juillet
2006 1 mai
2009 21 avril
2009 6 octobre
2009 12 octobre

PEUPLE
1960 7 mars
1960 2 octobre
1964 29 juin
1964 10 septembre
1971 14 août
1997 30 juillet

PEUR
1959 16 mars
1962 26 août
1970 1 janvier
1970 2 septembre
1973 20 août
1979 6 juillet
2000 28 septembre
2006 4 juin

PHILOSOPHIE
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 6 juin
1958 14 août
1962 13 septembre
1963 17 janvier
1963 24 mars
1963 19 avril
1964 16 mars
1964 19 mars
1964 9 avril
1964 7 août
1964 18 septembre
1964 5 novembre
1971 25 avril
1971 1 juin
1972 18 août
1995 24 janvier
1995 24 septembre
1997 5 avril
1997 29 juin
1997 13 novembre
1998 2 mai
1999 16 janvier
1999 9 mars
2000 5 mars
2000 5 mai
2000 1 juin
2000 9 juin
2000 17 juin
2001 12 novembre
2001 31 décembre
2002 2 mars
2003 13 juillet
2003 17 novembre
2004 29 mars
2008 3 mars
2008 4 mai
2008 21 août
2009 15 avril
2009 8 mai
2009 22 mai
2009 10 juillet
2009 1 août
2009 25 septembre
2009 19 novembre
2010 6 janvier
2010 9 janvier
2010 7 mai
2010 13 mai
2010 2 juin
2010 4 juin
2010 6 juillet
2010 18 août
2010 8 septembre
2010 1 octobre
2010 2 octobre
2010 18 octobre
2010 14 décembre

PHOTOGRAPHIES
(photographies dans l'édition)
1958 7 mai
1958 12 mai (RM)
1958 16 mai (lettre mère)
1958 18 mai (Gingras)
1958 26 mai (A.Frank)
1958 27 mai (Sédillot)
1958 25 mai
1958 25 mai (lettre Mena)
1958 28 mai (Buck)
1958 28 mai (lettre mère)
1958 29 mai (Pratt+ Huet)
1958 30 mai
1959 27 mai (lettre mère)
1960 14 mai (Tranquille)
1960 17 mai (scout)
1960 27 mai (lettre Mena)
1960 30 mai (Jivago)
1961 31 mai (carte mère)
1961 27 août
1962 31 mai (famille)
1962 30 septembre
1963 23 mai
1965 11 mars
1965 10 mai (Renaud)
1965 17 mai (LBJ2)
1965 21 mai (Liberté)
1965 30 mai (Bacc)
1967 29 juillet
1967 15 août
1972 14 septembre
1976 23 avril (Stuart)
1977 3 avril (Stuart)
1978 19 avril (Sherbrooke)
1979 6 avril (3960)
1984 1 avril (3960)
1984 1 avril (St-Jo)
1985 27 avril (vignoble)
1987 3 avril (St-Jo)
1987 3 avril (3960)
1988 24 avril (3960)
1988 27 août (St-Jo)
1991 27 avril (Outremont)
1993 27 avril (3960)
1994 15 avril (GL)
1995 25 avril (GL)
1998 4 avril (St-Jo)
1998 7 avril (St-Jo)
1998 25 avril (Mireille)
1999 2 avril (St-Jo)
1999 22 avril (St-Jo)
2000 1 avril (St-Jo)
2000 13 avril (St-Jo)
2000 15 avril (St-Jo)
2000 30 avril (St-Jo)
2000 9 juillet
2002 1 avril (Mireille)
2002 14 avril (3960)
2002 23 avril (Goulet)
2003 14 avril (Bloc Pot)
2004 1 avril (Mireille)
2004 19 avril (Lanctôt)
2004 29 octobre
2005 17 mai
2005 30 mai
2006 1 avril (3960)
2006 10 avril (DVD)
2006 4 mai
2006 2 juin

2007 13 janvier (canna)
2007 16 janvier (E-Mail)
2007 18 janvier (Mireille)
2007 14 juin
2007 10 décembre
2008 5 janvier (Parc La)
2008 15 janvier (canna)
2008 21 janvier (McGill)
2008 22 janvier (Vexliard)
2008 22 janvier (Cubero)
2008 6 février (calendrier)
2008 11 février (garage)
2008 7-8-9 avril (3960)
2008 16 avril (testa et DVD)
2008 18 avril (3960)
2008 28 avril (garage)

Pichette, Michel
1960 7 juillet (lettre)
1961 7 août (lettre)
1961 23 novembre (lettre)
1962 1 août
1962 11 août
1962 11 septembre
1962 13 septembre
1962 14 septembre
1962 15 septembre
1962 18 septembre
1962 24 septembre
1962 1 octobre
1962 2 octobre
1962 10 octobre
1962 16 octobre
1963 24 mars
1963 29 juin
1963 16 juillet
1963 4 août
1963 6 septembre
1963 6 octobre
1964 18 septembre
1966 1 juillet
1966 14 novembre
2000 28 juin
2000 7 octobre
2010 3 septembre

Pigeon, Marcel et Michel
1958 6 juin

Pilon,
1958 8 septembre
1958 9 septembre
1958 17 octobre
1958 10 novembre
1958 11 novembre
1958 14 novembre
1958 15 novembre
1958 22 novembre
1958 23 novembre

Pinçonneau,
1958 7 mai
1958 27 mai
1959 11 juin

PIPE
1963 29 avril
1963 27 juillet
1963 30 juillet
1963 18 août
1963 26 août
1964 14 juillet
1964 20 septembre
1965 10 juillet
1965 19 juillet
2001 2 avril
2007 9 avril

PITIÉ
1958 12 juin
1974 7 juillet

Pitre, J-L
1958 29 avril
1958 6 mai
1958 9 juin

PLACE PUBLIQUE
2004 16 octobre

PLAGIAT
1958 6 mai

PLAISIR
1958 7 juin
1960 17 juin
1963 31 mai
1969 12 février
1995 8 février
2001 25 juin
2002 9 juin
2003 4 février
2003 3 août
2006 23 mars
2009 22 février

PLANIFICATION
(mes plans)
1959 8 avril
1959 9 avril
1973 19 avril
2003 24 septembre

PLEURER
1959 14 avril
1962 5 septembre
1965 16 octobre
2002 9 octobre
2003 16 septembre

POÉSIES
(et autres textes littéraires)
1956 11 avril (érablière)
1956 16 avril (fleurs)
1958 21 avril
1958 11 mai (maman)
1958 12 mai (papa)
1959 19 janvier
1959 4 février
1959 6 octobre
1959 6 décembre
1960 2 avril
1960 17 mai
1960 11 juillet (critique SLG)
1960 9 septembre
1960 9 décembre (cinéma)
1962 28 juillet
1963 11 mars
1963 20 mars
1963 28 juillet
1964 20 février
1964 9 mars
1964 11 mars
1964 20 mars
1964 9 avril
1964 2 juin
1964 26 novembre
1964 27 novembre
1964 28 novembre
1964 21 décembre
1965 15 janvier
1965 27 janvier
1965 1 février
1965 8 février
1965 7 mars
1965 9 mars
1965 14 mars
1965 22 mars
1965 29 mars
1965 17 mai
1965 12 juin
1965 30 juin
1965 13 juillet
1965 22 juillet
1965 27 juillet
1965 10 août
1965 12 août
1965 29 août
1965 12 juin
1965 30 juin
1965 29 août
1965 19 septembre (QL)
1965 5 octobre
1965 9 octobre
1965 14 décembre
1965 21 décembre
1965 24 décembre
1966 17 janvier
1966 22 janvier
1966 17 février
1966 3 mars
1966 17 mars
1966 21 mars
1966 22 mars
1966 23 mars
1966 28 mars (FLQ)
1966 12 avril
1966 25 avril
1966 15 mai
1966 14 juillet
1966 26 juillet
1966 30 juillet
1966 2 août
1966 4 août
1966 5 août
1966 24 août
1966 25 août (théâtre OP)
1966 3 octobre
1966 5 octobre (QL4)
1966 10 octobre
1966 15 octobre (OP)
1966 20 octobre (QL6)
1966 21 octobre
1966 16 novembre
1966 22 déc (carnets)
1967 26 janvier
1967 25 avril
1967 2 mai
1968 4 mai (Logos)
1968 12 mai (Le Voyage)
1968 4 juin
1968 17 juin
1968 20 juin
1968 1 septembre
1968 13 octobre
1968 29 octobre
1968 23 novembre
1968 30 novembre
1969 21 février
1969 18 avril
1969 25 mai
1969 19 décembre
1970 25 août
1970 3 décembre
1970 15 décembre
1971 15 avril
1978 22 octobre
1984 18 novembre
1990 27 juillet (vidéo)
1991 3 avril (ITHQ)
2000 25 décembre (litt)

Poisson, Linda
1981 20 août
1987 12 novembre
1988 14 juillet
1988 21 juillet
1988 22 juillet
1988 26 juillet
1988 10 août

1988 29 août
2001 15 août
2007 17 septembre
2007 21 septembre
2007 24 septembre
2007 25 septembre
2007 1 octobre
2007 4 octobre
2007 5 octobre
2007 6 octobre
2007 24 octobre

Poisson, Rock
1967 25 novembre

POLICE
1960 13 juin
1963 27 avril
1963 2 mai
1964 10 octobre
1968 8 octobre
1969 22 avril
1969 29 avril
1969 3 mai
1970 1 octobre
1971 15 avril
1971 1 mai
1974 26 janvier
1980 25 mai
1989 21 septembre
1998 6 avril
1999 4 septembre
2000 10 mai
2001 8 mars
2001 14 mai

POLITESSE
2000 11 février
2008 30 mars

POLITIQUE
1960 12 juin
1964 17 octobre
1966 12 mai (RIN)
1966 24 mai (RIN)
1966 7 juin
1966 22 juin
1970 15 juillet
1970 17 octobre
1970 22 novembre
1971 4 mai
1971 30 mai
1971 22 juillet
1971 7 août
1972 30 mai
1973 9 juin
1988 17 juin
1991 28 mai
1996 28 septembre
1996 23 novembre
1997 8 octobre
1997 27 octobre
1999 3 mai
2000 28 mai
2000 17 décembre
2002 19 août
2003 27 septembre
2004 30 août
2010 7 avril
2011 2 mai

POLYANDRIE
1971 23 février

POLYGAMIE
1971 23 février
1973 8 août

PORNO
1958 21 avril
1958 25 avril
1958 30 avril
1958 13 mai
1958 21 mai
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 10 juillet
1958 22 août
1958 18 décembre
1959 5 avril
1959 6 avril
1959 8 avril
1959 12 avril
1959 16 avril
1959 26 avril
1961 27 août
1962 11 nov (fellatio)
1963 19 avril
1963 21 avril
1963 14 septembre
1963 20 septembre
1965 10 juillet
1965 19 novembre
1970 16 mai
1970 28 mai
1970 29 mai
1970 19 novembre
1970 27 novembre
1973 29 juillet
1974 19 octobre
1978 19 avril
1979 8 avril
1988 22 juillet
1996 18 avril
2001 13 juin
2002 29 octobre
2003 21 avril
2003 28 août
2004 12 juillet
2007 4 mars
2007 24 octobre
2007 27 novembre
2008 5 janvier
2008 3 février
2008 12 juillet
2009 30 juillet
2010 17 janvier
2011 10 septembre

Potvin, Claudine
1969 7 février
1969 16 février
1969 17 février
1969 23 février
1971 18 mars

Pouliot, Martin
1997 24 juillet

POUVOIR
1963 1 décembre
1970 6 novembre
1971 8 mars
1971 14 avril
1971 30 avril
1971 1 novembre
1982 1 décembre
1993 20 mai
1995 22 juin
1996 13 février
1996 29 février
1996 10 août
1996 21 septembre
1996 22 novembre
1997 28 avril
1997 9 mai
1997 29 mai
1997 30 juillet
1997 6 septembre
1997 8 septembre
1997 18 septembre
1997 3 octobre
1997 6 octobre
1998 27 mars
1998 28 mars
1998 29 mars
1999 9 mars
1999 7 août
1999 14 septembre
2000 5 février
2000 18 juillet
2000 24 septembre
2000 19 novembre
2001 11 août
2002 5 mars
2002 15 mai
2002 29 août
2003 1 février
2003 16 février
2004 1 avril
2006 24 avril

PRAGMATISME
1997 9 novembre
2004 8 novembre
2007 11 juillet
2008 1maiI
2008 4 mai
2008 6 mai
2008 13 mai
2008 14 mai

Pratt, Père Guy
1958 7 mai
1958 11 mai
1958 20 mai
1958 24 mai
1958 27 mai
1958 29 mai
1958 30 mai
1958 31 mai
1958 2 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 12 juin
1958 11 novembre
1958 20 novembre
1958 6 décembre
1959 19 novembre
2011 25 juillet

PRÉCIOSITÉ
2000 2 août

PRÉJUGÉ
1973 20 mars
1999 30 septembre
1999 14 octobre
2000 5 septembre
2005 24 février
2006 23 avril

PRÉTENTION
2000 18 février
2000 7 juin
2000 19 août
2003 19 août

PRIAPE
1970 29 mai
1970 31 mai
1970 13 juin
1971 17 février
1972 14 mars

PRIER
1958 7 juin
1958 9 juin
1958 11 juin
1958 20 juin
1959 4 avril
1959 6 avril
1959 12 avril
1959 14 avril
1964 11 novembre

Primeau, Delphine
1965 16 octobre
1965 18 octobre

PRINCIPE
1959 24 septembre
2000 12 février
2000 25 mai
2000 17 juillet
2001 2 avril
2001 15 décembre
2007 15 avril

PRISON
1970 8 août
1970 8 décembre
1971 2 juillet
1972 29 octobre
1973 20 mars
1973 29 mars
1997 10 juillet
1997 2 octobre
2002 11 juillet
2003 18 juillet

PRODUCTIVITÉ
1996 16 juin
1996 9 juillet
1996 23 octobre
1997 17 juin
1997 8 septembre
1999 22 janvier
2001 14 septembre
2007 2 août

PROFESSEUR
1963 22 janvier
1966 5 octobre
1997 8 octobre
1998 22 octobre

PROFESSION
1970 1 janvier

PROGRÈS
1971 14 février
1971 17 février
1971 22 février
2001 15 mai
2001 26 mai
2003 17 mai
2008 29 juillet
2008 8 novembre

PROJET
1963 7 septembre
1969 27 mai
1973 20 juin
1973 2 août
1973 26 août
1975 15 juin
1996 8 février
2000 1 juillet
2000 28 août
2001 12 février
2003 25 mai
2007 20 juin
2007 5 juillet
2008 7 janvier
2008 15 octobre
2008 18 novembre
2009 5 juin

PROPHÈTE
1969 24 décembre

PROPRETÉ
2001 4 octobre

PROPRIÉTAIRE
1960 24 avril
1973 4 février
1988 19 janvier
1988 21 janvier
1989 13 octobre
1999 22 octobre
2000 23 février
2000 6 mars
2000 10 mai
2001 8 mars
2003 22 juillet
2003 8 septembre
2003 24 septembre
2003 27 septembre
2004 16 octobre
2005 13 septembre
2011 16 mai

PROSTITUTION
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 24 juin
1958 7 septembre
1958 26 novembre
1959 18 mars
1960 13 mai
1962 20 septembre
1962 7 octobre
1963 1 avril
1963 5 avril
1963 24 avril
1963 30 mai
1963 24 juin
1963 4 juillet
1963 27 juillet
1964 8 mai
1970 15 juillet
1974 6 juillet
1976 31 octobre
1976 7 novembre
1990 16 juillet
1996 14 mai (Nathalie)
1997 15 juin
2003 28 août
2004 21 août
2005 14 septembre
2008 23 juin
2008 24 juin
2008 11 juillet

Provencher, Jacques
1966 3 septembre

Provost, Père
1958 28 mai
1958 4 juin
1958 10 juin
1958 11 juin

Provost, R
1956 21 décembre

PRUDENCE
1965 15 janvier

PSYCHOLOGIE
2000 8 février

PUBLICITÉ
1958 7 mai
1958 19 mai
1971 7 avril
1996 11 août
1996 16 septembre
2000 15 février
2004 16 juin
2007 2 août
2008 3 août
2009 13 octobre
2010 1 avril

PUDEUR
1963 27 juillet
1966 28 juin
1973 29 juillet

PUNITION
1971 3 octobre

QUALITÉ
1959 6 juin
1979 22 mai

QUARTIER LATIN
1965 28 octobre
1966 6 avril
1966 24 mai
1966 8 août
1966 15 septembre (No1)
1966 18 septembre (No2)
1966 25 septembre
1966 29 septembre (No3)
1966 2 octobre
1966 14 octobre
1966 17 novembre (No10)
1966 23 novembre
1966 24 novembre (No11)
1967 4 avril
1967 11 avril
1967 23 avril (No15 Sexologie)
1969 26 janvier
1969 29 janvier
1970 12 novembre
1973 2 décembre
1997 11 mars
2003 24 février
2009 10 juin

QUÉBEC PRESSE
1970 12 novembre

QUÉBÉCOIS
2010 4 mai
2011 27 mai
2011 26 juillet

Quintal, Henri
1967 11 mai
1967 12 août
1967 25 novembre

QUOI
1966 28 juillet
1966 29 juillet
1967 23 février
1967 4 avril
1967 19 mai
1989 24 octobre
1990 18 juillet
1996 29 décembre
1997 11 mars

Raby, Georges
1997 10 novembre
2000 29 septembre
2002 23 avril
2002 21 décembre
2004 25 octobre

2007 1 mai
2008 24 mars

RACE
1982 19 juillet
1997 2 mai
1997 16 mai
1998 7 avril
2001 11 septembre (arabe)
2002 3 mai
2002 7 novembre
2003 8 septembre
2003 22 septembre
2003 30 septembre
2004 15 mars
2005 7 avril

Racicot,
1958 6 juin

Racine, Luc
1965 21 novembre
1966 16 février
1966 19 mars
1966 16 juin
1966 19 juillet
1966 23 juillet
1966 28 juillet
1966 29 juillet
1966 12 octobre
1967 20 novembre

RAISON
1972 16 décembre

Rajotte,
1959 10 juin

Ramsay, Claude
1981 1 janvier
1982 5 juillet
1982 19 novembre
1988 26 mai
1989 3 mai
1990 24 mai
1993 20 mai
1994 14 mars
1995 5 mai
1996 15 octobre
1997 8 mai
2000 7 octobre
2010 2 septembre
2010 17 novembre
2010 24 décembre
2011 1 mai
2011 16 août
2011 4 octobre
2011 29 octobre

RANCUNE
1959 21 mars
1966 12 septembre
1966 13 septembre
1973 11 mars

RÉCOMPENSE
2004 20 septembre

RÉEL
1958 2 juin
1958 11 juin
1961 23 août
1962 14 octobre
1964 6 octobre
1964 7 novembre
1966 14 juillet
1967 13 septembre
1969 31 décembre
1970 17 juillet
1970 2 août
1973 23 août
1979 4 juillet
1984 1 avril
1987 15 mai
1993 1 octobre
1998 3 décembre
1999 16 janvier
1999 17 janvier
1999 29 novembre
2000 4 mai
2000 13 mai
2000 28 mai
2000 29 mai
2000 29 juin
2000 6 juillet
2000 26 juillet
2000 8 septembre
2000 1 novembre
2000 22 novembre
2001 31 mars
2001 5 juin
2001 10 juillet
2002 23 mai
2002 8 juillet
2003 6 juin
2003 29 août
2003 12 octobre
2004 3 octobre
2005 12 juillet
2006 2 juin
2007 27 juin
2007 1 juillet
2007 4 août
2007 6 novembre
2008 19 février
2008 1 août
2008 6 septembre

RÉFORME
2005 23 février

RÉGULARITÉ
1980 16 mars
1995 8 novembre

RELATIONS SOCIALES
2008 2 avril
2009 9 février
2009 10 avril
2009 13 avril
2009 15 septembre
2009 6 décembre
2010 16 janvier
2010 17 janvier
2010 23 janvier
2010 9 février
2010 19 mai
2010 2 juin
2010 3 juin
2010 28 septembre
2011 8 mars
2011 8 octobre

RELATIVITÉ
1970 2 août
1999 9 novembre

RELIGION
1958 13 février
1958 18 mars
1958 26 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 1 mai
1958 5 mai
1958 6 mai
1958 7 mai
1958 15 mai
1958 16 mai
1958 19 mai
1958 20 mai
1958 25 mai
1958 28 mai
1958 30 mai
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 5 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 14 juin
1958 27 juin
1958 28 juin
1958 7 septembre
1958 9 septembre
1958 12 septembre
1958 21 novembre
1958 3 décembre
1959 17 janvier
1959 21 janvier
1959 28 janvier
1959 1 mars
1959 2 mars
1959 7 mars
1959 12 mars
1959 16 mars
1959 17 mars
1959 19 mars
1959 22 mars
1959 25 mars
1959 27 mars
1959 31 mars
1959 3 avril
1959 5 avril
1959 7 avril
1959 10 avril
1959 12 avril
1959 19 avril
1959 20 avril
1959 26 avril
1959 27 avril
1959 28 avril
1960 28 janvier
1960 9 février
1960 7 mars
1960 31 mars
1960 5 avril
1960 24 avril
1960 30 avril
1960 13 mai
1960 18 mai
1960 9 juin
1960 12 juin
1961 25 avril
1962 13 avril
1962 1 mai
1962 22 mai
1962 11 septembre
1963 10 janvier
1963 17 janvier
1963 22 janvier
1963 26 février
1963 11 mars
1963 17 mars
1963 13 avril
1963 20 avril
1963 23 avril
1963 2 mai
1963 19 mai
1963 10 septembre
1963 19 décembre
1964 5 janvier
1964 11 avril
1964 7 août
1964 16 août
1964 18 octobre
1965 6 mars
1965 25 avril
1967 4 avril

1969 18 avril
1969 19 décembre
1970 28 mai
1970 29 mai
1970 14 septembre
1970 1 octobre
1971 26 mars
1971 1 juin
1971 3 août
1972 1 juin
1974 31 mars
1985 27 avril
1987 2 avril
1989 26 avril
1989 19 juillet
1990 9 septembre
1996 29 février
1996 5 octobre
1996 6 octobre
1996 25 octobre
1996 31 octobre
1996 24 novembre
1997 14 mars
1997 18 avril
1997 28 avril
1997 2 mai
1997 6 juin
1997 1 octobre
1997 16 octobre
1998 10 février
1998 28 mars
1998 10 avril
1998 26 avril
1998 2 mai
1998 8 août
1999 9 mars
1999 7 août
1999 11 novembre
2000 8 février
2000 27 février
2000 21 avril
2000 16 juin
2000 21 juin
2000 28 juin
2000 29 août
2000 10 septembre
2001 22 mars
2001 2 juillet
2001 9 juillet
2001 24 septembre
2001 29 octobre
2001 3 novembre
2002 9 avril
2002 12 avril
2002 26 juin
2002 17 décembre
2003 25 mars
2003 26 mars
2003 19 mai
2003 13 juin
2003 3 octobre
2003 12 octobre
2003 20 octobre
2004 7 mars
2004 15 mars
2004 1 avril
2004 12 juin
2004 30 août
2004 29 octobre
2005 15 janvier
2005 14 mars
2005 7 avril
2005 8 avril
2005 15 avril
2005 17 avril
2005 7 août
2005 5 novembre
2005 17 décembre
2005 20 décembre
2006 16 janvier
2006 22 mars
2006 2 juin
2007 4 août
2007 31 décembre
2008 8 janvier
2008 1 février
2008 2 février
2008 1 mars
2008 2 mars
2008 8 mars
2008 11 mars
2008 27 mars
2008 30 mars
2008 31 mars
2008 13 mai
2008 23 mai
2008 10 juillet
2008 5 septembre
2008 10 septembre
2008 17 septembre
2008 13 décembre
2009 2 mars
2009 17 mars
2009 24 mars
2009 25 mars
2009 10 juillet
2009 4 septembre
2009 11 septembre
2010 14 janvier
2010 9 février
2010 16 février
2010 18 avril
2010 19 avril
2010 6 mai
2010 7 mai
2010 12 mai
2010 16 mai
2010 20 août
2010 24 août
2010 1 octobre
2010 18 octobre
2010 14 décembre
2011 27 mai

Renaud, France (Québec Underground)
1973 17 janvier

Renaud, Lise
2009 4 août
2009 9 août
2010 5 octobre
2010 7 octobre
2011 16 juin

Renaud, Jacques
1965 10 mai
1966 1 décembre

RENTIER
1973 22 août
1979 9 mars
1979 17 mars
1979 20 mars
1995 2 juin
1997 22 mars
2000 4 mai
2001 24 mars
2009 10 janvier

RÉPÉTITION
1969 29 septembre
1996 2 décembre

RÉPRESSION
1971 23 juin
1976 23 avril
2000 21 septembre
2000 23 septembre

RÉPULSION
1959 6 avril
1965 3 avril

RÉSOLUTIONS
1960 9 février

RESPONSABILITÉ
1959 17 mars
1961 27 mars
1962 7 septembre
1997 1 novembre
1999 17 octobre
2001 5 août

RETRAIT DE LA SOCIÉTÉ
1958 15 mai
1961 28 août (citadin)
1963 1 septembre (Dubé)
1963 30 juillet
1963 4 septembre
1964 30 août
1964 9 juillet
1964 30 août
1965 8 février
(1965 20 février)
(1965 12 mai)
(1965 19 mai)
1969 2 octobre
1970 13 mai
1971 8 janvier
1971 17 janvier
1971 18 avril
1971 1 mai
1971 4 mai
1972 28 mars
1972 11 mai
1972 22 juin
1972 5 septembre
1973 21 avril
1973 22 avril
1973 22 mai
1973 12 juin
1973 14 juin
1973 4 juillet
1973 22 août
1973 26 août
1973 20 septembre
1973 10 octobre
1973 16 novembre
1974 11 mai
1974 2 juin
1974 25 août
1974 30 décembre
1975 1 septembre
1975 14 septembre
1978 14 novembre
1979 12 juin
1979 25 juillet
1981 14 mai
1984 1 mai
1984 22 août
1986 5 décembre
1987 26 mai
1987 18 octobre
1987 4 novembre
1988 7 juin
1990 5 juin
1993 12 mars
1993 2 septembre
1996 4 juin
1999 3 mai
1999 20 décembre
2001 2 avril
2002 22 mai
2002 19 septembre
2003 25 février
2004 17 mai
2005 1 mars

2008 22 octobre
2008 8 décembre

RÉUSSIR
2003 1 octobre

RÊVER (fabulation)
1958 3 mai
1958 16 mai
1958 31 mai
1958 2 juin
1958 4 juin
1958 8 juin
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 20 juin
1958 17 novembre
1958 21 novembre
1958 6 décembre
1959 1 janvier
1959 17 janvier
1959 7 mars
1959 20 mars
1959 22 mars
1959 24 mars
1960 27 janvier
1960 9 février
1960 19 mars
1960 2 octobre
1963 22 mars
1963 19 mai
1964 14 juillet
1969 3 mai
1969 9 septembre
1971 17 mars
1973 4 février
1978 2 août
2001 13 août
2003 23 mai
2003 5 août
2004 4 avril
2007 5 juin
2007 1 octobre
2007 5 octobre
2007 6 octobre
2007 24 octobre
2008 9 octobre
2009 17 février
2010 13 avril

RÉVOLTE
1971 30 mars

RÉVOLUTION
1963 23 mars
1970 17 octobre
1971 8 mars
1971 27 mars
1971 30 mars
1972 5 avril
1972 27 juin
1973 22 janvier
1973 18 mars
1973 24 décembre
1973 29 décembre
1996 21 septembre
1997 27 octobre
1999 10 novembre
2000 18 janvier
2000 9 novembre
2002 12 avril
2002 23 mai
2004 6 décembre
2009 2 janvier
2009 3 janvier
2009 12 juillet

RICHESSE
1958 29 mai
1958 10 juillet
1959 22 mars
1960 9 février
1960 2 octobre
1963 2 mai
1963 12 septembre
1970 7 novembre
1971 23 septembre
1972 21 mars
1973 2 mars
1973 6 mars
1973 15 septembre
1973 19 septembre
1973 29 décembre
1996 28 septembre
1997 7 août
1997 29 septembre
1997 12 novembre
1998 14 août
2000 17 août
2005 7 août
2008 12 février
2008 16 mars

RIRE
1960 23 mars

Riverain, Alphonse
1969 12 octobre
1969 20 octobre (lettre)

Robidoux, Lucie
1978 30 mai
1978 3 juin
1978 27 décembre

Roche, Sylvie
1966 19 juillet
1966 29 juillet
1967 25 novembre
1967 26 novembre
1968 4 mai
1969 15 février

Routhier, Jocelyn
1979 28 juillet
1979 26 décembre
1986 21 juillet
1990 31 mai (critique)
1991 21 février
1992 25 août
1992 25 novembre
1993 27 avril
1993 26 juillet
1993 27 septembre

ROUTINE
1964 5 mars
1975 19 octobre

Rouxelle, Monic
1979 19 avril

Roy, Jean
1962 30 décembre (Idéaliste)
1970 11 octobre
1973 22 mars
2009 3 février

Roy, Maurice
1969 15 février

ROYAUTÉ
2002 25 octobre

SACRIFICE
1959 3 avril
1959 5 avril
1959 7 avril
1963 19 mai

SADISME
1958 15 mai
1958 18 mai
1958 23 mai
1958 3 juin
1958 9 juin
1958 12 juin
1969 7 mai
2007 26 octobre

Sage, Richard
1965 29 juin
1965 8 juillet
1965 18 juillet
1965 11 septembre

SAGESSE
1960 2 avril
1963 16 novembre
1966 27 janvier
1970 2 septembre
1970 8 novembre
1971 1 novembre
1973 2 janvier
1973 3 janvier
1973 29 juillet
1977 10 mai
1988 4 février
1997 7 mars
1997 17 septembre
1997 3 octobre
1997 30 octobre
2000 14 mars
2000 2 septembre
2001 2 avril
2001 3 avril
2001 7 juin
2004 29 mars
2005 2 août
2008 3 mars
2010 18 avril

Saindon, Lise
1959 22 juin

SAINT-DONAT
1958 12 juin
1958 20 juin
1958 22 juin
1958 23 juin
1958 24 juin
1958 28 juin
1958 11 novembre
1959 11 juillet

1961 24 août
1961 25 août
1961 26 août
1961 27 août
1961 28 août
1961 29 août
1963 12 octobre
1969 4 novembre
1969 13 novembre
2002 14 octobre

SAINT-JEAN
2003 9 juin

Saint-Jean, Michel (Cathia)
1967 31 juillet
1967 26 novembre
1967 27 novembre
1967 29 décembre
1967 30 décembre
1968 3 janvier

SAINT-JOACHIM
1979 26 décembre
1986 21 juillet
1988 26 mai
1989 17 mai
1989 30 juillet
1989 18 août
1989 24 septembre
1990 20 août
1990 1 oct (vendange)
1993 27 septembre
1993 1 décembre
1996 3 juin
1998 21 juin
1998 18 août
2001 21 août
2004 6 juin
2008 13 septembre

SAINT-LAMBERT
1958 24 juin
1958 28 juin
1958 29 juin
1959 13 juin
1962 3 décembre
1963 3 août
2000 12 juin
2001 26 juin
2001 6 novembre
2001 7 novembre
2003 6 juin
2008 24 octobre
2008 1 novembre

Saint-Onge,
1958 6 mai
1958 7 mai

Saint-Onge, Caro
1969 3 janvier
1969 5 janvier
1969 8 janvier
1969 14 janvier
1969 3 mai
2002 18 janvier

Saint-Pierre, Huguette
1966 20 janvier
1966 31 janvier

Saint-Pierre, Marcel
1965 18 février
1965 12 juillet
1965 4 août
1965 11 septembre
1966 19 mars
1966 3 juin
1966 7 juin
1966 14 juin (lettre)
1966 29 septembre (note)
1966 22 décembre (carte)
1995 17 octobre

Saint-Pierre, Rachelle
1975 2 février

SAINTE-MARIE
1959 26 septembre
1959 4 décembre
1961 16 novembre
2000 28 juin
2001 13 juin

SAINTETÉ
1958 29 avril
1958 5 mai
1958 7 mai
1958 9 mai
1958 12 mai
1958 14 mai
1958 16 mai
1958 18 mai
1958 21 mai
1958 28 mai
1958 31 mai
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 31 octobre
1959 18 janvier
1959 12 avril
1959 16 juillet
1960 13 mai
1961 23 avril
1963 19 avril
1963 6 mai
1997 12 novembre
2007 26 juin

SALAIRE
1970 16 mai
1970 20 octobre
1971 25 mars
1971 27 mars
1988 24 mars
1997 5 septembre
2009 5 mars

Salaün, Élise
1995 23 septembre

Samuelli, Antoine
1987 3 novembre
1987 7 décembre
1988 28 juin
1988 11 août

SANTÉ
1996 20 octobre
1996 21 octobre
2008 15 octobre
2009 20 avril
2009 31 juillet
2010 23 mars

Sasseville, Louise
1966 5 août

SATISFACTION
1962 5 décembre
1965 9 novembre
1965 19 décembre
1970 22 décembre
1972 24 mars
1972 10 octobre
1972 2 décembre
1973 3 février
1973 26 octobre
1973 28 octobre
1973 10 novembre
1976 4 décembre
1977 6 novembre
1992 14 octobre
1994 8 décembre
1996 1 février
1999 24 octobre
2001 7 octobre
2004 2 décembre
2004 10 décembre
2008 13 octobre
2008 22 octobre
2008 9 décembre

Savard, Gertrude
1955 6 novembre
1956 27 mai
1957 12 mai
1958 16 mai (mère malade)
1958 4 juin
1958 20 juin
1958 9 novembre
1962 31 mai
1962 6 juin
1962 13 octobre
1962 3 décembre
1963 20 janvier
1963 26 janvier
1963 17 mars
1963 31 mai (carte)
1963 7 juin
1966 6 mars (recettes)
1966 31 mai
1966 20 juin
1966 22 décembre (carte)
1967 7 février
1967 11 avril
1967 23 avril
1967 31 mai (carte)
1970 17 mai
1970 10 juin
1970 21 juillet
1970 28 juillet
1978 27 décembre
1985 27 août (décès)
2001 6 novembre

Savoie, Claude
1965 17 avril
1965 12 juillet
1965 4 août
1965 11 septembre
1965 25 décembre
1966 13 janvier
1966 16 février
1966 3 septembre
1967 25 novembre
1967 27 novembre
1968 24 janvier
1968 4 mai
1969 1 mai
1991 21 mars
1996 16 janvier
2008 1 avril

SCANDALE
1962 23 août
1963 22 avril
1963 9 mai
1964 19 octobre
1966 28 juin
1967 26 novembre

SCIENCE
1960 9 février
1962 2 octobre
1966 29 juin
1970 5 novembre
1970 6 novembre
1970 14 novembre
1970 24 novembre
1971 13 mars
1996 19 juin
1996 16 octobre
1997 13 juin
1998 25 septembre
1999 30 avril
2000 4 mai
2000 3 septembre
2008 17 septembre
2009 19 février
2009 1 août

SCOUT
1959 20 septembre
1959 26 septembre
1960 30 avril

SÉCURITÉ
1963 4 juillet
1965 7 mar
2005 24 février

Sédillot, Louis-Pierre (son frère Jean-Yves)
1957 8 octobre
1958 19 février
1958 26 avril
1958 27 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 30 avril
1958 1 mai
1958 2 mai
1958 3 mai
1958 5 mai
1958 6 mai
1958 7 mai
1958 8 mai
1958 9 mai
1958 10 mai
1958 11 mai
1958 12 mai
1958 13 mai
1958 14 mai
1958 15 mai
1958 16 mai
1958 17 mai
1958 18 mai
1958 19 mai
1958 21 mai
1958 22 mai
1958 23 mai
1958 28 mai
1958 29 mai
1958 30 mai
1958 31 mai
1958 1 juin
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 7 juin
1958 8 juin
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 14 juin
1958 27 juin (lettre)
1958 18 août
1958 8 septembre
1958 9 septembre
1958 23 septembre
1958 5 novembre
1958 18 novembre
1958 23 novembre
1959 25 février (lettre)
1959 22 mars
1959 12 avril
1959 10 juin
1959 1 novembre
1959 19 novembre (lettre)
1960 7 mars
1960 29 mars (lettre)
1960 2 octobre
1960 29 décembre
1961 21 novembre (lettre)
1963 6 septembre
1966 5 août
2000 7 octobre
2007 6 septembre
2009 4 septembre

Senécal, Diane
1962 18 septembre
1962 24 septembre
1962 1 octobre

SÉPARATION
2008 1 janvier

Sévigny,
1958 11 juin

SEXE
1958 28 avril
1958 15 mai
1958 19 mai
1958 21 mai
1958 22 mai
1958 25 mai
1958 10 juin
1958 13 juin
1958 28 juin
1959 2 mai
1959 12 juin
1960 19 mars
1963 19 janvier
1963 22 janvier
1963 23 janvier
1963 27 janvier
1963 30 janvier
1963 31 janvier
1963 3 mars
1963 15 mars
1963 17 mars
1963 23 mars
1963 29 mars
1963 1 avril
1963 5 avril
1963 15 avril
1963 19 avril
1963 20 avril
1963 21 avril
1963 22 avril
1963 23 avril
1963 27 avril
1963 5 mai
1963 8 mai
1963 21 mai
1963 30 mai
1963 31 mai
1963 3 juin
1963 24 juin (Évelyne)
1963 11 septembre
1964 7 janvier
1964 12 février
1964 1 mars
1964 4 mars
1964 20 mars
1964 13 avril
1964 17 mai
1964 20 juin
1964 10 août
1964 15 novembre
1965 7 mars
1965 17 avril
1965 10 juillet
1965 14 juillet
1965 21 juillet
1965 24 août
1965 19 novembre
1967 2 février
1967 4 avril
1967 29 juillet
1967 27 septembre
1967 26 novembre
1968 28 janvier
1968 10 mars
1968 4 mai
1968 12 mai
1968 25 mai
1969 9 février
1969 20 février
1969 21 février
1969 24 février
1969 2 mars
1969 3 mars
1969 7 mars
1969 30 avril (sexe à 3)
1969 1 mai
1969 3 mai
1969 7 mai
1970 1 janvier
1970 26 avril
1970 1 mai
1970 29 mai
1970 2 septembre
1970 1 octobre
1970 3 octobre
1970 9 octobre
1970 11 octobre
1970 30 novembre
1970 1 décembre
1971 9 janvier
1971 6 février
1971 9 février
1971 13 février
1971 17 février
1971 21 février
1971 23 février
1971 7 avril
1971 5 mai
1971 3 août
1971 23 août
1971 7 novembre
1972 4 avril
1972 5 avril
1972 27 mai
1972 9 août
1973 3 juillet
1973 29 juillet
1973 8 août
1973 9 août
1973 2 septembre
1973 4 septembre
1975 2 février
1975 26 avril
1975 3 mai
1976 19 janvier
1977 24 mars
1977 18 septembre
1978 7 mars
1978 8 juillet
1978 27 juillet
1978 24 septembre
1979 11 janvier
1979 10 mars
1979 6 avril
1979 21 mai

1979 27 mai
1981 15 mars
1988 6 mai
1988 14 juillet (Linda)
1988 21 juillet
1989 2 mars
1989 18 mai
1990 25 janvier
1990 21 août
1991 3 mai
1992 21 février
1992 22 avril
1993 7 janvier
1996 26 mars
1996 18 avril
1997 5 avril
1997 6 avril
1997 23 mai
1997 3 juin
1997 28 juin
1997 27 juillet
1997 17 septembre
1997 27 novembre
1998 16 février
1998 17 mars
1998 10 avril
2000 6 février
2001 3 avril
2002 12 avril
2002 29 juillet
2002 24 septembre
2002 30 septembre
2002 16 octobre
2002 29 octobre
2003 26 février
2003 13 mars
2003 6 mai
2004 17 mars
2004 15 juin
2004 7 juillet
2004 21 août (normalité)
2005 5 avril
2005 14 septembre
2006 20 février
2007 17 janvier
2007 13 mars
2007 6 mai
2007 2 juin
2007 4 juin
2007 6 juin
2007 21 juin
2007 24 septembre
2007 27 novembre
2008 5 janvier
2008 27 mars
2008 25 avril
2008 16 mai
2008 12 juillet
2008 26 juillet
2008 3 août
2008 19 octobre
2008 17 novembre
2009 12 janvier
2009 4 février
2009 10 mars
2009 11 mars
2009 20 mars
2009 4 avril
2009 5 avril
2009 24 avril
2009 2 mai
2009 26 mai
2009 7 juin
2009 2 juillet
2009 30 juillet
2009 11 octobre
2009 12 octobre
2009 13 novembre
2010 7 janvier
2010 12 janvier
2010 17 janvier
2010 6 février
2010 20 juillet
2010 15 octobre
2011 20 avril
2011 1 septembre

SEXOLOGIE

1970 5 novembre
1970 8 novembre
1971 11 juin

SEXUS

1967 1 février
1967 4 avril
1967 11 mai
1967 1 juillet
1967 29 juillet
1967 31 juillet
1967 12 août
1967 26 août
1967 3 septembre
1967 10 octobre
1967 11 octobre
1967 12 octobre
1967 30 octobre
1967 17 novembre
1967 25 novembre
1967 26 novembre
1967 27 novembre
1967 28 novembre
1967 1 décembre
1967 12 déc (saisie)
1967 28 décembre
1968 3 janvier
1968 24 janvier
1968 25 janvier
1968 19 avril
1968 12 mai
1968 8 août
1968 5 septembre
1968 9 septembre
1968 2 novembre
1968 29 décembre
1969 8 janvier
1969 11 janvier
1969 14 janvier
1969 16 janvier
1969 17 janvier
1969 21 janvier
1969 26 janvier
1969 29 janvier
1969 11 février (sentence)
1969 17 mars
1969 1 mai
1969 13 octobre
1969 22 novembre
1970 5 mars
1970 26 avril
1970 1 mai
1970 31 mai
1970 3 juin
1970 18 septembre (Sexus4)
1970 15 octobre
1970 27 octobre
1970 15 novembre
1971 27 janvier
1971 27 mars
1971 5 avril
1971 15 avril
1971 30 avril
1971 22 octobre
1972 8 août
1973 17 janvier
1973 18 mai
1973 2 décembre
1974 31 mars
1974 20 mai
1974 25 août
1979 20 janvier
1985 27 août
1985 27 septembre
1987 14 avril
1989 15 février
1990 18 juillet
1991 21 mars
1992 18 novembre
1993 1 novembre
1995 23 septembre
1996 16 janvier
1996 29 décembre
1997 11 mars
1997 5 décembre
2000 18 janvier
2000 7 octobre
2001 13 mai
2001 9 juillet
2002 18 janvier
2002 21 décembre
2003 24 février
2004 10 novembre
2005 5 février
2005 21 novembre
2008 3 octobre
2009 12 juin
2011 16 juin
2011 1 septembre

Sicard, Guy

1958 30 avril
1958 7 mai
1958 9 mai
1958 12 mai
1958 19 mai
1958 1 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 7 juin
1958 9 juin
1958 10 juin
1958 11 juin
1958 12 juin
1958 13 juin
1958 8 septembre
1958 18 novembre
1959 12 avril
1959 10 juin
1966 5 août

SILENCE

1958 22 avril
1958 22 juin
1958 30 octobre
1959 20 mars
1959 9 avril
1959 26 avril
1961 24 avril
1962 16 novembre
1963 2 mai
1965 30 novembre
1971 30 mars
1973 20 février
1976 24 mai
1989 28 février
2001 26 février
2003 5 février
2003 3 mars
2006 3 juillet
2007 9 janvier
2007 5 juillet
2007 14 juillet
2008 28 février
2008 8 mars
2008 5 avril
2008 17 octobre
2009 9 avril

Simard, France

1963 8 octobre

Simard, Lise
1963 14 septembre

Simard, Louise
1959 22 juin
1959 13 septembre
1959 20 septembre

SIMPLICITÉ VOLONTAIRE
1958 27 avril
1958 4 mai
1958 27 mai
1958 29 mai
1963 30 juillet
1965 26 avril
1969 29 avril
1970 28 mai
1971 24 juin
1972 18 août
1973 2 mars
1976 28 mars
1990 5 juin
1990 19 juillet
1990 29 juilet
1990 16 août
1990 20 août
1991 4 mars
1991 1 mai
1991 22 mai
1991 21 août
1993 12 mars
1997 5 novembre
1998 7 mars
1998 31 décembre
2000 26 mai
2001 13 mai
2007 8 juin
2007 11 décembre
2009 1 février
2009 14 septembre

SINCÉRITÉ
1958 13 juin
1959 9 avril
1960 19 mars
1960 31 mars
1962 26 août
1963 6 février
2009 7 mars

SOCIALISME
1972 26 mars

SOCIÉTÉS
1958 9 juin
1959 12 mars
1962 14 octobre
1963 2 mai
1965 28 février
1965 7 mars
1966 7 novembre
1968 4 juin
1970 15 mai
1970 11 octobre
1971 23 février
1971 1 mai
1971 15 mai
1971 12 août
1972 24 mars
1972 28 août
1972 29 octobre
1978 20 décembre
1979 6 juillet
1985 11 octobre
1991 1 mai
1991 5 juin
1993 12 novembre
1995 8 novembre
1996 22 août
1996 24 août
1996 8 septembre
1996 4 octobre
1996 22 octobre
1997 12 février
1997 13 février
1997 25 mai
1997 7 août
1997 7 septembre
1997 2 octobre
1997 8 novembre
1998 9 août
1998 31 août
1999 21 mai
1999 6 août
1999 17 octobre
2000 9 mars
2000 3 juillet
2000 11 octobre
2000 19 novembre
2000 21 novembre
2000 9 décembre
2001 11 juillet
2001 24 septembre
2001 3 novembre
2002 5 mars
2002 11 juillet
2003 20 avril
2003 15 août
2003 24 août
2003 25 août
2003 2 septembre
2003 27 septembre
2003 10 novembre
2004 13 novembre
2005 1 mars
2006 1 mai
2007 6 mai
2007 26 juin
2007 5 juillet
2007 10 juillet
2007 21 décembre
2008 7 janvier
2008 2 février
2008 9 février
2008 30 mars
2008 22 avril
2008 26 avril
2008 3 mai
2008 10 octobre
2009 2 janvier
2009 3 janvier
2009 7 janvier
2009 17 janvier
2009 2 décembre
2010 15 janvier
2011 11 septembre

SOLEIL
1964 18 mai
1973 25 février
1988 1 septembre
2000 9 septembre
2000 26 novembre
2002 3 novembre
2003 4 octobre
2007 7 août
2008 26 août

SOLIDARITÉ
2003 27 septembre

SOLITUDE
1958 22 avril
1958 28 avril
1958 6 mai
1958 7 mai
1958 9 mai
1958 11 mai
1958 16 mai
1958 19 mai
1958 20 mai
1958 23 mai
1958 24 mai
1958 27 mai
1958 29 mai
1958 30 mai
1958 1 juin
1958 4 juin
1958 6 juin
1958 8 juin
1958 11 juin
1958 22 juin
1958 19 octobre
1959 21 mars
1959 24 mars
1959 28 mars
1959 6 avril
1959 21 avril
1959 17 septembre
1959 20 septembre
1959 25 octobre
1960 2 avril
1960 6 avril
1960 2 octobre
1961 24 avril
1961 24 août
1961 25 août
1961 28 août
1962 14 mai
1962 11 août
1962 5 septembre
1962 11 novembre
1962 25 novembre
1962 29 novembre
1963 6 janvier
1963 9 janvier
1963 10 janvier
1963 17 janvier
1963 19 janvier
1963 30 janvier
1963 31 janvier
1963 5 février
1963 6 février
1963 23 mars
1963 15 avril
1963 18 avril
1963 21 avril
1963 23 avril
1963 6 mai
1963 7 mai
1963 8 mai
1963 19 mai
1963 21 mai
1963 29 mai
1963 30 mai
1963 3 juin
1963 29 juin
1963 6 juillet
1963 12 juillet
1963 5 août
1963 8 août
1963 6 septembre
1964 5 janvier
1964 15 janvier
1964 18 février
1964 18 avril
1964 27 avril
1964 10 mai
1964 29 mai
1964 10 juin
1964 19 juin
1964 13 septembre
1964 15 octobre
1964 19 octobre
1965 10 juillet
1965 12 juillet
1965 14 juillet
1965 16 juillet
1965 9 novembre

1965 19 décembre
1966 17 janvier
1966 1 juin
1966 26 juin
1966 12 juillet
1966 22 novembre
1968 26 janvier
1968 1 septembre
1968 5 septembre
1968 1 octobre
1969 21 janvier
1969 7 février
1969 25 avril
1971 1 mai
1972 26 mars
1972 8 août
1973 2 décembre
1975 19 octobre
1975 7 décembre
1976 17 janvier
1976 24 mai
1976 12 août
1976 2 octobre
1977 2 juillet
1977 6 novembre
1978 3 mai
1978 12 août
1978 25 octobre
1978 14 novembre
1979 3 janvier
1979 11 janvier
1979 20 janvier
1979 25 juillet
1981 29 juin
1987 14 septembre
1989 2 mars
1989 6 décembre
1991 1 mai
1991 29 juillet
1997 9 juin
1997 27 novembre
1998 4 janvier
1998 8 avril
1998 23 mai
1999 12 août
1999 21 août
1999 20 novembre
2000 4 janvier
2000 7 mai
2000 27 juin
2000 17 juillet
2001 19 mars
2001 2 avril
2001 19 mai
2001 27 juillet
2001 17 août
2002 14 avril
2002 17 juin
2002 20 août
2002 29 août
2002 3 novembre
2003 10 février
2003 26 février
2003 3 mars
2003 13 mars
2003 21 mai
2003 9 juin
2003 17 juin
2003 14 juillet
2003 18 août
2003 12 septembre
2004 20 mai
2004 10 juillet
2005 1 février
2005 1 mars
2005 5 avril
2005 9 avril
2005 11 avril
2005 2 mai
2005 16 mai
2005 2 août
2005 14 août
2005 14 septembre
2005 4 octobre
2005 26 octobre
2005 1 novembre
2006 12 janvier
2006 19 février
2006 20 février
2006 1 avril
2007 17 janvier
2007 1 mars
2007 4 mars
2007 18 mars
2007 24 juin
2007 25 juin
2007 26 juin
2007 2 juillet
2007 3 juillet
2007 4 juillet
2007 24 octobre
2007 27 octobre
2008 5 janvier
2008 17 janvier
2008 6 février
2008 7 mars
2008 23 mars
2008 11 avril
2008 22 avril
2008 19 juin
2008 21 juin
2008 25 juin
2008 20 juillet
2008 8 août
2008 18 septembre
2008 9 octobre
2008 10 octobre
2008 13 octobre
2008 3 décembre
2009 5 janvier
2009 7 janvier
2009 22 février
2009 3 mars
2009 18 mars
2009 9 avril
2009 2 mai
2009 11 mai
2009 24 mai
2009 2 juillet
2009 5 juillet
2009 3 octobre
2009 1 novembre
2009 25 novembre
2009 26 novembre
2009 6 décembre
2010 17 janvier
2010 19 mai
2010 2 août
2010 19 septembre
2010 4 octobre
2010 11 octobre
2011 7 octobre
2011 2 décembre

Soublières, Roger
1965 18 février
1965 8 juillet
1965 11 septembre
1966 21 janvier
1966 9 février
1966 3 juin
1966 7 juin

SOUFFRANCE
1958 20 mai
1959 22 mars
1959 25 mars
1960 24 septembre
1962 19 juin
1962 21 août
1963 23 mars
2009 7 décembre
2011 14 mai

SOUS-DOUÉ
1973 15 avril

SOUVENIR
1963 3 juillet
1964 5 mars
1964 23 novembre
2000 28 juillet
2001 22 juin
2002 13 avril
2002 4 juin
2004 14 octobre
2005 29 mai

SPÉCIALISATION
1973 15 avril
2005 8 avril

SPLENDEUR
1971 17 mars

SPORT
1958 30 avril
1958 24 mai
1958 27 mai
1958 28 mai
1958 1 juin
1958 2 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 12 juin
1958 9 septembre
1959 27 avril
1959 28 avril
1971 20 mars
1997 30 mai

STABILITÉ
1969 31 décembre
2005 3 mars
2007 3 septembre

Stafford, Jean
1966 7 juin
1990 18 avril
2009 18 juillet

STATISTIQUE
2003 13 juillet

STÉRILITÉ
2010 20 octobre

STRESS
1994 23 juin

SUBCONSCIENT
1998 4 avril
2005 11 février

SUBVENTION
1963 9 août
1993 20 août
1997 5 septembre
1999 26 novembre
2008 3 octobre
2008 23 décembre

SUCCÈS
1969 1 septembre
1971 25 mars
1989 25 avril
1991 4 avril
1996 7 septembre
1996 2 décembre
2000 17 juin
2000 27 juin
2000 2 septembre
2001 26 mai
2007 10 octobre
2008 4 septembre

SUICIDE
1959 12 avril
1959 15 avril
1959 19 juin
1959 20 juin
1961 18 avril
1962 18 septembre
1962 22 septembre
1962 30 septembre
1962 1 octobre
1962 2 octobre
1963 19 janvier
1963 24 janvier
1963 26 février (Madeleine)
1963 19 mars
1963 23 mars
1963 1 avril
1963 12 avril
1963 25 mai
1963 1 juin
1963 8 août
1963 12 octobre
1964 5 mars
1964 25 mars
1964 10 juillet
1972 8 août
1973 20 août
1981 25 juillet
1996 27 septembre
2002 10 juillet
2007 4 mars

SUPERSTITION
2000 3 septembre

SURPOPULATION
2011 1 mars

SURVIE
2002 26 avril

SYNDICALISME
1966 9 mai
1966 12 mai
1966 28 mai
1966 20 juin
1966 22 juin
1966 18 juillet
1968 6 août
1970 26 avril
1970 16 mai
1972 30 mai
1986 19 juin
1987 7 décembre
1987 9 décembre
1990 25 mai
1990 26 juin
1990 25 juillet
1991 6 février
1991 19 juin
1996 9 janvier
1996 28 septembre
2009 7 octobre

Talbot, Paul
1967 28 novembre
1967 4 décembre
1967 11 décembre

TECHNIQUE
1972 17 mai
1973 3 février
1996 31 octobre
1997 28 avril
1997 31 octobre
2003 13 juin
2008 16 février
2008 11 mars
2008 13 mai
2008 5 novembre
2009 25 janvier
2009 22 mai
2010 7 mai

TEMPS
1968 17 mai
1987 26 mai
1995 11 novembre
1997 9 octobre
1999 10 juillet
1999 7 décembre
2000 1 janvier
2000 4 août
2000 7 août
2000 12 septembre
2000 4 octobre
2001 15 décembre
2002 8 juillet
2003 9 juillet
2004 2 décembre

TERREUR
1971 28 janvier
1973 28 janvier

TERRITOIRE
1996 29 août
2000 29 août
2002 13 janvier
2002 18 janvier
2002 12 août
2002 26 août
2003 4 novembre

TESTAMENTS
2002 11 avril
2003 24 février
2003 6 septembre
2004 7 mai
2006 1 août
2007 9 novembre
2007 31 décembre
2008 21 janvier
2008 24 février
2008 16 avril
2008 20 avril
2010 7 juillet
2010 18 juillet
2010 12 septembre
2010 21 septembre
2010 24 septembre
2010 25 septembre
2011 29 janvier
2011 14 avril
2011 18 avril
2011 23 septembre
2011 16 octobre
2011 1 décembre

THÉATRE (théatralité)
1956 21 décembre
1958 24 mai
1958 13 juin
1958 14 août
1959 17 janvier
1959 7 mars
1960 7 mars
1963 24 décembre
1964 15 janvier
1965 11 janvier
1971 13 novembre
1996 15 octobre
2003 22 mars

THÈMES
1963 22 mars

Théoret, France
1965 11 septembre
1965 21 novembre
1966 29 septembre
1966 22 décembre (carte)
1982 10 juin
1995 29 août
1995 17 octobre
1999 26 novembre

THÉORIES
1959 25 mars
2000 26 juillet
2005 20 juin

Thétraut,
1958 12 juin

Thibodeau, Jean-Pierre
1958 7 mai
1958 5 juin
1958 6 juin
1958 10 juin
1958 13 juin
1958 22 novembre

TIMIDITÉ
1958 23 mai
1959 2 avril

TOLÉRANCE
1966 27 janvier

Touchette, Père Guy
1958 7 mai

TOURISME
1971 9 mai
1971 2 juillet
1979 29 avril
1989 9 février
2000 26 mai
2001 29 septembre
2005 2 octobre
2009 6 mars

Toussaint, Renée
1975 2 février

TRADITION
1960 12 juin
1970 21 novembre
2000 30 octobre

Tranquille, Henri
2005 21 novembre (décès)

TRAVAIL
(voir aussi carrière)
1958 7 mai
1958 11 juin
1958 11 décembre
1959 18 janvier
1959 25 mars
1959 1 avril
1959 16 avril
1960 13 mai
1962 14 mai
1962 8 juin (banque soir)
1962 28 juillet
1962 18 septembre
1962 20 novembre
1962 29 novembre
1963 21 janvier
1963 5 février
1963 10 juin
1963 4 juillet
1963 16 novembre
1963 8 décembre
1964 14 janvier
1964 13 février
1964 8 mai
1965 26 avril
1965 11 septembre
1966 29 juin (UdeM)
1969 2 octobre
1971 17 janvier
1971 7 mars
1971 27 mars
1971 4 avril
1971 14 avril
1971 3 août
1971 1 novembre
1972 1 février
1972 14 mars
1972 24 mars
1972 26 mars
1972 28 mars
1972 2 mai
1972 17 mai
1972 19 mai
1972 30 mai
1972 24 juin
1972 26 juillet
1972 30 juillet
1973 13 février
1973 31 mars
1973 15 avril
1973 23 juin (Boromé)
1973 29 juillet
1973 16 novembre
1973 17 novembre
1973 25 novembre
1975 6 février (Domtar)
1975 10 février (Domtar)
1975 15 février (Domtar)
1975 22 février
1975 29 juin (SJDieu)
1978 16 janvier
1979 11 janvier (ITHQ)
1979 20 janvier (ITHQ)
1979 12 juin
1980 14 février (Maniwaki)
1984 24 mai
1985 11 octobre
1987 23 janvier (SPGQ)
1987 26 mai
1987 31 juillet (demi temps)
1987 14 septembre
1987 4 novembre
1987 7 décembre
1988 8 janvier (partiel)
1988 24 mars
1988 7 juin
1988 28 juin
1989 3 février
1989 12 mai
1990 10 janvier
1990 9 juillet
1990 10 juillet
1990 10 septembre
1990 13 septembre
1991 7 mars
1991 28 mai
1991 29 juillet
1992 21 septembre
1993 12 mars
1993 20 juillet
1996 9 janvier
1996 1 février
1996 28 février
1996 1 mars
1996 7 juillet
1996 9 juillet
1996 10 juillet
1996 17 septembre
1997 22 mars
1997 29 avril
1997 3 mai
1997 21 mai
1997 17 juin
1998 12 février
1998 16 mars
1999 3 mai
2000 2 mars
2000 13 mai
2001 3 juillet
2001 31 juillet
2001 7 août
2002 18 mars
2002 11 juin
2003 1 octobre
2004 17 mai
2004 14 juin
2006 16 mai
2008 11 mai
2009 22 février
2009 19 juin
2009 20 novembre

Tremblay, Gilles
1958 2 avril
1958 27 avril
1958 22 mars
1958 7 mai
1958 19 octobre
1958 29 novembre
1958 11 décembre
1959 10 juin

Tremblay, Valentine
2001 10 février

Trépanier, Maurice
2004 18 mars
2008 19 juin
2009 9 mars
2009 9 août

TRIBU
1972 26 mars

TRICHERIE
1957 18 octobre

TRISTESSE
1964 10 août
2000 11 juin
2008 8 août

Trudeau, Bernard
1959 2 décembre
1960 2 avril

Turcotte, Pierre
1962 14 septembre
1962 15 septembre
1962 18 septembre
1962 24 septembre
1962 1 octobre
1962 2 octobre
1964 17 octobre

Tutsch, Henri
1980 2 décembre

UNEQ
2002 11 avril

UNIFORME
1958 6 décembre

UNIVERSITÉS
1962 14 août
1962 13 septembre
1962 14 septembre
1962 30 septembre
1962 4 décembre
1963 12 septembre
1964 4 juillet
1964 22 juillet
1964 13 septembre
1964 15 septembre
1965 30 mars
1965 4 octobre
1966 18 juillet
1966 8 août
1966 12 septembre
1966 23 novembre
1971 27 mars
1976 28 mars
1996 16 septembre
2001 24 septembre

USA
1965 11 juillet
1969 26 juillet
1970 8 août
1972 27 juin
1972 30 juin
1986 17 mars
1991 20 août
1997 14 mars
1997 9 mai
2000 8 mars

2000 29 juin
2000 27 juillet
2001 11 septembre
2001 12 septembre
2002 15 mai
2003 25 mars
2003 8 avril
2004 7 juillet
2006 3 juin
2008 28 juillet
2008 4 octobre
2008 24 novembre

UTILITÉ
(utilitarisme, pragmatisme)
1958 22 août
1971 13 avril
1996 28 février
2001 13 juin
2001 27 novembre
2005 12 juillet
2008 26 juin
2009 2 octobre

UTOPIE
1964 13 mars
1970 13 septembre
1972 29 octobre
1972 16 décembre
2003 10 novembre
2004 23 janvier

Vachon, André
1966 12 octobre

VALEURS
1961 24 avril
1961 28 avril
1964 4 mars
1964 16 mars
1964 10 avril
1964 18 juin
1964 16 août
1966 28 juin
1969 28 avril
1971 28 mai
1979 24 mars
1998 4 avril
1999 6 décembre
2000 5 mars
2000 7 avril
2000 8 avril
2000 18 août
2000 28 novembre
2000 20 décembre
2003 20 février
2003 25 avril
2005 16 mai
2007 27 juin
2008 5 février
2009 7 novembre

Vanier,
(BCN)
1962 11 novembre

VEDETTES
1960 13 juin
1973 26 octobre
1982 17 mai
1996 5 mars
1997 14 mars
1997 26 juillet
1999 5 mai
2000 29 mai
2000 9 juillet
2000 11 décembre
2001 24 septembre
2003 14 mars
2004 30 juillet

VÉGÉTARIEN
2000 3 mars

VÉRITÉ
1958 5 mai
1958 15 mai
1958 1 juin
1958 2 juin
1959 9 avril
1960 31 mars
1960 24 avril
1960 13 mai
1961 22 février
1962 14 juin
1962 15 juin
1964 5 juin
1964 8 juillet
1964 16 août
1965 15 janvier
1965 20 avril
1965 12 juin
1966 25 avril
1966 22 juin
1966 14 juillet
1969 18 avril
1969 1 septembre
1969 19 décembre
1970 31 mai
1971 9 février
1971 8 mai
1972 24 mars
1972 16 décembre
1973 16 mai
1993 15 janvier
1994 21 septembre
1995 19 janvier
1996 11 septembre
1996 27 novembre
1996 6 décembre
1997 28 septembre
1998 16 janvier
1998 5 avril
1998 9 mai
1998 29 août
1998 21 septembre
1999 16 janvier
1999 17 janvier
1999 9 mars
1999 2 avril
1999 8 décembre
1999 16 décembre
2000 9 février
2000 31 mars
2000 23 avril
2000 5 mai
2000 10 mai
2000 13 mai
2000 1 juin
2000 11 juin
2000 6 juillet
2000 7 juillet
2000 18 juillet
2000 4 août
2000 22 septembre
2000 30 octobre
2000 28 novembre
2000 10 décembre
2000 24 décembre
2001 2 janvier
2001 1 février
2001 8 mars
2001 13 septembre
2001 24 septembre
2001 29 septembre
2001 16 octobre
2001 19 novembre
2002 8 janvier
2002 5 février
2002 26 avril
2002 18 juin
2002 28 juillet
2002 22 septembre
2002 6 octobre
2002 17 décembre
2003 12 février
2003 25 février
2003 13 juin
2003 19 août
2003 24 août
2003 2 septembre
2003 22 octobre
2003 26 octobre
2004 3 janvier
2004 25 janvier
2004 2 mai
2004 30 août
2004 12 novembre
2005 15 avril
2005 12 juillet
2005 5 novembre
2005 17 décembre
2006 2 juin
2007 4 août
2008 8 janvier
2008 14 février
2008 15 février
2008 2 mars
2008 7 mai
2008 20 novembre
2009 11 avril
2009 1 juin
2009 12 juillet
2010 8 septembre
2010 14 décembre
2011 24 décembre

VERTUE
1988 24 mars
1992 22 avril
1997 30 octobre
2001 2 mai
2008 2 février

VÊTEMENTS
1958 14 juin
1964 6 janvier

VEUVAGE
2007 16 mars

Viau, Jean-Pierre
1958 19 mai
1958 20 mai
1958 5 juin
1958 12 juin

VICES
1959 16 mars
1963 7 septembre

VIDANGES
1993 6 juillet
2008 9 août
2008 11 août

VIE
(espérance de vie)
2000 5 septembre
2000 24 septembre
2001 2 avril
2008 18 décembre
2008 31 décembre
2010 8 février
2011 30 décembre

VIE
(sens de la vie, pulsion vitale)
1958 29 mai
1958 31 mai

1958	9 septembre
1958	21 novembre
1958	27 novembre
1958	29 novembre
1958	3 décembre
1959	24 mars
1959	20 juin
1960	2 octobre
1962	14 mai
1962	8 juin
1962	19 juin (cyborg)
1962	11 novembre
1963	6 mai
1963	3 juillet
1963	16 novembre
1963	24 décembre
1964	16 mars
1964	30 mars
1964	20 août
1967	4 avril
1968	30 décembre
1969	18 avril
1969	11 novembre
1970	14 septembre
1970	27 novembre
1971	9 janvier
1971	7 mars
1971	19 mars
1971	28 novembre
1972	9 mars
1972	13 mars
1972	14 mars
1972	19 avril
1973	4 juillet (survivre)
1973	19 juillet
1973	22 décembre
1981	25 juillet
1985	14 juillet
1987	21 juillet
1988	25 novembre
1989	1 mai
1989	13 octobre
1993	31 mai
1995	15 septembre
1996	9 avril
1996	22 mai
1996	31 mai
1996	16 octobre
1996	25 octobre
1996	17 novembre
1996	11 décembre
1997	9 juillet
1998	23 mars
1998	6 août
1998	20 août
1998	7 octobre
1998	12 novembre
1999	4 avril
1999	29 juin
1999	24 octobre
1999	1 novembre
1999	17 décembre
2000	13 mars
2000	20 mars
2000	23 mars
2000	9 avril
2000	22 juin
2000	28 juin
2000	8 juillet
2000	31 juillet
2000	4 août
2000	9 novembre
2001	19 mars
2001	30 avril
2001	12 juillet
2001	7 octobre
2001	1 novembre
2002	4 juin
2002	26 août
2004	13 août
2004	30 août
2004	3 octobre
2004	22 novembre
2004	11 décembre
2005	3 avril
2005	16 mai
2005	12 juillet
2005	8 décembre
2006	4 juillet
2007	7 juin
2007	27 juin (pulsion)
2007	21 novembre
2007	29 novembre
2007	30 décembre
2008	1 mars
2008	31 mars
2008	17 avril
2008	11 septembre
2008	5 novembre
2008	12 novembre
2008	17 novembre
2008	20 novembre
2008	21 novembre
2008	4 décembre
2009	4 janvier
2009	6 janvier
2009	7 janvier
2009	18 janvier
2009	8 avril
2009	30 mai
2009	4 juin
2009	8 juin
2009	27 juillet
2009	5 octobre
2009	14 octobre
2010	14 janvier
2010	13 février
2010	17 août
2010	19 septembre
2010	20 octobre
2011	30 janvier
2011	3 mars
2011	11 mars
2011	18 mai
2011	7 décembre
2011	9 décembre

VIE PRIVÉE (mes affaires)

1970	6 novembre
1999	4 septembre
2000	18 septembre
2001	19 septembre
2004	13 novembre
2009	17 janvier
2009	2 avril

VIEILLESSE

1958	29 novembre
1960	2 octobre
1962	2 octobre
1963	23 mars
1971	21 février
1971	30 mars
1971	22 juillet
1971	12 octobre
1972	16 juillet
1973	22 avril
1973	12 juillet
1974	13 octobre
1977	22 mai
1979	9 mars
1993	31 mai
1996	17 janvier
1996	1 février
1996	7 août
1997	22 mars
1997	5 juin
1997	17 septembre
2000	13 avril
2000	15 avril
2000	11 juin
2000	10 octobre
2001	26 février
2001	3 avril
2001	11 avril
2001	26 juin
2001	10 juillet
2001	13 août
2001	14 septembre
2001	23 octobre
2002	11 mars
2002	3 avril
2002	13 avril
2002	5 juillet
2002	11 juillet
2003	6 janvier
2003	12 mars
2003	4 avril
2003	17 avril
2003	28 août
2003	7 octobre
2004	28 mars
2004	29 mars
2004	20 septembre
2005	2 août
2005	9 août
2005	29 août (yeux)
2005	1 octobre
2005	4 novembre
2005	23 novembre
2006	6 mai
2007	9 janvier
2007	4 mars
2007	13 mars
2007	30 mars
2007	11 avril
2007	30 avril
2007	1 mai
2007	4 juin
2007	7 juin
2007	8 juin
2007	15 juin
2007	22 juin
2007	23 juin
2007	28 juin
2007	30 juin
2007	1 juillet
2007	13 juillet
2007	15 juillet
2007	2 novembre
2007	5 novembre
2007	15 novembre
2007	22 novembre
2007	23 novembre
2007	24 novembre
2007	26 novembre
2008	4 février
2008	7 février
2008	13 février
2008	1 mars
2008	23 mars
2008	24 mars
2008	17 avril
2008	24 avril
2008	24 mai
2008	7 juin
2008	21 juin
2008	25 juin
2008	21 juillet
2008	22 juillet
2008	25 juillet
2008	5 août
2008	8 août
2008	22 août
2008	28 août
2008	8 septembre
2008	12 septembre
2008	9 octobre
2008	10 octobre

2008 13 octobre
2008 17 octobre
2008 3 novembre
2008 15 novembre
2008 18 novembre
2009 4 février
2009 23 février
2009 1 mars
2009 18 mars
2009 20 mars
2009 23 mars
2009 20 avril
2009 25 avril
2009 1 mai
2009 31 mai
2009 6 juin
2009 7 juin
2009 2 juillet
2009 4 juillet
2009 15 juillet
2009 31 juillet
2010 4 janvier
2010 8 février
2010 15 mars
2010 20 avril
2010 4 septembre
2010 6 novembre
2011 16 février
2011 16 mars
2011 1 juin
2011 21 juin
2011 27 août
2011 14 septembre
2011 3 octobre
2011 1 décembre
2011 10 décembre

VIEILLIR
1958 18 novembre
1963 18 novembre
1972 1 septembre
1976 28 décembre
1980 18 décembre
1990 13 novembre
1997 14 septembre
1998 9 septembre
2000 24 novembre
2007 8 septembre
2007 4 octobre
2008 9 septembre
2008 4 novembre
2008 18 décembre

VIERGE MARIE
1957 17 octobre
1957 18 octobre
1957 19 octobre
1957 21 octobre
1957 22 octobre
1957 23 octobre
1957 24 octobre
1957 25 octobre
1957 5 décembre
1957 12 décembre
1959 26 avril
2007 5 juin

Vigeant, Père Victor
1958 10 juin
1963 22 mars

Villeneuve,
1958 9 septembre

VILLES
1958 2 juin
1963 8 mai
1964 9 février
1964 16 octobre
1965 10 janvier
1970 7 juillet
1971 25 février
1971 1 mai
1971 4 mai
1972 9 août
1993 12 mars
1996 22 août
1997 12 février
1997 4 mai
2000 11 juillet
2000 25 novembre
2001 4 août
2001 7 août
2001 17 août
2007 14 juillet

Vinet, Rachelle
1965 28 septembte
1965 5 octobre
1965 6 octobre
1965 8 octobre
1965 11 octobre
1965 13 octobre
1965 15 octobre (lettre)
1965 16 octobre
1965 21 novembre
1966 4 août

VIOL
1971 25 mars

VIOLENCE
1970 14 septembre
2011 10 septembre

VIRGINITÉ
1963 21 avril

VIRTUEL
1997 4 octobre

VITESSE
1959 23 avril

Vlemink,
(diction)
1958 23 septembre

VOISINS
1959 27 septembre
1959 22 octobre
1963 4 juillet
1963 6 septembre (Jobin)
1963 19 septembre
1978 7 juin
1993 6 mai
1996 29 août
1996 4 octobre
2000 3 juillet
2000 14 septembre
2000 8 décembre
2001 25 mai (Véroly)
2001 26 juin
2001 1 août
2001 7 août
2001 17 août
2001 30 août
2001 30 septembre
2003 27 juin
2003 13 août
2003 23 août
2003 8 septembre
2003 22 septembre
2003 27 septembre
2003 13 novembre
2004 22 juin
2004 19 juillet
2004 26 août
2005 26 juin
2005 3 novembre
2006 15 juin
2007 1 mai
2007 15 juin
2007 19 juin
2007 6 août
2007 28 novembre
2008 16 juin
2008 9 août
2008 8 septembre
2008 2 décembre
2008 5 décembre
2009 7 juillet
2009 4 août
2010 8 août
2010 5 septembre
2011 7 avril
2011 3 juin
2011 9 juin
2011 10 juin
2011 2 juillet
2011 4 juillet
2011 7 juillet
2011 19 juillet
2011 21 juillet
2011 22 juillet
2011 8 août
2011 16 septembre
2011 19 novembre
2011 30 novembre

VOL
1958 1 mai
1958 24 mai
1958 1 septembre
1958 21 novembre
1962 17 novembre
1962 20 novembre
1962 24 novembre
1964 27 avril (Journal)
1965 12 juillet
1965 6 octobre
1966 5 août
1997 22 juillet
1999 3 juillet
2003 22 mai

VOLONTÉ
DE PUISSANCE
1996 14 juin
2000 23 mars

VOUVOYER
1958 18 novembre
1959 26 avril
1963 24 septembre

VOYAGES
(aussi mes voyages)
1957 24 octobre
1957 25 octobre
1958 27 avril
1958 8 juin
1958 12 juin
1958 14 juin
1958 30 juin
1958 10 juillet (Europe)
1958 24 octobre
1958 18 novembre
1958 4 décembre
1958 17 décembre
1959 1 janvier
1959 27 janvier
1959 28 janvier
1959 29 janvier
1962 14 juin
1962 13 septembre
1962 30 septembre
1963 4 janvier
1963 6 janvier
1963 27 juillet
1966 19 juillet

1978 9 octobre
1979 28 juillet (La Malbaie)
1980 24 octobre (Lac St-Jean)
1983 10 mai (Ile Madeleine)

VOYEURISME
1971 30 août

Wiseman, Évelyne
(née 29 mars, -1928?)
1963 24 juin
1963 29 juin
1963 30 juin
1963 1 juillet
1963 2 juillet
1963 3 juillet
1963 4 juillet
1963 6 juillet
1963 10 juillet
1963 12 juillet
1963 17 juillet
1963 20 juillet (TV)
1963 27 juillet
1963 4 août
1963 8 août
1963 18 août
1963 19 août
1963 20 août
1963 2 septembre
1963 4 septembre
1963 6 septembre
1963 7 septembre
1963 8 septembre
1963 12 septembre
1963 13 septembre
1963 14 septembre
1963 6 octobre
1963 12 octobre
1963 27 octobre
1963 29 octobre
1963 3 novembre
1963 1 décembre
1963 8 décembre
1963 23 décembre
1963 27 décembre
1964 1 janvier
1964 6 janvier
1964 7 janvier
1964 15 janvier
1964 23 février
1964 15 mars
1964 16 avril
1964 10 juin
1964 19 juin
1964 22 juin
1964 23 juin
1964 24 juin
1964 26 juin
1964 10 août
1964 13 septembre
1964 15 novembre
1965 29 juin
1965 10 juillet
1965 28 septembre
2008 19 février

Wiseman, Jean
1963 1 juillet
1963 12 juillet
1963 17 juillet
1963 20 juillet
1963 4 août
1963 18 août
1963 19 août
1963 20 août
1963 2 septembre
1963 8 septembre
1963 12 octobre
1963 3 novembre
1963 1 décembre
1963 23 décembre
1963 27 décembre
1964 1 janvier
1964 6 janvier
1964 23 février
1964 19 juin
1964 22 juin
1964 10 août

Yelle, Père Jean-Louis
1958 28 avril
1958 7 mai
1958 2 juin
1958 14 juin

YOGA
1973 3 février

INDEX DES NOMS CITÉS

Albot, Élizabeth
2003 7 juin

Alain
1963 6 février

Alexandre
1999 3 octobre

Ambroise, Père
1958 5 juin

Anger, François Albert
2001 4 octobre
2001 6 novembre

Aristote
1997 30 septembre
2000 28 mai

ATSA
2001 3 septembre
2008 3 octobre

Bacchus
2004 8 novembre

Bachelard, Gaston
1964 9 novembre

Back, Jean-Sébastien
1965 14 novembre

Baez, Joan
1965 7 juillet
1965 15 août
1965 14 novembre
1968 26 juin

Baillargeon, Samuel
1964 29 décembre
1966 24 novembre
1997 5 décembre

Balzac, Honoré de
1959 10 juin
1965 11 mars

Barbara
1967 1 juillet

Basile, Jean
1969 17 janvier

Bazin, René
1957 22 octobre
1958 9 juin

Beaudelaire, Charles
1962 11 novembre
1964 12 juillet
1964 26 octobre
1964 9 novembre
1966 5 octobre
2002 16 juillet
2003 26 mars
2003 20 juillet

Beaulieu, Victor Lévy
1998 4 septembre

Beauvoir, Simone de
1963 12 avril
1965 10 juillet
1969 7 mai
1973 9 décembre
2007 22 novembre
2007 6 décembre

Beauregard-Lamontagne, Blanche
1993 18 février
1993 20 août

Beckett, Samuel
1966 23 janvier
2007 14 septembre

Beethoven, Ludwig van
1958 12 juin
1963 6 février
1966 15 septembre
1972 30 juin

Bergevin, Lise
1993 27 septembre

Bernanos, Georges
2007 7 février

Bible
1958 18 mai
1958 8 septembre
1959 9 avril
1959 16 avril
1970 21 novembre
1971 18 avril
1972 13 mars
1996 29 décembre
1998 7 avril
2001 19 mars
2001 16 octobre
2003 19 mai
2004 12 juin
2004 28 juillet
2008 27 mars

Blais, Jean-Éthier
1967 21 février
1995 15 décembre

Blake, William
1965 18 juillet

Boisjolie, Charlotte
1960 2 octobre

Bombardier, Denise
2002 8 avril
2003 2 mars

Borduas, Émile
1993 20 août
1995 20 octobre
1999 5 mars
1999 27 mars
2000 14 septembre
2001 14 décembre
2002 11 décembre

Bossuet
1959 12 mars
2007 30 décembre
2010 8 août

Bouchard, Lucien
1996 3 octobre
1996 30 octobre
1997 16 juin
1997 10 décembre

Boucher, Jean-Pierre
2004 19 avril

Boudha
1967 13 septembre

Bourassa, Robert
1996 3 octobre

Bourgault, Pierre
1966 24 mai
1966 7 juin
1971 1 novembre
1996 3 octobre
2003 21 juin (décès)
2003 6 août

Bronfman,
1973 19 septembre
2000 12 octobre

Buck, JM de
1958 28 mai

Buies, Arthur
2001 14 décembre

Butor, Michel
1964 7 janvier
1965 11 mars
1965 12 avril
1965 15 avril

Camus, Albert
1960 31 mars
1960 12 juin
1963 6 février
1964 22 juillet
1966 27 juin
1972 28 août

Casgrain, Henri-Raymond
1997 5 décembre

Castro, Fidel
1971 18 mars

Césaire, Aimé
1964 4 novembre

César, Jules
1958 4 décembre
1959 16 octobre
2003 12 juin

Chamberland, Paul
1963 16 juillet
1964 8 novembre
1965 17 mai
1966 29 mars
1969 15 février
1969 17 février
1996 8 septembre
1999 26 novembre

Charron, Pierre
2010 17 mars

Che Guevera
1966 19 juillet

Choquette, Jérome
1970 3 décembre

Ciceron
1958 8 septembre
1959 6 avril

Cioran, E.M.
1968 12 mai
1996 14 juin
1996 15 octobre
1996 16 octobre
1997 27 avril
1997 14 juin
1997 6 novembre
2002 4 avril

2009 17 août
2009 18 août
2009 19 août
2009 6 octobre
2009 8 octobre

Claudel, Paul
1958 18 décembre
1960 18 mai
1966 27 juin
1972 26 mars

Club de Rome
1973 16 juin

Cocteau, Jean
1963 21 juin

Colette
1963 19 avril
1963 24 juin

Confusius
1966 9 juin
1967 13 septembre
1972 16 avril
1997 6 août

Constant, Benjamin
2008 21 octobre

Copeau, Jacques
2009 11 mars
2009 22 mars

CORAN
2004 28 juillet

Corneille, Pierre
1959 12 mars
1963 2 août

Coulanges, Fustel de
1973 9 décembre

Courtemanche, Gilles
2003 2 mars

Coutu, Jean
1996 30 octobre
1997 10 décembre

Crémazie, Octave
1966 28 juillet
1996 14 décembre
1997 5 décembre

Cubero, José
2008 22 janvier

Daudet, Léon
1957 22 octobre

Daviau, Thérèse
1988 9 septembre

David-Neel, Alexandra
2010 19 juillet

Delacroix, Eugène
2008 2 février
2008 18 février
2008 7 mars
2008 8 novembre
2009 14 janvier

Delly
1964 6 octobre

De Quincey, Thomas
2003 13 juillet

De Sica, Victorio
1963 12 juillet

Deschamps, Nicole
1997 5 décembre

Desmarais, Paul
1971 1 novembre
1997 10 décembre

Derome, Bernard
1996 19 février

D'Holback, Paul-Henri Thiry
2007 9 juillet
2010 10 mars
2010 17 mars
2010 21 mars
2010 25 mars
2010 19 juillet
2010 14 septembre

Diogène
1973 29 juillet
1997 27 avril
1997 13 juin
1997 14 juin
1997 6 août
1997 30 septembre
1997 3 octobre
1997 30 octobre
1998 28 mars

Dion, Céline
2000 29 mai

Dommanget, Maurice
2007 10 décembre

Drapeau, Jean
2001 25 mai

Dubé, Marcel
1963 1 septembre
1966 13 janvier
1966 16 février
2002 22 mai
2009 8 février

Ducharme, Réjean
1967 31 janvier
1967 7 février
1967 21 février

Duchesne, Louis
2007 7 février

Duguay, Rodolphe
2006 19 juin
2007 25 octobre
2009 21 janvier

Dumond, Fernand
1997 2 mai
1997 5 décembre

Dupuis, Jean-Yves
2011 20 août

Durkheim, Émile
1996 15 octobre

Dylan, Bob
1967 1 juillet
2002 11 février
2003 6 mai

Einstein, Albert
1966 15 septembre
1968 1 septembre
1971 30 mai
1999 9 novembre

Eluard, Paul
1966 15 septembre

Épicure
1991 28 juin

Éventurel, Eudore
1997 5 décembre
2001 14 décembre

Fadette,
2009 21 janvier

Falardeau, Pierre
1997 25 février
1997 13 août

Ferré, Léo
1962 30 décembre
1966 30 septembre

Ferron, Jacques
1996 9 mars
1996 30 décembre
2004 14 mars
2004 19 avril

Ferron, René
1969 24 février

Filion, Pierre
1993 27 septembre

Flaubert, Gustave
1958 28 mai

Foglia, Pierre
1998 4 septembre
2009 4 janvier

Foucaud, Charles de
1958 11 novembre
1958 4 décembre

Fourastié, Jean
1973 9 décembre

France, Claire
1958 4 décembre
2001 15 novembre

Frank, Anne
1958 26 mai
1958 28 mai
1958 4 décembre

Fréchette, Louis
1958 11 décembre
1996 14 décembre

Freud, Sigmund
1971 30 mars
2006 30 mars
2008 17 septembre
2008 3 novembre
2008 5 octobre
2011 15 mai

Gaborio, Pierre
1967 25 novembre

Gagnon, François (FLQ)
1966 13 janvier

Gaulin, André
2002 30 septembre

Gauthier, Théophile
2003 17 mai

Gauvin, Lise
1996 29 décembre

Getty, Paul
1973 15 septembre

Gide, André
1959 23 juin
2005 26 octobre
2007 10 décembre
2008 18 février
2008 29 mars
2008 13 juillet
2008 21 octobre
2009 11 mars
2009 8 octobre

Gilgamesh
1966 7 octobre

Gill, Charles
1997 14 décembre

Ginsberg, Alin
1972 26 juin
1974 31 mars
1997 5 avril

Gorki, Maxsim
1973 16 novembre

Granbois, Alain
1962 29 novembre
1964 4 novembre
1966 16 février
1988 24 avril
1996 14 décembre
2001 20 mars
2001 15 novembre

Grand'Maison, Jacques
1996 29 décembre
1996 30 décembre
1997 5 décembre

Grandpré, Pierre de
1997 5 décembre

Grignon, Claude-Henri
1971 10 avril

Grimaldie, Françine
2001 25 mai
2004 14 mars

Gröning, Philip
2007 9 janvier

Groulx, Lionel
1995 15 décembre

Guevremont, Germaine
1971 10 avril

Guilda
2004 20 juillet

Hébert, Pierre
1995 23 septembre

Heddi, Sidi
2003 11 février

Heffner, Hugg
1967 31 juillet
1972 26 juin

Hertel, François
1967 26 janvier

Hitler, Adolphe
1959 16 octobre
2003 14 mars
2004 8 novembre

Horic, Alain
1982 10 juin
1989 2 mars

Hugo, Victor
1958 11 novembre
1958 4 décembre
1964 4 juin
1970 21 novembre

Hume, David
1969 29 septembre

Hunt,
1973 15 septembre

Husserl, Edmun
1962 1 août

INRS
2007 7 février

Ionesco, Eugène
1966 24 août
1968 1 septembre

Jésus
1962 21 août
1969 11 novembre
1970 29 mai
1970 21 novembre
1996 8 septembre
1996 24 novembre
1997 13 juin
1997 6 août
1997 16 octobre
1999 5 mai
2003 14 mars
2004 8 novembre
2005 7 avril
2006 30 mars

Joyce, James
1966 4 juillet

Jung, Carl Gustav
1966 29 juin

Jünger, Ernest
2007 26 octobre

Kennedy, John
1963 1 décembre

Keynes, John Meynard
2009 9 janvier

Kierkegaard, Soren
2010 13 janvier

La Bruyère, Jean de
1966 1 décembre

Laclos, Pierre Choderlos
1966 8 mai

Lahaise, Guy
2000 29 septembre

Lamarche, Thomas-M
1996 10 septembre

Lamartine, Alphonse de
1958 9 décembre

La Mettrie, Julien
2010 17 mars

Lapointe, Paul-Marie
1966 16 février

Lapointe, Renaude
1966 24 juillet

Laporte, Pierre
1971 8 mars

Larbaud, Valéry
2010 2 février

Larigaudie,
1958 12 juin

Lavoie, André(FLQ)
1969 12 février

Leclerc, Félix
1958 10 juin
1963 16 janvier
1963 4 août
1964 1 mars

Lecor, Tex
1959 20 novembre

Lefebvre, Henri
1972 28 août

Lemire, Maurice
1997 5 décembre

Lemoyne, Georgette
1993 18 février

Lemoyne, Wilfrid
1971 18 juin

Létourneau, Firmind
1989 30 novembre

Lévesque, René
1965 19 septembre
1971 27 mars
1973 29 octobre
1996 3 octobre
1997 6 novembre
2001 3 août

LIBERTÉ
1996 29 décembre

Lorenz, Konrad
2004 19 juillet

Magaly
1964 6 octobre

Mahomet
1997 13 juin
2003 14 mars

Maïakovsky, Vladimir
1965 2 août

Maillet, Andrée
1995 15 décembre

Mallarmé, Stéphane
1966 22 juin
1966 29 juillet

Malraux, André
1964 15 novembre

Marchand, Joséphine
2009 21 janvier

Marcotte, Gilles
1996 30 décembre

Marie-Victorin, Frère
1958 8 juin
2002 25 janvier
2006 19 juin
2007 26 juin
2007 9 juillet
2007 25 octobre
2009 21 janvier
2009 8 octobre

Maritain, Raïssa
1959 16 octobre

Marois, Pauline
1996 4 septembre

Marsan,
1986 17 mars

Marx, Karl
1958 6 mai
1967 13 septembre
1971 28 février
1971 3 août
1972 16 avril
1973 9 décembre
1996 8 septembre
1996 15 octobre
1999 5 mai
2003 27 septembre
2003 3 octobre
2004 8 novembre
2006 30 mars

Mauriac, François
1963 21 mai
2004 27 mars

Ma, Yan
2009 6 février

McLuhan, Herbert Marshall
1972 26 mars

Meslier, Jean
2007 9 juillet
2007 10 décembre
2007 30 décembre
2010 4 février
2010 16 février
2010 25 février
2010 10 mars
2010 17 mars
2010 21 mars
2010 3 avril
2010 7 avril
2010 2 mai
2010 11 mai
2010 17 mai
2010 2 juin
2010 15 octobre

Michaud, Yves
1997 6 novembre
2010 25 février

Milicent
2001 20 mars

Mill, John Steward
2008 23 juin
2008 26 juin

Miller, Arthur
1965 12 juillet

Minois, Georges
2010 23 octobre

Minville, Esdras
1989 30 novembre

Moïse
2003 14 mars
2003 7 août

Molière
1958 14 août
1998 10 avril

Moller,
1964 22 juillet

Mondat, Claire
1963 12 avril

Monet-Chartrand, Simone
2003 20 octobre
2009 21 janvier

Montaigne, Michel de
1991 28 juillet
2010 9 février
2010 17 mars

Montessori, Maria
2005 22 mai

Moore, Michael
2002 8 avril

Morand, Paul
2008 13 juillet
2008 23 juillet
2008 21 octobre

Moreau, André
2007 25 octobre

Morin, Paul
1965 19 décembre

Mousseau, Jean-Paul
1972 22 juin
2002 11 décembre
2004 14 mars

Mozart
1968 2 novembre

Mulroney, Brian
1996 30 octobre

Napoléon
1958 8 novembre
1958 4 décembre
1958 5 décembre
1958 6 décembre
1959 16 octobre
1963 2 mai
1964 17 octobre
1972 16 mai
1996 8 juillet
2003 4 février
2003 14 mars

Narrache, Jean
1996 14 juin

Nelligan, Émile
1969 9 septembre
1996 10 septembre
1996 14 décembre

Nepveu, Pierre
2008 14 novembre

Nietzche, Frédéric
1964 9 avril
1964 11 avril
1971 15 avril
1971 18 avril
1996 7 septembre
1996 8 septembre
1996 16 octobre
1997 14 janvier
1997 25 janvier
1997 27 avril
1998 10 février
1998 12 février
1998 19 février
1998 28 mars
2002 4 avril
2004 3 novembre
2004 8 novembre

Normand, Jacques
1967 25 novembre

Onassis
1973 15 septembre

Onfray, Michel
2007 10 juin
2010 4 février
2010 25 février
2010 17 mars

Oparin, A.I.
2008 21 novembre

Ouellette, Fernand
1963 16 juillet
1966 16 février
1988 24 avril
1996 30 décembre
1997 5 décembre

Ouvrard, Hélène
2000 29 septembre

Palante, Georges
2006 1 mai
2010 25 mars
2010 30 juin

Pape Jean XXIII
1958 30 octobe

Pape Jean-Paul II
2005 7 avril
2005 21 avril

Parizeau, Jacques
1996 30 octobre

Parizeau, Gérard
2009 9 juin
2009 10 juin
2010 2 février

PARTI PRIS
1996 29 décembre

Pascal, Blaise
1958 19 mai
1959 12 mars
1989 10 avril
1990 10 septembre
1996 15 octobre
2009 21 décembre
2010 8 août

Pasternac, Boris
1960 30 mai

Payette, André
1965 21 mai

Payette, Lise
1969 7 mai

Péguy, Charles
2009 11 mars

Péladeau, Pierre
1996 14 jui
1997 3 avril
1997 29 septembre
1997 10 décembre
1999 3 juillet

Pelt, Jean-Marie
2008 21 novembre

Pepys, Samuel
2008 2 octobre
2008 21 octobre
2008 3 novembre
2008 8 novembre

Père Noël
1958 11 juin

Pilon, Jean-Guy
1958 8 septembre
1958 9 septembre
1958 17 octobre
1958 10 novembre
1958 11 novembre
1958 14 novembre
1958 15 novembre
1958 22 novembre
1958 23 novembre
1964 8 novembre
1965 31 mai
1966 25 septembre (lettre)

Pinochet, Augusto
1996 8 juillet

Piotte, Jean-Marc
1966 7 juin

Platon
1972 16 avril
1996 24 novembre
1997 30 septembre
1998 29 juin
2007 30 décembre
2009 15 avril
2009 21 décembre

Plessis, Mgr
1996 3 octobre

Poupart, François
2001 15 novembre

Préfontaine, Yves
1964 4 novembre
1966 16 février

Prévert, Jacques
1966 2 octobre

Priape
1970 15 novembre

Ra
2005 7 avril

Racine, Jean
1963 2 août

Reclus, Élisé
2004 6 décembre

Reich, Wilhelm
1970 11 octobre
1970 8 novembre
1970 21 novembre
1971 22 février
1971 28 avril

Renan, Ernest
2010 23 octobre
2010 18 novembre

Richard, Maurice
2000 29 mai

Rilke, Reiner Maria
1970 2 août
1970 3 octobre
2007 2 juillet

Rimbaud, Arthur
1966 21 octobre
1970 3 novembre
2003 17 mai

Robbe-Grillet, Alain
1964 23 juin
1965 11 mars
1965 30 mai
1966 30 mai

Robert, Guy
1963 16 juillet
1964 8 novembre

Roche, Denis
1966 16 février
Rocher, Guy
1996 15 octobre

Rosenthal, Ed
2001 10 novembre

Rosset, Clément
1967 21 février

Rossif, Frédéric
1966 8 mai

Rostand, Edmond
2002 21 décembre

Rougemont, Denis de
2007 7 février

Rousseau, Jean-Jacques
1994 28 septembre

Royer, Jean
1991 4 mai
1998 26 novembre

Russel, Bertrand
1967 1 décembre
2000 7 juillet

Saint Antoine
2007 18 mars

Saint Augustin
1958 25 avril
1958 26 avril
1958 28 avril
1958 29 avril
1958 5 mai
1958 18 mai
1958 19 mai
1958 2 juin
1958 3 juin
1958 4 juin
1958 5 juin
1958 22 août
1958 6 décembre
1959 16 mars
1959 12 avril
1998 4 mai

Saint-Denys Garneau
1963 16 janvier
2009 21 janvier

Saint-Exupéry, Antoine de
1958 19 novembre
1958 24 novembre
1958 4 décembre
1963 13 février
1963 5 mai
2004 3 novembre

Saint François de Salles
1962 11 septembre

Saint François Xavier
1958 11 juin

Saint Ignace de Loyola
1958 15 mai
1958 11 juin

Saint-John Perse
1962 11 novembre
1962 18 décembre
1963 29 juin
1964 4 novembre
1964 5 novembre

Saint Louis
1958 4 décembre

Sainte Monique
1958 12 mai
1958 15 mai

Saint Paul
1959 5 avril

Saint-Pierre, Georges
1967 26 novembre

Saint Thomas d'Aquin
1963 6 mai
1963 2 août
1963 6 septembre
1966 29 mars
1966 25 avril
1966 6 juin
1971 26 mars
1997 28 avril
1997 30 septembre
1998 28 mars
1998 4 mai
2010 14 septembre

Sainte Thérèse
1957 10 octobre
1959 12 avril
1996 30 décembre

Saint Vincent de Paul
1958 28 avril

Salustre
1959 6 avril

Sarraute, Nathalie
1965 11 mars

Sartre, Jean-Paul
1959 23 juin

1961 22 juin
1963 22 mars
1965 10 juillet
1966 19 mai
1966 27 juin
1966 29 juin
1966 30 octobre
1966 14 novembre
1968 30 octobre
1971 26 mars
1972 26 mars

Savard, Félix-Antoine
1957 8 octobre

Schopenhauer, Arthur
1999 9 novembre
2003 20 juilet
2003 30 août
2005 12 juillet

Segovia
1965 14 novembre

Sénèque
1990 21 août
1998 28 mars
2010 9 février

Sévignée, Mme de
1959 12 mars

Sheen, Mgr
1958 18 mai
1958 12 juin

Shelling, Kurt
2009 22 mai

Schopenhauer, Arthur
2010 18 octobre

Simard, Jean
1964 8 novembre
1971 18 juin

Simon, Boris
1956 21 décembre

Simon, Claude
1966 6 juin

Simon, Richard
2010 7 août
2010 18 novembre

Sisyphe
1969 29 septembre

Socrate
1962 5 décembre
1969 17 mars
1969 29 juillet
1971 30 mars
1972 26 juin
1996 24 novembre
2000 17 mars
2003 3 octobre
2010 11 novembre

Soros, Georges
2003 11 août

Stekel, Wilhem
1967 23 avril
1970 26 avril

Stirner, Max
2003 23 juillet
2003 27 septembre
2003 3 octobre
2003 4 novembre
2003 17 novembre
2004 3 janvier
2004 8 novembre
2006 1 mai
2007 30 décembre
2010 14 septembre
2010 4 février
2010 16 février
2010 25 février
2010 10 mars
2010 17 mars
2010 21 mars
2010 11 mai
2010 17 mai
2010 30 juin
2010 8 août

Straham, Parick
1991 6 juin
1996 10 juillet

Tati, Jacques
2009 15 janvier

Thériault, Yves
1966 5 octobre

Toffler, Alvin
1973 9 décembre

Tolstoï, Léon
1991 2 janvier
2002 30 septembre

Tooker
1968 1 septembre

Toupin, Paul
1996 9 mars

Tournier, Jacques
1958 24 mai

Tousignant, Claude
2002 11 décembre

Tremblay, Michel
1993 20 août
1995 17 août

Trudeau, Pierre-Elliot
1971 4 mai

Uguay, Marie
1996 14 décembre

Ulysse
2007 18 mars

Vadeboncoeur, Pierre
1966 11 mai
1996 9 mars
1996 29 décembre
1996 30 décembre
1997 5 décembre

Vadim, Roger
1965 10 juillet
1965 23 juillet

Valières, Pierre
1977 18 juillet
1994 7 juillet

Vanier, Denis
2001 24 juillet
2001 23 septembre

Vasto, Lanza del
1998 31 décembre
2009 6 mars

Verne, Jules
1957 22 octobre

Vexliard, Alexandre
2008 22 janvier

Vialla, Alain
1995 22 juin

Vigneault, Gilles
1965 19 décembre
1966 15 septembre

Vigny, Alfred de
2003 25 mai

Villemaire, Yolande
1995 22 juin

Villon, François
1970 3 novembre
2003 26 mars

Virgile
1960 12 juin

Visconti, Luchino
1963 2 août

Voltaire
1968 30 octobre

Xénophon
1962 5 décembre

Yang-Tchou
2010 19 juillet

Yergeau, Robert
1995 19 mai
1995 22 juin
1995 18 juillet
1996 14 juin
1999 26 novembre

Yvon, Josée
2001 20 mars
2001 24 juillet
2001 23 septembre

Zavattini, Cesare
1958 1 juin

Zeus
1997 13 juin
2005 7 avril

Westermark, Edward
1973 9 décembre

Witman, Walt
1963 10 juin

Woolf, Virginia
2008 2 août
2008 3 novembre
2008 8 novembre
2008 3 décembre
2009 2 janvier
2009 4 janvier
2009 14 janvier
2009 21 janvier
2009 23 mai
2009 8 octobre